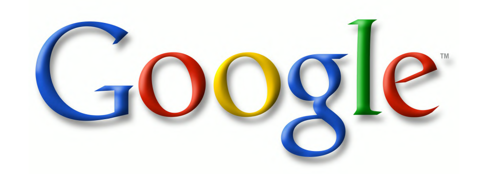



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

COLLECTION INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS CHRÉTIENS.

AVIS IMPORTANT.

D'après une des lois providentielles qui régissent le monde, rarement les œuvres au-dessus de l'ordinaire se font sans contradictions plus ou moins fortes et nombreuses. Les *Ateliers Catholiques* ne pouvaient guère échapper à ce cachet divin de leur utilité. Tantôt on a nié leur existence ou leur importance; tantôt on a dit qu'ils étaient fermés ou qu'ils allaient l'être. Cependant ils poursuivent leur carrière depuis 21 ans, et les productions qui en sortent deviennent de plus en plus graves et soignées : aussi paraît-il certain qu'à moins d'événements qu'aucune prudence humaine ne saurait prévoir ni empêcher, ces Ateliers ne se fermeront que quand la *Bibliothèque du Clergé* sera terminée en ses 2,000 volumes in-4°. Le passé paraît un sûr garant de l'avenir, pour ce qu'il y a à espérer ou à craindre. Cependant, parmi les calomnies auxquelles ils se sont trouvés en butte, il en est deux qui ont été continuellement répétées, parce qu'étant plus capitales, leur effet entraînait plus de conséquences. De petits et ignares concurrents se sont donc acharnés, par leur correspondance ou leurs voyageurs, à répéter partout que nos Éditions étaient mal corrigées et mal imprimées. Ne pouvant attaquer le fond des Ouvrages, qui, pour la plupart, ne sont que les chefs-d'œuvre du Catholicisme reconnus pour tels dans tous les temps et dans tous les pays, il fallait bien se rejeter sur la forme dans ce qu'elle a de plus sérieux, la correction et l'impression; en effet, les chefs-d'œuvre même n'auraient qu'une demi-valeur, si le texte en était inexact ou illisible.

Il est très-vrai que, dans le principe, un succès inouï dans les fastes de la Typographie ayant forcé l'Editeur de recourir aux mécaniques, afin de marcher plus rapidement et de donner les ouvrages à moindre prix, quatre volumes du double *Cours d'Ecriture sainte et de Théologie* furent tirés avec la correction insuffisante donnée dans les imprimeries à presque tout ce qui s'édite; il est vrai aussi qu'un certain nombre d'autres volumes, appartenant à diverses Publications, furent imprimés ou trop noir ou trop blanc. Mais, depuis ces temps éloignés, les mécaniques ont cédé le travail aux presses à bras, et l'impression qui en sort, sans être du luxe, attendu que le luxe jurerait dans des ouvrages d'une telle nature, est parfaitement convenable sous tous les rapports. Quant à la correction, il est de fait qu'elle n'a jamais été portée si loin dans aucune édition ancienne ou contemporaine. Et comment en serait-il autrement, après toutes les peines et toutes les dépenses que nous subissons pour arriver à purger nos épreuves de toutes fautes? L'habitude, en typographie, même dans les meilleures maisons, est de ne corriger que deux épreuves et d'en conférer une troisième avec la seconde, sans avoir préparé en rien le manuscrit de l'auteur.

Dans les *Ateliers Catholiques* la différence est presque incommensurable. Au moyen de correcteurs blanchis sous le harnais et dont le coup d'œil typographique est sans pitié pour les fautes, on commence par préparer la copie d'un bout à l'autre sans en excepter un seul mot. On lit ensuite en première épreuve avec la copie ainsi préparée. On lit en seconde de la même manière, mais en collationnant avec la première. On fait la même chose en tierce, en collationnant avec la seconde. On agit de même en quarte, en collationnant avec la tierce. On renouvelle la même opération en quinte, en collationnant avec la quarte. Ces collationnements ont pour but de voir si aucune des fautes signalées au bureau par MM. les correcteurs, sur la marge des épreuves, n'a échappé à MM. les corrigeurs sur le marbre et le métal. Après ces cinq lectures entières contrôlées l'une par l'autre, et en dehors de la préparation ci-dessus mentionnée, vient une révision, et souvent il en vient deux ou trois; puis l'on cliche. Le clichage opéré, par conséquent la pureté du texte se trouvant immobilisée, on fait, avec la copie, une nouvelle lecture d'un bout de l'épreuve à l'autre, on se livre à une nouvelle révision, et le tirage n'arrive qu'après ces innombrables précautions.

Aussi y a-t-il à Montrouge des correcteurs de toutes les nations et en plus grand nombre que dans vingt-cinq imprimeries de Paris réunies ! Aussi encore, la correction y coûte-t-elle autant que la composition, tandis qu'ailleurs elle ne coûte que le dixième ! Aussi enfin, bien que l'assertion puisse paraître téméraire, l'exactitude obtenue par tant de frais et de soins, fait-elle que la plupart des Editions des *Ateliers Catholiques* laissent bien loin derrière elles celles même des célèbres Bénédictins Mabillon et Montfaucon et des célèbres Jésuites Petau et Sirmond. Que l'on compare, en effet, n'importe quelles feuilles de leurs éditions avec celles des nôtres qui leur correspondent, en grec comme en latin, on se convaincra que l'invraisemblable est une réalité.

D'ailleurs, ces savants éminents, plus préoccupés du sens des textes que de la partie typographique et n'étant point correcteurs de profession, lisaient, non ce que portaient les épreuves, mais ce qui devait s'y trouver, leur haute intelligence suppléant aux fautes de l'édition. De plus les Bénédictins, comme les Jésuites, opéraient presque toujours sur des manuscrits, cause perpétuelle de la multiplicité des fautes, pendant que les *Ateliers Catholiques*, dont le propre est surtout de ressusciter la Tradition, n'opèrent le plus souvent que sur des imprimés.

Le R. P. De Buch, Jésuite Bollandiste de Bruxelles, nous écrivait, il y a quelque temps, n'avoir pu trouver en dix-huit mois d'étude, *une seule faute* dans notre *Patrologie latine*. M. Denzinger, professeur de Théologie à l'Université de Wurzbourg, et M. Reissmann, Vicaire Général de la même ville, nous mandaient, à la date du 19 juillet, n'avoir pu également surprendre *une seule faute*, soit dans le latin soit dans le grec de notre double *Patrologie*. Enfin, le savant P. Pitra, Bénédictin de Solesme, et M. Bonetty, directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, mis au défi de nous convaincre d'une seule erreur typographique, ont été forcés d'avouer que nous n'avions pas trop présumé de notre parfaite correction. Dans le Clergé se trouvent de bons latinistes et de bons hellénistes, et, ce qui est plus rare, des hommes très-positifs et très-pratiques, eh bien ! nous leur promettons une prime de 25 centimes par chaque faute qu'ils découvriront dans n'importe lequel de nos volumes, surtout dans les grecs.

Malgré ce qui précède, l'Editeur des *Cours complets*, sentant de plus en plus l'importance et même la nécessité d'une correction parfaite pour qu'un ouvrage soit véritablement utile et estimable, se livre depuis plus d'un an, et est résolu de se livrer jusqu'à la fin à une opération longue, pénible et coûteuse, savoir, la révision entière et universelle de ses innombrables clichés. Ainsi chacun de ses volumes, au fur et à mesure qu'il les remet sous presse, est corrigé mot pour mot d'un bout à l'autre. Quarante hommes y sont ou y seront occupés pendant 10 ans, et une somme qui ne saurait être moindre d'un demi million de francs est consacrée à cet important contrôle. De cette manière, les Publications des *Ateliers Catholiques*, qui déjà se distinguaient entre toutes par la supériorité de leur correction, n'auront de rivales, sous ce rapport, dans aucun temps ni dans aucun pays; car quel est l'éditeur qui pourrait et voudrait se livrer APRÈS COUP à des travaux si gigantesques et d'un prix si exorbitant? Il faut certes être bien pénétré d'une vocation divine à cet effet, pour ne reculer ni devant la peine ni devant la dépense, surtout lorsque l'Europe savante proclame que jamais volumes n'ont été édités avec tant d'exactitude que ceux de la *Bibliothèque universelle du Clergé*. Le présent volume est du nombre de ceux révisés, et tous ceux qui le seront à l'avenir porteront cette note. En conséquence, pour juger les productions des *Ateliers Catholiques* sous le rapport de la correction, il ne faudra prendre que ceux qui porteront en tête l'avis ici tracé. Nous ne reconnaissons que cette édition et celles qui suivront sur nos planches de métal ainsi corrigées. On croyait autrefois que la stéréotypie immobilisait les fautes, attendu qu'un cliché de métal n'est point élastique; pas du tout, il introduit la perfection, car on a trouvé le moyen de le corriger jusqu'à extinction de fautes. L'Hébreu a été revu par M. Drach, le Grec par des Grecs, le Latin et le Français par les premiers correcteurs de la capitale en ces langues.

Nous avons la consolation de pouvoir finir cet *avis* par les réflexions suivantes : Enfin, notre exemple a fini par ébranler les grandes publications en Italie, en Allemagne, en Belgique et en France, par les *Canons grecs* de Rome, le *Gerdil* de Naples, le *Saint Thomas* de Parme, l'*Encyclopédie religieuse* de Munich, le recueil des *déclarations des rites* de Bruxelles, les *Bollandistes*, le *Suarez* et le *Spicilége* de Paris. Jusqu'ici, on n'avait su réimprimer que des ouvrages de courte haleine. Les in-4°, où s'engloutissent les in folio, faisaient peur, et on n'osait y toucher, par crainte de se noyer dans ces abîmes sans fond et sans rives; mais on a fini par se risquer à nous imiter. Bien plus, sous notre impulsion, d'autres Editeurs se préparent au *Bullaire* universel, aux *Décisions* de toutes les Congrégations, à une *Biographie* et à une *Histoire* générale, etc., etc. Malheureusement, la plupart des éditions déjà faites ou qui se font, sont sans autorité, parce qu'elles sont sans exactitude; la correction semble en avoir été faite par des aveugles, soit qu'on n'en ait pas senti la gravité, soit qu'on ait reculé devant les frais; mais patience! une reproduction correcte surgira bientôt, ne fût-ce qu'à la lumière des écoles qui se sont faites ou qui se feront encore

COLLECTION INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS CHRÉTIENS.

PREMIÈRE SÉRIE,

CONTENANT

LES ŒUVRES ORATOIRES DES PRÉDICATEURS QUI ONT LE PLUS ILLUSTRÉ LA CHAIRE FRANÇAISE, DEPUIS AVANT SAINT FRANÇOIS DE SALES JUSQU'A 1789,

SAVOIR :

1° Celles des orateurs chrétiens du premier ordre,

BOURDALOUE, BOSSUET*, FÉNELON*, MASSILLON*;

2° Celles des orateurs chrétiens du deuxième ordre,

DE LINGENDES, LEJEUNE, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ORLÉANS, MABOUL, MASCARON, RICHARD L'AVOCAT, ANSELME*, BOILEAU*, FLÉCHIER*, LAROCHE, HUBERT, DE LA RUE, LES DEUX TERRASSON, DE NESMOND*, MATHIAS PONCET DE LA RIVIÈRE, JOLY, HONORÉ GAILLARD, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, DU JARRY, SOANEN, BRETONNEAU, J.-B. MOLINIER, DUFAY, PALLU, MONGIN*, SÉGAUD, BALLET, SENSARIC, CICERI*, PÉRUSSEAU, SURIAN*, LAFITAU, SÉGUY*, DE LA TOUR DU PIN, TRUBLET, PERRIN, CLÉMENT, D'ALÈGRE, POULLE, GRIFFET, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, LE CHAPELAIN, ÉLIZÉE, GÉRY, MAROLLES, CAMBACÉRÈS, DE BOISMONT*, COUTURIER, D'ARGENTRÉ, BEURRIER, MAURY*;

3° Celles des orateurs chrétiens du troisième ordre,

CAMUS, GODEAU, COTON, CAUSSIN, E. MOLINIER, BIROAT, CASTILLON, SENAULT, DE BOURZEIS*, TEXIER, DE FROMENTIÈRE, DE LA VOLPILLIÈRE, GUILLAUME DE SAINT-MARTIN, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, LE BOUX, BRETTEVILLE, MASSON, DE LA CHAMBRE*, NICOLAS DE DIJON, LA PESSE, CHAUCHEMER, DAMASCÈNE, DOM JÉROME, BÉGAULT, JÉROME DE PARIS, LORIOT, AUGUSTIN DE NARBONNE, SÉRAPHIN DE PARIS, POISSON, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, HERMANT, HOUDRY, BERTAL, CHAMPIGNY, CHARAUD, BOURRÉE, RENAUD, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, PACAUD, LE PRÉVOT, DUTREUL, DANIEL DE PARIS, JARD, COLLET, PRADAL, GIRARDOT, GEOFFROY, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, DE LA TOUR, ASSELIN, BARUTEL, TORNÉ, DE TRACY, BAUDRAND, FELLER, FOSSARD, FAUCHET, ROQUELAURE*, INGOULT, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, TALBERT, LE P. RICHARD, ASSELINE;

(*Les orateurs marqués d'un * étaient membres de l'Académie.*)

SUIVIE D'UNE SECONDE SÉRIE D'ENVIRON 33 VOLUMES

RENFERMANT : 1° LES ŒUVRES ORATOIRES DES PLUS GRANDS PRÉDICATEURS DEPUIS 1789 JUSQU'A NOS JOURS; 2° LES PRINCIPAUX MANDEMENTS ET DISCOURS DE 50 ÉVÊQUES ET DE 20 PRÊTRES DISTINGUÉS CONTEMPORAINS; 3° UN GRAND NOMBRE DE **COURS** DE PRÔNES TIRÉS DES PLUS FORTS PRÔNISTES ANCIENS ET MODERNES; 4° LES MEILLEURS OUVRAGES SUR LES RÈGLES DE LA BONNE PRÉDICATION; 5° UNE VINGTAINE DE TABLES GÉNÉRALES OU SPÉCIALES RENDANT EXTRÊMEMENT FACILE ET PRÉCIEUX LE MANIEMENT DE LA COLLECTION ENTIÈRE :

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE,

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

67 ET 33 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL VOLUME EN PARTICULIER.

TOME VINGT-HUITIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE FÉNELON ET DE LA RUE.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,

AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,

AUTREFOIS PRÈS LA BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

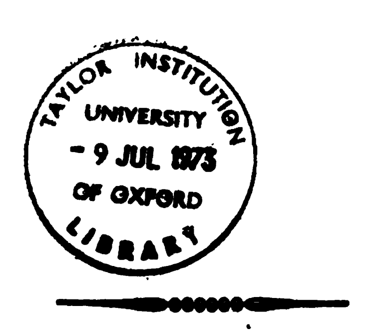
1864

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME XXVIII DES *ORATEURS CHRETIEN*

FÉNELON.

DE LA RUE.



Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

VIE DE FÉNELON.

FÉNELON (François de Salignac de la Mothe), naquit au château de Fénelon en Périgord, le 6 août 1651, d'une maison ancienne et distinguée dans l'Etat et dans l'Eglise. Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les présages de ses vertus et de ses talents. Le marquis de Fénelon, son oncle, lieutenant général des armées du roi, homme d'une valeur peu commune, d'un esprit orné et d'une piété exemplaire, traita cet enfant comme son propre fils, et le fit élever sous ses yeux à Cahors. Le jeune Fénelon fit des progrès rapides, les études les plus difficiles ne furent pour lui que des amusements. Dès l'âge de dix-neuf ans il prêcha et enleva tous les suffrages. Le marquis, craignant que le bruit des applaudissements et les caresses du monde ne corrompissent une âme si bien née, fit prendre à son neveu la résolution d'aller se fortifier dans la retraite et le silence. Il le mit sous la conduite de l'abbé Tronson, supérieur de Saint-Sulpice à Paris. A vingt-quatre ans, il entra dans les ordres sacrés, et exerça les fonctions les plus pénibles du ministère dans la paroisse de Saint-Sulpice. Harlay, archevêque de Paris, lui confia, trois ans après, la direction des Nouvelles-Catholiques. Ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent de plaire, d'instruire et de persuader. Le roi ayant été informé de ses succès, le nomma chef d'une mission sur les côtes de Saintonge et dans le pays d'Aunis. Simple à la fois et profond, joignant à des manières douces une éloquence forte, il eut le bonheur d'opérer un grand nombre de conversions. En 1689, Louis XIV lui confia l'éducation de ses petits-fils, les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry. Ce choix fut tellement applaudi, que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle adjuge chaque année. Le duc de Bourgogne devint, sous un tel maître, tout ce qu'il voulut. Fénelon orna son esprit, forma son cœur, et y jeta les semences du bonheur de l'empire français. Ses services ne restèrent point sans récompense; il fut nommé en 1695 à l'archevêché de Cambrai. En remerciant le roi, il lui représenta (dit madame de Sévigné) « qu'il ne pouvait regarder comme une récompense une grâce qui l'éloignait du duc de Bourgogne. » Il ne l'accepta qu'à condition qu'il donnerait seulement trois mois aux princes, et le reste de l'année à ses diocésains. Il remit en même temps son abbaye de Saint-Valery et son petit prieuré, persuadé qu'il ne pouvait posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu de la haute faveur dont il jouissait, il se formait un orage contre lui. Né avec un cœur tendre et une forte envie d'aimer Dieu pour lui-même, il se lia avec madame Guyon, dans laquelle il ne vit qu'une âme éprise du même goût que lui. Les idées de spiritualité de cette femme excitèrent le zèle des théologiens, et surtout celui de Bossuet. Ce prélat voulut exiger que l'archevêque de Cambrai, autrefois son disciple, alors son rival, condamnât madame Guyon avec lui, et souscrivît à ses *Instructions Pastorales*. Fénelon ne voulut sacrifier ni ses sentiments ni son amie. Il la mettait au nombre de ces mystiques qui, portant le mystère de la foi dans une conscience pure, ont plus péché dans les termes que dans la chose, aussi savants dans les voies intérieures, qu'incapables d'en instruire les autres avec l'exactitude et la précision que demande la théologie. Il crut rectifier tout ce qu'on lui reprochait, en publiant son livre de l'*Explication des Maximes des saints*, 1697, in-12. Le style en était pur, vif, élégant et affectueux; les principes étaient présentés avec art, et les contradictions sauvées avec adresse. On y voyait, dit un historien, un homme qui craignait également d'être accusé de suivre Molinos et d'abandonner sainte Thérèse; tantôt donnant trop à la charité, tantôt ne donnant pas assez à l'espérance. Bossuet qui vit dans le livre de Fénelon quelques rapports avec des assertions déjà condamnées par la proscription du *quiétisme*, s'éleva contre cet ouvrage avec véhémence. Les noms de *Montan* et de *Priscille*, prodigués à Fénelon et à son amie, parurent indignes de la modération d'un évêque. D'habiles théologiens ont cru que, dans cette dispute comme dans beaucoup d'autres, il y avait des suppositions qui n'existent pas dans la réalité; que dans l'amour de Dieu on supposait tantôt des abstractions, des considérations précisives ou négatives, aussi inutiles que fatigantes; tantôt des motifs d'intérêts, des espérances explicites et formelles, également inconnues au véritable amour, qui saisit et embrasse intimement son objet, sans tant de raisonnement et de calcul. Quoi qu'il en soit, un historien très-instruit du fond de cette controverse rapporte une anecdote qui sert beaucoup à faire connaître Fénelon. « On conseilla à Fénelon de faire diversion, en attaquant à Rome les sentiments et les livres de Bossuet, et en les accusant de détruire la charité pour établir l'espérance. Mais le pieux archevêque ne voulut pas user de récrimination contre un frère, et comme on l'exhortait à se tenir en garde contre les artifices des hommes que l'expérience lui avait si bien appris à connaître, il fit cette belle réponse : *Moriamur in simplicitate nostra* (Mourons dans notre simplicité). » Cela ne l'empêcha pas de se défendre comme il le devait, et d'écrire beaucoup pour s'expliquer lui-même. Mais ses livres ne purent empêcher qu'il ne fût renvoyé dans son diocèse

au mois d'août 1697. Fénelon reçut ce coup sans s'affliger et sans se plaindre. Son palais de Cambrai, ses meubles, ses papiers, ses livres avaient été consumés par le feu dans le même temps, et il l'avait appris avec la même tranquillité. Innocent XII le condamna enfin en 1699, après neuf mois d'examen, soit que le savant et pieux prélat n'eût pas assez distingué les principes des vrais mystiques d'avec ceux de Molinos, soit que dans les matières abstraites, cachées dans l'intimité de l'âme et des voies secrètes de Dieu, et dès lors difficiles à traiter sans obscurité et sans équivoques, il n'ait point mis cette exactitude théologique, cette précision d'idées et de langage que demande la conservation de la foi et de la morale chrétienne. Le pape avait été moins scandalisé du livre des *Maximes* que de la chaleur emportée de ses adversaires. Il écrivit à quelques prélats : *Peccavit excessu amoris divini, sed vos peccastis defectu amoris proximi*. Fénelon se soumit sans restriction et sans réserve ; il ne recourut pas à la distinction du fait et du droit ; il n'allégua pas que les écrits publiés pour sa défense étaient, malgré les efforts de ses adversaires, restés hors d'atteinte. Il fit un *Mandement contre son livre*, et annonça lui-même en chaire sa condamnation. Pour donner à son diocèse un monument de son repentir, il fit faire pour l'exposition du saint-sacrement un *soleil porté par deux anges*, dont l'un foulait aux pieds divers livres hérétiques, sur un desquels était le titre du sien, quoique cette qualification n'eût été donnée à aucune des propositions condamnées. Après cette défaite, qui fut pour lui une espèce de triomphe, il vécut dans son diocèse en digne archevêque, en homme de lettres, en philosophe chrétien. Il fut le père de son peuple et le modèle de son clergé. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le fit aimer et respecter même des ennemis de la France. Le duc de Marlborough, dans la dernière guerre de Louis XIV, prit soin qu'on épargnât ses terres. Il fut toujours cher au duc de Bourgogne, et lorsque ce prince vint en Flandre dans le cours de la même guerre, il lui dit en le quittant : *Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis*. On prétend qu'il aurait eu part au gouvernement si ce prince eût vécu. Le maître ne survécut guère à son auguste élève, mort en 1712 ; il fut enlevé à l'Eglise, aux lettres et à la patrie, le 7 janvier 1715, à soixante-trois ans, et fut généralement pleuré, surtout par Clément XI, qui lui destinait un chapeau de cardinal. Plusieurs écrits de philosophie et de théologie, de belles-lettres, sortis de sa plume, lui ont fait un nom immortel. On y voit un homme nourri de la fleur de la littérature ancienne et moderne, et animé par une imagination vive, douce et riante. Son style est coulant, gracieux, harmonieux. Les hommes d'un goût délicat voudraient qu'il fût plus rapide, plus serré, plus fort, plus fin, plus pensé, plus travaillé : mais il n'est pas donné à l'homme d'être parfait. Ses principaux ouvrages sont : Les *Aventures de Télémaque*, composées, selon les uns, à la cour ; et fruit, selon d'autres, de sa retraite dans son diocèse. Un valet de chambre, à qui Fénelon donnait à transcrire cet ouvrage singulier, qui tient à la fois du roman et du poëme épique, en prit une copie pour lui-même. Il n'en fit imprimer d'abord qu'une petite partie, et il n'y en avait encore que 208 pages sorties de dessous presse, lorsque Louis XIV, injustement prévenu contre l'auteur, et qui croyait voir dans le livre une satire continuelle de son gouvernement, fit arrêter l'impression de ce chef-d'œuvre ; et il n'a pas été permis d'y travailler en France tant que ce prince a vécu. Après la mort du duc de Bourgogne, le monarque brûla tous les manuscrits que son petit-fils avait conservés de son précepteur. Fénelon passa toujours à ses yeux pour un bel esprit chimérique et pour un sujet ingrat. Son *Télémaque* acheva de le perdre à la cour de France ; mais ce livre n'en fut que plus répandu dans l'Europe. Les malins cherchèrent des allusions et firent des applications. Ils crurent voir madame de Montespan dans *Calypso*, mademoiselle de Fontanges dans *Eucharis*, la duchesse de Bourgogne dans *Antiope*, Louvois dans *Protésilas*, le roi Jacques dans *Idoménée*, Louis XIV dans *Sésostris*. Les gens de goût, sans s'arrêter à ces allusions, admirèrent dans ce roman moral toute la pompe d'Homère jointe à l'élégance de Virgile, tous les agréments de la fable réunis à toute la force de la vérité. Les *Aventures de Télémaque* ont été traduites en prose dans toutes les langues de l'Europe, et même en grec et en latin. Elles ont été mises en vers français, mais sans succès, Paris, Didot, 1792, 6 vol. in-12, et traduites en vers allemands, en vers hollandais, en vers italiens et en vers latins. *Dialogues des morts*, en 2 vol. in-12. Le *Télémaque*, ou pour mieux dire les principales réflexions du *Télémaque*, avaient été données pour thèmes au duc de Bourgogne ; ces dialogues lui furent donnés pour lui inspirer quelque vertu, ou pour le corriger de quelque défaut. Fénelon les écrivait tout de suite, sans préparation, à mesure qu'il les croyait nécessaires au prince. *Dialogues sur l'éloquence en général et sur celle de la chaire en particulier*, avec une *Lettre sur la rhétorique et la poésie*, 1718, in-12, plusieurs éditions. Cette lettre, adressée à l'Académie française, est un excellent morceau qui ne dépare point les Dialogues. L'auteur du *Télémaque* avait été reçu dans cette compagnie en 1693, à la place de Pellisson. Il lui fût utile plus d'une fois par son goût pour les belles-lettres et par sa grande connaissance de la langue. *Direction pour la conscience d'un roi*, composée pour le duc de Bourgogne, brochure in-12, estimée. On l'a publiée en 1734, et elle a été réimprimée à Paris en 1774, in-8°. *Abrégé des Vies des anciens philosophes*, autre fruit de l'éducation du duc de Bourgogne, in-12. Cet ouvrage n'est pas achevé. Un excellent *Traité de l'Education des filles*, 1687,

in-12. *OEuvres philosophiques* ou *Démonstration de l'existence de Dieu par les preuves de la nature*, dont la meilleure édition est de 1726, à Paris in-12. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, avait consulté, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, l'archevêque de Cambrai sur des points qui intéressent tous les hommes. Il demandait si on peut démontrer l'existence de Dieu; si ce Dieu veut un culte? Il faisait beaucoup de questions de cette nature en philosophe, et l'archevêque répondait en philosophe et en théologien. Le P. Tournemine y a fait des additions. Des *OEuvres spirituelles*, Amsterdam, 1731, 5 vol. in-12, réimprimés plusieurs fois en 4 vol in-12. On y voit un homme consommé dans les voies intérieures, dans la connaissance du cœur et de l'esprit humain; plus on a réfléchi en chrétien, plus on prend plaisir à les lire, plus on en sent la vérité et la profondeur. Des *Sermons* et *Entretiens sur divers sujets*, 1718, in-12. Plusieurs de ces sermons ayant été faits dans la jeunesse de Fénelon, sont regardés comme médiocres; mais il en est aussi plusieurs qui sont de vrais chefs-d'œuvre, tels que le *Discours prononcé au sacre de l'Electeur de Cologne* à Lille le 1er mai 1707, dont Maury a dit: « La première partie est écrite avec l'énergie et l'élévation de Bossuet; la seconde suppose une sensibilité qui n'appartient qu'à Fénelon; » et le discours *sur la vocation des Gentils*, prononcé le jour de l'Epiphanie de l'année 1696, à Paris, dans l'Eglise des Missions-Etrangères. Ceux même des sermons qui sont faibles supposent encore une grande connaissance de la religion, des Livres saints et des devoirs de la vie chrétienne, et il n'en est pas un seul dans lequel on ne remarque au moins quelques traits du génie de Fénelon, et surtout de sa piété si tendre et si onctueuse. Les Sermons et Entretiens divers de l'archevêque de Cambrai sont reproduits ici d'après l'édition imprimé par J. A. Lebel en 1823, et qui est sans contredit la meilleure et la plus complète. On pourrait s'étonner, en songeant à l'assiduité avec laquelle Fénelon s'acquittait du ministère de la prédication, du petit nombre de sermons qui nous restent de lui. C'est que, se confiant dans la fécondité de son génie, le prélat se bornait le plus souvent à écrire un très-court canevas et quelques traits principaux du discours qu'il voulait prononcer, les accommodant ensuite, avec un art admirable, au moment même de parler, aux dispositions actuelles de son auditoire. Les *Plans* qui ont été recueillis sont reproduits également dans le présent tome d'après l'édition de Lebel. Plusieurs ouvrages en faveur de la constitution *Unigenitus* et du Formulaire. Quelques autres écrits, et un grand nombre de lettres. Fénelon avait fait pour les princes ses élèves une excellente *Traduction de l'Enéide* de Virgile; mais on ne sait pas ce qu'est devenu le manuscrit. Quelle perte, si cette version était dans le style du *Télémaque!* Ramsay, disciple de l'archevêque de Cambrai, a publié la *Vie* de son illustre maître, in-12, La Haye, 1724. M. de Bausset a publié une *Histoire de Fénelon* très-estimée, 3e édition, 1817, 4 vol. in-8e. Les curieux qui la consulteront ne pourront s'empêcher d'aimer ce prélat et de le pleurer. Il recevait les étrangers aussi bien que les Français, et ne leur cherchait pas des ridicules. *La politesse est de toutes les nations*, disait-il, *les manières de l'expliquer sont différentes, mais indifférentes de leur nature*. Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de Bossuet, il prit un jour le parti de ce prélat contre Ramsay, qui ne rendait pas assez de justice à son érudition. M. l'abbé de Querbœuf a donné en 1787 et années suivantes, une édition complète de ses *œuvres*. Paris, Didot, 9 vol. in-4°. Elles ont été réimprimées à Paris en 1810, en 10 vol. in-8e et in-12, et à Toulouse en 19 vol. in-12, et en 1821-24, par MM. Gosselin et Caron, 22 vol. in-8. L'abbé Jauffret a publié les *OEuvres choisies de Fénelon*, en 6 vol. in-12 : deux éditions en ont paru.

SERMONS DE FÉNELON,

SUIVIS D'ENTRETIENS SUR DIVERS SUJETS ET DE PLANS DE SERMONS.

DISCOURS

PRONONCÉ AU SACRE DE L'ÉLECTEUR DE COLOGNE,

Dans l'église collégiale de Saint-Pierre à Lille, le 1er mai 1707.

Depuis que je suis destiné à être votre consécrateur, Prince que l'Eglise voit aujourd'hui avec tant de joie prosterné au pied des autels, je ne lis plus aucun endroit de l'Ecriture qui ne me fasse quelque impression par rapport à votre personne. Mais voici les paroles qui m'ont le plus touché : « Etant libre à l'égard de tous, dit l'Apôtre, je me suis fait esclave de tous, pour en gagner un

plus grand nombre. *Cum liber essem ex omnibus, omnium me servum feci, ut plures lucrifacerem* (I *Cor.*, IX, 19). » Quelle grandeur se présente ici de tous côtés ! Je vois une maison qui remplissait déjà le trône impérial il y a près de quatre cents ans. Elle a donné à l'Allemagne deux empereurs, et deux branches qui jouissent de la dignité électorale. Elle règne dans la Suède, où un prince, au sortir de l'enfance, est devenu tout à coup la terreur du Nord. Je n'aperçois que les plus hautes alliances des maisons de France et d'Autriche : d'un côté, vous êtes petit-fils de Henri le Grand, dont la mémoire ne cessera jamais d'être chère à la France ; de l'autre côté, votre sang coule dans les veines de nos princes, précieuse espérance de la nation. Hélas! nous ne pouvons nous souvenir qu'avec douleur de la princesse à qui nous les devons, et qui fut trop tôt enlevée au monde !

Oserai-je ajouter, en présence d'Emmanuel (1), que les infidèles ont senti et que les chrétiens ont admiré sa valeur ? Toutes les nations s'attendrissent en éprouvant sa douceur, sa bonté, sa magnificence, son aimable sincérité, sa constance à toute épreuve dans ses engagements, sa fidélité qui égale dans ses alliances la probité et la délicatesse des plus vertueux amis dans leur société privée. Avec un cœur semblable à celui d'un tel frère, Prince, il ne tenait qu'à vous de marcher sur ses traces. Vous étiez libre de le suivre ; vous pouviez vous promettre tout ce que le siècle a de plus flatteur : mais vous venez sacrifier à Dieu cette liberté et ces espérances mondaines. C'est de ce sacrifice que je veux vous parler à la face des saints autels. J'avoue que le respect devrait m'engager à me taire ; *mais l'amour*, comme saint Bernard le disait au pape Eugène, *n'est point retenu par le respect... Je vous parlerai, non pour vous instruire, mais pour vous conjurer comme une mère tendre. Je veux bien paraître indiscret à ceux qui n'aiment point, et qui ne sentent pas tout ce qu'un véritable amour fait sentir* (*De Consid.*, *prolog.*, *pag.* 408). Pour vous, je sais que vous avez le goût de la vérité, et même de la vérité la plus forte. Je ne crains point de vous déplaire en la disant : daignez donc écouter ce que je ne crains point de dire. D'un côté, l'Eglise n'a aucun besoin du secours des princes de la terre, parce que les promesses de son époux tout-puissant lui suffisent ; d'un autre côté, les princes qui deviennent pasteurs peuvent être très-utiles à l'Eglise, pourvu qu'ils s'humilient, qu'ils se dévouent au travail, et qu'on voie reluire en eux toutes les vertus pastorales. Voilà les deux points que je me propose d'expliquer dans ce discours.

PREMIER POINT.

Les enfants du siècle, prévenus des maximes d'une politique profane, prétendent que l'Eglise ne saurait se passer du secours des princes, et de la protection de leurs armes, surtout dans les pays où les hérétiques peuvent l'attaquer. Aveugles, qui veulent mesurer l'ouvrage de Dieu par celui des hommes ! C'est *s'appuyer sur un bras de chair* (*Jerem.*, XVII, 5) ; c'est *anéantir la croix de Jésus-Christ* (I *Cor.*, I, 17). Croit-on que l'Epoux tout-puissant, et fidèle dans ses promesses, ne suffise pas à l'Epouse ? *Le ciel et la terre passeront*, *mais* aucune *de ses paroles ne passera jamais* (*Luc.*, XXI, 33). O hommes faibles et impuissants qu'on nomme les rois et les princes du monde ! vous n'avez qu'une force empruntée pour un peu de temps : l'Epoux, qui vous la prête, ne vous la confie qu'afin que vous serviez l'Epouse. Si vous manquiez à l'Epouse, vous manqueriez à l'Epoux même ; il saurait transporter son glaive en d'autres mains. Souvenez-vous que c'est lui qui est *le Prince des rois de la terre* (*Apoc.*, I, 5), *le Roi invisible et immortel des siècles* (I *Tim.*, I, 17).

Il est vrai qu'il est écrit que l'Eglise *sucera le lait des nations, qu'elle sera allaitée de la mamelle des rois*, qu'*ils seront ses nourriciers*, qu'*ils marcheront à la splendeur de sa lumière naissante*, que *ses portes ne se fermeront ni jour ni nuit, afin qu'on lui apporte la force des peuples*, *et que les rois y soient amenés :* mais il est dit aussi que *les rois viendront*, *les yeux baissés vers la terre, se prosterner* devant l'Eglise, qu'*ils baiseront la poussière de ses pieds* (*Isai.*, LX, 16 *et seq.*) ; que n'osant parler, *ils fermeront leur bouche* devant son Epoux ; que *toute nation et tout royaume qui ne sera point dans la servitude* de cette nouvelle Jérusalem périra. Trop heureux donc les princes que Dieu daigne employer à la servir ! Trop honorés ceux qu'il choisit pour une si glorieuse confiance !

Et maintenant, ô rois! comprenez ; instruisez-vous, ô juges de la terre ! servez le Seigneur avec crainte, *et réjouissez-vous en lui avec tremblement*, *de peur que sa colère ne s'enflamme, et que vous ne périssiez en vous égarant de la voie de la justice* (*Psal.* II, 10, 11, 12). Dieu jaloux *renverse les trônes des princes hautains*, *et il fait asseoir en leurs places des hommes doux* et modérés, il fait *sécher jusqu'aux racines des nations superbes*, *et il plante les humbles* (*Luc.*, I, 52) pour les faire fleurir ; il détruit jusque dans ses fondements toute puissance orgueilleuse ; *il en efface* même *la mémoire de dessus la terre* (*Psal.* XXXIII, 17). *Toute chair est comme l'herbe, et sa gloire est comme une fleur des champs :* dès que *l'esprit du Seigneur souffle, cette herbe est desséchée*, *et cette fleur tombe* (*Isai.*, XL, 6, 7).

Que les princes, qui se vantent de protéger l'Eglise, ne se flattent donc pas jusqu'à croire qu'elle tomberait s'ils ne la portaient pas dans leurs mains. S'ils cessaient de la soutenir, le Tout-Puissant la porterait lui-même. Pour eux, *faute de la servir, ils périraient* (*Ibid.*, 12), selon les saints oracles.

Jetons les yeux sur l'Eglise, c'est-à-dire sur cette société visible des enfants de Dieu

(1) Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, frère de l'électeur de Cologne, présent à son sacre.

qui a été conservée dans tous les temps : c'est le royaume qui *n'aura point de fin*. Toutes les autres puissances s'élèvent et tombent; après avoir étonné le monde, elles disparaissent. L'Eglise seule, malgré les tempêtes du dehors et les scandales du dedans, demeure immortelle. Pour vaincre, elle ne fait que souffrir ; et elle n'a pas d'autres armes que la croix de son Epoux.

Considérons cette société sous Moïse : Pharaon la veut opprimer; les ténèbres deviennent palpables en Egypte; la terre s'y couvre d'insectes ; la mer s'entr'ouvre ; ses eaux suspendues s'élèvent comme deux murs ; tout un peuple traverse l'abîme à pied sec ; un pain descendu du ciel le nourrit au désert ; l'homme parle à la pierre, et elle donne des torrents : tout est miracle pendant quarante années pour délivrer l'Eglise captive.

Hâtons-nous, passons aux Machabées : les rois de Syrie persécutent l'Eglise ; elle ne peut se résoudre à renouveler une alliance avec Rome et avec Sparte, sans déclarer en esprit de foi qu'elle ne s'appuie que sur les promesses de son Epoux. *Nous n'avons*, disait Jonathas, *aucun besoin de tous ces secours, ayant pour consolation les saints livres qui sont dans nos mains* (I *Mach.*, XII, 9).

Et en effet, de quoi l'Eglise a-t-elle besoin ici-bas ? Il ne lui faut que la grâce de son Epoux pour lui enfanter des élus; leur sang même est une semence qui les multiplie. Pourquoi mendierait-elle un secours humain, elle qui se contente d'obéir, de souffrir, de mourir; son règne, qui est celui de son Epoux, n'étant point de ce monde, et tous ses biens étant au delà de cette vie?

Mais tournons nos regards vers l'Eglise, que Rome païenne, cette Babylone enivrée du sang des martyrs, s'efforce de détruire. L'Eglise demeure libre dans les chaînes, et invincible au milieu des tourments. Dieu laisse ruisseler, pendant trois cents ans, le sang de ses enfants bien-aimés. Pourquoi croyez-vous qu'il le fasse? C'est pour convaincre le monde entier, par une si longue et si terrible expérience, que l'Eglise, comme suspendue entre le ciel et la terre, n'a besoin que de la main invisible dont elle est soutenue. Jamais elle ne fut si libre, si forte, si florissante, si féconde.

Que sont devenus ces Romains qui la persécutaient? Ce peuple, qui se vantait d'être *le peuple roi*, a été livré aux nations barbares ; l'empire éternel est tombé; Rome est ensevelie dans ses ruines avec les faux dieux; il n'en reste plus de mémoire que par une autre Rome sortie de ses cendres, qui, étant pure et sainte, est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ.

Mais comment est-ce que l'Eglise a vaincu cette Rome victorieuse de l'univers ? Ecoutons l'Apôtre : *Ce qui est folie en Dieu est plus sage que tous les hommes: ce qui est faible en Dieu est plus fort qu'eux. Voyez, mes frères, votre vocation ; car il n'y a point parmi vous beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup d'hommes puissants, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi ce qui est insensé selon le monde, pour confondre les sages ; et il a choisi ce qui est faible dans le monde pour confondre ce qui est fort : il a choisi ce qui est bas et méprisable, et même ce qui n'est pas, pour détruire ce qui est : afin que nulle chair ne se glorifie devant lui* (1 *Cor.*, I, 25-28). Qu'on ne nous vante donc plus ni une sagesse convaincue de folie, ni une puissance fragile et empruntée ; qu'on ne nous parle plus que d'une faiblesse simple et humble, qui peut tout en Dieu seul; qu'on ne nous parle plus que de la folie de la croix. La jalousie de Dieu allait jusqu'à sembler exclure de l'Eglise, pendant ces siècles d'épreuve, tout ce qui aurait paru un secours humain : Dieu, impénétrable dans ses conseils, voulait renverser tout ordre naturel. De là vient que Tertullien a paru douter si les Césars pouvaient devenir chrétiens (*Apol.*, *c.* 21). Combien coûta-t-il de sang et de tourments aux fidèles, pour montrer que l'Eglise ne tient à rien ici-bas ! *Elle ne possède pour elle-même*, dit saint Ambroise, *que sa seule foi* (*Epist.* 28, *ad Valentinian. cont. Symm.*, *n.* 16). C'est cette foi qui vainquit le monde.

Après ce spectacle de trois cents ans, Dieu se souvint enfin de ses anciennes promesses ; il daigna faire aux maîtres du monde la grâce de les admettre aux pieds de son Epouse. Ils en devinrent *les nourriciers*, et il leur fut donné de *baiser la poussière de ses pieds* (*Isai.*, XLIX, 23). Fut-ce un secours qui vint à propos pour soutenir l'Eglise ébranlée? Non, celui qui l'avait soutenue pendant trois siècles, malgré les hommes, n'avait pas besoin de la faiblesse des hommes, déjà vaincus par elle, pour la soutenir. Mais ce fut un triomphe que l'Epoux voulut donner à l'Epouse après tant de victoires; ce fut, non une ressource pour l'Eglise, mais une grâce et une miséricorde pour les empereurs. *Qu'y a-t-il*, disait saint Ambroise, *de plus glorieux pour l'empereur que d'être nommé le fils de l'Eglise* (*Epist.* 21, *in serm. cont. Auxent.*, *n.* 36).

En vain quelqu'un dira que l'Eglise est dans l'Etat. L'Eglise, il est vrai, est dans l'Etat pour obéir au prince dans tout ce qui est temporel; mais quoiqu'elle se trouve dans l'Etat, elle n'en dépend jamais pour aucune fonction spirituelle. Elle est en ce monde, mais c'est pour le convertir; elle est en ce monde, mais c'est pour le gouverner par rapport au salut. Elle use de ce monde en passant, comme n'en usant pas; elle y est comme Israël fut étranger et voyageur au milieu du désert : elle est déjà d'un autre monde qui est au-dessus de celui-ci. Le monde, en se soumettant à l'Eglise, n'a point acquis le droit de l'assujettir ; les princes, en devenant les enfants de l'Eglise, ne sont point devenus ses maîtres; ils doivent la *servir* et non la dominer, *baiser la poussière de ses pieds* et non lui imposer le joug. *L'empereur*, disait saint Ambroise, *est au dedans de l'Eglise, mais il n'est pas au-dessus d'elle. Le bon empereur cherche le secours de l'Eglise,*

et ne la rejette point (*Epist.* 21, *in serm. cont. Auxent*, n. 36). L'Eglise demeura sous les empereurs convertis aussi libre qu'elle l'avait été sous les empereurs idolâtres et persécuteurs. Elle continua de dire, au milieu de la plus profonde paix, ce que Tertullien disait pour elle pendant les persécutions : « *Non te terremus, qui nec timemus.* Nous ne sommes point à craindre pour vous, et nous ne vous craignons point. Mais prenez garde, ajoute-t-il, de ne combattre pas contre Dieu (*Ad Scapul.*, c. 4). » En effet, qu'y a-t-il de plus funeste à une puissance humaine, qui n'est que faiblesse, que d'attaquer le Tout-Puissant? *Celui sur qui cette pierre tombe, sera écrasé*; et celui qui *tombe sur elle se brisera* (*Matth.*, XXI, 44).

S'agit il de l'ordre civil et politique, l'Eglise n'a garde d'ébranler les royaumes de la terre, elle qui tient dans ses mains les clefs du royaume du ciel. Elle ne désire rien de tout ce qui peut être vu : elle n'aspire qu'au royaume de son Epoux, qui est le sien. Elle est pauvre, et jalouse du trésor de sa pauvreté; elle est paisible, et c'est elle qui donne, au nom de l'Epoux, une paix que le monde ne peut ni donner ni ôter; elle est patiente, et c'est par sa patience jusques à la mort de la croix qu'elle est invincible. Elle n'oublie jamais que son Epoux s'enfuit sur la montagne dès qu'on voulut le faire roi; elle se ressouvient qu'elle doit avoir en commun avec son Epoux la nudité de la croix, puisqu'il est *l'homme des douleurs*, l'homme *écrasé dans l'infirmité* (*Isai.*, LIII, 3, 10), l'homme *rassasié d'opprobres* (*Thren.*, III, 30). Elle ne veut qu'obéir; elle donne sans cesse l'exemple de la soumission et du zèle pour l'autorité légitime; elle verserait tout son sang pour la soutenir. Ce serait pour elle un second martyre après celui qu'elle a enduré pour la foi. Princes, elle vous aime; elle prie nuit et jour pour vous; vous n'avez point de ressource plus assurée que sa fidélité. Outre qu'elle attire sur vos personnes et sur vos peuples les célestes bénédictions, elle inspire à vos peuples une affection à toute épreuve pour vos personnes, qui sont les images de Dieu ici-bas.

Si l'Eglise accepte les dons précieux et magnifiques que les princes lui font, ce n'est pas qu'elle veuille renoncer à la croix de son Epoux et jouir des richesses trompeuses : elle veut seulement procurer aux princes le mérite de s'en dépouiller; elle ne veut s'en servir que pour orner la maison de Dieu, que pour faire subsister modestement les ministres sacrés, que pour nourrir les pauvres qui sont les sujets des princes. Elle cherche non les richesses des hommes mais leur salut, non ce qui est à eux mais eux-mêmes. Elle n'accepte leurs offrandes périssables que pour leur donner les biens éternels.

Plutôt que de subir le joug des puissances du siècle et de perdre la liberté évangélique, elle rendrait tous les biens temporels qu'elle a reçus des princes. *Les terres de l'Eglise*, disait saint Ambroise, *payent le tribut; et si l'empereur veut ces terres, il a la puissance pour les prendre : aucun de nous ne s'y oppose. Les aumônes des peuples suffiront encore à nourrir les pauvres. Qu'on ne nous rende point odieux par la possession où nous sommes de ces terres : qu'ils les prennent, si l'empereur les veut. Je ne les donne point, mais je ne les refuse pas.*

Mais s'agit-il du ministère spirituel donné à l'Epouse immédiatement par le seul Epoux, l'Eglise l'exerce avec une entière indépendance des hommes. Jésus-Christ dit : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc; enseignez toutes les nations, les baptisant*, etc. (*Matth.*, XXVIII, 18). C'est cette toute-puissance de l'Epoux qui passe à l'Epouse, et n'a aucune borne : toute créature sans exception y est soumise. Comme les pasteurs doivent donner aux peuples l'exemple de la plus parfaite soumission et de la plus inviolable fidélité aux princes pour le temporel, il faut aussi que les princes, s'ils veulent être chrétiens, donnent aux peuples à leur tour l'exemple de la plus humble docilité et de la plus exacte obéissance aux pasteurs pour toutes les choses spirituelles. Tout ce que l'Eglise lie ici-bas est lié, tout ce qu'elle remet est remis, tout ce qu'elle décide est confirmé au ciel. Voilà la puissance décrite par le prophète Daniel.

L'Ancien des jours, dit-il, *a donné le jugement aux saints du Très-Haut, et le temps en est venu, et les saints ont possédé la royauté.* Ensuite le prophète dépeint un roi puissant et impie, qui *proférera des blasphèmes*, et *qui écrasera les saints du Très-Haut : il croira pouvoir changer les temps et les lois, et ils seront livrés dans sa main jusqu'à un temps, et à des temps, et à la moitié d'un temps ;* et alors *le juge sera assis, afin que la puissance lui soit enlevée, qu'il soit écrasé et qu'il périsse pour toujours*; en sorte que *la royauté, la puissance et la grandeur de la puissance sur tout ce qui est sous le ciel soit donnée au peuple des saints du Très-Haut, dont le règne sera éternel, et tous les rois lui serviront et lui obéiront* (*Dan.*, VII, 22-27).

O hommes, qui n'êtes qu'hommes, quoique la flatterie vous tente d'oublier l'humanité, et de vous élever au-dessus d'elle, souvenez-vous que Dieu peut tout sur vous, et que vous ne pouvez rien contre lui. Troubler l'Eglise dans ses fonctions, c'est attaquer le Très-Haut dans ce qu'il a de plus cher, qui est son Epouse; c'est blasphémer contre les promesses; c'est oser l'impossible; c'est vouloir renverser *le règne éternel*. Rois de la terre, vous vous ligueriez en vain *contre le Seigneur et contre son Christ* (*Psal.* II, 2); en vain vous renouvelleriez les persécutions : en les renouvelant, vous ne feriez que purifier l'Eglise, et que ramener pour elle la beauté de ses anciens jours. En vain vous diriez : *Rompons ses liens et rejetons son joug : celui qui habite dans les cieux rirait* de vos desseins. Le Seigneur a donné à son Fils *toutes les nations comme son héritage, et les extrémités de la terre comme ce qu'il doit posséder en propre* (*Ibid.*, 3-9). Si vous ne vous humiliez sous sa puissante main, il

vous *brisera comme des vases d'argile*. La puissance sera enlevée à quiconque osera s'élever contre l'Eglise. Ce n'est pas elle qui l'enlèvera, car elle ne fait que souffrir et prier. Si les princes voulaient l'asservir, elle ouvrirait son sein; elle dirait : Frappez; elle ajouterait, comme les apôtres : *Jugez vous-mêmes devant Dieu s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à lui* (*Act.*, IV, 19). Ici ce n'est pas moi qui parle, c'est le Saint-Esprit. Si les rois manquaient à *la servir* (*Isai.*, LX, 12) et à lui obéir, la puissance leur serait enlevée. Le Dieu des armées, sans qui on garderait en vain les villes, ne combattrait plus avec eux.

Non seulement les princes ne peuvent rien contre l'Eglise, mais encore ils ne peuvent rien pour elle, touchant le spirituel, qu'en lui obéissant. Il est vrai que le prince pieux et zélé est nommé *l'évêque du dehors*, et le *protecteur des canons* (*Euseb.*, *de Vita Constantini*, *l.* IV, *c.* 24); expressions que nous répéterons sans cesse avec joie, dans le sens modéré des anciens qui s'en sont servis. Mais l'évêque du dehors ne doit jamais entreprendre la fonction de celui du dedans. Il se tient, le glaive en main, à la porte du sanctuaire, mais il prend garde de n'y entrer pas. En même temps qu'il protége, il obéit; il protége les décisions, mais il n'en fait aucune. Voici les deux fonctions auxquelles il se borne : la première est de maintenir l'Eglise en pleine liberté contre tous ses ennemis du dehors, afin qu'elle puisse au dedans, sans aucune gêne, prononcer, décider, approuver, corriger, enfin abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu; la seconde est d'appuyer ces mêmes décisions, dès qu'elles sont faites (1), sans se permettre jamais, sous aucun prétexte, de les interpréter. Cette protection des canons se tourne donc uniquement contre les ennemis de l'Eglise, c'est-à-dire contre les novateurs, contre les esprits indociles et contagieux, contre tous ceux qui refusent la correction. A Dieu ne plaise que le protecteur gouverne, ni prévienne jamais en rien ce que l'Eglise réglera ! Il attend, il écoute humblement, il croit sans hésiter, il obéit lui-même, et fait autant obéir par l'autorité de son exemple, que par la puissance qu'il tient dans ses mains. Mais enfin le protecteur de la liberté ne la diminue jamais. Sa protection ne serait plus un secours, mais un joug déguisé, s'il voulait déterminer l'Eglise, au lieu de se laisser déterminer par elle. C'est par cet excès funeste que l'Angleterre a rompu le sacré lien de l'unité, en voulant faire chef de l'Eglise le prince qui n'en est que le protecteur.

Quelque besoin que l'Eglise ait d'un prompt secours contre les hérésies et contre les abus, elle a encore plus besoin de conserver sa liberté. Quelque appui qu'elle reçoive des meilleurs princes, elle ne cesse jamais de dire avec l'Apôtre : *Je travaille jusqu'à souffrir les liens comme si j'étais coupable; mais la parole de Dieu* que nous annonçons *n'est liée* par aucune puissance humaine. C'est avec cette jalousie de l'indépendance pour le spirituel, que saint Augustin disait à un proconsul, lors même qu'il se voyait exposé à la fureur des donatistes : *Je ne voudrais pas que l'Eglise d'Afrique fût abattue jusqu'au point d'avoir besoin d'aucune puissance terrestre* (*Epist.* 100, *ad Donat.*, *n.* 1). Voilà le même esprit qui avait fait dire à saint Cyprien : *L'évêque tenant dans ses mains l'Evangile de Dieu, peut être tué, mais non pas vaincu* (*Epist.* 55, *ad Cornel.*). Voilà précisément le même principe de liberté pour les deux états de l'Eglise. Saint Cyprien défend cette liberté contre la violence des persécuteurs, et saint Augustin la veut conserver avec précaution, même à l'égard des princes protecteurs, au milieu de la paix. Quelle force, quelle noblesse évangélique, quelle foi aux promesses de Jésus-Christ ! O Dieu, donnez à votre Eglise des Cypriens, des Augustins, des pasteurs qui honorent le ministère, et qui fassent sentir à l'homme qu'ils sont les dispensateurs de vos mystères !

Au reste, quoique l'Eglise soit, par les promesses, au-dessus de tous les besoins et de tous les secours, Dieu ne dédaigne pourtant pas de la faire secourir par les princes (2). Il les prépare de loin, il les forme, il les instruit, il les exerce, il les purifie, il les rend dignes d'être les instruments de sa providence; en un mot, il ne fait rien par eux qu'après avoir fait en eux tout ce qu'il lui plaît. Alors l'Eglise accepte cette protection, comme les offrandes des fidèles, sans l'exiger; elle ne voit que la main de son seul Epoux dans les bienfaits des princes. Et en effet c'est lui qui leur donne et la force au dehors, et la bonne volonté au dedans, pour exercer cette pieuse protection. L'Eglise remonte sans cesse à la source; loin d'écouter la politique mondaine, elle n'agit qu'en pure foi, et elle n'a garde de croire que le Fils de Dieu son Epoux ne lui suffit pas.

Ici représentons-nous le sage Maximilien, électeur de Bavière. Prince, c'est avec joie que je rappelle le souvenir de votre aïeul. Il est vrai qu'il fit de grandes choses pour la religion : animé d'un saint zèle, il s'arma contre un prince de sa maison pour sauver la religion catholique dans l'Allemagne; supérieur à toute la politique mondaine, il méprisa les plus hautes et les plus flatteuses espérances pour conserver la foi de ses pères. Mais Dieu se suffit à lui-même, et le libérateur de l'Epouse de Jésus-Christ devait

(1) « Serviant reges terræ Christo, etiam leges ferendo pro Christo. » S. Aug. *Ep.* 93 *ad Vincent.*, n. 19.

(2) « Ad consortium te apostolorum ac prophetarum sectures exhortor; ut constanter despicias ac repellas eos, qui ipsi se Christiano nomine privavere, nec patiaris impios parricidas, sacrilega simulatione, de fide agere, quos constat fidem velle vacuare. Cum enim clementiam tuam Dominus tanta sacramenti sui illuminatione ditaverit, debes incunctanter advertere, regiam potestatem tibi non solum ad mundi regimen, sed maxime ad Ecclesiæ præsidium esse collatam; ut ausus nefarios comprimendo, et quæ bene sunt statuta defendas, et veram pacem his quæ sunt turbata restituas. » S. Leo Magnus, epist. 129, al. 125, *ad Leon. Aug.*, *Conc. Chalced.*, part. III, n. 25.

à l'Epoux tout ce qu'il fit de grand pour l'Epouse. Non, non, il ne faut voir que Dieu dans cet ouvrage : que l'homme disparaisse; que tout donc remonte à sa source ; que l'Eglise ne doive rien qu'à Jésus-Christ.

Venez donc, ô Clément, petit-fils de Maximilien ; venez secourir l'Eglise par vos vertus, comme votre aïeul l'a secourue par ses armes. Venez, non pour soutenir d'une main téméraire l'arche chancelante, mais au contraire pour trouver en elle votre soutien. Venez, non pour dominer, mais pour servir. Si vous croyez que l'Eglise n'a aucun besoin de votre appui, et si vous vous donnez humblement à elle, vous serez son ornement et sa consolation.

SECOND POINT.

Les princes qui deviennent pasteurs peuvent être très-utiles à l'Eglise, pourvu qu'ils se dévouent au ministère en esprit d'humilité, de patience et de prière.

I. L'humilité, qui est si nécessaire à tout ministre des autels, est encore plus nécessaire à ceux que leur haute naissance tente de s'élever au-dessus du reste des hommes. Ecoutez Jésus-Christ : *Je suis venu*, dit-il, *non pour être servi, mais pour servir* les autres (*Matth.*, XX, 28). Vous le voyez : le Fils de Dieu, que vous allez représenter au milieu de son peuple, n'est point venu jouir des richesses, recevoir des honneurs, goûter des plaisirs, exercer un empire mondain ; au contraire, il est venu s'abaisser, souffrir, supporter les faibles, guérir les malades, attendre les hommes rebelles et indociles, répandre ses biens sur ceux qui lui feraient les plus grands maux, étendre tout le jour ses bras vers un peuple qui le contredirait. Croyez-vous que le disciple soit au-dessus du maître? Voudriez-vous que ce qui n'a été en Jésus-Christ qu'un simple ministère fût en vous une domination ambitieuse? Comme Fils de Dieu, il était *la splendeur de la gloire du Père*, *et le caractère de sa substance* (*Hebr.*, I, 3) : comme homme, il comptait parmi ses ancêtres tous les rois de Juda qui avaient régné depuis mille ans, tous les grands sacrificateurs, tous les patriarches. Au lieu que les plus augustes maisons se vantent de ne pouvoir découvrir leur origine dans l'obscurité des anciens temps, celle de Jésus-Christ montrait clairement par les livres sacrés, que son origine remonte jusqu'à la source du genre humain. Voilà une naissance à laquelle nulle autre, sous le ciel, ne saurait être comparée. Jésus-Christ néanmoins est venu servir jusqu'aux derniers des hommes : il s'est fait l'esclave de tous.

Nul disciple ne doit espérer d'être au-dessus du maître. Il est donné aux apôtres de faire des miracles encore plus grands que ceux du Sauveur : l'ombre de saint Pierre suffit pour guérir les malades ; les vêtements de saint Paul ont la même vertu. Mais ils ne sont que les esclaves des peuples en Jésus-Christ : *Nos autem servos vestros per Jesum* (II *Cor.*, IV, 4). Fussiez-vous Pierre, fondement éternel de l'Eglise, vous ne seriez que le serviteur de ceux qui servent Dieu. Fussiez-vous Paul, apôtre des nations, ravi au troisième ciel, vous ne seriez qu'un esclave destiné à servir les peuples pour les sanctifier.

Et pourquoi est-ce que Jésus-Christ nous confie son autorité? Est-ce pour nous, ou pour les peuples sur qui nous l'exerçons? Est-ce afin que nous contentions notre orgueil en flattant celui des autres hommes? C'est, au contraire, afin que nous réprimions l'orgueil et les passions des hommes, en nous humiliant, et en mourant sans cesse à nous-mêmes. Comment pourrons-nous faire aimer la croix, si nous la rejetons pour embrasser le faste et la volupté? Qui est-ce qui croira les promesses, si nous ne paraissons pas les croire en les annonçant? Qui est-ce qui se renoncera pour aimer Dieu, si nous paraissons vides de Dieu et idolâtres de nous-mêmes? Qu'est-ce que pourront nos paroles, si toutes nos actions les démentent? La parole de vie éternelle ne sera dans notre bouche qu'une vaine déclamation, et les plus saintes cérémonies ne seront qu'un spectacle trompeur. Quoi, ces hommes si appesantis vers la terre, si insensibles aux dons célestes, si aveuglés, si endurcis, nous croiront-ils, nous écouteront-ils, quand nous ne parlerons que de croix et de mort, s'ils ne découvrent en nous aucune trace de Jésus crucifié?

Je consens que le pasteur ne dégrade point le prince; mais je demande aussi que le prince ne fasse point oublier l'humilité du pasteur. Lors même que vous conserverez un certain éclat qui est inséparable de votre dignité temporelle, il faut que vous puissiez dire avec Esther : Seigneur, *vous connaissez la nécessité où je suis; vous savez que je hais ce signe d'orgueil et de gloire qui est sur ma tête aux jours de pompe* (*Esth.*, XIV, 16); vous savez que c'est avec regret que je me vois environné de cette grandeur, et que je m'étudie à en retrancher tout le superflu, pour soulager les peuples et pour secourir les pauvres.

Souvenez-vous, de plus, que la dignité temporelle ne vous est donnée que pour la spirituelle. C'est pour autoriser le pasteur des âmes que la dignité électorale a été jointe dans l'Empire à celle de l'archevêque de Cologne. C'est pour lui faciliter les fonctions pastorales, et pour affermir l'Eglise catholique, qu'on a attaché à son ministère d'humilité cette puissance si éclatante. D'ailleurs, ces deux fonctions se réunissent dans un certain point. Les païens mêmes n'ont point de plus nobles idées d'un véritable prince, que celle de *pasteur des peuples*. Vous voilà donc pasteur des peuples à double titre. Si vous l'êtes comme prince souverain, à plus forte raison l'êtes-vous comme ministre de Jésus-Christ.

Mais comment pourriez-vous être le pasteur des peuples, si votre grandeur vous séparait d'eux, et vous rendait inaccessible à leur égard? Comment conduiriez-vous le troupeau, si vous n'étiez pas appliqué à ses besoins? Si les peuples ne vous voient jamais

que de loin, jamais que grand, jamais qu'environné de tout ce qui étouffe la confiance, comment oseront-ils percer la foule, se jeter entre vos bras, vous dire leurs peines, et trouver en vous leur consolation? Comment leur ferez-vous sentir un cœur de père, si vous ne leur montrez qu'un maître? Voilà ce que le prince même ne doit point oublier. Ajoutons-y ce que doit sentir l'homme apostolique.

Si vous ne descendiez jamais de votre grandeur, comment pourriez-vous dire avec Jésus-Christ : *Venez à moi, vous tous qui souffrez le travail, et qui êtes accablés, je vous soulagerai* (*Matth.*, XI, 28)? Comment pourriez-vous ajouter : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (*Ibid.*, 29)? Voulez-vous être le père des petits? soyez petit vous-même; rapetissez-vous pour vous proportionner à eux. *Si je vous connais bien*, disait saint Bernard au pape Eugène, *vous n'en serez pas moins pauvre d'esprit en devenant le père des pauvres* (*De Consid.*, *prolog*). En effet, vos richesses ne sont pas à vous; les fondateurs n'en ont dépouillé leurs familles qu'afin qu'elles fussent le patrimoine des pauvres : elles ne vous sont confiées qu'afin que vous soulagiez la pauvreté de vos enfants.

Mais continuons d'écouter saint Bernard, qui parle au vicaire de Jésus-Christ : Qu'est-ce que saint Pierre vous a laissé par succession? *Il n'a pu vous donner ce qu'il n'avait pas; il vous a donné ce qu'il avait, savoir la sollicitude sur toutes les Eglises... Telle est la forme apostolique : la domination est défendue; la servitude est recommandée* (*Ibid.*, *lib.* II, *c.* 6, *n.* 10).

Venez donc, ô Prince, accomplir les prophéties en faveur de l'Eglise; venez *baiser la poussière de ses pieds.* Ne dédaignez jamais de regarder aucun évêque comme votre confrère, avec qui vous posséderez *solidairement l'épiscopat* (*S. Cypr.*, *de Unit. Eccl.*). Mettez votre honneur à soutenir celui du caractère commun. Reconnaissez les saints prêtres pour vos coadjuteurs en Jésus-Christ; recevez leurs conseils; profitez de leur expérience; cultivez, chérissez jusqu'aux pauvres clercs, qui sont l'espérance de la maison de Dieu; soulagez tous les ouvriers qui portent le poids et la chaleur du jour; consolez tous ceux en qui vous trouverez quelque étincelle de l'esprit de grâce. O vous qui descendez de tant de princes, de rois et d'empereurs, *oubliez la maison de votre père* (*Psal.* XLIV, 11); dites à tous ces aïeux : Je vous ignore. Si quelqu'un trouve que la tendresse et l'humilité pastorale avilissent votre naissance et votre dignité, répondez-lui ce que David disait quand on trouvait indécent qu'il dansât devant l'arche. *Je m'avilirai encore plus que je ne l'ai fait, et je serai bas à mes propres yeux* (II *Reg.*, VI, 22). Descendez jusqu'à la dernière brebis de votre troupeau; rien ne peut être bas dans un ministère qui est au-dessus de l'homme. Descendez donc, descendez; ne craignez rien, vous ne sauriez jamais trop descendre pour imiter *le Prince des pasteurs* (I *Petr.*, V, 4), qui, étant *sans usurpation égal* à son Père, *s'est anéanti en prenant la nature d'esclave* (*Philipp.*, II, 6, 7). Si l'esprit de foi vous fait ainsi descendre, votre humilité fera la joie du ciel et de la terre.

II. Quelle patience ne faut-il pas dans ce ministère! Le ministre de Jésus-Christ est débiteur à tous, aux sages et aux insensés. C'est une dette immense, qui se renouvelle chaque jour, et qui ne s'éteint jamais. Plus on fait, plus on trouve à faire; et il n'y a, dit saint Chrysostome, que celui qui ne fait rien, qui se flatte d'avoir fait tout. Salomon criait à Dieu à la vue du peuple dont il était chargé : *Votre serviteur est au milieu du peuple que vous avez élu, de ce peuple infini dont on ne peut compter ni concevoir la multitude. Vous donnerez donc à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple* (III *Reg.*, III, 8, 9). L'Ecriture ajoute que *ce discours plut à Dieu* dans la bouche de Salomon : il lui plaira aussi dans la vôtre. Fussiez-vous Salomon, le plus sage de tous les hommes, vous auriez besoin de demander à Dieu *un cœur docile.* Mais quoi, la docilité n'est-elle pas le partage des inférieurs? ne semble-t-il pas qu'on doit demander que les pasteurs aient la sagesse, et que les peuples aient la docilité? Non, c'est le pasteur qui a besoin d'être encore plus docile que le troupeau. Il faut sans doute être docile pour bien obéir; mais il faut être encore plus docile pour bien commander. La sagesse de l'homme ne se trouve que dans la docilité. Il faut qu'il apprenne sans cesse pour enseigner. Non-seulement il doit apprendre de Dieu, et l'écouter dans le silence intérieur, selon ces paroles : *J'écouterai ce que le Seigneur dira au dedans de moi* (*Ps.* LXXXIV, 9); mais encore il doit s'instruire en écoutant les hommes. *Il faut*, dit saint Cyprien, *non-seulement que l'évêque enseigne, mais encore qu'il apprenne; car celui qui croît tous les jours, et qui fait du progrès en apprenant les choses les plus parfaites, enseigne beaucoup mieux* (*Epist.* 74, *ad Pomp.*).

Non-seulement l'évêque doit sans cesse étudier les saintes lettres, la tradition, et la discipline des canons, mais encore il doit écouter tous ceux qui veulent lui parler. On ne trouve la vérité qu'en approfondissant avec patience. Malheur au présomptueux qui se flatte jusqu'à croire qu'il la pénètre d'abord. Il ne faut pas moins se défier de ses propres préjugés que des déguisements des parties. Il faut craindre de se tromper, croire facilement qu'on se trompe, et n'avoir jamais de honte d'avouer qu'on a été trompé. L'élévation, loin de garantir de la tromperie, est précisément ce qui y expose le plus; car plus on est élevé, plus on attire les trompeurs en excitant leur avidité, leur ambition et leur flatterie. Mépriser le conseil d'autrui, c'est porter au dedans de soi le plus téméraire de tous les conseils. Ne sentir pas son besoin, c'est être sans ressource. Le sage, au contraire, agrandit sa sagesse de toute celle qu'il recueille en autrui. Il apprend de

tous, pour les instruire tous; il se montre supérieur à tous et à lui-même par cette simplicité. Il irait jusqu'aux extrémités de la terre chercher un ami fidèle et désintéressé qui aurait le courage de lui montrer ses fautes. Il n'ignore pas que les inférieurs connaissent mieux le détail que lui, parce qu'ils le voient de plus près, et qu'on le leur déguise moins. *Je ne puis*, disait saint Cyprien aux prêtres et aux diacres de son Eglise, *répondre seul à ce que nos comprêtres... m'ont écrit, parce que j'ai résolu, dès le commencement de mon épiscopat, de ne rien faire par mon sentiment particulier, sans votre conseil et sans le consentement du peuple: mais quand j'arriverai, par la grâce de Dieu, parmi vous, alors nous traiterons en commun, comme l'honneur que nous nous devons mutuellement le demande, les choses qui sont faites ou qui sont à faire* (*Epist.* 5, *al.* 14). Ne décidez donc jamais d'aucun point de discipline sans une délibération ecclésiastique. Plus les affaires sont importantes, plus il faut les peser en se confiant à un conseil bien choisi, et en se défiant sincèrement de ses propres lumières. Voilà, ô prince, un peuple innombrable que vous allez conduire. Vous devez être au milieu d'eux comme saint Augustin nous dépeint saint Ambroise : il passait toute la journée avec les livres sacrés dans ses mains, se livrant à la foule des hommes qui venaient à lui comme au médecin, pour être guéris de leurs maladies spirituelles : *quorum infirmitatibus serviebat* (*Confess.*, *l.* VI, *c.* 3, *n.* 3).

Mais ce médecin ne doit-il pas diversifier les remèdes selon les maladies? Oui, sans doute : de là vient qu'il est dit que nous sommes *les dispensateurs de la grâce de Dieu qui prend diverses formes* (I *Petr.*, IV, 10). Le vrai pasteur ne se borne à aucune conduite particulière : il est doux, il est rigoureux ; il menace, il encourage, il espère, il craint, il corrige, il console; *il devient juif avec les Juifs* pour les observations légales; *il est avec ceux qui sont sous la loi* comme s'il y était lui-même; il devient *faible avec les faibles; il se fait tout à tous pour les gagner tous* à Jésus-Christ (I *Cor.*, IX. 20-22).

O heureuse faiblesse du pasteur, qui s'affaiblit tout exprès par pure condescendance, pour se proportionner aux âmes qui manquent de force! *Qui est-ce*, dit l'Apôtre, *qui s'affaiblit, sans que je m'affaiblisse avec lui? Qui est-ce qui tombe, sans que mon cœur brûle* pour le relever (II *Cor.*, XI. 29) ? O pasteurs, loin de vous tout cœur rétréci! Elargissez, élargissez vos entrailles. Vous ne savez rien, si vous ne savez que commander, que reprendre, que corriger, que montrer la lettre de la loi. Soyez pères : ce n'est pas assez; soyez mères ; enfantez dans la douleur; souffrez de nouveau les douleurs de l'enfantement à chaque effort qu'il faudra faire pour achever de former Jésus-Christ dans un cœur. *Nous avons été au milieu de vous*, disait saint Paul aux fidèles de Thessalonique, *comme des enfants, ou comme une mère qui caresse ses enfants quand elle est nourrice* (I *Thess.*, II, 7). Attendez sans fin, ô pasteur d'Israël ; espérez contre l'espérance; imitez la longanimité de Dieu pour les pécheurs; supportez ce que Dieu supporte; *conjurez, reprenez en toute patience* (II *Tim.*, IV, 2) : il vous sera donné selon la mesure de votre foi. Ne doutez pas que les pierres mêmes ne deviennent enfin des enfants d'Abraham. Vous devez faire comme Dieu, à qui saint Augustin disait : «Vous avez manié mon cœur pour le refaire peu à peu par une main si douce et si miséricordieuse : *Paulatim tu, Domine, manu mitissima et misericordissima pertractans et componens cor meum* (*Confess.*, *l.* VI, *c.* 5, *n.* 7). »

Mais de quoi s'agit-il dans le ministère apostolique? Si vous ne voulez qu'intimider les hommes, et les réduire à faire certaines actions extérieures, levez le glaive ; chacun tremble, vous êtes obéi. Voilà une exacte police, mais non pas une sincère religion. Si les hommes ne font que trembler, les démons tremblent autant qu'eux, et haïssent Dieu. Plus vous userez de rigueur et de contrainte, plus vous courrez risque de n'établir qu'un amour-propre masqué et trompeur. Où seront donc ceux que le Père cherche, et qui l'adorent en esprit et en vérité? Souvenons-nous que le culte de Dieu consiste dans l'amour : *Nec colitur ille nisi amando* (*S. Aug.*, *epist.* 140, *ad Honorat.*, *n.* 45). Pour faire aimer, il faut entrer au fond des cœurs; il faut en avoir la clef; il faut en remuer tous les ressorts; il faut persuader, et faire vouloir le bien, de manière qu'on le veuille librement et indépendamment de la crainte servile. La force peut-elle persuader les hommes? peut-elle leur faire vouloir ce qu'ils ne veulent pas? Ne voit-on pas que les derniers hommes du peuple ne croient ni ne veulent point toujours au gré des plus puissants princes? Chacun se tait, chacun souffre, chacun se déguise, chacun agit et paraît vouloir, chacun flatte, chacun applaudit : mais on ne croit et on n'aime point; au contraire, on hait d'autant plus qu'on supporte plus impatiemment la contrainte qui réduit à faire semblant d'aimer. Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté d'un cœur.

Pour Jésus-Christ, son règne est au dedans de l'homme, parce qu'il veut l'amour. Aussi n'a-t-il rien fait par violence, mais tout par persuasion, comme dit saint Augustin : *Nihil egit vi, sed omnia suadendo* (*De ver. Relig.*, *c.* 16, *n.* 31). L'amour n'entre point dans le cœur par contrainte : chacun n'aime qu'autant qu'il lui plaît d'aimer. Il est plus facile de reprendre que de persuader; il est plus court de menacer que d'instruire; il est plus commode à la hauteur et à l'impatience humaine de frapper sur ceux qui résistent, que de les édifier, que de s'humilier, que de prier, que de mourir à soi, pour leur apprendre à mourir à eux-mêmes. Dès qu'on trouve quelque mécompte dans les cœurs, chacun est tenté de dire à Jésus-Christ : *Voulez-vous que nous disions au feu de des-*

cendre du ciel pour consumer ces pécheurs indociles ? Mais Jésus-Christ répond : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes* (Luc., IX, 54, 55) ; il réprime ce zèle indiscret.

La correction ressemble à certains remèdes que l'on compose de quelque poison : il ne faut s'en servir qu'à l'extrémité, et qu'en les tempérant avec beaucoup de précaution. La correction révolte secrètement jusques aux derniers restes de l'orgueil; elle laisse au cœur une plaie secrète qui s'envenime facilement. Le bon pasteur préfère autant qu'il le peut une douce insinuation ; il y ajoute l'exemple, la patience, la prière, les soins paternels (*S. Aug., Expos. Epist. ad Galat.*, n. 56). Ces remèdes sont moins prompts, il est vrai ; mais ils sont d'un meilleur usage. Le grand art, dans la conduite des âmes, est de vous faire aimer pour faire aimer Dieu, et de gagner la confiance pour parvenir à la persuasion. L'Apôtre veut-il attendrir tous les cœurs, en sorte qu'on ne puisse lui résister : *Je vous conjure*, dit-il aux fidèles, *par la douceur et par la modestie de Jésus-Christ* (II *Cor.*, X, 1).

Le pasteur expérimenté dans les voies de la grâce n'entreprend que les biens pour lesquels il voit que les volontés sont déjà préparées par le Seigneur. Il sonde les cœurs : il n'oserait faire deux pas à la fois; et s'il le faut, il n'a point de honte de reculer. Il dit, comme Jésus-Christ : *J'aurais beaucoup de choses à vous proposer; mais vous ne pouvez pas les porter maintenant*) *Joan.*, XVI, 12). Pour le mal, il se ressouvient de ces belles paroles de saint Augustin : *Les pasteurs conduisent, non des hommes guéris, mais des hommes qui ont besoin de guérison. Il faut souffrir les défauts de la multitude pour les guérir, et il faut tolérer la contagion avant que de la faire cesser. Il est très-difficile de trouver le juste milieu dans ce travail, pour y conserver un esprit paisible et tranquille* (*De Mor. Eccl. cath.*, l. I, c. 32, n. 69). Gardez-vous donc bien d'entreprendre d'arracher d'abord tout le mauvais grain. *Laissez-le croître jusqu'à la moisson* (*Matth.*, XIII, 30), de peur que vous n'arrachiez le bon avec le mauvais. Toutes les fois que vous sentirez votre cœur ému contre quelque pécheur indocile, rappelez ces aimables paroles de Jésus-Christ: *Ce sont les malades, et non pas les hommes en santé, qui ont besoin de médecin. Allez, et apprenez ce que signifient ces paroles : Je veux la miséricorde, et non le sacrifice; car je suis venu appeler, non des justes, mais des pécheurs* (*Matth.*, IX, 12, 13). Toute indignation, toute impatience, toute hauteur contraire à cette douceur du Dieu de patience et de consolation, est une rigueur de Pharisien. Ne craignez point de tomber dans le relâchement en imitant Dieu même, en qui *la miséricorde s'élève au-dessus du jugement* (*Jac.*, III, 13). Parlez comme saint Cyprien, cet intrépide défenseur de la plus pure discipline : *Qu'ils viennent*, disait-il de ceux qui avaient péché, *s'ils veulent faire une expérience de notre jugement... Ici l'Eglise n'est fermée à personne, et il n'y a aucun homme à qui l'évêque se refuse. Nous sommes sans cesse tout prêts à faire sentir à tous ceux qui viennent notre patience, notre facilité, notre humanité. Je souhaite que tous rentrent dans l'Eglise... Je pardonne toutes choses : j'en dissimule beaucoup, par le désir et par le zèle de rassembler nos frères. Je n'examine pas même par le plein jugement de la religion les fautes commises contre Dieu. Je pèche presque en remettant plus qu'il ne faut les péchés d'autrui ; j'embrasse avec promptitude et tendresse ceux qui reviennent en se repentant, et en confessant leur péché avec une satisfaction humble et simple* (*Epist.* 55, *ad Cornel.*).

Hélas ! quelque soin que vous preniez de vous faire aimer et d'adoucir le joug, quelles contradictions ne trouverez-vous pas dans votre travail ! Veut-on faire le mal, ou du moins laisser tomber le bien par mollesse, on flatte les passions de la multitude et on est applaudi ; on se fait des amis aux dépens des règles. Mais veut-on faire le bien et réprimer le mal, il faut refuser, contredire, attaquer les passions des hommes, se roidir contre le torrent: tout se réunit contre vous. *Quiconque*, dit saint Cyprien, *n'imite pas les méchants les offense. Les lois mêmes cèdent pour flatter le péché ; et le désordre, à force d'être public, commence à paraître permis* (*Epist.* 1, *al.* 2, *ad Donat.*). Les abus sont nommés des coutumes ; les peuples en sont jaloux comme d'un droit acquis par la possession : on se récrie contre la réforme, comme contre un changement indiscret. Lors même que le pasteur use des plus sages adoucissements, la réforme, qui édifie par une utilité réelle, trouble les esprits par une nouveauté apparente (*S. August., epist.* 54, *ad Januar.*, n. 6); l'Eglise gémit, sentant ses mains liées, et voyant le malade repousser le remède préparé pour sa guérison.

Plus vous êtes élevé, plus vous serez exposé à cette contradiction; plus votre troupeau sera grand, plus le pasteur aura à souffrir. Il vous est dit, comme à saint Paul : *Je vous montrerai combien il faudra que vous souffriez pour mon nom* (*Act.*, IX, 16). Travailler, et ne voir jamais son ouvrage; travailler à persuader les hommes, et sentir leur contradiction; travailler, et voir renaître sans cesse les difficultés; combats au dehors, craintes au dedans ; ne voir que trop où sont les pécheurs, et ne savoir jamais avec certitude où sont les vrais justes, comme saint Augustin le remarque : voilà le partage des ministres de Jésus-Christ.

L'Allemagne, cette terre bénie qui a donné à l'Église tant de saints pasteurs, tant de pieux princes, tant d'admirables solitaires, a été ravagée par l'hérésie. Les endroits heureusement préservés en ont ressenti quelque ébranlement ; la discipline en a souffert. Combien de fois serez-vous réduit, à la vue de tous ces maux, à dire avec les apôtres : *Nous sommes des serviteurs inutiles* (*Luc.*, XVIII, 10) ! Vos pieds seront presque chancelants, et votre cœur séchera quand vous verrez la fausse paix des pécheurs

aveuglés et incorrigibles. O pasteurs d'Israël, travaillez dans la pure foi, sans consolation, s'il le faut ; possédez votre âme en patience. Plantez, arrosez, attendez que Dieu donne l'accroissement ; ne dussiez-vous jamais procurer que le salut d'une seule âme, les travaux de votre vie entière seraient bien employés.

Mais voulez-vous, ô prince cher à Dieu, que je vous laisse un abrégé de tous vos devoirs ? gravez, non sur des tables de pierre, mais sur les tables vivantes de votre cœur, ces grandes paroles de saint Augustin : *Que celui qui vous conduit se croie heureux, non par une puissance impérieuse, mais par une charité dévouée à la servitude. Pour l'honneur, il doit être en public au-dessus de vous; mais il doit être, par la crainte de Dieu, prosterné sous vos pieds. Il faut qu'il soit le modèle de tous pour les bonnes œuvres, qu'il corrige les hommes inquiets, qu'il supporte les faibles, qu'il soit patient à l'égard de tous, qu'il soit prompt à observer la discipline, et timide pour l'imposer à autrui ; et quoique l'un et l'autre de ces deux points soit nécessaire, qu'il cherche néanmoins plutôt à être aimé qu'à être craint* (*Regula ad servos Dei*, n. 11).

III. Mais où est-ce qu'un homme revêtu d'une chair mortelle, et environné d'infirmité, peut prendre tant de vertus célestes pour être l'ange de Dieu sur la terre ? Sachez que Dieu est *riche pour tous ceux qui l'invoquent* (*Rom.*, X, 12). Il nous recommande de prier, de peur que nous ne perdions, faute de prier, les biens qu'il nous prépare. Il promet, il invite, il nous prie, pour ainsi dire, de le prier. Il est vrai qu'il faut un grand amour pour paître un grand troupeau ; il faut presque n'être plus homme pour mériter de conduire les hommes; il faut ne plus laisser voir en soi les faiblesses de l'humanité. Ce n'est qu'après vous avoir dit trois fois, comme à saint Pierre : *M'aimez-vous ?* qu'après avoir tiré trois fois de votre cœur cette réponse, *Seigneur, vous le savez que je vous aime*, que le grand pasteur vous dit : *Paissez mes brebis* (*Joan.*, XXI, 15-17). Mais enfin celui qui demande un amour si courageux et si patient, est celui-là même qui nous le donne. *Venez, hâtez-vous, achetez-le sans argent* (*Isai.*, LV, 1). Il s'achète par le simple désir; nul n'en est privé, que celui qui ne le veut pas. O bien infini ! il ne faut que vous vouloir pour vous posséder. C'est cet or pur et enflammé, ce trésor du cœur pauvre, qui apaise tout désir, et qui remplit tout vide. L'amour donne tout, et l'amour lui-même est donné à quiconque lui ouvre son cœur. Mais voyez cet ordre des dons de Dieu, et gardez-vous bien de le renverser. La grâce seule peut donner l'amour, et la grâce ne se donne qu'à la prière. *Priez* donc *sans intermission* (I *Thess.*, V, 17). Si tout fidèle doit prier ainsi, que sera-ce du pasteur ? Vous êtes le médiateur entre le ciel et la terre : priez pour aider ceux qui prient, en joignant vos prières aux leurs ; de plus, priez pour tous ceux qui ne prient pas. Parlez à Dieu en faveur de ceux à qui vous n'oseriez parler de Dieu, quand vous les voyez endurcis, et irrités contre la vertu. Soyez comme Moïse, l'ami de Dieu ; allez loin du peuple sur la montagne converser familièrement avec lui *face à face* (*Exod.*, XXXIII, 11); revenez vers le peuple, couronné de rayons de gloire, que cet entretien ineffable aura mis autour de votre tête. Que l'oraison soit la source de vos lumières dans le travail. Non-seulement vous devez convertir les pécheurs, mais encore vous devez diriger les âmes les plus parfaites dans les voies de Dieu ; vous devez *annoncer la sagesse entre les parfaits* (I *Cor.*, II, 6); vous devez être leur guide dans l'oraison, pour les garantir des illusions de l'amour-propre. Soyez donc le sel de la terre, la lumière du monde, l'œil qui éclaire le corps de votre Eglise, et la bouche qui prononce les oracles de la tradition.

Oh ! qui me donnera cet esprit de prière, qui peut tout sur Dieu même, et qui met dans le pasteur tout ce qui lui manque pour le troupeau ! O esprit de prière ! c'est vous qui formerez de nouveaux apôtres, pour changer la face de la terre. O Esprit ! ô amour ! venez nous animer, venez nous apprendre à prier, et priez en nous; venez vous y aimer vous-même. Prier sans cesse pour aimer et pour faire aimer Dieu, c'est la vie de l'apostolat. Vivez de cette vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, prince devenu le pasteur des âmes, et vous *goûterez combien le Seigneur est doux* (*Psal.* XXXIII, 6). Alors vous serez une colonne de la maison de Dieu ; alors vous serez l'amour et les délices de l'Eglise.

Les grands princes, qui prennent, pour ainsi dire, l'Eglise sans se donner à elle, sont pour elle de grands fardeaux, et non des appuis. Hélas ! que ne coûtent-ils point à l'Eglise ! ils ne paissent point le troupeau, c'est du troupeau qu'ils se paissent eux-mêmes. Le prix des péchés du peuple, les dons consacrés ne peuvent suffire à leur faste et à leur ambition. Qu'est-ce que l'Eglise ne souffre pas d'eux ! quelles plaies ne font-ils pas à sa discipline ! Il faut que tous les canons tombent devant eux; tout plie sous leur grandeur. Les dispenses, dont ils abusent, apprennent à d'autres à énerver les saintes lois : ils rougissent d'être pasteurs et pères ; ils ne veulent être que princes et maîtres.

Il n'en sera pas de même de vous, puisque vous mettez votre gloire dans vos fonctions pastorales. Combien les exemples donnés par un évêque qui est grand prince ont-ils plus d'autorité sur les hommes, que les exemples donnés par un évêque d'une naissance médiocre ! Combien son humilité est-elle plus propre à rabaisser les orgueilleux ! Combien sa modestie est-elle plus touchante pour réprimer le luxe et le faste ! Combien sa douceur est-elle plus aimable ! Combien sa patience est-elle plus forte pour ramener les hommes indociles et égarés ! Qui est-ce qui n'aura point de honte d'être hautain et

emporté, quand on verra le prince, au milieu de cette puissance, doux et humble de cœur ? Quelle sera la force de sa parole, quand elle sera soutenue par ses vertus ? Par exemple, quelle fut la gloire de l'église de Cologne quand elle eut pour pasteur le fameux Brunon frère de l'empereur Othon premier ! Mais pourquoi n'espérerions-nous pas de trouver dans Clément un nouveau Brunon ? Il ne tient qu'à vous, ô Prince ! d'essuyer les larmes de l'Eglise, et de la consoler de tous les maux qu'elle souffre dans ces jours de péché. Vous ferez refleurir les terres désertes ; vous ramènerez la beauté des anciens jours. Que dis-je ? levez les yeux et voyez les campagnes déjà blanches pour la moisson. *Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit votre Dieu... Toute vallée se comblera, toute montagne sera aplanie... Et vous qui évangélisez Sion, montez sur la montagne, élevez avec force votre voix. O vous qui évangélisez Jérusalem ! élevez-la, ne craignez rien ; dites aux villes de Juda, Voici votre Dieu* (*Isai.*, XL, 1, 9). O Eglise qui recevez de la main du Seigneur un tel époux ! *voilà des enfants qui vous viennent de loin.* Vous serez plus féconde que jamais dans votre vieillesse. *Les voilà venus de l'aquilon, de la mer, et de la terre du midi... Levez les yeux autour de vous, et voyez, tous ceux-ci s'assemblent, et viennent à vous. O épouse, ils vous environnent, et vous en serez ornée.* O mère qu'on croyait *stérile ! vos enfants vous diront : L'espace est trop étroit, donnez-nous-en d'autres pour habiter. Et vous direz dans votre cœur : Qui est-ce qui m'a donné ces enfants, à moi qui étais stérile et captive en terre étrangère ? Qui est-ce qui les a nourris ? J'étais seule et abandonnée, et ceux-ci où étaient-ils alors* (*Isai.*; XLIX, 12, 21).

Peuples, pour le bonheur desquels se fait cette consécration, que ne puis-je vous faire entendre de loin ma faible voix ! Priez, peuples, priez ; toutes les bénédictions que vous attirerez sur sa tête reviendront sur la vôtre ; plus il recevra de grâces, plus il en répandra sur le troupeau.

Et vous, ô assemblée qui m'écoutez ! n'oubliez jamais ce que vous voyez aujourd'hui ; souvenez-vous de cette modestie, de cette ferveur pour le culte divin, de ce zèle infatigable pour la maison de Dieu. N'en soyez pas surpris : dès son enfance, ce prince a été nourri des paroles de la foi ; le palais où il est né avait, nonobstant sa magnificence, la régularité d'une communauté de solitaires ; on chantait dans cette cour, comme au désert, les louanges de Dieu. Le Seigneur n'oubliera point tant de marques de piété devenues comme héréditaires dans cette maison : après les jours de tempête, il fera enfin luire sur elle des jours sereins, et lui rendra son ancien éclat.

Vous voyez, mes frères, ce prince prosterné au pied des autels ; vous venez d'entendre tout ce que je lui ai dit. Hé ! qu'est-ce que je n'ai pas osé lui dire ! hé ! qu'est-ce que je ne devais pas lui dire, puisqu'il n'a craint que d'ignorer la vérité ! la plus forte louange le louerait infiniment moins que la liberté épiscopale avec laquelle il veut que je lui parle. Oh ! qu'un prince se montre grand quand il donne cette liberté ! oh ! que celui-ci paraîtra au-dessus des vaines louanges, quand on saura tout ce qu'il a voulu que je lui dise !

Et vous, ô Prince sur qui coule l'onction du Saint-Esprit ! ressuscitez sans cesse la grâce que vous recevez par l'imposition de mes mains. Que ce grand jour règle tous les autres jours de votre vie jusqu'à celui de votre mort. Soyez toujours le bon pasteur prêt à donner votre vie pour vos chères brebis, comme vous voulez l'être aujourd'hui, et comme vous voudriez l'avoir été au moment où, dépouillé de toute grandeur terrestre, vous irez rendre compte à Dieu de votre ministère. Priez, aimez, faites aimer Dieu ; rendez-le aimable en vous ; faites qu'on le sente en votre personne ; répandez au loin la bonne odeur de Jésus-Christ ; soyez la force, la lumière, la consolation de votre troupeau ; que votre troupeau soit votre joie et votre couronne au jour de Jésus-Christ. O Dieu ! vous l'avez aimé dès l'éternité ; vous voulez qu'il vous aime, et qu'il vous fasse aimer ici-bas. Portez-le dans votre sein au travers des périls et des tentations ; ne permettez pas que la *fascination des amusements* du siècle *obscurcisse les biens* (*Sap.*, IV, 12) que vous avez mis dans son cœur : ne souffrez pas qu'il se confie ni à sa haute naissance, ni à son courage naturel, ni à aucune prudence mondaine. Que la foi fasse seule en lui l'œuvre de la foi ! Qu'au moment où il ira paraître devant vous, les pauvres nourris, les riches humiliés, les ignorants instruits, les abus réformés, la discipline rétablie, l'Eglise soutenue et consolée par ses vertus, le présentent devant le trône de la grâce, pour recevoir de vos mains la couronne qui ne se flétrira jamais !

SERMON

POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

Prêché dans l'église des Missions-Etrangères, le 6 janvier 1685, en présence des ambassadeurs de Siam.

Sur la vocation des gentils.

Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est.

Levez-vous, soyez éclairée, ô Jérusalem, car votre lumière vient, et la gloire du Seigneur s'est levée sur vous. (*Isai.*, LX, 1).

Béni soit Dieu, mes frères, puisqu'il met aujourd'hui sa parole dans ma bouche pour louer l'œuvre qu'il accomplit par cette maison ! Je souhaitais il y a longtemps, je l'avoue, d'épancher mon cœur devant ces autels, et de dire à la louange de la grâce tout ce qu'elle opère dans ces hommes apostoliques pour illuminer l'Orient. C'est donc dans un transport de joie que je parle aujourd'hui de la vocation des gentils, dans cette maison d'où sortent les hommes par qui les restes de la gentilité entendent l'heureuse nouvelle.

A peine Jésus, l'attente et le désiré des

nations, est né, et voici les mages, dignes prémices des gentils, qui, conduits par l'étoile, viennent le reconnaître. Bientôt les nations ébranlées viendront en foule après eux; les idoles seront brisées, et la connaissance du vrai Dieu sera abondante comme les eaux de la mer qui couvrent la terre. Je vois les peuples, je vois les princes qui adorent dans la suite des siècles celui que les mages viennent adorer aujourd'hui. Nations de l'Orient, vous y viendrez à votre tour; une lumière, dont celle de l'étoile n'est qu'une ombre, frappera vos yeux et dissipera vos ténèbres. Venez, venez, hâtez-vous de venir à la maison du Dieu de Jacob. O Eglise! ô Jérusalem! réjouissez-vous, poussez des cris de joie. Vous qui étiez stérile dans ces régions, vous qui n'enfantiez pas, vous aurez dans cette extrémité de l'univers des enfants innombrables. Que votre fécondité vous étonne : levez les yeux tout autour et voyez : rassasiez vos yeux de votre gloire; que votre cœur admire et s'épanche : la multitude des peuples se tourne vers vous, les îles viennent, la force des nations vous est donnée : de nouveaux mages, qui ont vu l'étoile du Christ en Orient, viennent du fond des Indes pour le chercher. Levez-vous, ô Jérusalem! *Surge, illuminare*, etc.

Mais je sens mon cœur ému au dedans de moi-même; il est partagé entre la joie et la douleur. Le ministère de ces hommes apostoliques et la vocation de ces peuples est le triomphe de la religion; mais c'est peut-être aussi l'effet d'une secrète réprobation qui pend sur nos têtes. Peut-être sera-ce sur nos ruines que ces peuples s'élèveront, comme les gentils s'élevèrent sur celles des Juifs à la naissance de l'Eglise. Voici une œuvre que Dieu fait pour glorifier son Evangile; mais n'est-ce point aussi pour le transférer? Il faudrait n'aimer point le Seigneur Jésus, pour n'aimer pas son ouvrage; mais il faudrait s'oublier soi-même pour n'en trembler pas. Réjouissons-nous donc au Seigneur, mes frères, au Seigneur qui donne gloire à son nom; mais réjouissons-nous avec tremblement. Voilà les deux pensées qui rempliront ce discours.

Esprit promis par la vérité même à tous ceux qui vous cherchent, que mon cœur ne respire que pour vous attirer au dedans de lui; que ma bouche demeure muette plutôt que de s'ouvrir, si ce n'est à votre parole! Que mes yeux se ferment à toute autre lumière qu'à celle que vous versez d'en haut! O Esprit-Saint! soyez vous-même tout en tous : dans ceux qui m'écoutent, l'intelligence, la sagesse, le sentiment; en moi, la force, l'onction, la lumière! Marie, priez pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quelle est, mes frères, cette Jérusalem dont le prophète parle; cette cité pacifique dont les portes ne se ferment ni jour ni nuit, qui suce le lait des nations, dont les rois de la terre sont les nourriciers et viennent adorer les sacrés vestiges? Elle est si puissante, que tout royaume qui ne lui sera pas soumis périra; et si heureuse qu'elle n'aura plus d'autre soleil que Dieu, qui fera luire sur elle un jour éternel. Qui ne voit que ce ne peut être cette Jérusalem rebâtie par les Juifs ramenés de Babylone, ville faible, malheureuse, souvent en guerre, toujours en servitude sous les Perses, les Grecs, les Romains; enfin sous ces derniers réduite en cendres, avec une dispersion universelle de ses enfants, qui dure encore depuis seize siècles? C'est donc manifestement hors du peuple juif qu'il faut chercher l'accomplissement des promesses dont il est déchu.

Il n'y a plus d'autre Jérusalem que celle d'en haut, qui est notre mère, selon saint Paul (*Galat.*, IV, 26): elle vient du ciel, et elle enfante sur la terre.

Qu'il est beau, mes frères, de voir comment les promesses se sont accomplies en elle! Tel était le caractère du Messie, qu'il devait, non pas subjuguer par les armes, comme les Juifs charnels le prétendaient grossièrement, mais, ce qui est infiniment plus noble et plus digne de la magnificence des promesses, attirer, par sa puissance sur les cœurs, sous son règne d'amour et de vérité, toutes les nations idolâtres.

Jésus-Christ naît, et la face du monde se renouvelle. La loi de Moïse, ses miracles, ceux des prophètes, n'avaient pu servir de digue contre le torrent de l'idolâtrie, et conserver le culte du vrai Dieu chez un seul peuple resserré dans un coin du monde; mais celui qui vient d'en haut est au-dessus de tout; à Jésus est réservé de posséder toutes les nations en héritage. Il les possède, vous le voyez. Depuis qu'il a été élevé sur la croix, il a attiré tout à lui. Dès l'origine du christianisme, saint Irénée et Tertullien ont montré que l'Eglise était déjà plus étendue que cet empire même qui se vantait d'être lui seul tout l'univers. Les régions sauvages et inaccessibles du Nord, que le soleil éclaire à peine, ont vu la lumière céleste. Les plages brûlantes d'Afrique ont été inondées des torrents de la grâce. Les empereurs mêmes sont devenus les adorateurs du nom qu'ils blasphémaient, et les nourriciers de l'Eglise dont ils versaient le sang. Mais la vertu de l'Evangile ne doit pas s'éteindre après ces premiers efforts; le temps ne peut rien contre elle : Jésus-Christ, qui en est la source, est de tous les temps; il était hier, il est aujourd'hui et il sera aux siècles des siècles. Aussi vois-je cette fécondité qui se renouvelle toujours; la vertu de la croix ne cesse d'attirer tout à elle.

Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'empire romain. Dieu les a multipliés, et tenus en réserve sous un ciel glacé, pour punir Rome païenne et enivrée du sang des martyrs : il leur lâche la bride, et le monde en est inondé. Mais, en renversant cet empire, ils se soumettent à celui du Sauveur; tout ensemble ministres des vengeances et objets des miséricordes, sans le savoir, ils sont menés, comme par la main, au-devant de l'Evangile; et c'est d'eux qu'on peut

dire à la lettre qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchaient pas.

Combien voyons-nous encore de peuples que l'Eglise a enfantés à Jésus-Christ depuis le huitième siècle, dans ces temps même les plus malheureux, où ses enfants révoltés contre elle n'ont point de honte de lui reprocher qu'elle a été stérile et répudiée par son époux ! Vers le dixième siècle, dans ce siècle dont on exagère trop les malheurs, accourent en foule à l'Eglise, les uns sur les autres, l'Allemand, de loup ravissant devenu agneau, le Polonais, le Poméranien, le Bohémien, le Hongrois conduit aux pieds des apôtres par son premier roi saint Etienne. Non, non, vous le voyez, la source des célestes bénédictions ne tarit point. Alors l'époux donna de nouveaux enfants à l'épouse, pour la justifier, et pour montrer qu'elle ne cesse point d'être son unique et sa bien-aimée.

Mais que vois-je depuis deux siècles ? Des régions immenses qui s'ouvrent tout à coup ; un nouveau monde inconnu à l'ancien, et plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins : ainsi l'homme s'agite, mais Dieu le mène. La foi plantée dans l'Amérique, parmi tant d'orages, ne cesse pas d'y porter des fruits.

Que reste-t-il ? Peuples des extrémités de l'Orient, votre heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide, que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguer le monde entier, s'arrêta bien loin au deçà de vous : mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne, où l'on découvre un ciel nouveau, ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares, ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées ? Vents, portez-les sur vos ailes. Que le Midi, que l'Orient, que les îles inconnues les attendent, et les regardent en silence venir de loin. Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut, et dire : O Sion ! ton Dieu régnera sur toi. Les voici ces nouveaux conquérants, qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste.

Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter ? Des hommes qui viennent à vous sans être attirés par aucun motif ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité ; des hommes qui, sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, vous aiment tendrement, quittent tout pour vous, et vous cherchent au travers de toutes les mers avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte ! Nations ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumière sur vos têtes !

A qui doit-on, mes frères, cette gloire et cette bénédiction de nos jours ? A la Compagnie de Jésus, qui, dès sa naissance, ouvrit, par le secours des Portugais, un nouveau chemin à l'Evangile dans les Indes. N'est-ce pas elle qui a allumé les premières étincelles du feu de l'apostolat dans le sein de ces hommes livrés à la grâce ? Il ne sera jamais effacé de la mémoire des justes le nom de cet enfant d'Ignace, qui, de la même main dont il avait rejeté l'emploi de la confiance la plus éclatante, forma une petite société de prêtres, germes bénis de cette communauté. O ciel ! conservez à jamais la source d'une grâce si abondante, et faites que ces deux corps portent ensemble le nom du Seigneur Jésus à tous les peuples qui l'ignorent !

Parmi ces différents royaumes où la grâce prend diverses formes selon la diversité des naturels, des mœurs et des gouvernements, j'en aperçois un qui est le canal de l'Evangile pour les autres. C'est à Siam que se rassemblent ces hommes de Dieu ; c'est là que se forme un clergé composé de tant de langues et de peuples sur qui doit découler la parole de vie ; c'est là que commencent à s'élever jusque dans les nues des temples qui retentiront des divins cantiques.

Grand roi (1), dont la main les élève, que tardez-vous à faire au vrai Dieu, de votre cœur même, le plus agréable et le plus auguste de tous les temples ? Pénétrants et attentifs observateurs, qui nous montrez un goût si exquis ; fidèles ministres, qu'il a envoyés du lieu où le soleil se lève jusqu'à celui où il se couche, pour voir Louis, rapportez-lui ce que vos yeux ont vu : ce royaume fermé, non comme la Chine, par une simple muraille, mais par une chaîne de places fortifiées qui en rendent les frontières inaccessibles ; cette majesté douce et pacifique qui règne au dedans ; mais surtout cette piété qui cherche bien plus à faire régner Dieu que l'homme. Sache par nos histoires la postérité la plus reculée, que l'Indien est venu mettre aux pieds de Louis les richesses de l'aurore en reconnaissance de l'Evangile reçu par ses soins ! Encore n'est-ce pas assez de nos histoires ; fasse le ciel qu'un jour, parmi ces peuples, les pères attendris disent à leurs enfants pour les instruire : Autrefois, dans un siècle favorisé de Dieu, un roi nommé Louis, jaloux d'étendre les conquêtes de Jésus-Christ bien loin au delà des siennes, fit passer de nouveaux apôtres aux Indes ; c'est par là que nous sommes chrétiens ; et

(1) Le roi de Siam, qui annonçait alors des dispositions favorables au christianisme, et dont les ambassadeurs étaient présents au discours de Fénelon.

nos ancêtres accoururent d'un bout de l'univers à l'autre pour voir la sagesse, la gloire et la piété qui étaient dans cet homme mortel!

Sous sa protection, que la distance des lieux ne peut affaiblir; ou plutôt (car à Dieu ne plaise que nous mettions notre espérance ailleurs qu'en la croix!) ou plutôt, par la vertu toute-puissante du nom de Jésus-Christ, évêques, prêtres, allez annoncer l'Evangile à toute créature. J'entends la voix de Pierre qui vous envoie et qui vous anime. Il vit, il parle dans son successeur; son zèle et son autorité ne cessent de confirmer ses frères. C'est de la chaire principale, c'est du centre de l'unité chrétienne que sortent les rayons de la foi la plus pure et la plus féconde, pour percer les ténèbres de la gentilité. Allez donc, anges prompts et légers; que sous vos pas les montagnes descendent, que les vallées se comblent, que toute chair voie le salut de Dieu.

Frappe, cruel Japon; le sang de ces hommes apostoliques ne cherche qu'à couler de leurs veines, pour te laver dans celui du Sauveur que tu ne connais pas. Empire de la Chine, tu ne pourras fermer tes portes. Déjà un saint pontife (1), marchant sur les traces de François-Xavier, a béni cette terre par ses derniers soupirs. Nous l'avons vu, cet homme simple et magnanime, qui revenait tranquillement de faire le tour entier du globe terrestre. Nous avons vu cette vieillesse prématurée et si touchante, ce corps vénérable, courbé, non sous le poids des années, mais sous celui de ses pénitences et de ses travaux; et il semblait nous dire à nous tous, au milieu desquels il passait sa vie, à nous tous qui ne pouvions nous rassasier de le voir, de l'entendre, de le bénir, de goûter l'onction et de sentir la bonne odeur de Jésus-Christ qui était en lui; il semblait nous dire: Maintenant me voilà, je sais que vous ne verrez plus ma face. Nous l'avons vu qui venait de mesurer la terre entière; mais son cœur, plus grand que le monde, était encore dans ces régions si éloignées. L'Esprit l'appelait à la Chine, et l'Evangile, qu'il devait à ce vaste empire, était comme un feu dévorant au fond de ses entrailles, qu'il ne pouvait plus retenir.

Allez donc, saint vieillard, traversez encore une fois l'Océan étonné et soumis; allez au nom de Dieu. Vous verrez la terre promise; il vous sera donné d'y entrer, parce que vous avez espéré contre l'espérance même. La tempête, qui devait causer le naufrage, vous jettera sur le rivage désiré. Pendant huit mois votre voix mourante fera retentir les bords de la Chine du nom de Jésus-Christ. O mort précipitée! ô vie précieuse, qui devait durer plus longtemps! ô douces espérances tristement enlevées! Mais adorons Dieu, taisons-nous.

Voilà, mes frères, ce que Dieu a fait en nos jours pour faire taire les bouches profanes et impies. Quel autre que Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, aurait osé promettre qu'après son supplice tous les peuples viendraient à lui, et croiraient en son nom? Environ dix-sept siècles après sa mort, sa parole est encore vivante et féconde dans toutes les extrémités de la terre. Par l'accomplissement d'une promesse inouïe et si étendue, Jésus-Christ montre qu'il tient dans ses mains immortelles les cœurs de toutes les nations et de tous les siècles.

Par là nous montrons encore la vraie Eglise à nos frères errants, comme saint Augustin la montrait aux sectes de son siècle. Qu'il est beau, mes frères, qu'il est consolant de parler le même langage, et de donner précisément les mêmes marques de l'Eglise que ce Père donnait il y a treize cents ans! C'est cette ville située sur le sommet de la montagne, qui est vue de loin par tous les peuples de la terre; c'est ce royaume de Jésus-Christ qui possède toutes les nations; c'est cette société la plus répandue, qui seule a la gloire d'annoncer Jésus-Christ aux peuples idolâtres; c'est cette Eglise qui non-seulement doit être toujours visible, mais toujours la plus visible et la plus éclatante; car il faut que la plus grande autorité extérieure et vivante qui soit parmi les chrétiens, mène sûrement et sans discussion les simples à la vérité: autrement la Providence se manquerait à elle-même; elle rendrait la religion impraticable aux simples; elle jetterait les ignorants dans l'abîme des discussions et des incertitudes des philosophes; elle n'aurait donné le texte des Ecritures manifestement sujet à tant d'interprétations différentes, que pour nourrir l'orgueil et la division. Que deviendraient les âmes dociles pour autrui, et défiantes d'elles-mêmes, qui auraient horreur de préférer leur propre sens à celui de l'assemblée la plus digne d'être crue qu'il y ait sur la terre? Que deviendraient les humbles, qui craindraient avec raison bien davantage de se tromper eux-mêmes, que d'être trompés par l'Eglise? C'est par cette raison que Dieu, outre la succession non interrompue des pasteurs, naturellement si propre à faire passer la vérité de main en main dans la suite de tous les siècles, a mis cette fécondité si étendue et si singulière dans la vraie Eglise, pour la distinguer de toutes les sociétés retranchées qui languissent obscures, stériles et resserrées dans un coin du monde. Comment osent elles dire, ces sectes nouvelles, que l'idolâtrie régnait partout avant leur réforme? Toutes les nations ayant été données par le Père au Fils, Jésus-Christ a-t-il laissé perdre son héritage? Quelle main plus puissante que la sienne le lui a ravi? Quoi donc, sa lumière était-elle éteinte dans l'univers? Peut-être croyez-vous, mes frères, que c'est moi; non, c'est saint Augustin qui parle ainsi aux donatistes, aux manichéens, et, en changeant seulement les noms, à nos protestants.

Cette étendue de l'Eglise, cette fécondité

(1) M. Pallu, évêque d'Héliopolis, et vicaire apostolique du Tou-King, mort en Chine en 1684.

de notre mère dans toutes les parties du monde, ce zèle apostolique qui reluit dans nos seuls pasteurs, et que ceux des nouvelles sectes n'ont pas même entrepris d'imiter, embarrassent les plus célèbres défenseurs du schisme. Je l'ai lu dans leurs derniers livres, ils n'ont pu le dissimuler. J'ai vu même les personnes les plus sensées et les plus droites de ce parti avouer que cet éclat, malgré toutes les subtilités dont on tâche de l'obscurcir, les frappe jusqu'au cœur et les attire à nous.

Qu'elle est donc grande cette œuvre qui console l'Eglise, qui la multiplie, qui répare ses pertes, qui accomplit si glorieusement les promesses, qui rend Dieu sensible aux hommes, qui montre Jésus-Christ toujours vivant et régnant dans les cœurs par la foi, selon sa parole, au milieu même de ses ennemis; qui répand en tous lieux son Eglise, afin que tous les peuples puissent l'écouter; qui met en elle ce signe éclatant que tout œil peut voir, et auquel les simples sont assurés, sans discussion, que la vérité de la doctrine est attachée! Qu'elle est grande cette œuvre! Mais où sont les ouvriers capables de la soutenir? mais où sont les mains propres à recueillir ces riches moissons dont les campagnes de l'Orient sont déjà blanchies? Jamais la France, il est vrai, n'a eu de plus pressants besoins pour elle qu'aujourd'hui. Pasteurs, rassemblez vos conseils et vos forces pour achever d'abattre ce grand arbre, dont les branches orgueilleuses montaient jusqu'au ciel, et qui est déjà ébranlé jusqu'à ses plus profondes racines. Ne laissez aucune étincelle cachée du feu de l'hérésie prêt à s'éteindre; ranimez votre discipline; hâtez-vous de déraciner par la vigueur de vos canons le scandale et les abus; faites goûter à vos enfants les chastes délices des saintes Lettres; formez des hommes qui soutiennent la majesté de l'Evangile, et dont les lèvres gardent la science. O mère! faites sucer à vos enfants les deux mamelles de la science et de la charité. Que par vous la vérité luise encore sur la terre. Montrez que ce n'est pas en vain que Jésus-Christ a prononcé cet oracle pour tous les temps sans restriction : *Qui vous écoute, m'écoute.* Mais que les besoins du dedans ne fassent pas abandonner ni oublier ceux du dehors. Eglise de France, ne perdez pas votre couronne. D'une main, allaitez dans votre sein vos propres enfants; étendez l'autre sur cette extrémité de la terre où tant de nouveaux-nés, encore tendres en Jésus-Christ, poussent de faibles cris vers vous, et attendent que vous ayez pour eux des entrailles de mère.

O vous, qui avez dit à Dieu, *Vous êtes mon sort et mon héritage*, ministres du Seigneur, qui êtes aussi son héritage et sa portion, foulez aux pieds la chair et le sang. Dites à vos parents : Je vous ignore. Ne connaissez que Dieu, n'écoutez que lui. Que ceux qui sont déjà attachés ici dans un travail réglé, y persévèrent; car les dons sont divers, et il suffit que chacun suive le sien : mais qu'ils donnent du moins leurs vœux et leurs prières à l'œuvre naissante de la foi. Que chacun de ceux qui sont libres se dise à soi-même : Malheur à moi si je n'évangélise! Hélas! peut-être que tous les royaumes de l'Orient ensemble n'ont pas autant de prêtres qu'une paroisse d'une seule ville. Paris, tu t'enrichis de la pauvreté des nations, ou plutôt, par de malheureux enchantements, tu perds pour toi-même ce que tu enlèves aux autres : tu prives le champ du Seigneur de sa culture; les ronces et les épines le couvrent : tu prives les ouvriers de la récompense due au travail. Que ne puis-je aujourd'hui, mes frères, m'écrier comme Moïse aux portes du camp d'Israël : *Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi!* Dieu m'en est témoin, Dieu devant qui je parle, Dieu à la face duquel je sers chaque jour, Dieu qui lit dans les cœurs et qui sonde les reins. Seigneur, vous le savez que c'est avec confusion et douleur qu'admirant votre œuvre, je ne me sens ni les forces ni le courage d'aller l'accomplir. Heureux ceux à qui vous donnez de le faire! Heureux moi-même, malgré ma faiblesse et mon indignité, si mes paroles peuvent allumer dans le cœur de quelque saint prêtre cette flamme céleste dont un pécheur comme moi ne mérite pas de brûler.

Par ces hommes chargés des richesses de l'Evangile, la grâce croît, et le nombre des croyants se multiplie de jour en jour; l'Eglise refleurit, et son entière et ancienne beauté se renouvelle. Là on court pour baiser les pieds d'un prêtre quand il passe; là on recueille avec soin, avec un cœur affamé et avide, jusqu'aux moindres parcelles de la parole de Dieu qui sort de sa bouche. Là on attend avec impatience, pendant toute la semaine, le jour du Seigneur, où tous les frères dans un saint repos se donnent tendrement le baiser de paix, n'étant tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme. Là on soupire après la joie des assemblées, après les chants des louanges de Dieu, après le sacré festin de l'Agneau. Là on croit voir encore les travaux, les voyages, les dangers des apôtres, avec la ferveur des Eglises naissantes. Heureuses, parmi ces Eglises, celles que le feu de la persécution éprouve pour les rendre plus pures! Heureuses ces Eglises dont nous ne pouvons nous empêcher de regarder la gloire d'un œil jaloux! On y voit des catéchumènes qui désirent de se plonger, non-seulement dans les eaux salutaires, mais dans les flammes du Saint-Esprit et dans le sang de l'Agneau, pour y blanchir leurs robes; des catéchumènes qui attendent le martyre avec le baptême. Quand aurons-nous de tels chrétiens, dont les délices soient de se nourrir des paroles de la foi, de goûter les vertus du siècle futur, et de s'entretenir de leur bienheureuse espérance? Là ce qui est regardé ici comme excessif, comme impraticable, ce qu'on ne peut croire possible sur la foi des histoires des premiers temps, est la pratique actuelle de ces Eglises. Là, être chrétien, et ne plus tenir à la terre,

est la même chose. Là on n'ose montrer à ces fidèles enflammés nos tièdes chrétiens d'Europe, de peur que cet exemple contagieux ne leur apprenne à aimer la vie, et à ouvrir leurs cœurs aux joies empoisonnées du siècle. L'Evangile dans son intégrité fait encore sur eux toute son impression naturelle. Il forme des pauvres bienheureux, des affligés qui trouvent la joie dans les larmes, et des riches qui craignent d'avoir leur consolation en ce monde; tout milieu entre le siècle et Jésus-Christ est ignoré; ils ne savent que prier, se cacher, souffrir, espérer. O aimable simplicité! ô foi vierge! ô joie pure des enfants de Dieu! ô beauté des anciens jours que Dieu ramène sur la terre, et dont il ne reste plus parmi nous qu'un triste et honteux souvenir! Hélas! malheur à nous! Parce que nous avons péché, notre gloire nous a quittés, elle s'envole au delà des mers, un nouveau peuple nous l'enlève. Voilà, mes frères, ce qui doit nous faire trembler.

SECOND POINT.

Si Dieu, terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes, n'a pas même épargné les branches naturelles de l'olivier franc, comment oserions-nous espérer qu'il nous épargnera, nous, mes frères, branches sauvages et entées, nous branches mortes et incapables de fructifier? Dieu frappe sans pitié son ancien peuple, ce peuple héritier des promesses, ce peuple race bénie d'Abraham, dont Dieu s'est déclaré le Dieu à jamais; il le frappe d'aveuglement, il le rejette de devant sa face, il le disperse comme la cendre au vent; il n'est plus son peuple, et Dieu n'est plus son Dieu; et il ne sert plus, ce peuple réprouvé, qu'à montrer à tous les autres peuples qui sont sous le ciel, la malédiction et la vengeance divine qui distille sur lui goutte à goutte, et qui y demeurera jusqu'à la fin.

Comment est-ce que la nation juive est déchue de l'alliance de ses pères et de la consolation d'Israël? Le voici, mes frères. Elle s'est endurcie au milieu des grâces, elle a résisté au Saint-Esprit, elle a méconnu l'envoyé de Dieu. Pleine des désirs du siècle, elle a rejeté une rédemption qui, loin de flatter son orgueil et ses passions charnelles, devait au contraire la délivrer de son orgueil et de ses passions. Voilà ce qui a fermé les cœurs à la vérité, voilà ce qui a éteint la foi, voilà ce qui a fait que la lumière luisant au milieu des ténèbres, les ténèbres ne l'ont point comprise. La réprobation de ce peuple a-t-elle anéanti les promesses? A Dieu ne plaise! La main du Tout-Puissant se plaît à montrer qu'elle est jalouse de ne devoir ses œuvres qu'à elle-même; elle rejette ce qui est, pour appeler ce qui n'est pas. Le peuple qui n'était pas même peuple, c'est-à-dire les nations dispersées, qui n'avaient jamais fait un corps ni d'Etat ni de religion, ces nations qui vivaient enfoncées dans une brutale idolâtrie, s'assemblent, et sont tout à coup un peuple bien-aimé. Cependant les Juifs, privés de la science de Dieu jusqu'alors héréditaire parmi eux, enrichissent de leurs dépouilles toutes les nations. Ainsi Dieu transporte le don de la foi selon son bon plaisir, et selon le profond mystère de sa volonté.

Ce qui a fait la réprobation des Juifs (prononçons ici, mes frères, notre jugement, pour prévenir celui de Dieu), ce qui a fait leur réprobation ne doit-il pas faire la nôtre? Ce peuple, quand Dieu l'a foudroyé, était-il plus attaché à la terre que nous, plus enfoncé dans la chair, plus enivré de ses passions mondaines, plus aveuglé par sa présomption, plus rempli de lui-même, plus vide de l'amour de Dieu? Non, non, mes frères; ses iniquités n'étaient point encore montées jusqu'à la mesure des nôtres. Le crime de crucifier de nouveau Jésus-Christ, mais Jésus-Christ connu, mais Jésus-Christ goûté, mais Jésus-Christ régnant parmi nous; le crime de fouler aux pieds volontairement notre unique hostie de propitiation et le sang de l'alliance, n'est-il pas plus énorme et plus irrémissible que celui de répandre ce sang, comme les Juifs, sans le connaître?

Ce peuple est-il le seul que Dieu a frappé? Hâtons-nous de descendre aux exemples de la loi nouvelle; ils sont encore plus effrayants. Jetez, mes frères, des yeux baignés de larmes sur ces vastes régions d'où la foi s'est levée sur nos têtes comme le soleil. Que sont-elles devenues ces fameuses Eglises d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Constantinople, qui en avaient d'innombrables sous elles? C'est là que pendant tant de siècles les conciles assemblés ont étouffé les plus noires erreurs, et prononcé ces oracles qui vivront éternellement; c'est là que régnait avec majesté la sainte discipline, modèle après lequel nous soupirons en vain. Cette terre était arrosée du sang des martyrs; elle exhalait le parfum des vierges; le désert même fleurissait par ses solitaires: mais tout est ravagé sur ces montagnes découlantes de lait et de miel, où paissaient sans crainte les troupeaux d'Israël. Là maintenant sont les cavernes inaccessibles des serpents et des basilics.

Que reste-t-il sur les côtes d'Afrique, où les assemblées d'évêques étaient aussi nombreuses que les conciles universels, et où la loi de Dieu attendait son explication de la bouche d'Augustin? Je ne vois plus qu'une terre encore fumante de la foudre que Dieu y a lancée.

Mais quelle terrible parole de retranchement Dieu n'a-t-il pas fait entendre sur la terre dans le siècle passé! L'Angleterre, rompant le sacré lien de l'unité, qui peut seul retenir les esprits, s'est livrée à toutes les visions de son cœur. Une partie des Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, sont autant de rameaux que le glaive vengeur a retranchés, et qui ne tiennent plus à l'ancienne tige.

L'Eglise, il est vrai, répare ces pertes: de nouveaux enfants qui lui naissent au delà

des mères essuient ses larmes pour ceux qu'elle a perdus. Mais l'Eglise a des promesses d'éternité ; et nous, qu'avons-nous, mes frères, sinon des menaces qui nous montrent à chaque pas l'abîme ouvert sous nos pieds ? Le fleuve de la grâce ne tarit point, il est vrai ; mais souvent, pour arroser de nouvelles terres, il détourne son cours, et ne laisse dans l'ancien canal que des sables arides. La foi ne s'éteindra point, je l'avoue ; mais elle n'est attachée à aucun des lieux qu'elle éclaire ; elle laisse derrière elle une affreuse nuit à ceux qui ont méprisé le jour, et elle porte ses rayons à des yeux plus purs.

Que ferait plus longtemps la foi chez des peuples corrompus jusqu'à la racine, qui ne portent le nom de fidèles que pour le flétrir et le profaner ? Lâches et indignes chrétiens, par vous le christianisme est avili et méconnu ; par vous le nom de Dieu est blasphémé chez les gentils ; vous n'êtes plus qu'une pierre de scandale à la porte de la maison de Dieu, pour faire tomber ceux qui y viennent chercher Jésus-Christ.

Mais qui pourra remédier aux maux de nos Eglises et relever la vérité, qui est foulée aux pieds dans les places publiques ? L'orgueil a rompu ses digues et inondé la terre ; toutes les conditions sont confondues ; le faste s'appelle politesse, la plus folle vanité une bienséance ; les insensés entraînent les sages et les rendent semblables à eux ; la mode, si ruineuse par son inconstance et par ses excès capricieux, est une loi tyrannique à laquelle on sacrifie toutes les autres ; le dernier des devoirs est celui de payer ses dettes. Les prédicateurs n'osent plus parler pour les pauvres, à la vue d'une foule de créanciers dont les clameurs montent jusqu'au ciel. Ainsi la justice fait taire la charité, mais la justice elle-même n'est plus écoutée. Plutôt que de modérer les dépenses superflues, on refuse cruellement le nécessaire à ses créanciers. La simplicité, la modestie, la frugalité, la probité exacte de nos pères, leur ingénuité, leur pudeur, passent pour des vertus rigides et austères d'un temps trop grossier. Sous prétexte de se polir, on s'est amolli pour la volupté et endurci contre la vertu et contre l'honneur. On invente chaque jour et à l'infini de nouvelles nécessités pour autoriser les passions les plus odieuses. Ce qui était d'un faste scandaleux dans les conditions les plus élevées, il y a quarante ans, est devenu une bienséance pour les plus médiocres. Détestable raffinement de nos jours ! monstre de nos mœurs ! La misère et le luxe augmentent comme de concert : on est prodigue de son bien et avide de celui d'autrui ; le premier pas de la fortune est de se ruiner. Qui pourrait supporter les folles hauteurs que l'orgueil affecte et les bassesses infâmes que l'intérêt fait faire ? On ne connaît plus d'autre prudence que la dissimulation, plus de règle des amitiés que l'intérêt, plus de bienfaits qui puissent attacher à une personne dès qu'on la trouve ou inutile ou ennuyeuse. Les hommes, gâtés jusque dans la moelle des os par les ébranlements et les enchantements des plaisirs violents et raffinés, ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente ; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion. Est-ce donc là être chrétien ? Allons, allons dans d'autres terres, où nous ne soyons plus réduits à voir de tels disciples de Jésus-Christ ! O Évangile ! est-ce là ce que vous enseignez ? O foi chrétienne ! vengez-vous ; laissez une éternelle nuit sur la face de la terre, de cette terre couverte d'un déluge d'iniquités.

Mais, encore une fois, voyons nos ressources sans nous flatter. Quelle autorité pourra redresser des mœurs si dépravées ? Une sagesse vaine et intempérante, une curiosité superbe et effrénée emporte les esprits. Le Nord ne cesse d'enfanter de nouveaux monstres d'erreur : parmi ces ruines de l'ancienne foi, tout tombe, tout tombe comme par morceaux ; le reste des nations chrétiennes en sent le contre-coup ; on voit les mystères de Jésus-Christ ébranlés jusqu'aux fondements. Des hommes profanes et téméraires ont franchi les bornes et ont appris à douter de tout. C'est ce que nous entendons tous les jours ; un bruit sourd d'impiété vient frapper nos oreilles, et nous en avons le cœur déchiré. Après s'être corrompus dans ce qu'ils connaissent, ils blasphèment enfin ce qu'ils ignorent. Prodige réservé à nos jours ! l'instruction augmente, et la foi diminue. La parole de Dieu, autrefois si féconde, deviendrait stérile, si l'impiété l'osait. Mais elle tremble sous Louis, et, comme Salomon, il la dissipe de son regard. Cependant, de tous les vices, on ne craint plus que le scandale. Que dis-je ? le scandale même est au comble ; car l'incrédulité, quoique timide, n'est pas muette ; elle sait se glisser dans les conversations, tantôt sous des railleries envenimées, tantôt sous des questions où l'on veut tenter Jésus-Christ, comme les pharisiens. En même temps, l'aveugle sagesse de la chair, qui prétend avoir droit de tempérer la religion au gré de ses désirs, déshonore et énerve ce qui reste de foi parmi nous. Chacun marche dans la voie de son propre conseil ; chacun, ingénieux à se tromper, se fait une fausse conscience. Plus d'autorité dans les pasteurs, plus d'uniformité de discipline. Le dérèglement ne se contente plus d'être toléré : il veut être la règle même, et appelle excès tout ce qui s'y oppose. La chaste colombe, dont le partage ici-bas est de gémir, redouble ses gémissements. Le péché abonde, la charité se refroidit, les ténèbres s'épaississent, le mystère d'iniquité se forme ; dans ces jours d'aveuglement et de péché, les élus mêmes seraient séduits, s'ils pouvaient l'être. Le flambeau de l'Évangile, qui doit faire le tour de l'univers, achève sa course. O Dieu ! que vois-je ? où sommes-nous ? Le jour de la ruine est proche, et les temps se hâtent d'arriver. Mais adorons en silence et avec tremblement l'impénétrable secret de Dieu.

Ames recueillies, âmes ferventes, hâtez-vous de retenir la foi prête à nous échapper. Vous savez que dix justes auraient sauvé la ville abominable de Sodome, que le feu du ciel consuma. C'est à vous à gémir sans cesse au pied des autels pour ceux qui ne gémissent pas de leurs misères. Opposez-vous, soyez le bouclier d'Israël contre les traits de la colère du Seigneur; faites violence à Dieu, il le veut; d'une main innocente arrêtez le glaive déjà levé.

Seigneur, qui dites dans vos Ecritures : *Quand même une mère oublierait son propre fils, le fruit de ses entrailles, et moi je ne vous oublierai jamais* (*Is.* XLIX, 15), ne détournez point votre face de dessus nous. Que votre parole croisse dans ces royaumes où vous l'envoyez; mais n'oubliez pas les anciennes Eglises, dont vous avez conduit si heureusement la main pour planter la foi chez ces nouveaux peuples. Souvenez-vous du siége de Pierre, fondement immobile de vos promesses. Souvenez-vous de l'Eglise de France, mère de celle d'Orient, sur qui votre grâce reluit. Souvenez-vous de cette maison, qui est la vôtre; des ouvriers qu'elle forme; de leurs larmes, de leurs prières, de leurs travaux. Que vous dirai-je, Seigneur, pour nous-mêmes? Souvenez-vous de notre misère et de votre miséricorde. Souvenez-vous du sang de votre Fils, qui coule sur nous, qui vous parle en notre faveur, et en qui seul nous nous confions. Bien loin de nous arracher, selon votre justice, ce peu de foi qui nous reste encore, augmentez-la, purifiez-la, rendez-la vive; qu'elle perce toutes nos ténèbres, qu'elle étouffe toutes nos passions, qu'elle redresse tous nos jugements, afin qu'après avoir cru ici-bas, nous puissions voir éternellement dans votre sein ce que nous aurons cru. *Amen.*

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Sur le bon usage qu'elle a fait de la vie et de la mort.

Maria, de qua natus est Jesus qui vocatur Christus.

Marie, de laquelle est né Jésus qui est nommé le Christ (*Matth.*, I, 1.).

Les hommes ne sauraient d'ordinaire expliquer de grandes choses qu'en beaucoup de paroles : à peine peuvent-ils, par de longues expressions, donner une haute idée de ce qu'ils s'efforcent de louer. Mais quand il plaît à l'Esprit de Dieu d'honorer quelqu'un d'une louange, il la rend courte, simple, majestueuse : aussi est-il digne de lui de parler peu et de dire beaucoup. Il sait renfermer en deux mots les plus grands éloges. Veut-il louer Marie et nous apprendre ce qu'il faut penser d'elle, il ne s'arrête point à toutes les circonstances que l'esprit humain ne manquerait pas de rechercher pour en composer une faible louange : il va d'abord à ce qui fait toute sa grandeur. Par un seul trait, il nous dépeint tout ce que Dieu a versé de grâces dans son cœur, tout ce qu'on peut s'imaginer de grand dans les mystères qui se sont accomplis en elle, tout ce qu'il y a de plus admirable dans le cours de sa vie. Il n'a besoin, ce divin Esprit, que de nous dire simplement que Marie est la mère du Fils de Dieu : cela suffit pour nous faire entendre tout ce qu'elle est digne d'être : *Maria, de qua natus est Jesus.*

Que ne suis-je, mes frères, tout animé de cet Esprit qui aide notre faiblesse, comme dit saint Paul! Que ne puis-je, par des termes simples, mais persuasifs, vous remplir de zèle et d'admiration pour Marie! C'est aujourd'hui que nous célébrons son triomphe : jour où elle finit une si pure et si belle vie. C'est aujourd'hui que nous lui devons toutes nos louanges : jour où elle commence une autre vie si heureuse, si pleine de gloire; jour où le ciel, pour qui elle était faite, ravit enfin à la terre le plus précieux dépôt que le Fils de Dieu y eût laissé; jour qui, étant le dernier de ceux qu'elle a paru au monde, doit être employé par nous à admirer toutes ses vertus rassemblées. Qu'il est beau, qu'il est naturel aujourd'hui, qu'il est convenable à l'édification du peuple fidèle, de voir toute la suite de ses actions, avec la sainte mort qui les a couronnées!

Considérons donc l'usage qu'elle a fait de la vie, l'usage qu'elle a fait de la mort. Apprenons, par son exemple, à nous détacher de la vie, pour nous préparer à mourir. Apprenons, par son exemple, à regarder la mort comme le terme de notre bienheureuse réunion avec Jésus-Christ. Voilà, mes frères, voilà tout ce que le christianisme exige de nous. Nous en trouvons dans Marie le parfait modèle. Prions-la de nous obtenir les lumières dont nous avons besoin pour méditer avec fruit ces deux vérités. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La sainte Vierge, pauvre selon sa condition, ennemie des plaisirs grossiers qui touchent les sens, obéissante, toujours humblement renfermée dans l'obscurité, accablée enfin de douleur par les tourments de son divin Fils; sa vie n'a été qu'un long et douloureux sacrifice, qui n'a fini que par sa mort. C'est ainsi, mes frères, que Dieu détache du monde les âmes dont le monde n'est pas digne, et qu'il réserve toutes pour lui. C'est ainsi que la Providence conduit par un chemin de douleurs la mère même du Fils de Dieu. Apprenez, chrétiens, apprenez par l'autorité de cet exemple, ce qu'il faut qu'il vous en coûte pour être *arrachés à la puissance des ténèbres*, comme parle saint Paul; *pour être transférés dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu* (*Coloss.*, I, 13), c'est-à-dire pour n'être point aveuglés par l'amour des biens périssables, et pour vous rendre dignes des biens éternels.

Marie, fille de tant de rois, de tant de souverains pontifes, de tant d'illustres patriarches, comme le remarque saint Grégoire de Nazianze dans le poëme qu'il a fait sur cette matière; Marie, destinée à être la mère du

Roi des rois, naquit dans un état de pauvreté et de bassesse. Elle était fille de David, comme saint Paul l'assure aux Hébreux; par conséquent elle aurait dû profiter de cette illustre naissance, elle aurait dû avoir part à la succession de la maison royale. Mais, depuis le retour de la captivité de Babylone, les terres de toutes les tribus étaient confondues; les partages faits par Josué ne subsistaient plus; toutes les fortunes étaient changées dans cette révolution. Joachim et Anne, princes par leur naissance, étaient par leur fortune de pauvres gens. Au lieu de demeurer du côté de Bethléhem, où la sainte Vierge alla avec saint Joseph se faire enregistrer, parce, dit l'Evangile, que c'était leur pays, et qu'ils étaient de la famille de David; au lieu, dis-je, de demeurer dans ces riches héritages de la tribu de Juda, ils demeuraient à Nazareth, petite ville de Galilée, dans le territoire de la tribu de Zabulon. Là ils vivaient comme étrangers, sans biens, excepté, dit saint Jean de Damas, quelques troupeaux et le profit de leur travail. Ainsi profondément humiliée dès sa naissance, Marie fut donnée pour épouse à un charpentier. Ne doutons point qu'en cet état elle n'ait été occupée aux travaux qui nous paraissent les plus rudes et les plus bas. Représentons-nous (car il est beau de se représenter ce détail, que Dieu même n'a pas dédaigné de voir avec complaisance), représentons-nous donc cette auguste reine du ciel toute courbée sous la pesanteur des fardeaux qu'elle portait; tantôt employant ses mains pures à cultiver la terre à la sueur de son visage; tantôt faisant elle-même les habits de toute la famille, selon la coutume des femmes juives; tantôt allant puiser de l'eau pour tous les besoins domestiques, selon l'exemple des plus illustres femmes des patriarches; tantôt apprêtant les doux repas que devaient faire avec elle son père, sa mère et son chaste époux. Qu'il est beau de la voir ainsi, dans ces humbles fatigues, mortifier son corps innocent, pour faire rougir les femmes chrétiennes de tous les siècles par un exemple qui confond si bien leur vanité et leur délicatesse! Mais cet époux, à qui elle obéit si humblement, n'est son époux que pour protéger et cacher tout ensemble sa virginité, que pour en rendre le sacrifice plus héroïque par une victoire continuelle au milieu de l'occasion même. Ici, mes frères, le mariage a des lois nouvelles. Ailleurs les époux, dit l'Ecriture, ne font plus qu'une seule chair : ici ils ne font plus qu'un seul esprit; leur société, leur union n'a rien qui ne soit élevé au-dessus des sens.

Marie, ce germe de bénédiction et de grâce, cette semence précieuse d'Abraham, d'où devait sortir le Sauveur des nations, avait été elle-même le fruit des prières et des larmes de ses parents après une longue stérilité. La piété de Joachim et d'Anne rendit à Dieu ce qui venait de lui; cette fille unique, ils la dévouèrent au temple, et cette offrande n'était pas sans exemple parmi les Juifs. Marie, ainsi donnée à Dieu dès sa plus tendre enfance, ne crut pas être à elle-même. Si elle s'engagea dans la suite à un époux mortel, ce ne fut que pour mieux cacher une vertu jusqu'alors inconnue. Alors, comme vous le savez, mes frères, la stérilité des femmes était un opprobre parmi les Juifs. Leur gloire était de multiplier le peuple de Dieu; leur espérance était de voir sortir de leur race le Fils de Dieu même. Marie, qui devait en être la mère, mais qui ne le savait pas, se propose avec joie la honte de la stérilité pour se conserver pure. Si bientôt un ange descend du ciel pour lui annoncer les desseins du Très-Haut, la présence de cet esprit sous une figure humaine étonne cette vierge craintive. Cette heureuse nouvelle, qu'elle va devenir mère d'un Dieu, alarme sa pudeur. Ne croyez pas que cet honneur, qui mit à ses pieds toutes les grandeurs de l'univers, puisse changer ni la simplicité de sa vie, ni la pauvreté de son état, ni l'obscurité dont elle goûte les douceurs. Elle accouche à Bethléhem dans une étable, n'ayant pas de quoi se loger; mère pauvre d'un fils qui devait enrichir le monde entier de sa pauvreté, selon l'expression de l'Apôtre (II *Cor.*, VIII, 9). Elle fuit avec lui en Egypte, pour dérober ce précieux enfant à la persécution de l'impie Hérode; et dans sa fuite il ne lui reste pour tout bien que son cher Jésus. Dieu la console et la rappelle. Voilà enfin son fils arrivé à cet âge où sa souveraine sagesse devait éclater dans la région de l'ombre de la mort. Dès l'âge de douze ans il quitte sa mère pour les intérêts de son Père. Bientôt il ne reconnaît plus pour parents que ceux qui font la volonté de Dieu. Il déclare qu'heureuses sont non les entrailles qui l'ont porté, non les mamelles qui l'ont nourri, mais les âmes qui l'écoutent, et qui gardent fidèlement la parole de Dieu. Il ne souffre plus qu'on admire les plus excellentes créatures que par rapport à lui. Par cette conduite si austère à la nature, il ne permet plus à sa mère de s'attacher à lui que par les liens de la plus pure religion. Attentive à l'ordre des conseils de Dieu, comme l'Evangile dit qu'elle fut dès la naissance de ce fils, elle l'écoute, elle l'observe, elle l'admire, elle ne songe qu'à s'instruire dans un humble silence. Nous ne voyons point qu'elle ait fait de miracles : et qu'il est beau à elle de s'en être abstenue! Nous ne voyons point qu'elle ait entrepris de communiquer aux autres la sagesse dont elle était pleine : que ce silence est grand, mes frères, et que Marie est admirable dans les endroits mêmes de sa vie les plus obscurs et les plus inconnus! Qui aurait pu mieux qu'elle se signaler par l'instruction et par les miracles, elle qui avait été la fidèle dépositaire de tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, elle qui était devenue la mère de la sagesse souveraine et de la vérité éternelle? Elle ne pense néanmoins qu'à obéir, à se taire et à se cacher. Après l'enfance de son fils, il n'est plus parlé d'elle qu'autant que la vie de Jésus-Christ y engage comme par hasard les évangélistes. En cela nous reconnaissons avec

plaisir combien la conduite de Marie et le style de l'Evangile viennent d'un même esprit de simplicité. Tout ce qui n'a pas un rapport nécessaire à Jésus-Christ est supprimé. Que de vertus aimables et d'exemples touchants sont dérobés à la vue des hommes par cette conduite! Marie mène une vie commune et cachée; les évangélistes nous le laissent entendre sans nous l'expliquer en détail; et en effet ce détail n'est pas nécessaire; nous comprenons assez par son état, par ses sentiments, quelle devait être sa vie, dure, laborieuse, soumise. Son obscurité nous instruit infiniment mieux que n'auraient pu faire les actions les plus éclatantes. Nous avions déjà assez d'exemples devant les yeux pour savoir agir et parler; mais il nous en fallait pour apprendre à nous taire, et à n'agir jamais sans nécessité. Trop attentifs aux choses extérieures, toujours poussés au delà des bornes de notre état par notre vanité et par notre inquiétude, accoutumés aux occupations qui flattent les sens et qui dissipent l'esprit, parlant magnifiquement de la vertu et pratiquant mal ce que nous disons, n'avions-nous pas besoin, mes frères, d'être convaincus par cet exemple, que la vertu la plus pure est celle d'une âme qui se retranche modestement dans ses devoirs, qui fuit l'éclat, et qui aime la simplicité?

Dans cette vie humble et retirée, Marie s'unit à Dieu de plus en plus par la ferveur de sa prière; elle prépare déjà son cœur au sacrifice qu'elle doit faire de son fils, pour le bien du monde. Ce fils, qui entraîne les peuples dans les déserts par les charmes de sa doctrine, qui répand ses bienfaits partout où il passe, qui guérit toutes les langueurs, s'est fait lui-même notre remède pour nous guérir du péché, qui est le plus grand des maux; il faut qu'il meure ce fils, ce cher fils; il est notre victime; et, à la vue des tourments cruels qu'il va souffrir, un glaive de douleur déchirera le cœur de sa mère. Marie, immobile au pied de la croix, y contemple déjà ce mystère d'ignominie. Hélas! l'eût-elle cru? Marie, l'eussiez-vous pensé, qu'en donnant au monde celui qui en devait être la joie et le bonheur, qui était l'attente de toutes les nations et de tous les siècles, il dût vous en coûter sitôt après, tant de larmes et tant de douleurs?

Si elle ne meurt pas d'accablement avec son fils, qu'elle voit mourir, c'est qu'elle est réservée à une peine plus longue et plus rude. Que de douloureuses années passées depuis, privée de son bien-aimé; pauvre, errante dans sa vieillesse même; n'ayant d'autre ressource humaine que les soins de saint Jean, qui la nourrissait à Ephèse, et exposée à toutes sortes de persécutions.

Telle fut la vie de la Vierge sainte, telle fut sa préparation à la mort. Tout servit à la détacher; Dieu rompit en elle tous les liens les plus innocents. La pauvreté, le travail, l'obscurité, le renoncement aux plaisirs sensibles, la douleur de perdre son fils, celle de lui survivre longtemps, furent son triste partage. Ce fut par cet exercice continuel des vertus les plus pénibles et les plus austères qu'elle arriva au dernier jour de son sacrifice; heureuse de ce que tous les moments de sa vie ont servi à lui accumuler pour celui de sa mort des trésors infinis de grâce et de gloire! Heureux nous-mêmes, et mille fois heureux, si nous savions faire pour notre salut ce qu'elle a fait pour l'accroissement de ses mérites!

Hélas! à quelque âge, mes frères, en quelque état que la mort nous prenne, elle nous surprend, elle nous trouve toujours dans des desseins qui supposent une longue vie. La vie, donnée uniquement pour s'y préparer, se passe entière dans un profond oubli du terme auquel elle doit aboutir. On vit comme si l'on devait toujours vivre. L'on ne songe qu'à se flatter soi-même par toutes sortes de plaisirs, lorsque la mort arrête soudainement le cours de ces folles joies. L'homme sage à ses propres yeux, mais insensé à ceux de Dieu, se donne mille inquiétudes pour amasser des biens dont la mort le va dépouiller. Cet autre, emporté par son ambition, perd tellement de vue sa mort, qu'il court au travers des dangers au-devant de la mort même. Tout devrait nous avertir, et tout nous amuse. Nous voyons, comme dit saint Cyprien, tomber tout le genre humain en ruine à nos propres yeux. Depuis que nous sommes nés, il s'est fait comme cent mondes nouveaux sur les ruines de celui qui nous a vus naître. Nos plus proches parents, nos amis les plus chers, tout se précipite dans le tombeau, tout s'abîme dans l'éternité. Nous sommes continuellement nous-mêmes entraînés par le torrent dans cet abîme, et nous n'y pensons pas.

La plus vive jeunesse, le plus robuste tempérament, ne sont que des ressources trompeuses. Elles servent moins à éloigner de nous la mort qu'à rendre sa surprise plus imprévue et plus funeste. Elle flétrit le soir, dit l'Ecriture, et foule aux pieds les plantes que nous avions vues fleurir le matin. Mais non-seulement quand on est sain, quand on est jeune, on se promet tout; chose bien plus déplorable! ni la vieillesse, ni l'infirmité ne nous disposent presque point à la mort. Ce malade la porte presque déjà dans son sein, et cependant, dès qu'il a le moindre intervalle, il espère qu'il échappera à la mort, ou du moins qu'elle le laissera encore languir longtemps. Ce vieillard tremblant, accablé sous le poids des années, chagrin de se voir inutile à tout, ramasse des exemples d'heureuses vieillesses pour se flatter; il regarde un âge plus avancé que le sien, espère d'y parvenir, y parvient effectivement, regarde encore au delà, jusqu'à ce qu'enfin ses incommodités le lassent de vivre, sans qu'il puisse jamais se résoudre à mourir de bon cœur. Ainsi on s'avance toujours vers la fin de sa vie sans pouvoir l'envisager de près; et l'unique prétexte de cette conduite si bizarre et si imprudente, est que la pensée de la mort afflige, consterne, et qu'il faut bien chercher ailleurs de quoi se consoler.

Quelle apparence, dit-on, de ne goû

aucun plaisir dans une vie d'ailleurs si traversée, que cette pensée affreuse ne vienne troubler par son amertume? Quoi, dit-on, si on y pensait, aurait-on le courage de pourvoir à son établissement, à ses affaires, de goûter les douceurs de la société? Cette réflexion seule ne renverserait-elle pas bientôt tout l'ordre du monde? Si donc on y pense, ce n'est que par hasard, superficiellement, et on se hâte de chercher quelque amusement qui nous dégage de cette réflexion importune.

O folie! nous savons que la mort s'avance, et nous nous confions à cette misérable ressource de fermer les yeux pour ne pas voir le coup qu'elle va nous donner. Nous ne pouvons pas ignorer que plus nous nous attacherons à la vie, plus la fin en sera amère. Nous savons qu'il est de foi que tous ceux qui ne vivront pas dans la vigilance chrétienne seront surpris par une ruine prompte et inévitable. Le Fils de Dieu se sert dans l'Evangile des plus sensibles comparaisons pour nous effrayer. En ce point l'expérience et la foi sont d'accord; nous le savons, et rien ne peut guérir notre stupidité.

On réserve tout à faire pour sa conversion au moment de la mort: restitution du bien d'autrui, payement des dettes, détachement d'un intérêt sordide, réparation de scandales, pardon d'injures, rupture de mauvais commerce, éloignement des occasions, renoncement aux habitudes, précaution contre les rechutes, confession qui répare tant d'autres confessions mal faites; tout cela est remis jusqu'à la dernière heure, jusqu'au dernier moment.

Considérez, chrétiens, et je vous en conjure par les entrailles de la miséricorde de Jésus Christ, par tout ce qu'il y a de plus pressant dans l'intérêt de votre salut, d'y penser devant Dieu. Peut-être sera-ce la dernière fois; que dis-je? sans doute ce sera la dernière fois pour quelqu'un parmi tant d'auditeurs.

Qu'une crainte lâche ne vous empêche donc pas de penser souvent à la mort. Oui, chrétiens, pensez-y souvent. Cette pensée salutaire, bien loin de vous troubler, modérera toutes vos passions, et vous servira de conseil fidèle dans tout le détail de votre conduite. Réglez vos affaires, appliquez-vous à vos besoins, conduisez vos familles, remplissez vos devoirs publics et domestiques avec l'équité, la modération et la bonne foi que doivent avoir des chrétiens qui n'ont pas oublié la nécessité de mourir; et cette pensée sera pour vous une source de lumière, de consolation et de confiance.

Prenez garde, mes frères, que ce n'est pas la mort, mais la surprise qu'il faut craindre. Ne craignez pas, dit saint Augustin, la mort, dont votre crainte ne peut vous garantir; mais craignez ce qui ne peut jamais vous arriver si vous le craignez toujours.

Quelle est donc votre erreur, mon cher auditeur, si, renversant le véritable ordre des choses, vous craignez lâchement la mort, jusqu'à n'oser penser à elle; si vous craignez si peu la surprise, que vous viviez dans l'oubli téméraire d'un si grand danger!

Si vous négligez une instruction si importante, si vous ne prévenez ce malheur, ce sera (oui le Fils de Dieu nous l'assure), ce sera pendant la nuit la plus obscure, c'est-à-dire lorsque votre esprit sera le plus obscurci; pendant votre sommeil le plus profond, lorsque vous vous croirez le plus en sûreté, lorsque vous serez content, tranquille, assoupi dans votre péché et dans l'oubli de Dieu, que sa justice viendra à la hâte sans vous donner le temps de recourir à sa miséricorde. Hé! n'est-il pas honteux que nous ne puissions penser à la mort, nous qui non-seulement avons tant d'intérêt de la prévoir, et de nous y préparer de loin, mais qui devons la regarder, avec la sainte Vierge, comme notre bienheureuse réunion avec Jésus-Christ? Un peu d'attention, mes frères, sur ce dernier point.

SECOND POINT.

La sainte Vierge, dès le temps qu'elle conçut son divin Fils, était pleine de grâce: plénitude qui signifie que le Saint-Esprit avait mis en elle toutes les vertus dans une haute perfection. Le Seigneur était avec elle; c'était lui qui la conduisait, et qui réglait tous ses sentiments. Tant de précieuses bénédictions du ciel la distinguaient des plus saintes femmes, et la rendirent digne du choix de Dieu même pour le plus grand de tous ses desseins. Cette vertu si pure reçut chaque jour quelque nouvel accroissement, chaque jour, jusqu'à celui de sa mort; plus ses épreuves furent grandes, plus ses victoires furent agréables aux yeux de Dieu; et la grâce ne trouvant pas dans son cœur les obstacles qu'elle rencontre dans le nôtre, y fit un progrès sans interruption.

L'âme fidèle ne peut regarder la vie présente que comme un court passage à une meilleure. Elle doit, dit saint Augustin, supporter patiemment les misères de l'une, et soupirer avec ferveur après les délices de l'autre.

Si cette disposition doit être celle de toute âme chrétienne, quelle devait être, mes frères, celle de cette Vierge épouse du Saint-Esprit, de cette créature si noble et si sainte, qui redoublait sans cesse l'ardeur de sa charité par celle de ses gémissements et de ses prières? Saint Luc assure que les apôtres ayant perdu de vue Jésus-Christ, qui montait au ciel, ils se retirèrent à Jérusalem, où ils persévéraient tous dans un même esprit en prières avec Marie mère de Jésus-Christ: prières où Marie tâchait de recouvrer par une vive foi ce que ses sens venaient de perdre; prières où elle se consolait par le doux souvenir de tout ce que son cher Fils avait fait de plus tendre pour elle; prières où elle lui parlait, quoiqu'elle ne fût plus en état de le voir; prières où elle lui expliquait, plus par ses larmes que par ses paroles, son amour, sa douleur, ses désirs de finir une absence si triste et si rude. *Je désire de*

rompre mes liens, dit saint Paul; il me tarde d'être *délivré de la prison de ce corps mortel*, pour entrer dans la parfaite *liberté des enfants de Dieu*, et pour *m'unir à Jésus-Christ. Il est lui seul toute ma vie, et la mort est pour moi un gain* inestimable (*Philipp.*, I, 23; *Rom.*, VII, 14). Hé! n'est-ce pas, mes frères, ce que Marie disait sans doute chaque jour à son bien-aimé?

Oui, il me semble que je l'entends y ajouter, dans l'amertume de son cœur, ces paroles touchantes : Hé! n'y a-t-il pas assez de temps que mon âme languit dans les liens qui la tiennent ici-bas captive?

Hélas! que pouvait être la terre pour elle; pour elle, dis-je, qui avait déjà au ciel l'objet de toute sa tendresse? Qu'est-ce qui eût été capable de la consoler dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes? N'était-elle pas violemment retenue ici-bas, pendant que son cœur s'élevait vers son Fils? Elle n'avait plus rien en ce monde, Jésus l'avait quittée. Ce n'était point les dangers dont elle était environnée, ni les persécutions que souffrait déjà l'Eglise naissante, qui la dégoûtaient de la vie; ce n'était point la gloire et le triomphe qui lui était préparé au ciel, qui lui faisait désirer la mort : c'était uniquement Jésus-Christ, dont elle ne pouvait sans douleur se voir séparée. Toute sa vie n'était, selon les termes de saint Augustin, qu'un désir perpétuel, qu'un long gémissement; et la seule volonté souveraine du fils pouvait calmer les impatiences toutes saintes de la mère.

Ne pensez pas, mes frères, que ces grands sentiments ne conviennent qu'à la Vierge sainte; il ne faut qu'aimer Jésus-Christ pour désirer d'être éternellement avec lui; et si nous avions de la foi (chose honteuse) il ne faudrait que nous aimer nous-mêmes, pour avoir impatience de jouir avec lui de sa gloire et de son royaume.

Il n'appartient, dit saint Cyprien, de craindre la mort qu'à ceux qui n'aiment point le Seigneur, et qui ne veulent point aller à lui; qu'à ceux qui manquent de foi et d'espérance; qu'à ceux qui ne sont point persuadés que nous régnerons avec lui.

Et en effet, mes frères, faisons-nous justice. En vérité, regarderions-nous le désir de la mort comme une spiritualité raffinée (car c'est le langage du monde), si nous regardions la mort comme notre foi nous oblige de la regarder? Telle est notre faiblesse, que nous comptons pour beaucoup dans la vie chrétienne de nous préparer et de nous résoudre à la mort lorsque nous ne pouvons plus l'éviter. Mais attendre la mort comme notre bienheureuse délivrance des dangers infinis de cette vie, mais regarder la mort comme l'accomplissement de nos espérances, c'est ce que le christianisme nous enseigne le plus clairement et le plus fortement, et c'est néanmoins ce que nous ignorons comme si nous n'avions jamais été chrétiens.

Que ceux qui ne connaissent et n'espèrent rien au delà de cette vie misérable, y soient attachés, c'est un effet naturel de leur amour-propre. Mais que des chrétiens à qui Dieu a fait des promesses si grandes et si précieuses pour la vie future, comme parle saint Pierre, à qui sont ouvertes les voies à une vie nouvelle; mais que des chrétiens qui doivent regarder ce monde comme un lieu d'exil, de misère et de tentation, manquent de courage pour se détacher des amusements de leur pèlerinage, et pour soupirer après les biens immenses de leur patrie, c'est une bassesse d'âme qui dément et qui déshonore leur foi. Quoi, des hommes destinés à jouir avec Jésus-Christ d'une gloire et d'une félicité éternelles ne se laisseront jamais toucher à tant de grandeurs qui leur sont préparées! Abrutis, stupides, ensevelis dans l'amour des choses sensibles, ils feront leur capital des biens grossiers, fragiles, imaginaires de cette vie, et le paradis ne sera que leur pis-aller! Quoi, ce ne sera que dans l'extrémité d'une maladie incurable qu'ils voudront bien accepter, faute de mieux, le royaume du ciel, parce qu'ils sentiront alors que tout ce qui les amusait sur la terre leur échappe pour jamais! Est-ce ainsi donc que nous demandons chaque jour à Dieu notre père l'avénement de son règne, que nous craignons néanmoins, et que nous voulons toujours différer? Quelle mauvaise foi! quelle espèce de division dans notre prière! Est-ce ainsi que nous préférons le ciel à la terre, l'éternité aux choses présentes, Jésus-Christ au monde? est-ce ainsi que nous l'aimons ce Sauveur si aimable, nous qui voudrions vivre toujours d'une vie animale, et ne le voir jamais? Son royaume, que nous devrions acheter par tant de soupirs, par tant de travaux et par tant de victoires, et que nous n'achèterions jamais trop cher, nous sera-t-il donné à si vil prix? nous sera-t-il donné pour rien? malgré nous-mêmes? Faudra-t-il qu'il nous force à le recevoir, nous qui craignons d'en jouir trop tôt, et qui voudrions n'en jouir jamais, pourvu qu'il nous laissât croupir dans cette boue dont nous sommes comme ensorcelés? Non, non, ce don céleste serait prodigué et avili, si Dieu l'accordait à des âmes si indignes de le recevoir. Peut-il moins demander de nous que de vouloir que nous désirions les biens inestimables qu'il nous veut donner; et pouvons-nous les désirer, sans comprendre que c'est la mort, comme dit saint Paul, qui nous revêtira de toutes choses?

Il faut donc que ce saint devoir prévale sincèrement sur toutes les passions qui nous attachent en cette vie; en un mot, cette vie n'étant faite que pour l'autre, nous devons être ici-bas toujours comme en suspens aux approches de l'éternité, toujours dans l'espérance, et par conséquent toujours dans le désir qu'elle s'ouvre pour nous recevoir, comme ayant tous nos biens dans un autre lieu que celui où nous sommes. Cette disposition, dit saint Augustin, est si essentielle au christianisme, que sans elle tout le plan de la religion se trouve renversé. Donnez-moi, dit-il, un chrétien qui soit prêt à se contenter de jouir éternellement des plaisirs

innocents de cette vie, pourvu que Dieu lui donne l'immortalité ; quoiqu'il se propose de vivre dans une parfaite innocence, ce seul renoncement au royaume céleste le rend néanmoins criminel. Faut-il s'en étonner? Supposé la foi, peut-il sans impiété et sans folie préférer la jouissance des créatures à celle de Dieu même; la honte de s'oublier soi-même ici-bas, à la gloire infinie de régner avec Jésus-Christ?

Aussi voyons-nous que les apôtres et les premiers chrétiens, prenant toutes ces vérités à la lettre, fondaient toute leur joie et toute leur consolation sur leur espérance. Ils se réjouissaient dans l'espérance de régner éternellement avec Jésus-Christ qui essuierait toutes leurs larmes. Ils vivaient, dit saint Paul, dans une humble et douce *attente de leur espérance bienheureuse, et de l'avènement du grand Dieu de gloire* (*Tit.*, II, 13).

Cet apôtre veut-il relever le courage des fidèles, et leur montrer jusqu'où va le bonheur de leur condition; tantôt il leur dit: *Nous serons élevés sur les nues au-devant de Jésus-Christ; alors nous serons à jamais avec le Seigneur. Consolez-vous donc les uns les autres, en vous entretenant de ces aimables vérités* (I *Thess.*, IV, 16, 17). Tantôt il s'écrie: *Si vous vivez de la vie ressuscitée de Jésus-Christ, ne cherchez plus que ce qui est au ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu; n'aimez, ne goûtez plus que les biens d'en haut* (*Coloss.*, III, 1, 2); ne comptez plus pour rien ceux d'ici-bas. Tantôt il leur promet que leur délivrance est prochaine: *Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra; cependant il faut que tout juste vive de la foi* (*Hebr.*, X, 37, 38).

Ainsi vous voyez, mes frères, que bien loin de craindre la mort, ces chrétiens si dignes de l'éternité avaient besoin qu'on leur promît qu'ils ne seraient pas encore longtemps sur la terre éloignés du Sauveur. C'était donc cette douce espérance qui les rendait patients dans les tribulations, intrépides dans les dangers, et qui leur faisait chanter des cantiques de joie et d'actions de grâces dans les plus horribles tourments.

Nous voyons par les saintes lettres, que, suivant les paroles du Fils de Dieu, qui avait mêlé à dessein dans ses prédictions la ruine prochaine de Jérusalem avec celle de l'univers, ces premiers fidèles croyaient communément (et cette croyance les consolait) que le monde finirait bientôt. La brièveté de la vie, la mort prompte, le jugement du monde entier, où Jésus-Christ accomplira son règne et triomphera de tous ses ennemis; ces objets, dis-je, qui effrayent nos lâches chrétiens qui n'ont pas le courage de les regarder fixement, étaient pour ceux-ci des objets de ferveur et de confiance. Nous apprenons même de saint Augustin qu'il n'y avait que leur soumission aux volontés de Dieu, leur désir de souffrir pour sa gloire et pour perpétuer l'Eglise en multipliant les fidèles, qui les empêchât de se procurer eux-mêmes la mort. Ils attendaient encore plus impatiemment le second avénement du Fils de Dieu, que les patriarches et les prophètes mêmes n'avaient attendu le premier. Bon Dieu, à quoi sommes-nous réduits? où est notre religion? et qu'est donc devenue cette foi que nous avons reçue comme une précieuse succession de ces premiers héros du christianisme? foi si vive, si courageuse en eux: foi si languissante, si étouffée en nous, par un vil intérêt, par des plaisirs grossiers et honteux, par des honneurs vains et chimériques!

Mais, dira-t-on, la sainte Vierge, que vous proposez ici pour modèle, était pleine de grâce: ainsi, en souhaitant de mourir, elle soupirait après un bonheur assuré. Marie était pleine de grâce, il est vrai, et elle se confirmait tous les jours; cependant, au lieu de craindre comme nous la mort, elle ne craignait que la vie: la vie, dis-je, dont elle faisait un usage si innocent; la vie, dont elle ménageait tous les moments pour l'accroissement de ses mérites, elle en souhaitait pourtant la fin: tant elle avait peur de s'y égarer des voies de Dieu!

Et nous, qui sommes si vides de grâce, et si abusés des folies trompeuses du monde, si esclaves de la chair et du sang, si déraisonnables pour nos intérêts, si accoutumés au mensonge et à l'artifice, si indiscrets et si malins dans nos paroles, si vains et si déréglés dans notre conduite, si fragiles dans les tentations, si téméraires dans les dangers, si inconstants et si infidèles dans nos meilleures résolutions, nous ne craindrons pas d'abuser de la vie, nous oserons en souhaiter la durée; et nous craindrons au contraire la fin de ces épreuves continuelles où notre salut est si terriblement hasardé!

Mais, dira-t-on encore une fois, Marie n'avait pas besoin de faire pénitence; la mort ne pouvait que couronner toutes ses vertus. Si nous étions aussi prêts à mourir qu'elle, nous voudrions comme elle mourir; mais, dans la corruption où nous sommes, nous avons besoin de délai pour expier nos fautes; il n'appartient qu'aux innocents de se hâter de comparaître devant leur juge.

Voilà, mes frères, tout ce que les hommes aveuglés par l'amour de la vie peuvent dire de plus plausible pour se justifier. A cela je réponds deux choses.

1° Vous n'êtes point, dites-vous, dans les dispositions de Marie. J'en conviens, mes frères, j'en conviens; et c'est cette opposition extrême entre son état et le vôtre que je déplore. Vivez comme elle, et vous serez dignes comme elle d'aspirer au bonheur d'une sainte mort. Si vous voulez cesser de craindre la mort, ôtez la cause funeste de cette crainte. Vivez comme ne comptant point sur la vie. Usez de ce monde, c'est saint Paul qui vous parle, *usez de ce monde comme n'en usant point; car ce monde*, qui vous enchante, *n'est qu'une figure qui passe* (I *Cor.*, VII, 31), et qui passe dans le moment qu'on en croit jouir.

Mais ne vous trompez point vous-mêmes, et n'espérez pas tromper Dieu. N'alléguez

point vos propres péchés pour vous autoriser dans votre attachement aux choses présentes. Quoi, parce que vous avez jusqu'ici abusé de la vie, vous prétendez que c'est une bonne raison de désirer encore de la prolonger! Tout au contraire, vous devez être ennuyés de vivre, puisque la vie vous expose chaque jour à perdre Dieu éternellement. Tandis que vous vivrez amusés par vos sens, enivrés des choses les plus frivoles, vous ne serez jamais prêts à mourir, et vous demanderez toujours à vivre, fondés sur des propos vagues de pénitence. Mais renversez cet ordre : au lieu de faire dépendre vos dispositions pour la mort, de votre attachement à la vie, faites tout au contraire, comme il est juste, dépendre votre détachement de la vie d'un sincère désir de la mort. Dites désormais en vous-mêmes : C'est au delà de cette vie que sont tous nos vrais biens; hâtons-nous donc d'y parvenir. Soupirons, gémissons, comme dit saint Paul (*Rom.*, VIII, 20, *etc.*), de nous voir encore sujets malgré nous à la vanité et aux passions du siècle. Le meilleur moyen de nous rendre dignes de la gloire d'une autre vie, c'est de mépriser et de sacrifier sans réserve tout ce qui nous amuse dans celle-ci.

2° Remarquez, dit saint Augustin, combien vos projets de pénitence ont été jusqu'ici mal exécutés. Combien de fois *environnés des douleurs de la mort*, comme parle le roi-prophète (*Psal.* XVII, 5), avez-vous demandé à Dieu quelque temps et quelque terme, afin que l'avenir réparât le passé! Mais ce temps demandé et accordé uniquement pour repasser toutes vos années dans l'amertume de votre cœur, pour pleurer vos iniquités, à quoi ne l'avez-vous pas prodigué follement! Bien loin de vous délivrer de vos chaînes, vous n'avez fait que les appesantir. Chaque jour n'a servi qu'à fortifier la tyrannie de vos habitudes criminelles, qu'à augmenter l'impénitence de votre cœur, qu'à abuser du temps, de la santé, des biens, et de la grâce même. Chaque jour a augmenté vos comptes, en sorte que vous êtes devenus insolvables.

Ici, chrétiens, j'interpelle votre conscience; je ne veux point d'autre juge que vous. Etes-vous maintenant mieux préparés à comparaître devant Dieu que vous ne l'étiez autrefois? Si vous l'êtes, profitez de ce temps; demandez à Dieu que sa miséricorde, pour prévenir votre inconstance, se hâte de vous enlever du milieu des iniquités. Si vous ne l'êtes pas, rendez-vous au moins, rendez-vous à une expérience si convaincante. Concluez, dit saint Augustin, qu'en demandant de vivre, vous demandez plutôt de continuer vos infidélités que d'en commencer la réparation. De bonne foi, concluez donc que c'est plutôt l'amour des plaisirs de la vie que celui des austérités de la pénitence, qui vous éloigne de la mort; et si vous manquez de courage pour aller jusqu'où votre foi vous appelle, du moins soupirez, rougissez de votre faiblesse; du moins avouez avec confusion que vous n'avez pas les sentiments que votre religion vous inspire.

Plus vous craignez, mes frères, de quitter ce monde, plus il convient à votre salut que vous le quittiez promptement. Plus vous l'aimez, plus il vous est nuisible; car rien ne prouve tant que vos lâches dispositions, combien la vie est un danger, combien la mort serait une grâce pour vous.

O aimable Sauveur! qui, après nous avoir appris à vivre, n'avez pas dédaigné de nous apprendre aussi à mourir, nous vous conjurons, par les douleurs de votre mort, de nous faire supporter la nôtre avec une humble patience, et de changer cette peine affreuse qui est imposée à tout le genre humain, en un sacrifice plein de joie et de zèle. Oui, bon Jésus, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à vous. En vivant, hélas! nous n'y sommes qu'avec la triste crainte de n'y être plus un moment après. Mais en mourant, nous serons à vous pour jamais, et vous serez aussi tout à nous, pourvu que le dernier soupir de notre vie soit un soupir d'amour pour vous, et qu'ainsi la nature se perde dans la grâce. Ainsi soit-il.

SERMON.

POUR LA FÊTE DE SAINT BERNARD.

Sa vie solitaire et sa vie apostolique.

Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.

La voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur (*Luc.*, III, 4).

Le prophète Isaïe, élevé en esprit au-dessus de lui-même, avait entendu une voix mystérieuse qui préparait déjà au désert le passage du peuple de Dieu pour son retour de la captivité de Babylone, deux cents ans avant qu'il s'accomplît : mais ce retour n'était qu'une figure de la vraie délivrance réservée au Sauveur; et saint Jean était, comme nous l'apprenons de l'Evangile, cette voix promise pour préparer les hommes à être délivrés par le Fils de Dieu.

Aujourd'hui, mes frères, Bernard, marchant sur les traces de Jean, fait retentir le désert de ses cris, et il remplit la terre des fruits de la pénitence qu'il prêche. Il est, dans ce dernier âge du monde, la voix qui crie encore : Préparez la voie du Seigneur pour le second avénement de Jésus-Christ. *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.*

Par la vie solitaire de Bernard, le désert refleurit, et l'état monastique reprend son ancienne gloire. Par la vie apostolique de Bernard, le siècle est réformé, et l'Eglise triomphe. La voilà donc cette voix qui du désert se fait entendre aux extrémités de la terre. Il est tout ensemble le patriarche des solitaires, et l'apôtre des nations. Ces deux réflexions, mes frères, feront tout le sujet de ce discours.

O Sauveur, qui lui donnâtes de faire votre œuvre! donnez-moi d'en parler. Que ces torrents de lumière et de grâce, qui coulèrent de sa bouche pour inonder les villes et les

provinces, passent encore de ma bouche, quoique pécheur, jusqu'au fond des cœurs. Donnez, donnez, Seigneur, selon la mesure de notre foi ; donnez pour la gloire de votre nom, et pour la nourriture de vos enfants.

Marie, qu'il a invoquée avec une si tendre confiance, nous vous invoquons avec lui. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

A quoi n'est-on pas exposé, mes frères, non-seulement par la malice des hommes et par sa propre fragilité, mais encore par les dons de Dieu ! Dès sa plus tendre enfance, Bernard est aux prises avec des compagnies impudentes, qui veulent lui arracher son innocence ; avec sa propre beauté, qui est un scandale, selon le Sage ; enfin avec son esprit même, qui le tente de vanité sur le succès de ses études. Ainsi tout se tourne en piéges. Nous abusons des bienfaits mêmes qui sortent des pures mains de Dieu, pour l'oublier et pour nous complaire en nous-mêmes. Mais rien ne peut ravir à Jésus-Christ ce qu'il tient dans sa main, ce qu'il a choisi et scellé du sceau de sa dilection éternelle. L'homme, quand Dieu le mène par la main, passe sans hésiter au travers des ombres de la mort ; il marche sur l'aspic et le basilic ; il foule aux pieds le lion et le dragon : mille flèches à sa gauche, et dix mille à sa droite, tombent à ses pieds, et il demeure invulnérable. Déjà une voix douce et intérieure, qui fait tressaillir Bernard jusque dans la moelle des os, l'appelle au désert. En vain ses proches et ses amis veulent l'arrêter, il les entraîne par la rapidité de sa fuite. Le plus jeune d'entre ses frères voyant tous les autres qui abandonnent l'héritage paternel, et qui s'enfuient tout nus pour porter la croix après Jésus-Christ, s'écrie : Quoi donc, mon frère, vous prenez le ciel, et vous ne me laissez que la terre ! L'enfant suit la sainte troupe. Ainsi Bernard, à l'âge de vingt-trois ans, s'avance vers la solitude, et mène avec lui comme en triomphe la chair et le sang vaincus. Trente parents ou amis, dont il brise les liens, sont les hosties vivantes et de bonne odeur qu'il présente à Dieu.

Apprenez ici, mes frères, à espérer contre toute espérance, et à ne vous décourager jamais dans l'œuvre de la foi. Étienne, abbé de Cîteaux, succombait dans l'attente de quelque secours. Ses disciples mouraient ; l'austérité de sa maison épouvantait ceux qui songeaient à s'y dévouer. Au moment où tout va périr (car Dieu se plaît à attendre jusqu'à l'extrémité pour éprouver les siens), Dieu rétablit tout sur les ruines de toutes les ressources humaines. Accourez, Bernard, accourez ; consolez le saint vieillard, et soutenez la maison de Dieu chancelante. Parmi les trente novices, en voici un qui, étant le chef et le modèle de tous les autres, se demande chaque jour à soi-même : Que suis-je venu faire ici ? Il regrette le temps nécessaire au sommeil ; les repas, après les plus longs jeûnes, sont pour lui des croix. Au bout d'un an, il ignore encore comment la maison où il est est faite ; il ne distingue pas les aliments dont il est nourri ; toute curiosité est éteinte, tout sentiment est étouffé ; l'esprit d'oraison absorbe tout, et le travail même des mains ne peut le distraire.

Malgré sa jeunesse, il fut envoyé pour fonder une nouvelle colonie de solitaires dans l'affreuse vallée de Clairvaux, où il ne paraissait d'autres vestiges d'hommes que ceux des voleurs. Là, souvent les frères furent réduits à se nourrir d'herbes et de feuilles. Mais le nouvel abbé, devenu implacable contre la nature, est insensible à tous ses besoins, et d'autres désirs enflamment son cœur. Lorsque ses religieux, affligés par les tentations, viennent les apporter dans son sein pour se soulager et s'accuser d'être encore faibles, saint Bernard, au lieu de les consoler, gémit de trouver qu'ils sont encore hommes, eux qu'il veut déjà voir transformés en anges. Cependant ils souffraient en paix l'âpreté de ses corrections. Cette humilité si douce et si tranquille ouvrit enfin ses yeux. C'est dans la fournaise de la tentation, disait-il alors, que l'or se purifie ; le vrai père doit être le consolateur de ses enfants, et les réfugier sous ses ailes comme l'oiseau ses petits pendant la tempête. Mais la nature, toujours irrégulière, passait de cet excès de sévérité dans un autre excès de découragement, et il allait se condamner au silence, si une vision céleste ne l'eût instruit et rassuré dès ce moment. Ne craignez rien, disciples de Bernard ; la grâce est répandue sur ses lèvres ; une loi de clémence est imprimée sur sa langue, il ne sortira plus de sa bouche que sagesse et douceur.

Qu'il est beau, mes frères, d'entendre Guillaume de Saint-Thierri, historien de sa vie, nous raconter le premier voyage qu'il fit à Clairvaux ! *Je crus d'abord*, dit-il, *voir les déserts d'Égypte peuplés de solitaires : une étroite et profonde vallée, environnée de hautes montagnes couvertes de sombres forêts ; des bâtiments pauvres comme des cabanes de bergers, et faits de la main même des solitaires ; la vallée toute remplie d'hommes sans cesse en mouvement, et néanmoins l'ordre et le silence régnant de toutes parts ; nul autre bruit que celui des travaux et des louanges de Jésus-Christ ; les frères nourris d'un pain grossier et presque de terre, qu'ils gagnent à la sueur de leur front ; des yeux baissés et presque éteints ; des visages pâles et décharnés, mais sur lesquels reluit la sérénité de l'amour de Dieu ; des corps exténués et abattus, qui ne sont animés que par la joie du Saint-Esprit et par l'espérance céleste.* Bernard parut néanmoins, mes frères, aux yeux de Guillaume étonné, le plus précieux ornement de sa solitude. Il vit dans un cilice, et sous de vils habits, un jeune homme d'une beauté délicate, mais presque effacée ; d'un naturel vif et exquis, mais languissant, et poussé par austérité jusqu'aux portes de la mort. Pour obéir à l'évêque de Châlons, qui avait alors sur lui toute l'autorité de l'ordre, il rétablissait

sa santé en se nourrissant de lait et de légumes.

O vous que les moindres infirmités alarment, et qui ne cessez d'écouter la nature lâche et avide de soulagement! vous qui ne rougissez point de priver l'âme de ses vrais aliments, qui sont les jeûnes et la prière, pour donner au corps ce qui ne sert qu'à l'amollir et à le perdre; venez, et voyez ce que l'homme de Dieu ne donne qu'à regret au corps du péché, lors même qu'il est prêt à tomber en ruine.

En revenant de Liége, le pape Innocent II passa peu de temps après à Clairvaux, et admira le même spectacle. Ses yeux ne pouvaient se rassasier de voir ces anges de la terre. Il répandit des larmes de joie, et les évêques qui le suivaient ne purent s'empêcher de pleurer avec lui. O douces larmes! qui nous donnera maintenant de pleurer ainsi, pour essuyer ces autres larmes si amères que nous arrachent tous les jours tant de misères et tant de scandales? O bienheureuse joie de l'Eglise, quand est-ce que Dieu vous ramènera sur la terre! O hommes immobiles, dont les yeux ne daignent pas même s'ouvrir pour jeter un regard sur ce que l'univers a de plus révéré! Ils sont dans cette assemblée comme n'y étant pas; la présence de Dieu les ravit aux autres et à eux-mêmes.

Pendant que Bernard plante et arrose, Dieu donne l'accroissement. Cultivé par des mains pures, le désert germe, fleurit et jette une odeur qui embaume toute l'Eglise. Dans ce champ hérissé de ronces et de buissons sauvages, naissent les myrtes; à la place des épines croissent les lis. Jetez les yeux, mes frères, sur ce grand arbre planté à Clairvaux. Naguère ce n'était qu'une faible plante qui rampait sur la terre, et dont tous les vents se jouaient: maintenant il porte ses branches jusque dans le ciel, et il les étend jusqu'aux extrémités de la terre. C'est qu'il est planté le long des eaux, et qu'un fleuve de grâce baigne ses plus profondes racines. La postérité de Bernard est bénie comme celle d'Abraham. Comment, dit-il en lui-même, moi tronc stérile, ai-je donné la vie à tous ceux-ci? D'où me viennent tant d'enfants et tant d'héritiers de ma pauvreté et de ma solitude? De Flandre, d'Aquitaine, d'Italie, d'Allemagne, ils viennent en foule. O vents! portez-les sur vos ailes dans le sein de leur père, et que tous les peuples de l'univers, rendant gloire à Dieu, admirent sa fécondité.

Voulez-vous voir, mes frères, la tige qui porte tant de fruits? voyez Bernard. Les lumières qu'il verse sur les siens, il les puise non dans l'étude, mais dans la prière; et il est, dit-il lui-même, bien moins instruit par les raisonnements des livres que par le silence de son désert. Ce n'est plus cet homme d'un zèle sauvage et impatient contre les moindres imperfections: au contraire, c'est une mère tendre qui se fait tout à tous, qui d'une main présente le pain solide aux forts, et de l'autre tient dans son sein les petits suçant sa mamelle. Il ne peut sans pleurer voir expirer le moindre de ses enfants; et malgré leur multitude innombrable, il a assez de tendresse pour en faire sentir à tous. Ils sont la prunelle de ses yeux, qu'à peine ose-t-il toucher. Faut-il les corriger? aussitôt son cœur saigne. Remarquez la délicatesse d'une charité qui craint tout. Je suis, dit-il, mes chers enfants, pressé entre deux extrémités, de même que l'Apôtre, et je ne sais que choisir. Serai-je content d'avoir déchargé ma conscience en vous disant la vérité, ou bien m'affligerai-je de vous l'avoir dite sans fruit? A Dieu ne plaise qu'une mère se console de la mort de son fils, parce qu'elle n'a rien négligé pour sa guérison! On trouvait qu'il supportait trop les naturels incorrigibles; mais souvent la patience faisait dans ces âmes dures des changements qu'on n'aurait osé espérer. Apprenez donc, vous que Dieu élève sur la tête des autres hommes pour les gouverner, apprenez à vous abaisser à leurs pieds, à souffrir, à vous taire, à attendre de Dieu ce que vous ne pouvez obtenir des hommes. L'humilité surmonte tout. Apercevait-il que quelqu'un fût ému contre lui: « Je me soumettrai à vous, lui disait-il, malgré vous et malgré moi-même. » C'est à ce prix, mes frères, qu'on enlève les cœurs et qu'on entraîne tout ce qui résiste. Malheur, malheur à nous qui trouvons souvent l'œuvre de Dieu impossible, parce que nous la faisons sans foi et avec négligence! Malheur à nous qui nous plaignons des obstacles que notre hauteur même, notre indiscrétion ou notre lâcheté a formés!

Faut-il s'étonner, mes frères, si après tant de travaux et de douleurs, à l'âge de soixante-trois ans, la victime depuis si longtemps languissante achève de se consumer? *J'ai reçu*, écrivait-il alors à Arnauld, abbé de Bonneval, *votre lettre avec tendresse, mais non pas avec plaisir; car quel plaisir pourrais-je avoir dans une vie qui est un abîme d'amertumes? Le sommeil m'a quitté, afin que la douleur ne me quitte plus.* Vous le voyez dans ces tendres et courageuses paroles, vous le voyez lui-même, qui, jusque dans les bras de la mort, conserve encore ces tours vifs et ingénieux. Le voilà cet homme intérieur qui se renouvelle de jour en jour sur les ruines du vieil homme prêt à expirer. A la nouvelle de sa défaillance, le silence du désert est troublé, tout est ému, tout gémit, tout pleure. Les évêques et les abbés accourent. *Me voici*, leur disait Bernard, *entre le désir d'aller à Jésus-Christ et celui de ne me point séparer de vous; mais le choix n'appartient qu'à Dieu.* Il est déjà fait, mes frères, ce choix. Il ne tenait plus à la terre; il échappait aux tendres embrassements des siens; et parmi les soupirs de sa sainte maison désolée, son âme s'envola dans la joie de son Dieu.

O père! ô père! disaient-ils frappant leur poitrine; ô père! ô conducteur des enfants d'Israël! pourquoi nous délaisser? Hélas! la lampe ardente est éteinte dans la maison de Dieu. Malheur, malheur à nous! car nous avons péché, et Dieu nous frappe.

O enfants ! écoutez la voix de votre père. O filles de Bernard! ce n'est pas moi pécheur et indigne d'être écouté, c'est Bernard même qui vous parle du haut des cieux, où il règne avec Jésus-Christ. Là il règne avec lui ; de là il descendra avec lui lorsque le Fils de l'homme viendra juger la terre. Que lui répondrez-vous, quand il vous demandera ce feu divin que le souffle de sa bouche avait allumé ici-bas ? Brûle-t-il encore dans vos cœurs ?

O solitude, cher asile des âmes vierges ! dérobe au monde trompeur et aux traits enflammés de Satan les filles de Bernard. Qu'elles ignorent le siècle contagieux, et qu'elles ne désirent rien tant que d'en être ignorées. Qu'elles sentent combien il est doux d'être oubliées par les enfants des hommes, quand on goûte les dons de l'époux sacré.

O réforme, ô réforme, qui as coûté à Bernard tant de veilles, de jeûnes, de larmes, de sueurs, de prières ardentes ! pourrions-nous croire que tu tomberais ? Non, non, que jamais cette pensée n'entre dans mon cœur. Périsse plutôt le malheureux jour qui éclairerait une telle chute ! Quoi ! Bernard verrait-il lui-même, du sanctuaire où il est couronné, sa maison ravagée, son ouvrage défiguré, et ses enfants en proie aux désirs du siècle ? Plutôt, que mes deux yeux se changent en fontaines de larmes ; plutôt, que l'Eglise entière gémisse nuit et jour, pour ne laisser pas tourner en opprobre ce qui fait sa gloire !

O épouses de l'Agneau ! vous consolez l'Eglise des outrages que lui font ses propres enfants ; vous essuyez les larmes qu'elle répand sur le déluge d'iniquités qui couvre la face de la terre. Ne lui arrachez pas cette consolation ; n'ajoutez pas douleur sur douleur ; ne venez pas, avec des mains parricides, déchirer ses plaies où le sang ruisselle déjà : mais souvenez-vous que le sel de la terre est bientôt affadi et foulé aux pieds. Si peu que le cœur s'ouvre à la vanité et à la joie mondaine, il en est enivré. D'abord on dit que ce n'est rien, mais ce rien décide de tout. Un amusement dangereux sous le nom d'une consolation nécessaire ; une occupation qui paraît innocente, mais qui dissipe un esprit lassé du recueillement et ennuyé de ses exercices ; une amitié où l'on s'épanche vainement, et où le cœur déjà amolli se fond comme la cire ; une liberté de juger d'où naissent les murmures, qui ôte le goût de l'heureuse simplicité, et qui rend tout amer dans l'obéissance ; enfin une réserve secrète et imperceptible qui partage le cœur, qui irrite Dieu jaloux : vierges, fuyez l'ancien serpent qui se glisse sous l'herbe et parmi les fleurs ; vierges, fuyez ; toutes ses morsures sont venimeuses. O filles de Bernard ! montrez-moi votre père vivant en vous. Il ranima la discipline monastique presque éteinte en son temps : voudriez-vous la laisser périr dans le vôtre, où elle demande elle-même de conserver sa gloire par vous ? Entraîné malgré lui au milieu du siècle par les princes et pour les intérêts de la religion, il conserva le recueillement, la simplicité, la ferveur : perdriez-vous toutes ces vertus dans le silence et dans la solitude ?

Mais remarquez ce qui fit de lui un mur d'airain contre tous les traits lancés par l'ennemi. C'est que jamais il ne parla aux hommes dans sa solitude, que pour répandre les dons de Dieu. Vierges du Seigneur, ne vous laissez donc voir à ceux du dehors qu'en des occasions courtes et rares, pour les édifier, pour rentrer vous-mêmes aussitôt après, avec plus de goût, dans la vie cachée. Il ne se montrait que pour faire sentir Jésus-Christ par des bienfaits miraculeux ; encore même craignait-il ses propres miracles, et il n'osait les faire à Clairvaux, de peur d'attirer dans sa solitude le concours des peuples. L'amour de son désert lui fit refuser l'évêché de Reims et celui de Milan. Loin donc, filles de Bernard, loin ces songes flatteurs qui pourraient enchanter vos sens ! Loin cette figure maudite qui passe ; ce monde, fantôme de gloire qui va s'évanouir ! Enfin si l'on a vu Bernard sortir plusieurs fois de Clairvaux, c'est par les ordres exprès du pape, et pour les plus pressants besoins de l'Eglise. Alors c'était Jean sorti du désert pour rendre témoignage au Sauveur et pour instruire sans crainte les rois. Il est temps, mes frères, de vous le faire voir dans ce travail apostolique.

SECOND POINT.

Dans le douzième siècle de l'Eglise, Dieu, irrité contre les hommes, avait frappé de sa verge de fer les pasteurs de son peuple ; le troupeau languissait loin des pâturages, à la merci des loups dévorants. L'antipape Anaclet allume un feu qui court de royaume en royaume, et rien ne peut l'éteindre ; Innocent II, choisi pour ses vertus, succombe, et se sauve à Pise. Les nations flottantes ne savent où est le vrai pasteur. L'Eglise de France assemblée à Etampes, ne voit que Bernard qui en puisse décider, et elle attend que Dieu parlera par sa bouche. En effet, éclairée par lui, elle tend les bras et ouvre son sein au vrai pontife fugitif. Aussitôt je vois Bernard ranimer par la vigueur de ses conseils le pape et les cardinaux ; ramener à l'unité, par ses douces insinuations, le roi d'Angleterre ; arrêter par l'autorité de sa vertu l'empereur Clotaire, qui veut profiter du trouble pour renouveler sa prétention des investitures ; engager même ce prince à amener Innocent à Rome pour détrôner le superbe Anaclet, faire tenir un concile à Pise, où tout l'Occident d'une seule voix excommunia l'antipape ; enfin vaincre la ville de Milan obstinée dans le schisme, en déployant sur elle par ses miracles toute la vertu du Très-Haut. Ainsi parle, ainsi agit l'homme de Dieu, quand Dieu l'envoie.

Et toi, fier duc d'Aquitaine, qui soutiens encore de tes puissantes mains le schisme penchant à sa ruine, tu seras toi-même, comme un nouveau Saul, abattu et prosterné pour être converti. Tu frémis, tu ne respires contre les saints que sang et que carnage. En vain tu fuis la conférence de l'homme de Dieu ; en vain tu persécutes les pasteurs, tu tom-

beras. Arrête, voici Bernard qui vient à toi avec l'eucharistie dans ses mains. Je vois son visage enflammé, j'entends sa voix terrible. Ecoutons, mes frères, ce qu'il lui dit.

Toute l'Eglise vous a conjuré, et vous avez rejeté ses larmes. Voici le Fils de la Vierge, chef de l'Eglise que vous outragez. Le voici votre juge, devant qui tout fléchit le genou, dans le ciel, sur la terre et jusqu'aux enfers. Le voici votre juge, qui tient votre âme dans ses mains: le mépriserez-vous aussi? A ce coup foudroyant, le persécuteur tombe aux pieds de Bernard, et on ne peut le relever; ce lion rugissant devient un agneau.

Hâtons-nous, mes frères, de suivre notre saint Bernard, comme un éclair perce de l'orient jusqu'à l'occident. Le voilà déjà jusqu'aux extrémités de l'Italie. En passant à Rome, il a donné le coup mortel au schisme naissant. Les justes y sont consolés, les égarés reviennent sur leurs pas, l'édifice d'orgueil et de confusion est sapé par les fondements. Roger, roi de Sicile, par lequel le schisme respire encore, veut faire conférer à Salerne Bernard avec Pierre de Pise, profond jurisconsulte et grand orateur, attaché au parti d'Anaclet. Discours insinuants et persuasifs de la sagesse humaine, vous ne pouvez rien contre la vérité de Dieu. Le prince, endurci comme Pharaon, sera vaincu dans une bataille, selon la prédiction de Bernard; et Pierre de Pise, frappé par la voix de l'homme de Dieu, viendra humble et tremblant aux pieds du vrai pasteur qu'il a méconnu.

C'en est fait, mes frères, c'en est fait; les dernières étincelles d'une flamme qui avait volé dans toute l'Europe s'éteignent: tout est fait un seul pasteur, un seul troupeau; et Bernard, qui avait travaillé sept ans à la réunion, partit de Rome cinq jours après qu'elle fut consommée, pour rentrer dans sa solitude.

Elle ne put, mes frères, le posséder longtemps; car puissance lui fut donnée sur les cœurs pour devenir l'ange de paix. Joignez-vous à moi pour le considérer, tantôt annonçant à Louis le Gros, avec toute l'autorité d'un prophète, la destinée de sa famille et de sa couronne, pour réconcilier avec lui les évêques; tantôt mettant ses religieux en prière, et entrant dans le camp de Louis le Jeune pour faire tomber de ses mains le glaive déjà tourné contre Thibaut comte de Champagne; tantôt ne promettant à la reine qu'elle aurait un fils, qu'à condition qu'elle ferait conclure une paix; enfin sauvant la ville de Metz de l'embrasement d'une guerre qui allait la réduire en cendres.

Mais que dirai-je de cette croisade qu'il publia pour secourir les chrétiens d'Orient, et dont la fin fut si malheureuse: entreprise néanmoins autorisée par les ordres du pape, par le désir des princes, et par tant de signes miraculeux? O Dieu, terrible dans vos conseils sur les enfants des hommes! il est donc vrai qu'après leur avoir inspiré un dessein, vous les rejetez de devant votre face; soit qu'ils se rendent eux-mêmes dans la suite indignes d'être les instruments de votre providence, ou que vous ne leur ayez mis vous-même dans le cœur cette entreprise que pour les faire passer par une confusion salutaire! Quoi qu'il en soit, mes frères, au moment où la France consternée apprit la défaite entière des croisés, Bernard dit ces paroles: *J'aime mieux que le murmure des hommes se tourne contre moi que contre Dieu.* Ensuite tenant dans ses mains un enfant aveugle qu'on lui présentait: *O Dieu!* s'écria-t-il, *s'il est vrai que votre Esprit m'ait inspiré de prêcher la croisade, montrez-le en éclairant cet enfant aveugle.* A peine le saint eut prié, que l'enfant s'écria: *Je vois.*

Mais quelle victoire de l'Eglise se présente à moi? Où sont-ils ces vains philosophes, curieux des secrets d'une sagesse toute terrestre? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie cette sagesse présomptueuse? Taisez-vous, Abailard, votre subtilité sera confondue. Gilbert de la Porrée, qui faites gémir toute l'Eglise par vos profanes nouveautés, revenez à la saine doctrine qui est annoncée depuis les anciens jours. O Henri! par vous les saints du Seigneur sont méprisés, et les cérémonies les plus vénérables sont tournées en dérision. Mais Bernard marche vers Toulouse, où l'erreur domine. Pourquoi fuyez-vous, ô Henri! vous qui promettiez à votre secte les armes lumineuses de l'Evangile? Le mensonge, en qui vous espériez, vous abandonne à votre faiblesse; vous ne pouvez soutenir la vue de Bernard, de qui sortent les rayons les plus perçants de la vérité.

Ici, mes frères, les miracles déjà innombrables se multiplient pour venger la vérité méprisée, et pour abattre toute tête superbe qui s'élève contre la science de Dieu. Seigneur Jésus, vous avez dit que vos disciples, en votre nom, surpasseraient toutes vos œuvres: mais ce que vous avez donné à vos apôtres pour planter la foi, vous le renouvelez encore à la face de tant de nations, pour faire refleurir cette foi presque déracinée. Que vois-je, que vois-je, mes frères? Je me crois transporté dans la cité sainte; je crois voir la Palestine que le Seigneur visite encore. Une vertu bienfaisante sort de Bernard; elle coule sans peine comme de sa source, et elle semble même lui échapper. Il guérit toutes les langueurs; la fièvre lui obéit, et tous les maux s'enfuient. Les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les paralytiques emportent leurs lits, la santé est rendue aux mourants; il ouvre l'avenir et y lit comme dans un livre. A Sarlat, pour montrer qu'il a enseigné la vérité, il promet que les pains qu'il a bénis guériront tous les malades qui en mangeront. *Oui, ceux qui auront la foi*, reprit d'abord l'évêque de Chartres, craignant que Bernard ne promît trop. *Non, non*, continua Bernard, *l'œuvre de Dieu est indépendante de la foi. Qu'ils croient, ou qu'ils ne croient pas, ils seront guéris également.* En effet, la foule des malades, sans aucune exception, sentit la main de Dieu.

A Constance, en un seul jour, onze aveu-

gles, dix estropiés et dix-huit boiteux sont guéris. A Metz, un seigneur puissant et impie résistant à sa voix; *Vous ne daignez pas*, lui dit-il, *écouter mes paroles, un sourd les entendra*. Il met ses doigts dans les oreilles du sourd, et il le guérit. Dans une ville d'Allemagne, il aperçoit une femme aveugle et mendiante : « Vous demandez, lui dit-il, de l'argent, et Dieu vous donne la vue. » Il la toucha, et en ouvrant les yeux elle admira la grâce de Dieu avec la lumière du jour. A Francfort, l'empereur l'emporte lui-même sur ses épaules, de peur qu'il ne soit étouffé par les peuples sur lesquels il répand la santé. Il n'ose retourner dans les lieux où sa main et sa voix ont fait tant de prodiges. Tantôt il monte dans une barque; tantôt d'une fenêtre il envoie la vertu de Dieu sur les malades. Dans les places publiques, dès qu'il parle des larmes coulent, et les pécheurs frappent leur poitrine. Heureux qui peut toucher ses vêtements, heureux qui peut du moins baiser les vestiges de ses pas imprimés sur le sable ! Ne faut-il pas, s'écrient les peuples, que nous écoutions l'homme que Dieu a exaucé ?

J'avoue, mes frères, et je le sens avec joie, que je succombe sous le poids des merveilles qui me restent à expliquer. Doux et tendres écrits, tirés et tissus du Saint-Esprit même; précieux monuments dont il a enrichi l'Eglise, rien ne pourra vous effacer; et la suite des siècles, loin de vous obscurcir, tirera de vous la lumière. Vous vivrez à jamais, et Bernard vivra aussi en vous. Par vous nous avons la consolation de le voir, de l'entendre, de le consulter et de recueillir ses oracles. Par vous, ô grand saint! a retenti toute l'Eglise entière de cette trompette mystérieuse qui évangélisait au milieu de Sion, et qui annonçait à Juda ses iniquités. Là les princes et les pasteurs du peuple, les chefs des ordres, les solitaires et les hommes du siècle, tous sont jugés. Il tonne, il foudroie, et les cèdres du Liban sont brisés par les paroles tranchantes qui sortent de sa bouche. Lettre à l'archevêque de Sens, livre *de la Considération*, *au Pape Eugène*, faut-il, hélas! faut-il que vous soyez encore, à notre confusion, une sentence d'anathème contre notre siècle, aussi bien que contre celui dont notre nouveau Jérémie déplorait les maux! Mais avec tant de force, comment est-ce que tant de douceur peut se faire sentir? Ici coule l'onction descendue des vives sources des prophètes et des apôtres pour inonder la maison de Dieu : ici je sens ces doux parfums de l'épouse qui distille l'ambre, et qui languit d'amour dans le sein de l'époux, enivrée de ses délices.

O âmes qui brûlez du feu de Jésus! venez, hâtez-vous d'apprendre dans son explication des Cantiques les consolations, les épreuves et le martyre des épouses que Dieu jaloux veut purifier. D'où vient qu'à la fin des siècles, qui semblent réservés à la malédiction, Dieu montre encore un homme qui aurait fait la gloire et la joie des premiers temps? C'est que l'Eglise, selon la promesse de son époux, a une immortelle beauté, et qu'elle est toujours féconde malgré sa vieillesse. Ne fallait-il pas, dans ces temps de confusion et de péché, un renouvellement de lumières? Mais, hélas! ces jours de péché ne sont pas finis. Que voyons-nous dans les nôtres, mes frères? Ce que nous serions trop heureux de ne voir jamais : vanité des vanités, et encore vanité, avec travail et affliction d'esprit sous le soleil. A la vue de tant de maux, je loue la condition des morts, et je plains les vivants. A quoi sommes-nous réservés? Tandis qu'au dehors tant de sectes superbes et monstrueuses que le Nord enfanta dans le siècle passé, se jouent du texte sacré des Ecritures pour autoriser toutes les visions de leur cœur; tandis qu'elles tournent leur bouche vers le ciel pour blasphémer contre l'Eglise; les enfants de l'Eglise même déchirent ses entrailles, et la couvrent d'opprobres. On est réduit à compter comme des miracles de grâce, quelques chrétiens sauvés du déluge de la corruption, et que l'ambition ne rend pas frénétiques. La multitude adore des divinités de chair et de sang, dont elle espère ce qu'on nomme fortune. *L'avarice, qui est une idolâtrie*, selon saint Paul, tient le cœur asservi. On n'adore plus, comme saint Chrysostome le remarque, des idoles d'or et d'argent; mais l'or et l'argent mêmes sont adorés, et c'est en eux que l'on espère. Bien loin, bien loin de vendre tout, ajoute ce Père, comme les premiers chrétiens, on achète sans fin : que dis-je, on achète? on acquiert aux dépens d'autrui, on usurpe par artifice et par autorité. Bien loin de soulager les pauvres, on en fait de nouveaux. Des créanciers sans nombre languissent, et sont ruinés faute d'avoir leur bien. Voyez-vous les chrétiens qui se mordent, qui se déchirent, qui aiguisent leurs langues envenimées, et arment leurs mains pour les tremper dans le sang de leurs frères? Les voyez-vous eux-mêmes rongés par les noires fureurs de l'envie et de la vengeance? Les voyez-vous noyés sans pudeur dans les sales plaisirs, et abrutis par des passions monstrueuses? Dieu se retire; et dans sa colère il les livre aux désirs de leur cœur. Ils croient tout voir, ils croient tout entendre, et ils ne voient ni n'entendent rien. Ils marchent à tâtons sur le bord de l'abîme; l'esprit d'ivresse et de vertige les assoupit; ils mourront sans savoir ce qu'ils sont, ni qui les a faits.

Où est-il donc, mes frères, ce bienheureux temps des persécutions où Tertullien disait aux persécuteurs : Entrez dans les prisons, et si vous trouvez dans les fers quelqu'un qui soit accusé d'autre crime que de la confession du Seigneur Jésus, assurez-vous qu'il n'est pas chrétien : car le vrai chrétien est celui qui, marchant dans la voie droite de l'Evangile, n'est accusé que pour la foi. Oserions-nous maintenant faire ce défi aux nations païennes, et nous surpassent-elles en crimes? Hélas! les chrétiens sont maintenant accusés de tous les excès : que dis-je, accusés? ils s'accusent eux-mêmes, ou plutôt ils se vantent de tous les maux. Leur

front ne sait plus rougir : le vice triomphe dans les places publiques, et la vertu honteuse va se cacher. Ce n'est plus pour éviter les louanges qu'elle se cache, c'est pour se dérober à l'insulte, à la dérision. Les bonnes œuvres sont devenues des œuvres de Satan et de ténèbres, et c'est le mal qui cherche la lumière. Je vois un autre vice encore plus affreux que ce vice brutal et impudent : c'est un vice hypocrite, qui veut faire le mal avec règle, et qui prend un air de sagesse pour autoriser sa folie. Il appelle le mal bien, et le bien mal. Il s'érige en réformateur, et rit de la simplicité des enfants de Dieu. Il ne rejette pas l'Evangile ; mais, sous prétexte d'éviter le zèle indiscret, il énerve l'Evangile et anéantit la croix. Voilà l'iniquité qui croît sans mesure, et qui montera bientôt jusqu'à son comble. Quels discours viennent chaque jour frapper mes oreilles et déchirer mon cœur! J'entends, j'entends qu'on se moque de la piété. Dans un royaume où le prince veut faire régner Jésus-Christ, la vérité souffre encore violence. Les faibles rougissent de l'Evangile, comme du temps du paganisme. On insulte aux âmes touchées, et on leur demande, comme à David : Où est votre Dieu ?

Qui êtes-vous, ô hommes profanes qui riez ainsi lorsque vous voyez un pécheur renouvelé en Jésus-Christ, qui va contre le torrent de toutes ses passions ? Quoi donc, vous ne sauriez souffrir qu'on se déclare hautement pour le Dieu qui nous a créés ! Selon vous, c'est une faiblesse que de craindre sa justice éternelle et toute-puissante, et que de n'être pas ingrat à ses bontés. Selon vous, c'est une folie que de vivre selon la foi, dans l'espérance d'une vie éternellement bienheureuse. Qui êtes-vous donc, ô hommes qui vous jouez ainsi de la religion, aussi bien que des hommes qui la veulent suivre? Etes-vous d'une autre religion? n'en croyez-vous aucune? Allez donc hors de nos églises, loin de nos mystères, vivre sans espérance, sans Sauveur, sans Dieu : allez où votre désespoir impie et brutal vous va précipiter. Mais, hélas! qui pourrait le croire? vous êtes chrétiens, et vous avez promis de renoncer au monde et à ses pompes, de porter la croix avec Jésus-Christ, et de mépriser tout ce qui se voit, pour aspirer à ce qu'on ne voit pas. Encore une fois, vous l'avez promis, vous n'oseriez nier votre promesse, vous n'oseriez renoncer au salut, vous tremblez quand la mort prochaine vous montre l'abîme qui s'ouvre à vos pieds. Malheureux ! insensés ! vous voulez qu'on vous croie sages, et vous traitez de fous ceux qui, espérant des biens auxquels vous ne prétendez pas renoncer, travaillent à s'en rendre dignes ! O renversement du sens humain ! ô folie monstrueuse ! O démons ! vous les possédez : ce n'est pas eux qui parlent ; et quand ils ne songent qu'à rire, c'est vous qui blasphémez en eux.

Il faudrait, mes frères, un autre Bernard pour ramener la vérité et la justice parmi les hommes : encore ne sais-je si cette impiété inconnue à son siècle, et si enracinée dans le nôtre, ne résisterait pas à sa parole et à ses miracles. Ne vous parle-t-il pas tous les jours par ses écrits et par les histoires du temps, qui attestent tout ce qu'il a fait ? Ecoutons-le, mes frères.

Du moins, du moins en ce jour gardez-vous d'endurcir vos cœurs, ô mes enfants (C'est ainsi qu'il vous parle, et qu'il a droit de vous parler, lui qui a renouvelé votre nation dans la grâce de l'Evangile)! O mes enfants! faudra-t-il donc que je m'élève contre vous au jugement de Dieu ? La lumière que vos pères ont vue, et qui de génération en génération a rejailli jusque sur vous, ne servira-t-elle qu'à éclairer vos iniquités? Que n'ai-je point souffert pour vous présenter tous ensemble comme une seule vierge sans tache à l'époux sacré ? Mais que vois-je au milieu de vous, ô mes enfants ! Je vous ai offert ma bénédiction, et vous l'avez rejetée : la malédiction viendra, elle viendra, et vous en serez inondés; elle distillera sur vos têtes goutte à goutte jusqu'à la fin. Non, je ne serai plus votre père, j'endurcirai mon cœur et mes entrailles pour vous rejeter à jamais; je vous méconnaîtrai, je rougirai de vous au temps de Jésus-Christ; je demanderai vengeance de mes paroles, ou plutôt de la sienne tant de fois méprisée.

Homme de Dieu, donné à la France et à toute l'Eglise, que vos mains paternelles ne se lassent jamais de s'élever vers Dieu en notre faveur ! Que nous restera-t-il, si le cœur même de notre père est irrité, et si l'instrument des miséricordes appelle contre nous les vengeances ? O père ! voyez notre désolation ; voyez, et hâtez-vous; voyez et fléchissez notre souverain Juge, afin que, quand vous viendrez avec lui dans la gloire, vous puissiez nous présenter au pied de son trône comme vos enfants ; que vous soyez suivi d'une troupe sainte qui marche les palmes à la main, et que nous recevions avec vous la couronne qui ne flétrit jamais ! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINTE THÉRÈSE

Sur l'ardeur et les effets de son amour envers Dieu.

De excelso misit ignem in ossibus meis, et erudivit me.

Il m'a envoyé le feu d'en haut jusque dans mes os, et il m'a instruite (*Jerem.*, *Thren.*, I, 13).

C'est ainsi, mes frères, que parle Jérémie au nom de Jérusalem, pour exprimer tout ce que cette cité, devenue infidèle, ressent quand Dieu la frappe pour la convertir. Il dépeint un feu dévorant, mais un feu envoyé d'en haut, et que la main de Dieu même allume de veine en veine pour pénétrer jusqu'à la moelle des os ; c'est par ce feu que Jérusalem doit être instruite et purifiée. Le voilà ce feu qui brûle sans consumer, et qui, loin de détruire l'âme, la renouvelle. Le voilà ce feu de douleur et d'amour tout ensemble : c'est lui que Jésus est venu apporter sur la terre ; et que veut-il, sinon em-

braser tout l'univers? Thérèse, vous le sentez, il brûle votre cœur, et votre cœur lui-même devient une fournaise ardente. *De excelso misit ignem in ossibus meis.*

Considérons, mes frères, dans ce discours, ce que le feu de l'amour divin a fait dans le cœur de Thérèse, et ce que le cœur enflammé de Thérèse a fait ensuite dans toute l'Eglise. Au dedans, ce feu consume toute affection terrestre; au dehors, il éclaire, il échauffe, il anime. Venez donc, vous tous, accourez à ce spectacle de la foi; venez, et voyez d'abord le martyre intérieur de Thérèse; puis admirez tout ce qu'elle a fait dès qu'elle est morte à elle-même. Ainsi vous apprendrez, par son exemple, et à mourir à vous-mêmes par le recueillement, et à vous sacrifier courageusement à Dieu dans l'action. Voilà tout le sujet de ce discours.

O Sauveur qui l'avez instruite en la brûlant de votre amour, brûlez nos cœurs, et nous serons instruits comme elle! Envoyez le feu de votre Esprit, et tout sera créé encore une fois, et vous renouvellerez la face de la terre! Que, de mes entrailles, la céleste flamme s'épanche sur ma langue, et de ma langue jusqu'au fond des cœurs! Marie, c'est la gloire de votre Fils que nous demandons, intercédez pour nous! *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Ce que Dieu prend plaisir à faire lui-même dans les âmes qu'il a scellées de son sceau éternel, il prend aussi plaisir à le contempler, et il jouit de la beauté de son ouvrage. Il regarde avec complaisance sa grâce, qui, comme dit saint Pierre, prend toutes les formes suivant les cœurs où il la fait couler (I *Petr.*, IV, 10). Elle n'a pas moins de variété que la nature dans tout ce qu'elle fait. Où trouverez-vous sur la terre deux hommes qui se ressemblent entièrement? Les justes ne sont pas moins différents entre eux que les visages des hommes; et Dieu tire de ses trésors de miséricorde de quoi former chaque jour l'homme intérieur avec des traits nouveaux. Oh! si nous pouvions voir cette variété de dons! Nous les verrons un jour dans le sein du Père qui en est la source. Cependant, pour nous cacher nous-mêmes à nous-mêmes, Dieu enveloppe son ouvrage dans la nuit de la foi; mais cet ouvrage de la grâce ne s'avance pas toujours régulièrement comme celui de la nature. Il s'en faut bien, mes frères; ce n'est pas moi, c'est Thérèse qui fait cette belle remarque; il s'en faut bien que les âmes ne croissent comme les corps. L'enfant n'est jamais un moment sans croître jusqu'à ce qu'il ait l'âge et la taille de l'homme parfait; mais l'âme, encore tendre et naissante dans la piété, interrompt souvent son progrès; c'est non-seulement par la diminution de tous les désirs du vieil homme, mais souvent par l'anéantissement du péché même, que Dieu lui fait trouver dans l'humilité un plus solide accroissement.

Celle qui parle ainsi l'avait senti, mes frères. Vous l'allez voir pendant vingt ans qui tombe et se relève, qui tombe encore, et se relève enfin pour ne plus tomber. Vous allez voir un mélange incompréhensible de faiblesse et de grâce, d'infidélité et d'attrait à la plus haute perfection. Dès sa plus tendre enfance, elle avait goûté le don céleste, la bonne parole et la vertu du siècle futur. Il me semble que je l'entends lisant avec son jeune frère l'histoire des martyrs. A la vue de l'éternité où ils sont couronnés, elle s'écrie : Quoi! toujours, toujours! L'esprit du martyre souffle sur elle; elle veut s'échapper pour aller chez les Maures répandre son sang, O Thérèse! vous êtes réservée pour d'autres tourments, et l'amour sera plus fort que la mort même pour vous martyriser.

Retenue par ses parents, elle bâtissait de ses propres mains, avec ce jeune frère, de petits ermitages. Ainsi cette douce image de la vie angélique des anachorètes dans le désert la consolait d'avoir perdu la gloire du martyre; et les jeux mêmes de son enfance faisaient déjà sentir en elle les prémices du Saint-Esprit. Qui ne croirait, mes frères, qu'une âme si prévenue sera préservée de la contagion? Non, non, elle ne le fut pas; et c'est ici que commence le secret de Dieu. La mère de Thérèse, quoique modeste, lisait les aventures fabuleuses, où l'amour profane, revêtu de ce que la générosité et la politesse mondaine ont d'éblouissant, fait oublier qu'il est ce vice détestable qui doit alarmer la pudeur. Le poison que la mère tenait inconsidérément dans ses mains, entra jusque dans le cœur de la fille; et les enchantements du mensonge lui firent perdre le pur goût de la vérité. O vous qui voulez vous tromper vous-mêmes par des lectures contagieuses, apprenez, par ce triste exemple, que plus le mal est déguisé sous un voile qui en ôte l'horreur, plus il est à craindre! Fuyez, fuyez ce serpent qui se glisse sous l'herbe et parmi les fleurs!

A cette mère indiscrète succéda bientôt une parente vaine, qui acheva de gâter son cœur. La vanité, hélas! quel ravage ne fit-elle pas sur toutes les vertus que la grâce du baptême venait de faire naître! Est-ce donc là cette fille si enflammée de l'amour du martyre, et dont tout le sang, jusqu'à la dernière goutte, cherchait à couler pour la foi? maintenant la voilà pleine d'elle-même et des désirs du siècle. O Dieu patient! ô Dieu qui nous aimez, quoique nous rejetions votre amour, et lorsque, ennemis de nous-mêmes aussi bien que de notre bien, nous languissons loin de vous dans les liens du péché! O Dieu! vous l'attendiez cette âme infidèle, et, par une insensible miséricorde, vous l'ameniez, les yeux fermés, comme par la main, chez un oncle plein de votre esprit. D'abord elle ne s'y engagea que par complaisance; car alors, éblouie par l'espérance d'un époux mortel, elle marchait, d'un pas présomptueux, sur un sentier bordé de précipices. Là, elle prit, sans savoir ce qu'elle faisait; vous seul le saviez, Seigneur, vous qui le lui faisiez faire; elle prit les Epîtres de saint Jérôme; elle lut, et sentit la vérité;

elle l'aima, elle ne s'aima plus elle-même, et des torrents de larmes amères coulèrent de ses yeux.

Qu'est-ce qui vous trouble, Thérèse? de quoi pleurez-vous? Hélas! je pleure de n'avoir pas pleuré assez tôt; je m'afflige de ces déplorables plaisirs qui ont enivré mon cœur. Les ris du siècle me semblent une folie, et je dis à la joie : Pourquoi m'avez-vous trompée?

Pour se punir d'avoir trop aimé le monde, elle se condamne à ne le voir jamais. En un moment tous ses liens se brisent, et elle se jette dans un cloître. *Alors*, dit-elle, *je sentis tous mes os qui allaient se détacher les uns des autres, et j'étais comme une personne qui rend l'esprit. C'est que dans ce combat la nature était encore forte, et mon amour faible.* N'importe, elle demeura immobile dans la maison de Dieu, et elle y prit l'habit. Tandis que tous les assistants admiraient sa joie et son courage, elle sentait son âme nager dans l'amertume. *Apprenez donc*, continue-t-elle, *par mon exemple, à n'écouter jamais les craintes de la nature lâche, et à ne vous défier pas des bontés de Dieu quand il vous inspire quelque haut dessein.*

Ce sacrifice si douloureux fut béni d'en haut, et la manne céleste coula sur elle dans le désert. A peine lisait-elle deux lignes pour se nourrir de la parole céleste de la foi, que l'Esprit, se saisissant d'elle, livrait ses sens et les puissances de son âme pour l'enlever hors de sa lecture.

Elle voyait d'une vue fixe Jésus seul, et Jésus crucifié. Sa mémoire se perdait dans ce grand objet, son entendement ne pouvait agir, et ne faisait que s'étonner en présence de Dieu, abîme d'amour et de lumière; elle ne pouvait ni rappeler ses idées, ni raisonner sur les mystères; nulle image sensible ne se présentait ordinairement à elle; seulement elle aimait, elle admirait en silence : elle était suspendue, dit-elle, et comme hors d'elle-même.

O hommes dédaigneux et incrédules, qui osez tout mesurer à vos courtes spéculations! ô vous qui corrompez les vérités mêmes que Dieu nous fait connaître, et qui blasphémez les mystères intérieurs que vous ignorez! taisez-vous, esprits impies et superbes; apprenez ici que nul ne peut sonder les profondeurs de l'esprit de Dieu, si ce n'est l'esprit de Dieu même.

A cette oraison éminente furent ajoutées les plus rudes croix. Plusieurs maladies mortelles vinrent fondre sur ce corps exténué; elle ressemble à l'Homme de douleurs, et elle est écrasée comme lui dans l'infirmité (*Isai.*, LIII, 3, 10). Pendant une paralysie de trois ans, où l'on croit à toute heure qu'elle va expirer, elle lit le Commentaire de saint Grégoire sur le livre de Job, dont elle représente la patience, et dont elle souffre toutes les peines.

A ce coup ne croiriez-vous pas que le vieil homme va succomber, et que la grâce s'affermit déjà sur les ruines de la nature? Tremblez, âmes faibles; tremblez encore une fois, mes frères. Thérèse ne s'élève si haut que pour faire une plus grande chute; et cet aigle qui fendait les airs pour s'élever jusqu'aux nues, et dont le vol était si rapide, s'appesantit peu à peu vers la terre. D'abord ce n'est qu'une conversation innocente; mais la plus innocente conversation cesse de l'être dès qu'elle dissipe et qu'elle amollit; et une vierge, épouse du Sauveur, ne doit penser qu'à ce qui peut plaire à l'époux, pour être sainte de corps et d'esprit. O insensible engagement dans une vie lâche, qu'on craint toujours trop tard, combien êtes-vous plus à craindre que les vices les plus grossiers! Thérèse, qui dans sa ferveur ne pouvait se résoudre à craindre, tombe dans un relâchement où elle n'ose plus espérer. Jusques à quand, ô vierge d'Israël! serez vous errante et vagabonde loin de l'Epoux? Vous le fuyez, mais il vous poursuit par une secrète miséricorde. Vous voudriez pouvoir l'oublier; mais, avouez-le, il vous est dur de résister à sa patience et à son amour. Hélas! s'écrie-t-elle, mon plus cruel tourment était de sentir la grâce de Dieu malgré mon infidélité, et de voir qu'au lieu de me rebuter, il m'attirait encore pour confondre mon ingratitude. Je ne pouvais être en paix sans me recueillir, et j'avais honte de me recueillir, à cause du superflu et des amusements auxquels je tenais encore.

Le voilà, mes frères, ce feu jaloux et vengeur que Dieu allume quelquefois dès cette vie; ce purgatoire intérieur de l'âme, qui la ronge, qui la persécute, et qui lui fait ressentir une ardeur si cuisante, jusqu'à ce qu'il ait consumé tout ce qui est terrestre. L'âme, dit-elle, est dans ce feu, sans savoir quelle en est l'origine, ni qui l'allume, ni par où en sortir, ni comment l'éteindre; et c'est comme une espèce d'enfer.

En cet état, elle se croit indigne de prier, et quoiqu'elle conseille l'oraison à son père, elle n'ose plus y puiser elle-même la joie de son Dieu. Jusque-là, dans toutes ses fragilités, elle avait dit au fond de son cœur : Béni soit Dieu, qui n'a ôté de moi ni sa miséricorde, ni mon oraison! Mais à ce coup l'Esprit qui gémit dans les enfants de Dieu par des gémissements ineffables, s'éteint en elle. Le voilà tombé cet astre qui brillait au plus haut des cieux. Un an entier se passe, sans qu'elle se rapproche de Dieu. O époux des âmes! voici ce que vous avez dit par la bouche d'un de vos prophètes, et je ne puis le répéter sans tressaillir de joie : L'épouse qui, parmi les hommes, a abandonné son époux, reverra-t-elle encore son époux revenir à elle? Non, non, elle lui est infidèle, son cœur est corrompu. Et néanmoins, ajoutez-vous, Seigneur, ô vierge d'Israël! ô mon épouse! quoique tu aies livré ton cœur aux créatures, quoique tu sois ingrate et infidèle, quoique je sois jaloux, reviens, et je te recevrai!

Thérèse lut les Confessions de saint Augustin, où Dieu a donné, pour la suite de tous les siècles, une source inépuisable de consolations aux âmes les plus pécheresses. Accourez-y avec Thérèse, vous tous qui

sentez aujourd'hui la plaie de votre cœur! Augustin, tiré des profondeurs de l'abîme, ne peut néanmoins entièrement apaiser la crainte de Thérèse. L'exemple d'aucun saint, disait-elle, ne doit me rassurer; car je ne puis en trouver aucun dont les infidélités aient été aussi fréquentes que les miennes. Le voilà, mes frères, le fruit de ses chutes qui nous ont tant de fois étonnés. Vous le comprenez maintenant le conseil de Dieu, qui creuse dans le cœur de Thérèse cet abîme d'humiliation, pour y poser l'inébranlable fondement d'un édifice qui s'élèvera jusqu'au ciel au milieu des extases, où il ouvrira son sein à Thérèse, et où il se plaira aussi à lui découvrir la place qu'elle a méritée dans l'etang de soufre et de feu.

Dix-huit ans s'étaient passés au milieu de sa solitude dans ce feu dévorant de la peine intérieure qui purifie l'âme en la détournant sans cesse contre elle-même. Mon cœur, dit-elle, était sans cesse déchiré. Aux craintes du dedans se joignirent les combats du dehors; les dons intérieurs augmentèrent en elle. De cette oraison simple où elle était déjà, Dieu l'enlève jusque dans la plus haute contemplation; elle entre dans l'union où se commence le mariage virginal de l'époux avec l'épouse; elle est toute à lui, il est tout à elle. Révélations, esprit de prophétie, visions sans aucune image sensible, ravissements, tourments délicieux, comme elle le dit elle-même, qui lui font jeter des cris mêlés de douleur et de joie, où l'esprit est enivré, et où le corps succombe, où Dieu lui-même est si présent, que l'âme épuisée et dévorée tombe en défaillance, ne pouvant sentir de près tant de majesté; en un mot, tous les dons surnaturels découlent sur elle. Ses directeurs d'abord se trompent. Voulant juger de ses forces pour la pratique des vertus par le degré de son oraison, et par le reste de faiblesse et d'imperfection que Dieu laissait en elle pour l'humilier, ils concluent qu'elle est dans une illusion dangereuse, et ils veulent l'exorciser. Hélas! quel trouble pour une âme appelée à la plus simple obéissance, et menée, comme Thérèse, par la voie de la crainte, lorsqu'elle sent tout son intérieur bouleversé par ses guides! J'étais, dit-elle, comme au milieu d'une rivière, prête à me noyer, sans espérance de secours. Elle ne sait plus ce qu'elle est, ni ce qu'elle fait quand elle prie. Ce qui faisait sa consolation depuis tant d'années, fait sa peine la plus amère. Pour obéir, elle s'arrache à son attrait; mais elle y retombe, sans pouvoir ni en sortir ni se rassurer. Dans ce doute, elle sent les horreurs du désespoir; tout disparaît, tout l'effraye, tout lui est enlevé. Son Dieu même, en qui elle se reposait si doucement, est devenu un songe pour elle. Dans sa douleur, elle s'écrie comme Madeleine: *Ils me l'ont enlevé, et je ne sais où ils l'ont mis* (*Joan.*, XX, 13).

O vous, oints du Seigneur! ne cessez donc jamais d'apprendre, par la pratique de l'oraison, les plus profondes et les plus mystérieuses opérations de la grâce, puisque vous en êtes les dispensateurs. Que n'en coûte-t-il pas aux âmes que vous conduisez, lorsque la sécheresse de vos études curieuses, et votre éloignement des voies intérieures, vous font condamner tout ce qui n'entre point dans votre expérience! Heureuses les âmes qui trouvent l'homme de Dieu, comme Thérèse trouva enfin les saints François de Borgia et Pierre d'Alcantara, qui lui aplanirent la voie par où elle marchait! Jusqu'alors, dit-elle, j'avais plus de honte de déclarer mes révélations, que je n'en aurais eu de confesser les plus grands péchés. Et nous aussi, mes frères, aurons-nous honte de parler de ces révélations, dans un siècle où l'incrédulité prend le nom de sagesse? Rougirons-nous de dire à la louange de la grâce ce qu'elle a fait dans le cœur de Thérèse? Non, non, tais-toi, ô siècle! où ceux mêmes qui croient toutes les vérités de la religion, se piquent de rejeter sans examen, comme fables, toutes les merveilles que Dieu opère dans ses saints. Je sais qu'il faut éprouver les esprits, pour voir s'ils sont de Dieu. A Dieu ne plaise que j'autorise une vaine crédulité pour de creuses visions! mais à Dieu ne plaise que j'hésite dans la foi quand Dieu se veut faire sentir! Celui qui répandait d'en haut, comme par torrents, les dons miraculeux sur les premiers fidèles, en sorte qu'il fallait éviter la confusion parmi tant d'hommes inspirés, n'a-t-il pas promis de *répandre son Esprit sur toute chair* (I *Cor.*, XIV, 26, *seq.*)? n'a-t-il pas dit, *sur mes serviteurs et sur mes servantes* (*Act.*, II, 17, 18)? Quoique les derniers temps ne soient pas aussi dignes que les premiers de ces célestes communications, faudra-t-il les croire impossibles? la source en est-elle tarie? Le ciel est-il fermé pour nous? N'est-ce pas même l'indignité de ces derniers temps qui rend ces grâces plus nécessaires, pour rallumer la foi et la charité presque éteintes?

N'est-ce pas après ces siècles d'obscurcissement, où il n'y a eu aucune vision manifeste, que Dieu, pour ne se laisser jamais lui-même sans témoignage, doit ramener enfin sur la terre les merveilles des anciens jours? Hé! où en est-on, si on n'ose plus, dans l'assemblée des enfants de Dieu, publier les dons de leur père? Pourquoi ce ris dédaigneux, hommes de peu de foi, quand on vous raconte ce que la main de Dieu a fait? Malheur à cette sagesse charnelle qui nous empêche de goûter ce qui est de l'Esprit-Saint! Mais que dis-je? Notre raison est aussi faible que notre foi même. N'y a-t-il donc qu'à refuser de croire, pour s'ériger en esprit fort? N'est-on pas aussi faible et aussi aveugle en ne pouvant croire ce qui est qu'en supposant ce qui n'est pas? Le seul mot de miracle et de révélation vous choque, ô faibles esprits qui ne savez pas encore combien Dieu est grand, et combien il aime à se communiquer aux simples avec simplicité! Devenez simples, devenez petits, devenez enfants; abaissez, abaissez-vous, âmes hautaines, si vous voulez entrer au royaume de Dieu. Cependant taisez-vous, et loin de douter des grâces que Thérèse a reçues en nos jours, pensez sérieuse-

ment à faire qu'elles rejaillissent jusque sur vous.

Si votre fragilité vous décourage, si vous êtes tentés de désespoir à cause de l'abus de tant de grâces méprisées; jetez les yeux sur cet exemple consolant, sur Thérèse tant de fois infidèle, et qui tant de fois a contristé le Saint-Esprit. Si votre cœur est partagé entre Dieu et le monde, regardez encore Thérèse, qui sentit si longtemps en elle le même partage. Qui cherchez-vous dans ce partage de vos affections? Vous craignez, avouez-le de bonne foi, une vie triste et malheureuse en vous donnant sans réserve à Dieu. O hommes tardifs et pesants de cœur pour croire les mystères de Dieu! hé! ne voyez-vous pas, et ne sentez-vous pas que c'est ce partage même, cette réserve des joies mondaines, qui vous ôte la paix, et qui commence dès cette vie votre éternel malheur?

Ainsi vous prenez pour remède le poison même. Malheureux, et dignes de l'être, vous ne goûtez librement ni les plaisirs de la terre, ni les consolations d'en haut. Rebutés de Dieu et du monde, et déchirés tout ensemble par vos passions et par vos remords; portant en esclaves le joug rigoureux de la loi divine, sans l'adoucissement de l'amour; en proie à la tyrannie du siècle et à la crainte des jugements éternels de Dieu : lâches, vous soupirez dans votre esclavage, et vous craindriez de le rompre! vous savez où est la source du vrai bonheur, et vous n'osez vous y plonger! Ah! insensés! que faites-vous? quel jugement pend sur votre tête! Qui me donnera des paroles pour l'exprimer? Il me semble que j'entends celles de Thérèse qui vous parle, et qui vous dit encore ce qu'elle disait après que Dieu lui eut montré les peines éternelles : Que ne pouvez-vous, s'écriait-elle, verser des ruisseaux de larmes, et pousser des cris jusqu'aux extrémités de la terre, pour faire entendre au monde son aveuglement!

Elle avait passé, mes frères, environ vingt ans dans ce partage et dans ce trouble où vous vivez; jamais personne ne sut mieux qu'elle ce qu'il en coûte pour vouloir être encore à soi et aux créatures, quand Dieu nous veut sans réserve à lui. Ici je ne parle point pour Dieu; écoutez-moi, je ne parle que pour vous-mêmes, et pour vous-mêmes, non par rapport à la vie future, mais par rapport à la présente. Voulez-vous être heureux, et l'être dès à présent? Ne ménagez rien, ne craignez pas de trop donner en donnant tout; jetez-vous, les yeux fermés, entre les bras du Père des miséricordes et du Dieu de toute consolation : plus vous ferez pour Dieu, plus il fera pour vous.

Oh! si vous compreniez combien il est doux de le goûter, quand on ne veut plus goûter que lui seul, vous jouiriez du centuple promis dès cette vie; votre paix coulerait comme un fleuve, et votre justice serait profonde comme les abîmes de la mer. Thérèse, qui avait été si longtemps malheureuse comme vous, tandis qu'elle voulait encore quelque bonheur sensible ici-bas, commence à être dans la paix et dans la liberté, dès qu'elle achève de se perdre en Dieu. Hâtons-nous, mes frères, hâtons-nous de la considérer dans ce second état de vie, où, étant morte à elle-même intérieurement, elle fait au dehors de si grandes œuvres.

SECOND POINT.

Pour bien comprendre la différence de ces deux états, dont l'un est un état de peine intérieure qui purifie Thérèse, et l'autre, un état de paix où elle est intimement unie avec Dieu; rappelez, mes frères, ce qu'elle dit de ce feu qui ronge l'âme infidèle : *On ne sait ni qui l'allume, ni par où en sortir, ni comment l'éteindre; et c'est une espèce d'enfer.* Puis ajoutez ce qu'elle ajoute : *Il y a un autre feu si doux, qu'on craint toujours qu'il ne s'éteigne. Les larmes, loin de l'éteindre, ne servent qu'à l'allumer de plus en plus. Le premier feu est un amour naissant et mêlé de crainte, qui applique l'âme à elle-même malgré elle-même; il force l'âme à se voir toujours dans toute sa laideur; il fait qu'elle retombe toujours sur elle-même, qu'elle devient son propre supplice, et qu'à force de se voir elle s'arrache enfin à toute complaisance propre. Le second feu est le pur amour, dont la flamme éclaire et anime sans consumer. Le pur amour, au contraire de l'autre, pousse sans cesse l'âme hors d'elle-même dans le sein de Dieu. L'amante, sentant son cœur blessé par ce trait de feu, court dans toutes les places publiques, où elle dit à tous ceux qu'elle trouve :* N'AVEZ-VOUS POINT VU MON ÉPOUX? *Elle sent au fond de ses entrailles cette flamme que sentait Jérémie; elle ne peut ni la supporter, ni la renfermer au dedans d'elle-même; il faut qu'elle s'exhale et qu'elle éclate : et c'est alors qu'elle conçoit les plus hauts desseins.*

Dieu met au cœur de Thérèse le désir de la réforme de son ordre selon la règle primitive, sans mitigation, et selon les statuts du cardinal Hugues de Sainte-Sabine, confirmés par le pape Innocent IV. La réforme d'un ordre ancien, combien, mes frères, est-elle plus difficile que la fondation même d'un ordre nouveau! Il n'est pas question de semer, d'arroser, de faire croître les jeunes plantes encore tendres; il s'agit de plier les tiges dures et tortueuses des grands arbres. Elle soutient tout à la fois les contradictions et des supérieurs de l'ordre, et de ses propres directeurs, et des évêques, et des magistrats de toutes les villes. Quelle est donc cette fille que rien ne peut décourager? C'est, dit-elle, une pauvre carmélite chargée de patentes, et pleine de bons désirs. Sans appui, sans maison, sans argent, elle passe de tous côtés pour une insensée. En effet, elle doit paraître telle aux yeux des sages de la terre, et il n'y a que l'inspiration qui la puisse justifier. Mais le monde, vous le savez, mes frères, ne peut ni recevoir ni reconnaître l'esprit dont elle est animée. Cet esprit qui la pousse, tend également à établir l'œuvre par elle, et à se servir de l'œuvre pour la crucifier. D'abord rien ne lui paraît difficile; et Dieu lui fait sentir une telle certitude pour le suc-

rès, qu'elle espère contre toute espérance, et qu'elle commence par des engagements. Mais à peine est-elle engagée, que Dieu se retire. Le ciel, si pur et si serein pour elle, s'obscurcit tout à-coup ; elle ne voit plus autour d'elle que nuages, qu'éclairs, que renversements causés par l'orage. Mais, immobile comme la montagne sainte de Sion, elle oppose un front tranquille à tous les coups de la tempête. La voyez-vous, mes frères, qui marche de ville en ville, dans une rude voiture, presque toujours accablée de maladies, dans les rigueurs des saisons, et parmi des accidents périlleux ? On ne peut lire l'histoire de ses fondations, qu'elle a écrite si naïvement et avec tant de vivacité, sans se représenter les travaux, les fatigues et les dangers des apôtres pour planter la foi.

Entrant dans les villes, après tant de peines, semblable au Fils de l'homme, elle n'y trouve pas où reposer sa tête. N'importe, elle se couche sur la paille, couverte de son manteau ; elle espère en silence, et son espérance n'est jamais confondue. Quand Dieu ouvre les cœurs des habitants des villes pour lui donner quelques secours, elle dit à ses filles : On nous ravit là pauvreté qui était notre trésor. Hélas ! lui répondent ses filles, étonnées de cette diminution de pauvreté qui leur paraît déjà une abondance, nous ne sommes plus pauvres !

A ce propos, mes frères, écoutez-la elle-même qui se rend avec simplicité un grand témoignage : *Dieu m'est témoin*, dit-elle, *que je n'ai jamais refusé aucune fille, faute de biens : le grand nombre de pauvres que j'ai reçues en est la preuve ; les pauvres mêmes qui s'y présentaient me donnaient plus de joie que les riches. Si nous avons eu ce désintéressement quand nous n'avions ni maisons ni argent, que devons-nous faire maintenant que nous avons de quoi vivre ? O mes filles !* dit-elle enfin, *c'est par tant de pauvreté et de travaux que nous avons procuré ce repos dont vous jouissez.*

Ces travaux furent sans relâche pendant le reste de sa vie. Trente-deux monastères dans les principales villes d'Espagne ont été l'ouvrage de ses mains, qu'elle a eu la joie de voir avant de mourir ; et le roi Philippe II, admirant ses vertus, recevait avec respect les lettres qu'elle lui écrivait pour l'engager à protéger son ordre.

Voilà, mes frères, ce que la sagesse mondaine, à qui l'esprit évangélique paraît une folie, n'aurait osé penser. Voilà ce que les richesses mêmes des grands de la terre n'auraient pu faire. Thérèse marchant de ville en ville, la croix en main pour toute possession et pour tout appui, l'a accompli aux yeux de ces faux sages, pour les confondre par ses bienheureuses folies.

Mais étaient-ce là des communautés formées à la hâte, et composées sans choix ? Non, non, c'étaient les anges de la terre, qui ne tenaient rien d'ici-bas ; des vierges de corps et d'esprit, qui suivaient l'Agneau partout où il va, jusque dans les plus âpres sentiers de la pénitence. Leur ferveur ajouta même plusieurs pratiques à la sévérité de leur règle. Les dons surnaturels étaient fréquents dans toutes ces maisons ; croyez Thérèse même qui nous l'assure. Quoiqu'elle fût si expérimentée dans la perfection, et si jalouse de celle de ses filles, on la voit, dans ses écrits, toujours étonnée de leurs oraisons et de leurs vertus.

Ici les hommes, sans rougir, marchent humblement sur les traces des filles. Je les vois, les Antoine de Jésus, les Jean de la Croix, ces hommes dont le ciel avait enrichi l'Espagne au siècle passé : je les vois devenir enfants aux pieds de Thérèse leur mère. C'est elle qui les conduit comme par la main pour la réforme de leur ordre, et ils recueillent dans leur sein enflammé les paroles de sagesse qui découlent de sa bouche. D'une source si pure, les ruisseaux de grâce s'épanchent dans toute l'Eglise ; de l'Espagne ils vont inonder les autres royaumes. O Eglise de France ! dès le commencement de ce siècle, on vous voit soupirer après cette nouvelle bénédiction, et vous en voyez, comme anges du Seigneur, traverser les Pyrénées pour nous apporter ce trésor ! Heureux ceux à qui nous devons les filles de Thérèse ! Heureuses tant de villes où la puissante main de Dieu les a multipliées ! Soyez à jamais, ô filles d'une telle mère, la bonne odeur de Jésus-Christ, et la consolation de toute l'Eglise. Et vous, ô grand monastère, féconde tige, qui avez poussé tant de rejetons pour orner notre terre, et pour y faire fleurir toutes les vertus, soyez d'âge en âge, et de siècle en siècle, la gloire d'Israël et la joie des enfants de Dieu ! Que les temps, qui ruinent les plus solides ouvrages, ne fassent que vous rendre plus vénérable ; que vous portiez dans votre sein, comme dans un asile sacré, les âmes tendres qui viennent s'y réfugier, et que vous couvriez encore de votre ombre tout ce qui espère en Dieu autour de vous ! Que vos oraisons nourries encore par le jeûne, pour parler comme Tertullien, soient comme un encens qui monte sans cesse jusqu'au trône de la grâce ! Que la mortification de tous les sens facilite ici le recueillement, ou plutôt que le recueillement et la sévère jalousie de l'âme contre elle-même pour se réserver toute à l'époux, fasse la vraie mortification !

Peuple fidèle qui m'écoutez, ce n'est plus moi qui dois vous parler de Thérèse ; il faut que je me taise, et que ses œuvres seules la louent. Jugez d'elle par ce qu'elle a fait, et que Dieu met aujourd'hui au milieu de vous. Les voilà les filles de Thérèse ; elles gémissent pour tous les pécheurs qui ne gémissent pas, et ce sont elles qui arrêtent la vengeance prête à éclater. Elles n'ont plus d'yeux pour le monde, et le monde n'en a plus pour elles. Leurs bouches ne s'ouvrent plus qu'aux sacrés cantiques ; et hors des heures des louanges, toute chair est ici en silence devant le Seigneur. Les corps tendres et délicats y portent jusque dans l'extrême vieillesse, avec le cilice, le poids du travail.

Ici ma foi est consolée ; ici on voit une

noble simplicité, une pauvreté libérale, une pénitence gaie, et adoucie par l'onction de l'amour de Dieu. Seigneur, qui avez assemblé vos épouses sur la montagne, pour faire couler au milieu d'elles un fleuve de paix, tenez-les recueillies sous l'ombre de vos ailes; montrez au monde vaincu celles qui l'ont foulé aux pieds. Hélas! ne frappez point la terre, tandis que vous y trouverez encore ce précieux reste de votre élection.

Mais plutôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais ces livres si simples, si vifs, si naturels, qu'en les lisant on oublie qu'on lit, et qu'on s'imagine entendre Thérèse elle-même! Oh! qu'ils sont doux ces tendres et sages écrits, où mon âme a goûté la manne cachée! Quelle naïveté, mes frères, quand elle raconte les faits! Ce n'est pas une histoire, c'est un tableau. Quelle force pour exprimer ses divers états! Je suis ravi de voir que les paroles lui manquent, comme à saint Paul, pour dire tout ce qu'elle sent. Quelle foi vive! Les cieux lui sont ouverts, rien ne l'étonne, et elle parle aussi familièrement des plus hautes révélations que des choses les plus communes. Assujettie par l'obéissance, elle parle sans cesse d'elle, et des sublimes dons qu'elle a reçus, sans affectation, sans complaisance, sans réflexions sur elle-même: grande âme, qui, se comptant pour rien et qui ne voyant plus que Dieu seul en tout, se livre sans crainte elle-même à l'instruction d'autrui. O livres si chers à tous ceux qui servent Dieu dans l'oraison, et si magnifiquement loués par la bouche de toute l'Eglise, que ne puis-je vous dérober à tant d'yeux profanes! Loin, loin, esprits superbes et curieux, qui ne lisez ces livres que pour tenter Dieu, et pour vous scandaliser de ses grâces! Où êtes-vous, âmes simples et recueillies, à qui ils appartiennent? Mais que vois-je, que vois-je de tous côtés, mes frères, sinon des chrétiens aliénés de la voie de Dieu? L'esprit de prière n'est plus sur la terre. Où est-ce que nous le trouverons? Sera-ce dans ces hommes si pleins d'eux-mêmes et du monde, qu'ils sont toujours vides de Dieu? Quel est donc, mes frères, le grand péché qui est la source de tous les autres, et qui couvre la face de la terre d'un déluge de maux? Vous me direz, c'est l'impureté, c'est l'avarice, c'est l'ambition. Non, non, mes frères; c'est la dissipation seule qui produit ces crimes et tous les autres. Il n'y a plus d'homme sur la terre qui pense, retiré en lui-même au fond de son cœur. Non, non, il n'y en a plus. Tous pensent selon que la vanité égare leurs pensées; tous pensent hors d'eux-mêmes, et le plus loin d'eux qu'il leur est possible. Quelques-uns s'appliquent à régler leurs mœurs; mais c'est commencer l'ouvrage par le dehors; mais c'est couper les branches du vice, et laisser la tige qui repousse toujours. Voulez-vous couper la racine? rentrez au dedans de vous-mêmes, réglez vos pensées et vos affections, bientôt vos mœurs se régleront comme d'elles-mêmes. Attaquez cette dissipation, qui ne saurait être innocente, puisqu'elle ouvre votre cœur, comme une place démantelée, à toutes les attaques de l'ennemi. Ne me dites pas: Je récite des prières. Est-ce le sacrifice de votre cœur, ou celui de vos lèvres que Dieu demande? O Juifs, qui portez indignement le nom de chrétiens! si la prière intérieure ne se joint aux paroles que vous prononcez, votre prière est superstitieuse, et vous n'êtes point adorateurs en esprit et en vérité. Vous ne priez pas, mais vous récitez des prières, comme dit saint Augustin: voulez-vous que Dieu vous écoute, si vous ne vous écoutez pas vous-mêmes?

Oserez-vous alléguer vos occupations pour vous dispenser de prier? Malheureux, qui oubliez ainsi l'unique nécessaire pour courir après des fantômes! les faux biens que vous cherchez s'enfuient, la mort s'avance. Direz-vous donc aussi au Dieu vivant, dans les mains de qui vous allez tomber: Je n'ai pu penser ni à votre gloire ni à mon salut, parce que je leur ai préféré les songes inquiets de ma vie? Et ne savez-vous pas, ô hommes insensés et ennemis de vous-mêmes, que c'est par le recueillement que l'on se met en état d'agir avec plus de sagesse et de bénédiction? Les heures que vous réservez à la prière seront les plus utilement employées, même pour le succès de vos affaires temporelles. Encore une fois, qui est-ce qui vous empêche de prier? Avouez-le, ce n'est pas le travail pour le nécessaire, c'est l'inquiétude pour le superflu, c'est la vanité pour des amusements.

Je vous entends, vous vous plaignez de votre sécheresse intérieure. Retranchez-en la source, quittez les vaines consolations qui vous rendent indignes de goûter celles de la foi. Vous vous trouvez vides de Dieu dans l'oraison, faut-il s'en étonner? Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous souffert pour vous en remplir? Combien de fois, dit saint Augustin, l'avez-vous fait attendre! Combien de fois l'avez-vous rebuté lorsqu'il frappait amoureusement à la porte de votre cœur! N'est-il pas juste qu'à la fin il vous fasse attendre, et que vous vous humiliiez sous sa main? Mais, direz-vous, j'ai des distractions perpétuelles. Eh bien, si votre imagination est distraite, que votre volonté ne le soit pas. Quand vous apercevez la distraction, laissez-la tomber d'elle-même sans la combattre directement, tournez-vous doucement vers Dieu sans vous décourager jamais. Soutenez, soutenez, comme dit l'Ecriture, les longues attentes de Dieu, qui viendra enfin. Arrêtez votre esprit par le secours d'un livre, si vous en avez encore besoin. Ainsi attendez Dieu en paix, et sa miséricorde luira enfin sur vous. Oh! si vous aviez le courage d'imiter Thérèse! mais moi-même je n'ai pas le courage de vous proposer son exemple, tant votre lâcheté me rebute. Elle ne demanda jamais à Dieu qu'une seule fois en sa vie le goût et la consolation sensible dans l'oraison. A peine l'eut-elle fait, que son cœur le lui reprocha, et qu'elle en eut honte. C'est qu'elle savait qu'il s'agit, dans la vie intérieure, non d'imaginer, non de

sentir, non de penser beaucoup, mais de beaucoup aimer. L'union avec Dieu consiste, dit-elle, non dans les ravissements, mais dans la conformité sans réserve à la souveraine volonté de Dieu ; non dans les transports délicieux, mais dans la mort à toute volonté propre.

Oh! combien d'âmes s'égarent dans l'oraison, parce qu'elles se cherchent elles-mêmes en croyant chercher Dieu, et que, prenant ses dons pour lui-même, elles se les approprient! âmes mercenaires, qui ne cherchent Dieu qu'autant qu'il est doux, et qui ne peuvent veiller une heure en amertume avec Jésus agonisant! Elles ne cherchent dans l'oraison que le charme des sens, que la ferveur de l'imagination, que les images magnifiques, que les tendres sentiments, que les hautes pensées : aveugles, qui prennent le charme grossier pour Dieu, et qui croient que Dieu leur échappe quand ce beau fantôme s'évanouit : aveugles, qui ne voient pas quelle est la vraie et simple oraison, que Tertullien marque en disant : Nous prions seulement de cœur. Où sont ceux que Dieu mène par le pur amour et par la pure foi, qui croient sans voir, qui aiment sans se soucier de sentir, et à qui Dieu seul suffit également dans tous les changements intérieurs? Où sont-elles ces âmes plus grandes que le monde entier, et dont le monde n'est pas digne? Dieu les voit, Dieu les voit, mes frères; et je le prie de vous donner des yeux illuminés du cœur pour être dignes de les voir aussi.

Thérèse, qui avez prié sur la terre pour les pécheurs avec une si tendre compassion, votre charité, loin de s'éteindre, ne mourra jamais dans le sein de Dieu. Remettez donc devant ses yeux, en notre faveur, les soupirs et les larmes que l'iniquité d'ici-bas vous a tant de fois arrachés. Vous ne pouvez plus, dans la gloire, pleurer sur nos misères ; mais vous pouvez nous obtenir la grâce de pleurer sur nous-mêmes. En attendant que vous nous obteniez des vertus, du moins obtenez-nous des larmes. Pleurer, frapper nos poitrines, nous prosterner contre terre à la face de notre Dieu, sera notre consolation. Envoyez-le, Seigneur, cet esprit de contrition et de prière, envoyez-le sur vos enfants. C'est Thérèse qui vous le demande avec nous; Thérèse, des entrailles de qui vous avez fait couler des fleuves d'eau vive sur les hommes des derniers temps. Nous en sommes altérés, Seigneur, c'est notre soif qui parle pour nous; c'est Thérèse elle-même, animée de votre gloire qui joint ses vœux aux nôtres. Faites donc, ô mon Dieu, et ne tardez pas; formez vous-même dans vos enfants ce cri si tendre et si touchant : O Père! ô Père! demandez vous-même à vous-même, demandez en nous et pour nous, afin que notre prière ne soit qu'amour, et que nous passions enfin, de cet amour de foi, en l'amour de l'éternelle jouissance. C'est, mes frères, ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE D'UN MARTYR,

Sur l'exemple des martyrs, et sur le culte qui leur est dû.

Ossa pullulent de loco suo : nam corroboraverunt Jacob, et redemerunt se in fide virtutis.

Que les os refleuris ent en leur place : car ils ont fortifié Jacob, et ils se sont rachetés eux-mêmes par la vertu de leur foi (*Eccli.*, XLIX, 12).

C'est ainsi que l'auteur de ce livre sacré, après avoir parlé de l'homme juste que le Seigneur a donné à la terre, loue douze prophètes qui ont instruit le peuple de Dieu. Que cette louange convient, mes frères, aux reliques des saints martyrs qui font la gloire de l'Eglise! On ne trouve plus ici-bas que des ossements desséchés, tristes victimes de la mort et de la corruption; mais ces ossements, presque réduits en poudre, se relèveront au grand jour où Jésus-Christ les ranimera. Que dis-je? je les vois déjà dans les mains des sacrés ministres; ils sont hors des tombeaux, parce qu'ils ont fortifié Jacob, parce qu'ils ont soutenu l'Eglise par leur invincible courage, parce qu'ils se sont rachetés eux-mêmes, et que la vertu de leur foi, qui était le don de Dieu, les a délivrés de la tentation.

Précieuses dépouilles du martyr que nous célébrons, vous sortez de ces lieux souterrains où la nouvelle Rome, mère des martyrs, porte dans ses entrailles ceux que l'ancienne Rome idolâtre et enivrée du sang des saints a persécutés. Heureuse la France, qui vous ouvre son sein avec cette pieuse pompe! heureux le jour qui éclaire cette fête! heureux nous-mêmes, mes frères, à qui Dieu donne de la pouvoir célébrer! Fleurissez, revêtez-vous de gloire, sacrés ossements, et répandez dans toute la maison de Dieu une odeur de martyre : *Ossa pullulent de loco suo.*

Ne tardons pas, mes frères, à expliquer le vrai esprit de cette fête. Voici deux biens qui nous sont présentés : d'un côté, l'exemple d'un martyr; de l'autre, ses reliques Son martyre, c'est l'exemple qu'il faut imiter ; le dépôt de ses reliques demande notre culte. Considérons donc dans les deux points de ce discours : premièrement, ce que c'est qu'un martyr ; secondement, le culte qui est dû à son corps.

O Sauveur, qui l'avez formé ce martyr, qui du haut du ciel avez regardé son combat avec complaisance, qui êtes descendu dans la lice pour combattre et pour vaincre en lui, qui l'avez enfin couronné; venez en moi, donnez-moi une bouche enflammée et digne de louer celle du témoin qui vous a si glorieusement confessé. Marie, mère du chef de tous les martyrs, intercédez pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand on lit, mes frères, les magnifiques promesses faites à l'Eglise, on y trouve *des rois de la terre qui en seront les nourriciers*, et qui *viendront* en silence *baiser ses sacrés*

vestiges (*Isai.*, XLIX, 23); on aperçoit *la plénitude des nations* qui doit venir à elle, et entrer en foule dans la porte de l'Evangile (*Isai*, LX). A ce spectacle disparaissent jusqu'aux moindres images de persécution. On est tenté de croire que Dieu, qui tient les cœurs des princes dans ses mains, et qui aime son Eglise comme tout homme aime son propre corps, doit tenir en bride toutes les puissances humaines, pour conserver à ses enfants une éternelle paix. Mais *autant*, dit Dieu aux hommes, *que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes voies et mes pensées sont au-dessus des vôtres* (*Isai.*, LV, 9). Voici donc ce qu'il a pensé, lui à qui seul appartient la sagesse. Il a trouvé dans ses profonds conseils qu'il est meilleur de permettre que les maux arrivent, pour les changer en biens, que de ne les permettre jamais. Et en effet, qu'y a-t-il de plus divin que de commander au mal même, et de le rendre bon? Comment le fait-il, mes frères? dit saint Augustin. C'est qu'il donne à l'iniquité le cours qu'il lui plaît, selon ses desseins. Il ne fait pas l'iniquité; mais en la laissant échapper d'un côté plutôt que d'un autre, il la règle, il la domine, il la fait entrer dans l'ordre de sa providence. Ainsi il laisse la fureur s'allumer dans le cœur des princes païens : force leur est donnée contre les sacrifices, et ils affligent les saints du Très-Haut. Mais ne craignez rien, la persécution ne peut être que bonne dans la main de Dieu. Le sang des martyrs sera une semence féconde pour multiplier les chrétiens. Le vaisseau sera agité par une cruelle tempête, mais les vagues ne pourront l'engloutir. L'Eglise s'étendra sur les nations jusque aux extrémités de l'univers, pendant même qu'elle répandra tant de sang. Quand, après trois cents ans de persécution, elle aura lassé les persécuteurs, et montré qu'elle est indépendante de toutes les puissances humaines, alors elle daignera recevoir à ses pieds les Césars pour les soumettre à Jésus-Christ. Cependant ceux qui s'imaginent renverser le vrai Dieu, c'est par lui qu'ils sont soutenus; c'est lui qui se joue de tous leurs projets, et qui fait servir leur rébellion même à l'accomplissement des siens. Par la persécution, il prépare à la vraie religion des témoins, mais des témoins qui en scelleront la vérité de leur propre sang. Par la persécution, il prépare aux persécutés l'expiation de leurs fautes passées, car leur sang lave tout. Quelle autorité pour la religion, lorsque ceux qui l'ont embrassée ne craignent point de mourir pour elle! Enfin le même coup qui brise la paille, comme remarque saint Augustin, sépare le pur gain que Dieu a choisi.

Dans ce dessein, Dieu les encourage par Jésus, qui marche à leur tête la croix en main. Le voilà ce modèle de tous les martyrs; il boit le calice de sa passion, et il le boit jusqu'à la lie la plus amère, et il le présente ensuite à tous ceux dont il est suivi; ils le boiront à leur tour, mes frères, et le disciple ne sera point au-dessus du maître.

Il leur prédit avec sa mort celle que Dieu leur a réservée. Ils vous feront, dit-il, toutes sortes de calomnies et d'outrages *à cause de mon nom. Vous serez odieux à toute la terre*; *ils croiront faire un sacrifice à Dieu* en vous égorgeant (*Matth.*, XXIV, 9; *Joan.*, XVI, 2). Voici ce qu'il ajoute pour relever le courage des siens : *Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps* (*Matth.*, X, 28). Hé! que faut-il donc craindre, ô Sauveur? Quoi, les maîtres de l'univers, qui d'une seule parole ou d'un seul regard font trembler le reste des hommes; ces princes qui, au dehors par leurs armées, et au dedans par leurs édits, portent partout à leur gré ou la mort ou la vie, ne méritent-ils pas d'être craints? Non, non : ils ne sont redoutables qu'autant qu'ils tiennent le glaive de Dieu contre les méchants : et c'est Dieu seul qu'il faut craindre en eux. Hors de là, leur puissance n'est que faiblesse, leurs coups ne portent que sur le corps déjà condamné à la corruption; ils ne peuvent détruire que ce qui se détruit de soi-même; ils ne peuvent qu'écraser ce qui n'est que cendre : ils ne peuvent que prévenir de peu de jours une mort qui confondra bientôt la cendre des persécuteurs avec celle du persécuté. Quand ils ont tué le corps, qui de lui-même tombait déjà en ruine, leur force est épuisée, ils ne peuvent plus rien : car pour l'âme du juste persécuté, elle est dans la main de Dieu, asile inaccessible à la fureur humaine; et le tourment de la mort ne la touche point. Oh! qu'ils sont faibles ces hommes dont la puissance épouvante tout le genre humain, et qui en sont misérablement éblouis eux-mêmes! Gardez-vous bien, ô mes disciples, gardez-vous bien de les craindre jamais. Je vous montrerai celui qu'il faut craindre; réservez toute votre crainte pour celui qui peut non-seulement briser comme eux ce corps de terre, mais encore donner à l'âme la mort éternelle. Que la juste crainte du Dieu tout-puissant étouffe en nous, mes frères, cette crainte lâche des hommes qui ne peuvent rien.

Vous comprenez maintenant, mes frères, pourquoi Dieu veut fonder son Eglise sur la persécution. Par là, toute puissance humaine est confondue; la vérité est confirmée, et les enfants de Dieu sont purifiés. Les voilà donc qui seront menés à la boucherie, et leur sang ruissellera de tous côtés.

Représentons-nous, mes frères, comment ils vivaient dans le temps des persécutions. Leur vie était un perpétuel martyre; l'attente de la mort était la préparation à la mort même. Aucun jour d'assuré, aucun moment où l'on ne pût être trahi, accusé, traîné devant les juges, et mené au supplice. Tout à craindre des voisins, des amis, des proches. Le père accuse sa fille, l'époux son épouse, le frère sa sœur; ainsi le glaive, selon la parole de Jésus-Christ (*Matth.*, X, 34, 35), divise les familles.

La persécution un peu ralentie se rallume tantôt par la politique des empereurs, tan-

tôt par la rage du peuple capricieux auquel les chrétiens sont livrés. Ainsi quoique les édits n'ordonnent pas toujours la persécution, elle continue presque toujours par les emportements d'une populace insensée. Etrange effet d'une injustice aveugle! souvent une fausse clémence des empereurs défendait de rechercher les chrétiens; mais elle ne défendait pas de les punir sitôt qu'ils étaient découverts. Quel était donc ce crime, qu'on craignait de punir et qu'on n'osait épargner? Ainsi la persécution, comme certains feux mal éteints, se rallumait de moments à autres. C'est ce qui paraît par je ne sais combien de familles chrétiennes, où l'on trouve de suite plusieurs générations de martyrs : nouveau genre de noblesse jusqu'alors inconnu au monde; noblesse acquise par l'opprobre du supplice, mais dont la foi montre le prix, et dont l'Eglise chantera la gloire jusqu'à la fin des temps.

Dans les persécutions rien n'est à couvert. On traîne dans l'amphithéâtre de vénérables vieillards de près de cent ans, pour être dévorés par les bêtes et pour servir de spectacle au peuple.

Oh! quelle indignité! les petits enfants par leur âge si tendre et si innocent ne trouvent aucune compassion. Les jeunes vierges même les plus nobles sont le jouet de la plus cruelle impudence, et on n'épargne pas même les femmes enceintes.

Mais est-ce ici une nécessité inévitable qui assujettit le peuple chrétien? Etait-il impossible, mes frères, de se délivrer des tyrans? Il ne fallait qu'un mot pour apaiser les persécuteurs, et pour faire disparaître tous les tourments : que dis-je? il ne fallait pas même parler; il suffisait en se taisant de donner les livres sacrés; il suffisait d'ouvrir la main et de laisser tomber un seul grain d'encens dans le feu allumé sur l'autel des faux dieux; il suffisait de donner de l'argent pour avoir un libelle qui servait de décharge vers les magistrats. Hélas! à quels lâches artifices n'auriez-vous pas eu recours pour vous garantir du martyre, vous qui cherchez maintenant de honteuses subtilités et de maudits raffinements pour éluder la loi de Dieu, si peu qu'elle vous gêne!

Au reste, mes frères, ne croyez pas qu'on tente les confesseurs par les menaces, sans les tenter aussi par les promesses. Les empereurs et ceux qui ont leur autorité font reluire les espérances les plus magnifiques. Pourquoi, disaient-ils d'ordinaire aux accusés, voulez-vous vous perdre? N'avez-vous point de honte de vivre dans cette vile secte d'hommes désespérés? Adorez les dieux de l'empire, et vous serez comblés d'honneurs. Que n'auraient-ils point donné, ces empereurs, honteux d'être vaincus par l'Evangile, pour vaincre certains martyrs célèbres, pour leur faire trahir les mystères qui leur avaient été confiés! Souvent un martyr était réduit à ne pouvoir mourir. La mort même, qui aurait fini ses maux, s'enfuyait devant lui. On mêlait les plaisirs avec les tourments, pour amollir ceux qu'on ne pouvait vaincre. Les exils, les rudes travaux, les longues prisons, les supplices lents, aussi bien que les plus cruels, et dont l'appareil était le plus terrible, étaient employés. Il semblait que la rage de l'enfer animait les hommes, pour inventer de nouvelles douleurs et des morts inconnues à la nature. Que disiez-vous alors, ô hommes dignes d'être éprouvés comme l'or dans la fournaise ardente? que disiez-vous? Je suis chrétien; et encore : Je suis chrétien. C'était souvent leur unique réponse. On leur demandait le nom de leurs pasteurs et des autres fidèles. Nous n'avons garde, répondaient-ils, d'accuser ceux qui servent Dieu.

J'entends saint Polycarpe qui dit aux persécuteurs : Pourquoi abandonnerais-je un si bon maître que je sers depuis plus de quatre-vingts ans? J'entends la sentence prononcée à saint Cyprien : Que Cyprien ait la tête tranchée. Il répond : *Deo gratias*, et paye le bourreau. Bien plus, je vois de simples femmes, l'une qui emporte son fils mourant pour le mettre avec les autres sur le bûcher, de peur qu'il ne vive et qu'il ne soit privé de la couronne; l'autre qui court hors de la ville d'Antioche avec ses petits enfants qu'elle mène par la main. Où allez-vous, lui dit-on, avec tant de hâte? Je cours, dit-elle, vers le faubourg, où j'apprends qu'on martyrise les chrétiens, de peur qu'on ne meure pour Jésus-Christ sans moi et sans les miens.

Mais admirez la patience des saints. Ce ne peut pas être la crainte qui les retient; car qui ne craint point la mort est au-dessus de tout. Ils ne craignent point de mourir, mais ils craignent qu'il ne leur échappe une seule parole d'aigreur ou d'impatience. Vrais disciples d'un maître qui a prié pour ses persécuteurs, jamais ils ne disent un mot qui tende à la menace ou à la sédition. *Nous ne vous craignons point*, disait Tertullien aux empereurs (*Ad Scap.*, c. 4), *et vous n'avez pas sujet de nous craindre. Nous remplissons vos villes et vos provinces; tout, excepté vos temples, où nous ne daignons entrer. Si nous vous quittions, votre empire serait un désert* (*Apolog.*, c. 37). Les légions entières des chrétiens se laissent exterminer sans se plaindre. L'armée de Julien est toute chrétienne, comme il parut après sa mort, lorsque Jovien fut couronné; elle peut tout, mais elle ne sait que souffrir, et elle obéit à un persécuteur apostat.

Voilà, mes frères, un portrait des martyrs. Tel fut celui que nous honorons. Qu'importe que la mémoire de sa sainte vie et de sa courageuse mort soit ensevelie dans les débris de tant de corps sacrés? Celui qui les ranimera au dernier jour saura les distinguer et séparer toutes leurs cendres. Il n'a pas oublié ce que celui-ci a fait et souffert. Il a compté toutes ses douleurs, et maintenant il le couronne. Pour nous, mes frères, il nous suffit de savoir que c'est un de ces généreux fidèles qui ont livré leur âme pour le nom du Seigneur Jésus-Christ. Fiole pleine du sang qu'il a répandu, et vous palmes qu'il

a méritées par son martyre, vous serez à jamais, dans les assemblées des justes, la marque de sa gloire et du triomphe de la vérité.

Parlez-moi d'un docteur qui a éclairé toute l'Eglise par la science des Ecritures; je demanderai : A-t-il été humble? Racontez-moi les austérités d'un anachorète qui a vécu dans les déserts comme un ange dans un corps mortel; je demanderai encore : A-t-il persévéré? Mais quand on parle d'un martyr qui dans la vraie Eglise a répandu son sang, il ne reste plus de demande à faire. Le martyre est l'abrégé de toutes les vertus : qui dit martyr, dit tout; et qui a donné sa vie, a consommé le sacrifice d'holocauste dont la bonne odeur monte jusqu'à Dieu.

Gardez-vous bien, mes frères, de regarder avec indifférence ce pieux spectacle. Rien ne doit tant consoler la foi que la vue d'un martyr : mais rien ne doit tant faire frémir la chair et le sang, rien ne doit tant consterner la nature. Un martyr est un homme faible et sensible comme nous, dont le courage vient faire rougir notre lâcheté. Loin donc, loin du martyr et de ses reliques, celui qui aime encore la vie, et qui n'oserait mourir pour la foi!

Je vous entends, mes frères. Vous dites : Il est plus facile de mourir que de vivre pour Jésus-Christ. Le combat du martyre est court, au lieu que la pénitence chrétienne est un combat dont les peines et les dangers se renouvellent tous les jours; un combat où l'on est sans cesse aux prises avec le monde et avec soi-même. Vous vous trompez, mes frères. Ces martyrs, qui viennent vous confondre, mouraient tous les jours par leur détachement et par leurs souffrances, avant que d'expirer dans les supplices. Ils n'étaient même préparés au martyre qu'autant qu'ils mouraient par avance à tout. Faut-il s'étonner, disait Tertullien, s'ils sont prêts à quitter la terre, puisqu'ils ont déjà rompu tous leurs liens? Il ne faut pas être surpris, disait saint Cyprien, si ceux qui achetaient et qui goûtaient encore les douceurs de la vie pendant la paix, sont tombés pendant la persécution. Vous le voyez, mes frères, c'est en vain que vous voudriez mourir pour Jésus-Christ sans vivre pour lui : le sacrifice du martyre est le fruit d'une vie où l'on a déjà sacrifié sans réserve ses passions.

Oh! combien d'hommes s'imaginent, par une erreur grossière, qu'ils sauraient mieux mourir que vivre pour Jésus-Christ! Ils feraient l'un aussi mal que l'autre. Ils sont lâches dans les petites tentations; ils sont mous dans les plaisirs : comment pourraient-ils être constants et invincibles dans les douleurs? Ils ne peuvent sacrifier à Dieu un plaisir honteux d'un moment, un vil intérêt qu'ils n'oseraient nommer, une ombre, une fumée de réputation qui s'évanouit; et ils lui donneraient leur sang, leur vie, et tout avec elle? O hommes lâches! taisez-vous; la foi ne peut attendre rien de vous. Une froide raillerie vous fait rougir de l'Evangile, et vous seriez victorieux des opprobres et des tourments? Non, non; taisez-vous, encore une fois; la foi ne peut attendre rien de vous qui soit digne d'elle. Vos mœurs et vos sentiments ne promettent que l'apostasie; et sans attendre la persécution, ne démentez-vous pas déjà votre foi?

Et vous, ô chrétiens indignes de ce nom! qui dites que les martyrs étaient des hommes extraordinaires qu'on ne doit pas prétendre d'imiter, sachez qu'ils devaient à Jésus-Christ tout leur sang qu'ils lui ont donné; sachez que dans les mêmes circonstances vous n'en pourriez moins faire, sans renoncer à votre salut. C'est pourquoi l'Apôtre disait : *Je ne préfère point ma vie à mon âme* (*Act.*, XX, 24). Mais sans attendre les occasions du martyre, souvenez-vous que le même esprit qui a fait les martyrs doit vous animer dans les tentations les plus communes de la vie.

Est-il question d'étouffer un ressentiment, de sacrifier un intérêt injuste, de fouler aux pieds les grandeurs mondaines, d'abhorrer un plaisir impur, pour observer la loi de Dieu; ô martyr de la vérité et de la justice! armez-vous de courage. Plutôt répandre votre sang jusqu'à la dernière goutte, en combattant contre le péché.

Le péché de l'idolâtrie n'est pas le seul contre lequel il faut combattre jusqu'à livrer sa vie. Tout ce que préfère la créature au Créateur, est abomination : tout ce qui nous tente contre la loi, est l'idole qu'il faut briser. Mourons, mes frères, mourons pour la loi de notre Dieu et pour le testament de notre père. Où êtes-vous, ô martyrs de la chasteté, ô martyrs de la charité, ô martyrs de la justice, ô martyrs de la pénitence, qui devez succéder aux martyrs de la foi? Revenez, je ne craindrai point de le dire, revenez, bienheureux temps des persécutions. Une longue paix a amolli les cœurs. O paix, ô longue paix, que vous êtes amère, vous dont la douceur a été si longtemps désirée! C'est vous qui ravagez l'Eglise plus que la persécution des tyrans; c'est vous qui nous coûtez tant de relâchements et de scandales. Mais la persécution ébranlerait les faibles, il est vrai; n'importe : du moins elle réveillerait la foi; le Seigneur éprouverait ceux qui sont à lui; la tempête, qui enlèverait la paille, laisserait le pur grain; l'Eglise serait purgée des faux chrétiens; les âmes fragiles s'humilieraient, et les forts seraient couronnés.

O Dieu! à quoi sommes-nous donc réduits? à vous demander que le glaive revienne sur nous. Frappez, Seigneur, et guérissez. Que votre sanctuaire soit désolé, pourvu que les cœurs, vrais sanctuaires, soient purs. Plutôt tout voir, Seigneur, que de voir encore tout ce que nous voyons. Heureux vous et moi, mes frères, si nous pouvions être comme ce martyr! Je vous ai montré ce que son exemple nous doit inspirer; hâtons-nous de voir encore le fruit qu'il faut tirer du culte de ses reliques.

SECOND POINT.

Voulez-vous savoir, mes frères, la date précise du culte des reliques des martyrs? Il est aussi ancien que le martyre même. Nous

en avons des preuves qui sont de quarante ans presque immédiatement après la mort des apôtres. Il n'y avait rien que les tyrans ne fissent pour dissiper leurs cendres et pour les dérober à l'empressement des fidèles ; ils les faisaient jeter au vent ou dans la rivière. Les fidèles s'exposaient souvent aux supplices pour les recueillir, et ils allaient quelquefois jusqu'aux extrémités de l'empire pour les acheter chèrement. C'était sur leurs monuments ou tombeaux que l'on célébrait les mystères. De là s'est conservé l'usage de renfermer des reliques dans nos autels quand on les consacre. Et en effet, qu'y a-t-il de plus convenable que d'offrir le sang de Jésus-Christ sur le corps de ses disciples qui ont répandu le leur pour lui ? Sans doute Jésus-Christ se plaît à mêler ainsi son sacrifice avec celui de ses martyrs, qui ne sont avec lui qu'une même victime. Au lieu qu'on priait pour les autres morts, ceux-ci étaient priés, comme le remarque saint Augustin. Saint Jérôme, parlant au nom de tous les chrétiens contre l'impie Vigilance, nous dépeint les honneurs qu'on rendait alors aux reliques, si semblables à ceux qu'on leur rend en nos jours, qu'en les lisant on croit voir nos châsses et nos processions. Il n'est pas nécessaire de prouver ces faits; nous les tirons même de la bouche de nos frères errants. L'Eglise, dès ces premiers jours si voisins des apôtres, regardait les cendres des martyrs comme étant pleines de la vertu de Dieu. Etait-ce trop donner aux martyrs? Non, non, mes frères ; c'était donner tout à Dieu, qui veut être admirable dans ses saints, et les faire régner, même d'un règne temporel, dans son Eglise, avec son Fils Jésus dont ils sont les membres, comme saint Jean nous l'a appris. Celui qui donna aux os d'un prophète la vertu de rappeler un mort à la vie ; celui par qui le linge et la ceinture de Paul, l'ombre même de Pierre, guérissaient les malades, ne peut-il pas encore attacher sa vertu à ces membres déchirés et épars, sur lesquels reluit à jamais la grâce du martyre ? O hommes de peu de foi ! pourquoi doutez-vous? Le bras du Tout-Puissant est-il raccourci ?

Raconterai-je, mes frères, les miracles faits à Milan en faveur des corps de saint Gervais et de saint Protais, rapportés par saint Ambroise et par saint Augustin? Ajouterai-je ceux que les reliques de saint Etienne répandaient dans la côte d'Afrique, et que saint Augustin a décrits pour faire taire l'infidélité? Mais l'univers entier a retenti du bruit de ces merveilles, et c'est à force de les voir que le monde entier a enfin ployé sous le joug de la religion. Ainsi, après que les martyrs ont vaincu le monde par la constance de leur foi, ils l'ont encore vaincu, pour lui inspirer la foi même, par la vertu miraculeuse que Dieu a attachée à leurs saintes reliques. Les martyrs qui ont haï leur chair pendant qu'elle était encore ici-bas le corps du péché, aiment maintenant cette chair, qui est devenue l'instrument de leur gloire. C'est elle qui a souffert, c'est elle qui portera à jamais dans le ciel les stigmates de Jésus-Christ ; c'est elle qui paraîtra lavée et blanchie dans le sang de l'Agneau : autant, autant donc qu'ils l'ont haïe et persécutée ici-bas, autant l'aiment-ils dans le ciel, autant désirent-ils de la glorifier.

Mais remarquez, mes frères, quelle est leur puissance. Il leur est donné de régner sur la terre avec le Sauveur. *J'ai vu*, dit saint Jean, *des trônes, et ils s'y sont assis Le jugement leur a été donné. Je les ai vues, ces âmes de ceux qui ont été tués, décollés pour le témoignage de Jésus-Christ* (*Apoc.*, XX, 2, 4, 5). Voilà, mes frères, un règne sensible sur la terre, sans attendre le dernier jour, un règne qui viendra avec la paix, quand le *dragon sera enchaîné*, et ce règne temporel s'appelle *la première résurrection*. Ne le voyez-vous pas ce triomphe des martyrs, réservé à la paix de l'Eglise? C'est alors que, régnant avec Jésus-Christ, ils mettent sous leurs pieds tous ses ennemis, et répandent sur les fidèles les bienfaits du Père céleste. Et en effet, saint Augustin assure que les miracles des temps apostoliques se renouvelaient à la face de toutes les nations, en faveur des corps des martyrs, dans le commencement de la paix de l'Eglise, où les peuples barbares venaient comme au-devant de l'Evangile. Voilà la douce vengeance que les saints martyrs avaient demandée de leur sang; voilà le règne sensible qui leur était promis. Ils avaient rendu témoignage à Dieu par leur propre sang, et Dieu, à son tour, leur rendait témoignage par ses miracles. Ce témoignage réciproque était le triomphe de la vérité; c'était le règne des martyrs et de Jésus-Christ tout ensemble.

Faut-il donc s'étonner si les Basile, les Grégoire et les Chrysostome ont appelé les corps des martyrs des forteresses qui protégeaient les villes assez heureuses pour les posséder? O ville de Rome! s'écrie saint Chrysostome, c'est la présence de Paul qui fait que je vous aime. Quel présent ferez-vous au Sauveur, lorsqu'on verra l'apôtre sortir du sacré monument, pour être enlevé dans les airs au-devant du Sauveur même ! Mais maintenant qui me donnera la consolation d'aller me prosterner aux pieds de Paul, et de demeurer attaché auprès de son tombeau? Serai-je assez heureux pour voir les cendres de ce corps qui accomplit en lui ce qui manquait aux souffrances de Jésus-Christ?

O ville de Paris ! dirons-nous aujourd'hui, que tu es heureuse et enrichie par la présence de ce nouveau martyr ! Qui me donnera de baiser ces sacrées dépouilles qu'il a laissées sur la terre, après l'avoir vaincue par la sublimité de sa foi !

Enfants de Dieu, écoutez les paroles que Dieu prononce par ma bouche, et votre âme vivra. Vous n'ignorez pas maintenant quelle est la puissance des saints martyrs, dont Dieu veut glorifier la chair, pour en tirer sa propre gloire. Vous avez entendu les paroles de l'Ecriture et le pieux usage de l'Eglise naissante. De plus, vous trouvez au dedans de vous-mêmes le germe de piété qui porte

naturellement l'Eglise à un culte si édifiant. Ici la grâce et la nature sont d'accord. La nature demande ce qui frappe les sens, pour affermir sa foi, et voici à quoi sert la présence des corps des martyrs. Ils réalisent tout ce que l'histoire ne fait que raconter; ils mettent devant nos yeux les choses mêmes que nous révérons.

Hélas! si les enfants qui n'ont pas dégénéré ne peuvent voir le tombeau de leur père sans verser des larmes, sans être attendris et sans rappeler les plus purs sentiments de vertu que ce père leur a laissés comme en héritage; nous, enfants de ces premiers chrétiens qui nous montrent la voie du ciel teinte de leur sang, pourrions-nous venir sur leurs cendres bénites et révérées de tous les siècles, sans verser des larmes, non sur eux, mais sur nous-mêmes, sans frapper nos lâches poitrines, sans ranimer notre foi et notre espérance par le souvenir de leurs combats et de leurs victoires?

Oh! si jamais ces spectacles capables de percer nos cœurs furent nécessaires, c'est maintenant; ils l'étaient bien moins dans les temps où c'était presque la même chose d'être fidèle et d'être martyr. Maintenant que le sang chrétien refroidi dans nos veines a oublié de couler pour la cause de l'Evangile, ne faut-il pas le réchauffer par la vue de celui des anciens martyrs? Mais voici d'autres fruits, mes frères, que nous pouvons tirer tous les jours du culte des corps des saints.

Ces corps, comme nous l'avons vu, ont été persécutés par le martyre même avant que de l'être par les tyrans. C'est le cilice, c'est le jeûne, c'est le travail des mains, et une longue suite de veilles, de sueurs, de larmes, qui les a préparés à vaincre les chevalets, les croix, les chaudières bouillantes, les roues armées de rasoirs. La vue de ces corps si mortifiés avant que de mourir, ne pourra-t-elle point vous confondre, vous qui, par une vie toute sensuelle, vous préparez une mort lâche et impénitente? Souvenez-vous de la célèbre Aglée, qui faisant partir de Rome Boniface, son domestique, pour aller en Asie chercher des corps des martyrs, lui dit : Sachez, ô Boniface! que les corps des fidèles qui vont recueillir ceux des martyrs doivent être purs et sans tache. Ce ne serait plus un honneur que vous viendriez ici rendre au martyr, ce serait une insulte, une dérision sacrilége, un triomphe impie de la chair et du sang contre le martyr; tout au moins ce serait une superstition. Car qu'y a-t-il de plus superstitieux que d'honorer les martyrs et d'attendre qu'ils nous seront propices, sans désirer de les imiter?

Les corps que la cruauté des tyrans et la corruption ont réduits en cendres, se ranimeront au jour de Jésus-Christ; et de là vient que ces corps si défigurés, qui nous saisiraient de frayeur et d'horreur s'ils avaient souffert tant de supplices pour quelques crimes, ou même s'ils étaient morts d'une mort naturelle après une vie commune, ne nous inspirent que tendresse, vénération, joie et confiance. C'est que nous savons que celui pour qui ils sont morts tient dans ses mains les clefs du tombeau, et qu'il est lui-même la résurrection et la vie. Ainsi cette cendre, toute cendre qu'elle est, quoiqu'on n'y voie plus que de tristes débris foudroyés par la mort, exhale encore une odeur de vie, et nourrit dans nos cœurs une espérance pleine d'immortalité.

Voilà, disons-nous, ces membres qui paraissaient morts, mais qui sont encore vivants dans la main de Dieu. Voilà ces os brisés et humiliés, qui tressailliront de joie quand la trompette sonnera pour rassembler toute chair aux pieds de Jésus-Christ. Voilà ces pieds et ces mains qui ont été dans les chaînes : ces pieds qui n'ont point fui lorsqu'il a fallu confesser Jésus-Christ, ces mains pleines de bonnes œuvres. Voilà ces yeux qui ont regardé la terre entière avec mépris, et qui n'ont daigné s'ouvrir à la vanité; voilà ces oreilles qui ont moins écouté les menaces des tyrans que les promesses de Jésus-Christ. La voilà cette bouche qui a béni les persécuteurs, qui, confessant Jésus-Christ, a fait taire l'iniquité païenne, et par qui Jésus-Christ même a parlé. Le voilà ce cœur plus grand que tout le monde, et qui n'a pu être rempli que par l'amour de Dieu.

Pourquoi donc, mes frères, craindre la mort en marchant sur les pas de celui qui est si heureux de l'avoir soufferte? O hommes aveugles! vous regardez la mort comme si elle était éternelle! C'est la vie qui est éternelle, la mort n'est qu'un court sommeil. Bientôt il n'y aura plus de mort pour ceux qui n'auront pas craint de mourir. Trop heureux d'aller au-devant de la mort, et de mêler nos cendres avec celle du saint martyr de ces lieux! car jamais ce précieux dépôt ne nous sera ravi. De ces lieux, son corps, suivi des nôtres, s'élèvera au milieu des nuées vers Jésus-Christ qui descendra à nous. O mort! ô impuissante mort! ta victoire est détruite, grâce à Jésus-Christ, ses vrais enfants ne te craignent plus.

Enfin, mes frères, ces corps des saints martyrs reçoivent parmi nous un culte qui est l'image de la gloire dont ils jouiront, faible image, à la vérité, mais néanmoins digne de leur complaisance, et qui leur établit un règne sensible sur les cœurs, selon la promesse de Jésus-Christ. O cendres des martyrs! vous voilà donc déjà glorifiées ici-bas, en attendant une autre gloire que Dieu seul peut donner! Qui pourrait donc, mes frères, en considérant aujourd'hui cette pieuse pompe et cette douce joie de toute l'Eglise, n'élever pas son cœur vers le triomphe de la céleste Jérusalem, où tous ceux qui, suivant l'Agneau, sont venus de la grande tribulation, verront la main de Dieu qui essuiera leurs larmes, et chanteront éternellement le cantique de leur victoire?

Mais que vois-je, mes frères? Quelle foule de chrétiens qui approchent du martyr, non pas avec un cœur plein du désir du martyre, mais avec une conscience aussi corrompue que celle des persécuteurs! O

chrétiens mes frères! voulez-vous encore affliger cette cendre qui n'est pas insensible à ce que la foi souffre et à l'opprobre que vous faites à l'Evangile? N'entendez-vous pas cette voix secrète du martyr, qui vous dit intérieurement: Qu'êtes-vous venus faire ici? Osez-vous apporter une foi vaine et superstitieuse aux pieds de ces ossements? Ils sont inanimés, ils n'ont aucune vertu pour vous, ils n'ont plus aucun sentiment que pour vous abhorrer. Allez, allez loin de ces lieux où la foi seule doit entrer. Si vous cherchez des cendres, honorez celles des grands pécheurs que vous imitez; honorez ces affreux cadavres que l'ambition, l'impureté, la vengeance et l'avarice ont agités pendant leur vie, et qui sont vos modèles. Allez sur ces corps malheureux, dévoués à l'étang de soufre et de feu dont la fumée monte jusqu'aux siècles des siècles, allez y recueillir jusqu'aux dernières étincelles d'une flamme impure, dont votre cœur cherche à s'embraser; allez dans cette poussière des tombeaux des pécheurs, où leurs vices, qui ont pénétré jusqu'à la moelle de leurs os, dorment avec eux; mais laissez reposer en paix, parmi les vœux des fidèles et des âmes saintes, les cendres de celui qui n'est mort dans les tourments que pour ne vivre pas comme vous vivez.

O vous qui nous entendez du haut de ce trône où vous êtes assis avec Jésus-Christ, bienheureux martyr! vous nous aimerez désormais, et vous nous avez même déjà aimés, puisque vous n'avez pas dédaigné de nous confier ce précieux dépôt. Nous vous conjurons par vos chaînes, par vos tourments, par votre mort, enfin par vos cendres ici présentes, de demander à Dieu qu'il ressuscite notre foi: je dis, qu'il la ressuscite, car elle est morte, et tout s'éteint en nous pour la vie chrétienne. Elles seront, ces cendres, notre trésor et notre joie; il en sortira, par la grâce de Jésus-Christ, un esprit de martyre qui nous endurcira contre nous-mêmes, contre le monde tyrannique et contre tous les traits enflammés de Satan. Ainsi, ô homme de Dieu par qui la vertu de l'Evangile se fait sentir! nous participerons à votre victoire et à votre couronne dans le règne de l'Agneau vainqueur. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA PROFESSION RELIGIEUSE D'UNE NOUVELLE CONVERTIE.

Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.

O vous tous qui craignez le Seigneur, venez, écoutez, et je vous raconterai tout ce qu'il a fait à mon âme (*Ps.* LXV, 16).

L'eussiez-vous crû, ma chère sœur, que l'Epoux des vierges vous attendait dans cette solitude dès les jours de l'éternité? C'était donc là ce qu'il voulait de vous, lorsqu'il tirait tant de profonds gémissements de votre cœur, et que vous ne saviez pas encore vous-même pourquoi vous gémissiez? O mystère de grâce! ô voies de Dieu dans le cœur de l'homme, inconnues à l'homme même! ô Dieu, abîme de sagesse et d'amour!

Fille chrétienne, élevez votre voix; appelez à ce spectacle les hommes et les anges. Dites dans un humble transport: ô vous tous qui craignez le Seigneur, hâtez-vous de venir: vous me verrez, et vous verrez la grâce en moi. Peuples, assemblez-vous, accourez en foule; que les extrémités de la terre l'entendent, que toute chair admire et tressaille: car il a regardé la bassesse de sa servante, et il a fait en moi de grandes choses, celui qui est puissant. Enfants de Dieu, rendez gloire à son œuvre. Que la terre et les cieux soient pleins de son nom; que tout en retentisse jusqu'au fond de l'abîme; que tout s'unisse à moi pour chanter le tendre cantique, le cantique toujours nouveau des éternelles miséricordes. *Venite, audite*, etc.

Découvrons donc, ma chère sœur, dans les deux parties de ce discours, non à votre gloire, mais à celle de Jésus-Christ, ce qu'il a opéré dans votre conversion, et ce qu'il a préparé dans votre sacrifice. Par l'un, vous instruirez le monde des richesses de la grâce; par l'autre, vous serez instruite vous-même de ce que la grâce doit achever en vous dans la solitude. Voilà tout le sujet de ce discours.

O Esprit, ô flamme céleste, qui allez embraser la victime, soyez vous-même dans ma bouche une langue de feu. Que toutes mes paroles, comme autant de flèches ardentes, percent et enflamment les cœurs. Donnez, donnez, Seigneur, c'est ici la louange de votre grâce. Marie, mère des vierges, priez pour nous. *Ave, Maria.*

J'adore souvent en tremblant, mes frères, ce jugement qui est un abîme, ce profond conseil par lequel Dieu permet que tant d'enfants soient livrés à l'erreur. Quoi! cet âge si tendre, si simple, si innocent, suce avec le lait le poison; et les parents que Dieu lui choisit, par leur tendresse aveugle causent son malheur! Faut-il que sa docilité même le rende coupable! O Dieu! vous êtes pourtant juste. Nous savons par vous-même que vous ne haïssez rien de tout ce que vous avez fait; que vous êtes le Sauveur de tous; que toutes vos voies sont vérité et miséricorde: à vous seul louange dans votre secret; à nous le silence, le tremblement et l'adoration. Mais sans pénétrer trop avant, mes frères, concluons avec saint Augustin, que Dieu voit dans un cœur une malignité subtile, que nos yeux, trop accoutumés à une corruption plus grossière, souvent ne découvrent pas. Il voit l'orgueil naissant qui abuse déjà des prémices de la raison, et qui mérite qu'un tourbillon de ténèbres vienne la confondre; l'abus des richesses, des plaisirs, des honneurs, de la santé, des grâces du corps et même de l'esprit. C'est la vanité qui abuse des choses presque aussi vaines qu'elle. Mais abuser de la raison dans le point essentiel de la religion, c'est résister au Saint-Esprit, c'est l'éteindre, c'est lui faire injure, c'est tourner le plus grand don de Dieu contre Dieu même.

Jeune créature, flattée et éblouie de vos

propres rayons, ce que le monde admire en vous est ce que Dieu déteste. Sous ces jeux innocents de l'enfance se déploie déjà un sérieux funeste, une raison faible qui se croit forte, une présomption que rien n'arrête, et qui s'élève au-dessus de tout, un amour forcené de soi-même, qui va jusqu'à l'idolâtrie. Voilà ce que Dieu juste frappe d'aveuglement.

Erreur d'une âme enivrée d'elle-même, bientôt punie par mille autres erreurs! La voyez-vous qui court après les idoles de son invention? Ne croyez pas qu'elle soit docile, du moins elle ne l'est qu'à la flatterie. On lui dit : lisez les Ecritures, jugez par vous-même, préférez votre persuasion à toute autorité visible; vous entendrez mieux le texte que l'Eglise entière, de qui vous tenez et les sacrements et l'Ecriture même; le Saint-Esprit ne manquera pas de vous inspirer par son témoignage intérieur; vos yeux s'ouvriront; et en lisant avec cet esprit la parole divine, vous serez comme une divinité. On le lui dit, et elle ne rougit point de le croire. Prêter l'oreille à ces paroles empoisonnées du serpent, est-ce docilité? Non, c'est présomption; car ce n'est pas déférer à l'autorité, c'est au contraire fouler aux pieds la plus grande autorité que la Providence ait mise sous le ciel, pour s'ériger dans son propre cœur un tribunal suprême. Voilà, mes frères, le premier coup qui a donné la mort à cette jeunesse, d'ailleurs si innocente et si digne de compassion; voilà le frein d'erreur que Dieu dans sa colère met dans la bouche des hommes superbes, pour les précipiter dans le mensonge.

Telle fut, ma chère sœur, cette première démarche qui vous égara des anciennes voies, et qui mit insensiblement un mur entre vous et la vérité. Jusque-là tout était catholique en vous; tout, jusqu'à cette soumission même si simple que vous aviez pour les faux pasteurs. Votre baptême, quoique administré hors de l'enceinte de l'unité par des mains révoltées, était pourtant l'unique baptême qui partout où il se trouve appartient à l'Eglise unique, et qui tient sa vertu non de la disposition du ministre, mais de la promesse immuable de Jésus-Christ. Vous fîtes même dans l'unité tout ce que vous fîtes sans vouloir la rompre; vous ne commençâtes à être véritablement protestante qu'au moment fatal où vous dîtes dans votre cœur en pleine liberté: oui, je confirme la séparation de mes pères; et en lisant les Ecritures, je juge que l'Eglise d'où nous sommes sortis ne les entend pas.

A cette parole si dure et si hautaine, c'en est fait; l'Esprit, qui ne repose que sur les doux et humbles de cœur, se retire; le lien fraternel se rompt; la charité s'éteint; la nuit entre de toutes parts; l'autorité si claire dans l'Evangile pour prévenir les plus subtiles distinctions, si nécessaire pour soutenir les faibles, pour arrêter les forts, pour tenir tout dans l'unité; cette autorité sans laquelle la Providence se manquerait à elle-même pour l'instruction des simples et des ignorants, ne paraît plus qu'une tyrannie. Quels maux affreux viennent de cette source! Confiance téméraire en l'élection divine, inspirée à chaque particulier, au préjudice de la crainte et du tremblement avec lequel on doit opérer son salut; mépris de l'antiquité, lors même qu'on fait semblant de la suivre; audace effrénée qui traite les Pères d'esprits crédules et superstitieux, d'introducteurs de l'Antechrist; parole du Sauveur, qui devait être un lien d'éternelle concorde, devenue le jouet d'une vaine subtilité dans des disputes scandaleuses; divins oracles livrés aux visions et aux songes impies de toutes les sectes qui se multiplient à l'infini et qui s'entre-déchirent cruellement. O ma bouche! n'achevez pas.

Voilà ce que la Réforme enfante dans le Nord depuis le dernier siècle; fruits par lesquels on doit juger de l'arbre. Quel remède à ces maux? Sera-ce l'Ecriture, mes frères? Hé! c'est elle dont on abuse. Semblable à Dieu même qui l'a inspirée, bien loin d'instruire les superbes, elle leur résiste, et elle ne donne la vérité qu'aux humbles. Aussi les protestants sont-ils contraints d'avouer que l'Ecriture, même pour les points fondamentaux, n'est pas claire sans grâce, c'est-à-dire qu'elle ne l'est que pour les humbles, qui ont seuls l'esprit de Dieu.

Ainsi, vous le voyez, mes frères, toute la certitude de leur foi et de leur intelligence des Ecritures n'est fondée que sur la certitude de leur humilité. Etrange certitude! car qu'y a-t-il de plus superbe que de se croire humble? Où sont-ils ces petits à qui les mystères sont révélés, pendant qu'ils sont cachés aux grands et aux sages du siècle? Peut-on appeler les protestants petits, eux, qui sont, par leurs principes, dans la nécessité de se croire humbles et pleins du Saint-Esprit! eux qui par conséquent sont si grands à leurs propres yeux! eux qui ne craignent point de se tromper en expliquant les Ecritures, quoiqu'ils assurent que l'Eglise entière s'y est trompée pendant tant de siècles!

Remarquez encore, mes frères, que ce n'est pas précisément la parole de Dieu, mais leur propre explication, qui est le fondement de leur foi : car il n'est pas question du texte, dont tous conviennent également comme de la règle suprême, mais du vrai sens qu'il faut trouver; et ce vrai sens chacun d'eux s'en assure par son propre discernement, qui est ainsi l'unique appui de sa foi, comme s'il avait personnellement l'infaillibilité qu'il ôte à l'Eglise.

O profondeur! s'écrie saint Augustin sur sa propre expérience dans sa conversion; ô livres inaccessibles à l'orgueil des sages du siècle! vous êtes le glaive à deux tranchants; vous répandez une lumière vivifiante; mais aussi de vous sortent les ténèbres vengeresses. Pendant que les petits tremblent dans le sein de leur mère, se défiant de tout par l'humilité, les sages, par l'orgueil, tournent tout en poison. Je vois des chrétiens, qui, comme les Juifs, se

croyant, dès le ventre de leur mère, la race sainte, les héritiers de l'alliance, les interprètes des oracles, vous lisent toujours avec un voile sur le cœur. Ils disent sans cesse, l'Ecriture, l'Ecriture, l'Ecriture ! comme les Juifs disaient, le temple, le temple, le temple ! Mais l'esprit de l'Ecriture, qui seul peut vivifier, et qui n'est promis qu'au corps de l'Eglise, les a quittés quand ils l'ont quittée, et la lettre les tue.

Ainsi, ma chère sœur, la lumière luisait en vous au milieu des ténèbres, et les ténèbres ne la comprenaient point. La coutume, qui peut toujours plus qu'on ne croit sur ceux mêmes qui auraient honte de lui céder; la confiance en vos ministres, qui, sous une apparence de liberté, tenaient tous les esprits assujettis aux finales résolutions de leurs synodes nationaux; les liens de la chair et du sang, ah ! tristes liens ! liens que je ne puis nommer sans faire saigner la plus douloureuse plaie de votre cœur ! enfin une haine héréditaire de l'Eglise, haine qui, au seul nom de Rome, soulevait vos entrailles et se nourrissait jusque dans la moelle de vos os, ne vous laissait pas à vous-même. Vous écoutiez, non pour examiner, mais pour répondre. Un silence nonchalant, ou un ris dédaigneux, ou une réponse subtile, repoussait les raisons dont vous ne sentiez pas encore la force. Mais pour celles qui vous accablaient, que faisaient-elles, ma chère sœur ? Je ne craindrai pas de le dire ; car je sais quelle joie je donnerai à votre cœur en racontant avec vos misères les célestes miséricordes. Rappelons donc ces larmes d'un orgueil impuissant et irrité de son impuissance.

Qui le croirait, mes frères, que l'examen, unique fondement de cette réforme, fût néanmoins ce qu'il est plus difficile d'obtenir d'elle ? Enquérez-vous, dit-elle, diligemment des Ecritures. Ne penseriez-vous pas qu'elle ne dispense personne de l'examen ? Elle veut qu'on lise et qu'on juge, mais à condition que le juge demeurera toujours prévenu. Car, si vous allez de bonne foi dans cet examen jusqu'à mettre en doute la religion protestante, jusqu'à vous rendre entièrement neutre entre les deux Eglises, c'en est fait, s'écrient-ils, vous êtes perdus ; c'est à la voix de l'enchanteur que vous prêtez l'oreille. Quoi donc ! le juge ne doit-il pas prêter l'oreille, pour savoir si ce qu'on lui dit est un enchantement ou une vérité ? O Réforme ! n'était-ce pas assez d'inspirer à chaque particulier la témérité de se faire juge ? fallait-il encore, pour comble de témérité, vouloir que chacun soit juge à l'aveugle ? Vous qui préférez l'examen et le jugement du particulier à toute autorité, comment osez-vous dire qu'on se perd dès qu'on examine ? Quelle est donc cette religion qui tombe dès qu'on la regarde avec des yeux indifférents et avec l'intégrité d'un juge qui doit se défier également de toutes les parties ? Mais la réforme sent bien qu'elle tomberait sans ressource à ce premier ébranlement.

Combien de fois ai-je éprouvé ce que je vais dire ! Vous avez convaincu sur tous les articles, vous croyez avoir tout fait; mais vous ne faites rien, si, par un puissant attrait de piété, vous n'enlevez l'âme à elle-même, pour lui faire sentir ce que c'est que d'être humble; si vous ne bouleversez le fond d'une conscience; si vous ne tenez un cœur en suspens et comme en l'air au-dessus de ses préjugés. En vain à coups redoublés vous frappez ce grand arbre, dont la tige immobile monte jusqu'au ciel, et dont les racines vont se cacher dans les entrailles de la terre : vous n'en enlevez que les faibles rameaux ; encore repoussent-ils toujours. Mais attaquez ces racines vives, entrelacées, profondes ; le voilà qui tombe de son propre poids.

Vous aimiez le mensonge, ma chère sœur : mais la vérité vous aimait ; vous étiez à elle avant la création du monde, et vous deviez enfin l'aimer. Vous étiez loin de Dieu ; mais il était auprès et au milieu de vous : vous le fuyiez sans le vouloir entendre ; mais sa miséricorde vous poursuivait. Son heure vient, il tonne, foudroie, écrase l'orgueil indompté ; et voilà les écailles qui tombent de ces yeux fermés à la lumière.

Seigneur, que voulez vous que je fasse ? s'écrie-t-elle comme Saul. Que vois-je ? où suis-je ? que sont-ils devenus tous ces objets que j'ai cru voir si clairement ? Tout s'évanouit, tout m'échappe, tout ce qui m'appuyait se fond dans mes mains. Ma vie entière n'a donc été qu'un songe, et voici mon premier réveil. Où êtes-vous, livres en qui j'ai espéré ? et maintenant je rougis des fables que j'ai admirées. Est-ce donc là ce qui a enchanté si longtemps mon cœur ? Donc, donc jusqu'ici j'ai vécu égarée de la voie de la vérité ; le soleil de la sagesse ne s'était point levé sur ma tête, et la lumière de l'intelligence n'a jamais lui sur moi.

Hélas ! continue-t-elle avec saint Augustin, quand on veut se servir de guide à soi-même, peut-on manquer de tomber dans le précipice ? Seigneur, que ceux que vous n'avez pas encore mis à vos pieds en abattant leur orgueil, rient de ma faiblesse et de mon inconstance ; rien ne m'empêchera de confesser, à la gloire de votre nom, ma honte et mes erreurs. Ils diront que je n'ai jamais été humble. Et comment l'aurais-je été, moi à qui ma religion défendait de l'être, puisqu'elle m'obligeait à préférer ma persuasion au commun accord et consentement de toutes les Eglises ; comme si ma persuasion eût été infailliblement le témoignage du Saint-Esprit même ! Ils ajouteront que vous m'aveuglez, ô Saint-Esprit, pour punir mon orgueil. Ah ! je le mériterais, Seigneur : mais vous le guérissez cet orgueil que vous devriez punir, et qu'ils ont nourri ; du moins vous me le faites désirer. O Père tout ensemble des lumières et des miséricordes ! ô Dieu de toute consolation ! vous me faites entrer dans toute vérité par le seul sentiment que vous me donnez de ma misère et de mon impuissance. Qu'à jamais soit béni celui qui m'arrache à la puissance des ténèbres, pour me transférer au royaume de son Fils bien-

aimé! *O vous tous qui craignez le Seigneur, venez, écoutez, et je raconterai tout ce qu'il a fait à mon âme.*

Dès ce moment Dieu lui mit au cœur l'onction qui enseigne tout, je veux dire la consolation de se soumettre. Aimable repos, disait-elle, réservé à ceux qui veulent être doux et humbles de cœur! Je n'ai plus besoin de raisonnement; voici l'enfance marquée dans l'Evangile, la voie abrégée pour les pauvres d'esprit, que Jésus-Christ nomme bienheureux; les yeux fermés, ne sentir plus que son ignorance et la bonté de Dieu, qui ne laisse jamais ses enfants dans son Eglise un seul instant sans guide visible et assuré. Bien loin que cette voie soit difficile aux ignorants, plus on est ignorant, plus on en est capable; car c'est l'ignorance même, pourvu qu'elle soit humble, qui y mène naturellement. En voilà assez pour supposer, sans lecture ni examen, la nécessité d'une providence perpétuelle sur l'Eglise, conforme aux promesses. Mais quelle sera cette Eglise? Hé! peut-on hésiter un moment dans ce choix? En peut-on écouter une autre que celle d'où toutes les autres avouent qu'elles sont sorties, et qui seule s'attribue, en vertu des promesses, la pleine autorité dont tous les humbles sentent qu'ils ont besoin pour être conduits?

Dieu lui donna aussi de goûter le mystère d'amour, qui révolte les sens grossiers et l'esprit superbe. L'Ecriture, disait-elle, n'est pas moins formelle pour la présence de Jésus-Christ au sacrement, que pour l'incarnation. Tout est réel dans les dons de Dieu. Cette chair que son Fils a prise réellement pour les hommes en général, par une suite naturelle du mystère, que les saints Pères en ont appelée l'extension, il la donne à chacun de nous en particulier dans l'eucharistie avec la même réalité. Quiconque aime et sent combien nous sommes aimés (car je ne parle point à ceux qui ne sentent rien); quiconque aime et sent combien nous sommes aimés, n'a qu'à se taire et qu'à adorer. Qu'on ne m'importune donc plus. Ici l'amour simple prend tout à la lettre. Cette chair véritable est véritablement viande. O mes frères! pourquoi vous efforcer de m'ôter Jésus-Christ, et de ne me laisser que sa figure? Pourquoi tant de troubles? Que craignez-vous? De l'avoir lui-même, et de trouver qu'il nous a aimés jusqu'à nous donner sa propre chair? Pourquoi dites vous donc qu'il nous donne sa propre substance? Nous donne-t-il ce qui n'y est pas? La substance d'un corps, n'est-ce pas le corps même? Pourquoi parler comme les catholiques, sans croire comme eux? pourquoi ne croire pas naturellement comme on parle? C'est renverser l'autorité du texte que vous aimez tant, et en rendre le sens arbitraire, que de lui donner vos explications forcées et trop allégoriques. Si on ne prend religieusement à la lettre dans l'Ecriture tout ce qui peut y être pris sans contredire manifestement d'autres endroits plus clairs, on anéantit les mystères. Appliquez à la Trinité et à l'incarnation le sens de figure que vou donnez avec aussi peu de fondement à l'eu charistie, le christianisme n'est plus qu'u nom; l'Ecriture, qu'un amas d'allégorie susceptibles de toute sorte de sens; et l'im piété socinienne triomphe. Mais qu'il es doux de la croire cette présence de Jésus-Christ! qu'elle attendrit! qu'elle anime qu'elle retient! par conséquent qu'elle es convenable à nos besoins et digne de celu qui nous a tant aimés!

Tais-toi, philosophie curieuse et superbe sagesse convaincue de folie, vils élément d'une science terrestre! Loin de moi, chair e sang qui ne révélez point les mystères! Bien heureux ceux qui croient sans voir! Homme charnels, hommes de peu de foi, répondez. D quoi doutez-vous? ou de la bonté, ou de l puissance de Jésus-Christ, qui, pour défini ce qu'il nous donne, dit si expressément *Ceci est mon corps?* Craignez-vous que l Verbe, qui s'est anéanti en se faisant chai sans cesser d'être Dieu, ne sache pas encor nous donner cette même chair sans lui rie ôter de sa gloire, en quelque indécence qu l'impiété ou le hasard mette le voile corrup tible sous lequel il se cache? Votre scandal montre que vous ne connaissez pas encor ni la majesté de Jésus-Christ, égalemen inaltérable par elle-même en tous endroits ni l'excès de son amour.

Ce fondement posé, le reste ne lui coût plus rien. Voici ce qu'elle ajoute: La ré forme, qui doit être si jalouse de conserve l'intégrité des figures, puisqu'elle réduit deux figures tout le sacrement, n'a pa laissé d'en retrancher une en faveur de ceu qui ont de l'aversion pour le vin: commen donc ose-t-elle reprocher ce même retran chement aux catholiques, à ceux qui cher chent moins, dans l'eucharistie, les figure que Jésus-Christ lui-même, vivant et pa conséquent tout entier sous chacune de deux espèces?

Qu'est-ce qui peut manquer à celui qu reçoit tout Jésus-Christ, unique source d toutes les grâces? Mais enfin l'intégrité d sacrement étant ainsi sauvée sous une seul espèce, de l'aveu même des protestants dan leur pratique, reste le point de discipline pour savoir les cas où cette communion bonne et entière en elle-même, doit êtr permise.

Sera-ce un attentat de faire, pour con server le lien inviolable de l'unité en obéis sant à la vraie Eglise, qui a les promesses ce qu'on fait chez les protestants en faveu d'une répugnance? Après tout, si, indépen damment des préjugés et de la coutume, o prenait la liberté de raisonner sur le bapté me, comme nous faisons sur l'eucharistie, i faudrait inévitablement conclure qu'il n'y plus sur la terre, depuis plusieurs siècles aucune vraie Eglise, ni visible ni invisible et par conséquent que les promesses ont ét trompeuses; qu'enfin il ne reste plus d'au tres chrétiens que les anabaptistes. Car enfi Jésus-Christ n'a pas dit formellement: Don nez la coupe à toutes les nations; comme i

faut avouer que la rigueur des termes porte: Endoctrinez toutes les nations, les plongeant dans l'eau. Douterai-je des promesses de Jésus-Christ à son Eglise? condamnerai-je mon baptême? me ferai-je rebaptiser? A Dieu ne plaise! Cette extrémité de doute fait horreur. Pourquoi donc ne serai-je pas contente, étant aussi assurée de bien communier sans la coupe, que d'avoir été bien baptisée avant l'usage de raison et sans plongement?

Les fidèles du temps des Machabées, et leurs offrandes envoyées à Jérusalem, lui mirent devant les yeux des âmes justes et prédestinées, qui, pour des fautes à expier, ont encore besoin d'un secours et d'une délivrance après cette vie. Voilà, dit-elle, un des fondements de la prière pour les morts, que l'Eglise judaïque pratiquait avec tant de piété avant Jésus-Christ, et que les anciens Pères nous ont laissée comme un dépôt reçu par toutes les Eglises de l'univers de la main même des apôtres.

Mais pourquoi ne demander pas leur suffrage à nos frères du ciel, comme à ceux de la terre, afin que cette partie de nos frères qui est déjà recueillie au séjour de la paix, et qui ne fait qu'une même Eglise avec nous, s'unisse à nos vœux; qu'ainsi nous ne formions tous ensemble qu'un seul cœur et qu'une seule voix en priant par Jésus, commun et unique médiateur? Sans doute cette Eglise céleste, qui est toute en joie dès qu'un seul d'entre nous fait pénitence, nous voit et nous entend dans le sein du Père des lumières, où elle repose.

A Dieu ne plaise, s'écrie-t-elle encore, que je prenne une image morte et incapable par elle-même de toute vertu, pour le Dieu vivant et invisible que j'adore; ni qu'elle me paraisse jamais lui ressembler! car il est esprit et n'a point de figure. Seulement elle m'édifie, elle m'attendrit. Par exemple, elle met si vivement devant mes yeux Jésus nu, étendu, percé, déchiré, sanglant, expirant sur la croix, que je me sens comme transportée sur le Calvaire, et je crois voir l'Homme de douleurs. Saint Paul veut que j'en aie toujours une image empreinte au dedans: pourquoi n'en aurai-je pas une aussi au dehors, puisqu'elles sont précisément de même nature, de même usage, et que l'une est si utile à conserver l'autre? O aimable représentation du Sauveur mourant pour mes péchés! Je n'ai garde de la servir, car je suis jalouse de ne servir que celui dont elle est l'image: mais, pour l'amour de lui, je me sers d'elle, et je l'honore comme le livre des Evangiles, qui est aussi une image des actions et des paroles du Sauveur; ou comme on salue un pasteur, devant qui on se met quelquefois à genoux, même parmi les protestants.

Mais que vois-je, mes frères? rien n'étonne sa foi, tant elle est vive et étendue. Elle entre dans notre culte comme dans son propre héritage qu'on lui avait enlevé. On a laissé, dit-elle, l'office dans l'ancienne langue de l'Eglise, qui ne change jamais, et qui est la plus universelle dans toutes les nations chrétiennes: on l'a fait pour l'uniformité, pour donner à tant de peuples de diverses langues un lien de communication dans les mêmes prières, enfin pour prévenir les altérations du texte sacré, si dangereuses dans le continuel changement des langues vivantes. Peut-on appeler une langue inconnue, à laquelle on ne peut en conscience répondre *Amen*, une langue qui est familière à la plupart des personnes instruites, et dont on met des versions fidèles dans les mains du reste du peuple? Le latin est-il plus inconnu aux peuples chrétiens que le français du siècle passé ne l'est aux paysans de Gascogne et de tant d'autres provinces, qui, dans la réforme, ne chantaient les Psaumes et n'avaient la Bible qu'en cette langue si éloignée de la leur, et devenue si barbare?

Puis, observant nos cérémonies: Est-ce donc là, ajoute-t-elle, ce que j'appelais des superstitions? Je n'y vois que des représentations sensibles de nos mystères, pour mieux frapper les hommes attachés aux sens. C'est ne les point connaître que de leur donner un culte sec et nu, tel qu'était le nôtre. Ici, quelle simplicité! quel goût de l'Ecriture! C'est l'Ecriture elle-même qui, sous ces représentations, passe successivement aux yeux du peuple dans le cours de l'année: spectacle qui instruit, qui console, qui, bien loin de détourner du culte intérieur, anime ses enfants à adorer le Père en esprit et en vérité. O Dieu! j'ai blasphémé ce que j'ignorais. Je craignais au dehors les idoles; et, malheureuse que j'étais, je ne craignais pas au dedans mon propre esprit, dont j'étais idolâtre. J'ai abusé des connaissances que Dieu a mises dans mon esprit, comme les femmes vaines et immodestes abusent des grâces du corps. Non, je ne veux plus songer à d'autre réforme qu'à celle de moi-même.

Aussitôt un torrent de larmes coule de ses yeux, et rien ne lui est doux sinon de pleurer. Oh! qu'elles sont précieuses ces larmes d'un cœur contrit et humilié! qu'elles sont différentes, ma chère sœur, de ces larmes amères que l'orgueil avait fait couler! Qu'est-il devenu, mes frères, cet air de confiance? Où sont-ils ces yeux altiers dont parle l'Ecriture? Je ne vois plus que l'âme courbée, tremblante, et petite à ses propres yeux, sur qui Dieu arrête les siens avec complaisance. Elle gémit, elle se tait. Ses mains armées d'indignation frappent sa poitrine, et rien ne la console que sa foi, qui goûte la pure joie de la vérité découverte. Elle n'acquiesce point à la chair et au sang. Seigneur, vous seul savez avec quelle violence elle s'arrache à cette intime portion d'elle-même qu'elle ne peut attirer à vous. N'oubliez pas le sacrifice qu'elle vous en fit. Mettez devant vos yeux ses larmes, ses pénitences, ses os brisés, et ses entrailles déchirées. Faites, Seigneur, et ne tardez pas; donnez-lui l'unique désir de son cœur. Ce qu'elle vous demande, c'est votre gloire; rendez-lui, comme à Abraham, cette chère tête que sa foi vous a immolée.

Dès lors je la vois ferme sur le rivage, tendant la main aux autres qui sortent du naufrage après elle, et épanchant sur eux un cœur sensible à la douleur commune. J'entends de tous côtés les cris de ceux qui disent : N'est-ce pas celle qui courait après le mensonge parmi les sentiers ténébreux ? et maintenant elle marche aux rayons de la vérité, à la lumière du Dieu de Jacob ; elle qui ravageait le troupeau, la voilà qui évangélise.

Mais tout à coup une voix secrète l'appelle, l'Esprit la ravit, et elle marche sans savoir où tendent ses pas. Enfin se présente de loin à ses yeux la sainte montagne où les vierges suivent l'Agneau partout où il va, et où distillent nuit et jour les célestes bénédictions. Elle court, elle admire, elle ne peut rassasier ses yeux et son cœur.

Que trouve-t-elle dans ce désert ? Des plantes qu'un fleuve de paix et de grâce arrose, et où fleurissent les plus odoriférantes vertus ; des yeux qui ne s'ouvrent jamais à la vanité, et qui ne daignent plus voir ce que ce soleil passager éclaire ; un silence semblable à celui de la céleste Jérusalem, qui n'est interrompu que par le cantique des noces sacrées de l'Agneau ; la joie douce et innocente du paradis terrestre, avec la pénitence du premier homme, qui travaille à la sueur de son front ; la sainte pâleur du jeûne avec la sérénité de l'amour de Dieu peint sur tous les visages ; une seule volonté, qui étant inspirée d'en haut, et conduite par la règle, tient toutes les autres volontés en suspens ; un seul mouvement de tous les corps, comme s'ils n'avaient qu'une âme, une seule voix, un seul cœur ; Dieu qui se rend sensible, et s'y fait tout en tous. De là partent les saints désirs ; de là s'élancent les vœux enflammés ; de là montent jusqu'au trône de doux parfums qui apaisent la justice divine ; de là ces âmes vierges, rompant leurs liens terrestres, s'envolent dans le sein de l'Epoux, et déjà elles entrevoient les portes éternelles qui s'ouvrent, avec la palme et la couronne qui les attendent.

Hélas ! dit-elle, voilà ce que nos pères ont voulu réformer, voilà ce qu'ils ont appelé invention de Satan ! Ce n'était pas tailler les branches mortes, c'était ravager les fleurs et les fruits ; c'était arracher le tronc vif jusqu'à la racine. L'état pauvre, pénitent et solitaire des anciens prophètes, de saint Jean-Baptiste, de Jésus-Christ même, de tant de vierges, de tous ces anges de la terre qui ont peuplé autrefois les déserts, n'est ni téméraire ni superstitieux.

Il y a, dira-t-on, des faiblesses dans les cloîtres les plus austères. Hé ! faut-il s'étonner de trouver dans l'homme quelque reste de l'humanité ? Mais ces imperfections, bien loin de corrompre la racine de la vertu, mettent la vertu à l'abri de l'orgueil, en humiliant les personnes qui éprouvent ainsi leur fragilité. Mais ces imperfections, qu'on méprise tant, sont plus innocentes devant Dieu que les vertus les plus éclatantes dont le monde se fait honneur. O beauté des anciens jours, que l'Eglise qui ne vieillit jamais montre encore à la terre après tant de siècles ! ô douce image de la céleste patrie, qui console les enfants de Dieu dans les misères de cet exil et parmi tant de corruption ! faut-il que je vous aie connue si tard ! et que n'ai-je point perdu en vous ignorant !

O mes frères qui n'êtes pas encore sortis de la nuit où j'étais comme vous ! qui me donnera de vous montrer ce que je vois ? Seigneur, achevez votre ouvrage. Le monde n'est guère moins la région des ténèbres que la société d'où vous m'avez tirée. J'entends la voix de l'Epoux qui m'appelle. Qu'elle est douce ! elle fait tressaillir mes os humiliés, et je m'écrie : O Dieu ! qui est semblable à vous ? Ici les jours coulent en paix. Un de ces jours purs et sereins, à l'ombre de l'Epoux, vaut mieux que mille dans les joies du siècle.

Que reste-t-il, ma chère sœur, sinon que celui qui a commencé achève ? Réjouissez-vous donc au Seigneur, mais réjouissez-vous avec tremblement au milieu de ces dons. Qu'ils sont consolants, mais qu'ils sont terribles !

O dons de Dieu ! quel jugement préparez-vous à l'âme qui vous reçoit, et qui vous néglige ! La voilà la malédiction qui pend déjà sur la terre ingrate que la main du Seigneur cultive, et qui ne lui rend aucun fruit. Hâtez-vous donc, ma chère sœur, de fructifier ; n'attendez pas les grandes occasions, trop rares et trop éclatantes. C'est dans le détail des occasions communes, qui reviennent à tout moment, où l'orgueil n'est point préparé, où l'humeur prévient, et où la nature fatiguée s'abandonne à elle-même, que la véritable piété peut seule s'éprouver et se soutenir. Souvenez-vous que le joug de la religion n'est pas un fardeau, mais un soutien. L'obéissance, bien loin d'être une servitude, est un secours donné à notre faiblesse. On obéit à Dieu en gardant la subordination nécessaire dans toute société, et en obéissant à l'homme qui le représente. Souvent même les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus ; car nous avons encore plus besoin de croix pour mourir à nous-mêmes, que de bons exemples pour être édifiés. La règle n'est qu'un simple régime de l'âme pour atteindre à la perfection évangélique dans la retraite avec plus de facilité, moins de tentations et moins de périls. Le cloître n'est pas un lieu de captivité, mais un asile. Quel est l'homme qui regarde comme une prison la forteresse où il se retranche contre l'ennemi pour sauver sa vie ? Le soldat prêt à combattre prend-il ses armes pour un fardeau ? Ici, ma chère sœur, on n'obéit aux supérieurs que pour obéir à la règle, et à la règle que pour obéir à l'Evangile. On n'obéit à cette autorité douce et charitable que pour n'obéir pas au monde, au péché et aux passions les plus tyranniques. Si on se dépouille des faux biens, c'est pour se revêtir de Jésus-Christ, qui nous a enrichis de sa pauvreté. La virginité même du corps ne tend qu'à

celle de l'esprit. Qu'il est beau de réserver avec jalousie, dans un profond recueillement, tous ses désirs et toutes ses pensées à l'Epoux sacré ! N'en doutez pas, ma chère sœur, la mesure de votre ferveur sera celle de votre joie. Gardez-vous donc bien de la perdre. La perfection, loin de vous surcharger, vous donnera des ailes pour voler dans les voies de Dieu. Seigneur, s'écrie saint Augustin, je ne suis à charge à moi-même qu'à cause que je ne suis pas encore assez plein de vous.

Croyez, ma chère sœur, et vous recevrez selon la mesure de votre foi ; commencez par la foi courageuse, et par le pur amour, qui ne réserve rien de sensible. Ne craignez rien dans cette privation ; donnez, donnez à Dieu. Après tout, que lui donnerez-vous ? L'écume dont la tempête se joue, la fumée que le vent emporte, le songe que le réveil dissipe, la vanité des vanités, qui vous rendrait non-seulement coupable, mais encore malheureuse dès cette vie. O monde ! rends ici témoignage contre toi-même ; c'est de ta bouche profane que Dieu arrache la vérité. Qu'est-ce que j'entends parmi les enfants des hommes, depuis celui qui est dans les fers jusqu'à celui qui est sur le trône, sinon les plaintes amères de cœurs oppressés ? Que n'en coûte-t-il pas pour vivre dans ton esclavage ! Tout y déchire le cœur, jusqu'à l'espérance même, par laquelle seule on y est soutenu. Mais Dieu, ma chère sœur, Dieu fidèle dans ses promesses, Dieu riche en miséricordes, Dieu immuable dans ses dons, vous donnera tout, et épuisera en vous tout désir en se donnant à jamais lui-même. Mais vous qui vous donnez à lui, gardez-vous bien de vous reprendre.

Le tentateur dira peut-être : Oh ! que ce sacrifice est long ! Tais-toi, ô esprit impur ! Tout ce qui doit finir est court. La vie s'écoule comme l'eau ; les temps se hâtent d'arriver. Où est-il cet avenir qu'on croit donner ? nous ne savons s'il sera heureux ou funeste ; une sombre nuit nous le cache : il n'est pas même encore à nous ; peut-être n'y sera-t-il jamais. Mais n'importe : qu'il vienne au gré de nos désirs, et avec les enchantements les plus fabuleux ; sera-t-il plus solide et moins rapide dans sa fuite que le présent et le passé ? Non, non ; dans le moment même que nous parlons, le voilà qui arrive ; et je ne puis dire, il arrive, sans remarquer qu'il n'est déjà plus.

O folie monstrueuse ! ô renversement de tout l'homme ! est-ce donc là à quoi l'on tient tant ? Quoi ! cette ombre fugitive que rien n'arrête, et qui nous entraîne avec elle, est-ce donc là ce qu'on abandonne avec tant de douleurs ? est-ce donc là ce qu'on n'a point de honte de dire qu'on donne à Dieu ? *Encore un peu*, ce n'est pas moi, c'est l'Apôtre, c'est le Saint-Esprit qui parle : *Encore un peu, et celui qui doit venir viendra, il ne tardera guère : cependant tout juste vit de la foi* (*Hebr.*, X, 37, 38). Vivez-en donc, ma chère sœur. Que le monde aveugle s'écrie : Faut-il toujours se faire violence ? Pour nous qui croyons, qui espérons, et qui savons que notre espérance ne sera jamais confondue, nous aurions horreur d'appeler ce moment si court et si léger, des tribulations d'ici-bas. Nous disons au contraire : Ah ! quelle proportion entre les souffrances présentes et le poids immense de gloire qui va être révélé en nous ? Souffrir si peu, et régner toujours.

Elle vient, elle vient la fin ; je la vois, la voilà qui arrive. O homme qui as enseveli ta folle espérance dans la corruption, et dont le cœur s'est nourri de mensonges ! qui te délivrera à cette dernière heure ? qui te délivrera de toi-même et de ton éternel désespoir ? qui te délivrera des ténèbres, des pleurs, des grincements de dents, du ver rongeur qui ne peut mourir, des flammes dévorantes, des mains du Dieu vivant, qui se nomme lui-même le Dieu des vengeances ?

Pour vous, ma chère sœur, pauvre et crucifiée, vous ne tiendrez à rien ici-bas. Pendant que toute la nature écrasée frémira d'horreur, vous lèverez la tête avec confiance, voyant descendre votre rédemption. Le souverain Juge, à la face duquel s'enfuiront le ciel et la terre, viendra comme époux essuyer vos larmes de ses propres mains, vous donner le baiser de paix, et vous couronner de sa gloire.

Seigneur, qui mettez ces paroles de vie sur mes lèvres, et dans le cœur de votre épouse, hâtez-vous de la plonger dans les flammes de votre Esprit. Que votre louange ne tarisse jamais dans sa bouche ! Que du trésor de son cœur elle l'épanche sur nous tous ! Voilà que votre main l'enlève à la terre, jusqu'au jour où vous viendrez juger toute chair. Nous ne la verrons plus ; elle s'ensevelit, comme morte, toute vivante. Mais sa vie sera cachée avec Jésus-Christ votre Fils en vous, pour apparaître bientôt avec lui dans la même gloire. Du cilice et de la cendre de ce cloître, son âme s'envolera dans les joies éternelles. De cette terre de larmes, son corps sera enlevé au milieu de l'air, dans les nuées, au-devant du Sauveur, pour être à jamais avec lui. Cependant nous n'entendrons plus dans ces profondes et inaccessibles retraites qu'une voix qui racontera vos merveilles. Faites, Seigneur, que cette voix console et anime les justes ; que tous ceux qui vous craignent et qui vous goûtent, courent ici après l'odeur de vos parfums ; qu'ils viennent, qu'ils entendent, et qu'ils se réjouissent en vous glorifiant.

Mais faites aussi, Seigneur, que cette voix soit pour les âmes dures le marteau de votre parole qui brise la pierre ; que tous ceux qui donnent encore à votre Eglise le nom de Babylone, viennent les larmes aux yeux reconnaître ici les fruits de Sion. A eux, Seigneur, à eux la multitude de vos miséricordes. Hélas ! jusques à quand, ô Dieu terrible dans vos conseils sur les enfants des hommes ! jusques à quand frapperez-vous votre troupeau ? Après plus d'un siècle de nuit, les temps de colère et d'aveuglement ne sont-ils pas encore écoulés ? O bon pasteur ! voyez vos brebis errantes et dispersées sur toutes

les montagnes, à la merci des loups dévorants ; courez après elles jusqu'aux extrémités du désert ; rapportez-les sur vos épaules, et invitez tous ceux qui vous aiment à s'en réjouir avec vous.

Nous vous le demandons, Seigneur, par les entrailles de votre inépuisable miséricorde ; par les promesses de vie tant de fois renouvelées à vos enfants ; par le sacrifice de cette vierge qui vous demandera ici nuit et jour les âmes de ses frères, et qui ne cessera de s'offrir à être anathème pour eux ; par les larmes de votre Eglise, qui ne se console jamais de leur perte ; par le sang de votre Fils qui coule sur eux ; enfin par l'intérêt même de votre gloire. C'est cette gloire, mes frères, qui fera la nôtre ; et que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

ENTRETIEN

SUR LA PRIÈRE.

De tous les devoirs de la piété chrétienne, il n'y en a point de plus négligé, et néanmoins de plus essentiel, que celui d'attirer en nous la grâce par la prière. La plupart des gens ne regardent plus cet exercice de piété que comme une espèce de cérémonie ennuyeuse, qu'il est pardonnable d'abréger autant que l'on peut. Cette admirable ressource est ainsi méprisée et abandonnée par ceux-là mêmes qui auraient le plus pressant besoin d'y avoir recours pour apaiser Dieu. Les gens mêmes que leur profession, ou le désir de faire leur salut, engage à prier, prient avec tant de tiédeur, de dégoût, et de dissipation d'esprit, que leur prière, bien loin d'être pour eux une source de bénédictions et de grâces, devient souvent le sujet le plus terrible de leur condamnation. Où est maintenant ce zèle si pur et si ardent des premiers chrétiens, qui trouvaient toute leur consolation dans leur application à la prière ? Où trouverons-nous des imitateurs de l'admirable saint Basile, qui, nonobstant ses profondes études et ses travaux continuels pour le service de l'Eglise, avait néanmoins, comme nous l'assure son saint et fidèle ami Grégoire de Nazianze, une assiduité sans relâche dans l'oraison, et une ferveur invincible dans les veilles des nuits où l'on chantait les louanges de Dieu ?

Confus à la vue d'un tel exemple, tâchons de ranimer notre foi et notre charité, qui sont presque éteintes. Considérons que notre salut dépend des grâces que nous recevrons, et de la fidélité avec laquelle nous suivrons les impressions de l'esprit de Dieu.

Or les grâces ne s'obtiennent que par la prière ; la ferveur ne s'excite et ne se maintient que par la prière ; donc une âme qui a peu de ferveur doit regarder l'usage de la prière comme le moyen auquel Dieu attache les grâces nécessaires à notre salut.

Nous établirons par ce discours, 1° la nécessité générale de la prière ;

2° Les besoins particuliers que chacun a de prier dans sa condition ;

3° La manière dont nous devons prier pour rendre notre prière fructueuse et agréable à Dieu.

Il faut prier, c'est un devoir indispensable pour tous les chrétiens.

Il faut prier, chacun en a besoin pour pouvoir remplir sa vocation.

Il faut prier, et c'est la manière dont nous prierons qui décidera de notre salut.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu seul peut nous instruire de l'étendue de nos devoirs, et de toutes les maximes de la religion que nous avons besoin de connaître. Les instructions des hommes, quelque sages et bien intentionnés qu'ils soient, se trouvent néanmoins faibles et imparfaites, si Dieu n'y joint les armes des lumières intérieures, dont parle saint Paul (*Rom.*, XIII, 12), et qui assujettissent nos esprits à la vérité.

Les défauts mêmes qui paraissent dans tous les hommes font tort dans notre esprit aux vérités que nous apprenons d'eux. Telle est notre faiblesse, que nous ne sommes jamais irrépréhensibles. Telle est la faiblesse de ceux qui ont besoin d'être corrigés, qu'ils ne reçoivent point avec assez de respect et de docilité les instructions des autres hommes qui sont imparfaits comme eux.

Mille soupçons, mille jalousies, mille craintes, mille intérêts, mille préventions nous empêchent de profiter de ce que les autres hommes veulent nous apprendre ; et quoiqu'ils aient l'autorité et l'intention de nous annoncer les vérités les plus solides, ce qu'ils font affaiblit toujours ce qu'ils disent. En un mot, il n'appartient qu'à Dieu de nous instruire parfaitement.

Plût à Dieu, disait saint Bernard en écrivant à une personne pieuse, plût à Dieu qu'il daignât par sa miséricorde faire distiller sur moi, qui ne suis qu'un misérable pécheur, quelques gouttes de cette pluie volontaire et précieuse qu'il réserve à son héritage (*Psal.* LXVII, 10) ! je tâcherais de la verser dans votre cœur. Mais si vous cherchez moins à satisfaire une vaine curiosité qu'à vous procurer une instruction solide, vous trouverez plutôt la vraie sagesse dans les déserts que dans les livres ; le silence des rochers et des forêts les plus sauvages vous instruira bien mieux que l'éloquence des hommes les plus sages et les plus savants. Non-seulement les hommes qui vivent dans l'oubli de Dieu, et qui courent après les vanités trompeuses du monde, mais encore les gens qui s'appliquent aux objets de la foi, et qui vivent selon cette règle, ne trouvent point en eux-mêmes, quelque bon esprit qu'ils puissent avoir, les véritables principes qui leur sont nécessaires. Nous n'avons, dit saint Augustin, de notre propre fonds que mensonge et que péché ; tout ce que nous possédons de vérité et de justice est un bien emprunté, il découle de cette fontaine divine qui doit exciter en nous une soif ardente dans l'affreux désert de ce monde, afin qu'étant rafraîchis et désaltérés par quelques

gouttes de cette rosée céleste, nous ne tombions pas en défaillance dans le chemin qui nous conduit à notre bienheureuse patrie.

Tout autre bien, dit ailleurs ce Père, dont notre cœur cherchera à se remplir, ne fera qu'en augmenter le vide ; sachez que vous serez toujours pauvre, si vous ne possédez pas le véritable trésor qui seul peut vous enrichir.

Toute lumière qui ne vient point de Dieu est fausse, elle ne fera que nous éblouir, au lieu de nous éclairer dans les routes difficiles que nous avons à tenir au milieu des précipices qui nous environnent. Notre expérience et nos réflexions ne peuvent nous donner dans toutes les occasions des règles justes et certaines ; les conseils de nos amis les plus sensés et les plus sincères ne le seront jamais assez pour redresser notre conduite et nos sentiments ; mille choses leur échapperont, et mille autres qui ne leur auront pas échappé leur paraîtront trop fortes pour nous être dites ; ils les supprimeront, ou du moins ils ne nous en laisseront entendre que la moindre partie : elles passent tantôt les bornes du zèle de ces amis pour nous, et tantôt celles de notre confiance pour eux. La critique même de nos ennemis, toute vigilante et sévère qu'elle est, ne peut aller jusqu'à nous désabuser de nous-mêmes ; leur malignité sert même de prétexte à notre amour-propre, par l'indulgence qu'il veut nous inspirer en faveur de nos plus grands défauts ; et l'aveuglement de cet amour-propre va tous les jours jusqu'à trouver moyen de faire en sorte qu'on soit content de soi, quoiqu'on ne contente personne.

Que faut-il conclure parmi tant de ténèbres ? Qu'il n'appartient qu'à Dieu de les dissiper ; que lui seul est le maître non suspect et toujours infaillible ; qu'il faut le consulter, et qu'il nous apprendra, si nous sommes fidèles à l'invoquer, tout ce que les hommes n'oseraient nous dire, tout ce que les livres ne peuvent nous apprendre que d'une manière vague et confuse, tout ce que nous avons besoin de savoir, et que nous ne saurions jamais nous dire à nous-mêmes.

Concluons que le plus grand obstacle à la véritable sagesse est la présomption qu'inspire la fausse, que le premier pas vers cette sagesse si précieuse est de soupirer après elle ; de sentir le besoin où nous sommes de l'acquérir, et de nous convaincre enfin fortement, selon les termes de saint Jacques (*Jac.*, I, 5), que ceux qui cherchent cette sagesse si peu connue doivent s'adresser au Père des lumières, qui la donne libéralement à tous ceux qui la lui demandent de bonne foi. Mais, s'il est vrai que Dieu seul peut nous éclairer, il n'est pas moins constant qu'il ne le fera point, si nous ne l'y engageons en lui demandant cette grâce. Il est vrai, dit saint Augustin, que Dieu nous prévient par le premier de tous les dons, qui est celui de la foi ; il le répand en nous sans nous-mêmes, quand il nous appelle à être chrétiens : mais il veut, et il est bien juste, que nous ayons le soin de le prévenir à notre tour pour les autres qu'il veut nous faire dans tout le cours de notre vie. Sa miséricorde nous les prépare : mais, de peur de les prodiguer, elle attend que nous les souhaitions ; c'est-à-dire, en un mot, qu'il ne nous les accorde qu'autant que nous savons nous en rendre dignes par notre empressement à les demander.

Est-il rien, dit encore ce Père, de plus convenable aux maximes mêmes de notre justice, rien dont nous ayons moins sujet de nous plaindre, que cette dispensation que Dieu fait de ses grâces ? Il nous veut donner ses richesses ; mais il ne les donne qu'à ceux qui les lui demandent, de peur de les donner à ceux qui ne les veulent pas.

N'est-on pas trop heureux, quand il s'agit de posséder un si grand bien, de n'avoir qu'à le désirer ? En peut-il moins coûter, puisqu'il ne faut que le vouloir ? Nulle des peines qu'on se donne pour acquérir les faux biens du siècle n'est nécessaire pour obtenir de Dieu les véritables biens. Que ne fait-on point, que n'entreprend-on point, que ne souffre-t-on point, dans le monde, et souvent sans aucun succès, pour acquérir des choses méprisables et dangereuses qu'on serait fort heureux de n'avoir jamais, dit saint Chrysostome ? Il n'en est pas de même des biens du ciel ; Dieu est toujours prêt à les donner à qui les demande et souhaite sincèrement ce qu'il demande.

Faut-il donc s'étonner si saint Augustin nous assure souvent que toute la vie chrétienne n'est qu'une longue et continuelle tendance de notre cœur vers cette justice éternelle pour laquelle nous soupirons ici-bas ? Tout notre bonheur est d'en être toujours altérés. Or cette soif est une prière : désirez donc sans cesse cette justice, et vous ne cesserez point de prier. Ne croyez pas qu'il faille prononcer une longue suite de paroles, et se donner beaucoup de contention afin de prier Dieu. Etre en prière, c'est lui demander que sa volonté se fasse, c'est former quelque bon désir, c'est élever son cœur à Dieu, c'est soupirer après les biens qu'il nous promet, c'est gémir à la vue de nos misères et des dangers où nous sommes de lui déplaire et de violer sa loi. Or cette prière ne demande ni science, ni méthode, ni raisonnements ; ce ne doit point être un travail de la tête ; il ne faut qu'un instant de notre temps, et un bon mouvement du cœur. On peut prier sans aucune pensée distincte ; il ne faut qu'un retour du cœur, d'un moment ; encore ce moment peut-il être employé à quelque autre chose ; la condescendance de Dieu à notre faiblesse est si grande, qu'il nous permet de partager pour le besoin ce moment entre lui et les créatures. Oui, dans ce moment, occupez-vous selon vos emplois : il suffit que vous offriez à Dieu, ou que vous fassiez avec une intention générale de le glorifier les choses, les plus communes que vous êtes engagés à faire.

C'est cette prière sans interruption que demande saint Paul (I *Thess.*, V, 17) : prière

dont le seul nom épouvante les lâches chrétiens, pour qui c'est une rude pénitence que d'être obligés de parler à Dieu et de penser à lui ; prière que beaucoup de gens de piété s'imaginent être impraticable, mais dont la pratique sera très-facile à quiconque saura que la meilleure de toutes les prières est d'agir avec une intention pure, en se renouvelant souvent dans le désir de faire tout selon Dieu et pour Dieu.

Hé ! qu'y a-t-il de gênant et d'incommode dans cette loi de la prière, puisqu'elle se réduit toute à acquérir l'habitude d'agir librement dans une vie commune pour faire son salut et pour plaire au souverain Maître?

Les gens du monde, qui s'appliquent à leur fortune, s'avisent-ils jamais de se plaindre que c'est une sujétion incommode que d'avoir à penser toujours à son propre intérêt, et à chercher continuellement les moyens de plaire au prince et de parvenir? ne s'en fait-on pas une habitude, et une habitude qu'on aime? Si donc on était sensible au salut éternel et au bonheur d'être agréable à Dieu, regarderait-on l'habitude d'agir pour lui et selon son esprit comme une habitude fâcheuse à acquérir? Au contraire, cette habitude n'aurait-elle pas quelque chose qui nous consolerait, qui nous animerait, qui nous soulagerait dans les peines et dans les tentations que l'on a à surmonter quand on est déterminé à faire le bien?

Est-ce trop exiger des hommes que de les vouloir assujettir à demander souvent à Dieu ce qu'ils ne peuvent trouver en eux-mêmes? Est-il rien de plus juste que de ne sortir point de cet état où l'on vit avec dépendance de Dieu, et où l'on sent à tout moment et sa propre faiblesse et le besoin qu'on a de son secours? Il suffit d'être chrétien, dit saint Augustin, pour être obligé de se croire pauvre, et pour être réduit à demander à Dieu une aumône spirituelle. Or la prière est une espèce de mendicité, par laquelle nous nous attirons la compassion de Dieu. C'est pour cela que l'Esprit qui forme les saints prie en eux et pour eux avec des gémissements ineffables (*Rom.*, VIII, 26) ; c'est pour cela que, possédant les prémices de l'Esprit-Saint, nous soupirons après la plénitude de cet Esprit, et gémissons en attendant le parfait accomplissement de l'adoption divine, qui sera la délivrance de nos corps. En un mot, selon les termes de l'Apôtre, toute créature gémit, se sentant sujette malgré elle à la vanité (*Ibid.*, 20, 22, 23).

Serons-nous les seuls à ne point gémir? et oserions-nous espérer que Dieu nous fît des grâces que nous ne daignerions ni demander ni désirer? Imputons-nous donc à nous-mêmes tout le mauvais succès de nos résolutions passées. Quiconque ne veut point avoir recours à la prière, qui est le canal des grâces, rejette les grâces mêmes ; et nous devons conclure que c'est notre négligence à prier dont nous sommes justement punis, et qui nous fait sentir tant d'obstacles à notre avancement spirituel, tant de tentations violentes, tant de dégoûts pour la piété, tant de faiblesse pour exécuter ce que nous promettons à Dieu, tant d'inconstance dans nos sentiments, tant de fragilité dans les occasions, tant de découragement lorsqu'il s'agit de mépriser les discours du monde, et de vaincre nos propres passions pour entrer dans la liberté des enfants de Dieu.

La dernière vérité qui doit nous confondre est que non-seulement Dieu se venge de nos mépris, et nous abandonne quand nous ne voulons pas avoir recours à lui, mais encore il nous invite à y avoir recours par sa fidélité à exaucer nos justes demandes. Il nous assure lui-même que celui qui cherche est sûr de trouver (*Matth.*, VII, 7, 8). Ce sont vos promesses, ô mon Dieu ! dit saint Augustin ; hé ! qui peut craindre de se tromper en se fiant à des promesses faites par la vérité même?

Promesses consolantes, après lesquelles il est honteux d'avoir les inquiétudes et les défiances pour l'avenir qui étaient pardonnables aux nations privées de la connaissance d'un Dieu si bon et si sensible à tous nos besoins ! promesses dont nous éprouverions tous les jours l'accomplissement, si ce défaut de foi ne nous en avait rendus trop indignes !

C'est la charité, dit saint Augustin, qui prie et qui gémit au dedans de nous. Celui qui nous inspire cette charité n'a garde d'être sourd aux cris et aux gémissements qu'elle forme, puisqu'il ne nous donne lui-même le désir de lui demander ses grâces qu'afin de pouvoir les répandre sur nous avec abondance ; pouvons-nous craindre qu'il nous les refuse, lorsque nous lui ferons cette demande qu'il attend?

Ainsi, dit encore saint Augustin, ne doutez point de la vérité de ces paroles du roi-prophète : Béni soit le Seigneur, qui n'a ôté du fond de mon cœur ni ma prière ni sa miséricorde (*Ps.* LXV, 23) ! Assurez-vous, dit-il, que l'un ne peut manquer, tandis que vous ne manquerez pas à l'autre.

Les prières de Tobie et de Corneille le centenier sont montées comme un parfum très-agréable jusqu'au trône de Dieu. Josué parle avec confiance, et Dieu se rend aussitôt obéissant à la voix de cet homme pour arrêter le cours du soleil.

Il ne tient qu'à nous de rendre nos prières aussi puissantes et aussi efficaces ; non pas pour des prodiges qui renversent les lois de la nature, mais pour le changement de notre cœur, en le soumettant à celles de Dieu. Croyons comme eux, espérons comme eux, désirons comme eux, et Dieu ne sera jamais moins intéressé ni moins engagé à écouter nos vœux et nos soupirs, que ceux de ces justes.

La loi de la prière est réciproque entre Dieu et nous. Je ne crains point de dire, suivant le sentiment des Pères, que, comme on est obligé indispensablement de demander à Dieu de nous conduire dans ses voies, et toutes les grâces qui sont nécessaires pour y marcher, Dieu ne s'est pas moins obligé de son côté à exaucer l'homme, puisqu'il lui a promis d'être toujours prêt à l'écouter et à le secourir.

En vérité, pouvons-nous croire que la prière ait cette vertu, et en abandonner l'exercice? Cependant où voyons-nous maintenant des chrétiens qui mettent sérieusement cette affaire au nombre des leurs, et qui destinent une partie de leur temps à cette heureuse application? On s'imagine que les embarras et les occupations que chacun a dans son état le dispensent d'y être assidu, et on renvoie dans le fond des cloîtres et des solitudes cette vertu de religion qui applique une âme à Dieu, et que l'on croit impraticable dans le monde.

Combien voyons-nous de chrétiens qui n'en font ni n'en connaissent pas les fonctions! des chrétiens aliénés de la vie de Dieu, comme parle saint Paul (*Ephès.*, IV, 18); des chrétiens qui ne pensent presque jamais à Dieu, qui ne savent ce que c'est que de lui ouvrir leur cœur pour lui exposer leurs faiblesses et leurs besoins, qui cherchent partout ailleurs les conseils d'une fausse sagesse et des consolations vaines et dangereuses, et qui ne sauraient se résoudre à chercher en Dieu, par une humble et fervente prière, le remède à leurs maux, la connaissance exacte de leurs défauts, la force nécessaire pour vaincre leurs inclinations et leurs habitudes vicieuses, et la consolation dont ils ont besoin pour ne se point décourager dans une vie régulière!

Mais je n'ai point, dit-on, d'attrait ni de goût pour l'intérieur; je m'ennuie, je ne suis point touché, et mon imagination, accoutumée à des objets plus sensibles et plus agréables, s'égare d'abord malgré moi. Je suppose que ni l'estime des grandes vérités de la religion, ni la majesté même de Dieu présent, ni l'intérêt de votre salut, ne peuvent arrêter votre esprit et le rendre attentif et appliqué dans la prière; du moins condamnez avec moi votre infidélité, ayez quelque honte de votre faiblesse, souhaitez que votre esprit devienne moins léger et moins inconstant; ne craignez pas de vous ennuyer, puisque l'ennui est moins à craindre que cette inapplication funeste aux choses de Dieu. En assujettissant votre esprit à cet exercice vous en acquerrez insensiblement l'habitude et la facilité, en sorte que ce qui vous gêne et vous fatigue maintenant fera dans la suite toute votre joie, et que vous goûterez alors avec une paix que le monde ne donne point, et que le monde ne pourra aussi vous ôter, combien le Seigneur est doux. Faites courageusement un effort sur vous. Hé! s'il fut jamais juste d'en faire, n'est-ce pas pour un tel besoin; puisque non-seulement c'est manquer à l'essentiel de la religion de n'être pas fidèle à la prière, mais encore que vous ne pouvez remplir tous vos devoirs, particulièrement dans votre vocation, si vous ne priez?

Outre que le christianisme est une religion toute fondée sur la foi, et où l'on doit compter bien davantage sur la ressource de la prière que sur toutes les autres ressources que la prudence et l'industrie humaine peuvent nous procurer; de plus, il est certain que les difficultés particulières que chacun trouve dans son état pour y remplir sa vocation, ne peuvent être surmontées sans le secours de la prière. C'est le second motif qui engage tout chrétien à prier.

SECONDE PARTIE.

Pour donner à cette preuve toute son étendue, il faudrait parcourir toutes les conditions de la vie, et en expliquer tous les écueils, afin de convaincre ceux qui s'y trouvent, par cette expérience sensible, du besoin où ils sont de recourir à Dieu : mais, afin de me retrancher dans de justes bornes, je me contenterai de remarquer que dans toutes sortes de conditions on est obligé de prier : 1° à cause des vertus dont on a besoin; 2° à cause des dangers et des faiblesses qu'on éprouve en soi; 3° à cause des grâces et des bénédictions qu'il faut obtenir en faveur des œuvres auxquelles on s'intéresse. J'explique clairement ces trois réflexions.

Il n'est point d'état où nous n'ayons beaucoup à faire pour acquérir les vertus qui nous manquent, et pour nous corriger de nos défauts. Il se trouve même toujours ou dans notre tempérament, ou dans nos habitudes, ou dans le caractère de notre esprit, certaines qualités qui ne conviennent point à nos occupations et à nos emplois.

Cette personne, qui se trouve engagée dans le mariage, a une humeur chagrine et inégale qui la rend presque incompatible; cette autre a un naturel si prompt et si brusque, qu'elle fait beaucoup souffrir son prochain par ses imprudences et par ses emportements, et qu'elle en souffre beaucoup elle-même. Ce magistrat a tant de paresse dans les affaires, et tant de facilité pour de certains amis, qu'il n'a ni assez d'application pour démêler la vérité, ni assez de courage pour la soutenir inviolablement. Cette personne, qui est dans l'autorité, a quelque chose de si fier et si hautain, qu'elle ne garde aucune règle de modération et de condescendance. Cette autre, qui est exposée au commerce contagieux du monde, est si sensible à l'air de vanité qu'elle y respire, qu'elle s'y empoisonne d'abord, et que ses bons désirs s'évanouissent. Cette autre avait promis à Dieu d'étouffer ses ressentiments, de vaincre ses aversions, de souffrir avec patience certaines croix, et de réprimer son avidité pour les biens; mais la nature a prévalu, elle est toujours vindicative, farouche, impatiente et intéressée. D'où vient donc que ces résolutions sont si infructueuses, que chacune de ces personnes voulant se corriger et prendre une conduite plus régulière selon Dieu et selon le monde, espère toujours de le faire et ne le fait pourtant jamais? C'est qu'il n'appartient ni à notre propre force ni à notre propre sagesse de nous corriger. Nous entreprenons de faire tout sans Dieu, et Dieu permet que nous n'exécutions jamais rien de tout ce que nous avons résolu avec nous-mêmes sans lui. C'est au pied des autels qu'il faudrait prendre des conseils praticables : c'est avec Dieu qu'il faudrait concerter

tous nos projets de conversion et de piété, puisque c'est lui qui peut seul les rendre possibles, et que sans lui tous nos desseins, quelque bons qu'ils paraissent, ne sont que des illusions et des témérités.

Appliquons-nous, dit saint Cyprien, de telle sorte à la prière, qu'en priant on apprenne et ce qu'on est, et ce qu'on devrait être : *Sic discat orare, et de orationis lege qualis esse debeat noscere* (*de Orat. Dom.*). C'est là que nous découvrirons non-seulement le nombre et le mauvais effet de nos défauts, car cette étude toute seule ne servirait qu'à nous décourager, mais encore toutes les vertus auxquelles nous sommes appelés, et les moyens de les pratiquer. C'est là qu'éclairés du rayon de cette lumière si douce et si pure qui console les âmes humbles, nous comprendrons que tout est possible à quiconque est bien convaincu qu'on ne peut rien sans Dieu. Ainsi non-seulement les personnes qui s'ensevelissent dans la solitude pour ne vaquer qu'au culte de Dieu, à l'étude d'eux-mêmes et à leur propre perfection, sont obligées de s'appliquer à la prière; mais encore les gens qui vivent dans l'agitation du monde et des affaires, ne peuvent se dispenser de réparer par le recueillement et par la ferveur à prier, la dissipation que cause le commerce des créatures : on peut même ajouter que le recueillement étant bien plus difficile à conserver dans leurs fonctions que dans la vie simple et dégagée des solitaires, aussi ils ont besoin d'un recours à Dieu plus fervent et plus assidu.

Quand même les occupations que l'on se donne seraient saintes et nécessaires, il ne faudrait s'y engager qu'avec beaucoup de précaution. Ce que vous faites est louable, je le suppose, dit saint Bernard au pape Eugène (*De Consider., lib.* I, *c.* 5, *n.* 6); mais, en faisant du bien aux autres, prenez garde de ne vous point faire de mal à vous-même; ne soyez pas le seul privé des soins que votre zèle vous inspire; en pensant à autrui, gardez-vous bien de vous oublier : ne vous donnez pas tout entier ni toujours à l'action, mais réservez pour la méditation des vérités éternelles une partie de votre cœur et de votre temps.

Aussi voyons-nous que Jésus-Christ invite ses disciples à s'aller reposer et recueillir dans le désert après leur retour des lieux où ils avaient annoncé l'Evangile (*Marc.*, VI, 31). A combien plus forte raison avons-nous besoin de recourir à la source de toutes les vertus dans la prière, pour y faire *ressusciter*, selon le terme de saint Paul (II *Tim.*, I, 6), notre foi et notre charité presque éteintes, lorsque nous sortons du soin des affaires où notre cupidité s'est irritée, lorsque nous revenons de ces compagnies où l'on parle et où l'on agit comme si on n'avait jamais connu Dieu!

Nous devons regarder la prière comme un remède destiné à guérir nos faiblesses, et à réparer nos fautes. Jésus-Christ nous enseigne, dit saint Cyprien, que nous péchons tous les jours de notre vie, en nous ordonnant de prier chaque jour pour obtenir le pardon de nos fautes. Que si celui qui était sans péché, continue ce Père, priait si assidûment; combien, nous qui sommes pécheurs, sommes-nous obligés d'être fidèles à la prière!

C'est pourquoi saint Paul recommande que le prêtre mortel, qui représente Jésus-Christ, étant sujet aux faiblesses humaines, offre le sacrifice pour ses propres péchés en même temps que pour ceux du peuple (*Hebr.*, V, 3).

Mais outre que la prière est donc ainsi le remède qui guérit les plaies que nous avons déjà reçues, elle est encore un préservatif pour nous garantir des dangers presque infinis qui nous menacent en cette vie.

Nous trouvons des piéges dans l'exercice même de la charité. Souvent cette vertu nous expose à se hasarder elle-même pour les intérêts du prochain : souvent elle nous appelle à certains travaux extérieurs où elle se dissipe et dégénère ensuite en amusement, dit l'auteur du livre *de la Singularité des clercs*.

C'est par cette raison que saint Chrysostome remarque que rien n'est si important que de garder toujours une proportion exacte entre le fonds intérieur de vertu et les pratiques extérieures que l'on entreprend; sans cela on se trouve bientôt comme les vierges folles de l'Evangile (*Matth.*, XXV), qui avaient consumé l'huile de leurs lampes, sans avoir eu le soin d'y en remettre dans le moment que l'époux arriva. La crainte de ce Père allait jusqu'à souhaiter que les laïques, qui alléguaient leurs occupations domestiques pour se dispenser de la prière, remplaçassent pendant la nuit, sur les heures destinées à leur repos, ce que le soin de leurs affaires leur avait fait perdre pour l'oraison pendant le jour. Si ces conseils, dignes de la ferveur des premiers siècles, semblent d'une pratique trop difficile aux chrétiens relâchés du nôtre; si nous sommes maintenant réduits à ne pouvoir qu'à peine nous persuader que les anciens fidèles auraient cru vivre mollement et dans l'oubli de Dieu, s'ils n'eussent interrompu leur sommeil pour réciter des psaumes et pour invoquer le Seigneur; si nous sommes épouvantés quand les histoires nous apprennent qu'ils priaient à toutes les heures, et que nulle action considérable n'était commencée ni finie chez eux que par des invocations et des actions de grâces : du moins ayons quelque honte de notre relâchement; et si nous n'avons pas le courage de suivre ces grands exemples, regardons-les, quoique de loin; soupirons, humilions-nous.

Le besoin où nous sommes que Dieu bénisse nos travaux, qu'il nous accorde le succès que nous attendons de sa providence, est encore un puissant motif pour nous engager à prier.

L'instance avec laquelle Moïse pria le Seigneur arrêta sa colère et sauva son peuple; et les saints Pères nous assurent qu'il faut obtenir dans le ciel, par la vertu secrète de la prière, certaines choses que nous ne pouvons espérer de gagner sur la terre dans les cœurs des hommes, ni par nos soins, ni par nos discours.

En vain attendrez vous la conversion de cet impie qui scandalise tout le monde, et dont le vice contagieux infecte les compagnies; en vain une femme chrétienne gémira-t-elle de se voir sous l'autorité d'un mari, qui, méprisant la foi qu'il lui a donnée, dissipe follement ses biens, abandonne leurs enfants communs, et vit indignement lui-même sous les lois d'une impudente créature; en vain ce père infortuné soupire voyant ses enfants libertins et dénaturés plongés dans l'oubli de Dieu et de toute vertu, qui consument par avance sa succession, quoiqu'elle soit le fruit de tant de peines et de soins, et qui lui causent tous les jours une douleur mortelle par leur conduite dissolue et honteuse : tous les remèdes humains sont trop faibles contre de tels maux.

Il faut avoir recours à celui qui seul est capable de guérir les cœurs; et, quoiqu'il s'agisse de l'intérêt de sa gloire dans la conversion de ses créatures, il veut néanmoins, et il est de sa grandeur de vouloir que nous lui demandions sa propre gloire, et que l'accomplissement de sa volonté soit l'objet de nos vœux et de nos soupirs : *Adveniat regnum tuum; fiat voluntas tua* (*Matth.*, VI, 18). Jésus-Christ, avant que de choisir et de former ses douzes apôtres, employa une nuit à prier son Père (*Luc.*, VI, 22). Saint Paul, qui soutenait avec tant de zèle l'Eglise naissante, nous apprend qu'il ne cessait de prier pour tous les fidèles, afin que Dieu daignât les remplir de la connaissance de ses volontés (*Coloss.*, I, 9); et Cassien remarque, comme un exemple plein d'instruction pour nous, dans sa sixième conférence, que Job, qui ne comptait, dans le temps même de son plus grand bonheur, que sur la protection de Dieu, offrait chaque jour des sacrifices pour purifier toute sa famille, de peur que la licence que la prospérité donne, n'irritât le ciel contre ses enfants (*Job*, I, 5). C'est ainsi que chacun devrait s'appliquer à obtenir la protection de Dieu en faveur de sa famille ou des affaires dont il est chargé; car, quand on a un peu de foi, ne doit-on pas être convaincu que c'est bien moins notre travail, notre prévoyance et notre industrie, que la bénédiction de Dieu, qui fait réussir nos ouvrages? Aussi combien voit-on de gens qui bâtissent en vain leur maison, et sur des fondements ruineux, parce que Dieu ne règle ni ne conduit point leurs travaux! Sa justice permet, pour les confondre, que leurs mesures se trouvent fausses, leurs espérances vaines, leurs ressources sujettes à une infinité de mécomptes, leurs biens dissipés, leur famille en désordre et sans bénédiction. D'où viennent tant de maux? Que chacun s'en prenne à soi-même et à cette négligence si criminelle de recourir à Dieu. Rentrons en nous-mêmes; et après nous être convaincus du besoin où nous sommes d'implorer le secours de Dieu, examinons les règles que nous devons y observer.

TROISIÈME PARTIE

La prière que nous faisons à Dieu ne peut lui être agréable ni efficace pour nous-mêmes, si elle n'est faite avec les conditions que l'Ecriture et les saints Pères nous ont expliquées. Je vais les exposer en peu de mots.

1° Il faut prier avec attention. Dieu écoute, dit saint Cyprien, la voix de notre cœur, et non pas celle que forme notre bouche. Il faut, ajoute-t-il, veiller et s'appliquer de tout son cœur à la prière; que tout objet humain et profane disparaisse aux yeux de notre esprit; que cet esprit s'attache uniquement à ce qu'il demande. A qui, dit-il, devez-vous parler avec attention, si ce n'est à Dieu? Peut-il moins demander de vous que de vouloir que vous pensiez à ce que vous lui dites? Comment osez-vous espérer qu'il daigne vous écouter, si vous ne vous écoutez pas vous-mêmes? Vous prétendez qu'il se souvienne de vous pendant que vous le priez, vous qui vous oubliez vous-mêmes au milieu de votre prière. Bien loin de fléchir Dieu, vous offensez cette majesté présente, par votre négligence dans une action qui est pourtant la seule propre à vous rendre le ciel favorable

Il est vrai, dit saint Augustin, que j'aperçois la posture humble de votre corps, mais je ne sais où est votre esprit, ni s'il est arrêté et appliqué à ce qu'il témoigne d'adorer.

Avouons que ce reproche de saint Augustin n'est pas assez fort pour les chrétiens de notre siècle. La posture de leurs corps ne marque que trop la légèreté et l'irréligion de leurs âmes. A les voir au milieu d'une église, pendant le redoutable sacrifice, occupés des objets les plus immodestes, curieux et empressés pour les bagatelles les plus indécentes, oubliant la sainteté du lieu et la majesté des mystères, pour entrer dans des conversations profanes, peut-être même criminelles, qui croirait que leur foi n'est pas absolument éteinte? et qui pourrait s'imaginer qu'ils aient intention de prier et d'adorer Dieu dans un état si plein d'irrévérence et de scandale?

Cette attention à la prière, qu'il est si juste d'exiger des chrétiens, peut être pratiquée avec moins de difficulté qu'on ne pense. Ce n'est pas qu'il n'arrive aux âmes même les plus fidèles des distractions involontaires et inévitables; on n'est pas toujours maître de son imagination, pour lui imposer silence et avoir l'esprit tranquillement uni à Dieu. Ces sortes de distractions, qui arrivent malgré nous, ne nous doivent point donner de scrupules, et elles servent même plus utilement à notre perfection que les oraisons les plus sublimes et les plus affectueuses, pourvu que nous tâchions de les surmonter, et que nous supportions humblement cette expérience de notre faiblesse.

Mais s'arrêter volontairement aux objets les plus vains et les plus frivoles, dans le temps même de la prière, parce qu'on ne veut pas se donner assez de sujétion pour être attentif aux vérités divines; mais se remplir la tête des images trompeuses du monde, et puis ne faire aucun effort sur soi

pour arrêter cette imagination volage et déréglée, qui vient sans nul respect troubler les opérations de l'Esprit de Dieu dans une âme, n'est-ce pas vouloir vivre toujours amusé par les sens, toujours inappliqué à Dieu ?

Ce qui pourrait beaucoup soulager notre esprit et lui faciliter cette attention si nécessaire serait la règle simple que saint Augustin nous propose : suivez, dit-il, autant que vous pouvez y assujettir votre esprit, tous les sentiments et toutes les instructions que vous fournissent les prières, les cantiques et les autres louanges de Dieu, qui sont en usage dans son Eglise; unissez-vous en esprit avec votre sainte Mère; demandez à Dieu lorsque l'office qu'on prononce est destiné à demander; gémissez lorsqu'il inspire le gémissement; espérez dans les endroits où il excite l'espérance; réjouissez-vous quand ses paroles sont pleines de joie; affligez-vous, craignez, quand il tâche d'imprimer en vous la tristesse et la crainte. En un mot, conformez tous vos sentiments à toutes ses paroles : cette conformité est la plus excellente prière. Assister aux divins offices avec cet esprit est une excellente oraison.

2° Il faut demander avec foi. Cette foi, dit saint Jacques, doit être si ferme, qu'on n'hésite jamais : car celui qui hésite est semblable aux flots de la mer, toujours poussés au gré des vents. Que celui donc, continue-t-il, qui prie sans cette confiance, n'espère pas d'être exaucé. Et, en effet, qu'est-ce qui est plus capable de toucher le cœur de Dieu en notre faveur, que notre confiance en sa miséricorde ? Peut-il rejeter ceux qui ont mis tout leur trésor en lui, et qui ne veulent rien tenir que de sa bonté? Quand nous prions Dieu, dit saint Cyprien, avec confiance, et même avec une espèce de familiarité, c'est lui-même qui nous donne cet esprit de prière. Il faut donc que le Père reconnaisse les paroles de son propre Fils quand nous les prononçons, et que celui qui habite dans le fond de nos cœurs forme et règle lui-même toutes nos prières.

C'est Jésus-Christ qui prie en nous; c'est par lui que nous prions son Père; et toutes nos prières finissent par son auguste nom, parce qu'il n'y a point d'autre nom qui puisse nous sauver (*Act.*, IV, 12), et que c'est par la seule abondance infinie de ses mérites que nous pouvons espérer quelque grâce de Dieu.

Aussi, avec une prière si puissante, nous devons croire que nous pouvons tout. Nous entrons dans les droits de ce divin médiateur, nous sommes les cohéritiers de son royaume, nous parlons à Dieu en qualité de ses enfants. Hé! qui d'entre nous, s'écrie saint Cyprien, eût osé nommer Dieu son père, s'il ne nous avait ordonné lui-même de prendre cette liberté, quand il nous a appris la manière dont il veut que nous le priions? Cependant cette confiance filiale (ne faut-il pas l'avouer?) manque presque à toutes nos prières. La prière n'est notre ressource qu'après que toutes les autres nous ont manqué.

Si nous sondons bien notre cœur, nous trouverons que nous demandons à Dieu les secours dont nous avons besoin, comme si nous n'en avions jamais reçu aucun de lui; et qu'un certain fonds d'infidélité secrète et injurieuse à la bonté de Dieu nous rend indignes d'en recevoir des marques. Craignons que Jésus-Christ ne nous fasse dans son jugement le même reproche qu'il fit à saint Pierre : *Homme de peu de foi*, nous dira-t-il, *pourquoi avez-vous douté* (*Matth.*, XIV, 31)? Pouviez-vous demander des marques plus fortes de ma bonté pour vous en convaincre, que celles que vous avez tant de fois ressenties? Pourquoi donc arrêter le cours des grâces que je vous préparais, en refusant de les espérer? il ne fallait que les attendre pour les recevoir. Pourquoi vous défier de moi, après que je me suis moi-même fié sans réserve à vous dans mes sacrements? Ame défiante et ingrate, pourquoi avez-vous douté?

3° Il faut joindre l'humilité à la confiance. *Grand Dieu*, dit Daniel, *lorsque nous nous prosternons à vos pieds, nous fondons nos espérances pour le succès de nos prières, non sur votre justice, mais sur votre miséricorde* (*Dan.*, IX, 18). Sans cette disposition de notre cœur, toutes les autres, quelque pieuses qu'elles soient, ne peuvent plaire à Dieu. Le malheur de saint Pierre, comme saint Augustin l'a remarqué, ne vint pas de ce que son zèle pour Jésus-Christ n'était pas sincère. Saint Pierre aimait son maître de bonne foi; de bonne foi il voulait mourir plutôt que de l'abandonner; mais son erreur consistait en ce qu'il comptait sur ses propres forces pour faire ce qu'il sentait qu'il désirait : c'est pourquoi, dit saint Augustin, il ne suffit pas d'avoir reçu de Dieu un esprit droit, une connaissance exacte de la loi, un désir sincère de l'accomplir; il faut encore à tout moment renouveler ses connaissances et ses désirs, il faut puiser sans cesse dans la fontaine de la lumière pure et éternelle.

La prière du premier homme, selon ce Père, était une action de louange à Dieu. Pendant qu'il demeurait dans cet heureux séjour que la main de Dieu même lui avait préparé il n'avait pas besoin de gémir, parce qu'il était dans un état d'union et de jouissance; mais maintenant ses enfants, chassés de cette terre délicieuse, doivent pousser des cris vers le ciel, afin que Dieu daigne se rapprocher d'eux à cause de leur humilité, comme il avait abandonné leur père à cause de son orgueil.

C'est la préparation de notre cœur, selon le terme de l'Ecriture (*Ps.* IX. 17; *Hebr.*, X, 17), qui engage Dieu à nous écouter. Cette préparation doit être sans doute un abaissement intérieur, un aveu sincère de notre néant, à la vue des grandeurs de Dieu. C'est ce cœur contrit et humilié que Dieu ne méprise jamais (*Ps.* L, 19); mais quelque effort que le superbe fasse pour fléchir Dieu, Dieu, se-

lon sa parole, résiste toujours au superbe (*Jac.*, IV, 6). Prenez donc garde, dit saint Augustin, que si vous n'êtes pas dans un état de pauvreté, c'est-à-dire, si vous ne sentez pas votre faiblesse et votre indigence, si vous n'êtes pas vil et méprisable à vos propres yeux, vous ne serez point exaucé; car cette pauvreté intérieure est votre seul titre pour obtenir.

Souvenez-vous de la différence que l'Evangile nous fait remarquer entre la prière du pharisien superbe et présomptueux, et celle du publicain humble et pénitent (*Luc.*, XVIII, 10 *et seq.*). L'un raconte ses vertus, l'autre déplore ses faiblesses; l'un remercie Dieu des bonnes œuvres qu'il a faites, l'autre s'accuse des fautes qu'il a commises; la justice de l'un se trouve confondue, tandis que l'autre est justifié. Il en sera de même d'une infinité de chrétiens. Les pécheurs humiliés, à la vue de leurs propres déréglements, seront des objets dignes de la miséricorde de Dieu, tandis que certaines personnes qui auront fait profession de piété seront condamnées rigoureusement pour l'orgueil et la présomption qui auront infecté toutes leurs œuvres.

Parce que ces personnes s'adonnent à de bonnes œuvres, elles disent dans leur cœur à Dieu : Seigneur, je ne suis pas comme le reste des fidèles. Elles s'imaginent être des âmes privilégiées; elles se complaisent vainement dans la haute idée qu'elles se forment d'elles-mêmes; elles prétendent que c'est à elles seules de pénétrer les mystères du royaume de Dieu; elles s'en font une science et une langue chimérique; elles croient que tout est permis à leur zèle, et ne craignent rien de ce qu'il faut craindre. Leur genre de vie, régulier en apparence, ne sert alors qu'à favoriser leur vanité; hors de là, elles sont indociles, inquiètes, indiscrètes, délicates, sensibles, incapables de se mortifier pour remplir leurs devoirs. En un mot, en allant à la prière, avec ce fonds d'orgueil et de présomption, elles n'en rapportent qu'un esprit gâté, plein d'illusion sur elles-mêmes, et presque incurable.

Malheur à ceux qui prient de la sorte! malheur à nous, si nos prières ne nous rendent plus humbles, plus soumis, plus vigilants sur nos défauts, plus disposés à vivre dans l'obscurité et dans la dépendance!

4° Il faut que nous priions avec amour. C'est par l'amour, dit saint Augustin, qu'on demande, qu'on cherche, qu'on frappe, qu'on trouve et qu'on demeure ferme dans ce qu'on a trouvé. C'est pourquoi, dit-il dans un autre endroit, vous cesserez de prier Dieu dès que vous cesserez de l'aimer et d'avoir soif de la justice. Le refroidissement de la charité est le silence de notre cœur à l'égard de Dieu.

Sans cela vous pourrez prononcer des prières, mais vous ne prierez point véritablement. Car d'où nous pourrait venir, dit encore saint Augustin, la véritable application à méditer la loi de Dieu, si elle ne nous est donnée par l'amour de celui-là même qui nous a imposé cette loi? Aimons donc, et nous prierons. Heureux, à la vérité, dit ce Père, de penser sérieusement aux vérités de la religion! mais mille fois plus heureux encore de les goûter et de les aimer!

Au reste, dit-il, il faut que ce soit une douleur sincère de n'être pas assez fidèle à Dieu, et non pas le dégoût naturel que les créatures vous donnent d'elles, qui tourne votre cœur du côté de Dieu, qui vous fasse prier et gémir. Il faut désirer ardemment que Dieu vous accorde les biens spirituels, et que l'ardeur de votre désir vous rende dignes d'être exaucés : car si vous ne priez que par coutume ou par faiblesse, dans le temps de la tribulation; si vous n'honorez Dieu que des lèvres, pendant que votre cœur est éloigné de lui; si vous ne sentez point en vous d'affection et d'empressement pour le succès de vos prières; si vous demeurez toujours dans une indifférence et dans une froideur mortelle en approchant de ce Dieu qui est un feu consumant; si vous n'excitez point en vous le zèle de sa gloire, la haine du péché, l'amour de votre perfection, n'attendez pas que des prières si languissantes puissent être efficaces. Le cœur de Dieu ne se laissera jamais toucher que par l'amour qui s'allumera dans le vôtre.

5° Il faut prier avec persévérance. Saint Bernard dit qu'il est indigne de cette haute majesté de se laisser trouver, à moins qu'on ne la cherche avec un cœur parfait. Le cœur parfait est celui qui ne se lasse jamais de chercher Dieu. Aussi saint Augustin nous assure-t-il qu'on ne peut mériter d'obtenir dans la prière ce que l'on demande, si on ne le cherche avec l'assiduité et la patience qu'un si grand bien mérite.

Appliquons-nous cette règle, et faisons-nous, malgré notre amour-propre, une justice exacte. Faut-il s'étonner si Dieu nous laisse si souvent dans des états d'obscurité, de dégoût et de tentation? Les épreuves purifient les âmes humbles, elles servent aux âmes infidèles à expier leurs fautes; elles confondent celles qui veulent flatter dans l'oraison même leur lâcheté et leur orgueil.

Si une âme innocente, détachée des créatures et appliquée avec assiduité à Dieu, souffrait les délaissements intérieurs, elle devrait s'humilier, adorer les desseins de Dieu sur elle, redoubler ses prières et sa ferveur. Comment des personnes qui ont à se reprocher tous les jours des infidélités continuelles, oseront-elles se plaindre que Dieu leur refuse ses communications? Ne doivent-elles pas avouer que ce sont leurs péchés, selon le terme de l'Ecriture (*Thren.*, III, 44), qui ont formé un épais nuage entre le ciel et elles, et que Dieu s'est justement caché à leurs yeux?

Cent fois Dieu ne nous a-t-il pas recherchés dans nos égarements? cent fois, ingrats que nous sommes, n'avons-nous pas été sourds à sa voix et insensibles à ses bontés? Il veut nous faire sentir à son tour combien nous étions aveugles et misérables en le fuyant; après s'être lassé à nous prévenir,

il veut enfin que nous le prevenions ; il nous réduit à acheter par notre patience les faveurs qu'il nous prodiguait autrefois, et dont nous ignorons le prix. N'est-ce pas une vanité et une délicatesse honteuse que de supporter impatiemment un tel procédé, que nous avons eu nous-mêmes à son égard? Combien nous a-t-il attendus! n'est-il pas juste qu'il se fasse attendre?

Qui est celui qui peut se vanter d'avoir fait sans réserve tout ce qu'il doit, d'avoir réparé toutes ses négligences passées, d'avoir purifié son cœur, d'être en droit d'attendre que Dieu l'écoute favorablement? Hélas! tout notre orgueil, quelque grand qu'il soit, ne saurait suffire pour nous inspirer cette présomption, tant le sentiment de notre misère nous presse! Si donc le Seigneur nous soustrait les grâces sensibles, adorons sa justice, taisons-nous, humilions-nous devant lui, prions sans cesse.

C'est cette humble persévérance qui l'apaisera, c'est cette espèce d'importunité qui obtiendra de lui ce que nous ne méritons pas d'obtenir nous-mêmes, et qui nous fera heureusement passer des ténèbres à la lumière. Car sachez, dit saint Augustin, que Dieu est présent, lors même qu'il paraît éloigné de nous. Il se cache pour faire augmenter nos désirs, et il ne diffère, lui qui est le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, à adoucir toutes nos peines, que pour ne point fonder l'ouvrage de notre perfection sur une volonté faible, impatiente et attachée aux choses sensibles.

Qu'il est facile d'aimer Dieu lorsqu'il se montre à nous dans toutes ses beautés, et qu'il nous soutient, par le plaisir même, dans cette union étroite avec lui! Combien voyons-nous d'âmes lâches qui ne veulent le servir que par intérêt, et qui se découragent dès que Dieu cesse de les flatter! Loin de nous une piété si faible et si mercenaire! attachons-nous à Dieu pour Dieu même.

Souvenons-nous que c'est dans l'état d'obscurcissement et de privation que la solide charité s'éprouve et se soutient elle-même; sans cela, les consolations intérieures anéantiraient le mystère de la croix, qui doit s'accomplir en nous; sans cela en vain Jésus-Christ serait monté au ciel pour dérober à ses disciples sa présence. Hé! que peut-on attendre d'une âme qui attend elle-même que Dieu la console pour se donner à lui?

Enfin, il faut prier avec pureté d'intention. Il ne faut point, dit saint Bernard, mêler dans nos prières les choses vaines avec les véritables, les périssables avec les éternelles, des intérêts bas et temporels avec ceux de notre salut. C'est bien prier, dit saint Augustin, que de ne chercher que Dieu seul; c'est mal prier que de chercher par lui d'autres biens. Ne prétendez pas, dit-il, rendre Dieu le protecteur de votre amour-propre et de votre ambition, mais l'exécuteur de vos bons désirs. Vous recourez à Dieu afin qu'il satisfasse vos passions, et souvent afin de vous garantir des croix dont il connaît que vous avez besoin. Quand il vous aime, dit encore ce Père, il vous refuse ce que votre amour-propre vous fait demander; dans sa colère, il vous accorde ce qu'il est dangereux que vous obteniez. N'allez donc point porter au pied des autels des vœux indécents, des désirs mal réglés et des prières indiscrètes. Ne demandez rien qui ne soit digne de celui à qui vous le demandez. Gardez-vous bien de soupirer après des biens faux et nuisibles; répandez votre cœur devant le Seigneur, afin que son Saint-Esprit demande en vous, par des gémissements ineffables, les véritables biens qu'il veut que vous demandiez.

Comment Dieu, dit saint Augustin, vous accorderait-il ce que vous ne voulez pas vous-même qu'il vous accorde? Vous lui demandez tous les jours l'accomplissement de sa volonté et l'avénement de son règne. Pouvez-vous lui faire cette prière de bonne foi, vous qui préférez votre volonté à la sienne, qui sacrifiez ses intérêts aux vôtres, et qui faites céder sa loi aux vains prétextes dont votre amour-propre se sert pour l'éluder? Pouvez-vous lui faire cette prière, vous qui troublez son règne dans votre âme par tant d'infidélités, par tant de vains désirs, par tant d'amusements indignes du christianisme; vous enfin qui craignez l'arrivée de ce règne, et qui ne voudriez pas que Dieu vous accordât tout ce que vous faites semblant de souhaiter? Car, lorsque vous lui demandez qu'il change votre cœur, s'il vous prenait au mot, et s'il vous offrait de vous rendre humble, mortifié, ennemi des plaisirs et des consolations, empressé pour les croix et pour son amour, votre amour-propre et votre orgueil se révolteraient pour vous empêcher d'accepter cette offre; et, consentant au retranchement de certains défauts qui vous incommodent, vous voudriez réserver vos passions dominantes, et faire vos conditions pour accommoder la piété à votre humeur et à vos vues.

Au reste, quoique les méthodes pour prier, qui nous viennent des personnes pieuses et expérimentées, méritent beaucoup de respect, et que nous les devions suivre, autant que nos expériences et le conseil des gens sages que nous consultons nous en découvrent l'utilité pour nous soulager et faciliter notre application à Dieu, nous devons regarder comme l'essentiel dans la prière de demander à ce Dieu de miséricorde, qui connaît mieux que nous nos besoins, ce qu'il faut que nous lui demandions. Son Esprit-Saint, à qui il appartient véritablement de nous enseigner à prier, donne quand il lui plaît des conduites particulières; mais ce qui est très-important, est de se persuader que la manière de prier la plus simple, la plus humble et la plus éloignée des raisonnements et des vues abstraites, est sans doute la plus assurée et la plus conforme aux paroles du Fils de Dieu et des apôtres. Dans cette prière nous trouverons de la lumière et de la force pour remplir nos devoirs avec paix et humilité, dans quelque condition où nous soyons. Sans elle, en vain

formerons-nous de belles résolutions; privés de la nourriture intérieure, nous nous trouverons sans force dans toutes les occasions difficiles et dans toutes les tentations de la vie.

ENTRETIEN

SUR LES CARACTÈRES DE LA VÉRITABLE ET SOLIDE PIÉTÉ.

Il faut que les pécheurs fassent une exacte recherche des péchés dont ils sont coupables (1), afin de s'en humilier et de s'en punir. Il faut aussi que les personnes qui font profession de piété, et qui vivent dans la retraite, exemptes des désordres grossiers du monde, examinent attentivement devant Dieu l'imperfection et le peu de solidité des vertus qu'elles ont acquises. Sans cet examen qui sert à nous retenir dans l'humilité, dans la crainte et dans la défiance de nous-mêmes, nos vertus mêmes nous deviennent nuisibles ou du moins dangereuses; elles nous inspirent une confiance présomptueuse, elles font que nous sommes contents de nous (*Apoc.*, III, 17), et que nous passons notre vie dans un état plein d'illusions.

Combien voit-on de gens qui, sur cette vaine confiance en leur bonne intention, s'engagent dans de fausses conduites; de gens qui sont grossièrement abusés d'eux-mêmes (2), et qui choquent et scandalisent leur prochain, en s'imaginant lui plaire et l'édifier! Rien n'est plus redoutable que ces exemples, rien n'est plus propre à nous rappeler sérieusement en nous-mêmes, pour nous faire étudier soigneusement ce que nous sommes. Peut-être sommes-nous semblables à ces personnes abusées d'elles-mêmes dont nous avons pitié; peut-être que d'autres nous regardent avec la même compassion. Ces gens-là ont bonne intention et croient être dans une conduite droite aussi bien que nous. Ne sommes-nous point dans l'erreur, et ne nous flattons-nous pas comme eux? C'est l'amour-propre qui les flatte et les éblouit; n'avons-nous point en nous ce même séducteur? Craignons donc d'être dans cette voie, dont les commencements paraissent sûrs et droits, mais qui aboutit enfin à la mort (*Prov.*, XIV, 12). Nous devons ce zèle et ce soin à la dévotion, de la rendre en nous irrépréhensible. Tant de gens lui font tort par les faiblesses et les indiscrétions qu'ils y mêlent, que nous devons régler la nôtre d'une manière qui répare ce scandale et ce déshonneur.

Que ne devons-nous point à la piété (3)? C'est elle qui nous a délivrés d'une infinité d'erreurs, et qui nous a fait vaincre nos passions et nos mauvaises habitudes; qui nous a dégoûtés des plaisirs empoisonnés du monde; qui nous a convaincus et touchés des vérités salutaires de la religion, et qui nous a garantis des piéges funestes dont le siècle est rempli. Serons-nous ingrats après tant de bienfaits reçus? N'aurons-nous point le courage de sacrifier à la piété toutes nos inclinations déréglées, quoi qu'il en puisse coûter à notre amour-propre? Au reste, gardons-nous bien de juger de notre vertu par les apparences. Les balances trompeuses du monde, que l'Ecriture appelle abominables, sont bien différentes de celles dont la justice de Dieu se sert pour peser toutes nos actions (*Psal.* LXI, 10; *Prov.*, XI, 1; *Ose.*, XII, 7). Souvent Dieu, qui pénètre les plus secrets replis des cœurs (*Psal.* VII, 10; *Hebr.*, IV, 13), y voit et y condamne certaines passions déguisées, pendant que les dehors paraissent vertueux et exemplaires aux yeux du monde (*Apoc.*, III, 1).

Or il est sûr que Dieu ne s'arrête jamais à cet extérieur, et qu'une vertu superficielle ne saurait l'éblouir. Gardons-nous donc bien de nous contenter d'une conduite extérieurement régulière; voyons si l'essentiel de la piété se trouve dans nos sentiments et dans nos actions.

Piété utile à tout, piété simple et désintéressée, piété constante, piété qui fait le bien et qui le cache, piété qui ne cherche point à plaire aux hommes, ou du moins qui ne veut leur plaire que pour plaire à Dieu (*Galat.*, I, 10); piété enfin qui va jusqu'à s'oublier soi-même pour n'être appliquée qu'à la correction de ses défauts et à l'accomplissement de ses devoirs (4).

Encore une fois, examinons en présence de Dieu si la nôtre est faite de la sorte, et faisons cet examen par rapport à Dieu, par rapport à nous-mêmes, par rapport au prochain. Ces trois considérations feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Chacun de nous doit s'examiner soi-même pour découvrir s'il est dans les dispositions où il doit être à l'égard de Dieu, et sans lesquelles toute sa piété, quelque fervente qu'elle paraisse au dehors, ne saurait avoir de solidité. Voyons donc si nous aimons à souffrir pour Dieu, si nous sommes disposés à mourir pour nous unir à lui, si nous sommes bien aises de nous occuper de lui, et enfin si nous sommes déterminés à nous abandonner à lui. C'est dans l'examen de ces quatre choses que nous reconnaîtrons le véritable état de notre cœur.

I. Aimons-nous à souffrir pour Dieu? Je ne parle point d'un certain amour vague des souffrances qui paraît dans les paroles et qui manque dans les actions; d'un amour des souffrances qui ne consiste qu'en une coutume de parler magnifiquement et affectueusement du prix et de l'excellence des croix, pendant qu'on les fuit avec délicatesse et qu'on recherche tout ce qui peut rendre la vie molle et sensuelle. Encore une fois, je

(1) Je repasserai devant vous toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon cœur (*Isai.*, XXXVIII, 15).
(2) Souvent notre esprit se flatte et se persuade d'aimer dans le bien ce qu'il n'aime pas en effet (S. Greg., *Reg. Past.*, *part.* 1, *cap.* 9, *n.* 17).
(3) La piété est utile à tout (I *Tim.*, IV, 8).
(4) Je tâche de plaire à tous en toutes choses, ne cherchant point ce qui m'est avantageux, mais ce qui l'est à plusieurs pour être sauvés (I *Cor.*, X, 33).

ne parle point de cette spiritualité imaginaire qui fait qu'on ne s'entretient que de résignation, de patience, de joie dans les tribulations, pendant qu'on est sensible aux moindres incommodités, et qu'on tend par toute sa conduite à ne souffrir jamais de personne et à ne manquer de rien. Saint Paul avait des sentiments bien contraires à ceux des lâches chrétiens qui vivent de la sorte, lorsqu'il disait qu'il se sentait comblé de toute sorte de joie et de consolation, lors même que son corps ne jouissait d'aucun repos et qu'il éprouvait les plus rudes tribulations, les combats au dehors, les frayeurs au dedans (II *Cor.*, VII, 4, 5).

Il ne faut pas s'imaginer que ce zèle du grand Apôtre ne doive point être imité, sous prétexte que les âmes des chrétiens de nos jours sont moins fortes et moins élevées. C'est la grâce, dit-il à tous les fidèles, qui vous est donnée, non-seulement de croire en Jésus-Christ, mais encore de souffrir pour lui (*Philipp.*, I, 29). C'est comme s'il disait : Si vous ne soumettez que votre esprit à Dieu par une croyance de tous ses mystères, votre sacrifice sera imparfait, et votre volonté demeurera toujours libre et immortifiée. Ne vous contentez pas d'offrir à Dieu une foi stérile, ajoutez-y l'offrande d'un cœur humilié (*Psal.* L, 19) et souffrant pour lui. En vain suivez-vous Jésus-Christ si vous ne portez la croix avec lui (*Matth.*, XVI, 24); en vain espérez-vous sa gloire et son royaume, si vous n'acceptez ses opprobres et ses douleurs (*Luc.*, XXIV, 26).

Ces deux états ont une liaison nécessaire; on ne peut arriver à l'un que par l'autre : c'est le chemin qu'il a tenu; il n'a point voulu vous en laisser d'autre (I *Petr.*, II, 21). Oseriez-vous vous plaindre d'une loi appuyée sur un tel exemple ? Qu'il doit être doux à une âme fidèle de souffrir pendant cette vie, puisqu'elle sait qu'elle souffre après Jésus-Christ, qu'elle souffre pour l'imiter, pour lui plaire et pour mériter la joie qu'il a promise à ceux qui pleurent (*Matth.*, V, 5, 21; *Luc.*, VI, 21) !

C'est là tout notre bien, que de souffrir des maux en ce monde avec l'espérance d'une éternelle consolation. Les faux biens de ce monde sont faits pour ceux qui n'en espèrent ou qui n'en cherchent point de plus véritables : les maux de ce monde sont destinés, par la miséricorde de Dieu, aux âmes élues qu'il veut détacher de ce monde si corrompu pour les préparer à des biens d'une durée et d'un prix immenses. Chercher donc son bonheur ici-bas, c'est s'oublier dans son exil, c'est renoncer aux espérances de sa patrie. Aussi saint Cyprien disait-il à tous les chrétiens, qu'en prenant ce nom vénérable ils se dévouaient eux-mêmes à toutes sortes de souffrances présentes et sensibles, pour attendre les biens invisibles et éternels; qu'enfin il n'était pas permis aux héritiers d'un Sauveur crucifié de craindre ni les supplices ni la mort.

Il les nomme les héritiers du Crucifié, parce que le Sauveur, en se sacrifiant pour l'amour des hommes, n'a rien laissé en ce monde à ses véritables enfants que la croix, c'est-à-dire, que la douleur et la honte en partage. Quel affreux héritage, bon Dieu ! que celui de Jésus soûlé d'opprobres, comme parle l'Ecriture (*Thren.*, III, 30), attaché nu et mourant sur la croix ! Cependant il faut renoncer à son héritage céleste, si on n'accepte pas cet héritage temporel de souffrance et d'humiliation. Nul des enfants de Jésus-Christ ne peut se dispenser d'entrer dans cette succession si onéreuse de son père.

Voilà les vérités que nous disons souvent aux autres, mais que nous ne nous disons peut-être guère à nous-mêmes. Comparons un peu de bonne foi les véritables sentiments de notre cœur avec ces principes de la religion que nous professons.

Si j'étais sérieusement persuadé que la vie chrétienne est une vie de patience et de renoncement continuel à nos propres inclinations ; si j'aimais de bonne foi Jésus-Christ souffrant et humilié pour moi, refuserais-je de m'humilier et de souffrir pour l'amour de lui ? me contenterais-je de parler des croix, lorsqu'il ne s'agit d'en porter aucune ? en ferais-je des leçons aux autres sans me les appliquer à moi-même dans les occasions (1) ? Serais-je si impatient dans les moindres infirmités, si découragé dans les traverses de la vie, si inquiet dans les embarras, si délicat et si sensible dans les mécomptes des amitiés humaines ; si jaloux, si soupçonneux, si incompatible avec les gens que je dois ménager ; si sévère pour corriger les défauts d'autrui ; si lâche et si immortifié quand il s'agit de corriger les miens ? Serais-je si prompt à murmurer dans les mépris et dans les contradictions, qui sont autant de croix dont Dieu me charge pour me sanctifier.

N'est-ce pas un scandale digne de larmes et de gémissements, de voir que les gens mêmes qui font profession de suivre et de servir Jésus crucifié, soient néanmoins, par leur délicatesse, les ennemis irréconciliables de la croix, selon les termes de saint Paul (*Philipp.*, III, 18) ? Hélas ! pouvons-nous séparer Jésus-Christ de la croix sur laquelle il s'est sacrifié pour nous, et sur laquelle il a prétendu nous attacher à jamais à lui ? Comment pouvons-nous aimer ce Sauveur si aimable, sans aimer aussi cette croix qui sera la marque éternelle de son amour infini pour nous ? O précieuse croix ! faut-il que vous ne soyez ainsi honorée qu'en parole et en apparence ! faut-il que ceux qui ne peuvent espérer aucun bien que par vous vous craignent et vous fuient avec tant d'inquiétude et de lâcheté !

Jusqu'à quand nous fera-t-on ce reproche honteux, ce reproche qui n'est peut-être que trop juste contre nous, et qui fait croire tant de gens que la dévotion n'est qu'un langage; ce reproche si ordinaire qu'on nous fait, en disant que les gens qui font profes

(1) Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il a ne peut être mon disciple (*Luc.*, XIV, 33, *et* IX, 23).

sion de piété sont les plus délicats et les plus sensibles; que leur piété dégénère peu à peu en mollesse; qu'ils veulent servir Dieu avec toutes sortes de commodités; soupirer après l'autre vie, en jouissant de toutes les douceurs de celle-ci; et déclamer toujours avec zèle contre l'amour-propre, prenant néanmoins toutes sortes de précautions pour ne le mortifier jamais en eux?

II. Sommes-nous disposés à mourir pour nous unir à Jésus-Christ? Saint Paul, qui formait ce noble désir (*Philipp.*, I, 23), voulait qu'un chrétien, rempli des espérances de la religion, gémît et soupirât sous la pesanteur de son corps mortel (*Rom.*, VII, 24, 25). Et saint Augustin, expliquant cette vérité dans toute son étendue, dit que la sainteté de la vie et l'amour de la mort sont deux dispositions inséparables. Les deux amours des deux vies, dit-il, se combattent dans une âme imparfaite. L'amour de cette vie passagère est si fort dans les chrétiens imparfaits, qu'ils la possèdent avec plaisir et qu'ils ne la perdent qu'avec regret. La perfection des âmes bien fidèles à Dieu fait au contraire qu'ils supportent la vie avec peine, et qu'ils attendent la mort comme leur véritable bien. Au reste, continue-t-il, que les imparfaits ne me disent point qu'ils désirent de vivre encore pour faire quelques progrès dans la vertu; qu'ils parlent plus sincèrement et qu'ils avouent qu'ils souhaitent de prolonger leur vie parce qu'ils ne sont point assez vertueux pour aimer la mort Ne vouloir pas mourir, ce n'est pas aspirer à un plus haut degré de vertu, mais c'est n'en avoir guère acquis. Qu'on n'allègue donc point la crainte des jugements de Dieu pour justifier celle de la mort. Si nous ne craignions que les jugements de Dieu dans notre passage à l'éternité, cette crainte, inspirée par le Saint-Esprit, serait une crainte modérée, paisible et religieuse. La perfection de notre amour pour Dieu, comme dit saint Jean (I *Epist.*, IV, 17), consiste à avoir une entière confiance en lui pour le jour de son jugement. Si nous l'aimions comme notre père, le craindrions-nous comme notre juge, jusqu'à fuir sa présence? Aurions-nous ces craintes lâches qui nous troublent, qui nous abattent; ces vaines alarmes que nous ressentons sitôt que le Seigneur frappe à notre porte, et qu'il nous apprend par la maladie que la mort s'approche?

Ne serions-nous pas convaincus que plus la vie dure, plus le nombre de nos infidélités croît; que le compte que nous devons à Dieu se rend toujours difficile de plus en plus; que l'avenir servira bien moins à payer nos anciennes dettes qu'à en contracter de nouvelles, et à nous rendre peut-être insolvables; et que quiconque aime Jésus-Christ doit craindre la durée d'une vie où l'on est exposé continuellement à perdre sa grâce et son amour?

Mais il y a je ne sais quelle infidélité secrète dans le fond de nos cœurs, qui étouffe tous ces sentiments. Nous pleurons la mort de ceux que nous aimons, et nous craignons la nôtre, comme si nous n'avions aucune espérance. A voir les vains projets que nous faisons pour cette vie, et le soin que nous prenons pour la rendre agréable et longue, qui croirait que nous attendons une autre vie heureuse et éternelle, et que celle-ci, misérable et fragile, ne sert qu'à retarder notre bonheur? Hélas! dit saint Cyprien (*de Mortal.*), je ne m'étonne pas si ceux qui se trouvent bien en ce monde y veulent demeurer, que ceux qui bornent leurs espérances à cette vie en craignent la fin. La mort est un vrai mal pour ceux qui ne veulent pas s'unir à Jésus-Christ, et qui n'espèrent pas de régner avec lui dans l'éternité. Mais ceux à qui la religion découvre une voie assurée pour arriver à une nouvelle vie; mais ceux dont l'espérance, comme dit le Sage (*Sap.*, III, 4), est pleine d'immortalité, comment peuvent-ils accorder des espérances si hautes et si solides avec les amusements qui arrêtent leur cœur ici-bas?

Concluons donc que notre foi et notre piété sont bien faibles et bien languissantes, puisqu'elles ne peuvent vaincre notre timidité à l'égard de la mort. Il faut que nous n'envisagions la ressource éternelle du christianisme contre la mort, et tous les biens qui nous attendent au delà de cette vie passagère, que d'une vue bien confuse et bien superficielle, si nous ne sentons en nous aucune impatience de finir nos misères et de jouir de tous ces biens.

Voilà précisément sur quoi il faut que chacun de nous s'examine : Suis-je prêt à mourir; et s'il fallait mourir tout à l'heure, ne regretterais-je aucune des créatures dont je me vois environné? N'y a-t-il point quelque chose que j'ai cru jusqu'ici m'être indifférente, et dont je ne pourrais néanmoins me détacher sans peine? Mon âme languit-elle dans les tristes liens qui la tiennent ici-bas captive, ou plutôt ne fait-elle point de ses liens l'objet de ses amusements, et n'est-elle point aveuglée jusqu'à aimer son esclavage?

Il ne s'agit point ici de me tromper moi-même par un faux courage. Est-il bien vrai que l'ardeur de mon amour pour Jésus-Christ surmonte dans mon cœur la crainte et l'horreur naturelle que j'ai pour la mort? Usé-je de ce monde, selon le terme de saint Paul (I *Cor.*, VII, 31), comme n'en usant point? Le regardé-je comme une figure trompeuse qui passe? Ai-je impatience de n'être plus sujet à sa vanité? N'y a-t-il rien qui arrête mes désirs et qui flatte mon amour-propre? Ne cherché-je point à rendre ma vie douce par des amusements que je crois innocents, mais qui forment dans mon cœur, contre les desseins de Dieu sur moi, certaines attaches que je ne veux pas rompre? Enfin, me préparé-je sérieusement chaque jour à la mort? Est-ce sur cette méditation que je règle le détail de ma vie? Et la mort elle-même, quand elle arrivera, quand elle me fera sentir ses rigueurs par la douleur et par la faiblesse, me trouvera-t-elle prêt à recevoir constamment le coup fatal qu'elle me donnera? Ne tremblerai-je point à ses approches? Que deviendu-

dra ma fermeté dans ces derniers moments où je me verrai entre le monde qui s'évanouira pour jamais à mes yeux, et l'éternité qui s'ouvrira pour me recevoir?

L'espérance de voir Jésus-Christ, cet objet si aimable et si consolant, doit sans doute nous rassurer à la vue de cet autre objet si redoutable à la nature. D'où vient donc que souvent les gens qui font profession de mépriser la vie ne craignent pas moins la mort que les autres, que les moindres infirmités les alarment et les consternent, et qu'on remarque quelquefois en eux plus de précaution et de délicatesse que dans les gens du monde pour leur conservation? Ne faut-il pas avouer que c'est un scandale, et qu'en vain se prépare-t-on à la mort par une vie pieuse et retirée, si cette préparation n'aboutit qu'à être surpris et troublé, à quelque heure que cette mort puisse arriver?

III. Sommes-nous bien aises de nous occuper de Dieu? c'est-à-dire, sentons-nous une joie sincère quand nous le prions et quand nous méditons en sa présence les vérités de la religion?

La prière, dit saint Augustin, est la mesure de l'amour. Selon que nous sommes plus fervents à prier, nous sommes aussi plus élevés dans l'amour divin. Qui aime beaucoup prie beaucoup, qui aime peu prie peu. Celui dont le cœur est uni étroitement à Dieu n'a point de plus douce consolation que celle de ne perdre point la présence de l'objet qu'il aime : il goûte un plaisir sensible de pouvoir parler à Dieu, penser à ses vérités éternelles, adorer sa grandeur, admirer sa puissance, louer sa miséricorde et s'abandonner à sa providence. Dans ce commerce de la créature avec Dieu, elle verse dans le sein de ce père si charitable toutes les peines dont son propre cœur est rempli; c'est sa ressource dans tous les maux : elle se fortifie, elle se soulage, en lui exposant avec confiance ses faiblesses et ses désirs. Or, comme nous sommes pendant cette vie toujours imparfaits, comme nous n'y sommes jamais exempts de péché, il faut que toute la vie chrétienne se passe en pénitence de nos fautes et en reconnaissance des bontés de Dieu; et c'est dans l'exercice de la prière que nous pouvons nous appliquer ainsi à demander pardon à Dieu de notre ingratitude et à le remercier de sa miséricorde.

Outre cette nécessité de la prière, saint Chrysostome nous en explique une autre d'une manière également solide et touchante.

C'est que ce Père avait souvent remarqué que la piété ne s'affermit jamais parfaitement que par la fidélité à la prière. Dieu veut, dit-il, nous faire sentir par cette expérience qu'on ne peut tenir son amour que de lui-même, et que cet amour, qui est le véritable bonheur de nos âmes, ne peut s'acquérir ni par les réflexions de notre esprit, ni par les efforts naturels de notre cœur, mais par l'effusion gratuite du Saint-Esprit. Oui, cet amour est un si grand bien, que Dieu seul, par une espèce de jalousie, en veut être le dispensateur; il ne l'accorde qu'à mesure qu'on le lui demande.

Ainsi c'est dans une application fidèle et constante à lui demander cet amour qu'on peut s'en remplir. Il faut nous en prendre à nous-mêmes si notre piété n'a point cette solidité et cette consistance, qui est le fruit assuré de la bonne prière; car sans cet exercice, où l'on s'imprime fortement toutes les vérités de la religion, où l'on s'accoutume heureusement à les goûter et à les suivre, tous les sentiments de piété que nous pouvons avoir ne sont que des ferveurs trompeuses et passagères.

Prions donc, mais prions toujours en vue de nos devoirs. Ne faisons point des oraisons élevées, abstraites et qui ne se rapportent point à la pratique des vertus. Prions, non pour être plus éclairés et plus spirituels en paroles, mais pour devenir plus humbles, plus dociles, plus patients, plus charitables, plus modestes, plus purs, plus désintéressés dans le détail de notre conduite.

Sans cela notre assiduité à la prière, bien loin d'être fructueuse et efficace, sera pleine d'illusion pour nous et de scandale pour le prochain. D'illusion pour nous. Combien en avons-nous d'exemples! combien voit-on de gens dont les oraisons ne servent qu'à nourrir l'orgueil et qu'à égarer leur imagination! De scandale pour le prochain. Car y a-t-il rien de plus scandaleux que de voir une personne qui prie toujours sans se corriger, et qui, au sortir de ses oraisons, n'est ni moins légère, ni moins vaine, ni moins inquiète, ni moins chagrine, ni moins intéressée qu'auparavant?

IV. Sommes-nous déterminés à nous abandonner à Dieu sans réserve? Regardons-nous les soins de sa providence sur nous comme notre meilleure ressource? ou plutôt n'avons-nous pas pour nos intérêts propres une certaine providence de politique, une providence timide et inquiète, et qui nous rend indignes du secours de celle de Dieu?

La plupart des personnes qui veulent se donner à Dieu font comme le jeune homme que l'Evangile nous dépeint (*Matth.*, XIX, 16; *Marc.*, X, 17). Il avait passé sa jeunesse dans l'innocence; et, accoutumé depuis son enfance à une observation exacte de la loi, il aspirait à tout ce que les conseils du Sauveur pouvaient lui faire pratiquer de plus parfait et de plus héroïque. Jésus-Christ même, qui l'envisagea, fut d'abord touché d'un sentiment d'inclination pour lui. Tout semblait concourir heureusement à élever cette âme à une sainteté éminente; mais un attachement secret aux faux biens de ce monde renversa tout l'ouvrage de sa perfection, dans le moment où il semblait devoir s'affermir. Sitôt que Jésus-Christ lui eut proposé de quitter ses richesses pour le suivre, cette âme, dominée par l'intérêt, fut tout épouvantée à la vue d'un état où il ne lui serait plus permis de rien posséder. Il s'en alla tout triste et confus. Triste, disent les saints Pères, de ne pouvoir accorder dans

son faible cœur l'amour de ses richesses avec l'amour de Jésus-Christ.

La disposition essentielle pour une âme qui se consacre à Dieu est donc de se défier de toutes les ressources humaines sur lesquelles la prudence de la chair s'appuie, de ne vouloir rien, de ne ménager rien qui puisse troubler les desseins de Dieu.

Il faut réprimer à chaque moment l'avidité de la nature, qui craint toujours que ce qu'elle a ne lui échappe, et qui forme sans cesse des désirs immodérés pour posséder ce qu'elle n'a pas.

Il faut être continuellement sur ses gardes pour prévenir notre amour-propre, qui tâche de se dédommager insensiblement, par l'amusement aux petites choses, du sacrifice qu'il a fait à Dieu de plus grandes. Car est-il rien de plus déplorable que de voir une personne qui, après avoir fait les principales démarches vers la perfection, regarde lâchement derrière elle et appréhende d'en trop faire?

Cependant pouvons-nous dire qu'il y ait beaucoup d'âmes exemptes de cette lâcheté? N'est-il pas vrai qu'on cherche tant de précautions dans le don qu'on a fait de soi-même à Dieu, ou dans la manière de le servir, qu'on réduit insensiblement ce don et ce service presque à rien? On fait toujours dépendre le spirituel du temporel : on veut accomplir ses devoirs et satisfaire à sa conscience; mais on le veut à tant de conditions, mais on craint avec tant d'inquiétude qu'il en coûte trop en se donnant à Dieu, mais on prévoit tant d'inconvénients, mais on veut s'assurer de tant de secours et de tant de consolations, qu'on anéantit insensiblement la piété chrétienne, et qu'on ne la pratique que d'une manière languissante et sans aucun fruit.

D'où vient que tant de gens entreprennent de bonnes œuvres sans aucun succès? C'est qu'ils les entreprennent avec peu de foi, c'est qu'ils ne renoncent point à eux-mêmes dans ces entreprises, c'est qu'ils se regardent toujours eux-mêmes par quelque endroit, et qu'ils ne veulent point préférer en tout l'intérêt de l'ouvrage, qui est celui de Dieu, à leurs inclinations mal réglées, à leur humeur inquiète, à la faiblesse de leur cœur, qui cherche de vaines consolations, à des amitiés indiscrètes qu'il faudrait retrancher, à une jalousie d'autorité et de considération qui gâte les meilleures choses : en un mot, c'est qu'on veut toujours servir Dieu avec sûreté pour soi-même, qu'on ne veut rien hasarder pour sa gloire, et qu'on se croirait malheureux si on s'exposait à quelque mécompte pour l'amour de lui. Ce n'est pas qu'il ne soit permis de prendre modérément les justes mesures pour la conduite des bonnes œuvres; mais en vérité il y a bien loin entre ne vouloir pas tenter Dieu, et l'irriter par une injurieuse défiance de sa bonté. Peut-on attendre de ces âmes craintives et mercenaires la générosité et la force qui est nécessaire pour soutenir les desseins de Dieu? Quand on ne se confie point à la Providence, on est indigne d'en être l'instrument.

Non, non, Dieu ne daignera jamais bénir ces conduites, qui sont trop humaines : et c'est de cette source malheureuse qu'est venu le relâchement et le désordre de tant de communautés ferventes et régulières. Il répand, comme dit saint Paul (*Rom.*, X, 12), ses divines richesses avec profusion; mais c'est sur les personnes qui l'invoquent et qui ne veulent se confier qu'en lui, et non point sur ceux qui veulent prévenir la Providence et n'être jamais réduits à se fier à elle.

Il est temps d'examiner nos dispositions par rapport à nous-mêmes : c'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT

Examinons si notre zèle n'est point une imprudence autorisée du prétexte de la religion, si notre prudence n'est point une politique charnelle, si notre dévotion n'est point un effet de l'humeur, si notre charité n'est point un amusement. Voilà quatre questions que nous devons nous faire à nous-mêmes.

I. Notre zèle n'est-il point imprudent? Que toute racine d'amertume, dit saint Paul, soit détruite en vous (*Ephes.*, IV, 31; *Hebr.*, XIV, 15). Il y a un zèle amer qu'il faut corriger; il va à vouloir corriger le monde entier et à réformer indiscrètement toutes choses : à l'entendre, on croirait que tout est soumis à ses lois et à sa censure. Il ne faut connaître que son origine et ses effets pour découvrir combien il est mal réglé. L'origine de ce prétendu zèle est honteuse; les défauts de notre prochain choquent les nôtres; notre vanité ne peut souffrir celle d'autrui; c'est par fierté que nous trouvons celle de notre prochain ridicule et insupportable; notre inquiétude nous soulève contre la paresse et l'indolence de celui-ci; notre chagrin nous irrite contre les divertissements excessifs de celui-là; notre brusquerie, contre la finesse de cet autre. Si nous étions sans défauts, nous sentirions bien moins vivement ceux des personnes avec qui nous sommes obligés de vivre.

Il est même certain que cette contrariété et cette espèce de combat entre nos défauts et ceux du prochain grossissent beaucoup les derniers dans notre imagination déjà préoccupée. Or peut-on découvrir une source plus basse et plus maligne de ce zèle critique que je viens de marquer? Si nous voulions avouer de bonne foi que nous n'avons pas assez de vertu pour supporter patiemment tout ce qu'il y a dans notre prochain d'imparfait et de faible, nous paraîtrions faibles nous-mêmes : et c'est ce que notre vanité craint. Elle veut donc que notre faiblesse paraisse au contraire une force, elle l'érige en vertu, elle la fait passer pour zèle : zèle imaginaire et souvent hypocrite. Car n'est-il pas admirable de voir combien on est paisible et indifférent pour tous les défauts d'autrui qui ne nous incommodent point, tandis que ce beau zèle ne s'allume en nous que contre ceux qui excitent notre jalousie ou qui lassent notre patience? Zèle

commode, qui ne s'exerce que pour soi et pour se prévaloir des défauts du prochain, afin de s'élever au-dessus de lui. Si notre zèle était véritable et réglé selon le christianisme, il commencerait toujours par notre propre correction; nous serions tellement occupés de nos défauts et de nos misères, que nous n'aurions guère le temps de penser aux défauts d'autrui. Il faudrait que ce fût une obligation de conscience qui nous engageât à examiner la conduite de notre prochain; lors même que nous ne pourrions pas nous dispenser de veiller sur lui, nous le ferions avec beaucoup de précaution pour nous-mêmes, selon le conseil de l'Apôtre : Corrigez, dit-il (*Galat.*, VI, 1), votre frère avec douceur, prenant garde à vous en parlant à lui, de peur que vous ne soyez tenté en le voulant délivrer de la tentation : en voulant corriger sa mauvaise humeur, vous courez risque de vous abandonner à la vôtre; en voulant réprimer son orgueil et ses autres passions, vous vous laisserez peut-être entraîner par votre naturel impatient et impérieux. Gardez-vous donc bien de vous appliquer tellement à sa perfection, que vous n'ayez pas soin de pourvoir à votre sûreté particulière.

Ce serait un zèle bien imprudent, que d'oublier vos propres besoins pour ne vaquer qu'à l'examen de la conduite de vos frères. Il est vrai que ce zèle qui anime un chrétien pour la correction fraternelle, quand il est pur et prudent tout ensemble, est un zèle très-agréable à Dieu : mais on ne doit pas croire qu'il soit désintéressé, ni selon la science, à moins qu'il ne soit toujours doux et modéré; car ce zèle qui s'allume contre le prochain, et qui ne veut lui rien pardonner, ne sert qu'à troubler la paix et qu'à causer beaucoup de scandale.

Tout ce qui se dit ou qui se fait avec chaleur n'est point propre à la correction du prochain. Où voyons-nous les fruits de ces conduites dures? Il faut gagner les cœurs quand il s'agit de religion; et les cœurs ne se gagnent que par des marques de charité et de condescendance. Il ne suffit pas d'avoir raison; c'est gâter la raison, c'est la déshonorer, que de la soutenir d'une manière brusque et hautaine. C'est par la douceur, par la patience et par l'affection, que l'on ramène insensiblement les esprits, qu'on les dispose à entendre la vérité, qu'on les fait entrer en défiance de leurs anciennes préoccupations, qu'on leur inspire la confiance nécessaire, et qu'on les encourage à vaincre leurs habitudes déréglées.

Quand celui qui a besoin d'être corrigé voit que celui qui le corrige suit son humeur, il n'est guère disposé à corriger la sienne. L'amour-propre ne manque pas de se révolter contre des instructions faites avec chagrin : Dieu même ne bénit point ces sortes de conduites. La colère de l'homme, comme dit saint Jacques (*Cap.* I, *v.* 10), n'opère point la justice de Dieu.

II. Notre prudence n'est-elle point une politique charnelle? Cette prudence aveugle que la chair inspire n'est que mort, comme dit l'Apôtre (*Rom.*, VIII, 6); elle n'est point soumise à la loi de Dieu, et elle ne le saurait jamais être. Il y a une incompatibilité absolue entre cette sagesse des hommes et celle des véritables enfants de Dieu; c'est elle qui résiste en nous au Saint-Esprit, qui le contriste et qui traverse tous les desseins qu'il a pour la sanctification de nos âmes.

Cette sagesse par laquelle un chrétien se renferme en lui-même et se confie à ses propres lumières, le prive des plus grands dons de Dieu. Cette sagesse si réprouvée dans l'Evangile est néanmoins enracinée dans le cœur de presque tous les fidèles. Combien voyons-nous tous les jours de considérations humaines qui arrêtent le cours des œuvres de Dieu! Combien de bienséances imaginaires auxquelles on fait céder indignement ce que la religion a de plus saint et de plus vénérable!

Autrefois les chrétiens étaient des gens qui méprisaient les mépris mal fondés du monde, pour servir Dieu avec liberté; aujourd'hui les chrétiens et les gens même qui font profession de piété, et ceux qui ont quitté entièrement le monde, sont néanmoins d'ordinaire des gens qui craignent les jugements du monde, qui veulent avoir son approbation, et qui règlent leurs procédés sur certains préjugés bizarres suivant lesquels le monde loue ou condamne tout ce qu'il lui plaît. Or il me semble que cette timidité à l'égard des jugements du monde n'a jamais été poussée jusqu'à la faiblesse et à la bassesse que l'on y remarque aujourd'hui.

On fait dépendre les œuvres générales qui regardent la gloire de Dieu, et les pratiques de vertu pour chaque personne en particulier, de mille raisons purement humaines; on n'ose entreprendre pour l'intérêt de Dieu que des choses qui sont au goût de tout le monde. Oui, le monde même, tout ennemi de Dieu qu'il est, on le consulte tous les jours, quand il s'agit des choses les plus saintes : non-seulement on le consulte pour ne le point scandaliser, ce qui est nécessaire, mais on le consulte pour s'accommoder à ses vaines maximes, et pour faire dépendre nos bonnes œuvres de ses décisions. Cette prudence mondaine s'est même glissée jusque dans les communautés régulières. Combien d'âmes y sont occupées de retours inutiles sur elles-mêmes, de vains désirs de se ménager avec les personnes qui ont de l'autorité! Que de petits soins pour se procurer de l'estime et pour s'acquérir de la considération et de la confiance! que d'inquiétudes! que de défiances! que d'empressements pour s'assurer de ces vaines consolations! que d'alarmes lorsqu'elles échappent! Ainsi les particuliers se font comme un monde nouveau au milieu même de la solitude, où ils ont leurs intérêts, leurs espérances, leurs désirs, leurs craintes.

Quand on ne sert Dieu qu'avec ces réserves, on ne le sert que bien faiblement : on partage son cœur et ses soins entre lui et mille choses indignes d'entrer en concur-

rence avec Dieu même. Il faut, en cet état, que Dieu attende les occasions desquelles on fait dépendre son service. Non-seulement il faut qu'il attende, mais il est souvent refusé. On cherche sa gloire, on veut le bien ; mais on ne le veut qu'à certaines conditions qui font évanouir tous nos bons desseins. On traîne, dit saint Augustin, une volonté faible et languissante pour la pratique des vertus, qui amuse notre esprit sans changer notre cœur. Qui d'entre nous veut la perfection comme il la faut vouloir ? qui d'entre nous veut la perfection plus que son plaisir, plus que son honneur ? Encore une fois, qui d'entre nous veut la perfection, jusqu'à lui sacrifier tous les amusements qui lui sont contraires ?

Tâchons de faire en sorte désormais que notre prudence soit réglée par l'Esprit de Dieu ; que ce ne soit point une prudence présomptueuse, une prudence accommodée à la dissimulation du siècle. Soyons prudents pour faire le bien, mais simples pour fuir et même pour ignorer le mal (*Rom.*, XVI, 19). Soyons prudents, mais soyons pleins de docilité pour notre prochain, et de défiance de nous-mêmes. Soyons prudents, mais d'une prudence qui ne soit employée qu'à glorifier Dieu, qu'à ménager ses intérêts, qu'à faire respecter la religion parmi nos frères, et qu'à nous faire oublier nous-mêmes.

III. Notre dévotion n'est-elle point l'effet de notre humeur ? L'Apôtre, prédisant les malheurs dont la religion était menacée, dit qu'il s'élèvera des hommes vains qui s'aimeront eux-mêmes (II *Tim.*, III, 2). C'est ce que nous voyons tous les jours : des gens qui ne quittent le monde et ses vanités que pour se retrancher dans des amusements encore plus vains ; des gens qui ne cherchent la retraite et le silence que par tempérament et pour favoriser leur naturel sauvage et bizarre, des gens qui sont modestes et tranquilles, plutôt par faiblesse que par vertu. On voit des dévotions de toutes les humeurs. Quoiqu'il n'y ait qu'un seul Evangile, chacun l'ajuste à ses inclinations particulières ; et au lieu que tous les chrétiens devraient continuellement faire violence à leur naturel pour le conformer à cette règle sainte, on ne s'applique qu'à faire plier cette règle, et souvent qu'à la rompre, pour la conformer à nos inclinations et à nos intérêts.

Je sais que la grâce de Jésus-Christ prend plusieurs formes, comme dit l'apôtre saint Pierre (I *Epist.*, IV, 10), et qu'elle s'accommode aux tempéraments sous lesquels elle veut se cacher pour exercer la foi des hommes : mais, après tout, l'essentiel de la religion doit être partout le même ; et quoique les manières d'aller à Dieu et de lui obéir soient différentes, selon les différents caractères de l'esprit, il faut néanmoins toujours que les diverses pratiques de la religion se réunissent en un point fixe, qu'elles nous fassent observer la même loi, et nous tiennent dans une entière conformité de sentiments.

Cependant où pouvons-nous trouver cette admirable conformité ? On voit partout des gens qui défigurent la religion en voulant la régler suivant leurs fantaisies et leurs caprices. L'un est fervent à la prière, mais il est dur et insensible aux misères et aux faiblesses de son prochain ; l'autre ne parle que d'amour de Dieu et de sacrifice, pendant qu'il ne saurait souffrir le moindre contre-temps ni la moindre contradiction. Cet autre ne veut prier qu'en cherchant des consolations dangereuses, et qu'en se remplissant l'imagination d'objets stériles et chimériques. Cet autre, comme remarque saint Jérôme, se privera sévèrement des choses mêmes qui sont permises, pour s'autoriser dans la jouissance de celles qui ne le sont pas ; ne comprenant pas, dit ce Père, que ce qu'on offre à Dieu au delà de la justice ne doit jamais se faire au préjudice de la justice même.

Cette personne sera fervente et scrupuleuse pour les œuvres de surérogation, pendant qu'elle sera relâchée et infidèle pour les obligations même les plus précises et les plus rigoureuses. Ainsi une personne qui mortifiera son corps par toutes sortes d'austérités, et qui jeûnera hors des temps où elle doit le faire, n'aura aucun soin de mortifier et d'adoucir son humeur brusque et incompatible. Ainsi une personne qui sera inquiète sur les règles générales d'une maison, sera souvent négligente et inappliquée pour ses propres fonctions. Ainsi, une personne qui ne se lassera jamais de prier et de méditer en son particulier, sera distraite, dissipée et ennuyée dans les offices communs de l'église où son devoir l'appelle.

Très-souvent même le dérèglement de notre esprit fait que nos œuvres de surérogation nous inspirent une confiance téméraire. Quand on fait plus qu'on n'est obligé de faire, aisément on passe jusqu'à se croire dispensé des règles communes pour les choses d'obligation. Cette personne qui afflige son corps par des pénitences extraordinaires s'imagine qu'elle est en droit de mortifier les autres ; comme si, en retranchant les plaisirs et les commodités de son corps, il lui était permis de donner à son esprit cette liberté de censurer et de contredire. N'est-ce pas une chose déplorable que de voir des gens qui veulent s'en faire accroire, parce qu'ils pratiquent certaines vertus, et qui regardent la violence qu'ils se sont faite comme un titre de gêner les autres, et de se flatter eux-mêmes dans leurs inclinations dominantes ? Il vaudrait certes mieux se borner à ses obligations, et les remplir simplement et fidèlement, que de prendre ainsi un essor mal réglé.

Il vaut mieux que vous vous fassiez grâce à vous-même, et que vous la fassiez aussi aux autres, que d'être si zélé et si incommode tout ensemble. Mettez chaque vertu dans le rang qui lui est destiné : pratiquez, selon la mesure de votre grâce, les vertus les plus difficiles ; mais ne prétendez pas les pratiquer aux dépens d'autrui. La charité et la justice sont les premières de toutes les vertus humaines : pourquoi vous attacher aux autres au préjudice de celles-là ? Soyez austère,

mais soyez humble: soyez plein de zèle pour la réformation des abus; mais soyez doux, charitable et compatissant. Faites pour la gloire de Dieu tout ce que son amour pour lui vous inspirera; mais commencez par les devoirs de l'état où il vous a mis : sans cela vos vertus ne seront que des fantaisies; et, en voulant glorifier Dieu, vous scandaliserez tout le monde.

Mais non-seulement on remarque dans la dévotion de notre siècle cette présomption et cette bizarrerie, on y trouve encore un fonds pitoyable de mollesse et d'amusement.

Qu'est-ce qui décrie la piété parmi les gens du monde? C'est que beaucoup d'esprits mal faits la réduisent à des pratiques basses et superflues, et abandonnent l'essentiel. En cet état indigne d'elle, le reproche qu'on faisait autrefois avec tant de malignité et d'injustice aux premiers chrétiens, en les appelant des hommes fainéants et fuyant la lumière, se pourrait faire maintenant à propos aux chrétiens de notre siècle. La dévotion est pour eux un prétexte de vie douce, oisive et obscure; c'est un retranchement commode, où leur vanité et leur paresse sont à l'abri de l'agitation et des tyrannies du monde.

Hé! quelle peut être cette piété sans pénitence et sans humiliation? Ils ne veulent être dévots que pour se consoler et que pour trouver dans la dévotion un adoucissement aux peines et aux tribulations de la vie; mais ils ne cherchent point de bonne foi dans la dévotion cet esprit courageux qui anime et qui soutient constamment un chrétien au milieu des plus rudes croix.

Non, non, dit saint Jérôme, nous ne consentirons jamais que le monde ait de la piété une idée si basse et si indigne d'elle. De quelque manière que certaines gens veuillent la pratiquer, nous soutiendrons toujours à leur honte qu'elle n'est ni molle ni paresseuse. Le Fils de Dieu l'a dit, que le royaume qu'il nous promet ne peut être obtenu que par la violence (*Matth.*, XI, 12).

IV. Enfin notre charité n'est-elle point un amusement? nos amitiés ne sont-elles point vaines et mal réglées? n'est-il point vrai, selon la pensée de saint Chrysostome, que nous sommes plus souvent infidèles à Dieu par nos amitiés que par nos inimitiés? Car au moins, dit ce Père, il y a une loi terrible qui nous défend de haïr notre prochain; et lorsque nous nous surprenons nous-mêmes dans les sentiments de haine et de vengeance, cette animosité nous fait horreur, et nous nous hâtons de nous réconcilier avec notre frère: mais pour nos amitiés, il n'en est pas de même; nous trouvons qu'il n'est rien de plus doux, de plus innocent, de plus naturel, de plus conforme à la charité, que d'aimer nos frères; la religion même sert de prétexte à la tentation.

Ainsi nous ne sommes point assez sur nos gardes pour nos amitiés : nous les formons souvent presque sans choix et sans nulle autre règle qu'une inclination ou une préoccupation aveugle

Donnons-nous dans notre cœur à chaque chose que nous aimons le rang qu'elle y doit avoir? Nos amitiés sont-elles réglées par notre foi? Aimons-nous, par préférence à tout le reste, les peronnnes que nous pouvons porter à Dieu, ou qui sont propres à nous y porter? N'y cherchons-nous pas un vain plaisir?

Hélas! que d'amusements dans nos amitiés! que de temps perdu à les témoigner d'une manière trop humaine, et souvent peu sincère! que d'épanchements de cœur inutiles et dangereux! que de confiances qui ne servent qu'à augmenter les peines et qu'à exciter les murmures! que d'attachements particuliers qui blessent la charité et l'union générale dans une maison! que de préférences qui détruisent cette égalité d'affection sans laquelle la paix n'est jamais durable dans une communauté!

Je sais qu'il est permis d'aimer avec plus d'affection certaines personnes que leur mérite distingue des autres, ou que la Providence a liées à nous d'une manière plus étroite; mais qu'il faut être sobre et retenu dans ces amitiés! Il faut qu'elles soient dans le fond du cœur; mais qu'elles y soient discrètes, modérées, soumises, toujours prêtes à être sacrifiées à la loi générale de la charité; et qu'enfin elles ne paraissent dans l'extérieur, qu'autant qu'il est nécessaire pour marquer l'estime, la cordialité et la reconnaissance qu'on doit avoir, sans jamais laisser échapper ces mouvements de tendresse aveugle, ces empressements indiscrets, ces caresses indécentes, ces ardeurs, ces préventions, ces soins affectés qui causent infailliblement dans le cœur d'autrui des peines, des jalousies et des défiances presque irréparables. Il faut que les amitiés les plus saintes demeurent dans ces justes bornes.

L'attachement même qu'on a pour les directeurs les plus zélés et les plus parfaits doit être toujours plein de précautions. Comme un directeur ne doit servir qu'à accomplir les desseins de Dieu sur une âme, et qu'à le faire glorifier dans la communauté, il n'est permis d'être attaché à lui qu'autant qu'il est propre, dans les circonstances présentes, à produire ces bons effets.

Mais non-seulement il faut ainsi examiner les sentiments de notre cœur, il faut encore étudier le détail de nos actions par rapport au prochain.

TROISIÈME POINT.

Pour notre conduite extérieure, nous avons trois choses à faire à l'égard du prochain : nous abaisser, agir et souffrir.

I. Nous abaisser. Le fondement de la paix avec tous les hommes est l'humilité. Dieu résiste aux superbes; et les hommes qui sont superbes les uns aux autres se résistent aussi sans cesse, dit saint Chrysostome. Ainsi il est essentiel, pour toutes sortes d'ouvrages où il faut travailler de concert, que chaque particulier s'humilie. L'orgueil est incompatible avec l'orgueil. De là naissent toutes

les divisions qui troublent le monde; à plus forte raison les œuvres de Dieu, qui sont toutes fondées sur l'humiliation, ne peuvent être soutenues que par les moyens que le Fils de Dieu a choisis lui-même pour son grand ouvrage, qui est l'établissement de la religion.

Il faut être soumis à toute créature, comme dit saint Pierre (I *Epist.*, I, 13); il faut vaincre toutes sortes de difficultés par une patience et par une humilité perpétuelle; il faut être toujours prêt aux fonctions les plus viles et les plus méprisables selon le monde; craindre celles qui sont élevées et auxquelles sont attachés quelque honneur et quelque autorité : il faut aimer sincèrement l'obscurité et l'oubli du monde; regarder cet état comme un heureux abri, et éviter toutes les choses qui peuvent nous en tirer, et nous procurer quelque éclat : il faut renoncer dans son cœur à toute réputation d'esprit, de vertu et de mérite, qui donnent une complaisance secrète, vile et indigne récompense des sacrifices qu'on a faits à Dieu : en un mot, il faut dire dans une humble retraite ce que le roi-prophète disait en s'abaissant pour honorer Dieu au milieu même de son triomphe : Je me rendrai vil de plus en plus à mes propres yeux, afin de plaire à ceux de Dieu (II *Reg.*, VI, 22).

Si on n'aime de bonne foi la dépendance; si on ne s'y assujettit pas avec plaisir; si on n'obéit pas avec une humble docilité, on ne fait que troubler l'ordre et la régularité d'une maison, si fervente qu'elle puisse être. Car n'est-ce pas cet orgueil subtil et déguisé; déguisé, dis-je, et aux autres, et à soi-même, qui sape peu à peu les fondements du spirituel d'une maison, et qui corrompt peu à peu les fruits de la vertu? Ne sont-ce pas ces esprits présomptueux, critiques, dédaigneux, bizarres, extrêmes dans leurs sentiments, qui, voulant redresser toutes choses selon leurs vues, s'égarent eux-mêmes et sont incapables de s'accommoder à d'autres esprits pour concourir aux œuvres de Dieu?

Il faut étouffer dans le fond de son cœur les jalousies naissantes, les petites recherches de son propre honneur, les vains désirs de plaire, de réussir, d'être loué; les craintes de voir les autres préférés à soi; l'envie de décider et d'agir par soi-même; la passion naturelle de dominer et de faire prévaloir ses sentiments sur ceux d'autrui.

Depuis que Jésus-Christ a égalé dans la vocation des hommes, selon la doctrine de l'Apôtre (I *Cor.*, VII, 21, 22, 25), toutes les conditions humaines, il s'ensuit, dit saint Chrysostome, que toutes ces différences qui flattent l'ambition des hommes sont ruinées dans le christianisme. Après que Dieu a confondu tous les hommes par l'égalité de ses dons les plus précieux, qui sont ceux de la foi, c'est en vain, dit ce Père, que les uns prétendent se distinguer des autres par des avantages qui ne sont point réels.

Que chacun oublie donc ce qu'il a été, pour ne penser qu'à ce qu'il est; que nulle personne consacrée à Dieu n'ose se distinguer par des titres profanes qu'elle a dû oublier en quittant le monde; qu'elle renonce même aux avantages qu'elle peut tirer de son talent et de son savoir-faire; et qu'elle ne se préfère jamais en rien aux personnes les plus dépourvues de toutes les qualités surnaturelles ou acquises, qui attirent l'amitié et l'estime d'autrui; qu'elle prévienne les autres par honneur et par déférence, comme dit saint Paul (*Philipp.*, II, 3), et qu'elle les regarde toujours, avec une humilité sincère, comme ses supérieurs.

Ces règles sont bientôt données; mais on ne les observe pas avec la même facilité. Il faut que la nature soit bien détruite par la grâce dans le fond d'un cœur, pour garder toujours en détail, et sans se relâcher jamais, une conduite si simple et si humble.

Non-seulement l'orgueil, mais encore la hauteur et la délicatesse naturelle de certains esprits, leur rendent cette pratique bien difficile; et au lieu de respecter le prochain avec un véritable sentiment d'humilité, toute leur charité n'aboutit qu'à supporter autrui avec certaine compassion qui ressemble fort au mépris.

II. Il est nécessaire d'agir. Pendant que le temps si précieux et si court de cette vie nous est donné, hâtons-nous de l'employer. Pendant qu'il nous en reste encore, ne manquons pas de le consacrer à de bonnes œuvres. Car lorsque tout le reste s'évanouira pour jamais, les œuvres des justes seront leurs compagnes fidèles jusqu'au delà de cette vie; elles les suivront, dit le Saint-Esprit (*Apoc.*, XIV, 13). Aussi est-il certain, selon les belles paroles de saint Paul (*Ephes.*, II, 10), que nous avons été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, afin d'y marcher, c'est-à-dire, selon le langage de l'Ecriture, de passer toute notre vie dans cette heureuse application.

Faisons donc le bien selon les règles de l'état où Dieu nous a mis, avec discernement, avec courage, avec persévérance. Avec discernement : car encore que la charité ne cherche qu'à s'étendre pour augmenter la gloire de Dieu, elle sait néanmoins se borner quand il le faut, par la nature des œuvres mêmes, ou par la condition de celui qui les entreprend; elle n'a garde de s'engager inconsidérément dans des desseins disproportionnés. Avec courage; car saint Paul nous exhorte (*Galat.*, VI, 9; II *Thess.*, III, 13) de ne tomber point, en faisant le bien, dans une défaillance qui vient de ce qu'on manque de zèle et de foi. Avec persévérance : parce qu'on voit souvent des esprits faciles, légers et inconstants qui regardent bientôt en arrière.

Nous trouverons partout des occasions de faire le bien; il se présente partout à nous; presque partout la volonté de le faire nous manque; les solitudes mêmes où nous paraîtrons avoir le moins d'action et de commerce ne laisseront pas de nous fournir les moyens d'édifier nos frères, et de glorifier celui qui est leur maître et le nôtre.

Il est vrai qu'il faut agir avec précaution, par conseil et avec dépendance, de peur qu'en voulant sanctifier les autres nous ne travaillions insensiblement à notre réprobation. Mais néanmoins ne soyons pas du nombre de ces dévots qui rapportent tout à eux-mêmes, et qui, se retranchant dans leur propre sûreté, ne se soucient que de leur salut, et sont insensibles à celui des autres. La charité, quoique prudente, est moins intéressée. Lorsque Dieu daigne se servir de vous, lorsqu'il confie en quelques occasions les intérêts de sa gloire à vos soins, appréhendez-vous qu'il oublie les vôtres?

III. Enfin, il faut souffrir. Et je finis ce discours par une des principales vérités que j'ai expliquées dès le commencement. Oui, il est nécessaire de souffrir, non-seulement pour se soumettre à la Providence, pour expier nos fautes et pour nous sanctifier par la vertu des croix; mais il est encore nécessaire de souffrir pour faire réussir les œuvres de Dieu auxquelles nous avons quelque part.

Les apôtres, selon le portrait que le grand Apôtre nous en a fait lui-même, étaient des hommes qui se livraient à toutes sortes d'injures, d'outrages et de tourments pour la prédication de l'Evangile (*Act.*, XV, 26; II *Cor.*, IV, 11; I *Thess.*, II, 8). Quelques gens envieux et pleins d'artifice prêchaient l'Evangile, pour susciter une persécution plus cruelle à saint Paul, et pour rendre sa captivité et ses fers plus rudes. Mais qu'importe, dit-il (*Philipp.*, I, 17, 18), pourvu que leur malice et ma patience dans mes travaux servent à faire connaître partout Jésus-Christ?

Voilà les sentiments que nous devons avoir pour les desseins de Dieu, dont il nous fait les instruments. Quand il ne faut, pour en assurer le succès, que souffrir, souffrons avec joie: heureux que Dieu attache ainsi sa cause à la nôtre; et que, nous faisant souffrir pour les intérêts de sa gloire, il soit intéressé par sa gloire même à nous consoler et à essuyer nos larmes!

Quiconque veut servir Dieu doit s'attacher à souffrir la persécution, comme dit saint Paul (II *Tim.*, III, 12). Et le Sage nous dit: Mon fils, en vous engageant dans cette heureuse servitude de Dieu, préparez votre âme à la tentation (*Eccli.*, II, 1). Faites provision de courage et de patience; vous souffrirez des tribulations et des traverses qui vous ébranleront, si vous n'avez une foi et une charité bien affermies; le monde vous blâmera, vous tentera, et ne vous laissera pas même jouir de la tranquillité de votre retraite; vos amis et vos ennemis, tout paraîtra de concert pour vous perdre, ou du moins pour ruiner vos pieux desseins; les gens mêmes avec qui vous serez uni pour glorifier Dieu, vous livreront, en leur manière, une espèce de tentation. Des oppositions d'humeurs et de tempéraments, des vues différentes, des habitudes toutes contraires, feront que vous aurez beaucoup à souffrir de ceux-là mêmes que vous regardiez comme votre appui et comme votre consolation; leurs défauts et les vôtres se choqueront perpétuellement, parce que vous serez à toute heure ensemble. Si la charité n'adoucit ces peines, si une vertu plus que médiocre ne vous ôte l'amertume de cet état, si une ferveur constante n[e] rend léger ce joug du Seigneur, il s'appesan[ti]ra tellement sur vous, que vous en sere[z] accablé. En cet état, vous serez assez occup[é] de vos propres maux. Au lieu de travaille[r] dans une parfaite union avec les autres [à] l'ouvrage commun, vous serez réduit à chercher et à mendier à toute heure des conseil[s] et des consolations pour appuyer votre faiblesse parmi tant de dégoûts; et bien loin d[e] procurer la gloire de Dieu, tout ce que vou[s] pourrez faire sera d'éviter le relâchement[,] la division et le scandale.

Voilà une peinture qui n'est que trop fidèl[e] des dangers où nous sommes. Je n'ignor[e] pas les grâces que Dieu vous fait pour vou[s] en préserver; mais, encore une fois, plu[s] vous aurez reçu de dons de Dieu, plus vou[s] devez craindre de lui être infidèles. Cett[e] crainte même fera une partie de votre fidélité. C'est à vous, comme dit saint Cyprien[,] à donner autant de gloire et de joie à l'Eglise que les mauvais chrétiens lui causen[t] de honte et de douleur; c'est à vous à l[a] consoler parmi tous les maux dont elle es[t] accablée; c'est à vous à essuyer ses larmes[,] à la consoler par vos vertus, et à secouri[r] ses enfants les plus égarés, par la vertu d[e] vos prières. Fasse le ciel que vous vous éle[v]iez toujours de vertus en vertus, et qu'étan[t] de la plus illustre portion du troupeau d[e] Jésus-Christ, selon le terme du même Pèr[e] vous soyez aussi ses épouses bien-aimée[s] dans l'éternité!

ENTRETIEN

SUR LES AVANTAGES ET LES DEVOIRS DE LA VI[E] RELIGIEUSE.

Le monde entier n'est rien, parce que to[ut] ce qui est mesuré va finir. Le ciel, qui vou[s] couvre par sa voûte immense, est comm[e] une tente, selon la comparaison de l'Ecri[-]ture (*Job*, XXXVI, 29): on la dresse le so[ir] pour le voyageur, et on l'enlève le mati[n]. Quelle doit être notre vie et notre conversa[-]tion ici-bas, dit un apôtre (II *Petr.*, III, 1[0,] 11), puisque ces cieux que nous voyons, [et] cette terre qui nous porte, vont être embra[-]sés par le feu? La fin de tout arrive, la voi[là] qui vient; elle est presque déjà venue. To[ut] ce qui paraît le plus solide n'est qu'un[e] image creuse, qu'une figure qui passe et q[ui] échappe quand on en veut jouir, qu'un[e] ombre fugitive qui disparaît. *Le temps e[st] court*, dit saint Paul, parlant des vierges[;] *donc il faut user de ce monde comme n'e[n] usant pas* (I *Cor.*, VII, 29, 31); n'en us[er] que pour le vrai besoin; en user sobremen[t] sans vouloir en jouir; en user en passa[nt] sans s'y arrêter et sans y tenir. C'est do[nc] une pitoyable erreur que de s'imaginer qu'[on] sacrifie beaucoup à Dieu quand on quitte [le] monde pour lui; c'est renoncer à une illu[-]sion pernicieuse; c'est renoncer à de vra[is] maux, déguisés sous une vaine apparen[ce]

le bien. Perd-on un appui quand on jette un roseau fêlé, qui, loin de nous soutenir, nous percerait la main si nous voulions nous y appuyer? Faut-il bien du courage pour s'enfuir d'une maison qui tombe en ruine et qui nous écraserait dans sa chute? Que quitte-t-on donc en quittant le monde? Ce que quitte celui qui, à son réveil, sort d'un songe plein d'inquiétude. Tout ce qui se voit, qui se touche, qui se compte, qui se mesure par le temps, n'est qu'une ombre de l'être véritable. A peine commence-t-il à être qu'il n'est déjà plus. Ce n'est rien sacrifier à Dieu, que de lui sacrifier toute la nature entière; c'est lui donner le néant, la vanité, le mensonge même.

D'ailleurs ce monde si vain et si fragile est trompeur, ingrat et plein de trahisons. Oh! combien dure est sa servitude! Enfants des hommes, que ne vous en coûte-t-il pas pour le flatter, pour tâcher de lui plaire, pour mendier ses moindres grâces! Quelles traverses, quelles alarmes, quelles bassesses, quelles lâchetés pour parvenir à ce qu'on n'a point honte d'appeler les honneurs! Quel état violent, et pour ceux qui s'efforcent de parvenir, et pour ceux même qui sont parvenus! Quelle pauvreté effective dans une abondance apparente! Tout y trahit le cœur, jusqu'à l'espérance même dont il paraît nourri. Les désirs s'enveniment; ils deviennent farouches et insatiables; l'envie déchire les entrailles. On est malheureux, non-seulement par son propre malheur, mais encore par la prospérité d'autrui : on n'est plus touché de ce qu'on possède; on ne sent que ce qu'on n'a pas. L'expérience de la vanité de ce qu'on a ne ralentit jamais la fureur d'acquérir ce qu'on sait bien être aussi vain et aussi incapable de rendre heureux. On ne peut, ni assouvir ses passions, ni les vaincre. On en sent la tyrannie, et on ne veut pas en être délivré.

Oh! si je pouvais traîner le monde entier dans les cloîtres et dans les solitudes, j'arracherais de sa bouche un aveu de sa misère et de son désespoir. Hélas! va-t-on dans le monde l'étudier de près dans son état le plus naturel, on n'entend dans toutes les familles que gémissements de cœurs oppressés. L'un est dans une disgrâce qui lui enlève le fruit de ses travaux depuis tant d'années, et qui met sa patience à bout; l'autre souffre dans sa charge des dégoûts et des désagréments : celui-ci perd, l'autre craint de perdre; cet autre n'a pas assez, il est dans un état violent. L'ennui les poursuit tous, jusque dans les spectacles; et au milieu des plaisirs ils avouent qu'ils sont misérables. Je ne veux que le monde pour apprendre aux hommes combien le monde est digne de mépris.

Mais, pendant que les enfants du siècle parlent ainsi, quel est le langage de ceux qui doivent être les enfants de Dieu? Hélas! ils conservent une estime et une admiration secrète pour les choses les plus vaines, que le monde même, tout vain qu'il est, ne peut s'empêcher de mépriser. O mon Dieu! arrachez, arrachez du cœur de vos enfants cette erreur maudite. J'en ai vu même de bons et de sincères dans leur piété, qui, faute d'expérience, étaient éblouis d'un éclat grossier; ils étaient étonnés de voir des gens avancés dans les honneurs du siècle leur dire : Nous ne sommes pas heureux. Cette vérité leur était nouvelle, comme si l'Evangile ne la leur avait pas révélée; comme si leur renoncement au monde n'avait pas dû être fondé sur une pleine et constante persuasion de sa vanité. O mon Dieu! le monde, par le langage même de ses passions, rend témoignage à la vérité de votre Evangile, qui dit : *Malheur au monde* (*Matth.*, XVIII, 7)! et vos enfants ne rougissent point de montrer que le monde a encore pour eux quelque chose de doux et d'agréable!

Le monde n'est pas seulement fragile et misérable; il est encore incompatible avec les vrais biens. Ces peines que nous lui voyons souffrir sont pour lui le commencement des douleurs éternelles. Comme la joie céleste se forme peu à peu dès cette vie dans le cœur des justes, où est le royaume de Dieu, les horreurs et le désespoir de l'enfer se forment aussi peu à peu dans le cœur des hommes profanes, qui vivent loin de Dieu. Le monde est un enfer déjà commencé : tout y est envie, fureur, haine de la vérité et de la vertu, impuissance et désespoir d'apaiser son propre cœur, et de rassasier ses désirs. Jésus-Christ est venu du ciel sur la terre foudroyer de ses malédictions ce monde impie, après en avoir enlevé ses élus. *Dieu nous a arrachés*, dit saint Paul, *à la puissance des ténèbres, pour nous transférer au royaume de son Fils bien-aimé* (*Coloss.*, I, 13). Le monde est le royaume de Satan, et les ténèbres du péché couvrent cette région de mort. *Malheur au monde à cause de ces scandales* (*Matth.*, XVIII, 7)! Hélas! les justes mêmes sont ébranlés. Oh! qu'elle est redoutable cette puissance de ténèbres qui aveugle les plus clairvoyants! c'est une puissance d'enchanter les esprits, de les séduire, de leur ôter la vérité, même après qu'ils l'ont crue, sentie et aimée. O puissance terrible, qui répand l'erreur, qui fait qu'on ne voit plus ce que l'on voyait, qu'on craint de le revoir, et qu'on se complaît dans les ténèbres de la mort! Enfants de Dieu, fuyez cette puissance; elle entraîne tout, elle tyrannise, elle enlève les cœurs. Ecoutez Jésus-Christ qui crie (*Matth.*, VI, 24) : *On ne peut servir deux maîtres*, Dieu et le monde. Ecoutez un des apôtres, qui ajoute : *Adultères, ne savez-vous pas que l'amitié du monde est ennemie de Dieu* (*Jac.*, IV, 7)? Point de milieu; nulle espérance d'en trouver : c'est abandonner Dieu, c'est renoncer à son amour, que d'aimer son ennemi.

Mais en renonçant au monde, faut-il renoncer à tout ce que le monde donne? Ecoutez encore un autre apôtre, c'est saint Jean : *N'aimez ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde* (I *Joan.*, II, 15); ni lui, ni ce qui lui appartient. Tout ce qu'il donne est aussi vain, aussi corrompu, aussi empoisonné que lui. Mais quoi! faut-il que les chré-

tiens vivent dans ce renoncement? Ecoutez-vous vous-même du moins, si vous n'écoutez pas les apôtres. Qu'avez-vous promis dans votre baptême, pour entrer, non dans la perfection d'un ordre religieux, mais dans le simple christianisme et dans l'espérance du salut? Vous avez renoncé à Satan et à ses pompes. Remarquez quelles sont ces pompes : Satan n'en a point de distinguées de celles du siècle. Les pompes du siècle, qu'on est tenté de croire innocentes, sont donc, selon vous-même, celles de Satan; et vous avez promis de les détester. Cette promesse si solennelle, qui vous a introduit dans la société des fidèles, ne sera-t-elle qu'une comédie et une dérision sacrilége? Le renoncement au monde, et la détestation de ses vanités, est donc essentielle au salut de chaque chrétien. Celui qui quitte le monde, qu'y ajoute-t-il? Il s'éloigne de son ennemi; il détourne les yeux pour ne pas voir ce qu'il abhorre; il se lasse d'être aux prises avec cet ennemi, ne pouvant jamais faire ni trève ni paix. Est-ce là un grand sacrifice? N'est-ce pas plutôt un grand soulagement, une sûreté douce, une paix qu'on devrait chercher pour soi-même, dès qu'on désire d'être chrétien, et n'aimer pas ce que Dieu condamne? Quand on ne veut point aimer Dieu; quand on ne veut aimer que ses passions, et s'y livrer sans religion, par ce désespoir dont parle saint Paul (*Ephes.*, IV, 19), je ne m'étonne pas qu'on aime le monde et qu'on le cherche; mais quand on croit la religion, quand on désire de s'y attacher, quand on craint la justice de Dieu, quand on se craint soi-même, et qu'on se défie de sa propre fragilité, peut-on craindre de quitter le monde? Dès qu'on veut faire son salut, n'y a-t-il pas plus de sûreté, plus de facilité, de secours, de consolation dans la solitude?

Laissons donc pour un moment toutes les vues d'une perfection sublime; ne parlons que d'amour de son salut, que d'intérêt propre, que de douceur et de paix dès cette vie. Où sera-t-il cet intérêt, même temporel, pour une âme en qui toute religion n'est pas éteinte? Où sera-t-elle cette paix, sinon loin d'une mer si orageuse, qui ne fait voir partout qu'écueils et naufrages? Où sera-t-elle, sinon loin des objets qui enflamment les désirs, qui irritent les passions, qui empoisonnent les cœurs les plus innocents, qui réveillent tout ce qu'il y a de plus malin dans l'homme, qui ébranlent les âmes les plus fermes et les plus droites? Hélas! je vois tomber les plus hauts cèdres du Liban, et je courrai au-devant du péril, et je craindrai de me mettre à l'abri de la tempête! N'est-ce pas être ennemi de soi-même, rejeter le salut et la paix, en un mot, aimer sa perte et la chercher dans un trouble continuel?

Après cela faut-il s'étonner si saint Paul exhorte les vierges à demeurer libres (I *Cor.*, VII, 25 *et seq.*), n'ayant d'autre époux que l'Epoux céleste? Il ne dit pas : c'est afin que vous soyez dans une oraison plus éminente; il dit : Afin que vous ne soyez point dans un malheureux partage entre Jésus-Christ et un époux mortel, entre les exercices de la religion et les soins dont on ne peut se garantir quand on est dans l'esclavage du siècle; c'est afin que vous puissiez *prier sans empêchement;* c'est que vous auriez, dit-il dans le mariage, *les tribulations de la chair; et je voudrais vous les épargner;* c'est, dit-il encore, que *je voudrais* vous voir *dégagées de tout embarras.* A la vérité, ce n'est pas un précepte; car cette parole, comme Jésus-Christ le dit dans l'Evangile (*Matth.*, XIX, 11), ne peut être comprise de tous. Mais heureux, je dis heureux même dès cette vie, ceux à qui il est donné de la comprendre, de la goûter et de la suivre! Ce n'est pas un précepte, mais un conseil de l'Apôtre plein de l'esprit de Dieu : c'est un conseil que tous n'ont pas le courage de suivre, mais qu'il donne à tous en général, afin qu'il soit suivi de ceux à qui Dieu mettra au cœur le goût et la force de le pratiquer.

De là vient qu'en ouvrant les livres des saints Pères je ne trouve de tous côtés, même dans les sermons faits au peuple sans distinction, que des exhortations pressantes pour conduire les chrétiens en foule dans les solitudes. C'est ainsi que saint Basile fait un sermon exprès pour inviter tous les chrétiens à la vie solitaire. Saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Ambroise, l'Orient, l'Occident, tout retentit des louanges du désert et de la fuite du siècle. J'aperçois même, dans la Règle de saint Benoît, qu'on ne craignait point de consacrer les enfants avant qu'ils eussent l'usage de la raison. Les parents, sans craindre de les tyranniser, croyaient pouvoir les vouer à Dieu dès le berceau. Vous vous en étonnez, vous qui mettez une si grande différence entre la vie du commun des chrétiens vivant au milieu du siècle, et celle des âmes religieuses consacrées dans la solitude; mais apprenez que, parmi ces vrais chrétiens, qui ne regardaient le siècle qu'avec horreur, il y avait peu de différence entre la vie pénitente et recueillie que l'on menait dans sa famille, ou celle qu'on menait dans un désert. S'il y avait quelque différence, c'est qu'ils regardaient comme plus doux, plus facile et plus sûr de mépriser le monde de loin que de près. On ne croyait donc point gêner la liberté de ces enfants, puisqu'ils devaient, comme chrétiens, ne prendre aucune part aux pompes et aux joies du monde : c'était leur épargner des tentations, et leur préparer une heureuse paix, que de les ensevelir tout vivants dans cette sainte société avec les anges de la terre.

O aimable simplicité des enfants de Dieu, qui n'avaient plus rien à ménager ici-bas! O pratique étonnante, mais qui n'est si disproportionnée à nos mœurs qu'à cause que les disciples de Jésus-Christ ne savent plus ce que c'est que porter sa croix avec lui! Malheur, malheur au monde! On n'a point de honte d'être chrétien et de vouloir jouir de sa liberté pour goûter le fruit défendu, pour aimer le monde que Jésus-Christ dé-

teste. O lâcheté honteuse, qui était réservée pour la consommation de l'iniquité dans les derniers siècles! On a oublié qu'être chrétien, et n'être plus de ce monde, c'est essentiellement là même chose. Hélas! quand vous reverrons-nous, ô beaux jours, ô jours bienheureux, où toutes les familles chrétiennes, sans quitter leurs maisons et leurs travaux, vivaient comme nos communautés les plus régulières? C'est sur ce modèle que nos communautés se sont formées. On se taisait, on priait, on travaillait sans cesse des mains, on se cachait, en sorte que les chrétiens étaient appelés un genre d'hommes qui fuyaient la lumière. On obéissait au pasteur, au père de famille. Point d'autre joie que celle de notre bienheureuse espérance pour l'avénement du grand Dieu de gloire; point d'autres assemblées que celles où l'on écoutait les paroles de la foi; point d'autre festin que celui de l'Agneau, suivi d'un repas de charité; point d'autre pompe que celles des fêtes et des cérémonies; point d'autres plaisirs que celui de chanter des psaumes et les sacrés cantiques; point d'autres veilles que celles où l'on ne cessait de prier. O beaux jours! quand vous reverrons-nous? Qui me donnera des yeux pour voir la gloire de Jérusalem renouvelée? Heureuse la postérité sur laquelle reviendront ces anciens jours! De tels chrétiens étaient solitaires et changeaient les villes en déserts.

Dès ces premiers temps nous admirons, en Orient, des hommes et des femmes qu'on nommait ascètes, c'est-à-dire exercitants: c'étaient des chrétiens dans le célibat, qui suivaient toute la perfection du conseil de l'Apôtre. En Occident, quelle foule de vierges et de personnes de tout âge, de toute condition, qui, dans l'obscurité et dans le silence, ignoraient le monde et étaient ignorées de lui, parce que le monde n'était pas digne d'elles!

Les persécutions poussèrent jusque dans les plus affreux déserts les patriarches des anachorètes, saint Paul et saint Antoine; mais la persécution fit moins de solitaires que la paix et le triomphe de l'Eglise. Après la conversion de Constantin, les chrétiens, si simples et si ennemis de toute mollesse, craignirent plus une paix flatteuse pour les sens qu'ils n'avaient craint la cruauté des tyrans. Les déserts se peuplèrent d'anges innombrables, qui vivaient dans des corps mortels sans tenir à la terre: les solitudes sauvages fleurirent; les villes entières étaient presque désertes. D'autres villes, comme Oxyrinque dans l'Egypte, devenaient comme un monastère. Voilà la source des communautés religieuses. Oh! qu'elle est belle! qu'elle est touchante! que la terre ressemble au ciel, quand les hommes y vivent ainsi!

Mais, hélas! que cette ferveur des anciens jours nous reproche le relâchement et la tiédeur des nôtres! Il me semble que j'entends saint Antoine qui se plaint de ce que le soleil vient troubler sa prière, qui a été aussi longue que la nuit. Je crois le voir qui reçoit une lettre de l'empereur, et qui dit à ses disciples: Réjouissez-vous, non de ce que l'empereur m'a écrit, mais de ce que Dieu nous a écrit une lettre, en nous donnant l'Evangile de son Fils (*Vit. S. Anton.*, *n.* 81, *apud S. Athanas.*). Je vois saint Pacôme, qui, marchant sur les traces de saint Antoine, devient, de son côté, dans un autre désert, le père d'une postérité innombrable. J'admire Hilarion, qui fuit de pays en pays, jusqu'au delà des mers, le bruit de ses vertus et de ses miracles qui le poursuit. J'entends un solitaire qui, ayant vendu le livre des Evangiles pour donner tout aux pauvres et pour ne posséder plus rien, s'écrie: J'ai tout quitté, jusqu'au livre qui m'a appris à quitter tout. Un autre, c'est le grand Arsène, devenu sauvage, s'il m'est permis de parler ainsi, consolait les autres solitaires, qui se plaignaient de ne le point voir, leur disant: Dieu sait, Dieu sait, mes frères, si je ne vous aime point; mais je ne puis être avec lui et avec vous. Voilà les hommes que Dieu a montrés de loin au monde dans les déserts, pour le condamner et pour nous apprendre à le fuir. Sortons, sortons de Babylone persécutrice des enfants de Dieu, et enivrée du sang des saints: hâtons-nous d'en sortir, de peur de participer à ses crimes et à ses plaies.

Ici je parle devant Dieu, qui me voit et qui m'entend; je parle au nom de Jésus-Christ, et c'est sa parole qui est dans ma bouche: je vous dis la vérité; je vous la donne toute pure, sans exagération. Que celui qui est attaché au monde par des liens légitimes que la Providence a formés, y demeure en paix; qu'il en use comme n'en usant pas; qu'il vive dans le monde sans y tenir ni par plaisir ni par intérêt: mais qu'il tremble, qu'il veille sans cesse, qu'il prie et adore les desseins de Dieu. Je dis bien davantage: qui n'a jamais cherché le monde, et que Dieu y appelle par des marques décisives de vocation, y aille, et Dieu sera avec lui: *Mille traits tomberont à sa gauche, et mille à sa droite, sans le toucher; il foulera aux pieds l'aspic, le basilic, le lion et le dragon* (*Ps.* XC, 7, 13): rien ne le blessera, pourvu qu'il n'aille qu'à mesure que Dieu le mène par la main. Mais ceux que Dieu n'y mène point, iront-ils s'exposer d'eux-mêmes? craindront-ils de s'éloigner des tentations et de faciliter leur salut? Non, non; quiconque est chrétien et libre doit chercher la retraite: quiconque veut chercher Dieu doit fuir le monde, autant que son état lui permet de le fuir.

Mais que faire dans la retraite? quelles en sont les occupations? quel en sera le fruit? C'est ce qui me reste à vous expliquer.

SECOND POINT.

Toutes les communautés régulières ont trois vœux, qui font l'essentiel de leur état; pauvreté, chasteté, obéissance. La correction des mœurs et la stabilité marquée dans la règle de saint Benoît reviennent au même

but, qui est de tenir l'homme dans l'obéissance jusqu'à la mort. Pour vous, Mesdames, vous avez un autre engagement ajouté à ceux que je viens de vous dire; c'est celui d'élever de jeunes demoiselles. Examinons en peu de mots tous ces divers engagements.

Rien n'effraye plus que la pauvreté ; c'est pourquoi Jésus-Christ, qui est venu révéler des vérités cachées depuis l'origine des siècles, comme dit l'Evangile (*Matth.*, XIII, 35), commence ses instructions en renversant le sens humain par la pauvreté. *Bienheureux les pauvres !* dit-il (*Luc.*, VI, 20). Ailleurs il est dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit* (*Matth.*, V, 3) ! mais c'est la même chose ; c'est-à-dire, bienheureux ceux qui sont pauvres par l'esprit, par la volonté, par le mépris des fausses richesses, par le renoncement à tout bien créé, à tout talent naturel, au trésor même le plus intime, et dont on est le plus jaloux ; je veux dire, sa propre sagesse et son propre esprit ! Heureux qui s'appauvrit ainsi soi-même, et qui ne se laisse rien ! heureux qui est pauvre jusqu'à se dépouiller de tout soi-même ! heureux qui n'a plus d'autre bien que la pauvreté du Sauveur, dont le monde a été enrichi, selon l'expression de saint Paul (II *Cor.*, VIII, 9).

On promet à Dieu d'entrer dans cet état de nudité et de renoncement; on le promet, et c'est à Dieu; on le déclare à la face des saints autels, mais après avoir goûté le don de Dieu, on retombe dans le piége de ses désirs. L'amour-propre, avide et timide, craint toujours de manquer; il s'accroche à tout, comme une personne qui se noie se prend à tout ce qu'elle trouve, même à des ronces et à des épines, pour se sauver. Plus on ôte à l'amour-propre, plus il s'efforce de reprendre d'une main ce qui échappe à l'autre; il est inépuisable en beaux prétextes, il se replie comme un serpent, il se déguise, il prend toutes les formes ; il invente mille nouveaux besoins pour flatter sa délicatesse et pour autoriser ses relâchements ; il se dédommage en détail des sacrifices qu'il a faits en gros ; il se retranche dans un meuble, un habit, un livre, un rien qu'on n'oserait nommer ; il tient à un emploi, à une confidence, à une marque d'estime, à une vaine amitié. Voilà ce qui lui tient lieu des charges, des honneurs, des richesses, des rangs que les ambitieux du siècle poursuivent. Tout ce qui a un goût de propriété, tout ce qui fait une petite distinction, tout ce qui console l'orgueil abattu et resserré dans des bornes si étroites, tout ce qui nourrit un reste de vie naturelle, et qui soutient ce qu'on appelle *moi*, tout cela est recherché avec avidité. On le conserve, on craint de le perdre, on le défend avec subtilité, bien loin de l'abandonner : quand les autres nous le reprochent, nous ne pouvons nous résoudre de nous l'avouer à nous-mêmes : on est plus jaloux là-dessus qu'un avare ne le fut jamais sur son trésor. Ainsi la pauvreté n'est presque qu'un nom, et le grand sacrifice de la piété chrétienne se tourne en pure illusion et en petitesse d'esprit : on est plus vif pour des bagatelles que les gens du monde ne le sont pour les plus grands intérêts ; on est sensible aux moindres commodités qui manquent ; on ne veut rien posséder, mais on veut tout avoir, même le superflu, si peu qu'il flatte notre goût.

Non-seulement la pauvreté n'est point pratiquée, mais elle est inconnue. On ne sait ce que c'est que d'être pauvre par la nourriture grossière, pauvre par la nécessité du travail, pauvre par la simplicité et la petitesse des logements, pauvre dans tout le détail de la vie. Où sont ces anciens instituteurs de la vie religieuse, qui ont voulu se faire pauvres par sacrifice, comme les pauvres de la campagne le sont par nécessité ? Ils s'étaient proposé pour modèle de leur vie celle de ces ouvriers champêtres qui gagnent leur vie par le travail, et qui par ce travail ne gagnent que le nécessaire. C'est dans cette vraie et admirable pauvreté qu'ont vécu tant d'hommes capables de gouverner le monde, tant de vierges délicates nourries dans l'opulence et dans les délices, tant de personnes de la plus haute condition.

C'est par là que les communautés peuvent être généreuses, libérales, désintéressées. Autrefois les solitaires d'Orient et d'Egypte non-seulement vivaient du travail de leurs mains, mais faisaient encore des aumônes immenses : on voyait sur la mer des vaisseaux chargés de leurs charités. Maintenant il faut des revenus prodigieux pour faire subsister une communauté. Les familles accoutumées à la misère épargnent tout ; elles subsistent de peu, mais les communautés ne peuvent se passer de l'abondance. Combien de centaines de familles subsisteraient honnêtement de ce qui suffit à peine pour la dépense d'une seule communauté, qui fait profession de renoncer aux biens des familles du siècle pour embrasser la pauvreté ! Quelle dérision ! quel renversement ! Dans ces communautés, la dépense des infirmeries surpasse souvent celle des pauvres d'une ville entière. C'est qu'on est de loisir pour s'écouter soi-même dans ses moindres infirmités ; c'est qu'on a le loisir de les prévenir, d'être toujours occupé de soi et de sa délicatesse; c'est qu'on ne mène point une vie simple, pauvre, active et courageuse.

De là vient, dans les maisons qui devraient être pauvres, une âpreté scandaleuse pour l'intérêt. Le fantôme de communauté sert de prétexte pour couvrir tout ; comme si la communauté était autre chose que l'assemblage des particuliers qui ont renoncé à tout, et comme si le désintéressement des particuliers ne devait pas rendre toute la communauté désintéressée. Ayez affaire à de pauvres gens chargés d'une grande famille ; souvent vous les trouverez droits, modérés, capables de se relâcher pour la paix, et d'une facile composition ; ayez affaire à une communauté régulière, elle se fait un point de conscience de vous traiter avec rigueur. J'ai honte de le dire; je ne le dis qu'en secret et en gémissant; je ne le dis que comme à l'oreille, pour instruire les épouses de Jésus-

Christ; mais enfin il faut le dire, puisque malheureusement il est vrai : on ne voit point de gens plus ombrageux, plus difficultueux, plus tenaces, plus ardents dans les procès, que ces personnes qui ne devraient pas même avoir des affaires. Cœurs bas! cœurs rétrécis! est-ce donc dans l'école chrétienne que vous avez été formés? Est-ce ainsi que vous avez appris Jésus-Christ, Jésus-Christ qui n'a pas eu de quoi reposer sa tête, et qui a dit, comme saint Paul nous l'assure : *On est bien plus heureux de donner que de recevoir* (*Act.*, XX, 35)?

Entrez dans les familles de la plus haute condition, pénétrez au dedans de ces palais magnifiques; le dehors brille, mais le dedans n'est que misère, partout un état violent; des dépenses que la folie universelle a rendues comme nécessaires; des revenus qui ne viennent point; des dettes qui s'accumulent et qu'on ne peut payer; une foule de domestiques dont on ne sait lequel retrancher; des enfants qu'on ne peut pourvoir: on souffre, et on cache ses souffrances; non-seulement on est pauvre selon sa condition, mais pauvre honteux, mais pauvre injuste, et qui fait souffrir d'autres pauvres, je veux dire des créanciers; pauvre prêt à faire banqueroute, et à la faire frauduleusement. Voilà ce qu'on appelle les richesses de la terre; voilà ces gens qui éblouissent les yeux de tout le reste du genre humain.

Vierges pauvres, épouses de Jésus-Christ attaché nu sur la croix, oseriez-vous vous comparer avec ces riches? Vous avez promis de tout quitter; ils font profession de chercher et de posséder les plus grands biens. Ne faites point cette comparaison par leurs biens et par les vôtres, mais par vos besoins et par les leurs. Quels sont vos vrais besoins auxquels on ne satisfait point? Combien de besoins de leur condition auxquels ils ne peuvent satisfaire!

Mais encore leur pauvreté est honteuse et sans consolation; la vôtre est glorieuse, et vous n'y avez que trop d'honneur à craindre. Cette pauvreté (si toutefois on peut la nommer telle, puisque vous ne manquez de rien) c'est pourtant ce qui effraye, ce qui fait murmurer, ce qui fait qu'on porte impatiemment le joug de Jésus-Christ. Qu'il est léger, qu'il est doux ce joug! et on s'en trouve pourtant accablé! Quelle commodité de trouver tout dans la maison où on se renferme, sans avoir besoin du dehors, sans recourir à aucune industrie, sans être exposé aux coups de la fortune, sans être chargé d'aucune bienséance qui tyrannise, sans courir risque de perdre, sans avoir besoin de gagner, enfin étant bien sûr de ne manquer jamais que d'un superflu qui donnerait plus de peine que de plaisir! Qui est-ce qui pourrait se vanter d'en trouver autant dans sa famille! Qui est-ce qui ne serait pas plus pauvre, au milieu de ses prétendues richesses, qu'on ne l'est en se dépouillant ainsi de tout dans cette maison?

O mon Dieu! quand est-ce que vous donnerez des cœurs nouveaux, des cœurs dignes de vous, des cœurs ennemis de la propriété, des cœurs à qui vous puissiez suffire, des cœurs qui mettent leur joie à se détacher et à se priver de plus en plus, comme les cœurs ambitieux et avares du monde s'accoutument de plus en plus à étendre leurs désirs et leurs possessions? Mais qui est-ce qui osera se plaindre de la pauvreté? Qu'il vienne, je vais le confondre; ou plutôt, ô mon Dieu! instruisez, touchez, animez, faites sentir jusqu'au fond du cœur combien il est doux d'être libre par la nudité, combien on est heureux de ne tenir à rien ici-bas.

Au vœu de pauvreté on joint celui de chasteté. Mais vous avez entendu l'Apôtre, qui dit : *Je souhaite que vous soyez débarrassés.* Et encore : Ceux qui entrent dans les liens du mariage *souffriront les tribulations de la chair, et je voudrais vous les épargner* (I *Cor.*, VII, 28, 32). Vous le voyez, la chasteté n'est pas un joug dur et pesant, une peine, un état rigoureux; c'est au contraire une liberté, une paix, une douce exemption des soucis cuisants et des tribulations amères qui affligent les hommes dans le mariage. Le mariage est saint, honorable, sans tache, selon la doctrine de l'Apôtre (*Hebr.*, XIII, 4) : mais, selon le même apôtre, il y a une autre voie plus pure et plus douce; c'est celle de la sainte virginité. Il est permis de chercher un secours à l'infirmité de la chair : mais heureux qui n'en a pas besoin et qui peut la vaincre; car elle cause de sensibles peines à quiconque ne peut la dompter qu'à demi.

Demandez, voyez, écoutez; que trouverez-vous dans toutes les familles, dans les mariages mêmes qu'on croit les mieux assortis et les plus heureux, sinon des peines, des contradictions, des angoisses? Les voilà ces tribulations dont parle l'Apôtre. Il n'en a point parlé en vain. Le monde en parle encore plus que lui. Toute la nature humaine est en souffrance. Laissons là tant de mariages pleins de dissensions scandaleuses; encore une fois, prenons les meilleurs. Il n'y paraît rien de malheureux; mais pour empêcher que rien n'éclate, combien faut-il que le mari et la femme souffrent l'un et l'autre! Ils sont tous deux également raisonnables, si vous le voulez (chose très-rare, et qu'il n'est guère permis d'espérer); mais chacun a ses humeurs, ses préventions, ses habitudes, ses liaisons. Quelque convenance qu'ils aient entre eux, les naturels sont toujours assez opposés pour causer une contrariété fréquente dans une société si longue, où l'on se voit de si près, si souvent, avec tous ses défauts de part et d'autre, dans les occasions les plus naturelles et les plus imprévues, où l'on ne peut point être préparé. On se lasse, le goût s'use; l'imperfection toujours attachée à l'humanité se fait sentir de plus en plus. Il faut à toute heure prendre sur soi, et ne pas montrer tout ce qu'on y prend. Il faut à son tour prendre sur son prochain et s'apercevoir de sa répugnance. La complaisance diminue, le cœur se dessèche, on se

devient une croix l'un à l'autre : on aime sa croix, je le veux; mais c'est la croix qu'on porte. Souvent on ne tient plus l'un à l'autre que par devoir tout au plus, ou par une certaine estime sèche, ou par une amitié altérée et sans goût, qui ne se réveille que dans les fortes occasions. Le commerce journalier n'a presque rien de doux; le cœur ne s'y repose guère : c'est plutôt une conformité d'intérêt, un lien d'honneur, un attachement fidèle, qu'une amitié sensible et cordiale. Supposons même cette vive amitié, que fera-t-elle? où peut-elle aboutir? Elle cause aux deux époux des délicatesses, des sensibilités et des alarmes. Mais voici où je les attends. Enfin il faudra que l'un soit presque inconsolable à la mort de l'autre, et il n'y a point dans l'humanité de plus cruelles douleurs que celles qui sont préparées par le meilleur mariage du monde.

Joignez à ces tribulations celles des enfants, ou indignes et dénaturés, ou aimables, mais insensibles à l'amitié ; ou pleins de bonnes ou de mauvaises qualités, dont le mélange fait le supplice des parents, ou enfin heureusement nés et propres à déchirer le cœur d'un père et d'une mère, qui dans leur vieillesse voient, par la mort prématurée de cet enfant, éteindre toutes leurs espérances. Ajouterai-je encore toutes les traverses qu'on souffre dans la vie par les domestiques, par les voisins, par les ennemis, par les amis mêmes; les jalousies, les artifices, les calomnies, les procès, les pertes de biens, les embarras des créanciers? Est-ce vivre? O affreuses tribulations! qu'il est doux de vous fuir dans la solitude!

O sainte virginité! heureuses les chastes colombes qui, sur les ailes du divin amour, vont chercher vos délices dans le désert! O âmes choisies et bien-aimées, à qui il est donné de vivre indépendantes de la chair! Elles ont un époux qui ne peut mourir, en qui elles ne verront jamais aucune ombre d'imperfection, qui les aime, qui les rend heureuses par son amour. Elles n'ont rien à craindre que de ne l'aimer pas assez, ou d'aimer ce qu'il n'aime pas.

Car il faut l'entendre, Mesdames, la virginité du corps n'est bonne qu'autant qu'elle opère la virginité de l'esprit; autrement ce serait réduire la religion à une privation corporelle, à une pratique judaïque. Il n'est utile de dompter la chair que pour rendre l'esprit plus libre et plus fervent dans l'amour de Dieu. Cette virginité du corps n'est qu'une suite de l'incorruptibilité d'une âme vierge, qui ne se souille par aucune affection mondaine. Aimez-vous ce que Dieu n'aime pas? aimez-vous ce qu'il aime d'un autre amour que le sien? vous n'êtes plus vierges : si vous l'êtes encore de corps, ce n'est rien; vous ne l'êtes plus par l'esprit. Cette fleur si belle est flétrie et foulée aux pieds. L'indigne créature, le mensonge impur et honteux enlève l'amour que l'époux voulait seul avoir, et vous irritez toute sa jalousie. O épouse infidèle! votre cœur adultère s'ouvre aux ennemis de Dieu : revenez, revenez à lui; écoutez ce que dit saint Pierre : *Rendez votre âme chaste par l'obéissance à la charité* (I *Petr.*, I, 22); c'est-à-dire qu'il n'y a que la loi de l'amour, qui rapporte tout à Dieu, par laquelle l'âme puisse être vierge et digne des noces de l'Agneau sacré.

Si donc on invite les vierges à conserver cette pureté virginale, ce n'est pas pour leur demander plus qu'à d'autres; et quand même on leur demanderait quelque chose au-dessus du commun des chrétiens, ne doivent-elles pas donner à Dieu à proportion de ce qu'elles reçoivent de lui? Heureuses, s'il leur est donné de suivre l'Agneau partout où il va! Mais de plus cette virginité céleste n'est point une perfection rigoureuse qui appesantisse le joug de Jésus-Christ : au contraire, Mesdames, vous l'avez vu par les paroles de l'Apôtre et par la peinture sensible des gens qui languissent dans les liens de la chair, cette virginité du corps n'est utile que pour rendre l'esprit vierge et sans tache, que pour mettre l'âme dans une plus grande liberté de vaquer à Dieu. L'Eglise désirerait que tous pussent tendre à cet état angélique, et elle dit volontiers, comme saint Paul, à tous ses enfants (II *Cor.*, XI, 2) : Je vous aime d'un amour de jalousie, qui est la jalousie de Dieu même : je vous ai tous promis à un seul époux, comme ne faisant tous ensemble qu'une seule épouse chaste; et cet époux, c'est Jésus-Christ. Je sais bien qu'il n'est pas donné à tous de comprendre ces vérités; mais enfin heureux ceux qui ont des oreilles pour les entendre, et un cœur pour les sentir!

La troisième promesse qu'on fait en renonçant au monde, c'est d'obéir toute sa vie aux supérieurs de la maison où on se voue à Dieu. L'obéissance, me direz-vous, est le joug le plus dur et le plus pesant. N'est-ce pas assez d'obéir à Dieu et aux hommes de qui nous dépendons naturellement, sans établir de nouvelles dépendances? En promettant d'obéir, on s'assujettit non-seulement à la sagesse et à la charité, mais aux passions, aux fantaisies, aux duretés des supérieurs, qui sont toujours des hommes imparfaits et souvent jaloux de la domination. Voilà, Mesdames, ce qu'on est tenté de penser contre l'obéissance. Ecoutez en esprit de recueillement et d'humilité ce que je tâcherai de vous dire.

A proprement parler, ce n'est point aux hommes qu'il faut obéir; ce n'est point eux qu'il faut regarder dans l'obéissance. Quand ils exercent le ministère avec fidélité, ils font régner la loi; et, loin de régner eux-mêmes, ils ne font que servir à la faire régner. Ils deviennent soumis à la loi comme les autres; mais ils deviennent effectivement les serviteurs de tous les serviteurs. Ce n'est point un langage magnifique pour couvrir la domination : c'est une vérité que nous devons prendre à la lettre, aussi sérieusement qu'elle nous est enseignée par saint Paul et par Jésus-Christ même. Le supérieur vient servir, et non pas pour être servi. Il faut qu'il entre dans tous les besoins; qu'il se proportionne

aux petits; qu'il se rapetisse avec eux ; qu'il porte les faibles; qu'il soutienne ceux qui sont tentés ; qu'il soit l'homme non-seulement de Dieu, mais encore de tous les autres hommes qu'il est chargé de conduire; qu'il s'oublie, se compte pour rien, perde la liberté, pour devenir par charité l'esclave et le débiteur de ses frères ; qu'en un mot il se fasse tout à tous. Jugez, jugez, Mesdames, si ce ministère est pénible, et s'il vous convient, comme dit l'Apôtre (*Hebr.*, XIII, 17), d'être cause, par votre indocilité, que les supérieurs l'exercent avec angoisse et amertume.

Mais, direz-vous, les supérieurs sont imparfaits, et il faut souffrir leurs caprices; c'est ce qui rend l'obéissance rude. J'en conviens; ils sont imparfaits : ils peuvent abuser de l'autorité; mais s'ils en abusent, tant pis pour eux ; il ne vous en reviendra que des biens solides. Ce qui est caprice dans le supérieur, par rapport aux règles de son ministère, est par rapport à vous, selon les desseins de Dieu sur vous, une occasion de vous humilier et de mortifier votre amour-propre trop sensible. Le supérieur fait une faute; mais en même temps qu'il la fait, Dieu la permet pour votre besoin. Ce qui est donc en un sens la volonté injuste et capricieuse du supérieur est, dans un autre sens plus profond et plus important, la volonté de Dieu même sur vous. Cessez donc de considérer le supérieur, qui n'est qu'un instrument indigne et défectueux d'une très-parfaite et très-miséricordieuse providence ; regardez Dieu seul, qui se sert des défauts des supérieurs pour corriger les vôtres. Ne vous irritez pas contre l'homme ; car l'homme n'est rien. Ne vous élevez pas contre celui qui vous représente Dieu même, et en qui tout est divin pour votre correction, même jusques aux défauts par lesquels il exerce votre patience. Souvent les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus, parce que nous avons encore plus de besoin de mourir à nous-mêmes et à nôtre propre sens, que d'être éclairés, édifiés et consolés par des supérieurs sans défauts.

De plus, quelle comparaison entre ce qu'on souffre, dans une communauté, des préventions ou, si vous le voulez, des bizarreries des supérieurs, et ce qu'il faudrait souffrir dans le monde d'un mari brusque, dur et hautain, d'enfants mal nés, de parents épineux, de domestiques indociles et infidèles, d'amis ingrats et injustes, de voisins envieux, d'ennemis artificieux et implacables, de tant de bienséances gênantes, de tant de compagnies ennuyeuses, de tant d'affaires pleines d'amertume ? Quelle comparaison entre le joug du siècle et celui de Jésus-Christ, entre les sujétions innombrables du monde et celles d'une communauté !

Dans la communauté, la solitude, le silence et l'obéissance exacte à la règle et aux constitutions vous garantissent presque de tout ce qu'il y aurait à souffrir des humeurs tant de vos supérieurs que de vos égaux. Tout est réglé ; en le suivant, vous en êtes quittes. La règle et les constitutions ne sont point des fardeaux ajoutés au joug de l'Evangile ; ce n'est que l'Evangile expliqué en détail et appliqué à la vie de communauté. Si la règle n'est que l'explication de l'Evangile pour cet état, les supérieurs ne sont que les surveillants, pour faire pratiquer cette règle évangélique : ainsi tout se réduit à l'Evangile.

Lors même que les supérieurs, passant au delà de leurs bornes, traitent durement leurs inférieurs, que peuvent-ils contre eux ? A le bien prendre, ce n'est presque rien. Ils peuvent mortifier le goût dans de petites choses, leur retrancher quelques vaines consolations, les reprendre un peu sèchement ; mais cela ne peut aller loin comme les affaires du monde. Ici tout est réglé, tout est écrit, tout a ses bornes précises. Les exercices journaliers ne laissent presque rien à décider ; il n'y a qu'à chanter les louanges de Dieu, travailler, se trouver ponctuellement à tout, ne se mêler jamais des choses dont on n'est point chargé, se taire, se cacher, chercher son soutien en Dieu, et non dans les amitiés particulières. Le pis qui vous puisse arriver, c'est de n'être point dans les emplois de confiance, qui sont pénibles et dangereux, qu'on est fort heureux de n'avoir jamais, et qu'on est obligé de craindre. Le pis qui vous puisse arriver, est que les supérieurs vous humilient, et vous mettent en pénitence ; comme si vous ne deviez pas y être toujours ; comme si la vie chrétienne et religieuse n'était pas un sacrifice d'amour, d'humiliation et de pénitence continuelle.

Où est-il donc ce joug si dur de l'obéissance ? Hélas ! je dois bien plus craindre ma volonté propre que celle d'autrui. Ma volonté, si bonne, si raisonnable, si vertueuse qu'elle soit, est toujours ma propre volonté, qui me livre à moi-même, qui me rend indépendant de Dieu, et propriétaire de ses dons, si peu que je m'y arrête. La volonté d'autrui qui a autorité sur moi, quelque injuste qu'elle soit, est à mon égard la volonté de Dieu toute pure. Le supérieur commande mal; mais moi j'obéis bien : heureux de n'avoir plus qu'à obéir ! De tant d'affaires, il ne m'en reste qu'une, qui est de n'avoir plus ni volonté ni sens propre, et me laisser mener comme un petit enfant, sans raisonner, sans prévoir, sans m'informer. Tout est fait pour moi, pourvu que je ne fasse qu'obéir dans cette candeur et cette simplicité enfantine. Je n'ai qu'à me défendre de ma vaine et curieuse raison, qu'à n'entrer point dans les motifs des supérieurs, qu'à décharger ma conscience sur la leur.

O douce paix ! ô heureuse abnégation de soi-même ! ô liberté des enfants de Dieu, qui vont, comme Abraham, sans savoir où ! O pauvreté d'esprit, par laquelle on se dépouille de sa propre sagesse et de sa propre volonté, comme on se dépouille de son argent et de son patrimoine ? Par là tous les vœux pris dans leur vraie perfection se réunissent. La même pureté d'amour qui fait qu'on se renonce soi-même sans réserve, rend l'âme

vierge aussi bien que le corps, appauvrit l'homme jusqu'à lui ôter ses volontés, enfin le met dans une désappropriation de lui-même où il n'a plus de quoi se conduire, et où il ne sait plus que se laisser conduire par autrui. Heureux qui fait ces choses! heureux qui les goûte, heureux même qui commence à les entendre et à leur ouvrir son cœur!

Qu'on ne dise donc plus que l'obéissance est rude; au contraire, ce qui est rude est d'être livré à soi-même et à ses désirs. Malheur, dit l'Ecriture (*Prov.*, I, 31), à celui qui marche dans sa voie et qui se rassasie du fruit de ses propres conseils! Malheur à celui qui se croit libre quand il n'est point déterminé par autrui, et qui ne sent pas qu'il est entraîné au dedans par un orgueil tyrannique, par des passions insatiables et même par une sagesse qui, sous une apparence trompeuse, est souvent pire que les passions mêmes! Non, qu'on ne dise plus que l'obéissance est rude : au contraire; qu'il est doux de n'être plus à soi, à ce maître aveugle et injuste! Que volontiers je m'écrie avec saint Bernard : *Qui me donnera cent supérieurs au lieu d'un pour me gouverner? Ce n'est pas une gêne, c'est un secours; plus je dépendrai de mes supérieurs, moins je serai exposé à moi-même.* Il en est des supérieurs comme des clôtures. Ce n'est pas une prison qui tienne en captivité; c'est un rempart qui défend l'âme faible contre le monde trompeur et contre sa propre fragilité. A-t-on jamais pris la garde d'un prince pour une troupe d'hommes qui lui ôtent la liberté? Celui qui se renferme dans une citadelle contre l'ennemi conserve par là sa liberté, bien loin de la perdre.

Mais il est temps de finir; hâtons-nous de considérer le dernier engagement de cette maison, qui est celui d'instruire et d'élever saintement de jeunes demoiselles.

TROISIÈME POINT.

Saint Benoît n'a point cru troubler le silence et la solitude de ses disciples en les chargeant de l'instruction de la jeunesse. Ils étaient moines, c'est-à-dire solitaires, et ne laissaient pas d'enseigner les lettres saintes aux enfants qu'on voulait élever loin de la contagion du siècle. En effet, on peut s'occuper au dedans d'une solitude de cette fonction de charité, sans admettre le monde chez soi. Il suffit que les supérieurs aient avec les parents un commerce inévitable, qui est assez rare quand on le réduit au seul nécessaire. Tout le reste de là communauté jouit tranquillement de la solitude. On se tait toutes les fois qu'on n'est point obligé d'enseigner. On ne parle que par obéissance, pour le besoin, et avec règle. Ce n'est ni amusement ni conversation; c'est sujétion pénible, c'est travail réglé. Ce travail doit être mis en la place du travail des mains pour les personnes qui sont si chargées de l'instruction, qu'elles ne peuvent travailler à aucun ouvrage. Ce travail demande une patience infinie : il y faut même un grand recueillement; car si vous vous dissipez en instruisant, vos instructions deviennent inutiles. Vous n'êtes plus qu'un airain sonnant, comme dit l'Apôtre (I *Cor.*, XIII, 1), qu'une cymbale qui retentit vainement. Vos paroles sont mortes; elles n'ont plus d'esprit de vie : votre cœur est desséché; il n'a plus ni force, ni onction, ni sentiment de vérité, ni grâce de persuasion, ni autorité effective; tout languit, rien ne s'exécute que par forme.

Ne vous plaignez donc pas que l'instruction vous dessèche et vous dissipe; mais, au contraire, ne perdez jamais un moment pour vous recueillir et vous remplir de l'esprit d'oraison, afin que vous puissiez résister dans vos fonctions à la tentation de vous dissiper. Quand vous vous bornez à l'instruction simple, familière, charitable, dont vous êtes chargées par votre état, votre vocation ne vous dissipera jamais. Ce que Dieu fait faire n'éloigne jamais de Dieu; mais il ne faut le faire qu'autant qu'il y détermine, et donner tout le reste au silence, à la lecture et à l'oraison. Ces heures précieuses qui vous resteront, pourvu que vous les ménagiez fidèlement, seront le grain de sénevé marqué dans l'Evangile (*Matth.*, XIII, 31, 32), qui, étant le moindre des grains de la terre, croît jusqu'à devenir un grand arbre, sur les branches duquel les oiseaux du ciel viennent se percher. Tantôt un quart d'heure, tantôt une demi-heure, puis quelques minutes : tous ces moments entrecoupés ne paraissent rien; mais ils font tout, pourvu qu'en bon ménager on sache les mettre à profit. De plus grands temps que vous auriez à vous vous laisseraient trop à vous-mêmes et à votre imagination; vous tomberiez dans une langueur ennuyeuse ou dans des occupations choisies à votre mode, dont vous vous passionneriez. Il vaut mieux rompre sans cesse sa volonté dans les fonctions gênantes, par la décision d'autrui, que de se recueillir selon son goût et par sa volonté propre. Quiconque fait la volonté d'autrui, par un sincère renoncement à la sienne, fait une excellente oraison, et un sacrifice d'holocauste qui monte en odeur de suavité jusqu'au trône de Dieu.

Ne craignez point de n'être point assez solitaires. Oh! que vous aurez de silence et de solitude, pourvu que vous ne parliez jamais que quand votre fonction vous fera parler! Quand on retranche toutes les visites du dehors, excepté celles d'une absolue nécessité, qui sont très-rares; quand on retranche au dedans toutes les curiosités, les amitiés vaines et molles, les murmures, les rapports indiscrets, en un mot, toutes les paroles oiseuses dont il faudra un jour rendre compte; quand on ne parle que pour obéir, pour instruire et pour édifier, ce qu'on dit ne dissipe point.

Gardez-vous donc bien, Mesdames, de vous regarder comme n'étant point solitaires, à cause que vous êtes chargées de l'instruction du prochain : cette idée de votre état serait pour vous un piége continuel. Non, non, vous ne devez point vous croire

dans un état séculier : ce n'est qu'à force d'avoir renoncé au monde et à son commerce que vous serez propres à en préserver cette jeunesse innocente et précieuse aux yeux de Dieu. Plus vous avez d'embarras par cette éducation de tant de filles qui ont de la naissance, plus vous êtes exposées par le voisinage de la cour et par la protection que vous en tirez, moins vous devez avoir de complaisance pour le siècle. Si l'ennemi est à vos portes, vous devez vous retrancher contre lui avec plus de précautions, et redoubler vos gardes. Oh ! que le silence, que l'humilité, que l'obscurité, que le recueillement, que l'oraison sans relâche sont nécessaires aux épouses de Jésus-Christ, qui sont si près de l'enchantement de la cour et de l'air empesté des fausses grandeurs! Contre des périls si terribles, vous ne sauriez (je ne craindrai pas de le dire) être trop sauvages, trop alarmées, trop enfoncées dans vos solitudes, trop attachées à toutes les choses extérieures qui vous sépareront du goût du monde, de ses modes et de sa vaine politesse. Vous ne sauriez mettre trop de grilles, trop de clôtures, trop de formalités gênantes et ennuyeuses entre lui et vous. Non-seulement il ne faut pas craindre de passer pour religieuses, mais il faut craindre de ne passer pas assez pour de vraies religieuses, qui n'aiment que la réforme et l'obscurité, qui oublient le monde jusqu'à lui vouloir déplaire par leur simplicité : autrement vous vivez tous les jours sur le bord du plus affreux des précipices.

Mais un autre piége que vous devez craindre, c'est votre naissance. Epouses de Jésus-Christ ! écoutez et voyez ; oubliez la maison de votre père (*Ps.* XLIV, 11). La naissance, qui flatte l'orgueil des hommes, n'est rien : c'est le mérite de vos ancêtres, qui n'est point le vôtre : c'est se parer des biens d'autrui que de vouloir être estimées par là. De plus, ce n'est presque jamais qu'un vieux nom oublié dans le monde, et avili par beaucoup de gens sans mérite, qui n'ont pas su le soutenir. La noblesse n'est souvent qu'une pauvreté vaine, ignorante, grossière, oisive, qui se pique de mépriser tout ce qui lui manque. Est-ce là de quoi avoir le cœur si enflé ? Jésus-Christ, sorti de tant de rois, de tant de souverains pontifes de la loi judaïque, de tant de patriarches, à remonter jusqu'à la création du monde; Jésus-Christ, dont la naissance était la plus illustre, sans comparaison, qui ait paru dans tout le genre humain, est réduit au métier grossier et pénible de charpentier pour gagner sa vie. Il joint à la plus auguste naissance l'état le plus vil et le plus méprisé, pour confondre la vanité et la mollesse des nobles, pour tourner en ignominie ce que la fausse gloire des hommes conserve avec tant de jalousie. Détrompons-nous donc. Il n'y a plus en Jésus-Christ de libre ni d'esclave, de noble ni de roturier. En lui tout est noble par les dons de la foi. En lui tout est anéanti par le renoncement aux vaines distinctions et par le mépris de tout ce que le monde trompeur élève. Soyez noble comme Jésus-Christ, n'importe, il faut être charpentier avec lui ; il faut, comme lui, travailler à la sueur de son front dans l'obscurité et dans l'obéissance. Vous qui étiez libres, vous ne l'êtes plus, la charité vous a faites esclaves : vous n'êtes point ici pour vous-mêmes ; vous n'y êtes que les servantes de ces enfants qui sont ceux de Dieu. N'entendez-vous pas l'Apôtre qui dit : *Etant libre, je me suis fait l'esclave de tous, pour les gagner tous* (I *Cor.*, IX, 19). Voilà votre modèle. Cette maison n'est point à vous; ce n'est point pour vous qu'elle a été bâtie et fondée ; c'est pour l'éducation de ces jeunes demoiselles qu'on a fait cet établissement. Vous n'y entrez que par rapport à elles et pour le besoin qu'elles ont de quelqu'un qui les conduise et les forme. Si donc il arrivait (ô Dieu ! ne le souffrez jamais ; que plutôt les bâtiments se renversent !), si donc il arrivait jamais que vous négligeassiez votre fonction essentielle ; si, oubliant que vous êtes en Jésus-Christ les servantes de cette jeunesse, vous ne songiez plus qu'à jouir en paix des biens consacrés ici; si l'on ne trouvait plus dans cette humble école de Jésus-Christ que des dames vaines, fastueuses, éblouies de leur naissance, et accoutumées à une hauteur dédaigneuse qui éteint l'esprit de Dieu et qui efface l'Evangile du fond des cœurs ; hélas ! quel scandale ! le pur or serait changé en plomb, l'épouse de Jésus-Christ, sans rides et sans tache, serait plus noire que des charbons, et il ne la connaîtrait plus.

Accoutumez-vous donc, dès vos commencements, à aimer les fonctions les plus basses, à n'en mépriser aucune, à ne rougir point d'une servitude qui fait votre unique gloire. Aimez ce qui est petit. Goûtez ce qui vous abaisse. Ignorez le monde, et faites qu'il vous ignore. Ne craignez point de devenir grossières à force d'être simples. La vraie, la bonne simplicité fait la parfaite politesse, que le monde, tout poli qu'il est, ne sait pas connaître. Il vaudrait mieux être un peu grossières, pour être plus simples, plus éloignées des manières vaines et affectées du siècle.

Il me semble que je vous entends dire : Puisque nous sommes destinées à l'instruction, ne faut-il pas que nous soyons exactement instruites? Oui, sans doute, des choses dont vous devez instruire ces enfants. Vous devez savoir les vérités de la religion, les maximes d'une conduite sage, modeste et laborieuse ; car vous devez former ces filles ou pour des cloîtres, ou pour vivre dans des familles de campagne, où le capital est la sagesse des mœurs, l'application à l'économie, et l'amour d'une piété simple. Apprenez-leur à se taire, à se cacher, à travailler, à souffrir, à obéir et à épargner. Voilà ce qu'elles auront besoin de savoir, supposé même qu'elles se marient. Mais fuyez comme un poison toutes les curiosités, tous les amusements d'esprit ; car les femmes n'ont pas moins de penchant à être vai-

nes par leur esprit que dans leur corps. Souvent les lectures qu'elles font avec tant d'empressement se tournent en parures vaines et en ajustements immodestes de leur esprit : souvent elles lisent par vanité, comme elles se coiffent. Il faut faire de l'esprit comme du corps ; tout superflu doit être retranché : tout doit sentir la simplicité et l'oubli de soi-même. Oh ! quel amusement pernicieux dans ce qu'on appelle lectures les plus solides ! On veut tout savoir, juger de tout, parler de tout, se faire valoir sur tout : rien ne ramène tant le monde vain et faux dans les solitudes, que cette vaine curiosité des livres. Si vous lisez simplement pour vous nourrir des paroles de la foi, vous lirez peu, vous méditerez beaucoup ce que vous aurez lu. Pour bien lire, il faut digérer sa lecture, et la convertir en sa propre substance. Il n'est pas question d'avoir compris un grand nombre de vérités lumineuses ; il est question d'aimer beaucoup chaque vérité, d'en laisser pénétrer peu à peu son cœur, de s'y reposer, de regarder longtemps de suite le même objet, de s'y unir moins par des réflexions subtiles que par le sentiment du cœur. Aimez, aimez, vous saurez beaucoup en apprenant peu ; car l'onction intérieure vous enseignera toutes choses. Oh ! qu'une simplicité ignorante qui ne sait qu'aimer Dieu sans s'aimer soi-même, est au-dessus de tous les docteurs ! L'Esprit lui suggère toutes les vérités sans les lire en détail ; car il lui fait sentir, par une lumière intime et profonde, une lumière de vérité, d'expérience et de sentiment, qu'elle n'est rien, et que Dieu est tout. Qui sait cela sait tout. Voilà la science de Jésus-Christ, en comparaison de laquelle toute la sagesse mondaine n'est que perte et ordure, selon saint Paul (*Philipp.*, III, 8).

Par cette simplicité vous parviendrez, Mesdames, à instruire le monde sans avoir aucun commerce dangereux avec lui. Vous arroserez, vous redresserez, vous ferez croître et fleurir ces jeunes plantes, dont les fruits se répandront ensuite dans tout le royaume. Vous formerez de saintes vierges, qui répandront dans les cloîtres les doux parfums de Jésus-Christ. Vous formerez de pieuses mères de famille, qui seront des sources de bénédictions pour leurs enfants, et qui renouvelleront l'Eglise. Par elles le nom de Dieu sera connu de tous ceux qui le blasphèment, et son royaume s'établira. Vous ne verrez point le monde, mais le monde se changera par vos travaux. Voilà à quoi vous êtes appelées.

Seigneur, répandez votre esprit sur cette maison qui est la vôtre ; couvrez-la de la vertu de votre ombre ; protégez-la du bouclier de votre amour ; soyez tout autour d'elle comme un rempart de feu pour la défendre de tant d'ennemis, tandis que votre gloire habitera au milieu, comme dans son sanctuaire. Ne souffrez pas, Seigneur, que la lumière se change en ténèbres, ni que le sel de la terre s'affadisse et soit foulé aux pieds. Donnez des cœurs selon le vôtre, l'horreur du monde, le mépris de soi-même, le renoncement à tout intérêt propre, sur toutes choses votre amour, qui est l'âme de toutes les véritables vertus. O amour si ignoré, mais si nécessaire ! amour dont ceux même qui en parlent et qui le désirent ne comprennent point l'étendue, qui est sans bornes ; amour sans lequel toutes les vertus sont superficielles, et ne jettent jamais de profondes racines dans les cœurs ; amour qui fait seul la parfaite adoration en esprit et en vérité ; amour, unique fin de notre création ! ô amour, venez vous-même : aimez, régnez, vivez ; consumez tout l'homme par vos flammes pures : qu'il ne reste que vous pour l'éternité. *Amen.*

PLANS DE SERMONS

SUR DIVERS SUJETS.

I.

LA RELIGION SOURCE UNIQUE DU VRAI BONHEUR.

Estote ergo imitatores Dei, sicut filii carissimi ; et ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos (*Ephes.*, V, 1, 2).

Quelle haute perfection ! Imiter Dieu même : aimer comme Jésus-Christ. *Quis ergo poterit salvus esse* (*Matth.*, XIX, 25) ? — *Faut-il* désespérer ? Non. Ecoutez.

Division. Malheur de vivre sans religion. Malheur de ne *pas* vivre selon *la* religion. Bonheur à proportion qu'on suit *la* religion.

O Dieu ! dirai-je *ces terribles vérités?* Je tremble. *Peut-être ceux qui vont les entendre en* seront plus coupables. Mais malheur à moi si je ne *les dis.* O Dieu miséricordieux, ne me faites dire qu'à proportion que vous leur ferez sentir ! *Ave*, etc.

Premier point. Malheur *de vivre* sans religion.

Impuissance *d'être heureux sans religion.* Insuffisance de chaque bien. Amour de Dieu aliment du cœur : amour-propre, faim qui ronge. Douleur de ce qu'on n'a *pas : Exemple de* Mardochée. — Incompatibilité avec autrui. — Incompatibilité de passions avec *la* raison, *et* de passions entre elles.

Supposition chimérique de bonheur *sans religion.* Envie, déchaînement du monde entier. — Ecoulement rapide de ce bonheur. Mort incertaine *pour le temps*, certaine *en elle-même*, prochaine. Tyran : glaive suspendu. *Siccine separat amara mors* (I *Reg.* XV, 32) ?

Désespoir à la mort, *à cause du* doute. Certitude de Dieu infiniment parfait, qui ne peut confondre *le* juste *et l'*impie : justice

toute-puissante. Le doute suffit *pour rendre malheureux* : quel tourment que de craindre *un malheur éternel!* — *Se consolera-t-on par l'espérance* de l'anéantissement? Comparaison de *la douleur causée par la* perte d'ami intime, d'épouse chérie, de fils unique; combien plus *la perte du* moi! comparaison d'un homme condamné pour demain, *et* d'un homme qui sent *la* terre s'ouvrir sous ses pieds. *L'espérance est* l'unique vie du cœur ici-bas.

Second point. Malheur de ne *pas* vivre selon *la* religion.

Impuissance, pour *les* passions, de les assouvir, de les détruire, de les modérer, de les cacher. — Pour la religion, *impuissance* d'étouffer les remords de conscience, d'étouffer *la* crainte de l'éternité. — Pour la raison, *impuissance* de la contenter par ses propres forces, et de la tromper en se déguisant

Crainte sans amour. Dans les peines, nulle consolation. Dans les prospérités, contre-coup de peine. Comme amour sans crainte *est un* paradis, crainte sans amour est un enfer commencé. Plus de mérite, que *ceux des* impies : *Exemple de* Sodome : *Tolerabilius erit*, etc. (*Matth.*, X, 15). *Væ tibi Corozain*, etc. (*Matth.*, X, 21; *Luc.*, X, 13).

Approches de la mort. Vengeance augmente : *Thesaurizas tibi iram*, etc. (*Rom.*, II, 5). Vengeance approche : *Juxta est dies perditionis* (*Deut.*, XXXII, 35). — Impénitence : exemple d'Antiochus. — Juge qui dit : Vous avez cru, *et non pratiqué* ; vous vous jugez vous-mêmes. Je ne *vous* refuse que ce que vous n'avez *pas* voulu.

Justice toute-puissante. — *Conclusion*. Je veux vivre, combattre et mourir pour celui qui est maître de *mon* cœur. Il ne vous doit rien : il se doit à lui-même *de venger son amour méprisé*. Si vous ne pouvez *accomplir sa loi*, comment pourrez-vous *soutenir son jugement?* — *Témoignage de* saint Cyprien. Concile.

Troisième point. Bonheur de vivre selon la religion.

Paix avec Dieu, commencement de paradis. Paix avec soi-*même* : auparavant fugitif. Paix avec *le* prochain : patience inépuisable.

Espérance, mesure de bonheur présent; son accroissement journalier : *elle est un* avant-goût de *la* béatitude céleste.

La mort est l'entrée dans nos biens, la fin de toutes les tentations, l'union avec le bien-aimé.

Est-il possible, *direz-vous*, *de* pratiquer *des devoirs si pénibles? Cela est possible*, non à l'homme, mais à Dieu : Essayez, priez. — Il faudrait être ange! Plus vous le serez, plus vous serez content : moins vous vous êtes qu'il vous en coûte, plus il vous en coûtera. — La voie *est* étroite. Oui, à l'amour-propre; mais *le* joug *est* doux et *le* fardeau *est* léger à l'amour de Dieu. Centuple dès cette vie. — Le peut-on croire? demandez à ceux qui ont l'expérience. On se fait des fantômes.

O Dieu! jusques à quand laisserez-vous vos enfants, etc.

II.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.
Sur les tentations.

Tunc Jesus ductus est in desertum a spiritu, ut tentaretur a diabolo (*Matth.*, IV, 1).

Matière capitale. *Tentatio est vita hominis super terram* (*Job.*, VII, 1)...... *Qui perseveraverit in finem, hic salvus erit* (*Matth.*, X, 22). — *Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ* (*Apoc.*, II, 10). — Jésus-Christ notre modèle et *notre* ressource dans la tentation : *Debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret....; in eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari* (*Heb.*, II, 17, 18). — *Non enim habemus pontificem qui non possit compati*, etc. (*Heb.*, IV, 15)..... *Et quidem cum esset Filius Dei, didicit ex eis quæ passus est obedientiam* (*Heb.*, V, 8)..... *Et consummata omni tentatione*, etc.

Division. Nécessité des tentations, conduite sur *les* tentations. Tentation bien soutenue *est* tout notre bien : tentation mal soutenue, comble des maux.

O vous qui n'avez pas dédaigné de souffrir *la* tentation, apprenez-nous à souffrir, à résister, à vaincre. *Ave*, etc.

Premier point. Nécessité des tentations.

1° *Elles sont attachées à* l'état de pèlerinage.

Explication de la liberté *donnée à l'homme*. Différence entre une volonté libre pour choisir, et *une volonté* nécessitée. — Exemples : Se tuer tout à l'heure sans désespoir ni trouble : aller jouer ou au sermon. Homme laissé dans la main de son conseil : feu et eau, bien et mal, vie et mort.

Raison de *la* liberté *accordée à l'homme*. Mérite : *Pœna injusta esset et præmium, si homo voluntatis non haberet libertatem ...... Non enim esset optimum, si Dei præceptum necessitate, non voluntate servaret.*

Justice de *la* liberté *accordée à l'homme*. *Si eris in tua potestate, aut miser non eris, aut tu ipse, te injuste regendo, juste eris miser.... Ab eo accepit, ut (vita) sit misera si non fecerit, et beata si fecerit.*

Bonté *de Dieu en accordant à l'homme la liberté*. Dieu n'avait besoin du bonheur d'aucun homme; *sa* gloire *est* dans *sa* justice. Il donne à tous de quoi conserver l'innocence, *et* la réparer après *la* perte. *Il* permet *le* péché pour *donner lieu au* mérite, pardonne *le* péché, attend *le* pécheur, récompense *nos* mérites, qui sont ses dons.

Nature des mérites. Dons de Dieu, mais pourtant véritables mérites. Première grâce, première pensée, circonstances de *la* vie, grâce congrue, tentation modérée, abrégée. — Concile contre les protestants. *Qui poterit transgredi* (*Eccli.*, XXXI, 10).

2° *Les tentations sont attachées à l'état* d'homme malade.

Si Adam sain a succombé à la tentation, combien plus l'homme malade et affaibli, *environné d'ennemis*.

Chair rebelle. *Non enim quod volo bonum, hoc facio.... quod habitat in me peccatum..... Infelix ego homo* (*Rom.*, VII, 19, 20, 24)! Punition d'esprit par corps révolté. Exemple d'homme ivrogne, qui ruine famille, santé, réputation, salut; *d'homme* impudique qui s'expose à la misère; *d'homme* emporté qui est au désespoir. *Si is qui frater nominatur, est aut idolis serviens, aut ebriosus.... nec cibum sumere* (I *Cor.*, V, 11). *Neque idolis servientes, neque ebriosi regnum Dei possidebunt* (I *Cor.*, VI, 9, 10).

Esprit orgueilleux. Pudeur sur orgueil. Vanité qu'il faut couvrir. Incontinence d'amour-propre. Exemples : hauteur haïssable à tout le monde : jalousie et envie lâche et malheureuse : folie d'avarice *et* d'ambition. *Omne quod in mundo est, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ* (I *Joan.*, II, 16).

Monde, flux et reflux de tentations. Hommes pestiférés, contagion mutuelle : exemples, discours : honte de ne *pas* pécher. *Mundus totus in maligno positus est.... Væ mundo a scandalis..... Adulteri, nescitis quia amicitia hujus mundi inimica est Deo... Creaturæ Dei in odium factæ sunt, et in tentationem animabus, et in muscipulam pedibus insipientium.*—Tout *dans le monde se tourne en* tentation. *La* prospérité : *Surrexit populus ludere; histoire* du veau d'or : *Ego dixi in abundantia*, etc ...... *Incrassatus, impinguatus, dereliquit Deum factorem suum.* — L'adversité : murmure contre Dieu, désespoir, chute dans l'idolâtrie et l'impureté : *Desperantes*, etc. — De même pour l'intérieur : goût, paix, facilité, illusion : *Bonum est nos hic esse.* Obscurité, sécheresse, découragement : J'ai perdu mon Dieu.

Démon, dieu de ce siècle. Esprits répandus en l'air. Vaine force d'esprit de ne croire pas : *Circuit quærens*, etc. Oh! que de tentations! — Pourquoi on ne les sent pas *toujours?* Eau rapide qu'on suit; vent *qui souffle* par derrière.

3° Profit des tentations. Lumières; connaissance de Dieu et de soi : *Qui non est tentatus, quid scit?* Tout de Dieu, rien de nous : *Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus, ut sublimitas sit virtutis Dei, et non ex nobis..... Perficere bonum non invenio.....* Saint Paul demande trois fois *d'être délivré de la tentation; virtus in infirmitate perficitur..... Quia acceptus eras Deo*, etc..... *Beatus vir qui suffert tentationem*, etc.... *Fili, accedens ad servitutem*, etc. — Défiance de soi-même. De qui avez-vous vu autant de légèreté, d'inconstance, de corruption, de défauts incorrigibles, etc? Etes-vous jamais désabusé de vous par tant d'expériences? Espérer en Dieu seul : nulle ressource en soi : *exemple de* Job. La perfection de cette vie est la connaissance de son imperfection, *dit* saint Jérôme.

Second point. Conduite par rapport aux tentations.

1° Recours à Dieu. *Et facere quod possis, et petere quod non possis* (S. Aug.). *Non illidetur quasi in procella navis.... Credit legi Dei, et lex illi fidelis..... Vigilat et orate, ut non intretis.* etc..... *Et ne nos inducas in tentationem..... Hic est Filius meus dilectus ..... Tunc Jesus ductus est, cum jejunasset ,..... et accedens tentator.*

2° Ne *pas* tenter Dieu. Pacte rompu, si l'on tente Dieu : *Credit legi Dei, et lex illi fidelis.... Angelis suis mandavit : et in tentatione ambulabit cum eo.* — Tenter Dieu, c'est faire la loi à son secours : *Et qui estis vos qui tentatis Dominum.....? Posuistis vos tempus miserationis Domini, et in arbitrium vestrum diem constituistis ei.... Non in solo pane*, etc..... *Si Filius Dei es, mitte te deorsum.* On tente Dieu par péril superflu : spectacles, occasions prochaines.

3° Ne *pas* se tenter soi-même. *Tentatio vos non apprehendat, nisi humana.... Fidelis autem Deus*, etc .... *Considerans teipsum, ne et tu tenteris..... Intentator malorum est.* — Fuite du péril : *Qui amat periculum*, etc. — Prière, faute de quoi, ou privation de grâce pour l'acte, ou grâce *non quomodo scit.*

4° Se tenter pour fidélité : *Fili, in vita tua tenta animam tuam, et si fuerit nequam, non des illi potestatem.* De là tant d'anachorètes dans le désert, de chrétiens *lucifugæ*, tant d'austérités : jeûne du carême.

Omne gaudium existimate, fratres, cum in tentationes varias, etc..... *Vade retro, Satanas; scriptum est*, etc..... *Sed in his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos.*

III.

POUR LE MÊME DIMANCHE.

Sur la parole de Dieu.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei (*Matth.*, IV, 4).

La parole de *la* vérité est pour *l'âme* ce que *le* pain *est* pour *le* corps. *Et vita erat lux hominum :* aliment nécessaire.

Division. Nécessité de la parole extérieure, qui conserve l'état de foi, *la* subordination, *l'*unité. *Nécessité de la* parole intérieure, qui persuade l'âme, et opère la bonne volonté.

O vous, Parole éternelle, parlez à la pierre, et elle donnera des eaux. *Ave*, etc.

Premier point. Nécessité de la parole extérieure.

1° Etat d'un sauvage, *et d'un* ignorant. *Fides ex auditu..... Quomodo audient sine prædicante?* — Exemple d'un homme transporté pendant son sommeil au milieu d'inconnus : surprise, curiosité, recherche. *Exemple d'un homme* jeté par naufrage en île déserte.

Secours de Dieu : *Si enim aliquis taliter nutritus, ductum naturalis rationis sequeretur in appetitu boni et fuga mali, certissime est tenendum, quod ei Deus, vel per internam inspirationem revelaret ea quæ sunt ad credendum necessaria, vel aliquem fidei prædicatorem ad eum dirigeret, sicut misit Petrum ad Cornelium* (1). *Non tibi deputatur ad culpam quod invincibiliter ignoras, sed quod*

(1) S. Thom., *Quæst. disp. de Veritate*, quæst. 14, art. 11, ad 1.

negligis quærere quod ignoras .... *Quod ergo ignorat quid sibi agendum sit, ex eo est quod nondum accepit ; sed hoc quoque accipiet, si hoc quod accepit bene usa fuerit* (S. Aug.). Combien plus *les* peuples chrétiens !

Proportion de moyens *à la capacité de chacun*. Comparaison de sauvage et d'enfant qui apprennent langue et mœurs, personnes et lieux, chansons et nouvelles ; arts, comme agriculture *et* navigation, fraudes pour *leurs* intérêts. *Statuam te contra faciem tuam.*

2° Etat d'homme instruit, dégoût sans nourriture. Je sais, dit-on, ma religion. On ne sait point quand on ne croit et on n'aime *point la* vérité. Comparaison de personne parfaite, qu'on n'aimerait. Comparaison d'homme qui ne voudrait semer. Erreur d'homme qui nie : *Bienheureux les pauvres d'esprit*, etc. Orgueil qui présume de savoir ; on s'impose.

Je n'ai pas le temps, fainéantise honteuse. Dimanche, cabaret, place, assemblées : *Qui ex Deo est, verba Dei audit*. Etat des familles sans instruction.

L'exemple des pasteurs *empêcherait, dit-on, le fruit de leurs leçons.* Voulez-vous *avoir* un ange *pour prédicateur ?* Le méritez-vous ? voulez-vous vous damner si *un* ange *vous* manque ? — Vérité plus forte qui condamne celui qui dit avec celui qui écoute. — Saint Paul renvoyé à Ananias : ordre pour humilier. Suivez *les* paroles, non *les* actions.

Critique de sermon *en empêche le fruit. Le sermon est la* parole non de l'homme, mais de Dieu : écoutez Dieu, non l'homme : comparaison d'envoyé du roi. — Sermon méprisé vaut mieux que le plus beau livre profane. — Sermon méprisé vaut cent fois mieux que votre vie. — Rejetteriez-vous *un* trésor de pièces mal fabriquées, *ou une* liqueur amère qui sauverait *la* vie, et rendrait immortel ?

Second point. Nécessité de la parole intérieure.

Erreur de Pélage. *La* grâce, disait-il, n'est *autre chose que* doctrine, exemple, illustration d'entendement. Il faut, disait l'Eglise, *un* secours intérieur. *La* grâce est la parole intérieure.

Ecriture *sainte* sur parole intérieure : *Audiam quid loquatur in me Dominus .. Loquere, Domine, quia audit servus tuus*... *Domine, ne sileas a me.*

Saint Augustin : *Justus docet magister; cathedram habet in cœlo*. Il parle sans cesse, mais il n'est pas toujours écouté ; l'homme parle : l'écoutant consulte *la* vérité intérieure, et juge par elle.

Silence de l'âme : *Sileat anima mea ipsa sibi* (S. Aug.). Silence intérieur comme extérieur (S. Basile).

Fruits de ce silence. Consultation docile du Verbe : *Doce me*, etc... *Paratum cor*, etc... *Quid me vis facere ?* etc. — Suspension d'action propre : comparaison d'homme qui parle sans écouter ; d'homme qui se remue au lieu de suivre. — Abandon sans réserve d'amour-propre.

Prière de foi. Point de fanatisme : *Suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis*. Rien qu'amour de Dieu en la place d'amour-propre : *Abneget semetipsum*, etc. On ne dit à Dieu que ce qu'on apprend de lui : on parle de devoirs, de défauts. Présence amoureuse, où on retranche distractions volontaires.

Dieu ne me parle *pas, direz-vous*. — *Il* ne *vous* dit *pas, il est vrai, des* choses extraordinaires ; ce serait illusion. — Vous ne l'écoutez pas : taisez-vous, vous faites trop de bruit. — Votre conscience vous reproche : c'est Dieu qui parle : que ne dirait-il point, *si vous aviez le cœur pur ?* — Il vous a attendu : attendez à votre tour. — L'ennui même se tourne en prière : on imagine lumière, transport, etc.

Je n'ai point de goût, *dites-vous encore*. — Faites de prière pénitence, bientôt de pénitence *viendra* prière et consolation, fleuves d'eau vive, etc. — *La* prière consiste, non en plaisir, mais en volonté sèche, nue : *nunc delectatur*, etc. — Comment auriez-vous *le* goût de Dieu, vous qui ne voulez quitter aucun autre goût ?

Je crains l'illusion, *direz-vous enfin*. — C'est bien fait ; mais que mettez-vous en place *de la prière ?* Jeu, conversation, médisance, etc. O quelle illusion ? — Nulle oisiveté d'âme qui se prête pour mourir à soi, qui ne donne volontairement rien, ni aux curiosités d'imagination, ni aux recherches d'amour-propre. Vous n'y pouvez durer.

Oh ! si l'esprit de prière animait les hommes ! l'onction enseignerait tout. *Les* petits auraient *la* sagesse : grands, petits et pauvres d'esprit, tout Israël *serait quasi vir unus. Alors* plus de procès, ni de disputes, ni de guerres. Quand recevrons-nous *cet esprit ? Nunc dimittis*, etc

IV.

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

En quoi consiste le vrai bonheur.

Levantes autem ocul s, neminem viderunt, nisi solum Jesum (*Matth.*, XVII, 8).

L'évangile *de ce jour nous* représente *la* splendeur *du visage de Jésus-Christ*, plus *grande* que *celle du* soleil ; *la* blancheur éclatante *de ses* habits ; Elie et Moïse, loi et prophètes présents ; nuée lumineuse, voix descendue *du ciel :* C'est mon Fils bien-aimé ; Pierre ne sachant ce qu'il dit : *Bonum est nos hic esse.*

Division. Faux bonheur d'*une* vie flatteuse et mondaine (Thabor). Vrai bonheur d'une vie de foi, où l'on ne voit que Jésus-Christ (Calvaire).

O vérité ! je vous annonce. Croiront-ils ? Non : *ils* se croiront *eux-mêmes*. Délivrez *nous*, etc. *Ave*, etc.

Premier point. Faux bonheur d'*une vie flatteuse et mondaine.*

Spectacle éblouissant d'*une vie mondaine. Nesciebat quid diceret*... Ames pieuses, *ha-*

bemus firmiorem propheticum sermonem. Autrement *le* Thabor *n'est qu'*illusion.

Illusion *des biens du monde. Nesciebat quid diceret.* Demandez aux grands *du monde :* Etes-vous heureux ? Réponse, gémissements, recherche de ce qui manque. Ne l'avez-vous essayé? *Risum reputavi errorem.*— On ne peut ni quitter, ni être content. *exemple d'un* amant insensé, *d'un* ivrogne qui se tue. — On ne rassemble jamais tout *ce qu'il faudrait pour être heureux ; exemple de* Mardochée.

Pourquoi les mondains ne sont pas heureux :

1° Opposition à autrui. Tous *les biens du monde* ne suffiraient pas à un seul : comment *suffiraient-ils* à tant d'hommes? Jalousie, guerres, procès procédés épineux.—Amour de soi, haine d'autrui. — *Le* monde trompe ceux qui veulent le tromper.

2° Opposition à soi-*même.* Passions incompatibles et insatiables : volupté et avarice : avarice et ambition. — Vanité honteuse et dépiteuse. — Raison qui condamne passions.

3° Opposition à Dieu. Remords de conscience pendant la vie. — Infirmités que Dieu envoie, dont on s'irrite : vous, dégoûté du monde ; monde, dégoûté de vous. — *A la* mort, prospérité se tourne en désespoir : exemple d'Agag : *Siccine separat amara mors ?* Vue de Dieu juste vengeur : *neminem viderunt nisi solum Jesum... Deserti pompa sæculi*, etc.

Je ne songe pas *à la mort, dites-vous : cette pensée troublerait mon bonheur.* — Folie de ne *pas* voir le coup prêt, etc. — Il est faux que vous n'y songiez pas. — Vous y songerez bientôt *malgré vous.*

Je jouis *du présent, dites-vous encore.* — *Vous jouissez* un moment. — Et encore ce n'est *pas* une jouissance.

Que mettrais-je en place de *la* vanité ? *dites-vous.* — Dieu : écoutez-le (*Transition*).

Second point. Vrai bonheur *d'une vie de foi, où l'on ne voit que Jésus-Christ.*

1° Bonheur sûr en Dieu. *Quid petis amplius quam ut beatus sis ?* — Que trouvez-vous de meilleur que Dieu ? — Il ne faut pour l'avoir que le vouloir : Dieu est infiniment aimable, infiniment aimant, infiniment puissant pour se faire aimer. — Il ne faut pour le vouloir qu'en désirer la volonté. — Les dégoûts involontaires n'empêchent point ce vrai désir. — Bonheur présent, qui croît tous les jours, et dont *le* comble approche.

Comparaison de Dieu *et du* monde. Le monde se fait chercher : Dieu vous prévient. Le monde ne vous veut que par intérêt : Dieu vous veut impuissant, dégoûtant, abandonné, restes du monde. Le monde n'excuse rien : Dieu excuse toute faute, *aussitôt qu'on s'en repent :* femme adultère. Le monde tient par crainte ; Dieu par amour.

2° Consolation en Dieu : *dans les* peines de la vie extérieure. Je suis crucifié avec Jésus-Christ. J'aime mieux la volonté de Dieu que la mienne. Encore un peu, et celui qui doit venir viendra, etc.

Dans les peines de la vie intérieure. — Je préfère le Calvaire au Thabor, *et la* vue du seul Jésus au spectacle qui ravit. Pure foi ; *habemus firmiorem.*

A la mort. — *Properantes in adventum Domini*, etc. *Veni, Domine Jesu. Etiam : venio cito :* ravissement de l'Epouse. Le chrétien *est* pour *le* second avénement *de* Jésus-Christ, comme *les* patriarches pour le premier.

Qui est-ce qui pense ainsi ? *dites-vous.* — On n'est digne de connaître *ces âmes* que quand on leur ressemble (S. Aug.). Mais cherchez-les, et vous en trouverez.

La vie chrétienne, *dites-vous encore, est bien* dure : voie étroite. — Dure à la crainte, douce à l'amour : *Ama, et fac quod vis* (S. Aug.).

C'est surcharger l'homme, *dites-vous.* — Comparaison de plumes et d'ailes d'oiseau (S. Aug.). — *On ne vous commande* ni vertus à pratiquer, ni douleurs à souffrir, que ce que *la* raison demande. Quoi de surajouté ? Consolation de l'amour, *et* attente de vie éternelle.

O centuple ! je ne m'étonne point. Mais les hommes n'ont ni yeux pour voir, ni oreilles pour entendre, ni cœur pour sentir. O Dieu ! donnez-*nous* ce sens : *Dedit nobis sensum*, etc. Faites, ô Jésus ! que nous ne voyions que vous seul, etc.

V.

POUR LE MÊME DIMANCHE.

Sur le même sujet.

Bonum est nos hic esse : Si vis, faciamus hic tria tabernacula (*Matth.*, XVII, 4).

Je ne vous parlerai point de Jésus-Christ transfiguré, ni de sa face plus éclatante que le soleil, ni de Moïse et d'Elie parlant de *sa* passion, ni de cette voix qui sortit d'une nuée brillante et d'une gloire magnifique, et qui dit : C'est mon Fils bien-aimé. Je parlerai encore aujourd'hui, après l'avoir déjà fait tant d'années, de l'erreur de saint Pierre : *Nesciebat quid diceret... Præceptor, bonum est nos hic esse.* Jésus-Christ dit au contraire : *Væ vobis qui habetis consolationem vestram in hoc mundo... Dicebunt excessum*, etc.

Division. Je vais montrer, 1° *le* bonheur impossible par l'amour-propre ; 2° *le* bonheur dans nos mains par l'amour de Dieu.

O vous, qui nous montrâtes par miséricorde votre gloire sur le Thabor, ne permettez pas que nous en soyons éblouis comme Pierre. Apprenez-nous à nous détacher même de vos dons passagers, pour ne tenir qu'à vous. *Ave*, etc.

Premier point. Bonheur impossible par l'amour-propre.

Amour insensé de faux biens pour nous : passions farouches et incompatibles. *Jussisti, Domine, et sic est; ut omnis anima inordinata, sit pæna sibi.* — Nature de la chose : insuffisance de tels biens : *Qui biberit ex aqua*, etc. Ecoulement rapide de ces biens : déraison d'amour-propre.

Il n'y a eu, il n'y a, il n'y aura jamais de

vrai bonheur par amour-propre. S'il y avait bonheur *en cela*, la mort le renverserait.

1° Il n'y a *jamais* eu *de bonheur par amour-propre.* Examinez *les* divers âges, enfance, jeunesse, âge mûr. Question à chacun, comme roi, etc. Image de la cour, où chacun vent avec inquiétude ; discours naturels des hommes sur leur condition, sur les gens de leur société : jalousie, envie, incompatibilité, ressentiment. *Malgré ces malheurs*, on ne veut *pas la* mort, il est vrai, mais on espère *une* vie plus douce. *Un* vieillard, *par exemple*, ne peut *pas* mourir sans se croire heureux. Comparaison de cet état avec enfer *et* purgatoire : état d'enfer commencé, moins doux que purgatoire.

2° Il n'y a *pas de bonheur par amour-propre.* Qui est-ce que l'expérience corrige sans religion, pour chercher *le* bonheur où il n'est *pas? In pulvere dormient.* On a beau être éclairé, il faudrait guérir et fortifier le cœur. *Les* passions augmentent *avec l'âge: vous avez* autant de mollesse et d'ambition qu'à vingt ans, plus d'avarice, de fraude et de malignité.

3° Le bonheur ne sera *jamais par amour-propre.* Combat d'un amour-propre avec tous les amours-propres voisins : difficulté de parvenir : danger de perdre à toute heure. — Homme incorrigible. Dites à un homme au confessionnal *de se corriger;* il répond: Je ne puis : refondrez-vous un homme ? Exemple d'homme qui a faim canine, d'homme hydropique qui boit.

4° S'il y avait bonheur *par l'amour-propre,* la mort le renverserait. Bonheur court, dont un morceau échappe sans cesse, n'est *pas un* vrai bonheur. Vue de mort prochaine. Exemple *d'un* homme condamné qu'on veut divertir en prison. Nuit d'hôtellerie : *Siccine separat amara mors ? — Spe gaudentes :* Le contraire est *la* tristesse du désespoir : alternative d'anéantissement ou d'enfer. — Plus l'homme s'aime, plus son amour fait son supplice. — Vains efforts pour s'étourdir : jeunesse s'enfuit rapidement : infirmités fréquentes : morts d'amis : tous les plaisirs d'une longue vie ne valent pas horreur de mort.

Quoi ! *direz-vous*, ne projeter rien pour *notre* bonheur ? — Tous ces beaux projets *sont des* toiles d'araignée : c'est une écume que la première vague emporte. *Verumtamen in imagine pertransit homo*, etc. *Tous nos projets sont un* tourment ajouté aux maux de la vie.

Quoi ! *dites-vous encore*, penser sans cesse à la mort ? — N'y pensez point : ô quel réveil ! Trahissez-vous vous-même : ô quel désespoir *au moment de la mort !* — N'y pensez jamais : ne voyez mourir personne : ne soyez *jamais* malade : ne soyez plus homme. — Comment ne pas voir ce qui saute aux yeux ? Comparaison d'un homme qu'on va empoisonner ou assassiner.

Certains philosophes ont dit : *Manducemus et bibamus, cras enim moriemur.* C'est le comble de l'extravagance. Faux courage, comme de gens qui s'enivrent pour *aller* au combat. *La* certitude de *la* mort et l'incertitude d'une autre vie doivent suffire pour bien vivre.

Second point. Bonheur dans nos mains par amour de Dieu.

L'amour réglé du bien infini *est* notre centre et *notre vie* : amour toujours paisible et d'accord avec soi : amour auquel Dieu fidèle attache la joie du Saint-Esprit : amour rassasiant : *Et omnis mihi copia.*

Consolation de *la* brièveté de cette vie. Disproportion *entre le temps et l'éternité : momentaneum et leve*, etc... *Non sunt condignæ*, etc... *Adhuc modicum*, etc... *Tempus breve est*, etc... *Nunc enim propior est nostra salus*, etc. Exemple *d'un* homme qui est mal dans une hôtellerie: chaque heure le console.

Consolation dans *la pratique de la vertu.* Témoignage de la conscience. Douceur d'agir pour ce qu'on aime. Différence d'agir par crainte et gêne contre son cœur. Ne souffrir que ce qu'on souffrirait : le souffrir avec adoucissement. Plus on aime, moins il en coûte. Détails *à ce sujet :* homme riche, homme pauvre, bienséances, travail.

Consolation à la mort. Tout est fait : habitudes, passions, restitutions, détachement, instruction. On entend à demi-mot, et on goûte l'amour. — On est en garde contre la tendresse des parents, on empêche les flatteries des médecins, on prévient *le* confesseur et les sacrements. *On regarde la* mort même comme le comble de grâces : *Raptus est ne malitia*, etc. J'en ai vu avoir douleur de revenir en *santé : Quis me liberabit ?* etc.

Je n'ai courage, *dites-vous*, pour mourir à *l'amour-propre*, etc. O Seigneur ! faites *mourir ce funeste amour*, etc.

VI.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

L'amour de Dieu source unique du vrai bonheur.

Qui non est mecum, contra me est (*Luc.*, XI, 23).

Notre évangile nous offre de grandes instructions. Démon muet : possédé délivré : règne de Dieu prouvé par *le* renversement de celui de Satan : rechute funeste du pécheur converti : femme qui s'écrie : Bienheureuses les entrailles, etc. — Mais je vois un point capital que j'ai déjà souvent traité. N'importe : je répéterai jusqu'à ce que vous fassiez : ce point seul suffit. *Qui non est mecum, contra me est.*

Division. Partage entre Dieu et le monde, comble des maux. Amour de Dieu sans partage, comble des biens.

O Dieu ! qui mettez si souvent cette vérité dans ma bouche, faites-la passer dans les cœurs. Faites qu'on la croie : faites qu'on l'aime. *Ave*, etc.

Premier point. Partage entre Dieu et le monde, comble des maux.

Illusion de croire ce partage *légitime.* On loue un homme de n'avoir *point* horreur de *la* piété : cette neutralité n'est que distraction et indifférence *pour Dieu* : si l'on connaissait son fond, on ferait effort contre l'impiété de *cette conduite.*

Car 1° *ce* partage *est* inégal. On ne donne à Dieu que *des* cérémonies qui ne coûtent guère : comparaison de compliments *stériles*. *On ne donne à Dieu que des démarches* par crainte en maladie mortelle : *on ne lui donne* rien contre intérêt, honneur, plaisir, goût. — On donne au monde *les* peines infinies d'une vie dure : que n'en coûte-t-il pas pour pécher (S. Chrys.)? *On lui donne le* sacrifice du salut éternel : *on lui donne* adoration et amour : Vous êtes mon Dieu, *lui dit-on*, *adorans et petens*, etc.

2° Partage injuste, entre Dieu qui nous a faits, à qui tout est dû, qui nous veut tout donner, et un monde impuissant, faux, indigne : *odientes, odibiles :* un monde qui est l'ennemi de Dieu, *qui est* la vanité même, *qui* ne nous aime pas, ni ne peut nous donner *rien de solide*. — *Partage* entre la vanité qui va disparaître et l'éternité qui se hâte d'arriver; entre la vertu avec sa gloire et sa récompense, et l'ordure d'un impudique, l'épargne d'un avare. *Faciam membra meretricis?*

3° Partage impossible Ces deux amours sont incompatibles ; *Adulteri*, *nescitis*, etc. *Aut unum odio*, etc. — Religion impossible sans grâce : point de grâce pour ce partage. Alors l'homme se rend les commandements impossibles : c'est tenter Dieu.

4° Partage malheureux. Guerre civile dans les entrailles : être contraire à soi. Comparaison *d'un* homme qui a deux passions incompatibles, deux amis irréconciliables : toute douleur vient de là.

Quoi ! *direz-vous*, rien pour le monde ? — *Vous* vous trompez : Dieu *vous* commande charité pour *le* prochain, bienséance pour *votre* réputation. L'amour de Dieu fait aimer *le* prochain comme *soi-même*. *Il opère le* retranchement de servitude, d'idolâtrie, d'artifice, etc. Heureux qui est libre.

Quoi, *dites-vous encore, vous nous prêchez une* perfection de solitaire? — Non, *mais je vous prêche une* perfection sociable, complaisante, etc. Je ne demande que préférence de Dieu au mensonge. Vous auriez plus besoin de perfection, vous, faible dans le torrent des tentations, que *des* solitaires affermis loin du péril.

Mais enfin, *direz-vous*, c'est faire haïr *la* piété, et jeter dans le désespoir. — *La* jalousie de Dieu doit *vous* consoler, en *vous* montrant son amour. Jalousie douce, qui ne veut qu'amour et bonne foi.

Soyez *donc* parfait; du moins croyez, désirez, commencez.

Second point. Amour de Dieu sans partage, comble des biens.

1° Ne fait aucun changement au dehors. Nul retranchement des vrais besoins de la nature, des bienséances réelles de la condition ; seulement du superflu, qui ruine *les* familles, détruit *la* santé et les mœurs. — Nul accroissement des croix attachées aux infirmités de la nature, aux règles des mœurs selon la raison, aux peines de providence dans la société : *unusquisque in qua vocatione vocatus est*. etc.

2° Ne fait faire que ce qu'il fait aimer. Douleur de faire ou souffrir par crainte servile, par esprit mercenaire, par bienséance, pour honneur; *alors* l'amour n'est pas content. — Joie de faire ce qu'on aime. Le bonheur ne consiste qu'à suivre et contenter son amour. Exemples d'hommes qui ont les biens qu'ils aiment : charge, mariage, fortune. Exemples d'hommes qui ont les peines qu'ils aiment : servir *un* malade cher, voyager sur mer, aller au combat. — Que diriez-vous, si l'on vous offrait *un* état où vous aimeriez tout ce qui arriverait, où rien n'arriverait contre amour?

Amour forcé, dira-t-on. — Non, on n'a pas ce qu'on aimerait ; mais on aime librement ce qu'on a : on ne voudrait pas qu'il fût autrement.

3° Facilité de plus en plus en augmentant l'amour. D'où vient le malheur? d'avoir ce qu'on n'aime *pas* D'où vient le trouble ? de deux amours qui se déchirent. Plus *est* grand l'amour, plus *est* forte *la* nourriture; plus *est* grand *le* plaisir, plus *il y a* de paix par plus grande unité au dedans. Exemple de deux hommes, l'un qui aime assez pour servir, l'autre qui n'aime pas assez pour se contraindre. O erreur de craindre *la* perfection ! Quoi ! *on craint* d'aimer trop ce qu'on a ! Quoi ! *on craint* trop de ferveur dans la vertu !

4° Espérance d'éternité. Au lieu du désespoir des impies, qui croît avec leur amour-propre, *les* justes ont l'espérance d'un bien infini et éternel; espérance prochaine qui s'avance chaque jour; espérance qui croît par l'accroissement de l'amour.

N'est-ce point un beau songe, une image flatteuse? Quoi ! notre unique bien est-il une illusion ? Quoi ! le christianisme, descendu du ciel sur la terre avec le Fils de Dieu, promis par les prophètes, annoncé par les apôtres, vérifié par tant de miracles, confirmé par tant de martyrs, cette religion seule digne de Dieu, cette doctrine visiblement céleste qui a formé tant d'hommes merveilleux sur la terre, n'est-ce qu'un songe ? Si le christianisme est vrai, quiconque n'est pas pour Jésus-Christ est contre lui.

Mais, ô mon Dieu ! pourquoi me faites-vous dire ces choses, si vous ne les faites pas croire? Non, ils ne me croiront pas. Il faudrait des miracles. Faites-en dans les cœurs : renouvelez les anciennes merveilles ; ouvrez les yeux, changez les cœurs, donnez *des* cœurs nouveaux, apprenez ce qu'est amour, etc.

VII.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Nécessité de servir Dieu par amour.

Jesus ergo, cum cognovisset quia venturi essent, ut raperent eum, et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus (*Joan.*, VI, 15).

Jésus-Christ n'est-il pas venu régner? *Tu dicis quia rex sum ego. Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum...... Regnum meum non est ex hoc mundo.... Ejice ancillam et filium ejus.... Non sumus ancillæ filii, sed li-*

bere, qua libertate Christus nos liberavit.

Division. Oui, *nous voulons bien un* règne extérieur *qui fait les esclaves :* non, *nous ne voulons pas un* règne intérieur *qui consiste dans l'amour.* — *Il ne suffit pas d'être* esclaves par crainte, *il faut être* libres par amour.

O vous qui comptez pour rien *la* crainte sans amour ! donnez-moi *des* paroles fortes et douces : flèches perçantes. Persuadez *l'a*mour. *Ave*, etc.

Premier point. Insuffisance du règne extérieur *qui fait les esclaves.*

Illusion du démon : fausse idée de l'indépendance de Dieu : vraie servitude d'orgueil et de passions : état malheureux.

Distinction entre *la* crainte filiale qui est l'amour de Dieu même, *et la* crainte servile qui est l'amour de soi-même. Exemple d'épouse infidèle, et d'épouse fidèle. (S. Aug.)

Besoin de crainte servile : *elle sert de* contrepoids aux passions : *Initium sapientiæ timor Domini..... Confige timore tuo carnes meas.* Elle diminue les tentations : grâce (S. Aug.). — *Elle est* commandée, en ce qu'elle a d'innocent : *quo utilius concutiuntur* Concil. Trid.). *Si non amor justitiæ, timor pœnæ* (S. Aug.).

Insuffisance de crainte servile. Dieu veut amour, ne prend le change : *Dilige Dominum Deum tuum*, etc...... *Diligentes me diligo...... Qui non diligit, manet in morte..... Nec colitur nisi amando.* — Exemple de maître, ami, etc. — Amour source de crainte : c'est amour suprême de soi : on tremble comme les démons.

Indignité de crainte servile. *C'est* l'amour suprême de soi, où l'on tient la place de Dieu. — Ingratitude de ne *pas* rendre amour pour amour. — Disposition de vouloir pécher, si on le pouvait impunément, d'être fâché de ne le pouvoir pas : haine de ce qui trouble amour. *Invitus facit..... dolet non licere.* — Disposition où l'on craint ce qu'il faut aimer, où l'on aime ce qu'il faut craindre.

Impuissance de *la* crainte servile contre le péché. Amour suprême de soi, idolâtrie : c'est le grand péché. — Amour-propre, faible, aveugle, passionné, incontinent : *Ad ea quæ sunt extra se pellitur a se.* Crainte, passion triste et douloureuse : *Dolet non licere*, etc. *Fuga animi.* — Inégalité. — Exemple d'écolier, de voleur, de tout homme qui pèche.

Malheur de crainte servile. Combat continuel entre *l'*amour suprême de soi et du mal, et *la* crainte de Dieu et du bien. Passions. Remords de conscience. — Alternative d'anéantissement ou d'enfer. Terre s'enfonce : abîme. Ressource dans *le* désespoir. Sentence prononcée. — Augmentation de malheur par l'augmentation de *la* crainte, dans l'augmentation d'âge, de péché, d'habitude et de faiblesse.

Quoi ! *dites-vous*, plus de crainte ? — En quel abîme tomberait-on ? Sentiments bas, ressource nécessaire. *La* crainte *est* pour l'amour, comme *l'*aiguille pour *la* soie ; mais *elle* ne suffit *pas*.

Quoi ! *dites-vous encore*, vous nous désespérez ! — Je ne dis rien *de moi-même :* l'Evangile parle, et me juge autant que vous. — Est-ce *vous* désespérer de vous proposer l'amour d'un père infiniment aimable, en qui seul est le bonheur ? — Est-ce vous désespérer de vous proposer de changer *les* amertumes *de la* crainte, en douceur d'amour *divin ?*

La crainte, *dites-vous enfin*, arrête *suffisamment* le péché. — *Elle* n'arrête *pas* le grand péché, *c'est-à-dire* l'amour-propre ; idolâtrie *et* ingratitude monstrueuse. Elle n'arrête *pas* cent autres péchés. — Elle fait vouloir le bien et quitter le mal, comme *le* voleur laisse la bourse, *et* comme *le* loup laisse *la* brebis, *par la crainte du châtiment* (S. Aug.).

Second point. Avantages du règne intérieur, *qui nous fait libres par amour.*

1° Délivrance d'amour-propre. Chacun a son amour suprême pour un objet qui est son Dieu. L'amour-propre fait le moi mon Dieu : présence continuelle ; rapport de tout. Amour par passion comme d'amoureux : *Erunt seipsos amantes.* — Amour-propre *est* un nécessiteux, insuffisant à soi, *toujours* affamé ; que le mensonge ne peut rassasier, qui ne peut accorder ses passions ensemble, qui est incompatible avec les autres amours-propres qui l'environnent. — L'amour-propre empoisonne toute la vie : *Contritio et infelicitas in viis eorum.* — Comparaison d'un homme déraisonnable, qu'on ne peut jamais contenter. — Bonheur de régler l'amour de soi par celui de Dieu.

2° Délivrance de crainte servile. *La* crainte filiale ne laisse aucune autre crainte : (tonnerre gronde, mer élève ses vagues) ôte amour-propre. — *L'*amour de Dieu chasse *la* crainte servile : *Perfecta charitas foras mittit timorem.* Paix, liberté : *Non amabitur in homine nisi Deus..... Nihil in me relinquatur... Melior cum obliviscitur*, etc. — Suppositions impies d'homme heureux sans voir Dieu ici-bas, heureux dans le péché impuni, heureux dans le péché ignoré de Dieu : *Peccatum timet charitas, etiamsi sequatur impunitas.* — Exemples de saint Cyprien, saint Martin, saint Ambroise. J'en ai vu.

3° Délivrance de toute crainte. Impossibilité d'avoir tout ce qu'on veut : au moins vouloir tout ce qu'on a. — *Sous le règne de l'amour*, on veut tout ce qu'on fait pour ses devoirs, *et tout ce qu'on* souffre de croix : centuple dès cette vie. — Le paradis est le parfait amour : *Gaudium de veritate.* Plus on aime, plus *le* paradis se forme. — O hommes insensés ! *Regnum Dei intra vos est :* ô joie ! ô paix !

C'est là, *dites-vous*, *un* projet flatteur et fabuleux. — Quoi ! *la* religion *n'est qu'une* fable ? Elle n'est que là. Tenez, lisez. — *La* pratique *est* contraire, parce qu'on prend *la* religion de travers. — *Gustate et videte* : venez, essayez la voie de l'amour.

Je n'ai point l'amour, *dites-vous*, et j'ai *la* crainte. — Vous n'avez guère plus *la* crainte que l'amour. Vous cherchez à dissiper la crainte. Vous ne craignez *pas* quand vous êtes en amusements. — Comment sentiriez-

vous l'amour, vous qui ne le désirez même pas? Vous ne voudriez pas même l'avoir, si Dieu venait vous l'offrir.

Cette morale, *dites-vous encore*, m'afflige et me trouble. Oh! plût à Dieu que *votre* tristesse fût salutaire! *Memorare lacrymarum tuarum, ut gaudio implearis.* Tout le reste est bon, mais ne va pas à la source du mal. — L'amour réunit *la* douceur et *la* perfection. *Ama, et fac quod vis.*

O amour! faites-vous aimer : ô feu céleste! embrasez la terre. Voyez l'amour-propre : que ne fait-il pas? On est malheureux en ce monde : on se dévoue à l'être dans l'autre. On commence l'enfer *ici-bas*. On fait des péchés énormes. O amour! quand ferez-vous que les hommes veuillent être bons, libres et heureux, etc.

VIII.

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION

Sur la communion.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi (*Joan.*, VIII, 46)?

Il faut se hâter de parler sur *la* communion; *les* fidèles ont besoin d'être réveillés.

Division. Si je vous dis la vérité sur l'importance de *la* communion pascale, pourquoi ne me croyez-vous pas sur *la* préparation?

O vérité! ô parole! si jamais, etc. Vous savez que je ne veux rien pour moi, rien que pour votre gloire et pour leur salut. *Ave*, etc.

Premier point : Je vous dis la vérité sur l'importance de la communion.

1° Sur la présence réelle. La croyez-vous? Interrogez votre foi. *Putasne*, etc. On n'ose contredire *cette vérité :* on ne la croit *pas*. Comparaison *de cette vérité* avec *les* vérités de géométrie. — Supposition de Chinois qui verrait messe. Supposition de protestant qui verrait la communion; *non dijudicans corpus Domini.* Supposition de Jésus-Christ dans une ville à trente lieues d'ici. Supposition de *la* manne dans un désert.

2° Sur l'*Eucharistie considérée comme* pain de vie. Comparaison de *Jésus-Christ avec un* homme qui donne *un* pain *matériel*. Exemple de Jésus-Christ qui fait des miracles. Comparaison *d'un* homme qui donnerait *un* remède. Comparaison d'un homme qui rendrait immortel. — Froideur, lâcheté, dégoût, fuite.

3° Sur l'*Eucharistie considérée comme* pain quotidien. Renouvellement de nourriture *nécessaire* pour l'esprit comme pour *le* corps. — Tentations journalières *nécessitent* pain quotidien. — Défaillance sans aliment : exemple du jeûne. — Nécessité de croître : pèlerinage. — Temps de persécution : pleines corbeilles; communion des propres mains des fidèles (S. Basile). Usage ancien de *la* communion quotidienne en beaucoup de lieux : plusieurs fois la semaine ailleurs : quatre fois la semaine (S. Basile). — Punition selon *les* canons apostoliques, *pour ceux qui s'en éloignent.*

4° Sur *la* communion pascale. Temps fixé au moins pour commencer : autrement excommunication volontaire, pire que forcée. — Scandale. — Causes de refuser *le* pain de vie. — Etat de privation au milieu de périls : *c'est s'exposer à* mourir de faim.

5° Sur *le* danger de sacrilége. *Reus erit corporis et sanguinis Domini..... Judicium sibi manducat et bibit.* — Baiser de Judas pour trahir *son maître. Amice, ad quid venisti?* — Effet du sacrilége : *per buccellam intravit Satanas.* Epreuve : *probet seipsum* : vie d'amour. — Qui est-ce qui communiera ainsi? *Et dormiunt multi.*

6° Sur l'inconvénient des deux extrémités : mourir empoisonné, mourir de faim. — *Il faut* joindre nourriture *et* digestion. — Faire dépendre, non *la* communion de *la* vie, mais *la* vie de *la* communion. Si je vous dis *la* vérité, etc.

Ma vie ne convient *pas, dites-vous, à une communion fréquente.* — Donc il faut changer *de* vie : la fréquente communion règle *la* bienséance des mœurs.

Je n'ai pas *le* temps *de communier souvent.* — Pourquoi n'en avez-vous pas *le temps*? *Compelle intrare.*

Je suis dégoûté. — Malade en dégoût de la nourriture, état terrible. — Que fait-on alors? On purge, on use de régime.

Second point. Pourquoi ne me croyez-vous pas *sur la préparation?*

1° Sur *la préparation à la* confession. Choix de directeur. Plan de vie. Examen du passé. Disposition essentielle. Incorporation : *Vivo ego*, etc.

2° Sur *la préparation à la* communion comme première, comme quotidienne, comme dernière. Combien mourront *après la communion pascale?*

Supposition d'homme nourri de manne. — Supposition d'homme nourri de pain miraculeux de Jésus-Christ. — Supposition d'homme nourri d'eucharistie avec Jésus-Christ visible. — Etat des saints en paradis. *Sicut in cœlo et in terra. Péchés de* fragilité dont on frappe sa poitrine. Péchés quotidiens : paille, feu d'amour. — Fruit d'une bonne communion.

J'y penserai dans douze jours, *dites-vous.* — La première affaire est mise la dernière. Retardement et précipitation.

Je ne veux pas aller trop loin, *dites-vous encore.* — Vous n'irez nulle part : vous tromperez l'Eglise, comme *les* autres années.

Je satisferai au précepte, *dites-vous.* — Oui, pour éviter l'excommunication, et sauver la terre sainte; non, pour vous nourrir et *vous* soutenir en tentation.

O sacrement d'amour! personne ne veut aimer : O Jésus! quel mépris! O amour! faites-vous aimer : ne cachez pas vos grâces; faites-les éclater *pour l'édification commune*, etc.

IX.

POUR LE MÊME DIMANCHE.

Sur la confession.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi (*Joan.*, VIII, 46)?

Je vous ai fait plusieurs fois ce raisonnement au nom de Jésus-Christ, comme il faisait aux Juifs, pour vous prouver la véri-

de la religion tout entière. Aujourd'hui, pressé par le temps, je me borne à le faire pour la communion pascale. Si je vous dis la vérité pour vos pâques, pourquoi ne me croyez-vous pas ?

Division. Si je vous dis la vérité pour *la* préparation à *la* confession ; si je vous dis la vérité pour l'exécution de *la* confession, pourquoi ne me croyez-vous pas ?

O vous qui avez établi *dans le sacrement de pénitence une* fontaine d'eau vive ! ô vous qui nous invitez *à nous y plonger !* donnez à moi *des* paroles, à eux *des* sentiments, etc. *Ave*, etc.

Premier point. Vérité sur *la* préparation *à la confession*.

1° Diligence. Nécessité de s'instruire, de prier, de former un plan *de vie*, de s'éprouver. — Comparaison de voyage, de mariage, d'achat de charge. — Faute de préparation *prompte*, on se confesse à l'extrémité, tout est encore à commencer.

2° Choix de confesseur non rigoureux : *celui qui est trop rigoureux* gêne pour actions extérieures, ne donne à proportion de ce qu'il demande, ne mène *pas* à la vraie perfection intérieure. Pharisaïsme.

Confesseur non relâché. *Ceux qui le sont trop mettent des* coussins sous les coudes : veulent élargir *la* voie étroite ; je maudirai vos bénédictions, *dit le Seigneur*, — A quoi sert leur absolution ? — Oh ! si j'en connaissais, etc. !

Milieu, qui est d'attendre *patiemment* sans autoriser *le pécheur*, de tolérer *certaines* imperfections, *sans cesser d'être* ferme pour le fond, de gagner *le* dehors par le dedans. *Un sage confesseur* inspire non *la* crainte, mais *l'amour*.

Confesseur supérieur à vous, qui vous mène, que vous ne meniez *pas ;* qui vous décide sans l'être par vous ; qui se charge *de vous* par pure charité. Choisissez-*le* entre mille : *le* meilleur n'est *pas* trop bon.

Choisissez-*le* après prières : foi (saint Thomas) ; homme en terre inconnue. *Choisissez-le* sur réputation publique, après essai de consultation, tel que vous le désirez pour *le moment de la* mort, *et que vous le* craignez pour *le règlement de votre* vie.

3° Examen *de la conscience*. Crainte de n'être *pas* assez connu, *et* de ne savoir se faire connaître : *crainte de* l'illusion. *Si tu te accusas, conjungeris Deo* (S. Aug.).

Confession ou revue générale. Péchés d'état : ignorance ; faiblesse, contre puissances, amis, etc. ; dépense excessive. — Péchés d'omission : perte de temps, fautes négligées, enfants sans éducation. — Péché favori, qu'on ne veut voir ni laisser toucher. — Péché unique et total : idolâtrie de soi, nul amour de Dieu : vie entière, un seul péché : *Ama, et fac quod vis*.

4° Plan de vie. Nouvel homme, vie nouvelle : vous dites : Si j'étais dévot, je ferais, etc. Représentez-vous *un* homme ressuscité. Précautions contre *le* torrent du monde : erreurs, amours, terreurs *du monde. Précautions* contre soi-même : trahison perpétuelle. — Exemples : projet de voyage, de mariage, de déménagement.

5° Epreuve. Plan flatteur sans pratique. — *La* discipline *de l'Eglise* n'exclut *pas* l'épreuve. Degrés de pénitence dans l'antiquité. — Vous voulez qu'on se fie à vous, vous qui ne devez vous y fier. Quoi ! vous ne pouvez vous résoudre à commencer huit jours ce que vous promettez de faire toute la vie ?

Second point. Vérité sur l'exécution *ou les qualités* de *la* confession.

1° Nécessité d'amour *dans le sacrement de pénitence*, Différence de contrition *et* d'attrition. — *Contrition*, amour de Dieu plus que de toute créature, plus que de soi-même. Je l'admets à tout degré : *Qui diligit me, diligetur a Patre meo..... Diligentes me diligo*. — *Attrition:* je ne veux que le concile de Trente. *Cum spe veniæ..... voluntatem peccandi de cætero excludens :* amour suprême d'espérance *est requis*. Amour suprême de charité *est requis*, sinon en commençant, au moins en finissant : *ce n'est que* différence de quart d'heure. — Nécessité de se préparer et de désirer cet amour. Il ne s'agit pas d'un acte formel, mais d'*une* disposition habituelle, comme d'amour pour *un* père et pour soi-même.

2° Qualités de *cet* amour. — Amour *qui renferme la* haine du péché. Tout amour est *la* haine du contraire : exemples. La haine n'est que l'amour qui ne veut perdre *son objet :* exemples. *Oportet ut oderis in te opus tuum, ut ames in te opus Dei*. Amour réparant, *qui* veut corriger son intérieur, réparer *le* scandale extérieur, s'enraciner dans le bien, montrer satisfaction au bien-aimé. Exemple d'*un* homme qui a offensé son ami : exemples *de* saint Pierre : *flevit amare*. De saint Paul : *Blasphemus fui.... Continuo non acquievi*, etc. De femme pécheresse : *ut cognovit*, etc. De saint Augustin : Confessions : défi aux donatistes. — Amour craintif : craint de déplaire, craint de n'aimer pas *assez*, craint pour l'avenir : trésor en vase d'argile : exemples d'un malade pour rechute, d'un marchand sur précautions, d'un homme qui porte un *grand* trésor. — Amour jaloux : il veut le contentement de l'époux, pour l'époux : *il* se tourne contre soi pour se punir : *il* croirait dérober toute affection qui n'irait droit *au bien-aimé*.

3° Soutien par l'amour. On ne fait que ce qu'on aime le mieux faire : *Secundum id operemur necesse est*, etc. (S. August.). On nourrit cet amour par l'oraison : il croît : paradis qui se forme. On prend plaisir à écarter tout ce qui affaiblirait l'amour (Tertullien, *de Spect.*).

Mais, *dites-vous*, vous demandez trop. — Quoi ? trop : amour, bonne foi.

Vous *nous* jetez en désespoir. — Quoi de moins désespérant que *la* consolation d'aimer ?

Vous dites qu'on se confesse, et vous en éloignez. — Oui, *j'éloigne* de confession sacrilége ; je presse pour bonne confession : voulez-vous toujours *faire de ces* confessions où l'on se joue de Dieu ?

O Seigneur! je vous demande un cœur contrit et humilié. Pour toute pénitence, qu'ils viennent, non pressés par le temps, mais touchés *de votre grâce*. Je tremble pour pénitents et pour confesseurs : tout vient, rien ne change. O Dieu! combien qui ne verront, etc. Oh! si je pouvais, je ferais comme saint Ambroise.

X.

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Sur la communion

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus (*Matth.*, XXI, 5).

L'entrée triomphante *de Jésus-Christ dans Jérusalem est la* figure de *la* communion pascale : *Hosanna*, etc. Je suis chargé de dire à la fille de Sion : *Ecce Rex tuus*, etc. Mais le dirai-je? combien qui en abuseront!

Division. Conditions de *la* bonne communion, nécessité de *la* communion. *Deux écueils à* éviter : danger de sacrilége, danger d'exclusion volontaire.

O Roi plein de douceur, venez, parlez à *la* fille de Sion. Charmez, attendrissez, faites aimer : il n'y a que l'amour qui fasse bien communier : *Ave*, etc.

Premier point. Conditions de *la* bonne communion.

1° *Dispositions éloignées*. Bonne confession. — Choix de confesseur tel qu'on voudrait l'avoir à la mort, auquel on se livre de suite.

Examen de conscience : commissions, omissions. *Justus prior est accusator sui..... Si tu te accusas, conjungeris Deo* (S. Aug.).

Douleur du passé. Contrition, attrition. *Sine magnis nostris fletibus et laboribus, divina id exigente justitia*, etc. (S. Greg.). *Laboriosus quidam Baptismus*. — Amour, source de toute joie, et de toute douleur. *Pœniteat amasse quæ Deus non amat*. Comparaisons.

Amour d'espérance, qui préfère *le* pardon à tout *autre* bien : *cum spe veniæ;* et qui exclut tout péché : *si voluntatem peccandi excludat*.

Amour de charité. Amour de Dieu plus que de soi (oh! que vous l'aimerez alors!) en sorte qu'on ne s'aime que pour Dieu, en sorte qu'on ne s'aime que de son amour, en sorte qu'on l'aime comme on s'aimait.

Vie nouvelle : *vitæ novæ propositum et inchoatio*. — Oraison pour nourrir *l'*amour qui soutient tout. — Vertus de l'Etat, croix à porter, détachement de la vie présente : plus de possession de ce qu'on aime, plus que tentation à vaincre, plus que péché inévitable.

2° *Dispositions prochaines pour la* bonne communion.

Honte et crainte de communier : *Domine, non sum dignus*. — Impatience de communier : *Unus sit dolor hac esca privari* (S. Chrys.). — Docilité pour communier, quand *le* directeur pousse. — Communier comme à première communion fervente d'un enfant très-pur, comme devant le faire chaque jour, comme viatique à la mort, au moins comme dernières pâques : oh! combien, etc.

Mauvaise communion : si on n'a douleur et détestation de tout péché, même péché favori; si on ne désire sa conversion plus que tous les biens d'ici-bas; si on n'a dégradé le moi, pour mettre Dieu en sa place; si on ne commence à vivre de son amour, *et* selon son amour. *Probet autem seipsum*, etc..... Judas communia, dit saint Augustin : *Et post buccellam introivit in eum Satanas.... Amice, ad quid venisti? osculo Filium hominis tradis?*

Vous éloignez des sacrements, *dites-vous*. — Vous allez voir le contraire *dans le second point* : personne ne les demande plus que moi. Je veux *seulement que vous ayez envers Dieu la* bonne foi que vous demanderiez dans tous les hommes.

Qui osera communier? — Tous ceux qui ne voudront trahir *Jésus-Christ*, comme Judas.

Vous exigez trop de perfection, *dites-vous*. — Je ne demande que ce qui est demandé par ceux qu'on accuse de relâchement. Comparez *ce que j'exige* avec l'ancienne discipline *de l'Eglise*.

Second point. Nécessité de *la* communion *fréquente*.

1° Nature *de l'*eucharistie, pain quotidien. Oraison dominicale : nous demandons à être perpétuellement avec Jésus-Christ, et à n'être jamais séparés de son corps (Tertull.). Nous demandons ce pain tous les jours, comme l'aliment du salut, de peur de demeurer loin du salut (S. Cypr.), *nisi manducaveritis*, etc. Demande du pain quotidien répétée chaque jour (S. Hilaire). Si c'est pain quotidien, pourquoi ne le mangez-vous qu'au bout de l'an (S. Ambr.). Si les péchés ne sont pas tellement grands qu'on juge que le coupable doive être excommunié, il ne doit point se priver du remède quotidien (S. August.). Vie et santé de l'âme (concile de Trente). — Comparaisons de pain *matériel* : jeûne. — Proportion avec *le* travail des tentations (S. Cyprien).

2° Pratique de l'ancienne Eglise. Les fidèles persévéraient dans la communion de la fraction du pain. Assidûment tous les jours rompant le pain, etc... (*Act.*, II, 46). Ceux qui ne communient, privés de la communion à cause du trouble et du scandale (*Can. ap.*, 10). — Communion de tous les fidèles présents; puis *les* diacres portent aux absents (S. Justin). L'aliment qu'on prend avant tout autre (Tertullien). Quiconque ne communie pas est en pénitence, ne doit pas assister aux prières (S. Chrys.). — Pleines corbeilles en *temps de* persécution. — Enfants communiaient avec le vin.

3° Danger de *la* privation de l'eucharistie.

Persuasion de l'antiquité. De peur que nous qui sommes en Jésus-Christ, et qui recevons tous les jours l'eucharistie comme l'aliment du salut, ne soyons séparés de ce corps par l'obstacle de quelque délit plus grief... (S. Cypr.). Recevoir l'eucharistie par le droit de communion... (*Id.*). Avec cette

pureté, approchez tous les jours : sans elle, jamais (S. Chrys.).

Raison. Excommunication volontaire *de celui qui s'éloigne de l'eucharistie*. Que peut faire l'Eglise de plus terrible, *que de vous imposer cette privation?* Peinture *de l'excommunication*. Vous vous excommuniez vous-mêmes. Comparaison du jeûne du corps en carême, *et du jeûne* de l'âme toute l'année.

Je ne suis pas digne, *dites-vous, d'approcher si souvent.*—Obstacle de délit plus grief (Saint Cyprien, *dans le texte déjà cité*). Péché si grand qu'il faille excommunier : autrement ne priver du remède quotidien (S. Aug.). Notre remède est dans le céleste et vénérable sacrement (S. Ambr.).

Je ne veux communier qu'une fois *par an:* l'Eglise le permet. — L'Eglise veut *au moins une fois*, et gémit du péril *de ceux qui n'en font pas davantage.* — C'est ce qui trouble tout : vous vous imaginez que le mérite consiste, non dans *la* pureté de conscience, mais dans le plus long intervalle *entre les communions* (S. Cypr.). En vain on offre le sacrifice, si personne n'y participe (*Id.*). La pâque continue toute l'année (*Id.*). Qui ne mérite de le manger chaque jour, ne le mérite pas au bout de l'an (S. Ambr.).

La vie du monde *ne me permet pas une communion si fréquente. — La vie du monde* augmente *le* besoin : diminuez *votre* dissipation. Réglez votre vie sur *vos* communions, *et* non *vos* communions sur *votre* vie.

Nulle affection au péché véniel, *disposition trop difficile, dites-vous.* — Posez amour dominant : *il* ne reste qu'affection involontaire et *peu* aperçue. Si *vous* apercevez *cette* affection, sacrifiez-la, et communiez.

O Seigneur ! je voudrais qu'il y eût à votre sainte table *un* chérubin armé d'un glaive de feu, pour garder le fruit de vie. Je voudrais que tous vos enfants vinssent s'enivrer du torrent de délices de votre festin. Oh ! ne permettez pas que ces pâques, etc. Hélas ! combien encore, etc.

XI.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

En quoi consiste la vie nouvelle que nous devons prendre aujourd'hui avec Jésus-Christ.

Quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus (*Rom.*, VI, 4).

La résurrection du corps de Jésus-Christ, source et modèle de la résurrection de nos âmes. *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur. Ad cognoscendum illum, et virtutem resurrectionis ejus*, etc.

Division. On mène *cette vie nouvelle et* immortelle en fuyant le monde par la retraite, en se défiant de soi par la vigilance, en se confiant à Dieu seul par la prière.

O vérité éternelle ! vous savez de quel cœur je vous ai annoncée pendant *la sainte* carrière. J'ai tout dit : achevez votre ouvrage. Donnez*-moi des* paroles qui soient *un* glaive, etc. *Ave*, etc.

Premier point. Fuir le monde.

1° A cause de *son* opposition à Dieu. —Babylone opposée à Jérusalem : Babylone fondée sur l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu ; Jérusalem fondée sur l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi. *Societas impiorum... Civitas diaboli.* — Babylone, société de marchands, commerce de plaisirs et d'intérêt, assemblée d'amours-propres jaloux, de passions incompatibles : *son* commerce roule sur *la* fraude : *Erunt seipsos amantes, odientes, odibiles. — Babylone* jalouse comme Dieu contre tout partage. *Mihi mundus crucifixus est*, etc. *Adulteri, an nescitis*, etc... *Quem mundus non potest accipere... Non pro mundo rogo.*

2° A cause de *la* force de ses discours. *Le* langage du monde se prend insensiblement comme l'accent d'*un pays.* — Impression insensible des préjugés de chaque pays. — Langage éblouissant : infamie cachée sous les fleurs. Masque à tout vice.—Discours des bons mêmes ; langage de la foi hors d'usage.

3° A cause de l'autorité de *ses* exemples. Force des mœurs de ceux avec qui on vit, et qu'on estime. Mode pour *les* jugements et pour *les* mœurs, comme pour *les* habits. Horreur naturelle de *la* singularité : déférence pour le commun consentement.

4° A cause des tentations *qu'on y rencontre nécessairement.* Crainte d'offenser *le monde:* besoin à remplir : on veut réputation, crédit : on craint contradiction, mépris, persécution. — Ambition de plaire au monde, pour fortune, pour *satisfaire la* vanité *qui* cherche des distinctions.

5° A cause de *la* conformité du monde avec notre cœur. Comparaison d'un traître qui flatte toutes nos passions : comparaison d'*une* place où l'ennemi a *des* intelligences.

Conclusion. Si vous aimez le monde, hâtez-vous de le fuir : *Exite de illa, popule meus.* Si vous ne l'aimez, quel plaisir *pouvez-vous y trouver?* Combat sans relâche, course sur *le* bord d'un précipice, course contre *un* torrent, respiration d'air empesté.

Irai-je *donc* me cacher au désert, dites-vous? — *Non : Unusquisque, in qua vocatione vocatus est permaneat.* Désert dans votre chambre. — *Le désert consiste pour vous dans le* retranchement de faux amis et d'occupations pernicieuses.

Je *me* dois au monde, *dites-vous encore.* — Rendez-lui davantage *en travaillant* pour *le* bien public, *et* pour *le* soutien de *votre* famille, par *des* voies légitimes.

Je mourrais de tristesse, *dites-vous, si je fuyais le monde.* — Quels ennuis *et* quel désespoir le monde *ne* cause-t-il *pas?* Comparez-*les* avec l'ennui de *la* retraite. Comparez mise et recette pour le monde. — Joie des enfants de Dieu que vous ignorez : *Gustate et videte.*

Second point. Se défier de soi.

1° *A cause de notre* impuissance à tout bien sans *la* grâce. *Sine me nihil potestis facere... Nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto... Ad singulos actus*, etc. — Nulle grâce sans demande ; *la demande* même *est faite* par *la grâce.* — Résistance fréquente à la grâce. — Péchés quotidiens.

2° *Volonté souvent* fausse *et apparente.* A

autrui : tout n'est que pour se déguiser. A soi : *Mens sæpe sibi de seipsa mentitur*, etc. A Dieu : *Adveniat regnum tuum*.

3° Vanité. Complaisance pour le passé. — Présomption pour l'avenir. Jalousie contre *le* prochain. Dépit de se voir.

Je ne puis, dites-vous, quitter ce moi comme M. (*un manteau*). — Non, mais vous pouvez vous défier *de ce moi* qui vous a trompé si souvent. On est toujours prêt à s'y fier. On en souffre cent fois plus que d'autrui.

Troisième point. Se confier à Dieu seul.

1° Nécessité de l'oraison. L'oraison n'est que *le* désir de Dieu. *Le* désir attire ce bien : le désir est *un* commencement de ce bien. — Qui désire, prie : qui ne désire *pas*, ne prie *pas*. — Sans oraison, *il n'y a* ni pénitence ni persévérance.

2° Fréquence d'oraison. Nécessité de grâce *ad singulos actus*. Ouvrir le cœur *à l'oraison*, comme *à la* respiration : *Oportet semper orare et non deficere... Sine intermissione orate*. — La grâce *est* comme *la* manne : nulle provision : *panem nostrum quotidianum*, etc. — Exemple de saint Antoine et autres anachorètes. — Voir Dieu à travers d'autres objets.

3° Simplicité d'oraison. On y cherche tant de façons qu'on s'en rebute, *et* qu'on la cherche l'ayant. On ne conçoit *pas* la bonté de Dieu. Il ne s'agit ni de voir, ni de sentir, mais de vouloir : être avec Dieu comme avec *un* bon ami. Oraison produit communion.

Sanabit te; opus est ut sanari velis. Sanat omnino ille quemlibet languidum, sed non sanat invitum. Quid autem te beatius, quam ut tanquam in manu tua, sic habeas in voluntate sanitatem tuam (*S. Aug.*, *in ps.* CII, *n.* 6)?

O Seigneur! oserai-je espérer que votre parole fructifiera dans ma bouche! O pâques! ô pâques! Dirai-je : J'ai délivré mon âme? Non. Et quand je l'aurais délivrée, je ne serais point consolé en ne sauvant point *mon* cher troupeau. Retirez-moi donc, ou montrez-moi votre œuvre, etc.

XII.

POUR LE MÊME JOUR.

Sur le même sujet.

Jesum quæritis Nazarenum : surrexit, non est hic ; ecce locus ubi posuerunt eum (*Marc.*, XVI, 6).

Sortie du tombeau : *Christus resurgens*, etc...*In novitate vitæ ambulemus*.

Division : Veillez, priez. — O mes frères, donnez-moi l'attention de vos oreilles, et livrez votre cœur à Dieu.

Premier point. Veillez.

1° Sur vous. — *A cause de votre* fragilité. D'ou vient défiance de soi. Amour de soi. *Quod nolo bonum*, etc... *Infelix ego homo!* Expérience du mal qu'on se fait *par la confiance en soi-même* : exemple d'une mère flatteuse : *hostes animæ... Miserere animæ*. Homme contraire à sa propre raison. Trahison intérieure.

A cause de votre inconstance. Comparaison d'air et de mer. Impuissance de persévérer *sans combattre cette inconstance naturelle*. Ivresse de toutes les passions.

A cause de votre présomption. Qu'importe d'être vaincu par impatience ou par vanité? *Vivo quod triumphus*.

2° Sur ce qui vous tente sans nécessité. Plus il y a de tentations *nécessaires*, plus il faut retrancher *les* superflues. — Qu'est-ce que tenter Dieu? — *Ad mensuram permittitur tentatio diaboli..... Tantum permittitur tentare, quantum tibi prodest ut exercearis, ut proberis, ut qui te nesciebas a te ipso inveniaris* (S. Aug.).— *Sobrii estote et vigilate... Sed ut sapientes, redimentes tempus*, etc. — Détail de tentations multipliées : homme faible veut juger : homme qui a *le* nécessaire veut *du* superflu : homme vain veut grand monde.

3° Sur ce qui est de devoir. *Tentatio est vita hominis super terram*. Comparaison d'homme qui fait *un* voyage nécessaire. — Vous êtes plus coupable, si vous faites mal ce qui est bon. — *Justus cor suum tradet ad vigilandum diluculo ad Dominum*.

La vigilance, *dites-vous*, est impossible. *Si elle est impossible*, pourquoi Dieu la demande-t-il? *La* vigilance par amour-propre est-elle impossible? Dieu donne ce qu'il demande.

Cette vigilance, *dites-vous encore, est trop* épineuse. — Comparaison *d'un* homme qui évite *le* bord d'un précipice, *qui* prend *une* escorte contre *les* voleurs, *qui* évite *un* chemin dangereux. L'amour adoucit *les difficultés*

Cette vigilance, *dites-vous enfin*, dérangerait tout. — *Dites plutôt qu'elle* rangerait tout. Ordre, proportion. *Le* dérangement *ne vient que* des précautions omises

Second point. Priez.

1° Nécessité de prier. Pourquoi prier? *C'est que la* religion est dans *la* volonté. *Ma* volonté *est* plus à moi que toute autre chose. Faiblesse de *la* volonté, même en Adam; bien plus en nous.

Comment naviguer sans navire? L'amour *s'obtient* par *la grâce, et la* grâce par *la* prière : *Petite et accipietis*. Sans *la* prière, *la* vigilance ne serait que désespoir.

2° Choix de prière. Prière vocale. Prière pour biens temporels : prière pour biens spirituels en l'autre vie. Prière pour *obtenir l'*amour *et le* détachement.

3° Forme de prière. Méthodes : prières vocales, lectures, présence de Dieu : comment aimer : saint François de Sales. Faites taire l'imagination pour écouter Dieu.

Prétextes qui détournent de l'oraison.

La crainte de l'illusion. Vous craignez l'illusion dans l'amour de Dieu, et non dans l'amour-propre. Vous craignez l'illusion dans la société avec Dieu, et non *dans la société* avec le monde.

La crainte de l'oisiveté. Est-ce temps perdu que de parler à Dieu, *et* d'écouter Dieu sur *nos* devoirs? *Quid hic statis tota die otiosi?*

La vie réglée, *dit-on encore*, suffit *sans oraison*. *Mais la vie* n'est *pas* réglée sans amour *de Dieu*. Comparaison d'homme qui

dirait : Il suffit de travailler sans manger. O vous qui m'écoutez avec foi ! ô vous pour qui nulle parole n'est perdue ! ô vous pour qui la parole de Dieu ne s'arrête point à l'oreille, mais entre jusqu'au fond du cœur ! ô vous, qui craignez moins de mourir mal que de ne vivre pas bien, parce que vous savez que la bonne vie prépare la bonne mort, vivez bien, vivez bien au milieu des méchants.

XIII.

POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

Sur les moyens de persévérer.

Christus resurgens ex mortuis jam non moritur (*Rom.*, VI, 9).

Nous avons tout dit. Que reste-t-il, sinon de vous demander *la* persévérance ? Mais peut-on l'espérer ?

Division. Je ne demande que trois points. Vouloir de bonne foi, fuir *le* danger, prier pour soutenir *votre* faiblesse.

O Seigneur ! donnez-moi la grâce de faire entendre ces trois vérités.

Premier point. Vouloir de bonne foi.

N'y a-t-il qu'à vouloir ? Exemples *d'un* marchand pour richesses, *d'un* militaire pour fortune, *d'un* particulier pour mariage avantageux. *Ils veulent sincèrement : disons de même du fond du cœur :* Je veux me sauver.

La volonté est tout en religion. *Non nisi voluntate peccatur. Et cum sit tam magnum bonum, velle solo opus est, ut habeamus. — Fili, præbe mihi cor tuum. — Vis sanus fieri ?*

Mais on n'a souvent pour persévérer qu'une volonté imaginaire. *Mens de seipsa sibi sæpe mentitur*. Nul commencement d'exécution. Nul projet de vie nouvelle. Nulle ouverture à un homme de Dieu.

Volonté double. Velléité : exemple de malade *pour* médecine amère, régime; *d'avare pour la* dépense ; *de* paresseux *pour le* travail. *Vult et non vult piger. Via pigri quasi sepes spinarum*. — Concours de deux volontés contraires : Je voudrais honneur, mais je veux davantage plaisir.

Il faut une volonté unique. Exemples : avare *ne veut que son* trésor ; ambitieux *ne veut que sa* fortune. Amour de soi-même. Comparaison de *volonté pour le* bien *et pour le mal. Vouloir se sauver*, quoi qu'il en coûte.

Je ne sens *pas* cette volonté, *dites-vous*. Différence de sentir *et* consentir. Comparaison d'homme qui a deux enfants.

Je ne veux pas, *direz-vous*. Désirez au moins de vouloir : douleur de ne vouloir est volonté. Demandez.

Second point. Fuir *le danger*.

Opposition entre ces deux choses : En guerre, courage *et* force ; en piété, défiance de soi ; trésor en vase d'argile. Peut-on moins demander que *la fuite du danger ?* Combien de solitaires au désert, etc. On ne demande que vie réglée.

Pourquoi *tant de* peine à fuir *le danger ?* Amour de l'occasion. Jalousie de liberté. Présomption qui mérite chute. Exemple de saint Pierre. *Petrus demonstratus est sibi ; quando Domini imminente passione præsumpsit, et veniente ipsa passione titubavit* (S. Aug.).

Comparaisons d'homme qui revient de naufrage, d'homme qui revient du combat, d'homme qui a été avec assassin, d'homme qui sort de lieu pestiféré.

Troisième point. Prier.

Bonne volonté vient de la grâce : *Operatur velle. Præparatur voluntas a Domino. Notre* vie *est* d'emprunt, *comme* lumière, respiration. Grâce attachée à *la* prière : *Petite*, etc. Prière composée d'aveu d'impuissance, de désir d'avoir : *Exemple* de mendicité.

J'ai, dites-vous, la volonté d'obtenir *les* vrais biens. Mensonge ! vous ne voudriez *pas le* renoncement : *vous faites des* vœux pour santé, procès, etc. ; non pour vertus. *Adveniat regnum tuum : fiat voluntas tua : panem nostrum quotidianum*, etc.

Persévérer en prière. *Semper orare, et non deficere. Sine intermissione orate*. Esprit qui prie en nous.

Je veux me sauver, *dites-vous ;* mais *la* prière *est sujette à* illusion. *Lequel est plus à craindre*, ou illusion dans amusements ou illusion dans union à Dieu ? Si vous ne priez, nulle racine.

Comment prier ? *dites-vous encore*. Prière de Jésus-Christ aux apôtres : *Domine, doce nos orare*. Amour aime. Saint François de Sales.

Je n'ai *pas, dites-vous*, le goût de la prière. Malade dégoûté. Pénitence. Facilité, simplicité, liberté.

O maître ! apprenez à prier : je mourrais content.

XIV.

Sur les marques de la vocation à l'état ecclésiastique.

Et ad hæc quis tam idoneus?

Mais qui est-ce qui est propre à faire ces choses (II *Cor.*, II, 16)?

Saint Paul parle de sa fonction, où il est l'odeur de mort à ceux qui meurent, et de vie à ceux qui vivent. Fonction difficile. Il désespère de trouver quelqu'un : *Et ad hæc*, etc. Je cherche ; je heurte à la porte de chaque cœur. Hélas ! qui sera assez propre, etc.

I. Marques intérieures de vocation :

1° Talent naturel. Esprit droit, net, tête réglée.

Voulez-vous *donc* compter sur *les* dons naturels ? *me direz-vous*. Oui : écoutez saint Augustin ; Dieu prépare ainsi *les* fondements *de l'édifice spirituel*.

Voulez-vous rendre *le* sacerdoce impossible ? *direz-vous encore*. Voyez *les* fonctions *importantes du sacerdoce :* Instruire *les* ignorants, détromper *le peuple de ses* erreurs en foi, en morale : corriger, consoler, perfectionner.

Troupeau, famille : père, législateur.

Comparaison de magistrat. Bon sens de douter.

2° Courage. Plus de martyre : persécution indirecte en paix. Guerre livrée à passions des hommes. *Ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos. Non enim subterfugi quominus*, etc. *Nullam requiem habuit caro nostra.*

3° Douceur. C'est un ministère de contradiction : *Argue cum omni importunitate :* d'autant plus de douceur.

Rien ne se fait si vous n'avez *la* confiance : il ne s'agit que de faire aimer Dieu : rendez-le aimable.

Politesse, complaisance, ménagement : *Discite a me quia mitis sum.*

Vous en demandez trop, *direz-vous.* — Ce n'est pas moi ; c'est l'Evangile.

Où en trouvera-t-on *de ce caractère?* Des pierres *Dieu peut faire* enfants d'Abraham. — A peine douze? Douze convertiraient le monde comme *les* apôtres.

II. Marques extérieures.

1° Réputation. Que personne n'ait à critiquer, à soupçonner : *Vereatur, nihil habens contradicere.* Que le peuple désire : Oh ! si nous l'avions, etc. Que l'Eglise croie avoir besoin de lui, et use de son droit. *Indecenter appetitur*, etc.

2° Conduite pour *les* ordres. Ne *les point* chercher : *Indecenter appetitur : ex præsumptione fit indignus.* Fuir sincèrement : exemples de tant de saints. Abandon à un bon directeur, par lequel l'Eglise décide.

3° Pratique. Demeure dans le séminaire : oraison, recueillement, docilité, règlement; modèle de vie. — Séjour hors du séminaire. Habitude de persévérer.

Perfection de l'ancienne Eglise. Difficulté plus grande aujourd'hui : impies au dedans : relâchement autorisé : discipline et juridiction abattue. Persécution ranimait.

Peut-on espérer ? O Seigneur ! suis-je obstacle ? Je crois : transportez montagnes.

XV.

Sur les moyens de connaître la vocation et d'y correspondre.

Obsecro itaque vos, ego vinctus in Domino, ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis (*Ephes.*, IV, 1).

Division. Ne soyez prêtres malgré Jésus-Christ, en trompant l'Eglise. Si vous êtes prêtres, soyez prêtres véritables. Pour l'être, demandez de le devenir.

Premier point. Ne soyez prêtres malgré Jésus-Christ.

Marques de vocation. 1° Science. 2° Vertus. 3° Conduite.

Consultez Dieu, *et un* homme de Dieu.

Second point. Si vous êtes prêtres, soyez-le donc.

1° Travail. 2° Courage dans les contradictions. 3° Désintéressement. 4° Aimer jusqu'à faire aimer.

Troisième point. Pour l'être, priez

1° Besoin de prière : pour soi, pour troupeau, pour intelligence d'Evangile.

2° Nature de *la* prière : commencement d'amour, recherche d'amour, union avec *le* bien-aimé.

3° Manière de prier. Comme on peut. — Désirer *les* biens spirituels. Parler à Dieu, attendre Dieu.

O souverain pasteur ! voyez troupeau : voyez pasteur.

XVI.

Sur la nécessité de la charité dans les ministres du sanctuaire.

Quis ergo nos separabit (*Rom.*, VIII, 35)?
Charitas Christi urget nos (II *Cor.*, V, 14 et VI, 2)

Division. L'amour-propre rend *le* ministère impossible : l'amour de Dieu rend *le* ministère doux.

Premier point. L'amour-propre rend le ministère impossible.

1° On ne peut aimer *le* ministère. *Quod amplius nos delectat secundum id operemur necesse est* (S. Aug.). *Amor meus pondus meum.* Combat perpétuel d'amour-*propre* dominant, et de ministère : exemples d'emplois contraires à l'amour-*propre.*

2° On ne peut l'exercer bien. Exemples d'emplois mal exercés qu'on n'aime pas. Détail de sermons, exhortations de mourants, de confessions à entendre, d'oraison à enseigner. L'essentiel du ministère *est la* persuasion.

3° On ne peut acquérir l'autorité *nécessaire.* Mœurs irrégulières par quelque endroit : vie intérieure ne s'imite point : juste défiance des hommes.

4° *Mille difficultés insurmontables à l'amour-propre.* Difficultés de la part des pasteurs. Point de miracles comme *les* apôtres. Point de vie extraordinaire *comme les* prophètes, saint Jean-Baptiste, *les* apôtres. Vie occupée du temporel, ou des formalités.

Difficultés de la part des peuples. Indocilité du troupeau : irréligion secrète. Scandales contre *le* clergé. — Jalousie entre ministres.

Nature du ministère : *tout* amour de Dieu : *Quidquid patet, quidquid latet*, etc. L'amour-propre ne peut le persuader. Vie propre ne peut inspirer mort à soi.

Je n'ai pas cet amour *de Dieu, dites-vous.* —Ou fuyez *le* sacerdoce, ou obtenez cet amour.

Je le désire. — Ce n'est *pas* assez. *Tout* chrétien doit l'avoir déjà. Vous ne le désirez point.

Je l'acquerrai.—Attendez donc à être prêtre. En attendant vie de prière.

J'ai besoin..... — Comparaison de capitaine, de président : j'ai besoin. L'Eglise a besoin de bons ouvriers. *Charitas Christi urget nos.*

Second point. L'amour de Dieu rend le ministère doux.

Le sacerdoce est un ministère de mort, contre lequel tous s'élèvent. L'amour *de Dieu* fait aimer cette mort, et souffrir *les* contradictions.

1° L'amour de Dieu adoucit toute peine. Exemple des guerriers, des marchands, etc.

Raison : on ne fait que ce qu'on veut : on souffrirait de ne le faire. Tout *le* bonheur est de faire ce qu'on aime.

2° L'amour de Dieu veut faire aimer le bien-aimé. (Exemples.) S'allume comme *un* feu : plus il brûle, plus il veut brûler. L'amour peut s'éteindre, mais non se lasser.

3° L'amour de Dieu est *le* renoncement à soi : *le* mépris, *la* douleur, *la* pauvreté, n'attaquent que le moi.

4° L'amour de Dieu *fait acquérir* prudence en conduite, science des dogmes, talent de prêcher.

O prêtre! qui est avec Jésus-Christ, amour sacrificateur et victime d'holocauste : pendant la vie, l'amour est *votre* consolation ; à la mort, *le* commencement de *votre* béatitude.

XVII.

PANÉGYRIQUE DE SAINT CHARLES BORROMÉE.

Sacerdos magnus qui in vita sua suffulsit domum (*Eccli.* L, 1).

Division. Vocation, racine de l'arbre. Œuvres, fruits de la vocation.

Premier point. Vocation *prouvée par*,

1° Innocence ;

2° Examen *sérieux*, défiance de soi, docilité, indifférence ;

3° Désintéressement. Mort de *son* frère Frédéric. Désir de famille. Quatre-vingt mille livres de rente. Honneurs.

Second point. Œuvres.

Sortie de Rome avant *la* mort de *son* oncle.

Travaux pour *le* concile de Trente.

Conciles : six provinciaux, onze diocésains.

Vie dure.—Prédication.— Contradictions. Peste.—Aumônes : Princip. Doira. Autres : vingt mille écus d'or.

XVIII.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE CATHERINE DE BOLOGNE

Æmulamini autem charismata meliora, et adhuc excellentiorem viam vobis demonstro (I *Cor.* XII, 31).

Division. Sainte Catherine de Bologne a fait ces deux choses : elle a mérité les plus grands dons de grâce : elle a préféré la voie encore plus excellente de la charité.

Premier point. Mérite des dons.

1° A onze ans *elle* se renferme. On ne donne *à Dieu* que vieillesse, langueur, agonie. Pécheurs refusent pénitence : innocence l'embrasse.

2° Souffrance de tentations. Illusion de désespoir. Préparez *votre* âme à *la* tentation. On se prépare à succomber.

3° Cinq ans de peine pour *une* vaine complaisance : faut-il s'en étonner ? Exemple de Lucifer. Dieu rigoureux *à l'égard des* grandes âmes : à vous lâches, indulgent. Péchés intérieurs, les plus redoutables, les plus négligés.

4° Stabilité dans l'état présent. Inquiétudes, illusions, vains projets. Dégoût, négligence d'état où l'on est. Vraie mort que de mourir à l'inconstance.

5° Oraison au préjudice de sommeil. *Vigilate in oratione.* Acémètes. Saint Antoine. Solitaires.

6° Supériorité. Se dévoue par ordre de Dieu. Vie où rien pour elle. Sacrifice comme martyre.

7° Sept maximes. Pureté. Gloire de Dieu. Oubli de bonnes œuvres passées. Ardeur pour futures. Se défier de soi et de sa pensée. Espérer en Dieu seul. Présence continuelle de Dieu.

C'est ainsi qu'elle mérita les dons de conversions, de révélations, de prophétie. L'Apôtre prescrit aux Corinthiens, *une* discipline pour régler *les* dons merveilleux : sainte Thérèse sur ses filles.

Second point. Préférence de charité à dons.

1° Dons ne se méritent que par charité. Régularité de vertus. Pureté d'esprit.—. Mortification du cœur. Oraison continuelle. Tentations pénibles

2° Vertus plus miraculeuses que ces dons. Homme ressuscité. Grain de blé renaît et se multiplie dans la terre. Enfant qui se forme tous les jours. Qui fait, peut refaire. Homme qui s'aime éperdument, se renonce. *Mortui resurgunt : pauperes evangelizantur.* Résurrection sera à la fin pour corps : pourquoi aujourd'hui pour âme? Nulle résistance de cadavre. Garde de volonté pécheresse.

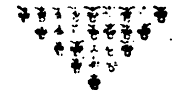
3° Etat où l'on se détache des dons miraculeux. *Habemus firmiorem propheticum sermonem.* Maximes du bienheureux Jean de la Croix. Saint Louis, qui ne veut voir miracle. Sainte Catherine de Bologne dit avoir été en illusion.

Je ne veux faire miracles, *dites-vous.* C'en serait un grand, si, etc.

Je crains illusion.—Craignez celle de vie lâche, molle, vaine.

Je me contente de vie commune. Bon, dans les vertus évangéliques : mais dans tiédeur mondaine, c'est s'égarer.

O filles de Catherine! priez : c'est fonction d'apôtres : priez pour vous-mêmes, priez pour Eglise, priez pour moi. Gardez *le* silence : grande instruction.—Obéissez : nation des justes obéissance, amour.



NOTICE SUR DE LA RUE.

Rue (Charles de la), né à Paris en 1643, entra chez les jésuites, et y devint professeur d'humanités et de rhétorique. Son talent pour la poésie brilla avec éclat dès sa jeunesse. Il se signala en 1667 par un *Poëme latin sur les conquêtes de Louis XIV*, que le grand Corneille mit en vers français. L'auteur du Cid, en présentant la traduction au roi, fit de l'original et du jeune poëte un éloge qui inspira beaucoup d'estime à ce monarque. Le P. de la Rue demanda instamment la permission d'aller prêcher l'Evangile dans les missions du Canada; mais il fut refusé. Ses supérieurs le destinaient à la chaire; il remplit avec applaudissement celles de la capitale et de la cour. Il aurait peut-être donné dans l'esprit, sans le propos que lui tint un courtisan: « Mon Père, lui « dit-il, continuez à prêcher comme vous « faites; nous vous écouterons toujours avec « plaisir, tant que vous nous présenterez la « raison, mais point d'esprit. Tel de nous en « mettra plus dans un couplet de chansons « que la plupart des prédicateurs dans tout « un Carême. » Le P. de la Rue était le prédicateur de son siècle qui débitait le mieux; cependant, avec un talent si distingué pour la déclamation, il fut d'avis d'affranchir les prédicateurs de l'esclavage d'apprendre par cœur. Il pensait qu'il valait autant lire un sermon que de le prêcher. Cet illustre jésuite fut employé dans les missions des Cévennes. Il eut le bonheur de faire embrasser la religion catholique à plusieurs protestants, et de la faire respecter aux autres. Il mourut à Paris en 1725, à quatre-vingt-deux ans. Le P. de la Rue était aussi aimable dans la société qu'effrayant dans la chaire. Sa conversation était belle, riche, féconde. Son goût pour tous les arts lui donnait la facilité de parler de tout à propos. Il plaisait aux grands par son esprit, et aux petits par son affabilité. Au milieu du tumulte du monde, il savait se préparer à la solitude du cabinet et à la retraite du cloître. On a de lui: des *Panégyriques* et des *Oraisons funèbres*, 3 vol. in-12, et des *Sermons* de morale, qui forment un Avent et un Carême, en 4 vol. in-8°, Paris: on les a réimprimés en 4 vol. in-12. L'ingénieuse distribution, le juste rapport des différentes parties, la véhémence du style et les grâces de la facilité, brillent dans ses ouvrages. Il anime tout; mais son imagination le rend quelquefois plus poëte que prédicateur. Ce défaut se fait moins sentir dans son Avent que dans son Carême. Ses chefs-d'œuvre sont ses *Sermons* sur les *Calamités publiques* et ceux sur l'état du pécheur mourant et sur l'état du pécheur mort. Parmi ses Oraisons funèbres, celles du maréchal de Luxembourg et de Bossuet sont ce qu'il a fait de plus beau. Voici comment le P. Gibert, dans son ouvrage sur l'éloquence chrétienne (p. 36), apprécie le P. de la Rue: « Où voit-on une « imagination plus vive et plus sage tout « ensemble, plus féconde et plus heureuse- « ment hardie, un génie plus élevé, une plus « noble facilité à concevoir et à exprimer? « Mais où tend, où aboutit tout cet assem- « blage d'éminentes qualités? au sublime, « au touchant, au pathétique: on oublie le « prédicateur et ses rares talents, pour ne « s'occuper que des impressions qu'il fait « sur le cœur, et au lieu de s'amuser à se « récrier, on ne pense qu'à suivre, ou plutôt « on suit sans y penser ce rapide torrent « d'impressions et de mouvements qui vous « entraînent au bien presque malgré vous. » Toutefois, ajoute l'auteur du *Dictionnaire biographique et bibliographique des prédicateurs*, ses sermons de morale ne valent pas ceux de Bourdaloue et de Massillon. On a encore du P. de la Rue des pièces de théâtre. Ses tragédies latines intitulées *Lysimachus* et *Cyrus*, et celles de *Lysimachus* et de *Sylla*, en vers français, méritèrent l'approbation de Pierre Corneille. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne se préparaient secrètement à jouer cette dernière pièce; mais le P. de la Rue, en étant informé, les arrêta par son crédit, ne voulant pas que des pièces composées pour l'exercice des écoliers, dans des vues de zèle pour la bonne institution de la jeunesse, parussent avoir été destinées à un théâtre lubrique et corrompu. On était persuadé, de son temps, que l'*Andrienne*, imitée de Térence, et jouée le 16 novembre 1703, était de lui, et non de Baron, et l'on est porté à le croire, quand on a comparé cette pièce à celles de cet auteur. Quatre livres de *Poésies latines*, Paris, 1668, 1680, in-12, et Anvers, 1693: ces poésies sont pleines de délicatesse et de sentiment, et l'auteur mérite un rang distingué sur le Parnasse latin: une *édition de Virgile*, avec des *notes* claires et précises, à l'usage du Dauphin, 1682, en 1 vol. in-4°, et en 4 in-12, et une *édition d'Horace*, avec des *notes* et une *interprétation*. On s'en servait pour l'ordinaire dans les colléges des jésuites. (*Extrait du* Dictionnaire de Feller.)

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

1. Après avoir exercé le ministère de la prédication près de quarante ans, c'est-à-dire, plus de la moitié de ma vie, l'espérance d'étendre encore quelque temps le fruit de ma

sermons après moi, m'a fait prendre le dessein de les donner au public. J'avoue qu'un autre motif n'a pas peu servi à m'y engager. Je n'ai pu être indifférent à la manière dont ils furent défigurés, il y a environ treize ans, par un mauvais recueil qui en fut fait à Trévoux, et qui s'est multiplié depuis en plusieurs autres éditions, sur la foi des copistes ignorants et infidèles.

Dès lors, pour arrêter la licence de quelques libraires qui se mettaient sur le pied de trafiquer à leur profit de la réputation des prédicateurs, je me joignis à ceux qui, par l'éclat de leur vogue et de leur mérite, avaient encore plus d'intérêt que moi à la suppression de ce trafic. J'obtins comme eux un privilége spécial, qui défendit le débit et même l'entrée du royaume à toute autre édition qu'à celle qui se ferait de notre consentement.

Le peu d'empressement que j'ai marqué depuis douze ans à me servir du privilége peut justifier l'usage que j'en fais à l'âge où je suis. La fausse édition m'ayant fait une nécessité d'être livré à la lecture et à la censure du public, on ne doit pas trouver mauvais que j'aime mieux m'y livrer tel que je suis, que de m'y voir produit sous une figure étrangère, digne de pitié et de mépris.

On ne peut dire en effet de combien d'ignorances, d'absurdités, de sentiments téméraires et même erronés, cette édition est remplie. La plupart des desseins sont mal exposés, les preuves tronquées et confondues, le style partout corrompu par des tours froids et grossiers, par des expressions puériles et rampantes. A peine y a-t-il quatre ou cinq discours où je puisse me reconnaître sans rougir. Il y en a même douze entiers où je n'ai pas la moindre part, non pas même dans le dessein.

Quand je n'aurais nul intérêt personnel à décréditer ce recueil furtif, je m'y sens obligé par reconnaissance envers les personnes qui m'ont donné quelque part dans leur estime. Je ne dois pas même souffrir, pour l'honneur de la nation, que l'on fasse injure à son bon goût, jusqu'à oser débiter aux étrangers, comme des discours honorés de l'attention de Paris et de la cour, des productions informes et rampantes, qui n'auraient pu qu'ennuyer et que rebuter.

Si ce dernier recueil ne répond pas à l'idée qu'on pourrait s'en être formée, c'est un désavantage inséparable de l'impression, qui n'est qu'une image morte de ce qui paraissait vivant dans la prononciation, outre que mon dessein n'est pas de proposer ces discours comme des modèles d'éloquence. Il me suffit de les abandonner avec leurs propres qualités au jugement des honnêtes gens, et de les faire servir peut-être encore quelques années à leur édification, jusqu'à ce qu'ils tombent à leur tour dans l'obscurité ordinaire à cette espèce d'ouvrages.

On ne laissera pas d'y remarquer un tempérament assez difficile à observer dans les cours, entre le respect dû à la majesté des princes, et la liberté essentielle à la parole de Dieu. J'ai eu la consolation, dans huit ou neuf carêmes ou avents que j'ai eu l'honneur d'y prêcher, de n'y avoir jamais flatté le vice, ni dissimulé la sévérité des devoirs de la vertu.

J'avoue que le courage de l'orateur était bien soutenu par la présence du grand roi qui le faisait parler. C'est un témoignage que je dois à sa glorieuse mémoire, et le lecteur me permettra de le lui rendre tout entier.

2. Peu de princes ont eu dans le cœur une religion plus sincère, et plus de respect pour la parole de Dieu. L'attention qu'il y apportait en inspirait une pareille à toute sa cour; et cette attention, lui ayant passé en coutume dès le temps de sa jeunesse le moins sérieux, n'a point paru se relâcher par l'infirmité de l'âge.

Il s'y rendait aussi assidu que ses affaires ou sa santé le permettaient. Quand il ne pouvait y assister, jamais il ne manquait, pour tenir l'auditoire en respect, d'y faire tenir sa place par la reine, par Monseigneur, et dans les derniers temps par Monsieur le duc de Bourgogne.

Il y paraissait attaché d'esprit comme aux affaires importantes. Quelquefois il en rapportait des traits aux personnes qu'il honorait de sa familiarité; il ne leur dissimulait point les impressions qui en étaient demeurées dans son cœur. Autant qu'il était porté à donner le prix au mérite et à louer l'orateur, autant avait-il d'indulgence pour ses défauts, et de peine à le voir livré à la raillerie des courtisans.

Ce respect pour la sainte parole était soutenu par l'air de majesté qui lui était naturel, et si partout ailleurs il s'en faisait une maxime de politique, il s'en faisait à l'église une maxime de conscience et un devoir de religion.

Rien n'est plus édifiant que ce qu'il fit à l'occasion de la prise de Philisbourg, qui fut le premier exploit de Monseigneur. La nouvelle en étant venue à Fontainebleau, un jour de la Toussaint, lorsque le roi assistait dans sa chapelle au sermon, les lettres y furent portées : mais il ne voulut point les ouvrir qu'après en avoir demandé le loisir au prédicateur. Les paroles en sont remarquables : *Mon père*, lui dit-il, *je vous demande pardon : permettez-moi de lire la lettre de mon fils.* Après quoi il se prosterna lui et sa cour pour remercier Dieu. Le prédicateur reprit son discours et le finit par un compliment aussi applaudi que peu attendu, sur la nouvelle conquête.

Ce qui rendait son respect encore plus édifiant, c'était la pleine liberté qu'il laissait aux prédicateurs de remplir leur ministère et d'éclater contre les désordres publics. On pouvait en sa présence attaquer les passions des grands sans en craindre aucun reproche. Il y reconnaissait les siennes, et s'en humiliait devant Dieu, sans s'en tenir offensé.

Le zèle d'un prédicateur des plus renommés de France et des plus dignes de sa réputation, l'ayant porté à traiter une matière que la considération de la jeunesse du roi et

d'une cour alors dans les plaisirs aurait dû lui faire éviter, s'il eût suivi les règles de la prudence ordinaire, on en fut alarmé jusqu'à faire craindre à l'orateur l'indignation du monarque. Le roi ne l'ignora pas; mais le prédicateur s'étant présenté devant lui, sa religion le prévint : bien loin de lui en marquer le moindre ressentiment, *il le remercia du soin qu'il prenait de son salut, lui recommanda d'avoir toujours le même zèle à prêcher la vérité, et de l'aider par ses prières à obtenir bientôt de Dieu la victoire de ses passions.*

On ne peut pas douter que cette docilité n'ait disposé son âme à tant d'autres grâces qui l'ont distingué entre les princes chrétiens.

On ne peut guère porter plus loin la fermeté et la simplicité de la foi, le zèle de la religion, la connaissance de sa dépendance et le sentiment de son néant devant Dieu, l'attachement aux pratiques de l'ancienne piété, l'aversion du libertinage, et, dans le temps où ses passions l'avaient écarté de son devoir, une manière de retenue dans le penchant qu'il suivait et même dans ses paroles, qui faisait espérer que le retour serait prompt.

C'était la parole de Dieu qui nourrissait en lui ces sentiments religieux. Il avait eu peu d'autres secours pour la vertu que celui d'une éducation pieuse et des exemples d'une mère dont il révéra la mémoire jusqu'à la fin de ses jours. Comme les mouvements d'une minorité orageuse, suivis d'assez près du soin des affaires de l'Etat, dont il se chargea sans ministre, incontinent après la paix, ne lui avaient pas donné le temps de cultiver d'autre science que celle du gouvernement; il avait peu de lecture. On peut dire que les leçons de religion et de vertu qu'il recevait dans les sermons furent ce qui servit le plus à perfectionner les sentiments d'honneur et de probité qui lui étaient naturels.

Ce fut là qu'il puisa, comme dans la source extérieure de la grâce, cette fermeté chrétienne et cette magnanimité dont il eut un si pressant besoin dans les épreuves de sa vieillesse, et qui rendirent les derniers jours et les derniers moments de sa vie si dignes d'admiration.

Le Dauphin, duc de Bourgogne, son petit-fils, avait fait un plus heureux emploi du loisir de sa jeunesse. Il avait joint à l'amour des belles-lettres une inclination particulière à l'étude des livres sacrés; et le goût qu'il y trouvait lui donnait pour les sermons une attention plus vive et plus éclairée.

C'est par le même endroit que le roi qui règne aujourd'hui représente le Dauphin son père et le roi son grand aïeul. Il n'a pas plutôt paru dans ces assemblées de piété, qu'on a reconnu en lui le même fond de respect pour les choses saintes et pour la parole de salut, comme si l'air de dignité qui relève sa personne était moins un don de la nature qu'un effet de ses réflexions, et qu'il voulût à son âge apprendre à sa jeune cour les dispositions de son âme aux devoirs de la religion.

3. Ce qu'il y a de vertus en France ne peut manquer de se ranimer à ce nouveau rayon d'espérance. Elles ne sont pas éteintes dans la cour, et le vrai goût de l'éloquence chrétienne aussi bien que de la dévotion s'y est toujours conservé. Je puis risquer d'en dire mon sentiment, et je n'en serai point désavoué. On n'y a jamais approuvé la politesse trop étudiée, l'arrangement affecté des mots exquis, ces fleurs et ces brillants qui font le prix des discours académiques : c'est ce qui glace dans la chaire et ce qui endort toute la cour.

Dès la première fois que j'eus l'honneur d'être nommé pour y prêcher, je fus assez heureux pour recevoir un avis d'un courtisan des plus habiles : *Ne donnez pas*, me dit-il, *dans l'écueil commun. Ne prétendez pas réussir en nous flattant l'oreille par un bel étalage de fins mots. Si vous allez par le chemin du bel esprit, vous trouverez ici des gens qui en mettront plus dans un seul couplet de chanson que vous dans tout un sermon. Ils se railleront de vous. Mais parlez-leur de Dieu vivement et prudemment, comme vous parleriez aux honnêtes gens de la ville. C'est ce qu'ils n'entendent point et que vous entendez mieux qu'eux; par là vous serez leur maître, et ils vous respecteront.*

J'ai tâché de suivre son avis. Il a paru à un certain monde que je m'y étais assez conformé. Je ne sais si ceux qui viendront dans la suite en jugeront avec autant d'indulgence; ce que je puis assurer, c'est que je n'appellerai point de leur jugement. Je dois être trop content de la manière dont le public a bien voulu m'écouter, pour me faire jamais le moindre chagrin de ne pas trouver tout le monde également prévenu pour moi. Comment pourrais-je me flatter d'une approbation générale, puisque moi-même, jetant les yeux sur divers endroits de ces pièces, j'ai peine à les supporter?

Un reproche que je me fais, et dont peut-être on sera surpris, c'est de m'être rendu trop esclave de ma mémoire, d'y avoir assujetti mon style, et par là d'avoir refroidi plusieurs traits qui auraient pu être plus touchants avec moins d'art et de nombre. Et sur cela, je prie mes lecteurs, ceux principalement qui se sentent portés à l'étude et au travail de la chaire, avec un vrai désir du bien des âmes, je les prie, dis-je, de me permettre ici quelques réflexions.

4. Le but d'un homme de bien qui se consacre à cet emploi ne doit jamais être de plaire, si ce n'est pour gagner l'attention du peuple, et le disposer à se laisser convertir. Pour cela, c'est au cœur qu'il faut aller, non pas amuser l'oreille : « Il faut laisser, dit saint Augustin, ces basses vues à ceux qui mettent leur gloire à bien dire, à briller dans une harangue ou dans un panégyrique; il ne s'agit pas là d'instruire ni de toucher, mais de plaire et de *délecter*; c'est là leur but et leur fin. Mais ce qui est leur fin n'est pour nous qu'un moyen de parvenir à la nôtre, qui est de faire haïr le vice et de faire aimer la vertu : *Appetant eum finem, qui lingua gloriantur, et se in panegyricis talibusque*

dictionibus jactant; ubi nec docendus, nec movendus, sed delectandus est auditor. Nos vero illum finem referamus ad alium finem, ut bona morum diligantur, et mala devitentur.» (*De Doct. Christ.*, *l.* IV, *c.* 24.)

Or, il me paraît évident que la culture assidue et chagrine de la mémoire, sans parler de la perte de temps qu'elle emporte communément, ne peut être que l'effet d'un ardent désir de plaire et d'un amour-propre servile, qui rend l'orateur timide au péril de sa réputation, au lieu de l'enhardir à l'œuvre du salut des âmes. On ne peut nier que la dépendance où elle retient l'orateur dans la prononciation ne soit un frein embarrassant qui arrête le feu du zèle, et retarde ses plus vifs et ses plus forts mouvements : outre que le tissu des mots arrangés de sang-froid et à loisir en faveur de la mémoire, forme à l'esprit une manière de filet qui le contraint dans ses saillies, et le force à supprimer les expressions naturelles et animées que son talent ou son sujet lui fournit subitement dans l'occasion.

Il parut, il y a vingt-cinq ans, une traduction des sermons de saint Augustin, d'un auteur connu par divers pareils ouvrages utiles aux mœurs. Il accusait nos prédicateurs de se laisser trop emporter au *tourbillon* de l'imagination, qui dissipe la force des vérités en de vains sons de paroles, et laisse le cœur sec après quelque légère émotion. Ce reproche ne parut pas aussi juste qu'il prétendait; il eut le déplaisir de se voir contredit par divers écrits de gens plus habiles que lui dans la rhétorique des Pères et dans l'art de remuer les cœurs. Il me semble qu'il eût mieux fait de tourner sa vivacité contre les *filets* de la mémoire que contre le *tourbillon* de l'imagination; puisque le zèle n'a point de plus fidèle instrument qu'une imagination bien gouvernée, ni de plus grand ennemi qu'une mémoire impérieuse, à qui l'imagination et l'esprit même sont forcés d'obéir.

J'avoue qu'en s'abandonnant au feu du talent naturel, sans le modérer par des réflexions fréquentes sur ce qu'il faut dire ou supprimer, on risque de laisser échapper des termes rampants, des redites ennuyeuses, et, ce qui est plus fâcheux, des imprudences considérables, qui rebutent l'auditeur et ruinent le fruit du sermon. On ne peut trop ménager ni respecter une assemblée qui nous fait l'honneur de nous écouter comme les ministres de Dieu. Nos discours doivent exprimer, par leur sagesse et par leur gravité, l'autorité du maître qui nous envoie; et comme c'est la profaner que de faire rire le peuple, c'est l'avilir que de s'en faire mépriser.

Aussi je ne prétends pas qu'on se livre sans mesure à son imagination. On doit l'assujettir à l'ordre des matières et des idées, non pas à l'arrangement ni au choix scrupuleux des mots. L'orateur que la nature a fait, ou qui s'est fait lui-même orateur par son travail et par l'étude des modèles parfaits, n'a pas besoin de réduire, si je puis parler ainsi, ses discours en tablature, pour en rectifier l'harmonie; elle se trouvera sous la langue, et chaque mot se placera dans son rang, quand il ne parlera qu'après avoir bien médité, bien rempli et bien rangé son sujet. Le désordre ou l'aridité du discours ne vient que d'une imagination naturellement froide ou confuse, ou paresseuse; et telles gens, tout appuyés qu'ils sont du secours de leur mémoire, ne sont point nés pour ébranler les cœurs, les attendrir ni les ouvrir. Le secours de la mémoire n'est utile tout au plus, selon la maxime de saint Augustin, que dans le genre d'éloquence qui a l'*éloge* pour objet; mais dans la *morale*, qui est l'objet de la sublime éloquence, il faut que le génie ait toute son étendue et toute sa liberté, et c'est à quoi l'embarras de la mémoire est un obstacle.

5. Pour en convenir, il ne faut que comparer deux grands hommes de nos jours, M. Bossuet, évêque de Meaux, et M. Fléchier, évêque de Nîmes. Leur réputation, toute singulière qu'elle a été, n'a point égalé leur mérite, et peut-être n'en verra-t-on de longtemps qui soit capable de l'effacer.

Le talent du premier fut plus naturel, accompagné des grâces extérieures, enrichi par une étude assidue, dont il n'eut pas besoin de dérober aucun moment pour la culture de sa mémoire; car, outre qu'il l'avait très-aisée et très-fidèle, il ne daigna presque jamais lui confier ses sermons, la réservant à de plus hautes et plus importantes confidences. Il ne laissa pas sans ce secours d'exceller dans toutes les parties de l'orateur. Aussi sublime dans l'éloge que touchant dans la morale, solide et précis dans l'instruction, insinuant dans la persuasion, juste et noble partout dans l'expression, ses éloges funèbres en rendront longtemps témoignage, et principalement ceux de la reine d'Angleterre et de sa fille, duchesse d'Orléans, tous deux remplis de ce beau feu de jeunesse, que l'on a vu encore éclater longtemps depuis, dans celui de la princesse Palatine et dans tout ce qu'il a fait en ce genre-là.

Pour ce qui est de ses sermons de morale, il n'en reste presque aucun. Cependant quatre ou cinq carêmes et avents qu'il prêcha de suite à la cour, avec le même applaudissement, en marquent également l'excellence et le fruit qu'ils produisaient, puisque ce fut là le fondement de la haute réputation qui lui attira non-seulement les grands honneurs dont il fut depuis revêtu, mais la confiance du roi sur l'éducation de Monseigneur, et celle de toute la cour sur les plus importantes affaires de la conscience et de la religion.

Le vrai prix de ses sermons venait de leur source, qui était un cœur et un esprit enrichis de ce qu'il y a de plus magnifique, et pour ainsi dire de plus divin dans les prophètes et les Pères. Sa mémoire, en un mot, n'était remplie que de choses, et négligeait de se charger de mots.

On n'a pu recueillir après sa mort que de simples feuillets qui ne contenaient que l'é-

conomie du discours, la naissance des mouvements et des traits qui en devaient faire les nerfs et les ornements. Sur ces plans il s'exerçait à faire en se promenant le choix et l'essai des termes et des expressions convenables à l'effet qu'il se proposait. Il paraissait ainsi en chaire avec confiance ; et maître de ce qu'il disait, il se rendait aisément maître de ses auditeurs.

Le caractère de Mgr l'évêque de Nîmes était différent, quoique parfait et peut-être unique dans son espèce. L'amour de la politesse et de la justesse du style l'avait saisi dès ses premières études. Il ne sortait rien de sa plume, de sa bouche même en conversation, qui ne fût ou ne parût travaillé. Ses lettres et ses moindres billets avaient du nombre et de l'art. Les beaux-arts ayant été sa première occupation, principalement la poésie, il s'était fait une habitude et presque une nécessité de compasser toutes ses paroles et de les lier en cadence. Le feu qui éclate dans son style, et qui en relève partout la grâce et la dignité, semble manquer de véhémence ; et sa prononciation traînante et peu animée, favorisant par sa lenteur la fidélité de sa mémoire, donnait à l'auditeur tout le loisir de suivre aisément la délicatesse de ses pensées, et sentir le plaisir d'en être charmé.

Comme ce fut d'abord par les éloges funèbres qu'il commença à se faire distinguer, la gravité des sujets fut avantageuse à la pesanteur naturelle de sa voix et de son action. La beauté de ce qu'il disait en fit insensiblement goûter la manière, et travestit même en talent un défaut qu'en d'autres sujets moins tristes on aurait eu peine à supporter.

C'est ce qui parut dans ses sermons de morale. Car, au lieu que la véhémence et l'impétuosité devaient y régner, le son de sa voix, qui avait quelque chose de lugubre, y répandait son froid sur le feu de ses expressions ; et la liberté de son esprit lumineux y était pour ainsi dire à l'attache de sa mémoire. Il eut peu de pareils dans les matières funèbres et dans la sphère du style panégyrique ; il fut moins recherché dans la ville et à la cour pour l'éloquence des mœurs.

De ces deux modèles éminents dans chaque genre d'éloquence, l'avantage est sans contredit à celui des deux qui sut se mettre à couvert des caprices de la mémoire. Et sur cela j'oserai encore enchérir par l'exemple du prédicateur à qui la France a donné la vogue la plus constante : on ne me dédira pas si j'ajoute aussi la mieux fondée ; et sans le nommer, ces seuls traits disent son nom. Cet homme avait délivré la chaire de vérité de l'éloquence des paroles et du fatras des inutilités, pour y rétablir l'éloquence de la foi, de la raison et du bon sens. L'éclat de ses deux premiers sermons dans Paris attira d'abord toute la cour à sa suite, comme à un nouvel oracle attendu et souhaité, mais non encore vu depuis longtemps. Cependant pour ne s'être pas d'abord affranchi de la servitude de sa mémoire, il en fut gourmandé jusqu'à la fin de ses jours.

Il est pourtant vrai qu'il eût pu s'en affranchir aisément, par la fécondité de son génie et par sa méthode régulière de distribuer son sujet en parties et en subdivisions, en l'embrassant toujours par ce qu'il renfermait de plus grand et de plus intéressant. Aussi quand il suivait avec pleine liberté les mouvements de son zèle en prêchant aux pauvres, ce qu'il a fait deux carêmes entiers dans les hôpitaux autour de Paris, il y trouvait toujours le même concours du grand monde et les mêmes applaudissements, parce qu'il y portait toujours le même art de peindre les mœurs, quoiqu'avec des couleurs moins brillantes; et la même force à convaincre le pécheur, soutenue d'une voix enlevante par son éclat et par sa rapidité.

6. On pourrait donc s'épargner le travail de la mémoire avec le même succès, si l'on voulait résister au torrent de la nouvelle coutume. Il y a même quelque apparence que ceux qui l'ont introduite étaient des gens de petit talent, qui piqués de la gloire de bien dire, ont cherché dans l'exactitude et la lenteur du travail, l'abondance et l'ardeur que la nature ne leur avait pas données.

Au moins peut-on douter que cet art se soit formé par un véritable esprit de zèle, puisqu'il est constant qu'il se fait incomparablement plus de conversions par l'ancienne simplicité, qu'avec tout l'appareil et le son de nos périodes.

Au contraire, c'est précisément depuis qu'on s'est étudié à ce style harmonieux, que les sermons ont commencé d'être écoutés, ainsi qu'au temps du prophète Ezéchiel, à peu près comme des chansons : *Audiunt sermones tuos et in canticum oris sui vertunt illos* (*Ezech.*, XXXIII, 31). Jamais on n'a fait de si belles pièces et moins de fruit. Depuis que nous nous sommes fait une précaution de prudence de nous appuyer en prêchant, plutôt sur la fragilité de notre mémoire que sur la solidité des vérités et sur la fécondité des matières que nous traitons, il arrive de là que nous ne prêchons que des paroles souvent sans force et sans effet (*Matth.*, X, 19).

Ainsi l'œuvre du salut en souffre et la vertu de la croix du Sauveur est souvent en péril d'être anéantie par l'affectation de ne la prêcher qu'avec les tempéraments de la prudence et de la parole humaines, qui est ce que craignait saint Paul. *Non in sapientia verbi, ut non evacuetur crux Christi* (*I Cor.*, I, 17).

Que savons-nous si la stérilité du grain que nous semons à pleines mains à la sueur de notre front, vient plutôt de la dureté de la terre qui le reçoit que de la faute du laboureur qui le gâte en le semant, et le rend incapable de germer aux influences du ciel? On s'y cherche soi-même, et non pas le bien des âmes. On s'y trouve aussi soi-même : une grande moisson d'encens, de louanges et de fumée, mais peu de larmes, encore moins de conversions.

La moisson des fruits de pénitence est ré-

servée aux ouvriers qui dispensent au peuple de Dieu sa parole toute pure, sans altération, sans mélange, comme un aliment naturel et non pas comme un ragoût. Cette parole est du pain pour les forts, du lait pour les enfants, du miel pour les faibles; l'art n'y doit avoir que la moindre part, la nature seule et la rosée du ciel en font les délices. C'est la manne du désert. Si elle est insipide aux Israélites charnels, les fidèles y trouvent le goût des viandes les plus exquises et s'en nourrissent avec plaisir dans les ennuis de leur voyage vers la terre de promission.

7. Ne remontons point jusqu'au temps des Vincent Ferrier ni des Bernardin de Sienne, dont la haute sainteté faisait la grande éloquence. Bornons-nous aux prédicateurs qui ont fleuri de nos jours dans la plus haute réputation, non-seulement par le concours extraordinaire des peuples, mais par l'éclat public des restitutions, des réconciliations et des conversions.

Vous direz que ces fracas ne conviennent qu'aux missionnaires, que ce sont des torrents qui passent, qu'il n'y a que le bas peuple et peu d'honnêtes gens qui s'y laissent entraîner. C'est de quoi je ne conviens pas. On n'a pas encore oublié Mgr Joly, mort depuis quarante ans, évêque d'Agen, si célèbre par les prônes qu'il faisait à ses paroissiens lorsqu'il était curé de Saint-Nicolas-des-Champs. Tout ce qu'il y avait de plus éclatant dans Paris et de plus élevé dans la cour s'y rendait en foule, jusqu'aux princes et aux princesses du sang. La jeunesse la moins sérieuse et la moins capable de réflexions se faisait une manière de plaisir d'y venir trembler et pâlir aux images qu'il traçait des vérités éternelles. Outre la force des matières qu'il traitait, il animait tout par des tours d'imagination si surprenants, par des inflexions de voix si peu attendues, qu'on se sentait malgré soi attendri et pénétré. Je frémis encore en m'en rappelant l'idée. Les quatre tomes qui nous en restent et qui n'ont été compilés que longtemps après sa mort, font bien voir que l'art et la mémoire n'avaient eu nulle part à son succès.

Le P. de Lingendes, jésuite, autre excellent prédicateur, avait enlevé tout Paris durant trente ans, lorsque M. Joly entra dans la grande vogue. Outre la force des mouvements, qu'ils avaient tous deux éminente, il avait par dessus lui l'étendue du savoir et la dignité de l'action dans un degré où peu d'orateurs depuis lui ont pu atteindre. Mais il était si éloigné d'étudier les grâces de la langue et d'affecter la justesse de la mémoire, qu'il composait ses sermons presque tout entiers en latin, pour les prononcer en français. L'édition qui en paraît en notre langue est un travail des copistes fort imparfait, sans nerfs et presque sans feu. La véritable édition est toute latine, et n'est qu'un recueil abondant des matières arrangées, prêtes à recevoir la forme que son génie lui inspirait dans la prononciation. On n'a rien vu depuis qui ait encore effacé la vogue de ces grands hommes; mais avec beaucoup plus d'agrément et de brillant, on a vu beaucoup moins de changement dans les mœurs.

8. C'étaient là les modèles que je m'étais proposés. Mes premiers essais furent selon leur méthode, et je m'y serais attaché si je n'eusse été insensiblement emporté par le goût du temps, que je voyais suivi des plus habiles sans exception, et des plus vertueux sans scrupule. Il m'est souvent survenu des occasions où j'ai eu besoin de rappeler mon ancienne facilité. J'ai même osé la hasarder à la cour dans un sermon presque entier du jour de Pâques : et il me parut que l'*impromptu* n'avait point été remarqué. Trois années de mission que le roi m'envoya faire en Languedoc au commencement du siècle, me remirent en pleine liberté. Le soulèvement des fanatiques et leurs cruautés inouïes, qui répandirent la terreur dans tout le pays, me donnèrent lieu de m'exercer sur divers événements et divers sujets singuliers capables des plus vives couleurs de l'éloquence. Il m'arrivait quelquefois de réduire par écrit ce que j'avais dit, même des pièces entières, quand j'en trouvais le loisir. Mais la précipitation ne me permettant pas alors de les rendre assez correctes, je n'ai pas cru en devoir charger le public. L'avantage que j'en rapportai à mon retour fut une manière de dire plus dégagée et plus touchante; et si j'avais su m'en prévaloir, sans me réconcilier avec ma mémoire, je me serais épargné bien du travail : mais je n'en eus pas le courage, et ne fus pas longtemps sans m'en repentir. Je doute que je sois assez heureux pour inspirer à d'autres ce que je n'ai pu gagner sur moi. J'aurai du moins la consolation d'avoir dit la vérité.

9. La vérité, c'est que cette affectation de justesse de mémoire n'a point été du goût de la sainte antiquité (*Ad Herenn.*, *lib.* III). L'antiquité profane en avait fait une étude sérieuse, et même un art particulier d'attacher les mots à des images sensibles, arrangées de manière à les suggérer à l'esprit dans la prononciation. Les maîtres d'éloquence en faisaient des leçons à leurs disciples avec un détail curieux. Mais quoique Cicéron (*De Orat.*, *l.* II) cite quelques philosophes qui prétendaient avoir par cet artifice assujetti leur mémoire à leur représenter tout ce qu'ils voulaient, je doute que les orateurs aient jamais essayé d'en tirer aucun secours. Quintilien (*lib.* XI, *cap.* 2) n'en fait pas grand cas. Démosthène, qui avait pris tant de peine à dégager sa langue et ses poumons de leurs défauts naturels, pour les rendre propres à servir la véhémence de son génie, aurait-il voulu, mais plutôt aurait-il pu en arrêter la rapidité, pour chercher ses mots en parlant, dans les tableaux imaginaires où sa mémoire artificielle eût tracé tout son discours? Ses fameuses Philippiques ne ressentent rien de cette basse contrainte, non plus que celles de Cicéron. Le feu que nous y admirons ne s'allumait point par artifice ni à force de souffler. La

nature même le tirait du fond des affaires bien méditées ; et quelque part qu'il s'attachât, il y portait son éclat.

Quoi qu'il en soit des orateurs païens, nous pouvons parler plus certainement des chrétiens, sur l'usage qu'ils ont fait de la mémoire. Il est vrai que depuis ces oracles grecs et romains l'éloquence a beaucoup dégénéré par l'inondation des Barbares. Mais ce n'est guère que sur le style, c'est-à-dire sur les dehors, que le ravage est tombé. Les hommes n'ont jamais perdu l'inclination ni le besoin de persuader, d'émouvoir, de fléchir, d'emporter les volontés des autres hommes, et les intérêts éternels y ont rendu les orateurs chrétiens encore plus ardents que les païens ne l'étaient pour des intérêts politiques. Aussi voyons-nous que pour quelques vains sophistes que le paganisme a fournis durant quatre ou cinq cents ans, un Libanius, un Symmachus, un Thémistius, un Julien, le christianisme a produit presque en tous lieux des hommes puissants en doctrine et en parole, en assez grand nombre pour servir de modèles aux siècles suivants et pour achever par la force de leurs discours la conversion de l'univers, commencé par la simplicité de l'Evangile. Il est difficile de prouver qu'aucun d'eux ait avili ce ministère sacré jusqu'à rendre son succès dépendant de la mémoire.

10. J'avoue qu'il y a peu d'apparence que les traits recherchés et enveloppés de saint Ambroise, les brillants de saint Pierre Chrysologue, et les périodes pompeuses de saint Léon, leur aient coulé de source avec assez de fécondité, pour n'avoir pas eu besoin d'une exacte composition et d'un grand effort de mémoire. Mais outre que leurs discours sont faits la plupart pour être lus, et non pour être prononcés, c'est que ceux qu'ils ont prononcés ne sont presque tous que des éloges sur les mystères et sur les saints, et dans ce genre d'éloquence il n'y a, comme on a déjà vu, qu'à plaire pour réussir.

A cela près, tout ce qui reste de sermons où les Pères ont eu pour but la victoire des passions et la conversion des mœurs, porte le caractère d'un génie libre et naturel, animé et gouverné par le zèle. On a divers traités des Pères, et surtout de saint Augustin, sur la manière de prêcher les vérités et les devoirs de la religion. Jamais il n'y a fait entrer l'utilité ni le besoin d'apprendre les sermons par cœur (*August.*, *de Catechizandis rudibus et de Doctrina Christiana; Gregor.*, *Pastoral.*).

Il n'ignorait pourtant pas les difficultés inévitables dans une action de pur talent. Il nous représente l'embarras de l'orateur à trouver à propos les termes propres, et le chagrin qu'il en concevait lui-même. « La plupart du temps, dit-il, mon discours me déplaît ; je veux dire de bonnes choses : il me semble qu'elles sont déjà présentes à mon esprit ; je cherche pour les expliquer les paroles les plus expressives ; et quand elles ne me viennent pas, je suis fâché que ma langue réponde mal à mon cœur. Mon cœur voudrait que ma pensée devînt au même instant la pensée de l'auditeur ; la mienne comme un éclair répand subitement sa lueur dans mon esprit : mais ma parole est lente et pesante ; et tandis qu'elle se déploie successivement, ma pensée s'est déjà cachée et repliée en elle-même : *Et mihi prope semper sermo meus displicet. Melioris enim avidus sum; quo sæpe fruor interius, antequam eum explicare verbis sonantibus cœpero. Quod ubi minus evaluero, contristor linguam meam cordi meo non potuisse sufficere. Totum enim quod intelligo, volo ut qui me audit intelligat. Ille intellectus quasi rapida coruscatione perfundit animum. Illa autem locutio tarda et longa est, et dum ista volvitur, jam se ille in secreta sua condidit.* » (*De Catechiz. rudibus, c.* 2.)

Il eût été facile à saint Augustin de s'épargner ce chagrin en se donnant le loisir d'arrêter par la composition ces pensées fugitives ; ou de les aller chercher dans les replis de l'esprit, pour les réduire en ordre sur le papier, et les mettre en réserve au trésor de la mémoire. Un tel secret, tout connu qu'il était aux faiseurs de panégyriques et aux vains déclamateurs, ne l'était point à ceux que le même saint appelle les *débellateurs* du vice, et les défenseurs de la religion (*De Doctrina Christ.*, *l.* IV, *c.* 4).

Dans ces hautes fonctions, où l'on est redevable au peuple et comptable à Dieu de son talent, « l'orateur, dit saint Augustin, doit être prêt à donner diverses faces et différents tours à ce qu'il dit, pour le rendre intelligible et l'imprimer plus fortement : ce qui passe la faculté de celui qui n'apporte en chaire que des pièces préparées et apprises mot à mot : *Versandum est quod agitur multimoda varietate dicendi : quod in potestate non habent qui præparata et ad verbum memoriter retenta pronuntiant.* » (*De Doctrina Christ.*, *l.* IV, *c.* 10.)

Il était donc bien éloigné de se permettre à lui-même ce faible et infidèle secours. Il aimait mieux se fatiguer à courir en prêchant après ses paroles, que de s'efforcer à les fixer par un travail aussi mécanique, aussi dur et aussi ingrat que celui d'apprendre par cœur, au péril d'être moins utile à l'instruction et à la conversion de ceux dont Dieu l'avait établi pasteur.

Le désir de leur salut lui faisait étendre sa tolérance jusqu'à souffrir que ceux qui ont l'art de bien prononcer, sans avoir celui d'inventer, se servissent de leur mémoire et de leur talent extérieur, pour prêcher les compositions d'autrui, dans l'espérance de contribuer à l'édification des âmes (*Ibid.*, *c.* 29). Mais il veut que par leur vertu ils se rendent propre ce qu'ils prêchent en paroles empruntées. Il les préfère même alors aux orateurs qui par leurs dérèglements démentent leurs propres paroles et déshonorent la vérité.

Tous ces sentiments de ce grand saint me confirment dans celui que j'ai déjà avancé, que la méthode de prêcher par mémoire ne convient qu'à des gens ou qui n'ont point

les qualités nécessaires à l'éloquence, ou qui se défient de celles qu'ils ont, c'est-à-dire à des gens qui manquent de génie ou de courage ; et cela ne convenait point à la grandeur d'âme et d'esprit de saint Augustin, ni des autres hommes apostoliques, auxquels tout prédicateur fidèle à sa vocation doit tâcher de se conformer. C'est bien assez pour nous de cultiver notre esprit par l'étude des saintes lettres et de la doctrine de la foi, sans le mettre pour des mots à la torture. Il n'y a point d'autre secret pour s'enhardir à parler, que de s'y exercer souvent sur des sujets capables d'animer l'éloquence de l'orateur, et d'exciter dans l'auditeur les mouvements les plus forts et les plus tendres. L'expression ne peut tarir à un homme accoutumé à parler, quand il la puise en de telles sources.

De combien de traits enlevants saint Augustin eût-il dénué ses discours, si par un attachement d'écolier, pour ainsi dire, à l'ordre des mots qu'il aurait arrangés dans sa mémoire, il eût laissé échapper ces communications familières et ces apostrophes subites qu'il faisait souvent à ses auditeurs, selon les diverses impressions qu'il remarquait sur leurs visages. Un orateur de mémoire eût perdu ces occasions, auxquelles cependant la conversion du pécheur et le fruit du sermon est très-souvent attaché.

Qu'y a-t-il de plus touchant que cette saillie imprévue, au milieu d'un sermon sur le psaume CXLVII : *Louez le Seigneur, Jérusalem; louez votre Dieu, Sion.* Étant parvenu à ces paroles : Il vous a donné la paix pour enceinte et pour frontière : *Qui posuit fines tuos pacem :* « O mes frères ! s'écrie-t-il, de quelle joie vous vois-je tous saisis ? Quel plaisir pour moi de voir l'amour de la paix éclater du fond de vos cœurs ? Je n'en ai encore rien dit, je ne vous ai rien expliqué : je n'ai que prononcé les paroles du verset, et vous vous êtes récriés. Quel cri est sorti de vos cœurs ? le cri de l'amour de la paix. Où est-elle cette paix ? Vous ne la voyez point; mais vous l'aimez. Crieriez-vous, si vous ne l'aimiez pas ? Mais comment l'aimez-vous, si vous ne la voyez pas ? *Unde clamatis, si non amatis ? unde amatis, si non videtis ?* Elle est invisible cette paix dont je veux parler : et c'est de ces choses invisibles que Dieu fait par la foi des spectacles à nos cœurs. De quelles beautés la pensée de cette paix a-t-elle frappé vos cœurs ? Que vous en dirai-je maintenant ? Par où entamerai-je ses louanges ? Vous avez prévenu par ce transport d'affection tout ce que j'en voulais dire; je ne puis plus reprendre mon discours; je ne puis l'achever, je me sens trop faible. Il faut, pour bien célébrer les louanges de la paix, être tous transportés dans la patrie de la paix. Nous ne la pourrons pleinement louer que quand nous la posséderons tout entière. Et comment alors la louerons-nous, si cette faible idée que nous en avons ici-bas nous la rend déjà si aimable ? O mes enfants bien-aimés, enfants du royaume de Dieu, citoyens de Jérusalem ! c'est là qu'est la vision de paix. Si son seul nom vous paraît si digne de votre amour, cherchez-la donc elle-même : désirez-la, mettez-la, répandez-la dans vos affaires, dans vos maisons : aimez-la dans vos enfants, dans vos serviteurs, dans vos amis et même dans vos ennemis. »

On m'avouera que tous nos discours sont de glace en comparaison du feu, de l'énergie et de l'onction qui règne dans ce seul trait. On en trouve cent pareils dans ses ouvrages.

Je conviens que l'éloquence gouvernée par la justesse y trouvera beaucoup à retrancher : mais le retranchement en affaiblira la force, en étouffera l'enthousiasme, et le réduisant aux mesures d'un discours juste et correct, il n'en fera qu'un discours froid et sans âme. Et c'est par là que nos sermons, compassés à la portée de la mémoire, sont ordinairement sans nerfs et sans mouvements ; ou que les mouvements y sont suffoqués dès leur naissance, et ne font jamais de profondes plaies dans les cœurs.

Un homme qui a rompu ces sortes de liens sait se prévaloir à propos des mouvements qu'il remarque dans l'auditoire, pour les pousser au point où la grâce attend le pécheur. Il répand la terreur et le repentir dans les âmes : tandis qu'un faible orateur, attentif à son cahier, craint la mauvaise foi de sa mémoire, et communique la crainte de son péril à ceux qu'il devrait rendre timides au péril de leur salut.

Saint Augustin, voulant abolir à Césarée (de Mauritanie) une manière de combat qui s'y faisait tous les ans, et qui d'une fête populaire avait passé en bataille sanglante, où les amis et les parents se tuaient à coups de pierres, impunément et par manière de jeu, entreprit de leur inspirer l'horreur d'une coutume si dommageable à la patrie, et si honteuse à la religion. Il prépara, dit-il, un grand discours, d'un style élevé, autant qu'il en était capable : *Egi granditer quantum valui* (*De Doctrina Christ.*, *l.* IV, *c.* 24). Il eut l'avantage d'ouïr de tous côtés les acclamations retentir à ses oreilles. Un orateur de mémoire eût été content d'un tel succès : il s'était fait applaudir : il en fût demeuré là. Mais le saint ne se repaissait pas d'un vain bruit. Les acclamations marquaient bien qu'il avait frappé les esprits ; mais il fallait gagner les cœurs : et cela selon lui ne se fait que par les larmes. Il s'éleva donc au-dessus de lui-même et de tout ce qu'il avait dit : il tira de son cœur d'assez tendres expressions pour amollir les leurs et les engager à se rendre. On ne songea plus au combat ; et huit ans encore après, il rendait grâces à Dieu de la bénédiction qu'il avait donnée alors à ses paroles : *Non egisse aliquid me putavi cum audirem acclamantes, sed cum flentes viderem.*

Avec cette présence et cette force d'esprit, on ne fuit jamais l'occasion de distribuer la nourriture aux fidèles : on sent le pain du salut multiplier dans ses mains. Combien de fois a-t-on vu le même saint tirer sans préparation du trésor de son esprit, des riches-

ses aussi précieuses aux savants que nécessaires aux simples.

Il n'est rien de plus singulier que ce qui lui arriva dans son église. Il avait marqué au lecteur un psaume fort court, pour être chanté selon la coutume, et sur lequel le saint évêque avait préparé son sermon. Par négligence ou par oubli le lecteur entonna le psaume CXXXVIII, qui est fort long : *Domine, probasti me*. Tout autre orateur eût rappelé le lecteur au psaume marqué. Mais le saint, reconnaissant dans la faute du lecteur la disposition de la Providence, aima mieux s'abandonner à la volonté de Dieu que de persister dans la sienne. Et Dieu, favorable à son courage et à sa fidélité, fit couler de sa bouche à pleins flots les torrents de sa sagesse. Il y a peu de ses sermons qui renferment plus de doctrine, une plus grande abondance de passages et de sentiments : *Maluimus nos in errore lectoris sequi voluntatem Dei, quam nostram in nostro proposito* (*In psal.* CXXXVIII).

Je sais que l'exemple de ce grand saint n'est pas une loi pour tout le monde, et que l'élévation de son génie excuse les orateurs qui n'osent pas l'imiter. Mais il n'est pas besoin pour cela de l'égaler en science et en éloquence. Il suffit de se sentir appelé au même emploi, pour désirer de l'exercer aussi chrétiennement et aussi utilement que lui. L'exercice nous donnera la résolution et la confiance qui nous manque. Il n'y a pour nous y encourager qu'à faire cette réflexion : que c'est Dieu que nous servons, et le salut des âmes que nous cherchons.

Quand saint Augustin, professant la rhétorique à Milan, travaillait à polir un panégyrique qu'il devait réciter devant l'empereur, c'était alors qu'il avait sujet de suer et de veiller : Mes entrailles, dit-il, étaient déchirées de soins et d'inquiétudes : *Ego anxius, ego trepidus... curis eviscerabar* (*Confess.*, *l.* VI, *c.* 6). Dévoré du désir de sa fortune et de sa réputation, rien ne le pouvait rassurer contre sa crainte. La présence de l'empereur, bien loin de le raffermir, était ce qui l'intimidait. Il risquait tout sur la foi de sa mémoire : parce que ses prétentions n'allaient pas plus loin que l'estime et l'approbation des hommes. Mais dès qu'il se fut affranchi de la servitude de l'opinion, il renonça en même temps à celle de la mémoire. Il se persuada que le maître qu'il servait, et qui le faisait parler, lui donnerait la grâce et la force de se faire entendre, sans qu'il eût besoin de rechercher les grâces du discours.

C'est sur cette confiance que les saints Pères ont travaillé à la conversion des âmes, avec le même épanchement et la même liberté. Ils n'ont point mesuré leur talent à celui de saint Augustin. Comme c'est Dieu qui donne les talents et qui en demandera compte, on ne le lui rendra que de ce qu'il aura donné. Ceux qui n'auront reçu qu'un talent ne seront point cités sur l'emploi de cinq, mais pour avoir enfoui et enterré le seul qu'ils avaient reçu, sans en tirer le profit que l'on attendait de leur zèle et de leur fidélité. Ce profit n'est ni le bruit qu'excite la vogue, ni l'éclat de réputation qui se répand sur l'orateur. Le siècle en est libéral, quelquefois même prodigue. Ce sont là les fruits de la terre; et y borner ses désirs, c'est enfouir le don de Dieu. Les fruits dignes d'entrer dans les greniers éternels, ce sont les conversions des hommes et non pas leurs acclamations. Et cette récolte est bien plus sûre et coûte moins à beaucoup près que celle de la vanité.

Voilà un sermon que je mets à la tête de tous les autres, et que j'aurais dû me faire moi-même lorsque j'étais encore en âge d'en profiter. Au moins il est encore temps de reconnaître ma faute, et d'encourager ceux qui me suivront à tâcher de l'éviter.

SERMONS DU P. DE LA RUE.

SERMON POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Sur l'exemple des saints.

Aperiens os suum docebat eos, dicens : Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.

Jésus ouvrant sa bouche enseignait ses disciples, en disant : Bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux (*Matth.*, V, 2, 3).

Sire (1),

Deux sentiments différents partagent les esprits des hommes à la vue de la gloire des bienheureux. Les uns, attachés à la terre et bornant tous leurs soins à ce qu'ils ont devant les yeux, regardent le ciel tranquillement comme une conquête aisée. Les autres, moins aveugles, en comprennent les difficultés ; mais leur donnant trop d'étendue, et se croyant hors d'état de les pouvoir surmonter, ils se figurent le ciel comme un pays inaccessible. Il semble aux uns que le ciel ne

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

coûte rien, aux autres qu'il coûte trop. Il est difficile de juger laquelle de ces deux dispositions est plus opposée au salut ; puisque de l'une on passe à la négligence, et de l'autre au découragement. Aujourd'hui l'Eglise nous offre un remède à ces deux grands maux, dans les exemples des saints. Elle nous les fait voir dans tout l'éclat de leur gloire : mais en célébrant leurs triomphes, elle ne dissimule pas leurs combats. Elle nous expose en détail tous les travaux de leur vie. Elle déclare qu'ils ne sont saints que pour avoir vécu dans la pauvreté, dans les pleurs, porté la croix et souffert pour la justice. A cet objet, pour peu que la foi nous rende attentifs, et que nous voulions comparer le bonheur de leur condition présente avec le prix qu'elle leur a coûté, il ne faut que du bon sens pour sortir des deux erreurs qui nous perdent, et pour rougir également de notre négligence et de nos alarmes sur les difficultés du salut.

Car élevons les yeux au ciel, et contemplons ces glorieux vainqueurs du monde. Ils sont saints ; ils ont été hommes : nous voulons être ce qu'ils sont ; ils ont été ce que nous sommes. Voilà notre instruction ou notre condamnation, en deux réflexions fort simples, qui partageront ce discours. Nous voulons être ce qu'ils sont ; nous devons donc faire ce qu'ils ont fait. Ils ont été ce que nous sommes ; nous pouvons donc faire ce qu'ils ont fait. Nous devons, et nous pouvons. Nous devons, ce sera mon premier point, qui fera voir aux chrétiens négligents et indifférents, qu'il est de leur devoir d'imiter les saints dans leur vie laborieuse. Nous pouvons, ce sera mon second point, qui fera voir aux chrétiens alarmés et découragés qu'il est en leur pouvoir d'imiter les saints.

Ce que je dis à tous les chrétiens, je le dis à toutes les puissances du monde et même, Sire, à Votre Majesté. Plus on est grand, plus on se sent au-dessus du reste des hommes ; moins on trouve ici-bas d'exemples à imiter. C'est dans le ciel qu'il faut choisir vos modèles, et consulter dans vos desseins cette suprême sagesse qui fait seule les vrais sages et qui ne se trompe jamais. Répandez, Seigneur, un rayon de cette lumière éternelle sur le prince et sur les sujets, et leur faites sentir selon leurs besoins la force de ces vérités, malgré la faiblesse de mes paroles : par les mérites de votre Fils et par l'intercession de sa sainte Mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus odieux que de vouloir se soustraire aux obligations générales, et chercher le repos dans les travaux et les périls publics. Cet officier de David qui refusait de goûter un seul jour les douceurs de la vie domestique, tandis que tous les braves d'Israël et de Juda, occupés au siége d'une ville, veillaient et combattaient autour de l'arche du Seigneur, ne condamnait pas seulement l'oisiveté des âmes lâches, mais semblait faire un reproche même à David de ce que, contre sa coutume et contre le devoir des rois, il passait tranquillement dans les délices de sa cour la saison destinée aux entreprises de la guerre : *Tempore quo solent reges ad bella procedere.... remansit in Jerusalem* (II *Reg.*, XI, 1).

Jusqu'à présent Israël et Juda, c'est-à-dire tous les fidèles ont combattu pour parvenir à la conquête du ciel : jamais nous n'y parviendrons par l'oisiveté ni par la délicatesse. Il faut combattre comme eux, pour triompher avec eux : puisque nous aspirons à la même récompense ; puisque nous sommes soumis à la même loi ; puisque nous marchons tous à la suite du même chef. Leur récompense était le ciel ; leur loi était l'Evangile ; leur chef était notre Sauveur Jésus-Christ. Il n'y a point d'autre ciel, d'autre Evangile, ni d'autre Sauveur pour nous. Trois considérations qui prouvent sensiblement la nécessité absolue de faire ce qu'ont fait les saints, pour être ce que sont les saints.

1. S'il y avait après la mort deux diverses récompenses, l'une pour ceux qui auraient été fidèles au monde, l'autre pour ceux qui auraient été fidèles à Dieu ; notre lâcheté trouverait quelque manière de prétexte ; et bornant nos désirs au bonheur préparé pour les mondains, nous pourrions laisser aux saints la fatigue et le fruit de la vie évangélique. Mais par malheur pour les lâches, il n'y a qu'un seul terme heureux, qui est le ciel : un seul chemin pour y aller, qui est celui de la croix, et de ces rudes vertus que l'on appelle béatitudes. Il faut donc nécessairement, ou les pratiquer avec les saints, ou renoncer au ciel avec les impies.

Car enfin ne serait-il pas surprenant que ces fragiles biens dont nous jouissons sur la terre, l'opulence, la grandeur, la réputation, la santé, biens apparents et souvent faux, nous coûtassent tant de peine ; et que le ciel, centre de tous les biens, fût le seul qui ne coutât rien. Songez par combien de précautions, de remèdes et de douleurs on tâche à prolonger la vie de quelques jours ennuyeux : par combien de précipices on court à de fragiles honneurs : par combien de veilles on parvient à quelque degré de science : par combien d'assiduités, d'humiliations, de bassesses on achète la faveur des grands. Les grands mêmes avec quelle peine et quel enchaînement de chagrins et de périls soutiennent-ils leur grandeur? Nés gratuitement dans la puissance et dans l'éclat, combien chèrement payent-ils à la fortune ce qu'ils ont reçu de la nature en pur don! Bien plus, ces mêmes béatitudes, être pauvre et humble de cœur, être doux, être pacifique, souffrir, se priver des plaisirs ; c'est là le joug de l'Evangile, insupportable à la lâcheté des chrétiens. Est-il insupportable à la politique du monde et même à l'hypocrisie ?

En effet prétend-on s'avancer auprès des grands, leur donner une idée avantageuse du caractère de son esprit? On s'étudie à la modération, au sang-froid, à la complaisance : on sait que les esprits inquiets et turbulents ne sont au goût de personne : on confirme là, sans y penser, la vérité de cette maxime du

Sauveur : Heureux ceux qui ont l'esprit doux : *Beati mites*. Est-il question d'essuyer les caprices et les chagrins de ceux de qui l'on dépend ? Vous dévorez votre dépit, vous dissimulez, vous pliez ; vous feignez d'ignorer et même de ne pas comprendre ce qui pourrait vous engager à marquer du ressentiment. Ce n'est pas là qu'il faut se piquer de délicatesse, avoir de la pénétration. Bienheureux au contraire ceux qui en manquent alors, ou qui font semblant d'en manquer : *Beati pauperes spiritu*. Voit-on les chutes, les revers des fortunes trop éclatantes ? craint-on d'attirer l'orage sur soi ? veut-on se mettre à couvert de l'envie ? on s'abaisse avant le coup ; on se réforme dans le train, dans la bonne chère, dans le jeu, dans tout ce qui peut faire éclat et réveiller la jalousie. Heureux, par conséquent, ceux qui savent borner leur joie, s'attrister et se mortifier à propos : *Beati qui lugent*. Voilà la comédie du monde, et l'aveu qu'il fait malgré lui de la solidité des maximes de l'Evangile.

Vous vous persuadez que pour pratiquer toutes ces vertus, vous faire toutes ces violences, il faut être saint. Non, il ne faut pour cela simplement qu'aimer le monde, votre réputation, vos intérêts, les honneurs de la guerre et de la cour. Dès là tous ces efforts sont faciles ; on en dévore aisément tous les dégoûts. Un libertin passionné pour la fortune du monde est en état de faire là-dessus des leçons aux plus parfaits. Encore si ce monde que l'on sert en était reconnaissant ; si par tant de souplesses et de tortures que l'on se donne, on était sûr d'obtenir ce que l'on prétend. Mais au péril de l'ingratitude, au risque du succès, au hasard de trouver la mort avant la récompense où l'on aspire, et de voir par là tous ses travaux ensevelis sans fruit dans le tombeau, on va toujours son train ; on ferme les yeux au péril, on ne les ouvre qu'à l'espérance. Ouvrons-les un moment, chrétiens, à l'espérance du ciel. Tout vous coûte en ce monde, et le ciel ne coûterait rien ! le seul de tous les biens qui ne vous peut échapper, que vous êtes sûr d'obtenir dès que vous voudrez l'obtenir, le seul dont vous ne pouvez être frustré par la mort, ni par le nombre des concurrents, ni par les caprices de la fortune, enfin le seul qui vous puisse rendre vraiment heureux. Quel aveuglement ! mais bien plus, méditez ce que je vais dire.

Si, renonçant à tous vos droits sur le ciel, abandonnant le soin de votre salut, et consentant à vous damner, vous pouviez au moins par là vous dérober à la peine, et vous faire un train de vie tranquille et délicieuse, ce serait dans vos fers une espèce de douceur, une espèce de sommeil en attendant le supplice. Mais consultez l'expérience : elle fait avouer à tous les pécheurs que ce chemin spacieux qui conduit au précipice est sans comparaison plus fatigant que celui qui conduit au ciel. En vérité dans toutes les vertus de la vie évangélique, et dans tous les combats qu'il faut livrer aux passions, y a-t-il rien de plus dur que la tyrannie des passions, quand une fois on leur a lâché la bride ? Quelle misère plus pesante et plus honteuse que celle d'un avare ou d'un dissipateur ruiné par ses profusions ? Quelle persécution pareille à celle que se fait à lui-même un ambitieux, un envieux, un cœur rempli de haine, et dévoré de l'ardeur de se venger ? Quelles larmes plus amères que le dépit, les ennuis, les chagrins d'un voluptueux ? Toujours rebuté des plaisirs et affamé des plaisirs, il les cherche quand il les possède ; il est moins sensible à ceux qu'il a qu'à ceux qu'il n'a pas ou qu'il n'a plus ; il tâche continuellement à se dédommager des dégoûts présents, en étendant ses désirs à de nouvelles douceurs, ou rappelant le souvenir de celles qui sont passées. Il s'imagine qu'alors il était vraiment heureux, parce que dans le temps présent il se sent vraiment misérable : et alors il se croyait misérable, parce qu'il ne se sentait pas assez heureux. De là ces inégalités, ces caprices, cet oubli, cette horreur même de ce que l'on a plus aimé. De là ces remords piquants, non pas toujours de conscience, mais d'honneur et d'intérêt ; quand on se voit réduit par la ruine de sa fortune à expier dans une oisiveté forcée l'oisiveté volontaire de ses jeunes ans. Mais pourquoi se flatter que le voluptueux soit toujours sourd aux remords de sa conscience ? Ah ! ces tortures, ces combats, ce joug de la religion, ce poids de la passion ; ces élancements vers Dieu, ces retours aux vains plaisirs ; ces saillies de la raison captive, qui voudrait se mettre en liberté ; ces résolutions que l'on s'imagine sincères et que l'on sent ne l'être pas : pleurs et soupirs, témoins, non pas toujours de la conversion du pécheur, mais de son extrême misère : inconstance dans le mal et dans le bien : repentir tantôt du péché et tantôt de la pénitence. On reporte à Dieu un cœur encore flétri de l'attachement au monde ; on reporte au monde un cœur encore déchiré de remords. Jamais innocent sans regret, ni criminel sans scrupule.

Voilà donc les béatitudes tournées en malédictions, pour le châtiment du pécheur. Voilà la douleur dans la volupté, la tristesse dans la joie, les larmes dans le plaisir. *Væ vobis qui ridetis!* Malheur à vous qui riez ! disait le Sauveur du monde, malheur ! non-seulement parce que vous serez éternellement malheureux, mais parce que dès cette vie vous êtes vraiment malheureux. Voilà ce qu'il vous coûte pour vous perdre : en faudrait-il plus ; mais en faudrait-il autant pour vous sauver ?

Et c'est là, dit un sage auteur, le suprême degré de la folie des mondains. Forcé que l'on est à souffrir, ou pour Dieu ou pour le monde, ou pour le ciel ou pour l'enfer, on aime mieux souffrir, au péril de souffrir encore et d'être éternellement puni, que de souffrir pour être heureux et sûr d'une récompense éternelle. *Nonne extremæ dementiæ est, ibi nolle potius laborare, ubi a labore itur ad mercedem, quam ubi a labore itur ad supplicium* (*Picus Mirand*, *ep.* 1) ?

Ainsi, Messieurs, en quelque état que nous soyons, quelque route que nous prenions dans la vie; peine et travail de toutes parts. Le repos n'est que dans le terme, et dans le terme où les saints sont parvenus. Il faut donc faire comme les saints, puisque nous prétendons au même terme, à la même récompense; mais encore parce que nous sommes soumis à la même loi. C'est une seconde raison.

2. Si la malice ou la négligence, ou l'oubli pouvaient prescrire contre la loi du Seigneur, il y aurait longtemps que les hommes l'auraient abolie, et substitué leurs traditions et leurs coutumes en sa place. Mais, dit l'Apôtre, nous n'avons qu'un législateur et qu'un juge, auteur et vengeur de sa loi, qui ayant su l'établir saura bien la maintenir: *Unus est legislator et judex* (*Jac.*, IV, 12). Ce législateur, dit Tertullien, n'a pas dit : Je suis la coutume; il a dit : Je suis la vérité, *Christus veritatem se, non consuetudinem cognominavit* (*De velandis Virg.*, c. 1). Or contre la vérité jamais rien ne peut prévaloir : ni mode, ni autorité, ni loi, ni prescription de siècles : *Veritas manet et invalescit in æternum, et vivit, et obtinet in sæcula sæculorum* (III *Esdr.*, IV, 38).

C'était une vérité dans la bouche de Jésus-Christ, que le ciel n'est que pour les humbles : c'est encore maintenant une vérité. C'en était une à l'égard des disciples et des apôtres, des peuples de Jérusalem, de Tyr et de Galilée, qu'il avait assemblés autour de lui, pour leur enseigner les béatitudes et la morale du ciel : c'en est encore une à l'égard des grands et des illustres du monde. Ils étaient tous renfermés dans cette multitude attentive, et c'était à eux que l'on parlait. Il n'y a donc ni temps qui puisse abolir la rigueur de l'Evangile, ni qualité qui nous en puisse dispenser.

Cependant, chrétiens auditeurs, à comparer notre conduite avec celle des premiers temps, peut-on dire que nous vivions sous la même loi que nos pères, et que les mêmes principes soient les règles de nos mœurs ? Je vois nos pères pénétrés de respect pour le nom de Dieu, adorateurs sincères et chrétiens de bonne foi, préférer à toutes les grandeurs la gloire de leur baptême : et je vois parmi nous l'indifférence, la langueur, l'indolence aux choses divines, l'insensibilité pour les intérêts éternels, la piété réduite en art, et nul autre milieu que la lâcheté entre le libertinage et l'hypocrisie. Je vois les premiers chrétiens se distinguer des nations par l'esprit de paix et d'union, par la communication des biens, par une manière d'égalité, que le nom de frère mettait entre eux dans la diversité des conditions : et je vois les chrétiens se distinguer aujourd'hui non-seulement des errants, mais même des infidèles, par l'éclat de leurs dissensions et de leurs inimitiés, par l'excès de leur avarice et de leur inhumanité; par le mépris de cette fraternité, qui bien loin d'être maintenant liée entre les étrangers par la profession de la même foi, ne l'est pas même entre les parents par le sang et la nature. Je vois dans les premiers temps la modestie et la pudeur présider aux mœurs des jeunes gens : et maintenant la pudeur tellement effacée de leur cœur et de leur front, que la grossièreté de l'ancien libertinage est devenue aux libertins d'un siècle aussi raffiné que le nôtre, un sujet de confusion, et que les crimes de nos ancêtres en matière de pureté passeraient maintenant en quelque façon pour vertus. Je vois ces premiers siècles innocents, ou du moins criminels avec mesure, embrasser la pénitence avec des rigueurs sans mesure, et laver leurs moindres péchés dans les larmes et dans le sang : et je vois ce monde scélérat, plongé dans les plus affreuses débauches, inventer des excès inconnus même par leur nom, et bannir de son souvenir jusqu'au nom de la pénitence. Quelle opposition de maximes et de mœurs aux yeux d'un Dieu, juge équitable et, comme dit saint Augustin, juge immuable et constant de toutes nos inconstances? *Immutabilis mutabilium moderator* (*Epist. ad Marcell.*).

Aux yeux de ce Dieu éternel, devant qui les années, les siècles, ne sont qu'un point immobile et qu'une même éternité, que deviendront à ses yeux nos changements, nos relâchements de siècle en siècle, et le droit que nous en tirons de pécher avec plus d'impunité? Saintes lois de pudeur, de charité, d'humilité, de pénitence : *Humiliate capita vestra. Invicem diligite. Pœnitentiam agite.* Divines lois, n'étiez-vous donc que pour les premiers fidèles? ne deviez-vous durer que trois ou quatre cents ans? Au tribunal du Seigneur, au jour de la dernière sentence, quand on verra comparaître les nations, les chrétiens entre tous les hommes seront-ils distingués par les siècles différents? Ceux-là ne seront-ils reçus au nombre des bienheureux que sanglants et décharnés, parce qu'ils étaient nés dans les premiers siècles : et ceux-ci seront-ils excusés de leur langueur et de leur délicatesse, parce qu'ils étaient des derniers temps? Non, pour eux et pour nous l'Evangile est toujours le même, et la diversité des temps n'en a point aboli la rigueur.

L'élévation des conditions en donne-t-elle dispense? Attendez-vous, chrétiens, qu'en considération du rang que vous occupez sur la terre, Dieu vous dise comme Assuérus à Esther : que la loi n'était pas pour vous, mais pour tout le reste du monde : *Non pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est* (*Esth.*, XV, 13). Ah! vous n'attendez pas de la bouche du Seigneur cette vaine distinction : vous vous la faites bien vous-même et de votre propre autorité. Ne renvoyez-vous pas l'austérité aux solitaires, la prière aux oisifs, la douceur aux imbéciles, la patience aux affligés : *Non pro te, non pro te, sed pro omnibus.* Comprenez cependant que c'est aux hautes conditions, beaucoup plus qu'aux inférieures, que l'Evangile est adressé; qu'il est fait principalement pour les grands et les heureux du monde. Car à qui l'Evangile ordonne-t-il principalement le jeûne et la mortification, sinon à ceux dont la vie est remplie de dé-

licatesse? A qui ordonne-t-il l'humilité, sinon à ceux qui sont entourés des respects et des hommages des hommes, au milieu par conséquent des piéges de la vanité? A qui ordonne-t-il l'aumône et l'esprit de charité, sinon à ceux qui vivent dans l'opulence? A qui ordonne-t-il le pardon, l'oubli des injures, sinon à ceux que de grands intérêts exposent à de grandes inimitiés? A qui ordonne-t-il la vigilance et la prière, sinon à ceux qui sont pressés des plus fortes tentations?

Ne dites donc pas : Tout cela n'était que pour les saints, qui par la tranquillité de leur état et la docilité de leur humeur étaient naturellement disposés à la vertu. Car je vous réponds, moi, que par cette même raison, par la douceur de leur état et celle de leur humeur, les saints n'avaient pas besoin qu'on leur imposât ces tristes devoirs pour être engagés à la vertu. S'il était possible de se sauver sans s'acquitter de ces rudes obligations, c'était à ces gens-là, dociles et sans passions, qu'il était possible d'y réussir dans les ménagements de la vie douce. Mais à vous, assujettis comme vous l'êtes aux plus violentes passions, pleins des restes fâcheux d'une éducation molle et orgueilleuse, attachés à la terre par cent liens différents, il n'est rien de trop fort pour vous retenir dans le devoir. Ce qui n'était sur ces points-là qu'utile et avantageux aux saints, vous est à vous nécessaire et indispensable. Il y a donc pour les personnes élevées, non-seulement la même obligation, mais une obligation plus pressante aux rigueurs de la loi de Dieu, que pour les saints et pour le reste du monde. Un troisième et dernier engagement, c'est que nous avons tous en notre Sauveur un même modèle et un même chef.

3. Si jamais le mérite a dû rendre l'entrée du ciel facile et gratuite à quelqu'un, c'était au Sauveur du monde : il a fallu cependant qu'il y entrât par la croix : *Oportuit pati Christum* (*Luc.*, XXIV, 26). Et quoiqu'il fût en son pouvoir de s'y faire un chemin plus doux; ayant la liberté de ne pas accepter le commandement de souffrir, ou d'en demander la dispense à Dieu, son Père : si avec ce pouvoir il s'est fait à lui-même une vraie nécessité de choisir la voie des souffrances, pour consommer l'ouvrage de notre salut, ne devons-nous pas avouer, malgré l'inclination qui nous entraîne au repos, que c'est pour chacun de nous une nécessité absolue de faire le même choix ou de renoncer au salut.

Déclarons-nous donc : nous joindrons-nous aux murmurateurs d'Israël, qui, lassés des longueurs et des fatigues du chemin par où Moïse les menait à cette terre promise, dont ils faisaient l'objet de leur désir, se rebutaient de sa conduite et se disaient entre eux : Cherchons un autre chef qui nous remène en Egypte? *Constituamus nobis ducem, et revertamur in Ægyptum* (*Num.*, XIV, 4).

Aveugles et ingrats, pouvaient-ils avoir oublié ce que Moïse avait fait de merveilleux et d'inouï pour les tirer d'esclavage? Ignoraient-ils que tout redoutable qu'il était, puissant et presque absolu sur les éléments, il était lui-même soumis aux mêmes travaux, qui excitaient leurs murmures. S'ils marchaient sur les pointes des rochers, sur les sables ardents du désert, ils n'y marchaient que sur ses pas. Le voyaient-ils chercher contre les besoins publics des précautions particulières? Avait-il d'autres secours qu'eux contre la soif et la faim? Mais ils eussent voulu marcher par des chemins couverts de fleurs, que Moïse eût pris sur lui seul tous les soins et les périls, toutes les fatigues de l'entreprise, et ne leur eût laissé que le plaisir d'entrer dans sa conquête, heureux et tranquilles après lui. Ils se repentaient enfin de l'avoir reconnu pour chef. *Constituamus nobis ducem.*

Avons-nous plus de respect et de soumission pour Jésus-Christ? sommes-nous plus touchés de ses exemples? avons-nous moins de peine à l'imiter? Le bien même que nous faisons, ne le faisons-nous pas souvent par tout autre motif que pour nous montrer chrétiens? Ne rougissons-nous pas de nous abstenir du mal par tendresse de conscience et par principe de religion? Ne nous faisons-nous pas plus d'honneur d'être vertueux par probité, par des égards humains et des complaisances intéressées?

Ah! nous poussons souvent l'ingratitude bien plus loin. Ces vertus sévères qui nous font peur, qui nous font honte quelquefois, ne les admirons-nous pas, quand nous les regardons dans l'éloignement de l'antiquité profane? La vie austère dans un Caton, la pauvreté dans un Fabrice, la continence dans un Scipion, le pardon des injures dans un César, nous paraissent des efforts et des vertus héroïques, elles nous paraissent méprisables et basses dans un chrétien. Idolâtres des vertus païennes, ah! nous les élevons, pour ainsi dire, sur l'autel : et nous dégradons les vertus chrétiennes, toutes consacrées qu'elles sont par la pratique du Fils de Dieu. Pourquoi donc, mon Sauveur, êtes-vous venu parmi nous! sans vous, peut-être ferions-nous gloire de réprimer avec quelques païens les désirs de l'ambition, la convoitise des plaisirs; et nous rougissons d'en être vainqueurs après vous, sur votre exemple et sur vos pas. Quelle honte votre croix et votre sang ont-ils donc imprimée à tant de nobles vertus, honorées dans tous les siècles? Ah! Dieu nous renverra, mes frères, avec ces profanes païens, que nous avons choisis pour chefs, dont nous aurons suivi la loi, dont par conséquent nous aurons mérité la vaine et fausse récompense. Aurons-nous part à la récompense des saints, n'ayant point observé leur loi, n'ayant point imité leur chef! Nous le devons cependant, si nous voulons être ce qu'ils sont : nous l'avons vu dans ce premier point; mais bien plus nous le pouvons, puisqu'ils ont été ce que nous sommes. Nous l'allons voir dans le second.

SECONDE PARTIE.

Pour nous persuader cette vérité, faisons

les trois réflexions suivantes. La première, les saints ont eu les mêmes faiblesses que nous avons. La seconde, les saints ont eu des difficultés que nous n'avons pas. La troisième, nous avons les mêmes secours qu'ont eus les saints. Donc si nous réussissons si mal à les imiter, n'en accusons que nous-mêmes et rougissons de notre lâcheté.

1. Nous nous croyons bien disculpés de nos chutes et de nos égarements dans le chemin du salut, quand nous avons allégué les misères de la condition humaine, la fragilité de notre chair, la violence de nos passions, l'impression des biens et des maux sensibles sur nos cœurs mal soumis à la foi et à la raison. Les saints, les saints, chers auditeurs, n'ont-ils pas senti les mêmes faiblesses, et n'ont-ils pas su les surmonter!

Car s'ils avaient tous conservé le don de leur première innocence, qu'ils n'eussent jamais manqué de fermeté dans la vertu; peut-être auriez-vous sujet de vous les figurer comme d'autres hommes, exempts de la fragilité naturelle et d'une trempe à l'épreuve de tous les périls communs. Exprès pour vous ôter ce prétexte de lâcheté, Dieu qui aurait pu maintenir tous ses élus dans l'innocence, en a laissé tomber quelques-uns dans le péché : *Ut hæc permissio*, dit saint Jean Chrysostome, *humanitatis argumentum aliis proponeretur* (*Serm. in Petrum et Eliam*) : afin que l'homme reconnût dans la chute d'un autre homme à quoi l'humanité nous rend tous sujets.

Dieu nous a découvert les plaies des prédestinés pour nous apprendre à les éviter, à les craindre, mais encore à ne pas nous en rebuter, ni nous en décourager. S'il abandonne David à l'indiscrétion de ses yeux, à l'attrait des objets sensibles, c'est pour nous montrer que les saints avaient des yeux faibles comme nous. S'il se laisse renoncer par le premier de ses apôtres, c'est pour nous persuader que le péril des compagnies était un écueil pour les saints comme pour nous; c'est pour nous faire avouer que si quelquefois les saints sont si différents d'eux-mêmes, et nous si différents des saints, la différence ne vient pas uniquement de la diversité de nos complexions naturelles, mais de la diversité des mouvements de notre volonté, sous la grâce de notre Dieu : *Non natura, sed voluntate*, dit ailleurs le même docteur (*Homil. 74 in Joannem*). Les saints, fidèles à la grâce, se sont mis au-dessus de leurs passions et de leurs faiblesses, parce qu'ils ont été fidèles à combattre leurs passions et à corriger leurs faiblesses. Et nous, par une indigne lâcheté, nous tirons également et de la faiblesse de nos passions et de la force de nos passions des raisons pour ne les jamais combattre.

Car si elles sont encore faibles, il n'y a rien à craindre, disons-nous, et si elles sont déjà fortes, nous nous figurons qu'il n'y a plus rien à espérer. Dans les saillies de la jeunesse, nous croyons devoir quelque indulgence à nos premières passions : et dans l'âge sérieux nous croyons n'en être plus les maîtres. Engagés dans les occasions, nous jugeons la victoire impossible, et dégagés des occasions, nous jugeons le combat inutile et hors de saison. Ainsi dans nulle occasion, dans nul âge et nul état, nous ne nous sentons disposés à les réprimer et à les vaincre : au lieu que les saints en tout âge et en tout état, ont trouvé cet effort autant possible que nécessaire.

Qu'avait à craindre Jean-Baptiste encore enfant de l'emportement des passions? Il a cru qu'il les fallait prévenir par la solitude et l'abstinence? Quel empire au contraire avait pris la volupté sur le cœur de saint Augustin! Il a cru qu'après vingt ans de libertinage il était encore en son pouvoir d'aspirer à la liberté. Quelles occasions pouvaient tenter la vertu de tant de fameux solitaires? Ils ont cru qu'au milieu des déserts ils portaient encore leur ennemi dans eux-mêmes, et qu'il n'y avait que le jeûne et la prière qui le pût assujettir. Quelles occasions au contraire n'assiégeaient point un saint Louis dans l'élévation de son rang? Il a cru qu'il n'était pas impossible d'être prince et d'être saint, d'être magnifique et d'être pauvre, d'être dans les plaisirs légitimes et dans la mortification; d'être au milieu d'une grande cour et dans la solitude intérieure; d'être enfin sur le trône avec les rois, et sur la croix avec Jésus-Christ.

Bien plus, les raisons qui nous rendent à nous le salut si difficile ont été la matière et l'occasion des plus nobles vertus des saints : la fragilité de leur chair a été la cause de leur vigilance; la force de leurs passions, la cause de leur mortification; le charme des biens extérieurs, la cause de leur tempérance; leurs misères et leurs besoins, la cause de leur humilité; la violence des méchants, la cause de leur patience. Oui, sans le poids de la chair, sans le feu des passions, sans les biens, les maux, les écueils, les scandales de la vie, les saints auraient été sans patience, sans vigilance, sans tempérance, sans mortification, sans humilité. Sans tout cela, dites-vous, sans ces mêmes difficultés, le chemin du salut vous serait aisé : vous seriez saints! Vous vous trompez. Ils avaient vos mêmes faiblesses; mais combien d'autres difficultés! C'est la seconde réflexion.

2. Pouvez-vous penser sans frémir aux obstacles continuels qu'ils trouvaient sur leurs pas dans le chemin du salut! On n'attaquait leur vertu que par le fer et la flamme; la mort était nuit et jour devant leurs yeux; ils avaient pour ennemis les empereurs, les magistrats, les premières têtes du monde; on voyait leurs pères, leurs parents devenir leurs propres bourreaux; ils ne pouvaient être vertueux qu'en soutenant tout le poids de la haine et de l'indignation de leurs citoyens. Ils le soutenaient cependant et s'écriaient, comme dit saint Cyprien : *Vinci non posse, mori posse* (*Ep. 57*) : Qu'on pouvait les faire mourir, mais qu'on ne pouvait jamais les vaincre.

Comparons, chrétiens auditeurs, ces diffi-

cultés avec les nôtres. Indignes serviteurs de Dieu, quel péril courons-nous? à quoi sommes-nous exposés? de quoi nous menace-t-on si nous lui sommes fidèles? Qu'avons-nous à vaincre? un respect humain qui nous retient, une honte ridicule qui nous glace, un faible attrait de plaisir qui nous fait oublier Dieu. Voilà nos tyrans et nos bourreaux; voilà notre supplice et notre martyre: et malheureux nous y succombons tous les jours!

Si Dieu n'a pas exposé tous les saints aux difficultés du martyre, il a du moins exigé d'eux des efforts qu'il n'exige pas de nous. Il a voulu que les uns, par un dépouillement général de tous leurs biens, embrassassent les rigueurs de la pauvreté la plus dure; que d'autres courussent chercher les âmes aux extrémités de l'univers; que d'autres fissent de leurs corps les victimes de la pénitence; que les autres, se dérobant à la connaissance des hommes, en allassent étudier l'oubli dans le silence des déserts. Ce n'est point là ce qu'il attend de vous; il ne vous a point mis le salut à si haut prix; il vous a laissé dans l'honneur, dans l'opulence, à la vue de tous les plaisirs innocents exposés à votre choix; il ne vous demande qu'un cœur libre, un cœur sans attachement: l'humilité du cœur dans l'éclat et dans la gloire; la pauvreté du cœur dans l'abondance des biens; la mortification et l'indifférence du cœur dans les plaisirs légitimes. Il veut que vous fassiez voir par votre fidélité aux devoirs de votre état, qu'il n'est pas seulement le Dieu des martyrs, des apôtres, des solitaires, mais le Dieu de tous les états et de toutes les conditions.

Toute la difficulté se réduit donc à votre cœur; nous avons chacun notre croix, c'est là la vôtre: en trouvez-vous le poids si difficile à supporter? Celle des saints était sanglante; celle des pauvres est accablante: ils la traînent sur leurs épaules, et la vôtre est au fond du cœur: elle ne vous coûte que des soupirs, tout au plus des combats secrets et des contraintes intérieures. Heureux à qui le ciel coûte si peu! Si vous en murmurez, n'êtes-vous pas bien coupables? et si les douceurs de votre état passent dans votre esprit pour des obstacles au dessein que vous avez de servir Dieu, le serviriez-vous mieux dans la pauvreté, l'infirmité, l'ignominie? aimeriez-vous mieux y être nés, que dans l'état où il vous a mis? Vous figurerez-vous toujours, comme les Hébreux, des monstres, des géants dans la terre où vous marchez? *Ibi vidimus monstra de genere giganteo* (*Num.*, XIII, 34). Qu'avez-vous à craindre, leur criait le fidèle Josué, Dieu n'y est-il pas avec vous? *Dominus nobiscum est, nolite metuere* (*Num.*, XIV, 9). C'est ce que nous disent les saints: ils ont eu nos mêmes faiblesses et bien d'autres difficultés; mais nous avons le même secours, et ce grand Dieu qui les soutenait par sa grâce est avec nous aussi bien qu'avec eux. *Dominus nobiscum est, nolite metuere.* Troisième et dernière réflexion.

3. Comprenez quelle est sur ce sujet l'injustice et l'incrédulité de l'homme. Il est persuadé que rien ne lui est impossible avec la grâce de Dieu; que tout ce qui regarde son salut lui est impossible sans la grâce; que Dieu lui a commandé sérieusement de travailler à son salut; qu'il ne peut y réussir, ni même y travailler sans la grâce. Il croit de son côté vouloir et désirer sérieusement son salut; cependant il tremble, il se défie, et de qui? Tout se réduit donc à se défier de son Dieu; à craindre que ce Dieu, qui lui ordonne absolument le soin du salut, ne lui donne pas cette grâce absolument nécessaire au salut. Or c'est là ce qui me paraît étonnant dans l'incrédulité de l'homme. Il semble que lorsqu'on nous dit avec le fidèle Josué: Ne craignez rien: le Seigneur est avec vous: *Dominus nobiscum est, nolite metuere;* ce qu'on nous dit là pour nous rassurer, ne fasse qu'augmenter nos défiances. Il semble que la victoire de nos passions et la conquête du ciel nous paraissent impossibles, dès qu'on nous les rend dépendantes du secours de Dieu. Nous ne comptons pour possible et pour aisé que ce qui nous est aisé par nous-mêmes. Il faudrait pour bien calmer notre esprit sur les doutes du salut, qu'on nous dît: Vous le ferez, vous serez sauvé par vos forces, et sans Dieu, et malgré Dieu.

Qu'avez-vous donc fait, ô mon Dieu! pour être ainsi l'objet de nos défiances, et pourquoi vous êtes-vous mis dans l'état où nous vous voyons sur la croix? pourquoi ce sang précieux coulant de toutes vos veines? pourquoi ces plaies encore vives dans le ciel, ces bras étendus à toute la terre, ce cœur ouvert à tous les cœurs? pourquoi tout cela, s'il reste encore dans nos esprits quelque défiance de votre grâce et de l'infaillibilité de votre secours? Sur quoi me pourriez-vous condamner au dernier jour, si vous m'aviez refusé durant la vie ce qui m'était nécessaire pour pouvoir faire mon salut? Me reprocheriez-vous mes désordres? Je vous reprocherais le refus de votre secours; m'opposeriez-vous votre croix et votre sang? je vous répondrais que ce sang n'aurait coulé que pour les saints et non pas pour les pécheurs; que vos exemples, votre Evangile, en frappant au dehors mes oreilles et mes yeux, n'auraient jamais pénétré dans mon âme. Ainsi m'ayant donné tout en apparence, en effet vous ne m'auriez rien donné. Le pouvons-nous penser, chrétiens? Non, quand Dieu nous parle à l'oreille, il nous parle en même temps au cœur.

Je ne dis pas que sa voix ait toujours le même éclat; que la mesure du secours soit égale à tous les hommes: il fallait bien aux saints qui avaient tant d'autres devoirs et d'autres obstacles que nous, une autre mesure qu'à nous. Mais je dis qu'au moins la mesure est juste pour chacun de nous. Je dis qu'il ne tient qu'à nous par notre fidélité d'augmenter notre mesure et d'obtenir ce qui nous manque, usant bien de ce que nous avons. Ce qui nous perd, c'est notre

orgueil ; nous voudrions du premier vol être élevés au-dessus du péril et de l'orage, au-dessus de nos passions. Nous sommes auprès de Dieu de ces courtisans présomptueux qui se sentent toujours un assez grand fonds de mérite pour n'aspirer d'abord à rien moins qu'aux premiers rangs de la faveur, et qui se tiennent offensés de ne recevoir que par mesure, et de n'avancer que pas à pas. Laissez à Dieu les droits de sa majesté suprême et le soin de vous gouverner, persuadé que ses jugements sont sages, et qu'il est à votre égard toujours juste et toujours bon.

Votre fortune ici-bas, outre le pli qu'elle prend de la main de Dieu, dépend du monde et de vous : vous ne la ferez pas vous seul ; il faut que le monde s'en mêle : y renoncez-vous cependant ? cessez-vous d'y travailler ? Tous les caprices du monde, ses injustices, ses trahisons vous font-elles perdre le désir et l'espérance d'y réussir ? Quoi ! vous défierez-vous plus de votre Dieu que du monde ? Et votre salut éternel dépendant de lui et de vous, est-ce de son secours ou de votre fidélité que vous devez faire le sujet de vos doutes et de vos alarmes ?

N'est-ce pas à ce vrai bonheur que sa sagesse conduit toutes les variétés de notre vie ? et ce que nous appelons fortune, est-ce autre chose que sa providence attentive aux choix des moyens les plus propres à nous sauver ?

Sire, vous l'éprouvez et le comprenez mieux que nous. Par combien d'événements prodigieux Dieu a-t-il pris plaisir de signaler votre règne (1703) ? Mais entre ses miséricordes, comptez, Sire, moins les victoires qui ont toujours appuyé vos desseins, que le peu d'accidents fâcheux qui en ont traversé la joie ; moins les couronnes qu'il accumule sur le front de vos enfants, que les épines et les soucis dont elles sont environnées. C'est par là, Sire, qu'il prend soin de vous détacher de la terre et de vous attacher à lui.

Salomon risqua son salut dans les douceurs continuelles de la paix : peut-être l'eût-il assuré dans les embarras de la guerre. Dans la paix, il ne sentait que sa puissance et son bonheur ; dans les périls de la guerre, il eût senti sa dépendance.

Et c'est là, Sire, le dessein de Dieu sur vous. C'est peu de vous faire comprendre que vous tenez tout de lui : il veut vous tenir lieu de tout. Il multiplie vos ennemis ; mais il redouble son secours, il vous élève le courage, il vous affermit la santé ; il rend la justice de vos armes et l'évidence de vos droits plus éclatantes de jour en jour par les procédés inouïs des puissances conjurées ; il vous découvre leurs desseins ; il vous fait lire dans leur âme et prévenir l'effet de leurs complots. Tout cela paraît disposé pour votre gloire, et c'est pour votre salut.

Il faut des croix pour le salut. Dieu a mis votre croix dans la prospérité même, en vous rendant cette prospérité toujours glorieuse, il est vrai, mais toujours laborieuse : toujours inébranlable aux efforts de vos ennemis, mais cependant toujours exposée à leur envie.

Adorons tous ces divines dispositions. Sire, Dieu veut votre salut encore plus que votre gloire ; il veut le salut de votre peuple encore plus que son repos. Travaillons, nous pour votre gloire, et vous pour notre repos. Demandons ces biens nécessaires aux besoins du Prince et de l'Etat ; espérons-les, attendons-les ; mais pour nous servir de degré à l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

AUTRE SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Sur les moyens de se sanctifier dans le monde.

Beati pauperes spiritu... beati mites... beati qui lugent...

Bienheureux sont les pauvres d'esprit.... bienheureux ceux qui sont doux, bienheureux ceux qui pleurent..... (*Matth.*, V, 3-5).

Sire (1),

Le dessein de l'Eglise en nous représentant ces maximes de salut devient presque sans effet, par l'idée que nous nous formons et dans laquelle nous vivons, qu'elles ne sont adressées par Jésus-Christ qu'aux apôtres, aux solitaires, aux gens éloignés du tumulte et du commerce civil ; mais qu'à l'égard de ceux qui s'y trouvent engagés, il faut suivre d'autres maximes, ou renoncer à l'honneur et aux devoirs de leur état.

Sur cette idée, Tertullien, prévenu contre les grands (*Apologet.*, *cap.* 21), s'imaginait qu'un chrétien ne pouvait être empereur ; les pélagiens prétendaient qu'un chrétien ne pouvait devenir riche (*Aug.*, *ep.* 157, *ad Hilarium*, *cap.* 4) ; et souvent les grands et les riches se mettent dans l'esprit qu'ils ne peuvent devenir saints.

En vain pour détruire cette erreur, l'Eglise nous met devant les yeux des saints de tous les âges et de toutes les conditions. En vain Jésus-Christ nous ordonne de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, à César ce qui appartient à César (*Matth.*, XXII, 21). Nous regardons toujours Dieu et César comme deux maîtres incompatibles ; infidèles à Dieu, nous prétextons le service de César ; infidèles à César, nous prétextons le service de Dieu ; nous rejetons sur l'un les fautes que nous faisons contre l'autre ; et, tâchant de les commettre ensemble, il nous paraît aisé d'éluder les reproches de tous les deux.

En effet, à considérer que le chrétien pour être saint, doit être pauvre de cœur, humble, doux, éloigné de la joie et des plaisirs, disposé aux larmes, indolent aux injures et aux affronts, il est difficile de comprendre qu'il puisse vivre innocemment dans les commodités de la vie et dans les périls attachés aux sublimes conditions. Mais d'un autre côté ce même Dieu, l'auteur du christianisme, étant aussi l'auteur de tous les biens et de toutes les conditions, il est difficile de croire

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

qu'il n'ait créé ces biens que pour les méchants, et que l'on en soit exclu, dès que l'on veut s'attacher à la pratique de l'Evangile.

Il faut donc nécessairement qu'il y ait une sorte d'union entre la sainteté de la loi de Jésus-Christ et la régularité de la vie civile. Et c'est, Messieurs, cette union que les saints ont su garder, chacun dans sa condition, dont je me propose aujourd'hui de vous instruire. Union non pas avec ce monde réprouvé, dont le commerce est interdit à tous les fidèles; mais union avec ce monde politique et civil, composé de tous les états établis par la Providence. Pour cela considérons d'un côté l'homme chrétien; d'un autre côté ce que l'on appelle honnête homme dans le monde; et formons là-dessus deux importantes instructions. La première comprendra ce que l'homme chrétien doit au monde. La seconde comprendra ce que l'honnête homme doit à Dieu. Deux parties de ce discours.

Il vous paraît, Messieurs, que je marche entre les écueils. J'en conviens; mais sachez que j'ai la vérité pour guide, et que j'espère avoir la grâce pour appui. Qu'ai-je donc à craindre dans une cour, où César, bien loin de nous détourner du culte de Dieu, nous y porte par son exemple avec encore plus d'ardeur que nous n'en avons pour son service. Implorons le secours du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, le monde, mauvais interprète des lois de Dieu, considérant l'esprit d'humilité, de pauvreté et de mortification qui règne dans l'Evangile, et comparant ces vertus avec les devoirs civils, forme là-dessus trois accusations fort injustes. Il prétend qu'on ne peut devenir homme de bien, sans devenir: 1° lâche et imbécile; 2° inutile et oisif; 3° farouche et insociable. Scandales que l'homme chrétien doit éviter par une conduite généreuse, opposée à la lâcheté; par une conduite agissante, opposée à l'oisiveté; par une conduite engageante et sociable, opposée à la dureté farouche que l'on ose lui reprocher. Voilà ce que je maintiens que le vrai chrétien doit observer, pour se sanctifier dans le monde.

1. Le premier devoir, c'est d'apporter aux honneurs, aux charges et aux emplois, une âme noble et généreuse. Il est vrai que l'humilité est le fondement du christianisme et la vertu chérie du Fils de Dieu; mais on se trompe souvent dans l'idée que l'on s'en forme. On affecte d'ignorer que dans la rigueur de la plus exacte morale, qui est celle de saint Thomas (*S. Th.*, 2-2, *quæst.* 161, *art.* 1, *ad* 3), l'humilité est quelque chose de si grand, que la magnanimité même a besoin de son alliance pour être une vraie vertu. On se croit humble quand on s'éloigne de l'orgueil; et l'on ne songe point à s'éloigner d'un autre écueil aussi funeste, qui est la pusillanimité. On ne fait point réflexion que l'humilité, comme les autres vertus, est entre deux vices contraires; l'un par défaut, qui est l'orgueil; l'autre par excès, qui est une espèce de pusillanimité. L'orgueil qui s'élève sans mesure, et la pusillanimité qui s'abaisse sans mesure; l'orgueil qui se croit capable de tout; la pusillanimité qui ne se croit capable de rien, digne de rien, propre à rien. Tomber dans la pusillanimité pour fuir l'orgueil, c'est la même illusion que de tomber dans l'avarice pour fuir la prodigalité. Deux extrémités vicieuses; un milieu où est la vertu. Vous le trouverez ce milieu de l'humilité, en ne briguant point les honneurs, en ne courant point après les honneurs, en ne les enviant point aux autres; en recherchant non les honneurs, mais le mérite des honneurs; en servant aussi fidèlement dans l'oubli que dans l'éclat des honneurs; en souffrant tranquillement que d'autres vous soient préférés dans la distribution des honneurs et des récompenses. Il y a là, Messieurs, un champ assez vaste ouvert à l'humilité. Plusieurs se croient vertueux et humbles, qui n'en sont pas encore parvenus là. Mais ne se croire bon à rien, s'embarrasser de tout, craindre tout; être né dans l'honneur, et se déshonorer par des manières rampantes; avoir de grands noms et les traîner plutôt que de les porter; posséder de grandes charges et succomber sous le poids; c'est une bassesse aussi contraire à l'humilité chrétienne que le pourrait être l'orgueil.

Suis-je l'inventeur de cette maxime? Non, Messieurs, elle est de saint Augustin. Le vrai chemin de l'humilité, dit ce Père, est celui qui se trouve entre l'écueil de l'orgueil et l'abîme de la lâcheté : *Inter apicem superbiæ et voraginem desidiæ iter nostrum temperare debemus* (*Epist. ad Eudox.*, 48). Une humilité mal entendue, écartée de ce droit chemin, fût-elle accompagnée de toutes les autres vertus, est capable de les ternir et de les rendre méprisables. Car qu'un homme de cette espèce observe toute la loi, qu'il pardonne à ses ennemis; on dira que c'est timidité : qu'il supporte patiemment les disgrâces de la fortune; on dira que c'est stupidité et insensibilité. Qu'il passe les jours en prières; on dira que c'est fainéantise. Qu'il répande ses biens dans les mains des pauvres; on dira que c'est profusion. Toutes les bonnes œuvres qu'il pourra faire porteront aux yeux du monde un caractère odieux de lâcheté, qui fera retomber sur la dévotion le mépris que l'on aura pour sa personne. Au lieu que s'il s'est une fois bien établi sur le pied d'homme d'honneur; s'il ne manque à nulle occasion d'exercer selon son état la grandeur et la noblesse de son âme; il n'y a rien de si bas dans l'humilité chrétienne, qui ne lui attire l'estime et l'admiration du monde le plus malin.

Saint Louis marche à la tête de ses armées: il est toujours des premiers à l'assaut et au combat : il poursuit avec sévérité l'impiété et l'hérésie : il réforme avec autorité les abus de la justice et des finances de son Etat : il soutient avec fermeté les droits et

les priviléges de sa couronne. Après cela qu'il s'habille simplement, qu'il se plaise à la conversation des pauvres, qu'il les reçoive à sa table, qu'il se prosterne à leurs pieds, qu'il embrasse les lépreux, qu'il ensevelisse les morts; plus il s'abaissera, plus il sera respecté, parce que d'ailleurs on connaît la trempe de son âme et le caractère de sa vertu. Son humilité lui fera toujours honneur, parce que son cœur ne lui fait aucun reproche. Il s'humiliera en vrai chrétien, parce qu'il règne en vrai roi. Le chrétien qui s'aveugle sur ce point ne peut manquer de déplaire à Dieu et au monde. Il doit donc fuir en premier lieu ce reproche de lâcheté.

2. Mais comme tous ne sont pas nés pour les emplois honorables, un second devoir commun à tous, c'est d'éviter le reproche d'oisiveté par une exacte diligence, une application sérieuse, une activité convenable aux devoirs de chaque état. On entend dire tous les jours aux gens dégoûtés de la vie mondaine qu'ils soupirent après le repos des gens de bien. Repos, il est vrai, s'ils entendent par là la paix de la conscience, l'éloignement des embarras qui naissent des passions. Mais s'ils appellent repos l'horreur du travail, l'oubli des devoirs de leur profession, l'assoupissement, l'indolence aux affaires de leur famille, en un mot l'oisiveté, rien qui soit plus contraire à la vertu, plus injurieux à l'Evangile.

En vain l'on s'en remet aux soins de la Providence : la Providence n'a point d'yeux pour ceux qui ne veillent pas avec elle. Et si le Fils de Dieu nous défend de nous inquiéter sur le lendemain, ce n'est pas le soin qu'il nous défend, c'est le chagrin et l'impatience : *Nolite solliciti esse in crastinum* (*Matth.*, VI, 34). Tous les états se maintiennent par le travail. La dévotion n'est point un état particulier, distingué ni séparé des autres : c'est la perfection répandue dans tous les états. Vous voulez être vertueux, et rien plus; c'est une chimère. Vous ne pouvez être vertueux que dans la famille, l'état, le poste où Dieu vous a mis. Si votre première vertu n'est donc de vous appliquer à ce qui est de votre état, vous n'établirez point la vraie vertu dans le monde, et vous y ruinerez l'état établi de Dieu.

Reproche si honteux au christianisme, aussi bien qu'à la dévotion, que saint Paul s'en faisait un sujet tout particulier de crainte. Il semble qu'il appréhendât que la vie retirée des premiers fidèles ne passât pour oisiveté dans l'opinion des païens. Il ne se contente pas de prescrire le travail par un commandement exprès, il y joint encore les prières. «Mes frères, dit-il aux Thessaloniciens, nous vous en prions, après vous l'avoir commandé : *Rogamus sicut præcipimus vobis*. Appliquez-vous chacun à l'affaire qui vous est propre : *Ut vestrum negotium agatis* (I *Thess.*, IV, 11). Nous savons, dit-il ailleurs, qu'il y en a parmi vous qui sont inquiets : *Inquiete ambulare*; qui ne travaillent point : *Nihil operantes*; qui se mêlent curieusement de ce qui ne les regarde point : *Curiose agentes*. A ces gens-là, nous déclarons et nous les conjurons cependant, par Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Denuntiamus et obsecramus*, qu'ils aient à travailler en silence, à sanctifier leur repos par le travail : *Cum silentio operantes* (II *Thess.*, III, 11).» Deux choses opposées en apparence, le repos et le travail, en effet parfaitement unies : le travail sur vos propres affaires, et le repos sur les affaires d'autrui : *Negotium vestrum agatis*. Prenez-y garde, Messieurs. Il vous recommande précisément l'affaire qui vous est propre, qui est la vôtre, à vous, et non pas celle d'autrui : *Vestrum negotium*. Car le dérangement de l'esprit de l'homme est étrange. Comme il ne peut être sans action, dès qu'il languit pour un objet, il porte nécessairement son activité vers quelque autre. Immobile et glacé sur les intérêts domestiques, on sera tout de feu pour des intérêts étrangers; indolent sur les affaires sérieuses, on s'occupera de bagatelles; indifférent aux devoirs de la justice, on ne respirera que les œuvres de charité; sans oreilles, sans yeux pour soi-même et pour les siens, attentif et surveillant à tout le reste du monde : *Inquiete, curiose agentes*. Ah! mes frères, disait saint Paul, je vous en conjure au nom de Dieu : persuadez-vous que cette vivacité frivole, cet accablement de soins superflus à votre état, est une oisiveté qui déshonore la vertu, qui vous expose aux reproches des infidèles; et que tout étrangers qu'ils sont dans le royaume de Dieu, vous devez marcher à leurs yeux d'une manière capable de vous faire honneur, à vous et au christianisme : *Ut honeste ambuletis ad eos qui foris sunt* (I *Thess.*, IV, 11).

3. Un troisième reproche à éviter, c'est celui d'une vie sauvage, par une conduite obligeante, une humeur douce et sociable, un extérieur simple et uni : rien de rebutant, ni d'âpre, ni de farouche. A Dieu ne plaise, Messieurs, que je blâme l'austérité, l'abstinence, la solitude, l'esprit de pénitence et de mortification : vertus nécessaires à l'âme et consacrées par Jésus-Christ. A Dieu ne plaise que, pour entretenir le commerce et la société de la vie, je permette au chrétien de s'accommoder aux mœurs du temps. Ce n'est pas à lui de céder au vice, mais de faire aimer la vertu. Or, pour la faire aimer, qu'y a-t-il à faire, qu'à la pratiquer telle qu'elle est. Point d'affectation, par conséquent, ni de singularité; point de ressorts ni de machines. Une vertu tout unie est toujours de bonne foi; et la bonne foi est ce qui plaît, ce qui engage et ce qui entraîne les cœurs.

Pourquoi vous distinguer par un extérieur grossier? Cette affectation, dit saint Jérôme, convient aussi mal au chrétien que la molle propreté, l'air chagrin aussi peu que l'air enjoué, l'incivilité aussi peu que la politesse étudiée : *Nec affectatæ sordes, nec exquisitæ munditiæ conveniunt Christiano* (*Epist. ad Eustoch.*, *de custod. virg.*). C'est la morale de saint Jérôme; il ne parle point autrement. Son zèle se déployait contre ceux

qui ne connaissent point d'autre sainteté que celle qui est hérissée d'impolitesse, de rusticité et de dureté : *Tam crassæ rusticitatis quam illi solam pro sanctitate habent* (*Epist. ad Marcellam*). Tout solitaire qu'il était, austère et rigoureux à lui-même, il gardait dans sa conduite un tempérament de prudence et de simplicité, qui rendait la pénitence même désirable, et faisait souhaiter d'être austère comme lui. Car, Messieurs, le mal et le bien, tout se fait par imitation et par attrait dans le monde. Qu'est-ce donc que d'entendre dire à ceux que l'on invite à la vertu : Quoi! pour devenir vertueux, il faudrait devenir comme un tel et comme une telle; avoir les entêtements de celui-ci, les faiblesses de celle-là? Ce n'est point là ce que Dieu attend de nous : nous devons à nos frères d'autres exemples et d'autres leçons de vertu. Nous leur devons dire comme Jésus-Christ : Venez à nous, vous qui êtes accablés de peines, et vous trouverez ce repos que le péché ne donne point. Nous leur devons faire sentir que le joug du Seigneur est léger, en le portant à leurs yeux avec joie. Nous leur devons donner lieu de se condamner en nous voyant, de nous envier notre bonheur, de dire en gémissant : Que ces gens-là sont heureux! Que ne leur suis-je semblable! Il faut que non-seulement ils désirent de nous ressembler, mais qu'en effet ils croient le pouvoir faire; qu'ils ne voient rien d'impraticable dans nos mœurs, rien au-dessus de leurs forces, rien qui ne leur soit un reproche de lâcheté; qu'ils comprennent enfin que tout l'empêchement vient d'eux-mêmes, et qu'avec la grâce de Dieu, la vertu n'est difficile que par la faiblesse de leur volonté.

C'est à quoi l'on parvient, menant une vie ordinaire aux yeux des hommes, et gardant pour les yeux de Dieu l'extraordinaire et le singulier; laissant voir ce qui peut servir à l'édification publique, et cachant ce qui ne peut servir qu'à flatter la vanité; tâchant, à l'exemple de ce seigneur dont saint Jérôme a fait l'éloge, et qui faisait de son temps l'ornement de la cour romaine, tâchant de compasser si bien le dehors et le dedans, que le monde nous sache gré de ce que nous faisons pour Dieu même; et que, trompé par l'apparence du dehors, ce monde s'imagine que c'est lui que nous servons, lorsqu'en effet nous ne servons que Dieu seul. Ce grand homme, dit saint Jérôme (il s'appelait Nebridius), dans l'éclat des dignités, l'embarras du gouvernement et le tumulte des armées, paraissait servir l'empereur, il servait un bien plus grand maître : *Sub habitu alterius, alteri militabat* (*Epist. ad Salvinam*). Il contentait le monde, et ne cherchait qu'à plaire à Dieu. Le monde voyait au dehors le courtisan assidu du premier prince de la terre, mais Dieu voyait dans le cœur de ce courtisan l'homme humilié et crucifié. Ainsi, continue saint Jérôme, l'épée, l'écharpe, la cuirasse, les gardes qui l'environnaient ne nuisaient point à sa vertu : *Nihil nocuit ei paludamentum et balteus, et apparitorum catervæ;* tandis que d'autres, ajoute-t-il, sous les dehors d'une fausse humilité, perdent le fruit de leurs peines; parce que, paraissant servir Dieu, ils ne servent que leur vanité : *Sicut aliis nihil prodest corporis illuvies et simulata paupertas.*

Cet officier, Messieurs, si fidèle à son prince et à son Dieu, a-t-il son pareil dans la cour! N'y en eût-il qu'un seul, son exemple doit vous confondre. Mais n'y en eût-il pas un seul, la seule image que je vous en fais, qui vous paraît si conforme à la raison, à l'honneur et à l'Evangile, est un arrêt contre vous, si vous ne l'imitez pas. C'est sur ce modèle que vous serez condamnés. Il est donc du devoir de l'homme solidement vertueux d'éviter tout soupçon de lâcheté, d'oisiveté, de dureté, par une conduite généreuse, agissante et sociable. Egards si importants et si absolument nécessaires, que l'homme de bien de son côté ne les peut refuser au monde, et que le monde de son côté ne peut rien exiger de plus.

L'homme de bien ne peut refuser ces égards au monde. En vain prétendra-t-il qu'il lui suffit de plaire à Dieu, qu'il lui importe peu d'être approuvé ou condamné par les hommes, que leurs mépris et leurs outrages sont les louanges du chrétien, que Dieu l'appelle à un plus haut degré qu'à cette vertu radoucie et presque sécularisée. Inutiles entêtements! Il ne faut pas chercher à plaire aux hommes, mais il faut les édifier; il ne faut pas craindre leurs reproches, mais il ne faut pas les mériter. Il ne faut pas séculariser la vertu, mais il ne faut pas la bannir du siècle, et l'exiler dans les déserts. Là même, dans les déserts, dans les communautés solitaires et retirées, si vous y êtes appelé, quelle générosité ne faut-il pas! quelle activité! quelle esprit d'union, de société, de charité! Trouverez-vous sur la terre un seul état où il vous soit permis d'être lâche, oisif ou farouche? Aucune loi ne le permet, et la loi de Dieu moins qu'aucune autre. Ayez donc ce respect pour toutes les lois; donnez cette édification au monde : mais que le monde aussi de son côté ne vous engage à rien de plus.

Car prétendre, comme l'on fait, intimider les gens de bien sur leurs devoirs essentiels; leur appliquer le nom de dévots comme une injure; imputer à la vertu tous les défauts personnels de ceux qui la veulent suivre : c'est un excès criant d'injustice et de malignité. Car comment les mondains se peuvent-ils piquer de grandeur d'âme, en comparaison des gens de bien, eux qui se sentent obligés de cacher pour leur honneur plus de la moitié de leur vie, et qui ne craignent rien tant que de paraître ce qu'ils sont! Comment osent-ils reprocher aux gens de bien la nonchalance de leur conduite, eux qui la plupart du temps ne connaissent point d'autre affaire que leur plaisir! Comment trouvent-ils les gens de bien farouches et insociables, eux dont tout le commerce et toute la société n'est que fourbe, cabale, im-

posture et trahison ! Il est étrange que ceux qui se livrent sans mesure aux plus basses passions entreprennent de purger la vertu des faiblesses de ceux qui la suivent, que ceux qui n'ont point d'horreur de scandaliser toute la terre se scandalisent des imperfections des dévots, que ceux qui n'ont pas même une étincelle de religion s'érigent en vengeurs de la perfection évangélique. S'il y a des sages dans le monde, ils appliquent leur sagesse à supporter ce qu'ils ne peuvent corriger; mais s'il y a des scandaleux et des impies, il n'y a que pour eux à se plaindre des abus de la piété. Les yeux sur vous, pécheurs ! Combien d'autres réformes à faire ! Et celle qui presse le plus, c'est celle de vos excès et de vos déréglements. Là votre critique et votre zèle. Il vous semble que les gens de bien ont grand tort de n'être pas aussi parfaits qu'ils doivent l'être, et c'est un désordre selon vous qui ne se doit pas supporter. C'est bien là ce qui vous touche. Avez-vous quelque intérêt aux bonnes mœurs ? Quel intérêt prenez-vous donc à la gloire de l'Evangile ? Cessez de faire sur les mœurs et sur la vertu d'autrui les apôtres et les prophètes, pharisiens et épicuriens dans vos mœurs. Quels que soient les défauts et les vices des dévots, quelle distance de vous à eux, de vos excès à leurs faiblesses ! Il ne vous appartient pas d'être leurs censeurs : ce sont eux qui sont les vôtres et qui sont commis par l'Apôtre pour confondre et rendre muets ceux qui, bien loin de savoir les règles de la piété, ne savent pas même parler le langage de la prudence, ni celui de la raison : *Ut obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam* (I *Petr.*, II, 15). Voilà ce que l'homme chrétien doit au monde, voyons dans le second point ce que l'homme du monde doit à Dieu.

SECONDE PARTIE.

Que l'on puisse vivre innocemment dans la possession des biens du monde, la raison, la loi de Dieu, l'expérience, nous empêchent d'en douter. Cependant, il faut avouer que cette possession nous expose à trois grands périls : le premier, c'est l'excès dans l'usage de nos biens; le second, c'est l'attachement à nos biens ; le troisième, c'est l'inutilité de nos biens pour la vie future. A ces trois périls, inséparables des grands biens, quel remède, ou plutôt quelle précaution ? comment en retrancher l'excès, en modérer l'attachement, en corriger l'inutilité ? Messieurs, en voici les moyens. C'est de n'user des biens, premièrement qu'avec nécessité ; secondement, qu'avec indifférence et détachement de cœur ; troisièmement, qu'avec une intention pure, noble et digne de Dieu.

Cherchons un modèle parfait de ces saintes dispositions, hors même du christianisme, à la confusion des chrétiens qui n'osent pas l'imiter. C'est Esther, fidèle à ces trois devoirs dans les déréglements d'une cour païenne et sur le trône d'Assuérus; Esther, dans ce dangereux état, faisant hommage à Dieu du diadème qu'elle portait sur son front : « Seigneur, disait-elle : *Tu scis necessitatem meam, quod abominor signum superbiæ quod est super caput meum.* Seigneur, vous connaissez mon cœur. Vous savez que j'ai en horreur ce vain ornement qui est sur ma tête, que je ne le porte qu'à regret et par la nécessité de ma condition : *Tu scis necessitatem meam.* » Voilà la première règle, celle de la nécessité. « Vous savez de plus que je suis dans les festins et les plaisirs d'Assuérus sans complaisance et sans attachement : *Nec mihi placuerit convivium regis.* » Voilà la seconde règle, celle de l'indifférence et de la liberté du cœur. « Vous savez enfin que votre servante, au milieu de tant d'avantages apparents, n'a jamais eu que vous seul pour tout objet de sa joie : *Nec unquam lætata sit ancilla tua, nisi in te, Domine Deus* (*Esth.* XIV, 16). » Voilà la troisième : l'élévation de son esprit à son Dieu, la pureté de ses intentions et de ses vues. Tels étaient les sentiments d'une reine qui, de tous côtés assiégée, pour ainsi dire, par l'orgueil et la volupté, ne laissait pas de garder si religieusement ces trois règles, qu'elle osait en appeler Dieu pour témoin. *Tu scis, Domine.* Cependant une cour idolâtre et dissolue lui offrait bien d'autres difficultés que celles que nous éprouvons. Qui pourra donc nous excuser, si dans les périls ordinaires de nos conditions nous n'assurons pas notre salut par ces trois mêmes principes.

Le premier, c'est de retrancher l'excessif et le superflu, en nous réduisant au nécessaire : *Tu scis necessitatem meam.* C'était là toute la morale du saint précurseur de Jésus-Christ. Les publicains, les gens d'épée venaient le consulter au désert sur les moyens de se sauver. Que ferons-nous ? lui disaient-ils. *Quid faciemus* (*Luc.*, III, 12) ? Jean-Baptiste est le modèle du vrai zèle ; il ne sait point flatter les pécheurs ; il ne prêche que la pénitence. Qu'ordonne-t-il aux publicains ? d'abandonner leur ferme et leur bureau ? point du tout. Qu'ordonne-t-il aux gens d'épée ? de quitter le service ? nullement. On ne l'entend point crier, dit saint Augustin : Quittez la guerre ; jetez les armes : *Arma abjicite, militiam deserite* (*In Faustum*, *l.* XXII, *c.* 74). Mais ces deux conditions sont terribles. Terribles par leurs excès, nécessaires par leurs fonctions. Il faut donc retrancher l'excès et retenir le nécessaire. Vous, publicain, dit Jean-Baptiste, n'exigez rien au delà de ce qui vous est ordonné ; d'un officier public ne devenez pas un exacteur sans pitié ; ne rendez pas le joug du tribut plus pesant par vos duretés qu'il ne l'est déjà par lui-même : *Nihil amplius quam quod constitutum est vobis faciatis.* Et vous, soldats, ajoute-t-il, n'usez jamais de violence ni de fraude ; contentez-vous de ce qui vous est assigné pour votre entretien ; ne soyez pas les ennemis de ceux que vous défendez de leurs ennemis ; et que la guerre la plus heureuse ne devienne pas par votre insolence aussi funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus : *Neminem concutiatis, neque calumniam faciatis, et contenti estote*

stipendiis vestris (*Ibid.*). Voilà les sermons de saint Jean.

Le point de la difficulté, c'est de bien démêler cet excès et cette nécessité. Or à qui s'adresser pour faire ce discernement ? à la jeunesse imprudente, sans expérience ni raison ? aux libertins, sans loi et sans Dieu ? à vos propres passions, sans frein ni mesure ? Tout cela ne manquera pas de vous faire autant de nécessités qu'il y a d'intérêts, de plaisirs et de bienséances sur la terre. On vous dira : Le moyen de vivre autrement ! C'est la mode, c'est la coutume, c'est là le plaisir du temps, c'est le train des gens de votre âge, c'est le procédé des honnêtes gens. Il est même établi que l'on n'appelle honnêtes gens que ceux qui savent s'accommoder au goût du siècle. Imaginaires nécessités ! Nécessités, si vous en croyez vos passions et les passions d'autrui. Mais depuis quand les passions sont-elles les règles du bon ordre et de la vérité des choses ! Otez ces folles passions, dit saint Augustin, vous verrez aussitôt ces nécessités disparaître : *Tunc finiuntur istæ necessitates, quando vincuntur illæ cupiditates* (*Epist.*, 70, *ad Bonif.*). Consultez non pas vos passions, mais votre raison, puisque vous portez le nom d'homme ; mais l'ordre politique, économique et civil, puisque vous vivez dans la communauté des hommes, puisque vous êtes membre d'un état, membre ou chef d'une famille ; enfin consultez votre religion, puisque vous paraissez en avoir une. Tout cela vous dira que le nécessaire est ce qui vous rend utile à votre famille et à l'Etat ; ce qui fait à vous-même votre repos, votre bonheur, votre véritable gloire, et surtout votre salut. Nécessité qui domine à toutes les autres, selon ce principe du Sauveur : qu'il n'y a qu'une chose nécessaire, en comparaison de laquelle tout le reste est superflu. *Porro unum est necessarium* (*Luc.* X, 42).

Quand vous aurez retranché tout ce superflu, combien vous restera-t-il encore de justes moyens de goûter les biens du monde et de vous prévaloir des commodités de votre état ! Sans en venir à ce qui choque les lois et la bonne foi, combien les lois et la bonne foi laissent-elles d'appuis à votre fortune ! Sans en venir à la violence et aux intrigues de l'ambition, combien de degrés pour vous élever dans les bornes de l'honneur ! Sans en venir à ce qui blesse la pudeur, combien de plaisirs innocents dans les arts et dans la nature ! Quelle est notre malignité, d'avoir perdu le goût de tous les plaisirs innocents, et de n'en être touchés qu'autant que nous y mêlons le crime ! Et c'est là, chrétiens auditeurs, qu'il faut user de retranchement, se souvenir des préceptes de l'Evangile, appliquer l'abnégation, la mortification des sens, embrasser, porter cette croix sans laquelle il n'y a point de chrétiens.

Si les mondains s'en formalisent et se donnent la licence de vous blâmer sur ce sage retranchement, n'avez-vous pas de quoi les confondre ? On entendait autrefois les idolâtres reprocher aux premiers chrétiens qu'ils étaient oisifs dans le monde. « Qu'appelez-vous oisif ? demandait Tertullien (*Apol.*, *cap.* 42). Je ne prends nulle part à vos fêtes, à vos débauches, à vos festins superstitieux. Les bains de Saturne et les pompes de Bacchus, disait-il, ne me sont rien : *Non lavo Saturnalibus; non in publico Liberalibus discumbo.* Je n'achète point de fleurs pour me couronner la tête, quand je suis à table avec mes amis : *Non emo capiti coronam.* Est-ce en cela que vous mettez le service et le travail que chaque citoyen doit au public ? Le bien public roule-t-il sur ces folles cérémonies ? *Si cæremonias tuas non frequento, attamen et illa die homo sum.* Si je ne cours pas avec vous aux spectacles licencieux ; si je ne mets pas ma belle humeur à déchirer la réputation des autres ; si je ne porte pas au jeu le plus liquide et le plus pur de mes biens ; si je n'ai pas le cœur de m'enrichir du sang des pauvres, ni le front de m'endurcir aux cris de mes créanciers ; si je ne me fais pas de tous ces points-là des nécessités chimériques : *Attamen et illa die homo sum.* En suis-je moins homme d'honneur, moins fidèle, moins obligeant, moins propre au service de l'Etat, aux devoirs de la vie civile : *Attamen et illa die homo sum.* »

Au fond, le monde en général, quelle différence met-il entre un jeune homme attaché à l'étude de ses devoirs et cette foule d'étourdis, esclaves de leurs passions, qui négligent de profiter des avantages de leur naissance, et croient qu'il sera toujours temps de courir après la fortune quand ils seront las des plaisirs ? Quelle différence entre eux dans la commune opinion ? encore plus dans la suite de l'âge : lorsque, ce premier feu de jeunesse étant dissipé, les uns se trouvent dans les rangs dont ils se sont rendus capables, et les autres dans l'oubli que leur négligence a mérité ; les uns élevés par leurs services au-dessus quelquefois de leur âge et de leur naissance, et les autres, laissés à l'écart, vantant inutilement les services de leurs ancêtres, et réduits, pour se consoler du mépris où ils sont tombés, à se plonger le reste de leurs jours dans ces plaisirs ennuyeux dont ils se sont lassés dès leurs plus tendres années ? Honteuse consolation ! Messieurs, un temps vient, un âge vient, où l'honneur est le seul plaisir de la vie. Quel regret de voir cet âge venu sans avoir dans le monde acquis d'autre nom que celui d'homme de plaisir ! Qu'alors on voit sensiblement l'avantage qu'il y avait à retrancher les excès de la jeunesse, et à réduire les plaisirs à la mesure de la nécessité ! Remplissez, dit saint Augustin, toutes les conditions, tous les emplois, le monde entier, de gens réglés à cette mesure, et dociles aux leçons de l'Evangile de Jésus-Christ : *Dent nobis tales milites, tales dominos, tales judices, tales exactores fisci* (*Epist. ad Marcellinum*). Mettez-les, dit-il, dans tous les états, dans le service et dans l'autorité, sur les tribunaux, dans la guerre, dans les finances ; faites-en des soldats, des juges, des financiers : *Tales exactores fisci.* Vous verrez alors, dit-il, d'où vient dans tous ces

emplois la violence, le pillage, la corruption; si c'est de la part de ceux qui savent modérer l'excès par la règle de la nécessité, ou de la part de ceux qui ne connaissent point d'excès dans tout ce qui flatte leur convoitise. Et c'est là le premier moyen de se sanctifier dans le monde, en se bornant à la juste nécessité : *Tu scis, Domine, necessitatem meam.*

2. Un second moyen, second degré de perfection, c'est de se préserver de l'attachement par une sincère indifférence, en suspendant votre cœur entre les biens et les maux, au-dessus de la tristesse et de la joie, de la douleur et du plaisir, de peur qu'il ne s'y plonge et ne s'y perde. Et c'est là justement cette pauvreté d'esprit que le Sauveur nous prescrit dans les richesses, cette humilité de cœur qu'il exige dans les honneurs, cette disposition que saint Paul recommandait aux chrétiens comme le caractère du christianisme, et qui devrait mettre entre les heureux et les malheureux du siècle une manière d'égalité. Vous devez savoir, mes frères, disait-il aux Corinthiens, la vie que l'on mène parmi nous : ceux qui sont dans la joie, comme s'ils n'y étaient pas; ceux qui usent des biens du monde, comme s'ils n'en usaient pas. *Qui gaudent, tanquam non gaudentes, qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur* (I *Cor.*, VII, 31).

Est-ce parler un langage inconnu? cela vous paraît-il au-dessus de votre portée? ne comprenez-vous point ce que c'est que cet heureux détachement, si utile dans la prospérité, mais si nécessaire dans la disgrâce? Hélas! Messieurs, quand nous le voulons, nous le comprenons si bien. N'affectons-nous pas tous les jours cette indifférence aux yeux du monde, et tout le christianisme à part, pour peu que l'on ait appris à vivre, ne s'en fait-on pas une loi? Que fait dans les divertissements publics une personne qui sait vivre? s'abandonne-t-elle à l'impétuosité de sa joie, s'épanche-t-elle extérieurement dans la douceur du plaisir? Au contraire, elle se croit obligée de retenir par discrétion tout ce qui approche de l'emportement, et de ne paraître touchée tout au plus qu'autant qu'il le faut pour ne paraître pas insensible. Voilà ce que l'on fait dès que l'on a du bon sens.

De même dans la poursuite des honneurs, on dissimule ses desseins; on prend garde à ne les pas laisser pénétrer à tout le monde; on affecte de la tranquillité, nul empressement et beaucoup d'indifférence : si cela vient, tant mieux, dit-on; si cela manque, on est prêt à s'en passer. Obtient-on ce que l'on souhaite, on se retranche aussitôt dans la modestie; on se croirait ridicule de s'applaudir. La joie que l'on en ressent en secret, on la modère au dehors : cela vous paraît du devoir de l'honnête homme du monde. Modérez cette joie au fond de l'âme, ce sera là l'homme chrétien. Ce que vous dites à vos amis par une vaine ostentation de modestie, pensez-le avec sincérité. Cette comédie que vous jouez aux yeux du monde, faites qu'aux yeux de Dieu ce soit une vérité. En un mot, de cette indifférence en paroles, formez-en une indifférence de cœur : *Qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur.*

3. Enfin le troisième devoir, c'est de sauver la vie du monde du péril de l'inutilité, consacrant nos actions à Dieu par des intentions nobles et pures; étendant nos yeux au delà du temps jusque dans l'éternité, nous mettant au-dessus de la fausse complaisance; enfin ne cherchant qu'à plaire à Dieu, selon cet avis de saint Paul : Tout pour la gloire de Dieu : *Omnia in gloriam Dei facite* (I *Cor.*, X, 31).

Cet oracle sorti de la bouche de saint Paul était une vérité dès le temps des patriarches et dans l'Ancien Testament. C'est encore à présent une vérité, c'en sera une dans tous les siècles. Comptez là-dessus, princes et grands. De tout ce que vous aurez fait d'important, d'éclatant et de merveilleux sur la terre, il ne vous en restera rien; vous n'en emporterez rien avec vous dans l'autre vie, que ce que vous aurez fait pour Dieu, non pour vous, ni pour votre gloire, ni pour l'intérêt public, à moins que vous n'ayez rapporté et soumis à Dieu l'intérêt public et votre gloire.

Je vois au quatrième livre des Rois Jéhu choisi de Dieu pour exterminer la race de l'impie Achab et punir les crimes de Jézabel. Il obéit. Il fait jeter Jézabel par les fenêtres, il fait égorger les prophètes de Baal, il extermine l'idolâtrie (IV *Reg.*, X). Voilà de grandes actions. Mais je vois ce prince vain prendre un de ses amis dans son char, le promener au travers du carnage, lui faire voir la terre baignée du sang criminel, et lui dire avec complaisance : Viens, Jonadab, vois mon zèle pour le Seigneur : *Veni, Jonadab, et vide zelum meum pro Domino* (*Ibid.*, v. 16). Zèle inutile, sans mérite et sans louange devant Dieu! Rechercher la louange et l'applaudissement des hommes, c'est renoncer aux couronnes qu'il nous prépare, et lui dérober celles que nous lui devons offrir, comme au premier auteur de nos biens et de nos vertus.

Abraham, Messieurs, était exempt de cette indigne faiblesse. Vainqueur de quatre rois, on le voulut charger de leurs plus riches dépouilles. Il ne donna pas dans ces piéges d'intérêt et de vanité. Trop heureux d'avoir arrêté les ravages des ennemis, d'avoir mis les peuples à couvert de leur violence et tout le pays en sûreté. Je lève ma main, disait-il, au Dieu tout-puissant, maître du ciel et de la terre, et je le prends à témoin que je n'attends rien des hommes, et que jamais ils ne se vanteront de m'avoir récompensé : *Non accipiam ex omnibus, ne dicas : Ego ditavi Abraham.* Que les hommes récompensent ceux qui combattent pour eux. Je n'ai combattu que pour Dieu; c'est lui qui sera ma couronne. Je suis trop fier pour tenir rien de la main d'aucun mortel; rien n'est digne de moi que ce qui vient du Seigneur : *Non accipiam ex omnibus, ne dicas : Ego ditavi Abraham* (*Genes.*, XIV, 22).

C'est là qu'est en effet la vraie gloire et la

vraie immortalité. Car quelle immortalité peuvent donner des mortels? Il n'y a que l'Eternel qui la possède et qui la puisse donner. Elle n'est point dans les louanges; la louange passe et se dissipe comme la fumée de l'encens. Elle n'est point dans les respects ni dans les hommages des hommes, toutes les nations des hommes s'écoulent comme des flots. Elle n'est point dans le marbre ni dans l'airain; le marbre et l'airain vont en poudre, aussi bien que les héros. Elle est cette immortalité dans ce qui se passe au fond de l'esprit et du cœur de l'homme, humilié dans ses plus hauts faits par la vue de son néant et par la connaissance de la puissance de Dieu : *Scire justitiam et virtutem tuam radix immortalitatis* (*Sap.*, XV, 3). Connaître votre puissance et votre justice, ô mon Dieu! c'est, disait Salomon, pour les rois et pour les peuples la racine de l'immortalité.

Salomon s'expliquait ainsi dans les transports de sa ferveur : heureux s'il n'eût point oublié la leçon qu'il faisait aux autres! il ne fût jamais tombé dans la triste nécessité de s'écrier avec regret sur ses prospérités passées : *Vanité des vanités et tout n'est que vanité.*

Sire, si le Seigneur pour toutes bénédictions ne vous eût donné, comme à Salomon, que les douceurs d'une perpétuelle paix, ou, comme aux Césars, que l'éclat des victoires et des conquêtes, quelle douleur n'auriez-vous pas un jour de laisser votre nom dans la mémoire des hommes, au péril de le voir exclu du livre éternel de Dieu.

Rendez-lui grâces du soin qu'il prend de suspendre le cours de ces faveurs ambiguës (1709) qu'il répand à pleines mains souvent sur ses ennemis, et de vous ouvrir la route de l'heureuse immortalité, par ce chemin semé de croix, où depuis quelques années il vous fait marcher à la suite de ses élus et, si j'ose le dire, à la suite de vos ancêtres.

Oui, Sire, de tous ceux qui, depuis quatre cents ans, vous ont précédé sur le trône, il n'y en a presque pas un qui ne l'ait senti assailli par des orages plus violents que celui qui semble aujourd'hui le menacer. Par combien d'éclats imprévus ont-ils vu la victoire ou la paix descendre du ciel, le courage et la joie rentrer dans le cœur des peuples, et leur trône mieux affermi devenir l'écueil des puissances qui s'étaient crues assez fortes pour l'ébranler.

Jugeons de l'attention de Dieu sur tous nos besoins présents par un fidèle souvenir de ses anciennes miséricordes.

Regardez, Sire, les disgrâces qui vous font maintenant courber sous le bras de Dieu, comme un hommage que tous nos rois doivent une fois en leur vie à sa souveraine Majesté, ou plutôt, comme un privilége héréditaire depuis saint Louis à tous ceux de votre sang d'avoir leur couronne en dépôt à l'ombre des épines de celle de Jésus-Christ. Soyez sûr de sa protection, tandis que la piété unira la vôtre à la sienne, et que le prince et les sujets pèseront comme vos aïeux la bonne et mauvaise fortune au poids de l'éternité. Ainsi soit-il. Au nom, etc.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA COMMÉMORATION DES MORTS.

Sur la piété envers les morts.

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.

C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés (II *Machab.*, XII, 46).

Un crime des plus odieux dans la morale des païens, c'était de manquer aux devoirs que la coutume rend aux morts. Après les temples des dieux, rien ne leur paraissait plus sacré que les sépulcres des hommes; et si c'était quelquefois une vertu de poursuivre un ennemi jusqu'à la mort, c'était souvent un sacrilége et toujours une cruauté de lui refuser les honneurs funèbres.

Ce sentiment gravé si généralement dans les cœurs ne peut venir, Messieurs, que de l'Auteur de la nature. Or quand il a plu à cet auteur de perfectionner la nature par la grâce, il n'a point détruit ce sentiment; il n'a fait que lui donner plus de force et plus d'étendue. Au lieu que les yeux des païens n'allaient que jusqu'au tombeau, il a voulu que du tombeau les chrétiens portassent leurs soins jusque dans les secrets de l'autre vie, et que les morts et les vivants séparés par la nature demeurassent toujours unis par le commerce invisible de la foi et de la charité.

C'est là, Messieurs, cette communion des saints dont les apôtres nous ont fait dans leur symbole un article particulier : *Credo communionem sanctorum.* Communion que nous regardons comme un des plus doux avantages de la religion du vrai Dieu : communion qui s'étend, non-seulement aux saints déjà triomphants dans le ciel, mais aux hommes aspirant sur la terre au bonheur des saints, et aux saints souffrant sous la terre. Tout ce qui est honoré du nom de fidèle et de saint est compris dans cette union mystique. Et comme toutes les puissances du ciel, de la terre et de l'enfer, étant soumises à Jésus-Christ, fléchissent le genou devant lui, de même tous les saints, séparés dans ces trois diverses demeures, sont unis à Jésus-Christ, source de toute sainteté, comme des membres à leur chef; et par la force de ses mérites, ils ont entre eux tous les rapports convenables à leur état.

Nous, mes chers auditeurs, nous vivons au milieu des morts, entre ceux qui sont dans le ciel et ceux qui sont sous la terre. Egalement remplis de l'image du bonheur des uns, de l'idée du tourment des autres, nous portons là-haut les soupirs qui nous sont adressés de là-bas; nous tendons nos mains secourables vers ceux-ci, nos mains

suppliantes vers ceux-là : médiateurs, pour ainsi parler, des deux mondes, et remplissant envers tous les devoirs de fraternité et de communication que l'Eglise nous prescrit.

Hier nous rendîmes nos hommages à ces morts heureux si dignes de nos respects ; aujourd'hui prêtons nos secours à ces morts affligés si dignes de notre pitié. Qui pourrait nous en détourner? deux fausses persuasions : l'une est que nous ne sommes pas en pouvoir de les secourir ; l'autre est que nous ne sommes pas obligés de les secourir. La première est un défaut de foi ; l'autre un défaut de charité. Lequel nous rend plus coupables, ou de ne pas croire l'efficace de la prière pour les morts, ou de la croire et de la refuser aux morts? Nous manquons de foi si nous ne la croyons pas ; nous manquons de charité, si nous la croyons et ne la pratiquons pas.

Hier, pour vous porter à profiter de l'exemple des saints, je vous montrai d'abord que nous les devons imiter ; d'où je conclus que nous les pouvons imiter. Aujourd'hui je changerai d'ordre : et d'abord j'établirai que l'on peut secourir les morts ; d'où je conclurai enfin que l'on doit les secourir. L'Ecriture nous dit que c'est une sainte pensée : *Sancta cogitatio*. Nous pouvons donc la suivre sans nul scrupule de foi ; ce sera mon premier point. L'Ecriture ajoute que c'est une salutaire pensée : *Salubris cogitatio*. Nous devons donc la suivre par principe de charité ; ce sera mon second point. Anges du ciel qui portez l'encens de nos prières au trône de Dieu, portez mes paroles au cœur de ceux qui m'écoutent ; afin qu'ils se laissent attendrir aux maux que souffrent leurs frères, et qu'ils souffriront à leur tour. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'il y ait après la mort un état distingué du paradis et de l'enfer, un état où certaines âmes sont privées pour un temps de la vue de Dieu, et souffrent le reste des peines proportionnées à leurs péchés ; que les âmes dans cet état puissent être secourues par les prières des fidèles qui vivent encore sur la terre, ou qui sont déjà reçus au ciel : c'est ce qu'il y a de plus nécessaire et de plus précis dans ce que l'Eglise nous apprend sur le purgatoire. Entrer plus avant dans ces abîmes profonds ; demander quel est le lieu, la nature, la durée de leurs tourments : questions plus obscures et moins utiles ; objets de notre curiosité plutôt que de notre foi

Bornons-nous donc aujourd'hui à ce seul point capital : qu'il y a des fidèles morts dans la grâce de Dieu, qui souffrent dans un état où nous les pouvons secourir par nos prières. Trois propositions mettront ce point hors de doute et de soupçon. La première, c'est que nul fidèle ne l'a jamais contesté. La seconde, c'est que le premier qui ait osé le contester, était un hérétique reconnu et réprouvé par nos propres adversaires. La troisième, c'est que tous les saints et tous les fidèles ont appuyé et défendu ce même point de foi sur les mêmes fondements et par les mêmes raisons dont nous nous servons maintenant. Après cela nier que cette pratique soit sainte, et solidement établie, et conforme à la loi de Dieu, n'est-ce pas s'aveugler à la lumière? *Sancta ergo est cogitatio pro defunctis exorare.*

1. C'est beaucoup dire que nul fidèle n'a jamais contesté la prière pour les morts, ni par conséquent la créance d'un état où leurs âmes sont purifiées. Je le dis cependant sans hésiter. Jamais dans la loi de Moïse, ni dans la loi de Jésus-Christ nul patriarche, nul prophète, nul apôtre, nul docteur, nul historien, nul écrivain vivant ou mort dans la réputation de vrai fidèle, ne s'est avisé jusqu'à présent d'accuser la prière pour les morts, ni d'erreur, ni d'inutilité, non pas même de nouveauté. Par où peut-on se convaincre plus fortement de la sainteté de cette pratique ?

D'abord si cette doctrine a jamais été contestable, n'était-ce pas le Fils de Dieu qui la devait contester? De son temps il la voyait établie, puisqu'elle l'était du temps même des Machabées, près de deux cents ans avant lui. Etablie au reste et pratiquée, non pas par la faiblesse et la crédulité du peuple ignorant, mais par l'exemple, l'ordonnance et la persuasion des plus religieux et des plus savants : tel qu'était le fameux Judas Machabée, grand ennemi de toute superstition, grand zélateur de la religion divine. Et quand le livre des Machabées, où la prière pour les morts est établie si expressément, ne serait pas canonique autant qu'il l'est en effet, son seul témoignage historique suffirait pour nous montrer l'antiquité et la sainteté de cette pratique. Elle était donc connue et publique au siècle du Fils de Dieu. Or le Fils de Dieu qui n'épargnait ni les pharisiens, ni les scribes, qui décriait leurs mœurs et leurs fausses traditions avec un zèle si ardent, eût-il manqué d'éclater contre celle-là, s'il l'eût jugée profane, inutile ou superstitieuse? Le Sauveur a trouvé le monde en possession de prier pour les morts, il ne l'a jamais détrompé : ses apôtres et ses disciples, les saints pontifes et les martyrs qui les ont suivis de plus près y ont-ils reconnu de l'abus ?

Saint Jean Chrysostome ne dit-il pas que c'est un dogme de miséricorde enseigné par le Saint-Esprit : *Hoc dogma divinæ misericordiæ spiritus disposuit* (*Hom.* 21 *in Act.*). Saint Epiphane ne dit-il pas que c'est une loi de Dieu notre père et de l'Eglise notre mère, qui ne se peut abolir. *Quis poterit statutum matris dissolvere aut legem patris* (*Hær.* 75) ? Saint Grégoire de Nysse ne dit-il pas que ceux qui nous ont prêché Jésus-Christ sont les mêmes qui nous ont prêché cette doctrine? *A Christi præconibus et discipulis proditum est* (*Orat. de Def., apud Damasc.*). Tertullien ne dit-il pas que c'est un de ces points qui, n'étant pas expressément commandés dans l'Ecriture, ont passé en loi

par la tradition, par la coutume et par la foi de l'Eglise? *Si legem expostules, scripturam nullam invenies. Traditio tibi prætenditur auctrix, consuetudo confirmatrix, et fides observatrix* (*De Corona milit.*, c. 3). Bien plus, nul n'en a parlé comme d'une pratique indifférente et qu'il fût libre de négliger. Il ne faut pas, dit saint Augustin, négliger de prier Dieu pour les morts : *Non sunt prætermittendæ supplicationes pro spiritibus mortuorum* (*De Cura pro mortuis*). C'est, ajoute saint Epiphane, par obligation, par devoir, par nécessité, que l'Eglise est dans cette pratique, qu'elle a reçue de ses pères et de ses auteurs : *Ecclesia necessario hoc perficit, traditione a patribus accepta* (*Hær.* 75).

On parlait ainsi dans les premiers siècles et sur les premiers trônes de l'Eglise, avec une parfaite union de sentiments : tous s'en rapportant à leurs pères, à leurs ancêtres, à la tradition, à l'Eglise, aux apôtres, au Sauveur, au Saint-Esprit; nul n'ayant jamais déclaré ni même désigné par conjecture ou par soupçon l'inventeur de cette pratique; nul n'ayant jamais contredit son antiquité, son utilité, sa nécessité, sa sainteté. Je dis, nul de ceux qui ont passé pour fidèles, ou qui ont gouverné les fidèles. Qui donc a commencé le premier à s'y opposer? Un homme ennemi des fidèles et retranché de l'Eglise de Jésus-Christ. C'est ma seconde proposition.

2. Ce serait faire injustice aux réformateurs du siècle passé, de leur imputer l'abolition de la prière pour les morts. Il y a plus de treize cents ans qu'elle est un sujet de dispute. Mais bien loin que l'antiquité de cette contestation donne aux réformateurs aucun avantage sur nous, ils n'y peuvent trouver que leur propre condamnation. Car quel est ce docteur dont ils se sont faits les disciples, et qui s'avisa le premier d'inquiéter sur ce point la tranquillité de notre foi? Ce fut Aérius, un prêtre Arménien, directeur d'un hôpital dans la ville de Sébaste, hérétique arien de profession, niant la divinité du Fils de Dieu, la consubstantialité des trois personnes divines : dès là, par conséquent, retranché du corps de l'Eglise, et condamnable au tribunal même de nos réformateurs. Voilà celui qui dans le quatrième siècle, ouvrant une porte nouvelle à la réforme de la religion, mit la prière pour les morts au nombre des erreurs qu'il prétendait corriger. De tous ces faits nous avons pour garants saint Epiphane et saint Augustin, deux témoins irréprochables et qui vivaient dans le même temps (*Epiph.*, *hær.* 75; *Aug.*, *lib. de Hær.*, 53).

Sur cela quittons nos préjugés et servons-nous des lumières de la pure et droite raison. Les fidèles sont sans contredit dans la possession immémoriale de pratiquer la prière pour les morts, de la croire sainte et salutaire. Le premier qui contredit cette possession des fidèles est un homme qui ne l'est pas. Le premier qui sur ce point accuse tous les saints d'erreur est lui-même infecté d'erreur. Le premier qui s'intéresse là-dessus à l'honneur de l'Eglise, épouse de Jésus-Christ, est un arien qui déshonore la divinité de Jésus-Christ. Soyons juges entre les fidèles et cet hérétique arien; voyons à qui nous devons croire, et dans quel parti nous risquons moins. Je vous demande à vous, mes frères, et à nos réformateurs : Pourriez-vous sur l'article de la Trinité et de l'essence de Dieu vous rapporter au témoignage d'un hérétique arien? Comment donc pouvez-vous sur la prière pour les morts vous rendre à son témoignage? Indigne de votre confiance et de votre communion sur la divinité du Sauveur, est-il capable de vous instruire et de redresser votre esprit sur l'état des morts dans l'autre vie? Si ce que nous nous figurons des peines de leur état n'est qu'une erreur, croirons-nous que Jésus-Christ voulant tirer son Eglise d'une erreur aussi antique et aussi générale qu'eût dû l'être celle-là, n'eût communiqué les lumières de la vérité qu'aux ennemis de son Eglise, et laissé dans les ténèbres ses plus zélés défenseurs? Que l'on cherche cent subtilités pour éluder ce raisonnement, tout simple qu'il est, on ne peut s'empêcher d'en sentir la force : et puisqu'en matière de religion je dois me rendre au parti le plus assuré, je ne puis me croire en sûreté dans un parti qui n'a pour chef qu'un hérétique, opposé à tous ceux que je reconnais pour saints. Ce n'est pas tout.

3. Troisième proposition. Ces saints ont appuyé cette vérité contre l'hérétique et contre ses sectateurs, par les mêmes raisons dont nous nous servons aujourd'hui. Quelles sont ces raisons? en voici les principales. Quand on nous presse de montrer dans l'Ecriture le fondement de ce troisième état, que nous appelons purgatoire, quoique ce soit à ceux qui contestent cet état à nous montrer dans l'Ecriture le fondement de leur contestation, nous alléguons cependant trois célèbres passages des saints livres.

Le premier, c'est la menace que fait le Sauveur, dans le chapitre V de saint Matthieu, d'une prison où le débiteur qui n'aura pas satisfait son créancier tandis qu'ils étaient ensemble en chemin, c'est-à-dire, dans la vie, sera renfermé dans la prison, pour n'en sortir qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole : *Non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem.* D'où l'on conclut qu'il y a hors du chemin, c'est-à-dire, hors de la vie, un lieu d'expiation, d'où l'on ne sort qu'après avoir satisfait pour les plus petits péchés.

Le second passage est la distinction que fait le Sauveur du monde, au chapitre XII de saint Matthieu, entre les péchés qui sont remis et ceux qui ne sont point remis, ni en cette vie, ni en l'autre : *Non remittetur ei neque in hoc sæculo, neque in futuro.* D'où l'on conclut qu'il y a des péchés qui sont expiés et remis en l'autre vie.

Le troisième, c'est ce feu dont parle saint Paul au chapitre III de la première Epître aux Corinthiens : ce feu où les ouvrages des hommes seront éprouvés au jour du Sei-

gneur; où l'ouvrier imparfait souffrira dommage, et ne laissera pas d'être sauvé, mais en passant par le feu. *Ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem.* D'où l'on conclut qu'il y a dans l'autre vie un feu par lequel quelques-uns sont purifiés avant que d'être sauvés.

Quand nous alléguons ces trois passages, et que nous leur donnons ce sens, les novateurs ont pitié de notre simplicité ; mais qu'ont-ils à nous reprocher? Si nous étions les premiers inventeurs de ces interprétations qui leur paraissent forcées, ils pourraient peut-être nous regarder comme des interprètes ignorants, dévoués au siége romain, et intéressés à soutenir sa doctrine. Mais quand on voit ces mêmes interprétations avancées et soutenues douze et quinze cents ans avant nous, par des docteurs irréprochables dans leur foi, qui, ne prévoyant point les contestations des siècles suivants, ne cherchaient que la pure et solide vérité : qui des deux partis doit avoir pitié de l'autre, et l'accuser de témérité? Voici donc le langage que nous parlons, et les auteurs que nous suivons dans l'interprétation de ces passages.

Cette prison dont on menace au chapitre V de saint Matthieu, nous l'expliquons du purgatoire. C'est après Tertullien, saint Cyprien, saint Jérôme et saint Eucher. Cette rémission des péchés dans l'autre vie, dont il est parlé au chapitre XII de saint Matthieu, nous l'expliquons de l'expiation des péchés dans le purgatoire. C'est après saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint Isidore et saint Bernard. Ce feu, qui selon saint Paul dévorera les ouvrages imparfaits, nous l'expliquons des peines du purgatoire. C'est après Origène, saint Jérôme, saint Ephrem, saint Augustin, saint Basile de Césarée, saint Hilaire de Poitiers (1), saint Paulin, saint Césaire, Théodoret, sans parler des autres plus récents, qui ont cru suivre la vérité en s'attachant à l'ancienne doctrine. En est-ce assez pour mettre nos consciences hors du péril de l'erreur?

Je vois deux partis opposés dans la société chrétienne. Dans l'un de ces deux partis, la prière pour les morts est réputée pour un dogme de miséricorde, inspiré par le Saint-Esprit, enseigné par les apôtres ; une loi inviolable de Dieu notre père, et de l'Eglise notre mère; un témoignage de la foi de notre résurrection ; un lien mutuel de tous les fidèles entre eux ; un commerce consolant des vivants avec les morts, qui nourrit la tendresse légitime que la nature nous inspire pour eux, et qui entretient l'espérance de nous revoir dans l'autre vie en possession du même bien. Au contraire, dans l'autre parti la prière pour les morts est regardée comme une invention diabolique, injurieuse au sang de Jésus-Christ ; comme un vain amusement de la douleur des esprits faibles; un piége tendu par l'avarice à la piété du peuple chrétien; un reste de paganisme; une folle superstition. Voilà deux persuasions étrangement opposées. A laquelle m'arrêter? quel parti prendre? A la tête de ce dernier parti, je vois des savants, il est vrai, des gens subtils, fameux depuis trois cents ans dans tout le monde chrétien, par les révolutions qu'ils y ont causées : tous se vantant qu'ils ont le vrai sens des Ecritures, qu'ils sont animés de l'esprit de Dieu, quelque opposition que d'ailleurs ils aient entre eux dans les autres points de leur doctrine. A la tête du premier parti, je vois au contraire tout ce qu'il y a eu de saints dans l'étendue de l'Eglise, anciens et modernes, Grecs et Latins : ces saints dont la vertu se fait encore respecter de tous les deux partis contraires ; ces saints qui ne tenaient point à la vie, qui avaient toujours leur âme entre les mains, prêts à la sacrifier pour la religion de leur Dieu ; ces grandes âmes insensibles à l'intérêt, incapables de lâcheté, de mauvaise foi, de supercherie, dont les écrits sont les plus fidèles monuments de la doctrine des apôtres, et la vie une vive image de l'ancienne probité. Tous ces grands hommes sans exception sont à la tête d'un parti, et condamnent l'autre d'hérésie. Où est notre sens? à quoi pensons-nous? comment pouvons-nous balancer? que risquons-nous à leur suite? Avec cette foi ne sont-ils pas parvenus à Jésus-Christ ? pourquoi cette même foi nous en éloignera-t-elle ? Ah! vous verrez vos pères, vos amis passer devant vous, comme des flots sur la terre, vous dire le dernier adieu ; vous gémirez, vous pleurerez, vous rendrez les derniers devoirs à leurs corps ; et vous les abandonnerez sur le bord de leur tombeau, vous ne songerez point à leurs âmes; vous étoufferez sur leur état tous vos soucis et tous vos soins; vous ferez scrupule d'y penser; vous soutiendrez comme un point de foi qu'il n'y a pour eux ni prières ni sacrifices !

Mais moi qui m'attache au plus sûr, qui ne prends pas la vérité sur les lèvres de mes docteurs, mais sur les lèvres de l'Eglise, et qui en vas chercher la source dans la plus saine antiquité, je vois un saint Ambroise, au milieu de l'Eglise de Milan, célébrer à l'autel les obsèques du grand Théodose, en présence de l'empereur Honorius, son fils. Là je l'entends faire à Dieu cette prière : *Da requiem perfectam servo tuo Theodosio* (*De Obitu Theod.*, *n.* 36). Seigneur, donnez le parfait repos à votre serviteur Théodose. Je l'aimais, ce prince, *dilexi ;* et parce que je l'aimais, je le conduirai dans la région des vivants, et ne l'abandonnerai point que par mes pleurs et mes prières je ne l'aie introduit dans le repos qu'il semble avoir mérité, sur la montagne du Seigneur, où la vie est immortelle, sans corruption, sans tristesse et sans douleur : *Dilexi*, *et ideo*

(1) Tert., de Anima, c. 33; Cypr., ep. 52; Hier., ep. ad Demetr.; Euch., hom. 3 de Epiph.; Aug., de Civit., lib. XXI, 24; Greg., dial. IV, c. 39; Isid., I de Offic. Eccl., c. 18; Bern., serm. 66 in Cant.; Origen., hom. 6 in Ex.; Hier., I ad Jovin., c. 3; Ephr., contra superb ; Aug., in ps. XXXVII ; Bas., ad c. IX Isai. ; Hilar., ad ps.

prosequar eum ad regionem vivorum, nec deseram donec fletu et precibus inducam quo sua merita vocant, in montem Domini (*De Obitu Theod.*, *n.* 37).

J'entends d'ailleurs saint Augustin s'écrier pour l'âme de sa mère : « Dieu de mon cœur, ma gloire et ma vie : *Laus mea et vita mea, Deus cordis mei*, je ne songe point aux vertus de ma mère, pour lesquelles je vous rends grâces avec plaisir; c'est pour ses péchés que je vous prie. Pardonnez-lui, Seigneur, pardonnez-lui ; n'entrez point en jugement avec elle; souvenez-vous qu'étant près de sa fin, elle ne songea point à son corps, elle ne demanda point les honneurs funèbres. Tout ce qu'elle souhaita, ce fut qu'on fît mémoire d'elle à votre autel, où elle savait que l'on offre la victime sainte, qui efface la cédule de notre condamnation. Votre servante Monique a lié son âme à ce sacrement de rédemption, par le lien de sa foi; que personne ne l'en sépare. Inspirez, ô mon Dieu, à tous mes frères vos serviteurs, qui liront ce que j'écris, de se souvenir à l'autel de Monique votre servante; et qu'elle trouve non-seulement dans mes prières, mais aussi dans celles des autres, l'accomplissement de sa dernière volonté : *Ut quod a me illa poposcit extremum*, *uberius illi præstetur in multorum orationibus.* » (*Confess.*, *lib.* IX, c 13).

Voilà, mes chers frères, les modèles que nous suivons, voilà nos guides et nos chefs. Que peut nous reprocher Notre-Seigneur au jour de son jugement, si nous imitons la foi de ceux qu'il nous a donnés pour interprètes de ses paroles, pour oracles dans nos doutes, pour modèles dans nos mœurs, pour appuis à son Eglise, pour successeurs à ses apôtres, pour pasteurs et pour docteurs à tous les siècles futurs? Peut-il nous refuser place auprès d'eux dans le séjour de sa gloire? Mais si nous imitons ces grands saints dans leur foi, sans les imiter dans leur charité; si nous croyons qu'on peut prier pour les morts, sans nous en faire un devoir, ne serons-nous pas aussi condamnables? On a vu dans le premier point que nous le pouvons, et que c'est une erreur de ne le pas croire; on verra dans le second que nous le devons, et que c'est une extrême dureté de ne le pas faire.

SECONDE PARTIE.

Quoique l'on ne puisse pas déterminer absolument à quelles sortes de peines les âmes des fidèles sont soumises après la mort, on convient que le fondement de ces peines est la privation de la vue de Dieu; que cette peine est une source d'amertume, à laquelle tous les maux et tous les tourments de la vie ne se peuvent comparer. Quelle est donc la dureté de laisser tranquillement languir nos frères dans cet abîme de maux?

Nous voyons dans les saints livres trois espèces de dureté que nous ne lisons jamais sans une indignation très-amère: la première est celle du mauvais riche qui fermait les yeux aux misères de Lazare, étendu et languissant à la porte de sa maison (*Luc.*, XVI, 20); la seconde est celle de l'officier de Pharaon, qui, étant délivré de sa prison, selon la prédiction de Joseph, oublia ce qu'il devait à son charitable interprète (*Gen.*, XL, 23); la troisième est celle des frères de Joseph, qui mangeaient et se réjouissaient sur la citerne où ils venaient de l'enfermer (*Gen.*, XXXVII, 25). Ce riche manquait de pitié pour son semblable, c'est une insensibilité qui nous choque; cet officier manquait de reconnaissance pour son bienfaiteur, c'est une ingratitude qui nous irrite; ces frères avaient étouffé tous les sentiments humains pour un frère dont ils avaient causé le malheur, c'est une cruauté qui nous semble impardonnable. Or par ces mêmes considérations, la dureté pour les morts ne doit-elle pas nous faire horreur? 1° Ils sont nos semblables; 2° nous jouissons de leurs bienfaits; 3° nous sommes souvent les auteurs ou les occasions de leurs peines. C'est donc à nous insensibilité, ingratitude et cruauté de ne les pas secourir : insensibilité, dans la ressemblance que nous avons avec eux; ingratitude, après les bienfaits que nous avons reçus d'eux; cruauté, par rapport à la part que nous avons aux péchés qui ont causé leurs peines. Trois réflexions capables de nous réveiller sur cet important devoir.

1. La ressemblance est un des plus fermes liens qui unissent toutes les parties du monde raisonnable ou naturel. En vertu de cette ressemblance, tous les hommes ne font qu'un même corps, dont les membres par sympathie ressentent respectivement l'impression de leurs biens ou de leurs maux personnels. L'homme entrevoit dans la peine de son pareil de quoi la nature humaine est capable; et soupirant à cette vue, il se dit à lui-même en secret : Mon tour viendra. De là la pitié, la charité naturelle et ce penchant salutaire qui nous porte à nous entr'aider. Pour pouvoir étouffer ces mouvements, il faut être au-dessous de l'homme, avoir cessé d'être homme, être abruti; c'est là le crime du mauvais riche. Ses yeux ouverts aux misères du pauvre étendu sous ses pas, ses oreilles frappées de ses cris, et cependant son cœur impénétrable aux plus communs sentiments de la nature. Qui pourrait excuser son insensibilité?

Qui peut donc excuser la nôtre à l'égard des morts? Pouvons-nous sortir de nos maisons que nous ne trouvions sous nos yeux quelque pompe mortuaire, qui nous réveille le souvenir de la nécessité générale et de notre devoir envers les morts? Chaque pas que nous faisons dans les cimetières ou dans les églises ne nous rappelle-t-il pas l'image de nos parents, dont nous foulons aux pieds les cendres, avec qui nous irons bientôt prendre place et attendre le secours de la pitié des vivants. Ils ne crient point, ils n'ont point de langue, il est vrai; leurs os et leurs crânes sont muets, mais leur commune mère est-elle muette? L'Eglise par ses cris ne nous presse-t-elle pas? Sommes-nous sourds à ses sollicitations et à ses reproches? N'est-ce pas elle qui nous dit en leur nom : *Mise-*

remini mei saltem vos, amici mei, quia manus Domini tetigit me (*Job*, XIX, 21).... Vous au moins, mes amis, ayez pitié de ma misère, parce que la main du Seigneur m'a touché, la main du Seigneur m'a frappé; la main du Seigneur vous touchera, la main du Seigneur vous frappera. N'est-ce pas elle qui vous adresse de leur part cette menace du Sauveur : *Serve nequam, nonne oportuit et te misereri conservi tui* (*Matth.*, XVIII, 33)! Méchant serviteur, n'as-tu pas dû prendre pitié de ton frère? Vous-même au fond de votre cœur, n'entendez-vous pas retentir les mêmes cris? *Mihi heri, tibi hodie* (*Eccli.*, XXXVIII, 33) : Hier à moi, aujourd'hui à vous. Vous et moi nous avons le même juge, et serons jugés sur la même loi.

Ce qui rendait ce riche si dur aux cris de Lazare, et ce qui rend les riches si durs aux besoins des malheureux, c'est que les riches ne connaissent point cette commune égalité; la soie et le brocard leur cachent leur propre misère; ils se forment pour eux l'idée d'un destin tout différent; ils se croient formés d'un autre limon; animés d'un souffle plus noble; ils ne se figurent jamais que les périls de la vie soient périls à leur égard, qu'aucun accident les puisse réduire à la condition des pauvres. Telle est l'illusion des grands et la source de leur dureté; mais à l'égard de la mort et des suites de la mort, et du compte que l'on doit à Dieu, et de l'expiation des fautes les plus légères, et du besoin par conséquent de la miséricorde divine et des suffrages des vivants, pour ces sortes de nécessités la ressemblance est tout entière. Il faut que le riche et le grand comprenne que sur ces points-là sa condition ne lui donne rien par-dessus le sujet et le pauvre; qu'il se trouvera quelque jour dans le même dépouillement; que le plus grand bonheur qui lui puisse alors arriver, c'est de se sentir en état de profiter comme eux des prières des fidèles.

Car dans la dureté pour les morts, quel présage fatal de la malédiction de Dieu! Vous n'êtes point touché du tourment de tant d'âmes prédestinées ; en cela seul, vous portez la marque de votre réprobation. Si vous étiez prédestiné, vous comprendriez ce que c'est que d'être séparé de Dieu; si vous étiez enfant de Dieu, vous sentiriez la disgrâce de vos frères; la grâce opérerait dans votre cœur ce que la nature opère dans les familles, entre les personnes d'un même sang. Vous n'êtes point du même sang; vous n'êtes point enfant du même père. En vain vous le réclamerez comme le riche dans l'enfer : *Ayez pitié de moi, mon père*, criait-il à Abraham (*Luc.*, XVI, 24). S'il eût été fils d'Abraham, ce Lazare qu'il méprisait lui eût tenu lieu de frère. Il avait rebuté Lazare, Abraham le rebuta, le rejeta de son sein, ne fut point touché de ses cris. Dieu sera-t-il touché des vôtres? vous recevra-t-il dans son sein? vous donnera-t-il part dans l'héritage de ses enfants, que vous aurez injustement privés de la part qu'ils avaient à votre héritage? Insensible envers eux, vous verrez Dieu insensible pour vous; mais ingrat envers eux, qu'attendrez-vous d'un Dieu ennemi de l'ingratitude? Second sujet de réflexion.

2. Pouvez-vous excuser ce lâche officier de Pharaon, dont l'ingratitude est décrite au chapitre XL de la Genèse? Il avait été dans les fers avec Joseph; il avait reçu de Joseph l'assurance d'un prompt rétablissement. Joseph pour toute reconnaissance d'un bienfait si peu attendu, ne lui avait demandé que son souvenir et ses bons offices auprès du prince : *Tantum memento mei, cum bene tibi fuerit, ut suggeras Pharaoni ut educat me de isto carcere.* Cet ingrat enivré des douceurs de sa nouvelle prospérité s'oublie du bienfait et de son auteur. Le malheureux Joseph languit encore deux années : *Et tamen succedentibus prosperis oblitus est interpretis sui.* Au seul récit d'un si indigne oubli, votre cœur ne souffre-t-il pas? Et comment donc pouvez-vous supporter votre oubli à l'égard de tant de morts, dont vous possédez les biens, dont vous portez le nom, dont vous avez reçu la vie, à qui vous devez votre fortune et votre élévation; dont cependant les grâces, les bienfaits, l'affection, sont sortis de votre mémoire ; et dont les besoins présents, bien loin de faire aucune impression sur vous, n'attirent pas même votre attention? Comprenez-vous votre conduite? en voyez-vous l'indignité?

En vertu des biens et des secours que vous avez reçus de vos parents, vous leur deviez la nourriture durant la vie, la consolation dans la vieillesse, le secours dans l'infirmité, l'appui dans l'adversité, l'obéissance et le respect jusqu'à leur dernier soupir; sans cela vous eussiez cru n'être pas digne de vivre. Ils sont morts; tout est-il mort avec eux? leurs biens et leurs bienfaits sont-ils morts à votre égard? leur âme est-elle anéantie? leurs besoins ont-ils cessé? ne sont-ils plus vos amis ni vos parents? n'y a-t-il plus entre vous de rapport ni d'alliance? Ils subsistent, ils vivent, ils souffrent sous les yeux et le bras de Dieu, ils vous réclament, ils vous prient. *Et tamen succedentibus prosperis oblitus es!* Et vous n'avez pour eux ni biens, ni regrets, ni tendresse, ni reconnaissance, ni cœur; ils ne vous sont plus rien; vous ne leur êtes plus rien : où est votre foi, votre sens, votre mémoire?

Bien plus, en vertu de ces mêmes droits que la nature et les bienfaits donnent à vos parents sur vous, vous leur devez après la mort les honneurs de la sépulture. A quels reproches ne seriez-vous pas exposé, quelle horreur n'auriez-vous pas de vous-même, si par intérêt, ou par caprice, ou par indifférence, ou par oubli, vous aviez abandonné au hasard le corps froid et nu de votre père, et refusé du moins à la coutume un devoir, établi plutôt pour la consolation des vivants que pour l'avantage des morts? Soins louables, il est vrai, mais cependant soins frivoles! Car qu'importe à ce corps dépourvu de sentiment d'être conduit avec pompe et à

grand bruit au tombeau, ou d'être jeté sur la terre ; de pourrir dans le bois ou dans le plomb ; d'être la pâture des vers ou la proie des oiseaux et des bêtes. On met là cependant la tendresse et la piété ; tandis que l'âme affligée, sentant sa misère et ses besoins, insensible à tous les honneurs que l'on rend au corps sur la terre, est tristement abandonnée aux rigueurs de son jugement. Et là-dessus que dit l'honneur et la bienséance ? mais que dit la conscience et la piété ?

Quelle différence, mon cher auditeur, mettez-vous donc du corps à l'âme ? d'où vient que l'un vous paraît tellement digne de vos soins, et l'autre tellement indigne ? Vous faites éclater pour ce corps votre libéralité ; il n'en sent rien. Mais cette âme sent votre avarice, elle en souffre les effets. Laissez, laissez le faste, et songez à la religion : diminuez l'appareil, et redoublez les prières. Que les pauvres, non pas les marchands, se ressentent de votre deuil ; que votre empressement soit de rendre au défunt le tribut de vos aumônes, et non pas celui de vos pleurs. Disputez entre vous autres héritiers, non pas à qui sera le premier, mais à qui sera le plus reconnaissant et le plus fidèle.

Et qu'y a-t-il de plus honteux au nom chrétien ? Tous les jours en vertu des lois on se croit en droit de partager l'héritage ; on cherche cent subtilités pour donner un sens favorable aux clauses d'un testament ; on conteste sur les titres et les degrés de parenté : ce serait conscience, dit-on, d'abandonner les droits de ses enfants et les intérêts de sa famille. Et quelle conscience y a-t-il à négliger les droits et les prétentions légitimes du mort même dont vous recherchez le bien ? De quelle utilité ne vous est-il pas d'être de son sang et de sa race, d'être son allié et son parent ? Ne lui servira-t-il de rien d'être le vôtre ? Ne serez-vous le sien que pour vous couvrir de ses dépouilles, pour venir troubler la paix de ses funérailles par l'éclat de vos contestations, pour faire marcher l'avarice et la chicane en deuil, au milieu des amis qui le conduisent au sépulcre ? Un homme trouve après sa mort assez d'héritiers et de parents pour partager ses biens, censurer sa conduite et contester ses dernières volontés. Combien en trouve-t-il qui songent à sa misère, qui s'intéressent sérieusement à son repos, qui s'empressent de lui attirer la miséricorde divine ? *Et tamen succedentibus prosperis oblitus es.*

Encore si, ménageant les droits du mort aussi scrupuleusement que vos droits propres, vous aviez autant d'ardeur pour accomplir ses pieuses volontés que pour vous approprier sa succession, ce partage de soins aurait quelque apparence d'excuse. Mais n'est-ce pas pousser l'ingratitude au dernier point, que de vous porter pour héritier d'un chrétien, et de regarder dans son testament les marques du christianisme, les aumônes et les prières, comme autant de larcins qu'il fait à ses héritiers. Il a dû considérer son sang, dites-vous, se souvenir de sa famille, et ne la pas frustrer de cette partie de ses biens, pour des intérêts étrangers. Mais a-t-il dû oublier les autels et les temples de son Dieu ? l'Evangile ne lui est-il rien ? les membres et les pauvres de Jésus-Christ lui sont-ils indifférents, inconnus et étrangers ? A-t-il dû les déshériter ? Mais a-t-il dû s'oublier, se déshériter lui-même, et pour assouvir pleinement votre avarice et votre orgueil se priver en mourant du principal avantage de ses biens, qui est de les faire servir au repos et au salut de son âme ? Et parce que, obéissant aux conseils de l'Evangile, un mourant se sera fait des amis en l'autre monde, aux dépens des richesses d'iniquité, vous, professant la même foi, vivant dans l'espérance de la même gloire, vous appellerez des maximes de Jésus-Christ au tribunal des hommes ; vous prétendrez faire casser l'Evangile par arrêt des juges mortels ; vous trouverez dans le barreau des langues assez peu chrétiennes pour soutenir l'avarice et l'ingratitude contre la miséricorde et la charité ; vous ferez retentir le palais de tout ce que vous pourrez inventer de plus sanglant pour diffamer la conduite du mort, pour rendre sa dévotion odieuse et ridicule ; vous sacrifierez publiquement à un misérable intérêt la mémoire des morts, la réputation des vivants, la gloire de la religion ; vous réclamerez en votre faveur les lois et la justice des hommes. Allez, les morts et les vivants, les hôpitaux et les autels réclameront celle de Dieu contre vous : il sera juge de votre ingratitude, il le sera de votre cruauté. C'est la troisième et dernière réflexion qu'il faut faire.

3. Joseph était dépouillé de ses habits : *Nudaverunt eum tunica talari* (*Gen.*, XXXVII, 23) ; il était enfermé dans une profonde citerne : *Miserunt eum in cisternam veterem* ; ses frères en liberté se réjouissaient cependant sur sa tête, ils prenaient tranquillement leur repas : *Sedentes ut comederent.* Ce qu'il y avait de plus cruel, c'est que ces frères inhumains étaient les auteurs de sa misère : eux-mêmes l'avaient dépouillé, l'avaient jeté dans ce cachot ; si Joseph n'eût point eu de frères, il n'eût point eu d'ennemis.

Tristes âmes, qui ressentez dans votre captivité la cruauté de ceux qui vous survivent sur la terre, si jamais vous ne les eussiez eus pour parents et pour amis, peut-être ne seriez-vous pas dans la misère où vous êtes. Ils ont été la plupart les causes, les objets, les occasions de vos péchés, ce sont ces ennemis domestiques qui vous ont attiré les rigueurs de Dieu. N'est-il pas de leur devoir en rigueur de vous rendre ce Dieu propice, de vous tirer des maux où ils vous ont engagé, et, s'ils y manquent, peut-on trop détester leur cruauté ?

Faites-vous, chers auditeurs, une image de votre vie ; voyez combien de péchés vous coûtent vos amis, vos enfants ; ceux avec qui vous vivez en société, en commerce ; et par ce qui vous arrive à vous-mêmes en leur considération, jugez où votre considération

peut avoir porté tant de morts qui avaient avec vous les mêmes nœuds et les mêmes habitudes. Que ne vous échappe-t-il point contre la vérité, l'équité, la bonne foi, pour gagner des amis, pour les servir, pour leur plaire, pour ne les pas rebuter ? Quelle source de péché dans le gouvernement de votre famille et dans l'éducation de vos enfants, par trop d'ardeur pour leur fortune, et trop peu pour leur salut ; par trop d'ambition de les voir grands, et trop peu de les voir fidèles ; par trop de soins de leur corps et de leur santé, trop peu de leur âme et de leurs mœurs ; par trop d'empressement de les dresser pour le monde, et trop peu de leur faire connaître Dieu ; par trop de peur de les perdre, et trop peu de les scandaliser ? Quels prétextes leur considération ne vous fournit-elle pas de vous attacher aux biens de la vie, de soutenir des procès ambigus, de courir éperdument après les occasions du gain, de rejeter les sollicitations des pauvres ? Avoir beaucoup d'enfants, c'est une excuse presque générale à la plupart des devoirs du chrétien. Tels êtes-vous pour vos amis et vos enfants ; tels ont été pour vous, et vos amis, et vos pères.

Ah ! vous repassez quelquefois avec des regrets pleins de tendresse les peines que vous leur donniez. Comptez, comptez plutôt les péchés que vous leur coûtiez ; étendez jusque-là votre tendresse, et mesurez là vos devoirs. C'est pour vous qu'ils souffrent, et vous ne souffrez rien pour eux ! Ces biens que vous possédez, ont été la matière de leurs offenses, et par conséquent de leurs châtiments : n'en ferez-vous pas la matière de leur délivrance ou de leur soulagement ? vous verra-t-on comme ces frères endurcis insulter aux fers de votre frère, prendre votre repos et vos plaisirs sur sa prison ? *Sedentes ut comederent.* Et de quels mouvements pouvait être agité le cœur de Joseph, quand du creux de sa caverne il entendait les cris de joie, les ris éclatants de ces inhumains, qui se faisaient un jeu de sa misère, et se divertissaient aux dépens de sa liberté.

Mais quels peuvent être les sentiments de ces captifs de l'autre vie, quand Dieu pour les affliger leur découvre l'emploi que vous faites de leurs biens ; quand ils vous voient dissiper en folles superfluités le fruit de leurs soins et de leur épargne, c'est-à-dire, employer en nouveaux péchés le fruit de leurs anciens péchés ; quand ils vous voient mêler la joie aux larmes de leur convoi, changer le deuil en habit de noce et de bal, allumer le flambeau nuptial aux torches de leurs funérailles, prodiguer tout enfin pour vous assurer dans le monde un grand établissement, sans vouloir rien dépenser pour leur avancer le repos de la vie céleste ?

A cette vue leur peine redouble, il est vrai ; mais votre crime ne croît-il pas ? Ce trésor de la colère de Dieu qui se décharge sur eux ne s'accumule-t-il pas pour vous ? S'il y a pour eux un purgatoire, n'y a-t-il pas pour vous un enfer ? Si leur oisiveté, leur délicatesse, leur trop d'attachement aux biens, leurs autres imperfections les plus légères ont trouvé un juge et un vengeur, votre insensibilité, votre cruauté, votre ingratitude, un si grand amas de péchés si criants et si odieux n'aura-t-il pas son châtiment ? Alors, alors vous direz comme les frères de Joseph, quand à leur tour ils se virent dans les chaînes : *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum.* Ah ! nous souffrons justement pour l'injustice que nous avons faite à notre frère : nous savions sa misère, nous la voyions, nous en étions les auteurs, nous pouvions le délivrer, nous devions le délivrer, nous avons fermé les yeux et le cœur aux misères de l'état où nous l'avions mis ; vous êtes juste, Seigneur, contentez votre justice : *Merito hæc patimur.*

Plutôt, mes frères, plutôt attirons sur nous sa miséricorde, en l'attirant sur nos frères qui sont morts : ayons pour leurs âmes souffrantes la même piété que ces frères inhumains et toute leur postérité conservèrent depuis pour le corps du même Joseph. Confus des maux qu'ils lui avaient causés, mais encore plus touchés de sa tendresse pour eux, et du désir qu'il leur avait marqué d'être porté après sa mort dans la terre de ses ancêtres (*Gen.*, L, 24), ils n'en perdirent point le souvenir ; cent-cinquante ans s'écoulèrent sans l'effacer : de génération en génération les pères transmirent à leurs enfants l'obligation et le soin d'introduire Joseph dans son heureuse patrie. En marchant par les déserts à la conquête du pays que Dieu leur avait promis, le cercueil de Joseph était après l'arche du Seigneur le plus cher objet de leur respect. On les voyait traverser les fleuves et les rochers, chargés de ce précieux dépôt. Les fatigues ni les combats ne leur en ôtaient point l'affection ni la pensée ; ils n'eurent point de repos enfin qu'ils ne l'eussent remis eux-mêmes au lieu qu'il s'était proposé en mourant pour terme de son repos (*Exod.*, XIII, 19 ; *Josue*, XXIV, 32).

Il ne s'agit pas, chers auditeurs, des os ni des cendres de vos pères, ni du tombeau de leurs aïeux, ni d'une terre, objet périssable de l'ambition et de l'avidité des hommes ; il s'agit de l'âme immortelle de vos parents déjà morts, il s'agit de leur repos et de leur bonheur éternel. Nous ne parviendrons jamais au terme désiré de cette céleste patrie, si nous avons négligé de les y introduire avec nous. Si nous fermons nos cœurs au désir qu'ils ont d'y entrer, Dieu fermera son cœur au désir que nous avons d'y trouver place : ou plutôt Dieu permettra que nous n'en ayons nul désir, qu'ayant été durs et insensibles au bonheur du ciel pour nos amis, nous y devenions insensibles pour nous-mêmes. Eloignons de nous, mes frères, ce présage de damnation par un zèle ardent pour le repos de toutes les âmes fidèles, et rendons-nous dignes par là d'en jouir enfin avec elles dans l'heureuse éternité. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le jugement général.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront venir le Fils de l'homme sur une nuée, en grande puissance et majesté (*Luc.*, XXI, 27).

Sire (1),

Deux avénements de Jésus-Christ sont prédits dans ce terrible chapitre. L'un ne regardait que les Juifs, et c'était la vengeance de sa mort, lorsqu'il appela les Romains pour mettre Jérusalem en cendres et la nation juive dans les fers; l'autre avénement plus à craindre, et qui regarde également les Juifs et tout le genre humain, c'est ce jugement imprévu qu'il doit exercer au dernier jour sur toutes les nations pour décider de leur sort éternel.

Quand Jésus-Christ faisait aux Juifs la première de ces menaces; qu'il leur disait qu'eux et leur ville, et leur temple, et leurs enfants seraient en proie au fer et au feu de leurs ennemis; qu'il les assurait par serment que cette affreuse désolation devait bientôt arriver, et que ceux qui vivaient alors ne mourraient point la plupart sans l'avoir vue: *Amen dico vobis quia non præteribit generatio hæc donec omnia fiant* (*Luc.*, XXI, 32); les Juifs croyaient-ils Jésus-Christ? ses menaces et ses serments faisaient-ils la moindre impression sur leurs âmes? étaient-ils touchés, tremblaient-ils? L'événement fit voir qu'ils auraient dû croire et trembler, et se disposer par la pénitence à recevoir utilement les coups de la colère du ciel. A tout cela cependant les Juifs étaient insensibles.

Ah! mes chers auditeurs, l'êtes-vous moins aux menaces d'un jugement plus inévitable à tous les hommes que le fer des Romains ne le fut aux Juifs? Cette exécution cependant si subite et si sévère du jugement de Jésus-Christ sur les Juifs, c'est pour nous, dit saint Augustin, une preuve indubitable du jugement général. Notre-Seigneur a joint exprès la prédiction de ces deux jugements, afin que l'accomplissement de l'un nous fît craindre et prévenir l'autre. Il a dit vrai, quand il a dit aux Juifs qu'il viendrait bientôt les punir. Il a donc dit vrai, quand il a dit à tous les hommes qu'il viendrait un jour pour les juger.

Quel jour? et quels sont tous les jours et tous les siècles du monde, en comparaison de ce jour-là, jour où toutes les créatures seront dans la confusion, Dieu seul élevé, éclatant au milieu de l'univers? selon cet oracle d'Isaïe : *Exaltabitur Dominus solus in illa die, quia dies Domini exercituum* (*Isai.*, II, 12). En ce jour-là, dit-il, Dieu seul sera exalté, sera grand, parce que c'est le jour du Dieu des armées.

Rassemblez dans votre esprit, Messieurs, toutes les idées de terreur que le jugement général y a jamais imprimées; elles n'atteindront point à ce qu'il y a de terrible dans ce seul mot : qu'en ce jour tout cessera d'être grand dans toute l'étendue du monde, et qu'il n'y aura plus rien de grand que le Seigneur : *Exaltabitur Dominus solus in illa die.* Entrons dans le sens de cette admirable parole, et prenons-la pour sujet de ce discours.

Trois choses font ici-bas toute la grandeur des hommes : la puissance, la sagesse et la vertu. A la puissance, je réduis les dons de la fortune; c'est ce qui fait les riches, les nobles, les princes, les conquérants. A la sagesse, je réduis les dons de l'esprit; c'est ce qui fait les savants, les subtils, les politiques, les grands génies A la vertu, je réduis tout ce qui regarde les mœurs; c'est ce qui fait les gens de bien, les honnêtes gens, les saints. Trois espèces de grandeur qui attirent maintenant nos respects ou notre envie. En ce jour-là Dieu seul sera puissant, parce que toutes les puissances seront réunies à sa puissance : *Solus potens* (I *Tim.*, VI, 15); en ce jour-là Dieu seul sera sage, parce que tous les jugements seront réformés sur son jugement : *Solus sapiens* (*Rom.*, XVI, 27); en ce jour-là Dieu seul sera saint, parce que toutes les vertus seront mesurées à sa sainteté : *Solus sanctus* (I *Reg.*, II, 2). Dieu seul puissant, et sage et saint; par conséquent Dieu seul grand, comme centre de toutes les puissances, comme règle de tous les jugements, comme modèle de toutes les vertus : *Exaltabitur Dominus solus in illa die.*

Chers auditeurs, accoutumons-nous à ces trois vues : à regarder Dieu dès maintenant tel que nous le reconnaîtrons au dernier jour. Par là nous apprendrons à mépriser tout ce qui nous empêche de l'aimer, de l'honorer et de le craindre. Disposez-nous, Seigneur, par cette crainte, à toutes les grâces que vous nous préparez pour ce saint temps; nous vous la demandons par, etc. : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'inégalité des conditions, juste selon les vues de Dieu, devient souvent injuste par la malice et la faiblesse des hommes; en ce que les grands, enflés de leur puissance, et les petits, éblouis de la puissance des grands, outragent la providence et la puissance de Dieu : les grands dérobant à Dieu les hommages des petits, et les petits rendant aux grands les hommages qu'ils doivent à Dieu.

Cette inégalité des conditions paraît principalement en trois choses : 1° dans la naissance; 2° dans les richesses; 3° dans les honneurs. Un jour viendra que l'égalité sera rétablie. Premièrement, l'uniformité de la résurrection ôtera l'inégalité de la naissance; secondement, la destruction de tous les biens temporels ôtera l'inégalité des richesses; troisièmement, le mélange de tous les rangs ôtera l'inégalité des charges et des

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

honneurs. Ainsi, tous ces rayons de puissance qui sont partagés dans le monde en tant de sujets différents étant alors réunis en Dieu seul, il paraîtra seul grand, seul dominant sur toutes les autres puissances : *Exaltabitur Dominus solus.*

1. Que de peine, grands de la terre, à détourner vos yeux de dessus vous, pour les élever à Dieu ! que de ménagements pour vous faire avouer qu'il est votre Maître, et que quand vous manquez aux devoirs prescrits par sa loi, vous demeurez chargés envers lui des devoirs de la pénitence ! A tous ces devoirs communs vous êtes aveugles et sourds; vous tâchez de vous figurer qu'il y a pour vous d'autres règles. Nous, faibles ministres de Dieu, nous n'avons que la simple voix. Nous n'avons pas la trompette à la bouche, ni le glaive tranchant à la main, pour vous faire plier sous le bras de Dieu. Nous ne vous traînerons pas à son tribunal pour vous y mettre malgré vous sous le sac et sur la cendre. Nous parlons, nous vous ouvrons les saints livres, nous vous prêchons la volonté de Dieu, nous vous pressons de l'accomplir, nous vous montrons le péril de la désobéissance : *Convertere, Jerusalem.* Convertissez-vous, reconnaissez votre faiblesse et la puissance de votre Dieu. Non, dites-vous; non, je ne puis; non, je ne veux pas obéir. Anges du ciel, vous descendrez avec la trompette et le glaive; Dieu de justice, vous paraîtrez, vous saurez vous faire obéir. *Ipse Dominus*, dit saint Paul, *in voce archangeli* (I *Thess.*, IV, 15). C'est un ange qui appellera, mais c'est Dieu même qui agira : *Ipse Dominus.* Un son terrible et jusqu'alors inouï, se répandant à la fois dans toutes les parties du monde, se rendra intelligible et sensible à la poussière même des tombeaux. Levez-vous, morts, hors de la terre, au tribunal de votre Dieu. *In momento, in ictu oculi* (I *Cor.*, XV, 52), en un moment, en un coup d'œil, peuples et rois, riches et pauvres, noms inconnus en ce temps-là, distinctions vaines et frivoles, levez-vous, morts. A ce seul nom tous les autres noms seront réduits : la mort aura tout égalé. Nulle contrainte, nul effort pour les arracher hors de la terre. Levez-vous. Ils se lèveront. Paraissez, venez. Ils viendront. Le même bras qui les aura tirés hors du néant, les tirera hors du sépulcre. Aussi impossible à vous de vous envelopper alors dans vos cendres, et d'empêcher la réunion de vos os, qu'il vous était impossible en naissant de retarder le moment de votre naissance, et de vous arrêter malgré Dieu dans le néant.

Hélas ! mes chers auditeurs, où sera dans ce moment la noblesse et le point d'honneur? Sera-t-il à sortir le premier hors de sa cendre? à faire le premier pas hors du tombeau? à secouer le premier les vers et la pourriture. Prendra-t-on droit de préséance, ou sur la pompe de ses funérailles, ou sur le plomb de son cercueil, ou sur l'épitaphe de sa tombe, ou sur l'antiquité parmi les morts, ou sur le chimérique éclat du sang, de la famille et des ancêtres. Tous sortis nouvellement et en même temps hors de la terre, nous n'aurons rien à nous reprocher sur le point de l'ancienneté. Nous n'aurons plus en tête ces ridicules vanités : Je suis fils d'un tel, moi d'un tel; allié, descendant d'un tel : nous ne reconnaîtrons pour source de notre sang, pour chef de notre nouvelle naissance, que les vers dont nous serons reproduits. Nous pourrons dire aux vers, comme le saint homme Job : Vous êtes mon père et ma mère, et mes frères et mes parents. *Putredini dixi : Pater meus es, mater mea, et soror mea vermibus* (*Job*, XVII, 14). Là on reconnaîtra le néant des grandeurs humaines ; que mal à propos on s'est cru par sa naissance en droit de mépriser ses égaux ; qu'il n'y a qu'un seul grand et vraiment puissant dans le monde, sous qui ceux qui portent le monde sont obligés de plier : *Sub quo curvantur qui portant orbem* (*Job*, IX, 13). Un second effet de sa puissance, ce sera la destruction de tous les biens temporels.

2. J'ai vu un trône, dit saint Jean, un trône élevé, brillant de lumière ; j'ai vu celui qui était assis sur le trône : *Vidi thronum magnum, candidum, et sedentem super eum* (*Apoc.*, XX, 11). Et en même temps j'ai vu la terre et le ciel fuir devant lui, sans laisser aucun vestige, aucune trace après eux : *A cujus conspectu fugit terra et cœlum, et locus non est inventus eis* (*Ibid.*). C'est-à-dire, que la terre et le ciel perdront leur solidité, leur beauté en sa présence. La lune et le soleil dans les ténèbres ; les étoiles détachées du ciel ; la terre ouverte par éclats, ébranlée dans ses fondements ; la mer regorgeant hors de ses bornes ; édifices, maisons, palais, ouvrages des rois, travaux des hommes, ouvrages de paille au feu de ce dernier jour. Ah ! tous ces biens apparents avaient dégradé Dieu dans l'esprit des hommes. On avait vu les faux savants offrir leur encens au soleil ; les ambitieux se faire adorer sur le trône; les sensuels se former des divinités de chair; les avares sacrifier tout à leur or et à leur argent. Ils faisaient de tous ces biens-là leurs idoles ; ils verront en un moment leurs idoles renversées. Le premier usage de leurs yeux, en sortant de leurs tombeaux, sera de contempler l'entière destruction de ce qu'ils avaient le plus aimé.

Quelle différence de l'impression que fait le dénûment des biens sur l'esprit d'un homme mourant, à l'effet que produira dans la conscience des pécheurs le renversement général du monde? A la mort, l'homme comprend la vanité de tous les biens, mais par rapport à lui seul. Il sent que tous ces biens vont périr et mourir pour lui; mais il sait qu'ils ne cesseront pas de subsister pour les autres. Il les méprise donc et les estime en même temps; il les méprise malgré lui, parce qu'il ne peut plus les posséder, mais il les estime au fond du cœur, parce qu'il voudrait encore les posséder, parce qu'il a regret de ne les plus posséder, parce qu'il porte envie aux vivants qui vont les posséder en sa place. Au dernier jour son mépris pour tous

ces faux biens sera général et absolu, quand il verra ces indignes objets de ses soins, de ses affections, périr non-seulement pour lui, mais pour tout le reste du monde.

Était-ce donc pour cela, s'écriera-t-il, que j'ai travaillé tant d'années; là que j'ai tourné tous mes desseins, que j'ai attaché tout mon cœur; à cela que j'ai sacrifié mon temps, mon éternité, mon âme; pour cela que je me suis attiré l'inimitié de mon Dieu? Tout cela valait-il un péché? Tout me fuit, tout m'abandonne, tout fond, tout s'évanouit devant moi. Et mon péché, et mon péché, et la colère de mon juge, et la puissance de mon Dieu: voilà ce qui me reste et qui m'accable, et qui subsistera dans toute l'éternité.

3. De là, pour troisième révolution, la confusion de tous les rangs, le mélange de tous les hommes. J'ai vu les morts, dit saint Jean, je les ai vus grands et petits, debout devant le tribunal de Dieu: *Vidi mortuos magnos et pusillos, stantes in conspectu throni* (*Apoc.*, XX, 12). Les voir tous, grands et petits, étendus dans le tombeau; leurs cendres et leurs os de même couleur, sans pouvoir distinguer le prince d'avec le sujet: c'est dans la commune opinion la dernière humiliation de l'homme. Un spectacle, mes frères, infiniment plus humiliant, c'est de nous voir, grands et petits, reprendre ensemble la vie, sans pouvoir reprendre nos rangs; paraître aux yeux du Souverain comme des atomes en mouvement sous les rayons du soleil, sans ordre et sans distinction; les grands trouver auprès d'eux, devant eux, au-dessus d'eux, ceux qu'ils foulaient aux pieds sur la terre, et qu'ils ne croyaient pas dignes d'un seul regard de leurs yeux.

Ne vous imaginez pas que cette humiliation étant alors générale à tous les pécheurs, elle doive les moins toucher, les moins chagriner que durant la vie. Au contraire les pécheurs étant morts attachés et asservis à leurs passions, ils ressusciteront avec toutes leurs passions. L'arrogant ressuscité conservera toute la férocité de son arrogance; l'impatient toute l'aigreur de son dépit; le violent toute l'impétuosité de sa colère, avec un surcroît de désordre, un excès d'emportement, tel que le doit produire un désespoir aveugle et sans aucun frein de raison. Le dépit de se voir au plus bas rang sera donc alors plus piquant et plus accablant que jamais à l'ambitieux; mais ce qui le rendra plus vif encore et plus pénétrant, ce sera de se voir mêlé dans la multitude, et de ne pouvoir s'y cacher; d'y être confondu et distingué tout ensemble.

Isaïe nous dépeint chacun de ces illustres réprouvés, sous l'image d'un général au jour d'une bataille perdue. Que fait-il pour ne point tomber au pouvoir de ses ennemis? Il se déguise, il jette les marques du commandement, il échappe dans la foule à la poursuite des vainqueurs. Mais, ajoute le prophète: *In die visitationis et calamitatis de longe venientis* (*Isai.*, X, 3), au jour de la recherche et de la désolation suspendue depuis tant de siècles, où pourrez-vous, pécheurs, quitter les marques de votre gloire et de votre dignité, pour n'être pas enveloppés dans le carnage des vaincus et dans la vengeance du vainqueur? *Ubi derelinquetis gloriam vestram, ut non incurvemini sub vinculo, et cum interfectis cadatis* (*Ibid. et v.* 4)?

Quelles seront donc ces marques funestes, que l'on ne pourra dépouiller? Ce ne sera ni la pourpre, ni la couronne, ni les autres vains ornements de l'orgueil humain; rien de tout cela ne paraîtra plus: *Aufer cidarim, tolle coronam*, disait Dieu par Ezéchiel à un prince criminel; *iniquitatem, iniquitatem ponam eam* (*Ezech.*, II, 25). Ce seront les iniquités qui tiendront lieu de tiare et de couronne, et marqueront les conditions des pécheurs. Leur grandeur se perdant, s'anéantissant au dehors, demeurera toujours attachée à leurs péchés. La distinction qu'ils recevaient de leur train, de leurs habits, ils la recevront de leurs crimes. Ils seront connus là, non plus simplement comme riches, comme juges, comme seigneurs, mais comme riches avares, comme juges corrompus, comme seigneurs inhumains. Leurs péchés vivants et immortels prendront de leurs qualités éteintes un caractère de grandeur et d'énormité par-dessus les péchés de tous les autres damnés: *Aufer cidarim, tolle coronam: iniquitatem, iniquitatem ponam eam.*

Oh! que d'arrogance humiliée! oh! que de noblesse dégradée! ô jour où Dieu seul sera grand, parce que Dieu seul sera puissant, et que toutes les puissances seront réunies et réduites à sa puissance! *Solus potens*; mais ô jour où Dieu seul sera sage, parce que tous les jugements seront réformés sur son jugement! *Solus sapiens.* C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE

Une des principales raisons que les saints Pères aient alléguées pour montrer la nécessité d'une assemblée générale où tout le monde soit convoqué, c'est la nécessité de justifier publiquement le gouvernement de Dieu contre les faux jugements des hommes. Il est de la grandeur de Dieu que sa sagesse soit reconnue, notre témérité confondue, et que toutes les nations chantent dans un même concert ce cantique de l'Apocalypse: Salut et gloire et force à notre Dieu, parce que ses jugements sont vrais et justes: *Quia vera et justa judicia sunt ejus* (*Apoc.*, XIX, 2).

Or c'est ce qui ne se peut faire qu'au dernier jour, parce qu'alors seulement nous reconnaîtrons la fausseté des règles et des principes sur lesquels nous appuyons maintenant nos jugements; et nous serons rappelés à nos véritables règles, qui sont la raison et la foi.

Dieu nous avait donné ces deux lumières presque en naissant, pour présider à notre conduite. Elles s'étaient peu à peu dégagées des ténèbres de l'enfance, et la docilité de notre première innocence, accompagnant l'instruction de nos maîtres et de nos parents, nous avait fait goûter d'abord l'amour

de la vertu, la haine du mal, la crainte et le respect de Dieu. Mais dès les premiers pas que nous avons faits dans le monde, à la première lueur de ses charmes sur nos sens, nos passions dormantes jusqu'alors se sont éveillées; et corrompant peu à peu cette droiture et cette simplicité, qui était le premier fruit de la raison et de la foi, elles nous ont accoutumés à former des jugements tout contraires à nos premières et véritables idées. Nos yeux ne voyant que le monde avec ses biens et ses maux apparents, et ne voyant point Dieu avec ses biens et ses maux éternels, nos sens et nos passions ont pris dans notre esprit le rang et l'autorité de la raison et de la foi : nous n'avons plus jugé de rien que par leurs fausses lumières.

Ainsi deux causes concourent à la témérité de nos jugements : la présence continuelle de ce monde séducteur et l'éloignement de ce Dieu de vérité, qui ne paraît point à nos yeux. Au dernier jour ces deux causes cesseront : ce monde disparaîtra avec tous ses charmes, rien ne pervertira donc plus les lumières de notre raison; Dieu paraîtra dans tout l'éclat de sa puissance, rien n'obscurcira donc plus les lumières de notre foi. Ce sera donc Dieu, l'auteur de la raison et de la foi, qui deviendra dans ce moment la seule règle de la sagesse et le réformateur de nos jugements pervers : *Solus sapiens.*

I. Le monde disparaîtra : nous l'avons déjà vu dans le premier point : que deviendront donc les jugements que nous aurons fondés sur le prix et sur l'éclat de ces biens fragiles? Tout cela devait passer, tout cela devait un jour n'être plus; nous le savions : nous devions donc savoir que tout cela n'était rien de solide en soi-même et en effet, mais seulement en apparence. Or établir notre bonheur, notre honneur, notre état solide et permanent sur ce qui passe et disparaît, et n'est que pour cesser d'être, est-ce un sentiment, un jugement que l'on puisse excuser d'extravagance et de folie?

C'est cependant le jugement que font tous les pécheurs sur les biens, les maux, les conditions et les événements du monde : et sur ce jugement, ils osent régler leur conduite, ils osent vivre, ils osent même mourir. Ils voient les richesses, l'abondance, les honneurs, les dignités, la joie, la prospérité briller dans une famille et régner dans de certains états : ils concluent de là que ces gens-là sont heureux : *Beatum dixerunt populum, cui hæc sunt* (*Ps.* CXLIII, 16). Remplis de cette idée de bonheur imaginaire, et portés naturellement à la recherche du bonheur, à quels mouvements se laissent-ils emporter? Ils désirent pour eux les mêmes biens : et voilà la cupidité; ils sont chagrins de voir ces biens dans les mains des autres : voilà l'envie; ils leur en ravissent la possession : voilà l'injustice et la violence; ils se regardent avec complaisance quand ils s'en sont mis en possession : voilà l'orgueil; ils se laissent ronger du soin de les conserver et de les accumuler : voilà l'avarice; ils en font la matière et l'instrument de leurs excès : voilà la débauche et l'intempérance; ils s'en servent pour s'élever au-dessus de leur mérite : voilà l'ambition; ils s'aigrissent contre ceux qui s'opposent à leurs projets : voilà la haine; ils s'étudient à leur ôter les moyens de les traverser : voilà la vengeance; ils y emploient tous les moyens capables de les ruiner et de les décréditer : voilà la médisance, la calomnie, l'homicide, la trahison.

Pour détourner le pécheur de tous ces vices, il suffirait qu'il écoutât la pure raison, qui lui en ferait voir la malignité, la honte, le désordre, l'énormité, les suites et les châtiments funestes. Mais sa raison, ensorcelée par les sens et les passions, qui lui tiennent lieu de guides et qui l'aveuglent à toute autre réflexion, le détermine à former ce jugement insensé, que ces vices lui sont nécessaires, parce qu'ils le conduisent à la possession des biens où il a mis son bonheur. *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.*

Déplorable jugement, source de tous nos désordres! Et quand le déplorerons-nous? quand en avouerons-nous l'erreur? Ce sera, chers auditeurs, quand nous verrons ce monde et ces misérables biens tomber en cendre, dévorés par le feu de l'ire de Dieu. Maintenant on nous crie en vain : Le temps passe, le monde passe : on n'est point attentif à cet insensible mouvement. Mais quand nous le verrons passé, détruit, enveloppé dans la masse de ses ruines, à quels cris nous abandonnerons-nous! quelle honte aurons-nous de notre folie!

Quelle était la honte des Hébreux quand ils virent ce veau d'or, qu'ils avaient élevé sur l'autel au mépris de Dieu, mis en pièces, jeté au feu et pulvérisé par Moïse! Il n'était plus temps de crier à ces cendres inutiles : Israël, ce sont là tes dieux, tes libérateurs, tes appuis : *Hi sunt dii tui, Israel, qui te eduxerunt de terra Ægypti* (*Exod.*, XXXII, 4). C'était alors le temps de détester leur folie et d'attendre en tremblant la rigueur du châtiment.

Aussi sera-ce dans l'horreur d'un semblable repentir que les nations de la terre feront éclater leurs cris en se frappant cruellement le sein : *Tunc plangent omnes tribus terræ* (*Matth.*, XXIV, 30). Les rois, dit l'apôtre saint Jean, les princes, les guerriers, les braves, les riches, les grands, libres, esclaves, au même rang de pécheurs et de réprouvés, n'auront point d'autre objet de leurs plus violents souhaits que de se voir écrasés par une seconde mort plus forte que la première, ou plutôt anéantis sous le débris des rochers et sous la ruine du monde, où ils avaient établi le centre de leur bonheur : *Dicent montibus et petris : Cadite super nos* (*Apoc.*, VI, 16).

Mais le comble de leur disgrâce et de leur consternation, c'est que ce monde, leur idole, auquel ils offraient les sacrifices qu'ils auraient dû n'offrir qu'à Dieu, qui leur faisait oublier Dieu, qui était enfin leur seul dieu,

ce monde, en disparaissant, laissera la place vide et le trône libre à Dieu. Jésus-Christ paraîtra, dit saint Luc, *in majestate sua et Patris et angelorum* (*Luc.*, IX, 26), dans l'éclat de la majesté propre à la divinité seule, dans l'éclat de la majesté due aux travaux et aux triomphes de la sainte humanité, dans l'éclat de la majesté des anges et des chérubins, qui environnent son trône et font l'ornement de sa cour.

2. Vous le verrez, libertins, incrédules, faux chrétiens, cet Homme-Dieu que vous avez non-seulement percé de coups avec les Juifs : *Videbunt in quem transfixerunt* (*Joan.*, XIX, 37; *Zach.*, XII, 10), mais que vous avez piqué, déchiré par vos mépris, vos railleries, vos blasphèmes, votre infidélité, vos impiétés, surtout par les jugements pleins d'ignorance et d'erreur que vous avez osé former sur son être, sur son pouvoir, sur sa providence, sur sa justice, sur son Evangile et sa croix. Vous n'avez pas voulu lui obéir, vous avez eu honte de l'honorer, vous vous êtes dégoûtés de penser à lui, vous avez feint de ne le pas connaître, vous vous êtes vantés de l'ignorer : vous le connaîtrez, vous le verrez : *Videbunt*, et vous verrez en même temps le monde soumis, rampant et tremblant devant lui.

Votre folie alors, la folie de vos jugements, se fera-t-elle sentir à votre esprit obstiné? Votre foi, éteinte ou endormie, revivra-t-elle en vous enfin par le témoignage de vos yeux? Vous verrez, eh bien, croirez-vous? Vous vouliez voir, disiez-vous, pour vous déterminer à croire, et vous mettiez votre sagesse à ne point croire sans avoir vu. Mais combien de choses avez-vous crues sûrement et prudemment sans les avoir jamais vues! Etes-vous devenu savant, en quelque matière que ce soit, autrement que par la créance intérieure, simple et sincère, des principes que vous appreniez par la bouche et sur la foi d'autrui? Vous avez cru sans avoir vu tout ce qu'il a plu aux sages de vous apprendre, et vous en avez depuis conservé la persuasion, dès là qu'elle n'a point été détruite par la raison ni par l'évidence contraire. Il n'y a donc que Dieu que vous ayez refusé de croire sans l'avoir vu, quoique le ciel, la terre, et tout ce qui paraît dans l'enceinte de l'univers, vous ait annoncé, prêché et crié qu'il y a un Dieu! Je n'ai, mon cher auditeur, qu'une question à vous faire.

Quand votre esprit s'est ouvert à la raison, que vous avez commencé à discerner ce que c'est qu'être et n'être pas, à connaître par réflexion que vous étiez et n'aviez pas toujours été, vous avez dès lors trouvé Dieu, pour ainsi dire, en possession de son être, dans l'esprit et dans la créance des hommes; c'est-à-dire vous avez trouvé les hommes dans l'usage public de croire qu'il y a un Dieu, principe de tout ce qui est. Vous n'avez rien imaginé, dans ce temps-là, qui vous dût empêcher de croire. Un long temps s'est passé depuis sans qu'aucun doute ait troublé la tranquillité de votre foi. Depuis quand donc la défiance et la crainte de vous tromper en croyant s'est-elle emparée de votre esprit, l'a-t-elle jeté dans le doute et dans l'incrédulité? L'ignorez-vous? Le voici dans ces paroles de David : démentez-le si vous l'osez : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (*Ps.* XIII, 1). L'insensé, dit David, a formé ce jugement dans son cœur : Non, il n'y a point de Dieu. Mais quand l'a-t-il formé? quelle a été la cause et l'effet de ce jugement? C'est que son cœur était déjà corrompu et s'est corrompu depuis par des affections et des passions abominables : *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt in studiis suis*.

Ne dissimulez point, pécheurs; ne cherchez point à justifier vos jugements dépravés. C'en est là la vraie cause : en voici la suite et l'effet. Dès que le monde a commencé de séduire votre raison, vous deviez d'abord appeler votre foi à son secours; vous deviez comparer ce monde et ses vains attraits avec un Dieu d'une puissance et d'une bonté infinie, ce corps fragile et sujet à tant de besoins avec cette âme qui lui donne la vie et le sentiment, ce temps qui coule et doit finir avec cette éternité qui prépare à l'abus du temps une peine sans fin et sans mesure. Au lieu de faire ces réflexions et cette comparaison, qui auraient affermi votre esprit dans ses premières lumières, qui étaient celles de la foi, vous vous êtes livrés à ce monde séducteur, qui promettait à votre corps les biens et les plaisirs du temps. Vous avez jugé qu'ils pouvaient vous rendre heureux, parce que vous les voyiez, les touchiez et les sentiez. Au contraire, vous vous êtes figuré que l'éternité, qui vous menaçait, n'est rien; que votre âme n'est qu'un souffle, et qu'il n'y a point de Dieu, parce que Dieu ne tombe point sous vos sens et que vous ne le voyez point.

Quelle raison si convaincante a-t-elle donc pu vous frapper assez vivement pour vous faire démentir sur ces points-là votre foi passée, les premières impressions de votre jeune âge et la conviction générale de tous les sages du genre humain? Ce n'est point, non, ce n'est point parce que Dieu n'est pas visible à vos yeux. Vain prétexte! Avouez la vraie raison de votre incrédulité : c'est que s'il y a un Dieu, une éternité, une âme spirituelle et immortelle, il ne vous est pas possible d'éviter la vengeance de ce Dieu, ni le châtiment éternel de votre âme criminelle.

Etrange renversement dans la raison du pécheur! Il faut que Dieu soit effacé du rang des choses qui sont : parce que s'il y a un Dieu, le pécheur est misérable. Il faut que la rédemption du genre humain, l'incarnation du Verbe divin, sa croix, sa mort, sa résurrection, soient des fables : parce que si ce sont des vérités, ce sont autant d'arrêts contre le pécheur. Il faut que l'Evangile et ses maximes soient des imaginations : parce que si ce sont des lois expresses et des devoirs sérieux, le pécheur est un rebelle et un impie. Il faut que l'enfer et ses feux soient des puérilités : parce que si ce sont

des peines réelles, elles sont pour le pécheur, il est damné. L'intérêt, le seul intérêt d'un homme ambitieux, voluptueux, sera donc la règle de la vérité, de la raison, de la foi publique du monde : On pourra dire impunément : point de Dieu, si le pécheur n'est heureux.

Voilà, pécheurs, vos raisonnements, vos pensées. *Hæc cogitaverunt*, dit Salomon : mais plutôt, voilà les erreurs, les égarements de vos pensées ; *hæc cogitaverunt et erraverunt* (*Sap.*, II, 22). Après que vous aurez fait bien des réflexions, des recherches et des lectures; en voilà le triste fruit, de vous avoir aveuglés par vos malignes lumières : *Excæcavit illos malitia eorum.* Les mystères de l'être et de la grandeur de Dieu vous sont demeurés fermés : *Nescierunt sacramenta Dei.* Les couronnes de l'éternité ont été le rebut de vos folles espérances : *Neque mercedem speraverunt justitiæ.* Votre âme a perdu chez vous son rang et son prix, en comparaison de votre corps : *Nec judicaverunt honorem animarum.* Tous vos jugements, toute votre estime a donc été en faveur des biens du monde et des délices du corps, et des avantages du temps. Eh bien, ce temps, ce corps mortel, ce monde trompeur ont disparu : ce Dieu juste, ce Dieu vengeur, ce Dieu éternel paraît ; il est sur le tribunal, il va prononcer la sentence.

Ah! vous le préviendrez, pécheurs; votre conscience détrompée sera la première à condamner vos erreurs. Elle vous fera comprendre que Dieu méritait d'être cru, d'être servi, d'être aimé; que ceux qui croient en lui, qui le servaient et l'aimaient, étaient les véritables sages. Vous tirerez enfin cette conclusion que Salomon vous attribue : *Ergo erravimus a via veritatis* (*Sap.*, V, 6) ! Donc, *ergo* : triste conclusion ! Donc nous nous sommes trompés; nous nous sommes écartés du chemin de la vérité : nous insensés qui regardions la conduite des gens de bien comme une folie : *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam.* Nous les méprisions comme des esprits rampants : assez simples pour se priver des douceurs de la vie présente, sur l'idée d'un bonheur invisible et inconnu. Les voilà cependant dans la jouissance de ce bonheur; les voilà parvenus au terme qu'ils espéraient. *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei.* Donc c'est nous qui sommes les insensés, d'avoir préféré le monde à Dieu, le corps à l'âme, et le temps à l'éternité : *Nos insensati.* Donc c'est nous qui nous sommes abusés : *Ergo erravimus.*

Helas! mes frères, attendrons-nous ce triste jour pour tirer cette conclusion, pour confesser la fausseté de nos jugements et de nos idées ? Ne la reconnaissons-nous pas d'âge en âge, de jour en jour? Reportons nos yeux sur toute notre vie passée. A peine avons-nous l'esprit entr'ouvert à la raison, que nous représentant les amusements de notre enfance, et ce qui nous touchait alors jusqu'aux pleurs et jusqu'aux cris, nous avons pitié de nous, et nous nous disons à nous-mêmes : hélas! que nous étions enfants. Dès lors par conséquent nous nous trompions. *Ergo erravimus.* Sommes-nous dans un âge plus sérieux ? alors nous rappelant l'abus de nos belles années, en vains plaisirs, au lieu d'avancer notre fortune : Oh! disons-nous, en gémissant, que nous étions insensés! Nous nous trompions donc encore là. *Ergo erravimus.* Parvenus jusqu'à la vieillesse, au lit de la mort, à la mort : quel rideau se lève en ce moment sur tous les égarements de notre misérable vie! De quelles nouvelles couleurs se couvrent toutes nos actions! Ce qui nous paraissait honorable, et doux, et charmant, et vrai, nous paraît alors faux, honteux, ridicule, affreux. Quel changement alors dans nos idées! *Ergo erravimus :* nous nous trompions donc encore alors. Nous le disons en mourant à nos amis, à ceux qui nous environnent. C'est de ce triste aveu que nous entrecoupons les sanglots de nos derniers adieux. Si tel est à la mort, ce regret, cette conviction, cette révolution d'esprit sur tous les jugements passés ; que sera-ce à ce jour fatal, où Dieu faisant sentir sa présence à notre âme épouvantée, dans l'assemblée des nations, nous fera sentir en même temps la vanité de tout ce qui réveillait nos sens et nos passions, la vanité par conséquent de tous les raisonnements fondés sur ces deux perverses règles. Avec quel éclat de désespoir les pécheurs s'écrieront-ils : *Ergo, ergo erravimus.* Donc nous avons été des aveugles, des insensés : c'est Dieu seul qui est le vrai sage : *Solus sapiens.* Enfin, c'est lui seul qui est le vrai saint : *Solus sanctus.* Finissons en peu de mots.

TROISIÈME PARTIE.

Peu de choses dans l'Ecriture sont exprimées avec plus de force et d'éclat que le jugement général, surtout au psaume XLIX qui commence par ces paroles : *Deus deorum Dominus locutus est, et vocavit terram :* Dieu le maître des dieux a parlé; il a appelé la terre. Dans ce psaume, que l'on ne peut lire sans frayeur, après l'appareil du jugement, la recherche, le dénombrement et l'exposition des péchés : ce Dieu souverain des dieux et des hommes adresse ainsi la parole au réprouvé : *Hæc fecisti, et tacui :* Eh bien, méchant! voilà ce que tu as fait : moi cependant je me suis tu, j'ai gardé patiemment le silence. *Hæc fecisti, et tacui.* Et parce que je me suis tu, que je ne t'ai pas accablé dans ton péché : *Existimasti inique, quod ero tui similis.* Tu t'es follement imaginé que tu me trouverais semblable à toi, favorable à tes passions, complice de tes désordres! *Arguam te :* Je te convaincrai du contraire, et te montrerai que c'est toi qui devais me ressembler.

Pour cela je te représenterai toi-même à tes propres yeux : *Statuam ante faciem tuam ;* et pour te faire voir à tes yeux tel que tu es, je me ferai voir à tes yeux tel que je suis : tu verras là ce que tu devais être : *Arguam te et statuam ante faciem tuam.*

Ah! maintenant, dans quels miroirs regardons-nous nos vices et nos vertus! dans les miroirs de l'opinion du monde et de l'exemple du monde. Infidèles miroirs! qui changent en traits de beauté toutes les horreurs de notre vie; miroirs qui nous font penser que ce qui est dans l'estime et dans l'usage du monde, approuvé, désiré, recherché et pratiqué par le monde, est juste, innocent, permis, excusable au moins et pardonnable. Anathème à ces faux miroirs et à ceux qui les consultent. Ici, pécheurs, approchez de votre Dieu : voilà le miroir sans défaut, sans tache, sans déguisement, sans obscurité, sans flatterie. Il paraîtra devant vous, il s'élèvera contre vous, ce Dieu juste, ce Dieu saint; premièrement, comme législateur; secondement, comme sauveur. Comme législateur, il vous opposera la sainteté de sa loi, et confondra par là l'opinion du monde. Comme sauveur, il vous opposera la sainteté de ses exemples, et confondra par là l'exemple du monde. *Arguam te et statuam contra faciem tuam.*

De quelle horreur Adam fut-il saisi, lorsqu'après sa désobéissance, il entendit la voix de Dieu qui le poursuivait : *Ubi es?* où es-tu? *Quare hoc fecisti* (*Genes.*, III, 10 *et* 13)? Qu'as-tu fait? pourquoi l'as-tu fait? Il fuyait, il cherchait à se dérober dans les ténèbres, il ne pouvait soutenir les éclairs de ses regards. Pourquoi? c'est que ces regards lui rappelaient la loi du Créateur et sa propre dépendance; l'autorité du Créateur et sa propre rébellion; la libéralité du Créateur et sa propre ingratitude. Au dernier jour, quelle impression la vue du même Dieu fera-t-elle sur les pécheurs?

Nous verrons Jésus-Christ : nous connaîtrons d'une nouvelle façon ses divines perfections : et dans chacune de ses perfections nous comprendrons la perfection de sa loi. Nous découvrirons dans la justice de Dieu la justice de cette loi et l'injustice de nos murmures, dans la sagesse de Dieu la proportion de cette loi avec nos forces et nos besoins, dans la bonté de Dieu les grâces attachées à l'observation de cette loi, dans la sainteté de Dieu l'opposition de cette loi à chacun de nos excès et de nos crimes. A cette vue, nous sentirons revivre en nous la mémoire de chaque péché, nous en comprendrons l'amertume, la laideur, le nombre infini, la durée, l'opiniâtreté, l'énormité : nous nous en trouverons les sens, l'âme, l'esprit, le cœur inondés et pénétrés. Où seront ces vaines couleurs, ces prétextes imaginaires, dont nous tâchons à présent de les couvrir? Que répondrons-nous à nos remords, esclaves de l'opinion du monde, et rebelles à la loi de ce Dieu législateur? mais que répondrons-nous, esclaves des exemples et des coutumes du monde, à l'exemple de ce Dieu Sauveur?

2. Vous vous êtes réglé non-seulement sur l'opinion, mais sur les exemples des hommes : vous viviez comme l'on vivait : il y aura, disiez-vous, bien des gens damnés, si vous l'êtes. Oui, sans doute : car nul sauvé qui n'ait été conforme à l'image du Sauveur : *Quos præscivit conformes fieri imaginis Filii sui* (*Rom.*, VIII, 29). Et combien y en aura-t-il qui ressemblent à ce modèle? Sera-ce vous?

Il coûtait trop, disiez-vous, pour l'imiter. Ne lui avait-il rien coûté pour vous donner de tels exemples? Il lui avait coûté son sang : devait-il vous en coûter moins? Quand on vous eût mis le ciel à ce prix-là, vous eût-on fait injustice?

Votre sang était-il plus précieux que le sang d'un Dieu? Mais on ne voulait pas votre sang ni votre vie, on ne voulait que réformer vos mœurs : il fallait vivre au moins pour celui qui est mort pour vous, et vivre sur ses exemples.

Oui, mais vous y trouviez des difficultés, des dégoûts, une contrainte importune : il est vrai : mais en tout cela, ne trouviez-vous pas votre Dieu? Etiez-vous tant à plaindre au milieu des afflictions de la vie, d'être obligé de souffrir avec votre Dieu? vous était-il si honteux de renoncer à la vengeance et de pardonner avec votre Dieu? vous faisait-on si grand tort de vous dire : Humiliez-vous, portez votre croix avec votre Dieu : vous était-il plus glorieux, plus avantageux et plus doux d'être impatient avec les superbes, et vain avec les mondains, et cruel avec les barbares, et charnel avec les libertins, et brutal avec les bêtes, que d'être exempt et pur de tous ces vices, à l'exemple d'un Dieu Sauveur?

Il était Dieu, dites-vous, et moi je n'étais qu'un homme. Ah! ne voyez-vous pas dans cette frivole excuse votre juste condamnation! Il était Dieu : c'est pour cela qu'il ne devait ni s'humilier, ni souffrir, ni être pauvre, ni mourir; c'est pour cela que tous les biens, les plaisirs, les honneurs, les trônes lui étaient dus. Tout cela était innocent et légitime, et même apparemment nécessaire à son égard, par la seule raison qu'il était Dieu : et cela vous servait à vous de raison de différence, pour vous exempter du devoir de l'imiter; parce que vous n'étiez qu'un homme? Au contraire, c'est pour cela que vous le deviez imiter : parce que, étant homme, vous aviez dans votre bassesse et dans votre mortalité le fonds de toutes ces souffrances et de toutes ces humiliations; parce que étant sujet, vous n'étiez pas plus grand, plus indépendant que votre maître; parce que étant pécheur, vous méritiez toutes les peines que la seule caution du péché avait attirées sur lui; parce que enfin votre salut étant le fruit de ses exemples, vous deviez faire au moins pour lui par esprit de reconnaissance ce qu'il avait fait pour vous par un pur excès d'amour.

Au mépris de tout cela, vous avez mieux aimé suivre le monde et ses lâches partisans. Suivez-les donc; allez, marchez sur leurs pas; fuyez-moi. Loin de moi, vous dira-t-il, retirez-vous, misérables : *Discedite a me, maledicti.* Vous avez mis votre bonheur à vous éloigner de moi durant toute votre vie. Ah! maintenant que cherchez-vous auprès

de moi? qu'avez-vous à faire de moi? Ma croix vous était un scandale ; ma vie, ma mort, mon Evangile étaient pour vous des objets de mépris : le ciel n'était pas digne de vos regards, encore moins de vos recherches ; laissez-le à ceux qui l'ont cherché. Pourquoi vous plaignez-vous que l'on vous en ferme l'entrée ? Pourquoi jetez-vous là maintenant tant de regards envieux ? que feriez-vous de ce bonheur inconcevable ? Vous n'avez rien compris que ce qui frappait les sens ; vous n'avez rien goûté que ce qui flattait la chair. Vous avez vécu quarante et cinquante années, sans pouvoir vous persuader qu'on pût être autrement heureux que par les plaisirs sensuels ; vous n'avez pu vous accoutumer à l'idée d'un bonheur tout pur et tout spirituel, qui ne consiste qu'à voir Dieu. Vous ne seriez pas content de cette faible récompense ; on ne voit là que Dieu ; on ne possède là que Dieu ; il n'y a là ni couleurs, ni odeurs, ni or, ni diamants, ni jeu, ni table ; il n'y a que Dieu pour tout bien. Que vous importe de le perdre ? il y a tant d'années que vous y avez renoncé : *Discedite, discedite in ignem æternum.* Mais vous, fidèles, qui avez servi Dieu ; qui l'avez craint, honoré et aimé par-dessus tout, qui l'avez regardé comme le seul puissant, le seul sage, le seul saint, et par conséquent le seul grand ! Venez participer aux merveilles de sa grandeur, à l'éternité de son empire : *Venite, benedicti ; possidete regnum* (*Matth.*, XXV, 34). Choisissez, chrétiens, l'une ou l'autre de ces deux sentences, et prenez votre parti. Songez surtout que c'est pour l'éternité. Puisse-t-elle vous être heureuse. Au nom du Père, etc.

SECOND SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le jugement que Dieu fera des chrétiens.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront venir le Fils de l'homme sur une nuée, en grande puissance et majesté (*Luc.*, XXI, 27).

Nous ne le voyons pas encore ce Juge éternel, si désiré des fidèles et si terrible aux méchants. Les mouvements de la terre et du ciel, la discorde des peuples et le désordre des saisons, nous annoncent en vain que le Juge n'est pas loin. Nous fermons l'oreille à toutes ces voix. Sa lenteur à paraître éteint presque notre crainte et même affaiblit notre foi. Nous doutons en quelque façon de la vérité d'un oracle dont l'effet est suspendu depuis près de dix-sept cents ans. Il viendra cependant ce Juge, et le moment en est fixé. L'accomplissement précis de tant d'autres prédictions énoncées par Jésus-Christ nous garantit, dit saint Augustin, la vérité de celle-ci : elle s'accomplira comme les autres ; il faut nous y préparer.

Nous sommes même invités à la pompe de ce grand jour. C'est à nous, chrétiens, qu'il a dit aussi bien qu'à ses disciples : Ouvrez les yeux, levez la tête ; voici le jour de votre liberté : *Respicite et levate capita vestra ; quoniam appropinquat redemptio vestra* (*Luc.*, XXI, 22). C'est pour cela que dans la prière qu'il nous a prescrite à tous, il nous fait souhaiter que son règne arrive : *Adveniat regnum tuum* (*Matth.*, VI, 10) ; et ce règne n'arrivera que quand il viendra nous juger.

Le souhaitons-nous en effet? levons-nous la tête et les yeux à cette nuée lumineuse, qui doit servir de trône à ce Juge libérateur? Mais plutôt n'en faisons-nous pas le sujet de notre crainte? Et cette crainte n'est elle pas une preuve, un signe du moins d'une vie peu conforme à la sainteté de notre foi ?

C'est cependant pour ceux qui professent cette foi ; pour nous chrétiens, pour nous, que ce divin Juge viendra. Ce ne sera point précisément pour les nations infidèles. Elles sont jugées, nous dit-il ; elles sont déjà condamnées, dès là qu'elles ne croient pas en lui : *Qui non credit jam judicatus est* (*Joan.*, III, 18). Il ne les fera comparaître à son tribunal que pour y être témoins du jugement de ceux qui auront cru, que pour exposer les vrais chrétiens à leur jalousie, les faux chrétiens à leurs insultes et à leurs accusations.

Parlons donc aujourd'hui, non pas du jugement des hommes en général, mais en particulier du jugement des chrétiens ; c'est-à-dire, du compte qu'ils rendront de leur religion. Trois accusations, sur lesquelles il faudra répondre. La première, sur l'inutilité ; la seconde, sur le mépris ; la troisième, sur l'abus qu'ils en auront fait. Inutilité, mépris, abus de la religion. Prévenons ces trois accusations, nous laissant toucher dès à présent à celle de notre conscience ; et demandons sur cela le secours du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le Juge éternel, sur son trône, au milieu de l'univers, dans l'éclat de sa majesté (*Matth.*, XXIV, 30) : près de lui sa croix, instrument de notre salut, modèle de notre vie : à ses pieds la foule innombrable des nations, peuples et rois, tremblants au souvenir de leurs crimes : à leurs yeux les livres ouverts, règles de leur conduite et matière de leur jugement. En voilà tout l'appareil. *Et libri aperti sunt, et judicati sunt mortui ex his* (*Apoc.*, XX, 12).

Quels seront ces livres ? La simple raison aux païens ; la loi aux Juifs ; l'Evangile aux chrétiens. Lisez, païens, lisez dans ce livre de la raison : vous y verrez que contre ses lumières et contre ses mouvements, vous avez ignoré ce Dieu qui vous parlait dans toutes les créatures : vous avez adoré des pierres et des bêtes en sa place ; et par votre aveuglement volontaire et obstiné, vous vous êtes rendus indignes des autres grâces qui eussent pu vous rendre dignes du ciel. Dignes cependant de pitié dans les faibles secours dont vous étiez prévenus ; vous aurez peu d'autres accusateurs que votre

propre conscience ; il n'y aura que Dieu qui vous puisse condamner.

Les Juifs trouveront bien d'autres reproches dans les témoignages de leur loi. L'alliance de Dieu avec eux, son arche, son temple, ses autels : les prodiges, les victoires, les révélations, les visions : une suite continuelle de prophètes envoyés pour les instruire et leur prédire la venue d'un Messie libérateur. Sourds à toutes ces voix, de combien d'accusateurs se verront-ils accablés ?

Mais que pourront dire les chrétiens à la vue d'un Evangile autorisé par la voix, les miracles, les exemples, le sang et la mort d'un Homme-Dieu ? Avec tant de secours, supérieurs aux autres moyens offerts dans tous les siècles au reste du genre humain, si les chrétiens ont rendu ces moyens inutiles à leur salut, quel sera le déchaînement de tous les siècles du monde et de toutes les nations contre leur ingratitude et leur infidélité ?

N'est-ce pas la menace expresse de Jésus-Christ, qu'au dernier jugement les habitants de Ninive et la reine de Saba, qui, nourris dans l'idolâtrie, avaient ouvert leur cœur aux prédications de Jonas, aux instructions de Salomon, s'élèveraient contre les Juifs qui ne voulaient pas croire en lui ? *Viri Ninivitæ... regina Austri surget in judicio cum generatione ista, et condemnabit eam* (*Matth.*, XII, 41). Comment donc s'élèveront-ils et s'écrieront-ils contre nous qui, nous vantant de croire en lui, faisant profession de sa foi, ne tirons aucun avantage, aucun fruit de notre foi par-dessus les Juifs et les païens, ni pour pratiquer la vertu, ni pour éviter le péché ? Par ces deux énormes lâchetés, ne nous rendons-nous pas la religion inutile ?

1. Ignorons-nous que Jésus-Christ nous a dit que si nous ne surpassons en justice et en vertu les pharisiens et les païens, le ciel sera fermé pour nous ? *Nisi abundaverit justitia vestra plus quam scribarum et pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum* (*Matth.*, V, 20). Aussi nous a-t-il imposé des devoirs plus relevés, plus héroïques et plus parfaits que les devoirs ordinaires. Il nous a prescrit l'humilité, la mortification, la croix, le mépris des biens et le pardon des injures, la charité, l'union fraternelle indivisible entre nous. Il veut que par toutes ces marques, et surtout par la charité, les chrétiens soient distingués entre toutes les nations. Et n'est-ce pas précisément de ces sortes de devoirs que nous nous croyons incapables, à quoi nous refusons nos soins et notre attention, sans que la grâce de l'Evangile et l'exemple de Jésus-Christ puisse nous y animer, contre les répugnances de la nature ?

Au jugement, on nous produira des philosophes admirés dans l'antiquité par un renoncement volontaire à tous les biens de la vie ; des gladiateurs s'abstenant de toutes les molles voluptés pour maintenir la force de leurs corps ; des Indiens accoutumés à se déchirer de coups à l'honneur de leurs idoles ; des vestales renonçant à tous les plaisirs permis, pour se dévouer toutes pures au service des autels ; des Romains sacrifiant toutes leurs inimitiés à l'amour de la patrie ; le seul droit d'hospitalité, le seul nom de citoyen romain servir parmi eux de signal à tous ceux qui le portaient, pour se reconnaître et s'entr'aider jusqu'aux extrémités du monde. Tous ces gens-là se réduisaient à ces pénibles devoirs par vanité, par coutume du moins, par intérêt, par amour de la patrie et de la société. Chez nous, le commandement d'un Dieu, l'exemple d'un Homme-Dieu, les serments que nous avons faits au baptême, une récompense éternelle attachée à notre obéissance ; en un mot, tout le poids de la religion n'est pas capable de l'emporter sur notre lâcheté naturelle, et de nous inspirer autant de courage, au moins pour pratiquer ces solides vertus, que l'amour de la gloire et des avantages humains en inspirait aux infidèles.

Bien plus, quand même en certaines occasions nous avons la force de nous résoudre à pratiquer quelqu'une de ces vertus, à nous mettre au-dessus de la vengeance, au-dessus des plaisirs et de l'intérêt ; à nous abstenir, à souffrir, à pardonner ; n'est-ce pas presque toujours par des considérations profanes et politiques ? A peine la religion entre-t-elle jamais pour rien dans le bien que nous faisons ? secourables par pitié, plutôt que par charité ; tempérants et jeûnant par amour de la santé, plutôt que par déférence aux préceptes de l'Eglise ; oubliant les affronts, pardonnant par grandeur d'âme, à l'exemple des païens, plutôt que sur l'exemple et l'ordre de Jésus-Christ. S'il y a sur cela pour nous quelque récompense à prétendre, ce ne sera point celle de héros du christianisme. Il n'y a point de couronne dans le ciel pour ces sortes de vertus : *Publicani hæc faciunt.... Ethnici hæc faciunt: quam mercedem habebitis* (*Matth.*, V, 46) ?

2. Si nous tirons si peu de fruit et de force de notre foi pour la pratique des vertus, en tirons-nous plus pour la fuite et l'éloignement des vices ? Allez, puis-je vous dire avec le prophète Amos, indigné des désordres de son siècle, allez en Babylone, en Syrie, au milieu des Philistins : *Transite in Emath et in Geth Palæstinorum, et videte.* Là mesurez-vous avec eux. *Videte si latior terminus eorum termino vestro sit* (*Amos*, VI, 2). Voyez si ces gens-là donnent à leurs péchés des bornes plus étendues, plus licencieuses que vous : *Qui appropinquatis solio iniquitatis* (*Ibid.*, 3). Vous reconnaîtrez, au contraire, que nous approchons plus près qu'eux du faîte de l'iniquité, que nous avons pris au-dessus d'eux, par l'énormité de nos crimes, un rang de supériorité, qui leur ôte l'empire du vice, et qui l'établit parmi nous : *Qui appropinquatis solio iniquitatis.* Si cette parole du prophète est foudroyante contre nous, combien plus la voix du Seigneur, qui comparera nos péchés avec ceux des infidèles ! Il ne sera pas besoin d'aller s'infor-

per contre nous chez ces peuples éloignés, ils seront présents aux yeux du Juge, et nous leur serons confrontés.

Car, outre les péchés communs, dont nous aurons à rendre eux et nous un compte égal, combien de péchés parmi nous inconnus aux infidèles, et singulièrement attachés au monde chrétien? Tout ce qui regarde le culte et l'honneur public dû à Dieu, la sanctification des fêtes, le respect des temples et des autels, l'attention à la prière, est pour nous une source de péchés inconnue au Juif, au païen, au Turc, à la plupart des barbares. On ne vient chez eux au temple que pour prier, pour gémir, pour se prosterner, pour marquer à la Divinité sa crainte et sa soumission, par un silence inviolable dans le temps de la prière, et par une modestie d'habits, de postures, de regards, qui servent à prouver que la majesté qu'on y adore est au dessus de la majesté des rois. On ne vient point là discourir de ses affaires, encore moins de ses plaisirs, beaucoup moins de ses passions; ni dérober à la Divinité les regards et le cœur des hommes. On ne passe point en folles conversations les jours qui lui sont dédiés. On n'en fait point un partage sacrilége entre les spectacles publics, le jeu, la chasse, les festins, pour en donner à peine un quart d'heure à la prière. On n'ose pas même chez les Juifs donner un moment de ces jours au soin de préparer à manger. Toute l'étendue en est consacrée aux louanges de l'Eternel, à la lecture de sa loi, à s'encourager, à s'instruire aux devoirs de la religion. Le peuple chrétien est donc le seul entre tous les peuples de la terre, à qui son Dieu dans son temple et sur son autel, paraisse moins respectable et moins digne d'attention que le plus faible magistrat sur le siége où il préside.

Est-ce le seul péché qui nous sera reproché comme notre propre péché? Dans quel siècle, en quelle nation la licence, l'immodestie et la profusion du sexe a-t-elle pris sur les anciennes mœurs l'ascendant qu'elle y prend aujourd'hui, surtout en France, et dans la ville encore plus qu'à la cour? En vérité, quand les saints apôtres Pierre et Paul faisaient de si austères règlements sur les habillements des femmes, était-ce pour les dégoûter de la sévérité de l'Evangile, ou pour exposer l'Evangile à leurs mépris? Quand ils leur ordonnaient d'avoir la tête voilée, et de ne pas faire au dehors parade de leurs cheveux (I *Petr.*, III, 3), leur permettaient-ils d'exposer aux yeux du monde ce qu'elles devraient cacher elles-mêmes à leurs propres yeux? Quand ils leur défendaient les étoffes précieuses, les colliers, les ceintures, les cercles d'or, leur permettaient-ils d'étaler, de semer l'or sur leurs habits et sur leurs meubles (I *Tim.*, II, 9)? S'ils leur recommandaient de se parer pour les yeux de Dieu, en vue de Dieu, dans le secret de leur cœur : *Qui absconditus est cordis homo.... in conspectu Dei locuples* (I *Petr.*, III, 4). Etait-ce pour les enhardir dans le secret de leurs maisons à l'indécente simplicité de ces mots déshabillés inventés par la nonchalance et tissus par la volupté?

C'était au sexe et au monde chrétien que les apôtres avaient imposé ces lois. Que sont-elles devenues? Chez quel peuple, en quel pays sont-elles encore en vigueur? Rougissons de honte, chrétiens : c'est parmi les infidèles, au milieu des nations ennemies de Jésus-Christ, dans tout l'Orient, que ces lois sont respectées et qu'on les observe à la rigueur. On les y a crues de tous temps nécessaires à réprimer le luxe et l'incontinence, à conserver l'honneur et la paix dans les familles et même dans les Etats. Nous, outre ces motifs politiques et naturels, nous avons la voix des apôtres et des saints livres contre nous; et nous croyons répondre à tout, quand nous disons : c'est la mode. Alléguerez-vous cette excuse au jugement de Jésus-Christ? Opposerez-vous la loi de la mode à celle de son Evangile? L'opposerez-vous même à la mode des plus sages et des plus profanes nations?

Mais comment nous défendrons-nous sur la dureté inouïe de l'avarice des chrétiens? Ils devaient être distingués entre toutes les nations par la charité mutuelle : à cette marque, dit le Sauveur, on vous reconnaîtra pour mes disciples et mes enfants (*Joan.*, XIII, 35). Qui sommes-nous? pour qui passons-nous maintenant aux yeux de tout l'univers, divisés, séparés de cœur, encore plus que d'intérêt? Mais comment ce lien de religion serait-il assez fort pour réunir tant de peuples? il ne l'est pas même assez pour réunir les cœurs d'une seule et même maison, où les frères souvent n'ont point de plus faibles amis que leurs frères, rien de moins cher et de moins proche que leur sang. Il est inouï chez les Juifs d'exercer l'usure entre eux non-seulement sur ceux de leur famille, mais sur aucun de leur nation et de leur religion. Parmi nous, au contraire, est-il un titre, un nom assez fort, assez sacré, pour servir de digue au torrent de l'avarice et de l'usure? A-t-elle égard au sanctuaire? En a-t-elle aux besoins et au salut de l'Etat? Est-elle touchée des soupirs et des cris de la patrie? Les trésors mêmes du prince, munis du sceau de la majesté, sont-ils à couvert du pillage? On s'endurcit à tout par le seul amour de l'argent. Il tient lieu de tout à l'avare, et d'honneur, et de famille, et de patrie, et de souverain, et de Dieu.

Ce Dieu cependant, Messieurs, ce Dieu sera notre Juge. Que trouvera-t-il donc en nous? les mêmes vertus tout au plus que dans les païens : des vices encore plus grands que dans la plupart des païens. Toute la différence entre les païens et vous, c'est qu'ils n'auront pas eu la foi que vous avez par-dessus eux : mais ne sera-ce pas pour vous un surcroît de crime et de châtiment par-dessus eux? Rendez compte, vous dira-t-on : *Redde rationem*. Si ceux qui n'ont reçu que le seul talent de la raison et de la loi naturelle, et qui n'en ont pas profité, sont condamnés aux ténèbres, aux pleurs et aux grincements de dents, vous qui avez reçu avec le talent

de la foi tous les autres talents renfermés dans cette semence ; et qui pouvant en profiter au centuple comme les saints, les aurez rendus inutiles, et pour vous détourner du vice et pour avancer dans la vertu ; à quelle rigueur de châtiment devez-vous donc vous attendre? Inutilité de la religion, premier article du jugement qui sera porté contre les chrétiens. Un second article encore plus honteux, le mépris de la religion.

SECONDE PARTIE.

Non, Messieurs, le chrétien ne connaît point sa noblesse, il ne sent point assez la grandeur de sa religion. Qu'un Dieu pour me sauver, pour s'attirer mon amour, pour me rendre heureux de son bonheur, se soit réduit à ma condition mortelle ; se soit fait tel que moi; soit mort pour moi : jamais les religions profanes ont-elles enseigné rien de pareil? jamais l'éclat du sang, la splendeur de la fortune a-t-elle fourni à l'homme un plus grand sujet de se glorifier? C'est aussi ce qui est permis et même ordonné dans l'Evangile. Oui, glorifiez-vous, dit saint Paul, mais que ce soit dans le Seigneur : *Qui gloriatur, in Domino glorietur* (I *Cor.*, X, 17).

Au lieu de nous remplir de ce juste et saint orgueil, et d'honorer par nous-mêmes la religion qui nous fait tant d'honneur, à l'exemple des premiers chrétiens qui préféraient ce nom à tous les titres du monde, et qui attiraient sur ce nom l'admiration de ses plus grands ennemis, nous commettons deux grandes ingratitudes. Nous avons honte de la religion, et nous faisons honte à la religion : nous nous en tenons deshonorés, et nous la déshonorons. Peut-on porter plus loin le mépris de la religion divine ?

1. On s'en tient déshonoré : car dans quel temps, en quel lieu, devant qui ne rougit-on pas d'en pratiquer les devoirs ? On en rougit en public; craignant de s'attirer la raillerie, si l'on s'y faisait remarquer par sa régularité. On en rougit dans la vie particulière et dans sa propre maison; craignant d'y vivre tristement, si la vertu y était trop établie. On en rougit devant les grands; craignant de leur déplaire, en manquant de complaisance pour leurs passions. On en rougit devant ses égaux et ses amis; craignant de perdre leur confiance, en mettant des bornes chrétiennes aux devoirs de l'amitié. On en rougit devant les sujets et les inférieurs; craignant de les trouver moins souples à toute sorte de services, en leur donnant l'exemple de la vertu. On en rougit dans les plaisirs ; craignant d'y trop écouter les remords de la conscience. On en rougit dans les affaires et dans le commerce de la vie; craignant d'y passer pour scrupuleux. On en rougit jusqu'aux pieds des autels ; craignant d'y passer pour dévot, quand même on en fait les œuvres.

Ah! si jamais on a pu se croire permis de rougir de la religion, c'était dans les premiers siècles, où la piété des chrétiens était odieuse au peuple, et suspecte aux empereurs; où les chrétiens passaient pour des lâches et des rebelles; où l'on avait à soutenir les persécutions domestiques et la fureur des tyrans. Cependant que de saints martyrs! que de vierges magnanimes! que d'enfants et de vieillards généreux, que le fer et le feu n'ont pu durant quatre cents ans empêcher de crier aux oreilles de leurs bourreaux : Je suis chrétien; prenez ma vie, laissez-moi mon nom et mon Dieu !

Vous sortirez de vos tombeaux, dignes soldats de Jésus-Christ. Vous paraîtrez avec lui sur le tribunal, pour juger les chrétiens du temps. Vous leur demanderez de quelle religion ils sont, quel honneur ils ont fait à leur baptême ; en quelles occasions, en quels termes et devant qui ils se sont confessés chrétiens ? C'est dans le sein de leur famille, au milieu de leurs amis baptisés et chrétiens comme eux, qu'ils rougissent de paraître et de s'avouer fidèles ; de dire : Je suis chrétien. La crainte les fait pâlir : quelle crainte ! et à quels tourments se trouvent-ils exposés ? à la simple confusion d'une fade raillerie.

Ah ! l'on ne rougit point du service de son prince; on ne rougit point de sa patrie : entre les gens du même état et de la même profession, quelque basse qu'elle soit, on ne rougit point d'en être. Et cependant entre les gens de même religion l'on fuit d'en donner des marques, et d'y paraître trop habile : on n'a point de scrupule d'y passer pour ignorant. Toute la France est chrétienne ; on y parle toutes les langues, et l'on n'y parle point chrétien. L'on connaît au langage, aux sentiments et aux manières d'un chacun, s'il est de robe, ou d'épée, ou d'église, ou de province, ou de cour : à peine peut-on distinguer si vous êtes chrétien ou païen ? Comment tous les devoirs n'en seraient-ils pas onéreux, si le nom seul est pour vous un poids si pénible ?

On porte encore ce mépris bien plus loin. Non-seulement on a honte du christianisme, en rougissant de ses devoirs ; mais encore on lui fait honte en le déshonorant par le déréglement des mœurs.

2. Sur cela, rapportons notre conduite à ce que disait saint Paul, de la présomption des Juifs. Ils se croyaient au-dessus des infidèles, par la sainteté de la loi qu'ils avaient reçue de Dieu, et ne craignaient point cependant de scandaliser les infidèles, par la désobéissance à la loi dont ils vantaient la sainteté. Sommes-nous sur ce point moins présomptueux que les Juifs? moins dignes par conséquent des reproches de l'Apôtre.

Ah ! vous vous glorifiez, disait-il, d'avoir reçu la loi de Dieu, de connaître sa volonté. Vous vous vantez d'être les guides et les conducteurs des aveugles, les instructeurs des ignorants ; que c'est de vous que les nations engagées dans les ténèbres doivent tirer la lumière et puiser la vérité. J'en conviens. Mais, ajoutait-il, si vous savez assez la vérité pour la pouvoir enseigner à ceux

qui l'ignorent : que ne vous l'enseignez-vous à vous-même ? que ne mettez-vous en usage ce que vous savez si bien ? *Qui alium doces, te ipsum non doces?* Vous êtes assez heureux pour avoir appris par la loi, et pour être convaincus par la foi, qu'il faut être juste et chaste ; haïr l'impudicité, le larcin. Comment donc êtes-vous assez malheureux pour démentir par vos mœurs ce que vous affirmez par vos paroles : *Qui dicis non furandum, furaris.* Vous vous glorifiez de votre loi, et vous diffamez votre loi : *Qui gloriaris in lege, per prævaricationem legis Deum inhonoras.* C'est donc par vous, conclut saint Paul, et par vos mauvaises mœurs, que le nom de Dieu est méprisé et blasphemé des nations : par vous, dis-je, chrétiens, aussi bien que par les Juifs : *Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes* (*Rom.*, II, 21, 24).

On peut dire qu'autrefois l'idée de la religion, le désir de l'étendre et de la semer partout, était tout autre parmi nous, qu'il ne l'était parmi les Juifs et les autres peuples du monde. On a vu durant deux cents ans les rois et les princes chrétiens, traîner avec eux leurs sujets hors de leur patrie, pour aller planter la croix au milieu de ses ennemis. Quels obstacles y a-t-on trouvés ? combien en a-t-on surmonté ? Mais le plus insurmontable a été celui de nos vices et de nos débordements. Les infidèles nous voyaient fondre sur eux pour la gloire de la croix, avec des armées de cent mille hommes : et nous voyaient commettre en même temps, sous l'étendard de la croix des crimes affreux. Ce n'était point par nos mystères qu'ils blasphémaient notre loi ; c'était par le peu de rapport de nos mœurs à notre loi : c'était par nos cruautés, nos parjures, nos perfidies et nos impudicités : *Per vos, per vos nomen Dei blasphematur inter gentes.* C'était là la source des larmes d'un saint Louis, d'avoir pu allumer dans le cœur de tant de braves le zèle du progrès de la religion, sans y avoir pu allumer l'amour de la sainteté, propre de la religion. C'était aussi la source de nos malheurs ; Dieu punissant sur ces vains zélateurs la fausseté de leur zèle et le scandale de leurs péchés.

Mais sans rappeler les malheurs que les scandales de nos aïeux ont attirés sur leurs plus saintes entreprises, à quoi pouvons-nous attribuer l'avilissement de la foi, le mépris de la religion qui se répand insensiblement partout, et qui de jour en jour fait des progrès si funestes ? à quoi le devons-nous imputer, qu'au relâchement public et prodigieux de nos mœurs? Car que voyons-nous dans Paris? ce que voyait Jérémie dans les places de Jérusalem et des autres villes de Juda : tout le monde à l'envi s'enhardir et s'entr'exciter au crime : *Filii colligunt ligna.* Les enfants ramassent le bois. *Patres succendunt ignem :* Les pères allument le feu. *Mulieres conspergunt adipem :* Les mères y jettent de l'huile ; et tout cela pour faire, au mépris de la religion, des offrandes à leurs idoles : *Ut faciant placentas reginæ cœli et libent diis alienis* (*Jerem.*, VII, 18). Messieurs, vous avez sous vos yeux vos domestiques, vos enfants. Vous les voyez avec leurs inclinations et leurs passions naissantes, matière naturellement disposée à prendre feu : *Filii colligunt ligna.* Que faites-vous ? Au lieu d'éloigner d'eux ce feu fatal du péché, par de bons exemples et de sages avertissements, vous l'allumez au contraire dans leur cœur par vos scandales : *Et patres accendunt ignem.* Et quelle ardeur n'ajoutez-vous pas à ce feu, mères sans considération ! par ce poison maudit de mollesse et de vanité que vous répandez dans leur âme ? *Et mulieres conspergunt adipem.* Ils ne vous entendent parler que de grandeurs, que de plaisirs, de jeu, d'habits, d'argent, de modes, de bonne chère ; que conter les galanteries et les aventures d'autrui ; que déchirer les mœurs des personnes qui vous déplaisent. Un mot de Dieu, jamais ; si ce n'est pour railler de la piété, pour se moquer de ceux qui en font paraître, pour pointiller sur la religion. Ils voient une mère tous les jours passer du lit à la toilette, et de la toilette à la table, et de la table aux entretiens frivoles, et des entretiens aux spectacles, et des spectacles aux assemblées de jeu, et de ces assemblées ne revenir chez elle que deux ou trois heures avant le jour. Que peuvent-ils s'imaginer ? sinon que cette vie frivole, inutile, molle, païenne, sans parler des excès, des emportements, des débauches qui n'en résultent que trop souvent : que peuvent-ils, dis-je, penser ? sinon que cette vie païenne est la vie des grands, la vie des riches ; la vie par conséquent des honnêtes gens ; la vie qui doit servir de modèle au reste du monde, et du monde même chrétien ; que par conséquent tout ce que la foi leur apprend de la vie future et éternelle, étant démenti par tout ce qu'ils voient dans la conduite des grands et dans celle de leurs parents, n'est qu'un amusement, une fable qui se dissipe aux rayons de la raison.

Voilà le monde, Messieurs. Et quand le Fils de Dieu viendra pour juger ce monde, où pensez-vous qu'il trouvera de la religion et de la foi ? C'est lui qui vous fait la question, répondez-lui. *Filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terra* (*Luc.*, XVIII, 8) ? Trouvera-t-il de la foi dans vos cœurs, dans vos maisons, dans vos domestiques, vos enfants, vos descendants? En trouvera-t-il dans ce royaume? Ah ! s'il n'y en trouve point, ce sera par vos scandales, par le mépris public que vous aurez fait de la foi, par votre faiblesse à la professer, par votre audace à la déshonorer.

Ces deux sortes de mépris étant si funestes à la foi, si injurieux à Dieu, si communs parmi les chrétiens : comment Dieu les punira-t-il au jour de sa dernière vengeance? Il en a déjà porté l'arrêt : *Quiconque aura rougi de moi et de mes paroles, je rougirai de lui quand je viendrai dans ma gloire..... je le renoncerai devant mon Père..... je leur dirai : je ne vous connais point* (*Luc.*, IX, 26 ; *Matth.*, X, 33 ; *Luc.*, XIII, 26). L'arrêt est

juste : il aura son effet. Vous l'avez déshonoré aux yeux des hommes, il vous diffamera aux yeux de tout l'univers. Et dans ce mépris de Dieu quel abîme de désespoir!

Ne vous faites point là-dessus de fausses idées, pour vous diminuer l'horreur de cet affront, en vous imaginant que vous y serez insensible. Jésus-Christ savait trop les mouvements qui se font dans nos cœurs, pour avoir voulu nous épouvanter en vain, quand il nous a prédit en tant de façons, par des images si vives et des termes si précis, la rage des chrétiens exclus du ciel, à la vue du reste du monde. Il aura honte d'eux, dit-il : *Erubescet;* comme s'il était confus d'avoir prodigué tant de grâces et répandu tant de sang pour des ingrats. Il les renoncera devant son Père : *Negabo coram Patre;* comme s'il désavouait tout ce qui s'est fait pour leur salut. Non, mon Père; ce ne sont point là ceux que vous m'avez donnés; ceux pour qui vous avez préparé votre royaume. Ce ne sont point là ceux pour qui je vous ai prié. C'est là ce monde endurci, qui s'est rendu indigne de mes prières et de vos regards paternels. Ils lui deviendront inconnus : Je ne sais point qui vous êtes, leur dira-t-il; j'ignore d'où vous venez : *Nescio vos unde sitis.* Ils viennent de vous, Seigneur; ils sont sortis de vos mains, vos créatures, vos enfants, les enfants de votre sang, régénérés par le baptême : *Nescio vos.* Ils sont effacés de ma mémoire, puisqu'ils le sont de mon cœur. Ils sont tombés dans l'oubli et dans le néant de ma grâce. Ils sont comme s'ils n'étaient plus, et plus vils que s'ils n'étaient plus. *Nescio vos unde sitis.*

Tâchez, pécheurs qui m'écoutez; essayez dès à présent de vous affermir le front contre l'accablement de cette espèce de honte. Ah! maintenant rien ne vous peut consoler de l'oubli, de l'indifférence et de la froideur d'un grand. Qui pourra donc vous consoler de la froideur et du mépris d'un Dieu, dont l'estime et le jugement est la vraie règle du mérite, et par conséquent de l'honneur? Vous ne pouvez dévorer au fond du cœur le moindre mépris secret, dont vous vous sentez piqué. Comment donc supporterez-vous que le mépris de Dieu pour vous devienne public? Mais comment supporterez-vous qu'il devienne universel? que ce que Dieu pense de vous, passe et soit répandu dans tous les esprits des hommes? que vous soyez dans leur idée aussi vil, aussi odieux et aussi abominable que vous le serez dans l'idée de Dieu? Bien plus, quel dépit vous saisit, quand vous vous voyez méprisé par ceux que vous méprisiez vous-même, et qui vous semblaient dignes de mépris? Quel spectacle aurez-vous donc sous les yeux? Des millions de pauvres, autrefois les jouets de votre orgueil, alors insultant à votre misère, élevés, triomphants au-dessus de vous? une foule de bas esprits, bouchés à toutes les connaissances dont vous vous faisiez honneur, qui ne savaient que servir et qu'aimer Dieu, revêtus alors des rayons de la lumière céleste, admis dans les secrets de la sagesse de Dieu!

Tous ces objets affreux de confusion qui vous déchireront en ce moment étant fondés sur le jugement d'un Dieu, qui ne changera jamais et ne finira jamais, la honte et le dépit dont vous serez dévorés dureront autant que Dieu. Le prophète l'a dit : sa menace n'est point vaine. Ils seront toujours éveillés à la vue de leur ignominie : ils la porteront éternellement devant leurs yeux : ils y auront l'esprit incessamment attaché. *Evigilabunt in opprobrium ut videant semper* (*Dan.*, XII, 2). Si Dieu punit ainsi le mépris de la religion, comment en punira-t-il l'abus? Sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Dieu a établi sa religion pour notre salut. Dans cette vue, il l'a remplie de sainteté; il l'a revêtue d'autorité. La sainteté nous sert de règle, et l'autorité nous y soumet. Nous connaissons nos devoirs dans la sainteté de la religion. Nous observons nos devoirs par l'autorité de la religion. Voilà le dessein de Dieu. Voici l'attentat du chrétien. Il abuse de l'autorité par l'ambition. Il abuse de la sainteté par l'hypocrisie. Et par ce double abus il fait servir, comme Dieu s'en plaint par Isaïe; il fait servir la religion et Dieu même à ses péchés. *Servire me fecisti in peccatis tuis* (*Isai.*, XLIII, 24).

Pour comprendre où doit aller l'indignation du Sauveur au jugement général, contre les chrétiens coupables de ces deux crimes : il ne faut que nous souvenir des éclats de sa colère, contre les pharisiens qui les commettaient de son temps.

Comment les dépeint-il dans saint Luc et dans saint Matthieu? comme des gens qui par état obligés à maintenir la vigueur de la discipline et l'intérêt de la religion ne faisaient rien que pour s'attirer le respect et l'admiration du peuple. *Omnia faciunt ut videantur ab hominibus.* Des gens qui entêtés des honneurs de la Synagogue, n'y exerçaient leurs fonctions que pour dominer : *Primas cathedras in synagogis.* Des gens qui insensibles aux devoirs de leurs ministères en exigeaient avec hauteur tous les titres et les droits : *Vocari ab hominibus rabbi.* Des gens qui dépourvus de toutes les qualités dignes de respect, prétendaient le mériter par la pompe et par le faste : *Ambulare in stolis.* Des gens qui préposés à la conduite du troupeau, semblaient n'être pasteurs que pour se revêtir des dépouilles de leurs brebis; conducteurs que pour les égarer; surveillants que pour les laisser périr; supérieurs que pour leur rendre le joug du gouvernement spirituel plus pesant que le poids de la domination séculière : *Alligant onera gravia et importabilia.*

Ce n'était encore là que l'abus de l'autorité que les pharisiens faisaient servir à leur ambition, qu'ils regardaient comme l'instrument de leur avarice. Où portaient-ils l'abus de la sainteté de la religion, la faisant servir de masque à tous leurs désordres?

Voulaient-ils cacher leurs mépris pour

les points essentiels de la loi ? *Reliquistis quæ graviora sunt legis.* Pour cela ils affectaient une attention scrupuleuse aux devoirs superficiels, au paiement exact de la dîme des moindres herbes : *Decimatis mentham et anethum.* Voulaient-ils dérober aux yeux la licence de leurs débauches ? *Intus pleni immunditia.* Ils tâchaient d'éblouir par une montre extérieure de propreté sur leur personne et leurs habits : *Mundatis quod de foris est.* Voulaient-ils exciter la libéralité des riches et piller les maisons des veuves en dissimulant leur avidité ? *Devorant domos viduarum.* Ils tendaient à leurs yeux les piéges de la modestie, de l'assiduité à la prière et aux œuvres de piété : *Longas orationes orantes.* Voulaient-ils déguiser leur penchant à la bonne chère et se faire inviter à la table des publicains ? *Primos recubitus in cœnis.* Ils empruntaient les couleurs de l'abstinence, et par la pâleur de leur visage ils s'attiraient la pitié des simples et les premières places dans leurs festins : *Exterminant facies suas, ut appareant jejunantes.* Ils faisaient donc servir le jeûne à l'intempérance, la dévotion à l'avarice, l'humilité à l'arrogance, la modestie à l'impureté, la régularité au libertinage, toutes les vertus, en un mot, à la ruine et à la honte de la sainteté de la religion.

Contre ces deux abus, tel était le zèle du Fils de Dieu, que presque jamais le nom de pharisien ne lui échappait sans imprécation. Malheur à vous ! leur disait-il, toutes les fois qu'il en parlait : *Væ vobis, pharisæi!* De quelles malédictions frappera-t-il donc les chrétiens qui se trouveront au dernier jour chargés des deux mêmes crimes ? Tous ses éclats contre les pharisiens ne sont que de faibles traits de ce qu'il réserve aux chrétiens. Pourquoi ? Pesez-en bien les raisons.

C'est que l'autorité de l'ancienne loi consistait principalement dans l'éclat et dans la terreur ; sa sainteté dans la rigueur des pratiques extérieures : au contraire, l'autorité de l'Evangile est établie sur l'humilité, la sainteté de l'Evangile sur la sincérité du cœur. Tous les chrétiens sont donc par leur religion, plus obligés sans comparaison que les juifs, d'être humbles et d'être sincères, et par conséquent ennemis de l'hypocrisie et de l'ambition.

Jésus-Christ voyait ses apôtres inquiets sur le premier rang : Voyez, leur disait-il, les rois des nations, les rois païens et infidèles : *Reges gentium.* Ils s'arrachent les couronnes, ils règnent avec violence, ils commandent avec fierté, ils punissent avec rigueur, ils gouvernent par caprice, ils regardent avec mépris, ils dominent en un mot : *Dominantur eorum.* Ce n'est pas là votre modèle : *Vos autem non sic.* Votre modèle c'est moi. Comment suis-je au milieu de vous ? comme envoyé pour vous aider, pour vous consoler, pour vous servir, et non pas pour être servi : *Ego in medio vestrum, sicut qui ministrat.* Vous serez tels que moi ; les premiers, s'il le faut ; mais pour cela même les derniers et les serviteurs des autres : non pas princes et non pas rois : *Vos autem non sic. Qui major est in vobis, fiat sicut minor.*

A cette humilité dans l'autorité du rang, il a joint la sincérité dans la sainteté des mœurs. Il rejette les hommages qui ne partent point du cœur. Tu m'aimeras de tout ton cœur. Tu me prieras dans le secret du cœur. Tu m'offriras les sacrifices du cœur. Je ne veux point d'adorateurs qui ne le soient en esprit et en vérité : *Venit hora et nunc est. In spiritu et veritate oportet adorare* (*Joan.*, IV, 23).

Le christianisme ayant donc une opposition essentielle à l'hypocrisie et à l'ambition, quelle sera l'ire de Dieu contre les chrétiens qui auront flétri par ces deux vices l'autorité et la sainteté de leur profession ! Mais quelle sera la surprise et l'étonnement de l'univers, quand on verra ces deux vices plus répandus chez les chrétiens que chez les juifs et dans les autres nations ? Quelle horreur feront-ils à toutes les autres ?

1. Non, l'ambition des ministères sacrés n'était point chez les juifs telle qu'elle est parmi nous. La seule tribu de Lévi pouvait y prétendre. Et dans cette même tribu, combien de degrés différents d'honneurs et de dignités ? combien de lévites et de prêtres attachés par leur naissance à des fonctions inférieures, et combien peu de familles appelées aux premiers rangs ? Onze parts du peuple de Dieu ne couraient donc point le péril d'étendre jusqu'à l'autel l'avidité de leurs désirs. Parmi nous, au contraire, est-il un champ plus vaste ouvert à la convoitise ? Et dans les plus basses aussi bien que dans les plus hautes conditions, ne regarde-t-on pas les honneurs sacrés comme une ressource de fortune à ceux qui rampent dans le monde, et comme un surcroît de grandeur à ceux qui sont élevés ? Est-il un homme distingué par ses biens ou sa qualité qui craigne pour ses enfants le mélange de ses biens avec ceux du sanctuaire ?

Il est même établi de ne s'y borner jamais. On se représente ces dignités comme les divers degrés de l'échelle mystérieuse, où Jacob vit les anges montant au ciel, et descendant sur la terre. A-t-on le pied sur le premier degré, les yeux se portent plus haut et les désirs les y suivent. On ne veut point ressembler à ceux de ces célestes esprits qui descendent ou qui s'arrêtent. On veut être de ceux qui montent toujours. On n'attend point la voix de Dieu pour savoir s'il nous appelle et si notre service lui plaît. On monte toujours par avance et sans crainte pour son salut. On ne dit point comme Jacob : Oh ! que ce lieu, que cette échelle est terrible. *Terribilis est locus iste.* On se rassure en disant ce qu'il ajoutait : N'est-ce pas la maison de Dieu, n'est-ce pas la porte du ciel ? *Nonne hic est domus Dei, et porta cœli ?* C'est la maison de Dieu, j'en conviens, mais de la manière que l'on y entre, et que l'on y vit, et que l'on y meurt, et que l'on y abuse des biens, des honneurs, de l'autorité de la religion divine, est-ce la porte du ciel?

Vous le connaîtrez, ambitieux, à la lumière du dernier jour?

2. Vous, hypocrites, vous le connaissez déjà; vous vous jugez déjà vous-mêmes, et votre conscience a prononcé votre arrêt. On comprend aisément que la foule en sera grande, puisque l'hypocrisie couvre l'amas de tous les autres péchés, qu'il est par le secret le plus impuni des péchés et que rien ne donne aux péchés plus de cours que l'impunité. Mais comprenez que cette foule sera principalement des chrétiens; pourquoi? parce que la religion chrétienne consiste principalement dans les actes intérieurs de foi, d'espérance, d'amour de Dieu, qu'il est plus aisé de négliger, de démentir et d'étouffer que les pratiques extérieures. Pour un Juif, un Turc hypocrite, on verra peut-être cent chrétiens. Mais ce qu'il faut bien comprendre, c'est que cette foule d'imposteurs traîtres à leur religion sera le principal objet de la vengeance et de la fureur du Juge.

Aussi dans saint Matthieu, quand il éclate contre le mauvais serviteur, il le menace de le traiter comme il traitera les hypocrites, et de le réduire au même rang : *Partem ejus ponet cum hypocritis* (*Matth.* XXIV, 51). Quand Isaïe nous dépeint l'épouvante des pécheurs à la vue de Dieu, c'est singulièrement sur les hypocrites qu'il fait tomber la terreur : Ils seront, dit-il, possédés; c'est-à-dire saisis et remplis de tremblement : *Conterriti sunt peccatores : possedit tremor hypocritas* (*Isai.*, XXXIII, 14). La raison, c'est qu'outre l'horreur des supplices éternels qui sera commune à tous les pécheurs, il y aura pour les hypocrites un supplice tout particulier, qui sera l'affreuse confusion de l'exposition de leurs crimes. Non, ce ne sera pas aux Caïn, aux Néron, aux Sardanapale, à d'autres pareils scélérats que cette exposition glacera le front. Ils publiaient eux-mêmes leurs horreurs, ils s'en vantaient, les histoires en sont pleines, ils en avaient dévoré depuis longtemps tout l'affront.

Mais ces païens, ces pharisiens couverts du nom de chrétiens; ces grands qui se font rendre par les hommes l'adoration qu'ils feignent de rendre à Dieu; ces politiques à qui la foi n'est qu'un frein pour brider les peuples, ces courtisans qui ne font leur cour à Dieu que pour la mieux faire à César, ces juges flétris des crimes dont ils punissent les criminels, ces savants qui n'écrivent et qui ne parlent de Dieu que pour faire parler d'eux, ces riches qui mettent leurs larcins à couvert de leurs aumônes, ces prêtres et ces religieux dont la religion n'est qu'un métier, ces femmes dont la modestie n'est qu'un voile d'impudence, ces gens d'honneur enfin pétris de vices et fardés de vertus, de quelle confusion se sentiront-ils pénétrés, quand Dieu fera tomber toutes les couleurs, tout le fard dont ils chargeaient les taches et les noirceurs de leur vie?

Isaïe avec tout l'écl t de l'éloquence des prophètes a laissé aux siècles futurs une image symbolique de ce qui se passe dans l'enfer à l'arrivée d'un orgueilleux enlevé du monde par la mort. *Infernus subter conturbatus est in occursum adventus.* Tout y est en mouvement, dit-il, toutes les puissances des ténèbres, les géants, les rois de la terre se lèvent et s'empressent d'aller au-devant de lui : *Surrexerunt de soliis suis principes nationum.* Faisons à notre esprit le même tableau du mouvement des réprouvés infidèles et idolâtres, à la vue de la damnation des chrétiens. Ecoutons les cris insultants des princes des nations : *Et tu vulneratus es sicut et nos? nostri similis effectus es?* Eh quoi! vous voilà donc tels que nous, coupables des mêmes crimes, foudroyés par le même arrêt, rejetés de la vue de Dieu, damnés et malheureux éternellement comme nous! *Qui dicebas : In cœlum conscendam, similis ero Altissimo.* Et vous prétendiez que le ciel n'était préparé que pour vous! Vous vous attendiez à jouir de la gloire de Dieu même! Vous vous vantiez qu'il s'était abaissé jusqu'à se faire homme et mourir pour votre salut! Vous vous disiez ses enfants! Vous nous traitiez d'étrangers et de barbares! Vous damniez le reste du monde qui ne croyait point comme vous! Et vous voilà damnés comme le reste du monde : *Ad infernum detraheris in profundum laci* (*Isai.*, XIV, 9 *et seqq.*). Qu'avez-vous fait du sang d'un Dieu? Quel usage en eussions-nous fait si nous eussions su comme vous qu'il l'eût répandu pour nous? Dieu créateur, nous avons abusé des lumières de la raison que vous nous aviez données pour nous approcher de vous, nous sommes justement punis. Mais Dieu sauveur, nous ne vous avons point connu. Coupables de n'avoir point cru, nous ne le sommes point d'avoir trahi notre foi, profané votre baptême et foulé votre sang aux pieds. C'est contre ces profanateurs, contre ces perfides chrétiens que doit tomber le poids de votre colère. Y a-t-il assez de feux et de tortures pour eux?

Vous serez exaucés, déplorables criminels. Ce juste juge a prévenu vos plaintes. Il a réservé à ces ingrats des tourments fort différents et fort au-dessus des vôtres. Il y aura pour vous quelque reste de clémence; il n'y en aura point pour eux. Sa bouche en a déjà prononcé l'arrêt en faveur de Tyr et de Sodome. Au jour du jugement elles seront traitées, disait-il aux Juifs, moins rigoureusement que vous : *Terræ Sodomorum remissius erit in die judicii quam tibi* (*Matth.*, XI, 24). Quel traitement réserve-t-il donc aux chrétiens? plus dur sans comparaison qu'aux juifs, qu'aux idolâtres de Tyr et de Sidon, qu'aux impudiques de Sodome et de Gomorrhe. Innocents des excès de toutes ces nations, ils en mériteront les supplices par la seule profanation qu'ils auront faite du nom et de la loi de Jésus-Christ.

Mes frères, quelqu'un de nous aurait-il le malheur d'être de ce nombre? Examinons-nous, jugeons-nous : voyons si ces menaces nous regardent, et tâchons d'en éviter l'effet. Au nom du Père, etc.

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Deus in medio ejus, non commovebitur; adjuvabit eam Deus mane diluculo. Conturbatæ sunt gentes et inclinata sunt regna.

Les nations sont dans le trouble et les royaumes sur le penchant de leur ruine ; mais Dieu est au milieu de Jérusalem ; elle sera inébranlable ; il la protégera dès le premier point du jour (*Psal.* XLV, 6, 7).

C'est par ces magnifiques paroles que le prophète élevait Jérusalem au-dessus de toutes les villes du monde, comparant son heureux état sous la protection de Dieu au désordre et à la confusion de tous les autres royaumes. Et c'est par l'application des mêmes paroles à la Vierge, mère du Sauveur, que les saints Pères nous font voir l'élévation des grâces dont Dieu l'a comblée, au-dessus de toutes les grâces répandues sur le genre humain.

Les premiers moments de notre vie sont assujettis au péché : nous sortons du néant disgraciés et ennemis du Dieu qui nous en a tirés : *Conturbatæ sunt gentes*. Marie en sortant du néant, *mane diluculo*, trouve la grâce de Dieu au milieu d'elle, *in medio ejus*, et ne la perdra jamais, *non commovebitur*.

C'est-à-dire, que dès le moment de la première conception, Marie est remplie de grâce, et inébranlable dans la grâce. Plénitude et stabilité : deux priviléges singuliers ; mais en même temps deux occasions de murmure pour le pécheur, quand il vient à comparer cette plénitude de grâce et cette stabilité dans la grâce, avec la médiocrité et la fragilité des grâces que Dieu lui fait. L'homme pécheur n'ose-t-il pas, à la vue de ces deux inégalités, imputer souvent à Dieu le dérèglement de sa vie !

Or c'est de quoi je prétends aujourd'hui vous désabuser, vous expliquant dans ce discours la juste économie de la grâce. En vain nous nous plaignons de sa médiocrité, si nous la pouvons augmenter par notre ferveur. En vain nous nous plaignons de son instabilité, si nous la pouvons affermir et conserver par notre vigilance. Ce n'est donc pas contre Dieu que nous devons tourner nos plaintes, mais contre notre lâcheté et notre témérité. Vous le comprendrez aisément par la conduite de Marie.

Vous admirez en elle la plénitude et la stabilité de la grâce : ce n'est pas là ce qui mérite mieux votre attention. Deux merveilles encore plus rares : les voici. C'est avec la plénitude de la grâce, une ferveur continuelle à l'augmenter ; premier sujet d'admiration. C'est avec la stabilité de la grâce une vigilance continuelle à l'affermir et à la conserver : second sujet d'admiration dans la conduite de Marie. Nous, injustes murmurateurs, avec la médiocrité de la grâce, dont nous nous plaignons, où est notre ferveur à l'augmenter ? au contraire, nous la négligeons avec la dernière lâcheté : ce sera le premier point. Avec la fragilité de la grâce dont nous nous plaignons, quelle est notre vigilance à l'affermir et à la conserver ? au contraire, nous l'exposons avec la dernière témérité : ce sera le second point. Pour recueillir les fruits propres de ce discours, implorons le secours du Saint-Esprit par l'intercession de la Vierge pleine de grâce. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour bien soutenir la cause de Dieu, pour louer dignement Marie, et pour confondre le pécheur sur la matière de la grâce, nous avons trois choses à considérer : la conduite de Dieu, la conduite de Marie et la conduite du pécheur. Voyons combien celle de Dieu est juste ; combien celle de Marie est fidèle ; et combien celle du pécheur est pleine en même temps d'injustice et d'infidélité.

1. Quand on regarde Dieu par rapport aux créatures, on ne doit jamais séparer deux importantes qualités, celle de souverain et celle de père. Par la première, il exerce sur nous les droits de son domaine absolu ; par la seconde, il répand sur nous les dons de sa providence. Par l'une, il n'a d'égard qu'à lui, parce qu'il possède tout et qu'il peut tout : par l'autre il étend ses égards sur nous, parce qu'il nous aime : et ce sont là les deux ressorts de son sage gouvernement.

Pour appliquer ce principe à la matière dont il s'agit, je dis que la mesure de la grâce destinée à chaque particulier, quelle qu'elle soit, est toujours juste ; étant toujours déterminée et par la volonté souveraine de Dieu, qui en dispose comme il lui plaît, et par la providence paternelle de Dieu, qui veut bien en disposer comme il nous est plus convenable, non pas toujours selon notre sens, mais selon nos vrais besoins et nos différents états.

Ces deux vérités ainsi établies, peut-on douter de la justice de Dieu dans la distinction qu'il a voulu faire de Marie ? Car à le considérer par sa souveraineté, libre dans la distribution gratuite de ses bienfaits, à qui a-t-il fait tort, quand il lui a plu de choisir dans la masse des créatures un objet particulier de ses libéralités ; et qu'en conséquence de ce choix, il a voulu la combler de plus de grâces que le reste des saints et des anges, auxquels il ne devait rien.

Mais à considérer Dieu comme père, et par l'inclination de sa providence à pourvoir aux besoins de tous ses enfants, selon leur état et leur emploi, quelle profusion n'a-t-il pas dû faire à celle qu'il destinait au plus sublime et au plus important de tous les états et de tous les ministères, à la dignité de mère de Dieu !

Sur cette qualité, saint Thomas (*Part.* 3, *q.* 7, *art.* 1 *et seqq.*) a porté les priviléges de Marie au-dessus de tous ceux des prophètes, des patriarches, des apôtres, des martyrs, des plus grands amis de Dieu. Sur cette même qualité, saint Augustin (*De Nat. et Gratia*, *cap.* 36) et les conciles l'ont déclarée exempte de tout péché dans tout le cours de sa vie : *Propter honorem Christi :* par la raison de

l'alliance de la mère avec son Fils. Sur cette même qualité, saint Bernard (*Epist.* 174 *ad Canon. Lugd.*) l'a reconnue sanctifiée dans le sein même de sa mère, c'est-à-dire, purifiée dès lors du péché originel, par la raison que Jérémie et Jean-Baptiste ont reçu la même faveur, quoique l'un ne fût que prophète, et l'autre précurseur du Fils de Dieu. Sur cette même qualité, le sentiment le mieux établi dans l'Eglise est qu'elle a été non-seulement délivrée et purifiée, mais préservée du péché originel ; qu'elle n'en a pas même encouru l'obligation ; qu'elle est sortie des mains de Dieu revêtue de la justice originelle, par la raison que l'ange et le premier homme ont été créés dans le même état de justice et de pureté, quoique la dignité et d'ange et de premier homme n'ait rien de comparable à celle de mère de Dieu.

Voilà, mère de mon Dieu, la mesure, l'excès, la plénitude, l'élévation, le prodige de votre grâce, et la juste distinction que le Seigneur a voulu faire de vous. Quel sujet de complaisance, ou du moins quelle occasion de nonchalance et de repos ! A la vue de ce grand amas de biens et de dons spirituels, une autre aurait pu dire comme ce riche de l'Evangile, à la vue de ses greniers remplis : Mon âme, voilà de grands biens assurés pour plusieurs années ; ne travaille plus, repose-toi : *Requiesce, requiesce* (*Luc.*, XII, 19). Indignes sentiments, vous n'entrâtes jamais dans le cœur fervent de Marie. Voyons la fidélité de sa conduite répondre à la libéralité de celle de Dieu.

2. Saint Paul a dit de Notre-Seigneur qu'il n'a pas regardé l'honneur d'être égal à Dieu comme un vol, un bien usurpé qui ne coûte rien qu'à prendre : *Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo* (*Philipp.*, II, 6) : mais qu'il s'est fait un mérite personnel d'en remplir tous les devoirs par son profond abaissement et son exacte obéissance : *Sed semetipsum exinanivit... humiliavit semetipsum... obediens usque ad mortem* (*Ibid.*). Admirons dans Marie la même disposition : non pas de se prévaloir de l'avantage qu'elle avait d'être élevée si près de Dieu, ni de se croire en vertu de son rang, exempte du travail, où toute créature est soumise : *Non rapinam arbitrata est ;* mais de se reconnaître en cet état plus étroitement obligée de rendre à Dieu par reconnaissance ce que les autres lui doivent par pure fidélité : mais de s'humilier d'autant plus, qu'elle se voyait plus élevée : mais de s'appliquer à son salut, d'autant plus qu'il lui semblait plus assuré : mais en un mot d'augmenter la mesure de sa grâce, d'autant plus qu'elle était plus abondante et hors de l'ordre commun.

Les saints Pères qui avaient là-dessus des lumières bien plus vives et plus sûres que les nôtres, à quel détail ne descendent-ils pas, pour exprimer le nombre, la perfection, la continuité des actes de toutes sortes de vertus, par lesquelles elle s'étudiait à augmenter son mérite ? Ils ne permettent pas que l'on la juge capable d'un seul moment de tiédeur ou d'oisiveté : *Nihil in ea tepidum, aut non ferventissimum liceat suspicari* (*Bern.*, *in Signum magn.*). Ils ne retranchent pas de son attention le temps même où celle des autres hommes est liée par le sommeil : non pas même les années, où la raison est ensevelie dans les ténèbres de l'enfance : non pas même les premiers mois, où les enfants sont enfermés dans leur première prison. On veut que son cœur et son esprit aient été librement attachés à Dieu, avant que ses yeux fussent ouverts à la lumière du monde. Et puisque saint Ambroise a bien cru pouvoir attribuer cet avantage à Jean-Baptiste, on n'a pas cru le devoir refuser à la mère du Sauveur : *Prius devotionis compos quam naturæ* (*Lib.* II *de Virgin.*, *cap.* 2, *n.* 12). Pour exprimer enfin son parfait dévouement à Dieu par une idée générale, on convient avec saint Augustin, qu'elle faisait son vrai bonheur, moins d'avoir porté Jésus-Christ dans son sein, que de le porter dans son cœur : *Materna propinquitas nihil Mariæ profuisset, nisi felicius Christum corde quam carne gestasset* (*Lib. de sancta Virginitate*, *c.* 3) ; et que s'il eût fallu choisir entre ces deux biens, elle eût mieux aimé renoncer à la dignité de mère de Dieu, qu'à sa grâce et à son amour. Après cela doit-on s'étonner de la complaisance de Dieu sur la fidélité de Marie ?

Il était bien aisé, me direz-vous, à la sainte Vierge et aux saints, de signaler ainsi leur fidélité. Dieu leur donnait avec profusion, il ne me donne que par mesure. Il semble que la grâce n'était faite que pour eux et qu'elle ne soit point pour moi. Je ne sens point ces impressions qui leur étaient si ordinaires : il ne tient qu'à Dieu de me les donner : il voit bien si je lui suis propre : il sait le chemin de mon cœur : il n'y a point encore frappé d'une manière à se faire entendre : il y frappera quand il voudra. Ces sentiments, Messieurs, ne vous sont pas inconnus, sont-ce les vôtres ? ce sont au moins ceux des pécheurs, qui sentant leur cœur dur, en rejettent la faute sur Dieu, sur la faiblesse de ses grâces ; attendant toujours de plus grands secours, et négligeant les secours présents ; murmurant de ce qui leur manque, et méprisant ce qu'ils ont. Et c'est ma troisième considération sur la conduite injuste et infidèle de l'homme à l'égard des grâces de Dieu.

3. Je dis donc que cette présomption des grandes grâces que nous n'avons pas reçues de Dieu, jointe à la négligence des petites grâces, telles qu'il nous les donne communément, est quelque chose de monstrueux dans notre conduite, et qu'il n'y a point de souverain sur la terre auprès de qui nous ne fussions disgraciés et abîmés, si nous agissions avec lui comme nous agissons avec Dieu.

Car si en aspirant aux grandes faveurs, nous avions soin cependant de nous prévaloir des grâces légères, comme un courtisan ambitieux, mais prudent et respectueux ; ou bien si en méprisant les petites grâces, nous

renoncions en même temps aux grandes faveurs, comme un courtisan rebuté qui renonce par dépit au ménagement de sa fortune, ce serait agir conséquemment. Mais joindre ensemble et la présomption des grandes grâces, et la négligence, l'oubli, le mépris des petites grâces : c'est avoir perdu le respect et le bon sens. C'est là cependant notre conduite avec Dieu; notre condamnation par conséquent, puisqu'il n'y a point de présomption plus injuste, ni de mépris plus ingrat : première leçon que nous tirons de la ferveur de Marie, et qui sera le fruit de ce premier point.

Point de présomption plus injuste, plus mal fondée. Car sur quoi peut-elle être fondée que sur l'ignorance du domaine absolu de Dieu, et sur la fausse idée de notre propre mérite? Or, malgré notre orgueil, ce principe de saint Paul sera toujours vrai : que l'homme est l'ouvrage de Dieu ; qu'il n'appartient pas à l'ouvrage de se soulever contre celui qui l'a fait; de lui demander raison de la forme, de la figure, du rang qu'il lui a donné, non plus que de l'usage auquel il l'a destiné. *Quid me fecisti sic* (*Rom.*, IX, 20) ? Pourquoi m'avez-vous fait ainsi ? n'est point une question de l'ouvrage à l'ouvrier, du sujet au souverain. Dans le monde, Messieurs, ose-t-on se plaindre à ceux qui peuvent tout, de l'usage qu'ils font de leur puissance : approchant les uns auprès d'eux, écartant, éloignant les autres ; élevant celui-ci, et abaissant celui-là : répandant d'un côté les bienfaits à pleines mains, et de l'autre pas même un seul regard favorable. Ils ont leurs droits et leurs raisons : nous devons toujours supposer qu'elles sont justes : nous n'osons malgré nos chagrins, leur dire qu'elles sont injustes : et si nos pensées leur pouvaient être connues, nous n'oserions même le penser.

Mais ce Dieu qui voit nos pensées, et que nulle injustice ne peut jamais pervertir, sera-t-il exposé à nos murmures ? Serons-nous surpris qu'étant maître de ses dons, il ne fasse pas pour Caïn ce qu'il a fait pour Abel, ni pour Esaü ce qu'il a fait pour Jacob, ni pour chacun de nous ce qu'il a fait pour Marie et pour les saints ? Qu'avons-nous à lui reprocher? Parce qu'il leur est plus libéral, en est-il moins juste envers vous ? Votre œil est-il mauvais parce qu'il est bon? Laissez-lui faire de ses biens ce qu'il en veut faire, et prenez ce qui est à vous : *Tolle quod tuum est et vade* (*Matth.*, XX, 14).

Si quelqu'autre que Dieu vous offrait le même parti, si un souverain laissait à chacun de ses courtisans la liberté de choisir à son gré son emploi, sa récompense et ce qu'il croirait lui être dû : *Tolle quod tuum est* : Combien en verrait-on qui s'estimeraient assez sages pour dominer dans les conseils ; assez habiles pour régler les affaires et les finances ; assez expérimentés pour commander les armées ; assez forts enfin pour soutenir le poids des plus hautes dignités de la religion et de l'Etat ? Ceux qui seraient assez éclairés pour se sentir dépourvus du mérite personnel auraient bientôt recours au mérite de leurs ancêtres : vertueux, prudents et vaillants, parce qu'au moins leurs pères l'auraient été. Car pour avancer sa fortune et s'élever à la faveur des grands, on manque souvent d'amis, de patrons, d'occasions, de bonheur enfin : mais jamais a-t-on cru manquer de mérite? On se croit digne et capable de tout.

Mais à l'égard des grâces et de la faveur de Dieu qui connaît en chaque chose le fond et la vérité, comment le pécheur peut-il vanter son mérite? Ignore-t-il qu'il est né dans le péché, disgracié dès sa naissance, et d'un sang depuis longtemps dégradé ; qu'il ne peut par conséquent alléguer le mérite de ses pères ? Ignore-t-il qu'étant remis gratuitement dans son rang par le baptême, et par suite dans ses droits, il a depuis renoncé souvent à la grâce, et n'a plus par conséquent aucun droit qu'au châtiment ? Ignore-t-il qu'il est ce prodigue malheureux qui a volontairement dissipé tout ce qu'il pouvait prétendre à la succession de son père ; qu'il ne peut plus lui dire après sa dissipation : Mon père, donnez-moi ma part : *Da mihi portionem substantiæ* (*Luc.*, XV, 12) ; mais tout au plus : Mon père, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils, je ne suis qu'un vil mercenaire, un esclave à qui vous ne devez rien par justice, et qui n'a plus d'autre appui que votre pitié. Que le pécheur cherche tout ce qu'il y a dans la grâce, il y verra le sang de Jésus-Christ, le gage de l'immortalité, la semence de la gloire : et dans tout cela rien qui soit proprement à lui : *Tolle quod tuum est* : il ne peut plus y prétendre par droit. Or dans ce déplorable état se promettre ces grands secours, ces grâces extraordinaires, ces mouvements qui font les saints ; murmurer de ce que Dieu les leur donne et ne nous les donne pas, c'est une présomption remplie d'injustice.

Il n'y a donc point de ressource pour le pécheur ? Il y en a pour lui comme pour les saints : s'il veut travailler à ménager les faibles grâces qui lui restent, à proportion comme les saints, et surtout la Vierge mère, travaillaient à augmenter leur trésor. Et c'est ce qui me fait dire que si la présomption des grandes grâces est un prodige d'injustice dans le pécheur, aussi la négligence et le mépris des faibles grâces est un prodige d'ingratitude. En quoi et pourquoi ? C'est qu'il n'y a point de pécheur à qui la miséricorde de Dieu ne laisse encore au moins quelque faible grâce. C'est qu'il n'y a point de si faible grâce qui ne puisse, étant bien ménagée conduire le pécheur par degrés à sa parfaite conversion. C'est enfin que ces faibles grâces sont données de Dieu à cette fin, pour toujours augmenter, toujours croître, et qu'elles sont retranchées, quand par négligence on les rend inutiles à cette fin. Tout cela renferme une instruction très-solide et très-nécessaire.

Oui, quoiqu'en rigueur de justice, Dieu ne doive plus rien aux pécheurs, il se fait libre-

ment une loi de miséricorde de ne pas les abandonner à eux-mêmes, et de se les tenir encore attachés par quelque lien. Il ne leur donne pas d'abord ces grâces délicieuses, dont il remplissait le cœur de Marie, ni ces grâces impérieuses dont il se servit pour dompter la fierté de Paul, ni ces grâces persuasives dont il usa pour fixer l'irrésolution d'Augustin, ni ces grâces menaçantes qu'il employa pour convertir les Ninivites. Vous ne sentez encore, mon cher auditeur, ni la grâce du remords, ni celle de la componction, ni celle du dégoût du monde, ni celle de l'adversité. Vos passions ont encore pour vous tous leurs attraits. Au moins dans votre captivité, n'avez-vous pas le pouvoir de prier Dieu, de lui représenter l'excès de votre misère et d'implorer sa pitié?

Vous l'avez sans doute, vous l'avez cette ressource de grâce. Et fussiez-vous, dit saint Augustin, sous l'empire du péché, vaincu, captif, esclave du démon, prévaricateur de toutes les lois, soumis jusqu'à présent à la privation de toutes les autres grâces : *Homini victo, captivo, damnato, prævaricatori*, etc. (*Ad Simplic. lib.* I, *quæst.* 1). C'est saint Augustin qui parle ainsi. Dès là que vous vivez encore, il est en votre liberté (et c'est, dit-il, en cet état la dernière grâce qui vous reste): *Hoc restat libero arbitrio*. Il est en votre liberté de vous tourner à Dieu par la prière, et d'obtenir par là ce que vous ne pourriez pas sans cela, c'est-à-dire vous convertir et accomplir la loi divine : *Ut se supplici pietate ad eum convertat, cujus dono id possit implere.* C'est dans la première question du premier livre à Simplicien.

Notre ingratitude quelle est-elle? c'est que nous ne comptons pour rien ce reste précieux de sa patience et de sa bonté pour nous. C'est que nous ne regardons comme grâce de Jésus-Christ que celle qui nous enlève et nous arrache à nous-mêmes. C'est que si Dieu ne nous convertit par lui seul, sans même nous donner la peine de l'en prier, nous nous croyons perdus et dépouillés de toute espèce de grâce.

En cela ne sommes-nous pas bien ingrats? Vous ne pouvez, pécheur, vous tirer de votre état, vous mettre au-dessus de vos passions, guérir vos plaies invétérées. Vous n'en avez pas, dites-vous, la grâce; et partant vous ne le pouvez pas. Eh bien! dit saint Augustin, si vous ne le pouvez absolument pas, Dieu ne vous l'imputera pas : *Non tibi deputabitur ad culpam, si vulnerata membra non colligis* (*De lib. arb.*, *lib.* III, *cap.* 19, *n.* 53). Mais ce qui vous sera imputé, ce qui vous rendra criminel et inexcusable, ce sera d'avoir négligé ce Dieu qui voulait vous guérir, de n'avoir pas demandé par la prière à ce médecin tout-puissant qu'il lui plût de vous guérir : *Sed quod volentem sanare contemnis, quod negligis quærere quoa ignoras.* Voilà, dit saint Augustin, votre péché propre, et ce qui sera la vraie cause de votre juste damnation. *Hæc tua propria peccata sunt.*

La raison de cette décision, c'est que cette grâce de la prière, toute faible qu'elle paraît, est pour vous la semence et la racine du salut. Vous pouvez obtenir par là l'enchaînement de toutes les autres grâces, et c'est le dessein de Dieu. Ce ne sont pas les cinq ni les deux talents que le père de famille confie à ses plus zélés serviteurs : ce n'est qu'un seul talent qui vous est donné à vous (*Luc.*, XIX, 20). Mais si de ce seul talent vous ne tirez pas tout le fruit qu'il doit produire, vous serez coupable devant Dieu, non pas d'avoir peu reçu, car cela dépendait de lui, mais de n'avoir pas profité du peu que vous avez reçu, car cela dépendait de vous.

Hé! Messieurs, parmi nous dans les accidents de la vie, cet avantage seul de pouvoir prier, de pouvoir être écouté, d'avoir la liberté de représenter par nous-mêmes nos besoins et nos intérêts à ceux qui disposent de nos fortunes : à quel prix ne mettons-nous pas cette simple et sèche faveur. Un homme éloigné, disgracié, que ne donnerait-il pas pour un pareil avantage? ne se croirait-il pas presque justifié et rétabli dans son état, s'il lui était permis de se jeter aux pieds de son prince, et de lui ouvrir à lui-même les dispositions de son cœur? En cet état de disgrâce, on trouve tout fermé, toutes les avenues bouchées, tous les amis sans mouvement et sans voix : pas un qui veuille seulement se charger de votre requête et risquer de prononcer votre nom. Seigneur mon Dieu, vous nous traitez bien autrement. Non-seulement vous permettez, mais vous voulez que l'on vous prie : vos ennemis, bien loin d'être exclus de cette faveur, y sont invités exprès; quand vous voulez que l'on vous prie, c'est pour donner; quand vous donnez lentement, c'est pour exciter la persévérance; et quand vous donnez peu, c'est pour encourager à demander encore plus. Cependant cette grâce de la prière est chez nous comptée pour rien. Nous nous croyons abandonnés, quand Dieu attache notre salut à cette espèce de secours, que nous regarderions comme une ressource assurée de fortune et d'ambition. Vainement assidus à importuner les hommes, souvent sourds et insensibles à nos sollicitations; à peine voulons-nous essayer auprès de Dieu ce que c'est que la prière. Ah! cessons donc de murmurer du ménagement de ses dons. Avouons que nous avons tort d'envier à sa Mère et à ses saints la plénitude de la grâce, abusant comme nous faisons de la mesure qu'il nous donne et qu'il ne tient qu'à nous d'augmenter par notre ferveur. Nous plaindrons-nous avec plus de raison de la stabilité de la grâce qu'ils avaient, et de la fragilité de celle que nous avons, s'il est vrai, comme on le verra dans le second point, qu'il ne tient qu'à nous de la conserver par une exacte vigilance?

SECONDE PARTIE.

Cette tour de David, si célèbre dans les Cantiques, bâtie avec tant de magnificence, entourée de tant de remparts et de mille boucliers, nous fait, au sentiment des saints

docteurs, une image de Marie, inébranlable dans la grâce : *Ædificata cum propugnaculis, mille clypei pendent ex ea* (*Cant.*, IV, 4). Pour la bien expliquer, suivons l'ordre du premier point : considérons en premier lieu la conduite de Dieu sur Marie.

1. Deux choses principalement causent en nous la fragilité de la grâce : premièrement le dérèglement de notre cupidité, ce reste malheureux du péché originel, ce feu caché sous la cendre, qui éclate et allume l'incendie lorsque nous y pensons le moins : *Fomes peccati*, disent les théologiens ; loi du péché, péché qui habite en nous, dit saint Paul : *Quod habitat in me peccatum* (*Rom.*, VII, 17) : non que ce soit formellement un péché, mais parce que c'est l'effet et le principe du péché, l'effet du péché originel et le principe du péché actuel.

Un second mal qui détruit la grâce en nous, c'est la présence des occasions et des objets extérieurs, trop puissants sur le cœur de l'homme et trop conformes à sa cupidité. Telle est notre condition : toujours fragiles en nous-mêmes et toujours assaillis par les occasions du dehors, que de peine à conserver ce trésor précieux de grâce ! trésor, dit saint Paul, que nous portons dans des vases de terre bien fragiles et bien exposés : *Thesaurum in vasis fictilibus* (II *Cor.*, IV, 7).

D'autres lois pour la sainte Vierge. En premier lieu, cette cupidité, qui fait tant de dégâts chez nous, fut éteinte et déracinée en elle en la manière que l'expliquent les théologiens. En second lieu, l'œil de la Providence, attaché continuellement sur elle, en écartait tous les objets capables d'altérer l'intégrité de son cœur. Ces deux effets singuliers de protection, joints aux secours actuels de la grâce qui l'accompagnaient toujours, la rendaient, par un merveilleux privilége, exempte de tout péché.

2. Que Dieu ait pu former une si parfaite créature, ce n'est pas ce qui doit nous étonner. Un second prodige plus surprenant, c'est le rapport de sa conduite à la magnificence de celle de Dieu, c'est qu'elle ait joint à la fermeté inébranlable de sa grâce une vigilance continuelle à la conserver, c'est que, n'ayant point d'ennemis, elle ait toujours été en garde, elle ait semblé craindre tout.

Pouvons-nous lire sans confusion le détail que nous a fait saint Ambroise des occupations de sa vie (*Lib.* II, *de Virgin.*, *c.* 2) ? Il a peine à trouver des expressions capables d'expliquer la rigueur de son abstinence, comme si elle eût été sujette aux révoltes de la chair : *Quid exsequar ciborum parcimonias, congeminatos jejunio dies.* Il admire son silence et sa retenue à parler, comme si elle eût eu à se défier de la discrétion de sa langue : *Loquendi parcior.* Il loue son attachement au travail, comme si l'oisiveté eût été un péril pour elle : *Intenta operi.* Il vante son amour pour la solitude, comme si l'air des compagnies eût pu corrompre sa vertu : *Prodire domo nescia.* Il remarque sa précaution de n'aller jamais hors de sa maison, non pas même au temple sans surveillants, comme si elle n'eût pas suffi à veiller sur elle-même : *Ne ad templum quidem sine custode.* Il lui fait un mérite particulier de son peu d'empressement pour les entretiens des femmes, comme si l'inutilité ordinaire de leurs discours eût pu dissiper son esprit et troubler la tranquillité de ses pensées : *Neque feminas comites desiderabat, quæ bonas comites cogitationes habebat.* En un mot, sa vertu toujours égale, n'ayant ni défauts à corriger, ni périls à éviter : cependant, dit saint Ambroise, elle enseignait à tous les siècles futurs ce qu'il faut éviter, corriger, pratiquer enfin pour se maintenir dans la grâce : *Quid corrigere, quid fugere, quid tenere debeatis.*

A ce récit, Messieurs, que dirons-nous de tant d'assurance et de tant de précautions ? Dieu veillant sur Marie, appuyant sa grâce avec tant de soins, Marie redoublant ses soins et sa vigilance, comme si Dieu n'eût point été son surveillant et son appui. Quel jugement ferons-nous là de notre fragilité dans la grâce et de notre témérité à l'exposer ? Troisième réflexion, qui condamne notre conduite et justifie envers nous celle de Dieu.

3. Car si, étant convaincus de notre fragilité, nous nous appliquions à éviter les occasions dangereuses, ou si, étant déterminés à nous livrer au péril des occasions, nous pouvions nous y flatter de quelque sorte de fermeté, ce serait nous conduire avec quelque sorte de bon sens. Mais sentir notre faiblesse et nous précipiter dans les occasions, c'est un aveuglement sans excuse. Apprenons à le corriger sur l'exemple éclatant de la vigilance de Marie.

Il est vrai que nous naissons fragiles, non-seulement parce que nous naissons libres et que notre flexibilité naturelle au bien et au mal nous rend à tout moment capables de changement, mais encore plus parce que nous naissons pécheurs, enfants du premier pécheur, condamnés par le Créateur à souffrir, en châtiment du péché, les saillies et les révoltes de notre convoitise. Voilà ce qu'il y a de vrai dans notre fragilité : mais voici ce qu'il y a de surprenant. Allons par degrés.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'ayant les yeux si bien ouverts sur notre fragilité naturelle qui vient de Dieu, nous fermions toujours les yeux sur ce que nous y avons ajouté par notre fragilité volontaire, par les engagements que nous avons pris librement, par la loi que nous nous sommes imposée, d'aller le train du monde et de vivre selon le temps, c'est-à-dire d'être fragiles, non-seulement de notre propre fragilité, mais de la fragilité de tout le reste des hommes.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'étant toujours prêts à murmurer contre Dieu de ce qu'il nous a faits si fragiles, nous ne lui sachions aucun gré des moyens qu'il nous a fournis d'affermir notre fragilité, et que nous aimions mieux rendre ces moyens inutiles que de prendre la peine de nous en servir.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'étant fragiles et inconstants dans toutes les choses

du monde, aussi bien qu'à l'égard de Dieu ; ce ne soit qu'à l'égard de Dieu que nous osons nous prévaloir de notre fragilité pour nous disculper de nos fautes. Il n'y a point de sujet rebelle à son souverain qui ose alléguer sa fragilité pour prétexte de sa révolte ; point d'ami qui, manquant aux devoirs de l'amitié, l'ose employer pour excuse ; point de cœur passionné, qui, dans les engagements les plus criminels, n'ait honte de passer pour léger, et qui ne cherche à pallier son changement par toute autre couleur que par celle de l'inconstance. On craint de s'avouer fragile aux yeux des hommes fragiles, et l'on prétend par là se justifier devant Dieu.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que, ménageant avec soin tout ce que nous avons dans nos biens de cher et de précieux, pour peu que nous y reconnaissions de fragilité, nous n'avons nul soin de ménager celle qui est en nous et que nous portons en nous-mêmes, accoutumés à la voir, à la sentir, à en gémir, à nous en plaindre, et en même temps à l'exposer aux plus pressantes occasions. Appelons cela négligence, indolence, aveuglement, c'est cependant ce qui ne nous arrive qu'à l'égard de Dieu et du salut ; partout ailleurs circonspects et vigilants jusqu'à la défiance et à la timidité.

Voulez-vous voir en cela l'excès de notre ingratitude et de notre témérité ? faites réflexion que la plus grande partie de la vertu qui est en l'homme, et la plus grande partie des grâces que Dieu lui fait, consiste principalement dans l'éloignement des occasions dangereuses.

Cette grâce d'éloignement est proprement l'ombre de Dieu, l'aile de sa Providence, où le prophète le priait qu'il voulût le mettre à couvert : *Sub umbra alarum tuarum protege me* (*Ps.* XVI, 19). C'est l'asile où il s'estimait heureux de pouvoir trouver quelque place : *In velamento alarum tuarum exsultabo* (*Ps.* LXII, 9). Donc se retirer de cette ombre et de cette aile de Dieu pour courir aux occasions du péché, c'est se soustraire à la grâce et se montrer indigne de la protection de Dieu.

Car ne nous flattons point : nous avons tous le cœur à peu près de même trempe ; un peu plus ou un peu moins de feu ne nous rend pas fort différents ; c'est l'occasion qui fait notre principale différence et qui nous insinue ou le vice ou la vertu. Que l'on est près par conséquent de la grâce et du salut quand on est éloigné du monde !

A l'air du monde et de la cour, combien faut-il de temps à la plus dure vertu pour s'attendrir et s'amollir ? Le plus mortifié sent bientôt là que ses passions n'étaient qu'endormies ; le plus simple y devient à l'instant capable d'intrigues, et trouve cent ressorts cachés dans le fond de sa simplicité ; le plus solitaire s'y fait sans peine à la douceur des compagnies ; le plus humble, à la lueur des premières dignités sent sortir l'orgueil et l'ambition des replis secrets de son cœur ; le plus scrupuleux en trois jours voit s'évanouir tous ses scrupules.

Il ne faut donc faire aucun fonds de confiance dans le bien, ni sur nos résolutions, ni sur nos protestations, ni sur le souvenir des écueils et des périls que nous avons évités, ni sur les mouvements de tendresse et de ferveur dont notre âme est animée. Savons-nous bien ce qui s'y passe, et sommes-nous plus certains de la sincérité de ses transports que le prince des apôtres ?

A quoi ne se croyait-il pas capable de résister, quand le Sauveur leur eut prédit les piéges et les assauts que le démon préparait à leur foi ? Ne lui sembla-t-il pas que la sienne était hors d'atteinte, et qu'après s'être signalé entre tous les autres disciples, en confessant le premier la divinité de son Maître (*Matth.*, XVI, 16), il devait être le plus ferme à la publier, le dernier à la désavouer ? *Etsi omnes scandalizati fuerint... non te negabo* (*Matth.*, XXVI, 33). Ce fut lui cependant qui le premier après Judas lui manqua de fidélité. Ce cœur, qui se sentait si plein de zèle et d'ardeur, ne se connaissait pas lui-même ; il ignorait qu'il n'était qu'un lâche, un perfide, un infidèle, un ingrat. Toutes ces basses qualités étaient au fond de son âme sans qu'il s'en fût aperçu. Les questions d'une servante et les reproches d'un valet lui découvrirent tout ce qu'il était et qu'il ne croyait pas être, et font comprendre à tous les hommes la faiblesse de leur vertu la plus ferme et la plus fière contre l'écueil de la plus légère occasion.

Qui sommes-nous donc, et de quoi nous pouvons-nous glorifier dans la plus haute élévation de notre vertu prétendue, exposés, comme nous le sommes, au péril imprévu de tant d'occasions ? Quel est notre mérite auprès de Dieu, serviteurs volages et sans foi, dont toute la fidélité ne consiste qu'à manquer d'occasions d'être infidèles, toujours prêts à mépriser, à trahir, à offenser le Maître que nous servons, dès que les facilités et les moyens s'en présentent ?

A quel excès portons-nous donc l'insulte et l'infidélité, quand, au mépris des grâces que Dieu nous fait, des avertissements qu'il nous donne, et de la connaissance que nous avons de notre fragilité, nous allons chercher les occasions qu'il écarte loin de nous, quand nous nous faisons un plaisir d'en affronter le péril, quand nous y demeurons en assurance et avec tranquillité !

Jugeons de là si nous avons droit de nous plaindre et de murmurer de notre état, si c'est Dieu qui nous manque ou nous qui manquons à Dieu, s'il est injuste envers nous dans la distribution de ses grâces, ou si nous le sommes envers lui dans l'abus que nous en faisons. Adorons le partage abondant qu'il en a fait à Marie, et celui qu'il veut bien nous faire à proportion de nos besoins. Avec la ferveur il n'y a point de grâce si médiocre que nous ne puissions augmenter ; avec la vigilance il n'y en a point de si fragile que nous ne puissions conserver. Fervents et vigilants nous en aurons toujours assez pour parvenir à la gloire de l'heureuse éternité. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur les souffrances des justes.

Joannes cum audisset in vinculis opera Christi, mittens duos de discipulis suis, etc.

Jean dans les fers, ayant appris les miracles de Jésus-Christ, envoya vers lui deux de ses disciples (*Matth.*, XI, 2).

Sire (1),

Hérode sur le trône, et Jean-Baptiste dans les fers, le vice triomphant, et la vertu persécutée : voilà le scandale des hommes et le sujet le plus commun de leurs murmures contre Dieu, que juste comme il est, protecteur de l'innocence et vengeur de l'iniquité, ses yeux soient tellement fermés sur le gouvernement du monde, qu'il y souffre si souvent les méchants dans l'élévation et les gens de bien dans l'oppression.

Les disciples de Jean-Baptiste étaient frappés de ce désordre, et c'est pour les tirer d'erreur qu'il les adresse à Jésus-Christ. Ils voyaient l'appareil de la puissance des rois, leurs courtisans, leurs gardes, leurs soldats : l'orgueil, les plaisirs autour d'eux ; l'injustice, la violence ; enfin l'amas de tous les vices que l'impunité peut joindre à l'autorité.

D'ailleurs les miracles de Jésus-Christ leur faisaient reconnaître en sa personne une puissance au-dessus de celle des rois, sur les éléments, sur la nature, sur la vie et sur la mort. Cependant ils ne voyaient autour de lui que des aveugles, des lépreux, des pauvres, des languissants : *Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, pauperes evangelizantur.* Pauvre lui-même, et n'ayant que des pauvres pour amis, négligé des riches et des grands, réduit à la vie souffrante et à la mendicité.

Quel fruit tirent-ils de ce spectacle ; quelle leçon de ce Maître divin ? *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me !* Heureux, leur dit-il, celui qui ne se fait point de mon état un sujet de honte et de scandale ! Heureux qui ne se rebute point de mes humiliations ; qui comprend que Dieu conduit tout pour sa gloire et pour le salut de ses enfants !

C'est cette même vérité qu'il veut nous persuader par les étranges événements qui tiennent aujourd'hui toute l'Europe en alarme (1690) ; exposant à nos yeux la piété détrônée, fugitive, abandonnée, la révolte au contraire et la perfidie couronnées.

A cette vue, Messieurs, adorons l'élévation de la sagesse éternelle au-dessus des raisonnements humains, et reconnaissons l'illusion de cette maxime vulgaire : que Dieu qui tient en main les ressorts de la fortune, leur devrait donner un tel mouvement, que le bonheur tombât toujours sur les justes, et le malheur toujours sur les méchants. Maxime imprimée dans nos esprits par l'orgueil et par l'amour-propre.

Découvrons-y deux erreurs : la première, sur l'idée que nous nous formons des maux de la vie ; la seconde, sur l'idée que nous nous formons de notre vertu. Nous nous imaginons que les maux de la vie sont de vrais maux que nous ne pouvons supporter. Nous nous imaginons que nous sommes de vrais justes qui ne les avons point mérités.

Contre ces deux erreurs, deux principes, dans les deux points de ce discours. Le premier, c'est que les maux de la vie, bien loin d'être de vrais maux, sont de vrais biens, qui nous sont ménagés par la miséricorde de Dieu. Le second, c'est que nous-mêmes, quelque justes que nous soyons, nous sommes de vrais pécheurs, redevables à la justice de Dieu. Ce que vous appelez mal est un bien, ce que vous appelez juste et innocent est coupable. Ainsi loin de murmurer, bénissons dans nos souffrances et la miséricorde, et la justice de Dieu. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les maux de la vie ont un usage différent dans l'ancienne et dans la nouvelle loi. Dieu dans l'ancienne en avait fait la matière de ses menaces, pour intimider les pécheurs. Jésus-Christ dans la nouvelle en fait la matière de ses promesses, pour gratifier ses serviteurs. *Vous serez heureux*, leur dit-il, *quand vous serez calomniés et persécutés par les hommes.* A cette espèce de bonheur, les apôtres tâchaient d'élever l'esprit des fidèles. Saint Pierre leur disait que souffrir pour la conscience était une grâce de Dieu : *Hæc est gratia Dei si propter conscientiam sustinet quis tristitias* (I *Petr.*, II, 19). Saint Paul leur disait que l'avantage de souffrir aussi bien que celui de croire, était un don qu'ils avaient reçu de Dieu : *Vobis donatum est pro Christo, non solum ut in illum credatis ; sed etiam ut pro illo patiamini* (*Philipp.*, I, 29). Les premiers chrétiens, encouragés par la force de ces paroles, voyaient sans étonnement la ruine de leur fortune et la perte de leurs biens, attendant tranquillement leur couronne et l'effet des promesses du Sauveur : *Exspectantes beatam spem et adventum magni Dei* (*Tit.*, II, 13). Ils avaient d'autres yeux que nous ; des yeux chrétiens et non pas des yeux profanes. Avec ces yeux chrétiens considérant les afflictions, ils y voyaient 1° un préservatif assuré contre les désordres de la vie ; 2° une épreuve infaillible de la véritable vertu ; 3° un gage certain de la récompense éternelle. Un mal qui produit tant de biens doit-il passer pour autre chose que pour un bien ?

1. Assez de préservatifs naturels et de précautions humaines contre le dérèglement des mœurs. La raison nous en fournit, notre honneur, notre intérêt, les lois politiques et civiles. Moyens humains, tout vains ou faibles ! Dieu seul sait le vrai moyen de conserver l'innocence de ses enfants : éloignant d'eux ce qui pourrait les amollir, les corrompre, les éblouir, les aveugler, leur faire tourner la tête : éloignant d'eux en un mot

(1) Louis XIV, présent à ce discours.

la prospérité, source de tous ces désordres, écueil où les plus sages sont en péril d'échouer. C'est une réflexion commune à tous les saints Pères.

Ah ! mes frères, nos yeux sont si bien ouverts sur ceux qui nous paraissent heureux ! L'envie nous rend si subtils à démêler ce qu'il y a d'agréable dans leur fortune ! A peine sentons-nous la nôtre autrement que par les endroits épineux. De là mille désirs opposés aux desseins de la Providence. Oh ! disons-nous, si Dieu m'avait fait naître avec de pareils avantages ; qu'il m'eût donné la santé, les biens, les commodités dont tant de gens font gloire d'abuser ; que j'en ferais bien un autre usage ! que j'en serais reconnaissant ! Projets frivoles de notre imagination ! Non, mon cher auditeur ; si Dieu vous avait mis dans cette éclatante fortune, vous vous y seriez perdu, comme le monde s'y perd. L'autorité vous eût rendu fastueux, méprisant, dur et sans pitié comme les autres. La santé vous eût jeté dans la débauche et dans les excès comme les autres. L'opulence eût produit chez vous l'avarice et la prodigalité comme chez les autres. Grâces à Dieu de ce que par une faveur particulière, il vous a ménagé un état qui par ses difficultés vous tient dans la soumission, vous dispose à la modestie, vous engage à la patience, vous réduit à l'humilité, vous fait une espèce de nécessité de toutes les vertus évangéliques. Et si, avec tant de moyens si avantageux pour le salut, éloigné des occasions dangereuses où la prospérité conduit, vous êtes encore assez faible et assez inconsidéré pour mettre tous les jours votre salut en péril par vos murmures et par votre impatience : que serait-ce, hélas ! mon cher auditeur, si Dieu vous avait placé au milieu des richesses et des plaisirs, c'est-à-dire au milieu des piéges dont la vertu la plus ferme a tant de peine à se sauver ?

Que l'orgueil vous fait présumer que vous auriez en pareil état plus de docilité que tant de noblesse, qui ne devient intraitable que parce qu'elle est née dans l'éclat ; plus de fidélité que tant de riches, qui ne deviennent insolents que parce qu'ils regorgent de biens ; plus de reconnaissance que Saül, qui ne parut ingrat que quand Dieu l'eut mis sur le trône ; plus de fermeté que Salomon, qui ne plia les genoux devant les idoles que quand Dieu l'eut élevé au-dessus de tous les rois.

Il semble que Dieu ait livré Salomon à sa liberté, pour donner en sa personne un exemple fameux des effets de la vie molle, et du péril de la prospérité. De combien de grâces Dieu l'avait il prévenu ? Ce naturel si doux, ce règne de paix, cette sagesse inouïe, qui attirait sur lui l'admiration des peuples et des rois. A tant de grâces singulières, parce que Dieu n'avait pas joint la grâce de l'adversité, parce qu'au lieu de troubler de temps en temps la tranquillité de ses plaisirs, Dieu lui en laissait la jouissance, tous les autres dons furent funestes pour lui. La sagesse ne servit qu'à faire éclater sa folie ; la douceur de son naturel, qu'à augmenter la corruption de son cœur. Heureux en tant de façons, il tomba dans la dernière des misères, parce qu'il ne fut pas assez heureux pour être jugé digne de souffrir. *Solus in deliciis Salomon fuit, et forsitan ideo corruit*, dit saint Jérôme (*Ep. ad Eustoch.*).

Aussi quand Dieu a voulu se préparer de dignes instruments, élever, former de grands hommes, il s'est servi de l'adversité pour leur donner la première disposition, la première trempe nécessaire ; parce qu'enfin l'adversité tourne et forme les cœurs autrement que la fortune. Par combien de persécutions disposa-t-il David et Joseph et tant d'autres saints à porter dignement les poids des grandeurs humaines ? Ils savaient commander, parce qu'ils avaient obéi. Ils donnaient prudemment, parce qu'ils avaient senti ce que c'est que l'indigence. Ils usaient modérément de leur pouvoir, parce qu'ils avaient éprouvé la violence d'autrui. Ils avaient pitié des malheureux, parce qu'ils avaient été dans la misère. Que savez-vous où vous conduiront vos misères, ce que Dieu veut faire de vous ? Quand il n'en ferait rien selon le monde, et que, pour tout effet de vos souffrances, vous n'en deviendriez que plus tempérant, plus modeste, plus humain, plus humble, plus patient, plus éloigné des désordres de la vie : cet avantage n'est-il rien ? Ce seul bien n'est-il pas le plus grand bien de la vie ? Un second effet de l'affliction, c'est qu'en vous préservant du vice, elle éprouve encore votre vertu.

2. Saint Cyprien, voulant consoler les chrétiens dans une affreuse mortalité qui de son temps désola toute l'Afrique : Eh quoi ! mes frères, leur dit-il, vous vous plaignez des rigueurs de la Providence ; vous êtes surpris que Dieu vous confonde avec les païens, qu'il frappe ses enfants et ses ennemis des mêmes verges. Il le fait pour connaître ses vrais enfants. Cette désolation publique est une recherche publique, une épreuve nécessaire pour démêler la vraie vertu, pour sonder le cœur et l'esprit de chaque fidèle : *Explorat justitiam singulorum, mentes humani generis examinat.* Non que Dieu ait besoin pour lui de cette recherche. Il voit le fond des cœurs et connaît ceux qui sont à lui. Mais afin que chaque fidèle apprenne lui-même à se connaître, qu'il ne se trompe point sur son véritable état, qu'il ne fasse point sur sa vertu plus de fond qu'il n'en doit faire, qu'il remarque ses faiblesses et s'applique à les corriger. Car, hélas ! mes chers auditeurs, qu'il est aisé de se croire vertueux dans la paix et dans l'abondance ? Une personne éloignée des intrigues et des affaires, sans charge, sans embarras, n'ayant à veiller que sur sa propre conduite, hors des occasions et de l'âge des passions, une âme tranquille, un bien aisé, une maison propre, et sur le tout un air de dévotion soutenu du tempérament : avec ces secours naturels et ces commodités de la fortune, il n'est rien si commun

que de se complaire en son état, que de s'applaudir de sa vertu, que de s'y reposer, dit saint Augustin, comme sur un lit commode. *Acquiescunt innocenter in his, in domo sua, in familia, in conjuge, in filiis, in ædificio* (*In psal.* XL). Mais attendons l'adversité : c'est à elle à faire l'épreuve. Une amertume imprévue mêlée à toutes vos douceurs, un mauvais succès, une maladie vient renverser ce lit où vous trouvez tant de repos : et c'est là, dit saint Augustin, l'ouvrage de la main de Dieu, selon cette parole du prophète : *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus* (*Psal.* XL, 4).

Alors que voit-on dans ces âmes si tranquilles? Une délicatesse, une sensibilité extrême sur la douleur, une vivacité inouïe sur l'honneur et sur le mépris, un découragement subit à la vue des difficultés. Tous ces défauts, d'autres plus grands étaient cachés dans ce cœur, qui se croyait si fidèle, et c'était la prospérité qui faisait ce déguisement. L'adversité met tout en vue, elle développe les replis, elle fait voir qui nous sommes, elle dissout comme le feu le mélange des métaux, elle fait briller l'or, elle consume la paille, elle amollit la cire, elle endurcit le limon, elle expose le fidèle à l'admiration publique, et livre l'hypocrite à la raillerie et au mépris.

Tous les saints livres sont pleins de ces vives expressions, qui nous représentent les cœurs au milieu de l'adversité, comme au milieu de la fournaise : *Tanquam aurum in fornace...in camino humiliationis* (*Sap.*, III, 6; *Eccli.*, II, 5). Les païens mêmes ont jugé cette épreuve nécessaire à la perfection de l'homme de bien. Sans cela, dit Sénèque, on ignorera ce que vous pouvez, et vous l'ignorerez vous-même : *Nemo sciet quid poteris, ne tu quidem* (*De Provid.*, I, 4). Non-seulement les païens, le démon même a connu cette nécessité. Il méprisait la vertu de Job avant qu'elle fût exercée, il la jugeait indigne de l'approbation de Dieu. Job vous honore, disait-il; quelle merveille! Il est comblé de biens, il n'y a des faveurs et des grâces que pour lui : *Nunquid Job frustra timet Deum* (*Job*, I, 9)? Mais faites-lui sentir la pesanteur de votre bras, jetez la désolation sur ses biens : alors vous verrez ce qu'il sait faire et ce que deviendra sa vertu : *Nisi in faciem benedixerit tibi.*

Ce que Dieu, les saints, les païens, les démons ont jugé nécessaire à la vertu, vous, par un excès de témérité, vous le jugez inutile. Inutile selon vous de savoir si vous aimez Dieu ou si vous ne l'aimez pas, si vous l'aimez de cœur ou seulement en parole, si vous le servez pour lui-même ou pour votre propre intérêt, si vous êtes un vrai fidèle ou si vous n'êtes qu'un hypocrite. Tout cela, selon vous, est inutile à savoir. Dès là vous n'êtes point un vrai fidèle, un vrai juste. Le juste au milieu des afflictions se dit à lui-même ce que Moïse disait aux Hébreux : Dieu vous tente, mes frères, pour faire voir si vous l'aimez ou non, de tout votre cœur : *Ut palam fiat, utrum diligatis eum, an non, in toto corde vestro* (*Deuter.*, XIII, 3). Le juste au milieu des afflictions se dit ce que Salomon disait des anciens patriarches : Dieu les a tentés pour montrer qu'ils étaient dignes de lui : *Deus tentavit eos, et invenit eos dignos se* (*Sap.*, III, 5). Vous, sans cela, sans ces tentations salutaires, par où paraîtrez-vous sincèrement vertueux et vraiment dignes de Dieu? Dans la paix, dans le repos, dans l'abondance des biens? Ah! tout le monde est plein de ces sortes de vertus et de dévotions tranquilles, et le christianisme ne s'en fait pas grand honneur. Mais l'envie, la calomnie se déchaînent contre vous : on vous trompe, on vous trahit, vos amis vous abandonnent, on vous voit accablé de douleurs et d'infirmités. Au milieu de tant d'ennemis votre vertu se soutient, votre foi n'est point chancelante, vous ne cessez point de servir et de bénir Dieu. Quel exemple à tout l'univers! quelle gloire à la religion! quelle confusion pour les lâches! Un seul vertueux de ce caractère fait plus d'honneur à l'Evangile que tout le reste des chrétiens. Est-ce donc un mal que l'adversité, qui purifie ainsi la vertu de l'homme juste, et qui, pour troisième avantage, lui en assure la récompense dans l'heureuse éternité?

3. Le gage le plus certain d'une éternité bienheureuse, c'est de se voir en cette vie innocent et affligé. Principe établi par saint Jean Chrysostome avec un soin tout particulier, dans les malheurs publics qui accablaient le peuple d'Antioche (*Homil.* 1 *ad pop.*). « Vous êtes justes, disait-il, vous êtes affligés et vous pleurez. Réjouissez-vous plutôt, mes frères : *Cum benefeceris et contraria receperis, gaude et lætare.* Votre innocence, ici-bas sans récompense, est pour vous le sujet d'une plus haute récompense : *Majoris enim tibi retributionis materia est.* » Principe fondé sur la justice inaltérable de Dieu, qui ne laisse aucun mal sans châtiment, aucun bien sans récompense, et qui par conséquent punit et récompense en l'autre vie ce qu'il ne punit pas et ne récompense pas en celle-ci. De là suit nécessairement, et que le juste qui jouit d'une prospérité constante a lieu de trembler pour son salut, et que le juste maltraité de la fortune a tout sujet d'espérer son salut. Car les justes toujours heureux, quel sujet n'ont-ils pas de craindre? Ils savent que Jésus-Christ ne les a sauvés que par le sang, qu'il n'a point promis de repos sur la terre à ses disciples, qu'il ne leur a parlé que de croix. Ils ne voient point de croix dans la suite de leur vie; rien qui traverse leurs desseins; un long cours de succès au delà de leurs désirs. Où est donc cette peine et cette croix nécessaire? où est-elle? quand viendra-t-elle? elle ne paraît point durant la vie, elle viendra donc après la mort.

« Songez donc à vous, heureux du siècle : riches qui m'écoutez, songez à vous : *Agite nunc, divites.* Au lieu du plaisir que vous prenez à goûter votre fortune, ah! pleurez, frémissez, à la vue des maux futurs qui vous pendent sur la tête, et que vous ne

pourrez éviter : *Plorate ululantes in miseriis vestris quæ evenient vobis.* » Ces paroles sont de l'apôtre saint Jacques (*Cap.* V, *v.* 1); elles s'adressent à vous. En vain vous soutenez votre espérance par la vue de vos bonnes œuvres, et par l'inclination que vous sentez pour la vertu. Craignez que ce qui vous semble vertu n'en soit que l'ombre. Craignez que cette ombre de vertu ne vous cache vos péchés. Craignez qu'elle ne dégénère en quelque désordre éclatant, peut-être en libertinage. Car enfin l'union d'une prospérité constante et d'une constante vertu, est un miracle bien rare et jusqu'à présent peu connu. Il faut que la prospérité ou la vertu disparaisse. Il faut pour être sauvé porter au tribunal de Dieu l'image de Jésus-Christ. Dieu ne reconnaît ses élus qu'à ce caractère : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* Vous montrez de grandes qualités, d'importantes actions, du zèle pour la justice, de la probité, de la charité. Toutes ces vertus peuvent n'être pas chrétiennes. Elles peuvent former l'image d'un bon citoyen, d'un bon officier, d'un bon ami, d'un bon sujet, d'un bon père de famille. Mais tout cela n'est point l'image de Jésus-Christ humilié et crucifié. Tous ces traits ne sont point les traits du Sauveur des hommes, ni par conséquent les traits de l'homme sauvé, de l'homme prédestiné. L'adversité seule en peut imprimer les traits. Vous ne portez pas ces traits; vous avez donc tout à craindre : *Plorate ululantes in miseriis quæ evenient vobis.*

Au contraire, poursuit l'Apôtre, vous dont la vertu est exercée par de salutaires afflictions, soyez patients, prenez courage : *Patientes estote vos, et confirmate corda vestra.* Pourquoi? parce que le juge est à la porte : *Ecce judex ante januam assistit* (*Jac.*, V, 8). Il y a un juge, mes frères, gémissez s'il n'y en a pas, car en ce cas vos peines seraient perdues. Mais si vous croyez qu'il y en ait un, non pas aveugle, mais qui voit tout; non pas négligent, mais qui pèse tout; non pas injuste ni capricieux, mais qui rend à chacun selon son mérite. Quelle consolation pour vous? Il voit tout, il voit donc vos vertus et vos souffrances. Il pèse tout; il connaît donc le mérite de vos vertus et de vos souffrances. Il rend à chacun selon son mérite, et jusqu'à présent il ne vous a rien rendu; vous devez donc tout prétendre et dire avec saint Paul : *Il y a là haut, entre les mains d'un juste juge, une couronne de justice qui ne me peut échapper.* Dites-lui donc dès à présent, au milieu de vos afflictions, comme le saint homme Tobie : *Benedico te, Domine Deus Israel, quia tu castigasti me et tu salvasti me* (*Tob.*, XI, 17). Soyez béni, Seigneur Dieu d'Israël, parce que vous m'avez affligé et que vous m'avez sauvé. Mon affliction c'est mon salut : sans elle je serais peut-être rempli de vices, elle m'a préservé du vice; sans elle je serais peut-être sans vertu, elle a épuré ma vertu; sans elle je serais peut-être incertain de mon salut, elle a assuré mon salut : *Castigasti me et salvasti me.* Je me trompe donc, ô mon Dieu! quand je regarde les maux du juste comme des maux, ce sont de vrais biens, je l'avoue, et je reconnais mon erreur. Mais je me trompe encore, quand je me figure que je suis juste; il n'y a sur la terre que des pécheurs. C'est une seconde erreur dont il faut reconnaître l'illusion dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce prophète avait bien raison de prier Dieu qu'il n'entrât point en compte avec lui, parce que devant ses yeux nul homme vivant n'est juste : *Quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens* (*Ps.* CXLII, 2). Des hommes dont les yeux ne sont point souillés, dont le cœur n'est point corrompu, dont les mains ne sont point sanglantes : assez de justes en ce sens-là. Job en était, quand il représentait son innocence et disait à Dieu : *Non peccavi* (*Job*, XVII, 2). Seigneur, je n'ai point péché. Mais des hommes d'une conduite assez pure pour n'être jamais sortis des règles de leur devoir : nul juste parmi nous de ce caractère. Job lui-même en ce sens-là se reconnaissait coupable : *Peccavi*, disait-il, *quid faciam tibi, o custos hominum* (*Job*, VII, 20)! J'ai péché, que ferai-je, ô Dieu qui veillez sur tous les hommes!

C'est-à-dire qu'il y a des justes sans crime, mais qu'il n'y en a point sans nul péché. La difficulté c'est de savoir si ces justes sans crime et sujets aux péchés communs sont tellement responsables à la justice de Dieu, qu'ils soient dignes des afflictions et des misères de la vie. Oui, Messieurs, je dis qu'ils le sont. Et quand ils n'auraient point ni de péchés considérables, ni de péchés présents, ni de péchés personnels, il suffit des péchés légers, il suffit des péchés passés, il suffit des péchés même d'autrui, pour être exposés sur la terre avec justice aux traitements les plus durs. Trois vérités terribles; mais cependant trois vérités dont il faut reconnaître aujourd'hui la solidité.

1. Les saints Pères et les docteurs nous apprennent que nulle offense de Dieu ne devrait passer pour légère, que tous les maux des créatures ne sont rien en comparaison d'une seule offense de Dieu, que le renversement des trônes et des empires est un moindre désordre dans l'univers qu'un léger péché contre Dieu. La raison éclairée par la religion nous le dit. Nous ne pouvons cependant nous accoutumer à cette idée, nous soumettre à cette vérité. Notre propre intérêt nous la rend inconcevable. Vous, Seigneur, vous nous la rendez sensible et certaine à nos dépens. Comment? En remplissant les familles de confusion, les royaumes de ravages, en punition souvent d'un péché léger : *Absque dubio, ut nihil leve æstimetur, quo Deus læditur*, dit Salvien (*De Gubern.*, *lib.* VI). Les Hébreux, par ordre exprès de Dieu, lapident sans pitié un de leurs frères : qu'a-t-il fait? Il a ramassé du bois au jour du sabbat (*Num.*, XV, 36). Osa tombe mort devant l'arche aux yeux du peuple et de David : qu'a-t-il fait? Il a touché l'arche de la main (II *Reg.*, VI, 7).

Saül perd la bataille et la couronne et la vie : qu'a-t-il fait ? Il a différé de quelques jours le supplice d'un roi condamné par le Seigneur (I *Reg.*, XV, 28). Et si nos yeux étaient assez subtils pour voir les ressorts cachés de la fortune des hommes, que Dieu nous laissât pénétrer les principes de tant de révolutions qui nous font souvent gémir, quel enchaînement verrions-nous des événements avec leurs causes ! Que de légèretés suivies de tristes revers ! que de délicatesses expiées par de longues maladies ! que de vaines joies noyées dans les larmes et dans le sang ! que de secrètes vanités punies par des humiliations publiques ! que de négligences châtiées par la ruine des maisons !

Ce qui nous rend moins attentifs à ces châtiments rigoureux, c'est que nous n'avons plus de prophètes qui nous menacent, et qui nous fassent remarquer l'enchaînement de ces péchés légers avec leurs suites funestes. Chez nous une vanité n'est qu'une simple vanité. L'on ne vient point crier à ces riches insolents, enflés de l'orgueil de leur fortune, on ne vient point crier à leurs oreilles : *Ecce dies venient :* Un jour viendra, prenez-y garde, où tous ces biens sortiront de votre maison ; où vous verrez périr votre crédit, votre autorité, votre gloire ; où vous rentrerez dans le néant, plus misérables encore que vous n'en êtes sortis. Tout cela en punition de votre vanité présente : *Ecce dies venient.* Ces prophètes ne parlent plus ; Dieu ne laisse pas de frapper. Négligences, complaisances, vanités, témérités ; voilà souvent tous les crimes d'une personne : humiliations, oppressions, désolations ; voilà souvent les vengeances de Dieu. Quel rapport ! quelle proportion de la faute au châtiment ! là tout notre esprit se révolte. Et pourquoi ? c'est que nous comptons l'honneur, la liberté, les biens, les couronnes pour quelque chose ; et devant Dieu ce n'est rien, parce que ce n'est que le bien temporel de l'homme. Au contraire, nous comptons nos indifférences dans son service, nos lenteurs, nos froideurs, nos négligences pour rien, et devant Dieu, c'est quelque chose, parce que c'est l'offense de Dieu. Nous nous imaginons que ces traitements sévères n'étaient que pour l'ancienne loi, qu'alors Dieu renversait les trônes et les empires, les peuples et les souverains, d'un seul tour de sa main, d'un seul souffle de sa bouche. Et maintenant a-t-il plus d'estime et plus d'égard pour toutes ces vanités ? a-t-il plus besoin de toutes ces bagatelles qu'il n'en avait dans les siècles passés ? Les peuples et les souverains ont-ils cessé d'être à ses yeux des atomes, des grains de poussière, lui-même a-t-il cessé d'être le premier Souverain ? Quel intérêt a-t-il que cet homme vive longtemps, que cette famille s'élève, que ces biens soient permanents dans cette maison, que la victoire soit toujours de ce parti, que les Assyriens ou les Mèdes, ou les Perses, ou les Grecs ou les Romains tiennent l'empire du monde ? Son intérêt, c'est d'y être connu, servi, adoré comme il lui plaît ; c'est que les hommes, grands et petits, élevés ou humiliés, observent ses commandements, qu'ils craignent de l'offenser, qu'ils lui rendent ce qu'ils lui doivent.

Or, pour nous réduire tous à ce point de soumission, il n'y a rien dans tous les biens d'ici-bas qu'il ne nous puisse ôter avec justice. Parce qu'enfin Dieu ne nous doit ni la prospérité, ni la grandeur, ni la gloire temporelle. Mais nous, vers de terre, nous lui devons, en quelque état qu'il nous ait mis, l'obéissance et le respect. Or c'est par ces châtiments sévères qu'il nous réduit à ce respect. Car, quand on voit les excès et les impiétés éclatantes punies par des châtiments éclatants, quelle idée extraordinaire puis-je alors me former de la majesté de Dieu ? De grands crimes punis par de grands supplices, on punit ainsi tous les jours les excès d'un homme contre un homme. Dieu se vengeant sur ce pied-là et selon cette mesure, ne me paraît rien plus qu'un homme et qu'un roi. Mais Dieu punissant les moindres péchés, une indifférence, un oubli, par le renversement des fortunes et des royaumes ; il me paraît là vraiment Dieu, vraiment au-dessus de toutes les grandeurs mortelles. Et malgré mon propre intérêt, je ne puis m'empêcher alors de lui dire avec Néhémie : *Domine terribilis et fortis, justus et misericors* (II *Machab.*, I, 24). Seigneur, vous êtes puissant et terrible, mais juste cependant et miséricordieux. Vous êtes terrible par la vengeance que vous tirez de mes fautes les plus légères ; puissant, par les moyens que vous trouvez de vous venger. *Terribilis et fortis.* Vous êtes juste cependant, parce qu'en exerçant vos vengeances, vous vous servez de votre droit contre moi, qui n'ai eu nul droit de vous offenser. Mais puissant et terrible et juste, en cela même vous êtes tout miséricordieux ; parce que vous ne punissez mes plus légers manquements que pour me détourner des plus grands crimes, et pour en détourner tous les autres à mes dépens. Cette rigueur à mon égard est miséricorde pour moi, et pour tout le reste du monde : *Justus et misericors.* Il est donc de la justice et de la bonté de Dieu que le juste prétendu soit sévèrement puni, souvent pour des fautes légères. Encore plus pour ses propres péchés passés. C'est une seconde raison.

2. Qu'il est heureux pour un pécheur repentant d'entendre ces paroles consolantes : *Dominus transtulit peccatum tuum* (II *Reg.*, XII, 13), le Seigneur a effacé ton péché. C'est ce que David entendit de la bouche d'un prophète, et pour obtenir cette grâce il ne lui coûta qu'un moment de sincère repentir. Mais quel sujet d'étonnement, d'entendre en même temps cette sévère sentence ? *Eo quod despexeris me :* Parce que tu m'as méprisé, parce que ton plaisir t'a été plus cher que ma gloire, *non recedet gladius de domo tua* (*Ibid.*, XII, 10) : L'épée sera toujours tirée et sanglante dans ta maison, tu n'y verras que désordres et que malheurs. C'est ce qui fut dit à David, ce qu'il ne put détourner par ses prières, ce qu'il accepta avec soumission,

ce qui s'adresse à vous, pécheurs, et ce qui vous pend sur la tête.

Ah! vous regardez la jeunesse comme le temps du plaisir, vous vous figurez que les péchés de cet âge attirent la pitié de Dieu plutôt que ses châtiments; vous avalez le poison sans inquiétude. Il passera cet âge de plaisir, et viendront les années de peines. Au milieu des grands soins qui vous occuperont alors, au milieu même des vertus que vous aurez embrassées, vous sentirez pousser ces racines de péché qui se dérobaient à vos yeux, vous éprouverez leur fécondité maudite, vous en goûterez les tristes fruits, qui sont l'amertume, les pleurs et les disgrâces de la vie.

Étrange conduite de Dieu! Le pardon n'est donc pas entier, ni la réconciliation sincère? Elle est sincère, chrétiens, il n'y a point de déguisement dans son cœur; mais c'est le pardon d'un père qui ne veut pas que ses enfants abusent de son indulgence pour retourner au péché. Pour cela, dit saint Augustin, la peine du péché est plus longue que le péché : *Productior pœna quam culpa;* de peur que le péché ne parût trop peu de chose, si la peine finissait aussitôt que le péché : *Ne parva putaretur culpa si cum illa finiretur et pœna* (*Tract. ult. in Joan.*). Quel attrait n'y aurait-il pas au péché, si le repentir d'un moment en effaçait et l'offense et la peine? Un pécheur bien converti ne doit-il pas être content de n'avoir plus son Dieu pour ennemi, sans lui ôter encore les droits d'un père? Heureux d'avoir évité le supplice, il doit lui être doux d'attendre la correction. C'est là, chers auditeurs, ce que nous devons attendre. Il y en a peu parmi nous dont la vie ne soit traversée par quelques malheurs imprévus. Y en a-t-il beaucoup dont la vie ait toujours été sans reproche? Maintenant vous ne péchez plus. Autrefois vous avez péché, vos péchés vous sont pardonnés; mais sont-ils bien expiés? Rappelez ce que le Sage a dit, que pour les péchés pardonnés il ne faut pas être sans crainte : *De propitiato peccato noli esse sine metu* (*Eccli.*, V, 5).

Que faisaient les frères de Joseph, quand ils furent emprisonnés en Egypte? Ils obéissaient à leur père Jacob, qui, dans la famine de leur pays, les envoyait chercher des blés. Ils venaient sur la foi publique, et se voyaient traités en espions et en voleurs. Ils étaient innocents du crime qu'on leur imposait; mais il y avait treize ans qu'ils avaient vendu leur frère. Après treize ans, remarque saint Jean Chrysostome, en s'acquittant d'un devoir conforme à la piété, la justice de Dieu les trouve; ils sont jetés dans les fers. Là, rappelant leur vie passée, comparant ce qu'ils souffraient avec ce qu'ils avaient fait souffrir à Joseph : ah! disaient-ils, c'est justement que nous souffrons; nous avons péché contre notre frère : *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum* (*Gen.*, XLII, 21). Ils ne regardaient point leur innocence présente, ils ne songeaient qu'à leurs péchés passés : ils ne murmuraient point contre Dieu qui les abandonnait dans une si juste entreprise, ils bénissaient au contraire la Providence de Dieu de leur avoir différé tant d'années la peine de leur péché : *Merito hæc patimur.* Nous souffrons; mais qu'avons-nous fait? Nous avons vu notre frère à nos pieds, sans nulle pitié : nous nous sommes fait un plaisir de l'amertume de son âme. Il nous priait, nous ne voulions pas l'écouter : *Videntes angustiam animæ illius, dum deprecaretur nos, non audivimus. Peccavimus in fratrem nostrum : merito hæc patimur.*

Chrétiens, que pouvons-nous dire à Dieu, quand nous nous croyons échappés à sa justice, et que, contre notre attente, nous sentons sa main revenir sur nous? Ne devons-nous pas nous écrier : Je l'ai bien mérité, Seigneur, j'ai péché contre votre Fils, j'ai méprisé ses inspirations et ses grâces, j'ai détourné mes yeux de sa croix et de son sang? Ne devons-nous pas dans nos maux nous faire une image de nos excès, de nos ingratitudes passées? Ah! quand j'étais dans les plaisirs, dans ces malheureuses compagnies, mon devoir, mon salut et mon Dieu ne m'étaient rien; je croyais être ma fin et mon Dieu. J'espérais éviter avec un simple repentir tous les coups de sa vengeance. Selon moi, la vieillesse, la disgrâce, l'infirmité, ne devait jamais venir; elle est venue, je la sens, j'ai trouvé mon maître et mon juge. Soyez béni, Seigneur, vous me traitez comme je l'ai mérité : *Merito hæc patimur, peccavimus in fratrem nostrum.* Enfin, quand nous n'aurions pas personnellement péché, nous sommes soumis à vos rigueurs les plus sévères, pour les péchés même d'autrui. Dernière considération.

3. Terrible considération! Qui ne frémirait à cette pensée? Nous répondons solidairement à Dieu, non-seulement chacun pour soi, mais souvent les uns pour les autres : les pères pour leurs enfants, et les enfants pour leurs pères; les sujets pour les souverains, et les souverains pour les sujets; les maîtres pour les serviteurs, et les serviteurs pour les maîtres. Rien n'est mieux établi dans la loi de Dieu. Je visiterai, dit-il, je rechercherai les péchés jusqu'à la troisième et la quatrième race : *Visitabo peccata patrum in filios usque ad tertiam et quartam generationem...* (*Num.*, XIV, 18), menace qui a pour objet, non les peines de l'éternité, car Dieu ne damne point les descendants pour les péchés personnels de leurs ancêtres, mais les peines du temps, qui sont les instruments communs de la vengeance de Dieu. Tout cela pour servir de frein à la licence publique, pour nous apprendre à tous l'intérêt que nous avons d'arrêter réciproquement le péché, par la part que nous pouvons tous avoir à la peine du péché; pour nous rendre tous surveillants les uns des autres, comme cautions les uns des autres. Oserons-nous en murmurer! Ne confisque-t-on pas tous les jours l'héritage des criminels; ne dégrade-t-on pas tous les jours la postérité des rebelles? On n'est point choqué parmi nous de cette sévérité : pourquoi le

tribunal de Dieu n'aura-t-il pas les mêmes droits que le tribunal des hommes?

Il est si ordinaire à Dieu de récompenser les enfants pour les vertus de leurs pères! Il peut donc aussi les punir pour les crimes de leurs pères, et le peut très-justement. *Recordare Abraham, Isaac et Israel servorum tuorum. Memento misericordiarum David* (*Gen.*, XXXII, 13; II *Paral.*, VI, 42) : Souvenez-vous, Seigneur, de la fidélité d'Abraham, de la clémence de David, des services de nos pères; ainsi le prions-nous encore, à l'exemple des anciens. Nous nous faisons un mérite devant Dieu du mérite de nos ancêtres; nous le croyons obligé d'étendre sur nous les bénédictions que méritaient leurs vertus : pourquoi ne souffrons-nous pas qu'il étende aussi sur nous les malédictions dues à leurs péchés? pourquoi ne nous faisons-nous pas un démérite devant lui des désordres de nos ancêtres? Il vous souvient que vous avez eu des parents zélés, charitables; vous voulez que Dieu s'en souvienne, et c'est là le motif de votre confiance en lui. Mais ne voyez-vous point parmi ceux dont vous descendez, de ces avares insatiables, de ces ravisseurs du bien d'autrui, de ces corrupteurs de l'innocence, de ces railleurs de la piété, de ces protecteurs du libertinage? Il ne vous en souvient point. Ne craignez-vous point que Dieu s'en souvienne? Et quand il vous frappe de sa main, ne sentez-vous point qu'il vous frappe justement, pour arrêter en vous le cours du scandale de vos pères; pour vous ôter le fruit de leurs crimes, dont vous avez profité; pour vous empêcher de leur ressembler; pour vous rendre plus soumis qu'eux, plus obéissant à ses lois? Entrons en compte, vous dit-il par le prophète Isaïe, rappelons la mémoire du passé : *Reduc me in memoriam et judicemur simul*. Raconte-moi tes vertus, les bonnes œuvres, tout ce qui te peut justifier: *Narra si quid habes ut justificeris* (*Isai*, XLIII, 26). Quand tu n'aurais pas péché, ton père n'a-t-il pas péché? *Pater tuus primus peccavit* (*Ibid.*, 27). De là cette inondation de malheurs, souvent sur une famille et sur une race entière. Hé! quelle devrait être sur ce point la vigilance et l'attention des parents? Je vais commettre en un moment ce qui répandra son venin sur toute ma postérité. D'ici à cent ans on gémira, les torrents de sang couleront pour ce maudit péché qui fait aujourd'hui ma joie. Ah! pères et mères, votre amour, votre soin pour vos enfants, où est-il?

Non-seulement les enfants punis pour les pères, mais les pères pour les enfants. Héli, grand prêtre du Seigneur, voit sa vieillesse misérable, parce que ses enfants avaient irrité le ciel (I *Reg.*, IV, 17). Non-seulement les pères pour leurs enfants, mais les sujets pour les princes. La vanité de David coûte la vie à soixante et dix mille hommes (II *Paral.*, XXI, 14). Non-seulement les sujets pour leurs princes, mais les princes pour leurs sujets. Les troupes de Josué sont défaites pour le sacrilége du seul Achan (*Josue*, VII, 5). Souvent la piété des sujets ne les rend pas plus heureux : parce que l'impiété des princes est pour les sujets une source de misères. Et souvent la piété des princes n'est suivie que de funestes succès, parce que l'impiété des sujets est un obstacle aux heureux succès des princes.

Et sur cela voici, Messieurs, un événement des plus capables d'exercer et d'étonner votre foi, c'est la disposition de Dieu sur le saint roi Josias. Jamais prince n'avait eu un zèle plus éclatant pour la religion de ses pères. Tous ces profanes monuments que les rois ses prédécesseurs avaient érigés à l'impiété, avaient été renversés par ses soins. Il voulait rétablir partout les anciennes cérémonies, ramener tous ses sujets à la pureté de la loi. C'était là l'objet de ses travaux; il ne se proposait point d'autre gloire. En un mot, voici son éloge écrit dans les livres divins : *Similis illi non fuit ante eum rex : neque post eum perrexit similis illi* (IV *Reg.*, XXIII, 25). C'est-à-dire qu'avant lui et après lui nul ne fut semblable à lui. Cependant ce roi si zélé, si religieux, au milieu de tant de hautes et de saintes entreprises, est traversé par une cruelle guerre. Il succombe à ses ennemis. O Dieu, vengeur, de vos autels, appui du juste, protecteur de l'innocent! vos yeux, vos yeux; votre Providence, ô mon Dieu! vous la devez à vos enfants, vous vous la devez à vous-même!

O mes chers frères! nous n'entrons point dans ses desseins; nos esprits charnels ne les peuvent pas comprendre. Il va nous les expliquer. Josias, il est vrai, n'eut point son semblable en zèle et en piété : *Verumtamen*, cependant, dit l'Ecriture, *non est aversus Dominus ab ira furoris sui magni quo iratus est furor ejus contra Judam* (*Ibid.*). C'est-à-dire, la fureur de Dieu contre le peuple de Juda était encore allumée. Les impiétés de ces ingrats avaient irrité son cœur. Voilà le secret de sa Providence, la profondeur de ses conseils éternels. Ils ne méritaient pas un tel roi : mais ce roi méritait une plus noble couronne. Il était innocent, mais son peuple était criminel. Il était infortuné, mais son peuple était réprouvé. Ce n'était pas lui qui était puni par ses propres afflictions, parce que ses afflictions le conduisaient à la véritable gloire; c'était ce peuple malheureux, qui des afflictions de son roi se faisait une occasion d'endurcissement dans le péché.

De tout cela quelle conclusion, Messieurs? La voici toute convenable et nécessaire au temps présent. C'est que tous les malheurs publics, périls et ravages de la guerre, accablement de misère et de pauvreté; tout cela ne doit point nous étonner, dans le débordement affreux de toutes sortes de vices, où le royaume est maintenant plongé (1690). Car pourquoi s'étonner de ce que Dieu fait aujourd'hui ce qu'il a fait dans tous les siècles, et sur tous les peuples du monde, et sur tous les souverains. Sa politique ne change point. Les ressorts de son gouvernement ne sont point relâchés depuis près de six mille ans. Ils sont et seront toujours dans un mouvement égal de vengeance et d'hor-

reur contre le péché. La foudre qui gronde sur nous est la même qu'il a lancée sur les Juifs, sur toute l'Asie, sur Rome, sur Constantinople et sur tant d'autres pays, dont nous ne connaissons plus le bonheur et la piété que par l'histoire ; et dont nous voyons les misères et l'irréligion par nos yeux. Jamais ne deviendrons-nous sages aux dépens et sur les exemples d'autrui ? Ne nous sentirons-nous coupables, que quand nous nous sentirons punis ? Combien croyons-nous que le dernier coup soit encore éloigné de nous? Nous l'ignorons, vous le savez, Seigneur ; mais nous ne pouvons ignorer que si ceux qui sont les plus justes ont tant de sujet de trembler, cette foule de pécheurs hardis et déterminés au milieu desquels nous vivons doit redoubler notre crainte, et pour eux que nous tolérons, et pour nous qui les imitons. Ce n'est qu'en quittant le péché que nous pouvons nous rendre dignes de la miséricorde et de la protection de Dieu. Ainsi soit-il. Au nom du Père, et du Fils, etc.

SECOND SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le luxe des habits.

Quid existis in desertum videre? hominem mollibus vestitum? ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt.

Qu'êtes-vous allés voir au désert ? est-ce un homme vêtu mollement ? C'est dans la cour des rois que se trouvent les gens mollement vêtus (*Matth.*, XI, 7, 8).

Les temps ont bien changé, Messieurs. Au siècle du Sauveur la pompe des habits n'était que dans la cour des princes ; aujourd'hui ce désordre a passé aux particuliers, il règne par tout le monde, et le luxe a cessé d'être le vice des grands. Ce n'est plus à eux seuls qu'il faut donner des leçons de modestie, c'est au peuple même et aux artisans ; c'est en toute sorte d'états que cet excès, blâmé par le Fils de Dieu, tient le premier rang dans les soins et dans les désirs des femmes. Et comment donc n'aurait-il pas son rang dans les matières exposées au zèle des prédicateurs ? Je sais, Messieurs, que c'est un de ces sujets dangereux, où, pour vouloir entrer trop avant dans le détail et presser de trop près la conscience, on trouve des écueils où le moins que l'on risque est l'attention de l'auditeur. On aime les vérités vagues et universelles : on souffre celles qui ne frappent que de loin, qui ne s'adressent du moins qu'aux péchés dont on peut cacher la honte. Mais une vérité comme celle-ci, qui va démêler le coupable au milieu de la multitude, et l'oblige à rougir en public des mêmes ornements dont il croit se faire honneur : c'est ce qui ne peut manquer d'être désapprouvé, du moins de toute cette partie de l'auditoire qui y est intéressée. Et quelle partie ne l'est point ? N'est-ce qu'aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe que cette censure convient ? C'est encore aux pères trop indulgents, aux mères idolâtres de leurs filles, aux maris trop complaisants, à ceux qui inventent les modes, à ceux qui leur donnent cours, à ceux qui les devraient arrêter et qui les souffrent. A combien de gens faut-il aujourd'hui déplaire en disant la vérité? Mais Dieu ne m'en a pas confié le sacré dépôt pour plaire et céder aux pécheurs : c'est pour leur résister, les corriger, les confondre ; et, comme disait Jérémie, pour détruire et pour arracher le vice et l'erreur des âmes ; y planter, et y édifier la vertu et la vérité. *Ut evellas, et destruas, et ædifices, et plantes* (*Jerem.*, I, 10).

Parlons donc au gré de Dieu, sans égard au goût du monde : et cependant pour ne pas rebuter par trop de sévérité ceux que nous voulons instruire, convenons avec saint Paul que toutes sortes d'ornements ne sont pas défendus. Il veut que les femmes soient décemment parées. *Similiter et mulieres in habitu ornato* (*I Tim.*, II, 9). Mais à quoi réduit-il cette bienséance des habits? A deux conditions inséparables, à la modération et à la pudeur. *Cum verecundia et sobrietate ornantes se.* Qu'elles se parent, dit-il, avec pudeur et avec modération. C'est au chapitre second de la première Epître à Timothée

Qu'elles se parent avec modération, *cum sobrietate :* cela condamne la pompe des habits. Qu'elles se parent avec pudeur, *cum verecundia :* cela condamne l'immodestie des habits. Deux excès dans les habits, la pompe et l'immodestie ; le premier, contre la modération ; le second, contre la pudeur, qui doivent être les deux règles de l'habillement du chrétien. Vierge la plus modeste des créatures, obtenez-moi de Dieu la prudence et le zèle nécessaire pour détruire ce rempart de la vanité et de l'impudicité, *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Cette modération recommandée par saint Paul s'explique assez par le terme de sobriété dont il se sert : *Cum sobrietate ornantes se.* Saint Ambroise, au premier livre des Offices, chapit. 19, la réduit à ne porter rien ni de trop ni de trop peu, par rapport à la bienséance ou à la nécessité : *Ut honestati vel necessitati nihil desit, nihil accedat nitori.* Et saint Basile dans ses Règles (*Regul. brev.*, 210) l'explique encore plus clairement par rapport aux circonstances, que je réduis à quatre principales : premièrement à la naissance, secondement aux biens, troisièmement à l'état, quatrièmement à l'âge et au temps. Sur ces quatre circonstances établissons la nécessité de cette modération

Prétendre avec quelques anciens que l'usage des pierreries, les ouvrages d'or et d'argent, les étoffes précieuses ont été des inventions du démon, qui les a inspirées aux femmes, c'est une idée sans fondement. Pélage ayant écrit que la pompe des habits était une révolte contre Dieu, saint Jérôme a mis ce sentiment au rang des erreurs de cet hérétique. Il en montre la fausseté par l'usage que Dieu a prescrit de ces ornements éclatants pour l'embellissement de ses autels et des habits de ses ministres.

Il semble par le détail que nous font les livres sacrés, que l'écarlate, l'hyacinthe, les plus vives et les plus rares couleurs, les émeraudes, les saphirs, les pierreries les plus exquises, n'aient point eu de plus noble emploi que d'enrichir les habits du grand pontife. A quel dessein, sinon pour en justifier l'usage et même le sanctifier ? pour attirer les yeux et les respects des enfants d'Israël : *In memoriam filiis gentis suæ* (*Eccli.*, XLV, 11), leur faisant sentir leur dépendance et l'autorité de celui dont ils admiraient la majesté.

Nécessité de dépendance et de subordination, qui rend l'éclat des habits nécessaire dans les rois aussi bien que dans les grands prêtres, et qui même, dit saint Thomas (2-2, *q.* 169, *art.* 1, *ad* 2), peut rendre en certaines occasions la simplicité des habits défectueuse en leurs personnes, par rapport à l'importance du rang que l'intérêt public les oblige de soutenir. Disons-le même des conditions inférieures et subalternes, à proportion que la naissance les approche de ces degrés éminents.

Les biens font une seconde règle, et surtout quand les biens répondent à la naissance; hors de là, les biens seuls ne donnent aucun droit à la pompe des habits. Le riche de l'Evangile est accusé d'avoir porté la pourpre et le lin ; cependant il était riche ; mais un riche dont la naissance et la qualité sont inconnues ; un de ces enfants de la fortune qui ne songent qu'à se divertir... On ne parlait chez lui que de bonne chère. *Epulabatur quotidie splendide* (*Luc.*, XVI, 19). La pourpre, destinée à couvrir les rois et des magistrats, était la couleur ordinaire de ses habits : *Induebatur purpura et bysso.* Il meurt, il est damné non-seulement pour sa dureté envers le pauvre, mais encore pour l'abus de ses biens en ces sortes de profusions (*Greg., homil.* 40 *in Evang.*). L'opulence ne suffit donc pas pour autoriser le luxe, elle ne fait tout au plus qu'en diminuer le scandale et le rendre moins odieux que celui de l'indigence, qui affecte de se cacher sous la magnificence des habits. Les biens méritent donc sur ce sujet une considération particulière.

La troisième considération doit être sur l'état de vie, et c'est là principalement que nous rappelle saint Augustin en deux de ses lettres. Il écrit l'une à Possidius qui l'avait consulté sur cette matière (*Epist.* 245). Il écrit l'autre à une dame nommée Eodicia, femme chagrine et entêtée, qui, par une fausse humilité, contre le gré de son mari, affectait dans ses habits la simplicité des veuves (*Epist.* 262). Tout ce que dit ce saint dans ces deux célèbres endroits se termine à distinguer trois sortes de personnes : celles qui sont engagées dans le mariage, celles qui prétendent au mariage, et celles qui en sont exclues par de plus saints engagements. A celles qui sont engagées, la règle qu'il prescrit est la volonté de leurs maris. A celles qui prétendent s'y engager, la règle est la volonté de leurs parents. A celles qui sont hors d'état de s'y engager, la règle est l'observance exacte et fidèle de ce que les apôtres ont ordonné sur la modestie des chrétiens. Ne soyez pas si rigoureux, dit-il à Possidius, sur les ornements extérieurs : *Nisi in eos qui neque conjugati, neque conjugari cupientes, cogitare debent quomodo placeant Deo :* si ce n'est, ajoute-t-il, à l'égard des personnes qui, n'étant pas entrées dans le mariage, ou n'y voulant pas entrer, ne doivent point avoir d'autre vue que de plaire à Dieu. Il semble donc qu'à l'égard des personnes engagées ou capables de s'engager, saint Augustin veut que l'on ait quelque indulgence, il est vrai, mais une indulgence bornée par la discrétion.

Une quatrième règle est celle de l'âge et du temps ; car, comme tous les âges ont leurs différents avantages, ils ont aussi leurs privilèges différents, leurs goûts, leurs occupations, leurs idées. On ne voit la jeunesse et la vieillesse convenir sur presque rien. L'âge met ordinairement l'indécence et la bienséance, le ridicule et le sérieux dans nos manières, et toujours dans nos habits. De plus, on convient qu'il est des temps où la magnificence peut éclater ; d'autres où elle doit disparaître. Il est des cérémonies, des fêtes, des assemblées honnêtes, permises, nécessaires, où l'excès de simplicité serait justement blâmé. Cet Abraham, si fidèle aux devoirs de la charité et de l'hospitalité, prend soin d'envoyer des pendants d'oreilles et des bracelets d'or à la jeune épouse de son fils (*Gen.*, XXIV, 22). Cette sage Esther qui ne faisait pas plus de cas du diadème que d'un vil drapeau, ne laisse pas de s'en couvrir le front, quand il s'agit d'aller porter sa prière au trône d'Assuérus (*Esth.*, V, 1). Ce vénérable Mardochée qui, par zèle pour sa patrie, déchirait ses habits et marchait couvert d'un sac dans les places de la ville, y marche sans scrupule, orné du manteau royal, quand le roi veut par cet honneur récompenser ses services (*Ibid.*, III, 1, *et* VI, 11). Cette femme forte dont le Saint-Esprit nous fait tant d'éloges, avait soin de nourrir les pauvres : *Manum suam aperuit inopi ;* d'habiller ses serviteurs : *Domestici ejus vestiti sunt duplicibus ;* de vaquer au ménage de la campagne : *Consideravit agrum et emit eum ;* et ne laissait pas de se parer des étoffes les plus exquises : *Purpura et byssus indumentum ejus.* Elle avait du temps pour travailler aux ouvrages de fil et de laine : *Quæsivit lanam et linum*, et du temps pour se broder des habits : *Stragulatam vestem fecit sibi ;* aussi était-elle par état sous la puissance d'un mari qui approuvait sa conduite : *Vir ejus laudavit eam.* Elle suivait donc la règle de son état. Elle était d'un rang fort élevé au-dessus du peuple : *Nobilis in portis vir ejus :* elle suivait donc la règle de sa qualité. Elle avait des biens considérables : *Filiæ multæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas :* elle suivait donc la mesure de ses biens (*Prov.*, XXXI, 19). Ces biens, ce temps, cet état, cette qualité ; voilà les quatre points où l'on doit mesurer

la magnificence. Les consultez-vous ? y songez-vous ?-

1. D'abord, chrétiens, dans le siècle où nous vivons, est-ce à la naissance et à la qualité que l'on se mesure? Au contraire, parce que l'habit doit répondre à la qualité; ne vous figurez-vous pas que quand la qualité manque, elle vient avec l'habit ? Parce que l'habit est une marque extérieure de noblesse et d'autorité; ne vous promettez-vous pas qu'il cachera la bassesse de l'extraction, qu'il effacera les taches de la naissance, qu'il nettoiera l'ordure des premiers emplois; qu'il fera perdre aux plus éclairés le souvenir de vos pères, la route de votre fortune, et la trace de votre sang? On voit l'or et les pierreries, dit Tertullien (*De Pallio, c. 4*), sur les mains occupées aux ministères les plus vils. On voit des personnes inconnues, à peine encore sorties de la poussière, gémir au fond du cœur du désavantage de leur condition, et tâcher de s'en consoler par la multitude et l'affectation de leurs parures. La plus douce occupation des femmes, n'est-ce pas d'étudier les parures de celles d'un plus haut rang, de se rendre complaisantes à toutes leurs modes; et lorsqu'elles se croient parvenues au même degré d'ajustement, manquent-elles de se mesurer avec elles, et de s'imaginer que la même montre extérieure doit leur attirer les mêmes égards et la même considération? L'effet de cette émulation, quel est-il? C'est que ce qui est établi pour distinguer les conditions, fait maintenant le désordre des conditions : elles devraient se démêler par les habits; elles sont confondues par les habits. On ne peut plus séparer le faux éclat du véritable, parce que de toutes parts tout éclate également : la ville et la cour, les personnes en dignité et les personnes particulières; y a-t-il de la différence? ou plutôt, s'il reste encore aux vrais gens de qualité quelque caractère de distinction, n'est-ce pas d'affecter plus de modestie, et de marquer leur naissance et leur dignité par un air de simplicité plus noble que la magnificence?

2. Mais a-t-on plus d'égard aux biens ? et quand on s'est mis dans l'esprit de s'ennoblir par la dorure et par l'appareil de la mode, compte-t-on bien quels fonds et quels revenus on a? Je souffrirai en secret, je manquerai aux dépenses les plus pressantes, je retiendrai les gages des serviteurs, je ne songerai point à l'obligation de l'aumône, à l'éducation des enfants : pourvu que j'éclate au dehors et qu'en matière d'ajustements je ne cède pas aux plus riches, je dévorerai tranquillement les chagrins de ma pauvreté. N'y a-t-il pas quelque chose de monstrueux dans ce caprice?

Vous vous plaignez de la misère des temps. Vous nous trompez, Messieurs, ou vous vous trompez vous-mêmes. Vous voulez nous persuader que tout vous manque, que le commerce ne va plus, que les terres sont infructueuses, que les charges ne sont plus que pénibles, qu'il n'y a plus ni argent, ni crédit, ni bonne foi. Si cela est; vous, Messieurs, pourquoi souffrez-vous, et pourquoi vous permettez-vous cette superfluité d'ornements, qui marque les temps les plus heureux et l'opulence la plus aisée? Si nous écoutons vos plaintes sur la difficulté des temps; vous, vos femmes et vos enfants, vous devriez être sur la cendre, pour crier à Dieu miséricorde, et pour tâcher de fléchir son courroux : vous devriez au moins paraître en public, tels qu'il vous plaît que l'on vous croie, et confirmer la justice de vos murmures par la simplicité de vos habits. Mais si nous regardons le faste qui vous accompagne, et que vous entretenez dans vos maisons, on doit juger que le monde regorge de biens, et que ceux qui se disent les plus accablés, ont des ressources cachées au milieu des pertes publiques, dont ils paraissent gémir.

Tout fond cependant, tout périt : il n'y a que l'édifice orgueilleux du sexe idolâtre de lui-même, à qui le silence public laisse la liberté de s'élever impunément sur les ruines du bien et de l'honneur des familles, au grand étonnement des sages et des gens de bien. *Solum hunc mulierum stuporem ædificare noverunt*, disait Tertullien (*De Cult. femin., c.* 5).

3. Vous m'allez dire que vous suivez la règle de votre état, que cela vous convient par la décision même de saint Augustin; à vous parce que vous prétendez au mariage, à vous parce que vous êtes déjà sous l'obéissance d'un mari. Voyons la solidité de cette excuse. Vous croyez avoir droit d'affecter cette brillante propreté, parce que vous attendez quelque bon regard de la fortune, et que vous êtes persuadée que l'ajustement est un secours avantageux à la beauté. Sachez qu'il n'y a pas une illusion plus grossière : car quel est votre dessein dans cette aveugle profusion ? Est-ce de donner dans les yeux d'une jeunesse légère, qui ne songe qu'à son plaisir? Si c'est là ce que vous cherchez, vous y réussirez sans doute, et l'on n'y réussit que trop, aux dépens de la conscience et à la honte des familles. Mais ce n'est pas dans cette vue qu'il est permis de se parer. Est-ce que vous prétendez attirer sur vous des regards et des affections légitimes? Si c'est là votre pensée, vous n'y réussirez jamais que par un maintien plein de retenue et par des manières soutenues de gravité, non par des airs évaporés, ni par un vain étalage de parures. On vous donnera de l'encens, on amusera votre vanité par des mensonges flatteurs; on tâchera de vous inspirer des passions véritables, par de feintes passions et de vaines protestations; mais des engagements sérieux et légitimes, on en voit peu naître par là. Jeunes personnes qui m'écoutez, vingt fois la mode changera dans le monde et sur vos têtes avant que vous en retiriez le fruit que vous prétendez : parce que vous avez trop de cet éclat que vous croyez engageant, et qui ne sert qu'à dégoûter. Le véritable ornement de la beauté, dit saint Ambroise, c'est de négliger l'ornement. *Hoc ipsum, quod vos non ornatis, ornatus est* (*De Virg., l.* 1, *c.* 9).

Mais vous êtes déjà sous la puissance d'un

mari, et ce que vous cherchez en vous parant, c'est de lui obéir et de lui plaire. Souffrez, Messieurs, que devant Dieu je vous en prenne à témoin; est-ce vous qui prescrivez cette confusion d'habits, cette pompe qu'il faut renouveler à tous les changements de saisons et de caprices? Il est vrai que vous en faites les frais; au moins croyez-vous en avoir l'honneur: ce sont vos domestiques, vos enfants et vos créanciers qui en souffrent. Mais est-ce vous qui l'ordonnez? est-ce vous qui mettez à cette épreuve ou à ce péril l'obéissance de vos femmes? Non, non, que l'on n'impose point à notre crédulité. Qu'elles disent que sur ce point on les ménage, on les supporte, on ferme les yeux à leurs dépenses, on a de la complaisance pour leurs désirs; qu'elles en viennent à bout par adresse et par importunité; qu'on leur obéit en un mot et que l'on ne veut pas leur déplaire. Mais qu'en cela ce soient elles qui obéissent et qui par là cherchent à plaire à celui que Dieu leur a donné pour seul objet de tous leurs soins, on n'en croit rien, il n'en est rien. Ce qu'un époux a plus de droit d'exiger de leur attention, c'est un soin assidu du bon ordre de la maison, de l'éducation des enfants, de la fidélité des serviteurs, de l'honneur et de la réputation de la famille. On ne manque jamais par là de plaire à qui l'on doit plaire, d'autant plus que par là on ne prétend plaire qu'à lui : *In tantum eis placebitis, in quantum alteris placere non curabitis* (*Tertul.*, *de Cultu fem.*, *l.* II, *c.* 3).

4. Or, puisque ce désordre est si odieux dans les personnes qui par état ont au moins quelque prétexte apparent de plaire au monde, est-il supportable en celles qui par état sont obligées de fuir la complaisance du monde, et de ne chercher qu'à plaire à Dieu. *Cogitat quomodo placeat Deo* (I *Cor.*, VII. 33). Je parle à celles et à ceux à qui non-seulement l'état, mais en quatrième lieu l'âge et le temps prescrivent la retenue, et qui en ont cependant si peu. Je parle à ces mondains et à ces mondaines d'habitude, à qui les cheveux blancs annoncent la fin du monde, et qui ne songent point à le quitter; qui s'étudient à retrancher toutes les marques de leur âge, comme si leur faiblesse était aussi sûrement renfermée dans leurs cheveux, que la force l'était dans ceux de Samson; comme s'ils prétendaient que le monde oubliât le nombre de leurs années, et que le monde l'oubliant, la nature oubliât son cours; comme s'ils espéraient au moins que les parures de la jeunesse en dussent ranimer le feu dans leur sang.

Je parle à ces veuves, qui, selon le précepte de saint Paul, devraient ne songer qu'aux bonnes œuvres, à l'aumône, à la prière, aux visites des prisonniers, à l'expiation des folies de leur jeunesse, et qui ne songent qu'à les étendre avec encore plus d'éclat dans l'âge de gravité; qui montrent leur dévouement aux plaisirs et au service du monde, en faisant gloire de porter jusqu'à la mort ses livrées et ses couleurs. *Adolescentia in qua deliquimus suspiratur* (*Tertul.*, *de Cultu femin.*, *lib.* II, *cap.* 6). Tournez, tournez vos soupirs, non pas vers ce temps qui fuit et qui vous échappe malgré vous, mais vers ce temps qui accourt et qui s'approche. Envisagez de près la mort et son funèbre appareil. Voilà les parures convenables à votre âge et à votre état, ce que vous devez préparer à votre corps, ce qui bientôt sera pour vous à la mode. Voilà ce que vos amis, vos enfants, ces jeunes gens dont le commerce vous plaît; voilà ce qu'ils vous destinent : et vous n'y voulez pas songer? vous ne faites pas semblant de les entendre? vous n'ouvrez pas l'oreille à leurs railleries sur votre mondanité? *Viduas honora*, dit saint Paul, *quæ vere viduæ sunt* (I *Tim.*, V, 3). Honorez les veuves, dit-il, qui sont véritablement veuves. Par là ne semble-t-il pas livrer au mépris public les veuves qui ne le sont que de nom, qui, dégagées du seul lien qui les avait attachées légitimement au monde, y demeurent encore engagées par la corruption de leur cœur. Mais cette corruption ne va-t-elle que jusqu'au faste, au mépris de la modération recommandée par saint Paul? *Cum sobrietate ornantes se*. Ne va-t-elle pas aussi souvent jusqu'à l'immodestie et au mépris de la pudeur? *Cum verecundia*. Nous le verrons dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il faut, Messieurs, que pour le reste de votre vie je vous ouvre une fois les yeux sur le crime de cette liberté que l'on se donne aujourd'hui plus que jamais. Ces nudités affectées, ces habits peu fidèles à la pudeur, ces voiles d'une tissure et d'une légèreté qui ne fait qu'enhardir et qu'inviter les regards : *Quibus vestita corpora nudantur*, dit saint Jérôme (*Ep. ad Lætam*); autant de piéges dont il n'est pas besoin ni de vous découvrir l'artifice, ni de vous faire le dénombrement; mais de vous faire avouer le péché. Si je dis simplement qu'ils sont incompatibles avec l'esprit de dévotion, qu'ils ne conviennent point à la sévérité du christianisme, que rien ne nourrit plus l'amour-propre et la vanité; si j'ajoute que les yeux modestes en souffrent, et que leur faiblesse est à ménager; qu'il serait enfin à souhaiter que la mode en fût abolie : si je m'en tiens là, j'aurai pour moi tout le monde, on sera volontiers de mon sentiment. Mais si je dis que ces manières sont absolument criminelles, incompatibles avec la grâce et le soin du salut : on dira que j'outre la matière, et l'on raillera de ma décision. Voyons donc les raisons que nous avons, moi de condamner ces parures immodestes, et vous d'en maintenir l'innocence et la liberté.

Mes raisons sont d'un tel poids, que pour leur donner toute leur force il n'y a simplement qu'à les énoncer. La première est prise de la loi naturelle de la pudeur. La seconde, des lois et du sentiment uniforme des nations éloignées de la barbarie. La troisième comprend la police évangélique et les règlements établis par les apôtres de Jésus-Christ, sur les parures des femmes. La quatrième, les rigueurs de la primitive Eglise

sur l'observation de ces mêmes règlements. La cinquième, le zèle et la fermeté, non-seulement des Tertullien, des Cyprien, des Chrysostome, des Ambroise, des Augustin; mais de tous les Pères et de tous les saints, plus de douze cents ans encore depuis Jésus-Christ, contre les nudités publiques. La sixième, l'évidence du scandale et l'expérience des désordres que cette licence produit. La septième, les révolutions des empires et les autres malheurs publics, qui en ont été le châtiment, comme les prophètes nous l'assurent (*Isai.*, III, 16; *Ezech.*, VII, 18). Voilà, Messieurs, les raisons qui entretiennent mes scrupules. Quand j'aurai mis bien du temps à leur donner à chacune l'étendue qu'elle semble exiger, vous croirez pouvoir les détruire aisément en m'opposant vos raisons et vos maximes ordinaires. Je laisse donc mes raisons qui s'expliqueront suffisamment par la réponse que je vais faire aux vôtres: les voici.

C'est, dites-vous, qu'il n'y a que nous, c'est-à-dire les gens éloignés du monde, qui formons ces difficultés: c'est que vous n'avez nulle mauvaise intention dans ces sortes de parures: c'est que vous y avez droit par la coutume établie, et qu'il serait ridicule de vouloir vous distinguer: c'est enfin que ces sévérités n'étaient que pour l'ancienne Eglise, et n'ont point passé jusqu'à nous. Entré-je dans vos sentiments? ces quatre prétentions ne renferment-elles pas toutes vos idées? Voyons si elles vous peuvent excuser.

1. Vous dites en premier lieu qu'il n'y a que les gens éloignés du monde, qui s'offensent de ces libertés; cela même, c'est contre vous un étrange préjugé, que tous ceux qui font profession de vertu vous croient en mauvaise conscience. Sont-ils incapables d'en juger? n'ont-ils pas pour ce jugement l'autorité, la science et l'équité nécessaires? n'ont-ils pas pour eux et contre vous la loi de Moïse et la loi de Jésus-Christ, les païens et les fidèles, les juifs et les chrétiens, les prophètes et les apôtres, tous les saints Pères sans exception? Nous voyons tous les siècles réclamer contre cette périlleuse licence; partout nous la voyons censurée: nous ne voyons point que la censure ait encore été levée par aucune légitime autorité: comment voulez-vous que nous la levions de notre autorité privée? que nous vous ôtions le scrupule d'un très-énorme péché? Et quand quelqu'un serait assez hardi pour vous élargir là-dessus la conscience, quelle foi pourriez-vous avoir à ses décisions contre les décisions de tout le christianisme?

Ces apôtres en vérité, ces saints, étaient-ce des esprits faibles, scrupuleux, mal informés de ce qui se passe dans le monde? Se figuraient-ils du péril où il n'y en avait pas? Connaissaient-ils mal le cœur humain? Si ce n'est pas à eux et à nous qui leur succédons à prononcer sur ces points-là, de qui suivrez-vous donc la doctrine et les décisions? Suivrez-vous celles des gens du monde, au milieu de qui vous vivez; qui ont intérêt à vous aplanir le chemin du libertinage, à vous endurcir le front à la honte du péché? Sont-ce là les juges que vous prendrez du crime de votre immodestie? eux qui prétendent que le libertinage même et l'impudicité n'est rien. Leurs yeux sont, dites-vous, accoutumés à cette vue; ils n'y font pas de réflexion. Leurs yeux y sont accoutumés, naturalisés, si vous le voulez: mais leurs cœurs y sont-ils insensibles? Hé! quel abîme de corruption ne voit-on pas dans les cœurs? Et par où cette corruption si générale y entre-t-elle, si ce n'est par les yeux et les regards?

Entreprenez un peu de me prouver qu'un riche avare est insensible à la vue de l'or et de l'argent, parce qu'il est accoutumé à cette vue? qu'un homme de bonne chère est insensible à la vue de ce qui flatte son appétit, parce qu'il est accoutumé aux délices de la table? Après cela vous pourrez me persuader que la familiarité avec les objets charnels, rend les yeux chastes. Mais quand cela serait vrai, qu'avec le temps il se formât dans les yeux une habitude de voir, sans voir, les objets les plus criminels: avant que d'en venir à cette stupidité prétendue, n'est-il pas vrai qu'il faut s'être servi longtemps criminellement de ses yeux? On commence d'entrer dans le monde, on y porte des yeux sans expérience, indiscrets, pleins de cette ardeur impétueuse qui est toujours jointe à l'ignorance des plaisirs. Ces jeunes gens du moins songent à vous; du moins à leur égard votre immodestie est un piége.

Enfin, quand il n'y aurait que les gens de bien, les gens même consacrés à Dieu qui ouvrissent les yeux sur ce désordre: ces gens font-ils une si petite partie du monde, y tiennent-ils un si bas rang, qu'ils ne méritent pas que vous ayez égard à leurs conseils, au péril de leur conscience, à la faiblesse même de leur vertu? Saint Paul ordonnait que toute femme sans exception se couvrît la tête à l'église: pourquoi? par respect, disait-il, pour les anges, ministres invisibles de Dieu: *Propter angelos* (I *Cor.* XI, 11), quoique les anges n'aient point de yeux de chair, ni des cœurs capables de nos faiblesses. Ah! si vous ne jetiez le poison que dans ces cœurs corrompus dont tout le monde est rempli, ce ne serait qu'ajouter un nouveau poids au penchant qui les entraîne dans l'abîme; mais à combien de jeunes cœurs, à combien d'âmes innocentes avez vous servi, dit saint Cyprien, de poignard et de poison? Hé! que vous ont fait les élus, les enfants de Dieu, pour aider le démon à les séduire et à les perdre: *Ut veluti gladium te atque venenum videntibus præferas* (*Cypr.*, *de Discipl. et Habitu virg.*)

2. Vous dites que c'est à eux de veiller sur leur propre cœur, que le vôtre est droit et simple, que vous ne songez à rien de mal. Seconde réponse; ou plutôt seconde illusion. Vous ne songez à rien de mal. Hé! ne songez-vous pas à plaire? et vouloir plaire n'est-ce pas la source de tout le mal? vous oi

plaire, non pas sans doute aux personnes du même sexe : on ne prétend qu'attirer leur jalousie, et que leur faire dépit. Mais vouloir plaire à ceux qui naturellement sont disposés pour vous à la complaisance, à ceux qui naturellement ont beaucoup moins de retenue et moins de pudeur que vous : vouloir plaire à la vue des excès qui en arrivent; indiscrétions des jeunes gens, désobéissances des enfants, jalousies des maris, infidélités des femmes, divisions et désolations des familles : tous effets de cette complaisance, quand on n'a pas soin de la réprimer. L'aurez-vous ce soin ? le prendrez-vous ? le pourrez-vous prendre ? Saurez-vous le progrès de la passion dans le cœur d'autrui, dans votre cœur? Avez-vous marqué précisément jusqu'à quel point vous prétendez plaire ? Avec ce risque et ce péril s'obstiner à vouloir plaire, n'est-ce pas infailliblement, ou la disposition d'un cœur peu chaste, ou la disposition d'un cœur plein d'une très-énorme et coupable vanité? Chose incroyable! Tout ce qu'il y a d'abominations dans l'univers en matière d'impureté vient de se plaire trop l'un à l'autre; et l'on veut que vouloir plaire soit un désir innocent ? Ne me répondez pas que je me figure des fantômes et que rien de tout cela ne se passe dans votre cœur. Vous répondrez plus sincèrement au lit de la mort. Mais qu'y répondrez-vous à Jésus-Christ, qui vous demandera raison du salut de tant de fidèles?

Oserez-vous dire qu'ils ont eu tort, que le scandale qu'ils ont pris ne leur a pas été donné, que vous n'aviez nulle obligation d'épargner leur délicatesse, que c'était à eux de fuir votre vue, non pas à vous d'être modeste à leurs yeux ? O sang d'un Dieu! qu'inutilement vous avez été répandu pour sauver les âmes, si maintenant une vaine créature a droit de les perdre impunément, plutôt que de cacher les avantages imaginaires de sa fragile beauté; saint Paul blâmait dans les premiers chrétiens la liberté qu'ils se donnaient de manger quelquefois devant les Juifs des viandes défendues par Moïse; quoique l'usage en fût permis par l'abolition de la loi. La seule considération du scandale qu'en pouvaient prendre les Juifs nouvellement convertis, encore enclins à leurs anciennes pratiques, et la vue du zèle charitable et condescendant de Jésus-Christ pour le salut commun du genre humain, portait l'Apôtre à condamner le peu d'attention des chrétiens, à ménager la faiblesse des Juifs sur le discernement des viandes. Hé! mes frères, leur disait-il, pour un morceau de chair, ne perdez point ceux pour qui Jésus-Christ est mort. *Noli cibo tuo perdere, pro quo Christus mortuus est.* Ne détruisez pas l'œuvre de Dieu, l'œuvre de la rédemption, pour contenter votre appétit. *Noli propter escam destruere opus Dei* (*Rom.*, XIV, 15). Devons-nous être moins indignés de voir un sexe à qui la pudeur et la douceur semblent être naturelles, oublier assez l'une et l'autre, en faire assez peu de cas pour sacrifier l'innocence des âmes rachetées du sang du Sauveur, à la vaine fureur de se montrer et de plaire. On sait que l'on perd les âmes, et l'on prétend ne songer à rien de mal !

3. Vous aurez recours à la coutume et à la nécessité qu'elle semble vous imposer. Mauvaise ou non, dites-vous, vous ne l'avez point établie; mais la trouvant établie, il faut vous rendre ridicule ou suivre sa loi. Troisième illusion! Je maintiens que quand ce désordre aurait passé en coutume, il ne donne à quiconque fait profession de raison et de religion nul droit de s'écarter de la loi de la pudeur; loi dominante à toutes les lois humaines. Attention s'il vous plaît à ce qui suit.

Quand les saints Pères criaient si haut contre l'immodestie des parures, rien n'était mieux établi dans tout le monde païen; rien de si licencieux que les modes qui régnaient alors parmi les femmes païennes. Tertullien nous est témoin que les plus nobles d'entre elles avaient quitté ces habillements majestueux, dont l'appareil embarrassant marquait, dit-il, et défendait en même temps l'ancienne dignité de la pudicité romaine : *Indices custodesque dignitatis habitus* (*De Pallio*, c. 5). On s'habillait alors à peu près comme à présent, avec une nonchalance commode à tous les déréglements.

Cependant, malgré cet exemple et cet usage public, il fallait que toutes les femmes chrétiennes, en vertu de leur baptême et de leur foi, tinssent ferme contre la mode, à la vue des dames païennes, au milieu desquelles elles vivaient. Si quelques-unes se plaignaient de la contrainte où l'Eglise les réduisait, on ne leur répondait qu'en leur proposant le choix de vivre à la façon des idolâtres, ou selon la forme de Jésus-Christ : *Secundum gentilium, an secundum Dei placitum Christianos incedere oportet* (*Tertul.*, *l.* II *de Cultu fem.*, *c.* 11)? On leur disait avec Tertullien : Que ce soit là l'usage des Romains, des Grecs et des Barbares; nous n'avons point cet usage, ni nous, ni l'Eglise du vrai Dieu. Choisissez de ces deux coutumes et de ces deux religions celle qui vous convient mieux : *Secundum gentilium, an secundum Dei placitum?*

O saintes lois! ô règles apostoliques! ô police du royaume de Jésus-Christ! Quoi! Mesdames, on opposait alors la coutume des femmes élevées dans le paganisme à la coutume des femmes appelées à Jésus-Christ. Et depuis que l'univers est devenu tout chrétien, toutes les femmes sont-elles devenues païennes? Depuis que la loi de Jésus-Christ a étouffé toutes les autres lois, la mode a-t-elle anéanti la coutume de Jésus-Christ? Dès que le monde introduit maintenant une coutume chimérique, on ne se croit donc plus obligé de la contester pour les intérêts de l'Evangile et pour les droits de la vertu.

Parce que des femmes légères et peu sensées ont entrepris depuis trente ou quarante ans d'aller seules et sans témoin où il leur plaît, et de se faire servir par des valets de

leur âge, et de s'habiller à leurs yeux, et de n'user d'habits sérieux qu'aux jours de cérémonies, et de passer les autres jours enveloppées plutôt que vêtues d'habillements négligés, et de recevoir dans cet état indécent les visites les plus suspectes, et de porter le spectacle choquant de leur molle négligence au milieu des compagnies les plus dignes de respect : un usage si scandaleux passera-t-il en prescription, sous la ridicule autorité des idoles du théâtre et des ouvriers esclaves de leur goût capricieux, contre l'autorité des lois profanes, sacrées, naturelles, contre le bon sens et les bonnes mœurs?

4. Enfin prétendrez-vous que la rigueur de ces lois n'était que pour l'ancienne Eglise? et que s'étant depuis adoucie sur l'usage de l'or et des étoffes de prix, elle a dû aussi s'apprivoiser à la licence et même à l'immodestie des modes? Aveuglement digne de pitié! Montrons en quatrième lieu l'inutilité de cette dernière excuse.

Oui, depuis les premiers temps, les rois, les riches et les grands étant entrés dans le sein de l'Eglise, y ont introduit, j'en conviens, par une espèce de nécessité attachée à leur état, quelque sorte de relâchement sur la pompe des habits : mais contre les lois de la pudeur il n'y a jamais eu ni tolérance, ni privilége, ni prescription. La rigueur y est égale pour tous les rangs, les âges et toutes les conditions. L'Eglise avec toute l'autorité qu'elle a reçue du Fils de Dieu, n'a pas celle d'en dispenser. Cette autorité ne va point jusqu'à renverser l'Evangile. Et comment tolérer cet abus sans le renverser?

Quel rapport de cet amour déréglé de votre chair avec l'esprit de mortification, de souffrance, de pénitence; avec ce cœur pur, avec ces larmes, avec cette abnégation, cette haine de vous-même, et cet amour du salut du prochain, qui sont l'essence du christianisme? voilà ce qu'il faut abolir, déchirer des livres saints, avant que de vous accorder que l'immodestie des habits n'est en soi qu'un péché léger. Il faudrait pouvoir établir que la pudeur du sexe est maintenant plus en sûreté que dans les premiers siècles de l'Eglise, que les hommes ont maintenant le cœur autrement formé, que l'impudicité règne moins, que la vertu en général est moins fragile. Or nous sommes bien éloignés d'en être persuadés.

Dites donc tout au plus, sinon pour vous justifier, du moins pour vous excuser, que ces réflexions vous sont nouvelles, que jamais vous n'y avez fait attention, que votre éducation vous a fermé les yeux à cette indécence, que ceux qui ont eu soin de votre conscience et de vos mœurs ont négligé de vous en avertir. Tout cela peut-être pourra porter sur votre péché quelque légère ombre d'excuse. Mais soutenir que ce libertinage en lui-même est innocent, vouloir mettre un bandeau sur les yeux à tous les sages, introduire un Evangile opposé à celui de Jésus-Christ, et prétendre que ceux qui crient contre cet abus, l'Evangile et les Pères à la main, sont des déclamateurs ignorants et entêtés : c'est ce qui n'est pas supportable à quiconque se dit chrétien.

Maintenant, après vous avoir montré le crime de l'immodestie, à qui m'adresserai-je pour en arrêter le cours? sera-ce aux magistrats dépositaires des lois? Tant de lois depuis si longtemps portées contre le débordement du luxe, que sont-elles devenues entre leurs mains? Depuis la capitale du royaume jusqu'aux lieux les moins policés, ne voit-on pas la faiblesse des lois contre le caprice de la mode? Et comment donc espérer que dans ce mépris des lois humaines, on ait plus de respect pour les lois de Dieu? M'adresserai-je donc à Dieu? le prierai-je de venger par ses mains ses lois méprisées, et de faire sentir à ces molles âmes, par la ruine de leur santé, par la langueur, les maladies, le retranchement de leurs biens, la peine de leur vanité? Dieu n'est que trop animé contre nous : ce n'est pas à moi de l'irriter par mes cris, mais de l'apaiser par mes larmes. C'est donc à vous, pères et mères, que je dois m'adresser; à vous qui êtes les juges, les rois, les souverains de vos enfants; qui tenez auprès d'eux la place de Dieu; qui êtes à leur égard les dépositaires des lois humaines et divines : c'est vous que je conjure d'envisager sur ce point-là le péril de l'honneur et du salut de vos enfants, de la réputation de vos familles et de votre propre salut. Pourquoi faut-il que vous appreniez ces modes à vos plus tendres enfants, afin de les accoutumer au péché dès leur première innocence, et de leur former dans la suite une habitude invincible de luxe et de nudité? Pourquoi dans le progrès de leur jeunesse laissez-vous croître sous vos yeux ces racines de lubricité? Pourquoi faut-il que ce soit à vos dépens qu'ils se damnent? Vous desséchez de douleur, quand vous voyez le désordre, l'infamie éclater chez vous, à la honte de votre sang : est-il temps alors de vous emporter? C'était dès le commencement de ces libertés et de ces immodesties que vous en deviez prévoir les tristes événements. C'étaient ces mous ajustements que vous leur deviez arracher. Si vous les avez soufferts, vous en portez justement la peine, et vous n'avez à vous plaindre que de votre condescendance et de votre lâcheté.

Mais surtout, quelque peu de fruit que je doive en espérer, je m'adresse à vous, jeunes gens, qui vous faites un plaisir de votre propre péril. Je vous appelle à ce moment, non pas à ce moment présent où vous m'écoutez à regret; mais à ce dernier moment plus prochain que vous ne pensez, où vous serez sur le point de rentrer en terre et de paraître devant Dieu. Y paraîtrez-vous, hélas! avec ces cheveux arrangés et parfumés, avec tous ces ornements fastueux et immodestes? Comment donc osez-vous y paraître maintenant? En quelque lieu que vous soyez, n'êtes-vous pas sous ses yeux? mais n'êtes-vous pas aux yeux de cette partie du monde qui vous regarde en pitié, peut-être avec indignation. Vous êtes seuls à vous complaire en ce qui devrait vous faire rougir.

Un jour viendra, dit le prophète Isaïe, où le Seigneur dépouillera la tête des filles de Sion, qu'il en arrachera les cheveux : il n'y aura plus alors au lieu de parfums que puanteur, au lieu de frisures qu'une sèche nudité : *Decalvabit Dominus verticem filiarum Sion, et crinem earum nudabit : et erit pro suavi odore fetor, et pro crispanti crine calvitium* (*Isai.*, III, 17). Ah! sur ce lit de douleur, ce corps défiguré, cette chair livide, ce front glacé, ces yeux plombés, ces dents et ces lèvres empestées; et dans ce tombeau, ces vers fourmillants dans vos entrailles, ce crâne desséché, ces os pourris, sera-ce vous? Oui, vous-même et cette même chair, objet de votre complaisance et de votre vanité : *Pro suavi odore fetor, pro crispanti crine calvitium.* Y pouvez-vous penser, et vous souffrir maintenant dans l'habit et dans l'état où vous êtes?

Ames encore sensibles aux remords de la conscience et à l'amour de la vertu, profitez des vérités que tant d'autres craignent d'entendre ou feignent de mépriser. Laissez ces idoles d'or tomber dans l'obscurité de leur cendre, et songez aux vêtements de l'heureuse immortalité. Imitez cette sainte veuve dont saint Jérôme avait eu soin de cultiver la vertu, qui ne prenait jamais ses habits qu'en pensant à sa sépulture : *Sic induta vestibus ut meminisset sepulcri* (*In Epitaphio Marcellæ*). Vous trouverez là de vives leçons d'humilité, de simplicité, de modestie; et les observant fidèlement, prenant à son imitation les parures des chastes vierges, vous marcherez avec elles à la suite de l'Agneau dans la glorieuse éternité. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le respect humain.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes ad Joannem, ut interrogarent eum : Tu quis es? et confessus est, et non negavit; et confessus est quia non sum ego Christus.

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres à Jean-Baptiste, pour lui demander : Qui êtes-vous? et il le confessa, et il ne le nia pas; il confessa qu'il n'était point le Christ (*Joan.*, I, 19, 20).

Sire (1),

Il y a peu d'épreuves plus délicates que celle où la vertu de Jean-Baptiste est exposée aujourd'hui : c'est un homme renommé par l'austérité de ses mœurs, par la pureté de sa doctrine et par la nouveauté de sa mission. Les plus subtils et les plus zélés de la synagogue sont envoyés pour savoir de lui qui il est, ou Elie, ou le Messie, ou quelque prophète nouveau. Le dessein de ces envoyés est difficile à pénétrer : si c'est pour lui tendre un piége, comme l'a cru saint Jean Chrysostome, ou pour l'en croire sur sa parole et lui rendre les honneurs convenables à son état, comme l'a cru saint Augustin.

Dans cette situation si propre à suspendre un esprit, entre le désir de l'estime et la crainte du mépris du monde, rien ne put empêcher le saint précurseur de rendre un prompt témoignage à la vérité : *Et confessus est, et non negavit.* Il ne le nia point, dit l'Evangile, au contraire il le confessa. Qu'est-ce qu'il confessa? Tout ce qui pouvait lui faire perdre leur estime. Etes-vous le Messie? Non. Etes-vous Elie? Non. Etes-vous prophète? Non. Qu'est-ce qu'il ne nia point? Tout ce qui pouvait lui attirer leur mépris. Je ne suis qu'une simple voix, qui annonce le Messie au monde : *Ego vox clamantis.* Je ne suis pas digne de lui délier ses souliers : *Non sum dignus ut solvam corrigiam.* Voilà le respect humain bien anéanti dans le cœur de ce grand homme.

Il s'en faut bien, Messieurs, qu'il le soit dans nos cœurs. Au contraire, c'est lui qui préside à notre conduite et qui nous domine à son gré. C'est l'idole, ou plutôt le tyran du siècle présent, ce penchant malheureux à fuir ce qui déplaît au monde, et à faire ce qui lui plaît; cette crainte de lui déplaire en faisant le bien, ce désir de lui plaire en faisant le mal. C'est ce lâche respect, cet indigne respect humain dont nous nous rendons esclaves, et dont je veux tâcher aujourd'hui de vous montrer l'illusion : voici comment.

Vous ne voulez pas vous déclarer pour la vertu, parce que vous craignez de déplaire au monde; et vous croyez lui pouvoir plaire en vous déclarant pour ses folies, ses désordres et ses passions. Voilà votre politique. Au contraire, j'établis deux principes de prudence surnaturelle, tout opposés à ces deux illusions. Plus on obéit au monde et plus on s'en fait mépriser; ce sera mon premier point. Plus on résiste au monde, et plus on s'en fait estimer; ce sera mon second point. S'il y a là du paradoxe, il n'y en peut avoir que pour ceux qui ne voudront pas écouter leur raison, leur religion ni leur propre expérience. Ecoutez-les, et vous vous rendrez à leurs voix avec le secours de Dieu. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'ai avancé que plus on s'abandonne à ce monde corrompu pour mériter son estime, et plus on s'en fait mépriser. J'appuie cette vérité sur deux diverses dispositions qui se trouvent dans le monde : l'une est un fond d'équité naturelle, et l'autre un fond de malignité habituelle. Equité qui lui fait condamner le mal dans tous ceux qui lui sont indifférents. Malignité qui lui fait condamner le mal dans ses propres amis les plus fidèles. Entrons dans ces deux réflexions.

1. Nous ne pouvons nous le cacher, Messieurs, il y a naturellement dans nos cœurs une certaine horreur du mal, qui nous le fait haïr partout ailleurs qu'en nous-mêmes. En nous, l'amour-propre nous le déguise; mais hors de nous il nous paraît toujours dans ses véritables couleurs : *In alieno exemplo seipsa damnant vitia*, disait saint Jérôme. Il y a peu de mères déréglées qui veuillent

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

souffrir à leurs filles ce qu'elles se permettent sans confusion; peu de pères qui ne se fassent un vrai chagrin de reconnaître leur image trop bien marquée dans les mauvaises mœurs de leurs enfants. Nos propres passions qui nous semblent en nous dignes d'indulgence et de pitié, nous semblent hors de nous dignes de châtiment et de haine. Lâches et libertins pour nous, nous sommes scrupuleux et sévères pour les autres; et contraints malgré nous de rendre quelque justice à la vertu, nous la dédommageons volontiers aux dépens d'autrui du tort que nous lui faisons par nous-mêmes.

Or, Messieurs, ce fond naturel d'équité qui est en nous est un reste immortel de la justice originelle, une étincelle de cette pure lumière que Dieu a répandue dans nos esprits, et qui ne peut s'éteindre entièrement dans les ténèbres du monde. Ne dites pas que cette lumière est si faible, qu'elle ne peut avoir beaucoup d'effet; elle étend son éclat plus loin que vous ne pensez. Ce fond de lumière naturelle est la règle du jugement public, la règle du jugement de la postérité, la règle du jugement politique et civil, la règle par conséquent de votre réputation présente et future. Est-il aisé de se mettre au-dessus de tous ces divers jugements?

Je ne puis assez déplorer l'aveuglement de l'orgueil humain, cette folle imagination que c'est le bruit, l'éclat, les charges, les emplois, la dépense, le train, la magnificence qui fait honneur, qui attire l'estime et l'admiration publiques. A tout cela, Messieurs, le public est indifférent. Comme il n'y a que l'amour-propre et l'intérêt personnel qui nous cachent ce qu'il y a de vain, de fastueux et de criminel dans nos mœurs, et comme d'ailleurs le public ne ressent rien de vos plaisirs, que vos richesses ne rejaillissent point sur lui, qu'il ne goûte point le fruit de vos passions ni de vos crimes, il se laisse aller sur ce qui vous touche à toute la droiture de ses sentiments naturels; ses yeux sont pour vous équitables, parce que ses yeux sont pour vous indifférents; et par là vous lui déplaisez, dès que vous prenez pour lui plaire des moyens opposés à l'honneur, au bon sens et à la droite raison.

Ce monde au reste, ce public qui juge ainsi de vous sur ce pied naturel de probité, c'est lui qui dispense la gloire et qui donne l'immortalité. Ceux d'entre vous, Messieurs, dont la postérité conservera la mémoire, y seront tels après leur mort qu'ils auront été durant leur vie dans l'opinion du public. Alors, pour démêler la vérité d'avec le mensonge, et se former une juste idée de vous, on ne consultera pas les éloges ni les satires, vos confidents ni vos ennemis, les ministres de vos passions ni les envieux de vos emplois, les flatteurs ni les critiques à gage. On recherchera la vérité dans le témoignage uniforme du public, dans le suffrage commun des peuples. On portera sentence, ou pour vous, ou contre vous, non pas sur les engagements de votre rang, sur les bienséances prétendues de votre siècle, mais sans rien craindre et sans rien espérer de vous, qui ne serez plus que poussière, on vous fera justice entière, comme vous la faites maintenant vous-mêmes à ceux qui vous ont précédés, précisément sur le vice et sur la vertu, dans toute la rigueur de l'équité naturelle.

Et quand vous seriez peu touchés du traitement que la postérité réserve à votre mémoire, ajoutez que dès maintenant ce même esprit d'équité est la règle des jugements politiques et civils; que c'est sur ce fondement que les lois sont établies, que les Etats sont gouvernés, que les emplois et les dignités se distribuent, c'est-à-dire sur l'opinion du mérite, vrai ou apparent, sur les talents que vous avez, ou que l'on croit que vous avez pour les fonctions utiles et nécessaires. Car, à l'exception de quelques gens qui doivent tout à la fortune, ose-t-on prétendre aux récompenses autrement que par les degrés du mérite et de la vertu? Vient-on mendier les emplois avec ces caractères honteux de libertinage dont on fait gloire en secret? Ne s'efforce-t-on pas au contraire de les cacher, d'en effacer la flétrissure, et de se remettre sur le pied d'homme d'honneur, au moins par garants et par cautions? Ne prend-on pas enfin, pour se faire mieux distinguer, le masque de l'hypocrisie, tant on est persuadé que la fortune a besoin du secours de la probité? ce que je dis, Messieurs, non pour autoriser l'hypocrisie, ni pour donner cours à un mal qui ne devient que trop commun; mais pour montrer les avantages de la vertu par la vogue même de l'hypocrisie, pour prouver le décri du vice par le soin même que l'on a de le cacher: non pas encore un coup pour vous porter à cultiver la vertu par intérêt, mais pour mieux découvrir l'aveuglement de ceux qui font le mal à dessein de plaire au monde.

Aveuglement qu'ils ne comprennent que trop, lorsqu'à la vue des gens élevés par un vrai mérite au-dessus de leur naissance, ils se trouvent, malgré l'éclat et la gloire de leur naissance, ignorés et dans l'oubli, privés même souvent de ces regards obligeants que les souverains ne refusent presque à personne et qui tiennent lieu de faveur à la foule des courtisans. Alors ils gémissent du tort qu'ils ont fait à leur fortune pour avoir rougi de leurs devoirs, au lieu de rougir de leurs passions. Ils sentent qu'ils ont mal compris par où l'on doit plaire au monde.

A quoi donc se réduit enfin ce monde à qui on veut plaire, puisque ce fond naturel d'équité et de probité se trouve également chez le peuple et chez les grands, dans les villes et dans les cours, parmi nous et parmi ceux qui viendront après nous; c'est-à-dire, non-seulement dans les esprits réglés et vertueux, mais dans les plus corrompus et généralement dans tout ce qui s'appelle monde? Comparez donc, pécheur, cette foule de censeurs désintéressés qui condamne vos excès, avec ce peu de flatteurs qui encensent vos désordres; comptez qu'à l'exception peut-

être, je dis peut-être, à l'exception de ceux qui entrent avec vous en société de plaisir, toute la terre est choquée de votre conduite. En vérité pouvez-vous bien vous consoler de ce mépris général par les vains applaudissements des gens de votre cabale? Avec la ridicule estime de cinq ou six libertins, vous voilà bien vengé du reste du monde!

Encore si vous pouviez véritablement vous flatter de cette estime des libertins; mais comment vous en flatter? Ce monde libertin n'a-t-il pas un fond de malignité habituelle, qui l'empêche de rien approuver, même dans ses plus chers amis?

Seconde réflexion qui enchérit sur la première.

2. Etes-vous content du monde, et ne vous en plaignez-vous point? Ne dites-vous pas tous les jours : Il est agréable, on en convient ; mais tout agréable qu'il est, il est mal pensant, il est médisant, il est injuste, il est capricieux, il est ingrat ; toujours prêt par conséquent à mal interpréter ce que vous faites, à vous railler, à vous trahir, à se servir contre vous de vos propres confidences, à vous sacrifier à son caprice, à son intérêt et à son plaisir. Quel sujet vous donne-t-il donc de rechercher son estime, et quelle espérance d'y parvenir?

L'insensé, dit Salomon, croit que tous ceux qu'il trouve sur ses pas, sont insensés comme lui : *In via stultus ambulans omnes stultos æstimat* (*Eccli*., X, 3). Telle est la disposition du monde à l'égard de ceux qui se livrent trop à lui : parce qu'il se sent criminel, il ne croit pas qu'on puisse l'aimer innocemment; parce qu'il ne garde nulle mesure, il n'en veut pas reconnaître dans les passions d'autrui. Toujours dans les extrémités, ce qui n'est qu'enjouement, lui paraît galanterie; ce qui n'est que hasard, lui paraît dessein formé; ce qui n'est qu'indiscrétion, lui paraît attachement et habitude. On lui paraît enfin capable de tout, dès qu'on lui a paru capable de quelque faiblesse. Et combien de personnes dans le siècle ont perdu la gloire de leur vertu, sans l'avoir jamais démentie? Coupables, de quoi? de leurs manières, de leurs façons de s'exprimer, de s'habiller; du tour de leur esprit, de leur taille, de leur air. Tout cela fournit à la témérité des libertins de quoi porter arrêt contre elles. Etre en pouvoir de faire mal est à leur égard une conviction de crime; et parce qu'on aura reçu de la nature ou de la fortune un assemblage de qualités dangereuses pour la vertu, on passera dans leur esprit pour être plongé dans le vice. Enfin rien d'innocent sous le ciel au jugement de ceux qui ont perdu l'innocence et renoncé à l'honneur.

Vous ne craignez, dites-vous, que les discours des dévots; craignez encore plus les mondains, cette société de mauvais amis, à qui vous laissez voir toutes vos faiblesses. Oui, pour une intrigue découverte quelquefois par le zèle des gens de bien, combien de désordres rendus publics par les trahisons du mauvais monde, par un dégoût, par un dépit, par un misérable intérêt, par des jalousies mal fondées, par des confidences précipitées, par des railleries, par des rapports, par haine enfin, par antipathie, par vengeance? Et quelle sûreté prendrez-vous contre l'infidélité d'un monde où la passion tient lieu de règle et de loi? Passionné comme vous l'êtes, vous n'avez que des passionnés pour confidents, pour complices et pour amis; préparez-vous à vous voir mis sous les pieds, dès que vos passions et les leurs ne seront plus compatibles, et que vous ne serez plus unis par un seul et même intérêt.

Que Dieu sait bien se venger de ses ennemis par ses propres ennemis! Voyez ce qui se passe à tous moments sous vos yeux. A quel excès de soins et de dépenses ne va-t-on pas, pour se faire considérer? Songez à cet appareil infini de luxe et de vanité dont les femmes entêtées du monde font l'appui nécessaire de leur prétendue réputation. Au milieu des parures et de l'équipage et du train, quelle idée n'ont-elles pas de leur mérite? Elles s'imaginent exciter la surprise, l'admiration, la jalousie dans tous les cœurs; que partout on les regarde avec respect, comme les divinités du siècle. Illusion digne de pitié! Plus vous montrez de complaisance à déployer autour de vous cette pompe qui ne convient point aux fortunes particulières, et plus le monde envieux et malin s'attache à vous déchirer. Les uns vont rechercher les causes de votre opulence, et les motifs de vos ajustements ; les autres mesurent vos dépenses à votre état et à vos biens; les autres remontent à la source de votre fortune et de votre sang. Tout ce que vous faites pour briller ne sert qu'à vous défigurer, qu'à rappeler le souvenir des injustices de vos parents, des taches de votre famille et de vos désordres personnels. Tout votre éclat passe dans les esprits pour le fruit de l'avarice, ou même de la violence, ou peut-être de l'impureté; pour des signes évidents de votre déréglement, ou des présages certains de votre ruine prochaine. A tout cela l'on n'aurait point pensé, si vous n'aviez point tant affecté de frapper les yeux. Paraissez dans une assemblée avec tous les ornements de la vanité, donnez-vous-y tous les airs les plus capables de plaire; de quel œil vous y verra-t-on? Pour un esprit disposé en votre faveur, quelle sera contre vous la disposition des autres? Quelle confusion n'auriez-vous pas, si vous pouviez pénétrer ce que l'on y pense de vous? ce que l'on en dit en secret? quelle matière vous fournissez aux mauvais contes, aux railleries? Y a-t-il rang ou qualité qui vous puisse mettre à couvert de ces sortes de trahisons?

Enfin, pour concevoir jusqu'où va l'ingratitude et la malignité du monde, appliquez-vous à ce qui suit. C'est que plus vous serez fidèle et ferme dans son service, plus vous éprouverez son caprice et ses mépris. Avoir blanchi dans les plaisirs, avoir été longtemps l'agrément des compagnies, c'est un titre suffisant pour en être enfin le rebut.

Un temps vient où le monde vous hait, si vous ne cessez de l'aimer; où il se chagrine et se dégoûte de vous, si vous ne prévenez son chagrin et son dégoût par le vôtre; où il vous tourne en ridicule, si vous ne sentez le premier sa folie et sa vanité; où il vous chasse et vous proscrit enfin, si vous ne l'abandonnez vous-même. En vain, toujours charmé de ses impostures, vous aurez pour lui le même penchant, le même feu que vous aviez dans la jeunesse; en vain vous en serez idolâtre encore dans vos derniers jours, il sera pour vous comme les autres idoles : *Os habent et non loquentur, oculos habent et non videbunt, aures habent et non audient* (*Ps.* CXIII, 13) : Il aura des yeux et ne verra point, des oreilles et n'entendra point, une bouche et ne parlera point. S'il parle, ce ne sera que pour se moquer de vous, pour vous reprocher vos faiblesses, pour réveiller sur vous la belle humeur des jeunes gens. Quel gré vous sait-il de vos complaisances passées, de tous les péchés que vous avez commis pour lui, de tous les remords que vous avez étouffés, de toutes les médisances que vous vous êtes attirées, de tant de dépenses où vous vous êtes engagé, de tant de violences que vous vous êtes faites pour lui plaire, de la préférence que vous lui avez tant de fois donnée sur Dieu? Non, nul gré, nul égard, nul souvenir, nulle reconnaissance, nulle estime. Il n'en a plus, il n'en a jamais eu pour vous. Respect humain, vaine idole que l'homme adore! monde, maître ingrat et cruel, à qui l'on fait tant de sacrifices sanglants! Ah! si, pour plaire à mon Dieu, j'avais pris l'ombre de cette peine, il ne m'en serait rien échappé. Vous avez des yeux, ô mon Dieu! pour voir tout ce qui se fait pour vous, des oreilles pour entendre tout ce qui s'adresse à vous, des mains pour soutenir tout ce qui s'abandonne à vous. Vous me tenez un compte exact des moindres contraintes que je me fais pour vous plaire. En quelque âge et en quelque état que je retourne vers vous, vous courez au-devant de moi; vous me jugez selon mon cœur, non pas selon les apparences; enfin vous êtes à moi dès que je veux être à vous : tel est l'excès de votre bonté; mais plus je veux plaire au monde et plus je m'en fais mépriser : telle est sa malignité.

Voilà le traitement que le monde fait tous les jours à ses plus zélés partisans. Ouvrez là vos yeux, dit le Sage; ouvrez là vos oreilles et votre esprit, vous qui mettez votre plaisir dans les applaudissements des hommes : *Præbete aures, vos, qui placetis vobis in turbis nationum* (*Sap.*, VI, 4). Comprenez quel est votre aveuglement. Quand il s'agit de vous tourner du côté de la vertu, vous êtes arrêté par ces réflexions importunes : Que va-t-on dire? que va-t-on penser de moi? pour qui passerai-je dans le monde? Alors quel est l'objet de votre frayeur? quelles gens avez-vous en vue? Une foule d'indiscrets qui n'ont que leur caprice et leur passion pour guide, qui ne savent ce que c'est que probité ni religion; des gens qui à force de mentir sont parvenus à faire passer pour faussetés les vérités mêmes qu'ils prononcent; des gens à qui la naissance et le haut rang ne donnent pas même entre les hommes le rang ni le nom d'hommes d'honneur; des gens qui, quoi que vous fassiez, sont disposés à se divertir à vos dépens, aussi bien de vos excès et de vos vices que de vos vertus et de votre dévotion. Contre ces gens-là vous êtes faible et timide; leur censure vous fait trembler. Vous avez cependant alors, pour vous soutenir contre leur censure et pour vous en consoler, votre conscience, votre raison, votre religion, votre Dieu; le jugement de tous les sages et de tous les gens de bien, conforme au jugement de Dieu. N'est-ce pas là de quoi vous dédommager du déchaînement des insensés et des libertins du monde?

Au contraire, quand vos folies commencent à faire éclat, qu'on s'avise de s'en plaindre, aussitôt vous vous récriez : Hé! de quoi se mêle le monde? hé! pourquoi me veille-t-on de si près? hé! quel droit ont ces gens-là de critiquer ma conduite? Ai-je à leur répondre de mes actions? ma réputation dépend-elle de leurs visions? n'ai-je pas assez d'âge pour me conduire? Alors à qui en voulez-vous? qui sont ces gens-là qui vous choquent et dont le jugement révolte votre fierté? Ce sont non-seulement ceux que leur vertu, leur bon sens, leur réputation, leur crédit, vous devraient rendre respectables et redoutables, mais ce sont encore ceux dont vous connaissez le désordre et la malignité. Vous avez donc contre vous les insensés et les sages, les vertueux et les passionnés, le bon et le mauvais monde, et Dieu par-dessus le monde. Contre l'orage accablant de cette censure générale, vous vous soutenez cependant avec hauteur : *Usque adeo in vitio magnanimi sumus*, dit saint Grégoire de Nazianze (*Apol.*, 137) : tant nous sommes, à l'égard du mal, hardis, intrépides et magnanimes. Ah! pour le mal nous souffrons tout; nous dévorons tout; nous mettons notre gloire à nous noircir et à nous défigurer; nous affectons de faux airs de libertinage; nous avons l'esprit souvent plus malin que le cœur; nous nous faisons quelquefois plus criminels aux yeux des hommes que nous ne le sommes aux yeux de Dieu. Tout cela pour éviter la difficulté que nous trouvons à nous déclarer aux yeux du monde pour la vertu et la piété. *Usque adeo in vitio magnanimi sumus.* Quoi donc! le monde ne vous est rien quand il est question de contenter vos passions; et pourquoi vous devient-il si terrible quand il s'agit de remplir vos devoirs? vous ne voulez pas dépendre des gens de bien pour le règlement de votre vie, et vous vous rendez dépendant du caprice des libertins? Ces mêmes libertins sans honneur et sans probité, leurs médisances, leurs railleries n'ont nul effet sur vous pour le changement de vos mœurs, quand ils en blâment le désordre; et quand ils en blâment l'innocence et la régularité, ce seront vos maîtres, vos oracles, vous en passerez par leur dé-

cision ? Comment justifier là-dessus votre conduite ?

Mais n'ai-je point trop dit? est-il bien vrai que le monde est déchaîné contre la vertu? Non, pas toujours : au contraire, plus on se déclare pour la vertu contre le monde, et plus on s'en fait estimer. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Saint Augustin nous exposant la guérison des aveugles de Jéricho, leur persévérance à implorer à haute voix le secours de Jésus-Christ, l'empressement du peuple à leur imposer silence, enfin la victoire et le succès de leur fermeté, fait là-dessus une remarque singulière, et bien capable de nous porter à la profession publique de la vertu, malgré les oppositions et les considérations humaines. Il nous représente l'homme vertueux au milieu des mauvais chrétiens. D'abord, dit-il, dans ses premiers efforts pour s'approcher de Jésus-Christ et s'attacher à sa suite, il trouve de tous côtés des censeurs et des railleurs : *In ipsa novitate operum reprehensores patitur et contradictores* (*De Verbis Domini, serm.* 18, *n.* 17). Mais a-t-il fait paraître sa sincérité, sa patience et sa fermeté dans le bien? le monde alors lui rend justice et se déclare vaincu. Ce ne sont plus qu'admirations et que louanges : *Si victi perseverantia fuerint, honorant, gratulantur, benedicunt, laudant.* De là je forme deux propositions que l'expérience rend certaines. La première, c'est qu'il n'y a que l'imperfection et l'ambiguïté de la vertu qui la fasse mépriser. La seconde, c'est que la vertu sincère et solide est inséparable de l'estime et de la vénération publique. D'où il s'ensuit que plus on se déclare hautement pour la vertu contre le monde, et plus on en est estimé.

1. Ne disconvenons point des outrages où la vertu est exposée; reconnaissons que le nom même de dévot est un sujet de confusion, et que ceux qui portent ce nom, participant au sort de l'ancien peuple de Dieu, sont devenus l'opprobre et le rebut, non-seulement des étrangers, mais de ceux même au milieu desquels ils sont obligés de vivre : *Subsannatio et illusio his qui in circuitu nostro sunt* (*Ps.* LXXVIII, 4). Ce mépris retombe sur vous, Seigneur; c'est votre cause, et vous la jugerez un jour.

Cependant je l'ose dire, Messieurs, et vous en conviendrez avec moi. Ce qui fait tort à ceux qui cultivent la vertu, ce qui les perd d'honneur et de crédit dans le monde, ce n'est point de s'éloigner des assemblées de plaisir, d'être graves et retenus dans les compagnies, simples dans leurs habits et modestes dans leur train ; ce n'est point de fuir les compagnies dangereuses, d'approcher des gens vertueux, d'être assidus au pied des autels, de s'appliquer aux œuvres de charité, de se déclarer en un mot pour les maximes de l'Evangile, qui est cependant ce qui vous glace et qui vous met la confusion sur le front. Mais, mon cher auditeur, ce qui vous dégradera, ce qui vous rendra infailliblement méprisable, ce sera de ne pas soutenir toutes ces pratiques avec le courage et la dignité convenable au nom chrétien.

Ce sera d'aimer la vertu par humeur, au lieu d'appliquer d'abord votre vertu tout entière à corriger votre humeur. Ce sera d'aimer la vertu par amour de l'oisiveté ; non pas pour vous donner à Dieu, mais pour éviter le monde et vous dérober à ses devoirs; non pas en ce qu'ils ont de dangereux, mais en ce qu'ils ont de pénible. Ce sera d'aimer la vertu par cabale, et de vous entêter de ceux que vous aurez choisis pour vos oracles, au mépris de tous les autres gens de bien. Ce sera d'être vertueux par état, non pas selon votre état, comme si la dévotion formait seule un état particulier, qui dût vous soustraire aux fonctions de tous les autres états, et vous rendre inutile à tout le reste du monde. Ce sera d'étendre la dévotion jusqu'à la superstition, sans pouvoir discerner les bornes de l'une et de l'autre. Ce sera de joindre à la dévotion, des singularités, des affectations et des inégalités ridicules ; de faire un mélange impertinent d'orgueil et d'humilité, d'épargne et de profusion, de galanterie et de pénitence, de sérieux et d'enjouement. Ce sera d'avoir une dévotion curieuse, inquiète et impérieuse ; de vous persuader que la dévotion vous donne droit de savoir tout, de vous mêler de tout, et de décider de tout. Ce sera de faire de la dévotion l'instrument de votre fortune ; en un mot, de la réduire en art.

Par ces manières, aussi opposées aux principes de l'Evangile qu'à ceux du bon sens et de l'honneur, vous vous exposerez infailliblement au mépris et à la censure. Mais alors ne vous y trompez pas : ce ne sera pas à la vertu que le monde fera la guerre, ce sera aux défauts et aux taches qui terniront en vous la candeur de la vertu. Car sur ce point l'artifice de l'amour-propre est merveilleux. Nous sommes ravis, dès que nous appréhendons de Dieu, de l'intéresser dans notre cause, et de pouvoir nous flatter que nous avons part au bonheur de ceux qui souffrent pour la justice, au lieu de nous bien persuader que souvent c'est l'imperfection de notre justice et de notre dévotion qui attire sur nous la persécution des mondains. Non, ce n'est pas toujours leur malignité que nous devons en accuser; mais plus souvent nos humeurs, nos légèretés, nos entêtements, nos caprices, nos autres passions enfin, que nous regardons comme sacrées, dès que nous leur avons donné quelque teinture de vertu. Plaignez-vous donc, en ce cas-là, moins du déchaînement des mondains que de votre propre négligence à corriger vos défauts et à porter votre vertu au point de perfection que demande l'Evangile.

2. Car, Messieurs, et c'est ma seconde proposition, dès que votre vertu sera reconnue pour solide, sincère, égale, constante, et telle enfin que Notre-Seigneur le prescrit, elle tiendra les plus malins en respect, et se fera non-seulement considérer, mais craindre et admirer de toute la terre. Il est si vrai

que les mondains ne peuvent refuser leur estime à la véritable vertu, que tous leurs efforts contre la vertu vont à la traiter d'hypocrisie, à se persuader que les dévots n'en ont que le masque et le nom, tant ils se sentent incapables de ne les pas honorer, s'ils étaient convaincus que leur mérite fût véritable.

En effet, un homme de bien d'une probité reconnue, quelle élévation n'a-t-il pas dans l'opinion du public, en quelque rang que l'ait mis la naissance ou la fortune? Joseph gouvernait l'Egypte avec une réputation de vertu fondée sur l'innocence, éprouvée par l'adversité. C'est être vraiment vertueux que de l'être à ces deux titres. Que faisait-il pour s'attirer la confiance des peuples? il faisait profession publique de craindre Dieu. *Facite quæ dixi, et vivetis : Deum enim timeo* (*Gen.*, XLII, 17) : Faites ce que je vous dis, et soyez sûrs de la vie, car je crains Dieu. C'était leur dire qu'un homme qui craint Dieu est incapable de violence aussi bien que de faiblesse; qu'il sait se faire obéir, parce qu'il sait obéir; qu'il sait récompenser, parce qu'il attend la récompense, et punir, parce qu'il craint d'être puni : *Deum enim timeo*. Que le mauvais monde est embarrassé autour d'un homme de ce caractère : inaccessible à la flatterie, aux sollicitations, aux présents; immobile aux bruits, aux menaces; insensible aux reproches et aux intérêts humains! Point de domestiques, d'amis, de parents, de confidents, de favoris qui le gouvernent; point de femmes qui aient pu trouver le faible de son cœur. On ne sait par où le tenter; il n'est abordable qu'à la raison, à l'honneur et à la justice; il craint Dieu, c'est là sa règle et sa loi : *Deum enim timeo*.

A la vue des gens de bien qui ont quelques-uns de ces traits, combien de fois, pécheurs, avez-vous gémi de votre misère, en comparant la diversité de vos états, votre faiblesse avec leur fermeté, votre esclavage avec leur liberté, vos emportements avec leur patience, vos agitations avec leur égalité? Ne les tenez-vous pas heureux, et seuls véritablement heureux? Ne soupirez-vous pas de regret et de jalousie? et vos regrets, votre jalousie, ne sont-ce pas autant d'éloges de la véritable vertu?

Quand les pécheurs en prospérité refuseraient ces éloges à l'homme de bien, peuvent-ils les lui refuser quand ils sont dans la disgrâce? Ah! si l'on a quelque ami vertueux, alors ne court-on pas se répandre dans son sein, lui ouvrir les chagrins et les misères de son âme? Ne va-t-on pas apprendre de sa bouche à mépriser ce monde ingrat? Quelle gloire à l'homme de bien d'être regardé comme le dernier ami, le seul ami qui reste encore après la fuite de tous les autres!

Ceux mêmes qui ferment leur cœur à l'amour de la vertu ne peuvent s'empêcher de l'honorer par la crainte. En présence d'un homme de bien, le libertinage le plus hardi ne se trouve-t-il pas sans force, obligé de se taire, de se cacher, de se déguiser du moins? Un vrai chrétien est le censeur de tous les désordres publics; non pas qu'il doive s'ériger en prédicateur, en prophète, et surtout envers ceux qui ne lui sont point soumis. La vertu perd son crédit dès qu'elle devient critique : elle ne doit être qu'exemplaire; et alors elle a son effet, parce qu'alors, sans jeter indiscrètement la confusion sur le front du libertin, elle fait naître la confusion dans le cœur même du libertin, qui reconnaît ses dérèglements dans la vie de l'honnête homme, et qui se condamne en le voyant. Le miroir n'a point de voix pour reprocher aux hommes leur laideur; il ne laisse pas de les en faire rougir, par la seule image qu'il leur en met devant les yeux. Tel était, dit Tertullien, le chrétien des premiers siècles, en présence des païens : *Et si eloquium quiescat, ipse habitus sonat : auditur, dum videtur* (*De Pallio, c.* 6). Voir alors un chrétien, c'était l'entendre, c'était s'instruire de son devoir. Sa seule vue était une invective contre les mauvaises mœurs, une leçon de pudeur et de modestie : *Auditur dum videtur*. Hé! quel triomphe pour la vertu, de pouvoir par sa seule présence retenir dans quelques mesures ceux qui partout ailleurs font gloire de n'en point garder. Convenons donc qu'il n'y a que la fausse ou basse vertu qui tombe dans le mépris, et que plus on se déclare contre le monde, plus on est estimé, respecté, craint ou aimé.

Qu'avez-vous donc à craindre, s'écriait Tertullien, vous qui portez le nom de chrétien, c'est-à-dire de vertueux, et qui portez dans ce nom de quoi faire trembler le monde puisque vous avez par ce nom l'autorité de le juger? *Times hominem, Christiane, quem timeri oportet ab universo mundo, si quidem et in te mundus judicatur* (*Lib. de Fuga in persecut.*)? Vous craignez le monde, mon cher auditeur, et c'est le monde qui vous doit craindre. Est-il votre juge? le sera-t-il? serez-vous jugé selon ses lois, ses modes, ses fantaisies? serez-vous condamné pour ne l'avoir pas imité? C'est vous qui êtes et qui serez son accusateur et son juge. Il sera jugé et condamné sur l'exemple de votre vie; et comme tel dès à présent il vous craint. Vous le craignez cependant tout chrétien et tout vertueux que vous êtes : *Times hominem, Christiane*. Vous-mêmes, grands du siècle, vous le craignez tout grands et autorisés que vous êtes, établis de Dieu pour vous faire obéir et pour vous faire imiter. Comment pouvez-vous dès votre plus tendre jeunesse, vous laisser gouverner par ce misérable respect; vous laisser dire à l'oreille, par vos flatteurs, que c'est par tels et tels moyens, telles et telles passions qu'il faut vous insinuer dans les bonnes grâces du monde? Eh! n'êtes-vous pas nés pour dominer sur le monde? Est-ce à vous à vous régler sur lui? C'est lui qui doit prendre de vous sa forme; il sera tel que vous le formerez par vos bons ou mauvais exemples; et dès que vous voudrez soutenir la droiture de vos sentiments naturels

et la noble éducation que vous avez eue, ce monde sera trop heureux d'en passer par où vous voudrez, et de vous aimer vertueux, plus sans comparaison qu'il ne vous aimerait complaisant à ses folies. Ah! Seigneur, vous nous faites naître avec un respect si fort, une si violente et si tendre inclination pour nos princes ; que ne leur faites-vous sentir toute l'étendue de leur pouvoir ; ce qu'ils peuvent sur nous par l'éclat d'une belle vie, et l'empire que la vertu leur peut donner sur les cœurs !

Enfin quand même il serait vrai que l'opprobre et la confusion est l'apanage ordinaire et naturel de la vertu, que les insultes des méchants lui sont naturellement attachées, ne suffit-il pas à l'homme chrétien de savoir que les mépris et les outrages ont été les délices et les trophées de Jésus-Christ, pour se sentir obligé d'en souffrir sa part avec joie? A Jésus-Christ, non pas à nous, la joie, l'honneur, les éloges, les applaudissements étaient dus. Au lieu de tout cela, dit saint Paul : *Proposito sibi gaudio* (*Hebr.*, XII, 2), Jésus-Christ a choisi la croix, sans égard à la honte attachée à ce supplice : *Sustinuit crucem, confusione contempta.* Nous, sans égard à son choix, au mépris de son exemple, oserons-nous refuser l'humiliation, la honte attachée à notre condition, due à nos péchés, nécessaire à notre salut? Aurons-nous honte de trop faire, et de paraître trop chrétiens, et d'être méprisés par ceux qui ont outragé notre Sauveur? Il n'a pas rougi d'être comme nous, rougirons-nous d'être comme lui ? Seigneur, si vous aviez rougi des faiblesses de l'enfance, et de la pauvreté de vos parents, et de l'obscurité de vos premières années ; si vous aviez rougi des travaux attachés à la qualité de Sauveur; si vous aviez rougi de passer pour séducteur, hypocrite et insensé, d'être condamné comme séditieux, et crucifié comme impie ; si vous aviez rougi enfin de nous aimer, où serait mon salut, mon asile, mon espérance ?

Où sera-t-elle, hélas! si, après que j'aurai rougi de vous et de votre loi durant la vie, au dernier jour vous rougissez aussi de moi, comme vous m'en menacez? *Tunc Filius hominis erubescet, cum venerit in majestate sua* (*Luc.*, IX, 26). Que dira le monde maintenant, si je résiste à ses maximes, si je ne vis pas comme ceux de mon âge et de mon rang? Est-ce à moi de les condamner par mes singularités? comment soutenir leurs railleries? comment paraître? Il faudra donc me cacher. Voilà la fausse confusion qui nous rend maintenant timides et rebelles à nos devoirs. Mais quand le monde et vous vous serez cités devant Dieu, comment paraître alors, ou vous cacher? comment soutenir les reproches de votre Juge? Il ne vous appartenait pas de condamner le monde et les pécheurs par vos singularités; était-ce à vous de condamner votre Sauveur et sa loi par votre libertinage? Que dira le monde, disiez-vous? Eh bien! que dira le monde en effet? que dira-t-il alors pour sa défense et pour la vôtre? Aura-t-il de quoi vous défendre? mais songera-t-il à vous défendre? Alors chacun pour soi, mes frères, chacun pour soi; chacun songeant à son péril, nul souci du péril des autres. Le monde alors ne songera point à moi; je ne songerai point au reste du monde. Mes yeux, mon esprit, attentifs au seul jugement de Dieu, ne seront fixés que sur Dieu. Pourquoi donc ce monde inutile, ignorant, imposteur, ingrat, sera-t-il maintenant l'objet de mon attention, la règle de mes actions? Non, c'est à vous seul, ô mon Dieu! que je dois m'efforcer de plaire, puisque c'est à vous seul que je dois plaire éternellement. Ainsi soit-il

SECOND SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur l'envie.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum : Tu quis es?

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites à Jean-Baptiste, pour lui demander : Qui êtes-vous? (*Joan.*, I, 19.)

Que les hommes sont subtils à cacher les ressorts de leurs actions! A voir les premiers ministres de la religion des Juifs, les prêtres et les lévites, sortir de Jérusalem, aller au delà du Jourdain chercher dans un désert un homme encore plus sauvage et plus sec que le désert, vivant d'insectes et couvert d'un tissu de poil de chameau; l'interroger juridiquement sur son état et son emploi; lui demander s'il est le Messie ou quelqu'un des anciens prophètes, ou quelque prophète nouveau; ne dirait-on pas que c'est l'intérêt de la religion, la vue du bien public, le zèle du salut de leurs citoyens qui les conduit? Cependant, Messieurs, c'est l'envie.

L'éclat des sermons de Jean-Baptiste, le concours du peuple autour de lui, le témoignage qu'il rendait à la personne et à la mission de Jésus-Christ, réveillaient leur attention sur la réputation de l'un et de l'autre. Ils en étaient alarmés, et, par des questions captieuses, ils espéraient trouver dans les réponses de Jean de quoi les décréditer tous deux, tant ce vice est subtil à se glisser dans les plus louables desseins.

Tâchons d'en concevoir aujourd'hui l'horreur qu'il mérite. Et pour cela, suivons l'idée de saint Grégoire de Nazianze, qui nous le dépeint comme un vice monstrueux, renfermant deux propriétés en apparence incompatibles. L'envie, dit-il, est de toutes les passions la plus injuste et la plus juste : *Ex omnibus affectibus iniquissimus simul et æquissimus* (*Orat.* 27). En quel sens, et comment comprendre un assemblage si surprenant? On le verra dans les deux points de ce discours, dont le premier représentera l'envie comme la plus injuste des passions, par rapport à celui qui en est l'objet; le second comme la plus juste, par rapport à celui qui en est coupable. L'envieux est plein d'injustice, par le tort qu'il fait au prochain ; plein de justice, par la vengeance

qu'il exerce contre lui-même : *Iniquissimus et æquissimus.*

Quand donc nous ne serions pas obligés d'aimer le prochain, il suffit de nous aimer nous-mêmes et notre propre repos, pour nous préserver de ce péché. Demandons pour cela la grâce du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'envie est une tristesse, un chagrin que nous concevons des biens et des avantages d'autrui, en les considérant comme nos propres désavantages. C'est la définition que saint Thomas en a donnée après Aristote et saint Jean de Damas (1). Il est aisé de comprendre par là jusqu'où s'étend l'injustice de l'envie : par rapport à la matière qui l'excite, à la personne qu'elle attaque, à la manière enfin dont elle attaque. En combien de façons, et par combien de traits malins ce péché se distingue-t-il des autres ? à quoi s'attaque-t-il ? qui attaque-t-il ? et comment attaque-t-il ? Trois considérations qui vous le feront connaître.

1. Saint Jean Chrysostome (*Homil.* 44, *ad pop.*) a remarqué que dans tous les péchés qui portent dommage au prochain, le pécheur trouve toujours quelque sorte de prétexte, et dans ce prétexte une ombre d'excuse, qui nourrit en lui du moins une faible idée de pardon. Le larron prétexte ses besoins, l'impudique l'attrait du plaisir, le vindicatif l'outrage ou le tort qu'on lui a fait. Vous, envieux, dit-il, quel prétexte, quelle matière, quel sujet, quel motif alléguerez-vous de votre malignité? *Tu vero, quam dices causam?* Ce qui vous flétrit le cœur, c'est le bien qu'un autre possède et que vous ne possédez pas : vous desséchez à cette vue. Est-il une plus odieuse et plus criante iniquité ?

Quel crime est-ce à cet homme, objet de votre chagrin, d'avoir des qualités qui l'élèvent au-dessus de vous ? Souvent il ne songe point à vous, et ne sait pas même qui vous êtes. Souvent ce sont de purs dons de la nature, qu'il ne lui a pas été libre de prendre ou de vous laisser. Son esprit, sa beauté, sa noblesse vous fait peine : il vous est fâcheux d'en être privé. Est-ce par sa faute ? aviez-vous plus de droit que lui sur ces espérances de biens ? vous les a-t-il dérobés ? sont-ce vos dépouilles ? est-il obligé de s'en dépouiller lui-même et de vous en revêtir ? Souvent les biens qu'il a sont les fruits de son travail ; et votre indigence est le fruit de votre paresse. Est-contre vous ou contre lui que vous devez tourner votre indignation ? Avez-vous plus de raison de le regarder avec chagrin qu'en avaient les Philistins de chasser Isaac de leur pays ? Allez, lui disaient-ils, retirez-vous d'auprès de nous, vous êtes devenu plus puissant que nous. *Recede a nobis, quoniam potentior nobis factus es valde* (*Gen.*, XXVI, 16). L'opulence d'Isaac était-elle un obstacle à celle des Philistins ? Au contraire, en les excitant au travail, en les instruisant à faire valoir leurs terres et leurs troupeaux, il leur apprenait les justes moyens de s'enrichir et d'égaler sa puissance. Isaac en devenant plus riche en était-il devenu plus insolent ? Au contraire il n'opposait tous les jours que la patience aux dommages et aux injures qu'ils faisaient à ses pasteurs. Non, dit saint Jean Chrysostome, point de raison partout où règne l'envie ; vous êtes plus puissant que nous, vous nous êtes donc insupportable; votre bonheur est notre malheur : *Felicitatem proximi suam putat infelicitatem* (*In cap.* XXVI *Genes.*). Point d'autre raisonnement.

Suivant ce raisonnement, et telle étant la matière de l'envie, on peut dire que ce n'est pas proprement sur le prochain, possesseur innocent et naturel de ces biens, que l'envie attache son dépit ; c'est sur la Providence même, sur Dieu premier auteur et distributeur de ces biens. Laissez-là l'homme, allez, disait saint Jean Chrysostome (*Hom.* 31 *in* I *Cor.*), allez à la source de ces biens ; tournez votre ressentiment et votre haine contre Dieu. C'est Dieu qui a élevé votre frère au-dessus de vous, qui l'a fait plus puissant, plus riche et plus grand que vous. Quelle étrange malignité, de poursuivre les dons de Dieu, les grâces de Dieu dans l'homme ! *Quale hoc malum quo invidus donum Dei persequitur in homine !* dit saint Prosper, après saint Augustin. N'est-ce pas, selon saint Basile (1), imiter, ou plutôt renouveler l'attentat du démon, qui, ne pouvant nuire à Dieu, lui ravir ses perfections, décharge sa fureur sur l'homme qui en est l'image ? Il ne suffit pas à l'envieux que le père de famille ait été juste à son égard, pour peu qu'il ait été libéral envers les autres. Il faudrait, pour le contenter, que Dieu resserrât ses mains sur tout autre que sur lui ; que la terre partout ailleurs fût stérile ; qu'il n'y eût de charges, d'honneurs, ni de richesses que chez lui. Voir la Providence avare envers tous, magnifique pour lui seul ; se voir, je ne dis pas au même rang que les grands, car l'égalité du rang serait alors là matière de son chagrin ; mais se voir seul au-dessus de tout le monde, et tout le monde à ses pieds : ce serait là le comble de son bonheur. Tandis qu'il y a sur la terre des hommes revêtus de quelque avantage qu'il n'a pas, autant de larcins que lui a faits la Providence. Ennemi, par conséquent, non pas d'un homme seul, d'une seule espèce d'hommes, mais de toute la nature et de tout le genre humain : *Communis hominum naturæ oberrans hostis* (*Chrys.*, *Hom.* 31 *in* I *ad Cor.*).

Il ne faut qu'autant de bon sens qu'en peut avoir un païen pour comprendre ce qu'il y a d'énorme et de monstrueux dans un pareil sentiment. Aristote le comprenait (*Rhet.* II, *c.* 10), sur ce principe naturel,

(1) Th., 2-2, q. 36, art. 1 ; Arist., Rhet., II, 10 ; Damasc., lib. II, c. 14.

(1) Prosper, de Vita contempl., l. III, c. 5 ; Aug., serm. 83 de Temp. ; Basil., hom. 11 de Invid.

que tous les hommes étant membres d'un même corps, qui est le monde, il n'y en a pas un qui ne doive se complaire à la perfection de tout le corps, qui résulte, non pas de l'éclat et de l'élévation d'un seul, mais de l'arrangement de tout ce qui le compose.

A ce lien raisonnable et naturel quelle force n'ajoute pas l'Evangile de Jésus-Christ? et saint Paul nous ayant appris que n'étant tous qu'un par la charité, nous ne devons avoir qu'un même cœur, qu'un mal et un bien commun, ressentir les mêmes mouvements, nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie, pleurer même avec ceux qui versent des pleurs: *Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus* (*Rom.*, XII, 15), quel renversement des maximes de l'Evangile et de celles de la raison par l'iniquité de l'envie! quelle perversité dans les sentiments qu'elle fait prendre au chrétien, de pleurer avec ceux qui sont dans la joie, de se réjouir avec ceux qui versent des pleurs; de faire son propre bien du mal des autres, et son propre mal de leur bien! *Flere cum gaudentibus, gaudere cum flentibus* (*In cap.* XII *Ep. ad Rom.*). La réflexion est de saint Jérôme.

2. Vous avez vu jusqu'à présent l'injustice de l'envie par la matière qui la cause et qu'elle choisit pour objet, qui n'est autre chose que le bien et l'avantage d'autrui. Voyons maintenant, non plus à quoi elle s'attache, mais qui elle attaque; non plus la matière, mais les personnes sur lesquelles elle jette son venin. C'est généralement sur ceux que la ressemblance, l'alliance et les autres nœuds de société lui devraient rendre plus chers. Second excès d'injustice qui va vous surprendre: *Ex omnibus affectibus iniquissimus.*

Saint Thomas (2-2, *q.* 36, art. 1, *ad* 2), après les saints Pères, a remarqué qu'il faudrait être insensé pour se piquer d'envie contre ceux qui nous sont indifférents, ou hors de notre portée. Le Scythe et l'Egyptien, dit saint Basile (*Hom.* 11), et les autres nations à qui la distance des lieux ne laisse rien de commun, rien à démêler ensemble, ne conçoivent entre elles aucuns chagrins envieux; mais entre deux nations que les mêmes intérêts d'Etat ou de religion devraient unir; mais dans une même nation, entre deux villes voisines; mais dans une même ville, entre deux citoyens de pareil rang; mais parmi les gens du même rang, entre deux familles alliées; mais dans une même famille, entre les frères et les sœurs: voilà le théâtre de l'envie. Salvien (*De Gub. Dei*, *lib.* V) se plaignait que de son temps ce mal était encore plus enraciné chez les chrétiens que chez les barbares; est-il moins violent et moins répandu parmi nous? Chez les barbares, disait-il, pour être unis, pour s'entre-aimer, c'est assez de n'avoir qu'un même roi, un même chef; chez nous, hélas! ce n'est pas assez de n'avoir qu'un même père. Qui est-ce, ajoutait-il, qui se montre vrai parent envers ses parents; qui donne à la charité ce qu'il doit à son nom et à son rang; qui soit frère de cœur, aussi bien que de naissance? *Quis hoc est animo, quod vocatur? quis tam propinquus corde quam sanguine?* Qui est-ce qui ne se fait pas une peine et même un supplice de la prospérité d'autrui? *Cui non prosperitas aliena supplicium est?*

Sont-ce les lions qui déchirent le juste Abel? C'est son propre frère Caïn, rongé et déchiré par l'envie (*Gen.*, IV, 8). Sont-ce les étrangers qui trompent Jacob? c'est son beau-père Laban, qui use de fraude envers lui, jaloux du bonheur de sa conduite (*Gen.*, XXXI, 7). Sont-ce les Ismaélites qui enlèvent le jeune Joseph? ce sont ses frères qui le vendent, piqués de l'affection que leur père avait pour lui (*Gen.*, XXXVII, 28). Sont-ce des inconnus, mes frères, qui troublent votre repos? Non, mais souvent des alliés, qui, s'étant fait honneur de s'unir à votre fortune, s'alarment du pas qu'elle prend devant la leur; des associés confus de devoir à vos soins le succès de vos communes affaires; des aînés chagrins de voir leur nom moins honoré sur eux que sur leurs cadets; des gens comblés de vos bienfaits, honteux d'être obligés de le reconnaître, et plus honteux de ne pouvoir s'en passer.

Car c'est encore là, comme a remarqué saint Basile (*Hom.* 21), un des plus odieux caractères de l'envie, de s'irriter par les bienfaits. La fureur des animaux s'adoucit par les bienfaits, celle de l'envieux en devient plus intraitable; il trouve son tourment dans le plaisir qu'on lui fait: *Invidum beneficio pejorem reddimus* (*Chrys.*, *hom.* 27 *in I Cor.*). Vous aviez un ami que l'égalité vous conservait; il a été assez malheureux pour avoir besoin de vous; vous assez heureux pour être en pouvoir de le servir, assez généreux pour le faire: tout l'honneur est de votre côté, toute l'obligation du sien: c'est assez pour vous en faire un ennemi. Jamais il ne digérera le dépit de vous être redevable; il ne vous pardonnera point votre générosité: vous lui avez fait du bien, n'attendez de lui que du mal. Saül ne devait voir dans la personne de David que le vainqueur de Goliath et le libérateur du royaume; mais l'envie lui troublait la vue; il ne voyait dans David qu'un redoutable ennemi. Comment s'obstina-t-il à rendre sa vie malheureuse? *Obtenebratus invidia benefactorem ut hostem putabat*, dit saint Jean Chrysostome (*Hom.* 46 *in Gen.*).

Et comment l'envieux respecterait-il les devoirs de la reconnaissance et de l'amitié? respecte-t-il les devoirs les plus sacrés, ceux de la piété, de la religion, de la foi? Que ces divines vertus brillent et vivent dans une âme; un souffle d'envie suffira pour les y éteindre et les y étouffer. Non, le démon n'a pas désespéré de renverser les autels, par les mains mêmes des ministres des autels; de faire des plus grands docteurs de scandaleux hérétiques, des plus fermes appuis de la foi des apostats de la foi, dès qu'il en a pu faire des envieux. Comment l'envie ne mettrait-elle donc pas la discorde

dans les cours entre les princes, et dans les familles entre les parents, elle qui la met dans l'Eglise entre ses propres enfants? *Hic morbus et Ecclesiam invasit*, disait saint Jean Chrysostome. Combien de fois ses plus zélés défenseurs ont-ils tourné contre son sein les armes qu'ils avaient consacrées à sa défense? combien l'homme le plus saint devient-il différent de lui-même, aussitôt qu'il a sucé ce poison? Est-ce un même homme que Tertullien écrivant contre les païens, contre les valentiniens, contre les marcionites, établissant par d'invincibles raisons l'unité indivisible de l'Eglise, et Tertullien se séparant de cette sainte unité, s'aveuglant jusqu'à soutenir le schisme d'un hypocrite et d'un faux illuminé? D'où vient en lui ce terrible changement? Ce n'est point du libertinage, ni de ces molles passions qui séduisent les plus grands cœurs. Austère, pénitent, ne respirant que le jeûne et la mortification, maître de ses autres passions, il est vaincu par l'envie. Le dépit de ne se pas voir le premier dans les honneurs, comme il se croyait le premier en science et en éloquence, irrite toutes ses passions, le rend sourd à tous ses devoirs, irréconciliable avec Rome et avec toute l'Eglise : et parce qu'elle a refusé de le choisir pour son chef, il ne veut plus être son enfant. Après cela qui peut se dérober à l'injustice de l'envie? et qui n'attaque-t-elle point? mais enfin de quelle manière, avec quelle malice et quel art attaque-t-elle? Il n'y a que l'envie qui porte son iniquité jusqu'à ce troisième excès: *Ex omnibus affectibus iniquissimus*.

3. Avez-vous jamais fait réflexion que l'envie est le seul péché dont l'homme corrompu n'ait encore osé se faire honneur? Il n'ose même l'avouer, ni même s'en sentir coupable; et bien loin de le laisser voir aux yeux du monde, il tâche de se le cacher, de le déguiser même à ses propres yeux. On n'a point de peine à dire : Je hais cet homme, il me déplaît, je le méprise, je l'abhorre, je m'en vengerai tôt ou tard, je ne lui pardonnerai jamais, j'aurai ses biens et sa vie. Aversion, vengeance, ambition, brigandage même et larcin, souvent matière de complaisance, on s'en vantera sans rougir. Mais je suis jaloux, je lui porte envie, c'est ce qu'on ne dira et qu'on n'avouera jamais : *Hæc quisque verba fateri erubescit* (*Homil.* 21). La remarque est de saint Basile.

Ce vice lâche et honteux ne se produit donc que sous le masque : et quels masques emprunte-t-il? les plus gracieux et les plus brillants. Les plus nobles vertus, la sincérité, l'amitié, la justice, la dévotion, le zèle de l'honneur et de la gloire de Dieu servent de voiles à l'envieux pour couvrir ses perfidies. On reconnaîtrait aisément sa malignité, si pour se satisfaire il employait la médisance; il s'y prend avec plus d'adresse : il emploie la flatterie; il répand l'encens, la louange avec telle profusion, que l'excès en rend aussitôt la sincérité suspecte, et donne aux éloges sans mesure l'air de contre-vérités. Tantôt louant avec réserve, avec des ménagements affectés, vous vanterez dans un homme de condition son exacte probité, sa scrupuleuse vertu, sa candeur, sa facilité; c'est le meilleur homme du monde, il vous importe peu qu'il soit estimé par là. Mais sur le courage, la valeur, les services, profond silence, parce que c'est par cet endroit que son mérite vous a piqué.

Dans un homme obligé par état à la pratique de la vertu, vous entendez louer la profession qu'il en fait. Vous, jaloux de la louange qui lui en revient, vous la détournerez sur les qualités de l'esprit, sur son habileté, son adresse, sa belle humeur; vous lui passerez toute autre réputation que celle d'homme de bien, parce que c'est par là qu'il peut balancer la vôtre. *In spiritualibus carnalia laudant, ut spiritualia deesse persuadeant*. C'est un artifice de l'envie découvert depuis longtemps par saint Prosper (*De Vita contempl.*, *l.* III, *c.* 9), et remis en vogue de nos jours.

Un autre artifice, non moins commun, c'est d'engager ceux qui courent avec vous dans la lice des honneurs à faire des pas qui les en écartent, et qui laissent le chemin ouvert à votre ambition; c'est de vous insinuer même dans leur amitié, pour leur suggérer des conseils pernicieux à leurs intérêts; c'est d'applaudir aux fautes qu'ils feront, pour les pousser plus avant dans le piége et les mettre hors d'état de traverser vos desseins : *Peccantibus favent...... amicitias simulant*, ajoute le même auteur.

On fera plus, on sèmera partout les louanges d'un honnête homme; on vantera ses talents, au mépris de tous ceux qui s'en croient les mieux pourvus; on les fera retentir aux oreilles des ministres et des maîtres de la fortune. On fera plus, on préviendra leurs suffrages et leurs choix; on publiera qu'un tel est nommé aux plus hautes dignités. Sera-ce pour lui faire honneur? Non, mais pour réveiller l'envie publique, et pour attirer contre lui, comme par un cri général, la conspiration des ambitieux mécontents. Quelle grêle de mauvais bruits, d'écrits empestés, de calomnies va fondre aussitôt sur lui! Sa fortune est renversée, et c'est ce qu'on prétendait : *Amicitias simulant*.

Aurez-vous évité la subtilité de ce ressort, serez-vous parvenu malgré les efforts de l'envie à quelque degré d'élévation? Vous trouverez encore là des concurrents à qui vous ferez ombrage, et plus vous approcherez d'eux, plus vous serez en péril. Sénèque vivait dans une cour où ces sortes de filets étaient tendus à chaque pas: sont-ils inconnus parmi nous? *Etsi omnia caveris, per ornamenta feriet*, disait Sénèque. L'envie n'aura pu vous nuire en vous écartant des honneurs, elle saura vous en combler pour vous perdre. On vous préviendra d'un emploi qui, vous éloignant de la cour, y rendra votre mérite invisible, et réduira le prix de vos services à la balance et au gré de vos ennemis. On vous chargera d'un fardeau que l'on sait au-dessus de vos forces, afin de jouir du plaisir de vous y voir succomber. On vous exposera à

des périls éclatants, dont vous serez obligé par honneur de rendre grâces à ceux qui vous y auront livré : *Per ornamenta feriet.* N'est-ce pas ainsi que David fut élevé du rang de simple soldat à l'honneur du commandement, à l'honneur même d'épouser une fille de Saül (I *Reg.*, XVIII, 18) ? Pour prix de tant d'honneurs, on ne lui demandait que la mort de cent Philistins (*Ibid.*, 25), c'est-à-dire que l'on comptait plus sur la grandeur du péril que sur le succès de sa valeur ; et pourvu qu'on en fît la victime de l'envie, on se souciait peu qu'il devînt gendre d'un roi.

Mais, gens d'épée et de cour, vous êtes faibles et grossiers en matière d'envie ; c'est dans les conditions les plus sacrées qu'il en faut chercher la délicatesse et les traits les plus subtils. Car comme il n'y a point de guerres plus opiniâtres que celles de la religion, aussi n'y a-t-il point d'envie plus envenimée que celle qui s'allume au feu sacré de l'autel. Quand Isaïe représente le Seigneur revêtu des habillements de vengeance et de fureur, avant que de le couvrir du manteau du zèle, il lui donne une cuirasse de justice et un casque de salut : *Indutus est justitia ut lorica, ut galea salutis in capite.... et opertus est quasi pallio zeli* (*Isai.*, LIX, 17), parce que le vrai zèle doit toujours être accompagné de justice et de charité. C'est aussi ce que l'on prétend, quand parmi les personnes dévouées au service de la vertu on se laisse entamer par le poison de l'envie. On croit n'être animé que du zèle de la justice et du salut du prochain ; mais souvent, au lieu de zèle, à peine a-t-on l'apparence du manteau : *Opertus est quasi pallio zeli.*

Sous cette apparence cependant, combien cache-t-on d'injustices, d'inimitiés, de perfidies, de violences ? Il y va, dit-on, du péril des âmes et de la gloire de Dieu ; dites plutôt qu'il y va de votre gloire et de votre propre intérêt. L'abaissement de ces gens-là produira votre élévation ; la ruine de leur crédit sera l'établissement du vôtre. Il suffit qu'entre eux et vous il y ait des talents, des fonctions et des ministères pareils, pour vous rendre accessibles aux impressions de l'envie, au désir du moins d'être seuls à vous en bien acquitter.

Combien de scandales produits par cette funeste émulation d'être les seuls instruments de la gloire et du service de Dieu, c'est-à-dire les seuls importants, les seuls éclairés, les seuls estimés, les seuls zélés !

Non-seulement on prend ce zèle pour soi, mais encore pour ses amis ; on devient envieux par complot et par cabale ; on ne croit point Dieu dignement ni véritablement servi que par une certaine espèce et un certain nombre de gens que la sympathie, l'intérêt ou le caprice nous rend chers. Tous les autres gens de bien nous sont odieux ou méprisables. Mais si c'est la gloire de Dieu qui occupe votre cœur, quelle joie devez-vous avoir de n'être pas seul à le glorifier ; de vous voir vous et vos amis accompagnés, prévenus et surpassés dans ce soin par plusieurs autres ? Illusion de l'orgueil humain ! faux zèle et vraie jalousie !

Josué, tout fidèle qu'il était, en sentit son cœur atteint. Il voyait deux hommes du commun saisis de l'esprit de prophétie ; son zèle s'en offensait, il voulait que Moïse les privât de ce don de Dieu : *Domine mi Moyses, prohibe eos*, disait-il (*Num.*, XI, 29). C'est qu'il n'y avait, selon lui, que Moïse seul qui fût digne d'annoncer les secrets de Dieu. Mais, lui disait le saint législateur, de quoi vous inquiétez-vous ? qu'est-ce qui vous rend si jaloux de mes intérêts ? *Quid æmularis pro me ?* Que ne tient-il à moi que tout le peuple prophétise, et soit plein de l'esprit de Dieu ? *Quis mihi tribuat ut omnis populus prophetet ?*

Par un pareil entêtement, les disciples de Jean-Baptiste venaient se plaindre à lui du concours du peuple au baptême et aux sermons de Jésus-Christ : *Rabbi, ecce hic baptizat, et omnes veniunt ad eum* (*Joan.*, III, 26). C'est qu'ils ne voulaient pas qu'il y eût un plus grand docteur, un plus saint homme que leur maître. Mais le saint précurseur corrigeant leur témérité : Que pouvons-nous, leur disait-il, contre les ordres de Dieu ? soyons contents de ses dons, chacun selon sa mesure, et ne désirons rien de plus. Ma joie, ajoutait-il, c'est de remplir ma mesure, et d'être petit devant celui qu'il plaît à Dieu d'élever au-dessus de moi : *Gaudium meum impletum est ; illum oportet crescere, me autem minui* (*Ibid.*, 30).

Les mêmes, par le même esprit, n'avaient pas honte de se joindre aux pharisiens, pour faire des questions au Sauveur. Ils affectaient même de leur ressembler dans la pratique du jeûne, afin que le parti des jeûneurs, devenu plus fort par leur union, décréditât plus aisément la vie commune des disciples de Jésus-Christ. Ainsi, dit saint Pierre Chrysologue, les pharisiens et les sectateurs de saint Jean, tout opposés qu'ils étaient dans la doctrine et dans les mœurs, étaient associés, unis et liés par l'envie : *Junxerat invidia, quos disjunxerat disciplina* (*Serm.* 32). Le monde est-il guéri de cette lèpre d'envie ? et la religion cesse-t-elle d'en gémir ? De tout cela vous comprenez sa malice, et combien saint Grégoire de Nazianze a dit sagement que de tous nos mouvements déréglés et passionnés l'envie est le plus injuste : *Ex omnibus affectibus iniquissimus.* Voyons s'il a dû ajouter que c'est aussi le plus juste : *Simul et æquissimus.*

SECONDE PARTIE.

En quoi consiste, Messieurs, la justice de l'envie ? c'est en ce qu'elle se châtie et se punit elle-même. Avant que de mordre personne, elle se ronge la première, dit saint Jérôme : *Invidia, primum mordax tui* (*Ep. ad Asell.*). Elle se perce de ses armes, dit saint Cyprien : *Gladio suo perimitur* (*Serm. de Zelo et livore*). Elle est, dit saint Prosper, son propre bourreau : *Se sibi exhibet carnificem.* Il y paraît par la pâleur, l'agitation, l'altération, la sécheresse, la laideur qu'elle répand sur le corps, sur le visage, dans les yeux, dans tout le tempérament : signes

certains des tortures et des tourments qu'elle fait souffrir à l'âme de l'envieux. Examinons-en les divers degrés : premièrement, sa violence ; secondement, son opiniâtreté. Qu'un mal soit violent, mais capable de remède, on le supporte aisément : mais qu'il soit à la fois violent et incurable, rien ne porte plus au désespoir. Telle est la juste rigueur du supplice de l'envie.

1. Parcourez des yeux tout l'univers ; considérez tout ce qu'il y a de bien répandu dans les conditions des hommes. Les uns sont chargés d'honneurs, d'autres comblés des faveurs de la renommée, d'autres brillants des dons de l'esprit, d'autres riches, d'autres savants, d'autres environnés d'amis. Placez l'envieux au milieu de ce grand monde : le voilà percé de mille coups, chagrin de la joie publique, malheureux du bonheur commun, pauvre de l'abondance universelle ; victime de malédiction, centre de l'amertume et du poison, non-seulement parce qu'il attire à lui toute l'amertume du monde, mais parce que la joie, le bonheur de tout le monde se change en amertume et en poison dans son cœur.

Saint Bernard parlant des puissances de l'air : *Potestates aeris hujus* (*Eph.*, II, 2), c'est-à-dire, de ces démons qui en occupent les espaces, dit que Dieu leur a marqué là leur enfer, entre la terre et le ciel, afin d'augmenter leur supplice par la vue de ce qui se passe là-haut et de ce qui se passe ici-bas, par la vue de la beauté du séjour des bienheureux, qui leur fait concevoir la grandeur de leur récompense, et par la vue des biens que Dieu répand sur les hommes pour les attirer à lui. Un démon, au milieu de tant d'autres créatures, moins nobles et cependant plus favorisées que lui, se voir seul sans faveur et même sans espérance, voilà, dit saint Bernard, son enfer le plus cruel, et cet enfer, c'est l'envie : *Ut videat et invideat, ipsaque invidia torqueatur* (*In Cant.*, *serm.* 54).

Vous, envieux, vous êtes ce démon désespéré. Je ne songe point aux autres maux qui vous sont propres et personnels, que la nature, le hasard, vos ennemis et Dieu même vous font souffrir ; je ne considère que le mal que vous cause le bien des autres. N'est-ce pas être bien malheureux que de vous en faire un tourment ? Vous ne possédez pas leurs biens, eh bien, ne sentez pas leur joie : mais que ne pas sentir leur joie soit pour vous un dépit mortel ; que ce qui les rend heureux, cela même vous déchire et vous dévore le cœur. Et comment donc sentirez-vous la pointe de vos propres maux, dit saint Prosper, si le bien des autres fait sur vous une impression si douloureuse : *Qualiter invidos punitura sunt mala sua, quos etiam bona puniunt aliena* (*De Vita cont.*, *l.* III, *c.* 9) ?

Encore si l'envieux ne faisait sa peine et sa douleur que des biens réels du prochain. Mais par une subtilité pernicieuse à son repos, il s'en forme des conjectures et des idées chimériques ; il enfle le bonheur et l'opulence du riche ; il ne songe point aux travaux ni aux périls qui accompagnent l'acquisition, la possession, la conservation des richesses. Riches, vous les sentez ces peines : l'envieux vous en croit exempts, il se représente votre état comme un amas complet de pures délices.

Il fait plus : à la fausse image de cet état délicieux il joint une maligne opinion de l'indignité du riche ; il ne lui trouve jamais ni assez de mérite pour sa fortune, ni assez de génie pour la goûter ; il ne comprend pas qu'il ait pu y parvenir que par des voies criminelles. Il se dépeint l'âme du riche de toutes les plus noires couleurs ; et par l'union de ces deux fausses idées, de bonheur et d'indignité ; par la comparaison qu'il en fait avec son propre malheur et son prétendu mérite, il trouve en lui et hors de lui, dans tous les biens qu'il n'a pas et qu'ont les autres, ou qu'il s'imagine qu'ils ont, des sources infinies de murmure, d'indignation, d'amertume et de dépit.

Que n'a-t-il du moins la force d'esprit de se consoler de ce qu'il n'a pas par la vue de ce qu'il a ? Mais fût-il en pleine possession de toute sorte de biens, la privation du moindre petit bien qu'il regarde avec envie lui empoisonne tous les siens et les lui rend insipides. Un mal étrange et que l'on ne peut concevoir, dit Salvien : *Novum et inæstimabile malum*, c'est celui que l'envie fait souffrir à l'envieux : il est riche, il est heureux, c'est peu pour lui, ce n'est rien, si son voisin n'est malheureux : *Parum est si ipse sit felix, nisi alter sit infelix* (*De Provid.*, *l.* V). Tout le sentiment qu'il devrait avoir de la splendeur et de la douceur de son rang est suspendu dans son cœur et amorti par l'envie. Il est grand, élevé, respecté, comme s'il ne l'était pas. Ah ! Seigneur, que demandez-vous plus de la ferveur du chrétien, que le détachement du cœur au milieu des biens qu'il possède ; qu'il s'accoutume à jouir du monde comme s'il n'en jouissait pas, à goûter les plaisirs permis comme s'il ne les goûtait pas ? *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur ; qui gaudent tanquam non gaudentes* (I *Cor.*, VII, 31). On ne comprend point ce détachement, quand l'Evangile nous l'ordonne. Un peu d'envie, un seul accès de cette maligne passion nous fera sentir ce que c'est. Dès que nous serons envieux, notre cœur ne tiendra plus à ce que nous possédons ; il croira tous ses biens transportés dans les mains d'autrui, tandis qu'il y verra ce bien léger qu'il désire, et qu'il croit mieux mériter.

Saül nous a déjà servi de tableau pour nous mettre sous les yeux l'injustice de ce péché ; qu'il nous en serve aussi pour nous montrer tous les traits de sa justice. Saül ne comptait pour rien les hommages de ses sujets, l'obéissance, le respect, les tributs qu'on lui rendait : une louange qu'il croyait lui être due et que le peuple indiscret avait donnée à David (I *Reg.*, XVIII, 8), anéantissait dans son esprit tous les avantages de sa fortune et tous les services de ce guerrier : sa couronne lui semblait déjà tombée de sa tête, et portée sur celle de David. Que lui manque-

t-il que le nom de roi ? disait-il : *Quid ei superest nisi solum regnum?* Tyrannique passion ! La défaite de Goliath a répandu la joie partout, le fruit de la victoire est la sûreté du trône, à la vue du vainqueur tout le peuple tressaillit : Saül seul est saisi d'horreur; son âme est rongée de dépit ; il se croit détrôné : bien plus, il entre en fureur ; de noires vapeurs obscurcissent et dérèglent sa raison ; il veut tuer David , il l'oblige à prendre la fuite, il le cherche, il le proscrit, il le poursuit à main armée. Amalécites, Philistins, vous n'êtes plus ses ennemis : c'est David qui occupe toute sa haine ; elle ne finira point qu'il ne l'ait vu mort.

2. Elle ne finira donc point ; car l'envie , ce mal si cruel et si violent, est en même temps incurable. Saül en guérit-il jamais ? Tout ce qu'il fit pour ôter à David l'estime et l'affection publique ne servit qu'à l'augmenter, qu'à fournir à ce héros de nouvelles occasions de signaler son courage. Il le vit deux fois maître de sa vie et fut obligé d'admirer sa fidélité. Il eut le déplaisir de lui voir son fils et sa fille attachés par les nœuds de la plus tendre amitié. Qui des deux était plus à craindre et plus cruellement traité, ou David par Saül, ou Saül par sa propre envie?

C'est le sort des envieux, leur mal est sans remède, ils en meurent consumés. Pourquoi? C'est que les biens qu'ils envient se trouvent à leur égard la plupart du temps hors d'atteinte et au-dessus de leurs efforts, tels que sont les biens naturels, la valeur, l'esprit, le génie, l'humeur, la santé, la beauté, objets piquants de jalousie pour un sexe, et dans un âge où souvent on n'estime rien que ce qui frappe les yeux. Faites ce qu'il vous plaira pour y parvenir ; déployez tout ce que vous avez de mérite véritable ou apparent : les talents sont partagés, vous n'avez pas celui de vous rendre aimable et agréable au point que vous le désirez, cela ne dépend ni de l'art, ni du travail, ni de la dépense, ni du train ; cela ne vient ni du fard, ni des faux cheveux, ni du brocard, ni des pierreries ; cela consiste en ce que vous n'avez point, que d'autres ont du pur don de la nature, et que vous n'aurez jamais. Votre envie par cette raison est donc incurable.

Elle l'est encore à l'égard des biens qui dépendent de la fortune et qu'elle pourrait transporter entre vos mains, si l'envie ne vous en rendait indigne et n'attirait à l'envié des protecteurs et des appuis ; soit que les efforts de l'envie relèvent la vertu de ceux qu'elle attaque, et donnent à leur mérite un éclat plus vif et plus touchant, soit que la Providence ait un soin particulier de prolonger le supplice de l'envieux en se déclarant protecteur de la fortune et des biens enviés. Ne dit-on pas communément qu'il n'y a qu'à souhaiter la mort à son ennemi pour rendre sa vie immortelle? A peu près comme saint Chrysostome a dit que l'envie du démon contre les hommes, ayant servi d'occasion aux profusions de Dieu sur le genre humain, avait été la cause de notre immortalité : *O invidia, bonorum causa, quæ legem immortalitatis peperisti* (*Serm.* 2 *de Ascens.*) ? L'envieux est à l'égard de l'homme heureux comme les frères de Joseph. Ils prétendaient en l'arrachant à leur père Jacob rappeler à eux sa tendresse , qu'ils voyaient attachée à ce jeune enfant. Au contraire, dit le même saint (*Hom.* 61, *in Gen.*), ils n'eurent pour fruit de leur crime que le cruel dépit de voir redoubler pour lui sa tendresse par l'extrême douleur de l'avoir perdu. Bien plus, dit saint Basile (*Hom.* 11, *de Invid.*), ils croyaient éluder l'effet des prédictions de Joseph, se mettre hors du péril de voir jamais leurs gerbes se courber devant la sienne (*Gen.*, XXXVII, 7). Tout ce qu'ils firent pour cela ne fit que hâter sur lui les desseins de la Providence. Ils le trahirent et le vendirent pour n'être pas obligés de se prosterner devant lui : *Eum perdiderunt, ne aliquando adorarent.* Ce fut par là cependant qu'il devint maître de l'Egypte, et que ses frères envieux furent réduits à ramper à ses pieds. Quelle rage d'un envieux qui se voit tombé dans ses filets, trompé par ses propres artifices, et celui qu'il a voulu perdre affermi par les mêmes coups qu'il a voulu lui porter !

Mais supposons enfin qu'il en vienne à bout, comme on n'en voit que trop d'exemples, alors au moins son envie est éteinte, il est content. Non, chrétiens , sa passion n'en devient que plus ardente, et d'autant plus qu'elle est enhardie par le succès. Dernière raison qui rend le mal absolument incurable. Une remarque de saint Augustin (*De Gen.*, *l.* XI, *c.* 14) , c'est qu'encore que l'envie naisse ordinairement entre égaux , cependant comme son objet est la prospérité d'autrui par rapport à nos propres avantages, elle s'attache en général à tous ceux qui peuvent nous causer cette sorte de chagrin, égaux, supérieurs, inférieurs. Elle s'attache aux égaux parce qu'ils nous sont égaux et qu'ils ont les mêmes avantages que nous voulons avoir seuls : *Paribus, quod ei coæquentur.* Elle s'attache aux supérieurs parce que nous ne leur sommes pas égaux et que nous prétendons l'être : *Superioribus, quod eis non coæquentur.* Elle s'attache aux inférieurs enfin parce qu'avec le temps ils peuvent nous être égaux et que nous voulons l'empêcher : *Inferioribus ne sibi coæquentur.* Au milieu de tant d'aliments propres à nourrir l'envie, comment son feu s'éteindra-t-il jamais? manquera-t-il jamais d'égaux, d'inférieurs et de supérieurs ? Que l'envieux ait poussé sa fortune au delà de ses désirs, qu'il ait mis sous ses pieds tous ceux qui volaient sur sa tête ou qui couraient à ses côtés, ceux qui sont au-dessous de lui deviendront aussitôt la matière de son envie, il ne leur arrivera rien de favorable où il ne porte aussitôt ses désirs avides et inquiets ; il regardera leurs moindres progrès comme autant d'assauts à sa fortune, et prendra plus de peine à les retenir dans leur bassesse qu'il n'en avait pris à les abaisser. Où donc peut-on trouver des remèdes à l'envie, puisqu'elle a de tous côtés

et dans toutes sortes d'objets de quoi s'aigrir et se rallumer? mais quel accablement, quelle servitude d'un cœur qui se laisse ronger par ce ver impitoyable, insatiable et immortel! Qui sera son libérateur?

Vous seul, ô mon Dieu! votre loi et vos exemples. A considérer votre loi, nous serons convaincus par l'expérience des maux que cette passion nous fait souffrir, qu'en nous ordonnant de la réprimer vous n'avez recherché la gloire d'être obéi qu'avec des égards paternels au repos de notre vie, qui n'a pas de plus implacable ennemi. C'est pour l'arracher de nos cœurs que vous y avez gravé la loi de la charité, de la concorde et du secours mutuel, et que vous avez rendu l'opulence et la grandeur tributaires à l'indigence. Il faut donc cesser d'être chrétien si l'on veut être envieux. Bien plus, il faut fermer les yeux aux exemples d'un Sauveur offrant son sang et sa gloire à tous les hommes; il faut renoncer pour jamais à l'héritage de son royaume ouvert à tous ses enfants. Pouvons-nous envier les avantages, les honneurs et les fortunes de la terre à ceux avec qui nous devons partager le ciel en commun? Portons là nos désirs, rien ici-bas ne nous paraîtra digne d'envie; et délivrés de ce poison, nous passerons heureusement du repos de la vie présente à l'éternité. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la pénitence.

Venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ, in remissionem peccatorum.

Jean-Baptiste vint dans tout le pays des environs du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés (*Luc.*, III, 3).

Sire (1),

Quelle merveille voyons-nous? Jean-Baptiste envoyé de Dieu pour annoncer la pénitence, établit la chaire de sa doctrine; en quel lieu? Dans le désert, au milieu des sables et des rochers, loin de la vue et du commerce des hommes, et de là cette voix austère éclate et retentit partout, jusque dans les villes et les cours; on accourt en foule à son baptême, soldats et publicains, pécheurs de tous les états, on est touché, on se corrige: on s'en réjouit dans le ciel, et la Synagogue en frémit.

Nous, occupés au même emploi par l'ordre du même Dieu, nous prêchons la même doctrine et les mêmes vérités, avec la grâce de l'Evangile supérieure à celle de la loi; mais où prêchons-nous, et à qui? Non pas dans le désert ni dans les lieux écartés; au contraire, au milieu du monde, aux oreilles d'un grand peuple assemblé pour nous écouter, la plupart chargés de crimes et déchirés de leurs remords secrets. On nous écoute, on nous applaudit quelquefois; on s'humilie devant Dieu, on se prosterne aux pieds des prêtres, on leur découvre ses péchés. Mais en devient-on plus fidèle à ses devoirs, plus réglé dans ses mœurs, plus juste, plus charitable? Après les Avents, les Carêmes, les Pâques, les Jubilés, le monde change-t-il de face, en paraît-il plus chrétien? Fait-on pénitence en un mot? Non, Messieurs, on n'en fait que les œuvres apparentes, on en affecte les dehors, mais ces dehors ne sont point la vraie pénitence.

En quoi donc consiste sa vérité? c'est ce qu'il importe d'apprendre à ceux principalement qui n'y veulent point penser. Il n'y a point de pécheur obstiné, qui ne se flatte au moins de finir par un bon repentir. Or quel est le bon repentir? En deux mots: c'est celui qui est dans le cœur et dans tout le cœur.

A ces deux mots bien expliqués vous connaîtrez la vraie et la fausse pénitence; les obligations de l'une et les illusions de l'autre. Appliquez-vous donc aux deux tableaux que je vais vous en tracer. Le premier représentera la pénitence du cœur; le second la pénitence de tout le cœur. Etudions avec soin une vertu qui nous est si nécessaire. A tous moments tombant dans le péché, nous avons à tous moments besoin de la pénitence. Comment pouvons-nous ignorer ce qu'il nous faut si souvent pratiquer? Prions le Saint-Esprit de nous en vouloir instruire par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de sa sainte Mère. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

La pénitence considérée, non pas comme un sacrement, mais comme une vertu qui dispose au sacrement, est, selon les principes de saint Thomas (*Part.* 3, *q.* 85, *art.* 1), une détestation volontaire du péché, jointe à la résolution de le réparer et de le détruire, en le regardant comme l'offense de Dieu.

C'est une détestation du péché, c'est-à-dire, une haine douloureuse et accompagnée de regret; non pas une simple interruption, ni un simple dégoût du péché. C'est une détestation volontaire et délibérée; non pas une simple confusion, un simple mouvement de l'appétit sensitif. C'est une détestation du péché, par rapport à l'offense de Dieu; non pas par la seule indécence et difformité du péché. C'est une détestation du péché, jointe à la résolution de le réparer par les œuvres expiatoires, de le détruire par les remèdes et les précautions salutaires: et non pas un vain déplaisir compatible avec la rechute et le retour au péché.

Or comme il est certain qu'une haine de cette espèce ne peut être que dans le cœur et dans la volonté du pénitent, il est également certain qu'elle est absolument nécessaire, et que toute autre pénitence est inutile sans celle-là. Car quelle est la loi? La voici: Convertissez-vous, dit le Seigneur par le prophète Ezéchiel, faites pénitence, écartez loin de vous toutes vos prévarications. Mais pour cela changez de cœur, faites-vous un

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

nouveau cœur : *Facile vobis cor novum* (*Ezech.*, XVIII, 31). Convertissez-vous, dit-il par le prophète Joël ; jeûnez, pleurez, gémissez, déchirez vos cœurs ; vos cœurs, non pas vos habits : *Scindite corda vestra et non vestimenta vestra* (*Joel*, II, 12). Ce seul mouvement du cœur, cette seule douleur du cœur, est l'âme de la pénitence.

La raison essentielle de cette loi, c'est qu'il n'y a que cette sorte de pénitence qui puisse détruire le péché. Car qu'est-ce que le péché ? C'est une préférence volontaire de la créature au Créateur ; un choix libre du pécheur, qui se détermine à l'amour de quelque bien passager, préférablement à l'amour de sa fin dernière. C'est par conséquent dans la volonté, dans le cœur, et par un amour déréglé, formé dans ce mauvais cœur, que naît et subsiste le péché : c'est donc là, dans ce même cœur, et par une haine opposée, que doit mourir le péché. Le cœur, dit saint Jean Chrysostome, est la première source du vice et de la vertu : *Fons virtutis et vitii* (*In psal.* CXL). C'est lui qui le premier ressent la douceur du péché, quand il y attache son choix ; c'est donc lui qui doit le premier en ressentir la douleur, quand il s'en détache. Il est le premier criminel, il doit donc, dit Tertullien, être le premier puni : *Tanto potior ad pœnam, quanto principalior ad culpam* (*De Pœnit.*). Comprenez bien que l'homme n'est criminel qu'après son cœur et par son cœur. En vain les homicides lui échapperont des mains ; en vain les fantômes impurs occuperont son esprit : à moins que le cœur ne consente à tous ces déréglements, l'homme entier est innocent. Au contraire que le seul cœur consente à quelque péché, sans que les mains, l'esprit, les sens et les facultés de l'homme y prennent la moindre part : l'homme entier est criminel ; chaste peut-être au dehors, mais adultère au dedans, par le seul mouvement du cœur : *Mœchatus in corde suo* (*Matth.*, V, 28). Tous nos sens, toutes nos puissances, aveugles instruments, esclaves sans liberté, n'agissent qu'avec dépendance et par la direction du cœur. C'est lui qui est le souverain, souvent même le tyran, qui, gouvernant les sens au gré de ses passions, fait servir les yeux à l'impureté, la langue à la médisance, les mains à la cruauté. Là par conséquent, dans le cœur, se forment tous les péchés. De là, disait le Fils de Dieu, sortent les mauvaises pensées, les homicides, les larcins : *De corde exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, furta* (*Matth.*, XV, 19). Ils sortent par les sens, mais ils ne sortent que du cœur.

Cela supposé, chers auditeurs, n'est-ce pas dans ce même cœur que la justice de Dieu doit poursuivre le péché ? n'est-ce pas par le cœur que doit commencer la pénitence, et de là se répandre au dehors dans nos sens et nos actions ? Vous confessez vos péchés ; c'est votre bouche qui découvre les péchés de votre cœur. Vous jeûnez, vous faites l'aumône : et c'est votre chair, ce sont vos biens qui payent les péchés de votre cœur. Mais ce cœur centre du péché, source et principe du péché, s'il ne se punit lui-même, si par le glaive de la douleur et par le feu de la haine il ne sacrifie à Dieu tout l'amour et le plaisir du péché, Dieu n'a nul égard aux autres satisfactions ni aux autres sacrifices : *Scindite corda vestra et non vestimenta vestra.*

De tout ceci vous me paraissez convaincus : mais quel fruit en doit-on tirer ? Cette conclusion, Messieurs, que le premier soin du pécheur qui veut retourner à Dieu, doit être de remplir son cœur de cette haine du péché, qui est non-seulement le plus important devoir, mais l'essence de la pénitence, où nous devons rapporter tous les efforts que nous faisons pour obtenir la grâce du pardon.

Nous croyons avoir tout fait, quand nous avons bien confessé nos péchés, quand nous avons exactement accompli nos pénitences, quand surtout nous nous sommes sentis portés à tous ces devoirs par une forte conviction de la nécessité de nous convertir. Tous ces devoirs sont importants, salutaires et nécessaires : et cependant inutiles et sans fruit, s'ils ne sont fondés sur la haine et la douleur intérieure du péché. Sans elle nos confessions ne sont qu'une pénitence en parole ; nos satisfactions extérieures, une pénitence en apparence ; nos persuasions intérieures, une pénitence en idée. Notre langue, nos mains, notre esprit ont fait leur devoir ; mais notre cœur ne l'a pas fait. Nous ne sommes pécheurs que par lui seul, nous ne serons pénitents que par lui seul. Il n'est pécheur, et nous aussi, que pour avoir mal aimé ; il ne sera pénitent, et nous aussi, que quand nous haïrons bien ce que nous avons mal aimé. Déployons le péril de ces trois sortes d'illusions si funestes et si communes.

1. A comparer l'attention scrupuleuse du pénitent, à fouiller dans tous les replis de sa mémoire, avec sa négligence à se former un cœur nouveau, ne jugerait-on pas que l'essence de la pénitence est dans la seule exposition des péchés ? Non, le dessein de Dieu, quand il nous a soumis au joug de la confession, n'a pas été de s'instruire par là de ce qu'il connaît mieux que nous, ni de nous couvrir le front d'une vaine confusion. Ce qu'il s'est proposé, c'est de guérir notre cœur, de nous détourner du mal par l'amertume du remède, et de nous inspirer pour le péché une haine aussi sincère que l'est la honte que l'on souffre à découvrir le péché. Qu'arrive-t-il ? Nous troublons ces sages mesures, nous nous bornons à la honte de la confession sans passer à la haine du péché. Nous prenons la confusion du visage pour la componction du cœur. Nous nous imaginons que la violence qu'on se fait en s'exposant à rougir aux yeux du prêtre est une mortification capable d'expier le crime, et d'en mériter le pardon.

Saül, par un pareil effort d'épanchement et de sincérité, crut pouvoir fléchir le courroux de Dieu sur sa désobéissance. Il se trompa, nous nous trompons comme lui. Ce roi, dans la guerre qu'il eut contre les Amalécites, avait reçu ordre de Dieu de les exter-

miner tous (I *Reg.*, XV, 24). Cependant, touché des murmures de ses soldats, il avait sauvé la vie au roi de ce peuple réprouvé. Le prophète Samuel arrive : Saül, surpris à la vue du prophète, lit aussitôt sa condamnation dans ses yeux ; il la prévient, il reconnaît sa faute, il la confesse à l'homme de Dieu : *Peccavi :* J'ai péché, prophète; *prævaricatus sum sermonem Domini :* Le Seigneur m'avait donné ses ordres, et j'y ai contrevenu; *prævaricatus sum verba tua :* Vous m'aviez parlé en son nom, j'ai méprisé votre parole; *timens populum :* J'ai craint de déplaire à mon peuple, et n'ai pas craint de déplaire à mon Dieu; *et obediens voci eorum:* J'ai obéi au caprice de mes sujets, et n'ai pas obéi à la volonté de mon Dieu. Quel pénitent plus éclairé, plus exact et plus fidèle. Cependant quelle absolution? *Porro triumphator in Israel non parcet et pœnitudine non flectetur* (*Ibid.*, 29) : Allez, lui répondit Samuel : ce Dieu qui vous a fait triompher de vos ennemis et que vous avez offensé n'est pas touché de votre repentir; il n'a point de pardon pour vous: pourquoi ? *Neque enim homo est.* C'est un Dieu, non pas un homme. Un homme s'en tiendrait à ce repentir apparent qui paraît dans vos discours, mais Dieu pénètre jusqu'au cœur : il ne voit point de sincérité dans le vôtre; il n'y a point pour vous de changement, ni de pitié dans le sien : *Neque enim homo est.*

Que voyait-il donc dans le cœur de ce malheureux pénitent? Ce qui est souvent dans notre cœur, malgré tout le détail que nous faisons de nos fautes, un bas intérêt, un vain respect, la peur de nous attirer des reproches, en ne remplissant pas aux jours solennels les devoirs de la religion, toute autre chose enfin que l'horreur de nos péchés. Saül prévoyait le mépris où son autorité allait tomber, si le prophète eût refusé de l'accompagner au sacrifice et d'adorer Dieu avec lui. J'ai péché, disait-il, il est vrai; je suis indigne de pardon : *Peccavi;* mais, prophète, au moins dissimulez mon péché; ne me perdez pas d'honneur, ne me décriez pas devant mon peuple : *Honora me coram senioribus populi; porta, quæso, peccatum meum* (*Ibid.*, 30).

Tels sont la plupart des jeunes gens engagés dans les plaisirs, qui, troublés et confus à la vue des jours consacrés au culte de Dieu, ressentent alors tout le poids de leurs péchés, sans en ressentir l'amertume, et ne songent qu'à étourdir les remords de leurs consciences, au lieu de s'appliquer à les apaiser. Tels sont, et le nombre en est grand, ceux qui regardent la religion comme l'appui de leur fortune et de leur réputation. Tels sont les princes, les grands, qui souvent aux jours solennels tâchent, par un éclat public de régularité, moins chrétienne que politique, de recouvrer ce qu'ils ont perdu de crédit le long de l'année par l'éclat de leurs déréglements. Ah! si vous avez de la foi, pourquoi de rebelles que vous êtes aux commandements de Dieu vous rendez-vous encore, par l'abus des sacrements, profanateurs et sacriléges? A quoi sert de mettre votre esprit à la torture, et de vous aller décrier aux oreilles d'un étranger par la confidence intime de vos plus énormes secrets, si par l'attachement de votre cœur aux péchés que vous confessez vous n'en devenez que plus coupables et plus dignes de châtiment? Non, la confession des péchés sans le changement de cœur est, je le dirai hardiment, la dernière des bassesses. Il n'y a qu'un Dieu assez grand pour mériter que je m'abaisse aux pieds d'un homme, et que je partage avec lui des connaissances que souvent je voudrais me pouvoir cacher. Dès là que, par l'obstination de mon cœur dans le péché, Dieu ne me tient plus aucun compte et ne me sait plus aucun gré de mon humiliation, c'est folie à moi de m'y soumettre. Une confession sans componction, sans détestation de cœur, n'est qu'une pénitence en parole, illusion par conséquent : *Scindite corda vestra et non vestimenta vestra* (*Joel.*, II, 13).

2. Ne mettez pas plus de confiance aux œuvres d'expiation dont vous accompagnez la confession de vos crimes : il faut qu'ils soient effacés avant que d'être expiés, et rien ne les peut effacer que les larmes d'un cœur touché d'un vrai repentir. Eussiez-vous accompli toutes les satisfactions prescrites, non-seulement avec les ménagements du siècle présent, mais dans toute la rigueur de l'ancienne discipline; eussiez-vous, comme Achab, rendu votre douleur publique en déchirant vos habits; eussiez-vous couvert votre chair d'un rude cilice, affligé votre corps par la soif et par la faim, dormi sur le sac et sur la cendre, austérités où ce roi impie se soumit ; eussiez-vous restitué la vigne et le champ de Naboth, ce que ce prince ne fit pas ; eussiez-vous enfin, comme lui, par l'éclat imprévu de votre humiliation, frappé les yeux du peuple et les yeux mêmes de Dieu; Dieu même, en considération de ce spectacle édifiant, eût-il suspendu votre châtiment et l'effet des menaces déjà lancées contre vous, sa justice n'y perdra rien : les droits qu'elle a sur vous par l'obstination de votre cœur sont inviolables. Vous n'êtes pénitent qu'en apparence, il n'y aura pour vous qu'une apparence passagère d'indulgence et de douceur ; vous avez paru aux yeux des hommes humilié sous la main de Dieu, vous en aurez l'honneur parmi les hommes : ils vous croiront converti. Mais Dieu, qui voit le dessous des apparences, le fond du cœur, voit que vous n'êtes qu'un pécheur endurci dans vos habitudes. Il vous fera le même traitement qu'à l'impie roi d'Israël. As-tu vu, disait-il au prophète Elie, as-tu vu Achab humilié devant mes yeux : *Vidisti Achab humiliatum coram me? Scidit vestimenta sua, operuit cilicio carnem suam, jejunavit, dormivit in sacco* (III *Reg.*, XXI, 27-29). J'avais déjà porté l'arrêt de son châtiment, je n'y changerai rien, parce qu'il n'a rien changé dans sa mauvaise conduite. Il a pris cependant la figure d'un pénitent; je prendrai envers lui la figure d'un Dieu patient : je dissimulerai,

·drai jusqu'à sa mort : *Non inducam* ·*n diebus ejus*. Mais à sa mort l'arrêt ·ra en rigueur dans toute son éten- ·ersécuté les prophètes, il a versé ·l périra dans son sang, son sang · les chiens, sa femme en sera ·nfants seront massacrés, son · son sujet. *Lambent canes etam posteriora ejus;* et le ·xII ; IV *Reg.*, IX).

·s, pécheurs, à la même sévé- ·s endormez pas au silence d'un ·geur, qui ne vous souffre patiem- . que pour vous punir plus durement. ·e vous figurez pas que vos prières, vos aumônes, vos fondations, vos dons accumulés et déployés sur l'autel, lui fassent jamais oublier l'arrêt qu'il a porté contre les usuriers, les avares, les prodigues, les voluptueux, les ambitieux. Vous avez confessé toutes ces espèces de péchés ; vous avez cru les expier par des œuvres proportionnées, mais sans en avoir étouffé l'affection dans votre cœur. Si vous l'y gardez jusqu'à la mort, vous sentirez revivre à la mort l'ire de Dieu contre les fausses pénitences, et vous reconnaîtrez que la vôtre étant démentie par votre cœur, n'était qu'une pure illusion : *Scindite corda vestra et non vestimenta vestra.*

3. Mais en voici, Messieurs, une autre encore plus subtile, une troisième illusion plus difficile à démêler, c'est de se croire pénitent, parce qu'on est persuadé de la nécessité de la pénitence, et que cette nécessité se fait sentir vivement à notre esprit : pénitence en idée, si de l'esprit elle ne s'étend jusqu'au cœur. Saint Grégoire l'explique, en comparant ce qui se passe souvent dans l'esprit de l'homme juste avec ce qui se passe dans l'esprit de l'homme pécheur. Le juste est tourmenté, dit-il, de plusieurs idées criminelles, souvent avec tant de violence et de si fortes impressions, qu'il croit sa volonté entraînée et son cœur soumis au péché. Rien moins : pourquoi? parce que ces sales idées sont demeurées renfermées dans son esprit, sans que son cœur y ait pris part : *Sicut plerumque boni tentantur ad culpam.* De même, ajoute-t-il, souvent le pécheur est saisi de saintes pensées, qui lui font comprendre la nécessité de renoncer au péché. Plein de ces pensées salutaires, il se croit déjà converti. Rien moins : c'est son esprit qui raisonne, qui s'agite, qui est pressé par l'évidence et l'importance de son devoir. Son cœur, sa volonté cependant demeure inflexible et ferme dans son péché. Or c'est le cœur, non pas l'esprit, qui fait le juste et le pécheur, qui nous sauve et qui nous damne : *Ita plerumque mali inutiliter compunguntur ad justitiam.*

Ce sentiment de saint Grégoire est confirmé par l'expérience. En voulez-vous un exemple certain? Souvenez-vous d'Antiochus : *Orabat scelestus Dominum; a quo non esset misericordiam consecuturus* (II *Machab.*, IX, 14) : Ce scélérat, dit l'histoire sacrée, priait le Seigneur sans pouvoir obtenir miséricorde. Exemple et paroles, Messieurs, qui ne vous touchent presque plus pour avoir trop souvent frappé vos oreilles. Mais ce que jamais peut-être vous n'avez bien considéré, c'est que nul pécheur de ce rang n'a jamais fait une pénitence si publique, un si grand éclat de réparations; nul pécheur n'a jamais eu l'esprit si occupé de l'énormité de ses crimes, nul pécheur, en un mot, n'a peut-être jamais fait au lit de la mort ce qu'a fait Antiochus : et cependant ce pécheur, ce pénitent de paroles, d'œuvres, d'esprit, ce pénitent est réprouvé.

Que pouvait-il imaginer de plus humiliant pour lui, de plus édifiant à toute la terre? Il est vrai qu'il était chargé d'une infinité d'horreurs : il avait profané le temple, saccagé Jérusalem, égorgé le peuple de Dieu. Saisi d'un nouvel accès de fureur, il venait à grandes journées ensevelir le reste des Juifs sous les ruines de leurs murs. Dans ce dessein, frappé subitement d'une maladie incurable, il ouvre enfin les yeux, il reconnaît les excès de sa vie, il ne songe point à les justifier : au contraire, il s'adresse au ciel, il gémit, il pleure, il prie : *Orabat scelestus Dominum.*

Mais il faut réparer les désordres de tant d'années : cela se peut-il en un jour et dans un lit? Que fait-il? tout ce qu'il peut faire. Il promet hautement qu'il remettra Jérusalem en liberté ; que par de nouveaux privilèges il égalera le peuple juif au peuple d'Athènes ; qu'il rendra le temple de Dieu plus riche et plus fameux qu'il ne l'a jamais été ; qu'il y multipliera les sacrifices; qu'il embrassera la loi des Juifs ; qu'il ira dans tous ses Etats publier la puissance du vrai Dieu.

Mais dès à présent il faut des gages de la sincérité de vos serments. Il en donne ; il écrit une lettre aux Juifs, remplie des assurances d'une parfaite confiance et d'une tendre amitié. Mais en ce moment il faut effacer le scandale qu'une vie si corrompue a donné à toute la cour : il n'attend pas qu'on l'en presse, il se fait le prédicateur de la vertu, de la justice et de la vraie piété. *Justum est subditum esse Deo, et mortalem non paria Deo sentire.* Peuple, dit-il, soldats, amis, nous sommes hommes ; au-dessus de nous nous avons un Dieu ; ce Dieu ne meurt point, nous mourons ; sa grandeur subsiste toujours, la nôtre passe. Il est donc juste que nous lui soyons soumis, et que de misérables mortels ne s'égalent pas, comme je l'ai fait, à un Dieu d'une puissance infinie : *Justum est subditum esse Deo.* Cela dans la bouche d'un roi, quel effet devait-il avoir sur le cœur d'un Dieu, si sensible au repentir des hommes? Nul effet, Messieurs, nul effet Pourquoi? parce que tous ces mouvements ne formaient dans Antiochus qu'une pénitence d'esprit, et non pas de cœur. Et telle est la plupart du temps la pénitence d'un pécheur amolli par la volupté.

Mais ce pécheur, aussi bien qu'Antiochus, a détesté en mourant les désordres de sa vie ; il a fait venir à son lit ses amis et ses enne-

mis; il a rendu l'honneur et les biens qu'il avait ravis; il a dit aux complices de ses débauches, avec le dernier adieu, les choses du monde les plus tendres et les plus propres à les toucher : tout le monde fondait en larmes. Y a-t-il un pécheur sauvé, si celui-là ne l'est pas? Il est sauvé, Messieurs, il est sauvé, si Antiochus est sauvé. Mais si la pénitence d'Antiochus n'était que dans son esprit, et n'était pas dans son cœur; si ses regrets n'étaient qu'une lumière stérile, une conviction nécessaire et involontaire, qui lui faisait voir malgré lui le besoin pressant d'apaiser Dieu; si, en un mot, avec cette conviction intérieure, Antiochus est damné, qui m'assurera du salut d'un pécheur qui lui ressemble dans sa vie et dans sa mort?

Ce prince malheureux ne trouvait plus autour de lui rien à quoi il pût s'attacher : il sentait que tout lui manquait; que ce lit fatal était l'écueil de ses projets ambitieux, aussi bien que de ses débauches : *Hinc cœpit ex gravi superbia deductus ad agnitionem sui venire.* Qu'eût-il fait? quel bandeau se fût-il mis sur les yeux pour ne pas voir sa misère? Il fallait bien que du haut de son orgueil il tombât enfin malgré lui dans la connaissance de ses péchés, de son néant et du pouvoir de Dieu. Mais cet amas de fâcheuses connaissances était-ce la haine de ses péchés? était-ce l'amour de Dieu? Non, ce n'étaient que des productions, des idées, des lumières de son esprit. Or la pénitence sincère doit être une production du cœur.

Cela supposé, me direz-vous, vous mettez donc les pécheurs au désespoir? vous voulez donc nous déchirer de scrupules? Car si les confessions, les œuvres d'expiation, les idées les plus vives de repentir peuvent n'être souvent qu'une fausse pénitence, parce que souvent elles ne partent point du cœur. Que sais-je, moi, si j'ai cette pénitence du cœur? et, si je ne l'ai pas, je vis dans l'impénitence, en danger peut-être d'y mourir? Comment donc vivre en repos? comment être assuré que Dieu m'ait rendu sa grâce?

Eh quoi! prétendez-vous en être jamais assuré! N'est-ce pas, disait Salomon, la condition de l'humanité d'ignorer si l'on est digne d'amour ou de haine (*Eccle.*, IX, 1)? Vous regardez cet état incertain comme un malheur : au contraire ce sage roi en faisait un bonheur pour l'homme. Il est heureux, disait-il, quand il craint toujours : *Beatus homo qui semper est pavidus* (*Prov.*, XXVIII, 14). Tremblez, mes chers frères, tremblez dès que vous ne craindrez plus : c'est cette crainte de n'être pas repentants de vos péchés qui fait votre sûreté; qui vous empêche de tomber dans la présomption, dans l'oisiveté; qui vous tient dans l'humilité; qui vous porte à la vigilance, à la ferveur, à l'étude assidue des moyens et des précautions propres à rendre plus certains votre repentir et votre salut. Voulez-vous enfin modérer les alarmes de cette crainte, et savoir, autant qu'il se peut, si la pénitence est dans votre cœur? En voici le seul moyen. Voyez si elle est dans tout votre cœur. Cette seconde discussion, plus difficile en apparence, est cependant plus aisée que la première. C'est ce qui me reste à vous montrer.

SECONDE PARTIE.

Le même Souverain qui nous a prescrit à son gré la loi de la pénitence, et qui veut qu'elle soit dans le cœur, veut, par l'explication qu'il fait de la même loi, qu'elle soit dans tout le cœur. Dieu, dit Moïse, aura pitié de vous si, lorsque vous sentirez votre cœur touché par la pénitence, vous retournez alors à lui de tout votre cœur : *Cum ductus pœnitudine cordis... reversus fueris ad Dominum in toto corde tuo..... miserebitur tui* (*Deut.*, XXX, 1). Vous me chercherez, dit-il par le prophète Jérémie, et vous me trouverez; mais ce sera quand vous m'aurez cherché de tout votre cœur : *Quæretis me et invenietis, cum quæsieritis me in toto corde vestro* (*Jerem.*, XXIX, 13).

La raison de cette loi est renfermée dans la célèbre prière que Salomon fit à Dieu publiquement au jour de la dédicace du temple. Seigneur, dit-il, si quelqu'un de nous connaissant la plaie de son cœur, lève ses mains vers vous, dans cette maison qui vient de vous être consacrée, vous l'exaucerez du haut du ciel et vous lui pardonnerez; mais à quelle condition? Selon la mesure, ajoute-t-il, et selon la disposition que vous verrez dans son cœur : *Repropitiaberis..... sicut videris cor ejus* (III *Reg.*, VIII, 39). Est-il rien de plus juste, chers auditeurs? Nous voulons que Dieu nous pardonne de tout son cœur; il faut donc nous repentir et lui demander pardon de toute l'étendue du nôtre; d'autant plus qu'il n'y a que lui qui pénètre, dit Salomon, le cœur de tous les enfants des hommes : *Quia tu nosti solus cor omnium filiorum hominum* (*Ibid.*).

Quelle différence en effet entre le pardon que nous recevons des hommes et celui que nous attendons de Dieu! Les hommes, dit Tertullien, quand ils ont été offensés, s'en tiennent au repentir que l'on fait paraître au dehors. Ils voient le coupable avouer sa faute, en témoigner de la douleur, subir les satisfactions qu'on lui impose; il faut bien qu'ils en soient contents. Ils ne savent pas cependant ce qui se passe au fond du cœur. Le cœur du suppliant contredit peut-être en secret et par des réserves cachées le regret apparent qu'il marque par ses discours. Mais comment aller jusqu'au cœur? Il a des détours impénétrables à toute la lumière humaine; elle ne peut s'étendre jusque-là : *Mediocritas humana factis tantum judicat, quia voluntatis latebris par non est* (*Tertull.*, *de Pœnit.*). Convenez cependant que si l'offensé pouvait y porter sa lumière, il y voudrait porter aussi ses droits, et qu'il ne recevrait les marques de repentance qu'autant qu'il la verrait gravée dans tous les replis du cœur.

Dieu par conséquent, mes chers frères, scrutateur et maître des cœurs, qui en

le fond et les abîmes, à qui rien n'est caché de nos plus secrets mouvements : *Qui nosti solus cor omnium filiorum hominum*, s'arrêtera-t-il au dehors ? N'ira-t-il pas chercher la vérité de nos regrets jusque dans leur source même? En croira-t-il d'autres témoins que le cœur? en croira-t-il même le cœur, s'il en voit les sentiments se combattre et se démentir, si le péché qui nous est odieux par un endroit nous est agréable par un autre. Il nous pardonnera, dit Salomon, selon ce qu'il verra dans notre cœur. Notre sincérité ou notre duplicité, notre bonne ou mauvaise foi, sera la règle de sa clémence et la mesure du pardon : *Repropitiaberis sicut videris cor ejus*.

C'est donc à nous de bien sonder notre cœur, d'y chercher avec soin cette sincérité pleine et entière. Or pour y parvenir il ne suffit pas simplement de haïr le péché par lui-même et par sa propre indécence, ou pour nous-mêmes et par le tort qu'il nous fait. Il ne suffit pas de le haïr comme un grand mal ni comme notre propre mal. Ces considérations particulières ne dominent pas sur tout le cœur, et ne le tirent pas du péril de se figurer quelquefois dans le péché des fantômes d'honneur et d'utilité qui le font paraître aimable. Il faut, pour le bien haïr, l'envisager comme l'offense de Dieu et, pour ainsi dire, le mal de Dieu. Sous cet aspect tout péché nous sera digne de haine; parce que tout péché offense Dieu. Il le sera pour toujours, parce qu'il offense toujours Dieu. Il le sera par-dessus tout, parce que l'offense de Dieu est le premier mal du monde au-dessus de tous les autres maux. Or quand nous haïrons de cœur, premièrement tout péché, secondement pour toujours, troisièmement par-dessus tout, nous le haïrons sans partage et sans réserve, et par conséquent de tout notre cœur. Examinons-nous sur ces trois devoirs.

1. Premièrement, haïssez-vous tout péché, tous les objets qui vous y portent, et toutes les occasions qui vous y peuvent engager? N'y a-t-il point quelque occasion, quelque objet, quelque péché plus touchant pour vous que les autres où votre cœur demeure encore attaché? Il n'y en a pas un qui ne soit haï de Dieu : pas un par conséquent qui se puisse dérober à l'aversion du pécheur qui veut devenir fidèle. Ce sont ces Amalécites réprouvés qui vivent au milieu de nous, dont Dieu nous a commandé, comme autrefois à Saül, le sacrifice entier et la destruction sans réserve : *Vade et interfice... usque ad internecionem* (*I Reg.*, XV, 18). Allez, nous a-t-il dit, ne faites grâce à aucun : tuez tout, exterminez tout. Si vous en épargnez le chef, ce qu'il y a de plus distingué, de plus digne de servir de matière au sacrifice, vous n'êtes point fidèle à Dieu; vous n'êtes point ennemi de ses ennemis, si vous ne les détestez tous et ne les détruisez tous.

Peut-être vous avez horreur des plaisirs grossiers et honteux; mais avez-vous horreur de l'excès du jeu, qui passe dans votre esprit pour un plaisir tout honnête, et qui est cependant la source de tant de péchés? Vous avez renoncé à l'impiété, avez-vous renoncé à la médisance? vous avez retranché les parures immodestes et les habits scandaleux, avez-vous retranché les parures somptueuses et la molle propreté? Profusion, délicatesse, immodestie, impureté, médisance, impiété, débauche de table et de jeu : tout cela sans exception doit vous déplaire, et ne vous déplaira proprement et sincèrement que quand vous le regarderez comme le mal et l'offense de Dieu.

Représentez-vous le repentir d'Esaü, quand pour un plat assaisonné à son goût, il eut vendu à Jacob le droit sacré de sa primogéniture. Par quels cris et quels hurlements témoignait-il sa douleur? mais quelle douleur? Désolé de sa gourmandise, il porte encore le désir d'un homicide en son cœur; il forme le dessein de tuer son frère Jacob : *Occidam Jacob fratrem meum* (*Gen.*, XXVII, 41). Il joint au regret d'un péché le projet d'un autre péché. C'est que son péché ne le touchait que pour son propre intérêt, par le tort qu'il s'était fait à lui-même, en abandonnant ses droits. Il n'y comptait pour rien l'offense de Dieu, dont il avait méprisé les bénédictions attachées alors au droit d'aînesse. Et par ce seul défaut, profanateur, dit saint Paul, en même temps qu'intempérant, ses larmes furent inutiles. Il ne put rendre Dieu, ni même son père Isaac, sensible à son repentir : *Non invenit pœnitentiæ locum* (*Hebr.*, XII, 17).

Judas a livré son Maître à la mort; il l'a vendu à prix d'argent. Frappé de ce qu'il a fait, il court à l'assemblée des Juifs : par qui conduit? par la pénitence même, dit saint Matthieu : *Pœnitentia ductus* (*Matth.*, XXVII, 3)? Il ne se contente pas de faire éclater sa douleur, en se déclarant criminel : *Peccavi;* j'ai péché. C'est peu qu'une confession publique; il y joint la réparation d'honneur et la restitution du prix. Jésus était innocent; je vous l'ai livré comme un criminel : quelle réparation plus formelle? Et cet argent, salaire abominable de mon crime, argent maudit, teint du sang du juste; il n'est point à moi, je n'en veux point. Il le jette à leurs pieds : quelle restitution plus prompte? Il va se pendre cependant, et par un lâche désespoir, outrageant la miséricorde et la clémence de Dieu, démentant par un nouveau crime le regret apparent de ses crimes précédents, il fait voir que ce n'était point l'horreur de l'offense de Dieu, mais la honte naturelle attachée à l'avarice, au meurtre et à la trahison, qui causait son repentir. Si c'eût été l'horreur d'avoir offensé son Dieu, n'eût-il pas eu horreur d'offenser par son désespoir celui qu'il venait d'offenser par son parricide. On ne hait aucun péché, si on ne hait toute espèce et toute manière de péché. Bien plus, on ne le hait point, si on ne le hait pour toujours. C'est encore un second devoir.

2. S'il y avait de certains temps où la colère de Dieu fût moins vive contre le péché, nous pourrions en prendre moins d'alarme

et nous ralentir alors dans le soin de l'éviter; mais il est toujours également l'objet de la vengeance divine : il doit donc être incessamment l'objet de notre aversion. C'est une erreur que les péchés des âges, des conditions, des pays et des siècles différents soient aussi d'un poids différent dans la balance de Dieu; que ceux des jeunes gens soient plus légers; qu'un désordre passé en coutume soit à peu près excusé; qu'il y ait des jours de joie où la licence ne soit qu'un jeu. Non, justice de Dieu, vous n'avez point deux balances ni deux mesures, pour les jeunes et pour les vieux, pour le vulgaire et pour les grands. Tout péché porte en soi son propre poids, selon sa difformité naturelle, indépendamment des temps et des jours; vous avez senti ce poids, mon cher auditeur, et l'avez secoué par la pénitence. En y renonçant une fois, vous y avez renoncé pour toujours.

C'est à vous que Jésus-Christ, en vous accordant le pardon, répète encore ce qu'il disait à la femme adultère, en lui remettant ses péchés : « Allez, et dès ce moment affermissez-vous dans le dessein de ne plus jamais pécher : *Vade et jam amplius noli peccare* (*Joan.*, VIII, 11). »

Il ne dit pas que le pécheur doive dès ce moment devenir impeccable par effet, en sorte qu'à l'avenir il ne retombe plus dans ses faiblesses. Il suffit, mais en même temps il est absolument nécessaire qu'il soit impeccable par volonté : *Noli peccare.* Pour cela, pour s'affermir dans cette fermeté sincère de volonté, quelle attention ne doit-il pas avoir à ces deux termes : du passé et de l'avenir, dès ce moment et à jamais ! *Jam amplius.* C'est ce que disait David en tant d'endroits de ses psaumes : *Ex hoc nunc et usque in sæculum :* Dès maintenant et dans toute la suite des siècles.

On y va, dit-on, plus simplement; on n'y entend pas tant de mystère, on prend le temps comme il vient; ce jour comme un jour solennel consacré à la piété, qui sera suivi d'autres jours que l'on regarde confusément comme une étendue obscure où l'on ne distingue rien. C'est que nous aimons à nous tromper; comprenez que l'obligation que vous contractez en recevant l'absolution commence dès ce moment, en sorte que ce moment de votre retour à Dieu doit être la fin, la vraie fin de vos plaisirs déréglés, tout aussi précisément que la mort est la vraie fin de la vie : *Jam noli peccare.*

De même ce *jamais :* comprenez qu'il s'étend à toute la suite de la vie; en sorte que si vous aviez à vivre encore cent ans, tous ces plaisirs que vous détestez en ce moment vous doivent être détestables, et comme tels interdits durant cent ans et au-delà de cent ans. Tous les temps, toutes les saisons, les compagnies, les conjonctures, propres à vous en rappeler le goût, doivent être prévues et marquées dans votre esprit, comme des écueils périlleux, où vous devez ranimer votre vigilance, et redoubler la ferveur de votre résolution. Sans cela, sans ces réflexions, comment affermir votre volonté fragile dans le dessein formel de ne plus jamais pécher, comme vous le dit Jésus-Christ. *Jam noli amplius peccare.*

L'impie Jéroboam, voulant par intérêt d'Etat détourner ses sujets d'aller offrir leurs sacrifices au temple de Jérusalem, avait élevé à Béthel un autel profane, où d'une main sacrilége il offrait l'encens au Seigneur. Un prophète envoyé pour lui reprocher son schisme et la division qu'il mettait entre Israël et Juda, l'étant venu menacer d'un prompt châtiment, ce prince étendit la main pour commander qu'on arrêtât le prophète, et dans l'instant ses nerfs s'étant glacés, il sentit sa main desséchée demeurer sans mouvement. Surpris du coup, il reconnut son crime, il implora la clémence du ciel, il employa l'intercession du prophète, il obtint sa guérison. Le voilà donc contrit et pénitent ? non, Messieurs, après qu'il eut gémi, crié, demandé, obtenu la grâce qu'il demandait : *Post verba hæc non est reversus de via sua pessima* (*III Reg.*, XIII, 33), délivré du châtiment, il ne changea point de conduite, il n'abolit point les édits qui rompaient le commerce avec le temple et les prêtres de Dieu; il n'étouffa point dans son cœur la défiance qu'il avait conçue contre les rois de Juda; il n'éloigna point de lui les faux politiques, intéressés à lui conseiller le schisme et la division : *Non est reversus, sed e contrario.* Non-seulement il alla toujours son train, mais il en devint plus rebelle et plus impie. Pénitence d'un moment, pénitence de Jéroboam.

N'est-ce pas la nôtre, mes frères? Ah ! nous tremblons sous les coups de la colère de Dieu; nos champs arides ou noyés nous font craindre la faim et la soif (1710); le feu de la guerre approche de nos frontières et menace nos maisons; nos familles sont troublées par la discorde et les procès; nos biens en proie aux ennemis domestiques encore plus qu'aux étrangers; nous nous sentons dessécher par les maladies. A chacun de ces coups quelquefois nous rentrons en nous-mêmes, et nous en trouvons la cause dans nos péchés; nous recourons à Dieu, nous semblons vouloir l'apaiser par la pénitence; on nous voit tristes et humiliés. Pour combien de temps, mes chers frères? Attendons, attendons que l'orage soit passé, que l'abondance soit revenue, que la maladie ait cessé, que la santé soit rétablie; aussitôt nous verrons l'ingrat retourner à son péché. C'était donc le poids de son propre mal, non pas de l'offense de Dieu, qui le faisait courber sous les verges de la pénitence. Elle n'était donc pas dans tout le cœur, puisqu'elle n'y imprimait pas l'horreur du péché pour toujours, et beaucoup moins par-dessus tout. Troisième et dernier devoir.

3. Dès que l'on comprend bien que Dieu est le premier être, en comparaison de qui tous les êtres et tout le monde n'est rien, on ne peut douter que ce qui offense Dieu, ce qui est un mal à l'égard de Dieu, ne soit le premier mal du monde, en comparaison du-

quel tous les maux des créatures et tous leurs tourments ne sont rien : tel est le péché, le mal de Dieu. Laissons donc crier l'amour-propre, et malgré lui, reconnaissons qu'autant que nous devons aimer Dieu, nous devons haïr le péché, par conséquent, par-dessus tout, sans comparaison et sans mesure.

De là suit naturellement qu'il faut haïr le péché par-dessus la douleur, la honte, la pauvreté; par-dessus tout ce qui peut nuire à notre fortune, à nos biens, à nos plaisirs, à notre santé, à notre vie. Nous devons risquer tous ces maux, les négliger, les supporter, les embrasser, plutôt que de consentir et pour ne pas consentir au péché, pour le détruire, pour l'éviter, pour le réparer, pour l'expier. Si cela vous paraît nouveau, c'est que jamais vous n'avez su ce que c'est qu'offense de Dieu. N'est-il pas temps de l'apprendre? et comment pouvez-vous demander à Dieu pardon, si vous ne savez pas combien le péché l'offense?

Ainsi toutes les fois que vous apportez à la pénitence un cœur froid et négligent; toutes les fois que vous craignez les suites de la pénitence, restitutions, réparations d'honneur et de réputation, prières, mortifications; toutes les fois que vous voulez user d'artifice avec Dieu, mettre des conditions à votre réconciliation, conclure avec lui, pour ainsi dire, aux moindres frais qu'il est possible, autant de fois soyez persuadé que ce n'est point l'offense de Dieu qui vous touche, et que la pénitence n'est point dans tout votre cœur.

Quand on retourne à Dieu d'un plein cœur, on court se jeter aux pieds des prêtres; on va leur demander, non pas la manière d'étouffer ni d'étourdir ses scrupules sans accomplir ses devoirs; ni les moyens de se croire converti, sans se donner la peine de le paraître, ni les détours pour sortir du péché, sans sortir des occasions du péché; ni l'art de conserver sans remords les biens injustement acquis; ni les subtilités pour demeurer lié au monde, en feignant de s'en détacher, ni les souplesses pour restituer, sans en devenir moins riches : sujets des délibérations et des consultations ordinaires des faux pénitents.

Ce Pharaon fameux par son endurcissement n'était pas endurci jusqu'à ne faire aucun effort pour se rapprocher de Dieu. Combien de fois détesta-t-il son orgueil, sa mauvaise foi, son impiété et l'impiété de son peuple? Oui, j'ai péché, disait-il; mon peuple et moi nous ne valons rien, nous ne sommes que des impies : *Peccavi, peccavi etiam nunc. Dominus justus : ego et populus meus impii* (*Exod.*, IX, 27). Combien de fois voulut-il composer avec Moïse et chercher des tempéraments pour satisfaire à Dieu sans nuire à ses intérêts? Il voulut permettre aux Hébreux de sacrifier, mais sans sortir de l'Egypte; puis d'aller en liberté sacrifier dans le désert, pourvu qu'ils ne s'éloignassent pas des frontières de l'Egypte; puis d'aller sacrifier si loin qu'ils voudraient, pourvu que leurs enfants demeurassent en otage; puis d'y mener avec eux leurs familles et leurs enfants, pourvu qu'ils laissassent leurs troupeaux. Non, répondait Moïse, il n'en demeurera rien, non pas même une corne de leurs pieds : *Non remanebit ex eis ungula.* Tout ira, Dieu veut tout; il veut être obéi, servi, satisfait par-dessus tout. Ce sont les eaux changées en sang, les sauterelles, les ténèbres, les autres fléaux qui vous font peur, non pas l'offense de Dieu. Quand vous craindrez de l'offenser, vous mettrez cette crainte au-dessus de toutes vos craintes et de tous vos intérêts. Il vous importera peu de perdre vos biens, vos sujets, votre crédit, votre état, pourvu que vous évitiez ou que vous cessiez de l'offenser.

Quand on retourne ainsi à Dieu d'un plein cœur, d'un cœur sincère, on prend les sentiments de ces généreux publicains, qui couraient au désert demander à Jean-Baptiste : *Magister, quid faciemus* (*Luc.*, III, 12)? Maître, que ferons-nous pour nous sauver? Non pas pour nous sauver doucement et commodément, pour ne rien éprouver des rigueurs de la pénitence; mais absolument, sans réserve et sans nous ménager en rien : *Quid faciemus?* Quand on se convertit de tout son cœur, on dit avec le courage d'un Zachée : *Seigneur, de mes biens mal acquis j'en rends quatre fois autant à ceux à qui j'ai fait tort; et des biens justement acquis, j'en donne la moitié aux pauvres* (*Luc.*, XIX, 8). On dit avec la soumission d'un David : *Seigneur, me voilà prêt à recevoir vos châtiments, et l'énormité de mes crimes est toujours devant mes yeux* (*Ps.* XXXVII, 18; *ps.* L, 5). On dit avec la ferveur d'un saint Paul : *Que voulez-vous que je fasse* (*Act.*, IX, 6)? Qu'ordonnez-vous? à quoi me destinez-vous? On se sent animé de la même ardeur que Madeleine, à qui beaucoup de péchés furent remis, parce qu'elle aima beaucoup (*Luc.*, VII, 47), et que la pénitence s'imprima non-seulement dans son cœur, mais aussi dans tout son cœur.

Voilà vos modèles, mes frères, et ceux que vous devez suivre, et ceux que vous devez fuir : Tous ont crié : *Peccavi.* Tous ont cru faire pénitence; et combien s'y sont-ils trompés? Ce qui m'épouvante surtout, c'est qu'entre ces faux pénitents, j'y trouve un Saül, un Jéroboam, un Achab, un Antiochus, un Pharaon; princes, rois, conquérants, maîtres du monde. A la tête au contraire des vrais pénitents, un Pierre, un Paul, un Zachée, une Madeleine, une femme chananéenne, une foule de gens du commun; David et Manassès à peine y trouvent ils place.

Illustres pécheurs! riches pécheurs! pécheurs distingués par vos crimes autant que par vos qualités, quelle triste leçon pour vous! La plupart de ces grands faisaient cependant ces éclats de pénitence avec réflexion, pleins de santé, loin des périls de la mort; et leur pénitence était fausse. Est-il plus sûr pour vous de la rejeter à la mort? Trouverez-vous alors dans l'abattement de

vos forces et dans l'accablement de votre esprit de quoi prouver à Dieu la sincérité de votre cœur?

Et vous, peuple chrétien qui faites gloire d'imiter les vices des grands, imiterez-vous leur impénitence? renoncerez-vous à l'avantage propre de votre condition, qui est d'avoir plus d'accès qu'eux à la miséricorde divine? Est-ce en vain que Dieu vous a dit que la rigueur de sa justice est tout entière pour les grands et que s'il y a quelque sorte d'indulgence, elle est toute pour les petits : *Exiguo conceditur misericordia, potentes potenter tormenta patientur* (*Sap.*, VI, 7). Tout cela, grands et petits, ne servira-t-il qu'à vous rendre également sourds à sa voix et durs à la pénitence? Aurai-je la douleur d'être obligé de crier comme Jérémie : Ah! j'ai prêté l'oreille et jeté les yeux partout : *Attendi et auscultavi :* pas un qui fasse le bien, ni qui se repente du mal; pas un qui dise : Qu'ai-je fait? qui ai-je offensé? *Nullus est dicens : Quid feci?* Chacun court à ses passions, comme un cheval impétueux se laisse emporter au combat. Les oiseaux de l'air, ajoute-t-il, connaissent leur temps et la saison de leur passage : *Tempus adventus sui :* Mon peuple ne connaît point le temps de l'avénement et du jugement du Seigneur : *Populus meus non novit judicium Domini* (*Jerem.*, VIII, 6, 7). Je ne vous accablerai point des menaces effrayantes que le prophète continue d'entasser sur les Juifs impénitents. Je vous avertis seulement que ce sont les mêmes malheurs que nous voyons approcher, qui nous pendent sur la tête, et que nous pouvons éviter par un sincère repentir. Pleurons nos péchés, mes frères, pleurons-les du cœur et de tout le cœur, si nous ne voulons pas pleurer la perte de nos biens, de nos vies et de notre bonheur éternel. Dieu nous y conduise par sa grâce. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la nécessité de la pénitence dans les maux publics.

Venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum.

Jean vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés (*Luc.*, III, 3).

Quand saint Jean vint sur les rives du Jourdain prêcher aux Juifs la pénitence, le monde, Messieurs, était-il moins accablé de toutes sortes de misères, qu'il l'est dans le temps présent (1711)? Rome pliant sous le poids de sa grandeur avait perdu la douceur et la gloire de sa liberté : *Anno decimo quinto imperii Tiberii Cæsaris.* La Judée, un petit royaume, était déchirée en quatre parts : entre des princes plus occupés de l'orgueil de régner que du soin de gouverner : *Tetrarcha Galilææ Herode, Philippo Iturææ, Lysania Abilinæ.* Le sacré pontificat, déchu des avantages de son ancienne unité, se partageait à prix d'argent, au gré de la politique païenne et de l'avarice des gouverneurs : *Principibus sacerdotum Anna et Caipha.* Quel remède le Précurseur du Libérateur du monde apporte-t-il à tant de maux? un remède seul, la pénitence. *Pœnitentiam agite* (*Matth.*, III, 2).

En effet toutes les guerres et tous les désordres du monde étant des suites de nos péchés; des productions de l'ambition, de l'injustice, de l'envie et de la perfidie des hommes, il est évident que ces déplorables effets ne se peuvent arrêter qu'en retranchant les causes qui les produisent. Or, Messieurs, ces funestes causes, qui sont nos propres péchés, ne se retrancheront jamais que par une solide et sincère pénitence.

C'est cependant à ce remède seul que nous négligeons de recourir. Plutôt que d'y penser, nous essayons tous les autres. En premier lieu nous employons tous les moyens naturels, tous les efforts de l'industrie et de la puissance humaine, pour nous tirer des misères que nous souffrons. En second lieu, nous implorons par nos vœux et par nos prières tous les moyens surnaturels. Tout cela ne suffit pas, tous nos efforts sont vains, toutes nos prières sont vaines, sans la pénitence de nos péchés. Pourquoi? pour deux raisons sans réplique : les voici.

Premièrement, prétendre sortir de nos maux par nos propres efforts, sans la pénitence, c'est vouloir l'emporter à force ouverte contre la colère de Dieu. Nous n'y réussirons pas; ce sera le premier point. Secondement, prétendre sortir de nos maux par nos prières, sans la pénitence, c'est vouloir séduire et tromper la miséricorde de Dieu. Nous n'y réussirons pas; ce sera le second point.

En deux mots, nos péchés empêchent le succès de nos efforts et le succès de nos prières. Ce n'est donc qu'en sortant de nos péchés par une prompte pénitence que nous pouvons parvenir à la tranquillité publique aussi promptement que nous le désirons. Demandons à Dieu la grâce d'en être bien convaincus. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce ne fut pas le seul glaive de Dieu, ni le seul glaive de Gédéon qui vainquit les Madianites : ce fut le glaive de Dieu joint à celui de Gédéon : *Gladius Domini et Gedeonis* (*Judic.*, VII, 20). C'est cette union, ce concours de la force de Dieu et de la force de l'homme qui produit le succès des efforts humains. Or ce sont nos péchés qui rompent cette union, qui rendent par conséquent tous nos efforts inutiles en deux manières, premièrement en nous privant de la force du bras de Dieu, secondement en ôtant à nos bras leur propre force. Appliquez-vous à ces deux vérités.

1. Il y a sur la guerre un sentiment peu religieux qui n'est que trop commun parmi les gens du métier : Que Dieu est ordinairement du côté des grandes armées. Il n'y a point de nation qui, souvent à son avantage et souvent à ses dépens, n'en ait éprouvé la fausseté. Dieu se plaît, quand la cause et les sujets le méritent, à donner la victoire au petit nombre et au plus faible parti, pour nous

empêcher d'attribuer nos succès à notre puissance, et pour nous réduire à confesser que la victoire vient de lui. Gédéon avec trente-deux mille hommes ne se croyait pas assez fort pour attaquer l'armée des Madianites, comparée au sable de la mer; et Dieu lui fit voir au contraire qu'avec tant de gens à sa suite il ne vaincrait point ses ennemis : qu'il ne lui fallait que trois cents soldats. *Multus est tecum populus, nec tradetur Madian in manus ejus*. Et la raison, toute contraire à nos raisonnements humains : c'est que je ne veux pas, dit le Seigneur, qu'Israël se puisse vanter d'avoir vaincu par la force de son bras ; mais seulement par le secours du mien. *Ne glorietur Israel et dicat : Meis viribus liberatus sum* (*Judic.*, VII, 2).

Ne dites point que ces miracles sont rares et qu'ils ne sont plus faits pour nous. Du moins ils sont faits pour nous instruire et pour nous persuader cette vérité : que Dieu est l'arbitre de la victoire, et la fait pencher où il veut, sans avoir égard au grand ni au petit nombre, comme disait Jonathas à son écuyer : *Non est Domino difficile salvare, vel in multis, vel in paucis* (I *Reg.*, XIV, 6). Je conviens avec vous que le succès des armes et de tous nos autres desseins dépend des mesures de la prudence et des opérations de la valeur. Mais convenez avec moi que la prudence et la valeur sont tellement des dons de la nature, qu'elles reçoivent leur mouvement de la volonté de Dieu.

Car malgré toutes les mesures qu'une longue expérience, une profonde réflexion, des conseils mûrs et des avis certains peuvent suggérer aux plus sages, n'éprouve-t-on pas tous les jours qu'il est au pouvoir de Dieu d'étendre en un moment sur les lumières des sages un voile de confusion, qui dans le choix de cent moyens différents les engage à prendre le pire : un voile de témérité, qui leur fasse à contre-temps précipiter l'exécution : un voile de stupidité, qui les rende immobiles à la vue de l'occasion : un voile de nonchalance qui la leur laisse échapper. Dieu peut glacer l'audace et la valeur au moment de la victoire, et répandre sur les plus braves un esprit subit de terreur, qui les fasse fuir devant ceux qu'ils croyaient avoir mis en fuite. Et contre tous ces accidents, qui déconcertent la prudence et qui intimident la valeur, il n'y a point de précautions qu'un événement imprévu ne puisse rendre inutiles. Attribuer ces coups au hasard, c'est une erreur de l'ignorance humaine : il ne se fait rien par hasard. Tout ce qui nous paraît fortuit a sa cause et sa raison. Le sort même et les dés, dont l'arrangement subit semble un pur effet du hasard, prennent leur situation d'un certain mouvement de main, qui n'a pas dû produire un autre effet, mais qui, nous étant inconnu, ne l'est pas au premier auteur de tous les mouvements du monde. Une main aveugle jette les billets du sort, dit Salomon, mais c'est Dieu qui les arrange : *Sortes mittuntur in sinum, sed a Domino temperantur* (*Prov.*, XVI, 33). Il arrange donc, il tempère, il détermine à son gré le sort des conseils et des batailles : et ce sort n'est heureux pour nous qu'autant que Dieu est avec nous.

Nous lisons d'un œil indifférent les anciennes révolutions arrivées aux Israélites, aux Assyriens, aux Romains; comme si tout cela ne nous touchait point : nous nous trompons. C'est le même Dieu qui nous gouverne, et sur les mêmes principes : il n'en changera pas pour nous.

Josué parlait donc à nous, quand pour animer les Israélites à soutenir d'innombrables armées, il leur disait : Ne craignez rien ; Dieu n'est pas de leur côté, mais du nôtre. *Recessit ab eis, Dominus nobiscum est* (*Num.*, XIV, 9).

Moïse parlait à nous, quand pour les détourner une autre fois du combat, il leur disait ; non pas : Vous êtes trop peu ; vos ennemis sont mieux armés, mieux campés, plus aguerris : mais, Dieu n'est pas avec vous, vous lui avez désobéi, vous vous êtes attiré sa colère : *Nolite ascendere, non enim est Dominus vobiscum eo quod nolueritis acquiescere* (*Num.*, XIV, 43).

Pour bien juger du succès de nos entreprises, examinons donc notre état : voyons si Dieu est avec nous. Il y était par ses bienfaits, par une protection visible, une abondance générale de toutes sortes de biens, un enchaînement continuel de succès et de victoires. Combien d'années? avec quelle profusion? Nous avons abusé de sa libéralité par une ingratitude obstinée; du progrès de la religion, par l'indévotion et l'impiété; des victoires et des succès, par l'orgueil et l'insolence; de l'abondance, par le luxe et l'oisiveté; de la gloire et du bonheur au-dessus de toutes les nations par le mépris de toutes les nations. Dieu n'est plus avec nous. Comment y serait-il au milieu de tant de vices? Appliquons-nous donc les reproches et les menaces des prophètes ; elles nous regardent, et nous en éprouvons l'effet. Ne nous contentons pas d'en gémir ; gardons-nous bien surtout d'en murmurer ; mettons tous nos soins, nos efforts à sortir de nos misères : mais persuadons-nous que tous nos efforts seront vains, si le bras de Dieu ne les appuie ; si l'obstacle de nos péchés qui nous ont séparés de lui n'est levé par la pénitence. Autrement, c'est vouloir forcer la miséricorde de Dieu : c'est se raidir et s'obstiner contre les coups de sa justice.

C'est imiter l'audace insensée des Juifs, qui plutôt que de recourir au repentir de leurs crimes et à la clémence de Dieu, s'aveuglaient aux maux qu'ils souffraient et aux malheurs qui leur pendaient sur la tête, en s'appuyant sur de folles espérances et de vaines imaginations. Tantôt ils se figuraient que le torrent qui inondait les autres peuples ne passerait point sur eux : comme s'ils eussent fait quelque pacte avec la mort : *Percussimus fœdus cum morte, flagellum inundans non veniet super nos* (*Isai.*, XXVIII, 14). Tantôt ils se flattaient du secours des

Egyptiens : comme si le secours des hommes eût pu les mettre à couvert de la vengeance de Dieu. *Ægyptus homo, et non Deus; et equi eorum caro, et non spiritus* (*Isai.*, XXXI, 2). Tantôt ils se promettaient que les pertes qu'ils faisaient, seraient bientôt réparées : Nos maisons n'étaient que de briques, nous les rebâtirons de pierres : nos champs n'étaient remplis que de sycomores, nous les couvrirons de cèdres : *Lapides ceciderunt, quadris lapidibus ædificabimus; sycomoros ceciderunt, cedros immutabimus* (*Isai.*, IX, 10). Tantôt ils comptaient qu'en tout cas ils auraient des chevaux pour fuir; comme si leurs ennemis en eussent manqué pour les poursuivre : *Super veloces ascendemus; ideo velociores erunt qui persequuntur vos* (*Isai.*, XXX, 16). Laissez là vos projets frivoles, imaginaires. Un moyen plus court et plus prompt, une ressource de salut plus assurée : courez vous jeter aux pieds de Dieu. N'allez point, dit le prophète, aux sages ni aux devins, pour savoir la cause de vos maux et pour en apprendre le remède. A la loi, mes frères, à la loi ! *Ad legem magis, et ad testimonium* (*Isai.*, VIII, 20). Consultez la loi de Dieu : voyez en quoi vous l'avez négligée ou profanée : repentez-vous de vos péchés ; pleurez-les, expiez-les. Alors vous ne direz plus : Tout le monde est conjuré ; tout le monde est contre nous. *Ne dicatis, conjuratio* (*Ibid.*, 12). Tout le monde contre nous ne sera rien, dès que Dieu sera pour nous. C'est lui seul que vous devez craindre et que vous devez redouter : *Ipse pavor vester et ipse terror vester* (*Ibid.*, 13). Vos seuls péchés rendent vos efforts inutiles, en vous privant du secours de Dieu : mais encore, en ôtant à vos efforts leur force propre et naturelle. C'est une seconde réflexion.

2. Quels sont les vices dominants dans notre siècle, et qui crient plus haut devant Dieu? n'est-ce pas l'intempérance, l'oisiveté, l'impureté, l'avarice, la convoitise, un luxe effréné, sans bornes; une indolence profonde aux devoirs de la religion, de la charité, de l'honneur et même de la raison. Or, à regarder tous ces vices, non pas comme offenses de Dieu, mais par le seul tort qu'ils font à la société humaine, il est évident qu'ils ébranlent toutes les forces d'un Etat : les uns détruisant la valeur, qui est l'âme des entreprises ; les autres absorbant et dévorant les richesses, qui sont les nerfs des entreprises. Il faut donc renoncer au succès de nos entreprises et au rétablissement de la gloire de l'Etat, ou nous résoudre à retrancher ces deux espèces de vices.

C'est au courage et à la valeur que l'on doit l'établissement et l'élévation des empires : on en doit donc attendre aussi la défense et le salut. N'attendons rien de la vie molle, dissolue, voluptueuse : tout cela ne fait que des lâches et des poltrons. Or quand tous ces vices honteux furent-ils jamais plus répandus, plus en vogue même et plus en honneur parmi nous, que dans ce malheureux siècle? *Elongaverunt a me.* Mes serviteurs, dit Dieu par la bouche de Jérémie, se sont éloignés de moi, de mes lois, de mes coutumes. Ils ont fait plus, Seigneur ; ils se sont même éloignés des coutumes de leurs ancêtres; ils ont démenti leurs exemples ; ils ont rougi de la simplicité et de la dureté des vieux plaisirs. Les jeux mêmes où leurs pères s'occupaient, les joûtes, les tournois, les courses de chevaux, où l'on s'endurcissait à la fatigue, à la vue même et au péril de la mort, leur ont paru trop pénibles et plus propres à maintenir la force et la vigueur du corps qu'à flatter le libertinage et l'oisiveté de l'esprit. En s'éloignant ainsi des plaisirs mâles et guerriers, à quoi se sont-ils abandonnés ? à des amusements indignes du chrétien et de l'homme ; à des jeux de femmes et d'enfants ; à tout ce qui peut amollir, corrompre et gâter le cœur. *Elongaverunt a me, ambulaverunt post vanitatem, et vani facti sunt* (*Jerem.*, II, 5). Ils sont devenus vains, imbéciles, faibles et lâches, comme les jeux qu'ils ont aimés. Savent-ils aucun exercice où l'adresse et la vigueur, l'application, la contrainte et l'assiduité soient nécessaires ? hé ! quel plaisir trouve-t-on là ? Mais s'associer tout le jour à l'oisiveté des femmes, à faire voltiger des cartes entre les mains ; se donner en spectacle étendu dans un carrosse ; aller prendre des leçons de grandeur d'âme à l'école des héros de l'opéra ; se gonfler de bonne chère, se dessécher par des liqueurs ; courir à la chasse enfin, moins pour l'exercice du corps que pour changer de place et chercher de l'appétit. Voilà les nobles arts que la jeunesse étudie, et par où elle se dispose au service de l'Etat. On porte ces inclinations honteuses et misérables d'âge en âge dans les emplois, jusque dans la magistrature, au mépris de la gravité et de la sainteté des lois. Comment ne les porterait-on pas dans les conditions moins sévères, à la cour et dans les armées, où naturellement la licence tient lieu de loi.

C'est là que dans les plus hauts rangs, sous de grands noms, illustres autrefois par des actions héroïques, on laisse voir ce qu'il y a dans le sang, ce que l'on porte dans le cœur : rien que l'amour du repos, du plaisir, du jeu, de la bonne chère ; orgueil, vanité, vanterie : et voilà tout. *Pone mensam*, disait le Seigneur à Isaïe. Apportez une table, et les mettez à l'entour : table de jeu ; table à manger : *Pone mensam.* Là, dit le Seigneur, voyez-les faire. *Contemplare comedentes et bibentes* (*Isai.*, XXI, 5). Voilà nos héros occupés selon leur cœur. Ils seront là les jours entiers ; ils y passeront les nuits ; ils y tiendront tête aux plus braves. Mais voilà l'ennemi qui vient : *Surgite, principes, arripite clypeum* (*Ibid.*). Levez-vous, guerriers, dit le prophète ; armez-vous de l'épée et du bouclier : il s'agit de courir à l'ennemi, de le repousser, de l'attaquer ; d'aller au combat, à l'assaut. Le cœur n'est point là : la force manque. On oublie tout, à l'amour près de la vie et du plaisir. C'est ainsi, dit Isaïe, que Babylone avec ses bâtiments superbes, et ses innombrables habitants, et ses immenses richesses,

et sa puissance, et sa gloire tomba. *Cecidit Babylon, et omnia sculptilia deorum ejus* (*Isai.*, XXI, 9). Quelle ressource pour un Etat que des bras amollis, énervés par la volupté ! C'est donc là le premier péché que nous devons étouffer par la pénitence ; et nous retrouverons dans nos cœurs ces ressources de courage et de valeur, dont le besoin est si pressant.

La ressource des biens n'est pas moins nécessaire au succès de nos efforts : mais cette ressource est fermée par le second vice régnant et dominant parmi nous, qui est l'avarice, la convoitise et la fureur de l'argent, et ce vice vivra toujours s'il n'est déraciné par la pénitence. A regarder l'avarice comme une inclination sordide à ramasser et renfermer l'argent, on ne comprend qu'à demi l'étendue de sa malice : elle est encore aussi funeste en ramassant pour dépenser. Ces deux excès sont compris sous le même nom d'avarice, et portent un dommage égal au salut des âmes et des Etats, parce qu'en convoitant l'argent, soit pour le dépenser, soit pour le cacher, on le dérobe également aux besoins de la république, en le sacrifiant également à ses propres passions plutôt qu'aux usages publics et qu'à ses propres besoins.

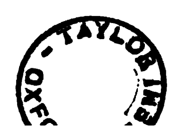
Et c'est là, chrétiens auditeurs, l'illusion prodigieuse de notre temps, toute pareille à celle des Romains sur le déclin de leur empire. Au lieu que, dans les premiers temps, les particuliers qui conduisaient la république étaient pauvres et tout le corps de la république opulent : *Pauperes magistratus opulentam rempublicam habebant*, on vit, dans la suite des temps, les particuliers devenir riches, et l'opulence des membres appauvrit aussitôt le corps de l'Etat : *Dives potestas pauperem facit esse rempublicam*. Et quel aveuglement, dit Salvien, dans les membres et les sujets, de se flatter que la république étant pauvre, ils pussent sauver leurs richesses de la misère et de la pauvreté du corps de l'Etat ! *Quæ, rogo, insania est, ut egestuosa et mendicante republica divitias posse putent stare privatas* (*De Gub.*, *l.* I) ? Telle est cependant la folie qui nous aveugle aujourd'hui.

Car supposons que chacun eût le sien, c'est-à-dire, ce qui lui appartient par sa naissance, par ses charges, par son travail, par sa juste et légitime industrie : tout le monde alors serait content, riche, aisé selon son état : le laboureur, le soldat, l'officier, le prince, le souverain, l'artisan même. Il n'y aurait de malheureux que ceux qui le voudraient être par leur désordre ou par leur oisiveté. La république alors serait riche et le corps de l'Etat florissant. Mais chacun tire à soi ; chacun ronge et dévore son voisin pour s'engraisser de sa substance : et s'engraissant de plus en plus, redoublant tous les jours d'ardeur à saccager les plus faibles, il arrive que l'opulence et la puissance de cent personnes est la ruine et la désolation d'un million. La république cependant est composée de ce million aussi bien que de ces cent personnes, et ce million de gens ruinés renverse le corps de l'Etat, sans qu'il puisse être soutenu par la force et le secours de ces cent riches.

Car outre que la passion de l'argent nous aveuglant à tout autre intérêt qu'à notre intérêt personnel, éteint dans notre cœur tout zèle du bien public, tout amour de la patrie, tout respect pour la religion, tout attachement au prince, à l'Etat et même à l'honneur : outre cela, quel secours tire l'Etat du luxe insolent des nouveaux riches et de la pompe odieuse qu'ils étalent autour d'eux comme pour insulter à la misère publique ? Quel secours de ces grandes terres enlevées par des gens obscurs à tant d'anciennes familles, dont les enfants sans biens vont sacrifier à la guerre les derniers restes de leur sang ? Quel secours de tant de maisons somptueuses et de jardins délicieux, qui insultent aux palais des rois ? Tant de charges entassées souvent sur un seul, à la ruine de la justice et de la police publique ? Tant d'épées au côté de mille inconnus qui ne la tireront jamais, qui ne la portent que comme gardes et satellites de leur argent ? De quel secours est tout cela pour le salut de l'Etat qui manque de tout, tandis que rien ne manque aux riches ?

Nous voilà donc comme Jérusalem au temps du prophète Isaïe. Toute la ville, disait-il, est pleine d'or et d'argent, encore plus de caché qu'il n'en paraît : *Repleta est terra argento et auro* (*Isai.*, II, 7). Toute la terre est remplie de chevaux, attelages, chevaux de main : *Repleta est terra equis*. Toute la terre est couverte de chars pompeux : *Innumerabiles quadrigæ ejus*. Toute la terre est remplie de parures et d'ornements : peintures, bronzes, portraits, idoles de tout côté : *Repleta est terra idolis*. Et ce qu'il y a de criant, les riches particuliers, au milieu de leurs idoles, adorent avec complaisance ces ouvrages de leurs mains. Je dis ouvrages de leurs mains : car ils n'ignorent pas que ce n'est ni l'ordre de Dieu, ni la naissance, ni les lois qui les ont mis en possession de ces superfluités éclatantes ; mais leur injustice, leur fourberie et leur inhumanité. C'est donc l'ouvrage de leurs mains : *Opus manuum suarum adoraverunt*. Le peuple cependant, dont le sang a cimenté ces idoles et cette fortune odieuse, accablé, courbé sous le faix de l'indigence commune, est près d'entraîner avec lui la fortune de l'Etat : *Incurvavit se homo et humiliatus est vir*. Hé bien ! Seigneur, pardonnerez-vous à ces riches, insensibles au péril commun ? Non, disait le prophète, non : *Non ergo dimittas eis* (*Isai.*, II, 9), à moins qu'ils ne se hâtent d'embrasser la pénitence, et pour le salut de leurs âmes, et pour le salut de l'Etat.

Ne dites point que le péril de l'Etat vient de la puissance, du nombre et de l'union des ennemis qui ont pris le dessus sur nous : ce sont nos vices qui ont pris le dessus sur nos devoirs et sur nos anciennes vertus. Nos vices nous ont vaincus avant que nos ennemis songeassent à nous attaquer. Sont-ce nos ennemis qui ont amolli nos cœurs et dévoré



nos richesses ? C'est là cependant ce qui nous perd, ce qui fait leur force et leur bonheur, ce qui attire la colère de Dieu sur nous. Car tandis que nous serons possédés de la fureur du plaisir et de la fureur de l'argent, Dieu, étant ennemi de ces excès scandaleux, sera toujours ennemi de ceux qui les commettent et qui les souffrent : et contre un tel ennemi, tous nos projets, nos efforts et nos mouvements seront vains ; nous ne l'emporterons pas malgré lui sur sa colère. Peut-être espérons-nous fléchir sa miséricorde par nos prières et nos soupirs. Montrons-en l'inutilité, si nous n'y joignons la pénitence.

SECONDE PARTIE.

Le pécheur insensible aux mouvements qui le portent à la pénitence et aux remords de ses péchés ne doit faire aucun fond sur la prière qu'il fait à Dieu pour ses besoins temporels : deux raisons l'en rendent indigne. Elle n'a nulle des qualités capables de toucher Dieu ; elle a toutes les qualités capables d'irriter Dieu. La prière du pécheur est donc sans effet, séparée de la pénitence.

1. Quelles sont les qualités capables de rendre Dieu sensible à notre prière? Vous les savez : l'humilité, la ferveur, la confiance. A ces qualités nous cédons nous-mêmes quand on nous prie, et nos cœurs se sentent fléchir : mais aussi nous les exigeons et nous ne voulons rien de moins de ceux qui nous prient. Dieu n'a-t-il pas les mêmes droits? Sans ces dispositions pouvons-nous espérer quelque fruit de nos prières ?

Voyons des images fidèles de ces saintes dispositions dans la conduite des Hébreux. Dès qu'ils sentaient fondre sur eux les nations infidèles, ils commençaient d'abord par s'humilier devant Dieu. Les premiers cris qu'ils élevaient au ciel étaient : Nous avons péché, nous vous avons offensé, Seigneur, et nous et nos pères : *Peccavimus cum patribus nostris, iniquitatem fecimus* (*Judith*, VII, 19). Voyons-les assaillis par les Ethiopiens, sous le règne du roi Asa (II *Paral.*, XIV, 10); par les Moabites et les Ammonites, sous le règne de Josaphat (II *Paral.*, XX, 3); par Sennachérib, sous le règne d'Ezéchias (II *Paral.*, XXXII, 7); par les rois de Syrie, au temps des Machabées (I *et* II *Machab.*). Les ennemis approchaient-ils? aussitôt de tous les endroits du royaume on accourait adorer en Jérusalem. Ceux qui ne pouvaient y aller, du moins pour s'unir de loin à la piété publique, se prosternaient eux et leurs enfants le visage tourné vers le temple. Avec quel éclat de ferveur y passait-on les jours en prières, en soupirs, en cris, en lamentations, en jeûnes exacts et sévères, qui ne finissaient qu'avec le jour? On quittait les parures et même les habits communs pour prendre la haire et le cilice; on se couchait sur la cendre, on s'en couvrait les cheveux. On ne laissait pas ces devoirs à la basse populace, aux femmes, ni aux artisans : les magistrats, les princes marchaient à la tête du peuple et leur apprenaient à prier et à pleurer. Les plaisirs, les jeux, les vains discours étaient bannis et proscrits des compagnies. A peine parlait-on d'affaires particulières : on n'avait point d'autre affaire que de combattre et de prier. Tous ces détails sont marqués dans les saints livres.

Les temps ont changé, dites-vous. On ne sait plus ce que c'est que le cilice et la cendre, et le jeûne des jours entiers. Et pourquoi ne le sait-on plus? Quoi ! les poudres et les parfums sur nos habits et sur nos têtes ont-ils pris la place de la cendre aux yeux de Dieu ? Les broderies et les brocards, la place du cilice et de la haire? Les chansons molles et médisantes, la place des cris et des pleurs? Les grands repas enfin, la place du jeûne ? Et parce qu'en cet équipage, avec ces dehors odieux, vous assistez peut-être à quelque salut, vous entrez, en passant, dans quelque église où les affiches publiques annoncent que l'on prie Dieu pour les besoins de l'Etat, vous croyez vous être acquitté de ce devoir public et personnel, quand vous avez fait, pour vous rendre le ciel propice, tout ce qu'il faut pour montrer au ciel et à la terre que vous êtes sans ferveur comme sans humilité.

Les temps ont changé, dites-vous. Mais, Messieurs, Dieu a-t-il changé? avons-nous un autre Dieu que Judith, et Josaphat, et David, et les Machabées? L'avons-nous moins offensé ? Sommes-nous moins exposés à sa colère? Est-il présentement plus facile à s'apaiser? S'il demandait alors des regrets, des soupirs, des pleurs, la componction, l'abstinence, l'austérité, la ferveur, enfin l'humilité, pour se laisser fléchir à nos prières, comment prétendons-nous maintenant toucher son cœur par la dissipation d'esprit, la mollesse, la vanité, la tiédeur et la lâcheté qui accompagnent nos prières? Comment toucheriez-vous le cœur de Dieu ? votre cœur même n'est pas touché; votre cœur ne prie point ; votre cœur ne gémit point. Qu'espérez-vous donc? avec quelle confiance vous présentez-vous à Dieu ? Cette confiance cependant, c'est encore une disposition nécessaire à la prière.

David était pécheur : mais, frappé du regret de ses péchés, il s'écriait à la vue des assauts de ses ennemis : *J'espère en vous, mon Dieu; je ne serai point confondu* (*Psal.* XXX, 2). L'enfant prodigue avait insulté longtemps à la bonté de son père : mais sûr du retour de son affection, dès qu'il voudrait aller se jeter entre ses bras : J'irai, disait-il : c'est mon père; il ne me désavouera pas : *Ibo ad patrem.*

Où est parmi nous cette confiance et cette résolution digne des enfants de Dieu ? Bien loin de nous y animer, race d'Adam, nous imitons le honteux découragement de notre malheureux père (*Gen.*, III, 9). Ah ! nous fuyons la vue de Dieu qui nous cherche et nous rappelle à lui. Nous rassemblons des feuilles pour nous couvrir, des excuses pour pallier et pour déguiser nos fautes. Nous nous enfonçons dans les bois, dans les embarras du monde, pour nous cacher à nous-mêmes la vue et la honte de nos infidélités.

Nous n'osons nous présenter à Dieu, comment oserions-nous le prier? Si nous approchons des autels, c'est avec la stupidité dont le prophète Isaïe menaçait les Moabites. Ils entreront, disait-il, dans les lieux saints; ils se prosterneront devant leurs dieux, pour implorer leur secours, et n'en auront pas la force : *Ingredietur ad sancta sua ut obsecret ; et non valebit* (*Isai.*, XVI, 12). Ils voudront parler, leur langue sera liée : les remords de leurs crimes et de leur indignité, feront sécher les paroles dans leur bouche et leur glaceront le cœur : *Ingredietur ut obsecret, et non valebit*. Nous en sommes là, chers auditeurs : notre bouche a peine à s'ouvrir. L'hypocrite au moins remue les lèvres, et Dieu s'en plaint. Comment ne se plaindrait-il pas de nous, qui ne daignons pas même ouvrir les lèvres : *Ingredietur ut obsecret, et non valebit*.

Notre répugnance va bien plus loin; notre abattement produit des effets bien plus étranges. Il porte nos esprits à cet excès d'illusion de nous faire regarder la prière et le recours à Dieu comme une alarme publique, un mouvement capable d'intimider, de refroidir le courage et d'augmenter la crainte du péril. Porter le peuple aux devoirs de la piété, c'est, dit-on, lui ouvrir les yeux sur les maux qui le menacent. Que diriez-vous donc aujourd'hui du zèle de Josaphat qui, pour remplir ses soldats d'une ferme confiance en la miséricorde de Dieu, faisait chanter à la tête des armées, au son des trompettes et des tambours, les cantiques de louange et de propitiation? *Statuit cantores Domini, ut laudarent eum in turmis, et antecederent exercitum* (II *Paral.*, XX, 21). David se trompait donc quand il mettait sa confiance et la force de son armée, non pas, comme ses ennemis, dans les chariots ni les chevaux, mais dans le seul nom du Seigneur? *Hi in curribus, et in equis, nos autem in nomine Domini* (*Ps.*, XIX, 8). Nous en jugeons bien mieux que lui, quand nous mettons l'audace et la valeur dans la licence, l'impiété, le mépris et l'oubli de Dieu. Tout cela vaut mieux, selon nous, et conduit plus sûrement au succès de nos affaires que l'humilité, la ferveur et la confiance en Dieu. Nos prières n'ont rien de ces qualités salutaires capables de le toucher. Qu'ont-elles donc, sinon toutes les qualités contraires, capables de l'irriter? C'est une seconde réflexion qui résulte de la première.

2. Car si nous n'approchons de Dieu qu'avec orgueil, lâcheté, stupidité, suites et accompagnements ordinaires d'impénitence; prétendre en cet état lui adresser nos prières, et que ces sortes de prières aient quelque pouvoir sur son cœur, ce ne peut être qu'une aveugle, insolente, présomptueuse et scandaleuse présomption : dispositions qui bien loin de toucher Dieu, ne sont propres qu'à redoubler sur nous les foudres de sa colère.

On est choqué d'entendre (*Luc.*, XVIII, 10) le pharisien mêler le détail de ses bonnes œuvres à la prière qu'il fait à Dieu, vanter ses jeûnes, ses aumônes et l'opposition de ses mœurs à celles du publicain. Dieu se sent-il moins offensé de nous voir à ses pieds, en posture de suppliants, et portant dans nos cœurs la révolte et l'impénitence? Encore, si nous pouvions, en lui exposant nos besoins, lui faire aussi le récit de nos vertus, ce ne serait qu'imiter l'audace du pharisien : mais, avoir l'audace du pharisien, sans en avoir les bonnes œuvres, avoir les péchés du publicain, sans en avoir le repentir, et prier Dieu avec un cœur flétri de toutes ces taches, est-il une témérité plus digne de son courroux?

Car enfin tous ces maux dont la durée nous afflige et dont nous souhaitons la fin avec tant d'ardeur, nous sont exprès ménagés par la Providence en vue de notre salut. Ce sont des coups qu'elle décharge sur nous, pour rompre notre assoupissement léthargique dans nos péchés. Demandons à Dieu qu'il nous épargne et qu'il nous laisse en repos : c'est nous plaire dans notre mal, c'est aimer notre léthargie. Bien plus, gémir contre lui de ce qu'il redouble ses coups, sans égard à nos prières; vouloir qu'il retire sa main, sans vouloir nous donner nul mouvement pour vaincre notre langueur et pour sortir de nos péchés, c'est vouloir que le médecin nous abandonne à nous-mêmes, ou qu'il nous guérisse sans remède, ou qu'il nous guérisse malgré nous; autant d'outrages et d'insultes à la sagesse du médecin. C'est lui dire, c'est dire à Dieu : Nous voulons demeurer malades, nous voulons demeurer pécheurs; vos remèdes sont le seul mal dont nous prétendons guérir.

Dans ce dessein, mes frères, pourquoi donc nous adressons-nous à lui? Ne savons-nous pas qu'étant Dieu, sa haine pour le péché est sans bornes et sans mesure, que c'est pour punir ce mal seul, qu'il permet tous les autres maux? Pouvons-nous croire qu'il soit Dieu, et qu'à force de prières nous parviendrons à le rendre indulgent à nos péchés? Si nous voulons persister dans nos péchés, baissons donc la tête sous ses fléaux sans nous plaindre, et ne l'appelons point à notre secours. Il n'est Dieu que pour les punir, non pour les laisser impunis.

Quel est donc notre aveuglement, quand cette même foi, par laquelle nous l'adorons et le regardons comme Dieu, sert de motif à nos prières, et nous enhardit à le presser de vouloir finir nos maux? quel est, dis-je, alors notre aveuglement? Nous nous croyons en droit de présumer de son secours, plus que la plupart des nations liguées contre nous, parce que nous avons, disons-nous, par-dessus elles l'avantage de la foi, de l'attachement à son Eglise et du culte de ses autels. Nous lui représentons les succès de nos ennemis comme l'opprobre de sa gloire et la ruine de sa religion. C'est bien à nous à le piquer sur ses propres intérêts! Il nous appartient bien de l'en instruire! A travers notre zèle il démêle notre amour-propre. Il nous répond comme autrefois par Jérémie aux Juifs, zélés comme nous à contre-temps, et comme nous char-

gés de péchés et de misères : *Audite qui ingredimini per portas has, ut adoretis Dominum.* Ecoutez, vous qui venez en foule adorer ici le Seigneur; vous vous trompez quand vous criez : C'est son temple, c'est son temple; il est notre Dieu, nous sommes son peuple, il ne le laissera pas détruire par ses ennemis. Renoncez, dit-il, à vos péchés, changez de vie et de mœurs : *Bonas facile vias vestras et studia vestra.* Alors je ferai mon plaisir de demeurer avec vous dans ce temple et dans ce lieu, nous serons inséparables : *Habitabo vobiscum in loco isto* (*Jerem.*, VII, 2). Mais si, par votre ingratitude et votre opiniâtreté à m'offenser, vous profanez et mon temple et ma loi, j'en serai moi-même le destructeur, comme j'en ai été l'auteur et le protecteur. Je ferai de vous ce que j'ai fait de tant d'autres peuples ingrats et impénitents comme vous : *Faciam domui huic, sicut feci Silo : et projiciam vos a facie mea, sicut projeci fratres vestros* (*Ibid.*, 15).

C'est un piége en effet que nous tendons à sa bonté, quand nous prétendons l'intéresser à l'honneur de sa religion, que nous déshonorons nous-mêmes. Il n'attache au temple et à l'autel sa présence et sa protection, que pour y recevoir les hommages de notre fidélité. Si nous l'y outrageons, au lieu de l'y honorer, le temple ne lui est plus rien. L'infidèle, l'Assyrien sera, dit-il, le sceptre et le bâton qu'il prendra pour nous briser. L'endroit du monde où il nous punira sera son véritable temple, et notre sang, le seul sacrifice capable de le glorifier par une expiation entière de nos péchés. *Peste et sanguine, et imbre, et lapidibus.... magnificabor et sanctificabor* (*Ezech.*, XXXVIII, 23). C'est la terrible expression du prophète Ezéchiel. Elle nous regarde, mes frères, et tous ceux qui, comme nous, cherchent dans les malheurs publics d'autres appuis contre l'ire de Dieu, que celui de la pénitence. Avant que de nous présenter comme suppliants, il faut cesser d'être rebelles.

Hâtons-nous donc de retourner à Dieu par un véritable repentir. Portons là tous nos soins. Ne comptons pour rien ni les progrès, ni les menaces, ni le nombre, ni l'obstination de nos ennemis. Le bras de Dieu n'a rien perdu de sa force; il peut faire pour nous secourir des miracles quand il voudra. *Non est abbreviata manus Domini, ut salvare nequeat* (*Isai.*, LIX, 1). Ce sont nos péchés qui nous éloignent et nous séparent de lui, qui empêchent son bras de s'étendre jusqu'à nous. *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum* (*Ibid.*, 2). Vous demandez pourquoi Dieu s'est lassé de favoriser nos desseins : pourquoi tant de nations nous regardent comme leur proie, pourquoi l'or et l'argent sont taris au milieu de nous? Demandez-le à votre conscience, à vos péchés. Ils sont sous vos yeux, en vous-même, dans votre cœur : *Scelera nostra nobiscum* (*Ibid.*, 12). Interrogez-les, écoutez-les, ils vous répondront, ils ont déjà dû vous répondre, dit Isaïe : *Peccata nostra responderunt nobis* (*Isa.*, LIX, 12). Ils vous diront, non pas que Dieu est dur, insensible et sans pitié, mais qu'il est juste, et sage, et véritable, et miséricordieux, même quand il nous punit. Ils vous diront qu'après avoir si longtemps abusé de la fortune, il est juste que vous sentiez le poids de l'adversité; qu'après avoir fait servir l'abondance à la profusion, il est juste que la stérilité vous ramène à la tempérance; qu'après avoir insulté par vos mépris à toutes les autres nations, il est juste que les autres nations vous réduisent à la modestie; qu'après avoir enfin méconnu votre Souverain, il est juste que vous le reconnaissiez pour auteur de tous les biens, par les maux qu'il vous fait, et par ceux qu'il peut encore vous faire, si vous ne retournez à lui par un ferme et prompt repentir. Dès que nous aurons abattu ce mur de séparation, rompu cette chaîne de péché qui nous éloigne de lui, aussitôt nous verrons l'effet de nos efforts et de nos prières.

Ne l'avons-nous pas éprouvé dans le malheur de la famine? Avec quelle alarme avons-nous vu ce grand fléau de Dieu se joindre à celui de la guerre afin de nous accabler? Que de prières, que de vœux avons-nous élevés au ciel? Que d'efforts avons-nous faits pour en arrêter les suites? Il a plu à Dieu de bénir nos prières et nos efforts. Il nous a délivrés de ce terrible fléau, parce qu'enfin pour chasser la stérilité, pour rappeler l'abondance, il ne lui a fallu que commander aux éléments, qu'ouvrir le sein de la terre. Or la terre et les éléments ne résistent point à sa voix. Il a dit : Que la terre enfante l'herbe et les fruits : *Germinet terra herbam virentem, et lignum faciens fructum.* Et dans l'instant cela s'est fait, cette année, aussi aisément qu'à la naissance du monde. *Et factum est ita* (*Genes.*, I, 11). Telle est, sous la volonté de Dieu, la soumission absolue de la nature. Mais, pour nous délivrer du triste fléau de la guerre, et vaincre les péchés qui en ont été la matière et qui en sont encore les instruments, il faut commander à nos cœurs; et nos cœurs obstinés font gloire d'être rebelles.

En vain nous nous plaignons que Dieu est sourd à nos cris, c'est nous qui le sommes aux siens. Il nous crie : Sortez de vos péchés, vous sortirez de vos misères. Et nous voulons sortir de nos misères sans sortir de nos péchés. Sommes-nous ses maîtres? Est-il le nôtre? Est-ce à lui ou à nous de plier et d'obéir? Serons-nous plus durs à sa voix que les arbres et la terre? Il a tiré les fruits et les moissons du sein de la stérilité, comme autrefois les eaux et le miel du sein des rochers. Ne pourra-t-il arracher de nos cœurs ni soupirs, ni larmes; nul mouvement de regret ni de repentir? Laissons ces marbres, ces rochers. Adressons-nous à Dieu, leur créateur et leur maître. Il peut faire de ces rochers de vrais enfants d'Abraham! Que dis-je? ils sont ses enfants.

Oui, Seigneur, j'ose me servir des paroles d'Isaïe. Tout rebelles que nous sommes et tout indignes de vos bontés, nous sommes

toujours vos enfants, vous êtes toujours notre père et notre Sauveur. Vous portez ce nom dès le commencement des siècles, et le porterez jusqu'à la fin. *Tu enim pater noster, redemptor noster : a sæculo nomen tuum.* Comment donc avez-vous permis que nous nous soyons écartés de la droiture de vos voies? que nous nous soyons endurcis à la crainte de votre nom? *Quare errare nos fecisti de viis tuis? Indurasti cor nostrum ne timeremus te.* Vous vous fâchez, Seigneur, en devenons-nous meilleurs? plus vous frappez, plus nous péchons. *Tu iratus es, et peccavimus.* Qu'avons-nous jamais fait que pécher? *In ipsis fuimus semper.* C'est pour cela que vous devez user de miséricorde et nous aider à nous sauver. *In ipsis fuimus semper, et salvabimur.* Ne sommes-nous pas vos créatures et l'ouvrage de vos mains? Pouvez-vous voir nos fautes, et ne pas vous souvenir de quel limon vous nous avez formés? *Pater noster es tu.....fictor noster es tu; nos vero lutum.* Faibles, fragiles, inconstants, nous sommes tombés dans l'iniquité, dès que vos yeux ont cessé de veiller sur nous. Rendez-nous vos soins, vos regards, vos miséricordes, vos grâces, et nous nous relèverons : nous sortirons de nos péchés et en même temps de nos misères. *Ecce respice, populus tuus omnes nos.* Car enfin nous sommes votre peuple et nous le voulons être à jamais dans le temps et dans l'éternité (*Isai.*, LXIII). Ainsi-soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE NOEL.

Verbum caro factum est..... et vidimus gloriam ejus.

Le Verbe a été fait chair..... et nous avons vu sa gloire (*Joan.*, I, 14).

Sire (1),

Les profanes et les saints se forment du même objet des images bien différentes. Les anges contemplent le Fils de Dieu descendu du sein de son Père et revêtu de notre mortalité : de ce profond abaissement ils voient rejaillir jusqu'au ciel de nouveaux rayons de gloire : *Gloria in altissimis Deo* (*Luc.*, II, 14). Les pasteurs instruits par les anges trouvent l'enfant divin couché sur la paille et couvert de simples drapeaux. A ces marques de faiblesse ils ne laissent pas de reconnaître l'objet de la joie publique et le salut de l'univers : *Videntes cognoverunt de verbo quod dictum erat illis* (*Luc.*, II, 17). Enfin saint Jean traçant aux siècles futurs l'idée qu'il a du mystère de ce jour, assure que la gloire de Dieu y paraît toute visible : *Vidimus gloriam ejus* (*Joan.*, I, 14).

Le monde charnel a bien d'autres sentiments; il ne peut se persuader qu'un Dieu se soit réduit à cet excès de bassesse : il y trouve de quoi contester tout ce que l'on dit de la grandeur et de la puissance de Dieu : il se fait de la crèche aussi bien que de la croix, un scandale comme les Juifs, une folie comme les païens. Scandale au contraire, folie, aveuglement du monde infidèle et corrompu, de ne pas adorer dans ce mystère le plus noble effort de la sagesse et de la puissance de Dieu. C'est ce que j'entreprends de montrer dans ce discours : la réparation de la gloire de Dieu dans le monde, par la naissance de son propre Fils incarné. *Verbum caro factum est, et vidimus gloriam ejus.*

Pour en être convaincus, souvenez-vous de ce qu'a dit saint Paul du déplorable état du monde, avant la venue de Jésus-Christ. Les idolâtres, dit-il, avaient dérobé à Dieu la gloire qui lui est due : *Non sicut Deum glorificaverunt*; et de cette gloire dérobée à Dieu ils avaient revêtu les plus viles créatures : *Mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei in similitudinem imaginis corruptibilis* (*Rom.*, I, 21). Deux crimes de l'idolâtrie : le mépris de Dieu, l'estime des créatures; Dieu avili et dégradé, la créature honorée et adorée; Dieu réduit au néant dans l'esprit de l'homme, la créature élevée au souverain point de grandeur.

Que de siècles écoulés dans ces ténèbres! Voici enfin la lumière qui paraît : *Verbum caro factum est.* Le Verbe divin se réduit par sa naissance temporelle aux humiliations de l'humanité et à celles de la pauvreté : il se fait homme, il se fait pauvre : et par ces deux prodiges il remet toutes choses dans leur ordre et dans leur rang. Il se fait homme et nous fait voir par là la grandeur souveraine de Dieu : ce sera mon premier point. Il se fait pauvre et nous fait voir par là le profond néant des biens créés : ce sera mon second point. Il remet Dieu, pour ainsi dire, au point de sa véritable grandeur : il replonge les créatures au centre de leur véritable bassesse. Il nous apprend la dépendance absolue où nous devons vivre sous Dieu : il nous apprend le mépris que nous devons à toutes les choses créées. N'est-ce pas là rétablir la gloire de Dieu? A ces deux prodigieux effets reconnaissons l'éclat de sa gloire. C'est la fin de ce mystère et ce sera le fruit de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier artifice du démon pour séduire l'homme innocent fut de lui inspirer le désir d'être égal à Dieu : vous serez, dit-il, comme des dieux : *Eritis sicut dii* (*Gen.*, III, 5). Cette idée imaginaire de grandeur lui fit aussitôt oublier sa dépendance. Et c'est pour nous en réveiller la mémoire et le sentiment, que le Fils de Dieu se fait homme : *Verbum caro factum est.* Comparez ces deux idées : *Eritis sicut dii* : vous serez comme des dieux, c'est la folle prétention de l'homme : *Verbum caro factum est* : Le Verbe a été fait chair; c'est le miracle de la sagesse et de la bonté de Dieu. Là c'est l'esclave qui veut devenir souverain, ici c'est le souverain qui devient esclave. Là c'est l'homme qui prétend être Dieu, ici c'est Dieu qui se fait homme. Et par cette opposition deux vérités

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

absolument étouffées revivent et se réimpriment dans notre esprit, la gloire et la nécessité de la dépendance. Premièrement, que rien n'est plus glorieux que de dépendre de Dieu; secondement, que rien n'est plus nécessaire, plus essentiel, plus indispensable que de dépendre de Dieu. Ces deux vérités bien comprises nous donnent la juste idée de la grandeur infinie de Dieu : *Vidimus gloriam ejus*.

C'est un Fils égal à son Père; un Dieu qui s'abaisse devant Dieu, qui cache ce qu'il est sous une forme étrangère, qui se met en état d'obéir, de souffrir, de mourir soumis à ses lois, de satisfaire seul pour tous les péchés des hommes : un Dieu qui non-seulement se réduit là, mais qui s'en fait honneur, et qui met en cela sa gloire. Quel hommage à la Divinité! quel surcroît de vénération par-dessus tout ce que les hommes avaient inventé pour honorer Dieu, par-dessus tout ce que Dieu même avait ordonné pour se faire honorer des hommes!

Les hommes fidèles, instruits du tribut qu'ils devaient à Dieu, pour en avoir reçu l'être et la vie, avaient substitué en leur place la vie et le sang des animaux. Ce sang des victimes coulant autour des autels et fumant au milieu des parfums, était la protestation publique de la soumission du genre humain. Pour mieux entretenir les hommes dans cet esprit de soumission, Dieu même avait commandé quelquefois le massacre des nations entières. C'était aux enfants d'Israël des sacrifices assez communs. Et lorsque je vois Samuel animé de l'esprit de religion, lever le glaive sur la tête d'un roi barbare, et le couper par morceaux en holocauste au Seigneur : *In frusta concidit eum coram Domino* (I *Reg.*, XV, 33). J'entre alors dans les sentiments d'Isaïe, et je confesse en frémissant que toutes les nations de la terre sont vraiment en sa présence comme si elles n'étaient point : *Omnes gentes quasi non sint : sic sunt coram eo* (*Isa.*, XL, 17). Et ce qui me le persuade, ce n'est pas de voir tant de victimes rassemblées, tous les cèdres du Liban, tous les animaux entassés en un seul bûcher; tous les sages, les juges, les maîtres de la vie et de la mort en poussière devant lui, comme Isaïe nous les dépeint : *Scrutatores quasi non sint; judices terræ velut inane* (*Ibid.*, 23) : mais c'est de voir le Fils de Dieu devenu cendre et poussière, s'anéantir volontairement à ses yeux. Or c'est ce qui se présente à moi dans la crèche.

Là je le vois au moment qu'il entre dans le monde, élever les yeux à son Père, et lui adresser ces paroles, que lui attribue saint Paul après David : *Hostias et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi*. Seigneur, vous n'avez plus voulu de victimes; les hommes qui vous les offraient ne s'arrêtant qu'à l'appareil extérieur, n'en comprenaient plus la vertu, n'y apportaient plus cet esprit de soumission qui est l'âme du sacrifice. Vous avez rebuté ces vaines cérémonies, mais vous m'avez donné un corps. *Corpus aptasti mihi*. Je viens revêtu de ce corps prendre la place des victimes, et me consumant avec plaisir pour glorifier votre nom : par là j'apprendrai aux hommes insensibles et ignorants la gloire de leur dépendance. *Tunc dixi : Ecce venio* (*Ps*. XXXIX, 7; *Hebr*., X, 6).

Ce n'est pas tout, il nous apprend en second lieu la nécessité de cette même dépendance. Que de merveilles, Messieurs! quelle révolution dans tous les ordres de la nature! que d'extrémités réunies! que de contradictions rendues compatibles! un Dieu homme et un homme Dieu : L'Eternel devenu mortel, le Tout-Puissant faible et sans force, le maître du monde exposé aux injures des saisons, l'esclave au contraire et le mortel revêtu de l'immortalité et de la toute-puissance. Une vierge en même temps mère, et la créature, mère de son Créateur. Celui que je vois sur la paille est dominant dans le ciel; il est lié de drapeaux et répandu dans tout le monde; il est pauvre et c'est la source des biens; il est sans voix, il souffre, il pleure, et c'est la joie, le repos, le bonheur souverain de tout ce qui peut être heureux. Et ne m'imputez point toutes ces contradictions. Ce ne sont point, Messieurs, des amusements d'éloquence, ce sont des prodiges effectifs où la raison s'abîme, où la sagesse s'aveugle, où les principes naturels sont généralement renversés. Pourquoi? pour faire servir toute la nature à la grandeur de l'empire et de l'autorité de Dieu; pour prouver à l'homme indépendant la nécessité de sa dépendance, et lui faire comprendre enfin que plutôt que de manquer à cette essentielle dépendance, il faut que toute la nature soit confondue; à plus forte raison toutes les conditions, tous les états, toutes les fortunes du monde et public et particulier.

Comprenez-vous ces deux vérités, vous qui êtes élevés entre les hommes, combien il est glorieux et nécessaire de dépendre de Dieu, la gloire et la nécessité de votre propre dépendance? la gloire, puisque le Fils de Dieu même s'en est fait honneur; la nécessité, puisqu'il a changé pour en venir là toutes les lois de la nature. Et de là deux conclusions. La première c'est qu'il n'y a nulle puissance, nulle grandeur qui ne doive mettre sa gloire à dépendre de son Dieu, puisque cette dépendance est si glorieuse. La seconde, c'est qu'il n'y a nulle sorte de difficulté qui vous puisse jamais dispenser de dépendre de Dieu, puisque cette dépendance est si nécessaire. Deux leçons de la dernière importance au règlement de vos mœurs.

1. C'est David qui, parlant en la personne du Messie, fait à ses égaux la première de ces deux leçons : Ecoutez, dit-il, vous qui régnez, qui jugez et qui gouvernez le monde : *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram*. Votre premier devoir, c'est d'être soumis au Seigneur et de le servir avec crainte : *Servite Domino in timore*; non-seulement parce que vous, Seigneur, vous faites sentir aux grands la force de votre sceptre, en les frappant quand il vous plaît, et les brisant comme des vases d'argile :

Reges eos in virga ferrea, et tanquam vas figuli confringes eos; mais encore parce que vous m'avez dit : Tu es mon fils : *Filius meus es tu.* Vous ne m'avez donné la vie que pour me rendre dépendant de vous : et si vous avez étendu mon empire sur les hommes, depuis la montagne de Sion jusqu'aux extrémités de l'univers, ce n'a été que pour m'autoriser à leur prêcher la dépendance et leur en donner l'exemple en moi : *Constitutus sum rex, prædicans præceptum ejus* (*Psal.* II).

Or, Messieurs, qu'il n'y ait point de honte à vous rendre ainsi dépendants de Dieu, c'est trop peu dire; je dis plus; c'est là votre principale gloire. Non-seulement parce qu'il n'y a point de gloire égale à celle d'imiter un Dieu; non-seulement parce que s'humilier, c'est s'attirer les bénédictions de Dieu, qui fait son plaisir d'abaisser celui qui s'élève, et d'élever celui qui s'abaisse devant lui, mais précisément parce que la vraie gloire d'un sujet est de tenir auprès de son souverain la place et le rang qui lui est propre, non pas de s'élever plus haut qu'il ne lui convient : car cet excès d'élévation, loin de servir à la gloire du sujet, fait sa ruine et sa confusion, découvrant ses défauts, son faible, son insuffisance, le peu de proportion de son mérite et de ses talents à son rang. Et de là la honte attachée à l'avidité présomptueuse et insatiable de l'ambitieux, qui ne trouvant rien pour lui de trop élevé, de trop grand, devient par là l'objet beaucoup moins de l'envie que de la risée publique, et cela pour ne pouvoir se résoudre à se tenir dans son vrai rang.

Or à l'égard de Dieu l'ordre et le rang de tous les hommes, c'est d'être sous lui, de sentir cette soumission, de n'en perdre jamais le souvenir dans les événements de la vie. Entre vous, disputez vos rangs, réglez-les, maintenez-les; vous le pouvez quelquefois avec justice : ils sont douteux et ambigus, ils ont divers degrés et diverses prérogatives. Mais de vous, mes chers auditeurs, qui que vous soyez, à Dieu; de vous à Dieu, les rangs sont réglés et déterminés, tous dans le même degré de soumission et de dépendance. Il n'est pas plus le Dieu de l'esclave, que le Dieu du prince et du souverain. La gloire du souverain aussi bien que celle de l'esclave est donc de s'abaisser sans réserve et sans mesure sous le bras tout-puissant de Dieu.

C'est ainsi que Tertullien parlait aux Antonin et aux Sévère, tout idolâtres qu'ils étaient. Il ne croyait pas les flatter, les mettant au-dessus de tous les hommes et même de tous les dieux : au-dessus de tous les hommes, parce qu'ils étaient empereurs et qu'ils commandaient aux hommes; au-dessus de tous les dieux, parce qu'ils étaient vivants, et que les dieux, disait-il, n'étaient que des hommes morts. *Ante omnes et super omnes deos. Quidni, cum super omnes homines, qui utique vivunt et mortuis antistant?* Il ne craignait pas cependant, quoiqu'à la vue des feux et des bûchers, de représenter à ces empereurs idolâtres qu'il y a un Dieu éternel, un Dieu vivant, un Dieu qu'ils connaissaient eux-mêmes pour le seul Dieu, l'auteur et le conservateur de leur puissance, que ce Dieu était le premier puissant; eux les seconds ou les premiers après lui. *A quo sunt secundi, post quem primi;* qu'ils ne pouvaient ignorer cette subordination, puisque pouvant tout sur tout le reste du monde, ils sentaient qu'ils ne pouvaient rien sur ce Dieu, duquel ils tenaient leur vie et leur pouvoir : *Adversus quem valere non possunt, per hunc se valere cognoscunt;* surtout qu'ils devaient être convaincus que cette subordination, bien loin de leur être honteuse, était la source de leur gloire et de leur grandeur, puisqu'en effet ils n'étaient grands que parce qu'ils étaient et se reconnaissaient plus petits que Dieu : *Ideo magnus est, quia cœlo minor est* (*Tertull., Apolog.*, c. 30).

N'en sont-ils pas en effet bien convaincus, quand ils prennent tant de soin de s'attacher leurs sujets par le lien de la religion, dans cette vue, que l'obéissance des sujets à l'autorité de Dieu les rendra plus souples au joug de l'autorité humaine? Mais pour persuader aux sujets que ce zèle des grands est l'effet d'une sincère conviction, non pas d'une politique intéressée, et que ce Dieu, comme on le dit, est le premier Souverain, c'est aux grands mêmes à donner l'exemple de la dépendance, afin que les basses conditions apprennent par la soumission des plus hautes, ce que ces hautes conditions apprennent à la crèche de Jésus-Christ : à savoir que leur intérêt, leur avantage et leur gloire consiste à dépendre de Dieu, beaucoup plus qu'à dominer sur les hommes : *Interest homini cedere Deo.* C'est la conclusion de Tertullien.

2. Mais une seconde conclusion, c'est que cette dépendance étant si glorieuse pour vous, est encore plus nécessaire, et que nulle difficulté ne peut vous donner lieu de vous en jamais dispenser. Pour vous soumettre à ce que Dieu veut de vous, peut-être faudra-t-il contraindre vos inclinations, captiver vos passions, étouffer les lumières de votre esprit, hasarder votre fortune, renoncer à vos plaisirs, risquer votre réputation, vous rendre importun à vos amis. Allez, allez à la crèche du Sauveur, vous y verrez bien d'autres contradictions, et vous apprendrez à vous y soumettre, plutôt que de résister à Dieu.

Car toutes ces difficultés qui vous alarment, ne troublent tout au plus que cet ordre imaginaire que vous vous êtes proposé dans votre fortune et dans vos desseins. Mais ce que vous voyez dans l'étable de Bethléhem force toutes les lois et tout l'ordre de la nature, pour l'intérêt de la gloire de Dieu. Donc fussiez-vous accablé de tous les orages de la vie, pourvu que de votre accablement il revienne à Dieu le moindre honneur, le désordre de vos affaires est quelque chose de plus juste et de plus réglé que tout l'ordre et tout le succès que vous y pouviez prétendre.

Après cela plaignez-vous des rigueurs de Dieu, dans les devoirs qu'il vous impose et dans les défenses qu'il vous fait. Ayez peine à vous couper les mains et à vous arracher les yeux, dès qu'ils vous sont des occasions de scandale et de péché. Tremblez à la vue des croix qu'il vous annonce et qu'il vous oblige à porter. Vos répugnances sont vaines, il faut les sacrifier à la nécessité absolue de la soumission. Il faut que l'on sente, dit Salvien, qu'il n'y a rien de léger dans ce qui regarde l'obéissance et le service dû à Dieu : *Nihil ad Deum pertinens leve esse ducendum* (*De Gub.*, *l.* VI). Il faut que l'on comprenne, dit saint Augustin, que la créature souffrante et malheureuse pour son péché est un plus grand bien dans la nature, que ne serait la créature rebelle et heureuse dans son péché. *Melius ordinatur natura, ut juste doleat de supplicio quam ut impune gaudeat in peccato* (*De Nat. boni*, *cap.* 9). Il faut qu'on s'imprime dans l'esprit, dit saint Grégoire de Nazianze, que tout ce que nous devons craindre, est de craindre quelque chose plus que Dieu : *Hoc unum timeamus ne quid magis quam Deum timeamus* (*Orat.* 6).

A ces lumières, chers auditeurs, que de fantômes s'évanouiraient, qui ébranlent tous les jours notre constance et notre fidélité, si pour fondement de nos délibérations nous établissions ce principe fixe et certain : que nécessairement, c'est-à-dire de gré ou de force, il faut être soumis à Dieu, qu'inutilement nous tâchons, ou de nous soustraire à son bras, ou d'ignorer que c'est lui qui nous conduit, quand nous lui sommes dociles, ou qui nous laisse emporter à nos passions, quand nous lui osons résister.

Que ne remplissons-nous notre esprit de ce grand principe? Avons-nous vécu jusqu'ici sans réflexion sur tant d'événements fameux, qui nous marquent l'ascendant de la domination de Dieu sur toutes les volontés et tous les desseins des hommes? Apprenons à la vue de la crèche du Sauveur, à nous faire à nous-mêmes la question que se faisait David : Eh bien, mon âme, disait-il, ne veux-tu pas enfin te soumettre à Dieu? *Nonne Deo subjecta erit anima mea* (*Ps.* LXI, 1)? Que ceux qui ne croient point en Dieu ne se puissent résoudre à subir sa loi, je ne m'en étonne pas; mais croire un Dieu, bien plus, croire que ce Dieu s'est fait de son propre Fils le premier de ses sujets, que ce Fils même s'est rendu la dépendance nécessaire, et trouver en moi de la répugnance à me rendre dépendant de Dieu, c'est ce que je ne puis comprendre, et que vous comprendriez, pécheur, aussi peu que moi, si vous vous donniez le loisir de vous interroger vous-même et de vous demander raison de votre indocilité.

Quoi! vous cherchez la fortune avec des empressements, des assiduités, des souplesses inconcevables; il n'y a devoir si bas, qui vous puisse rebuter : vous rampez, vous dévorez tout, vous n'avez honte de rien; et vous vous piquerez de fierté, de délicatesse, à la vue des devoirs que la religion vous prescrit! vous craindrez de vous humilier! vous vous tiendrez déshonoré de pardonner une injure et de vous réconcilier! vous vous laisserez assujettir à la tyrannie de l'usage et des caprices du monde! et vous n'avez pas assez de sens pour vous dire : N'est-il pas juste que je sois soumis à Dieu?

Vous portez le nom de chrétien : vous trouvez cependant dans la foi du christianisme une torture à votre esprit : vous voulez toujours raisonner, toujours pénétrer, toujours rêver : vous cherchez avec Dieu vos sûretés, comme si vous craigniez qu'il ne vous trompe : avez-vous donc pensé que l'on puisse parvenir à connaître la nature et le vrai culte de Dieu, autrement que par la lumière de Dieu? La curiosité, la science y sont-elles jamais parvenues? ont-elles sur cela rien produit que des illusions et des erreurs? Après que le monde entier, las des incertitudes et de l'ignorance de tant de siècles savants, a pris la foi pour guide, et s'y est abandonné, n'est-il pas temps de commander à votre esprit de s'y soumettre? Aurez-vous plus de peine à croire qu'à douter toujours? à suivre simplement les lumières de la foi, qu'à chercher toujours la lumière de la nature et jamais ne la trouver? qu'à marcher dans les ténèbres, et ne savoir où vous allez? si la foi vous fait peur, l'incrédulité vous rassure-t-elle? En ne croyant plus, ne craindrez-vous plus? En niant votre Dieu, cessera-t-il de l'être et de vous faire sentir ce qu'il est, du moins en vous ôtant la fausse tranquillité dont votre révolte vous flatte?

Avec toutes ces réflexions vous ne pouvez dire : Obéissons et reconnaissons Dieu pour maître. A qui donc obéirez-vous? Car qui que vous soyez, il vous faut un maître : et qui que vous soyez encore, vous n'en pouvez avoir de plus fâcheux ni de plus importun que vous. Si vous ne suivez la loi de Dieu, vous suivrez la loi de vos passions, de votre amour-propre, de votre humeur; et ce seront vos tyrans, non pas vos maîtres. Ils vous forceront à vouloir ce que vous n'auriez pas voulu, si vous n'étiez leur esclave. Ils vous changeront vos propres désirs en regrets, vos propres plaisirs en tourments. Ils vous feront haïr ce qu'ils vous auront fait aimer. Voilà la servitude où vous jettent vos passions. Contre ces maîtres cruels, il n'y a que Dieu qui nous soutienne et qui nous apprenne à les vaincre en nous conformant à sa loi. Ce n'est qu'en lui obéissant que nous pouvons demeurer libres : il n'y a point d'autre liberté que celle des enfants de Dieu.

A quoi pensons-nous donc, quand nous avons peine à nous rendre? Allons, chers auditeurs, aux pieds du Sauveur naissant, confesser notre faiblesse. O Jésus descendu du ciel pour m'apprendre à obéir! Fils éternel de Dieu, égal à lui, un même et seul Dieu avec lui; soumis cependant au pouvoir des hommes, aux besoins de la vie et à la loi de la mort; vous, âme de l'univers, esprit souverain qui donnez la vie à toutes choses : moi ver de terre, faible esprit, souffle inutile

qui se dissipe et passe en un moment : *Nonne Deo subjecta erit anima mea*, n'avouerai-je pas ma dépendance? en corromprai-je la gloire par mes ridicules vanités? en éluderai-je la nécessité par des difficultés chimériques? Non, Seigneur, selon votre exemple, je me sacrifie à votre gloire et à celle de votre père. Je vois dans votre abaissement sa grandeur et en même temps le néant des créatures : *Vidimus gloriam ejus*. C'est le second effet de la naissance de Jésus-Christ.

SECONDE PARTIE.

Reportons un moment la vue sur ces siècles d'aveuglement, où les hommes, ayant dégradé le vrai Dieu, mettaient l'ambition, l'opulence et la volupté sur l'autel. Passionnés pour les biens sensibles et naturels, ils adoraient même les maux contraires, et, par amour pour la vie et pour la santé, la fièvre même et la mort leur semblaient mériter des temples. Indifférents au contraire aux biens spirituels de l'âme, ils ignoraient que ces sortes de biens fussent du ressort de leurs dieux : ils se croyaient eux-mêmes les auteurs de leur vertu, et regardaient les avantages du corps, de la fortune et du temps, comme l'unique objet des soins de la providence et de la libéralité du ciel.

Faux biens, vous rentrerez dans le néant, et c'est Jésus-Christ naissant qui vous y replonge, non-seulement en vous méprisant et nous apprenant à vous mépriser, mais encore en nous montrant la gloire de ce mépris et la nécessité de ce mépris. Pouvait-il mieux nous prouver le néant des créatures?

Pour vous donner une juste idée du mépris qu'il en a fait et de la gloire qu'il en a tirée, il faut vous représenter l'importance du dessein de rétablir ici-bas la gloire de Dieu son Père. Il s'agissait de changer la face entière de l'univers, d'abolir la religion de plus de vingt siècles. Il fallait pour cela faire entendre aux rois de la terre que la splendeur, la puissance, l'autorité, n'étaient pas ce qu'il y a de plus respectable dans le monde, et que l'on ne peut être heureux que par l'humilité et la pauvreté. Il fallait persuader aux philosophes et aux politiques les plus fiers que leur sagesse n'était que folie, et que pour devenir vraiment savants ils devaient oublier ce qu'ils savaient, désavouer ce qu'ils voyaient, et mettre leur science à croire sans raisonner.

Selon les raisonnements et l'expérience humaine, quels moyens étaient les plus propres à l'exécution d'un si prodigieux dessein? N'était-ce pas de venir en grand appareil de pompe et de majesté, pour effacer celle des rois et leur faire sentir leur faiblesse; d'éblouir les esprits par un éclat extraordinaire de science, pour confondre la subtilité des philosophes et l'opiniâtreté des ministres des faux dieux; de traîner après soi de formidables armées, pour soumettre les peuples au nouveau joug de la foi; de semer partout l'or et les richesses, pour attirer les cœurs intéressés; de gagner au moins leur affection par condescendance et par complaisance? Et voilà, sages du monde, les moyens les plus sûrs que vous eussiez cru devoir choisir : parce que chez vous l'or, l'argent, la science, le crédit, les armes sont quelque chose : et devant Dieu tout cela n'est rien. Ce n'est donc pas là ce qu'il a pris pour exécuter son entreprise; au contraire, humilité, obscurité, faiblesse, dépouillement, dénûment de toutes sortes de biens, un enfant, une crèche, des pêcheurs et des pasteurs : voilà ses trésors, ses armées; voilà sa force et son pouvoir; voilà les instruments de ses conquêtes. Et cependant les superbes humiliés, les faux sages confondus, les peuples persuadés, les idoles renversées, l'univers soumis à son Evangile. Puissances et richesses du monde, vous n'y avez servi de rien. *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia* (I *Cor.*, I, 28). Par là, dit saint Augustin, l'arrogance humaine est forcée de confesser que dans le gouvernement des choses mêmes d'ici-bas, rien n'est si glorieux ni si puissant que l'humilité divine. *Sic tandem advertit humana superbia, nihil in ipsis terrenis esse potentius humilitate divina* (*Epist.* 42, *ad Madaurenses*).

Nous voyons la gloire de ce mépris; voyons en second lieu sa nécessité. Non-seulement le Fils de Dieu réprouve tous ces faux biens comme inutiles à son dessein, n'ayant eu pour l'exécuter nul besoin de leur secours; mais encore il les réprouve comme opposés et nuisibles à son dessein. Car s'il eût paru dans le monde avec tout cet appareil qui soutient la grandeur mortelle, eût-il jamais fait dans les mœurs cette prodigieuse révolution qu'il s'était proposée pour objet et pour fin de sa victoire? Ce qui rendait le monde ennemi de Dieu, c'était le faste et l'orgueil, les commodités, les délices : c'était donc là ce qu'il fallait vaincre d'abord. Or jamais il n'eût détruit cette sorte d'ennemis que par une conduite absolument opposée, par un exemple effectif de mortification et d'humilité. En vain riche et brillant de gloire, il nous eût loué, conseillé et prescrit la pauvreté : son exemple eût démenti sa doctrine, on eût méprisé ses commandements. On l'eût regardé du même œil qu'on avait regardé les philosophes profanes, les Sénèque et les Platon, qui toujours somptueux et magnifiques dans leur vie ne prêchaient que le mépris et le détachement des biens, et faisant aimer la vertu par leurs écrits en inspiraient le dégoût par leur conduite. Quand même il eût réussi par ces sortes de moyens; quand au milieu des biens et des délices il eût contraint le monde à subir l'Evangile de la pauvreté, n'eût-on pas attribué ce succès aux forces humaines, à l'ascendant que l'éloquence, la violence et l'opulence ont naturellement sur les esprits et les cœurs? L'Evangile eût donc perdu ce caractère de Divinité qui confond maintenant les plus impies, et les oblige malgré eux à reconnaître la vérité. Ce mépris des biens temporels n'était donc pas seulement glorieux à Jésus-Christ; il lui était même nécessaire. La gloire et la nécessité de ce mépris nous font voir le

néant des créatures et en même temps la grandeur de Dieu : *Vidimus gloriam ejus.*

De là, Messieurs, deux conclusions : l'une qu'il n'y a point d'abaissement ni de pauvreté que l'exemple du Fils de Dieu ne puisse nous rendre glorieux, puisqu'il a jugé le mépris des biens si glorieux ; l'autre, qu'il n'y a point de grandeur ni d'élévation que l'exemple du Fils de Dieu ne doive nous rendre suspectes, puisqu'il a jugé ce mépris si nécessaire. La première de ces conclusions est consolante pour le peuple, la seconde est redoutable pour les grands.

1. Aurez-vous peine à vous persuader qu'il n'y a point d'abaissement ni de pauvreté qui ne vous puissent être glorieux après l'exemple du Sauveur et le choix qu'il en a fait ? Vous n'avez cependant nulle peine à vous persuader que l'or et l'argent sont précieux, sur la simple estime des hommes et sur l'usage qu'ils en font ; nulle peine à mettre à haut prix certaines curiosités sur la seule opinion des gens habiles ; nulle peine à vous tenir avantageusement paré des modes les plus importunes, sur le seul caprice du public ; nulle peine à imiter je ne dis pas les manières, mais les défauts mêmes des grands sur l'espérance de leur plaire ; nulle peine même à donner dans les excès et les désordres qui ont cours par la seule vue de vivre comme l'on vit, et de ne pas vous distinguer de la foule des gens de votre âge. Sur ces ridicules idées on fait gloire souvent de ce qu'il y a de plus vil, de plus méprisable, de plus honteux, de plus pénible, enfin de plus criminel dans le monde. Il serait bien étrange, Messieurs, que les rois, les princes, la cour, le public, les derniers des hommes étant parvenus à se donner effectivement ce droit de rendre tout cela glorieux par leur exemple, il n'y eût que Dieu seul qui ne pût par son exemple autoriser, justifier, glorifier la pauvreté, tout innocente qu'elle est et sans tache en elle-même.

L'exemple d'un Dieu cependant est quelque chose de si puissant, que les païens voulant s'abandonner à leurs passions, et se mettre au-dessus des répugnances de leur raison, n'inventèrent point de plus sûr moyen que de se former des dieux infâmes et vicieux, pour établir en les imitant la licence et l'impunité du vice, et se faire de leurs débauches une espèce de religion : *Deos suos quos venerantur, imitantur ; fiunt miseris et religiosa delicta,* dit saint Cyprien (*Epist.* 1).

Qu'a fait Jésus-Christ, mes frères ? il n'a pas attendu que l'amour de la pauvreté portât les hommes à se former un Dieu pauvre : on n'y eût jamais songé. Cependant parce qu'il savait que cet état d'abaissement était nécessaire à notre salut, et pour nous en ôter la honte, il nous a donné de lui-même et en sa personne ce modèle important que nous ne demandions pas. Or, parce que c'est lui qui nous l'a donné, non pas nous qui l'avons cherché ; parce que c'est lui qui s'est fait humble, non pas nous qui l'avons imaginé tel, son exemple pour cela doit-il avoir moins de force et d'autorité sur nous ? n'est-ce pas toujours l'exemple d'un Dieu? Cherchez tant qu'il vous plaira les honneurs et les richesses ; imitez en cela les princes et les souverains, il sera toujours certain que le vrai humble et le vrai pauvre ressemblent au Fils de Dieu ; disputez avec lui de la véritable gloire, et montrez, si vous l'osez, que votre jugement doit l'emporter sur le sien.

Saint Paul au moins ne pensait pas comme vous, quand il s'écriait : Que je me plais dans les humiliations, les afflictions, les nécessités pressantes où je me trouve pour Jésus-Christ : *Placebo mihi in infirmitatibus, in contumeliis, in necessitatibus, in angustiis pro Christo* (II *Cor.*, XII, 10). Les païens mêmes vous condamnaient par les louanges qu'ils donnaient à ceux de leurs philosophes qui, par passion pour l'étude ou par dégoût de l'embarras inséparable des biens, ou par caprice, par paresse, par mélancolie, par vanité, jetaient leurs biens dans la mer, et vivaient dans la mendicité. Pauvres par des motifs si frivoles et si bas, à quel rang cependant s'élevaient-ils dans l'estime et l'admiration publiques ? quel droit ne prétendaient-ils pas à l'immortalité de leur nom ?

Nous, pauvres et humbles pour Dieu, sur l'exemple de son Fils, par désir de lui ressembler, pour nous soumettre au moins aux ordres de sa providence, *In angustiis pro Christo*, rougirons-nous ? nous croirons-nous malheureux ? paraîtrons-nous abattus et désolés, quand au milieu des faveurs et des avantages de la fortune il nous arrivera des disgrâces et des revers ? N'aurons-nous pas le cœur assez chrétien pour dire alors à Jésus-Christ ce que disait un grand roi dont les longues prospérités avaient été traversées par divers événements douloureux et humiliants : *Bonum mihi, quia humiliasti me*, c'est mon bien, Seigneur, c'est ma gloire d'avoir été humilié. C'était votre gloire à vous, pourquoi ne serait-ce pas la mienne ? Ai-je plus de droit que vous aux honneurs et aux douceurs de la vie ? Mais ces douceurs et ces honneurs n'étaient point dangereux pour vous ; ce sont pour moi des piéges et des écueils. Votre mépris pour ces faux biens me doit donc rendre toute grandeur et élévation suspecte. Seconde conclusion qui finira ce discours.

2. Il est vrai, Jésus-Christ a vaincu le monde, et par sa victoire il nous relève le cœur, il nous porte à la confiance : *Confidite ; ego vici mundum* (*Joan.*, XVI, 33). Mais si nous prétendons avoir part à sa victoire en combattant avec d'autres armes que lui, notre confiance est vaine et notre présomption nous perdra. Nous devons nous regarder dans les biens et les avantages de la terre comme David se regardait sous la cuirasse et le casque de Saül, quand il alla combattre Goliath. Il ne se crut pas en état de surmonter le géant sous cette armure brillante, il s'en trouva chargé et embarrassé. Ce ne fut qu'en la rejetant qu'il s'assura de la victoire. Il ne lui fallut

qu'une pierre et la fronde d'un berger (I *Reg.*, XVII, 39).

David, me direz-vous, n'était pas fait à cette espèce d'armure ; il n'en savait pas l'usage, cela n'était pas de sa condition : *Non usum habeo*, disait-il. Mais nous qui sommes dans l'éclat, dans l'abondance, et non par choix, mais par état et par la nécessité de notre naissance, est-ce pour nous un devoir, est-il même en notre pouvoir de renoncer à notre fortune? et sans cela perdrons-nous l'espérance du salut ? Non, Messieurs, non ; le salut est pour toutes les conditions et tous les emplois légitimes ; riches et pauvres, tous ont droit à l'héritage éternel : c'est une vérité de foi. Mais ce que m'apprend la même foi, c'est que le Père éternel envoyant son Fils sur la terre, ne l'y a point envoyé dans ce pompeux appareil. Ce que m'apprend la même foi, c'est que si jamais quelqu'un s'est trouvé en état d'user innocemment des avantages de la vie, c'était sans doute cet Homme-Dieu dont le cœur n'était point sujet aux saillies de la cupidité. Ce que même le bon sens et la raison nous font penser, c'est qu'il paraissait à propos que le Sauveur nous donnât par lui-même un exemple de ce bon usage, un modèle de la retenue et de la modération que nous devons garder dans les plaisirs.

Il ne l'a pas fait cependant. Tout incapable qu'il était d'abuser des biens sensibles, il en a refusé la possession. L'exemple du dénûment et du mépris de ces dangereux biens lui a paru plus important et plus nécessaire au genre humain, que l'exemple du bon usage. Et nous, chrétiens, la vue de notre propre péril, l'expérience de nos abus, la conviction que nous avons de notre faiblesse et du tort que ces biens font à notre salut ne nous empêchent pas d'y porter tous nos désirs, et d'y attacher notre complaisance ? Ah ! quelque difficulté qui se trouve dans les humiliations et dans les croix, ces croix cependant sont consacrées par l'usage de Jésus-Christ, ses bénédictions y sont attachées ; elles sont teintes de son sang ; son Evangile nous y exhorte ; son exemple nous y conduit. Mais à l'égard des biens et des prospérités du siècle, ils n'ont rien de pareil : il les a maudits et réprouvés ; ils n'ont point approché de sa personne ; il n'y a pas voulu toucher.

Quel sujet de crainte pour ceux qui se trouvent engagés dans ce périlleux état ? Et si la Providence, attentive au bien de tous les états, ne veut pas qu'on sorte aisément de celui où elle nous a mis, avec quelle vigilance en doit-on remplir les devoirs, en prévoir les dangers, songer à les éviter, prendre pour cela les moyens et les précautions nécessaires ? Et quand il plaît à Dieu de réveiller notre attention par des coups de sa main, qui nous font sentir l'inconstance et la vanité de ce que nous appelons bonheur, alors adorer sa justice et rendre grâce à sa bonté, c'est le moyen d'assurer notre salut au milieu des écueils, où les mondains font naufrage.

Voilà, Sire, ce que l'on apprend à la crèche de Jésus-Christ. C'est où les Hérodes ne vont point ; ils craignent d'en approcher. Mais les rois fidèles y courent avec le peuple et les pasteurs. On vous y a vu depuis dix ans, en de tristes occasions, offrir l'or de vos trésors, la myrrhe de votre douleur, l'encens même de votre gloire, en hommage à sa pauvreté, à ses larmes, à ses humiliations (1712). Et de ces hommages édifiants, il fait aujourd'hui rejaillir sur vous un éclat de grandeur nouvelle et de bonheur imprévu. L'oracle s'accomplit. La gloire à Dieu, la paix aux hommes. *Gloria in altissimis Deo* (*Luc.*, II, 14).

La France, dépouillée de la confiance en ses forces, a mis toute sa force et sa confiance en Dieu. Et Dieu, glorifié par l'abaissement des hommes, rend la paix à ceux qui la veulent, et l'impose malgré eux à ceux qui ne la voulaient pas : *Pax in terra hominibus bonæ voluntatis.*

Sire, c'est l'ouvrage de Dieu ; mais c'est aussi votre ouvrage. Autrefois le glaive du Seigneur et le vôtre étaient unis contre vos ennemis : *Gladius Domini et Gedeonis* (*Jud.*, VII, 20). Ne parlons plus de glaive, il n'a fait que trop d'éclat. Aujourd'hui c'est la soumission de votre cœur humilié, c'est la tendresse du cœur de Dieu touché de votre soumission, qui opèrent le nouveau miracle dont nous attendons l'accomplissement. Et quand nous l'aurons obtenu par la conclusion de la paix, nous n'aspirerons plus à la paix ni à la victoire, nous n'aurons plus besoin que de vous seul, après Dieu.

Que de vœux n'avons-nous pas faits pour le succès de vos armes ! Ces honneurs ne nous frappent plus ; nous faisons notre bonheur de vous voir et de vous posséder vous-même. Nous ne demandons plus au ciel que vous dominiez sur les nations, mais que nous soyons assez heureux pour vous obéir longtemps.

Secondez nos vœux, Sire, et les appuyez auprès de Dieu par un juste soin de votre vie ; il ne s'agit plus de la négliger, vous l'avez assez négligée dans les travaux de la guerre ; il est temps de la ménager, comme un bien qui vous appartient beaucoup moins qu'à vos sujets. Il est temps de la respecter même comme un don de Dieu, qui n'en prolonge l'étendue que pour vous donner le loisir d'accumuler plus de mérites, et d'obtenir en édifiant votre peuple par vos exemples une plus glorieuse éternité. Puissions-nous y parvenir avec vous, etc. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT ÉTIENNE.

Lapidabant Stephanum invocantem et dicentem : Domine, ne statuas illis hoc peccatum.

Ils lapidaient Etienne : lui cependant invoquait Dieu et disait : Seigneur, ne leur imputez point ce péché (*Act.*, VII, 58, 59).

Quand on a dit qu'Etienne est le premier des martyrs, ne semble-t-il pas qu'on a fait tout son éloge ? Etre le premier des martyrs, n'est-ce pas être en quelque façon le maître

et le docteur des apôtres? Il avait appris d'eux à croire, et il leur apprend à mourir. N'est-ce pas être leur guide et leur précurseur au ciel, en leur marquant par son sang la route qu'ils devaient suivre? N'est-ce pas, après Jésus-Christ, le premier vainqueur du monde, le premier conquérant du ciel, le premier héros couronné de la main de Jésus-Christ? Tous ces éloges sont renfermés dans celui de premier martyr. L'univers en a retenti depuis près de deux mille ans, et la faible voix des orateurs entreprendrait en vain de répéter ce que les saints Pères en ont dit, si ses exemples n'étaient encore plus nécessaires que ses éloges à tout le monde chrétien.

J'ose donc aujourd'hui, Messieurs, vous le proposer à imiter, non pas précisément comme le premier martyr, il est par cet endroit au-dessus de votre portée, mais comme le modèle du zèle et de la patience; il vous doit par là servir de règle, et c'est pour cela que l'Eglise vous le met devant les yeux.

Mais telle est la perversité du cœur et de l'esprit humain, que dans le besoin que l'on a de zèle et de patience on emploie la patience où le zèle doit être employé, et le zèle au contraire où la patience est nécessaire. Apprenons à nous corriger sur les leçons du saint martyr.

Il trouve dans les Juifs deux sortes d'ennemis à combattre: les ennemis de Dieu et les siens. Que fait-il? Il emploie son zèle contre les ennemis de Dieu, contre ses propres ennemis il n'emploie que sa patience. Zèle à l'égard des ennemis de Dieu jusqu'à s'exposer à la mort, patience à l'égard de ses propres ennemis jusqu'à leur pardonner sa mort.

Nous au contraire, chers auditeurs, patients jusqu'à l'indifférence envers les ennemis de Dieu, zélés jusqu'à l'emportement envers nos propres ennemis, les deux parties de ce discours réformeront notre conduite. La première nous montrera jusqu'où doit aller notre zèle contre les ennemis de Dieu. La seconde nous montrera jusqu'où doit aller notre patience envers nos propres ennemis.

Comme nos passions se réduisent toutes à deux, à l'amour et à la haine, on ne peut avec trop de soin nous apprendre à les régler. C'est ce que l'Église paraît se proposer dans ces trois jours. La naissance d'un Dieu qui nous aime et hait le péché, jusqu'à se faire homme et enfant pour nous délivrer du péché, nous découvrit hier les vrais objets de notre amour et de notre haine, qui sont Dieu et le péché. Mais pour nous conduire entre nous dans le commerce de la vie, apprenons aujourd'hui du premier martyr à gouverner notre haine, et régler nos inimitiés: demain nous apprendrons du disciple bien-aimé à régler nos amitiés. Demandons pour cela la grâce du Saint-Esprit, par les mérites de Jésus Christ et par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu qui aime ses créatures, et qui, comme dit le Sage (*Sap.*, XI, 15), ne hait rien de ce qu'il a fait, n'a point d'autres ennemis que les pécheurs. Mais comme les pécheurs peuvent être considérés en deux manières, ou dans l'état de corruption, comme des malades, ou dans l'état de scandale, comme des malades contagieux, par rapport à ces deux états, notre zèle pour eux doit avoir deux qualités opposées, le douceur et la sévérité; la douceur pour les tirer de la corruption, la sévérité pour arrêter leur scandale. Admirons ces deux qualités dans le zèle du saint martyr. Il emploie la douceur de son zèle à gagner à la foi les Juifs incrédules. Il emploie la sévérité de son zèle à confondre les Juifs endurcis, par les reproches les plus vifs et les corrections les plus dures. Et ce juste tempérament est l'effet de cette science dont le vrai zèle est toujours accompagné. *Æmulatio Dei secundum scientiam*, dit l'apôtre saint Paul aux Romains (*Rom.*, X, 2).

Etienne était dans la fleur de sa jeunesse, quand l'éclat de sa vertu le fit choisir entre les fidèles pour présider avec six autres à la distribution des aumônes et aux œuvres extérieures de charité. Dès lors il faisait en public des miracles extraordinaires: *Faciebat prodigia et signa magna in populo.* Mais il soutenait ses miracles par ses vertus: rempli du Saint-Esprit, *plenus Spiritu sancto;* rempli de sagesse, *plenus sapientia;* rempli de foi, *plenus fide;* rempli de grâce et de force, *plenus gratia et fortitudine* (*Act.*, VI, 5 *et seqq.*). Rempli du Saint-Esprit, il faisait voir en lui l'élévation de l'esprit de Jésus-Christ au-dessus de l'esprit d'Abraham et de Moïse. Rempli de sagesse, il faisait entendre aux faux sages la folie de leurs traditions. Rempli de foi, il faisait honte à ceux qui n'avaient de foi qu'aux promesses temporelles. Rempli de grâce, il en montrait dans ses mœurs, l'efficace et la douceur. Rempli de force, il inspirait du courage aux plus timides.

Combien d'âmes l'onction de son zèle attira-t-elle au troupeau de Jésus-Christ? Combien de prêtres et de lévites quittèrent-ils le joug de l'ancienne loi pour se soumettre à celui de l'Evangile? L'Ecriture enhardit là-dessus nos conjectures, en nous disant que le nombre des disciples était fort grand et se multipliait par troupes: *Multiplicabatur valde; multa turba sacerdotum obediebat fidei* (*Act.*, VI, 7). Sur ce fondement nécessaire du bon exemple, Etienne établit hautement les autres effets de son zèle et de sa charité. Il parut sans trembler au milieu des synagogues. Tout ce qu'il y avait dans Jérusalem de sectes et d'académies, Alexandrins, Cyrénéens, Ciliciens, Asiatiques, écoutaient avec étonnement les oracles de sa bouche, et ne pouvaient résister à la force de ses discours: *Non poterant resistere Spiritui qui loquebatur* (*Ibid.*, 10).

Alors, par le fruit de ses instructions, s'étant attiré l'envie, et se voyant traîné comme un criminel au tribunal des scribes et des anciens, il ne perdit point l'espérance de leur faire goûter la vérité. La science et la gravité des juges n'intimida point sa jeunesse et ne

refroidit point sa charité. La rigueur qu'ils exerçaient contre lui ne lui fit point oublier le respect qu'il devait à leur ministère. Mes frères, leur dit-il, mes pères, écoutez-moi : *Viri fratres et patres, audite* (*Act.*, VII, 1). Puis rappelant à leur esprit toute l'histoire sacrée, depuis Abraham jusqu'à Salomon; leur faisant voir dans les anciens patriarches les figures de Jésus-Christ, les traces de sa loi, les promesses du libérateur et du nouveau maître qu'il venait leur annoncer : toutes ces sages instructions soutenues des exemples de sa vie formaient une conviction qui ne pouvait être rejetée que par des cœurs profondément endurcis.

C'est ce qui fit passer enfin le zèle d'Etienne de la douceur à la sévérité. Désespérant de les gagner, il crut qu'il était de son devoir de les confondre, en faisant connaître l'indignité et la malignité de leur conduite. Il leur reprocha leur dureté, la résistance qu'ils faisaient au Saint-Esprit, en repoussant ou en étouffant ses lumières : *Dura cervice, vos semper Spiritui sancto resistitis* (*Act.*, VII, 51); leur vanité, la complaisance qu'ils avaient pour leur vaine circoncision, qu'ils ne portaient que sur la chair, tandis que leurs cœurs demeuraient incirconcis, c'est-à-dire sensuels et profanes : *Incircumcisi cordibus et auribus* (*Ibid.*); leur ingratitude, le mépris de la sainte loi qu'ils avaient reçue de la main des anges, et qu'ils laissaient abolir par le déréglement de leurs mœurs : *Accepistis legem in dispositione angelorum, et non custodistis* (*Ibid.*, 53); leur cruauté à massacrer les prophètes, envoyés de Dieu pour les corriger et pour leur annoncer l'avénement du Messie : *Occiderunt eos qui prænuntiabant de adventu Justi ;* leur impiété à persécuter le juste, le Messie, le Fils de Dieu, jusqu'à l'attacher à la croix : *Cujus vos proditores et homicidæ fuistis* (*Ibid.*, 52); en tout cela dignes enfants de leurs pères, dont ils avaient conservé la malice avec le sang, dont par conséquent ils devaient attendre le supplice : *Sicut patres vestri, ita et vos* (*Ibid.*, 51).

De ces reproches si piquants il vit bien quel devait être l'effet; qu'il avait irrité des esprits envenimés; qu'il lui en coûterait la vie. Et justement c'était là ce qu'il prétendait. C'est aussi ce qu'il nous apprend : que ne pouvant par la douceur, les instructions et les exemples, rappeler les méchants à leur devoir, en faire des amis de Dieu, l'on doit appliquer toute l'ardeur et l'austérité du zèle à les traiter en ennemis de Dieu. *Dissecabantur cordibus suis et stridebant dentibus... et impetum fecerunt unanimiter in eum* (*Ibid.*, 54, 56) : Leurs cœurs furent déchirés de dépit; ils grincèrent les dents de rage; ils se jetèrent tous impétueusement sur lui : sa vertu y était préparée, et c'est à quoi la nôtre doit l'être aussi.

1. D'abord demeurons d'accord que la douceur est le premier instrument que le zèle doit employer; qu'il est le plus conforme à l'esprit de Jésus-Christ, et le plus convenable aux dispositions de l'homme; que rarement le cœur se rend à la violence; qu'il fait gloire au contraire de se rendre à composition; que c'est au cœur que Dieu en veut, et que les hommages forcés ne lui sont point agréables; que par conséquent pour gagner de nouveaux sujets à Dieu, c'est le chemin du cœur qu'il faut chercher, la voie de douceur qu'il faut prendre; que dans cette entreprise il ne faut point se rebuter des premières difficultés; que ce qu'on n'obtient point par les paroles, on l'obtient souvent par les services et par les assiduités. Et pourquoi ne ferait-on pas pour gagner des cœurs à Dieu ce que l'on fait si souvent pour s'en gagner à soi-même? Où ne va point l'industrie, la souplesse, la complaisance quand un intérêt pressant nous engage à calmer l'esprit d'une personne importante, ou à mériter son amitié? l'amour-propre en ces occasions ne prend-il pas tous les airs et tous les traits de la charité chrétienne? Ne croit-on pas tout, n'espère-t-on pas tout, ne supporte-t-on pas tout? *Omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet* (I *Cor.*, XIII, 7). Ne dévore-t-on pas tous les dégoûts et tous les ressentiments? Ne donne-t-on pas à tout un sens favorable? *Non irritatur, non cogitat malum* (*Ibid.*, 5). N'est-on pas affable, obligeant, officieux jusqu'à prévenir les désirs, patient jusqu'à paraître insensible aux affronts et aux injures? *Patiens est, benigna est* (*Ibid.*, 4). Ah! si pour de faibles intérêts l'amour-propre emprunte ainsi tous les jours les couleurs de la charité, comment la charité ne prendra-t-elle pas pour les intérêts de Dieu ses couleurs et ses qualités naturelles? Que ne rappelons-nous ce que la foi nous apprend du prix inestimable d'une âme, et ce que fait le démon pour la perdre, et ce qu'a fait Jésus-Christ pour la sauver? Voyons ce Médecin charitable venir exprès du ciel pour les pécheurs, ce bon pasteur laissant son troupeau dans le désert pour courir à la recherche d'une brebis égarée (*Luc.*, XV, 4); ne point compter ses pas, ne point ménager ses soins, la rapporter avec joie sur ses épaules, et s'applaudir de ses peines au milieu de ses amis. C'est ainsi qu'il faut soutenir la douceur de notre zèle contre la résistance des pécheurs. Mais enfin après tous les ménagements de la prudence et tous les artifices de la charité, ne vient-il pas souvent un certain temps où la douceur étant inutile et ne servant qu'à redoubler l'obstination du pécheur, on est obligé de montrer que le zèle a d'autres armes que celles de la douceur.

2. Oui, chrétiens, ce même Sauveur qui envoie ses disciples de tous côtés répandre les bienfaits et les miracles, leur ordonne en même temps, d'abandonner les maisons des endurcis, et de secouer en sortant la poussière de leurs pieds (*Matth.*, X, 14). Ce même Sauveur qui court après la brebis égarée prend le fouet à la main pour frapper les profanateurs. Ces mêmes apôtres qui donnent d'abord tous leurs soins à la conversion de la Synagogue l'abandonnent ensuite à ses ténèbres, pour aller éclairer la

gentilité (*Act.*, XIII, 46). Ces mêmes apôtres qui prêchent la paix et la grâce à toutes les nations livrent l'incestueux au démon (I *Cor.*, V, 5), frappent de mort les parjures (*Act.*, V, 5), et le magicien d'aveuglement (*Act.*, XIII, 11, 8). Il est donc juste, il est même nécessaire que les ennemis de Dieu sentent qu'ils ont au ciel un ennemi capable de leur rendre ennemis tout ce qu'il y a de gens de bien sur la terre. Et si le juste a quelque zèle, il en doit alors tourner sur eux toute la force et l'ardeur.

David était ami de Dieu; que fait-il en cette qualité? Seigneur, dit-il, n'ai-je pas haï ceux qui vous haïssent? ne desséché-je pas de douleur quand je les vois? *Nonne qui oderunt te oderam, et super inimicos tuos tabescebam* (*Psal.* CXXXVIII, 21)? Je les haïssais, ajoute-t-il, d'une haine entière et parfaite: *Perfecto odio oderam illos*. Fussent-ils grands, puissants, utiles à mes intérêts; dès qu'ils étaient vos ennemis, ils devenaient aussitôt les miens: *Inimici facti sunt mihi* (*Ibid.*, 22). Après ces exemples osera-t-on cacher sous prétexte de charité la faiblesse et la lâcheté du zèle? Imbécile et fausse piété! Loin de moi, dit le Sauveur, ceux qui ne sont point avec moi: *Qui non est mecum, contra me est* (*Matth.*, XII, 30). Etes-vous ami de Dieu? faites contre ses ennemis ce que la nature irritée vous inspire contre les vôtres.

A quoi porte naturellement la haine? à vous séparer et vous éloigner de ceux que vous haïssez, à contredire leurs sentiments et à renverser leurs desseins. Nulle familiarité avec eux, nulle complaisance ou tolérance pour eux; esprit d'éloignement, de séparation, d'aversion, esprit de contradiction et d'opposition: tout est rempli de gens qui se croient en droit de porter jusque-là leur haine contre leurs propres ennemis. N'aurez-vous personne, ô mon Dieu, qui entre dans vos intérêts, jusqu'à les mettre en même ligne que ses propres intérêts, à les venger de la même manière et avec le même feu?

Nulle familiarité, premier effet de cette haine parfaite. Retirez-vous de moi, méchants; retirez-vous, ouvriers d'iniquité: *Declinate a me, maligni...... discedite, omnes qui operamini iniquitatem*, disait David (*Psal.* CXVIII, 115; *psal.* VI, 9). Il était donc bien éloigné de les souffrir à sa cour, de les appeler à ses conseils, d'en faire les confidents de ses secrets, les ministres de ses affaires, les économes de ses plaisirs; de se prévaloir de leur malice et de la perversité de leur conscience pour des coups opposés à la régularité de la vertu, de se décharger sur eux de l'horreur des actions injustes et odieuses. On ne hait point le péché ni les pécheurs, quand on se les croit utiles et nécessaires. On n'est point vertueux, quand on se laisse approcher de trop près par ceux qui ne le sont pas. Non-seulement parce que leur compagnie est contagieuse, et que l'on s'apprivoise aisément à ce que l'on voit souvent; non-seulement parce que le monde est convaincu que la ressemblance des mœurs est le lien ordinaire de la familiarité, que par conséquent l'ami des méchants, quelque vertu qu'il semble avoir, ne peut passer tout au plus que pour un honnête hypocrite; non-seulement enfin parce que dans l'usage commun l'ami passe pour responsable des désordres de son ami, mais encore parce que rien ne fomente plus le vice et n'étend plus loin le règne de l'iniquité que cette familiarité de la vertu avec le vice.

Car faites réflexion, Messieurs, qu'un des premiers soins des pécheurs, surtout de ceux qui le sont avec art et par malice, est de s'insinuer dans l'esprit des gens de bien. Cette union apparente avec des personnes respectables est pour eux un bouclier contre le scandale public. A l'ombre de la vertu d'autrui ils cachent leurs propres désordres, et vont chercher là des ténèbres moins pénétrables aux yeux du monde censeur. Combien de gens de bonne foi, pour ne pas faire un choix assez prudent de leurs amis, servent sans y penser de cautions à l'impudence? Et combien de maisons réglées prêtent un asile au péché, par la faiblesse des gens de bien, qui aiment mieux penser favorablement de tout le monde que de rien voir qui les oblige à rompre avec leurs faux amis? Or si les méchants ont tant d'ardeur pour entrer dans le commerce et la familiarité des justes, quelle doit être l'ardeur des justes à bannir les méchants de leur familiarité?

Saint Jérôme, et ceci, Messieurs, mérite bien votre attention, saint Jérôme était un génie à l'épreuve des artifices et de la contagion du vice, aussi bien que de l'erreur. Quelles liaisons n'avait-il pas avec Rufin, l'un des plus grands hommes de son siècle en doctrine et en piété? leur correspondance éclatait dans toute la terre par les louanges qu'ils se donnaient l'un à l'autre dans leurs écrits. Mais Jérôme ayant découvert que Rufin s'autorisait de leur commune intelligence et de leur étroite amitié, pour semer plus aisément les erreurs d'Origène dont il était infecté, avec quel éclat rompit-il tous les liens qui les unissaient ensemble! Que d'écrits, que d'invectives! quel bruit dans tout le monde chrétien! Le bruit fut tel qu'il passa jusqu'en Afrique, et alarma le grand Augustin. Que ne fit-il point pour réconcilier ces deux savants hommes! mais quel moyen, disait Jérôme, de rentrer en intelligence avec celui qui n'y est pas avec l'Eglise et avec Dieu? Augustin craignait le scandale qui naîtrait de la désunion de Jérôme et de Rufin, et Jérôme craignait le scandale qui naîtrait de leur union. Augustin courait au secours de la charité blessée, Jérôme courait au secours de la foi que l'on trahissait. Augustin, moins instruit des mauvais sentiments de Rufin, souhaitait qu'on gardât avec lui quelques mesures; et Jérôme, éclairé sur la conduite captieuse et dangereuse de Rufin, ne voulait pas servir de piége à la simplicité des fidèles, ni souffrir que Rufin pût accréditer ses erreurs par sa correspondance

avec Jérôme, implacable ennemi de toutes sortes d'erreurs. L'événement fit voir que Jérôme avait raison, que sa conduite était la plus sûre, et que ceux qui font profession de vertu ne lui peuvent faire plus de tort que par la familiarité des personnes vicieuses. *Declinate a me, maligni :* Retirez-vous de moi, méchants. Nulle familiarité, nul commerce ; ajoutez, nulle complaisance : opposition, contradiction continuelle et de sentiment et d'effet.

C'est là, Messieurs, un des plus doux plaisirs de l'inimitié, de pouvoir tenir tête à son ennemi, décréditer ses avis, rendre ses conseils et ses desseins inutiles ; et là-dessus l'aversion dispose tellement l'esprit, que souvent sans réflexion, par un pur mouvement d'antipathie, on se trouve d'un avis contraire au sien. C'est l'effet de notre amour-propre et de notre propre intérêt. Pour l'intérêt de Dieu serons-nous glacés et insensibles ? insensibilité que rien ne peut excuser.

Car comment excuser ce qui arrive tous les jours dans les compagnies? Un libertin s'avisera, de sang-froid ou par occasion, de rendre la religion ridicule; il attaquera les cérémonies, les mystères, l'immortalité, la Divinité : difficultés sur tout, équivoques, plaisanteries. On prêtera l'oreille à ses discours; on lui laissera débiter sa fausse philosophie ; on donnera succès à ses bons mots; on lui fera grâce en faveur de son bel esprit, et peut-être de sa qualité, sur l'impiété de ses maximes. Cependant on se dit chrétien. Répondez, mon cher auditeur : si cette manière d'entretien roulait sur quelqu'un qui vous fût cher, croiriez-vous que ce fût remplir les devoirs de l'amitié, que de le laisser déchirer sans vous opposer à la médisance? Mais s'il était question de l'honneur du prince ; et que sur ses mœurs, ses desseins, sa personne, ses actions, on répandit devant vous le poison de la raillerie, ne songeriez-vous pas que souvent à cet égard les murailles ont des yeux, des oreilles et des langues? On attaque votre Dieu, c'est lui que l'on raille et que l'on insulte en votre présence, à vos yeux ; vous le souffrez, vous n'avez point de voix pour le défendre : ah! les murailles en auroit pour vous accuser devant lui.

Où allait sur ce point l'indignation de saint Jean Chysostome, dans la fameuse sédition d'Antioche, où les mutins brisèrent les statues de l'empereur? On fit une furieuse exécution sur tous ceux qui furent surpris dans la chaleur du tumulte, innocents et coupables sans distinction furent enveloppés dans le carnage. On attendait encore des ordres plus sanglants de l'empereur. Le peuple revenu de sa folie ne se préparait à rien de moins qu'à voir mettre la ville en feu, et, criant de tous côtés miséricorde, il désespérait de l'obtenir. Le saint pontife usant de cette triste occasion pour leur inspirer la pénitence, et leur montrer dans leur péché la source de leurs malheurs : Je vous l'avais bien dit, mes frères, s'écriait-il, que Dieu se vengerait par quelque coup éclatant de votre indifférence pour la gloire de son nom. Vous avez souffert les blasphémateurs et les impies, vous avez permis que la majesté de Dieu fût violée au milieu de vous ; il a permis que la majesté du prince y fût aussi violée, afin que le prince irrité le vengeât, en se vengeant, et punît par un même coup votre lâcheté et votre insolence : *Ut in illo timore, illius negligentiæ pœnas demus* (*Homil. 2 ad pop. Antioch.*). Car si le prince a droit de punir si sévèrement l'affront fait à ses images, et la négligence de ceux qui ne l'ont pas empêché, quel droit n'a pas ce Dieu tout-puissant de punir avec rigueur l'audace de ceux qui l'outragent lui-même, et la faiblesse de ceux qui le laissent outrager? Quelle excuse alléguerez-vous ? Vous ne vous sentiez point capable de les confondre et de réfuter leurs raisonnements ; au moins étiez-vous capable de les contredire et de montrer que vous n'y consentiez pas. Vous n'aviez point l'autorité de leur imposer silence; au moins vous aviez l'autorité de le rompre pour votre Dieu. Vous vous seriez rendu ridicule aux yeux du monde : hé! quel honneur pour vous de rougir pour votre Dieu ? Vous vous fussiez fait des ennemis ; leur inimitié vous était-elle plus terrible que la colère de Dieu ? Vous n'osiez le défendre enfin, tandis que tant de gens avaient l'audace de l'attaquer. Tels étaient les reproches de saint Chrysostome à ce peuple intimidé.

Si telle est selon lui et selon la vérité l'obligation de tout le monde en pareilles occasions, et de ceux même qui sont sans autorité, quelle est l'obligation de ceux qui ont en main l'autorité, la balance de la justice, les rênes du gouvernement, le soin de la sûreté publique? Elle va cette obligation jusqu'à les rendre responsables de tous les désordres publics, s'ils négligent de les punir. Pour cela, dit saint Paul, ils ont reçu de Dieu l'épée, c'est-à-dire l'autorité coactive et vindicative, et ne l'ont pas reçue en vain : *Non sine causa gladium portat*, mais pour être vengeurs et ministres du Roi des rois, contre ceux qui sont dignes de sa colère : *Dei minister et vindex in iram.* En vain par conséquent leurs charges, leurs dignités, la pourpre, la robe et l'épée, s'ils laissent impuni ce qui doit être puni : *Sine causa gladium portat* (*Rom.*, XIII, 4). Si donc les grands sur leurs sujets, les magistrats sur le peuple, les pères sur leurs enfants, chaque particulier sur ceux qui lui sont commis, ne fait valoir la part qu'il a au pouvoir du prince et de Dieu, contre ceux qui leur sont rebelles, il offense son prince et son Dieu.

C'est ce qui arrive tous les jours, quand, sur le tribunal, on se laisse éblouir par la qualité des méchants, quand, dans une famille, on se laisse attendrir aux intérêts domestiques, quand on attache son zèle au châtiment des misérables et qu'on abandonne les riches au torrent de l'impunité, quand on respecte ses propres déréglements

et que l'on épargne ses vices dans les dérèglements et dans les vices d'autrui, quand on se fait de faux scrupules de douceur, de clémence et de charité dans la punition des scandales qui méritent la rigueur et la sévérité des lois. Combien de familles corrompues par trop d'indulgence pour un domestique débauché que l'on s'est rendu nécessaire? Combien de cours empestées par trop de ménagement pour un libertin soutenu par son rang ou par ses cabales? Combien de villes infectées des vices étrangers et de ces désordres monstrueux qu'il ne faut qu'un seul scélérat pour répandre dans tout le monde? En un mot, combien de royaumes désolés par le relâchement de la police, la connivence intéressée ou la faiblesse des magistrats? Non, Seigneur, il n'y aura point de sûreté parmi nous, point de tranquillité, point d'ordre, tandis que vos ennemis, les libertins et les impies n'y seront pas regardés comme les ennemis publics. Voilà jusqu'où doit aller notre zèle à l'égard des ennemis de Dieu, sur l'exemple de saint Etienne; voyons aussi jusqu'où doit aller notre patience à l'égard de nos propres ennemis.

SECONDE PARTIE.

Voulez-vous rendre l'homme ardent sur les affaires de Dieu, faites que ses intérêts se trouvent joints à ceux de Dieu, que les ennemis de Dieu deviennent ses ennemis; c'est alors que l'âme se réveille : on devient zélé jusqu'à la passion, on se fait un point de conscience de ne rien laisser impuni, on n'a que la gloire de Dieu dans la bouche et dans l'esprit. C'est pourtant là que le zèle doit cesser, pour faire place à la patience.

Nous avons vu, dit saint Fulgence, Etienne animé contre les pécheurs, voyons-le prier pour ses bourreaux : *Per caritatem arguebat errantes ut corrigerentur; per caritatem pro lapidantibus orabat, ne punirentur.* Son zèle a éclaté, tandis qu'il s'est persuadé que les Juifs n'en voulaient qu'à Dieu; mais son zèle s'est changé en patience, dès qu'il s'est aperçu que c'était à lui qu'ils en voulaient. *In ore justitiam sonat; in corde patientiam servat* (*Fulg. Rusp., homil. de S. Stephano*). Trois degrés dans sa patience : 1° il pardonne extérieurement et par effet; 2° il pardonne intérieurement et de cœur; 3° il pardonne noblement, jusqu'à rendre le bien pour le mal, et prier pour ceux qui l'offensent. Il n'y a nul chrétien qui n'en doive faire autant.

1. Il pardonne extérieurement et par effet, il ne se venge pas, il ne repousse ni les coups par les coups, ni l'insulte par l'insulte. Qu'eût-il fait, direz-vous, seul, au milieu d'une synagogue et contre un peuple irrité? Qu'eût-il fait? qu'ont fait les prophètes? Les saints ne trouvent-ils pas dans le ciel les armes et les secours qui leur manquent sur la terre? Elie fut-il embarrassé des deux compagnies de soldats que le roi d'Israël avait envoyés pour le prendre? Elisée le fut-il d'une armée de Syriens qui l'assiégeait dans sa maison? Le feu du ciel et l'aveuglement ne tombèrent-ils pas sur les ennemis de ces prophètes (IV *Reg.*, I, 10; IV *Reg.*, VI, 16)? Pourquoi la prière du martyr n'aura-t-elle pas le même effet? ne servait-il pas le même maître? n'avait-il pas le même Dieu? de puissantes raisons ne semblaient-elles pas solliciter la vengeance et porter Etienne à la demander? N'était-il pas important d'effacer l'opprobre de la croix, de mettre les nouveaux fidèles à couvert des persécutions, de leur montrer que Dieu veillait pour eux aussi bien que pour les anciens prophètes? Oh! qu'avec de pareils prétextes on serait prompt et hardi à se venger! Mais Etienne connaît mieux l'esprit du christianisme; il n'est pas disciple d'Elie, il est disciple de Jésus-Christ. *Pro lapidantibus orabat, ut Christi discipulus*, dit saint Grégoire de Nazianze. Il avait appris de Jésus-Christ à guérir les maladies, à commander aux éléments, encore plus à ne point nuire, à ne rendre point le mal pour le mal, à souffrir et à pardonner, non-seulement en apparence, extérieurement et par effet, mais intérieurement et du fond du cœur.

2. Car est-ce comme nous par impuissance de se venger qu'il consent à pardonner? cache-t-il comme nous au fond de l'âme les ressentiments qu'il n'ose faire éclater? se fait-il honneur comme nous de ne point pousser sa haine, en se réservant le plaisir de haïr toujours? se venge-t-il comme nous par ses désirs, tandis qu'il pardonne en paroles? attend-il enfin comme nous de la justice de Dieu les satisfactions qu'il se refuse lui-même? Il ignore ces subtilités, il renonce à la vengeance et au désir de se venger, sans réserve, sans retour, sans duplicité, sans équivoque.

3. Et pour porter sa patience au comble de la grandeur d'âme et de la générosité, peu content de ne rendre point mal pour mal, haine pour haine, il rend amour pour pour haine, et bien pour mal, selon le précepte de son maître. *Benefacite his qui oderunt vos, et orate pro persequentibus vos :* Faites du bien à vos ennemis et priez pour vos ennemis. Quel autre bien pouvait-il faire à ceux qui lui donnaient la mort? quel plus grand trésor pouvait-il répandre sur eux que celui de ses vœux et de ses prières? Il prie pour eux : *Dicens, Domine;* il prie à genoux : *Positis genibus;* il prie en criant à haute voix : *Clamavit voce magna;* il prie en rendant le dernier soupir : *Cum hoc dixisset, obdormivit* (*Act.*, VII, 59). Il prie pour eux. Dépouillé des biens de la terre, il va leur chercher dans le ciel de quoi leur prouver son amour. Il prie pour eux à genoux, ce qu'il n'avait pas fait pour lui-même, comme si leur salut lui eût été plus précieux que le sien; il prie et s'écrie à haute voix, afin que sa charité soit publiquement connue, et qu'on ne puisse douter de ses derniers sentiments; il prie en expirant, afin que son dernier soupir donne plus de mérite à sa prière, et que la consommation de son sacrifice puisse toucher plus tendrement le cœur de Dieu. Voilà le dernier point de la

générosité chrétienne, et le plus parfait accomplissement du commandement de Jésus-Christ.

Où trouverai-je ici de la force et de la voix pour crier assez haut contre l'illusion du siècle, et tirer les consciences de l'erreur où elles sont sur l'obligation du pardon? Détrompons-nous, Messieurs, en voici l'occasion ou jamais. Ne se point venger, premier degré; n'avoir point de haine, mais de l'amour, second degré; vouloir sincèrement du bien à quiconque vous veut du mal, troisième degré. Voilà les trois devoirs de la générosité chrétienne à l'égard des ennemis. Ne croyez-vous pas avoir tout fait quand vous avez pu vous réduire précisément à ne vous point venger? Ce n'est pourtant là que le premier pas de la vertu purement humaine. Les païens, les méchants, les lâches, les politiques, tous les jours, vont jusque-là. Rien de plus ordinaire à ces gens-là que de se priver des satisfactions extérieures de la vengeance, et de consentir au dehors à la réconciliation, par la crainte des lois, par l'entremise des amis, par obéissance aux plus puissants, par la vue des difficultés et des périls attachés à la vengeance. Toutes ces considérations basses et intéressées font renoncer tous les jours les âmes vindicatives au droit prétendu de se venger. Sont-elles pour cela vertueuses? accomplissent-elles par là les obligations du chrétien? satisfont-elles à l'Evangile? pardonnent-elles comme Jésus-Christ nous ordonne de pardonner?

Faisons encore un second pas. Si à ne point vous venger vous ajoutez ne point haïr, réprimant intérieurement les ressentiments de votre âme, oubliant les outrages et les torts qu'on vous a faits, vous croyez vous être élevé jusqu'à la vertu héroïque, à ce qu'il y a de plus parfait. Là même, dans ce degré qui vous paraît si sublime, apprenez que, bien loin de toucher au vrai point de la vertu du chrétien, vous n'êtes encore vertueux qu'en Juif et en pharisien; vous ne pardonnez encore qu'en disciple de Moïse, et non pas de Jésus-Christ. Car quoique la loi du talion, portée dans le Lévitique et citée par Jésus-Christ, semblât permettre aux Juifs de rendre mal pour mal en égale proportion, c'est-à-dire d'exiger œil pour œil, et dent pour dent : *Oculum pro oculo, dentem pro dente* (*Exod.*, XXI, 23; *Lévit.*, XXIV, 20; *Matth.*, V, 39), ce règlement tel qu'il était ne s'adressait qu'aux magistrats, et leur recommandait la parfaite égalité dans la réparation du dommage. Il ne donnait aucun droit de vengeance aux particuliers. Les particuliers au contraire avaient une défense expresse, et de se venger de l'injure, et même de s'en souvenir. *Non quœras ultionem, nec memineris injuriœ civium tuorum* (*Levit.*, XIX, 18), c'est-à-dire : Ne cherchez point la vengeance, et ne vous souvenez point de l'injure que vous auront faite vos citoyens. Ne point vous venger et ne point haïr, ces deux devoirs ne font donc que remplir l'obligation judaïque. En vous bornant là, vous ne surpassez point la justice des scribes et des pharisiens. En vous bornant là, par conséquent, vous tombez évidemment sous la sentence du Fils de Dieu, qui donne l'exclusion du ciel à ceux qui n'ont point d'autre vertu que la vertu judaïque. *Nisi abundaverit justitia vestra plus quam scribarum et pharisœorum, non intrabitis in regnum cœlorum* (*Matth.*, V, 20).

Où donc nous élève Jésus-Christ? que nous prescrit-il au-dessus des traditions des anciens Juifs et des règlements de Moïse? Un troisième devoir indispensable au chrétien. Moi, dit le Fils de Dieu, voici ce que je vous dis : *Diligite inimicos vestros* : Aimez vos ennemis. Ce n'est pas tout; pour marquer que vous les aimez : *Benefacite his qui oderunt vos*, faites du bien à vos ennemis. Ce n'est pas tout; si vous ne pouvez leur en faire : *Orate pro persequentibus vos* (*Matth.*, V, 44), en ce cas-là priez pour vos ennemis, que Dieu supplée à votre faiblesse et qu'il remplisse leurs besoins. A cela qu'avons-nous à dire, et comment nous figurons-nous qu'un devoir si expressément et si distinctement prescrit ne soit qu'un point de perfection, de pur et simple conseil?

Si ce n'est qu'un simple conseil, pourquoi le Sauveur disait-il avec tant de force et d'empire : *Ego autem dico vobis* : Et moi je vous dis, aimez-les? Est-ce à dire, je vous conseille, je vous prie de les aimer? Si ce n'est qu'un simple conseil, pourquoi de cet amour des ennemis faisait-il le propre caractère qui devait distinguer les chrétiens du reste des hommes? Pourquoi nous disait-il : Si vous n'aimez que vos amis, si vous ne prêtez qu'à vos amis, si vous ne faites du bien qu'à vos frères et à vos amis, que faites-vous plus que les pécheurs et les idolâtres : *Quid amplius facitis* (*Matth.*, V, 47)? Quel mérite avez-vous par-dessus eux? *Quœ gratia est vobis* (*Luc.*, VI, 34)? Mais quelle récompense aurez-vous par-dessus eux? *Quam mercedem habebitis* (*Matth.*, V, 46)? Si ce n'est qu'un simple conseil qui n'emporte aucune obligation, pourquoi menace-t-il de l'exclusion du royaume éternel ceux qui n'auront pas obéi? *Non intrabitis in regnum cœlorum* (*Matth.*, V, 20).

Cherchez cent subtilités contre cette décision; dites que dans l'opinion et la pratique du monde il suffit pour y obéir de se saluer, de s'embrasser, de ne garder dans le cœur aucun venin d'aversion : tout cela c'est la voix du monde. *Ego autem* : Et moi, dit le Sauveur du monde, voilà mon arrêt et ma décision : *Diligite, benefacite, orate* : Aimez, servez et priez; sans cela point de récompense : *Quam mercedem habebitis?* point de place ni d'entrée au ciel : *Non intrabitis in regnum*. En voulez-vous savoir la raison, Messieurs? la voici.

C'est que ces devoirs différents, ne point nuire et aimer, aimer et vouloir du bien, vouloir du bien et en faire, ont un tel enchaînement, un rapport si naturel, que dès qu'un cœur n'est prévenu d'aucun mouvement de haine, il ne sent nulle répugnance

aux mouvements d'affection, il n'y trouve aucun obstacle. En cet état par conséquent, pour peu qu'on le détermine et qu'on lui fasse voir les raisons d'aimer, l'affection insensiblement succède à l'indifférence. Appliquez-vous ce principe, et rendez justice à Dieu.

Vous convenez que sa loi vous oblige à ne point haïr. Vous prétendez que c'est là le précepte, et qu'aimer n'est qu'un conseil. Quand ce ne serait qu'un conseil pour quiconque est vraiment parvenu à ne point haïr, je dis que c'est un précepte pour vous, qui, croyant ne point haïr, refusez cependant d'aimer, parce que ce refus marque en vous un vrai fond de haine, une de ces racines d'amertume que saint Paul nous ordonne d'arracher : *Ne qua radix amaritudinis sursum germinet* (*Hebr.*, XII, 15). Car si vous l'en avez sincèrement arrachée, d'où vient cette répugnance aux sentiments d'affection? Si votre cœur ne hait plus, ce doit être une table rase, où les conseils du Sauveur se peuvent aisément graver. Mais si ce cœur est encore assez dur pour ne pouvoir passer de son indifférence prétendue à la sincère affection prescrite par Jésus-Christ, non cette dureté ne peut être que l'effet d'une aversion enracinée. Vous haïssez toujours malgré vos embrassements et vos réconciliations. Le refus d'aimer vos ennemis est une haine formelle, et votre dureté vous convainc d'inimitié.

Comprenez par là l'illusion de cette formule ordinaire : Oui, je lui pardonne en chrétien : mais.....Mais quoi, que prétendez-vous? quelle restriction mettez-vous à ces paroles, et quel sens leur donnez-vous? vous lui pardonnez en chrétien. Est-ce que vous voulez par là fixer des bornes au pardon; que pardonner en chrétien soit quelque chose de moins que de pardonner en honnête homme, en homme de bonne foi; que pardonnant en chrétien, vous puissiez à quelque autre titre, ou suspendre, ou refuser le pardon? Vous vous contenterez peut-être de retenir votre ressentiment, de ne le point pousser aux dernières extrémités, de ne pas faire tout le mal que vous étiez prêt à faire : et le cœur ne dit rien de plus. Est-ce pardonner en chrétien? C'est pardonner en hypocrite.

Eh bien! le cœur y sera jusqu'à dépouiller l'aversion; plus d'amertume ni d'aigreur; mais qu'il y ait de l'amitié et de la sincérité, que je m'empresse jamais de lui rendre aucun service... Est-ce pardonner en chrétien? C'est pardonner en Juif : entendez-vous, mon cher frère?

Pardonner en chrétien, c'est pardonner comme l'ordonne l'Evangile des chrétiens; non-seulement ne point nuire et ne point haïr, mais aimer, mais joindre à l'amour les bienfaits, mais suppléer aux bienfaits par la prière; c'est prendre dans les occasions l'intérêt de votre ennemi comme l'intérêt d'un ami; c'est veiller à sa réputation comme à la vôtre. Pardonner en chrétien, c'est pardonner comme Jésus-Christ; implorer comme lui la miséricorde de Dieu sur ceux qui vous persécutent; excuser comme lui leur ignorance ou leur passion plutôt que de chercher des raisons pour vous aigrir. Pardonner en chrétien, c'est pardonner comme Etienne, le premier martyr des chrétiens; c'est voir Dieu dans vos ennemis au milieu des insultes et des outrages; c'est élever les yeux et l'esprit à la récompense préparée dans le ciel à la générosité du chrétien : *Intendens in cœlum vidit gloriam Dei* (*Act.*, VII, 55).

Si vous pensez autrement quand vous dites que vous pardonnez en chrétien, si vous prétendez par là ne vous pas venger par un endroit et vous venger par un autre, ne pas vous satisfaire par l'épée et vous satisfaire par le procès, épargner les biens et la vie et vous jeter sur la réputation, renoncer aux injures et recourir à la raillerie, ne pas être ennemis d'éclat, mais d'intrigue et de cabale, vous saluer en public et vous déchirer en secret; si c'est en ce sens-là que vous pardonnez en chrétien, votre christianisme est faux, vous n'avez point de religion.

Où trouverez-vous donc un Dieu, un Sauveur qui vous pardonne? et s'il ne vous pardonne que comme vous pardonnez, s'il vous pardonne comme Sauveur et ne vous pardonne pas comme juge, s'il vous pardonne comme homme et ne vous pardonne pas comme Dieu, s'il use de ces distinctions que vous affectez vous-même et dont vous faites un abus si contraire à la charité, s'il ne vous pardonne en un mot jusqu'à vous aimer, jusqu'à vous combler de ses grâces, jusqu'à prier Dieu son Père et lui offrir son sang pour vous, sur quoi fondez-vous l'espérance du pardon de vos péchés, de sa miséricorde infinie et de votre salut éternel? Pardonnons donc comme lui, si nous voulons régner avec lui. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Discipulus quem diligebat Jesus.

C'est le disciple que Jésus aimait (*Joan.*, XXI, 20).

Avoir des amis est une inclination si innocente et si nécessaire à l'homme, que Jésus-Christ, qui venait réformer les inclinations vicieuses et les fausses nécessités, s'est fait à lui-même un plaisir et une espèce de besoin d'épancher son cœur sur quelqu'un plus familièrement que sur les autres. Après cet exemple de l'Homme-Dieu, que devons-nous craindre, Messieurs, en matière d'amitié? Est-ce d'avoir des amis? Non, mais d'en faire un mauvais choix, ou d'en faire un mauvais usage.

Et c'est sur quoi la parfaite amitié de Jésus-Christ et de saint Jean nous doit instruire, en nous montrant par la conduite du Maître où nous devons la placer, et par la confiance du disciple comme nous devons en user.

Quand je parle d'amitié, Messieurs, j'en comprends toutes les espèces; et celle qui

se forme entre les personnes égales et fait proprement les amis, et celle qui se forme entre les personnes inégales et produit les favoris. Et quand je parle de faveur, mon dessein n'est pas de pénétrer dans les cours, ni de donner des leçons politiques aux grands, qui sont loin de mes yeux et au-dessus de ma portée. J'appelle faveur toute préférence d'amitié du supérieur à l'inférieur, telle qu'était la préférence que Jésus-Christ donnait à saint Jean par-dessus les autres disciples.

J'adresse donc ce discours à tous ceux qui sont capables d'amitié, c'est-à-dire à tous les hommes. Je fais voir dans le premier point comme il faut placer l'amitié, dans le second comme il faut répondre à l'amitié et user de l'amitié. Discours utile à tous ceux qui m'écoutent, puisqu'il n'y en a point, ou qui ne fasse part à quelqu'un de sa confiance, ou qui ne se flatte de la confiance et de l'amitié de quelqu'un. Seigneur, qui nous avez ordonné de nous aimer, liez-nous ensemble d'une amitié qui nous rende dignes de la vôtre : nous vous la demandons. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque rare que fût l'amitié parmi les païens, dès que le christianisme eut paru dans l'univers, elle y devint fort commune. Alors autant de chrétiens, autant de modèles d'amitié. *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una... erant illis omnia communia* (*Act.*, IV, 32). La multitude des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'un esprit, et tous les biens étaient communs, dit saint Luc. *Cor unum et anima una, omnia communia.*

Qu'est-ce donc que l'amitié? A la dépeindre sur ces paroles et par ses traits les plus vifs, c'est une communication mutuelle du cœur, de l'esprit et des biens : du cœur par la familiarité, *cor unum;* de l'esprit par la confidence, *anima una;* des biens par la libéralité, *omnia communia.* Trois devoirs de l'amitié : mais pour les mettre hors de reproche, il faut que la familiarité soit sans passion, la confidence sans indiscrétion, la libéralité sans injustice. A ces trois conditions aimez et favorisez qui vous voudrez : Notre-Seigneur, loin d'en être offensé, vous en a donné l'exemple.

1. Vous êtes trop instruits, Messieurs, pour ignorer que Jésus-Christ n'était point sujet à ces aveugles saillies où le cœur de l'homme est exposé. Car quoique les passions ne lui fussent pas inconnues, elles étaient en lui toujours prévenues par la raison, dominées par la grâce, et la grâce animée par la Divinité. Sa familiarité pour saint Jean ne fut donc pas une faiblesse, mais l'effet d'un choix déterminé et d'une préférence éclairée. Comment et pourquoi? vous l'allez voir.

Jésus-Christ croyait nécessaire à la perfection de son Évangile de nous apprendre à régler les inclinations de notre cœur : il connaissait le cœur de l'homme, il le voyait hors d'état de pouvoir se passer d'ami. Il n'a donc pas voulu nous ôter la liberté d'en choisir, mais nous apprendre à bien choisir, et nous a donné lui-même un modèle du sage choix. Pour cela son choix est tombé sur celui de tous ses disciples, non-seulement que la jeunesse et les qualités de l'esprit rendaient naturellement plus capable d'être aimé; mais sur celui que la docilité, l'innocence, la modestie, une exacte et constante pureté rendaient plus capable d'être aimé sans péril et sans reproche. Non que le Fils de Dieu dût rien craindre pour sa vertu, mais pour nous enseigner par les précautions qu'il prenait celles que nous devons prendre.

Il trouvait donc dans le jeune saint Jean toutes ces qualités qui autorisent et qui justifient l'amitié, qui la rende sûre et édifiante. Il fut aimé, dit saint Chrysostome, pour la candeur de son âme et par l'innocence de ses mœurs : *Joannes innocentia simplicior* (*Homil.* 7 *in Marcum*). Il fut aimé, dit saint Cyrille, pour l'éclat de sa chasteté : *Dilectus propter castitatis splendorem* (*In cap.* XIII *Joan.*). Touché de ces qualités précieuses, jusqu'où Notre-Seigneur porta-t-il sa familiarité? jusqu'à l'avoir toujours près de sa personne, à ne rien faire d'important que par lui ou avec lui. S'il veut ressusciter les morts, il faut que son favori l'accompagne (*Luc.*, VIII, 51). S'il veut se transfigurer sur le Thabor, sa gloire lui paraît obscure, si son favori n'en est témoin (*Matth.*, XVII, 1). S'il faut préparer cette cène où son corps et son sang devaient succéder à l'agneau pascal, c'est par les soins de son cher disciple (*Luc.*, XXII, 8). S'il cherche des consolateurs dans le jardin des Oliviers, c'est à ce fidèle ami qu'il laisse voir la tristesse de son âme (*Matth.*, XXVI, 37). A ce repas enfin qui fut le dernier de sa vie, avec quelle bonté le laissa-t-il reposer sur son sein (*Joan.*, XIII, 23)!

Jusque-là la tendresse et la familiarité : mais parce qu'elle a ses mesures ; que ce n'est pas une passion téméraire ni déréglée, mais un effet de sagesse et de souveraine raison, voyez comment cet Homme-Dieu si indulgent et si familier à son disciple est vigilant d'ailleurs à le reprendre et à lui montrer ses défauts.

Que peut mieux faire un disciple si chéri que de se signaler pour la gloire de son maître? Il voit un inconnu se servir du nom de Jésus pour chasser le démon des corps. il réprime son audace, et lui défend d'employer ce nom divin. Jésus n'approuve pas la délicatesse de son zèle ; il lui fait voir dans ce zèle apparent un air caché de jalousie ; il l'instruit à penser favorablement d'autrui, à croire de son parti tous ceux qui ne lui font point la guerre : *Nolite prohibere : qui non est adversum vos, pro vobis est* (*Luc.*, IX, 50). Il voit les Samaritains fermer leurs portes à son maître ; il croit avoir plus de sujet qu'Élie de faire descendre le feu du ciel pour punir ces insolents. Sa vivacité déplaît au Sauveur ; il lui apprend que l'esprit de l'É-

vangile est un esprit de bonté; qu'il est venu pour sauver, non pas pour perdre les hommes. *Nescitis cujus spiritus estis : Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare* (*Luc.*, IX, 55). L'amitié du Sauveur ne lui ferme donc pas les yeux sur les imperfections de ce qu'il aime; elle les lui montre au contraire, et le rend plus attentif, plus prompt à les corriger; parce qu'en Jésus-Christ c'est toujours la raison qui aime, et jamais la passion.

Nous, toujours dominés par la passion qui nous guide, comme tout nous déplaît dans ce que nous haïssons, tout nous plaît dans ce que nous aimons. Nous trouvons des charmes, non-seulement où en effet il y en a, mais même où il n'y en a pas. Nous nous figurons de la beauté dans la laideur, de l'honneur dans l'infamie, de l'esprit dans la stupidité, du mérite même et de la vertu dans le vice. On ne peut nous en détromper. Loin d'aimer assez nos amis pour les conduire à la perfection qui leur manque en leur faisant voir leurs défauts, nous croyons qu'il est du devoir de l'amitié de les ignorer nous-mêmes; et quand nous ne pouvons y fermer assez bien les yeux pour nous les dissimuler, nous mettons tout notre courage à les supporter tranquillement; et nous n'en avons pas assez pour oser risquer un mot d'avis, au péril de nous rendre moins agréables : familiers jusqu'à la licence, quand il s'agit de plaire, de divertir, d'entrer dans les amusements et dans les faiblesses des amis; empressés, zélés et ardents à les avertir des intérêts de leur fortune et du péril de leur santé; froids, indifférents et glacés sur le péril et l'intérêt de leur véritable gloire. Est-il question de louer un ami, d'applaudir à ses succès, de lui vanter son mérite, il n'y a que pour nous à parler, la familiarité nous autorise à tout dire. Est-il besoin de lui remontrer ses défauts, de l'informer des bruits qui courent sur sa conduite, enfin de le réveiller sur le soin de sa conscience et de sa réputation, nous n'avons là ni parole, ni mouvement, ni sincérité, ni franchise. On n'ose dire à un ami qu'il se damne; on n'ose même souvent lui dire qu'il va mourir; on emprunte la voie d'autrui pour ces sortes de remontrances. Les deux plus grands intérêts qui puissent toucher un homme, celui de la vie et du salut, ne sont donc pas du ressort de l'amitié? On n'est donc ami que pour se flatter, s'encenser, se tromper, se divertir et se perdre; on ne l'est point pour se corriger, pour se perfectionner, pour se sauver. Partout des amis, des flatteurs, des esclaves pour le monde, et point d'ami pour la vertu. Quelle amitié, mes frères? quelle familiarité? C'est que la passion s'y mêle et la passion gâte tout. Si vous voulez bien placer votre amitié, que ce soit donc sur des personnes qui puissent avoir pour vous et pour qui vous puissiez avoir de la familiarité sans passion, *cor unum*; en second lieu, de la confidence sans indiscrétion, *anima una :* seconde condition de l'amitié véritable.

2. Un des plus doux plaisirs de l'amitié, c'est la communication des sentiments et des secrètes pensées. Notre-Seigneur montrait par là qu'il ne tenait pas ses apôtres en qualité de serviteurs, mais en qualité d'amis; parce que le serviteur ne sait pas ce que doit faire son maître, cela n'appartient qu'à l'ami. Mais vous, leur disait-il, vous avez appris de moi tout ce que j'ai appris de mon Père : *Vos autem dixi amicos, quia omnia quæcunque audivi a Patre meo, nota feci vobis* (*Joan.*, XV, 15). Sur cette règle, Messieurs, saint Jean ne fut-il pas le plus aimé des apôtres, puisqu'aucun d'eux n'eut plus de part aux secrets du Fils de Dieu? Qu'y eut-il de caché pour lui? fut-ce les secrets de sa personne, ou les secrets de sa maison, ou les secrets de son royaume? La production éternelle du Verbe-Dieu : *In principio erat Verbum* (*Joan.*, I, 1); l'incarnation temporelle de l'Homme-Dieu : *Et Verbum caro factum est* (*Ibid.*); la réalité du corps et du sang de l'Homme-Dieu dans l'eucharistie : *Caro mea vere est cibus* (*Joan.*, VI, 56) : mystères incompréhensibles de la personne du Sauveur, que saint Jean a compris et qu'il nous a fait comprendre avec une clarté que tous les prophètes n'ont point. Les secrets de sa maison, c'est-à-dire de son Eglise, ses fondements, ses persécutions, ses succès; les secrets enfin de son royaume, cette céleste Jérusalem, où les vainqueurs doivent être exaltés sur les ruines de Babylone, et couronnés de l'heureuse immortalité, tandis que les pécheurs seront ensevelis dans l'abîme; où tous ces prodiges se trouvent-ils que dans l'Apocalypse de saint Jean? Le Fils les avait puisés dans le sein éternel de son Père, et saint Jean dans le sein du Fils. Mais quoi! l'amitié nous oblige-t-elle à cet épanchement général de tout ce que nous avons dans l'âme; n'y a-t-il point de replis qui ne doivent être déployés? Apprenons du Fils de Dieu, qui pénétrait le fond des cœurs, et qui ouvrait si sagement le sien, de quelle discrétion nous devons user dans nos confidences.

Jésus-Christ meurt, il ressuscite, il est près de monter au ciel : tous ses disciples autour de lui le pressent de leur déclarer enfin pour dernière consolation quand viendra le temps de son règne et du rétablissement d'Israël. *Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israel* (*Act.*, I, 6). Dans ce moment de séparation, s'il ne jugeait pas à propos de rendre ce secret public, au moins pour ne les pas congédier avec un refus absolu, ne le pouvait-il pas confier comme tant d'autres à son apôtre bien-aimé? Le refus cependant est précis et général. Ce n'est pas à vous, leur dit-il, de savoir les temps et les moments que mon Père a réservés en sa puissance. *Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate* (*Act.*, I, 7). Mon Père veut que ces moments soient cachés; c'est son secret, non pas le mien; sur le secret d'autrui, point de confidence.

Entendez-vous, Messieurs, cette loi de discrétion si opposée à nos mœurs, à cette facilité criminelle et pernicieuse de dire les secrets d'autrui; de faire à l'ombre du secret

un commerce public des affaires les plus importantes à la réputation de l'un, à la fortune de l'autre; au repos de celui-ci, aux intérêts de celui-là; au bien commun d'une famille, et quelquefois d'un État : *Non est vestrum.* Vous n'avez parlé qu'à l'oreille d'un ami, et cet ami à l'oreille d'un autre ami; celui-ci à d'autres et à d'autres; chacun n'a parlé qu'à un seul, tous avec mystère et tout bas. Et de ce silence prétendu il se forme une voix publique : de tous ces amis particuliers il se forme un peuple ennemi d'envieux, de railleurs, d'indiscrets, de médisants, devant qui l'absent est décrié, souvent sans s'en apercevoir, et toujours sans s'en pouvoir défendre. Ah! décriez-vous, si vous voulez, diffamez-vous auprès de vos amis, si vous ne pouvez arrêter l'indiscrétion de votre langue. Mais le secret d'autrui n'est pas plus en votre pouvoir que son bien, sa réputation et sa vie : *Non est vestrum.* L'intérêt de son secret ne lui est pas moins précieux que tous ses autres intérêts, puisqu'ils y sont tous renfermés, et que souvent ils en dépendent.

Quand vous trahissez le secret qui n'est pas à vous, en communiquant le secret, vous communiquez votre crime; vous invitez l'imprudence et la fragilité de votre ami à imiter et à surpasser la vôtre; vous cherchez un dépositaire et un réceleur de votre vol; vous n'êtes pas enfin plus excusé par le prétexte de l'amitié et de la société que les voleurs le sont par la société du brigandage. La loi de l'amitié, non plus que la loi de Dieu, ne permet point ces sortes de confidences, il faut de la discrétion. Enfin pour troisième devoir, il y faut de la libéralité, mais de la libéralité sans injustice : *Omnia communia.*

3. Ne peut-on pas dire, Messieurs, que celle du Sauveur du monde alla pour son favori jusqu'à la dernière profusion, puisqu'il accumula sur lui tous les dons qu'il ne faisait que partager entre les autres. Il n'avait point de biens, de richesses à donner; mais il avait des honneurs, des dignités proportionnées à la grandeur de son empire. Il n'établissait point de trésoriers, de généraux, mais il faisait les uns apôtres, les autres évangélistes; d'autres docteurs, d'autres prophètes, dit saint Paul, d'autres vierges, d'autres martyrs : *Ipse dedit quosdam quidem apostolos; quosdam autem prophetas; alios vero evangelistas, alios autem doctores* (*Ephes.*, IV, 11). Il a comblé saint Jean de toutes ces grâces ensemble, et les lui a données dans un degré de perfection qui ne convient qu'à lui seul : apôtre dans sa mission par toute l'Asie et jusqu'aux Parthes; évangéliste dans le recueil des merveilles du Fils de Dieu qui étaient échappées aux autres historiens; prophète, non pas pour un siècle, mais jusqu'à la consommation des siècles; docteur, non-seulement de la vertu, mais de la perfection de la vertu, qui est la divine charité; martyr, non pour une fois, ni par une espèce de supplice, mais par le feu, par le poison et par l'exil; vierge enfin, non pas simplement zélateur de la virginité, mais gardien de la Reine des vierges, et ce fut là le plus noble effet de la libéralité du Sauveur.

Sur la croix, près d'expirer, dans ce moment funeste où les dons sont toujours plus précieux, parce que ce sont les derniers, les plus tendres et les plus sincères, en ce moment les transports de son cœur sont pour sa mère et son ami. Il la lui confie, il la lui donne, et dès lors elle devient son bien et sa possession : *Accepit eam discipulus in sua.*

Tant de biens répandus si abondamment sur un seul, que peut-il rester pour les autres? Il y en a pour tous, chers auditeurs, notre Sauveur est bon ami et bon maître, il fait grâce aux uns, justice à tous. Le mérite du favori n'étouffe pas chez lui le mérite du domestique; sa tendresse pour celui-ci ne l'endurcit point pour celui-là; tous les services ont leur rang dans sa mémoire; tous ceux qui le veulent aimer trouvent de l'amour dans son cœur. Il voit dans l'amour de saint Jean plus de douceur et d'innocence, mais il ne laisse pas de voir dans la foi de Pierre plus d'ardeur et de fermeté. *Joannes in innocentia simplicior, Petrus in fide fortior,* dit saint Chrysostome (*Homil. in Commemor. Pauli 22 ex var. in Matth.*). Il aime donc l'un plus tendrement, *familiarius*, et l'autre plus ardemment, *ferventius* (*Petrus Bles., de Amicit.*, 21). Il donne sa mère à saint Jean, c'est un don de faveur convenable à la douceur de son génie; il donne son Église à Pierre, c'est un don d'honneur et d'estime conforme à la ferveur et à la force de sa foi. *Petro claves Ecclesiæ; Joanni matris custodiam voluit delegare* (*Damian., serm.* 1).

Ce qui fait parmi nous le désordre et la confusion dans la libéralité, c'est que nous donnons sans mesure. Nous ne mesurons ni les biens que nous avons à donner, ni le mérite, les droits, les qualités de ceux à qui nous donnons, ou à qui nous refusons. Nous allumons par nos profusions l'insatiable avidité des uns; car quel est le favori qui se soit jamais borné? nous irritons par nos refus le dépit et l'aigreur des autres; quel est le malheureux qui se soit jamais cru rebuté avec raison? De tous côtés par conséquent nous faisons des mécontents; nous excitons partout le murmure et la jalousie, nous n'avons pas la force de retenir le torrent de la prodigalité, quand une fois il a pris son cours d'un côté, laissant partout ailleurs la stérilité et la sécheresse. Il semble quelquefois qu'avoir comblé de biens un serviteur distingué lui soit un titre, à lui, pour toujours nous importuner, et à nous pour toujours donner; et que n'avoir jamais été gratifié d'aucun bienfait soit au serviteur misérable un titre d'indignité pour être toujours misérable et jamais récompensé. Combien d'amis, de confidents, de serviteurs agréables et nécessaires se présentent aux grands et aux personnes puissantes avec l'audace de Jacques et de Jean, lorsqu'ils étaient encore faibles dans la vertu. *Volumus ut quodcunque petierimus, facias nobis* (*Marc.*, X, 35) : Nous voulons que vous nous donniez tout ce que nous vous demanderons; les deux premières places près de

vous, l'une à droite, l'autre à gauche. Alors a-t-on la fermeté de dire avec Jésus-Christ : *Nescitis quid petatis* (*Marc.*, X, 38) : Vous ne savez ce que vous demandez, vous vous laissez aveugler par l'ambition qui vous transporte et par l'amour-propre qui vous trahit, vous ignorez la peine attachée à ces rangs-là, vous vous méconnaissez vous-mêmes : *Nescitis quid petatis*. Mais moi qui dois veiller non-seulement à vos intérêts personnels, mais encore plus aux intérêts communs et au bon ordre de ma maison, moi qui veux en bannir l'envie et la jalousie, moi qui connais ce qu'il y a dans mon calice et quelle part en convient à un chacun, je sais que ce que vous voulez est au-dessus de votre portée, de votre âge, de votre force et de votre qualité, et je vous le dis parce que je vous aime : *Nescitis quid petatis.*

On agirait ainsi, Messieurs, si l'on aimait comme Jésus-Christ et comme un chrétien doit aimer raisonnablement et innocemment. Mais un homme élevé par la naissance ou la fortune attachera son affection quelquefois à des gens que ses seules passions lui rendent chers, parce qu'ils en sont les objets ou les ministres nécessaires : dès lors il se fait à lui-même une honteuse nécessité d'accorder tout à leur ambition, de céder tout à leur avarice, d'abandonner tout à leur importunité ; pauvre, avare, indigent, dur et sans accès pour tous les autres ; ouvert, libéral, magnifique et prodigue pour ceux-là. Quelle libéralité, qui fait plus de mal que de bien ! Quelle amitié, qui produit tant d'inimitiés et de haines, qui détruit les droits de la justice et ceux de la charité, qui asservit tellement le cœur à une affection particulière qu'elle y éteint l'affection générale qui doit unir tous les chrétiens ! Comment ce Dieu d'amour, ce Sauveur, modèle parfait de l'innocente amitié, ne vengerait-il pas l'abus de sa loi et de son exemple, en laissant dégénérer les amitiés injustes, indiscrètes et passionnées en passions d'ignominies, en attachements scandaleux? Pour n'y pas tomber, chers auditeurs, il faut bien placer votre amitié selon les précautions que j'ai marquées ; mais de plus il faut bien user de l'amitié, comme je vais dire dans mon second point.

SECONDE PARTIE.

C'est abuser de l'amitié que d'en recevoir les douceurs sans en vouloir prendre les charges. Il faut non-seulement par un fidèle retour rendre autant que l'on reçoit, familiarité pour familiarité, confidence pour confidence, libéralité pour libéralité, mais par un généreux retour tâcher encore d'enchérir sur ce que l'on reçoit ; faire ses propres intérêts des intérêts de son ami, se souvenir de lui jusqu'à s'oublier soi-même et croire se servir soi-même dans tout ce que l'on fait pour lui.

Le favori du Sauveur a l'âme ainsi disposée, il justifie sa faveur par l'usage qu'il en fait, et quoiqu'il ne puisse enchérir sur l'affection qu'on lui porte, il s'étudie à n'employer la familiarité de son maître qu'à le faire plus aimer, la confidence de son maître qu'à le faire plus honorer, la libéralité de son maître qu'à le servir avec plus de zèle et se sacrifier lui-même avec plus d'ardeur. C'est ce que l'on n'apprend point à l'école du mauvais monde, il faut aller à celle de Jésus-Christ.

1. Saint Jean n'emploie la familiarité de son maître qu'à le faire plus aimer. C'est là le moindre soin des amis et des favoris vulgaires : au contraire plus ils sont aimés, plus ils tâchent d'écarter les cœurs loin de celui qui les aime. Par la même raison qu'ils veulent être aimés seuls, ils veulent être seuls à aimer. Ils sont jaloux non-seulement de l'affection que leur maître a pour eux, mais encore de celle qu'on a pour lui. Le saint disciple a bien d'autres sentiments. Plus familier avec Jésus-Christ que tous les autres disciples, le connaissant mieux par conséquent, il ne se prévaut de cet avantage que pour le faire plus aimer, en nous le représentant plus aimable, en nous exhortant plus tendrement à l'aimer, en nous montrant plus fortement à l'aimer.

Les autres s'étaient étudiés à nous raconter les merveilles du Sauveur, à nous affermir dans sa foi par tout ce qui pouvait nous persuader sa puissance. Mais saint Jean s'applique à recueillir tout ce que les autres avaient omis des prodiges de sa bonté, de sa clémence envers les pécheurs, de sa condescendance à nos faiblesses. Qui n'aimerait Jésus-Christ, à le voir aux noces de Cana faire un miracle exprès pour subvenir aux besoins des conviés ? Qui n'aimerait Jésus-Christ, à le voir s'entretenir avec la Samaritaine (*Joan.*, IV, 5), la conduire insensiblement à la grâce de la foi par un enchaînement de questions et de réponses engageantes? Qui ne l'aimerait, lorsqu'avec un zèle si prudent il fait retomber sur les Juifs la honte qu'ils préparaient à la femme adultère, et la sauve de la mort en la retirant du péché (*Joan.*, VIII, 3) ? Qui ne l'aimerait lorsqu'il pleure si tendrement au sépulcre de Lazare et redemande à Dieu sa vie en des termes si touchants (*Joan.*, XI, 11) ? Qui ne l'aimerait, lavant les pieds de ses apôtres avec une humilité si profonde et une douceur si digne d'admiration (*Joan.*, XIII, 4) ? Mais qui ne l'aimerait dans ce dernier discours qu'il leur fit après la cène, où son cœur s'épanche sur eux par tout ce que l'on peut dire de plus tendre et de plus fort pour les engager à l'aimer et à s'entr'aimer (*Joan.*, XIV, XV, XVI). Tout cela nous serait inconnu saint Jean n'avait pris soin de le recueillir dans son Evangile? Il est le seul qui nous ait bien dépeint le caractère du cœur de Jésus. L'amour avait si bien gravé toutes ses merveilles dans sa mémoire, et encore plus fidèlement ses paroles et ses sentiments, qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, soixante-cinq ans après la mort de son maître, il avait tout encore assez vivement présent pour le réduire par écrit.

Nous l'ayant représenté si aimable, en quels termes nous exhorte-t-il à l'aimer ? Rien

peut-il égaler l'onction répandue dans ses Epîtres? elles ne respirent qu'amour et que charité. Il trouve trop de sécheresse à nous appeler ses frères, il nous appelle toujours ses bien-aimés, ses petits enfants : *Filioli, filioli mei*, non-seulement par le privilége de son grand âge, mais beaucoup plus par la disposition de son cœur. L'amour ou la mort, mes petits enfants, nous dit-il, parce que celui qui n'aime pas est enseveli dans la mort : *Qui non diligit, manet in morte;* parce que le Dieu que nous servons n'est lui-même qu'amour et que charité : *Quoniam Deus caritas est;* parce que le Dieu qui nous commande de l'aimer nous a aimés le premier : *Quoniam Deus prior dilexit nos;* parce qu'il est notre Père et que nous sommes ses enfants : *Nunc filii Dei sumus;* parce qu'il n'y a que de la peine à le servir par la crainte : *Timor pœnam habet*. Aimons Jésus-Christ, mes petits enfants, parce qu'il nous a tant aimés qu'il a donné pour nous sa vie : *Quoniam ille animam suam pro nobis posuit;* parce que son sang nous a lavés de tout péché : *Sanguis Jesu Christi emundat nos ab omni peccato;* parce que quand nous tombons encore dans le péché, nous l'avons pour avocat auprès de son Père : *Sed etsi quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum;* parce que les commandements qu'il nous fait ne sont pas difficiles : *Et mandata ejus gravia non sunt;* parce que si nous péchons il promet de nous pardonner pourvu que nous confessions nos péchés, et qu'il est fidèle dans ses promesses : *Si confiteamur peccata nostra, fidelis est ut remittat nobis.* Aimons-le donc, mes petits enfants, non par parole ni par la langue, mais par œuvres et en vérité : *Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate* (I *Joan.*, I-V). Quel cœur assez dur pour n'être pas attendri par ces paroles à l'amour du Fils de Dieu? Ce sont les paroles de saint Jean dans une seule de ses Epîtres; c'est ainsi qu'il nous invite à l'aimer.

Mais que ses exemples, Messieurs, donnent de force à ces paroles! Ah! je le vois avec Jésus sur le Thabor, il y est entouré des splendeurs du ciel, dans le ravissement et dans la joie : je ne m'étonne pas qu'il s'y trouve bien. Mais je vois Jésus au pouvoir de ses ennemis, sur le Calvaire, sur la croix. Où sont ses amis, ses disciples, ceux qu'il avait guéris, qu'il avait repus de sa main, qui venaient de le recevoir en triomphe? Ils se cachent, ils le renient, ils ont honte de le connaître et d'être connus de lui. Saint Jean lui seul, détestant l'ingratitude publique, à la vue des soldats et des bourreaux, constant au pied de la croix, vient recueillir les derniers soupirs de son Maître, se faire honneur de ses regards et de sa dernière confidence, lui rendre enfin les derniers hommages de son amour. Est-ce là bien user de la familiarité de son Maître pour l'aimer, pour le faire aimer? Comment se sert-il de sa confidence pour le faire plus honorer?

2. Rien n'est plus commun que de se servir de la confidence des grands pour se faire valoir dans le monde. Quand on ne serait pas assez lâche et assez malin, pour faire de leurs secrets un commerce criminel, on ne laisse pourtant pas d'y chercher toujours cet avantage, de pouvoir passer pour important, et d'affecter des airs mystérieux pour s'attirer du crédit, au moins auprès de ceux qui en manquent. Que fit saint Jean des secrets qui lui furent confiés? Il les fit tous servir à la gloire de son Maître, soit en défendant son honneur contre ses ennemis, soit en l'amplifiant parmi les fidèles.

L'Eglise était encore, pour ainsi dire, au berceau, quand des serpents qui s'étaient glissés dans son sein, la voulurent déchirer. Cérinthe, Ebion, Nicolas, compagnon de saint Etienne au diaconat, corrompant la foi de leur baptême, entreprirent de combattre la Divinité de Jésus-Christ, et de le faire passer pour une simple créature. Saint Jean tirant alors des trésors de son esprit les lumières particulières qu'il avait puisées du cœur même du Sauveur, en forma ces oracles merveilleux qui, comme autant de tonnerres éclatants, faisant retentir de la terre au ciel la production éternelle du Verbe Dieu, terrassèrent toutes les hérésies naissantes, et servirent d'armes aux siècles futurs contre celles qui devaient naître. *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.* Paroles si élevées, si pleines de force et de grandeur, que les païens mêmes en ressentirent l'impression, et que les philosophes platoniciens n'y purent, dit saint Augustin, refuser leur admiration et leurs louanges. Aussi saint Chrysostome a remarqué (*Homil.* 1 *in Joan.*) que l'apostolat de saint Jean fut exprès fixé dans l'Asie, où toutes les sectes des philosophes régnaient avec pleine autorité, afin que son Evangile triomphât avec plus d'éclat des forces de l'idolâtrie, et que la lumière de la vérité sortît de la même source d'où les ténèbres du mensonge s'étaient répandues de toutes parts.

Avec quel zèle travailla-t-il à y amplifier cette gloire qu'il avait si hautement défendue contre ses ennemis! Il fonda sept Eglises dans l'Asie, qui furent les modèles de toutes celles de l'Orient. Il étendit ses soins jusque dans la Perse, où les Parthes dominaient alors : et ce fut à eux qu'il écrivit cette merveilleuse Epître, qui est la première entre les trois. Il établit enfin si fortement la Divinité du Sauveur, qui est le fondement de la religion chrétienne, que, quoiqu'il n'ait prêché que dans une partie de l'Orient, et qu'Ephèse ait été sa demeure la plus ordinaire, saint Chrysostome n'a pas douté de l'appeler pour ce sujet la colonne de toutes les Eglises qui sont dans tout l'univers : *Columna omnium quæ in orbe sunt Ecclesiarum* (*Loc. cit.*).

3. Quel usage fit-il en troisième et dernier lieu des libéralités du Sauveur? fut-ce, comme parmi nous, pour s'agrandir, pour s'élever, pour insulter à ses égaux, pour s'égaler à son bienfaiteur et à son Maître? Ah! ces lâchetés ne conviennent qu'aux amis du siècle présent, où les bienfaits ne produisent la plupart du temps que des ingrats, des ennemis

et des traîtres. Le cher disciple emploie les bienfaits et les grâces de son Maître à se sacrifier pour lui. Le sang qu'il avait vu couler jusqu'à la dernière goutte, et jusqu'à l'eau du cœur du Sauveur du monde, ne lui permettait pas de lui refuser le sien. La même ardeur dont il avait vu Jésus-Christ perdre la vie, l'animait à la perdre aussi pour lui. Mais, combat surprenant de la libéralité du Maître et de la reconnaissance du favori! Le favori prodigue sa vie pour son maître, et le Maître s'oppose à la reconnaissance du favori. Le favori court au martyre, il souhaite et cherche la mort; et le Maître recule la mort au delà des bornes ordinaires de la vie. Saint Pierre, curieux de la destinée de saint Jean, avait demandé à Jésus-Christ ce que deviendrait ce disciple ; Que vous importe ? avait dit Jésus-Christ; je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne : *Sic eum volo manere donec veniam; quid ad te* (*Joan.*, XXI, 22)? Contre cet arrêt mystérieux et mêlé d'obscurité, le disciple opposait toujours le désir de se réunir à lui. Tout ce qu'il entendait du martyre de ses frères ne faisait que redoubler son ardeur. Il avait vu passer devant lui tous les apôtres par divers supplices : il avait vu tomber le fer de la persécution sur la tête de plusieurs de ses enfants. Cependant il n'y avait pour lui ni fer, ni feu, ni supplice : il se voyait sans couronne à l'âge de près de cent ans. Quelle douleur pour un cœur pénétré d'amour et de reconnaissance!

Enfin la fureur de Domitien s'étant allumée contre les chrétiens, cet empereur le fit jeter dans l'huile bouillante. Il crut avoir trouvé le moment de son bonheur; mais tandis que le serviteur, dans les douleurs les plus vives, s'offrait à son Seigneur en holocauste d'amour, le Seigneur, suspendant la violence du feu, renouvelait contre ses désirs la sentence qu'il avait déjà prononcée : *Sic eum volo manere*, je veux qu'il demeure vivant.

Ainsi par un miracle égal à celui des enfants de la fournaise, il sort de l'huile plus robuste et plus frais qu'il n'y avait été plongé: *Vegetior ac purior*, dit Tertullien. Frustré de son espérance, où tournera-t-il ses désirs? Un nouveau rayon frappe ses yeux ; il est relégué à Pathmos, une île stérile : il y est condamné aux mines avec toutes les marques d'ignominie attachées à ce tourment, qui n'était que pour les esclaves. Il y court, il espère y finir son sacrifice dans l'obscurité d'un travail qui sans avoir l'éclat public du martyre en avait toute la rigueur. Mais il trouve encore là la même voix de son Maître: *Sic eum volo manere*, je veux qu'il demeure vivant. La vie de son tyran finit même avant la sienne : il est rappelé de l'exil, il retourne à ses chers enfants; il va donc attendre entre leurs bras la mort que les tyrans lui refusent.

Evénement prodigieux! Non-seulement le martyre, mais la mort fuit devant lui. Plus d'un siècle s'est écoulé depuis qu'il a vu le jour. Douze empereurs ont tenu le trône de Rome, et ont passé sur la terre comme des flots; Rome et Jérusalem ont été réduites en cendres, et ces temples fameux, ouvrages de tant de mains, le Capitole et le temple de Salomon, n'ont pu résister à la loi du temps, ni à la fureur des hommes : le disciple inébranlable résiste aux hommes et aux temps, son corps et son esprit ont toujours la même force. Et quand viendrez-vous donc, Seigneur? vous voulez qu'il demeure, dites-vous, et qu'il subsiste vivant jusqu'à ce que vous veniez? *Sic eum volo manere donec veniam.* Quel est donc ce jour de votre venue ? ce moment tant souhaité de votre cher serviteur? Avez-vous oublié que vous lui avez promis qu'il boirait votre calice : *Calicem meum bibetis.* Où est-il donc ce calice de douleurs?

Il est là, Messieurs, en cela même, en cette privation du dernier coup du martyre, au milieu des plus vifs désirs et des plus violents transports dont un cœur peut être animé. Mourir comme mourut saint Jean, d'une mort simple et naturelle, au lieu de s'immoler vivant à la gloire de son Dieu; voir en mourant ses amis autour de lui, au lieu des tyrans et des bourreaux dont il s'était formé l'idée ; avoir couru tant de fois après la couronne sanglante, y avoir tant de fois touché et se la voir enlevée; mettre enfin son bonheur à souffrir pour ce que l'on aime, et ne pouvoir souffrir autant que l'on veut, c'est là le vrai calice et le vrai martyre d'un cœur qui brûle de l'amour de Dieu.

Chers auditeurs, trouverai-je des cœurs qui comprennent ce martyre? y en a-t-il dans cette assemblée? y en a-t-il dans notre siècle? y en a-t-il dans l'univers? Ah! loin d'aspirer à souffrir la mort pour Dieu, loin d'aller pour lui au-devant des croix et des souffrances, nous ne voulons pas même porter celles qui viennent à nous, qui se trouvent sous nos pas, et que sa main nous présente. Loin de vouloir souffrir pour répondre à son amour et pour lui prouver le nôtre, nous ne voulons pas même souffrir pour satisfaire à sa justice et pour expier nos péchés. Loin de rechercher les croix pour mériter la couronne de la gloire, nous ne voulons pas même les embrasser pour éviter les feux de l'enfer. Aimons-nous Dieu, mes frères, l'aimons-nous? On voit des braves près de la mort regretter de ne pas mourir pour leur prince à la tête d'une armée, et regarder comme un sort malheureux de mourir en lâches dans un lit. Etre ami d'un prince et d'un grand, c'est un engagement pour nous à tout faire et à tout souffrir pour eux, et Dieu n'aura pour amis que des timides et des lâches! Nous porterons ce nom comme un poids et comme un joug. Ah! nous méritons bien d'être accablés sous le poids de nos frivoles amitiés, de nos indignes affections, si les liens de l'amitié de Dieu nous semblent des chaînes pesantes. Oh! que tout le monde, Seigneur, devienne une mer d'amertume à quiconque est insensible à la douceur de souffrir en vous aimant. Souffrir en vous aimant, c'est le bonheur de la vie; vous aimer sans souffrir, c'est la couronne réservée pour l'heureuse éternité. Où nous conduise, etc.

SERMON

POUR LE PREMIER JOUR DE L'ANNÉE

Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.

Le huitième jour, où l'enfant devait être circoncis, étant arrivé, il fut nommé Jésus (*Luc.*, II, 21).

Trois grandes solennités nous rendent ce jour vénérable : le renouvellement de l'année, la circoncision du Messie, et l'imposition du nom de Jésus.

La première est pour ainsi dire un mystère d'espérance. On croit en commençant l'année voir une nouvelle carrière ouverte à de nouveaux desseins ; la jeunesse y semble rentrer dans la vie, et la vieillesse y renouveler sa trève avec la mort ; l'homme heureux y pousse ses désirs au delà de sa prospérité présente; et le malheureux s'y propose la fin de son adversité : *Postquam consummati sunt dies.*

La seconde solennité est un mystère de douleur. On y voit un enfant non-seulement commencer sa vie par les pleurs, comme le reste des hommes, mais encore mêler son sang à ses pleurs, et les parents eux-mêmes attachés aux observances de leur loi, être les exécuteurs de cette sévère cérémonie : *Ut circumcideretur puer.*

La troisième solennité est un mystère de joie. On y voit cet enfant divin recevoir le nom de Jésus, c'est-à-dire de Sauveur, et s'engager à délivrer le genre humain d'une captivité de quatre mille ans : *Et vocatum est nomen ejus Jesus.*

Voilà l'abrégé des merveilles qui sont renfermées dans ce grand jour. Mais quelques idées qu'en puisse avoir le monde profane, il faut que le monde chrétien porte les siennes plus haut, et les réduise toutes à la seule idée du salut.

Ce jour, Messieurs, est pour nous un jour de salut entre tous les jours de l'année; pourquoi ? pour trois raisons tirées de ces trois mystères. Premièrement, nous y comprenons la nécessité de nous sauver. Secondement, nous y apprenons la manière de nous sauver. Troisièmement, nous y recevons la grâce pour nous sauver. Nous y comprenons la nécessité de nous sauver, par le renouvellement de l'année. Nous y apprenons la manière de nous sauver par la circoncision du Fils de Dieu. Nous y recevons la grâce pour nous sauver par le nom de Jésus. La nécessité, la manière et la grâce du salut; trois fruits de ces trois mystères ; trois parties de ce discours.

Quel emploi plus avantageux pouvons-nous faire de ce jour, que de nous y bien remplir l'esprit d'un soin pour qui seul nous vivons tous sur la terre, et par qui seul nous pouvons vivre éternellement dans le ciel. Pensons donc aujourd'hui sérieusement, chers auditeurs, à ce qui doit faire notre bonheur et dans cette vie et dans l'autre, et pour cela demandons le secours du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique le cours des temps soit uniforme et continu dans sa rapidité, les hommes l'ont divisé en parties imaginaires, pour en mesurer l'étendue et l'accommoder à leurs besoins; de là les mois, les siècles, les années. Les mois pour être trop fréquents, et les siècles pour être trop rares, échappent à notre attention. Ce sont proprement les années qui arrêtent nos esprits, qui réveillent nos réflexions, et qui nous font passer de la considération du temps à la considération de nous-mêmes. J'ai vécu tant de mois, cela ne vient point en pensée. J'ai vécu tant de siècles, on ne vit point assez pour avoir lieu de s'en vanter. J'ai vécu tant d'années, c'est à quoi l'on s'en tient et comme on parle. Une nouvelle année est donc une nouvelle occasion de penser à notre état, et surtout à notre salut, nous le représentant comme la plus importante, la plus pressante et la plus difficile de nos affaires. Faites bien ces trois réflexions.

1. La première, c'est que le salut nous doit paraître, aujourd'hui plus que jamais, notre plus importante affaire; parce que l'écoulement de cette dernière année et de tous les plaisirs que nous y avons goûtés, nous est une nouvelle preuve, une nouvelle démonstration de la rapidité et de la vanité qui leur est naturellement attachée ; par conséquent une nouvelle conviction de la nécessité de songer à notre salut, puisqu'étant hors d'état de pouvoir sauver nos biens, nos fortunes, notre corps même de la rapidité du temps, c'est, si nous nous aimons, une nécessité pour nous de travailler du moins à sauver notre âme, au mépris de ces biens fragiles dont nous ne pouvons rien sauver.

Proposons-nous donc ce salut dès ce commencement d'année, pour premier objet de nos soins. Prévoyons dès maintenant les difficultés que nous y pouvons trouver, les ennemis que nous y aurons à combattre. Imitons ces braves de Gédéon qui, marchant contre les Madianites et se sentant pressés de la soif, ne se désaltéraient qu'en courant, prenant l'eau du creux de la main (*Judic.*, VII, 5), fort différents de leurs lâches compagnons qui, pour boire plus à loisir, s'étendaient ventre à terre le long du rivage. Ils avaient bien en tête un autre soin que celui de boire à leur aise ; il fallait vaincre leurs ennemis, il fallait courir à la victoire. Et c'est aussi là, mes frères, où nous devons tous courir. N'envions point aux mondains le plaisir de se vautrer par terre pour recueillir à pleines mains ces faibles biens que le torrent emporte et qui sont la proie du temps. N'en usons qu'en passant, selon nos besoins. Ah ! nous avons des ennemis à combattre et à surmonter, nous avons une âme à sauver. Notre salut est notre affaire, tout ce qui ne nous y sert point nous doit être indifférent.

Enfants des hommes, s'écrie David, jusqu'à quand donc aurez-vous le cœur pesant, l'âme courbée vers la terre ? pourquoi aimez-vous la vanité? pourquoi cherchez-vous le mensonge? *Ut quid diligitis vanitatem et quæ-*

ritis mendacium (*Psal.*, IV, 5)? Tout cet amas de biens n'est que vanité, que mensonge. C'est un mensonge, que ces biens puissent durer; c'est un mensonge qu'ils vous puissent contenter; c'est un mensonge qu'ils soient biens, qu'ils soient dignes d'être nommés biens. Quand vous courez après, vous courez après tous ces mensonges : et pourquoi donc y courez-vous? *Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium?*

Convaincus par vos propres yeux de la vanité des biens, convaincus par votre foi de l'importance du salut, quoi! dit saint Augustin, la vanité de tous côtés retentit à vos oreilles, et au mépris de la vérité vous cherchez la vanité, au mépris du salut vous cherchez les biens de la terre? *Jam clamat veritas, et adhuc quæritur vanitas.* Faut-il s'étonner après cela, continue saint Augustin, si ce monde est si malheureux, si Dieu le frappe si durement et l'accable de tant de misères. Dieu est juste, Dieu a raison: *Merito flagellatur hic mundus.* Ce monde est un serviteur instruit de la volonté de son maître et rebelle à sa volonté. S'il en était ignorant ou mal instruit, il serait moins coupable et moins digne de châtiment. Mais il sait son devoir et ne fait pas son devoir ; il sait que son bonheur n'est pas sur la terre; il sait que son bonheur est de faire son salut, et il néglige son salut. Ne mérite-t-il pas d'être puni à proportion de ses lumières? Tous ses biens sont changés en maux, pour lui faire sentir que tous ces biens sont de faux biens, et qu'il n'y a nul vrai bien que le salut. *Quid mirum si multum mundus vapulat? servus est sciens voluntatem Domini et faciens digna plagis* (*Aug.*, *serm.* 72). Le renouvellement de l'année nous fait ainsi paraître le salut plus important que jamais. Il nous le fait encore paraître plus pressant que jamais. Seconde réflexion.

2. Pourquoi plus pressant que jamais? parce qu'il nous fait remarquer que notre vie est plus courte et plus proche de sa fin; qu'il nous reste par conséquent moins de temps pour dresser nos comptes et pour nous préparer à répondre à Dieu. Je vous le déclare donc, mes frères, disait saint Paul aux Corinthiens, le temps est court : *Hoc itaque dico, fratres, tempus breve est* (*I Cor.*, VII, 29). Il est court, parce qu'il nous est donné par mesure et que cette mesure a ses bornes, et que plus vous vivez, plus vous approchez de ses bornes. Il était court quand vous commençâtes à vivre, il est encore plus court depuis que vous avez vécu : plus court cette année que la précédente, plus court aujourd'hui qu'hier : *Hoc itaque dico, tempus breve est.* Mais il est court, ajoute saint Paul, parce que la figure du monde passe : *Præterit enim figura hujus mundi* (*Ibid.*, 31). Chaque moment le monde change de figure, et vous en changez avec lui. Cette figure que vous voyez présentement dans le monde, est-ce la même que vous y voyiez il y a trente ans? Le repos, la bonne foi, la confiance mutuelle, la joie, l'abondance, la victoire, que sont-elles devenues? Cette figure a disparu : celle qui lui a succédé a-t-elle rien de semblable? Une autre surviendra, plus triste ou plus douce : que sait-on? La figure même extérieure de ce monde, habits, parures, ornements, toutes les modes ont changé : le monde, au même état qu'il était il y a trente ans, vous paraîtrait ridicule : *Præterit figura hujus mundi.* Votre figure à vous-mêmes a-t-elle eu plus de stabilité? Cette figure de plaisir qui brillait dans votre jeunesse; cette figure d'intrigue et d'empressement, que vous a fait prendre depuis ce temps-là l'intérêt de votre fortune et de votre réputation; cette figure de chagrin et de souci, où vous a réduits enfin le soin de votre famille : tous ces personnages sont joués. Vous avez paru sur le théâtre du monde avec tous ces visages différents : *Præterit figura hujus mundi.* Que vous reste-t-il à soutenir, que la figure désagréable de votre caducité? Tout cela est bien triste et vous touche de bien près. Ne vous l'avait-on pas bien dit? Le temps est court, le salut presse : *Hoc itaque dico, fratres, tempus breve est.*

Contemplez-vous au même état où se trouvaient les Hébreux marchant par le désert à la terre de promission. Leur voyage fut de quarante ans. La seconde année de leur voyage, Moïse en voulut faire la revue dans le désert de Sinaï : il y compta six cent trois mille combattants, tous au-dessus de vingt années. Trente-huit ans après, étant arrivés dans les plaines de Moab, il voulut faire un second dénombrement; il y trouva peu de différence en nombre : six cent et un mille combattants. Mais ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que de ce nombre prodigieux de plus de six cent mille hommes, il n'en restait que deux, deux seuls, du premier dénombrement : Caleb, âgé de soixante et dix-huit ans; Josué, de quatre-vingt-trois : tous les autres ayant péri par le fer, ou les maladies, ou les autres fléaux de Dieu : *Nullusque remansit ex eis præter Caleb et Josue* (*Num.*, XXVI, 65).

Faites, chers auditeurs, le dénombrement du monde : ouvrez les yeux sur ce que vous voyez, sur cette grande assemblée; souvenez-vous de ceux qui pouvaient la former il y a trente ou quarante ans, de ceux qui vous parlaient alors du haut de cette même chaire, de ceux qui sacrifiaient à cet autel, qui tenaient ici les premiers rangs, qui faisaient le plus de bruit dans le monde. En reste-t-il encore? et ceux qui restent, en quel état les trouvez-vous? Et vous qui restez maintenant et qui occupez leur place, en quel état, en quel âge étiez-vous alors? Il n'était presque pas mention de vous. Suivant cette règle, en quel état serez-vous dans quelque temps? Vous ne serez plus non plus qu'eux. Ce Josué, qui restait alors des anciens du peuple d'Israël, vécut encore quelques années; mais ce Moïse, qui faisait ce fameux dénombrement, mourut dans la même année. Il est donc bien court, ce temps qui vous reste; il est plus court qu'il ne le fut jamais : il deviendra plus court, plus votre vie deviendra longue. Etrange aveuglement! dit saint Au-

gustin, vous demandez des années et des années, et vous ne songez point à la fin de vos années : *Vis ut veniant anni et anni, et non vis ut veniat finis annorum* (*Serm.* 108). Mais songez-y, n'y songez pas, elle s'avance malgré vous; votre fin presse, et par conséquent votre salut. C'est une affaire qui devient plus pressante que jamais et, pour troisième réflexion, plus difficile que jamais. Troisième effet du renouvellement de l'année.

3. Ne l'éprouvez-vous pas ainsi, mon cher auditeur, que depuis que vous vivez le salut vous devient de plus en plus difficile, que les liens qui vous attachent au péché se multiplient de jour en jour, que vos habitudes s'enracinent, que vos passions deviennent plus violentes, les occasions de péché plus fréquentes, la crainte et le respect de Dieu plus faible dans votre cœur? Maintenant que le temps passé se trace en votre mémoire, et que vous comprenez la nécessité du salut, n'est-il pas vrai que vous voudriez y avoir travaillé plus tôt et dès votre tendre jeunesse, où vous sentiez éclore en vous tant de semences de vertu, où tout vous aidait à les cultiver, où vous n'aviez qu'à résister aux premiers attraits du vice pour l'éloigner de votre cœur? Qu'il vous était alors aisé de vous maintenir dans l'innocence, avec les précautions que la grâce vous suggérait! Depuis ce temps heureux, tous les pas que vous avez faits en vous approchant du monde ont été autant de barrières qui vous ont séparé de Dieu : un état que vous avez pris, une charge que vous avez achetée, un mariage où vous vous êtes engagé, des enfants que vous prétendez élever au-dessus de votre fortune, en tout cela vous n'avez trouvé que des écueils, et des piéges, et des sources de corruption. Combien d'obstacles au salut! Ces obstacles, présentement, sont plus forts qu'ils ne l'étaient l'année dernière, plus forts l'année dernière qu'ils ne l'étaient auparavant. Vous avez perdu par degrés la simplicité, l'innocence, la piété, la probité, l'honneur et peut-être la foi : que vous reste-t-il donc à perdre? Ah! s'il vous reste encore quelque étincelle de raison, quelque lueur de religion, servez-vous-en pour vous imprimer dans l'esprit cette pensée, que si vous n'assurez votre salut cette année par une solide conversion, ce qui vous est difficile aujourd'hui vous sera peut-être impossible dans la suite.

Appliquez-vous la sentence que le père de famille prononçait contre le figuier : Quoi, disait-il, il y a trois ans que je viens à ce mauvais arbre et que je le trouve sans fruit : que l'on le coupe, que l'on lui mette la hache au pied; que fait-il, qu'occuper la terre? *Succide, succide illam : ut quid etiam terram occupat* (*Luc.*, XIII, 7)? Seigneur, encore un an, s'écriait le jardinier, encore un an de patience : *Domine, dimitte illam et hoc anno.* Je lui donnerai toutes ses façons; je n'y épargnerai ni soin, ni peine : après cela, s'il demeure encore stérile, il sera aisé de le couper : *Sin autem, in futurum succides eam.* Ah! mon cher frère, combien y a-t-il d'années que vous occupez inutilement la terre et que vous la scandalisez? combien y a-t-il d'années que Dieu vient inutilement chercher en vous le fruit de salut et de pénitence? Après trois ans, s'écrie saint Augustin, que reste-t-il que la hache et le feu? *Post triennium, quid restat nisi securis* (*Serm.* 72)? Après trois ans? hélas! mais après quinze et vingt ans, après un long enchaînement d'années inutiles et honteuses, que reste-t-il que la mort et l'enfer? Un an, Seigneur, encore un an, Père de miséricorde, encore un an pour ce pécheur. C'est ici l'an de grâce et de salut : les plaisirs y semblent éteints, l'abondance s'est retirée; pauvretés, afflictions, maladies de tous côtés. C'est le fumier que Dieu répand autour de cet arbre stérile. Après cela, s'il ne répond aux soins d'un maître si patient, s'il ne produit des fruits capables de réparer son ingratitude passée, si ce pécheur perd encore cette année sans pourvoir à son salut, comment le sauver de la vengeance du maître, et de la hache et du feu? *Quid restat nisi securis?* Nous le voyons, Seigneur, plus clairement que jamais, combien le salut est important, puisque tout le reste passe; combien le salut est pressant, puisque notre vie devient chaque jour plus courte; combien le salut est difficile, puisqu'en le négligeant sa difficulté croîtra. C'est ce que nous avons appris dans ce renouvellement de l'année. Il faut nécessairement travailler à notre salut; mais comment, en quelle manière? Nous l'apprenons par la Circoncision. C'est la seconde solennité du jour et ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La circoncision, chez les Juifs, était le signe du péché. Notre-Seigneur étant sans nul péché n'était donc point sujet à cette loi rigoureuse. Il s'y soumet cependant d'une libre volonté : et par cette soumission il évite de grands maux et fait en même temps de grands biens. S'il eût refusé la circoncision, il eût semblé condamner l'ancienne loi : c'est la raison de saint Cyprien. Il n'eût pu passer pour fils d'Abraham, ni par conséquent pour Messie : c'est la raison de saint Augustin. Il eût conséquemment scandalisé tous les Juifs et perdu auprès d'eux toute créance et toute estime : c'est la raison de Denis le Chartreux. Voilà les maux qu'il évite en souffrant la circoncision.

De plus il nous apprend l'obéissance en se soumettant même aux lois qui ne sont point faites pour lui : c'est la raison du vénérable Bède. Il nous apprend la mortification, s'offrant à des douleurs dont il aurait pu s'exempter : c'est une autre raison du même Père. Il nous apprend l'égalité que la charité doit maintenir entre nous, en se rendant semblable à ses frères, et nous en faisant une leçon : c'est la raison de saint Laurent Justinien. Voilà les biens que la circoncision nous procure.

Voulons-nous répondre à son dessein, nous sauver, mes chers auditeurs? En voici la manière et le moyen : c'est la circoncision

intérieure de notre cœur, dont la circoncision du corps n'a été que la figure : *Circumcisio corporis in spiritu* (*Rom.*, II, 29). Qu'est-ce que cette circoncision si recommandée par saint Paul? C'est le retranchement de nos passions et de nos affections déréglées. Tout se réduit là : sans cela jamais vous ne pourrez ni éviter le mal, ni faire le bien ; ni par conséquent votre salut qui dépend de ces deux devoirs : *Declina a malo et fac bonum* (*Psal.* XXXVI, 27). Circoncision par conséquent absolument nécessaire, dit saint Bernard : *Salvaberis, si circumcidaris; alias non* (*Serm.* IV *de Circumc.*)

1. Je vous suppose tous déterminés à vous sauver. Suivant cette disposition je vous considère tels qu'étaient les Israélites, lorsqu'après de longues erreurs ils mirent enfin le pied dans la terre promise. Alors que leur dit le Seigneur? Allez, exterminez sans exception tous les habitants de ce pays ; brisez leurs statues, leurs trophées : *Dispergite cunctos habitatores terræ; confringite titulos et statuas :* parce que je vous ai donné cette terre en propriété. Je veux que vous y soyez, non pas comme alliés, ni comme sujets ou esclaves; mais que vous y dominiez comme maîtres et conquérants : *Ego enim dedi vobis in possessionem* (*Num.*, XXXIII, 53, 54). Au reste, si vous y manquez, si vous épargnez rien de cette race maudite, sachez que tous ceux qui en resteront, vous seront comme des clous dans les yeux et des lances dans les flancs ; qu'ils vous feront tous les maux que vous eussiez dû leur faire, et que je vous traiterai vous-mêmes aussi impitoyablement que je vous ordonne de les traiter. *Qui remanserint, erunt vobis quasi clavi in oculis et lanceæ in lateribus : et quidquid illis cogitaveram facere, faciam vobis* (*Ibid.*, 55, 56).

Quelle est cette terre, mes frères, dont Dieu vous met en possession? C'est votre âme, c'est votre cœur. Jusqu'ici vous n'en étiez pas les maîtres, étant assujettis au péché. Maintenant affranchis par la grâce et maîtres de votre cœur, voulez-vous l'être toujours, y régner sans guerre, en pleine paix? *Dispergite, confringite titulos et statuas.* Détruisez-y vos passions, leurs idoles, leurs images, leurs désirs, leurs souvenirs; tout ce qu'elles ont gravé, tracé, imprimé dans votre cœur : *Titulos et statuas.* Entière destruction, retranchement absolu de tous ces piéges de péché. Autrement qu'arrivera-t-il? Que vos passions feront sur vous les mêmes dégâts, que vous deviez faire sur elles ; qu'elles vous porteront les mêmes coups que vous leur deviez porter. Vous les deviez ruiner, et vous les avez épargnées : elles vous ruineront, elles vous désoleront. Vous aviez eu les yeux assez ouverts pour reconnaître leur malice, et vous avez été assez faible pour les ménager. Elles deviendront, dit le Seigneur, comme des clous qui vous crèveront les yeux et vous jetteront dans un aveuglement incurable : *Erunt vobis quasi clavi in oculis.* Elles deviendront, dit le Seigneur, comme des lances appliquées à vos côtés, qui vous pousseront malgré vous dans le précipice : *Quasi lanceæ in lateribus.*

Qu'est-ce qui vous perd en effet devant Dieu et devant les hommes? N'est-ce pas votre attachement à cette indigne passion, qui trouble votre repos, qui corrompt votre santé, qui abrutit votre esprit, qui ruine votre fortune, qui vous dévore tant de biens, qui vous donne tant de dégoûts, qui vous cause tant de dépits, qui vous fait dessécher de chagrins et de misères? Qu'est-ce qui perd l'ambitieux; qui le rend malheureux de tout le bonheur d'autrui; mécontent de tout ce qu'il a ; jaloux de tout ce qu'il n'a point; affamé dans le désir, impatient dans l'espérance, insolent dans le succès, désespéré dans le refus? Est-il besoin de parcourir tous les supplices des pécheurs; ce que leur fait sentir l'avarice, la colère, la haine, la jalousie? Interrogez-vous, contemplez-vous; entrez dans vos propres misères. En trouverez-vous d'autres sources que votre déplorable et funeste passion?

Or maintenant, parlez de bonne foi. Si vous aviez exercé sur cette maudite passion la rigueur que Dieu vous ordonnait ; que vous l'eussiez traitée sans indulgence; en un mot, que vous eussiez pris un vrai soin de l'étouffer ; vous en eût-il coûté la peine qu'il vous en coûte? Eussiez-vous été aussi malheureux que vous l'êtes maintenant? Cette circoncision de cœur vous eût-elle accablé d'autant de maux que le débordement de vos passions vous en cause? Il eût fallu réprimer leurs mouvements, s'opposer à leurs saillies ; il est vrai, c'était une peine, et de tels efforts sont rebutants. Tout cela cependant se fût passé dans votre cœur ; il n'y eût eu que la nature qui en eût souffert quelque temps; le dommage n'eût point passé jusqu'à votre conscience, jusqu'à votre réputation, jusque sur vos biens, votre état et votre vie. Ah! vous éprouvez donc l'effet de la menace de Dieu. Vous n'avez pas voulu perdre et ruiner vos passions; elles vous ruinent, elles vous perdent : *Quidquid illis cogitaveram facere, vobis faciam.* Elles vous perdent selon le monde ; elles vous perdent selon Dieu ; elles multiplient vos malheurs, elles multiplient vos péchés. Il faut donc les retrancher, si vous voulez éviter le mal en toute manière ; mais il le faut encore, si vous voulez faire le bien : *Declina a malo et fac bonum.*

2. Car quand vous serez parvenus à prendre cet ascendant sur vous-mêmes, que de pouvoir retrancher les excès de vos passions; qui vous empêcherait alors d'exercer toutes les vertus chrétiennes? Il n'y aura plus dans la vertu que douceur et que plaisir. Les enfants d'Israël, depuis leur sortie d'Egypte, avaient durant tout leur voyage négligé la circoncision. Mais aussitôt qu'ils eurent passé le Jourdain, s'étant soumis à cette cérémonie, alors Dieu, pour ainsi dire, se glorifiant de la soumission d'Israël, disait avec complaisance à Josué leur général : C'est aujourd'hui que je vous ai ôté l'opprobre et la honte d'Egypte : *Hodie abstuli opprobrium Ægypti*

a vobis (*Josue*, V, 9). D'aujourd'hui seulement vous êtes mon peuple choisi, distingué des incirconcis, des sensuels, des infidèles. Dès ce moment, en effet, ils entrèrent dans l'abondance ; ils trouvaient de toutes parts la terre couverte de biens ; partout des fruits qu'ils n'avaient jamais goûtés ; partout la victoire les suivait ; tout cédait, tout pliait sous eux.

Ah ! vous ne le comprenez point, mes frères, vous ne le comprenez point : un homme maître de ses passions, est maître du reste du monde. Un chrétien qui sait l'art de se mortifier à propos ; de réprimer dans l'occasion, sa cupidité, ses désirs, est l'honneur et l'admiration du monde. On gagne tout à se vaincre pour Dieu. Mais cette gloire et ce bonheur n'est que pour ceux qui ont effacé l'opprobre et la honte d'Egypte : *Opprobrium Ægypti :* qui ont jeté hors de leur cœur ces funestes passions qui font votre honte, votre malheur et celui du reste du monde.

Car, hélas ! mes chers auditeurs, d'où vient la désolation du monde ? Est-ce des pauvres d'esprit, des humbles, des débonnaires, des pacifiques, des mortifiés, de ceux qui s'étudient à ce vertueux retranchement ordonné par l'Evangile ? Un monde habité d'un tel peuple ne serait-il pas au contraire le séjour de la joie et de la paix ? Qui donc en bannit la paix, le bon ordre et la vraie joie ? N'est-ce pas l'envie, l'avarice, l'impudicité, l'ambition ? Pourquoi donc trouvez-vous mauvais qu'on vous prêche la destruction de ces pernicieuses passions ? Pourquoi les ménagez-vous ? Tout est perdu, dites-vous, et les temps sont misérables. Ah ! mes frères, dit saint Augustin, vivons bien, vivons bien ; et les temps seront heureux : *Bene vivamus, et bona sunt tempora* (*Serm.* 80). Mortifions nos passions, et les temps seront heureux. Retranchons notre luxe, et nous deviendrons modestes. Retranchons notre train, notre table, notre jeu, et nous deviendrons charitables. Retranchons notre délicatesse, et nous deviendrons patients. Retranchons notre ambition, et nous deviendrons paisibles. Toutes ces superfluités frivoles et pernicieuses, sacrifions-les à la circoncision de notre Sauveur. Alors nous vivrons bien, mes frères, et les temps seront heureux. *Bene vivamus, et bona sunt opera.* Nous y trouverons notre repos et nous y ferons notre salut : c'en est la manière assurée.

Mais ce retranchement a bien des difficultés. Où prendre pour cela tous les secours nécessaires ? Dans le nom de Jésus, Messieurs. C'est le troisième mystère de ce jour. Nous y trouvons la grâce du salut. C'est par là que je finis.

TROISIÈME PARTIE.

Pécheurs et enfants de pécheurs, nous ne méritons rien et n'obtenons rien par nous-mêmes : il nous faut un intercesseur, un médiateur, un Sauveur, qui nous mérite et nous obtienne la grâce et le secours nécessaire pour le salut. Nous l'avons ce Sauveur : non-seulement il en prend aujourd'hui le nom, se faisant appeler Jésus ; mais il en exerce le ministère, offrant pour nous à Dieu les prémices de son sang. Ce nom est donc pour nous une vraie source de grâce, un vrai principe de salut : ***Et nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous puissions être sauvés.*** Saint Pierre le prêchait ainsi aux pontifes et aux prêtres, qui avaient fait mourir son maître : je le puis bien prêcher aux fidèles qu'il a rachetés : *Non est aliud nomen sub cœlo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri* (*Act.*, IV, 12).

Je vous le dis donc, chrétiens, ne mettez point votre confiance aux princes, et je vous le dis après David : *Nolite confidere in principibus* (*Ps.* CXLV, 3). C'était un prince, il connaissait ses pareils, il savait bien le caractère de leur pouvoir et de leur cœur. Il savait que quand ils ont le pouvoir, souvent la volonté leur manque ; et que quand ils ont la volonté, souvent ils manquent de pouvoir. Tout grands qu'ils sont, disait-il, ils sont hommes et enfants des hommes : ne mettez donc point votre confiance en eux : *Nolite confidere in filiis hominum.* Pourquoi ? C'est que le salut n'y est pas : *In quibus non est salus.* La grandeur y est, il est vrai ; la magnificence, l'éclat, les caresses, les promesses, mais le salut n'y est pas. Non-seulement le salut éternel, mais non pas même le salut et la sûreté de la vie. On se sacrifie pour eux, et on le doit ; mais rendent-ils la vie, quand on l'a perdue pour eux : *In quibus non est salus.*

Deux choses cependant vous font tout exposer pour leur service, leurs exemples et leurs bienfaits. Qu'un roi marche à votre tête ; où n'ira-t-on point sur ses pas ? Qu'il vous honore de ses grâces ; de quoi ne devient-on point capable ? Il ne faut point d'autre secours pour vous encourager aux desseins les plus périlleux. Que voulez-vous de plus, mes frères, pour vous encourager aux difficultés du salut, sinon que Dieu fasse pour vous ce que vous souhaiteriez des rois de la terre ? Et que peuvent-ils pour vous qui soit comparable à la grâce que Dieu vous fait aujourd'hui par son Fils ?

En quoi consiste cette grâce ? en deux choses. La première est l'exemple qu'il nous donne ; la seconde est l'onction qu'il répand en nous ; l'exemple est une grâce extérieure qui nous fortifie contre les difficultés ; l'onction est une grâce intérieure qui nous adoucit les difficultés. Deux effets de ce nom, qui opèrent notre salut.

1. Si Notre-Seigneur ressemblait à ces maîtres sans pitié, qui ne cherchent qu'à signaler leur autorité par leurs lois, et qui ne veulent pas toucher du doigt le fardeau dont ils chargent ceux qui les servent, il y aurait quelque sujet de gémir de nos conditions, et de la pesanteur du joug qu'il a imposé sur nos têtes. Mais nous a-t-il rien imposé qu'il n'ait voulu lui-même subir ? Comment donc alléguons-nous, pour nous excuser nos lâchetés, les difficultés de la vie chrétienne ? A toutes nos difficultés la réponse est toute prête, et c'est, dit Tertullien, l'exemple de

Jésus-Christ : *Solutio totius difficultatis Christus.*

On vous dit qu'il faut vous priver des commodités de la vie. Vous répondez, cela est dur. On vous réplique, Jésus-Christ s'en est bien privé; quelle solution plus convaincante? On vous dit : pardonnez, jeûnez, mortifiez votre chair, humiliez-vous. Tout cela vous paraît fâcheux. Mais Jésus-Christ n'a-t-il pas pardonné, jeûné, mortifié sa chair, souffert humblement et patiemment ? Comment donc vous en défendre? Lui diriez-vous : Seigneur, souffrez tout seul, jeûnez, humiliez-vous. Soumettez-vous et mortifiez-vous tout seul. Nous irons après vous à la gloire, à la couronne du salut; mais nous n'irons point sur vos pas, ni par le même chemin. Si c'est à la faveur et à l'ombre de votre croix, ce ne sera pas sous son joug; il est trop pesant pour nous; nous participerons aux mérites de votre croix, mais sans la porter avec vous. Lâches disciples, faux chrétiens, vous verrez souffrir votre maître, votre père, votre chef, votre Sauveur, votre Dieu, et vous ne voudrez pas le suivre? vous craindrez de l'imiter ? Quel cœur avez-vous donc ? quelle glace dans votre cœur, pour n'être point amolli, enflammé, pénétré par un tel exemple ?

Un drapeau planté par un soldat sur le mur d'une forteresse assiégée, jettera dans toute une armée une émulation de valeur, qui fera mépriser tout le feu des ennemis. Et votre étendard, ô mon Dieu, planté de votre propre main, couvert de votre propre sang; votre croix, votre sang, n'enflammera point notre cœur, n'animera point notre courage et n'excitera point notre lâcheté! A trente et quarante ans nous n'aurons encore rien souffert, rien fait pour notre salut: couverts de plaies, épuisés de fatigues pour le monde. Et vous, Seigneur, dès l'âge de huit jours vous versez votre sang pour nous.

Le croyez-vous, ou non, pécheur ? Si vous ne le croyez pas, pourquoi vous dire chrétien? Si vous le croyez, pourquoi vivre comme si vous ne le croyiez pas? Attendez-vous qu'il vous mette dans le cœur ce courage qui vous manque? Il le fera, mon frère, il vous changera le cœur; il vous le remplira d'une onction de grâce intérieure qui vous adoucira toutes les difficultés et c'est le second secours qui vous est préparé dans son nom.

2. Ne l'avait-il pas donnée cette onction de grâce aux martyrs de tout âge, de tout sexe et de toute condition? Pensez-vous, dit saint Augustin, que tant de faibles personnes eussent pu soutenir tant de si cruels tourments, s'ils n'avaient senti dans leur cœur une douceur supérieure à la cruauté des tourments? Ne l'avait-il pas donnée cette onction de grâce aux saints solitaires, qui préféraient l'austérité de la solitude et du jeûne à tous les plaisirs des sens? Le prophète Habacuc nous trompait-il, quand il chantait qu'au milieu des misères de son temps il tressaillait de joie en son Dieu, en son Sauveur : *Ego autem exsultabo in Deo Jesu meo* (*Hebr.*, III, 29) : Les apôtres nous trompaient-ils, quand ils sortaient de l'assemblée des Juifs, tout joyeux d'y avoir été chargés d'injures pour le nom de Jésus-Christ : *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam*, etc. (*Act.*, V, 41). Les saints des siècles suivants abusaient-ils de notre crédulité, quand ils cherchaient dans le nom de Jésus l'adoucissement de leurs peines? Etes-vous tristes, dit saint Bernard : que Jésus vienne en votre cœur, et le calme y reviendra : *Veniat in cor Jesus, et ecce redit serenum* (*Serm.* 15, *in Cantic.*). Le monde, dit saint Augustin, le monde est plein d'amertumes, il est vrai; mais mon Dieu, votre nom est plein de douceur : *Amarum est sæculum; sed dulce est nomen tuum* (*In psal.* LI). Pesez ces paroles, chers auditeurs. Que l'on mette dans la balance, d'un côté toutes les misères du monde, et de l'autre côté le nom de Jésus; ce nom servira de contrepoids à toutes les misères du monde; ce nom seul adoucira tout. Il est amer ce siècle, il est cruel, il est dur, il est ingrat; il me persécute, il m'accable : *Amarum est sæculum :* O mon Jésus ! votre nom seul me fait oublier tous ces maux, me les rend doux et faciles : *Sed dulce est nomen tuum.*

Parlez, chrétiens : ces saints vous imposaient-ils? ces Pères, ces martyrs, ces apôtres, ces solitaires, tout le corps de la religion, tous les siècles jusqu'à nous ? Ils se sentaient remplis de force, et pénétrés d'onction par le seul nom de Jésus. Vous ne sentez rien, dites-vous? C'est que vous n'avez pour Jésus ni respect, ni reconnaissance, ni tendresse, ni amour ? Comment seriez-vous attendris, fortifiés, charmés de ce nom? Il vous est indifférent, il vous est peut-être odieux.

Quel effet peut avoir sur votre cœur sensuel, ce nom pur, ce nom saint, si gracieux pour ceux qui l'aiment? Ah! donnez-moi des cœurs qui aiment, s'écriait saint Augustin; donnez-moi des cœurs qui aiment. Ils sentiront ce que je dis : *Da amantem, et sentiet quod dico.* Où les prendre ces cœurs qui aiment, qui aiment leur Sauveur Jésus? où les trouver ? où les chercher? Tout est rempli de cœurs passionnés pour les créatures. Il n'y en a pas un qui n'ait son attrait; la gloire, l'argent, la beauté : tout cela trouve des partisans, des adorateurs, des esclaves. Vous n'en trouvez point, ô Jésus! on ne sent point combien vous êtes aimable, et quel trésor de grâce de salut est compris dans votre nom.

D'où vient donc que ce nom sacré se trouve à tout moment dans nos bouches criminelles en toutes les occasions de surprise et d'étonnement? *Jésus* est un terme commun qui échappe sans qu'on y pense. En cela ne portons-nous pas témoignage contre nous? Nous avons recours à ce nom pour exprimer les mouvements du cœur les plus naturels et souvent les plus profanes; et nous n'y avons pas recours dans nos grands besoins. Nous l'employons pour marquer notre embarras dans les accidents imprévus; et nous ne l'employons pas pour marquer notre confiance, et pour implorer le secours de sa grâce et

de son pouvoir. Ne craignons-nous point d'avoir part à la menace de Dieu dans l'ancienne loi, contre ceux qui emploieraient son nom pour des choses vaines : *Non erit impunitus qui super re vana nomen Domini assumpserit* (*Deuter.*, V, 11). Et qu'y a-t-il de plus insultant à cette loi, que l'emploi que nous faisons tous les jours du nom du Sauveur, sur les sujets les plus frivoles, sans réflexion au respect qui lui est dû? Quand autrefois il délivrait les possédés, il défendait au démon d'oser prononcer son nom, quoique ce fût pour confesser sa puissance et rendre hommage à sa divinité. *Jésus de Nazareth*, criait-il, *je sais qui vous êtes ; vous êtes le Saint de Dieu.* Taïs-toi, lui disait Jésus : *Obmutesce* (*Luc.*, IV, 34, 35). Comment souffrira-t-il son nom dans la bouche des pécheurs, souillée de tant d'irrévérences et de tant de légèretés ?

Hé ! mes frères ! songez, qu'après un long abus de son nom durant la vie, vous en aurez besoin au lit de la mort. C'est à ce nom de consolation, de salut, que vous confierez alors les restes de votre espérance. Vous rendrez en sanglotant le dernier souffle de la vie pour le pouvoir prononcer, vous l'entendrez retentir à vos oreilles demi-bouchées. *Jésus, Jésus.* Et vos lèvres tremblantes tâcheront de s'entr'ouvrir, pour offrir à Dieu avec ce nom le dernier hommage de votre foi, de votre amour et de votre confiance au sang de votre Sauveur. Où prendrez-vous alors ces sentiments, si vous n'avez eu soin de les y imprimer durant votre vie, et si dès à présent vous ne vous donnez ce soin ? Sanctifiez donc votre bouche, en ne prononçant jamais ce divin nom qu'avec la même révérence, la même reconnaissance et la même confiance, que vous désirez de le prononcer à la mort? Mais encore avec plus de soin sanctifiez votre vie, en profitant fidèlement de la grâce qu'il renferme, pour vous conduire à votre salut. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON

POUR LE JOUR DES CENDRES.

Sur la pensée de la mort.

Pulvis es, et in pulverem reverteris.

Vous êtes poudre, et vous retournerez en poudre (*Genes.*, III, 19).

Ces paroles humiliantes que le prêtre, la cendre à la main, prononce aujourd'hui sur l'homme soumis à ses pieds, sont les propres termes de l'arrêt porté contre le premier homme, en punition de son péché. De ces paroles du souverain Juge, il est toujours resté dans le cœur des vrais fidèles une impression de terreur ; et la cendre leur est devenue un symbole de pénitence, en leur rappelant le souvenir du châtiment de leur crime et de leur mortalité.

Que faisons-nous donc aujourd'hui, quand nous mettons la cendre sur nos têtes ? Nous faisons ce que faisait Josué, quand pour apaiser le Dieu des armées, et réparer le larcin des dépouilles de Jéricho, lui et les anciens d'Israël se couvraient la tête de poussière : *Miserunt pulverem super capita sua* (*Josue*, VII, 7). Nous faisons ce que le prophète Jérémie recommandait aux princes de Juda, dans la désolation de leur patrie par Nabuchodonosor : Couvrez-vous de cendres, leur disait-il, parce que votre fin approche : *Aspergite vos cinere, quia completi sunt dies vestri* (*Jerem.*, XXV, 34). Nous faisons ce que faisait Esther et Judith, et Mardochée, et le roi de Ninive, et Judas Machabée, et tout le peuple accablé des malheurs publics. Nous faisons enfin ce que dans la loi même de grâce Jésus-Christ nous a dit que Tyr et Sidon eussent fait, s'il eût opéré à leurs yeux les mêmes prodiges, qu'aux yeux des habitants de Bethsaïde et de Corozaïm : *Olim in cinere et cilicio pœnitentiam egissent* (*Matth.*, XI, 21).

Ce que nous faisons n'est donc pas une cérémonie superstitieuse. Plaise à Dieu, chrétiens auditeurs, que ce ne soit pas une vaine cérémonie ; et que notre soumission à cette pratique religieuse, qui nous est enseignée par tant de saints, soit une sincère expression de nos propres sentiments.

Quel est donc le dessein de l'Eglise, en nous mettant la cendre sur le front ? C'est de nous exciter à la pénitence, au mépris de nous-mêmes et de tous les biens créés, par la vue de ce faible reste, où se terminent tous nos biens ; où nous-mêmes enfin nous serons réduits. C'est de porter nos esprits à la pensée de la mort. Bien loin de prendre cette pensée, nous ne fuyons rien plus vivement ; nous nous en faisons un objet de crainte : nous osons même nous flatter que cette crainte est toute naturelle, et n'a rien de criminel. Contre cela je dis deux choses qui feront le partage de ce discours.

Quelque répugnance que nous sentions à nous représenter ce dernier moment si fâcheux à la nature, cependant s'obstiner à n'y point penser : premièrement, c'est la marque d'une mauvaise vie, ce sera le premier point : secondement, c'est le présage d'une mauvaise mort, ce sera le second point. Faites, Seigneur, que cette cendre stérile produise en nous la honte et l'aversion de ce dangereux oubli ; et qu'elle soit la semence de tous les fruits que vous attendez de nous dans cette saison de grâce. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut que la pensée de la mort ait une grande vertu, puisque Dieu la voulut d'abord graver dans l'esprit de l'homme, comme un préservatif naturel contre le péché : Dès que vous me désobéirez, lui dit le Seigneur, vous mourrez : *Morte morieris* (*Gen.*, II, 17) ; et puisque le tentateur ne peut porter l'homme au péché qu'après lui avoir arraché cette pensée : *Nequaquam moriemini* (*Gen.*, III, 4). L'homme fut innocent, tandis que cette pensée fut présente à son esprit ; il devint criminel aussitôt qu'il l'eut perdue : signe évident des désordres que produit l'oubli de la mort. Cet oubli en effet est la marque d'une vie lâche, et la marque d'une vie mondaine.

Premièrement c'est la marque d'une vie lâche, incapable des devoirs de la religion et de la vertu. Secondement, c'est la marque d'une vie mondaine attachée aux biens et aux vices de la terre. On s'expose à ces deux périls en fuyant l'idée de la mort.

1. Si la mort était une espèce de mal qui n'arrivât que rarement, ou en des temps déterminés, ou à de certaines personnes; ou qui nous fût indifférent, ou qui fût éloigné de nous, ou que nous pussions éviter, ou qui n'eût après soi nulle suite : on pourrait excuser ceux qui n'y pensent jamais. Mais la mort est un mal si connu et si certain, que non-seulement notre foi, mais nos sens nous empêchent d'en douter; mal si fréquent que chaque jour nous en offre de nouveaux spectacles; mal si généralement répandu, que nulle condition, nul pays, nul âge n'en est exempt; mal si touchant et si intéressant, qu'il attaque le fondement de tous nos biens qui est la vie; mal si près de nous et si attaché à nous, que nous en renfermons les principes dans nous-mêmes, dans la structure de notre corps, et dans les qualités de notre tempérament; mal si absolument inévitable, que plus nous vivons, et plus nous en approchons; mal si important par ses suites, qu'il ne traîne après soi rien moins qu'une éternité de bonheur ou de malheur. Ne pouvoir supporter la seule pensée d'un mal si considérable en tant de façons; ne pouvoir se résoudre à y songer, par la seule raison que l'idée en est fâcheuse; n'est-ce pas une extrême lâcheté?

Pour en être persuadé, considérez ce que c'est que la force opposée à la lâcheté. La force est une vertu qui nous anime aux choses difficiles, et qui nous soutient contre la crainte du péril, par conséquent contre l'idée de la mort, qui est de tous les périls, qui nous peuvent alarmer, le plus terrible à la nature. En effet, tout ce qu'il y a de force répandu dans tous les cœurs, en toute sorte de conditions, se mesure précisément au mépris qu'on fait de la mort. Sans ce mépris de la mort, on n'est propre à rien de grand dans nulle profession de la vie. Comment donc le serait-on dans la profession du chrétien?

Mais quel doit être ce mépris, et jusqu'où doit-il aller? Dans la plupart des conditions ce mépris de la mort consiste à n'y point penser, à fermer les yeux au péril. Regardez les braves, et ce que fait leur valeur dans les occasions de la guerre : ils ne se ménagent point, ils vont aux coups et au feu, ils se perdent dans la mêlée; c'est qu'ils s'étourdissent au bruit, c'est qu'ils sont emportés par la foule et par le torrent de l'exemple, c'est qu'ils comptent sur le hasard et sur leur prétendu bonheur, c'est qu'il se forme enfin dans leur esprit une certaine ivresse de gloire qui offusque la lumière et empêche les réflexions. Mépriser la mort par conséquent dans la pratique du monde, c'est en détourner sa vue, c'est l'oublier. Sans cela combien de fameux guerriers ne seraient que des hommes ordinaires?

Mais dans la pratique du vrai chrétien, mépriser la mort, c'est ne se rien dissimuler de ce qu'elle a de terrible, c'est en approfondir de sang-froid les suites inévitables et les tristes accompagnements, c'est s'appliquer à soi-même en particulier les surprises, les accidents que l'on voit arriver aux autres, c'est rappeler toutes les actions de la vie à ce terme et à cette fin, c'est s'étudier à cette vraie sagesse que Moïse souhaitait aux Hébreux, lorsqu'il disait : Plût à Dieu qu'ils sentissent et qu'ils comprissent leur fin, qu'ils allassent au-devant par une généreuse prévoyance! *Utinam saperent et intelligerent et novissima providerent* (*Deuter.*, XXXII, 29)!

Allons-y donc; montrons un courage vraiment chrétien. Je ne vous dis pas : Allons au-devant des bûchers et des tortures, allons braver la fureur des tyrans. Il a bien fallu cependant que les chrétiens, appelés par la grâce à la couronne du martyre, aient trouvé cette force dans leur cœur. Je vous dis seulement : Allons au-devant de la mort par la pensée; pensons à la mort. Je vous dis, mon cher auditeur, ce que les sœurs de Lazare disaient à notre Seigneur, en le menant au tombeau de leur frère : *Veni et vide :* Venez et voyez; mais voyez attentivement, et non pas légèrement. *Veni et vide* (*Joan.*, XI, 34). Contemplez les divers degrés de l'humiliation de l'homme : d'abord étendu sur ce lit funeste, où il vient de rendre l'esprit; la pâleur, la difformité, ce visage flétri, ces yeux éteints; ce corps, un moment auparavant, objet de tant de soins et de tant de complaisances, maintenant objet de pitié pour les uns, objet de crainte et d'horreur pour les autres, on l'appréhende, on l'abandonne, on le fuit : *Veni et vide.* Contemplez-le ensuite enfermé dans le tombeau; la corruption, la dissolution des chairs, les vers, la pourriture, l'infection, l'odeur pestilente, encore plus dans le corps humain que dans le corps des plus vils animaux. Appliquez là vos yeux, vos sens : *Veni et vide.* Contemplez enfin les ossements, la poussière, cette terre informe où nous rentrons, ce dernier élément où se réduisent tous les autres, ce terme si près du néant, où tout notre orgueil aboutit : *Veni et vide.* Ne vous contentez pas au reste de considérer ces misères dans tous les morts qui vous ont précédé, regardez-les comme vos propres misères; cet état comme votre état; regardez-vous vous-même sur ce lit, dans ce cercueil, cherchez-vous dans cette cendre. *Veni et vide.*

Vous fuyez, vous détournez les yeux, vous avez horreur de l'image que je vous fais, vous me savez mauvais gré de mon peu de ménagement pour votre délicatesse, vous cherchez dans votre esprit d'autres pensées pour effacer celle-ci; le cœur et la force vous manquent. Ah! vous n'en avez pas assez pour souffrir la simple représentation de votre condition mortelle; en aurez-vous assez pour soutenir le poids de votre religion? Je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de chrétiens infidèles à leurs devoirs, il n'y a partout que des âmes lâches.

Quoi! vous ne pouvez porter dans votre mémoire l'image de cette mort, où vous êtes assujetti par la nécessité commune de la nature, comment porter en votre corps et sur vos sens la croix et la mort de Jésus-Christ, comme son Evangile vous l'ordonne? Vous ne pouvez penser que votre chair pourrira, comment vous résoudre à mortifier cette chair, à lui faire la guerre, à la haïr, à la dompter par le jeûne et la pénitence? Vous ne pouvez apprivoiser votre imagination volage aux humiliations du tombeau, vous mettre au-dessus de l'horreur qui vous saisit à la vue d'un cadavre ou d'un cercueil, comment vous mettre au-dessus de l'orgueil, de la volupté, de l'avarice, de l'ambition, de tant d'autres passions délicates et violentes, dont le combat est l'exercice ordinaire et nécessaire du chrétien?

Je dis plus : comment croire, comment espérer ce que le chrétien est obligé de croire et d'espérer, si l'on n'a pas plus d'attention à la mort que si l'on ne la croyait pas? C'est, dit Tertullien, par l'image de la mort que l'on s'accoutume à la foi, que l'on s'attache à l'espérance : *Per imaginem mortis fidem initiaris, spem meditaris* (*Lib. de Anima*).

En effet, puis-je croire d'une vive foi que cette vie n'est qu'un passage à une plus heureuse vie, un exil, une prison, un gouffre de maux; qu'il y a un Dieu qui fait le bonheur de cette seconde vie; que ce Dieu m'en offre la possession; qu'il me l'a méritée par sa mort; que je ne puis moi-même y parvenir que par ma mort : puis-je croire, espérer et désirer tout cela, croire en Dieu, espérer en Dieu, aimer Dieu, et ne point penser à la mort, sans laquelle je ne puis jamais voir Dieu?

Ceux qui ont la force de croire et de vivre selon leur foi : *Fortes in fide*, dit l'Apôtre, ont aussi la force de sentir les misères de la vie, de s'y ennuyer, de s'en dégoûter, de se préparer au départ. Ce n'était pas seulement dans le temps des afflictions, mais tous les jours depuis qu'il était sur la terre, que Job envisageait l'heure d'en sortir : *Cunctis diebus quibus nunc milito, exspecto donec veniat immutatio mea*. C'était à chaque moment qu'il se tenait attentif à ce moment où Dieu devait l'appeler, et qu'il se disposait à lui rendre compte : *Vocabis me, et ego respondebo tibi* (*Job*, XIV, 15).

Ce n'était pas un homme oisif et sans affaire, mais David, un grand roi, chargé des soins d'un Etat, qui supputait le nombre de ses années, qui en méditait la fin, qui souhaitait que Dieu la lui fît connaître : *Notum fac mihi finem meum, et numerum dierum meorum quis est* (*Ps.* XXXVIII, 5, etc.) : non pour en abuser par une fausse sécurité, mais pour mettre à profit le peu qui lui en restait : *Ut sciam quid desit mihi;* persuadé que tout homme vivant n'est qu'un amas de fragilités, de vanités : *Universa vanitas omnis homo vivens*, et que quelque figure qu'il semble faire dans le monde, quelque mouvement et quelque peine qu'il se donne, il n'est lui-même qu'une figure, une ombre qui passe et qui disparaît : *In imagine pertransit homo, sed et frustra conturbatur.*

Un vrai chrétien s'élève encore plus haut, il va, comme saint Paul, jusqu'à désirer la mort, comme le seul moyen de s'unir à Dieu : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo.* Il regarde la mort comme un avantage et un gain, parce qu'il regarde Jésus-Christ comme sa véritable vie : *Mihi vivere Christus est et mori lucrum* (*Philipp.*, I, 21, 23). La nature y répugne, j'en conviens; ce désir de la mort n'est pas naturel, mais la foi est-elle naturelle? a-t-elle rien d'agréable à la nature? Dès là que vous avez dompté vos sentiments naturels jusqu'à vous soumettre à croire ce que vous croyez, vous devez vous rendre assez maître de votre esprit et même de votre cœur, pour vous réduire à désirer la mort, à y penser du moins sans répugnance, ou tout au moins à y penser malgré votre répugnance. Autrement, où est votre foi? que produit-elle en vous? quelle force tirez-vous de votre christianisme? On a vu des empereurs, des guerriers, dans la pompe de leurs triomphes et de leurs couronnements, souffrir que, pour réprimer l'orgueil de leurs prospérités, on les fît souvenir qu'ils étaient sujets à la mort, on portât devant eux des cendres, des ossements, les trophées de la mort mêlés avec les trophées de leurs victoires. On a vu de sages nations, idolâtres cependant, aller prendre leurs résolutions, et délibérer de leurs affaires sur les tombeaux de leurs parents, comme appelant la mort même à leur conseil, et rapportant toutes leurs vues à la vue sérieuse de leur fin.

On voit même des libertins s'exciter à la débauche par la pensée de la mort. Le temps est court, disent-ils, la vie n'est qu'une vapeur, une étincelle, hâtons-nous de nous divertir, nous mourrons peut-être demain : *Manducemus et bibamus, cras enim moriemur* (I *Cor.*, XV, 32; *Isai.*, XXII, 13). Tout amollis qu'ils sont par le plaisir, ils ne sont point effrayés par cette sombre pensée; ils y trouvent au contraire une ressource de force pour s'encourager au péché. Quelle est donc la lâcheté, l'imbécillité du chrétien, qui, dans la pensée de la mort, ne trouve qu'un sujet de frayeur et d'abattement, qui n'ose se la proposer pour s'animer à la vertu, non pas même au mépris des biens et des vanités du monde? Ah! saints martyrs, généreuses vierges, à qui les feux et les tortures, et les lions rugissants, et toutes les horreurs de la mort n'ont pu inspirer le moindre effroi, n'ont pu arracher le respect et l'amour de la religion! que diriez-vous d'une femme élevée dans la même foi que vous, cent fois le jour s'approchant de son miroir, et n'ayant pas le courage de penser que cette chair qu'elle y voit avec tant de complaisance, est condamnée et destinée aux vers? Hélas! ceux qui y pensent, qui s'attachent à cette triste réflexion, qui s'éloignent du siècle exprès pour en faire leur étude, ont tant de peine à réprimer par là les saillies de leurs passions : comment les peuvent réprimer

ceux qui ne fuient rien plus que cette pensée?

Saint Jérôme, dans le désert, ne s'occupant que de ces idées lugubres, ayant toujours à l'oreille la trompette du jugement et le tombeau devant les yeux, ne laissait pas de se sentir agité par les fantômes du monde; et quoiqu'à force d'austérités il eût fait de son corps un spectre de mort, il avait à combattre nuit et jour le souvenir des délices de Rome et la révolte de ses désirs : *Pallebant ora jejuniis, et mens desideriis æstuabat.* Cette pensée, jointe aux rigueurs du cilice et de l'abstinence, ne le mettait pas absolument à couvert des assauts de la volupté. Qui pourra vous en préserver, vous qui, bien loin de chercher la solitude et de vous soumettre au jeûne, avez tant d'horreur pour tout ce qui contraint les inclinations de la chair, que la seule image de la mort vous paraît insupportable? à quel excès de faiblesse êtes-vous réduit? Fuir la pensée de la mort, signe évident d'une vie lâche et molle, incapable des devoirs de la religion et de la vertu; mais en second lieu, signe évident d'une vie mondaine et libertine, attachée à la terre et au péché.

2. Car si nous en étions véritablement détachés, nous ferions par vertu ce que font par dépit les pauvres, les malheureux, qui ne possèdent rien sur la terre; nous désirerions d'en sortir, du moins nous penserions au départ sans trouble et sans peine.

Nous imiterions Abraham, qui par l'ordre exprès de Dieu, changeant souvent de pays, était étranger partout. Il lui prit envie enfin d'avoir quelque terre en propre et de s'acheter un champ. Il assemble pour cela les notables du pays, il les prie, il se jette à leurs pieds, il met le prix à leur discrétion. Nul marché ne s'est jamais fait d'une manière plus solennelle, ni avec plus d'empressement. Quel était donc ce champ si important, si digne de la convoitise d'un homme, qui faisait gloire de ne posséder aucun fonds? C'était un champ pour y faire son tombeau et celui de sa famille : *Ager in possessionem monumenti* (*Genes.*, XXIII, 20). Rare détachement! s'écrie saint Jean Chrysostome : un riche comblé de biens, qui ne veut rien posséder sur la terre que dans la vue de la mort : *Qui solo mortis intuitu terram possidebat!* Il est rempli de cette idée, que de toute l'étendue de la terre, rien n'est proprement à lui que l'espace de son tombeau : que ses troupeaux, son or et son argent passeront en d'autres mains; qu'il ne lui demeurera que ce seul champ, où son corps pourrira et sera réduit en cendre. Il ne se contente pas de s'imprimer cette forte idée de la mort; il la veut laisser à sa postérité pour héritage; et tandis que les autres pères ne croient pas mourir heureux, si par bons ou mauvais moyens ils ne laissent à leurs enfants des terres qui leur donnent de grands titres et qui servent à les distinguer; le fidèle Abraham ne laisse aux siens nul fonds à partager que son tombeau, pour y prendre chacun leur place.

Ainsi font les vrais enfants d'Israël, fort opposés aux enfants du monde, qui ne songent à la mort que pour éviter la mort, et qui en étouffent la pensée, pour s'appliquer aux intérêts de la terre avec autant d'ardeur que s'ils étaient immortels.

Ainsi, dit sagement Sénèque, sur cela parlant en chrétien, vos craintes et vos désirs, vos réflexions sur la mort et votre oubli de la mort, font voir également votre attachement à la terre : *Omnia*, dit-il, *tanquam mortales timetis, tanquam immortales concupiscitis* (*Lib. de Brev. vitæ, cap.* 4). Vous paraissez, dit-il, mortels dans vos craintes, mais immortels dans vos désirs : vous fuyez les moindres périls, tout ce qui peut nuire à votre vie, la peine, le travail, le chagrin, le mauvais air. En cela vous vous sentez mortels et vous pensez à la mort malgré votre répugnance : *Omnia tanquam mortales timetis.* Cependant, au lieu d'agir conformément à cette idée et de régler vos desseins sur votre mortalité, vous étendez vos désirs au delà de toutes les bornes. Rien ne peut arrêter votre avidité; on dirait que vous avez des siècles entiers à vivre, qu'il n'y a point de fin pour vous, que vous vous croyez immortels : *Tanquam immortales concupiscitis.* Ah! chrétiens, accordons-nous avec nous-mêmes; levons cette contradiction qui confond nos sentiments. Si nous amassons avec tant d'ardeur les biens de la vie, comme des gens qui n'en doivent jamais sortir, négligeons donc aussi tous les périls de la vie, comme des gens qui n'en doivent jamais sortir; ou bien par un sentiment opposé, si nous prenons tant de soin d'éviter les moindres périls de la vie, comme des gens qui peuvent mourir, détachons-nous avec le même soin de l'amour des biens de la vie, comme des gens qui peuvent et qui doivent bientôt mourir.

Considérez l'aveuglement de Nabuchodonosor (*Dan.*, II, III); ce songe mystérieux qui lui fit consulter en vain tous les sages de son royaume; cette statue, or par la tête, argent, cuivre et fer par les bras et par le corps, terre et argile par les pieds; cette statue qui, selon l'interprétation de Daniel, marquait à Nabuchodonosor la puissance de son empire et en même temps sa fragilité, frappa tellement ce prince orgueilleux, que, pour se tromper lui-même et s'ôter de l'esprit cette importune idée de faiblesse attachée à sa grandeur, il se fit faire une statue, non pas de plusieurs métaux différents, comme celle que Dieu lui avait montrée en songe, mais toute d'or et la tête et les pieds. Sous cette figure il se faisait adorer, il recevait l'encens des peuples; il s'imaginait par ce ridicule artifice avoir changé de destinée; et parce qu'il s'était donné des pieds d'or, il se figurait que ces pieds de terre que Dieu lui avait donnés, avaient perdu leur fragilité naturelle. Il s'aveugla; nous nous aveuglons comme lui. Préoccupés de l'amour de nous-mêmes et de nos biens, nous ne voulons pas voir la fragilité du fondement qui nous porte; nous oublions notre faiblesse et ne songeons qu'à notre pouvoir; nous nous occupons

continuellement de ce que nous pouvons faire avec cette tête d'or, avec ces bras d'argent, avec cette force imaginaire; et nous ne considérons point ce que nous allons devenir avec ces pieds de terre inutiles et impuissants; qu'avec de si faibles appuis nous ne pouvons pas aller loin; qu'au premier pas cette masse chancelante fondra nécessairement en elle-même, et manquera par l'argile et la terre qui la soutient. Pour nous délivrer du chagrin de ces pensées, nous nous cachons ces pieds de terre, nous nous faisons tout d'or et tout d'argent; nous fermons les yeux à la mort; nous nous dépeignons à nous-mêmes toujours heureux, toujours florissants, toujours sains, toujours vivants et immortels. De là que s'ensuit-il? l'orgueil et la corruption de la vie, une vie sensuelle et brutale, une vie de bête, sans règle et sans raison. Ce fut le châtiment de Nabuchodonosor: il fut chassé de la société des hommes; il fut réduit à ramper sur la terre, à paître avec les animaux : *Ex hominibus abjectus est, et fenum ut bos comedit* (*Dan.*, XL, 3).

Il en arrive autant à ceux qui tâchent comme lui de s'aveugler sur leur fin, non-seulement par un effet des justes jugements de Dieu, mais par un enchaînement naturel du déréglement des mœurs avec cet aveuglement; parce qu'ils ne songent point que la chair qui couvre leurs os doit se dissoudre un jour en pourriture : *ideo*. Pour cela, dit le prophète, ils tirent de leur force et de leur santé présente un surcroît de confiance, qui les autorise à pécher : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum*. Parce qu'ils ne songent point que les passions abrégent la vie, ils passent tout entiers dans les passions de leur cœur, c'est-à-dire ils ne font plus rien que ce que la passion leur dicte : *Ideo transierunt in affectum cordis*. Parce qu'ils ne songent point à ce silence, à ces ténèbres, à ce néant du tombeau : *Ideo*, pour cela même ils font gloire de leurs crimes, ils s'en vantent, ils les publient, ils en prennent droit d'insulter avec hauteur au bon sens et à la vertu : *Locuti sunt iniquitatem in excelso*. Parce qu'ils ne songent point au compte rigoureux qu'il faut rendre après la mort, pour cela leur impiété s'étend jusqu'au ciel et s'élève contre Dieu leur souverain et leur juge : *Posuerunt in cœlum os suum*. Parce qu'enfin ils méprisent le ciel, ou ne le regardent qu'avec chagrin, ils promènent leur langue par toute la terre; c'est l'expression du prophète : *Lingua eorum transivit in terra;* et selon la version de saint Jérôme : *Perambulavit in terra* (*Psal.* 72). C'est-à-dire, ils n'ont pour matière d'entretien que les intérêts, les plaisirs et les bagatelles de la terre. Et comment parleraient-ils d'autres choses? Ils ne sont que terre, dit Jésus-Christ : *Qui est de terra, de terra loquitur* (*Joan.*, III, 31). Ils n'ont de sentiments et d'affections que pour la terre, dit saint Paul: *Qui terrena sapiunt* (*Philipp.*, III, 19).

Eh bien! puisque vous n'êtes que terre, puisque vous avez dégradé et abruti votre esprit jusqu'à le rendre charnel, et sensuel et terrestre : Terre, terre, dit Jérémie; écoutez, terre, écoutez la voix du Seigneur : *Terra, terra, terra, audi sermonem Domini* (*Jerem.*, XXII, 29). Non pas cette voix flatteuse et trompeuse qui vous dit que la terre est à vous, et que tous ses biens sont pour vous, non pas cette voix qui vous dit que vous avez encore longtemps à vous divertir sur la terre; mais la voix du Seigneur qui ne flatte et ne trompe point ; qui vous dit, à vous et à tous ceux qui vivent comme vous, non-seulement que vous êtes sorti de terre et que vous y retournerez ; mais que votre race y est déjà retournée, que vos pères vous y attendent, que votre place vous est marquée et déterminée parmi eux ; que votre corps y penche et y tend de jour en jour ; que dans les vues de Dieu vous êtes déjà jeté, étendu et pourri dans cette terre que vous semblez ignorer, que vous affectez d'oublier, dont vous rejetez la pensée : *Abjecti sunt, ipse et semen ejus, et projecti in terram quam ignoraverunt* (*Jerem.*, XXII, 29). Votre ignorance et votre oubli n'empêcheront pas votre mort et ne la retarderont pas ; ils ne serviront au contraire qu'à vous plonger les yeux fermés, dans une vie lâche et mondaine, c'est-à-dire dans une mauvaise vie ; et qu'à vous conduire insensiblement à une mauvaise mort. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le prophète nous dit que la mort des pécheurs est très-mauvaise : *Mors peccatorum pessima* (*Ps.* XXXIII, 22). Or, comme j'ai distingué les pécheurs en deux espèces, en lâches et en mondains ; je dis aussi que la mort des pécheurs est mauvaise en deux manières. Mort imprévue, c'est la mort des lâches. Mort douloureuse, c'est la mort des mondains. Car tel est l'enchaînement de la vie et de la mort : la vie des lâches est mauvaise par la négligence des devoirs de la religion et de la vertu; donc leur mort sera mauvaise par la surprise et le défaut de préparation : mort imprévue. La vie des mondains est mauvaise par l'attachement aux biens et aux désordres de la terre ; donc leur mort sera mauvaise par la séparation et le dépouillement des mêmes biens ; mort amère et douloureuse. Deux grands maux, dont l'oubli de la mort est le présage infaillible. Appliquez-vous à vous-même ces deux terribles vérités.

1. Rien ne nous alarme plus dans la mort que la surprise : aussi est-ce par là que le Seigneur nous en a voulu imprimer le souvenir. Tantôt il nous la représente comme un larron qui vient de nuit (*Matth.*, XXIV, 43) ; tantôt comme un éclair qui frappe subitement la vue, et passe en un instant de l'Orient à l'Occident (*Ibid.*, 27) ; tantôt comme un pêcheur qui prend les poissons à l'appât sous un hameçon imperceptible (*Eccle.*, IX, 12) ; tantôt comme le déluge, qui prévint au temps de Noé toutes les précautions du genre humain (*Luc.*, XVII, 26) ; tantôt comme l'embrasement qui dévora les habitants de Sodome, lorsqu'ils ne songeaient

qu'à leurs plaisirs (*Luc.*, XVII, 29). Pourquoi toutes ces images terribles? Pour appuyer cette seule vérité, que la vigilance est absolument nécessaire : *Vigilate ergo* (*Matth.*, XXV, 13) : Veillez. Pourquoi? parce que le Fils de l'homme viendra, à l'heure que vous ne savez pas ; à l'heure que vous n'y penserez pas : *Qua nescitis hora : qua hora non putatis* (*Matth.*, XXIV, 44; *Luc.*, XII, 40).

Écoutez-moi donc, pécheurs; c'est pour vous personnellement que cette menace est faite ; pour vous qui par lâcheté ne pensez point à la mort. Si vous y pensiez quelquefois, en la manière qu'il convient au vrai fidèle, il se pourrait faire que Dieu vous prît dans ce temps de vos réflexions : mais n'y pensant presque jamais, comment éviterez-vous le malheur de la surprise? Il est donc indubitable que le malheur tombera sur vous, et qu'il tombe en effet sur la plus grande partie du monde.

Car sans parler d'une infinité de maladies et d'accidents qui nous accablent, sans compter les funestes aventures et les passions violentes qui jettent les jeunes gens en foule dans le tombeau, sans examiner les illusions que la vieillesse oppose à l'idée d'une mort prochaine, l'un s'appuyant sur l'habileté du médecin, l'autre sur le souvenir des périls dont il s'est déjà tiré, l'autre se mesurant à l'âge de ses parents, et se faisant quelquefois à quatre-vingts ans un droit héréditaire sur la vie, parce que son père a vécu encore plus longtemps, l'autre dans le sein même de la mort sentant renaître en son cœur l'espérance de la vie par deux ou trois heures de sommeil; sans venir au détail de tant d'imaginations frivoles qui éloignent la pensée de se préparer à la mort, je maintiens que rien n'est plus commun que de mourir subitement, même dans le loisir des plus lentes maladies. Et voici ce qui m'en convainc.

Toutes les personnes du monde, ou peu s'en faut meurent subitement par rapport à leurs affaires temporelles. Donc et à plus forte raison elles meurent subitement par rapport à l'affaire de leur salut. Vous le savez si bien, Messieurs, vous en voyez tous les jours tant de preuves convaincantes, et tant d'exemples publics. Quel est le mourant qui ne trouve le temps trop court pour donner aux affaires de sa famille un ordre sûr et prudent, qui ne soit obligé de s'en remettre alors à la discrétion de ses amis; ou de trancher légèrement, par un *je veux et j'entends*, des difficultés qui jusque-là lui avaient paru insurmontables ; de décider enfin des intérêts domestiques et étrangers, à l'aveugle, et d'une manière qu'il n'eût pu se pardonner à lui-même en tout autre temps qu'à la mort? A tous ces points-là cependant, à toutes ces sortes d'affaires cet homme était accoutumé. C'était dans ces soins-là qu'il avait passé sa vie, à compter, à calculer, à recevoir, à dépenser, à veiller sur ses intérêts et sur ceux de sa famille : il est néanmoins surpris à la dernière heure et forcé de tout précipiter, quoiqu'il y ait passé vingt et trente années; c'est ainsi communément que l'on meurt. Comment donc ne mourrait-on pas dans la dernière surprise à l'égard des intérêts de l'âme, où l'on n'a jamais bien pensé, dont les obligations ont passé pour indifférentes, où l'on ne s'est porté qu'avec lâcheté?

Je dis plus : quelque soin que prenne un mourant, de régler avant que d'expirer, les intérêts de sa famille ; et quelque sujet qu'il semble avoir d'être content de ses soins, presque toujours l'événement fait voir que ses mesures ont été fausses. Les procès et les divisions domestiques surviennent après sa mort, dévorent son héritage, emportent son bien tout autre part qu'il ne l'avait destiné, revêtent de la succession ceux qu'il en avait dépouillés, rendent enfin son testament et ses précautions inutiles. On s'étonne parmi les vivants des illusions du défunt, de l'ignorance des gens d'affaires qu'il a faits dépositaires de ses dernières volontés. Et ceux qui en jugent ainsi, sont des hommes sujets à l'erreur, qui y tomberont à leur tour, et qui prendront eux-mêmes à la mort de fausses mesures, après avoir blâmé les vains ménagements de la prudence d'autrui. Mais ce Dieu qui nous voit mourir, qui ne se peut tromper dans le jugement qu'il fait des dispositions de l'âme ; quel jugement fait-il des mouvements que l'on se donne en mourant pour se préparer à la mort, après l'indifférence et l'opposition de la vie entière aux soins et aux pensées de la mort?

Non, Messieurs, pour mourir d'une mort subite, il n'est pas besoin que la foudre nous écrase, ni que les toits des maisons fondent sur nous : il ne faut simplement que vivre comme nous vivons, dans le même éloignement des pensées de notre fin, dans la même aversion des devoirs de la religion et principalement de la pénitence. Notre Seigneur le disait si bien au sujet des Galiléens que Pilate avait fait massacrer au milieu d'un sacrifice, et de ces dix-huit malheureux qui avaient été écrasés sous les ruines de la tour de Siloé (*Luc.*, XIII, 14) ; il le disait si bien aux Juifs qui lui parlaient de ces deux funestes aventures, qu'il ne fallait pas s'imaginer que la justice divine eût choisi exprès ces gens-là pour les punir avec éclat, comme les plus criminels des hommes; mais que ce qu'ils devaient se bien mettre dans l'esprit, c'était qu'infailliblement ils mourraient tous de la même mort, s'ils ne faisaient pas pénitence. Or Jésus-Christ prononce encore à tous les pécheurs le même arrêt : *Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis.*

Ah! Seigneur, ils s'en croient bien à couvert : tant de riches dorment en paix sous des lambris magnifiques; tant de femmes environnées de flatteurs ne craignent point les assassins ni la chute de leurs maisons. Le massacre des Galiléens, le renversement de la tour de Siloé, ne sont pas des menaces qui les regardent; mais ces gens-là, si fiers contre les surprises de la mort, songent-ils

à la pénitence, aux obligations de leur âge et de leur état! Ils ne songent qu'à leurs plaisirs; ils ne songent pas même à leur condition mortelle: ils mourront donc tous et sans exception comme les Galiléens: *Omnes similiter*, non par le fer ni par le feu, ni égorgés, ni écrasés, mais surpris d'une mort imprévue, et par là plus sévèrement punis que par une mort violente et par les accidents les plus affreux: *Omnes similiter peribitis.*

Et comment ne mourraient-ils pas de cette espèce de mort? où auraient-ils appris à mourir d'une autre manière? Ils ne veulent pas songer même qu'il faut mourir: comment sauraient-ils bien mourir? Ne s'agit-il alors que de s'abandonner à la faiblesse naturelle, aux efforts de la douleur? C'est mourir de la mort des brutes. Mais mourir avec les sentiments et les dispositions d'un chrétien, cela se fait-il par hasard? cela se trouve-t-il en nous-mêmes; cela s'acquiert-il du premier coup? cela s'apprend-il par l'expérience? On ne peut, bien ou mal, mourir qu'une seule fois. Pour bien mourir, on a donc besoin des réflexions les plus profondes et des précautions les plus solides: on ne saurait trop y penser, ni trop tôt, ni trop souvent. Vous n'y pensez que rarement, ou lentement ou faiblement; pouvez-vous manquer de mal mourir? Mort des lâches, mort imprévue, mauvaise mort. Venons à la mort des mondains; mort amère et douloureuse; encore plus mauvaise mort: *Mors peccatorum pessima.*

2. Il y a longtemps que le Sage s'est récrié sur la différence de la mort des fidèles et des mondains. O mort! dit-il, que tu es douce à celui qui manque de biens! mais que ta seule idée est amère à celui qui vit en paix dans les biens! *O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis* (*Eccli.*, XLI, 1)! Si ta seule idée en est si affreuse, quelle horreur doit-elle produire en effet, quand cette âme dévouée au monde, qui sentait sa joie s'évanouir à la seule image du tombeau, sentira ces liens si forts et si tendres qui l'attachaient ici-bas se rompre et se briser malgré elle; quand elle entendra ce Dieu saint et toujours veillant: *Ecce vigil et sanctus;* crier comme autrefois dans le prophète Daniel, à la vue de cet arbre orgueilleux qui faisait ombre à la terre: *Succidite, succidite:* coupez, coupez: *Præcidite ramos ejus:* abattez branches, feuilles, fruits: *Excutite folia ejus, dispergite fructus ejus* (*Dan.*, IV, 11).

Ah! funeste dépouillement, cruelle séparation! l'homme mourant déchiré par deux mouvements, par l'amour de la vie et par la crainte de l'éternité. Tristes adieux! familles, enfants, domestiques en pleurs; meubles précieux, maisons pompeuses; mille et mille commodités, sociétés agréables, jeux et plaisirs, douces espérances! tout abandonner, tout quitter! jeter des regards languissants sur mille objets qui affligent le cœur; et sentir qu'un moment après on n'emportera de tant de biens qu'un suaire et un cercueil? Est-ce ainsi que la mort nous sépare, s'écriait un roi prêt à mourir (I *Reg.*, XV, 32)?

Oui, c'est ainsi qu'elle vous sépare de vos biens, âmes molles et voluptueuses. Ah! vous preniez tant de plaisir à penser que ces maisons étaient à vous, cette charge à vous, ces biens à vous. Vous connaîtrez que ces biens n'étaient pas à vous, mais au monde; qu'il faut donc les laisser au monde; qu'il n'y a plus que la terre qui soit à vous, parce que vous en étiez sorti, et qu'il vous y faut rentrer, selon cet oracle du prophète: *Auferes, Domine, spiritum eorum, et in pulverem suum revertentur* (*Ps.* CIII, 29): Seigneur, vous enlèverez leur esprit, et ils retourneront dans leur poussière. C'est donc là, pécheur, votre possession, terre et poussière: c'est là ce qui vous restera de tout ce que vous possédez. Oh! si dans tous vos biens vous saviez maintenant bien démêler cette terre, cette poussière; vous n'auriez pas à la mort tant de peine à les quitter. Quelle différence alors entre les mondains et les fidèles!

Quelle différence, chers auditeurs, dans la peinture que l'Ecriture nous fait de deux des plus grands hommes du monde, Isaac le modèle de la piété, et Alexandre le modèle de la vanité mondaine; Isaac plein de jours et de mérite appelle son fils aîné: Vous voyez, dit-il, que je suis vieux, et que j'ignore le jour de ma mort. *Vides quod senuerim et ignorem diem mortis meæ* (*Gen.*, XXVII, 2). Il vécut encore cependant quarante-trois ans. Il prévient ce temps-là pour se représenter sa mort. Et son motif, c'est l'incertitude et l'ignorance où il est sur ce dernier jour. Une mort prévue de si loin ne pouvait plus être amère. Il n'en est pas ainsi de cet Alexandre, qui, comme dit l'historien sacré, s'étant enrichi des dépouilles des nations, ayant fait les rois ses tributaires, ayant forcé toute la terre à se taire devant lui, tomba lui-même enfin dans les infirmités humaines: et couché sur le lit fatal, il connut qu'il allait mourir. *Et decidit in lectum, et cognovit quia moreretur* (I *Machab.*, I, 6).

Quelle différence entre ces deux hommes! L'un ignore le jour de sa mort, l'autre le connaît et le voit. Mais l'un l'ignore, et y fait réflexion, quarante-trois ans avant sa mort; et dès lors son ignorance excite sa vigilance. L'autre le connaît seulement au point que ce jour arrive; et sa connaissance est alors son désespoir. Cet homme insensé, cet Alexandre a voulu passer pour un Dieu, il a cru pouvoir toujours vivre; il n'a plus qu'une heure à vivre: et dans cette dernière heure, il connaît qu'il va mourir: *Et cognovit quia moreretur*. C'était bien là le temps d'entrer dans ces sentiments et de connaître sa faiblesse, au moment du départ et de la séparation! Il fallait l'avoir reconnue et s'en être bien convaincu dans l'éclat de sa gloire, au milieu de ses grands succès, à la vue des respects et des soumissions du monde. Alors cette pensée aurait empêché son cœur de s'enfler, de s'élever, de se rendre esclave de

sa fortune. Elle aurait servi de remède au poison de l'orgueil, de l'insolence, et surtout de l'attachement. Maintenant tout près de mourir, il voit, il sent qu'il va mourir; *Et cognovit quia moreretur.* A quoi lui sert alors cette connaissance stérile, qu'à le déchirer, qu'à noyer ce cœur orgueilleux et voluptueux dans une cruelle amertume; qu'à lui faire entendre qu'il n'a travaillé que pour autrui, que d'autres vont jouir du fruit de toutes ses peines?

Il vous en arrivera tout autant, mes chers auditeurs, si dès à présent vous ne vous rendez ces réflexions familières. A l'amertume du dépouillement des biens présents, vous joindrez l'appréhension des maux futurs. Il faudra sortir de la vie et rentrer dans une autre vie. Vous étiez si heureux en celle-ci; qu'allez-vous être en celle-là? Ce juge, ce tribunal, ces témoins, ces accusateurs, ces supplices tout préparés, ces crimes que vous connaissez, cette conscience qui parle et qui crie contre elle-même, cette effroyable éternité! Je tiendrai bon, dites-vous; je ne ferai point de bassesse; on me verra constant et tranquille jusqu'à la fin. Misérable! ah! peut-être, il est vrai, vous pourrez feindre; vous pourrez imposer à ceux qui vous verront mourir : et vous croyant trop mal auprès de Dieu pour trouver grâce auprès de lui, vous prendrez peut-être le parti de cacher votre désespoir sous un faux masque de constance. Mais quand pour cela vous seriez assez maître de votre front, le seriez-vous assez de votre esprit et de votre cœur, pour vous empêcher au moins de douter, de balancer, de voir ce que vous risquez, à quoi vous vous exposez? Tranquille au dehors; déchiré, tremblant au dedans : vous aurez trompé les yeux des hommes; aurez-vous trompé ceux de Dieu? vous serez-vous trompé vous-même? *Ipsa ad sepulcra ducetur, et in congerie mortuorum vigilabit* (*Job*, XXI, 32). Toute sa vie volontairement endormi, volontairement endurci, volontairement stupide; on va dans un moment le traîner parmi les morts. A la vue de cet appareil du tombeau, de la pourriture : *In congerie mortuorum :* A cette vue, à ce moment, il ouvre les yeux, il se réveille : *Vigilabit.*

Triste et funeste réveil! Jonas dort au fond d'un vaisseau : on le réveille, mais pour le jeter dans la mer. Holopherne est assoupi par la débauche, étendu mollement sur son lit : on le réveille, mais par le fer dont il est égorgé. Vous dormez toute votre vie à la pénitence, à la religion, à la justice, à l'honneur; vous vous réveillerez à la mort, vous connaîtrez votre erreur et votre malice. Et maintenant vous vous trouvez heureux de ne point songer à la mort. Vous mettez votre repos à écarter cette pensée. Le bonheur et le repos, dites-vous, n'est-ce pas de se croire heureux? le faux bonheur, j'en conviens; le bonheur d'un esclave, d'un criminel qui dort condamné au supplice, et qui ne se réveille que pour marcher à l'échafaud : il se croit heureux; l'est-il?

Ce fameux Baltazar qui se noyait dans les plaisirs d'un festin, tandis que l'ange de Dieu écrivait du doigt sa sentence; ce Baltazar se croyait heureux (*Dan.*, V, 24) : l'était-il? Ce fameux Aman, qui entrait dans le palais, fier de son crédit, tandis qu'Assuérus méditait l'arrêt de sa mort (*Esth.*, I, 7), cet Aman se tenait heureux : l'était-il? Cette scandaleuse Jézabel qui se montrait aux fenêtres de son palais, éclatante de fard et brillante de pierreries, tandis que Jéhu s'avançait pour la faire jeter aux chiens (IV *Reg.*, IX, 30), cette femme se croyait heureuse; l'était-elle? Vous croiriez-vous heureux et heureuse à ce prix-là? voudriez-vous l'être à ce prix-là? Tous ces misérables ne s'occupaient que de leurs festins, de leurs pompes, de leurs richesses, des biens qui les environnaient. Ils ne songeaient point au coup qui leur pendait sur la tête. Vous n'y pensez point non plus qu'eux; vous ne voyez point ce doigt de Dieu qui écrit votre sentence : ce Dieu ennemi qui va vous jeter en proie aux vers. Vous ne le voyez point : ne suffit-il pas qu'il vous voie? Vous ne savez pas le moment où il vous prendra : ne suffit-il pas qu'il le sache? vous n'avez point encore été frappé : n'est-ce pas assez pour troubler votre repos, que de savoir et de sentir que vous méritez de l'être? Et vous n'y voulez pas penser : vous vivez mal; vous mourrez mal. Ce n'est qu'en y pensant que vous pouvez éviter le triste effet de ces funestes présages, et les changer en présages heureux d'une sainte éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI D'APRÈS LES CENDRES.

Sur l'état du pécheur abandonné de Dieu.

Multi ab Oriente et Occidente venient et recumbent cum Abraham in regno cœlorum : filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.

Plusieurs viendront d'Orient et d'Occident et se reposeront avec Abraham dans le royaume des cieux : tandis que les enfants du royaume seront jetés dehors dans les ténèbres (*Matth.*, VIII, 11).

L'oracle prononcé dans l'évangile de ce jour s'est accompli tant de fois, et s'accomplit encore tous les jours si sensiblement, que rien ne nous fait mieux comprendre la force et la sagesse du gouvernement de Dieu. Le centenier, par l'éclat de sa foi, tout infidèle qu'il était par sa naissance, attire sur lui l'admiration du Sauveur, et lui donne lieu de prédire la vocation des idolâtres à la lumière de l'Evangile : *Venient et recumbent in regno cœlorum.* L'aveuglement au contraire et l'infidélité des Juifs le portent à leur annoncer, que quelque droit qu'ils eussent par leur naissance au royaume du Père céleste, ils seraient déshérités et abandonnés de Dieu : *Filii autem regni ejicientur in tenebras.* Oracle rendu certain par mille événements répandus dans tous les siècles, et même évident aux pécheurs par l'obstination de leur cœur, dès que Dieu a porté contre eux l'arrêt d'abandonnement.

C'est le malheur de cet état que je veux vous exposer aujourd'hui, pour vous engager à l'éviter, par une attention docile et fidèle à toutes les vérités que Dieu vous apprendra par ma bouche dans ce saint temps. Sachez donc d'abord ce que c'est en général qu'être abandonné de Dieu.

C'est, dit Jérémie, être rejeté de Dieu comme objet de sa fureur : *Projecit Dominus generationem furoris sui* (*Jerem.*, VII, 29). C'est, dit Osée, être oublié de Dieu comme objet de son mépris : *Oblivione obliviscar eorum* (*Ose.*, I, 6). C'est, dit Moïse, être vomi de Dieu comme objet de son horreur : *Ne et vos similiter evomat* (*Levit.*, XVIII, 28). Quels sont les effets et les suites de cet abandonnement? C'est, dit Isaïe, d'avoir les oreilles, les yeux et le cœur fermés au bien : *Excæca cor populi hujus, et aures ejus aggrava, et oculos ejus claude* (*Isai.*, VI, 10). C'est, dit David, d'être livré à ses propres désirs et à ses propres passions : *Dimisit eos secundum desideria cordis eorum* (*Ps.* LXXX, 11). C'est, dit saint Paul, après le prophète Elie, d'être vendu au péché, soumis en esclave au péché : *Venundatus sub peccato* (*Rom.*, VII, 14). C'est enfin, dit Salomon, d'être incorrigible, et moralement incapable de conversion : *Nemo possit corrigere, quem ille despexerit* (*Eccle.*, VII, 14).

Tous ces malheurs sont prédits et annoncés par Jésus-Christ aux pécheurs chrétiens, aussi bien qu'aux Juifs, par ces redoutables paroles : *Filii regni ejicientur in tenebras exteriores.* Nous nous croyons comme eux enfants de Dieu ; que nous sommes appelés par droit à son héritage, et que le ciel n'est que pour nous. Oui, si nous l'aimons comme père, et si nous vivons comme ses enfants ; mais si nous lui sommes rebelles, il ne sera plus pour nous qu'un maître sévère, il nous rejettera de son sein comme des enfants supposés, il nous abandonnera.

Voyons en premier lieu combien cet état est terrible, et marque sensiblement la hauteur de son empire. En second lieu, combien cet état est juste, et marque sensiblement la sagesse de son empire. Ajoutons en troisième lieu, pour nous rendre ces deux points plus touchants et plus personnels, combien ce terrible et juste état est fréquent et ordinaire. Abandonnement de Dieu terrible, juste et fréquent. Trois parties de ce discours : prions Dieu que nous ne soyons jamais assez malheureux pour en faire l'expérience. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour fondement de ce discours, il faut supposer d'abord que l'homme ne peut rien pour son salut sans le secours de la grâce. Il faut supposer d'ailleurs que Dieu ne distribue sa grâce qu'avec ordre, poids et mesure : *Omnia in numero, pondere et mensura* (*Sap.*, XI, 21) ; qu'il connaît par conséquent, et le nombre de ses grâces, *in numero*, et le poids, la valeur de chacune de ses grâces, *in pondere*, et le temps, l'occasion, le moment de les donner, *in mensura.* Il faut encore supposer que ce temps et ce nombre et cette qualité des grâces est réglée pour chacun de nous, et ne va pas à l'infini. A l'ange rebelle un seul et premier péché fut le dernier terme. Aux hommes, plus long ou plus court ; à quelques-uns jusqu'à la mort ; à tous ce nombre et ce temps est fixé, mais cependant inconnu.

Ces principes établis, tels qu'ils le sont par l'Ecriture et par les Pères, il est aisé de comprendre ce que c'est que l'abandonnement. C'est une résolution de Dieu par laquelle il se détermine à priver le pécheur des grâces fortes et puissantes, après un certain espace de temps, au delà duquel il n'y a plus pour lui que les grâces ordinaires. Tel était l'arrêt prononcé par Jésus-Christ contre l'ingrate Jérusalem, en saint Luc, chap. XIX : Que n'as-tu reconnu ton jour, jour de grâce et de paix pour toi ! *Si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua quæ ad pacem tibi !* D'autres jours, d'autres temps viendront : *Venient dies in te,* temps de ruine et de misère, parce que tu n'as pas profité du temps de la visite et de la grâce de Dieu : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* Il y a donc des jours de grâce, après lesquels il n'y a plus que des jours de sévérité, et ces jours de sévérité sont le châtiment du mépris que l'on a fait des jours de grâce.

On va me faire cette question : Quoi ! le pécheur abandonné n'a-t-il donc plus de jour, de temps, de moyen de se sauver ! le salut lui devient-il impossible? Il faut vous répondre en deux mots. Non, le salut ne lui est pas impossible ; il peut encore, il est vrai, tout abandonné qu'il est, se convertir jusqu'à la mort : mais savez-vous ce que c'est que ce pouvoir? quelles en sont les deux effroyables suites? Les voici : c'est que ce pécheur pouvant encore se sauver, se conduira de manière qu'il ne se sauvera jamais. Bien plus, c'est que ce pouvoir qu'il aura eu de se sauver, ne servira, par l'abus qu'il en aura fait, qu'à le rendre plus coupable et plus digne de damnation. Concevez-vous un état plus affreux, une plus profonde misère? Ecoutez l'éclaircissement de ces deux tristes vérités.

1. Le pécheur abandonné pouvant encore se sauver, ne se sauvera jamais. Voilà le premier effet de son abandonnement. Il pourra se sauver, parce qu'étant encore vivant, il est encore dans le chemin, dans la course, dans la voie, dans le jour où l'on marche, où l'on agit : *Ambulate dum lucem habetis* (*Joan.*, XII, 35). Il n'est pas encore au terme ni dans la nuit où l'on ne peut ni marcher ni agir : *Venit nox quando nemo potest operari* (*Joan.*, IX, 4). Et c'est la différence de la vie qui est le chemin, et de la mort qui est le terme. Il peut, dis-je, se sauver, puisque Dieu lui commande, à lui tout endurci qu'il est, de sortir de son péché, puisqu'il l'exhorte à en sortir ; puisqu'il le blâme et le reprend et le châtie, s'il ne veut pas en sortir : *Cervicem vestram ne induretis amplius* (*Deuter.*, X, 16). N'endurcissez point votre front,

dit-il aux Juifs; n'appesantissez pas vos cœurs, ne faites pas de vos cœurs des pierres de diamant : *Nolite indurare cervices vestras* (II *Paralip.*, XXX, 8). Dieu qui fait ces commandements, ces exhortations, ces reproches au pécheur abandonné, voit donc qu'il est au pouvoir du pécheur abandonné de sortir de son état, d'amollir sa dureté, de se faire un cœur nouveau. *Facite vobis cor novum.* Car comment Dieu, juste et sage comme il est, exigerait-il du pécheur ce que le pécheur ne pourrait faire?

Entendez-le parler au prophète Ezéchiel de l'endurcissement des Juifs, et cependant redoubler ses instances et ses coups pour les amollir. Fils de l'homme, lui dit-il, où es-tu? parmi quelles gens? parmi des endurcis dont le cœur est indomptable. *Indomabili corde* (*Ezech.*, II, 4) : parmi des scorpions toujours prêts et prompts à piquer : *In medio scorpionum tu habitas.* Va cependant, ne laisse pas de leur parler, pour voir s'ils te voudront entendre : *Loqueris ad eos, si forte audiant.* Allez, Moïse, Aaron; courez demander à Pharaon la délivrance de mon peuple! Eclatez, menacez, frappez. Je sais bien cependant qu'il ne vous écoutera pas : *Ego scio quod non dimittet vos* (*Exod.*, III, 19). Mais si vous le savez, Seigneur, que ce Pharaon, ce pécheur ne vous écoutera pas, pourquoi lui parler, le presser, l'exhorter, l'intimider? Pourquoi? pour ne rien oublier de ce que peut faire un bon père à des enfants dénaturés. S'ils manquent à leur devoir, en s'attachant obstinément au mal, quoiqu'ils en puissent sortir, Dieu ne manque point au devoir que sa bonté paternelle lui impose, qui est de les presser toujours et de les aider à en sortir.

Avec ce pouvoir cependant, ce pécheur n'en sortira pas; il pourra se sauver et ne se sauvera pas. Voilà l'événement terrible; et comment cet événement s'accorde-t-il, mes frères, avec ce pouvoir du pécheur? Rien n'est plus facile à concevoir. C'est que ce pouvoir du pécheur dépend pour l'exécution de la volonté du pécheur; c'est que cette volonté du pécheur ne se résoudra jamais à consentir à la grâce qui lui suffit pour se sauver; c'est que Dieu a prévu qu'il n'y consentira pas : *Ego scio quod non dimittet.* Je sais, dit Dieu, qu'il peut chasser, renvoyer cette personne, arracher ce fol amour de son cœur, mais je sais qu'il n'en fera rien : *Scio quod non dimittet.* C'est qu'étant au pouvoir de Dieu de donner au pécheur des grâces extraordinaires, auxquelles il consentirait, par lesquelles il se sauverait, Dieu s'est déterminé justement en punition de son opiniâtreté volontaire, à ne les lui pas donner, mais à les lui retrancher; à l'abandonner en un mot au cours de sa providence générale et des événements communs. En cet état, Messieurs, comment se sauvera-t-il? comme les Pharaon, les Judas et les Hérode; comme ces pécheurs d'habitude à qui Jérémie reprochait qu'il leur était aussi peu possible de faire le bien, qu'au léopard et à l'Ethiopien de changer les couleurs naturelles de leur peau : *Si mutare potest Æthiops pellem suam, et leopardus varietates suas; et vos poteritis benefacere, cum didiceritis malum* (*Jerem.*, XIII, 23). Ce changement, tout impossible qu'il paraît, leur serait cependant possible, s'ils voulaient écouter la grâce qui leur parle au cœur, et qui, toute faible qu'elle est, les conduirait par degrés à leur salut. Mais parce qu'ils la négligent, et que Dieu a prévu qu'ils n'y consentiraient pas, et qu'en conséquence de cette vue, Dieu a déterminé de les laisser à eux-mêmes et à leur opiniâtreté, sans les en relever par de plus puissantes grâces; il en résulte contre eux, mais par leur faute, une impossibilité de salut.

Ils verront la vérité sans la suivre, ils seront touchés d'un sermon sans en profiter; ils seront piqués de leurs remords, et ne voudront pas s'y laisser vaincre; ils se résoudront à la pénitence, et n'auront pas le cœur de la soutenir; ils seront réveillés par la crainte, et chercheront incontinent à se rendormir dans le plaisir; ils marqueront un terme à leurs désordres, un temps à leur conversion, et ce temps leur sera coupé par une mort imprévue; ils rechercheront à la mort le secours des sacrements, et ne trouveront point qui les leur donne; ils tomberont au lit de la mort entre les mains d'un parent intéressé, qui ne songeant qu'à se jeter sur la proie de l'héritage, aura les yeux fermés au péril de leur salut. Dieu permettra qu'ils confient leurs derniers soupirs, et les tristes secrets de leur conscience ulcérée, à des confesseurs ignorants, imbéciles ou timides, qui les laisseront mourir sans préparation, sans restitution, sans contrition.

Tous ces événements si communs et si déplorables, arrivent-ils par hasard? Il n'y a point de hasard à l'égard de Dieu; tous ces malheurs sont des effets de sa providence irritée, et l'exécution de l'arrêt d'abandonnement porté contre le pécheur dans ces paroles du Sauveur : *Quæretis me*, vous me chercherez, *et non invenietis*, et vous ne me trouverez pas. Voilà le premier coup de ce formidable arrêt; ajoutons le second qui n'est pas moins redoutable : c'est que ce pouvoir du pécheur, inutile pour le sauver, n'aura point d'autre effet que de le rendre plus coupable et plus digne de châtiment.

2. Ce ne sont point là, Messieurs, de ces imaginations dont les esprits outrés se servent quelquefois pour frapper les esprits faibles. Il n'y a rien d'expliqué dans l'Evangile en termes plus clairs et plus forts. Rappelez avec attention les menaces lancées par le Fils de Dieu sur les villes de Judée obstinées dans leur péché : *Væ tibi Corozaïm, væ tibi Bethsaida!* Malheur à vous, Bethsaïde et Corozaïm! malheur à vous Capharnaüm! Vous élevez la tête jusqu'au ciel, vous serez humiliée jusqu'aux enfers : *Usque in infernum descendes* (*Matth.*, XI, 23). Pourquoi? c'est que si les œuvres que j'ai faites pour vous toucher, avaient été faites aux yeux de Sodome, aux yeux de Tyr et de Sidon; si ces villes idolâtres avaient vu ce que vous voyez, avaient

entendu ce que je vous prêche, elles auraient fait pénitence, *in sacco et cinere;* non pas en paroles ni en soupirs, mais sous le sac et la cendre. Et de là quelle conclusion? qu'au jour du jugement, Sodome, Tyr et Sidon seront plus doucement traitées, et les villes de Judée plus sévèrement, plus durement : *Terræ Sodomorum remissius erit in die judicii quam tibi.* Pourquoi plus durement? pourquoi sur les villes de Judée cet excès de sévérité? sinon pour l'excès des bienfaits dont Dieu les avait comblées, et dont elles ont abusé. Car à comparer les péchés avec les péchés, sans doute ceux des idolâtres l'emportaient sur ceux des Juifs; et par cette comparaison c'eût été vers les Juifs qu'aurait dû pencher la douceur. Mais à comparer les bienfaits avec les bienfaits, les grâces avec les grâces, combien les Juifs en avaient-ils reçu par-dessus les idolâtres? et combien par conséquent doivent-ils être au-dessous d'eux dans les enfers, par l'abus qu'ils ont fait de cette abondance de grâces! La profusion était pour eux, la rigueur sera donc pour eux. La profusion n'a donc servi qu'à augmenter leurs crimes et leurs supplices. *Remissius erit terræ Sodomorum in die judicii quam tibi.*

Joignez à cet arrêt du Fils de Dieu cette instance de saint Paul si vive et si pénétrante. Est-ce ainsi, dit-il au pécheur, que vous méprisez les richesses de la bonté et de la longanimité de Dieu? Ignorez-vous que c'est sa bénignité qui vous sollicite à la pénitence? Mais ignorez-vous qu'opposant à sa bonté l'impénitence et la dureté du cœur, vous amassez pour le dernier jour un trésor de colère et de vengeance? *Thesaurizas tibi iram in die iræ.* Comprenez-vous bien ces paroles, mon cher auditeur? Ah! vous méprisez les grâces de votre Dieu. Ce sont les richesses de sa bonté, les talents qu'il vous distribue pour travailler à sa gloire et pour opérer votre salut; à l'un dix, à l'autre cinq, à l'autre un : *Divitiæ bonitatis ejus.* Ces grâces et ces talents ne peuvent être sans effet, ils retourneront nécessairement à sa gloire, et s'il ne tire pas sa gloire de votre sanctification, il la tirera malgré vous de votre condamnation. Vous n'avez pas voulu placer ces grâces utilement et heureusement pour vous, dans le trésor de sa miséricorde, en les faisant servir à votre salut; vous les placerez par votre abus dans le trésor de sa colère, à votre perte et à votre confusion. Plus par conséquent vous aurez reçu de grâces, et plus vous en aurez rempli le trésor de sa fureur, qui vous accablera de son poids au jour de la dernière sentence : *Thesaurizas tibi iram in die iræ.*

Quelle est donc la condition d'un chrétien rejeté de Dieu? plus malheureuse et plus affreuse que celle de l'infidèle, et du barbare, et du païen. Oserai-je dire de lui ce que le Fils de Dieu disait du traître Judas : qu'il eût bien mieux valu pour lui qu'il n'eût jamais été au monde : *Bonum erat ei, si natus non fuisset homo ille* (*Matth.*, XXVI, 24). Qu'il eût bien mieux valu pour vous, pécheur sourd, pécheur endurci, que vous ne fussiez point chrétien! vous ne porteriez pas au tribunal de votre Dieu le caractère du baptême, pour y être puni de l'avoir déshonoré; qu'il eût bien mieux valu que vous ne fussiez point catholique! vous ne seriez point chargé du reproche sanglant d'avoir reçu les sacrements, profané les sacrements; qu'il eût bien mieux valu que vous n'eussiez jamais ni vu, ni lu, ni compris, ni entendu la parole de Dieu! vous n'y trouveriez pas contre vous autant de sentences qu'elle a fait d'impressions inutiles sur votre cœur. Que venez-vous donc faire ici à la face des autels? Venez-vous éprouver, pécheurs, si votre cœur est encore tendre à la grâce, ou s'il y est endurci; s'il sera touché du sermon, ou s'il ne le sera pas? si vous tenez encore à Dieu par quelque lien de miséricorde, ou si vous en êtes abandonnés? Frappez, frappez à votre cœur, que vous répond-il? que dit-il? Ah! vous n'osez le consulter, vous craignez qu'il ne se condamne et qu'il ne porte contre lui son arrêt d'abandonnement. Vous sentez trop que la vie que vous menez, votre assoupissement aux devoirs de la vertu, votre attachement aux plaisirs, l'emportement de vos passions, sont des préjugés contre vous. Vous aimez mieux fermer les yeux au présent et à l'avenir, vivre là-dessus dans les ténèbres, y vivre et peut-être y mourir. Avouez qu'en cet état vous êtes bien malheureux; que l'abandonnement est un état bien terrible, mais avouez en même temps qu'il est juste. Matière du second point.

SECONDE PARTIE.

C'est un article défini dans le saint concile de Trente, session 6, chap. 11 : *Nunquam Deus deserit hominem, nisi prius ab homine deseratur :* Dieu n'abandonne jamais l'homme, que l'homme n'ait abandonné Dieu. Le châtiment n'est-il pas juste? Il serait juste entre égaux et d'homme à homme; encore plus entre l'homme et Dieu. Il serait juste, étant réciproque et mutuel : vous vous éloignez, je m'éloigne; encore plus si l'éloignement et l'abandonnement de l'homme a précédé celui de Dieu. Dieu ne rejette et ne méprise qu'après avoir été rejeté et méprisé : *Non deserit, nisi prius deseratur.* Quelle justice par conséquent dans cet abandonnement, soit par rapport à l'ingratitude de l'homme, soit par rapport à la grandeur de Dieu. Distinguez bien les divers degrés de cette énorme ingratitude.

1. Pouvez-vous murmurer contre ce charitable Médecin, lorsqu'après avoir appliqué tous les remèdes de son art les plus forts et les plus doux, les prospérités et les disgrâces, à convertir Babylone, il l'abandonne enfin à sa léthargie et à son infidélité? Nous avons voulu guérir Babylone, a-t-il dit par Jérémie, elle s'est rendue incurable : abandonnons-la, laissons-la : *Curavimus Babylonem, et non est sanata, derelinquamus eam* (*Jerem.*, V, 9).

Pouvez-vous blâmer ce sage père de famille, lorsque après avoir mis son plaisir à

planter et à cultiver une vigne, espérant recueillir le fruit de ses soins, il la trouve ingrate et stérile? a-t-il tort d'appeler alors ses voisins? de leur dire : Venez, parlez, jugez entre moi et ma vigne? Qu'ai-je dû faire que je n'aie fait? *Quid est quod debui facere vineæ meæ, et non feci* (*Isai.*, V, 5)? A-t-il tort d'y laisser croître les ronces et de la laisser fouler aux pieds des passants?

Pouvez-vous condamner ce père attentif à l'éducation de son enfant, jusqu'à le porter dans ses bras? C'est la peinture que Dieu nous fait de ses soins pour la tribu d'Ephraïm (*Ose.*, XI *et seqq.*). Quand après cette profusion de tendresse il voit ce fils dénaturé s'échapper, le mépriser, s'abîmer dans la débauche, affecter de feints repentirs, insulter à sa bonté, se joindre à ses ennemis, à quoi peut-on imputer la colère et l'indignation du père, qu'à l'opiniâtreté de la révolte du fils?

Que peut faire un époux passionné pour une femme qu'il a comblée de douceurs et de biens, lorsqu'il la voit manquer de foi, se perdre et le déshonorer par des commerces infâmes? Il dissimule, il fuit l'éclat; il tâche de l'attendrir, de lui ouvrir les yeux sur son désordre. Il essaye par degrés le reproche, la menace, la froideur, la douceur, l'épargne, la profusion, tout, sans pouvoir fixer sa légèreté libertine et la rappeler à son devoir. Vous étonnez-vous qu'il s'en sépare et la livre à toute l'horreur de son détestable penchant? *Ipsa non uxor mea, et ego non vir ejus* (*Ose.*, II, 2).

Jugez donc, chrétiens, prononcez entre le pécheur et Dieu. C'est sous ces diverses figures que Dieu nous justifie sa rigueur en cent endroits des livres saints. Appliquons ces figures à notre état personnel. Nous approuvons cette rigueur et cet abandonnement du médecin à l'égard de son malade intraitable; et du maître à l'égard de sa vigne infructueuse; et du père à l'égard de son fils dénaturé; et de l'époux à l'égard de sa femme incorrigible. N'y aura-t-il que Dieu qui soit obligé de tout souffrir, sans pouvoir rien opposer que sa seule patience à l'ingratitude opiniâtre des pécheurs? Avouons donc que Dieu nous abandonne justement, par rapport à notre ingratitude; encore plus justement par rapport à sa grandeur.

2. Le haut point de la grandeur de Dieu, ce qui le fait le premier grand, le seul grand, c'est de n'avoir besoin de personne, et c'est par là qu'il est Dieu. Un roi qui est en danger de voir périr son armée par la désertion de ses soldats, est obligé de tempérer la rigueur de la discipline. Un maître, pour se conserver un domestique nécessaire, étend souvent l'indulgence trop loin. Un père qui n'a qu'un enfant, à force de le ménager, lui fait bientôt sentir qu'il est unique. Il a besoin de ce fils; et ce maître a besoin de ce domestique; et ce prince a besoin de ses soldats. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Que perdra-t-il, quand il aura retranché de sa famille un ingrat, un rebelle, un pécheur incorrigible, cent pécheurs, mille pécheurs, un monde entier de pécheurs? Il s'en passera. Sommes-nous autre chose à ses yeux que de la poussière et des atomes, et rien? *Quasi pulvis exiguus..... quasi nihilum et inane* (*Isai.*, XL, 16). Ne s'est-il pas passé de nous une éternité entière? Il s'en peut passer, s'il le veut, encore une éternité.

Mais il n'étend pas jusque-là la rigueur de sa justice; il ne nous détruira pas tous. Que fait-il? il tempère tellement sa justice et sa bonté, que du malheur des uns il fait le bonheur des autres. Ah! pécheur! vous lui refusez par votre opiniâtreté la gloire qui lui est due; il s'en dédommagera doublement, en vous chassant de son service, et se choisissant d'autres serviteurs; en vous abandonnant au supplice que vous méritez, et transportant à d'autres la couronne que vous pouviez mériter. Il ne sera pas dit que le festin de ce roi sera perdu, ses préparatifs inutiles. Vous y étiez invités, et vous l'avez négligé : *Neglexerunt* (*Matth.*, XXII, 5) : Vous vous en êtes excusés : *Cœperunt omnes excusare* (*Luc.*, XIV, 18) : Vous avez tourné vos pas et vos soins ailleurs : *Abierunt*. Vous avez payé ses invitations d'un refus : *Nolebant venire* (*Matth.*, XXII, 5). Allez, vous n'étiez pas digne de l'honneur qu'il vous faisait : *Non fuerunt digni*. Vous en serez privés pour toujours, et justement; jamais vous ne paraîtrez à sa table : *Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam* (*Luc.*, XIV, 24). Sa table pour cela demeurera-t-elle déserte, son festin sans conviés? Non. Courez, dit-il à ses gens, faites entrer tous ceux que vous trouverez sur vos pas dans la ville, hors de la ville : ils profiteront du mépris et du refus de ces ingrats : *Ite ad exitus viarum et vocate ad nuptias.*

C'est ainsi, dit saint Paul, que le dommage des Juifs a fait les richesses des nations : *Diminutio eorum divitiæ gentium* (*Rom.*, XI, 12); que l'abandonnement des Juifs a produit la conversion du monde : *Amissio eorum reconciliatio est mundi* (*Ibid.*). C'est ce que Paul et Barnabé reprochaient aux Juifs d'Antioche. Il est vrai, disaient les apôtres, c'est à vous autres Juifs que nous devions d'abord prêcher, mais puisque vous nous rebutez, puisque vous vous jugez vous-mêmes indignes de la sainte parole et de la vie éternelle : *Sed quia indignos vos judicatis vitæ æternæ* (*Act.*, XIII, 46); pour cela nous passons aux nations, nous leur allons porter vos refus et votre rebut.

Et par où Dieu pouvait-il mieux venger sa parole rejetée que par ce terrible transport qui substitue les étrangers à l'héritage des enfants? Est-ce Dieu, pécheurs, est-ce Dieu qui vous en a jugés indignes? Au contraire, il vous y avait appelés, il vous y avait invités; il vous avait envoyé ses prophètes et ses apôtres pour vous rendre attentifs à cette heureuse vocation; il vous avait d'âge en âge ouvert les yeux sur le malheur inévitable à ceux qui négligent ce bonheur. Au mépris de tant de lumières et de vos propres remords, vous avez cru le monde et ses plai-

sirs, ses pompes et ses richesses, ses jeux et ses excès, plus propres à vous rendre heureux que les couronnes du ciel. Vous avez jugé les biens du temps plus dignes de vous, que les biens de l'éternité. Quel tort Dieu vous fait-il de vous juger tels que vous vous jugez vous-mêmes, indignes, incapables des biens du ciel? Ce n'est pas Dieu, c'est vous qui portez ce jugement, et qui vous réprouvez vous-mêmes. Il ne vous abandonne qu'après que vous l'avez abandonné : *Quia indignos vos judicatis vitæ æternæ*. Donc, quelque rigueur qui soit jointe à cet abandonnement, reconnaissez qu'il est aussi juste que terrible. Apprenez en troisième lieu que ce malheur est très-fréquent.

TROISIÈME PARTIE.

Quand il n'y aurait jamais eu qu'un seul homme abandonné de Dieu, un seul en chaque siècle, en chaque famille, en chaque condition, en chaque nation, ne serait-ce pas assez pour faire trembler tous les hommes? Où doit donc aller la frayeur, quand nous représentant ce qui s'est passé dans tous les siècles, et ce qui se passe encore à nos yeux dans celui-ci, nous voyons que souvent Dieu abandonne les familles, les conditions et les nations entières.

1. Oui, mes frères, il y a des familles abandonnées, où l'on ne semble naître qu'assujetti au péché, des familles où la probité, la pudeur et la piété sont inconnues, soit par la contagion du mauvais exemple des pères, soit par la corruption du sang, impur dès sa source, et portant les péchés des pères dans les veines des enfants. Tel était le sang de Chanaan, le sang d'Esaü, d'Ismaël. Que de gémissements dans tous les livres sacrés contre ces souches empestées! *Radices immundæ* (*Eccle.*, XL, 15); contre ces oiseaux de proie, qui naissent, dit Isaïe, de la racine des serpents : *De radice colubri egredietur regulus* (*Isai.*, XIV, 29); contre ces générations perverses, incrédules et adultères : *Generatio mala et adultera, perversa et incredula* (*Matth.*, XVII, 37). Le Fils de Dieu lui-même en gémissait; comment n'en gémirions-nous pas, comment ne redouterions-nous pas ce même jugement de Dieu sur des nations entières?

2. Jésus-Christ ne s'est-il pas écrié : Malheur à vous, riches, malheur à vous! *Væ vobis divitibus* (*Luc.*, XI, 52)! Malheur à vous, faux sages du monde, faux politiques, faux savants! *Væ vobis, legisperiti, qui habetis clavem scientiæ!* Qui sont ceux que saint Paul reconnaît appelés de Dieu, choisis de Dieu pour le salut? peu de puissants, peu de nobles, dit-il : *Non multi potentes, non multi nobiles* (I *Cor.*, I, 26). Donc le plus grand nombre des nobles et des puissants, des riches et des savants, que devient-il? en quel rang est-il devant Dieu? Comptez tous les rois de Juda : pour quatre ou cinq fidèles et pieux, combien d'impies! Comptez les rois d'Israël. Un seul, Jéroboam, montant le premier sur le trône, y attacha pour toujours l'impiété. Privé d'héritiers de son sang, il eut tous ses successeurs pour héritiers de ses crimes. Jéhu, tout zélé qu'il était pour la gloire du Seigneur dans une condition privée, n'eut pas plutôt détrôné les rois impies, qu'ayant envahi leur trône, il embrassa aussitôt leurs erreurs; il devint aussi rebelle à Dieu que ceux dont il avait puni la révolte : *A peccatis Jeroboam non recessit* (IV *Reg.*, X, 29).

Ne semble-t-il pas en effet qu'à mesure que l'on s'approche de ces flatteuses conditions, qu'on s'élève, qu'on s'enrichit, du même pas on s'éloigne de Dieu, on perd le salut, on oublie que l'on soit chrétien, qu'il y ait une autre vie, on ne songe qu'à celle-ci, qu'à s'y plonger dans le plaisir, y mettre sa dernière fin, négliger Dieu, l'abandonner, conséquemment s'en faire abandonner? malheur souvent tombé sur des nations entières; y pouvons-nous réfléchir sans gémir?

3. Quelle image nous fait Salomon des mœurs des nations qui occupaient la Palestine avant le peuple de Dieu? Le mal, dit-il, est naturalisé et comme incarné avec elles : *Naturalis malitia ipsorum* (*Sap.*, XII, 20); leur esprit et leur cœur sont incapables de conversion : *Non poterat mutari cogitatio illorum in perpetuum* (*Ibid.*); la malédiction de Dieu est fixée sur elles dès leur établissement : *Semen maledictum ab initio* (*Ibid.*, 11). Ce qu'il y a de surprenant, c'est que, bien loin de nous intimider sur cette rigueur de Dieu, Salomon nous fait, au contraire, admirer l'excès de sa clémence : *O quam bonus*, dit-il, *et suavis est, Domine, spiritus tuus* (*Ibid.*, 1)! En quoi cet excès de clémence? En ce que n'ignorant rien de la malice de ces peuples et de leur obstination : *Non ignorans quoniam nequam est natio* (*Ibid.*, 10), Dieu cependant ne les accablait pas tout d'un coup, comme ils l'eussent mérité : mais les châtiant par degrés et à diverses reprises, plutôt pour les avertir que pour les exterminer, il leur donnait le temps de songer à la pénitence, s'ils eussent voulu se repentir : *Patribus judicans, dabas locum pœnitentiæ* (*Ibid.*, 19).

Mais ce peuple chéri, le peuple juif, choisi de Dieu pour punir ces idolâtres, qu'en fit-il, lorsqu'il le vit payer ses bienfaits d'ingratitude? Il leur envoya ses prophètes, il fit naître au milieu d'eux le Sauveur, il employa pour les toucher les succès et les disgrâces, la victoire et la captivité. Le moment vint enfin de faire éclater sa colère : elle éclata, sur qui? sur le temple et sur la ville, et sur le peuple et sur la loi; elle y éclate encore de nos jours par l'incurable dureté de cœur de ceux qui en restent : *Donec ascenderet furor Domini in populum, et esset nulla curatio* (II *Paralip.*, XXXVI, 16).

Et nous, chrétiens, que sa miséricorde a substitués en la place des Juifs, n'avons-nous pas éprouvé le triste effet des menaces de saint Paul? Craignez, disait-il, aux premiers fidèles. Les branches naturelles de l'arbre ont été coupées, pour vous y enter en leur place, étrangers comme vous l'étiez. On ne leur a pas pardonné leur ingratitude

et leur incrédulité; vous pardonnera-t-on la vôtre? *Si naturalibus ramis non pepercit, time ne forte nec tibi parcat.*

En effet a-t-il pardonné aux Grecs, à toute l'Asie, aux nations d'Orient, qu'il avait d'abord éclairés des premiers rayons de la foi? Cette foi, si vive autrefois et si brillante parmi eux, n'y est-elle pas aujourd'hui éteinte par l'hérésie, étouffée par l'ignorance, accablée depuis mille ans sous le joug des mahométans?

A-t-il été plus indulgent aux excès des peuples d'Occident? Combien en a-t-il retranché de son Eglise? A combien d'erreurs a-t-il livré la plupart des Etats et des royaumes du Nord? Cherchez-y l'ancienne foi, l'ancienne soumission d'esprit, l'ancienne union des cœurs. L'indépendance est devenue leur loi, la curiosité leur religion, le commerce et l'intérêt leur Dieu, *Hi sunt dii tui*. Voilà vos dieux, vos rois, vos maîtres, peuples abandonnés de Dieu. Vous n'êtes plus son peuple; il ne vous faut plus d'autres rois, d'autres lois ni d'autre Dieu: *Vos non populus meus, et ego non ero vester* (*Ose.*, I, 9).

De combien ces gens-là sont-ils éloignés de nous, ou plutôt de combien sommes-nous éloignés d'eux, non pas d'espace et de lieu, car hélas! ce sont nos voisins, mais de conduite, de sentiment, et, si j'ose ainsi m'exprimer, d'état et de destinée? Avons-nous oublié quel péril nous avons couru depuis deux cents ans, d'être emportés comme eux par le torrent de l'hérésie? Ignorons-nous les divisions qui ont failli à nous déchirer et nous arracher du centre de la foi? mais pouvons-nous dissimuler l'impiété, l'irréligion qui se glisse parmi nous et qui ne s'y étend que trop, non-seulement dans les cœurs corrompus par les passions de la jeunesse, mais encore parmi les savants, parmi ceux que leur gravité, leur âge, leur crédit autorisent à servir de règle et de guide à tous les autres? A quoi tient-il donc, ô mon Dieu, que vous ne vous lassiez de nous, que vous ne nous ôtiez le flambeau de votre foi, que vous ne nous abandonniez à l'hypocrisie de nos cœurs! *Tu autem fide stas, sed time.*

Que si ce jugement de réprobation, d'abandon, n'est pas encore porté contre la nation entière, est-il parmi nous un pécheur, un seul pécheur qui ne doive le craindre pour lui, à la vue de sa dureté, de son insensibilité, de ses rechutes continuelles? Quoi! Dieu n'aura pas épargné des familles, des conditions et des nations entières? Et vous, pécheur, qui n'êtes qu'un atome aux rayons de ce soleil, entre tant de millions d'âmes, vous vous croirez assez digne de ses regards, pour être ménagé dans la foule des réprouvés, pour être préservé d'un abandonnement si fréquent et si commun! Vous lui serez plus précieux que les Judas, les Caïn, les Esaü, les Hérode, les Pharaon, toute la nation des Juifs, toute la Grèce et l'Orient; tant de provinces autour de nous, dépouillées des dons de sa grâce, et replongées dans les ténèbres de leur aveugle liberté!

Vous vous êtes, dites-vous, déjà relevé tant de fois! c'est pour cela que vous devez trembler qu'il n'y ait plus pour vous de retour à la pénitence. Ah! si vous n'étiez tombé ou retombé qu'une fois, vous pourriez peut-être espérer quelque accès plus facile au trône de sa clémence. Mais après tant de péchés et de rechutes au péché, de combien êtes-vous plus près du dernier péché qui doit mettre le comble aux autres? Que savez-vous si ce dernier péché n'est point arrivé? s'il n'est point déjà passé, si la mesure n'est point comblée? Et si la mesure est comblée, quelle ressource avez-vous pour le salut? Vous dites comme Samson assailli par les Philistins: *Egrediar sicut ante feci, et me excutiam* (*Judic.*, XVI, 20): Je me tirerai bien d'affaire; et pourquoi non? je m'en suis tant de fois tiré! j'ai rompu tant de fois mes chaînes! j'ai tant de fois confessé mes péchés! je les confesserai encore: si ce n'est maintenant, ce sera dans quelque temps; ce sera du moins à la mort: *Egrediar sicut ante feci, et me excutiam*. Samson parlait comme vous; mais Samson comptait-il bien avec Dieu? Samson comptait qu'il avait encore la même force que quand Dieu était avec lui: Samson ne savait pas, dit l'Ecriture, que Dieu s'était retiré de lui; que Dieu l'avait abandonné à sa faiblesse naturelle: *Nesciens quod recessisset ab eo Dominus*. Vous n'y pensez pas non plus que lui: vous y serez trompé, surpris et accablé comme lui: *Nesciens quod recessisset ab eo Dominus*.

Eh bien! me direz-vous, si Dieu s'est éloigné de moi, s'il s'est retiré d'avec moi, que me servira donc de travailler à mon salut? Avec tout mon travail, mes prières, ma pénitence, je ne me sauverai pas. Si je suis abandonné de Dieu, je n'ai qu'à m'abandonner moi-même à tous mes désirs, qu'à vivre en désespéré. Quel étrange raisonnement! Non, mon frère, non, mon cher frère. Au contraire, plus vous craignez d'être abandonné de Dieu, plus vous devez travailler à dissiper cette crainte, à ranimer en vous le désir et le soin de vous sauver.

Dieu, j'en conviens, a fixé le nombre et la mesure de ses grâces: si ce nombre est rempli pour vous, il n'y a rien à prétendre pour vous. Mais n'a-t-il pas aussi fixé la mesure et le nombre de nos jours, au delà desquels on ne peut plus vivre? Et cependant en tout temps, à tout moment, jusque dans l'extrême vieillesse, et même au dernier moment, n'espère-t-on pas toujours pouvoir prolonger sa vie? On craint de mourir, il est vrai, parce qu'on est infirme et vieux, et destiné enfin naturellement à la mort. On sait que si l'heure est venue, il n'y a plus à reculer; mais on doute toujours que cette heure soit venue. Avec la crainte de mourir, on se soutient toujours par l'espérance de vivre; et pour mieux appuyer l'espérance contre la crainte, on prend les aliments, les remèdes les plus fâcheux. Quand le mal serait extrême et jusqu'au dernier soupir, on ne croit point sa vie désespérée malgré tous les décrets de Dieu, tandis que l'on tient en ses

mains quelque remède apparent contre la mort. Que n'avez-vous, pécheur, le même amour, la même confiance à l'égard de votre salut? Craignez que vos péchés scandaleux, invétérés, ne vous aient dépouillé du droit que vous aviez au ciel. J'y consens ; et c'est cette crainte que j'ai voulu vous graver dans le cœur par ce discours. Mais en craignant d'être damné, ne perdez point l'espérance d'être sauvé. Faites, pour maintenir cette espérance de salut, pour vous rendre certain ce qui vous est si incertain, ce que font les vrais fidèles : évitez comme eux le péché ; pratiquez comme eux la vertu ; priez, gémissez devant Dieu. Qui est-ce qui sait si Dieu ne vous exaucera pas ?

Sur ce doute Jonas convertit les Ninivites. Il venait leur annoncer la mort, comme un point décidé par un arrêt absolu. *Dans quarante jours*, disait-il, *Ninive sera détruite*. Et cependant, *jeûnez, pleurez*. *Qui est-ce qui sait*, ajoutait-il, *si Dieu ne changera pas sa colère en indulgence, s'il ne vous pardonnera pas?* «*Quis scit si convertatur et ignoscat Deus*» (*Jon.*, III, 9) ? Daniel par ce même doute encourageait Nabuchodonosor à bien espérer de Dieu, malgré la prédiction de tous ses malheurs prochains. Roi, disait-il, faites l'aumône, exercez la charité : peut-être, peut-être que Dieu vous pardonnera vos crimes : *Forsitan ignoscet Deus delictis tuis*.

Pourquoi ne le dirais-je pas à chaque pécheur qui m'entend : moi qui ne suis point envoyé pour porter à part un arrêt de réprobation? Pourquoi Dieu ne ferait-il pas pour vous ce qu'il fit alors pour les Ninivites et pour Nabuchodonosor? Pourquoi n'éprouveriez-vous pas enfin que l'arrêt d'abandonnement n'était pour vous et pour eux qu'une menace? Imitez donc ces pécheurs dans leur changement de vie, si vous voulez être traités comme eux au tribunal de Dieu. Rien ne marque plus certainement une maladie incurable, une mort inévitable, infaillible et déterminée que le refus obstiné des remèdes et des aliments. Rien ne marque plus clairement une réprobation certaine, un abandonnement de Dieu fixe et absolu, que l'aversion de la vertu, le renoncement aux bonnes œuvres. Jugez là-dessus, chers auditeurs, de l'état présent de votre âme et de celui de votre éternité. Puissiez-vous vous la rendre heureuse, en vous laissant toucher à la crainte et à l'amour de Dieu ! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI D'APRÈS LES CENDRES.

Sur l'amour du prochain.

Audistis quia dictum est : Diliges proximum tuum.

Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain (*Matth.*, V, 43).

Qui nous l'a dit, Messieurs, qu'il faut aimer le prochain ? La nature nous l'a dit : sa lumière dès le berceau nous fait distinguer ceux qui nous aiment, et nous engage à les aimer. La raison nous l'a dit : le besoin que nous avons du commerce de l'amitié nous apprend à mériter celle d'autrui par la nôtre. La loi du monde nous l'a dit ; la même autorité qui a réglé le plan des sociétés humaines a établi l'amitié pour fondement de toute société. La loi de Moïse nous l'a dit : le même législateur qui ordonnait aux Hébreux d'aimer Dieu de tout leur cœur, leur ordonnait aussi d'aimer leur prochain comme eux-mêmes (*Levitic.*, XIX, 18).

Tant de lois, la plupart aussi anciennes que le monde, ont fait à tous les hommes un devoir et un plaisir de s'entr'aimer. Pour n'y être pas sensible, il faut ou n'être pas hommes, ou avoir étouffé tout sentiment d'humanité.

Pourquoi donc le Sauveur du monde en a-t-il fait aux hommes un commandement nouveau ? *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem* (*Joan.*, XIII, 34). Sans doute pour nous montrer l'inutilité, l'inconstance et le péril de toute amitié humaine, si elle n'est soutenue par la dilection de la charité : *Ut diligatis invicem*.

Non, ce n'est pas à nous aimer que le Fils de Dieu nous invite ; il n'y aurait là rien de nouveau : mais c'est à nous aimer comme il nous a aimés lui-même : *Sicut dilexi vos* (*Ibid.*), comme notre Père céleste aime ses enfants : *Ut filii sitis Patris vestri qui in cœlis est* (*Matth.*, V, 45), comme il a lui-même aimé son Père, et comme il en est aimé : *Sicut tu Pater in me, et ego in te* (*Joan.*, XVII, 21).

Voilà ce que toutes les lois naturelles et politiques avaient ignoré jusqu'alors; ce que la loi même de Dieu n'avait point prescrit à son peuple : un commandement si sublime était réservé à Jésus-Christ. C'est ce qui fait la perfection de l'Evangile, et qui doit former aussi la perfection de l'amitié, en l'unissant à la charité chrétienne. Employons ce discours à vous apprendre cette union.

Dans l'amitié, qui est l'objet de nos soins et de nos désirs, nous avons toujours trois sujets de plainte. Le premier, sur sa rareté ; le second, sur son inconstance; le troisième, sur ses excès. Sa rareté, peu d'amis. Son inconstance, peu d'amis qui le soient longtemps. Ses excès, peu d'amis qui ne se portent à des extrémités dangereuses. Quel remède à ces trois défauts ? il est dans la charité.

C'est elle qui, nous prescrivant d'aimer notre prochain pour Dieu, donne à l'amitié, premièrement, son étendue : secondement, sa fermeté : troisièmement, ses justes bornes. Son étendue, par l'immensité de son motif, qui est Dieu : ce sera mon premier point. Sa fermeté, par l'éternité de son motif, qui est Dieu : ce sera mon second point. Ses justes bornes, par la sainteté de son motif, qui est Dieu : ce sera mon troisième point. Dieu de paix, Dieu de charité, donnez-nous cet esprit qui est le vôtre, et dont vous avez fait le caractère de vos enfants, aussi bien que de votre sainte Mère, à qui nous disons : *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Toutes les amitiés du monde étant généralement fondées sur l'intérêt, le mérite ou l'inclination, de là s'ensuit que trois sortes

de personnes sont ordinairement exclues de notre amitié ; les personnes indifférentes, à qui nous ne prenons nul intérêt; les personnes imparfaites, en qui nous ne voyons nul mérite ; les personnes désagréables, pour qui nous ne sentons nulle inclination. Trois causes de la rareté des amitiés dans le monde. Appelons à nous la charité, que fait-elle? Ce qu'elle fit entre les premiers chrétiens, dès qu'elle parut dans le monde. Elle y fit de tous les cœurs un même cœur, de tous les esprits un même esprit : *Cor unum et anima una*, dit saint Luc dans les Actes des apôtres ; mettant généralement dans tous les hommes, un même lien d'intérêt ; un même fonds de mérite; un même attrait d'inclination. Et comment? Par le commandement nouveau qui nous oblige d'aimer Dieu dans le prochain, d'aimer le prochain pour Dieu même. Et c'est là ce qui fait l'étendue de la charité.

1. Saint Augustin, l'oracle de la charité, aussi bien que de la grâce, demande quel est ce prochain, que l'on nous commande d'aimer? Est-ce votre parent, dit-il, votre frère, votre allié? Bien plus, le prochain de l'homme, c'est l'homme. En vain le père et le fils, le frère et la sœur se croient fort proches entre eux ; rien n'est si proche que l'homme et l'homme : *Nihil tam proximum quam homo et homo* (*De Discipl. Christ.*, c. 3). En effet les autres unions que nous croyons plus étroites, en même temps qu'elles semblent nous approcher, nous éloignent du reste du monde : elles mettent entre nous et tous les autres une espèce d'inégalité, une certaine diversité d'intérêts, qui fait la désunion : pères et enfants, souverains et sujets, femmes et maris : c'est par la multiplication de ces diverses qualités, aussi bien que par la multiplication des langues, que le monde est divisé, qu'une famille n'est pas l'autre, qu'un sang n'est pas un autre sang. Pour se réunir, il faut se rapprocher de sa souche, se réduire à l'unité, remonter au premier auteur de notre être, à ce Dieu qui a tout fait, qui veut être aimé dans tout ce qu'il a fait et dans l'homme singulièrement le plus noble de ses ouvrages. Là nous verrons la vérité de ce grand mot : *Nihil est tam proximum quam homo et homo*. Là nous reconnaîtrons notre seul et même intérêt ; même origine, la création ; même ouvrier, le Seigneur; même matière, un peu de terre; même forme, l'image de Dieu : même promesse, même héritage, même fin, même éternité. Dieu voulant maintenir entre nous cette union, n'a point choisi pour former les grands et les petits deux sortes de boues différentes. Il nous a tous produits, non pas de deux pères différents, mais d'Adam seul. Il n'a pas même tiré la mère qu'il nous a donnée, d'une autre matière que du même Adam, comme remarque saint Jean Chrysostome (*Hom.* 24 *in* I *ad Cor.*) : afin qu'il nous fût impossible de nous traiter comme étrangers; et que la diversité des nations, qui nous inspire quelquefois tant d'aversion, ne pût nous empêcher de nous reconnaître pour ses enfants.

Comment donc pourrons-nous oublier notre origine, jusqu'à nous regarder avec mépris? s'écriait le prophète Malachie : *Quare ergo despicit unusquisque nostrum fratrem suum ?* N'avons-nous pas tous un même père, un même Dieu pour créateur? *Nunquid non pater unus omnium nostrum? nunquid non Deus unus creavit nos* (*Malach.*, II, 10) ? Là nous ne trouverons, dit saint Paul, point de gentil, ni de Juif; point de circoncis, ni d'incirconcis ; point de barbare ni de Scythe : point d'esclave ni de libre ; mais le même Dieu en tous : *Ubi non est gentilis et Judæus, circumcisio et præputium, barbarus et Scytha, servus et liber, sed omnia et in omnibus Christus* (*Coloss.*, III, 11). Ces distinctions sont venues la plupart, ou de la corruption de la nature, ou des caprices de la fortune, ou des maximes politiques, ou de la convoitise et de l'ambition. Si nous attachons là nos yeux, si nous envisageons ce que nous sommes et ce que nous paraissons par ces sortes de qualités, nous y trouverons de quoi nous préférer aux uns, de quoi ramper devant les autres, de quoi contester entre nous, de quoi nous porter envie, nous mépriser, nous haïr, déchirer la charité. Mais si nous regardons précisément ce que nous sommes en Dieu, nous ne trouverons entre nous qu'une égalité parfaite, un intérêt uniforme, une alliance mutuelle, qui nous engagera nécessairement à nous aimer. Même lien d'intérêt entre tous les hommes. Bien plus, même fonds de mérite entre tous les hommes. Autre considération.

2. S'il y a dans le monde quelques véritables amitiés, c'est le mérite qui les forme : toutes les autres amitiés n'en ont que l'ombre et le nom. Peu de vraies amitiés par conséquent, parce qu'il y a peu de vrai mérite : ainsi en jugeons-nous avec les yeux de la chair. Servons-nous des yeux de l'esprit ; que verrons-nous dans nos frères ? ce que Jésus-Christ y a vu : c'est-à-dire, qu'au travers de leurs défauts, de leurs mauvaises qualités, de leurs bassesses, de leurs crimes, il a vu dans tous et chacun des hommes de quoi le porter à vouloir mourir pour eux. L'homme, ce serviteur fugitif qui s'était jeté dans l'esclavage, lui a paru assez digne de ses soins pour être racheté par son sang : *Empti pretio magno* (I *Cor.*, VI, 20). Cette perle brute et obscure lui a paru d'assez haut prix pour être acquise aux dépens de tous ses biens : *Vendidit omnia quæ habuit, et emit eam* (*Matth.*, XIII, 46). Il a eu pour objet tous les hommes dans son bienfait, il n'a rebuté personne : est-ce à moi d'en rebuter un seul ? de ne lui pas trouver assez de mérite pour me porter à l'aimer ? Il a tout le poids qu'il faut dans la balance de Dieu, pour être capable des dons de Dieu ; dans la mienne, il manque de poids. Dieu l'estime assez pour l'aimer; moi loin de l'aimer, je le méprise. Ah ! disait le Sauveur, prenez garde à ne pas mépriser un seul de ces petits enfants : *Videte ne contemnatis unum ex his pusillis* (*Matth.*, XVIII, 10) : pourquoi? parce que leurs anges voient toujours la

face de Dieu mon Père : ils ont les anges pour surveillants, pour protecteurs et pour vengeurs. Et comment mépriser, non pas un enfant, mais un seul homme ? y en a-t-il un seul qui n'ait le Fils de Dieu pour Sauveur? S'il y avait dans l'homme quelque sorte d'indignité, c'était au Fils de Dieu qu'elle devait être sensible. Maintenant que Dieu a passé par-dessus cette indignité, qu'il n'y a point trouvé d'obstacle à la profusion de ses grâces : de cette indignité revêtue des bienfaits de Dieu, il s'est formé à mon égard dans tous les hommes un fonds de dignité, qui me défend d'en mépriser aucun, qui me fait un devoir de l'aimer, de le servir, de mourir s'il le faut pour lui, de faire enfin pour son salut ce que Jésus-Christ a fait lui-même.

Et cela, dit saint Paul, c'est une dette dont le chrétien ne se peut dispenser. Mes frères, nous dit-il, ne nous devons rien l'un à l'autre, si ce n'est de nous entr'aimer : *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis* (*Rom.*, XIII, 8). Dette au reste si étendue, que saint Paul s'en trouvait chargé envers les Grecs et les barbares, les sages et les insensés, c'est-à-dire envers tous, fidèles et infidèles, gens d'esprit et gens sans esprit : *Græcis et barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum* (*Rom.*, I, 14). Il y a donc dans tous les hommes un même fonds de mérite commun, suffisant pour les faire aimer. Quelque chose encore de plus. Quoi donc? un même attrait, capable d'attirer sur chacun notre inclination.

3. Ce qui fait la douceur de l'amitié, c'est l'inclination qui s'y mêle. Aimer par intérêt, c'est une affaire. Aimer par la force du mérite, c'est un devoir. Mais aimer par inclination, c'est un plaisir. Ainsi peu d'amitiés, parce qu'il y a peu de ces innocentes sympathies qui lient sincèrement les cœurs. Si quelque chose est capable d'y suppléer, c'est uniquement le motif de la charité chrétienne, la considération de la tendresse d'un Dieu dans tout ce qu'il a fait pour nous, du plaisir qu'il y a trouvé, de la joie qu'il s'en est formée; attribuant lui-même ses travaux à l'amour qu'il avait pour nous : *Sic Deus dilexit mundum* (*Joan.*, III, 16), et nous engageant lui-même à cette commune affection, sur le modèle de la sienne : *Ut diligatis invicem, sicut dilexi vos* (*Joan.*, XV, 12).

Il est bien étonnant, Messieurs, qu'un Dieu élevé au-dessus de nous par tant d'excellentes perfections, dans cette disproportion infinie, ait senti quelque chose en nous capable d'attendrir son cœur, et que nous ne sentions dans nos frères, de même nature et de même sang que nous, rien qui nous attendrisse pour eux; que ce qui a touché le cœur de Dieu ne puisse toucher le nôtre; que tous les jours, par déférence à ceux qui sont au-dessus de nous, nous fassions entrer dans nos cœurs leurs passions, nous prenions leurs inclinations, nous nous réglions sur leur goût, nous aimions enfin ce qu'ils aiment, et que l'amour d'un Dieu pour tous les hommes en général ne puisse nous bien persuader que tous les hommes sont aimables.

Saint Paul en était bien persuadé. Quel attrait fallait-il pour l'attacher si tendrement au salut de tant de nations barbares? Au milieu des prisons de Rome il promenait son cœur par tout l'univers; il l'étendait, dit saint Chrysostome, aux Macédoniens, aux Éphésiens, aux Galates, au delà des mers, des montagnes; embrassant l'Europe et l'Asie; appliqué nuit et jour au soin des nations entières et de chaque particulier : comme si chaque néophyte eût été son seul ouvrage et le seul objet de sa charité. Voyons-le chargé de fers écrire au bout du monde une lettre à Philémon, baigner la lettre de ses larmes : pourquoi? pour obtenir la grâce d'un seul esclave fugitif. Voyons-le attendri sur le péché d'un seul Corinthien, comme sur le péché de tout un peuple. Écoutons-le plein de ce zèle et de cet amour universel, s'écrier aux Corinthiens : Mes frères, ma bouche est ouverte; mais mon cœur l'est tout autrement. Je le sens s'élargir pour vous, vous n'y êtes point à l'étroit, il y a place pour tout le monde : c'est vous dont le cœur est resserré. *Dilatatum est cor nostrum : non angustiamini in nobis, angustiamini autem in visceribus vestris* (II *Cor.*, VI, 11). Cœurs étroits, petites âmes, ouvrez-vous, élargissez-vous : à peine avez-vous un ami, et vous êtes nés pour tout le monde.

C'était là la voix d'un saint Paul; mais cette voix d'indifférence, de froideur et de mépris; ces paroles de rebut si ordinaires parmi nous, si mortifiantes pour nos frères; c'est la voix du cruel Caïn : Ton frère Abel où est-il, lui dit le Seigneur? Que m'importe à moi, répond-il? Suis-je le gardien de mon frère? *Nunquid custos fratris mei ego sum* (*Genes.*, IX, 4). C'est la voix du farouche Nabal : Qu'est-ce que David, disait-il, qu'est-ce que le fils d'Isaï, pour me demander du secours? Je donnerai mes biens à des inconnus? Je ne sais pas même d'où ils viennent. *Tollam ergo panes meos, et dabo viris quos nescio unde sint* (I *Reg.*, XXV, 11).

Ce sont là vos discours et vos plus communs sentiments sur l'estime et les égards que vous devez à vos frères : ils vous sont inconnus, et vous ne savez d'où ils viennent : *Nescio unde sint*. Mais vous-même d'où venez-vous? Du néant, ils en viennent aussi; de la terre, ils en viennent aussi; des mains de Dieu, du sein de Dieu, ils en viennent comme nous. Par là vous les devez connaître. Il n'y a point entre eux et vous un nuage assez épais pour vous les défigurer. Tout pauvres, tout humiliés et tout dépouillés qu'ils sont, ce ne sont là que des traits de la fortune, qui ne peuvent effacer les couleurs de la nature, ni l'impression de la main de Dieu : *Nescio unde sint*. Malgré tout cela, vous ne savez pas d'où ils viennent; mais savez-vous où ils iront? Eux et vous sortis du même fonds, vous allez à la même fin, vous devez posséder le même héritage; et par là vous êtes encore pareils. La fortune vous a faits grands et les a laissés dans la

bassesse. Ah! Dieu peut mettre entre eux et vous une autre inégalité; les faire entrer dans l'héritage, eux qui sont dans l'obscurité; et vous qui êtes dans l'éclat, vous exclure de l'héritage; les recevoir dans son sein, comme il y reçut Lazare, et vous jeter dans les ténèbres, comme le riche y fut jeté. Vous direz alors avec lui et ses semblables : *Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum:* Voilà ces gens que nous avons méprisés : pourquoi les méprisiez-vous! C'étaient vos frères, vos égaux, les amis, les enfants de Dieu. Cachés sous ces basses apparences, en étaient-ils moins les objets de votre amitié! Si l'amitié naturelle s'en rebutait, n'avez-vous pas dû l'appuyer par la charité chrétienne? Elle seule peut donner à l'amitié sa véritable étendue; elle seule en second lieu lui peut donner sa constance et sa fermeté; sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

La fermeté est si nécessaire dans l'amitié, que saint Jérôme a cru pouvoir dire qu'une amitié dont on voit la fin n'a jamais eu de commencement, n'a jamais été véritable. *Amicitia quæ desinere potuit nunquam fuit* (*Epist. ad Rustic.*). Il faut, dit Pierre de Blois, que pour être véritable, elle soit non-seulement un modèle de stabilité, mais une image de l'éternité : *Sit in ea non solum stabilitatis, sed quoddam æternitatis exemplum.* Or parmi nous, tout étant soumis au temps et à ses variétés, il faut nécessairement pour affermir l'amitié, lui chercher hors de la nature un principe de fermeté. Nous le trouvons dans la charité chrétienne, dans la vue de ce Dieu éternel, qui étant toujours digne d'être aimé, nous rend notre prochain toujours aimable, quelque changement qu'il puisse arriver. Trois changements, oppositions d'intérêt, diminution de mérite, refroidissement d'inclination. Rien de tel dans la charité chrétienne; car voici ses obligations. Premièrement, nul intérêt particulier qui doive jamais l'éteindre. Secondement, nul défaut particulier qui doive jamais la rebuter. Troisièmement, nulle froideur, nulle offense même qui doive jamais l'altérer. Examinons ces trois devoirs.

1. Nul intérêt qui puisse éteindre la charité; nul intérêt d'honneur, la charité n'est point ambitieuse : *Non est ambitiosa;* elle n'est point jalouse : *Non æmulatur;* elle ne s'enfle point d'orgueil : *Non inflatur.* Nul intérêt de biens; elle ne cherche point ce qui lui est propre : *Non quærit quæ sua sunt* (I *Cor.*, XIII, 4). Nul intérêt même de la vie; elle expose la sienne pour son prochain : *Et nos debemus pro fratribus nostris animas ponere* (I *Joan.*, III, 16). C'est pour cela qu'il nous est prescrit de nous dépouiller de nos biens, du moins superflus, pour subvenir aux nécessités de nos frères. C'est en ce sens qu'il est non-seulement conseillé, mais ordonné d'abandonner son manteau, plutôt que de contester pour sa robe, au péril de la charité : *Dimitte ei et pallium* (*Matth.*, V, 40). Non qu'il ne soit permis au chrétien de se maintenir dans la possession de ses biens par les voies douces et pacifiques, ou même s'il en est besoin, par les voies juridiques du procès. Il est permis de se faire rendre justice, mais il est défendu de perdre la charité et s'il arrive qu'on ne puisse obtenir justice qu'en perdant la charité; soit en tombant dans la haine, dans la colère et dans les autres excès attachés communément à la poursuite des procès, soit en engageant le prochain dans les faux serments, la vengeance, la calomnie, la pauvreté, le désespoir, suites ordinaires des mauvais procès, c'est alors qu'il est ordonné au chrétien de renoncer même à la justice; parce que le droit général de la charité entre les hommes est supérieur à tout autre droit, même à celui de la justice particulière : *Super omnia*, dit saint Paul, *caritatem habete* (*Coloss.*, III, 14).

Qu'est devenu, Messieurs, ce désintéressement, ce mépris du propre intérêt? Il était dans le cœur des premiers fidèles. Je les vois abandonner toutes ces amorces de division, de querelles, de procès; jeter tous ces biens dangereux aux pieds des apôtres; les consacrer à la charité publique. C'est de ces premiers fidèles que nous avons reçu le sacré dépôt de la foi, et avec celui de la foi celui de la charité. Nous nous vantons d'avoir conservé la foi; mais la charité où est-elle? Il était ce dépouillement dans le cœur de Jonathas, uni tendrement à David par le rapport de l'âge, de l'humeur, des vertus qui mettaient entre eux quelque sorte d'égalité. Quand il s'aperçut que cet ami s'approchait insensiblement du trône, et que Dieu lui en ouvrait les chemins : quelle grandeur d'âme fallait-il pour s'aveugler en faveur de l'amitié, sur un intérêt aussi précieux que celui de la couronne? Au mépris cependant d'un si pressant intérêt : *Tu regnabis super Israel et ego ero tibi secundus* (I *Reg.*, XXIII, 17) : Vous régnerez, lui disait-il, je serai trop content d'être après vous. Aussi leur amitié avait bien d'autres liens que les sentiments de la nature : Dieu même en était le lien, *Dominus inter me et te* (I *Reg.*, XX, 42) : Le Seigneur est entre vous et moi, se disaient-ils l'un à l'autre.

Mais pourquoi vous citer des saints et des héros pour modèles? Vous les croyez au-dessus de vous. Eh bien! Messieurs, il était encore, ce désintéressement généreux, dans le cœur païen d'un Sénèque : êtes-vous moins généreux et moins chrétien qu'un païen? Pourquoi, disait ce philosophe, pourquoi chercherai-je des amis? C'est pour avoir quelqu'un que je puisse suivre en exil, pour qui je puisse abandonner mes biens et donner ma vie : *Ut habeam pro quo mori possim* (*Epist.* 9). Allez rougir à l'école des païens, si les leçons des saints et de Jésus-Christ vous paraissent trop élevées. Ce n'est pourtant là que la première leçon qui regarde l'intérêt; voici la seconde qui regarde le mérite et les défauts de nos amis.

2. Nul défaut particulier ne doit jamais rebuter la charité. Sommes-nous les plus

forts, les plus parfaits? Ne nous en prévalons pas, dit saint Paul, ne nous en faisons pas un sujet de complaisance, ni un droit qui nous autorise à mépriser ceux de nos frères qui nous semblent plus faibles et plus imparfaits que nous. Qu'au contraire l'avantage que nous avons par-dessus eux, et la supériorité de notre propre mérite, nous engage à supporter leurs défauts. C'est un devoir aux plus forts que de soutenir les plus faibles : *Debemus nos firmiores infirmitatem infirmiorum sustinere, et non nobis placere* (*Rom.*, XV, 1).

Considérons la conduite de Jésus-Christ à l'égard de ses disciples. Il les voyait prévenus des idées du monde, grossiers, durs à la vérité, peu capables de démêler la différence de son royaume d'avec les royaumes temporels. Il ne se rebutait de rien; mais avec douceur et condescendance il leur ouvrait insensiblement les yeux sur la fausseté de leurs idées, sur l'illusion de leurs desseins, sur l'imperfection de leur humeur. On ne le voyait point changer de disciples et d'apôtres à mesure qu'ils oubliaient ses leçons et leur devoir. Et vous, vous changerez d'amis dès que vous leur trouverez des défauts qui s'étaient dérobés à votre vue.

Quand vous avez fait choix d'un ami, avez-vous prétendu qu'il fût exempt de faiblesse, qu'il n'y aurait jamais de caprices dans son humeur, d'irrégularité dans ses manières, d'entêtements, de soupçons, d'ombrages, de délicatesses; aucune de ces misères où l'humanité nous rend sujets? Vous-même en êtes-vous exempt? n'avez-vous pas vos chagrins, vos fantaisies, vos bons et mauvais jours? Vous vous dégoûtez des autres, on se dégoûte de vous; vous vous plaignez, on se plaint; vous murmurez, on murmure. Ce que l'on vous demande pour les autres, que vous dissimuliez, que vous supportiez, on le demande aux autres aussi pour vous. N'êtes-vous pas assez dédommagé de la contrainte qu'il faut vous faire, en réprimant votre humeur en faveur de votre ami, par celle qu'il faut qu'il se fasse en votre faveur en forçant aussi la sienne?

Entrez tous deux dans ce combat, ou plutôt dans ce concert d'amitié que saint Paul recommandait si instamment aux chrétiens d'Ephèse et de Colosses : Mes frères, disait-il, supportez-vous les uns les autres avec patience et douceur : *Supportantes invicem* (*Coloss.*, III, 13; *Ephes.*, IV, 2); l'avantage en sera commun comme le besoin et la peine. Avouons-le sincèrement, nous pesons tous les uns aux autres; c'est un poids qu'il faut partager.

Voyez, dit saint Augustin, deux hommes occupés à porter un même fardeau; s'ils sont bien d'accord, s'ils sont amis, ils ne seront point embarrassés; non-seulement ils s'aideront l'un l'autre à se rendre le poids léger, mais ils s'empresseront à prendre à l'envi chacun sur soi la plus grande part de la charge. Rien, dit saint Augustin, ne marque mieux l'amitié que cette émulation secourable, à qui se fera plus d'effort pour soulager son ami; et celui qui s'en fait le plus, c'est celui qui aime le plus. *Nihil æque amicum probat quam oneris portatio; tantum quisque portat, quantum amat* (*S. Aug.*, *in Apoc.*). Si vous voulez laisser à votre prochain toute la charge et tout le soin de corriger ses défauts, sans prendre aucun soin de travailler sur les vôtres, vous perdez tout l'avantage de la société et de l'amitié.

C'est par là que le monde entier est rempli de divisions et de partialités. Toute la communauté des hommes ne devrait naturellement composer qu'un même corps; et si les membres de ce corps n'étaient point armés l'un contre l'autre par leurs propres passions; s'ils pouvaient se réduire à cette condescendance et à ce support mutuel, tout l'univers serait en paix, et la face de la terre, qui n'est qu'une image de l'enfer, serait une image du ciel.

Or, c'est à ce bonheur inconnu à la nature corrompue que nous sommes rappelés par la grâce de Jésus-Christ. L'Apôtre à tout moment nous prêche cette unité rétablie par l'Evangile entre Jésus-Christ et nous. Nous ne sommes tous, dit-il, qu'un même corps en Jésus-Christ, il est notre chef, nous ses membres : *Unum corpus sumus in Christo* (*Rom.*, XII, 5). Voyez, dit-il, l'attention de tous les membres à s'entre-secourir dans leurs besoins, à s'entre-supporter avec compassion dans leurs faiblesses, à se faire tous un mal commun de l'infirmité d'un seul, un plaisir commun du plaisir d'un seul : *Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra* (I *Cor.*, XII, 25). Si le pied souffre, l'œil ne dit point : C'est son affaire, qu'il y pense, il n'y va de rien pour moi. L'œil, la tête, les mains, le corps entier s'intéresse au péril d'une partie qui, toute basse qu'elle est, mérite l'inquiétude et l'application du tout, parce qu'elle en fait partie : *Per invicem sollicita sunt membra.*

Ne dites point : Mais cette parole me blesse et me déplaît par sa difformité; dès là qu'elle vous appartient, qu'elle est une partie de vous-même et de votre propre corps : *Unum sumus*, vous lui devez dès là votre affection; c'est à vous de la ménager, de la souffrir, de cacher du moins, de dissimuler ce que vous ne pouvez changer; de la traiter, non pas comme le chirurgien qui travaille avec dureté sur une chair étrangère, mais comme le malade même attentif à travailler sur la sienne, et à ne se faire de douleur qu'autant qu'il faut pour guérir.

Par cette sage tolérance et cet utile ménagement pour les défauts de vos amis, l'amitié s'affermit contre les dégoûts qui la rebutent. Elle étend même encore plus loin son courage et sa fermeté, jusqu'à se roidir contre l'offense, et l'ingratitude, et l'injure; et c'est un troisième effort si sublime et si parfait, qu'il n'y a que la force de la charité divine qui nous y puisse élever.

3. Si vous ne consultez que les maximes du monde et les sentiments humains, ils ne vous inspireront que dépits, que ressentiments; ils vous diront qu'il ne faut pas per-

dre ses soins ni semer en terre ingrate, ni obliger les gens malgré eux ; qu'être ami n'est pas être esclave ; que voulant faire un ami, il ne faut pas faire un ingrat ; qu'il vaut mieux se quitter et se séparer amis que devenir ennemis. Cent autres pareilles idées, qui vous paraissant justes aux lumières du bon sens, ne peuvent paraître injustes et vicieuses qu'aux lumières de l'Evangile. A ces lumières éternelles on apprend que ce grand Dieu, qui veut que l'on rende bien pour mal, même aux ennemis déclarés, ne permet pas aux amis de se rendre mal pour mal.

Il nous a dit : Faites du bien à ceux qui vous marquent de la haine : *Benefacite his qui oderunt vos* (*Matth.*, V, 44). Il ne vous dira pas : Faites du mal à ceux qui ne vous marquent plus d'amitié. Il a donné sa vie pour nous, lorsque, bien éloignés d'être ses amis, nous étions ses ennemis, et l'avions toujours été : *Cum inimici essemus* (*Rom.*, V, 10). Quels égards de douceur, de patience et de bonté devons-nous donc garder pour de fragiles amis qui en changeant de cœur pour nous n'ont fait que suivre le penchant de la faiblesse naturelle ? Est-ce une honte pour nous d'avoir le cœur plus ferme qu'eux ? Rien, disait un païen, n'est si honteux entre les hommes, que de se déchirer après avoir été unis ; de faire succéder la guerre à la familiarité : *Nihil turpius quam cum eo bellum gerere quicum familiariter vixeris* (*Cicero, de Amic.*). Et partant quel sujet de honte à des amis, à des parents chrétiens, de se faire un point d'honneur de ce qui faisait rougir la philosophie païenne ? Un chrétien doit plus faire qu'un païen.

Vous aimiez vos amis, parce qu'ils étaient vos amis, qu'ils vous semblaient dignes de l'être, que vous étiez liés par mille offices mutuels : vous les devez encore aimer, parce que vous les avez aimés, parce qu'ils ont cessé de vous aimer, parce qu'ils sont devenus vos ennemis. Vous devez, dis-je, les aimer non plus pour leurs bienfaits, leurs services, leurs complaisances ; mais plus héroïquement pour leurs duretés, leurs outrages, leurs ingratitudes, leurs mépris ; tout cela entre dans les motifs de l'amitié solide et sincère d'un vrai chrétien. Quoi que vous fassiez, disait saint Bernard à des amis qui lui avaient manqué (*Epist. ad abb. Præmonstr.*), je vous aimerai même sans retour : vous êtes en colère contre moi, je serai en paix avec vous ; vous me vaincrez en disputes, en contestations, en duretés : je vous vaincrai en soumissions et en services : *Vincar jurgiis, vincam obsequiis ;* vous n'en attendrez point de ma part ; je vous préviendrai malgré vous : *Invitis præstabo, ingratis adjiciam ;* vous me couvrirez de mépris, je vous accablerai d'honneur : *Honorabo et contemnentes me.* Miracle de la charité qui s'enflamme et se fortifie par les mêmes mouvements qui rompent entre les hommes les nœuds les plus doux et les plus forts : *Quæ sæculares amicitias tollunt, spiritualem amorem confirmant*, disait saint Jean Chrysostome (*Homil.* 61, *in Matth.*).

Enfants du siècle, ah ! vous ne goûtez point ces sentiments, vous ne les comprenez point, accoutumés comme vous l'êtes aux illusions de la chair et du sang : vous les comprenez, enfants de Dieu ! S'il y a quelque raison qui vous puisse faire renoncer à l'amour de votre frère, il faut qu'il y ait quelque raison qui vous puisse faire renoncer à l'amour de votre Dieu : puisque c'est d'un même amour que vous devez aimer votre Dieu et votre frère. Oui, le même commandement qui vous oblige d'aimer Dieu plus que vous-même et par-dessus tout vous oblige d'aimer votre frère comme vous-même : *Secundum autem simile huic* : le commandement est tout pareil, la raison toute la même. Hé ! quelle est la raison qui me puisse autoriser à manquer d'amour pour Dieu, toujours bienfaisant, toujours aimable et toujours parfait comme il est ? Il faut, mon Dieu, que je meure avec votre amour, que je le porte avec moi dans le ciel. Toutes les prophéties seront enfin abolies, toutes les langues cesseront, toutes les sciences périront : *Sive prophetiæ evacuabuntur*, *sive linguæ cessabunt*, *sive scientia destruetur* (II *Cor.*, XIII, 8). Vertus, espérance, foi, tout cessera dans l'heureuse éternité. *Caritas nunquam excidit :* La charité seule subsistera, régnera dans les cœurs de tous les saints. J'aimerai Dieu éternellement, j'aimerai donc en Dieu mes frères éternellement : comment donc cesserais-je un seul moment de les aimer sur la terre ? Y a-t-il intérêt, défaut, ingratitude, injure qui m'y puisse autoriser ? Non, je puis me sauver sans bien, sans honneurs, sans fortune, sans plaisir. Je ne le puis sans amour, je ne le puis sans amis ; si je n'ai tous les hommes pour amis ; si je n'ai de la charité pour tous les hommes : parce qu'enfin je ne puis me sauver, si je n'ai Dieu pour ami ; et jamais je ne l'aurai pour ami, si je n'aime en lui et pour lui sans exception tous les hommes : *Super omnia caritatem habete.* Mais cette charité si étendue et si constante n'a-t-elle point d'excès à redouter ? L'amitié, oui, non pas la charité. Car c'est la charité qui met des bornes aux engagements de l'amitié. Nous l'allons voir dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Rien n'est plus commun que d'aimer par intérêt, jusqu'à donner dans les faux intérêts ; que d'aimer pour le mérite, jusqu'à flatter le faux mérite ; que d'aimer par inclination, jusqu'à s'engager dans les folles passions. C'est à ces trois excès que la charité met des bornes. Elle est, dit l'Apôtre (I *Tim.*, I, 5), la perfection du commandement : *Finis præcepti caritas :* mais pour cela elle doit avoir trois qualités : *de corde puro*, *et conscientia bona*, *et fide non ficta :* Elle doit naître d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi dépouillée de toute feinte. C'est-à-dire qu'il faut que la vraie amitié soit juste et droite, contre le dévouement aux faux intérêts ; *de conscientia bona :* qu'elle soit sincère, contre la flatterie du faux mérite :

de fide non ficta; qu'elle soit pure et retenue, contre l'emportement sensuel et passionné; *de corde puro*. C'est à quoi l'amitié ne peut parvenir que par la charité chrétienne, qui nous apprend à n'aimer qu'en vue de Dieu et pour Dieu.

1. Sacrifier tout à l'amitié, vos biens mêmes et votre vie, c'est le sublime et l'héroïque de l'amitié : mais lui sacrifier votre conscience, à Dieu ne plaise, chers auditeurs! c'est là l'écueil de l'amitié. La première loi de l'amitié, c'est de ne rien demander, de ne rien accorder, de quoi l'on l'on puisse rougir : *Hæc prima lex in amicitia, ut neque rogemus res turpes, nec faciamus rogati* (*Cicer., de Amicitia*). Vous croyez entendre parler les Augustin, les Chrysostome; non, c'est un orateur qui ne croyait pas en Jésus-Christ. Cependant où en sommes-nous? Le sacrifice le plus commun, que l'on a moins de peine à faire, et qui paraît moins coûter, c'est celui de la conscience : et le sacrifice de l'intérêt, est au contraire ce qu'il y a de plus rare dans l'amitié. S'il ne faut pour un ami hasarder que le salut, on fait gloire d'être prodigue; mais s'il faut risquer la fortune, les biens, les commodités, on fait gloire d'être circonspect. On n'y compte point les péchés; on y compte les dépenses : on ne rougit point d'y être avare; on rougit d'y être scrupuleux. Un scélérat a-t-il jamais manqué d'amis, disposés à le servir dans ses projets criminels? Un honnête homme en manque souvent, pour l'aider à sortir de sa disgrâce, à porter le poids de son affliction. Absalon disgracié ne trouva qu'un seul ami, qu'un Joab assez zélé pour le réconcilier avec son père (II *Reg.*, XIV, 21); il trouva des milliers d'amis quand il voulut le détrôner (II *Reg.*, XV, 12). David proscrit par Saül trouva-t-il aucun asile, aucun qui voulût risquer sa fortune, en lui donnant retraite en sa maison (I *Reg.*, XXI, 1)? Il ne trouva que trop de ministres de ses passions, quand il voulut séduire Bethsabée, et faire mourir son époux (II *Reg.*, XI, 3).

C'est, dites-vous, l'autorité, la menace, la violence qui extorque ce dévouement des âmes d'ailleurs les plus droites. Et c'est cela même qui fait voir le besoin des vues éternelles et des règles de la charité, pour retenir l'amitié dans les bornes de la justice, et ne la pas rendre l'instrument des désordres de la vie, elle qui en doit faire le repos et la douceur. Vous craignez un ami puissant, si vous ne prêtez la main à ses injustes desseins; craignez un Dieu plus puissant que vous vous rendrez ennemi : *contemne potestatem*, dit saint Augustin, *timendo potestatem* (*De Verb. Domini, serm.* 6, *n.* 8). De quoi peuvent murmurer toutes les puissances de l'univers, si vous dévouez à leurs intérêts tout ce qui peut tomber sous leur pouvoir, honneurs, biens, liberté, votre sang et votre vie? Laissez à Dieu ce qui n'appartient qu'à Dieu, votre conscience et votre âme. Elles n'y ont aucun droit : renoncez à leur amitié, pour ne pas renoncer à celle de Dieu. *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris*, disaient les Juifs à Pilate : Si tu délivres Jésus, tu n'es point ami de César. Mais si je le livre à la mort, je ne suis point ami de Dieu. Si je n'entre dans ce projet, si je ne consens à cette cabale, si je ne prête mon nom à ce mystère d'iniquité, si je ne favorise les plaisirs de ce jeune homme passionné, je perds sa faveur, sa confiance, par conséquent ma fortune et mon crédit. Mais si je me rends à ses instances, si je cède à son emportement, si je plie sous ses menaces, il n'y a plus de salut ni de Dieu pour moi. Quelle comparaison pour un homme raisonnable, qui se pique d'amitié, d'honneur, de bon sens, mais surtout de conscience et de religion!

2. Ce n'est pas assez de ne pas céder, de résister même aux caprices et aux injustices des amis, il faut les leur faire connaître et ne pas s'entêter de leur mérite, jusqu'à s'aveugler sur leurs défauts, jusqu'à les leur cacher, se les cacher à soi-même, les idolâtrer, les leur faire idolâtrer. Misérable flatterie! autre écueil funeste à l'amitié! Peste mortelle à l'amitié! *Pestis in amicitiis* (*Cicero*)! Flatteurs, pernicieux amis, plus cruels que les ennemis! Car, dit saint Augustin, les ennemis par aversion, par emportement, par vengeance, au milieu de cent calomnies vous diront quelquefois des vérités : vous pouvez tirer de leurs reproches au moins quelque idée de vos défauts : *Dicunt aliquando vera quæ corrigamus* (*Epist. ad Hieron.* 15). Mais quel fruit tirez-vous d'une amitié lâche et flatteuse, qui vous voit tomber dans le précipice, et vous dissimule le péril? Misère des grandes fortunes! On dit communément que les grands n'ont point d'amis, parce qu'ils n'en ont point en effet d'assez sincères pour leur dire la vérité. Mille gens autour d'eux attachés à leur service, esclaves de leurs sentiments, victimes de leurs intérêts, à qui la vie n'est rien pour avoir l'honneur de leur plaire : mais des gens assez généreux pour leur découvrir les écueils de leur conduite et de leur réputation, leur montrer le chemin de la vertu, servir leur âme enfin, les exciter au soin de leur salut; c'est ce qu'ils ne peuvent acheter, ni par les dons, ni par les grâces, ni par les confidences, ni par la libéralité. Toute la terre retentit du bruit de leurs déréglements, et nulle de ces voix plaintives ne peut parvenir jusqu'à eux, parce que les avenues sont bouchées par la flatterie. En vain on se repose de ce soin sur ceux qui veillent, dit-on, à la conscience de ces personnes; tout ami porte caractère pour travailler au salut de son ami. Je vous parle avec liberté, disait saint Augustin à un célèbre magistrat, non pas comme évêque, mais comme ami : *Tanto liberior, quanto amicior* (*Ep.* 42, *ad Maced.*). Ce qui doit inspirer au chrétien cette hardiesse, c'est la sainteté de ce Dieu qui préside à l'amitié. Car devez-vous laisser dans l'éloignement de Dieu, celui que vous aimez pour Dieu? Pouvez-vous aimer votre ami comme vous-même, si vous ne lui voulez le bien que vous devez vous vouloir à

vous-même, c'est-à-dire la vertu et le salut? Si vous n'aimez pas ce vrai bien pour votre ami et pour vous-même, vous n'aimez pas votre ami comme vous vous aimez vous-même, mais comme vous vous haïssez : *Non quomodo te ipsum diligis, sed quomodo te ipsum odisti* (*Aug. de Discipl. Christ.*, c. 6). Plus criminel encore, si tombant de l'inclination dans les désordres de la passion, vous vous servez de piége l'un à l'autre. Troisième danger de l'amitié.

3. Vous le savez si bien, chers auditeurs, que comme il n'y a point d'amitié qui ne commence par l'estime, aussi n'y a-t-il point de fol amour qui d'abord ne s'appelle amitié. L'amour le plus charnel est celui qui fuit le plus de porter son propre nom. On veut que ce ne soit que sympathie, reconnaissance, honnêteté toute pure, attachement respectueux. C'en est assez pour servir de fondement aux séductions ordinaires entre les deux sexes, à tant de soins que l'on prend pour se plaire et pour se persuader que l'on se plaît innocemment, à ces maudites affectations de douceur et de fierté, d'empressement et de retenue, que l'on pratique avec tant d'art pour se tromper.

Si l'on pouvait bien démêler les replis de deux cœurs qui commencent à s'attendrir, on aurait peine à distinguer celui qui est le séducteur d'avec celui qui est séduit; on verrait que tous deux, s'ennuyant insensiblement de leur vertu, s'invitent à la quitter par tous les ménagements d'une secrète hypocrisie, et qu'il arrive presque toujours dans cette espèce de séduction ce qui arrive communément dans la séduction d'un juge, où la principale difficulté consiste à trouver le point d'exercer en honnêtes gens ce commerce d'injustice, et d'acheter ou de vendre la justice en se faisant valoir l'un à l'autre sa probité. Disons le même, et n'en disons pas davantage, des premiers commerces de la volupté. Convenons qu'ordinairement la moitié du monde se flattant d'avoir de quoi s'attirer les yeux de l'autre, et l'autre étant si curieuse de trouver où porter ses yeux, la vérité est que, de part et d'autre, on se séduit à communs frais, et que par tant de détours et de réserves étudiées, on ne cherche que le faux honneur de n'avoir pas été le premier à lever le masque et à trahir l'innocence de l'amitié.

Contre tant de périls, comprenez, chrétienne jeunesse, que rien ne vous peut affermir qu'une attention sévère et continuelle aux devoirs de l'amitié chrétienne et surnaturelle, c'est-à-dire de la charité. Il n'est pas même infaillible que cette charité, si elle n'est bien fidèle et bien épurée, soutienne toujours avec succès le penchant naturel de vos perverses inclinations. N'a-t-on pas vu souvent, selon l'expression de saint Paul, finir par la chair ce qui avait commencé par l'esprit, et des engagements de piété dégénérer en commerces d'infamie? Ceux par conséquent qui ne commencent pas même par l'esprit, qui ne consultent jamais Dieu sur les engagements que la sympathie leur fait prendre, qui se répondent de leur vertu sur l'attachement qu'ils ont à l'honneur, sur la force de leur raison, sur la honte et la pudeur que la nature leur inspire; comment se fieront-ils à de si faibles appuis contre une passion violente, entretenue par l'habitude et la familiarité? Pour sauver l'amitié de tant d'écueils, il faut des forces divines. Il faut donc avoir recours à celles de la charité, qui donne à l'amitié ses bornes aussi bien que son étendue : *Super omnia caritatem habete* (*Coloss.*, III, 14).

Recherchons donc, chers auditeurs, avant tout et par-dessus tout ce don si précieux du ciel, cet esprit d'union, de charité que nos besoins communs et personnels nous rendent si nécessaire, et dont Notre-Seigneur a formé le caractère qui doit distinguer ses enfants. Nous sommes-nous jamais assez fortement attachés à cette importante réflexion, que ce commandement de nous aimer en esprit de charité est la clause la plus touchante et la plus essentielle du testament de Jésus-Christ? Allant se livrer à la mort, faisant pour la dernière fois une instruction à ses disciples et une prière à son Père, toutes deux dignes de la tendresse d'un Dieu sauveur, c'est cette pure dilection qu'il s'y proposa pour objet : Mes enfants, leur dit-il, c'est par là que l'on connaîtra que vous êtes mes disciples, s'il y a de l'union et de l'amour entre vous : *In hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (*Joan.*, XIII, 35). Mon Père, s'écrie-t-il à Dieu, ce n'est pas seulement pour eux, mais aussi pour tous ceux qui croiront en leur parole, je vous prie qu'ils ne soient tous qu'un, comme vous et moi nous ne sommes qu'un, afin que tout le monde croie que c'est vous qui m'avez envoyé : *ut omnes unum sint, ut credat mundus quia tu me misisti* (*Joan.*, XVII, 21). Voilà de toute sa prière et de toute son instruction ce qui frappait plus vivement et plus tendrement son cœur. Répondez-moi, Messieurs, du fond du vôtre. Ce caractère si spécial de vérité de sa religion; cet esprit d'union et de charité qui devait distinguer ses enfants d'avec les enfants du monde, est-il encore parmi nous? Où le trouvons-nous maintenant? dans les familles, dans les cours, dans les palais, dans les cloîtres, sur les tribunaux, sur les trônes, dans le sanctuaire, à l'autel? Nous gémissons de l'en voir presque banni; rougissons-en devant Dieu les uns pour les autres.

On se pique de doctrine, on subtilise, on approfondit, on critique; on combat, dit-on, pour la pureté de la foi. Ne nous y trompons pas, Messieurs, un combat plus nécessaire est celui de la charité et de la concorde, à qui fera plus pour la maintenir où elle est, pour la rétablir où elle n'est pas, pour l'étendre par tout le monde. Portons la charité aux extrémités du monde, et nous y porterons la foi. Les apôtres étaient ignorants, pauvres, grossiers; cependant ils convertissaient les philosophes, les savants, les peuples, les rois; parce qu'en prêchant la

foi ils prêchaient la charité, non-seulement par leurs discours, mais bien mieux par leur exemple. On voyait au milieu des guerres qui déchiraient alors tout l'univers s'élever un peuple nouveau, distingué de tous les autres par la profession publique et sincère de s'entr'aimer. La croix de Jésus-Christ, scandale aux yeux des Juifs, folie aux yeux des païens, n'avait point de plus forte apologie. Et avant que les Tertullien, les Arnobe, les Justin, eussent écrit pour sa défense, elle était sortie du mépris par l'admiration qu'inspirait l'affection mutuelle des chrétiens. Voyez, disait-on, comme ils s'entr'aiment : *Videte ut se invicem diligant.*

Que verraient-ils maintenant, et que voient en effet dans nos mœurs et dans nos cœurs ceux qui, sans être idolâtres, ne croient pas en Jésus-Christ de la même foi que nous? Qu'y voient-ils d'assez convaincant pour se croire dans l'erreur, et nous dans la vraie lumière ? ils voient la magnificence de nos temples, la richesse de nos autels, l'autorité de ceux qui y président, la pompe de leur train, la grandeur de leurs revenus. Tout cela n'est point fait pour attirer à la foi les incrédules : *Ut credat mundus.* Tout cela n'est point fait pour leur persuader que, de toutes les religions, la nôtre seule est la vraie voie du salut. Au contraire, tout ce brillant et fastueux appareil n'est propre qu'à les rebuter et qu'à les scandaliser, tout cela la plupart du temps n'étant par notre malice et notre perversité qu'une amorce d'avarice, un attrait d'orgueil et d'ambition, une source de divisions, de jalousie, de discorde. Or le dessein de Jésus-Christ dans le plan qu'il nous a tracé pour la conversion du monde est que nous soyons tous d'accord, tous amis, tous unis, tous un : *Omnes unum sint, ut credat mundus quia tu me misisti.*

Mais comment serions-nous capables de porter ailleurs la foi? Qu'en reste-t-il parmi nous? Le flambeau brûle encore, mais il est à son dernier bout. Quelle fumée obscurcit sa lumière ? combien de vents orageux soufflent de toutes parts pour l'étouffer? Nous rougissons de la simplicité de ceux qui nous ont donné la foi, nous les désavouons, nous les censurons. Comment aurions-nous de la foi? nous n'avons plus de charité. Comment nous connaîtrait-on pour disciples de Jésus-Christ? nous n'avons plus le caractère attaché par lui-même à ses disciples. On vous connaîtra, disait-il, parce que vous vous aimerez : *In hoc cognoscent, si dilectionem habueritis* (*Joan.*, XIII, 35). On ne vous connaît plus, nous ne nous connaissons plus ; parce que nous n'aimons plus que nous-mêmes, nos intérêts, nos plaisirs, nos opinions ; mais nous n'aimons plus nos frères. Et comment Dieu nous aimera-t-il? lui qui nous traitera comme nous traiterons nos frères. Pouvons-nous nous résoudre à n'être point aimés de Dieu ? Comment donc nous résoudre à ne point aimer nos frères ? Pouvons-nous consentir nous-mêmes à ne nous pas aimer ? Mais comment nous aimer sans les aimer, puisque Dieu nous a commandé de les aimer comme nous-mêmes? En trois mots, mes chers auditeurs, ne pas aimer notre prochain, c'est ne nous pas aimer nous-mêmes, c'est ne pas aimer notre Dieu, c'est nous mettre en péril de n'en être jamais aimés. Seigneur, préservez-nous de ces trois funestes malheurs en nous faisant haïr tout ce qui nous empêche de vous aimer, et d'aimer en vous tout ce qu'il y a d'aimable pour le temps et l'éternité. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'amour de Dieu.

Vade, Satana : scriptum est enim : Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies. Tunc reliquit illum diabolus.

Retire-toi, Satan : car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et ne serviras que lui seul. Alors le diable le quitta (*Matth.*, IV, 10, 11).

Sire (1),

Quelque pouvoir qu'ait sur nos sens le charme de ces créatures à qui nous donnons vainement le nom de biens, quelque effort que fasse le démon pour nous en inspirer l'amour et pour assujettir nos cœurs à la honteuse servitude où ce fol amour nous réduit, il nous serait aisé de repousser le tentateur si nous avions soin d'opposer à ses illusions ce principe dominant : Que le Seigneur notre Dieu doit être seul adoré, seul servi et seul aimé : *Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies.*

Ce fut à ces paroles de Jésus-Christ que le démon prit la fuite : *Tunc reliquit illum diabolus.* Et ces paroles, alors victorieuses dans la bouche du Sauveur, auraient le même effet dans la nôtre si elles partaient de notre cœur, et que nous fussions vivement pénétrés de ce sentiment : qu'il n'y a que Dieu seul qui soit un Maître assez grand pour mériter notre amour.

Car nous nous trompons, Messieurs, si nous nous imaginons qu'il soit possible d'adorer et de servir Dieu sans l'aimer. La première leçon que donnait saint Augustin à un savant catéchumène qui désirait savoir le fond de la religion, c'était que le culte du vrai Dieu consiste dans son amour, et qu'on ne le sert qu'en l'aimant : *Pietas Dei cultus est, nec colitur ille nisi amando* (*Ad Honoratum, epist.* 140, *num.* 4).

Il serait bien honteux pour nous, qu'ayant reçu la foi presque aussitôt que la vie ; ayant appris à connaître Dieu, en même temps qu'à connaître nos parents, nous l'eussions assez mal connu pour ignorer qu'il faut l'aimer ; ou qu'ayant eu le bonheur d'être instruits de ce grand principe, nous eussions eu le malheur de l'oublier.

C'est cependant l'ignorance ou l'oubli de ce devoir essentiel à tout homme et à tout chrétien, qui ouvre nos cœurs à l'amour d'autant de faux biens, que le démon tenta-

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

teur nous en présente. Il faut donc pour nous préserver de ce charme séducteur, nous bien imprimer cette vérité dans l'esprit : Que tout ce qui n'est point Dieu ne mérite point notre amour; et que nous reconnaissant obligés à le servir seul, nous devons nous sentir obligés à l'aimer seul : *Diligés Dominum Deum tuum.*

En voici trois motifs dans ces trois mêmes paroles. Il est Seigneur. Il est Dieu. Il est notre Seigneur et notre Dieu. Seigneur par sa suprême autorité. Dieu par ses perfections infinies. Nôtre et à nous par ses bienfaits continuels : *Dominum Deum tuum.* Par sa suprême autorité il veut être aimé. Nous devons donc l'aimer parce qu'il le veut : c'est le premier point. Par ses perfections infinies il mérite d'être aimé. Nous devons donc l'aimer, parce qu'il le mérite : c'est le second point. Par ses bienfaits continuels il nous engage à l'aimer. Nous devons donc l'aimer parce qu'il nous y engage : c'est le troisième point. Il veut notre cœur; il mérite notre cœur; il engage et attire notre cœur : pouvons-nous le refuser à un si grand, si parfait et si bon Maître? Il est à vous, mon Dieu; daignez le recevoir par les mains et l'intercession de votre très-sainte Mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Une preuve des plus consolantes de la vérité de notre religion, c'est l'idée qu'elle nous donne et qu'elle nous retrace incessamment d'un Dieu qui veut être aimé. Toutes les autres religions ont, ou trop mal jugé de la majesté de Dieu, pour se le figurer sensible à l'amour de l'homme, ou trop mal jugé du cœur de l'homme, pour le croire capable d'aimer ce qu'on ne peut voir ni toucher. La théologie des païens s'est bornée à nous inspirer la crainte d'un Dieu qui leur semblait au-dessus de notre amour, ou s'il leur est quelquefois échappé de nous le représenter aimable, c'était par de trop faibles traits pour nous le persuader.

Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Dieu des fidèles, Dieu des chrétiens, vous avez bien montré que tous les dieux des nations ne sont que des fantômes impuissants, imaginés par le démon pour épouvanter les hommes. Ah! vous êtes le seul vrai Dieu : n'y en eût-il point d'autre preuve que le soin que vous avez pris de vous faire connaître à nous comme notre père, et de nous reconnaître pour vos enfants, ce titre que vous préférez à tous ceux de votre puissance, nous la fait beaucoup mieux sentir que les foudres et les éclairs; et vous nous mettez hors d'état de vous refuser l'obéissance en vous montrant assez bon pour exiger notre amour.

En effet, toute idée de Dieu qui sépare ces deux devoirs, de le servir et de l'aimer, ne peut être qu'une fausse idée, comme le prouve Tertullien contre l'hérétique Marcion (*Lib.* I). La vraie idée de Dieu renferme toute perfection; la suprême bonté par conséquent aussi bien que la suprême puissance. Or il est aussi impossible de refuser l'amour à ce qui est souverainement bon, que de refuser le respect, le service et l'obéissance à ce qui est souverainement puissant. La même loi qui nous dit: *Tu adoreras le Seigneur*, nous crie en même temps : *Tu aimeras le Seigneur.* Elle est écrite cette loi dans le livre de la nature, au fond de notre raison, avant que de l'avoir été dans les Tables de Moïse et dans celles de Jésus-Christ; *Scriptum est : Adorabis.* Et nous ne pouvons ignorer l'obligation que nous avons d'aimer Dieu, qu'en affectant d'ignorer que nous sommes hommes, et que Dieu est Dieu. Comment donc nous en défendre? Il le veut, il le commande; il punit sévèrement quiconque n'obéit pas. Autant de considérations qui nous forcent, pour ainsi dire, à lui livrer notre cœur.

1. Si Dieu avait borné sa bienveillance à nous donner seulement la permission de l'aimer, ne serait-ce pas assez pour nous attacher à lui, nous qui mettons à si haut prix la fragile faveur des princes, et qui croyons voir tout ouvert à notre ambition, dès qu'ils nous ont permis d'approcher de leurs personnes? Où porterions-nous nos désirs et nos projets, s'ils étendaient leur faveur jusqu'à nous laisser espérer quelque part dans leur affection? Leur cœur est un trésor qu'ils ferment à tout le monde; ils ne craignent rien tant que de l'ouvrir par la familiarité : parce que la familiarité suppose ou produit la ressemblance, et met entre ceux qui s'aiment une espèce d'égalité. Or c'est cette égalité que les grands ne souffrent point.

C'est cependant ce que Dieu nous permet : non-seulement ce qu'il permet, mais ce qu'il veut et qu'il désire. Il ne se contente pas d'aimer, il veut encore être aimé; que nous répondions à son amour, et que par là nous lui devenions semblables. L'amour est le seul mouvement par lequel, dit saint Bernard, il est au pouvoir de l'homme de ressembler à son Dieu, de lui rendre la pareille, et d'aller en quelque façon de pair avec lui. S'il est irrité contre moi, lui rendrai-je colère pour colère? s'il me reprend, qu'ai-je à lui reprocher? s'il prend l'ascendant sur moi, puis-je le prendre sur lui? Je n'ai qu'à plier, qu'à me taire et me soumettre. Il n'en est pas ainsi de l'amour de Dieu : s'il en a pour moi, dit saint Bernard, je puis en avoir pour lui, lui rendre amour pour amour : il ne m'aime qu'afin que je l'aime : *Cum amat Deus, nihil aliud vult quam amari* (*Serm.* 83, *in Cant.*).

Quelle est la trempe de notre cœur? Nous voudrions lui ressembler en puissance et en sagesse; être comme lui maître des événements, des fortunes, des saisons, de la vie et de la mort. Or c'est par là qu'il est inaccessible à nos désirs; et loin de pouvoir aspirer à cette sorte de ressemblance, nous n'en approcherons jamais. Ce n'est que par le cœur que nous pouvons faire ce qu'il fait, en l'aimant comme il nous aime. Il nous le permet, il le veut : bien plus, il nous le

commande, et tous ses commandements se réduisent à celui-là, sont compris dans celui-là, nous conduisent tous à l'aimer.

2. Répondez-moi, disait Moïse aux douze tribus d'Israël : Que vous demande le Seigneur, sinon que vous le craigniez et que vous l'aimiez; mais que vous l'aimiez de tout votre cœur : *Quid Dominus petit a te, nisi ut timeas et diligas eum in toto corde* (*Deut.*, X, 12)? La crainte même qu'il demande est une crainte qui tend et qui conduit à l'amour. Vous qui craignez le Seigneur, dit le Sage, n'en demeurez pas là, songez à l'aimer : *Qui timetis Dominum*, *diligite illum* (*Eccle.*, II, 10). Jamais Dieu n'a dit précisément : Craignez-moi de tout votre cœur ; mais il a dit cent fois : Aimez-moi de tout votre cœur. Si c'est l'amour qui doit occuper tout notre cœur, la crainte n'y peut entrer qu'enveloppée dans l'amour, ou pour introduire l'amour et s'abîmer dans l'amour.

C'est le premier commandement, le plus grand commandement, de qui toute la loi et tous les prophètes dépendent (*Matth.*, XXII, 38). Il est pour tous les hommes, aucun n'en peut être exempt par aucune qualité, par aucune infirmité. Pour y être soumis d'une manière indispensable, il suffit d'avoir un cœur. N'ayez ni force, ni santé, ni science, ni biens, ni voix; vous avez un cœur, il faut aimer.

C'est pour tous les temps, tous les siècles et pour toute l'éternité. Tous les autres commandements, toutes les autres vertus, tous les autres mouvements auront leur fin. Dans le ciel on ne connaîtra ni foi, ni crainte, ni désir, ni pénitence, ni espérance; on n'y respirera qu'amour et que charité.

Quand donc commencerons-nous, mes frères, à remplir nos cœurs de ce feu qui doit vivre éternellement ? Sera-t-il temps de l'allumer quand il nous faudra sortir du monde? Alors pareils aux vierges folles, aurons-nous recours à nos amis pour mendier ce feu éteint dans nos lampes, et pour les solliciter de nous apprendre à aimer Dieu? Portes du ciel, vous serez fermées pour jamais à ces indignes conviés que l'Epoux ne connaîtra plus : *Nescio vos*. Nous nous dérobons durant la vie à sa voix, qui nous ordonne de l'aimer. Nous déroberons-nous alors à la voix de sa colère et aux rigueurs de l'arrêt, qui nous plongera dans l'enfer, si nous ne l'avons aimé ? *Diliges :* tu aimeras; c'était sa première loi. Vous l'avez regardée, pécheurs, comme un joug insupportable, un joug violent et forcé : vous n'avez pas voulu vous y soumettre : hé bien! vous serez brûlés, damnés; c'est une seconde loi, l'une ou l'autre inévitable; l'amour ou l'enfer : choisissez et prenez votre parti.

3. Dieu a pris le sien; quel est-il ? C'est de nous rendre heureux, en nous unissant à lui par un amour éternel, ou de nous séparer de lui par une haine et des peines éternelles. Et par où pouvait-il nous convaincre plus fortement de l'excès de son amour, que cet excès de rigueur contre ceux qui ne l'aiment point? Oh! dit saint Augustin, quel excès de bonté dans cet excès de rigueur ! *Ut nisi amem te, mineris ingentes miserias : parvane est ista miseria, si non amem te* (*Confess.*, *lib.* I, 5) ? Ne point vous aimer, ô mon Dieu! n'est-ce pas une assez grande misère ? Quelles misères y joignez-vous, pour nous obliger à vous aimer? Cœurs ingrats! Le ciel et l'enfer, le monde entier, tout est plein des bienfaits de Dieu, tout nous invite à l'aimer, hélas ! et tout est plein de nos crimes.

Pouvait-il mieux déployer aux Hébreux ses entrailles paternelles, que par cette effusion de bonté qui mettait à leur choix tous les biens, toutes les douceurs et les grandeurs de la terre, à cette seule condition, qu'ils l'aimeraient, lui, leur Seigneur et leur Maître souverain ? *Ut diligas Dominum* (*Deuter.*, XXX, 16). Oui, Messieurs, quelque chose encore de plus fort pour marquer son empressement : ce sont les châtiments terribles dont il menaçait ceux qui refuseraient de l'aimer. *Si vous ne me servez dans la joie et dans l'affection de votre cœur, si vous vous en laissez détourner par les charmes de l'abondance et de la prospérité, vous servirez malgré vous vos ennemis dans la faim et dans la soif, dans toutes sortes de misères. Le plaisir que je me suis fait de vous combler de faveurs, je le mettrai à vous perdre et à vous détruire ; je vous accablerai d'un joug de fer ; je vous attirerai des persécuteurs des extrémités du monde* (*Deuter.*, XXVIII, 47 *et seqq.*). *En vain vous prétextez la difficulté du commandement; il ne faut point pour l'accomplir, parcourir la terre ni les mers ; il ne s'agit que de m'aimer. Cela se trouve en vous-même et dans votre propre cœur «: Juxta est in ore tuo et in corde tuo»* (*Deuter.*, XXX, 11, 12).

Suivant ces paroles du Seigneur, je fais aujourd'hui, Messieurs, ce que faisait Moïse en les annonçant aux Hébreux : J'atteste, disait-il, la terre et le ciel, que je vous ai mis devant les yeux la vie et la mort : *Testes invoco cœlum et terram, quod proposuerim vobis vitam et mortem* (*Ibid.*, 19). Tout le ciel vous dit qu'il n'est rempli que de ceux qui ont aimé Dieu. Tout l'enfer vous dit qu'il n'est rempli que de ceux qui n'ont pas aimé Dieu. Toute la terre vous dit qu'elle n'a de malheureux qu'autant qu'elle a d'ingrats, qui négligeant d'aimer Dieu se sont livrés à l'amour des créatures.

Mais je vous atteste vous-mêmes : êtes-vous assez aveuglés par vos passions pour ne pas voir, ne pas sentir et ne pas vouloir avouer que tout le malheur de votre vie et ce qui vous la rend difficile, ennuyeuse, fatigante, insupportable, c'est d'avoir attaché votre cœur à d'autres choses qu'à Dieu ? Parce qu'enfin tout autre amour que le sien, bien loin de vous contenter, ne fait qu'irriter vos passions, les rendre indociles et emportées. Il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse les modérer, les soumettre à la raison, leur imprimer son onction, sa douceur, et vous en rendre les maîtres.

Adorons donc, chers auditeurs, l'immense bonté de Dieu dans l'usage qu'il a fait de son autorité suprême, en nous commandant

de l'aimer. Quelle honte pour nous d'avoir besoin d'un commandement, sur ce que la nature même et la raison nous prescrivent envers le premier auteur de notre être et de nos biens! quelle honte surtout d'être insensible à cette honte, et sans crainte et sans remords sur notre insensibilité!

Quelque mauvais cœur me dira : L'amour ne se commande point, c'est un pur mouvement du cœur qui doit se donner librement, sans effort et sans contrainte. Il est vrai, l'amour n'est point du ressort de l'autorité : quelque absolue qu'elle soit, elle n'a point de droit sur le cœur de l'homme. Mais quand le mérite est joint à l'autorité, que le mérite est connu, parfait, infini, le cœur peut-il refuser à cette sorte de mérite ce qu'exige l'autorité? Ne va-t-il pas alors de lui-même au-devant de l'autorité pour se livrer au mérite? Aussi est-ce là le second droit que Dieu a sur notre amour, il veut être aimé : ce n'est pas tout, il mérite d'être aimé. Il le veut comme Souverain par sa suprême autorité : *Diliges Dominum;* mais il le mérite comme Dieu par ses perfections infinies : *Diliges Dominum Deum,* second motif et second point.

SECONDE PARTIE.

L'idée de Dieu porte en soi, chez les païens aussi bien que chez les chrétiens, l'idée du premier auteur de toutes sortes de biens. Ce n'est pas à Moïse seul que Dieu a dit : *Je suis celui qui est* (*Exod.*, III, 14), je suis tout bien (*Ibid.*, XXXIII, 19). C'est aussi aux platoniciens qu'il a fait connaître par la raison qu'il est le bien, la bonté et la beauté même. Or, sans vous citer là-dessus les merveilleuses expressions des savants et des saints de tous les siècles, il est évident et certain que le bien, c'est-à-dire la bonté et la beauté étant les seuls objets capables de toucher et d'attirer notre cœur, Dieu mérite notre affection préférablement à tous les biens et à toutes les beautés du monde (*Aug.*, *lib. de Cognit. Dei et animæ*, *c.* 2). Tâchons de rendre cette vérité plus sensible, en la développant par trois propositions.

Dieu est le bien pur et simple, il est le bien de tout ce qui est bien, il est le bien qui ne cesse point d'être bien ; en trois mots, il est le bien originel, le bien universel, le bien éternel. S'il est le bien originel, pur et simple, il est donc aimable par lui seul, par lui-même et par-dessus tout. S'il est le bien universel, le bien de tout ce qui est bien, rien n'est donc aimable que par lui, en lui et pour lui. S'il est le bien éternel, le bien qui est toujours bien, il est donc toujours aimable, et jamais on ne doit cesser de l'aimer.

1. La première proposition, c'est que Dieu est le bien originel, par conséquent bien simple et pur, bien unique, bien par lui-même : *Deus, non alio bono bonum*, dit saint Augustin (*De Trin.*, *lib.* VIII, *c.* 3). Car s'il était bien par un autre, il tirerait sa source et son origine d'un autre ; et cet autre serait le vrai bien. S'il n'était pas simple et pur, il serait composé de divers biens ; et cette diversité entrant dans sa composition, marquerait le défaut et l'indigence de chaque partie de ce tout, et détruirait en lui l'essence du premier bien : *Deus, non hoc et illud bonum, sed ipsum bonum.*

C'est pour cela que l'unité de Dieu sert de fondement à la loi de l'aimer de tout notre cœur. Ecoute, Israël, dit Moïse : le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu : *Dominus Deus tuus unus est* (*Deuter.*, VI, 4). Il faut donc l'aimer de tout ton cœur. *Diliges ex toto corde.* L'unité de Dieu emporte nécessairement la totalité de notre amour. Car si la divinité était partagée, le partage de la divinité devrait être suivi du partage de notre cœur ; chaque dieu prétendrait y exercer son domaine. Et de là vient qu'au commandement d'aimer un Dieu seul est jointe immédiatement la défense de servir les divinités étrangères : *Non ibitis post deos alienos* (*Ibid.*, 14) : par la raison que Dieu est un Dieu jaloux, qui ne veut point d'égal ni d'associé dans notre affection, comme il n'a point d'égal ni d'associé dans son être : *Quoniam Deus æmulator* (*Deut.*, VI, 15).

De quel œil voit-il donc le transport injurieux que nous faisons de notre cœur à d'indignes créatures, qui, bien loin d'approcher du rang de la Divinité, sont souvent au-dessous du rang et de la noblesse de l'homme; indignes amusements de l'avarice, de l'orgueil et de la sensualité! Vous n'en faites pas vos idoles, dites-vous, vous ne les adorez pas. Qu'importe que vous leur portiez votre encens ou votre cœur, que vous les serviez ou les aimiez? Dieu ne veut être votre Dieu que pour cela, moins pour être adoré que pour être aimé. Tous vos hommages lui sont inutiles sans celui de votre cœur.

A qui les portez-vous donc? à de faibles biens qui ne sont rien par eux-mêmes, qui ne tirent leur prix et l'empire qu'ils ont sur vous que de l'assemblage trompeur de mille autres petits biens, sans lesquels ils vous seraient méprisables; à de fragiles beautés qui ne sont ce qu'elles sont que par l'illusion de la couleur, des ajustements et du fard ; à de l'or et de l'argent qui n'est estimable que par le caprice et la fantaisie des hommes ; à des viandes et des liqueurs qui doivent tout leur agrément à l'artifice qui les déguise, pour les rendre supportables à votre goût dépravé. Biens encore plus à craindre qu'ils ne sont à mépriser, puisqu'il n'y en a pas un qui ne renferme son poison dans son charme et dans son appât; qui ne porte l'ennui, le chagrin, le dégoût, le repentir à sa suite ; en un mot qui ne vous tue, en vous amusant et en vous flattant.

Voilà cependant, pécheur, ce qui attire vos soins, votre empressement, votre amour, au préjudice de Dieu. C'était à des divinités de bois, de pierre et de métal, que Dieu se plaignait autrefois qu'on osât le comparer : *Cui assimilastis me et adæquastis* (*Isai.*, XL, 25)? à des idoles inanimées qui ne tenaient leur éclat et tout ce qu'elles étaient que de l'art et des mains de l'ouvrier. Ces idoles, du moins impuissantes à faire aucun bien, l'étaient également à mal faire. Elles n'empoisonnaient point et ne ruinaient point leurs

adorateurs. Si elles ne contribuaient point à leur santé, à leur fortune, elles ne la ruinaient point et ne la détruisaient point. Elles ne rendaient point misérables ceux qu'elles ne pouvaient rendre heureux. Nous, insensés, nous comparons et nous préférons à Dieu les idoles de notre cœur : de faux biens, non pas composés d'autres menus biens, mais pétris de biens et de maux ; biens au dehors, à nos yeux et à nos sens ; maux ou néant dans leur substance et dans leur fond naturel. Telles sont, Seigneur tout-puissant, les idoles d'or et d'argent, les idoles de plâtre, et de boue et de chair que nous adorons, que nous aimons du moins au mépris de votre amour.

Saint Paul reprochait aux Athéniens qu'ils adoraient des dieux qui leur étaient inconnus. Nous, pécheurs, nous adorons et nous aimons des idoles dont la vanité, la bassesse et les autres défauts nous sont connus, dont nous sentons les malignes influences et les funestes effets. Le Dieu qui a tout fait n'a rien de ce mélange impur ; il ne tient point son être, son pouvoir, sa beauté de la main des hommes ; il n'a besoin de rien, et tout a besoin de lui : *Non humanis manibus colitur indigens aliquo, cum ipse det omnia* (*Act.*, XVII, 25). Digne de notre amour par-dessus tout, non-seulement parce qu'il produit tous les biens comme bien originel, mais encore parce qu'il contient et renferme tous les biens comme bien universel.

2. Dieu étant le bien primitif et originel est conséquemment le bien général et universel, le bien de tout ce qui est bien : *Deus omnis boni bonum*, dit encore saint Augustin (*De Trinit.*, *l.* VIII, *c.* 3). Par une suite nécessaire, il n'y a dans aucun bien créé rien d'utile, d'éclatant, d'agréable ni d'important ; aucun trait, aucun caractère de bonté ni de beauté qui ne soit plus parfaitement en Dieu qu'il n'est dans la créature même, et qu'il ne paraît à nos yeux.

Car comment ce bien qui attire notre attention, souvent notre admiration, ne serait-il pas en Dieu, puisque Dieu en est le producteur et que nul ne produit, ne communique et ne met hors de soi que ce qu'il a, ce qu'il possède et ce qu'il contient en soi ? Comment ce bien que Dieu produit ne serait-il pas plus exquis, plus éminent et plus parfait en Dieu, qu'il n'est et ne paraît en lui-même, puisque Dieu en est l'inventeur, qu'il le porte dans son idée, et que tout ouvrage, quel qu'il soit, terrestre et grossier au dehors, est dans l'esprit de l'ouvrier, spirituel et vivant de la vie même de l'ouvrier ? L'ouvrage de Dieu par conséquent, produit de l'idée de Dieu, est divin dans l'idée de Dieu, vivant de la vie de Dieu. Quoi de plus beau, de plus charmant que les astres, que le soleil ! Vous les admirez, dit saint Augustin, ce sont des corps lumineux, mais matériels en eux-mêmes : admirez-les en Dieu, leur ouvrier, c'est là qu'ils sont esprit et vie : *Solem et lunam vides : foris corpora sunt, sed in artifice vita sunt* (*Aug.*, *tract.* 1 *in Joan.*). Il l'avait appris de saint Jean : Tout ce qui s'est fait, nous dit-il, était vivant, était vie dans le Verbe : *Quod factum est in ipso vita erat* (*Joan.*, I, 4). Cela, Messieurs, vous paraît trop spéculatif : voici l'évident et le sensible : il y aura pour vous de quoi rougir.

C'est qu'étant touchés et frappés comme vous l'êtes de l'éclat des biens que vous voyez, étant convaincus qu'ils ne se sont pas faits eux-mêmes, et qu'ils tiennent tout ce qu'ils sont de la fécondité de Dieu, vous ayez peine à concevoir combien le producteur de ces éclatantes merveilles est plus merveilleux, plus parfait que toutes ces productions de son art. C'est que, si vous le concevez, vous y fassiez si peu de réflexion. C'est que, si vous y faites réflexion, vous en rendiez si peu de gloire à cet admirable ouvrier, vous le négligiez jusqu'à l'oublier, jusqu'à ne point penser à lui, jusqu'à trouver mauvais que l'on vous y fasse penser, jusqu'à regarder ces réflexions comme contraires à votre état et peu convenables aux gens du monde. A qui donc peuvent-elles convenir, à qui sont-elles nécessaires, sinon aux gens qui comme vous engagés au milieu des biens, n'ouvrent jamais les yeux pour en reconnaître et pour en aimer l'auteur ? Hommes vains, criait Salomon, quelque savants et puissants que vous soyez, vous portez en vain le nom d'hommes, si vous n'avez la science de Dieu : *Vani homines, in quibus non subest scientia Dei* (*Sap.*, XIII, 1). Vous savez les propriétés, les vertus de toutes choses, et les admirant, les aimant, vous en ignorez et n'en aimez pas l'auteur : *Operibus attendentes, non agnoverunt quis esset artifex* (*Ibid.*). Vous vous laissez ensorceler par le charme de leurs beautés, et vous êtes assez stupides pour ne pas comprendre que leur auteur, dès là qu'il est leur auteur, doit avoir, sans comparaison, plus de beauté qu'elles, et plus de quoi vous rendre heureux, et plus de quoi se faire aimer. Comprenez-le donc bien : *Sciant quanto his dominator eorum speciosior est ; speciei enim generator hæc omnia constituit* (*Ibid.*).

Mais comprenez en même temps l'excès de votre ingratitude. Il vous a permis non-seulement de posséder cette immense étendue de biens, de les employer à votre usage et d'en disposer à votre gré, mais encore d'y porter, dit saint Augustin (*In Epist. Joan.*, *tract.* 2, *num.* 11), vos soins, votre estime et votre affection, par rapport à l'usage et à la fin légitime que vous vous y proposez. Vous aimez la santé, l'honneur, la réputation, la vie, les biens par conséquent qui vous y peuvent servir. Tous ces amours particuliers sont justes selon cet ordre et dans cette modération. Dieu, l'auteur de ces biens, les approuve et les permet. Mais parce qu'il en est l'auteur, et qu'il en renferme comme auteur les plus éminentes qualités, il exige de nos cœurs la plénitude de notre amour : que comme nous aimons le sommeil, les viandes, l'or et l'argent, non pas précisément en eux-mêmes ni pour eux-mêmes, mais par rapport à notre vie, à notre for-

tune et à notre honneur, qui sont des fins légitimes ; aussi nous n'aimions notre vie, notre fortune, notre honneur, que par rapport à Dieu, premier auteur et fin dernière de l'homme et de tous ces biens. Est-ce trop exiger de l'homme, et n'est-il pas inexcusable s'il ne se rend pas avec joie à un si juste devoir ?

Quand Dieu vous demande tout votre cœur, il ne prétend donc pas que vous le fermiez à vos amis, à vos parents, à toute affection pour les biens sensibles. Mais il veut qu'ils n'y entrent qu'après lui, qu'avec lui, selon lui et pour lui. Voulez-vous voir si l'amour que vous sentez pour les richesses et même pour les plaisirs est légitime ou criminel ? L'épreuve en est sûre et facile : examinez l'effet qu'il produit dans votre cœur. N'en derobe-t-il rien à Dieu ? lui en laisse-t-il toujours l'empire absolu ? ne vous porte-t-il à rien qui vous endurcisse à sa loi ? vous laisse-t-il dans la disposition d'aller comme Abraham partout où Dieu vous envoie ; de chasser de chez vous Agar et son Ismaël ; d'immoler, s'il le faut, votre unique et cher Isaac ? Alors, au milieu des biens et des douceurs de la vie, vous serez comme Abraham, fidèle à l'amour de Dieu. Mais dès que la possession de ces biens et de ces douceurs introduira chez vous, comme chez le mauvais riche, un penchant secret au péché, l'indifférence et la froideur pour Dieu, le mépris des devoirs de la justice et de la charité, la négligence et l'oubli de votre salut, dès lors Dieu n'est pas plus dans votre cœur que dans celui du mauvais riche; vous n'aimez plus ce Dieu créateur de tous les biens, ce Dieu, bien universel; vous n'aimez que les biens fragiles et non pas le bien éternel. Troisième perfection de Dieu, qui nous le doit rendre toujours aimable.

3. Vous êtes immortel, mon cher frère, vous avez une âme qui ne périra jamais, dont tout le bonheur est d'aimer, qui ne peut être sans amour, qu'elle ne se sente misérable; parce que la haine est naturellement son supplice, et l'amour tout son plaisir. Vous ne pouvez donc être heureux qu'en choisissant pour objets de votre affection des biens que vous ne puissiez jamais perdre et jamais haïr. Or, il n'y a que Dieu qui soit un bien de ce rang-là, bien éternellement aimable et qui ne peut cesser ni d'être, ni d'être aimé.

Que devons-nous aimer? demande saint Augustin (*Hom.* 37, *n.* 5J). Rien, répond-il, que ce qui peut être éternel avec nous : *Quid amandum, quod nobiscum potest esse æternum?* D'où saint Chrysostome conclut qu'il faut nous détacher des biens périssables et n'aimer que Dieu, puisqu'il est le seul bien éternel : *Caducis relictis, eum qui æternus est amemus* (*In psal.* XLI).

Car, entrons avec réflexion dans le fond du néant des créatures que nous aimons au préjudice de Dieu ; contemplons ce colosse d'orgueil et de vanité qui frappe et séduit nos sens; cuivre, fer, or, argent, toutes les richesses de la terre rassemblées en masse pour nous tenter : quelle en est la base et le fondement? Des pieds de terre, un souffle de vent brisera tout (*Dan.*, II, 33).

Considérez ces idoles à qui vous avez porté votre encens et vos soupirs depuis que vous êtes au monde : que sont-elles devenues ? Mais de quelle matière étaient elles composées? de chair, ou de bois, ou de métal; matière sujette aux vers, à la pourriture, au feu ; partie d'entre elles, dit Isaïe, est déjà passée en cendres; et cependant l'homme insensé se plaît à les adorer : *Pars cinis est, vir insipiens adoravit illud* (*Isai.*, XLIV, 20). De tout ce que vous y trouviez de plus touchant et de plus aimable, que vous reste-t-il maintenant que la honte et le regret d'y avoir mis vos complaisances et attaché votre cœur? *Et amantissima eorum non proderunt eis* (*Isai.*, XLIV, 9)?

Combien de fois votre cœur même a-t-il changé d'inclinations par les divers changements arrivés dans les objets qui vous attiraient par leurs charmes et qui en même temps vous rebutaient par leurs défauts ? Combien vous ont trompé? Combien vous ont trahi? Combien vous ont échappé? Combien vous ont été enlevés par la fortune et la mort?

Dans cette agitation continuelle de votre cœur, transporté tantôt vers les richesses et tantôt vers les plaisirs, enfin viendra le moment où vous leur échapperez vous-même, où vous serez obligé de quitter tout. Et dans ce moment quel amour restera dans votre cœur? Tout lui aura manqué par degrés ; il manquera tout d'un coup lui-même à tout; il ne lui restera que Dieu qu'il n'a point aimé, qu'il n'a jamais su aimer, qu'il n'a point voulu aimer, qu'il a cru même impossible d'aimer. Que fera-t-il?

C'est là, Messieurs, l'alarme d'un mourant et le désespoir d'un damné, d'avoir eu un cœur fait uniquement pour aimer, de ne l'avoir rempli durant la vie que de l'amour des biens sujets à la mort, et de ne trouver à la mort qu'un Dieu immortel, éternel, dont l'amour négligé et méprisé sera transformé tout entier en indignation et en colère.

Que fera ce cœur dépouillé de tout amour, n'ayant plus rien qu'il puisse aimer, ni dont il puisse être aimé? Que deviendra-t-il, sinon le foyer éternel d'une ardente et cruelle haine, et contre tous les objets qu'il a follement aimés, et contre lui-même et contre Dieu?

Faites-vous, mes chers auditeurs, une image sérieuse de ce déplorable état. Pour avoir passé la vie à mal placer votre amour, passerons-nous l'éternité dans le désespoir et dans la haine? Est-il possible qu'un intérêt si réel et si personnel n'ait pas la force de nous toucher, ni de nous persuader la nécessité d'aimer Dieu? que nous ne puissions nous résoudre à lui dire comme David, non pas des lèvres, mais avec sincérité: « Qu'ai-je à prétendre que vous seul, ô mon Dieu! dans le ciel et sur la terre? Je vois tout périr autour de moi; je sens tout défaillir en moi; mes sens, mon esprit, mon corps et mon propre cœur : *Defecit caro mea et cor meum* (*Ps.* LXXII, 26). » Soutenez-moi, Seigneur, vous êtes le Dieu de mon cœur; vous êtes donc son

seul amour. Tous les autres biens ne me sont rien, parce qu'en eux-mêmes ils ne sont rien. Vous seul êtes mon partage et mon bien pour l'éternité; parce que tout est périssable et que vous êtes éternel : *Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum* (*Ps.* LXXII, 26).

Nous ne pouvons donc refuser d'aimer ce Dieu souverain, qui veut être aimé par son autorité absolue; ce Dieu tout parfait qui mérite d'être aimé par ses perfections infinies. Pouvons-nous refuser d'aimer ce Dieu tout à nous, qui nous engage à l'aimer par ses bienfaits continuels? Troisième et dernier motif: *diliges Dominum Deum tuum.*

TROISIÈME PARTIE.

Le prophète se faisait un sujet de complaisance d'avoir connu que Dieu était son Dieu : *Cognovi quoniam Deus meus es tu* (*Ps.* LV, 10). Cette connaissance en effet est, dit saint Augustin, une éminente science; non pas de savoir simplement que Dieu est Dieu, mais de savoir et de bien pénétrer qu'il est notre Dieu. *Magna scientia*, *non ait*, *scivi quia Deus es*, *sed quia Deus meus es* (*Aug.*, *in ps.* LV). Il est tellement à nous, qu'il semble, pour ainsi dire, qu'il ne soit Dieu que pour nous. Il nous a donné tout ce qu'il a fait, il nous a donné tout ce que nous sommes, il nous a donné tout ce qu'il est. Si ces trois excès de profusion ne suffisent pas pour nous engager à l'aimer, le marbre et l'airain sont-ils plus durs et plus insensibles que nous le sommes?

1. L'idée des perfections de Dieu que je vous ai représentées est peut-être plus propre à le faire admirer qu'à le faire aimer. Je me vois au milieu du monde, environné d'une infinité de créatures, dont les propriétés, les beautés, l'ordre, le concert, me jettent dans l'étonnement, dans l'admiration de l'auteur de ce prodigieux ouvrage. Je suis à cet aspect comme la reine de Saba, transportée hors d'elle-même à la vue des richesses du palais de Salomon; je comprends par là sa grandeur, sa magnificence, sa sagesse, et j'en suis épouvanté plutôt que touché : *Videns domum et ordines ministrantium...non habebat ultra spiritum* (III *Reg.*, X, 5). Mais si on eût dit à cette reine étonnée que ce palais n'était construit que pour elle, ces riches meubles, ces jardins délicieux préparés pour son plaisir, ce nombre infini d'officiers disposés pour la servir, quelle eût été sa surprise et les mouvements de son cœur pour Salomon?

Or, c'est ce qu'on nous dit à nous, et qui? Ce même Dieu qui nous a tirés du néant, et ne nous en a tirés qu'après avoir formé ce monde entier, pour être soumis à nos ordres et servir à tous nos besoins. Remplissez la terre, nous a-t-il dit, soumettez-la, dominez sur tout ce qu'elle contient : *Replete terram, et subjicite eam, et dominamini cunctis animantibus* (*Gen.*, I, 28). Je vous ai tout donné, tout est à vous : *Ecce dedi vobis.* Et mon cœur, ô mon Dieu! ne serait pas tout à vous! J'ai pour maître un Dieu qui n'a besoin ni de soleil pour l'éclairer, ni de maisons pour le loger, ni d'aliments pour le nourrir. C'est moi qui ai besoin de tous ces secours, et c'est uniquement pour moi, pour subvenir à mes besoins, que sa providence a formé tous ces excellents ouvrages. Il en a fait encore plus pour mon plaisir que pour mes besoins. Cette inconcevable variété de fleurs, de fruits, d'oiseaux, de poissons, d'odeurs, de couleurs; tout cela n'est produit que pour me mettre à tout moment sous les yeux et sous les sens de quoi m'obliger à l'aimer. Comment ne l'aimerai-je pas! comment laisserai-je passer toutes ces merveilles devant moi, sans attacher ma pensée ni à l'auteur ni au dessein de l'auteur, sans être touché du moindre sentiment d'amour? Qui suis-je donc? Qui sommes-nous?

2. Non-seulement il a formé ce monde pour nous le donner, mais, par un autre excès de sa tendresse, il nous a donné à nous-mêmes, en nous mettant en possession de notre propre liberté : *Subter te erit appetitus, et tu dominaberis illius* (*Gen.*, IV, 7). De tous les êtres mortels qu'il a créés pour être ses esclaves et pour obéir aveuglément, il n'a créé que nous pour être ses serviteurs, et pour lui obéir librement. Il a voulu nous tenir de nous-mêmes, et nous mettre en état de lui donner notre cœur, c'est-à-dire de lui faire un vrai don de son propre bien. Quel aveuglement par conséquent et quelle folie de tourner notre amour vers nous et les biens fragiles! La même folie, dit saint Augustin, serait celle d'une épouse qui porterait l'amour qu'elle doit à son époux à l'anneau qu'il lui a donné pour gage de son amour, qui aimerait l'anneau jusqu'à négliger l'époux : *Si sponsa plus diligeret annulum a sponso datum*, *quam ipsum sponsum*, *quis non detestaretur amentiam* (*Tract.* 2 *in Epist. Joan.*)?

Ah! mon âme, épouse infidèle, ingrate, insensible, insensée! les bienfaits de ton Dieu t'empêchent d'aimer ton Dieu. Le premier usage que tu fais du cœur qu'il t'a formé libre et qu'il t'a donné tel, pour avoir le plaisir d'être l'objet de ton choix, c'est au contraire de choisir ses créatures, ses esclaves, pour premiers objets de ton amour. Tu voudrais qu'il te forçât à l'aimer, qu'il t'enlevât malgré toi ton propre cœur, qu'il l'arrachât au monde, à toi-même, à tes passions, pour l'enchaîner et se l'attacher à lui seul; qu'il ne fût pas en ton pouvoir de le porter à nul autre qu'à Dieu, d'aimer autre chose que Dieu. Voilà, Messieurs, notre caprice, et ce que nous souhaiterions. Mais c'est manquer précisément au premier devoir de l'amour, qui est de donner son cœur et non pas de le laisser prendre. Aimer, c'est choisir son objet et s'y livrer librement; c'est pouvoir dire à Dieu, comme l'Epouse des Cantiques : Vous êtes mon bien-aimé; je vous ai choisi entre mille et vous ai préféré à mille : *Dilectus meus*, *electus ex millibus* (*Cant.*, V, 10). Aimer autrement, c'est ne point aimer.

3. Aimer autrement, enfin, c'est fermer les yeux au modèle d'amour que Dieu nous donne, en se donnant à nous lui-même et tout ce qu'il est, par un dernier excès de sa

bonté. Mais en combien de manières inconcevables à tout autre qu'au chrétien? Par un premier bienfait, il nous avait honorés, jusqu'à nous créer semblables à lui : c'est la création. Par un second, il s'est abaissé jusqu'à se rendre semblable à nous : c'est la rédemption. Par un troisième, il s'est avili jusqu'à se rendre semblable aux aliments communs du pain et du vin, pour faire servir son corps et son sang à la nourriture de nos âmes : c'est la communion. Par un quatrième bienfait qui doit combler tous les autres, il veut n'être qu'un dans le ciel avec nous, nous rendre vivants de sa vie, heureux de son bonheur, glorieux de sa gloire, immortels de son immortalité.

Croyons-nous de bonne foi tous ces miracles de son amour? Sommes-nous bien persuadés qu'il les a faits pour nous, sans que nous les eussions mérités, depuis même que nos péchés nous en ont rendus indignes, étant même encore ses ennemis : *Cum adhuc inimici essemus,* dit saint Paul (*Rom.*, V, 10). Si nous n'en croyons rien, je ne suis plus surpris de notre froideur pour Dieu ; je suis même en quelque façon surpris que nous ne rougissions pas d'adorer un Dieu capable de tant d'excès de tendresse pour des sujets si indignes et si ingrats ; mais si nous sommes chrétiens, si ces faiblesses apparentes passent dans notre esprit pour constantes vérités, par où pouvons-nous excuser notre indolence et notre insensibilité? Comment trouvons-nous tant de peine à nous faire un devoir et un plaisir de l'aimer? Il ne nous doit rien, et nous donne tout; nous lui devons tout, et nous ne lui donnons rien ; il se donne à nous, il est tout à nous, nous ne nous donnons pas à lui, nous ne voulons pas être à lui ; nous avons horreur du nom d'ingrat à l'égard de quiconque nous fait du bien, et nous n'en sentons point la honte à l'égard de Dieu. Si quelqu'un de nos souverains ou même de nos pareils avait fait pour nous ce que Dieu a fait, nos biens, notre liberté, notre vie, rien en nous qui ne lui fût dévoué. Dieu n'a nul besoin de nous, et ne cesse point de nous aimer ; nous avons essentiellement et continuellement besoin de Dieu, et nous ne voulons point l'aimer (*Chrysost.*, *homil.* 5 *in Ep. ad Rom.*, *sub fin.*).

Réveillons-nous donc à sa voix, sortons de l'assoupissement qui nous attache aux biens fragiles sur lesquels nous nous roulons comme sur un lit de repos, enivrés des vapeurs d'un sommeil funeste, et sourds à la voix qui nous crie : *Aime ton Dieu.* N'attendons pas que ce sommeil soit rompu par la nature ; il ne sera plus temps de commencer à la mort d'aimer Dieu. N'attendons pas que ce sommeil soit rompu par la fortune, et que les malheurs de la vie nous forcent de confesser la vanité des biens que nous chérissons. Dieu nous l'a fait assez sentir par l'amertume qu'il répand tous les jours sur nos délices, ne l'obligeons pas à redoubler de nouveaux coups pour nous en ôter le goût. Disons avec saint Augustin : Malheur à l'âme téméraire qui, en s'éloignant de Dieu, a pu se flatter d'être heureuse et de trouver hors de lui quelque chose de meilleur que lui : *Væ animæ audaci quæ speravit, si a te recessisset, se melius aliquid habituram* (*Confess.*, *lib.* VI, *c.* 16). Malheur à quiconque aime avec vous quelque chose, ô mon Dieu ! qui ne conduit point à vous, et qu'il n'aime pas pourvous ! *Væ homini qui te ! cum aliquid amat, quod propter te non amet* –

Comment ne le dirions-nous pas? N'éprouvons-nous pas sur nous l'effet de cet anathème et de cette malédiction, dès que nous portons aux créatures l'amour que nous devons à Dieu? Ne comprenons-nous pas que tous nos malheurs viennent d'avoir trop aimé ce qu'il ne fallait pas aimer? Que si ces attachements frivoles nous flattent quelques moments, ce n'est que pour nous affliger tout le reste de la vie par la honte, le repentir et les suites déplorables où nous entraînent nos passions. Concluons donc par cette parole de Moïse au peuple d'Israël : *Ama itaque Dominum Deum tuum :* Aime donc le Seigneur ton Dieu : il le veut comme ton Seigneur, et c'est tout ce qu'il veut de toi. Il le mérite comme ton Dieu, et c'est lui seul qui le mérite. Il t'y engage par ses bienfaits en se donnant tout à toi : peux-tu n'être pas tout à lui. Soyons donc à lui pendant la vie, à la mort, après la mort, dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Sur les tentations.

Tunc dicit ei Jesus : Vade Satana : scriptum est enim : Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.

Alors Jésus lui dit : Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et ne serviras que lui seul (*Matth.*, IV, 10).

Sire (1),

Le nom de vainqueur, si glorieux aux princes de la terre, est, selon saint Jean Chrysostome, un titre injurieux à Dieu, parce qu'il n'y a pas de victoire qui ne soit précédée du combat, que le combat suppose la résistance, et que Dieu est si grand qu'on ne peut lui résister : *Contumelia est Deitati dicere : Vici.* Le seul nom digne de Dieu c'est celui de dominateur : parce qu'il prévient et détruit tous les moyens de résistance, dès qu'il veut agir en Dieu : *Nunquam vincitur neque vincit ; sed prævalet et dominatur* (*Homil. de Spiritu sancto*).

Ce n'est donc pas proprement Dieu, c'est l'homme uni à Dieu qui triomphe aujourd'hui dans la personne de Jésus-Christ. Ce n'est pas avec les armes de Dieu, mais avec les armes de l'homme, qu'il repousse le démon. S'il se fût servi contre lui des armes de la Divinité, qui sont la force et la puissance, qu'eussions-nous fait, faibles mortels ! à quoi nous eût servi sa victoire, qu'à nous ôter l'espérance de la pouvoir imiter? Mais il voulut se servir des armes de l'humanité, qui

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

sont la fidélité, la vigilance, la soumission à ses devoirs : parce qu'il voulait nous animer à combattre sur son exemple, et nous apprendre que le démon n'est pas invincible à l'homme, puisque le Fils de l'homme l'a vaincu.

Ce n'est pas tout : pour mettre cet exemple à notre portée et nous le rendre plus facile à imiter, il a voulu que toutes les espèces de tentations dont nous pouvons être attaqués, fussent alors la matière de son combat. Il fut tenté par la faim : tentation de nécessité. Il fut tenté par la vue des biens de la terre : tentation de cupidité. Il fut tenté par l'espérance de la tolérance de Dieu dans les actions criminelles et téméraires : tentation d'impunité. Et ce sont aussi là, Messieurs, les trois sources de tentations qui nous font communément transgresser la loi divine.

Car lorsque nous sommes tentés, ou c'est en premier lieu par quelque mal qui nous menace et que nous voulons éviter contre la volonté de Dieu : tentation de nécessité. Ou c'est en second lieu par quelque bien qui nous flatte et que nous voulons posséder contre la volonté de Dieu : tentation de cupidité. Ou c'est en troisième lieu par quelque espérance d'impunité qui nous enhardit à fuir ce mal, ou à rechercher ce bien contre la volonté de Dieu : tentation d'impureté.

Contre ces trois tentations générales et capitales nous prétendons en vain nous soutenir par la force de notre esprit, par les maximes naturelles de l'honneur et de la pudeur. Tous ces secours n'ont nul effet, sans la conviction absolue de l'obéissance que nous devons à l'autorité de Dieu. C'est cette seule conviction soutenue du secours de Dieu, qui nous peut rendre invincibles. Imprimons-nous donc fortement dans l'esprit et dans le cœur ce principe général, que l'homme est une espèce de créature uniquement destinée à servir Dieu. Principe qu'il a gravé lui-même dans notre esprit par sa loi, dans notre cœur par sa grâce : *Scriptum est enim : Illi soli servies.* Principe que Notre-Seigneur oppose dans cet évangile à tous les sophismes du démon. Combattons, Messieurs, sur cet exemple, et la victoire est à nous. Pour cela demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le démon, voyant que Jésus-Christ avait prolongé son jeûne jusqu'au terme de quarante jours, et qu'il avait égalé par cet effort la ferveur de Moïse et d'Elie, le regarda plus que jamais comme un homme extraordinaire, choisi de Dieu pour de sublimes desseins, et se confirma dans le soupçon que ce pouvait être le Messie. Il se sert pour s'en éclaircir de la faim dont il le voit pressé. Il lui suggère un moyen facile de subvenir à ses besoins : *Si Filius Dei es :* Si vous êtes le Fils de Dieu, lui dit-il : *Dic ut lapides isti panes fiant :* Commandez que ces pierres deviennent pains. Non, répond le Sauveur : ce n'est pas seulement par le pain que l'homme vit; mais par toute parole et par tout autre effet de la volonté de Dieu : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* Faire la volonté de Dieu, obéir à sa parole, préférer la parole et la volonté de Dieu à nos propres nécessités, c'est là le premier devoir de l'homme, et la première préférence qu'il doit à son Dieu.

Souvenez-vous-en bien, Messieurs, dans toutes les occasions où ce poids de nécessité prétendue peut vous entraîner au péché. Je ne puis, dit-on, faire autrement : il y va de mon honneur et de ma vie : il faut périr ou désobéir à Dieu. Contre ces persuasions si communes et si injustes, soutenez votre vertu par ces trois solides réflexions. La première est que nos nécessités ne sont la plupart qu'imaginaires ; la seconde est que, quand nos nécessités seraient de vraies nécessités, offenser Dieu n'est pas toujours un moyen sûr pour en sortir ; la troisième est que quand l'offense de Dieu serait un moyen sûr pour sortir de la nécessité, la nécessité d'obéir à Dieu doit l'emporter sur toutes les nécessités des créatures : selon ce principe dominant, que la vie, le bonheur et l'être de l'homme, n'est pas d'avoir du pain, mais d'obéir à la parole et à la volonté de Dieu. *Scriptum est : Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.*

1. Ce mauvais fermier dont il est parlé au chapitre XVI de saint Luc se voyait sur le point d'être dépouillé de sa ferme, et de là en péril d'être ruiné : que fait-il ? De ce péril il se fait une nécessité de soutenir son état en trompant son maître : *Scio quid faciam :* Je sais bien, dit-il, ce que je ferai : j'assemblerai les débiteurs de mon maître, et je traiterai avec eux à son dommage et à mon profit. Mais avant que d'en venir à ce moyen frauduleux n'avait-il pas d'autre moyen pour subvenir à sa misère ? Ne pouvait-il pas se réduire à travailler ? Ne pouvait-il pas mendier ? Ces moyens lui étaient connus ; mais ces moyens étant au-dessous de lui, lui semblaient impraticables : *Fodere non valeo, mendicare erubesco.* Remuer la terre, je ne le puis ; mendier, j'en aurais honte. Et de cette fausse honte, il se fait une nécessité de soutenir sa vie par la fraude et par le péché : *Scio quid faciam.* Voilà ce qu'il savait faire et ce que nous faisons comme lui.

Ne nous formons-nous pas tous les jours des nécessités de ce qui n'est souvent qu'un entêtement de notre esprit gâté par les idées du monde, un attachement à nos plaisirs et à nos commodités, une honteuse délicatesse, un excès d'orgueil et d'ambition ; un défaut de force et de fermeté, contre les vains respects et les basses complaisances ; un lâche dévoûment à notre propre intérêt. Otez toutes ces passions, aussitôt vous verrez, dit saint Augustin, toutes ces nécessités disparaître. *Tunc finiuntur istæ necessitates, quando vincuntur illæ cupiditates* (*Epist.* 220, *ad Bonif.*, *n.* 10).

En effet, mes chers auditeurs, quelle nécessité de pousser avec éclat le ressentiment et la vengeance ? Un pardon généreux désho-

nore-t-il un homme de cœur? Quelle nécessité de donner dans la licence et la dépense des modes? Un peu plus de gravité, de simplicité dans vos habits vous pourrait-il dégrader? Quelle nécessité d'accumuler biens sur biens par la concussion, l'injustice? Un état moins brillant vous rendrait-il moins heureux? Quelle nécessité de vous laisser entraîner à tant d'excès par le torrent des compagnies? Vous êtes si prompts à les quitter dès qu'elles ne vous plaisent pas! en serez-vous esclaves quand elles déplairont à Dieu? Quelle nécessité d'être avare à tout pour être prodigue au jeu? Ce hasardeux plaisir peut-il endurcir votre cœur aux devoirs les plus honorables et les plus indispensables? Quelle nécessité de fuir la pauvreté par des actions infâmes? Le poids de l'infamie n'est-il pas plus pesant que celui de la pauvreté? Toutes ces nécessités vous paraissent invincibles, à vous qui n'avez ni humilité, ni mortification, ni patience, ni fermeté, ni équité; qui vous laissez gourmander par des passions toutes contraires. Domptez ces passions, vous vaincrez ces nécessités. *Tunc finiuntur istæ necessitates, quando vincuntur illæ cupiditates.*

2. Mais les nécessités sont vraies, pressantes et inévitables : votre réputation, votre fortune, votre vie sont, dites-vous, en péril; et pour sortir de ce péril, vous n'avez point d'autre issue que le péché. Quel aveuglement, mes frères! Ah! si Susanne et Joseph eussent fait le même raisonnement, que pour se tirer du péril de la calomnie ils eussent cru nécessaire de consentir aux sollicitations de l'impureté; si David proscrit par Saül eût fait le même raisonnement; que pour sauver sa vie des persécutions de ce prince, il eût jugé nécessaire d'attenter sur l'oint du Seigneur, quand il le tint en son pouvoir : ne se fussent-ils pas privés du secours de la Providence? ne se fussent-ils pas attirés les rigueurs de la justice de Dieu? n'éprouvèrent-ils pas, en lui demeurant fidèles, que le Père céleste a dans ses trésors d'autres biens, d'autres moyens de subvenir aux besoins de ses enfants, que ceux de la prudence charnelle? Attendez, espérez comme eux; vous serez secourus comme eux : *Non in solo pane vivit homo.*

Pourquoi pensez-vous que le péché soit un secours plus certain que la patience et que l'obéissance à Dieu? Combien de pécheurs malheureux dans leurs desseins? Pour un pécheur à qui le crime réussit, combien n'y trouvent que leur ruine? Tous ceux qui par le larcin veulent se délivrer des misères de l'indigence, ou qui par l'ambition veulent s'élever au-dessus de leur état, arrivent-ils toujours au terme de leurs désirs? Toutes les cours, toute la terre enfin n'est-elle pas remplie de scélérats malheureux, de fourbes décrédités, d'hypocrites diffamés, d'orgueilleux humiliés, d'ambitieux déconcertés, de voluptueux languissants, de mauvais riches dépouillés? Ah! vous voulez par d'injustes moyens, contre la volonté de Dieu, changer vos pierres en pain, votre obscurité en éclat, votre pauvreté en richesses : *Ut lapides isti panes fiant?* Et Dieu changera malgré vous vos richesses en pauvreté, votre gloire en obscurité, votre pain en pierres, dit Salomon. *Suavis est homini panis mendacii, et postea implebitur os ejus calculo* (*Prov.* XX, 17).

3. Enfin, quand vos nécessités seraient véritables, et le péché le seul moyen capable de vous en tirer, de là que s'ensuit-il, sinon qu'en cette extrémité, si pressante qu'elle puisse être, l'ordre et la volonté de Dieu doit l'emporter sur votre nécessité? *Scriptum est enim :* Car il est ainsi écrit; il est ainsi ordonné. Non pas, dit saint Grégoire le Grand, que vous soyez riche, honoré, content, florissant, puissant, ni même vivant sur la terre : il n'y a point là de nécessité; mais ce qui est écrit, ordonné et nécessaire, c'est que la volonté de Dieu se fasse en tout et partout. *Scriptum est enim.*

Cela est bien dur : pourquoi? Vous demande-t-on là pour votre salut et pour Dieu rien que vous ne fassiez tous les jours pour les intérêts de la terre? Attaché par devoir au service des rois et de l'Etat, ou dans la guerre, ou par d'autres emplois hasardeux et laborieux, on ne délibère point s'il faut obéir ou non. Mais il m'en coûtera mes biens, ma vie, la fortune et la vie de mes enfants. Ose-t-on mettre en considération ces manières d'intérêt? Il suffit qu'il y va de la volonté du prince et de l'intérêt de l'Etat : c'est là l'intérêt dominant. Tous les autres intérêts de l'honneur particulier, des biens, du sang, de la vie : vains et faibles intérêts. Un ordre du prince en trois mots, ou de bouche, ou par écrit, vous fera tout abandonner pour courir au bout du monde. Il faut partir, il faut marcher; l'ordre est donné : *Scriptum est.* On vit ainsi dans le monde; on se croirait indigne de la vie si l'on avait d'autres sentiments, si, lorsqu'il s'agit d'aller à un poste périlleux ou dans la mêlée d'un combat, on était retenu par la crainte de la mort ou par l'amour de sa famille. On ne connaît point là d'autre devoir ni d'autre nécessité que la nécessité d'obéir. Il est ainsi écrit dans le cœur de tous les braves, et dans le cœur de tous les sages, et dans le cœur de tous les hommes dociles à la raison : *Scriptum est.* Le chrétien seul est-il insensible à cette raison? n'a-t-elle aucun pouvoir sur lui, quand il s'agit d'obéir à l'ordre de Dieu, d'accomplir son commandement et sa loi? n'en comprend-il pas la nécessité absolue, indispensable, dès qu'il comprend qu'il y a un Dieu, et que ce Dieu est le premier souverain?

Appelons donc cette vérité au secours de notre faiblesse, dès que nous nous sentons pressés par le poids de nos vaines et fausses nécessités. Mais si l'attrait de la cupidité forme une seconde tentation, comment y faut-il résister? Nous l'apprendrons dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Satan, par le pouvoir que les esprits supérieurs ont sur les corps, transporte Jésus-Christ sur une haute montagne, et de là lui

montrant tous les royaumes du monde, leurs richesses et leurs honneurs : Je vous donnerai tous ces biens-là, lui dit-il : *Hæc omnia tibi dabo*, si vous voulez vous prosterner pour m'adorer : *Si cadens adoraveris me*.

Quel ennemi plus puissant sur le cœur humain, que cette cupidité, ce désir effréné d'avoir ce que l'on n'a pas, d'avoir encore plus que l'on a, d'avoir sans borne et sans mesure ? De quoi ne vient-on pas à bout par ces funestes paroles : Je te donnerai : *Tibi dabo*. Je te donnerai tout. *Omnia tibi dabo*. Je te donnerai tout ce que tu vois présent et brillant à tes yeux : *Hæc omnia tibi dabo*. Par là la justice est vendue, la fidélité trahie, la pudicité corrompue, les familles et les états renversés. Et c'est aussi l'assaut le plus commun que le tentateur livre à l'homme après l'avoir livré à l'Homme-Dieu. Examinons les paroles du tentateur et les paroles du vainqueur. Nous y trouverons de quoi fortifier notre courage contre tous les attraits de notre cupidité.

Tous ces royaumes que le démon faisait voir à Jésus-Christ, dans toute leur gloire, en un moment : *Omnia regna orbis terræ in momento temporis* (*Luc.*, IV, 6), étaient-ce en effet les provinces et les pays qui partagent l'univers, que le démon approchait et déployait sous les yeux du Fils de Dieu ? Non, ce n'étaient, disent les Pères, que des espèces vaines et fausses, dont il lui formait un objet capable de réveiller l'avidité du cœur humain. Voilà l'illusion de la passion qui nous tente : *Hæc omnia tibi dabo*. Mais à quelle condition lui promettait-il ces faux biens ? A condition que tout Fils de Dieu qu'il était, il s'abaisserait jusqu'à se jeter à ses pieds, l'adorer, le reconnaître pour Dieu. *Si cadens adoraveris me* : voilà la tyrannie du démon, quand il se sert contre nous de notre cupidité. Dans ces deux considérations deux motifs pour lui résister. Le premier, c'est l'illusion de cette cupidité ; le second, c'est sa tyrannie.

1. Y pensez-vous, pécheurs ? et comment n'y pas penser ? Avez-vous jamais regardé quelque bien temporel que ce puisse être avec les yeux de la cupidité, qu'elle ne vous l'ait représenté comme une source infinie de repos et de bonheur, un amas de tous les plaisirs, un parfait acquiescement des mouvements inquiets de votre cœur ? *Omnia* : tout enfin. Ce faux bien vous tient lieu de tout : cette charge à l'ambitieux, cet or et cet argent à l'avare, cette femme au voluptueux, lui paraît toutes les richesses et tous les royaumes du monde. Il ne connaît point d'autre bien. Sa réputation, sa fortune, son salut et son Dieu, tout cela ne lui est rien. S'il peut parvenir à ce qu'il prétend, il se consolera de la perte de tout le reste.

Il y parvient enfin. Que trouve-t-il ? Rien moins que ce qu'il s'était figuré ; rien que mensonge et qu'illusion. Ce qu'il s'était représenté comme un bien solide et réel ne lui paraît plus qu'un fantôme, une vapeur, un songe, un rien : le plaisir qu'il s'y proposait, devient ennui, dégoût, chagrin. Le repos qu'il y attendait se change en inquiétude, en dépit de se voir trompé ; de sentir son cœur, non-seulement aussi vide qu'auparavant, mais encore plus altéré, tourmenté d'une soif de plaisir et de repos plus piquante et plus ardente. Il éprouve la vérité de ce que le Sage avait dit : que le plaisir est mêlé de douleur, et que la fin de la joie est le commencement de la tristesse : *Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat* (*Prov.*, XIV, 13).

A cette illusion continuelle de notre cupidité, joignons, pour second sujet de réflexion, sa cruelle tyrannie, l'humiliation prodigieuse où la passion nous réduit, les lâches soumissions qu'elle nous arrache, les ténèbres épaisses qu'elle répand dans notre esprit, la corruption qu'elle jette dans notre cœur, la honte et le mépris où elle nous livre. Ah ! sage reine de Saba, vous admiriez Salomon sur le trône, au milieu de cette cour si magnifique et si charmée de l'honneur de lui obéir : venez le voir aux pieds d'une idole, au milieu des femmes qui le gouvernent, rampant l'encensoir à la main. C'est de cet oracle du monde et de ce modèle des rois que la cupidité a formé ce vil esclave. Il n'y a point de si haut degré d'honneur, de sagesse, de piété, d'où elle n'enlève le pécheur pour le plonger dans l'opprobre et l'ignominie : *Si cadens adoraveris*.

On en vient là tous les jours par l'entêtement de la passion ; jusqu'à s'abaisser par la flatterie sous les pieds les plus dignes de mépris, comme il arrive à l'ambitieux ; jusqu'à se rendre dépendant de ses propres serviteurs, comme il arrive aux voluptueux ; jusqu'à ne pas se connaître soi-même, comme il arrive aux furieux ; jusqu'à se refuser ses besoins les plus pressants, comme il arrive à l'avare ; jusqu'à manquer du tout, comme il arrive au prodigue. Que faudrait-il de plus à l'homme tenté, pour l'affermir dans son devoir ? que de bien ouvrir les yeux sur ces deux abîmes de misères, sur l'illusion et sur la tyrannie de son insatiable cupidité, que de se laisser pénétrer à ces paroles du Sauveur, paroles victorieuses : Tu adoreras, il est vrai ; tu serviras : mais tu n'adoreras et ne serviras que ton Dieu : *Et illi soli servies*.

Ces paroles nous font comprendre, en effet, qu'il n'y a que Dieu seul qui soit un maître assez grand pour remplir tous nos désirs, un maître assez absolu pour exiger toutes nos soumissions. Lui seul peut me dire avec vérité : Je te donnerai tout : *Omnia tibi dabo*, parce qu'il possède tout ; lui seul peut me dire avec droit : Prosterne-toi pour m'adorer : *Cadens adoraveris me*, parce qu'il peut tout et sur tout. Il n'y a donc jamais ni d'illusion dans les promesses qu'il fait, ni de tyrannie dans les soumissions qu'il exige. Il n'y a que lui qui mérite d'être servi : *Et illi soli servies*.

Oui, Messieurs ; Dieu possédant tout par son domaine absolu peut effectivement vous donner tout : et c'est ce qu'il fera dans son royaume éternel, en se donnant lui-même

sans partage à chacun des bienheureux : *Erit omnia in omnibus.* Cupidité digne de l'homme, et qui devrait éteindre en lui toutes les vaines cupidités qui le dévorent ici-bas. Mais ici-bas où tous les biens sont bornés, et, tout bornés qu'ils sont, sont destinés par le Père commun pour suffire aux besoins de tous les hommes, en quoi ce Père commun met-il maintenant notre bonheur? Ce n'est pas en nous offrant à chacun la possession de tous les biens naturels. Une offre si injuste et si remplie d'illusion n'appartient qu'au démon, père du désordre et du mensonge : *Omnia tibi dabo.* Dieu, juste et sage comme il est, sait remplir les désirs des hommes et les rendre tous heureux, en les portant à régler leurs désirs, à se borner à leurs besoins, à retrancher de leurs cœurs tous les excès passionnés. Et pour mieux nous faire sentir que le vrai bonheur de la vie consiste dans ces bornes et dans cette modération, pour cela sa providence a pris soin d'attacher exprès l'inquiétude et l'amertume à tous les désirs excessifs. Vous l'avez ordonné, Seigneur, et nous ne l'éprouvons que trop, disait saint Augustin, que tout cœur passionné, déréglé et emporté, est lui-même son supplice : *Ut sua sibi pœna sit, omnis inordinatus animus* (*Conf.*, *lib.* I, *cap.* 12). Ah! nous mettons notre bonheur à porter aux derniers excès notre fortune et nos plaisirs; nous croyons trouver là ce plein contentement, nécessaire selon nous au repos de notre vie. Il n'y est pas : il ne peut être que dans les bornes et les mesures réglées et déterminées par la sagesse de Dieu.

Non, ce n'est point l'opulence qui rend heureux; ce n'est pas même l'opulence qui rend riche : avec d'immenses richesses, non-seulement on est rongé de soucis et de chagrins, souvent même on manque de tout si l'on ne sait faire de ses richesses un usage modéré. Ce ne sont point les honneurs qui font honneur : pour en être trop chargé, l'on succombe sous le poids; et par trop d'élévation, l'on devient odieux et méprisable. Ce ne sont point les plaisirs qui font le plaisir : leur affluence et leur durée les rend ennuyeux et insipides. Il faut, pour rendre nos passions utiles à notre bonheur, il faut les rendre dociles, en retrancher l'emportement, les tenir sous le frein de la raison, de l'ordre et de la loi de Dieu.

Or c'est à quoi le démon ne les réduira jamais. Il ne cherche au contraire qu'à les irriter, les rendre plus insatiables, parce qu'il ne cherche qu'à nous rendre malheureux sous l'appât d'un faux bonheur, et qu'à nous tromper pour nous perdre. Telle est sa malice et son illusion.

Vous me direz que vous réduire à cette modération, brider ainsi votre cupidité, c'est vous faire une étrange violence et tenir vos passions sous un joug bien rigoureux. J'en conviens; mais songez que Dieu le mérite bien, que même il le mérite seul, puisque son domaine absolu lui donne sur vous et sur tout une pleine autorité : *Dominum adorabis et illi soli servies.*

Donc, si nous nous faisons honneur de la grandeur des maîtres et des rois à qui la naissance nous a soumis, tout mortels qu'ils sont comme nous; si notre fidélité, notre zèle à les servir, les contraintes et les efforts où nous nous réduisons pour leur plaire, les sacrifices que nous coûtent leurs intérêts, sont pour nous des sujets de complaisance et même de vanité, combien nous doit-il être glorieux de plier sous la loi de Dieu, de sacrifier à l'honneur de lui obéir nos commodités, nos intérêts, nos plaisirs et nos passions! Aimons-nous mieux ramper sous la tyrannie de notre humeur, nous laisser gourmander par nos appétits, céder à notre faiblesse, à notre délicatesse, à notre sensualité, que nous rendre maîtres de nous-mêmes et de nos mouvements déréglés, en les soumettant à l'empire absolu de Dieu.

Laissons, chers auditeurs, les esclaves du démon et de la cupidité s'applaudir de leur esclavage et railler les gens de bien de leur soumission à Dieu. Disons-leur ce que répliquait David aux insultes de sa femme, qui blâmait son humilité devant l'arche du Seigneur : Oui, je m'abaisserai et je m'avilirai à ses yeux encore plus que je n'ai fait : *Ante Dominum vilis fiam, plus quam factus sum* (II *Reg.*, VI, 22); et je me tiendrai plus honoré de m'anéantir devant lui avec la populace et les esclaves, que d'être sur le trône, où il m'a mis en la place de votre père Saül : *Et cum ancillis gloriosius apparebo.* Parce qu'enfin la gloire du peuple et des rois, aussi bien que leur repos, n'est pas à suivre les mouvements déréglés et emportés de leur folle cupidité, mais à la soumettre à la règle établie par le souverain Seigneur, digne seul d'être servi, craint, aimé et adoré. C'est là, Messieurs, le remède infaillible à la seconde espèce de tentation, qui vient de la cupidité : *Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies.* Venons à la troisième espèce, qui est celle de l'impunité.

TROISIÈME PARTIE.

Satan ne pouvant persuader à Jésus-Christ ni de faire aucun miracle pour se tirer de la nécessité, ni de se prosterner devant lui pour satisfaire à la cupidité, tâche de l'engager à tenter la bonté de Dieu par une confiance déréglée, en se jetant du haut du temple en bas. Il ose même lui prouver par le témoignage des saints livres, non-seulement que Dieu ne punira point cette présomption, mais qu'il le favorisera d'une protection particulière et que les anges viendront à son secours : *Scriptum est : Angelis suis mandavit de te* (*Luc.*, IV, 10). C'est, selon l'ordre de saint Luc, la troisième des tentations que souffrit le Fils de Dieu. Comment la repoussa-t-il ? Par une ferme résolution, non-seulement de ne point irriter la juste colère de Dieu, mais encore de ne point tenter son indulgence et sa clémence : *Non tentabis Dominum Deum tuum.*

Et c'est, Messieurs, cette espèce de tentation sur l'impunité du péché qui donne la

force aux deux autres : à celle de la cupidité, à celle de la nécessité.

La beauté du fruit défendu n'eût tenté qu'en vain nos premiers pères, si l'idée de la colère et des châtiments de Dieu fût demeurée gravée dans leur esprit. N'est-ce pas cette même idée d'indulgence et d'impunité qui fait pencher tous les jours notre cœur du côté du vice et qui nous entraîne au péché? N'est-ce pas cette flatteuse et trompeuse persuasion : Dieu est bon, Dieu n'est point cruel, Dieu ne me punira point, Dieu me pardonnera comme il pardonne à tant d'autres, un temps viendra qu'il touchera mon cœur? Que nous sommes habiles à nous armer de ces sortes de pensées contre les menaces de Dieu, pour nous enhardir à la désobéissance et même à l'impénitence!

Or, comment repousser cette espèce de tentation si funeste et si commune? Ecoutez, mes chers auditeurs, ces paroles du Fils de Dieu, la victoire y est attachée : *Non tentabis Dominum Deum tuum;* tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. La même Ecriture qui vous dit d'espérer toujours en Dieu, vous défend de tenter jamais Dieu : *Scriptum est : Non tentabis.* Or, qu'est-ce que tenter Dieu? C'est précisément ce que vous faites, quand sous cette idée trompeuse de pardon et d'impunité, vous tombez dans le péché, vous différez d'en sortir, et vous continuez à le commettre. Car développons cette idée, voyons ce qu'elle contient. Si je commets ce péché, si je persévère dans ce péché, Dieu me le pardonnera. Qu'avez-vous alors dans l'esprit? Que voulez-vous dire?

Ou bien vous prétendez en général que Dieu est si bon, qu'il est difficile que sa bonté s'accorde avec ce que l'on dit des peines de la vie future et de la rigueur des châtiments du péché. Vous voulez donc éprouver au péril de votre salut, si ce que l'on en dit est vrai, c'est-à-dire que vous tentez Dieu sur la vérité de ses paroles.

Ou bien vous prétendez que Dieu est si bon pour vous, que les châtiments du péché, quelque véritables qu'ils soient, ne vous regardent point en personne; que Dieu aura pour vous des égards tout particuliers, que les menaces intentées à tous les pécheurs, les châtiments exercés par effet sur tant et tant de pécheurs, ne sont point pour vous des menaces ni des exemples. Vous voulez éprouver à vos périls si Dieu vous traitera comme les autres pécheurs, c'est-à-dire que vous tentez l'équité de sa justice.

Ou bien vous prétendez que les châtiments du péché nous menaçant tous également, Dieu est si bon, que pour vous en garantir il vous accordera, malgré vos délais et votre oubli, la grâce de la pénitence en quelque moment imprévu. Vous voulez donc éprouver si sa patience ira plus loin que votre opiniâtreté, c'est-à-dire que vous tentez sa miséricorde et sa patience.

Ou bien enfin vous prétendez que si Dieu n'est pas assez bon pour vous prévenir de sa grâce au milieu de vos péchés, au moins vous saurez à la mort changer si bien votre cœur, en tirer un repentir si sincère et si éclatant, que vous forcerez le cœur de Dieu à vous faire miséricorde et à vous convertir à votre dernier moment. Vous voulez donc éprouver si Dieu fera pour vous un miracle tout pareil à celui de la conversion du larron : c'est-à-dire que vous voulez tenter le dernier effort de sa puissance, et lui marquer, pour cesser de pécher, le jour et l'instant de votre mort.

Injurieux en toutes ces manières à la parole, à la justice, à la puissance et à la bonté de Dieu, vous le tentez comme autrefois les habitants de Béthulie, qui s'étaient déterminés à livrer leur ville à l'ennemi, si Dieu ne les secourait dans cinq jours. Que vous dirai-je, pécheurs, sinon ce que disait Judith à ce peuple téméraire : Qui êtes-vous pour tenter le Seigneur : *Qui estis vos qui tentatis Dominum* (*Judith.*, VIII, 11)? Quoi! vous fixez un temps à la miséricorde divine, et selon votre fantaisie vous lui prescrivez son jour : *Posuistis vos tempus miserationis Domini : et in arbitrium vestrum diem constituistis ei?*

Combien de jours, combien d'années Dieu vous a-t-il prodigués, pour vous donner le loisir de vous rapprocher de lui? Vous n'avez pas été d'humeur à vous en servir; vous attendez un jour autre, et quel jour? Votre dernier jour. Ce jour que vous ne voyez point, que vous ne connaissez point, que vous souhaiteriez être aussi éloigné de vous que la fin de l'éternité. Voilà le jour que vous marquez à Dieu pour songer à la pénitence et pour lui demander pardon? Que ferez-vous donc des autres jours de votre vie? à quoi les destinez-vous? A multiplier vos péchés, à insulter à sa bonté, sous prétexte de sa bonté; à vous rendre indigne de pardon, sous espérance de pardon? Vous voulez donc employer à l'irriter tous les jours de votre vie qui sont en votre pouvoir : et vous réservez à l'apaiser le seul jour de votre vie qui n'est point en votre pouvoir, ni même en votre connaissance. Indigne abus de la bonté de Dieu! Mais encore, disait Judith, qui êtes-vous pour tenter ainsi sa bonté : *Qui estis vos, qui tentatis Dominum?*

Si vous lui étiez si important qu'il ne pût se passer de vous, que sa gloire et sa grandeur dépendissent de vos services, il aurait intérêt à ne vous pas perdre, et à quelque extrémité que ce pût être, il lui serait avantageux de vous sauver. Mais quel besoin a-t-il de vous et de toutes les créatures? Autant que du sable de la mer et des atomes de l'air. Qui êtes-vous donc : *Qui estis vos?*

Encore si vous étiez assez maître de votre vie pour oser dire : elle ira jusque-là; j'ai encore trente ans et quarante ans devant moi; je suis jeune, et la mort ne s'adresse point à la jeunesse; je suis vieux, mais la mort frappe longtemps à la porte des vieillards : en ce cas vous pourriez vous flatter d'une impunité, au moins de quelques années, et faire une espèce de trêve avec la justice de Dieu. Mais vous êtes mortel à

toute heure, à tout moment; vous portez votre mortalité et votre mort en vous-même. Non-seulement vingt ans d'impunité ne vous assurent pas de l'impunité du lendemain; mais un clin d'œil, un battement de cœur ne vous répond pas qu'il doive être suivi d'un autre. En ce moment vous êtes vivant et content, vous pouvez être damné dans le moment qui va suivre. Et qui êtes-vous donc pour oser tenter la justice, la sagesse, la bonté, la puissance de votre Dieu : *Qui estis vos, qui tentatis Dominum?*

Ah! plutôt, ajoutait la sage Judith, prenez plutôt une résolution tout opposée. Dieu est bon; mais de sa bonté, de sa longanimité tirez cette conclusion : que c'est dans ce même instant et par cette même raison qu'il faut faire pénitence : *Sed quia patiens est, in hoc ipso pœniteamus.* Plus il a suspendu le châtiment de nos péchés, plus nous devons hâter notre conversion; plus il nous a prodigué ses bontés, plus nous devons appréhender que la mesure n'en soit comblée; plus nous avons exercé sa patience, plus nous devons craindre de la rebuter : *Quia patiens est Dominus, in hoc ipso pœniteamus.*

Vous ne pouvez vous représenter sans horreur l'insolence du démon d'avoir osé tenter Jésus-Christ, ni voir sans étonnement la patience de Jésus-Christ d'en avoir souffert l'insolence. Comment donc pouvez-vous sans étonnement et sans horreur vous voir et vous souffrir vous-même, accoutumé comme vous l'êtes à tenter Dieu? Le démon voulait éprouver s'il était vraiment Fils de Dieu : *Si Filius Dei es*, si son cœur était différent de celui des autres hommes, exempt de basses passions d'avarice et de vanité. Cette curiosité était tout son attentat. Le vôtre, pécheur, c'est de vouloir voir si Dieu, le péché, l'enfer, l'éternité sont en effet ce que l'on vous en a dit; si Dieu vous traitera comme les autres pécheurs; si vous ne tenez point parmi eux un rang assez distingué pour mériter qu'il recherche votre amitié, quand vous aurez employé à l'offenser tout le cours de votre vie; s'il n'attendra point pour vous couronner le moment même de la mort qu'il a marqué pour porter le dernier arrêt contre le commun des damnés. Voilà les épreuves où vous mettez la clémence et la majesté de Dieu.

De combien votre audace et votre témérité est-elle donc au-dessus de celle du tentateur? Mais plutôt de combien augmente-t-elle vos crimes? Car quand vous en auriez commis autant que la cupidité et même la nécessité vous en peuvent suggérer, vous les pouvez encore effacer par la pénitence; au lieu que fermant votre cœur au soin de la pénitence, et vous y endurcissant par l'idée de l'impunité, ce dernier attentat met le comble à tous les autres; il vous en ôte le remède et vous rend indigne de pardon.

C'est aussi ce que Moïse et David reprochaient aux Juifs, comme un péché héréditaire, source de leur réprobation. *Cur tentatis Dominum* (*Exod.*, XVII, 2)? Pourquoi tentez-vous le Seigneur, disait Moïse? N'irritez point le Seigneur, disait David, en vous obstinant à le tenter comme vos pères dans le désert : *Nolite obdurare corda vestra sicut in irritatione, secundum diem tentationis in deserto* (*Ps.* XCIV, 2). Saint Paul rappelant aux Hébreux le souvenir de la vengeance divine, en fait aussi la menace aux chrétiens. Je vous la fais avec lui, chers auditeurs. N'imitez point ces tentateurs de la miséricorde de Dieu. Si vous êtes assez heureux pour entendre aujourd'hui sa voix: *Hodie si vocem ejus audieritis*, ne soyez pas assez téméraires pour y endurcir vos cœurs : *Nolite obdurare corda vestra.* Profitez de ce jour présent, tandis qu'il est encore présent : *Donec hodie cognominatur* (*Hebr.*, III, 8, *et seqq. etc.*). N'attendez point que ce jour soit passé, qu'il ait fait place au lendemain, ce lendemain ne sera qu'une continuation de votre audace à tenter Dieu, une nouvelle insulte à sa clémence.

Ah! si ma voix, celle des prophètes et de saint Paul s'efforcent en vain de vous rendre attentifs à celle de Dieu, de vous exhorter à lui obéir : exhortez-vous, ajoute saint Paul, encouragez-vous vous-mêmes : *Adhortamini vosmetipsos.* Négligez nos discours, pourvu que vous n'étouffiez point la voix de votre conscience. En combien de façons vous parle-t-elle? Il vous échappe si souvent, au milieu même de vos plaisirs, des soupirs qui disent tant de choses, écoutez-les, développez les sentiments qu'ils renferment : ennui de votre état, honte du passé, dégoût du présent, incertitude de l'avenir, crainte d'un Dieu, d'un Dieu vengeur. Tous ces mouvements sont enveloppés dans ces soupirs qui vous échappent. Profitez-en pour résister aux attaques du tentateur, et pour n'être point vous-mêmes les tentateurs de votre Dieu. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Sur le jugement général.

Tunc sedebit super sedem majestatis suæ, et congregabuntur ante eum omnes gentes, et separabit eos ab invicem.

Alors le Fils de l'homme s'asseyera sur le siége de sa majesté, et tous les peuples seront rassemblés devant lui, et il les séparera les uns des autres (*Matth.*, XXV, 31, 32).

Sire (1),

Quand le nombre des élus sera rempli, que les méchants auront comblé la mesure de leurs crimes, que les créatures seront lasses de porter le joug des pécheurs, que la patience de Dieu sera parvenue à son dernier terme; alors, *tunc*, en ce moment-là, les hommes désabusés des illusions du mensonge, ouvrant enfin les yeux à la vérité, verront éclater au-dessus des nues la majesté

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

de leur Juge souverain : *Tunc sedebit super sedem majestatis suæ.*

Jusque-là le règne des nations, le temps et le jour des hommes : *Tempora nationum* (*Luc.*, XXI, 24). Là commencera le règne et le jour du Seigneur : *Dies Domini* (*Isai.*, II, 12). Jour du Seigneur, parce que ce sera la fin du temps, inconstant, changeant comme l'homme, et le commencement de l'éternité, qui par sa stabilité immuable et uniforme est proprement le temps de Dieu. Jour du Seigneur, parce que tous les autres jours sont abandonnés à l'usage commun des hommes ; ce jour sera le premier et le seul, où sans égard aux intérêts des hommes, on n'aura pour unique affaire que l'intérêt de la gloire de Dieu : *Dies Domini.*

Y pensez-vous, mes frères, à ce redoutable jour, censeur de tous les autres jours ; et cette pensée réveille-t-elle en vous celle de votre salut ? Que n'opérait point cette pensée dans le cœur des anciens fidèles, tout dignes qu'ils étaient des miséricordes de Dieu ? Mais que n'opérait-elle point dans le cœur même des impies tout endurcis qu'ils étaient aux menaces de la justice de Dieu ?

Que devint Baltasar, quand il vit une main sans corps écrire en trois mots son arrêt de mort sur la muraille de son palais ? Etonné, moins de la vue de ce prodige, que de l'explication de ces trois mots ; toutes ses pensées se confondirent : *Cogitationes ejus conturbabant eum :* ses genoux lui manquaient et se frappaient de frayeur. *Genua ejus collidebantur ad invicem.* Il n'avait pour garant du triste sens de ces trois mots que le témoignage d'un seul homme, l'interprétation de Daniel. Nous, pour garants de la certitude et de la sévérité du jugement, nous avons le témoignage de Jésus-Christ et la foi de tous les siècles. Ce n'est la main ni d'un homme, ni d'un ange, c'est la main même de Dieu qui écrit contre nous, comme contre Baltasar, ces trois funestes paroles, *Mane*, *Thecel*, *Phares*. Comprenez-les bien, mes chers frères ; elles contiennent toute la forme de votre dernier jugement : *Numera, pondera, divide :* c'est-à-dire *comptez, pesez, séparez.*

Maintenant durant la vie nous ignorons le nombre de nos péchés, nous diminuons le poids de nos péchés, nous confondons nos péchés avec nos vertus apparentes. Au tribunal de Dieu tous nos péchés seront mis dans leur jour. Premièrement, nous en ignorons le nombre. Comptez, dira le Juge : *Numera*, nous connaîtrons le vrai nombre de nos péchés ; secondement, nous en diminuons le poids. Pesez, dira le Juge : *Pondera*, nous en connaîtrons le vrai poids ; troisièmement, nous les confondons avec nos vertus, pour couvrir les uns par les autres ; séparez, dira le Juge : *Divide*, nous connaîtrons nos péchés en eux-mêmes, démasqués, dépouillés de l'apparence des vertus. Cela mérite-t-il votre attention, votre précaution, votre crainte ? elle est utile et nécessaire maintenant : alors à quoi servira-t-elle ? Adressons-nous à la sainte Vierge pour obtenir ce don de Dieu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Job, sans être éclairé des lumières de la loi, ni de celles de l'Evangile, a connu cette vérité, qu'il y a un juge après la mort, et que ce juge n'oublie rien de tous les péchés de l'homme. Le pouvez-vous croire, disait-il, que l'homme mort puisse revivre : *Putasne mortuus homo rursum vivat* (*Job*, XIV, 14) ? A contempler ce qui se passe à nos yeux, ne semble-t-il pas que l'homme fuit et disparaît de la terre, comme un flot qui se perd et fait place à d'autres flots : *Quomodo si recedant aquæ, et fluvius vacue factus arescat.* Il n'en est pas ainsi de nous, ô mon Dieu ! vous m'appellerez, quand je serai dans le tombeau : tout desséché, tout en poussière, il faudra que j'entende votre voix ; j'en serai frappé, j'y répondrai par une prompte obéissance : *Vocabis me et ego respondebo tibi.* Mes os seront sans nerfs et sans ressorts pour m'élever hors de terre : mais votre main qui sent la faiblesse de son ouvrage, et que vous avez étendue autrefois pour me former, s'étendra encore en ce moment pour rendre le mouvement et la consistance à ma cendre : *Operi manuum tuarum porriges dexteram.* Me voilà donc hors du tombeau, confus, tremblant, mêlé dans la foule des nations, au pied de votre tribunal, sous vos yeux, pour y rendre un compte public : et de quoi ? de tous mes péchés. Combien d'années ont passé par-dessus ? Ils sont sortis hors de la mémoire des hommes, hors de ma mémoire, il est vrai ; mais non pas, hors de la mémoire de Dieu. Non-seulement, dit Job, Dieu a compté tous mes pas, tous mes péchés : *Tu quidem gressus meos dinumerasti* (*Job*, XIV, 16) ; mais il les a, dit-il, serrés et scellés de son cachet : *Signasti quasi in sacculo delicta mea* (*Ibid.*,) ; mais, dit l'apôtre saint Jean, il en tient un registre exact sur lequel nous serons jugés : *Libri aperti sunt, et judicati mortui ex his quæ scripta sunt in libris* (*Apoc.*, XX, 12).

Toutes ces expressions nous représentent Dieu comme un créancier sévère qui ne laisse rien échapper. Nous cependant, débiteurs négligents, insensés, de mauvaise foi, de jour en jour nous accumulons nos dettes, nous mesurons l'étendue de l'esprit de Dieu à la faiblesse de notre esprit ; parce que nous perdons la mémoire de nos péchés, nous nous figurons que Dieu les oublie : il compte tout, il nous fera compter tout, à la face de l'univers : *Numera.* Comptons donc aujourd'hui avec nous-mêmes, avant que de compter avec Dieu. Nous confessons communément nos grands péchés, nos péchés propres, nos péchés effectifs et positifs : mais trois espèces de péchés échappent à notre attention et à notre confession ; les péchés légers, les péchés d'omission, les péchés d'autrui. Ce sera donc alors la matière de sa recherche : aurons-nous la force de la soutenir ?

1. Premièrement, vous n'aviez égard qu'aux grands péchés qui portaient directement la mort éternelle à votre âme : aviez-vous égard aux petits péchés ? le seul nom de véniel ne

semblait-il pas vous donner la licence de le commettre, en vous présentant l'idée de la facilité du pardon? N'aviez-vous pas l'esprit rempli de cette funeste illusion, que Dieu est trop grand pour s'arrêter aux bagatelles? On vous fera voir qu'il n'y en a point dans son service, et que tout devient grand dès qu'il se rapporte à Dieu : *Nihil ad Deum pertinens leve esse ducendum*, dit Salvien (*De Gub.*, *l.* VI). On vous fera souvenir que l'abstinence d'un seul fruit ayant été la matière de son premier commandement et l'écueil du salut du monde, il n'y a rien de si bas selon nous qui ne puisse être important devant Dieu, qui ne puisse attirer sur vous ses vengeances éternelles. On vous fera souvenir de l'assiduité que vous apportiez vous-mêmes à prévenir les moindres volontés de ceux à qui vous étiez soumis, et dont vous croyiez l'appui nécessaire à votre fortune. Ils exigeaient non-seulement que vous exposassiez pour eux et vos biens et votre sang, mais que vous eussiez même une attention particulière à contenter leurs fantaisies, leurs caprices et leurs humeurs. C'était de ces petits soins que dépendait l'agrément de vos services. Osiez-vous dire : ils sont trop grands seigneurs, pour attendre de moi ces légères complaisances ! Au contraire plus ils étaient grands, plus vous étiez scrupuleux à ne leur déplaire en rien. N'y avait-il que Dieu qui ne méritât pas le même égard à fuir les petites fautes, et à vous acquitter de ces petits devoirs?

Vous ne pouviez croire qu'il en tînt compte avec une si exacte rigueur. Pourquoi ne le croyez-vous pas? Il vous l'avait dit en termes si clairs, qu'au jour du jugement il faudrait rendre un compte exact de toute parole inutile : *Omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii* (*Matth.*, XII, 36). Le voilà venu ce grand jour ! que de paroles et d'actions inutiles, vaines, oisives ! Sur quel fondement avez-vous cru que tout cela s'évanouirait et serait compté pour rien? Quelle raison pouvait affaiblir dans votre esprit la vérité de sa parole, qui vous déclarait expressément qu'il en tirerait raison? Comptez, comptez les petits péchés avec les grands : *Numera*.

2. Secondement, vous ne comptiez que vos péchés propres et personnels : avez-vous eu le même soin pour les péchés d'autrui dont vous vous êtes rendus coupables, par conseil, par commandement, par complaisance, par tolérance, par approbation, par séduction, surtout par exemple et par scandale? Représentez-vous ceux à qui vous avez donné quelque occasion de péché; soit vos ennemis, en leur mettant l'amertume et la vengeance dans le cœur; soit vos amis, en exigeant de leur amitié des condescendances criminelles; soit les riches et les grands, en les confirmant par flatterie dans leurs pernicieux desseins; soit les pauvres et les petits, en les excitant par vos duretés à l'impatience et aux murmures; soit vos domestiques et vos sujets, en abusant de leur obéissance à des services honteux; soit vos enfants, en leur donnant par vos mauvaises mœurs des leçons de libertinage; soit enfin les étrangers, les inconnus, tout un peuple, tout le public, qui trouvait dans vos discours, dans vos airs, dans vos parures, des écueils à son innocence et des piéges à sa religion. Maintenant il n'y a point de tribunal sur la terre où leurs cris soient écoutés. Il y en aura un à la fin des siècles; et ce sera celui de Jésus-Christ.

Là tous ces malheureux dont vous aurez fait le malheur se trouveront réunis contre vous : malheureux amis d'un perfide ami; malheureux enfants d'un mauvais père; malheureuse femme d'un époux débauché; malheureux serviteurs d'un maître sans conscience. Tous réclamant contre vous la rigueur du Juge; tous criant d'une même voix : Sans lui, Seigneur, sans lui nous n'aurions pas péché contre vous; nous n'aurions pas mérité votre colère. Ah ! Job s'alarmait des témoins que Dieu suscitait contre lui : Vous produisez vos témoins contre moi, Seigneur, disait-il : *Instauras testes tuos contra me* (*Job*, X, 17). Quels témoins, pécheur ! vos complices, vos confidents : des villes et des royaumes qui auront pris sur vous l'exemple d'offenser Dieu; des siècles entiers corrompus par vos erreurs. On se sera damné sur vos pas et sur vos maximes, peut-être encore mille ans après votre mort. A la vue de tous ces témoins intéressés à votre punition, Dieu vous accorderait-il la couronne des élus. Vous auriez fait tomber dans les enfers tant d'âmes qui lui étaient chères; et vous trouveriez place dans le ciel ! Non, vous avez allumé l'incendie qui les a perdues; vous êtes responsable de leur perte, puisque vous en êtes l'auteur : *Numera*.

3. Troisièmement, vous comptiez vos péchés effectifs et positifs; les péchés d'omission, bien loin d'être comptés, paraissaient-ils seulement à votre vue? Vous n'avez point fait, dites-vous, tout le mal que vous pouviez faire : avez-vous fait tout le bien que vous deviez faire? Vous n'avez point péché par malice ni par dessein : n'avez-vous point péché par une ignorance affectée, par une négligence obstinée de vos devoirs? Il y a de quoi damner ceux qui se croient les plus sûrs de leur salut. C'est moins l'infraction des devoirs que l'omission des devoirs qui fait le désordre du monde : l'infraction ne convient qu'aux méchants; l'omission échappe aux plus fidèles; tout cela n'était rien pour vous.

N'est-ce donc rien que l'omission de la vigilance domestique, ordonnée aux pères, aux mères, aux maîtres, aux supérieurs, appliqués souvent mal à propos aux intérêts de l'honneur et des biens; sans yeux et sans souci sur les mœurs de leur famille? Et de là la débauche des enfants, l'insolence des serviteurs, le déréglement des affaires, la discorde et la division des femmes et des maris. N'est-ce rien que l'omission du zèle du bien public, dans les personnes élevées; attentives sans mesures aux prérogatives de leur rang, sans égard aux fonctions qui en

font l'importance, la nécessité et la dignité? De là l'inutilité des charges et des honneurs, les gémissements de l'état sous l'orgueil de la puissance et sous la faiblesse de l'autorité. N'est-ce rien que l'omission de l'étude et du travail dans les magistrats, dans les juges, amateurs de la justice, mais encore plus du plaisir; protecteurs et vengeurs des lois, mais sans application pour les connaître, et sans vigueur pour les faire observer? De là les jugements iniques, précipités, ambigus et captieux; l'immortalité des procès, la désolation des familles. N'est-ce rien que l'omission des œuvres de piété, des pratiques de religion, dans les ecclésiastiques et dans les bénéficiers, scrupuleux à recueillir les revenus de l'autel, sans aucun soin d'en soutenir la gloire et la sainteté? De là l'oisiveté, la vie molle et délicieuse, l'indolence au péril des âmes, l'abandon du sanctuaire au pillage de l'avarice et aux assauts de l'ambition. N'est-ce rien enfin que l'omission de l'aumône? Elle est d'obligation pour toutes sortes d'états: à considérer cependant le nombre infini de pauvres abandonnés et désolés qui semblent à chaque pas sortir de terre, et se multiplier à tout moment sous nos yeux, il faut que la plupart des riches, la plupart même des chrétiens, manquent à cette obligation. Mais à qui vient-il dans l'esprit de s'examiner sérieusement sur une omission si importante? On mesure ses charités, à quoi? Communément à la plus légère monnaie qui soit dans l'usage public. On croit avoir rempli l'étendue de son devoir, quand deux ou trois fois par jour on s'est laissé arracher ce faible tribut par l'importunité des pauvres. Ah! c'est bien là qu'il faut mesurer vos charités: c'est à vos parures, à vos coiffures, à vos meubles, à vos carrosses, à votre table, à votre jeu. Ces excès odieux, scandaleux et pernicieux; c'est là votre superflu: c'est donc là la mesure de vos dettes envers le pauvre et des droits du pauvre sur vous.

Désordre incroyable, Messieurs! Jésus-Christ dans son Evangile envoie tous les damnés en enfer, parce qu'ils n'ont pas fait l'aumône: Allez, j'ai eu faim, j'ai eu soif, vous n'avez eu nulle pitié de ma faim et de ma soif: *Esurivi, sitivi, discedite* (*Matth.*, XXV, 4). Et pas un homme, pas un chrétien ne se croit en péril de se damner par ce crime; aucun ne s'en fait un crime, aucun n'ouvre les yeux sur cette affreuse omission dont les suites sont si funestes. Et quelles suites? Les murmures, les gémissements, les cris, les imprécations, les blasphèmes, le sang, la mort, le désespoir et la damnation des pauvres, et des riches par conséquent, et la vôtre par conséquent, et celle de la plupart des hommes en toute sorte d'états. Quiconque n'est pas pauvre est riche à l'égard du pauvre, obligé par conséquent de remplir ce grand devoir ou d'en expier l'omission: vous avez négligé de l'expier sur la terre, vous la porterez criante et sanglante au tribunal du Sauveur. Là les livres seront ouverts, les feuillets, les replis de votre propre conscience: *Libri aperti sunt*. On n'y voyait rien quand vous viviez, on y verra tout malgré vous: vous aviez tout confondu, tout y sera mis par ordre: vous aviez tout caché, tout y paraîtra dans son jour: vous aviez tout oublié, tout reviendra présent à votre mémoire: *Numera, numera*, comptez. Ce n'est encore que le premier devoir: pesez, *pondera*: connaissez le poids de vos crimes, c'est le second.

SECONDE PARTIE.

Admirez, je vous prie, Messieurs, la fertilité de notre esprit en vains prétextes, pour tâcher de nous diminuer à nous-mêmes la pesanteur de nos péchés. Tantôt nous nous en prenons à Dieu. Pourquoi, disons-nous, m'a-t-il donné ce penchant au mal, ces passions? Pourquoi m'ayant fait tel, ne me soutient-il pas par la force de sa grâce? Tantôt nous nous en prenons au monde. Il m'entraîne par ses exemples et par ses mauvaises coutumes: il m'engage dans les occasions et dans la nécessité de pécher. Tantôt nous allons chercher l'excuse de notre péché en lui-même, dans la légèreté de sa matière, ou dans la brièveté de sa durée. Ce n'était rien, disons-nous, ce n'était qu'un seul moment. Tantôt enfin nous nous défendons par nos propres dispositions, par notre ignorance, ou par notre inapplication. Je ne le savais pas, disons-nous, ou bien je n'y pensais pas.

Quand tout cela nous passe par l'esprit, nous nous croyons bien disculpés: nous croyons même avoir là de quoi répondre à tous les reproches des sages, à tous les avis des gens de bien. Nos péchés ainsi déchargés de leur malignité naturelle et de leur énormité, ne nous pèsent point sur la conscience; on en sent peu le remords. Sera-ce de même au jugement et dans la balance de Dieu? Proposons-lui dès maintenant toutes ces mêmes excuses, et voyons en détail ce qu'il nous y répondra.

1. D'abord le pécheur s'en prend à Dieu. Seigneur, dit-il, vous êtes l'auteur de mon être; vous m'avez formé tel que je suis. Ce n'est pas moi qui me suis donné cette humeur emportée, insociable; cette inclination violente à tout ce qui fait plaisir; cette invincible aversion de tout ce qui fait de la peine; ce tempérament si fragile et si contraire à la vertu. Si j'avais été maître de mon sort, je me serais autrement partagé. Voilà votre apologie, libertins! Selon vous on n'y peut répondre, et Dieu sera forcé de se taire devant vous.

Mais, je vous prie, est-il bien vrai que Dieu vous ait fait tel que vous êtes, et que vous soyez sorti de ses mains rempli de ces honteuses et turbulentes passions? Etiez-vous tel, avant que vous eussiez goûté l'air du grand monde, avant que la fortune eût aveuglé votre esprit, avant que l'opulence eût endurci votre cœur? Etiez-vous tel il y a vingt et trente ans? Etiez-vous tel dans votre première jeunesse? En un mot quand la raison a commencé d'éclater dans votre esprit, a-t-elle trouvé ces mauvais hôtes établis

déjà dans la maison? N'a-t-elle pu les en chasser, les apprivoiser, du moins les rendre capables de quelque règle et de quelque modération?

Peut-être aviez-vous le principe de tous ces vices dans votre tempérament, qui naturellement est, pour ainsi dire, le foyer des inclinations de l'âme. Il est vrai. Mais n'est-il pas aussi vrai que dans ce même tempérament on a la source des infirmités, des maladies et de la mortalité du corps. Cependant par le soin de la santé, par les précautions que l'on prend de bonne heure et à propos, pour éviter les excès qui lui sont contraires, on vient à bout de la soutenir et même de l'affermir. Que n'avez-vous eu le même soin pour la santé de votre âme, en retranchant les excès où la portaient ces passions? Un libertin qui sent son corps énervé par la débauche a-t-il droit de dire à Dieu : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi? Est-ce Dieu, malheureux, qui vous a réduit à ce degré de langueur et de misère? Est-ce lui qui a fait de votre corps l'instrument ou plutôt la victime de la volupté? C'est votre emportement, c'est votre indocilité, c'est votre abandonnement aux désirs dépravés de votre cœur, qui a ruiné votre corps et précipité vos jours. Jugez le même de votre âme et du ravage qu'y ont fait vos passions. Ce n'est point Dieu qui les a rendues intraitables; c'est votre négligence à les retenir sous le joug, à les réprimer de bonne heure, à les assujettir aux règles de la raison.

Vous-même, quand il a fallu pour quelque intérêt pressant, les cacher aux yeux du monde, avec quel soin n'avez-vous pas su les empêcher d'éclater? Quelle violence ne vous êtes-vous pas faite pour dissimuler votre avarice, votre impudicité, votre ambition! Vous paraissiez la modestie, la douceur et la raison même : il vous a presque autant coûté pour être hypocrite, qu'il vous eût coûté pour vous rendre vraiment vertueux. C'est ce que font les sages et ce que les saints ont fait par l'intérêt capital du salut, et pour le bonheur de leur âme. Ils n'ont point imputé à Dieu le déréglement de leur cœur; ils ont respecté en eux-mêmes son ouvrage, et leur attention continuelle à travailler sur leurs défauts a produit leur sainteté. Leur exemple condamnera l'injustice de votre murmure. Aurez-vous plus de sujet de vous plaindre en second lieu du retardement de la grâce?

2. Il n'était pas en mon pouvoir de vaincre mes passions sans le secours de sa grâce, il ne tenait qu'à Dieu de me la donner; je l'attendais pour obéir. Vous, chrétien, dont toute la vie, la naissance, l'éducation, la prospérité, l'adversité, la santé, la maladie, la mort même, ont été autant de faveurs et de moyens de salut, avez-vous manqué d'instructions, d'exemples, de conseils, de reproches, de corrections? grâces extérieures. Avez-vous manqué de lumières, d'inspirations, de scrupules, de remords? grâces intérieures. Laissez cette plainte et ce prétexte aux barbares et aux païens. Dieu saura bien leur justifier sa conduite et leur faire sentir leur tort. Mais un chrétien, que la grâce est allé chercher au berceau, qu'elle a conduit par la main jusqu'au tombeau, qui n'avait qu'à suivre les pas qu'elle lui traçait sur la terre, pour arriver sûrement au terme de son salut, que peut-il reprocher à Dieu? que sa grâce était trop faible : inutile précaution. Quelque forte que soit la grâce, il faut toujours que l'on agisse avec elle, non pas pour la prévenir, mais pour la suivre et pour lui obéir. Or c'est ce que le pécheur ne veut pas entendre. Il voudrait que la grâce de Dieu l'arrachât à son péché sans opposition, sans combat, sans difficulté, sans travail; qu'il se trouvât transporté d'un seul vol de l'abîme du vice à la cime de la vertu. Or c'est ce que Dieu n'entend pas; la paresse et l'orgueil en rendent le pécheur indigne. Il n'a donc rien sur cet article à reprocher à son Dieu.

3. Il rejettera son péché sur l'exemple et la coutume du monde qui l'y engageait. Troisième illusion. Non, ce n'était pas la coutume que vous suiviez en vous abandonnant au mal, mais vos inclinations perverses, et vous ne vous rendiez complaisant à la coutume que pour les autoriser. Car enfin cette coutume a-t-elle eu sur vous le moindre crédit, quand vous l'avez trouvée contraire à vos mêmes inclinations?

Ce monde tel qu'il est, vicieux et corrompu, crie si souvent contre les excès où portent les passions. Ces cris avaient-ils la force de vous piquer, de vous en faire sentir l'infamie, l'extravagance, le péril? combien votre conduite était opposée à votre fortune, à votre santé, à votre honneur? Considérations inutiles à tous les gens passionnés.

Bruits du monde, exemples du monde, usage et coutume du monde, on vous écoute, on vous obéit, on plie sous votre autorité, quand vous flattez les désordres du cœur. Y êtes-vous contraires? les blâmez-vous? vous ne pouvez rien, vous n'êtes rien. Comment donc alléguerons-nous pour excuse de nos péchés la contagion de l'exemple, et notre complaisance aux coutumes de notre temps? Le juge aura-t-il oublié que nous n'en sommes les esclaves que parce que nous le sommes de nos propres passions? C'est donc à nos passions, et non pas à la coutume, qu'il imputera nos péchés.

4. Oserons-nous les imputer au poids de la nécessité qui nous y aura forcés? Quatrième excuse, ordinaire aux gens pressés des besoins communs, vivant dans la dépendance, intimidés par la menace, alarmés du péril de leurs biens ou de leur honneur. A toutes ces nécessités si pressantes selon nous, on opposera *cet unique nécessaire*, qui nous est proposé pour fin, pour lequel nous sommes nés, sans lequel nous ne pouvons être heureux. On nous rappellera la vue de ce salut éternel, dont alors nous comprendrons l'importance, et que nous aurons négligé pour de vaines nécessités. Eh bien! vous auriez perdu la vie, les biens, il est vrai; mais enfin que sont devenus ces biens? combien les avez-vous gardés? qu'est devenue

cette vie? plus tôt, plus tard, n'a-t-il pas fallu la quitter? Mais votre salut où est-il? Vous auriez perdu vos amis, vos appuis, vos protecteurs; vous auriez offensé vos maîtres. Vous les avez ménagés en offensant votre Dieu; vous avez perdu votre Dieu : que sont devenus vos maîtres? Qu'ils viennent maintenant, qu'ils parlent, qu'ils vous justifient devant lui, qu'ils vous appuient contre sa colère, qu'ils vous tirent de ses mains.

Qu'était-il nécessaire, hélas! que vous fussiez riche, puissant, accrédité, protégé, considéré sur la terre, que vous y fussiez même au rang des vivants? Mais y étant, vous n'y étiez que pour faire votre salut : c'était là votre fin, votre principal emploi, votre unique nécessaire : *Unum necessarium.* Vous ne l'avez pas fait, nulle autre nécessité ne vous en peut excuser.

5. Rendrez-vous en cinquième lieu votre péché plus supportable et plus digne de pardon, par la légèreté de sa matière. Ce n'était rien que ce plaisir, et la peine en est éternelle. Où est la justice de Dieu, mais où est la vôtre, pécheur? Est-ce vous qui tenez la balance de la justice et la mesure de la raison, pour décider entre vous et Dieu du prix des services et des offenses? Il se tient offensé de ce qui vous semble innocent; vous n'êtes son sujet que pour le servir à son gré; il n'est pas votre souverain pour se conformer au vôtre; et dès que ce rien lui déplaît jusqu'à l'irriter contre vous, ce rien doit devenir pour vous aussi terrible que sa colère, aussi digne par conséquent de toute votre réflexion.

Mais si ce plaisir n'était rien, quel est votre emportement pour le mal, d'avoir préféré ce rien qu'il vous défendait si sévèrement, au péril d'attirer sur vous l'effet de ses plus dures menaces, d'être exclu de l'effet de ses plus douces promesses, au péril de perdre pour jamais le fruit de son sang et de sa mort? Quel est votre aveuglement d'avoir préféré ce rien à la crainte de l'enfer, à l'espérance du paradis, à l'intérêt pressant et personnel d'une éternité de bonheur ou de misère? Un rien de cette importance a-t-il dû ne vous sembler rien?

6. Ce rien, dites-vous, n'a presque duré qu'un moment; ne vous en faites pas un mérite, il n'a pas tenu à vous qu'il n'ait duré plus longtemps. Et bien loin de trouver dans cette sixième considération quelque motif d'indulgence, rien ne vous en rend plus indigne, et ne prouve mieux la malignité de votre cœur. N'est-il pas vrai que le grand regret du pécheur dans le plaisir de son péché c'est de le sentir trop court, trop précipité, trop rapide, et de n'en pouvoir arrêter la rapidité; c'est de trouver presque aussitôt le dégoût, l'ivresse, l'épuisement et l'accablement à sa suite? Il se tiendrait heureux s'il savait l'art et le moyen d'éterniser, pour ainsi dire, la douceur de son péché. Vous prétendez attirer la pitié de Dieu par le peu de proportion d'une éternité de peine avec un moment de plaisir. C'est au contraire cette rigueur qui justifie sa conduite et qui fait voir votre perversité. Que le péché n'ait duré qu'un moment, ce n'est pas le temps que Dieu punit; le temps n'est point criminel, le temps ne l'offense point, le temps n'est rien. C'est votre volonté, pécheur, votre cœur que Dieu punit selon le degré de sa malice. Votre péché s'étend aussi loin dans sa durée que votre cœur l'a étendu par la corruption de ses désirs. Il n'était pas en votre pouvoir de porter votre péché de siècle en siècle, sans interruption et sans fin; mais vous lui avez donné toute l'immortalité dont vous avez été capable, par l'avidité insatiable de votre cupidité. Vous auriez voulu toujours pécher, vous ne l'avez pu; c'est par là que votre péché n'a été que d'un moment. Mais Dieu peut toujours vous punir, et il le veut; c'est par là que votre supplice durera éternellement.

7. Quel prétexte enfin vous restera-t-il? Sera-ce en septième et huitième lieu le défaut de connaissance ou le défaut d'attention? Je ne le savais pas, dites-vous, du moins je n'y pensais pas. Mais vous avez dû le savoir, et vous avez dû y penser. Votre ignorance et votre inapplication ne vous rendent pas moins coupable.

Vous avez dû le savoir : quels moyens n'aviez-vous pas de vous instruire? Vous viviez dans un siècle si éclairé, si critique et si malin : chacun s'y mêlait de reprendre et de corriger les autres; chacun s'érigeait en docteur et en censeur; on ne s'y pardonnait rien : la médisance et la raillerie même auraient suffi pour ouvrir les yeux sur vos devoirs et sur vos moindres défauts. Vous aviez d'ailleurs tant de sources de vraie lumière, tant de livres, tant de sermons. Vous aviez entre les mains les divines Ecritures exposées en tant de façons; vous vous piquiez de les entendre et d'en pénétrer le sens, sans avoir besoin d'autre guide que de vous-même; vous trouviez mauvais qu'on vous avertît de les lire avec précaution; vous vous attribuiez un plein droit d'en faire le discernement et d'y chercher à votre gré la pâture de votre âme, au mépris de toute autorité qui eût prétendu régler vos besoins et rectifier votre goût. Avec tous ces secours, croyez-vous être recevable à prétexter l'ignorance de vos devoirs et du vrai chemin du salut. Ah! vous n'avez étudié votre salut et votre Dieu que des oreilles et des yeux, pour contenter la vanité de votre esprit; il fallait l'étudier du cœur pour en profiter. C'est ainsi que vous aviez étudié le monde, non pas simplement pour le savoir, mais pour en mettre la science et les maximes en usage. Honteux d'y paraître ignorant dans l'art de mal faire, on vous voyait rougir de paraître trop savant dans les devoirs et les occasions de la vertu, le courage aussitôt vous abandonnait. Et maintenant vous prétendez que c'était la lumière qui vous manquait?

8. Au moins c'étaient, dites-vous, l'attention et l'application. Je n'y pensais pas, je ne m'apercevais pas que mon devoir me pressait, que j'avais l'esprit occupé de ces fantômes honteux qui souvent emportent le

cœur. Excuse, mes chers auditeurs, qui n'a pas à beaucoup près le poids que vous lui donnez : *Pondera* : Pesez-la bien.

Car quoique le péché mortel soit l'effet d'une volonté déterminée au mal par un libre consentement, et que la liberté du consentement suppose la connaissance du mal que l'on fait, cependant quand cette connaissance nécessaire à la liberté n'est obscurcie et altérée que par la négligence habituelle du pécheur à réfléchir sur le mal de son action, alors cette négligence habituelle, étant l'effet de plusieurs actes volontaires d'inapplication et d'inattention, est libre dans son principe, et libre par conséquent dans le péché qu'elle produit hors de réflexion et d'attention. Vous ne pensiez ni au mal que vous commettiez, ni à la loi qui vous défendait de le commettre ? Mais vous y avez dû penser, vous y avez pu penser, vous y eussiez infailliblement pensé si, au lieu de vous former l'habitude de l'oublier, vous vous fussiez formé l'habitude d'y penser. Les devoirs bien gravés dans l'esprit et dans le cœur ne sont point sujets à la surprise de l'inapplication ni de la distraction. On n'oublie en nulle occasion qu'il faut honorer son roi, qu'il faut respecter son père, à plus forte raison qu'il faut obéir à son Dieu. La nature et l'éducation nous rappellent toujours à ces principes, et nous les réveillent dans le péril, à moins qu'on ne s'y soit endormi par une longue habitude de les négliger et de les mépriser. Quand on manque à ces devoirs, c'est donc toujours ou par malice, ou par une négligence affectée, inexcusable et digne de châtiment.

Point d'excuses par conséquent recevables devant Dieu: toutes les vaines couleurs que nous tâchons de répandre sur nos péchés se dissiperont aux rayons de sa pure vérité. Si nous disputons avec lui, si nous entrons en discussion de la qualité de nos fautes, ce ne sera que pour faire éclater la justice de ses lois, lui céder la victoire en prétendant la remporter; lui donner en un mot gain de cause à nos dépens: *Ut justificeris in sermonibus tuis et vincas cum judicaris* (*Ps.* L, 6). Tous ces prétextes dissipés, nos péchés qu'ils tenaient comme en suspens durant la vie nous accableront de leur poids. Nous les mettons maintenant sous les pieds, nous les comptons pour rien, nous marchons légèrement par-dessus, nous nous en faisons un chemin de joie ; ce ne sont que des fleurs pour nous. Au jour du Seigneur il nous les mettra sur la tête : *Viam eorum in caput eorum reddam* (*Ezech.*, IX, 10) : il nous fera sentir l'énormité de leur poids : *Pondera.*

Quel contre-poids y trouver ? celui peut-être des vertus que nous croyons avoir pratiquées, dont nous voudrons nous faire un mérite devant Dieu. Nous porterons les yeux sur nos bonnes œuvres, et pour fléchir son cœur par le souvenir de nos services et de notre piété : Seigneur, lui dirons-nous, n'avons-nous pas bu et mangé à votre table? n'avons-nous pas entendu vos leçons ? *Manducavimus coram te et bibimus, et in plateis nostris docuisti* (*Luc.*, XIII, 27.) N'avons-nous pas fait de grandes choses et prophétisé en votre nom : *In nomine tuo virtutes multas fecimus* (*Matth.*, VII, 22) ? Nous chercherons comme la colombe de l'arche au milieu des cadavres et des immondices du déluge, au moins quelque branche d'olivier pour nous en faire un appui : *Ubi requiesceret pes* (*Gen.*, VIII, 9).

Aussi sera-ce le troisième objet de la justice de Dieu, de séparer les vraies vertus d'avec les fausses vertus qui n'en ont que l'apparence? *Divide:* séparez, nous dira-t-il. Troisième point qui va faire en peu de mots la conclusion de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Jean-Baptiste annonçant aux Juifs le Messie le leur représentait comme un homme le van à la main, pour séparer le froment d'avec la paille, et mettre la paille au feu, le froment dans ses greniers : *Cujus ventilabrum in manu sua* (*Matth.*, III, 12). Malachie le dépeint comme un ouvrier qui éprouve l'or et l'argent au feu du creuset et les purifie de leurs ordures, *Et sedebit conflans et emundans argentum* (*Malach.*, III, 3). C'est à ce feu divin que toutes nos vertus seront éprouvées. Où me conduirait cette dernière considération, si je voulais lui donner sa juste étendue? En deux mots ; toutes nos vertus se réduiront en général, ou à la pratique du bien, ou à la pénitence du mal.

1. Or que sera-ce, chrétien, quand de tout le bien que vous faites maintenant on aura séparé ce que vous faites par humeur ; zélé par emportement, solitaire par mélancolie, humble par lâcheté, patient par imbécillité, tempérant par avarice, ennemi du monde par dépit ? quand on aura retranché ce que vous faites par coutume et par un penchant naturel à vivre comme l'on vit, allant comme l'on vous mène, et croyant comme l'on croit, non pas précisément par principe de conscience, ni par conviction de religion, mais par hasard et par bonheur, parce que vous êtes né tel que vous êtes ? quand on aura retranché ce que vous faites par nécessité, vertueux pour n'être plus dans l'âge d'être vicieux, pour n'en avoir plus les moyens, pour n'en pas trouver les occasions? quand on aura retranché le bien que vous faites par crainte et par pur respect humain, pour éviter la honte, les reproches et les châtiments attachés aux déréglements scandaleux ? quand on aura retranché ce que vous faites par intérêt, n'ayant commencé d'être homme de bien que quand vous aurez cru le pouvoir être à profit, n'ayant approché de Dieu que pour approcher de la fortune et pour vous faire dans le monde un crédit de dévotion, comme on s'y en fait un d'autorité, de richesses et d'esprit ? quand on aura retranché ce que vous faites par vanité, cherchant de tous côtés l'encens, découragé quand il vous manque; ardent aux vertus qui paraissent, froid pour celles qui sont sans éclat ; vous-même enfin la trompette à

la main, selon l'expression du Sauveur (*Matth.*, VI, 2), faisant sonner vos bonnes œuvres. Enfin quand on aura retranché de vos actions celles que vous faites avec trop de complaisance et de retour sur vous-même, en les regardant comme votre propre bien, le fruit de votre vigilance et de votre fidélité, plutôt que l'ouvrage de la grâce : ne considérant point le peu que vous y avez, et combien Dieu fait plus que vous dans tout le bien que vous faites. Tout cela retranché de vos prétendues vertus, que restera-t-il dans votre vie qui soit digne des regards de Dieu? Ce que vous appelez vertu ne sera qu'hypocrisie, caprice, nécessité, politique, orgueil, intérêt.

2. Vous aurez recours à la pénitence, au repentir que vous aurez témoigné d'avoir corrompu tant de vertus, de vous être souillé de tant de vices. Ah! dans votre pénitence, on vous fera voir sa lenteur; que vous l'aurez rejetée à la fin de votre vie, que jamais vous ne l'eussiez faite si jamais il n'eût fallu mourir; que vous n'avez pensé à vous sauver qu'après avoir perdu toute espérance de vivre. On vous fera voir sa lâcheté; qu'au lieu de réparer, du moins par votre ferveur, la lenteur de votre pénitence, vous avez depuis conservé ce même amour de votre corps et de vos commodités, cette même délicatesse, un cœur peut-être ennemi du crime, mais toujours ami du plaisir. On vous fera voir sa stérilité: des confessions, des résolutions, des promesses, des soupirs, des regrets, peut-être des pleurs; mais point de fruits de pénitence, point de ces changements édifiants et généreux, de ces réparations proportionnées à vos scandales passés. On vous fera voir l'inconstance et le peu de fidélité de cette même pénitence; de grands mouvements, de grands éclats, des ruptures imprévues avec les compagnies du monde; et peu après des retours précipités à ce monde imposteur que l'on avait méprisé : le pénitent rougir de sa pénitence, après avoir rougi de son péché, et par cette légèreté décréditer non-seulement la vertu, mais la pénitence même et toute la religion.

Ce qui vous paraît pénitence ne sera donc aux yeux de Dieu, dans la plupart des pécheurs, que lâcheté, froideur, inconstance, infidélité. Loin de pouvoir, par conséquent, appuyer votre salut sur vos vertus ou sur votre pénitence, vous tremblerez sur l'abus de la pénitence aussi bien que sur l'abus des vertus. Loin de vous applaudir, comme cet insensé de l'Apocalypse : *Dives sum et locupletatus, et nullius egeo* (*Apoc.*, III, 17) : Je suis riche et comblé de biens, rien ne me manque et je n'ai besoin de rien. Vous entendrez qu'on vous dira : *Et nescis quia tu es miser, et miserabilis et pauper, et cæcus, et nudus* (*Ibid.*). Quoi! ne savez vous pas que vous n'êtes qu'un malheureux, un misérable, et pauvre, et aveugle, et dépouillé de tout bien?

Nous ne le savons pas, Seigneur, nous ne le voulons pas savoir, enivrés de l'estime et de l'amour de nous-mêmes. Nous vivons sans le savoir, étourdis par la flatterie et l'applaudissement des hommes. Nous mourrons sans le savoir, enveloppés dans nos ténèbres et dans notre aveuglement. Nous paraîtrons devant vous sans le savoir, et là, sans le savoir, nous croyant dignes de récompense ou du moins dignes de pardon, nous croyant quelque chose enfin, nous nous trouverons réduits à rien : *Ad nihilum redactus sum, et nescivi* (*Ps.* LXXII, 22). Que dis-je? Ah! nous nous trouverons réduits, par la rigueur de la sentence et par l'horreur des supplices, à souhaiter de n'être rien.

N'est-ce pas là de quoi glacer le cœur des plus intrépides? Il est vrai, tremblons, mes chers frères; abandonnons-nous à la frayeur, à l'épouvante, au désespoir, si ce malheur, qui nous menace, est tel que nous ne puissions l'éviter. Mais pourquoi vous désoler, si vous pouvez dès à présent vous mettre en état de ne rien craindre? Hé! comment, direz-vous, ne pas craindre un juge irrité, tout-puissant, inévitable, inexorable?

Inexorable alors, il est vrai, mon cher auditeur : mais quel est-il maintenant, dit saint Augustin? Est-il prévenu contre vous de haine et d'inimitié? est-il injuste? est-il aveuglé par l'intérêt ou par quelque autre passion? est-ce au gré de vos ennemis? est-ce même au rapport d'autrui qu'il prononcera votre arrêt? *Nunquid injustus, nunquid malevolus, nunquid ab altero exspectans causam tuam* (*Aug.*, *in ps.* CXLVII)? Celui qui viendra vous juger s'est laissé juger pour vous : *Qui venturus est judicare te venit judicari propter te.* Voudrait-il vous perdre après avoir tant fait pour vous sauver? Tout se passera entre lui et vous; toute votre cause se réduira au témoignage seul de votre propre conscience : *Sermo causæ tuæ, testimonium conscientiæ tuæ.* Il ne tient qu'à vous de la former telle que vous la voudrez, de la mettre maintenant en état de plaire à votre Juge : il ne sera pas temps de la réformer alors, de la purifier, de la redresser, c'est maintenant que vous en avez le pouvoir et que Dieu même vous en presse. Qui vous empêche de vous rendre à ses sollicitations? *Tunc corrigi non licebit, modo quis prohibet?* Corrigeons-nous donc, jugeons-nous, mais soyons juges sévères, afin qu'alors Jésus-Christ ne soit plus que notre Sauveur. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Sur le respect dans les églises.

Ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo et dixit eis : Scriptum est : Domus mea domus orationis vocabitur : vos autem fecistis illam speluncam latronum.

Jésus chassa du temple ceux qui vendaient et achetaient, et leur dit : Il est écrit : Ma maison sera appelée la maison de la prière, et vous en avez fait une caverne de larrons (*Matth.*, XXI, 12, 13).

Sire (1),

Voir Jésus-Christ, le fouet à la main, dé-

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

ployer son zèle sur ceux qui trafiquaient dans le temple, y renverser l'argent et les tables des changeurs, répandre la terreur et la confusion parmi le peuple; et se souvenir que ce même Jésus-Christ est celui dont le prophète Isaïe avait annoncé la douceur, jusqu'à nous le figurer comme un homme incapable de parler haut, de contredire et même d'achever de briser un roseau froissé (*Isai.*, XLII, 3; *Matth.*, XII, 20) : n'est-ce pas de quoi nous persuader que le crime est bien criant, puisque le plus doux des hommes le punit avec tant d'éclat, et que Dieu semble avilir l'honneur de sa majesté, en se chargeant de le punir par lui-même?

Il ne paraît pas dans l'Evangile que Jésus-Christ ait excité sa colère plus de deux fois, et chaque fois les mêmes gens ont été les objets de sa colère. Il a voulu même signaler par un pareil coup de rigueur le commencement et la fin de sa mission. Ce fut par là qu'il commença de se déclarer en public pour réformateur du monde, après le miracle de Cana, comme l'a remarqué saint Jean (*Joan.*, II, 13); et ce fut par là qu'il termina, quelques jours avant sa mort, l'exercice de son ministère après sa dernière entrée dans Jérusalem, comme il est rapporté par les trois autres évangélistes (*Matth.*, XXI, 12; *Marc.*, XI, 9; *Luc.*, XIX, 45).

Un châtiment si sévère, si public, si solennellement attesté, réitéré par deux fois, en des temps choisis exprès, exercé de la main du Fils de Dieu, ne peut nous laisser douter de l'énormité du crime. Et de quoi donc s'agit-il? du respect dû par les hommes à la maison du Seigneur, et violé par l'insolence des hommes.

C'est ma maison, dit-il : *Domus mea;* c'est la maison de prière : *Domus orationis :* la maison par conséquent de libéralité, de grâce; où l'on demande, où l'on obtient, où les dons du ciel se répandent sur les hommes. Et vous en faites, dit-il, une caverne de larrons, où vous dérobez à Dieu les hommages qu'il attend de votre reconnaissance, au prochain l'édification qu'il attend de votre piété, à vous-même les secours que vous devez à votre âme : *Vos autem fecistis illam speluncam latronum.*

Pour comprendre à quel point Dieu se tient offensé de tous ces larcins, représentez-vous à quel point les églises lui sont chères. Nous le voyons dans les promesses qu'il fit à Salomon lorsqu'on lui eut consacré ce temple fameux qui fut le premier du monde. En ce lieu, lui dit-il, mes yeux seront ouverts, mes oreilles attentives et mon cœur toujours attaché : *Oculi mei erunt aperti*, *et aures meæ erectæ... et cor meum ibi cunctis diebus* (II *Paral.*, VII, 15). Paroles qui nous apprennent, et la sainteté de nos églises, et l'obligation de les révérer, et l'énormité des profanations qui s'y commettent. L'œil de Dieu, l'oreille de Dieu, le cœur de Dieu y est toujours : c'est-à-dire qu'il nous y voit, qu'il nous y écoute et qu'il nous y comble de bienfaits. Mesurons là nos devoirs, et à nos devoirs nos crimes à l'égard des temples divins. Dieu nous y voit : *Oculi aperti :* avec quelle modestie devons-nous donc y paraître à ses yeux? Dieu nous y écoute : *Aures erectæ :* avec quelle application devons-nous y porter nos prières à ses oreilles? Dieu nous y comble de bienfaits : *Cor ibi cunctis diebus :* avec quelle dévotion devons-nous y répondre à l'affection de son cœur? La modestie du corps, l'application de l'esprit, la dévotion du cœur : trois fruits que nous devons recueillir de ce discours, pour honorer la maison du Seigneur et n'en pas faire une caverne de larrons. Demandons la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique Dieu soit présent dans tout l'univers, en quelque façon comme l'âme dans tout le corps, sa présence cependant, aussi bien que celle de l'âme, est censée singulièrement attachée à certains endroits, parce qu'elle s'y fait sentir par de plus nobles opérations. Tels sont le cœur et la tête à l'égard de l'âme : et tels à l'égard de Dieu, les cieux qu'il a formés pour y déployer sa gloire, et les temples qu'il a établis pour y recevoir les hommages et les prières des hommes. Or comme la tête et le cœur, considérés comme le siége et le centre de la vie, le tribunal de la raison, le trône de la volonté, nous paraissent plus importants et plus dignes de nos soins que tout le reste du corps, par tous ces effets merveilleux de la présence de l'âme; aussi les temples considérés comme la maison, le trône et le sanctuaire de Dieu, nous deviennent plus précieux et plus dignes de nos respects que tout le reste du monde, par une application singulière de la présence de Dieu.

Pour nous imprimer vivement la vérité de cette présence et la nécessité de ce respect, faisons trois considérations : la première, sur les merveilles qu'il y a souvent opérées en faveur de ceux qui l'y ont honoré; la seconde, sur les châtiments sévères de ceux qui l'y ont méprisé; la troisième, sur l'impression constante et inaltérable de ce respect qu'il a gravé dans tous les cœurs, et qui subsiste encore partout dans les nations même infidèles. A ces trois considérations rappelons et mesurons notre foi.

1. Tous les saints livres sont remplis des miracles de la puissance et de la présence de Dieu dans les lieux où les premiers hommes lui élevaient des autels : mais quand le peuple d'Israël étant sorti de l'Égypte eut construit ce temple portatif, cette arche de salut, où Dieu toujours présent présidait à leurs voyages, quels effets éprouvèrent-ils de sa force et de sa protection? A la présence de cette arche on voyait la mer et les fleuves s'entr'ouvrir pour donner passage à leur armée; on voyait tomber les remparts et les tours des villes ennemies (*Josue*, VI, 20); on voyait le feu sortir des entrailles de la terre pour dévorer les séditieux; on entendait les cris d'épouvante et de terreur éclater dans le camp des infidèles dès qu'ils

savaient que l'arche était dans le camp des Hébreux. *Leur Dieu est venu*, disaient-ils, *malheur à nous !* qui nous sauvera de ses mains (I *Reg.*, IV, 8) ?

L'Etat des Hébreux s'étant fixé sous le règne de David, après les divers mouvements dont leur république avait été agitée durant plus de huit cents ans, Dieu voulut qu'on lui élevât non plus des autels en divers lieux, mais un temple stable et permanent où l'arche fut enfermée, et qui devint dès lors aux douze tribus le centre commun de leur union entre elles et de leur alliance avec Dieu. Par combien de prodiges y déclarait-il sa présence ? Là le feu du ciel tombait visiblement sur l'autel pour consumer les victimes (II *Paral.*, VII, 1); là Dieu rendait ses oracles et déclarait ses volontés (II *Paral.*, XX, 5); là Josaphat implorait le secours du ciel à la tête de son peuple, et les armées innombrables d'ennemis s'égorgeaient de leurs propres mains (II *Paral.*, XXXII, 21) ; là Ézéchias demandait justice à Dieu des blasphèmes des Rabsacès, et l'ange fondait aussitôt l'épée fulminante à la main sur l'armée des infidèles (*Isai.*, XXXVII, 14).

2. A ces coups extraordinaires de la protection de Dieu sur ceux qui honoraient son temple, ajoutons en second lieu les terribles châtiments, non-seulement des profanateurs déclarés, mais même des adorateurs téméraires et indiscrets : Osa frappé de mort subite aux yeux du peuple et de David pour avoir attenté de porter la main sur l'arche (II *Reg.*, VI, 6); cinquante mille Bethsamites traités avec la même rigueur pour l'avoir regardée avec trop de curiosité (I *Reg.*, VI, 19) ; Balthasar arraché du trône de ses ancêtres et privé de la vie pour avoir fait servir les vases sacrés du temple aux dissolutions d'un festin (*Dan.*, V) ; Héliodore déchiré par les anges à coups de fouet pour avoir entrepris d'enlever le trésor du temple (II *Mach.*, III, 25).

Oublions tous ces châtiments particuliers ; mais pouvons-nous fermer les yeux à la rigueur des jugements de Dieu sur ce peuple si longtemps chéri, lorsqu'il le vit dégénérer de la piété de ses pères, abandonner le service de l'autel et profaner le lieu saint ? Dieu ayant fixé dans Jérusalem, et son temple, et le trône de David, il avait en même temps attaché la stabilité du trône à la stabilité du temple. Tous deux n'avaient qu'une même destinée, établis pour subsister l'un par l'autre et périr en même temps. Dieu l'avait ainsi déclaré à Salomon, dans la joie des solennités de la première dédicace. Il avait mêlé ces menaces aux faveurs qu'il lui promettait : Si vous et vos enfants vous vous éloignez de moi, si vous négligez d'observer mes cérémonies, j'arracherai Israël de la surface de la terre, et je jetterai loin de moi ce temple consacré en mon nom. *Auferam Israel de superficie terræ, et templum quod sanctificavi nomini meo projiciam a conspectu meo* (III *Reg.*, IX, 7). Tous les étrangers qui passeront par ce malheureux pays s'écrieront d'étonnement : Qu'a donc fait cette terre et cette maison pour être ainsi désolée ? et on leur répondra : C'est qu'ils ont abandonné le Seigneur leur Dieu : *Quia dereliquerunt Dominum Deum suum* (*Ibid.*, 9).

Selon ce décret de sa justice autant de fois que le peuple ou les rois étendaient leur impiété jusqu'au temple, aussitôt la main de Dieu s'appesantissait sur eux, et vengeait le mépris de sa maison sur le trône et la république. Salomon ne porta pas loin l'outrage qu'il lui avait fait, élevant des autels aux dieux de ses femmes. Sa couronne fut brisée en deux sur la tête de son fils. L'altération du culte divin fut punie par la division de l'Empire, et les veaux élevés sur l'autel de Jéroboam enlevèrent aux chérubins du temple de Jérusalem l'encens et le cœur de dix parts entières du peuple.

On entendait dans la suite des temps les prophètes élever la voix et crier aux profanateurs, dont l'insolence croissait toujours : *Voulez-vous donc forcer Dieu de sortir de sa maison ? N'est-ce pas assez pour vous d'avoir tout le reste de la terre à remplir d'iniquités ? Cherchez-vous exprès son sanctuaire, pour y venir irriter sa fureur* (*Ezech.*, VIII, 6) ? *Vous ne l'y offenserez plus ; vous n'y souillerez plus son saint nom, ni vous, ni vos princes. Il renversera le temple, il vous consumera vous-mêmes dans sa fureur* (*Ezech.*, XLIII, 7). Il vous a vu, il vous voit. *Ego, ego sum, ego vidi.* Il vous fera ce qu'il a fait à Silo : *Faciam domui huic, sicut feci Silo* (*Jerem.*, VII, 11).

Qu'avait-il donc fait à Silo ? Il y avait laissé tomber l'arche et la nation entière sous la domination des Philistins (I *Reg.*, IV, 4). C'est ce qu'il fit encore depuis, livrant le temple, et la ville, et le royaume à un esclavage de soixante-douze ans (IV *Reg.*, XXV, 9). C'est enfin ce qu'il renouvela depuis la mort du Sauveur, lorsque ce temple, relevé par Zorobabel, et réparé par Hérode, fut pour la dernière fois enseveli dans ses ruines, et la nation dispersée par les Romains.

Disons-le donc et le comprenons bien : que le mépris des saints autels emporte nécessairement l'anéantissement de la religion, et que l'anéantissement de la religion emporte communément le renversement de l'empire. Comprenons que Dieu sur l'autel a plus de droit à nos respects que les rois mêmes sur leur trône, et que ses châtiments sont d'autant plus à redouter, qu'il a plus de moyens que les rois de punir nos irrévérences. Si ces motifs de respect ne vous sont pas évidents, parce qu'ils sont établis sur le témoignage des saints livres et qu'ils supposent la foi, cherchez-en l'évidence au milieu des infidèles. Etendez en troisième lieu votre considération sur la conduite des païens et des barbares dans les temples.

3. A combien de chrétiens ont-ils autrefois ôté la vie pour les forcer à révérer dans le métal et le marbre des idoles cette présence de la Divinité? Que lisons-nous dans saint

Justin de leur vénération pour les lieux qu'ils leur avaient consacrés? Un silence profond, un soin scrupuleux de s'y couvrir le visage, et de tenir les yeux fermés à tous les objets étrangers. Que ne savons-nous pas de la modestie des Turcs dans leurs mosquées? Une fidélité assidue aux jours et aux heures assignés à la prière, une humilité dans leurs postures inconnue à tous les chrétiens.

C'est à la vue de ces gens-là qu'il faut nous dire à tous ce que disait Jérémie au peuple de Jérusalem : *Transite ad insulas Cethim, et in Cedar mittite, et considerate vehementer* (*Jerem.*, II, 10) : Allez aux îles de Céthim, envoyez aux terres de Cédar, aux nations les moins polies et les moins capables de lois. Considérez ce qui s'y passe, et voyez comment on s'y comporte à l'égard des dieux. Leurs dieux, ajoutait-il, ne sont pourtant pas des dieux : *Et tamen non sunt dii.* Vous au contraire, quel mépris faites-vous du service et du temple du vrai Dieu? *Obstupescite, cœli, super hoc.* Voûtes du ciel, ébranlez-vous de frayeur et d'étonnement! désolez-vous, portes du Seigneur, à la vue d'un tel attentat contre la majesté suprême! *Obstupescite, cœli, super hoc: et portæ ejus, desolamini vehementer* (*Ibid.*, 12)!

En vérité, Messieurs, si quelqu'un de ces idolâtres accoutumés par leurs préjugés naturels à la vénération des lieux où la Divinité est honorée entrait subitement dans nos églises, la seule vue du désordre public et de ce concours tumultueux ne lui ferait-elle pas croire que c'est une assemblée profane et que l'on y vient chercher des spectacles de plaisir? Mais si on lui disait que ce lieu même est le sanctuaire de la religion, où nous portons à Dieu nos hommages et nos prières, ne s'imaginerait-il pas, ou que notre Dieu est aveugle, ou qu'on ne le croit pas présent, quand on vient là l'adorer? Mais si on l'assurait que nous l'y croyons présent, non-seulement par son immensité, par sa puissance et par la pénétration infinie de son esprit, mais encore d'une manière particulière à la foi des chrétiens, par la présence actuelle et locale du corps dont il s'est revêtu pour nous sauver, ne conclurait-il pas qu'il faut que nous regardions notre Dieu comme insensible à nos immodesties et hors d'état de s'en venger? Mais si on lui apprenait que nous reconnaissons ce Dieu pour maître absolu de la mort et de la vie, devant qui nous devons comparaître un jour, pour recevoir la récompense ou le châtiment de nos actions; un Dieu qui a pour instrument de ses vengeances des feux et des bourreaux éternels; cet idolâtre, instruit de notre foi et témoin de nos irrévérences, comparant nos irrévérences avec notre foi, ne regarderait-il pas comme quelque chose de monstrueux qu'un Dieu présent, les yeux ouverts, si grand, si jaloux de sa gloire, si sévère et si absolu dans l'usage de son pouvoir, soit si indignement traité jusque sur son propre autel par ceux mêmes qui l'y adorent.

Mais pourquoi recourir à de feintes suppositions, et nous figurer le scandale des idolâtres? N'avons-nous pas des chrétiens dont nous sommes obligés d'affermir la foi, de nouveaux frères dont nous devons ménager la délicatesse; ils sortent d'une religion dont la simplicité sans éclat, sans cérémonie, leur semblait une marque de l'ancienne pureté. Que peuvent-ils penser à la vue de vos immodesties? Voilà ce qui blesse leurs yeux, ce qui porte l'aigreur et le scandale dans leurs âmes; le peu de proportion de votre extérieur avec votre foi. Jésus-Christ sur l'autel, humilié, caché sous le voile du sacrement, pour l'amour de l'homme; et l'homme superbe, insolent, sans pudeur et sans retenue, à la face des autels et sous les yeux de son Dieu. C'est ce qu'ils ne peuvent comprendre. Et quel obstacle par là ne mettez-vous pas à leur foi?

Quelle surprise pour eux quand, après nous avoir ouï expliquer les hautes idées que nous donne la religion sur ce divin sacrement, justifier, vanter les honneurs que nous lui rendons dans les saints mystères, ils viennent dans les lieux sacrés pour y prendre part avec nous, du moins pour en être témoins, comme autrefois la reine de Saba venait voir Salomon dans la pompe de sa cour!

Cette reine étonnée des beautés, des magnificences, encore plus de la modestie, de l'ordre et du respect qui y régnait de tous côtés, s'écriait saisie d'admiration et de joie: *Non credebam, non credebam; donec ipsa veni et vidi oculis meis* (III *Reg.*, X, 7). Non, je ne le croyais pas, jusqu'à ce que je sois venue et que j'aie vu de mes yeux. Maintenant convaincue de tout ce qu'on m'a dit, je suis prête à l'aller annoncer à toute la terre. Au contraire, chers auditeurs, ne craignez-vous point que nos nouveaux frères ne prennent ici de tout autres sentiments, qu'ils ne disent à votre honte et à votre condamnation : Je croyais, hélas! je croyais, du moins j'étais prêt à croire; j'allais prier avec vous, j'allais adorer comme vous : *Credebam, credebam; donec ipsa veni et vidi oculis meis?* Mais je suis venu, j'ai vu de mes yeux vos immodesties. Et vous voulez que je croie? Non, vous ne croyez point vous-mêmes, et quand je ne croirai pas, je serai moins coupable et moins sacrilége que vous.

Ici votre bon sens, Messieurs. Nous nous vantons et avec raison que nous sommes les seuls fidèles, que la religion catholique est l'unique chemin du ciel, que hors le christianisme il n'y a point de salut; que notre Dieu est le seul qui mérite d'être adoré. Si nous en sommes si convaincus, que n'adorons-nous donc ce Dieu comme il le mérite? que ne sommes-nous ses vrais et sincères adorateurs? Pourquoi cette religion, qui est la seule véritable, sera-t-elle moins attachée au culte de son vrai Dieu, que l'idolâtrie, la barbarie à leurs vaines superstitions? pourquoi ce Dieu, seul digne d'être adoré, sera-t-il plus mal adoré que tous les faux dieux de la terre? pourquoi sera-t-il moins honoré que les rois, les juges, les grands, de qui nous n'attendons rien hors des bornes de la

vie? Mais comment se persuader qu'il soit moins sensible aux outrages qu'on lui fait devant ses autels, que les princes ne le sont aux désordres que l'on commet dans leurs palais et à leur vue? Enfin n'y en aura-t-il entre tous les peuples du monde, que le seul peuple chrétien, qui soit immodeste dans ses temples, et qui le soit sans honte, sans scrupule et sans remords?

Non, Messieurs, vous n'êtes pas tous d'une égale probité : vous avez vos engagements, vos passions ; l'œil de Dieu ne vous retient pas en tous lieux ni à toutes heures. Est-il possible que cet œil, dont la vigilance est si souvent inutile à votre égard, dans vos maisons et en public, à la table et au jeu, dans les ténèbres et en plein jour ; cet œil de Dieu ne trouve pas dans le monde un seul endroit, non pas même son temple et son autel, où il puisse vous persuader qu'il vous voit, vous inspirer un air de respect et de retenue? Où me réduit l'excès de l'irrévérence publique! Ah! si vous êtes assez malheureux pour oser entrer sans piété dans la maison du Seigneur, n'y donnez point, pécheurs, votre impiété en spectacle? au moins cachez-la, couvrez-là du voile de la modestie. On saura bien d'ailleurs les désordres de votre vie : mais sous ce masque au moins de retenue et de respect à la face des saints autels, vos désordres connus ne répandront point tant d'horreur, ils ne jetteront point l'amertume et l'indignation dans le cœur des gens de bien; ils ne donneront point de sinistres impressions de la sincérité de votre christianisme. On s'imaginera qu'il vous reste encore quelque étincelle de foi, quelque mouvement de religion ; que vous n'êtes pas un athée, que vous n'avez pas oublié Dieu. Sans cela, par où voulez-vous que l'on se le persuade, en quel lieu paraîtrez-vous chrétien?

Mais ce maintien du corps, cette modestie extérieure suffit-elle? Ce n'est que le premier devoir qui répond à la présence et à l'œil de Dieu. Il faut un second devoir qui répond à son oreille ; c'est l'attention intérieure de l'esprit : *Et aures meæ erectæ.*

SECONDE PARTIE.

Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. C'est le Sauveur qui le dit à la femme de Samarie : *In spiritu et veritate oportet adorare* (*Joan.*, IV, 24). Il est esprit : c'est pour cela qu'il nous écoute, et n'est pas comme les dieux des idolâtres, qui n'étant que de pierre ou de métal, sans âme et sans esprit, avaient des oreilles, dit le prophète, et ne pouvaient nous écouter : *Aures habent et non audient* (*Ps.* XI, 6).

Notre Dieu étant esprit et appliquant son esprit à nos prières, il est juste que nous le priions en esprit et en vérité, c'est-à-dire avec conformité de l'intérieur à l'extérieur, de l'esprit à la langue et aux postures du corps; en sorte que la modestie que nous observons au dehors, la prière que nous prononçons, ne soient pas des feintes ni des mensonges, mais de fidèles expressions de nos propres sentiments.

Nous devons à Dieu cette fidèle et respectueuse attention, surtout quand nous le prions dans l'Eglise, qui est la maison de la prière. Nous la lui devons, dis-je, par deux raisons prises des deux fins de la prière : qui sont, l'une, d'honorer Dieu ; l'autre, d'obtenir nos besoins. Quelle apparence que la prière dépouillée de cette attention puisse rendre à Dieu quelque honneur ou quelque profit à l'homme.

1. Prier Dieu, c'est le reconnaître pour Dieu, c'est, disait un auteur païen, le faire Dieu à notre égard : *Deos qui rogat, ille facit.* Car comment les anciens élevaient-ils des hommes morts au rang de la Divinité, sinon en les jugeant capables de les secourir, et s'adressant à eux par la prière? Prier Dieu par conséquent sans être animé de cette attention, de ce sentiment de respect et de dépendance, c'est priver Dieu de tout l'honneur que la prière lui rend ; c'est ne le pas regarder comme Dieu ; c'est le dépouiller en quelque façon du droit de sa divinité.

Pour concevoir l'excès d'injustice et d'ingratitude attaché à ce défaut, remarquez que dans tous les dons que Dieu nous fait, cette attention respectueuse est la seule marque d'empire qu'il ait voulu se réserver. Combien les grands exigent-ils de condition et de services pour prix de leurs moindres faveurs? Combien se réservent-ils de biens où l'on n'ose porter ses désirs? Quelle peine à trouver les moments favorables à nos demandes? Enfin quelle soumission, quel respect pour y réussir? Ce respect, mes chers auditeurs, est la condition capitale que Dieu exige de nous dans la profusion de ses dons. Il n'en dérobe aucun à nos désirs. Tout ce qu'il y a de précieux dans la nature, dans la grâce et dans la gloire, nous est libéralement exposé. Il s'offre et se donne lui-même : et la prière qu'il exauce plus aisément, c'est, dit saint Augustin, celle qui n'a que Dieu pour son objet : *Noli aliquid a Domino extra ipsum quærere; sed ipsum Dominum quære, et exaudiet te* (*In psal.* XXXIII). Dieu est abordable en tout temps, on est toujours bien venu quand on le prie ; il ne se dérobe point aux suppliants, il ne restreint point le succès infaillible de la prière à ceux précisément qui sont dignes de ses faveurs : *Omnis qui petit, accipit* (*Matth.*, VII, 8) ; Quiconque demande, reçoit, dit Notre-Seigneur : soit juste, soit pécheur, ajoute saint Jean Chrysostome, *sive justus, sive peccator.* Notre droit, c'est notre indigence ; et dès là que nous sommes misérables et déterminés à prier, nous avons le mérite qu'il faut pour être écoutés.

Quelle merveille, chers auditeurs! Un prince qui me voit à ses pieds dans tout le respect que je dois à sa majesté, peut cependant me refuser les grâces que je lui demande, sur mon indignité, sur mon incapacité, sur le grand nombre des prétendants, sur mon importunité, sur mon imprudence à prendre mon temps, sur mille autres rai-

sons de refus, dont il est le maître. Au lieu qu'après la promesse de Jésus-Christ sur l'infaillibilité de la prière, il n'est plus au pouvoir de Dieu de ne me pas écouter. Ce qui reste en son pouvoir, s'il veut rejeter ma prière, c'est de me reprocher que je n'ai pas prié avec les conditions nécessaires, dont la principale est le respect, la dépendance et l'attention. Nous la lui devons par conséquent, si nous le voulons honorer par la prière; encore plus si par la prière nous voulons obtenir de lui nos besoins.

2. Car que faisons-nous dans la prière, demande saint Augustin? Nous mendions à la porte de Dieu : *Omnes quando oramus, mendici Dei sumus* (*Serm.* 15 *de Verbis Domini*). David attribuait l'efficace de la prière à cet esprit de mendicité : *Iste pauper clamavit et Dominus exaudivit eum* (*Ps.* XXXIII, 7) : Ce pauvre a crié, dit David, et le Seigneur l'a exaucé. Donc, ajoute saint Augustin, ce qui vous empêche d'être exaucé, c'est que vous êtes riche : *Ideo non exaudiris, quia dives es* (*In ps.* XXXIII). Riche, non pas toujours par l'abondance des biens, mais par la présomption que vous avez de vous-même, et par l'ignorance où vous êtes de votre vraie pauvreté.

Or le pauvre bien convaincu de sa misère, avec quelle force exprime-t-il ses besoins? Son cœur et son esprit ne passent-ils pas sur sa langue? Chaque mot ne porte-t-il pas l'image de ce qu'il sent? Songe-t-il à rien qu'à toucher le cœur de celui qu'il sollicite? Et sans cela se croirait-il digne de rien obtenir? Consultons-nous donc, chers auditeurs : en quelle qualité nous présentons-nous à l'Eglise? Est-ce en qualité de suppliants ou de maîtres des dons de Dieu? Si nous ne sommes que suppliants, prenons-en l'air et les manières; mais surtout l'esprit et les sentiments.

Quel reproche à tant d'avares, d'ambitieux, de voluptueux qui viennent mêler la fumée de leurs honteuses passions à l'encens du sacrifice? à tant d'esprits profonds et importants, qui songent à leurs intrigues domestiques ou politiques, en présence du Dieu de la paix? à tant de sombres génies, qui répandent aux yeux de Dieu leur mélancolie et leur fiel? à tant de pauvres affligés qui se laissent ronger du chagrin de leurs misères aux pieds de ce Père commun, qui n'attend pour les secourir que l'humble épanchement de leur cœur? Et comment, dit saint Cyprien, pouvez-vous espérer que Dieu vous entende, si vous-même, dans le trouble et l'agitation de vos pensées, vous ne vous entendez pas? *Quomodo te audiri a Deo postulas, cum te ipse non audias?* Vous voulez que Dieu pense à vous, et vous n'y pensez pas vous-même : *Vis esse Deum memorem tui, quando tu ipse memor tui non sis* (*Cypr.*, *de Orat.*).

Car pouvez-vous penser à lui, songer qu'il est votre maître et votre Dieu, quand vous venez jusqu'au pied de ses autels, avec une audace libertine et des airs évaporés, déployer la pompe odieuse de votre immodestie et de votre orgueil? Si saint Chrysostome vivait, il vous demanderait comme aux femmes de son temps qui osaient entrer dans l'église avec un semblable appareil : Où allez-vous donc? est-ce au bal? *Quo saltatura pergis?* Vous allez prier Dieu, dites-vous; mais plutôt lui insulter, vous ériger en idole en sa présence, attirer sur vous l'honneur et l'encens qui lui est dû. C'est en cet équipage, avec ces dispositions que vous allez le prier; c'est-à-dire l'apaiser, mendier, frapper à sa porte, et lui représenter vos misères et vos besoins!

Ah! si c'étaient des juges mortels que vous eussiez à solliciter : l'artifice est assez commun, d'y aller avec cet éclat fastueux et scandaleux, pour tâcher d'amollir ou d'éblouir la justice; elle n'est souvent que trop tendre à ces sortes de sollicitations. Mais c'est à Dieu que vous avez à faire, à lui que vous vous présentez, de lui que vous attendez le succès de vos desseins et le pardon de vos crimes. Pour vous rendre ce Dieu propice, oseriez-vous en le priant lui vanter vos bonnes actions, vos mérites, vos vertus, comme ce pharisien de l'Evangile? Et comment donc prétendez-vous lui faire agréer vos prières, en étalant devant lui vos richesses, vos parures, votre beauté, votre fierté? Vous êtes devant lui, c'en est assez pour vous avertir de votre néant, pour vous faire souvenir de ce qu'a dit Isaïe, que toutes les nations de la terre sont devant lui comme si elles n'étaient pas : *Quasi non sint sic sunt coram eo* (*Isai.*, XL, 17). Riche et puissant jusqu'à l'autel, pompeux et brillant jusqu'à l'autel, juge et magistrat jusqu'à l'autel, prince et roi jusqu'à l'autel; mais à l'autel, cendre et poussière, parce que là vous êtes devant Dieu, vous lui parlez, vous le priez; vous êtes donc suppliant et sujet comme ses moindres sujets. Je vous parlerai, Seigneur, disait Abraham; mais comme cendre et poussière : *Loquar ad Dominum meum, cum sim pulvis et cinis* (*Genes.*, XVIII, 27).

Nous avons une constitution respectable à tout le christianisme, où Théodose et Valentinien, voulant pourvoir à la franchise et à l'honneur des temples divins, déclarent à tous leurs sujets qu'en qualité d'empereurs tenant le premier rang dans le monde, et ne connaissant nulle puissance souveraine entre eux et Dieu, leur grandeur ne les éblouissait point jusqu'à leur laisser ignorer le respect qu'ils devaient à la majesté des autels, et la distance infinie de leur trône à celui de Dieu : *Nihil*, disaient-ils, *ex propinqua Divinitate nobis arrogamus.*

Pour nous obliger au même respect, manquons-nous, chrétiens auditeurs, de déclarations et d'édits? et pour les autoriser manquons-nous d'exemples pareils à celui de ces empereurs? Oserons-nous penser que ce monarque religieux qui, après tant de preuves d'une sincère piété, vient de construire encore ce temple pompeux (1711), n'ait prétendu y rassembler sa cour que pour s'y donner en spectacle et pour dérober à Dieu les regards de ses sujets? Non,

ce superbe edifice est plutôt le monument de sa profonde humilité que de sa magnificence. Il en a élevé le faste au-dessus de son palais, pour se mettre lui et son royaume à l'abri du sanctuaire, et nous faire comprendre à tous que nous ne sommes en sûreté sous sa protection royale, et à l'ombre de son nom qu'autant que nous nous tenons, lui et nous, sous l'ombre de Dieu.

Suivons donc son exemple, et ne le regardons ici que pour imiter sa piété. Si le prophète ordonne aux serviteurs d'avoir les yeux attachés aux mains de leurs maîtres : *Oculi servorum in manibus dominorum suorum* (*Ps.* CXXII, 2), c'est partout ailleurs qu'ici pour être prêts à les servir. Mais ici, dans le lieu saint, dans les redoutables mystères, à la vue du trône de l'Eternel, où nos maîtres et nos rois, courbés et humiliés comme nous, adorent le bout de son sceptre, offrent leur couronne à ses pieds, gémissent pour leurs péchés, implorent sa miséricorde et tremblent sur ses jugements, là nous devons porter les yeux où ils les portent eux-mêmes, faire notre cour à qui ils la font, reconnaître que ce grand Dieu est le dispensateur des honneurs et des dignités. Nous nous flattons en vain que notre fortune est faite auprès de nos souverains, dès que le hasard a tourné quelqu'un de leurs regards sur nous ; qu'aussitôt les bénéfices, les pensions, les faveurs, les emplois tombent de leurs mains et nous viennent chercher dans la foule des courtisans. Non, tout cela part des mains de Dieu, qui domine sur le hasard comme sur le choix des princes. A lui par conséquent nous devons porter nos vœux, notre attention, nos respects ; et quand nous les lui dérobons pour les porter aux puissances de la terre jusque dans sa propre maison, non-seulement nous l'offensons, mais encore ces mêmes puissances, qui font gloire de ne rien prétendre aux droits de la Divinité : *Nihil ex propinqua Divinitate nobis arrogamus.*

Voyons en troisième lieu ce que la piété de notre cœur doit à la tendresse du cœur de Dieu, qui se donne à nous dans les temples : *Et cor meum ibi cunctis diebus.*

TROISIÈME PARTIE.

Nous avons considéré jusqu'ici le temple de Dieu comme la maison qu'il habite, le trône où il est assis et d'où il gouverne le monde : *Locus solii mei et vestigiorum pedum meorum, ubi habito in medio filiorum Israel* (*Ezech.*, XLIII, 7). C'en est assez pour fixer tous nos respects. Mais quels mouvements d'affection, de reconnaissance et de dévotion ne devons-nous pas y ajouter, quand nous considérons que tous les endroits du monde, autrefois signalés par les traits les plus éclatants de la tendresse et de la bonté de Dieu, semblent aujourd'hui rassemblés et compris dans nos églises ?

Les églises sont ces lieux et ces villes de refuge établies par l'ancienne loi (*Deuter.*, XIX, 2), où non-seulement les homicides de hasard et sans dessein, mais les plus grands pécheurs et les plus déterminés trouvent un asile assuré contre la justice de Dieu même. Là les anges descendent du ciel, comme ils descendaient autrefois par l'échelle de Jacob (*Genes.*, XXVIII, 12), pour venir au secours des hommes, et remontent au ciel pour y porter les vœux et les prières des hommes.

C'est l'arche du testament où sont renfermées, non pas la manne et les tables de la loi (*Hebr.*, IX, 4), mais Dieu, l'auteur de la loi, mais la vraie manne du ciel, le vrai pain des hommes et des anges.

C'est la maison de la Sagesse, élevée sur sept colonnes (*Prov.*, IX, 1 *et seqq.*), où les sacrements du salut sont distribués aux chrétiens, où la Sagesse appelle à ses leçons les esprits simples et abusés, pour les détromper des erreurs du monde et leur apprendre la prudence du salut ; où la Sagesse immole ses victimes, et pour toutes victimes offrant le pain et le vin, l'expose sur sa table à tous les fidèles et les invite à son banquet.

C'est la piscine Bethsaïde (*Joan.*, V, 2), où sans languir en attendant le temps de la descente de l'ange et le mouvement de l'eau, les pécheurs reçoivent en naissant la grâce de l'innocence et la guérison du péché originel.

C'est la crèche où le Sauveur, enveloppé de drapeaux et d'espèces étrangères, est adoré des rois aussi bien que des bergers. C'est le cénacle où il se donne en nourriture aux fidèles. C'est le calvaire où il renouvelle le sacrifice de la croix.

Si ces mêmes lieux ne sont plus, on trouve encore ici les mêmes effets de la libéralité de Dieu, les mêmes écoulements de la bonté de son cœur, qui se répandent sur nous dans l'enceinte de nos églises. Avec quels sentiments avons-nous l'audace d'en approcher ? Est-ce avec ceux de Moïse et d'Aaron, prosternés humblement à la porte du tabernacle (*Num.*, XVI, 19), ou plutôt avec ceux de Coré et de ses complices, révoltés contre l'ordre et la volonté de Dieu ? Est-ce avec les sentiments des mages et des pasteurs qui venaient avec foi chercher le Sauveur naissant (*Luc.*, II, 15 ; *Matth.*, II, 8), ou plutôt avec ceux du tyran qui ne songeait qu'à le perdre en feignant de le chercher ? Est-ce avec les sentiments des apôtres qui recevaient de ses mains le sacrement de son corps, ou avec ceux de Judas, qui n'ouvrait sa bouche à son Maître qu'en livrant son âme à Satan (*Joan.*, XIII, 21) ? Est-ce avec les sentiments de Marie, de ses compagnes et du disciple bien-aimé, qui le voyaient s'offrir sur la croix en sacrifice (*Joan.*, XIX, 25), ou avec ceux des Juifs et des bourreaux, qui insultaient à ses peines et à sa divinité ?

Voilà vos modèles, mes frères : auxquels vous attachez-vous ? Ah ! dans l'instant présent je ne vois en vous qu'attention, qu'application à la parole que Dieu vous enseigne par ma voix. Ce modeste extérieur vous fait paraître à mes yeux vrais chré-

tiens, dignes imitateurs des anciens fidèles ; mais dans ce même instant que se passe-t-il dans votre cœur? Combien de pensées, de désirs, de desseins injustes, violents, déshonnêtes, sacriléges, roulent souvent dans votre esprit et dévorent votre cœur, au lieu même où le cœur de Dieu forme incessamment pour vous des desseins de miséricorde : *De corde exeunt homicidia, adulteria, furta* (*Matth.*, XV, 19).

Combien d'Hérodes sanguinaires, hypocrites d'honneur et de religion, viennent confondre ici leurs faux respects avec la piété des mages! Combien de perfides Judas viennent à la table du Seigneur mettre la main au plat avec les fidèles disciples! Combien de Juifs avares et de sordides publicains y viennent chercher des prétextes pour rendre les trésors sacrés tributaires à leur convoitise et à leur avidité! Combien de fausses dévotes, pareilles à celles dont se plaignait le prophète Ezéchiel, viennent pleurer au pied du crucifix la perte de leur Adonis, peut-être s'en ménager d'autres, et leur donner aux yeux de Dieu des rendez-vous concertés, pour éviter plus sûrement les yeux et les soupçons des hommes : *Mulieres plangentes Adonidem* (*Ezech.*, VIII, 14)! Percez, disait le Seigneur, percez la muraille, prophète, et vous verrez dans ma maison bien d'autres abominations : *Fode, fode parietem* (*Ibid.*, 8). Ah! fermez-la plutôt, Seigneur, épargnez-nous l'horreur d'une si funeste vue ; rendez les abus qui s'y commettent impénétrables à nos yeux, à nos pensées, à nos imaginations. Que bien loin d'en connaître et d'en faire le détail nous ne puissions jamais ni les voir, ni les comprendre!

O mes chers auditeurs! avant que de vous résoudre à profaner le lieu saint, rappelez à votre esprit que c'est le lieu choisi de toute la terre où le cœur de Dieu est en dépôt : *Et cor meum ibi cunctis diebus*; où vous avez reçu le baptême et la naissance en Jésus-Christ ; où vous avez appris la doctrine du salut; où vous allez chercher la nourriture immortelle ; où vous courez demander grâce et l'abolition de vos péchés. Songez enfin que c'est votre dernière demeure et l'asile de votre corps après que les vivants l'auront rejeté d'avec eux. C'est dans le sein de quelque Eglise, en quelque endroit de cette terre sacrée, que vous attendrez le moment de votre résurrection et de votre jugement.

Je me représente ce jour affreux, et ce n'est point une idée chimérique ; un jour viendra que cette idée sera changée en vérité. J'entends le son de la trompette, je vois les fondements de nos temples ébranlés, je vous vois tous sortir du creux des tombeaux ; et, pour vous distinguer de la foule des nations par votre christianisme, il me semble vous ouïr crier comme les Juifs du prophète Jérémie : *Templum Domini, templum Domini* (*Jerem.*, VII, 4) : Temple du Seigneur, temple du Seigneur! Je suis chrétien; c'est ici le temple de mon Dieu. Voilà les fonts où j'ai reçu la foi, voilà les autels où j'ai tant de fois prié, voilà la table sainte où j'ai reçu tant d'hosties, voilà le tribunal où j'ai déposé mes péchés. Que de sujets de confiance pour un véritable chrétien! Mais pour vous, poursuit Jérémie, pour vous, profanateur, qui n'avez pas plus respecté sa sainte maison qu'une caverne de voleurs (*Ibid.*, 11), pour vous quel sujet de crainte et d'horreur! Quand les anges vengeurs des temples divins, témoins de vos irrévérences, s'écrieront contre vous, l'épée fulminante à la main : Voilà où tant de fois vous avez méprisé la présence de l'Eternel ; voilà où vous avez troublé par de profanes entretiens le silence dû à la prière et aux saintes cérémonies ; voilà où vous avez tourné la divine parole en raillerie ; voilà où vous avez tendu des piéges à la pudeur ; voilà où par des confessions malignes et captieuses, vous avez insulté à la bonne foi des prêtres et dérobé de leurs mains l'absolution ; voilà où par des communions indignes et sacriléges vous êtes venus à la table du Seigneur manger votre jugement et votre condamnation. Quelle horreur! quel désespoir, quand les pierres des murs qui auront caché vos désordres éclateront contre vous : *Lapis de pariete clamabit*.

Temple de Dieu, soyez pour nous un asile de sûreté dans les misères de la vie et dans les ténèbres de la mort ; conservez les restes de nos corps dans un paisible silence, et ne les reproduisez au monde que pour être unis à nos âmes dans l'heureuse éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Sur la vérité de la religion chrétienne.

Magister, volumus a te signum videre.

Maître, nous voudrions que vous nous fissiez voir quelque prodige, dirent les pharisiens à Jésus. Jésus répondit : Cette race perverse et adultère demande un prodige, et nul ne lui sera donné que celui du prophète Jonas (*Matth.*, XII, 38, 39).

Sire (1),

Les pharisiens ne sont pas seuls à demander des miracles pour se soumettre à la foi de Jésus-Christ. Comment satisfaire autrement à la maligne curiosité de tant de demi-savants, qui ne reçoivent rien sans preuve, et qui se font honneur de douter de tout? Comment confondre sans cela les railleries des libertins sur la crédulité des simples fidèles? Comment réveiller l'indolence de tant d'esprits indifférents, qui semblent n'être chrétiens que par hasard, et qui ne sentent point le bonheur de leur naissance? Comment désarmer l'athéisme de tant d'impies, qui n'ont pour objet de religion que ce qu'ils voient de leurs yeux? Ce sont tous ces gens-là qui se joignent aux pharisiens, pour refuser de croire sans miracles. Faites-nous-

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

en voir un, disent-ils, et nous croirons. *Volumus signum videre.*

C'est aussi à tous ces gens-là que le Fils de Dieu répond, comme aux pharisiens, qu'il n'y a point pour eux de miracles à espérer, que celui du prophète Jonas dévoré par la baleine et rejeté trois jours après, tout vivant hors de la baleine. Figure de la mort et de la résurrection du Sauveur. *Signum non dabitur, nisi signum Jonæ prophetæ.*

C'était dire aux pharisiens, et c'est dire encore aux libertins, que la mort de Jésus-Christ sur la croix et sa résurrection trois jours après, ce miracle renferme seul la force de tous les autres, et porte dans les esprits un témoignage de vérité, qui s'étant rendu croyable à toutes les plus sages et les plus savantes nations, doit confondre l'obstination de quiconque ne veut pas croire.

En effet, Messieurs, quand pour appuyer le christianisme il n'y aurait eu ni miracles ni prophéties, que la multitude innombrable de ses martyrs, son antiquité, sa sainteté, ne seraient pas autant de preuves de sa vérité, cette seule considération, que la foi de Jésus-Christ crucifié, ressuscité, prêché par des ignorants et des pauvres, a pu s'établir dans le monde, et y subsiste encore après plus de dix-sept cents ans, est une sensible conviction qui porte sa certitude et son évidence avec elle, et qui doit nous faire avouer que tout homme qui ne croit pas en Jésus-Christ ou qui n'est pas ferme dans sa foi est inexcusable selon tous les principes de la raison.

Or, comme il y a dans l'homme deux manières de raison, par rapport à ses deux principaux objets, une raison spéculative qui éclaire nos pensées et qui est proprement le raisonnement, une raison pratique, qui règle nos actions et qui est proprement la conduite et la prudence; croire en Jésus-Christ est quelque chose de si conforme au raisonnement et à la prudence, que de ne pas croire en Jésus-Christ est le dernier aveuglement et la dernière folie. C'est le dernier aveuglement par rapport au raisonnement. C'est la dernière folie par rapport à la prudence. Voilà, Messieurs, la conviction de l'incrédule et le partage de ce discours.

Tâchons de nous persuader qu'il n'y a point ici de ces esprits chancelants, qui ne savent à qui croire ; ni de ces esprits charnels, qui rapportent tout à leurs sens ; ni de ces esprits dissimulés, qui donnent le dehors à la religion publique, et se forment au dedans une religion à leur gré. N'y en eût-il point parmi vous, je dois cet éclaircissement aux âmes les plus fidèles, pour les affermir dans leurs principes, et les consoler par la vue des avantages de leur foi. Demandons pour cela la grâce du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Avant de prouver que la religion chrétienne est la seule véritable, il semble qu'il faudrait prouver qu'il y a effectivement une religion et un Dieu. Mais dans la méthode que je vais suivre, la preuve de la vérité de la religion chrétienne sera en même temps la preuve de la vérité d'un Dieu, puisque si je puis montrer qu'il est impossible que cette religion se soit établie par un principe humain, je montre infailliblement qu'elle doit avoir pour principe quelque chose au-dessus de l'humain, et ce principe au-dessus de l'humain ne peut être autre que Dieu.

Examinons donc, Messieurs, les principales religions du monde : le déisme, l'athéisme, le paganisme, le mahométisme. Je vois les déistes ne s'assujettir à rien qu'à la seule adoration d'un Dieu. Pour se retrancher là, il ne faut que s'en rapporter à la simple raison naturelle, elle ne dit rien de plus ; par conséquent, principe humain. Je vois les athées au contraire nier qu'il y ait un Dieu. Pour aller jusque-là, il ne faut que s'abandonner aux fausses subtilités de la raison corrompue; par conséquent, principe humain. Je vois l'idolâtrie dominer durant plusieurs siècles, malgré toutes les lumières de la raison ; mais j'y vois un libertinage affreux, autorisé par l'exemple des divinités fabuleuses : principe humain. Je vois une grande partie du monde assujettie au mahométisme; mais je vois un Mahomet, à la tête d'une armée, abuser de l'ignorance et de la faiblesse des peuples de l'Orient, leur imposer son Alcoran par la violence, et leur arracher la foi en leur ôtant la liberté: principe humain. Je ne remarque donc dans l'établissement de toutes ces religions, rien que de naturel et que d'humain : la simple raison, la passion, l'artifice, la violence: nul principe au-dessus des forces de l'homme, nul caractère de divinité. Mais quand je porte les yeux sur la religion chrétienne, si je ne veux m'aveugler, il faut nécessairement que j'avoue qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse en être l'auteur.

Car, Messieurs, remarquez que non-seulement nul de tous ces moyens humains n'a contribué à son établissement, mais qu'au contraire elle doit sa naissance et son progrès à des moyens absolument opposés. Ce n'est pas comme le déisme, en s'accommodant à la faible portée de la raison naturelle, que le christianisme s'est étendu sur la terre; au contraire, c'est en élevant la raison au-dessus de ses forces naturelles, par la connaissance des plus incompréhensibles vérités. Ce n'est pas comme le paganisme, en favorisant la passion ; au contraire, c'est en combattant la passion par des maximes d'une sévérité inouïe. Ce n'est pas comme l'athéisme par l'artifice et la subtilité des faux savants ; au contraire, c'est par le ministère de douze pêcheurs méprisables pour leur ignorance. Ce n'est pas comme le mahométisme par la violence des armes ; au contraire, c'est par la faiblesse, la patience et la mort. En quatre mots, c'est par l'obscurité des mystères de la foi, par la sévérité des maximes de la morale, par l'insuffisance de ses prédicateurs, par les souffrances et le sang

de ses sectateurs, que le christianisme s'est enraciné dans les âmes. Or, que l'obscurité de la foi l'ait emporté sur les évidences naturelles de la raison, que la sévérité de la morale ait triomphé de la licence des passions, que l'ignorance et la simplicité des apôtres ait confondu l'artifice et la subtilité des savants, que la patience des martyrs ait étouffé la fureur et la puissance des tyrans, enfin que la religion chrétienne, si contraire à tous les préjugés naturels, se soit élevée sur les ruines de tant de religions si conformes à la nature, c'est un miracle au-dessus de toute la nature, un ouvrage qui ne peut être sorti que des mains de Dieu.

Ne me demandez donc plus de miracles pour prouver la vérité de ma religion : son établissement est le plus grand et le plus évident des miracles; plus grand, dit saint Jean Chrysostome (*Lib. quod Christus sit Deus*), que la création même de l'univers. Car enfin le néant n'a point fait de résistance à la toute-puissance de Dieu, quand il a voulu former le monde : mais le monde quelle résistance n'a-t-il point faite à la Providence de Dieu, quand il y a voulu établir la vraie religion? Cependant Dieu s'est fait également obéir par le néant et par le monde. Le monde n'était pas, et Dieu a voulu que le monde fût : il a été, dit le prophète : *Dixit et facta sunt* (*Ps.* CXLVIII, 7). De même le monde ne croyait pas, et Dieu a voulu que le monde crût. Il a cru, dit saint Augustin : *Jussit et creditum est* (*Epist. ad Diosc.*). Venons maintenant au détail de mes quatre propositions.

1. Première résistance. Celle de la raison naturelle à l'obscurité de la foi : à la foi d'un Dieu dont l'essence est une en trois personnes, d'un Dieu uni personnellement aux infirmités de la chair, d'un Dieu soumis pour l'homme à la honte et aux rigueurs d'une mort patibulaire, d'un Dieu mort sur une croix. Dieu a voulu soumettre le monde à la créance de ces inconcevables vérités : *Jussit*, et le monde s'y est soumis : *Et creditum est*; et voilà, dit saint Jean Chrysostome (*Quod Christus sit Deus*), le prodige de la foi, que tout le monde ait marché à la suite de Jésus-Christ après la croix : *Post crucem orbis ad fidem accessit.*

Car, Messieurs, voir les peuples idolâtres adorer comme leurs dieux ceux qu'ils avaient respecté comme leurs rois, leur attribuer la divinité après le sceptre et la couronne; c'est une flatterie qui n'est pas nouvelle à l'esprit humain. Mais adorer un homme après le gibet et la croix; c'est ce qui est impraticable à l'esprit humain. Cependant il s'y est soumis : *Post crucem orbis ad fidem accessit.* Voir l'Asie et l'Afrique entrer dans les sentiments d'un prophète conquérant qui les menaçait de l'esclavage, et le suivre après la victoire qui lui faisait chemin partout, c'est une faiblesse qui ne convient que trop à l'esprit humain. Mais courir en foule après la croix d'un homme mort; c'est à quoi l'esprit humain ne peut naturellement s'abaisser. Cependant, *post crucem orbis ad fidem accessit.* Voir un grand peuple attaché à la personne de Jésus-Christ à la vue de ses miracles, des pains multipliés, des aveugles guéris et des morts ressuscités, c'est l'effet d'une conviction dont l'esprit humain ne se peut défendre. Mais ne pas désavouer tous ces miracles après l'ignominie de sa mort, le suivre encore après sa croix, c'est un effort dont l'esprit humain n'est pas naturellement capable. Cependant, *post crucem orbis ad fidem accessit.* Effet par conséquent, non pas de l'évidence des mystères, ni de la docilité de la raison, mais de la puissance de Dieu, qui a voulu exercer son empire sur la raison, malgré toutes les résistances de la raison; *Jussit, et creditum est.* Premier caractère de divinité dans la religion chrétienne.

2. Seconde résistance. Celle de la passion de l'homme à la sévérité des maximes de la religion. Une chose très-difficile, Messieurs, c'est d'abolir une ancienne coutume, et d'en établir une nouvelle : mais une chose presque impossible, c'est d'abolir une coutume ancienne et agréable, et d'en établir une nouvelle, opposée à toutes les inclinations. Deux changements très-violents, dit saint Jean Chrysostome. *Duo violentia : non solum enim diversa consuetudo erat, sed et voluptate firmata* (*Quod Christus sit Deus*). Le monde, avant la venue du Sauveur, ignorait ce que c'est que le pardon des injures, la pauvreté, l'humilité, le jeûne et la mortification : non-seulement il ignorait la nature et la pratique de ces vertus; mais il nourrissait des vices entièrement opposés, l'avarice, l'intempérance, l'orgueil, la vengeance et l'ambition. Si Notre-Seigneur eût accommodé sa doctrine à ces habitudes vicieuses, ou du moins que pour les déraciner il eût fait naître au milieu du monde un peuple nouveau, d'une race extraordinaire, exempt de la corruption générale, et capable d'opposer son bon exemple au torrent du libertinage public, il y eût eu quelque sorte de proportion entre les moyens et l'entreprise. Mais à ces mêmes hommes de sang et de chair proposer la douceur et la tempérance; à ces ambitieux, à ces superbes ordonner l'humilité; à ces délicats et à ces voluptueux prescrire la mortification et l'abstinence; à ces intéressés et à ces avares enseigner le mépris et le détachement des biens; à ces esclaves de leurs passions ordonner une guerre irréconciliable avec toutes leurs passions : était-ce une entreprise capable de réussir par des forces purement humaines? Hé! Messieurs, proposer à présent les mêmes choses au peuple chrétien; prêcher aux jeunes gens la fuite des occasions, aux jeunes dames la modestie, l'aumône aux riches, le jeûne aux deux tiers du monde, l'intégrité dans le palais, la fidélité dans le commerce, la sincérité et l'humilité dans la cour; n'est-ce pas une peine superflue et presque sans fruit, quoique l'on fasse profession de regarder ces maximes comme autant de devoirs prescrits par la religion? Qu'était-ce donc que d'aller prêcher ces mêmes maximes dans la cour des Hérode et des Néron, dans les synagogues des Juifs, dans les temples des idoles, dans les

académies d'Athènes, à la vue du sénat et du Capitole romain, où ces maximes étaient méprisées et rejetées, par l'opposition générale des peuples et des magistrats? Quel succès en pouvait-on espérer? Cependant quel succès en a-t-on vu dans toute la suite des siècles! *Jussit, et creditum est.* On a cru toutes ces maximes, et on les a crues, dit saint Augustin, par une si forte conviction, que ceux qui n'ont pas le courage de les pratiquer, qui même se font honneur de les démentir en public par leurs actions, rougissent en secret de leur faiblesse, admirent ceux qui les pratiquent, et n'osent sortir de la vie sans s'être reconnus coupables et sans avoir déploré leur aveuglement : *Favent..... diligunt.... suam imbecillitatem, quod ista non possunt, accusant* (*De Util. cred.*, c. 17). Tant ces rudes maximes ont été profondément gravées dans les esprits. Par qui? Si ce n'est par la main toute-puissante de Dieu. Second caractère de divinité dans la religion chrétienne.

3. Troisième résistance. Celle de la science orgueilleuse et artificieuse des Grecs et des Romains à l'ignorance et à la simplicité des apôtres. Car de quels instruments Dieu s'est-il servi pour imprimer dans les cœurs ces rigoureuses maximes? C'est au milieu des Juifs, dont les cérémonies étaient odieuses à toutes les autres nations, qu'il est allé chercher des prédicateurs de sa loi : et là, non pas dans la synagogue ni dans le temple, entre les scribes et les pharisiens, mais dans la plus vile populace, au bord de la mer et des étangs, dans les ténèbres d'une grossière ignorance. Mais à quelles gens, à quel siècle a-t-il opposé ces ignorants? au plus savant et au plus poli de tous les siècles. Rome en ce temps-là était remplie de fameux orateurs, de politiques profonds et de subtils philosophes. N'était-ce pas parmi ces grands esprits qu'il fallait choisir de quoi réformer le monde? Au contraire, c'est parmi les bateliers et les pêcheurs qu'il est allé prendre de quoi confondre l'orgueil de ces grands esprits.

Une réflexion, Messieurs, digne de votre attention : Socrate a paru dans la Grèce comme la merveille de son temps ; il a voulu parler contre les dieux du pays, il y a perdu la vie; aucun de ses disciples a-t-il osé après lui risquer la sienne, pour soutenir son opinion? Platon passait pour l'oracle de la sagesse : il a fait un plan de république avec toutes les mesures que la prudence humaine a cru pouvoir inventer; on a bâti depuis une infinité de villes, des royaumes entiers se sont établis ; quelqu'un s'est-il encore avisé d'en former le gouvernement sur les idées de ce philosophe?

Mais je vois Pierre entrer dans Rome, un homme de basse mine, un étranger, un Juif, sans autre éloquence naturelle que celle qui convient à un pêcheur, sans livres, sans argent, sans amis, sans protecteurs : je lui demande où il va, ce qu'il prétend. Il me dit qu'il a entrepris de renverser tous les temples des idoles, et de changer tous les cœurs des Romains, d'exterminer l'ancienne religion de l'empire, d'établir l'empire spirituel du christianisme au milieu de la capitale du monde, et sur le trône même où étaient les empereurs ; en un mot, de faire adorer la croix à ceux qui la détestaient comme un gibet. Quelle vision ! quelle folie ! Mais je vois que cet homme réussit dans son dessein, je vois, après quelques années, la croix sur la tête des empereurs et les idoles sous les pieds du peuple : *Jussit, et creditum est.* Il faut donc que ce soit nécessairement l'ouvrage d'un Dieu, non pas l'entreprise d'un homme. Troisième caractère de divinité.

4. Quatrième résistance. Celle de toutes les puissances et de toutes les fureurs du monde à la patience et à la faiblesse des chrétiens. Pour établir l'Evangile, Messieurs, a-t-on vu les apôtres de Jésus-Christ marcher à la tête des armées, troubler le repos de leurs citoyens, tendre des piéges à la personne des rois, appeler contre eux les puissances étrangères?

On a bien vu les rois chrétiens, depuis l'établissement de la foi, l'appuyer de toutes leurs forces, et se servir d'autorité pour y retenir leurs sujets. C'est ainsi que dans tous les siècles, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, les Constantin, les Théodose, les Marcien, les Charlemagne, tant d'empereurs et de rois, leurs successeurs, ont empêché l'erreur de ravager leurs Etats, et n'ont rien oublié pour guérir ceux que l'erreur avait séduits. Il serait bien étrange, en effet, chrétiens auditeurs, que les souverains de la terre étant établis de Dieu pour maintenir l'ordre public, ils dussent fermer les yeux au plus grand de tous les désordres, qui est l'indifférence et la licence des religions.

Mais, dans les anciens temps, parce qu'il s'agissait du premier établissement de la religion chrétienne, il n'a pas voulu que les apôtres y employassent la rigueur de l'autorité, non plus que les charmes de l'éloquence, de peur que l'on n'attribuât à la force des moyens humains ce qui devait être regardé comme un miracle évident de la puissance de Dieu. Quoique dès lors il pût employer la force, il voulut, dit saint Augustin, faire marcher d'abord l'humilité avec la force : *Quamvis haberet tunc potestatem, prius tamen elegit commendare humilitatem* (*Ad Donatum, ep.* 173, *n.* 10) ; afin d'en avoir tout l'honneur, et d'élever par degrés sa religion, de ces faibles commencements à un point de puissance et de grandeur, où elle pût enfin assujettir par la force ceux qui avaient en vain employé la force pour l'étouffer. *Ita sunt Ecclesiæ primordia crescentis, ut essent vires etiam compellendi.*

C'est ainsi que saint Augustin répondait aux hérétiques donatistes, qui se plaignaient du zèle des empereurs à les retirer de l'erreur. Mais, pour revenir aux premiers temps, on voyait les chrétiens, durant plus de trois cents ans sous le joug et sous le fer des païens, jamais le fer à la main pour détruire le paganisme. On voyait les Dèce, les Trajan, les Dioclétien, les Maximin, regor-

ger du sang de leurs sujets, coupables du christianisme, jamais les chrétiens oublier l'obéissance, le respect, le zèle même que les sujets doivent à leurs souverains. Faisons donc la comparaison entière. D'un côté, l'autorité, la majesté, la puissance; de l'autre côté, la faiblesse et la pauvreté. D'un côté, l'inhumanité, la violence, la fureur; de l'autre côté, le silence, la patience et la mort. D'un côté, les empereurs entourés de leurs armées ; de l'autre côté, les sujets indéfendus et dépouillés. De quel parti devait être la victoire? Qui devait l'emporter? N'était-ce pas la puissance des idolâtres? Et ç'a été la faiblesse des chrétiens. *Jussit, et creditum est.* Le Fils de Dieu a commandé que l'on crût en lui : il a fait ce commandement du milieu des gibets, des bûchers, des chevalets, des tortures. Les païens ont commandé que l'on ne crût pas en Jésus-Christ : ils ont fait ce commandement du haut des tribunaux et des trônes. Et malgré eux on a cru : *Et creditum est.* Est-ce l'effet de la sagesse et de la puissance humaine? Elle y serait impuissante, il faut l'avouer : c'est donc l'effet de la sagesse et de la puissance d'un Dieu. Dernier caractère de divinité et de vérité dans la religion chrétienne.

Voilà, Messieurs, ce qui me rend inébranlable, ce qui me fait condamner toutes les autres religions comme des inventions humaines, et respecter la mienne comme un pur ouvrage de Dieu.

Car attribuer, comme font les esprits forts, attribuer ce prodige miraculeux de l'établissement de la foi chrétienne au charme de la nouveauté, à un entêtement populaire, à une fureur de religion qui ait saisi tout le monde avec d'autant plus de facilité que la plupart du monde vivait alors sans religion; dire cela, n'est-ce pas s'aveugler soi-même et manquer aux premiers principes du raisonnement humain? Quand la plupart des hommes de ce temps-là n'auraient point eu de religion au fond de l'âme, qui est l'effet du plus grand dérèglement qui se puisse imaginer, n'avoir point de religion, était-ce une disposition pour embrasser la religion chrétienne, la plus sévère et la plus inconcevable de toutes les religions?

Quels que soient les charmes de la nouveauté, peut-on trouver des charmes dans une nouveauté pareille à celle des maximes de l'Evangile, où la nature est combattue dans toutes ses inclinations? Y a-t-il quelque nouveauté qui puisse me faire aimer l'humilité, la pénitence, la mortification, la croix? Enfin, quand le caprice, l'entêtement eût été assez fort dans quelques esprits pour leur faire embrasser ces rigoureuses nouveautés, ce caprice, cet entêtement aurait-il pu s'étendre par tout le monde, augmenter de siècle en siècle, subsister dix-sept cents ans, tandis que nous voyons les nouveautés les plus commodes et les plus agréables périr presque avec leurs auteurs, ou du moins passer rarement au delà de deux ou trois siècles?

Je dis plus, chrétiens auditeurs. Pour résister à une conviction pareille à celle qui se tire de l'établissement du progrès et de la durée de notre foi, il faut avoir dans l'esprit une conviction contraire ou plus certaine, ou du moins également certaine ; et tandis que je n'y puis rien opposer de plus ou d'également certain, c'est un aveuglement à moi de ne vouloir pas m'y soumettre. Or rassemblez dans votre esprit les plus fins raisonnements des ennemis de la foi, le plus grand effet qu'ils puissent produire est tout au plus de vous faire douter, mais jamais de vous convaincre.

Car enfin quelles sont ces difficultés, ces raisons, ces convictions qui leur semblent si certaines, les dirai-je sans en rougir?

Quelque peine qu'ils auront à concilier la grandeur et la majesté de Dieu avec les profonds abaissements que nos mystères lui attribuent, la sévérité des châtiments éternels avec sa bonté, la prédestination du peu d'élus avec la justice qu'il doit à toutes ses créatures, les désordres de l'univers avec la sagesse de sa Providence. Peut-être quelque vraisemblance qu'ils se figureront dans la diversité des religions, par rapport aux diverses manières d'honorer Dieu dans ses perfections infinies. Peut-être le scandale et le peu de rapport des mœurs de ceux qui gouvernent l'Eglise avec la sainteté de la religion. Peut-être quelque apparence de contradiction, d'ambiguïté qu'ils auront cru entrevoir dans les saintes Ecritures. Voilà de quoi les libertins repaissent leur fantaisie et nous étourdissent tous les jours. Or, en tout cela, qu'y a-t-il qui puisse détruire ou éluder le miracle incontestable de la propagation de la foi? Car sans répondre en détail à ces ombres de raison, une seule réflexion les va faire disparaître. La voici.

Toutes ces mêmes difficultés qui vous empêchent maintenant de croire avaient encore, sans comparaison, plus de force contre la foi, dans la bouche des païens et dans les premiers temps du christianisme, ont-elles empêché le triomphe de la foi? Dès la naissance de l'Eglise les Porphyre, les Julien, ont fait contre elle des livres plus malins, plus envenimés que ceux qui vous jettent maintenant dans le trouble et dans le doute; ces livres ont-ils détourné les philosophes et les ignorants, les princes et les sujets, les familles et les royaumes, le monde entier, d'entrer dans le sein de l'Eglise? et maintenant ces chimères ramassées par un misérable compilateur, après quinze et seize cents ans de faiblesse et d'inutilité, auront la force de vous faire sortir du sein de l'Eglise malgré votre profession de foi! Tous ces doutes que vous alléguez n'ont pu empêcher l'établissement de la foi dans tout le monde, et la détruiront dans votre esprit! Cet Evangile victorieux de tous les anciens philosophes est aboli chez vous par les imaginations d'un libertin qui ne dit rien qui n'ait été réfuté par la conversion de tout le monde! Cela même ne suffit-il pas pour vous donner une très-mauvaise idée du caractère de votre esprit, assez faible pour être em-

porté par des chimères qui n'ont fait nulle impression sur tant de sages depuis près de deux mille ans, et en même temps assez opiniâtre, pour tenir contre un Evangile qui s'est rendu croyable à presque toutes les nations ? Quel caprice enfin et quelle bizarrerie! Je veux me rendre à ce qui n'a ébranlé presque personne, et je veux résister à ce qui a entraîné tout l'univers! Je veux croire aux imaginations d'un libertin, et je ne veux pas croire aux merveilles de Jésus-Christ attestées par la voix de tant de siècles! Quelle faute en matière de raisonnement! Mais quelle faute en matière de conduite! C'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Ce défaut de conduite éclate aux yeux les moins éclairés, dès que l'on veut faire sérieusement ces deux considérations : la première, c'est qu'en croyant on ne risque rien; la seconde, c'est qu'en ne croyant pas on risque tout. Et cependant ne pas croire est la dernière folie.

1. En croyant je ne risque rien; c'est de quoi le libertin ne convient pas. Car en qualité d'homme ayant deux facultés essentielles, la liberté et la raison, étant né libre et raisonnable, il regarde la religion comme un joug également injurieux à sa liberté et à sa raison. Montrons que la religion ne vous ôte aucun de ces deux avantages.

Vous ne voulez pas croire, dites-vous, parce que vous aimez votre liberté. Souffrez que saint Augustin vous réponde. C'est au livre *de la vraie Religion*, chapitre 38 : Je soutiens, dit-il, qu'il n'y a pas un seul de tous ces esprits indépendants qui puisse éviter la servitude : *Non efficient ut non serviant ;* parce qu'il n'y en a pas un qui ne mette son bonheur ou dans ses plaisirs déréglés, ou dans sa fausse et ridicule gloire, ou dans sa vaine curiosité. Or tout ce qui passe dans notre esprit pour notre véritable bonheur, dès là devient notre maître et notre Dieu, et nous devenons malgré nous ses adorateurs et ses esclaves : *His rebus quibus quisque beatus vult effici, serviat necesse est, velit, nolit.* Cela paraît, continue-t-il, par l'application assidue, ou plutôt par l'attachement et le dévouement que l'on a pour les choses dont on fait son bonheur. Or le libertin faisant son bonheur de la satisfaction de son esprit et de ses sens, abandonnés à tous les faux biens du monde, cela fait, conclut saint Augustin, qu'il devient esclave de tous les faux biens du monde, lui qui ne s'est déterminé à ne rien croire et à ne rien adorer, que pour n'être esclave de personne. *Itaque omnibus mundi partibus serviunt, qui propterea putant nihil colendum esse, ne serviant.* L'un esclave de la superstition, l'autre esclave du hasard et de la fortune, l'autre esclave de son horoscope et des vaines observations qu'il a faites sur son destin; l'autre esclave de sa santé, réduisant tout à la vie, la plupart esclaves de l'impureté, de l'ambition, des autres passions déréglées : pareils à ces anciens idolâtres qui avaient honte de servir un Dieu seul, invisible et éternel, et qui n'avaient pas honte d'adorer des pierres, des métaux, des animaux et des insectes.

Vous ne voulez donc pas croire, dites-vous, parce que vous êtes libre et que la religion vous contraint. C'est bien à vous à parler de liberté ? Connaissez-vous la liberté? L'avez-vous jamais connue ? En reste-t-il l'ombre dans votre cœur ? Songez-vous à votre liberté quand vous vous laissez entraîner dans les piéges d'une créature qui vous fait oublier les soins les plus importants de votre état, et vous tient dans une dépendance continuelle de ses caprices ? Songez-vous à votre liberté quand vous vous engagez en des débauches scandaleuses qui vous couvrent le front d'infamie, et qui vous abrutissent l'esprit ? Y songez-vous quand, par des motifs d'ambition, d'avarice ou d'amitié, vous vous embarquez en des intrigues fâcheuses dont vous ne voyez le péril que quand vous ne pouvez plus en sortir ? Y songez-vous enfin quand vous vous réduisez à une espèce de vie où l'on ne reconnaît plus en vous nulle trace de bon sens, où l'intempérance et la brutalité vous dominent, où vous confessez vous-même que vous n'êtes plus maître de vous ? Voilà ce qui vous inspire l'horreur de la religion, ce qui éteint la foi chez les grands, et surtout parmi la jeunesse en toute sorte de conditions. Voilà la servitude dont vous devriez rougir, et dont vous ne rougissez pas. Vous ne défendez point votre liberté contre le mauvais exemple, contre les mauvaises compagnies, contre le respect humain, contre vos sens et vos passions, et vous prétendez la défendre contre la religion et la foi de votre Dieu.

Vous me direz que les ennemis de la foi ne sont pas tous dans cet esclavage du vice, et que beaucoup ne la combattent que par les intérêts de la raison. Croire, dit-on, c'est risquer le droit essentiel de la raison, qui est de ne se rendre qu'à l'évidence. Or, les objets de la foi nous sont proposés sans évidence. On m'oblige par une autorité étrangère à voir ce que je ne vois pas, à maintenir comme certain ce qui n'est pas même visible. Et c'est là ce qui paraît insupportable à la raison.

La raison, la raison tant qu'il vous plaira, c'est un grand mot; chacun s'en pique, mais où est-elle, la raison? Est-elle en vous? Y est-elle au moins saine et pure? n'y est-elle point corrompue, altérée par quelque passion qui l'excite contre la foi? Vous menez une vie apparemment réglée, vous avez horreur de ces débauches qui inspirent l'athéisme à tant de gens; mais êtes-vous tel au fond de l'âme que vous paraissez au dehors? Vous n'êtes point débauché aux yeux des hommes, ne l'êtes-vous point aux yeux de Dieu? Vous n'avez point de passions éclatantes, n'en avez-vous point de secrètes? N'êtes-vous point de ces subtils qui se piquent de ne se rendre qu'à la claire vérité? Si cela est, votre raison en est-elle moins dépravée? Je ne vois

point en vous de ces passions brutales, de ces vices grossiers, et je n'y en vois point, parce que je ne veux pas entrer dans le secret de votre vie; mais j'y vois, quoi? ce qui se voit dans la plupart des curieux : un amour-propre immortel, un entêtement de votre mérite qui fait pitié, un mépris des autres qui donne de l'indignation, une opiniâtreté invincible à soutenir hardiment ce que vous avez avancé témérairement, un aveuglement incurable à prendre pour démonstrations des saillies d'imagination dont l'extravagance est visible, un déchaînement affreux à lire toute sorte de livres sans scrupule et sans précaution, surtout les plus malins et les plus empoisonnés, une inclination monstrueuse à regarder la licence et la médisance dans un livre comme un caractère de vérité, un orgueil misérable qui vous persuade que tout le bon sens est renfermé dans votre tête, et que hors de là il n'y a partout ailleurs qu'ignorance et simplicité : voilà ce que je vois dans la plupart des curieux, et sans exception dans tous ceux qui combattent la religion, quand même leur ignorance et leur stupidité seraient publiques.

Au milieu de tout cela vous voulez que je reconnaisse en vous la droite raison, cette raison, dis-je, qui ne voit rien et ne décide rien qu'à travers tant de passions vicieuses. Non c'est une illusion qui fait pitié : c'est vouloir faire de la cause de la religion ce que vous ne feriez pas de la moindre de vos affaires, la commettre à la décision d'un juge prévenu et corrompu. Si vous voulez que votre raison nous juge en matière de religion, j'y consens, mais dégagez-la de toutes ses préventions. Comprenez bien ce que je dis; réduisez-vous d'abord à l'observation de ce qui s'appelle loi naturelle, ne faisant nul tort au prochain, n'abusant ni de vous-même ni de ce qui est hors de vous, fuyant ce que la raison vous défend comme honteux, par conséquent l'injustice, l'avarice, l'impureté, toutes les passions qui vont au désordre et à l'excès. Alors cette raison, renfermée dans ses justes bornes et réduite à sa pureté, pourra vous servir de flambeau pour trouver la vraie religion. Vous présenterez ce flambeau à toutes les religions du monde, et ce qui arrivera dans cette disposition, c'est que le seul miracle de l'établissement de la foi chrétienne vous paraîtra quelque chose d'assez évident pour vous convaincre de sa vérité. Mais tandis que vous serez aussi plein de vous-même et de vos passions que vous l'êtes, quel intérêt n'avez-vous pas à combattre une religion qui ne prêche que le dépouillement et le mépris de soi-même? Tandis que vous serez prévenu de cette maxime que ce qui vous paraît vrai à vous doit l'emporter sur ce qui paraît vrai à tout le reste du monde, quel intérêt n'avez-vous pas à vous écarter d'un Evangile dont le fondement est de se défier de ses forces, de ses lumières et de son propre raisonnement? Enfin, tandis que vous serez dans un libertinage de mœurs, ou public ou particulier, quel intérêt n'avez-vous pas à proscrire une loi toute pure et toute sainte? Ne me dites donc pas qu'en vous soumettant au christianisme vous risquez les droits de la raison, qui sont de ne se rendre qu'à l'évidence, puisque ce qui empêche la vérité de la religion de vous paraître évidente, ou du moins plus évidente que tout ce qui vous la fait rejeter, c'est la dépravation de votre raison.

2. Mais il est temps en dernier lieu de vous faire voir ce que vous risquez en ne croyant pas : vous risquez votre réputation, votre repos, votre salut. N'est-ce rien que de risquer ces trois choses?

Vous risquez votre réputation. Car, je vous prie, en quel rang est dans le monde un homme sans religion? Fût-il sous la pourpre et sous le dais, les gens de bien lui pardonneront-ils? Que dis-je, les gens de bien? Le commun des hommes, le public, ses amis, ses domestiques, ses flatteurs, ceux mêmes qui le serviront dans ses désordres, n'auront-ils pas une secrète horreur de lui? Ces discours que l'on tiendra tout bas : c'est un homme sans foi, sans règle; il choisit dans chaque religion ce qui lui plaît; il n'est d'aucun parti, et est de tous les partis ensemble; on ne sait s'il connaît un Dieu : sont-ce là des reproches dont on puisse aisément dévorer la confusion? Et qu'y a-t-il au monde qui puisse dédommager un libertin de cette fâcheuse estime? Par où s'en consolera-t-il? Sera-ce par les applaudissements que ses associés de débauche donneront à son impiété? par l'idée qu'il aura de sa propre suffisance? par le plaisir de s'ériger en esprit fort? par la joie de se voir au-dessus de l'opinion populaire et des devoirs importuns de la religion? Tout cela, toutes ces idées peuvent-elles contrebalancer la perte de sa réputation, lui fermer les yeux sur son infamie, lui faire ignorer que les uns le regardent en pitié, les autres avec mépris, les autres avec défiance comme un esprit dangereux, les autres avec horreur comme un impie? La déférence que l'on peut avoir pour son rang, pour ses emplois, est-ce un voile assez épais pour lui cacher la disposition de tous les cœurs et de tous les esprits à son égard? Peut-il se chagriner de passer pour ignorant, pour ingrat, pour intéressé, pour malhonnête homme, et n'être pas sensible à la réputation d'homme sans foi et sans religion? Ah! si vous voulez abandonner votre esprit à son caprice, nous avons des Etats et des royaumes voisins où l'irréligion domine avec tant d'impunité. Là vous pourrez cesser d'être chrétien, sans cesser de passer pour honnête homme. Tout, jusqu'à l'athéisme, vous y sera publiquement permis, par cette commode liberté que la réforme évangélique a établie, et qu'elle ne refuse qu'à notre sainte religion. Mais dans un royaume distingué depuis si longtemps par le titre glorieux de Très-Chrétien, mais sous un règne où l'on a vu les profanations punies avec tant d'éclat, et la clémence royale inexorable à l'impiété, vous ne rougissez pas d'être sans nulle religion? Que si votre réputation ne vous est pas assez chère pour vous rendre à

cette réflexion, songez qu'en second lieu vous risquez votre repos.

En pouvez-vous avoir, si vous êtes sans religion? Quand Dieu n'aurait pas dit qu'il n'y a nulle paix pour l'impie (*Isai.*, XLVIII, 22; LVII, 21), la conscience de l'impie ne lui ferait-elle pas sentir cette vérité? Comment y aurait-il quelque sorte de paix pour l'impie? Il n'y en a nulle pour l'ambitieux, nulle pour l'envieux, nulle pour l'avare, nulle pour le voluptueux. Dieu, qui par un juste jugement attache l'amertume et le chagrin généralement à tous les vices, laisserait-il dans la tranquillité celui de tous les vices qui attaque directement sa divinité? Le pécheur ne serait-il heureux, content, sans trouble et sans remords, que quand il s'élève contre Dieu? Que de combats l'impie est-il obligé de soutenir contre les préjugés de la naissance, contre les lumières de la raison, contre les principes de l'éducation, contre les maximes de la vie commune, contre les exemples de ceux avec lesquels il lui faut vivre et agir! Tout cela vous dit qu'il y a un Dieu qu'il faut honorer, une religion qu'il faut suivre. Tout cela peut-il se détruire, s'anéantir si absolument dans un esprit qu'il n'y reste plus aucune épine capable de le piquer, de le rendre au moins inquiet sur son état?

Quand il s'y endormirait dans la prospérité de ses affaires, qui est l'homme dont la prospérité dure toujours, et quand celle de l'impie est traversée par les disgrâces de la nature ou de la fortune, en cette situation douloureuse où est sa consolation? Vous, Seigneur, vous êtes l'asile des fidèles. Un homme qui croit en vous, dépouillé de tout, vous trouve encore avec lui; oublié du monde, il songe à vous, il court à vous, il se jette entre vos bras, il répand ses larmes dans votre sein; il a dans la vue de vos jugements, dans l'espérance de vos récompenses, des remèdes à tous ses maux. Vous, impie, où trouverez-vous de quoi calmer le ressentiment des vôtres? Quand tout manque au fidèle, il lui reste encore son Dieu; que vous reste-t-il à vous qui n'avez point de Dieu? Où prendrez-vous de quoi soutenir l'abattement de votre âme? Faux amis, vaine philosophie, ridicules affectations de constance et de fermeté, que vous êtes alors de peu d'usage! Nul repos par conséquent pour l'impie, ni dans l'adversité, ni dans la prospérité.

Mais enfin le salut n'est-il donc rien? C'est la troisième chose que l'on risque. On entend dire quelquefois aux libertins à la vue des gens de bien : s'il n'y a point de paradis, voilà des gens bien trompés avec leurs mortifications et leurs pénitences. Mais, aveugles que vous êtes, s'il y en a un, vous voilà bien trompés vous-mêmes avec votre impiété! Vous dites qu'il ne vous est pas évident qu'il y ait une récompense ou un supplice éternel, comme la religion nous le propose; vous est-il évident qu'il n'y en ait pas? Il ne vous est pas certain que les mystères du christianisme soient véritables : vous est-il certain qu'ils soient faux? Laissons là l'évidence et la certitude à part. Quand tout ce plan de religion, formé par Jésus-Christ, ne serait qu'une opinion simplement probable, qu'il y aurait autant de raisons pour la combattre qu'il y en a pour la soutenir, que le *oui* et le *non* mis en balance paraîtraient tous deux d'un poids égal, ce qui n'est pas; quel sens y a-t-il de prendre sur vous tout le péril de ce doute, c'est-à-dire d'abandonner le parti où l'on pourrait errer impunément, et d'embrasser le parti où l'on ne peut errer sans se rendre éternellement misérable; car il n'en va pas en cela comme dans les opinions qui partagent les savants. Quelle que soit la nature de la lumière, des vents, du mouvement, du flux et reflux de la mer, que m'importe à moi d'en savoir la vérité? Mais qu'il y ait un paradis ou qu'il n'y en ait point; que mon âme soit immortelle ou qu'elle ne le soit point; je ne puis errer en le niant, qu'il ne m'en coûte mon âme.

Je dis bien plus : si je crois et si je fais tout ce qui m'est proposé pour la religion chrétienne, et qu'il se trouve à la mort que ce que j'aurai cru soit vrai, j'aurai acquis un bonheur éternel. Et quand même il se trouverait que ce que j'aurai cru fût faux, je n'aurai rien perdu dans la vie; je me serai même attiré la réputation d'honnête homme, la louange et le respect que mérite la vertu. Si je me suis privé des plaisirs, je me serai préservé du trouble et de l'embarras qu'ils entraînent, j'aurai maintenu ma conscience dans une douce tranquillité. Car voilà ce que produit l'observation de la loi. Mais celui qui ne croit rien, s'il trouve à la mort qu'il ait eu raison de ne rien croire, qu'a-t-il gagné en ce cas-là, puisque en ce cas-là tout meurt avec lui? S'il trouve, au contraire, qu'il ait dû croire, où en est-il? Si la religion est une fable, il n'est pas plus avancé à la mort que ceux qui l'ont prise pour une vérité; mais si la religion est une vérité, que devient-il, lui qui l'a prise pour une fable? Appelez donc là votre bon sens, grands esprits! Est-il possible que ce ne soit qu'en matière de religion que vous manquiez de conduite? Il s'agit de courir le hasard d'un jeu, d'un commerce; s'il vous réussit, vous gagnez peu; s'il ne vous réussit pas, votre perte est irréparable : oserez-vous vous y embarquer? Mais il s'agit de la religion : s'il n'y en a point, quel avantage en tirez-vous? Et s'il y en a, votre damnation est assurée. Quelle conduite, encore une fois, de risquer votre salut, quand même la religion serait aussi douteuse qu'elle est certaine?

Enfin, si vous ne risquez rien, si vous êtes ferme dans vos principes, si tout ce qu'on dit pour vous persuader ne vous ébranle seulement pas, que ne portez-vous jusqu'à la fin cette intrépidité généreuse? Pourquoi tremblez-vous aux approches de la mort? Qu'est-ce qui vous fait démentir en ce moment-là votre raisonnement et votre conduite passée? car c'est là qu'il en faut venir.

De tous ces esprits forts si fameux depuis

cent ans, combien en a-t-on vu parvenir au lit de la mort sans trouble? On en a vu en pleine santé protester à leurs amis qu'ils sauraient bien jouer le dernier acte de leur vie : l'ont-ils mieux joué que les autres? A l'exception de deux ou trois malheureux qui sont regardés comme les héros du libertinage, pour avoir soutenu, dit-on, la gageure jusqu'au bout, qui, ne pouvant se résoudre aux devoirs de la religion, ont mieux aimé se damner en méprisant la religion; qui, s'étant aveuglés et abrutis durant tout le cours de leur vie, sont morts sans vouloir ouvrir les yeux, s'enveloppant dans leurs ténèbres et dans leur brutalité : tous les autres communément n'ont-ils pas eu recours aux remèdes de l'Eglise? n'ont-ils pas eu soin de pardonner, de gémir, de prier, de faire prier, de mourir dans les dispositions des chrétiens les plus sincères, et même quelquefois, par un éclat de repentir, sous le sac de pénitent et dans l'habit de religieux? Vous direz que c'était par cérémonie, pour finir dans les formes et ne pas laisser aux vivants le souvenir odieux de leur vie et de leur mort. Quoi! vous voulez qu'un libertin soit touché à la mort du soin de sa réputation, qu'il a prostituée durant sa vie? Il n'a pas cru se diffamer; au contraire, il s'est fait honneur de vivre et de paraître impie. A la mort, dites-vous, il croira se diffamer, s'il ne se décrie lui-même par un désaveu solennel d'impiété? Non, non, Messieurs, un personnage de pénitent est toujours trop humiliant et trop difficile à faire. Quand à la mort un homme se réduit là, c'est qu'il y est contraint par une plus puissante crainte, qu'il ne peut ni dissimuler, ni étouffer dans son cœur.

Donnez-la, Seigneur, cette crainte, mais donnez-la dès maintenant à tous ceux qui m'écoutent et qui ne l'ont pas. Ne les laissez pas s'aveugler jusqu'au dernier de leurs jours. Ouvrez dès ce moment leurs yeux aux lumières de votre foi; qu'ils se servent de leur raisonnement et de leur prudence pour se convaincre de la vérité et de la nécessité de la religion. Qu'ils rougissent au moins, disait saint Jérôme, de leur incrédulité : *Si non extorquet fidem prudentia, extorqueat verecundia* (*Epist. ad Lætam*). Qu'ils aient honte de ne pas croire ce qui est si digne d'être cru. Si cette honte n'est pas encore une véritable foi, ce sera du moins une disposition à sortir de leurs désordres, une ouverture à la vraie foi. Nous aurons lieu de bien espérer de leur docilité à ces premiers rayons de votre grâce, et de vous crier pour eux et même pour nous : *Domine, adauge nobis fidem*. Seigneur, augmentez-nous la foi : donnez-la-nous telle qu'il la faut pour opérer par la charité et mériter la vie éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON
POUR LE JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Sur la prière.

Ecce mulier Chananæa a finibus illis egressa, clamavit, dicens ei : Miserere mei, Domine, fili David; filia mea male a dæmonio vexatur.

Une femme chananéenne étant sortie de ces quartiers-là s'écria disant à Jésus : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi; ma fille est misérablement tourmentée par le démon (*Matth.*, XV, 22).

Sire (1),

Il y peu de choses dans l'Evangile où notre foi trouve plus à s'exercer, que l'infaillibilité du succès que Jésus-Christ promet à la prière. Ce n'est pas une simple promesse, c'est une promesse confirmée par un serment sérieux : En vérité, je vous le dis : *Amen, amen dico vobis*. Ce n'est pas un serment hasardé une seule fois, il n'a presque jamais autrement parlé de la prière, et les quatre évangélistes en font foi. Ce n'est pas à ses disciples seuls qu'il accorde ce privilége, c'est généralement à tous ceux qui demanderont : *Omnis qui petit accipit :* Quiconque demande reçoit. Enfin, ce n'est pas un privilége exclusif, passager, ni limité, mais indéfini pour les temps, les lieux, les besoins et les personnes.

En effet, quoique les fidèles aient un droit particulier sur ce trésor de grâce, dont la prière est la clef, que ce trésor soit le vrai bien des enfants, où les étrangers n'ont aucun droit en rigueur, et le vrai pain des enfants, qui, selon l'expression du Sauveur, ne doit pas être jeté aux chiens, voici cependant une femme étrangère et idolâtre qui tire ce pain des mains du Seigneur, tandis que les enfants de la Synagogue, les scribes et les pharisiens assis à sa table y meurent de faim.

Voulons-nous y périr comme eux? nous pouvons tout par nos prières, et nous manquons de tout malgré nos prières. A qui nous en plaindre, Messieurs? Sera-ce à Dieu qui rejette nos prières après y avoir attaché l'accomplissement de tous nos désirs? ou plutôt sera-ce à nous, qui lui adressons nos prières sans savoir, sans même vouloir ce que nous lui demandons? Deux défauts, en effet, mais défauts essentiels qui empêchent, auprès de Dieu, le succès de nos prières. Premièrement, nous ne savons pas ce que nous lui demandons; secondement, nous ne voulons pas ce que nous lui demandons. C'est le sujet de ce discours.

Nous ne savons pas ce que nous lui demandons : c'est ce qui arrive presque toujours quand nous prions pour nos besoins temporels. Nous ne voulons pas ce que nous lui demandons : c'est ce qui arrive presque toujours quand nous prions pour nos besoins spirituels. Rendons justice à Dieu, et nous la faisons à nous-mêmes. Quand nous ne savons pas ce que nous lui demandons, n'a-t-il pas droit de réformer nos demandes? c

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

alors c'est grâce qu'il nous fait. Quand nous ne voulons pas ce que nous lui demandons, n'a-t-il pas droit de rebuter nos demandes? Alors c'est justice qu'il nous fait. Ne nous plaignons donc jamais du peu de fruit de nos prières, puisque Dieu est à notre égard toujours bon et toujours juste, et même dans ses refus; plaignons-nous seulement de notre témérité et de notre mauvaise foi à lui demander ce que nous ne connaissons pas, ou ce que nous ne voulons pas. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce reproche de Notre-Seigneur aux deux fils de Zébédée, qui souhaitaient avec tant d'ardeur les deux premiers rangs de sa cour, est un reproche pour tous les hommes. *Nescitis quid petatis* : Vous ne savez ce que vous demandez. Pour savoir ce que nous demandons, il faudrait que nous eussions une connaissance assurée de nos vrais biens et de nos vrais maux. Or c'est sur quoi nos yeux et nos esprits sont aveugles. Regardons la Chananéenne et nous appliquons ce qu'elle fait.

C'est une femme née dans la terre de Chanaan, sur les confins de la Phénicie, aux environs de Tyr et de Sidon, d'une nation qui, selon Lactance, avait la première ignoré Dieu : *Prima gens quæ Deum ignoravit* : d'une nation dont le nom était si odieux, qu'il passait pour une injure : Race de Chanaan, non pas de Juda, disait Daniel aux vieillards calomniateurs de Susanne : *Semen Chanaan et non Juda* (*Dan.*, XIII, 56); d'une nation dont l'alliance était défendue au peuple de Dieu : *Non accipies uxorem de filiabus Chanaan* (*Gen.*, XXVIII, 7); d'une nation frappée de malédiction dans la personne de son premier fondateur, petit-fils du juste Noé : *Maledictus Chanaan, servus servorum erit fratribus suis* (*Gen.*, IX, 25).

C'était dans ce maudit pays que cette femme avait reçu la vie, et avec la vie la religion, c'est-à-dire l'impiété, la superstition, l'idolâtrie. Sa fille, idolâtre comme elle, était outre cela possédée par le démon, possession par conséquent qui s'étendait et sur le corps et sur l'âme; sur le corps, par d'insupportables douleurs; sur l'âme, par l'idolâtrie et l'infidélité.

Lequel de ces deux grands maux paraissait il le plus pressant et le plus terrible à la mère? Était-ce le mal de l'âme? était-ce l'infidélité? Non, elle y était insensible, et ce mal entre elles était commun. Mais ce qui l'affligeait, c'était le seul mal du corps, les violentes convulsions que sa fille souffrait par l'impression du démon. La délivrance de ce mal était donc le seul objet de sa prière.

Ce mal cependant, à parler juste, était un véritable bien; c'était ce qui la conduisait à la recherche du Sauveur, ce qui lui découvrait la faiblesse et la vanité de ses dieux, ce qui devait ouvrir son âme à la lumière du salut. Sans cette possession extérieure et violente, jamais la possession du démon secret n'eût cessé : son véritable bien et son véritable mal lui étaient donc inconnus.

Ainsi de nous, Messieurs, et de la plupart des prières que nous adressons à Dieu pour nos intérêts temporels. Nous ignorons et nos biens et nos maux. Comment donc distinguer nos vrais besoins, et former là-dessus des prières dignes d'être exaucées de Dieu?

Regardez ce prodigue de l'Evangile inquiet sur son état; il ne lui manque rien de tout ce qui peut rendre heureux un fils de famille; cependant il se voit sous les yeux d'un père; il faut qu'il soit en liberté, qu'il dispose à son gré de ses biens. Cette libre disposition de ses biens et de sa conduite est, selon lui, son souverain bonheur; il n'aura point de repos qu'il n'y parvienne : il fatigue son père, il crie : *Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit* (*Luc.*, XV, 12): Donnez-moi ce qui m'appartient. On le lui donne, il est content; et dans ce contentement imaginaire ne trouve-t-il pas son vrai malheur?

Considérez Samson si fameux par tant d'exploits, il a laissé prendre son cœur aux artifices d'une Philistine; il faut que malgré les lois et contre l'ordre de Dieu on la lui laisse épouser. Point de repos sans cela pour ses parents, dans sa famille aussi peu que dans son cœur; *Quam quæso ut accipiatis mihi uxorem* (*Judic.*, XIV, 2). Il rend enfin ses parents complaisants à ses désirs, il est heureux; et dans ce bonheur prétendu quelle source de querelles! quelle matière de combats! Il en eut pour toute sa vie et y perdit enfin la vie.

Rachel souhaite des enfants pour avoir plus d'autorité dans sa famille; elle croit ne pouvoir sans mourir soutenir plus longtemps la honte de sa stérilité : *Da mihi liberos, alioquin moriar* (*Genes.*, XXX, 1). Dieu lui donna deux enfants, et au second elle mourut (*Genes.*, XXXV, 18) : elle souhaitait des enfants pour ne pas mourir de tristesse et de confusion; elle en eut deux et mourut dans la douleur.

Que voyez-vous dans le monde, chez vous et autour de vous? Ah! chrétiens, ces grands biens que vous avez envisagés comme des sources de joie, de repos, de plaisir, d'honneur, n'avez-vous jamais éprouvé qu'ils ont été pour vous des sources d'envie, de procès, d'inimitiés, de nouveaux engagements à des dépenses insensées, et qu'avec beaucoup plus de bien vous avez été beaucoup moins heureux? Ces alliances, ces mariages que vous aviez recherchés avec tant d'empressement pour soutenir votre fortune et pour augmenter votre crédit, ne vous ont-ils jamais fait gémir et trembler vous-mêmes sous la ruine de ceux dont vous aviez fait vos appuis? Ces enfants que vous désiriez pour perpétuer dans votre sang le fruit de vos travaux, et l'honneur de vos services, ne vous ont-ils jamais fait repentir de n'être pas le dernier de votre nom? Votre nom mourrait avec vous glorieux et sans reproche; il vivra, mais obscur et peut-être odieux dans vos enfants. C'était donc en effet l'avantage du prodigue, et de Samson, et de Rachel, et le vôtre, chers

auditeurs, d'être sans famille, sans enfants, sans charges et sans succès, plutôt que de parvenir à ce degré de bonheur apparent qui fait maintenant votre malheur, et qui doit avec raison vous faire crier à Dieu, ce que criait la Chananée : Ah ! mon âme, Seigneur, est bien digne de pitié : *Male a dæmonio vexatur*.

2. Ignorants sur nos biens, le sommes-nous moins sur nos maux ? Quand Joseph se voyait enfermé dans un antre obscur par la conspiration de ses frères (*Gen.*, XXXVII, 28 *et seqq.*), qu'il se voyait tiré de là pour être vendu à des inconnus dont il allait être l'esclave, étendu aux pieds de ses frères inhumains, baignant la terre de ses larmes et remplissant l'air de ses cris, il regardait l'esclavage comme le centre de la misère et du mépris. Il y trouva cependant la fortune et l'honneur au delà de ses désirs.

Où en était Esther quand elle entendait publier les édits de mort portés contre toute sa nation (*Esth.*, IV, 4 *et seqq.*) ? Elle se croyait à la veille du massacre général d'une infinité d'innocents ; elle touchait cependant au jour du supplice de son ennemi, et par cette alarme apparente Dieu la conduisait à la joie d'une parfaite sûreté.

Que n'eût point fait Judith pour éloigner des murs de Béthulie cette armée formidable d'Assyriens qu'elle regardait comme le fléau de Dieu prêt à tomber sur sa patrie (*Judith.*, IX *et seqq.*) ? Dieu cependant amenait exprès sous ses yeux ce nombre infini d'ennemis pour en faire autant de victimes. Elle ne demandait par ses jeûnes et ses prières que l'éloignement des Assyriens, et Dieu lui en préparait la victoire.

A combien d'entre vous est-il arrivé, Messieurs, de gémir des contre-temps qui traversaient leurs desseins ? Les événements ont fait voir que ces contre-temps apparents étaient d'heureuses conjonctures. Une disgrâce humiliante, une longue obscurité, a souvent servi de degré pour rentrer dans la faveur, et paraître avec plus d'éclat. Une maladie importune a quelquefois sauvé la vie. On trouve des moments où l'abaissement fait honneur, où la pauvreté met à couvert ceux que les grands biens avaient exposés à l'orage, où l'on se trouve heureux enfin par les mêmes endroits dont on faisait son malheur. Que chacun de vous sans exception rappelle à son esprit quinze ou vingt ans de sa vie : qu'il s'y représente en détail les choses qu'il a souhaitées avec plus d'empressement, demandées avec plus d'instance, obtenues avec plus de joie ; il sera contraint d'avouer que la plupart n'ont tourné qu'à son dommage, à son déplaisir, à sa confusion ; qu'il eût été enfin sans comparaison plus tranquille et plus heureux, si jamais il ne les eût obtenues. Il n'y a donc point de pénétration dans l'homme, capable de lui donner le vrai discernement de ses biens et de ses maux. Ignorant des uns et des autres, à qui s'en rapportera-t-il pour demander ses besoins ? A Dieu, Messieurs, à ce grand Dieu qui connaît tout et règle tout par la sagesse de sa providence : et c'est là de quoi réprimer tous les murmures du chrétien.

Ce principe ainsi établi de l'ignorance de l'homme et de la connaissance de Dieu, je vous demande, Messieurs, s'il est de la bonté de Dieu de nous laisser dans l'erreur, et de nous accorder indifféremment toutes nos demandes. N'est-ce pas à lui plutôt à les réformer ? Sur quoi saint Augustin nous fait une grande leçon : que l'accomplissement de nos demandes est souvent un effet de la colère de Dieu : *Aliquando iratus dat*, et que le refus de nos demandes est souvent un effet de sa bonté : *Aliquando propitius negat* (*Serm.* 354) ; que souvent il exauce par châtiment, que souvent il refuse par grâce ; et que dans l'un et dans l'autre il est toujours juste également.

Voyons marcher les Hébreux dans le désert sous les ailes de la Providence : elle les conduit et les protége : elle les ombrage le jour et les éclaire la nuit. Si la terre leur est stérile, le ciel s'ouvre pour les nourrir ; on voit tomber la manne tous les matins. Ils se lassent enfin d'un aliment si léger, ils veulent des viandes plus solides, ils s'élèvent contre Moïse, ils murmurent contre Dieu. Ils en auront, Seigneur, et vous leur en donnerez. Des nuées d'oiseaux sont portées par les vents comme des nuées de poussière, et viennent fondre entre leurs mains : *Pluit super eos sicut pulverem carnes, et sicut arenam maris volatilia pennata* (*Ps.* LXXVII, 27). Quelle patience, ô mon Dieu ! quelle complaisance pour des ingrats ! Ils sont contents, dites plutôt qu'ils sont punis : ils s'applaudissent du succès de leur prière, ils en verront bientôt le triste effet. Tandis qu'ils goûtent avec plaisir ce qu'ils avaient tant souhaité ; soudain, comme si ces viandes eussent été du poison, la mort entre avec elles dans leurs bouches, le bras de Dieu s'appesantit sur eux ; et la mortalité fut si affreuse, que ces tristes déserts en prirent un nouveau nom, et furent depuis appelés les sépulcres de la convoitise : *Sepulcra concupiscentiæ* (*Numer.*, XI, 34).

Sépulcres de la convoitise ! Ah ! chrétiens auditeurs, tout le monde en est couvert. Que de tristes débris de fortunes renversées ! que d'illustres maisons dont il ne reste que le nom, souvent transporté ailleurs, sur des têtes étrangères et peu dignes de le porter ! Que de prières, que de vœux les pères et les mères avaient-ils faits, pour eux-mêmes et pour leur postérité, pour la grandeur et l'éclat de leurs enfants, pour leur prospérité, pour leur santé ! Dieu leur a tout accordé ; ils ont monté plus haut que leur espérance : mais la colère de Dieu a monté encore plus haut : *Ira Dei ascendit super eos* (*Ps.* LXXVII, 30). Ils demandaient une longue vie : ils ont vécu, mais plus qu'il ne fallait pour leur gloire. Ils demandaient des richesses : ils en ont eu, mais ils en sont devenus insolents et dissipateurs. Ils demandaient de grands emplois : ils en ont eu ; mais ils y ont trouvé leur précipice. Ah ! Dieu plein de bonté, pourquoi les écoutiez-

vous? Que ne rebutiez-vous leur prière? Ils ne me consultaient pas; ils croyaient mieux savoir que moi leurs vrais maux et leurs vrais biens; ils ne s'en rapportaient pas aux ordres de ma providence : ils voulaient être heureux par les moyens et les voies qu'ils avaient eux-mêmes inventés. Je les ai laissés courir dans leurs routes et dans leurs voies : ils y ont voulu périr : qu'ils y périssent; ils n'étaient pas dignes de mes refus.

Revenons, chrétiens auditeurs. Il y a donc un refus qui tient lieu de grâce; un refus de nos demandes, plus sûr que l'accomplissement : *Aliquando negat propitius* (II *Cor.*, XII, 9). C'est ainsi, dit saint Augustin, que Dieu exauça saint Paul, qui lui demandait la délivrance d'une fâcheuse tentation. Dieu lui refusa sa demande, et la tentation subsista; parce que l'en délivrer, c'eût été lui ôter la matière d'un grand mérite. C'est ainsi qu'il exauça les enfants de Zébédée; ils eurent part au calice du Sauveur, mais non pas aux deux premiers rangs qu'ils demandaient à ses côtés. Ils demandaient l'un la droite, l'autre la gauche, ils croyaient s'être fait un partage avantageux. Insensés, dit saint Chrysostome, Jésus sait ce qui vous convient; il vous veut tous deux à sa droite, au rang de ses premiers élus; laissez-lui le soin de vos rangs, et contentez-vous de le suivre. C'est ainsi que de tout temps il exauce ses amis : *Ad sanitatem*, dit saint Augustin, *non ad voluntatem* (*Serm.* 354) : non pas toujours comme il leur plaît, mais toujours comme il leur convient.

Par où peut-il mieux montrer qu'il est notre ami, notre père et notre vrai médecin, que par ce discernement charitable de nos biens et de nos maux, que l'ignorance et la passion nous déguisent? Homme aveugle! vous vous plaignez que Dieu est sourd à vos cris; vous vous persuadez qu'il vous doit tout accorder, parce qu'il est votre père. Il est votre père, il est vrai, mais vous êtes un enfant, ignorant des choses du monde et de vos vrais intérêts. C'est donc à lui d'interpréter et de réformer vos prières. Vous croyez lui demander du pain, ce que vous demandez c'est une pierre; vous donnera-t-il une pierre inutile à votre vie? Vous croyez lui demander un poisson, ce que vous demandez c'est un serpent; vous donnera-t-il un serpent pernicieux à votre vie? Ces deux comparaisons sont sanctifiées par Jésus-Christ : qu'elles aient sur votre esprit tout l'effet qu'elles méritent. C'est un père éclairé, vous êtes un enfant aveugle; mais encore, c'est un médecin vigilant, vous un malade insensé; il vous arrache malgré vous cette douceur qui vous flatte, et vous donne malgré vous ce remède amer qui vous déplaît. Criez, pleurez, vous agissez en malade, mais le médecin règle tout en médecin : c'est votre bien que vous cherchez, c'est aussi votre bien qu'il cherche. Mais en quoi consiste ce bien? C'est ce que vous ignorez, parce que vous êtes un enfant et un malade, et c'est ce que Dieu sait mieux que vous, parce qu'il est votre vrai père et votre vrai médecin.

Pour fruit de ce premier point, prions (Dieu nous le permet) pour notre fortune et nos biens, pour la vie et pour la santé, pour tous nos besoins temporels. Mais avec quelles dispositions? Retenez-les bien, mes frères : craignez quand votre prière a son effet, rendez grâce quand elle est sans effet; soyez indifférents à quelque effet que ce puisse être. A ces trois conditions vous prierez toujours avec mérite, et vos prières plairont à Dieu.

Craignez, quand elles ont leur effet, quand tout vous rit, quand les trésors de Dieu sont ouverts à vos désirs. Ne dites pas alors comme ces pécheurs heureux du prophète Zacharie : *Benedictus Dominus, divites facti sumus* (*Zach.*, XI, 5) : Béni soit Dieu, nous voilà riches; il nous chérit, puisqu'il nous enrichit. Ce bonheur que vous regardez comme une marque de son amour en est peut-être une de sa colère. Urie était content des caresses de David, il s'estimait digne d'envie; il retournait au camp portant une lettre du roi qui lui semblait renfermer les plus grands secrets de l'Etat, et tout le secret de cette lettre était l'ordre de sa mort. Il croyait tenir dans ses mains des signes certains de la confiance du prince, il ne portait que sa disgrâce et sa mort. Vous la porterez peut-être dans votre éclat, dans votre élévation présente, et dans toutes les distinctions qui vous tiennent lieu de bonheur. Craignez par conséquent dans l'heureux effet de vos prières.

Au contraire quand elles sont sans effet, alors grâces à Dieu : ce refus est un témoignage des tendres sentiments qu'il a pour vous. Il vous traite comme son enfant, ou du moins comme un malade qui n'est pas désespéré. S'il vous regardait en ennemi, en malade hors de remède, incapable de guérison, que lui importerait de contenter votre envie, et de vous laisser périr à votre gré?

Enfin, quoi que nous demandions pour nos intérêts temporels, attendons-en l'effet avec une parfaite indifférence. Contentons-nous d'ouvrir à Dieu notre cœur en lui découvrant nos besoins sans violenter sa providence; il sait ce qu'il nous faut, et nous ne le savons pas. Imitons la simplicité des deux saintes sœurs de Lazare, qui dans l'extrémité de la maladie de leur frère bornaient toute leur prière à représenter son état à Jésus-Christ : Seigneur, celui que vous aimez est malade, *Domine, quem amas, infirmatur* (*Joan.*, XI, 3). Elles ne disent point comme ce père alarmé du péril de son fils : *Venez dans ma maison, Seigneur, avant qu'il soit mort* (*Joan.*, IV, 49); ni comme ce centenier zélé pour son serviteur : *Dites, Seigneur, seulement une parole* (*Matth.*, VIII, 8). Il leur suffit de savoir que Jésus aime leur frère, et de lui exposer son mal, persuadées qu'il n'abandonne point ce qu'il aime. Apportons cette confiance à la prière, et nous prierons avec tranquillité.

Imitons Josaphat, ce roi si rempli de religion, qui, se voyant assailli par des armées innombrables, et s'adressant à Dieu par la

simple exposition des besoins pressants de son Etat : O Dieu de nos pères! disait-il, Dieu de la terre et du ciel, à qui rien ne peut résister : *Cum ignoremus quid agere debeamus* : Nous ne savons où nous en sommes, encore moins savons-nous ce qu'il nous faut; vous le savez, Seigneur, c'est donc à vous d'agir, d'ordonner, d'exécuter. Ce qui nous reste à nous, c'est de lever les yeux et le cœur vers vous : *Hoc unum habemus residui, ut oculos dirigamus ad te* (II *Paralip.*, XX, 12) : parce qu'enfin vous êtes notre maître, et nous sommes vos sujets; vous êtes notre père, et nous sommes vos enfants.

Par là, chrétiens, plus que par les discours les plus animés et les plus tendres, nous nous rendrons dignes de sa pitié; sans cela nous sommes aveugles, et nous ne savons pas ce que nous lui demandons; c'est le défaut de nos prières pour nos besoins temporels : mais dans nos besoins spirituels nous sommes encore plus coupables, puisqu'alors nous ne voulons pas ce que nous demandons à Dieu : sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Vouloir ce que l'on demande est proprement l'essence de la prière, puisque la prière n'est autre chose qu'une expression des désirs du cœur. Aussi était-ce la première condition que Jésus-Christ exigeait communément des malades, avant que d'appliquer sa puissance à leur guérison : *Vis sanus fieri* (*Joan.*, IV, 8)? Voulez-vous être guéri, dit-il au paralytique : *Quid vultis ut faciam vobis* (*Matth.*, XX, 32)? Que voulez-vous que je vous fasse, dit-il aux aveugles de Jéricho. Son indignation paraît contre ce peuple hypocrite qui ne lui parle que des lèvres, et dont le cœur est éloigné de lui : *Cor autem eorum longe est a me* (*Matth.*, XV, 8). Or je maintiens que si jamais le cœur est contraire à la parole et manque de sincérité, c'est principalement dans la prière qui a pour objet les biens spirituels et le salut éternel. D'où il s'ensuit que rarement on y est exaucé de Dieu. Pour être censé vouloir ce que l'on demande, il faut deux choses : il faut en ôter les obstacles, il faut en prendre les moyens. Considérez la femme chananéenne.

1. Elle sollicite auprès du Sauveur la guérison de sa fille; et pour cela que fait-elle? Elle en éloigne d'abord tous les obstacles : elle sort de son pays, elle quitte la compagnie des réprouvés, des idolâtres; autant d'empêchements aux inspirations du ciel et aux effets de la bonté du Sauveur : *Ecce mulier de finibus illis egressa.*

C'est cet éloignement des obstacles du salut que Dieu exige de nous, pour premier effort de liberté, pour premier témoignage de bonne foi. Vous voulez vous sauver : sauvez-vous, disait l'ange au saint homme Loth, en le tirant hors de Sodome : *Salva animam tuam* (*Gen.*, XIX, 17). Mais pour vous sauver, prenez garde à ne pas détourner les yeux, à ne vous point arrêter dans ce malheureux pays, ni dans tous les environs. *Noli respicere post tergum, nec stes in omni circa regione.* Tels sont ici devant mes yeux, qui languissent depuis longtemps dans leurs habitudes honteuses. De ce gouffre d'infamie à peine osent-ils élever les yeux pour entrevoir le soleil : il leur semble que du ciel à eux l'intervalle est infini; ils rougissent de leur esclavage; ils sentent le besoin qu'ils ont du secours de Dieu; ils soupirent et dévorent leurs soupirs à la vue des difficultés. Tant de serments! tant d'engagements! tant de chaînes! pour les rompre, quelle grâce ne faut-il pas? Ils prient, ils demandent la grâce : mais ils ne la veulent pas.

Car si vous la vouliez, mon cher auditeur, ne feriez-vous rien pour soutenir votre demande auprès de Dieu? Ne hâteriez-vous pas l'effet de sa bonne volonté pour vous, par quelque effort proportionné du moins à votre faiblesse? N'avez-vous pas entendu mille fois ce principe si rebattu de saint Augustin qui fait toute la décision du mystère de la grâce : *Jubet te Deus et facere quod possis, et petere quod non possis* (*Aug.*, *de Natura et grat.*, 43). Vous vous plaignez que Dieu vous commande avec rigueur des choses qui vous paraissent impossibles. Hé! que vous commande-t-il, deux choses en général : de faire ce que vous pouvez; de demander par la prière ce que vous ne pouvez pas. Y a-t-il là rien d'impossible? Mais ne séparez pas ces deux devoirs : *Facere quod possis, petere quod non possis.* Si vous vous arrêtez à faire ce que vous pouvez, sans prier pour ce qui vous manque, Dieu châtiera votre présomption; mais si vous vous contentez de prier pour ce qui vous manque, sans faire ce que vous pouvez, Dieu châtiera votre lâcheté. Conduite de Dieu fondée sur la nature de la grâce, qui a son progrès par degrés en quelque façon comme les sciences et les arts, dont l'exercice le plus aisé dispose au plus difficile. Et comment Dieu vous prodiguerait-il les dons que vous n'avez pas, si vous négligez ceux dont il vous a déjà fait part? Un laboureur soigneux de son profit se contente-t-il d'implorer le secours du ciel sans se donner nul mouvement pour attirer la fertilité sur ses terres? Il veut cette fertilité; mais parce qu'il la veut, il travaille et se sert de son industrie pour éloigner ce qui la peut empêcher.

Ce centenier romain, ce Corneille si fameux dès la naissance de l'Eglise, était dans l'ignorance de la foi de Jésus-Christ. Il s'était maintenu cependant par l'aide de Dieu dans la religion naturelle, c'est-à-dire dans la connaissance d'une seule divinité : *Religiosus ac timens Deum* (*Act.*, X, 2). Fidèle à cette connaissance, et voyant les sages de la terre partagés en diverses opinions; philosophes d'un côté, Juifs de l'autre, chrétiens nouvellement venus : incertain du parti qu'il devait tenir, il était continuellement en prière : *Deprecans Deum semper* (*Ibid.*). Il voulait obtenir la vraie lumière du salut, et parce qu'il le voulait, il fermait à l'idolâtrie toutes les avenues de sa maison, réduisant ses do-

mestiques à la crainte de Dieu : *Timens Deum cum omni domo sua* (*Act.*, X, 2). Cette crainte de Dieu lui faisait craindre encore l'idolâtrie des faux biens, qui attachent le cœur à la terre : il n'était riche et puissant que pour soulager les malheureux : *Faciens eleemosynas multas plebi*. Toutes ces œuvres n'étaient pas une parfaite conversion; c'étaient des pas qui tendaient à sa conversion : ce n'était pas la consommation de la grâce ; c'était un fidèle emploi des premiers rayons de la grâce. Il faisait ce qu'il pouvait : *Faciens eleemosynas*. Il demandait ce qu'il ne pouvait pas : *Deprecans Deum*. Et par conséquent il voulait ce qu'il demandait. Appliquez-vous cet exemple public, et jugez par là du succès et de la sincérité de vos prières.

Il faut une puissante grâce pour vous faire triompher de la passion qui domine dans votre cœur ; vous n'en êtes pas encore là : mais au moins faut-il tant de grâce, est-il besoin d'un si grand effort pour vous défaire de ce portrait, pour jeter au feu ces lettres, pour vous épargner la dépense où vous jettent ces présents, pour manquer à cette partie de plaisir, pour abréger cette conversation, pour éviter l'oisiveté, qui vous fait penser à tant de folies ; pour vous ménager des occupations qui attachent votre esprit, pour essayer ce que peut sur le cœur quelque jour de solitude et d'absence, pour changer en plaisirs innocents ou indifférents tant de plaisirs criminels.

Et vous qui allumez cette passion dans ce cœur par la passion que vous avez pour votre visage et pour vous-même ; peut-être en avez-vous souvent gémi devant Dieu : par où lui avez-vous montré que vos gémissements étaient sincères ? Avez-vous pu vous résoudre au moindre retranchement de ces airs enjoués qui vous servent d'attraits pour empoisonner les cœurs ? En avez-vous déchargé votre front d'une seule frisure et d'un seul ruban ? En avez-vous rien diminué du désir de plaire au monde ? Peut-être souhaitiez-vous que le monde vous déplût ? Mais voudriez-vous ne lui pas plaire ? Or tandis que vous lui plairez, il sera toujours à votre suite ; et tandis que vous verrez ce monde flatteur à votre suite, aurez-vous le cœur de vous en bien détacher ? Ce n'est donc pas se vouloir détacher du monde, que de ne vouloir rien faire pour lui déplaire ou pour lui plaire moins. Quelque prière que vous fassiez en cet état pour le salut de votre âme et pour votre conversion, vous ne voulez donc point cette conversion, puisque vous ne faites rien pour en retrancher les obstacles : encore moins en prenez-vous les moyens : c'est pourtant le second devoir.

2. Reportons les yeux vers la Chananée. Elle veut la guérison de sa fille ; et le moyen que Dieu a choisi pour la mettre en état de l'obtenir, c'est l'humiliation, le mépris. Avec quelle patience et quelle simplicité s'y soumet-elle ? Est-ce là, dit saint Jérôme, ce qui fait de cette femme l'objet de notre admiration : *Mira hujus mulieris patientia et humilitas prædicatur*. Elle a recours au Fils de Dieu, le plus doux et le plus affable des hommes : elle lui expose ses besoins dans les termes les plus touchants et les plus respectueux : Seigneur, dit-elle, Fils de David, ayez pitié de moi ; d'une mère affligée par le triste état de sa fille : un démon impur la tourmente ; aidez-la, Seigneur, aidez moi : *Miserere mei, Domine*.

Quel est le dessein de Dieu ? Ce même Jésus qui invite à lui tout le monde par sa douceur, qui va chercher les pécheurs jusque dans leurs barques, les publicains jusque dans leurs bureaux, ne veut pas même ouvrir aujourd'hui la bouche pour dire à une femme désolée un seul mot de consolation : *Et non respondit ei verbum*. Ce n'est encore là que le début et pour ainsi dire le premier essai du mépris. Il se lève, il sort, il la fuit : elle ne s'en alarme point ; au contraire elle redouble ses instances, elle s'imagine que dès là qu'elle est malheureuse elle a droit à la pitié de ce nouveau libérateur ; elle excite celle des apôtres ; ils prient leur Maître de l'entendre et de les délivrer de l'importunité de ses cris : *Dimitte eam, quia clamat post nos*. Le Fils de Dieu n'en paraît point touché : Je ne suis envoyé, dit-il, qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël : *Non sum missus, nisi ad oves quæ perierunt domus Israel*. Mépris qui, bien loin de la rebuter, donne à sa foi de nouvelles forces. Elle s'approche, elle se jette à ses pieds, elle l'adore et continue à lui demander son secours : *Venit et adoravit eum : Domine, adjuva me*. Ce nouvel effort de vertu ne devait-il pas attendrir le Fils de Dieu ? Son mépris augmente au contraire : il dit qu'il n'est pas à propos de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens : *Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus*. Ah ! mon Sauveur, je vous l'avoue, je ne connais point là la bonté de votre cœur. Où sont ces entrailles de miséricorde si promptes à s'émouvoir sur les misères du pécheur ? Hélas ! par des termes si durs, vous éteignez dans cette âme encore faible les premières étincelles de la foi, vous abattez le peu qu'elle a de courage, vous la mettez au désespoir. Chers auditeurs, laissons-lui gouverner les hommes : il connaît la trempe de leurs cœurs, il voit que par ces duretés il relève au contraire le courage de cette femme ; il anime et fortifie sa foi ; il tire enfin de son cœur des vertus qui sans cela seraient demeurées cachées. Eh bien ! Seigneur, il est vrai, répond-elle, il ne faut pas jeter le pain des enfants aux chiens ; je ne mérite pas d'être autrement considérée, mais au moins les petits chiens ne vivent-ils pas des miettes de pain qui tombent de la table de leurs maîtres : *Nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum*. Entrez-vous, chers auditeurs, dans le sens de cette expression ? En pénétrez-vous la douceur, la sagesse et l'humilité ? Le Sauveur n'y peut résister ; sa froideur enfin se laisse vaincre : *Propter hunc sermonem, vade*. Pour cette parole, dit-il, allez, votre fille est guérie, qu'il vous soit fait comme vous voulez : *Fiat tibi sicut vis*. Elle voulait donc en effet, et parce qu'elle

voulait, mépris, rebuts, duretés, tous autres moyens encore plus fâcheux lui sont doux ; et voilà le triomphe de la prière : *Fiat tibi sicut vis.*

Parole de consolation pour la femme chananéenne; pour vous, pécheur, parole de condamnation. Vous priez pour votre salut, et vous ne prenez pas les moyens de votre salut ; c'est-à-dire que vous parlez, ce n'est pas à dire que vous vouliez. Or je n'entends point dire au Sauveur : Qu'il soit fait comme vous parlez : je lui entends dire seulement : Qu'il soit fait comme vous voulez : *Fiat tibi sicut vis.* Vous parlez de salut, et vous voulez votre perte ; attendez-vous à votre perte, et non pas à votre salut. Vous demandez à Dieu un cœur pur ; ce sont des paroles : vous voulez demeurer impur ; c'est là votre volonté : vous demeurerez impur. Vous lui demandez votre conversion ; vaines saillies, vains discours : vous voulez persister dans vos désordres ; c'est là votre vrai dessein : vous y persisterez, vous y mourrez : pourquoi ? Parce que vous le voulez : *Fiat tibi sicut vis.*

Car si vous ne vouliez pas, vous voudriez et chercheriez tous les moyens de sortir de vos misères : et de bonne foi les cherchez-vous ? Vous diriez à Dieu comme saint Paul : *Domine, quid me vis facere* (*Act.*, IX, 5) ? Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Le dites-vous ? Vous diriez comme David : *Ego in flagella paratus sum* (*Ps.* XXXVII, 18) : Seigneur, s'il faut souffrir, je suis prêt à tout souffrir : le dites-vous ? N'êtes-vous point plutôt comme ce jeune homme de l'Evangile, qui par son ingénuité mérita d'abord la complaisance et l'affection du Sauveur : *Intuitus eum, dilexit eum* (*Marc.*, X, 17). Il priait, il se prosternait à genoux : *Genu flexo rogabat : quid faciam ut vitam æternam percipiam ?* Que ferai-je, Seigneur, pour gagner la vie éternelle ? Il avait dès sa jeunesse observé la loi de Moïse, il aspirait à quelque état plus parfait, il demandait les moyens d'y atteindre. *Allez donc,* lui dit le Sauveur, *vendez vos biens, donnez-les aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel.* A ces mots, changeant de visage, il se retira tout désolé. Le trésor du ciel le flattait, mais les moyens d'y parvenir lui ôtèrent le courage : *Contristatus in verbo abiit mœrens.*

N'êtes-vous point comme saint Augustin, qui, se sentant frappé du désir de son salut, ne pouvant plus se dissimuler ses misères et le péril de son état, contraint de s'élever à Dieu par la prière : Ah ! je craignais, disait-il, je craignais, ô mon Dieu ! de trouver votre miséricorde trop facile à m'écouter ; j'appréhendais comme la mort le changement de mes chères habitudes ; je me représentais avec frayeur ce temps où je n'aurais plus ces personnes avec moi, ces objets amusants devant mes yeux, ces douces passions dans mon cœur. O triste temps ! importune solitude où je serai réduit à ne plus penser qu'à Dieu. *Timebam, Domine Deus meus, ne me cito exaudires* (*Confess.*, *lib.* VIII, 7).

Changez mon cœur, ô mon Dieu ! sauvez mon âme ; vous l'avez dit mille fois avec Augustin : ne démentiez-vous pas en même temps votre prière ? Eussiez-vous été content que Dieu vous eût pris au mot, qu'il vous eût arraché ce cœur de pierre pour vous donner un cœur tendre et souple à sa volonté, qu'il eût rompu ces liens honteux qui vous sont cependant si agréables ? En ce moment seriez-vous content qu'il empoisonnât ce plaisir dont vous êtes enchanté, qu'il vous rendît odieuse ou indifférente cette personne en qui vous mettez votre bonheur, qu'il vous ôtât cet air complaisant qui vous fait désirer dans les compagnies, qu'il vous fît descendre de ce rang qui vous autorise à pécher ? Demander à Dieu qu'il vous sauve et qu'il ait pitié de vous, c'est cependant lui demander tous ces effets de sa pitié, tous ces moyens de salut, s'il les juge nécessaires. Autrement traiter avec lui, faire avec lui vos conditions, prétendre vous sauver en aimant ce qui vous perd, c'est une contradiction manifeste : c'est demander à Dieu ce qui, bien loin de vous être possible à vous, n'est pas même possible à Dieu ; c'est dire à Dieu : Seigneur, faites que je ne sois point du monde, et que j'aime éperdument le monde ; faites que rien n'altère la pureté de mon cœur, et que mon cœur soit plongé dans l'ordure ; faites que mon esprit domine toujours sur ma chair, et que rien ne manque à ma chair de tout ce qu'elle désire ; faites que je ne sois point aveuglé par l'ambition, et que j'aspire toujours à m'élever sur les autres. C'est-à-dire, faites, mon Dieu, que je sois humble et superbe, ambitieux et modéré, spirituel et sensuel, pur et impur, ennemi et ami du monde, vertueux et vicieux ; que vous me sauviez, et que je me damne. Quelles idées ! quelle prière d'un pécheur à son Dieu ! c'est pourtant là communément la disposition de votre âme.

Or, Messieurs, je maintiens qu'une des plus grandes injures que l'on puisse faire à Dieu, c'est de s'adresser à lui dans cette disposition, et qu'alors un refus est le traitement le plus doux que nous puissions attendre de sa justice. Oublions en effet que c'est Dieu que nous prions, figurons-nous que c'est un homme à qui nous adressons nos prières ; à quel point cet homme se croirait-il offensé s'il découvrait dans nos prières de l'indifférence, du mépris, de l'aversion pour les choses qui en apparence faisaient le but de nos désirs et de nos empressements ? Ne regarderait-il pas nos requêtes comme des pièges tendus à sa crédulité, des insultes injurieuses à sa libéralité comme une affectation de mauvaise foi digne de toute sa colère ? Et Dieu, mes frères, ce Dieu qui pénètre tout, faut-il que, parce qu'il est Dieu, parce qu'il a tout promis à la prière, il soit obligé d'exaucer les fausses prières, de ne pas distinguer la bouche d'avec le cœur, de vous prodiguer des biens que vous n'estimez pas, que vous ne souhaitez pas, que vous craignez d'obtenir, que vous seriez fâchés même d'obtenir.

Il y a dans le monde une nation assez éloignée du bon sens pour se faire un devoir de religion de demander tous les jours au Dieu

qu'elle adore des choses qu'elle ne veut point. Appelez cela superstition, jeu, sacrilége, mépris de la Divinité, tout ce qu'il vous plaira. Cette nation c'est vous, c'est tout le christianisme. On s'y fait un scrupule de conscience de ne pas adresser chaque jour à Dieu la prière solennelle instituée par Notre-Seigneur. En quel article de cette prière la langue et le cœur sont-ils d'accord? Seigneur, dites-vous, que votre nom soit sanctifié : *Sanctificetur nomen tuum;* c'est à vous de le sanctifier en vous-même; y pensez-vous? Que votre règne arrive: *Adveniat regnum tuum.* C'est à la fin des siècles, au jugement général que ce règne arrivera : le souhaitez-vous? Que votre volonté soit faite. *Fiat voluntas tua;* il ne tient qu'à vous de la faire; la faites-vous? Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons : *Sicut et nos dimittimus:* les pardonnez-vous ces offenses à ceux qui vous ont offensé? Ne nous mettez point, Seigneur, à l'épreuve de la tentation: *Ne nos inducas in tentationem:* Ne vous y jetez donc pas vous-même. Où est votre bonne foi, votre sincérité dans cette divine prière. Un rôle inutile, un personnage oisif de suppliant, que nous allons jouer tous les jours aux yeux de Dieu. Par là vous prétendez l'honorer? par la feinte, par le mensonge et par la duplicité? Par où donc mériterons-nous sa colère, si par là nous croyons mériter sa protection?

Mes chers frères, disait l'apôtre saint Jean, nous avons auprès de Dieu de solides assurances qu'il ne nous refusera rien : mais à quelle condition? C'est à condition que notre cœur ne nous démentira point : *Si cor nostrum non reprehenderit nos* (I *Joan.*, III, 22). Car, continue l'apôtre, nous avons affaire à un Dieu qui est plus grand que notre cœur, à un Dieu qui connaît tout: *Major est Deus corde nostro, et novit omnia.* Parlez aux hommes, priez-les, ils s'en tiennent à vos paroles, ils sont plus petits que votre cœur; ils ne savent point ce qui s'y passe. Votre cœur a des replis, un fonds, une étendue d'artifice et de malice, un tissu de déguisements, que leur petitesse et leur faiblesse est incapable de démêler. Mais ce Dieu plus grand que votre cœur : *Major corde nostro :* ce Dieu qui embrasse et qui remplit tout de sa lumière, est le seul interprète de votre cœur : il n'y a que vous et lui qui sachiez ce qu'il renferme; il y voit même souvent ce que vous n'y voyez pas. Si donc votre propre cœur vous dément et condamne votre prière, comment ce Dieu plus grand que votre cœur ne la condamnerait-il pas : *Si cor nostrum non reprehenderit nos?* Ah! vous les entendez si bien ces reproches de votre cœur, que souvent vous ne priez qu'avec honte. Vous ressemblez à Pharaon qui, considérant ses misères et ne se sentant point en disposition d'en sortir, disait à Moïse en gémissant : Priez le Seigneur pour moi, priez votre Dieu pour moi, qu'il ait pitié de moi, qu'il me convertisse: *Orate Dominum... rogate pro me* (*Exod.*, VIII, 8, 28). C'est ce que les pécheurs disent tous les jours aux gens de bien. Mais, répondait Moïse à ce déplorable roi : *Constitue mihi, quando deprecer pro te* (*Exod.*, VIII, 9): Marquez-moi donc l'heure, le jour, le temps enfin où vous voulez que je prie et que je parle à Dieu pour vous.

Je vous dis de même, pécheur. Ah! de toute ma force et du plus profond de mon cœur, fallût-il donner pour votre salut mon sang et ma vie, je suis prêt à me jeter aux pieds de Dieu, à solliciter pour vous sa clémence, à lui représenter le sang qu'il a répandu pour vous; à chercher, si je puis, des excuses à vos péchés. Mais pour cela dites-moi quel temps il faut que je prenne : *Constitue mihi quando deprecer pro te.* Au moment que je prierai pour vous, peut-être au même moment vous serez dans les plaisirs, dans la licence des compagnies, occupé à redoubler vos offenses contre Dieu. Mes prières d'un côté, qui tâcheront de l'apaiser; vos péchés d'un autre côté, qui réveilleront sa colère : qui l'emportera sur son cœur? ou ma prière, ou vos péchés? En quel temps faut-il donc que je prie Dieu, pour vous trouver au moins tranquille et hors d'état de l'irriter? Apprenez-moi cet heureux temps, marquez-le-moi : *Constitue mihi quando deprecer pro te.* Maintenant peut-être : en ce moment où votre passion moins violente vous permet d'entendre la sainte parole; où peut-être en ressentez-vous la force, et peut-être en êtes-vous ému. Cet intervalle d'attention, de tranquillité, voilà pour prier pour vous le temps le plus favorable. Eh bien! de cœur et d'esprit je me jette aux pieds de Dieu pour vous, pour chacun de vous, pour tous les pécheurs qui m'écoutent; le voulez-vous?

Ils le veulent, Seigneur, c'est leur salut qu'ils vous demandent, et que je vous demande en leur nom. Faites-leur en connaître l'importance; donnez-leur-en les moyens, mettez-les dans la nécessité d'y travailler. Je ne dois pas être moins zélé pour leur salut, ni moins hardi que le prophète; je vous dis donc avec lui : *Deus meus,* mon Dieu, *pone illos ut rotam; imple facies illorum ignominia, et quærent nomen tuum* (*Ps.* LXXXII, 17) : Affligez-les, ô mon Dieu! ces pécheurs, humiliez-les, disgraciez-les, ruinez-les et les sauvez; qu'ils oublient tout, et qu'ils vous connaissent; qu'ils négligent tout, et qu'ils vous cherchent; qu'ils perdent tout, et qu'ils vous trouvent : *Et quærent nomen tuum.* Qu'importe qu'ils soient grands, heureux, riches sur la terre? Il importe qu'ils soient sauvés. Otez donc à ce jeune libertin cette santé dont il abuse, ôtez à ce curieux cette science et cet esprit qui le perdent, ôtez à ce riche cette abondance qui nourrit sa volupté, ôtez à cette femme vaine cette beauté, l'occasion de tant de péchés. Ah! manquez-vous, Seigneur, de tempêtes, de vents, de feux, de disgrâces, de maladies? Servez-vous-en pour le salut de ceux qui sans cela sont hors d'état de salut.

Que dis-je, mes chers auditeurs? vous écoutez ma prière comme une imprécation contre vous; vous m'avez commis pour

vous attirer les bénédictions divines, et je semble vous attirer les fléaux, les malédictions. Vous vous plaignez de moi, comme ce roi des Moabites se plaignait du prophète Balaam, d'avoir trahi sa cause auprès de Dieu. Mais, lui répondait le prophète : *Quomodo maledicam cui non maledixit Dominus* (*Numer.*, XXIII, 8)? Vous voulez, disait-il, que je maudisse Israël, et comment maudirais-je ceux que le Seigneur n'a pas maudits? Je vous dis moi tout le contraire. Vous voulez que je vous attire les bénédictions du ciel, et quelles bénédictions souhaiterai-je à ceux pour qui le Seigneur n'a point d'autres bénédictions que celles de l'adversité? Ces adversités que je vous souhaite sont à la plupart de vous les seuls moyens de salut qui leur restent dans leurs péchés. Ces malédictions apparentes sont les seules bénédictions que vous pouvez espérer. Vous ne les voulez pas; vous ne voulez donc pas votre salut; vous démentez votre prière et la mienne. Hé! que voulez-vous donc que je demande à Dieu pour vous? Des prospérités dans votre fortune, n'est-ce pas ce qui vous a fait oublier Dieu? des honneurs et des dignités, n'est-ce pas ce qui vous attache à la terre? une abondance continuelle de biens, n'est-ce pas ce qui vous rend prodigue et voluptueux? un air de jeunesse et de beauté toujours brillant sur votre visage, n'est-ce pas ce qui vous rend l'idole du désordre et du scandale public? Tous ces biens-là jusqu'à présent ont été les sources de votre perte; et comment deviendront-ils les moyens de votre salut?

Laissons tous ces faux biens; ces biens dangereux, pernicieux qui nous amusent, qui nous trompent, et qui par un enchaînement inévitable de travaux et de chagrins, nous conduisent à la douleur d'être obligés de les perdre à la mort, et avec eux le salut. Portons tous nos désirs à ce seul bien qui survit à tous les autres et surpasse tous les autres. Une seule chose, ô mon Dieu! disait David, une seule attire tous mes désirs au mépris de tout le reste : *Unam petii a Domino, hanc requiram :* c'est que je sois assez heureux pour trouver place en votre maison, pour en goûter les délices, et couler avec vous les jours de cette longue éternité qui n'aura point de fin que vous-même : *Ut inhabitem in domo Domini : ut videam voluptatem Domini omnibus diebus vitæ meæ* (*Psal.* XXVI, 8). Celui qui formait cette prière eût eu bien d'autres prières et d'autres vœux à former, s'il eût suivi le penchant naturel où l'ambition porte les rois, et la volupté tous les hommes. Mais toute joie qui passe et toute grandeur qui périt disparaissaient à ses yeux, à la vue du seul bien qui ne passe point, à la vue de ce bonheur éternel comme nous et comme Dieu. C'est à ce seul bien qu'il aspirait : *Unam petii a Domino, hanc requiram.* Aspirons-y comme lui, nous trouverons Dieu plus prompt à nous l'accorder que nous à le demander, quand nous le demanderons avec une volonté sincère. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Sur le péché d'habitude.

In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum, exspectantium aquæ motum. Erat autem quidam homo ibi, triginta et octo annos habens in infirmitate sua.

Dans les galeries de la piscine étaient couchés par terre un grand nombre de languissants, d'aveugles, de boiteux et de perclus, qui attendaient le mouvement de l'eau. Et là il y avait un homme malade depuis trente-huit ans (*Joan.* V, 3-5).

Image du monde pécheur, tel qu'il est aux yeux de Dieu. Les villes et les cours, galeries remplies à nos yeux de gens heureux, brillants de santé et de joie. Aux yeux de Dieu tous ces gens-là ne sont que des aveugles errants, des boiteux chancelants, des languissants énervés par la volupté, des perclus immobiles à tous les ressorts de la grâce, une foule de malheureux assujettis par de longues habitudes à leurs passions : *Multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum.* Tous cependant attendent le mouvement de l'eau : s'ils ne sont pas guéris, ce n'est pas, disent-ils, leur faute : il ne tient qu'à Dieu d'envoyer son ange et de remuer leur cœur : *Exspectantium aquæ motum.*

En voici un entre les autres aspirant depuis trente-huit ans au bonheur de sa guérison, mais sans effet; il n'a personne, dit-il, qui veuille lui prêter la main pour descendre dans la piscine : *Hominem non habeo :* Jésus-Christ paraît et lui dit : *Vis sanus fieri?* Mais Jésus-Christ pouvait-il en douter? N'était-ce pas plutôt au paralytique à lui dire : Vous-même, Seigneur, voulez-vous me guérir?

Vous en êtes là, chers auditeurs : accablés la plupart sous le poids des habitudes qui vous attachent au péché, couchés par terre, ayant peine à porter vos yeux et vos soupirs vers le ciel, vous attendez le coup de la grâce pour sortir de votre langueur : vous dites qu'il ne tient qu'à Dieu de vous la donner. Sachez qu'il ne tient qu'à vous de l'accepter. Vous vous défiez de sa volonté, défiez-vous de la vôtre. Votre guérison est assurée, si vous la voulez aussi sincèrement que Dieu la veut, et puisqu'il vous prévient en vous demandant si vous la voulez, c'est vous déclarer assez haut qu'il la veut lui-même.

A cette assurance de sa volonté joignez donc vos efforts pour vous assurer de la vôtre; et dans ces deux dispositions, trente-huit ans d'habitude au péché ne vous ôteront point l'espérance d'en sortir. Fussiez-vous non-seulement un paralytique languissant, mais un Lazare mort, enseveli, serré des liens de vos péchés, enfermé dans le tombeau, sous la pierre et le roc de votre endurcissement, infectant l'air du scandale de vos désordres, en ce déplorable état prêtez l'o-

reille à la voix de saint Augustin, qui vous dit ce qu'il avait éprouvé, qu'il n'y a point de malade ni de mort désespéré sous la main d'un libérateur tout-puissant : *De nullo jacente desperandum, sub tali suscitatore* (*Serm*. 128, *n*. 14).

Ne regardez donc point votre mal comme incurable, et quelque difficulté qu'il y ait à le guérir, n'en tirez point ces funestes résolutions d'abattement, de désespoir, si ordinaires aux pécheurs qui sentent le poids de leurs crimes. Après trente-huit ans de langueur Jésus-Christ vous crie toujours : Voulez-vous être guéri ? *Vis sanus fieri?* Pour cela premièrement persuadez-vous bien que Dieu le veut; secondement, faites tous vos efforts pour montrer que vous le voulez. Avec cette confiance en la miséricorde divine, avec cette résolution de votre propre volonté, regardez l'événement miraculeux de l'évangile de ce jour comme un présage heureux de ce qui vous arrivera. Pour cela, Messieurs, implorons la grâce de Dieu par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier artifice du démon pour nous engager au péché, c'est de nous insinuer la facilité du pardon, par deux considérations flatteuses à notre amour-propre : la première, que Dieu est bon; la seconde, que le péché n'est rien.

Nous a-t-il poussés dans le piége, alors il nous y retient par deux artifices tout opposés, qui sont de nous représenter Dieu comme un juge inexorable et le péché comme un abîme d'où jamais nous n'aurons la force de nous tirer. La terreur des menaces et des châtiments de Dieu, l'horreur de l'énormité et du nombre de nos péchés, deux impressions qui ôtent au pécheur l'espérance de la miséricorde et le conduisent au désespoir.

C'est ainsi qu'autrefois le démon endurcit le premier homme aux menaces du Créateur : Allez, vous n'en mourrez point : *Nequaquam moriemini* (*Genes*., III, 4). C'est ainsi qu'il persuadait à Caïn que le meurtre de son frère n'était rien en comparaison du plaisir de se venger. L'un et l'autre n'eut pas plutôt contenté sa passion, que le démon remplit aussitôt leur cœur de terreur pour les menaces et d'horreur pour le péché. Tous deux ne songèrent plus qu'à fuir la vue d'un Dieu vengeur et à regarder leur péché comme un mal irréparable. Il est trop tard, disait Caïn, pour en pouvoir obtenir le pardon : *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear* (*Genes*., IV, 13).

Vous en dites autant, pécheurs, à la vue de la grandeur de vos offenses et de la colère du Dieu que vous avez offensé. Ses menaces et vos péchés vous plongent dans l'amertume et vous font désespérer de la grâce du pardon : songez-vous que ces sentiments sont les sentiments de Caïn ? L'en croirez-vous plutôt que Dieu, qui vous dit qu'il veut vous guérir, vous pardonner, vous sauver, pourvu que vous le vouliez ? *Vis sanus fieri?* Il le veut malgré ses menaces, il le veut malgré vos péchés : ne songez donc qu'à conformer votre volonté à la sienne, et qu'à vouloir votre salut aussi fortement qu'il le veut.

1. Vous me dites toujours que ses menaces sont terribles : il est vrai, mais au fond ce ne sont que des menaces, et bien plus ce ne sont que les menaces d'un Dieu. Quoi! N'est-ce pas par là qu'elles sont plus redoutables? Au contraire, dit saint Jean Chrysostome, et ce sentiment, mes chers frères, doit bien vous encourager.

Les hommes, dit-il (*Ad Theod.*, *hom*. 1), sont passionnés : presque toujours ils menacent par colère et avec emportement. Je puis donc craindre que leur colère ne dure plus longtemps que mon péché, et que, m'ayant menacé coupable, ils ne s'échappent à me punir repentant, parce que c'est la passion, rarement la raison qui les domine. Or en Dieu jamais la colère n'est passion : c'est toujours la justice qui la produit et la sagesse qui la règle. Il ne menace que par bonté, jamais pour satisfaire à son propre ressentiment, mais pour me rendre attentif à l'importance de ma faute et m'induire au repentir. Dès que je me repens, par conséquent, dès que Dieu voit en moi quelque effet de ses menaces, elles n'ont plus de quoi m'intimider, puisqu'elles ont eu tout leur effet, qui était de toucher mon âme et de me rappeler à mon devoir.

Les menaces de Dieu ne sont efficaces que pour les pécheurs endurcis, et ne subsistent qu'autant que subsiste la dureté : dès que le cœur s'attendrit, les menaces se dissipent et font place aussitôt aux promesses du pardon. C'est au lit de la mort que l'obstination dans le péché doit affaiblir la confiance et troubler l'homme mourant, moins sur l'effet des menaces que sur l'effet de son obstination.

Pour vous, mon cher auditeur, qui vivez encore plein de santé, plein de sens et de raison, qui êtes maître de votre choix, à qui la crainte de la mort n'arrache point le repentir, qui ne voyez point encore l'enfer ouvert sous vos yeux, c'est pour vous que l'espérance a toute son étendue, c'est à vous que ce Dieu vengeur adresse personnellement la promesse du pardon, c'est à vous qu'il a dit par le prophète Ezéchiel : *En quelque jour que ce soit, que l'impie quitte son péché, l'impiété ne nuira point à l'impie* (*Ezech*., XXXIII, 12); c'est à vous qu'il a dit au même endroit : Je ne veux point la mort du pécheur, mais je veux qu'il se convertisse et qu'il vive. *Vivo ego; nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat* (*Ibid*., 11). Il le veut donc; il appuie sa volonté d'un serment : il veut la vie du pécheur, comme il veut sa propre vie : *Vivo ego, volo ut vivat.*

Car s'il ne le voulait pas, s'il avait résolu la perte et la damnation du pécheur, prendrait-il seulement la peine de le menacer ? Il n'aurait qu'à se taire, à le laisser croupir dans ses péchés. Non, dit saint Augustin, quand on dit à quelqu'un : Prends garde, on n'a pas dessein de le frapper : *Nemo volens ferire dicit : Observa; si damnare vellet, tace-*

ret (*Serm.* 22). Dieu me menace et me presse jusqu'à la mort; il veut donc ma conversion, et la veut jusqu'à la mort. A la mort il sera mon juge; alors il sera bien tard et bien hasardeux d'espérer; mais il ne sera mon juge qu'un seul instant, le dernier instant de ma vie, et jusque-là tous les instants et tous les jours de ma vie il est mon Père et mon Sauveur. Je dois donc espérer en lui tous les instants et tous les jours de ma vie. *In quacunque die conversus fuerit :* En quelque jour que ce soit que le pécheur se convertisse, il trouvera, dit Dieu, mon cœur ouvert au pardon. Choisissez donc, pécheur, entre tous les jours de votre vie, ce jour de repentir et de pardon; mais que ce jour ne soit pas votre dernier jour; que ce jour ne soit pas celui qui n'aura point de lendemain; que ce ne soit pas même le crépuscule du jour où l'on pourra dire : La nuit vient, on ne peut plus travailler: *Venit nox, quando nemo potest operari* (*Joan.*, IX, 4). Travaillez à votre conversion dans l'étendue de ce qui s'appelle aujourd'hui : *Donec hodie cognominatur* (*Hebr.*, III, 13); tandis que vos yeux, vos sens, votre esprit sont encore en pleine lumière et loin des ténèbres de la mort.

Avec cette précaution non-seulement la menace de Dieu, mais la sentence même qu'il aurait portée contre vous ne vous doit point décourager : quand il vous aurait déclaré par un ange ou par un prophète qu'il n'y a plus pour vous de salut ni de pardon, qu'il vous aurait fixé le jour précis de votre mort et de votre damnation, tout persuadé que vous êtes que Dieu est la vérité même, vous devriez penser que ce triste arrêt ne serait qu'une menace, non pas un arrêt absolu.

Rien ne semblait plus précis et plus absolu que l'arrêt de Dieu contre Ninive. *Encore quarante jours*, disait Jonas, *et Ninive sera détruite* (*Jon.*, III, 4). Il ne venait point, dit saint Augustin (*Serm.* 361), leur prêcher la miséricorde; il venait au contraire leur signifier le décret souverain de la justice divine, et leur marquer le jour de l'exécution : Dans quarante jours vous ne serez plus : *Adhuc quadraginta dies.* Tout corrompus et tout scélérats qu'ils étaient, s'abandonnèrent-ils au désespoir? Rien moins; ils crurent entrevoir dans cet arrêt décisif quelque lueur d'indulgence. Ils se persuadèrent que Dieu changerait de cœur pour eux, s'ils changeaient de cœur pour lui. Faisons pénitence, dirent-ils, et nous ne périrons point : *Convertatur vir a via sua mala, et non peribimus* (*Jon.*, III, 8). Furent-ils trompés dans leur confiance? Ils changèrent et Dieu changea. L'arrêt qui semblait absolu n'était donc qu'une menace, et la menace une offre de pardon.

C'est Dieu même enfin qui nous en assure : Oui, dit-il dans Ezéchiel, quand j'aurais prononcé contre l'impie l'arrêt de mort, quand je lui aurais dit : Tu mourras : *Si dixero impio : Morte morieris*, après tout, s'il fait pénitence et renonce à ses péchés, il ne mourra point, il vivra : *Si egerit pœnitentiam a peccato suo, vita vivet et non morietur* (*Ezech.*, XXXIII, 14).

2. N'appuyez donc plus votre défiance et votre découragement sur la rigueur de ses menaces, encore moins sur le nombre et l'énormité de vos péchés. Ce second appui, mes frères, est aussi vain que le premier. C'est encore Dieu qui vous l'apprend par le prophète Isaïe : Quand vos péchés, dit-il, seraient comme l'écarlate, c'est-à-dire éclatants, sanglants, ils deviendront blancs comme la neige : *Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur ;* et pour ce changement il n'y a qu'à le vouloir, ajoute-t-il, et m'écouter : *Si volueritis et audieritis me* (*Isai.*, I, 18, 19). Madeleine écouta sa voix, la Samaritaine l'écouta, Pierre l'écouta, Paul l'écouta; mille et mille pécheurs encore plus scandaleux et plus odieux l'ont écoutée, et dès l'instant ont éprouvé que sa miséricorde est à l'épreuve de mille millions de péchés.

Le comprenez-vous bien, Messieurs, que la première femme qu'il honora de sa familiarité, était, selon saint Grégoire le Grand, cette Madeleine décriée par le scandale de ses mœurs, que celle qu'il choisit pour appeler au salut un peuple entier, était cette Samaritaine engagée dans un dérèglement honteux, que celui qu'il donna pour chef à son Eglise naissante était un apôtre flétri par la perfidie et le reniement, que celui qu'il remplit de lumière et d'onction pour écrire son Evangile était un avare publicain, que celui qu'il destina pour appeler à la foi le monde idolâtre avait été le persécuteur de la foi? Ce même Paul enfin, tiré d'un gouffre si profond pour un si haut ministère, alléguant lui-même les raisons de sa vocation, déclare que Jésus-Christ n'étant venu que pour sauver les pécheurs a voulu déployer sur lui comme sur le plus grand et sur le premier des pécheurs : *Quorum primus ego sum* (I *Tim.*, I, 15), toute l'étendue de sa patience et de sa miséricorde : *Omnem patientiam* (*Ibid.*, 16). Pourquoi? pour encourager, dit-il, et pour instruire tous les autres : *Ad informationem eorum* (*Ibid.*); pour leur persuader enfin que c'est où le péché régnait avec plus d'autorité que la grâce se plaît d'établir la force de son empire, et d'en déployer les trésors avec plus de profusion : *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia* (*Rom.*, V, 20).

Ouvrez donc les yeux à ces exemples et l'esprit à ces leçons, puisqu'elles sont faites pour vous : *Ad informationem eorum.* Quelque habitude qui vous attache et qui vous éloigne de Dieu, tâchez d'en approcher sur les pas de ces grands pécheurs. Mon cher frère, l'enfant prodigue avait bien autant de sujet de se décourager que vous. Il avait méprisé la tendresse de son père, il avait dissipé son bien dans un libertinage affreux. Après tout j'irai à mon père : *Ibo ad patrem*, disait-il. Ah! si, au lieu d'aller à son père, il eût pris un dessein contraire de s'en écarter encore plus loin; s'il eût dit comme vous : Non, je n'irai point, je ne retournerai point;

comment soutiendrais-je sa vue? Voudrait-il me reconnaître et détourner seulement les yeux sur moi? dans ce découragement n'eût-il pas péri de langueur et de misère?

Augustin n'avait-il pas autant à craindre que vous, impudique, hérétique, demi-païen, tel qu'il était? Vous n'en êtes pas encore là. S'il avait éludé les remontrances de Monique et les sages conseils d'Ambroise, avec les mêmes défiances que vous opposez tous les jours à nos sollicitations, le monde aurait été privé des pures lumières de sa doctrine et de l'exemple touchant de sa conversion.

Voyez cependant l'enfant prodigue à la table de son père : toute la famille en joie, toute la maison retentit du bruit des concerts. C'est d'un fils rebelle et ingrat que ce bon père a fait ce nouvel objet de son affection. Voyez Augustin sur le trône du sanctuaire, éclairant toute l'Afrique, embrasant tout l'univers du feu de la charité. C'est d'un scandaleux et d'un dissolu que Dieu a fait ce miracle de grâce et cet ardent zélateur de la vérité. C'est de ces pierres et de ces rochers insensibles que Dieu a formé ces nouveaux enfants d'Abraham (*Luc.*, III. 8).

Mais, me direz-vous, ces pécheurs étaient tous prédestinés, leurs noms étaient écrits au livre de vie. Et qui vous a dit, mon cher frère, que votre nom n'y soit pas? Ces pécheurs, avant leur conversion, dans le temps de leurs déréglements, savaient-ils qu'ils fussent prédestinés? N'étaient-ils pas livrés aux mêmes doutes et aux mêmes crimes que vous? Cela les a-t-il empêchés d'aspirer à leur salut, et d'y travailler avec confiance? Après leur conversion même et dans l'état de leur plus ardente ferveur, pouvaient-ils avec sûreté compter sur leur persévérance? Y a-t-il quelques saints qui s'en soient jamais flattés? Cela les a-t-il empêchés de se fier, à l'égard de cette dernière grâce, à la miséricorde de Dieu? Ces ténèbres sont donc communes aux saints aussi bien qu'aux pécheurs; mais au milieu de ces ténèbres ils ont tous eu pour parvenir au terme de leur salut une lumière commune, qui est la confiance aux miséricordes infinies d'un Dieu qui veut leur salut. Suivez, pécheurs, cette lumière : elle vous conduira sur leurs pas à cet heureux terme : il n'y a qu'à vouloir marcher : *Vis sanus fieri?*

Vous me direz que la force vous manque, et que la faiblesse où l'habitude au mal vous a réduit vous tient dans la servitude et vous rend incapable d'aucun effort pour le bien. Quoi! mon frère, est-ce sur vos forces et sur votre fermeté que vous devez appuyer votre confiance? Il n'est pas en votre pouvoir de vous relever sans secours, accablé comme vous l'êtes et dépourvu de mouvement. C'est au médecin qui vous crie : Levez-vous, sortez dehors : *Lazare, veni foras*. C'est à lui, dis-je, de vous donner par la force de ses remèdes les nerfs et le mouvement qu'il sait que vous n'avez pas. Crierait-il si haut au paralytique : Lève-toi, porte ton lit, marche : *Surge, tolle grabatum, ambula* (*Joan.*, V, 8), si en même temps il ne ranimait ses forces pour se lever et pour marcher? Vous commanderait-il avec tant d'autorité de cesser de vivre mal, de commencer à bien vivre, en un mot de vous convertir de tout votre cœur à lui : *Quiescite agere perverse, discite bene agere...* (*Isai.*, I, 16). *Convertimini ad me in toto corde vestro* (*Joel.*, II, 12), si, connaissant combien votre cœur est faible, en combien de liens il est engagé, il ne vous donnait pas le courage et le pouvoir de les rompre?

Ne comptez donc pas, dit saint Augustin, sur votre faiblesse, mais sur la puissance de Dieu : *Potentia Domini, non vires mortui*. Comment n'aurait-il pas la puissance de vous relever? Le démon, dit saint Chrysostome, a bien eu la puissance de vous abattre! Votre ennemi sera-t-il plus fort pour vous perdre que votre Dieu pour vous sauver? Votre ennemi saura-t-il mieux disposer de vos passions, tourner les ressorts de votre esprit, donner la pente à votre cœur, que ce même Dieu qui a formé votre esprit et votre cœur? Votre ennemi enfin aura-t-il plus de zèle et d'ardeur pour vous retenir dans le vice que Dieu pour vous en tirer? Le démon s'est-il fait homme? a-t-il répandu son sang pour vous traîner avec lui dans l'enfer? Dieu a fait tout cela pour vous attirer dans sa gloire.

Et pourquoi donc, pécheur, vous tenez-vous condamné à la mort? pourquoi désespérez-vous de votre retour à la vie? pourquoi dites-vous : C'en est fait, je n'en reviendrai jamais? *Et quare moriemini, domus Israel* (*Ezech.*, XVIII, 32)? C'est Dieu qui vous parle ainsi par le prophète Ezéchiel. Vous êtes pécheur, c'est pour cela qu'il est venu vous guérir, non pas les innocents et les justes. Vous êtes un grand pécheur, c'est pour cela qu'il vous a préparé des remèdes d'un grand prix : son sang et sa vie. Vous êtes un pécheur obstiné, c'est pour cela qu'il s'obstine à vous presser, qu'il redouble ses instances, qu'il ne se rebute point de votre insensibilité, qu'il vous fait parler si souvent par ses prophètes, et par moi-même en ce moment. Pourquoi donc vous laissez-vous mourir plutôt que de recourir à sa grâce? *Et quare moriemini?* pourquoi perdez-vous l'espérance au pied de sa croix? pourquoi vous damnez-vous à sa vue, entre ses bras, dans son sang? *Quare moriemini?* Pourquoi? Ce n'est pas pas parce qu'il le veut : vous êtes convaincu par ce premier point qu'il ne veut que votre salut, mais c'est parce que vous-même, auteur de votre péché, vous en fomentez l'habitude et ne voulez pas la déraciner. Le voulez-vous? Apprenez à vous en assurer dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il ne s'agit pas ici de conduire à la vertu ceux qui sont déterminés à l'embrasser, mais de tirer de la voie de perdition ceux qui n'ont pas encore le courage d'en sortir. Je leur donne saint Jean Chrysostome et saint Augustin pour guides; on ne s'égarera point sur leurs pas. Et si saint Augustin, le

docteur de la plus sûre et de la plus saine morale, y paraît avoir quelque égard à la faiblesse du pécheur, il serait bien surprenant que ses oracles fussent absolus quand il parle avec rigueur de l'économie de la grâce, et qu'il devînt suspect quand il en parle avec plus de rapport à la liberté de l'homme et à la bonté de Dieu.

Qu'exigent ces deux saints de la liberté du pécheur, pour répondre à la bonté de Dieu, qui le veut sauver? Nous l'apprenons par ce qu'ils écrivent tous deux à deux insignes pécheurs qui scandalisaient leur siècle : saint Jean Chrysostome à Théodore, un solitaire indigne de sa vocation; saint Augustin à Boniface, un de ses plus chers amis, gouvernant l'Afrique sous l'empereur Théodose. Le solitaire avait renoncé au service de Dieu pour s'abandonner à la débauche. Le gouverneur, après avoir fait profession de piété, jusqu'à vouer la continence, avait violé son vœu par un mariage sacrilége, et profané son mariage par des vices odieux. Que leur conseillent ces deux sages directeurs? Leur instruction se réduit principalement à trois avis : à l'exercice assidu des bonnes œuvres, au retranchement des péchés, à la persévérance dans la prière. Avec ces trois efforts, appuyés du secours actuel de Dieu, ils espèrent les détacher de leurs mauvaises habitudes et les faire rentrer dans le chemin du salut.

1. Le premier pas que doit faire le pécheur, c'est de ne point abandonner l'exercice des bonnes œuvres; au contraire, d'y persister et même de l'augmenter : *Fidem teneas*, dit saint Augustin, *pacem quæras, fac eleemosynas*, *exerce jejunia, ex mundi bonis facias bona opera* (*Ad Bonif.*, *epist.* 220). Soyez ferme dans la foi, cherchez la paix, faites l'aumône, imposez-vous quelques jeûnes, employez vos biens temporels en œuvres de piété. Mettez-vous dans l'esprit, dit saint Chrysostome, que la paresse, l'oisiveté, la négligence des bonnes œuvres est dans un pécheur la racine et la mère du désespoir : *Radix et mater desperationis ignavia* (*Ad Theod.*, *hom.* 1, *n.* 12).

Il est si vrai, Messieurs, que les œuvres vertueuses, en quelque état que l'on soit, peuvent devenir des liens qui nous rapprochent de Dieu, qu'un des artifices du démon les plus communs, dès qu'il nous a poussés hors des bornes de l'innocence, est de nous faire rompre tout commerce avec la vertu, de nous persuader qu'en cet état il est inutile de remplir les devoirs de la religion, que tout le bien que l'on peut faire alors, étant sans mérite, est aussi sans aucun fruit. Quand le pécheur se sent porté par quelque bon mouvement aux actions de piété, de justice et de charité, dans l'instant il est arrêté par cette maudite réflexion, qui était celle de Judas : *Ut quid perditio hæc* (*Matth.*, XXVI, 8)? A quoi bon tout cela? de quoi me servira-t-il? Le démon même a trouvé des émissaires assez malins pour enseigner que l'aumône et la prière faites en état de péché ne sont qu'un surcroît de péché, parce qu'alors ce ne sont, disent-ils, que les actions d'un rebelle et d'un disgracié, qui ne peuvent être qu'odieuses, incapables de rien mériter.

De rien mériter, j'en conviens, mais non pas de rien obtenir; car où en serions-nous, chers auditeurs, si Dieu ne donnait rien qu'au mérite? Où seraient ces couronnes de miséricorde dont il couronnait David (*Ps.* CII, 4), s'il n'avait à nous donner que ces couronnes de justice que se promettait saint Paul (*II Tim.*, IV, 8)? Et quand même saint Paul se les promettait, dit saint Augustin, quel mérite avait-il pour se les promettre? quel en était le fondement, sinon la grâce acquise sans mérite, et même dans le démérite et la disgrâce du péché? *Sine ullis meritis bonis, cum multis meritis malis* (*De Gratia et libero Arbitrio*, *c.* 6). Quel était le mérite des Ninivites, dont nous avons déjà parlé, quand Jonas leur prêcha la pénitence? Ils étaient plongés dans toutes sortes de débauches, il ne leur était pas certain que Dieu leur pût pardonner s'ils témoignaient leur repentir par le jeûne et par les pleurs. Que sait-on, disaient-ils, s'il ne nous pardonnera pas? *Quis scit si convertatur et ignoscat Deus* (*Jonas*, III, 8)? Quel était le mérite d'un Nabuchodonosor qui s'était fait adorer comme un Dieu, lorsque Daniel lui conseillait de racheter ses péchés par l'aumône? Il n'était pas certain ni à ce prophète, ni à ce roi, que le pardon de ses péchés dût suivre sa charité : Peut-être, disait Daniel, Dieu vous pardonnera-t-il : *Forsitan ignoscet delictis tuis* (*Dan.*, IV, 24); parce qu'en effet Dieu ne doit rien dans la rigueur de sa justice au pécheur révolté et disgracié.

Sur ce doute cependant, sur cette espérance incertaine du pardon, Jonas et Daniel, inspirés de Dieu, conseillaient à ces grands pécheurs le jeûne et l'aumône, et sur la parole de ces prophètes Ninive et Nabuchodonosor cherchaient le pardon de leurs crimes dans ces œuvres de pénitence et de propitiation. Quel en fut le succès? Dieu, qui ne leur devait rien selon les lois de sa justice, trouva dans sa miséricorde assez de raisons pour les convertir. Pourquoi donc, mon cher auditeur, sur ce *peut-être* heureux à tant de gens indignes des grâces de Dieu, ne risquerez-vous pas comme eux quelques pratiques laborieuses de religion et de charité, quelques essais d'austérité et de mortification? Tous les jours vous risquez tant de peines et de fatigues, votre vie et vos biens, pour parvenir dans le monde à quelque fortune et à quelque réputation. Cette fortune et cette réputation du monde, entre les mains des hommes injustes et capricieux qui en sont les dispensateurs, est-ce quelque chose de plus sûr et de plus certain pour vous que la grâce de votre conversion entre les mains d'un Dieu tout rempli de miséricorde?

Ah! mes frères, vous le sentez bien que, vous prosternant souvent au pied des autels, assistant modestement à la célébration des saints mystères, prêtant attentivement

l'oreille à la parole de Dieu, pratiquant la miséricorde envers les pauvres, il se fait insensiblement dans votre cœur, encore attaché au péché par la force de l'habitude, il s'y fait une certaine altération qui vous rappelle malgré vous à Dieu, qui réveille en vous le soin du salut, qui vous fait sentir le besoin de sortir de vos misères. Et si vous voulez consulter ceux de vos amis que vous avez vus passer du désordre à la vertu, ils vous avoueront que dans leurs dérèglements ils étaient toujours demeurés attachés en quelque manière à Dieu, ou par le respect des choses saintes, ou par quelque dévotion particulière, ou par le zèle de la religion, ou par l'affection à l'aumône, ou par une ferme foi, qui, les bourrelant au fond du cœur, leur faisait craindre au moins ce Dieu qu'ils n'aimaient pas encore. Ils vous feront comprendre enfin que c'est avec ces faibles liens qu'ils se sont rapprochés de Dieu, ou, pour parler plus sainement, que Dieu les a rapprochés de lui par sa pure grâce. A cette étude assidue des bonnes œuvres, ajoutez un second effort, la diminution de vos péchés.

2. Je sais que ce n'est pas là, Messieurs, un remède à proposer dans le tribunal de la pénitence : un pareil ménagement ne convient point à l'état d'un pécheur qui demande l'absolution. Car alors la hache est au pied de l'arbre, il faut tout couper sans réserve, il faut prendre son parti. Mais pour vous, à qui la longue habitude et l'attachement au péché fait regarder la conversion comme un devoir au-dessus de toutes vos forces, on ne peut vous donner, dit saint Chrysostome, un meilleur conseil que celui de ne rien ajouter au mal qui vous rend si faible : *Ut ad præsentia mala nil adjicias*, et de retrancher chaque jour quelque chose à vos excès : *Aliquid de nimietate reseces*. Aujourd'hui rompant un de vos liens, demain en rompant un autre, et le jour suivant un autre : *Et sensim et paulatim, quid, atque iterum paululum deme* (*Ad Theod.*, *hom.* 1, *n.* 5).

Saint Augustin, parlant dans le même esprit à Boniface, et appliquant cette maxime au détail de sa disposition : Vous êtes chargé, lui dit-il, du poids d'un mariage hasardé contre les lois ; en cet état dont vous ne pouvez sortir, gardez au moins les lois de la pudicité conjugale, n'en corrompez point la pureté par d'autres affections qui augmenteraient votre crime, et qui éloigneraient de vous la miséricorde de Dieu : *Serves saltem pudicitiam conjugalem*.

De là suivront deux effets avantageux à votre conversion. Le premier, dit saint Augustin dans un sermon à son peuple, c'est qu'en cessant de pécher vous en perdrez insensiblement la facilité. Ce que vous vous déterminez à ne pas commettre aujourd'hui trouvera demain dans votre cœur plus de répugnance, et le jour suivant encore plus. Il vous viendra dans l'esprit qu'ayant pu vous modérer en ces occasions il n'est pas impossible de parvenir jusqu'à la pleine victoire. Enfin vous abstenant aujourd'hui du péché, demain vous serez plus lent à pécher, vous y trouverez plus de peine. Et cela, dit saint Augustin, je le dis après l'avoir éprouvé : *Expertus loquor : non fiat hodie, pigrius fiet cras*.

Un autre avantage de ce retranchement, c'est qu'étant un premier effet de votre docilité à la grâce, il ne peut manquer d'être suivi de quelqu'autre égard particulier de la clémence de Dieu, quoique vous en soyez indigne. Dieu regarde ce léger effort, non pas comme un holocauste parfait qui dévore tous vos péchés, mais au moins comme un verre d'eau qui, toute froide qu'elle est, lui étant cependant offerte de bonne foi, ne laisse pas d'attirer sa complaisance et d'être suivie de ses dons : *Quamlibet exiguum pœnituerimus, nullo id pacto facturos indonatos a Deo*, dit saint Jean Chrysostome (*Ad Theod.*, *hom.* 1, *n.* 5).

Défiez-vous, Messieurs, de ces projets austères de conversion que se forment les libertins. Je ne puis souffrir, disent-ils, tous ces adoucissements : si je voulais me convertir, la retraite serait entière ; je voudrais ne plus voir personne et ne plus penser qu'à Dieu ; je ferais un divorce général avec tous les plaisirs et tous les intérêts du monde. Il est vrai, Messieurs, ils ont raison. Le parti qu'ils se proposent est le plus sûr pour opérer une vraie conversion, mais ce n'est pas à dessein de commencer cette vraie conversion qu'ils se la proposent si sévère ; au contraire, c'est pour trouver dans toutes ces sévérités un prétexte apparent de n'y jamais travailler. Travaillez-y, pécheurs, et mettez la main à l'œuvre. Si vous ne pouvez en venir à bout d'un seul coup, appliquez-vous-y par parties. Vous n'êtes pas encore assez forts pour obéir à la voix de Jésus-Christ, qui vous dit comme au paralytique : *Lève-toi, porte ton lit*. Témoignez-lui du moins que vous n'êtes pas insensible à la bonté qu'il a de vous faire cette question : *Voulez-vous être guéri ?* Montrez-lui que vous le voulez par quelques efforts sincères pour vous jeter hors du lit ; réitérez-les, redoublez les, et son bras, inspirant sa force à vos nerfs tremblants, vous mettra bientôt en état de faire, pour ainsi parler, trophée de votre faiblesse, en nous donnant à tous le spectacle consolant de votre vraie conversion, après nous avoir attristés par celui de vos scandales. Vous pourriez marcher alors et porter avec joie votre lit : *Tolle grabatum tuum et ambula*.

Quand même le courage et la force vous manqueraient pour parvenir au bonheur d'une conversion complète, ah ! mon cher frère, ne serait-ce rien que de moins pécher, que de diminuer le nombre et le scandale de vos crimes ? Hélas ! dit le même saint (*Ad Theod.*, *hom.* 1, *n.* 12), ne comptez-vous pour rien d'être moins damné? Tous les jours les criminels attendant leur arrêt de mort comptent pour beaucoup de mourir d'une mort plus douce et par un supplice moins honteux. N'y aura-t-il que l'enfer seul dont

tous les tourments paraîtront égaux ? L'esprit d'un débauché peut-il être assez abruti pour former cette pensée, qu'enfer pour enfer, éternité pour éternité, le plus ou le moins de supplices n'y fait rien ? O mon cher frère, si vous voulez être damné, ne le soyez pas comme un Judas, un Antiochus, un Hérode, un Pharaon ; mais plutôt... mais plutôt ne le soyez point du tout. Le dessein de Dieu n'était pas que l'enfer fût pour les hommes ; il n'était préparé que pour les démons : *Paratus diabolo et angelis ejus* (*Matth.*, XXV, 41). Pourquoi vous associez-vous à leurs supplices, en imitant leur débordement en toutes sortes d'horreurs ? S'ils y sont endurcis, c'est principalement par l'impuissance d'en sortir. Que ne feraient-ils point s'il était en leur pouvoir de changer de volonté, de pratiquer la vertu, de renoncer au péché, de recourir enfin par la prière à la miséricorde de Dieu ? Tout cela, pécheur, est en votre liberté ; pourquoi la perdez-vous en vous rendant esclave du vice ? Vous ne pouvez, dites-vous, ni diminuer vos péchés, ni augmenter vos bonnes œuvres. Au moins ne pouvez-vous pas prier ? Recourez donc à la prière et tentez ce troisième effort.

3. C'est l'avis que saint Augustin donne avec plus d'instance à Boniface : *Ora fortiter :* priez, dit-il, non pas faiblement, négligemment, mais priez avec dessein d'obtenir, et par conséquent avec force. La prière est toujours forte quand elle est animée par le désir. Bien plus, priez abondamment : *Funde orationes.* Ne vous contentez pas d'une élévation vers le ciel, de quelques soupirs sur vos misères, du froid récit de quelques oraisons. Que votre prière soit assidue, qu'elle parte du fond du cœur, et que de là, comme d'une source abondante, elle se répande devant Dieu : *Funde orationes.* Et quel sera l'objet de votre prière ? Que faut-il demander à Dieu ? Qu'il lui plaise de vous donner cette force de vous convertir que vous n'avez pas maintenant dans le degré qu'il convient pour produire son effet : *Ut quod non potes modo, possis aliquando.* La victoire absolue de votre passion vous paraît encore impossible en l'état où vous vous trouvez : Dieu sait ce qui en est. Cependant cela sert de prétexte au délai de votre conversion. Priez le maître des cœurs de vous la rendre possible, et de mettre votre cœur en telle situation que ce qui vous paraît impossible en ce moment vous devienne aisé dans la suite : *Ut quod non potes modo, possis aliquando.*

Pour vous ôter tout prétexte de défiance et vous encourager à prier, faites vous-même la réflexion que saint Augustin faisait faire à ce gouverneur d'Afrique ; souvenez-vous, lui disait-il (*Epist. ad Bonif.*), de l'effet qu'ont eu vos prières auprès de Dieu, quand vous l'avez prié pour les besoins de la vie ; de combien de périls il a pris soin de vous sauver ; quel succès il vous a donné dans vos affaires, à quelle fortune il a bien voulu vous élever. Pour tous ces bas intérêts qui vous ont fait implorer son secours, tout pécheur et rebelle que vous êtes, il a eu des égards d'ami. Que ne fera-t-il point quand vous le prierez pour les besoins de votre âme et pour votre salut éternel ? Que lui importait votre santé, votre gloire, votre fortune ? Mais votre âme et votre salut, c'est ce qui lui est cher et précieux. Prenez pour vous ces avis de saint Augustin, mes chers frères ; et plus vous vous sentez accablés par vos passions, abîmés dans vos habitudes ; élevez votre voix, vos cris avec d'autant plus d'ardeur ; songez à ce pécheur, qui criait des lieux profonds : *De profundis clamavi* (*Ps.* CXXIX, 1), et qui semblait se servir auprès de Dieu de cette considération pour attirer sur son état toute l'attention de ses oreilles : *Fiant aures tuæ intendentes* (*Ibid.*). Cette triste situation redoublait même sa confiance. Il ne craignait point d'avouer la multitude des péchés qui l'avaient jeté dans ce gouffre ; et plus il les jugeait insupportables à tout autre qu'à Dieu, plus il jugeait la clémence de Dieu disposée à les oublier : *Quia apud te propitiatio est* (*Ibid.*, 4). Ces cris pleins de confiance témoignaient, dit saint Augustin, qu'il n'était plus si profondément abîmé, puisque par l'éclat de ses cris, il commençait à s'élever du fond de l'abîme : *Qui jam clamant de profundo, non penitus in profundo sunt ; clamor ipse jam levat.* Criez ainsi par la prière, et vous ne serez plus de ceux qui font connaître par leur silence et par leur stupidité qu'ils sont ensevelis au fond de l'abîme, et ne sentent pas leur misère ou négligent d'en sortir : *Qui sunt profundius in profundo, nec sentiunt* (*In psal.* XXXIX).

Manassès était tombé dans ce gouffre d'abominations que son exemple avait répandues dans tout son royaume, et de ce gouffre il était tombé par la vengeance de Dieu dans les fers de ses ennemis. De ces profondes ténèbres, il éleva les yeux au ciel. La colère de Dieu ne lui fit point oublier sa miséricorde ; il craignit, mais il espéra. Sans force et sans appui du côté des hommes, il trouva ce qu'il lui fallait dans son propre cœur, parce qu'il y trouva de la confiance assez pour adresser ses pleurs et sa prière à Dieu.

Imitons ce roi, mes chers frères. Nous n'avons point comme lui, ni renversé les saints autels, ni sacrifié aux idoles, ni massacré les prophètes, ni immolé des enfants à Baal. Nous pouvons donc demander miséricorde avec encore moins de crainte et plus d'espérance que lui. Jetons-nous d'esprit et de cœur aux pieds de ce Dieu irrité. Disons-lui avec Manassès, jusqu'à ce qu'il nous ait tirés des liens de nos habitudes : *Domine, Deus justorum :* Seigneur, vous êtes le Dieu des justes, mais vous êtes aussi mon Dieu, quoique je ne sois qu'un pécheur. Vous conduisez ma vie et ma fortune ; vous m'élevez, vous m'abaissez, je suis l'ouvrage de vos mains aussi bien que les saints et les justes ; vous êtes donc aussi mon Dieu. Comme tel, comme Dieu des justes, vous les avez comblés des biens que vous leur aviez préparés. Mais, Seigneur, ce n'est pas pour

eux que vous avez préparé la pénitence : *Non posuisti pœnitentiam justis.* Pour eux les couronnes, les récompenses, tout ce qu'il y a dans vos trésors de plus précieux et de plus grand. Mais la clémence, le pardon, la grâce du repentir, la pénitence enfin, pour qui l'avez-vous établie? *Propter me, propter me posuisti pœnitentiam, propter me peccatorem.* Pour les pécheurs, sans doute, et entre les pécheurs, pour moi. N'y eût-il que moi de pécheur, fussé-je entre les pécheurs le plus scandaleux, le plus opiniâtre, la pénitence et le pardon sont d'autant plus pour moi, que je vous ai plus offensé, que je me suis rendu plus indigne du pardon. N'est-ce pas sur les plus grands pécheurs que vous faites éclater vos plus grandes miséricordes? Mais quand vous les auriez tous punis, que je fusse échappé moi seul à votre colère, en devrais-je perdre pour cela l'espérance du pardon? Non, moins vous auriez fait de grâce aux autres, et plus j'en attendrais pour moi, parce qu'enfin la pénitence n'est pas un nom vain et sans effet; vous n'avez pas promis en vain de pardonner aux pécheurs. Pardonnez-moi donc, Seigneur, puisque vous avez pardonné à tant d'autres, et que vous vous plaisez à pardonner; répandez jusque sur moi votre libéralité. Je vous en supplie, je l'espère, parce que vous êtes mon Dieu, le Dieu des pécheurs repentants et de ceux qui aspirent à la pénitence : *Quia tu es, Deus, Deus, inquam, pœnitentium* (*Orat. Manassæ*).

Manassès fut écouté dans sa prière, vous le serez comme lui; il sortit de ses fers, vous en sortirez comme lui; il devint un miracle de pénitence, un des plus grands objets de la miséricorde de Dieu; vous le deviendrez comme lui, si vous êtes fidèle comme lui. Je vous le souhaite. Au nom du Père, du Fils, etc.

PREMIER SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'insensibilité pour le ciel.

Domine, bonum est nos hic esse; si vis, faciamus hic tria tabernacula : tibi unum, Moysi unum et Eliæ unum.

Seigneur, nous voilà bien ici : faisons, s'il vous plaît, trois tentes : une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie (*Matth.*, XVII, 4).

Sire (1),

Notre-Seigneur paraît sur le Thabor, accompagné de Moïse et d'Elie, environné de rayons plus brillants que ceux du soleil, pour nous inspirer l'amour du ciel par une image de la gloire qu'il y possède et qu'il y communique aux bienheureux.

Les disciples, encore grossiers, au lieu d'entrer dans le sens de ce mystère, en prirent occasion de s'arrêter à l'éclat du bien présent, et Pierre parlant pour tous : Seigneur, s'écria-t-il, nous voilà bien ici, faisons-y notre demeure : *Bonum est nos hic esse, faciamus tria tabernacula.*

Ce que Pierre n'a dit qu'une fois sur le Thabor, plutôt par affection pour son maître que pour son propre intérêt, c'est ce que nous disons, et que nous pensons tous les jours par un lâche attachement aux douceurs et aux biens du monde. On a beau nous parler du bonheur de la vie du ciel, nous tenons à la vie mortelle par des liens si engageants, que les plus misérables y trouvent de la douceur. Que peuvent donc penser ceux pour qui la vie présente est remplie de tant de délices? Et comment des gens qui n'estiment et ne goûtent que le monde ouvriront-ils leur cœur aux désirs des biens du ciel?

Aussi de tous les sujets que l'on prêche au peuple chrétien, de toutes les vérités que la religion nous propose, on peut dire que l'état des bienheureux dans le ciel, la gloire et la joie du paradis, est ce qui nous touche le moins, ce que l'on écoute plus froidement et plus indifféremment. On parlera des surprises de la mort, des peines de l'enfer, des rigueurs du jugement : tout cela remue les consciences, on frémit, on laisse au moins échapper quelques soupirs. Parlez du paradis, de la possession de Dieu, de l'heureuse éternité, les oreilles sont fermées, l'esprit et le cœur sont glacés.

C'est là cependant notre vrai bien, la fin, le terme où nous devons tendre. C'est pour cela que nous sommes chrétiens, c'est pour cela même que nous sommes, et sans quoi mieux serait pour nous de n'avoir jamais été. Comment donc y sommes-nous insensibles?

Cette insensibilité, Messieurs, sera la matière de ce discours. Je ne vous y parlerai point du bonheur des saints dans le ciel; je vous parlerai seulement de votre insensibilité pour le ciel; je ferai voir que peu de choses vous doivent plus alarmer sur votre propre salut, parce qu'à bien considérer les dispositions de votre âme, cette insensibilité ne peut venir que de trois mauvais principes : ou bien de ce que vous êtes mal persuadés du bonheur que l'on goûte dans le ciel; ou bien de ce que vous vous sentez hors d'état d'y parvenir; ou bien de ce que vous négligez et comptez pour rien d'y parvenir. En être mal persuadé, c'est manquer de foi; se sentir hors d'état d'y parvenir, c'est manquer d'espérance; compter pour rien d'y parvenir, c'est manquer d'amour pour Dieu. Or, qu'est-ce qu'un chrétien sans foi, sans espérance et sans amour pour son Dieu? Montrons, dans les trois points de ce discours, que rien n'est plus misérable que la condition d'un chrétien que sa mauvaise vie a réduit à ce point là. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, il ne s'agit pas ici de considérer le paradis comme un lieu délicieux, une ville, un palais bâti d'or et de pierreries, quoique, pour condescendre à la faiblesse de nos esprits engagés dans la chair, ce bonheur simple et pur nous ait été quelquefois représenté sous ces figures grossières.

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

Ce qui nous est proposé pour récompense dans le ciel, c'est Dieu même, c'est Dieu seul: *Ego merces tua* (*Genes.*, XV, 1); mais c'est Dieu possédé par l'homme, et rendant l'homme heureux par sa vue, par son amour, par la joie qui rejaillit de sa vue et de son amour. C'est avec la possession de Dieu, l'éloignement absolu de toutes sortes de maux, l'assemblage parfait de toutes sortes de biens, la durée interminable et immuable de ce bienheureux état. Voilà ce qu'on nous propose quand on nous parle du paradis; voilà l'objet de notre foi; voilà ce qu'il nous en faut croire. En vérité, le croyez-vous: *Credis hoc* (*Joan.*, XI, 27)? disait Jésus-Christ à Marthe, en lui parlant de la vie éternelle qui doit suivre la résurrection. Pourquoi ne le dirais-je pas à tant de chrétiens insensibles? Croyez-vous en effet que votre bonheur est dans le ciel, que Dieu seul est votre bonheur: *Credis hoc?* Mais comment le croire et ne rien faire pour l'obtenir? Comment le croire et faire tout ce qu'il faut pour le perdre? A ces deux réflexions connaissez quelle est votre foi.

1. Vous ne faites rien pour le ciel: car faites-vous rien de pareil à ce que font les pécheurs pour contenter leurs passions criminelles? Cette seule comparaison vous devrait couvrir de confusion. Faites-vous du moins rien de pareil à ce que vous faites vous même pour conserver votre santé, pour vous tirer d'une maladie, pour prolonger de quelques jours une vieillesse languissante, pour soutenir votre fortune et celle de vos enfants, pour gagner l'affection des princes, pour vous élever aux honneurs? Avez-vous le courage de vous donner pour le ciel la même gêne et le même soin que pour plaire, et pour briller, et pour vous parer, et pour varier vos plaisirs? Y mettez-vous autant de temps, de dépense et d'application qu'au jeu, à la table, aux promenades, aux autres amusements que vous vous figurez nécessaires à votre état?

Honteuse comparaison! C'est là cependant que nous rappelle Salomon quand il nous exhorte à chercher la vraie sagesse avec la même ardeur que l'on cherche l'or et l'argent: *Si quæsieris eam quasi pecuniam;* avec le même travail qu'il en coûte pour arracher les métaux des entrailles de la terre: *Et sicut thesauros effoderis illam* (*Proverb.*, II, 4). C'est à cette même émulation que nous sommes invités quand le Fils de Dieu nous avertit de ménager notre salut comme des négociants qui trafiquent: *Negotiamini dum venio* (*Luc.*, XIX, 13); quand il nous met devant les yeux l'exemple des ouvriers qui travaillent à la vigne à toutes les heures du jour (*Matth.*, XX, 1); l'exemple des vierges sages qui veillent toute la nuit pour les noces de l'époux (*Matth.*, XXV, 1); quand saint Paul nous exhorte à veiller sur nos ennemis, comme des soldats toujours en garde, à soutenir comme eux les fatigues de la guerre sous les armes de la foi: *Certa bonum certamen fidei* (I *Tim.*, VI, 11).

Tout cela nous dit clairement que le seul désir du ciel devrait avoir sur nous tout au moins le même effet que le désir du gain, du plaisir, de l'honneur, de la fortune, de la vie, de la santé; que la seule pensée du ciel devrait nous porter à des efforts d'autant plus grands, que ce bien suprême et éternel est plus au-dessus de tous les biens périssables.

Cette pensée, cependant, quel pouvoir a-t-elle sur nous? que fait-elle en nous? Presque rien pour nous porter à la vertu, moins que rien pour nous adoucir les chagrins mêmes de la vie. Parlez du ciel à un homme affligé; dites-lui qu'il y a là-haut des couronnes préparées à la patience, un Dieu qui dispose tout pour notre salut: rien de plus sec, paroles froides qui ne remuent point le cœur. Mais s'il est dans la disgrâce, dites-lui qu'il est rappelé à la cour; s'il a perdu des biens, annoncez-lui quelque succession imprévue; s'il pleure la mort d'un ami, proposez-lui des parties de plaisir, des amusements agréables, aussitôt le trouble s'apaise et la sérénité revient. On se console ainsi de ses misères par de nouvelles misères, et l'on ne veut pas s'en consoler par la vue d'un état exempt de toutes sortes de misères; on n'y pense pas, on ne le croit donc pas. La foi du ciel peut-elle être en nous et ne nous porter à rien de ce qu'il faut pour le gagner? Bien plus, la foi du ciel peut-elle être en nous et nous laisser faire en second lieu tout ce qu'il faut pour le perdre?

2. Opposons en effet la foi que nous professons à la vie que nous menons. Quand le Sauveur serait venu du ciel pour nous annoncer une loi non-seulement de plaisir mais de volupté, quand nous serions obligés par son Evangile à surpasser par de nouveaux excès les désordres des païens, quand Jésus-Christ n'aurait chassé des autels les divinités fabuleuses que pour s'ériger à leur place en protecteur des avares, des impudiques et des brigands, quand il aurait promis son paradis à tous ces vices honteux, les villes et les cours, le monde entier irait-il un autre train? Mènerait-on une autre vie que celle que l'on voit et que l'on déplore dans la plupart de ceux qui portent le nom de chrétien?

C'est au contraire au retranchement de toutes ces sortes de vices que le Sauveur a attaché la couronne de notre salut. Comment le croire, et ne retrancher rien, ne s'abstenir de rien de tout ce qui peut nous ravir cette couronne et nous fermer l'entrée du ciel?

Répondez donc à saint Paul, qui propose aux Corinthiens l'exemple de ceux qui couraient dans la lice des jeux publics, des athlètes, des lutteurs, qui combattaient pour emporter le prix de la souplesse et de la légèreté du corps. De combien de choses, dit saint Paul, ces gens-là s'abstenaient-ils? De tout ce qui pouvait altérer leur tempérament, diminuer leur force et leur santé, par conséquent de tous les excès de bouche et de toutes les molles voluptés: *Ab omnibus se abstinet omnis qui in agone contendit* (I *Cor.*, IX, 25). Tous les plaisirs de la vie ne leur

étaient donc rien en comparaison de la gloire de pouvoir remporter le prix. Hé! quel prix? dit saint Paul : une couronne fragile, une branche de chêne ou de lauriers, ils s'interdisaient pour cela tout ce qui pouvait flatter leurs sens. Que devons-nous donc faire, conclut-il, pour une couronne incorruptible, une récompense aussi excellente et aussi durable que Dieu? *Illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam* (I *Cor.*, IX, 25).

On s'abstient, il est vrai, par principe de santé. On se retranchera par cette considération non-seulement les délices de la table et tout ce qui flatte l'appétit, même les viandes les plus communes. On s'interdira le vin, plus scrupuleusement que les anciens réchabites (*Jer.*, XXXV). On se réduira, s'il le faut, pour le reste de la vie au simple aliment des enfants. Ah! quand la loi de Dieu, l'ordonnance de l'Eglise a prescrit le jeûne et l'abstinence, on n'a point eu d'oreille pour l'écouter, parce qu'alors il ne s'agissait que de la santé de l'âme; il n'était question que d'obéir ou désobéir à Dieu; que de perdre ou gagner le ciel : cela ne valait pas que l'on renonçât aux plaisirs les plus naturels de la vie. Mais il s'agit d'obéir au médecin, de soutenir le corps et de prolonger la vie : c'est un intérêt trop touchant pour ne pas sacrifier tous les plaisirs de la vie au plaisir capital de mourir un peu plus tard : *Ab omnibus se abstinet ut corruptibilem coronam accipiat* (I *Cor.*, IX, 25).

Où est donc votre esprit et votre raisonnement? La crainte de la mort et l'amour de la vie présente est un frein assez fort pour vous contenir sur toute sorte d'excès, et l'amour de la vie future, le désir du ciel que fait-il? Que peut-il sur vos passions, sur vos sens? Vous vous livrez lâchement et honteusement à tout ce qui corrompt votre âme et qui vous fait perdre le ciel, et vous dites que vous croyez, que vous avez la foi du ciel?

Votre excuse, la voici : vous prétendez que les biens présents, étant visibles et sensibles, ont sur votre cœur un autre effet et vous frappent tout autrement que les biens de la vie future qui ne vous sont connus que par la foi. N'est-ce donc rien, Messieurs, que d'être connu par la foi? Ce qui est connu par la foi l'est plus certainement et plus indubitablement que tout ce qui paraît évident aux sens et aux yeux. Les vrais sages et les vrais braves, c'est-à-dire les vrais chrétiens, que n'ont-ils point fait dans tous les siècles, de surprenant, de merveilleux, pour ces biens futurs invisibles qui ne leur étaient connus que par la foi?

S'ils ne vous sont connus, à vous, que faiblement et superficiellement, ils ne vous sont pas connus par la foi, qui donne à tout ce qu'elle dit une certitude infaillible. Et si vous n'avez pas cette foi, je ne suis point surpris de votre abandonnement à la vie terrestre et sensuelle. C'est même là ce que j'ai prétendu, que l'insensibilité pour le ciel est la marque d'un homme sans foi. Mais si vous l'avez cette foi, comprenez quelle est votre misère d'être aussi peu touché des biens du ciel que si vous n'aviez pas la foi.

David n'hésitait point à comparer ce déplorable état à la condition des brutes. L'homme, dit-il, étant né dans l'honneur, n'a point compris la noblesse de son être : *Homo cum in honore esset, non intellexit.* Il s'est rendu comparable aux animaux sans raison, et leur est devenu semblable : *Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis* (*Ps.* XLVIII, 21). David en parlant ainsi traitait trop bien le pécheur. Il eût pu dire que le pécheur s'abaisse même au-dessous des animaux, se rend encore plus méprisable et plus vil que les animaux. Car si les animaux se laissent emporter à ce qui frappe leurs sens, ils cherchent en cela le bonheur qui leur est propre, ils suivent l'instinct naturel qui leur est donné par le Créateur. Ils n'ont point de lumière supérieure qui leur montre aucun bien au-dessus des biens du corps. Comme à leur égard tout est borné là, ils s'y bornent eux-mêmes, et ne vont jamais au delà. Combien plus digne de pitié, ou plutôt de confusion, l'homme qui par-dessus le penchant de la nature ayant reçu la lumière de la raison, la lumière même de la foi, qui lui découvre une vie éternelle au-dessus de celle du corps, obscurcit cette lumière et l'éteint dans son esprit, sans vouloir comprendre ce qu'il est, pourquoi il est né, à quoi il est destiné : *Non intellexit?* Comme si le plaisir du corps était le bonheur de son âme, ou que son âme ne lui fût rien!

Vous vous retranchez à dire que c'est cela même qui vous rend insensible pour le ciel : non pas manque de foi, mais parce que vos péchés vous en ôtent l'espérance en vous mettant hors d'état d'y parvenir. Montrons dans ce second état un nouvel abîme de misères.

SECONDE PARTIE.

L'espérance du ciel est quelque chose de si doux et en même temps de si fort, qu'elle est capable d'adoucir les plus grands maux de la vie : première vérité. D'où il s'ensuit, pour seconde vérité, que le plus grand mal de la vie, c'est d'avoir éteint dans son cœur cette espérance du ciel.

1. On peut dire, Messieurs, que l'espérance en général est le fard qui rehausse et embellit tous les biens, qui en déguise tous les défauts, qui en cache ou en aplanit toutes les difficultés. Tout paraît beau, facile et grand sous les couleurs de l'espérance : aussi est-elle un remède efficace et présent à tous les maux. Le malade se soutient par l'espérance de la santé, l'indigent par l'espérance du retour de l'abondance. On souffre tout par l'espérance de ne pas souffrir toujours. L'enfer ne serait plus enfer si l'espérance de quelque fin pouvait y trouver entrée; l'âme immortelle du damné respirerait par la pensée, ou de pouvoir survivre à sa misère, ou de pouvoir y succomber par la mort.

Or, si la seule espérance de la cessation des maux incurables et éternels a la force d'en calmer le sentiment, quelle force doit avoir l'espérance des biens éternels pour adoucir les plus grands maux d'une vie mortelle et bornée ? Aussi était-ce la vue de ces biens sans fin qui faisait le plaisir des martyrs dans leurs supplices, le plaisir des solitaires dans l'horreur de leurs déserts, le plaisir des pénitents sous le cilice et la cendre. Un siècle de douleurs ne leur paraissait qu'un moment : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ* (II *Cor.*, IV, 17) ; parce qu'ils voyaient à la suite de ce siècle, ou plutôt de ce moment, une éternité de repos, un poids immense de gloire : *Æternum gloriæ pondus*. On faisait briller à leurs yeux l'espérance des grandeurs et des délices du monde, on leur promettait la faveur et la protection des grands ; une éternité de biens encore éloignée de leur vue leur faisait mépriser tous les charmes des biens présents, et parce qu'il n'y avait point d'autre obstacle que la vie entre eux et l'éternité, c'est pour cela qu'ils bénissaient les afflictions et les tourments, qui, leur abrégeant la vie, leur hâtaient la possession de cette heureuse éternité.

Et c'est aussi pour nous conduire à ce mépris des biens présents que tous les jours de plus en plus Dieu nous en fait connaître et sentir la vanité par des afflictions imprévues, par des amertumes secrètes répandues sur tous nos plaisirs, par des événements contraires à tous nos projets, par des révolutions inévitables à toute la prudence et à tous les efforts humains. Il n'est pas besoin pour cela que Dieu renverse le monde : il n'a qu'à le laisser tel qu'il est aller son train; nous n'avons qu'à vivre et à vieillir, pour voir mourir avant nous et sous nos yeux tout ce qui fait l'appui de nos vaines confiances.

Voyez entrer les jeunes gens dans le monde ; fiers de leurs espérances, ils croient être déjà tout ce qu'ils peuvent être un jour; la fortune d'autrui leur est non-seulement un plan, mais un gage de leur fortune; ils vivent ainsi dans l'orgueil et dans la joie, tant qu'ils peuvent espérer. Laissez-les vivre, à mesure qu'ils avanceront en âge ils verront reculer les objets de leurs désirs; ils trouveront à chaque pas les épines attachées à tout ce qu'ils voudront cueillir ; ils entreront sans y penser dans les soucis de l'âge sérieux, qui leur apprendra les illusions et la mauvaise foi de la fortune. Alors le charme se dissipe ; on découvre le vide et le creux des projets imaginaires que l'espérance avait tracés. Bien plus il suffit souvent d'être heureux, de se voir au comble du bonheur, de sentir que l'on y est, qu'il n'y a rien de plus à prétendre, et qu'on ne peut plus monter, pour sentir aussitôt le dégoût de ce doux état. Pourquoi? parce qu'alors ayant tout, possédant tout, on n'a plus rien à espérer, et que l'espérance est le premier bien, le plus doux bien, presque le seul bien de la vie.

Salomon n'avait point d'ennemi qui l'inquiétât; il n'avait point vu ses voisins, la Palestine, l'Assyrie, l'Egypte armées contre lui, ni l'indigence et la stérilité répandues dans son royaume. Le seul poids de son opulence et de sa prospérité lui arrachait du cœur ce témoignage public du dégoût qui le dévorait au milieu de tous ses biens : *Vanité des vanités*, disait-il, *et tout n'est que vanité* (*Eccle.*, I, 2); parce qu'étant maître de tout, il n'avait plus rien à espérer. Ce dégoût faisait sur son cœur les mêmes impressions de tristesse et de chagrin que font la pauvreté, la douleur, la soif et la faim sur le cœur des misérables. Mais parce qu'il avait le cœur bon, que les plaisirs qui l'avaient amusé n'avaient point éteint ses lumières, il s'en servait pour s'élever de ce dégoût général des créatures à la recherche et au désir des vrais biens qui sont en Dieu. Servons Dieu, disait-il, c'est tout le bonheur de l'homme ; on n'est homme que pour cela, on n'est même rien sans cela : *Deum time, et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo* (*Eccle.*, XII, 13).

C'est ainsi que le cœur humain ne pouvant subsister sans quelque manière d'espérance, et sentant l'illusion de ce qu'il avait espéré, s'élève au-dessus de la terre, et va chercher dans la pensée du ciel la seule espérance qui lui reste et que tout l'univers est incapable de lui donner. C'est ce qui rappelle alors au soin de la conscience et au désir du salut tant de gens que la jeunesse et l'ensorcellement du monde en avaient longtemps écartés.

Que l'on est heureux, vous me l'avouerez, quand au milieu des naufrages de la vie on peut avec confiance envisager ce port de la sainte éternité que la foi nous ouvre et nous offre, et se persuader avec saint Paul qu'il y a là haut d'autres biens, un autre état plus solide et plus florissant que tout ce qui nous occupe et nous amuse ici-bas : *Cognoscentes nos habere meliorem et manentem substantiam* (*Hebr.*, X, 34). Bien plus, il y a des maux dans la vie où le cœur se refuse à toute autre consolation, des maux dont on ne peut adoucir le sentiment que par les réflexions éternelles. Car où David aurait-il pris de la force et du secours contre l'invincible douleur de voir le sang de ses enfants couler dans sa propre maison, de se voir lui-même détrôné par la révolte de son fils? Quel remède à des maux si peu communs, s'il n'eût trouvé dans la vue de son Dieu, une ressource de courage, et même de tranquillité, contre le désespoir ordinaire à tous les pécheurs? Mon âme, disait-il, dans les jours ténébreux de ma tristesse, s'est fermée à toute consolation : *In die tribulationis renuit consolari anima mea* (*Ps.* LXXVI, 3). Mais j'ai pensé à Dieu, je me suis souvenu d'un Dieu juste, d'un Dieu vengeur, d'un Dieu rémunérateur. *Memor fui Dei* (*Ibid.*, 4). J'ai repassé dans mon esprit tant d'années d'afflictions, d'où il m'a tiré moi et mes pères : *Cogitavi dies antiquos*. J'ai étendu mon esprit jusque dans

l'éternité, où il me réserve la récompense de mes peines et de mes travaux : *Annos æternos in mente habui* (*Ps* LXXVI, 5). Cette vue et ce souvenir non-seulement m'ont consolé, mais encore m'ont comblé de joie : *Memor fui Dei, et delectatus sum.*

En est-ce assez pour vous convaincre de cette première vérité, que même dans les plus grands maux de la vie on trouve de la douceur par l'espérance du ciel? Sentez-vous cette vérité ? qui vous en empêche ? A quoi tient-il ? A vos péchés, dites-vous, qui vous ont laissé la foi du ciel, mais qui vous en ôtent l'espérance.

Ici, Messieurs, permettez-moi de tirer de votre cœur et de vos propres sentiments la conviction d'une seconde vérité attachée à la précédente : c'est que la situation la plus douloureuse de la vie est celle d'un chrétien qui s'est privé par ses péchés de l'espérance du ciel. Et plût à Dieu que ce discours portât tout entier à faux, et ne tombât sur pas un de cet auditoire ! Ecoutez-moi, écoutez votre conscience, et soyez juges entre elle et moi.

2. Je n'ai pour cela qu'à vous faire une question, qui est la même que faisait Job à ses trois amis. Quelle est, leur disait-il, l'espérance d'un pécheur qui veut faire l'homme de bien, qui passe pour homme d'honneur; hypocrite cependant, qui ne songe qu'à contenter ses passions avares et sensuelles ? Que peut-il espérer, si Dieu l'y laisse croupir et ne l'en délivre pas ? Quelle consolation peut-il trouver, soit qu'il veuille penser à Dieu, soit qu'il en détourne sa pensée ? *Quæ est spes hypocritæ, si avare rapiat et non liberet Deus animam ejus ? An poterit in Omnipotente delectari* (*Job*, XXVII, 8) ?

Supposons, comme il est vrai, que l'homme, quel qu'il soit, ne peut vivre content sans être animé par quelque espérance. Où est celle du pécheur obstiné dans son péché? Peut-il arrêter ses yeux sur ses biens, sur ses maisons, sur tout ce qui fait son plaisir, qu'il ne soit aussitôt frappé de cette affligeante pensée : Voilà ce qu'il me faut quitter, ce qui ne sera plus à moi dans un an, dans dix ans, demain, aujourd'hui peut-être. Un temps si court, une si courte espérance peut-elle entretenir la joie dans le cœur d'un homme chrétien? Plus il y a d'années qu'il jouit de ces biens si doux, plus il craint qu'ils ne lui échappent. A force de désirer il sent mourir ses désirs; il ne voit plus rien qui en soit digne. Il jette les yeux sur le monde, il le reconnaît tout changé : d'autres visages, d'autres mœurs; un peuple tout nouveau d'inconnus et d'étrangers, pour qui le cœur ne dit plus rien; des remords sur le passé, de l'indifférence pour le présent, de la crainte pour l'avenir. On ne peut plus souffrir la joie, non pas même celle d'autrui. Tout le monde pèse alors, et l'on pèse à tout le monde.

O mon cher frère ! les yeux au ciel ! c'en est là le temps, le moment; c'est là l'unique but qui reste à votre espérance. Mais où est-elle l'espérance de ces vieux pécheurs endurcis? S'il n'y a plus rien pour eux sur la terre, y a-t-il quelque chose dans le ciel? ils n'osent y penser. Si quelquefois ils y pensent malgré eux, ils retombent aussitôt de tout leur poids vers la terre où ils ont mis tout leur cœur. Ils se replient honteusement sur eux-mêmes et sur leurs plaisirs passés. Ils retournent d'esprit et de cœur sur les traces imaginaires du chemin délicieux qu'ils ont fait. Ils se tiendraient heureux de le recommencer encore. Ils n'en parlent qu'en soupirant. Ils se rabaissent chargés d'années aux mêmes amusements qui avaient fait l'occupation de leur plus folle jeunesse. Ils vont se désennuyer dans les compagnies, en y portant l'ennui de leur présence et de leur conversation. Ils vont aux spectacles publics se donner eux-mêmes en spectacle. Ils ne connaissent plus d'autre affaire que le jeu.

Mais encore faut-il bien, disent-ils, passer le temps. Quoi donc ! le temps n'est-il pas assez rapide et assez prompt à passer? Selon vous la vie est si courte ! comment les jours vous semblent-ils si longs? Vous ne pouvez sans frémir regarder la fin de la vie, et vous courez à la fin de chaque jour, vous ne savez à quoi passer les jours. Un vrai chrétien n'est jamais dans cette peine : un vrai chrétien n'est point oisif. Combien de devoirs a-t-il à rendre à son Dieu, à son prince, à la patrie, au public, à sa famille, à sa condition, à ses amis : son âme à cultiver, ses comptes à régler, sa conscience à gouverner, ses préparatifs à faire pour l'éternité. Rien de tout cela, pécheur, ne mérite-t-il vos soins ? Ce cœur toujours fertile en mille honteux désirs, cet esprit toujours regorgeant de mille sales idées, ne peut former un seul désir pour le ciel, une seule idée de Dieu. Tout est amer et désolant pour lui dans cette pensée. *An poterit in Omnipotente delectari?*

Où est donc son occupation, sa joie, ce qui lui tient lieu de consolation? Vous le savez, mais le dirai-je? Des cartes, des joueurs, de l'argent, de l'appétit, des nouvelles, des railleries, voilà de quoi l'amuser. Mais que peut-il espérer ? Dans le mauvais temps il en espère un plus beau, dans les ennuis du jour il espère le repos et le sommeil de la nuit, dans les inquiétudes de la nuit, il espère le retour du jour, dans les infirmités il espère du soulagement. Indigne enchaînement de frivoles espérances ! Et dans les derniers combats, dans l'extrémité de la vie, qu'espère-t-il ? quelque trêve avec la mort, pour quelques jours au moins; pour combien? car il faut finir. Et quelle fin ? la mort, les vers. On voudrait que tout finît là, qu'il n'y eût rien par delà, ni enfer, ni éternité. N'êtes-vous pas bien à plaindre et bien digne de pitié, d'être obligé par les remords de votre mauvaise vie à désirer pour tout bonheur que tout finisse au tombeau ?

Ah ! vous avez mis le bonheur de votre vie à n'avoir jamais assez, à désirer tout, à ravir tout, à vouloir être le premier, le plus honoré, le plus riche, et votre bonheur à la fin de votre vie, vous le mettez à n'être rien ! Rien ! c'est donc là l'objet de vos désirs et de

votre convoitise pour toute l'éternité! O misérables, dit Salomon : *Infelices, inter mortuos spes illorum est!* Misérables! ils ont mis leur espérance entre les morts, dans la mort même et dans l'anéantissement. Ils se sentent désespérés s'il y a quelque chose après la mort. Ils ont borné tous les mouvements de leur cœur durant tant d'années à la cendre, à la pourriture, au néant! *Cinis est cor illius, et terra supervacua spes illius* (*Sap.*, XV, 10). Si cela s'appelle espérance, qu'est-ce donc que le désespoir?

Vous me direz que vous n'êtes pas dans cet abandonnement, qu'il vous reste encore quelque lueur d'espérance, au moins en la bonté de Dieu, mais que votre cœur cependant ne vous dit rien pour le ciel. C'est donc que vous n'aimez point Dieu? Vous voulez qu'il vous aime assez pour vous ouvrir l'entrée de ce royaume éternel, et vous ne voulez point l'aimer, ni lui, ni son royaume éternel? Montrons dans le dernier point la profondeur de cet abîme.

TROISIÈME PARTIE.

Etes-vous, Messieurs, bien persuadés, êtes-vous même assez bien informés d'une vérité nécessaire autant qu'aucune autre à votre salut, qui est que sans amour de Dieu vous ne serez jamais sauvés, que sans amour de Dieu toutes les autres vertus et morales et chrétiennes, humilité, probité, mortification, dévotion, charité envers le prochain, le martyre même est inutile? On peut, me direz-vous, suppléer à tout par la pénitence : il est vrai, mais la pénitence, et surtout la pénitence qui finit la vie de l'homme, peut-elle être sans amour de Dieu?

Cet amour au reste, Messieurs, ne consiste pas en paroles. En quoi donc? Dans la préférence actuelle et absolue de Dieu à tout ce qui n'est point Dieu, par conséquent à nos biens, à nos plaisirs, au monde, à la vie, à nous-mêmes.

Cela supposé, pensez-vous que la négligence, la froideur, l'indolence pour le ciel soit compatible avec l'amour de Dieu? Croyez-vous que ce soit l'aimer que n'être point touchés de vous voir éloignés de lui, que ne point désirer de vous réunir à lui, que craindre le moment qui vous rappellera vers lui? Cela s'appelle-t-il aimer dans la pratique et le langage du monde? Et comment donc se peut-il que cela s'appelle aimer Dieu? Quoi! Messieurs, aimer Dieu, ce sera n'avoir point pour Dieu d'autres mouvements dans le cœur que ceux que l'on ressent pour les choses indifférentes? On pourra se flatter que l'on vous aime, ô mon Dieu! quand on ne sentira ni désir de vous posséder, ni regret de ne vous pas posséder? Non, chrétiens auditeurs, bien loin qu'en cet état on puisse dire : *J'aime Dieu*, on n'a pas même commencé d'aimer Dieu; c'est saint Augustin qui le dit et qui le prêchait à son peuple, et pour en convaincre ses auditeurs il s'adressait à leur cœur : *Respondeat mihi cor vestrum, fratres* (*In psal.* LXXXV, 11)?

Mes frères, disait-il, je ne m'adresse point à votre esprit, il pourrait inventer des subtilités pour éluder la question que j'ai à vous faire; je m'adresse à votre conscience, à votre bonne foi, à votre cœur. Ecoutez donc, et que votre cœur me réponde : *Respondeat cor vestrum.*

Vous avez vos biens, chacun selon sa mesure, et la plupart vous en désirez encore plus : faisons une supposition, continue saint Augustin. Si Dieu vous disait : Tous ces biens que vous avez, je vous les conserverai; tous ces biens que vous désirez, je vous les accorderai : vous les posséderez sans alarme, on ne vous y troublera point, ni l'envie, ni la jalousie, ni même la maladie; bien plus, la mort ne viendra point, vous aurez la possession de vos biens éternelle et immuable, ils seront toujours à vous : *Æterna tecum erunt ista.* Mais la condition, la voici. C'est qu'au milieu de tous ces biens inséparables d'avec vous, content de ce bonheur naturel, vous consentirez à ne me voir point, à ne voir jamais votre Dieu : *Faciem meam non videbis.* A cette proposition, si Dieu même vous la faisait, que penseriez-vous? ajoute saint Augustin; quel choix ferait votre cœur? Choisiriez-vous de demeurer tranquille au milieu de vos biens, au péril de ne voir jamais Dieu? Choisiriez-vous plutôt de renoncer à tous les biens, dans l'espérance de voir Dieu? Que votre cœur parle, interrogez-le. Ah! si vous balancez, si vous hésitez un moment, vous n'aimez point Dieu, dit ce saint, vous n'avez pas commencé d'aimer Dieu. Pourquoi? parce que Dieu n'a pas encore sur votre cœur la préférence entière et absolue sur tous les biens de la vie, sans quoi point d'amour de Dieu : *Nondum cœpit esse amator Dei.*

A ce discours de saint Augustin, quel mouvement dut s'élever dans son auditoire, composé de vrais chrétiens, fervents à se distinguer des païens et des hérétiques par l'innocence de leurs mœurs et la fermeté de leur foi! Quels gémissements de ces fidèles cœurs à cette pensée! Etre heureux dans le monde, et malheureux jusqu'à ne voir jamais Dieu! la seule idée du péril de ne point voir Dieu, de ne le point aimer, de n'avoir pas commencé de l'aimer, les faisait frémir.

Frémissez-vous comme eux, chrétiens du temps, esclaves du monde qui m'écoutez? Sentez-vous vos cœurs alarmés du même péril? Mais connaissez-vous bien vos cœurs? Si vous en jugez par vos mœurs, par votre attachement habituel aux biens de la terre, n'avez-vous pas lieu d'appréhender que ces misérables biens ne vous soient plus chers que la possession de Dieu? Ne soyez point surpris de la question que je vous fais. On a vu des gens si passionnés pour le monde et si indifférents pour Dieu, que d'oser dire à leurs amis, que pour cent ans de plaisirs et d'honneurs tranquilles, ils seraient prêts à renoncer à tous leurs droits sur le ciel. On en a vu. Mais on les a vus, sur le point d'aller devant Dieu, sentir le poids de leur blasphème et l'horreur de l'éternité.

A Dieu ne plaise, Messieurs, que je croie pas un de vous capable de ces sentiments qui ne peuvent être inspirés que par un long libertinage! Mais je n'en vois que trop d'assez attachés à la terre pour n'oser penser au ciel, pour n'en parler qu'avec peine, et n'en ouïr parler qu'avec ennui. C'est à ces gens-là que je dis : Défiez-vous de votre cœur, lorsqu'il vous dit que vous croyez, que vous espérez, que vous aimez Dieu. Ecoutez la voix paternelle du Sauveur qui vous a régénérés par son sang. Il vous dit ce que la mère des Machabées disait au plus jeune de ses fils pour l'encourager dans les supplices : O mon fils ! je vous ai porté dans mon sein, non pour la terre, mais pour le ciel. *Peto, nate, ut aspicias ad cœlum et ad terram* (II *Mach.*, VII, 28) : Je vous en conjure, ô mon fils ! regardez le ciel et la terre; considérez-les, comparez-les. Voyez la terre, voilà ce qu'il faut quitter. Voyez le ciel, voilà où il faut aller. Si vous n'y allez pas, où irez-vous ?

Maintenant surtout (1709), qu'est-ce qui vous empêche, Messieurs, d'y élever vos désirs? La terre a-t-elle quelque chose qui puisse vous arrêter? N'est-elle pas dépouillée de tous ces faux charmes qui séduisaient votre cœur? Ce n'est plus ce monde brillant, florissant, regorgeant de biens. L'or et l'argent semblent rentrés dans les entrailles de la terre d'où nous les avions tirés. La terre ingrate et stérile refuse de nourrir les hommes, et ne leur offre plus qu'un tombeau. Le dérangement des saisons nous annonce le désordre et la confusion dernière des éléments. Le soleil semble se lasser de nous prêter sa lumière, et les astres ne roulent plus qu'à regret autour de nous. L'univers tend à sa fin, nous ne pensons point à la nôtre; nous ne voulons pas comprendre que le ciel est notre vraie fin. Ce monde tel qu'il est, infidèle et corrompu, n'est plus capable de plaire, si ce n'est aux gens sans probité, sans honneur et sans religion. Les vices les plus honteux, les plus odieux à tous les siècles ont pris la place des vertus dans ce siècle malheureux. Ah! si le monde en cet état vous paraît encore digne d'être aimé, pouvez-vous haïr l'enfer dont il n'est plus que l'image? Et voilà ce que l'on compare, ou plutôt ce que l'on préfère au ciel !

Seigneur ! ne vous vengez pas de ce mépris criminel selon l'étendue de notre malice. Que votre miséricorde arrête et tempère les coups que votre justice continue de nous porter. Il est vrai que ces coups qui nous semblent si pesants sont des coups de salut, pour nous détacher du monde et nous rapeler à vous. Nous y retournons, Seigneur, par un chemin rude, il est vrai; mais de quelques épines que le chemin soit couvert, pourvu que le ciel soit au bout, nous ne plaindrons point les sueurs et le sang qu'il nous en coûte. De combien de fleurs et de couronnes le chemin par où nous marchions était-il semé! de tous côtés elles naissaient sous nos pas. Il ne fallait les ramasser que pour vous en faire hommage et les jeter à vos pieds ; peut-être avec trop de plaisir en avons-nous paré nos têtes, et c'est ce qui vous a déplu.

Rentrez, Seigneur, dans tous vos droits sur nous. Tirez de notre faiblesse et de notre abaissement le tribut de gloire qui vous est dû et que nous avons été peu fidèles à vous rendre. Mais écoutez les soupirs de votre peuple. Je le puis appeler ainsi, puisqu'il est maintenant presque le seul qui s'intéresse à l'honneur de votre Eglise. Ecoutez les soupirs d'un roi fidèle et religieux, qui tous les jours pour son peuple et pour lui reconnaît avec foi la souveraineté de votre empire et la dépendance du sien. Nous nous humilions avec lui sous votre puissante main. Mais ce n'est que sous votre main. Ce n'est point, ô mon Dieu! sous la main de nos ennemis. Nous ne les regardons que comme les instruments de votre puissance irritée, eux-mêmes destinés au châtiment, quand ils auront servi votre providence paternelle à ramener vos enfants à leur devoir.

Nous avons cru ce moment arrivé dans ce mémorable combat (1) où la victoire, balancée si longtemps et presque arrachée de leurs mains, nous est encore échappée, mais couverte de leur sang, et nous laissant leurs dépouilles pour gages de son retour. Ne nous flattons pas de ce retour, tandis que nos péchés en retarderont le moment, et tiendront les miséricordes de Dieu arrêtées dans son sein par sa colère (*Ps.* LXXVI, 9). C'est avec Dieu qu'il faut faire notre paix, si nous la voulons faire avec les hommes.

Sire, j'ose parler ainsi, parce que je parle devant Dieu, et que Dieu voit ces mêmes sentiments mieux gravés dans votre cœur que je ne les puis exprimer par mes paroles. Il y a si longtemps que vous êtes comblé des bénédictions du ciel, que vous ne pouvez ignorer quelles sont les véritables. Dieu vous en fit une vive leçon par les mouvements et les périls des premières années de votre règne. Il vous y rappelle encore aujourd'hui par les orages présents. Tout cet intervalle éclatant, renfermé entre ces deux termes difficiles et laborieux, ne vous a produit qu'une gloire aussi fragile que le monde. Il n'y aura que les épreuves de votre vie, acceptées avec soumission, soutenues avec piété, qui vous mériteront une gloire aussi durable que Dieu. Persuadez-vous qu'il vous dit ce que Jésus-Christ disait à saint Pierre, en lui voulant laver les pieds: *Ce que je fais maintenant, tu ne sais pas pourquoi je le fais : un jour viendra que tu le sauras, et que tu en béniras ma providence* (*Joan.*, XIII, 7) ; et ce jour, Sire, sera celui de l'heureuse éternité. Ainsi soit-il.

---

(1) *Voyez* la préface de l'auteur, ci-dessus, col. 19[illegible].

SECOND SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

Sur le bonheur des hommes dans le ciel.

Domine, bonum est nos hic esse. Si vis, faciamus hic tria tabernacula : tibi unum, Moysi unum, et Eliæ unum.

Seigneur, nous voilà bien ici : faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie (*Matth.*, XVII, 4).

Jésus-Christ sur le Thabor a fait voir à trois de ses disciples une image de la gloire qu'il leur prépare dans le ciel. Cette image, toute légère et passagère qu'elle est, fait d'abord sur leurs esprits une si forte impression, qu'ils oublient le reste du monde, et ne songent qu'à dresser trois tentes au même lieu, pour y contempler à loisir les merveilles dont ils sont charmés. Nous voilà bien, disent-ils, demeurons-y : *Bonum est nos hic esse; faciamus hic tria tabernacula.*

Pierre, à ce que dit l'Evangile, en prononçant ces paroles, ne savait ce qu'il disait : *Nesciebat quid dicebat.* Il parlait en homme ignorant de son vrai bien, qui ne consistait pas à goûter le repos présent, mais à mériter par le travail la gloire et la paix du ciel, dont ce mystère était la figure.

Avons-nous l'esprit plus ouvert et moins aveugle que Pierre à notre véritable bonheur, attachés éperdument à l'amour de cette terre, où nous ne vivons que pour attendre la mort, et sans affection, sans souci pour cette patrie céleste où l'éternité nous attend après la mort?

Si jamais cet aveuglement fut digne de compassion, c'est dans notre situation présente, au milieu des maux dont nous sommes environnés. Qui de nous peut dire maintenant sans être contredit par ses yeux et par sa raison : *Bonum est nos hic esse :* Nous voilà bien, demeurons comme nous sommes? A ce seul mot ne gémissez-vous pas? ne vous faites-vous pas une image des maux publics, affligeante pour le présent, menaçante pour l'avenir? O mes chers auditeurs! n'accusons point le présent ni l'avenir, ni les événements qui font le malheur du monde. Avouons plutôt que cet état pénible et douloureux est notre état naturel, que non-seulement dans les maux, mais dans les biens mêmes de la vie, il n'y a rien qui puisse nous rendre heureux. Dieu seul est le bonheur de l'homme, et l'homme ne peut goûter ce bonheur que dans le ciel.

Sur quoi, bien loin de murmurer de la providence de Dieu, au contraire, Messieurs, admirons notre dignité, et adorons sa bonté. C'est à ces deux sentiments que saint Augustin nous élève, en nous représentant l'homme comme quelque chose de si grand, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse le rendre heureux : *Tam magnum bonum est natura rationalis, ut nullum sit bonum quo beata sit, nisi Deus* (*De Nat. boni, cap.* 7).

Développons cette pensée en deux considérations : l'une sur la dignité de l'homme, l'autre sur la bonté de Dieu. L'homme est si grand, que rien hors de Dieu ne peut être son bonheur : telle est notre dignité. Dieu est si bon, qu'il veut bien lui-même être le bonheur de l'homme : telle est la bonté de Dieu. De là, Messieurs, deux humiliantes réflexions sur notre conduite. Etre convaincus qu'on ne peut être heureux sur la terre, et ne penser qu'à la terre, n'est-ce pas une étrange stupidité? C'est le sujet de mon premier point. Etre convaincus qu'on peut être heureux en possédant Dieu dans le ciel, et ne point penser au ciel, n'est-ce pas une étrange ingratitude? c'est le sujet de mon second point. Demandons la grâce du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Etre heureux, c'est l'objet de tous les mouvements de l'homme : il ne pense, il ne veut, n'agit que pour cette fin. Cependant rien de créé, de sensible et de temporel ne peut rendre l'homme heureux. Abrégeons les raisonnements, et suivons l'expérience.

Consultons Salomon, le plus sage et le plus heureux des rois. Il nous déclare qu'il y a dans tous les biens trois défauts inévitables, vanité, difficulté, fragilité : *Vidi in omnibus vanitatem, afflictionem.... et nihil permanere sub sole* (*Eccle.*, II, 11). Vanité dans les biens du monde, ils n'ont rien de solide ni de réel; peine et difficulté dans les biens du monde, ils sont hérissés de mille épines et joints à mille chagrins; fragilité dans les biens du monde; ils s'écoulent et s'évanouissent au moment qu'on croit les tenir. Tout cela peut-il rendre heureux un cœur tel que celui de l'homme?

1. Examinez ce qui se fait aujourd'hui sur le Thabor. Le spectacle merveilleux que Jésus-Christ y donne à ses serviteurs passe dans leur esprit pour une espèce de bien, capable de leur faire oublier tous les autres. Ils ne songent plus à leur barque, à leurs filets, à leurs parents ni à leurs fortunes; ils seraient contents de voir toujours ce qu'ils voient en ce moment; ils veulent bâtir des maisons, élever des tabernacles, pour s'occuper absolument de la douce vue de ce bien : *Faciamus tria tabernacula.* Que voient-ils? Une lumière pareille à celle du soleil, une lumière créée, un éclat passager, qui n'était que l'ombre du bonheur qui nous est promis dans le ciel.

Cet éclat extérieur déployé par Jésus-Christ, ce visage rayonnant comme le soleil, *sicut sol*, ces habits blancs comme la neige, *sicut nix*, ne sont-ce pas des images de la faiblesse et de la vanité des biens créés? Ne vous y trompez pas, mes frères, dit saint Augustin : le bonheur du siècle n'est pas un bonheur, c'est seulement comme un bonheur : *Quasi, quasi felicitas est sæculi* (*Enar.* 2 *in psal.* XLVIII, 16). C'est une apparence, une figure, une ressemblance de bonheur, c'est une superficie sans fond et sans réalité. Vous croyez avoir quelque chose, vous n'avez rien.

C'est ce qui fait que plus on a, plus on veut avoir, ce que l'on a ne répondant jamais à ce qu'on s'était figuré, nous paraissant toujours revêtu de quelque défaut où

l'on n'avait point pensé, n'égalant point nos idées, ne remplissant point la capacité de notre cœur, nous engageant à rechercher dans la diversité des biens ce que nous ne pouvons trouver dans la possession d'un seul bien.

C'est ce qui fait que plus on a, plus on est mécontent de ce que l'on a. Dans le moment que l'on possède, on est las de posséder; on méprise ce que l'on possède, on ne sent plus la douceur de posséder. Quand nous nous proposons quelque bien que nous n'avons pas, nous disons tous comme Salomon : *Vadam, et affluam deliciis, et fruar bonis* (*Eccle.*, II, 1) : Je vas me rendre heureux, je vas me donner du plaisir, vivre content et en repos : *Vadam.* Avons-nous goûté quelque temps ce plaisir et ce repos, nous reconnaissons tous avec le même Salomon qu'en toutes choses il n'y a que vanité : *Et vidi quod hoc quoque esset vanitas.* Le cœur se porte à ce qui lui plaît avec empressement, avec complaisance, et s'y dérobe aussitôt par dégoût et par mépris.

C'est ce qui fait encore que plus on a, plus on est chagrin de ce qu'on n'a pas. C'est là le fruit le plus certain de l'opulence et de l'abondance : on en devient plus vif aux moindres petits besoins, plus impatient sur tout ce qui manque. Un roi d'Israël rentre dans son palais l'indignation sur le front, le dépit et la douleur dans l'âme; il se jette sur un lit, il ne veut voir personne, il ne veut pas même manger : *Venit in domum suam indignans et frendens, et projiciens se in lectulum, et non comedit panem* (III *Reg.*, XXI, 4). Quoi ! l'ennemi est-il entré dans ses Etats? a-t-il perdu quelque bataille ou quelqu'un de ses enfants? Non ; mais il manque à ses jardins la vigne d'un voisin difficile et obstiné, qui refuse de la lui vendre. Un tel refus met toutes ses passions en mouvement : il ne trouve rien dans sa condition qui l'en puisse consoler; plus il est riche et puissant, plus il porte impatiemment qu'un morceau de terre lui manque. Il en arrive autant aux plus puissants et aux plus grands : il se forme dans notre cœur, à mesure que les biens nous viennent, une altération, une soif, qui nous fait compter pour rien tout ce que nous possédons, en comparaison de ce que nous désirons. Convenons donc du vide et du néant qui se trouve renfermé dans les biens les plus sensibles. *Vanités des vanités, et tout n'est que vanité.*

1. Fouillons dans une seconde source de misère et de chagrin : c'est la difficulté, le travail et l'amertume attachée à tous les biens. *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem*, dit Salomon.

Ce jour brillant de la transfiguration semble être le plus serein de toute la vie du Sauveur; on voit, pour ainsi parler, les siècles passés renaître, et lui venir rendre honneur en la personne de Moïse et d'Elie. Ils paraissent à ses côtés, ils s'entretiennent avec lui; mais de quoi? Saint Luc nous l'apprend. Lui parlent-ils de triomphes, de miracles, d'événements proportionnés à la splendeur d'un si beau jour? au contraire, ils lui parlent de mort, de croix, des affronts et des supplices qui l'attendent à Jérusalem : *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem* (*Luc.*, IX, 31). Les tourments du Calvaire viennent chercher Jésus-Christ jusque dans la gloire du Thabor ; les humiliations de sa mort occupent son esprit dans le plus beau jour de sa vie. Et nous croyons trouver des jours exempts de soucis, des biens purs et exempts de peines? Où sont-ils? en quel âge? en quel état et quelle condition ?

A-t-on peu de biens, on s'afflige par les désirs et par le soin d'en acquérir ; a-t-on des biens, on s'afflige par l'inquiétude et la crainte de les perdre; est-on dans une pleine et paisible possession des biens qu'on a désirés, acquis, défendus et conservés, on s'afflige par le dégoût et la possession même.

Ah ! j'entends dire à Job : Je suis ennuyé de la vie : *Tædet animam meam vitæ meæ* (*Job*, X, 1). Je n'en suis pas surpris, c'est un homme accablé de maux, sans consolation et sans remède. Mais j'entends Salomon faire les mêmes soupirs au milieu de tous les avantages qui forment le parfait bonheur. Je l'entends s'écrier : *Tæduit me vitæ meæ* (*Eccle.*, I, 17) : Je suis las, dégoûté et fatigué de la vie : et c'est un roi qui parle ainsi sans avoir jamais éprouvé nul revers de la fortune, accablé du seul poids de sa grandeur et de sa prospérité. Non, ne vous adressez pas aux seuls pauvres, aux seuls malades, pour savoir d'eux quel est le poids de leurs maux : ils ne sentent que le poids des afflictions de la vie. Consultez les princes, les rois : demandez-leur ce que pèsent leurs couronnes, qui sont regardées par le vulgaire comme les premiers de tous les biens. Comptez les chagrins, les jalousies, les inimitiés, les guerres qu'ils sont obligés malgré eux de soutenir, de combien de fâcheux revers leur fortune est entrecoupée, de combien de soucis leurs plaisirs sont empoisonnés. Ce sont là cependant les heureux du monde, objets de l'admiration ou de l'envie des mortels. N'est-ce pas même assez d'avoir un corps pour y trouver un obstacle inévitable à la vraie douceur des plaisirs? N'est-il pas le premier à souffrir de leurs excès? leur continuité ne l'épuise-t-elle pas, ne l'accable-t-elle pas? La longueur même du repos n'est-elle pas une fatigue? Est-il une situation qui ne mène à la lassitude, un mets qui ne porte enfin au dégoût? Les aliments, dit saint Augustin, sont autant de médicaments à l'infirmité du corps. Sans ces secours assidus, la faim, dit-il, nous tuerait comme la fièvre (*In psal.* CXXII, 12).

Il est donc vrai que notre corps, l'objet et le sujet de presque tous nos plaisirs, est aussi l'objet et le sujet, la cause et l'occasion de la plupart de nos peines. Et tandis que l'âme est liée avec le corps, il n'y a pour elle, dans ces biens vides et vains, rien de réel, que la peine et l'affliction, qui en est inséparable. Encore un troisième défaut qui leur est essentiel, c'est la fragilité : *Vidi in*

omnibus vanitatem, afflictionem, et nihil permanere.

3. Saint Pierre et ses deux compagnons ne songeaient qu'à goûter la douceur de leur joie présente, et se la promettaient assez durable pour avoir tout le temps d'élever des pavillons et de la goûter à loisir, lorsqu'un nuage leur en déroba la vue : *Ecce nubes lucida obumbravit eos.* Ils étaient dans la lumière, les voilà dans l'obscurité ; Moïse, Elie ont disparu, Jésus-Christ s'est caché; un moment auparavant ils se croient les plus heureux de la terre, un moment après ils savent à peine où ils sont.

Reconnaissez là, chrétiens, ce qui arrive tous les jours dans le cours de vos affaires. On forme de grands desseins : une grande fortune ouverte à votre espérance, un enchaînement de mesures dont le succès paraît certain. Vous êtes même parvenus au point d'élévation, d'honneur, où vous aspiriez. Vous comptez sur plusieurs années de contentement, de repos : *Ecce nubes*; un nuage imprévu, un contre-temps inévitable à toute la prudence humaine emporte tout, renverse tout. Vous vous flattez de la santé à la veille d'une maladie : *Ecce nubes.* Vous vous promettez une longue vie, à quatre pas du tombeau : *Ecce nubes.* Vous approchez de la faveur, un faux rapport vous en éloigne; vous avez amassé des biens, un procès vous les ravit ; vous êtes fiers de votre réputation, une calomnie vous déshonore : *Ecce nubes*; voilà le nuage, humiliez-vous, et confessez que le changement, la fragilité, l'instabilité est attachée à tous les biens de la vie.

Quel rang avons-nous cru tenir entre tous les peuples de l'univers (1710)? était-il rien de comparable à nos richesses, à nos forces? Un enchaînement continuel de succès constamment heureux, en tous lieux, en toutes saisons, contre toutes sortes d'ennemis, semblait avoir lié la fortune et la victoire à nos armes et à notre nom. Le nuage a passé sur l'éclat de notre gloire, et quoiqu'il ne l'ait pas éteinte, il la couvre au moins de son ombre, il l'enveloppe et la dérobe aux yeux : *Nubes obumbravit eos.* La fertilité, l'abondance était comme naturelle à nos champs. La France nous semblait une source inépuisable de toutes sortes de biens. Tous ces biens paraissaient acquis à notre industrie, ou dus à notre bonheur. Le nuage a fondu sur notre abondance; il a rendu nos biens invisibles en un moment. Et ce nuage, chers auditeurs, ce ne sont point seulement nos ennemis qui l'ont étendu sur nous : c'est nous, ce sont nos propres mains, c'est notre avarice insatiable et notre dureté qui l'ont formé, qui ont répandu parmi nous cette défiance mutuelle qui glace et resserre tous les cœurs, et qui, nous faisant oublier toutes les vertus, humanité, probité, charité, zèle pour le prince et pour la patrie, honneur même et piété, ont réduit toute notre étude au seul amour de l'argent. C'est cependant le plus heureux, le plus magnifique, le plus puissant, le plus riche de tous les royaumes qui se trouve à ce point-là. Quel fond peut-on donc établir sur tout ce qu'il y a de grand sur la terre? Et convaincus à nos dépens de la vanité de tous les biens, des difficultés qui y sont unies, de la fragilité qui les suit, comment pouvons-nous dire avec quelque apparence de bon sens : *Bonum est nos hic esse :* Nous voilà bien? Comment pouvons-nous fermer les yeux à tout ce qui nous alarme et nous pique, nous accable et nous dégoûte, nous ennuie et nous tourmente ici-bas? Comment pouvons-nous aimer la vie, toute misérable qu'elle est? Cela, Messieurs, n'est-ce pas, dit saint Augustin, la plus grande des misères, que la vie soit traversée de tant de misères, et se fasse toujours aimer? *Ipsa est major infelicitas, qua se amari cogit* (*Serm.* 311, *c.* 14).

Quel est donc le dessein de ce Père qui est au ciel et dont nous sommes les enfants? Ne nous a-t-il mis sur la terre que pour souffrir, pour y traîner une triste vie? Non, mais aussi nous a-t-il mis pour n'y marcher que sur les fleurs, y fixer notre demeure, y établir notre bonheur? Mes frères, nous sommes trop grands, d'une trop haute naissance, et trop chers au cœur de Dieu, pour être sortis de ses mains sous une si basse destinée. Il ne nous a créés que pour vivre de sa vie et pour être heureux de son bonheur. Et c'est pour nous en rendre dignes et nous faire mériter l'héritage qu'il nous promet, qu'il nous envoie sur la terre. Il y éprouve notre courage et notre fidélité par les fatigues et les périls; il nous soutient en même temps par quelques légères douceurs, et nous rappelle ensuite en notre patrie, entre ses bras et dans son sein, pour nous associer à sa gloire et à son bonheur : *Venite, possidete regnum quod vobis paratum est.* Voilà le dessein de Dieu

Comprenez donc, s'il se peut, l'excès de notre folie et de notre aveuglement, de demeurer attachés d'esprit et de cœur aux faibles douceurs de la vie, comme si elles n'étaient pas empestées de mille dégoûts, traversées de mille douleurs : toujours prêts à gémir des maux que nous y souffrons, et cependant toujours prêts à dire comme saint Pierre : nous voilà bien, demeurons-y. Combien de temps? vingt ans, trente ans, cent ans, une éternité, s'il se peut. Mais ces vingt ans, trente ans seront peut-être aussi durs à passer que ceux que vous avez passés; mais ils seront sujets peut-être à de nouvelles misères; mais fussent-ils aussi heureux que vous vous les figurez, ils seront suivis infailliblement du poids accablant de la vieillesse. Il est vrai, mais enfin c'est vivre, et vivre en quelque état et quelque âge que l'on soit, c'est le charme du cœur humain. Plus on est insensible à tous les autres plaisirs, plus on est sensible à celui de vivre. On se replie alors avec plaisir sur soi-même et sur les années dont on se trouve accablé. On retourne en idée sur le chemin qu'on a fait; on se tiendrait heureux de le pouvoir encore faire, au péril de rentrer dans les faiblesses de l'enfance, et dans les mauvais pas où l'on est autrefois tombé. Quelque impor-

tune que soit la vie que l'on passe dans la vieillesse, et même dans l'affliction ; la mort est toujours plus fâcheuse. On est toujours prêt à dire, avec le même regret que ce roi des Amalécites à qui le prophète Samuel portait le couteau sous la gorge pour l'immoler : *Siccine separat amara mors?* Est-ce ainsi que l'amère mort me sépare? Hé! de quoi vous sépare-t-elle? à quoi vous arrache-t-elle? aux fers, aux larmes, aux regrets, au désespoir d'avoir été jeune, riche, brillant, puissant, et de ne pouvoir plus l'être. La mort arrachait ce prince à toutes ces sortes de maux, et la mort lui était amère.

Avez-vous donc oublié, mon cher frère, que vous n'êtes point né pour demeurer là, que ce n'est point pour vivre là que vous avez Dieu pour père, et le ciel pour héritage, et l'éternité pour centre de votre repos? Si Dieu, dans la création, se fût proposé de vous créer malheureux, il n'eût eu qu'à vous créer tel que vous êtes par vos désirs, c'est-à-dire à vous attacher à la terre pour toujours, à des biens qui vous fatiguent, à des richesses qui vous rongent, à des plaisirs qui vous épuisent, à un corps qui sèche, languit et chasse de chez lui votre âme, avant qu'elle en veuille sortir. Au contraire, pour vous apprendre et vous faire sentir qu'il vous appelait ailleurs, qu'il vous préparait un état tout autre que celui-ci, qu'a-t-il fait? Il vous a donné un cœur immense et insatiable qui ne voit rien sur la terre assez grand pour le remplir, un cœur impatient qui n'y trouve rien que de pénible et qui ne peut rien souffrir qui s'oppose à son repos, un cœur immortel qui voit périr ici-bas malgré lui tout ce qu'il aime, et qui ne peut cesser d'aimer et de rechercher ce qui peut le rendre heureux. Il ne l'est donc pas ici-bas, il sent qu'il ne l'est pas, il comprend qu'il ne peut l'être ; et quand même il serait heureux, il cesserait de l'être, éprouvant et voyant tous les jours qu'il en faut sortir. Il faut donc nécessairement ou que ce Dieu, ce père qui vous a fait, vous ait fait pour être malheureux, ou qu'il ait mis votre bonheur hors de la vie, hors de la terre, hors de tout ce que nous voyons et de tout ce que nous possédons. Telle est, dit saint Augustin, la grandeur et l'élévation de la créature raisonnable au-dessus de toutes les créatures sans raison, qu'il n'y a sur la terre aucun bien, quel qu'il soit, qui puisse être son bonheur. Quel est donc ce bonheur que ce Père tout-puissant a préparé à ses enfants pleins de raison? C'est lui, lui-même et seul. Mes chers frères, Dieu est si bon, que, nous ayant faits assez grands pour ne pouvoir être heureux que par lui seul, il a bien voulu se donner à nous dans le ciel pour objet éternel de notre béatitude. *Tam magnum est bonum natura rationalis, ut nullum sit bonum quo beata sit, nisi Deus* (*De Natura boni*, *cap.* 7). Voyons donc maintenant dans la seconde partie quel est ce bonheur céleste, qui ne consiste qu'en Dieu.

SECONDE PARTIE.

A quelque excès que soit montée la folie du monde idolâtre, en prodiguant à des rois l'encens et le nom de Dieu, ce n'était qu'une basse flatterie que la raison désavouait. Il n'y a que le fidèle Israélite et le fidèle chrétien qui reconnaissent pour vérité que non-seulement les rois et les princes, mais sans exception tous les hommes vertueux, deviennent après la mort, non pas dieux, mais possesseurs de Dieu même, et heureux du bonheur de Dieu. La nature ne comprend point que Dieu se veuille donner à nous en qualité de récompense et comme notre propre bien. Dieu seul a pu nous l'apprendre, en déclarant à Abraham que non-seulement il serait son protecteur, mais encore sa récompense : *Ego protector tuus et merces tua* (*Genes.*, XV, 1). Il pouvait, ce Dieu libéral, donner aux biens naturels un tel degré de perfection, qu'ils eussent pu remplir le cœur de l'homme et suffire à son bonheur ; il n'a pas voulu nous borner à si peu de chose ; au contraire, il a rempli exprès de défauts et d'imperfections tous les biens qui sont hors de lui, pour nous faire sentir que notre bonheur n'est pas là, et pour nous disposer à croire qu'il n'est qu'en lui.

Formons-nous une juste idée de ce vrai bonheur. Ici-bas vanité, difficulté, fragilité, trois vers qui rongent notre cœur et qui l'empêchent d'être content au milieu des plus grands biens du monde. Au contraire, dans le ciel, plénitude, tranquillité, éternité de tous biens, trois propriétés d'un bonheur qui nous doit paraître infini, dès que nous comprenons ce que dit saint Paul, que ce bonheur n'est autre chose que Dieu qui sera tout en tous : *Deus omnia in omnibus* (*I Cor.*, XV, 28). Pénétrons bien ces paroles.

1. Premièrement Dieu sera tout en multitude de biens, *omnia;* car Dieu n'a-t-il pas tout et ne possède-t-il pas tout? Rien peut-il être hors de Dieu, qui contient et qui comprend tout? *Ultra quod nihil est*, dit saint Augustin (*In psal.* LXXVIII). Bien plus, Dieu n'est-il pas tout, puisqu'il est la cause première et le protecteur de tout? Rien qui ne lui doive l'être et l'essence, les qualités, les propriétés de l'être : *Ex quo fiunt omnia* (*Ibid.*). Bien plus, Dieu n'est-il pas au-dessus de tout, puisqu'il est le souverain bien? Rien qui ne dépende de lui, et ne soit au-dessous de lui : *Infra quod sunt omnia* (*Ibid.*). Dieu a tout, il est tout, il est au-dessus de tout. Quel bien, dit saint Augustin, peut-il donc manquer à l'homme qui aura le bien suprême, originel et universel pour son bien? *Quid ergo deest, cui summum bonum, bonum est* (*In psal.* CII)?

Rien ne peut donc manquer au bienheureux en multitude de biens. En union de biens, lui peut-il manquer quelque chose? Ici, tous les biens sont distingués, divisés et séparés ; l'un n'est pas l'autre, souvent même ils sont opposés et se détruisent l'un l'autre, on ne les peut goûter que l'un après l'autre ; ils ont chacun leur usage particulier. L'or, tout précieux qu'il est, ne peut servir de lumière ; la lumière, agréable aux yeux, n'a nul agrément pour l'oreille ;

l'harmonie qui plaît à l'oreille, ne peut contenter le goût. Dieu seul est un bien propre à contenter tous nos sens, à remplir toutes nos puissances, à charmer notre esprit, à rassasier notre cœur. En lui, tous les biens sont unis. Ils seront donc, dit saint Augustin, tous unis dans le bienheureux, puisque Dieu et lui ne seront plus qu'un. *Totum habebis, totum et ille habebit, quia tu et ille unum eritis* (*In psal.* XXXVI).

A cette multitude et cette union de tous biens joignons encore la perfection. Nul défaut dans ce premier bien qui est Dieu ; car c'est le bien même du bien : *Omnis boni bonum* (*S. August.*). Nous ne goûtons les biens créés que par leurs dehors, leurs qualités, leurs apparences, leurs effets; dehors souvent trompeurs, apparences superficielles, qualités ambiguës, effets incertains et changeants. De là, vient le dégoût que la possession nous inspire. On désire, on estime, on aime ce que l'on n'a pas ; on ne l'a pas plutôt qu'on le méprise et qu'on en est rebuté, parce qu'on ne l'a pas plutôt qu'on y trouve des défauts qu'on n'avait pas vus ou qu'on n'avait pas voulu voir : *Quæ dum non habeo, amo ; cum habuero, contemno*, dit saint Augustin (*In psal.* CII, 8). Mais Dieu étant, non pas ce qui paraît beau, lumineux, puissant et bon, mais la beauté même de la beauté, la lumière de la lumière, la puissance de la puissance, la bonté de la bonté, c'est-à-dire l'essence de tous les biens et la perfection de chaque bien, comment ne comblerait-il pas toute la capacité de notre cœur?

Quoi ! dit saint Augustin, si je vous disais, mes chers frères : Dieu nous a promis de nous donner dans le ciel des trésors d'or et d'argent, vous m'écouteriez avec plaisir : *Si dicerem : Promisit aurum, gauderes.* Je vous dis : Dieu nous a promis de se donner lui-même à nous, et je vous vois tristes, froids, languissants, découragés : *Promisit seipsum, et tristis es.* Vous craignez de vous dégoûter de Dieu, de vous ennuyer avec Dieu ; c'est lui qui donne l'agrément, le charme à tout ce qui vous plaît, et vous ne comprenez pas qu'il ait lui-même de quoi vous plaire? Quand vous vous ennuyez d'un bien, comment vous en consolez-vous, si ce n'est par le désir et l'espérance d'un autre? Et comment donc vous ennuieriez-vous avec Dieu, qui est tous les biens ensemble, et celui que vous goûtez et celui que vous désirez, et tous ceux dont on peut se former l'idée : *Omnia?*

C'est dans ce sens que Notre-Seigneur a dit que ceux qui boiront de ses eaux n'auront jamais soif : *Qui biberit, non sitiet in æternum* (*Joan.*, IV, 14), et qu'au contraire la Sagesse avait dit que ceux qui en boiront auront encore soif : *Qui bibunt me, adhuc sitient* (*Eccli.*, XXIV, 29). C'est dans le même sens que les anges qui voient toujours Dieu désirent toujours de voir Dieu, selon l'expression de saint Pierre : *In quem desiderant angeli prospicere* (I *Petr.*, I, 12); c'est-à-dire qu'en même temps possédant ce qu'ils désirent et désirant ce qu'ils possèdent, ils ne sentent jamais ni le dégoût de la possession, parce qu'ils désirent toujours, ni le chagrin du désir, parce qu'ils possèdent toujours. Toujours le bien qu'ils goûtent leur est présent et nouveau : présent par la possession, et nouveau par le désir. Tel est, Messieurs, la plénitude de leur bonheur. Dieu dans les bienheureux est tout, mais encore il est tout en tous ; c'est ce qui en fait la tranquillité : *Omnia in omnibus.*

2. La plupart des difficultés qui nous rendent la vie amère et ses biens laborieux, ne viennent pas de leur fond, ni de leurs qualités naturelles; elles viennent des combats qu'il faut nous livrer à nous-mêmes et aux hommes nos pareils, pour les pouvoir posséder. Si la terre n'était condamnée qu'à nous produire des chardons (*Genes.*, III, 18), et nous qu'à la cultiver à la sueur de notre front, ou qu'à la préserver du dégât des bêtes et des insectes, on se ferait un plaisir de son travail, et c'est à cette espèce de travail que l'homme était destiné dans l'état de son innocence; il était dans le jardin de plaisir pour y travailler, dit l'Ecriture, et pour le garder : *Ut operaretur et custodiret illum* (*Genes.*, II, 15). Ce sont bien d'autres ennemis que les tigres et les lions, que nous avons à dompter pour vivre en repos sur la terre et pour en goûter les biens ; ce sont nos propres passions et celles des autres hommes : l'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'intempérance, et l'envie par-dessus tout, qui sèment sur tous les biens l'amertume, le poison, les épines, les procès, la discorde, la confusion, la guerre, le brigandage, et d'un jardin de délices en font un enfer de tourments.

Portons nos yeux sur ce vrai paradis de repos et de volupté où Dieu sera tout en tous : *Omnia in omnibus ;* tout dans tous les bienheureux et dans chaque bienheureux, sans qu'aucun porte envie aux autres ou leur donne sujet d'envie, parce que tous possédant un même bien sans division, n'auront plus qu'un seul et même intérêt, un seul et un même amour. Tous seront frères et tous héritiers du même Dieu, mais héritiers sans partage et solidairement jouissant du même bien. Le nombre infini d'héritiers ne diminuera point la grandeur de l'héritage, il sera tout entier en chacun des héritiers : *Hæreditas nostra non fit angustior numerositate hæredum* (*Aug.*, *in psal.* XLIX).

Vous avez peine à vous former l'idée d'un bien tout à la fois propre et commun. Mais, dit saint Augustin, ne comprenez-vous pas ce que c'est que la voix et la lumière? Elles sont communes à tous ceux qui se trouvent à leur portée, et cependant particulières et propres, sans division, à toutes les oreilles qui entendent et à tous les yeux qui voient : *Non enim singuli dividunt inter se* (*Aug.*, *serm.* 47, cap. 16, n. 22). On ne s'avise point de se déclarer la guerre ni de s'entre-déchirer pour s'enlever les uns aux autres l'avantage de jouir seul de la lumière du soleil. Les peuples et les rois qui répandent tant de sang pour disputer à leurs voisins un vain titre d'honneur, un étroit espace de terre, voient

tranquillement le soleil se communiquer à tous avec autant de profusion que s'il ne luisait qu'à un seul. Ennemis sur l'intérêt des richesses et de l'honneur, ils sont en paix, sans ambition, sans envie et sans différends sur la possession des faveurs de ce bel astre: il est commun à tous et particulier à tous.

Tel est Dieu dans le ciel à l'égard des bienheureux. *In omnibus integer, in singulis integer* (*Aug., serm.* 47). Ce qu'est la lune et le soleil aux habitants de la terre, Dieu l'est aux habitants de cette sainte cité, dit saint Jean dans l'Apocalypse : *Et civitas non eget sole neque luna; nam claritas Dei illuminavit eam* (*Apocal.*, XXI, 23). De là la concorde et la paix qui règne dans tous les cœurs : ayant tous Dieu, et tout en Dieu, *omnia in omnibus*, quel bien leur peut-il manquer? plénitude de bonheur; quel bien se peuvent-ils disputer? tranquillité de bonheur. Peut-être craignent-ils de perdre ce qu'ils possèdent? Non, car ils en sont à couvert par un troisième avantage, qui est l'éternité immuable de leur bonheur.

3. Vous insultez, pécheurs, à la prudence des fidèles, qui sacrifient tout à l'espérance des biens invisibles et éternels. Vous vous applaudissez de votre attachement aux biens sensibles que vous voyez de vos yeux et que vous tenez dans vos mains. Si vous les tenez, pourquoi, dit saint Augustin, ces biens vous échappent-ils, ou pourquoi leur échappez-vous? Ils périront, vous périrez; un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe qu'ils vous survivent ou que vous leur surviviez? Eux et vous infailliblement vous trouverez votre fin: *Labitur hoc ab illo qui tenet, vel ipse ab eo quod tenet* (*In psal.* XII, *n.* 8). Voilà la misère attachée à la po session des biens du monde. Au contraire, dans le ciel les biens que nous y goûterons ne nous échapperont pas, parce qu'ils sont éternels; nous ne leur échapperons pas, parce que nous sommes immortels. Ils ne nous seront pas ôtés par la violence des méchants, qui seront enchaînés avec les démons dans l'enfer. Ils ne nous seront pas disputés par la jalousie des bons, qui, nous étant associés dans la possession de Dieu, jouiront des mêmes biens que nous. Nous n'en serons pas dépouillés par le changement de la volonté de Dieu, qui, nous ayant unis à son immortalité, à son immutabilité, ne sera plus en état de nous arracher la couronne que sa miséricorde aura fait mériter, et que sa justice aura donnée à nos mérites.

Il est donc vrai, mon Sauveur, et vous nous l'avez bien dit, que notre joie sera telle que nul ne pourra nous l'ôter : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis* (*Joan.*, XVI, 22). Nous serons ce peuple vanté par votre prophète Isaïe, qui ne sera plus en mouvement par l'inconstance de la fortune et la violence des passions, mais doucement assis : *Sedebit populus meus*, dans un repos riche et abondant, par la plénitude de son bonheur : *In requie opulenta;* dans la beauté de la paix, par la tranquillité de son bonheur : *In pulchritudine pacis*, dans les tabernacles de la confiance, par l'éternité de son bonheur : *In tabernaculis fiduciæ* (*Isai.*, XXXII, 18). Comment donc nous laissons-nous déchirer du chagrin de nos misères, à la vue du bonheur qui nous est préparé dans le ciel? Pouvons-nous être persuadés par notre propre expérience que nos misères finiront, et convaincus par notre foi qu'un bonheur nous attend là haut qui ne finira jamais, sans trouver dans la vue de ce bonheur éternel de quoi nous consoler des souffrances passagères, surtout si nous croyons sur la parole de saint Paul, qu'*un moment de ces souffrances est de quoi mériter cette éternité de bonheur* (II *Cor.*, IV, 17)?

Saint Augustin se trouvait dans un temps plus triste encore que le nôtre. Il voyait le monde désolé par l'inondation des barbares, qui ne faisaient la guerre que pour détruire, et non pas pour conquérir. On ne tombait sous leurs mains que pour devenir, non pas leurs sujets, mais leurs esclaves. Après avoir ravagé l'Europe, ils étaient passés en Afrique et portaient partout le fer et le feu. Dans ce désordre général qui ôtait le courage aux plus braves, et donnait lieu aux idolâtres d'imputer à la religion de Jésus-Christ l'humiliation de la gloire dont Rome jouissait lorsqu'elle adorait les faux dieux, que faisait saint Augustin pour soutenir la constance des fidèles? il n'avait pour eux et pour lui nulle autre consolation que la vue du ciel.

O mes frères! leur disait-il (*In ps.* LXXXIV, *n.* 9), ne vous alarmez point du ravage de vos champs, de l'embrasement de vos villes; il y a pour vous une autre patrie, une autre cité. Quand j'en parle, ajoutait-il, il est vrai, je ne puis finir, surtout au milieu des scandales qui nous accablent et qui croissent tous les jours : *Et maxime quando scandala crebrescunt.* Tout ce qui est sous nos yeux nous désole et nous abat; que n'élevons-nous donc et nos yeux et nos désirs à ce terme assuré de notre espérance, à ce centre éternel de repos et de bonheur? Nous nous y trouverons, mes frères; nous y serons un jour dans cette heureuse cité : *Erimus, erimus in quadam civitate.*

Je ne vous dirai point que ses murailles sont d'or, ses portes de diamants, ses maisons de rubis et d'émeraudes, figures accommodées à la faiblesse de nos sens. Je vous dirai sans figure et simplement que le repos, le bonheur et la paix de cette cité c'est Dieu même, et Dieu tout à tous ses élus : *Omnia in omnibus.*

O biens du ciel, biens du Seigneur! *O bona Domini!* s'écriait-il (*In psal.* XXVI, 13). Biens du Seigneur, dont la plénitude exclut toute vanité! Biens du Seigneur, dont la douceur exclut toute difficulté! Biens du Seigneur, dont l'éternelle durée exclut toute fragilité! *O bona Domini dulcia, immortalia interminabilia!* Quand vous verrai-je, disait-il, biens du Seigneur? Je crois vous voir, mais par la foi : *Credo videre bona Domini.* Je ne vois ici de mes yeux que des biens superficiels, des biens pénibles et fragiles; des pierreries, des jardins, des palais: les biens des hommes, les biens des grands,

les biens des mondains, des pécheurs, peut-être des réprouvés. Ce ne sont point là les biens du Seigneur, capables de remplir les vastes désirs de mon âme. Où vous chercher donc? où vous trouver, biens du Seigneur? Là haut, disait David, dans la terre des vivants, non pas ici dans la terre des mortels et des mourants : *Credo videre bona Domini in terra viventium* (*Psal.* XXVI, 13).

Que dit là votre faible cœur, riches du monde, hommes de chair et de sang? que vous semble des soupirs de David et de saint Augustin vers le ciel? Mais que vous semble de mes efforts pour vous persuader que vous vous trompez quand vous dites si souvent avec tant de complaisance : *Bonum est, bonum est nos hic esse:* Nous y voilà, nous voilà bien? Vous me regardez en pitié, à peine croyez-vous que je crois ce que je dis, parce que vous n'avez plus ni de foi, ni de raison qu'au gré de vos sens.

J'ai donc aujourd'hui auprès de vous à peu près le même succès que saint Paul dans l'Aréopage, et sur le même sujet (*Act.*, XVII, 22). Il y prêchait la vie future et le bonheur éternel où les hommes sont appelés après la résurrection. A qui prêchait-il? aux deux sectes de philosophes alors les plus renommées dans le monde, et les plus opposées entre elles sur la nature du vrai bonheur : *Quidam epicurei et stoici philosophi disserebant cum eo* (*Ibid.*, 18). Les uns mettaient le bonheur dans la volupté, c'étaient les épicuriens; les autres dans la vertu, c'étaient les stoïciens. Une providence particulière opposa saint Paul à ces deux sortes de savants, pour les tirer de leurs erreurs et leur montrer que le vrai bonheur de l'homme n'était ni dans la volupté, ni même dans la vertu, mais dans la possession d'un Dieu seul annoncé par Jésus-Christ.

Quel succès de cet important sermon? Tous les auditeurs, dit Saint Augustin, furent partagés en trois bandes : *Irridentium, dubitantium, credentium* (*Aug.*, *serm.* 150). Les uns se moquèrent de lui, et ce fut le plus grand nombre, c'est-à-dire les épicuriens, qui rapportaient tout au plaisir : *Quidam autem irridebant*, dit l'Ecriture (*Act.*, XVII, 32). D'autres demeurèrent dans le doute, et ce furent les stoïciens, qui par amour pour la vertu se trouvaient plus disposés à la doctrine de saint Paul. Il faut l'entendre encore, disaient-ils, sur cette matière : *Quidam dicebant : Audiemus te de hoc iterum* (*Ibid.*). Quelques-uns, mais peu, crurent et s'attachèrent à lui : *Quidam adhærentes ei crediderunt* (*Ibid.*, 34).

Vous m'écoutez, Messieurs, sur les mêmes vérités que prêchait le saint Apôtre : prenez donc votre rang dans ces trois sortes d'auditeurs, *irridentium*, *dubitantium*, *credentium*. Etes-vous du nombre des croyants, des incertains ou des railleurs? Si vous croyez, faites ce que fit Denis et Damaris et ceux qui crurent : attachez-vous au saint apôtre, à l'imitation de ses vertus, de sa ferveur, de sa foi, de son mépris pour la terre et de son amour pour le ciel. Si vous doutez, ne languissez pas dans vos doutes. Un intérêt aussi pressant que celui de l'éternité mérite bien que vous en fassiez le sujet de votre étude et de votre curiosité, que vous en consultiez les sages, non pas les mondains, et que vous leur disiez comme les Grecs à saint Paul; Nous voulons encore vous entendre là-dessus : *Audiemus te de hoc iterum.*

Mais permettez-moi de vous dire ce que saint Augustin disait aux Carthaginois (*Serm.* 150), en leur appliquant ce même discours de l'Apôtre : O mes frères! qu'il y a de chrétiens de nom, qui sont épicuriens dans l'âme! et que je crains que vous ne soyez de ces gens-là qui se moquent de l'avenir, qui écoutent avec mépris tout ce que l'on dit de l'autre vie? *Sunt et christiani epicurei.* Car ne vous imaginez pas que tous les épicuriens fussent plongés dans la crapule et dans les sales voluptés. La volupté où les plus éclairés d'entre eux mettaient leur bonheur n'était rien, selon eux, qu'une vie commode, aisée, éloignée de tous les chagrins, et même de tous les soins qui peuvent altérer la tranquillité du plaisir. Et n'est-ce pas là, gens du monde, où vous portez tous vos désirs? avez-vous d'autres pensées? Non pas, je le veux croire, esclaves de la débauche, mais esclaves de vos aises et de vos commodités, insensibles aux biens du ciel, ne connaissant rien, ne désirant rien, n'aimant rien, que les douceurs que l'on peut goûter sur la terre : épicuriens par conséquent d'esprit, de cœur et de mœurs; sous le nom de chrétien dont vous vous parez en vain, disciples d'Epicure et non pas de Jésus-Christ, vous n'obéissez point à Dieu, qui vous a donné son Fils pour Maître, et qui vous a commandé de l'écouter : *Ipsum audite.* Vous n'êtes point de ses enfants bien-aimés qui méritent sa complaisance, en répondant à l'honneur de son adoption : *Filius dilectus, in quo mihi bene complacui.* Vous n'aurez donc point de part à l'héritage céleste, où vous ne pensez pas, que vous ne connaissez pas. Il ne vous dira point comme aux apôtres du Thabor : *Nolite timere :* Ne craignez point. Au contraire, craignez que le ciel ne soit point pour vous : il n'est que pour ceux qui le croient et qui tâchent de le mériter. Puissiez-vous vous rendre à leurs exemples! Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur la grandeur de Dieu.

Dicebant ei : Tu quis es? dixit ei Jesus : Principium, qui et loquor vobis.

Les Juifs disaient à Jésus : Qui êtes-vous? Jésus leur répondit : Je suis le principe de toutes choses, moi qui vous parle (*Joan.*, VIII, 25).

Sire (1),

Ces paroles, dans le sens que leur donne

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

saint Ambroise (*De Fide, lib.* III, *c.* 7), expriment clairement la divinité de Jésus-Christ. Les Juifs n'en eussent jamais douté, s'ils en eussent cherché la preuve dans ses miracles et dans l'usage qu'il en faisait pour les secourir dans leurs besoins : mais fermant les yeux à ces grands effets de sa puissance et de sa bonté divine, ils ne le regardaient qu'avec mépris pour l'obscurité de sa personne, et qu'avec aversion pour la liberté de ses discours. Laissons les Juifs, Messieurs, et pensons à nous.

Si nous considérions souvent ce que c'est que Dieu, si nous pensions que Dieu est tellement le principe de toutes choses, que c'est pour faire servir toutes choses à notre bien, combien serions-nous éloignés de lui manquer jamais ni de soumission ni d'affection ?

Puis-je donc rien faire de plus utile et de plus nécessaire à votre salut que de retracer dans vos esprits l'image de la vraie grandeur de Dieu, presque effacée par les impressions du monde, et de vous la rendre sensible par tous les caractères d'une juste domination ?

Qu'est-ce qu'une juste domination? L'hérétique Marcion, dans les premiers siècles de l'Eglise, ayant imaginé deux principes souverains, un Dieu bon, principe de tout bien, un Dieu mauvais, principe de tout mal, prétendait qu'il fallait aimer l'un sans le craindre, et craindre l'autre sans l'aimer. Tertullien lui remontrait sagement que ces deux divinités ainsi séparées n'exerceraient pas sur nous une juste domination, parce qu'une domination qui ne peut que se faire craindre est trop dure, et qu'une domination qui ne peut que se faire aimer est trop faible : l'une et l'autre incapable de retenir les sujets dans le devoir; qu'il n'y a par conséquent de juste empire que celui qui peut également exciter la crainte et l'amour : *Legitimus Dominus, ut diligas propter humanitatem, et timeas propter disciplinam* (*Tertull.*, *in Marcionem, lib.* I, *c.* 27).

Sur cette maxime évidente, élevons-nous, Messieurs, à la connaissance de la vraie grandeur de Dieu ; grandeur souverainement dominante, grandeur souverainement bienfaisante : deux qualités qui serviront de matière à ce discours. Grandeur souverainement dominante, capable d'exciter toute notre crainte; grandeur souverainement bienfaisante, capable d'attirer tout notre amour. C'est ici, Messieurs, un de ces heureux sujets où la raison et la foi concourent à nous convaincre et à nous montrer nos devoirs. Ne nous aveuglons pas à leurs lumières, et prions le Saint-Esprit de les augmenter, par l'intercession, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu est si grand, et l'homme si peu de chose, que saint Paul s'étonnait que Dieu voulût souffrir d'être appelé *notre Dieu*, et que ce nom ne lui fût pas un sujet de confusion plutôt qu'un titre d'honneur. *Non confunditur vocari Deus eorum* (*Hebr.*, XI, 17). Puisqu'il le souffre cependant, il est juste que nous sachions ce que ce nom signifie, et que l'appelant tous les jours, *Seigneur* et *Dominateur*, nous donnions à sa domination sa juste étendue. La voici dans ces deux mots : Dieu possède tout par propriété; Dieu peut tout par autorité. Que ne m'est-il aussi aisé de faire entrer ces deux vérités dans vos cœurs, qu'il m'est aisé de les exposer à vos esprits ! quel changement ne feraient-elles pas dans vos âmes !

1. Tout vient de Dieu, tout est en Dieu, tout est pour Dieu : tout vient de Dieu comme créateur, tout est en Dieu comme conservateur, tout est pour Dieu comme fin dernière: titres essentiels qui lui donnent sur toutes choses un plein domaine de propriété.

Que ce monde que nous voyons n'ait pas toujours été, qu'il ne se soit pas fait lui-même, qu'une partie n'ait pas fait l'autre, qu'il ait eu un premier et universel auteur, que cet auteur soit ce que nous adorons sous le nom de Dieu, ce sont des vérités si généralement et si fortement établies, qu'entreprendre encore de vous les prouver, ce serait, Messieurs, faire outrage autant à votre raison qu'à votre foi. Nous vivons persuadés de la vérité de ces paroles : *Dixit, et facta sunt; mandavit, et creata sunt* (*Ps.* XXXII, 9). Le monde n'était pas; Dieu a commandé que le monde fût, et le monde a été, dit David.

A cette première création joignez cette suite continuelle de productions, de changements, d'événements, de révolutions : dans la nature, dans la fortune, entre les hommes et les êtres inférieurs. Tous effets de la puissance et de la providence du premier auteur. Jusque-là que, selon la parole expresse du Sauveur, il ne tombe pas de l'air un seul passereau, ni de la tête un seul cheveu, sans la disposition de ce père de l'univers (*Matth.*, X, 30). Se persuader en général qu'il en est le Créateur, c'est un exercice ordinaire et facile à notre foi; mais le croire en particulier Créateur, principe et moteur de tous les événements qui paraissent dans le monde, à l'exception du seul péché, c'est sur quoi nos yeux sont fermés et notre attention presque toujours endormie.

Tout est plein de ces hommes vains qui, se promenant, pour ainsi dire, au milieu d'eux-mêmes et de la gloire qui éclate autour d'eux, s'en regardent comme les auteurs, et disent avec complaisance comme Nabuchodonosor : *Nonne hæc est Babylon magna quam ego ædificavi in robore fortitudinis meæ* (*Dan.*, IV, 27)? N'est-ce pas là cette ville, ce palais, cette fortune que j'ai bâtie par la force de mon bras? Cette famille que j'ai élevée, ces amis que j'ai gagnés, ces biens que j'ai amassés, cette réputation que j'ai acquise? Au lieu de dire avec saint Paul, et tout esprit bien sensé : Qu'ai-je? que puis-je avoir qui ne me vienne de Dieu? Je pouvais n'être pas : qui m'a donné l'être? Je pouvais être et n'avoir pas tous ces biens : qui m'a donné tous ces biens? Ils pouvaient n'être pas dans la nature : qui les y a mis? Ils y

pouvaient être et n'y être pas pour moi : qui les a répandus sur moi? *Quid habes quod non accepisti* (I *Cor.*, IV, 7)? Si Dieu seul en est la source, quelle est donc la source de mon orgueil? Que puis-je m'attribuer? De quoi puis-je me vanter, sinon d'être redevable et responsable de ces biens à celui qui en est l'auteur et qui me les a donnés?

Ce n'est pas tout; si nous étions à l'égard de Dieu comme les ouvrages de l'art à l'égard de l'ouvrier, c'est-à-dire si, étant sortis une fois des mains de Dieu, nous pouvions subsister sans lui par nous-mêmes, ou qu'il ne pût nous détruire qu'avec effort, encore aurions-nous quelque sujet apparent de complaisance. Mais, Seigneur, dit Salomon, qu'y a-t-il qui pût subsister si vous ne le vouliez pas, ou se conserver sans votre ordre? *Quomodo posset aliquid permanere, nisi tu voluisses* (*Sap.*, XI, 26)?

Cette conservation s'explique diversement au livre des Noms divins chapitre 10, tantôt par une manière de soutien que Dieu donne à toutes choses, comme en étant la base et le fondement : *Omnium sedes, cuncta stabiliens;* tantôt par une manière de suspension par laquelle Dieu tient toutes choses en balance et ne laisse rien échapper : *Omnia tenens, neque sinens sibi excidere;* tantôt par une manière d'influence en toutes choses, comme une racine qui les nourrit : *Omnia velut ex omni tenente radice producens;* tantôt par une manière de lien qui attache et joint toutes choses à la fermeté de son être : *Universum in se insolubile præstans.*

Représentez-vous donc un verre fragile que vous soutenez de la main; retirez la main, tout tombe en pièces. Homme! telle est votre faiblesse, et telle votre dépendance entre les mains d'un Dieu conservateur. Vous tremblez quelquefois quand vous entendez le tonnerre, ou dans le ravage public des guerres, des embrasements. Vous craignez Dieu dans ces moments; ces moments passés, la crainte passe. Il ne mérite donc pas que vous le craigniez toujours? A moins qu'il n'arme contre vous les orages et les tempêtes, vous vous croyez contre lui en sûreté? Quoi! le seul mouvement de sa volonté ne lui suffit-il pas pour vous détruire? Ignorez-vous que vous n'êtes que parce qu'il vous soutient?

Qu'est-ce que l'homme, hélas! quand Dieu l'abandonne à lui-même et se lasse de le soutenir? Saint Jean Chrysostome ayant admiré les prodigieuses actions d'Elie, la stérilité répandue dans tout le royaume d'Achab, le feu du ciel évoqué sur les victimes, les faux prophètes massacrés, les morts ressuscités, surpris de voir ce prophète, après ces coups éclatants, fuir durant quarante jours pour se dérober à la fureur d'une femme, aux menaces de Jézabel, ne peut assez déplorer la faiblesse de la créature, privée de la protection particulière de Dieu. Elie répand partout la terreur et les prodiges : c'est Dieu qui agit avec Elie. Mais Elie se cache, il tremble, il fuit; c'est Dieu qui se retire, et l'homme demeure seul. Aussitôt, dit saint Chrysostome, on voit le néant de l'homme : *Abscessit Deus, et natura humana redarguta est* (*Serm. in Petrum et Eliam*).

Salomon, par l'étendue et l'élévation de son génie, devenu l'oracle du monde et le modèle des rois, c'est Salomon soutenu par la sagesse de Dieu; mais Salomon dans ses vieux jours, au milieu des femmes étrangères, aux pieds d'une idole sans mouvement, rampant l'encensoir à la main, c'est Salomon délaissé de Dieu, en punition de sa tiédeur et de sa délicatesse. *Abscessit Deus, et natura humana redarguta est.*

Tertullien, le fléau des hérétiques et des païens, le héros de la ferveur et de la sévérité chrétienne, c'est Tertullien animé du zèle et de la force de Dieu; mais Tertullien idolâtre de ses propres sentiments, déchirant l'unité de l'Eglise, décriant les mœurs des chrétiens, donnant aveuglément dans les piéges des hypocrites; Tertullien devenu schismatique, hérétique et fanatique en même temps, c'est Tertullien abandonné à son orgueil et à ses faibles lumières. Voilà ce que c'est que l'homme seul : *Abscessit Deus et natura humana redarguta est.*

Vous, pécheur, qui jouissez maintenant d'un grand succès dans vos affaires et d'un profond sommeil dans vos péchés, qui cherchez partout les plaisirs et qui les trouvez partout, c'est vous toléré, ménagé par la patience de Dieu; mais quand vous serez dans la disgrâce, accablé de confusion, que ceux qui se disent vos amis ne feront pas semblant de vous connaître, que vous serez réduit à d'inutiles regrets, ce sera vous, vous seul, livré aux caprices de la fortune, aux infirmités de la nature. On verra dans ce moment ce que vous êtes et ce qu'est Dieu. *Abscessit Deus, et natura humana redarguta est.*

A ces deux titres de créateur et de conservateur de toutes choses, ajoutez en troisième lieu celui de dernière fin. Toutes les créatures, il est vrai, sont les unes pour les autres, les plus basses pour les plus nobles, par une juste et nécessaire subordination; mais tout ce grand amas de créatures subordonnées n'est et n'a pu être que pour Dieu.

Car pour quelle autre fin pourrait-il être, puisqu'on ne peut rien concevoir au-dessus de Dieu? Or l'empire de la fin est le plus absolu de tous les empires, puisque rien ne se fait qu'en vue et par la motion de la fin. Jugez-en par le droit que vous exercez vous même sur les personnes et sur les choses dont vous croyez être la fin; sur les animaux de la terre, dont la fin est de vous servir; sur les fruits de la terre, dont la fin est de vous nourrir.

Donc si Dieu est votre vraie fin, s'il ne vous a créé que pour son service et pour sa gloire, ou de force ou de gré vous le servirez. Soyez fidèle, vous le glorifierez par vos soumissions : soyez rebelle, vous le glorifierez par vos supplices. Vous ne voulez pas vous mettre en état de le servir éternellement dans le ciel, en le servant maintenant volontairement sur la terre, eh bien! vous le servirez

malgré vous dans les enfers. Lui est-il moins glorieux de pouvoir rendre ses ennemis éternellement misérables, que de pouvoir rendre ses amis éternellement heureux ? C'est ainsi, dit saint Augustin, que sa volonté est toujours invincible : *Ita voluntas Dei semper invicta est* (*Lib. de Spirit. et Litt.*, *c.* 33). C'est à lui que nous sommes naturellement destinés. Fuyez, éloignez-vous, cachez-vous, sortez du chemin qu'il vous a marqué, prenez des chemins contraires : après bien des égarements vous vous rejoindrez à lui, soit par un chemin, soit par l'autre ; soit dans la vie, soit à la mort.

C'est ce qu'ont éprouvé dans tous les siècles ceux qui se sont révoltés contre lui. Libertins ennemis de sa sainteté, hérétiques ennemis de sa vérité, athées ennemis de son être, impies ennemis des honneurs que la religion lui rend. Les uns armés de toutes les subtilités de l'esprit humain, les autres appuyés de tout l'orgueil des puissances de la terre : *Astiterunt reges terræ et principes convenerunt in unum adversus Dominum* (*Psal.* II, 2) : Les rois et les princes, dit David, ont fait ligue contre le Seigneur. Vains efforts, folles entreprises ! *Qui habitat in cœlis irridebit eos* (*Ibid.*, 4) : Ceux qui se liguent sont sur la terre, et celui qu'ils attaquent est dans le ciel. C'est là qu'il règne, et de là qu'il se moque de leurs projets.

Il s'en moque en effet, les supportant, les laissant s'endormir dans une folle confiance, par un artifice d'inimitié. Jusqu'à quand ? *Donec ponam inimicos scabellum pedum* (*Psal.* CIX, 2) : Jusqu'au moment qu'il a marqué pour les renverser par terre, et pour en faire alors son marchepied. Ils devaient retourner dans le sein de sa gloire et de sa bonté : c'était là leur fin véritable et sa première volonté; c'est où parviennent les fidèles qui suivent le droit chemin. Mais les pécheurs qui s'en sont écartés retournent malgré eux dans le sein de la justice, à ses pieds, sous ses pieds ; c'est là leur fin inévitable et sa seconde volonté. Toujours pour Dieu, amis ou esclaves, ou dans son cœur, ou sous ses pieds : *Scabellum pedum.*

Car, Messieurs, à l'égard des maîtres mortels, dont nous nous proposons la faveur pour objet et pour fin de notre fortune, à leur égard on se soustrait en mourant à tous les devoirs, on s'acquitte envers eux de toutes ses dettes. Au contraire, envers Dieu la mort fait revivre tous nos devoirs. Où l'empire des rois trouve sa fin, là proprement l'empire de Dieu commence : en sortant du pouvoir des hommes nous rentrons plus que jamais, ô mon Dieu ! sous votre pouvoir. Nous comprenons alors autrement que nous n'avions fait que nous sommes sortis de vous, comme de notre seul principe; que nous ne subsistons qu'en vous, comme sur notre seul appui ; que nous retournons à vous, comme à notre fin dernière ; que vous avez sur nous par tous ces titres un plein droit de propriété. Que suit-il de là, sinon qu'ayant tout par propriété, vous pouvez tout par autorité. C'est la seconde considération de cette première partie.

2. L'apôtre saint Paul nous y conduit par la comparaison qu'il fait du droit de Dieu sur tout le monde, et singulièrement sur l'homme, avec le droit de l'ouvrier sur un vase de terre qu'il aura formé de ses mains. Cette comparaison, toute forte qu'elle paraît, n'égale pas à beaucoup près la force de la vérité. Puisque enfin l'ouvrier du vase n'étant créateur tout au plus que de sa figure extérieure, non des qualités, ni du fond, n'en était pas le conservateur continuel, non plus que la dernière fin, n'ayant par conséquent sur le vase qu'un droit de propriété limité, ne peut prendre sur lui qu'une autorité limitée. De là cependant il s'ensuit que de ces mêmes vases que l'ouvrier fait de ses mains, il peut faire à son gré, dit saint Paul, des vases d'honneur ou d'ignominie ; les conserver, les briser comme il lui plaît ; s'en servir en un mot à sa volonté. Faibles hommes, conclut saint Paul, qui êtes-vous donc pour dire à Dieu : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi ? *O homo ! tu quis es, qui respondeas Deo : Quid me fecisti sic* (*Rom.*, IX, 20)?

Après cela murmurez comme il vous plaira de la rigueur de ses commandements généraux ou particuliers, dans l'ancienne et la nouvelle loi, de la distribution des récompenses et des peines pour le temps et l'éternité, des dispositions de sa providence opposées à vos idées et à vos raisonnements. A tout cela la réponse est préparée dans ce seul mot, dont il faisait autrefois la conclusion de ses lois : *Ego Dominus :* C'est que je suis le Seigneur ; je veux, j'ordonne, je défends, je récompense, je punis, non-seulement par raison, par sagesse, par justice, pour votre intérêt ou pour le mien, mais précisément parce que je suis le Seigneur : *Ego Dominus* (*Levit.*, XXII, 30, 32, 33).

Suivant ce principe, il peut racheter Adam et laisser périr Lucifer; il peut élever Israël et humilier l'Egypte ; il peut amollir Cyrus et endurcir Pharaon ; il peut aimer Jacob et haïr Esaü ; il peut abandonner Judas et lui substituer Matthias ; il peut faire miséricorde à votre frère et ne vous la pas faire à vous. En tout cela qu'avez-vous à lui dire, puisque le vase de terre n'a rien à dire à l'ouvrier ? *Nunquid dicit figmentum ei qui se finxit : Quid me fecisti sic* (*Rom.*, IX, 20).

Si Dieu peut disposer si absolument du fond de notre être temporel, spirituel et même éternel, que ne peut-il pas sur le reste des créatures qui sont au-dessous de nous ? Il nous en a donné véritablement l'empire, mais un empire subalterne, et s'en est réservé l'empire absolu et souverain. Nous dominons, dit saint Augustin, sur les biens du monde, comme sur nos serviteurs ; mais Dieu dominant aussi sur nous, comme sur ses serviteurs, domine en même temps sur les autres biens du monde, comme sur les serviteurs de ses propres serviteurs : *Tanquam in servos servorum suorum* (*Contra Epist. Fund.*, *c.* 37). Pourquoi donc nous

étonner, conclut saint Augustin, si les créatures répondent mal à nos désirs, si nos amis, nos sujets, les richesses, la santé nous manquent dans nos besoins, si la fortune nous fuit quand nous croyons l'avoir fixée ; en un mot, si toutes choses ne plient pas sous nos volontés? c'est qu'elles ont au-dessus de nous un maître, qu'elles servent comme nous et plus fidèlement que nous. Vous ne lui obéissez pas, elles vous désobéissent ; vous vous révoltez contre lui, elles s'arment contre vous ; vous ne lui rendez que mépris et qu'ingratitude, vous ne recevez d'elles qu'amertume et que chagrin. Le retour n'est-il pas juste, et quel tort Dieu vous fait-il? *Quid mirum, si tibi, non obedienti Domino tuo pœnalia quibus dominabaris effecta sunt* (*Aug.*, *ibid.*)?

L'autorité de Dieu va bien plus loin; nous ne pouvons nous servir des créatures que selon leurs propriétés naturelles, parce que nous n'en tirons que ce que Dieu et la nature y a mis. Dieu s'en sert quand il lui plaît, contre leurs propriétés et leurs inclinations naturelles, parce qu'il y met tout ce qu'il veut. Du même feu qui brûlait les bourreaux ministres des fureurs de Nabuchodonosor, il s'en servait pour rafraîchir les trois enfants hébreux dans la fournaise de Babylone. Du même feu qui n'agit naturellement que sur les corps, il s'en sert dans l'enfer pour agir sur les âmes des impies. De même il emploie tous les jours pour consoler ses amis ce qu'il y a de plus fâcheux dans la vie, et trouve dans ce qu'il y a de plus flatteur et de plus doux de quoi punir ses ennemis.

Car où met-on communément la joie et le bonheur de la vie? N'est-ce pas dans les plaisirs, la réputation, les honneurs? Le monde avec tout son pouvoir ne peut rendre ses partisans heureux et contents que par là. Quelle merveille! rendre un homme content par les plaisirs, heureux par le bonheur, riche par les richesses, accrédité par le crédit. Seigneur, mon Dieu, vous faites bien d'autres miracles, vous savez rendre vos enfants vraiment heureux par les disgrâces, vraiment riches par la pauvreté, vraiment puissants par la faiblesse, vraiment honorés et respectés par l'humiliation et par le mépris.

Mondains, vous ne comprenez pas ce miracle de sa puissance ; comprenez-le au moins dans un sens tout opposé, que vous éprouvez tous les jours. C'est que pour vous désoler, pour vous rendre malheureux, Dieu n'a qu'à se servir de votre prospérité même, et qu'à tourner en poison ce que vous avez de plus doux. Vous n'avez point d'ennemis dont vous appréhendiez les mauvais coups, j'en conviens; mais cet ami qui vous est si cher deviendra votre ennemi ; cet enfant qui vous est si précieux deviendra votre fléau ; cette femme que vous adorez deviendra votre furie; cette charge que vous regardiez comme le fondement de votre grandeur en sera le précipice; cette faveur qui vous fait tant de jaloux sera l'appât, le piége où vous tomberez. De sorte qu'après bien des soins, des mouvements et des succès, vous trouverez que vous eussiez été sans comparaison plus heureux, et même selon le monde, si vous ne l'eussiez point été, Dieu non-seulement employant pour vous affliger ce qu'il y a de plus doux, mais encore employant pour vous humilier ce que vous estimez plus vil et plus méprisable, employant pour vous accabler ce qui paraît plus faible et plus impuissant, employant même les moucherons, les reptiles et les insectes, pour renverser le trône et l'orgueil de Pharaon.

Oh! qui ne frémira, mon Dieu! qui ne tremblera devant vous? qui n'entendra votre voix éclater dans toutes les créatures et crier à chacun de nous : *Ego sum solus et non est alius Deus præter me* (*Deut.*, XXXII, 39) : Je suis le seul Dieu, et nul autre Dieu que moi.

Chers auditeurs, à cette voix, à cette seule parole, si remplie de force et de terreur, feriez-vous de vous-mêmes et de ce qui est à vous un abus si criminel, si, quand vous disposez des biens qu'il vous a donnés, vous entendiez cette voix : *Ego Dominus :* C'est moi qui en suis le maître, et tu m'en rendras compte un jour? Ne songeriez-vous pas à les employer à sa gloire plutôt qu'à votre vanité, à l'aumône plutôt qu'au jeu, à l'expiation de vos péchés plutôt qu'à des plaisirs frivoles, à payer vos dettes, du moins, plutôt qu'à les accumuler?

Et dans la poursuite des honneurs, surtout des honneurs du sanctuaire, si l'on entendait sortir de l'autel ce terrible *Ego Dominus :* Ici ma demeure et mon trône, ici mon héritage et mon trésor, entrerait-on en possession des biens et des ministères sacrés autrement que par la vocation divine? se ferait-on une vocation des suggestions de l'ambition, de l'avarice, de l'orgueil et des besoins domestiques? emploierait-on au service de la volupté les revenus destinés à la subsistance des pauvres? mettrait-on pour se les approprier la flatterie, la corruption, la chicane et la simonie en usage?

Mais ces piéges d'impureté que l'on tend tous les jours à l'innocence et à la simplicité, ces commerces d'infamie que l'on exerce en tout âge avec un scandale si public, pourraient-ils avoir tant de cours si, sur le front des personnes qu'on veut séduire, on se représentait avec foi ces mots imprimés : *Ego Dominus :* C'est moi qui suis le maître de ce cœur dont tu veux être le tyran ; moi qui ai lavé dans mon sang cette âme que tu veux corrompre? Contre cette voix du Seigneur y a-t-il coutume, loi, mode, exemple ou commandement qui puisse jamais prévaloir? Non, quand la police des royaumes et la politique se tairaient, quand elles n'auraient nul intérêt à réprimer la licence et le luxe de la jeunesse, quand l'honneur et les biens des familles n'y seraient pas engagés, quand il n'y aurait pour les parents nulle obligation de veiller sur les mœurs de leurs enfants, quand les maris n'auraient nul droit d'exiger la modestie de celles qui sont obligées d'obéir plus que de plaire, ah! l'empire de Dieu sur elles n'est-il pas assez absolu pour les retenir dans le devoir?

Mais, disent les pécheurs rebelles à cet empire, il est bien difficile d'y être toujours soumis. Ceux qui m'y font désobéir sont d'un rang considérable : sont-ils du même rang que Dieu ? Mais ils ont tout pouvoir sur moi : Dieu ne peut-il rien ni sur vous, ni contre vous ? Mais je leur dois tout ce que je suis : leur devez-vous plus qu'à Dieu ? Mais leurs promesses sont engageantes : le sont-elles plus que le ciel ? Mais leurs menaces sont terribles : le sont-elles plus que l'enfer ? Mais ils sont toujours autour de moi, je ne puis éviter leurs poursuites : éviterez-vous les poursuites, la vue, l'immensité, l'éternité de votre Dieu ? Voilà ce que c'est qu'une grandeur souverainement dominante. Trouvez un plus grand maître, et vous lui obéirez au préjudice de Dieu. Mais pour vous toucher encore plus, voyez ce que c'est qu'une grandeur souverainement bienfaisante. En peu de mots renfermons ce second point.

SECOND POINT.

Que Dieu puisse à son gré disposer de tout, de mon âme et de mon corps, de ma fortune et de mon salut, du temps et de l'éternité, sans que je puisse jamais réclamer contre sa justice ou me plaindre de sa rigueur, je frémis à cette pensée. Salomon cependant s'en faisait un sujet de consolation. Ecoutez ses belles paroles. Après s'être fait une image de la puissance de Dieu, capable d'inspirer une sainte horreur, il s'écrie : *Tu autem, o Dominator virtutis* (*Sap.*, XII, 18) ! Vous au reste, ô Dominateur tout-puissant ! *Cum magna reverentia disponis nos* (*Ibid.*) : Vous disposez de nous avec des égards et des ménagements pleins de considération. Qui oserait parler ainsi de Dieu ? C'est cependant l'Esprit-Saint qui met à Salomon cette expression dans la bouche : *Cum magna reverentia disponis nos*. La raison qu'il en apporte est singulière et a quelque chose de bien consolant : *Subest enim tibi, cum volueris, posse* (*Ibid.*). C'est que vous pouvez tout, Seigneur, et que pour faire vous n'avez qu'à vouloir. Cela fait que vous disposez de nous avec tant de modération et tant de condescendance. *Cum magna reverentia disponis nos : subest enim tibi, cum volueris, posse*. Ce qui rend les hommes si prompts à punir et à frapper, c'est la connaissance qu'ils ont de leur faiblesse, la peur qu'ils ont de perdre en différant l'occasion de se venger. Mais Dieu qui peut tout, et sur tous, en tout temps, au delà du temps, à qui rien ne peut échapper, c'est pour cela qu'il attend avec patience, qu'il ne se hâte point de punir ses ennemis, et qu'en suspendant le coup il leur fait toujours du bien, sachant le mal qu'il leur peut faire : *Subest enim tibi, cum volueris, posse*.

Trois simples considérations nous font voir dans ce pouvoir dominant cette inclination bienfaisante : les voici. Premièrement tout le bien qu'il fait, c'est de lui-même et sans intérêt ; secondement tout le mal qu'il fait, c'est par contrainte ; troisièmement tout le mal qu'il fait par contrainte, il ne le fait que pour un plus grand bien. Ce que Tertullien a compris dans ces trois mots : *Deus de suo optimus* : C'est par lui-même qu'il est bon et bienfaisant ; *de nostro justus* : C'est par nous et notre faute qu'il est sévère ; *tamen optimus dum et justus* : Et quand même il est sévère, il ne laisse pas d'être bon. Qui n'adorerait et n'aimerait un Dieu dont les égards pour nous sont si sages et si tendres ?

1. Considérons d'abord tous les biens dont Dieu est l'auteur dans la nature et dans la grâce, tous ceux qu'il nous a faits, tous ceux qu'il nous fait encore, et tous ceux qu'il nous promet. A quoi pouvons-nous attribuer cette profusion infinie ? Est-ce au besoin qu'il a de nous pour augmenter sa puissance, ou sa gloire, ou son bonheur ? Quel serait notre aveuglement si, nous connaissant incapables de pourvoir à nos besoins, nous nous croyions utiles ou nécessaires au Créateur ! Non, dit Tertullien, comme il est tout bien par lui-même, il nous fait le bien de lui-même et de son propre mouvement : *Deus de suo bonus*.

Comparons avec lui toutes les grandeurs de la terre. Un roi, par sa seule autorité, par la seule majesté de sa personne, a de quoi nous éblouir ; mais un roi dans la pompe de sa cour, tenant dans le respect les premières têtes d'un royaume, un roi traînant à sa suite une armée de cent mille hommes et répandant la terreur dans tous les Etats voisins, c'est de quoi nous épouvanter. Dieu seul est un être aussi puissant, aussi terrible et aussi grand que Dieu et le monde ensemble. Toute la grandeur du monde entier, jointe à Dieu, n'ajoute rien à la grandeur de Dieu. Dieu n'est rien de plus au milieu de toutes les créatures, sorties et dépendantes de lui, que ce qu'il était avant le monde, au milieu des ténèbres du néant.

Alors le monde n'était pas, il est vrai ; mais Dieu était tout et possédait tout en lui-même. Que maintenant le monde ne soit plus : Dieu sera toujours ce qu'il est et ne perdra rien de ce qu'il a. Quand les créatures n'étaient pas, Dieu faisait son plaisir de celles qui pouvaient être. Que les créatures ne soient plus, il fera son plaisir de celles qui auront été. Non-seulement c'est un Dieu toujours vivant, mais, disait Jésus-Christ aux Juifs, c'est un Dieu devant qui tout est vivant : *Omnes enim vivunt ei* (*Luc.*, XX, 38). Que de siècles sont écoulés ! que de peuples sont rentrés dans la poussière ! Nos ancêtres ne paraissent plus, non pas même dans leurs tombeaux ; leurs cendres sont dissipées ; ils sont passés ; ils sont morts à notre égard : ils sont vivants et présents aux yeux de Dieu. Que de siècles viendront après nous ! quelle innombrable postérité ! Tout cela pour nous n'est point encore ; tout cela vit et subsiste devant Dieu : *Omnes enim vivunt ei*.

Quand nous disons par conséquent qu'il a créé le monde pour sa gloire, nous ne marquons pas par cette expression le besoin de Dieu, mais la nécessité des choses, parce que l'ouvrage d'un tel maître n'a pu avoir d'autre fin que ce qui est la dernière et la souveraine fin. Quand nous disons que nous

travaillons pour sa gloire, nous ne marquons pas son propre intérêt, mais notre propre devoir, parce que l'homme étant pour Dieu ne doit travailler que pour Dieu. Si les hommes n'étaient pas, Dieu ne serait pas connu ni glorifié par les hommes : en quel sens? C'est-à-dire que les hommes n'étant pas, ne seraient pas assez heureux pour connaître et glorifier Dieu. Mais Dieu serait-il moins heureux étant tout ce qu'il est par lui seul et par lui-même, et non point par ses serviteurs? *Non habens in servis vim imperii, sed in ipsa natura*, dit saint Jean Chrysostome (*In psal.* XLVI).

A cette vue, ô mon Dieu! puis-je ne pas m'étonner que, sans aucun besoin de moi, vous ayez fait pour moi de si grandes choses? Ah! dit saint Augustin, toutes les dominations d'ici-bas sont des dominations serviles : *Serviliter dominantur* (*In psal.* LXXXII, 18). Les grands dominent, mais ils servent en même temps, parce que leur domination est jointe à la dépendance; ils dépendent de ceux qui les servent, ils ont besoin de leurs sujets, ils ne leur prêtent leur secours qu'en vue d'en tirer du secours. Ils ne sont donc maîtres et seigneurs qu'en idée, et non pas en vérité : *Non est verus Dominus, quando indiges inferiore* (*Tract.* 8 *in Epist. Joan.*). Quel est donc l'unique Seigneur qui mérite proprement d'être servi? Vous, ô mon Dieu! disait David, puisque vous seul vous me comblez de vos biens, sans nul besoin de mes biens : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* (*Psal.* XV, 2). Brebis errantes, égarées, nous ne pouvons, Seigneur, vivre sans vous; vous n'avez que faire de nous. Vous nous cherchez cependant : malheur à nous si nous ne vous cherchons pas! *Væ nobis si non quæramus* (*Aug.*, *ut supra*)! si nous ne servons pas cette grandeur bienfaisante qui fait le bien sans intérêt, mais en second lieu qui ne fait le mal que par contrainte.

2. Et c'est nous, dit Tertullien, qui lui faisons cette contrainte, en le rendant, de bienfaisant qu'il est par son essence, austère et rigoureux par nos péchés. Si nous ne l'offensions jamais, nous n'éprouverions que sa bonté, parce que c'est là, dit-il, sa propriété naturelle : *Nisi homo deliquisset, optimum solummodo Deum nosset, ex naturæ proprietate* (*De Resurrect. carnis*, c. 14). Mais parce que nous l'offensons, nous éprouvons la rigueur de sa justice, par la nécessité qu'il y a que le péché soit puni : *Nunc etiam justum patitur ex causæ necessitate*. C'est donc par lui-même qu'il est bon, mais c'est par nous qu'il est juste : *De suo optimus, de nostro justus*. Pour répandre sur nous ses biens, il n'a qu'à se consulter lui-même et qu'à suivre son penchant; mais pour nous faire du mal, il faut qu'il y soit invité et forcé par notre malice.

En vain nous éclatons en gémissements, en cris, dans les maux que nous souffrons; nous ne faisons que nous rendre par là plus dignes de nos souffrances, et que donner à Dieu plus de droit de nous punir : à moins qu'en gémissant nous ne reconnaissions avec David qu'avant que d'être affligés nous avons offensé Dieu, que nos péchés ont précédé les effets de sa colère, et que nous ne sommes malheureux que parce que nous sommes criminels : *Priusquam humiliarer ego deliqui* (*Ps.* CXVIII, 67).

Avant même que d'écouter sa justice contre nous, combien de fois consulte-t-il sa clémence? Il nous voit tomber dans le désordre, il en conçoit d'abord plus de pitié que de courroux, il aime notre âme encore plus qu'il ne hait nos crimes. Il entend murmurer le monde, scandalisé de nos excès; il est plus patient que le monde, il garde un long silence, il nous attend au repentir. Il nous y voit lents et durs, sans courage et sans mouvement pour sortir de nos misères; il nous réveille par ses grâces, il fait naître en nous et autour de nous mille secours imprévus pour nous rapprocher de lui. Il voit qu'après le repentir et même après le pardon nous retombons encore dans nos premières faiblesses; il ne se rebute point de notre fragilité, et parce qu'il nous connaît fragiles, inconstants et changeants jusqu'à la mort, il nous supporte, nous invite et nous presse jusqu'à la mort.

Ce qu'il fait à l'égard de chaque pécheur, il le fait à l'égard des peuples et des pays criminels. De quelle fureur n'était-il pas animé contre Sodome? Il était résolu de réduire tout en cendres, et la ville et les habitants. Attendri cependant par la prière d'Abraham, il ne demandait que dix justes pour faire grâce à tous les autres pécheurs. *Non delebo propter decem* (*Genes.*, XVIII, 32). Dix justes contre-balançaient dans son cœur l'iniquité de tout un peuple coupable.

Hé! quel besoin n'avons-nous pas de cette opposition de sa clémence au torrent de sa fureur? Si Dieu nous punissait aussi souvent et aussitôt que nous l'avons mérité, y aurait-il pour nous punir assez de foudres dans le ciel? l'éclat de nos châtiments n'aurait-il pas effacé depuis longtemps le souvenir de Sodome et de Gomorrhe? Nous vivons cependant encore pécheurs et encore impunis. Pour cela quel contre-poids sa bonté met-elle à sa justice? Il ne punit que comme un père, avec les larmes et les regrets, sachant que le coupable est une partie de lui-même. Obligé par nos révoltes à nous traiter en ennemis, il ne peut oublier que nous sommes ses enfants, et, comme dit Isaïe, quand il veut consoler et dédommager sa justice des affronts que nous lui faisons, ce n'est qu'en soupirant de s'y voir contraint par nos crimes : *Heu! consolabor super hostibus meis* (*Isai.*, I, 24) : Je vas me satisfaire et me venger; mais, hélas! ils en périront. Après cela si nous souffrons, si nous sommes malheureux dans la vie et dans l'éternité, n'est-ce pas nous qui lui arrachons la foudre et l'obligeons à la lancer sur nous? N'est-il pas vrai que s'il nous fait du mal c'est par contrainte?

Il est vrai, mais en cela même admirons, mes chers auditeurs, un troisième effet de sa

bonté. Ce mal qu'il nous fait par contrainte et par la rigueur de sa justice, il ne le fait que pour notre bien : *Tamen et hoc ipso optimus, dum et justus*, dit Tertullien (*De Resurr. carn., c.* 14).

3. Nous en raisonnons tout autrement : nous nous imaginons que quand Dieu décharge sur nous les fléaux de sa colère, orages, guerres, maladies, il cesse aussitôt d'être bon, d'être bienfaisant pour nous. Mais comment Dieu nous rappellerait-il au bien quand nous nous en écartons, s'il n'avait quelque mal à nous faire craindre? Et ce mal, quel qu'il soit, dès là qu'il nous rappelle au bien, n'est-ce pas en effet un bien?

Toutes terribles que sont les menaces que Dieu nous fait, elles ont si peu de force à nous détourner du péché! Que serait-ce, ô mon Dieu! si vous ne menaciez point, si vous n'aviez préparé, pour intimider les méchants, ni foudres durant la vie, ni enfer après la mort? *Horremus minas Creatoris, et vix a malo avellimur : quid si nihil minaretur* (*Adversus Marcionem, l.* II, *c.* 13) ?

Quel Dieu vous formez-vous donc? disait Tertullien à Marcion. Je dis le même aux pécheurs : Quelle bonté trouveriez-vous en Dieu, si par l'impunité du crime il abandonnait l'homme à tous ses désirs criminels? Dieu peut-il être l'auteur du bien sans être ennemi du mal, par conséquent le destructeur, le persécuteur, le vengeur? *Nisi qui expugnator, nisi qui et punitor?*

Bien plus, dit Tertullien, si Dieu n'est bon jusqu'à punir le mal, il n'est pas juste, et s'il n'est pas juste, quelle confiance prendrai-je aux promesses de sa bonté? S'il n'a pas le pouvoir de punir nos crimes, il n'a pas le pouvoir de récompenser nos vertus. *Qua fiducia bonum sperem, si hoc solum potest?* Je ne puis donc, conclut-il, concevoir Dieu que sous l'idée d'un Seigneur également redoutable par la sévérité de sa puissance, et aimable par la douceur de sa bonté. *Perfectum et patrem et Dominum; patrem potestate blanda, Dominum severa.*

Dans cette vue, les vrais fidèles ont toujours regardé les maux de la vie comme de véritables biens. Ce qui m'arrive là, disait David au grand prêtre Sadoc, c'est Dieu qui le veut, et ce qu'il veut, c'est mon bien : qu'il dispose de moi comme il le trouvera bon : *Faciat quod bonum est coram se* (II *Reg.*, XV, 26). Et que lui arriverait-il? la révolte de son fils : il était chassé, détrôné, poursuivi par Absalon. Quels maux affreux! selon lui c'était son bien : *Bonum est.* Ce que vous m'annoncez est juste et bon, disait Ézéchias au prophète : *Bonum est verbum Domini quod locutus es* (*Isai.*, XXXIX, 8). Et que lui annonçait-il? toute la suite des malheurs qui devaient accabler après sa mort sa famille et son royaume. Au sentiment des vrais enfants de Dieu, ces coups apparents de sa colère sont des précautions, des remèdes préparés pour notre bien.

Vous me direz : Ces exemples sont loin de nous, les mœurs ont depuis bien changé (1689)! Oui, Messieurs, autant que les siècles. Mais est-il vrai que ces exemples soient si éloignés de nous? N'avons-nous pas des rois et des reines devant nos yeux à qui la gloire de la foi tient lieu de tous les honneurs du monde, à qui trois couronnes ne sont rien en comparaison de Dieu? C'est au milieu de ce siècle infecté de toutes sortes de vices que Dieu a fait naître ces princes, à la condamnation de ceux qui négligent la religion. Ne disons point qu'il n'y a plus de David ni d'Ézéchias : nous en avons de pareils aux anciens en courage et en piété. Disons plutôt que nous avons des païens, des idolâtres, des épicuriens, des pharisiens, chez qui la foi de ces héros passe pour bassesse de cœur : gens à qui Dieu n'est rien, je ne dis pas en comparaison des grandeurs et des couronnes du monde, mais en comparaison des plus petits biens qui flattent les sens. Reproche que Salvien faisait aux chrétiens de son temps, et que je fais à ceux du nôtre. *Solus nobis in comparatione omnium Deus vilis est* (*De Gubern. Dei, lib.* VI).

Oui, Messieurs, Dieu en lui-même est hors de comparaison; Dieu dans la pointe de notre esprit, sans rapport à nos intérêts et à nos plaisirs, nous paraît peut-être quelque chose, et tire alors de nous quelque sentiment de respect. Mais Dieu comparé, opposé au moindre bien qui réveille nos passions, Dieu et le point d'honneur, Dieu et l'appât du gain, Dieu et la vue d'une fortune ouverte à notre ambition, Dieu et le charme trompeur d'une fragile beauté, Dieu et tout ce qui nous plaît au préjudice de Dieu : que devient Dieu alors dans notre esprit? à qui donnons-nous la préférence? en quel rang le mettons-nous? au-dessous de tout ce qui n'est point Dieu. C'est cependant, dit Salvien, ce qui n'arrive qu'à Dieu seul. Nous ne traitons point ainsi les puissances de la terre : *Solus nobis in comparatione omnium Deus vilis est.* Les grands à qui la fortune nous a soumis nous font savoir leurs volontés. Ils parlent, on marche, on court, on vole, on se précipite : on songe au droit qu'ils ont sur nous, au bien qu'ils nous ont fait, au mal qu'ils nous peuvent faire. Et vous, Dieu tout-puissant, on vous désobéit, on vous oublie, on vous méprise, on vous insulte, on n'a nul égard à vous : *Solus nobis Deus vilis est.* Vengez-vous, Seigneur! punissez, détruisez ces sujets rebelles. Ah! plutôt, faites grâce à notre faiblesse et à notre fragilité. Poursuivrez-vous, Seigneur, des feuilles que le vent emporte, des pailles desséchées par la chaleur (*Job*, XIII, 25)? voilà présentement ce que nous sommes. Et que serons-nous dans un moment? rien que pourriture, et nos corps, comme nos habits, rongés de vers; dignes de votre pitié plutôt que de votre colère. O Dieu souverainement dominant, souverainement bienfaisant, signalez votre puissance sur nous, plutôt par l'éclat du pardon que par celui de la vengeance. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'usage de l'autorité.

Nolite vocari rabbi; unus est enim magister vester : omnes autem vos fratres estis.

Ne vous faites point appeler maîtres, parce que vous n'avez qu'un seul maître; mais pour vous, vous êtes tous frères. N'appelez personne sur la terre votre père, parce que vous n'avez qu'un seul Père qui est au ciel (*Matth.*, XXIII, 8, 9).

Sire (1),

Ce n'est pas à la qualité de père, à celle de maître et de Seigneur, que Jésus-Christ attache cette censure : il n'en a pas communiqué aux hommes l'autorité pour leur en envier les noms. C'est aux défauts déguisés sous ces noms, et à l'abus que l'on en fait, qu'il rappelle notre attention : ne la refusons pas à l'instruction qu'il nous donne, et que les reproches qu'il fait aux scribes et aux pharisiens soient autant de leçons pour nous.

Trois défauts essentiels corrompent l'autorité publique ou particulière : la licence, on s'y croit tout permis ; l'orgueil, on ne s'y occupe que de soi-même ; la dureté, on n'a nul égard pour autrui. Cela se voyait chez les Juifs, cela se voit chez les chrétiens. Le détail que fait le Sauveur de la conduite des pharisiens est l'image de la nôtre. Il ne leur impute rien qui ne soit une accusation contre nous. Mais avant que d'agir en juge il nous traite en médecin : quels remèdes nous fournit-il?

Trois maximes puisées dans le fond de la religion, et même de la raison. La première est qu'en quelque autorité, quelque rang que nous soyons, nous n'avons tous qu'un père et qu'un maître qui est au ciel, et que par conséquent nous ne sommes maîtres et supérieurs que sous autrui : *Unus est magister vester; unus est Pater vester qui in cœlis est* (*Matth.*, XXIII, 9). La seconde maxime, c'est que, par nos communs rapports et par nos communs besoins, nous sommes tous égaux, tous frères, et que par conséquent nous ne sommes maîtres et supérieurs que par le secours d'autrui : *Omnes autem vos fratres estis* (*Matth.*, XXXIII, 9). La troisième maxime, c'est qu'en vertu de ce secours mutuel nous sommes non-seulement frères, mais serviteurs les uns des autres, et que par conséquent nous ne sommes maîtres et supérieurs que pour autrui : *Qui major est vestrum, erit minister vester.*

Effaçons donc de notre esprit, en quelque dignité que nous soyons, toute idée d'indépendance. Il n'y a point d'autorité qui ne soit en premier lieu soumise à autrui, c'est un remède à la licence; en second lieu soutenue par autrui, c'est un remède à l'orgueil; en troisième lieu destinée pour autrui, c'est un remède à la dureté : trois vérités qu'il m'est aisé de vous prouver, mais il n'y a que Dieu qui vous les puisse bien imprimer. Demandons-lui cette grâce. *Ave, Maria.*

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Les scribes et les pharisiens sont assis, dit Jésus-Christ, sur la chaire de Moïse. De là ils parlent, ils prononcent les oracles de la loi; ils tonnent contre les pécheurs : on croit entendre par leur bouche la voix du législateur. D'où leur vient cette autorité, sinon du même Dieu qui l'avait donnée à Moïse? Et cependant, instruments et organes du même Dieu, parlant en son nom, commandant, instruisant et menaçant, ils ne font rien de ce qu'ils disent; ils semblent s'opposer à la licence publique, et se donnent toute liberté : comme s'ils ne connaissaient point le maître qu'ils prêchent aux autres, et qu'ils fussent établis sur la tête de tout le monde, sans être eux-mêmes sous autrui : *Dicunt et non faciunt* (*Matth.*, XXIII, 3).

Vous vous trompez, savants, puissants, riches, souverains : vous n'avez rien que ce que Dieu vous donne, et n'êtes rien que ce qu'il vous a faits. C'est lui, dit saint Paul, qui est le chef de toute puissance et de toute principauté : *Caput omnis principatus et potestatis* (*Coloss.*, II, 10); lui, dit Salomon, par qui les rois règnent, par qui les princes commandent : *Per me reges regnant, per me principes imperant* (*Prov.*, VIII, 16); de lui qu'ils tiennent tous la sagesse, le crédit, la force, les qualités qui les élèvent au-dessus du reste des hommes : *Meum est consilium, mea est prudentia, mea est fortitudo, mecum sunt divitiæ* (*Ibid.*, XIV, 18). Toutes ces qualités qui forment votre autorité vous viennent, dites-vous, par étude, par travail, par fortune, par hasard, par conquête, par achat, par donation, par succession. Remontez à la source originelle : vous y trouverez votre Dieu répandant sur les hommes et sur vous en particulier ces marques de distinction, ces caractères de supériorité qui, bien loin de servir d'occasion à votre licence, vous doivent tenir dans les bornes d'une exacte fidélité. Quelles sont ces bornes? en voici deux : c'est que tout supérieur, quel qu'il soit, n'étant supérieur que sous Dieu, 1° il doit à Dieu la même soumission qu'il attend de ses inférieurs; 2° il ne doit commander à ses inférieurs qu'en les tenant soumis à Dieu. Voilà les deux justes bornes de l'autorité humaine, subordonnée à celle de Dieu.

1. Premièrement, tout supérieur doit à Dieu la même soumission qu'il attend des autres hommes. Il la lui doit d'abord en toute rigueur de justice. En effet ces mêmes droits de puissance que nous soutenons avec tant d'éclat, n'étant qu'une participation des droits de Dieu, il serait bien hors de raison que, les employant à retenir nos inférieurs dans le devoir, nous voulussions en secouer le poids lorsqu'il tombe sur nous-mêmes. Quelle idée de respect ne porte pas le nom de père et de seigneur? Nous nous servons de ces noms-là pour arrêter la licence de ceux qui nous sont soumis : nous réclamons contre eux le ciel et la terre quand ils manquent à

ce respect : tout plie devant nous à ces paroles. Etrange renversement ! dit Dieu par le prophète Malachie : le fils honore son père, et l'esclave son seigneur : *Filius honorat patrem, et servus dominum suum.* Je suis l'un et l'autre, on me reconnaît pour tel. Donc si je suis père, où est l'honneur que l'on me rend ? et si je suis seigneur, où est le respect que l'on me porte? *Si ergò pater ego sum, ubi est honor meus? Et si dominus ego sum, ubi est timor meus* (*Malach.*, I, 16)?

Quand nous ne lui devrions pas cette soumission par justice, nous la lui devons par reconnaissance. Quelle plus grande ingratitude que de refuser l'obéissance à celui par qui tout vous obéit? Ce Joseph si fameux par sa vertu, de quel motif se servait-il pour la soutenir contre la passion de la femme de son maître : Quoi ! disait-il (*Genes.*, XXXIX, 9), mon maître a mis à ma discrétion tous ses biens, il m'a élevé par-dessus tous ses domestiques, et je lui ravirais l'honneur, à lui qui m'a comblé d'honneur ! Je lui serais infidèle, à lui qui se repose de tout sur ma fidélité ! Je mettrais le désordre et le scandale dans sa maison, à lui qui veut que tout s'y règle par mes ordres !

Quand la reconnaissance aurait peu de pouvoir sur nous, nous devons à Dieu cette soumission par notre propre intérêt, pour donner à notre autorité son poids et sa force. Oui, disait Tertullien à des empereurs idolâtres, il est de l'intérêt de l'homme d'obéir à Dieu : *Interest homini cedere Deo* (*Apol.*, 33). L'homme uni à son Dieu par une subordination fidèle ne fait avec son Dieu qu'un seul et même souverain, qu'une seule et même autorité, qui a sur l'inférieur un tout autre ascendant que celle de l'homme sans Dieu. L'homme désobéissant à Dieu invite ses sujets à la désobéissance : son exemple affaiblit ses commandements, ses mœurs sont des leçons et des motifs de révolte. Il est rare qu'un maître connu dans sa maison pour homme sans foi, sans loi, sans considération, sans règle, ait des domestiques réglés, fidèles et respectueux. Tous les membres se ressentent des déréglements du chef. Il éprouve le premier l'effet de sa mauvaise conduite. Et cela, dit saint Augustin, par un juste jugement de Dieu. Vous ne lui obéissez pas, dit-il, à lui qui est votre maître ? Vous serez méprisé par votre propre serviteur : *Quia non obtemperas domino, torqueris a servo* (*In psal.* CXLVI).

J'ajoute enfin que quand notre propre intérêt ne nous engagerait pas à la sujétion envers Dieu, l'honneur ou plutôt la pudeur et la honte nous y obligent. De quel front remontrer à vos inférieurs l'importance de leurs devoirs, portant sur ce même front les marques de votre révolte, vous ériger en censeur des déréglements d'autrui, étant vous-même en butte à la censure publique ? Une mère enivrée de l'amour du monde, obsédée de l'esprit de vanité, donnera-t-elle à sa fille qui la voit, des préceptes de modestie? lui fera-elle un monstre des mêmes choses dont elle se fait un jeu ? lui défendra-t-elle par autorité ce qu'elle persuade par pratique ? Un juge sur le tribunal à quel mépris s'expose-t-il affectant la sévérité pour cacher son libertinage? infracteur des mêmes lois dont il se porte pour vengeur, protecteur apparent, et corrupteur secret de l'innocence, plus criminel souvent que les criminels qu'il punit : *Qui sedet,* dit saint Cyprien, *crimina vindicaturus admittit* (*Epist.* 1). Ayons donc pour les lois, pour l'ordre public et pour Dieu, la même soumission que nous exigeons des autres, puisqu'il est l'auteur du pouvoir que nous avons sur les autres : premier effet de fidélité ; venons au second.

2. Il suit du même principe. Vous êtes sous un Dieu qui est l'auteur du pouvoir que vous avez sur les autres. Donc vous ne leur commanderez qu'en les tenant soumis à Dieu : voilà la seconde conclusion. Sur quoi je vous prie d'écouter la doctrine admirable de saint Paul. Tout vient de Dieu, dit-il aux Corinthiens : *Omnia ex Deo* (II *Cor.*, V, 18). C'est Dieu qui était en Jésus-Christ, et qui en la personne de Jésus-Christ se réconciliait le monde : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi* (*Ibid.*, 19). Ce même Dieu qui se réconciliait le monde en parlant par la bouche de son Fils a mis aussi en nous la parole de réconciliation : *Posuit in nobis verbum reconciliationis* (*Ibid.*) Dieu parle par nous et agit par nous, en quelque façon comme il parlait et agissait par son Fils. Donc, ajoute l'Apôtre, le Fils de Dieu n'étant plus ici-bas, nous sommes auprès de vous ses ambassadeurs, comme si Dieu vous exhortait par notre bouche : *Pro Christo ergo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos* (*Ibid.*, 20).

Ce que saint Paul a dit du ministère apostolique, dites-le, chrétienne compagnie, de tout ministère supérieur, dans quelque rang que vous soyez. C'est Dieu qui est en vous, rappelant et réunissant à lui toutes les parties du monde : *Mundum reconcilians sibi.* Vous êtes les liens dont il se sert pour cette réunion. C'est par vous, pères, que Dieu unit à lui toute cette postérité qui doit naître de votre sang ; c'est par vous, magistrats, qu'il unit à lui cette populace indocile qui ne voudrait point d'autres lois que ses propres passions ; c'est par vous, maîtres, qu'il unit à lui tant de misérables que l'indigence porterait au désordre et au désespoir ; c'est par vous, prêtres et pasteurs, qu'il unit à lui tant d'ouailles imbéciles qui s'écarteraient du troupeau ; c'est par vous, princes, qu'il unit à lui tant de peuples si différents d'inclinations et mœurs : *Mundum reconcilians sibi.* Pour cela, par conséquent, il a mis dans votre bouche la parole d'union non-seulement la parole de douceur, de tendresse et d'affection, mais aussi la parole de fermeté, de rigueur, de correction, d'autorité, enfin pour attirer tous les hommes sous le joug du Dieu tout-puissant : *Posuit in nobis verbum reconciliationis.* Vous êtes ses ambassadeurs, ses ministres, pour expliquer ses droits, pour soutenir ses intérêts, pour intimider ceux qui l'offensent, pour protéger ceux qui le

servent, pour déclarer la guerre à ses ennemis, pour donner la paix à ses amis, pour étendre partout son nom et sa gloire : *Legatione fungimur*. Quand vous parlez par conséquent en qualité de supérieurs, c'est comme si Dieu parlait par votre bouche ; quand vous prononcez des arrêts, comme si Dieu les prononçait ; quand vous reprenez vos enfants, comme si Dieu les reprenait ; quand vous exhortez vos sujets à leur devoir, comme si Dieu les exhortait : *Tanquam Deo exhortante per nos*.

Or, Messieurs, un ambassadeur, un ministre, agissant en cette qualité, doit-il agir autrement que selon les inclinations de son maître ? Que serait-ce donc si, au lieu des ordres de son maître, il ne suivait que son caprice et ses propres passions ? si, au lieu d'appuyer les droits de son maître, il ne cherchait que ses avantages particuliers ? si, au lieu de rapporter tout à la gloire de son maître, il rapportait à lui-même tout l'honneur et tout l'encens ? si, au lieu de gagner à son maître tous les cœurs, il ne tâchait qu'à les détourner de son service ? enfin si, pour toutes ces perfidies, il se servait contre lui des mêmes caractères d'autorité qu'il aurait reçus de lui ? Si Moïse, par exemple, envoyé pour apprendre aux Hébreux la loi de Dieu, se fût servi pour établir l'idolâtrie, de la même puissance dont l'Eternel l'avait armé ; si Josué, choisi de Dieu pour élever Israël sur les ruines des Jébuséens et des Amalécites, se fût servi pour étendre leur empire, des mêmes armes dont Dieu lui avait confié le commandement, quelle trahison ! quelle perfidie ! Or voilà, grands de la terre, ce que vous faites tous les jours quand vous employez le crédit que Dieu vous a donné sur les faibles à faire valoir vos droits au préjudice de ceux de Dieu ; quand vous comptez pour rien les désordres de vos domestiques, l'avarice de vos officiers, l'impiété de vos sujets, pourvu qu'ils soient souples sous le joug et toujours prompts à vos ordres ; quand avec une délicatesse extrême sur les injures que l'on vous fait, vous joignez l'indifférence et l'insensibilité sur celles que l'on fait à Dieu ; quand vous bornez votre vertu à contenter tout le monde, à pacifier les différends, à tenir tout dans l'ordre et dans la tranquillité, laissant à des personnes sans poids, sans force et sans nom, la correction des mauvaises mœurs. Vous êtes puissants, mais sous Dieu ; vous n'êtes donc puissants que pour faire servir tout à Dieu.

Par là comprenez le sens de cette parole de saint Paul : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit* (*Rom.*, XIII, 1) : Que toute âme vivante, dit-il, soit sujette aux puissances plus élevées, selon leur rang et leur degré : le peuple aux grands, les grands aux princes, les princes aux souverains, et les souverains à Dieu. Mais que l'autorité de Dieu soit toujours la supérieure : de manière, dit saint Augustin, que s'il se trouve un conflit d'autorité, si l'homme et Dieu vous font deux commandements opposés, vous soyez toujours prêts à mépriser la plus basse autorité pour obéir à la plus haute : *Hic sane contemne potestatem timendo potestatem* (*Serm.* 6 *de Verb. Dom.*, *c.* 8). Et c'est là ce qui rend la plupart des péchés des grands bien plus énormes devant Dieu que ceux du peuple : le peuple voit au-dessus de lui tant de diverses puissances ! il est menacé de celle de Dieu, il est menacé de celles des hommes qu'il voit élevés sur sa tête par degrés. Il ne peut souvent obéir à l'un sans désobéir à l'autre ; il ne peut prendre parti sans se faire un ennemi de son maître ou de son Dieu. Il trouve dans ce combat une manière d'excuse. Il peut dire à Dieu : j'étais séduit, étonné, menacé, contraint au péché par ceux que vous m'aviez donnés pour maîtres. Si je ne vous ai pas obéi, c'est que je ne l'ai pas osé ; mais vous, maîtres qui commandez, à qui tout obéit, sous qui tout plie, que pourrez-vous dire à Dieu, sinon : si je ne vous ai pas obéi, c'est que je ne l'ai pas voulu ?

Vous ne l'avez pas voulu ? deviez-vous avoir une volonté différente de la sienne ? Jésus-Christ, le premier des hommes, ne reconnaissait point en lui de volonté dominante autre que celle de Dieu : Je ne cherche point ma volonté, disait-il, mais la volonté de mon père qui m'a envoyé : *Non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (*Joan.*, V, 30). Je ne puis rien faire de moi-même : *Non possum ego a me ipso facere quidquam* (*Ibid*). Il est pourtant dit de Jésus-Christ que rien ne se faisait sans lui : *Sine ipso factum est nihil* (*Joan.*, I, 13) : règle à observer pour les grands, que chez eux, dans leurs maisons, dans l'exercice de leurs charges, il ne se fasse rien sans eux : *Sine ipso factum est nihil ;* et que cependant faisant tout, ils ne fassent rien d'eux-mêmes, tout par la volonté de Dieu : *Non possum ego a me ipso facere quidquam.* Quelle gloire à un souverain de pouvoir dire : *Je ne le puis*, dans tout ce qui blesse l'honneur, la justice, la bonne foi ! Qu'il laisse murmurer autour de lui l'avare, l'envieux, l'ambitieux, l'insatiable. S'il voulait, diront-ils, il pourrait d'un seul mot me rendre heureux ; il a les biens, les emplois, la fortune dans ses mains ; il peut tout, il ne tient qu'à lui. Non, dit l'homme sage, je ne puis que ce que Dieu veut, ce que l'équité permet, ce que la raison demande : *Non est meum dare vobis.* Mais tout ce qui est selon Dieu, vous pouvez l'attendre de mon zèle et de mon autorité, parce que mon autorité, non-seulement est sous autrui, mais par autrui et pour autrui. Nous le verrons dans la suite.

SECONDE PARTIE.

Si nous n'avions point d'autre dépendance que celle qui nous soumet à Dieu, bien loin d'en ressentir de la confusion, nous pourrions nous en faire honneur, puisqu'il n'y a point de serviteur qui ne se tienne honoré de la grandeur de son maître. Mais Dieu, pour nous tenir dans la subordination nécessaire au bien de l'univers, nous a tous

rendus dépendants les uns des autres : égaux, supérieurs, inférieurs, nous sommes tous liés par le lien commun de nos besoins réciproques. Il s'ensuit de là que non-seulement nul ne se peut passer du secours d'autrui, mais même que les plus grands le peuvent moins que les autres. Ils sont dans la nécessité de se soutenir par autrui, comme tous les autres hommes et plus que tous les autres hommes. Deux réflexions capables d'humilier tout l'orgueil de l'autorité.

1. La première nous est insinuée par Jésus-Christ, dans le reproche qu'il fait aux pharisiens et aux scribes. Ils se prévalent, dit-il, de leur dignité, pour attirer sur eux les regards des hommes ; ils ne font rien que pour être vus : *Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus* (*Matth.*, XXIII, 5). Ils aiment les premières places dans les assemblées, dans les festins : *Amant primos recubitus in cœnis, in synagogis* (*Ibid.*, 6). Ne faites point comme eux ; songez que vous êtes tous frères ; je dis tous, sans exception : *Omnes autem vos fratres estis* (*Ibid.*, 9). Aînés et cadets, il est vrai, mais tous de même nature et sujets aux mêmes besoins. Quelque répugnance qu'aient les grands pour cette fraternité si recommandée dans l'Evangile, il faut, malgré eux, qu'ils la reconnaissent, ou qu'ils se croient d'une autre espèce que le reste du genre humain. Dès qu'ils conviennent qu'ils sont hommes et que nous le sommes comme eux, ils ne peuvent se regarder que comme composant avec nous un même corps et faisant partie d'un même tout.

Où nous conduit ce principe? à tous les détails que fait saint Paul pour nous montrer l'impuissance qui est en nous de nous passer les uns des autres, et de nous retrancher dans notre singularité. La tête, dit saint Paul, quelque élévation qu'elle ait sur les autres parties du corps, ne peut pas dire aux pieds : Vous ne m'êtes point nécessaires; ni les yeux, tout brillants qu'ils sont, dire aux mains : Je n'ai pas besoin de vous : *Non potest oculus dicere manui : Opera tua non indigeo, aut caput pedibus* (I *Cor.*, XII, 21). Si le pied disait : Puisque je ne suis pas la main, je ne suis donc pas du corps, cesserait-il pour cela d'être du corps : *Si dixerit pes : Quoniam non sum manus, non sum de corpore, num ideo non est de corpore* (*Ibid.*, 16)? Dieu a voulu qu'il y eût plusieurs membres, et que tous ne fissent qu'un corps : *Posuit Deus membra, unum autem corpus* (*Ibid.*, 18).

Quand les libertins nous entendent débiter cette doctrine, autorisée par Jésus-Christ et par saint Paul, peut-être la regardent-ils comme un artifice inventé par des gens obscurs, tels qu'étaient tous les apôtres, pour se consoler en quelque façon du désavantage de leur bassesse, en se mettant ainsi avec les grands dans une espèce d'égalité.

Mais que peuvent-ils dire, et vous aussi, quand vous entendez cette même vérité sortir de la bouche d'un païen avec la même énergie? *Il y a*, dit ce païen (*Marc. Aurel.*, *lib.* III, 4), *une étroite union, une étroite parenté, entre tous les êtres raisonnables.* Et pour ne pas laisser penser que cette vérité lui soit échappée par hasard : *Toutes choses*, dit-il ailleurs (*Lib.* VII, 10), *sont liées entre elles d'un nœud sacré. Il n'y a presque rien qui soit étranger l'un à l'autre. Il n'y a qu'un monde qui comprend tout, qu'un Dieu qui est en tout, qu'une raison, une vérité, une perfection commune à tous les êtres raisonnables.*

Ce païen va bien plus avant : il adopte la comparaison, telle que l'a faite saint Paul, de tous les hommes du monde avec les membres d'un même corps. *On sera*, dit-il, *pénétré de la vérité de cette dépendance mutuelle, si on se dit souvent à soi-même : Je suis membre d'un même corps composé de tous les êtres raisonnables.* Et ce païen, Messieurs, n'était pas un homme obscur, un de ces vains philosophes accoutumés à mépriser l'orgueil des grands par un orgueil encore plus grand. Ce païen prédicateur de l'égalité et de l'étroite parenté de tous les hommes entre eux était un empereur romain, que son rang et sa puissance élevaient au-dessus de tous les hommes. Il voyait assez clair par les yeux de sa raison pour enseigner à tout le monde, aux siècles présents et futurs, que le moindre de tous ses sujets était son parent et son frère. Il était cru des Romains, il en était même admiré : Jésus-Christ et saint Paul ne le sont pas de ceux qui se disent chrétiens, et qui ne rougissent pas d'être moins humbles, moins dociles aux leçons de la raison, que ne l'ont été les infidèles.

Je dis aux grands : Vos sujets et vos domestiques sont vos frères, et c'est Jésus-Christ qui le dit. Oui, diront-ils, mes frères en Jésus-Christ, par rapport aux devoirs de la charité chrétienne, non-seulement, mais encore vos frères, selon la nature, et par rapport aux devoirs de l'humanité. C'est un empereur idolâtre qui se le dit à lui-même et qui vous le dit à tous.

Toute philosophie païenne et chrétienne à part, il n'y a point de grand qui, se consultant lui-même et son propre état, ne trouve l'écueil de sa fierté dans sa grandeur même et dans son propre nom de maître et de souverain. La servitude est réciproque entre ses serviteurs et lui, puisque la dépendance est commune entre eux et lui. Que feraient les serviteurs sans l'appui et la protection de leur maître? Il est vrai, répond saint Augustin (*Tract.* 8 *in Epist. Joan.*), pour cela le serviteur a besoin du maître, et c'est là ce qui fait la servitude du serviteur : *Eget servus tuus bono tuo, ut pascas illum.* Mais aussi que ferait le maître sans le ministère du serviteur? et c'est là la servitude du maître : *Eges et tu bono servi tui, ut adjuvet te.* Vous vous croyez fort élevés au-dessus de vos serviteurs, parce qu'ils tirent de vous leur subsistance et leur vie; ils ont de quoi vous reprocher que vous tirez d'eux les mêmes secours. Abandonnez-les à leur pauvreté, à leur faiblesse, ils sont

perdus ; mais qu'ils vous abandonnent à à votre force prétendue, à votre or et à votre argent ; qu'ils vous laissent faire par vos bras ce que leurs bras font pour vous, que deviendrez-vous vous-mêmes, avec toutes les qualités qui vous portent à les mépriser ?

2. S'il y a même entre eux et vous quelque sorte d'inégalité, je dis pour seconde réflexion que de cette inégalité l'avantage est tout entier du côté des inférieurs. Ils ont moins besoin de vous pour se maintenir tels qu'ils sont, que vous n'avez besoin d'eux pour vous maintenir tels que vous êtes. Cela n'est-il pas évident par l'étendue de vos besoins ? Un serviteur n'a besoin que d'un seul maître, et de combien de serviteurs ce seul maître a-t-il besoin ? Un serviteur n'a besoin que de peu de choses nécessaires, et combien de superfluités deviennent-elles nécessaires à la personne du maître aussi bien qu'à sa qualité ? Je sais que c'est dans cette affluence de biens excessifs et superflus que les riches mettent leur gloire, et par là qu'ils se croient mieux distingués. C'était à la vue de la pompe du palais de Salomon, de la magnificence des habits de ses officiers, de celle de sa table et de ses jardins, des soixante mille chevaux de ses écuries, et des autres prodiges de sa cour, que la reine de Saba se pâmait d'admiration : *Non habebat ultra spiritum* (III *Reg.*, XXX, 6) ; mais elle était reine et lui roi ; l'un et l'autre accoutumés à ne juger de la grandeur que par le faste et le bruit.

Si Salomon n'eût été grand que par ses superfluités, il eût été vrai de dire qu'il n'eût été grand que par ses gardes, par ses meubles, par son train, par ses chevaux, par ses besoins par conséquent. Il eût été moins grand que ce sage qui s'écriait à la vue de la vie des riches : Combien de choses dont je n'ai nul besoin, dont je ne sens nul désir, dont je ne dépends point par conséquent, dont je ne suis point esclave : *Quam multis non egeo !* Or, à qui convient-il de vanter ainsi sa liberté ? n'est-ce pas au particulier, à l'inférieur, au pauvre plutôt qu'au riche ? Et si jamais Salomon s'en est pu flatter, ç'a été dans le seul moment où, faisant le détail de ses biens, de ses délices, il en reconnaissait l'amertume et la vanité : *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem* (*Eccli.*, II, 11).

Car non-seulement l'éclat de la vie des grands rend leurs besoins plus étendus, mais encore l'importance de leur vie rend leurs besoins plus importants : les délices mêmes de leur vie rendent leurs besoins plus amers et plus piquants. On a raison de faire honneur aux rois de leur sagesse à tenir leurs sujets dans le devoir ; de leur courage à conduire une armée à la victoire. Après tout, combien d'autres bras et d'autres têtes que les leurs sont nécessaires au succès de leurs desseins ! Quel cœur plus magnanime et quel génie plus puissant que celui de David ! Invincible à tant de nations que la terreur de son nom tenait sous le joug, en un seul jour délaissé de ses sujets, trahi par son propre fils et par ses propres conseillers, il est réduit à quitter son palais et sa ville capitale, exposé à l'insolence du bas peuple et aux imprécations de ses serviteurs. C'était le même David, mais David réduit à lui-même. Combien de ses domestiques n'avaient besoin, pour éviter le péril, que de leur propre obscurité ! David connu partout n'a pour sûreté que la fuite ; il porte son péril avec lui partout où il fuit, il a besoin de presque tous ses sujets pour se garantir de son fils propre.

A l'importance de ces sortes de besoins inséparables de la condition des grands, ajoutons la délicatesse de leur vie, qui les y rend plus sensibles et les leur rend plus amers. On loue dans les héros leur grandeur d'âme à négliger la peine et la douleur, à se mettre au-dessus des revers de la fortune. Mais ces héros sont rares, et c'est par là qu'ils passent pour héros. L'effet ordinaire de l'opulence et de la haute fortune est, non pas d'affermir le cœur et de l'endurcir aux besoins, mais de le rendre impatient, chagrin sur les moindres besoins. A force d'accumuler, de vouloir et de désirer tout, on sent une vraie indigence de tout ce qui manque aux désirs. Le peuple, l'artisan, l'esclave ne sentent cette espèce d'esclavage : ils sont plus maîtres de leurs passions, plus modérés dans leurs désirs. Ils se contentent et se passent de peu, parce qu'ils manquent de tout. Ce que je dis, non pas pour flatter l'orgueil des sujets, mais pour réprimer celui des maîtres, et pour leur découvrir les humiliations de leur état, pour leur faire avouer que leur dépendance étant mutuelle et plus grande encore dans les maîtres que dans les sujets, ils ont une obligation particulière à ménager, c'est trop peu dire, à respecter dans leurs sujets la nécessité commune, et cette fraternité que nulle primauté ne peut effacer, non pas même dans les rois. C'est à eux que le Saint-Esprit a précisément recommandé que leur cœur ne s'élevât point d'orgueil sur leurs peuples qui sont leurs frères : *Nec elevetur cor ejus in superbiam super fratres suos* (*Deuter.*, XVII, 20). Qu'ils s'élèvent par l'autorité du rang et de la majesté, c'en est assez pour se faire obéir ; mais qu'ils ne s'élèvent jamais par l'arrogance et la fierté, c'est de quoi se rendre odieux et rebuter l'obéissance. En gardant ce tempérament, ils verront toute la terre s'empresser à les servir : *Omnes gentes servient ei* (*Psal.* LXXI, 11) ; les nations leur offrir leurs richesses en tribut avec leurs hommages, faire des vœux pour leur vie et pour leur prospérité : *Dabitur ei de auro Arabiæ, tota die benedicent ei* (*Ibid.*, 15). Mais eux, de leur côté, rendront à leurs inférieurs les devoirs de l'humanité et de la société ; le nom de pauvre et de sujet sera chez eux en honneur ; ils épargneront sa faiblesse, ils se feront ses protecteurs, comme Dieu les a faits ses maîtres : *Parcet pauperi et inopi animas pauperum salvas faciet, et honorabile nomen eorum coram illo* (*Ibid.*, 13, 14). C'est le tempérament de la juste autorité dont

l'esprit de Dieu nous fait un modèle en la personne de Salomon dans le psaume LXXI. Il faut enfin que les maîtres soient convaincus, non-seulement qu'ils ne subsistent que par autrui, c'est un remède à l'orgueil, mais encore qu'ils sont destinés pour autrui : remède à leur dureté, troisième et dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Revenons aux scribes de l'Evangile : ils étaient par leur ministère et par la réputation de leur savoir les directeurs de la conduite du peuple. En cette qualité, comment usaient-ils de leur pouvoir? Ils accablaient les hommes d'une infinité de devoirs qu'ils leur mettaient sur les épaules comme de pesants fardeaux, sans vouloir y toucher du doigt pour les aider à les porter : *Alligant onera gravia et imponunt in humeros hominum, digito autem suo nolunt ea movere* (*Matth.*, XXIII, 4). Contre cette dureté quelle leçon fait Notre-Seigneur à ses disciples? Entre vous, leur dit-il, celui qui sera le plus grand sera le serviteur des autres : *Qui major est vestrum erit minister vester* (*Ibid.*, 11).

Entendez-vous, Messieurs, cette vérité, tout opposée à l'erreur qui vous possède? Vous vous croyez dispensés, envers ceux qui vous sont soumis, de ces soins laborieux qui d'eux à vous passent pour services, et vous vous en croyez dispensés par le privilége de votre fortune et par l'élévation de votre rang. Ce que vous alléguez pour vous excuser vous accuse et vous condamne. Est-ce à moi, dites-vous, de m'abaisser à ces sortes de devoirs? Oui, c'est à vous. Pourquoi? parce que vous êtes maître, et riche, et grand en honneur et en crédit. Sachez que vous n'êtes tel que pour le secours des faibles, et que Dieu n'a point eu d'autre dessein que celui-là dans la distinction qu'il a mise entre eux et vous.

Cet empereur païen dont nous avons déjà parlé disait que *le premier et principal devoir de l'homme est de servir au bien de la société des hommes*. Et saint Paul, nous recommandant l'obéissance et le respect que l'on doit aux souverains, *potestatibus sublimioribus*, apportait pour motif qu'ils sont établis de Dieu pour servir à notre bien : *Dei enim minister est tibi in bonum* (*Rom.*, XIII, 4). Ils se vantent d'être nos maîtres et les ministres de Dieu, mais ils sont aussi nos ministres, nos appuis, nos protecteurs, nos pasteurs, noms que se donnaient les anciens rois, et dont David faisait gloire. Or tous ces noms d'autorité ne renferment-ils pas l'obligation du service et l'attention du maître aux besoins du serviteur? De là saint Augustin conclut qu'il n'y aura dans le ciel nulle domination entre les saints, parce qu'il n'y aura nul besoin parmi les saints, le soin de pourvoir aux besoins des faibles étant le fondement de toute domination : *Ibi necessarium non erit officium imperandi, quia necessarium non erit officium consulendi* (*De Civit.*, *l.* XIX, 61). Le corps de la société humaine est autrement disposé : comme tous les membres du corps y ont besoin les uns des autres, aussi ont-ils besoin d'un chef qui domine à tous les autres, mais qui domine à tous en veillant au bien de tous, en abaissant ses soins jusqu'aux pieds, jusqu'aux cheveux : *Qui major est vestrum erit minister vester*.

Qu'y a-t-il, Messieurs, dans tout cela qui excuse la dureté de ceux qui se disent chefs, sans en faire d'autre fonction que celle de se faire honneur d'occuper le haut du corps? Trois effets de dureté : le premier est d'être sans mouvement pour bien faire; le second est de n'être bienfaisant que pour soi; le troisième est d'être malfaisant pour les autres. Examinez-vous sur ces trois défauts si communs, et cependant si contraires à l'homme d'honneur.

1. Vous n'êtes supérieur que pour autrui, donc vous ne l'êtes pas pour ne rien faire; première conclusion. Vous doit-on dire ce que le prophète Isaïe disait de la part de Dieu à ce fameux Sobna qui s'était ingéré dans le ministère du temple : *Quid tu hic, aut quasi quis hic* (*Isai.*, XXII, 16)? Que faites-vous là, ou comme qui êtes-vous là? c'est-à-dire la place de qui tenez-vous? comment la soutenez-vous? quelle figure y faites-vous? Je vois en vous en effet quelque figure. Je vous vois l'épée au côté, c'est la figure d'un gentilhomme; le bâton de commandement à la main, c'est la figure d'un officier; la pourpre sur les épaules, c'est la figure d'un magistrat; la tonsure et l'habit long, c'est la figure d'un ecclésiastique; un grand train, de grands équipages, c'est la figure d'un homme de qualité. Mais un homme de qualité, ou d'église, ou de guerre, ou de palais, ou de cour, n'est-ce rien plus qu'une figure? Avez-vous prétendu pour toute fin vivre là, mourir là, porter un nom sans le remplir, laisser vos titres sur un tombeau sans avoir accompli durant la vie les devoirs renfermés sous ces titres spécieux? C'est Isaïe qui vous fait ce reproche : *Excidisti tibi hic sepulcrum, excidisti in excelso memoriale diligenter*. Opprobre et confusion de la maison du Seigneur! J'appelle maison du Seigneur toute l'étendue du monde. On croit bien soutenir son rang quand on soutient sa figure, quand on entretient une grosse table, un gros jeu, quand on déploie autour de soi une pompe inutile et somptueuse. Au contraire, dit Isaïe, c'est là l'opprobre et la confusion de la maison du Seigneur : *Erit currus gloriæ tuæ ignominia domus Domini* (*Isai.*, XXII, 18). Confusion, parce que l'honneur et l'éclat d'une maison consiste principalement dans la subordination de ses parties, dans la sujétion des plus basses, il est vrai, mais aussi dans la vigilance et l'activité des plus hautes. Où en est-on quand les inférieurs ont juste sujet de dire à ceux qui sont au-dessus d'eux ce que les apôtres de Jésus-Christ lui disaient par timidité, lorsqu'il dormait dans la barque au milieu de la tempête : Eh quoi! Seigneur, nous périssons, et vous n'en êtes point touché : *Magister, non ad te pertinet*

quia perimus (*Marc.*, IV, 38)! Le sommeil du Sauveur n'était que pour exciter ses disciples à la vigilance et au travail, tandis que les vents et les flots s'élevaient et s'apaisaient par ses ordres. Mais quel malheur dans les orages d'une famille, quand celui qui devrait tout régler par sa conduite est insensible au péril commun, assoupi dans l'indolence, enseveli dans les plaisirs! Homme nonchalant, dit saint Basile, ouvrez les yeux, veillez. Que le monde le croie seulement, et le monde sera tranquille; la mer et les vents vous craindront: *Ostende te vigilantem, et pelagus reverebitur* (*Basil. Seleuc.*, *orat. de Somno Christi*). La seule idée que l'on a de la vigilance du maître est un frein pour tous les esprits turbulents. Il ne veille et n'agit que faiblement, souvent inutilement, par les yeux et les mains des autres. C'est par ses yeux qu'il doit voir, et par ses mains qu'il doit agir. N'est-ce pas lui qui reçoit les respects et les hommages des hommes? C'est donc lui qui doit les conduire, les défendre et les soutenir. Un magistrat, un père, un officier, sera-t-il comme ces idoles qui ne sont sur l'autel que pour y recevoir l'encens, et n'ont des yeux, des mains et des bouches qu'en figure? *O pastor et idolum!* s'écrie le prophète Zacharie (*Cap.* I, *v.* 17)! O pasteur! mais plutôt idole sans mouvement, sans entrailles, sans charité! Mille bras auront contribué à fabriquer cette idole, à la placer en vue et sur la tête du public. Des parents auront mis le plus solide de leurs biens à lui acheter une charge; on aura travaillé trente ans à son éducation et à son élévation; toutes les sollicitations, les brigues, auront été employées pour l'avancer. Après tant d'efforts on dira ce qu'Aaron disait à Moïse après la structure du veau d'or: tant d'or et tant d'argent, tant de matières précieuses ont été jetées dans le fourneau: j'ai tout prodigué, j'ai tout jeté; voilà ce qui en est sorti, une vaine idole: *Projeci in ignem, et egressus est hic vitulus* (*Exod.*, XXXII, 24).

2. Si l'homme n'est pas en autorité pour ne rien faire, il ne l'est pas non plus pour ne faire bien qu'à lui seul; seconde conclusion: *Ministrare, non ministrari*, dit Notre-Seigneur dans l'Evangile (*Matth.*, XX, 28). Il est au-dessus des autres pour les servir, non pas pour en être servi. Ce n'est pas qu'il ne soit digne des respects et des services du monde; mais ces respects et ces services du monde ne sont que la compensation des services qu'il lui rend. Il faut donc qu'il serve en effet pour mériter le respect et le service: *Ministrare, non ministrari.* Il faut qu'à l'exemple de Job, ayant plus de lumière il soit l'œil de celui qui est aveugle, et qu'ayant plus de force il soit le pied de celui qui ne peut marcher: *Oculus cæco et pes claudo* (*Job*, XXIX, 15). Il faut que, selon l'avis de saint Paul, ayant de son côté les douceurs de la fortune, il s'en serve pour adoucir les peines des affligés: *Consolamini pusillanimes;* qu'ayant le pouvoir, il appuie les faibles: *Suscipite infirmos;* qu'ayant l'autorité, il châtie les turbulents: *Corripite inquietos* (I *Thess.*, V, 14). Il faut que, selon l'ordre de Jésus-Christ, étant dans l'abondance il ait faim avec les faméliques et soif avec les altérés: *Esurivi, sitivi* (*Matth.*, XXV, 35); qu'étant vêtu richement il soit pauvre avec les pauvres, et qu'étant maître de la liberté de la vie il soit pour ainsi dire captif avec les captifs: *Nudus eram*, *in carcere* (*Ibid.*, 36): tout cela par la compassion et la communication de la charité. Car, dit admirablement Salvien, la différence des supérieurs et des inférieurs quelle est-elle? c'est que le pauvre et l'inférieur n'a de la peine et du chagrin que pour lui seul, au lieu que le riche et le supérieur en doit avoir pour tout le monde, à l'exemple de Notre-Seigneur: *Omnis egestuosus pro se tantum et in se eget: Christus in omnium pauperum universitate mendicat* (*De Provid.*, *lib.* IV).

Si cela est vrai de l'autorité temporelle, combien plus du gouvernement spirituel, qui, n'étant institué que pour le salut des âmes, doit être regardé comme un ministère céleste et comme un dépôt sacré. Le Fils de Dieu, dit saint Paul, n'a pas regardé comme une proie l'honneur qu'il avait d'être égal à Dieu: *Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo* (*Philipp.*, II, 6). Vous, ministres du Fils de Dieu, si vous n'êtes pas ses égaux, du moins vous tenez ici-bas sa place, et vous nous dispensez ses dons. Vous ne devez pas, non plus que lui, regarder comme une proie le pouvoir qu'il vous a donné de représenter Dieu parmi nous, ni vous aviser jamais de le représenter autrement que comme Jésus-Christ l'a représenté lui-même, par l'éclat de sa charité, de sa miséricorde et de sa bonté, non pas par l'éclat des richesses ni de la pompe. C'est aux rois qu'il a donné cette partie de sa puissance à représenter ici-bas. A eux la magnificence et la splendeur, à vous la simplicité, la douceur, l'attention au salut et à la perfection des peuples. Par là, plus que par les richesses, Dieu paraîtra grand en vous; par là vous serez vous-mêmes plus grands que par l'orgueil et par le faste. Si Dieu vous a permis quelque sorte d'éclat extérieur pour tenir en respect les yeux et les esprits faibles, s'il a même obligé les hommes à vous rendre ce respect, à vous payer ce tribut de leurs biens qui forme vos bénéfices, ce n'est qu'en reconnaissance de vos soins pour leur salut. Si donc vous négligez ce soin, vous n'avez aucun droit à leur respect ni à leurs largesses, et dès là que vous regardez les bénéfices comme une proie, Dieu les regarde entre vos mains comme un vol. *Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo.* Est-ce pour cela, Dieu éternel! que vous avez laissé entrer les richesses dans votre Eglise? Est-ce là ce que vous disiez à saint Pierre: *Pasce oves meas:* Pais mes brebis? Etait-ce à dire: Enrichis-toi, engraisse-toi, divertis-toi, damne-toi. Non, ce n'était pas là ce que vous aviez en vue; c'était le salut des âmes et le bien de vos enfants que vous leur recommandiez. Si ces mercenaires les abandonnent, ils ont part à la malédiction

lancée par votre prophète sur les pasteurs d'Israël, qui, se couvrant de la laine de leurs troupeaux et se nourrissant de leur lait, n'avaient pas soin de les conduire. *Væ pastoribus Israel* (*Ezech.*, XXXIV, 2)!

3. Que sera-ce donc d'être malfaisant au lieu de leur faire du bien? troisième effet de dureté. Je conviens que l'autorité donne le pouvoir de punir, et que la correction, loin d'être un mal, est un bien des plus nécessaires. C'est le droit des grands, il est vrai : mais rien n'est plus commun que d'étendre ce droit trop loin; rien n'est plus odieux que de s'en faire un bonneur, et rien de plus cruel que de s'y plaire. Quelle gloire est-ce pour vous, disait David, quelle triste et maligne gloire que celle d'être puissant en injustice! *Quid gloriaris in malitia qui potens es in iniquitate* (*Psal.* LI, 1)? Quelle gloire d'être assez puissant pour ne laisser jamais aucune injure impunie, d'être assez avant dans la faveur pour en éloigner quiconque vous a déplu, d'avoir assez d'intrigues et de détours pour faire tomber les plus fins et les plus sages dans le piége, assez de subtilité pour tourner tout en poison, assez d'ascendant sur les esprits pour donner aux plus noires médisances le poids de la vérité, pour ruiner sans ressource à coups de langue ceux qui souvent n'ont pour tout bien que leur propre réputation? Car voilà le plaisir d'une infinité de grands, de noyer, d'abîmer ceux à qui la nature et la fortune ont ôté les moyens de se défendre contre eux. Quelle gloire, ô mon Dieu! pour des chrétiens que vous n'avez faits grands que pour être bienfaisants! *Quid gloriaris in malitia qui potens es in iniquitate?* A combien d'entre eux pourrais-je dire : Montrez-moi ceux que vous avez protégés, que vous avez secourus, que vous avez tirés de la misère! C'était là que vous deviez placer votre gloire et votre grandeur. Je vois cependant, et tout le monde avec moi, ceux que vous avez ruinés, diffamés, décrédités, perdus pour leur fortune et peut-être pour leur salut.

Pour leur salut, hélas! mes frères, disait saint Paul, ne détruisez point l'ouvrage de Dieu, ne perdez point les âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort : *Noli destruere opus Dei : noli illum perdere pro quo Christus mortuus est* (*Rom.*, XIV, 30). Perdez leur fortune, s'il le faut, vous exercerez leur vertu. Mais perdre leur vertu, corrompre leur conscience, empoisonner leur cœur et leur esprit, y semer l'impiété, y jeter le libertinage, attacher leur fortune à des services honteux, exiger de leur facilité des complaisances criminelles! Ne comprenez-vous pas que votre salut commun est l'ouvrage de votre Dieu, qu'il vous a mis, vous dans l'éclat et eux dans l'obscurité, pour vous sauver tous les uns par les autres? Ne renversez pas cet ouvrage en vous damnant et eux et vous : *Noli destruere opus Dei.* Ne comprenez-vous pas que Jésus-Christ est mort pour eux et pour vous? Vous joindrez-vous au démon pour précipiter dans l'enfer ceux que Jésus Christ appelle à sa gloire? Serez-vous le tentateur de ceux dont il est le Sauveur? *Noli illum perdere pro quo Christus mortuus est.* Quel compte rendrez-vous de leur âme et de leur salut? à qui? à ce même Dieu qui vous a mis en main ce pouvoir dont vous abusez. Ecoutez, rois, c'est Salomon qui parle ainsi à ses pareils : *Audite, reges, præbete aures, vos qui continetis multitudines* (*Sap.*, VI, 2, 3). Et vous qui, sans être rois, avez quelque autorité sur les hommes, ouvrez l'oreille, appliquez-vous.

Vous aurez à répondre à Dieu; c'est lui qui interrogera vos œuvres et vos pensées : *Interrogabit opera vestra et cogitationes* (*Ibid.*, 4). Il n'interrogera pas vos flatteurs ni vos courtisans, non pas même votre bouche; il interrogera vos œuvres, et dans vos œuvres, non pas l'apparence ni le dehors, mais le fond et les intentions : *Opera et cogitationes.* Vous étiez par vos dignités les administrateurs de sa puissance et les protecteurs de ses lois : *Ministri regni illius* (*Ibid.*, 5). Si vous ne les avez ni gardées ni fait garder : *Nec custoditis legem justitiæ* (*Ibid.*); si vous avez perverti votre ministère en vous rendant ministres de vos passions, non pas de sa volonté : *Nec secundum voluntatem Dei ambulastis* (*Ibid.*); si vous avez feint de le méconnaître et vous êtes flattés de ne le voir jamais, il se fera voir, mais tout d'un coup; il se fera connaître, mais d'une manière effroyable : *Horrende et cito apparebit vobis* (*Ibid.*, 6). Il viendra comme juge et vous traitera comme vous aurez traité vos sujets. Il n'aura pour vous que dureté si vous avez commandé avec dureté : *Judicium durissimum his qui præsunt fiet* (*Ibid.*). S'il y a de l'indulgence, elle sera pour les petits : *Exiguo conceditur misericordia* (*Ibid.*, 7); mais pour ceux qui auront mis leur pouvoir à mal faire, ils sentiront le sien dans la rigueur de leur châtiment : *Potentes potenter tormenta patientur* (*Ibid.*).

Que puis-je changer, Messieurs, dans ces terribles paroles, émanées du Saint-Esprit, prononcées par un sage roi? Mais qui peut s'offenser de me les ouïr répéter, en présence d'un grand roi (1693) dont les oreilles exposées tous les jours à la flatterie n'ont jamais été fermées aux vérités de la religion, d'un roi que les besoins et l'amour de son Etat rappellent si aisément au soin de la paix, autant de fois que l'envie de ses ennemis l'engage aux dépenses et aux efforts inséparables de la guerre? Elevons nos yeux au souverain Maître, et le prions que celui qui nous gouverne sous lui soit bientôt en état d'accomplir le plus doux de ses désirs qui est de pouvoir déployer sur ses sujets la tendresse de son cœur, comme il en a fait connaître à toute la terre la grandeur et la générosité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'ambition.

Tunc accessit ad eum mater filiorum Zebedæi cum filiis suis, adorans et petens aliquid ab eo.

Alors la mère des enfants de Zébédée vint à Jésus-Christ avec ses fils, l'adorant comme pour lui demander quelque chose (*Matth.*, XX, 22).

Sire (1),

Si nous sommes surpris de la prétention ambitieuse de cette mère, nous devons l'être beaucoup plus de l'audace de ses deux fils : ils donnent à leurs désirs une bien plus grande étendue. Nous voulons, disent-ils au Fils de Dieu, que vous nous accordiez tout ce que nous demanderons : *Volumus ut quidquid petierimus facias nobis* (*Marc.*, X, 35). Peut-on porter l'avidité plus loin ? Ils ne s'en tiennent pas là. Jésus-Christ leur ayant demandé pour condition s'ils pourraient boire son calice au même instant, sans hésiter, sans demander ce que c'est que ce calice : Oui, disent-ils, nous le pouvons : *Potestis bibere calicem ? Possumus.* Peut-on porter plus loin la présomption ?

Dans ces deux mots, qui nous découvrent les dispositions de leurs cœurs, ne remarquez-vous pas, Messieurs, les deux excès attachés naturellement à l'ambition ? Une avidité insatiable : *Volumus;* une présomption insupportable : *Possumus*. On veut tout, on se croit capable de tout.

Mais ce qui doit nous inspirer l'aversion de ces deux désordres, c'est l'injustice de cette avidité, l'aveuglement de cette présomption. Deux considérations qui partageront ce discours : l'injustice de l'ambitieux dans l'avidité de ses désirs : *Volumus*, ce sera le premier point; l'aveuglement de l'ambitieux dans la présomption de ses forces : *Possumus*, ce sera le second point. Sur ces deux vérités, Messieurs, vous ne pouvez désavouer les maximes de l'Evangile qu'en démentant votre propre expérience et vos propres sentiments. Suivez donc vos lumières et celles de Jésus-Christ sur les désordres de l'ambition, et lui en demandez la grâce par, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'injustice attachée à l'avidité de l'ambitieux paraît principalement dans le tort qu'il fait aux particuliers qui prétendent aux dignités, dans la violence qu'il fait aux puissances qui distribuent les dignités, dans l'injure qu'il fait à la providence de Dieu, premier auteur des dignités. Trois manières d'injustice exprimées dans ces odieuses paroles : *Volumus ut quodcunque petierimus facias nobis.*

1. Saint Cyrille a remarqué que ce qui avait donné lieu à la demande hardie de ces deux frères était la promesse que le Sauveur venait de faire à tous ses apôtres qu'au temps du rétablissement de sa gloire il y aurait pour ceux qui l'auraient suivi douze trônes autour du sien, sur lesquels ils jugeraient avec lui les douze tribus d'Israël : *Sedebitis et vos super sedes duodecim* (*Matth.*, XIX, 28). C'en est assez pour piquer ces deux indiscrets d'un désir outré de préférence et même pour les dégoûter du rang qui leur est promis, à moins qu'il ne soit rehaussé par l'éclat de la primauté, l'un à la droite et l'autre à la gauche.

Et c'est cette prétention téméraire de primauté qui jette en même temps dans l'esprit des autres disciples le trouble et l'indignation : *Audientes decem indignati sunt de duobus fratribus* (*Matth.*, XX, 24). Ils avaient tous écouté avec respect la promesse de leur maître, ils se reposaient tranquillement sur lui de la distribution des rangs, ils trouvaient dans le nombre des tribunaux et des tribus à juger chacun leur place et leur emploi. Le désir orgueilleux de la distinction vient à piquer deux cœurs avides, aussitôt l'envie, le dépit, la haine, l'animosité, la discorde, l'indignation s'allument dans tous les cœurs. En voilà dix de rebutés par la prétention de deux seuls : *Decem indignati sunt de duobus fratribus.*

Car qui n'eût été offensé de voir les plus jeunes ravir aux plus anciens les emplois qui demandent plus d'expérience et plus de maturité, de voir une mère entreprenante enlever par adresse et par importunité des honneurs auxquels les plus dignes n'osaient élever leurs yeux ? S'il eût été question de les briguer, André n'avait-il pas pour lui l'ancienneté de ses services et le mérite personnel de s'être attaché le premier à la suite de Jésus-Christ ? Pierre, déjà choisi pour fondement de l'Eglise, n'avait-il pas la parole de son Maître pour garant de sa primauté ? Madeleine et Marthe sa sœur, signalées envers lui par leur hospitalité, n'avaient-elles pas un droit spécial à ses libéralités et même à sa reconnaissance ? et s'il eût été abordable aux sollicitations, ne pouvaient-elles pas tout espérer pour leur frère ?

Aussi est-ce là le sujet du murmure et du scandale public que ceux qui ont les titres les plus évidents pour obtenir les récompenses en soient frustrés par les intrigues de l'ambition, que les plus importuns l'emportent sur les plus modestes, que ceux qui sont les plus comblés d'honneurs n'en puissent assouvir leur soif ? A la vue de ces torrents qui entraînent et dévorent tout, que peut faire le vrai mérite oublié et dégradé, que se plaindre, se dégoûter du service et du travail, perdre l'activité que donne l'émulation soutenue par l'espérance, aller cacher dans le repos et souvent dans l'oisiveté la vie que l'on avait dévouée au bien public, et priver ainsi les Etats des fruits de l'esprit, de la valeur et de la sagesse des plus grands hommes ? Injustice de l'ambition dans le tort qu'elle fait aux particuliers en leur dérobant les honneurs qui leur sont dus, mais

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce sermon, qui fut prêché en l'année 1697.

encore plus dans la violence qu'elle fait aux puissances qui les distribuent.

2. Appelez comme il vous plaira l'effort de l'ambitieux pour se rendre les grands favorables : je dis que la plupart du temps c'est une extorsion violente, un ascendant qu'il prend malgré eux sur leur volonté. Ceux à qui Dieu commet la distribution des honneurs savent trop l'obligation, l'intérêt même qu'ils ont de joindre toujours la justice à leur libéralité, de ne pas perdre leurs bienfaits en les jetant dans des gouffres qui ne peuvent être remplis. Et comme le grand plaisir de la souveraineté, c'est de faire des heureux, et de contenter s'il se pouvait tout le monde, un vrai chagrin, c'est au contraire de ne faire en donnant que des affamés, des ingrats, des mécontents, qui ne se tiennent jamais dignement récompensés, qu'une grâce enhardit toujours à en demander une autre, qui regardent les dons répandus ailleurs comme des larcins qu'on leur fait. Non, ce n'est point sur ces gens-là que les mains s'ouvrent avec joie : leur succès est l'effet de leur importunité, qui force et qui éblouit souvent la justice même.

Appliquez-vous à ce que fait cette mère de l'Evangile. En quels termes s'exprime-t-elle ? Ordonnez, dit-elle, que mes deux fils soient assis à vos côtés : *Dic ut sedeant hi duo*. C'est demander en apparence, mais n'est-ce pas commander en effet : *Dic?* En lui disant : Ordonnez, elle ordonne elle-même avec hauteur, elle prescrit au Sauveur ce qu'il faut qu'il dise et qu'il fasse : *Dic ut sedeant hi duo*. Ses enfants, à son exemple, avec la même témérité : *Volumus*, disent-ils : Nous voulons. C'est parler en maîtres et non pas en suppliants.

Il est vrai que ce n'est pas d'abord avec cette audace déployée, avec ces tons impérieux que l'on force l'autorité de céder à la convoitise. On s'y prend avec plus d'adresse et plus de ménagement. On commence d'abord par l'adoration, ensuite vient la prière : *Adorans et petens*. On s'ouvre par la soumission, la souplesse, la complaisance, une entrée dans les cœurs que l'on prétend engager. S'est-on une fois introduit à travers la fumée et l'encens de l'adoration, on serait alors en état de parler avec confiance, de demander avec hauteur, de tout espérer, de tout oser, et souvent de tout obtenir : *Adorans et petens*.

Or, comment soutenir la dignité, la justice, l'honneur de la libéralité contre ces insinuations captieuses de l'ambition ? c'est de se souvenir alors de cette importante vérité dont le Fils de Dieu se servit pour réprimer l'ambition de ses deux disciples : *Non est meum dare vobis :* Ce n'est pas à moi, leur dit-il, de disposer des dignités. C'est à mon Père, c'est à Dieu, qui en est le premier auteur, dont je ne suis que le ministre : *Sed quibus paratum a Patre meo* (*Matth.*, XX, 24).

Ah ! dès que les puissances de la terre élèveront ainsi leurs yeux à leur premier Souverain dans la distribution de leurs bienfaits, elles reconnaîtront aussitôt que l'état de distribution arrêté au conseil de Dieu n'a rien marqué pour l'ambitieux, que ce n'est point à lui que les dignités sont destinées, qu'il en est exclu comme indigne et capable d'en abuser, que Dieu s'est fait une loi de résister aux superbes. David avait cette attention sur ceux qu'il approchait de sa personne et qu'il honorait de sa familiarité. C'est lui-même qui se rend ce témoignage. Ces hommes importuns, dit-il, dont les vues sont remplies d'orgueil et le cœur insatiable, ne trouvent point de place auprès de moi : *Superbo oculo et insatiabili corde* (*Psal.* C, 5). Ses yeux allaient chercher entre ses sujets ceux qui n'avaient point d'autre éclat que celui de leur mérite et de leur fidélité, pour les tirer de la foule et les faire asseoir auprès de son trône : *Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum* (*Ibid.*, 6). C'est par là qu'il mettait sa justice et sa libéralité à couvert de la violence et des piéges des ambitieux.

Et c'est par le même motif qu'un de nos anciens rois (1), fatigué de leur importunité, établit autrefois par une sage ordonnance que tous ceux qui auraient obtenu de lui quelque don en seraient privés, à moins que le brevet qui leur en serait expédié ne contînt un juste détail des grâces et des dons qu'ils auraient déjà reçus de sa libéralité. Ce prince éclairé se persuada que le seul dénombrement serait un reproche assez vif pour faire honte à l'ambitieux, que réveillé par cette honte il serait lui-même son censeur, et que, mettant un frein à sa propre convoitise, il épargnerait au monarque la peine et le chagrin de le flétrir par un refus. Une troisième injustice de l'ambitieux encore plus criante, c'est qu'il fait injure et insulte à la providence de Dieu, source de tous les honneurs.

3. Les hommes se vantent mal à propos d'être les créateurs de leur fortune ou les créatures de ceux qui les ont tirés du néant de leur bas état. La fortune, Messieurs, n'est point l'ouvrage des hommes, c'est Dieu seul qui en est l'auteur, qui lie et entretient le commerce de la vie par la diversité des états et des conditions, pour lesquelles il donne à chacun les qualités nécessaires, et dans lesquelles il nous fait insensiblement entrer, par un enchaînement secret d'occasions et de conjonctures, qui nous poussent précisément au poste qui nous convient. Peu sont destinés aux premiers rangs, parce que ces rangs sont en petit nombre, au lieu que les degrés inférieurs sont presque infinis ; et tous cependant disposés avec un tel assortiment, qu'il y en a pour exercer l'industrie et l'émulation de tous ceux qui en sont capables. *Omnis potestas a Deo : quæ autem sunt a Deo, ordinata sunt* (*Rom.*, XIII, 1).

A ces mesures si sages de la Providence, quelle insulte fait l'ambitieux ? Il les rend inutiles, il les trouble et les confond, soit en

(1) Philippe de Valois, en l'année 1333.

s'élevant à des rangs qui ne lui sont pas destinés, qui sont au-dessus de sa portée, soit en entassant sur lui seul des emplois et des dignités qui, partagés entre plusieurs, occuperaient leurs talents et suffiraient aux besoins de tout le monde. Or, dans ce renversement de l'ordre établi de Dieu, quelle source de confusion, de murmures et de malheurs!

Dieu se tint obligé de fournir autrefois dans le désert la nourriture aux enfants d'Israël; il répandit la manne du ciel sur la face de la terre; il y en avait pour tous. Allez, fidèle Israélite, allez la recueillir avec diligence et avec soin, Dieu vous le permet. Mais mesurez-vous à vos véritables besoins et à ceux de votre famille. Avez-vous entrepris d'enlever pour vous seul ce qui est destiné à la subsistance de cent autres, et de ravir à vos égaux le droit qu'ils ont de partager avec vous les dons du ciel? Ces honneurs que Dieu a semés dans l'univers comme des appâts pour nous attirer au travail, pour nourrir en nous l'émulation nécessaire au maintien de tous les ordres du monde, vous les regardez comme les objets de votre orgueil et de votre cupidité, comme une proie exposée à la violence du plus fort, aux intrigues du plus fourbe, à l'audace du plus hardi; vous vous figurez qu'il n'y a qu'à prendre, à entasser titres sur titres et honneurs sur honneurs, les lucratifs et les brillants, les profanes et les sacrés.

Mais Dieu qui pourvoit à tout, qui doit contenir tous ses sujets dans l'union attachée à la subordination, peut-il manquer de venger sa providence outragée par votre larcin et par votre orgueil? ces honneurs accumulés chez vous au delà de votre mérite n'y seront pas plus à couvert, ne vous rendront pas plus heureux que la manne amassée par les Hébreux au delà de leurs besoins. Les vers et la corruption s'y mettront comme dans la manne superflue : *Scatere cœpit vermibus atque computruit* (*Exod.*, XVI, 20). Ce faste orgueilleux élevé par vos mains hors de règle et de mesure entraînera l'édifice même de vos pères et le fera crouler jusqu'aux fondements : *Domum superborum demolietur* (*Prov.*, XV, 25). Il vous en a menacé par le Sage, il vous en menace encore par le spectacle fréquent de la chute des ambitieux : c'est le sujet de ma seconde partie. La première vous a montré combien l'avidité de l'ambitieux est injuste : *Volumus*. La seconde vous fera voir combien sa présomption est aveugle et souvent funeste : *Possumus*.

SECONDE PARTIE.

Ceux qui livrent leurs cœurs à la convoitise des honneurs, qui ont la témérité de s'en estimer capables et de dire : *Possumus*, doivent se persuader que c'est à eux que parlait Notre-Seigneur, aussi bien qu'aux enfants de Zébédée, lorsqu'il disait : *Nescitis quid petatis* : Vous ne savez ce que vous demandez; votre présomption vous rend aveugles, et en vous aveuglant vous rend malheureux.

Quel aveuglement dans la présomption de cette mère! Il paraît dans chaque parole qu'elle adresse au Fils de Dieu : elle veut que ses deux fils, tels qu'ils sont : *Hi duo filii mei*, soient assis dans son royaume à sa droite et à sa gauche. Qui sont-ils? quelles qualités et quelles dispositions apportent-ils à ce haut rang? Ce sont des pêcheurs, habiles tout au plus à gouverner leur barque et leurs filets; et quel rapport d'une barque à un royaume? Ce sont des esprits durs, ardents et impétueux, surnommés pour cela enfants du tonnerre, et déjà repris par Jésus-Christ d'avoir voulu appeler le feu du ciel pour punir les Samaritains. Pareilles gens autour des rois ne feraient-ils pas fuir tout le monde? Au lieu de contenir les sujets dans le devoir, les voisins dans le respect, n'allumeraient-ils pas partout le feu de la révolte et de la guerre? Ils sont deux : *Hi duo*; et tous deux vous les proposez au monarque pour confidents! Où jamais a-t-on vu cette qualité partagée sans dommage et sans péril? Il suffit qu'ils soient deux pour être jaloux, pour être d'esprit et de cœur opposés et appointés l'un à l'autre, pour déchirer la cour et pour démembrer l'Etat en partageant la faveur, pour sacrifier enfin le bien public et l'intérêt même du prince à leur jalousie. Mais ils sont frères, dites-vous : ce sont mes propres enfants : *Hi duo filii mei*. Ils sont frères, mais ils sont deux, mais ils sont tous deux ambitieux. L'ambition connaît-elle les liens de la parenté? C'est pour s'élever qu'ils sont maintenant d'accord et qu'ils s'aiment comme frères; ils deviendront bientôt ennemis pour s'abaisser. Combien de gens se sont liés d'amitié pour le combat, qui, après avoir vaincu, se sont égorgés pour les dépouilles? L'ambition les unit, l'ambition les séparera et les perdra. Vous prétendez qu'ils soient tranquilles et stables dans leur faveur : *Ut sedeant in regno*. Vous vous figurez donc le trône et le tribunal comme des siéges paisibles, où l'on n'a qu'à se tenir en repos, à vivre dans l'indolence, à recevoir les hommages des sujets, à commander, à décider, à dire : *Je veux et j'entends*. Voilà l'idée que le vulgaire a du trône et du bonheur de ceux qui en peuvent approcher. Mais il suffit d'en approcher pour connaître que le repos est aussi éloigné du trône et de tous les hauts rangs, que le trône et les hauts rangs sont au-dessus du vulgaire. Aveuglement par conséquent de cette mère et de ses enfants, et de tous ceux qui courent sur leurs pas aux dignités. Mais dangereux aveuglement! Car que s'y proposent-ils pour fin? C'est ou la fortune, ou la gloire; or, pour l'une et pour l'autre il faut, 1° des qualités propres pour soutenir les dignités; 2° des moyens propres pour parvenir aux dignités. Or il est certain que l'ambitieux est également aveugle, et sur ces qualités, et sur ces moyens. Double aveuglement qui lui rend sa présomption toujours funeste.

1. Qu'est-ce que la vraie fortune? C'est uniquement celle où vous pouvez vous rendre heureux; or, jamais vous n'en viendrez

là, si vous ne vous bornez à votre mesure, c'est-à-dire si vous ne joignez à la connaissance des devoirs du rang où vous aspirez, la connaissance de vous-même et de vos propres qualités. Mais cette recherche est un soin que l'ambitieux est incapable de prendre. Il se proposera dans un emploi ce qu'il y a d'avantageux, d'agréable et d'éclatant; il examinera, comme ce riche de l'Evangile, s'il a l'argent nécessaire pour l'acheter : *Prius sedens computat sumptus* (*Luc.*, XIV, 28); si sa brigue est assez forte, si le crédit de ses compétiteurs ne prévaudra point au sien. Mais a-t-il la science, l'expérience, la valeur, l'application, les autres talents requis? Il ne lui vient pas même à l'esprit d'en douter ni d'y penser. S'il lui survient quelque doute, il soutient aussitôt sa confiance par cette fausse persuasion qu'il trouvera dans l'emploi des secours qu'il ne trouve pas en lui-même, que la nécessité d'y réussir fera naître en lui des qualités qu'il n'a pas, développera des talents que l'oisiveté tenait cachés, le rendra tout autre qu'il n'est et qu'il ne croit être.

Il n'y a point d'officier piqué de ce ver d'ambition, qui ne présume assez de la force de son génie pour se croire en état de conduire les armées avec plus de succès que ceux qui en ont le commandement; point de particulier prévenu de cette insolente passion, qui ne soit prêt à donner des leçons de politique à ceux qui gouvernent l'Etat; point d'ecclésiastique entêté de cette fumée, qui ne se trouve aussi propre à remplir les trônes sacrés que tous ceux que l'on y élève. Entrez dans le détail de leur conduite, ou mettez-les dans l'occasion : ils vous feront plus de pitié par leur insuffisance qu'ils ne vous avaient choqués par leur vanité. J'ose même dire, et vous en conviendrez, Messieurs, que l'ambition, bien loin d'être la passion des belles âmes, comme on veut se le figurer, n'est au contraire qu'un défaut de bon sens et d'habileté, la marque d'un esprit vain, léger et superficiel, qui ne s'attache qu'à la lueur et à l'apparence des choses, au seul rapport qu'elles ont à ses intérêts, sans en pénétrer le fond, les difficultés ni les conséquences; que l'ambition n'est qu'un excès de confiance en soi-même, en sa fortune et au hasard; toutes dispositions mal propres à traiter les grandes affaires et à soutenir les grands emplois. C'est là cependant le génie et le caractère de l'ambitieux.

Aussi voit-on que les plus intelligents, les plus habiles en chaque profession, sont les plus modestes à se produire : il n'y a que les étourdis à s'empresser et à se pousser. C'est ce que Joatham fit entendre au peuple de Sichem, lorsque Abimélech, ayant immolé tous ses frères à son ambition, se fut fait déclarer roi. La parabole dont Joatham se servit pour reprocher à ce peuple sa folie est singulière sur ce sujet, au chapitre IX du livre des Juges.

Il y est raconté que les arbres voulant se choisir un roi s'adressèrent d'abord à l'olivier, à la vigne et au figuier, et leur dirent : Régnez sur nous. Quoi! leur répondit l'olivier, vous voulez que je quitte le soin d'entretenir mon suc? Moi, dit le figuier, que je néglige la douceur de mes fruits? Moi, dit la vigne, que j'abandonne ma liqueur si utile aux hommes, pour aller m'embarrasser de votre gouvernement? Et c'est par cet attachement aux fonctions de leur propre état que ces arbres renommés se montraient sages et dignes du rang qu'on leur offrait. On mérite les honneurs dès que l'on a la sagesse de les fuir. Que firent les arbres sur ce refus? Ils s'adressèrent, dit l'Ecriture, au buisson stérile et piquant : Soyez notre roi, lui dirent-ils : *Impera super nos*. Aussitôt, sans considérer qu'il était le plus vil des arbrisseaux, qu'il n'avait ni la force, ni la dignité convenable au commandement, plein de confiance et d'orgueil, joignant même la menace aux offres qu'on lui faisait : Venez, venez, dit-il, vous mettre à couvert sous mon ombre : *Venite et sub umbra mea requiescite;* autrement le feu sortira de mes branches et dévorera les cèdres du Liban : *Egrediatur ignis, et devoret cedros Libani*. Ce n'était qu'une parabole. Abimélech en fit bientôt sentir à ceux qui l'avaient fait roi la funeste vérité par la ruine de leur ville, et lui-même la sentit par le triste succès de son ambition. Non, vous ne pouvez l'ignorer : tous ces empressés, ces affamés d'emplois et de dignités, buissons épineux, ronces piquantes, inutiles arbrisseaux, qui ne s'élèvent que pour nuire, qui à peine sortis de terre et n'ayant pas encore la force de se soutenir, ont dès lors la force de piquer et de déchirer. Cependant, hérissés qu'ils sont de qualités inutiles ou malfaisantes, ils prétendront soutenir la réputation de leurs emplois?

Et qu'est-ce qui en fait le désordre et la confusion? n'est-ce pas l'indignité de ceux qui s'y élèvent sans mérite? Ils étaient nés pour la robe, l'ambition les a précipités dans les écueils de la cour; ils pouvaient briller dans les armes, une plus utile ambition les a poussés à vouloir briller sur l'autel; ils avaient de quoi réussir dans un état particulier, l'ambition les a embarqués dans les affaires publiques; ils pouvaient obéir avec honneur; l'ambition les a infatués du désir de commander. Mille gens étaient admirés dans une fortune privée, qui se sont déshonorés au grand jour, parce que tous leurs défauts étaient des défauts publics, et toutes leurs vertus des vertus particulières. Ils auraient dû se connaître, et l'ambition les aveuglait : vrais enfants de nos premiers pères, qui, comme dit saint Augustin, ambitionnèrent la divinité qui est au-dessus de l'homme, et perdirent la félicité qui était à la portée de l'homme : *Voluerunt divinitatem, et perdiderunt felicitatem*. La présomption de l'ambitieux est donc funeste à sa gloire et à sa fortune, en l'aveuglant sur ses vraies qualités, mais encore en l'aveuglant sur les vrais moyens d'y réussir. Dernière considération.

2. Les desseins de l'ambitieux étant tous

hors de mesure, et la plupart hors de raison, il est certain que les voies d'honneur ne l'y conduiront jamais. Il faut donc que pour réussir il ait recours aux moyens honteux et injustes, et quand par un effet de la corruption des temps ces sortes de moyens le pourraient élever à quelque degré de fortune, y pourrait-il trouver cet honneur et cette gloire qui est l'appât ordinaire de l'ambition ? Qu'Absalon se croie immortel pour avoir détrôné David et s'être élevé en sa place (II *Reg.*, XV, 13) ; qu'Abimélech s'applaudisse du massacre de tous ses frères et de la royauté acquise au prix de leur sang (*Judic.*, IX, 5), on ne s'en souviendra que comme de deux monstres sanguinaires en qui l'ambition avait étouffé la nature et la raison. Si l'on ne regardait que le trône où ils sont montés, on pourrait en être ébloui ; mais on voit les degrés par lesquels ils y sont montés, et l'on déteste leur mémoire.

A ne considérer que le faste et l'appareil, et la pompe des habits, et la dorure des carrosses, et les bronzes, et les glaces, et cent meubles précieux, qui déguisent maintenant tant de maisons particulières en riches palais, on dirait que ces gens-là sont tout rayonnants de gloire. Mais la gloire n'est pas là, elle est dans ce que le monde pense, et sait, et dit de vous et des moyens qui vous ont servi pour arriver là. Ce monde qui voit le chemin par où vous avez marché ; qui sait d'où vous êtes venu, quels ont été les artisans de votre fortune, que ces artisans prétendus n'ont pas été la seule industrie ni le seul bonheur, mais la fourbe, l'usure, le pillage, la concussion, l'emploi des deniers d'autrui, des deniers du prince et du public, dont vous n'étiez que dépositaire et que vous avez fait valoir à votre profit, l'abus que vous avez fait du besoin pressant des familles, pour en acquérir les biens et les terres à vil prix, mille autres ressorts que votre avarice a mis en œuvre en faveur de votre ambition ; ce monde qui voit flétrir sur vos têtes inconnues les noms de tant de grands hommes qui croyaient que leurs services les avaient mis pour toujours à couvert de la honte et de l'oubli ; ce monde qui voit dans les cours des personnes avancées au-dessus de leur vrai rang, pour avoir donné des soupçons de l'un, pour avoir inspiré du dégoût de l'autre, pour avoir outré les fautes de celui-ci, pour avoir rabaissé les services de celui-là, pour s'être prévalu des confidences d'un ami, pour avoir engagé cet ennemi dans le piége, pour avoir trahi les secrets et les intérêts d'autrui ; ce monde qui vous voit dans les emplois de la guerre, élevé sans vertu sur la tête des plus braves, pour avoir acheté, c'est-à-dire dérobé à prix d'argent les rangs destinés pour prix à la valeur et aux services ; ce monde enfin qui, quoi que vous disiez, est le dispensateur et l'arbitre de la gloire, et maintenant, et dans les siècles futurs, quelle part vous en fera-t-il sur ces titres honteux de grandeur et d'élévation ? Il vous fera la part que Dieu même assigne à l'ambitieux, c'est-à-dire la honte et l'infamie : *Gloria stultorum ignominia* (*Prov.*, III, 35) : Sa gloire, dit le Seigneur, sera son ignominie.

Je conviens qu'il y a des gens qui ne comptent pour rien la gloire, et qui se consolent aisément de la honte et du mépris par l'éclat de leur fortune et par le succès apparent de leur ambition. Mais cette fortune est un terme où les moyens criminels ne les conduiront jamais que très-difficilement, ne les maintiendront jamais constamment, et ne les sauveront jamais de la crainte et du péril de la chute. Ah ! si la fortune était une conquête si aisée à l'ambition, comment verrions-nous tant d'ambitieux misérables, arrêtés dans leur course, ensevelis sous leurs projets, surpris dans leurs détours, enlacés dans leurs filets, déshonorés et dégradés par leur propre vanité ? Tous ceux que vous voyez se plaindre de la fortune (et en quel nombre sont-ils) ? examinez leur conduite : y trouverez-vous moins d'intrigues, moins de bassesse, moins de confiance aux moyens lâches et honteux, que dans ce peu de gens dont l'ambition heureuse est l'objet de votre envie ? Il n'est donc pas si aisé de parvenir au terme de l'ambition par les degrés et les moyens injustes.

Est-il plus aisé de s'y maintenir quand on y est parvenu ? N'y trouverez-vous pas autant d'ennemis que de jaloux, autant de jaloux que de témoins et que d'yeux attentifs au progrès de votre fortune ? A ceux qui seront derrière vous, vous serez un sujet d'envie ; à ceux qui seront près de vous, un sujet de défiance ; à ceux qui seront devant vous, un sujet d'inquiétude ; à ceux même qui vous auront élevé, un sujet de reproche et de dégoût, s'ils ne sont pas contents de votre reconnaissance.

Et quand de tous ces côtés-là vous seriez en sûreté, Dieu n'est-il pas pour vous à craindre ? Ignorez-vous que ceux qui forment des desseins sans lui, qui sèment, qui recueillent et qui bâtissent sans lui, sèment, recueillent et bâtissent en vain ? Or, est-ce par son conseil que vous avez semé sur les terres de vos frères, et recueilli de leur sang ces grands biens que vous renfermez dans vos coffres et dont l'usure seule et la débauche ont la clef ? Est-ce par le conseil de Dieu que vous avez bâti votre maison sur la ruine de tant d'autres ? Ah ! fussiez-vous d'or et d'argent, pareil à ce colosse de Nabuchodonosor, c'est assez que l'orgueil, qui vous a fait si brillant, vous ait laissé les pieds d'argile et de boue, pour vous rendre certain de votre ruine et de votre avilissement. Avez-vous oublié que Dieu se fait un plaisir de démolir les maisons des superbes, de dessécher les racines de leur grandeur et d'anéantir leur mémoire ? Toutes ces expressions qui vous semblent si étonnantes sont celles des prophètes et des oracles sacrés : *Radices gentium superbarum arefecit et disperdidit, et cessare fecit memoriam eorum a terra* (*Eccli.*, X, 18, 20) ; *Domum superborum demolietur* (*Prov.*, XV, 25). Fussiez-vous aussi haut que les cèdres du Liban, les ra-

cines de votre fortune aussi profondes, il saura les arracher. Maintenant vous vous croyez immobile, appuyé de tous côtés; il faudra des siècles, selon vous, pour ébranler votre maison. Le Seigneur se moque de vous, parce qu'il voit votre jour, le jour qu'il a marqué pour votre ruine : *Quoniam prospicit quod veniet dies ejus* (*Ps.* XXXVI, 13). Un jour viendra que l'on dira comme David : *Je l'ai vu fier et florissant : j'ai fait un tour par le monde, je suis revenu sur mes pas : il n'était plus, non pas même le lieu dont il faisait sa demeure et son plaisir* (*Ibid.*, 35, 36). Ce lieu sera devenu la demeure et le plaisir d'un autre; il sera peut-être détruit et en cendre comme lui; le maître et la maison seront allés en fumée : *Quemadmodum fumus deficient* (*Ibid.*, 20). Regardez la fumée et retenez bien ces trois mots de saint Grégoire le Grand : *Ascendit, tumescit, evanescit;* la fumée s'élève de la terre: *ascendit;* elle s'enfle et s'étend : *tumescit;* elle se dissipe et disparaît : *evanescit.* Tel est le progrès de l'ambitieux : pareil à celui de la fumée, il s'élève, le voilà heureux; il s'enfle, le voilà superbe; il disparaît, le voilà perdu : *Ascendit, tumescit, evanescit.*

Si David, qui avait vécu si longtemps et vu tant de révolutions, se sert en tant d'endroits de cette image de l'avenir pour se consoler de l'élévation des méchants et pour remédier au scandale que ses sujets en prenaient, s'il leur annonce la chute des superbes comme un événement certain, s'il n'a point d'autre moyen de justifier la Providence, qui permet leur élévation pour faire éclater sa justice en les abaissant, oserons-nous douter de l'exécution de ses menaces? et quel est l'ambitieux assez téméraire pour se flatter qu'elles ne sont pas pour lui? David, reportant sa pensée sur les années de son règne et sur les siècles passés, s'écriait avec admiration sur la ruine des superbes : Oh! comment sont-ils tombés en désolation : *Quomodo facti sunt in desolationem* (*Ps.* LXXII, 19)? Avec quelle promptitude et quelle précipitation ont-ils succombé sous le poids de leur injustice? *Cito, cito perierunt propter iniquitatem suam* (*Ibid.*). Et de là, étendant son esprit dans l'avenir, faisant aux vivants une leçon de l'infortune des morts, ainsi, Seigneur, ajoutait-il, vous réduirez à rien l'image, la figure, le fantôme orgueilleux et vain de ces ambitieux que l'on voit passer comme un songe : *Velut somnium, imaginem ipsorum ad nihilum rediges* (*Ibid.*, 20).

Quand nous prêchons ces vérités, vous nous écoutez comme des déclamateurs ignorants des choses du monde; vous nous montrez au doigt des fortunes élevées sur les plus injustes fondements. Ce n'est point à moi ni à mes discours que vous les devez opposer, je ne fais que vous citer mes oracles : opposez-les à David. C'était un sage, un prophète, un homme de Dieu, mais outre cela c'était un roi qui savait le train du monde, et qui avait devant les yeux les événements de son règne et des règnes précédents. Il s'était vu même obligé de tolérer souvent ces idoles de la fortune et de les laisser impunies. Car est-il au pouvoir des rois d'arracher dans toutes leurs terres la zizanie qui étouffe le bon grain? Mais ce qu'il savait sans en douter, et qu'il nous déclarait en roi-prophète, c'est que ce qu'il souffrait malgré lui, Dieu ne le souffrirait pas, que Dieu avait ses temps et ses mesures fixées pour déraciner les ambitieux, que ce temps était court, que leur orgueil n'était qu'un fantôme, un songe, une fumée, que leur odieuse grandeur passerait difficilement à leurs enfants, qu'elle aurait peine même à subsister sur leur tête. On est aveugle à tout cela quand on le lit dans les livres sacrés. Lisez-le donc dans le grand livre du monde et dans les histoires des temps, il n'est pas besoin d'une longue étude. En chaque siècle, en chaque nation et en chaque condition, que de preuves trouverez-vous de la vanité des projets des hommes et de l'inutilité de toutes leurs précautions, pour transmettre à leur postérité le fruit de leurs crimes et pour éterniser l'édifice de leur ambition?

Je m'adresse donc à tous ceux qui se sentent brûler de cette odieuse passion, comme le prophète Isaïe s'adressait au juste Ezéchias (IV *Reg.*, XX, 14), et de l'exemple d'un saint roi je fais un remède à l'orgueil de tous les hommes. Ce Roi fameux entre tous les rois de Juda par son zèle et sa piété, par les grâces de toute espèce qu'il avait reçues de Dieu, s'oublia dans une occasion qui aurait dû réveiller sa reconnaissance et signaler sa fidélité. Des ambassadeurs de Babylone étaient venus à sa cour : au lieu de rapporter à Dieu la gloire de son règne et de le faire connaître à ces étrangers pour appui de toute sa confiance : *Elevatum est cor ejus* (II *Paral.*, XXXII, 25), au contraire, son cœur s'éleva; sa puissance lui parut assez affermie pour s'en pouvoir faire impunément un sujet de vanité; tous ses trésors, des amas prodigieux d'or et d'argent, de parfums, de pierreries, un appareil de guerre infini, fut déployé avec faste aux yeux des ambassadeurs, comme un secours plus sûr que celui de Dieu contre les puissances ennemies. Il irrita Dieu, en un mot : *Elevatum est cor ejus, et facta est contra eum ira.* Dieu laissa-t-il son serviteur dans les ténèbres de cette présomption? Non, Messieurs, il sut l'en tirer par un remède, amer à la vérité, mais nécessaire à son salut et au salut de tous ceux qui présument de leur fortune. Isaïe paraît et lui dit : Vous avez fait voir à ces étrangers de quoi leur faire appréhender votre puissance. Vous leur avez ouvert non-seulement toutes les richesses de vos trésors, mais encore tous les secrets et tout l'orgueil de votre cœur : *Omnia quæ erant in corde* (*Ibid.*, 31). Vous voilà content, mais Dieu ne l'est pas. En même temps il lui déploie, quoi, Messieurs? un triste avenir, des événements tout contraires à ses espérances. Il lui fait voir tous ses trésors dissipés, tous ses desseins renversés par l'impiété, la débauche et la profusion de son fils et de ses autres descen-

dants; eux-mêmes et son trône et sa ville en proie aux Assyriens.

Entrez, hommes ambitieux, entrez dans les mêmes vues; pénétrez à travers les illusions de votre orgueil, jusqu'à ce noir avenir qui vous menace après avoir accablé vos pareils. Attendrez-vous que Dieu vous envoie à chacun, comme à ce prince, un prophète pour vous instruire des suites de l'ambition. Tant d'événements exposés depuis cent ans à vos yeux en tant de maisons, autrefois si hautes, si fières, et si obscures maintenant, ne sont-ce pas pour vous autant d'oracles? et qui pourrait vous garantir du péril du même sort? L'usage présent que vous faites en public de votre prospérité n'apprend-il pas à vos enfants celui qu'ils en doivent faire s'ils veulent marcher sur vos pas? Ignorent-ils vos sentiments, vos passions, ce qui se passe dans votre cœur, le chemin que vous avez pris pour les élever à cette fortune : *Omnia quæ in corde?* Ne sentent-ils pas qu'ils sont vos idoles, que vous leur sacrifiez jusqu'à votre âme, et que vous vous damnez pour eux? Ce qui en arrivera, c'est qu'ayant reçu de vous les leçons de l'ambition, de la délicatesse, de la profusion, les exemples du mépris de la religion, de la raison, de l'honneur, ils détruiront en se damnant la fortune démesurée que vous leur avez élevée en vous damnant. A moins que vous ne vous hâtiez, à l'exemple d'Ezéchias, de mettre votre salut plutôt que votre fortune à couvert de l'ire de Dieu, par un prompt, volontaire et sincère abaissement. Que fit-il? il baissa la tête aux coups de la Providence. Il reconnut la justice et même la bonté de Dieu, dans le soin qu'il prenait de l'humilier : ***Bonum verbum Domini quod locutus est***, s'écria-t-il (*Isai.*, XXXVI, 8) : Béni soyez-vous, Seigneur! l'arrêt sorti de votre bouche est plus pour moi que contre moi. S'il est dur à mon orgueil, il est utile à mon salut, et le salut doit être la seule ambition de l'homme. Elevons donc là tous nos désirs. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'enfer.

Mortuus est et dives, et sepultus est in inferno.

Le riche mourut aussi, et fut enseveli dans l'enfer (*Luc.*, XVI, 22).

Sire (1),

Le riche est mort, il devait bien s'y attendre. Il avait vu mourir Lazare à la porte de sa maison; cette mort avait dû l'avertir de la loi commune; mais les riches sont accoutumés à se régler sur d'autres lois que sur celles du commun. Mortel autant qu'aucun autre, il ne songeait point à la mort. Le riche cependant est mort : ***Mortuus est et dives.***

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

Ce n'est pas tout : le riche est enseveli dans l'enfer; il devait bien s'y attendre. il avait passé sa vie dans les délices, il fallait qu'il souffrît à son tour. C'est la loi établie par la justice de Dieu; mais les riches, accoutumés à s'aveugler sur cette loi, ne songent point aux tourments de l'enfer. Le riche cependant est enseveli dans l'enfer : *Sepultus est in inferno.*

Mort et damné, les vérités du salut remplissent si bien son esprit, qu'il ose prier Abraham de les faire annoncer à ses frères, afin que l'exemple de son malheur les engage à l'éviter. Mais Abraham rejette sa prière et ne veut point l'écouter. Ce qu'Abraham lui refuse l'Eglise le fait aujourd'hui; elle met devant les yeux le spectacle terrible de la mort et du jugement de ce riche réprouvé, pour nous faire de sa folie et de son supplice une vive leçon de sagesse et de salut.

O juste Dieu! qui n'avez préparé cet abîme éternel d'horreurs que pour en détourner les hommes et les conduire à la vertu par la crainte du moins des châtiments du péché, donnez-moi des couleurs, des traits capables de leur imprimer cette crainte salutaire, en leur faisant comprendre ce que c'est que le désespoir d'un damné privé de la vue de Dieu.

Durant la vie Dieu l'a cherché, il a fui Dieu; après la mort il cherche Dieu, et Dieu le fuit. Le retour n'est-il pas juste? Et de là deux amères réflexions qui lui déchireront éternellement le cœur : la première, il a pu être heureux, et il ne l'a pas voulu être; la seconde, il voudra être heureux, et il ne le pourra jamais être. Il a pu et n'a pas voulu, c'est ma première partie; il voudra et ne pourra plus, c'est ma seconde. Seigneur, éclairez-nous sur ces deux tristes vérités, de peur que nous ne tombions dans les ténèbres éternelles. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le riche et le pauvre, dit Salomon, sont exposés à la rencontre de l'un et de l'autre, et le Seigneur est le créateur de tous les deux : *Dives et pauper obviaverunt sibi, utriusque operator est Dominus* (*Prov.*, XXII, 2). C'est comme s'il disait que ce mélange et cette opposition de richesse et de pauvreté n'est pas un effet du hasard, mais un coup de la main de Dieu, qui a voulu par là fournir à chacun les moyens et les occasions du salut, lui en préparant les moyens dans sa propre condition, et les occasions dans la condition de son frère. Au riche ce moyen de salut est l'abondance de ses biens, matière de sa charité, et cette occasion de salut est l'indigence du pauvre, objet de sa charité. Au pauvre ce moyen c'est son indigence, matière de sa patience, et cette occasion est l'abondance du riche, objet de son humilité. ***Dives et pauper obviaverunt sibi.***

1. Tels étaient le riche et Lazare dont l'évangile de ce jour nous fait un spectacle si

touchant. Dieu les avait opposés l'un à l'autre pour les conduire l'un par l'autre à leur salut. Lazare fut assez fidèle pour répondre à ce dessein, le riche assez ingrat pour n'y pas répondre. Et voilà le sujet de son désespoir éternel, qu'il ait pu par là se rendre heureux, et qu'il ne l'ait pas voulu : qu'il l'ait pu, c'est la justification de la conduite de Dieu; qu'il ne l'ait pas voulu, c'est la condamnation de sa conduite. Souviens-toi, lui crie Abraham. Que de biens dans ta fortune, et par conséquent que de moyens de salut! *Recordare quia recepisti bona* (*Luc.*, XVI, 25).

Premier avantage, il était riche : *Erat dives.* Il pouvait donc sans s'incommoder pratiquer la charité. Mais comme il y a des riches naturellement épargnants, second avantage, il était né magnifique, et ses habits n'étaient que pourpre et que lin : *Induebatur purpura et bysso.* Il n'avait donc pour dépenser qu'à suivre son penchant et son humeur. Mais comme il y a des riches magnifiques pour eux-mêmes et resserrés pour autrui, troisième avantage, il aimait à répandre ses richesses; on ne voyait chez lui que compagnies et que festins : *Epulabatur splendide.* Il n'avait donc pour rectifier sa dépense qu'à choisir un plus juste objet de sa profusion. Mais comme il y a des riches magnifiques et prodigues à qui la fortune se plaît à faire de bons et de mauvais jours, quatrième avantage, il jouissait d'une prospérité constante, et tous les jours étaient des jours de plaisir : *Epulabatur quotidie.* Mais comme il y a des riches constamment heureux, à qui le grand nombre d'enfants fournit au moins un prétexte apparent d'avarice et de froideur pour les pauvres, cinquième avantage, il ne paraît point qu'il eût ni de femme ni d'enfants; tous les objets de ses soins se réduisaient à cinq frères. *Habeo quinque fratres.* Enfin, comme il y a des riches sans soins et tranquilles, à qui Dieu ne laisse pas le temps de se repentir, sixième avantage, il reçut encore de Dieu la grâce d'étendre sa vie au delà de celle de Lazare, afin que la mort du juste fût au pécheur un avertissement de pénitence et de salut : *Factum est ut moreretur mendicus. Mortuus est autem et dives.*

Rien ne manquait à ce riche des moyens nécessaires pour expier ses péchés par la charité. Que lui manquait-il donc? l'occasion de l'exercer lui manquait-elle? Peut-être était-il de ces gens que leur rang et leur condition tiennent si éloignés des pauvres, que non-seulement ils ne voient jamais de leurs yeux ce que c'est que pauvreté, mais qu'ils ne le peuvent comprendre, environnés de tous côtés des fantômes de leur grandeur, qui ne leur permettent pas de regarder autrement la pauvreté que comme une moindre opulence, une privation de certaines commodités, et jamais telle qu'elle est en effet, c'est-à-dire comme l'amas de toutes sortes de misères. Pour réformer sur cela les fausses idées du riche, et rendre l'occasion présente à sa charité, Dieu semblait lui avoir exprès adressé le pauvre, l'avoir placé à dessein devant sa porte et sous ses yeux : *Ad januam ejus.*

Quel pauvre au reste! quel objet! *Recordare.* Qu'il t'en souvienne, non-seulement de tes biens, qui devaient être les moyens de ton salut : *Quia recepisti bona in vita tua*, mais encore des maux de Lazare, qui en étaient les occasions : *Et Lazarus similiter mala.* C'était un pauvre réduit à la mendicité publique : *Erat mendicus.* On ne pouvait donc prétexter l'ignorance de ses besoins : un pauvre étendu par terre sous le poids de ses infirmités, *jacebat.* On ne pouvait donc l'accuser de fainéantise ni d'aversion du travail : un pauvre tout couvert et tout pénétré d'ulcères, *ulceribus plenus;* on ne pouvait donc lui refuser au moins des regards de pitié : un pauvre si patient, qu'il se contentait de témoigner par le spectacle de sa misère le désir qu'il avait d'être secouru, sans en venir aux murmures ni aux cris, *cupiebat saturari;* on ne pouvait donc être rebuté par son importunité : un pauvre cependant pressé d'une telle faim qu'il ne désirait pour tout secours que les miettes de la table, *de micis quæ cadebant;* on ne pouvait donc lui reprocher l'excès de son avidité : un pauvre enfin qui, dans cette extrémité, ne trouvait point de cœur assez humain pour lui accorder ce faible secours, *et nemo illi dabat;* on ne pouvait donc supposer que la dureté des uns fût réparée par la charité des autres. Ainsi toutes ces manières d'excuses étant retranchées au riche inhumain, quelle occasion plus pressante et plus touchante eût jamais pu s'offrir à sa charité?

Rien n'a donc manqué du côté de Dieu, ni moyens, ni occasions, pour mettre ce riche en pouvoir de se rendre heureux. Il l'a pu. Premier souvenir. A tout cela qu'a-t-il opposé, sinon la perversité de sa volonté corrompue? Il n'a pas voulu. Second souvenir aussi accablant que le premier! *Recordare.*

2. Saint Pierre Chrysologue nous dépeint dans le cœur de Dieu une avidité, pour ainsi dire, une faim ardente du salut du riche; et dans le cœur du riche, au contraire, une insensibilité opiniâtre pour son salut : *Ferrea viscera crudelis anima nutriebat* (*Serm.* 121). Il semblait qu'il y eût une manière de combat entre la miséricorde de Dieu, qui voulait sauver le riche, et l'obstination du riche qui s'opposait à son salut. Il semblait que Dieu, chaque jour, ajoutât par bonté quelques nouveaux biens à la fortune du riche, et quelques nouveaux maux à la fortune du pauvre, en vue de la conversion de l'un, de la perfection de l'autre, et du salut de tous les deux. Et cet ingrat fermant ses yeux et son cœur à tant de grâces, s'y aveuglait pour ne rien voir, et s'y endurcissait pour ne rien faire. Pouvait-il ne pas voir ce triste objet qu'il trouvait presque à tout moment sous ses pas; ou s'il le voyait, pouvait-il n'y pas reconnaître son devoir?

Il faisait ce que vous faites tous les jours, heureux du monde, à la vue des malheureux. Il se persuadait, comme vous, que

c'est là le destin des pauvres, qu'il y a des gens nés pour souffrir; qu'en cet état on s'endurcit à la misère, on s'y fait une habitude et comme un métier de gémir, de prier, de déployer ses douleurs, d'en faire en quelque façon parade; et qu'enfin la douleur n'est pas pour les pauvres ce que vous sentez qu'elle est pour vous. Il ne voulait pas écouter, non plus que vous, ce que la nature et la loi de Dieu lui criaient contre ces illusions de l'avarice. Il s'aveuglait à toutes les lumières, parce qu'il voulait s'aveugler.

Mais quoi, Messieurs, était-ce sans remords? pouvait-il n'en pas avoir quand il voyait les chiens qu'il nourrissait pour son plaisir s'en faire un d'essuyer de leur langue les plaies de ce malheureux, et lui enseigner à lui-même les devoirs de l'humanité? *Mitiores canes tui te sæviente linguas ad obsequium producunt* (*Ibid.*). Il était si profondément endurci, que tout cela ne faisait plus aucune impression sur son cœur. Un cœur dur d'une dureté ordinaire eût ressenti du moins l'importunité de cet objet, et s'en fût épargné la vue en le faisant éloigner des environs de sa maison. Mais l'insensibilité du riche était parvenue au point de le rendre indifférent et tranquille à cette vue; et bien loin d'en concevoir de la pitié, il n'en concevait pas même de l'horreur ni du dégoût. Il s'était formé, en un mot, un cœur de fer contre les efforts de la grâce: *Ferrea viscera crudelis anima nutriebat* (*Ibid.*).

Ah! maintenant qu'il est damné, tout cela, chrétiens auditeurs, se représente à sa mémoire; il s'en souvient. *Recordare;* qu'il a pu se rendre heureux, c'est ce qui justifie Dieu; qu'il n'a pas voulu se rendre heureux, c'est ce qui le rend digne de son supplice. Mais ce qui porte ces deux souvenirs au dernier excès du désespoir, ce sont les quatre réflexions suivantes. Faites-les maintenant sérieusement et utilement avec moi, pour ne les pas faire inutilement et éternellement avec lui.

La première, c'est que ce plan de fortune aisée, opulente, était tracé exprès de la main de Dieu, pour le conduire à son salut. L'insensé! parce qu'il voyait que tous les biens venaient fondre chez lui, que le monde le respectait, le recherchait, se faisait honneur de lui plaire, il s'était mis dans l'esprit qu'il était non-seulement sa propre fin, mais encore la fin de tout ce grand monde qui s'empressait autour de lui; que tout ce qu'il avait en sa puissance était à lui et pour lui. Car c'est là l'erreur des grands et des riches. Il est détrompé maintenant. Il voit qu'il était lui-même pour autrui; qu'il n'avait des biens que pour en faire part aux pauvres, et son crédit que pour appuyer les faibles, et son autorité que pour protéger ses sujets; que, dans tous ces biens-là, rien n'était proprement à lui que le droit de s'en servir pour son salut, préférablement au salut de tous les autres. Quel soin a-t-il pris de son salut? Il l'a pu faire, il ne l'a pas voulu faire. Premier ver qui lui rongera le cœur.

Une seconde réflexion. Ce salut étant attaché par la Providence à l'exercice de la charité, à combien peu de frais a-t-il pu faire son bonheur éternel en faisant le bonheur temporel du pauvre? On ne l'obligeait point à se priver des honneurs et des divertissements convenables à son âge et à son état, non plus qu'à se retrancher les dépenses nécessaires. On n'exigeait de lui que les superfluités de ses biens et de son état, non pas les plats qui couvraient sa table, mais les miettes qui en tombaient; on s'en tenait content, rempli au-dessus de ses souhaits: *Cupiebat saturari de micis quæ cadebant.* Hé! riches, ne le comprendrez-vous jamais, combien il vous coûterait peu pour rendre un monde entier de misérables heureux au delà de ses désirs? Trouverez-vous toujours plus de plaisir à vous attirer l'envie et les imprécations des peuples qu'à mériter les bénédictions qui suivent la charité? N'entrerez-vous jamais dans la facilité de cet expédient de saint Chrysostome, qui est que si chaque famille aisée se proposait de fournir à quelque pauvre famille un secours proportionné à ses biens, il n'y aurait ni pauvreté, ni mendicité sûr la terre? A tout cela vous êtes sourds maintenant, tous ces tempéraments vous paraissent impraticables. Vous en connaîtrez dans l'enfer la facilité. Vous l'aurez pu, vous ne l'aurez pas voulu. Second ver qui vous déchirera comme le riche.

Troisième réflexion. Ces biens qu'il a refusés au soulagement du pauvre, en quoi les a-t-il employés? En habits, en jeux, en équipages, en meubles, en festins, en chiens. Il portait inutilement sur son corps ce qui eût suffi à vêtir cent pauvres; il dissipait au jeu ce qui eût enrichi cent maisons; il jetait à des chiens ce qui eût fait vivre vingt familles; il entassait sur sa table ce qui eût nourri tout un hôpital; il prodiguait tout à des gens qui n'aimaient de lui que sa bonne chère, qui ne songeaient qu'à le piller, qui surpassaient par leur avidité sa profusion la plus déréglée, qui se raillaient peut-être de sa libéralité, qui enfin ne comptaient pour rien son honneur ni son salut, pourvu qu'ils trouvassent leur plaisir et leurs intérêts dans ses désordres; car voilà de quelles gens les riches sont entourés. J'en prends à témoin ceux qui m'écoutent. Quel fruit a-t-il donc tiré de ces grands biens qu'il ne voulait pas perdre, disait-il, en les jetant au hasard en vaines aumônes? Etait-ce donc les conserver que de les semer en de si indignes mains, d'en faire un si honteux abus? Où sont-ils, et qu'en reste-t-il? Il n'en reste que le péché, la damnation de l'âme et le désespoir du salut. Il l'a pu faire, il ne l'a pas voulu. Troisième ver du damné.

Quatrième réflexion. Ce salut qu'il n'a pas fait au milieu de tant de commodités, Lazare l'a fait au milieu des difficultés attachées à la pauvreté. Dépit qui seul renfermera l'amertume de tous les autres. Ah! tu n'as pas su travailler à ton salut avec tant de fonds et de revenus, et ce pauvre y a travaillé sans le secours d'aucun bien! tu n'e[...]

as pas eu le loisir dans les embarras que t'attiraient tes richesses, et ce pauvre a trouvé ce loisir dans les soins épineux que lui attirait sa pauvreté! tu n'as pas résisté aux charmes des voluptés associées à l'abondance, et ce pauvre a résisté aux chagrins inséparables de l'indigence et de l'infirmité! Tu as oublié Dieu lorsqu'il te comblait de biens, et ce pauvre l'a servi lorsqu'il l'accablait de misères! tu t'es fait ennemi d'un Dieu qui te traitait en enfant et en favori, et ce pauvre s'est fait ami d'un Dieu qui le traitait en esclave! Il s'est sauvé, en un mot; tu t'es damné! Tu pouvais te rendre éternellement heureux, tu as mieux aimé n'être que trente ans, vingt ans, c'est-à-dire un moment heureux, pour être éternellement malheureux: *Recordare*. Ver immortel! ver qui ne cessera jamais! ver qui dévorera sans fin la conscience! Et celle du mauvais riche, et la vôtre, pécheur, pécheur endurci qui m'écoutez, qui marchez sur les pas du riche, dans les voies de la volupté, de l'impureté, de l'impiété, de la dureté envers les pauvres, sans considérer le terme et la fin. La voilà, la voilà la fin; la voilà la sienne et la vôtre.

Est-il donc vrai, mais plutôt est-il possible que vous puissiez maintenant vous rendre heureux, et que vous ne le vouliez pas, vous qui ne faites rien que pour être heureux, qui cherchez votre bonheur, votre repos, votre plaisir dans toutes vos actions et même dans tous vos crimes? Ah! vous ne l'y trouvez pas, vous ne l'y trouverez pas; vous ne le trouverez jamais, si vous le cherchez hors de Dieu. Vous ne trouverez partout ailleurs que peines et chagrins dans la vie, que supplices et désespoir dans l'éternité. Finissons ce point par un avis important tiré des principes de saint Augustin.

Nous avons, Messieurs, une double vie et une double naissance: l'une pour la terre, l'autre pour l'éternité. D'abord nous naissons pour le temps, pour passer ici-bas quelques années dans l'état qui nous est marqué. Mais à la fin de cette course passagère, nous en recommençons une autre qui est sans fin; nous naissons alors à l'éternité. Dites-moi, mes chers auditeurs, si tout était réduit à la première de ces deux naissances, qui n'est que pour la vie du temps, et qu'il fût en notre pouvoir de nous la choisir à notre gré, de nous tracer en naissant notre route et notre condition sur la terre, auquel de ces deux hommes aimerions-nous mieux ressembler, à ce riche ou à ce Lazare? à laquelle de ces deux conditions attacherions-nous notre choix? Sans doute à la plus commode, à la plus délicieuse, à celle où nous trouverions notre bonheur, puisqu'enfin nous voulons être heureux, et qu'alors tout notre bonheur serait réduit à celui que l'on goûte sur la terre.

Quel est donc notre aveuglement? Dieu n'a pas laissé à notre choix notre première naissance pour la terre et pour le temps, c'est lui qui nous en a fait le choix. Nous trouvons en naissant notre fortune et notre sort tel qu'il lui a plu de nous le former pour le bon ordre du monde. Il nous convient de prendre ce qu'il nous donne et de nous en tenir à ce qu'il nous a fixé. Mais ce même Dieu, qui s'est rendu maître absolu de notre naissance temporelle, nous a fait maîtres avec lui de notre naissance éternelle. Il nous a mis entre les mains le choix de notre fortune et de notre vie pour l'éternité. Comment donc n'appliquons-nous pas tous nos soins à faire ce choix à notre avantage, c'est-à-dire à nous rendre éternellement heureux?

Il n'est pas en ma liberté de me faire ici-bas tel que le riche, ou Lazare; il ne dépend pas de moi d'y être avec le riche dans l'abondance, ou d'y être avec Lazare dans la pauvreté; mais il dépend de moi, dit saint Augustin, d'être avec l'un dans les flammes de l'enfer, ou dans la gloire du ciel avec l'autre. On n'a pas, dit-il, les honneurs ni les richesses quand on veut; mais ce salut, plus précieux que les honneurs et les richesses, est attaché à notre volonté: *Honores et divitias non continuo, si volueris, habebis; hoc et pretiosius est, et sequitur voluntatem* (*In ps.* CII, *n.* 6). Ne vouloir donc point ce salut, que l'on peut obtenir si on le veut, n'est-ce pas véritablement mériter d'être damné?

Le soin de la Providence est encore plus merveilleux, en ce que de ce même état involontaire et forcé qu'elle nous destine sur la terre elle fait le moyen le plus sûr de notre salut éternel, en sorte que nous ne pouvons être heureux dans l'autre vie qu'en faisant notre bonheur de notre état présent en celle-ci. Non, Lazare n'est dans le ciel que pour avoir fait son bonheur des misères de sa fortune; et le riche n'est dans l'enfer que pour avoir fait son malheur de son opulence qui devait être l'instrument de son salut. Donc, s'écrie saint Augustin, malheur à la folie des hommes! *Væ generi humano!* Malheur à la folie des hommes qui, pour vivre ici doucement, perdent le vrai moyen de vivre éternellement! *Ut concedatur illis paulum vivere, perdunt unde possunt semper vivere* (*Serm.* 345, *de Contemptu mundi*, *n.* 5). Ils peuvent être toujours heureux, et ne veulent pas être heureux, en cela semblables au mauvais riche. Un temps viendra qu'ils se ressembleront encore par un second trait: c'est qu'ils voudront être heureux, et qu'ils ne le pourront plus être. Sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

1. Le damné dans l'enfer veut être heureux. Deux choses nous le persuadent. Premièrement, il est parfaitement éclairé sur son vrai bien; secondement, il est parfaitement sensible à la privation de ce vrai bien et aux malheurs qu'elle cause. Sa parfaite pénétration, sa parfaite sensibilité, deux principes de sa misère.

Quand on nous parle maintenant des perfections de l'Etre souverain, nous les croyons par la foi; mais nous ne les voyons pas et nous ne les sentons pas. Ce ne sera propre-

ment que dans l'autre vie que le pécheur se pourra dire à lui-même à sa confusion : *Scito et vide quia malum et amarum est dereliquisse te Dominum Deum tuum* (*Jerem.*, II, 19) : Sache, vois, sens enfin quel mal c'est en soi, et quelle amertume c'est pour toi d'avoir abandonné le Seigneur ton Dieu : *Scito et vide.*

Le riche n'en avait rien vu durant sa vie. Comment l'aurait-il vu ? ses yeux étaient attachés et même enchaînés à la terre. Ah ! maintenant : *Elevans oculos suos vidit a longe* (*Luc.*, XVI, 23) : maintenant, élevant ses yeux, il voit de loin ; mais il voit cependant, il connaît autant qu'il le faut pour son tourment cet Etre absolu, souverain, glorieux, indépendant, principe de tout, fin de tout, source de l'être et du bonheur de tout ce qui est et peut être heureux. Il porte là les yeux de son esprit, il les élève : *Elevans oculos suos.* Il n'a plus rien qui les occupe ici-bas. Tous ces petits biens, ces faux biens qui par leur attrait trompeur le consolaient de l'absence et de l'éloignement de Dieu : la pourpre, la soie, les festins, tout est passé, tout est détruit. Il élève donc ses yeux au-dessus de ces biens frivoles : *Elevans oculos suos.* Il n'a plus même ce corps terrestre qui attirait tous ses soins. Il est pourri, rongé de vers. Il élève donc les yeux au-dessus des plaisirs du corps : *Elevans oculos suos.* Il n'a plus même autour de lui ce monde imposteur qui le flattait et l'entretenait dans ses désordres. Ce monde a fui, s'est évanoui. Il élève donc ses yeux au-dessus des illusions du monde, à la recherche du seul bien qui lui convienne et qui lui reste, qui est Dieu, son principe et sa fin : *Elevans oculos suos.*

Il est difficile, Messieurs, dans l'état où nous vivons, de nous bien mettre dans l'esprit ce que c'est que Dieu considéré comme notre fin, jusqu'où va l'impression de cette fin sur une âme séparée du corps, quelle est l'impétuosité de cette âme séparée à s'élancer vers sa fin, quelle est enfin la douleur qu'elle ressent quand elle n'y peut atteindre. On tâche de nous en tracer quelques images légères dans la roideur du mouvement d'une pierre vers son centre et d'une flèche vers son but : faibles comparaisons qui remplissent mal notre idée. Cherchons quelque chose de plus vif, et pour cela comprenez bien ce qui suit.

Sentez-vous, mes chers auditeurs, le fond d'amour-propre qui est en nous ? On s'aime soi-même ; on veut son bien, quel qu'il soit, visible, invisible ; on cherche son repos, sa paix, son avantage, son plaisir ; on réduit tout à soi ; on se regarde seul au milieu du monde ; on ne pense, on ne parle, on n'agit qu'en cette vue, pour soi-même et pour son bonheur, pour se rendre heureux et content. C'est une soif, une faim qui est en nous, que le Créateur y a mise exprès pour nous attirer à lui, en qui seul nous pouvons trouver ce bonheur que nous cherchons. Sentez-vous cette inclination en vous-mêmes ? Elle est en vous, elle est en moi ; elle y est dès la naissance, elle y sera jusqu'à la mort. Alors, au moment de la mort, nous joindrons à cet amour naturel de notre bonheur et de nous-mêmes cette claire connaissance que nous n'aurons point encore eue, et que nous aurons alors dans le suprême degré, que nous ne pouvons être heureux que par la possession de Dieu. Je me tiens heureux maintenant hors de la possession de Dieu. Pourquoi ? Parce que j'ai des affaires qui m'occupent, un corps que je chéris, des plaisirs qui m'endorment, un monde qui m'entraîne et qui m'éblouit. Où seront ces amusements, où sera ce monde à ma mort ? Dans ce dépouillement de tout bien, même apparent, il n'y aura plus que Dieu seul qui puisse me rendre heureux, puisque dans tout le monde il n'y aura plus à mon égard d'autre bien que Dieu, tout à mon égard sera renfermé dans Dieu, tout sera réduit à Dieu. Je porterai donc là tous mes désirs ; tous mes mouvements, tous mes efforts, tous mes empressements iront vers Dieu. Comme je ne pourrai me dépouiller de l'amour naturel de moi-même, je ne pourrai par conséquent me dépouiller de l'inclination naturelle qui m'emporte vers mon seul bien, c'est-à-dire vers mon Dieu.

Concevez ce que c'est que cet amour de nous-mêmes et de notre propre bien, qui fait que dans le péril d'un naufrage on se jette avec fureur sur une planche pourrie, et qu'alors on préfère ce faible appui à toutes les richesses du vaisseau, parce que ce faible appui est le seul secours qui reste après le naufrage et la seule ressource de la vie que nous aimons. Concevez ce que c'est que cet amour de nous-mêmes et de notre propre bien, qui fait que dans les ardeurs de la soif on donnerait tout pour un verre d'eau ; que dans les fureurs de la faim on se jette sans choix sur tout ce qui peut avoir l'apparence d'aliment, jusqu'à dévorer ses enfants, jusqu'à s'arracher mutuellement la vie, par désir de sauver sa propre vie. Or, Messieurs, c'est ce même amour de moi-même et de mon bien personnel qui à la mort me fera mépriser, détester, toutes les créatures imaginables, en comparaison de ce Dieu qui alors sera mon seul aliment, mon seul appui, mon seul bien.

C'est pour cela que l'état des bienheureux dans le ciel est comparé par les prophètes à un festin continuel qui rassasiera sans dégoût les âmes fidèles, et que l'état des damnés dans l'enfer est exprimé par l'impatience et la férocité des animaux les plus voraces, quand ils sont pressés de la faim. *In ira consummationis*, dit le prophète (*Psal.* LVIII, 14) ; ah ! dans la consommation de l'ire de Dieu : *Famem patientur ut canes* (*Ibid.*, 15), ils souffriront la rage de la faim comme des bêtes. Il verra, dit ailleurs le même prophète, il verra ce pécheur, il ouvrira les yeux enfin : *Peccator videbit* (*Psal.* CXI, 10). Il connaîtra le besoin pressant, nécessaire, irréparable, de se réunir à Dieu, joint à l'impuissance absolue de s'y réunir. De là toutes les convulsions des animaux affamés, le grincement des dents, le dépit, le frémisse-

ment, le dessèchement, la rage : *Videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet* (*Ps.* CXI, 19). Tout cela parce que les désirs qu'il formait pour son bonheur seront éternellement frustrés et n'auront jamais d'autre effet que de déchirer son âme : *Desiderium peccatorum peribit* (*Ibid.*).

2. Mais ce n'est pas assez pour le damné de connaître éternellement la perte qu'il a faite en perdant Dieu son vrai bien. Cette connaissance n'est proprement que la moitié de son enfer. En second lieu, il sentira très-vivement les maux attachés à cette perte, et cette sensibilité sera la consommation de son enfer. Quels sont ces maux ? Appliquez-vous à les considérer.

Premièrement, c'est qu'étant séparé de Dieu, qui est la source de tout bien, par conséquent nul bien ne subsistera plus, n'entrera plus, ne sera plus en nulle façon dans la volonté, dans l'esprit, dans la mémoire, dans le corps, dans toute la personne du damné. Le seul bien qui lui restera sera l'être; il sera toujours, il vivra toujours. Mais ce bien, d'être et de vivre toujours, au lieu d'être un bien pour lui, sera le fondement de tous ses maux, parce qu'être et vivre toujours ne sera rien à son égard que souffrir toujours. A l'exception de ce lien fatal qui l'attachera toujours à Dieu, comme à son conservateur, tous les autres liens heureux et doux qui l'attachaient auparavant avec Dieu seront irréparablement rompus. Il ne tiendra plus à Dieu comme à son protecteur, à son consolateur, à son Sauveur. Il ne sentira plus aucune influence de sa bonté ni de sa miséricorde : *Voca nomen ejus Absque misericordia* (*Ose.*, I, 6). Sans miséricorde, ce sera le nom du damné, qui ne recevra plus aucune grâce de Dieu; ce sera le nom même de Dieu, qui ne lui fera plus aucune grâce. Toutes ses autres perfections seront à l'égard du damné comme si elles n'étaient pas. Or, Messieurs, tout le bien naturel et surnaturel qui est en nous n'étant que l'effet des influences de ces perfections de Dieu, conséquemment il n'y aura plus dans la personne du damné rien qui puisse être appelé bien : non-seulement nul bien surnaturel, tel que la grâce, la vertu, les bons sentiments, les saintes pensées; mais nul bien même naturel, ni force, ni beauté, ni santé, ni tranquillité, ni patience, ni constance, ni joie, ni espérance, ni amour; aucune douce passion, non pas même aucun des défauts qui pourraient adoucir le sentiment de son malheur, tel que l'assoupissement, la stupidité, l'indolence. Il y aurait pour lui dans ces sortes de faiblesses quelque apparence de bien, quelque espèce de soulagement. Il en sera privé. Sa vivacité, son attention, sa sensibilité sur son malheureux état sera continuelle : *Evigilabunt in opprobrium, ut videant semper* (*Dan.*, XII, 2).

Secondement, c'est qu'étant séparé de Dieu comme de la source de tout son bien, il sera cependant toujours attaché à Dieu comme à la source de tous ses maux. Dieu dans le ciel, disent les Pères, est la souveraine béatitude, il faut que dans l'enfer il soit le souvain tourment, avec cette différence cependant, remarquée par saint Augustin, qu'à l'égard des bienheureux, c'est de lui-même et du fond de sa bonté que Dieu produit leur bonheur, au lieu qu'à l'égard des damnés, c'est leur propre iniquité qui cause et produit leur misère, Dieu ne fait que les y livrer : *Non malum suum eis infert, sed malis eorum eos dimittit* (*In ps.* V, *n.* 10). Il ne fait que les chasser par un juste jugement dans l'abîme qu'ils se sont creusé : *In id quod elegerunt expellens eos* (*Ibid.*).

Il est vrai que le feu de cet abîme éternel est allumé, dit Isaïe, par le souffle qui sort de la bouche du Seigneur, comme un torrent de souffle ardent : *Flatus Domini sicut torrens sulphuris succendens eam* (*Isai.*, XXX, 33). Mais cet abîme était caché dans les entrailles de la terre; il n'était que pour ceux qui seraient assez insensés et assez désespérés pour l'ouvrir. C'est ce que le pécheur a fait, dit David : *Lacum aperuit et effodit eum* (*Psal.* VII, 16). Il a passé toute sa vie dans ce déplorable travail, à creuser lui-même son enfer. Etes-vous surpris que Dieu l'y laisse tomber, et que là, privé pour jamais de ce Dieu, centre de tous biens et source de tout bonheur, il ne porte ce Dieu dans son esprit, dans sa conscience, dans son cœur; sa puissance, sa bonté, sa grandeur, son éternité, que comme un poids intolérable dont il se sent accablé?

Ce que saint Paul a dit de Dieu, que dans le ciel il sera tout en tous : *Omnia in omnibus* (I *Cor.*, XV, 28), c'est-à-dire qu'en tous et chacun des saints il sera tout ce qu'ils pourront aimer, désirer, posséder avec plaisir, on le peut dire à l'égard de l'enfer, que Dieu, dans l'idée et le sentiment des damnés, sera tout ce qu'ils pourront haïr, fuir, craindre et souffrir : *Omnia in omnibus*. Toutes les grâces, tous les biens, qu'ils auront autrefois reçus de sa libéralité, leur deviendront dans l'enfer autant de différents supplices. Ils détesteront cette liberté qui leur avait été donnée pour être le principe de leur mérite, et dont ils auront abusé pour se rendre plus criminels. Ils détesteront cette raison qui devait être leur flambeau pour discerner le bien d'avec le mal, et qu'ils auront étouffée pour se jeter aveuglément dans le mal. Ils détesteront le caractère de leur baptême et du sang de leur Sauveur, dont les impressions resteront éternellement dans leur âme, sans autre effet que d'irriter contre eux la fureur de leurs bourreaux. Car pour troisième et dernier comble de misères,

3. Ce même Dieu, séparé des réprouvés en qualité de bienfaiteur, uni à eux en qualité de vengeur, sera en même temps uni à toutes les créatures en qualité d'unique et dernière fin; et toutes les créatures unies alors avec Dieu, ou de volonté, si elles sont intelligentes, ou par nécessité, si elles ne le sont pas, concourront uniformément avec lui pour aimer tout ce qu'il aimera, conséquemment pour haïr tout ce qu'il haïra, pour punir tout ce qu'il punira, pour rendre éternellement

malheureux tout ce qu'il voudra rendre malheureux.

Ainsi l'Ecriture nous dépeint tous les éléments en mouvement pour contribuer au malheur des réprouvés : l'air converti en tourbillons de fumée, l'eau en torrents et en étangs glacés, la terre les resserrant dans son centre et les accablant de son poids, le feu redoublant sa vivacité pour agir même sur leurs âmes, les esprits maudits de Dieu s'empressant de leur servir de bourreaux, les esprits bienheureux applaudissant à Dieu de sa vengeance, les seuls damnés réduits entre eux, non pas à s'entre-secourir, mais à s'entre-déchirer, tous entassés au milieu de l'univers, environnés de toutes les créatures, sans qu'aucune des créatures s'intéresse à leur repos.

Dans cet abîme d'horreurs, que de pressants désirs d'avoir au moins un moment de repos, une ombre de soulagement, une légère espérance de mort et d'anéantissement, au moins après plusieurs siècles. O grand Dieu, l'auteur de mon être, l'objet de tout mon bonheur ! vous m'aviez fait pour être heureux par vous, vous étiez ma fin, ma vraie fin, ma seule fin ; je vous ai perdu, plus de fin pour moi qu'un tourment sans fin : *Periit, periit finis meus et spes mea a Domino* (*Jerem.*, *Thren.*, III, 18). O mon Créateur, ô mon Père ! c'est votre ouvrage que vous brisez de vos mains, que vous jetez en proie aux flammes : *Pater, pater Abraham* (*Luc.*, XVI, 24). O source de biens, de plaisirs, qui vous répandez si abondamment sur toutes vos créatures, qui remplissez les cœurs fidèles des torrents éternels d'une sainte volupté ! Tant de biens pour les autres, hé quoi ? pas une goutte, une seule goutte pour moi !

4. Vains désirs : et c'est là le comble du désespoir, de vouloir être heureux, c'est ce que je viens de montrer, et de ne pouvoir plus être heureux, c'est ce qui me reste à traiter en peu de mots. Vains désirs d'un bonheur qu'il a méprisé toute sa vie, et même au moment de la mort. Ah ! ce sont les désirs, les cris d'un avare, d'un impudique, d'un impie, d'un impénitent. Ils seront tous sans effet, tous ses désirs périront : *Desiderium peccatorum peribit* (*Ps.* CXI, 10).

Hélas ! Seigneur, que ne peut-il périr lui-même avec ses désirs ? il ne mérite point, il est vrai, vos couronnes, vos récompenses, qui vous ont coûté votre sang ; il n'est pas juste qu'il en goûte les fruits après l'avoir foulé aux pieds par tant de profanations et tant de révoltes ; mais que vous coûterait-il de le condamner à n'être plus, de le réduire au même état où il était avant que d'être ? Accordez-lui de n'être plus. La mort, la mort, Seigneur, la mort de son âme, après celle de son corps. Son corps est allé en cendre, a passé dans le corps des vers, que son âme aille en fumée. Un souffle de votre bouche a suffi autrefois pour la tirer du néant ; qu'un second souffle l'y replonge et qu'elle n'en sorte jamais : *Spiritus vadens et non rediens* (*Ps.* LXXVII, 39).

Non, mes frères. Car, pour espérer quelque effet de ce désir, il faudrait qu'il se pût faire entre Dieu et le damné quelque sorte d'union de volontés, ce qui est absolument impossible. *In his omnibus*, répondait Abraham aux prières du mauvais riche ; en toutes choses, disait-il, il y a pour jamais entre vous et nous un chaos, c'est-à-dire un obstacle, une distance, une barrière invincible : *In his omnibus inter nos et vos chaos magnum firmatum est* (*Luc.*, XVI, 29). Un chaos immense par son étendue, immobile par sa fermeté, qui n'est autre chose que l'état immuable et de Dieu et du damné. Pour rapprocher ces deux ennemis et faire que leurs volontés se réunissent, il faudrait ou que la perversité de la volonté du damné pût se redresser sous la droiture de la volonté de Dieu, ou que la droiture de la volonté de Dieu pût plier sous la perversité de la volonté du damné : ce qui n'arrivera jamais, parce que la droiture de Dieu est immuable. Il ne pourra jamais cesser de haïr et de poursuivre le péché ; et parce que la perversité et l'iniquité du damné est aussi de son côté immuable, il ne pourra jamais cesser d'aimer le péché. Le changement de la volonté ne convient qu'à la vie présente, qui est la voie, le chemin où l'on marche, où l'on est en mouvement ; la vie future est le terme où l'on tend, où l'on s'arrête, où l'on cesse d'être en mouvement. Or le damné est dans le terme, il ne changera donc jamais, il sera donc dans toute l'éternité tel qu'il était au dernier moment de sa vie. Or en ce dernier moment il était pécheur, obstiné dans son péché, digne par conséquent alors des supplices de l'enfer ; il sera donc dans toute l'éternité pécheur obstiné, malgré ses supplices, et digne par conséquent de ses supplices dans toute l'éternité. C'est donc une vérité, qu'il voudra toujours être heureux, et qu'il ne pourra jamais l'être.

Pécheur obstiné qui m'écoutez, comprenez-vous que cet état vous regarde ? comprenez-vous que vous n'en êtes éloigné qu'autant que vous l'êtes de la mort ? comprenez-vous qu'il ne faut qu'un moment pour vous livrer à la mort, qu'un moment par conséquent pour vous jeter dans ce gouffre de misères ? Ah ! dit saint Augustin, quand on vous parle de la mort, de cette mort qui passe en un moment, vous tremblez, et l'effet de votre crainte est que vous faites tout pour l'éviter. Cependant il faut qu'elle vienne, elle aura son jour tôt ou tard et malgré vous : *Times mortem, ad momentum quæ veniet etsi nolis* (*Serm.* 279, *de Paulo apost.*, *n.* 9). Et quand on vous parle de cette mort éternelle, de cet enfer qui ne passera jamais, vous ne tremblez pas, vous ne songez pas à vous en défendre ; il dépend de vous cependant de l'éviter ou d'y tomber : *Time pœnas in æternum, quæ non venient, si nolueris.* Comment accordez-vous cet excès d'indifférence pour le plus grand de ces deux périls avec cet excès de précaution sur le moindre de ces deux périls ?

C'est que le péril de la mort m'est connu, dites-vous, et certain par mes propres yeux, au lieu que le péril de l'enfer ne m'est certain que par la foi. Mais n'est-ce pas assez pour

vous alarmer, que le péril vous soit certain par la foi? Le seul doute et le seul soupçon d'un péril imaginaire, dont on vous aura menacé, suffira pour vous mettre sur vos gardes et vous tenir en crainte et en respect, et la certitude de l'enfer appuyée du témoignage de la foi ne fait nulle impression sur votre âme. La foi n'est-elle rien chez vous? l'avez-vous perdue? Vous l'aviez dans vos tendres années, lorsque l'innocence de vos mœurs vous éloignait du péril de l'enfer; maintenant que vous êtes devenu méchant, avare, impudique, et par là digne de l'enfer, vous prétendez qu'il n'y a plus d'enfer. N'y en a-t-il donc plus depuis que vous l'avez mérité? Votre libertinage et votre intérêt personnel ont-ils détruit là-dessus la foi publique, la foi de toutes les nations, la foi même des païens jointe à celle de l'Evangile, en un mot, votre propre foi? Tout cela dit qu'il y a un enfer pour les impies. Qu'avez-vous de plus fort que tout cela pour vous persuader qu'il n'y en a point? que voulez-vous de plus fort que tout cela pour vous persuader qu'il y en a un?

Vous voudriez voir quelqu'un qui en fût revenu exprès pour vous confirmer dans votre foi. C'est là précisément le souhait du mauvais riche. Envoyez, disait-il, père Abraham, envoyez Lazare à mes frères, pour leur attester la vérité : *Mittas eum ut testetur illis* (*Luc.*, XVI, 20). Ils feront pénitence alors, ils croiront l'enfer à la vue d'un tel miracle: *Si quis ex mortuis ierit ad eos, pœnitentiam agent.* Et moi je vous réponds, pécheurs, ce qu'Abraham répondit au mauvais riche. Ils ont Moïse et les prophètes et l'Evangile de Jésus-Christ. S'ils ne croient point à l'Evangile, ils ne croiront point aux visions : *Si prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit credent* (*Ibid.*).

Car cette vision d'un damné revenu de l'enfer exprès pour vous le prêcher, qu'aurait-elle de plus fort pour vaincre votre obstination que les visions et les miracles annoncés par l'Evangile? Il est vrai, vous auriez vu de vos yeux un damné. Mais attaché comme vous l'êtes à vos habitudes criminelles, et par là devenu dur à la foi, pourriez-vous en croire vos propres yeux, et ne prendriez-vous pas la vision pour une illusion, pour l'effet d'une imagination troublée? Et quand vous en reconnaîtriez la vérité, cette vision qui serait certaine pour vous, le serait-elle pour vos pareils? Les autres libertins s'en rapporteraient-ils à vous? votre témoignage et même votre serment rendrait-il votre prétendue vision plus croyable à leur égard que ne le sont les visions attestées par l'Écriture? auriez-vous parmi eux un autre crédit et un autre nom que celui d'un visionnaire et d'un fou? Dieu qui aurait eu la complaisance de faire ce miracle exprès pour vous convertir, pourrait-il refuser d'en faire autant pour la conversion des autres? n'auraient-ils pas autant droit d'en exiger un pareil de sa bonté? Les miracles et les visions deviendraient donc ainsi les ressorts communs du gouvernement de sa providence, et la foi ne serait plus l'âme et le fondement de la religion.

Mais enfin cette foi de l'enfer et du paradis, vous l'avez trouvée constamment établie dans l'univers, quand vous y êtes entré : quelle vision, quel miracle avez-vous vu de vos yeux, pour vous y faire renoncer? C'était là cependant que vous deviez en attendre un qui vous déterminât à ne pas croire ce que vous aviez toujours cru et ce que tout le monde croit. Il fallait un miracle au moins pour vous autoriser à démentir la foi universelle et publique. Cependant sans vision, sans miracle et même sans l'appui d'aucune raison, vous traitez d'insensés les sages de tous les temps sur la créance de l'enfer, parce que s'il y a un enfer, les remords de votre mauvaise vie vous font sentir qu'il est pour vous; c'est donc uniquement le désordre de votre vie qui vous fait contester la vérité de l'enfer. Est-ce une raison pour ne le pas croire et pour vous tranquilliser sur votre incrédulité?

Mais supposons que Dieu vous accorde un miracle, et qu'alors sur le rapport de vos yeux vous vous rendiez à la foi; de quoi vous servira-t-elle, à moins que vous n'y joigniez l'obéissance à la loi, que vous ne sortiez du libertinage où vos passions vous ont plongé, que vous n'embrassiez la pénitence, et ne forciez votre naturel pervers à l'étude de la vertu? Sans cela vous vous damnerez avec la foi d'un enfer, tout aussi sûrement que sans la foi. Laissez donc là, mon cher auditeur, les miracles et les visions, n'en demandez plus à Dieu pour vous déterminer à croire. A la loi, songez à la loi, sortez du péché, quittez le monde, renoncez à vos faux amis. Suivez la loi de la raison, rien ne vous empêchera plus d'obéir à la religion. Vous commencerez avec le secours de la grâce à vivre en chrétien, dès que vous vivrez en homme. Enfin, vous croirez l'enfer, dès que vous vous mettrez en état de l'éviter et que vous vous verrez hors d'état de le mériter. Tenez-vous donc pour dit ce qu'Abraham disait au riche damné : que si la loi ne suffit pas pour corriger nos mauvaises mœurs et pour appuyer notre foi, toutes les visions y sont inutiles. *Si prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit credent.* Croyons, mes frères, croyons, craignons et nous corrigeons. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur la vérité de la religion.

Homo erat paterfamilias, qui plantavit vineam, et locavit eam agricolis... Cum autem tempus fructuum appropinquasset, misit servos suos ad agricolas, ut acciperent fructus ejus.

Un père de famille ayant planté une vigne, et l'ayant donnée à louage à des vignerons, leur envoya ses serviteurs vers le temps des vendanges pour en recueillir les fruits (*Matth.*, XXI, 33, 34).

Sire (1),

Cette parabole est un trait des plus si-

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

gnalés de la divine éloquence de Jésus-Christ, pour rendre aux Juifs leur ingratitude sensible, et leur en faire appréhender le juste et prompt châtiment.

Il y représente la religion qu'ils avaient reçue de Dieu, sous la figure d'une vigne plantée par un père de famille avec un soin particulier; les Juifs, comme les vignerons choisis pour la cultiver; les patriarches et les prophètes comme les serviteurs commis en divers temps pour exiger d'eux les fruits qu'ils refusaient de lui rendre. Enfin lui-même il se dépeint comme le fils de ce père de famille envoyé par un dernier effort de clémence et de bonté pour les rappeler à leur devoir. Il leur remet devant les yeux les cruels traitements qu'ils avaient faits aux prophètes, et leur parle de la mort qu'ils lui préparaient à lui-même, et qu'il devait subir dans peu de jours, comme d'un événement certain et déjà passé : *Apprehensum eum occiderunt* (*Matth.*, XXI, 39). Puis, remettant le jugement d'une conduite si coupable à leur propre décision : Que doit faire, leur dit-il, le Seigneur de cette vigne à ces vignerons ingrats? *Quid faciet agricolis illis* (*Ibid.*)?

Quel aveu tire-t-il de leur bouche criminelle, et que répondent-ils à la question? Ce que le bon sens les force de reconnaître. Il exterminera, disent-ils, ces malheureux comme ils le méritent, et louera sa vigne à de plus fidèles vignerons : *Malos male perdet, et vineam suam locabit aliis agricolis* (*Ibid.*, 41). Aussitôt les prenant à leur parole, il porte contre eux l'arrêt de la justice de Dieu. Je vous le déclare donc, leur dit-il, que le royaume de Dieu, sa religion, sa foi vous sera ôtée et transportée à un peuple qui en produira les fruits : *Ideo dico vobis quia auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus* (*Ibid.*, 43).

Les Juifs, dit l'Evangile, à cette foudroyante déclaration comprirent qu'elle s'adressait à eux ; mais ce ne fut que quarante ans après qu'ils en éprouvèrent la vérité, par la destruction de leur ville, de leur temple et de tout leur gouvernement. Ce fut alors que la vigne fut ôtée aux vignerons révoltés, et transportée à de plus fidèles, et c'est nous, mes frères, qui jouissons de ce bonheur. En vérité le sentons-nous? connaissons-nous le prix de cette grâce? y répondons-nous mieux que les vignerons destitués? Cette destitution des Juifs, cette vocation des chrétiens, ces deux événements prédits par la parabole, et depuis ce temps-là si pleinement accomplis, peuvent-ils laisser dans nos esprits le moindre nuage et la moindre difficulté sur la vérité de la religion? J'ai commencé la semaine dernière à traiter ce grand sujet, par l'établissement miraculeux de la religion chrétienne; aujourd'hui rendons-en la preuve complète en vous exposant le prodige de la destruction des Juifs.

J'entreprends donc de vous montrer que la destruction de l'Etat et de la religion des Juifs, précédée de la prédiction qui la leur avait annoncée, est accompagnée de circonstances et d'incidents si merveilleux, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse en être l'auteur. Or l'une et l'autre a Jésus-Christ pour auteur, c'est lui qui a détruit l'Etat des Juifs, lui qui en a prédit la destruction. Il faut donc nécessairement qu'il soit Dieu, et que la religion fondée sur cette destruction, et selon cette prédiction, soit une religion incontestablement divine. Appliquez-vous, Messieurs, à ces deux points de mon discours. La conviction qui en résulte a paru si forte aux anciens Pères de l'Eglise, et principalement à saint Augustin, qu'ils la jugeaient hors d'atteinte aux reproches des infidèles, et absolument hors de toute contestation. De quel poids par conséquent doit-elle être maintenant sur nous, après (dix-huit cents ans) d'évidence? Ouvrez nos yeux, Seigneur, à l'éclat de cette lumière ; augmentez-la par votre grâce à ceux qui en goûtent la douceur, et réduisez les rebelles qui la rejettent à en ressentir la force. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qu'il y a de surprenant dans le sujet que je traite, et d'accablant pour les esprits flottants dans la religion, ce n'est pas qu'une nation nombreuse, puissante en armes, et plus de deux mille ans résistante aux efforts des plus redoutables ennemis, ait trouvé son terme et sa fin. Tel est le destin de tous les empires. On a vu finir celui des Assyriens, celui des Grecs, celui des Mèdes; on a vu les barbares inonder l'empire romain. Ce qui rend prodigieux le renversement de l'empire et de la religion des Juifs, c'est qu'il est arrivé dans un amas de circonstances, avec un enchaînement d'incidents si absolument inouïs, qu'il ne peut être que l'effet d'une vengeance plus qu'humaine, et de la colère d'un Dieu maître des événements.

Pour donner jour à cette conclusion, supposons ce qui s'est vu de tout temps dans la révolution des empires. Ou bien les conquérants ont exterminé les vaincus, comme ont fait les Mahométans en divers endroits du monde, ou bien les conquérants, laissant subsister les vaincus, ont borné leur victoire à leur imposer des tributs : c'était l'usage des Romains; ou bien les conquérants se sont mêlés aux vaincus, et de deux nations ennemies n'ont plus formé qu'une même nation : c'est ainsi que les Français se sont unis aux Gaulois et leur ont fait prendre leur nom. Voilà l'effet commun des révolutions publiques qui ont les hommes pour auteurs. Il n'en est pas ainsi, Seigneur, des coups que vous avez portés sur les Juifs. Ces coups sont tels et si affreux, qu'ils n'ont pu partir que de votre main. Car examinons-en les circonstances.

Saint Augustin applique à Notre-Seigneur quatre paroles de David tirées du psaume LVIII : Dieu, dit-il, m'a fait connaître ce qui doit arriver à mes ennemis. Seigneur, ajoute-t-il, ne les exterminez pas : *Ne occidas eos.* Qu'ils n'oublient jamais ce qu'ils sont : *Ne obliviscantur.* Dispersez-les par

votre force : *Disperge illos in virtute tua.* Enfin dégradez-les et les dépouillez de leur puissance : *Depone illos.*

Découvrons par ordre en ces quatre mots quatre malédictions extraordinaires, et non jamais réunies que dans le châtiment du peuple juif : premièrement, le renversement de leur puissance et de leur Etat : *Depone illos ;* secondement, la dispersion de la nation par toute la terre, malgré le renversement de l'Etat : *Disperge illos;* troisièmement, la conservation continuelle de la nation, malgré le renversement de l'Etat et la dispersion de la nation : *Ne occidas eos ;* quatrièmement, leur obstination dans le crime et dans l'erreur, leur entêtement à se regarder toujours comme le peuple de Dieu, toujours attachés à leurs livres, à leurs traditions, à leurs vaines cérémonies, à l'ombre enfin de leur ancienne religion, qu'il leur est impossible d'exercer ni d'oublier : *Ne obliviscantur.* La dégradation du peuple juif, sa dispersion dans tout l'univers, sa conservation depuis tant de siècles, son obstination dans ses coutumes et dans son aveuglement : quatre événements disposés par la sagesse d'un vengeur dominant sur tous les temps et dans tous les pays du monde.

1. La première singularité, c'est la dégradation des Juifs par le renversement de la religion, du gouvernement, du trône et du temple ; premier effet de la malédiction de Dieu : *Depone illos.* Quelle malédiction, Messieurs ! Ce peuple tiré de l'Egypte et délivré du joug des Pharaons par tant de miracles, élevé sur la tête des rois barbares par tant de fameux exploits, échappé tant de fois à la fureur des tyrans de Babylone et de Syrie par des coups extraordinaires de la protection du ciel, ce peuple, après plus de deux mille ans de progrès et de prospérité depuis sa sortie d'Egypte, est accablé sous la puissance des Romains par un siége de cinq mois. Onze cent mille hommes y périssent par le fer, par la faim, par la peste et par le feu; cent mille entraînés en esclavage et vendus dans les marchés; plus de huit cent mille accablés des mêmes fléaux dans le reste du royaume; avec quel assemblage d'horreurs et de cruautés ! On ouvrit le ventre à plus de deux mille captifs, pour y chercher l'or caché par l'avarice des vaincus à l'avarice des vainqueurs ; on vit des mères arracher leurs propres enfants de leur sein pour en faire leur nourriture, on vit les Juifs, déchirés entre eux par la sédition, souiller l'autel du sang de leurs propres citoyens, faire du temple une place de carnage, y allumer les premiers feux qui le réduisirent en cendre, et par des coups inouïs de désespoir dérober à Titus la gloire de sauver leur temple et de leur accorder la vie. A-t-on jamais ouï parler d'une désolation pareille, en si peu de temps, avec tant d'éclat? Il n'appartient qu'à celui qui a tiré les hommes et le monde entier du néant de disposer ainsi de la vie des peuples, et de leur faire sentir leur néant.

Il est vrai que de temps en temps le bonheur des Juifs avait été traversé par de tristes intervalles, en punition de leurs péchés. Dieu, pour les rappeler à leur devoir quand ils s'en étaient écartés, leur avait fait éprouver la dureté des puissances étrangères, en les y soumettant pour quelques années. Ils avaient souffert huit ans la domination de Chusan, roi de Syrie (*Judic.*, III, 8); dix-huit ans celle d'Eglon, roi de Moab (*Ibid.*, 14); vingt ans celle de Jabin, roi de Chanaan (*Judic.*, IV, 3); sept ans celle des Madianites (*Judic.*, VI, 1); dix-huit ans celle des Ammonites (*Judic.*, X, 8); quarante ans celle des Philistins (*Judic.*, XIII, 1). A chacune de ces disgrâces Dieu, qui les regardait alors comme ses enfants, leur suscitait avec un soin paternel autant de libérateurs : les Othoniel, les Jephté, les Gédeon, les Samson. Le plus sévère et le plus long de ces divers châtiments fut celui que Dieu exerça par Nabuchodonosor et par les rois ses successeurs, durant soixante et dix ans. Mais quelque terrible qu'il fût par sa durée et sa rigueur, par le saccagement de la ville, et la démolition du temple, et le transport de la nation dans un pays étranger, quelle comparaison de la désolation présente à cette captivité, de (dix-huit cents ans) de misères avec soixante et dix ans, de l'abolition entière du culte de la religion parmi eux, avec la simple destruction des autels et des murailles ! Eux ou leurs enfants virent enfin le terme de leur exil : les prophètes que Dieu conservait au milieu d'eux adoucissaient toujours la rigueur de leurs maux présents par l'assurance du retour de la clémence céleste. Ils savaient enfin par les oracles divins (*Agg.*, II, 10), que des ruines abandonnées de ce temple renversé bientôt il sortirait un nouveau temple aussi superbe et plus respectable que le premier.

Où sont ces ruines maintenant, ces espérances, ces oracles favorables à leurs vaines prétentions? Sur quoi peuvent-ils se flatter de la fin de leurs malheurs, après tant de siècles d'esclavage? Ils conviennent que c'était Dieu qui les mettait autrefois sous le joug des Chananéens, des Assyriens, des Philistins : est-ce maintenant, demande saint Chrysostome (*Homil. 4 in Judæos*), un autre Dieu qui les tient opprimés sous le poids de son courroux? Et si ce Dieu vengeur leur paraissait juste alors dans les châtiments passagers dont il punissait leurs crimes, oseront-ils l'accuser d'injustice et de cruauté dans la longueur du supplice qu'ils endurent depuis la mort de Jésus-Christ?

Car à quel autre crime qu'à cette mort imputerait-on cet excès de sévérité inouïe? Ce qui leur avait jusqu'alors attiré le courroux de Dieu, c'était le mépris de ses lois, la révolte contre les prêtres, la profanation des autels, le massacre des prophètes, l'immolation de leurs enfants aux faux dieux, l'idolâtrie, en un mot, où leur penchant et l'exemple de leurs voisins les faisait souvent tomber. Pour expier de si énormes forfaits, les vingt ans, quarante ans, soixante et dix

ans de servitude avaient suffi jusqu'alors à la justice d'un Dieu jaloux. Qu'est-ce qui peut maintenant le rendre inexorable à leurs cris, après tant de siècles écoulés dans l'oppression sans relâche et sans secours, si ce n'est un forfait encore plus criant que les sacrifices du sang humain, que l'impiété et l'idolâtrie? Quel autre enfin qu'un forfait, non pas contre les lois et contre le culte de Dieu, mais directement contre Dieu même, en la personne de ce Jésus que les saints livres et ses miracles déclaraient vrai Fils de Dieu?

2. Mais outre la désolation de la nation entière et le renversement de l'État, une seconde malédiction prouve encore mieux que c'est Dieu qui l'a lancée, à savoir la dispersion générale des restes de la nation : *Disperge illos in virtute tua*. Dispersez-les, Seigneur, disait David, répandez-les, semez-les par tout l'univers.

Saint Jean Chrysostome (*In psal.* VIII) les considère comme les membres sanglants du cadavre d'un criminel, écartelés après sa mort et placés sur les grands chemins pour annoncer la grandeur du forfait par la grandeur du supplice, et répandre partout des exemples de terreur.

Et c'est à quoi servit la démolition du temple. Il était regardé par les saints Pères comme le point central où Dieu tenait tous ses enfants attachés, unis entre eux et séparés de tout le monde profane. Il les y avait unis par la communauté du même autel et des mêmes sacrifices. Il leur avait défendu par une loi portée exprès d'élever aucun autre autel, de sacrifier en aucun autre lieu : *Cave ne offeras holocausta in omni loco, sed in eo* (*Deuter.*, XII, 13). Tout le corps de leur Etat successivement formé en manière de république, ensuite gouverné par des juges et par des rois, était, dit saint Jean Chrysostome, comme un grand bâtiment dont Dieu même était l'architecte; il en avait creusé par degrés les fondements, établi les murs, élevé la voûte, et le temple de Jérusalem était, dit ce saint, comme la clef de la voûte du bâtiment, comme le nœud qui tenait les pierres en union, qui rendait le corps de l'État inébranlable, qui en devait faire la sûreté et la perpétuité.

Qu'est-il arrivé? ces perfides ont attenté contre Dieu fondateur de l'édifice : ils ont forcé sa colère à renverser l'ouvrage de ses mains; il a lui-même arraché la clef qui en maintenait la voûte; il a renversé le temple. Aussitôt on a vu toute la masse ébranlée s'ouvrir et se séparer; les pierres du sanctuaire écroulées et détachées couvrir de leurs débris non-seulement la surface des lieux voisins, mais toute la surface et l'étendue de la terre : *Dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum* (*Thren.*, IV, 1). Pierres qui ne sont autre chose que les familles et les tribus, les chefs et les membres de la nation, vagabonds et étrangers au milieu de toutes les nations. Là, pour reprendre l'exercice de leur ancienne religion, continuer leurs sacrifices, rétablir les prêtres et les lévites dans leurs rangs et dans leurs fonctions, il leur faudrait autant de temples qu'ils ont d'habitations répandues par l'univers. Or il leur est défendu par la loi d'avoir plus d'un temple et de l'avoir hors du lieu choisi seul par le Seigneur : *In eo loco quem elegerit Dominus* (*Deuter.*, XXII, 13). La destruction par conséquent de ce seul lieu, de ce seul temple, a causé le démembrement des familles et des tribus en tant de pays différents, et par une suite nécessaire a entraîné la destruction de tout leur Etat politique et de toute leur religion. C'est ce que Dieu a prétendu dans la dispersion des Juifs, ce qu'il a exécuté comme il l'avait prétendu, et c'est ce qu'un Dieu seul était capable de faire.

3. Une autre preuve de divinité dans la troisième malédiction énoncée par le prophète : Humiliez-les, dit-il à Dieu; détrônez-les, dispersez-les : *Depone, disperge illos*; mais cependant, ajoute-t-il, ne les exterminez pas : *Ne occidas illos*. C'est pourtant l'effet naturel qui devrait suivre les deux premiers châtiments. Car peut-on concevoir qu'un peuple arraché de sa patrie, errant par pelotons sans guide en mille endroits séparés, sans avoir de quoi se défendre, et presque même sans l'oser, se soit cependant maintenu, depuis combien de temps? malgré combien d'obstacles et contre combien d'assauts? c'est ce qui n'est pas naturel. On sait que depuis le temps de la dispersion des Juifs, les Français se sont emparés des Gaules, les Vandales et les Visigoths de l'Afrique et de l'Espagne, les Saxons de l'Angleterre, les barbares enfin du vaste empire des Romains (*Aug.*, *in psal.* LVIII, *enarr.* 1). Cherchez maintenant ces Gaulois, ces Vandales, ces Visigoths, ces Saxons, ces Romains, dans ces vastes pays dont ils étaient ou s'étaient rendus les maîtres : ce ne sont plus que des noms qui ne subsistent plus que dans le souvenir public, et ne paraissent plus sur la tête d'aucun homme. Ce sont autant de ruisseaux qui sont entrés dans les fleuves, autant de fleuves qui sont entrés dans la mer; on sait qu'ils y sont entrés, mais leurs eaux y sont confondues, on ne les peut plus distinguer.

De tous les peuples du monde il n'y a que le Juif qui ait pu se préserver du mélange des autres peuples; il n'y a que lui seul qui, toujours faible, ait pu sans chef et sans appui se soutenir contre la foule ennemie de ses vainqueurs. On ressent cependant pour eux une opposition et un dégoût qui éloignent de leur alliance, et quoique cette opposition dût porter le reste des hommes à les écarter de leur vue et à les exterminer, partout odieux et méprisés, partout cependant ils subsistent. Et comment subsisteraient-ils, si Dieu qui les frappe d'un bras ne les soutenait de l'autre, et ne perpétuait la durée de ses ennemis, en vue de perpétuer la rigueur de sa vengeance, et d'avoir, dit saint Augustin, partout des témoins de leur crime et de la vérité de la foi de Jésus-Christ. *Per omnes gentes dispersi, testes iniquitatis suæ,*

et veritatis nostræ (*In psal.* LVIII, *enarr.* 1).

Dieu, dit ce saint (*Ibid. et in psal.* LXXVII, n. 39), renouvelle sur eux pour avoir crucifié le Christ, le châtiment prodigieux qu'il exerça sur Caïn pour avoir massacré son frère. Il imprima sur sa personne un caractère d'horreur, qui, l'obligeant lui-même à fuir par toute la terre, à se dérober à tous les yeux, *vagus et profugus in terra* (*Genes.*, IV, 12), retenait cependant la haine de tous les hommes, et il leur ôtait la force ou la pensée de le tuer: *Posuit Dominus signum, ut non interficeret eum omnis qui invenisset eum* (*Ibid.*, 15).

Vous me direz que, sans avoir recours au miracle ni au bras de Dieu, cette conservation des Juifs dans le mélange des nations n'est qu'un effet naturel de la circoncision, qu'ils ont toujours observée, et qui les a distingués entre toutes les nations. Mais ce même attachement n'est-il pas un coup évident de la puissance de Dieu? n'est-ce pas la dernière des quatre malédictions dont ils ont été frappés, et qui les empêche d'oublier qu'ils étaient autrefois son peuple : *Ne obliviscantur populi mei?*

4. Car s'il y avait quelque chose dans leur loi qu'ils dussent avoir oublié, dont ils dussent avoir aboli le respect et la mémoire, c'était cette circoncision qui ne les distinguait qu'en les exposant aux mépris du reste du genre humain; c'étaient ces livres divins qu'ils ne pouvaient lire sans y voir la condamnation de leur malice et de leur ingratitude. On ne prend que trop aisément la teinture de la religion de ceux avec qui l'on vit, et lorsque l'on commence à se dégoûter de la sienne, c'est par ce qu'elle a de plus dur et de plus fâcheux.

Au contraire les Juifs, c'est par ce qu'il y a de plus onéreux dans leur loi qu'ils y sont demeurés fidèles; c'est par l'aversion des viandes qu'elle défend, par le respect des prophéties et des autres livres sacrés qui leur reprochent leur perfidie; c'est surtout par la circoncision. Déterminés et obstinés à se regarder toujours comme le peuple de Dieu, rien n'a jamais pu les empêcher de garder scrupuleusement ce signe extérieur, par lequel ils s'imaginent encore avoir droit d'exiger de Dieu l'accomplissement de ses promesses, et de le forcer quelque jour à les reconnaître malgré lui pour ses enfants.

C'est avec la même présomption qu'ils ont conservé avec soin les anciennes Ecritures; mais par un coup de providence entièrement contraire à leur dessein, c'est pour servir de témoignage et contre eux et pour les chrétiens. S'ils avaient perdu ces livres divins, par où les pourrions-nous convaincre d'impiété, leur montrer la vérité de la venue du Messie et l'accomplissement des prophéties en la personne de Jésus-Christ? Loin d'y trouver par conséquent la consolation et le salut qu'ils y cherchent, ils nous y fournissent, dit saint Augustin, des preuves de notre salut : *Portant Scripturas, non ad adjutorium salutis suæ, sed ad testimonium salutis nostræ* (*Serm.* 200, *n.* 3). Sans cela, continue le même saint, les païens à qui nous prêchions la foi s'y seraient rendus moins dociles. Ce que nous leur annoncions des merveilles de Jésus-Christ aurait pu leur être suspect, si le témoignage de nos apôtres n'eût pu leur être confirmé par celui de nos ennemis. Ennemis qu'ils sont de Jésus-Christ, et nos ennemis dans leurs cœurs, ils sont nos garants dans leurs livres. *In cordibus hostes, in codicibus testes.* C'est de leurs armes que nous nous servons pour les confondre et les mettre hors de combat. C'est dans leurs sources que nous puisons de quoi rendre notre foi croyable à tout l'univers. Messieurs, si à la vue de ces quatre événements si inconcevables, et cependant si publics, vous vous obstinez à penser que le hasard, la nature, ou enfin quelque autre qu'un Dieu puisse en avoir été l'auteur, blâmez donc la crédulité de tous les peuples de l'univers, qui se sont rendus à ces merveilles, et qui les ont jugées au-dessus de la puissance de leurs rois et de leurs dieux.

Car enfin dans ce même temps où la puissance des Romains mettait sous ses pieds la puissance et la religion des Juifs, ces mêmes Juifs ne craignaient rien de la puissance de Jésus-Christ. Ils croyaient sa secte anéantie et son imposture hors d'état d'avoir dans le monde aucun cours. Ils étaient bien loin d'imaginer que ces mêmes Romains, leurs vainqueurs, après les avoir opprimés, plieraient eux-mêmes un jour sous la loi de Jésus-Christ, beaucoup moins que ces fières nations que les Romains avaient domptées se révolteraient contre leur empire et se soumettraient d'elles-mêmes à celui de Jésus-Christ. Rien de cela ne leur venait en pensée. C'est cependant ce qui était déterminé par la sagesse de Dieu; c'est ce qui s'est accompli par degrés dans toute la suite des siècles, et l'accomplissement en est encore présent à nos yeux, comme aux yeux des Juifs. Ces mêmes lieux autrefois si renommés par le palais et les tours de David, par ce temple, ouvrage de Salomon, de Zorobabel et d'Hérode, ont été dépouillés de tous ces fameux monuments de la magnificence des rois, sans qu'il en reste aucun vestige, et ces mêmes lieux sont couverts des temples de Jésus-Christ. Les endroits où il est né, où il est mort, où il est ressuscité, y sont encore marqués par la vénération publique et par le concours de tous les peuples chrétiens. Tant de révolutions arrivées depuis sa mort n'ont pu abolir les honneurs que l'on y rend à sa croix; elle y brille toujours au milieu des infidèles, et les Juifs, étrangers dans le sein de leur patrie, à peine y osent-ils élever la voix pour invoquer Dieu.

C'est à cet excès de misère qu'ils étaient déjà réduits sous les empereurs païens. Soixante ans après leur destruction par Titus, Adrien leur avait défendu d'approcher de Jérusalem, d'oser même la regarder des collines qui l'environnent (*Euseb.*, *Hist.*, *l.* IV, *c.* 6) : rigueur qui durait encore plus de trois cents ans après, puisque saint Jérôme nous apprend que de son temps ils n'avaient pas la liberté d'aller pleurer sur les

ruines de leur ville; il leur en fallait acheter la permission : *Ut ruinam civitatis eis flere liceat, pretio redimunt* (*In Sophoniam, c.* I). On ne peut lire sans compassion le récit qu'il nous fait de leur état. « Tous les ans, dit ce Père, au jour de la destruction de leur ville et de leur temple, ils en viennent renouveler la triste mémoire et pour ainsi dire les funérailles. On y voit des bandes lugubres de femmes et de vieillards chargés d'années et desséchés de douleur, s'assembler autour de ces ruines, et demander à prix d'argent la liberté de pleurer. *Qui quondam emerant sanguinem Christi, emunt lacrymas suas; et ne fletus quidem eis gratuitus est.* Autrefois ils avaient acheté le sang de Jésus-Christ, ils achètent maintenant leurs propres larmes, et leur esclavage s'étend jusqu'à n'avoir pas même la liberté d'en verser. Leurs cheveux épars, ajoute-t-il, leurs visages et leurs bras sont encore dégouttants et livides de leurs larmes, que le soldat impitoyable en vient demander le prix ou en arrêter le cours : *Adhuc fletus in genis et livida brachia, et miles mercedem postulat, ut flere plus liceat.* Tout cela, dit-il, à la vue de la croix de Jésus-Christ, rayonnante au faîte de ses temples et sur la montagne des Oliviers; tandis qu'ils sont réduits à gémir de douleur et hurler de désespoir sur les cendres de leur sanctuaire : *Patibulo Domini coruscante... ululant super cineres sanctuarii.* »

Messieurs, pour n'avoir pas l'esprit et le cœur frappés d'une si longue et si terrible vengeance; pour n'y pas adorer la puissance et la justice d'un Dieu, la divinité par conséquent de la religion qui nous apprend à la connaître, il faut vouloir soutenir l'incrédulité contre l'autorité, non-seulement de tous les livres sacrés, mais des écrivains profanes et des annales du monde; il faut désavouer ce qui se passe encore à nos propres yeux; il faut surpasser l'aveuglement des Juifs les plus opiniâtres. Car à qui peut-on attribuer qu'à Dieu la prédiction précise et déterminée de cette révolution, dès les temps les plus éloignés, et dans les temps les plus près de l'événement? C'est ce qu'il faut rechercher dans le second point, et montrer que Jésus-Christ, l'auteur de la révolution, l'étant aussi de la prédiction, doit être reconnu et adoré comme Dieu.

SECONDE PARTIE.

Cette décision est établie sur des témoignages si certains, que j'oserai dire sans balancer qu'il faut nécessairement que Jésus-Christ soit un imposteur ou un Dieu. Voilà, Messieurs, une étrange alternative, elle fait cependant le triomphe de Jésus-Christ. Ces témoignages sont tirés tant des anciennes prophéties conservées par ses ennemis, que des prophéties mêmes de Jésus-Christ contenues dans les Evangiles, dont l'antiquité n'est point contestée, et dont la fidélité paraît hors de tout soupçon, par la comparaison des unes avec les autres, et leur conformité parfaite à l'événement.

Tous les oracles des anciens prophètes annoncent d'un commun accord la venue d'un Messie et la désolation des Juifs en punition de sa mort. Tous les oracles de Jésus-Christ conspirent à déclarer qu'il est lui-même ce Messie, et que le temps est venu de cette affreuse désolation. L'accomplissement de ces deux sortes d'oracles en sa personne et sur les Juifs prouve certainement qu'il n'était pas imposteur. Il s'ensuit donc qu'il a dit vrai, quand il s'est dit Messie et Fils de Dieu. Concluons par conséquent qu'il est ce Messie Fils de Dieu, et que sa religion est la vraie religion de Dieu.

1. Commençons par les oracles des prophètes, et voyons leur fidélité tant sur la sévérité de la punition des Juifs que sur la perpétuité de sa durée et sur son rapport à la mort du Christ. Ne nous arrêtons qu'aux oracles les plus clairs.

Moïse exhortant les Hébreux à l'observation de la loi qu'il venait de leur donner, leur déclarait en même temps les malédictions qui leur étaient préparées, s'ils venaient jamais à la mépriser. «Le Seigneur, disait-il, appellera contre vous des pays éloignés une nation féroce et d'un langage inconnu, qui viendra fondre sur vous comme un aigle d'un vol rapide. Elle ne cessera point de vous déchirer qu'elle ne vous ait dévorés; elle mettra toutes vos villes en poudre; elle déracinera les superbes murs où vous aurez mis votre confiance; elle poussera ses tranchées jusqu'à vos portes, et vous serrera de si près que, pour éviter la mort, il vous faudra manger le fruit même de votre ventre, et vous nourrir des chairs de vos enfants; et ce sera votre Dieu qui vous jettera dans cet abîme de misères : *In angustia et vastitate opprimet te Deus* (*Deut.*, XLIX, 28). »

Est-ce la prophétie où l'histoire qui parle ainsi? C'est Moïse, Messieurs; et si l'on prétend que dans ces menaces il envisageait la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, ce ne pouvait être que comme un crayon de sa destruction par les Romains, qui mit le dernier comble aux malheurs de ces rebelles, et fit tomber sur eux les dernières foudres du ciel.

Isaïe s'explique encore plus sensiblement sous l'image d'un divorce entre le Seigneur et la Synagogue, et par les suites funestes qui en furent les effets. «J'ai répudié votre mère, dit-il aux Juifs, en punition de vos iniquités, parce que je suis venu, j'ai parlé, j'ai appelé, et que nul n'a voulu m'entendre : *Veni, vocavi, et non erat qui audiret.* J'ai fait plus, j'ai livré mon corps à ceux qui m'ont voulu frapper, mes joues à ceux qui les ont voulu déchirer, mon visage à ceux qui l'ont souillé de crachats : *Increpantibus et conspuentibus in me.* C'est vous, poursuit-il, qui avez allumé le feu. Marchez à la lueur des flammes qui vous environnent. Vous dormirez, c'est-à-dire vous périrez dans les douleurs. C'est ma main qui a fait le coup : *De manu mea factum est istud, dolo ribus dormietis* (*Isai.*, L, 1, *seq.*). »

Peut-on ne pas reconnaître là l'infidélité des Juifs, la réprobation de la Synagogue,

la prédication du Sauveur, les ignominies de sa passion, l'incendie de leur ville et de leur temple, enfin la consommation de leur assoupissement et de leur endurcissement dans leurs malheurs : *In doloribus dormietis.*

Mais quoi de plus précis que l'oracle de Daniel? Il va jusqu'à marquer les semaines et les années. Ecoutez, chrétiens, et frémissez à ces paroles de l'interprète de Dieu. «Soixante et deux semaines s'écouleront, dit Daniel, après quoi le Christ sera mis à mort : *Christus occidetur.* Le peuple qui le reniera, cessera d'être son peuple : *Et non erit ejus populus qui eum negaturus est.* Une nation viendra commandée par un chef qui détruira la ville et le sanctuaire : *Et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo.* La guerre finira par la désolation ordonnée. *Et post finem belli statuta desolatio.* Les victimes cesseront, les sacrifices seront abolis : *Deficiet hostia et sacrificium.* L'abomination de la désolation sera dans le temple : *Erit in templo abominatio desolationis ;* et la désolation durera jusqu'à la consommation des temps : *Et usque ad consummationem perseverabit desolatio* (*Dan.*, IX, 26).»

Cette désolation marquée dans un détail si précis n'était point celle qui fut causée par les armes de Babylone. Elle était dès lors arrivée, et Daniel qui faisait cette prédiction vivait lui-même asservi à Nabuchodonosor. Le temple détruit alors par les mains de ce conquérant devait être relevé soixante et dix années après, et la gloire du nouveau temple devait surpasser celle du premier, parce qu'il devait être honoré de la présence du Messie. C'est donc de ce temple nouveau que Daniel annonçait la désolation finale, et les prophètes ses associés dans la même captivité le regardaient comme le vrai tombeau de la religion judaïque, où elle devait finir.

C'est ce que dans les derniers temps de la même captivité le prophète Aggée annonçait en termes exprès : «*Adhuc modicum tempus*, encore un peu de temps, et je mettrai, disait-il, en mouvement toutes les nations de la terre. Le Désiré des hommes viendra : *Veniet Desideratus gentibus ;* et la gloire de ce dernier temple sera plus grande que la gloire du premier : *Magna erit gloria domus istius novissimæ plus quam primæ* (*Agg.*, II, 8).»

Gloire qui consistait, non pas dans la magnificence de sa structure, inférieure en toute manière à celle du premier temple élevé par Salomon, beaucoup moins dans sa perpétuité, puisqu'il devait être détruit par les armes des Romains, mais dans la présence, les miracles et la prédication du Messie, qui devait en même temps établir par tout l'univers le sacrifice nouveau sur les ruines de l'autel et du sacrifice judaïques.

Ainsi l'avait encore prédit le prophète Malachie, le dernier dont les oracles soient parvenus jusqu'à nous. Il regardait ce changement de sacrifice et d'autel, ce transport du culte divin des Juifs à toutes le nations, comme un événement déjà présent à ses yeux : «*Non est mihi voluntas in vobis.* Mon affection n'est plus pour vous, dit le Seigneur des armées. Je ne veux plus d'offrandes de vos mains, je ne les recevrai plus; mais depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, on sacrifiera partout à la gloire de mon nom ; partout on m'offrira des victimes pures, et vous apprendrez que mon nom, qui ne vous semblait grand que parmi vous, est grand dans toutes les nations du monde : *Ab ortu solis usque ad occasum offertur nomini meo oblatio munda, quia magnum est nomen meum in gentibus* (*Malach.*, I, 10).»

Que manque-t-il, Messieurs, à ces oracles divins pour vous persuader que la destitution du peuple juif et la substitution du peuple chrétien en sa place étaient l'une le châtiment, l'autre le fruit de la mort du Sauveur? Rendons-en la preuve complète, en comparant avec ces oracles anciens les oracles mêmes sortis de la bouche de Jésus-Christ.

2. Les oracles des prophètes avaient la plupart précédé l'événement de six, sept et huit cents ans. Mais les oracles de Jésus-Christ n'en étaient éloignés que d'environ quarante ans, et leur montraient, pour ainsi dire, au doigt qu'il était lui-même l'objet et la fin des prophéties; qu'ils devaient se précautionner contre l'événement prochain ; que ces malheurs les regardaient en personne; et que ceux qui l'entendaient, le voyaient et lui parlaient, ne mourraient point la plupart sans les avoir éprouvés : *Amen dico vobis, quia non præteribit generatio hæc donec omnia fiant* (*Matth.*, XXIV, 35; *Luc.*, XXI, 32). En vérité je vous le dis, que cette race qui vit maintenant ne finira point que toutes ces choses ne soient accomplies.

C'était au reste par lui-même et de sa propre autorité qu'il leur portait cet arrêt, non pas comme les autres prophètes, au nom et de la part du Seigneur, Dieu des armées : *Hæc dicit Dominus Deus, Dominus exercituum*, mais de son mouvement propre et sur la foi de son serment. Je vous le dis, moi, et vous le dis en vérité, le ciel et la terre passeront, mais la vérité de mes paroles est immuable et ne passera jamais : *Verba autem mea non præteribunt* (*Matth.*, XXIV, 35).

Que fait-il donc, et que dit-il, pour leur montrer qu'il est vrai Fils de Dieu, l'objet unique des prophéties, et que c'est en vengeance de sa mort qu'ils seront exterminés ? Les miracles qu'il avait faits dans tout le cours de sa vie devaient leur avoir ôté tout prétexte d'en douter. Le peuple en était convaincu, les enfants mêmes. Ils le réclamaient à haute voix comme le fils de David, comme l'envoyé de Dieu, c'est-à-dire comme le Messie. C'était à ces acclamations qu'ils l'avaient reçu dans Jérusalem : *Hosanna filio David, benedictus qui venit in nomine Domini* (*Matth.*, XXI, 9). Il n'y avait que les prêtres, les pharisiens, les chefs du gouvernement qui affectaient d'en douter. Ce fut dans les quatre ou cinq jours qui précédèrent sa mort qu'il redoubla ses soins pour les en convaincre.

Il s'expliqua d'abord par deux paraboles : la première était des vignerons, qui rebelles à leur Seigneur, ayant maltraité ses servi-

teurs et tué son fils, pour demeurer maîtres de la vigne, en furent chassés et exterminés (*Matth.*, XXI, 33). La seconde était des conviés aux noces du fils d'un roi qui, pour avoir méprisé l'honneur qu'il leur voulait faire, et même outragé ceux qui les invitaient de sa part, en furent punis par l'embrasement de leur ville (*Matth.*, XXI, 1). A ces paraboles les Juifs ne comprirent que trop que Jésus-Christ était ce fils du roi; qu'ils étaient eux-mêmes les conviés et les vignerons homicides, et que ces châtiments sévères étaient autant de menaces pour eux. *Ils connurent bien*, dit l'Evangile, *que c'était d'eux qu'il parlait* (*Ibid.*, 45). Mais il ne s'en tint pas aux paraboles; et s'étant ainsi fait connaître aux pharisiens pour le Messie qu'ils attendaient et devaient faire mourir, il ne leur cacha rien des rigueurs du châtiment dont leur impiété serait punie: écoutez-en le détail.

Le jour de son entrée, jetant les yeux sur la ville, il ne put retenir ses larmes. *Hélas!* s'écria-t-il, *si du moins en ce jour qui est à toi, dont tu peux encore disposer, tu reconnaissais ce qui peut faire ton repos et ton salut! mais tes yeux sont fermés à toutes ces choses. Un temps viendra que tu les ouvriras: temps malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées et te serreront de tous côtés, et raseront tes murs, et te détruiront, toi et tes enfants, parce que tu n'as pas connu le temps de la visite du Seigneur* (*Luc.*, XIX, 42-44).

Le lendemain dans le temple il fit encore éclater les mêmes regrets et la même compassion. *Jérusalem, qui massacres les prophètes et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme l'oiseau ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! Le temps approche où tes maisons seront désertes et laissées à l'abandon* (*Matth.*, XXIII, 37; *Luc.*, XIII, 34).

Le même jour enfin, sortant du temple, et quelques-uns lui faisant remarquer la grandeur de l'édifice et la solidité de ses murs: *Je vous le dis*, répondit-il, *je vous le dis en vérité, ces murs seront tellement détruits qu'il n'y restera pierre sur pierre* (*Matth.*, XXIII, 42). Puis encore plus précisément: *Malheur aux femmes qui seront grosses ou nourrices en ce jour-là; car l'ire de Dieu fondra sur ce peuple. Ils passeront par le fil de l'épée, ils seront emmenés captifs dans toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils, jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli:* DONEC IMPLEANTUR TEMPORA NATIONUM (*Luc.*, XXI, 23, 24).

N'était-ce pas dire qu'autant de temps qu'il y aurait des nations et des hommes sur la terre, il n'y aurait plus pour les Juifs ni de temple dans Jésusalem, ni de Jérusalem sur la terre. Et c'est, Messieurs, ce qui est arrivé, non par l'impuissance des Juifs à se relever de leur chute, à trouver des protecteurs et des chefs pour se relever, car en combien d'occasions favorables et par combien de révoltes l'ont-ils tenté?

Saint Jean Chrysostome (*Homil.* 3 *in Jud.*) en compte trois. La première, sous l'empire d'Adrien, soixante ans après leur destruction par Titus. Ils s'étaient rassemblés en grand nombre sous un chef qui se donnait le nom de *Fils de l'étoile* (*Barchochebas*). Ils ne se promettaient rien moins que de rétablir leur république au milieu de Jérusalem; mais Dieu leur fut toujours contraire et favorable aux armes des Romains. Adrien les ayant domptés, en fit par tout le monde un massacre général. Il fit déraciner tout ce qui restait de leur ville et, pour leur en rendre la pensée même odieuse, il lui ôta le nom de Jérusalem et lui fit porter le sien (*Ælia*). Constantin deux cents ans après, sur les premiers bruits d'une nouvelle révolte, la prévint par un honteux châtiment, leur faisant partout couper les oreilles comme à des esclaves fugitifs.

Ce fut sous l'empire de Julien qu'ils crurent voir la fin de leurs malheurs. Comment ne l'auraient-ils pas cru? Cet apostat, par haine pour Jésus-Christ, les mettait en pleine liberté d'exercer leur religion, les invitait à rétablir les cérémonies des sacrifices. Mais eux, scrupuleux hors de saison, lui ayant représenté qu'il leur était défendu par la loi de sacrifier dans une terre étrangère, hors du temple de Jérusalem, l'ordre aussitôt fut donné par cet empereur impie, l'ouvrage commencé, avancé avec ardeur. Il était temps, Seigneur, de garantir votre parole, et de montrer que nulle puissance créée n'en peut éluder l'effet. Aussitôt les vents, les tempêtes, des feux même souterrains sortant du creux des fondements dévorèrent les ouvriers, ôtèrent aux Juifs et à l'apostat l'audace de soutenir contre Dieu leur entreprise.

Il n'y avait pas plus de vingt ans que ce prodige était arrivé quand saint Chrysostome le prêchait. Ces travaux abandonnés étaient encore alors en spectacle à tout le monde, et ce qu'il en dit est confirmé par les écrivains du temps (*Greg. Nazianz.*, *orat.* 2 *in Jul.*; *Theod.*, *Hist. trip.*, *l.* VI, *etc.*).

Sera-ce nous, chrétiens, qui prêterons la main aux Juifs pour relever leur entreprise? Oserons-nous contester à Dieu et à Jésus-Christ la gloire d'avoir triomphé de leur incrédulité?

Titus, au rapport de Josèphe, historien juif, présent à cette même guerre, et témoin des malheurs de sa nation; Titus, tout païen qu'il était, étonné de sa victoire et la sentant au-dessus de toutes les forces humaines, y reconnaissait lui-même la vengeance et le bras du Dieu des Juifs (*De Bell. Jud.*, *lib.* VII, *c.* 16). Il ignorait pourtant les anciennes prophéties; il ne les avait point confrontées avec celles de Jésus-Christ. Bien plus, il ne pouvait voir dans l'avenir l'irréparable abolition du temple qu'il renversait, et que nulle révolution des siècles ni des empires ne relèverait jamais: cette preuve manquait à sa parfaite conviction. Cependant les circonstances inouïes de sa conquête avaient seules assez de poids sur son esprit pour lui paraître

un prodige évident de la puissance d'un Dieu. Nous, chrétiens, nous, frappés aussi bien que cet empereur par l'éclat de l'événement, encore plus éclairés par la lumière des prophéties, encore plus par l'évidence de la continuité et de la perpétuité du châtiment, ne nous rendrons-nous pas, avec encore plus de sujet que Titus, à tant d'invincibles convictions, puisque la raison ne trouve rien ni dans les livres sacrés, ni dans les histoires profanes, ni dans ce qui se passe à nos yeux, depuis Jésus-Christ, qui puisse nous autoriser à douter, ni de sa divinité, ni de celle de sa religion ?

Ne rougissons donc point de nous rendre, mes frères, à la foi de tant de siècles, établie sur le châtiment de l'incrédulité des Juifs; et que ces paroles de saint Paul ne sortent jamais de notre esprit : Qu'il est horrible, affreux de tomber sous les mains du Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (*Hebr.*, X, 31). Dieu, durant quarante ans, avait soutenu dans le désert l'incrédulité de leurs pères; il soutint encore quarante ans l'incrédulité des enfants, depuis la mort de Jésus-Christ jusqu'à la venue des Romains. Soutiendra-t-il la vôtre quarante ans? en attendez-vous la fin pour laisser toucher votre cœur? Cette fin que vous attendez n'est-elle point déjà venue, et ce temps n'est-il point passé pour vous? Tout finit, tout passe aux mortels; mais rien ne passe au Dieu vivant. Ces Juifs, le jour de sa mort, criaient avec joie que son sang tombât sur eux et sur leurs enfants : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros* (*Matth.*, XXVII, 25). Ils croyaient que l'impression de ce sang passerait avec la couleur; ils ne s'attendaient à rien moins qu'à sentir, quarante ans après, sa redoutable vertu : plus de dix-sept cents ans sont passés sans qu'elle soit épuisée; et tant qu'il y aura des héritiers de leur sang, le sang de Jésus-Christ pèsera toujours sur eux, parce qu'ils sont criminels et mortels, et que ce sang est le sang d'un Dieu toujours vivant pour leur supplice, et non plus pour leur salut.

Portez, chrétiens insensibles et durs, portez le même arrêt contre votre dureté. Au récit que vous venez d'entendre, à la vue d'un si horrible châtiment, pouvez-vous ne pas croire qu'il y ait un Dieu vengeur? et si ce Dieu vengeur a le bras si pesant contre les Juifs incrédules, est-il sans force et sans rigueur contre les chrétiens qui ne croient pas? Cette fausse tranquillité qui vous ôte maintenant la crainte, osez-vous vous flatter de la conserver toujours? Quand vous vous verrez chancelants au bord du tombeau, le péril prochain d'y tomber sous la main d'un Dieu vivant n'aura-t-il rien de terrible, et ne changera-t-il point votre sécurité présente en un seul désespoir éternel?

Mais si ce péril est terrible à ceux qui manquent de foi, combien doit-il l'être à ceux qui croient, et qui par leur mauvaise vie démentent et trahissent leur foi? Que la colère du Dieu vivant soit terrible aux incrédules, tout incrédules qu'ils sont, on n'en doit pas être surpris, Dieu sait faire ses impressions sur les âmes les plus rebelles; mais vous qui croyez en lui, qui l'adorez sur la croix mourant pour vous, et qui déshonorez sa croix, combien devez-vous craindre plus de tomber sous la main d'un Dieu mourant? Si les libertins sont réduits par les accidents de la vie à confesser quelquefois malgré eux une puissance au-dessus d'eux, ils ne la connaissent que par les coups qu'elle leur porte et n'en croient point Dieu l'auteur; ils ne le connaissent point par ses bienfaits, ils se sentent soumis à lui plutôt qu'ils ne s'y soumettent. Vous qui vous croyez redevables à sa bonté de tout ce que vous possédez et de tout ce que vous êtes, instruits et persuadés qu'il est l'auteur de votre vie, l'arbitre de votre fortune et le juge de votre éternité, convaincus que, pour vous la rendre heureuse et vous préserver du supplice des méchants, il a voulu subir pour vous le supplice de la croix, comment pouvez-vous outrager son sang et sa croix, jusqu'à négliger votre salut qui en devait être le fruit? Quand vous ne sentiriez ni les remords de l'honneur, ni les remords de la raison sur la honte, les excès et les scandales de votre vie, comment ne sentez-vous pas les remords de votre foi, sur l'abus du sang de ce Dieu, mort inutilement pour vous?

Mais si c'est inutilement qu'il est mort pour votre salut, sachez qu'il est encore vivant pour votre supplice, et que votre supplice aura d'autant plus de rigueur par-dessus celui des Juifs et des infidèles, que vous aurez eu par-dessus eux plus de grâces et d'occasions de faire votre salut. Croyons donc, mes chers frères, et menons une vie qui soit digne de notre foi. Ainsi soit-il, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON

POUR LE SAMEDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur les souffrances des pécheurs.

Surgam et ibo ad Patrem.

Je sortirai de l'état où je suis, et j'irai trouver mon Père (*Luc.*, XV, 18).

Que d'importantes vérités se présentent à l'esprit dans l'évangile de ce jour, sous la parabole de l'enfant prodigue! Quelles images y voyons-nous des mœurs corrompues de la jeunesse, encore plus intraitable maintenant que dans les siècles passés! Quelle peinture du mépris de l'autorité paternelle et de la funeste indulgence des parents pour les enfants! Quelle vive expression des suites honteuses de la débauche, et des misères du pécheur qui s'éloigne de son Dieu! Quelle idée consolante enfin de sa miséricorde infinie, et du penchant de son cœur à recevoir ses enfants égarés, quand ils reviennent à lui de tout leur cœur!

Au milieu de tant de lumières, ouvrons les yeux surtout au moyen dont il se sert pour les rappeler à lui. Quel est-il? la pauvreté, la faim, l'humiliation, l'abandon de tout le monde, en un mot, l'adversité. C'est par là

qu'il ramena le prodigue à son devoir, c'est par là communément qu'il y ramène les pécheurs. Et comment murmurons-nous dans les souffrances de la vie des rigueurs de la justice de Dieu? Admirons-y plutôt les sages tempéraments de sa providence paternelle, et son attention bienfaisante à troubler notre repos par des coups fréquents et éclatants, pour nous préserver du péril de la léthargie et de l'ensorcellement d'une longue prospérité.

Deux effets de la prospérité pernicieux à notre salut : le premier, c'est de nous aveugler l'esprit; le second, c'est de nous endurcir le cœur. Deux effets contraires de l'affliction : Premièrement, elle éclaire et ouvre l'esprit; secondement, elle attendrit et change le cœur. C'est ce que nous allons voir dans les deux parties de ce discours.

O mes chers frères! en quel temps traiterons-nous cette matière et ferons-nous ces réflexions plus à propos qu'en celui-ci? Nous avons peine à compter le nombre, la diversité, la pesanteur des maux dont nous nous sentons accablés. Nous est-il aisé de compter le nombre, la variété, l'énormité des péchés dont nous nous sentons coupables? A quoi les imputerons-nous qu'à l'abus que nous avons fait des longues prospérités que nous avons souhaitées et que nous avons obtenues de l'indulgence de Dieu? Dieu nous a trop écoutés. Plus nous l'avons trouvé facile et propice à nos désirs, plus nous nous sommes rendus sourds et durs à ses préceptes. Il nous a faits heureux, riches, glorieux, puissants; nous en sommes devenus ingrats et rebelles. Eh! par quel excès de bonté veut-il bien se servir du contre-poids des afflictions pour nous tirer du gouffre profond de nos crimes? Admirons aujourd'hui ce miracle de sa bonté; sortons de cet abîme d'horreurs sur les pas de l'enfant prodigue, et crions avec lui : Je veux me lever, Seigneur, et me réunir à vous. *Surgam, et ibo ad patrem.* Implorons pour cela Marie toujours prête à secourir les pécheurs. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

De tout temps, mais surtout dans le siècle où nous vivons, l'indépendance a passé dans l'esprit des jeunes gens pour leur véritable bonheur. Tandis qu'ils sont retenus par le lien du respect ou par celui de la crainte, ils demeurent, quoiqu'à regret, dans les règles du devoir; mais le devoir leur semble une espèce de servitude, et leur soin le plus pressant est celui de s'en affranchir. S'ils ne disent pas tous avec l'audace du prodigue : *Da mihi portionem*, donnez-moi ce qui m'appartient, l'avidité de leurs désirs n'en est pas moins inquiète. Souvent même l'indulgence des parents, l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes et pour la grandeur de leur maison, les engage à prévenir l'empressement de leurs enfants, par des largesses immodérées, des mariages précipités, des charges accumulées. Dès lors les jeunes gens, ne se voyant plus sous le joug, croient n'avoir plus besoin d'appui, n'avoir plus à craindre de maître; ils s'échappent à mépriser toute espèce d'autorité, respectable ou redoutable; et c'est là l'indépendance dont ils forment leur bonheur.

Jusque-là le prodigue avait attendu sa fortune et son établissement des soins de son père. Il s'étudiait à gagner dans son cœur, par sa complaisance et sa soumission, l'avantage que le rang d'aîné donnait à son frère. Il se tenait assidu près de son père, attentif et souple à ses volontés. Il n'a pas plutôt tiré de ses mains la part qui lui était destinée dans l'héritage, qu'aussitôt, charmé des douceurs de sa nouvelle liberté, son premier soin c'est de convertir tous ses fonds en bien liquide et facile à transporter partout où son plaisir l'appelle : *Congregatis omnibus* (*Luc.*, XV, 13). Il n'est plus retenu par l'affection de son père, ni par le respect de ses cheveux blancs. Il n'a plus besoin de ses conseils, beaucoup moins de ses avis et de son appui. Il a reçu de lui la vie, il l'a réduit à lui céder ses biens. Que sert un père après cela, sinon de poids inutile sur la terre, et d'objet importun pour des enfants?

A cette indifférence pour son père, il joint une fausse sécurité; non-seulement il ne le respecte plus, mais même il ne le craint plus. Il lui importe peu de lui déplaire; il compte pour rien ses reproches et ses menaces, et pour s'en mettre mieux à couvert il va chercher dans des pays éloignés l'impunité de ses débauches, et renonce à le voir jamais : *Profectus est in regionem longinquam* (*Ibid.*).

Chers auditeurs, ces illusions vous font pitié. C'est non-seulement où l'amour de la liberté conduit la plupart des jeunes gens, mais où la prospérité jette ordinairement tous les hommes. Hélas! quelle est sur nous la tyrannie de nos sens! Ils nous font oublier que le ciel est notre patrie, que l'héritage de notre père et nos seuls vrais biens sont là : séduits par nos yeux, par nos sens, nous ne connaissons point d'autres biens que ceux de la terre, ils occupent tout notre cœur. Nous crions tous les jours à Dieu, comme le prodigue imprudent : Donnez-nous des richesses, des honneurs, des victoires, des succès, toutes les douceurs de la vie convenables à notre état : *Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit* (*Luc.*, XV, 12). Les avons-nous extorquées par notre importunité, sommes-nous une fois en possession de cette prospérité si ardemment désirée, aussitôt nous tombons dans l'indifférence et dans la sécurité. Nous ne songeons plus que Dieu est notre bienfaiteur, de qui nous tenons tous nos biens, encore moins qu'il est notre maître, à qui nous en rendrons compte. On ne croit plus avoir besoin de Dieu : voilà notre indifférence. On ne craint plus rien de la part de Dieu : voilà notre sécurité.

Tel est le double aveuglement du pécheur qui se croit heureux et indépendant. On a beau l'avertir de ce qu'il doit à son père et du déplaisir qu'il lui fait; on a beau lui montrer les écueils qui l'environnent et le précipice où il tend, il y court les yeux fermés

sans considération, sans crainte : *In regionem longinquam.* Il s'imagine qu'en s'éloignant et ne songeant plus à Dieu, Dieu ne le verra plus et ne songera plus à lui.

Vous vous trompez, enfant prodigue, enfant aveugle et fugitif, Dieu vous voit, il pense à vous, il sait le moyen de vous rappeler à lui, de vous faire connaître et sentir votre dépendance. Et quel est ce moyen? L'affliction, la seule affliction vous ouvrira l'esprit aux vérités que vous ne voulez pas entendre, et que vous feignez d'ignorer. C'est ce que dit le prophète Isaïe à tous les pécheurs aveuglés : *Tantummodo sola vexatio intellectum dabit auditui* (*Isai.*, XXVIII, 19). Tout autre remède est inutile : il n'y en a point, dit-il, d'efficace que l'affliction; pourquoi? parce qu'en premier lieu elle fait sentir au pécheur qu'il ne peut se passer de Dieu son souverain bien; parce qu'en second lieu elle lui fait sentir qu'il ne peut éviter Dieu son souverain maître : et par ces deux lumières, qu'elle réveille dans son esprit par rapport au bien et au mal, elle fait rentrer le pécheur dans sa dépendance et dans son devoir.

1. Suivez ce prodigue errant au gré de ses vains désirs, dans les régions inconnues à l'honneur et à la vertu. Il n'a plus besoin de personne; il croit avoir dans ses biens des sources inépuisables de bonheur et de plaisir. Si ces sources coulent toujours, son péché durera toujours, et c'est fait de son salut. Mais, Seigneur, desséchez ces sources délicieuses; laissez venir au pillage de ses biens le jeu, la musique, la bonne chère, le luxe, la profusion, les autres sangsues de la jeunesse; abandonnez-le à la jalousie, à l'envie, aux trahisons des faux amis, aux disgrâces de la fortune, à la stérilité, à la pauvreté : vous le verrez aussitôt rappeler le souvenir de la maison de son père et des douceurs innocentes qu'il y goûtait.

Ce n'est plus cet indifférent qui regardait son père avec mépris, qui croyait pouvoir aisément se passer de son secours. Il reconnaît que tout lui manque, et qu'il n'a plus d'appui ni de ressource qu'en lui. Ce n'est plus ce téméraire à qui les risques d'un long voyage et d'un pays étranger n'étaient rien en comparaison du plaisir d'être éloigné de son père. Il voit qu'en s'en éloignant, il ne peut éviter d'être malheureux; il tremble à la pensée des misères qui le menacent; il regarde la nudité, la servitude et la faim comme des fléaux prêts à l'écraser. Quelle conclusion en tire-t-il? celle que l'affliction fait tirer à tout pécheur qui n'est point encore abruti. Donc il faut sortir de mon état et retourner à mon père, et recourir à mon Dieu; c'est mon souverain bien, et je ne puis m'en passer; c'est mon souverain Maître, et je ne puis l'éviter. Levons-nous, courons à ses pieds : *Surgam, et ibo ad patrem.*

Quel sujet n'avons-nous donc pas de bénir la main de Dieu, quand, pour ouvrir nos yeux à ces deux grandes vérités, il rompt par des coups redoublés le sommeil pernicieux où la prospérité nous jette? « Allez, dit-il à Jérémie, allez, prophète, allez crier aux oreilles de l'ingrate Jérusalem : *Vade, et clama in auribus Jerusalem* (*Jerem.*, II, 2). Tu m'avais chassé de ta mémoire, et moi je me suis souvenu de toi par pitié : *Recordatus sum tui miserans* (*Ibid.*). » Comment s'en est-il souvenu? comment en a-t-il eu pitié? par tous les maux qu'il lui a faits pour rentrer dans sa mémoire et la rappeler à son bon sens. « Tu m'avais délaissé, dit-il, moi qui suis la source de l'eau vive; tu t'étais creusé des citernes incapables de tenir l'eau; l'eau t'a manqué, ta terre est devenue stérile, en proie à la fureur des lions; ton pays n'est plus qu'un désert, tes villes réduites en cendres, sans culture et sans habitants. Pourquoi tout cela, sinon pour avoir quitté ton Dieu, quand sa main te conduisait dans la voie de ton salut? Que vas-tu chercher maintenant dans la voie des Egyptiens, dans la voie des Assyriens? Qu'est-ce que leurs eaux bourbeuses, au prix des eaux du Seigneur? Vois-tu maintenant, comprends-tu quel étrange mal tu t'es fait en abandonnant le Seigneur ton Dieu? *Scito et vide, quia malum et amarum est dereliquisse te Dominum Deum tuum* (*Ibid.*, 13-19). »

Tu ne le comprenais pas, pécheur; tu ne voulais pas même qu'on te l'apprît quand tu te voyais florissant. Il était bien loin de ta pensée, ce Dieu qui te comblait de biens; maintenant qu'il t'en a privé, tu commences à connaître qu'il en était le seul auteur, que ton bonheur passé venait d'être uni à lui, que ton malheur présent vient d'en être séparé : *Scito et vide.* Malgré ton oubli cependant il ne t'a pas oublié. Ces mêmes coups qu'il décharge sur toi sont les marques de son souvenir, les effets de sa pitié. *Recordatus sum tui miserans.*

C'est ainsi qu'il se souvenait de son peuple, au temps du cruel Antiochus, quand il permit que ce tyran remplît toute la Judée de massacres. « O mes frères! disait l'auteur du livre des Machabées, ne vous rebutez pas à la lecture de tant de maux dont il a plu à Dieu de nous accabler. C'est un effet particulier de sa clémence envers nous; il ne fait pas la même grâce aux nations infidèles, il les laisse impunies, et tranquilles dans leurs péchés, il n'a point de verges pour elles, parce qu'il les réserve aux châtiments éternels. *Ut eas, cum judicii dies advenerit, in plenitudine peccatorum puniat* (II *Machab.*, VI, 14). Mais pour nous sa miséricorde attentive à notre salut ne nous pardonne rien dans la vie, pour nous rendre dignes du repos de l'éternité : *Nunquam a nobis misericordiam suam amovet corripiens in adversis* (*Ibid.*, 16). »

C'est cette attention, ce souvenir dont saint Augustin lui rendait grâces en se rappelant ses déréglements passés. « Hélas! Seigneur, je vous croyais bien loin de moi dans mes détestables plaisirs, et dans ce même temps vous m'étiez présent, vous me remplissiez le cœur de tristesse et d'amertume : *Aderas, aderas misericorditer sæviens;* vous m'étiez dur et cruel par tendresse et par

bonté : *Percutis ut sanes;* vous me frappiez pour me guérir : *Et occidis ne moriamur abs te,* et me donniez la mort enfin pour m'empêcher de mourir à vous et à votre grâce (*Confess.*, *l.* II, *c.* 2).»

Il se souvient ainsi de nous ; souvenons-nous aussi de lui, Messieurs, et si ce n'est par ses bienfaits, que ce soit par ses châtiments. Car à quelque prix que ce soit il veut être en notre mémoire ; il ne peut souffrir notre oubli. Quand il commandait aux Hébreux de célébrer ses bienfaits par un cantique perpétuel, et d'apprendre ce cantique à toute leur postérité : *Scribite vobis canticum, et docete filios* (*Deuter.*, XXXI, 19), c'était en les avertissant que si jamais ils venaient à l'oublier jusqu'à se rendre par leurs péchés indignes de son alliance, ils se verraient accablés de toutes sortes de maux, et qu'alors ce cantique solennel servirait contre eux de témoignage : *Respondebit canticum istud pro testimonio.* Témoignage qui justifierait la rigueur de ses châtiments, en leur retraçant le souvenir de toutes ses faveurs passées.

Ah ! dans nos maux, dans nos disgrâces, on ne nous entend éclater qu'en cris, en plaintes lugubres, en murmures, en imprécations : *Et lamentationes, et carmen, et væ* (*Ezech.*, II, 9). Mes frères, ce ne sont point là les cantiques du Seigneur, nous les avons oubliés pour chanter les vains cantiques du monde. Et notre folle joie a fait inonder sur nous, en punition de l'abus de ses bienfaits, ce déluge de misères dont il nous avait menacés. Nous gémissons maintenant sous le joug de nos passions ; nous traînons nos tristes jours sur les rivages ennuyeux des fleuves de Babylone. Ah ! nous n'osons en cet état chanter les cantiques du Seigneur ; ils portent contre nous un témoignage trop piquant de notre infidélité et de notre ingratitude. Eh bien ! chrétiens, pour cela même, animons-nous à célébrer la colère même de Dieu, qui, n'ayant pu nous gagner par ses bienfaits, nous aime encore assez pour nous rapprocher de lui par des corrections paternelles. Elevons notre voix pour chanter avec David : *Bonum mihi quia humiliasti me* (*Ps.* CXVIII, 71) : Soyez béni, Seigneur, du bien que vous m'avez fait en m'humiliant. C'est pour me rendre docile et soumis à votre loi : *Ut discam justificationes tuas* (*Ibid.*). Je m'y soumets et j'obéis. Je reconnais non-seulement que vous êtes mon vrai bien, dont je ne puis me passer, mais encore mon premier Maître que je ne puis éviter. Je déteste mon indifférence, encore plus ma sécurité. Second effet de l'aveuglement du pécheur.

2. Cette sécurité d'un pécheur tranquille et heureux attirait autrefois ce reproche de Dieu par Jérémie : « Depuis quand as-tu brisé mon joug, et rompu mes fers ? depuis quand as-tu dit : Je n'ai plus de maître et je ne servirai plus : *A sæculo confregisti jugum; dixisti : Non serviam* (*Jer.*, II, 20). Dès lors tu t'es échappé comme une bête sauvage, en courant par les déserts après tes désirs. *Onager in solitudine, in desiderio animæ suæ* (*Ibid.*, 24). » Telle est la conduite emportée de la plupart des jeunes gens, fermant les yeux à toute crainte et à toute réflexion, sans égard aux devoirs ni à l'honneur, sans respect pour l'autorité, de quelque poids qu'elle puisse être, se croyant hors d'atteinte aux malheurs de la fortune, aux périls communs de la vie et de la santé. Où courent-ils ? à leurs plaisirs. Et c'est là même qu'ils trouveront la tristesse, le chagrin, les disgrâces, les maladies, tous les événements fâcheux qu'ils prétendaient éviter.

Quand même dès l'abord ils ne les y trouveraient pas, quand ils n'y trouveraient au contraire que des délices, assez pour s'y endormir, la douleur et l'affliction sauront bien les y surprendre et les arracher à leur sommeil. « Hélas ! Seigneur, disait David, je ne songeais qu'au repos ; mais la tribulation et l'affliction m'ont trouvé : *Tribulatio et angustia invenerunt me* (*Psal.* CXVIII, 143). » Dieu les envoie si à propos et par tant d'endroits imprévus sur le pécheur, que, malgré ses efforts pour se dérober aux coups, il faut enfin qu'il se rende et qu'il s'écrie avec les enfants d'Israël : « Il n'est que trop vrai, Seigneur, que tous ces maux ne m'ont trouvé, ne sont venus fondre sur moi, que parce que je vous ai quitté et que vous n'êtes plus avec moi : *Vere quia non est Deus mecum invenerunt me hæc mala* (*Deuter.*, XXXI, 17). »

Paul courait à Damas, ne respirant que le sang et le carnage (*Act.*, IX, 1) ; c'était là la passion qui le dominait. Il ne croyait pas que Jésus-Christ eût le bras assez long pour atteindre jusqu'à lui. La foudre cependant le trouva sur les chemins. Jonas aimait le repos et fuyait le péril d'aller prêcher à Ninive (*Joan.*, I, 1) ; il espérait qu'un faible vaisseau le mettrait hors de la poursuite et de la portée de Dieu. La tempête et les vents le trouvèrent sur la mer. Que fit la foudre sur Paul, la tempête sur Jonas ? Elle rendit sensible à tous les deux la puissance inévitable du maître dont ils s'éloignaient. De deux rebelles, elle fit un apôtre et un prophète.

Et quel effet eut l'affliction sur Nabuchodonosor ? Comparez les deux états de ce roi, dans son élévation et dans son abaissement. D'abord c'est un impie, un arrogant, un cruel ; il fait adorer sa statue, il fait jeter au feu ceux qui refusent de l'adorer. Voilà le pécheur ébloui de sa fortune. Attendez le coup du ciel. Il est renversé par terre, il devient stupide et abruti, réduit à la compagnie et à la pâture des animaux : après sept ans passés dans cette étrange manie, l'esprit lui revient, il rentre dans son bon sens. Quel usage en fait-il ? aussitôt il s'élève à Dieu par un sincère aveu de la souveraineté de son empire. « Oui, Seigneur, s'écrie-t-il, votre puissance est éternelle : *Potestas sempiterna* (*Dan.*, IV, 31). Tous les habitants de la terre sont comptés pour rien devant vous : *Omnes habitatores terræ in nihilum reputati sunt* (*Ibid.*, 32) ; nulle force ne résiste à la force de votre bras, *nec est qui resistat manui.* » Voilà le pécheur soumis, et par cette

humble soumission, revenu à son bon sens, au sens droit et propre de l'homme. *In ipso tempore sensus meus reversus est ad me* (*Ibid.*, 33).

N'est-ce pas ce que Dieu prétend quand il frappe de ses fléaux les royaumes et les États, qu'il y allume le feu de la peste et de la discorde ? Que prétend-il ? Réveiller les peuples languissants dans le repos, élever leurs yeux vers le ciel auquel ils ne songeaient plus. Seigneur, dit saint Basile de Séleucie, ces peuples abusent de vos bienfaits, ils ne vous connaissent plus pour leur maître ; les devoirs de la religion leur sont devenus méprisables et presque inconnus. Envoyez-leur, Seigneur, un maître qui les leur enseigne. Et quel maître ? une famine qui les dévore comme un feu, des insectes qui les rongent, une guerre qui les dépouille, une maladie qui couvre leurs champs de morts : *Urantur fame religionis magistra* (*Orat.* 11 *in Eliam*). Vous les verrez aussitôt prosternés devant vos autels, vous reconnaître pour leur maître et rentrer sous votre loi ; c'est l'effet commun des afflictions et des misères publiques.

Chrétiens, et vous surtout jeunesse qui m'écoutez, vous ne connaissez point d'autres maîtres que vos passions ; leurs mouvements sont vos règles, et leurs illusions vos lois. Je tâche en vain de vous faire goûter les maximes de l'Evangile et de ranimer en vous les étincelles presque éteintes de votre foi. Ce que je fais en ce moment, vingt autres l'ont fait comme moi. Vous avez eu devant vos yeux mille avertissements domestiques et publics qui vous rappelaient à la vertu. Tout cela n'a rien fait, parce que rien ne vous touchait en personne et ne tombait directement sur vous. Où en est donc votre salut ? je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que sans l'adversité votre mal est un mal de mort, vous mourrez dans l'impénitence.

Oui, malheureuse idole de vanité, si par un coup de miséricorde pour vous et pour tous ceux que vous attirez au péché, la pourriture cachée sous l'éclat de cette peau ne se répand au dehors par quelque affreuse maladie et ne vous dévisage d'une manière irréparable aux artifices de la parure et du fard, vous porterez, je ne dis pas jusqu'aux rides de la vieillesse, mais jusqu'à votre dernier moment l'amour criminel de vous-même et l'ardeur insensée de vous faire aimer.

Oui, cœur injuste et malin, qui par médisance ou raillerie, par adresse ou par extorsion, sacrifiez à votre avarice, à votre haine, à votre malignité les intérêts, les biens, la réputation du prochain, qui croyez que le petit monde est la proie et le jouet du grand, si Dieu ne vous humilie, ne vous confond, ne vous rend méprisable à ceux que vous méprisez, ne fait tomber ces biens de vos mains insatiables aussi promptement que vous les avez acquis, ne vous favorise enfin de quelque heureuse affliction, vous porterez votre licence, votre orgueil et votre injustice jusqu'au tribunal de Dieu : *Tantummodo sola vexatio intellectum dabit* (*Isai.*, XXVIII, 19). Il n'y a que l'affliction qui vous puisse ouvrir les yeux.

Recevez-la donc, tout pécheur et tout disgracié que vous êtes, comme le saint homme Tobie reçut le fiel du poisson, qui guérit son aveuglement. Confessez comme lui que quand Dieu nous châtie pour nos péchés, c'est à dessein de nous sauver par sa pure miséricorde : *Ipse castigavit nos propter iniquitates nostras; et ipse salvabit nos propter misericordiam suam* (*Tob.*, XIII, 5). C'est pour nous faire éprouver qu'il est le seul tout-puissant, dont nous ne pouvons nous passer, que nous ne pouvons éviter, *non est qui effugiat manum tuam* (*Ibid.*, 2). Quand l'esprit est rempli de ces vérités, il faut bien que le cœur se rende, et c'est le second fruit de l'affliction de toucher le cœur du prodigue après avoir éclairé son esprit.

SECONDE PARTIE.

Avoir le cœur touché de Dieu, c'est l'avoir bien détaché du monde par un véritable dégoût des vains plaisirs, et bien attaché à Dieu par une tendre confiance en sa miséricorde et en sa bonté. Deux sentiments que la prospérité ne donne point au pécheur, que le prodigue n'eut point tandis qu'il fut dans l'abondance, et qu'il n'acquit que par l'adversité, selon cette parole de saint Augustin : *Recedat spes sæculi et accedet spes Dei* (*In psal.* XCIII, *n.* 7).

1. Arrêtez le prodigue au moment qu'il sort de la maison paternelle, enivré du fol amour du plaisir ; dites-lui alors qu'il court à sa perte, et que le bonheur qu'il se propose est son véritable malheur, que les plaisirs le tromperont par leur insuffisance à le contenter, que la fortune le trompera par son inconstance, que le monde le trompera par ses infidélités, que son propre cœur le trompera par son avidité insatiable ; exposez-lui l'expérience et les regrets de Salomon : *Risum reputavit errorem* (*Eccle.*, II, 2)..... *Vanitas vanitatum et omnia vanitas* (*Eccle.*, XII, 8) ; tout cela trouvera son cœur impénétrable, inébranlable ; il ne vous écoutera pas. Mais lorsqu'il sera réduit à se donner pour conducteur aux plus sales animaux, à leur dérober le gland réservé à leur pâture, alors présentez-vous à lui, demandez-lui ce qui se passe dans son cœur : quel aveu vous fera-t-il du dégoût amer qui le pénètre et de l'invincible regret de s'être laissé tromper !

Faux plaisirs ! Il s'était flatté qu'ils seraient aussi longs que sa vie, que tous ses moments en seraient remplis, que jamais aucun chagrin n'en altérerait la douceur, qu'il avait des biens pour suffire à toutes ses profusions : *Dissipavit substantiam suam*, *omnia consummavit* (*Luc.*, XV, 13). Tout s'est évanoui cependant, tout s'est dissipé : *Dissipavit.* En quoi ? c'est ce qu'il ne sait point, ce qu'il n'a jamais mis en compte, à quoi jamais il n'a fait réflexion ; il n'a songé qu'au plaisir, sans songer ce qu'il coûterait, ni où il le mènerait, ni quelle en serait la suite. Il le voit maintenant, et c'est sa dé-

solation, que non-seulement la substance de ses biens s'est envolée en fumée, mais que la substance de son corps a été dévorée par les excès, sa jeunesse, sa santé, ses forces anéanties. Il se cherche et ne se trouve plus : *Substantiam suam*. Et comment à ces réflexions ne serait-il pas dégoûté de ses plaisirs ? il est dégoûté de lui-même, il ne se peut plus souffrir. Jeunes dissipateurs, voilà votre vrai portrait; reconnaissez-y tous vos traits : s'il en manque encore quelqu'un, laissez faire à la fortune, à la nature, au monde et à votre propre cœur; bientôt ils vous conduiront au repentir.

Il se souvient, ce prodigue infortuné, qu'au torrent de sa dissipation est survenu le torrent imprévu de la misère publique : *Et postquam consummasset omnia, facta est fames valida in regione* (*Luc.*, XV, 14). Sans cela, peut-être eût-il pu trouver dans l'abondance générale une manière de ressource à l'épuisement de ses biens ; mais la Providence qui gouverne les saisons a tari la rosée du ciel pour tarir la joie de sa vie. Une famine répandue dans tout le pays a non-seulement ôté aux plus libertins la fureur de la débauche, mais aux plus opulents les moyens de subsister; lui-même s'en est ressenti : *Ipse cœpit egere* (*Ibid.*). Il s'était cru inaccessible aux accidents de la vie, il s'en est vu surpris tout des premiers, et d'autant plus vivement qu'ayant mis son bonheur à ne jamais manquer de rien, il éprouve qu'il manque de tout. Vous vous imaginez, riches prodigues, être par vos grands biens a couvert des malheurs publics, vous en serez frappés plus sensiblement que les pauvres : oui, vous qui vivez dans l'abondance et dans les superfluités : *Ipse cœpit egere*, jamais avez-vous su ce que c'est que de vivre de peu, que modérer vos désirs et vous borner à vos besoins? C'est ce qu'il faut savoir pour soutenir patiemment les rigueurs de l'indigence, et c'est ce que vous ignorez. A vous par conséquent, plutôt qu'au peuple tempérant, l'amertume des maux publics et le désespoir de vos profusions passées.

Un autre sujet de dépit pour le prodigue : il s'est adressé dans sa misère aux riches du pays où ses profusions avaient éclaté. Un des plus notables a paru s'en laisser toucher; peut-être en avait-il été témoin, peut-être même complice : *Adhæsit uni civium regionis illius* (*Ibid.*, 15). Mais tout le secours qu'il a tiré de sa pitié, ç'a été d'être envoyé dans sa ferme, occupé à nourrir et à garder les pourceaux : *Misit illum in villam suam ut pasceret porcos* (*Ibid.*). N'attendez pas, voluptueux, d'autre traitement du monde, et de ce monde même associé à vos plaisirs. Il vous applaudira tant que dureront les plaisirs, que vous en ferez la dépense, et qu'il n'y mettra rien du sien que de se divertir à vos frais. Mais que le fonds vienne à manquer, que la fortune vous réduise au besoin d'implorer le secours de pareils amis, vous éprouverez qu'ils n'étaient amis que de votre prospérité, de votre opulence, de vos excès; qu'au fond ils n'avaient pour vous que du mépris, et que des cœurs corrompus par la débauche sont corrompus et insensibles à tous les devoirs de la probité, de la reconnaissance, de l'honneur, et même de l'humanité.

Que n'a point fait ce prodigue pour leur plaire! C'est avec eux et par leurs séductions qu'il a consumé tous ses biens : il leur a tout sacrifié. Maintenant qu'il n'a plus rien, trouve-t-il quelqu'un qui lui donne? On n'ouvre pas même les yeux à son déplorable état : *Et nemo illi dabat* (*Ibid.*, 16). Il ne souhaite plus cependant ces viandes délicieuses, autrefois communes dans ses repas; il ne demande que ce qu'on jette aux pourceaux, et personne ne l'écoute : *Et nemo illi dabat*. La vie de ces vils animaux est plus précieuse à leur maître que celle de ce malheureux. Ce mépris ne suffit-il pas pour lui faire haïr la vie? Non, son cœur encore occupé de ce lâche amour de la vie porte ses vains désirs à ces sales aliments; il souhaite avec ardeur d'en avoir le ventre rempli. *Cupiebat implere ventrem suum de siliquis*; encore n'en trouve-t-il point, s'il ne les dispute avec les bêtes : *Et nemo illi dabat*.

Ce n'est pas là ce qu'il s'était promis ni de sa naissance, ni de ses biens, ni de la fortune, ni du monde, ni de la fierté de son cœur : tout cela l'a trompé; toute son espérance et sa joie n'ont point eu d'autre fin que ce triste avilissement. Le voilà livré à lui-même, à son dépit, à ses regrets, au dégoût, à l'horreur de tout ce qu'il avait aimé. Le monde ne lui est plus rien qu'une vallée de tristesse et de larmes, une solitude et un désert.

Qui donc a fait ce changement? Celui qui a dit par son prophète à l'âme égarée et vagabonde : « *Ecce ego sepiam viam tuam spinis* (*Ose.*, II, 6). Je fermerai ton chemin d'épines; je ferai cesser ta joie, tes cantiques, les jours de fêtes; je te livrerai comme une forêt déserte aux bêtes sauvages ; je te réduirai en tel état que tu te trouveras dans le désert éloignée, oubliée de tout le monde; et c'est alors que je parlerai à ton cœur : *Ducam in solitudinem et loquar ad cor ejus* (*Ibid.*, 14). »

Parlez, parlez, Seigneur, à ce pécheur solitaire, abandonné à sa douleur, et tel qu'était le premier homme, après qu'il vous eut offensé. La terre devenue stérile, les épines naissantes de tous côtés sous ses pas, les animaux qui devaient lui être soumis se révoltant contre lui, Dieu commandant aux anges vengeurs de lui fermer toute entrée dans le jardin de délices et tout retour au plaisir. C'est un Dieu irrité : dites plutôt que c'est un père tendre et miséricordieux.

Oh! si le premier homme après son péché fût demeuré tranquille en possession des douceurs de son état naturel, il eût vécu dans son péché, il fût mort dans son péché. Nous y vivrions, mes frères, nous y mourrions, si Dieu n'envoyait après nous l'ange vengeur, armé de l'épée de l'affliction, qui nous poursuit et nous met malgré nous hors de la portée de la joie, hors de la vue des objets qui nous engageaient au péché. C'est dans

et éloignement du monde flatteur et trompeur que Dieu nous parle et que nous l'écoutons. Nous ne le fuyons plus alors, il n'est plus obligé de crier après nous comme dans le paradis terrestre : *Adam, ubi es?* Où es-tu? Nous ne cherchons plus, ni de bois pour nous cacher, ni de feuilles pour nous couvrir. La honte que nous concevons de notre ingratitude et de notre perfidie, bien loin de nous faire fuir la lumière, nous force à la désirer. Nous avouons notre crime et nous retournons à notre Dieu : J'irai à mon père, disons-nous : *Ibo ad patrem :* Voyons ce second effet de l'adversité sur le cœur endurci du pécheur prodigue. Il a perdu le goût des espérances du siècle, il reprend aussitôt le goût de la confiance en Dieu : *Recedat spes sæculi, et accedet spes Dei* (*Aug., in psal.* XCIII, n. 27).

2. Le premier sentiment qui lui vient après celui de sa misère est de comparer sa misère avec le bonheur des gens de bien : « *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus* (*Luc.*, XV, 17) ! Combien de mercenaires, dit-il, regorgent de pain dans la maison de mon père? »

En effet, mes chers auditeurs, combien de simples chrétiens ressentent l'avant-goût de la joie des bienheureux, par le calme délicieux de leur conscience et par la consolation que Dieu mêle à leurs travaux ! Ces gens là sont sans faste, il est vrai, sans ambition, sans intrigue, sans fracas, sans plaisirs tels que les vôtres; et c'est ce qui fait leur bonheur, ce qui les rend les objets de votre envie, quand vous contemplez avec réflexion la tranquillité de leur état et les combats continuels, où le monde et vos passions vous engagent : *Quanti mercenarii abundant panibus!* Combien de serviteurs de Dieu goûtent les douceurs de ce pain-là, tandis que la faim dévore les gens du monde !

Il ne fallut que cette réflexion pour attirer à Dieu ces deux officiers de la cour de l'empereur, dont saint Augustin nous décrit la conversion. Tandis que l'empereur se délassait aux spectacles des jeux du cirque, ces deux jeunes gens, peu curieux de ces sortes de vanités, promenaient aux environs leur indifférence où le hasard les portait. Un livre de la vie de saint Antoine étant tombé sous leurs mains, ils s'en firent d'abord un amusement, mais insensiblement, s'attachant à la lecture, ils furent si frappés de l'admiration de ses vertus, qu'ils s'écrièrent l'un à l'autre : « Que faisons-nous donc? à quoi passons-nous la vie? que pouvons-nous espérer de plus avantageux pour nous que la faveur de l'empereur? par combien de périls, pour parvenir encore à d'autres plus grands périls? Et combien durera cette périlleuse fortune? Cependant je puis en un moment faire ma fortune éternelle, et me rendre ami de Dieu : *Amicus autem Dei si voluero, ecce nunc fio* (*Confess.*, *l.* VIII, *c.* 6). » C'en fut assez pour les arracher dans l'instant à tous les engagements du monde et les attacher à Dieu.

Ne dites pas que ces transports n'ébranlent que les âmes faibles : ils furent assez puissants pour forcer la grande âme et les grandes passions du même saint Augustin. Le récit de cette conversion que lui fit un de ses amis mit le comble à toutes les autres grâces que Dieu avait employées jusqu'alors pour le toucher. « Quoi ! s'écria-t-il, les simples, les ignorants ont assez de résolution pour s'élever de terre et ravir le ciel ; nous misérables, avec tout notre esprit, nous nous vautrons sans cœur et sans honneur dans la chair et dans le sang ! *Et nos sine corde volutamur in carne et sanguine* (*Ibid.*) ! » C'est lui, c'est saint Augustin qui rend ce témoignage au mouvement qui se fit alors dans son cœur: « Je m'écriais, dit-il : Oh ! combien de temps, combien de fois dirai-je encore, demain, demain, et toujours demain? *Quamdiu cras et cras?* Pourquoi le moment présent n'est-il pas le dernier de ma honte et de ma misère? *Quare non hac hora finis turpitudinis meæ* (*Ibid., c.* 7)? » Ses yeux aussitôt fondirent en larmes, et l'agitation de son cœur ne cessa point qu'il ne se fût rendu à Dieu.

Que le vôtre ne se rend-il, pécheur obstiné qui m'écoutez? Vous avez honte de plier sous vos remords, à l'exemple du prodigue : aurez-vous honte de vous rendre à l'exemple de ces courtisans, à l'exemple d'Augustin? Ces modèles sont-ils trop bas ou trop élevés pour vous? S'ils sont trop élevés, ayez assez de cœur pour aspirer à leur gloire ; s'ils sont trop bas, rougissez d'avoir le cœur plus bas qu'eux et de ne pouvoir vous résoudre à faire au moins ce qu'ils ont fait : *An pudet sequi, et non pudet nec saltem sequi* (*Ibid.*)?

Suivons-les donc et faisons le dernier pas. Courons rechercher notre père : *Ibo ad patrem.* Il nous recherche depuis longtemps : tous les maux dont il nous afflige au dehors, qu'il fait naître au dedans de nous, sont, comme je vous l'ai fait voir et comme nous l'éprouvons, autant de recherches redoublées de sa providence et de son amour. Ne le fuyons plus : car où fuir? En quelque endroit que nous fuyions, il y est avant nous et malgré nous. Quand même il n'y serait pas, nous l'y portons avec nous. Il est en nous, nous ne pouvons le fuir, non plus que nous fuir nous-mêmes; et comment nous fuirons-nous? *Te ipsum quo fugies? quocunque fugeris, ibi est* (*Aug., in psal.* LXXVIII, 8). Le seul moyen de le fuir, c'est de fuir à lui : de sa colère à sa clémence, de Dieu irrité à Dieu apaisé : *Vis fugere ab ipso? fuge ad ipsum; a Deo irato ad Deum placatum.* Fuyons donc à lui, c'est-à-dire courons à lui : *Ibo ad patrem.*

Si nous sommes retenus par le souvenir de nos énormes péchés, avons-nous oublié qu'il est notre père ? Il ne l'oublie pas lui-même ; il ne l'oubliera jamais, que nous n'ayons cessé de nous avouer ses enfants. Reconnaissez-vous pour son enfant, prodigue, il est vrai, dénaturé; mais cependant son enfant : ne craignez point alors qu'il vous désavoue. Il vous a frappé, mais il est père et vous frappait en père pour vous faire revenir à lui : *Flagellavit, sed pater est.*

Pleurez, mais sous les yeux d'un père, avec la confiance et l'humilité d'un fils : *Fili, si ploras, sub patre plora.* Que vos pleurs ne soient point des pleurs de dépit, comme d'un criminel soumis par force à son juge, ni des pleurs d'arrogance et d'orgueil, comme d'un rebelle abattu aux pieds de son souverain : *Noli cum indignatione, cum typho superbiæ* (*Aug.*, *in psal.* CII, 13) ; que vos pleurs soient des expressions de la tendresse et de la sincérité de votre repentir.

Mais en vous avouant pour son enfant, reconnaissez en même temps la gratuité de la grâce qu'il vous fait en vous remettant dans vos droits. Un tel effort de bonté n'est point dû à votre mérite, à vos pleurs ni à vos désirs. En tout sens vous êtes indigne et du rang et du nom de fils. *Jam non sum dignus vocari filius tuus* (*Luc.*, XV, 19. Si peut-être autrefois vous en aviez paru digne au temps de votre première innocence et de votre fidélité, maintenant ayant abusé de ces dons si précieux par votre infidélité volontaire et obstinée, maintenant, *jam non sum dignus ;* vous n'avez plus rien dans cet état qui vous puisse attirer la clémence de votre père, que l'excès de votre misère et celui de sa bonté.

Criez-lui donc avec le prodigue pénitent : *Peccavi* (*Ibid.*, 18) : J'ai péché, mon père, et c'est tout ce que je puis. J'ai pu m'éloigner de vous, je ne puis m'en rapprocher sans vous. J'ai péché contre le ciel, à la lumière du soleil, au scandale public de toute la terre, sans rougir, sans chercher les ténèbres ni le secret : *Peccavi in cœlum ;* mais j'ai péché contre vous : *In cœlum et coram te* (*Ibid.*). Quand le ciel et la terre auraient célé mon péché, l'auraient excusé, l'auraient vanté, je suis indigne de pardon pour avoir péché contre vous. Eussé-je attiré sur moi l'applaudissement du monde entier, je vous ai déplu : c'est assez pour être indigne de vivre, et la terre et le ciel ne me doivent plus souffrir : *Jam non sum dignus vocari filius tuus* (*Ibid.*, 19).

Ce bon père n'attendra pas ces éclats de repentir pour se rapprocher de vous : il vous prévient ; c'est lui qui vous les inspire et qui les produit dans votre cœur : *Cum adhuc longe esset* (*Ibid.*, 20). Le prodigue était encore bien loin, que déjà les yeux de son père étaient arrêtés sur lui : *Vidit illum pater;* ses entrailles étaient émues, sa miséricorde allait au-devant de lui : *Misericordia motus Ibid.*). Il ne voyait dans ce pécheur qu'un spectre défiguré, languissant et décharné, tous effets de ses débauches. Au travers de tant de misères il découvrait encore les traits de son fils : *Vidit illum pater misericordia motus.* Loin d'être rebuté d'un objet si odieux, il court se jeter à son cou et l'accable de baisers : *Accurrens cecidit super collum ejus, et osculatus est* (*Ibid.*). A peine ouvre-t-il l'oreille aux expressions du repentir, il appelle ses serviteurs, il les invite à partager sa joie ; il fait apporter des habits, un anneau, ses autres parures ; toute la maison retentit des cris d'allégresse et du bruit de son retour. Mon fils était perdu, dit le père, je l'ai trouvé ; il était mort, je le vois ressuscité : *Mortuus erat, et revixit* (*Ibid.*, 24).

O père de miséricorde ! est-ce là le traitement dont vous régalez un ingrat qui vous a déshonoré ? Que feriez-vous de plus, mais qu'avez-vous fait de pareil pour un fils aîné, complaisant et souple à vos volontés ? Laissons, laissons murmurer le fils aîné de cet excès d'indulgence et de libéralité. Nous, pécheurs, goûtons la douceur d'un exemple si touchant : il est pour nous, il n'est même que pour nous. Dieu a tant d'autres moyens de faire goûter aux gens de bien les fruits de leur innocence, tant de grâces particulières les distinguent du commun. Mais nous qui avons le malheur d'avoir dissipé ses premiers dons, de nous être mis en périls d'être exclus de son héritage, ouvrons, mes frères, ouvrons nos cœurs aux effusions imprévues de sa clémence et de sa bonté. Ce devrait être une honte pour lui de nous recevoir en grâce après nos ingratitudes et nos infidélités ; mais doit-ce en être une pour nous de recourir au pardon qu'il s'empresse de nous offrir ? Oserons-nous différer de nous jeter à ses pieds, lorsqu'il nous tend les bras pour nous relever, nous embrasser avec tendresse et nous donner le baiser de réconciliation ?

Mettons-nous, mes chers frères, à la place de ce prodigue accablé des caresses de son père, à sa table, à son côté, dans son sein. Que pouvait-il alors penser des deux différents états par où il avait passé ? Lequel lui paraissait plus favorable et plus heureux ? ou celui du libertinage et de la folle profusion, qui l'avait conduit à la servitude et à la mendicité, ou celui de la mendicité, qui l'avait rappelé aux honneurs de sa première fortune ? De quoi se repentait-il avec plus de honte et de douleur, ou de ses festins, ou de sa faim ; ou d'avoir hanté des libertins, ou d'avoir gardé les bêtes ?

Adorons donc avec lui la providence de Dieu qui fait rentrer les pécheurs dans leur devoir par de salutaires afflictions, qui sont plutôt des artifices de son amour que des traits de sa colère.

Recevons cette leçon d'une fidèle Israélite (*Sara*), et ne l'oublions jamais : que quiconque adore un Dieu doit tenir pour assuré que quand il nous châtie pendant la vie, c'est qu'il nous ouvre alors le sein de sa miséricorde, il ne tient qu'à nous d'y entrer : *Hoc pro certo habet omnis qui te colit, quod si in corruptione fuerit, ad misericordiam venire licebit* (*Tob.*, III, 21). Parce qu'enfin Dieu ne prend point plaisir à nous perdre, il fait tout pour nous sauver : *Non enim delectaris in perditionibus nostris* (*Ibid*, 22). Pécheurs, tels que nous le sommes, et affligés comme nous le sommes, entrons dans ce dessein de Dieu. La prospérité nous a faits pécheurs, il n'y a que l'adversité qui nous puisse rendre sûrement fidèles. Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'impureté.

Erat Jesus ejiciens dæmonium, et illud erat mutum.

Jésus chassait un démon, et ce démon était muet (*Luc.*, XI, 14).

Sire (1),

Ce que nous sentons tous les jours par notre propre expérience, dans les divers combats de la grâce et du démon pour s'emparer de notre cœur, nous est exposé dans cet évangile, où le démon nous est représenté sous trois différentes idées, et sous trois noms différents. D'abord c'est un démon muet, et comme dit saint Matthieu, un démon aveugle et muet (*Matth.* XII, 22), qui tâche de nous corrompre en nous rendant aveugles et muets comme lui. Ensuite c'est un démon fort et armé, qui s'établit chez nous comme dans sa propre maison, qui en garde avec soin les avenues, et qui n'en peut être chassé que par un plus puissant vainqueur. Enfin, lorsqu'il en est chassé, c'est un démon opiniâtre, qui ne se rebute point, qui revient avec une suite plus terrible, et qui n'est point content qu'il ne nous ait réduits à un nouvel esclavage encore plus funeste que le premier. Or quoiqu'en tout péché nous fassions cette rude épreuve, c'est principalement dans l'impureté, péché qui ramasse en lui seul la malignité de tous les autres, péché si honteux que la licence de le commettre n'ôte point la honte d'en parler, et cependant si autorisé que la honte d'en parler n'arrête point la licence de le commettre. On veut même fermer là-dessus la bouche aux prédicateurs, et les obliger par prudence à s'interdire un discours que l'on juge souvent dangereux et presque toujours inutile. Car, si l'on parle à des âmes innocentes, on risque de blesser la délicatesse de leur pudeur; si l'on parle à des âmes repentantes, on risque de réveiller quelque étincelle de leurs feux; si l'on parle à des âmes replongées dans le désordre, à quoi servent les remontrances à des esclaves vendus au péché? Selon ces maximes, Messieurs, il fallait donc aussi imposer silence aux apôtres; ils ne pouvaient parler qu'à ces trois sortes d'auditeurs, ils leur parlaient cependant sans appréhender le scandale. Imitez, chrétiens auditeurs, la patience et la docilité de ces anciens et vrais fidèles, écoutez-moi sans murmurer. Je tâcherai d'imiter le zèle et la discrétion des apôtres, et d'instruire sans offenser.

Pour rendre cette homélie édifiante à tout le monde, je considère l'homme impur en trois états, par rapport aux trois démons dont il est parlé dans l'Evangile. Le premier est le démon aveugle et muet : c'est l'état de la séduction; le second est le démon fort et armé, chassé de sa place : c'est l'état de la conversion le troisième est le démon opiniâtre, rentrant dans sa place avec sept autres démons : c'est l'état de la rechute. Trois parties de ce discours. Dans l'état de la séduction, je vous ferai voir les piéges où l'âme innocente est exposée. Dans l'état de la conversion, je vous ferai voir les devoirs où l'âme pénitente est obligée. Dans l'état de la rechute, je vous ferai voir les malheurs où l'âme ingrate et endurcie est livrée. Demandons l'esprit de pureté par l'intercession de la Mère de pureté. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce possédé que l'on présente à Jésus-Christ était muet. Et selon le récit que fait saint Matthieu du même miracle, il était aveugle et muet (*Matth.*, XII, 22). C'est-à-dire que le démon faisait sur le corps de ce possédé ces deux funestes impressions : il liait ses yeux et sa langue, il le rendait aveugle et muet. Ce sont aussi ses deux premiers artifices pour s'introduire dans un cœur encore tendre à la vertu. Souvenez-vous-en bien, pécheurs. Retracez-vous ce temps heureux de votre première jeunesse où les lumières de la raison, de l'éducation et de la religion unies ensemble, vous rendaient si sensible à la gloire de la pudeur. Qu'a fait le démon? Ce que fait, dit saint Jean Chrysostome (*Homil.* 12 *in* I *ad Cor.*), un voleur attentif à faire son vol sûrement. Il commence d'abord par éteindre la lumière. Elle s'est donc éteinte insensiblement chez vous. Pour devenir impur, vous êtes devenu aveugle, et en même temps muet. Aveugle, pour ne point voir le malheur de votre état; muet, pour le cacher aux autres, et pour vous ôter par le silence tous les moyens de guérir : *Cæcus et mutus.*

Aveugle et muet d'abord sur le nom même et la nature de la passion. Attaché que l'on est encore au respect de la vertu, on ne veut point d'abord appliquer l'idée que l'on s'est formée du crime au mouvement que l'on sent naître en son cœur. On lui donne les noms les plus doux et les plus honnêtes; on veut que ce soit estime, inclination, reconnaissance, empressement d'entrer dans les compagnies, une sympathie involontaire, une juste curiosité d'apprendre à vivre et à parler, tout au plus un désir de plaire indifférent et innocent. La fille de Jacob n'avait pas d'autres pensées. Entrant dans un pays nouveau, quoi de plus naturel que de s'y ménager des connaissances? Elle en voulut chercher parmi les jeunes filles du pays où son père venait s'établir, elle n'en trouva que de trop funestes. *Egressa est ut videret mulieres regionis* (*Gen.*, XXXIV, 1). David n'avait peut-être pas de desseins plus criminels. Surpris par un hasard imprévu de la beauté de Bethsabée, quel mal faisait-il d'envoyer savoir qui elle était? *Misit rex et requisivit quæ esset mulier* (II *Reg.*, XI, 3). C'était cependant ce premier pas, cette honnêteté apparente, cette curiosité frivole qu'il

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

fallait d'abord arrêter. Ce n'est encore qu'une étincelle : mais cette étincelle allume un feu que l'on ne peut plus ignorer ni se cacher à soi-même. Qu'arrive-t-il alors ?

On devient aveugle et muet sur la laideur de sa passion ; on n'y trouve plus la difformité que l'on s'était figurée ; on prétend que ce n'est qu'un amusement, une marque même de mérite, le caractère d'un beau naturel, tendre, sensible et capable d'attachement, un art propre à former l'esprit, un usage enfin établi dans le grand monde, où l'on passerait sans cela pour stupide et pour indolent. On se confirme dans ces sentiments par l'autorité des exemples ; partout où l'on porte les yeux, on voit régner cette passion, les uns y mettre leur bonheur, les autres s'en faire un sujet de vanité, les autres y chercher leur fortune et la préférer même à leur fortune. On la voit dominer dans tous les âges et dans toutes les conditions ; que la jeunesse y est plongée, et que la vieillesse n'en guérit pas; que l'oisiveté la réveille, et que les emplois n'en détournent pas ; que la prospérité la fomente, et que l'adversité ne l'éteint pas ; que c'est enfin le mal commun dont tous les malades font leur joie, et dont le péril n'est connu que de ceux qui en sont exempts. De cet aveuglement on tombe aussitôt dans un autre.

On devient aveugle et muet sur les engagements de la passion. Ne croit-on pas qu'il sera toujours aisé d'y mettre des bornes et de la réprimer quand on voudra ? Sachez cependant que dès qu'un cœur est capable de passion, il n'y a nul excès dont il ne devienne capable. A cela vous sentez réclamer votre pudeur, votre éducation, votre naissance : et quel est le rang qui vous mette à couvert de ce péril ? Ne sont-ce pas de tout temps les plus grands et les plus riches qui ont porté leurs passions aux plus grands excès ? Le peuple est timide et grossier dans ses plaisirs; les grands y ont mis le raffinement, l'énormité, l'extravagance, la folie, et souvent même la fureur. Ils y sont invités par l'oisiveté, par l'abondance, et surtout par l'impunité ; vous qui vous sentez occupé d'une passion qui est maintenant l'unique et peut-être la première, vous prétendez la conduire et l'entretenir sans scandale, avec l'honneur et la bonne foi d'un commerce régulier. Persuadez-vous que pour passer de cette modération prétendue aux scandales les plus affreux il ne vous faut que l'occasion. C'est l'occasion qui enhardit la passion, qui lui ôte le masque et le frein, qui la rend emportée et insolente. A combien de gens la facilité de pécher a-t-elle fait trouver dans leur cœur des sources de corruption et de malice inconnues? à combien de gens le hasard des compagnies a-t-il extorqué malgré eux des complaisances dignes d'horreur? Ce qui vous distingue maintenant de ces pécheurs scandaleux, c'est que vous n'avez pas encore trouvé les facilités qu'ils ont trouvées ; mais s'il vous arrive d'en trouver? c'est que le hasard les a fait tomber dans des compagnies pestilentes; mais s'il vous arrive d'y tomber? Ce n'est donc que par l'occasion que vous êtes différents; vous êtes pareils par le cœur, et si vous vous estimez plus sûr de votre vertu, c'est que vous êtes aveugle.

Aveugle et muet encore plus sur les chagrins et les embarras de la passion. Vous vous la promettez toujours heureuse et tranquille, et sans dégoût, et sans regret, et sans crainte, et sans ennemis. Mais un plus grand maître que vous a fait des lois qui renversent vos mesures : « *Jussisti, Domine, et sic est.* Vous l'avez ordonné, Seigneur, et nous éprouvons bien qu'il est ainsi, que toute affection désordonnée est à elle-même son tourment : *Ut sua sibi pœna sit omnis inordinatus animus* (*Aug.*, *Confess.*, *l.* I, 19). » Et c'est cette amertume attachée à la volupté qui rend le voluptueux insatiable, qui le fait courir d'excès en excès à la recherche de ce repos dont il s'est formé l'idée et qu'il ne trouve nulle part ; c'est ce qui lui rend de jour en jour les plaisirs plus insipides, qui fait dégénérer son enjouement en chagrin, qui du plus heureux naturel fait l'humeur la plus fâcheuse. A l'âge de quinze ans c'était les délices du monde, on en espérait tout pour sa famille et pour l'Etat. Dix ans après, ce n'est plus rien qu'un vil esclave de ses passions et des passions d'autrui. Plus rien de ce beau feu, de ces nobles sentiments, de cette honnête complaisance que la droite raison semblait devoir soutenir. Le caprice, l'emportement, le mépris de l'autorité, l'indocilité, la brutalité, l'aversion de ce qu'on a le plus aimé, le dégoût de son état, l'ennui même de la vie ; un changement continuel de desseins, d'amis, de plaisirs ; nul ordre dans les affaires, nul soin de la réputation, nul ménagement pour personne. On voit cela tous les jours dans les personnes les plus illustres, et sans y trouver de remède on le déplore tous les jours. Est-ce l'orgueil de la naissance, ou l'insolence des richesses, ou la mauvaise éducation qui fait ce renversement? Non, ce funeste amas de qualités odieuses est l'ouvrage de l'impureté, toujours mécontente d'elle-même, et mécontente de ses plaisirs, et mécontente de tout le monde, insupportable à tout le monde et à elle-même enfin : *Jussisti, Domine, et sic est.*

Dernier aveuglement enfin sur les suites, les conséquences et les châtiments de ce péché. Quelles suites pour les mœurs ? A combien d'autres désordres ce désordre conduit-il? ne peut-on pas dire avec raison que c'est par ce premier crime que l'on cesse d'être innocent? Quelles suites pour la santé? La plupart des maladies habituelles, héréditaires et populaires ont leur source dans ce péché. Il hâte aux jeunes gens la caducité de la vieillesse, il fait passer à la postérité l'infirmité des parents, il étend la corruption d'un seul homme dans tout un peuple. Quelles suites pour l'honneur ? Un sexe tout entier n'a presque point d'autre ennemi de sa gloire. Quelque défaut qu'ait une femme, elle a toujours dans sa pudicité de quoi sou-

tenir sa fierté ; mais de quelque autre vertu qu'elle se vante, elle porte avec ce seul défaut sa confusion sur le front. Quelles suites pour la fortune? Est-il rien de plus commun que de devenir par la débauche incapable ou indigne des emplois, que de se rendre odieux à ceux qui en sont les maîtres, que de se ravir à soi-même les moyens de les soutenir? Quelles suites pour l'intérêt des familles et des États? Les plus hautes maisons déracinées, le plus noble sang corrompu, les plus grandes richesses dissipées, les trônes renversés, les royaumes désolés ; les amis se trahir, les parents s'entre-déchirer ; les empoisonnements tournés en jeu, les profanations en art, les assassinats en spectacles. Quelles suites pour la conscience? C'est là que le démon muet redouble tous ses efforts pour vous engager à cacher votre péché, non-seulement aux yeux des hommes, mais, s'il était possible, aux yeux de Dieu. De là le déguisement, la mauvaise foi, le silence, le mensonge dans la confession. De là l'abus des sacrements, le sacrilége, l'hypocrisie. Et comment soutenir l'horreur seule de ce récit? Comment donc soutenir l'horreur de ce qui en fait la matière? On prend le droit chemin qui conduit à tous ces malheurs, dès que l'on laisse entrer cette passion dans son âme.

Quel étrange ensorcellement, Messieurs! L'exemple peut tout pour nous enhardir à ce crime, et l'exemple ne peut rien pour nous y intimider. Tout le monde s'y laisse aller, toutes les conditions en sont infectées : c'est assez pour vous y engager. Mais tout le monde en souffre, tout le monde y est malheureux, tout le monde en déteste la malice, en ressent les cruels effets : ce n'est rien pour vous le rendre terrible et pour vous en détourner. Chacun se fait, à travers cet amas d'horreurs et de funestes aventures dont tous les siècles sont témoins, un chemin pour soi tout uni, des succès tout nouveaux, une fin toute favorable, un sort tout particulier. Trois jours après il trouvera son écueil ; et n'ayant pas voulu se régler ni se corriger sur les exemples d'autrui, il servira lui-même d'exemple aux autres.

Chers auditeurs, lorsque David sentait naître en son cœur son premier feu pour Bethsabée, si le prophète Nathan, qui ne parut qu'après l'éclat sanglant de la passion déclarée, se fût présenté à ses yeux dans le premier moment de la passion, qu'il lui en eût découvert les funestes suites, les degrés et les châtiments, qu'il lui eût dit ce qu'il lui dit après : *Non recedet gladius de domo tua* (II *Reg.*, XII, 10) ; pour cela, pour la honte et le sang que vous allez répandre dans la maison de l'innocence, le glaive et la confusion ne sortiront point de la vôtre ; je vous susciterai votre malheur dans votre propre maison ; vous m'offenserez en secret, mais je me vengerai aux yeux de toute la terre, à la face du soleil : *Tu fecisti abscondite, ego faciam in conspectu omnis Israel, et in conspectu solis* (*Ibid.*, 12) ; si le prophète en même temps lui eût ouvert les portes de l'avenir, lui eût fait voir l'enchaînement des malheurs de sa famille, ses propres enfants se diffamer par l'inceste et l'assassinat, Absalon son fils soulevant son royaume contre lui, lui-même fuyant abandonner son trône et ses trésors en proie à son ennemi, sa vie attachée au succès d'une dernière bataille ; à cette vue, Messieurs, à ces tristes prédictions, qu'eût pensé David, qu'eût-il dit? Il sentait naître en son cœur quelque inclination pour Bethsabée ; mais il sentait dans ce même cœur un zèle ardent pour la loi de son Dieu, sa religion toujours vive et toujours sincère, une ferme résolution de ne manquer jamais de fidélité. David n'eût-il pas répondu de la bonne foi de son cœur? ne se fût-il pas cru à l'épreuve de ces faiblesses, incapable de ces fureurs ; et, voyant ses enfants dans une parfaite union, ses sujets soumis et contents, son trône cimenté par tant de victoires, n'eût-il pas méprisé le prophète et ses visions? Tout cela fut vrai cependant. Tous ces tristes événements se développèrent l'un de l'autre. David, tout fidèle qu'il était, se vit enfin scandaleux et sanguinaire, et malheureux, et méprisé, et détrôné. Tout cela, parce qu'au milieu de tant de vertus héroïques il se trouva dans son cœur une étincelle d'impureté.

Vous, âmes faibles et séduites, âmes chrétiennes cependant, qui vous laissez aveugler par ce dangereux démon, n'attendez pas des prophètes du ciel pour vous découvrir les suites de votre faiblesse. Portez les yeux par toute la terre, et dans toutes les cours, et dans toutes les conditions, vous n'y trouverez que trop de prophètes qui vous prédiront par ce qui est arrivé ce qui vous doit arriver : *Hæc dicit Dominus*, voilà ce qu'a dit le Seigneur. C'est le cri des anciens prophètes, et ce que vous crieront ceux-ci. Il vous l'a dit dans les saints livres : que ceux qui déshonorent son temple, c'est-à-dire leur propre corps, seront eux-mêmes déshonorés (I *Cor.* 3, 17) ; que la pourriture et les vers dévoreront l'impudique encore vivant (*Eccli.*, XIX, 3) ; que la convoitise est insatiable, et conduit aux derniers excès (*Prov.*, XXX, 15). Il vous l'a dit par ses prophètes, et vous ne l'écoutiez pas. Il vous le dit par les pécheurs, par les personnes de votre âge, de votre connaissance, et de votre rang, et peut-être de votre sang. Ne les en croirez-vous pas? Cette fortune renversée par le mauvais succès d'une intrigue d'impureté : *Hæc dicit Dominus*, voilà ce qu'a dit le Seigneur. Ces richesses amassées avec tant de peine, et dissipées avec tant de facilité par les profusions insensées d'un jeune voluptueux : *Hæc dicit Dominus*, voilà ce qu'a dit le Seigneur. Ce cours de florissantes années, abrégé par l'intempérance et par la lubricité : *Hæc dicit Dominus*, voilà ce qu'a dit le Seigneur. Ce mépris répandu sur tant de familles, autrefois illustres et dans l'éclat, maintenant odieuses et flétries des taches de la volupté : *Hæc dicit Dominus*, voilà ce qu'a dit le Seigneur. Tant de mérite enseveli dans l'oubli, tant de services dégradés par le scandale de la débauche : *Hæc dicit Dominus*, voilà ce

qu'a dit le Seigneur, les oracles qu'il a portés, les menaces qu'il a lancées. Est-ce contre eux, et non pas contre vous, qui prenez le même chemin, qui avez le même cœur, formé de la même boue et brûlant du même feu? C'est contre tous et contre vous : *Dispereant omnes qui fornicantur abs te* (*Psal.* LXXII, 27).

Vous voyez, dites-vous, des voluptueux dans l'éclat et dans la prospérité. Comptez-les, mon cher frère, et comparez leur nombre avec celui des voluptueux misérables. Que savez-vous ce que Dieu garde à ces pécheurs tolérés? Que gardait-il à tant d'autres, qui après une longue tolérance ont enfin trouvé le moment de leur malheur? Vous n'en croyez pas sa parole, ah! croyez-en du moins l'expérience et la renommée, vos oreilles et vos yeux. N'en croyez pas ce démon aveugle et muet, qui vous trompe et qui vous perd. Vous avez vu quels sont ses piéges, évitez-les avec soin. Que si votre fragilité vous y a déjà fait tomber, sortez-en sans retardement; arrachez-vous des fers du démon fort et armé; reportez votre cœur à Dieu par une conversion sincère, et dans ce nouvel état apprenez quels sont vos devoirs. Les voici dans ce second point.

SECONDE PARTIE.

La guérison de cet homme aveugle et muet fut pour tout le peuple un sujet d'admiration: *Admiratæ sunt turbæ* (*Luc.*, XI, 14). La conversion du voluptueux n'en est pas un moindre sujet pour tous les fidèles. Vous voulez, dit Notre-Seigneur aux Juifs, que je vous fasse voir quelque prodige dans l'air, vous êtes las d'en voir sur la terre : *Signum de cœlo quærebant* (*Ibid.*, 16). Vous prétendez que c'est par Belsébuth que je chasse les démons, que je suis avec lui d'intelligence : *In Beelsebuth principe dæmoniorum ejicit dæmonia* (*Ibid.*, 15). Mais si je suis d'intelligence avec lui, comment se peut-il que je le chasse de son royaume, et que je renverse son pouvoir? Un royaume divisé ne se ruine-t-il pas lui-même? *Omne regnum in se divisum desolabitur* (*Ibid.*, 17). C'est ainsi que Jésus-Christ prouvait aux Juifs la vérité de sa mission divine, par son opposition avec les démons. Ne cherchons point, Messieurs, d'autres miracles pour confirmer la sainteté de notre religion. Ce seul zèle qu'elle a de combattre l'impureté, le plus puissant appui du royaume du démon; ce pouvoir qu'elle a de réduire un cœur passionné à la nécessité volontaire de renoncer à ce qu'il a de plus doux, d'étouffer la passion qui lui était la plus chère, de s'avouer criminel aux yeux de toute la terre, aux yeux mêmes qui l'avaient charmé; cette victoire sur un cœur, sur qui souvent toutes les lois et toutes les puissances n'ont nulle force, est le miracle de la religion.

Ce démon, ennemi déjà fort et puissant par lui-même, est en vain armé de tous les secours que lui peuvent donner l'opulence, la jeunesse et la beauté : *Fortis armatus;* en vain s'applique-t-il à fermer toutes les avenues de l'âme à tout ce qui pourrait la remettre en liberté : *Custodit atrium suum;* en vain la tient-il sous sa loi par une espèce de possession, dans un assoupissement mortel, qui lui tient lieu de paix et lui fait aimer sa servitude : *In pace sunt cuncta quæ possidet* (*Luc.*, XI, 21). Dieu malgré tout cela sait prendre son temps, son moment, entre subitement dans ce cœur, s'en rend le maître et en chasse le tyran : *Si fortior superveniens vicerit eum* (*Ibid.*, 22). Voilà, chers auditeurs, le triomphe de la grâce, et ce qui s'est passé chez vous quand vous vous êtes convertis. Maintenant, pour vous soutenir dans cet état si heureux, que faut-il? quels sont vos devoirs? En voici trois articles dans l'Evangile. Le premier, c'est d'ôter toutes les armes à l'ennemi : *Universa arma ejus auferet* (*Ibid.*); le second, c'est de distribuer les dépouilles de l'ennemi : *Et spolia distribuet* (*Ibid.*); le troisième, c'est de vous donner avec ferveur et sans partage à votre nouveau vainqueur, pour n'être point suspect d'intelligence avec l'ennemi vaincu : *Qui non est mecum, contra me est* (*Ibid.*, 23). Le premier est un devoir de précaution ; le second est un devoir d'expiation; le troisième est un devoir de reconnaissance. C'est à quoi doit s'appliquer tout pécheur vraiment repentant.

1. Premièrement, il faut ôter à l'ennemi toutes les armes, tous les secours où il mettait sa confiance, tout ce qui nourrissait et fomentait sa passion : *Universa arma ejus auferet in quibus confidebat.* Sans entrer dans un vain détail de ces divers artifices, ni rappeler tout ce que les Pères ont dit contre le luxe, le fard, la mode, le jeu, les spectacles, les grands repas et le grand train, les conversations trop libres et trop animées; quoique dans la passion l'on proteste hardiment que tout cela ne fait nulle impression sur le cœur, hors de la passion cependant, quand on est retourné à Dieu, l'on sent bien que la passion n'avait point de plus fortes armes, et que l'on allait à tout moment dans ces occasions flatteuses étouffer les remords de la conscience et chercher l'oubli de Dieu.

Que le premier soin par conséquent d'une âme vraiment repentante soit de rompre absolument jusqu'aux plus petits liens qui l'attachaient au péché. Que l'on ne la voie point, après avoir renoncé aux délices, estimer assez son corps pour craindre encore la pâleur du visage, et chercher les moyens d'en réparer les défauts : elle ne doit plus craindre que le péché. Que l'on ne la voie point changer sa magnificence en délicatesse, et faire voir encore dans l'éloignement du crime la mollesse de son cœur par la mollesse de sa propreté : Dieu ne connaît point de pénitence délicate. Qu'elle ne cherche point dans le jeu un remède à l'oisiveté : la vraie pénitence n'est jamais oisive. Qu'elle ne se fasse pas un point d'honneur de garder pour tous ses anciens amis le même empressement et la même complaisance : on met bien des amis au nombre des faux amis, quand on devient ami de Dieu. Qu'elle n'affecte point de garder dans les compagnies le même enjouement

d'humeur : plaisanter en compagnie et soupirer devant Dieu, c'est vouloir tromper le monde et Dieu. Qu'elle ne présume pas de sa fermeté jusqu'à se tenir trop près de ce qui a causé ses faiblesses : on ne peut fuir trop loin ce qui a séparé de Dieu. Qu'elle ne se pique pas d'une vaine reconnaissance à conserver des lettres et des portraits, qui tout muets qu'ils sont peuvent encore parler au cœur : on ne peut trop bien oublier ce qui a fait oublier Dieu.

Tout ce que Dieu ordonnait autrefois aux Hébreux contre les idoles, qu'on eût à les jeter au feu, à détester l'or et l'argent qui en faisait la matière, à n'en souffrir aucun reste dans sa maison : *Nec inferes quidpiam ex idolo in domum tuam* (*Deut.*, VII, 26) ; qu'on en perdît jusqu'au souvenir, qu'on en oubliât jusqu'au nom : *Non recordabitur ultra nominis eorum* (*Ose.*, II, 17) : tout cela se doit encore exécuter à la lettre contre les idoles de notre cœur. Elles y vivaient, elles y étaient encensées et adorées, on leur y sacrifiait jusqu'à son âme, et son honneur, et son Dieu. C'est donc là qu'elles doivent perdre la vie et n'avoir plus de place dans notre cœur ; et afin qu'elles n'en aient plus dans le cœur, il faut qu'elles n'en aient plus dans la pensée. C'est ainsi que l'on ôte les armes au démon que l'on a vaincu : *Universa arma ejus auferet, in quibus confidebat* (*Luc.*, XI, 22). Premier devoir de précaution.

Mais ne vous bornez pas à supprimer simplement ce qui vous portait au péché, ce qui maintenait en vous l'empire du fort armé. Il est nécessaire, en second lieu, de distribuer ses dépouilles, et c'est un devoir d'expiation.

2. Comptez, mon cher auditeur, ce que vous coûtaient vos plaisirs. Tout allait là : votre esprit, votre temps, vos soins, votre santé, votre argent. Vous prodiguiez tout aux objets, aux amusements, aux ministres de vos passions. Libéral à leur égard jusqu'à la dissipation, laborieux jusqu'à l'oubli du repos et du sommeil, généreux jusqu'au mépris de la santé et de la vie, vous refusiez tout à vos devoirs et même à vos plus grands besoins, pour faire hommage de tout au démon de la volupté. Ce tyran de votre cœur devenait tous les jours plus insatiable, et cependant vous appeliez plaisir le soin de le contenter.

Vous voilà libre maintenant. Un plus puissant vainqueur vous en a fait rompre le joug. Jouissez de votre victoire ; arrachez au vaincu les larcins qu'il vous avait faits ; dépouillez-l'en pour en orner ceux que vous aviez sacrifiés à sa tyrannie et à son avidité. Que les pauvres en aient leur part, vos créanciers, vos enfants, vos domestiques, les autels, les hôpitaux, la charité, la religion, votre âme, Dieu enfin ; que tout se ressente des fruits de votre victoire et du changement de votre cœur ; qu'on ne vous voie pas moins libéral, moins ardent, moins laborieux, moins prodigue de votre santé pour le salut de votre âme que vous l'avez été pour vos plaisirs.

Quoi ! vous seriez devenu homme de bien sans que le monde s'en aperçût ! Vous auriez retranché les folles dépenses, et les pauvres se trouveraient aussi mal de votre retranchement qu'ils l'étaient de votre profusion ! vous auriez remis votre conscience en règle, et vous souffririez encore le dérèglement dans votre maison ! vous seriez rentré dans les voies de la justice, et vous ne rendriez pas à vos créanciers ! vous ne comptiez point les heures et les journées aux pieds et sous les yeux des idoles de vos sens, et vous seriez en prières devant Dieu à regret et par mesure ! Il n'était point question de votre santé, quand vous passiez les nuits dans les jeux et les festins, et vous deviendriez délicat sur le choix des viandes, et timide sur la santé, dès que vous aurez fait profession de servir Dieu ! Est-ce donc là votre conversion ? Sont-ce là les dépouilles de l'ennemi que l'on doit distribuer après la victoire ? *Et spolia ejus distribuet.*

Voyez Madeleine victorieuse de sept démons. Que fait-elle de ses parfums et de ses frisures ? Elle les enlève au monde et les consacre à Jésus-Christ. Elle vient répandre aux pieds de son libérateur ce qu'elle prodiguait en vanités scandaleuses ; elle ne s'alarme point des vains murmures, elle entend sans regret crier autour d'elle : *Ut quid perditio hæc* (*Matth.*, XXVI, 8) ? à quoi bon cette profusion ? Monde aveugle et sans discernement ! c'est là ce qu'il fallait lui crier, quand vous la voyiez dissiper tout pour soutenir l'éclat de ses passions. Alors vous lui applaudissiez, vous louiez sa magnificence, il vous importait peu que la famille en souffrît, que les gens d'honneur en fussent choqués. Maintenant que cette personne, à l'exemple de la Madeleine, emploie ses biens à parfumer les pieds du Sauveur, c'est-à-dire à nourrir ses pauvres, et qu'après avoir purifié ses biens par les œuvres de justice elle les sanctifie par les œuvres de charité, ne doit-on pas être édifié de lui voir élever à Dieu un trophée des dépouilles de l'iniquité ? Peut-elle faire une plus noble expiation des désordres de sa jeunesse ? *Et spolia distribuet.*

3. Troisièmement, et c'est un devoir de reconnaissance, il faut servir Dieu votre vainqueur avec ferveur et sans partage. Il vous le déclare, aussitôt qu'il est entré dans votre cœur : que n'être pas entièrement à lui, c'est être contre lui : *Qui non est mecum, contra me est* (*Luc.*, XI, 23) ; que quiconque est avec lui sans avoir soin d'amasser, d'augmenter, de croître incessamment en mérite et en vertu, dissipe et perd tout ce qu'il avait amassé : *Et qui non colligit mecum, dispergit* (*Ibid.*). Peut-on mieux exprimer la nécessité de la ferveur dans une âme réunie à Dieu par la pénitence ?

En effet, comprenez, Messieurs, que plus un maître est grand, absolu et souverain, plus il porte impatiemment d'être servi avec froideur et avec indifférence. Mais si jamais il s'en tient offensé, c'est principalement après des bienfaits importants. Or le plus grand de tous les souverains, c'est Dieu ; le

plus grand bienfait dont il puisse prévenir l'homme, c'est la grâce de la conversion; et entre toutes les grâces qui portent à la conversion, celle qui tire un pécheur des abîmes de l'impureté, est la plus précieuse et la plus rare. Il y a donc pour vous, pécheurs qui avez reçu cette grâce, une obligation toute particulière à la ferveur, plus sans comparaison dans cet état de conversion que dans l'état de votre première innocence, d'autant plus que votre cœur est maintenant flétri de mauvaises habitudes qui n'étaient pas formées alors; d'autant plus que vous avez pris maintenant le goût et le train du monde, que vous n'aviez pas alors; d'autant plus que vous devez maintenant vous ménager auprès de Dieu comme un ennemi réconcilié, ce que vous n'étiez pas alors. Vous devez donc être à l'avenir autrement attentif à lui plaire, autrement assidu à le prier, autrement ardent à l'aimer, que vous ne l'étiez dans votre plus pure jeunesse. Qui n'est pas tout à lui, avec lui, uni à lui, est contre lui : *Qui non est mecum, contra me est.*

Et sur cela, Messieurs, il y a dans le monde une illusion qui fait pitié. Mille gens veulent être bien avec Dieu, mais ils ne veulent pas qu'il y paraisse. Ils consentent à quitter le vice, à se rapprocher de Dieu; mais en faire une déclaration publique, entrer dans les pratiques de piété, se retirer des compagnies, ils prétendent que c'est chercher l'éclat, et que pourvu que le cœur soit à Dieu, le dehors est indifférent et inutile. Pernicieux sentiments, Messieurs! Le cœur n'est point à Dieu quand le dehors n'est point à Dieu : surtout quand le dehors et le cœur ont été tous deux au monde, il faut les rendre tous deux à Dieu; ou si après la conversion le dehors est encore au monde, il y rappellera le cœur qui se croit converti à Dieu : *Qui non est mecum, contra me est.* Ce n'est pas là ce que vous avez fait, quand vous vous êtes livré au monde. Ah! toute la terre l'a su, toute la terre l'a vu. Vous en êtes venu jusqu'à faire gloire du crime, et vous vous feriez maintenant une honte de la vertu! Non, si Baal est Dieu, suivez Baal, disait Elie (III *Reg.*, XVIII, 21); allez avec ses prophètes et ses adorateurs. Mais si le Dieu d'Israël est le seul véritable Dieu, suivez le Dieu d'Israël, marchez publiquement à sa suite. Que l'on ne vous voie point balancer des deux côtés, que l'on ne soit point en suspens sur votre conduite, que votre lâcheté ne vous rende pas suspect aux deux partis opposés, aux mondains et aux vertueux; que votre ferveur vous distingue autant dans la vertu que votre emportement vous avait distingué dans le désordre. Vous devez à Dieu cette reconnaissance et cette fidélité, autrement vous retomberez. C'est par là, chrétiens auditeurs, qu'arrivent toutes les rechutes; et, dans ce déplorable état, savez-vous quels seront vos malheurs? C'est le sujet de ma troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Un pécheur qui s'est mis au-dessus de la volupté par une sincère pénitence, dès là devient l'objet de tous les efforts du démon. Ce démon ne compte pour rien cent autres esclaves fidèles : ce sont pour lui des conquêtes désagréables, en comparaison de celle d'où il vient d'être chassé. Nul repos pour lui partout ailleurs : *Quærens requiem et non inveniens* (*Luc.*, XI, 24). Il n'oublie rien pour se rétablir dans sa première demeure : *Dicit : Revertar in domum meam unde exivi* (*Ibid.*); d'autant plus ardent à y rentrer qu'il la trouve nette et ornée : *Invenit eam scopis mundatam et ornatam* (*Ibid.*); nette par la pénitence et ornée de plusieurs vertus. Souffrirez-vous ce retour, âme chrétienne? Avez-vous fait tant de serments à Dieu pour lui manquer encore de fidélité? Si vous êtes si ingrate et si lâche, il vous arrivera trois grands malheurs. Le premier, le libertinage : *Et assumit septem alios spiritus nequiores se;* le second, l'opiniâtreté : *Et ingressi habitant ibi;* le troisième, le désespoir et l'impénitence finale : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus* (*Ibid.*, 26). Un reste d'attention, Messieurs, pour ces trois paroles.

1. Il est rare que le démon d'impureté retourne seul dans une âme; il y ramène avec lui sept autres démons plus malins, c'est-à-dire d'autres péchés plus énormes, auparavant inconnus au pécheur : *Assumit septem alios spiritus secum nequiores se.* Car dans ce malheureux état, appelé par Tertullien la pénitence de la pénitence, le repentir de s'être repenti, l'impudique, pour soutenir sa rechute et sa seconde perversion, veut persuader aux mondains la sincérité de son retour avec eux; il veut regagner leur estime et leur confiance; il veut se purger auprès d'eux des soupçons de faiblesse et des taches de timidité qu'un vain accès de dévotion peut lui avoir attirés. Pour cela, Messieurs, à quels excès ne se porte-t-il pas? Il avait gardé autrefois quelque sorte de mesure, il n'en garde plus. Ce n'est pas aux seuls mondains, c'est même aux gens de bien que le pécheur relaps veut justifier sa conduite, et prouver qu'il a eu raison de se replonger dans le monde, et de quitter le parti de la vertu; que la vertu n'est qu'une chimère, la pénitence un fanatisme, la dévotion une hypocrisie, toute la religion une illusion; que tout cela ne vaut pas un jour de plaisir dans le monde. De là l'effronterie, le sacrilége, l'irréligion, l'impiété : et tous ces vices réunis forment en peu de temps ce monstre affreux que l'on appelle libertinage.

En effet, il y a de tout temps une alliance particulière entre l'impureté et l'impiété. Les païens, dit saint Paul, abusèrent de leur lumière jusqu'à ravir au vrai Dieu les honneurs qui lui sont dus; le fruit de leur impiété fut qu'ils se jetèrent sans remords dans toutes sortes d'infamies : *In passiones ignominiæ* (*Rom.*, I, 26). Chez les chrétiens, tout au contraire, on commence par s'enhardir à l'infamie, et de là, par une pente naturelle, on en vient jusqu'à nier Dieu : *Non probaverunt Deum habere in notitia* (*Ibid.*, 28).

Chez les païens, de la corruption de l'esprit on passait à celle du corps; chez les chrétiens, c'est de la corruption du corps que l'on passe à celle de l'esprit; mais toujours l'une unie à l'autre. Il n'y a nul péché qui révolte plus contre Dieu, parce qu'il n'y a nul péché qui se croie plus digne de pardon, qui s'emporte par conséquent avec plus de liberté contre les rigueurs de la justice divine; nul péché qui abîme plus l'esprit dans la chair et dans les sens, qui rende par conséquent l'esprit plus dur aux vérités spirituelles et éternelles; nul péché enfin qui rende plus mou et plus lâche, par conséquent plus impatient du joug de la religion.

Comment vivre en effet dans ces terribles combats; sentir son cœur plongé dans l'amour des sales plaisirs, et d'un autre côté sentir qu'il y a un Dieu, premier auteur, dernière fin, témoin continuel, juge incorruptible, vengeur éternel; un Dieu qui veut seul être aimé, craint et servi; des confessions à subir, des pénitences à faire; et toujours un enfer, une éternité devant les yeux? Comment un cœur enchaîné, sorti plusieurs fois de sa chaîne, et toujours rentré dans sa chaîne, peut-il soutenir ce poids de sa religion et de sa foi? C'est plutôt fait d'en éteindre la lumière, ou du moins de l'éloigner par une affectation publique d'incrédulité: et voilà le libertinage. O mon cher frère! il est bien tard de renoncer votre Dieu quand vous l'avez connu toute votre vie; il est bien difficile de le renoncer sans remords, quand vous sentez que vous ne le renoncez que parce que vous le craignez. Mais il est bien inutile de le renoncer, puisque votre infidélité ne l'empêchera pas d'être votre maître, et durant la vie, et à la mort, et surtout dans l'éternité. Rien de cela ne vous étonne. Vous êtes donc tombé non-seulement dans le libertinage, mais encore dans l'opiniâtreté, parce que tous ces sept démons ont établi chez vous leur demeure: *Et ingressi habitant ibi.* C'est le second malheur de l'impureté.

2. On comprend assez ce que c'est qu'un mal passé en habitude, et la difficulté qu'il y a de le guérir. Or c'est la rechute surtout qui confirme l'habitude, parce que la rechute se fait avec réflexion et avec délibération. A l'habitude au mal joignez l'habitude aux remèdes qui en produit l'inutilité. Vous avez goûté, dit saint Paul, le don céleste, et participé au Saint-Esprit. Vous avez compris la sainte parole et les merveilles du siècle futur, c'est-à-dire vous avez senti les impressions de la grâce et les effets des sacrements. Après cela vous êtes retombé dans vos premières faiblesses; il est, dit saint Paul, d'une difficulté qui approche de l'impossibilité que la pénitence ait encore son effet sur vous: *Impossibile est rursus renovari ad pœnitentiam* (*Hebr.*, VI, 4). A l'habitude des remèdes ajoutez l'habitude d'en abuser. Non-seulement le pécheur relaps en fait un usage inutile; mais il en vient jusqu'à l'abus, à l'aversion et au mépris. Il ne reste donc plus pour vous d'expiation pour les péchés, puisque vous avez profané tout ce qui pouvait expier les vôtres: *Jam non relinquitur hostia pro peccatis* (*Hebr.*, X, 26).

Accoutumé au mal, accoutumé aux remèdes, accoutumé au mépris et à l'abus des remèdes, insensible à tout cela, pouvez-vous être insensible à votre opiniâtreté? Tout le monde la sent et la voit à votre honte. On vous entend railler des pratiques de religion, censurer ceux qui s'y soumettent, regarder en pitié la simplicité des gens de bien, rebuter leurs avis, ne leur pas trouver le sens commun, mettre votre jugement au-dessus de tous les autres, affecter dans cet état déplorable une pleine sécurité. Qui donc vous guérira, mon cher frère, et vous fera revenir de votre endurcissement? Sera-ce les personnes sages? elles n'approchent jamais de vous: et cependant sept démons vous obsèdent; une foule d'esprits malins, corrompus et corrupteurs, se sont emparés de votre esprit, et s'en sont rendus les maîtres: *Ingressi habitant ibi.* Qui pourra vous en délivrer? Sera-ce la voix de Dieu, ses reproches, ses menaces, vos réflexions, vos remords? A peine y prêtez-vous l'oreille: et cependant les fantômes des plus sales voluptés remplissent nuit et jour les replis de votre cœur. S'ouvrira-t-il encore aux coups de la grâce, après l'avoir reçue tant de fois, et rejetée tant de fois? Non, vos passions sont vos tyrans, et vous êtes leur esclave: *Ingressi habitant ibi.* Reste un troisième malheur, pire que les précédents, le désespoir du salut: *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

3. A ce mot, vous vous récriez. Je ne dis rien de trop, mes frères: tandis que l'on est dans la voie, dans la vie, en pleine santé, rien n'est désespéré pour le pécheur; mais s'il attend au terme, au dernier moment, s'il porte jusque-là ses habitudes scandaleuses, il les portera jusque dans l'enfer. Dites tout ce qu'il vous plaira, vantez la miséricorde, exaltez la vertu des sacrements, je vois peu d'impudiques pénitents au lit de la mort. Et quoi donc? des hypocrites, ou bien des désespérés. Vous croyez quelquefois y voir des athées; non, vous n'y en voyez point. Vous y voyez, il est vrai, des hypocrites d'impiété: car comme il y a des hypocrites qui, par intérêt ou respect humain, couvrent leur impiété sous les dehors d'une foi apparente, aussi n'y en a-t-il que trop qui par orgueil couvrent en mourant les remords de la foi qui les déchirent sous un masque d'impiété. Mais ces hypocrites d'impiété qui contrefont les athées, ne sont rien dans le fond que des chrétiens désespérés. Chrétiens désespérés! quelle affreuse union de qualités opposées! toute la vie de l'homme impur ne lui a servi qu'à former cette détestable union. Comment la rompre au moment de la mort? Deux sentiments s'y opposent: la connaissance qu'il a de la malice de son cœur, et la connaissance du mépris qu'il a fait de Dieu.

Jusque-là ce pécheur attendait pour se convertir le secours du temps, de la vieillesse, et surtout la grâce de Dieu. Le temps s'est écoulé, point de repentir; la vieillesse est venue, point de repentir; la grâce a

frappé, point de repentir. Voilà la mort, il faut enfin se repentir ou jamais. Non, jamais; non, Messieurs, jamais. Pourquoi jamais? Parce qu'alors quelques protestations qu'il fasse, il sent bien que tout est forcé. Il ne voit autour de lui que des visages désagréables, des prêtres, des inconnus, pour qui souvent il n'a eu que du mépris. On le conjure, on le presse de penser à son salut; on lui en montre le péril, on y joint le respect du monde et les larmes des parents, et les instances d'une famille. On pleure, on gémit de tous côtés; il cède à l'importunité, il lève les yeux au ciel, il invoque son Créateur, il s'abandonne aux cérémonies de l'Eglise. Ah! chrétiens, quel fond faites-vous sur ce repentir arraché, sur cette froide condescendance? y fait-il lui-même aucun fond? ne sent-il pas que l'objet de sa douleur n'est pas d'avoir péché, mais de ne pouvoir plus pécher; que ces actes d'amour de Dieu qu'on lui arrache de la bouche ou que souvent il laisse prononcer au prêtre sans l'écouter, sont démentis par son silence et par son indifférence, encore plus par l'attachement qu'il sent toujours pour le monde et pour les plaisirs criminels? C'est à ce monde fugitif et à ces plaisirs mourants que tendent tous ses soupirs, et non pas à ce Dieu terrible où l'on tâche de le porter. Preuve de sa disposition, c'est cette ardeur qu'il témoigne encore pour la vie. Un pécheur vraiment converti craint la vie comme l'écueil de son salut, il hait tous les biens qui l'attachaient à la terre, il s'empresse d'aller à Dieu; le voluptueux, au contraire, plus il approche de Dieu, plus il se sent lié par ses désirs à la terre; et de là ce penchant à toutes les espérances qu'on lui donne sur sa santé, de là cet entêtement de ne se tourner à Dieu que quand il a perdu toute espérance de la vie. Ah! pécheur, encore deux heures de vie, vous ne penseriez point à Dieu. Vous n'y pensez à l'heure qu'il est que parce que c'est la dernière. Mais comment y pense-t-il?

Encore s'il pouvait prendre une pleine confiance en la miséricorde de Dieu; mais la connaissance qu'il a du mépris qu'il en a fait éteint cette confiance et consomme son désespoir. On lui met devant les yeux son Sauveur mourant sur la croix. Quel sentiment prendre à cette vue? Ne voit-il pas dans ces épines, dans ces clous, dans cette chair sanglante et déchirée, la condamnation de ses honteuses voluptés? Voilà mon modèle à qui j'ai dû ressembler, voilà mon Sauveur que j'ai méprisé, voilà son sang que j'ai profané, voilà mon juge que j'ai outragé. Quels motifs de confiance? en peut-on concevoir à ces tristes réflexions? On crie au mourant qu'il espère, qu'il se jette entre les bras de Dieu, que sa miséricorde est infinie, qu'elle n'est que pour les pécheurs. Tout cela est bon pour un cœur accoutumé à la confiance, encore tendre au respect de Dieu, qui dans ses fragilités a conservé pour la religion la vénération qui lui est due; mais un pécheur endurci par les rechutes, accoutumé à l'abus des sacrements, aux railleries sur la religion, parvenu au lit de la mort sans craindre Dieu ni sa justice, alors, pour s'attendrir aux idées de la miséricorde, il sent trop ce qu'il a été, ce qu'il est et ce qu'il mérite d'être, il est trop pénétré de cette effroyable idée : si ce Dieu est Dieu, je suis damné. Terrible conclusion, Messieurs! c'est celle de la vie impure; c'est celle de tous ceux que vous avez vus porter le scandale de leur débauche jusqu'à la fin de leurs jours; ce sera la vôtre infailliblement, si vous continuez à les suivre. Examinez de bonne foi le progrès que vous avez fait dans la voie de perdition, les extrémités dangereuses où vos passions vous ont poussés, combien de jour en jour vous devenez plus insensibles au péril de votre salut. Tout cela n'est rien; c'est à la fin que vous reconnaîtrez votre misère, et combien vos derniers moments seront différents de ceux-ci : *Novissima pejora prioribus*. C'est donc dès à présent qu'il faut retourner à Dieu, tandis que votre liberté est entière, et que la nécessité ne vous impose aucune loi; dès à présent qu'il faut expier vos péchés par une vraie pénitence. Et vous, âmes encore pures, c'est dès à présent qu'il faut éviter avec vigilance les périls de la séduction. Que ce grand Dieu qui commande la pureté nous la conserve en nous, et la rende par sa grâce un germe d'immortalité. *Amen.*

SECOND SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'impureté.

Cum immundus spiritus exierit ab homine... tunc vadit et assumit secum septem spiritus nequiores se, et ingressi habitant ibi, et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, alors il s'en va prendre avec lui sept autres esprits plus malins que lui; ils y rentrent et y demeurent, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier (*Luc.*, XI, 24-26).

J'attaque aujourd'hui le plus honteux de tous les vices, et dont on a moins d'horreur; le plus contagieux, et sur lequel on prend moins de précautions; le plus pernicieux, et que l'on souffre avec plus de condescendance. Vous comprenez, Messieurs, que je veux parler de l'impureté, et c'est bien malgré moi que je n'observe pas le conseil du saint Apôtre, qui voulait en bannir le nom de la bouche des chrétiens (*Ephes.*, V, 3). Mais n'est-il pas temps que le silence et la discrétion des prédicateurs cèdent aux remords de leur zèle, et qu'ils se fassent avec douleur le reproche amer que se faisait Isaïe : *Væ mihi, quia tacui, et in medio populi polluta labia habentis ego habito* (*Isai.*, VI, 5). Malheur à moi! je me suis tu, j'ai eu honte de parler au milieu d'un peuple corrompu et souillé jusqu'aux lèvres. La moitié du monde ne rougit point de parler des mystères de l'impureté, souvent sans déguisement; l'autre moitié du monde, et la plus intéressée à la gloire de la pudeur, ne rougit plus de les entendre; et je rougirais de porter au moins dans les cœurs la confusion qui ne paraît

plus sur le visage, et de mettre devant les yeux l'énormité de ce péché! Je parlerai, Messieurs, avec la retenue et le respect que je vous dois; mais en épargnant votre pudeur, je n'épargnerai point vos consciences.

Les paroles de Jésus-Christ ne vous en déguisent rien. Vous y voyez la laideur de ce démon dans son propre nom; c'est l'esprit sale et immonde : *Spiritus immundus;* les chagrins qu'il traîne avec lui dans la recherche qu'il fait inutilement du repos et du plaisir : *Quærens requiem et non inveniens;* sa contagion, dans l'union qu'il a presque avec tous les autres vices : *Assumit septem alios spiritus;* sa malice à poursuivre une âme dans les efforts qu'il fait pour y rentrer quand il en a été chassé : *Dixit, revertar in domum meam;* son opiniâtreté dans le séjour constant qu'il y établit après son retour : *Ingressi habitant ibi;* sa cruauté enfin dans le désespoir où il conduit ceux qu'il s'est assujettis : *Fiunt novissima pejora prioribus.*

Un péché qui a de si pernicieuses qualités et de si funestes suites peut-il bien passer dans vos esprits pour le plus excusable des péchés! Et le plus grand tort que l'on puisse faire à la raison, n'est-ce pas d'employer ses lumières à chercher des prétextes spécieux pour y endurcir la conscience. Cependant on n'y réussit que trop, et le monde a si bien fermé les yeux à l'horreur de ce désordre, qu'il voudrait mettre le bandeau sur les yeux mêmes de Dieu; car est-il rien de plus commun que de se persuader que Dieu qui connaît notre faiblesse naturelle, a plus d'indulgence pour ce péché que pour les autres péchés? et sur cette persuasion, que ne se permet-on pas? C'est donc cette idée qu'il faut détruire.

On regarde l'impureté comme un péché des plus légers et des plus dignes de pardon. Contre cette erreur je fais deux propositions qui partageront ce discours. Il n'y a point de péché moins pardonnable; il n'y a point de péché moins pardonné. Ces deux mots s'expliquent assez pour en faire comprendre l'horreur à ceux qui en sont capables et à ceux qui ne le sont pas. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On peut considérer l'impureté par rapport à Dieu qui la défend, au pécheur qui la commet, à la créature qui en est l'objet, aux autres péchés qui en sont les suites. Par rapport à Dieu qui la défend, nul péché qui se commette avec un plus grand mépris de Dieu; par rapport au pécheur qui la commet, nul péché qui se commette avec un plus grand abandonnement du pécheur; par rapport à l'objet, nul péché qui se commette avec un plus grand dévouement à la créature; par rapport aux suites, nul péché qui se commette avec un plus grand enchaînement de tous les autres péchés. Le mépris de Dieu, le dévouement à la créature, l'abandonnement du pécheur, l'enchaînement de tous les autres péchés : quatre principes qui rendent l'impureté le moins pardonnable des péchés. Messieurs, une attention particulière.

1. Il est certain que l'idolâtrie est celui de tous les péchés qui renferme un plus grand mépris de Dieu, puisqu'il détruit Dieu dans l'esprit de l'homme, en lui faisant transporter à la créature l'honneur qu'il ne doit qu'à Dieu. Par la même raison, le péché qui approche plus de l'idolâtrie est l'impureté, puisque le mépris de Dieu se trouve dans l'une et dans l'autre à peu près en pareil degré. C'est pour cela que les prophètes, par horreur pour l'idolâtrie, n'osant qu'à peine en prononcer le nom, la reprochaient aux Juifs sous les noms odieux de fornication et d'adultère (*Levit.*, XVII, 7; *Jud.*, II, 17; *Psal.* LXXII, 27; *Jer.*, III, 6).

Ce mépris de Dieu paraît même à Tertullien plus digne de châtiment dans le chrétien qui se livre à l'impureté que dans celui qui se livre à l'idolâtrie, parce que celui qui sacrifie aux idoles ne renonce à Dieu que par la contrainte et par la violence des tourments, au lieu que celui qui s'abandonne à l'impureté renonce à Dieu pour son plaisir avec une pleine liberté; l'impudique parce qu'il le veut, l'idolâtre parce qu'on l'y force. Lequel des deux, demande-t-il, nous semble plus criminel? *Quis magis negavit, qui Christum vexatus, an qui delectatus amisit* (*Tertull.*, *de Pudic.*, *n.* 22, *sub finem*)?

Saint Augustin, plus exact que Tertullien dans ses expressions et dans ses idées, ne laisse pas de trouver dans les débauches des chrétiens une manière d'idolâtrie, et dans leurs mauvais exemples une manière de persécution plus difficile à soutenir que celle de la fureur des tyrans. Il est vrai, dit-il, les rois ont baissé la tête sous le joug de Jésus-Christ, ils portent sa croix pour diadème : *Jam subjectis regum cervicibus Christi jugo, suppositis eorum frontibus signo ejus* (*In psal.* LXIX, *n.* 2). Les tyrans sont morts, mais la persécution subsiste encore; non pas au milieu des tortures et des bûchers, mais au milieu des plaisirs et de la joie : *Adhuc inter organa et symphoniacos gemimus.* Les voluptueux nous font la guerre, non plus par le fer ni par le feu, mais par la licence et l'insolence de leur impudicité; d'autant plus injurieux à Jésus-Christ, que, portant son nom sur le front par le caractère de leur baptême, ils en souillent la sainteté par l'infamie de leurs mœurs : *Portantes in fronte signum ejus, simul impudentiam luxuriarum.*

Cette insulte à la religion paraît à saint Augustin si atroce, qu'elle lui fait regretter qu'il n'y ait plus de païens. S'il en restait quelques-uns, ce serait pour nous, dit-il, une espèce de consolation de pouvoir espérer leur conversion à la foi : *Esset qualecunque solatium exspectare eos quando signentur.* Mais ceux qui sous le joug de la foi de Jésus-Christ le déshonorent par les scandales de leur impudicité, quel sujet ne donnent-ils pas de gémir de leur perfidie et de la persécution qu'ils font à la religion?

Point d'exagération, Messieurs. N'est-il pas vrai que le cœur s'attache si fortement à l'objet de sa passion, qu'il tourne là tous les hommages et les respects qu'il doit à Dieu? plus d'ardeur pour les devoirs de la piété, plus de goût pour les biens du ciel, plus d'application à la prière. On ne désire rien tant que de pouvoir parvenir à perdre Dieu sans remords. L'oubli de Dieu va si loin, qu'il n'y a presque point de sensuel qui ne mette son bonheur dans son misérable plaisir, qui ne préférât la douceur d'être aimé de ce qu'il aime à tout l'avantage d'aimer et d'être aimé de son Dieu, qui ne renonçât volontiers aux espérances du ciel et ne tînt Dieu quitte, pour ainsi parler, des promesses éternelles, pourvu que pour tout bonheur Dieu le voulût oublier dans la foule des vivants et le laisser possesseur immortel de l'objet dont il est charmé. Vous sentez que je dis vrai, vous qui m'écoutez et qui vous connaissez coupables. Et cela même, n'est-ce pas établir dans le corps et dans la chair votre souverain bien, votre fin dernière, votre unique fin, votre vrai Dieu?

J'avoue que ce dévouement à l'objet de votre péché, comme à votre dernière fin, est une énormité commune à tous les péchés mortels. Mais dans tous les autres péchés cette énormité n'est point si formelle. On n'entend point l'avare ni l'ambitieux dire à l'honneur où il aspire, ni à l'argent qu'il chérit : *Tu es mon Dieu*, profanation qui ne convient qu'à l'impudique et à l'idolâtre.

Examinez et comparez les soins de l'un et de l'autre autour de l'idole qu'ils se font, l'un de marbre ou de bois, l'autre de chair et de boue, leur égal empressement à l'orner, à la parer, à l'enrichir, à la couvrir de fard, d'or, de pierreries : *Perliniens rubrica, et rubicundum faciens colorem illius* (*Sap.*, XIII, 14). Voyez-les ramper à ses pieds, gémir, soupirer, languir, attendre son secours, lui adresser leurs vœux, lui demander le repos, la santé, la vie : *Pro sanitate deprecatur; curvatur ante illud, et adorat illud, et obsecrat, dicens : Libera me, quia Deus meus es tu* (*Ibid.*, 18). C'est la description que nous font Isaïe (*Isai.*, XLIV, 17) et Salomon des abaissements d'un païen devant son idole. En voyons-nous moins dans un homme ensorcelé d'un fol amour?

Tout cela, dites-vous, n'est qu'un jeu feint, un emportement frivole, que la raison désavoue et dont le cœur ne sent rien. Quand il n'en sentirait rien, ce qui n'est pas, quel mépris de Dieu n'y a-t-il pas dans l'idolâtrie même apparente et dans le culte extérieur que l'on rend par force aux faux dieux? Quand les chrétiens, vaincus par la crainte des tourments, offraient l'encens aux idoles, étaient-ils disculpés par les remords de la foi qu'ils conservaient dans leur cœur? Avait-on tort de les traiter de perfides et d'apostats? Comment donc le renoncement et l'outrage fait à Dieu par l'impureté, plus expressément que par les autres péchés, seraient-ils plus dignes de pardon dans ce péché-là que dans tous les autres?

2. Jugez-en, Messieurs, en second lieu, par le dévouement à la créature. Jusqu'où va ce dévouement, que nous allons considérer séparé du mépris de Dieu? Quelle est l'étendue de ce sacrifice? Sacrifice des biens : le fils dépouillera son père, le père ses enfants, le mari sa femme, la femme son mari; on se dépouillera soi-même, on s'arrachera les fruits des travaux de ses ancêtres et de son propre travail, le fond de sa subsistance et de sa vie. En faut-il des preuves? cherchez-les dans les ruines de tant de maisons, dans les divorces honteux à tant de familles, dans la mendicité de tant de dissipateurs et de tant d'enfants prodigues. Sacrifice des biens, c'est peu; mais sacrifice des honneurs, des conditions, des dignités. Ces vieillards calomniateurs de Susanne (*Dan.*, XIII, 5) auraient dû être retenus par la considération de leur âge et de la magistrature qu'ils exerçaient sur le peuple d'Israël; ce juge, aussi bien qu'eux, devrait réprimer sa passion, par le respect des lois dont il est le dépositaire et dont il est chargé de maintenir la rigueur; cette femme devrait penser que le mariage n'est pas un voile à ses infidélités, et que Dieu l'ayant élevé à la dignité de sacrement, s'est fait le vengeur des excès et des désordres qui s'y commettent; cet homme consacré à Dieu devrait faire réflexion que par la licence de ses mœurs il profane son caractère, il autorise le murmure des ennemis de la religion, il imprime dans les esprits un libertinage incurable, il rend son habit suspect et son ministère odieux; cet officier devrait comprendre que le soin de ses plaisirs ne peut manquer d'être un obstacle à celui de ses devoirs, et que l'oubli des devoirs est l'écueil de la fortune. Honneurs, dignités, emplois, fortune, réputation, vous serez sacrifiés à l'aveugle complaisance qu'on aura pour une femme, à l'empressement de la revoir, à l'assiduité de la servir.

Sacrifice enfin des sentiments les plus justes, les plus naturels, des inclinations les plus chères, des intérêts les plus pressants. Point d'obligations ni de lois que l'on ne mette sous les pieds de cette divinité frivole; point d'amitié que l'on ne change en aversion; point d'inimitié que l'on n'oublie, de ressentiment que l'on n'étouffe, d'outrages que l'on ne pardonne aussitôt qu'elle aura parlé; point de passions enfin que l'on ne soumette à cette impérieuse passion. L'orgueilleux devient humble aussitôt qu'il en est atteint; il ne rougit plus, au contraire il fait gloire d'être esclave. L'arrogant devient traitable et ne songe qu'à se rendre complaisant, l'ambitieux borne ses projets au simple désir de plaire, le timide devient hardi, l'avare devient prodigue, l'impie même devient dévot s'il croit avancer par là ses desseins. Saintes lois! céleste Evangile! exemples d'un Dieu Sauveur! vous parlez, vous ordonnez la victoire des passions, la patience, l'humilité, le mépris des biens et des

intérêts du monde. On ferme l'oreille, on n'entend rien. La volupté parle et commande, on sacrifie tout, on obéit. Quel dévouement de l'homme à la créature! Est-ce quelque chose qu'un Dieu jaloux puisse aisément pardonner?

3. Troisième excès de l'impureté, l'abandonnement général du pécheur à son péché. Non-seulement comme on vient de le voir, il sacrifie tout, mais il sacrifie tout de tout son cœur. Le cœur, ô mon Dieu, c'est votre domaine, et vous vous l'êtes réservé; vous avez mis ce précepte à la tête de tous les autres, vous avez dit à l'homme : *Diliges*, tu aimeras, mais tu n'aimeras que moi, seul, qui suis le Seigneur ton Dieu : *Dominum Deum tuum*; vous nous avez donné un cœur, une âme, un esprit, des sens, des forces, des facultés, l'imagination, la mémoire, le raisonnement, la volonté : tout cela compose l'homme, et c'est par tout cela que nous devons vous aimer : *Ex toto corde, ex tota mente, ex totis viribus*; et malgré vos commandements, au mépris de vos droits et de nos obligations, nous tournons toutes nos puissances au service de la volupté, à l'amour de la volupté.

Nous dit-on qu'il faut aimer Dieu, nous n'avons pour cela ni cœur, ni esprit, ni raison, ni langue, ni paroles, ni pensée, ni sentiment, ni mouvement. Nous sommes froids, stupides, aussi durs que le marbre et que l'airain. Nous ne savons point aimer Dieu, nous ne voulons pas y penser, nous nous en croyons incapables. Est-il question de la volupté, là tout le cœur, l'esprit, tout l'homme entier se réveille. Epargnons aux âmes innocentes les détails importuns à la tendresse de leur pudeur. Contentons-nous des réflexions suivantes.

Dès que l'on s'est livré à la passion du plaisir, quelle trève donne-t-elle, en quel moment du jour ou de la nuit laisse-t-elle du repos? le sommeil même n'en est-il pas infecté? le travail en écarte-t-il les fantômes? l'absence et l'éloignement en étouffent-ils les désirs? l'âge en éteint-il l'ardeur? la vieillesse la plus languissante en abolit-elle la mémoire? Et quand même la pénitence en fait naître le regret, n'est-ce pas toujours avec le péril d'un retour de complaisance?

Encore une autre réflexion. N'est-ce pas la seule des passions qui rappelle à soi toutes les autres et qui s'en fasse servir? Un cœur passionné pour la volupté, non-seulement n'aime rien, ne désire rien, n'espère rien que ce qui peut l'y conduire; mais il ne hait rien, ne fuit rien et ne craint rien, que ce qui peut l'en éloigner; tous ses transports tendent vers les moyens favorables à son dessein, tous ses emportements contre les obstacles. Il n'y a donc point de mouvement dans ce cœur que pour le plaisir.

Bien plus, il n'y a dans l'esprit ni lumière ni réflexion qui n'y tende. Il semble que cette passion donne même de l'esprit à ceux qui n'en avaient pas; que l'esprit même ne soit esprit que dans ce qu'il invente pour elle. On a même affecté le nom d'ouvrages d'esprit aux ouvrages qui en traitent. Et quel débordement de livres empoisonnés échappe tous les jours à la rigueur de la censure, sous ce faux privilége de l'esprit!

Combien d'autres arts et d'autres métiers dévoués à la galanterie? combien d'ouvriers aux gages de l'impureté : ces modes inconnues à la gravité des siècles passés, imaginées pour fomenter le libertinage du nôtre, et faire oublier à nos neveux le nom même de la pudeur; ces spectacles de musique, autre invention de nos temps, où les âmes les plus dures trouvent de quoi s'amollir, où la plus simple jeunesse apprend par des airs passionnés ce que c'est que la tendresse, avant qu'elle ait pu sentir ce que c'est que la raison; cette science exquise de la bonne chère, où chacun se pique d'honneur sur le raffinement du goût, où le sexe le plus sobre et le plus modeste autrefois, ne rougit plus d'égaler l'intempérance de l'autre, et d'enhardir la joie jusqu'à la témérité?

C'est par cet abandonnement que les deux parts du genre humain se tendent des piéges l'une à l'autre, que le monde entier s'est rendu tributaire à la volupté, que l'innocence à chaque pas a des ennemis à craindre et des écueils à éviter. Car dans quelle maison peut-on aller que l'on n'y trouve, ou quelque peinture devant les yeux, ou quelque livre sous les mains, ou quelque objet enfin qui alarme la modestie? Dans quelle compagnie n'est-on pas obligé de retenir sa langue et ses regards; d'observer ses pensées et de veiller sur son cœur? Ah! Messieurs, dans le lieu saint, au pied des divins autels, ne voit-on pas souvent et peut-être en ce moment des personnes de tout âge, avec des habits et des airs licencieux, se prêter pour ainsi dire, au démon de la vanité et de galanterie, pour souiller les consciences et changer en profanations les mystères de la religion? Comment donc ce péché serait-il entre les autres le plus digne de pardon?

4. Considérez, en quatrième lieu, son alliance et son enchaînement avec tous les autres péchés : non-seulement avec les vices communs, la paresse et l'oisiveté, l'orgueil et l'envie, l'avarice et la prodigalité, la gourmandise et l'ivrognerie, qui sont autant d'appuis, d'instruments, d'effets et de causes de l'impureté, on n'en rougit pas non plus que d'elle; ajoutez-y tous ces crimes affreux dont le seul nom fait horreur : l'homicide, la cruauté, l'hérésie, l'impiété, l'athéisme, la magie; elle en fait dans le besoin ses alliés les plus fidèles, et n'a point d'asile plus assuré qu'auprès d'eux.

On voit David tremper ses mains dans le sang d'un de ses plus braves et plus fidèles officiers; c'est l'impureté qui l'y pousse. On voit son fils Salomon l'encensoir à la main, prosterné devant les idoles; c'est l'amour des femmes qui l'y conduit. On voit de jour en jour la piété, la foi, le respect et l'idée d'un Dieu disparaître insensiblement dans les mœurs des jeunes gens. En faut-il chercher d'autre raison que les leçons d'impureté

qu'ils reçoivent en même temps que celles de la religion, presque en sortant du berceau, par la mollesse de leur éducation et par les exemples domestiques. Avait-on vu dans les siècles passés ce que l'on a vu de nos jours, les sortiléges et les poisons passés en art et en coutume; les femmes, les filles, les sœurs, les mères, devenir les assassins de leurs pères, de leurs frères, de leurs enfants, de leurs maris? Ce que l'antiquité nous avait appris de pareil ne passait plus que pour fable; le débordement de notre siècle a changé la fable en vérité.

Mais, mes chers auditeurs, ces funestes dissensions qui ont déchiré depuis deux cents ans l'Europe chrétienne, et défiguré la religion par tant de masques différents de réforme et de nouveauté; ces hérésies, en un mot, qui nous ont changé en ennemis nos voisins, nos citoyens, nos amis et nos parents, ont-elles eu de source plus générale que la corruption des mœurs?

Qu'étions-nous, comment vivions-nous, quand l'hérésie s'est élevée en France et dans tous les états voisins? De tous côtés l'ignorance l'intempérance, la brutalité, l'impureté. Ne cherchons point ce qu'était devenue la piété dans les hautes conditions, ni dans les conditions civiles; la trouvait-on dans les plus saintes professions? Ce n'était plus elle qui faisait les prêtres ni les religieux : c'était le hasard, l'intérêt, le caprice des parents, l'oisiveté de la vie. On portait au cloître et à l'autel des cœurs flétris des plus basses passions. Quelle merveille, qu'une espèce de religion qui retranchait toutes les austérités, qui proscrivait les vœux, qui traitait de superstitions l'abstinence et la continence, qui ôtant au mariage la dignité de sacrement, le mettait au rang des préceptes; quelle merveille, dis-je, qu'une pareille nouveauté trouvât aisément des sectateurs? Elle en trouva non-seulement dans les cours, et dans les villes, et dans presque toutes les maisons, mais encore sous les grilles, au milieu du sanctuaire, au pied même des autels, parce que partout, en tous lieux elle trouva l'impureté. L'Eternel aima mieux nous renoncer pour ses enfants que d'avoir pour enfants des impudiques. Et comme dans l'Ancien Testament il abandonna son peuple à l'idolâtrie, et laissa tomber l'arche d'alliance au pouvoir des incirconcis, plutôt que de la voir servie par des ministres corrompus : de même au siècle de nos pères, il aima mieux voir ses autels brisés, ses temples renversés, ses tabernacles profanés, le Sacrement du corps de son Fils foulé aux pieds, que de le souffrir au pouvoir et dans les mains des hypocrites souillés par l'impureté.

Cessons donc de nous flatter sur l'énormité de ce péché; ne nous le figurons plus comme aisément pardonnable et digne par-dessus tout de la clémence de Dieu. Si Dieu prend pitié quelquefois de notre faiblesse naturelle et du limon dont sa main nous a formés, s'il veut bien se souvenir que l'homme est chair, et que la chair est fragile : *Recordatus quia caro sunt* (*Psal.* LXXVII, 39), souvenons-nous que ce même motif lui a servi de raison pour inonder le monde par le déluge. La grâce du salut ne fut que pour huit personnes (I *Petr.* III, 20), et la rigueur de la sentence porta sur tout le genre humain : *Non permanebit spiritus meus in homine in æternum, quia caro est* (*Gen.*, VI, 3). Mon esprit ne demeurera plus en l'homme, parce que l'homme n'est que chair : *Quia caro est.* Dieu l'a dit, et vous osez croire que sa grâce vous attend, et que le pardon vous est sûr, parce que vous n'êtes que chair? C'est pour cela que vous devez trembler qu'il ne vous arrache son esprit, que vous avez plongé, abîmé et incorporé dans la chair : *Quia caro est;* c'est pour cela qu'il doit venger sur vous le mépris et l'abus que vous avez fait de la chair, après l'honneur qu'il vous a fait de s'allier avec elle pour vous unir à sa divinité. Quittez donc tous ces vains appuis d'une confiance téméraire; et si c'est peu pour vous persuader combien ce péché que vous appelez faiblesse est malaisément pardonnable, voyez comme en effet il est rarement pardonné.

SECONDE PARTIE

Il faut, Messieurs, refuser toute créance à la fidélité des Livres sacrés, ou convenir que jamais Dieu n'a donné plus d'étendue ni plus d'éclat à sa justice que dans la punition de ce péché. C'est par le déluge du monde entier (*Gen.*, VI); c'est par l'embrasement de tout le pays de Sodome (*Gen.*, XIX); c'est par le carnage des armées, des peuples et des tribus (*Num.*, XXV; *Jud.*, XX); c'est par les instruments les plus terribles et les plus impitoyables, par le fer, par l'eau, par le feu; c'est sans distinction d'âge, ni de sexe, ni de qualité, non pas même de mérite, accablant des mêmes coups l'innocent et le criminel, le pécheur repentant et le pécheur obstiné, l'enfant sans malice et l'animal sans raison (*Gen.*, VII, 23), n'épargnant ni les pierres inanimées ni les plantes insensibles (*Gen.*, XIX, 25), dévorant tout par le feu de sa fureur, et sans avoir besoin d'ouvrir pour cette exécution les abîmes de la terre et les fournaises de l'enfer, faisant tomber du ciel un enfer de soufre et de feu pour consommer, dit Salvien, le supplice des impudiques : *Super impium populum gehennam misit e cœlo* (*De Gub. Dei, lib.* I).

Tous ces millions de pécheurs n'étaient que chair, et cendre, et poussière comme nous; Dieu les avait comme nous formés de ses propres mains, animés du souffle de sa bouche; il n'ignorait donc pas la fragilité de ses ouvrages, et ne laissait pourtant pas de les briser de son sceptre de fer, comme des vases immondes et dignes d'horreur. Quel autre péché s'est attiré plus visiblement et plus souvent les foudres de sa colère? et si nous n'en frémissons pas, pouvons-nous dire que la foi vit encore dans notre cœur? Excitons-la du moins par la vue des châtiments que Dieu exerce tous les jours

sur chaque particulier coupable de ce péché.

Châtiments à l'égard de la vie, et châtiments à l'égard du salut. A l'égard de la vie, en sa santé, en son honneur, en son plaisir : en sa santé, par les maladies ; en son honneur par l'infamie ; en son plaisir, par la ruine entière de son repos. A l'égard du salut, par la rechute, l'endurcissement, l'impénitence. Malheureux, par conséquent, selon le monde et selon Dieu, damné en ce monde et en l'autre, il est véritablement le plus malheureux des pécheurs.

1. C'est sur le corps que Dieu fait éclater ses plus communes vengeances, par les infirmités, les maladies, le retranchement des plus beaux jours ou les langueurs d'une ennuyeuse vieillesse. N'est-il pas étonnant que Dieu, qui dans l'ancienne loi punissait par la lèpre et la corruption de la chair la rébellion, l'arrogance, le sacrilége, épargne maintenant et laisse presque impunis la plupart de ces péchés, et rassemble sur celui-ci toutes les punitions corporelles ? Mais n'est-il pas plus étonnant que l'impudicité des derniers siècles, ayant pour ainsi dire enchéri sur celle des siècles passés, Dieu pour en donner plus d'horreur et la punir avec plus d'éclat, ait tiré du trésor de ses vengeances des espèces de maladies inconnues à l'antiquité ? C'est dans ce siècle voluptueux que l'on voit l'accomplissement de ce que les hommes de Dieu semblaient avoir dit par prophétie. Quand Job disait que les os du débauché seraient pénétrés des vices de sa jeunesse, et que la corruption y demeurerait attachée jusqu'aux cendres du tombeau : *Ossa ejus replebuntur vitiis adolescentiæ, et cum eo in pulvere dormient* (*Job*, XX, 11), quand le Sage disait que l'ami des fornicateurs aurait pour héritiers les vers et la pourriture, et serait livré au public en spectacle de terreur : *Putredo et vermes hæreditabunt illum, et extolletur in exemplum majus* (*Eccli.*, XIX, 3) ; disaient-ils autre chose que ce que nous voyons tous les jours ? des jeunes gens, dévorés par les plaisirs, devenir tout vivants la proie de la pourriture et la dépouille des vers, comme les biens des morts deviennent la dépouille et la proie des héritiers ; se voir languir, mourir, exposés en exemple à la jeunesse insensée. Un seul exemple devrait suffire pour la rappeler au bon sens. On en trouve de tous côtés, et la folie dure encore.

Un second châtiment aurait encore plus d'effet, si l'amour du plaisir ne troublait pas la raison, c'est l'infamie attachée à ce désordre. L'honneur, vous le savez, est le bien le plus délicat et le plus précieux de la vie. Ce bien est tellement uni avec la pudeur, qu'ils sont inséparables l'un de l'autre. On sent si bien la honte de ce châtiment, qu'en effet cette seule honte est le premier rempart de la vertu. Parlons naturellement : la peur de se déshonorer fait la moitié de la vertu et de l'innocence du monde. Et peut-être que même on ne la perdrait jamais, si dans le premier feu d'une passion naissante on ne se flattait du secret. Mais pour oser s'en flatter, qui peut être assez sûr de sa discrétion, de la fidélité des autres, assez maître enfin de son propre cœur ? Non, ce n'est pas en vain que Jésus-Christ a prononcé cet arrêt, qu'il n'y a rien de si caché qui ne se découvre avec le temps (*Matth.*, X, 26). Et ce temps n'est pas seulement celui du jugement général de tous les crimes ; à l'égard de l'impureté, l'arrêt s'accomplit tous les jours. On a beau se récrier alors sur la témérité des langues, l'impudence éclate enfin sur le front du criminel, et battu que l'on est de l'orage des mauvais bruits, on vient à quitter le masque, et, comme dit saint Paul, à se glorifier de son déshonneur : *Gloria in confusione ipsorum* (*Philipp.*, III, 19).

C'est à cet excès d'iniquité que les hommes sont parvenus à ne plus rougir de leurs débauches, à s'en faire même un mérite, et cependant à rejeter sur le sexe le plus faible l'opprobre et la confusion d'un péché commun à tous les deux. Etrange illusion, dit saint Augustin, que dans un péché commun la honte ne soit pas égale ! *In peccato pari innocentiorem videri virum.* Ce n'est pas vous, Seigneur, qui faites cette décision, c'est la perversité des hommes : *Hoc non divina veritas, sed humana perversitas facit* (*Aug.*, *serm.* 9, *n.* 2, *et serm.* 132, *n.* 4). C'est que les mœurs des hommes sont plus gâtées et leurs cœurs plus corrompus ; c'est que la foule de leurs pareils leur fait trouver moins de censeurs ; c'est qu'ils sont comme des malades qui ne sentent pas leur mal, et qui, bien loin d'être plus sains, n'en sont que plus incurables. Mais qu'ils se flattent tant qu'ils voudront, qu'ils abusent de l'autorité que leur sexe leur a donnée, pour rendre les lois favorables à leurs plus honteuses passions, il y a dans le monde même un tribunal d'équité où la droite raison préside, où l'on rend malgré eux justice à la vérité. C'est à ce tribunal, aussi bien qu'à celui de Dieu, que le vice est toujours infâme, en quelque sujet qu'il se trouve, et de quelques brillants qu'il soit paré. Là, ce n'est pas seulement sur les femmes étrangères qui séduisirent Salomon que l'on rejette la honte de l'impureté, c'est aussi sur Salomon que l'indignation s'attache, et si la haute idée que l'on a de sa sagesse y mêle quelque pitié, ce n'est que pour relever avec encore plus d'horreur l'affreuse tache que sa passion lui fit imprimer à sa gloire. On admirera dans tous les temps le merveilleux cours de son règne, et dans tous les temps on rougira des égarements de sa fin : *Dedisti maculam in gloria tua* (*Eccli.*, XLVII, 22). C'est dans le texte sacré le dernier de ses éloges, et par qui tous les autres sont obscurcis.

Un troisième châtiment qui se fait sentir à tous les coupables, et que nul ne peut éviter, c'est le chagrin, l'amertume attachée à l'impureté. Vous croyez n'avoir livré votre cœur qu'au fol amour du plaisir, vous vous trompez : Dieu, plus maître de votre cœur que vous-même, l'a livré pour votre supplice à tous vos autres désirs, à vos autres pas-

sions, aux passions d'ignominie : *Tradidit illos Deus in desideria cordis eorum.... in passiones ignominiæ* (*Rom.*, I, 24, 26). Vous êtes tombé au pouvoir d'autant de bourreaux qu'il y a de passions dans votre âme. Je dis plus, toutes les autres passions ne sont en comparaison que de feintes passions. Un cœur charnel ramasse en soi tous les combats, toutes les convulsions des autres vicieux ensemble. Il ramasse dans la poursuite et dans la recherche de son plaisir toutes les peines de l'envieux, de l'impatient, de l'ambitieux, à former ses desseins, à chercher les moyens d'y réussir, à détourner les obstacles. Il ramasse dans son plus heureux état toutes les peines de l'avare, à veiller sur son trésor, à se défier de ses ennemis, à s'en figurer d'imaginaires. Le seul mal de la jalousie, combien comprend-il d'autres maux ? l'idole même qu'on adore, combien fournit-elle de sujets de regret et de dépit ? par l'humeur, les changements, les caprices, les dépenses et par tout cet art infernal de coquetterie, que l'on déteste à chaque moment, sans pouvoir se résoudre à ne pas s'y laisser prendre.

Quelle est donc la désolation, quand on se voit trompé, trahi, payé de mépris et d'ingratitude ? alors tous les emportements du vindicatif, du furieux, les imprécations, la rage, le désespoir, l'ennui et le dégoût de la vie, la haine et l'aversion de ce que l'on avait aimé, tout ce qu'il y a de mouvements impétueux et violents, ne déchire-t-il pas une âme? Alors plus on a de délicatesse et de vivacité d'esprit, plus on se sent malheureux. Quand on n'aurait point de conscience, il suffit d'avoir encore une étincelle de raison pour être piqué du remords de sa folie. On souhaiterait de n'avoir ni discernement, ni réflexion, d'être insensible et abruti. On porte envie à la stupidité des bêtes, que la loi ne contraint point, que l'honneur n'inquiète point. Rougissez, impudiques, rougissez de vos misères. Ce que je dis là, c'est ce que vous dites tous les jours sur vos théâtres, dans vos chansons. Je vous le dis du haut de la chaire de vérité. Si vous et moi nous disons vrai, Dieu est bien vengé de vous, et votre impudicité bien punie.

2. Mais ces peines-là ne regardent que la vie, et peut-être y a-t-il ici des gens qui n'en sont que peu touchés. Voici celles qui regardent le salut : la rechute, l'endurcissement, l'impénitence finale. Il faut n'être pas chrétien pour n'en être pas ému.

La rechute est la première et la plus commune peine. Avouez la vérité. Quand par coutume, ou par contrainte, ou par quelque bon mouvement, vous allez découvrir vos péchés au prêtre et lui faire serment de n'y retomber jamais, comprenez-vous bien ce que veut dire jamais ? Peut-être en tout autre péché que celui de l'impureté; mais sur ce funeste péché le cœur est-il bien sincère ? Il dément presque toujours la langue, et souvent même les pleurs. Je veux que ce jour-là votre cœur ait été de bonne foi, qu'un généreux effort vous ait fait sortir du précipice : après cet effort, où la grâce a bien plus de part que vous, que faut-il pour vous rejeter dans votre malheureux penchant ? un reproche, un tour de tête, un sourire, un soupir, une larme feinte. *una falsa lacrymula restinguet* (*Terent.*, *in Eunuch.*). C'est un païen qui dépeint ainsi la faiblesse d'un cœur mou.

Ah ! vous aurez été frappé de la crainte des jugements et des vengeances de Dieu ; vous aurez dévoré la confusion d'aller ouvrir à des yeux étrangers les replis d'une conscience ulcérée ; vous aurez fait un divorce solennel avec le crime entre les mains du ministre de Jésus-Christ. A peine aurez-vous reçu le pardon que le hasard vous portera dans quelque piége imprévu, dans quelqu'une de vos compagnies ordinaires. Vous y paraîtrez sérieux, on en prendra sujet de vous railler ; vous aurez peine à soutenir la raillerie; vous sentirez la contrainte de votre nouvel état; vous rappellerez le souvenir de votre liberté passée ; vous la regretterez, vous la reprendrez. Adieu, serments, remords, repentirs, protestations, projets de continence et de pénitence. *Oculus meus deprædatus est animam meam* (*Thren.*, III, 51). Un coup d'œil et de langue, une parole, un regard m'a enlevé, m'a dérobé à moi-même, dit le prophète, a ravi mon âme et mon salut.

Rappelez votre vie passée. Combien de fois, de cette manière ou d'une autre, êtes-vous rentré dans le chemin que vous croyiez avoir quitté ? Comptez les pâques, les jubilés, les occasions extraordinaires où Dieu vous avait touché. Toujours promettre et manquer à vos promesses; toujours vous relever et retomber. L'expérience de tant d'années, présage certain de l'avenir. De la rechute à l'endurcissement le chemin n'est-il pas aisé ? mais n'est-il pas infaillible ? autre châtiment de l'impureté.

Rien n'endurcit plus que la rechute et surtout dans l'impureté. Car quels sont les motifs qui peuvent attendrir une âme? en voici trois : l'amour de Dieu, la honte du péché, la crainte du châtiment. Essayons ces trois moyens sur l'âme d'un impudique.

Parlez-lui de l'amour de Dieu : loin d'y être sensible il tourne tout ce qu'on lui dit du côté de l'amour charnel. Le mot d'aimer ne peut entrer innocemment dans sa pensée, il n'y entre que revêtu du fantôme de la chair. L'attaquer par l'amour de Dieu, c'est exposer à la profanation le nom de Dieu même. Employez la honte du péché, sera-ce avec plus d'effet ? Ne se l'est-il pas rendu familier par ses rechutes ? Ce qui paraissait un monstre avant que la conscience eût dépouillé la pudeur, n'est pas même l'ombre du mal aussitôt qu'on l'a perdue. Alors c'était une plaie mortelle ; à présent, dit saint Augustin, ce n'est plus qu'un jeu : *Convertuntur vulnera in joca* (*Serm.* 9, *n.* 9). Ne lui ferait-on pas pitié de vouloir l'intimider par la crainte des châtiments? Ne s'y est-il pas endurci par une longue impunité, dans une grande licence, par une ferme santé, à

l'épreuve des plus grands excès, par une force d'esprit insultante à toutes les terreurs? Non, l'avenir ne lui est rien. Ses yeux ne s'étendent qu'à ce qu'il touche, à ce qui tombe sous ses sens. Ses yeux mêmes ne sont remplis que d'impuretés et d'adultères : *Oculos habentes plenos adulterii* (II *Petr.*, II, 14). Remplis d'adultère, pourquoi? parce que, obsédé par l'habitude il ne voit plus rien qu'à travers son abominable passion. Tout ce qui entre par ses yeux au même instant s'y empoisonne; quelque part que ses yeux se portent, ils y attachent leur poison. Rien ne lui paraît innocent, il ne croit plus rien voir de chaste; la pudeur même et la simplicité des personnes les plus modestes deviennent pour lui un attrait de lubricité: c'est le sens de ces paroles de l'Apôtre : *Oculos habentes plenos adulterii.* Comment donc ce péché cesserait-il? Non, dit le même Apôtre, il ne cessera jamais, c'est un péché sans relâche et sans fin : *Plenos adulterii et incessabilis delicti;* de la rechute à l'endurcissement, de l'endurcissement à l'impénitence finale. Il n'aura point d'autre fin.

Car pour se convertir après la rechute et l'endurcissement il faudrait qu'avec le temps, ou le mal devînt plus faible, ou le courage plus grand, ou les remèdes plus forts. Le mal, comment deviendrait-il plus faible? avez-vous lieu de l'espérer? Vous comptez sur les glaces de la vieillesse : y aura-t-il, pécheur, une vieillesse pour vous? Que d'excès ne faites-vous point qui vous abrégent la vie! Etendez-la cependant aussi loin qu'il vous plaira : la vieillesse, en vous ôtant votre feu, vous ôtera-t-elle votre chair? C'est la chair comme chair qui est la source du mal : plus elle vieillira, plus elle se corrompra; votre esprit encore plus, et encore plus votre cœur. La perte de vos forces ne fera qu'aigrir vos désirs, les rendre plus violents, plus impatients, moins raisonnables : *Vires deficiunt*, disait saint Jérôme, *et desideria non quiescunt* (*In cap.* IV *Oseæ*). Où prendrez-vous donc alors assez de courage pour remporter une victoire où votre lâcheté vous a fait renoncer dans vos beaux jours?

Vous prétendez qu'il vous viendra d'en haut, et qu'après avoir si longtemps négligé le mal et les remèdes, abandonné les secours que la religion vous offrait, méprisé les sacrements, profané le sang du Sauveur, sa miséricorde, attentive à votre dernier moment, vous tirera de ses trésors une grâce victorieuse, toute prête et toute propre à vous attendrir le cœur; que Dieu se souviendra de vous quand vous l'aurez oublié. Quelle injuste et folle présomption! De toutes les malédictions que Job entasse sur le pécheur endurci, principalement sur l'adultère, une des plus terribles, c'est celle-ci : Dieu, dit-il, lui a donné tout le temps de se repentir : *Dedit ei Deus locum pœnitentiæ* (*Job*, XXIV, 15). Son orgueil l'a fait abuser de la patience divine : *Et ille abutitur eo in superbiam* (*Ibid.*). Il a oublié la miséricorde, la miséricorde l'oubliera : *Oblivisceur ejus misericordia* (*Ibid.*, 20). Il a porté partout le scandale de son crime, il le portera jusque dans l'enfer : *Usque ad inferos peccatum illius* (*Ibid.*, 19).

Je parle à l'un et l'autre sexe, à celui qui communément s'opiniâtre au mal par orgueil, et à celui qui s'y laisse engager par sa faiblesse. Ah! dans cette route agréable du plaisir où vous couriez, vous ne songiez point où elle vous conduisait, vous vous cachiez le dernier terme. Il vous semblait qu'en affectant tous les jours de nouveaux airs de jeunesse vous éloigneriez la vieillesse, et par conséquent la mort. Rien de triste ni de sérieux n'entrait dans votre pensée. Tout ce qu'on vous disait du scandale de vos parures et de la hardiesse de vos nudités ne servait qu'à vous faire rire et railler des petits esprits. Vous ne vous occupiez que de l'amour de vous-même, et du soin de votre corps. Vous ne songiez qu'à vivre, et cependant à passer le temps. Aveugle! passer le temps, n'est-ce pas passer, consumer, perdre la vie? Le voilà passé ce temps : vous voilà sur ce lit de douleur, ce lit de mort, le visage flétri, le front dégouttant des sueurs du dernier combat. Est-ce donc là l'objet de tant de honteuses complaisances et de tendres passions? Levez-vous, idole de vanité! Parez-vous, déployez la pompe de votre luxe. Où sont vos frisures, vos rubans, vos boîtes, vos miroirs, vos pommades, vos colliers, votre rouge et votre blanc, ce meuble infini de galanterie? Il faut aller au-devant de l'époux, il vient, il frappe à la porte; et cet époux est votre juge, et ce juge est votre Dieu. Tournez vos yeux sur lui, mais tournez-y votre cœur.

A qui l'avez-vous donné dans le cours de votre vie? à qui l'avez-vous livré? Jusqu'à la mort, avez-vous dit cent fois dans l'emportement de vos passions; jusqu'à la mort, jusqu'au dernier soupir. Voici le moment, la mort est devant vos yeux, ce dernier soupir est sur vos lèvres. A qui sera-t-il? Sera-ce au criminel objet de vos folles complaisances, ou à ce Dieu juge et époux que vous n'avez jamais aimé? Juste juge, époux irrité! vous lui ferez tenir parole, et son dernier soupir sera un soupir de péché.

Car ne mesurez pas l'impudique à la règle des autres pécheurs. Il y a dans une âme impure un rapport si subtil de la corruption du cœur à la légèreté de l'imagination, qu'il ne faut qu'un simple retour de mémoire pour les rapprocher l'un de l'autre et les unir par le consentement : consentement qui, ne fût-il que d'un moment, peut attirer une éternité de peines. Un moment de plaisir! une éternité de peines! O Dieu de justice et de bonté! ne nous laissez pas engager entre deux écueils si terribles. Délivrez-nous, préservez-nous d'un mal le plus séduisant, le plus funeste et le plus commun de tous les maux. Donnez-nous enfin une grâce assez puissante pour nous faire préférer le seul plaisir de vous plaire à tous les autres plaisirs. Ainsi soit-il. Au nom du Père et du Fils, etc.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'aumône.

Multæ viduæ erant in Israel, cum facta esset fames magna in omni terra, et ad nullam illarum missus est Elias, nisi in Sarepta Sidoniæ ad mulierem viduam.

Il y avait bien des veuves en Israël lorsqu'il y eut une grande famine; Elie cependant ne fut envoyé chez aucune d'elles, mais chez une femme veuve qui demeurait à Sarepta, dans le pays des Sidoniens (*Luc.*, IV, 25, 26).

Ce ne fut point par hasard que dans la grande stérilité qui désola les tribus d'Israël durant le règne d'Achab, la Providence ayant nourri d'abord le prophète Elie par un corbeau qui lui apportait de quoi vivre chaque jour, l'envoya dans la suite chercher son pain chez une veuve étrangère, à qui le pain manquait pour elle et pour son enfant (III *Reg.*, XVII, 9).

Dieu pouvait aisément continuer à son prophète un secours miraculeux. Mais comme dit saint Augustin (*Hom.* 26 *de Verbis Domini*), il cherchait l'occasion de répandre ses bénédictions sur cette veuve, en la choisissant pour subvenir aux besoins de son serviteur.

La veuve, en effet, n'eut pas plutôt secouru l'homme de Dieu, que tous les vases qui étaient dans sa maison regorgèrent d'huile et de farine, devinrent des sources fécondes qui ne tarirent point que la famine n'eût cessé.

N'admirons-nous pas là, Messieurs, la sage économie de Dieu, qui fait servir l'aumône au bien général du monde, en liant les riches aux pauvres par leurs communs intérêts? Le prophète eut besoin de la charité de la veuve, et la veuve eut besoin de la charité du prophète. Ils se rendirent fidèlement ce qu'ils se devaient l'un à l'autre, et le dessein de Dieu fut accompli.

Ne nous scandalisons point des misères de la vie. Cette diversité d'indigence, et d'abondance, insupportable à nos faibles esprits, est ce qui fait, dit saint Paulin, le juste tempérament qui maintient le genre humain: *Divitem pauperi et pauperem diviti præparavit* (*Epist.* 12 *ad Severum*). Le riche est pour le pauvre, et le pauvre pour le riche; le riche pour fournir au pauvre de quoi soutenir sa vie, le pauvre pour fournir au riche de quoi faire son salut.

Arrêtons-nous à cette idée, et tirons-en deux grands points d'instruction: l'un sur l'obligation de l'aumône, l'autre sur son utilité. Riches, il est de votre devoir d'exercer la charité, par la raison que vous êtes pour les pauvres. Riches, il est de votre intérêt d'exercer la charité, par la raison que les pauvres sont pour vous. Acquittez-vous de ce devoir, profitez de cet avantage, et regardez comme le dernier malheur si vous n'êtes pas sensibles à la grâce que Dieu vous fait en vous offrant la source de votre bonheur dans la misère de votre frère. Implorons le secours de l'esprit de charité par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que l'aumône soit un point de commandement, et que ce commandement nous oblige sous peine de damnation, ce sont deux vérités unies l'une à l'autre, dont l'Evangile ne nous permet pas de douter. Mais pourquoi Dieu nous a-t-il fait ce commandement? quelle en est la cause? Et en quel cas l'infraction de ce commandement va-t-elle jusqu'à la damnation? quelle en est l'étendue? ce sont deux questions plus obscures: l'une regarde la cause du commandement, l'autre en regarde l'étendue. Employons cette première partie à développer ces deux questions.

1. Saint Paul, voulant exciter les Corinthiens à secourir les fidèles de Jérusalem qui étaient dans une grande misère, et leur ayant proposé l'exemple de l'Eglise de Macédoine, qui s'était signalée envers eux par sa libéralité, tâche de les toucher par cette importante raison, qu'il fallait que dans le temps présent leur abondance suppléât à la pauvreté de leurs frères, afin que l'abondance de leurs frères suppléât une autre fois à leur pauvreté, et qu'ainsi tout fût réduit entre eux à l'égalité nécessaire: *In præsenti tempore vestra abundantia illorum inopiam suppleat, ut et illorum abundantia vestræ inopiæ sit supplementum; ut fiat æqualitas* (II *Cor.*, VIII, 14). Il explique cette égalité par celle qui se trouvait dans la distribution de la manne aux Hébreux dans le desert: *Qui multum, non abundavit, et qui modicum, non minoravit* (*Ibid.*, 15): Celui qui en ramassait beaucoup n'en avait pas plus que les autres, et celui qui en ramassait peu n'en avait pas moins (*Exod.*, XVI, 18), le superflu de leurs besoins se corrompant aussitôt et les réduisant tous au pur nécessaire. Telle doit être, dit saint Paul, l'égalité des biens entre les hommes, par la communication de la charité. *Ut fiat æqualitas.*

Sur cette pensée de saint Paul, distinguons deux lois établies par la sagesse divine: une loi d'inégalité et une loi d'égalité. La première, c'est qu'il a été de la providence de Dieu que les conditions des hommes fussent inégales, parce que s'il n'y avait nulle différence il n'y aurait nulle dépendance, nulle subordination, nul ordre; tous égaux, tous maîtres, tous chefs: chose aussi monstrueuse dans le corps civil de la société humaine que dans le corps naturel. Dieu a donc voulu qu'il y eût dans l'univers des parties hautes et basses, de l'obéissance et de l'autorité, des maîtres et des serviteurs, des chefs et des membres, des princes et des sujets, et pour cela des pauvres et des riches. Voilà la première loi, la loi d'inégalité.

Mais pour seconde loi, dans cette disposition inégale, si douce pour les uns et si rude pour les autres, Dieu n'a pas dû abandonner ceux qui étaient moins favorablement traités. Il a été de la justice que ce Père commun des hommes, élevant quelques-uns de ses enfants à la possession des grands biens, fournît aux autres de quoi subsister dans leur bassesse. Il l'a fait. Et comment? par l'obligation de l'aumône qu'il a imposée aux

riches, et qui met entre tous ses enfants, à l'égard des besoins de la vie, une manière d'égalité. *Ut fiat æqualitas.* Vous serez riche, c'est la première loi, la loi d'inégalité; mais vous donnerez l'aumône, c'est la seconde loi, loi d'égalité : toutes deux nécessaires au bon ordre de l'univers.

De ce principe, auquel on ne peut rien opposer dès que l'on croit qu'il y a un Dieu, écoutez, Messieurs, les conclusions que je tire. C'est que ce principe divise le bien du riche, en nécessaire et en superflu. C'est que le nécessaire n'appartient au riche qu'à condition de donner au pauvre le superflu. Ce que saint Augustin renferme dans ces deux paroles : *Superflua divitum necessaria sunt pauperum. Res alienæ possidentur, cum superflua possidentur* (*In psal.* CXLVII, *n.* 12).

Je dis que ce principe divise les biens du riche en deux parties, en nécessaire et en superflu. Par la loi d'égalité, il faut que tout le monde ait le nécessaire; mais par la loi d'inégalité tout le monde ne l'ayant pas, c'est dans le superflu de l'un qu'il faut chercher le supplément et le nécessaire de l'autre. Or il y a deux sortes de nécessaire; le nécessaire à la vie et le nécessaire à la condition. Ce qui n'est point nécessaire ni à la vie ni à la condition du riche, c'est ce qui s'appelle superflu, et c'est ce superflu qui fait le nécessaire à la vie et à la condition du pauvre : *Superflua divitum necessaria sunt pauperum.* Mais où trouverons-nous ce superflu? Quel œil assez subtil pour le démêler dans les biens du riche? Il proteste qu'il n'en a pas, que souvent le nécessaire lui manque. Pour trouver ce prétendu nécessaire, il emprunte, il engage, il vend, il trompe, il dérobe, il fait de mauvais procès, il emploie la concussion et la violence. Est-ce pour trouver le nécessaire à sa vie, ou du moins à sa condition? Non, mais le nécessaire à son luxe, le nécessaire à son jeu, le nécessaire à sa délicatesse, le nécessaire à son ambition. Seigneur, vous n'avez point permis de rechercher ce prétendu nécessaire, vous ne vous êtes point chargé du soin d'y pourvoir, cela n'est point du ressort de votre providence. Pourquoi? parce que, dit saint Augustin, ce n'est point là l'ouvrage de Dieu, mais de votre cupidité. Votre condition, votre vie, c'est là l'ouvrage de Dieu. Dieu veut que vous conserviez son ouvrage, et partant que vous souteniez votre vie et votre condition. Mais ces excès où vous portez l'éclat, la commodité, le plaisir de votre condition et de votre vie, ce n'est point l'ouvrage de Dieu, c'est l'ouvrage de vos passions. Il n'y a donc aucune partie de vos biens qui puisse être regardée comme nécessaire à ces usages : Dieu n'a rien créé dans le monde, et n'a rien mis dans vos mains pour cela : *Quærite quod sufficit operi Dei, non quod sufficit cupiditati* (*Aug., in psal.* CXLVII). Bien loin que cela soit nécessaire à la condition ou à la vie, c'en est au contraire la ruine, la honte et la confusion.

Car, Messieurs, qu'en de certains rangs et de certaines conditions il faille du train, des parures, de l'éclat, on en convient. Mais l'excès en tout cela, bien loin de soutenir et d'honorer vos conditions, les dégrade, les avilit, et vous ôte les moyens d'en remplir les vraies fonctions. C'est ce qui vous met hors d'état de fournir aux dépenses nécessaires, ce qui vous rend dans le besoin inutile au prince et à l'Etat, ce qui met en division les pères et les enfants, les femmes et les maris, ce qui sape les fondements des plus anciennes familles, ce qui découvre à la mort de tant de gens ces gouffres imprévus de dettes qu'une légère superficie de crédit et de réputation dérobait aux yeux du public, et ce qui donne enfin pour héritiers à tant de riches prétendus leurs créanciers et la justice.

Quel aveuglement, par conséquent, de regarder cet abus du superflu comme l'appui nécessaire des conditions! Dites tant qu'il vous plaira que vous ne voyez point chez vous de superflu, les pauvres vous le feront voir et vous montreront par où il s'écoule. Car peuvent-ils se taire à la vue de ces maisons où l'argent est invisible en tout autre temps qu'au temps du jeu, ou l'on a toujours pour le jeu un argent sacré dont le plaisir seul est l'économe, à la vue de ces femmes vaines qui portent inutilement sur leur tête et sur leur corps la subsistance et la vie de plusieurs familles, à la vue de ces bénéficiers qui regardent leurs revenus, non comme le trésor de la charité, mais comme un supplément de patrimoine, une ressource, un fonds gratuit, réservé par la simplicité des anciens fidèles au luxe et à la profusion des bénéficiers de nos jours. Voilà ce qui excite les gémissements et les cris de tant de familles sans bien, sans secours et sans appui. Terrible comparaison! l'oserai-je faire, Messieurs? pourquoi ne la ferai-je pas? D'un côté, les biens, les plaisirs, le jeu, la joie, la bonne chère; de l'autre côté, les soupirs, les larmes, la douleur, la faim, la mendicité. Appliquez là votre bon sens. En vérité qu'ont fait à Dieu ces malheureux pour être réduits à ces rudes extrémités, tandis que vous jouissez des délices de la vie? Scandale de tous les temps! murmure ordinaire des pauvres! Et c'est dans ce scandale et ce murmure public que je trouve ce qui fait le grand crime de l'avare.

Je ne dis rien de trop, chrétiens auditeurs; que jugeriez-vous de la Providence si Dieu, ayant établi la première de ces deux lois, qui est celle de l'inégalité des conditions, n'avait pas établi la seconde loi, qui est celle de l'aumône? N'accuseriez-vous pas Dieu d'injustice et de dureté? Ne diriez-vous pas que ce que nous appelons Providence n'est qu'un caprice et qu'un hasard qui se joue de la fortune des hommes, qu'il n'y a ni ordre ni mesure dans le gouvernement de l'univers? Or qu'est-ce que fait le riche avare? Il remet autant qu'il peut cette confusion dans l'univers, il rend les ménagements de la Providence inutiles, il fait regarder Dieu comme un tyran, il met dans la bouche du pauvre l'aigreur et le blasphème contre Dieu Quand nous exerçons la charité, nous hono-

rons Dieu, dit le Sage : *Honorat eum qui miseretur pauperis* (*Prov.*, XIV, 31). La pitié que nous avons pour le pauvre est un honneur que nous rendons à Dieu. Pourquoi ? parce que dans l'inégalité des conditions, Dieu n'ayant point établi d'autre secours pour le pauvre que la charité du riche, quand le riche par sa charité donne à ce moyen son effet, il est cause que la Divinité est honorée et que le pauvre secouru bénit la providence de son Dieu. Au contraire, dit le même Sage : *Qui despicit pauperem, exprobrat factori ejus* (*Prov.*, XVII, 5). Celui qui rebute le pauvre insulte à celui qui en est l'auteur ; il accuse Dieu d'injustice ou d'aveuglement dans la distribution des biens de la vie ; il accuse Dieu, non par sa bouche, car il est content du partage que Dieu lui a fait, mais il l'accuse par la bouche des mécontents, des pauvres abandonnés, dont il excite par sa dureté les plaintes et les murmures : *Qui despicit pauperem exprobrat factori ejus*. Ainsi les plaintes, les murmures et les imprécations des pauvres sont les crimes des avares aussi bien que ceux des pauvres. Et voilà ce qu'il y a dans l'avarice de plus criminel et de plus criant devant Dieu.

De là s'ensuit encore absolument que le nécessaire ne vous appartient, à vous riches, qu'à condition de donner au pauvre le superflu ; que l'aumône est une charge attachée à la possession de vos biens ; que, supposé la première loi de l'inégalité des états, Dieu n'a pu, selon les règles de sa sagesse, vous faire de vos biens une donation pure et simple, sans charge et sans obligation ; que vous n'êtes maîtres légitimes de vos biens qu'autant que vous êtes fidèles à remplir cette obligation. Tout cela sur ce fondement, qu'il faut rétablir l'égalité : *Ut fiat æqualitas*. Pour cela le riche est appelé dans l'Ecriture l'économe de la maison de Dieu : *Quem constituit Dominus super familiam suam* (*Matth.*, XXIV, 45). Un économe a-t-il droit d'employer en vaines superfluités le fonds destiné à la subsistance domestique ? Pour cela l'aumône est appelée dette : *Redde debitum tuum* (*Eccli.*, IV, 8). Et le refus de l'aumône est appelé fraude et tromperie : *Eleemosynam pauperis ne defraudes* (*Ibid.*, 1). Pour cela l'aumône est appelée l'aumône du pauvre et non pas l'aumône du riche : *Eleemosynam pauperis*, parce qu'elle appartient au pauvre qui la reçoit, plus qu'au riche qui la donne. Pour cela saint Jérôme (*In Epist. ad Rom.*, XIII, 7) considère l'aumône comme un tribut attaché aux biens que Dieu nous a partagés, dont il a transporté le droit au pauvre, et ce Père explique en ce sens ces paroles de saint Paul : *Cui tributum, tributum, et cui vectigal, vectigal*. Pour cela saint Bernard met dans la bouche des pauvres ce reproche si dur à l'avarice des mondains : *Nostrum est quod effunditis; nobis crudeliter subtrahitur, quod inaniter expenditis* (*Epist.* 42 *ad Henr. Senon. episc.*). C'est à nous ce bien que vous prodiguez. Vous nous arrachez avec cruauté ce que vous consumez en vaines dépenses. Il est vrai, ce nécessaire commode et aisé vous appartient par la loi de la Providence libérale qui a bien voulu vous mettre au-dessus du pauvre, mais ce superflu appartient au pauvre par la loi de la Providence rigoureuse qui n'a pu lui refuser ses nécessités. Que vous soyez riche, c'est un effet de la libéralité du ciel ; mais que vous soyez par charité redevable au pauvre, c'est un effet de la justice du ciel. Quand vous trouvez des pauvres sous vos yeux, vous les regardez avec indifférence, parce que vous vous persuadez que c'est là leur condition, comme la vôtre est d'être riche. Il est vrai, c'est leur condition d'être pauvres, mais non pas d'être abandonnés. C'est leur condition de demander, parce qu'ils sont dans le besoin ; mais c'est la vôtre de donner, parce que vous êtes dans l'abondance. Qu'il y ait des hommes sans biens, c'est là la volonté de Dieu ; mais qu'il y ait des hommes sans secours, c'est là le péché des riches. Regardez donc chaque pauvre rebuté comme le péché de quelque riche, et peut-être votre propre péché. Dites tant qu'il vous plaira : Mes terres, ma maison, mon fonds et mes revenus. Rien à vous, que vous n'ayez partagé ce fonds des redevances dont il est naturellement chargé. Rien à vous, que vous n'ayez acquitté les droits légitimes du premier maître. Rien à vous, que vous n'ayez payé le tribut à ceux qu'il a commis pour le recueillir en son nom. Rien à vous, enfin, que par l'abandonnement de votre superflu vous n'ayez soulagé le pauvre. Après cela l'on ne doit pas être surpris qu'un précepte fondé sur deux lois si importantes oblige tous les riches sous peine de damnation. La difficulté c'est de savoir en quel cas il y oblige ; et c'est ma seconde considération, qui fera voir l'étendue de ce précepte, après en avoir montré la cause et le fondement.

2. Que faut-il donc pour en venir jusqu'au péril de la damnation, jusqu'au péché mortel en cette matière ? Si j'écoute les raisonnements humains, on n'en vient là presque jamais. Quels prétextes en effet n'invente-t-on pas pour s'en défendre ? Si je suis obligé, dit-on, de secourir les malheureux, je ne suis pas obligé de les croire sur leur parole. Ce que je leur refuse, d'autres le pourront donner. Ce n'est pas à moi seul que l'obligation s'adresse. J'en vois de plus riches que moi qui ont encore moins de charité. J'ai des dépenses plus nécessaires. Souvent l'aumône entretient l'oisiveté. Au fond la dureté envers les pauvres n'est mortelle que dans l'extrémité de leurs besoins, et je ne vois point de besoins qui soient extrêmes. Voilà les raisonnements humains, suivant lesquels il est presque impossible de se damner par l'omission de l'aumône. Et plût à Dieu ! dit saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* 16) ; je le souhaiterais de tout mon cœur pour le salut de tant de personnes si puissantes en biens et si dures à la charité. Mais quand je compare ces raisons avec les décisions de l'Evangile, je tremble, et je comprends qu'une des plus dangereuses illusions du christianisme est celle où l'on vit sur cet important devoir.

On prétend que la dureté envers les pauvres n'est mortelle pour le salut que quand leurs besoins sont extrêmes ; et moi je prétends que souvent elle est mortelle, même dans les besoins communs, capables d'exciter une pitié raisonnable. Ecoutez mes raisons, toutes tirées des saints livres, et pesez-les sérieusement.

D'abord l'obligation de l'aumône est fondée sur un précepte : *Date eleemosynam* (*Luc.*, XI, 41) : Donnez l'aumône, dit le Sauveur. Rachetez vos péchés par l'aumône, dit Daniel (*Dan.*, IV, 24). Commandez aux riches de faire l'aumône, dit saint Paul : *Divitibus hujus sæculi præcipe* (I *Tim.*, VI, 17). Or peut-on se persuader qu'un précepte si sérieux, intimé tant de fois, en tant de manières si pressantes, n'oblige que dans le dernier péril de la vie ou de l'honneur du prochain, qui sont des extrémités que vous prétendez très-rares, et qui selon vous n'arrivent presque jamais ?

Autre raison tirée de la difficulté de connaître les besoins extrêmes, et de l'union qu'ils ont avec les besoins communs. Voir des personnes élevées dans l'honneur et la pudeur, obligées d'y renoncer par la crainte de l'indigence, des personnes chargées d'années tomber de la pauvreté dans des maladies incurables, des enfants faute d'instruction demeurer ensevelis dans l'ignorance des barbares, des hôpitaux périr par la foule des malades et par la langueur de la charité, ne sont-ce pas des besoins et des misères extrêmes ? On en vient là par ces besoins communs qui passent sous les yeux sans faire impression sur le cœur. Ce Lazare que la Providence avait étendu exprès à la porte du mauvais riche pour amollir sa dureté n'offrait point d'autre spectacle à sa vue que celui que vous avez tous les jours. Il était chargé d'ulcères (*Luc.*, XVI, 20), il gémissait, il tendait les bras, il priait; il y avait longtemps qu'il traînait ainsi sa vie. Le riche n'avait-il pas lieu de prétendre aussi bien que vous que la misère de ce pauvre était commune, qu'il n'était pas près d'en mourir, que ce pouvait être un imposteur ? Les besoins du pauvre étaient extrêmes, le riche les croyait communs; le pauvre meurt, le riche est damné. C'est donc jusqu'à ces sortes de besoins, qui nous paraissent communs, que la charité doit s'étendre.

Autre raison. Nous lisons au chapitre XXV de saint Matthieu qu'au dernier jugement les hommes ne sont jugés que sur le commandement de l'aumône, punis ou récompensés pour l'avoir bien ou mal gardé. « Venez, les bien-aimés de mon père : j'ai eu soif, j'ai eu faim; vous avez soulagé ma soif et ma faim. Allez, maudits, au feu éternel; vous n'avez eu nul égard à mes misères : *Discedite a me, maledicti* (*Matth.*, XXV, 41). » Cela supposé, peut-on croire avec quelque apparence de raison que le Fils de Dieu, nous expliquant le jugement général, ait voulu nous mettre devant les yeux, pour sujet de la condamnation générale de tous les hommes, un péché qui ne se commet que dans les occasions extraordinaires et qui ne damne presque jamais ? Je sais là-dessus les explications des saints Pères, et je conviens que nous serons jugés sur d'autres sujets. Que dois-je conclure cependant de cette sentence d'un juge souverainement éclairé, sinon qu'il a choisi exprès ce péché pour nous le reprocher entre tous les autres, comme un péché certainement des plus communs, dont les occasions sont plus fréquentes, et par conséquent plus fréquentes que l'extrême nécessité.

Autre raison tirée des termes de la sentence. Là, nulle mention des besoins extrêmes; il n'y est parlé que des plus communs. *Sitivi, esurivi, nudus eram, hospes eram, infirmus, in carcere* (*Matth.*, XXV, 42, 43) : J'avais faim, j'avais soif, j'étais sans retraite, sans habits, j'étais en prison, j'étais malade. Il n'y a là ni mort, ni infamie, ni dernière extrémité; rien que ce qui se voit tous les jours à nos portes, dans les rues, dans les hôpitaux, dans les prisons. Et cependant pour le mépris qu'on en fait : Allez, dit le Juge, retirez-vous; il n'y a pour vous que les flammes éternelles : *In ignem, in ignem æternum* (*Ibid.*, 41).

Autre raison enfin qui renferme toutes les autres, c'est que ce discernement captieux des nécessités extrêmes et des nécessités communes, cette résolution affectée de ne soulager le pauvre que dans l'extrême nécessité, c'est un témoignage des plus certains d'une avarice consommée. Pourquoi ? parce que l'extrême nécessité ne paraissant presque jamais ne vouloir se dépouiller qu'en ce cas-là des biens et des commodités superflues, c'est vouloir ne s'en jamais dépouiller. Or, Messieurs, cet attachement si odieux devant les hommes est monstrueux et mortel devant Dieu. Vous ne voyez, dites-vous, aucun de ces malheurs et de ces excès éclatants où l'indigence réduit les pauvres; mais ne voyez-vous pas autour de vous des suppliants, des languissants, des vagabonds, qui vous sollicitent, qui vous pressent ? votre cœur n'en est point touché, vous n'avez un cœur que pour vous. Ce cœur dur aux besoins d'autrui, sensible à ses seuls intérêts et à ses propres besoins, c'est ce que Dieu hait et réprouve. Ce riche qui nous fait frémir par sa fin subite et imprévue au chap. XII de saint Luc, n'est point accusé d'avoir fermé l'oreille aux derniers soupirs des pauvres, ni de s'être fait un spectacle de plaisir de leurs peines et de leur mort. Il avait devant les yeux une récolte abondante, il ne savait où mettre tous ses biens : Que ferai-je, disait-il ? *Quid faciam* (*Luc.*, XII, 17) ? Si l'avarice ne lui eût pas crevé les yeux, il eût trouvé mille honnêtes moyens de se tirer d'embarras, faisant servir l'abondance de ses biens au soulagement de la misère publique. Mais, aveuglé par l'avarice, il ne lui vient pas même en pensée qu'il y ait des pauvres dans l'univers. Il ne songe qu'à détruire et qu'à rebâtir, qu'à faire de plus grands greniers pour y renfermer tous ses biens, sans en faire part à personne. *Et illuc congregabo omnia quæ nata sunt mihi* (*Ibid.*, 18). Il forme des

projets d'une longue et douce vie, il en mesure la durée à l'abondance de ses biens, il ne se promet que festins et que délices : *Habes multa bona, posita in annos plurimos; requiesce, comede, bibe, epulare* (*Luc.*, XII, 19). « Misérable! dit le Sauveur, cette nuit même tu dois mourir. Tel est, ajoute le Sauveur, tout homme qui n'amasse que pour lui, qui thésaurise, et qui n'est point riche pour Dieu : *Sic est qui sibi thesaurizat, et non est in Deum dives* (*Ibid.*, 20, 21). »

Comprenez-vous bien ces deux syllabes : *Sic est :* Il est tel, tel que ce riche, et vous aussi tel que lui : *Sic est.* Tel dans votre cœur, vous l'avez aussi dur que lui; tel dans votre péché, votre avarice est aussi noire; tel dans votre punition, vous devez vous attendre à la même mort, ou subite ou imprévue : *Sic est.* Riche, il est vrai, mais pour qui? pour vous et non pas pour Dieu, ni pour vos frères, qui portent comme vous l'image de Dieu : *Non est in Deum dives;* riche pour de faux amis, séparés de Jésus-Christ, non pas pour les amis et les membres de Jésus-Christ; riche pour votre corps, qui n'est que cendre et pourriture, non pas pour votre âme, unie à l'immortalité de Dieu; riche pour ce monde trompeur, qui vous ôte et vous ravit tout, non pas pour Dieu, qui vous donne et vous promet tout, mais qui ne donne et promet qu'à condition que vous donnerez au pauvre. Et loin de lui donner, vous le rebutez; vous le chicanez sur la qualité de ses droits et de ses besoins; vous prétendez ne lui rien devoir, s'il n'est sur le point d'expirer de langueur et de misère. Vous n'êtes point riche pour Dieu, Dieu ne le sera point pour vous, il n'a rien pour vous que l'enfer : *Sic est qui sibi thesaurizat, et non est in Deum dives.* Êtes-vous convaincus de l'obligation de l'aumône? Voyez-vous en quel sens les riches sont pour les pauvres? Voyez dans le second point l'utilité de l'aumône, et en quel sens les pauvres sont pour les riches.

SECONDE PARTIE.

Souvenez-vous de ce terrible arrêt : *Amen dico vobis, quia dives difficile intrabit in regnum cœlorum* (*Matth.*, XIX, 23). Je vous dis en vérité que difficilement le riche entrera dans le ciel. Souvenez-vous de cette malédiction formelle : *Væ vobis divitibus* (*Luc.*, VI, 24) : Riches, malheur à vous! trois malédictions attachées aux richesses : malédiction d'iniquité, malédiction de stérilité, malédiction de fragilité. Elles sont criminelles, stériles et périssables. Il n'y a que l'aumône qui puisse lever ces malédictions en rendant la possession des richesses, 1° innocente, 2° profitable, 3° solide et permanente. Voilà le bien que le pauvre fait au riche, quand le riche lui fait part de son bien.

1. A combien de titres odieux les richesses méritent-elles d'être appelées par Jésus-Christ le trésor d'iniquité : *Mammona iniquitatis?* C'est le fruit du péché, par les manières de s'enrichir, frauduleuses et violentes. C'est la matière du péché, par l'usage criminel et scandaleux que l'on en fait. C'est le piége, l'appât et le charme du péché, par la corruption du cœur qui s'y attache; *Mammona iniquitatis.* Iniquité dans l'acquisition, iniquité dans l'usage, iniquité dans l'attachement. Comment purger ce trésor de toutes ces différentes et criantes iniquités? On sait mille moyens de s'enrichir. Voler, piller, tromper, saccager les villes et la campagne, arracher le pain de la bouche du villageois et de l'artisan; tous ces moyens ont leur effet prompt et sûr. A tant de maux si publics, il n'y a cependant qu'un seul remède, qui est la restitution. Et comment la faire en tant de mains inconnues, séparées en tant de lieux, si ce n'est par le secours de l'aumône ?

Où serait donc, dit saint Jean Chrysostome, où serait pour ces riches l'espérance du salut, si leur charité ne réparait les ravages de leur convoitise? Où serait-elle, ajoute-t-il, pour les riches mêmes innocents? Que deviendraient leurs biens, s'ils n'étaient purifiés et consacrés par aumône? Ils deviendraient, comme partout ailleurs, ou l'amusement de l'avarice, ou l'instrument de la prodigalité. Car à quoi ne portent-ils pas? au luxe, à la délicatesse, à l'orgueil, à l'ambition, à mille autres excès honteux et funestes. A tout cela l'aumône met obstacle, en détournant le cours d'une aveugle profusion. Vous regardez les pauvres, dit ce saint (*Homil.* 17 *in* II *ad Cor.*), comme le rebut du monde : ils vous y semblent inutiles, leur abord vous fait horreur. Au contraire, adorez dans la misère de leur état la profondeur de la sagesse et l'étendue de la bonté de Dieu.

Dieu voit que le débordement du vice n'a point de bornes, que les richesses n'ayant jamais été moins sûres ni plus enviées, jamais on en a fait un abus plus criminel. Pour cela principalement il a multiplié les pauvres, il les a semés de tous côtés sous vos yeux, afin que ne pouvant arrêter la monstrueuse inclination qui vous porte à dissiper, vous eussiez du moins l'occasion de faire en faveur des pauvres une dépense légitime et conforme à l'humanité, pour préserver vos biens de l'iniquité de l'usage, et purifier vos cœurs de celle de l'attachement.

C'est par l'attachement que le riche est maudit de Dieu : *Væ vobis!* non pas précisément par l'abondance de ses biens, mais par la servitude et l'attachement à ses biens. Attachement qui ne paraît point plus criminel que par le refus de l'aumône. Car s'obstiner à ce refus, n'est-ce pas mépriser la loi de la pitié naturelle, qui nous parle en faveur de ceux qui ne diffèrent de nous que par la fortune, et que la naissance et la mort nous rendent égaux? N'est-ce pas oublier la loi du christianisme, qui nous prescrit sur ce devoir tout ce que la nature vous dit? N'est-ce pas renoncer à la possession des biens éternels qui sont attachés au mépris des biens de la vie? N'est-ce pas étouffer l'amour de Dieu, qui se fait expressément le solliciteur du pauvre? N'est-ce pas démentir la foi, qui vous représente Jésus-Christ dans la

personne du pauvre? N'est-ce pas dire enfin : Non, je préfère à tout cet argent que je possède? Effet d'un attachement désespéré, qui ne peut être guéri que par l'aumône. Il n'y a donc qu'elle qui soit capable de justifier la possession des richesses, en leur ôtant la tache et la malédiction de l'iniquité. Premier avantage de l'aumône.

2. Elle leur ôte encore la stérilité, seconde malédiction des richesses. On ne connaît que trop leur utilité pour la vie, leur commodité pour le corps, leur fécondité pour le crime. En ce sens-là c'est l'objet des désirs de tout ce qu'il y a de mondains et de pécheurs. Mais le vrai sage sait que le ciel est sa patrie, et le salut éternel son vrai bien; il est convaincu qu'il n'y parviendra jamais qu'en faisant servir ses richesses à l'expiation des péchés qui lui en ferment l'entrée. Or c'est là l'effet de l'aumône et le fruit de la charité.

L'âme d'un riche sans charité ressemble à ces tristes pays qui produisent l'or et l'argent. Précipices, rochers et déserts de tous côtés. Le soleil n'y luit que pour brûler. La terre, avare et jalouse de ces trésors, épuise toute sa force à les nourrir et les cacher dans le fond de ses entrailles, et sèche dans tous ses dehors, elle semble avoir oublié qu'elle est la nourrice des hommes.

L'âme libérale au contraire répand partout les fruits de sa charité et s'en nourrit elle-même. Elle y retrouve sa pureté que ses péchés avaient souillée, elle y retrouve la clémence de son Dieu, la victoire de ses passions, sa rémission, sa conversion. Pharisiens, disait Jésus-Christ, vos cœurs sont pleins de rapine et d'iniquité. Cependant donnez l'aumône, et tout sera pur dans votre cœur : *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis* (*Luc.*, XI, 14). Pourquoi? parce que votre aumône attirera sur vous la miséricorde de Dieu.

Quel était, dit Ezéchiel, le grand crime de Sodome? C'était, dit-il, l'orgueil, la bonne chère, la vie molle, l'oisiveté : *Superbia, saturitas panis, otium ipsius et filiarum ejus.* Mais c'était par-dessus tout de n'avoir pas les mains ouvertes aux besoins des pauvres : *Et manum pauperi non porrigebant : ecce hæc fuit iniquitas Sodomæ* (*Ezech.*, XVI, 49). Parce qu'ouvrant ses mains aux pauvres, elle eût pu obtenir de Dieu du secours pour sortir de tous ses autres péchés. Ah! mon cher auditeur, votre vie est flétrie et remplie d'iniquités, vous-même quelquefois vous en êtes effrayé; peut-être que Sodome était moins coupable que vous. Mais au milieu de tant d'horreurs, quel crime mettra le sceau à votre réprobation? votre insensibilité pour les pauvres. *Et manum pauperi non porrigebant : ecce hæc fuit iniquitas Sodomæ.* Ce qui me fait craindre pour votre salut, ce n'est pas tant de vous voir sujet à de si honteuses faiblesses, que de vous voir dur aux devoirs de la charité. Si quelquefois vous ouvriez votre cœur et vos mains au pauvre, votre tendresse pour le pauvre attendrirait le cœur de Dieu pour vous; il aurait pitié de vos misères, en vous voyant touché des misères du prochain; l'aumône que vous feriez vous attirerait la sienne; enfin peut-être que sa grâce, inutile depuis tant d'années, trouverait là son moment. Songez-y, mon cher auditeur : pesez bien ce que je dis. Je ménage votre faiblesse, je sais les engagements que vous avez au péché : je comprends qu'un plein changement dans l'ardeur de votre passion vous doit être difficile; je ne vous vois point encore assez de courage pour un si pénible effort. Au moins, faites ce qui est en votre pouvoir : ouvrez vos mains au pauvre, et Dieu vous ouvrira son cœur.

Je me présente à vous, comme le prophète Daniel à Nabuchodonosor épouvanté par un songe menaçant. Je ne vous dis point ce que ce prophète disait à ce Roi : Déchirez-vous d'austérités, mettez-vous sous le sac et sous la cendre, autrement point de pardon. Et je ne vous le dis point, parce que je sens votre faiblesse. Je vous dis simplement comme lui : *Peccata tua eleemosynis redime, et iniquitates tuas misericordiis pauperum : forsitan ignoscet delictis tuis* (*Dan.*, IV, 24). Au moins, pécheur, au moins rachetez vos péchés par l'aumône, et vos iniquités par la miséricorde envers le prochain : peut-être qu'après cela Dieu vous pardonnera vos offenses : *Forsitan ignoscet delictis tuis* (*Ibid.*): Peut-être; car enfin sa justice ne vous doit rien, mais souvent sa miséricorde prend le dessus de sa justice : *Forsitan.* En un mot, l'aumône est pour le pécheur la dernière porte du salut. Si vous vous la fermez, qui vous l'ouvrira, mon cher frère? Et par où fléchirez-vous la miséricorde de Dieu, qui ne vous doit rien si vous refusez la vôtre au pauvre qui vous la demande et à qui vous la devez? C'est donc l'aumône qui fait la fécondité de nos biens, en les rendant utiles pour le salut; elle enfin qui, de périssables qu'ils sont, les rend durables et perpétuels.

3. Car leur troisième malédiction, n'est-ce pas la fragilité? N'en faisons-nous pas une triste expérience? Et quand le Fils de Dieu ne nous ferait pas remarquer qu'ils sont rongés tous les jours par la rouille et par les vers, déterrés et pillés par les voleurs, tant d'autres accidents qui les enlèvent de nos mains, ne nous avertiraient-ils pas que ce n'est point sur la terre, mais dans le ciel qu'il faut nous faire des trésors? *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, thesaurizate vobis in cælo.*

Sur cela, comment justifier l'incrédulité des hommes? Etre riche, n'est-ce pas amasser beaucoup d'argent sans en tirer aucun fruit; au contraire, c'est être avare. Etre riche, c'est savoir l'art de placer son argent sur des fonds sûrs qui produisent un grand et solide revenu. Voilà, dans la commune opinion, ce qui passe pour opulence. Admirez donc la folie ou l'incrédulité de l'homme. Il croit s'enrichir quand il change son argent en fonds de terre, et craint de s'appauvrir en le donnant pour le ciel. Dites que vous ne croyez point qu'il y ait là-haut une vie fu-

ture, un état heureux dans l'éternité; alors, n'espérant rien hors de la terre, et n'amassant que pour la terre, vous agirez conséquemment. Mais croire la vie future et borner tous vos soins aux biens présents, c'est avec votre foi démentir votre raison.

Vous me demandez caution de ce transport des biens de la terre au ciel; ne vous suffit-il pas de l'Evangile? Il est étonnant, dit saint Pierre Chrysologue (*Serm.* 27), qu'un parchemin soit suffisant pour mettre hors de soupçon la bonne foi d'un débiteur, sujet aux revers de la fortune, au mensonge et à l'erreur, et que l'Evangile du Dieu de la vérité ne puisse arrêter vos défiances. On voit mille exemples publics de l'inutilité des contrats et de la mauvaise foi des hommes : cela vous empêche-t-il de contracter avec eux? Montrez-moi le premier exemple de la mauvaise foi de Dieu, un seul homme ruiné par la pratique de l'aumône ; interrogez là-dessus tous les pauvres de l'univers; demandez-leur la cause de leur misère : en trouverez-vous un qui l'impute aux profusions de la charité? Vous craignez cependant de contracter avec Dieu; vous n'osez risquer sur sa parole : *Unde hæc tam incredula cogitatio?* D'où vous vient, dit saint Cyprien (*Serm. de Oper. et Eleem.*), cet excès d'incrédulité? Est-ce de l'amour de vos enfants, ou de l'amour de vous-même?

Ah! si vous vous aimez vous-même, aimez-vous, mon cher auditeur, jusqu'à vous mettre au rang de vos héritiers; ne mourez pas, dit Salvien, en vous déshéritant vous-même? Idolâtre et jaloux de vos biens jusqu'au tombeau, que ne feriez-vous point pour les emporter avec vous, s'ils vous pouvaient servir en l'autre monde, et que le transport en fût permis? Il est permis par la foi, facile par la charité, certain par les paroles de Jésus-Christ : *Thesaurizate vobis thesauros in cœlo.* Comment le pouvez-vous croire, et cependant passer la vie, sortir même de la vie, sans rien envoyer devant vous pour vous préparer après la mort une heureuse éternité? Vous songez à vos héritiers, et vous ne songez point à vous : n'est-ce pas vous déshériter, vous haïr, vous persécuter vous-même? Et quel autre ennemi vous peut être plus cruel? *Non est hæc persecutio, aut esse alia major potest, exhæredari hominem a se ipso* (*Salv., de Avar., lib.* II).

Mais vous aimez vos enfants : si vous les aimez, dit saint Cyprien (*De Oper. et Eleem.*), plus vous en avez, plus vous avez besoin pour eux de la protection de Dieu; plus par conséquent vous devez aimer les pauvres et leur être libéral de ces biens faibles et incertains qui, malgré tous vos soins et toutes vos dispositions, n'enrichiront jamais vos enfants, sans la bénédiction de la Providence. Tant de précautions qu'il vous plaira, cet oracle de David sera toujours vrai : *Thesaurizat et ignorat cui congregabit ea :* Le riche amasse et ne sait pour qui; car si vous le savez, dit saint Augustin (*Serm.* 60), dites-le moi, je vous prie. Vous amassez pour vos enfants : soin légitime, un père amasser pour ses enfants; mais pitoyable vanité, un mortel amasser pour des mortels; c'est trop peu dire, un homme sage amasser pour des insensés; un homme épargnant amasser pour des prodigues. Savez-vous l'état futur de la conduite et des mœurs de vos enfants? Comment savez-vous donc pour qui vous amassez vos richesses? *Thesaurizat et ignorat.*

Ah! ces pères sans charité, qui souffrent dans l'autre vie la peine de leur avarice et de leurs soins immodérés pour enrichir leurs enfants, quand ils faisaient ces grandes acquisitions, pensaient-ils que dans quelque temps ces terres sortiraient de leur maison pour être démembrées par les mains des créanciers et par celles de la justice? Pensaient-ils que l'on dût répandre et coucher sur une carte, ou risquer avec trois dés vingt années de leurs travaux? Pensaient-ils que le fruit de leur épargne et de leur frugalité dût passer quelque jour en coiffures et en pierreries, sur la tête d'une femme dont leur fils soutiendrait le désordre et la vanité? Non, sans doute, ils n'y pensaient pas. Ils ne pensaient qu'à laisser un grand nom, de grands honneurs, de grands biens dans leurs familles. Ils ne savaient donc point pour qui véritablement ils amassaient tant de biens : *Thesaurizat et ignorat.* Pères qui m'écoutez, savez-vous mieux pour qui vous accumulez les vôtres, tandis qu'au mépris de la charité vous ne songez qu'à vos enfants?

Mais y songez-vous toujours, avez-vous toujours ces objets en vue? Il est étrange que l'intérêt de vos enfants ne vous soit cher que quand il est en compromis avec l'intérêt des pauvres. Le jeu et vos enfants, la mode et vos enfants, la bonne chère et vos enfants. Là vos enfants ne vous sont rien; la passion, le plaisir emporte tout. Mais l'aumône et vos enfants, Jésus-Christ et vos enfants. Là vous sentez que vous êtes pères, et que vos enfants vous sont chers plus que vous-mêmes et plus que Dieu.

Que faisons-nous donc, chrétiens auditeurs, lorsque oubliant ce que nous sommes à l'égard des pauvres, et ce qu'ils sont à notre égard, c'est-à-dire, comme on l'a vu dans les deux points de ce discours, méprisant les obligations et les avantages de la charité, nous prodiguons nos biens en folles dépenses? Ah! quand les enfants d'Israël voulurent avoir une idole, un dieu présent à leurs yeux, Aaron, dans la pensée de les détourner de ce dessein, leur demanda tous les ornements d'or qui servaient de parures à leurs enfants et à leurs femmes : *Tollite inaures aureas de uxorum filiorumque, et filiarum vestrarum auribus* (*Exod.*, XXXII, 2). On ne balança pas, on s'arracha tout, on donna tout. Mais si c'eût été pour les pauvres, et qu'Aaron leur eût dit : Prenez-moi ces pendants d'oreilles et ces bracelets superflus, sacrifiez-les aux besoins de vos frères : *Tollite*, que de prétextes de refus! que n'eût-on point dit du grand prêtre et du

caprice de sa charité ? Mais il s'agissait d'une idole, et l'esprit du monde ordonnait : *Fecit populus quæ jusserat* (*Exod.*, XXXII, 3). A cela point de réplique ; on ferme les yeux, les oreilles à tous les autres besoins, les chrétiens comme les Hébreux, notre siècle encore plus que tous les autres ; l'or et l'argent coulent des mains. On ne dit point : C'est le plus pur de mes biens qui se dissipe en fumée. On n'examine point : Mais quand il faudra payer ces grandes parties, satisfaire à ces créanciers, trouver de quoi pourvoir à l'établissement des enfants ? Soins inutiles : il faut paraître, c'est là le point, c'est-à-dire, il faut élever au milieu de la misère publique l'idole du luxe et de l'orgueil, et crier avec ces Hébreux adorateurs du veau d'or : *Hi sunt dii tui, Israel :* Israël, voilà ton Dieu et ton maître, pour qui rien ne doit coûter. Pauvres de Jésus-Christ, venez, étendez vos mains décharnées, faites retentir le nom du Sauveur, promettez sa gloire pour récompense, produisez son Evangile pour caution. Rien pour vous ni pour Jésus-Christ. On a des devoirs plus pressants que ceux de la charité, de l'humanité, de la pitié ; des intérêts plus touchants que ceux du pardon des péchés et de l'espérance du ciel. Eh bien ! cœurs sans miséricorde, esclaves de la vanité, savez-vous ce que fit Moïse à la vue de l'idole et du peuple qui l'adorait ? Le législateur descendait de la montagne de Sinaï, portant les tables de la loi qu'il venait d'y recevoir du ciel. Le spectacle imprévu d'une telle profanation, les cris de joie, les danses, les festins, la dissolution publique allumèrent dans son cœur un zèle si vif et si prompt, qu'aussitôt, transporté d'un juste dépit, il brisa ces sacrées tables gravées de la main de Dieu. De là, tombant sur l'idole, il la met en pièces et en cendres, il en fait boire la poudre à ceux qui l'avaient adorée. Vengeance terrible de Dieu sur ce peuple ingrat et rebelle !

Hé ! chrétiens auditeurs, la voyez-vous tomber sur nous cette vengeance de Dieu ? Voyez-vous le veau d'or et les tables de la loi périr en même temps et s'anéantir à vos yeux, et tout ce châtiment des débordements inouïs du luxe et de la débauche, éclatant contre tous les devoirs de la charité et même de l'humanité ? Oui, le monde périt, Messieurs, et le veau d'or se détruit. Mais la religion périt, et les tables de la loi se brisent.

Le monde périt, votre idole à qui vous portez votre encens. Il vous paraît florissant, rayonnant d'honneur et de gloire ; il regorge de biens, il est tout d'or ; et c'est par là même qu'il périt, qu'il est accablé tous les jours par de nouvelles misères. Ignorez-vous que votre luxe, en rendant le siècle plus brillant, sape les fondements de l'ordre et du repos public, que le faste qui règne est la dépouille des pauvres, que les pauvres dépouillés par votre cupidité se vengent de vos cruautés en surfaisant le prix des vivres et de leur travail, et qu'ainsi tout étant porté par les riches et par les pauvres hors de mesure et de raison, c'est une nécessité que ce monde orgueilleux, pompeux, tombe de malheur en malheur sous le poids de sa pompe et de son orgueil, et que le veau d'or aille en poudre.

Mais en même temps qu'il se détruit, les tables de la loi se brisent et la religion périt. Il n'y en a plus, mes frères, dès qu'il n'y a plus de charité. Celui qui n'aime point son prochain ne connaît point Dieu : *Qui non diligit non novit Deum*, dit l'Apôtre (I *Joan.*, IV, 8). Ah ! nous l'avons connu, nos pères nous l'ont fait connaître. Ils nous ont appris à nous entr'aimer. Nous n'aimons plus rien que nous-mêmes, et dans nous-mêmes notre corps, et dans notre corps les plaisirs de nos sens les plus grossiers. Nous n'aimons plus ce que nous devons aimer, nous ne connaissons donc plus ce que nous devons connaître. Un nuage formé des vapeurs de nos passions nous aveugle aux principes de l'honneur, aux lumières de la raison, au respect des choses divines, à la pensée même de Dieu. Nous ne le connaissons plus, nous ne croyons plus en lui. L'âme, l'éternité, le salut ne nous est plus rien. Quel progrès cette indifférence et cette insensibilité font-elles parmi nous depuis vingt années ? De combien d'années s'en faut-il que nous ne touchions à ce jour affreux où le Fils de Dieu nous a dit qu'il viendrait juger le monde et n'y trouverait point de foi : *Putas inveniet fidem in terra* (*Luc.*, XVIII, 8) ? Non, le monde tend à sa fin et la foi tend à sa fin. Quand viendra cette fin, c'est ce qui est encore caché. Mais ce qui est certain, c'est qu'à ce dernier jour, le plus terrible éclat de la colère du Juge sera de punir le mépris des pauvres, et son soin le plus doux sera de couronner la charité. Mesurons nos devoirs à cette espérance et à cette crainte ; et si ce juge Sauveur ne nous est pas encore présent songeons que nous avons toujours les pauvres devant nos yeux, et que c'est lui qui nous parle par leurs bouches. Ainsi soit il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur le pardon des injures.

Domine, quoties peccabit in me frater meus et dimittam ei ? usque septies ? Dicit illi Jesus : Non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies.

Seigneur, jusqu'à combien de fois pardonnerai-je à mon frère quand il aura péché contre moi ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? Jésus lui dit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois (*Matth.*, XVIII, 21, 22).

La réponse de Jésus-Christ à la question de saint Pierre est un arrêt si précis contre nos prétentions en matière de vengeance, et l'étendue de cet arrêt exclut si absolument toute sorte d'exception qu'il ne reste à l'homme en nulle occasion, nul moyen de se délivrer de la honte d'une injure qu'en l'effaçant par la gloire du pardon. Pierre, attentif aux leçons de son Maître, croyait en avoir assez bien compris le sens en étendant le pardon jusqu'à sept fois. Est-ce assez, Seigneur, disait-il : *Dimittam usque septies ?* Mais le

Dieu de la paix, qui ne peut souffrir un seul moment la désunion des cœurs, ordonne qu'à tout moment on soit prêt à pardonner, après sept, après septante, après septante fois sept fois : *Septuagies septies*. Ce nombre ainsi multiplié marque un nombre indéfini, qui emporte l'obligation d'une patience à toute épreuve, sans que la récidive, la durée ou la qualité de l'affront puisse donner droit à l'offensé de s'en faire jamais raison Celui qui a fait l'affront a plus de droit au pardon que celui qui l'a reçu n'en peut avoir à la vengeance, et plus la faute a de couleurs qui la rendent odieuse et digne de vengeance à nos yeux, plus elle est aux yeux de Dieu digne d'indulgence et d'oubli.

Je dis oubli, Messieurs, car la loi de Jésus-Christ porte sa rigueur jusque-là. Ce n'est pas seulement la réparation violente et l'éclat extérieur du ressentiment qu'il défend, c'est même le ressentiment secret et caché dans le cœur. Les douces paroles sur la langue et l'épée dans le fourreau, se voir, se parler, s'embrasser, ne sont point devant Dieu des assurances de pardon si le cœur ne les ratifie : *Nisi remiseritis de cordibus vestris* (*Matth.*, XVIII, 35). Et le cœur ne les ratifie qu'en se transformant lui-même, c'est-à-dire changeant sa haine en affection : *Diligite inimicos vestros;* en rendant le bien pour le mal : *Benefacite his qui oderunt vos;* en suppléant enfin par la prière au bien qu'il ne peut faire à ceux qui l'ont offensé : *Orate pro persequentibus vos* (*Matth.*, V, 44).

Tout ce qui se passe dans notre cœur contre l'affection mutuelle est donc proscrit par cette loi : non-seulement les duels, les meurtres et tout ce qui s'appelle voie de fait, mais les railleries, les rapports, les médisances; mais les mouvements secrets, les désirs, les projets de repousser l'outrage par l'outrage et le tort par un autre tort. L'oubli des torts que l'on nous fait est tellement compris dans ce précepte, et l'entrée de notre cœur doit être tellement fermée à ce dangereux souvenir, que s'il nous surprend au pied de l'autel, sur le point d'offrir à Dieu notre sacrifice, il nous est ordonné d'abandonner le sacrifice et d'aller nous réconcilier pour nous rendre dignes de l'offrir : *Si recordatus fueris... relinque munus tuum, et vade prius reconciliari fratri* (*Matth.*, XXIV, 5). La première victime qu'il faut immoler avant toute autre au Dieu de la paix, c'est la passion de la vengeance et les ressentiments du cœur.

Que deviennent là nos idées, ce que nous appelons les lois de la justice et de l'honneur? Montrons dans ce discours que la loi du pardon n'a rien de contraire à ces deux lois, que bien loin de les détruire elle leur est parfaitement conforme, elle les appuie et les soutient. On prétend qu'il y a dans la vengeance et de la justice et de l'honneur : le premier point vous fera voir que la vengeance est contre toute espèce de justice, et le second qu'elle est contre toute espèce d'honneur. Invoquons l'Esprit de paix par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Se venger, dit-on, ce n'est pas faire du mal, mais rendre le mal pour le mal; ce qui n'a rien de contraire au droit particulier Se venger, c'est arrêter par une prompte punition la violence et l'insolence, qui se maintiennent par l'impunité, ce qui est plus avantageux que contraire au droit public. Se venger, c'est user du pouvoir accordé par la loi de Dieu à son peuple : *Dentem pro dente, oculum pro oculo :* dent pour dent, œil pour œil; ce qui par conséquent n'est point contraire au droit divin. Voilà ce qui se dit de plus apparent pour justifier la vengeance. Répondons et montrons-en l'injustice, par rapport au droit particulier, par rapport au droit public, par rapport au droit divin. C'est poursuivre cette passion dans ses propres retranchements.

1. Mon ennemi me fait tort en m'offensant; je lui rends pareil tort en me vengeant : tort pour tort et dommage pour dommage, n'est-ce pas rétablir l'égalité, qui est l'objet naturel de la justice? Et moi je dis qu'à s'arrêter à ce principe il suffit seul pour découvrir l'injustice de la vengeance.

En effet, si l'emploi de la justice est de rétablir l'égalité, c'est ce qui est moralement impossible à la vengeance. Elle est incapable de mesure, et ne se borne jamais au vrai point de sa compensation. Pour déterminer ce vrai point, il faudrait être bien éclairé sur la qualité, la nature et le poids de chaque offense : or c'est sur quoi nous avons l'esprit bouché. Me trompé-je, chrétiens? les injures que l'on nous dit, les dommages que l'on nous fait, les médisances qui échappent contre nous, ne sont-ce pas toujours, comme il nous paraît, des plaies irréparables faites à nos intérêts et à notre honneur? n'est-ce pas toujours à dessein formé, par complot, par pure malice, une entreprise, un attentat? Ce que nous disons au contraire et ce que nous faisons au désavantage d'autrui, c'est toujours selon nous par légèreté, par hasard, par imprudence; on n'y pensait pas, ce n'était qu'un jeu.

La raison de cet aveuglement, c'est que du mal que l'on nous fait la mesure est en nous-mêmes : dans nos sens qui reçoivent l'impression de la douleur, dans notre imagination qui en est frappée, dans notre cœur plein d'amour-propre et rapportant tout à lui. Du mal au contraire que nous faisons la mesure est hors de nous et dans le sentiment de ceux que nous offensons : comme nous n'en sentons rien, nous ne comprenons point la rigueur du coup; nous n'en formons par conséquent qu'une faible ou fausse idée, toujours au-dessous de la vérité.

Une autre raison de la perversité de ces deux divers mouvements, c'est la corruption de notre raison, qui nous fait même à dessein pousser toujours la vengeance au delà du tort qu'on nous a fait, par cette maligne persuasion, que, se contentant de rendre précisément tort pour tort et plaie pour plaie dans une exacte proportion, l'honneur, quoique vengé ne sera jamais bien à couvert de

l'insulte, à moins que pour l'en garantir on ne porte la vengeance à un tel excès de rigueur au-dessus du tort qu'on a souffert, que l'ennemi comprenne à ses dépens qu'il perd avec vous plus qu'il ne gagne, et se sente obligé de renoncer à l'envie de vous offenser. Toutes réflexions qui vous doivent persuader qu'il est impossible en se vengeant de garder l'égalité nécessaire à la justice.

Aussi l'instinct naturel de la pure et droite raison, qui nous défend d'être juge et partie en même temps, ce même instinct nous défend de nous venger. Vous en avez droit, dites-vous : pourquoi? parce que vous êtes offensé. C'est précisément pour cela que vous n'en avez aucun droit. Etant offensé vous êtes partie, par conséquent incapable d'être juge : il ne vous reste aucun droit que celui de complaignant.

Pour cela la Providence a commis le droit de juger à des juges indifférents, exempts des aveugles transports que l'intérêt personnel inspire aux particuliers. Si même il arrive quelquefois à ces juges autorisés de se laisser inspirer les passions des parties, de quel œil sont-ils regardés ? Regardez-vous donc du même œil, lorsque agité et dominé par vos propres passions vous entreprenez de juger et de punir votre ennemi.

La loi même du talion, portée dans l'Ancien Testament : *Oculum pro oculo, dentem pro dente, vulnus pro vulnere* (*Exod.*, XXIV, 24; *Levit.*, XXIV, 20) : Dent pour dent, œil pour œil, et plaie pour plaie, cette loi, si favorable en apparence à la passion de se venger, n'était, dit saint Augustin, qu'une barrière à la vengeance : *Non fomes, sed limes furoris* (*Contra Faust.*, *lib.* XIX, *cap.* 20); c'était, dit saint Isidore, un arrêt subtil contre la vengeance, une vraie défense de se venger, puisqu'en permettant aux Hébreux d'exiger expressément plaie pour plaie, douleur pour douleur, c'était leur ôter le pouvoir d'en exiger davantage; c'était, pour ainsi dire, leur mettre le fer à la main; dire à l'offensé : Coupez, tranchez à votre gré; mais si la plaie que vous ferez excède d'un seul point celle que l'on vous a faite, on aura le même droit que vous aurez usurpé de se dédommager sur vous de l'excès où vous serez tombé. La loi par conséquent qui permettait de se venger dans les bornes d'une parfaite égalité, défendant tout ce qui était au delà des bornes, elle réduisait l'homme à se passer du plaisir de la vengeance, par l'impossibilité de l'exercer. Convenez donc d'abord que la vengeance est injuste par rapport au droit particulier.

2. Plus injuste encore, mes frères, par rapport au droit public. Il y va, dites-vous, de votre honneur, il y va de votre intérêt que vous vous vengiez avec éclat; mais il y va du bien, de l'ordre, du repos, de la sûreté du monde entier, que vous soyez sans vengeance, et, s'il le faut, sans honneur. Dussiez-vous, ne vous vengeant pas, être méprisé de la ville et de la cour, opprimé par vos ennemis, c'est une injustice à votre égard; mais cette injustice devient juste, utile et même nécessaire, par rapport au bien public, parce qu'en vous accordant la licence de vous venger, cette indulgence particulière aura l'effet d'un signal général de vengeance et de cruauté. Les cœurs une fois séparés ne se rapprocheront jamais, mais les haines seront immortelles, et par une pareille et mutuelle émulation de rendre et de repousser l'affront, plus elles vieilliront, plus elles s'enflammeront. Les amis et les voisins deviendront par contagion ennemis irréconciliables. On verra passer le feu de la division des familles et des races aux provinces et aux nations; le sang coulera dans les places, et tandis que les pères pleureront la perte de leurs héritiers, les maisons celle de leurs appuis, les royaumes et les Etats celle de leurs plus braves sujets, le monde entier pleurera la ruine de la paix et de la sûreté publique.

Appliquez là votre attention; prenez la balance et pesez, d'un côté tant de maux, de l'autre côté la douceur de vous venger : ce désordre affreux et ce vain plaisir comparés l'un avec l'autre. En vérité qu'en pensez-vous? Où est la justice et le droit? Qui de vous ou du public a raison, vous qui cherchez votre plaisir aux dépens du repos et de la sûreté commune, ou le public qui cherche son repos et sa sûreté aux dépens de votre plaisir?

Il est tellement contre la raison de mettre en balance ces deux sortes d'intérêts, que les païens ont prévenu sur ce point l'équité du christianisme. On sait la censure de Socrate et de Platon sur cette maxime odieuse, qu'*il faut servir ses amis et poursuivre ses ennemis*; maxime forgée, disent-ils, non pas dans l'esprit des sages, mais dans le cœur des tyrans (*Plato in Critone, et lib.* II *de Repub.*).

Une telle décision de la philosophie païenne était le pur fruit de leur raison ; quel fruit tirons-nous de la nôtre, et que nous apprend-elle à nous, qu'à trouver des subtilités pour couvrir des couleurs de la justice un emportement brutal, qui contre tous les intérêts politiques et civils, perpétue les inimitiés jusqu'à nous faire ignorer ce que savaient les païens, que le seul moyen d'étouffer les inimitiés, c'est le pardon sincère et l'oubli même des affronts. Par là, disait Tertullien, le coup lancé par l'ennemi contre un cœur armé de patience a le même succès qu'un trait porté contre un tronc. C'est un coup perdu, la pointe s'émousse, et le trait tombe sans effet. *Omnis injuria cum patientiam offenderit, telum in petra libratum et obtusum* (*De Patient.*, *c.* 18). Tout autre moyen non-seulement est vain, mais pernicieux à la justice, et particulière et publique. Il n'est pas moins contraire au droit divin : troisième considération.

3. N'appuyez point le droit de vous venger sur le commandement que Dieu fit au peuple juif d'exterminer sans rémission toutes les nations idolâtres dont il était environné, de se souvenir des dommages que leurs pères en avaient reçus : *Memento quæ fecerit tibi Amalec;* de ne les oublier jamais :

Cave ne obliviscaris; d'effacer enfin leur nom de dessous le ciel : *Delebis nomen ejus sub cœlo* (*Deuter.*, XXV, 17, 19). Ce commandement ne contient rien dont notre passion puisse être flattée. Ce n'étaient pas leurs ennemis que ces Hébreux avaient ordre d'exterminer, mais les ennemis de Dieu. C'était Dieu qui choisissait les Hébreux pour ministres de sa justice, et qui armait leurs bras contre les méchants. Il leur transportait pour cela son autorité, comme il la transporte aux magistrats pour arrêter le cours de la licence publique; et, comme le juge est criminel lorsque, par corruption, par faiblesse ou par indulgence, il laisse échapper le coupable au châtiment, les Hébreux et même leurs rois encouraient la disgrâce et l'indignation de Dieu, quand après la victoire ils sauvaient la vie ou les biens de ces peuples réprouvés (I *Reg.*, XV, 22). Mais à l'égard des citoyens et des frères, la défense était absolue : « Vous ne haïrez point votre frère en votre cœur; vous ne chercherez point à vous venger; vous ne garderez point le souvenir de l'injure de vos citoyens : ce sont les termes de la loi : *Non oderis fratrem tuum in corde tuo; non quæras ultionem, nec memor eris injuriæ civium tuorum* (*Levit.*, XIX, 17). »

La loi de l'Evangile abolit cette distinction de citoyens et d'étrangers, de fidèles et d'infidèles, et c'est la perfection qu'elle ajoute à la loi des Juifs. On disait aux anciens : *Aimez vos amis, haïssez vos ennemis;* c'est-à-dire les ennemis du nom et de la loi de Dieu. *Mais moi*, dit Jésus-Christ, *je vous dis : Aimez vos ennemis, faites-leur du bien, priez pour eux*, quels qu'ils soient, frères, étrangers, chrétiens, hérétiques, idolâtres. J'apporte à tous la loi de miséricorde et de grâce : aucun n'en est exclu, elle est pour tous. Vous n'en exclurez donc aucun de la grâce du pardon, non plus que de votre affection. Vous vous aimerez tous, vous vous pardonnerez à tous; le droit sera réciproque entre tous les hommes, et c'est moi qui l'établis : *Ego autem dico vobis.*

Entendez-vous ces paroles, chrétiens, mais en comprenez-vous le sens? *Ego autem?* Développez la force de ce *moi*, opposez ce *moi* à tous les égards, à toutes les raisons, les précautions et les prétentions contraires : vous y trouverez un ascendant d'autorité dominante et répondant à tout : *Ego autem dico vobis.*

Vous dites que le désir de la vengeance est gravé dans le fond de l'âme, enseigné par la nature aux animaux, qu'il faut cesser d'être et de respirer pour dépouiller un sentiment si profondément enraciné : voilà ce que vous dit la nature. Et moi, dit le Seigneur, qui suis l'auteur de la nature, et qui ai formé la raison pour réprimer ses mouvements, je vous dis qu'il faut pardonner : *Ego autem dico vobis.* Vous dites que la vengeance est appuyée par la raison, que si la force n'est repoussée par la force, la simplicité des gens de bien sera toujours en proie à l'audace des méchants : voilà ce que vous dit votre raison prétendue. Et moi, qui suis l'arbitre et la règle de la raison, je vous dis que le pouvoir de réprimer les méchants ne doit être commis qu'à la justice publique et jamais au ressentiment du particulier offensé. *Ego autem dico vobis.* Vous dites que la loi du monde est contraire à mon commandement. Mais je suis le Maître du monde, et vous m'êtes soumis comme le reste du monde. Il faut donc que le monde et vous, vous m'obéissiez comme à votre Dieu. *Ego autem dico vobis.* Vous dites que le commandement est au-dessus de vos forces, et que vous n'avez pas assez d'empire sur vous pour vous résoudre à obéir : voilà ce que dit votre lâcheté. Mais moi, qui sais la mesure de vos forces et la mesure du secours que je prétends vous donner, je dis que vous pouvez obéir, qu'il ne tient qu'à vous d'obéir, en un mot, qu'il faut obéir : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.*

Ce qui fait prendre à Jésus-Christ cet air de hauteur, c'est que, tout couvert qu'il est des ombres de l'humanité, tout Fils de l'homme qu'il paraît, il est ce même Dieu qui autrefois commençait et finissait ses lois par ces redoutables paroles : Je suis le Seigneur, et nul autre Seigneur que moi : *Ego Dominus, et non est præter me.* Comme seul souverain Seigneur et législateur, il est aussi le souverain Juge, et tout châtiment aussi bien que tout jugement dépend de lui. La vengeance, par conséquent, est uniquement de son ressort, elle n'appartient qu'à lui seul, il se l'est réservée comme une partie capitale de son domaine : *Mihi vindicta, et ego retribuam* (*Rom.*, II, 19; *Eccli.*, XXVIII, 1): A moi la vengeance, et je la rendrai. Voilà la source de la loi, qui nous défend d'exercer la vengeance autrement qu'il ne le permet. Il le permet aux princes, aux magistrats, il leur confie pour cela son autorité : ce n'est pas en vain, dit saint Paul, qu'ils portent l'épée : *Non sine causa gladium portat, Dei minister vindex in iram* (*Rom.*, XIII, 14). Mais vous, particulier, vous la portez en vain et sans raison. Quand vous la tirez contre votre frère, c'est le droit de Dieu que vous usurpez. Et quand toutes les voix, et de la nature, et du monde, et de l'intérêt, et de l'honneur vous crieraient qu'il faut vous venger, Dieu vous crie qu'il faut pardonner. Tout se doit taire à cette voix, par la seule raison que c'est Dieu qui parle. *Ego autem dico vobis.*

Non-seulement il parle avec droit de commander, mais il joint au commandement la promesse et la menace. Et quelle promesse, mes frères, quelle menace y joint-il? Rien moins que de mesurer le châtiment ou le pardon de nos crimes au traitement que nous ferons à ceux qui nous auront offensés. *Qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis* (*Matth.*, VII, 2). Que ne gagnons-nous point à cette mesure, et comment un commandement si avantageux pour nous peut-il nous paraître d'un poids si difficile à porter?

Rentrons en nous-mêmes, chrétiens : si,

quand nous nous plaignons d'être offensés par nos frères, nous pouvions nous flatter de n'avoir point offensé Dieu, peut-être pourrions-nous être fiers de notre innocence et piqués des fautes d'autrui. Mais on a péché contre nous; ne péchons-nous pas contre Dieu? on nous doit des réparations, n'en devous-nous point à Dieu?

Nous sommes les fermiers de ce sage roi qui veut mettre ordre à ses finances et revoir les comptes par ses yeux (*Matth.*, XVIII, 24). Nous y avons tous malversé; le fermier a pillé l'État et le prince, le commis a fraudé le fermier; c'est l'ancien usage, il dure encore, et ne finira pas sitôt. Le premier qui tombe sous sa main, tout gonflé qu'il est du sang du peuple, est un dissipateur qui se trouve en arrière de dix mille talents, c'est-à-dire de plusieurs millions. Le voilà perdu, lui, sa femme, ses enfants : point de ressource pour eux que dans la clémence du prince; elle ne lui manque pas; il se jette à ses pieds, on lui pardonne; on le remet en exercice; il ne tient qu'à lui de profiter de cet excès de bonté. Voilà, mes frères, la conduite de Dieu sur nous. Que fait cet indigne fermier? Un de ses commis lui doit cent deniers; il le trouve sur ses pas, le saisit, le prend à la gorge; il faut payer sur-le-champ ou périr. Arrêtez, malheureux, comparez dette avec dette, des deniers avec des millions; comparez débiteur avec débiteur : c'est votre commis qui vous doit; vous, vous êtes un sujet qui devez à votre prince. Il vous pardonne cependant, et vous ne pardonnez pas; vous êtes impitoyable. Il renonce à son droit, tout absolu qu'il est sur vous, et vous poussez à la rigueur votre droit sur votre frère : *Dimittite et dimittemini* (*Luc.*, VI, 37). Pardonnez, dit-il, et je vous pardonnerai. Vous n'êtes point touché de cette flatteuse promesse. Eh bien! si vous ne pardonnez, on ne vous pardonnera point : *Si non dimiseritis, nec dimittet* (*Matth.*, VI, 15). N'êtes-vous point frappé de cette accablante menace? et la pouvez-vous soutenir sans vous laisser attendrir au pardon par un si pressant intérêt?

Saint Jean Chrysostome, exhortant le peuple d'Antioche au même devoir, leur représentait le triste état où ils s'étaient vus, lorsqu'ayant renversé la statue de l'impératrice, ils eurent attiré sur eux la colère de Théodose, et réduit leur ville au péril d'une entière destruction. *Déjà*, dit-il (*Homil.* XXII *de Simultate*), *les feux étaient allumés, les bourreaux acharnés à déchirer les coupables; on n'entendait de tous côtés que gémissements et que cris; chacun craignait pour soi ce qu'il voyait souffrir aux autres.* Au milieu du désordre et de la consternation, *si quelqu'un*, dit saint Jean Chrysostome, *si quelque officier de l'empereur fût venu vous crier de sa part : Pardonnez les uns aux autres, oubliez les injures de vos frères, et l'empereur oubliera votre sédition; de quelle ardeur eussiez-vous couru vous embrasser, vous jeter au cou de vos ennemis, à leurs pieds même? Eût-on différé le pardon d'un seul moment? Eût-on trouvé de la peine à l'accorder, de la honte à le demander? Le cœur se fût-il refusé aux témoignages extérieurs d'un retour d'amitié sincère?* Il était question d'apaiser le courroux d'un prince offensé. S'il eût mis à ce prix la grâce d'un peuple coupable, ah! rien n'eût coûté, rien n'eût paru difficile pour l'obtenir.

Mes frères, ajoutait saint Jean Chrysostome, et moi je vous le dis avec lui, ce que ce prince ne fit pas envers ses sujets séditieux, Dieu le fait envers vous, envers tout le monde rebelle; il oublie tous vos crimes, il vous en remet le châtiment, pourvu que vous fassiez la même remise à vos frères. Et ce qu'il vous remet n'est pas la prison, ni l'exil, ni la torture, ni la mort, ni rien de ce que la vengeance humaine est capable d'exercer sur un ennemi. Ce qu'il vous remet, c'est l'enfer, c'est une éternité de peines, c'est ce qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse faire sentir à un mortel. Êtes-vous donc si aveuglés par la passion de vous venger, que vous ne compreniez pas combien l'offre que Dieu vous fait est au-dessus de la condition qu'il exige?

Et quand je l'appelle condition, je m'exprime mal : c'est, Messieurs, une condition consentie, acceptée de votre part, passée en accord, en contrat entre Dieu et vous. Vous avez reçu cette condition par grâce, vous en demandez l'accomplissement à Dieu, par la prière solennelle que vous lui adressez tous les jours. « Seigneur, lui dites-vous, remettez-nous nos offenses, comme nous les remettons à ceux qui nous ont offensés : *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris* (*Matth.*, VI, 12). Tenons-nous-en donc là, mes frères. Vous dites à Dieu : Seigneur, faites-nous comme nous ferons. Dieu vous dit : Je ferai comme vous ferez : *Sic Pater meus cœlestis faciet vobis* (*Matth.*, XVIII, 35). Voilà le pacte ratifié de part et d'autre, on ne peut plus s'en relever. Si même il y avait lieu à la plainte, il serait tout entier du côté de Dieu. Mettre en compromis comme il fait vos injures avec les siennes, c'est égaler les intérêts de l'homme à ceux de Dieu : *Ille heriles, tu serviles remittis injurias* (*Chrysost.*). Il y consent cependant pour vous engager par son exemple à pardonner à vos pareils, il n'y trouve point d'injustice, il ne s'en tient point déshonoré. Vous, mon cher auditeur, vous avez peine à vous rendre; et lorsque la foudre de Dieu grondant sur vos péchés est prête à se dissiper, pourvu que vous étouffiez dans votre cœur la haine contre votre frère, il vous paraît moins dangereux, plus avantageux pour vous, de risquer la foudre de Dieu que de renoncer au plaisir de la vengeance.

Vengez-vous donc, et laissez faire Dieu : *Sic faciet.* Comme vous ferez, il fera. C'est le pacte formé entre vous, le contrat passé entre vous. Dieu l'accomplira, mon cher frère. Vous dissimulez pour un temps, et vous prendrez votre temps pour vous venger : Dieu fermera les yeux quelques années,

et prendra son temps pour vous punir. Vous vous réconciliez en apparence, en paroles, en cérémonie; le dedans est rempli d'amertume et de dépit : Dieu semblera vous épargner, vous vous croirez l'objet de ses faveurs, vous ne le serez que de sa patience; il vous laissera vous endormir dans votre fausse sécurité; mais vous connaîtrez au réveil, c'est-à-dire au dernier moment, que son cœur était pour vous tel que le vôtre était pour votre ennemi : *Sic faciet*. Cessez donc, ou de prier Dieu qu'il veuille vous traiter comme vous traitez vos ennemis, ou traitez vos ennemis comme vous voulez que Dieu vous traite. Il ne tient qu'à vous d'être bien traité; c'est vous qui porterez l'arrêt, ou pour vous, ou contre vous : *Sic faciet*. Dieu cesse en quelque façon d'être votre juge et vous transporte son pouvoir pour en user à votre gré : *Te judicem facit in condemnatione tuorum criminum*. Vous avez la balance en main, pesez vos offenses contre Dieu, celles des hommes contre vous. Si vous les jugez sans miséricorde, il n'y aura point pour vous de miséricorde auprès de Dieu : *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam* (*Jac.*, II, 13). Après cela, si vous êtes damné, ne l'imputez qu'à vous seul. Vous aurez fait votre sort éternel, en disposant de celui de votre frère.

Avouez donc que la loi du pardon, si fortement autorisée par la promesse et par la menace de Dieu, par le pacte et la convention que nous avons avec lui, par la prière qui en fait la confirmation et le sceau, loi par conséquent si conforme en tant de manières au droit divin aussi bien qu'au droit public et au droit particulier, n'a rien de contraire à la loi de justice. Ajoutons en second lieu, et voyons dans le second point qu'elle n'a rien de contraire à la loi d'honneur.

SECONDE PARTIE.

On trouve de la honte à pardonner, principalement pour deux raisons : on paraîtra manquer de courage et de pouvoir; deux reproches insupportables à quiconque aime l'honneur. Tournons-les tous deux contre la vengeance et montrons qu'au contraire, étouffer cette passion, c'est la plus noble marque d'un grand courage et d'un vrai pouvoir. Il n'y a donc de l'honneur qu'à pardonner, et non pas à se venger.

1. Si l'ardeur de la vengeance était un vrai caractère de courage et de valeur, les bêtes en emporteraient la gloire sur les plus fameux héros. Mais le courage et la valeur sont des actions de force, et la force est une vertu; les bêtes n'en sont pas capables. Un courage et un cœur de lion n'est donc pas pour un homme un éloge digne de lui, ce n'est qu'un ressentiment naturel de la douleur qui se trouve en tout animal, dans un ver et dans un insecte aussi bien que dans un lion.

Pour se venger, Messieurs, il suffit d'être animal, d'être susceptible de douleur et de colère; il n'est pas besoin pour cela ni de vertu ni de raison. De là vient que les plus lâches et les plus faibles des hommes, aussi bien que les enfants et les peuples dont les mœurs sont moins cultivées par la raison, sont les plus faciles à s'irriter, les plus ardents à se venger. Au contraire, pour pardonner, pour savoir modérer la colère et la vengeance, et dans l'occasion l'étouffer, c'est là qu'il est besoin de raison et de vertu; c'est là le chef-d'œuvre du courage et de la force héroïque, et là par conséquent que gît le vrai point d'honneur.

Si c'est là le vrai point d'honneur, le contraire par conséquent, c'est-à-dire le point d'honneur que l'on met à pousser ses ressentiments à outrance, à se venger avec éclat, n'est donc que faiblesse, lâcheté ou férocité. Que le monde s'en raille et qu'il m'écoute en pitié, ce ne peut être que le monde insensé, passionné, corrompu, brutal, et tels gens, quels qu'ils soient, sont mauvais juges du point d'honneur aussi bien que de la vertu. Je parle à des chrétiens, à des hommes, non pas à des tigres ni à des serpents. Si je vous disais seulement : saint Ambroise (*Off.*, I, 36) vous avertit que vous venger n'est pas une action de force ni de grandeur, mais de bassesse et de lâcheté; saint Jean Chrysostome (*Hom.* 30 *ad pop.*) soutient que c'est une inclination puérile : *Puerilis est sententiæ;* saint Basile (*Conc.* 17) prétend que c'est l'emportement des gens du commun, des gens sans cœur, *vindictam sumere cujuslibet irascentis*, et que l'action de pardonner ne convient, au contraire, qu'au seul généreux : *Iracundiam superare illius est qui virtute præditus*, ces maximes vous paraîtraient au-dessus du sens commun. Mais je ne m'en tiens pas là : j'ajoute que les païens sont aussi chrétiens sur cela que les chrétiens mêmes. Aristote renvoie aux bêtes ces mouvements de fureur. Sénèque dit que la *vengeance* est un mot honteux et inhumain : *Turpe, inhumanum verbum, ultio* (*De Ira, l.* II, 32).

N'en croirez-vous donc que vous-même et le fol entêtement de l'opinion ? N'en croirez-vous ni païens, ni chrétiens, ni la philosophie, ni l'Evangile? Eh bien! croyez-vous, j'y consens, mais croyez-vous dans le temps de vos réflexions sensées, non pas dans les ténèbres et dans les saillies de la passion. Que pensez-vous des louanges que l'antiquité profane a données à la clémence et à l'oubli des affronts? Vous voyez dans l'histoire des ennemis protégés dans le péril, sauvés du carnage public, défendus contre la calomnie, élevés aux honneurs par leurs propres ennemis; un législateur (Lycurgue) s'opposer au supplice d'un insolent, qui dans un tumulte public lui avait crevé un œil; un censeur romain (Caton) recevoir un coup au visage, en silence et sans en paraître ému; un philosophe (Socrate) avaler le poison mortel, en priant les dieux pour les juges qui l'y avaient condamné. Cent autres pareils exemples. Y pouvez-vous porter les yeux sans admiration, sans reconnaître l'élévation de ces âmes généreuses au-dessus du faux honneur que l'on trouve à se venger? Com-

ment donc se peut-il que ce qui nous paraît si grand, si louable et si merveilleux dans les héros de l'ancienne probité nous paraisse à nous si honteux dans notre conduite et si propre à nous diffamer?

Remarquez de plus que ces actions de clémence et de générosité n'ont jamais éclaté que dans les plus grandes âmes et les plus distinguées par les sentiments de l'honneur. Les âmes viles, les gens sans cœur, n'en ont jamais été capables. C'est dans un César, un Auguste, un Lycurgue, un Socrate, un Caton, les héros de la sagesse et de la valeur, que naissaient ces sentiments. Et si, dans quelques occasions leur vertu s'est démentie en se laissant aller aux ressentiments humains, ce n'est pas par là qu'ils sont admirés, mais par les victoires qu'ils ont gagnées sur leur haine et sur leur colère.

En quoi consiste donc la gloire de cette victoire, si vantée par les infidèles avant que d'être consacrée par Jésus-Christ? Elle consiste en deux efforts que l'homme généreux fait sur son cœur, et que saint Paul enseignait aux Romains, après leur avoir recommandé l'esprit de paix, et leur avoir déclaré que la vengeance était un droit réservé à Dieu seul. Pour vous, mes frères, leur dit-il, ne vous laissez pas surmonter par le mal, mais surmontez le mal par le bien: *Noli vinci a malo, sed vince in bono malum* (*Rom*., XII, 21). Toute la morale philosophique n'a jamais rien dit de si précis ni de si solide sur ce sujet. N'est-il pas vrai qu'en tout combat l'honneur est du côté du vainqueur? Or, dans ce combat d'inimitié, c'est celui qui veut se venger qui est vaincu. C'est celui qui consent à pardonner qui est vainqueur. La gloire est donc dans le pardon, la honte dans la vengeance. Et c'est ce qui porte saint Paul à vous détourner de la vengeance: *Noli vinci a malo*, et à vous prescrire le pardon; *Vince in bono malum*.

Le vindicatif en effet déclare qu'il est vaincu, qu'il est au-dessous de l'injure qu'il a reçue, qu'elle est au-dessus de ses forces, qu'il n'a pas le courage de la porter ni de la dissimuler. La vengeance, dit Sénèque, est un aveu public du dépit et de la douleur: *Ultio, doloris confessio est* (*De Ira, l.* IX, 5). Aveu toujours pénible et honteux aux grands courages. Et cela est si vrai, que le plus grand plaisir que l'on puisse faire à l'agresseur, c'est de lui laisser entrevoir que le coup qu'il a lancé n'a pas été sans effet, qu'il a porté jusqu'au cœur, que la plaie saigne et qu'on la ressent vivement. L'ennemi jouit alors de son crime, et c'en est là, dit Tertullien, le plus doux fruit: *Fructus lædentis in dolore læsi est* (*De Patient*., c. 18). La victoire alors est de son côté, la défaite et la faiblesse du vôtre. En vain vous prétendez vous en relever par la vengeance, il est douteux que vous y puissiez réussir; mais votre défaite, indépendamment du succès, est hors de doute; il est certain que le coup vous a pris par votre faible, et l'éclat de votre douleur est un témoignage évident que vous en avez été atteint, que vous en êtes abattu, que votre ennemi, en un mot, vous a vaincu. Or c'est ce que saint Paul ne permet pas au chrétien, non plus que Sénèque à l'honnête homme. *Noli vinci a malo*: Ne soyez jamais vaincu par le mal que l'on vous fait, dit l'Apôtre.

Au contraire, et c'est le second effort d'un grand cœur, en gagnant sur vous d'étouffer votre douleur, de n'en rien laisser paraître et de posséder votre âme en patience et en paix, vous vous montrez supérieur à votre ennemi, vous lui faites perdre son coup, vous lui en dérobez le fruit, vous le réduisez lui-même au dépit et à la honte de n'avoir pu vous blesser. *Ipse doleat necesse est amissione fructus sui* (*Tertul*., *de Patientia*, *c*. 18). Le plus grand dépit qui puisse piquer un vindicatif, c'est de s'imaginer qu'on a méprisé l'outrage ou qu'on ne l'a pas senti. Or c'est ce que produit la patience et la dissimulation. Mais une victoire plus noble et plus capable encore de confondre un ennemi, c'est d'ajouter les bienfaits à la patience, et, comme dit saint Paul, de vaincre le mal par le bien: *Vince in bono malum*. Par là, dit-il, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête: *Carbones ignis congeres super caput illius* (*Rom*., XII, 20). C'est-à-dire, vous lui couvrirez le visage de confusion, vous le ferez rougir, comme s'il était en feu: vous ferez fondre par ce feu la glace et le froid de son cœur. Car quel cœur assez dur pour soutenir sa haine contre des bienfaits imprévus, quand on se voit protégé par ceux qu'on a voulu perdre, estimé et comblé d'honneur par ceux qu'on a diffamés? Il n'y a point de fiel qui ne s'adoucisse aux charmes d'un traitement si généreux. Et par là vous avez le double avantage, non-seulement d'avoir confondu votre ennemi, mais encore de l'avoir gagné, de l'avoir forcé malgré lui à se déclarer redevable à votre magnanimité. C'est ainsi que Saül s'attendrit jusqu'aux larmes à la vertu de David (I *Reg*., XXIV, 17), lorsque ce prince persécuté trouvant deux fois l'occasion de se délivrer de sa haine en attentant sur sa vie, ne s'en vengea qu'en se prosternant à ses pieds. « Mon fils David, s'écria-t-il, vous êtes plus juste que moi: *Justior tu es quam ego* (*Ibid*., 18). » Cet éloge arraché du cœur même d'un ennemi n'est-il pas plus doux et plus glorieux à David que le sang qu'il en eût tiré par une vengeance parricide?

Attachez-vous donc, Messieurs, à ces deux maximes du pur honneur, de ne jamais vous laisser vaincre par le mal, et de vaincre toujours le mal par le bien. L'honneur est là: vous ne trouverez hors de là que déshonneur, honte et blâme.

Et pour vous en convaincre encore plus sensiblement, je dis que l'inquiétude et l'empressement de se venger n'agite ordinairement que les gens dont l'honneur est mal établi, la réputation ambiguë. On tient un rang fort médiocre entre les braves quand on a besoin d'un tel secours pour y être considéré. Ces grands hommes que nous voyons

dans les honneurs du service et dans les emplois mérités par des actions éclatantes à tous les yeux, ceux qui suivent leur trace et qui sont sur le même pied de valeur, d'intrépidité, sont-ils moins en butte que les autres aux railleries, aux traits piquants, aux mauvais offices, aux calomnies, aux menaces quelquefois des jaloux et des fanfarons? Au contraire, l'éclat de leur vie les y tient plus exposés. En sont-ils émus? s'ébranlent-ils aux rapports qu'on leur en fait? perdent-ils rien de leur constance et de leur tranquillité? Je dis le même des affronts ordinaires dans la vie privée. Une personne de probité dont le mérite est avoué de tout le monde a peu de peine à pardonner. Comme elle ne voit rien en elle qui soit digne de mépris, elle ne croit pas aisément que les autres la méprisent; elle se tient au-dessus de ces contes ridicules qui alarment les petits esprits; elle ne donne pas même aux mauvais plaisants le plaisir de s'imaginer qu'elle s'en soit aperçue; elle ignore, elle dissimule, elle néglige, elle oublie : et par cette indifférence elle montre la fermeté de son âme et de sa vertu. Nierez-vous que cette conduite, en usage parmi les saints, ne soit aussi celle des gens d'honneur, des vrais sages et des vrais braves?

Vous, par conséquent, qui gardez une conduite opposée, qui vous estimez décrédité, si vous ne repoussez la raillerie par le déchaînement et l'emportement, qui ne connaissez point de taches qu'il ne faille laver dans le sang, qui croyez enfin votre bonheur absolument dépendant de l'éclat de votre vengeance, preuve évidente que votre bonheur est bien chancelant, votre réputation bien fragile. Car si elle était fondée sur des preuves de valeur dignes de votre nom, de votre âge et de votre rang, croyez-vous qu'elle pût être ébranlée par le refus d'une vengeance proscrite par les lois de la religion et de l'État? Si votre probité était avérée par des témoignages bien publics, croyez-vous qu'une médisance fût capable de l'altérer? Mais vous n'avez rien de noble en vous, que le sang dont vous sortez et l'épée que vous portez, dont peut-être jamais vous n'avez fait aucun usage que celui de vous faire craindre à ceux qui n'en portent point; mais vous traînez votre vie, aussi bien que votre épée, dans une lâche oisiveté, dans le désordre et la débauche, inconnu ou méprisé de tous les honnêtes gens. Et dès le moindre affront votre courage se réveille. Il y va de mon honneur, dites-vous : il faut que je me cache ou que je me venge. Hé! mon cher frère, est-ce là qu'il faut penser à l'honneur, qu'il faut craindre les bruits et l'infamie? Sortez de votre oisiveté, quittez la table et le jeu, ne vous contentez pas d'être brave en paroles et en blasphèmes, en parures et en train; gardez les bienséances de votre état, occupez-vous des exercices et des soins qui en sont dignes. Là, chrétiens, la gloire et l'honneur. Vous le négligez cet honneur, jusque dans vos moindres plaisirs. Vous l'avez perdu devant Dieu, vous l'avez perdu dans le public, vous l'avez perdu dans votre famille, au milieu de vos domestiques et de vos propres amis, à la vue du monde entier. Vous le perdez tous les jours par l'impureté, la crapule, la fourberie, l'avarice et la profusion, l'ingratitude, la paresse. Un mot désobligeant, une raillerie vous fait souvenir qu'il y a dans la vie un honneur qu'il faut conserver, même au péril de la vie. Il est bien temps de songer à l'honneur! décrié comme dissipateur, comme fanfaron, comme joueur, comme homme de mauvaise foi, de mauvaises mœurs, de mauvaise compagnie, vous voilà bien rétabli dans l'opinion du public, quand à tous ces titres méprisables vous aurez ajouté celui de gladiateur! Disons le même de tous les cœurs âpres à la vengeance et durs au pardon : la bassesse est dans la vengeance; la grandeur d'âme et l'honneur, par conséquent, dans le pardon.

2. Mais si je pardonne, on dira que c'est par faiblesse et par impuissance de me venger. Dernier prétexte de la vengeance. Un reste d'attention, Messieurs, pour en connaître la vanité. L'avez-vous, en effet, ce pouvoir de vous venger? Les moyens en sont-ils faciles et entre vos mains? Oui, mais ce n'est rien de pouvoir, si on ne sait que je puis, et si je n'en donne des marques. Il est vrai, mais que feriez-vous si vous ne le pouviez pas? Supposons que votre ennemi fût hors de votre portée par son rang et sa qualité; que des barrières invincibles s'opposassent aux effets de votre ressentiment : n'est il pas vrai qu'alors, dissimulant votre faiblesse et la faisant servir même à votre vanité, vous vous attacheriez à la gloire du pardon, comme à quelque chose de plus grand que la gloire de la vengeance? Il n'a tenu qu'à moi, diriez-vous, de le mettre à la raison, de lui faire sentir à qui il s'adresse : il n'eût jamais paré le coup. Mais je n'ai pas voulu le perdre : il m'a fait pitié, je suis chrétien : je n'ai point voulu me charger du reproche de mon propre cœur, en le ruinant, lui et sa famille; il verra mieux par là qu'il est dans son tort. Je suis trop fier, et je l'estime trop peu, tout riche et puissant qu'il est, pour m'en venger autrement que par beaucoup de mépris. Malice de l'orgueil humain! C'est sous ces fausses couleurs que l'on cache sa faiblesse et souvent sa lâcheté. Quoi donc! le pardon passera pour un effort magnanime et glorieux, quand il servira de voile à l'impuissance de se venger, et quand il sera joint à la puissance, aux moyens et aux occasions de se venger, ce ne sera qu'une faiblesse!

Au contraire, c'est là que le vindicatif s'aveugle et perd le discernement. Le pardon n'est glorieux que lorsqu'on peut se venger : partout ailleurs ce n'est dans la commune opinion qu'une marque de poltronnerie. Est-il puissance égale ou pareille à celle de Dieu? Souveraine comme elle est, au-dessus de tous les obstacles, et rien n'étant capable de retarder son effet, c'est précisément pour cela qu'elle est plus aisée à fléchir et

plus disposée au pardon. Vous pouvez tout, ô mon Dieu ! disait Salomon : pour cette raison vous usez de miséricorde envers tous : *Misereris omnium, quia omnia potes* (*Sap.*, XI, 24). C'est en déployant votre miséricorde, et répandant le pardon, que vous vous montrez tout-puissant : *Omnipotentiam tuam parcendo maxime et miserando manifestas* (*Orat. Dom. 10 post. Pent.*). Oh ! mon cher frère, que feriez-vous si, dès que par le péché vous êtes devenu l'ennemi de Dieu, dès l'instant même il agissait contre vous en ennemi, qu'il suivît vos idées et vos maximes d'honneur ? Grand comme il est, par conséquent outragé par vos péchés au point qu'il doit l'être; sage comme il est, par conséquent ayant autant de moyens qu'il en a de vous punir, s'il suivait votre emportement, s'il avait aussi peu d'égards pour vous que vous pour votre ennemi, comment éviteriez-vous sa colère ? en quel asile fuiriez-vous ? depuis combien d'années serions-nous la plupart dans les enfers ? Il vous est dur de pardonner : vous le doit-il être plus qu'à Dieu ? Vous avez vos intérêts à ménager : ses intérêts lui sont-ils moins chers que ne vous sont les vôtres ? Vous serez plus respecté si vous punissez le mépris avec rigueur : Dieu serait-il méprisé s'il était inexorable ? En un mot plus de morts, moins d'ennemis : c'est la maxime du monde. Plus de damnés, moins de pécheurs : que n'est-ce la maxime de Dieu ?

Non, mes frères ! ce ne l'est pas. Il fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, il répand sur eux ses bénédictions et ses grâces, afin de vous faire comprendre que, bons et méchants, tels que vous êtes, vous êtes tous ses enfants, mais que si vous voulez vous montrer dignes de l'être, il faut aimer comme lui vos frères bons et méchants : *Diligite inimicos vestros, ut filii sitis Patris vestri qui in cœlis est* (*Matth.*, V, 45). Si vous êtes ses enfants, vous ne devez pas être plus grands ni plus fiers que votre Père : et si, tout-puissant comme il est, il met sa gloire à pardonner, c'est honte et faiblesse à vous que de mettre la vôtre à vous venger.

Jésus-Christ, l'aîné de nos frères et de ses enfants, a-t-il rougi de ce trait de ressemblance avec notre Père commun ? comment en rougirions-nous ? A-t-il eu besoin de commandements, de promesses ni de menaces, pour être invité, réduit et contraint à pardonner ? Nos ennemis sont-ils plus acharnés contre nous, que les siens ne l'étaient contre lui ? Les outrages qu'ils nous font sont-ils plus sanglants, plus criants, plus difficiles à souffrir, que la croix et la mort dont ils l'accablèrent ! C'était là, c'était au milieu de leurs plus cruels affronts et de ses plus vives douleurs, c'était sur cette même croix qu'il implorait pour eux la clémence de son Père, et qu'excusant à sa justice l'excès de leurs emportements, il s'écriait : *Pardon pour eux, mon Père, ils ne savent pas ce qu'ils font* (*Luc.*, XXIII, 34).

Mais vous qui êtes ses frères et qui vous dites enfants de Dieu, n'étiez-vous pas vous-mêmes au nombre des ennemis qui lui faisaient souffrir la mort, pour lesquels il offrait son sang en sacrifice à son Père ? Oui, pécheur, c'est pour nous, aussi bien que pour les Juifs, ses persécuteurs et ses bourreaux, qu'il demandait miséricorde. *Il lui en a coûté son sang pour nous l'obtenir, et nous ne voulons pas qu'il nous coûte le moindre effort pour l'accorder à nos frères, quand ils nous ont offensés* (*Chrys.*, *homil. 22 de Simultate*) ? Tout son sang coule de ses veines en expiation de vos péchés, et le mot de *pardonner*, ce seul mot a tant de peine à sortir de votre bouche, et quand il sort de la bouche, sort-il jamais bien du cœur ? Vous voulez être vengé ; mais, dit saint Augustin, Jésus-Christ, mon cher frère, n'est pas encore vengé de vous : *Nondum est vindicatus, et tu vis vindicari* (*Homil.* 42). Attendez qu'il soit vengé, et quand il sera vengé demandez alors vengeance ; faites sur vos ennemis ce qu'il aura fait sur vous. Bien loin de se venger il vous comble de ses grâces ; il ferme ses yeux et ceux de son Père à vos péchés, il y cherche des excuses : *Il ne sait ce qu'il fait, mon Père, pardonnez-lui.* Vous, avec une aigreur maligne, une fausse pénétration, vous trouvez de l'excès, de l'énormité, de l'horreur, dans tout ce qui échappe à votre ennemi contre vous. Vous regardez comme une honte capable de vous flétrir, la victoire que la raison, aussi bien que la religion, vous ferait gagner sur vous-même ; vous vous croyez enfin perdu dans le monde, indigne de la vue et de la société du genre humain, si vous ne vous signalez par le sang.

Comment donc pouvez-vous supporter la vue de Jésus-Christ sur la croix ? comment en souffrez-vous l'image si près de vous, exposée dans votre maison, attachée à votre lit ? La faiblesse qu'il a eue de pardonner, de prier pour ses ennemis, et même de mourir pour eux, ne vous inspire-t-elle pas le mépris de son Evangile ? n'avez-vous pas honte d'être chrétien ? comment ne fuyez-vous pas d'attacher vos regards sur lui ?

Mais comment à la mort pourrez-vous les y tourner ? avec quelle confiance, ou plutôt avec quel remords de votre cœur, impénétrable aux mouvements de la douceur et de la paix ? Mais, hélas ! comment Jésus-Christ vous souffrira-t-il lui-même, et quels regards d'indignation lancera-t-il contre vous ? Ah ! *le sang de ton frère Abel crie de la terre jusqu'à moi pour me demander vengeance* (*Gen.*, IV, 10), et tu crois trouver dans mon sang ton salut et ton pardon ? Fais taire ce sang si tu peux, ou tu n'as point de part au mien. Le temps n'en est plus : mon sang autrefois versé pour toi est maintenant tombé sur toi comme sur les Juifs. Tu as crié comme eux : *Sanguis ejus super nos*, quand pour contenter ta fureur tu as versé le sang de ton frère. Il est sur toi, il y sera, comme le mien, ton supplice et ton désespoir dans toute l'éternité. Sang de mon Sauveur, source de grâce et d'amour, ne nous accablez point de ce poids insoutenable et éternel. Etouffez en nous toutes les semences de la haine, ani-

mez-nous du feu de cette douce, patiente et condescendante affection, qui doit faire le lien de tous les cœurs sur la terre, pour les unir avec vous inséparablement dans le ciel, où nous conduise, etc. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur la fausse conscience.

Ipse respondens ait illis : Quare et vos transgredimini mandatum Dei propter traditionem vestram ?

Vous-mêmes, pourquoi violez-vous le commandement de Dieu pour suivre votre tradition (*Matth.*, XV, 3) ?

Ce reproche de Notre-Seigneur aux pharisiens sur la préférence qu'ils donnaient à leurs vaines traditions par-dessus la loi de Dieu, m'engageant à vous parler aujourd'hui de la conscience et des prétextes que l'on prend pour en étouffer les remords, il faut vous exposer d'abord ce que c'est que la conscience.

C'est une lumière de notre esprit qui représente et fait voir à notre cœur ce que la loi de Dieu nous commande ou nous défend.

Ainsi la loi de Dieu ne parvient à notre cœur, ne touche notre volonté, que par la lumière intérieure de notre propre conscience. Or comme le rayon du soleil passant par un cristal vicié et coloré ne porte à nos yeux qu'un faux éclat, fort différent de sa candeur naturelle, et propre à nous éblouir plutôt qu'à nous éclairer, de même la loi de Dieu, portée à notre cœur par une conscience dépravée, en prend les fausses couleurs, et notre cœur s'attachant à ces trompeuses couleurs, au lieu de suivre le droit chemin, va donner dans les précipices.

En sommes-nous moins criminels et plus excusables devant Dieu ? Non, parce que c'est le cœur qui corrompt la conscience et qui la met en état de nous tromper. La loi de Dieu, ce pur rayon, ce témoignage fidèle de sa suprême volonté, brille à notre conscience, et n'aurait pas de peine à convertir notre cœur. Mais notre cœur rebelle à l'autorité de la loi, n'en pouvant pervertir ni corrompre la sainteté, tourne tous ses efforts sur la conscience, et par divers artifices altérant sa sincérité, la force à ne lui proposer la loi que sous des déguisements favorables à ses désirs, qui la lui font paraître praticable.

On entend souvent les plus grands pécheurs se récrier hautement que chacun a sa conscience, qu'elle est notre premier juge, et que c'est sur son rapport que Dieu même nous jugera. Tout cela se peut dire avec raison d'une conscience droite et qui n'est point pervertie par la malignité du cœur. Alors elle peut servir de règle, on peut suivre ce qu'elle inspire, et son silence est le fondement d'un véritable repos. Mais quand un mauvais cœur a réduit la conscience au point de ressembler à celle des pharisiens, la conscience alors n'est plus qu'une fausse règle, un juge corrompu par la corruption du cœur.

C'est donc au cœur qu'il faut aller pour juger de la conscience et connaître son état. Et c'est aussi là qu'Isaïe renvoie les pécheurs, non pas à leur conscience : *Redite, prævaricatores, ad cor* (*Isai.*, XLVI, 8). Pécheurs, vous vous croyez innocents, parce que votre conscience est muette et ne vous dit rien. Rentrez dans votre cœur, vous connaîtrez que c'est lui qui fait taire votre conscience et qui est la source de votre péché. *Redite, prævaricatores, ad cor.*

C'est aussi où le Fils de Dieu renvoie les pharisiens dans l'évangile de ce jour : Vous faites les scrupuleux sur ce que vous mangez et que vous buvez. Au cœur, au cœur ! car c'est du cœur que partent les mauvaises pensées, les adultères, les homicides, les larcins : *De corde exeunt cogitationes malæ, adulteria, homicidia, furta* (*Matth.*, XV, 19).

Déployons donc aujourd'hui, sur le modèle des pharisiens, trois sortes de consciences corrompues par les artifices du cœur. La conscience erronée, la conscience superstitieuse et la conscience passionnée. Appliquons-en tous les traits à ce qui passe en nous : nous verrons, à notre confusion, que notre caractère est peu différent de celui des pharisiens, et que l'on peut dire maintenant avec encore plus de raison qu'au siècle de saint Jérôme (*In Matth.*, *l.* IV), que leurs vices ont passé jusqu'à nous. Prions le Saint-Esprit d'y vouloir ouvrir nos yeux par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je n'adresse point ce discours à ces hommes vendus et assujettis au péché (*Rom.*, VII, 14), qui semblent ne connaître plus ni loi de Dieu ni conscience, absolument livrés à tous les désirs de leur cœur. Je parle à ceux qui ont encore la figure d'honnêtes gens, qui n'ont pas encore secoué le joug de la loi de Dieu, qui se font encore honneur d'avoir une conscience, mais qui, plongés dans des désordres éclatants à tous les yeux, se flattent que leur conscience ne leur en reproche rien.

Tels étaient les pharisiens. Vous savez la réputation que leur secte s'était acquise entre celles qui partageaient l'étude et l'occupation des Juifs. A eux les premières charges de la religion et de l'Etat, la confiance et la vénération du peuple. Il n'était mention que de leurs longues prières et de leurs jeûnes rigoureux. Vous n'ignorez pas cependant de combien de vices ils étaient souillés. Le Fils de Dieu leur reproche non-seulement l'orgueil et l'hypocrisie, mais l'oubli de tous les devoirs de la justice, de la miséricorde et de la foi (*Matth.*, XLIII, 25). Pour vivre tranquillement avec des mœurs si opposées à la sainteté de la loi dont ils faisaient profession, il fallait donc qu'ils fussent sans conscience ? Non, Messieurs, mais ils s'étaient fait une conscience erronée où l'erreur affectée prévalait à la vérité.

Deux prétextes entretenaient cette erreur : la coutume contraire à la loi, la fausse interprétation de la loi. Tous deux sont marqués dans l'Evangile. Ils voyaient les maxi-

mes essentielles de la loi sur la justice et la charité, négligées et décréditées dans la pratique du monde ; ils se faisaient de cet usage public un préjugé contre ces maximes, un droit qui leur paraissait suffisant pour en justifier la transgression, du moins pour la rendre excusable et pardonnable. Ils honoraient cet abus du nom d'ancienne tradition qu'ils avaient reçue de leurs pères et dont il n'était plus permis de s'écarter. C'est ce qui animait contre eux le zèle du Fils de Dieu, que par attachement à leurs vaines traditions ils eussent aboli la force de la loi de Dieu et rendu ses commandements inutiles : *Irritum fecistis mandatum Dei propter traditionem vestram* (*Matth.*, XV, 5). A l'abri de ce vain prétexte ils ne ressentaient point les remords de leur conscience, elle était en paix dans son erreur.

Y a-t-il, chrétiens auditeurs, un appui plus commun des déréglements publics que cette frivole autorité de l'usage et de la coutume au préjudice des devoirs les plus importants de la loi de Dieu ? de quoi ne se croit-on pas disculpé quand on peut dire : C'est la mode, on ne vit point autrement ; tout le monde fait ainsi ; tout le monde se trompe-t-il ? Dieu damnera-t-il tout le monde ? *Nunquid omnes perditurus est Deus* (*Serm.* XXXV, *n.* 3). C'est là, dit saint Augustin, le langage ordinaire des mondains.

Mais pour vous ôter de l'esprit cette fausse persuasion, que vivant selon la coutume on vit dans la bonne foi, je n'ai qu'une question à vous faire.

Dites-moi, mon cher auditeur, la loi de Dieu qui prescrit la charité, la justice, l'humanité, la tempérance, la pudeur, la loi de Dieu en général est-elle portée pour un temps ou pour toujours ? Le bien qu'elle commande et le mal qu'elle défend étant fondé sur les impressions mêmes de la nature, n'est-il pas bien et mal pour tous les temps, pour toujours ? Il n'y a donc point d'incident, de conjoncture, d'occasion, d'usage particulier, de coutume générale, qui puisse abolir la loi de Dieu ; point de pays où la licence publique ait droit d'excuser l'intempérance ; point de saison où l'usage commun puisse autoriser l'immodestie des habits ; point de royaume où la nécessité puisse justifier l'usure. Le Fils de Dieu, disait Tertullien, ne s'est pas appelé la coutume, il s'est appelé la vérité : *Christus veritatem se, non consuetudinem nuncupavit* (*De veland. Virgin.*, *cap.* 1). S'il eût dit : Je suis la coutume, elle eût prévalu peut-être à la loi de la vérité ; mais il a dit : Je suis la vérité, c'est donc la vérité, et par conséquent sa loi qui doit prévaloir à la coutume. Autrement où en serait-on dans ce siècle malheureux où tous les vices ont pris un ascendant presque égal sur les vertus, par la conspiration et la coutume unanime de la plupart des conditions ?

A n'en toucher qu'un seul entre tous les autres, est-il rien de plus établi que de faire valoir son argent au plus haut prix que l'on peut ? Cet usage efface-t-il cette impression éternelle de la loi, que l'usure est illégitime, et qu'en toute opinion, quelque indulgente qu'elle soit, c'est une usure criante que de se prévaloir des besoins publics ou particuliers, pour vendre plus cher à son prochain le plaisir que l'on peut lui faire ? Usure plus criante encore quand on prend à bas prix des mains de l'homme indigent, comme billets décrédités et marchandise décriée, ce que l'on est sûr de placer ailleurs à haut prix : profitant ainsi honteusement du double dommage d'autrui par une double injustice. Usure criante à l'excès et jusqu'au trône de Dieu, comme le sang fumant du juste Abel, quand le dommage s'étend à tous les membres d'un Etat, sur le prince même et la patrie, comme il arrive en ce déplorable temps (1709).

Non, le fléau qui nous afflige le plus n'est point la stérilité ni la guerre. La main paternelle de Dieu, toute resserrée qu'elle paraît, est encore assez ouverte, et plus qu'il ne faut, pour nos besoins. C'est la dureté de l'avare qui appesantit sur nous le fléau du ciel, qui nous dérobe les dons de Dieu, qui les cache, qui les resserre, et qui ose couvrir son infamie du masque de la défiance et même de la précaution. Mais, dit-on, c'est le prix établi par la pratique du temps, n'est-il pas permis de s'y conformer ? Permis, si vous voulez, par une tolérance humaine, obligée à fermer les yeux sur ce qu'elle ne peut corriger. Mais au tribunal de Dieu, protecteur et vengeur des pauvres, ennemi de l'avarice et de l'inhumanité, sachez que tandis que les lois de la justice et de la charité subsisteront dans le monde, toute coutume et tout usage contraire est et sera toujours un piége de damnation.

Mais enfin, dira-t-on, ce torrent de la coutume où l'on se laisse entraîner en quelque manière que ce soit, ne suffit-il pas devant Dieu du moins pour diminuer le péché ? Non, Messieurs, au contraire il en augmente le poids, il irrite Dieu contre nous, il hâte le coup de sa vengeance. Eh quoi ! parce que le vice est en vogue et en crédit, la miséricorde en oubli, la justice dans le mépris, faudra-t-il que vous, homme de bien, qui voulez sauver votre âme et qui voyez la coutume insulter à la vertu, vous abandonniez son parti pour céder au caprice de la coutume ? Au contraire, c'est pour cela que vous devez être fidèle au parti de la vertu : d'autant plus que tout le monde y renonce et qu'il est réduit à peu de gens tels que vous.

Un seul juste constant et ferme dans son devoir est lui seul un rempart contre la justice du ciel. Loth innocent et pur au milieu des désordres de Sodome suspendait la foudre entre les mains du Seigneur. Il n'eût fallu que dix justes comme lui pour l'arrêter entièrement, et parce que dix justes manquèrent à la miséricorde, la justice éclata sur la foule des criminels. Et vous, vous prétendez que la foule des criminels rend la prévarication moins criante ? Elle crie au contraire au trône de Dieu par d'autant plus de voix qu'il y a plus de pécheurs. *Clamor So-*

domorum multiplicatus est; et peccatum aggravatum est nimis (*Gen.*, XVIII, 20). Dieu attend pour porter le coup que la mesure soit comblée, que la corruption soit parvenue au degré qu'il a prévu. Vous, par votre condescendance à la mauvaise coutume, vous étendez la corruption, vous multipliez les péchés, vous mettez le comble à la mesure; vous hâtez donc la vengeance de Dieu. Les pécheurs seront plutôt punis parce que vous êtes devenu leur complice et vous êtes joint à eux, que si vous étiez demeuré du parti des gens de bien. Comment donc vous flatter qu'en ne péchant qu'après la foule des pécheurs, par leur exemple et sur leurs pas, vous en serez moins coupable et plus digne de pardon?

Ce fameux Mathathias, père des braves Machabées, tirait bien une autre conclusion de l'idolâtrie générale où les édits d'Antiochus avaient engagé le peuple juif. Tout le monde plie, disait-il, sous le joug de l'impiété. Mais « quand il n'y aurait de toute ma nation que moi seul et mes enfants, nous ne quitterons point la loi de nos pères, nous obéirons toujours à Dieu : *Et si omnes gentes Antiocho obediunt, ego et filii mei obediamus legi patrum nostrorum* (I *Machab.*, II, 19, 20). »

C'est aussi le raisonnement et l'avertissement de saint Paul. « Les temps sont mauvais, dit-il aux Ephésiens, la dépravation est générale. Usez donc saintement du temps, menez une vie toute pure : *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt* (*Ephes.*, V, 16). » C'est comme s'il eût dit : Tout le monde est sans charité, vous devez donc être charitable; tout le monde est intéressé, vous devez donc être libéral; tout le monde est sans piété, vous devez donc soutenir la gloire de l'Evangile. Conclusion tout aussi juste pour les mœurs que celle-ci pour la santé : Tout l'air est empesté, vous devez donc vous garantir de la corruption générale avec plus de précaution : autrement si vous tombez dans le mal, vous le rendrez plus incurable en lui donnant plus de cours. Il est donc évident que la conscience est dans l'erreur quand elle n'a pas d'autre appui de sa sûreté que la coutume courante.

On le comprend aisément, et pour peu qu'il reste encore de lumière à la conscience, elle entrevoit le péril de son état. Que fait-elle pour s'affermir? elle prend pour second appui l'avis et la décision des savants; elle leur expose ses doutes, elle apprend d'eux le sens et l'étendue des obligations de la loi, et sur les sentiments de ces habiles interprètes, elle règle sa conduite et se croit en sûreté.

Y est-elle en effet, Messieurs? demandons-le à Notre-Seigneur; écoutons ce qu'il dit aux Juifs dans notre évangile. Il s'était répandu parmi eux depuis plus d'un siècle un mépris scandaleux des droits sacrés de la nature et du sang, par les exemples fréquents des divisions arrivées dans la famille d'Hérode et des rois ses prédécesseurs. Les nœuds de la société les plus dignes de respect étaient sans force. En vain les pères et les mères, après avoir sacrifié tous leurs biens à la fortune de leurs enfants, et s'être dépouillés pour les enrichir, se plaignaient d'en être abandonnés dans leurs plus pressants besoins, et réclamaient contre leur dureté l'autorité de la loi de Dieu, qui met les droits paternels en parallèle avec les siens. Ces enfants dénaturés, fermant leur cœur aux cris et aux besoins de leurs pères, ne laissaient pas, non plus que les pécheurs d'aujourd'hui, d'approcher des saints autels. Ils étaient reçus, comme les plus religieux, à présenter leurs offrandes aux prêtres et leurs victimes au Seigneur, et quand ils se sentaient piqués des remords de leur dureté pour leurs parents indigents, ils s'adressaient aux scribes et aux pharisiens pour trouver dans leur décision de quoi calmer leur scrupule. Et quelle réponse tiraient-ils de ces docteurs intéressés? cette scandaleuse décision, que Dieu étant le premier Père on satisfaisait, en l'honorant, au commandement d'honorer son père et sa mère, et que l'offrande faite à l'autel, leur tenant lieu de mérite auprès de Dieu, leur était plus utile que l'aumône : *Munus quodcunque est ex me, tibi proderit* (*Matth.*, XV, 5). Aveugles, s'écrie le Sauveur, et ceux qui se mêlent de les conduire, et ceux qui se laissent tromper par de mauvais conducteurs; ils tomberont tous dans le précipice : *Cæcus si cæco ducatum præstet, ambo in foveam cadent* (*Ibid.*, 14).

Où vais-je m'engager, Messieurs? Prétends-je condamner l'usage établi de recourir et de déférer aux sages? Ignoré-je que leur conseil est nécessaire aux simples et aux ignorants, utile aux âmes droites et soigneuses de leur salut? A l'égard même des plus prudents, rien de plus conforme à l'esprit de Dieu que de se défier de leur prudence, et de chercher à fortifier leurs lumières par le secours des lumières d'autrui : *Ne innitaris prudentiæ tuæ* (*Prov.*, III, 5). Tous ces principes sont certains; mais ce qui est aussi certain, c'est qu'aux personnes de bon sens le premier directeur est leur propre conscience, que dans les doutes qui surviennent à l'esprit, c'est elle ordinairement qui prononce d'abord le juste arrêt, et qu'il faut rarement se fier à la décision des hommes, lorsqu'elle est constamment combattue par les remords de notre cœur.

Consultons donc notre cœur avant que de consulter les hommes, et sur la sincérité de son intention jugeons de la sûreté de leurs réponses : *Redite, prævaricatores, ad cor* (*Isai.*, XLVI, 8).

On peut connaître d'abord la sincérité du cœur par la fin qu'il se propose en cherchant l'éclaircissement de ses doutes. Avouons qu'ordinairement on ne consulte que pour trouver de plus douces décisions que celles qui d'abord s'offraient à la conscience. On consulte rarement pour s'affermir dans la sévérité des observances de la loi, mais plutôt pour l'éluder, et pour s'autoriser par le suffrage des hommes à suivre le relâchement des désirs dépravés du cœur. C'est donc notre cœur qui nous trompe, et qui, feignant de chercher des interprètes de la loi,

s'en fait lui-même l'interprète en les attirant à son sentiment. Et c'est là, selon saint Bernard, *Remordentes conscientias apostolica delinire licentia* (*Epist. 7 ad Monach.*). C'est, dit-il, se servir de la complaisance et de la condescendance des ministres du Seigneur pour émousser les épines de la conscience. Etrange précaution! dit saint Bernard : le mal est déjà dans le cœur, mais on n'ose le mettre au jour sans la permission des hommes. Et cette permission l'empêchera-t-elle d'être un mal? Sera-t-elle un remède au mal? Elle n'en sera que le voile, elle couvrira le péché sans garantir du péché : *Ad velamentum, non ad medicamentum* (*Ibid.*).

De plus, c'est le cœur intéressé qui choisit son interprète. Autre sujet de défiance. A qui s'adresse-t-il pour s'éclaircir? communément à ceux qui lui semblent plus commodes, ou d'un plus facile accès, ou pour qui la sympathie lui donne plus d'ouverture, ou qu'il croit plus disposés à se conformer à son sens. Un chrétien balançant sur ce qu'il doit faire est bien affermi, sa conscience bien en repos, quand il aura, comme dit saint Paul, ramassé de tous côtés des instructeurs indulgents qui lui flatteront l'oreille : *Coacervabunt sibi magistros prurientes auribus* (II *Tim.*, IV, 3). Le vrai fidèle appliqué au soin de son salut évite comme un écueil le penchant trop naturel vers celui qu'il prend pour censeur et pour guide de sa conscience. Un guide sûr, c'est celui que l'on choisit, non par l'attrait de la sympathie, mais par celui de la vertu, pour qui l'on sent en même temps de la confiance et de la crainte, que l'on croit en un mot aussi capable d'instruire qu'incapable de flatter. Mais quand la bonne foi dans le choix de l'instructeur serait aussi commune qu'elle est rare, un autre défaut de bonne foi : non-seulement c'est le cœur intéressé qui choisit, mais c'est lui-même qui expose, et dans cette exposition quelle est sa fidélité? La honte, l'intérêt, toutes les autres passions embarrassent toujours le détail de la vérité. Ce ministre de Dieu a besoin de tout son zèle et de toute sa lumière pour démêler la vérité des nuages dont on la couvre, en voulant même la découvrir. Il faut qu'il porte son jugement, sans avoir ouï qu'une des parties : *Parte inaudita altera.* Il faut qu'il croie l'exposant sur son rapport et qu'il devine pour l'absent. Que de faussetés tous les jours dans les discours et les écrits au tribunal public des magistrats! Comment ne s'en ferait-il point dans la procédure des pécheurs, au tribunal secret de la conscience, où l'on parle sans témoins, sans contredisant et sans opposant?

De là, Messieurs, la rareté des restitutions à la vue de tant de pillages et particuliers et publics, la rareté des réparations d'honneur dans le déchaînement continuel de la médisance, la rareté des réconciliations au milieu des inimitiés qui déchirent tant de familles. On voit tous les jours des mains dégouttantes du sang du peuple approcher de la table du Seigneur, des langues envenimées, des cœurs regorgeant de fiel, s'unir à son divin corps. On crie contre ceux qui gouvernent leurs consciences et qui souffrent ces abus. Criez contre les pécheurs qui déguisent leurs péchés, qui tendent mille piéges à la crédulité des prêtres. Jérémie se plaignait des faux prophètes de son temps, qui n'avaient dans la bouche que des mensonges et laissaient ignorer au peuple son iniquité : *Prophetæ tui viderunt tibi falsa, nec aperiebant iniquitatem tuam* (*Thren.*, II, 14). Ah! maintenant plaignons-nous au trône de Dieu de ce peuple imposteur qui séduit même les prophètes. C'est lui, c'est vous, pécheurs, qui, au lieu d'ouvrir aux médecins les replis de votre cœur et d'en découvrir la corruption pour en apprendre le remède, affectez au contraire de les tromper par des confidences captieuses, et dérobant des décisions conformes à vos désirs, osez en faire le fondement de la sûreté de vos consciences. Inutile fondement d'une conscience erronée et trompée par la malice du cœur. Voyons maintenant l'illusion d'une conscience superstitieuse.

SECONDE PARTIE.

La conscience superstitieuse renferme deux dispositions également dangereuses pour le salut : une fausse crainte et une fausse confiance. On craint de manquer aux devoirs superficiels, et l'on ne craint point de manquer aux obligations essentielles : fausse crainte. Cependant par l'attachement aux devoirs superficiels on se promet le pardon des offenses essentielles : fausse confiance. Une conscience ainsi disposée peut-elle être de bonne foi?

La loi des Juifs comprenait trois parties d'un ordre et d'un poids différents : la première prescrivait tout ce qui regardait les mœurs, l'autre réglait les jugements, l'autre les cérémonies. Il est certain que la première ayant pour l'objet la conduite intérieure, personnelle, civile et domestique de l'homme, était proprement l'âme et l'essence de la loi. Les deux autres, qui ne réglaient que les devoirs extérieurs, n'en étaient que les dehors, et pour ainsi dire l'écorce.

Et cependant c'était à cette écorce de la loi, à ces cérémonies extérieures et superficielles que les Juifs attachaient leurs scrupules et leurs craintes avec une servitude digne de pitié. Voyez la comparaison que fait le Sauveur de la netteté de leurs coupes et de leurs plats, avec l'ordure, l'avarice et l'impureté de leurs cœurs : *Intus pleni estis rapina et immunditia* (*Matth.*, XXIII, 25); de leur exactitude à payer la dîme des herbes, avec leur endurcissement aux sentiments de la justice, de la miséricorde et de la foi : *Reliquistis judicium, misericordiam et fidem* (*Ibid.*, 23); de leur complaisance à porter les saintes paroles écrites sur des banderoles attachées à leur tête et au bord de leurs habits, avec les caractères d'iniquité, d'orgueil et d'hypocrisie gravés dans toutes leurs actions : *Omnia faciunt ut videantur ab hominibus; intus pleni hypocrisi et iniquitate* (*Matth.*, XXIII, 5, 28).

Qu'était-ce donc que leur crainte et le raffinement de leur respect pour la loi, qu'un tissu d'impostures aux yeux des hommes et d'illusions à leurs propres yeux ? A cette crainte et ce respect ils joignaient cependant une telle confiance au mérite apparent de leur régularité, qu'ils ne comptaient pour rien l'oubli des autres devoirs ; ils se croyaient les seuls fidèles, ou du moins les seuls assurés de la protection de Dieu ; ils regardaient avec mépris ceux qui n'imitaient pas la sévérité de leurs pratiques frivoles; ils osaient même accuser d'irréligion les disciples du Fils de Dieu, parce qu'attachés au corps et à l'âme de la loi ils négligeaient tous ces voiles superstitieux dont les pharisiens se servaient pour couvrir leur désobéissance.

En effet, mes chers auditeurs, quelle plus vaine confiance, ou plutôt quelle plus injuste présomption que de croire honorer Dieu par des puérilités, tandis qu'on l'offense par des crimes ? Est-ce obéir à Dieu que de faire un choix des pratiques les plus aisées, les plus conformes à notre humeur, les moins contraires à nos passions, pour y appliquer nos soins et de rejeter les devoirs qui tendent à régler nos mœurs, à dompter nos passions, à nous rendre vertueux, raisonnables et sociables ? N'est-ce pas au contraire obéir à notre humeur, et suivre notre goût plutôt que la loi de Dieu ? N'est-ce pas détruire son autorité que de la reconnaître en ce qui nous plaît, et de la négliger dans ce qui nous est pénible ? Est-ce même connaître Dieu que de nous le figurer plus indulgent pour ce qui est plus digne de sa colère ? Est-ce enfin nous mettre à couvert des effets de sa colère, et nous attirer ceux de sa bonté, que de nous enhardir par quelques légères offrandes et quelques faibles dévotions à violer ses plus sévères défenses ? Non, non : c'est, dit saint Augustin (*Serm.* 9), vouloir corrompre notre juge et gagner par de vains présents, par de vaines affectations de respect et d'obéissance, le droit de l'offenser impunément. Malheur à vous, pharisiens ! leur disait le Fils de Dieu : *Væ vobis, pharisæi !* Ne méritaient-ils pas ces imprécations éclatantes ? mais nous, les méritons-nous moins ? Notre conscience, Messieurs, est-elle moins superstitieuse que celle des pharisiens ? Parcourons divers traits de leur vaine crainte et de leur fausse présomption, nous reconnaîtrons qu'en leur ressemblant nous surpassons nos modèles.

Voyez cette populace insensée qui traîne le Sauveur à Pilate, et qui s'arrête à la porte de sa maison : demandez-leur ce qui les empêche d'entrer ; c'est, disent-ils, que Pilate est un païen, c'est que s'ils entrent ce jour-là chez un païen, cette irrégularité les mettra hors d'état de manger la pâque : *Non introierunt ut non contaminarentur, sed ut manducarent pascha* (*Joan.*, XVIII, 28). Mais quoi ! ne sont-ils point souillés par le meurtre de l'innocent dont ils demandent la mort ? Cette souillure est-elle compatible avec la cérémonie de la pâque ? Ils ne voient rien là contre la loi. Voilà la conscience judaïque, et voici celle du chrétien.

Demandez à cette femme autrefois si dissipée d'où vient qu'on ne la voit plus dans les assemblées de plaisir, que toute la pompe du monde est pour elle sans attrait. C'est que cette vie de plaisir s'accorde mal avec la sainteté de la vie chrétienne, avec le respect des sacrements qu'elle a résolu de fréquenter : *Non introierunt ut non contaminarentur, sed ut manducarent pascha.* Cela est dans l'ordre ; mais aussi s'exiler des compagnies mondaines et déchirer le prochain dans les compagnies des gens de bien, être simple dans vos habits et pleine d'intrigues dans le cœur, être remplie de compassion pour les pauvres, et d'aigreur pour vos domestiques, et de fiel pour tous ceux qui vous ont déplu, cela s'accorde-t-il avec la fréquentation des saints mystères ? Voilà la conscience du chrétien.

Voyez, sur le chemin de Jéricho, ce prêtre et ce lévite, à la rencontre d'un homme étendu par terre et presque expirant dans son sang. Ils n'osent en approcher, ils s'écartent ; et la raison ? c'est qu'en touchant un mort, ils se rendaient incapables des fonctions de leur ministère ; ils veulent observer les cérémonies de la loi. Mais que deviendra donc la loi de la charité, de l'humanité, de la pitié ? comment laveront-ils les taches du sang de leur frère qu'ils abandonnent sans secours ? Ce reproche ne touche point la conscience du Juif. Fait-il plus d'impression sur la conscience du lévite et du bénéficier chrétien ? Fidèle à se distinguer par l'habit et par la tonsure, à ne rien laisser échapper des droits et des honneurs attachés à sa profession, curieux de recueillir avec rigueur tous les fruits qu'il en peut tirer, peut-il fermer les yeux sur tant de pauvres languissants dans les rues, dans les hôpitaux, dans les campagnes pour lui fertiles et stériles pour ces malheureux ? Ignore-t-il qu'ils ont sur ces fruits sacrés un droit plus ancien que tous ses titres ? A-t-il oublié qu'il n'est entré dans l'Eglise et dans la maison du Seigneur que pour être leur économe, et qu'il est tellement leur frère par la naissance, qu'il est aussi leur père par son état, qu'il n'a point par conséquent de plus proches héritiers, et qu'amasser des biens dont il est le dépositaire en vue d'en enrichir ses propres parents, c'est les associer à son crime et à son supplice, en leur transmettant ses larcins. A toutes ces injustices et à toutes ces duretés, si la tonsure et le bréviaire donnent droit, combien la conscience du Samaritain vaut-elle mieux que celle du lévite et du bénéficier chrétien ? Continuons.

Représentez-vous la délicatesse des Juifs dans l'observation du sabbat. Ils ne pouvaient souffrir qu'en ce jour-là les disciples du Sauveur osassent cueillir quelques épis et les briser dans leurs mains (*Matth.*, XII, 1); non pas même que le Sauveur osât guérir les malades (*Luc.*, VI, 1). Etait ce une vraie

piété qui rendait ces faux critiques si zélés pour le sabbat ?

Non, mais le peuple chrétien l'est-il plus que le peuple juif? Sérieusement, à quoi se réduit chez nous le respect du jour du Seigneur ? à s'abstenir tout au plus du travail servile et mercenaire. Mais sous cette couleur apparente de religion, prétendez-vous cacher à Dieu le honteux emploi que vous faites de ce saint jour, que vous ne dérobez au travail que pour le consacrer plus librement à la débauche? Ah! dans les jours de travail, le cours du commerce public et le soin de pourvoir aux besoins de votre famille suffisent pour vous interdire les plaisirs. Vos passions dorment tous ces jours-là; c'est au jour du Seigneur qu'elles se réveillent, qu'elles prennent sur vous plus d'autorité que Dieu, qu'elles vous portent à des excès dont les plus innocents sont criminels, par le larcin qu'ils font à Dieu de vos hommages et de vos prières. Il se plaignait autrefois du peuple juif de ce que, l'honorant des lèvres, il tenait son cœur loin de lui. Que dire du peuple chrétien qui, lui fermant son cœur, ne lui ouvre pas même les lèvres, et refuse l'attention de son esprit au sacrifice de louange que l'on offre en son honneur? Ah! les voûtes, les murs des temples retentissent au moins du chant des ministres de Dieu. Les chrétiens, plus durs que les pierres, y sont la plupart sans sentiment, et, présents de corps à ses yeux, ils promènent leur esprit partout où leurs passions l'entraînent. Est-ce donc pour cela, Seigneur, que vous nous ordonnez de sanctifier le sabbat? N'avez-vous lié nos mains au travail que pour donner à notre esprit, à nos sens, à notre cœur la licence de courir à tout ce qui vous déplaît? Non : c'est le jour du Seigneur : ce jour ne vous appartient point, beaucoup moins encore au monde. Ce n'est point le jour des spectacles, ni de la chasse, ni du jeu, ni des parties de plaisir. Prétendre justifier toutes ces sortes d'abus par la suppression du travail, c'est au lieu de la religion substituer la superstition. Cela se peut-il en conscience ?

Une autre illusion fort commune, et qui nous alarme d'autant moins que notre amour-propre en est plus flatté, c'est celle qui mit Saül en péril de perdre son fils par un serment téméraire (I *Reg.*, XIV, 24). Il veut dans un combat heureux pousser sa victoire à bout. L'ardeur de poursuivre l'ennemi lui fait former un vœu, pour lui et toute l'armée, de ne rien manger jusqu'au coucher du soleil. Jonathas, pressé de la faim, sans savoir l'ordre de son père, ayant goûté par hasard d'un rayon de miel, tombe aussitôt sous l'anathème : il est condamné à la mort. Tout le peuple en vain demande grâce pour lui ; Saül est inexorable; il a fait un serment, un vœu, un commandement, il faut l'accomplir; il y va de sa conscience et de son autorité. Voilà, Messieurs, le piége de l'amour-propre et de la superstition : comprenez-le par ce qui suit.

Dieu fera bientôt à Saül par son prophète Samuel un commandement exprès d'exterminer sans exception tout le peuple d'Amalec, de les passer tous et tous leurs biens par le fer ou par le feu : *Non concupiscas ex rebus ejus aliquid* (I *Reg.*, XV, 3). Que lui dira là sa conscience, et quel poids aura sur son cœur l'ordre souverain de Dieu? Saül ne croira pas désobéir en sauvant du carnage et du feu les dépouilles les plus riches et le roi même d'Amalec. L'esprit d'intérêt, revêtu d'un prétexte de compassion, lui cachera si bien son péché, qu'il osera se vanter à Samuel d'avoir, malgré cette réserve, accompli la volonté du Seigneur : *Implevi verbum Domini.*

D'où vient cette diversité dans la conscience du même homme? à l'égard du premier commandement tant de rigueur, à l'égard du second tant de relâchement et d'indulgence? Ecoutez, chrétiens, et jugez-vous.

L'ordre d'exterminer la nation des Amalécites était un ordre divin porté par la bouche d'un prophète, il ne s'agissait là que de l'autorité de Dieu ; mais l'ordre de jeûner jusqu'au coucher du soleil était un mouvement de la dévotion personnelle et particulière de Saül. Et voilà le faible de l'homme, attaché toujours à son sens, à ses inventions, et dans le culte qu'il rend à Dieu, préférant à la volonté de Dieu même les fantaisies de sa propre dévotion. Que lui dit le prophète, et quel arrêt porte-t-il contre lui? *Nunquid vult Dominus victimas, et non potius ut obediatur* (I *Reg.*, XV, 22)? Allez, dit-il, Dieu n'a que faire de vos vœux, de vos sacrifices, il ne veut qu'être obéi : vous avez rejeté son commandement; il vous rejette de devant sa face: *Abjecisti sermonem Domini; abjecit te Dominus* (*Ibid.*, 23).

Ah! mes frères, que de chrétiens flétris par le même arrêt! On se laisse emporter par tempérament, par humeur, par vanité, par caprice, à l'attrait de certaines dévotions qui font négliger toutes les autres, et sur ces dévotions, souvent superflues, imaginaires, on établit hardiment la sûreté de son salut. On vous voit porter l'abstinence à des détails choquants par leur singularité, fixer le nombre de vos prières et les jours de vos communions, avec la régularité des solitaires les plus tranquilles et les plus éloignés du monde. On vous voit chercher dans les saints livres et dans les ouvrages de piété la pâture de votre âme avec assiduité, consacrer vos biens et vos soins à l'ornement des autels, contribuer libéralement aux nouveaux établissements de charité, consoler dans les hôpitaux les malades et les pauvres; on voit vos armes et vos noms éclater dans les églises sur le marbre et sur le brocard : tout cela ne peut qu'édifier ; téméraire et médisant quiconque y attache sa censure. Mais vous, vous-même, entrez dans votre cœur, sondez votre conscience. Est-ce par désir de plaire à Dieu, de remplir vos obligations et d'assurer votre salut, ou bien par votre goût et votre penchant naturel, que de ces pratiques particulières vous vous êtes fait autant de lois? Vous connaîtrez la droiture de votre cœur par l'uniformité de votre zèle et de votre obéis-

sance. Il est vrai, Dieu se plaît à vous voir austère dans vos jeûnes, assidu à vos communions, curieux de sa parole, attaché au culte de ses autels. Mais avec ces pieuses inclinations, ne vous reste-t-il rien des vices ennemis du christianisme? Ces aversions qui règnent en tant de cœurs et que rien ne peut adoucir, cette convoitise d'argent que rien ne peut assouvir, cette ambition que rien ne peut modérer, cette fureur pour le jeu que rien ne peut arrêter, cet esprit d'injustice et de dureté que rien ne peut amollir, sont-ce pour vous des passions inconnues? en avez-vous étouffé tous les mouvements? Si votre ardeur, si fidèle à tous ces autres devoirs, n'a pu vous porter encore à vaincre ces passions, sources de tant de péchés, et mortelles pour le salut, en vain vous croyez obéir et plaire à Dieu : *Sine causa colunt me.* On n'obéit point à Dieu qu'en lui obéissant en tout, parce qu'il est absolu, souverain, Dieu en un mot, dans tout ce qu'il nous commande. Une conscience appuyée sur ce genre de dévotion n'a pour appui que la superstition, peut-être que la passion. Disons encore trois mots de la conscience passionnée.

TROISIÈME PARTIE.

La conscience erronée se trompe par la vanité des prétextes qu'elle prend pour désobéir à la loi. La conscience superstitieuse se trompe par l'observation d'une partie de la loi qui lui fait négliger l'autre. Mais la conscience passionnée se trompe plus subtilement et plus dangereusement, prenant sa passion pour la loi, se persuadant qu'elle obéit à la loi, quand elle ne suit en effet que sa passion déréglée dont elle se fait une loi.

David a dit de ceux qui sont parvenus à cet excès d'illusion, qu'ils ont passé dans l'affection de leur cœur : *Transierunt in affectum cordis* (*Psal.* LXXII, 7), c'est-à-dire qu'ils s'y sont non-seulement livrés et abandonnés, mais qu'ils ont transformé leur raison et leur volonté en passion ; que ce n'est plus leur volonté qui veut, ni leur raison qui raisonne, mais leur passion. Pareils à ces maîtres imbéciles qui, pour s'être rendus leurs valets trop nécessaires au ménagement de leurs intrigues et de leurs plaisirs, sont contraints de les souffrir pour maîtres, et d'obéir aux caprices de ceux qui leur devraient obéir.

Ce fut ainsi que les païens, se sentant contraints dans leurs débauches par le respect d'une seule divinité ennemie du vice et des sales voluptés, se firent des dieux sujets aux plus indignes faiblesses, afin de s'autoriser à remplir leurs mauvais désirs, par l'exemple des dieux qu'ils s'étaient donnés pour maîtres. Ainsi leurs propres passions devinrent l'objet de leur culte, et le vice un devoir de religion : *Fiunt miseris religiosa delicta*, leur reprochait saint Cyprien (*Epist.* 1, *ad Donat.*). Disons le même des chrétiens, qui, rebutés du joug de la loi de Dieu, voulant chasser de leur cœur les remords qu'elle y fait naître, travestissent insensiblement leurs propres passions en lois, leurs scandales en devoirs, leurs emportements en vertus; et sous ce déguisement ils ne se contentent pas de vivre et de mourir tranquilles, ils croient même souvent rendre un vrai service à Dieu.

C'est où les Juifs avaient porté leur haine contre Jésus-Christ, comme il nous le dit lui-même : *Ut arbitretur obsequium se præstare Deo* (*Joan.*, XVI, 2). Ils avaient transformé leur haine en zèle de religion, regardant Jésus-Christ comme le destructeur de leur temple et de leur loi, et sous ce titre, osant tout, ne doutant de rien, se croyant tout permis pour le perdre; alors le mal est presque désespéré.

Car comment guérir un malade à qui son mal paraît santé, qui s'en fait un sujet de complaisance et même quelquefois une espèce de vertu? Grande différence, Messieurs, entre un pécheur passionné par faiblesse, et un pécheur passionné par conscience. Un pécheur passionné par faiblesse ne se cache point son péché, rarement le déguise aux autres, et souvent l'avoue de bonne foi. Qu'il se soit fait un ennemi, qu'il ait attaché sur lui sa haine, il n'en fera point de mystère, il fera profession de ne lui pardonner jamais; il se reconnaîtra peu fidèle à l'Évangile, indigne des sacrements ; il se gardera d'en approcher.

Mais un homme d'esprit, passionné par conscience, trouvera le moyen de haïr et de se venger, sans s'abstenir des sacrements, sans craindre de blesser l'édification publique. Il a tourné sa conscience au gré de sa passion ; et comment? Il s'est imprimé dans l'esprit qu'il y va du bien public, de l'honneur même de Dieu, de perdre les méchants, tel que lui paraît son ennemi, de faire connaître sa malice, afin que l'on s'en défie; de le décréditer dans le monde, afin qu'il n'abuse pas de son crédit; d'user même d'exagération, de mensonge et de calomnie, pour mieux prouver ce qui lui semble vérité. Quand on s'est entêté de cette vapeur de faux zèle, et que l'on a couvert la haine et l'antipathie du masque de la raison et même de la piété, à quels excès ne va-t-on pas? à quels éclats de violence? Au lieu de s'en faire un scrupule, on s'en fait un mérite devant Dieu : *Fiunt miseris religiosa delicta.*

Qu'un ecclésiastique soit tenté par le démon d'avarice ou d'ambition, les bénéfices accumulés ne feront qu'irriter sa soif. S'il se sent pressé par quelque scrupule, il s'en déchargera sur les raisons ordinaires et apparentes, sur l'usage ou du moins la tolérance de l'Église, sur l'exemple de plusieurs gens respectables par leur vertu. Il tâchera de se mettre à couvert sous l'asile de la probabilité. Cela est bon pour un esprit du commun; mais un génie supérieur trouvera bien d'autres armes. Il mettra Dieu même et la religion de son côté ; il se persuadera que la pluralité des bénéfices est non-seulement tolérable, utile en certaines occasions, mais même honorable à l'Église, et souvent nécessaire au maintien de la religion. Les gens de bien réclameront en vain contre ce hasardeux principe; sa conscience passionnée lui applaudit.

Qu'un homme se soit embarqué sur la

grande mer des finances, et qu'il ait commis sa fortune au vent du commerce de l'argent, variable aux moindres mouvements de l'État et de la place, alors les fermes, les partis, les enchères hors de mesure, les prêts à tous deniers et à toutes conditions, rien ne troublera sa conscience passionnée pour le gain, quel qu'il soit, sordide ou non. Nul remords ne l'empêchera d'honorer au moins une fois par an sa paroisse de sa présence et de risquer les sacrements. Qu'est donc devenue la terreur des lois lancées de tout temps contre l'usure, l'extorsion, la concussion? Ce ne sont pour lui que des noms; son art tel qu'il sait l'exercer, au point d'injustice et de violence où il ose le porter, lui paraît un nerf nécessaire au corps de l'État dans les convulsions présentes. Il prétend donc servir l'État, le public, et par conséquent Dieu même, en se faisant un Dieu de son argent.

Mais quelle condition n'est-elle pas exposée à cette funeste illusion? Qu'une femme soit liée au monde par le charme du jeu, par celui de la vanité, par cet ensorcellement de parures aussi contraire à la modestie que dangereux à la pudeur, pour peu qu'elle soit sincère elle avouera sa faiblesse, elle tâchera de l'excuser sur la tyrannie de la mode et sur les engagements de sa condition. Mais un ressort plus fin, c'est de se proposer le jeu comme le plus innocent lien du commerce de la vie civile, le plus éloigné des occasions du péché, le plus nécessaire même aux personnes de condition pour éviter le poison de la vie oisive. Un ressort encore plus subtil, c'est de se faire un devoir du vain éclat des parures, et de s'y croire obligée pour plaire ou pour obéir à ceux à qui, selon Dieu, l'on doit plaire et obéir.

Otez la feinte et le déguisement, disait un prophète à la femme d'un ancien roi d'Israël: *Uxor Jeroboam, quare te aliam simulas* (III *Reg.*, XIV, 6)? Femme de Jéroboam, pourquoi vous déguisez-vous? Tromperez-vous Dieu et ses prophètes? Otez le masque et le fard, non-seulement de dessus votre visage, mais de dessus votre cœur. Avouez que ce n'est point l'obéissance due aux parents, ni la complaisance due aux maris, qui vous coûte tant de dépense et de soins à vous parer, mais la complaisance pour vous-même. Avouez que ce n'est point le désir de fuir le péché qui vous fait courir au jeu, mais la fureur du plaisir et du gain; que ce n'est point l'amour du bien public qui vous anime à poursuivre votre ennemi, mais l'ardeur de la vengeance, en un mot, les passions déréglées de votre cœur. Ne mesurez point la droiture de vos actions à la coutume ni à l'opinion du monde, à ce qu'il en pense et à ce qu'il en dit, encore moins à ce qu'il fait. N'examinez pas vos actions aux lumières des savants qu'il vous plaît de consulter. N'opposez point au poids du mal que vous faites le contre-poids du bien que vous pouvez avoir fait: tous artifices captieux de la mauvaise conscience. Adressez-vous à votre cœur; appliquez-le, dit un prophète, sur toutes vos voies, vos démarches, votre conduite, vos mouvements, c'est-à-dire sur toutes et chacune de vos actions: *Ponite corda vestra super vias vestras* (*Agg.*, I, 7); vous en connaîtrez par là le vrai prix. Tel qu'était votre cœur, telle a été la malice ou la bonté de ce que vous avez fait. Votre cœur était-il avare, ambitieux, impur, envieux, outré de colère et de dépit quand vous vous y êtes porté? c'est donc une action de dépit, de vengeance, d'impureté, d'avarice, d'ambition. Toutes les couleurs, tout le fard dont vous la pourrez couvrir ne la rendront jamais innocente: *Ponite corda vestra super vias vestras.*

Attachons donc nos premiers soins à veiller sur notre cœur; c'est de lui que provient la vie, dit le sage Salomon: *Ab ipso enim vita procedit* (*Prov.*, IV, 23). C'est aussi de lui que provient la mort, puisque le Sauveur nous a dit que c'est du cœur que sortent les adultères, les homicides, les larcins et tout ce qui rend l'homme impur (*Matth.*, XV, 19). Regardons-nous, connaissons-nous, jugeons-nous par où Dieu nous voit, nous connaît et nous jugera lui-même. Il nous jugera par le cœur, non point par les qualités ni du corps ni de l'esprit, mais par les sentiments volontaires et déterminés du cœur: *Dominus intuetur cor* (I *Reg.*, XVI, 7). Cette image de nous-mêmes, ce tableau de notre vie, ce miroir qu'au dernier jour il nous mettra devant les yeux, selon la menace qu'il en fait: *Arguam te et statuam contra faciem tuam* (*Psal.* XLIX, 21), ce sera notre propre cœur. Maintenant nous rappelons tout à notre prétendue conscience, alors Dieu rappellera notre conscience à notre cœur. Rendons-le tel présentement qu'il puisse se rendre alors un témoignage favorable et selon le cœur de Dieu. Ainsi soit-il. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur le bon usage des maladies.

Surgens Jesus de synagoga introivit in domum Simonis. Socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus.

Jésus sortant de la synagogue entra dans la maison de Simon. Or la belle-mère de Simon avait une grosse fièvre (*Luc.*, IV, 38).

Le soin que l'on prend si souvent d'instruire les fidèles de leurs devoirs dans l'usage des biens de la vie ne doit pas faire négliger le soin de leur apprendre à bien user de leurs maux; et de tous les maux la maladie n'est pas un des moins capables d'abus, ni des moins sujets aux règlements de la discipline chrétienne.

Un état dont si souvent on ressent les difficultés, un état uni de si près à la mort et qui nous avertit de nous garantir de ses surprises, un état par conséquent si important pour le salut, peut-il être indifférent à des hommes toujours flottants entre la vie et la mort, qui ne sont jamais assez sûrs de leur

santé, pour se croire à couvert du péril de la maladie?

N'a-t-on pas reconnu dans le cours de cette dernière année (1694) que la maladie est une sorte d'épreuve où, quelque amas que l'on ait fait de constance et de patience, on se trouve toujours mal préparé? Quelle maison sans deuil? quels yeux sans pleurs, du moins au triste aspect de la désolation publique? Un mal populaire attaché aux plus riches et aux plus grands, plus contagieux dans les plus sains, plus malin dans les plus robustes, inconnu dans ses causes, ambigu dans ses effets, prévenant les précautions, s'irritant par les remèdes, au-dessus presque de la nature et de l'art, a réduit au dernier péril ceux qui se voyaient hors des périls de la famine et de la guerre. Combien en vois-je ici qui, échappés du naufrage, ont encore sur le front la pâleur et la langueur de la mort, qui sont peut-être encore chargés du poids des vœux qu'ils ont faits alors pour la vie! Qu'ils se souviennent de l'état où l'on se trouve, dans un lit voisin du tombeau; qu'ils songent au profit qu'ils ont dû faire de leurs alarmes, et que ceux qui n'ont pas senti les alarmes de cet état se retracent au moins les spectacles qu'ils en ont vus; que tous enfin soient attentifs aux instructions que je trouve sur ce sujet dans l'explication de cet évangile.

On y voit d'abord l'arrivée de Jésus-Christ dans la maison de Simon, dont la belle-mère était malade : *Introivit in domum Simonis*. Cette présence de Jésus-Christ est la source de son bonheur. On voit ensuite la malade guérie par la simple sollicitation des personnes qui prient pour elle, sans qu'elle prononce un seul mot pour se procurer la santé : *Rogaverunt illum pro ea* (*Luc.*, IV, 38). Cette indifférence de la malade est remarquée par saint François de Sales dans un de ses entretiens. On voit enfin qu'aussitôt qu'elle est guérie elle se lève pour servir son libérateur : *Et continuo surgens ministrabat illis* (*Ibid.* 39). Cet éclat de reconnaissance est remarqué par saint Jérôme dans une lettre à Marcella (*De ægrot. Blesillæ*).

Sur ce modèle, traçons les devoirs du chrétien dans ce périlleux état : 1° un prompt recours à Dieu, il faut l'appeler à vous et vous réunir à lui : *Introivit in domum Simonis;* 2° une parfaite indifférence pour la vie et la santé : laissez l'empressement aux autres, et ne gardez pour vous que la soumission : *Rogaverunt illum pro ea;* 3° une exacte reconnaissance après le bienfait de la guérison. C'est Dieu qui vous a délivré, c'est lui que vous devez servir : *Continuo surgens ministrabat*. Recours à Dieu; indifférence pour la santé; reconnaissance de la guérison : trois parties de ce discours utiles à tous ceux qui m'écoutent, ou parce qu'ils ont été dans le péril, ou parce qu'ils y peuvent être, et plus tôt qu'ils n'auraient cru. Demandons la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Recourir à Dieu dans la maladie est le premier devoir du chrétien, pour obtenir non pas la santé, mais la grâce, et pour se réunir à lui par un prompt repentir de ses péchés. Deux raisons nous le doivent persuader : 1° C'est le dessein de Dieu, 2° c'est l'avantage de l'homme. Dieu ne vous laisse tomber dans l'infirmité que pour vous rappeler à lui; c'est son dessein. Vous ne pouvez vous-même y trouver de consolation qu'en vous réunissant à lui : c'est votre avantage. Pouvez-vous ne pas suivre sa volonté quand elle est jointe à un si pressant intérêt?

1. Quoique Dieu, comme auteur de la nature, abandonne ordinairement la vie et la santé de l'homme au cours des principes naturels, on ne peut douter que comme auteur de la grâce il n'ait une attention particulière à faire entrer ces événements naturels dans l'économie du salut, et que souvent il ne trouble exprès les ressorts de notre tempérament, pour nous faire sentir qu'il y a une main qui remue et modère toutes choses, à laquelle par conséquent toutes choses doivent obéir. Quand nous sommes lents et assoupis à ce devoir d'obéissance, il suffit de l'adversité pour nous en réveiller le sentiment. Mais il faut avouer que de toutes les adversités dont nous pouvons être assaillis, nulle ne nous rappelle au point de notre vraie soumission plus vivement que la maladie. En vain l'impie Antiochus avait vu ses armées taillées en pièces par les Juifs et s'était vu lui-même honteusement chassé de la Perse. Au milieu de tant de disgrâces, l'orgueil et l'ardeur de la vengeance vivaient toujours dans son cœur. Une maladie secrète attachée à ses entrailles étend ce furieux dans un lit. Il ouvre alors les yeux qu'il avait tenus fermés à tous ses autres malheurs; il descend, dit l'historien sacré, du haut de son orgueil à la connaissance de sa bassesse : *Hinc cœpit ex gravi superbia deductus ad agnitionem sui venire* (II *Machab.*, IX, 11). La maladie opère en lui ce que n'avaient pu la honte et le dépit de ses défaites.

A-t-elle, chers auditeurs, de moindres effets sur nous? De quelque autre ennemi que nous nous voyions attaqués, nous nous croyons toujours en état de nous en défendre, ou par force ou par industrie, ou par l'appui de nos amis, parce qu'en ces cas-là l'ennemi est hors de nous, nous trouvons contre lui des ressources en nous-mêmes, nous nous sentons du moins le courage de résister. Mais accablés d'infirmités, étendus tristement sur ce lit importun de misères et de douleurs, portant l'ennemi dans nous-mêmes, et souvent ne sachant quel il est ni où il est, éprouvant à chaque moment l'incertitude, la faiblesse, et même l'inutilité de tous les secours humains, quelle lumière alors se répand dans nos esprits sur le néant de nos forces, de nos biens, de nos desseins, de nos idées, sur la dépendance qui nous attache à ce grand Dieu, maître absolu de la vie et de la mort? En cet état, que nous sommes petits sous ses yeux et sous les nôtres! La soumission et l'humilité nous de-

viennent comme naturelles, on en prend alors tous les traits, la pâleur, la langueur, la tristesse, les soupirs. La situation même du corps faible et abattu, qui porte alors ses regards directement vers le ciel, invite le malade à y chercher son asile et la source de son repos.

Toute la fausse joie du monde, appareil de la mode, équipage de vanité, jeux et plaisirs disparaissent et ne sont plus de saison : *Defluxit terra et infirmata est; ingemuerunt omnes qui lætabantur corde. Cessavit gaudium, conticuit dulcedo citharæ*, dit le prophète (*Isai.*, XXIV, 4). Où est la grâce du Seigneur, son règne, son temps, son moment? C'est là, chers auditeurs, c'est dans ce triste état de l'abattement du corps, que l'âme retrouve sa force et reprend sur ce rebelle une pleine autorité : *Vires corporis, affectis artubus, in virtutes transferuntur animorum*, dit Salvien (*Epist. ad Catturam*) : voilà le dessein de Dieu. Car ne vous imaginez pas que ces tristes combats d'un mortel contre la mort soient pour l'auteur de la nature un spectacle de plaisir. Non, Seigneur, disait la sage Sara, vous ne vous plaisez point à nous voir périr : *Non delectaris in perditionibus nostris* (*Tob.* III, 22). Comme c'est contre vos désirs que la mort est entrée au monde, c'est aussi contre vos désirs que nous avons à soutenir tant de maux. Le désir de Dieu, mes frères, c'est de faire servir nos maux à notre véritable bien, nos maladies passagères à notre salut éternel, et de se rapprocher de nous par la faiblesse et la douleur, quand il voit que la santé, la force, le succès, les plaisirs nous en éloignent.

Rendons-nous donc sensibles à ces coups durs et humiliants que sa miséricorde nous porte. Hélas! que de coups perdus de sa magnificence et de sa libéralité! Tant de dons, tant de biens préparés à votre jeunesse, entassés dans vos mains, exposés à vos désirs, esprit, force, beauté, santé, rien ne vous manquait pour être heureux et dans cette vie et dans l'autre. Ah! vous avez tout corrompu, vous avez abusé de tout, vous vous êtes fait de ces innocentes douceurs autant de piéges pour vous perdre, autant de sources de péché. Dieu vous traitait comme ses chers enfants avec douceur, avec délicatesse, et vous l'avez méprisé : *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me*, dit-il, par le prophète Isaïe (*Cap.* I, *v.* 2). Il vous fera ramper comme un ver de terre, il vous jettera la faiblesse dans la tête et la tristesse dans le cœur : *Omne caput languidum et omne cor mœrens;* il vous couvrira de plaies, il n'y aura partie sur votre corps qui ne souffre sa douleur : *Vulnus et livor et plaga tumens* (*Ibid.*, 6). Tout cela pour régner sur vous, pour se remettre en possession de cette âme dont le péché l'a chassé, pour y ramener avec lui l'innocence et la pureté qui accompagnent sa grâce. Entrez donc avec lui dans ce dessein. *Lavamini*, continue-t-il, *Lavamini, mundi estote* (*Ibid.*, 16) : Lavez-vous, purifiez-vous, délivrez-vous de vos péchés. Dites alors comme ce roi, le fidèle Ezéchias, quand il se vit frappé de maladie : Oui, Seigneur, je m'en vais dans l'amertume de mon cœur, faire à vos yeux une recherche de ma vie, une revue de tant d'années perdues dans les ténèbres du péché : *Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ* (*Isai.*, XXXVIII, 15). Pour cela n'attendez pas le péril pressant de la mort, qu'il vous suffise d'être averti par la première atteinte de la maladie que Dieu pense encore à vous et veut que vous pensiez à lui.

Quel miracle de bonté! Le pécheur accablé de maux, qui sont souvent les fruits de ses honteuses débauches, et souvent dans ce triste état objet d'horreur aux hommes ses pareils, est encore digne des soins et des regards de son Dieu. « Mon fils, dit le Sage, ô mon fils! dans vos infirmités ne vous méprisez pas vous-même : *Fili, in infirmitate tua ne despicias te ipsum* (*Eccli.*, XXXVIII, 9); élevez votre prière et votre courage à Dieu : *Sed ora Deum, et ipse curabit te* (*Ibid.*). » Vil et méprisable, et peut-être méprisé de tous ceux qui vous environnent, animez-vous par cette sainte pensée que vous avez un Dieu qui vous estime et vous aime encore assez, tout pécheur et tout ingrat que vous êtes, pour attacher sur vous les soins de sa providence et veiller à votre salut. Le mal même dont il vous frappe est une marque de son amour. C'est une faveur qu'il vous fait que de vous priver d'une santé qui faisait le péril de votre âme. Et comme souvent les médecins affaiblissent les forces du corps pour ruiner la force du mal, et semblent conduire un malade, pour ainsi dire aux portes de la mort, pour le rappeler à la vie, ainsi fait Dieu pour nous rappeler au soin de notre salut. Recevons donc la maladie comme une visite qu'il nous rend, une recherche nouvelle qu'il fait de notre amitié, un nouveau gage de la sienne; accomplissons avec joie ce dessein qu'il a sur nous, mais encore procurons-nous à nous-mêmes cet avantage, et donnons-nous cette consolation.

2. C'est la seule consolation qui puisse vraiment adoucir les chagrins de la maladie que de pouvoir au milieu des douleurs se soutenir par cette heureuse pensée, que l'on s'est réuni à Dieu. J'admire les efforts de la sagesse profane pour trouver dans le mal ces sources de consolation. Sénèque y applique en vain toute sa philosophie. Il représente à un de ses amis (*Epist.* 78, *ad Lucil.*) tout ce qui peut rendre un malade inquiet et chagrin dans son état : c'est, dit-il, ou la crainte de la mort, ou la force de la douleur, ou l'intermission des plaisirs; et à tous ces principes de chagrin il tâche de trouver des consolations convenables. Contre la crainte de la mort : armez-vous, dit-il, de cette pensée, que la mort est une nécessité, que le mépris de la mort est un remède à tous les maux de la vie, que vous ne mourrez pas parce que vous êtes malade, mais parce que vous vivez : *Morieris, non quia ægrotas, sed quia vivis*. Contre la force de la douleur : Songez, dit-il, que plus la douleur est sen-

sible, et plus elle amortit le sentiment; qu'à force de croître, elle cesse; que l'homme courageux doit s'élever au-dessus des douleurs du corps, pour converser avec son esprit qui est la plus noble partie de lui-même; que souvent la douleur serait légère si l'imagination ne l'enflait point, que pour vous la rendre supportable il faut vous persuader que ce n'est rien : *Leve illum, dum putas, facies.* Contre le regret que l'on a de la privation des plaisirs : Pensez, dit-il, qu'ils ne sont pas perdus, mais seulement différés, et que le goût se réveille par l'abstinence : *Quidquid ex abstinentia contigit, avidius excipitur.* Que de faussetés, que d'illusions, que de vanité dans ces idées! Voilà cependant le dernier effort de la philosophie naturelle pour consoler un malade abandonné à sa douleur.

Inutiles consolateurs, consolateurs importuns! s'écriait Job à ses amis qui voulaient lui ôter la confiance en la miséricorde de son Dieu : *Consolatores onerosi omnes vos* (*Job.*, XVI, 2). Il n'y a point de consolation vraie et solide pour un malade, que d'être plein de cette heureuse confiance que l'on est en grâce et en paix avec son Dieu, que l'on souffre sous ses yeux comme son ami et son enfant, dans l'espérance de jouir de son héritage. Avec cette persuasion bien imprimée dans l'esprit, par où peut-on craindre la mort? Elle n'est terrible que par ses suites, et ses suites ne sont terribles que par le péché. Dès que le péché n'est plus en moi, la mort ne doit donc plus m'alarmer. Si elle m'ôte les biens fragiles, c'est pour me faire jouir des biens éternels; si elle livre aux vers cette dépouille charnelle, c'est pour me revêtir de l'heureuse immortalité; si elle m'arrache à mes amis, c'est pour m'unir à mon Dieu.

Tout ce qui peut retarder le bonheur de cette union, c'est l'obligation de satisfaire à sa justice, et je trouve dans mes douleurs l'expiation de mes péchés. Toutes ces douleurs naturelles, involontaires, nécessaires, reçoivent de ma soumission et de mon acceptation le mérite du choix libre et de la pure volonté. Je sens qu'il n'y a plus pour moi de retour aux vaines douceurs qui me faisaient aimer la vie; aussi n'aurai-je plus de part aux peines qui s'y mêlaient, ni aux dégoûts qui les suivaient, et les peines que je souffre dans le combat qui me reste à soutenir seront suivies de plaisirs sans dégoût, sans peine et sans fin. Je reconnais donc maintenant que la terre était mon exil, que le ciel est ma patrie, mon corps la prison de mon âme, et la mort ma liberté.

Ces sentiments sont bien rares, dites-vous; pourquoi bien rares? ne les voit-on pas souvent dans ceux qui ont passé leur vie à cultiver la vertu, quelquefois même dans ces pécheurs qui, las de résister aux coups de la miséricorde, ouvrent sincèrement leur cœur à la grâce qui les poursuit, et trouvent plus de douceurs dans les larmes de la pénitence, qu'ils n'en avaient goûté dans leurs vains égarements?

Or, Messieurs, ces grands sentiments, ces dispositions si élevées au-dessus de la nature, qui est-ce qui peut les avoir aux approches de la mort? Il n'appartient qu'à Dieu, maître du cœur, de donner au mourant cette paix de conscience, et pour obtenir cette grâce il faut être, ou sincèrement vertueux, ou sincèrement pénitent.

Ne prétendez point aux délices de cette consolation, si vous l'attendez d'aucune autre source, et si quelque autre secours vous paraît alors plus pressant et plus sûr que celui de Dieu. Les médecins entrant chez vous, y amenant avec eux l'espérance de la vie, ne chasseront point de votre cœur les alarmes de la mort et des suites de la mort. Quand vous seriez du nombre de ces impies qui veulent se persuader que la mort n'a point de suites, et qu'elle est pour eux la fin de tout, quel fonds de tranquillité trouveriez-vous dans cette erreur insensée? Comme cette erreur ne peut saisir que des esprits corrompus par un amour déréglé des biens présents et charnels, quel amer chagrin pour eux de n'en pouvoir éviter la perte entière, non pas même la reculer d'un moment? Quand les suites de la mort ne leur offriraient rien de douteux ni de terrible, n'est-ce pas pour eux une affreuse nécessité de se voir, malgré leurs efforts, arrachés pour jamais à tout ce qu'ils ont aimé? Ce néant de tout ce qui se présente à leurs yeux, est-ce un objet capable d'amortir la sensibilité qu'ils ont eue pour la débauche? Et n'ayant pas eu durant leur vie assez d'empire sur leur raison pour supporter quelques jours l'absence ou la privation de ce qui flattait leurs sens, en peuvent-ils envisager sans un extrême dépit la privation éternelle? Il n'y a donc à la mort que regrets et que désespoir pour l'impie, quand même il ne croirait rien.

Mais, Messieurs, ne croire rien, cela vous paraît-il aisé? surtout à la fin de la vie, et sur le point d'en sortir. Dire que l'on ne sent rien, tâcher de ne croire rien, s'en vanter par légèreté ou par débauche, rien n'est si facile et si commun, surtout dans cet âge de désordre où l'on n'écoute que ses passions. Mais quand la mort vous surprend dans cet âge, ou vous atteint hors de cet âge, et que le péril, réveillant votre raison et votre foi, vous fait porter les yeux hors de ces nuages trompeurs que vos passions élevaient autour de votre âme, alors ceux qui passaient pour les plus braves en matière d'impiété ne sont-ils pas réduits à confesser que leur intrépidité n'était qu'un masque, et qu'ayant feint de ne point croire ils ont malgré eux toujours cru? Ils croient donc quand ils semblent ne pas croire, et la tête sur le chevet ils croiront encore beaucoup mieux. Quand même ils ne croiraient pas alors avec une foi assez ferme et assez déterminée, ils douteront du moins avec bien plus d'agitation, parce que la nécessité de décider alors avec eux-mêmes de leurs propres sentiments sera bien plus pressante et se fera bien mieux sentir. Or, mes frères, se vo[...]

mourir, et douter de ce qui doit suivre; approcher de la fin de sa vie, et ne savoir si cette fin n'est point le commencement d'une autre nouvelle vie; balancer entre ces deux fâcheuses nécessités, ou de n'être plus, ou d'être éternellement malheureux, est-ce un état où, si l'on a quelque reste de lumière, on puisse étourdir sa raison et dévorer l'invincible chagrin qui doit naître d'un tel doute? Il n'y a donc point de consolation à la mort pour le pécheur mal affermi dans sa foi.

Comment y en aurait-il pour le pécheur convaincu et pénétré de sa foi, qui se damne au milieu de ses lumières, qui se voit pas à pas tomber dans l'enfer, qui attend son dernier moment et au bout une éternité sans terme? Ah! la feinte, l'hypocrisie, cette folle affectation de tranquillité, de fermeté, peut-elle guérir les remords et le désespoir de l'âme, abandonnée, livrée à ces funestes objets? Non, mes frères, encore une fois, point de consolation pour l'homme imbu des principes de la foi, soit qu'il les croie, ou qu'il en doute, ou qu'il ne les croie pas; point de consolation pour lui, si ce n'est dans le retour sincère de son esprit et de son cœur à son Dieu. Hors de là ce ne sont que doutes, agitations, frayeurs, horreurs. Dès là par conséquent que vous vous sentez atteint des premiers assauts de la maladie, ne consultez ni vos forces, ni votre âge, ni la nature du mal, ni le péril de la saison, ni si l'année est favorable ou funeste, ou climatérique. On meurt en tout temps, en tout lieu, en tout âge et de tous maux. Qu'il vous suffise que Dieu vous ayant touché de sa main, c'est un avertissement qu'il vous donne, ou pour vous appeler à lui, ou pour vous faire penser à lui. Pensez-y donc aussitôt, mettez ordre à vos comptes, n'abandonnez pas à la discrétion de vos amis le soin de vous avertir du péril quand ils le croiront inévitable. Au moins, dit-on, ne me trompez pas, souvenez-vous que vous êtes mon ami, donnez-m'en cette dernière marque, avertissez-moi quand il sera temps. Ah! vous-même, soyez vous-même votre premier et véritable ami; réveillez-vous, excitez-vous, encouragez-vous à votre devoir. Il est temps d'y penser dès que vous vous sentez malade. Hé! combien de pécheurs ont été accablés de la disgrâce de Dieu dans une funeste impénitence, endormis sur la foi de leurs timides amis?

Mais bien plus, comment se peut-il qu'un pécheur lasse quelquefois le zèle de tous ses amis, à le presser de son devoir, à lui représenter les approches et les surprises de la mort? Est-il besoin de larmes et de prières pour faire comprendre à un mortel qu'il n'a vécu que pour mourir, à un malade que son mal est le signal de la mort, à un chrétien que mal mourir entraîne un malheur sans fin? Est-il possible même que la vie paraisse un bien si charmant à un chrétien chargé d'années, qu'il ne soit pas fatigué du fardeau de sa vieillesse et ne se puisse persuader qu'à soixante et quatre-vingts ans son dernier moment n'est pas loin? Eh bien! qu'il soit encore loin, qu'il vous reste avant ce moment des jours et des mois à vivre, est-ce au dernier moment qu'il faut penser à mourir? Demain, demain, demain: combien ce funeste mot a-t-il fait de malheureux! Pouvez-vous risquer sur ce demain votre éternité tout entière? Quand on vous accorderait ce demain si hasardeux, serez-vous demain plus déterminé, plus dégagé de l'amour de la vie et de l'horreur de la mort, que vous ne l'êtes aujourd'hui? Vous en serez encore plus près, et par conséquent plus alarmé; vous serez encore plus faible, et par conséquent moins propre à vous y bien préparer. Vous avez passé toute votre vie à vous préparer à vivre encore plus longtemps, et vous vous contentez d'un jour pour vous préparer à mourir! Et combien durera ce jour, ce demain que vous attendez? Peut-être ne sera-t-il que d'une heure et d'un moment. Un moment, pécheur, un moment pour rendre compte à votre juge, à ce juge Sauveur et Dieu, de l'abus obstiné de tant de honteuses années! Ah! mon cher frère, tant d'années vous ont paru trop courtes pour l'offenser, pouvez-vous croire qu'un moment soit assez long pour l'apaiser?

Hâtez-vous donc d'y travailler dès que vous vous sentez malade, et ne perdez pas un moment de ce temps si précieux. Faites-vous un ami d'un si redoutable ennemi, tandis que vous êtes encore dans le chemin de la vie (*Matth.*, V, 25): c'est lui qui vous invite à la réconciliation. Vous l'aviez chassé de chez vous, il frappe lui-même à la porte, est-ce à vous de la lui fermer quand il s'empresse d'y rentrer? Recevez-le avec confiance, ouvrez-lui tout votre cœur. Que l'on puisse dire de vous comme de la femme de l'Evangile: *Introivit in domum Simonis.* Mais après ce premier devoir qui vous réunit avec Dieu par un vrai soin du salut de votre âme, animez-vous à remplir le second par une parfaite indifférence pour la santé de votre corps. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La réflexion de saint François de Sales est d'une grande instruction, que cette femme de l'Evangile, ayant, dans l'ardeur de son mal, Jésus-Christ présent chez elle, et connaissant bien son pouvoir, ne s'ingère pas de lui exposer son état, ni de lui demander la guérison. C'est sa famille et ses amis qui intercèdent pour elle, et prennent soin de sa santé qu'elle semble négliger: *Rogaverunt illum pro ea.* Modèle d'indifférence où nous devons tâcher de porter notre imitation, si nous voulons rendre nos maladies utiles à notre salut.

Je dis, chrétiens auditeurs, qu'après le premier effort du pécheur pour renoncer à ses péchés et se réunir à Dieu, un second effort convenable à son état, c'est de tenir son cœur dans l'indifférence entre le désir de la vie et la crainte de la mort. Vivre et mourir ne doit plus le toucher que par rapport à son salut. Or par rapport à ce salut, s'il y a des

raisons qui puissent justement lui faire désirer la vie, il y en a tant et de si fortes qui la lui doivent faire appréhender, qu'entre les raisons du désir et les raisons de la crainte on ne peut sûrement prendre aucun parti. C'est donc à Dieu qu'il faut en abandonner le choix, avec une sincère indifférence et une parfaite soumission.

Quelles sont les raisons qui peuvent rectifier dans un malade converti l'amour et le désir de la vie? celles qu'alléguait le saint roi Ezéchias après qu'il eut été guéri par le prophète Isaïe. S'il demandait à Dieu la prolongation de ses jours, c'était pour avoir le loisir de rendre sa reconnaissance et sa fidélité publique. Seigneur, disait-il, l'enfer et la mort ne chanteront point vos louanges, et ceux qui descendent au tombeau n'en connaîtront pas la vérité : *Non infernus confitebitur tibi, neque mors laudabit te* (*Isai.*, XXXVIII, 18). C'est aux vivants de confesser vos merveilles et de les annoncer aux autres vivants. *Vivens, vivens ipse confitebitur tibi, sicut et ego hodie* (*Ibid.*, XIX). C'est aux ressucités, à ceux que vous avez tirés comme moi du sein de la mort, de témoigner à leurs enfants, à leurs amis, à tous les hommes, la vérité de leur résurrection, la force de votre grâce, la fermeté de leurs promesses et de leurs résolutions : *Pater filiis notam faciet veritatem tuam* (*Ibid.*). Avec ces vues si pures et si chrétiennes, il est vrai qu'on peut désirer la vie et regarder comme un bien le retour de la santé.

Mais d'un autre côté, quand on considère sérieusement que le péril du salut est inséparable de la vie, comment le pécheur rappelé par la maladie à l'amour sincère de son salut peut-il ne pas craindre la vie, et ne pas plutôt souhaiter l'heureuse fin d'un voyage dont tous les frais sont déjà faits? Que de puissantes raisons doivent lui rendre la vie terrible!

1. Premièrement, l'attrait du monde où sa guérison le va rengager n'est-il pas encore le même, aussi vif, aussi séduisant que jamais? Ce cœur n'a plus le même feu, mais ce monde a les mêmes charmes, et lui tendra les mêmes piéges, et lui offrira les mêmes objets. L'or et l'argent n'auront pas moins d'éclat, ni la beauté moins d'empire, ni l'exemple et l'occasion moins d'autorité. Ah! si, sortant de ce lit de douleurs, théâtre de son repentir et de ses projets édifiants, il s'était trouvé transporté dans les déserts, loin de l'air corrompu que l'on respire dans le monde, il ne tiendrait qu'à lui d'être fidèle, il n'aurait que lui-même pour tentateur; mais obligé de rentrer dans les mêmes compagnies, dans les mêmes routes de la fortune, avec les mêmes intérêts, de se rembarquer en un mot sur la même mer et dans la même vaisseau, quel risque ne court-il pas d'essuyer les mêmes tempêtes et de donner dans les mêmes écueils? Il les aura connus, dites-vous; son expérience le rendra plus habile à les éviter. C'est-à-dire qu'il ne pourra plus excuser son égarement par le malheur de la surprise ni par l'ignorance du péril. Il ne se plaindra plus, comme Jérémie, que les ennemis de son salut lui auront tendu des filets cachés sous ses pieds : *Laqueos absconderunt pedibus meis* (*Jerem.*, XVIII, 22). J'en conviens, mais, plus éclairé sur les artifices du démon, en sera-t-il plus circonspect et plus attentif à les fuir? Pris autrefois dans les piéges du plaisir par le penchant naturel de la jeunesse et par l'attrait séducteur de la curiosité, ne cherchera-t-il point à s'y engager par le penchant de l'habitude et par les retours imprévus du goût qu'il y avait pris.

2. Car pour second sujet de crainte, c'est qu'à ce monde encore rempli des mêmes douceurs on reporte le même cœur, sujet aux mêmes faiblesses et formé du même limon. David, dans la ferveur de sa pénitence, priait instamment Dieu de lui créer un cœur nouveau : *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova* (*Psal.* L, 12). Dieu, pour montrer son penchant à nous accorder ce changement, nous invite lui-même à prendre part à l'ouvrage. Vous-même, dit-il, travaillez à vous faire ce cœur nouveau : *Facite vobis cor novum* (*Ezech.*, XVIII, 31). Mais quand le cœur docile à l'impression de la grâce a reçu le don précieux de ce renouvellement, tout guéri qu'il est de ses plaies, purifié des souillures et des taches de ses péchés, il n'a rien perdu de sa faiblesse; il ressent encore les saillies de ses habitudes criminelles et la racine de sa cupidité. Ce corps du péché qui est en nous ne refleurit pas comme notre chair (*Psal.* XXVII, 7), ne se purifie pas comme la masse du sang. Un cœur nouveau par la grâce conserve encore après sa guérison la caducité naturelle de sa vieillesse, qui le rappelle insensiblement à sa première corruption : comme l'eau pénétrée de l'ardeur du feu conserve un principe secret qui la ramène à sa froideur naturelle, à moins qu'un feu toujours présent n'y entretienne la chaleur. L'homme nouveau que Dieu ente sur le vieil homme, en l'ornant de ses fruits, ne change point le tronc ni la racine de l'arbre. L'arbre garde toujours l'âpreté de son suc naturel : il est toujours prêt à pousser des rejetons sauvages; et si l'on n'est pas attentif à les arracher dès qu'ils paraissent, ils étouffent bientôt la nouvelle branche et l'empêchent de profiter.

3. Ajoutez pour troisième sujet de crainte le redoublement des artifices et des efforts du démon pour se remettre en possession d'une âme qu'il tenait captive et qui lui est échappée. Il ne se donne aucun repos, dit Notre-Seigneur, qu'il ne l'ait fait revenir dans ses fers : *Quærens requiem et non invenit* (*Matth.*, XII, 43); d'autant plus ardent à la regagner, qu'il l'avait ornée de plus de vertus, et qu'il s'en propose la conquête comme un triomphe plus complet : *Invenit eam scopis mundatam et ornatam* (*Ibid.*, 44). D'abord il n'avait triomphé que d'un cœur sans précaution, qui n'avait pour toute vertu que la simplicité de sa première innocence : il lui avait peu coûté pour le tromper. Maintenant que la pénitence la fait revenir à Dieu,

que la foi, la crainte, l'espérance, la religion, l'amour de Dieu, l'attachent à son devoir par des réflexions sérieuses et de fermes résolutions, à tant de nouvelles vertus il oppose autant de nouveaux démons dont il joint les efforts aux siens pour reconquérir sa proie : *Assumit septem alios spiritus nequiores se* (*Matth.*, XII, 45)..

Ne semble-t-il pas en effet qu'en sortant de la maladie, au premier retour de la santé, c'est alors que l'on sent la cupidité revivre avec plus d'ardeur dans nos veines, et les occasions de péché naître de tous côtés sous les pas. Malheur alors à l'homme encore attaché à la terre, inconstant comme la mer: *Væ terræ et mari!* dit saint Jean dans l'Apocalypse (*Cap.* XII, *v.* 12). Pourquoi? parce que l'ennemi revient d'autant plus transporté de rage, qu'il sait qu'il lui reste moins de temps pour la déployer : *Quia descendit diabolus habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet* (*Ibid.*). Il vous avait séduit dès votre première jeunesse, il vous traînait dans sa chaîne à son gré, partout où il lui plaisait, depuis quinze et vingt années; la grâce de la maladie vient de vous en affranchir, en vous faisant déplorer l'abus que vous avez fait des plus beaux jours de votre vie. Que vous en reste-t-il encore? en combien peu de temps en trouverez-vous la fin? Si ce peu vous est un motif pour redoubler la ferveur de vos bonnes œuvres, quel motif au démon de réunir contre vous toute sa malice et sa fureur, persuadé que votre course étant déjà fort abrégée, s'il ne se hâte de vous perdre, il vous perdra pour toujours : *Sciens quod modicum tempus habet!*

4. Enfin, quatrième sujet de crainte. Etes-vous dans vos bons desseins, assez sûr de votre fermeté pour n'être pas intimidé par l'inconstance de tant d'autres, en qui le retour de la santé n'a servi qu'à faire éclater la mauvaise foi de leur conversion? A combien de malades eût-il été avantageux pour leur honneur et leur salut de ne point survivre à leur pénitence et de sceller leurs serments par leur mort? Combien ne sont retournés à la vie que pour retourner au péché?

Jamais aucun de vous ne s'est-il reproché, Messieurs, l'oubli des projets de piété qu'il avait formés dans la maladie? Jamais ne vous êtes-vous dit dans le secret de votre cœur : Hélas! que j'eusse été heureux, si Dieu m'eût pris dans ce temps-là, dégoûté comme je l'étais des folies du monde, hors des liens et des amorces du péché? La terre ne m'était plus rien. Je sentais mon cœur voler au ciel, et je croyais mon cœur sincère. C'est un trompeur, il m'a trompé, il a trompé le monde, il a voulu tromper Dieu; je suis tel que j'étais, et pire que je n'étais. Réflexion, mes chers auditeurs, qui ne convient qu'à trop de gens.

Ce même Ezéchias qui paraissait si touché du bienfait de sa guérison, si pénétré du désir de signaler sa reconnaissance envers Dieu, comme vous l'avez vu dans les paroles de son cantique, en quelle faute tomba-t-il après sa convalescence! A peine eut-il obtenu l'assurance de quinze ans de vie que sa fidélité se démentit par un éclat d'orgueil et de vanité, qui lui attira les menaces et la colère de Dieu (*Isai*, XXXIX, 1. *etc.*). Le même prophète qui lui avait annoncé le miracle de sa guérison, lui vint annoncer l'arrêt de son humiliation, les malheurs de son royaume et de sa postérité (IV *Reg.*, XX, 11). Qui sommes-nous, mes frères, et qui pourrait sonder l'abîme de notre cœur, démêler ce qu'il veut d'avec ce qu'il croit vouloir, ce qu'il voudra demain d'avec ce qu'il veut aujourd'hui! Mouvements, impressions, révolutions continuelles du mal au bien, du bien au mal, et toujours d'excès en excès.

A la vue de tant de périls où notre fragilité se trouve nécessairement exposée, tant de saints ont-ils eu tort d'aspirer au dernier moment, qui, tout terrible qu'il est par la rigueur du compte qu'il y faut rendre, leur faisait moins de peur que la longueur d'une vie où l'on risque à tout moment son salut! Que peut faire de mieux un malade rempli de foi, qui se voit suspendu entre la vie et la mort, que de suspendre aussi ses craintes et ses désirs, de jeter tous ses mouvements et ses intérêts différents dans le sein de la Providence, et d'attendre le coup de la vie ou de la mort de la seule main de Dieu! Qu'une famille en pleurs se prosterne au pied des autels pour la santé d'un père ou d'un parent, d'un prince ou d'un protecteur, qu'ils fassent porter à son lit les os et les cendres des saints pour mettre avec plus de foi ses jours sous leur protection, c'est leur affaire, il y va de leur fortune, et l'intérêt aussi bien que la piété les engage à souhaiter l'éloignement de sa mort. Mais l'intention du malade vraiment fidèle est au-dessus des bas intérêts de la terre; il n'en a point d'autre que celui de son bonheur éternel; les biens et la vie ne lui sont rien que par rapport à la volonté de Dieu.

Qu'il fasse donc, dans l'incertitude où sa maladie le réduit, ce que fit David sur le point de perdre le trône et la vie par la révolte d'Absalon. Le grand prêtre et le peu de fidèles serviteurs qui l'accompagnaient dans sa fuite emportaient avec eux l'arche du Seigneur, pour mieux intéresser le ciel à la défense de leur roi : « Non, leur dit ce cœur généreux, reportez l'arche dans la ville, et laissons faire à Dieu ce qu'il lui plaît. Si j'ai trouvé grâce devant ses yeux, il sait bien les moyens d'assurer mon trône et ma vie. Autrement il est le maître; il en sera ce qui lui semblera bon : *Faciat quod bonum est coram se* (II *Reg.*, XV, 26). » Vous avez vos vues et vos projets, pour moi je n'en ai point d'autre que sa gloire, et sa gloire est de voir les hommes soumis à sa volonté. Je m'y soumets, Seigneur, maître absolu de la vie et de la mort; l'une et l'autre est entre vos mains : abrégez, prolongez mes jours; ils seront assez longs et assez heureux pour moi si mon salut en est le terme, et que je ne sorte du monde que pour me réunir à vous.

Concluons, mes chers auditeurs, et supposons que Dieu vous laisse la vie, que faut-il faire alors en reconnaissance? apprenez-le en peu de mots

TROISIÈME PARTIE.

Isaac sur le bûcher, tremblant sous le glaive de son père, attendait le coup de la mort. Figurez-vous les mouvements de son cœur, lorsqu'il entendit la voix de l'ange et descendit libre de l'autel qu'il allait teindre de son sang. Que devait-il penser de la majesté d'un Dieu qui n'avait mis son obéissance à l'épreuve que pour lui faire mieux goûter les merveilles de sa bonté? Son premier dessein ne fut-il pas de se consacrer à lui par un fidèle dévouement de sa vie à son service?

C'est le mouvement naturel qui naît d'abord dans un cœur reconnaissant, et que nous voyons éclater dans la femme de l'Evangile. Le premier usage qu'elle fit de sa santé fut de s'appliquer aussitôt à servir son libérateur. *Continuo surgens ministrabat* (*Luc.*, IV, 39). Imitons sa fidélité. Notre corps étendu sur le lit d'infirmité n'était aux yeux de Dieu qu'une victime de mort, victime d'iniquité, victime de malédiction. Maintenant que cette victime a passé par l'eau de la pénitence, par le feu de l'infirmité, faisons-en, comme dit saint Paul, une hostie vivante, une hostie sainte, une hostie agréable à Dieu : *Exhibeatis corpora hostiam viventem, sanctam, Deo placentem* (*Rom.*, XII, 1). Hostie vivante, par l'éloignement du péché qui donne la mort; sainte par l'exercice et l'amour de la vertu; agréable à Dieu par le mépris de tout ce qui plaît au monde; évitant trois écueils fort communs dans cet état, la rechute dans le péché, la tiédeur dans la vertu, la honte et le respect humain. Par ces trois signes on connaîtra si la santé de votre âme est aussi bien rétablie que celle de votre corps.

1. Persuadez-vous qu'un Lazare dégagé des suaires de la mort est un spectacle public, que tous les yeux sont appliqués à voir si sa nouvelle vie est véritable, ou si ce n'est qu'une illusion. Combien en voit-on retourner aussitôt aux ordures de leur sépulcre et s'envelopper dans les liens qu'ils croyaient avoir rompus? Ne compare-t-on pas les projets de piété que l'on voit faire aux malades, aux vœux empressés des naufragants que le vent emporte avec l'orage et que l'on oublie aussitôt qu'il est calme? N'oubliez jamais l'avis de Notre-Seigneur au paralytique de la piscine, après l'avoir tiré d'une infirmité de trente-huit ans. « Te voilà guéri, prends garde à ne plus pécher : *Ecce sanus factus es, jam noli peccare* (*Joan.*, V, 14), » C'est ce qu'il vous a dit aussi bien qu'au paralytique, et non-seulement il vous l'a dit, mais encore vous l'avez promis. Le ciel et la terre ont entendu vos serments. Vous ne pouvez vous démentir sans attirer sur vous leur témoignage et leur vengeance. Appliquez-vous donc à la santé de votre âme avec le même soin qu'à celle de votre corps, et que les mêmes précautions que vous vous proposez à l'avenir pour ne pas retomber dans la maladie vous soient autant de freins pour vous détourner du péché. Non, disait Pline (*Epist. l.* VII, 26), il n'est pas besoin de chercher dans les livres des philosophes l'art de bien régler les mœurs. Un chemin plus court et plus sûr pour éviter les vices et pour se rendre parfait, c'est, dit-il, de se souvenir, quand on est en pleine santé, d'être tel qu'on l'avait promis lorsque l'on était malade : *Ut tales esse sani perseveremus, quales nos futuros profitemur infirmi* Quel plan faisiez-vous alors en présence de vos amis pour le règlement de votre vie? Quel divorce avec toutes sortes d'excès? La vérité, la sagesse, la religion semblaient parler par votre bouche et prévenir les leçons des médecins et des docteurs. Faites-vous ces mêmes leçons, quand vous êtes hors du péril? N'attendez pas qu'alors on vous représente à vous-même le plan que vous vous étiez fait et que vous avez mal suivi. Fuyez la honte d'un changement qui ne peut vous faire passer que pour une victime de mort. Vous êtes une hostie vivante, il faut demeurer constant dans la haine du péché en évitant la rechute; mais bien plus, vous êtes une hostie sainte, il faut cultiver les vertus en évitant la tiédeur : *Hostiam viventem*, *sanctam*. Second devoir d'un malade converti.

2. Ce n'est point par l'encens ni par le sang des animaux que je me tiens honoré, disait le Seigneur à son peuple : il n'y a rien sur la terre qui ne soit à moi. Mais quand vous m'offrirez le sacrifice de votre cœur, et qu'ayant fait des vœux dans votre misère vous les accomplirez dans votre prospérité, c'est alors que je me tiendrai honoré par vos sacrifices : *Redde vota tua, et honorificabis me* (*Psal.* XLIX, 15). Cet honneur que l'on rend à Dieu consiste, dit saint Paul, à passer du joug de l'iniquité sous le joug de la justice, à n'être plus esclave du péché, mais à l'être de la vertu : *Liberati a peccato, servi facti estis justitiæ* (*Rom.*, VI, 18). Car n'est-il pas juste, dit-il, que les yeux, la langue, les mains, tout notre corps ayant servi à de si lâches ministères, à notre honte et à notre damnation, servent par un heureux retour aux œuvres de la justice, de l'honneur, de la piété, pour notre sanctification (*Ibid.*, 19)? Vous aviez porté sur votre corps la pompe et les livrées du monde, l'arrogance dans vos regards, l'insolence sur votre front, l'immodestie dans vos habits; par là vous aviez déshonoré votre corps, votre religion, votre Dieu, méprisé ses commandements, insulté à ses exemples. Ah! maintenant vous porterez Jésus-Christ sur votre corps, son humilité, sa pudeur, sa modestie, sa mortification, sa charité; par là vous vous sanctifierez, vous rendrez à Dieu l'honneur que vous lui aviez ôté, vous rétablirez sa gloire sur vous et autour de vous, selon l'avis de saint Paul : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro* (I *Cor.*, VI, 20).

3. Pour en venir à ce degré de force et de fidélité, quels assauts faudra-t-il soutenir de la part du monde! quels combats en troisième lieu contre la fausse honte et le vain respect! Oui, mais à qui êtes-vous? à qui vous êtes-vous donné? quel est votre Dieu, votre maître? à qui devez-vous plaire? à qui devez-vous obéir? Avez-vous oublié que vous êtes une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu, *viventem*, *sanctam*, *Deo placentem* (*Rom.*, XII, 1)? Est-ce au monde ou à Dieu que vous vous êtes immolé? Pourvu que votre sacrifice monte au ciel en odeur de suavité, qu'il soit aux gens de bien qui s'édifieront de vos vertus, une odeur de vie, que vous importe qu'il soit une odeur de mort aux mondains qui s'en tiendront offensés? Quoi! pécheur converti, paralytique guéri, celui qui vous a guéri vous a dit: *Surge*, levez-vous, portez votre lit, marchez: *Tolle grabatum tuum et ambula;* et vous vous ferez une confusion de porter aux yeux du monde un fardeau qui vous fait honneur! c'est la marque de votre force et le trophée de la puissance de votre libérateur. Montrez que vous n'êtes plus languissant sur ce lit, dans ces passions où vous vous abandonniez avec tant de lâcheté; montrez qu'il vous en fait le maître, et que sa grâce a changé votre orgueil en humilité, votre emportement en douceur, votre intempérance en sobriété, votre libertinage en simplicité de foi. Si le monde crie contre vous, s'il vous demande à qui vous en avez l'obligation et d'où vient ce changement, vous lui direz: Celui qui m'a guéri m'en a donné l'ordre, et je lui veux obéir: *Qui me sanum fecit, ille mihi dixit.* Avec cette résolution vous vous mettrez au-dessus de la critique des hommes; et de censeurs injustes qu'ils étaient, vous en ferez autant d'admirateurs de votre courage et de votre fidélité.

Bien plus, si par condescendance à leurs sollicitations vous démentez vos promesses et renoncez à vos sages projets, vous vous trompez si vous croyez échapper à leurs railleries et vous mettre à couvert de leurs mépris. Ce n'est, dit saint Augustin (*De Verb. Domini*, *serm.* 18, *n.* 17), qu'en soutenant votre nouvelle conduite avec intrépidité, que vous gagnerez leur estime et les forcerez à vous respecter. Autrement vous êtes perdu d'honneur dans l'un et dans l'autre parti. Tandis que les gens de bien vous regarderont en pitié comme un hypocrite, ingrat et perfide envers Dieu, les esprits forts vous mépriseront comme un esprit faible, assez lâche et assez bas pour vous être laissé entraîner par la crainte et pour faire le généreux dès que le péril est passé.

Mais comment le monde, quel qu'il soit, serait-il content de vous? Vous qui vous sentez digne de ce reproche et qui êtes tombé dans cette infidélité, vous, mon cher auditeur, êtes-vous content de vous-même? Il y en a ici plus d'un qui sent que je parle à lui. Quand le monde se tairait sur votre légèreté, votre conscience est-elle muette? Avez-vous étouffé tous ses remords? Reportez votre esprit au même lieu, contemplez-vous au même état et dans le même embarras où vous vous trouviez alors. Vous aviez la mort et l'enfer devant les yeux, la crainte vous pénétrait. Aviez-vous raison de craindre? Avez-vous maintenant raison de ne craindre plus?

Encore si, rompant les serments que vous avez faits à Dieu, renonçant au pardon qu'il vous avait accordé, l'abandonnant et le fuyant, vous pouviez vous flatter de ne le revoir jamais, si vous n'aviez plus à paraître devant lui... Mais vous avez beau fuir; dans quelque temps, dans peu, vous vous retrouverez sous ses yeux et sous sa main. Serez-vous plus aguerri contre les menaces de sa justice, moins alarmé, moins tremblant que vous ne l'avez été dans la maladie? En quelle sûreté retournez-vous donc aux péchés qui causaient alors vos alarmes? Ces péchés vous ayant été des sujets de repentir, peuvent-ils vous redevenir des sources de joie? Hé! quelle misère a un malade enlevé récemment par la miséricorde à la justice de Dieu, que de se laisser inviter par ses faux amis à se délasser par le jeu des ennuis de la maladie, à hâter le retour de sa santé par les mêmes plaisirs et les mêmes amusements qui l'avaient mise en péril? C'est le piége que le démon tend aux riches et aux grands, et dans lequel ils ne trouvent autour d'eux que trop de flatteurs qui les jettent.

Permettez-moi d'appliquer là les gémissements de Salvien sur le déplorable aveuglement du peuple de Trèves, quand, après l'incendie et la destruction de leur ville par les Vandales, ils osaient, chrétiens qu'ils étaient, demander aux empereurs pour grâce et pour consolation les jeux du cirque: *Circenses ergo Treveri desideratis.* Je l'avoue, leur disait ce saint orateur (*De Gubern. Dei*, *lib.* VI), je vous ai crus dignes de pitié quand vous étiez sous le fer de vos ennemis; mais combien l'êtes-vous plus depuis que vous cherchez à vous en consoler par des vains spectacles? *Miserrimos esse vos credidi, cum excidia passi estis; miseriores vos video, cum spectacula postulastis.* Il vous faut donc des théâtres, et des courses de chevaux, et des pompes, et des jeux: où? dans quelle place? en quel lieu? Sur les ruines de vos murailles, sur les cendres de vos maisons, sur les bûchers de vos pères, au milieu des os et du sang de vos citoyens? Parlez, où ferez-vous ces jeux? *An super busta et sanguinem peremptorum?* Quel endroit de votre ville est exempt de ces tristes marques de la colère de Dieu? Non, je ne m'étonne plus que vous vous soyez attiré tant de malheurs. Ce qui me surprend, c'est qu'en étant échappés vous vous empressiez de les mériter encore. Ah! c'était donc trop peu d'avoir déjà passé trois fois par les flammes des barbares! vous avez voulu risquer un quatrième embrasement, et n'y ayant pas tous péri, vous travaillez par de nouveaux péchés à faire tomber sur vous le dernier éclat de la foudre!

Ils sont pour vous ces reproches, mes chers frères, ils s'adressent directement et person-

nellement à vous. Vous êtes sortis des bras de la mort, peut-être en sortez-vous encore, peut-être portez-vous encore sur vous la pâleur de la mort et les cicatrices des verges dont le bras de Dieu vous a frappés. Vous demandez des jeux, des cartes ; il vous faut des compagnies qui raniment en vous le sentiment du plaisir ; dans quel sang, hélas ! dans quel corps ? *Urbi exustæ, perditæ, captivæ, interemptæ.* Dans un corps dévoré depuis peu de temps par la fièvre, épuisé par les remèdes, desséché par les langueurs. Victime livrée en proie à tous les ennemis de la vie, tremblante sous les coups et les jugements éternels, objet de pitié pour vos amis, de dégoût et de mépris pour vous-même, ayant à peine encore un souffle de vie et des lèvres pour adresser votre faible prière au ciel, après avoir promis à Dieu de vous dévouer tout entier, le corps, les sens, l'esprit et le cœur à son service, ah ! de cœur et d'esprit vous aspirez à ces plaisirs désavoués et détestés ! N'ayant pas la force de les chercher, vous les rassemblez autour de vous, vous en rappelez le goût ! Que ferez-vous quand vos sens seront ranimés et votre santé confirmée ? Trois ou quatre attaques d'infirmité vous ont dû faire sentir que le juge frappait à la porte, et tous ces coups n'ont servi qu'à faire éclater votre ingratitude et votre mauvaise foi. Vous attendez pour vous rendre à lui qu'il frappe encore ; et ne savez-vous pas qu'il peut venir sans frapper ? Combien en voyez-vous d'exemples ? Vous-même n'êtes-vous point réservé pour en servir ? Après l'abus de tant de grâces et de tant de maladies, craignez de mourir sans maladie, et n'oubliez rien pour éviter ce malheur. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur la grâce.

Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere, tu forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam.

Si vous connaissiez le don de Dieu et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous lui en auriez peut-être demandé, et il vous eût donné de l'eau vive (*Joan.*, IV, 10).

Sire (1),

Le siècle où nous vivons semble s'être mis à couvert du reproche que fait Jésus-Christ à la femme de Samarie, d'ignorer le don de Dieu : *Si scires donum Dei.* Ce don de Dieu, cette eau vive, la grâce, source du salut, est devenue l'objet capital et favori de l'étude des savants. Ils en veulent pénétrer les plus redoutables mystères et les plus secrets ressorts, au péril d'être éblouis par l'éclat de la lumière, et de ne remporter pour fruit de leur curiosité que l'aveuglement et l'entêtement.

Ce n'est pas à ces vaines et sèches spéculations sur la nature de la grâce que nous sommes invités, quand Jésus-Christ souhaite si ardemment que le don de Dieu nous soit connu. L'épreuve que nous faisons des déplorables effets de nos recherches orgueilleuses nous fait assez sentir à quel point elles déplaisent à Dieu. La science qui lui plaît, qu'il exige de nous, est une connaissance pratique, animée du désir de boire cette eau céleste et de posséder ce don de Dieu.

Pour nous exciter à ce désir, il ne se contente pas de nous apprendre le prix et la vertu de cette eau, que c'est l'eau vive qui donne et qui rend la vie : *Aquam vivam ;* il nous apprend encore qu'après avoir connu cette eau il faut que nous la demandions : *Si scires, petisses ab eo.* Il nous apprend enfin que quand nous la demandons, Dieu nous la donne : *Petisses ab eo et dedisset.* C'est-à-dire, que cette grâce est tellement le don de Dieu, qu'il en est si précisément et si absolument le maître, qu'il ne tient cependant qu'à nous de l'obtenir en priant. Voilà, chrétiens auditeurs, quelle doit être notre science, et sur quoi Dieu ne peut souffrir que nous soyons ignorants.

Ainsi toute la doctrine de Jésus-Christ sur la matière de la grâce se réduit, selon saint Ambroise, à ces deux fins : à réprimer notre orgueil et à réveiller notre diligence ; il n'y veut point, dit-il, de présomptueux ni de paresseux : *Nec superbos nos vult esse, nec desides.* Point de présomptueux : c'est pour cela que l'Écriture nous fait voir sur ce sujet notre bassesse, notre indignité, le domaine absolu de Dieu, la gratuité de la grâce : *Nec superbos ;* point de paresseux, c'est pour cela que l'Écriture nous compare à des négociants, des économes, des vignerons, des athlètes, des combattants, qui sont récompensés à proportion de leur assiduité au travail : *Nec desides.* Il arrive cependant à peu près dans le royaume de Dieu comme dans les cours des princes, dans l'économie de la grâce comme dans la distribution de la faveur que les plus négligents à la mériter sont les plus hardis à y prétendre, et que les plus oisifs sont les plus prompts à murmurer.

Répondons aujourd'hui aux murmures des pécheurs sur la matière de la grâce ; ne dissimulons point les difficultés. Par là, Seigneur, les pécheurs seront obligés d'adorer votre conduite en condamnant leur orgueil et leur lâcheté, leur orgueil et leur présomption dans leurs prétentions sur la grâce, leur paresse et leur lâcheté dans l'usage qu'ils font de la grâce. Nous prétendons tout de la part de Dieu, voilà notre présomption. Nous n'y contribuons rien de notre part, voilà notre lâcheté. Deux parties de ce discours qui nous feront voir l'opposition de notre conduite au modèle que Dieu nous fournit dans la conversion de la femme et des habitants de Samarie. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, deux sujets de plainte fort communs, l'insuffisance de la grâce et l'inégalité de la grâce. Nous n'en avons pas

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

assez pour nous convertir, première plainte; nous n'en avons pas autant que d'autres en ont, seconde plainte; nous n'en avons pas assez, cela est faux; nous n'en avons pas autant que d'autres, cela est juste. Montrons sur ces deux prétentions l'aveuglement et l'injustice de l'orgueil humain.

1. Je conviens que souvent les premières grâces sont trop faibles pour nous arracher d'abord aux violentes passions, il ne suit pas de là qu'elles soient insuffisantes : car comprenez bien ces propositions. Quelques faibles que soient ces grâces, vous en avez assez pour vous conduire à la plus haute vertu si vous leur êtes fidèle; vous en avez assez pour attirer sur vous le plus sévère jugement si vous leur êtes infidèle. Si donc ces faibles grâces n'ont sur vous aucun effet, ce n'est pas à Dieu, c'est à vous que vous le devez imputer.

N'attendez pas, pécheur, que Dieu prenne la foudre à la main pour vous terrasser comme un saint Paul (*Act.*, IX, 3), ni qu'il emploie les vents pour vous faire aller où il veut comme un Jonas (*Jon.*, I, 6). C'est bien assez que, suivant le cours ordinaire de sa providence, il entre pas à pas dans votre cœur et s'en rende insensiblement le maître.

Cette Samaritaine inconnue dans son pays, ou connue par ses seuls désordres, était sortie de la ville de Sichar pour aller au puits de Jacob : songeait-elle que le Messie l'attendait au bord de ce puits? Il lui demande de l'eau, est-ce un début digne du Messie? A ce mot cependant il avait attaché tout l'ordre et l'enchaînement de son salut : *Da mihi* (*Joan.*, IV, 10) : Donnez-moi. C'est une demande en apparence, et c'est une grâce en effet. Le Sauveur cherche l'occasion de lui devoir quelque chose, et d'être obligé de lui donner par manière de reconnaissance ce qu'il lui donne en effet par pure libéralité. Il excite aussitôt dans le cœur de cette femme une curiosité de s'entretenir avec lui, un penchant à l'écouter, une docilité à le croire, un désir empressé d'obtenir cette eau vive qu'il lui promet. S'étant insinué par cet attrait, il met les remords en usage. Il lui parle de son mari, elle avoue qu'elle n'en a point. Il en prend occasion de lui marquer son désordre et l'abus qu'elle a fait de ce nom pour cacher sa lubricité. Par là réveillant la honte et la confusion dans son âme, et en même temps y relevant la confiance et la sincérité, il lui parle d'un Dieu ennemi de l'hypocrisie, de la nécessité d'être à lui, du bonheur de ceux qui l'adorent. Il lui fait sentir que l'heure est venue de le servir en esprit et en vérité : *Venit hora et nunc est* (*Ibid.*, 21). Alors, la voyant émue, il se fait connaître, il se déclare : c'est moi, dit-il, moi qui vous parle, ce Messie que vous attendez : *Ego sum qui loquor tecum* (*Ibid.*, 26). Cette grâce extraordinaire, cette grâce de salut n'était-elle pas renfermée dans la première parole qu'il avait d'abord semée comme un faible grain dans son son cœur?

Plus faible encore à l'égard des autres Samaritains. Ils ne furent point prévenus par l'entretien du Sauveur. Il ne leur dit point qui il était. Ils ne sentirent point l'attrait de sa voix ni de sa vue. Le seul rapport que leur en fit une femme du commun fit sur eux assez d'impression pour leur inspirer le désir de le connaître et le dessein de l'aller aussitôt chercher. Toutes ces démarches avaient leur principe et leur fondement dans ces trois premières paroles : *Da mihi bibere.* C'est ce grain de senevé qui produit le corps de cette arbre.

Chrétiens, ce que Dieu fit alors dans une demi-heure d'entretien, c'est ce qu'il fait avec nous dans tout le cours de notre vie. Il nous élève par degrés du fond de l'abîme au faîte de la vertu. Pour cela le moindre lien, la plus faible grâce lui suffit dès que la volonté s'y attache. Vous eussiez senti le progrès de cette succession de grâces et leur accroissement par degrés, si vous leur eussiez fidèlement obéi depuis votre enfance. Mais vos péchés en ayant rompu la chaîne, et vous ayant jeté dans la disgrâce de Dieu, vous n'en sortirez que pas à pas, en vous attachant constamment aux liens et aux filets que sa main vous tend pour vous prendre et vous attirer à lui. Jusque-là, dit saint Prosper, vous êtes comme un malade, insensible au péril de son état; vous vous croyez en santé; vous vous faites un plaisir de votre ignorance et de votre insensibilité. *Pro sanitate habet quod ægrotare se nescit : amat languores suos.* Le premier rayon de santé, continue le même saint, la première grâce de salut, c'est, dit-il, un dégoût subit de vous-même et de votre état. On a honte de sa misère, on s'ennuie, on se déplaît, on se hait : *Prima salus ut sibi displicere incipiat.* Ensuite c'est un désir d'être guéri de ses plaies, d'être affranchi de ses péchés. On veut apaiser sa conscience et se mettre en liberté : *Sequens ut sanari desideret.* Ensuite c'est une lumière qui vous fait chercher un libérateur, qui vous fait voir qu'il n'y a que Dieu seul qui vous puisse rendre la santé, le repos et le salut : *Sequens ut a quo sananda sit, noverit* (*Prosper, ad object. Gall.*, c. 6, *et contra Cassian.*, c. 8). Enfin c'est un retour absolu et déterminé à ce divin libérateur. On implore sa miséricorde, on court se jeter entre ses bras.

Dans cet enchaînement et cette succession de grâces, y a-t-il rien, mon cher frère, à négliger? Vous voudriez être élevé d'abord au-dessus de vos passions. Vous ne reconnaissez pour grâce que celle qui surmonte tout, qui triomphe de vous, pour ainsi dire sans vous-même. Hors de là, tous les dons de Dieu vous semblent indifférents; rien ne mérite vos soins et votre correspondance. En quoi donc les faveurs des grands, les plus légères, les plus vaines, vous sont-elles d'un si haut prix? Un regard de leurs yeux, une parole de leur bouche, une marque de leur souvenir, le seul pouvoir d'approcher d'eux, de leur parler en liberté, de leur représenter vos besoins et vos espérances,

une petite préférence, une frivole distinction, jette la joie dans le cœur. On se sent animé d'un nouveau courage, on bâtit là-dessus cent projets, on est attentif au plus petit progrès de sa fortune, on ne néglige rien de ce qui peut l'avancer. Bien loin cependant que ces premiers essais de faveur auprès des grands soient des commencements et des fondements de fortune, ils en sont souvent le terme et la fin ; bien loin que leurs premiers dons soient des engagements à nous en accorder d'autres, avoir reçu d'eux quelque chose est un titre suffisant pour n'en plus rien obtenir. Auprès de vous, Seigneur, on ne court jamais ce risque. Le peu que vous donnez d'abord est un gage assuré d'une plus haute faveur. Ne fût-ce que de l'eau, telle que vous en promettiez à la femme de Samarie, elle devient en nous une source qui rejaillit jusque dans l'éternité : *Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam* (*Joan.*, IV, 14). Ce n'est même qu'à ce dessein que vous nous donnez ces faibles grâces, pour les faire profiter. Vous nous dites à tous, comme ce père de famille disait à ses serviteurs : *Negotiamini dum venio* (*Luc.*, XIX, 13) : Négociez jusqu'à ce que je vienne. Il leur distribue ses talents : à l'un cinq, à l'autre deux, à l'autre un (*Matth.*, XXV, 15). Dites-moi, chers auditeurs, celui qui ne reçut qu'un talent avait-il droit de s'en faire un prétexte de négligence ? Et quand il fut puni pour ne l'avoir pas fait valoir, pouvait-il s'excuser sur le peu de confiance et de libéralité du maître ? Pouvait-il dire : Un seul talent n'était pas assez pour moi ; que ne m'en donnait-on davantage, et je l'eusse mis à profit ? Mauvais serviteur, lui eût-on dit, moins vous aviez reçu, plus vous deviez être attentif à signaler votre industrie, puiqu'en manquant sur un si faible objet, vous rompiez commerce avec moi, vous coupiez court à la suite de mes grâces ; ôtez-moi cet inutile serviteur : *Inutilem servum ejicite* (*Ibid.*, 30). Dieu veut donc si sérieusement que ces faibles grâces nous convertissent, il voit si certainement qu'elles peuvent nous convertir, que, tout juste qu'il est, il en fait le sujet de notre condamnation, si nous n'en faisons pas l'instrument de notre conversion. Il y trouve, dit saint Prosper, un témoignage contre nous, si nous n'y trouvons pas notre remède : *Sufficit quibusdam ad remedium, omnibus ad testimonium.*

Car appliquons-nous ce qu'il dit à ces villes criminelles qui n'avaient pas profité de ces leçons. « Malheur à vous, dit le Sauveur, Bethsaïde et Corozaïm, villes qui vous vantez d'être fidèles ! Si Tyr et Sidon, tout idolâtres qu'elles sont ; si Sodome, tout infâme qu'elle était, eussent vu les miracles que j'ai faits sans fruit à vos yeux, elles auraient expié leurs péchés sous le sac et sous la cendre : *Væ tibi, Corozaim ! væ tibi, Bethsaïda* (*Matth.*, XI, 21). » Vous, chrétiens, vous ne voulez pas qu'on vous compare à Sodome, à Tyr, à Sidon. Non ; mais vous êtes Bethsaïde, vous êtes Corozaïm. Vous entendez tous les jours inutilement retentir à vos oreilles des vérités qui, quand il n'y aurait ni Evangile, ni Sauveur, devraient au moins alarmer votre raison sur la licence de vos mœurs. Vous voyez autour de vous, malgré le scandale public, tant d'exemples de vertu, que vous ne pouvez être vicieux sans choquer la plupart de ceux qui vous environnent. Vous avez la conscience si éclairée, que vous ne péchez presque jamais sans remords. Vous étiez entrés dans le monde avec des principes de religion qui vous mettaient incessamment devant les yeux un Dieu humble, un Dieu souffrant, un Dieu pour modèle de votre vie et pour juge après votre mort. Que de grâces accumulées ! Et tout en vain. Ces malheureux peuples de Tyr, de Sidon et de Sodome ont-ils eu rien de pareil ? Une éducation déplorable, une raison corrompue dès le berceau, nul secours dans leur religion, de tous côtés des exemples honteux qui les entraînaient au libertinage. Au milieu des ténèbres de cette infernale nuit, un faible rayon de grâce a suffi quelquefois pour les retirer de l'enfer. Ninive et ses habitants, et son roi, les plus corrompus des hommes, ont fait pénitence aux menaces de Jonas. Les Juifs ne l'ont pas faite, et vous ne la faites pas, aux menaces, aux promesses ni aux exemples de Jésus-Christ. Cependant quelle distance de Jonas à Jésus-Christ ! quelle différence par conséquent des grâces attachées à l'Evangile de Jésus-Christ aux grâces attachées aux paroles de Jonas ! C'est le raisonnement et l'expression même de Jésus-Christ : *Et ecce plusquam Jonas hic* (*Matth.*, XII, 41). Toutes faibles qu'étaient ces sortes de grâces, ils en avaient assez pour faire une vraie pénitence et pour être justement condamnés, s'ils ne la faisaient pas. Vous en avez donc assez pour la faire, puisqu'ils l'ont faite, au moins puisqu'ils l'ont pu faire, au sentiment de Jésus-Christ. Et si vous n'en profitez point, vous en avez assez pour vous attirer un jugement plus sévère que ceux d'entre eux qui seront damnés avec vous, au sentiment du même Jésus-Christ. *Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione ista, condemnabunt eam* (*Ibid.*). Non, non, pécheurs, ceux qui vous condamneront au dernier jour, qui s'élèveront contre vous, ce ne seront point seulement ces apôtres à qui le Sauveur a promis douze tribunaux auprès du sien ; ce ne seront point ces vierges ni ces martyrs rayonnant de gloire autour du trône de l'Agneau. Ce seront, dit le Fils de Dieu, les Ninivites qui ont cru à la prédication de Jonas ; ce seront les prostituées, les publicains qui ont cru à la prédication de Jean-Baptiste ; ce seront du fond des enfers des millions de réprouvés qui auraient cru, s'ils avaient eu ces lumières, ces inspirations, ces remords que vous avez méprisés : *Surgent in judicio et condemnabunt eam.*

Que dit là l'orgueil du pécheur ? Tous les raisonnements qu'il fait sur l'insuffisance de la grâce n'ont donc aucun fondement ; ce premier murmure est donc vain ? Quelque

légère que soit la grâce, il en a donc assez pour se sauver s'il en profite, ou pour être condamné s'il ne veut pas en profiter; mais il n'en a pas autant que d'autres. Pour se sauver, dit-il, il ne suffit pas d'en avoir plus que les infidèles qui ne se sont pas sauvés, il faudrait en avoir autant qu'en ont eu les saints qui se sont effectivement sauvés. Inégalité de la grâce. Second murmure du pécheur, second attentat de l'orgueil du genre humain. Montrons que cette inégalité est juste.

2. Juste, chers auditeurs, d'une justice particulière et d'une justice générale. Appliquez-vous à ce qui suit. Vous vous croyez en droit d'exiger de Dieu de plus fortes grâces : pourquoi? Parce que celles qu'il vous a données jusqu'ici n'ont eu nul effet sur votre cœur. Et c'est justement pour cela qu'il vous doit refuser ces fortes grâces. En quel lieu du monde avez-vous vu que l'abus d'un petit bienfait fût une raison pour en obtenir un plus grand? Au contraire, on punit le mépris des premiers dons par le retranchement des autres et par la suppression de ceux qu'on a déjà faits. Si cela est juste parmi nous, et des grands à leurs inférieurs, cela l'est encore plus de Dieu aux hommes, et c'est précisément le sens de ces paroles du Seigneur : « Celui qui n'a rien, c'est-à-dire qui a peu, et qui du peu qu'il a ne tire aucun avantage, on lui ôtera même le peu qu'il a : *Et quod habet auferetur ab eo* » (*Matth.*, XIII, 12). Règle si certaine et si absolue dans le gouvernement de Dieu, que l'on n'apporte point de plus solide raison de l'endurcissement de l'homme dans son péché.

Quand on parle d'un endurci, Pharaon vient aussitôt en pensée; son endurcissement, tout affreux qu'il nous paraît, paraît à saint Augustin non-seulement juste, mais même évidemment juste : *Pœna non solum justa, sed evidenter justa* (*Quæst.* 18 *super Exod.*). Pour quelle raison? La voici : Quels biens, dit saint Augustin, Joseph, ses frères, ses descendants, tout le peuple d'Israël, n'avaient-ils pas faits à l'Egypte? Ils l'avaient cultivée et enrichie durant plus de deux cents ans. Pharaon ne l'ignorait pas, et c'était ce qui l'empêchait de leur permettre d'en sortir. Cette connaissance qu'il avait des services de ce peuple était, dit saint Augustin, une vraie vocation de Dieu, une inspiration suffisante pour l'obliger à traiter humainement ceux qui le servaient si fidèlement. Cependant il les traitait chaque jour avec plus d'inhumanité. *Quod autem exercuit crudelitatem in eos quibus misericordia debebatur, et huic vocationi obtemperare noluit.* Or, parce qu'il étouffa ce sentiment commun d'humanité, cette espèce de vocation et d'inspiration divine, pour cela, dit saint Augustin, il mérita la rigueur terrible que Dieu exerça contre lui; et ce cœur qui s'était endurci volontairement lui-même aux sentiments d'humanité, fut endurci par châtiment aux sentiments du salut : *Meruit pœnam ut induraretur illi cor* (*Lib.* 83, *Quæst.*, *q.* 68.).

Donc, pour répondre maintenant à vos idées, si Dieu eût donné à Pharaon des grâces encore plus fortes, ne se fût-il pas attendri? Oui, sans doute. Et pourquoi donc ne les lui donnait-il pas? parce que Pharaon s'en était rendu indigne. Et comment rendu indigne? par le mépris des secours communs de Dieu, par l'oubli des sentiments naturels d'humanité que Dieu fortifiait en lui par sa grâce. Et comment Dieu, tout bon qu'il est, peut-il se résoudre à punir un léger oubli par un châtiment si rigoureux? comme un père sage et bon, pour tenir toute sa famille et tous ses enfants dans leur devoir, en abandonne un quelquefois à sa mauvaise conduite, après un long abus des soins paternels. Le retranchement et le refus des grandes grâces est donc en Dieu souvent l'effet de sa justice particulière; aussi souvent l'effet de sa justice universelle. Vous l'allez voir.

Si les grâces que Dieu destine à la conversion des pécheurs étaient toutes d'un même poids, qu'ils fussent tous également certains de leur conversion future, à quels excès iraient leurs déréglements? Quel est le pécheur qui se proposât des bornes? Il est donc de la justice universelle de Dieu, qui doit maintenir la vertu dans l'univers, de ne pas donner indifféremment ni également à tous ceux qui pèchent la grâce de se repentir, mais de tenir tous les esprits en suspens par un sage tempérament de rigueur et d'indulgence. Et sur cela, voici, Messieurs, ce que peut-être vous n'avez jamais entendu; c'est que presque jamais Dieu n'a fait éclater sa miséricorde par quelque exemple fameux de conversion, qu'incontinent après il n'ait fait éclater sa rigueur par quelque exemple fameux de mort dans l'impénitence. Pourquoi? pour empêcher les méchants de s'autoriser dans le péché par l'espérance de la grâce et de se faire, pour ainsi dire, un droit de prescription sur la clémence de Dieu.

Si jamais la grâce a fait un miracle en matière de conversion, ç'a été en la personne de Manassès. Dès l'âge de douze ans, monté sur le trône de Juda, il y avait élevé avec lui toutes les passions dont le cœur de l'homme est capable. Impiétés, cruautés, impudicités, idolâtrie, abominations, magie; le temple de Dieu profané, le prophète Isaïe massacré, ses propres enfants à lui-même immolés et brûlés sur les autels des idoles : à peine la plus longue vie eût-elle suffit à tant d'horreurs. Manassès, en huit ans de règne, en vingt ans de vie, en était parvenu là. Voilà de tous les pécheurs qui vivaient alors sur la terre celui que la sagesse de Dieu choisit pour lui toucher efficacement le cœur. Elle emploie l'adversité pour l'appeler à la pénitence. Il tombe au pouvoir des Assyriens ses ennemis. Chargé de fers, il reconnaît sa misère, il pleure amèrement et sincèrement ses péchés; il est exaucé, Dieu le délivre et le rétablit sur le trône; il y passe quarante-cinq ans dans les exercices de la pénitence et dans l'observation de la loi (IV *Reg.*, XXI; II *Paral.*, XXXIII). Quel prodige de miséricorde! Après cela ne doit-on pas tout espérer? Pécheurs, ne vous flattez pas, ne portez pas si haut vos espérances.

Il y eut grâce pour Manassès, il n'y en eut point pour son fils beaucoup moins coupable que lui. Amon succède à Manassès (IV *Reg.*, XXI, 18). Fier des exemples de son père, il crut qu'il n'avait, comme lui, qu'à dévouer sa jeunesse à la débauche, et qu'il aurait comme lui tout le temps de se repentir. Il se trompa dans ses mesures. Il fut bien en son pouvoir d'imiter les désordres de Manassès, il n'en fut pas de même à l'égard de sa pénitence. Après deux ans de règne et de débauche, il fut surpris d'une mort violente (*Ibid.*, 23), et, fils d'un pénitent de quarante-cinq années, il n'eut pas un moment pour se déclarer pénitent. Par la même raison, Nabuchodonosor expia ses cruautés par une longue pénitence (*Dan.*, IV, 33), et Balthazar, son fils, ne passa-t-il pas d'un festin à une funeste mort (*Dan.*, V, 30)? David trouva grâce; Salomon, son fils, en trouva-t-il? Le premier homme, enfin, Adam, le premier pécheur, fut le premier pénitent; Caïn, son premier fils, le premier impénitent. Oui, Messieurs, depuis le commencement jusqu'à la consommation des siècles, il y a eu et il y aura toujours dans la conversion des pécheurs une inégalité soutenue par la justice universelle. Les uns auront cette grâce, et les autres ne l'auront pas, pour ôter à l'orgueil des uns tout lieu de se flatter sur les exemples des autres. Réglez-vous là-dessus, et sur ce principe, songez à votre salut.

Qu'avons-nous à murmurer? Que nous importe que les saints, couronnés pour leur innocence, ou du moins pour leur pénitence, aient eu plus de grâces que nous, si nous en avons notre mesure, s'il ne tient qu'à nous de l'augmenter, s'il n'y a que notre paresse ou notre infidélité qui la puisse rendre inutile? Quel tort Dieu nous fait-il, quand par sa puissance absolue il ne nous donne pas tout ce qu'il peut, puisque par sa justice il nous donne tout ce qu'il doit, et par sa bonté beaucoup plus encore qu'il ne doit? Tout cela ne vous ôte point votre inquiétude. Vous n'êtes pas encore content. C'est l'effet de l'orgueil qui vous domine et qui vous révolte contre Dieu. Car si vous aviez, je ne dis pas un peu de cette humilité recommandée aux chrétiens, mais un peu de cette équité qui est inséparable de la raison, quand la raison n'est point corrompue, vous verriez qu'il est hors du bon sens de réduire tout à vous, de regarder comme injustice tout ce qui s'oppose au degré d'amour que vous ressentez pour vous. Vous ne vous figureriez pas que Dieu n'est Dieu que pour ménager vos prétendus avantages, et pour régler sa conduite sur ce qui vous passe par l'esprit. Vous ne réduiriez pas, comme vous faites en tous vos raisonnements, tous ses attributs à sa bonté seule. Et quand vous dites que Dieu est bon, vous vous souviendriez qu'il est sage, et qu'il ne doit pas troubler l'ordre général pour vous conduire à votre gré. Vous vous souviendriez qu'il est juste, et qu'il ne peut mieux vous punir qu'en vous retranchant les biens dont vous abusez. Vous vous souviendriez surtout qu'il est maître absolu de ses grâces, et que de la terre qu'il tient en ses mains il peut faire des vases d'honneur et des vases d'ignominie, sans que les vases d'ignominie se puissent plaindre de lui. De qui donc? D'eux-mêmes et de leur paresse. Nous l'allons voir dans le second point.

SECONDE PARTIE.

Le plus injuste et cependant le plus commun de nos désirs sur la grâce est que Dieu nous en voulût prévenir de telle manière que notre salut fût certain, sans qu'il fût en notre pouvoir d'y mettre obstacle. On voudrait que Dieu fît tout et que l'homme ne fît rien, mais l'ordre éternel est contraire à cet injuste désir.

Homme, dit saint Augustin, Dieu vous a créé sans vous, mais il ne vous justifiera pas sans vous : *Qui fecit te sine te, non justificat te sine te* (*Serm.* 15 *de Verbis Apost.*). La justification, le salut est un ouvrage commun entre Dieu et vous. Il faut que Dieu vous parle, mais il faut que vous l'écoutiez. Il faut que Dieu vous prépare sa grâce, mais il faut que vous la demandiez. Il faut enfin que Dieu agisse, mais il faut que vous agissiez. Il parle, il vous offre sa grâce, il agit de son côté; quel ordre dans sa conduite! Et vous, de votre côté, vous ne voulez pas agir avec Dieu, premier degré de lâcheté; vous ne voulez pas demander la grâce de Dieu, second degré de lâcheté; vous ne voulez pas même écouter Dieu, troisième degré de lâcheté. Comment donc vous plaignez-vous que sa grâce vous abandonne?

Aucun de ces défauts ne peut être imputé à la femme de Samarie. Jésus-Christ lui parle en maître; avec quelle docilité s'applique-t-elle à l'écouter? Il lui offre une eau salutaire, capable d'étancher éternellement la soif; avec quelle ardeur ne la demande-t-elle pas? Il agit sur son cœur par de subites impressions de honte et de repentir; avec quelle facilité passe-t-elle aussitôt de la honte à la confiance, et du repentir au zèle? Elle court à la ville chercher au Fils de Dieu des disciples et des auditeurs, elle l'annonce à tout le peuple, elle leur porte la lumière du salut : Venez et voyez, leur dit elle : *Venite et videte* (*Joan.*, IV, 29).

De même les Samaritains. Touchés du rapport de cette femme, ils ne s'en contentent pas, ils veulent s'instruire par leurs yeux; ils sortent, ils vont chercher ce nouveau Maître, ils le prient de venir chez eux, ils l'y retiennent deux jours, ils le reconnaissent pour vrai Messie : *Quia hic est vere Salvator mundi* (*Ibid.*, 42). Est-ce là profiter de la grâce et travailler avec la grâce? Est-ce ainsi que vous la secondez?

1. Premièrement en combien de manières Dieu agit-il auprès de nous? Combien de coups a-t-il fait éclater pour vous retirer de votre indolence et vous réveiller de votre sommeil? Tant de malheurs publics et particuliers, les pertes de biens, les maladies, la mort subite et imprévue de ceux que vous chérissiez, la mort et les châtiments des complices de vos désordres, mille et mille accidents fâcheu

vous ont souvent répandu dans le cœur une amertume involontaire, un dégoût du monde et du péché qui ne venait point de votre fonds : c'était Dieu qui jetait en vous cette semence de grâce, et qui faisait autour de vous ce grand bruit pour vous réveiller. Il agissait en vous pour vous faire agir avec lui. C'était là l'heure et le moment de coopérer à sa grâce : *Venit hora et nunc est* (*Ibid.*, 21). Qu'avez-vous fait ? Combien peu fallait-il faire ? Et vous n'avez rien voulu faire.

Ah ! c'est vous qui êtes dépeint au chap. XXV des Actes des apôtres, en la personne de ce roi qui voulait entendre saint Paul. C'était le jeune Agrippa, si fameux dans l'histoire judaïque, moins par ses faits que par les divers mouvements de sa fortune. Il avait près de lui sur le même tribunal sa sœur Bérénice : tous deux mauvais Juifs et demi-païens ; ils avaient tous deux besoin d'une puissante conversion. De quelle force, avec quelle autorité Paul, chargé de fers, leur expliqua-t-il les devoirs de la vie chrétienne ! A sa parole Agrippa fut éclairé d'une grâce si lumineuse et si vive, qu'il n'en put dissimuler l'effet. Paul, s'écria-t-il, peu s'en faut que tu ne me persuades d'être chrétien : *In modico suades me christianum fieri* (*Act.*, XXVI, 28). Peu s'en faut, prince, peu s'en faut ? Hé ! que s'en faut-il ? à qui tient-il ? à vous ou à Dieu ? de quel côté ce peu vous manque-t-il ? du côté de Dieu ou du vôtre ?

Il est vrai qu'Agrippa désirait d'entendre Paul si renommé dans la Judée : *Volebam et ipse hominem audire* (*Act.*, XXV, 22). Mais de combien d'affaires un prince est-il occupé, sans parler des plaisirs, qui attachent encore plus que les affaires ! Eût-il jamais gagné sur lui d'aller entendre l'Apôtre ou de l'appeler dans son palais ? Dieu lui-même le lui adresse ; mais comment et par quels chemins ? par quels enchaînements de périls et de fatigues ? Il a fallu, pour en venir là, que tout Jérusalem se soit soulevé contre Paul, qu'il ait été chargé de coups dans le temple, et presque mis à mort par les Juifs ses ennemis, qu'il n'ait échappé à leur furie qu'en appelant à César et se rendant prisonnier des Romains ; que dans les fers des Romains il ait été promené de ville en ville et de magistrat en magistrat, pour parvenir enfin à ce tribunal où ce prince et sa sœur l'écoutent, où ce prince est touché de la pensée du salut. Tous ces travaux de Paul tendaient donc à ce salut. Voilà ce que Dieu a fait pour le salut de ce prince : *In modico suades me*. Est-ce là peu ? Le peu qui manque à son salut ne manque donc pas de la part de Dieu ; c'est donc de la part du prince. Et de bonne foi que faut-il ?

Il avoue qu'il est touché, que le prédicateur a dit merveilles, qu'il ne se peut rien de plus fort. Mais cet aveu que vous faites de votre état, du mouvement que son discours vient d'exciter dans votre âme, est-ce tout ? sera-ce tout ? Un faible effort au moins, un faible élancement au-dessus de vos passions, quelque essai de changement dans votre manière de vie, à quoi tient-il que vous ne secondiez la grâce, au moins par ce mouvement de votre oisive liberté ? Peu s'en faut, dites-vous ; en effet n'était-ce pas peu pour ce prince, et que lui eût-il coûté de chasser de sa cour quelques-uns de ses flatteurs qui l'endormaient sur ces devoirs, d'éloigner cette sœur incestueuse qui le rendait odieux à ses sujets et méprisable aux Romains ? Il ne fallait qu'ouvrir les yeux, qu'avoir un rayon de bon sens, pour comprendre à quel point il était honteux et ridicule de traîner partout cette sœur à ses côtés, d'oser paraître en public sur le tribunal avec elle. Un peu d'honneur et d'attention aux discours du monde, un peu de honte et de pudeur eût fortifié le mouvement qui s'excitait dans son cœur, et consommé par degrés l'ouvrage commencé par la grâce. Il ne fit rien ; faites-vous plus, pécheur ?

Vous vous mettez dans l'esprit que pour votre conversion, pour vous détacher de ce malheureux commerce, il faut des ressorts tout-puissants. Hélas ! de tout temps, tous les jours, par où voit-on rompre les nœuds des plus fortes passions ? par un léger intérêt de fortune, une absence, une jalousie ; par des soupçons et des rapports ; par quelques défauts découverts, par un simple dégoût sans sujet. On voit par là les plus vives passions s'éteindre au moment qu'elles paraissent plus en feu. N'est-il pas honteux que de si faibles moyens, un caprice, une humeur, un hasard, un dégoût, un rien, nous rendent naturellement victorieux de nous-mêmes, et que nous prétendions faire tant valoir auprès de Dieu la victoire que sa grâce nous fait remporter sur nous ? *In modico suades me*. Je conviens donc avec vous qu'il s'en faut peu que vous ne soyez converti ; mais ce peu vous manque par votre faute et par votre lâcheté. Vous ne voulez pas agir avec Dieu. Bien plus, second degré de lâcheté, vous ne voulez pas demander la grâce de Dieu.

2. Mon frère, dit saint Augustin, vous êtes un paralytique, un voyageur surpris par les voleurs, chargé de coups et de plaies, étendu par terre à demi-mort. En cet état, épuisé comme vous l'êtes, vous ne pouvez ramasser votre corps sanglant, vous relever, vous soutenir. Vous êtes sans doute à plaindre, mais vous n'êtes pas à blâmer. Car comment feriez-vous ce que vous n'avez pas la force de faire ? *Non tibi deputabitur ad culpam, si vulnerata membra non colligis* (*De Lib. Arbitr.*, *lib.* III, *cap.* 19). En quoi donc êtes-vous à blâmer, à condamner ? C'est que vous avez devant nous un médecin charitable et qui s'offre à vous guérir ; vous n'avez qu'à le prier, qu'à lui demander son secours ; vous avez pour sûreté du succès de votre demande sa promesse appuyée de son serment ; et vous ne demandez pas ? Vous ne voulez pas le prier ? Est-ce orgueil ? est-ce désespoir ? C'est au moins une indifférence, une lâcheté sans excuse.

Avez-vous jamais bien compris l'aveuglement de ce célèbre Simon qui, par le dessein criminel d'acheter le don des miracles et les autres dons du Saint-Esprit à prix d'argent,

a donné le commencement et le nom au fameux péché de simonie? Il est repris de son dessein par saint Pierre, et vivement menacé de la colère de Dieu. Mais en même temps il est instruit du remède, qui est de faire pénitence et de prier Dieu : *Pœnitentiam age, et roga Deum* (*Act.*, VIII, 22) : Fais pénitence, et prie Dieu, lui dit l'apôtre.

Que fait-il? au lieu de prier, lui coupable et chargé du crime, il se décharge de ce soin, sur qui? sur ces mêmes apôtres qui lui prescrivaient la prière comme un devoir personnel. «Vous-mêmes, leur répondit-il, vous autres, priez Dieu pour moi : *Precamini vos pro me ad Deum* (*Ibid.*, 24).» C'est comme si le malade invitait le médecin à prendre lui-même son remède. Cela vous paraît hors de sens, rien n'est cependant plus commun. De fidèles amis vous parlent de votre salut, vous exposent le péril de votre état, l'incertitude de la vie, les surprises de la mort. Vous les écoutez, vous soupirez. La conclusion de ces conversations sérieuses : Priez Dieu pour moi, leur dites-vous, qu'il veuille toucher mon cœur : *Precamini pro me ad Deum.* Ah! vous ne voulez pas prier, parce que vous ne voulez pas être exaucé. Vous craignez que Dieu ne vous donne ce que vous demanderiez. «Si vous connaissiez le don de Dieu, disait le Sauveur à la femme de Samarie, vous le demanderiez à Dieu : *Si scires donum Dei, petisses ab eo* (*Joan.*, IV, 10).» Vous, au contraire, pécheur, parce que vous connaissez le don de Dieu, parce que vous savez l'ascendant que la grâce prend sur un cœur quand une fois ce cœur s'est laissé gagner, parce que vous prévoyez qu'elle y changera tout, qu'elle y renversera tout, qu'elle vous fera renoncer à vos chères habitudes, qu'il vous faudra devenir humble, chaste, mortifié, c'est pour cela que vous craignez cette grâce et que vous ne voulez pas la demander. Enfin, pour comble de mépris, vous ne voulez pas même l'écouter. Troisième degré de lâcheté.

3. Car pourquoi fuyons-nous la vue des morts, les idées de la mort, tout ce qui peut nous en réveiller la pensée? c'est que Dieu nous parle par là ; c'est que nous trouvons là des leçons de pénitence, une image évidente de la vanité des biens créés, une sévère censure de notre orgueil et de notre délicatesse. Tout cela nous crie qu'il faut songer à mourir, et par conséquent à nous convertir. Pourquoi fuyons-nous de nous avouer à nous-mêmes notre âge et nos infirmités? c'est pour nous épargner les réflexions sur la rapidité et la caducité de la vie. Pourquoi fuyons-nous les sermons, les livres de piété, les conversations sérieuses, la compagnie des gens de bien? c'est que tout cela nous condamne en nous apprenant nos devoirs. Ajouterai-je encore pourquoi fuyons-nous d'être seuls? c'est qu'alors, abandonnés à nous-mêmes, à nos propres réflexions, nous sommes en danger de nous dégoûter de nos faiblesses, de porter nos désirs à notre solide bonheur, en un mot d'écouter Dieu. Si quelquefois nous tombons par hasard dans les occasions, et pour parler ainsi, dans les pièges de la grâce, alors que ne faisons-nous pas pour effacer les impressions qu'elle commence de faire en nous? *Recede a nobis :* Retirez-vous, disons-nous aussitôt ; nous ne voulons point recevoir la science de vos voies : *Scientiam viarum tuarum nolumus* (*Job*, XXI, 14) : Nous ne voulons point être instruits, ni éclairés, ni intimidés, ni touchés, ni par conséquent convertis.

Suivons saint Paul à Césarée au tribunal du proconsul Félix : (*Act.*, XXIV, 25) : car le Seigneur l'avait destiné pour porter sa grâce et son nom aux nations et aux princes de la terre (*Act.*, IX, 15). Quel était ce Félix? un magistrat distingué par toutes les qualités qui peuvent rendre un homme odieux au reste des hommes, esclave par la naissance, affranchi par la faveur, élevé par le choix d'un empereur imbécile au gouvernement de la Judée, et par le caprice de la fortune à l'honneur d'épouser trois reines, accablant les peuples sous le poids de ses exactions, et pour réduire son mérite au trait que nous en a laissé un historien romain, un homme exerçant avec un cœur d'esclave toute l'autorité d'un roi : *Jus regium servili ingenio exercuit.*

Voilà l'homme à qui saint Paul eut affaire. Quelles vérités lui prêcha-t-il? A ce brigand public il ose prêcher la justice, à cet impudique public il ose prêcher la chasteté, à ce juge plus criminel que tous ceux qu'il condamnait, il ose prêcher un Dieu vengeur qui doit juger tous les juges : *Disputante illo de justitia, et de castitate, et de judicio futuro* C'était là lui porter les traits les plus vifs de la grâce. Avec quel effet? L'effet fut tel que ce cœur insensible à tous les sentiments d'honneur, de pitié, de probité, de pudeur même naturelle, ébranlé enfin par les coups que l'Apôtre lui portait, sentit sa fierté s'amollir ; il fut ému, c'est peu, il fut épouvanté, il en trembla : *Disputante illo tremefactus Felix.*

Quelle impression de grâce, ô mon Dieu sur un païen pénétré de tant de vices! Le voilà donc vaincu : non, mes frères ; à qui tient-il? il ne tient pas à la grâce : à qui donc A son mauvais cœur. Il sent que la grâce parle et qu'il a trop écouté. Qu'en conclut-il? qu'il ne faut plus écouter. «C'en est assez Paul, lui dit-il ; à une autre fois le reste allez, nous nous verrons à loisir et quand en sera temps : *Quod attinet, vade ; tempore opportuno accersam te* (*Act.*, XXIV, 25). Ah! paroles ennemies de la grâce et du salut paroles qui peuplent l'enfer, qui en ouvrent les barrières à tout ce qu'il y a d'illustre de glorieux sur la terre, aussi bien qu'au peuple ignorant. Allez, allez, dites-vous une autre fois, à loisir, quand il sera temps

Et quand viendra ce loisir et ce temps Où le trouverez-vous? Où le prendrez-vous? Tout ce que vous avez de temps est dévoré par les affaires, ou dérobé par les plaisirs, ou entraîné par le hasard et par la nécessité des événements de la vie. Vous pouvez trouver de temps pour faire ce qu

vous plaît : *Tempore opportuno*, comment en trouverez-vous pour faire ce qui répugne à toutes les inclinations de vos sens et de vos passions, c'est-à-dire pour étudier les devoirs de votre salut ? Vous ne trouverez point ce temps, dans le tourbillon de vanité qui emporte la jeunesse à tant de honteuses folies ; vous ne le trouverez point dans les piéges, les écueils, les précipices, les tempêtes où l'intérêt et l'ambition engagent le cours de la vie. Le trouverez-vous dans l'âge d'épuisement, où l'esprit se sent accablé sous les ruines des forces du corps ? Le trouverez-vous à la mort ? Non, le temps de penser au salut, à l'éternité, ne se trouvera pour vous qu'en enfer. Allez, allez : *Vade, vade, vade.* Vous irez jusque-là sans penser à votre salut.

Mais dans ces déplorables temps des réflexions éternelles, alors, pécheur, comment y penserez-vous ? Quel reproche vous ferez-vous sur l'abus et le mépris de la grâce ? Aurez-vous le front de vous plaindre ou qu'elle vous ait manqué, ou qu'elle ait été trop faible, ou trop lente à vous toucher, ou trop prompte à s'échapper ? Dieu, qui connaît la vérité, ne confondra-t-il pas votre orgueil à tout prétendre et votre paresse à ne profiter de rien, en vous retraçant les moments, les occasions, les lieux même où sa grâce a travaillé vainement sur votre cœur ? Combien de fois l'ai-je voulu, vous dira-t-il, comme autrefois aux pierres insensibles des murs de Jérusalem ? et tu ne l'as pas voulu : *Quoties volui, et noluisti* (*Matth.*, XXIII, 37) ?

Je l'ai voulu toutes les fois que je t'accablais de remords, que je te rendais les plaisirs ennuyeux et insipides, que je t'enlevais tes amis et tes protecteurs, que je te faisais éprouver l'ingratitude du monde et les trahisons de la cour, que je te disais en cet état : Venez à moi, vous qui êtes affligés. Tu n'as pas voulu m'entendre : *Et noluisti !* Je l'ai voulu quand je t'ai invité par mes promesses, étonné par mes menaces, averti dans les périls, pressé, poussé à bout par les coups de la fortune. Combien de fois ? *Quoties ?* et tu n'as pas voulu plier : *Et noluisti !* Je l'ai voulu : quel intérêt m'y obligeait ? quel honneur me revenait de tes services qui n'eût pu me revenir de ton châtiment ? Et toi qui courais tout le risque et qui avais tout l'intérêt, qui ne pouvais me désobéir sans te rendre éternellement misérable, tu n'as pas voulu m'obéir ! *Et noluisti !* Je l'ai voulu : tout semblait m'en détourner, l'énormité de tes péchés, leur multitude, leur durée, la faiblesse de ton repentir, l'enchaînement continuel de tes rechutes. Ma seule miséricorde me parlait en ta faveur, à chaque infidélité que je te représentais ma grâce ; et tu n'en as point voulu ! *Et noluisti !* Marque-moi quelque moment dans tout le cours de ta vie où tu aies pu dire : J'ai voulu, Seigneur, j'ai voulu ; et vous n'avez pas voulu : *Volui, et noluisti.* C'est moi qui ai toujours voulu ta conversion, ton salut : c'est toi, pécheur, qui, bien loin de le vouloir, n'as jamais voulu que ta perte : *Ex te perditio tua* (*Ose.*, XIII, 9).

Seigneur, faites-le nous vouloir, maintenant, non pas à la mort ; dans la vie, non pas dans l'enfer ; faites-le nous vouloir par de plus puissantes grâces ; et commandez-nous ce que vous voudrez : *Da quod jubes, et jube quod vis.* Ainsi soit-il : au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

PREMIER SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur la Providence

Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus prit les cinq pains, et ayant rendu grâces, il les distribua par les mains de ses disciples aux cinq mille hommes qui étaient assis (*Joan.*, VI, 11).

Nous ne pouvons considérer sans étonnement cette prodigieuse multiplication des pains, ce miracle particulier de la Providence. Comment donc pouvons-nous, dit saint Augustin, fermer les yeux aux miracles continuels de la Providence, au milieu desquels nous vivons et par lesquels nous subsistons ? Nous y sommes si accoutumés, et cet usage commun nous y rend si insensibles, que les uns par impiété osent contester à Dieu le gouvernement du monde, et que les autres par faiblesse osent se défier de son secours : les uns et les autres frappés des désordres éclatants qu'ils voient arriver tous les jours. Elle est telle cependant, cette conduite de Dieu, que, bien loin d'en être scandalisé par impiété ou par faiblesse je ne pourrais, dit saint Augustin, s'il nous gouvernait d'une autre manière, me persuader qu'il fût Dieu. Ce qui sert aux uns de raison pour douter de la Providence, aux autres pour en murmurer, me sert à moi de conviction pour l'adorer et pour la défendre. Et tandis que je vois dans toutes les conditions une infinité de mécontents chercher vainement leur consolation dans l'imprécation et dans le murmure, je trouve la mienne en bénissant la sage loi de la Providence au milieu des désordres les plus apparents.

Cette loi si sage dont Dieu ne s'écarte jamais est comprise dans ces paroles de saint Augustin : *Dominus habet curam tui, securus esto... Nusquam tibi deest, tu illi noli deesse* (*In psal.* XXXIX, 18). Nous avons un Dieu qui a soin de nous, mes frères ; il ne nous manquera pas si nous ne lui manquons pas. Ce peuple de notre évangile, attentif aux leçons de Jésus-Christ, le suivant par les déserts et par les campagnes, ce peuple manquait-il à Dieu ? Mais ce Dieu fidèle dans ses promesses, employant jusqu'aux miracles pour secourir ses enfants, ce Dieu manquait-il à son peuple ?

Etablissons donc dans ce discours deux vérités, à la consolation des affligés et à la confusion des impies. La première, que ce n'est point la Providence qui nous manque ; la seconde, que c'est nous qui manquons à la Providence. Il n'en faut pas davantage pour arrêter l'injustice de nos murmures, et

pour adoucir l'amertume de nos chagrins. Jetons-nous au pied de l'autel, et prions le Saint-Esprit d'ouvrir nos esprits et nos cœurs à ces deux pensées. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut avouer, Messieurs, qu'en ce moment je me sens saisi d'une extrême confusion à la vue de ce que je vais entreprendre, non pas par défiance de la vérité, mais par une juste douleur d'être obligé de persuader à des hommes pleins de raison que les intérêts publics doivent l'emporter sur les intérêts particuliers, et de persuader à des chrétiens pleins de foi que les intérêts éternels doivent l'emporter sur les intérêts temporels. C'est là cependant où se réduisent toutes les difficultés que l'on forme communément sur la matière de la Providence.

Qu'est-ce que la Providence? Païens et chrétiens conviendront que c'est une raison supérieure qui conduit toutes choses à leur fin par des moyens proportionnés à leur état et à leur nature : *Attingit a fine ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter* (*Sap.*, VIII, 1). Il s'ensuit de là qu'il est du devoir de la Providence de pourvoir aux besoins de toute la communauté des hommes en général : c'est ce que j'appelle providence universelle. Et parce que chaque homme est membre de cette communauté, il est encore du devoir de la Providence de pourvoir aux besoins de chaque homme en particulier : c'est ce que j'appelle providence particulière. Et parce que l'âme immortelle est ce qu'il y a de plus noble et de plus important dans chaque homme en particulier, il est encore du devoir de la Providence de pourvoir aux besoins éternels de l'âme : c'est ce que j'appelle providence éternelle. Et parce qu'enfin le corps mortel et sujet au temps est l'instrument de l'âme dans ses fonctions, il est encore du devoir de la Providence de pourvoir aux besoins temporels du corps : c'est ce que j'appelle providence temporelle.

Appliquons cette doctrine au miracle de ce jour. Considérons ce grand peuple attaché à la suite de Jésus-Christ, ou comme un corps de cinq mille personnes sans les femmes et les enfants : *Numero quasi quinque millia* (*Joan*, VI, 10) : comme tels ils sont en quelque façon l'objet de la providence universelle; ou considérons-les par familles et par personnes : *Secundum contubernia per centenos et quinquagenos* (*Marc.*, VI, 39) : comme tels ils sont l'objet de la providence particulière; ou considérons-les comme des brebis errantes, cherchant le pasteur de leurs âmes et la pâture du salut : *Sicut oves non habentes pastorem, cœpit illos docere multa* (*Ibid.*, 34) : comme tels ils sont l'objet de la providence éternelle; ou enfin considérons-les comme des malades cherchant leur santé, des faméliques cherchant du pain : *Misertus est eis et curavit languidos* (*Matth.*, XIV, 14) : comme tels ils sont l'objet de la providence temporelle. Ou bien, Messieurs, il n'y a point de Providence, ou elle doit se proposer toutes ces quatre fonctions. Que fait l'homme cependant? telle est sa témérité que, fermant les yeux aux deux principales fonctions de la Providence, qui sont le gouvernement universel et le gouvernement éternel, ne considérant que lui-même, et dans lui-même ne considérant que son corps, il ne veut reconnaître en Dieu que la providence particulière et la providence temporelle. Et là-dessus appuyant ses chagrins, il ne craint point d'imputer à Dieu toutes les disgrâces de la vie.

Or, pour confondre sur cela la témérité de l'esprit humain, j'avoue que Dieu doit ses soins aux besoins particuliers et aux besoins temporels de chacune des créatures. Il s'y est engagé par les promesses les plus capables de nous persuader et de nous toucher. Il s'est même étonné de notre peu de foi sur cette matière : *Quanto magis vos, modicæ fidei* (*Matth.*, VI, 30)? Il nous a même défendu l'inquiétude sur l'avenir : *Nolite solliciti esse in crastinum* (*Ibid.*, 31). Il a regardé cette inquiétude comme un reste de paganisme : comme s'il n'était pas possible d'être chrétien et de se chagriner sur ces sortes de besoins : *Hæc enim omnia gentes inquirunt* (*Ibid.*, 32). Il nous a même renvoyés pour nous instruire aux fleurs et aux oiseaux, dont la nourriture et l'habillement sont autant de convictions de l'exactitude de sa providence : *Respicite volatilia cœli, considerate lilia agri* (*Ibid.*, 26). De là, par proportion de ces basses créatures à nous qui sommes les premiers objets de ses soins, il nous force, pour ainsi dire, à la confiance : *Nonne vos magis pluris estis illis* (*Ibid.*)?

Il s'est donc obligé de pourvoir aux besoins de ses enfants, et sur ce point je le reconnais si fidèle, que j'ose défier ses ennemis de trouver dans tous les siècles un seul juste, un seul homme digne du nom d'enfant de Dieu, qui dans l'extrémité de ses besoins ne se soit pas senti soutenu par la main de la Providence. David avait vécu longtemps, il avait lui-même éprouvé les variétés de la fortune. Il proteste que jeune et vieux il n'avait jamais vu, ni le juste abandonné, ni la postérité du juste dans l'indigence : *Junior fui, etenim senui; et non vidi justum derelictum, nec semen ejus quærens panem* (*Psal.* XXXVI, 25). Il avait vu, sans doute, et vous avez vu comme lui des justes persécutés, des justes déchus de la fortune de leurs pères. Il n'ignorait pas les disgrâces de Job, de Jacob ni de Joseph; il n'avait pas oublié les siennes. Jamais cependant il n'avait vu, ni vous non plus que lui, le juste abandonné de Dieu. Toujours des protecteurs imprévus et des ressources subites, un surcroît de courage, de fermeté, de patience, de soumission, de cette heureuse tranquillité qui rend le juste content dans ses afflictions et qui est le plus grand secours de la providence divine.

Or, supposé cette application du Créateur à nos intérêts particuliers et temporels, montrons dans ce premier point, 1° que c'est la providence universelle qui doit régler tous les intérêts particuliers; 2° que c'est la providence éternelle qui doit régler

tous les intérêts temporels ; qu'ainsi ce n'est jamais la Providence qui nous manque, puisqu'elle ne serait pas Providence si elle nous gouvernait autrement.

1. Quelle différence, Messieurs, entre le maître et les disciples ! Jésus-Christ lève les yeux sur cette grande multitude ramassée autour de lui : *Cum sublevaret oculos* (*Joan.*, VI, 5). Les disciples la voient aussi, mais dans le dessein de s'en défaire : « Il est tard, Seigneur, disent-ils, nous sommes dans un lieu désert, nous n'avons point de provisions; renvoyez ces gens-là, qu'ils aillent chercher à manger : *Desertus est locus, et hora jam præteriit : dimitte turbas ut emant sibi escas* (*Marc.*, VI, 35, 36). » Quoi donc ! leur répond-il, n'avez-vous pas ici des vivres ? Ils avaient eu soin d'y pourvoir ; un jeune homme les suivait avec cinq pains et deux poissons ; mais leur soin n'allait pas plus loin que leurs nécessités particulières, et le Seigneur étend ses soins sur les besoins généraux. Quelque tendre qu'il fût aux intérêts de ses disciples, il les oublie en cette occasion pour les intérêts communs. Il leur ôte leurs provisions, quelque légères qu'elles fussent, et les fait servir au secours du peuple indigent : *Afferte mihi illos huc* (*Matth.*, XIV, 18).

Avez-vous jamais compris, Messieurs, le fonds de malignité qui est dans l'homme ? C'est de réduire tout à lui, de se regarder comme seul au milieu du monde, comme le seul objet digne des regards de Dieu. Qu'importe à l'homme, dans sa prospérité, que les autres soient dans la misère ? Il est content, cela lui suffit. Ne craignez point qu'alors pour des intérêts étrangers il fasse la guerre à la Providence. Mais qu'au milieu de la prospérité publique il se trouve seul malheureux, alors tout est selon lui dans le désordre ; il n'a que ses intérêts devant les yeux, et parce que Dieu veut porter ailleurs les siens, il prétend que Dieu est aveugle.

Ah ! qu'il le serait en effet, et qu'alors véritablement son gouvernement serait injuste, si ses vues étaient aussi bornées que nous le voulons, si ses yeux arrêtés aux besoins particuliers, négligeaient les nécessités générales ? Qu'est-ce qui révolte ici-bas nos esprits contre le gouvernement politique ou naturel ? N'est-ce pas quand un souverain préfère l'avantage et l'élévation d'un seul sujet au repos et à l'intérêt de tout un royaume ? N'est-ce pas quand un père sacrifie toute sa famille à la fortune d'un seul enfant que son caprice lui rend plus cher que tous les autres ? C'est pourtant ce que nous voudrions que Dieu fît à notre égard. Ce qui nous paraîtrait insupportable, et qui le serait en effet dans l'administration d'un royaume ou d'une famille, dans la conduite ou d'un père ou d'un roi, comment conviendrait-il dans le gouvernement du monde à la sagesse de ce Dieu qui est tellement le Souverain de toutes choses, qu'il est aussi le Père de toutes choses ? et comment ne prendrons-nous pas pour loi d'un sage gouvernement ce qui nous paraît tel dans tous les gouvernements du monde, à savoir que le bien public doit l'emporter sur le bien particulier ? Retenez bien ce principe, auquel on ne peut rien opposer. Et sur ce pied venons au détail de vos murmures.

Vous murmurez de l'inégalité des conditions. Tant de souverains et de sujets, tant de maîtres et de serviteurs, tant de riches et de pauvres, désordre éclatant selon vous : cependant ordre nécessaire, et surtout depuis la corruption du péché. Le monde languirait et serait en confusion sans cette inégalité. Tous dans l'égalité du pouvoir se refuseraient l'un à l'autre l'obéissance, et tous dans l'égalité des biens se refuseraient le service et le secours mutuels. Il a donc été, dit saint Augustin, de cette sagesse universelle qui embrasse tout, d'entretenir les diverses parties du genre humain dans l'union et dans l'action, par la subordination mutuelle, par cette multiplicité d'états et de conditions, par cette opposition d'indigence et d'abondance, par le besoin qu'ont les grands du service des petits, par le besoin qu'ont les petits de l'assistance des grands, par l'impossibilité que nous trouvons à nous passer les uns des autres, par la loi que Dieu a prescrite aux petits de rendre aux grands le respect et l'obéissance, par la loi qu'il a prescrite aux grands d'exercer envers les petits la justice et la charité, par la loi enfin de la peine et du travail qu'il a généralement imposée à tous les hommes : *In sudore vultus tui* (*Gen.*, III, 19). Vous grands, vous riches, votre peine sera de ne pouvoir soutenir votre dignité qu'en vous appuyant sur les pauvres ; vous pauvres, vous sujets, votre peine sera de ne pouvoir subsister dans votre état qu'en vous appuyant sur les riches. Vous voudriez égaler les riches ; vous parlez pour votre intérêt personnel, parce que vous ne pensez qu'à vous. Dieu veut de l'inégalité, parce qu'il gouverne le monde, et que le bien général du monde exige, comme dit saint Paulin, ce tempérament d'inégalité : *Vicissitudine quadam copiæ et inopiæ humanum genus temperatur* (*Epist. ad Sever.*, 12). Ce premier murmure est donc vain.

Vous murmurez de ce nombre infini de créatures importunes et nuisibles que Dieu a répandues dans l'univers et qui semblent défigurer la beauté de son ouvrage. Il est vrai, tout ce qui nous déplaît, nous fatigue et nous épouvante, est sorti des mains de Dieu. C'est lui qui a donné la stérilité aux déserts, la fureur aux lions, le venin aux serpents, les épines aux fleurs, même avant le péché de l'homme, non-seulement pour le tenir dans la vigilance et le préserver de l'oisiveté par quelque sorte de travail : *Ut operaretur*, dit l'Ecriture (*Gen.*, II, 15), mais encore plus pour l'affermir dans son devoir par la crainte du châtiment. Il fallait que ce maître souverain, faisant connaître à l'homme sa bonté par tant de marques illustres, lui fît aussi connaître sa justice par quelques symboles de rigueur, que l'ayant menacé de la mort, il lui déployât devant les yeux les instruments de son supplice, et qu'ayant disposé pour lui dans les animaux

et dans les fruits de la terre des principes de vie et des sources d'immortalité, il lui fit voir aussi partout des sources de mort préparées à sa désobéissance. Ah! vous ne composez les trésors de Dieu que de grâces et de bienfaits! Il tient aussi dans ses trésors les tonnerres et les vents; il les fait gronder, il les ébranle, il les suspend, il les lance où il veut. Toutes ces créatures importunes, tous ces objets qui nous font peur, entrent dans le concert de louanges que lui offre l'univers. Les dragons le louent, dit David, le feu, la grêle, les tempêtes ; ils le louent en obéissant à sa voix: *Dracones et omnes abyssi, ignis, grando, nix, glacies, spiritus procellarum, quæ faciunt verbum ejus* (*Psal.* CXLVIII, 7, 8). Tout cet appareil de terreur est peu convenable, dites-vous, à la majesté divine, il est convenable à votre penchant au mal. Le monde serait plus parfait sans ce mélange importun ; plus parfait selon vous, qui êtes rempli d'amour-propre ; imparfait selon Dieu, qui embrasse tout d'un amour universel. Avouez donc encore la vanité de ce murmure.

Vous murmurez de la conduite inégale de Dieu dans la distribution des châtiments et dans l'économie de la justice : tantôt trop d'indulgence, et tantôt trop de rigueur; tantôt surveillant aux moindres péchés, tantôt dissimulant les plus grands crimes. A quoi le déterminez-vous? quelle loi lui imposez-vous? Voulez-vous qu'il punisse tout, ou bien qu'il pardonne tout? Voulez-vous que ce soit par vous que la réforme commence? qu'au premier crime que vous commettrez, il vous frappe aussitôt de mort, comme Ananias et Saphira (*Act.*, V, 1)? Non, sans doute. Admirez donc sa sagesse et votre imprudence. Vous qui réduisez tout à vous, votre désir serait que Dieu ne punît jamais rien, de là votre aversion pour les moindres maux de la vie ; ou qu'il ne punît rien que légèrement, de là votre chagrin sur l'éternité de l'enfer; ou qu'il ne punît sévèrement que les crimes d'autrui, non pas les vôtres, de là votre zèle apparent sur l'impunité des méchants. Mais l'ordre et le dessein de Dieu, qui a les yeux ouverts sur tout le monde, est de ne garder au dehors nulle uniformité dans ses châtiments, afin de mettre par là les pécheurs hors de mesure, et de les retenir sous le frein par l'incertitude et la suspension de ses jugements, punissant quelquefois avec lenteur pour signaler sa patience, et quelquefois avec promptitude pour faire appréhender sa sévérité, quelquefois en secret pour éviter le scandale, et quelquefois avec éclat pour établir des exemples publics; quelquefois séparant les méchants d'avec les bons pour faire adorer son discernement, et quelquefois enveloppant les bons avec les méchants pour obliger les bons à fuir et à corriger les méchants ; quelquefois s'attachant aux fautes les plus légères pour montrer que tout mal mérite d'être puni, quelquefois laissant échapper les plus grands crimes pour montrer que ce n'est pas ici que tout doit être puni, qu'il y a un autre tribunal, une autre vie : *Pauca in hoc sæculo puniens, ne divina providentia non esse credatur; multa servans ultimo examini, ut futurum judicium commendetur.* C'est l'excellente doctrine de saint Augustin (*Ep.* 54, *ad Maced.*), à laquelle il n'y a point de réplique, et qui nous oblige à nous écrier avec Salomon : *Tua, Pater, providentia gubernat* (*Sap.*, XIV, 3) : Seigneur, vous êtes mon Père, mais vous êtes aussi le Père de tous les hommes ; vous me gouvernez, mais vous gouvernez tout l'univers. Ce n'est donc pas à mon seul bien que vous devez avoir égard, mais aux intérêts de tous les hommes et au bien de tout l'univers, et malgré tout l'amour que je me porte à moi-même, je suis forcé par la raison de confesser cette première vérité, que la providence universelle doit l'emporter sur tous les intérêts particuliers Une seconde vérité qui n'est pas moins importante, c'est que la providence éternelle doit l'emporter sur tous les intérêts temporels.

2. Où nous réduit, Messieurs, l'amour de la vie? Cet amour nous fait croire que la Providence ne doit veiller qu'à nos intérêts temporels. Cependant si le Dieu que nous adorons cherche sa gloire, elle est plutôt à faire des saints que des rois, et s'il cherche notre avantage, il est plutôt à nous rendre heureux pour toujours que pour peu de temps. Si ce Dieu est plein de sagesse, il doit ses principaux soins à nos principaux besoins, par conséquent à ceux de l'éternité; et s'il est plein de bonté, il doit chercher nos plus grands biens aux dépens de nos moindres biens; par conséquent les biens de l'âme aux dépens des biens du corps. Si enfin Dieu est fidèle dans ses promesses, il ne nous a promis les avantages de la terre qu'en nous obligeant à poursuivre ceux du ciel. C'est lui qui nous a fait la loi et les conditions : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et cætera adjicientur vobis* (*Matth.*, VI, 33). C'est-à-dire, cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu, et par surcroît toutes les autres choses vous seront données. Vous voulez renverser l'ordre et chercher les biens temporels avant les biens éternels : il est de sa providence de maintenir l'ordre malgré vous, et de vous enlever ces faux biens qui flattent les sens quand ils vous mettent en péril de perdre les biens de l'âme, parce qu'enfin l'intérêt éternel est l'intérêt dominant, qui doit précéder, régner et entraîner tous les autres : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus.*

Ce second principe ainsi établi, poursuivons, chrétiens auditeurs, et levons les grands scandales du monde qui sont l'adversité des justes et la prospérité des méchants. Car voilà l'écueil du raisonnement des faux sages : ils s'imaginent que Dieu a tort quand il souffre tranquillement l'abaissement des justes et l'élévation des pécheurs. Ils s'écrient avec le prophète : Levez-vous, Seigneur, levez-vous; rompez ce sommeil injurieux à votre gloire : *Exsurge, exsurge, quare ob-*

dormis, Domine (*Psal.* XLIII, 23)? Jamais, au contraire, l'œil de Dieu n'est plus attentif au gouvernement du monde, jamais l'ordre n'est mieux gardé que dans ce désordre apparent : pourquoi? parce qu'alors Dieu donne à chacun ce qu'il mérite, et faisant tout servir à l'avantage des justes, il les conduit par leurs disgrâces et par les succès des impies à leur véritable bonheur.

Oui, Messieurs, imprimez-vous bien dans l'esprit cette vérité consolante, que tout ce qui se fait dans le monde se fait uniquement pour l'avantage des élus. Vous vous imaginez que Dieu distribue les biens, les couronnes, les victoires, pour enrichir celui-ci, pour élever celui-là, pour attirer sur tel et tel le respect et l'admiration des peuples. Frivoles imaginations ! Dieu n'a devant les yeux que le salut de ses enfants. Pour les conduire là, gloire et mépris, opulence et pauvreté, trônes et fers, adversité, prospérité, tout roule dans ses mains, comme des ressorts différents, pour élever le juste à la récompense éternelle, en exerçant sa patience et purifiant sa vertu.

Car, pour purifier la vertu, l'affermir, la préserver de la contagion du vice, la rendre digne enfin d'être couronnée dans le ciel, il faut, selon la foi, des combats, des difficultés, des humiliations, des persécutions. Il faut donc des persécuteurs, et pour cela des méchants, et des méchants autorisés, revêtus de force et de puissance. Les gens de bien seraient mal propres à cet emploi. Dieu le commet donc aux pécheurs : il les remplit pour cela de richesses et d'autorité; ce sont les instruments de sa justice et les ministres de son courroux. Il les prend en sa main, comme il prit autrefois des cordes pour frapper les profanateurs, et pour inspirer aux gens de bien le respect et la soumission : *De peccatore fecit flagellum*, dit saint Augustin, *flagellantur inde res humanæ.* Dieu en fait un fouet, il l'élève, il frappe : on fuit, on crie, on tremble au seul bruit du coup. Peu de temps après, les scélérats étant punis et les enfants corrigés, Dieu est content, tout est dans l'ordre, on jette le fouet au feu.

C'est ainsi que Dieu prit en main les Nabuchodonosor, les Antiochus, les Hérode, les rois d'Egypte et de Syrie, non pour les combler de gloire, mais pour rappeler son peuple à son devoir et à son salut. C'est ainsi qu'il fait entrer des avares, des affamés, des gens sans honneur et sans pitié dans les charges et les emplois : *Dedit eis honorem, dedit et potestatem.* En ce degré d'élévation l'on n'ose leur résister : tout ce que l'on fait pour les abattre est sans succès : Dieu les protége et les soutient; son œuvre n'est pas encore accomplie. Attendez qu'il en ait fait l'usage qu'il s'est proposé : ces arrogants deviendront aussitôt le jouet du monde; ils seront sous les pieds de ceux qu'ils auront accablés.

Ces méchants, d'ailleurs, odieux par tant de forfaits, sont-ils si absolument dépouillés de toute vertu, qu'il ne leur en échappe aucun trait? Ces Romains, ennemis de Dieu jusqu'à se faire eux-mêmes adorer comme des dieux, n'étaient-ils pas renommés entre tous les peuples de la terre par leur amour pour la justice, la frugalité de leur vie et la gravité de leurs mœurs? N'était-ce pas par ces motifs que Judas Machabée eut recours à leur alliance, et mit à l'ombre de leurs armes la liberté du peuple de Dieu? *Ut auferrent ab eis jugum Græcorum* (I *Machab.*, VIII, 18).

Ce fut aussi pour cela que Dieu étendit leur empire aussi loin que leur réputation, qu'il en fit le fléau de l'Asie et de l'Afrique, et leur soumit les peuples et les rois qui ne connaissaient plus le frein de l'honneur ni de la raison. Dieu suivait en cela les mesures de sa justice, et même, dit saint Augustin, c'eût été s'en écarter si, ne pouvant donner aux vertus païennes des Romains les couronnes éternelles, il eût manqué de leur donner sur la terre au moins ces fragiles couronnes de la gloire humaine où ils aspiraient : *Quibus non erat Deus daturus vitam æternam; si neque hanc eis terrenam gloriam concederet, non redderetur, merces eorum virtutibus* (*De Civit.*, *lib.* V, *cap.* 15). Leur justice et leur bonne foi fût demeurée sans récompense. Or c'est ce qui ne convient point à la providence de Dieu, qui, comme dit Tertullien, est redevable de la récompense au juste et du châtiment au pécheur : *Bonum factum sicut et malum, Deum habet debitorem* (*Tertull. de Pœnit.*, 2).

Renoncez là, chrétiens, à vos vains raisonnements. Voilà la règle et la raison. Comme les justes, au milieu de leurs vertus, ont leurs défauts et leurs taches, les méchants, au milieu de leur vices, ont leurs manières de vertus, et les uns et les autres ont au-dessus d'eux un Dieu rémunérateur et vengeur. Justes et méchants, vos péchés seront punis, vos vertus récompensées, selon leur mérite et leur degré. Pécheurs, pour vos vertus vous aurez les biens de la terre; faux biens pour de fausses vertus. Justes, pour vos défauts, vous aurez les maux de la vie; faibles maux pour de faibles défauts. Mais vous, pécheurs, pour tant d'énormes excès n'attendez rien de moins qu'une éternité de peines; et vous, justes, pour tant de solides et d'héroïques vertus, rien de moins qu'une éternité de bonheur.

De tout ceci, tirez chacun votre conclusion. Pécheurs heureux et florissants, ne vous applaudissez point de votre tranquillité : *Peccavi, et quid mihi accidit triste* (*Eccli.*, V, 4)? J'ai péché, dites-vous, quel mal m'en est-il arrivé? le plus funeste des maux; cela même, qu'après tant de crimes vous êtes encore heureux. Votre impunité, c'est votre malheur, parce que c'est un présage certain que Dieu compte avec vous, qu'il vous paye dès cette vie le peu de bien que vous y pouvez avoir fait, qu'il ne veut rien vous devoir à la mort, et qu'alors on n'aura rien à vous dire que ce que l'on disait au mauvais riche : *Recordare :* Souvenez-vous, *quia recepisti*

bona in vita tua (*Luc.*, XVI, 25). Souvenez-vous que vous avez reçu ce qui vous pouvait appartenir des biens et des douceurs de la terre, et sur ce souvenir mesurez ce qui vous est dû dans le ciel : *Recordare*. Souvenez-vous que dans la vie vous avez été le fléau de Dieu, les verges de Dieu, pour corriger ses enfants ; qu'ils ont été accablés sous votre crédit, opprimés par votre puissance, immolés à votre ambition, dépouillés par votre avarice, humiliés, foulés sous vos pieds. Le temps est venu de jeter les verges au feu et de faire entrer les enfants en possession de l'héritage : à votre tour vous serez donc humiliés, mais pour toute l'éternité.

Vous, au contraire, enfants de Dieu qui vivez dans l'affliction, ne vous plaignez point des duretés apparentes de votre Père; regardez, dit saint Augustin, non pas ce qu'il abandonne aux méchants, mais ce qu'il réserve aux justes : *Attendite non quantum permittat injustis, sed quantum servet justis* (*In psal.* XXXVI, *conc.* 2). Reconnaissez donc la vanité de ces biens imposteurs dont la perte vous afflige. C'est le salaire que Dieu donne à ses esclaves, l'appât qu'il tend à ses ennemis, les gages qu'il assigne aux exécuteurs de sa justice. Enviez-vous ces tristes qualités aux réprouvés qui les portent? Et pourquoi donc leur enviez-vous ce faux bonheur qui semble leur être attaché? Plaignez-vous, si hors de la terre il n'y a rien pour vous à espérer, si Dieu n'a pour prix que des richesses et des sceptres à donner ; mais si vous avez assez de foi pour le croire infini dans l'étendue de sa puissance, inépuisable dans ses trésors, juste dans son discernement et fidèle dans ses promesses, comment pouvez-vous regretter ces sortes de biens que Dieu laisse goûter aux bêtes encore plus vivement qu'aux pécheurs? Comment vous estimez-vous malheureux d'être conduits par des peines passagères à des sources de plaisir qui ne tariront jamais? Comment ne reconnaissez-vous pas que la providence éternelle doit dominer sur la temporelle? Comment n'avouez-vous pas enfin que, quand nous sommes affligés, ce n'est point la Providence qui nous manque? Et quoi donc? c'est nous qui lui manquons. Nous l'allons voir dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Nous manquons à la Providence, principalement en quatre façons : par notre avidité, par notre oisiveté, par le déréglement de notre conduite, par l'impatience de notre esprit. C'est nous par conséquent qui nous rendons misérables. Qu'avons-nous donc à murmurer?

Ces défauts étaient inconnus à ce peuple de notre évangile. Ils étaient sans avidité : quelques pains et quelques poissons suffirent à leur nourriture; ils s'en tinrent contents, ils en furent rassasiés : *Impleti sunt* (*Luc.*, IX, 17). Il en resta cependant douze corbeilles : *Cophini duodecim* (*Ibid.*).

Si modérés dans leurs désirs, étaient-ils moins éloignés de l'oisiveté? L'empressement d'écouter Jésus-Christ les avait tirés de leur ville et de leurs maisons pour le suivre dans le désert, au mépris de la fatigue et de la faim : *Trans mare Galilææ sequebatur eum* (*Joan.*, VI, 1).

S'ils étaient dans l'erreur et dans le déréglement, ils cherchaient la lumière et le droit chemin du salut. Ils étaient, dit saint Marc, comme des brebis errantes qui couraient après leur pasteur : *Erant sicut oves non habentes pastorem* (*Marc.*, VI, 34).

Ils le suivaient enfin sans impatience, ils étaient persuadés qu'il connaissait leurs besoins : *Ipse enim sciebat quid esset facturus* (*Joan.*, VI, 6). Ils ne l'importunent point : ils n'ouvrent pas même la bouche. Il est le premier qui s'en aperçoit : *Cum sublevasset oculos* (*Ibid.*, 5); et avant qu'ils sentent leur misère, il se sent touché de pitié : *Misertus est super eos* (*Marc.*, VI, 34) Ils n'avaient donc nul des défauts qui nous rendent indignes des soins de la Providence : ils ne lui manquent pas, elle ne leur manque pas. Comparons-nous à ce peuple fidèle, et Dieu sera justifié.

1. Dieu s'est obligé de pourvoir à nos besoins, nous l'avons vu; mais s'est-il obligé de remplir la vaste étendue de nos désirs, d'assouvir notre avidité? C'est là cependant le sujet ordinaire de nos murmures, de ne pas trouver Dieu complaisant à tous nos desseins, aux plans de fortune et de plaisir qui nous sont tracés par nos passions. Tous ces excès ne sont point nos vrais besoins : ce sont des besoins imaginaires, incompatibles avec le bien commun de l'univers qui doit être l'objet de la providence universelle. Ce ne sont point nos vrais besoins; car quel besoin de pousser votre fortune au de là des bornes de votre état, de prendre le dessus des plus illustres familles? Avez-vous oublié la poussière où vos pères ont rampé? vous trouveriez là la mesure de vos besoins. Quel besoin d'embrasser vous seul tant de charges et d'emplois? songez que vous n'avez qu'une tête, deux yeux, deux bras insuffisants pour tant de soins différents. Votre faiblesse naturelle vous apprendra la mesure de vos besoins. Quel besoin d'entasser biens sur biens, terres sur terres, d'augmenter à l'infini ce que vous ont laissé vos parents? Voyez leur cendre, leur tombeau. Voilà leur fonds, leur vrai bien, ce qui leur reste après la vie. Ce n'est point à ces sortes de besoins que Dieu a promis son secours. Et bien loin que ce fût un effet de Providence de condescendre ainsi à tous nos désirs, il n'y aurait point d'argument plus fort pour combattre la Providence.

Car quel est le souverain qui règle ses largesses à l'empressement de ses courtisans, le père qui dans sa famille asservisse sa complaisance à tous les caprices de ses enfants? Dieu suivra-t-il nos empressements et nos caprices dans la distribution de ses bienfaits, lui qui, comme dit saint Paul, s'est proposé pour règle et pour loi de gouvernement, de mettre

des bornes et des mesures à tout ce qui est hors de mesure : *Deus omnis immodici temperator* (*Ep.* 37)? Comment subsisterait, avec cette aveugle profusion, l'ordre et l'économie du monde? Et quand Dieu se rendrait complaisant à nos désirs, qu'il mettrait entre tous les hommes une parfaite égalité, nos désirs seraient-ils remplis? Est-ce l'égalité que l'on cherche? N'est-ce pas la primauté, à dominer l'un sur l'autre, à l'emporter l'un par-dessus l'autre, à se faire l'un de l'autre un degré pour s'élever au premier rang? Dieu pourrait-il remplir, tout Dieu qu'il est, des désirs si incompatibles, donner à chacun des prétendants tout l'amas des richesses et des honneurs, faire que dans les guerres et les contestations chaque parti eût l'avantage, que chacun fût le premier en autorité? Quand Dieu le pourrait et le ferait, quel est l'homme qui se tînt content de sa fortune, et qui, parvenu au delà de ses souhaits; roulant sur l'or et nageant dans les plaisirs, ait jamais dit : C'est assez?

C'est donc à nous, avant que d'oser accuser la Providence, à nous, dis-je, de nous réduire à nos véritables besoins, de modérer, d'étouffer même nos désirs, de crier à Dieu comme le Sage : Ah! Seigneur, mon Père et mon Dieu, le Père et le Dieu de ma vie! *Domine Pater, et Deus vitæ meæ* (*Eccli.*, XXIII, 4) délivrez-moi de la tyrannie de mon orgueil et de mes désirs; arrachez-moi non-seulement tout ce qu'ils ont d'extravagant et d'emporté, mais même toute idée avantageuse de mon mérite : *Extollentiam oculorum meorum;* mais toutes sortes de désirs, afin qu'il ne m'en échappe aucun contre les dispositions de votre sage providence : *Extollentiam oculorum meorum et omne desiderium averte a me* (*Ibid.*, 5). Voilà comme les saints ont reconnu que l'avidité de nos désirs s'oppose à la Providence.

2. Une seconde opposition, c'est celle de l'oisiveté. La Providence n'a point d'yeux pour ceux qui ne veillent point avec elle. Il faut agir avec Dieu si nous voulons qu'il agisse avec nous. La pratique des saints pour attirer sur nous ses bénédictions, c'est d'apporter de notre part tous les soins dont la prudence humaine est capable, comme si nous n'attendions rien de la providence de Dieu, et cependant attendre tout de la providence de Dieu, comme si nous n'attendions rien des soins de la prudence humaine. Apprenons cette maxime à l'école de Jésus-Christ, par ce que nous lui voyons faire aujourd'hui dans l'Evangile.

Il a devant ses yeux cinq mille hommes à nourrir. Il en sait bien les moyens, étant lui-même le Verbe et la sagesse de Dieu. Mais parce qu'il est homme, envoyé pour instruire et pour gouverner les hommes, que fait-il? Ce que nous devons faire en tous nos desseins.

D'abord il appelle ses apôtres et leur demande conseil. Où prendrons-nous du pain pour tout ce grand peuple? *Unde ememus panes ut manducent hi* (*Joan.*, VI, 5)? Tous les conseils qu'ils pouvaient lui donner ne pouvaient rien ajouter à ses lumières : il en était la source, et tout est ténèbres sans lui; cependant il prend leurs avis, pour nous apprendre par lui-même que l'homme le plus sage a toujours besoin de conseil.

Ce n'est pas tout : on lui rapporte qu'il y a là cinq pains d'orge et deux poissons. Qu'avait-il à faire d'un tel secours, ayant le pouvoir absolu de produire et de créer? Cependant il se fait apporter ces pains, et sur ce faible fondement établissant le miracle de sa providence, il élève les yeux au ciel, il répand l'abondance entre les mains de ses apôtres, et les apôtres entre les mains de ce grand monde assemblé. Que s'ensuit-il de là? qu'en vain nous implorons la Providence et nous importunons le ciel, si nous ne tâchons de mériter ses dispositions favorables par une fidèle application de nos soins.

Ce ne fut pas le seul glaive de Dieu qui vainquit les Madianites, ce fut le glaive de Dieu et celui de Gédéon : *Gladius Domini et Gedeonis* (*Judic.*, VII, 20). Ce ne sera pas le seul bras de Dieu qui bâtira votre fortune et qui soutiendra votre maison, ce sera le vôtre et le sien; ce sera Dieu qui vous donnera la naissance, les biens, l'esprit, les moyens, les occasions. Mais à tout cela ce sera vous qui apporterez le travail et l'application nécessaires : autrement vous périrez avec tous les avantages et les dispositions les plus propres à réussir.

Par où tant d'illustres familles sont-elles rentrées dans l'obscurité? par où les enfants des grands hommes deviennent-ils si souvent l'objet du mépris public? C'était par l'assiduité du service et du travail, par l'attachement aux devoirs et aux vertus de leur état, que les pères s'étaient élevés au-dessus de leur état, avaient mérité l'estime et l'admiration du monde : et les enfants, par un lâche amour du repos, par cinq ou six ans d'oisiveté, replongeront leur famille dans le néant, ou en rendront l'éclat odieux et méprisable! Effet de la providence de Dieu; nulle postérité, souvent plus oisive et plus inutile que celle des parents les plus renommés par leurs travaux, Dieu choisissant exprès ce moyen pour détruire ou pour humilier les grandeurs subites et fastueuses.

Et cependant ces gens oisifs se consument, dit le Sage, en vains désirs : *Desideria occidunt pigrum* (*Prov.*, XXI, 25). Il n'y a que pour eux à se chagriner sur la fortune des autres, à s'animer contre le caprice et le mauvais discernement de ceux qui en sont les auteurs : *Tota die concupiscit et desiderat* (*Ibid.*, 26). Ils passent les jours en vains projets, en dépits jaloux et malins, en médisances et en murmures, et Dieu même, tout Dieu qu'il est, n'est pas à couvert de leurs saillies et de leurs imprécations. Mais quelque injustes que soient les grands dans la distribution de leurs grâces, Dieu qui le permet ainsi ne l'est jamais, parce qu'il est de l'ordre et du bien public que l'homme né pour le travail et plongé dans l'oisiveté soit

aussi plongé dans l'oubli, que ne voulant rien faire, en un mot, il ne soit rien.

3. Que dirons-nous de la troisième opposition que met à la Providence une conduite déréglée, une vie agitée par les passions et dérangée par les excès? C'était, dans les premiers siècles de l'Eglise, un reproche assez commun des idolâtres aux chrétiens, que le christianisme avait amolli le courage, énervé la valeur des hommes, exposé par là tout l'empire à la violence des barbares, et perdu tout l'honneur du nom romain. Que répondaient les saints Pères aux idolâtres, et particulièrement saint Augustin (*Epist.* 5, *ad Marcellinum*)? Qu'ils avaient tort d'imputer au vrai Dieu la ruine de leurs affaires, qu'ils ne la devaient imputer qu'au déréglement de leurs mœurs; que c'était le mépris de l'ancienne discipline et la licence des soldats, l'avarice des magistrats, la corruption de la jeunesse, la jalousie et l'ambition des grands, le peu de concorde et d'union de tous les membres de l'empire, qui en avaient sapé les fondements; que quand il n'y aurait eu ni Dieu ni christianisme, il eût fallu que tant de mauvais principes eussent nécessairement ce mauvais effet.

Je vous dis le même, pécheurs : vous imputez à Dieu le désordre de vos affaires, imputez-le à vous-mêmes et à vos déréglements. Vous voilà dans la misère : il n'y a plus pour vous ni de biens, ni d'honneur, ni de santé, ni d'amis. Vous étiez nés revêtus de tous ces grands avantages, et vous n'en avez plus rien. De quoi vous étonnez-vous? Avec de grands biens, vous avez fait encore de plus grandes profusions; avec une grande santé, vous avez fait encore de plus grands excès; avec de grands amis et de grandes alliances, vous vous êtes fait par l'orgueil encore de plus grands ennemis. Quelle merveille que la profusion vous ait conduits à l'indigence; la débauche, à l'infirmité; l'orgueil, la fierté, l'insolence, à l'abandon de tous vos amis? N'y eût-il ni Dieu, ni Providence, votre conduite, vos actions ont dû vous réduire à ce point-là. C'est ce que le Sage appelle être persécuté par ses propres faits : *Persecutionem passi ab ipsis factis suis* (*Sap.*, XI, 21). Un homme applique tous ses soins à faire un grand amas de richesses, et tombe dans la pauvreté; un homme ne songe qu'à se ménager des amis, et tout le monde lui manque. Cela n'est point naturel : alors la persécution vient directement de Dieu : *Dispersi per spiritum virtutis Dei*, dit le Sage (*Ibid.*). Mais un prodigue devient pauvre, un orgueilleux perd ses amis : c'est une persécution qui vient de sa propre conduite, il est lui-même l'auteur naturel de son malheur. Et c'est la vengeance d'un Dieu qui sait faire servir les mains, l'esprit, le cœur et les passions du pécheur au supplice même du pécheur. *Persecutionem passi ab ipsis factis suis*. Plaignez-vous de sa sévérité : la réplique à votre plainte est dans votre ingratitude, et sa justification dans sa libéralité. Vous êtes son ouvrage, il est vrai, sa créature : il pourvoit aux besoins des oiseaux, des animaux; il vous laisse peut-être en proie à l'ignominie et à la mendicité, vous, votre famille et vos enfants. Mais qu'avez-vous fait des biens qu'il vous avait mis dans les mains dès votre naissance, et qu'il y a fait tomber depuis en tant de façons? Ah! les oiseaux n'abusent point des dons de sa providence : ils se contentent de leurs besoins, et vous portez tout à l'excès; ils suivent la loi de l'instinct qui leur prescrit leur devoir, et la religion ni la raison n'ont point de voix pour vous apprendre le vôtre; ils chantent ses louanges, et vous déshonorez son nom; ils lui obéissent, en un mot, et vous n'usez de votre liberté que pour vous écarter de l'obéissance. Il se la fera rendre au moins par ceux que votre châtiment rendra sages à vos dépens, et les funestes suites de votre déréglement leur feront respecter l'ordre de sa providence.

4. Enfin le quatrième obstacle à ses justes dispositions, c'est l'impatience et l'empressement de notre esprit. Un des titres les plus remarquables et des plus consolants pour nous que l'Ecriture donne au Dieu très-haut, c'est celui de patient rémunérateur : *Altissimus est patiens redditor* (*Eccli.*, V, 4). Il tient les récompenses et les châtiments dans ses mains, mais il les dispense lentement, il ne précipite rien : *Patiens redditor*. Justes, vous travaillez et vous ne voyez point votre couronne : elle est entre les mains de Dieu. Pécheurs, vous redoublez vos crimes, et vous ne voyez point votre châtiment : il est entre les mains de Dieu. Ne soyons pas plus empressés ni plus impatients que Dieu même : *Altissimus patiens redditor*.

Ce qui nous rend impatients, c'est la faiblesse de notre vue, le peu d'étendue de notre esprit. Nous ne voyons que ce qui est présent, ce qui est enfermé dans ces courts moments par où nous tenons à la vie : tout ce qui s'étend au delà nous paraît confus et incertain. Mais ce qui rend Dieu patient, c'est l'étendue de son esprit, infini, interminable, également appliqué aux siècles et aux moments, voyant toutes les successions et tous les événements arrangés distinctement sous un même point de vue.

Que faisaient Osias et le conseil de Béthulie quand ils promettaient de se rendre aux Assyriens si Dieu ne les secourait dans cinq jours? Ils suivaient le penchant naturel de l'impatience humaine. Mais, leur répondait la chaste et fidèle Judith, eh quoi! mes pères, vous qui nous devez instruire, et qui êtes nos anciens, *posuistis vos tempus miserationis Domini, et in arbitrium vestrum diem constituistis ei* (*Judith.*, VIII, 13)? Vous avez donc prescrit des bornes à la miséricorde de Dieu, et selon votre fantaisie vous lui avez marqué son jour? S'il ne vous donne au jour nommé le secours que vous attendez, tout est perdu, plus de courage, il n'y a plus rien à espérer! Non, Seigneur, disait-elle, élevant les yeux au ciel, loin de moi ces fausses idées : *Tu enim fecisti priora, et illa post illa cogitasti*. C'est vous, Seigneur, qui

faites tout et qui avez pensé à tout. Vous avez placé chaque chose en son ordre et en son rang; ce qui doit aller devant, et ce qui doit aller après : *Illa post illa.* Toutes vos voies sont arrangées : *Omnes viæ tuæ paratæ sunt.* Tous vos arrêts et vos jugements sont portés jusqu'à la consommation des temps, et tous mis en dépôt dans le sein de votre providence : *Et tua judicia in tua providentia posuisti.* C'est de là qu'ils doivent éclore, vous en savez le temps et les moments. Ce n'est pas à nous de les hâter, ni de les prévenir, ni de les précipiter, c'est à nous, Seigneur, de les attendre, et cependant de vous adorer.

Ces habitants de Béthulie croyaient tout perdu pour eux, ils n'attendaient plus rien du Dieu de leurs pères, et ce Dieu de leurs pères avait l'œil de sa providence ouvert sur eux plus tendrement que jamais. Cet Holopherne, entouré de six-vingt mille hommes, ne voyait point de puissance sur la terre, et n'en connaissait point dans le ciel capable de lui résister. Cependant il était tout près de périr par les mains d'une simple femme. Que de soupirs dans Béthulie! au contraire que de joie dans le camp des Assyriens! Un jour plus tard, quel changement dans la fortune et dans les cœurs de ces deux peuples! Un jour plus tôt, par conséquent, quel aveuglement aux Hébreux de murmurer contre Dieu! et quelle folie aux Assyriens de s'applaudir de leur victoire!

Quel aveuglement si l'on fût allé dire à Joseph, dans sa prison : Voilà ce que vous a valu d'être trop fidèle : si vous aviez été plus complaisant, moins attaché à vos devoirs, moins scrupuleux enfin, vous seriez moins misérable. Un exil, un esclavage, une prison, des fers sont les fruits de vos vertus. Aveugles, encore un moment, la liberté, les honneurs, les richesses, l'autorité, tout cela lui est préparé! Laissez prendre à Dieu ses mesures : *Altissimus est patiens redditor.*

C'est ainsi que font les vrais fidèles; c'est ainsi, mes chers auditeurs, que vous devez faire comme eux, baisser les yeux aux secrets de la Providence, attendre avec soumission ce qu'elle a réglé sur vous, assurés que Dieu vous conduit, et qu'il vous dit dans tous vos maux ce que Jésus-Christ disait à saint Pierre en lui voulant laver les pieds : *Quod ego facio, tu nescis modo ; scies autem postea* (*Joan.*, III, 7). Ce que je fais, tu ne sais pas maintenant pourquoi je le fais; un jour viendra que tu le sauras, et que tu béniras ma providence : *Tu nescis modo; scies autem postea.*

O mes chers auditeurs! ces guerres, ces tristes succès qui nous humilient présentement, qui nous font gémir et trembler, c'est selon vous, pour nous accabler, pour nous perdre. A quoi pensons-nous? Que savons-nous des desseins de Dieu sur nous? *Tu nescis modo; scies autem postea.*

Sans nous alarmer sur l'avenir, encore caché sous les voiles de la Providence, excitons-nous, soutenons-nous par le souvenir du passé. Combien d'orages ont paru devoir ébranler le trône, et n'ont servi qu'à l'affermir, qu'à le rendre plus inébranlable et plus respectable à nos voisins?

Quand nous voyions, il y a soixante ans, non-seulement nos frontières ouvertes à nos ennemis, mais le feu de la discorde allumé dans la France et dans Paris, le sang de nos citoyens couler dans nos places et dans nos rues, eût-on dit que ce même roi dont les premières années étaient obscurcies par ces nuages, étendrait l'éclat de sa puissance et de son autorité plus loin qu'aucun des rois ses prédécesseurs? Eût-on dit que les troubles civils seraient suivis de cinquante ans de succès et de victoires? Alors on ne le savait pas; et cependant on l'a vu : *Tu nescis modo; scies autem postea.*

Remontons soixante ans plus haut. Quand nous voyions la religion presque éteinte dans la France, l'hérésie, l'impiété, le fer et la flamme à la main, forcer et saccager les villes, renverser les temples et les autels, fouiller dans les tombeaux, jeter au vent les os de nos saints et de nos rois, insulter durant quarante ans à la piété de nos pères, eût-on pu s'imaginer que ces désordres affreux, ces triomphes de l'hérésie dussent servir de base au rétablissement de la majesté royale et de l'empire de la foi? que ce roi fameux qui marchait à la tête de ces aveugles dût être le premier à les éclairer par son exemple et à les rappeler sous le joug de la religion? C'est ce que Dieu nous cachait, et ce qu'il nous a fait voir : *Scies autem postea.*

Remontons par degrés de demi-siècle en demi-siècle; étendons notre vue jusqu'aux guerres des Anglais, aux guerres civiles, aux guerres saintes; voyons trois de nos rois au pouvoir de nos ennemis : l'un dans les fers des infidèles, et depuis expirant sur un rivage étranger, abandonnant son royaume aux soins de la Providence.

En a-t-elle eu soin, mes frères? et les vains raisonnements que la politique formait sur la conduite de ce prince et sur le péril où son zèle exposait alors son Etat, n'ont-ils pas été démentis par une suite glorieuse d'événements tout contraires aux vues de l'homme et conformes aux décrets de la Providence de Dieu? Mais le plus grand de ces événements, c'est que la postérité de ce roi, le plus saint de tous et peut-être le moins heureux, est depuis près de cinq siècles encore sur le même trône, illustre par la même foi et comblée de la même gloire.

Chers auditeurs, ne comptons point avec Dieu, mais comptons avec nous-mêmes. Abandonnons-nous à lui; prions-le seulement qu'il ne nous abandonne pas à nos vains désirs, à notre lâche nonchalance, à nos honteux dérèglements, à notre impatience enfin; mais qu'il règle tout pour sa gloire et pour notre salut éternel. Demeurons persuadés que ce n'est point sa providence qui nous manque, mais que c'est nous qui lui manquons. Livrons-nous à ses soins pour le temps et l'éternité. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'aumône.

Cum sublevasset oculos Jesus, et vidisset quia multitudo magna venit ad eum, dixit ad Philippum : Unde ememus panes ut manducent hi?

Jésus ayant levé les yeux, et vu qu'une grande multitude de peuple l'avait suivi, dit à Philippe : Où prendrons-nous de quoi acheter du pain pour donner à manger à ces gens-là (*Joan.*, VI, 5)?

Sire (1),

Il n'est pas surprenant que ce peuple, ennuyé du joug des Romains, encore plus de celui d'Hérode, attachât ses yeux sur Jésus-Christ, comme sur le Messie libérateur promis par les divins oracles, et qu'il courût après lui pour le reconnaître roi : *Ut facerent eum regem* (*Joan.*, VI, 15). Outre la conviction que produisait dans les esprits un miracle aussi nouveau que cette multiplication de pains qu'il venait de faire en leur faveur, quel effet devait avoir sur les cœurs une bonté si tendre et si sensible à leurs besoins.

En effet, rien ne marque mieux la véritable grandeur qu'une inclination bienfaisante. Les souverains les plus dignes de leur rang sont ceux qui sont les plus tendres aux misères de leurs sujets : leur bonté, plus que leur valeur, est l'appui de leur puissance, et si les droits du sang ne leur donnaient pas la couronne, ils mériteraient par là de la porter.

A proportion des souverains, tous les riches et les grands ont part au même avantage et à la même obligation. Ils ne peuvent autoriser, ni même justifier leur fortune aux yeux du monde, que par la miséricorde et la libéralité. Combien peu cependant se piquent de ces vertus, et bien loin de les cultiver, mettent leur grandeur au contraire dans l'indifférence et dans l'insensibilité? C'est donc à eux qu'il faut prêcher l'Evangile de la charité. Pourquoi le prêcher dans les villes, où la plupart des auditeurs sont dispensés de ce devoir par leurs besoins personnels? C'est dans les cours, où jamais la pauvreté ne paraît qu'en éloignement et ne parle jamais que par la bouche d'autrui, c'est ici qu'il faut montrer la nécessité de l'aumône.

Aujourd'hui, dans le miracle de la multiplication tel qu'il est raconté par les quatre évangélistes, on trouve sur ce sujet une admirable instruction. J'y considère la conduite des disciples et celle de Jésus-Christ. Dans la conduite des disciples je reconnais l'image de la dureté du monde, et dans la conduite de Jésus-Christ l'image de la charité du chrétien : deux parties de ce discours. L'une vous fera voir les faux prétextes de la dureté pour les pauvres; l'autre vous fera voir les vrais motifs de la charité : l'une vous montrera ce que nous faisons, l'autre ce que nous devons faire. Fasse le ciel que cette parole de salut ne se multiplie pas seulement dans l'oreille de ceux qui m'écoutent, mais qu'elle nourrisse leur âme et la fasse croître en charité! *Ave, Maria.*

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, le bruit de la mort de Jean-Baptiste ayant engagé Jésus-Christ à se retirer avec ses disciples au désert, il y fut suivi par un grand peuple, au nombre environ de cinq mille hommes, sans les femmes et les enfants. Il en fut touché, guérit leurs malades, les instruisit; mais comme le jour allait finir et que les provisions manquaient, l'attention commença de passer en inquiétude. Il ne paraît pourtant pas que le peuple murmurât, l'embarras fut du côté des disciples, et le plus court moyen de s'en tirer fut de conseiller à Jésus-Christ de renvoyer cette multitude. Il est tard, lui dirent-ils; congédiez-les : *Dimitte turbas* (*Matth.*, XIV, 15; *Marc.*, VI, 36).

Et voilà, riches, votre artifice, ou plutôt votre illusion pour vous dérober aux devoirs de la charité : c'est d'éviter la vue des pauvres. Vous ressemblez à ces dissipateurs accablés de dettes, qui s'imaginent ne rien devoir quand ils peuvent éviter la vue de leurs créanciers. L'horreur que vous avez de la pauvreté s'étend jusque sur les pauvres. Il vous semble qu'elle soit quelque chose de contagieux, et qu'en vous laissant approcher de ceux qui en sont atteints, vous craigniez d'en être attaqué vous-mêmes. Dites plutôt que vous craignez les remords de votre orgueil et de votre dureté, que vous êtes de ces gens qui, comme dit saint Augustin, se croient au delà des bornes du genre humain : *Excesserunt metas generis humani*, qui ne veulent pas être avertis qu'étant formés du même limon que les pauvres, ils sont renfermés dans les bornes des mêmes nécessités, exposés aux mêmes périls et sujets aux mêmes misères. Or c'est là, dit saint Chrysostome (*Homil.* 30 *in I ad Cor.*), ce que les pauvres vous crient par le spectacle de leurs besoins. Et pour cela, bien loin de les secourir, vous en fuyez même la vue. Examinons les prétextes d'une si injuste dureté. J'en trouve principalement quatre : la difficulté des temps, les besoins propres, la généralité de l'obligation, le nombre infini des pauvres. Tout cela paraît dans les sentiments et les paroles des disciples

1. Premier prétexte, la difficulté des temps et des lieux. Où sommes-nous? disent les disciples : *In deserto loco sumus* (*Luc.*, IX, 12) : dans un désert sec et aride, sans vivres, près de la nuit, hors des moyens et du temps de se pourvoir : *Desertus est locus, et hora præteriit* (*Matth.*, XIV, 15). Est-il une excuse plus commune et en même temps plus frivole? Elle est dans la bouche des riches dans les temps même les plus heureux. Mais quand les temps seraient fâcheux, loin d'abolir alors la loi de la charité, ne la rendent-ils pas plus pressante? A qui les temps

sont-ils fâcheux? N'est-ce pas encore plus aux pauvres qu'aux riches? A peine les pauvres sentent-ils jamais le bonheur des temps : ce qui est abondance pour les autres est toujours indigence et stérilité pour eux. Donc ce qui est indigence et stérilité pour les riches, à quelle extrémité réduit-il ces malheureux?

Mais comment dites-vous que les temps sont si mauvais? Ne voit-on pas de tous côtés le même emportement pour le luxe et pour le jeu, les équipages aussi grands et aussi vains, des troupes de valets dont on formerait des armées, les maisons remplies de ces exquises propretés que l'amour-propre, déguisé en modestie, a fait succéder de nos jours à la pompe mal arrangée et à l'orgueil fastueux? Ne voit-on pas les édifices des particuliers couvrir les champs et embarrasser les villes, quand on voit cesser ceux des souverains; l'or et l'argent s'élever par degrés en pyramides sur les tables et les buffets, quand on le voit tomber des autels et des tabernacles? Ah! si la misère des temps est publique (1689), c'est en public qu'elle devrait éclater, c'est par le retranchement de tant de profusions inutiles et odieuses que l'on devrait s'en préserver. Mais que ce soit sur des gens misérables en tout temps que vous vous déchargiez des nouvelles misères du temps, que vous n'en soyez ni moins vains, ni moins prodigues, ni moins livrés à vos plaisirs, mais seulement moins charitables et les pauvres moins secourus, c'est une cruauté et une injustice criante.

Car si les temps sont difficiles, c'est aux riches, non pas aux pauvres, à porter ces difficultés. Quelle part ont les pauvres aux désordres qui les causent et qui troublent l'univers? N'est-ce pas l'ambition des uns, la perfidie et la convoitise des autres, l'irréligion de ceux-ci, la haine et la jalousie de ceux-là, qui commettent les princes entre eux et rompent les liens de la paix? Ces vices-là ne sont point ceux des pauvres, ce sont les vices, les passions des riches et des puissants : *Mala tempora, malum mundum, mali homines faciunt*, dit saint Augustin (*Serm.* 80). Ce sont ces péchés éclatants qui crient au trône de Dieu pour réveiller sa colère; les pauvres ne font qu'exciter sa miséricorde et sa pitié. Et vous voulez détourner sur eux seuls tout le poids des fléaux du ciel? Non, c'est à vous du moins à le partager avec eux, par le retranchement de vos scandaleuses dépenses.

2. Mais vous avez des besoins personnels et particuliers qui vous empêchent, dites-vous, de songer aux besoins des autres : second prétexte aussi vain que le premier. Seigneur, disaient les disciples au Fils de Dieu, nous n'avons que cinq pains et deux poissons, et vous voyez combien nous sommes : *Non sunt nobis plus quam quinque panes et duo pisces* (*Luc.*, IX, 13). En effet, à treize personnes il n'y avait rien là de superflu. Cependant il ne laisse pas de leur demander ce peu qu'ils ont pour le soulagement de ceux qui n'ont rien. Apportez-moi, dit-il, ce que vous avez : *Afferte mihi illos huc* (*Matth.*, XIV, 18).

Que doit-il dire à ceux dont tous les besoins sont imaginaires, ou produits par l'avarice, ou causés par la profusion, ou fondés sur de fausses prévoyances? Que doit-il dire à ceux qui, ne manquant de rien pour le soutien de leur vie, de leur famille et de leur état, n'ont jamais assez pour leurs plaisirs, leurs vanités et leurs intrigues, qui recherchent les faux besoins de leurs passions criminelles avant les vrais besoins de leur juste condition, et qui, par un renversement monstrueux de sens commun, regorgeant de superflu, n'ont pas même le nécessaire? C'est où en sont la plupart des mondains, obligés cependant de corriger ce désordre, et de trouver dans leurs biens, et le nécessaire pour eux, et le superflu pour les pauvres.

Mais quand leurs besoins seraient fondés sur de justes considérations, telles que sont les précautions des personnes médiocres et des pères pour leurs enfants, ne sont-ils pas coupables devant Dieu d'une lâche défiance? Quand les apôtres eurent fait rapport au Fils de Dieu du peu de vivres qu'ils avaient, délibérèrent-ils s'ils devaient les rapporter? parurent-ils douter de sa puissance et de sa bonté pour eux? Ils obéirent, et du reste ils se remirent à ses soins.

Mes frères, nous avons perdu cet esprit de confiance en la providence de notre Dieu : cet esprit cependant est l'âme du christianisme. Ah! tous les ans nous voyons de nos yeux cette multiplication naturelle des grains que nous semons dans nos champs, et notre foi n'a point d'yeux pour voir la multiplication des biens que l'on répand par l'aumône? En vain saint Paul nous la promet, au nom et de la part de Dieu : *Qui administrat semen seminanti, et panem ad manducandum præstabit* (II *Cor.*, IX, 10). Nous doutons de ses promesses, et tandis que pour attirer cette providence de Dieu sur nos moissons nous croyons nécessaire de risquer, de jeter au vent et de commettre à la terre une partie de nos grains, sur l'espérance d'une récolte incertaine et de la bénédiction du ciel, nous croyons que pour attirer cette même bénédiction sur nous-mêmes et sur nos enfants, il ne faut que nous resserrer par une épargne rigoureuse et par une attention continuelle à ne rien laisser échapper, sans égard aux lois de la pitié naturelle et à l'ordre exprès de Dieu.

Mais comment réussir sans la protection de Dieu contre l'autorité de Dieu? Tous les jours nous éprouvons l'inutilité de nos soins, la faiblesse de notre industrie, l'indifférence de nos patrons, le peu de crédit de nos amis pour l'avancement de notre fortune, et nous ne laissons pas d'établir notre confiance en ces infidèles moyens. N'essayerons-nous jamais si Dieu nous sera plus fidèle, et si nos largesses pour les pauvres ne le rendront pas favorable à nos desseins? Je ne sais si mes yeux me trompent : je vois partout des fortunes renversées, des familles dégradées, les enfants des riches réduits à la pauvreté,

par le jeu, l'ambition, l'oisiveté, la débauche, la profusion. Je n'en vois point qui en soit venu là par l'aumône. Aussi ne prend-on pas, direz-vous, le chemin de s'y ruiner. Mais que ne le prend-on, mes frères? que ne tentons-nous sur ce point la providence de Dieu? Risquons-nous plus avec Dieu qu'avec les hommes? Comptons-nous plus sur leur faible reconnaissance que sur les préventions continuelles de sa bonté? N'avons-nous pas pour sûreté ses préceptes et ses promesses? Est-ce avec l'auteur de tous les biens que nous devons épargner? s'il nous a donné tout sans que nous lui eussions donné, pouvons-nous penser qu'il nous refuse quand nous lui aurons donné, disait saint Jean Chrysostome : *Qui dat cum nihil acceperit, quomodo, cum acceperit, non dabit* (*Homil.* 19 *in* II *ad Corinth.*)?

Enfin, quand il nous laisserait ici-bas sans récompense et même dans nos besoins, n'aurions-nous pas toujours cette pure consolation, d'avoir fait notre devoir? Cette consolation, Messieurs, est si ordinaire à l'homme sage! on s'en sert si utilement dans les services mal reconnus! Avoir fait son devoir tient lieu presque de récompense, peut-on l'avoir fait envers Dieu sans en être récompensé? La crainte des besoins personnels n'est donc point aux riches une raison pour se dispenser des devoirs de la charité.

3. Encore moins la vue du pouvoir et du devoir des autres riches : troisième prétexte de dureté. Nous nous imaginons qu'en nous déchargeant sur autrui du soin des pauvres, on n'a rien à nous reprocher. Ce n'est pas à moi seul, dit-on, que le commandement s'adresse : il y a tant de gens plus riches que moi! que ces pauvres ne vont-ils à eux? C'est précisément ce que disaient les disciples à l'égard de ces cinq mille hommes sans pain : Que ne vont-ils en chercher dans les châteaux et les fermes d'alentour? *Euntes in castella villasque quæ circa sunt, divertant et inveniant escas* (*Luc.*, IX, 12).

Non, mon cher auditeur, c'est à vous que la Providence les adresse, c'est donc à vous à les secourir. Le précepte est pour tous : mais de ce précepte général l'occasion vous fait à vous une obligation personnelle : il faut donc personnellement vous en acquitter. Il y a des riches plus durs et plus insensibles que vous; cela ne vous excuse point, au contraire, c'est pour cela que Dieu conduit le pauvre à votre porte et sous vos yeux, afin que vous répariez l'injustice des autres riches. Est-ce, dit saint Augustin, l'iniquité de la conduite de l'homme, ou l'équité du commandement de Dieu, qui règle votre charité? Laissez ce que fait le pécheur et voyez ce que Dieu commande : *Non quid alius faciat, sed quid te jubeat Deus* (*Serm.* 9).

Que de riches en Israël, quand Dieu envoya le prophète Elie à cette veuve désolée de Sarepta, qui, dans la famine publique, n'avait plus pour elle et pour son fils que de quoi faire un seul repas (*Luc.*, IV, 26; III *Reg.*, XVII, 9)! Quelles raisons n'avait-elle pas de renvoyer Elie ailleurs, et de lui refuser la charité qu'elle se devait à elle-même? Elle eut pitié du pauvre, toute pauvre qu'elle était, et si près de la mort où la faim l'allait réduire, elle se fit un devoir de négliger sa propre vie, pour la prolonger au pauvre que la Providence lui adressait.

Est-ce donc à vous à rebuter ceux que la Providence vous adresse? et non content de les renvoyer à d'autres, osez-vous les renvoyer à Dieu? Nous les comblons d'inutiles souhaits : Que Dieu les aide, et les assiste, et les bénisse! Il le peut, il est vrai : c'est la source de tous les biens, mais ce n'est que par vous qu'il les répand sur les pauvres, par vous qu'il les assiste, et par vous qu'il les bénit. Prétendez-vous qu'il les assiste par les anges et par les oiseaux du ciel, comme autrefois il assistait les prophètes? Il vous a établis sur la terre comme les ministres de sa providence et les instruments ordinaires de sa libéralité. Il n'y a point d'autre fonds déterminé par sa sagesse, pour la subsistance de ces gens-là, que les mains des grands et des riches. Dieu vous les envoie dans cette vue, et vous les renvoyez à Dieu? Si, quand vous appelez le secours des médecins, ils vous renvoyaient à Dieu, rempliraient-ils leur ministère? Et quand vous exigez le secours de vos serviteurs, s'ils vous renvoyaient à Dieu, satisferaient-ils à leur devoir? C'est Dieu qui assiste les malades, et les maîtres, et les pauvres; il pourvoit à leurs besoins : mais il n'y pourvoit que par les mains et les facultés des personnes qu'il s'est substituées à lui-même en cette importante fonction.

Tout riche par conséquent se doit considérer comme l'économe des pauvres, établi de Dieu pour les secourir en son nom. Et dans cette qualité, bien loin de sentir du dégoût et de la peine à s'acquitter de son emploi, sa vigilance et sa fidélité lui devraient toujours représenter l'exemple de la femme forte, qui, sans réduire le pauvre à tendre la main, se faisait un plaisir de tendre la sienne au pauvre et de le prévenir par sa charité : *Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem* (*Prov.*, XXXI, 20).

Comment donc peut-on supporter que les personnes les plus délicates se plaisent à nourrir de leurs propres mains d'inutiles animaux, et que la délicatesse soit blessée à la vue des pauvres de Jésus-Christ? Qui ne serait choqué de la fausse pitié d'Achab, qui, voyant son royaume désolé par une sécheresse continuelle de trois ans, touché, non pas de la mortalité publique, mais de celle de ses chevaux, ne se contentait pas d'envoyer ses gens partout à la recherche des eaux et des fourrages : *Ad universos fontes aquarum... si forte possimus invenire herbam et salvare equos et mulos* (III *Reg.*, XVIII, 5); mais partageait lui-même avec ses gens la fatigue de cette recherche; et ne croyant pas que la vie des bêtes fût au-dessous des soins d'un souverain, n'avait pour ses sujets affamés et languissants que des gémissements inutiles. Que pouvaient dire ces peuples étendus et mourants sur les chemins, voyant leur

roi parcourir son royaume avec tant d'affection pour des bêtes, et tant de dureté pour eux?

4. Mais le nombre des pauvres est infini, leur importunité est continuelle, il n'est pas possible d'y suffire; c'est toujours à recommencer. Quatrième prétexte, et c'est aussi ce que les disciples représentaient au Sauveur: *Hæc quid sunt inter tantos* (*Joan.*, VI, 9)? Qu'est-ce que cela pour tant de gens? Deux cents deniers ne suffiraient pas pour avoir du pain à tout ce peuple: *Ducentorum denariorum panes non sufficiunt eis* (*Ibid.*, 7). Mais de quoi s'inquiètent-ils? Dieu leur demande ce qu'ils ont, ce qu'ils peuvent, et rien de plus. Combien avez-vous de pains? Allez et voyez, leur dit-il: *Quot panes habetis? Ite et videte* (*Marc.*, VI, 38).

Allez donc et voyez, mes frères; car ne pas voir ce que l'on a, ce que l'on peut, ce que l'on doit, ce que l'on dissipe et que l'on perd mal à propos, c'est ce qui ruine les maisons, et met les riches hors d'état d'exercer la charité. Allez donc, et voyez ce qui se passe chez vous: *Ite et videte.* Ne ressemblez pas à ces gens qui mettent leur grandeur à ne rien voir par eux-mêmes, qui n'ont point d'yeux que ceux d'autrui, qui ne savent qu'en général par où le bien vient chez eux, sans vouloir savoir par où il s'écoule. Ces gens-là n'ont jamais rien pour les pauvres, et souvent même rien pour eux. Voyez donc: *Videte:* Voyez cette foule de valets, foule inutile et onéreuse: inutile; plus on en a, moins on est bien servi: onéreuse; plus on en a, plus on est embarrassé. Ce sont, dit-on, des pauvres que l'on nourrit. A quoi donc? A l'oisiveté, à l'orgueil, à la débauche; autant de bras que l'on dérobe au travail de la campagne, au service de la guerre, aux arts nécessaires à l'Etat: *Videte.* Voyez cette superfluité de meubles, d'ajustements, cette foule d'ouvriers que la mode, la vanité, la bonne chère tient à vos gages, et dont vous ne sentez le poids que quand il faut les payer. Voilà les torrents qui entraînent le plus liquide et le plus pur de vos biens; voilà la multitude qui devrait vous faire peur, et non pas celle des pauvres. Appliquez-vous à régler votre dépense. *Ite et videte.* Vous aurez de quoi suffire à tout. Il y en aura pour le domestique et pour le pauvre, pour le plaisir et pour l'honneur, pour la charité, la justice, enfin pour le monde et pour Dieu.

Cette femme si renommée, qui étendait ses mains au pauvre avec tant d'humanité, ne laissait pas de pourvoir largement aux besoins de ses domestiques: *Omnes domestici ejus vestiti sunt duplicibus* (*Prov.*, XXXI, 21). Les étoffes précieuses étaient la matière ordinaire de ses habits: *Purpura et byssus indumentum ejus* (*Ibid*, 22). Elle joignait aux commodités de sa maison les délices de la campagne: *Consideravit agrum et emit eum* (*Ibid.*, 16). Dieu ne veut pas que vous vous dépouilliez pour couvrir les pauvres, ni que vous ruiniez votre maison pour lui élever des autels. Son dessein même n'est pas que vous enrichissiez les pauvres, mais que vous les soulagiez: *Paupertas indiget operiri, non petit ornari*, dit saint Léon. Le reproche qu'il fait à l'avare au dernier jour n'est pas de ne lui avoir pas fait des festins, comme Madeleine et Simon (*Matth.*, XXV, 42), mais d'avoir été insensible à sa soif et à sa faim; non pas de ne lui avoir pas procuré la liberté, mais de ne l'avoir pas visité dans sa prison. Si vous n'avez rien à donner que des paroles consolantes, il se contente de vos paroles, et si vous n'avez que deux deniers, c'est plus de votre part, dit-il, que tous les dons des pharisiens (*Marc.*, XII, 43).

Le grand nombre des pauvres est donc un prétexte sans fondement, puisque ce n'est pas leur nombre ni leur importunité, mais la faculté du riche qui est la règle de son devoir: *Quomodo potueris, ita esto misericors*, disait le sage Tobie (*Cap.* IV, *v.* 8). Qu'il n'y ait dans l'univers qu'un seul pauvre abandonné, c'est de quoi damner tous les riches sans miséricorde, et qu'un riche paie à un seul pauvre le juste tribut de sa charité, mille pauvres abandonnés ne le rendront pas coupable.

Où est le grand déréglement, la vraie source des misères? Elle est, dit saint Paulin, dans la perversité, non-seulement de l'avarice, mais de la libéralité: *Ex avaritia et liberalitate perversa* (*Epist.* 33). Tout du côté du plaisir, et rien du côté du devoir; tout à des flatteurs qui vous trompent, à des ingrats qui vous méprisent, à des séducteurs qui vous corrompent, aux complices de vos plaisirs, aux entremetteurs de vos intrigues, aux esclaves de vos passions. Et c'est là précisément que vous devez être avares. Rien cependant aux pauvres de Jésus-Christ, vos frères et vos égaux, héritiers du même Père et sujets du même Seigneur, qui vous demandent en son nom ce que vous pouvez leur donner, ce que vous ne leur pouvez refuser sans injustice, et ce que Dieu s'est obligé de vous rendre dans le ciel; rien pour eux malgré tous leurs besoins, malgré tous vos avantages. Or, c'est là que devrait aller votre libéralité. Condamnons, mes chers auditeurs, la perversité de notre conduite, et dans ces quatre prétextes des disciples regardons avec confusion l'image de notre dureté. Mais d'un autre côté contemplons le miracle de Jésus-Christ, nous y reconnaîtrons l'image de la charité, et après avoir vu ce que nous devons éviter, nous apprendrons ce qu'il faut faire.

SECONDE PARTIE.

Le Fils de Dieu s'étant fait apporter les cinq pains, éleva d'abord les yeux au ciel pour rendre grâces à Dieu son Père: *Gratias egit* (*Joan.*, VI, 11). Ensuite il rompit les pains: *Fregit panes* (*Marc.*, VI, 41). Ensuite il les distribua par les mains de ses disciples: *Distribuit discumbentibus* (*Joan.*, VI, 11). Sur ces trois actions du Sauveur, trois réflexions nous engagent à l'aumône: c'est de la regarder premièrement comme une reconnaissance que nous devons au Seigneur: *Gratias egit;* secondement comme un retranchement que

nous nous devons à nous-mêmes : *Fregit* ; troisièmement comme un partage naturel que nous devons à nos frères : *Distribuit*. L'aumône sous ces trois égards est d'une nécessité qui nous doit paraître indispensable.

1. Comme nous tenons tous nos biens de la libéralité de Dieu, rien n'est plus juste et de droit plus étroit que notre reconnaissance ; et c'est sur cette obligation que tous les sacrifices sont établis, par lesquels nous retranchons de nos usages une partie des dons de Dieu, pour reconnaître son domaine et les consumer en son honneur.

Outre l'oblation des victimes et des fruits, à quoi le nom de sacrifice a été proprement donné, ce nom se donne encore à l'abstinence et au jeûne, par lequel nous nous privons de l'usage des aliments en vue de satisfaire à la justice de Dieu. Ce même nom se donne encore à la prière, par laquelle nous nous privons de l'usage de notre esprit, pour le soumettre et l'appliquer à Dieu. Le même nom se donne enfin à l'aumône, par laquelle nous transportons au pauvre le superflu des biens que nous avons reçus de Dieu, père commun des riches et des pauvres.

Or, sans le sacrifice de l'aumône, tous les autres communément sont sans effet. Qu'ai-je à faire, disait-il au peuple juif par le prophète Isaïe, qu'ai-je à faire de vos victimes? J'en suis dégoûté, j'en ai horreur : *Odivit anima mea* (*Isai.*, I, 14). Ce que je veux, c'est que vous soulagiez l'indigent, que vous secouriez l'orphelin : *Subvenite oppresso, judicate pupillo* (*Ibid.*, 17). Qu'ai-je à faire de vos prières? Élevez vos mains au ciel, je n'écouterai rien, si vos mains sont remplies du sang des pauvres : *Non exaudiam; manus enim vestræ plenæ sunt sanguine* (*Ibid.*, 15). Que vous sert d'affliger vos corps par le jeûne? Le jeûne qui me plaît c'est que vous partagiez votre pain avec le pauvre et que vous respectiez en lui votre propre chair : *Frange esurienti panem tuum, et carnem tuam ne despexeris* (*Isai.*, LVIII, 7). En un mot, conclut-il par un oracle réitéré en divers endroits des livres sacrés, je veux la miséricorde et non pas le sacrifice : *Misericordiam volo, et non sacrificium* (*Ose.*, VI, 6; *Matth.*, IX, 13; XII, 7). Qu'un chrétien, par conséquent, soit ardent à la prière, zélé pour la religion, desséché d'austérités, enfin dans tous les exercices de la plus tendre dévotion, si son cœur est dur pour les pauvres, il est sans mérite devant Dieu; Dieu ne lui sait aucun gré de ses autres sacrifices, et par quelque autre effort qu'il marque sa reconnaissance, il est ingrat envers Dieu.

Dans cette disposition d'ingratitude, osez-vous bien, mon cher frère, espérer ou demander rien à Dieu? Si vous étiez indépendant de lui, comme de la plupart des hommes, que vous pussiez dire à son égard : Je n'attends rien de lui, vous pourriez, comme tant d'ingrats, manquer à son égard aux fonctions de la reconnaissance; mais en quelque état que vous soyez, ne sentez-vous pas à chaque instant de la vie un besoin continuel des effets de sa bonté?

Allez donc la solliciter, flétri à ses yeux par votre avarice et votre insensibilité; demandez-lui votre pain de chaque jour. Ne vous mettra-t-il pas en vue tant de pauvres qui ne l'ont pas, par vos refus ou par votre négligence? Implorez sa miséricorde et le pardon de vos péchés. Ne vous dira-t-il pas, comme le père de famille à ce cruel serviteur : *Méchant, n'as-tu pas dû prendre pitié de ton frère* (*Matth.*, XVIII, 33)? Ah! que les larmes de tant d'enfants languissants au sein de leurs mères, les soupirs secrets de tant de familles désolées, forment contre les riches au tribunal du Seigneur d'étranges sollicitations! Le Sage vous l'a dit, que l'amertume du cœur du pauvre est la malédiction du riche, une prière efficace que Dieu ne manque point d'exaucer; et la raison, dit-il, c'est que Dieu a fait le pauvre : *Maledicentis tibi in amaritudine animæ suæ exaudietur deprecatio illius. Exaudiet illum qui fecit illum* (*Eccli.*, IV, 6). Les riches tous les jours mettent les fidèles en prières, pour leur fortune et leur santé, pour celle de leurs enfants, et tout en vain; le ciel est sourd à leurs cris et à leurs instances. Oh! je n'en suis point surpris. Les fidèles prient pour ces riches, mais les pauvres crient contre eux. Nous n'avons pour eux que des paroles et des suffrages, les pauvres ont contre eux des pleurs et du sang. Nous demandons pour eux la prospérité, les pauvres représentent leurs misères; ils seront exaucés, et nous serons rebutés, parce que c'est Dieu qui les a faits, ils sont ses propres ouvrages : *Exaudiet illum qui fecit illum.*

Et les riches ne sont-ils pas les ouvrages du même Dieu? Non, mais souvent les ouvrages de l'ambition, de la violence, de l'avarice. A l'élévation de la plupart, Dieu n'a souvent contribué qu'une simple tolérance; c'est souvent contre ses desseins qu'ils sont parvenus à ces grands biens. Mais les pauvres sont établis par la volonté de Dieu, leur état a son rang dans l'ordre bienfaisant de sa providence, et souvent ils y sont conduits par ses soins et par sa main. Tandis que vous aurez les pauvres pour solliciteurs contre vous, n'attendez donc de Dieu ni faveur ni grâce; il vous ôtera tout, plutôt que de vous rien donner.

Ne l'a-t-il pas dit clairement par la bouche du prophète Osée? Je leur ai donné, dit-il, une abondance entière de toutes sortes de biens. La terre n'a produit ses fruits que pour eux. L'or et l'argent semblaient se multiplier dans leurs mains : *Ego dedi ei frumentum et vinum et oleum, argentum multiplicavi ei et aurum* (*Ose.*, II, 8). De tout cela, dit le Seigneur, ils en ont fabriqué Baal, ils en ont fait des idoles : *Quæ fecerunt Baal* (*Ibid.*). Loin de sanctifier tous ces biens par la charité, ils les ont profanés par l'excès de leurs débauches. Eh bien! dit-il, je changerai, je renverserai ce que j'ai fait : *Idcirco convertar* (*Ibid.*, 9). J'arracherai de leurs mains tous les biens que j'y ai entassés : *Sumam*

frumentum meum et vinum meum (*Ose.*, II, 8). Je délivrerai, (merveilleuse expression, chrétiens !) je délivrerai mes biens de l'oppression et de la profanation de l'avarice : *Liberabo lanam meam et linum meum* (*Ibid.*). Ces biens devaient servir aux besoins des pauvres aussi bien qu'aux besoins des riches, et c'était pour cela qu'ils regorgeaient dans leurs champs. Ils ont fait servir ces biens innocents à mille indignes usages. Je les tirerai d'oppression, je les transporterai en d'autres mains plus fidèles, en d'autres pays plus reconnaissants. Je ferai sentir à ces ingrats ce que c'est que la pauvreté.

Quel est donc notre aveuglement ! Nous voyons le bras de Dieu prêt à nous ôter l'abondance, à frapper nos champs de stérilité : que faisons-nous ? Notre premier soin, c'est de retrancher l'aumône ; au contraire, c'est alors que nous la devons augmenter. Dieu nous punit pour l'excès de notre avarice, et nous nous faisons de notre avarice un bouclier contre Dieu. Notre négligence à lui payer le tribut nous attire la stérilité, et nous croyons qu'en lui refusant le tribut nous rappellerons l'abondance. Hâtons plutôt, mes frères, avançons et redoublons le tribut ; c'est une reconnaissance que nous devons à notre Dieu. C'est en second lieu un retranchement que nous nous devons à nous-mêmes.

2. Avons-nous jamais bien considéré les expressions du Fils de Dieu sur le danger des richesses ! Il en parle avec étonnement : Qu'il est difficile, dit-il, que ceux qui s'appuient sur les richesses entrent dans le royaume de Dieu ! *Quam difficile est confidentes in pecuniis in regnum Dei intrare* (*Marc.*, X, 24) ! Il en parle avec une espèce d'exagération. Un câble, dit-il, entrera plus aisément par l'ouverture d'une aiguille : *Facilius est camelum per foramen acus transire* (*Matth.*, XIX, 24). Il en parle avec serment : *Amen dico vobis* (*Ibid.*, 23) : Je vous le dis en vérité. Il en parle avec imprécation : Malheur à vous, riches ! *Væ vobis divitibus* (*Luc.*, VI, 24) ! L'imprécation, l'exagération, l'étonnement, le serment du Fils de Dieu sur le péril des richesses, ne suffisent-ils pas pour vous les faire appréhender ?

C'est un mot bien hardi de Salvien, que sans les voluptés on n'aurait que faire des richesses : *Remoto usu deliciarum*, *causæ opum relinquuntur* (*Adv. Avar.*, *l.* II). Saint Cyprien va bien plus loin : il s'étonne que l'on donne le nom de biens à ce qui n'a nul usage que pour le mal : *Bona appellant, ex quibus nullus, nisi ad res malas, usus est.* (*Epist.* 1). Les richesses, en effet, non par la destination de Dieu, mais par notre perversité, ne sont nécessaires pour rien que pour mal faire. Sont-elles nécessaires pour vivre ? la nature se contente aisément de peu. Le sont-elles pour vivre en repos ? ce sont des épines qui déchirent le cœur de l'homme. Le sont-elles pour vivre en honneur ? il ne faut pour cela que la médiocrité. Le sont-elles pour la gloire et pour la réputation ? la vertu dans la pauvreté est plus illustre que l'opulence. Le sont-elles enfin pour le salut ? c'est à la pauvreté qu'il est promis, il n'est point promis aux richesses, qui au contraire en sont l'écueil. Elles sont donc inutiles pour tout cela. Mais on veut s'élever au-dessus de sa naissance, étendre sa fortune à perte de vue, se divertir sans mesure et dépenser sans raison. Pour cela il faut des richesses, et des richesses abondantes, et des richesses dont la source coule toujours. Ce n'est donc que pour le plaisir, l'orgueil, le mal enfin, qu'elles vous sont nécessaires : *Ex quibus nullus, nisi ad res malas usus est.*

En croirez-vous votre expérience et vos yeux ? Considérez l'effet naturel de l'opulence dans un cœur : quel changement n'y fait-elle pas ! quel désordre ! Un homme renfermé par son état dans les bornes d'un petit bien sera tranquille, humain, bon ami, de bonne foi, de bon commerce, honnête, obligeant, prévenant, reconnaissant. Mettez-le dans un de ces postes où l'on n'a qu'à vouloir s'enrichir pour devenir bientôt riche : à proportion que ses mains se rempliront, vous verrez son cœur se gâter, vous découvrirez dans ce cœur, jusqu'alors si modéré, des abîmes de convoitise inconnus et imprévus, un ver immortel d'envie et de jalousie, une ardeur insatiable pour le gain, un oubli odieux de tous les amis, une dureté de fer sur toutes les misères publiques, une ingratitude sans remords pour ceux qui lui auront fait du bien, une pente maligne à toutes sortes de fourberies, un mépris de tout honneur qui n'est point joint au profit, la profusion dans les uns, la sordide épargne dans les autres, l'insolence, l'ambition, la débauche dans la plupart ; mauvais amis, mauvais parents, mauvais sujets, mauvais citoyens, mauvais chrétiens, pour tout dire enfin, mauvais riches. Voilà ce que fait d'un bon cœur l'amour et la possession de ces faux biens : plus dignes du nom de maux, puisqu'ils ne servent qu'à mal faire : *Ex quibus nullus, nisi ad res malas, usus est.*

Et pourquoi donc, disent les libertins, Dieu les a-t-il mis dans le monde ? Il les y a mis, répondent les Pères, afin que tout le monde en eût sa part, qu'ils servissent aux besoins de tous les hommes. En ce sens ce sont de vrais biens pour la vie et pour le salut. C'est l'excès qui les rend pernicieux à l'un et à l'autre, qui en fait par conséquent tout le mal. Or, Messieurs, cet excès de biens, tout d'un côté et rien de l'autre, cette odieuse disproportion, n'est point l'ouvrage de Dieu, mais l'ouvrage de l'ambition et de la cupidité de l'homme. Et c'est pour mettre un contre-poids à cette cupidité, un frein à cette ambition, que Dieu a établi le commandement de l'aumône. Il n'y a donc pour le riche aucun moyen de salut, aucun moyen d'éviter la malédiction des richesses, que le retranchement volontaire de ce qu'il a de superflu.

Je dis plus, il est obligé de chercher dans ses biens ce superflu, et s'il ne l'y trouve pas, il est obligé de l'y mettre, parce que s'il n'y paraît pas, ce ne peut être que l'effet de

son aveugle profusion, de sa négligence à régler et à gouverner ses affaires, et de tous ces désordres il est coupable devant Dieu. S'il se doit à lui-même son entretien, le soin de sa maison, de son état, de sa vie et de sa santé, le soin de son âme et de son salut, il se doit conséquemment le retranchement de son superflu, comme une précaution nécessaire à rendre tous ces autres soins utiles et effectifs ; quelque soif qu'il ait des richesses, il doit la modérer et même la supprimer.

Je vois David dans une pressante soif souhaiter ardemment de l'eau de la citerne de Bethléhem ; je vois trois soldats de son armée, pour satisfaire à ses désirs, traverser le camp des ennemis et lui en apporter au péril de leur propre vie. Ce prince, à la vue de cette eau si chère et si désirée, condamne lui-même ses désirs et la répand en sacrifice au Seigneur : *Libavit eum Domino* (II *Reg.*, XXIII, 16), par cette seule réflexion qu'elle était le prix du péril et presque du sang de trois braves. Quoi ! disait-il, je boirais leur sang et le péril de leur vie? *Num sanguinem hominum et animarum periculum bibam* (*Ibid.*, 17)? Et les riches se nourriront, s'engraisseront du sang des hommes! ils dévoreront la substance des provinces! ils jouiront du travail et de l'industrie des pauvres! ils feront ici-bas leur opulence et leur grandeur du péril de leurs propres âmes et de leur propre damnation! Non, rendez à César ce qui appartient à César, à Dieu ce qui appartient à Dieu ; à vous ce retranchement qui vous appartient à vous-même encore plus que tous vos biens ; mais rendez aux pauvres ce qui appartient aux pauvres. Ce superflu leur est dû comme leur partage naturel : *Distribuit discumbentibus.* Dernière considération.

3. Comme l'état du pauvre est juste et nécessaire au bon ordre de l'univers, aussi le droit du pauvre sur l'excès des biens du riche est juste et nécessaire de la même nécessité. Vous vous êtes fait des lois, grands et riches, en vertu desquelles cette partie de la terre est à vous, cette autre à vous : lois de succession, de donation, d'achat, de conquête, de possession. Toutes ces lois n'ont pu abroger la loi naturelle, en vertu de laquelle il faut que l'homme, enfant de Dieu et de la terre comme vous, ait sa nourriture et sa part aux biens du père commun et de la commune mère. Car que deviendra cet homme à qui vos lois humaines n'assignent rien? La loi éternelle de Dieu l'aura-t-elle laissé sans subsistance? Est-il de pire condition que les plus vils animaux, à qui la terre et les eaux offrent leurs biens? Vous ne voulez pas que ce pauvre étende la main sur ce que vous appelez vos biens, c'est donc à vous de lui ouvrir vos mains et de lui assigner sur vos biens sa juste part ; ou si vous la lui refusez, disputez-lui donc aussi la lumière, et lui défendez la vue et la chaleur du soleil. Le même droit qu'il a sur la lumière et sur l'air, il l'a sur ce qui est nécessaire à l'entretien de sa vie. Et si les lois civiles, instituées justement pour l'ordre et le repos public, ont ôté au pauvre le pouvoir de se faire justice par lui-même, et de s'emparer de ce que le riche lui doit, elles n'ont pas autorisé le riche à mépriser la loi de Dieu, qui lui prescrit de secourir et de protéger le pauvre.

David fuyant Saül et manquant de tout envoya dire au riche Nabal ce que tous les jours les pauvres vous disent : *Sit tibi pax et domui tuæ* (I *Reg.*, XXV, 6) : La paix soit avec vous et dans toute votre maison. Nous sommes dans le besoin, vous êtes dans l'abondance. Donnez-nous tout ce qui se trouvera sous votre main; tout nous est bon : *Quodcunque invenerit manus tua, da servis tuis* (*Ibid.*, 8). Quoi! leur dit l'avare Nabal, je donnerai mon bien à des inconnus, à des gens que je ne sais d'où ils viennent? *Tollam panes meos, et dabo viris quos nescio unde sint?* Voilà ce qui est surprenant. Vous ne savez d'où ils viennent? ils viennent d'où vous venez. Voyez le ciel et la terre: ils en viennent, et vous aussi ; c'est leur origine et la vôtre; ils sont vos frères malgré vous. La fortune n'a point de fard qui puisse avoir assez changé vos traits aux uns et aux autres pour ne vous connaître pas. Différents d'âge, de qualités et de rang, tant qu'il vous plaira; il n'y a personne à qui les lois ne donnent sa légitime, et la légitime du pauvre est le superflu de vos biens. Vous imaginez-vous qu'il y ait une espèce de créatures que le Créateur ait admises à l'usage commun des éléments, à la participation de sa grâce, de ses dons, de ses sacrements, de son sang, de son héritage éternel; qu'en toutes ces sortes de biens il ne les ait point distinguées, ni des princes, ni des rois, et que dans cette égalité, dans cette uniformité de bienveillance, il n'y ait eu précisément que les biens de la fortune, l'or, l'argent, les aliments, dont il ait voulu les exclure et les frustrer?

Vous êtes trop juste, ô mon Dieu! vous n'avez établi l'inégalité des biens que pour donner lieu à l'union de tous vos enfants entre eux, par les liens du besoin et du secours mutuel. Dès là, par conséquent, que le riche par sa dureté détruit ce dessein de Dieu, qu'il refuse son secours au besoin du pauvre, il est indigne de ses biens. Il n'y a point de loi qui lui en puisse rendre l'usage et la possession légitime. Et toutes les lois politiques qui semblent élever la voix en sa faveur ne donnent point atteinte à la loi de Dieu, qui établit le droit du pauvre et s'en déclare le vengeur.

C'est cette loi contre laquelle il n'y a point d'exception ni de prescription, qui servira de règle au jugement général qu'il fera de tous les hommes. On n'alléguera point à ce tribunal souverain, pour justifier l'avarice des pécheurs, le silence des lois humaines. On sera convaincu qu'au défaut des lois humaines la nature crie assez haut en faveur de la charité. Rendons-nous donc, mes frères, à la voix de la nature, de la foi, de la religion. Tout cela nous parle pour les pauvres et nous parle au dedans de nous, au fond de notre propre cœur. Ecoutons Dieu, écou-

tons-nous, et nous écouterons les gémissements des pauvres.

Ecoutons au moins le dernier avis du Sauveur à ses apôtres, après que le peuple fut rassasié. Ramassez les restes, leur dit-il, de peur qu'ils ne soient perdus : *Colligite fragmenta, ne pereant* (*Joan.*, VI, 12). Je vous le dis à vous, Messieurs, si vous n'êtes pas assez généreux pour entamer votre nécessaire, au moins ayez soin de recueillir les restes de votre profusion : *Colligite fragmenta, ne pereant.* Combien de choses abandonnées dans vos maisons à la pourriture et aux vers, par une aveugle négligence, ou par la dissipation des domestiques, ou par de vaines précautions sur des besoins qui n'arriveront jamais! Jetez des yeux charitables et chrétiens sur ces superfluités, et les sacrifiez aux besoins pressants des pauvres. Il y aura lieu d'espérer que ce premier essai de charité, animé de la grâce de Jésus-Christ, vous fera goûter le plaisir d'imiter sa miséricorde, et vous en attirera les fruits éternels. Ainsi soit-il. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'avarice.

Cum fecisset quasi flagellum de funiculis, omnes ejecit de templo, oves quoque et boves, et numulariorum effudit æs.

Jésus ayant fait une manière de fouet avec des cordes, il chassa du temple tous ceux qui vendaient, aussi bien que les brebis et les bœufs, et jeta par terre l'argent des changeurs (*Joan.*, II, 15).

Ne soyez pas surpris, Messieurs, de voir par deux diverses fois le zèle du Fils de Dieu s'armer d'un fouet contre les Juifs qui trafiquaient dans le temple. Il regardait cette licence comme une profanation du lieu saint, et je vous ai déjà fait voir dans un sermon sur le même sujet (1), jusqu'où va la colère et la vengeance de Dieu contre les profanateurs.

Mais en quoi consistait la profanation? Qu'y avait-il dans ce trafic qui ne parût innocent? C'étaient des bœufs, des colombes, des brebis pour l'usage des sacrifices; c'étaient des changeurs qui prêtaient à ceux qui manquaient d'argent pour en acheter. Toutes ces facilités établies pour la commodité publique, et favorables en apparence au culte de la religion, la déshonoraient cependant au jugement de Jésus-Christ, parce qu'il y voyait la lâche avarice des prêtres et des ministres de l'autel, qui n'avaient introduit cet abus que par intérêt, pour joindre au profit qu'ils tiraient de l'offrande des victimes, le sordide gain du débit (*Hieronymus, in cap.* XXI *Matth.*).

Avarice si criminelle et si injurieuse à Dieu, qu'il la leur reproche comme un vol. Vous avez fait, leur dit-il, de la maison de prière une retraite de larrons : *Speluncam latronum* (*Jerem.*, VII, 11; *Matth.*, XXI, 13; *Marc.*, XI, 17; *Luc.*, XIX, 46), non-seulement par l'occasion que donnait ce marché public à toutes sortes de larcins et de fourberies, mais beaucoup plus par le vol que les prêtres faisaient à Dieu de leur esprit et de leur cœur, pour se livrer au désir et à l'amour de l'argent.

Car persuadez-vous, Messieurs, que rien ne corrompt les cœurs et ne les éloigne de Dieu avec moins d'espérance de retour et moins de ressource pour le salut, que le péché d'avarice. Autant d'avares et de gens passionnés pour les richesses, autant de voleurs et de brigands; bien plus, autant d'hommes sans honneur, sans foi et sans religion, tout disposés à ne connaître plus d'autre dieu que l'or et l'argent.

Est-ce outrer la vérité? Saint Paul n'a-t-il pas dit que l'esclavage de l'argent est l'esclavage des idoles, que l'avarice et l'idolâtrie ne sont qu'un même péché sous deux noms, ou deux péchés joints ensemble? *Avaritia simulacrorum servitus... idolorum servitus* (*Coloss.*, III, 5; *Ephes.*, V, 5)

Le dernier effort du démon contre la sainteté de Jésus-Christ, ne fut-ce pas de le tenter par la vue des grandeurs et des richesses de la terre? *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me* (*Matth.*, IV, 9) : Je te donnerai tous ces grands biens si tu te prosternes pour m'adorer. Le mépris qu'il fit de tous ces faux biens fit connaître au tentateur qu'il avait affaire à un Dieu. Tout autre qu'un Dieu, tout cœur humain court risque de s'amollir à ces flatteuses paroles : *Je te donnerai : Tibi dabo.* Mais en s'amollissant aux attraits de la convoitise il s'endurcit en même temps aux reproches de sa foi; il est prêt à ramper aux pieds de quiconque lui donne, et ne révère plus que l'argent pour maître et pour dieu.

Ne l'éprouvons-nous pas ainsi parmi nous depuis vingt ans, à la ruine de l'Etat, au scandale du christianisme, à l'horreur des siècles futurs, qui ne verront rien de pareil au ravage et à l'impunité de cette indigne passion dans ce déplorable siècle?

Ouvrons-y donc les yeux, au moins à la face des autels, et pour l'intérêt de l'Etat, de la religion, de nos âmes, apprenons aujourd'hui dans les trois parties de ce discours que la passion d'avoir, de gagner, d'amasser, de s'enrichir, l'avarice, en un mot, la convoitise des biens, est de toutes les passions celle qui dégrade plus l'homme, et qui l'assujettit plus absolument au démon. Pour quelles raisons? Les voici : c'est qu'elle étouffe en l'homme insensiblement et par degrés, premièrement tous les sentiments de l'humanité, secondement tous les sentiments de l'éternité, troisièmement tous les sentiments de la divinité : par conséquent nul péché n'est plus incurable et n'éloigne plus du salut.

Riches qui vivez des grands biens que vos pères vous ont acquis, que vous avez vous-

(1) Sermon du mardi de la première semaine de carême

mêmes acquis par un commerce loyal, par des services, des travaux et des moyens légitimes; riches qui faites de vos biens un usage sage et chrétien, sans attachement, sans cupidité, sans envie, je ne parle point à vous; vous êtes les enfants du riche et fidèle Abraham. Je parle aux frères de celui qui le réclamait en vain du fond des enfers, et le nombre en est assez grand pour craindre au moins qu'il n'y en ait ici peut-être plus d'un. Prions Dieu qu'il veuille donner à mes paroles la force de toucher leur cœur. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde et les biens qu'il renferme ont été formés de la main de Dieu pour l'usage commun de tous les vivants. La nature nous produit tous dans une égale pauvreté, mais tous avec un véritable droit aux biens de notre commune mère. Elle n'est pas moins juste aux enfants des esclaves qu'à ceux des rois. Les oiseaux et les animaux y ont leur part comme nous; ils n'ont rien perdu de ce premier avantage; ils trouvent aisément leurs besoins, parce qu'ils ne cherchent que leurs besoins. Les plus farouches d'entre eux ne se disputent la proie que selon la mesure de leur faim, et leur faim va rarement plus loin que leur suffisance.

Il n'y a, dit saint Augustin, que l'avarice de l'homme seul qui ait troublé cet ordre naturel : *Ipsæ belluæ habent modum, inexplebilis sola avaritia divitum* (*Serm.* 25 *de Verbis Domini*). C'est elle, dit saint Ambroise, qui, par des craintes imaginaires et des prévoyances hors de raison, s'est fait un droit particulier sur le fonds destiné à la subsistance publique; elle qui a donné lieu aux lois inventées pour mettre des bornes à l'avidité déréglée, en réglant le partage des biens : *Avaritia jura distribuit;* elle par conséquent qui en produisant l'opulence a produit la pauvreté : *Causa inopiæ avaritia;* elle enfin qui, sous l'attrait apparent de l'intérêt particulier, nous a fait laisser aux seuls animaux l'avantage naturel de la passion commune : *Communia amisimus, dum propria vindicamus* (*In psal.* CXVIII, *serm.* 8, *n.* 22; *in Luc.*, *l.* VII, *n.* 124).

Le prophète Ezéchiel épargne trop les avares, les comparant à des loups ravissants : *Quasi lupi rapientes prædam* (*Ezech.*, XXII, 27). L'avare fait son bonheur d'outrer la voracité des bêtes, allant toujours au delà de ses besoins, et perdant insensiblement tous les sentiments d'humanité que la nature lui inspire. Quels sont ces sentiments? ceux de la justice et de la pitié. Ces deux sortes de sentiments naissent avec l'homme, et périssent en lui par l'avidité de l'argent. Commençons ce détail par les sentiments de la justice.

1. En vertu des lois établies pour servir de frein à l'avarice, il faut que chacun ait son bien, les uns plus, les autres moins; la mesure est inégale, mais propre et personnelle à un chacun. Or, dans ce seul désir d'avoir encore plus que l'on n'a, d'accroître ses biens, de s'enrichir, ne voyez-vous pas, à parler exactement, un germe secret d'injustice? Car qu'est-ce que vous enrichir? n'est-ce pas attirer dans vos propres mains ce qui est dans les mains des autres, accumuler chez vous leurs dépouilles et leurs débris, augmenter à votre profit le désordre odieux de l'inégalité des richesses? Mais pouvez-vous vous remplir sans étendre autour de vous un vide qui n'y était pas? Une fortune nouvelle est-elle jamais sortie du néant, en peut-elle jamais sortir sans anéantir un millier d'autres fortunes? Et funeste à tant de gens par votre seule opulence, aussi juste qu'il vous plaira, comment pouvez-vous vous flatter de vous être enrichi sans avoir fait tort à personne? C'est saint Basile qui vous fait cette question : *Tot homines bonis privans, neminem te lædere putas* (*Homil. in Destruam horrea*)?

A ce tort général ajoutez encore un autre ver d'injustice, aussi subtil à se dérober à nos yeux : c'est que ces biens enlevés à tant de gens pour enrichir un homme seul, ne l'enrichissent qu'en augmentant son superflu, au lieu qu'ils ne sortent des mains d'autrui qu'en lui ôtant la plupart du temps son nécessaire. On vous a vu rouler dans une basse fortune, on vous appelle riche maintenant, comment cela s'est-il fait? C'est que vous alliez à pied, simplement vêtu, sans éclat; maintenant on vous voit briller : carrosses, chaises dorées, attelages somptueux, habits de toutes les modes et de toutes les saisons, meubles exquis, grande table. Avec ce changement prodigieux de condition, ces vastes maisons, ces grands repas, parlez de bonne foi, votre corps occupe-t-il plus de place qu'auparavant? Avez-vous besoin de plus d'aliments? votre estomac est-il plus ample? Avouez donc que cet excès des biens survenus à votre fortune passée est inutile et superflu chez vous, à la vanité près, à l'imagination près. Ces biens cependant, reportés dans les mains où ils étaient, ces biens partagés, répandus en mille mains différentes, apaiseraient les cris de la pauvreté, rendraient les familles heureuses, et de superflus qu'ils sont chez vous, deviendraient là des aliments et des secours nécessaires, hors du péril de la rouille et des vers. Un million de malheureux, que dis-je? deux ou trois millions, errants par tout le royaume, y traînent avec eux le spectacle choquant d'une affreuse nudité. Ces gens, il y a vingt ans, avaient la plupart quelques biens, des maisons, des lits, des habits, des champs à cultiver, du pain à manger; ils n'en ont plus. Que sont devenus tous les biens qui faisaient subsister ces millions d'hommes? Ils ne sont pas rentrés dans le néant, non sans doute; ils ont passé par les ressorts de la fortune, ou plutôt par le canal de la vexation, de l'extorsion, de la fourberie, de l'industrie; ils ont passé par là en dorures, en équipages, en étoffes, en diamants, en mille superfluités, sur le corps et dans les maisons de cent mille hommes tout au plus, qui regorgent des biens enlevés au reste du monde : *Ut pauci illustrentur, mundus evertitur : unius honor, orbis excidium*

est, disait Salvien (*De Gubern.*, *l.* IV). Quand ce dépouillement, ce transport de biens si criant aurait de justes raisons, il est toujours vrai que ces biens faisaient le nécessaire chez les pauvres, et ne font chez les riches qu'un odieux superflu. Par conséquent l'opulence hors de mesure, à quelque titre et par quelque moyen qu'elle se soit accumulée, a toujours un principe d'injustice et d'inhumanité : *Dum augere opes cupimus, justitiæ formam exuimus, beneficentiam communem amisimus*, dit saint Ambroise (*De Offic. minist.*, *cap.* 28).

D'ailleurs comment se flatter d'y pouvoir garder la justice? Aussitôt que le cœur s'est ouvert à l'attrait du gain, partout où l'on trouve le gain, on trouve le même attrait. Votre argent, celui d'autrui, le profane et le sacré, tout argent est de même odeur ; il fait la même impression sur une âme intéressée : elle y court comme à sa proie : il n'y a ni respect, ni menace, ni raison, ni loi qui la puisse arrêter. Tous les obstacles au contraire ne font qu'irriter la soif et la rendre plus ardente.

A-t-on jeté les yeux sur la vigne de Naboth, comme l'impie Achab, cet ancien roi d'Israël (III *Reg.*, XXI, 4), on a peut-être affecté d'abord comme lui les mesures de la justice ; on a peut-être senti les remords d'une conscience encore peu aguerrie au mal. Achab, dit l'Ecriture, outré du refus de Naboth, se jetait sur son lit, tournait le visage vers la muraille et ne voulait point manger. Dans cet accablement de tristesse et de dépit qui marquait encore son embarras et son irrésolution, Jézabel ou plutôt l'avarice, dit saint Ambroise, vient l'enhardir à mépriser les remords. C'est bien là comme il faut s'y prendre : allez, dit-elle, usez de votre pouvoir ; ne vous alarmez de rien, la vigne de Naboth sera bientôt dans vos mains : *Grandis auctoritatis es : æquo animo esto; ego dabo tibi vineam Naboth* (*Ibid.*, 7). Aussitôt mensonges, calomnies, fourberies de toute façon, usures, concussions, pillages, et contre les remords de toutes lois naturelles, cent nouvelles lois, dit saint Ambroise, autorisent à piller : *Vis mensuram considerare justitiæ, ut alienum non eripias? Ego habeo mea jura, habeo meas leges, calumniabor ut spoliem* (*Ambr.*, *l.* 1 *de Naboth*, *c.* 9).

2. Vous réclamerez la piété, la compassion, la charité ; tous ces sentiments s'étouffent aisément après ceux de la justice. On s'endurcit à tout à mesure qu'on s'enrichit. Non seulement on ne respecte plus les liens ni les droits du sang, mais même on ne les sent plus. Père, mère, alliés, parents, frère, ami : noms indifférents ; veuve, orphelin : noms inconnus. Ce nom de riche obscurcit tout, engloutit tout ; il ne veut connaître que lui seul, il veut être seul : *Soli sibi partus terrarum vindicat dives* (*Ibid.*, *cap.* 7).

On est saisi d'indignation, quand on se représente le mauvais riche, éclatant de pourpre et de lin, nourrir des chiens qui ne servent qu'à son plaisir, et refuser les miettes de sa table au pauvre languissant à la porte de sa maison. Ce spectacle inhumain, tout inhumain qu'il était, paraissait supportable à saint Ambroise, en comparaison des duretés qui se commettaient de son temps (*Ibid.*, *cap.* 5). Il déplore amèrement ce qu'il avait vu de ses yeux : des pères obligés à vendre leurs propres enfants pour payer leurs dettes, des créanciers faire arrêt sur le corps de leurs débiteurs, sur le cadavre même au bord de la sépulture, et leur envier le repos de leur dernière prison. De combien notre siècle a-t-il enchéri sur celui-là en inhumanité, en barbarie ! C'est maintenant que l'on voit de tous côtés non pas les pères et les mères réduits à vendre leurs enfants, un tel commerce est interdit par les lois, mais contraints à les asservir dès la naissance au joug de la mendicité, plus cruel que celui de l'esclavage ; eux-mêmes réduits à fuir leur patrie, au hasard de trouver ailleurs un surcroît ou du moins un changement de misères. On voit ainsi partout des champs désolés, des habitations désertes, les grands chemins couverts de familles vagabondes, femmes et maris dépouillés, leurs enfants nus entre leurs bras : *Migrat cum parvulis pauper, onustus pignore suo ; sequitur uxor illacrymans* (*Ibid.*, *c.* 1).

Ah ! ce ne sont point les pauvres qui ont dépouillé ces pauvres : ce sont les riches par fureur de devenir encore plus riches. Riches, vous regardez ces malheureux d'un œil sec : ce que vous voyez là, c'est votre crime ou celui de vos pareils. A l'abord de ces gens-là, qui devrait vous faire frémir, vous ne laissez pas cependant de rouler dans votre esprit des acquisitions de terres, des plans de maisons et de jardins, des desseins d'ameublements, des projets de nouveaux partis, c'est-à-dire des moyens nouveaux de faire de nouveaux pauvres et de réduire à ce rang-là tous ceux qui vous avaient échappé. Vos femmes, que leur sexe aurait dû rendre plus sensibles aux mouvements de la pitié, ne font qu'irriter le feu de votre avarice par le feu de leur profusion : consumant par la vanité de leurs scandaleuses parures, les fruits que vous recueillez des larmes des malheureux : *Uxor tibi imponet sumptuum necessitatem, ut oneret cervicem monilibus* (*Ibid.*, *c.* 5).

Vous vous croyez hommes cependant, tandis que vous flattez des chiens, que vous engraissez des chevaux, et que vous laissez périr des troupes innombrables d'hommes. Est-ce avec cette dureté que votre cœur est sorti des mains de Dieu? Est-ce pour cela qu'il vous a faits hommes? Est-ce là l'effet de la raison qu'il vous a donnée au-dessus des animaux, ou l'effet de la religion qu'il vous a donnée par-dessus tant d'autres hommes? Non, ce monstrueux changement est l'effet de l'opulence et de l'amour de l'argent : lui seul fait dans les cœurs cette affreuse corruption, et presque dans tous les cœurs où il entre. Car élevez un pauvre à la condition du riche dont il est maintenant jaloux, y conservera-t-il ces sentiments de compassion que sa pauvreté lui fait exiger du riche? Combien de riches connaissez-vous qui rampaient autrefois dans les plus sordides mé-

tiers? Sortis de là par les ressorts connus aux gens de fortune, ont-ils été plus scrupuleux à fouler aux pieds les pauvres qui avaient été leurs égaux? Au contraire, ils croient effacer le souvenir public de leur ancienne bassesse, en surpassant la dureté des riches de race et d'état. Et c'est par là que l'on découvre le limon d'où ils sont sortis, par l'excès de leur avarice et de leur inhumanité au delà de celle des vrais riches. Il ne faut enfin que s'enrichir pour étouffer l'humanité, pour oublier que l'on est homme. C'est le premier pas que fait l'avare pour devenir esclave du démon; le second, c'est d'étouffer tous les sentiments de l'éternité, matière du second point.

SECONDE PARTIE.

Les sentiments que nous pouvons former sur l'éternité se réduisent en général au désir et à la crainte: au désir des biens éternels, à la crainte des maux éternels. Etre sans ces deux sentiments, c'est être sans religion. Or, c'est là la disposition habituelle de l'avare. Et c'est pour nous tirer du péril de cette insensibilité que saint Paul enjoint aux pasteurs de faire aux riches du siècle un commandement exprès de ne point attacher leur espérance aux richesses périssables, mais d'amasser un trésor qui soit pour eux le fondement futur d'un édifice éternel: *Divitibus præcipe, thesaurizare sibi fundamentum bonum in futurum, ut apprehendant vitam æternam* (I *Tim.*, VI, 17).

1. Notre-Seigneur nous l'a dit, que le cœur de l'homme est où est son trésor, qu'il ne faut point par conséquent thésauriser sur la terre, puisque autrement notre cœur, notre esprit, notre bonheur, notre fin sera sur la terre, jamais au ciel: *Ubi thesaurus tuus, ibi est et cor tuum* (*Matth.*, VI, 21). Nous méprisons ces avares insensés qui se laissent ronger de faim pour se repaître du vain plaisir de cacher des trésors en terre, sous ombre de s'enrichir: nous regardons avec horreur ces riches imaginaires. Ayons la même horreur, ou du moins le même mépris, pour ces riches fastueux qui mettent leur plaisir à faire éclater leurs dépenses. Ils n'ont tous les uns et les autres que la même vue et la même fin, qui est d'enfouir leur argent, de l'ensevelir en terre, et avec leur argent leur cœur: *Quicunque augendis opibus terrena cupiditate famulantur, aurum terræ infodiunt* (*Salv.*, *de Avar.*, *lib.* I).

Vous vous flattez que la pompe des bâtiments, une vie délicieuse, une table ouverte à tous vos amis, vous distinguent honorablement de ces sordides avares, et rendent même votre opulence avantageuse au commerce public. Mais que prétendez-vous par toutes ces profusions? Vivre avec splendeur, avec joie, passer agréablement le temps. Tout cela, n'est-ce pas bâtir ici-bas, fixer vos soins sur la terre, y ensevelir vos trésors, et avec vos trésors y enfouir votre cœur? Etes-vous donc né pour la terre? au-dessus de vous n'y a-t-il rien qui excite vos désirs? Ne possédez-vous rien que ce corps terrestre et matériel qui s'appesantit tous les jours? Ne sentez-vous rien en vous qui anime cette masse, aucune alliance, aucun rapport avec ce ciel exposé à vos yeux? Vous ne pouvez ignorer ce que la religion vous dit, ce que même la raison faisait comprendre aux philosophes, que le ciel est votre patrie, que votre corps mortel est formé de terre, est destiné pour rentrer dans la terre, mais que votre âme immortelle est sortie du ciel, est destinée pour retourner au ciel. Quoi! tant de maisons, de jardins, de campagnes, de châteaux, tant d'appareil, tant d'espace pour votre corps? Misérable, dit saint Basile, pouvez-vous vous dissimuler que six pieds de terre lui suffiront, qu'il sera confondu avec la cendre et la poussière? Et quand? Peut-être demain: *Telluris tres cubiti te exspectant* (*Homil. in avaros*). Et votre âme, aussi durable que le ciel, qu'en faites-vous? Où la logerez-vous? Quel séjour lui préparez-vous? Toutes ces idées sont obscures et confuses dans votre esprit: âme, ciel, immortalité, tout cela ne vous touche point. Votre esprit aussi bien que votre cœur n'est plus que terre; il a pris la nature et les qualités de son trésor, il s'est transformé en son trésor: *Mens thesaurizantis thesaurum suum sequitur, et quasi in naturam terrestris substantiæ demutatur* (*Salv.*, *de Avarit.*, *l.* I). Le ciel n'est plus pour vous que ce qu'il est pour les bêtes, qui n'y portent les yeux que pour voir la lumière qui leur luit. Vous ne regardez point, dit saint Jean Chrysostome, le ciel comme ciel, comme votre vraie patrie, le terme de votre course et le lieu de votre repos: *Non aspicit cælum ut cælum* (*Homil. de Avar.*). Vous n'avez des yeux que pour la terre et l'argent; vous réduisez tout à l'argent; vous croyez que l'argent est tout, que tous les soins, les biens et le bonheur de l'homme sont renfermés dans l'argent: *Omnia pecuniam esse putat.* Voilà comme l'amour de l'argent étouffe le désir des biens de l'éternité. Vous laisse-t-il la crainte au moins des maux de l'éternité? Demandez-le à votre conscience.

2. Il n'est pas possible que vous ayez oublié les arrêts de Jésus-Christ touchant le salut des riches. Il nous représente le ciel comme un lieu inabordable et presque fermé pour eux, non-seulement pour les riches inhumains, injustes, insatiables, mais pour les riches en général. Malheur à vous, dit-il, qui avez vos consolations dans le monde: *Qui habetis consolationem!* à vous qui faites grande chère: *Qui saturati estis!* à vous qui vivez dans la joie: *Qui ridetis!* à vous qui êtes comblés de louanges et de respects par les hommes: *Cum benedixerint vobis homines!* N'êtes-vous pas au moins de ces riches-là, des riches de cette espèce et de ce caractère-là, par conséquent objets de toutes ces imprécations? N'est-ce pas là de quoi trembler si vous en êtes capables? A moins que vous n'imitiez ces aveugles pharisiens qui, entendant Jésus-Christ lancer ces malédictions, les tournaient en raillerie, parce qu'attachés à l'argent, ils sentaient, dit saint Luc,

que le coup portait sur eux : *Audiebant hæc pharisæi, qui erant avari, et deridebant illum* (*Luc.*, XVI, 14). C'est donc là justement l'effet de ce funeste poison, de corrompre le cœur jusqu'à le rendre insensible et capable de raillerie sur les maux de l'éternité.

Mais raillez-en, négligez-les, vantez-vous de les mépriser; vos railleries et vos mépris ne leur ôteront pas leur vérité. Quand la seule voix de Jésus-Christ ne vous convaincrait pas de la vérité de ces peines, nulle voix, nulle autorité ne vous convaincra jamais de leur fausseté. Vous devriez du moins vous rendre à la pluralité des voix, au sentiment universel de toutes les nations, de tous les siècles, et surtout de tous les sages, et quand vous seriez assez fou pour vous obstiner à en douter, douter d'un mal aussi grand que l'est un enfer éternel, risquer sur un point si affreux entre le *oui* et le *non*, s'exposer aux conséquences d'un doute si périlleux, n'est-ce pas, pour quiconque a du bon sens, un terrible sujet de crainte? Et cette crainte est étouffée, éteinte, anéantie en vous, par l'ensorcellement de votre incurable avidité!

N'y a-t-il pas de quoi frémir de l'endurcissement du malheureux Achan, qui, par une avidité sacrilége, ayant osé contre l'ordre de Dieu s'approprier un manteau d'écarlate, une règle d'or et deux cents pièces d'argent des dépouilles de Jéricho (*Josue*, VII, 16), n'ignorant pas la défense, instruit de la peine de mort attachée à son larcin, voyant Josué, tous les chefs occupés à la recherche du coupable, et pour le découvrir, voyant même le sort jeté sur toutes les tribus, selon l'usage de ce temps-là, demeurait cependant obstiné dans son péché, déterminé à cacher son larcin? Que pouvait-il s'imaginer pour s'endurcir au péril d'une lapidation cruelle et presque présente? Il voyait le sort déjà tombé sur la tribu de Juda, c'était sa tribu; de la tribu de Juda tombé sur la famille de Zaré, c'était sa famille; de la famille de Zaré tombé dans la maison de Zabdi, c'était son grand-père. Il était temps ou jamais de s'avouer criminel et de recourir au pardon; mais l'avarice l'obsédait et lui fermait les yeux à tout ce qui pouvait l'engager à rendre sa proie. Etait-il assez insensé pour se figurer que la menace était vaine, ou qu'il échapperait des mains des juges, ou qu'on lui ferait grâce, ou qu'il aurait des protecteurs, ou que le sort qui était tombé sur les autres ne tomberait point sur lui? Folles illusions, dont les riches tâchent de s'armer contre la crainte des châtiments éternels, qui leur pendent sur la tête! Ils voient mourir tous les jours à leurs yeux leurs pareils, leurs associés, mais mourir en athées, en désespérés, en bêtes, sans restitution, sans discussion de biens mal acquis ou bien acquis, sans nul sentiment de religion. Peuvent-ils se flatter de mourir d'une autre mort? que la même fin, le même sort ne tombera point sur eux?

Pitoyable enchantement! Abîmés qu'ils sont dans les biens présents, ils deviennent stupides à tout ce qui est futur, si ce n'est au futur temporel et périssable. A cet égard j'avoue qu'ils sont vigilants. A tout moment ils roulent dans leur esprit où iront leurs biens après la mort, en quelles mains ils passeront, comment ils les soustrairont aux poursuites des créanciers, comment ils les assureront à leurs enfants, comment ils pourront les fixer, les perpétuer dans leur famille. Voilà le seul avenir qu'ils envisagent, la seule éternité qui réveille leurs précautions. Et pour cela testaments, codicilles, dépôts, fidéi-commis, exhérédations, substitutions. Au lit même de la mort un riche trouve du temps et de la force d'esprit pour ces misérables soins. Est-ce par amour pour ses héritiers, pour ses parents? Non, mais par une illusion d'amour-propre et par un attachement indissoluble à ses biens. Il regarde ses héritiers comme une partie de lui-même, en leur laissant son cœur enfermé dans son trésor. Il prétend conserver après la mort un droit de propriété sur ces biens fugitifs, dont il les fait plutôt dépositaires que maîtres. En disant : Je veux et j'entends, il croit étendre son domaine et sa volonté sur ses biens jusque dans les siècles futurs.

Vous partez donc pour l'autre monde, content d'avoir établi vos enfants dans celui-ci, d'y laisser après vous des millions, un nom qui durera des siècles, et qui fera parler de vous comme du créateur d'une puissante maison, inconnue avant vous, puissante et brillante après vous. Vous avez bâti de vos trésors un bon fondement pour l'avenir : *Fundamentum bonum in futurum*, non pas pour l'avenir d'une vie éternellement heureuse, comme le demandait saint Paul : *Ut apprehendant vitam æternam*, mais pour la vie mortelle, et pour la terre, et pour autrui. N'est-ce pas, disait Salvien, quelque chose d'extravagant, d'appliquer les derniers moments de la vie à ménager à des parents mortels de quoi vivre riches après votre mort, et de ne pas songer à vous sauver vous-même du péril d'une mauvaise mort? Comment vivront vos héritiers après vous? c'est leur affaire. Mais vous, comment mourrez-vous? c'est la vôtre, à vous seul; et vous n'y voulez pas penser? *Cogitas quam bene alii post te vivant; nec cogitas quam male ipse moriaris* (*Salv.*, *De Avar.*, *lib.* III)? Ne point penser à la vie ni à la mort éternelle aux portes même de l'éternité, n'est-ce pas avoir perdu tous les sentiments de l'éternité? Second degré de l'esclavage du démon où l'avarice conduit l'homme. Un troisième et dernier degré, c'est de lui faire perdre enfin tous les sentiments de la Divinité; matière du troisième point.

TROISIÈME PARTIE.

Quand saint Paul nous a dit que le désir des richesses est le piége et le filet du démon, qui nous plonge par là dans une ruine infaillible, dans l'erreur et l'infidélité : *Mergunt in interitum; erraverunt a fide* (I *Tim.*, VI, 9), il ne dit rien que la droite raison n'ait fait sentir aux idolâtres. Un fameux Romain disait à ses citoyens que c'était l'avarice qui

leur avait appris l'orgueil et la cruauté, mais surtout à négliger et à mépriser les dieux ; *Avaritia superbiam, crudelitatem, negligere deos edocuit* (*Sallust., in Catil.*). Et comment? en deux manières, 1° en détruisant dans notre esprit tout ce que la religion nous enseigne touchant la Divinité, 2° en appuyant dans notre esprit tout ce que l'impiété nous suggère contre la Divinité.

1. Qu'est-ce que la religion nous enseigne à l'égard de Dieu? Qu'il faut le servir et l'honorer comme souverain Seigneur, l'aimer comme père et bienfaiteur, le craindre comme juge et vengeur. Tous ces devoirs prescrits par la religion sont contredits par les impressions de l'avarice.

Il faut honorer Dieu, servir Dieu, c'est ce qui n'est pas possible à l'esclave de l'argent, selon le sentiment de Jésus-Christ, non-seulement parce qu'en général on ne peut à la fois servir deux maîtres : *Nemo potest duobus dominis servire* (*Luc.*, XVI, 13), mais en particulier parce qu'on ne peut servir à la fois Dieu et l'argent : *Non potestis Deo servire et mammonæ* (*Ibid.*). Ce démon d'avarice empruntant les traits de tous les princes du monde, imprimés sur l'or et sur l'argent, se fait mieux obéir dans les crimes qu'il conseille, que Dieu dans les devoirs et les vertus qu'il prescrit. Un riche fera son plaisir du service de ce démon; il y passera les jours, il y rêvera les nuits, il y tournera sa pensée à son réveil, il en étudiera tous les artifices, il composera sur son sujet des registres et des volumes nombreux ; ses entretiens n'auront point d'autre objet, ses pas d'autre but ni d'autre terme. On sert ainsi l'idole de l'argent. Voilà, disait saint Paul, la servitude des simulacres, la servitude de l'argent : *Avaritia simulacrorum servitus* (*Coloss.*, III, 5). Mais cet idolâtre de l'argent trouve-t-il un moment par jour pour porter au vrai Dieu sa prière? A-t-il une demi-heure par semaine pour l'adorer, une heure par mois pour entendre sa parole, une journée par année pour participer à ses sacrements? Daigne-t-il réclamer Dieu, prier Dieu, penser à Dieu, le reconnaître sérieusement pour son Maître et son Seigneur? En a-t-il le temps, le loisir? Et cela s'appelle servir Dieu! Non : le maître seul que l'on sert volontairement est le vrai maître; on ne peut en même temps servir Dieu et servir l'argent. *Non potestis Deo servire et mammonæ.*

Comment donc se peut-il que l'avare s'attache à Dieu par amour comme à son père, qu'il ose dire à Dieu comme les autres chrétiens : *Notre Père qui êtes au ciel?* Il faudrait pour cela qu'il reconnût tous les chrétiens, tous les hommes pour ses frères, et leur laissât leur part dans l'héritage commun. Il est leur frère, il est vrai, mais comme Caïn le fut à son frère Abel, comme l'ambitieux Abimélech le fut à ses soixante et dix frères, en les sacrifiant tous à ses intérêts par un massacre inhumain. Allez, riche, vous présenter à votre Père commun, vous qui êtes couvert du sang de vos frères, enrichi de leurs biens dont vous les avez dépouillés. Le nom de père est un reproche à ces frères assassins, un nom de terreur, un nom d'horreur. Comment le pourraient-ils aimer? Mais ont-ils un cœur pour l'aimer? Un cœur avare est-il capable d'aimer rien que son argent et les plaisirs qu'il tire de son argent? Or, comme le cœur se transforme en ce qu'il aime, en prend les bonnes et mauvaises qualités, s'attendrit et s'amollit par les molles affections, il prend aussi la dureté du métal qu'il idolâtre; il est inflexible, impénétrable à tous les tendres sentiments. Il n'en a point pour ses frères, pour ses semblables; et comment donc en aurait-il pour son Dieu? C'est un Caïn qui ne songe plus qu'à fuir la face de Dieu, qui ne regarde plus Dieu que comme un juge irrité, comme un vengeur implacable. Et sous cette qualité peut-il se résoudre à y penser, si ce n'est pour en étouffer la crainte, après le respect et l'amour?

En effet, convaincu qu'il est de l'opposition de ses mœurs à toutes les lois divines, il faut nécessairement qu'il connaisse et qu'il ressente que s'il y a un Dieu auteur de toutes ces lois, vengeur de tous les vices contraires, il est infailliblement l'objet des vengeances de ce Dieu; que s'il y a un enfer, cet enfer est préparé pour lui. Dans cette extrémité quel est le parti le plus doux et le plus aisé à prendre? Ou bien de dire : Il n'y a point de paradis pour moi, je suis damné: ou bien de dire avec les impies par un arrêt dérisif : Il n'y a point de Dieu : *Non est Deus* (*Ps.* XIII, 1).

Un pécheur de fragilité, encore tendre aux remords de sa conscience, aura peine à tirer cette affreuse conclusion. Mais un riche, un avare, un concussionnaire, un usurier, accoutumé à tout réduire à son maudit intérêt, à prendre son intérêt pour principe et pour fin de tous ses raisonnements, il choisira plutôt de nier qu'il y a un Dieu vengeur, que de s'avouer soumis et destiné à sa vengeance. Un homme passionné, de quelque passion que ce puisse être, est toujours prêt à se débarrasser de tout ce qui l'incommode et de tout ce qui contraint sa passion. L'avare est donc toujours prêt à se défaire de l'idée embarrassante et fatigante d'un Dieu, d'autant plus que l'avarice, aveuglant son esprit aux lumières de la religion, lui rend probable et évident tout ce que l'impiété lui suggère : ajoutons cette seconde et dernière réflexion.

2. L'avare se connaît méchant, et cependant se voit heureux; il voit les pauvres opprimés, les justes dépouillés, le ciel sourd à leurs cris et à leurs gémissements; la fortune et le bonheur attachés à la violence, à l'injustice et à la témérité, l'or et l'argent régner sur tout, vaincre tout, emporter tout, donner la noblesse et les honneurs, le crédit et l'autorité, faire taire les lois et la justice, intimider la raison, corrompre la religion; le monde entier livré au pillage des plus forts : la foudre cependant tomber sur les rochers, sur les arbres, et respecter les scélérats. Que peut penser le riche, leur com-

plice, à la vue de ces désordres et de cette impunité? Quelle idée se peut-il former de la providence, de la justice et de la sagesse de Dieu? Si David, Jérémie, les plus grands saints s'en sont fait un sujet d'étonnement, presque de murmure et de scandale, où pensez-vous que le pécheur ose porter son mépris et son incrédulité? Toujours coupable et toujours impuni, que peut-il se persuader, sinon qu'il n'y a point de tribunal, point de juge, et par conséquent point de Dieu? Tel était, dit saint Ambroise, le renversement d'esprit, la stupidité du mauvais riche enivré par la prospérité : *Sæcularium rerum abundantia temulentus, putabat quod Deus impiorum scelera non videret* (*De Interpell. Job*, *l.* III, *c.* 5).

Ce qu'il y a de plus affreux dans cette incrédulité, c'est qu'elle croît toujours aussi bien que la passion. La plupart des autres passions s'amortissent avec l'âge; il n'y a que l'avarice à qui les années, la vieillesse et même la caducité donnent de nouvelles forces. Un vieil avare est plus avare et plus furieux pour l'argent que tous les jeunes prodigues. Il ne le cherche plus pour fournir à ses plaisirs, ni pour contenter son ambition; ces sortes de passions sont mortes ou mourantes dans son cœur : il n'aime plus l'argent que pour l'argent; il est plus habile que jamais dans l'art de l'épargne et de l'extorsion; sa conscience est plus endurcie à la honte, aux remords de l'humanité, de l'éternité et de la Divinité. Que pouvez-vous donc attendre de ces gens-là, sinon qu'ayant mené la vie des riches en orgueil, en délicatesse, en débauche, en cruauté, ils meurent de la mort des riches, c'est-à-dire, ou frappés de la foudre ordinaire aux réprouvés, terrassés d'un de ces carreaux imprévus, formés de longue main des vapeurs de la bonne chère, qui, tombant sans bruit, sans éclair, accable d'abord la raison, lie les sens, et laisse à l'animal disputer en se débattant les derniers moments de sa vie; ou bien desséchés au contraire, et traînés à la mort par d'ennuyeuses langueurs, pour goûter à longs traits l'amertume du départ et de la séparation, la douleur d'avoir amassé tant de biens, d'être près de toucher à l'écueil où l'on ne peut éviter de faire naufrage. Où êtes-vous alors, amour de Dieu, respect et crainte de Dieu? Vous êtes noyés dans l'ignorance, dans l'oubli, dans l'aversion des vérités éternelles. On a la langue liée, l'esprit bouché aux pensées du salut. On appelle cependant au lit du pécheur les médecins, les notaires. Il pèse leur avis, il délibère, il dicte, il signe; il ramasse là toutes ses forces et tout ce qui lui reste de bon sens. Le confesseur, le pasteur vient-il frapper à la porte? Le malade repose, il a mal passé la nuit, il est dans son redoublement.

Ministres de Dieu, combien de fois, avec quelle patience, êtes-vous obligés d'essuyer ces rebuts des riches, et d'aller arracher de leurs bouches plutôt que de leurs cœurs de quoi vous enhardir à les croire repentants? Combien de fois n'avez-vous point recueilli d'autre fruit de votre zèle et de votre charité, que d'avoir forcé l'impiété à prendre, pour vous tromper, le masque de l'hypocrisie? Trompé cependant et séduit par l'apparence, on se trouve obligé d'apporter les sacrements.

O patience du Seigneur! Pompe odieuse et scandaleuse, qui renouvelle tous les jours l'insulte des Philistins, lorsqu'ayant vaincu les Israélites et pris l'arche d'alliance, ils la portèrent en triomphe dans le temple de Dagon, et firent du trône de Dieu le trophée de leur idole! Encore n'osèrent-ils pas obliger les prêtres d'Israël de prêter leurs mains à cet indigne attentat : les Philistins en furent les seuls ministres. Aujourd'hui ce sont les prêtres du Dieu vivant qui sont contraints eux-mêmes d'aller livrer leur maître à son ennemi. Voyez-la, cette arche de Dieu, renfermant, non les tables de la loi, mais l'auteur de la loi même, entrer à la lueur des flambeaux dans le temple de Dagon, dans la maison de ce riche. O temple de vanité! Bronzes, marbres, miroirs, peintures, tapisseries, plus d'ornements et de dorures que dans les temples du vrai Dieu; les dépouilles des malheureux opprimés par l'injustice, étendues de tous côtés sous les yeux! Que de sacrifices honteux ont été faits dans ce temple à l'intempérance et à l'impudicité! Que de sang et de pleurs y ont été versés en offrandes à l'avarice! Au milieu de tous ces biens, l'idole, hors d'état d'en jouir, entourée de ses flatteurs et de ses sacrificateurs. Il a des yeux et ne voit plus, des mains et ne peut plus les étendre. Il semble ouïr, et n'entend rien, ne répond rien; sa langue est liée par l'abattement de ses forces, encore plus par l'impiété et l'insensibilité. C'est à ce marbre, à ce bronze insensible que l'on présente l'arche de Dieu. Juge éternel! vous voilà captif de votre esclave et de l'esclave public de tant de honteuses passions; où est donc votre puissance et votre sévérité?

Venez, flatteurs, venez, vains adorateurs, offrir demain l'encens à votre idole, et vous verrez l'effet de la puissance de Dieu. Le matin, dit l'Écriture, les Philistins venant adorer Dagon le trouvèrent étendu par terre : un tronc informe, hideux et sans mouvement : *Invenerunt Dagon jacentem super faciem terræ; solus truncus remanserat* (I *Reg.*, V, 5). Aussitôt, l'alarme et les cris et le concours tumultueux des Philistins désolés.

Image du désordre et de la consternation que la mort d'un riche vicieux répand dans une famille! Y voit-on rien de ces larmes sincères et de cette tendre douleur que la nature et la piété tirent du cœur des enfants à la mort des gens de bien? Tout est là dans la confusion : enfants dénaturés, héritiers ardents à la proie, serviteurs instruits au larcin, créanciers accourant à la sûreté de leurs dettes, associés tremblant sur le péril de leurs traités, amènent la discorde et la chicane avec eux pour détruire à frais communs l'édifice de l'avarice; et si l'édifice est assez fort pour résister à ces premiers assauts, la débauche, la profusion, l'oisiveté des héri-

tiers nés et nourris dans l'opulence, abîment en peu d'années ce que le pillage et les procès pourraient avoir épargné. Voyez-vous ces richesses odieuses passer souvent jusqu'aux petits-fils? Le père et l'aïeul cependant, auteurs de cette haute fortune, sont pour l'éternité dans l'enfer, et la fumée de leurs tourments s'élèvera au trône de Dieu dans tous les siècles des siècles : *Et fumus tormentorum eorum ascendet in sæcula sæculorum* (*Apoc.*, XIV, 11).

Riches! voilà l'effet des paroles du démon, quand il vous promet de vous donner tout : *Hæc omnia tibi dabo.* Voilà l'abîme où vous tombez en vous abaissant à ses pieds : *Si cadens adoraveris.* Pauvres! voilà le péril où vous courez quand vous souhaitez de devenir riches. Arrêtons-nous donc à la prière de Salomon : *Seigneur, ne m'envoyez ni la pauvreté ni l'opulence de peur que, manquant de tout, je ne sois réduit au parjure et au larcin, ou que, ne manquant de rien, je ne vienne à vous méconnaître et à dire : Y a-t-il un Dieu* (*Prov.*, XXX, 8, 9)? S'il y a pourtant un choix à faire, oh! que ce soit plutôt de ressembler à votre Fils, qui, de riche qu'il était, s'est fait pauvre, et de pouvoir parvenir au bonheur qu'il a promis à la véritable pauvreté, que le cœur peut conserver même au milieu des richesses. *Amen.*

SERMON

POUR LE MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur les jugements téméraires.

Nolite judicare secundum faciem, sed justum judicium judicate.

Ne jugez point selon l'apparence; mais portez un juste jugement (*Joan.*, VII, 24).

La témérité des Juifs à juger de la personne aussi bien que de la doctrine et de la conduite de Jésus-Christ, fut ce qui l'obligea de porter contre eux cette censure, et d'interdire à tous les hommes la licence des jugements, quand ils n'ont point d'autre fondement que l'apparence : *Nolite judicare secundum faciem.* Ils avaient vu Jésus-Christ guérir au jour du sabbat le paralytique de la piscine, le fait était évident; mais conclure de ce fait qu'il violait le sabbat, qu'il péchait contre la loi, conséquemment que sa doctrine aussi bien que son pouvoir ne venait que du démon dont il était l'instrument : *Dæmonium habes* (*Joan.*, VII, 10); ces jugements n'ayant point d'autre appui que de vaines conjectures, produites par leur jalousie, fomentées par leur ignorance et par la liberté de tourner à leur fantaisie le sens des paroles de la loi, ces jugements portaient en eux-mêmes le caractère de leur injustice, et condamnaient celles de leurs auteurs.

Ces jugements cependant, tout injustes qu'ils étaient, quel cours avaient-ils dans le monde, et quels étranges effets y produisent-ils contre Jésus-Christ? Comme ils avaient pour auteurs les scribes et les pharisiens les plus accrédités parmi le peuple, ils y faisaient passer sa doctrine pour blasphème, ses miracles pour sortiléges, ses vertus pour hypocrisie. On le chassait des villes, on le voulait précipiter du haut des montagnes, on ramassait des pierres pour le lapider, on attentait à sa vie, et par médisances enfin, par impostures, par calomnies, par fausses accusations, on parvint à la lui ôter (*Luc.*, IV, 29; *Joan.*, V, 18; X, 31).

Ce torrent de crimes et de maux avait donc sa source dans la malignité de l'esprit des pharisiens, dans la témérité de leurs jugements, dans leur penchant à les former, dans leur audace à les publier, dans la facilité de la populace à les croire, dans la faiblesse des magistrats à les réprimer.

Ce penchant maudit à mal juger n'est rien cependant dans notre idée, à peine y faisons-nous attention. La médisance et ses suites alarment quelquefois la conscience, et nous rendent circonspects sur nos discours; mais quelle précaution prend-on contre la témérité des pensées? Témérité cependant racine de la médisance et de tous les fruits empestés qu'elle produit; témérité des jugements, vice d'autant plus dangereux et plus pernicieux qu'il est plus commun; d'autant plus commun qu'il est plus secret, et d'autant plus secret qu'il n'a pour témoin que la conscience du téméraire, et pour vengeur que la justice de Dieu.

Ne cherchons point, Messieurs, d'autres raisons pour en démontrer l'injustice, que celle de saint Thomas. Pour juger, dit-il, il faut trois qualités : l'autorité, la sagesse et la droiture : *Potestas, sapientia, rectitudo* (3 *part.*, *q.* 59, *art.* 1).

Si l'autorité manque à un juge, c'est un juge incompétent; si la sagesse et la lumière lui manquent, c'est un juge ignorant; si la droiture de cœur lui manque, c'est un juge passionné. Or, qu'est-ce qu'un juge incompétent, ignorant et passionné? C'est là cependant ce que nous sommes, autant de fois que nous nous ingérons de condamner les autres dans notre esprit. Juges incompétents, sans autorité; juges ignorants, sans lumière; juges passionnés, sans droiture : et par ces trois défauts essentiels, juges sans nulle équité. Voilà, censeurs téméraires, ce que vous êtes aux yeux des hommes; qu'êtes-vous donc, et que serez-vous aux yeux de Dieu? Prions le Saint-Esprit de nous le faire bien comprendre. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si nous sommes revêtus de quelque sorte d'autorité pour juger, ou nous l'avons de nous-mêmes, ou nous la tenons des autres hommes, ou nous l'avons reçue de Dieu : trois principes d'autorité qui nous manquent également. Nous n'en avons donc aucune.

1. Adressons-nous d'abord à Dieu, c'est la source de toute puissance : *Omnis potestas a Deo.* Consultons ce qu'il a dit là-dessus dans les saints livres. Outre le passage de saint Jean qui sert de texte à ce discours, en saint Matthieu, chap. VII : « *Nolite judicare, ut non judicemini* : Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés; » en saint Luc,

chap. VI : « *Nolite judicare, et non judicabimini; nolite condemnare, et non condemnabimini :* Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés ; » ces défenses si souvent réitérées par sa bouche, ont passé dans la bouche des apôtres, et les saints livres en sont remplis (*Rom.*, II, 1, *et* XIV, 4; *Jac.*, II, 4, *et* IV, 11). On ne peut donc douter de cette interdiction générale et absolue.

Il semble cependant que deux autres commandements y mettent opposition, celui de la correction fraternelle, et celui de la vigilance à se préserver soi-même des séducteurs. « Quand votre frère aura péché, dit Notre-Seigneur, allez le trouver et le reprendre : *Vade et corripe eum* (*Matth.*, XVIII, 15).» Or, comment reprendre et corriger sans juger? « Gardez-vous, dit-il, des faux prophètes qui viennent à vous sous l'habit des brebis : *Attendite a falsis prophetis* (*Marc.*, VII, 15). » Or, comment s'en garder sans connaître leur malice, et par conséquent sans en juger ?

Saint Jean Chrysostome et saint Augustin se proposant ces deux mêmes difficultés en donnent la solution d'une manière qui éclaircit tous nos doutes, et nous apprend quand les jugements sont permis. En deux occasions, disent-ils l'un et l'autre, lorsqu'il s'agit des devoirs de la charité, tant envers le prochain qu'envers nous-mêmes : envers le prochain, quand pour le salut de son âme il convient de l'avertir de ses fautes et de le porter à s'en corriger; envers nous, quand pour notre propre salut il faut nous garantir de la séduction des méchants et des faux prophètes. En ces deux occasions il est permis, disent ces Pères, et même il est ordonné, d'entrer dans la connaissance et dans la recherche des mœurs de ceux avec qui nous vivons ; mais avec deux observations importantes et nécessaires.

La première est que la correction du prochain ne soit exercée que par ceux qui sont en droit de la faire, tels que les pères à leurs enfants, les frères à leurs frères, les maîtres à leurs serviteurs, les amis à leurs amis. Sans cela, dit saint Chrysostome (*Hom.* 24, *in Matth.*), à quel excès le désordre irait-il par l'impunité ? Le silence des supérieurs sur les fautes de leurs sujets ne serait-il pas la ruine et la confusion des familles, sous l'ombre d'y garder la paix ? *Leges pacis in subversionis et confusionis leges.*

La seconde observation regarde l'obligation d'éviter les séducteurs, c'est-à-dire, non-seulement les pécheurs outrés et publics, mais même ceux dont la conduite est suspecte, et qui cachent leur poison sous les dehors de la vertu. Comme leur adresse à se déguiser rend souvent leurs œuvres ambiguës et le péril incertain, quelle précaution prendre alors? Celle, dit saint Augustin, d'éviter, mais sans condamner ; d'éviter, parce que le péril et le mal peut être vrai, mais de ne pas condamner parce qu'il peut n'être pas vrai : *Licet quidem ut caveas, ne forte verum sit; non tamen damnes, tanquam verum sit* (*Aug.*, *in ps.* CXLVII). Avec cette circonspection j'accomplis en même temps les deux lois de la charité, celle que je me dois à moi-même en veillant à mon salut, et celle que je dois à mon frère en conservant toujours l'estime que j'avais pour lui.

Après ces sages décisions, il est aisé de connaître, Messieurs, sur qui tombe précisément cette défense absolue : *Nolite judicare :* Ne jugez point. C'est sur vous, mon cher auditeur, qui n'avez nulle qualité, nulle condition, nul caractère qui vous autorise à réformer ni à régler votre prochain ; sur vous, qui par un vain transport, ou sous un prétexte spécieux de zèle pour sa perfection ou pour sa réputation, ne le jugez digne de censure que pour avoir lieu d'ébranler sa réputation ; sur vous, qui sans aucun dessein de fuir le commerce des méchants, et de mettre votre âme à couvert de leurs séductions, ne cherchez qu'à contenter la malheureuse inclination qui vous porte à mal penser et à mal juger de tout le monde, c'est sur vous que tombe la défense et l'obligation d'y obéir.

Quand vous n'y obéissez pas, qui êtes-vous ? demande l'apôtre saint Jacques ? *Tu quis es, qui judicas proximum* (*Jac.*, IV, 13) ? Des juges? Non, car le souverain Seigneur, bien loin de vous en donner le pouvoir, vous l'a expressément et formellement ôté : *Nolite judicare.* Vous n'êtes donc point de vrais juges, mais d'injustes usurpateurs. Vous usurpez ce droit, non pas sur les hommes vos pareils, car nul homme particulier n'y a plus de droit que vous, et non pas même les anges. Dieu, qui en a fait les ministres de ses volontés, les exécuteurs de ses vengeances, n'a point assujetti le monde à leur jugement : *Non subjecit angelis orbem*, dit saint Paul (*Hebr.*, II, 5). C'est sur Dieu même, c'est sur Dieu que vous usurpez ce droit. Il est le seul législateur ; il est donc aussi, dit saint Jacques, le seul juge : *Unus est legislator et judex.* Vous ravissez à Dieu, dit saint Jean Climaque, en jugeant vos frères, une dignité attachée à la souveraine majesté. *Judicare imprudens direptio divinæ dignitatis* (*Grad.* 10). Il n'a communiqué cette dignité qu'à son Fils, pour la victoire remportée au prix de son sang sur les hommes qui l'avaient jugé à la mort. Juger les hommes, c'est donc ravir au Sauveur la marque de sa victoire, et, comme dit saint Jérôme, la palme trempée dans son sang : *Christi palmam assumere* (*Contra Luciferianos*).

C'est la plainte que faisait Job de ses amis indiscrets, qui, non contents de lui reprocher sa misère, osaient encore pénétrer dans sa conduite et le juger digne de son état. Vous voulez donc, leur disait-il, prendre la place de Dieu, vous revêtir des rayons de la majesté suprême, et monter sur le tribunal comme lui pour me juger ? *Nunquid faciem ejus accipitis, et pro eo judicare nitimini* (*Job*, XIII, 8)? Vous croyez donc que Dieu le souffre, et qu'il se plaise à l'insulte que vous lui faites, ou que votre témérité soit lu-

connue à l'œil pour qui rien n'est caché? *Aut placebit ei, quem celari nihil potest* (*Job*, XIII, 9)? Non, l'usurpation sera punie, et pour vous ôter tout lieu d'en douter, la peine est attachée à la loi de la défense. *Ne jugez pas*, vous dit-on, *parce que vous serez jugés; ne condamnez pas, parce que vous serez condamnés.*

2. C'est-à-dire, Messieurs, que si malgré la défense de Dieu vous prétendez en second lieu vous attribuer de vous-mêmes l'autorité qu'il vous refuse et qu'il vous défend d'envahir, vous devez attendre de sa part un jugement d'autant plus sévère pour vous, que le vôtre aura été moins indulgent et plus dur pour votre frère. Car en quelle qualité prenez-vous l'ascendant sur lui? Qui êtes-vous? vous demande saint Paul: *Tu quis es qui judicas* (*Rom.*, XIV, 4)? Vous n'êtes ni magistrat, ni maître, ni souverain, ni père, ni supérieur; il ne relève de vous en nulle manière, il n'est point du ressort de votre juridiction: ce n'est donc pas à votre tribunal de faire enquête sur ses mœurs. Il est tout au plus votre frère, votre égal, serviteur et sujet d'un maître tout autre que vous. Comment prétendez-vous juger le serviteur et le sujet d'autrui? *Tu quis es qui judicas alienum servum* (*Ibid.*)? Car, poursuit l'apôtre saint Paul, l'esclave, le serviteur n'est responsable qu'à son maître; il n'appartient qu'à lui seul, il ne vit et ne meurt que pour son compte: il ne doit donc compte qu'à lui de son temps et de ses actions; il n'a que lui pour censeur de sa négligence et de son infidélité: *Domino suo stat aut cadit* (*Ibid.*). Vous n'avez nul droit sur sa vie ni sur ses biens: vous n'en avez donc nul sur ses mœurs ni sur ses pensées. Tous les yeux étrangers qui veillent sur le serviteur font injure par conséquent à la vigilance du maître et blessent son autorité.

Mais ce qui rend l'outrage plus touchant, c'est que non-seulement il est serviteur d'un autre maître, mais encore serviteur du même maître que vous: qualité qui, vous mettant l'un et l'autre en quelque sorte d'égalité, vous devrait rendre plus charitable et plus indulgent pour ses fautes, puisque nous avons tous, poursuit l'Apôtre, un même maître qui est Dieu: *Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus* (*Ibid.*, 8). C'est ce qui rendait si odieux le fermier dissipateur, qui, sortant des pieds de son roi déchargé de sa dette et comblé de la grâce du pardon, s'était jeté à la gorge d'un autre officier son débiteur. Malheureux, s'écria le roi, n'as-tu pas dû prendre pitié de ton compagnon de service? *Nonne oportuit et te misereri conservi tui* (*Matth.*, XVIII, 33)? Parole qui doit alarmer la témérité de tous les censeurs.

Et d'autant plus, conclut saint Paul, que ce Dieu notre commun maître est en même temps notre juge, et que nous nous trouverons tous à son tribunal: *Omnes stabimus ante tribunal Christi* (*Rom.*, XIV, 10). Là nous rendrons compte, nous dit-il, chacun pour soi: *Unusquisque pro se rationem reddet* (*Ibid.*, 12). Non l'un pour l'autre, ni des péchés l'un de l'autre, mais chacun de ses propres péchés. C'est donc chacun sur nos propres péchés que nous devons durant la vie attacher nos regards et notre curiosité, puisqu'ils seront à la mort la seule matière du compte que nous rendrons à notre juge, et de l'arrêt définitif qu'il portera contre nous. Arrêt d'autant plus rigoureux qu'il sera dressé sur celui que notre témérité nous aura fait porter contre nos frères. Et c'est là principalement ce qui nous devrait détourner de ce malheureux penchant, cette menace du Sauveur attestée par trois évangélistes: *Que nous serons jugés, comme nous aurons jugé, mesurés à la mesure où nous aurons mesuré; par conséquent sans miséricorde, quand nous aurons jugé sans miséricorde* (*Matth.*, VII, 2; *Marc.*, IV, 24; *Luc.*, VI, 38; *Jac.*, II, 13). Il n'y a là rien d'obscur ni d'enveloppé: tout y est clair. Vous avez jugé votre frère avec une malignité qui vous a fait rechercher jusqu'à ses moindres défauts: Dieu portera le flambeau dans les replis de votre cœur sur vos plus légères négligences: il ne laissera rien échapper. Vous avez fermé les yeux à toutes les circonstances et à toutes les couleurs qui pouvaient diminuer les fautes de votre frère, et même le disculper: Dieu n'aura nul égard à vos prétextes frivoles, et vos péchés dans sa balance auront tous leur juste poids: il ne voudra rien excuser. Non-seulement vous portiez vos soupçons, vos idées à la rigueur, vos jugements à la rigueur, vos mépris à la rigueur, mais vous eussiez condamné et puni, si vous l'eussiez pu, à la rigueur. Dieu le peut, et l'a dit, et nous en a menacés. Vous serez donc jugé, condamné et puni à la rigueur. Jugement sans miséricorde à tout juge sans miséricorde: *Judicium sine misericordia, illi qui non fecit misericordiam* (*Jac.*, II, 13).

A ces conditions et à ces risques, mes frères, oserez-vous vous ériger en juges de votre prochain? Prétendrez-vous vous en arroger l'autorité ou de la part de Dieu ou par vous-mêmes? Reste à voir, en troisième lieu, si vous l'avez par le consentement ou la commission des autres hommes.

3. Avouez la vérité, jamais avez-vous donné ce droit sur vous-même à qui que ce soit de vos amis? Pouvez-vous souffrir que l'on vous juge? Comment donc pouvez-vous juger? Comment vous figurez-vous que l'on puisse consentir à soumettre sa conduite à vos malignes conjectures, à vos aveugles soupçons, à vos téméraires décisions? Saint Augustin ne comprend pas jusqu'où va sur ce point notre injustice. *Cum homo non ita se velit ab aliis judicari, quomodo vult alios judicare* (*Serm.* 202, *de Temp.*)? Comment cela se peut-il faire, dit-il, que l'homme ne puisse supporter les yeux et les jugements des autres, et qu'il veuille porter ses yeux et ses jugements partout?

Pour comprendre l'excès de votre témérité et de votre iniquité, consultez-vous. Seriez-vous content de vous voir dans l'esprit des autres défiguré des plus noires couleurs; de savoir que des gens qui n'ont nul rapport

avec vous, à qui du moins vous n'avez nul compte à rendre, observent tous vos pas, tiennent un registre secret des personnes que vous voyez, des lieux que vous fréquentez, des discours qui vous échappent, y donnent le sens et le motif qui leur plaît, selon leur disposition pour vous; que de tout cela on dresse un plan que l'on prétend être celui de votre conduite et de vos mœurs, où l'on mesure comme à la règle infaillible les degrés de votre mérite et l'étendue de votre réputation? Seriez-vous content que sur ce pied-là vos plus simples divertissements passassent pour crimes, vos empressements à l'égard de vos amis pour piéges et pour trahisons, votre charité pour séduction, votre piété pour hypocrisie? Quel plaisir auriez-vous de vous voir ainsi décrié dans l'esprit des autres? Donc quel plaisir prenez-vous à décrier ainsi les autres dans votre esprit?

Je ne les décrie point: ce n'est, dites-vous, qu'en secret que je me forge ces fantômes. En secret, je le veux; mais ces fantômes secrets sont cependant le fondement de votre conduite ordinaire à l'égard de votre prochain; c'est sur ce pied que vous traitez et que vous vivez avec lui, que vous en parlez dans les compagnies, que vous en faites l'objet de vos défiances et de vos mépris.

Quand vos mépris seraient véritablement secrets, le prochain n'a-t-il pas droit à votre estime secrète, et la lui dérobant par vos mépris intérieurs, ne lui dérobez-vous pas ce que la loi de la charité chrétienne vous oblige de lui donner? Cette loi vous oblige à prendre soin de sa réputation, quand elle est attaquée en votre présence: êtes-vous moins obligé d'en prendre le même soin quand elle est en péril de périr dans votre esprit? Il a droit d'exiger l'attention de votre zèle à ne pas livrer son honneur à l'indiscrétion de ses ennemis; il a donc droit d'exiger le même zèle à ne pas l'abandonner à vos défiances et à vos imaginations. Faire autrement, non-seulement est juger votre prochain, mais, dit l'apôtre saint Jacques, c'est juger et condamner la loi de la charité, qui vous ordonne de ménager, de défendre et de respecter les intérêts de votre frère, comme vos propres intérêts: *Qui judicat fratrem suum, detrahit legi, et judicat legem* (*Jac.*, IV, 11).

Convenez donc enfin que vous n'avez ni de Dieu, ni de vous-même, ni de la part du prochain, nulle autorité pour le juger. Mais quand vous en auriez l'autorité, en auriez-vous la capacité? Non, la lumière vous manque, autant que l'autorité. Juge incompétent, vous n'êtes pas moins aveugle. Ecoutez ce second point.

SECONDE PARTIE.

Quand saint Paul nous avertit de nous abstenir de juger jusqu'à ce que le Seigneur vienne, il en apporte deux raisons, c'est qu'il n'appartient qu'à Dieu de porter le jour dans l'épaisseur des ténèbres, et de rendre évidents les desseins des cœurs. Deux fonctions de son ministère: *Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium* (I *Cor.*, IV, 5). Le chaos ténébreux des œuvres humaines: *Abscondita tenebrarum;* l'abîme profond des desseins du cœur humain: *Consilia cordium.* Toute la lumière des yeux mortels n'a point assez d'étendue pour développer ce chaos, point assez de subtilité pour pénétrer cet abîme. Il n'y a donc nul homme assez éclairé pour se faire juge des hommes. Ils n'ont tous pour juge que l'Homme-Dieu: *Qui judicat, Dominus est* (*Ibid.*, 4).

1. Pour former un juste jugement, une juste idée d'un homme, et sur cette idée le priver de notre estime, le condamner au mépris, il faudrait des faits connus, avérés, certains, évidents. Mais on ne fixe pas à des bornes si serrées le penchant qui porte à mal juger: on se croit bien appuyé quand on s'attache aux apparences, aux conjectures, à la vraisemblance, aux bruits communs, à cette espèce d'assurance et de notoriété qui court par toutes les langues et qui n'a jamais d'auteur certain. Pour le trouver cet auteur, pour examiner ces preuves, et parvenir par degrés à la certitude des faits, quelle exactitude faudrait-il! quelle assiduité de recherche et d'information! quelle étendue de lumière! On aime mieux livrer la vertu même au torrent de la médisance, et s'abandonner soi-même à celui de la crédulité, que de se raidir contre le torrent, au péril d'attirer sur soi le déchaînement de la raillerie publique.

Tout se réduit donc au rapport des oreilles et des yeux. On m'a dit, on m'a assuré, voilà les arbitres des mœurs et de la réputation. C'est là le tribunal où l'on traîne l'innocence, où la vertu même frémit. Ignorez-vous donc ce qu'a dit le Saint-Esprit des jugements fondés sur ce que les yeux ont vu, les oreilles entendu: *Non secundum visionem oculorum, neque secundum auditum aurium* (*Isai.*, XI, 3)? N'avez-vous jamais éprouvé combien leurs rapports sont vains, incertains, précipités? Ne comptez-vous pour rien l'inclination naturelle à mentir, à outrer les choses, à déguiser la vérité? Jamais n'avez-vous cru vous-même ouïr de vos propres oreilles ce qu'on ne vous avait point dit? Jamais n'avez-vous donné aux paroles qu'on vous disait des sens tout différents de celui qu'elles portaient et qu'on prétendait vous faire entendre? Les personnes les plus sincères, en s'ingérant de raconter un fait, le font-elles toujours d'une manière uniforme, avec le même soin de n'y jamais ajouter de nouvelles circonstances, ou de n'y point mêler leurs conjectures, ou de n'y point donner comme certain ce qu'elles ont reçu comme douteux? Et pour peu que ces personnes aient d'intérêt dans le fait en question, vous fierez-vous assez à leur probité pour croire que la vérité soit en sûreté dans leur bouche, à couvert de tout déguisement et de toute exagération? Le témoignage des oreilles est donc insuffisant pour juger.

Mais j'ai vu. Vous savez ce qu'a prétendu le Fils de Dieu, quand il nous a défendu de juger sur l'apparence: *Nolite secundum faciem judicare; sed justum judicium judicate* (*Joan.*, VII, 24). Il a prétendu qu'un juge-

ment fondé sur les simples apparences n'est pas un juste jugement. Or, la plupart du temps ce que l'on appelle avoir vu n'est rien plus qu'avoir vu des apparences : il n'a fallu souvent que des regards, des souris, un repas, une promenade, un empressement trop marqué de s'écrire et de se voir, une rencontre imprévue interprétée en rendez-vous, pour fasciner les yeux malins et remplir l'imagination d'objets qu'ils ne voyaient point. Le décri d'un million de personnes innocentes, en toutes sortes d'états, n'a point eu d'autre fondement.

Mais quand vous auriez vu, croyez-vous qu'un seul fait évident par le témoignage de vos oreilles et de vos yeux vous autorise à former un jugement général et absolu du caractère d'un homme? Une seule méchante action le rend-elle vraiment méchant? Non, ce n'est pas par un seul fruit, mais par l'épreuve de plusieurs fruits que l'on doit juger de l'arbre : *A fructibus eorum cognoscetis eos* (*Matth.*, VII, 16). Ce n'est pas sur une seule action que Jésus-Christ nous permet de juger des faux prophètes, et qu'il nous jugera lui-même au dernier jour; c'est sur l'amas de toutes nos actions, comparées l'une avec l'autre : *Reddet unicuique secundum opera sua* (*Matth.*, XVI, 27). C'est ainsi que nous voulons être jugés, non pas sur une seule faute, échappée quelquefois à notre fragilité, mais sur notre habitude au mal; et cette excuse si commune à ceux qui manquent à leur devoir : *C'est la seule fois que j'aie manqué*, paraît à la plupart une excuse légitime, ou du moins un motif d'indulgence et de compassion.

Pour donner lieu, par conséquent, à ces jugements si ordinaires et si outrageux au prochain : c'est un homme de mauvaise foi, c'est une âme intéressée, c'est un avare s'il en fut jamais, c'est un cœur qui ne respire que la vengeance et qui ne pardonne point, c'est une fille à qui son plaisir est plus cher que sa réputation, c'est une femme sans conscience; pour concevoir ces idées et vous en remplir l'esprit, est-ce assez d'avoir surpris les gens en quelqu'une de ces fautes? Etes-vous assez éclairé sur le détail de leurs mœurs pour savoir si leur faute est encore sans repentir, s'ils ne s'en sont point corrigés, s'ils ne l'ont point expiée par des actions contraires, en un mot s'ils sont encore ce qu'ils ont été. C'est de quoi l'on se soucie peu. Ne nous connaissons-nous pas bien? ne l'avons-nous pas vu dans sa jeunesse, ne sait-on pas comme il a passé son temps? n'y a-t-il pas assez de gens qui en peuvent dire des nouvelles? ne se souvient-on pas des bruits qui en ont couru? n'a-t-il pas donné des preuves de ce qu'il sait faire? est-ce que l'on change d'humeur? Tout cela, mon cher frère, est sa conduite passée. Sa conduite présente la savez-vous? C'est cependant ce qu'il faudrait savoir pour établir un jugement solide : être informé non-seulement d'une seule de ses actions, mais de la suite et de l'enchaînement de ses actions, non-seulement de ses déportements passés, mais de toute sa vie présente. Or, pour cela nos lumières sont trop courtes, et notre curiosité, si vive pour savoir le mal, est trop lâche et trop maligne pour vouloir s'informer du bien. C'est ce qui nous rend inexcusables dans la témérité de nos jugements.

C'était là le jugement du pharisien sur Madeleine aux pieds de Jésus-Christ, et sur Jésus-Christ lui-même. *Si ce Jésus était prophète*, disait-il, *il saurait que cette femme qui le touche est une pécheresse publique, et ne la souffrirait pas* (*Luc.*, VII, 39). Double témérité. Jésus, selon lui, n'est pas un prophète, et Madeleine est une femme de mauvaise vie. Il n'en doutait pas, il jugeait sur le rapport de ses oreilles et de ses yeux. Il entendait et il voyait. Que voyait-il? Madeleine arrosant de ses pleurs les pieds de Jésus et les essuyant de ses cheveux; Jésus agréant ce service et la renvoyant en paix. Il croyait voir dans cet effet de sa condescendance et de sa bonté qu'il n'était pas un prophète. Et quoi donc? un homme trompé, qui ne savait rien du décri de cette femme, un séducteur par conséquent, et peut-être un homme sujet aux faiblesses des autres hommes. Et sur ces apparences, qui lui paraissaient autant d'évidences, il condamnait Jésus-Christ.

Était-il moins téméraire en condamnant Madeleine? Il avait vu, il avait su par le témoignage public la vie scandaleuse de cette femme; il ne pouvait pas en douter. Quel mal faisait-il donc d'en juger comme il en jugeait? *Peccatrix est* : c'est une pécheresse. Il se trompait; c'est ce qu'elle avait été, mais c'est ce qu'elle n'était plus. Il jugeait d'elle par ses désordres et par ses scandales passés. Mais voyez, aveugle censeur, ses larmes présentes, ses regrets, ses soupirs, cette victoire généreuse de la crainte et du respect humain, cette réparation publique. A toutes ces marques de douleur qui éclatent à vos yeux, et qui doivent malgré vous les ouvrir à la vérité, comment ne corrigez-vous pas la témérité de votre arrêt? comment l'osez-vous croire et déclarer pécheresse? Elle est pénitente, et vous un pécheur.

De cet exemple, Messieurs, tirons encore une réflexion. C'est que pour juger sainement il ne suffit pas de connaître à n'en point douter la malice d'une seule action, ni même de plusieurs actions, ni d'étendre nos lumières à toutes les actions passées, ni de les appliquer à toutes les actions présentes : il faudrait les pouvoir étendre jusqu'aux futures, et prévoir l'état à venir du pécheur que nous condamnons. Or, c'est ce qui est impossible : il n'y a donc nul moment de la vie où nous puissions juger sans péril de témérité. Quand Madeleine aux pieds du Sauveur eût encore été dans son péché, le jugement du pharisien n'eût pas laissé d'être criminel, non contre la vérité, mais contre la charité, qui nous oblige à toujours bien penser des autres, et à respecter en chacun d'eux les opérations futures de la grâce du Sauveur. L'avis est de saint Augustin : *Cum incertum sit qualis futurus sit qui nunc malus apparet, temere judicabis* (*De Serm. Dom. in monte*, l. II, cap. 18;

C'est pour cela qu'il nous est défendu de juger avant le temps : *Nolite ante tempus judicare;* et ce temps propre à juger, c'est la fin de la vie, ou plutôt celle du monde. Si quelqu'un a droit de juger avant la fin de la vie, c'est Dieu, puisqu'il en connaît la fin; tous les temps et tous les événements sont déployés à sa vue. Cependant il attend la fin pour juger. Et l'homme, censeur imprudent, qui connaît si peu du présent, moins encore du passé, rien de l'avenir, tient déjà pour jugé ce qui, bien loin d'être arrivé, ne sera peut-être jamais. Dieu attend tellement la fin, que la certitude qu'il a du mal futur ne l'engage point à punir, et que l'amendement du mal passé l'engage toujours à pardonner. L'incertitude au contraire du mal futur, et l'amendement du passé, n'arrête point la précipitation des jugements de l'homme. Au jugement de Dieu, toute une vie passée dans le péché, terminée par un seul moment de sincère pénitence, n'empêche point le pécheur d'être éternellement heureux. Au jugement du monde, ayez été méchant une heure de votre vie, ayez passé tout le reste dans la vertu, vous risquez d'être décrié jusqu'à la fin de la vie. Madeleine avait changé de vie; Jésus-Christ avait changé pour elle de sentiment : le pharisien n'en changea point, elle était pour lui toujours pécheresse : *Peccatrix est.*

Concluez que pour tirer sûrement la vérité de ce ténébreux chaos des mœurs et des actions humaines, il y a dans notre esprit des lumières trop peu étendues : *Abscondita tenebrarum.* Y en a-t-il d'assez subtiles pour pénétrer dans l'abîme du cœur humain : *Consilia cordium?* Par là vous verrez encore mieux la témérité de nos jugements.

2. Notre cœur est un sanctuaire dont l'entrée n'appartient qu'à Dieu. Dieu seul en a la clef. Il démêle seul, dit l'Apôtre, les pensées et les intentions du cœur : *Discretor cogitationum et intentionum cordis* (*Hebr.*, IV, 12). C'est cependant jusqu'à ces deux réduits que l'homme veut pénétrer par ses faibles conjectures, interpréter à son gré les pensées et les intentions. Est-ce une présomption qui vous paraisse excusable ?

On croit être bien disculpé quand on juge des pensées par le dehors des actions. Mais combien de pensées, de dispositions, de sentiments odieux et criminels, impute-t-on souvent aux personnes les plus sages, sans autre fondement que la pente à mal juger? N'a-t-il pas passé en maxime, et presque en usage commun, que pour penser sûrement du monde il ne faut qu'en mal penser? Que faisait la mère de Samuel, pour être blâmée d'avoir trop bu (I *Reg.*, I, 13)? L'avait-on jamais surprise en excès de vin? Elle était prosternée, elle faisait sa prière à Dieu du fond de son cœur : *Loquebatur in corde.* Ses lèvres en mouvement par l'ardeur de sa piété ne laissaient, dit l'Écriture, échapper aucune parole : *Labia movebantur, et vox penitus non audiebatur* (*Ibid.*). Était-ce là de quoi l'accuser d'ivresse? Et celui qui l'en accusait était le grand prêtre même, assis aux portes du temple et témoin de sa dévotion. Tant il est difficile aux plus gens de bien, même aux personnes sacrées, de sauver leur vertu de ce malheureux penchant.

C'est peu de vouloir décrier les pensées cachées dans le cœur, on ose lui en imputer que jamais il n'a formées. Joram voyait arriver dans sa ville de Samarie, avec un grand train, Naaman, général des armées du roi de Syrie, portant des lettres de son roi (IV *Reg.*, V, 5). Joram se met dans l'esprit qu'il est envoyé pour le surprendre et chercher l'occasion de se brouiller avec lui. Rien n'était plus contraire à la pensée de Naaman, qui venait, sur le bruit des miracles d'Elisée, chercher dans Israël la guérison de sa lèpre, dont il fut en effet guéri. Joram cependant, imprimé de son faux soupçon, déchire ses habits de colère et de dépit. C'est ainsi qu'ordinairement on trouve dans ses soupçons de quoi se dévorer soi-même, et que l'on venge le prochain de l'outrage qu'on lui fait en voulant lire dans son cœur.

En effet est-il moins outragé, quand au jugement des pensées on joint celui des intentions, le jugeant coupable des péchés dont on l'avait cru capable et dont il ne l'était pas? Quelle audace plus funeste à l'honneur et à la vertu! La conscience de l'innocent n'être pas à couvert des traits de la malignité des hommes, elle qui est même à couvert des traits de la justice de Dieu! Que tous les démons de l'enfer, et vos œuvres même apparentes vous accusent au trône de Dieu; si votre propre conscience ne porte témoignage contre vous, vous serez innocent au jugement de Dieu même; à moins qu'elle ne vous condamne, il ne vous condamnera point. Et devant le monde au contraire, à son aveugle jugement, ayez la conscience aussi pure que Joseph, il s'élèvera contre vous un Putiphar faible et défiant, qui, sourd et insensible à la voix de votre conscience, aura les oreilles ouvertes aux cris de la calomnie, et vous sacrifiera sans scrupule aux passions de vos ennemis (*Gen.*, XXXIX, 20). La conscience de Joseph était ouverte aux yeux de Dieu : c'était là sa consolation; mais cette conscience connue de Dieu n'était point connue des hommes, et la témérité des hommes veut juger ce qu'elle ne voit point. Joseph est innocent, et c'est lui qui est opprimé; l'Egyptienne est coupable, et c'est elle qui triomphe, parce que le manteau de Joseph qu'elle porte dans ses mains semble au monde malin parler pour elle, et que Joseph n'a pour lui que sa conscience et son cœur, dont les cris ne s'entendent point.

Vous me direz : L'homme ne peut voir le bien caché dans le cœur d'autrui, comment voulez-vous qu'il en juge? Et comment donc se mêle-t-il d'y vouloir découvrir le mal? Que ne fait-il pour autrui ce qu'il fait si aisément pour lui-même? A peine trouve-t-il jamais rien à reprendre dans son cœur, et le mal dans le cœur d'autrui lui saute toujours aux yeux. Ce n'est pas là ce que saint Paul enseignait par son exemple aux fidèles. Quoiqu'il ne vît rien dans sa conscience qu'il crût se devoir reprocher : *Nihil mihi conscius sum*

(I *Cor.*, IV, 4), sa conscience n'allait pas jusqu'à se croire exempt de reproche. Pour ne se sentir point coupable, il ne se tenait pas justifié : *Sed non in hoc justificatus sum* (*Ibid.*). Quoi ! dit là-dessus saint Jean Chrysostome, un apôtre n'ose prononcer sur l'état de son propre cœur : comment risquerons-nous de prononcer sur le nôtre et de nous dire innocents ? Mais si nous n'osons pas nous croire innocents, comment aurons-nous le front de juger les autres coupables ? Où va notre témérité ? Je ne sais pas ce qui se passe en moi. Comment saurais-je donc ce qui se passe dans les autres ? *Quomodo qui mea nescio, aliena judicare potero?* Juges incompétents, sans autorité ; juges aveugles, sans lumière ; enfin, pour troisième défaut, juges passionnés sans droiture et sans équité. Ce sera la fin de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Les jugements de Dieu sont terribles par leur rigueur, mais avec leur rigueur ils sont toujours pleins de justice, et cette consolation doit en diminuer la terreur. Le jugement vraiment terrible est celui des hommes sur leur prochain, parce que la rigueur y est toujours jointe à l'injustice.

En quoi consiste la droiture et la justice du jugement de Dieu ? C'est qu'il nous juge toujours par la pénétration de son esprit et de son entendement, qui lui représente les choses toujours telles qu'elles sont. L'homme au contraire juge son prochain, non pas par l'entendement, mais par la perversité de sa volonté passionnée, qui lui représente les choses telles qu'il les désire et qu'il les veut. En deux mots, Dieu nous juge tels que nous sommes, l'homme nous juge au contraire tel qu'il est ou tel qu'il voudrait que nous fussions. Deux injustices criantes, et qui donnent le dernier trait à l'énormité de ce péché.

1. Salomon nous dit que l'insensé croit insensés comme lui tous ceux qu'il trouve en son chemin : *In via stultus ambulans omnes stultos existimat* (*Eccle.*, X, 3). Ce que fait l'insensé par l'égarement de son esprit, le monde le fait par la malignité de son cœur, et cette malignité est tellement enracinée dans la nature corrompue, qu'il paraît, dit saint Grégoire, presque naturel à l'esprit humain, de s'imaginer voir dans autrui les vices qu'il reconnaît en lui-même : *Humanæ mentis proprium, hoc sibi fieri suspicari quod facit* (*Moral.*, *l.* XIV, 1). A peine l'homme de bien se peut-il persuader d'un autre qu'il soit méchant. Un païen même a dit que « plus on est homme de bien, plus on sent de répugnance à croire du mal des autres : *Ut quisque est vir optimus, ita difficile est alios improbos suspicari* (*Cic.*, *ad Quintum fratr.*). » N'est-ce pas dire que la pente à juger mal des mœurs des autres est un motif suffisant pour nous mettre en défiance sur la probité de nos mœurs, et qu'en condamnant le prochain nous devons faire réflexion que nous nous condamnons nous-mêmes.

On est si éloigné d'une telle réflexion, qu'on regarde plutôt cette lâche inclination comme un raffinement de prudence, une délicatesse d'esprit, une précaution nécessaire dans le grand monde. Au contraire, regardez-la comme un témoignage certain de la corruption de votre cœur. Vous croyez voir du désordre partout : c'est que votre imagination en est remplie, et que vous en appliquez l'idée à tous les objets qui se trouvent sous vos yeux. Vous croyez que tout le monde vous trompe : c'est que votre génie vous porte à tromper. Vous vous persuadez que la chicane et la mauvaise foi sont les ressorts communs des procès et des affaires : c'est que vous n'avez point d'autres ressorts. Vous trouvez dans les entretiens et le commerce du monde un air d'intrigue, de mystère, de galanterie répandu de tous côtés : c'est que ces mêmes passions ou dominent en vous, ou y sont encore sous la cendre, ou que si la pénitence en a étouffé le feu, vous vous retracez dans autrui l'image de vos faiblesses, et peut-être vous faites-vous une indigne consolation de vous figurer tout le monde tel que vous êtes ou que vous avez été. Par là, dit saint Jérôme, que montrez-vous ? Votre probité, votre zèle pour la vertu ? Non, mais que vous vivez mal, ou que vous avez mal vécu : *Ostendentes quam sancte vivant qui male de omnibus suspicantur* (*Ep. adv. Vigilantium*.

2. Mais voici le comble d'horreur dans la témérité du monde : c'est que non-seulement prévenu de ses passions il vous juge tel qu'il est, mais encore tel qu'il voudrait que vous fussiez.

C'est l'état ordinaire et naturel de la haine et de l'envie : il suffit d'être dévoré de ces deux sataniques passions, pour se dépeindre ceux qui en sont les tristes objets comme remplis de tous les vices et couverts de toutes les horreurs, à quelque degré de vertu que leur mérite les élève. Est-ce qu'ils sont tels en effet ? Non, mais par les noires couleurs que répandent sur eux votre haine et votre envie, qui vous font désirer qu'ils fussent tels en effet.

Avec la prévention de ces deux odieuses passions, Jésus-Christ passa pour criminel et digne aux yeux des Juifs du supplice de la croix ; Barabbas, tout chargé de crimes, passa pour innocent et digne de la liberté. Les bonnes œuvres, les vertus qui sont au jugement de Dieu nos principales défenses, sont, au jugement du monde, empoisonnées par la haine ou l'envie, nos plus dangereux ennemis. Il faut être méchant pour lui plaire : il ne pardonne point à ceux dont il hait la vertu.

Saül pardonna-t-il à David la défaite du Philistin, ni les louanges que méritait un si important service ? Il lui eût pardonné s'il eût rampé oisif dans la foule des courtisans, s'il eût tremblé comme les autres aux menaces du géant. Il eût plutôt souhaité de le voir lâche, ignoré, méprisé du peuple et de la cour. Mais parce qu'il était aimé, c'était un ambitieux, un traître, un ennemi de l'État. Saül le jugeait tel et souhaitait qu'il

fût tel, parce qu'il s'en était fait un objet de haine et d'envie.

Oui, le monde tous les jours souffre et tolère les péchés, il ne les juge pas dignes d'occuper sa censure. Ils n'offensent que Dieu, c'est son affaire, et le monde y prend peu de part. Mais la vertu c'est l'objet de la critique du monde, parce qu'elle pique le monde, elle est l'offense et l'outrage des pécheurs. Je dis plus, Messieurs, il est plus sûr de paraître avec des péchés devant Dieu qu'avec des vertus devant les hommes, parce que le péché devant Dieu trouve toujours du penchant à la miséricorde, au lieu que la vertu devant les hommes passionnés ne trouve qu'indignation et qu'aversion. Qu'apporta Madeleine aux pieds du Sauveur? des péchés. Qu'y trouva-t-elle? son pardon : *Remittuntur ei peccata multa* (*Luc.*, VII, 47). Qu'apporta le Sauveur lui-même au jugement des pharisiens, des aveugles guéris, des possédés délivrés? Qu'en rapporta-t-il? des outrages. C'est par Béelzébub, disaient-ils, qu'il chasse les démons : *In Beelzebub ejicit dæmonia* (*Luc.*, XI, 15)

Consolez-vous donc, vrais fidèles, objets de la témérité des jugements des mondains; mais plutôt soutenez-vous avec courage dans l'honneur et la probité, dans la profession de la vertu, dans l'amour de la religion. Les mondains vos railleurs doivent être assez convaincus par ce que j'ai dit, de l'excès de leur injustice et de leur témérité. Je n'ai plus de menaces à leur faire, après celles de Jésus-Christ. Ils ont tracé, dans la rigueur de leurs arrêts contre vous, l'arrêt qu'il lancera sur eux au jour solennel de ses vengeances. Ils sont maintenant vos juges; ils ne le seront plus alors. Vous n'aurez tous qu'un même juge, et dès à présent vous n'en avez qu'un. Ne vous désolez point de voir vos vertus défigurées, vos défauts et vos faiblesses exagérés en crimes et en forfaits, votre vie déchirée par le mensonge et la fureur. Remettez-en le jugement à ce juge éternel qui seul a l'autorité, la lumière et la justice, pour absoudre ou pour condamner, pour punir ou récompenser. Quelle source pour vous de joie et de confiance, de lui pouvoir dire avec David: *Tibi soli peccavi!* Seigneur, si j'ai péché, c'est contre vous seul que j'ai péché; si j'ai fait mon devoir, c'est pour vous seul que je l'ai fait. J'ai la consolation de n'avoir que vous seul pour juge du mal et du bien que j'ai fait. Que je serais malheureux si j'avais réglé ma conduite au gré du monde, évité le mal et fait le bien pour me dérober à ses reproches ou pour m'attirer ses faveurs! Déterminé qu'il est à se faire juge de tout et à ne rien juger que par passion ou par caprice, j'aurais, Seigneur, autant de juges de mes œuvres et de mon cœur qu'il y a de mondains et de pécheurs sur la terre. Non, je n'ai pour juge que vous, et n'en veux point d'autres que vous: *Tibi soli.* Si j'ai bien fait, je suis par votre justice assuré de ma récompense; si j'ai mal fait, je suis par votre grâce assuré de mon pardon. Le monde vous a jugé, et sans justice et sans grâce; il me juge de même : est-ce à moi de m'en plaindre, et de m'en décourager? C'est de vous que j'attends et la justice et la grâce. Je vous la demande pour moi-même et pour tous ceux à qui le monde n'en fait point, et pour ce monde même, s'il est possible, tout injuste et impitoyable qu'il est. Ainsi soit-il. Au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'aveuglement.

Prætériens Jesus vidit hominem cæcum a nativitate.

Jésus vit en passant un homme aveugle dès sa naissance (*Joan.*, IX, 1).

Deux spectacles bien différents partagent notre attention dans cet évangile : un aveugle né dans les ténèbres, à qui Jésus-Christ rend la vue, et les Juifs nés dans la lumière, que Jésus-Christ frappe d'aveuglement. Il n'en demeure pas là; mais pour montrer que ce double effet de sa puissance n'est qu'une image de ce qui doit arriver dans toute la suite des temps, il tire cette conclusion de ces deux merveilles opposées : « Je suis venu en ce monde, nous dit-il, pour exercer un jugement : *In judicium ego in hunc mundum veni* (*Joan.*, IX, 39). » Quel jugement? Ecoutez-le, Messieurs, avec respect et avec crainte. « C'est, dit-il, afin que ceux qui ne voient pas soient éclairés, et que ceux qui voient deviennent aveugles : *Ut qui non vident videant, et qui vident cæci fiant* (*Ibid.*). »

Que ceux qui ne voient point soient éclairés, je n'en suis pas surpris, Seigneur : votre miséricorde m'est connue. Mais que ceux qui voient deviennent aveugles, c'est ce que j'ai peine à concevoir. Il est vrai cependant que dans les livres sacrés tout retentit de cette menace, que la sagesse des sages périra, qu'ils seront frappés de folie: *Peribit sapientia a sapientibus. Percutiam amentia* (*Isai.*, XXIX, 14; *Zach.*, XII, 4). Mais bien loin que ces sages aveuglés puissent murmurer de leur état, ils sont eux-mêmes inexcusables par cette raison que leur aveuglement vient de leur propre volonté, selon cette parole de saint Pierre: *Latet enim eos hoc volentes* (II *Petr.*, III, 5).

Considérons donc aujourd'hui, Messieurs, la guérison de l'aveugle-né, jointe à l'aveuglement des pharisiens, et par l'opposition de ces deux merveilles reconnaissons la justice du châtiment que Dieu exerce contre nous, quand au milieu des lumières du christianisme il laisse tomber sur nos esprits ce voile obscur qui nous cache ses vérités. Ce n'est pas d'un seul coup mais par degrés qu'il nous frappe de ces ténèbres.

Trois sortes d'esprits pernicieux, distingués dans l'Ecriture, troublent successivement le nôtre et consomment l'aveuglement. Le premier est appelé par Isaïe l'esprit d'assoupissement: *Spiritus soporis* (*Isai.*, XXIX, 10); le second est appelé par le même Isaïe

l'esprit d'étourdissement : *Spiritus vertiginis* (*Isai.*, XIX, 14); le troisième est appelé par saint Paul l'esprit d'erreur et d'infidélité: *Spiritus erroris* (I *Tim.*, IV, I). Frappés d'assoupissement, nous perdons l'attention à la lumière; frappés d'étourdissement, nous perdons le discernement de la lumière; frappés d'erreur et d'infidélité, nous étouffons même la lumière. Le premier degré n'est rien d'abord que l'obscurité de l'esprit; le second est la corruption de l'esprit; le troisième est la révolte de l'esprit. Que ces trois états sont déplorables! Or, nous sommes dans l'un des trois, dès que nous nous sentons dans l'habitude du péché. Voyons dans lequel nous sommes, et persuadons-nous que nous l'avons mérité, parce que nous n'y tombons que par notre faute. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous regardons l'aveuglement comme un de ces châtiments extraordinaires que Dieu ne fait éclater que sur les pécheurs désespérés. Nous nous trompons : tout péché porte avec soi les ténèbres, mais les ténèbres augmentent à proportion du péché. Ce n'est d'abord qu'un esprit d'assoupissement que l'on ne sent presque pas. Voici comme l'exprime Isaïe. Dieu, dit-il aux pécheurs, a répandu sur vous l'esprit d'assoupissement : *Miscuit vobis Dominus spiritum soporis* (*Isai.*, XXIX, 10). En voici les suites : Il fermera vos yeux : *Claudet oculos vestros* (*Ibid.*). Toutes les visions, les prophéties, les paroles divines seront devant vous comme les paroles d'un livre fermé : *Et erit vobis visio omnium sicut verba libri signati* (*Ibid.*, 11). Quand on présentera ce livre au savant, au curieux, et qu'on lui dira : *Lisez ce livre*, il répondra : Je ne le puis, je n'y vois rien, il est fermé : *Quem cum dederint scienti litteras, dicent : Lege istum; et respondebit : Non possum, signatus est enim* (*Ibid.*). Non que le livre soit fermé, mais parce que les yeux appesantis par l'assoupissement sont inutiles pour lire. Voilà, Messieurs, en quoi consiste ce premier degré d'aveuglement, cet esprit d'assoupissement : *Spiritus soporis*. Voyons-en l'exemple dans les Juifs, au sujet du miracle de l'évangile.

Un miracle exposé à la vue de tout le monde et fait exprès dans un chemin public: *Præteriens Jesus;* un miracle au-dessus de toutes les forces humaines; la guérison d'un aveugle, né dans son aveuglement : *Cæcum a nativitate;* un miracle en la personne d'un homme connu dans toute la ville par son infirmité et par sa mendicité : *Nonne hic est qui sedebat et mendicabat?* un miracle opéré par des moyens plus capables de ruiner que de rétablir la vue, avec de la salive et du limon : *Lutum ex sputo;* un miracle fait exprès par le Sauveur pour prouver qu'il est le vrai Messie, promis et envoyé de Dieu. Quand cette preuve aurait eu quelque obscurité pour la populace ignorante, elle ne pouvait en avoir pour les pharisiens, qui, étant appliqués à l'étude de la loi, savaient que la guérison des aveugles était un caractère de distinction, qui devait être attaché à la personne du Messie (*Isai.*, XXXV, 5, *et* XLII, 7). Ils lisaient les livres sacrés, ils les interprétaient au peuple. A eux proprement Dieu mettait le livre et la vérité sous les yeux; il leur disait : Lisez. Et comme si le livre eût été fermé pour eux, avec des yeux, de l'esprit, de la lumière, ils ne voyaient et ne comprenaient rien. Pourquoi? C'est que leurs péchés, leurs passions, leurs habitudes criminelles, un attachement grossier aux richesses et aux plaisirs, une attention continuelle aux intérêts de la vie, occupant tout leur esprit, les rendait incapables de réflexion sur les intérêts opposés. Eveillés aux choses de la terre, ils étaient assoupis, endormis à la vérité : *Spiritus soporis*. Vous voyez ce malheur dans les Juifs, reconnaissez-le dans vous-même.

Ces réprouvés, au chapitre V de la Sagesse, déplorent amèrement leur malheur. Ah! disent-ils, nous nous sommes écartés du chemin de la vérité : *Erravimus a via veritatis* (*Sap.*, V, 6). Cela est vrai. La lumière de la justice, ajoutent-ils, le soleil de l'intelligence n'a point éclaté à nos yeux : *Sol intelligentiæ non luxit nobis* (*Ibid.*). Cela est faux. Notre Sauveur leur répond à eux et à vous, que la lumière est venue au monde, mais que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière. Pourquoi? parce que leurs œuvres étaient mauvaises, et que tout homme qui fait mal hait la lumière : *Omnis enim qui male agit, odit lucem* (*Joan.*, III, 20). Convenez-en, pécheur : dès que vous avez mal fait, que vos œuvres ont été mauvaises, dès lors vous avez haï tout ce qui pouvait vous en faire voir la malignité. Vous avez fui par conséquent la vue de vos péchés et de votre conscience, la considération de vos devoirs, la pensée de votre salut, l'image de votre mort, le souvenir de votre Dieu et de ses jugements redoutables. Tout ce qui pouvait vous tenir lieu de lumière et vous chagriner dans vos plaisirs s'est dérobé à vos yeux. De ce dégoût il s'est formé dans votre esprit une habitude comme naturelle de n'y plus penser : comme si ces vérités ne subsistaient plus en elles-mêmes, ou du moins à votre égard; comme si vous n'aviez plus ni d'yeux pour les voir, ni d'esprit pour les comprendre. Et ce qui répand cette obscurité sur vos yeux et sur votre esprit, c'est l'amour des biens de la terre, la dissipation de votre cœur, l'esclavage de vos sens, un charme, un ensorcellement de toutes sortes de bagatelles : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona* (*Sap.*, IV, 12). Voilà, dit le Sage, ce qui vous ôte la connaissance du vrai bien. Et c'est là, vous me l'avouerez, le premier aveuglement des pécheurs. Mais ce que j'ai à vous montrer, c'est que cet assoupissement, ce premier degré d'aveuglement, est inexcusable : *Latet enim eos hoc volentes* ; parce que c'est l'effet de votre propre volonté. Vous l'allez voir par les réflexions suivantes.

1. La première est sur la subtilité, la pénétration de votre esprit en toutes les autres

matières. Pourquoi n'est-il pas aussi pénétrant dans les matières du salut? On est surpris de la cruauté de ce chef des Ammonites qui, pour condition de paix, prescrivait à ses ennemis de se laisser crever l'œil droit : *In hoc feriam vobiscum fœdus, ut eruam omnium vestrum oculos dextros* (I *Reg.*, XI, 2). C'est nous qui exerçons cette cruauté sur nous-mêmes. Oui, mes frères, nous nous ôtons l'usage de l'œil droit, qui nous est le plus nécessaire, et nous ne conservons que cet œil gauche et malin qui s'attache aux vains objets. Curieux sur les sciences et négligents sur les devoirs, subtils, sur l'intérêt, grossiers sur la conscience, attentifs à la fortune, indifférents pour le salut, inquiets sur la vie, endormis sur l'éternité, chagrins sur les besoins du corps, tranquilles sur ceux de l'âme, éclairés enfin pour le monde, aveugles et stupides pour Dieu.

Ce qui pourrait nous tenir lieu de quelque sorte d'excuse, ce serait si l'importance de ces points que nous négligeons nous était absolument inconnue. Mais faisant profession d'une foi qui nous représente Dieu, comme le premier de tous les êtres, le salut comme le premier de nos intérêts, l'âme comme la première partie de nous-mêmes, l'éternité comme la consommation de tout; croire ces vérités, les confesser, les adorer et ne se les pas proposer pour objet de son étude, n'y avoir nulle attention, se les cacher, s'y endormir, n'est-ce pas un aveuglement sans excuse?

Entrez dans les replis de l'esprit d'une personne du monde, vous y trouverez des connaissances, des espèces, des idées de toutes sortes de plaisirs, de toutes sortes de vanités, des projets infinis d'intrigues, des ressorts, des subtilités. Il y aura place pour tout, jusqu'aux chimères et aux fables. Dieu, où est-il dans cet esprit? quel rang y occupe-t-il? Tout le monde y roule, et Dieu n'y est point. Ah! que les infidèles ne songent qu'à leurs plaisirs, ils n'ont point de loi qui les en détourne : ils conforment leur conduite aux principes de leur naissance et de leur éducation; ils sont nés dans les ténèbres, ils marchent dans les ténèbres. Mais vous, chrétiens, élevés dans la lumière, avec des principes si clairs, si justes, si convaincants, vous ne voulez pas ouvrir les yeux, être attentifs à ces principes? hé! quel autre aveugle est aveugle comme vous? Est-ce l'infidèle ou le barbare? Ce sont, disait Isaïe, les peuples aveugles qui n'ont point d'yeux. Mais le chrétien, c'est le peuple aveugle qui a des yeux : *Populum cæcum et oculos habentem* (*Isai.*, XLIII, 8). Qui des deux est le plus criminel, ou l'aveugle qui n'a point d'yeux dont il se puisse servir, ou l'aveugle qui a des yeux et qui ne veut pas s'en servir? C'est ce qui nous rend plus coupables. Et qui donc peut nous excuser?

2. Une seconde réflexion nous rend encore plus inexcusables, c'est la pénétration de notre esprit, non-seulement sur les matières indifférentes au salut, mais même en matière de salut, sur la conduite et les devoirs d'autrui. Que ne sommes-nous donc aussi pénétrants et aussi éclairés sur les nôtres? Ce pharisien fameux, qui venait prier dans le temple, étendait de là sa vue sur tout l'univers : il considérait en pitié combien tous les autres hommes étaient éloignés des voies de Dieu, avares, injustes, impudiques, et se voyait avec complaisance exempt de toutes ces honteuses passions : *Non sum sicut cæteri* (*Luc.*, XVIII, 11). Mais, faux subtil, qui êtes si touché du dérèglement des autres, qui voyez si bien tout ce qu'il y a d'odieux dans leur état, que ne voyez-vous donc le maudit orgueil qui vous domine? La laideur de ce péché se dérobe t-elle à vos yeux? Dieu vengeur de l'impureté se présente à votre pensée, et Dieu vengeur de l'ambition vous est inconnu? Vous savez si bien ce qui est écrit dans la loi contre les violents et les avares : n'y a-t-il rien dans cette loi contre votre orgueil, insupportable à tout autre et imperceptible à vous seul? Cette paille attachée aux yeux de votre voisin vous choque et vous blesse la vue, et cette poutre qui vous couvre les yeux ne fait nulle impression sur vous. Ce pharisien de saint Luc n'était coupable que d'orgueil; vous, plus coupable encore que lui, vous aurez peut-être en vous seul toutes les passions qu'il remarquait dans les autres; et vous ferez des crimes aux gens de bien de leurs moindres imperfections? Vous leur insulterez sur leurs plus légères faiblesses? Vous ferez contre eux le zélé pour les intérêts du salut et du Dieu que vous méprisez? S'il vous juge par les arrêts que vous portez contre les passions des autres, comment pourrez-vous pallier votre assoupissement, votre oubli, votre aveuglement sur vos propres passions et sur votre propre salut?

3. Une troisième réflexion qui nous ôte toute excuse, c'est la pénétration de notre esprit sur nos propres passions, quand nous les regardons dans les autres. Que ne sommes-nous donc aussi éclairés à les reconnaître et les condamner en nous? L'ambitieux ne voit point le désordre de l'ambition, et voit celui de l'avarice; je ne m'en étonne pas. Mais l'ambitieux condamne l'ambition dans son compétiteur, et ne la condamne point dans lui-même; le médisant condamne la médisance que l'on commet contre lui, et ne condamne pas celle qu'il commet contre un autre. C'est ce qui est surprenant. Un père gémira des débauches de son fils, et se complaira dans les siennes; une mère s'alarmera des légèretés de sa fille, et ne rougira point de ses propres dérèglements. Étrange ensorcellement! Nous convenons de ces principes généraux : l'ambition est odieuse, la médisance est infâme, l'injustice est digne d'horreur. Qui nous empêche donc de nous appliquer ces principes, et de nous dire à nous personnellement : Ambitieux, médisant, injuste comme je le suis, je suis donc odieux, infâme et digne d'horreur?

Où était l'esprit de David après le ravissement de Bethsabée et le meurtre de son époux? Le prophète Nathan vient se plaindre

à lui de la cruauté d'un riche qui avait ravi à un pauvre une brebis dont il faisait son plaisir. David frappé d'indignation sur une action si noire : Il est digne de mort, dit-il, il en mourra. *Vivit Dominus, quoniam filius mortis est* (II *Reg.*, XII, 5). Les sentiments naturels d'équité qui vivaient au fond de son cœur se réveillent aussitôt contre l'injustice d'un autre. Et c'est vous, s'écria Nathan, vous qui êtes ce ravisseur. Ah! vous avez des yeux pour la cruauté de ce riche, et vous n'en avez pas pour votre propre cruauté! Vous y êtes aveugle, et tout Israël la voit! Il est digne de mort, et vous, de quoi êtes-vous digne? David voit le crime, il ne le voit pas; il le condamne, il l'excuse. Il le condamne en son frère, il l'aime et le souffre en lui. Ce David, chrétiens auditeurs, ce David en cet état, c'est vous-mêmes : *Tu es ille vir.* Cette obscurité d'esprit, c'est l'effet de votre péché, l'esprit d'assoupissement, premier degré de l'aveuglement de l'homme : *Spiritus soporis.* Vous avez vu combien il est inexcusable. Venons au second degré, qui est l'esprit d'étourdissement : *Spiritus vertiginis.*

SECONDE PARTIE.

Isaïe l'explique en cette manière : *Dominus miscuit in medio ejus spiritum vertiginis* (*Isai.*, XIX, 14) : Le Seigneur a répandu au milieu de l'Egypte un esprit de vertige. En voici l'effet : *Et errare fecerunt Ægyptum in omni opere suo, sicut errat ebrius et vomens* (*Ibid.*) : c'est de faire tournoyer l'Egypte en toutes ses œuvres, comme un homme étourdi des fumées du vin. Dans cet état où l'ivresse réduit, quel est le renversement des idées, la corruption des sentiments? Ce qui est honnête paraît honteux, et ce qui est honteux paraît honnête; ce qui est aisé devient impossible, et ce qui est impossible devient aisé, parce que les espèces étant renversées, tous les jugements qui en résultent sont corrompus. Reconnaissons encore ce second aveuglement dans les scribes : le premier n'était qu'une obscurité d'esprit, celui-ci est la corruption même de l'esprit.

Ils font venir l'aveugle. Ils l'interrogent sur son mal et sur son libérateur : *Tu quid dicis de illo qui aperuit oculos tuos* (*Joan.*, IX, 17)? Que dis-tu? que penses-tu de celui qui t'a guéri? Admirez ici, Messieurs, l'influence de la passion dans les jugements des hommes. Ce jeune homme simple, ingénu, dégagé par sa pauvreté des intérêts et des mouvements qui agitent les grands et les riches, entre naïvement dans les intérêts de la vérité. Rien ne l'engage à la méconnaître ou à la dissimuler. Je sais, répond-il, que cet homme est un prophète : *Quia propheta est.* Je dis que cet homme ne pourrait rien, s'il ne venait pas de Dieu : *Nisi esset hic homo a Deo, non poterat facere quidquam.* Je dis que vous feriez bien de vous rendre tous ses disciples : *Nunquid et vos vultis discipuli ejus fieri?* Voilà la sincérité d'un homme qui, étant pauvre, ne rougit point de reconnaître les dons de Dieu dans un pauvre comme Jésus-Christ.

Mais ces pharisiens avares, superbes, envieux, jaloux de leur autorité, craignant la censure, incapables de correction, que jugent-ils du Fils de Dieu? Leur conclusion est que cet homme ne vient pas de Dieu : *Non est hic homo a Deo;* qu'ils savent que c'est un méchant : *Nos scimus quia hic homo peccator est;* qu'il est visible qu'il ne garde pas le sabbat : *Quia sabbatum non custodit.* Pour former ces injustes décisions, combien de jugements corrompus devaient-ils avoir précédé dans l'esprit de ces faux sages? Il fallait pour cela qu'ils eussent posé pour maximes que guérir un malade au jour du sabbat était violer le sabbat, qu'il n'était pas de la grandeur de Dieu d'avoir choisi pour Messie un homme pauvre, qu'il ne pouvait y avoir d'autre Messie qu'un conquérant, ni d'autre règne de Dieu sur la terre que celui qui éclaterait par l'opulence et par l'honneur, ni d'autres amis de Dieu que les riches, ni d'autres bénédictions de Dieu que les bénédictions du temps : toutes maximes opposées à la loi, aux prophéties, à la conscience, à la religion, à la véritable idée que l'homme doit avoir du gouvernement de Dieu; toutes maximes formées des illusions de la chair et des sens. C'est cette chair et ces sens corrompus qui avaient produit ces vertiges et cet étourdissement. Ces Juifs qui se vantaient d'être les disciples de Moïse : *Nos Moysi discipuli sumus*, n'étaient donc en effet que les disciples de leurs passions, ne jugeant, ne raisonnant et ne décidant que par elles : *Spiritus vertiginis.* Pitoyable étourdissement! N'est-ce pas aussi le nôtre?

Oui, chers auditeurs, et nous en ressentons le malheur depuis le commencement du monde. Eve encore innocente avait cru sur la parole du Créateur que le fruit défendu lui était mortel : *Morte morieris.* Dès qu'elle eut écouté le tentateur, ce fruit mortel, au témoignage de son Dieu lui parut bon au témoignage de ses sens : *Vidit quod bonum esset lignum ad vescendum* (*Gen.*, II, 6). Ainsi tous les pécheurs, à proportion qu'ils s'engagent au péché, sont enveloppés sous la malédiction lancée par le prophète Isaïe sur ceux qui appellent bon ce qui est mauvais et doux ce qui est amer : *Ponentes amarum in dulce;* qui au contraire appellent mauvais ce qui est bon et amer ce qui est doux : *Et dulce in amarum* (*Isai.*, V, 20).

Est-il rien plus commun que de se figurer les débauches les plus infâmes comme des amusements, les injustices les plus criantes comme des tours d'esprit, les calomnies les plus atroces comme des indiscrétions, les vengeances les plus cruelles comme de justes ressentiments, les vices les plus abominables comme des fragilités dignes de pardon? Voilà le mal passé en bien, et l'amertume en douceur. Mais au contraire est-il rien plus commun que de regarder la vertu comme une chimère, la dévotion comme une simplicité, les devoirs de la religion comme des contraintes importunes, une chaîne accablante,

un joug insupportable au genre humain? Voilà le bien passé en mal et la douceur en amertume: *Amarum in dulce, et dulce in amarum.* Et c'est là le vertige et la corruption de l'esprit: *Spiritus vertiginis.* Or je maintiens que ce vertige est inexcusable en vous, parce qu'il est volontaire: *Latet eos hoc volentes.* En voici la preuve en deux réflexions.

1. La première. N'est-il pas vrai que le crime ne vous paraît innocent, que le bien ne vous paraît mal, que depuis que le monde et le plaisir et l'intérêt ont corrompu votre cœur? Souvenez-vous de l'heureux temps de votre première innocence. Pouvez-vous y penser sans soupirer? *Quando erat omnipotens mecum,* disait Job (*Cap.* XXIX, *v.* 5): quand Dieu était avec vous, quand vous marchiez à la clarté de sa lumière. Oh! qui pourrait rappeler ces beaux jours? *Sicut fui in diebus adolescentiæ meæ* (*Ibid.*, 4); vous rétablir tel que vous étiez dans la candeur de votre jeunesse? Alors l'enfer vous faisait peur; le nom de Dieu vous tenait dans le respect; le péché qui lui déplaît vous alarmait. C'était là, dites-vous, l'effet de la crédulité qui accompagne l'enfance: avec l'âge et l'expérience on prend bien d'autres lumières, on fait bien d'autres réflexions. Il est vrai, la raison croît avec l'âge; mais avec l'âge les passions ne croissent-elles pas aussi? De jour en jour vous avez raisonné plus fortement; mais de jour en jour vous avez aussi désiré plus ardemment, aimé plus éperdument, haï plus opiniâtrément, convoité plus insatiablement. Vous êtes devenu plus subtil et plus éclairé, mais aussi plus artificieux, plus intéressé, plus malin, plus entêté, plus emporté, plus vain, plus orgueilleux, en un mot plus passionné. Que nous dites-vous maintenant? Vous imputez la pureté de vos premiers sentiments et la docilité de votre jeunesse à la faiblesse de la raison qui vous éclairait alors. Que n'imputez-vous plutôt la licence et la corruption de vos sentiments présents au déréglement des passions qui vous dominent, et que vous ne sentiez pas alors? Vous vous défiez de la simplicité de votre jeunesse, et vous ne vous défiez pas de la malignité des âges suivants. Vous prétendez que vos yeux n'étaient pas assez ouverts quand vous ne jugiez des choses de Dieu que par la foi et la raison toute pure, et vous prétendez voir plus clair quand vous en jugez à travers toutes les fumées d'un cœur sensuel et charnel. Vous craignez de vous être trompé quand l'innocence de votre vie vous faisait regarder le crime avec horreur, et vous ne craignez point de vous tromper quand par le désordre de vos mœurs vous vous trouvez dans la nécessité d'approuver le crime ou de vous reconnaître criminel. Non, non, Seigneur, disait David: *Cum sancto sanctus eris, et cum perverso perverteris:* Vous êtes juste et saint avec les justes et les saints, mais vous êtes injuste avec les injustes: c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin sur le psaume XLIV, c'est la coutume des hommes de se figurer toujours Dieu selon leur cœur. A un cœur pur Dieu paraît pur: *Cum sancto sanctus eris;* à un cœur inique et dépravé Dieu paraît inique et dépravé, favorable à l'injustice, indulgent à l'impureté: *Cum perverso perversus eris.* Est-ce que ces dispositions odieuses et criminelles sont effectivement en Dieu? Non, mais elles sont en vous-mêmes. Dieu ne vous paraît pas droit parce que vous n'êtes pas droit: *Distortus es, ille rectus est; distortum ad rectum quando conjunges?* Vous rejetez sur Dieu l'iniquité qui est en vous. Vous aimez mieux le blâmer que vous accuser. Vous prétendez qu'il a tort pour excuser vos désordres. A qui les excuserez-vous? Ils sont sans excuse, pécheur, et votre aveuglement sans prétexte, sur l'approbation que vous donnez au péché: *Qui dicitis malum bonum.* L'est-il moins sur l'idée farouche, odieuse et amère que vous vous formez de la vertu et de la loi de Jésus-Christ? *Qui dicitis bonum malum.* C'est la seconde réflexion.

2. N'est-il pas vrai que la loi de Dieu et la vertu n'ont rien de si humiliant, de si difficile, ni de si dur, que ce que la loi du monde vous oblige tous les jours ou de faire ou de souffrir? Quel est donc votre aveuglement, de réprouver la loi de Dieu pour ces mêmes difficultés et ces peines prétendues? Parcourez tous les devoirs de la morale chrétienne sur lesquels vous êtes chagrin. La tempérance et l'abstinence des plaisirs, le jeûne même vous est-il d'une telle difficulté, quand le péril de la maladie et le soin de votre santé vous y oblige? L'oubli des injures et la réconciliation vous déshonore-t-elle si fort, quand des amis puissants et des intérêts pressants vous y engagent? Le détachement de vos biens, et même la profusion vous est-elle si affreuse, quand il faut dépenser, donner, vendre ou engager pour soutenir votre état? La patience, la fermeté vous est-elle d'un si grand poids dans les travaux de la guerre? l'humiliation et la mortification dans les servitudes de la cour? la condescendance et la douceur dans le commerce du monde? Étrange malignité du cœur humain! Toute contrainte lui déplaît, lui paraît insupportable, non pas quand son plaisir ou son intérêt l'y soumet, mais quand sa religion l'y oblige. Humiliez-vous, dépouillez-vous, donnez, souffrez, pardonnez. Oui, si le monde le veut, si le prince le commande, si des amis le souhaitent, si la mode le prescrit: alors tout est doux et aisé, du moins tolérable et possible. Et s'il n'y a que vous, Seigneur, à nous commander du haut du ciel, à nous parler du haut de votre croix, à nous exciter, nous prier par vos larmes et par votre sang, vos commandements, vos prières, vos exemples n'obtiendront rien. Nous nous figurerons mille couleurs, mille raisons pour ne vous point obéir.

C'est donc à vous bien plus qu'aux Juifs que Dieu dit par le prophète Isaïe: *Quis cæcus nisi servus meus? quis cæcus nisi servus Domini* (*Isai.*, XLII, 19)? Quel est l'aveugle si ce n'est mon serviteur? Quel est l'aveugle entre tous les hommes, si ce n'est le servi-

teur du Seigneur? Ah! ce n'est point le serviteur des grands qui ferme ainsi les yeux sur les devoirs difficiles, au contraire il s'en fait honneur; ce n'est point le serviteur et l'esclave de la fortune, il dévore tout, il souffre tout; ce n'est point le serviteur et l'esclave de la volupté, l'espérance d'un moment lui charme toutes ses peines : c'est le serviteur du Seigneur, le peuple chrétien, l'homme qui a fait serment à Dieu de lui être toujours fidèle, qui se reconnaît racheté par son sang et par sa mort. *Quis cæcus nisi servus Domini?* Voilà l'aveugle, l'insensé entre tous les peuples de la terre, qui, devant plus à son Dieu qu'à tout autre souverain, plus à son salut qu'à sa fortune, plus à lui-même qu'à tout autre que lui, ne s'étourdit et ne s'aveugle sur ses devoirs qu'à l'égard de son Dieu, de son salut et de lui-même. *Quis cæcus nisi servus Domini?* O mes chers frères! y pensez-vous? Quel est le vertige qui vous trouble, la corruption qui gâte votre esprit? *Spiritus vertiginis.* Comment vous pouvez-vous pardonner ce second aveuglement? Espérez-vous y demeurer? N'y a-t-il rien pour vous de plus dangereux à craindre? Oui, Messieurs, l'esprit d'erreur et d'infidélité qui révolte enfin le pécheur contre son Dieu. C'est le troisième degré de l'aveuglement de l'homme, et la consommation de son malheur : *Spiritus erroris.*

TROISIÈME PARTIE.

Saint Augustin disait que les païens de son temps avaient quitté la méthode de leurs pères à combattre notre religion. Leurs pères l'avaient attaquée par la divinité de Jésus-Christ, le regardant comme un imposteur; mais dans la suite des temps, après la conversion de tant de nations et la destruction des idoles, les descendants de ces anciens idolâtres, ne pouvant plus douter de la puissance de Jésus-Christ, attaquaient sa loi par la difficulté de ses préceptes : *Magna lex est christiana, potens illa, lex divina : sed quis implet illam* (*In psal.* XL, 3)? Aujourd'hui les pécheurs prennent justement le contrepied des païens : les païens commençaient par nier la Divinité, et forcés de la reconnaître ils se réduisaient à murmurer de la dureté de la loi de Dieu; aujourd'hui les pécheurs commencent par murmurer de la dureté de la loi de Dieu, et passent ensuite à nier la Divinité même. C'est-à-dire, chers auditeurs, que la corruption de l'esprit dispose naturellement à la révolte de l'esprit, que le pécheur, inquiété par la rigueur de ses devoirs, et ne pouvant s'étourdir jusqu'à étouffer ses scrupules, tâche d'en couper la racine qui est la foi d'un Dieu législateur et vengeur. De là cet athéisme secret, si commun parmi les pécheurs, que saint Paul décrit en cette manière : « Des gens, dit-il, qui ayant la conscience cautérisée, c'est-à-dire corrompue et noircie de crimes : *Cauterisatam habentes conscientiam*, s'écartent de la foi pour s'abandonner à l'esprit d'erreur : *Discedent a fide, attendentes spiritibus erroris* (II *Tim*, IV, 1). » Voyons dans les pharisiens aussi bien que dans les pécheurs l'image et les effets de ce dernier aveuglement.

Les pharisiens avaient un grand intérêt que Jésus-Christ, censeur de leurs péchés, ne fût point le vrai Messie. Vous, libertins, avez-vous moins d'intérêt qu'il n'y ait point de Dieu capable de vous punir? Sur ce point vous êtes semblables. Or, quand on recherche quelque chose avec ce préjugé d'un grand et pressant intérêt, on tombe toujours en trois grandes fautes. Comptez-les, et surtout voyez si vous n'y tombez pas. La première, c'est que les recherches que l'on fait en cet état tendent toujours, non pas à s'éclaircir, mais à s'affermir dans son doute et dans son premier préjugé; la seconde, c'est que les preuves les plus convaincantes, opposées au préjugé, passent pour de faibles raisons; la troisième, c'est que les plus faibles raisons, favorables au préjugé, passent pour des preuves convaincantes. En ce déplorable état, l'aveuglement peut-il avoir quelque apparence d'excuse?

1. Le préjugé des Juifs est que Jésus-Christ n'est pas le Messie, mais un imposteur, un pécheur. Pourquoi? parce qu'ils sont perdus s'il est le Messie : *Scimus quia peccator est. Non est hic homo a Deo* (*Joan.*, IX, 16, 24). Quelles recherches ne font-ils pas sur ce point? Ils interrogent d'abord l'aveugle : *Interrogabant eum* (*Ibid.*, 15); ils s'adressent ensuite à ses parents : *Vocaverunt parentes ejus* (*Ibid.*, 18); ils rappellent encore l'aveugle : *Vocaverunt rursum hominem* (*Ibid.*, 24); ils s'informent comment il a été guéri : *Quomodo vidisset* (*Ibid.*, 15); ensuite s'il a même été aveugle : *Quia cæcus fuisset* (*Ibid.*, 18); ensuite s'il est même le fils de ceux qui se disent ses parents : *Hic est filius vester* (*Ibid.*, 19)? Quel empressement! quelle recherche! Est-ce pour découvrir la vérité? Non, mais pour se la déguiser. Plus ils trouvent, plus ils doutent. A mesure qu'ils s'éclaircissent, ils se font de nouvelles obscurités. Ce qui leur fait quitter l'aveugle pour s'adresser aux parents, c'est que les reproches de l'aveugle leur prouvent trop ce qu'ils ne veulent pas voir; et ce qui les fait encore revenir des parents à l'aveugle, c'est que les réponses des parents ne satisfont point leur malignité. Ils ne veulent point se rendre, ils chercheront toujours, mais ils ne croiront jamais : *Non crediderunt ergo Judæi* (*Ibid.*, 18).

Vous m'assurez, faux curieux, que depuis longtemps vous cherchez à vous convaincre de la vérité d'un Dieu, que vous lisez, vous méditez, vous consultez, vous interrogez toute la nature; vous employez toutes les sciences pour fixer, dites-vous, les doutes de votre esprit. Dites, dites hardiment que c'est pour les augmenter; car quel est votre intérêt? serait-ce de trouver qu'il y a un Dieu? Non, car vous trouveriez dans ce Dieu un juge de vos désordres, et vous craignez de le trouver. Vous ne voulez donc pas le trouver. Plus les créatures vous le mon-

trent, plus vous vous efforcez de l'ignorer. Saint Augustin cherchait Dieu dans toutes les créatures; il le demandait à la terre, à la mer, à l'air, au soleil, à tous les astres : *Interrogavi terram, interrogavi mare, interrogavi cœlum.* Tout lui répondait d'une voix : Nous ne sommes pas ce Dieu qui est l'objet de vos recherches; c'est celui qui nous a faits qui est Dieu : *Neque nos sumus Deus quem quæris, inquiunt... ipse fecit nos.* Il cherchait et il trouvait, parce qu'il désirait trouver; la sincérité de ses intentions lui rendait la voix du monde intelligible sur l'existence et la puissance de Dieu : *Interrogatio mea*, dit-il, *intentio mea; et responsio eorum, species eorum* (*Confess.*, *lib.* X, *c.* 6). Mais cette voix du monde est ambigue et obscure pour vous, parce que votre intention est maligne. Vous attendez que les créatures vous disent qu'il n'y a point de Dieu; c'est ce qu'elles ne diront jamais, et c'est ce qui rendra vos recherches infinies. Ne m'alléguez donc pas vos recherches pour preuves de votre bonne foi, puisque vos recherches ne sont si fréquentes et si obstinées que parce que vous manquez de bonne foi. Vous feignez de chercher ce que vous craignez de trouver.

Que cherchait Pharaon quand, après cette peste horrible qui avait exterminé dans l'Egypte la plupart des animaux, il envoyait visiter les maisons des Israélites : *Misit Pharao ad videndum* (*Exod.*, IX, 7). Etait-ce pour rendre honneur au Dieu d'Israël? non, mais pour s'autoriser à contester sa puissance. Il espérait trouver chez les Hébreux les mêmes ravages de la peste, et de là quel avantage aurait-il pris contre Dieu? mais il trouva contre ses intentions que ce fléau public avait épargné les troupeaux de ce peuple : *Nec erat quidquam mortuum de his quæ possidebat Israel* (*Ibid.*). De là, bien loin de s'instruire à respecter ce grand Dieu, il s'aveugle et s'endurcit davantage : *Ingravatum est cor Pharaonis* (*Ibid.*). Ce qui devait servir à élever et à convaincre son esprit, ne servit, dit saint Augustin, qu'à l'appesantir et l'obstiner dans ses ténèbres : *Unde debuit ad timendum et credendum moveri, hinc ingravatus est.* Effet de sa mauvaise foi. C'est aussi l'effet de celle du libertin, qui tombe aussitôt dans une seconde faute; et la voici.

2. C'est que les preuves les plus fortes, contraires à son préjugé, ne passent chez lui que pour des chimères. Quelles preuves n'avaient pas les Juifs de la guérison de l'aveugle? ils ne pouvaient plus contester ni son premier aveuglement, ni le miracle de sa guérison, ni douter que Jésus-Christ en fût l'auteur, ni attribuer la guérison à la force des remèdes, qui n'étaient que de la boue et de l'eau. Tout cela formait une évidence à laquelle on ne pouvait rien opposer; car, disaient les plus sages d'entre eux, comment serait-il possible qu'un pécheur fît tant de merveilles? *Quomodo potest homo peccator hæc signa facere* (*Joan.*, IX, 16)? De tout cela cependant, parce qu'il eût fallu conclure que Jésus-Christ était le Messie, vrai fils de Dieu, conséquence opposée au préjugé de leur maudit intérêt, ils traitent le miracle d'illusion, Jésus-Christ d'imposteur, l'aveugle d'excommunié. Ils le chassent de la synagogue : *Ejecerunt eum foras.*

Ah! pécheur rebelle à la religion, votre conduite est-elle moins déplorable? Que pouvez-vous opposer au miracle évident de la victoire de la foi sur tant de fameux esprits, sur les Grecs, les Romains, les philosophes, les empereurs, les dieux de l'antiquité, les héros de l'idolâtrie? Que pouvez-vous opposer au miracle encore subsistant de la punition du peuple juif, autrefois choisi seul entre les peuples de la terre, et maintenant épars de tous côtés, malheureux de tous côtés, portant partout la conviction d'un Dieu vengeur et d'un Jésus-Christ vengé; tout cela selon la prédiction de Jésus-Christ même? Que pouvez-vous opposer à l'autorité des livres sacrés, dont la profonde antiquité ne vous peut être inconnue, ni la sainteté incertaine; quand vous y voyez les secrets de tous les siècles et les plus grands événements du monde tracés et prédits à vos yeux depuis plus de trois mille ans? Tout cela ne forme-t-il pas en vous une sainte horreur, une impression de respect pour cette foi et pour ce Dieu dont vous voulez étouffer en vous la connaissance? Et toutes ces évidences ne sont rien chez vous que des fables, des visions, des bagatelles, des amusements de petits esprits. Pourquoi? parce que cela prouverait qu'il y a une seule religion, un seul Dieu, un Jésus-Christ Dieu, qui est une conclusion que vous ne voulez pas admettre. Et pour cela vous nierez les plus fortes démonstrations capables de la prouver? Sur quel fondement les nier? Encore si c'était sur d'autres démonstrations aussi fortes ou plus fortes? mais, troisième effet de votre mauvaise foi.

3. C'est qu'en cette disposition les plus faibles raisons favorables au préjugé passent pour des preuves invincibles. Sur quoi les Juifs se croyaient-ils autorisés à nier que Jésus fût le Messie? C'est, disaient-ils, qu'il n'observe pas le sabbat : *Sabbatum non custodit* (*Joan.*, IX, 16). Mais en quoi n'observe-t-il pas le sabbat? Il a mis de la boue un jour de sabbat sur les yeux de cet aveugle. Il n'en faut pas davantage pour détruire dans leur esprit et miracles et prophéties. Est-il rien de si digne de pitié! Oui, Messieurs; quoi? l'aveuglement des impies. On serait indigné des caprices de l'esprit humain, si l'on pouvait distinguer dans celui de chaque libertin le fondement particulier sur lequel son impiété s'appuie. L'un ne veut pas être chrétien parce que le christianisme exclut du ciel tout ce qui n'est point chrétien. Ne lui suffit-il pas de l'être et de pouvoir pour sa part faire son salut? L'autre ne veut pas croire en Dieu, parce que Dieu ne gouverne pas à son gré les choses du monde. Est-il entré dans le conseil de Dieu, lui pour qui les secrets des rois sont des mystères impénétrables? L'autre ne veut

pas croire à l'Ecriture, parce qu'il y trouve des difficultés qui rebutent son esprit. L'a-t-il assez subtil pour développer toutes les difficultés des autres livres, et de la nature et des arts? et parce qu'il est ignorant, tout ce qui est obscur est-il faux? Toutes ces fantaisies peuvent-elles ruiner dans son esprit les démonstrations éclatantes de la nécessité d'un premier auteur, la conviction générale d'un seul Etre souverain, la liaison de l'unité de ce premier Etre avec l'unité de la religion, la supériorité de la religion chrétienne sur toutes les autres religions. Ce merveilleux enchaînement de conclusions et de principes sera-t-il rompu par de vains nuages qui ne font tout au plus que troubler votre raison?

Je dis troubler, car ce qui rend encore le libertin plus inexcusable, c'est que toutes ces subtilités ne sauraient fixer sa raison. Tout ce qu'elles peuvent opérer, c'est de le jeter dans le doute, et jamais dans une pleine et paisible conviction. N'êtes-vous donc pas digne de pitié d'avoir quitté pour cela les sentiments religieux de vos ancêtres? C'est que votre esprit n'était pas content, dites-vous, dans cette situation; l'est-il plus dans celle où vous êtes? Vous y trouviez des difficultés que vous ne pouviez résoudre. En trouvez-vous moins dans votre incrédulité? Vous avez quitté la foi, parce que vous y trouviez des doutes. Quittez donc l'infidélité, puisque vous y trouvez des doutes encore plus grands. Mais avec qui doutez-vous dans ce malheureux état? avec tout ce qu'il y a de corrompus et de scélérats au monde. Je n'entre point dans le détail de vos mœurs; je les crois pures et réglées, puisque vous m'en assurez.

Mais comment, pur et réglé dans vos mœurs, vous joignez-vous de créance et de sentiment à tout ce qu'il y a eu de plus impur et de plus déréglé dans tous les temps et dans toutes les religions? car tels ont été tous les athées. Est-ce en ces sortes de gens-là que l'esprit humain a dû conserver ses plus saines et ses plus sûres connaissances? Et nous persuaderez-vous qu'en matière de religion les plus méchants aient toujours été dans la lumière, et les plus vertueux dans l'erreur?

Mais encore avec qui doutez-vous? avec des esprits incertains et chancelants, qui, seulement d'accord entre eux à contester sur la foi, ne sont d'accord ni entre eux, ni avec eux-mêmes sur le choix et le plan de leur prétendue religion, aujourd'hui se bornant à désavouer le christianisme, demain se laissant aller jusqu'à méconnaître Dieu, peu après revenant à confesser un auteur de la nature, ensuite lui retranchant ou lui augmentant son pouvoir, changeant de jour en jour de raisonnements et d'idées. Ah! fallait-il, pour vous donner ces mouvements inquiets, quitter le ferme appui de la religion de vos pères? Fallait-il cesser de croire, pour ne savoir plus que penser? Ne sentez-vous point le poids de votre irrésolution et de votre incertitude, et n'est-ce pas un vrai malheur, en comparaison du repos de tant de vrais gens de bien?

N'éprouvez-vous pas l'effet de ces menaces du Sauveur? *Ut qui non vident videant, et qui vident cæci fiant* (*Joan.*, IX, 39)? Qu'au milieu de tant de païens, d'infidèles, d'ignorants, d'aveugles enfin qui voient, qui ouvrent tous les jours les yeux, vous, chrétien, vous baptisé, vous subtil et profond au moins dans la science du monde, vous qui voyez, qui croyez voir, qui vous vantez de voir, qui faites profession de vouloir voir, vous soyez plongé dans les ténèbres, que votre esprit ne serve qu'à vous troubler, votre étude qu'à vous chagriner, vos réflexions qu'à vous confondre! Aveugle, retournez à Dieu. Rapprochez-vous de Dieu, du moins par les désirs et par la prière. Demandez-lui sincèrement avec l'aveugle de l'Evangile: *Quis est, Domine, ut credam in eum* (*Ibid.*, 36)? Qui est ce Dieu, Seigneur, afin que je croie en lui? Il vous répondra ce qu'il répondit à l'aveugle: *Et vidisti eum; et qui loquitur tecum, ipse est* (*Ibid.*, 37): Tu l'as déjà vu, et celui qui te parle, c'est lui-même. Tu l'as déjà vu. Souviens-toi du temps de ton innocence; alors tu ne l'ignorais pas: pourquoi feins-tu maintenant de l'ignorer? Au moins écoute maintenant la voix qui te parle au fond du cœur: c'est la sienne, c'est lui-même qui te rappelle à lui, qui se montre à toi: *Et qui loquitur tecum, ipse est*. Tu as laissé obscurcir ton esprit par un assoupissement volontaire qui a commencé l'aveuglement; tu as laissé corrompre ton esprit par un étourdissement volontaire qui a confirmé l'aveuglement; tu as laissé révolter enfin ton esprit par une erreur, une incrédulité volontaire, qui a consommé l'aveuglement. Tout le mal est donc volontaire: *Latet eos hoc volentes*. Il faut que la guérison le soit aussi. Ce n'est pas Dieu qui a causé le premier mal du pécheur; il s'était fait connaître à lui: *Et vidisti eum*. Ce ne sera pas Dieu qui causera la dernière perte du pécheur; il l'invite encore à la lumière et à la réconciliation par des sollicitations secrètes et des remords qui le piqueront jusqu'à la mort: *Et qui loquitur tecum, ipse est*. Jetons-nous donc tous à ses pieds en l'adorant avec ce fidèle aveugle, et lui crions avec reconnaissance: *Credo, Domine*. Je crois, Seigneur. Elevez-moi de la foi jusqu'à la parfaite vue qui sera dans l'éternité. *Amen*.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'état du pécheur mourant.

Cum appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ, et hæc vidua erat.

Lorsque Jésus approchait de la porte de la ville de Naïm, il arriva que l'on portait en terre le fils unique d'une femme veuve (*Luc.*, VII, 12).

Sire, (1)

Etre jeune et puissant, être important et

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

nécessaire, sont de vains obstacles à la mort. Ce mort de notre évangile était dans la fleur de son âge; il était cher et précieux à une mère qui n'avait que lui pour appui : *Filius unicus matris suæ;* il était d'une qualité qui attirait toute la ville à la pompe de ses funérailles : *Turba civitatis multa.* Il meurt cependant, et la vue de cette mort doit en rendre l'idée plus terrible aux gens attachés à la vie par tous ces liens éclatants, qu'à ceux qui n'ont rien dans la vie qui puisse la leur faire aimer. Le seul moyen cependant de trouver la mort moins terrible, c'est de se faire une habitude et un devoir d'y penser.

Triste devoir de penser à la mort, et surtout quand on est jeune ! Mais parce qu'on est jeune, en croit-on être moins mortel ? Vous êtes jeune et mortel; bien plus, vous êtes pécheur et mortel. Un mortel qui se sent pécheur peut-il s'endurcir, jeune ou vieux, à la pensée de la mort? d'autant plus qu'il ne dépend pas de lui de ne pas mourir dans la jeunesse; au lieu qu'il ne tient qu'à lui de ne pas mourir dans le péché. Quel aveuglement, par conséquent, et quel endurcissement, de tourner toutes nos pensées à nous préserver de la mort, qui viendra malgré nous, ou heureuse ou malheureuse, et de ne pas plutôt penser à nous rendre cette mort heureuse, en nous dégageant dès à présent du péché?

Ce n'est donc pas simplement de la mort que j'ai dessein de parler aujourd'hui : c'est de la mort dans le péché, en vous traçant une image de la fausse conversion d'un pécheur mourant, tout opposée à la résurrection du mort de notre évangile.

Vous voyez deux choses concourir à la résurrection du mort : la tendre pitié du Sauveur : *Dominus misericordia motus* (*Luc.*, VII, 12), et la prompte obéissance du mort : *Et resedit qui erat mortuus* (*Ibid.*, 15). Au contraire, dans un mourant qui, sous l'espérance de la pitié de son Dieu et sous la présomption de sa propre obéissance, ose différer sa conversion jusqu'à son dernier moment. Alors Dieu sera-t-il prêt à le regarder en pitié? Non. Le mourant même sera-t-il prêt à lui rendre obéissance? Non. Deux terribles vérités, qu'il n'est pas temps de prêcher aux mourants : quel usage en pourraient-ils faire? Il faut les prêcher aux vivants : pleins de confiance en leur santé, en leurs forces, en leur jeunesse, ils en trouveront la fin. Et dans cette fin, chers auditeurs, quelle sera la disposition de Dieu envers le pécheur? Vous le verrez dans le premier point. Quelle sera la disposition du pécheur même envers Dieu? Vous le verrez dans le second. Demandons au Saint-Esprit, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que Dieu ne soit pas disposé à donner au pécheur mourant la grâce de la pénitence, c'est un point qui paraît délicat à décider : car enfin Dieu est le maître de sa grâce, il en peut disposer comme il lui plaît, il la donne quelquefois aux plus indignes. Nous ignorons d'ailleurs ce qui se passe entre Dieu et l'homme mourant : nous ne savons point jusqu'où va l'étendue de sa miséricorde, ni les égards qu'il peut avoir à la fragilité du cœur humain; ce que nous condamnons, en un mot, peut-être que Dieu l'excuse. Voilà tout ce qui se peut dire en faveur du pécheur mourant. Cependant, d'un autre côté, je vois toute l'Eglise interprète de Jésus-Christ, déplorer d'un commun accord cette sorte de pénitence, la regarder comme une insulte faite à Dieu, douter de son efficace, en détourner avec soin ses enfants. Tous les saints Pères s'exprimant par la voix de saint Augustin, déclarent qu'en recevant le pécheur à cette sorte de pénitence, ils ne peuvent lui donner l'assurance de son salut : *Pœnitentiam dare possum, securitatem non possum* (*Homil.* 41). Pour relever le pécheur de cette crainte, et lui donner cette assurance que l'Eglise et les Pères se sentent incapables de lui donner, il faudrait quelque autorité supérieure, il ne faudrait rien moins que l'autorité de Dieu. Voyons donc ce que Dieu a dit et ce qu'il a fait sur cette matière : nous n'avons que ces deux moyens de reconnaître la vérité.

Ce qu'il y a de plus formel est cette inclination merveilleuse à pardonner qui paraît répandue dans tous les livres sacrés, et singulièrement la promesse que Dieu fait par le prophète Ezéchiel, que l'impiété ne nuira point à l'impie, à quelque jour que ce soit qu'il quitte son impiété : *Impietas impii non nocebit ei, in quacunque die conversus fuerit ab impietate sua* (*Ezech.*, XXXIII, 12). Rien de plus favorable en apparence aux prétentions du pécheur obstiné. Je dis en apparence, Messieurs : car examinons bien le sens de cette parole.

Dieu promet au pécheur l'abolition de ses péchés, à quelque jour que ce soit que le pécheur se convertisse; mais promet-il au pécheur la grâce de se convertir à quelque jour que ce soit qu'il pense à se convertir? Deux choses bien différentes : on vous pardonnera dès que vous vous convertirez, c'est là ce que Dieu a promis; on vous donnera la grâce assez forte pour vous convertir en effet dès que vous la souhaiterez : c'est ce que Dieu n'a point promis, et surtout au pécheur abusant jusqu'à la mort de la miséricorde divine. Car quoique la miséricorde l'accompagne encore jusque-là, qu'elle ne l'abandonne pas tant qu'il est vivant sur la terre, qu'il ait encore alors la grâce au moins de pouvoir prier, qui est la dernière ressource et le dernier lien du pécheur avec son Dieu, cependant ce faible lien, qui aurait pu avec le temps se fortifier durant la vie par le bon usage du pécheur, et le conduire par degrés au terme de son salut, devient inutile au lit de la mort, par le malheur de la surprise et par le retranchement du temps. Il faut donc, pour se convertir alors, une grâce autrement prompte, autrement puissante sur le cœur, que pour se convertir durant le cours de la vie. Or, bien loin que Dieu ait promis de donner au pécheur mourant une grâce de

cette force, il a menacé positivement de ne la lui pas donner.

Dans l'Ancien Testament, au chapitre Ier des Proverbes : « *Vocavi et renuistis* : Je vous ai appelés, et vous n'êtes point venus; je vous ai tendu la main, vous n'avez pas seulement daigné détourner la vue : *Ego quoque in interitu vestro ridebo* : Moi à mon tour je rirai dans votre mort; je vous rendrai mépris pour mépris, et moquerie pour moquerie : *Tunc invocabunt me, et non exaudiam* : Vous crierez alors; vous m'appellerez à vous, et je ne vous écouterai pas (*Prov.*, I, 24, 26, 28). » Dans le Nouveau Testament, en saint Jean, chap. VIII : « *Ego vado* : Je m'en vais, dit-il, après avoir demeuré si longtemps avec si peu de fruit parmi vous. *Quæretis me* : Vous me chercherez, quand je serai loin de votre vue; *et in peccato vestro moriemini*. Et malgré vos recherches, vous mourrez dans votre péché (*Joan.*, VIII, 21).»

Ramassez donc ici, pécheurs, toute la force de votre raisonnement. S'il est vrai que Dieu donne à la mort la grâce de la conversion assez communément pour vous soutenir dans cette espérance, pourquoi Dieu dans tous les livres sacrés vous a-t-il ôté cette espérance? pourquoi ne vous a-t-il jamais dit qu'il fût disposé à vous la donner? pourquoi vous a-t-il dit tout le contraire? *Ridebo, subsannabo. Non exaudiam. In peccato vestro moriemini* : Je rirai, je me moquerai, je n'écouterai pas; vous mourrez dans votre péché, je n'entends parler là ni de miséricorde, ni de grâce. Donc par ce qu'il a dit jugez de sa disposition pour le pécheur obstiné.

Je vais encore plus loin, jugez-en par ce qu'il a fait. S'il est vrai que cette grâce ait jamais été promise, il est vraisemblable que depuis le temps qu'il y a des pécheurs et des mourants, Dieu, pour appuyer sa promesse, aura fait voir quelque exemple public d'un pécheur endurci, couronné de la grâce au lit de la mort. Produisez-m'en donc un exemple. Saint Bernard n'en trouve qu'un seul, celui du larron sur la croix. C'est un fort grand pécheur, je l'avoue : mais est-ce un pécheur endurci? ce moment, c'est le dernier de sa vie; mais, dit Eusèbe d'Emèse, c'est le premier de sa vocation : *Non fuit extrema illa hora, sed prima* (*Homil. de Bono latr.*). Vous blâmez la lenteur de sa conversion; moi, dit saint Ambroise, j'en admire la promptitude : *Cito ignoscit Dominus, quia cito ille convertitur* (*In Luc.* XXIII). Ce voleur avait-il vu le Fils de Dieu prêchant la pénitence, prouvant sa divinité, multipliant les pains et ressuscitant les morts? Toute la Judée avait les yeux pleins des merveilles du Sauveur, et toute la Judée endurcie avait rejeté la grâce et mis le Sauveur en croix. Ce voleur, au premier rayon de la grâce, le reconnaît pour son Roi, l'adore pour son Dieu, sur la croix même, au milieu des outrages et des mépris : *Consortem crucis agnovit Deum*, dit saint Augustin (*Homil. de SS. Casto et Æmil.*). Et voilà, mon cher auditeur, l'appui que vous prenez, le modèle que vous choisissez, pour autoriser votre présomption. Vous qui, connaissant la divinité du Sauveur, résistez depuis tant d'années aux impressions de sa grâce qui vous invite au repentir, ne trouvez-vous pas au contraire dans la docilité de ce larron, dans sa prompte obéissance, la condamnation de votre malice opiniâtre? Où donc trouverez-vous des exemples qui vous flattent, si cet exemple si public est un arrêt contre vous?

Vous alléguerez des pécheurs plus criminels encore que vous ne l'êtes, dont la mort édifiante a fait envie aux plus gens de bien; des pécheurs qui, après une vie toute libertine, sont morts, dites-vous, en vrais chrétiens et en vrais saints. Qu'être saint nous coûte peu! dit saint Grégoire de Nazianze. Il ne faut qu'un jour, un moment; il n'y a, selon nous, qu'à vouloir l'être, *Unius diei sanctos efficimus, qui nihil præter velle afferunt*. Sachez que ces gens-là, quelques larmes qu'ils aient versées, ne sont point morts en vrais chrétiens. Un vrai chrétien ne rejette point à la mort sa pénitence; un vrai chrétien n'attend point le jour de sa mort, pour montrer qu'il est vrai chrétien : tous les jours et tous les moments de sa vie il se prépare à bien mourir. Et quel est le chrétien, si ce n'est un désespéré, qui, mourant dans son lit, dans son bon sens, au milieu de ses amis, ne fasse au moins quelque effort pour en soutenir la figure? Il est rare de porter jusque-là les railleries et les blasphèmes; on n'en a pas alors le front. L'un s'érige en prédicateur, l'autre met pour son salut, ou du moins pour sa santé, toutes les églises en prières; l'autre fait des honnêtetés à ceux qu'il avait offensés; l'autre ne veut mourir qu'entre les bras des plus grands serviteurs de Dieu. Quelques-uns couvrent leur corps mourant du sac de la pénitence. Tous confessés, communiés, les aspirations de piété sur les lèvres. S'il ne fallait rien de plus pour mourir de la mort des saints, tous les pécheurs mourants dans leur lit mourraient saints. Tous ceux qui disent à Dieu : Seigneur, Seigneur, entreraient dans son royaume, ce qui est contre la parole de Dieu (*Matth.*, VII, 21); tous ceux qui se sont moqués de Dieu ne seraient pas à leur tour moqués de Dieu, ce qui est encore contre sa parole (*Prov.*, I, 26); tous ceux qui cherchent Dieu après l'avoir fui le trouveraient à tout moment et à toute heure, et ne mourraient pas dans leur péché, ce qui est encore contre sa parole (*Joan.*, VIII, 21). Si donc tout ce que Dieu a dit est vrai, il faut que la plupart de ces pénitences soient fausses, malgré toutes les apparences qu'elles ont de vérité : apparences que Dieu permet pour des fins qui nous sont inconnues; apparences que le démon même soutient pour attirer d'autres pécheurs dans le piége, et leur persuader plus fortement qu'il est aisé de mourir dans la grâce après avoir vécu dans le péché. Eh bien! chers auditeurs, vous n'avez donc point d'exemple assuré qui soutienne votre présomption? Moi j'en ai cent qui la confondent. Un Antiochus, un Esaü, une foule d'exemples affreux dans l'Ecriture et dans l'histoire.

Tout cela ainsi établi, j'en tire trois conclusions importantes, s'il en fut jamais, au salut de ceux qui m'écoutent. La première, c'est que nul homme vivant ne peut se promettre la grâce de la pénitence à la mort, sans une extrême témérité ; la seconde, c'est que les grands et les riches surtout sont ceux qui doivent moins s'en flatter; la troisième, c'est qu'en tous états ceux qui ont reçu de Dieu la grâce d'une longue vie ont encore moins de droit à cette grâce de la mort. Ne perdez rien, Messieurs, de ces trois vérités si constantes et si pressantes. Vous y avez tous intérêt.

1. Que le pécheur mourant n'ait plus aucun lieu d'espérer, ce n'est pas ce que je dis. Notre-Seigneur a fait exprès grâce au larron pour nous montrer l'étendue de son pouvoir et soutenir notre espérance. Mais il n'a fait cette grâce qu'au larron seul ; il ne paraît point qu'il l'ait jamais faite à nul autre, pour nous montrer que la crainte du péril doit refroidir notre espérance, et que ce qu'il n'a fait qu'une fois en des conjonctures aussi touchantes que l'étaient celles de sa mort est un pur miracle de sa bonté.

Différer la pénitence et la différer jusqu'à la mort, c'est donc hasarder son salut sur l'espérance d'un miracle. Or, est-ce une conduite que l'on se puisse pardonner, qui puisse tomber dans un esprit médiocrement raisonnable, que de faire ainsi d'un miracle si peu commun le fondement de la plus importante et de la plus difficile de vos affaires, qui est celle de votre salut? En feriez-vous le fondement de votre santé et de votre vie? Car à ne consulter que l'Ecriture, il paraît que Dieu a ressuscité plus de morts qu'il n'a converti de mourants. Oseriez-vous cependant risquer votre vie et vous exposer à la mort sur cette idée d'une résurrection miraculeuse ? Et comment donc sur l'idée d'une conversion miraculeuse osez-vous risquer votre salut ?

Dieu peut, direz-vous, me convertir à la mort aussi aisément que durant la vie! Est-ce donc sur ce que Dieu peut que vous appuyez votre espérance ? Et Dieu fait-il tout ce qu'il peut ? Il peut dès le premier péché vous damner aussi justement qu'il a damné l'ange rebelle. Il ne le fait pas cependant. Il ne fait donc pas tout ce qu'il peut, et puisque vous ne craignez pas tout le mal que vous peut faire sa justice, comment vous promettez-vous tout le bien que vous peut faire sa bonté? N'est-ce pas un assez grand effort de bonté, de miséricorde que de se résoudre à vous pardonner sept fois, et septante fois sept fois : *Septies, septuagies septies*, que de vous inviter au repentir tous les jours de votre vie, que de vous remontrer la rapidité du temps, que de vous menacer du péril de la surprise ? Tout cela ne vous servira-t-il qu'à vous enhardir au péché, qu'à vous affermir dans le funeste dessein de pousser sa patience aussi loin qu'elle peut aller, et de ne vous humilier devant lui qu'au point que vous verrez votre perte inévitable et son bras levé sur vous pour porter le dernier coup? A la mort, disiez-vous, quand il vous pressait par sa grâce, à la mort, non pas aujourd'hui ; à la mort, nous y penserons, à la mort ; maintenant j'ai d'autres affaires : à la mort ce sera le temps de songer à Dieu; maintenant c'est le temps de goûter la vie. La voilà passée cette vie, cette mort est devant vos yeux; qu'attendez-vous, sinon que Dieu vous refuse à la mort ce que vous avez refusé durant la vie, qu'il vous fasse sentir que la vie était le temps de la grâce, et non pas le temps du plaisir ? C'est donc pour tout homme vivant une extrême témérité de faire aucun fond sur ses derniers jours pour obtenir la grâce de la pénitence. Témérité plus grande encore dans les riches et dans les grands : c'est une seconde réflexion.

2. Car n'est-ce pas assez pour eux d'avoir eu pour leur part les délices de la terre, d'avoir vu les plaisirs, la joie, courir de tous côtés au-devant de leurs désirs, d'avoir joint aux douceurs qui naissent de la fortune toutes celles que le crime et la passion peuvent donner ? Après une longue suite d'années coulées impunément dans cette tranquillité, s'ils pouvaient par un seul soupir, par un repentir d'un moment, s'ouvrir encore l'entrée du ciel, et passer du bonheur du temps au bonheur de l'éternité, quelle serait leur destinée ? où serait la justice et la providence de Dieu? Qui serait l'homme florissant et autorisé sur la terre qui ne s'abandonnât à ses passions, au hasard de passer tristement la dernière heure de la vie, et d'acheter par quelques larmes forcées une éternité de plaisirs? Il est de la justice et de la providence de Dieu que les larmes versées à la mort soient des larmes inutiles, afin que les hommes en général, et les grands en particulier, apprennent à pleurer leurs fautes et à les expier avant la mort. C'est pour cela que le Sage crie à tous ceux qui ont quelque autorité, qu'ils ne doivent rien attendre qu'un jugement prompt et affreux : *Horrende et cito judicium durissimum his qui præsunt, fiet* (*Sap.*, VI, 6). Jugement prompt par sa surprise et affreux par sa rigueur : prompt, sans aucun loisir pour se reconnaître ; affreux sans espérance de douceur : *Horrende et cito ;* s'il y a quelque douceur, elle sera pour les petits : *Exiguo enim conceditur misericordia ;* mais pour les riches et les grands, la rigueur sera tout entière : *Potentes autem potenter tormenta patientur* (*Ibid.*, VII).

En effet, chrétiens auditeurs, le seul exemple que nous avons de la clémence divine envers le pécheur mourant, ce choix unique de la bonté de Dieu, sur qui est-il tombé? sur un misérable, inconnu par son nom, connu seulement par ses crimes et par le bonheur qu'il avait d'être crucifié près de Jésus-Christ. Tous les exemples au contraire de l'insensibilité de Dieu pour le repentir des mourants, c'est sur les têtes les plus élevées, sur les plus illustres pécheurs qu'il les a fait éclater. Cet Esaü qui demandait avec larmes, dit saint Paul, d'être reçu à la pé-

nitence et qui n'y fut point reçu : *Quanquam cum lacrymis inquisisset* (*Hebr.*, XII, 17), était le père et le chef d'une nation entière. Cet Antiochus dont le vain repentir a frappé tant de fois vos oreilles était le maître de l'Asie et la terreur de tout l'Orient. De quelle importance était-il à la gloire du Seigneur d'accepter les soumissions du plus grand roi qui fût alors, de lui voir réparer avec éclat les ravages qu'il avait faits dans Jérusalem, établir la loi du vrai Dieu dans tout son empire, et lui-même l'embrasser? Quel progrès un tel changement ne semblait-il pas promettre à la religion? A tout cela Dieu paraît fermer les yeux. Il trouve une plus grande gloire et un intérêt plus pressant à détromper les grands de cette fausse opinion, que Dieu les distingue du commun dans la distribution de sa grâce, et qu'il se fait honneur de leur pardonner dès qu'ils veulent bien s'abaisser jusqu'à lui demander pardon. Il réprouve les grands, tout pénitents qu'ils paraissent, et prodigue pour ainsi dire la grâce de la pénitence à un malheureux brigand, parce qu'il voit dans les péchés des grands plus de malignité, d'ingratitude et de présomption, que dans les péchés des pauvres, un emportement plus volontaire à tous les plaisirs défendus au milieu de tous les plaisirs permis, nul besoin qui les porte au mal, nulle nécessité qui les presse, une abondance continuelle de toutes sortes de biens, et partant la malignité du péché dans toute son étendue. S'il y a donc pour le pécheur quelque grâce à espérer à la mort, c'est bien moins pour les grands que pour le reste du monde.

3. Et dans tout le reste du monde, encore moins pour ceux qui ont plus longtemps vécu. C'est ma dernière réflexion. Je l'ose dire, Messieurs, une grâce des plus singulières que Dieu puisse faire aux hommes, non-seulement par rapport à leurs désirs, mais par rapport à leur salut, c'est de leur donner une longue vie, qui les conduise au delà des écueils de la jeunesse, et qui leur donne le loisir d'en expier les désordres et d'en corriger les erreurs. Car à quelques excès que l'on se soit abandonné dans ce temps d'aveuglement, comment se peut-il que dans le cours des années on ne soit pas réveillé par quelque disgrâce, alarmé par quelque fâcheux accident, dégoûté du monde enfin par l'usage même du monde, et convaincu de la nécessité de se rapprocher de Dieu? Tous ces dons de Dieu sont renfermés dans ce don de la vieillesse, dans cet âge que l'on craint toujours et que l'on espère toujours. Abuser de ce don par l'attachement au monde, au plaisir et au péché, c'est donc irriter Dieu de la manière la plus sensible, et se fermer pour jamais le trésor de sa bonté. Tous les jours Dieu vous prolonge la vie, et vous n'abrégez point la chaîne de vos péchés ; vos années prolongées sont autant de bénédictions inutiles; regardez-les, dit saint Grégoire, comme autant de malédictions, autant de signes et de présages de votre réprobation : *Ipsa prorogatæ pietatis tempora, quasi damnationis argumenta timeamus* (*Moral.*, XVII, 4).

Par où le salut de Salomon tient-il encore tous les siècles en suspens? N'est ce pas par l'abus de ses dernières années? *Cum jam senex esset, depravatum est cor ejus* (*III Reg.*, XI, 4) : Son cœur innocent jusqu'alors fut corrompu dans sa vieillesse, et sa vieillesse corrompue effaça tous ses mérites passés. Dieu ne lui sut plus aucun gré de sa sagesse, ni de son zèle pour la gloire de son nom. S'il lui a fait à la fin miséricorde, il a voulu nous le laisser ignorer, nous en faire même douter, pour empêcher l'homme endurci de se prévaloir de cet exemple, et nous apprendre ce que c'est qu'une vieillesse voluptueuse et plongée dans le péché.

Que peuvent donc espérer ceux qui, si différents de Salomon dans l'emploi de leur jeunesse, imitent les excès et la honte de ses derniers jours? Plus de quarante ans de vertus avaient fait de ce roi l'exemple du monde et l'objet des complaisances de Dieu ; tout cela n'a servi qu'à laisser son salut en doute. Et vous, pécheurs, qui à peine vous souvenez-vous d'avoir jamais été justes, qui enchérissez de jour en jour sur vos déréglements passés, qui n'êtes las de la vie que par la difficulté d'y trouver de nouveaux plaisirs, sur quoi pouvez-vous à la mort appuyer votre confiance? à quoi pouvez-vous imputer votre persévérance dans le mal? Aurez-vous manqué de loisir pour réfléchir sur votre conduite, ou de lumière pour en voir l'égarement, ou d'exemples pour vous instruire au péril et aux dépens d'autrui? Mille révolutions arrivées à vos yeux depuis que vous êtes au monde ont dû vous persuader que l'on n'évite point le bras de Dieu. Vous l'avez évité durant la vie, et vous croyez l'éviter encore à la mort? Non, votre dureté n'a point d'excuse; elle n'aura point de pardon.

Quelle injustice Dieu vous fait-il? point de pardon; mais quoi! point de fin à vos péchés! Vous en avez rempli toute la longueur de votre vie, et près de quitter la vie vous gémissez de sa rapidité ; vous voudriez être immortel, pour rendre votre libertinage immortel. Et à la mort l'heureuse immortalité vous serait ouverte, à vous qui eussiez mis votre bonheur dans l'immortalité de votre péché! Non, c'est à vous que s'adressent proprement ces paroles de Dieu par le prophète Isaïe : « *Tacui, patiens fui* : Je vous ai attendu patiemment, je me suis tu. » C'est donc à vous que s'adresse ce qui suit : *Quasi parturiens loquar ; dissipabo et absorbebo simul* : Je parlerai enfin ; mais en même temps je vous accablerai, je vous perdrai (*Isai.*, XLVIII, 14). » Nul intervalle entre la vie et votre destruction entière : *Dissipabo et absorbebo simul.* Mais si je fais à la mort ce que je puis de mon côté pour obtenir miséricorde, Dieu me la refusera-t-il? Non, mais ce que j'ai à vous montrer, c'est qu'à la mort vous ne ferez jamais de votre côté ce qu'il faut pour obtenir miséricorde. Vous avez vu la disposition de Dieu envers le pécheur

mourant; voyez la disposition du pécheur mourant envers Dieu.

SECONDE PARTIE.

Approchons du lit de ce pécheur, assez hardi pour étendre jusqu'aux portes de la mort l'espérance de la vie, et si timide sur sa santé, que pour ne la point altérer par aucune pensée chagrine il n'ose penser à Dieu. L'heure vient cependant où quelque fidèle ami, las de complaisance et de flatterie, lui vient dire, comme le prophète à cet ancien roi de Juda : *Dispone domui tuæ* (*Isai.*, XXXVIII, 1). Songez à vous, il en est temps. Ce n'est pas sans détours ni sans adresse. Oh! que de ménagements pour faire comprendre à un mortel qu'il faut mourir! C'en est donc fait, il n'y a plus d'espérance, il faut courir au confesseur! On presse, on conjure le malade; on arrache enfin son consentement. Alors, cherchant au fond du cœur quelque reste de fermeté pour soutenir les apparences, il s'abandonne au dedans à la confusion de ses pensées. Ah! ténèbres de l'esprit! troubles du cœur! Entrons dans l'un et dans l'autre, dans son esprit et dans son cœur, et voyons quelles en sont les dispositions envers Dieu.

1. Dans l'esprit deux sortes de lumières pourraient aider à sa conversion, la raison et la foi : la raison, en le réveillant par des motifs naturels de haine et d'horreur pour le crime, la foi, en le pressant par des motifs surnaturels.

La raison, où est-elle dans le pécheur obstiné? Qu'y a-t-elle fait durant tout le cours de sa vie? Quel pouvoir a-t-elle eu sur lui? Contre toutes les lumières de la raison les plus éclatantes, la passion l'a presque toujours emporté : raisons de honte et de pudeur dans la jeunesse, raisons d'honneur et d'intérêts dans un âge plus avancé, raisons de santé dans la vieillesse. Tout était étouffé par le seul attrait du plaisir. Voilà, depuis quinze ans jusqu'à cinquante et soixante, quelle est la force de la raison sur l'esprit d'un libertin. A la mort, dites-vous, la raison reprendra son rang et sa force; elle sortira du tombeau, quand l'homme sera prêt d'y rentrer; sa lumière se réveillera, quand la vie sera presque éteinte. Songez, songez aux embarras qui assiégent alors la raison.

D'abord l'accablement de la maladie : une âme plongée par la violence du mal dans un ennui, dans une inquiétude invincible, rappelant toutes ses pensées à la contemplation de sa douleur. On ne peut penser qu'à son mal : des insomnies, des vapeurs, des tremblements, des ardeurs, des sueurs, des défaillances, mille et mille nouveaux accidents. Où est alors le raisonnement de l'homme? Voudriez-vous en cet état lui confier la décision de la moindre de vos affaires? Lui trouveriez-vous assez de sens pour en juger sainement? Comment donc en a-t-il assez pour décider alors sainement des affaires de sa conscience?

Outre l'accablement de la maladie, autre accablement, celui des remèdes. On lui recommande le repos, le sommeil, l'éloignement de tout ce qui peut l'inquiéter. Peut-il songer sérieusement à ses péchés, sans une inquiétude mortelle? Rebuté, dégoûté de tout, interrompu continuellement par les opérations douloureuses des chirurgiens, n'ayant pas même assez de sens pour se laisser persuader que l'amour de la vie doit l'emporter sur son dégoût, peut-il avoir assez de force d'esprit pour se persuader à lui-même que l'amour de son salut doit l'emporter sur l'amour de son péché?

Outre l'accablement de la maladie et des remèdes, autre accablement, celui des affaires. Une famille en confusion, une succession embrouillée, des comptes à régler, des dettes à payer, des charges, des emplois en péril, des parents, des amis en larmes. Tout le monde a les yeux sur vous : tout ce qui se présente à vos yeux semble vous parler d'affaires. Et comment penser à la seule de vos affaires, où vous n'avez jamais pensé?

Le voilà cet homme important, qui n'a pu encore depuis tant d'années trouver le temps de connaître son cœur, de débrouiller sa conscience. Pourquoi? Tantôt c'était un accablement de chagrin, tantôt un accablement d'infirmités; tantôt un accablement d'affaires, qui le rendaient incapable d'application. Dans chacun de ces embarras, pris séparément l'un de l'autre, il ne se trouvait jamais assez libre, la raison assez développée, pour se convertir à Dieu. Comment donc vous convertirez-vous, mon cher frère? Comment votre raison y sera-t-elle disposée, quand tous ces embarras joints ensemble vous accableront à la mort, quand chaque partie de votre corps vous dira par l'épuisement de ses forces : Pensez à nous, quand les domestiques vous diront par leurs services mal reconnus et mal payés : Pensez à nous, quand les affaires vous diront par le désordre où vous les aurez mises : Pensez à nous, quand les créanciers vous diront par la vue de leurs biens confondus avec le vôtre : Pensez à nous, quand les personnes qui vous sont chères vous diront par leurs soupirs : Hélas! pour la dernière fois, pensez à nous! Déchiré de tous côtés, étourdi de tant de cris différents, quand votre raison aux abois s'écriera du fond de votre conscience : Pense à toi, malheureux! pense à toi! laisse tout le reste, et pense à toi! mon cher frère! mon cher ami! votre faible raison pourra-t-elle se faire entendre?

La foi viendra peut-être au secours de la raison, pour vous faire quitter tous les autres soins et vous appliquer au seul soin de votre conscience. Voyons donc l'état de la foi dans l'âme de ce pécheur. Elle y est, car où n'est-elle pas? Et si quelqu'un me disait maintenant : C'est en moi qu'elle n'est pas, je lui dirais : Vous vous trompez; elle y est, mais enveloppée de mille erreurs, obscurcie de mille doutes, cachée sous le masque de l'impiété, sans action, sans mouvement, inutile et languissante. En cet état, tantôt fuyant la

foi, et tantôt la combattant, on y devient insensible. On s'accoutume à regarder la croix comme un objet indifférent, l'Evangile comme une fable : on n'est plus touché de rien. Vous vous persuadez qu'au simple nom de la mort, à la première vue du péril, vous sentirez la foi revivre dans votre esprit ? Que cette seule pensée : Il faut comparaître devant Dieu, vous rendra pour la croix, pour les sacrements, pour les vérités de la religion, le respect que vous aviez étouffé. J'en conviens, mais convenez de ce que je vais vous dire.

Si alors votre foi reprend quelque mouvement, il ne sera que très-faible. Elle ne reviendra pas avec cette vivacité que vous n'avez jamais eue, et dont vous aurez alors besoin. Elle n'étouffera pas les habitudes d'aversion pour les choses de l'autre vie, de dégoût et de froideur pour Dieu : habitudes enracinées chez vous et presque passées en nature. Un acte de foi, vous dira-t-on, mon cher frère, un acte de foi qui témoigne à Dieu et à tous ceux qui sont ici que vous mourez dans les sentiments de l'Eglise. Oui, je crois, dit le mourant. Vous croyez ? c'est un mot bien court et bien général. Ce mot est bientôt hors des lèvres, est-il bien gravé dans votre esprit ? Efface-t-il en un moment les idées qui vous sont restées de tant d'entretiens libertins, de lectures curieuses, de doutes affectés, d'athéisme déguisé, de force d'esprit imaginaire ? Oh ! vous avez tant raisonné sur les mystères de la religion, sur la prédestination, la Providence, l'immortalité, la Divinité. Vous railliez si finement sur la crédulité des simples ! Vous vous saviez si bon gré de la force de votre génie et de la subtilité de votre discernement ! Je crois, dites-vous maintenant. Vous vous réduisez donc au rang des simples et des ignorants ? Vous renoncez donc à la sagesse mondaine ? Vos raisons ne valent donc plus rien ? Vous n'avez donc plus de scrupule sur ces matières ? Ce n'est donc plus un déshonneur pour vous de dire avec toute l'Eglise : Je crois. Ces deux syllabes sont bien puissantes pour faire en un moment de si grandes révolutions !

2. Mais quand vous croiriez avec une foi et une raison déployée, ce n'est encore là que la disposition de l'esprit : celle du cœur quelle est-elle ? Car c'est dans le cœur que se doit consommer la conversion. Ce cœur, cette volonté pour opérer une vraie conversion, doit être libre, sincère et ferme : absolues et nécessaires conditions. Or, la volonté d'un pécheur mourant, bien loin d'être libre, est forcée ; bien loin d'être ferme, est fragile et toujours prête à changer ; bien loin d'être sincère, est double et déguisée et fardée. Quelle apparence de conversion dans un cœur ainsi disposé ?

Point de conversion sans liberté : le divorce que l'on fait alors avec le péché est-il libre ? N'est-il pas vraiment forcé ? N'est-ce pas l'effet de la crainte et de la nécessité ? Vous quittez vos péchés. Illusion, dit saint Ambroise. Ce sont vos péchés qui vous quittent, non pas vous qui les quittez. Vous en quittez du moins les occasions et les objets. Abus ! ce sont les occasions et les objets qui vous quittent. Avec quelle douleur les voyez-vous s'échapper ? Que ne feriez-vous point pour les rappeler encore ? Et vous vous vantez de les quitter ! Au moins vous offrez à Dieu votre vie, en expiation de vos péchés. Sacrifice imaginaire ! inutile et folle présomption ! C'est Dieu qui vous arrache la vie. Vous n'avez songé qu'à la vie tant qu'il vous est resté quelque espérance de la sauver ; vous en avez disputé jusqu'à la dernière étincelle. Et maintenant vous prétendez l'offrir et la sacrifier à Dieu, lorsqu'elle n'est plus à vous.

Mais supposons que l'offrande soit libre et la conversion volontaire : où peut aller sa durée, sa fermeté ? Jusqu'à la mort ? Eh ! plût à Dieu ! Car sans parler des rechutes ordinaires à la plupart de ceux qui reviennent du péril, quel péril d'inconstance et de légèreté de cœur dans l'instant même de la mort ! A combien d'assauts imprévus et de nouvelles tentations l'homme alors est-il exposé ? vous n'avez jamais su les combattre durant la vie ; comment saurez-vous donc les repousser à la mort ? Que fallait-il en pleine santé pour vous enlever la grâce, en sortant même de l'église et du sacré tribunal, où vous veniez de la recevoir ? Que fallait-il alors pour vous rappeler au péché ? Souvent rien qu'un souvenir, une idée, un retour subit d'affection pour des objets détestés. Il n'en fallait pas davantage en pleine santé pour vous remettre sous le joug de votre premier tyran. Que sera-ce donc dans l'abattement de vos forces et dans le redoublement de ses fureurs, contre une âme jusque-là son esclave et bientôt sa proie ? Qu'alors un seul péché, péché d'habitude, péché du cœur, se représente à sa pensée, à sa faible imagination ; que le cœur encore plus faible attache sur ce fantôme un seul moment de complaisance, un seul sentiment de regret : ah ! se quitter, se quitter, ne se voir plus ! C'en est fait, c'est le dernier mouvement de ce cœur, le dernier souffle de sa vie, le soupir décisif de sa malheureuse éternité. Prêtres zélés, amis secourables, priez, pleurez, portez à ses sourdes oreilles le nom du Sauveur ; pressez le crucifix sur ses yeux et sur ses lèvres ; redoublez vos inspirations et vos cris. Vous ne voyez point le fond de cet esprit ni de ce cœur. Dieu le voit, Dieu le condamne. Il est mort, il est damné.

Mais pour sa damnation qu'est-il besoin qu'à son dernier soupir le fantôme de son péché se représente à sa mémoire et se retrace dans son cœur ? En était-il sorti ? l'avait-il détesté d'une volonté sincère ? il en était bien éloigné. Qu'est-ce qu'être converti d'une volonté sincère ? c'est aimer ce que vous avez haï, c'est haïr ce que vous avez aimé ; c'est aimer Dieu par-dessus tous les biens créés, c'est haïr le péché par-dessus tous les maux créés. Pour un changement si difficile et cependant si nécessaire et en même temps si pressant, quelle application,

mais surtout quel courage ne faut-il pas ? Et dans le pressant besoin d'un tel effort de courage, à quelle faiblesse l'habitude a-t-elle réduit le pécheur? Elle a produit en lui la multitude des péchés, l'énormité des péchés, la facilité de pécher, l'insensibilité au péché. Lâche à le fuir, à l'éviter, à le quitter, dès sa plus tendre jeunesse et dans tous les âges de la vie, cent fois il avait dit à ceux qui le pressaient d'en sortir: Non, je ne le puis, je ne le puis maintenant; ne m'en parlez point, je ne le puis. Maintenant l'âme sur les lèvres, où prendra-t-il assez de courage et de fermeté pour dire déterminément : Je le puis, oui, je le puis ?

Si vous le pouvez, mon cher frère, écoutez donc ce que le prêtre vous dit, le crucifix à la main: Vous croyez, ce n'est pas assez, mon frère; un acte d'amour de Dieu: car c'est le point essentiel; sans l'amour de Dieu point de salut. Eh bien ! répond le mourant, un acte d'amour de Dieu : comment faut-il dire? comment faut-il faire? Aidez-moi.

Que l'on vous aide ! ah ! pécheur digne de pitié, que l'on vous aide à vous faire aimer Dieu ! Vous fallait-il aider à vous faire aimer le monde, ses modes, ses vanités, ses compagnies, ses excès, où votre mauvais cœur se portait de lui-même et sans secours? Vous étiez né pour aimer Dieu; car c'est là la fin de l'homme. Vous étiez né pour aimer Dieu; vous ne l'avez jamais aimé dans le cours de votre vie, vous attendez pour l'aimer le moment de votre mort, et dans ce moment déplorable vous avez même besoin d'aide et de secours pour l'aimer !

Faible supplément d'un devoir personnellement nécessaire ! Inutile supplément ! L'amour de Dieu sur les lèvres d'un prêtre, au moment qu'il doit être au milieu de votre cœur ! S'il y était cet amour, s'il était dans votre cœur, comment vous ferait-il sentir la haine de votre péché ? comment se ferait-il sentir lui-même ? Un cœur peut-il aimer sans le sentir ? L'amour de Dieu, dans le cœur des saints pénitents, par quels éclats ne se faisait-il pas connaître ? L'amour de Dieu, dans le cœur d'un saint Paul, à quels efforts n'allait-il pas ? il aimait Dieu jusqu'à prendre à témoin de son amour toutes les puissances de la terre et du ciel, et des enfers, jusqu'à défier toutes les créatures de le séparer de son amour: *Quis nos separabit a caritate Christi? mors, an fames, an gladius?* Cet homme dit qu'il est pénitent, Messieurs, c'est-à-dire qu'il n'y a rien qui puisse disputer à Dieu le premier rang dans son cœur ; c'est-à-dire qu'il n'aime plus rien, ni contre Dieu, ni plus que Dieu, ni comme Dieu. Point de conversion sans avoir pour Dieu toutes ces sortes de préférences. Et comment les avoir et n'en rien sentir? et ne pouvoir, même sans secours, dire à Dieu : Mon Dieu, je vous aime ? Ah ! vous serez donc le seul, ô Dieu plein de bonté ! que l'on puisse aimer sans sentir que l'on vous aime et sans le pouvoir exprimer ? L'on pourra donc mourir chrétiennement dans l'espérance de votre gloire, sans avoir fait durant la vie, et sans savoir faire à la mort l'acte essentiel d'un chrétien !

Entrez, Messieurs, dans la peine d'un confesseur zélé, sincère, à la vue de cette stupidité d'un mourant, incertain de ce qu'il doit faire, n'osant lui ôter l'espérance, et ne voyant pas sur quel fondement lui en donner, craignant de le flatter par trop de faiblesse, encore plus de le désespérer par trop de rigueur, se défiant également de sa pitié et de son zèle : ah ! si dans cet embarras il pouvait vous décharger de l'obligation d'aimer Dieu, s'il pouvait suppléer par l'ardeur de ses paroles et par la tendresse de son cœur à l'insensibilité du vôtre ! que cela fût recevable auprès de Dieu !

Cela ne l'est pas, mon cher frère. Il faut personnellement croire et personnellement aimer. Moments perdus dans tout le cours de la vie, où vous aviez le loisir de vous exciter à aimer Dieu, d'apprendre à l'aimer, de vous accoutumer à l'aimer ! Moments heureux, où la grâce présente y sollicitait votre cœur, où pour lui résister vous aviez besoin de toute l'opiniâtreté de votre malice ! Alors, alors, Dieu parlait ; l'esprit et le cœur n'avaient qu'à suivre : maintenant Dieu ne parle plus, son esprit et son cœur sont fermés sur votre misère, votre esprit et votre cœur sont fermés sur sa bonté. Qu'attendez-vous, que les rigueurs de sa justice ? Chrétiens, vous avez encore ces heureux moments. Dieu vous parle au moment que je vous parle. N'attendez pas que ces moments soient passés. Servez-vous-en pour faire une prompte pénitence. Ainsi soit-il. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'état du pécheur mort.

Hæc cum dixisset, voce magna clamavit, dicens : Lazare, veni foras.

Jésus ayant dit ces paroles, cria à haute voix : Lazare, sortez dehors (*Joan.*, XI, 43) !

Vous, mes frères, venez, entrez, non pas dans cette caverne où Jésus-Christ va forcer l'incrédulité des Juifs à le reconnaître pour Dieu, où Marthe et Madeleine implorent avec foi le secours de sa puissance, où Lazare enveloppé de ces funèbres liens attend dans la pourriture la voix de son libérateur, où Jésus-Christ enfin change de couleur, frémit et verse des larmes, à la vue des suites du péché et des misères de notre mortalité.

Ce n'est pas là, mes frères, où je vous conduis aujourd'hui. Mais entrez dans cette maison qui retentit des cris d'une famille éplorée, dans cette chambre où le désespoir éclate de tous côtés. Attachez vos yeux sur ce lit où ce cadavre mourant pourrit en toutes ses parties, perclus de l'usage de tous ses sens, ne sent pas même qu'il tient encore par un faible fil à la vie, et ne peut le faire connaître aux vivants qui l'environnent que

par un souffle échappé sur la glace d'un miroir.

Vous êtes là présent, Seigneur Jésus, comme le maître de la vie, non pas pour la rendre à un fidèle serviteur, mais pour l'ôter à un rebelle. Votre voix ne s'élève point en éclats, mais elle n'en a pas moins de force. Elle rompt le dernier lien de l'âme et du corps. *Lazare, veni foras!* Sortez, Lazare infect! depuis quatre jours? non, mais depuis trente et quarante ans. Ame de chair et de boue, sortez de ce gouffre pestilent qui devait vous servir de temple pour vous sanctifier et m'honorer, et dont vous avez fait un cloaque d'infamie, pour vous perdre et pour m'offenser. *Lazare, veni foras!*

Que d'objets frappent mon esprit à la vue de ce suprême tribunal où chacun doit comparaître, où l'âme est transportée au moment qu'elle sort hors des lèvres d'un mourant! L'affreuse nouveauté de cet état, où l'âme ne s'est jamais vue! Cette solitude inévitable où elle ne trouve que Dieu, cette indispensable nécessité de traiter seul avec Dieu, Messieurs, vous formez-vous bien cette idée? *Videte quod ego sim solus* (*Deut.*, XXXII, 39)? Comprenez-vous bien ce que c'est que l'âme seule et Dieu seul? Faites-vous réflexion sur ce que l'on dit si souvent, qu'il faudra paraître devant Dieu, qu'il faudra répondre à Dieu? Je forme de ces deux pensées la division de ce discours: il faudra paraître seul devant Dieu seul, c'est ma première partie; il faudra répondre seul à Dieu seul, c'est ma seconde partie. Dans ces deux mots si simples et si courts, si vous ne trouvez des motifs pressants de pénitence, il faut que votre foi soit bien faible et vos cœurs bien endurcis. Touchez-les, Seigneur, brisez-les, par une crainte qui nous réduise à prévenir vos jugements. Votre grâce, ô mon Dieu! par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'était pas par défiance de l'immortalité de l'âme, mais par une juste compassion des misères de notre corps et de l'incertitude de notre état après la séparation, que Job faisait cette réflexion si touchante: *Homo cum mortuus fuerit, ubi, quæso, est* (*Job*, XIV, 10)? Quand l'homme est mort, où est son esprit? que devient-il? Premièrement il est dépouillé de tout, secondement il est entouré et comme investi de Dieu. Voilà ce que c'est que paraître seul devant Dieu. Donnons à ces deux réflexions l'attention qu'elles méritent.

1. L'âme dès ce moment est séparée de tout, hors de tout, c'est-à-dire hors de son corps, hors de ce monde visible, hors du temps. Peut-on se figurer une plus triste solitude?

Saint Jean Chrysostome, expliquant le chapitre IV de la Genèse, et faisant réflexion sur l'effroi qui nous saisit tous les jours à la vue d'un mort, malgré l'expérience de tant de siècles (*Homil.* 19 *in Gen.*), se représente avec douleur quel devait être l'étonnement de Caïn lorsqu'il vit le corps de son frère Abel tomber palpitant à ses pieds, et remarqua pour la première fois ce que c'était que la mort. Mais quel étonnement pour chacun de nous, quand notre âme enlevée de notre corps le verra pour la première fois dans une juste distance, dénué de tous les agréments qui lui en faisaient aimer la société, dépouillé de tous les ornements qui entretenaient sa vanité, méprisé de ceux qui s'empressaient à lui rendre plus de services, abandonné à la pourriture et aux vers, et, si j'ose me servir de l'expression des saints livres, abattu sous les pieds de la mort, comme un captif sous les pieds de son vainqueur! *Et calcet super eum quasi rex interitus* (*Job*, XVIII, 14). Quelle surprise de l'âme à la triste vue de ce corps! De quoi lui servira d'en avoir fait son idole, d'avoir appliqué tous ses soins à le flatter, de s'être rendue son esclave, d'en avoir préféré les commodités à ses intérêts éternels, d'avoir mis son bonheur à lui attirer les regards et les affections du monde? Il est étendu sur la terre, objet affreux et odieux aux vivants. Cela valait-il tant de peines, et de dépenses, et de péchés, et de risquer son salut et son Dieu? Quel intérêt prend-elle alors aux honneurs que l'on rend au corps? On pleure le mort, on le regrette, on le loue. Sait-on ce qu'il est, où il est? Oh! que de soins et que de temps perdus, non-seulement pour le corps, mais pour le monde!

Autre séparation: hors du monde, on en perd la vue, le commerce, la possession. Tous ces prodiges qui arriveront à la fin de l'univers, et dont le Fils de Dieu nous fait une si vive peinture en divers endroits des livres saints, cette obscurité du soleil, cette pâleur de la lune, cette chute des étoiles, cette confusion des éléments, cette fuite du monde entier: *Sol obscurabitur, luna non dabit lumen suum, et stellæ de cœlo cadent. Fugit terra et cœlum* (*Matth.*, XXIV, 29; *Apoc.*, XX, 11), tous ces prodiges ont leur effet à l'égard de chaque particulier, dans le même instant qu'il expire. Dès cet instant il n'y a plus pour lui de lumière dans le soleil, plus de solidité dans la terre, plus de liens entre les éléments, plus d'union, de rapport avec les hommes. Tout fond, tout s'anéantit devant lui, comme si le monde n'était plus ou n'avait jamais été. *Fugit terra et cœlum.* L'âme trouve au milieu du monde et du lieu même où la mort la surprend, fût-ce au milieu d'une armée, elle y trouve un désert, un pays perdu. C'est là cette terre ténébreuse et entourée des ombres de la mort, que Job se représentait dans sa misère: *Terram tenebrosam et opertam mortis caligine* (*Job*, X, 21); c'est cette nuit par où les peuples de la terre doivent tous passer à leur tour: *In media nocte turbabuntur populi et pertransibunt* (*Job*, XXXIV, 20); c'est cette séparation d'avec les personnes les plus chères qui faisait tant de peine au saint roi Ezéchias: *Non aspiciam hominem ultra et habitatorem quietis* (*Isai.*, XXXVIII, 11): Les hommes, disait-il, ne me seront donc plus rien; je ne les verrai plus, ils ne me verront plus. Non, pécheurs,

et par là périront les distinctions des rangs et des dignités qui dépendaient des regards et des jugements du monde. L'œil qui vous voyait ne vous verra plus, vous ne le verrez plus vous-même : *Oculus qui eum viderat, non videbit* (*Job*, XX, 9). Ah! ces yeux qui vous voient maintenant, riches et grands, sont la plupart des yeux serviles, qui tremblent en vous voyant; des yeux faibles, que votre éclat éblouit; des yeux sensuels et charnels, qui s'arrêtent, non pas à vous, mais à ce qui leur plaît en vous ou qui brille autour de vous; des yeux intéressés, qui attendent incessamment quelque effet de votre puissance; des yeux par conséquent toujours ouverts à l'admiration; mais à la mort vous ne serez plus à leur portée, ils ne pourront vous suivre où vous irez : *Oculus qui eum viderat non videbit*. L'œil qui seul vous verra, n'ignorera rien, ne craindra rien et n'attendra rien de vous. Vous serez donc là sans admirateurs, sans flatteurs, sans louanges par conséquent, sans gloire, réduits uniquement à vous-mêmes et à votre obscurité. David, ce sage roi qui faisait de sa puissance et de sa gloire un usage si juste et si saint, se servait de cette pensée pour consoler les affligés. Vous gémissez, leur disait-il, à la vue des riches impies qui semblent insulter à la providence de Dieu, ne leur enviez point leurs biens, ils n'emporteront en mourant rien de tout ce qu'ils ont au monde, et leur gloire ne descendra pas avec eux dans le tombeau : *Cum interierit, non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus* (*Psal.* XLVIII, 18). Oh! dans ce point fatal, si on pouvait retourner sur ses pas, recommencer un nouveau tour sur la terre! Le temps en est passé; plus de temps, on est hors du temps. Autre privation qui rend le mal sans remède.

L'arrêt en est porté. L'ange exterminateur, si fameux dans l'Apocalypse, a prononcé au mort ce qu'au dernier jugement il doit prononcer à tous les hommes : *Quia tempus non erit amplius* (*Apoc.*, X, 6), qu'il n'y aura plus de temps. Il y en aura pour les autres, il n'y en aura plus pour lui; des moments, des jours, des années, des siècles entiers s'écouleront. Il y en aura pour ceux qui naîtront et pour ceux qui vivent encore; ils auront le loisir de se relever, de retomber, de se repentir de leur chute; ils se corrigeront, ils changeront, c'est le temps qui leur est marqué pour leur course, ils n'en ont pas encore trouvé la fin. Mais le mort a fini sa course, il en a fait le dernier pas. L'arbre est tombé, à l'orient, à l'occident; plus de changement dans sa destinée : *Tempus non erit amplius*. Un moment plus tôt, il pouvait encore obtenir sa grâce et n'a pas voulu l'obtenir; un moment plus tard, il voudrait obtenir sa grâce et ne la peut plus obtenir. Un seul moment renverse toutes ses idées : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum* (*Psal.* CXLV, 4). En ce jour, dit le prophète, ou plutôt en ce moment, périront toutes les pensées de l'homme. Hé! Messieurs, quelle révolution! Ce libertin dans son lit s'endurcissait au soin de son salut, méprisait les devoirs de la religion, rebutait les avis des sages, affectait une fausse indifférence pour la mort et les suites de la mort, s'imaginait avoir du temps de reste, ou n'avoir point besoin de temps. Intrépide, indépendant, il meurt, et dans l'intervalle d'un soupir toutes ses idées sont changées. Incertain, confus et tremblant, il voit ce qu'il n'avait point voulu voir, la nécessité du salut, la vanité des grandeurs humaines, le prix inestimable du temps. Il n'en a plus, il est hors du monde, hors du corps, hors des limites du temps. La voilà cette âme si fière, un moment auparavant si tranquille sur l'avenir : *Hæc est civitas gloriosa habitans in confidentia* (*Sophon.*, II, 15); qui se croyait si bien appuyée sur sa propre suffisance et sur ses faux raisonnements : *Quæ dicebat : Ego sum; quomodo facta est in desertum?* En quel état se trouve-t-elle, en quel désert et dans quel dépouillement?

2. Oh! si tout se réduisait là, s'il n'y avait point d'autre mal à craindre, impies, que vous seriez heureux! Ce serait là le comble de vos désirs, non-seulement que l'on fût hors de tout, par une séparation absolue, mais que l'on mourût à tout, par un anéantissement absolu. Ce serait là votre joie, que cette âme étant hors du corps où elle était renfermée, elle n'eût plus aucun lieu dans l'univers, que, sortant hors du monde où elle occupait son rang, elle n'eût plus aucun rang, aucune puissance au-dessus d'elle, que, sortant hors des mesures du temps, elle pérît absolument avec le temps. Mais il n'en est pas ainsi : cette âme est dépouillée de tout, et c'est là sa solitude : *Ego destituta et sola* (*Isai.*, XLIX, 22). Cependant elle est entourée et comme investie de Dieu; non-seulement hors du corps, mais présente à l'immensité de Dieu; non-seulement hors du monde, mais soumise à la puissance de Dieu; non-seulement hors du temps, mais unie à l'éternité de Dieu : tout cela d'une façon particulière; et c'est là à son égard la solitude de Dieu. *Videte quod ego sim solus* (*Deut.*, XXXII, 39). Autant de considérations dignes d'une application nouvelle.

Ici, Messieurs, nous sommes renfermés dans le sein de cette immense Divinité, mais d'une manière imperceptible. Associés avec les créatures, dont la présence attire incessamment nos pensées et nos regards, à peine songeons-nous à ce Dieu qui nous environne. On secoue cette pensée quand elle vient chagriner, on s'y étourdit par le bruit du monde, on s'y rend stupide, on va jusqu'à l'oublier; telle est la distraction de la vie. A la mort, plus d'amusement, l'esprit se réveille à la présence de son Dieu; toute son activité se réunit sur cet objet, qui devient alors son seul objet, inévitable et nécessaire. Il ne voit et ne sent plus que Dieu, il ne peut plus s'appuyer que sur Dieu, plein de ce sentiment du prophète : *Quo ibo a spiritu tuo, et quo a facie tua fugiam* (*Psal.* CXXXVIII, 7)? Où irai-je, Seigneur, pour m'éloigner de

votre esprit? Où fuirai-je pour éviter votre vue? Dans les cieux? Sur la terre? Dans la lumière? Dans la nuit? Il n'y a point pour vous de nuit; il n'y en a donc point pour moi. Vous êtes ma lumière, et mon centre, et ma demeure; malgré moi je suis tout en vous, et ne puis être hors de vous. Abîmé que je suis dans cette immensité sans bornes, où m'attacher? où m'appuyer? *Sicut in diebus Noe*, nous disait le Fils de Dieu (*Luc.*, XVII, 26) : comme il arriva du temps de Noé. Surpris par le déluge au moment qu'ils s'y attendaient le moins, tous ces pécheurs, attachés jusqu'alors criminellement à la terre, se trouvèrent ensevelis dans les eaux. Point de retraite, point de secours, nulle force, nulle espérance; nul autre objet et nul autre appui que des eaux. Ils ne voyaient, et n'embrassaient, et ne respiraient que des eaux. Pensaient-ils alors à la ruine de tant de biens pour lesquels ils aimaient la vie? Ils avaient bien d'autres soins plus touchants et plus pressants! Perdus eux-mêmes et noyés dans cette vaste mer, que leur importait le reste du monde? et qu'importe-t-il à cette âme noyée dans l'immensité de Dieu? *Sicut in diebus Noe.*

C'est beaucoup moins cette immensité qui doit effrayer, que cette puissance insoutenable à laquelle on se sent soumis, et que l'on ne peut éviter. Le bras de Dieu, suspendu maintenant durant le cours de la vie, ou du moins étendu légèrement sur les pécheurs, s'appesantit à la mort, et tombe sur eux de tout son poids. « Voici le Seigneur qui descend, dit le prophète : *Ecce Dominus descendit ;* il foulera aux pieds toutes les grandeurs de la terre : *Et calcabit super excelsa terræ ;* sous lui disparaîtront les montagnes : *Consumentur montes subtus eum ;* et les vallées s'entr'ouvrant fondront comme la cire devant le feu : *Valles scindentur sicut cera a facie ignis* (*Mich.*, I, 4). Toutes ces sublimes figures n'expriment que faiblement les impressions d'épouvante, d'effroi, de désolation, d'horreur, que Dieu fera sur la substance de l'âme, immédiatement et par lui seul; non plus comme à présent par les éclairs ni les tonnerres, mais par lui-même et par lui seul, nous donnant, comme il dit, un cœur tremblant, une âme pénétrée de crainte : *Cor pavidum et animam consumptam mærore* (*Deut.*, XXVIII, 65), nous mettant le salut et la damnation éternelle en balance devant les yeux : *Et erit vita tua quasi pendens ante te* (*Ibid.*, 66).

Voulez-vous une figure de cette âme en frayeur sous la puissance de Dieu? Sédécias, captif et enchaîné sous les yeux de Nabuchodonosor, est-il un spectacle plus affreux (IV *Reg.*, XXV, 1; *Jerem.*, XXXIX, 1)? Jérusalem est saccagée par l'armée des Assyriens, toute la Judée en feu. Sédécias, vaincu, fuyant, surpris dans sa fuite, est traîné au trône du vainqueur. Esclave et mêlé dans la foule des esclaves, il a vu périr devant lui tout ce qu'il avait de plus cher, ses propres enfants égorgés en sa présence. On lui a crevé les yeux; il n'a plus d'yeux pour tout ce qui est au monde, il n'y a plus au monde rien pour lui, tout lui est ténébreux et invisible. Aveugle et chargé de fers, et sans excuse, et sans secours, et sans consolation, et sans espérance, il ne sait plus rien en détail, non pas même ce qu'il va devenir. Tout ce qu'il sent en général, c'est qu'il est sous les yeux et sous la puissance absolue d'un vainqueur implacable et justement irrité; c'est qu'il ne peut ni soutenir, ni éviter le poids de cette grandeur ennemie; c'est qu'il n'a plus qu'un seul maître, seul capable de commander et de se faire obéir. Malheureux Sédécias! plus malheureux pécheur! Car enfin Sédécias, dans l'extrémité de sa misère, avait pour consolation le secours du temps, l'espérance de la mort. Mais au pécheur déjà mort, il ne reste, au lieu de temps, qu'une éternité sans terme; il est uni inséparablement à l'éternité de Dieu.

Oh! qui ne se perdrait dans cette étendue infinie! Les montagnes du siècle, les collines du monde, dit le prophète : *Montes sæculi, colles mundi*, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de puissance et de grandeur, a plié sous les routes de l'éternité de Dieu : *Incurvati sunt ab itineribus æternitatis ejus* (*Habac.*, III, 6).

Chrétiens, Dieu a son éternité, l'homme a son éternité. Dieu dans la sienne y est, pour ainsi dire, au milieu de sa maison; il en occupe le centre, il y habite : *Habitans æternitatem*, dit Isaïe (*Cap.* LVII, *v.* 15); il y est sans jamais y être entré, sans jamais en être sorti. Il n'a ni commencement ni fin, ni passé ni avenir : son éternité n'est qu'un seul jour, toujours stable et toujours présent : *Dies æternitatis* (II *Petr.*, III, 18).

L'éternité de l'homme est bien différente; elle n'a point de fin, mais elle a son commencement. Sa première maison, c'est le temps, les années, la vie. En sortant de la vie, c'est alors qu'il entre, dit le Sage, dans la maison de son éternité, pour ne jamais en sortir : *Ibit in domum æternitatis suæ* (*Eccli.*, XII, 5). C'est en quoi son éternité ressemble à celle de Dieu, non par le commencement, mais par la fin, qui n'arrivera jamais.

Et c'est là dans le réprouvé le comble du désespoir. Le juste mourant s'unit à l'éternité de Dieu, comme au centre de son bonheur; il entre dans la joie de son maître : *Intra in gaudium Domini tui* (*Matth.*, XXV, 22). Le pécheur, au contraire, y trouve en entrant le centre de son malheur; il se sent brisé de douleur sous le poids fixe et permanent de cette immense éternité, qui, malgré les évolutions des siècles, sera toujours immobile et sans changement pour lui : *Incurvati sunt ab itineribus æternitatis ejus.* Voilà, pécheur, votre demeure, la maison de votre éternité. Quand autrefois vous habitiez des maisons de terre et de boue, *domos luteas* (*Job*, IV, 19), vous vous les figuriez éternelles, vous les pariez et les orniez, comme si jamais vous n'eussiez dû les quitter. La mort les a détruites et les a fait fondre à vos yeux. Vous couriez dans les

routes de la vie, vous croyiez n'en jamais trouver le bout, vous vous prévaliez de l'impunité de vos péchés, vous vous imaginiez que le bras de Dieu n'était pas assez long pour vous atteindre. Pourquoi se fût-il pressé? N'avait-il pas pour vous punir l'éternité tout entière? Il vous y tient enfermé : c'est votre prison, c'est sa demeure. Entrez-y, vous et lui vous n'en sortirez jamais : *In domum æternitatis*.

Que deviendrez-vous donc, quand ce grand Dieu dont vous ne pouvez éviter ni l'immensité, ni la puissance, ni l'éternité, se fera lui-même votre juge? *Quid faciam*, disait Job, *cum surrexerit ad judicandum Deus* (*Job*, XXXI, 14)? Que ferai-je, quand mon Dieu se lèvera pour me juger? Que ferai-je, hélas! Mais que fais-je et comment puis-je vivre avec tant de tranquillité? Fausse paix du monde! folle joie! à cette seule pensée ne devez-vous pas périr! Je verrai mon Dieu, et la première fois que je le verrai, je le verrai comme juge! Imaginez-vous, mes frères, quelle est la consternation de l'âme, et quelle sera la vôtre à cette affreuse réflexion. Je n'ai jamais vu Dieu, je vais le voir pour la première fois, et le vais voir comme juge. Ah! les juges de la terre les plus graves, les plus sévères, nous écoutent comme suppliants, avant que de nous déclarer coupables. On s'accoutume à leur voix, à leur visage, avant qu'ils portent l'arrêt. Et d'abord que nous verrons Dieu, ce sera comme coupables, et pour recevoir notre arrêt. O vue! ô terrible vue!

Seigneur, je suis sorti de vos mains sans vous connaître ; j'ai passé les premières années de ma vie sans avoir assez de raison pour comprendre que c'était vous à qui je devais la vie. Quand, par la force de ma raison et de ma foi, je vous ai connu pour auteur de tous mes biens, je ne vous ai connu que par des images étrangères, sous des espèces proportionnées à la faiblesse de mes sens. La raison m'a bien dit que vous êtes mon premier auteur. La foi m'a dit que vous êtes mon Sauveur. Mais je ne vous ai jamais vu sous ces formes bienfaisantes. Heureux les yeux qui vous ont vu, tremblant sur la paille de la crèche, et sanglant sur le bois de la croix! Je n'ai point eu ce bonheur : j'ai cru, sans avoir vu ces excès de votre miséricorde. Le premier de vos attributs qui se fera voir à moi, non par les yeux du corps, mais intelligiblement par ceux de l'âme, et sans ombre, et sans effort ni de raison, ni de foi dans une parfaite clarté, ce sera votre dignité de juge inévitable et souverain. J'en suis convaincu, je m'y attends. Vérité qui a mille fois retenti à mes oreilles : un jour Dieu viendra me juger. Mais quelque effroi que puisse imprimer cette vérité regardée comme future, a-t-elle rien de comparable à l'effroi que produira cette même vérité, lorsqu'elle sera présente : Dieu va me juger, Dieu va paraître comme juge, il vient, je le vois, le voilà? Moment terrible! écueil de tous les plaisirs de la vie! y pouvez-vous penser sans frémissement, sans horreur? Mais pouvez-vous n'y pas penser? Pouvez-vous y être indifférent, vous y étourdir, l'oublier? Le reculerez-vous par votre oubli? L'éviterez-vous par votre indolence? Or, si telle est la désolation, d'être obligé de paraître seul devant Dieu seul, que sera-ce d'être obligé de répondre seul à Dieu seul? C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quelque frayeur qui saisisse un criminel quand il se voit devant son juge, obligé de lui répondre et de parler seul à seul, on pourrait dire que devant Dieu ce doit être pour l'homme une espèce de consolation de n'apporter au tribunal que sa propre conscience, et de n'avoir pour juge que son Sauveur. Car quoi de plus favorable? Le criminel sera cru sur son seul rapport. L'arrêt sera porté par son protecteur et son Sauveur même. Et c'est là cependant le désespoir du pécheur : parce qu'en premier lieu cette conscience du pécheur, réduite alors à elle seule, à sa propre sincérité, deviendra en même temps son témoin et son accusateur ; parce qu'en second lieu cette qualité de Sauveur éclatante en Jésus-Christ le rendra en même temps juge et partie. Deux singularités qui feront toute l'horreur de ce jugement secret.

1. Contemplons cette âme solitaire exposée dans un pays nouveau dont elle ignore le langage. Il faut parler cependant, il faut répondre. A qui? à Dieu. Qui sera son interprète? elle est seule et n'a plus aucun de ces secours étrangers qui accompagnent souvent un coupable au tribunal, ce cortége d'amis, de parents, de protecteurs, qui font taire quelquefois la justice, cet éclat imposteur de qualités séduisantes, une noblesse qui éblouit, une beauté qui attendrit, une jeunesse qui fait pitié, un tissu de subtilités où la vérité s'égare, une éloquence habile à donner des couleurs aux faits les plus noirs. On voit le criminel sous ces dehors spécieux insulter souvent aux lois, et se dérober au supplice.

Mais au suprême tribunal il n'y a ni langue, ni paroles, ni artifices, ni couleurs. L'homme et ses œuvres, voilà tout : *Ecce homo et opera ejus*. Quelle compagnie! quelle suite! O mes frères! l'homme et ses œuvres! Elles sont passées, dites-vous ; la mémoire en est perdue. Erreur! Elles sont encore, elles subsistent devant Dieu. Dieu, dit le Sage, interrogera nos œuvres, et nos œuvres lui répondront. *Ipse interrogabit opera nostra* (*Sap.*, VI, 4.). D'où lui répondront-elles? où sont-elles? dans la conscience du criminel.

C'est ce livre mystérieux où tout le détail de la vie est distinctement imprimé : livre que nous fermons maintenant à tous les yeux, par tous les ressorts du secret, de l'hypocrisie et du mensonge ; livre que nous tâchons de fermer à nos propres yeux, pour éviter la honte de nous connaître et la peine de sentir les remords de nos péchés. On n'y comprend rien présentement, on n'y voit

rien; les ténèbres l'enveloppent. A la mort le voile se rompt, Dieu paraît, la lumière éclate, et les livres sont ouverts : *Et libri aperti sunt* (*Apoc.*, XX, 12).

Que trouve le pécheur dans sa conscience déployée? Un fidèle témoin de tout ce qu'il a fait d'odieux et de honteux. Que dis-je, un témoin? Bien plus, il y trouve même un complice. Oui, de tous nos péchés notre conscience est le complice, ou volontaire, ou forcé. Nous ne péchons qu'avec elle ou contre elle, par ses avis ou contre ses avis, résistant à ses lumières ou l'engageant dans nos erreurs, et la trompant pour nous tromper. Telle est la conscience du pécheur encore vivant. C'est un témoin, mais on le corrompt; un complice, mais on le fait taire; un censeur, mais on l'apaise, on le gagne, on le rend même complaisant.

Il n'en est pas ainsi de la conscience du mort. Sa simplicité n'est plus altérée par le commerce des sens. Elle est droite, nue et sincère. A qui se déguiserait-elle, et à qui mentirait-elle? Le Dieu qui interroge est lumière et vérité.

Mais la désolation de l'âme, c'est que cette conscience, ce témoin, complice et censeur de toutes nos iniquités, n'attend pas que le Juge exige son témoignage : il s'empresse, dit saint Paul, de se rendre accusateur : *Testimonium reddente conscientia* (*Rom.*, II, 15). Bien plus, toutes ses pensées se bandent à l'envi pour affaiblir notre cause et pour défendre le droit de Dieu : *Cogitationibus invicem accusantibus, aut etiam defendentibus* (*Ibid.*). C'est ce qui fait l'horreur de ce jugement invisible. Etendez, pécheurs, vos réflexions jusque-là. Voyez dans ce qu'éprouva Caïn (*Gen.*, IV, 6), ce que vous éprouverez vous-mêmes.

Imaginez-vous la frayeur d'un assassin qui croit avoir perdu les complices de son crime, et qui les voit tous reparaître, élever la voix contre lui. Tel fut l'effroi de Caïn quand Dieu lui demanda compte de son frère : « Où est ton frère? qu'en as-tu fait? *Ubi est frater tuus Abel?* » Caïn croyait le massacre assez secret, les indices assez bien cachés, pour oser dire à Dieu : Que sais-je moi? Suis-je le gardien de mon frère? *Nescio : num custos fratris mei sum?* » Quelle surprise, quand Dieu lui dit : « La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi! *Vox sanguinis clamat ad me de terra* (*Ibid.*, 9, 10). »

Dieu parlait, mais en même temps ce cri de sang poussé de la terre au ciel se faisait entendre à Caïn du fond de sa conscience; elle lui retraçait l'horreur de son attentat dans toutes ses circonstances, en caractères sanglants. Dieu seul, et Caïn seul, n'avaient que cette conscience pour interprète entre eux deux. Adam, Eve ignoraient encore le malheur de leur famille; le monde sans habitants n'avait point encore établi ni de lois, ni de châtiments contre les frères assassins; si Dieu le menaçait, ce n'était point sans mesure et sans espérance de pardon. D'où venait ce terrible arrêt que l'assassin prononçait contre lui-même? et pourquoi jugeait-il son crime indigne de tout pardon? *Major est*, disait-il, *iniquitas mea, quam ut veniam merear* (*Ibid.*, 13). C'était la décision de sa propre conscience. Elle était non-seulement son complice et son témoin, mais son accusateur, son législateur, son bourreau. Tous les mouvements de sa conscience allaient à presser son châtiment et à soutenir les droits de la justice de Dieu contre les tempéraments de la clémence : *Cogitationibus accusantibus, aut etiam defendentibus*. Il croit voir toute la terre remplie d'ennemis pour le massacrer : *Omnis qui invenerit me, occidet me* (*Ibid.*, 14). La vue même de Dieu lui paraît insoutenable; il cherche de tous côtés un asile contre ses regards : *Et a facie tua fugiam*. Il veut fuir, mais où fuir?

Je ne parle plus à Caïn; je parle à vous, pécheur, qui vous y sentez dépeint, qui vivez dans le péché, qui mourrez dans le péché, qui aurez un jour à soutenir le cri du même accusateur à la face du même juge. Elle est muette maintenant votre lâche conscience, assujettie et complaisante à vos passions. Elle ne laisse pourtant pas de conserver l[e] dépôt de tous vos crimes, et quelque nom spécieux que vous affectiez de leur donner son cri, plus éclatant que celui du san[g] d'Abel, vous en fera connaître et sentir tout[e] l'infamie. Vous voudrez fuir alors? Mais où[?] mais qui? Voudrez-vous fuir, comme Caïn par toute l'étendue de la terre? *Vagus et pro[fugus] super terram* (*Ibid.*, 15). La terre aur[a] fui elle-même devant vous, le monde aur[a] disparu. Rien ne vous restera plus qu[e] Dieu et vous. Fuirez-vous Dieu, vous fuirez vous? vous arracherez-vous à cette con[science] ennemie qui ne vous est unie qu[e] pour vous mieux déchirer? Non, vous sere[z] inséparables, votre conscience et vous. Vou[s] ne ferez ensemble qu'un même tout, com[posé] d'amour de vous-même et de haine pou[r] vous-même, attachés l'un à l'autre comm[e] un corps vivant à un mort. Incapable p[ar] conséquent de fuir cette conscience, vot[re] témoin et votre accusateur, serez-vous plu[s] heureux à fuir un Sauveur, votre juge [et] votre partie? Non! fixez donc sur lui tou[te] l'attention de votre âme, et après une acc[u]sation sans réplique, n'attendez plus qu'u[ne] sentence sans rémission.

2. Ce ne sera pas, j'en conviens, ce Die[u] foudroyant qui ne parlait aux Hébreux qu['à] travers les feux et les tempêtes, qui porte[ra] cet arrêt contre vous. Il a transmis à Jésu[s-]Christ son Fils, avec la qualité de Sauve[ur] des hommes, la fonction de juger les hom[mes], et lui a donné exprès toute son autorit[é] : *Pater non judicat quemquam, sed omne jud[i]cium dedit Filio* (*Joan.*, V, 22). Pour cel[a], pécheurs, n'en croyons pas notre conditi[on] meilleure. Il est vrai, c'est un effet de [la] clémence de Dieu d'avoir bien voulu co[n]descendre à notre faiblesse, en nous donna[nt] un juge expérimenté dans toutes nos f[ai]blesses, à l'exception du seul péché (*Heb[r.]*, IV, 15).

Mais c'est pour cela même et par ce

même raison qu'ayant été sujet à nos faiblesses, et venant nous juger sur l'observation de sa loi, son jugement sera plus redoutable et en quelque façon plus convaincant contre nous que celui de Dieu son Père. Comment et en quoi? vous l'allez voir. C'est que si le Père nous jugeait, ce serait par sa seule autorité; le Fils, outre l'autorité, nous alléguera son exemple. En recevant de la bouche de Dieu notre condamnation sur le mépris de la loi, nous serions convaincus que nous devions l'accomplir; mais en la recevant de la bouche d'un Dieu-Homme, nous serons convaincus, et que nous devions l'accomplir, et que nous pouvions l'accomplir, ce qui, nous ôtant toute excuse, augmentera le poids et la honte de nos péchés.

Car si le juge nous disait, comme autrefois aux Hébreux : *Ego sum Dominus Deus tuus, qui eduxi te de terra* (*Deut.*, V, 6) : Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre et du néant; as-tu dû mépriser ma loi, pour vivre selon ton caprice? peut-être pourrions-nous représenter à ce juge les difficultés de sa loi, le peu de proportion de ses commandements à notre faiblesse. Il est vrai, Seigneur, nous devions vous obéir; mais vous n'ignorez pas la fragilité du limon dont vous nous avez formés. Vous savez ce que peut la chair, et l'esprit uni à la chair. Quelque frayeur par conséquent que dût répandre en nos âmes un jugement exercé par la majesté de Dieu, nous nous figurerions toujours pour notre faiblesse une ressource d'excuse dans la rigueur de sa loi.

Mais au tribunal d'un Dieu-Homme, et cités devant Jésus-Christ, homme comme nous, sujet à la loi comme nous : *Factum ex muliere, factum sub lege* (*Gal.*, IV, 4), notre crainte est sans ressource, et notre péché sans excuse. Il nous convaincra d'avoir dû et d'avoir pu suivre sa loi. Par là, de juge qu'il est, il deviendra notre partie, en nous demandant compte et de ses exemples et de son sang.

De ses exemples, mes frères : il n'a vécu que pour nous servir de modèle, il fallait donc vivre comme lui; de son sang : il n'est mort que pour nous servir de caution, il fallait donc mourir pour lui plutôt que l'offenser.

Mettons-nous donc, ingrats et rebelles que nous sommes, en l'état où nous serons tous sous les yeux de ce Dieu, juge et partie. En quel étonnement furent les frères de Joseph quand ils se virent en son pouvoir et qu'ils l'entendirent leur crier : Je suis votre frère Joseph, celui que vous avez vendu? *Ego sum frater vester, quem vendidistis* (*Gen.*, XLV, 4). Il n'eut pas besoin pour les percer jusqu'au cœur de leur dire : Je suis votre maître, votre vie est entre mes mains, vous ne m'échapperez pas : *Ego dominus*. Non. Ce reproche seul, qu'il était leur frère, leur égal, de même race et de même sang qu'eux, les frappa tout autrement que n'eussent fait les éclats de sa colère. Ils sentirent, outre le poids de leur cruauté pour lui, le poids de leur ingratitude. Il était leur frère, ils l'avaient vendu, pourquoi? pour contenter leur jalousie et leur dépit, de n'avoir pu gagner comme lui la tendresse de Jacob leur père. Ils avaient mieux aimé s'en défaire et l'oublier que de se conformer à ses exemples.

Et nous, à la mort, pécheurs, qu'aurons-nous à dire à l'Homme-Dieu? Nous l'aurons eu pour frère, et nous l'aurons trahi plutôt que de l'imiter. Il était maître, il n'avait qu'à nous traiter en sujets, à nous laisser accomplir à nos périls toute la rigueur de sa loi. Quel intérêt avait-il à nous la rendre plus douce, et pour nous en ôter les difficultés, lui convenait-il de s'y soumettre lui-même, et de se revêtir pour cela de notre mortalité? Pouvant agir avec nous toujours en Dieu, devait-il se faire un plaisir de vivre avec nous en frère, pour nous montrer à servir Dieu?

Répondez, pécheur, à ce frère que vous n'avez pas eu le courage d'imiter. Il a pu descendre du ciel pour vous apprendre à vous humilier, vous n'avez pu descendre de votre orgueil pour vous réduire au vrai rang qui vous était propre; il s'est fait un devoir de n'entrer au ciel que par le chemin de la croix, vous avez cru pouvoir y parvenir par le chemin des délices; il n'a pas eu honte de se rendre semblable à vous, et vous avez eu honte de paraître semblable à lui; il n'a pas eu peur de vos misères, et vous avez eu peur de ses vertus. Qu'attendez-vous de ce frère méprisé? Quel compte lui rendrez-vous de l'abus de ses exemples? quel compte enfin de l'abus de son sang? C'est encore une raison qui le rendra contre vous juge et partie.

Il ne bornera pas ses reproches à vous dire seulement : Je suis votre frère, votre modèle, et vous m'avez méprisé : *Ego sum frater quem vendidistis*. Il vous dira : Je suis Jésus, votre Sauveur, et vous m'avez persécuté : *Ego sum Jesus quem tu persequeris* (*Act.*, IX, 4). A cette voix, Paul renversé par terre et frappé d'aveuglement, quelle idée vous donne-t-il du criminel incertain de son salut en présence de Jésus-Christ? *Ego Jesus* : il est vrai que je suis ton Sauveur, mais tu es mon persécuteur. Mon plus grand tourment sur la croix n'était pas la douleur des coups, ni la cruauté des bourreaux. Je m'y livrais avec plaisir par affection pour ton salut; tu m'as privé de ce plaisir et de tout le fruit de mes peines, en rendant toutes mes peines inutiles à ton salut. C'est donc toi, ce sont donc tous les pécheurs avec toi, qui m'avez persécuté, qui m'avez non-seulement crucifié, mais outragé et insulté sur ma croix : *Rursum crucifigentes et ostentui habentes* (*Hebr.*, VI, 6). Ah! vous vous êtes fait de ma croix et de ma mort des sujets de raillerie; mes promesses et mes menaces, enfer et paradis, ont été des fables pour vous, mes commandements des chimères; toute ma religion, superstition Ce Sauveur crucifié, insulté, persécuté, c'est moi, pécheur : *Ego Jesus quem tu persequeris*. C'est à moi qu'il faut satisfaire.

A lui, chrétiens! Est-ce au moins à lui seul? Non, c'est encore à tout le reste du monde, offensé, scandalisé et persécuté par

vos péchés. Jésus, chef et Sauveur de tous, s'est fait caution pour tous à Dieu son Père. Il est donc complaignant, partie et juge pour tous. C'était au nom des disciples et de tous les nouveaux chrétiens qu'il reprochait à Paul de l'avoir persécuté.

3. C'est aussi dans le même sens qu'il adressera ces paroles au chrétien sans charité : *J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'étais nu, j'étais malade, et tu m'as abandonné.* Défendez-vous, riches avares. Oserez-vous lui dire : *Et quand, Seigneur, vous avons-nous vu nu et malade, et sans habit et sans pain?* Vous saviez trop, pécheur, que Jésus était dans les pauvres, et qu'il souffrait avec eux. La foi vous disait trop souvent que c'était sur lui que tombaient vos refus, vos duretés, vos pillages, vos injustices, quand vous les exerciez sur vos frères qui sont les siens. Vous devez donc tenir pour indubitable qu'à votre mort vous les retrouverez en lui, qu'il sera contre vous juge et partie, qu'il aura pour eux et pour lui leur sang et son sang à venger.

Vantez-vous maintenant d'avoir fait taire devant vous tous les murmures des misérables innocents que vous avez opprimés. Leur silence criera par la bouche de Jésus-Christ : *Ego sum quem persequeris.* Ah! depuis trente et quarante ans cette bouche, arbitre suprême de la vie et de la mort, était fermée sur les scandales du pécheur. Il en souffrait patiemment l'insolence et l'impunité : *Tacui, patiens fui.* N'est-il pas temps que ce glaive vengeur, qui tranche des deux côtés le destin de l'âme et du corps, sorte enfin de la bouche de l'Homme-Dieu, pour porter le coup décisif d'une éternité malheureuse?

Il est porté ce coup fatal. Ce que je tâche depuis une heure à vous imprimer dans l'esprit par un long tissu de paroles est exécuté en un moment. Le moment de la séparation de l'âme d'avec le corps est celui de la procédure et de la condamnation : *Vox Domini confringentis cedros, concutientis desertum.* La voix du juge qui a porté l'arrêt, plus prompte que le tonnerre, a brisé les cèdres, ébranlé les déserts, pénétré au fond des abîmes. Les vivants qui pleurent autour du mort n'ont point d'oreilles pour entendre cette voix ; mais la terre et l'enfer l'entendent. Et l'âme rejetée de la face du Seigneur s'est ouvert jusqu'au centre du monde un passage imperceptible à nos yeux.

La voilà telle que Satan tomba du ciel comme un éclair, selon l'expression de Jésus-Christ : *Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem.* Elle va s'ensevelir dans les feux de l'ire de Dieu : *Sepultus est in inferno.* C'est maintenant que l'âme réprouvée est proprement cet esprit dont parlait David, un esprit qui va et ne revient point : *Spiritus vadens et non rediens* (*Psal.* LXXVII, 39). Quels mouvements s'est-il donnés sur la terre! On ne l'y reverra plus.

Il ne reviendra point s'attendrir aux gémissements de sa famille éplorée autour de son lit. Il ne prendra nulle part à ces pompeuses funérailles, dont l'orgueil de ses parents, déguisé en piété, donne le spectacle au public. Il ne sera point sensible à ce tombeau magnifique où l'on fait pourrir à grands frais son cadavre rongé par les vices, avant que de l'être par les vers.

L'esprit a l'enfer pour tombeau, Dieu vient d'y appliquer le sceau de l'éternité, jamais il n'en sortira : *Non est reversio finis, quoniam consignata est* (*Sap.* II, 5).

Chers auditeurs, ce tombeau de l'éternité n'est pas encore scellé pour vous ; il n'est pas encore ouvert. Vous marchez dans la voie du temps, dans les routes de la vie ; vous y avancez : *Spiritus vadens.* Faites cependant réflexion que, tout éloigné que vous êtes ou que vous croyez être du dernier terme, il vous est déjà impossible de revenir sur vos pas : *Spiritus vadens et non rediens.*

Vous avez passé de l'enfance à la jeunesse, et de la jeunesse à l'âge solide, et de cet âge à la vieillesse peut-être. Avec quelle rapidité tout cela s'est-il écoulé? Vous n'y songez point sans regret : *Spiritus vadens.* Mais malgré vos regrets, vous n'y reviendrez jamais : *Et non rediens.*

Dans cette impuissance absolue de vous replier sur le passé, dans cette nécessité d'aller toujours en avant, que ne songez-vous donc à ce terme où vous allez? Ce terme est une éternité sans fin. Bien plus, que ne songez-vous combien de chemin il vous reste jusqu'à ce terme sans fin? Bien plus, que ne songez-vous que quand vous aurez atteint ce terme, jamais vous n'en reviendrez? *Vadens et non rediens.* Vous avez vu père, mère, époux, amis, passer de ce monde en l'autre, après avoir subi l'arrêt de leur jugement : n'attendez pas qu'ils viennent vous annoncer s'ils sont sauvés ou damnés, non plus que le mauvais riche à ses frères. Abraham vous dirait comme à lui, que vous avez les prophètes et la loi pour vous instruire (*Luc.*, XVI, 29). Elle vous dira cette loi, que si ces parents si chéris que vous avez vus mourir ont passé leur vie dans les plaisirs et l'ont terminée dans l'impénitence, ils sont pour l'éternité dans les feux, et que si vous continuez à passer comme eux la vie, vous passerez l'éternité comme eux.

N'est-il pas étonnant, dit un Père de l'Eglise (*Cæsarius Arel.*), qu'à chaque instant, à chaque pas, approchant malgré nous de l'éternité, nous ne pensions point à l'éternité? Malheur aux pécheurs! dit-il, mais double malheur de ce qu'ils s'y précipitent et de ce qu'ils n'en reviendront jamais : *Væ duplex! ingrediuntur et non regrediuntur.* Voulez-vous n'y jamais entrer? demande saint Augustin : dès à présent entrez-y par la pensée, mais entrez-y profondément. Ne vous contentez pas de vous la figurer comme un état sans changement et sans fin, mais sans changement et sans fin dans l'assemblage et l'accablement de toutes sortes de maux; non pas comme un état où des millions d'infidèles, et d'impudiques, et d'avares sont tombés, mais où vous tomberez vous-même, et qui vous est destiné si vous vivez

comme ils vivaient, et mourez comme ils sont morts. Ne vous bornez pas à jeter sur l'enfer quelques regards échappés : remplissez-vous l'esprit, comme David, de ces années éternelles, et portez-en partout l'idée avec vous : *Annos æternos in mente habui* (*Psal.* LXXVI, 6). La crainte de paraître seul et de répondre seul au tribunal d'un Dieu juge aura non-seulement le pouvoir de vous calmer sur les fausses craintes du monde, mais encore de vous dégoûter de tous ses fades plaisirs, et de vous faire trouver dans les jugements de Dieu plus de sujets d'une vraie consolation qu'il n'y a pour les pécheurs de justes sujets de crainte : *Memor fui Dei, et delectatus sum* (*Ibid.*, 4). Ainsi soit-il. Au nom du Père, etc.

PREMIER SERMON

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur la parole de Dieu.

Qui ex Deo est verba Dei audit. Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.

Celui qui vient de Dieu entend la parole de Dieu. La raison pour laquelle vous ne l'entendez pas, c'est que vous ne venez pas de Dieu (*Joan.*, VIII, 47).

Sire (1),

Deux choses sont établies dans l'évangile de ce jour touchant la parole qui nous est annoncée de la part de Dieu : premièrement son autorité, c'est la parole de Dieu : *Verba Dei;* secondement sa nécessité, c'est la parole de vie et de salut. Celui qui l'observe, dit Notre-Seigneur, ne goûtera point la mort éternelle : *Non gustabit mortem in æternum* (*Joan.*, VIII, 52). Deux éloges dont le premier regarde sa cause et son principe, elle vient de Dieu; le second marque son effet et sa fin, elle produit le salut.

À ces deux propriétés de la parole céleste deux devoirs répondent de notre part : il faut la révérer par rapport à son principe, qui est Dieu; il faut en profiter par rapport à son effet, qui est notre propre salut. Comment nous acquittons-nous de ces deux importants devoirs? comme des gens, si je l'ose dire, sans sentiment ni pour Dieu, ni pour le salut.

Au lieu de respecter l'autorité de cette parole en la recevant comme parole de Dieu, nous la déshonorons et la méprisons comme parole de l'homme. Au lieu de sentir sa nécessité en la faisant servir à notre profit comme parole de vie et de salut, nous en abusons en la faisant servir à notre perte et à notre damnation comme parole de mort. Nous la méprisons, nous en abusons. Le mépris et l'abus de la parole de Dieu : deux désordres d'autant plus dignes de notre attention et de notre précaution, que Jésus-Christ les a rendus plus terribles, en nous les représentant comme des signes évidents de réprobation.

Car quand il dit aux Juifs que celui qui vient de Dieu écoute la parole de Dieu : *Qui ex Deo est, verba Dei audit*, et que celui qui accomplit sa parole ne goûtera point éternellement la mort : *Non gustabit mortem in æternum*, quelle conclusion leur laisse-t-il à tirer, sinon que ceux qui n'écoutent point sa parole, ou qui l'écoutent sans l'accomplir, ne viennent point de Dieu et tendent à la mort éternelle ?

Chers auditeurs, ne soyons pas assez vains pour nous figurer les Juifs comme les seuls objets de ses menaces : elles tombent sur nous plus justement que sur eux, puisque Dieu nous ayant parlé par la bouche de son Fils plus tendrement et plus familièrement que par celle des prophètes, il y a dans le mépris et dans l'abus que nous faisons de sa parole plus d'insolence et de malignité que dans le mépris et l'abus qu'en avaient pu faire les Juifs. Craignons donc des châtiments plus sévères, si nous ne profitons de ce discours pour prendre les sentiments de respect et de fidélité qui sont dus à sa parole. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Depuis que Jésus-Christ, confiant à ses disciples le ministère de la prédication, leur a déclaré que le respect qu'on rendrait à leur parole, et le mépris qu'on en ferait, s'adresserait personnellement à lui : Celui qui vous écoute m'écoute : *Qui vos audit me audit;* et celui qui vous méprise me méprise : *Et qui vos spernit me spernit* (*Luc.*, X, 16), saint Paul a eu droit de dire à son avantage, et de tous ceux qui seraient appelés au même emploi, qu'ils étaient véritablement les ambassadeurs de Jésus-Christ : *Pro Christo legatione fungimur* (II *Cor.*, V, 20); qu'ils étaient les coadjuteurs de Dieu dans l'ouvrage du salut : *Dei adjutores sumus* (I *Cor.*, III, 9). En conséquence la parole qu'ils portent de la part de Dieu doit être reçue comme sortant de sa bouche; elle doit avoir les mêmes effets et les mêmes qualités.

Or quelles sont ces qualités? Elle est vive, dit saint Paul, elle est efficace, elle est plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants : *Penetrabilior omni gladio ancipiti;* elle va jusqu'à la division, non pas de l'âme d'avec le corps, mais de l'esprit d'avec l'âme : *Pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus*, jusqu'à la dissection des pensées de l'esprit et des intentions du cœur : *Discretor cogitationum et intentionum cordis* (*Hebr.*, IV, 12). Comme Dieu n'ignore rien, que rien ne lui est caché, qu'on ne peut lui rien déguiser, sa parole ne déguise rien, elle ne dissimule rien, elle n'épargne personne; elle poursuit l'ombre du mal jusque dans les replis de notre âme les plus obscurs; elle n'a point d'égard aux conditions; elle n'a point de mesures différentes pour les souverains et les sujets. Voilà quelle est l'autorité, la liberté, la sincérité, la sévérité de la parole de Dieu. Toute parole qui n'est point telle n'est point parole de Dieu.

La voulez-vous telle, Messieurs, dans la bouche de ceux qui vous l'annoncent? N'y voulez-vous point un peu plus de ménagement, de politique, de douceur, de condescendance à votre faiblesse? C'est là le point.

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

Elle est établie pour instruire, pour reprendre et pour corriger : *Ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum*, dit l'Apôtre (*II Tim.*, III, 19). Vous au contraire vous voulez qu'elle flatte vos passions; bien plus, vous voulez qu'elle vous flatte l'oreille : deux sortes de flatteries, naturelles et familières à la parole de l'homme, indignes de la vérité et de la gravité de la parole de Dieu. C'est donc celle de l'homme que vous cherchez, et non pas celle de Dieu, quand vous venez dans cet esprit nous entendre.

1. Et sur cela je ne puis assez admirer l'hypocrisie de notre siècle : elle mérite votre attention. Partout on se fait honneur de la doctrine sévère, on veut que l'on prêche l'Evangile dans toute sa pureté; ce qui est au-dessous de l'exacte austérité passe pour morale corrompue, et ceux qui osent la débiter sont des prévaricateurs. Voilà jusqu'où va le zèle de notre siècle, et le Seigneur en soit béni! La vérité du moins plaît encore en général. Mais en particulier, mais sur ce péché qui est le vôtre et non pas celui d'autrui, là vous voulez que le prédicateur sache modérer son feu, connaître et ménager son monde, insinuer la haine du péché sans faire rougir le pécheur. Tandis que Jean-Baptiste bornait l'ardeur de son zèle à reprimer les excès des publicains et des soldats, Hérode l'estimait et le respectait comme un saint; il prenait plaisir à l'entendre; il faisait même, dit saint Marc, bien des choses en sa considération (*Marc.*, VI, 20). L'homme de Dieu lui eut-il une fois crié : Vous ne pouvez avoir la femme de votre frère, cela ne vous est point permis : *Non licet tibi*, tout son mérite aussitôt disparut; il n'y eut plus pour lui que les fers et la prison.

Peut-être n'y avait-il que les princes et les rois qui eussent en ce temps-là cette injuste délicatesse : aujourd'hui tout le monde affecte de s'en piquer. Plus un vice est public et dans l'usage commun, plus on croit qu'il est hors d'atteinte au zèle des sacrés ministres. On veut que nous le respections et que nous le tenions secret, quand on le chante en tous lieux. On fait gloire de le commettre, et l'on ne peut souffrir d'en être repris. Indocilité répandue dans toutes les conditions : on n'aime la sévérité que sur les péchés des autres, on s'en tient offensé dans ses péchés personnels.

Vous nous entendez crier contre les fortunes subites, contre l'orgueil et l'ambition des gens sortis de terre à nos yeux et sous nos pas. Vous que la naissance met à couvert de ces sortes de reproches, vous voyez avec plaisir le prédicateur s'ériger en vengeur de l'indignation publique; mais si l'on vient à vous montrer, à vous, riches par naissance et de votre propre fonds, ce qui tarit chez vous la source de l'opulence attachée à votre rang et à votre qualité, que le ver qui ronge vos biens n'est pas toujours le service de l'Etat, ni la difficulté des temps, mais vos passions secrètes, et votre jeu sans mesure, et la servitude où vous vivez sous vos propres serviteurs, ministres de vos plaisirs et maîtres de vos affaires, excès et dépenses, Messieurs, dont le prince et l'Etat ne vous savent aucun gré, ne direz-vous pas alors que c'est aller trop avant dans le secret des familles, parce qu'alors on vous touche en personne et que le trait va droit à vous?

Ce qui vous pique en cela, cependant, fait peut-être plaisir au reste des auditeurs qui n'ont point de part à vos péchés. Mais si je leur ouvre les yeux sur leurs péchés propres, si j'ose dire aux femmes du monde que le luxe énorme de leurs habits, l'orgueil toujours croissant des ornements de leur tête, l'indécence de se produire aux yeux et dans les lieux les plus dignes de respect avec des déshabillés licencieux, qu'à peine les siècles passés permettaient de porter dans le secret des maisons; si j'ajoute que ces excès ne blessent pas seulement le bon sens et la pudeur, mais même qu'ils crient vengeance au trône de Dieu; si je leur fais voir que les prophètes imputaient les malheurs publics, la désolation de Jérusalem et la ruine de l'Etat, à l'immodestie dominante alors dans les parures des femmes (*Isai.*, III, 16 *et seqq.*), auront-elles assez de sang-froid pour m'écouter tranquillement? C'est qu'alors la lumière porte sur elles, et leur fait voir ce qu'elles voudraient ignorer.

Et quand je parle ainsi contre la fureur de la mode, vous que l'âge ou la dévotion met à couvert de cette impérieuse et flatteuse tentation, vous nous savez gré de notre zèle pour l'ancienne simplicité; mais si je veux vous persuader que la simplicité du cœur doit être le fondement de celle de l'habillement, que la vraie dévotion ne doit être ni curieuse, ni critique, ni envieuse, ni mal pensante, ni médisante, à tout cela ne répondrez-vous pas que le prédicateur s'oublie et qu'il fait une satire au lieu de faire un sermon?

Non, nous ne tenons plus le langage de ces pécheurs dont se plaignait Isaïe, qui disaient aux prophètes envoyés de Dieu pour les corriger : *Loquimini nobis placentia, videte nobis errores* (*Isai.*, XXX, 10) : Dites-nous des choses qui nous plaisent; prêchez-nous des mensonges, des erreurs. Au contraire, dit-on maintenant, prêchez-nous les plus dures vérités; ne flattez personne, mais flattez-moi. Criez contre l'usure, proscrivez l'esprit d'intérêt, faites une guerre implacable à la vengeance; mais épargnez-moi, dit l'impudique : épargnez-moi, dit le médisant; ne me faites point le chemin du ciel si difficile; ôtez-moi la vue des devoirs de la pénitence; cherchez-moi des détours pour me les faciliter : *Declinate a me semitam* (*Ibid.*, 11).

Mais que vous servira d'être flatté? Vous ferai-je un autre chemin que celui que Dieu vous a fait? Quel mépris faites-vous de l'autorité de sa parole? Est-ce la recevoir comme loi du souverain que de la rejeter dans tout ce qui vous déplaît, que de ne la souffrir que dans les points qui vous flattent? Est-elle le modèle et la règle de vos mœurs pour s'accommoder au penchant de vos inclina-

tions perverses, et plier au gré de vos passions? Etait-ce là ce que saint Paul recommandait à ses disciples, en les envoyant travailler à la conversion des nations? Allez, leur disait-il, reprenez, gourmandez le vice, à temps et à contre-temps : *Opportune, importune* (II *Tim.*, IV, 2); ne perdez point courage, et ne vous rebutez point : *In omni patientia* (*Ibid.*); ne dissimulez aucun point de la loi de Dieu, n'appréhendez point de prêcher le détail de la vérité dans toute son étendue : *In omni doctrina* (*Ibid.*). S'il convient d'employer quelquefois la douceur et la prière, employez-la, priez, pressez : *Insta, obsecra* (*Ibid.*); mais n'épargnez pas s'il le faut, la rigueur ni la dureté : *Increpa dure* (*Tit.*, I, 13). Ce n'est pas pour les divertir que vous leur portez l'Evangile, c'est pour leur rendre la santé : *Ut sani sint in fide* (*Ibid.*). Que le remède soit amer, qu'importe, s'il peut les guérir?

C'est cependant le second outrage qu'ils font à la sainte parole : ils veulent, non-seulement qu'elle flatte leurs passions, mais aussi qu'elle leur flatte l'oreille. Ce sont précisément ces gens prévus par saint Paul qui, par dégoût de la saine doctrine et de la loi de vérité, se feront selon leurs désirs des maîtres et des docteurs qui leur chatouilleront l'oreille : *Magistros prurientes auribus* (II *Tim.*, IV, 3). Or c'est à quoi ma voix ne vous servira jamais, ni celle des prédicateurs fidèles à leur ministère.

2. En effet, l'attrait le plus fort qui vous attire au sermon, n'est-ce pas la politesse et la grâce du discours, l'air, la voix, les manières agréables de l'orateur, les peintures étudiées des mœurs et même des vices dont vous vous croyez exempts, et dont vous faites au prochain des applications malignes. Il faudrait maintenant, pour prêcher à votre gré, qu'au lieu de se remplir de l'esprit de l'Evangile, on étudiât le goût et la langue des mondains, que pour vous faire au naturel le portrait de vos passions, on les eût ressenties avant que de les combattre. Enfin, comme le reprochait saint Jérôme à quelques savants de son temps, il faudrait qu'on eût appris dans les conversations des femmes à réformer le genre humain : *Discunt, proh pudor! a mulieribus quod viros doceant* (*Epist. ad Paulinum, de libris S. Scripturæ*).

Ah! ce n'est pas là, mon Sauveur, les modèles ni les leçons que vous nous avez données. Si la gravité, la sagesse et la majesté qui règne dans les saints livres y sont autant de rayons de votre divinité, la simplicité qui lui sert de voile y exprime aussi, dit saint Ambroise, les humbles traits de votre humanité. Vous n'avez pas banni de ces célestes écrits les vains ornements de l'éloquence profane, pour en permettre l'usage à vos interprètes futurs. Vous n'avez pas choisi des apôtres sans lettres et sans art, pour souffrir que leurs successeurs se piquent de bel esprit. Ce qui eût alors, comme dit saint Paul, anéanti la force et la grâce de la croix (I *Cor.*, I, 17), ne la rétablira point dans ces derniers siècles. Ce n'est point le bel esprit qui a rendu le monde chrétien, ce ne sera point le bel esprit, ni les fleurs, le fard, les brillants, l'harmonie de nos discours, qui le rendront juste et chaste. Il n'y a rien de tout cela dans la parole de Dieu : c'est cependant elle seule qui pénètre et qui convertit les cœurs.

Ne vantez donc point l'honneur que vous lui rendez, par ce concours public qui remplit quelquefois nos temples. Non, la foule des auditeurs, leurs applaudissements, leurs cris, leur admiration, ne font ni la gloire de Dieu, ni celle de l'orateur; ce sont les pleurs, dit saint Jérôme, la tristesse, la componction (*Epist. ad Nepotian.*); c'est de sortir de là plutôt touché que charmé; c'est d'emporter de là non pas précisément le désir d'y revenir ni d'y mener vos amis, mais le dessein de quitter vos désordres et d'en réparer l'éclat par les œuvres de piété, de justice et de charité. Si nous sommes assez malheureux pour n'avoir su que vous plaire, nous n'avons pas fait, vous ni nous, notre devoir : nous avons perdu le fruit, nous de nos discours, et vous de votre attention. Vous nous avez écoutés comme des déclamateurs frivoles, et non pas comme les hérauts de la majesté de Dieu. Vous nous avez déshonorés, méprisés et dégradés aussi bien que son évangile. Et si saint Paul disait aux chrétiens de Thessalonique, instruits par ses soins à la foi, qu'ils étaient sa gloire et sa joie : *Vos estis gloria nostra et gaudium*, parce qu'ils avaient reçu ses instructions, non pas comme parole de l'homme, mais telle qu'elle était en effet, comme parole de Dieu : *Non sicut verbum hominum, sed, sicut vere est, verbum Dei* (I *Thess.*, II, 13); n'êtes vous pas, par la raison contraire, notre douleur et notre confusion? Les temples tous les jours retentissent de nos voix, et vos cœurs y sont insensibles.

Où donc avez-vous pris, chrétiens, cette insensibilité, ce mépris outrageant pour la parole de Dieu? Ce n'est point chez les hérétiques. Par combien de sanglantes guerres ont-ils déchiré le sein de l'Europe et de leur patrie, par un faux zèle pour l'honneur de cette parole de paix? Ce n'est pas dans l'ancienne loi. Regardez les Hébreux, non pas à la montagne de Sinaï, consternés par l'éclat de la voix divine au milieu des tonnerres et des éclairs. Mais voyez-les attachés à la simple explication de la loi, lorsque, après les longues rigueurs de la captivité de Babylone, étant renvoyés dans leur patrie par la clémence d'Artaxerxès, ils eurent relevé les murs de Jérusalem et recommencé en paix l'exercice de la religion de leurs pères (II *Esdr.*, VIII, 7).

Esdras, le saint livre à la main, au milieu des prêtres et des lévites, n'eut pas plutôt ouvert la bouche pour interpréter la loi, dont ils avaient presque oublié la langue, que le peuple se jeta par terre, adorant et bénissant le Seigneur : *Incurvati sunt et adoraverunt Deum proni in terram.* Tous les cœurs étaient pénétrés d'une tendre piété, tous les yeux fondaient en larmes, et depuis soixante et

dix ans d'esclavage, accoutumés à ne pleurer que de tristesse et de douleur, ils éprouvaient pour la première fois ce que c'est que pleurer de joie : *Flebat omnis populus.* Nul bruit entre eux que celui de leurs soupirs. Il était tel cependant, qu'il troublait l'attention publique, et que les lévites répandus dans l'assemblée étaient obligés, pour faire silence, de défendre les gémissements et les pleurs : *Levitæ silentium faciebant, dicentes : Tacete, nolite flere.*

Quel était l'objet d'une attention si vive et si religieuse ? C'était Esdras, l'interprète de Dieu, qu'ils écoutaient comme Dieu même; c'étaient les livres de Moïse, qu'ils respectaient comme parole de Dieu. Moïse n'était point mort pour autoriser cette parole ; elle n'avait point soumis les nations idolâtres au joug de la religion. Nous, mes chers auditeurs, nous avons un Evangile, scellé du sang même d'un Dieu, victorieux des nations infidèles et barbares. Elles nous ont montré, par l'effet qu'il a eu sur elles, celui qu'il doit avoir sur nous, quand on nous le prêche à la face des autels. Et cependant où sont les larmes que l'on y verse, la componction que l'on y sent, l'intérêt même que l'on y prend ?

Le prophète Ezéchiel se plaignait de l'impiété de son temps, où les paroles portées par les ministres du Seigneur contre les vices publics étaient écoutées, disait-il, comme des chansons. *Audiunt sermones tuos et in canticum oris sui vertunt illos* (*Ezech.*, XXXIII, 31). Quel nom donner maintenant à l'irrévérence du siècle? et combien l'attrait que l'on sent pour la musique est-il au-dessus du plaisir d'entendre la loi de Dieu ? Quelle comparaison de l'ardeur qui vous fait aller à l'église avec l'empressement qui vous transporte au théâtre, à ces spectacles de musique où ce qu'il y a de plus tendre et de plus mou passe pour honnête et pour innocent ! Comme si la mollesse de la poésie était purifiée par la mollesse du chant, et que le plaisir du théâtre et celui de la musique, qui sont de tous les plaisirs de l'esprit les plus délicats et les plus touchants, étaient moins dangereux quand ils sont unis ensemble ! Depuis qu'il y a des chrétiens, on a toujours réclamé contre la licence du théâtre ; on n'a pas moins crié contre les effets de la musique ; on a trouvé l'art d'allier ces deux plaisirs, et on les croit innocents.

Mais cela est hors de mon sujet ; ce qui le regarde et qui cause ma douleur, c'est l'emportement général pour cette sorte de plaisir. On n'y compte point la dépense ni le temps, on est toujours prêt à le goûter, on y trouve toujours de nouveaux charmes, on s'y rend attentif à tout ce qu'on y entend, on roule nuit et jour les idées que l'on en remporte, on ne peut oublier ces expressions mélodieuses des plus molles passions ; en un mot, l'attention, le goût, l'esprit, enfin le cœur est là, et c'est ici qu'ils devraient être. Où nous réduit la corruption des temps, qu'il faille comparer la chaire sacrée au théâtre, et donner aux chrétiens, pour modèle d'attention à la loi de vérité, celle qu'ils ont pour des fables ! Ah ! les mondains, disait David, prétendent me divertir par leurs discours fabuleux ; mais, Seigneur, ce n'est pas comme votre loi : qu'il s'en faut bien que leurs fades discours aient le même effet sur mon âme ! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua* (*Psal.* CXVIII, 85). Tout au contraire maintenant, qu'il s'en faut bien que votre loi, mon Dieu, fasse la même impression sur les esprits et sur les cœurs que des représentations fabuleuses !

Nous voilà donc parvenus à ce déplorable temps que saint Paul n'envisageait qu'avec douleur : *Erit tempus.* Un temps viendra, disait-il, où ceux qui se diront chrétiens, non-seulement chercheront des docteurs complaisants à leurs oreilles, mais aussi fermeront leurs oreilles à la vérité pour les ouvrir à des fables : *A veritate auditum avertent, ad fabulas vero convertentur* (*II Tim.*, IV, 3). Nous y voilà dans ce funeste temps. Et combien durera-t-il ? et par où finira-t-il? Ne sera-ce point par ce temps d'horreur et de malédiction dont Dieu menaçait les Juifs s'ils venaient jamais à mépriser les vérités enseignées par sa parole ? *Non custodientes mandata mea et cæremonias quas proposui vobis* (*III Reg.*, IX, 6). En punition d'un tel mépris, je les exterminerai, disait-il, de la surface de la terre ; je les rendrai l'opprobre et la honte des nations. Ma loi vous est moins chère et vous touche moins qu'une fable ; vous et vos enfants vous deviendrez la fable de l'univers : *Erit Israel in proverbium et in fabulam cunctis gentibus* (*Ibid.*, 7).

Ne sommes-nous pas en effet la fable des peuples voisins que nous croyons dans l'erreur? Ils nous ont vus soutenir contre eux tant de guerres et répandre tant de sang pour décider du vrai sens de la parole divine, et nous la voient aujourd'hui déshonorer par nos mépris, notre oubli, notre indifférence et même notre dégoût, encore plus par l'opposition de notre conduite à ses règles et à ses lois. Est-il rien qui mérite mieux leurs insultes et leurs railleries ? *In proverbium et in fabulam cunctis gentibus.* Car de quoi nous sert-il de nous distinguer des errants par la pureté de notre foi, si nous nous mêlons avec eux, et nous abaissons même au-dessous d'eux par la dissolution de notre vie ? Serons-nous plus fidèles qu'eux par la soumission de notre esprit, si par la licence de nos mœurs nous sommes encore plus rebelles ? et les mystères de la parole nous seront-ils des vérités et des sources de salut, tandis que nous prendrons ses commandements pour des fables ? Non, la parole de salut deviendra pour nous parole de mort. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La comparaison que Dieu fait au chapitre LV d'Isaïe, entre la parole qu'il adresse aux hommes et la pluie qu'il envoie du ciel, est modifiée au même endroit par une différence remarquable : c'est que la pluie tombée ne retourne plus au ciel ; elle s'imbibe dans la terre, elle y fait germer les fleurs, elle y

passe en plantes et en fruits pour la nourriture des hommes ; ou bien elle se perd sans effet sur les sables et les rochers : *Descendit imber de cœlo, et illuc ultra non revertitur, sed inebriat terram et germinare eam facit* (*Isai.*, LV, 8). La parole de Dieu au contraire est toujours suivie de son effet ; elle retourne toujours à Dieu qui l'a prononcée, et n'y retourne pas en vain : *Verbum meum non revertetur ad me vacuum* (*Ibid.*, 9). Son effet infaillible est l'accomplissement de la volonté de Dieu : *Faciet quæcunque volui* (*Ibid.*). Or quelle est cette volonté ? De deux sortes, disent les théologiens : la première est une volonté bienfaisante, qui a pour objet notre salut si nous obéissons à sa parole ; la seconde est une volonté rigoureuse, qui a pour objet notre châtiment si nous n'y obéissons pas. A la première on résiste souvent, à la seconde on ne résiste jamais : *Verbum meum non revertetur ad me vacuum.*

L'effet inévitable de la parole de Dieu, c'est donc de servir toujours à sa gloire, ou par notre salut, ou par notre châtiment ; c'est ou de nous sauver, ou de nous perdre ; ou de nous servir d'aliment, ou de nous servir de poison ; d'être, en un mot, notre remède ou notre mort. Mais elle n'est poison qu'après que nous l'avons rebutée comme aliment ; elle n'est notre mort qu'après que nous l'avons rejetée comme remède, et nous ne sommes accablés sous le poids de la volonté de Dieu, rigoureuse et absolue, qu'après avoir opposé notre maligne liberté aux attraits de sa volonté bienfaisante. Ne lui imputons point la stérilité de sa parole ; imputons-la plutôt à l'abus que nous en faisons par la dureté de nos cœurs. Ce sont des cœurs qu'il nous demande, et nous lui offrons des rochers.

Il m'adresse à vous, comme autrefois les prophètes à son peuple : Allez, leur disait-il, allez parler au cœur de Jérusalem : *Loquere ad cor Jerusalem.* Ce n'est pas à vos oreilles qu'il m'envoie, c'est à vos cœurs. Vous voici présents, où sont vos cœurs ? A vos affaires peut-être, à vos plaisirs ; la plupart fort éloignés de l'église où vous semblez être. Mais si vos cœurs sont ici, sont-ils ouverts et préparés à recevoir la parole ? Sont-ce des cœurs, en un mot ? ne sont-ce point des rochers ? N'êtes-vous pas de ceux que le prophète Zacharie accusait d'avoir changé leurs cœurs en diamants, pour se rendre impénétrables à la voix de Dieu ? *Posuerunt cor suum ut adamantem, ne audirent legem* (*Zachar.*, VII, 12). Si cela est, Dieu punira la dureté volontaire de vos cœurs par une dureté pénale et involontaire, et par cette double dureté, dureté de malice et dureté de châtiment, la parole de salut deviendra pour vous parole de mort, de réprobation et de damnation.

1. Concevez-vous, chrétiens, quelle est notre ingratitude et notre malignité dans l'abus que nous faisons de cette semence divine en y endurcissant nos cœurs ? Jugeons-en comme David, par le pouvoir dominant de cette même parole sur tous les êtres créés. « Votre parole, Seigneur, disait David, a dans le ciel et sur la terre un effet infaillible et éternel. Elle a fixé la terre, la terre est demeurée stable dans son repos. Elle a réglé le jour, le jour persiste invariable dans son cours, parce que tout vous est soumis, tout vous sert, tout vous obéit : *Quoniam omnia serviunt tibi.* Moi seul dans l'élévation que me donne ma liberté sur les autres créatures, je trouve ma faiblesse et mon humiliation. Je me sens à tout moment prêt à périr par ma désobéissance, en m'écartant de votre loi ; j'ai besoin pour me soutenir de l'avoir toujours devant les yeux, de la rappeler incessamment à ma pensée ; sans cela je serais perdu : *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc forte periissem in humilitate mea* (*Psal.* CXVIII, 89-92).

Quelle est donc mon ingratitude et mon infidélité ! Le ciel, la terre, le néant, ont des oreilles pour ouïr et pour accomplir votre parole, et parce qu'au-dessus de l'être que vous leur avez donné, vous m'avez donné à moi la liberté qu'ils n'ont pas, j'abuse de vos dons pour me rendre sourd à vos lois et pour y contrevenir. Je viens d'être convaincu qu'après le péché point de salut si l'on ne fait pénitence : toute ma vie n'est que péché, et je ne songe point à la pénitence. Je viens d'être convaincu que différer sa pénitence est risquer de mourir impénitent. Je me sens mourir de jour en jour, et je diffère de jour en jour. Je viens d'être convaincu que le dernier jour de la vie est suivi de l'éternité, que s'il n'est pas en mon pouvoir de rendre ici-bas ma vie heureuse, il dépend de moi de me faire une heureuse éternité ; tous mes soins sont cependant pour la vie présente, et je laisse au hasard l'éternité. Dieu de mon cœur ! cela se peut-il sans remords ? Cela se peut-il sans que la conscience crie et nous reproche l'excès de notre endurcissement ?

Ne dites point que le monde vous détourne et vous endort sur le soin de votre salut. Car imaginez-vous un homme enseveli dans le sommeil, cependant accablé d'affaires où il y va de tous ses biens, de sa liberté, de sa vie, et qui ne peut se résoudre au moindre effort pour s'élancer hors du lit. Encore si son sommeil n'était troublé par aucun bruit ! Mais si on le réveille exprès, si on le tire de tous côtés, si la lumière lui frappe les yeux et les ouvre malgré lui, si on lui crie à pleine voix qu'il est perdu s'il ne se lève, et qu'attaché cependant à son lit il se contente de soupirer, d'étendre les bras nonchalamment, et rien de plus, nulle résolution déterminée, nul mouvement effectif. Ne direz-vous pas que c'est malice ou folie, qu'il est perdu ?

Voilà votre image, pécheurs, quand après un sermon, pleins de lumière, excités et piqués par vos remords, vous ne pouvez vous résoudre à changer de vie. Pareils aux pharisiens qui, frappés de la force des paroles du Sauveur, *mirabantur*, dit l'Evangile (*Joan.*, VII, 15), *sed non corrigebantur*, ajoute saint Augustin. Ils admiraient, mais ne se corrigeaient pas. On vous met sous les yeux l'image de vos désordres et de l'escla-

vage honteux où vous ont réduits vos passions. Vous en soupirez : vous corrigez-vous? On vous fait voir l'injustice et la cruauté de vos usures : vous vous condamnez en secret, mais vous exécutez-vous? On vous fait souvenir des surprises de la mort; vous en frémissez, mais vous y préparez-vous? mais vous convertissez-vous? *Mirabantur, sed non convertebantur.*

Quelle dureté ne faut-il pas pour soutenir longtemps ces combats, sans se laisser vaincre? N'est-ce pas là proprement ce que saint Paul appelle emprisonner la vérité, la retenir captive dans l'injustice : *Qui veritatem in injustitia detinent?* Crime de ces anciens philosophes qu'il nous dépeint si vivement dans son Epître aux Romains (*Cap.* I, *v.* 18). Etes-vous moins criminels dans votre résistance à sa parole? La vérité est entrée dans votre esprit, par l'impression d'un sermon : ce n'est rien, si la vérité ne passe de l'esprit au cœur, et du cœur à l'exécution. C'est ce qui arriverait si le cœur était juste et fidèle, parce que c'est le cœur, la volonté qui commande et qui règle les actions. Mais parce que votre cœur est injuste et corrompu par vos passions, il retient injustement et violemment dans l'esprit cette vérité captive : *Veritatem in injustitia detinent.* La sentez-vous cette vérité enchaînée dans votre esprit? Elle y éclate quelquefois : vous la repoussez dans les ténèbres. Elle presse, elle frappe, elle s'agite : vous la resserrez de plus en plus. Elle réveille votre mémoire et votre imagination, pour ébranler votre cœur par la honte et par la terreur : vous refusez votre attention à ces images importunes, et si de temps en temps quelques soupirs secrets vous échappent malgré vous, vous condamnez aussitôt ces mouvements de votre cœur, et vous avez honte de sa faiblesse. Elle ne laisse pas, cette inutile vérité, de crier du fond de sa prison : Restitue, ou tu es perdu; fuis le monde, ou tu es perdu; fais pénitence, ou tu es perdu. Non, dites-vous, par la malice et l'obstination de votre cœur, non, je ne restituerai point; je ne fuirai point les occasions, je ne ferai point pénitence. Eh bien! pécheur, vous ne la ferez point : c'est un arrêt absolu, mais c'est vous qui le rendez absolu. Vous n'avez pas voulu vous soumettre à la première décision de la vérité, quand elle vous disait : *Fais pénitence*; il faudra tomber malgré vous sous la seconde décision : *Tu es perdu!* La dureté volontaire de votre cœur passera bientôt par un effet de la justice de Dieu en dureté involontaire, qui sera votre châtiment.

2. Et c'est ici, Messieurs, un des points de la loi de Dieu le plus capable de nous remplir de frayeur sur l'abus de sa parole : c'est que ce même Dieu qui nous avait envoyé ses prophètes par bonté pour éclairer notre esprit et pour toucher notre cœur, nous les envoie enfin par colère pour aveugler notre esprit et pour endurcir notre cœur, lorsqu'il nous en voit abuser. Ce même Dieu qui nous avertit si souvent de ne point nous endurcir à sa voix : *Nolite obdurare corda vestra* (*Psal.* XCIV, 8), nous menace aussi souvent de nous endurcir lui-même : *Ego indurabo cor* (*Exod.*, XIV, 17). Il se sert pour cela des mêmes prophètes et des mêmes instruments qu'il avait d'abord employés pour nous convertir. C'est une justice qu'il se doit, et qui ne déroge point à ses sentiments paternels. Car prenez garde à ce qui suit.

Un bon père d'un mauvais fils, quand il a vainement essayé toutes les voies de douceur pour le retirer de ses désordres : obligé qu'il est, pour prévenir la ruine de sa famille, à traiter son fils à la rigueur, à le déshériter et à l'abandonner, que fait-il avant que de porter le coup? Il emploie tous ses amis, toutes les personnes capables de se faire écouter par son fils; il les envoie lui représenter ses fautes et les malheurs prêts à tomber sur lui. Souvent il prévoit bien que ses efforts sont vains, parce qu'il connaît à fond le mauvais cœur de son fils. Cependant, pour se disculper, pour le mettre dans son tort, pour le rendre inexcusable et comme tel indigne de pardon, pour cela même il redouble les remontrances, les menaces et la terreur, quoiqu'il n'en attende aucun fruit. Est-ce la faute du père? Est-ce lui qui manque à ses devoirs, ou le fils qui manque aux siens?

Que dois-je donc penser de la conduite de Dieu qui redouble ses instances aux oreilles du pécheur, et de celle du pécheur qui se rend sourd à sa voix? Que dois-je penser, quand je vois au chap. VI d'Isaïe Dieu pour ainsi dire empressé d'envoyer quelque prophète à son peuple opiniâtre et endurci? *Quem mittam, et quis ibit nobis?* A qui m'adresser, qui envoyer? Puis donnant ses ordres à Isaïe : Allez et dites à ce peuple déserteur : *Audite audientes, et nolite intelligere. Videte visionem et nolite cognoscere.* C'est-à-dire : Ecoutez et n'entendez pas; voyez et ne comprenez pas. Puis encore plus expressément : *Excæca cor populi hujus, ne forte videat oculis suis, et corde suo intelligat, et convertatur, et sanem eum* (*Isai.*, VIII, 10) : Aveuglez le cœur de ce peuple, en sorte qu'il ne voie pas de ses yeux, qu'il ne comprenne point de cœur, qu'il ne se convertisse point, et que je ne le guérisse point.

Que dois-je penser, quand je vois Dieu tant de fois, à tant de reprises, après tant d'événements prodigieux, dire à Moïse : *Ingredere, loquere ad Pharaonem* : Allez trouver Pharaon; entrez chez lui, parlez-lui; et en même temps ajouter : *Non audiet vos Pharaon* : Pharaon ne vous entendra pas. *Induravi cor ejus et servorum illius* (*Exod.*, X, 2) : J'ai endurci son cœur et le cœur de ses courtisans; je les ai livrés tous à leur endurcissement. Que conclure de tout cela, sinon que Dieu est un père indulgent et patient, dont la bonté est irritée; nous, des enfants dénaturés, dont la malice et la dureté volontaire ont mis sa patience à bout; qu'en cet état les paroles qu'il nous adresse, qu'il redouble et fait de tous côtés retentir autour de nous, sont des marques de sa co

lère et des signes terribles de notre endurcissement?

Il ne vous châtie point comme ces nations perverses à qui le prophète Amos annonçait de sa part la stérilité, la faim, la soif, non pas de pain ni de l'eau, mais de la parole de salut : *Non famem panis nec sitim aquæ, sed audiendi verbum Dei* (*Amos*, VIII, 11). Non, ce n'est point sur nous qu'il a défendu aux nuées de verser la pluie du ciel. Sur quelle terre au contraire est-elle jamais tombée plus abondamment, et quelle terre a jamais été plus ingrate? Ah! nous sommes plutôt de ces peuples endurcis, à qui par des ordres réitérés il envoyait ses prophètes, il multipliait les grâces de l'instruction, de l'exhortation, de la menace, et leur faisait de ces grâces multipliées et négligées un poids accablant qui, augmentant leur crime, augmentait et précipitait leur châtiment. Pour cela l'Ecriture appelle du nom de *poids* les paroles des prophètes adressées à ces endurcis. Voilà, s'écriait Isaïe, le poids préparé contre Moab, le poids préparé contre Damas, le poids préparé contre Tyr, contre l'Arabie, contre l'Egypte : *Onus Moab... Onus Damasci... Onus Tyri... Onus Ægypti* (*Isai.*, XV, 1 ; XVII, 1 ; XXIII, 1 ; XIX, 1).

Tremblez sous ce poids, pécheurs : il roule et gronde sur vos têtes ; il est prêt à tomber sur vous. La voix des ministres de Dieu qui vous représentent vos devoirs, vos infidélités, vos crimes, avec plus d'éclat, plus de zèle et moins de fruit que jamais, voilà le poids préparé contre Paris, contre la cour, contre la France : *Onus, onus verbi Domini* (*Zachar.*, XII, 1) ; poids encore suspendu par un reste de bonté, peut-être sur le point de s'appesantir sur nous par les mêmes désolations qu'annonçait alors le prophète, et plus terriblement encore par des malheurs éternels.

Car, hélas! que faudra-t-il pour nous accabler au dernier jour? Nos sermons, les miens, ceux des autres, autant que vous en aurez inutilement entendu. Eh quoi Messieurs, moi qui vous chéris, qui vous honore, qui voudrais donner ma vie pour votre salut, je serai contraint alors de m'élever contre vous? Ah! quand je cesserais d'être, quand Dieu m'anéantirait, les vérités que vous apprenez de ma bouche subsisteront éternellement contre vous, et ne cesseront jamais de réveiller en vous cette désolante pensée : Tu l'as su, tu l'as dû faire, tu l'as pu faire, tu ne l'as pas voulu faire! Et vous n'avez pas oublié la parole du Sauveur : *Tout serviteur qui sait la volonté de son maître, et qui ne l'accomplit pas, sera plus durement puni* (*Luc.*, XII, 47).

Quelle est donc l'erreur de mon zèle et l'illusion de ma charité? Je crois contribuer à votre salut, et malgré moi je contribue à votre perte. Pour quelques bons sentiments que j'aurai peut-être fournis à quelques prédestinés, cachés dans cet auditoire, tout le reste, enveloppé dans la foule des réprouvés, sera plus criminel et moins digne de pardon, parce que j'aurai parlé, que si j'étais demeuré dans un éternel silence. O Dieu de miséricorde! ô Dieu Sauveur! ne le permettez pas ; ne souffrez pas que ma voix soit l'instrument de leur perte plutôt que de leur conversion. Si ma voix est trop faible, animez-la par la voix de votre sang ; que la voix de votre sang pénètre leurs consciences; qu'elle ouvre leurs esprits à la crainte de vous offenser ; qu'elle attendrisse leurs cœurs à la douceur de vous aimer; que la voix de votre sang vous attendrisse vous-même et vous rende sensible à l'excès de leurs malheurs. C'est pour eux, Seigneur, pour leur salut que vous avez versé ce sang. Que les démons se désespèrent : ils ont mérité leur enfer : ils y sont incorrigibles, obstinés dans leur malice et dans leur endurcissement. Vous n'êtes point mort pour eux. Voici des criminels, mais pour qui vous êtes mort ; leurs cœurs, tout durs qu'ils sont, ne sont que de terre et d'argile. Amollissez-les plutôt que de les briser, et que l'impression de votre sang change ces vases de colère et d'ignominie en vases de miséricorde et de gloire dans l'heureuse éternité. Ainsi soit il.

SECOND SERMON

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Apologie de la dévotion.

Quis ex vobis arguet me de peccato?

Qui de vous me convaincra de péché (*Joan.*, VIII, 46)?

Si le déchaînement du monde contre les personnes attachées à l'étude de la piété pouvait être un juste sujet d'en abandonner l'exercice, quel sujet n'auraient pas eu les apôtres d'abandonner Jésus-Christ, le voyant chargé par les Juifs des plus noires calomnies? Ce n'était pas seulement la populace ignorante qui le traitait indignement, c'étaient les chefs de la Synagogue, les scribes, les pharisiens, jusque dans les places publiques et dans le temple de Dieu.

L'évangile de ce jour nous les y représente attroupés autour de lui, pour contester sa doctrine et tâcher de le décrier par les outrages les plus piquants. Ils l'appelaient Samaritain, magicien, suppôt du démon, qui cachait sa mauvaise vie par l'éclat de ses prestiges et de ses fausses vertus : *Samaritanus es, et dæmonium habes* (*Joan.*, VIII, 48). C'était en premier lieu l'accuser d'hypocrisie, ensuite, pour réplique aux reproches qu'il leur faisait du mépris qu'ils avaient pour lui et pour sa parole, au lieu que leur père Abraham avait désiré de voir son avénement sur la terre, et l'avait vu avec joie, c'est-à-dire l'avait prévu : *Exsultavit ut videret diem meum; vidit et gavisus est* (*Ibid.*, 56), ils en prennent occasion de le traiter d'extravagant, de visionnaire et d'insensé, de ce que, n'ayant pas encore atteint cinquante ans, il prétendait avoir été vu d'Abraham, mort depuis près de vingt siècles; encore plus de ce qu'Abraham étant mort, il se vantait de tenir la vie et la mort attachées à sa parole : *Abraham mortuus est, et tu dicis : Si quis*

sermonem meum servaverit, non gustabit mortem. Quinquaginta annos nondum habes, et Abraham vidisti (*Joan.*, VIII, 52, 57). C'était en second lieu l'accuser d'extravagance.

Aujourd'hui, chrétiens auditeurs, les mondains se font un plaisir de porter les mêmes coups sur ceux qui embrassent son service, et s'ils ne vont pas jusqu'à leur jeter des pierres, comme ils voulaient alors en jeter à Jésus-Christ, ils ne leur épargnent pas les outrages ni les affronts. Le nom même de *dévot* leur semble renfermer l'ignominie de tous les autres, dont les Juifs tâchaient de flétrir la réputation du Sauveur, quand ils osaient le traiter d'*hypocrite* et d'*extravagant*.

C'est en effet à ces deux caractères odieux que la plupart des gens de bien sont marqués par les gens du monde. Il n'y a selon eux que deux sortes de *dévots :* les uns qui le sont de mauvaise foi, les autres qui le sont de bonne foi; les uns qui trompent, et les autres qui sont trompés. Les premiers, disent-ils, empruntent les couleurs et le nom de la piété pour tromper les yeux du monde, et ce sont les hypocrites; les autres, trompés par l'ardeur qui les porte à la piété, peu capables d'en démêler les illusions et les excès, y donnent aveuglément, par entêtement, par caprice ou par faiblesse d'esprit, et ce sont les extravagants.

Entre ces deux extrémités point de milieu selon les libertins, qui, ne connaissant rien au-dessus de la portée des sens, ne regardent la dévotion que comme un fantôme brillant, où les uns se laissent séduire, et dont les autres se servent pour séduire. Employons les deux parties de ce discours à venger la vraie piété de ces deux injustes affronts.

N'en rougissez point, vrais chrétiens, qui mettez l'honneur de servir Dieu devant tous les honneurs et tous les devoirs du monde : il doit être glorieux aux disciples de Jésus-Christ de recevoir des pécheurs le même traitement que leur maître; il leur serait honteux d'être mieux traités que lui. Votre mérite c'est de lui plaire, et par conséquent de déplaire à ceux qui ne lui plaisent pas. Si donc j'entreprends de repousser leurs calomnies, ce n'est pas pour vous en sauver la confusion, puisqu'elle doit rehausser l'éclat de votre couronne : il suffit, pour vous consoler et pour vous encourager, de vous exhorter à dire avec saint Paul : Non, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ, si j'étais assez malheureux pour plaire aux hommes : *Si hominibus placerem, Christi servus non essem* (*Galat.*, I, 10). C'est le seul intérêt de Dieu qui m'inspire ce discours. Il ne sera pas dit que les ministres de sa parole auront la faiblesse de se taire au milieu de tant de voix indiscrètes et téméraires qui osent s'élever contre ses fidèles serviteurs. Seigneur, ne laissez pas avilir votre cause dans ma bouche, accordez-moi la grâce de la soutenir avec fruit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On s'étonne souvent du petit nombre des vrais fidèles, et quelquefois même les vrais fidèles se font un devoir d'en gémir. Mais saint Augustin les avertit de réprimer leurs gémissements, et de se défier de l'orgueil qui peut s'y cacher. Que le pécheur, dit-il, ne se figure pas que tous lui ressemblent, et que le vertueux ne se croie pas seul vertueux : *Quisquis adhuc malus est, non putet neminem bonum esse. Quisquis bonus est, non putet se solum bonum esse* (*In psal.* XXV, *enar.* 2). Si quelque zélé, rempli de l'esprit d'Elie, osait se plaindre à Dieu de l'anéantissement général de la piété, Dieu pourrait lui montrer, comme il fit au prophète Elie, plusieurs milliers de serviteurs à qui la dépravation générale n'a point encore fait plier les genoux devant Baal (III *Reg.*, XIX, 10, 18; *Rom.*, XI, 4). C'est de quoi les mondains ne conviennent pourtant pas, mais se faisant, dit saint Jérôme, une espèce de consolation de la rareté des vertueux, ils tâchent de persuader qu'il n'y en a point, parce qu'ils ne veulent pas l'être, et pour décrier ceux qui en ont la réputation, la calomnie leur sert de preuve: *Remedium pœnæ suæ existimant, si nemo sit sanctus, si omnibus detrahatur* (*Epist. ad Asellam*).

La première que l'on emploie et avec plus de succès, c'est d'accuser d'hypocrisie ceux dont la vertu fait plus d'éclat. On ne manque pas en effet d'exemples anciens et nouveaux; les scandales, il faut l'avouer, ne sont même que trop fréquents; mais les conséquences qu'on en tire au désavantage de la vertu font, il faut aussi l'avouer, un des grands scandales du monde.

Il serait à souhaiter que tous les dévots le fussent avec assez de perfection pour n'avoir pas besoin d'autre apologie que de celle dont Notre-Seigneur se servit contre les Juifs, quand, pour réponse à leurs injures, il leur disait : Qui de vous me convaincra de péché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Mais il n'y a qu'un Homme-Dieu qui puisse offrir sa vertu au risque d'une telle épreuve. Il y aura toujours dans nos plus belles qualités un mélange d'imperfections qui en rabaisseront le prix et nous exposeront à la censure des hommes, en quelque condition que nous soyons. Et comme il est naturel à l'homme qui sent ses défauts de les vouloir cacher aux yeux des autres, il s'ensuit qu'il y a des hypocrites en toutes les conditions.

Saint Augustin en fait une maxime générale et sans exception. Sachez, nous dit-il, qu'en toutes les professions il y a des hypocrites. *Scitote omnem professionem habere fictos* (*In psal.* XCVII, *n.* 13). L'injustice des mondains c'est de n'attribuer cette maxime qu'aux seuls dévots, de les regarder tous avec la fausse prévention qu'ils doivent tous être parfaits, exempts des passions et des faiblesses humaines, au lieu de convenir que, comme dans la profession des armes il y a de vrais et de faux braves, et dans la profession des lettres de vrais et de faux savants, ainsi dans les autres professions on ne doit pas être surpris que, par un effet inévitable de la faiblesse du cœur humain, il y ait dans la profession du christianisme

et de la vertu de vrais et de faux fidèles, de vrais et de faux dévots : *Scitote omnem professionem habere fictos.*

Le comble de l'injustice où se portent les mondains, c'est que, pour démêler les hypocrites en matière de vertu, ils ne gardent nulle des mesures d'équité qu'ils gardent à l'égard des autres en toute autre profession. Car pour être déclarés faux braves, il faut plus que des soupçons et des imaginations, il faut des preuves de lâcheté certaines et avérées. Et pour un faux brave déclaré, toute la nation, tout le pays d'où il est, n'est pas noirci de la même tache. Et quand la tache passerait à la nation tout entière, on n'en conclurait pas qu'il n'y a point sur la terre de vraie valeur. Et quand on en tirerait cette injuste conclusion, ce ne serait point sur le jugement des gens ignorants en matière de valeur, ou qui sont ennemis des braves, ou qui ont intérêt de les décrier, ou qui sont eux-mêmes décriés par des éclats publics de poltronnerie. Ce n'est qu'à l'égard des dévots que ces quatre règles sont oubliées, toutes nécessaires qu'elles sont à l'équité d'un jugement.

Car ne voit-on pas tous les jours qu'en premier lieu les soupçons, les idées, les rapports sans fondement passent dans l'esprit des mondains pour des convictions certaines d'hypocrisie ; en second lieu, que l'hypocrisie personnelle et avérée d'un seul dévot passe et s'impute en général à toute la race des dévots ; en troisième lieu, que l'hypocrisie des dévots passe jusqu'au décri de la profession même, et fait juger aux mondains que la dévotion n'est qu'un nom ; que ceux, en quatrième lieu, qui portent ce jugement et qui en sont crus sur leurs avis, sont eux-mêmes les ennemis déclarés de la dévotion, gens du monde, gens de plaisir, intéressés à la voir bannie de la terre, et la plupart notés par une profession publique d'impiété? Ces quatre moyens de nullité ne mettent-ils pas au néant l'accusation d'hypocrisie intentée aux gens de bien? Mais montrons-en plus en détail l'injustice et la nullité.

1. La première se prend de l'insuffisance des preuves. Il s'agit d'établir une accusation importante, où il y va de tout l'honneur et de tout le crédit de l'accusé, suffit-il pour cela d'alléguer contre lui vos conjectures, vos doutes, vos soupçons et vos préjugés ?

Les Juifs accusent Jésus-Christ et ses disciples de violer le sabbat. Qu'ont-ils fait ? Le maître a guéri des malades, et les disciples ont cueilli des épis de blé au jour du sabbat; de plus les disciples, au mépris de la tradition des anciens, ne lavent pas leurs mains avant leurs repas. Quel rapport de ces actions édifiantes ou indifférentes à l'énormité du mépris et l'infraction de la loi ? Quel renversement de raison dans ces censeurs passionnés, qui osent leur tourner ces bagatelles en crime? Avec la même audace et le même aveuglement ils accusent Jésus-Christ et saint Jean d'hypocrisie : sur quoi? sur des fondements également chimériques et directement opposés. Jésus-Christ, disent-ils, mange quelquefois à la table des publicains; Jean-Baptiste ne boit ni ne mange. D'où ils concluent que l'un est un buveur, un homme de bonne chère, ami de la débauche aussi bien que des débauchés : *Homo vorax et potator vini, peccatorum amicus;* et que l'autre est un possédé, soutenu par le démon dans l'austérité de ses jeûnes : *Et dicunt, dæmonium habet* (*Matth.*, XI, 19).

C'est ainsi que les libertins qui ne gardent nulles mesures, et qui portent tout à l'excès dans leurs passions, ne jugent des gens de bien que sur ce qu'ils sentent en eux-mêmes. Comme ils ne savent ce que c'est que tempérance dans les repas, qu'assiduités sans attachement, que familiarités sans crimes, comme le jeûne et la pudicité leur semblent incompatibles avec les besoins et les désirs naturels, qu'ils ignorent l'empire que la grâce donne à un cœur sur ses plus fortes inclinations, ils se persuadent faussement par leur propre expérience et leurs propres sentiments que c'est assez d'avoir un cœur pour en devenir l'esclave, que c'est assez d'être amis pour entrer dans tous les désordres et les excès d'un ami, qu'il suffit d'approcher des grands et d'être attaché à la cour pour en prendre tous les vices, et qu'enfin tout ce que la vie vertueuse a d'extraordinaire et de surprenant ne se fait que par des ressorts de malice et de fourberie.

Perversité de jugement encore plus injuste, en ce que la plupart du temps on fait aux dévots des vices choquants de ce que l'on regarde en d'autres gens comme des qualités louables. Qu'un dévot veille de près à ses affaires domestiques, c'est un esprit intéressé; qu'il se conduise avec précaution, c'est un génie défiant et artificieux ; qu'il soutienne ses droits en justice, c'est un chicaneur; qu'il ménage les gens d'honneur, c'est un flatteur et un politique; qu'il se défende de l'oppression, c'est un vindicatif, un emporté. Tout cela, dans un homme indifférent pour la vertu, passera pour vigilance, habileté, sagesse, application nécessaire aux affaires de sa famille, aux devoirs de son état. Mais dans l'homme de piété tout cela deviendra chicane, avarice, acharnement, fourberie, animosité. On exigera de lui ce qu'on n'exige point du reste du monde; on voudra que du moment qu'il s'est déclaré pour la vertu, non-seulement il soit devenu sans défaut, mais insensible même à ses plus justes intérêts.

Vous, censeurs, pour vous faire avouer votre iniquité, répondez-moi. Que le dévot renonce à tout soin de ses affaires, qu'il se laisse piller à toutes mains, qu'il ne se donne aucun mouvement pour sa famille et ses enfants, que sa réputation ne lui soit rien, qu'il n'ait nul égard pour personne, aussitôt ne direz-vous pas que c'est un farouche, un imbécile, un homme indigne de vivre et la honte du genre humain ? Quel est donc votre caprice et votre malignité, puisque enfin, par quelque chemin qu'il suive la piété, sa conduite est toujours exposée à vos invectives? Que lui reste-t-il pour les éviter, si ce

n'est de renoncer à la piété pour embrasser vos maximes? Alors vous rendrez justice à ses bonnes qualités et ferez grâce à ses faiblesses; vous lui tournerez en vertu tout ce que vous trouviez en lui de plus odieux : il sera, malgré ses défauts, la bonne foi, l'honneur, la probité même; et tout cela selon vous vaut mieux que la piété.

C'est cependant sur ce pied que le monde pécheur se déchaîne contre les fidèles, outrant leurs imperfections, empoisonnant leurs intentions, leur faisant des crimes des faiblesses attachées à leur humeur et à leur tempérament. Si vous n'alléguez point contre eux d'autres preuves d'hypocrisie que ces sortes de préventions, ils doivent être à couvert de vos reproches, et les vrais dévots ne sont pas si rares que vous le pensez.

2. Convenons cependant qu'il n'y a point de si solide vertu qui ne soit sujette aux fragilités humaines. On a vu des chutes éclatantes, on en voit encore tous les jours; mais une seconde injustice aussi criante que la première, c'est l'imputation de l'hypocrisie d'un seul à tout le corps de ceux qui font profession de vertu.

Toutes fautes sont personnelles : c'est un principe d'équité reçu partout. Comme on n'est vertueux que par ses propres vertus, on ne peut être imparfait et vicieux que par ses propres vices et par ses propres défauts. La difformité d'une mère ne sert même qu'à relever la beauté de ses enfants; les déréglements d'un enfant ne donnent que plus d'éclat à la sagesse de ses frères; un serviteur insolent fait mieux connaître le prix de la fidélité des autres, et n'y en eût-il qu'un de constant dans son devoir, il en devient plus cher et plus précieux à son maître. Au contraire en matière de piété, l'hypocrisie d'un seul répandra son infamie sur les plus parfaits : on ne fera grâce à personne. Hélas! Messieurs, il ne fallait que dix justes à la clémence de Dieu pour fermer les yeux de sa justice à toutes les horreurs des habitants de Sodome et lui faire supprimer l'arrêt de leur destruction : *Non delebo propter decem* (*Genes.*, XVIII, 32); et maintenant il ne faut que dix coupables, un seul coupable aux yeux du monde malin, pour perdre la réputation d'un monde entier d'honnêtes gens, pour attacher à tous ceux d'une telle profession, d'une telle robe, d'un tel nom, des caractères d'infamie que nul éclat personnel de vertu ne pourra jamais effacer. Ce ne sera plus par leurs œuvres qu'on les jugera criminels, ce sera par leur seul nom : *Per nomen rei sumus*. Est-il possible que ce reproche que Tertullien faisait de son temps aux païens ennemis du christianisme puisse être fait maintenant par les fidèles chrétiens aux lâches chrétiens? Vous nous appelez dévots. Il est vrai, nous voulons l'être, et nous tâchons d'en remplir les devoirs. Est-ce donc là notre crime et ce qui attire sur nous votre haine et vos mépris? *Per nomen rei sumus*. Si quelque faute échappe à quelqu'un de nous, est-ce, disait saint Augustin, de quoi vous autoriser à nous en rendre le scandale et la confusion commune? Est-ce à vous à crier : Voilà la vie des dévots : *Ecce quæ faciunt christiani* (*Aug.*, *in psal.* XXX, *enar.* 3, *num.* 11)? Dites : Voilà la vie des faux dévots, des dévots qui démentent leur nom et leur profession. N'aurez-vous jamais l'équité de traiter chacun selon son mérite, et de discerner, de connaître, avant que de condamner?

De ce discernement les païens étaient incapables : *Non separat*, *non discernit* (*Aug.*, *ibid.*). Ils avaient intérêt à décrier les chrétiens, à les accabler, vrais ou faux, sous les mêmes calomnies. Mais nous, Messieurs, qui vivons sous la même loi, qui sommes tous unis par la même religion, par quel aveuglement nous trouvons-nous divisés en deux partis différents, dont l'un fait gloire d'être dévot, l'autre fait gloire de ne pas l'être, où la honte des uns est la consolation des autres, où les sentiments, les maximes et les intérêts sont directement opposés? De quelque état que nous soyons, profanes, ecclésiastiques, séculiers et réguliers, ne nous suffit-il pas d'être engagés au service du même Maître, au culte du même Dieu, pour avoir un même intérêt de ne point divulguer nos fautes, et nous faire un honneur commun de l'honneur de chacun de nous? Un d'entre vous est un démon, disait Jésus-Christ à ses apôtres : *Ex vobis unus diabolus est* (*Joan.*, VI, 71). Il voulait parler de Judas. Ce démon seul corrompit-il le mérite de la vertu de ses onze compagnons? Quand la douzième partie des sectateurs de la vertu serait aussi détestable que Judas, quel droit aurait-on d'en rejeter l'opprobre et la confusion sur le reste de leurs confrères? Il ne vint pas même en pensée aux confrères de Judas de rechercher par conjectures sur qui d'entre eux ce reproche pouvait tomber. Judas ne leur en devint ni plus suspect ni moins cher. Le jour même de sa trahison Jésus les ayant avertis encore plus expressément qu'un d'entre eux l'allait trahir, ils n'étendirent point leur défiance au dehors, chacun d'eux ne songea qu'à sonder sa propre conscience, et qu'à demander tristement à Jésus-Christ : Hélas! Seigneur, n'est-ce point moi? *Nunquid ego sum, Domine* (*Matth.*, XXVI, 22)?

Telle devrait être parmi nous la discrétion de la langue et la simplicité des jugements, surtout à l'égard des personnes et des conditions sacrées. C'est au contraire à l'égard de ces gens-là que le zèle outré des gens du monde éclate avec plus d'aigreur, jusqu'à faire retomber les scandales des dévots sur la dévotion et la religion même : troisième affront plus indigne encore que les deux premiers.

3. Car est-il rien de plus commun que ce faux raisonnement? Comment se peut-il, dites-vous, que la vertu, la religion, la probité, la piété, soient quelque chose de véritable et de réel dans le monde, si ceux qui nous la prêchent et qui veulent s'en faire honneur sont les premiers à la trahir, et nous donnent dans leurs mœurs des exemples tout contraires?

A ce raisonnement Jésus-Christ a répondu lorsqu'en même temps qu'il criait contre l'hypocrisie des scribes et des pharisiens, il avertissait le peuple juif de ne se pas régler sur leurs œuvres, mais sur la doctrine qu'ils prêchaient dans la chaire de Moïse, au nom et de la part de Dieu. *Quæcunque dixerint vobis facite; secundum opera vera illorum nolite facere* (*Matth.*, XXIII, 3). N'était-ce pas déclarer que la vérité de la religion n'est point fondée sur le caprice des hommes, et n'a point d'autre fondement que l'autorité de Dieu? Que serait-ce en effet qu'une religion qui dépendrait de nos mœurs, de nos passions, de nos vices et des inconstances continuelles où la corruption de nos cœurs nous rend sujets?

Rien au contraire ne prouve mieux la divinité de la religion que sa fermeté inébranlable au milieu des désordres et des abominations, non-seulement de ceux qui se déclarent ses ennemis, mais de ses ministres mêmes et de ses propres enfants. Depuis combien de temps aurait-elle disparu, si elle n'avait pour appui que les mœurs et exemples des hommes? A peine fut-elle établie qu'elle eut à rougir de ses nouveaux sectateurs, qui même en l'annonçant la décréditaient par leur conduite. On sait les gémissements de saint Paul et de saint Jean sur les chrétiens imposteurs qui s'érigeaient en apôtres et traversaient leurs travaux (*Rom.*, XVI, 18; III *Joan.*, *v.* 3). Saint Cyprien déplorait la fragilité de ceux de son temps, qui, zélés pour la foi jusqu'à souffrir les prisons et les fers, prêts à signer l'Evangile de leur sang, le démentaient par leurs œuvres. Illusion déplorable! disait-il. *Christum confiteri velle, et Evangelium Christi negare* (*Epist. ad Moïs. et Max.*). La religion ne fut pas plutôt à couvert de la fureur des tyrans, qu'elle en trouva de nouveaux dans ses propres défenseurs, dans ceux qu'elle honorait comme ses oracles et ses chefs. Les évêques appelés à la cour de Constantin, comme amis et confidents, en y portant la lumière de l'Evangile, y portèrent en même temps le scandale de leurs divisions, de leur ambition, de leur jalousie et des plus honteuses calomnies dont les cœurs corrompus pussent s'entre-déchirer. Si ce prince eût mesuré la religion par les mœurs, comme les esprits forts de notre temps, n'eût-il pas dû retourner au paganisme ou tomber dans l'irréligion? N'y tomberait-on pas tous les jours en lisant les horreurs éclatantes de tous côtés dans l'histoire de l'Eglise, si la droiture du bon sens ne suggérait aux lecteurs cette sage réflexion, que ce déluge général de malice et de corruption répandu depuis tant de siècles sur la face du monde chrétien, n'y ayant point encore englouti la religion ni les autres vertus qui lui sont associées, il faut nécessairement qu'elles aient pour auteur et pour protecteur une puissance au-dessus de toute puissance humaine? et quelle autre que celle d'un Dieu?

Non, faux subtils, non, jamais vous ne chasserez du monde et vous n'abolirez en vous l'idée d'une religion qui doit présider à nos mœurs. Publiez, tant qu'il vous plaira, que le nombre des hypocrites augmente et se multiplie tous les jours. Jésus-Christ même l'a dit, qu'il y a peu d'élus et peu de vrais gens de bien. Mais quelque rares qu'ils soient, il en reste toujours assez pour vous forcer malgré vous à reconnaître la religion et la vertu. Vous ne criez même contre les faux vertueux que parce que vous les croyez obligés d'être sincères, et coupables de ne l'être pas. Selon vous-mêmes, il est donc vrai qu'il faut honorer son Dieu, vivre selon la religion, qu'il faut être vertueux et l'être de bonne foi, sous peine de se rendre infâme et coupable d'hypocrisie.

Or, si ce sont là des vérités, elles le sont pour vous aussi bien que pour les autres, et le nombre de ceux qui démentent par leurs mœurs ces indubitables vérités fût-il encore sans comparaison plus grand, nous sommes tous débiteurs envers la loi. L'exemple des mauvais païens n'éteint point votre obligation personnelle. Il faut payer pour vous, et chacun pour soi. Non, vous ne serez point damnés par la perfidie de Judas, par les dissolutions ni par les profanations de ceux qui vous prêchant l'Evangile en auront par leurs scandales déshonoré la sainteté. Ce ne sera pas par leurs crimes que vous serez condamnés : comment donc seriez-vous excusés et justifiés par leurs crimes? C'est sur la loi de Dieu qu'ils seront jugés, eux et vous. Vous avez jugé de la vérité de la loi par leurs œuvres, effets de leur perverse et fragile volonté; vous deviez en juger par leur doctrine, appuyée sur la parole et l'autorité de Dieu.

Car comment ces hommes scandaleux sont-ils assez puissants pour vous entraîner par leur exemple, eux qui par cela même attirent votre indignation sur eux? Qui suis-je, moi, disait saint Augustin, si j'étais assez malheureux pour tomber dans le péché? Qui suis-je et qui serais-je moi pour vous y engager par mon exemple? *Quid enim ego sum : Quid sum* (*In psal.* XXXVI, *enar.* 3, *n.* 19)? Suis-je tout le monde chrétien? tout l'héritage du Fils de Dieu? Suis-je le Fils de Dieu même? Celui qui vous porte la loi de Dieu est un homme corrompu; mais la loi qu'il vous porte, est-ce une loi corrompue? Celui qui vous la prêche est un avare, un dissolu, Dieu l'est-il? dit saint Augustin; c'est Dieu qui vous prêche par sa bouche : accusez Dieu si vous l'osez. *Non est malus qui tibi loquitur sermo Dei. Accusa Deum, si potes* (*In psal.* CXXVIII, *n.* 4). O pécheurs dignes de pitié! pécheurs vraiment misérables, qui vous réglez sur ce que font les hommes, et qui oubliez ce qu'a fait et ce que fait votre Dieu! *O miseros homines! qui homines intuendo, Christum obliviscuntur* (*Serm.* 351, *de Pænit.*, *n.* 11). Eh bien! vous ne trouvez dans tout le siècle présent personne devant vos yeux qui puisse vous servir de modèle de vertu : tout vous y est suspect de mauvaise foi, d'hypocrisie. Votre Sauveur l'est-il, pécheur? A-t-il perdu ses peines et son sang, quand il est descendu du ciel pour être votre modèle? Ignorez-vous par quelle noble et

longue postérité de solitaires, de martyrs, de saints de tous les âges et de toutes les conditions, l'autorité de ses exemples et la vérité de sa loi s'est perpétuée jusqu'à vous? C'est là qu'il faut porter vos yeux, non pas sur ceux dont vous décriez la conduite, et dont l'hypocrisie vous paraît digne d'horreur. Car n'est-ce pas un étrange entêtement de crier contre ceux dont les déréglements déshonorent l'Evangile, et de vous croire autorisés par leurs mêmes déréglements à commettre en public aux yeux du monde ce qu'ils ne commettent qu'en secret, et qu'ils tâchent de cacher à tous les yeux?

4. Et c'est là, Messieurs, le quatrième et dernier degré d'injustice en cette scandaleuse accusation : l'incompétence de leurs juges et de leurs accusateurs. Un criminel atteint et convaincu d'homicide est-il reçu en récrimination ou en délation d'homicide? Et comment des hommes sans vertu, sans piété, s'érigent-ils donc en censeurs de la vertu déguisée, en vengeurs de la vraie et sincère piété? Du moins si nous sommes méchants, nous le sommes, disent-ils, sans imposture, et nous n'affectons point de paraître vertueux. Etrange présomption! Parce qu'ils ont levé le masque du libertinage, et qu'ils se font honneur de scandaliser le public par des excès éclatants, ils auront le droit de découvrir les pécheurs qui demeurent sous le masque, et d'ouvrir les yeux du public sur les désordres secrets que la Providence tient cachés. Encore si c'étaient de vrais gens de bien qui s'arrogeassent ce droit de censure, ils pourraient être autorisés par les lumières de leur zèle et par la droiture de leurs motifs; mais que les plus passionnés, les plus outrés dans leurs excès, surtout les plus ignorants dans les devoirs du christianisme, et conséquemment les plus incapables d'en juger, soient crus sur les calomnies dont ils osent défigurer la conduite des gens de bien, c'est ce qui doit paraître insupportable à quiconque a de la raison.

Vous ne trouvez, dites-vous, personne qui vive bien : comment en trouveriez-vous, demande saint Augustin? Vous ignorez ce que c'est que bien vivre : *Nullus tibi recte vivere videtur, quoniam quid sit recte vivere ignoras* (*Serm.* 331, *de Pœnit.*, *n.* 11). Comment en trouveriez-vous? Vous n'êtes environné que de gens perdus, qui répandent autour de vous l'air de la débauche, et vous rendent insensible à l'air et au goût de la vertu : *Partim non inveniunt bonos, dum ipsi mali sunt.* Comment en trouveriez-vous encore une fois? Vous les fuyez, vous craignez d'en trouver; votre plaisir serait de ne voir partout que licence et que désordre, et de vous persuader que tout le monde est comme vous : *Partim timent invenire, dum mali esse semper volunt.* Quel témoignage en cela portez-vous contre vous-même, et pour quel vous déclarez-vous? Vous ne pouvez vous figurer qu'aucun, faisant profession d'austérité, de piété, de continence, puisse être fidèle aux devoirs de son état : *Nulli cœlibi credentes pudicitiam*, dit saint Jérôme ; y pensez-vous? Croire que personne n'est chaste, que personne ne croit en Dieu, n'est-ce pas vous accuser vous-même d'irréligion, d'impudicité, d'impiété? N'est-ce pas divulguer votre infamie? *Ostendentes quam sancte vivant, qui male de omnibus suspicantur* (*Hier.*, *adversus Vigil.*).

Tournez donc contre vous l'indignation que vous prétendez inspirer contre les dévots. Dites-vous à vous-même ce que Notre-Seigneur disait à ces faux zélés qui réclamaient la sévérité de sa loi contre la femme adultère et la voulaient faire lapider : *Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre* (*Joan.*, VIII, 7). Le dessein du Sauveur n'était pas d'abolir la loi, mais d'ôter à ces malins délateurs l'audace de se porter pour vengeurs de la loi qu'ils violaient eux-mêmes en tant de honteuses manières. Il se baissait en même temps, et de son doigt il écrivait sur la terre à leurs yeux leurs péchés secrets. Les vôtres sont écrits, pécheurs, non pas sur le sable, mais dans votre conscience, en caractères aussi durables que vous. Appliquez là vos yeux et votre censure, et si vous ne vous corrigez pas, faites du moins ce que la honte fit faire alors à ces Juifs : ils se retirèrent et laissèrent l'accusée au jugement de Jésus-Christ. Imitez-les : laissez à celui qui voit le fond des cœurs à démêler l'innocence et la vérité d'avec le mensonge et l'hypocrisie. Jugez vous avant que d'oser juger vos frères, et quand vous aurez séparé du nombre des hypocrites tous ceux que vous condamnez, sur de simples imperfections dont vous faites malignement des crimes, tous ceux que vous condamnez sur des crimes d'autrui déguisés en crimes personnels, tous ceux que vous condamnez sur vos faux préjugés contre la dévotion même et contre la religion, vous reconnaîtrez alors que la dévotion n'est pas un vain nom, que le nombre de ceux qui la cultivent avec fruit et avec honneur n'est pas si petit qu'il vous le semble, et qu'en juger autrement c'est le plus honteux témoignage que vous puissiez rendre contre vous.

Peut-être direz-vous qu'il y a des dévots de bonne foi, mais que s'ils sont exempts d'hypocrisie, ils ne peuvent éviter le reproche d'extravagance. Il faut repousser ce second affront dans le dernier point.

SECONDE PARTIE.

Je suppose, Messieurs, que je traite avec des chrétiens pour qui Jésus-Christ, ses mystères, sa doctrine et son Evangile est vérité. Car si je parlais à des infidèles, avant que de leur justifier la dévotion, je devrais leur prouver la vérité de la religion, ce qui n'est pas aujourd'hui de mon dessein, mais de faire sentir aux mauvais chrétiens l'injure qu'ils font aux vrais fidèles. Je parle donc à des gens tous de même religion, les uns plus, les autres moins instruits et moins zélés, comme Notre-Seigneur parlait aux Juifs, ses citoyens et ses frères, et je dis qu'accuser la dévotion d'extravagance est ignorer la religion, la contredire, la combattre, en un mot, n'être pas chrétien.

Car en quoi fait-on consister cette extravagance prétendue? En deux choses : premièrement, dans le mépris qu'inspire la dévotion pour les honneurs, les plaisirs et les intérêts de la vie, ce qui est réduire les dévots à une imbécillité de courage, à une bassesse de sentiments incompatible avec tous les devoirs de la société civile : voilà la première extravagance dont on ose les accuser. La seconde est dans le motif de ce mépris des biens présents, qui n'a pour tout appui que l'idée des biens éternels invisibles à nos yeux, et connus seulement par la pointe de l'esprit. Voilà, selon vous, leur seconde extravagance. L'une est bassesse d'esprit, l'autre est entêtement d'esprit : deux espèces de dévots qui croient l'être de bonne foi, les uns imbéciles et les autres entêtés : imbéciles, fuyant lâchement les honneurs et les devoirs de la vie ; entêtés, risquant fièrement tous les avantages présents pour un avenir incertain. Messieurs, un mot d'avis avant que d'entrer en matière.

Je conviens avec vous qu'il y a dans la dévotion des esprits faibles et des esprits entêtés. En quelle condition n'y en a-t-il pas ? Il ne faut point les aller chercher dans les déserts, ni dans les cloîtres, ni dans les villes et dans les cours ; parcourez les charges et les emplois, examinez le génie et les qualités de tous ceux qui les occupent. On porte là chacun son caractère naturel, et si l'officier est mal propre à soutenir l'office avec honneur, on n'en rejette point la confusion sur l'office, elle demeure attachée à l'indignité de l'officier.

Qu'il y ait des dévots imbéciles ou entêtés, ce n'est donc pas de quoi il s'agit : il s'agit de savoir si c'est la dévotion qui en est la cause, ou leur propre tempérament naturel et personnel. Or ce que j'ai à vous montrer, c'est qu'en premier lieu la dévotion est par ses maximes fondamentales et ses principes essentiels, ce qu'il y a de plus propre à former une grande âme, à l'élever au-dessus de tout ce qui vous paraît grand, et qu'au contraire, en second lieu, la bassesse, l'entêtement et le renversement d'esprit est du côté des gens du monde qui, vivant dans la religion, font gloire de négliger et de mépriser la dévotion, qui est le brillant pour ainsi dire et la fleur de la religion.

1. Vous ne comprenez pas qu'il puisse y avoir du sens, du courage et de l'honneur à renoncer aux plaisirs de la jeunesse, aux moyens de s'enrichir, au soin d'avancer sa fortune, aux passions enfin qui passent dans l'estime et dans l'idée du public pour les grandes, les belles et les nobles passions. Pour cela vous croyez qu'il faut être né stupide, et sans sentiment, et sans cœur. Non, Messieurs, il ne faut pour cela que bien connaître le maître et le Dieu que l'on sert, que se confier à ses promesses, et joindre une ferme espérance à une sincère foi. Voilà ce qui sauve le vrai chrétien du reproche de folie, d'extravagance et d'imbécillité.

A voir, dit saint Augustin, le laboureur jeter tranquillement ses grains et prendre tant de peine à les ensevelir en terre, ne le croirait-on pas hors de sens? C'est l'espérance de la moisson, tout incertaine qu'elle est, qui justifie sa conduite, et c'est aussi l'espérance et la foi de l'avenir qui distingue entre les chrétiens les insensés et les sages : *Ut non sit imprudentia, spes facit* (*In psal.* LXVIII, *n.* 6).

Je ne suis point surpris que Moïse encore enfant se laissât flatter par l'éclat du trône de Pharaon, dont il passait pour l'héritier. Il ne connaissait rien alors de plus beau que d'être roi ; mais que Moïse, devenu grand, averti qu'il était destiné de Dieu pour délivrer son peuple et pour assujettir l'Egypte et Pharaon même à l'empire souverain de Dieu, que Moïse, dis-je, avec cette foi et cette ferme assurance renonçât aux honneurs de la royauté : *Fide Moyses grandis factus negavit se esse filium filiæ Pharaonis* (*Hebr.*, XI, 24), où était là sa folie? Elle eût été à s'en tenir aux droits de sa fortune présente, à s'endormir aux ordres et aux promesses de Dieu, sur l'attrait des vaines douceurs d'une courte vie. Et qu'importe à l'homme de bien de se voir méprisé du reste des hommes, pourvu qu'il ait l'estime et l'affection de son Dieu?

Qu'importait à saint Louis de n'avoir recueilli pour fruits de ses saintes entreprises que les fers et la mort dans un pays ennemi, puisqu'il se sentait en mourant assez heureux pour oser prononcer ces paroles du prophète : *Introibo in potentias Domini* (*Ps.* LXX, 16) : Je meurs, mais je vais entrer dans les grandeurs du Seigneur. Quel conquérant mourant dans le sein de la victoire oserait en dire autant? Il n'y a que la piété qui puisse inspirer cette heureuse confiance, et dans quelques malheurs et quelques humiliations que l'on ait passé la vie, on a été vraiment grand, sage et heureux, quand on l'est au dernier moment.

Ce que vous appelez bassesse de cœur dans les fidèles est donc leur solide grandeur, et l'entêtement orgueilleux que vous imputez à leur fermeté fait leur véritable gloire. On se trompe, dit saint Paulin, sur l'orgueil et l'humilité : sachez qu'il y a, dit-il, un saint orgueil et une humilité criminelle : *Est et sancta superbia, et humilitas iniqua* (*Epist.* 21, *ad Amand.* 2). Il nous apprend ce que c'est que ce saint orgueil : c'est de mépriser le siècle et toute autorité contraire à celle de Dieu ; c'est de ne rien craindre que Dieu et de ne rien aimer que Dieu. Notre cœur est trop grand pour porter ailleurs ou sa crainte, ou son amour : *Nihil nisi Deum timeamus ; nihil supra Deum diligamus* (*Ibid.*).

Etait-ce bassesse d'âme, entêtement, extravagance au fidèle Mardochée, quand, au mépris de la faveur et de la colère d'Aman, il refuse de fléchir le genou et de se courber devant lui : *Non flectebat genu, neque adorabat eum* (II *Machab.*, VII, 8). Non, mais c'était un saint orgueil que sa piété lui inspirait, et qui, malgré l'esclavage où toute la cour était tombée, l'empêchait de rendre à un indigne favori la vénération due à Dieu et aux rois, images de Dieu.

Etait-ce une extravagance au généreux Eléazar, si ferme dans sa vieillesse à garder la loi de Dieu, de répondre à ses amis, qui lui suggéraient les moyens d'accommoder sa conscience aux ordres d'Antiochus : Convient-il de feindre à mon âge, et de déguiser ma religion? *Non ætatis nostræ dignum est fingere* (II *Machab.*, VI, 30). Etait-ce une folie aux jeunes Hébreux de dire à Nabuchodonosor, qui leur voulait faire adorer sa statue sous peine du feu : Plutôt le feu, nous n'avons point d'autre réponse à vous faire : *Non oportet nos de hac re respondere tibi* (*Dan.*, VI, 19)?

En était-ce une à Jean-Baptiste, envoyé pour prêcher la pénitence aux pécheurs, d'aller dire en face à Hérode : Il ne vous est point permis de retenir la femme de votre frère : *Non licet tibi* (*Marc.*, VI, 18)? En était-ce une aux apôtres de déclarer aux magistrats qui leur défendaient de parler de Jésus-Christ, qu'ils ne leur pouvaient obéir : *Non possumus?* Non-seulement nous ne nous tairons pas, mais il ne nous est pas possible. En était-ce enfin une à tant de martyrs, à tant de saints fermes dans leurs devoirs, d'imiter ces nobles exemples, au mépris de tous les égards et de tous les intérêts humains? Il est vrai qu'ils perdaient par là la faveur et la protection des grands, qu'ils se fermaient l'entrée aux honneurs et aux dignités, qu'ils s'exposaient aux affronts et aux railleries publiques. Et si c'est en ce sens que vous les traitez d'esprits bas et d'insensés, c'est que vous ignorez ce que c'est que sagesse et grandeur d'âme. Apprenez donc que l'une et l'autre est là, dans ces sentiments que la vraie piété inspire, et que le monde avec tout son éclat et son faste imaginaire ne vous donnera jamais.

2. Vous vous en piquez cependant. A quel titre? Et finissons par cette dernière réflexion. Je vous ai fait voir la sagesse et la grandeur d'âme des fidèles, qui vous paraissent imbéciles et extravagants, parce qu'ils préfèrent à tout la religion qu'ils professent. Faites-moi comprendre à votre tour quelle est la sagesse et la grandeur d'âme de ceux qui se font honneur d'avoir une religion, et qui n'ont pas honte d'en négliger les devoirs, qui font profession de croire et qui ne vivent pas selon leur foi.

Croire un Dieu, et se faire un Dieu de son plaisir et de sa fortune; croire une âme immortelle, et ne vivre que pour son corps; croire une récompense éternelle, et ne rien faire pour la mériter; croire un châtiment éternel, et ne rien faire pour l'éviter, c'est là ce que vous faites, pécheurs, et c'est là ce qu'il faut appeler folie : c'est sur vous-mêmes qu'il faut tourner cette pitié satirique qu'il vous plaît de porter aux gens de bien. C'est vous, malgré tout votre esprit, tout l'éclat de votre naissance et toute la noblesse prétendue de votre cœur, qu'il faut accuser d'imbécillité, de bassesse et de lâcheté. Vous ne vivez pas selon votre foi, c'est que vous n'en avez pas le courage, c'est que ses devoirs vous font peur, c'est que le respect du monde vous intimide, et que vous n'osez faire violence à la moindre de vos passions. Est-ce à vous d'appeler les gens de bien insensés et imbéciles?

Peut-être direz-vous que vous n'avez point de foi : eh bien! faites-moi donc comprendre la sagesse de ceux qui n'ont point de foi. Du moins vous avez une raison : vivez-vous selon ses règles? Avouez qu'elle vous est importune autant pour le moins que la foi; qu'elle vous prescrit, comme la foi, des devoirs où vous n'avez pas la force de vous soumettre; qu'elle a, comme la foi, ses pointes et ses remords; qu'il vous faut étouffer ces pointes et ces remords pour être tel que vous êtes, et que si vous osiez dire : Je suis sans raison, avec aussi peu de confusion que vous dites : Je suis sans foi, vous vous réduiriez aussi aisément au rang des bêtes qu'au rang des ennemis de la foi.

Si vous ne comprenez pas après cette discussion la folie des gens du monde et la sagesse des gens de bien, c'est que vous ne comprenez pas comme eux ce que c'est que Dieu. Comment donc vous mêlez-vous de juger des choses de Dieu, des devoirs et des mœurs de ceux qui le servent? Ne méritez-vous pas la confusion que fait Notre-Seigneur aux Juifs dans l'évangile de ce jour, et que chaque fidèle a droit de vous faire après lui? « *Vos dicitis quia Deus vester est, et non cognovistis eum :* Vous dites, leur reproche-t-il, que le Seigneur est votre Dieu, et vous ne le connaissez pas; mais moi je le connais, et pour cela ma gloire ne m'est rien, je ne cherche que la sienne, et je l'honore par le mépris que vous semblez faire de moi. *Honorifico Patrem, et vos inhonorastis me* (*Joan.*, VIII, 49, 55). »

Le vrai fidèle connaît Dieu, et le connaît si grand, qu'il mesure à sa grandeur toutes les autres grandeurs, et ne connaît sur la terre rien de grand que ce qui est soumis à Dieu. Rempli de cette idée de grandeur, rien ne l'éblouit, ne le charme et ne l'étonne. Il est, selon l'expression de saint Paul (II *Cor.*, V, 10), tel qu'un ambassadeur dans une cour étrangère. Plein de la majesté du maître qu'il y représente, il n'y admire rien, n'y espère rien. Sans manquer de respect pour ceux à qui on l'envoie, il garde son premier respect à celui qui l'a envoyé. Tout l'honneur qu'on lui fait est un déshonneur pour lui, pour peu qu'il soit contraire à la gloire de son prince; il n'entre contre son devoir en aucun ménagement, il parle avec liberté, quelquefois avec hauteur. Est-ce arrogance, insolence ou dérangement d'esprit? C'est sagesse et fidélité; c'est qu'il connaît son maître, et l'honore par conséquent à proportion de l'idée qu'il en a conçue : *Ego honorifico Patrem meum, ego novi eum.*

Mais vous, esclaves du monde, vous pécheurs, connaissez-vous votre Dieu? Vous le connaissez en paroles : *Vos dicitis quia Deus vester est;* mais en effet le connaissez-vous? Savez-vous ce que c'est qu'un Dieu? *Non cognovistis eum.* Si vous le saviez, met-

triez-vous en compromis ses intérêts avec les vôtres, ses lois avec vos plaisirs? Ne préféreriez vous pas son service à tous les honneurs du monde? Et vous préférez tous les jours le service honteux du monde à l'honneur de servir Dieu. N'estimez-vous pas heureux ceux qui s'étudient à lui plaire? et vous les traitez avec mépris, comme le rebut du monde. Auriez-vous des soins plus pressants que d'accomplir ses volontés? et ses volontés ne vous sont rien, vous ne craignez point de l'offenser, vous faites tout pour l'oublier; non, vous ne le connaissez point : *Non cognovistis eum*.

Vous servez autrement ce monde que vous connaissez, ces grands dont vous recherchez la faveur, ces personnes dont les images sont nuit et jour imprimées dans votre esprit. Vous les connaissez, ou plutôt vous vous imaginez les connaître; vous les servez comme si leur pouvoir était sans fin, leur faveur sans changement, leur beauté sans fard, leurs promesses sans artifice, comme si leur cœur était sensible à tout ce que vous faites pour eux. Au contraire vous servez Dieu comme s'il était aveugle à vos infidélités, indifférent à vos ingratitudes, insuffisant à vous récompenser, impuissant à vous punir; comme si vous pouviez vous soustraire à sa colère et vous dérober à ses yeux; comme si vous deviez toujours vivre ou qu'il dût mourir avec vous. Non, vous ne connaissez ni le monde, ni votre Dieu. *Non cognovistis eum*.

Vous connaître cependant, Seigneur, c'est, disait Salomon, la racine et la source de l'immortalité : *Radix immortalitatis* (*Sap.*, XV, 3); c'est, disait Jérémie la seule science dont l'homme doit se glorifier : *In hoc glorietur scire et nosse me* (*Jerem.* IX, 24); c'est, disait le Sauveur, la vie éternelle : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te* (*Joan.*, XVII, 3). Donc ne pas vous connaître et connaître tout, hors vous seul, c'est la racine de la mort, c'est la honte et la confusion de l'homme, c'est son malheur éternel. Cependant, ô Dieu de justice et de vérité! mon Père, disait Jésus-Christ, le monde ne vous connaît pas : *Pater juste, mundus te non cognovit* (*Joan.*, VII, 25). Qu'il laisse donc en paix ceux qui font gloire de vous connaître, et leur seul plaisir de vous aimer; qu'ils avouent que vous avez des serviteurs qui vous adorent en esprit et en vérité, sans aucun reproche d'entêtement, non plus que d'hypocrisie.

Et vous, mes frères, qui éprouvez le bonheur de ce saint état, si vous éprouvez en même temps le mépris des grands de la terre, glorifiez-vous de vous trouver du nombre de ces petits, appelés par un choix exprès à la connaissance de Dieu. Dites avec Notre-Seigneur, d'un cœur plein de reconnaissance : *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ* (*Matth.*, XI, 25) : Je vous rends grâces, ô mon Père, ô mon Dieu, Seigneur du ciel et de la terre! je vous bénis de ce que je ne suis pas de ces faux sages à qui vous avez caché vos vérités, mais de ces simples et de ces petits à qui vous les avez révélées : *Abscondisti a sapientibus et revelasti parvulis*. Faites-moi la grâce de profiter de cette heureuse connaissance et d'en recueillir le fruit dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'emploi du temps.

Adhuc modicum tempus vobiscum sum, et vado ad eum qui me misit. Quæretis me, et non invenietis.

Je suis encore avec vous pour peu de temps, et je vais vers celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez, et vous ne me trouverez point (*Joan.*, VII, 33, 34).

Sire (1),

C'était aux Juifs endurcis que Jésus-Christ adressait autrefois ces paroles menaçantes, c'est aux pécheurs qu'il les adresse aujourd'hui. Peut-être y ferment-ils les oreilles et le cœur; il y va cependant de leur intérêt éternel; il les recherche maintenant, comme il recherchait les Juifs, comme ami et comme Sauveur.

En cette qualité, ce n'était que pour peu de mois qu'il avait encore à vivre avec eux, après lesquels il devait retourner au ciel, pour exercer sur eux, non plus sa miséricorde et sa bonté, mais la rigueur de sa justice : *Adhuc modicum tempus vobiscum sum, et vado*.

Pour nous, Messieurs, ce temps de salut ne se mesure plus à la durée de sa vie, mais à la durée de la nôtre; il n'est avec nous comme Sauveur qu'autant que nous serons vivants; et combien de temps espérons-nous l'être? *Adhuc modicum tempus*. Peu de temps, mes chers auditeurs, que chacun se le dise ou se le tienne pour dit, peu de temps, mais suivi d'une longue éternité.

Temps qui nous est donné par mesure, il n'est pas en notre pouvoir de le prolonger; mais éternité sans mesure, il n'est pas en notre pouvoir de l'abréger; ce qui est encore en notre pouvoir, c'est de nous rendre cette éternité bienheureuse ou malheureuse; et comment? par l'usage bon ou mauvais du temps qui nous est donné.

C'est au fidèle usage de ce temps si précieux que je vous invite aujourd'hui par les trois considérations suivantes : par rapport au temps passé, nous en avons beaucoup perdu : première considération; par rapport au temps présent, ce que nous en possédons est fort rapide : seconde considération; par rapport au temps futur, ce qui nous en reste est fort incertain : troisième considération.

De là trois conclusions. Nous avons beaucoup perdu du temps passé, nous avons donc beaucoup à réparer : c'est le sujet du premier point. Le temps présent que nous possédons est fort rapide et fort court, nous avons donc beaucoup à ménager : c'est le

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

sujet du second point. Le temps futur qui nous reste est fort incertain, peut-être rien, nous avons donc beaucoup à craindre et à nous précautionner : c'est le sujet du troisième point. La perte du passé, la rapidité du présent, l'incertitude de l'avenir; beaucoup à réparer, beaucoup à ménager, beaucoup à craindre, en remplissant ces trois devoirs, nous ferons un emploi fidèle de notre temps. Demandons-en la grâce à Dieu par l'intercession, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une pensée de Sénèque, mais adoptée par les saints Pères et consacrée par l'usage qu'ils en ont fait, que de tous les biens du monde il n'y a que le temps qui soit proprement à nous : *Omnia aliena sunt, tempus tantum nostrum est* (*Senec., epist.* 1 ; *Medicat., apud Bernardum, c.* 6). Nous naissons nus et dépouillés, sans parole même et sans raison. La nature nous met seulement en possession du temps, et avec ce temps, comme avec un bien propre et personnel, nous acquérons successivement tout ce que nous n'avons pas. Nous faisons un commerce continuel du temps avec les autres biens, non-seulement avec les richesses et les honneurs, mais avec la force, l'esprit, la science, les vertus, bien que l'on n'achète point à prix d'argent. Rien par conséquent ne doit nous être plus cher et plus estimable que le temps, puisque c'est le prix nécessaire de tout ce qui peut remplir nos besoins et nos désirs.

Quel malheur, par conséquent, lorsque appliquant nos réflexions à l'emploi que nous avons fait de nos années, nous trouvons qu'au lieu des grands biens que nous pouvions en tirer, nous n'en avons fait qu'un usage inutile ou criminel, nous n'en avons recueilli pour tout fruit que le néant ou le péché ? Quelle honte et quel regret ne devons-nous pas ressentir de deux abus si criants du plus précieux don que nous ait fait la nature ? Et quel compte en rendrons-nous à Dieu son premier auteur ?

1. Rendez-le-vous à vous-même dès à présent, ce compte honteux. A quoi se sont passés les premiers temps de votre vie, que l'on appelle beaux jours ? à chercher de vains plaisirs, à vous procurer de vains honneurs. Vous en avez goûté les douceurs vingt et trente ans : quel avantage avez-vous maintenant sur ceux qui ne les ont goûtées que deux ou trois heures ? Tout est également passé, pour vous et pour eux, et ce qui est passé n'est plus rien. Quelle différence mettez-vous entre les honneurs que vous avez reçus en effet, et ceux que vous n'avez reçus qu'en songe ? Tout est également abîmé dans le néant, et l'honneur réel, et l'honneur imaginaire. Est-ce donc sans sujet que David comparait la vie des pécheurs au sommeil : *Dormierunt somnum suum.* Ils ont fini leur sommeil, c'est-à-dire ils ont passé leur vie; ils ont amassé de grands biens, ils se sont gonflés de plaisirs : songes flatteurs, songes trompeurs; à leur réveil ils n'ont rien trouvé dans leurs mains : *Dormierunt, et nihil invenerunt in manibus suis* (*Psal.* LXXV, 6). Le temps, comme un torrent impétueux, a tout emporté dans sa course : *Habet hoc ætas, ut primum formam tollat ; tum rem, denique famam et nomen.*

C'est là le propre du temps, disait Sénèque : il enlève tout par degrés ; il enlève d'abord le charme et la beauté de l'objet, ensuite l'objet même, enfin la mémoire de l'objet. On cesse de plaire, on cesse d'être, on subsiste encore quelque temps dans le souvenir des hommes. Mais comment ? comme une vapeur, une ombre, dit Salomon : comme une écume légère, qui marque sur l'eau la route et la trace d'un vaisseau : comme un son qui reste en l'air après un grand bruit. Enfin l'ombre, la vapeur, l'écume, le son se dissipe, il n'en reste pas même le souvenir. (*Sap.*, II, 3, *et* V, 9, etc.)

Considérez la chose ou la personne du monde qui vous est la plus chère en ce moment : cet attrait que vous y trouvez, attendez-vous à ne l'y plus trouver demain ; sa présence même, sa vue, attendez-vous à la perdre bientôt après : le souvenir enfin qui doit vous en demeurer selon vous éternellement, attendez-vous à le voir insensiblement effacé. Vous n'aimerez plus, vous ne verrez plus, vous n'y penserez plus. Voilà les degrés du néant où le temps plonge toutes choses : *Primum formam, tum rem, denique famam et nomen.*

Après ce songe délicieux, que trouvez-vous donc dans vos mains ? Y trouvez-vous les dépenses, les soins que vous ont coûtés vos plaisirs ? la réputation que vous y avez prodiguée ? cette pleine satisfaction que vous vous étiez imaginée ? le calme, le repos de votre insatiable et funeste passion ? Mais y trouvez-vous les moments, les jours, les années, la jeunesse, le temps enfin que vous y avez perdu ? *Nihil invenerunt in manibus suis.* Non, rien de reste après le songe, rien de reste après le plaisir. Et pour ce rien vous avez perdu ce temps dont l'emploi sage et chrétien devait faire votre bonheur dans l'une et dans l'autre vie !

En effet, avec ce temps de combien de vertus eussiez-vous pu vous enrichir ! quel amas de mérites eussiez-vous accumulé dans les trésors éternels ! Que de jeunes gens, se laissant conduire aux premiers rayons de la grâce et de la raison, mettant à profit la candeur de leurs premières années, ont ravi la couronne à des vieillards dévorés des ennuis d'une longue et pénible oisiveté ! Que de familles où les aînés se laissent enlever par leurs cadets le droit sacré de la primogéniture et de l'héritage éternel, pour goûter avec Esaü les fades douceurs d'un mets apprêté selon leur goût, au hasard d'être comme lui déchirés du regret de leur folie, et d'étendre jusqu'après la mort le cri de leur désespoir ! *Irrugiit clamore magno* (*Gen.*, XXVII, 34).

2. Encore seriez-vous moins à plaindre si vous n'aviez fait de votre temps qu'un emploi frivole, et pour rien ; mais vous en avez fait un abus coupable, et pour pécher : que je vous tiens misérable ! Ce temps, ce plaisir n'est plus, mais il a été. La douceur n'en subsiste plus, mais le crime en subsiste en-

core, et c'est ce qui vous reste en échange de votre temps. Toutes ces choses ont passé comme l'ombre, dit le Sage : *Transierunt omnia illa sicut umbra* (*Sap.*, V, 9). Ne vous y trompez pas, dit saint Bernard, elles ont passé hors des mains, hors de l'action : non pas hors de la conscience : *Transierunt a manu, non a mente* (*De Consid.*, *lib.* V, *c.* 12). Commettre le mal, cela passe, mais avoir commis le mal, cela ne passera jamais : *Facere in tempore fuit, fecisse in sempiternum manet.* Tuer un frère c'est un plaisir que le cruel Caïn n'a pu refuser à sa passion; ce plaisir n'a duré qu'un moment ; mais l'avoir tué, c'est ce qui durera sans fin, c'est un ver qui vivra toujours, un remords qui rongera éternellement son âme. En vain Caïn fuira les lieux témoins de son crime : il se bannira de la vue de son père et de ses parents : il sera vagabond par tout l'univers (*Gen.*, IV, 12). En vain Madeleine après ses désordres en concevra l'horreur qu'ils méritaient, elle en ira chercher le pardon aux pieds du Sauveur, elle expiera ses vanités par toutes les rigueurs de la pénitence, elle haïra le monde et son propre corps autant quelle les avait aimés, elle méritera par sa ferveur d'entrer dans les conversations familières du Fils de Dieu. Cependant Caïn, Madeleine et tous les autres pécheurs endurcis ou pénitents, n'obtiendront jamais que leur crime n'ait pas été. Je conviens qu'il est effacé, je veux qu'il soit oublié, qu'il soit même couvert d'une infinité de vertus : il sera toujours vrai qu'il a été.

C'est ce qui faisait dire à David dans l'ardeur de son repentir : Ah! Seigneur, mon péché est toujours devant mes yeux ; mon péché est incessamment près de moi et contre moi : *Peccatum meum contra me est semper* (*Psal.* L, 5). Tout a disparu : la beauté, le charme, la passion, la jeunesse, tout a passé. Le péché seul est ce qui me reste et qui s'élève devant moi, comme mon ennemi, mon censeur, mon persécuteur. Tout le monde me flatte et m'honore, et semble m'inviter au repos et au plaisir. Mon péché seul me le défend et me déchire par ses remords : *Peccatum meum contra me est semper.*

Bien loin que cette triste vue le portât à tâcher d'en perdre le souvenir, au contraire, dit saint Chrysostome, il se faisait un devoir assidu de le rappeler à son esprit. Tous les jours, dit ce Père, il se formait comme un tableau, non pas des délices de son péché, mais de l'amertume, de la honte et de l'horreur de son péché. Il roulait, dit-il, ses pensées dans le pus et la corruption de son péché : *In conscientia non secus atque in pictura singulis diebus saniem suam cernebat* (*Homil.* 2 *in psal.* L, *circa med.*). Il y contemplait en gémissant son ingratitude envers Dieu, sa cruauté envers Urie, le scandale public donné à tous ses sujets. Quelle grandeur d'âme! s'écrie saint Jean Chrysostome : *O generosam animam!* L'audace d'un pécheur à faire gloire de ses péchés est un excès d'impudence, mais c'est dans un pénitent un excès de bassesse d'âme et de lâcheté, que de se cacher à lui-même la honte de ses péchés, de n'oser en rougir aux yeux du monde après les avoir commis, de tenir même sa douleur et son repentir secret. David, avec une douleur généreuse et magnanime, après avoir eu le malheur de rendre son péché public, en rend aussi par un cantique exprès la mémoire et la repentance publique, afin que la connaissance qu'il en laissait à son siècle et à tous les siècles futurs pût être non-seulement un exemple à tous les pécheurs, mais à lui-même un motif continuel de ferveur et de pénitence.

De là, mon cher auditeur, de cette conduite d'un roi pécheur, tirez la juste condamnation de la vôtre, et l'obligation que vous avez de la réparer. Vous avez perdu votre vie, à quoi ? A rien faire ; bien plus vous l'avez perdue à mal faire. Vous avez donc à remplir le néant de tant d'années ; vous avez à réparer le péché de tant d'années. Or qu'est-ce que réparer ? Demandez-le à saint Anselme, il vous l'apprendra.

Bien employer le temps présent, n'est-ce pas suffisamment réparer le temps passé? Non, ce n'est là simplement que satisfaire à vos devoirs présents, que payer les arrérages présents de votre dette passée. Outre cela n'avez-vous pas des devoirs présents à remplir, d'autres arrérages passés restant de l'ancienne dette ? Or c'est là ce qu'il faut rappeler au temps présent, joindre le bien qu'autrefois vous avez dû faire au bien qu'il faut faire maintenant, payer conjointement et les arrérages passés et les arrérages présents ; et comment ? en redoublant la ferveur de vos bonnes œuvres. Autrement, si vous bornez vos vertus aux devoirs présents, vous serez toujours redevable à la justice de Dieu de vos infidélités passées. Voilà le seul moyen, dit ce saint, de réparer le temps perdu : *Si et bona quæ olim facere neglexImus, et ea quæ nunc facere debemus, faciamus* (*Anselm.*, *in c.* V *Epist. ad Ephes.*).

Cette règle de réparation paraît-elle trop austère ? Hé quoi ! n'est-ce pas assez pour vous la faciliter, que le souvenir de vos fautes et de vos désordres passés ? C'était assez que ce seul souvenir pour peupler autrefois les cavernes de la Thébaïde, et faire déserter les villes à des troupes de pénitents. Le silence, la solitude, la faim, la soif, ne leur faisaient point de peur, parce qu'ils avaient devant les yeux un objet bien plus terrible, une image continuelle de leur péché. Vous, hardis pécheurs et timides pénitents, vous craignez la pénitence et ne craignez point le péché. Vous n'avez l'esprit occupé que des fantômes du plaisir, et votre péché n'a point de pointe assez vive pour vous réveiller de votre sommeil. Vous ne songez enfin qu'à multiplier vos péchés, et jamais à les quitter, jamais à les réparer !

Mais le monde crie à mes oreilles, sa voix de tous côtés retentit autour de moi ; comment s'en défendre et n'y pas ouvrir son cœur? Mais votre péché ne dit-il rien ? n'a-t-il point de remords pour se faire entendre?

La voix du sang d'Abel s'élevait jusqu'au ciel pour demander vengeance à Dieu; la voix de vos scandales publics, pernicieux à tant d'âmes innocentes, la voix du sang de Jésus-Christ, foulé aux pieds par vos rechutes et par vos profanations, est-elle incapable d'émouvoir la stupidité de votre cœur? Le monde vous engage au plaisir; mais le regret de vos plaisirs passés ne vous sert-il pas de frein? ne vous reproche-t-il pas vos emportements, vos excès? ne vous apprend-il pas enfin que ce qui peut être innocent pour les âmes innocentes est criminel pour vous qui vous êtes rendu criminel, qu'ayant beaucoup offensé Dieu vous avez beaucoup de réparation à lui faire, et qu'après tant d'années perdues, tous les moments sont à ménager? Ce ménagement du temps présent est le sujet de cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Qu'est-ce que ménager son bien? c'est n'en rien laisser échapper que pour le mettre à profit; soin d'autant plus nécessaire que le bien est plus fragile et plus précieux. Tel est surtout le temps présent. Le passé n'est plus rien, l'avenir n'est encore rien; le présent seul est quelque chose, mais quelque chose entre deux riens, un atome existant entre deux atomes, sans être attachés tous trois l'un à l'autre, et s'échappant l'un après l'autre avec une égale rapidité. Quoi de plus fragile et de plus court? Ce n'est cependant qu'en attachant chacune de nos actions à cet atome et à ce point fuyant, que l'on peut commencer d'agir. Attacher nos œuvres au passé, c'est folie; les attacher à l'avenir, c'est souvent témérité; les attacher au présent, et du présent les étendre à l'avenir, c'est le seul ménagement propre de la vraie sagesse, et c'était celle de David. Dès ce moment, dit-il, je veux commencer d'agir, d'être à Dieu : *Dixi, nunc cœpi*. Sans ce ménagement continuel et assidu du temps présent, à mesure qu'il se présente, il s'écoule et tout est perdu.

Représentons-nous, disait le philosophe romain, le temps comme un vaste torrent qui vient rapidement à nous. Ce qui s'en est écoulé ne remontera pas vers nous; ce qui coule à nous n'y est pas encore parvenu; l'instant présent est le seul dont nous puissions profiter; mais songeons que ce torrent n'est pas un fleuve intarissable, et que, tout enflé qu'il paraît, il ne coulera pas toujours : *Velut ex torrente rapido, nec semper casuro, hauriendum* (*Senec.*, *de Brev. vitæ*, c. 9). Hâtons-nous donc d'en puiser, tandis qu'il coule à notre portée; songeons que, malgré son abondance, il ne parvient à nous que par filets, il ne se laisse puiser que goutte à goutte. Un siècle entier n'est qu'un tissu d'une infinité de moments. Voulez-vous vivre un siècle avec honneur, et vous faire une éternité de mérites? Appliquez tous vos moments au soin de l'éternité, que l'affaire de votre salut soit votre principale affaire; et la vie et le temps n'est fait que pour le salut. Car, Messieurs, pesez bien ces trois courtes vérités : nul moment où vous ne deviez travailler à votre salut; nul moment où vous ne puissiez travailler à votre salut; nul moment où Dieu n'ait pu même attacher votre salut.

1. Nul moment où vous ne deviez travailler à votre salut, soit parce que Dieu, dont l'œil est toujours ouvert sur vous, n'agit à votre égard que pour cette fin; sans cesse il pense à vous rendre heureux dans le ciel par les travaux de la vie. Il est donc juste que vous soyez attentifs à votre bonheur, puisqu'il s'y applique lui-même. Soit parce que nous avons, selon l'apôtre saint Pierre, un ennemi qui tourne autour de nous, comme un lion rugissant, pour trouver à chaque moment l'occasion de nous dévorer (I *Petr.*, V, 8). Il est donc juste que nous soyons aussi ardents à nous sauver qu'il est ardent à nous perdre. Soit parce que Notre-Seigneur nous avertit de nous précautionner, de veiller, de prier sans relâche et à tout moment : *Videte, vigilate, orate. Oportet semper orare, et nunquam deficere* (*Marc.*, XIII, 33; *Luc.*, XVIII, 1). Vigilance et prière continuelle, qui n'est qu'une attention continuelle tant à fuir tout ce qui peut nuire au salut qu'à chercher et observer tout ce qui peut y servir. Mais ce soin continuel est-il praticable? Écoutez cette autre vérité.

2. Nul moment où vous ne puissiez travailler à votre salut. Car quel est le détail des moments de votre vie? En quoi se partage-t-elle? en combien de soins différents? Le repas, le sommeil, l'étude, la conversation, les exercices de votre âge et de votre condition, la conservation des biens, l'éducation des enfants, les services que l'on rend au prince et à la patrie, les devoirs de la bienséance et ceux de la religion, la santé, la maladie; les accidents de la fortune et des saisons, les événements imprévus, favorables et malheureux : c'est de cet enchaînement de moments et de mouvements que la vie est entrelacée. Y en a-t-il un seul qui ne soit singulièrement destiné par la Providence à l'économie du salut, un seul qui ne vous soit l'occasion de quelque vertu, tantôt de sobriété, tantôt de mortification, tantôt de fidélité, de patience, d'humilité, de charité, de zèle ou de piété? Tous les embarras de la vie ne servent, dites-vous, qu'à vous détourner du ciel : au contraire ils en sont le plus sûr chemin. A chaque pas que vous faites dans la vie il s'offre à vous une sorte de vertu propre à vous y sanctifier. Si vous attendez pour agir un grand loisir, un plein dégagement des affaires, vous ne vous trouverez jamais assez dégagé. C'est là qu'il est vrai de dire qu'il faut prendre le temps comme il vient. Le choix des moments n'est pas en votre pouvoir, c'est leur emploi seul qui vous regarde. Il n'y en a pas un qui ne puisse être utile à votre salut, pas un enfin où Dieu n'ait pu attacher votre salut. Troisième vérité.

3. Par combien de figures et de diverses expressions Jésus-Christ a-t-il voulu nous enseigner que les grâces du salut sont souvent

attachées à de certaines conjonctures, hors desquelles on ne trouve plus la même facilité? L'eau de la piscine guérissait le premier malade qui s'y plongeait dans le moment où l'ange la mettait en mouvement. Mais le moment était imprévu à tous les malades, c'était à eux à s'y rendre attentifs, et le don de Dieu ne tombait sur aucun d'eux qu'à proportion de sa vigilance (*Matth.*, XXV, 10).

Il faut veiller à la porte de l'Époux, la lampe éclatante à la main, comme les vierges prudentes, si l'on veut être admis avec elles à son festin. Le moment de son arrivée est celui qui fait notre sort : ce moment nous est inconnu. Nous ne le pouvons prévoir, mais nous le pouvons attendre, et pour le pouvoir attendre, il faut s'y tenir préparé. Malheur à nous si ce moment décisif nous surprend sans préparation, dépourvus d'huile et de lumière, occupés vainement à mendier, pour en avoir, le secours de la charité d'autrui, réduits à crier à nos amis : Apprenez-moi à bien mourir, à me repentir de mes crimes, à me présenter devant Dieu : *Date nobis de oleo vestro!* Je ne vous connais plus, vous dira-t-il.

Le temps d'en être connu et de rentrer en sa grâce était cet instant précieux où Dieu remuait le bourbier de votre cœur, comme l'ange l'eau de la piscine, et vous criait comme au paralytique : *Surge*, lève-toi : *Tolle grabatum, ambula :* Prends ton lit, marche, efforce-toi. Cet instant où la grâce excitait votre cœur à la lecture, à la prière, à quelques actions de piété, comme le cœur d'Augustin. *Tolle, lege :* Prends, lis, écoute et comprends ce que tu lis. Peut-être hors de ces moments n'y avait-il plus de guérison pour ce malade de trente-huit ans, plus de conversion pour cet Augustin plongé dans la volupté depuis sa première jeunesse. Or, pour remarquer ces moments et ne les pas laisser passer sans effet, quelle attention ne faut-il pas à tous les moments du jour? selon ce redoutable principe, qu'il n'y a pas un moment qui ne puisse dans les vues de Dieu porter coup à notre salut.

Quel abus cependant en faisons-nous? En combien de façons nous le laissons-nous dérober? mais en combien de façons nous le dérobons-nous nous-mêmes? Il semble que le temps soit notre plus grand ennemi, que nous ne cherchions qu'à le perdre, comme s'il n'était pas assez prompt à nous échapper.

Contre ce larcin continuel que le monde nous en fait, l'Apôtre nous prémunit, quand il nous avertit de racheter le temps, parce que les jours sont mauvais : *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt* (*Ephes.*, V, 16). C'est comme s'il nous disait que le monde nous enlève et nous ravit notre temps, qu'il le tient captif et le fait servir en esclave aux œuvres de ténèbres, que c'est à nous à le tirer de cette captivité pour le faire servir aux œuvres de lumière et de salut : *Redimentes tempus.* Comment ne concevons-nous pas qu'au lieu d'affranchir notre temps de ces liens d'iniquité, d'être ses libérateurs, ses sauveurs : *Redimentes tempus*, nous sommes ses ennemis et ses destructeurs? Car sans parler au reste des chrétiens, vous, Mesdames, permettez-moi ce détail.

En vérité, donner le matin presque entier à flatter votre corps par un repos hors de mesure, ou à le parer d'ornements immodestes et superflus, cependant négliger votre âme et ses plus pressants besoins comme s'ils ne vous touchaient pas; savoir cent petits secrets propres à conserver la grâce, l'embonpoint, le teint même du visage, et mépriser tous les moyens de vous maintenir dans l'innocence et la pureté du cœur; vous présenter vingt fois le jour au miroir pour y examiner vos moindres traits, et n'avoir pas l'attention de jeter une fois les yeux sur la conscience pour en découvrir les péchés, n'est-ce pas assujettir à la tyrannie du corps le temps qui ne vous est donné que pour votre âme? Employer les journées en visites souvent frivoles auprès des gens à qui vous êtes ou qui vous sont importuns, et laisser vos maisons et vos affaires en désordre; étudier toutes les manières d'agréer dans les conversations, et ne pas même vous faire instruire des manières d'agir avec Dieu; entendre parfaitement quels tours il faut prendre et quels airs il faut vous donner pour avancer votre fortune, et ne savoir par où vous y prendre pour gouverner vos passions; passer au jeu les plus belles heures du jour, les plus secrètes de la nuit, et refuser à Dieu le tribut d'un quart d'heure de prières, n'est-ce pas sacrifier au libertinage du monde un temps que vous devez au juste service de Dieu?

Chrétiens! un peu de retour sur la vie. Voilà comme elle passe et comme elle fuit. Ah! si l'on voulait se dépeindre et s'avouer à soi-même l'usage déplorable et ridicule que l'on en fait, non, il n'y a pas une femme qui n'eût honte de sa conduite, un jeune homme qui n'en eût horreur, pas un qui ne prît résolution de mieux ménager un bien dont la perte est irréparable.

On s'aveugle cependant sur cette folle espérance, qu'il restera toujours assez de temps pour penser à son salut. Montrons-en l'incertitude, et que par conséquent nous avons beaucoup à craindre pour l'avenir.

TROISIÈME PARTIE

Un des titres les plus glorieux à Dieu, c'est celui de Roi des siècles qui lui est donné par saint Paul : *Regi sæculorum immortali* (*I Tim.*, I, 17). Dieu paraît si jaloux de cette partie de son domaine et du droit qu'il a sur tous les temps, qu'il ne le communique à personne. Il ne vous appartient pas, nous dit Jésus-Christ, de savoir les temps et les moments que mon Père tient en son pouvoir : *Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate* (*Act.*, I, 7). Demain dépend aussi peu de moi que tous les siècles passés, le jour de ma mort aussi peu que le jour de ma naissance. Je suis venu au monde au moment que Dieu

l'a voulu; nul ne le savait: j'en sortirai au moment qu'il lui plaira; nul ne le sait: ce moment est déterminé dans son idée, il est incertain à mon égard. C'est un décret dans l'esprit de Dieu; à mon égard c'est un hasard, un *peut-être*. Or se former d'un hasard et d'un *peut-être* une règle et une loi, en faire le fondement de nos desseins et de notre fortune éternelle, c'est une conduite qui fait pitié.

Cependant, Messieurs, c'est la conduite ordinaire des hommes. Non, disait un ancien, les hommes ne vivent pas, mais ils se préparent à vivre. *Non vivunt homines, victuri sunt.* J'irai, je ferai, je mettrai cet homme dans mes intérêts, j'achèterai cette charge, je me divertirai ce printemps, je bâtirai cet été, je viderai ce procès cet hiver. Tout roule sur ces idées; et quand ces temps prémédités sont venus, on ne voit point éclore ces occasions que l'on s'était figurées: *Non vivunt homines, victuri sunt.*

Encore moins à l'égard des affaires du salut: J'y songerai, je romprai mes liens, je mettrai ordre à ma conscience, je me rapprocherai de Dieu. *Victuri sunt.* Songez-y donc, rompez vos liens, mettez la main à l'œuvre, agissez dès à présent. C'est ce que l'on ne fait point: *Non vivunt.*

En quoi je trouve, Messieurs, trois sortes d'incertitudes, qui devraient augmenter notre crainte et dissiper notre illusion. La première: y a-t-il un temps à venir pour moi? la seconde: quel sera pour moi cet avenir? la troisième: quel serai-je moi-même à l'égard de cet avenir? Sur des appuis si chancelants que peut-on bâtir de solide?

1. Y a-t-il un temps à venir pour vous? Je penserai à mon salut dans la vieillesse, y a-t-il une vieillesse pour vous? J'y penserai l'année prochaine, y a-t-il encore une année pour vous? J'y penserai à Pâques, y a-t-il des Pâques pour vous? J'y penserai demain, mais y en a-t-il un pour vous?

Il n'y en avait point pour ce riche malheureux qui, se trouvant embarrassé de l'abondance de ses biens, faisait de grands projets d'une longue et heureuse vie. Il n'y en avait point pour cet ami, ce parent, que vous avez vus surpris, l'un en vous parlant, l'autre à table au milieu de ses amis, l'autre en travaillant de ses mains, l'autre en jouant, l'autre en dormant: *Stulte, hac nocte animam repetent a te* (*Luc.*, XII, 20): Insensé, cette même nuit vous périrez peut-être aussi mal qu'eux: *Quæ autem parasti, cujus erunt?* Hé! que deviendront vos projets, les résolutions que vous avez prises? où se termineront tant d'inutiles désirs?

Malheur, disait l'ange de l'Apocalypse, malheur à toi, glorieuse Babylone, si vaine dans ta puissance, et plus vaine encore dans tes desseins! *Væ, væ, civitas illa magna Babylon, civitas illa fortis* (*Apoc.*, XVIII, 20)! *Væ!* Pourquoi malheur? parce qu'au moment que tu y pensais le moins, l'heure de ton jugement est arrivée: *Quoniam una hora venit judicium tuum.* Et alors, (parole admirable, Messieurs!) et dans l'heure imprévue de ce terrible jugement, *poma desiderii animæ tuæ discesserunt a te* (*Apoc.* XVIII, 14). C'est-à-dire, les fruits des vains désirs de ton âme se sont éloignés, dissipés, évanouis devant toi. C'est l'Esprit divin qui parle ainsi: *Poma desiderii animæ tuæ discesserunt a te.*

Pardon, Messieurs, si de cette sainte expression je détourne un moment vos esprits au tourment fabuleux de ce tyran qui dans l'enfer, pressé d'une misérable faim, voyait les fruits qui pendaient devant sa bouche s'échapper dès qu'il y portait la main. Figure de l'illusion du pécheur dans la poursuite imaginaire de son salut. Vous soupirez après le moment de votre retraite, après ce temps de repos où, délivré du tumulte de vos passions, vous espérez être en état de régler votre conscience; vous désirez ce moment, vous croyez y toucher du doigt. Ce sera, dites-vous, dès que j'aurai pourvu mon fils, que j'aurai terminé ce procès, que je me serai défait de cette charge: aussitôt je sortirai de mes désordres et me donnerai tout à Dieu. Malheur à vous! *Væ, væ!* Ce temps qui fait l'objet de vos désirs vous est retranché par la mort: tous vos projets et tous vos désirs s'envolent. *Et poma desiderii discesserunt a te.*

2. Bien plus, quand vous seriez assuré d'un temps à venir, quel sera ce temps à votre égard? Y trouverez-vous ces commodités prétendues, ces facilités que vous demandez pour votre salut? Second principe d'incertitude. Ecoutez un avis de Salomon: *Ne glorieris in crastinum:* Ne vous glorifiez point du lendemain, et ne vous en flattez point; *ignorans quid superventura pariat dies:* Parce que vous ignorez ce qu'enfantera le lendemain, quels événements il produira. Juste comparaison, Messieurs. On attend la naissance d'un enfant: mais quel sera-t-il? de quel sexe? Quelle sera sa complexion, sa fortune, son humeur? quelle sa vie et sa fin? Ténèbres, secrets inconnus: *Ignorans quid superventura pariat dies* (*Prov.*, XXVII, 1).

Mais quel sera ce jour, cette année, ce temps enfin que vous vous êtes proposé pour changer de mœurs? Quel sera-t-il? Peut-être plus embarrassant que celui que vous négligez. Vous vous y promettez la conclusion de vos affaires, il en augmentera peut-être l'accablement. Ce mariage que vous méditez pour votre fils sera pour vous une source de chagrins; la fin de ce procès, un engagement dans un autre; à cet emploi que vous voulez quitter, vous vous sentirez rattaché par des intérêts imprévus. Vous ne respirez que la paix, vous verrez renaître la guerre: *Cum dixerint, pax et securitas, tunc repentinus superveniet interitus* (I *Thess.*, V, 3). C'est donc dans ce même jour de guerre et d'embarras, tel qu'il est, qu'il faut travailler à vous sauver; dans cet espace, dit saint Paul, que nous appelons aujourd'hui: *Donec hodie cognominatur* (*Hebr.*, III, 13). Ce temps qui maintenant porte le nom *d'aujourd'hui*, demain prendra le nom *d'hier*, et

du jour d'hier quel usage peut-on faire? Il n'est plus à nous. Plût à Dieu, disait Jésus-Christ à l'ingrate Jérusalem, plût à Dieu que tes yeux fussent ouverts à ton vrai bien, dans ce jour présent qui est à toi! *Si cognovisses, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi* (*Luc.*, XIX, 42)! Ce jour présent, mon cher frère, c'est celui qui vous appartient: Dieu l'abandonne à votre usage, et vous le donne exprès pour votre salut: *Dies tua*. Les jours suivants sont les jours propres de Dieu, qui les tient encore dans ses trésors et les dispense comme il lui plaît: *Quæ posuit in sua potestate*. Vous les donnera-t-il? vous les refusera-t-il?

3. Mais quand il vous les donnerait, et tels que vous les désirez, exempts de tout embarras et favorables à votre salut, vous-même quel serez-vous à l'égard de ces jours favorables? Aurez-vous alors les mêmes vues et les mêmes sentiments que vous avez maintenant? C'est une troisième incertitude.

N'éprouvons-nous pas que chaque jour il se fait dans nos cœurs, aussi bien que dans nos esprits, une révolution continuelle d'idées, d'humeurs, de goûts, de résolutions, d'inclinations? Ce qui nous plaisait hier ne nous plaît plus aujourd'hui, et nous déplaira demain. Le mouvement du temps, tout imperceptible qu'il est, se fait bien sentir à notre âme: il y fait, dit saint Augustin, d'étranges impressions: *Faciunt in animo mira opera* (*Conf.*, IV, 8): il efface les idées passées, il en fait naître de nouvelles: *Inserebant mihi species alias*; et nous communiquant ses changements, il nous rend opposés et méconnaissables à nous-mêmes.

Un projet de conversion vous occupe maintenant. Vous y trouvez de quoi calmer vos remords; vous l'envisagez comme un fruit non pas déjà mûr, mais qui doit mûrir en son temps. Vous vous flattez qu'en ce temps-là vous aurez plus de courage, que vos passions seront plus faibles, et vos attachements moins forts. Ce temps viendra, je le veux, mais par une funeste illusion vous ne vous en apercevrez pas; vous aurez peine à croire qu'il soit sitôt arrivé; vous ne vous sentirez jamais assez prêt à vous convertir; vous voudrez différer de jour en jour, de mois en mois, jusqu'à l'extrême vieillesse, et dans la vieillesse, chrétiens, dans la vieillesse, change-t-on? n'y porte-t-on pas communément toutes les inclinations des autres âges, avec deux seules différences, qui sont beaucoup plus de faiblesse et beaucoup moins de raison. L'oisiveté devient alors nécessaire par l'incapacité d'agir. On passe insensiblement du sommeil volontaire de la vie au sommeil forcé de la mort, et l'on ne commence d'ouvrir les yeux sur le temps qu'on a perdu, que quand on n'a plus de temps pour en réparer la perte.

Quel effrayant objet, de se représenter cet ange exterminateur, tel qu'il nous est dépeint dans l'Apocalypse, un pied sur la terre et l'autre sur la mer, levant le bras au ciel et jurant par le Dieu vivant qu'il n'y aura plus de temps: *Quia tempus non erit amplius* (*Apoc.*, X, 7). C'est ce qui doit arriver au jour de la consommation du monde.

Mais quel accablement d'effroi dans un pécheur, lorsque, se contemplant lui-même, un pied chancelant sur la terre et l'autre dans le tombeau, n'attendant que la voix de Dieu pour vomir son âme, il sera pénétré de cette affreuse pensée: Il n'y a plus de temps pour moi: *Tempus non erit amplius!* J'ai vécu trente et quarante et soixante années: que de temps! Il n'y en a plus. J'ai fait un abus continuel de ces nombreuses années. Il faudrait satisfaire à Dieu pour un si honteux abus; pour satisfaire il faudrait du temps: et plus de temps. Je vois des siècles infinis, une affreuse éternité qui s'ouvre à ma vue. Mais l'éternité n'est point le temps, c'est où l'on paye l'abus du temps. Je vois mon juge éternel, le voilà devant mes yeux, me voilà devant les siens; il faut rendre raison de la moindre parole oisive, et comment d'une vie entière plongée dans un oubli honteux de mon salut et de mon Dieu? Je perds tout, biens, amis, plaisirs, dignités, la terre entière. Aux dépens de tout que ne puis-je acheter au moins un moment de temps? Non, pas un seul moment de temps. Que me reste-t-il donc? Un corps pour brûler éternellement; une âme, une mémoire, un esprit, une raison pour réfléchir éternellement sur l'injustice de mes crimes; un cœur pour être éternellement dévoré de haine et de désespoir: voilà tout ce qui me reste. Et plus de temps, plus de repos, plus de Dieu, qu'un Dieu ennemi.

Prévenons ces regrets, mes frères; appliquons ces mêmes réflexions à nos années déjà passées. Puisqu'aujourd'hui Dieu nous parle, écoutons-le dès aujourd'hui: *Hodie si vocem ejus audieritis*. Ne nous laissons pas endurcir un seul jour ni un seul moment: *Nolite obdurare corda vestra*, de peur que l'endurcissement ne s'étende de jour en jour jusqu'à la fin de tous nos jours. Réparons le passé, ménageons le présent, craignons l'avenir, c'est le moyen de passer du temps à l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur la médisance.

Quidam dicebant quia bonus est; alii autem dicebant: Non, sed seducit turbas. Nemo tamen palam loquebatur de illo, propter metum Judæorum.

Quelques-uns disaient de Jésus: C'est un homme de bien; d'autres disaient: Non, mais il séduit le peuple. Personne cependant n'osait en parler avec liberté, par la crainte qu'on avait des Juifs (*Joan.*, VII, 12, 13).

Sire (1),

Si le nouvel éclat de la doctrine de Jésus-Christ ne pouvait manquer de servir de matière aux discours des Juifs, ses vertus et ses bienfaits ne lui devaient attirer que des témoignages de reconnaissance et des sentiments d'admiration. Cependant le public était partagé sur son sujet: les plus sensés le re-

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

connaissaient pour homme de bien; les plus téméraires le traitaient de séducteur. Mais ceux-ci prenaient le dessus avec assez d'autorité pour imposer silence aux autres, et les réduisaient à n'oser s'expliquer avec liberté : *Nemo palam loquebatur, propter metum Judæorum.*

Que trouvez-vous là de plus surprenant, ou la patience du Sauveur à supporter le déchaînement des mauvaises langues, ou l'insolence des Juifs à déchirer sa réputation, ou la faiblesse de ceux qui, convaincus de sa vertu, n'osaient élever la voix pour le défendre ?

En tout cela, Messieurs, matière d'imitation dans la patience du Fils de Dieu ; matière d'indignation dans l'insolence et dans la faiblesse des Juifs ; mais surtout matière d'horreur dans l'énormité d'un péché aussi funeste, aussi honteux, et cependant aussi commun que celui de la médisance.

Une double énormité la distingue entre les autres péchés : premièrement tout le monde la hait, tout le monde la condamne, et tout le monde s'y laisse aller : c'est ce qui la rend inexcusable ; secondement tout le monde en exige la réparation, la juge même nécessaire, et nul ne songe à la réparer : c'est ce qui la rend irréparable.

Médisance inexcusable, médisance irréparable. Un péché qui ne se peut excuser par aucun prétexte, un péché qui ne se peut effacer par aucune réparation, quel repos laisse-t-il à la conscience, et quelle ressource pour le salut? Que cette crainte, ô mon Dieu ! serve de frein à la témérité de nos paroles, de contre-poids à leur légèreté, par la puissance de votre grâce et par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La réputation, Messieurs, est un bien commun à tous les hommes. Il n'y en a presque point de si malheureux qui n'y ait un droit personnel, et qui ne se croie obligé de la soutenir, souvent même au péril de ses biens et de sa vie. La vie, quelque heureuse qu'elle soit, est bornée, dit le Sage, à certain nombre de jours, après lesquels il faut subir la loi de la mortalité : *Bonæ vitæ numerus dierum* (*Eccli.*, XLI, 16) ; mais la réputation s'étend au delà de la vie, elle passe de siècle en siècle et n'aura point d'autre fin que celle de l'univers : *Bonum autem nomen permanebit in ævum* (*Ibid.*) ; par elle après la mort l'homme survit à lui-même, et sans cela la vie est une espèce de mort. Elle est en effet le lien de toute la vie civile et de toutes les sociétés : on n'y a plus de rang dès que l'on n'a plus de réputation ; c'est elle qui maintient les grands dans l'autorité, la noblesse dans la splendeur, les particuliers dans leur crédit, chacun dans les fonctions de son état, et partout où elle n'est pas, maîtres, seigneurs, magistrats, princes, rois, ne sont plus que de vains noms.

Tout le monde par conséquent ayant un même intérêt à conserver un bien si important, ne devrait-on pas regarder comme une loi générale cet avis du Sage à chaque particulier : *Curam habe de bono nomine* (*Ibid.*, 15) ? Prends soin de la réputation, non-seulement de celle qui t'est propre, mais encore de celle d'autrui, comme d'un bien qui t'est commun avec tout le genre humain. Quiconque ferme l'oreille à cette importune loi n'est-il pas inexcusable, et ne mérite-t-il pas d'être, comme dit Salomon, l'abomination des hommes? *Abominatio hominum detractor* (*Prov.*, XXIV, 9).

Nous en serons persuadés par l'examen des prétextes du médisant pour excuser son péché. C'est une justice, dit-il, qu'il se doit et qu'il se rend à lui-même : on a mal parlé de moi, j'en fais autant : premier prétexte ; c'est une justice qu'il rend à la vérité : les méchants trompent le monde, et je le veux détromper : second prétexte ; c'est enfin une légèreté qui échappe : on a plus tôt parlé que pensé : troisième prétexte. Homme, disait saint Paul, qui que vous soyez qui vous mêlez de juger, sachez que par vos jugements vous vous rendez inexcusable : *inexcusabilis es, o homo omnis qui judicas* (*Rom.*, II, 1) ! Vous encore plus, homme qui que vous soyez, qui par la médisance osez divulguer vos jugements, quelque prétexte que vous alléguiez pour vous disculper, vous êtes inexcusable, parce que vous vous condamnez vous-même en jugeant et en médisant : *In quo enim judicas alterum, te ipsum condemnas* (*Ibid.*). Nous l'allons voir.

1. On vous a offensé dans votre honneur, dans celui des personnes qui vous sont chères ; on a fait en cela contre la raison, la justice, l'humanité, la loi de Dieu, les lois civiles. Il est vrai, mais tout cela vous donne-t-il droit de représailles ! Est-il permis aux particuliers d'en user? Si tel est l'usage de la guerre, où la force tient lieu de loi, la guerre est-elle ouverte entre vous et vos voisins, vos proches, vos compatriotes, entre gens du même pays, de la même ville, du même sang? Vos maisons sont-ce des champs de bataille où l'on massacre et déchire le prochain? S'il vous avait fait tort dans vos biens, comme il vous l'a fait dans votre honneur, oseriez-vous en tirer raison par vous-même, et vous en dédommager sur les biens par voie de fait? Prendriez-vous pour juge du dommage et pour règle de la réparation votre caprice et votre ressentiment ? Ne craindriez-vous point d'excéder la juste mesure, et de tomber dans l'injustice en voulant la réparer ? Pour cela la politique a établi des tribunaux où des juges sans passion balancent les droits opposés des parties intéressées, et les tirent du péril de se venger avec excès. Combien le péril de l'excès est-il plus grand en matière d'honneur, quand on en veut tirer la réparation par soi-même ? Il y est presque inévitable, et par l'emportement de la passion qui vous pique, et par la facilité de la contenter, puisqu'il n'y faut point d'autres armes que la langue, ni d'autre effort que de parler.

Vous prétendez rétablir votre honneur, en couvrant votre ennemi d'infamie; au contraire, songez que par cette indigne ven-

geance vous vous déshonorez vous-même et vous vous diffamez. La médisance entre tous les péchés porte un caractère de bassesse et de lâcheté qui la rend odieuse à toutes les belles âmes. Aussi le Saint-Esprit nous dépeint le médisant par les plus honteuses couleurs : tantôt c'est un serpent qui mord en silence et sans bruit ; *Si mordeat serpens in silentio* (*Eccle.*, X, 11) ; un aspic qui tient son venin caché sous sa langue : *Venenum aspidum sub labiis* (*Rom.*, III, 13) ; tantôt c'est un empoisonneur qui présente la mort dans une coupe : *Plena veneno mortifero* (*Jac.*, III, 8) ; tantôt un assassin qui aiguise ses traits pour percer l'innocent dans l'obscurité : *Ut sagittent in obscuris immaculatum* (*Psal.* LXIII, 5). Toutes ces comparaisons renferment une idée de poltronnerie et de lâcheté qui rend toute médisance infâme.

Il faut vous venger, dites-vous, ou renoncer à passer pour honnête homme. Emploierez-vous pour cela l'empoisonnement et l'assassinat ? Aurez-vous recours à ces indignes moyens, sans crainte de vous diffamer ? Un combat, une rupture ouverte, une déclaration publique d'inimitié, ces moyens, tout proscrits qu'ils sont par la loi de Dieu, sont du goût du monde; on s'en fait honneur. Mais le poignard et le poison ne conviennent qu'aux plus basses âmes, on n'y pense point sans frémir. Comment donc sans frémir emploie-t-on la médisance? Ce qu'est le poignard et le poison contre la vie d'un ennemi, la médisance l'est contre sa réputation, puisque par tous ces moyens on l'attaque également, et sans lui donner lieu de se défendre, et sans avoir assez de cœur pour se présenter à ses yeux, en se cachant, en se masquant, en le flattant même quelquefois, en couvrant des couleurs de l'amitié la haine et la perfidie : tous artifices de la dernière bassesse et de la plus méprisable timidité.

Car, pour ne pas nous éloigner des comparaisons de l'Ecriture, un homme se croit en assurance, plein de force et de santé, quand par les pratiques infâmes d'un malheureux empoisonneur il se sent brûlé tout d'un coup d'un feu secret, réduit à la mort sans pouvoir s'en garantir, sans pouvoir découvrir la main qui le tue, ni sur qui fixer ses soupçons. Rien n'est plus digne de pitié dans la condition des hommes.

C'est aussi le sort de l'homme de bien, qui malgré la sincérité de sa vertu se sent déchiré par la médisance. Honoré jusque-là, se croyant en droit de tenir son rang dans le monde, et d'y paraître sans rougir, en un seul jour il se voit décrédité, montré au doigt; tous les visages changés pour lui, son nom voler par toutes les compagnies. Trente années de réputation n'auront pu tenir contre un trait de langue, il sera réduit à se cacher: pourquoi? c'est qu'en secret : *In silentio*, *in obscuris*, par la malice d'un envieux, par l'empressement d'un curieux, par le silence d'un complaisant, par la simplicité d'un crédule, on aura élevé contre l'absent un tribunal de médisance, on y aura fait rapport de ses actions, on y aura recherché ses intentions, on l'y aura condamné sans pitié Mais avant que de le condamner n'a-t-on pas dû l'entendre dans sa défense ? Oui, sur toute autre matière et à tout autre tribunal ; mais au tribunal de médisance et en matière de réputation, la première loi c'est de condamner l'absent, la seconde c'est de le condamner sans l'entendre, la troisième c'est de le condamner sans appel.

Car s'il était présent, ce qui n'est qu'un simple entretien deviendrait une affaire et une contestation; il faudrait soutenir ce que l'on avance, on en reviendrait aux reproches et aux outrages ; on n'en a pas toujours le courage ni le front; ce serait tomber dans l'impolitesse et passer jusqu'à l'impudence ; on sait trop comme il faut vivre avec les honnêtes gens. Mais le temps justement où l'ennemi est absent, où nul de ses amis n'est à portée de se déclarer pour lui, c'est là l'occasion propre à le déchirer tranquillement, d'une manière sûre et polie ; cela s'appelle prudence et ménagement, et cela fait un des grands points de la science du monde.

Oui, Messieurs, cette force d'esprit de pouvoir en compagnie soutenir de sang-froid la conversation des personnes que l'on hait, d'avoir tous les égards convenables à leur qualité, de paraître entrer dans leurs sentiments avec des airs affectés de complaisance, en un mot de les louer s'il le faut, de les flatter, la perfidie va souvent jusque-là. Mais dès que la personne est hors de vue, alors le cœur s'ouvre, on s'explique, on ne l'épargne sur rien : le faux et le vrai, le secret et le public, le douteux et le certain, le sérieux et le ridicule, ce que l'on devine et ce que l'on sait, tout est bon, pourvu que l'on porte la vengeance ou du moins le ressentiment au point que l'on s'est proposé, pourvu que l'on fasse à l'honneur et à la réputation une plaie imperceptible, dont le coup se fasse sentir sans que l'auteur soit connu. Vous le chercherez parmi ceux que vous croyez vos ennemis, et qui ont peut-être sujet de l'être : il est souvent parmi ceux que vous comptez pour amis et qui font profession de le paraître. Voilà l'aspic et le serpent ! *Serpens in silentio*. Comment le connaître, où le trouver?

L'honneur est perdu cependant : cette fortune élevée avec tant de soins sur la réputation et sur le crédit est renversée, comme la riche statue de Nabuchodonosor, par un coup de pierre imprévu ; la main qui a porté le coup, où est-elle ? Il n'y en a point, dit le prophète : *Lapis sine manibus* (*Dan.*, I, 45). On sent le coup sans voir la main. Or cacher ainsi votre coup, vous cacher vous-même à votre ennemi, n'est-ce pas vous déshonorer vous-même? Et cette lâche et honteuse vengeance est-elle propre à rétablir l'honneur qu'il vous a ravi ? Par conséquent, prétexte vain, vous êtes inexcusable, et vous vous condamnez en croyant vous justifier : *In quo judicas alterum, te ipsum condemnas* (*Rom.*, II, 1).

2. On croit se mieux justifier par le prétexte spécieux du zèle des bonnes mœurs. C'est une justice, dit-on, que l'on rend à la vérité, que de démasquer l'hypocrisie et de faire connaître les méchants pour ce qu'ils sont. Oui, mais est-ce en médisant que l'on corrige l'hypocrisie ? Vous-même n'y tombez-vous pas en feignant de la corriger? Ce qui vous paraît en vous zèle pour la vraie vertu, n'est-ce point un vrai mouvement d'intérêt, de haine ou d'envie? Ceux que vous traitez de scélérats déguisés ne se sont-ils point attiré ces reproches de votre part, par l'éclat de leur mérite?

La médisance en effet n'a point d'objet plus commun, qui excite et réveille plus sa malignité, qu'une vertu reconnue et publiquement respectée. On passe plus aisément sur les scandales des méchants que l'on ne pardonne aux gens de bien l'honneur et le crédit que leur piété leur donne. Le mal public montre sa laideur à tous ceux qui ont des yeux et qui les veulent ouvrir. On se dégoûte d'en parler, comme d'en entendre parler. Mais le mal paré des couleurs et des apparences du bien, vous le faire voir dans son naturel, vous découvrir le feu de l'orgueil et de l'ambition sous les cendres de l'humilité, le désordre et la débauche où vous ne remarquiez que réforme et que pudeur, voilà le régal des conversations, le raffinement de l'art de médire. On n'a point de plus fortes armes, et dont l'effet soit plus sûr contre la vertu, que de défigurer, dit le Sage, le bien en mal, de charger les élus de taches et d'infamies : *Bona in mala convertens insidiatur, et in electis imponit maculam* (*Eccli.*, XI, 33).

C'est sur quoi le fidèle chrétien doit soutenir son courage, persuadé que tant qu'il y aura des vertueux sur la terre il y aura toujours des médisants. Quelque route qu'il se propose dans la voie de la vertu, sa conduite sera toujours exposée aux mauvaises langues. S'il fait paraître au dehors sa dévotion, c'est un faux dévot, un hypocrite, et s'il la cache dans la retraite, c'est un sauvage et un bourru. S'il a de la modestie et de la douceur, c'est un imbécile, et s'il a du zèle, c'est un emporté. S'il marche avec prudence, on veut que ce soit finesse, et s'il marche avec franchise, on veut que ce soit étourderie ou légèreté. Tel est l'usage ; il ne changera point, et tandis qu'on laisse en paix les scélérats courir à leurs périls le grand chemin de l'enfer, on s'emporte sans pitié contre les défauts des gens de bien, comme s'ils causaient les grands scandales du monde, ou qu'on fût fort touché du péril de leur salut.

Où allait sur ce point le zèle de saint Jérôme? Lorsqu'au milieu des désordres de son temps, deux femmes de qualité, Paule et Marcelle, ayant embrassé la piété d'une manière à se distinguer par son éclat, encore plus que par celui de leur noblesse, on vit aussitôt la critique, la raillerie, la médisance abandonner tous les autres sujets pour s'attacher à déchirer ces pieuses dames : *Nullæ aliæ Romanæ urbi fabulam præbuerunt* (*Hieron., epist. ad Asellam*). Quoi! disait-il, elles sont devenues la fable de Rome! On n'a dans les compagnies pour matière d'entretien que celles qui ont élevé l'étendard de la dévotion! *Quam quæ pietatis levavere vexillum.* Ah! si elles suivaient le train commun de leur sexe, et que dans leurs états et leurs âges différents on les eût vues prodiguer leurs biens, leur temps, leur pudeur même, en vanités et en folies, elles trouveraient des flatteurs, des interprètes favorables de leurs désordres et de leurs légèretés; mais parce qu'en tout temps fidèles à leurs devoirs, elles ont fait un divorce général non-seulement avec les abus, mais encore avec les douceurs du siècle, elles trouvent partout des censeurs et des railleurs, on tourne en plaisanterie leur retraite et leur austérité. Tantôt c'est, dit-on, pour se donner des airs de singularité, tantôt c'est pour tenir quelque intrigue mieux cachée, tantôt c'est qu'on veut dominer, tantôt c'est qu'on se laisse gouverner, tantôt c'est par dépit de n'avoir plus de quoi plaire, tantôt c'est par dégoût de quelqu'un, tantôt c'est pour en tromper un autre.

Mais ces gens-là dont vous déchirez les actions avec tant de témérité, n'auraient-ils pas, s'ils le voulaient, de quoi se damner comme vous avec l'applaudissement du monde, au milieu des biens et des plaisirs, par ce large et vaste chemin qui conduit au précipice? *Videlicet, non licet eis applaudente populo perire cum turbis?* Ont-ils besoin pour se damner de renoncer au luxe, aux spectacles, aux compagnies? Ont-ils besoin de sacrifier leur vie à la mortification et à la charité? Pourquoi chercher l'enfer par des chemins si pénibles? Ils n'ont qu'à vous suivre, ils le trouveront commodément sur vos pas : *Licet eis applaudente populo perire cum turbis.*

Avouez la vérité : ce qui vous rend les gens de biens si suspects et si coupables, c'est l'opposition de vos mœurs. Désespérant de les pouvoir imiter, vous vous en consolez par vos médisances, et pour n'avoir plus à rougir de vos désordres, vous voudriez persuader que tout le monde est sans vertu. *Remedium pœnæ suæ existimant, si nemo sit sanctus.* Ne vous faites donc pas honneur de ce zèle médisant, qui, bien loin de servir à découvrir les hypocrites, au contraire ne sert qu'à vous mettre au même rang, et qu'à vous décrier vous-même en faisant connaître le poison qui infecte votre cœur.

Vous n'avez, dites-vous, nul venin contre personne, et nul dessein de blesser la réputation. Vous ne parlez que pour entretenir le plaisir de la conversation ; vous suivez le penchant naturel qui vous porte à la raillerie: ce n'est point malice en vous, ce n'est que légèreté. Vous croyez-vous mieux disculpé par ce troisième prétexte?

3. Il aisé de vous détromper par vous-même et par vos propres sentiments. Car quelle est votre délicatesse et votre sensibilité sur tout ce que l'on dit qui peut blesser votre

honneur, ne fût-ce qu'un mot désobligeant, un portrait peu avantageux de vos manières? Que vous dit alors le cœur? De quel ton vous récriez-vous sur l'indiscrétion des langues, sur la licence des jugements, sur la corruption du siècle présent, sur le coup que ce seul mot peut porter à votre fortune, et sur la réparation que l'on vous en doit? Jusqu'où porterez-vous vos plaintes, vos prétentions et vos droits?

En vain l'on vous répondra que la parole est échappée sans réflexion, que l'on n'a parlé qu'à des personnes discrètes et dans le dernier secret, que l'on n'a pas été le premier auteur de la médisance, en un mot que l'on n'a rien dit que de vrai. Quel égard aurez-vous à ces frivoles excuses?

Vous n'y pensiez pas, direz-vous; ne deviez-vous pas y penser? Mon honneur en est-il moins blessé? Est-on moins obligé de guérir la plaie qu'on m'a faite? Vous n'êtes pas la source ni l'auteur de la médisance: ne suffit-il pas que vous en soyez le canal, et que ce soit par vous qu'elle se soit étendue? Vous n'avez parlé qu'en secret à des personnes discrètes: et par où savez-vous que ces personnes discrètes auront plus de discrétion que vous? Vous n'avez rien dit contre moi qui ne fût vrai: souffririez-vous qu'on débitât tout ce qui se peut dire de vrai sur votre conduite? Est-il rien dans toutes ces répliques qui ne paraisse juste et bien sensé?

Souvent les personnes obscures et même les plus décriées sont là-dessus les plus sensibles et les plus vives à se récrier. Elles réclament hardiment la conscience de leurs censeurs; sans honneur, elles courent après l'ombre d'honneur que la médisance leur ôte; elles veulent qu'on ait en leur faveur des scrupules et des égards qu'elles n'ont pas pour elles-mêmes, et que l'on n'ose parler du scandale qu'elles donnent, tandis qu'elles ne craignent point de scandaliser tout l'univers.

Voilà l'idée que l'on a de la médisance, quand on s'en voit attaqué en son propre nom; mais quand vous l'employez contre la réputation d'autrui, que devient alors cette idée? Ce caractère d'énormité disparaît-il à vos yeux? Si sévère et si éclairé sur les médisances d'autrui, êtes-vous aveugle sur les vôtres? Avec quel front, dites-vous, parle-t-on ainsi de moi? par conséquent avec quel front parlez-vous ainsi des autres? Votre propre sensibilité rend témoignage contre vous. *In quo judicas alterum, te ipsum condemnas* (*Rom.*, II, 1).

D'autant plus que si vous voulez réfléchir sur votre conduite et bien sonder votre cœur, vous vous trouverez du nombre de ceux à qui le Sauveur disait: *Tirez la poutre qui est dans votre œil, après cela vous songerez à tirer la paille de l'œil de votre frère.* C'est ce que l'on n'observe point: on entend dire de tous côtés: Voilà ce qu'a fait un tel; mais on a beau prêter l'oreille, on n'entend dire à personne: Voilà ce que j'ai fait. C'était la juste plainte de Jérémie: *Attendi et auscultavi: nullus est dicens: Quid feci* (*Jerem.*, VIII, 6)?

En effet, mon cher auditeur, si lorsque dans les compagnies vous sentez votre belle humeur se réveiller sur les mœurs du prochain, vous faisiez aussitôt cette réflexion secrète: *Quid feci?* Qu'ai-je fait? quels reproches peut-on me faire? quelle prise donné-je aux discours malins? prendriez-vous tant de plaisir à découvrir les misères cachées des autres, si vous vouliez examiner combien vous avez en vous-même de sources cachées de confusion? A quoi tient-il qu'elles ne soient découvertes, et que vous ne deveniez la fable de ceux que vous prétendez railler? Vous emporteriez-vous si haut contre les absents, s'il vous venait dans l'esprit qu'à votre tour vous serez vous-même absent, que si vous pouviez écouter ce qu'alors on dira de vous, vous verriez que l'on vous connaît aussi bien que vous prétendez connaître les autres, et qu'entre les médisants, comme entre les serpents, les plus froids et les plus cachés dont on se défie le moins sont les plus piquants et le plus à craindre.

Quid feci? Qu'ai-je fait? Cette humiliante réflexion devrait donc produire celle-ci: Que dis-je? que vais-je dire? et toutes deux corriger le penchant honteux de votre langue à parler sans discrétion. Car qu'y a-t-il de plus indiscret et en même temps de plus honteux que de fournir des armes contre soi-même, et de s'attirer en blâmant et en accusant les autres, des accusateurs et des censeurs? C'est ce qui arrive au médisant, dit saint Jérôme: *Accusamus quod facimus: contra nos ipsos diserti, in vitia nostra invehimur.* On ne peut donc soutenir sa malignité par aucun prétexte tolérable; on ne se fera jamais d'autre réputation que celle de malhonnête homme en attaquant celle d'autrui.

Si ce motif ne suffit pas pour vous détourner de ce vice, un second peut-être aura plus d'effet; c'est que si vous y tombez vous êtes en péril de n'en relever jamais: c'est un mal inexcusable, vous l'avez vu; mais c'est un mal irréparable, vous l'allez voir.

SECONDE PARTIE.

Le Saint-Esprit nous en avertit en termes exprès: *Attende ne forte labaris in lingua tua* (*Eccli.*, XXVIII, 30): prenez garde, nous dit-il, à ne pas tomber par votre langue; *et fiat casus tuus insanabilis ad mortem*, de peur que votre chute ne devienne un mal incurable et mortel. C'est-à-dire, de peur que votre péché ne soit sans remède. Pourquoi? parce que le remède unique de la médisance est la réparation, et que la réparation la plupart du temps en est impossible, par trois raisons: premièrement, par rapport à l'étendue du dommage, qui va souvent au delà de toute réparation; secondement par rapport à la lâcheté du médisant, qui ne peut se résoudre aux devoirs de la réparation; troisièmement, par rapport à la malignité du monde,

qui n'a communément nul égard à la réparation.

1. La première règle en matière de réparation, c'est qu'elle doit être proportionnée au dommage : or quel est l'œil et l'esprit assez pénétrant pour en bien connaître l'étendue en matière de médisance ? Examinez les huit degrés de ce péché, tels qu'ils sont distingués par les théologiens : la première espèce et la plus criante est d'imputer faussement le mal qui n'est pas, ce qui s'appelle proprement calomnie ; la seconde est de découvrir le mal qui est, mais qui est secret ; la troisième est d'amplifier le mal connu ; la quatrième est d'interpréter le bien en mal ; la cinquième est de nier le bien quand il convient de le dire ; la sixième est de le diminuer ; la septième est de le taire et de le dissimuler ; la huitième est de le dire faiblement et froidement. Démêlez la malignité de ces différents traits de langue : vous comprendrez qu'il n'y en a point de si léger qui ne puisse troubler la paix des familles et des Etats, semer le divorce et la discorde, qu'il y a peu de procès, de guerres et d'inimitiés où la médisance n'ait part en quelqu'une de ces manières.

Aussi le Sage nous dit que la langue a plus fait couler de sang que l'épée : *Multi ceciderunt in ore gladii, sed non sic quasi qui interierunt per linguam* (*Eccli.*, XXVIII, 22). On convient assez des sanglants effets des premiers degrés de la médisance, qui sont d'imputer faussement le mal, de découvrir le mal secret et d'amplifier le mal connu. L'histoire profane et sacrée n'en ont conservé que trop d'exemples, à l'horreur des siècles suivants, et le siècle présent ne renouvelle que trop ces cruels exemples. Mais convient-on des ravages que causent les plus faibles traits? Compte-t-on pour médisance la liberté que l'on prend si aisément de mal interpréter le bien, de le nier, de le diminuer, de le taire ou de le dire faiblement ? De là cependant quel enchaînement de malheurs et particuliers et publics !

Est-il rien de plus commun dans l'entretien que de rendre les plus louables actions suspectes, même en les louant, que de donner aux plus droites un air d'intrigue, aux plus modestes un air d'orgueil, aux plus innocentes un air de noirceur et d'hypocrisie ? Quels noms et quelles couleurs les pharisiens donnèrent-ils aux œuvres de Jésus-Christ ? Ils faisaient passer sa manière de vivre commune et sans singularité pour une conduite relâchée ; sa condescendance à manger avec les publicains pour un penchant scandaleux à la bonne chère ; son zèle à instruire le peuple et son succès à s'en faire écouter, pour des insinuations de révolte et de sédition ; son ardeur à se déclarer contre les traditions superstitieuses, pour des insultes à la loi ; ses miracles enfin, pour des opérations concertées avec Belzebuth. Que prétendaient-ils par là ? Rien moins que d'attirer sur lui la haine de la nation, la vengeance des Romains, les imprécations des prêtres, en un mot la croix et la mort ! N'en vinrent-ils pas à bout ? Ils le crucifièrent tous, non par leurs mains, mais par leurs langues. Il ne leur en coûta que la peine de médire, en défigurant le bien qu'il faisait en mal.

Sans même qu'il soit besoin de défigurer le bien en mal, l'adresse de le diminuer, d'en rabattre dans l'occasion le mérite et la valeur, n'a-t-il pas souvent les mêmes suites? Assuérus lisant les annales de son règne, et remarquant que le juif Mardochée lui avait découvert une grande conspiration, demandait à ses officiers quelle récompense il avait eue. Si ces officiers, par jalousie de l'avancement d'un étranger, eussent cherché des couleurs pour affaiblir l'importance du service et obscurcir l'éclat d'un tel coup de fidélité, Mardochée eût été sans récompense, il fût mort au gibet qu'Aman lui avait fait préparer; mais un événement bien plus affreux, toute la nation des Juifs eût été égorgée dans tout le royaume.

Enfin, sans ouvrir la bouche, sans parler, n'y a-t-il pas un art de médire par le silence, une affectation de taire et de dissimuler le bien plus funeste quelquefois que la médisance outrée? Pharaon, troublé par un fâcheux songe, en cherchait partout l'explication. Si l'échanson qui avait éprouvé dans la prison l'habileté de Joseph à prédire l'avenir eût malignement négligé de le faire connaître au roi, que de malheurs eût produits son silence ! Il eût prolongé l'injustice que l'on exerçait sur l'innocent; bien plus, il eût causé la désolation du royaume, dont le salut dépendait de la fortune de Joseph.

Tout ce tissu d'anciens événements, si éloignés de notre vue, c'est cependant l'histoire de nos jours, et si l'on pouvait démêler ce qui met les cours et les familles en de si étranges mouvements, nous avouerions que rien n'y est si puissant que les ressorts de la langue. Y pense-t-on?

Fait-on réflexion que souvent, dissimulant le mérite d'un seul homme, ôtant la connaissance du mérite à ceux qui la doivent avoir, rendant aux bonnes qualités des témoignages peu fidèles, affectant des réserves, des mystères, un froid, un silence malin sur ce qui peut être avantageux à ceux que l'on n'aime pas, songe-t-on, dis-je, que par là souvent on porte coup même aux affaires publiques, et qu'un obstacle mis à la fortune d'un seul homme est un obstacle au bien de tout un Etat? Cela ne vient point à l'esprit : on n'ouvre point les yeux à ces déplorables suites; on ne prétend seulement que suivre sa passion, contenter sa jalousie, empêcher l'avancement d'un ennemi.

Si vous y avez réussi, malheur à vous ! Car enfin c'est sur cet amas infini de funestes suites qu'il en faudra mesurer la réparation; par où vous y prendrez-vous pour la faire? Il ne s'agit pas de savoir si vous aviez prévu ces tristes effets ou non, si vous les aviez en vue, si vous les désiriez, si vous les avez procurés : il s'agit de savoir si vous en êtes l'auteur. Il suffit que le trait soit parti de votre main; si le coup est mortel, c'est vous

qui avez commis l'homicide. Il suffit que vous ayez jeté l'étincelle et que l'étincelle ait pris feu, c'est vous qui avez causé l'incendie. C'est donc vous principalement qui devez le réparer. Or c'est ce qui est impraticable, et c'est ce qu'on ne pratique en effet presque jamais.

Car pour y parvenir dans quel détail ne faudrait-il pas descendre? Il faudrait rechercher toutes les oreilles où la médisance est entrée, toutes les bouches par où elle a passé, tous les cœurs où elle a fait impression, suivre ses traces et son cours dans toutes les compagnies, connaître jusqu'où est allé le poison, le feu, l'incendie que vous avez allumé; juger par là de l'étendue du dommage, y proportionner la réparation. Consultez-vous et me répondez, médisants: vous sentez-vous capables d'un tel effort, non-seulement par rapport à la vaste étendue de l'entreprise, mais en second lieu par rapport à votre propre lâcheté.

2. Quelque généreux que vous soyez, pourrez-vous jamais vous résoudre à vous désavouer vous-même, à démentir ce que vous avez dit, à compter pour rien de passer pour un imposteur, pour un calomniateur, un indiscret, un étourdi, du moins pour un scrupuleux et un esprit faible? Il faut risquer de s'attirer tous ces titres, et d'en dévorer la confusion, si l'on veut remplir le devoir de détruire la médisance et d'en empêcher le progrès. Or pour un tel effort de générosité chrétienne, est-on assez pénétré du repentir de sa faute et du désir de son salut?

Plutôt que de se soumettre à cette sévère obligation, que ne fait-on point pour se la cacher? Ne se flatte-t-on pas toujours que ce que l'on a dit n'est rien, que ceux qui vous ont entendu n'y auront fait nulle attention, que le discours sera tombé dans l'oubli, qu'aller le désavouer c'est en réveiller la mémoire et augmenter le mal qu'on peut avoir fait? N'est-ce pas dans ces dispositions qu'on va se jeter aux pieds du prêtre et lui demander l'absolution? Sur tous les autres péchés, le détail est aisé, souvent jusqu'aux circonstances. Il n'y a que la médisance où l'on se croit obligé de n'éclaircir rien, de confondre tout sous le simple aveu d'avoir mal parlé du prochain. Mais comment et par quels motifs? en quels termes, sur quel sujet, à quelles personnes, avec quel effet et quelles suites pour la fortune et pour l'honneur du prochain? C'est ce qu'il faut expliquer. C'est cependant sur quoi l'on se croit autorisé par la coutume au silence et même à l'oubli; autrement la confession ne serait, dit-on, qu'une torture, aussi importune au prêtre qu'au pénitent. Il faudrait y rapporter toutes les conversations. On vient là pour s'accuser, non pas pour conter des histoires; j'en conviens. Accusez-vous donc. Vous avez mal parlé, vous avez médit : vague et vaine accusation! Mais par votre médisance, indiscrétion, témérité, vous avez causé tels procès, telles haines, telles disgrâces, empêché tel bien, tel mariage, telle réconciliation. Voilà la matière de vos recherches et de votre accusation, mais surtout la matière indispensable de votre réparation.

3. Quand vous auriez le courage de la faire, en troisième lieu, n'en seriez-vous pas détourné par la considération de son inutilité, fondée sur la malignité du monde? On aura pris plaisir à vous ouïr déchirer votre prochain, vous y aurez trouvé les oreilles tout ouvertes et les esprits tout disposés : les trouverez-vous aussi prêts à vous entendre sur les louanges? Rien de si froid que la louange, on ne l'écoute qu'à regret; rien de si vif que la médisance, elle divertit, elle réveille, elle passe pour délicatesse et raffinement d'esprit. On vous aura cru sur le mal que vous aurez dit, sans autre caution que votre audace à le dire; on ne vous croira pas, sur le bien que vous direz, non pas même à votre serment. Il n'aura fallu qu'une raillerie pour ternir la vertu d'un homme de bien, des apologies entières ne lui rendront pas son éclat. Dès là que le désaveu que vous entreprendrez de faire aura l'air de réparation, ce ne sera plus qu'un devoir forcé, qui n'aura point d'autre effet que de faire mépriser votre faiblesse à ceux qui avaient applaudi à vos bons mots. Ils vous laisseront à vous seul le poids dont vous aurez voulu décharger votre conscience. Ils vous diront comme les Juifs à Judas, qui venait jeter à leurs pieds le prix de sa perfidie, en confessant avec remords l'innocence de Jésus-Christ: *Quid ad nos? tu videris* (*Matth.*, XXVII, 4) : Que nous importe? c'est votre affaire; si vous l'avez calomnié, tant pis pour vous.

Tel est le langage du monde et l'opiniâtreté des premières impressions que reçoivent les esprits : la médisance y est gravée sur l'airain, la louange sur le sable; la médisance y porte un caractère de liberté, de confidence, de vérité; la réparation au contraire un caractère de ménagement, d'équivoque et de contrainte. Il faut donc convenir qu'il y a de la part du monde et de la part du médisant, aussi bien que dans la qualité du dommage, autant d'obstacles presque invincibles à la réparation de ce péché.

Où vais-je, chrétiens auditeurs? où mènent ces trois réflexions? N'en concluez-vous pas que la réparation de la médisance étant moralement impossible, et nul n'étant obligé à l'impossible, on n'est point par conséquent obligé à la réparer? Quelle porte ouverte à l'impénitence!

Au contraire, c'est cela même qui augmente l'énormité de ce malheureux péché, de ce qu'étant souvent au-dessus de toute réparation, cependant il exige toujours d'être réparé. La médisance est non-seulement un larcin d'honneur, mais une espèce d'homicide, une manière d'attentat à la vie civile de l'honnête homme. Or si l'impuissance absolue de rendre la vie aux morts ne donne point à l'assassin l'abolition de son crime, comment la difficulté de rétablir l'honnête homme dans son honneur en ôterait-elle au médisant la peine et l'obligation? Non, vous avez ôté la vie à votre ennemi, vous perdrez vous-même la vie : c'est la peine de

l'assassin. Vous avez déshonoré et diffamé votre prochain par l'éclat de votre médisance, vous serez vous-même déshonoré et diffamé, s'il le faut, par l'éclat et la confusion de votre propre désaveu : c'est la peine du médisant; l'une et l'autre nécessaire à la sûreté de l'honneur aussi bien que de la vie des hommes.

Il s'en faut bien cependant que Dieu n'exerce sur vous la rigueur de cette loi : il relâche au médisant le supplice de l'homicide et même celui du voleur, quoiqu'il mérite l'un et l'autre. Il veut bien le traiter en légitime débiteur, et même, à quelque excès que la dette soit montée, il n'exige de lui qu'une compensation de bonne foi, proportionnée plutôt à ses biens et à ses forces qu'au dommage et au droit du créancier. Toute la restitution se réduit, mon cher auditeur, au désaveu de ce que vous avez dit. Vous prétendez-vous insolvable, et l'êtes-vous de bonne foi ?

Vous ne vaincrez pas, dites-vous, la malignité du monde; il ne croira point votre désaveu. N'importe : vous aurez vaincu votre propre lâcheté, qui est le plus grand obstacle à la réparation de la médisance. Vous aurez fait de votre part tout ce que vous aurez pu. Si le monde ne vous croit pas, il sera du moins dans l'obligation de vous croire. Il ne tiendra pas à vous que les abusés ne soient détrompés. Le péché passera de vous à eux : de vous qui n'aurez rien négligé pour les tirer de l'erreur où vous les aviez jetés, à eux qui vous ayant cru dans vos médisances auront refusé de vous croire dans votre réparation.

Mais vous ne pouvez vous résoudre à ce honteux désaveu : c'est un effort qui vous paraît impossible. Encore un coup, parlez-vous de bonne foi ? Le jugeriez-vous impossible à quiconque aurait blessé votre honneur ? Ne lui feriez-vous pas trouver les moyens de se le rendre possible, en l'y obligeant par les voies de droit ? Vous-même dans l'occasion ne trouvez-vous pas ces moyens, et ne les employez-vous pas quand il est question de pourvoir à votre réputation ?

Dès qu'un mauvais bruit commence à éclater contre vous, quel est votre empressement pour l'arrêter dès sa naissance, pour en découvrir l'auteur, pour désabuser vos amis, pour les engager à partager avec vous le soin de désabuser les autres ? Entretiens, lettres, visites, éclaircissements de toutes façons, tout cela vous est possible et même vous paraît aisé; rien ne vous coûte alors, parce qu'il s'agit de vous-même et de votre honneur. Pourquoi tous ces devoirs vous sont-ils impraticables à l'égard du prochain dont vous avez blessé l'honneur ? D'autant plus que votre honneur propre est votre bien personnel, vous pouvez à votre gré le soutenir, le négliger, en être avare ou prodigue. Mais l'honneur d'autrui, c'est le bien d'autrui ; vous l'avez ravi par vos médisances : restitution par conséquent ou damnation.

Ne tremblez-vous point, chers auditeurs, sur cette effroyable alternative? Y a-t-il quelqu'un parmi vous assez sûr de sa conscience, pour ne se pas sentir exposé à ce péril ? La langue, dit l'apôtre saint Jacques, est un monde entier de toutes sortes d'iniquités : *Lingua universitas iniquitatis*. Elle met, dit-il, en mouvement et en feu tout le cercle et le cours de notre vie, enflammée qu'elle est du feu même de l'enfer : *Inflammat rotam nativitatis, inflammata a gehenna.* Quelle merveilleuse expression des ravages de la langue ! La roue de notre vie : *Rotam nativitatis*, agitée par une diversité continuelle d'événements, tourne et se développe au mouvement et au gré de notre langue, qui la remplit d'iniquités. C'est-à-dire que toutes les parties et les âges différents de la vie sont infectés de ce malheureux poison de la médisance et de ses suites. Où sont les réparations de ce déplorable mal ? En quelles conversations ne voit-on pas éclater la médisance? En quelles conversations la voit-on jamais réparer ? Comptez donc, pécheurs, avec vous et avec Dieu. Médisances sans nombre, et nulle réparation : pouvez-vous donc éviter la damnation ?

Tenez-vous-en d'autant plus assurés qu'il vous doit être certain que Dieu, qui pardonne l'intempérance, l'orgueil, le blasphème, l'impiété, sur le simple repentir d'un cœur vraiment pénitent, ne pardonnera jamais l'injustice du larcin, surtout du larcin de l'honneur, si le repentir n'est appuyé des efforts suffisants pour en réparer le dommage. En vain sans cela les confessions, les austérités, les aumônes. Tout cela ne rend point l'honneur au prochain déshonoré : tout cela ne vous peut tirer du péril d'être damné.

N'en est-ce pas assez, chrétiens, pour réveiller votre attention sur l'état de votre conscience? Oui, sans doute, et je n'ai peut-être excité que trop de remords. Ces remords seront-ils sans fruits ? Les étoufferez-vous encore comme tant d'autres? Sera-ce toujours en vain que Dieu frappera par la crainte à la porte de votre cœur? Ne le craindrez-vous jamais? Mais jamais ne vous aimerez-vous vous-même assez tendrement pour ne pas vouloir vous damner, par la fausse honte de vous dédire du mal que vous avez dit ?

Donnez-vous donc avant la mort le loisir de rendre justice à votre prochain sur cette espèce de dettes. Une pareille recherche après tant d'années de négligence est un travail digne du chrétien vraiment soigneux de son salut. Embrassez ce travail avec courage, et si vous doutez de vos forces, implorez celles d'un Dieu toujours prêt à nous aider.

Faisons quelque chose de plus : engageons sa miséricorde à nous faciliter les moyens d'expier nos médisances et d'en obtenir le pardon, par un pardon mutuel et général de toutes nos médisances. On a mal parlé de nous, nous avons mal parlé des autres. Oublions, pardonnons : remettons à nos dé-

biteurs, que nos débiteurs nous remettent. Vous l'avez dit, Seigneur : *Dimittite, et dimittemini* (*Luc.*, VI, 37) : Remettez, et il vous sera remis. Nous obéissons à votre parole, et nous nous confions en sa vérité. Vous êtes notre père et notre juge commun : recevez le sacrifice commun de nos dettes réciproques. Nous mettons à vos pieds tout ressentiment des torts qu'on peut avoir faits à notre réputation, toutes les réparations que nous pourrions en prétendre. Nous déposons en vos mains tous nos intérêts et tout notre honneur. Nous ne voulons plus d'autre honneur que celui de vous honorer et de vous aimer, que celui d'honorer et d'aimer nos frères, puisque vous nous l'ordonnez. Pardonnez-nous, puisque nous pardonnons, et nous réunissez tous en vous par un amour éternel. Ainsi soit-il. Au nom, etc.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur la prédestination.

Oves meæ vocem meam audiunt, et ego cognosco eas, et sequuntur me; et ego vitam æternam do eis, et non peribunt in æternum.

Mes brebis entendent ma voix, et je les connais, et elles me suivent ; et je leur donne la vie éternelle, et jamais elles ne périront (*Joan.*, X, 27, 28).

Sire (1),

L'image de la prédestination que le Sauveur nous expose dans ce discours est bien contraire à nos idées. Nous ne pensons jamais à ce mystère qu'avec frayeur, et ce qu'il nous en apprend n'est rempli que de douceur et de tendresse. Il en parle en nous regardant comme ses brebis, en se déclarant notre pasteur, en offrant son sang et sa vie pour notre salut éternel : *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis*. Tout ce qu'il exige de nous, ce n'est que la correspondance de notre fidélité, que nous le connaissions, puisqu'il nous connaît, que nous l'écoutions, puisqu'il nous parle, et que nous le suivions, puisqu'il veut bien nous guider : *Et cognoscunt me meæ... et vocem meam audiunt... et sequuntur me.*

S'il y a dans la prédestination quelque chose de terrible, c'est donc beaucoup moins ce qui vient de la part de Dieu, notre pasteur, que ce qui vient de nous, brebis ingrates, indociles à sa conduite et à sa voix.

Ce que je me propose aujourd'hui, c'est, Messieurs, de rectifier vos sentiments sur cet important mystère, de vous y découvrir, je ne dis pas l'empire souverain de Dieu, mais sa miséricordieuse sagesse; en un mot de faire servir à votre consolation ce qui vous jette si souvent dans l'inquiétude et dans le trouble.

Il est vrai que saint Paul adore avec étonnement la profondeur impénétrable des trésors de Dieu. Mais quelles sont les richesses de ces trésors? Ce ne sont pas les richesses de sa puissance et de son domaine absolu, mais de sa sagesse et de sa science : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei* (*Rom.*, XI, 33) ! Trésors préparés à ceux qui travaillent avec confiance et avec humilité pour les obtenir, mais éternellement fermés à ceux qui les veulent dérober par des recherches insultantes au respect de la majesté.

C'est le trésor de la science de Dieu, la science des hommes n'y peut atteindre. Celle d'Origène s'y est perdue, celle des manichéens s'y est aveuglée, celle des pélagiens s'y est évanouie, celle de nos théologiens s'y embarrasse tous les jours; mais c'est aussi le trésor de la sagesse de Dieu, qui, par une admirable conduite, en nous cachant dans ce mystère tout ce qu'il y a pour nous d'inutile et de dangereux à savoir, nous y a découvert tout ce qui nous peut être utile : source de ma tranquillité dans l'agitation de mes pensées! Faisons-en la matière de ce discours.

Il y a donc, Messieurs, dans l'économie de la prédestination, quelque chose d'inutile et de dangereux à savoir, et quelque chose d'utile et de nécessaire à savoir. Quelle est la sagesse de Dieu? c'est de nous avoir caché ce qu'il y a d'inutile et de dangereux, et de nous avoir appris ce qu'il y a d'utile et de nécessaire. Est-il rien de plus sage, et pour nous de plus consolant? Quelle est la témérité de l'homme? c'est de rechercher l'inutile que Dieu lui cache, et de négliger le nécessaire qu'il lui apprend. Est-il rien de plus téméraire et même de plus insolent? Dieu nous fait sur le sujet de la prédestination un secret et une confidence. Ce secret que Dieu nous fait, nous tâchons de le pénétrer; nous avons tort, c'est ma première partie. Cette confidence que Dieu nous fait, nous affectons de l'ignorer; nous avons encore tort, c'est ma seconde partie. Gémissons à la vue de notre folie; rendons grâces à la sagesse de Dieu. Ce sera le fruit de ce discours avec le secours de la grâce : obtenez-la-nous, sainte Mère de Jésus-Christ. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La prédestination, dans les termes de saint Augustin, n'est autre chose que la connaissance et la préparation des grâces et des bienfaits de Dieu qui opèrent certainement le salut de tous ceux qui sont sauvés : *Præscientia et præparatio beneficiorum Dei, quibus certissime liberantur quicunque liberantur* (*De Dono persever.*, *cap.* 14). Elle comprend un acte de l'entendement de Dieu, *præscientia*, et un acte de la volonté de Dieu, *præparatio* : un acte de son entendement, par lequel, dans le trésor général de ses grâces, dont il connaît la force et l'effet sur tous les cœurs, il prévoit celles qui sont propres à conduire infailliblement chaque homme au terme de son salut ; un acte de sa volonté, par lequel il se détermine à donner à tel et à tel ces grâces et ces moyens infaillibles de salut.

Il est certain que cette prédestination n'est pas commune à tous les hommes, que ces

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

égards singuliers ne sont que pour quelques-uns, que les moyens distribués à tous les autres, quoique suffisants pour leur salut, ne les y conduiront jamais par le mauvais usage qu'en fera leur liberté; que souvent dans une même famille, l'un est choisi pour le ciel, l'autre laissé dans la masse du commun; qu'entre deux apôtres, Matthias et Judas, entre deux frères, Abel et Caïn, entre deux jumeaux, Jacob et Esaü, les uns étaient prédestinés, et les autres réprouvés. Voilà ce qui nous alarme et ce qui nous tient en suspens: l'obscurité de cette question, que chacun de nous se fait quelquefois dans le secret de son cœur: Qui suis-je maintenant? que serai-je dans l'éternité? quelle place occupé-je dans l'esprit et le cœur de Dieu? Suis-je dans le rang de Jacob ou dans le rang d'Esaü? M'aime-t-il de cet amour singulier ou de cet amour ordinaire? En un mot, suis-je prédestiné? Que ne ferais-je point si j'en avais l'assurance! quelle confiance aurais-je en mon Dieu! de quel courage et avec quel plaisir marcherais-je dans ses voies! Cependant cette connaissance apparemment si utile à notre salut, c'est là le secret que Dieu nous fait. Pourquoi?

1° Rien de plus inutile et même de plus dangereux que cette prétendue connaissance; 2° rien de plus utile et de plus avantageux que l'ignorance où nous sommes sur ce sujet.

1. Car sans donner dans de faux préjugés, supposons que Dieu vous fît connaître votre état et votre sort éternel: s'il vous révélait que votre nom est écrit au livre de vie, quel avantage tireriez-vous de cette révélation? Le chemin du salut vous deviendrait-il plus aisé? Vos passions auraient-elles moins de force, les objets sensibles moins d'attraits, votre liberté moins d'inconstance, le démon moins d'ardeur à vous tenter? Vous sauriez que vous êtes prédestiné; mais avec cette lumière ne faudrait-il pas dompter vos mauvaises inclinations, mortifier votre chair, éviter les occasions du mal, vous détacher de l'amour du monde et de ses faux biens, faire pour vos péchés une pénitence sincère, accompagnée des restitutions et des satisfactions nécessaires, en un mot porter votre croix? Vous auriez donc avec cette révélation les mêmes difficultés et les mêmes obligations qui vous pressent maintenant. Remplissez maintenant ces mêmes obligations dans les ténèbres où Dieu vous tient, et vous vous trouverez à la fin du nombre des prédestinés.

Au contraire, si par malheur Dieu vous faisait voir qu'il n'y a rien à prétendre pour vous dans son royaume, alors quel sujet de désespoir? Comment pourriez-vous supporter la vie? de quel œil regarderiez-vous le ciel? quelle image vous feriez-vous de l'avenir? quelle horreur n'auriez-vous pas de vous-même? en quelles plaintes éclateriez-vous contre Dieu, qui, non content de vous abandonner pour toute l'éternité, vous aurait encore refusé durant la vie la faible douceur, ou de l'espérance de votre salut, ou de l'ignorance de votre misère? Ne lui diriez-vous pas, comme ces démons à Jésus-Christ qui les chassait du corps des possédés: *Quid nobis et tibi? Venisti ante tempus torquere nos* (*Matth.*, VIII, 29)? Que vous avons-nous fait pour avancer nos supplices et nous venir tourmenter avant le temps?

Bien plus, si l'homme avait une connaissance assurée de son bonheur éternel, y aurait-il un seul prédestiné qui ne voulût goûter sa part des plaisirs du monde? Car ne vous figurez pas que ces faux plaisirs n'aient pas pour les justes les mêmes attraits que pour les pécheurs. Ce qui retient ceux-là c'est la crainte et l'amour de Dieu, qui manque aux autres. Or, quand le frein de la crainte aurait une fois été rompu par l'assurance infaillible du salut, en quel danger serait-on de s'abandonner aux plaisirs, qui par-dessus leurs charmes ordinaires auraient alors l'attrait de l'impunité?

N'est-il pas à croire que Salomon s'abandonna plus facilement au péché par la vue de la profusion des bontés de Dieu pour lui? Dieu lui avait donné un cœur sage et intelligent par-dessus tous les hommes qui avaient été avant lui ou qui devaient être après lui: *Cor sapiens et intelligens* (III *Reg.*, III, 12). Il n'en fallut pas davantage pour le rendre par degrés négligent, dissolu et emporté dans la débauche. Sûr de la protection divine, il regardait ce temps d'égarement comme un court sommeil qui serait bientôt dissipé par le retour de la lumière. Et n'est-ce pas là le fond naturel de l'homme et la disposition ordinaire de son cœur, d'abuser des dons de Dieu, plus ils sont singuliers et rares? Ah! nous abusons des richesses, nous abusons de la santé, de l'autorité, de l'esprit. Avec la foi d'un enfer éternel, nous nous jetons aveuglément dans le crime; avec l'expérience des surprises de la mort, nous vivons dans l'impénitence; au milieu des ténèbres et des écueils du salut, nous marchons comme certains du salut. Que serait-ce, hélas! si en effet nous en avions la certitude, et que la mort et l'enfer n'eussent rien de quoi nous alarmer?

Que si les prédestinés étaient en tel péril d'abuser de l'assurance qu'ils auraient de leur bonheur, quel usage feraient les réprouvés de l'assurance de leur misère? Représentez-vous leur déchaînement à se dédommager alors des maux de l'éternité par les plaisirs de la vie, leur fureur à se venger d'un Dieu qu'ils ne regarderaient plus que comme l'auteur de leurs maux. Quelle horreur dans tout l'univers, quand les prédestinés par une sécurité sans crainte, et les réprouvés par un désespoir sans ressource, abandonneraient la vertu et se livreraient au vice! Alors plus de paix ni d'union, non seulement entre les nations, mais dans les familles mêmes, entre les pères et les enfants, les frères et les parents, par la jalousie ou l'aversion des uns pour les autres. Esaü put-il souffrir Jacob, dès qu'il le vit gratifié de la bénédiction paternelle? A quels

éclats de haine et de dépit se laissa-t-il emporter! Quels cris! quels rugissements! *Irrugiit clamore magno consternatus* (*Gen.*, XXVII, 34). Il ne se proposa rien de moins que de massacrer son frère : *Occidam Jacob fratrem meum*. Il ne s'agissait cependant que des avantages attachés à la qualité d'aîné. Caïn put-il souffrir Abel, dès qu'il vit les regards de Dieu tournés plus favorablement sur lui? Caïn se put-il lui-même souffrir, dès que Dieu l'eut chassé de devant ses yeux? Ne se crut-il pas exposé à l'horreur de toute la terre? *Omnis qui invenerit me occidet me* (*Gen.*, IV, 14). Ne se figurait-il pas dans tous les hommes autant d'ennemis préparés à venger le sang d'Abel?

Jugez par là du désordre général que produirait dans les sociétés humaines et dans le cœur de chaque particulier la connaissance des décrets de Dieu sur nos destinées éternelles. Bénissons donc la profondeur du mystère qu'il nous en a fait, et convaincus des tristes effets de cette funeste lumière, reconnaissons en second lieu l'utilité des ténèbres d'un tel secret.

2. Elle est comprise dans ces paroles de saint Prosper : La prédestination de l'élection nous est cachée, dit-il, afin qu'une crainte salutaire appuie la persévérance de l'humilité, et que celui qui est debout prenne garde à ne pas tomber : *Præfinitio electionis abscondita est, ut perseverantem humilitatem utilis metus servet, et qui stat videat ne cadat* (*De Vocat. gent.*, *l.* II). Que de vertus en peu de mots! l'humilité, la crainte, la ferveur, la vigilance. Ce ne sont pas les plus nobles vertus, mais leurs appuis et leurs remparts, sans lesquels ces nobles vertus ne pourraient subsister dans nos âmes. Car que deviendraient la foi, l'espérance, la charité, la religion, tout ce qu'il y a de plus élevé dans les dons surnaturels, sans l'humilité qui me fait connaître ma dépendance, sans la crainte qui me soumet au maître de qui je dépends, sans la vigilance qui me rend attentif à tous mes devoirs, sans la ferveur qui donne le prix et le mérite à tout le bien que je fais? De toutes ces vertus j'ai la source naturelle dans l'obscurité de mon salut.

Car si cet important mystère était pour moi sans obscurité, que mon salut me fût certain, peut-être pourrais-je être humble par la vue de mon indignité, craindre Dieu, le servir avec ferveur et vigilance, en reconnaissance d'un bienfait si grand et si peu mérité. Mais combien le penchant serait-il plus dangereux à perdre la crainte d'un malheur qui ne pourrait plus m'arriver, à m'enorgueillir d'un bonheur qu'on ne pourrait plus m'ôter, à tomber enfin dans l'oisiveté et dans la paresse, sur la sûreté d'une destinée indépendante de tous mes soins. Qu'y a-t-il de plus commun parmi nous que de perdre tout sentiment de crainte et de soumission, tout empressement, toute ardeur pour les premiers auteurs de notre fortune, aussitôt que nous nous sentons assez forts pour nous y maintenir sans leur appui? C'est ce qui fait tant d'ingrats entre les hommes; y en aurait-il moins envers Dieu, si la sûreté de notre bonheur éternel nous pouvait flatter à son égard de quelque sorte d'indépendance?

Mais quand je considère que je suis sous la main d'un Dieu qui peut également me perdre ou me sauver à son choix, et que je ne puis connaître s'il usera de son pouvoir pour ma perte ou pour mon salut, n'aurais-je pas perdu le sens de nourrir à cette vue les moindres sentiments d'orgueil? En quelque degré de naissance ou de fortune que Dieu m'ait mis, quel sujet ai-je de m'en flatter, s'il ne m'a prodigué ces vaines faveurs qu'en me refusant le premier de tous les biens, qui est la grâce du salut et de la prédestination? Quel abîme d'humilité! mais quel abîme de crainte? Je marche, dit saint Augustin, dans les ténèbres d'une épaisse nuit, sans pouvoir faire une démarche assurée : *Ego autem stans in hac nocte tenebrosa, hæc ignorans; timor et tremor venerunt super me* (*Solil.*, *cap.* 26). J'avance en âge, et je n'avance point dans la connaissance des desseins de Dieu sur moi; je me vois entre la terre et le ciel, et ne vois point où est mon terme, là-haut ou là-bas, près de Dieu ou loin de Dieu.

J'entends l'hérésie enseigner avec orgueil à ses enfants abusés, qu'ils doivent être aussi sûrs de leur salut que l'était Jésus-Christ même, et que la foi qu'ils ont en la vertu de son sang empêche leur conscience de flotter dans l'incertitude (*Calvin.*, *Confess. de foi*). Mais pour moi, dit saint Augustin : *Ego autem stans in hac nocte tenebrosa*, je ne vois que ténèbres et nuages de tous côtés; voilà ce qui produit ma crainte et mon tremblement : *Timor et tremor venerunt super me.* Mais pour moi, dit saint Paul : *Ego autem*, tout apôtre que je suis, pour n'être pas réprouvé moi-même après avoir conduit les autres à leur salut : *Ne cum aliis prædicavero, ipse reprobus efficiar*, pour cela, *Castigo corpus meum et in servitutem redigo* : Je châtie mon corps, je le tiens à force de coups dans la soumission comme un esclave. Et voilà ce qui anime les saints à la vigilance, à la ferveur, au soin de la pénitence et de la mortification.

Il n'y a pas jusqu'aux réprouvés qui ne soient excités à la vertu par cette salutaire incertitude : car combien de retours à Dieu, de ruptures avec le monde, au moins par intervalle et pour un temps? Combien de prières, d'aumônes, d'actions édifiantes de charité, de justice et de religion, où jamais les méchants ne se laisseraient engager, si tandis qu'ils sont encore sur la terre ils n'étaient suspendus entre la crainte et l'espérance de l'une ou de l'autre éternité?

C'est même en cela que consiste proprement le miracle de la sagesse de Dieu dans cette heureuse obscurité, en ce que les méchants, retenus par quelques rayons d'espérance, ne se permettent pas tout le mal qu'ils pourraient faire, et que les justes, par la crainte et par le respect des secrets juge-

ments de Dieu, sont obligés de garder pour les méchants des considérations et des égards charitables, ce qui fait le lien des sociétés et le bon ordre du monde.

Une pensée admirable de saint Augustin : « Mes frères, nous dit-il, ne vous scandalisez pas de voir des pécheurs parmi vous, et même des hérétiques. Que savez-vous de leur état futur ? Bien plus, que savez-vous de leur état présent dans l'esprit de Dieu ? Vous les regardez en pitié comme des impies, des membres séparés du corps; peut-être Dieu les voit-il avec complaisance, comme déjà réunis à l'Eglise, et plus fidèles que vous aux devoirs de la piété : *Multi qui aperte foris sunt et hæretici appellantur, multis bonis et catholicis meliores sunt.* » La raison qu'il en apporte est bien touchante et prise du secret de la prédestination : *Quod enim sint hodie videmus; quid cras futuri sint ignoramus* (*De Bapt.*, *l.* IV, *c.* 3) : Vous voyez ce que ces gens-là sont aujourd'hui, mais voyez-vous ce qu'ils seront demain ? voyez-vous ce qu'ils seront dans la suite de leur vie ? voyez-vous enfin ce qu'ils seront à la mort ?

Peut-être désespérez-vous encore du changement et du remède; mais Dieu le voit et le sait : il prépare pour ce courtisan des rebuts et des disgrâces, pour cet arrogant des mépris et des humiliations, pour cet avare et cet intéressé des pertes de biens, pour ce voluptueux des maladies, pour cet endurci des coups de foudre et des événements imprévus. Il tient tous ces remèdes en réserve dans ses trésors, il les emploiera dans leur temps : il en voit l'effet par avance, et dès à présent s'en fait un plaisir : *Hæc condita sunt apud me et signata in thesauris meis* (*Deuter.*, XXXII, 34).

Dès à présent par conséquent je dois conserver pour ces pécheurs, encore aveuglés par leurs passions, non-seulement de la pitié, mais de l'estime et du respect, envisageant en leurs personnes, non pas ce qui paraît à mes yeux, mais ce qui paraît aux yeux de Dieu; non pas leurs égarements présents, mais leur retour et leur fidélité future. Et quoique cette fidélité ne soit à mon égard que future, elle est déjà, poursuit saint Augustin, présente et certaine à l'égard de Dieu, devant qui tous les temps et les événements sont présents : *Apud quem præsentia sunt quæ futura sunt; etiam ii, quod futuri sint, jam sunt.* André dans sa barque, au milieu de ses filets, n'était qu'un pêcheur devant les hommes : c'était dès lors un apôtre devant Dieu. Matthieu dans son bureau n'était qu'un publicain avare : c'était un évangéliste devant Dieu. Paul gardant les habits de ceux qui lapidaient Etienne, et conduisant à Damas les soldats de la Synagogue, était le persécuteur des chrétiens : c'était déjà le vase d'élection destiné pour porter aux nations le nom du Sauveur et la foi de l'Evangile. Madeleine à la table du pharisien n'était qu'une pécheresse publique : c'était aux yeux de Jésus-Christ le modèle de la pure charité. Augustin dans les compagnies de Carthage et dans les académies de Milan n'était qu'un débauché scandaleux et qu'un vain déclamateur : c'était dans les vues de Dieu le saint docteur de la grâce.

Appliquons cette maxime à ce qui se passe à nos yeux, à ces innombrables familles séparées depuis cent vingt ans de l'Eglise de Jésus-Christ, et depuis peu rappelées si heureusement dans son sein (1689). Vous déploriez amèrement leur long attachement à l'erreur : Dieu se faisait un plaisir de leur docilité prochaine. Ils vous paraissaient étrangers dans notre commune patrie, par le souvenir du sang que leur séparation lui avait autrefois coûté : Dieu conservait pour eux un cœur de père, il avait en vue les nouveaux fruits qu'ils peuvent produire un jour en rapportant parmi nous l'esprit de concorde, d'union et de charité pour les pauvres, de respect et d'ardeur pour la parole du salut : vertus que peut être, à notre honte, ils cultivaient mieux que nous. Peut-être doutez-vous de la sincérité de leur retour, ou du moins de leur fermeté; mais Dieu, qui voit l'étendue de tous les siècles et le détail de tous les événements, voit dans la suite de celui-ci ce que vous n'y voyez pas, que ces hommes faibles et peut-être chancelants seront dans quelques années les plus fermes appuis de la religion, les plus zélés défenseurs du siége romain, les plus humbles adorateurs des sacrements que leurs pères ont profanés; que d'eux et de leur sang sortiront de saints religieux, de fervents ecclésiastiques, de savants et sages docteurs, des prélats éminents par leurs vertus plus que par leurs dignités, qui rappelleront la ferveur de la primitive Eglise. Car enfin cette Eglise est la pierre inébranlable où toutes les erreurs doivent trouver leur écueil.

Grâces, Seigneur, grâces immortelles à votre bonté, d'avoir attaché le repos de la vie présente à l'ignorance de l'avenir ! Heureuse ignorance ! qui nous apprend à réprimer la témérité de nos jugements, à ne nous préférer à personne, à ne désespérer de personne, à regarder sans émotion la conduite des pécheurs, à supporter avec charité non-seulement leurs égarements, mais leurs scandales, leurs excès et leur incrédulité même : adorant en eux comme en nous le décret impénétrable de la prédestination. Favorable nuit ! qui nous laisse assez de jour pour conduire nos pas au terme de notre salut par les sentiers étroits, mais assurés, de l'humilité, de la crainte et de la ferveur, non pas assez pour nous aveugler par les faux brillants de la confiance et de la sécurité. Ténèbres, sources de lumière, puisque l'on y voit évidemment la sage conduite de Dieu, non-seulement par le secret qu'il nous fait, comme je viens de le montrer, mais aussi par la confidence qu'il nous fait; c'est ce qu'il me reste à montrer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si quelqu'un peut douter de sa prédestination, c'est celui qui en recherche la con-

naissance avec trop de curiosité. Cette curiosité fait voir qu'il n'est pas du troupeau de Jésus-Christ, qui, comme saint Basile a remarqué, dit bien que ses brebis écoutent sa parole, non pas qu'elles s'avisent de contester ni de pointiller sur sa parole : *Oves meæ vocem meam audiunt, non disputant neque discutiunt* (*In psal.* CXV; *Luc.*, XII, 15). Il n'appartient qu'à l'enfant prodigue d'entrer en compte avec son père, et de vouloir discuter quelle part il a dans son bien. Les enfants sages vivent en repos sur la bonne foi de leurs pères, et quand un père par bonté veut bien faire entrer ses enfants en connaissance de ses desseins sur leur établissement, vouloir y pénétrer plus avant qu'il ne le permet, c'est se montrer indigne de sa confidence par une défiance injurieuse de sa justice et de son affection. Qu'est-ce donc que Dieu nous apprend de ses dispositions sur notre salut éternel? Trois vérités suffisantes pour notre repos.

1. La première, c'est que le salut éternel, qui est l'accomplissement de notre prédestination, est l'ouvrage commun de Dieu et de l'homme. La création, c'est l'ouvrage de Dieu sans vous; mais la justification, le salut, c'est, dit saint Augustin, l'ouvrage de Dieu avec vous : *Qui fecit te sine te, non justificat te sine te* (*Serm.* 15 *de Verbis Apost.*, *nunc* 169, *n.* 11). C'est l'ouvrage de sa grâce, il est vrai, dit saint Paul, mais de sa grâce avec moi : *Sed gratia Dei mecum.* L'Apôtre, ajoute saint Bernard, a pu dire : C'est l'ouvrage de la grâce de Dieu pour moi, mais c'eût été trop peu. Il a mieux aimé dire *avec moi*, se glorifiant non-seulement d'être l'instrument de Dieu, mais même en quelque façon l'associé de Dieu, par son propre consentement: *Præsumens se, non solum operis esse ministrum, per affectum, sed et operantis quodammodo socium per consensum* (*De Gratia et lib. Arb.*, *c.* 13). C'est dans ce même sens que nous faisons si souvent cette prière : Aidez-moi, Seigneur, et ne m'abandonnez pas : *Adjutor meus esto, ne derelinquas me.* Car comment, dit saint Augustin, l'appellerions-nous à notre aide, et comment nous aiderait-il, si nous n'agissions avec lui, et s'il n'agissait avec nous? *Si non esset operator, ille non esset cooperator* (*Serm.* XIII *de Verbis Apost.*, *nunc* 156, *n.* 11).

Quel sujet de consolation, quel appui de mon espérance! Car, mes chers auditeurs, si mon salut dépendait si précisément de Dieu seul que je ne pusse y contribuer en rien, je n'aurais pas lieu de me plaindre, il est vrai : Dieu étant le maître de sa gloire, il peut sans injustice en disposer à son gré. Je tremblerais cependant, je vivrais dans une inquiétude continuelle qu'il n'en eût pas disposé en ma faveur : sa disposition m'étant inconnue, et toutes les dispositions que je remarquerais en moi n'ayant en ce cas-là nulle force pour mon salut.

Mais par une supposition tout opposée, si mon salut dépendait si absolument de moi qu'il ne dépendît point de Dieu, si Dieu avait abandonné toute l'économie de ma prédestination à ma conduite, ô mes chers frères! alors quel sujet de crainte et presque de désespoir, dans la connaissance que j'ai de mon ignorance, de mon inconstance, de ma faiblesse, de la force et de la fureur des ennemis de mon salut, dans l'expérience que je fais continuellement de mes égarements et de mes chutes! Je vois que dans le maniement de mon bien, dans la poursuite de mes affaires, appuyé du conseil et du secours de mes amis, avec tous les efforts de ma prudence et toute l'application de mon esprit, je prends tant de fausses mesures, j'éprouve tant de revers si contraires à mes succès prétendus! Que serait-ce dans une affaire aussi délicate et aussi obscure que le ménagement de mon bonheur éternel? Je vois que, malgré tant de grâces que Dieu me donne, je fais tant de faux pas dans le chemin de la vertu! Que serait-ce, ô mon Dieu! si dans ce chemin vous me laissiez à moi-même? A l'exception par conséquent de la déclaration absolue de ma prédestination, que Dieu n'a pas dû me faire, comme nous l'avons prouvé, que pouvait-il faire, à cela près, de plus avantageux pour moi, que de me donner l'assurance que mon salut dépend de lui et de moi? Devait-il m'en laisser maître moi seul? Faible comme je suis, quel fond aurais-je pu faire sur moi? Devait-il s'en rendre maître lui seul? Absolu comme il est, aurais-je été plus tranquille et plus sûr que je ne le suis.

Et partant, mon Dieu, que ne dois-je point à ce sage tempérament, à cette heureuse alliance de votre force et de ma faiblesse, de votre grâce et de ma coopération? Je sais que tout est soumis à votre souverain domaine, et par conséquent que vous pouvez m'abandonner; mais je sais que jamais je ne serai abandonné si je ne veux l'être. Je sais que mes œuvres sont trop basses pour être dignes du ciel; mais je sais que par leur union aux mérites de votre Fils il n'y a rien de trop grand pour moi dans le ciel.

2. C'est la seconde vérité que Dieu nous apprend, que dans cet ouvrage commun tout ce qu'il attend de nous sont nos bonnes œuvres. Grandeur, noblesse, opulence, étendue et subtilité d'esprit, moyens utiles pour le monde, inutiles instruments pour la fortune éternelle et pour la faveur auprès de Dieu. Tout cela peut faire des rois, des savants, des riches, des conquérants, mais non pas un prédestiné.

Pour nous le persuader, qu'a-t-il fait dans tous les siècles? Il a fixé son affection sur ceux qui étaient moins distingués par les avantages de la terre : *Non multi potentes, non multi nobiles* (I *Cor.*, I, 26), dit saint Paul : Peu de nobles, peu de puissants. Les pasteurs sont appelés à la crèche les premiers, les rois n'y viennent qu'à leur suite; les pêcheurs sont élevés à l'apostolat, les philosophes sont rejetés.

Aussi quand il s'agira de nous juger, ce ne sera pas sur notre prédestination, mais sur nos œuvres personnelles que Jésus-

Christ appuiera son jugement. Venez, mes amis, nous dira-t-il ; parce que je vous ai prédestinés ? non, mais parce que j'ai eu faim et que vous avez soulagé ma faim, parce que j'ai eu soif et que vous avez apaisé ma soif. Ces œuvres, revêtues des mérites de mon sang, sont le vrai prix de la gloire. De même à l'égard des réprouvés : Remarquez, dit saint Jean Chrysostome, les termes de la sentence : *Ite, maledicti*, Retirez-vous, maudits ; par qui maudits ? par mon Père ou par moi ? non, mais par vous-mêmes et par vos œuvres : ce sont elles qui vous maudissent et vous condamnent sans moi : *Non enim Pater, sed opera eis sua maledixerunt* (*Chrysost. homil.* 80 *in Matth.*); allez au feu préparé au démon : *Paratus diabolo* (*Matth.*, XXV, 41), non pas à vous, non pas aux hommes, à qui mon sang et ma croix avaient ouvert le chemin du ciel. Mais puisque par votre malice et contre tous mes desseins vous avez fait les œuvres des démons, et que par là vous vous êtes rendus dignes du feu qui leur était préparé, soyez compagnons de leur malheur, puisque vous avez voulu être complices de leurs œuvres. Vous n'avez fait que des œuvres de mort, point d'autre vie pour vous que la mort de l'éternité.

C'est donc précisément à la recherche de nos œuvres qu'il faut appliquer nos soins. C'est la connaissance vraiment digne de notre étude et de notre curiosité. Quelles sont mes œuvres ? qu'ai-je fait, que fais-je, que veux-je faire pour le ciel ? Si je ne fais rien, c'est en vain que je me crois prédestiné. Que vous importe de savoir si Dieu vous a choisi ou s'il ne vous a pas choisi, persuadé que vous devez être que jamais ce choix ne s'accomplira sans vos œuvres personnelles ? Que vous importe d'examiner si Dieu vous a prédestiné en vue de vos bonnes œuvres, où si elles sont l'effet de votre prédestination, persuadé que vous devez être que nécessairement vos bonnes œuvres doivent entrer dans l'économie de ce mystère ? Il n'y a que ce seul moyen de vous en ôter la frayeur. C'est saint Pierre qui nous le dit : *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis* (II *Petr.*, I, 10) : Tâchez, mes frères, et tâchez en toute manière, *satagite*, de rendre votre vocation et votre élection certaines par vos bonnes œuvres. Ne vous contentez pas du témoignage que vous rend votre foi. Les démons tremblent dans l'enfer, et les démons ont la foi (*Jac.*, II, 19). Voulez-vous rendre votre foi utile à votre salut ? confirmez-la par vos œuvres. C'est le témoignage des œuvres qui appuie en nous le témoignage de la foi ; c'est l'exercice des vertus, la résistance aux tentations, la fuite des occasions, la voix surtout de notre conscience qui nous prêche nos devoirs et nous rend dociles à les remplir. Si vous sentez ces dispositions dans votre âme, espérez bien de votre salut ; si vous ne les y sentez pas, craignez pour votre salut. Mais si vous y sentez des dispositions contraires, éloignement, dégoût, aversion pour la vertu, que vous dirai-je, mon cher auditeur ? C'est fait de votre salut ? je ne vous le dirai pas, parce que, vous voyant encore plein de vie et capable de changement, ce que vous êtes aujourd'hui cache à mes yeux ce que vous pouvez être demain, mais ce que j'ose vous dire sans hésiter, c'est que si vous persistez jusqu'à la fin dans cette aversion des bonnes œuvres, votre fin vous découvrira que vous n'étiez pas prédestiné. Mais pour pratiquer ces bonnes œuvres il est besoin du secours de Dieu. J'en conviens, c'est aussi la troisième vérité dont Dieu nous instruit, que son secours est prêt dans nos besoins, et qu'il ne tient qu'à nous d'en profiter.

3. Vérité que l'Eglise a si souvent défendue contre l'hérésie, et dont notre propre conscience nous empêche de douter. Dieu nous a tous mis dans l'obligation d'observer ses commandements : il nous a donc mis tous en état de les observer. Car comment me commanderait-il sous peine de châtiment ce qui serait hors de ma portée, au-dessus de ma force et de mon pouvoir ? Dieu ne veut point, dit saint Pierre, qu'aucuns périssent, mais que tous reviennent à repentir : *Nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti* (II *Petr.*, III, 9). Tous ont donc le secours pour ne point périr et pour revenir à repentir. Car comment pourrait-on se repentir d'avoir fait ce qu'on n'aurait pas été en pouvoir de ne pas faire ?

Interrogeons chacun notre conscience. Où jamais avez-vous senti que le secours de Dieu vous ait manqué ? Quand vous avez été sur le bord du précipice et dans le péril du péché, n'avez-vous pas senti le poids de votre maligne liberté l'emporter contre vos remords et contre les instances de la grâce ? En ce moment, pécheurs, ne sentez-vous pas que ce lien flatteur de votre liberté séduite vous attache encore plus au mal que vos propres passions ? Ne m'avouerez-vous pas que si vous pouviez vous résoudre à dire une fois *je le veux*, la grâce de Dieu qui vous prévient et qui vous excite par ma bouche est toute prête à vous suivre et à vous accompagner ?

Grâce faible, dites-vous, extérieure et superficielle, non pas victorieuse ni triomphante. O mes chers frères ! les chrétiens des premiers temps n'opposaient point ces subtiles distinctions aux instances qu'on leur faisait pour les porter au soin de leur salut. Ils croyaient de bonne foi ce que leur prêchaient les apôtres, que Dieu voulait qu'ils fussent tous sauvés, qu'ils vinssent tous à la lumière et à la connaissance de la vérité (I *Tim.*, II, 4) ; que cette lumière éclairait tout homme qui vient au monde (*Joan.*, I, 9) ; qu'il n'y avait pour tous qu'un médiateur ; que ce médiateur s'était livré pour la rédemption de tous (I *Tim.*, II, 5). Ils entendaient véritablement dire à saint Paul que le salut n'est pas dans la disposition de celui qui veut, ni de celui qui court, mais dans la disposition de Dieu, qui fait miséricorde : *Non est volentis, neque currentis, sed mise-*

rentis Dei (*Rom.*, IX, 16). Non pas que Dieu refuse sa miséricorde à ceux qui la veulent obtenir, mais parce que la vouloir obtenir c'est toujours un effet de sa pure miséricorde.

Les chrétiens de ce temps-là, sur la parole des apôtres, travaillaient à leur salut comme convaincus qu'ils en avaient le pouvoir, et s'ils péchaient ils n'en accusaient que leur peu de fidélité; nous, plus subtils et plus malins, nous avons trouvé l'art d'imputer à Dieu les péchés que nous commettons contre lui, et d'autoriser le refus de notre obéissance par le refus de son secours et le défaut imaginaire de sa libéralité. Non, Dieu est juste, libéral, miséricordieux pour tous, et nos vaines subtilités ne nous rendent que plus coupables.

Rassemblons ces trois vérités, et les opposons à tous nos doutes. L'ouvrage de notre salut est entre les mains de Dieu et les nôtres, première vérité; il est entre nos mains par nos bonnes œuvres, seconde vérité; il est entre les mains de Dieu par son secours, secours qui ne nous manque point, troisième vérité. Quel est notre aveuglement de négliger ces vérités certaines, utiles, nécessaires à notre salut, et de rechercher des secrets dont la connaissance ne servirait qu'à faire le désordre ou le tourment de notre vie! Quel aveuglement de mettre en question si effectivement nous serons sauvés, et d'abandonner les moyens d'être sauvés, et de douter si Dieu veut que nous soyons sauvés! Quoi! mon Dieu, ce serait pour me damner que vous m'auriez mis sur la terre, vous mon Père, et mon Père plus tendrement, plus certainement que tous ceux qui portent ce nom: *Tam pater nemo* (*Tertul.*). Tournez, pécheurs, tournez vos défiances contre vous, non pas contre Dieu; doutez de votre volonté, non pas de la sienne.

Il est étrange, dit saint Augustin, que vous supposiez toujours comme un principe assuré que vous voulez votre salut, et que vous mettiez en doute si Dieu veut votre salut; que vous aimiez mieux sur cela vous fier à votre fragilité qu'à la fermeté de sa promesse: *Miror homines infirmitati suæ se malle committere, quam firmitati promissionis Dei* (*De Prædest.*, *lib.* I, *cap.* 11). C'est, dites-vous, que la volonté de Dieu m'est incertaine. Et la vôtre, mon cher auditeur, vous est-elle plus certaine? *Quid ergo! tuane tibi voluntas de te ipso certa est?* Venons aux preuves: répondez-moi. Vous voulez votre salut? Qu'avez-vous fait pour ce salut? Mais Dieu que n'a-t-il point fait?

Il vous a tiré du néant, il s'est fait homme comme vous et pour vous; il vous a purifié dans son sang des taches de votre origine; il vous a reculé des siècles malheureux de l'idolâtrie, et séparé de la masse des nations ensevelies dans l'ignorance et dans l'erreur; il tient un ange à vos côtés pour vous protéger et pour vous conduire; il éclaire votre esprit, il sollicite votre cœur par de fréquentes inspirations qui vous détournent du vice et qui vous portent à la vertu; presque jamais vous ne succombez au péché qu'il ne vous ait ouvert les yeux pour vous découvrir le péril et vous faire éviter le précipice. Il a les yeux sur vous comme si vous étiez seul au monde; il a tout fait pour vous, en un mot, jusqu'à mourir. Voilà ce que Dieu, mon cher frère, a fait pour votre salut.

Et vous qu'avez-vous fait, je ne dis pas de pareil à ce qu'il a fait; mais enfin qu'avez-vous fait et que faites-vous pour vous-même? Non-seulement vous répondez mal à ses soins, mais vous les rendez inutiles et vous vous y opposez; vous regardez le salut comme la moindre de vos affaires; vous lui préférez sans balancer toutes les intrigues de votre ambition, tous les amusements de vos plaisirs, tous les fantômes de votre imagination. Vous dormez toute votre vie sur l'affaire de votre salut, et vous dites que vous voulez sincèrement votre salut? Vous n'avez sur cela nulle défiance de vous-même, vous tournez toute votre défiance contre Dieu? Vous voulez qu'il signe à vos yeux dès cette vie l'arrêt de votre prédestination? Vous ne voulez pas sur sa parole hasarder quelques années de travail? *Lavamini, lavamini*, dit-il par le prophète Isaïe: *Lavamini, mundi estote* (*Isai.*, I, 16): Lavez-vous, purifiez-vous des souillures de vos péchés. Si je ne vous avais pas fourni des grâces pour les éviter, des sacrements pour les effacer, mon sang pour vous sanctifier, peut-être pourriez-vous murmurer de ma conduite et de mon indifférence à vous secourir. Mais maintenant, comblés de tant d'effets de ma libéralité, travaillez donc, agissez: *Quiescite perverse agere*: Cessez de faire le mal; *discite benefacere*: Commencez à faire le bien. Quand vos efforts seront ainsi joints aux miens, *Venite, arguite me*: Venez alors, entrez en compte avec moi; plaignez-vous de moi, si vous l'osez; exigez l'effet de mes promesses; accusez-moi d'injustice et d'indifférence pour vous: *Venite, arguite me.* Mais tandis que je fais tout et que vous ne faites rien, que je vous prodigue mes grâces et que vous les rejetez, croyez-vous être en droit de murmurer contre moi, de prétendre que c'est vous qui voulez votre salut et moi qui ne le veux pas, de vous alarmer des ténèbres de votre prédestination et de ne pas vous alarmer des scandales de votre vie? Pardon, Seigneur: à nous le silence et la confusion; à vous, Père, Fils et Saint-Esprit, la puissance et la gloire dans toute l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur la pénitence de Madeleine.

Et ingressus domum Pharisæi, discubuit. Et ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix.

Jésus étant entré dans la maison du Pharisien, se mit à table, et en même temps parut une femme de la ville, qui était de mauvaise vie (*Luc.*, VII, 36, 37).

Sire (1),

Quand sortirons-nous de ce mortel assou-

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

pissement qui, sans nous rien ôter de notre sensibilité pour les intérêts de la vie, nous rend stupides et insensibles aux intérêts du salut? Toujours disposés au péché, le sommes-nous au repentir? Instruits de tous les moyens de nous éloigner de Dieu, savons-nous le chemin qui nous remène? Enfin, vivants dans un besoin continuel de la pénitence, avons-nous jamais bien compris ce que c'est? En voici, Messieurs, le parfait modèle, qui nous en découvre tous les obstacles et nous en apprend tous les devoirs : Madeleine en pleurs aux pieds du Sauveur du monde. Rien n'empêche notre conversion qui ne fût pour la sienne un obstacle presque invincible. La honte et le respect humain, l'amour de notre corps, l'habitude au mal, voilà les empêchements naturels de la pénitence.

La honte et le respect du monde, l'idée de ce que l'on dira de nous, c'est ce qui alarme notre esprit. Quand cette idée est dissipée, l'amour de nous-mêmes, et surtout de notre corps, c'est ce qui attache notre cœur; et quand notre esprit et notre cœur semblent se porter à la pénitence, l'habitude retient encore comme malgré nous notre vie enchaînée au mal et nous en fait une espèce de nécessité. Le jugement du monde, Messieurs, est donc proprement ce qui corrompt notre esprit, l'amour de notre corps est ce qui corrompt notre cœur, l'habitude au mal est ce qui corrompt notre vie et nos mœurs. Et quand l'esprit, le cœur et les mœurs sont corrompus, quelle espérance de salut?

Qu'est-ce donc que la pénitence? *Dissolutio et eversio præteritorum*, dit saint Grégoire de Nysse (*Orat. ad eos qui durius judicant*). C'est une entière révolution de notre esprit, de notre cœur et de nos mœurs. Qu'est-ce que faire pénitence? c'est changer d'esprit, premier devoir; c'est changer de cœur, second devoir; c'est changer de mœurs, troisième devoir. Changer d'esprit, c'est le principe de la pénitence; changer de cœur, c'est l'essence de la pénitence; changer de mœurs, c'est l'effet de la pénitence : trois parties de l'action que fait aujourd'hui Madeleine, et qui serviront de partage à ce discours.

Pour vous développer d'abord ce qui est compris dans ces trois paroles, changer d'esprit, c'est mépriser ce qu'on estimait, estimer ce qu'on méprisait; changer de cœur, c'est haïr ce qu'on aimait, aimer ce qu'on haïssait; changer de mœurs, c'est ne point faire ce qu'on faisait, faire ce qu'on ne faisait point. Ce ne sont pas là, Messieurs, d'agréables vérités. Esprit-Saint, descendez dans nos âmes, vous les leur adoucirez. Nous vous le demandons par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une illusion, dit saint Augustin, que de prétendre enlever la superficie du péché sans en arracher la racine. *Peccata radere et non eradicare fictio est.* Or la racine du péché la plus profonde est celle qui est dans l'esprit, puisque la corruption du cœur et la corruption des mœurs viennent de la corruption des idées. Il n'y a donc de conversion vraie et solide que celle qui commence par l'esprit

C'est par là que commença la pénitence de Madeleine. Ce ne fut point par l'humeur, elle menait une manière de vie fort éloignée de la mélancolie et des sombres réflexions; ce ne fut point par la nécessité : libre dans ses actions, et sans nulle contrainte domestique, elle n'avait qu'à suivre son penchant; ce ne fut point par le dégoût ni par le dépit : le monde avait encore pour elle tout son agrément; la jeunesse et la beauté n'y manquent jamais de partisans : à ces deux qualités le monde est toujours complaisant; tandis qu'il est complaisant, on s'imagine qu'il est fidèle, et quand on le croit fidèle comment lui manquer de fidélité? Ce ne fut donc ni par nécessité, ni par dégoût, ni par humeur que Madeleine entreprit de se convertir. Ce fut avec une entière connaissance et par une ferme conviction de son esprit. *Ut cognovit.* Ce fut par un mépris absolu de tout ce qui jusqu'alors avait attiré son estime, et par une estime sincère de tout ce qui lui avait paru digne de mépris. Faisons en premier lieu l'exposition de cet excellent modèle; en second lieu l'application.

1. Jusque-là l'estime de Madeleine avait été pour les maximes et les jugements du monde. Elle n'avait point d'autre idée de vérité, de bienséance, d'honnêteté. Elle rapportait là sa conduite, elle y mesurait sa réputation. Comment fait le monde? Que dira-t-il? Que pensera-t-il? C'était là sa règle ordinaire et son principe dominant. Cependant, *ut cognovit quod accubuisset in domo pharisæi*, dès le moment qu'elle eut appris que Jésus était à table, dans la maison d'un célèbre pharisien, que devait-elle penser selon ses anciennes idées? C'était un festin, une maison étrangère et la maison d'un pharisien. Aller troubler la joie et le plaisir d'un festin par un éclat aussi bizarre que celui qu'elle méditait, entrer dans une maison étrangère où elle n'était point invitée, où, bien loin de la désirer, on n'avait pour elle que du mépris, s'exposer aux railleries du pharisien et de ses amis, esprits forts, grands observateurs de l'extérieur de la loi, critiques inexorables, réformateurs du genre humain, subtils à pénétrer les intentions et à lire au fond de l'âme, était-ce un temps, un lieu, des personnes, des circonstances favorables à son dessein? Était-il même de la prudence d'aller faire par ses pleurs un aveu personnel de ses désordres passés, une espèce de réparation solennelle, en compagnie, en public, aux pieds d'un prophète nouveau? N'était-ce pas confirmer les soupçons que l'on avait d'elle, en exciter même de plus malins? N'était-ce pas donner occasion de croire que sa nouvelle dévotion n'était qu'une fine hypocrisie, et qu'après une longue habitude, incapable de se passer d'attachement, elle n'arrachait son cœur au monde que pour le donner à cet homme extraordinaire qu'elle allait parfumer jusqu'au milieu des festins? Toutes ces vues, conformes à

l'esprit du monde, n'auraient pas manqué autrefois de l'alarmer, de lui faire changer de mesures, de lui persuader du moins que s'il lui convenait d'embrasser la pénitence, il fallait mieux prendre son temps, chercher le secret et fuir le scandale. Autrefois, dis-je, elle eût donné dans ces sentiments, parce qu'alors, dominée par l'esprit du monde, elle n'aimait que ses maximes et ne craignait que ses jugements. Mais aujourd'hui, remplie d'un autre esprit, persuadée que l'unique affaire est de faire son salut, que le péché en est le seul écueil, que sa vie en est toute flétrie, qu'il n'y a que la pénitence qui soit capable de l'effacer, que Dieu, juge et vengeur inévitable du péché, ne peut refuser sa miséricorde à la pénitence, et surtout que ce Dieu de miséricorde est devant ses yeux, à la table du pharisien : *Ut cognovit ;* occupée de ces terribles et consolantes vérités, non-seulement elle efface de son esprit toute l'estime qu'elle avait pour les maximes du monde, et la transporte tout entière aux maximes du salut, mais encore elle étouffe dans son esprit toute la crainte qu'elle avait pour la censure et les jugements du monde, et ne redoute plus que les jugements de Dieu. Quel changement dans l'esprit d'une pécheresse ! Après l'exposition d'un modèle si parfait, faisons-en l'application.

2. C'est sur cet exemple, Messieurs, que le pécheur vraiment touché doit s'affranchir l'esprit d'une double servitude. Esclave jusqu'alors des fausses maximes du monde, il n'y doit plus penser que pour les blâmer ; esclave des jugements vains et téméraires du monde, il n'y doit plus penser que pour les mépriser. Ce double changement d'esprit est le seul fondement certain de la pénitence.

Ne prenez pas ceci, Messieurs, pour un excès de sévérité, c'est une nécessité pure et simple. Il faut penser, raisonner, juger dans l'état de la pénitence, autrement que l'on ne faisait dans l'état du déréglement. Car, si après la pénitence on garde encore dans l'esprit des idées contraires à ce qu'il faudra sentir dans le fond du cœur, et pratiquer au dehors dans les mœurs, comment réduire et le cœur et les mœurs à ce point de réforme et de conversion nécessaire ? Or qu'est-ce que penser autrement qu'on ne faisait ?

Ce n'est pas seulement suspendre votre esprit entre les maximes de Dieu et les maximes du monde, partager votre estime entre ces deux sortes de biens, ceux de la terre et ceux du ciel : il ne faut plus ni ménagement ni partage. Heureux les riches ! maxime du monde ; heureux les pauvres ! maxime de Dieu. Heureux ceux qui sont applaudis ! maxime du monde ; heureux ceux qui sont persécutés ! maxime de Dieu. Heureux ceux qui sont dans la joie ! maxime du monde ; heureux ceux qui sont dans les pleurs ! maxime de Dieu. Prétendre unir ces maximes dans votre esprit, toutes contraires qu'elles sont, et les concilier entre elles, c'est une entreprise impossible, une manifeste contradiction. Le même rang que ces maximes du monde avaient eu jusqu'à présent dans votre estime, il faut le donner maintenant aux maximes du Fils de Dieu ; non-seulement vous persuader fortement cette vérité de l'Evangile : *Beati qui lugent*, que l'on est heureux dans l'affliction, mais vous convaincre aussi fermement de cette autre vérité : *Væ vobis qui ridetis !* que l'on est malheureux dans la vie voluptueuse.

Pour cela songez, mon cher auditeur, à ce qui se passait dans votre esprit à l'égard des heureux du siècle avant votre conversion. Vous regardiez leur fortune avec jalousie : la comparaison que vous faisiez de vos différents états vous coûtait quelquefois des soupirs. Vous n'aviez pour matière d'entretien que le train de celui-ci, le crédit de celui-là, leurs dépenses, leurs plaisirs, les faveurs dont on les prévient, l'éclat qu'ils font dans le monde. Vous ne compreniez pas comment on pouvait vivre heureux sans avoir tant et tant de revenus, comment on pouvait se passer de jeu et de compagnie, comment on pouvait s'accoutumer aux ennuis de la vertu, aux difficultés de la pénitence. Ah ! maintenant vous avez quitté le péché, vous devez donc changer de sentiments. C'est sur les gens de bien qu'il faut attacher votre jalousie ; c'est l'opposition de leurs inclinations et des vôtres qui doit vous faire gémir ; c'est de vos devoirs sérieux et du soin de votre salut que vous devez faire le sujet de vos conversations ordinaires ; c'est l'aveuglement des mondains qui doit exciter votre pitié ; c'est de leurs airs et de leurs manières que vous devez tâcher de vous dépouiller. Quelque soin que vous preniez, vous en aurez toujours malgré vous de fâcheux restes ; il y aura toujours dans vos façons d'agir et de parler de certains traits qui marqueront toujours à votre honte que le monde autrefois vous a fait goûter ses leçons. Rompez-en donc, arrachez-en jusqu'aux plus légères impressions.

A voir Madeleine exposée aux discours du pharisien, dans la confusion et dans le silence, eût-on dit qu'elle eût de l'esprit ? Elle pouvait confondre d'un seul mot tout l'orgueil pharisaïque : elle se tait, elle dissimule son mépris, elle ne fait pas la savante sur les désordres du siècle, ni la zélée aux dépens de la charité ; elle sait qu'elle n'est que pénitente, et non pas la réformatrice du genre humain, qu'elle peut mépriser le monde, mais non pas lui insulter. Il lui importe peu que le monde la condamne : elle a méprisé ses maximes, elle méprisera ses jugements.

Car inutilement, mon cher auditeur, mépriseriez-vous ses maximes, c'est-à-dire le jugement qu'il fait des choses en général, si vous ne méprisez aussi le jugement personnel qu'il peut faire de vous-même. Juge aveugle et ignorant sur tout le reste, il n'est pas plus éclairé ni plus équitable sur vous. Retenez bien cette vérité : tandis que vous serez encore assez dominé par le vain respect du monde pour craindre de vous rendre méprisable en faisant votre devoir, il n'y a point de vraie conversion dans votre âme. Car devant qui craignez-vous de vous rendre

méprisable? Est-ce devant le monde ou devant Dieu? Devant le monde? il vous est donc encore précieux? il est donc pour vous encore quelque chose? Or à qui le monde est quelque chose, Dieu n'est rien, et à qui Dieu n'est rien, de quel effet peut être la pénitence?

Je ne dis pas qu'il soit besoin d'aller choquer exprès les bienséances du monde à dessein de vous attirer la raillerie et de vous décréditer; mais seulement d'aller directement à vos véritables devoirs, sans nul égard à ce qu'en peut dire le monde. S'il approuve votre obéissance et votre régularité, ne vous en flattez pas; mais s'il la blâme et s'en rit, ne vous en découragez pas, persuadé qu'entre le mauvais monde et le fidèle chrétien le mépris doit être réciproque. Et c'est ce que disait saint Paul, que le monde lui était crucifié, et qu'il était crucifié au monde (*Gal.*, VI, 14), c'est-à-dire, comme les Pères l'ont expliqué, qu'ils se rendaient le monde et lui mépris pour mépris, indifférence pour indifférence; que si le monde le regardait comme un criminel, comme un mort, il avait les mêmes yeux pour le monde.

En effet, quoi que vous fassiez, quelle que soit votre conduite, en quelque état que vous soyez, vertueux ou vicieux, n'est-il pas vrai que vous n'éviterez jamais les mauvais discours? Etes-vous dans le désordre, on ne manquera pas de parler de vous secrètement, ouvertement, à l'oreille ou dans les compagnies; vous deviendrez malgré vous le sujet des entretiens et des rapports. Le monde malin ne fait point de grâce à ses plus fidèles partisans : comment en ferait-il à ceux qui le quittent pour s'attacher à la vertu? On dira que vous êtes un petit génie, que vous vous êtes mis des chimères dans l'esprit, que les dévots se sont emparés de vous; d'autres diront que vous avez quelque autre vue, qu'il y a des intérêts cachés sous ce changement, qu'on vous verra bientôt revenir comme tant d'autres à vos premières inclinations, enfin que vous en saviez trop pour avoir tout oublié. Vous aurez votre part à ce détail infini de contes envenimés, que maintenant plus que jamais on débite à plaisir contre les personnes retirées. Pâlirez-vous là, mon cher frère? Vous alarmerez-vous de ces jugements? Rappelez votre ancien courage. Ce censeur, ce juge malin, c'est le monde, et ce même monde que vous saviez si bien négliger quand il se mêlait de censurer vos déréglements. Ces jugements alors ne pouvaient vous détourner de vos résolutions frivoles; pourquoi vous détourneront-ils de vos projets vertueux? Vous ne comptiez pour rien de le scandaliser par vos péchés; pourquoi craindriez-vous de le choquer par l'éclat de votre pénitence? Alors il fallait le craindre, maintenant il faut le mépriser, pour n'estimer et ne craindre que Dieu seul. Et c'est là le changement d'esprit nécessaire à la pénitence. Venons au second, qui est le changement de cœur.

SECONDE PARTIE.

C'est dans le cœur que se consomme la pénitence, comme c'est dans le cœur que se consomme le péché. Le péché n'est pas péché dans l'esprit, ni même dans l'acte extérieur, si le cœur n'y consent et ne l'approuve. La pénitence, tout de même, n'est qu'un commencement de pénitence dans l'esprit; elle n'en est qu'une apparence dans les actions de la vie; elle n'est vraiment pénitence que lorsqu'elle est dans le cœur. Or toutes les affections qui dominent dans le cœur se réduisent proprement à deux, à l'amour et à la haine, qui sont ses deux mouvements les plus naturels. Le désordre du péché dans le cœur, c'est qu'en le commettant le pécheur établit sa fin dans les créatures, en lui-même et en son corps, qu'il y porte son premier amour, qu'il hait tout ce qui l'en détourne. Au contraire l'ordre naturel rétabli par la pénitence, c'est qu'en s'y soumettant le pénitent tend à Dieu comme à sa vraie fin, son premier amour, et hait tout ce qui l'en avait détourné. D'où saint Augustin conclut qu'il n'y a que l'amour de Dieu et la haine du péché qui fassent la vraie pénitence : *Pœnitentiam veram non facit nisi amor Dei et odium peccati* (*Serm.* 3, *de Nativ.*, *in append. Aug. serm.* 117). Voyons ces deux changements dans le cœur de Madeleine.

1. Elle avait porté ce fol amour d'elle-même et de son corps aux excès les plus éclatants : profusion, vanité, délicatesse, attachement scrupuleux à sa santé, marques de l'amour déréglé de Madeleine pour son corps. Elle détruit toutes ces marques par autant d'effets opposés d'une juste et sainte aversion, négligeant ce corps, objet d'une folle profusion; humiliant ce corps, objet d'une aveugle vanité; affligeant ce corps, objet d'une indigne délicatesse : *Stans retro secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare pedes ejus, et capillis capitis sui tergebat* (*Luc.*, VII, 38).

Un des premiers effets de sa haine pour son corps est de le négliger, de le dépouiller de toutes ces molles et somptueuses parures dont on ne reconnaît le dommage que quand il faut le réparer. L'orgueil de la tête, les frisures, les ornements trop recherchés, tout cela passe pour bagatelles. Cependant, dit Tertullien : *Deus fuerit in pectore, apparebit et in capite feminarum*, c'est-à-dire, si une femme a Dieu dans le cœur, il y paraîtra sur sa tête. Il y paraît sur la tête de Madeleine; elle ne vient pas au tribunal de la pénitence, aux pieds du Sauveur, dissimulant sous un voile trompeur la pompe de ses cheveux, ni cachant aux yeux de son juge ce qu'elle réserve aux yeux du monde complice de ses péchés. C'est ainsi que les fausses pénitentes osent dérober aujourd'hui l'absolution sacerdotale. Madeleine, les cheveux épars, en désordre, sans ornement, renonce au soin trop curieux qu'elle avait eu d'elle-même, à cette profusion scandaleuse d'ajustements, à ces parfums délicieux, à ces vains agréments que la mode fournit à l'amour-propre.

A ce dépouillement général, effet indubitable de sa haine, elle joint l'humiliation de son corps. Vous l'éprouvez si bien, que l'orgueil et l'empressement de paraître, et le plaisir d'être distingué, et le désir de la préférence, et l'esprit de domination, sont des défauts inséparables de la vie mondaine. Madeleine étouffe cet esprit par l'abaissement, le silence, l'obscurité : *Stans retro secus pedes ejus*. Elle ne se mêle pas avec les conviés, elle ne prend point de rang dans la compagnie, elle demeure debout comme une esclave, attendant le commandement : *Stans*. Elle n'ose pas approcher, elle se tient à l'écart et en arrière : *Stans retro*. Elle ne se présente pas aux yeux du Sauveur, elle craint de blesser la pureté de ses regards, elle s'arrête à ses pieds, loin de sa vue : *Stans retro secus pedes ejus*. Elle sait que les yeux et la face du Sauveur, des approches si familières, ne sont que pour les amis, que ce n'est qu'aux pieds tout au plus qu'une pécheresse doit prétendre : *Peccator ad pedes, justus ad caput*, dit saint Ambroise (*In Luc. lib.* VI, *num.* 16). Elle s'en tint là dans la suite de sa vie, et lorsqu'elle se fut attachée aux leçons de Jésus-Christ jusqu'à s'attirer le chagrin et les murmures de Marthe, elle ne s'éloigna point de ses pieds ; ce fut là qu'elle établit son repos après y avoir trouvé son asile ; c'était de là qu'elle écoutait sa doctrine et ses avis : *Sedens secus pedes Domini audiebat verbum illius* (*Luc.*, X, 39). -

Eût-elle changé de manière et de sentiment si elle eût été dans notre siècle ? Elle eût vu des gens de tout âge et de toute condition sortir du gouffre de leurs péchés et prétendre aussitôt aux familiarités divines ; aspirer au baiser du Sauveur, sans être prosternés à ses pieds, passer des douceurs du libertinage à la tranquillité de la dévotion, sans avoir subi les rigueurs de la pénitence. Ah ! pour devenir de pécheur et de libertin, dévot, il ne faut qu'aimer son repos : ce n'est que changer de délices. Mais pour devenir de pécheur vrai pénitent, il faut passer de la douceur à l'amertume, de la joie aux pleurs et aux douleurs. C'est encore un autre effet de la haine salutaire que Madeleine a pour son corps, elle s'afflige, elle pleure : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus*.

Rien de si aisé que de pleurer pour des espérances trompées, pour des plaisirs troublés, pour des fortunes renversées, pour d'autres intérêts sensibles et naturels. Pour pleurer ces sortes de maux, on trouve dans ses yeux assez de larmes ; mais pour pleurer son péché comme Madeleine, et détester amèrement son ingratitude envers Dieu, pour parvenir à cet effort de douleur, il faut que l'âme soit profondément pénétrée, il faut se haïr fortement.

Ce n'est pourtant là que la moitié de l'ouvrage ; il faut sur cette haine de soi-même élever l'amour de Dieu. Ce n'est pas assez de se dépouiller, de s'humilier, de s'affliger : il faut rapporter ce dépouillement, cette humiliation, cette affliction salutaire aux intérêts et à la gloire de Dieu ; parce que dans le péché on rapportait tout à soi-même, comme à sa fin prétendue, il faut que dans la pénitence on rapporte tout à Dieu comme à sa véritable fin. Madeleine achève l'ouvrage : elle porte tous ses soins et tout son amour à Jésus-Christ. Si elle pleure, c'est pour arroser ses pieds : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus* ; si elle renonce aux parfums, c'est pour les répandre sur ses pieds : *Et unguento unguebat* ; si elle néglige ses cheveux, c'est pour en essuyer ses pieds : *Et capillis capitis sui tergebat*. Ses yeux, ses cheveux, ses parfums, amusements de ses passions criminelles, deviennent les instruments d'un légitime et saint amour, et pour montrer que tous ces divers hommages sont des effets de son amour, non pas de sa honte ni de sa crainte, ou que du moins sa honte et sa crainte, lui ouvrant le cœur à la pénitence, l'ont aussi ouvert à l'amour, c'est qu'elle ose baiser ses pieds : *Et osculabatur pedes ejus* ; c'est que, sans sortir de son rang de pénitente, attachée à ses pieds par l'humilité, par la crainte, elle s'y attache par ses baisers, qui sont les expressions de son amour. Elle est aux pieds parce qu'elle craint, elle les baise parce qu'elle aime. Mais son amour l'emporte si fort sur sa crainte, que sa crainte est comme étouffée et comme inondée par l'amour. De sorte que le Fils de Dieu, sans avoir égard à la crainte, attribue tout le mérite et l'effet de sa pénitence à la grandeur de son amour : *Remittuntur ei multa peccata, quia dilexit multum* : Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Rien ne ressemble à l'amour qu'elle a pour son Dieu, que la haine qu'elle a pour elle-même, et ce changement d'amour et de haine opère le changement de son cœur. Voilà notre modèle et notre miroir, recherchons-y nos défauts et tâchons de les corriger.

2. Chrétiens qui prétendez à la grâce de la pénitence, ou du moins qui la désirez, comprenez bien ces deux principes, la haine de vous-mêmes et l'amour de votre Dieu. Sans cela point de pénitence ni de changement de cœur : *Pœnitentiam certam non facit, nisi odium peccati et amor Dei*. J'appelle haine de vous-mêmes et amour de Dieu la préférence absolue de Dieu à tout ce qui n'est point Dieu, de manière que tous les biens comparés à Dieu, tous les maux comparés avec l'offense de Dieu, vous paraissent vils et méprisables. C'est là vous haïr et aimer Dieu, parce que c'est abandonner, par le seul plaisir de plaire à Dieu, tout ce qui vous peut plaire à vous-mêmes. Là du moins, chrétiens auditeurs, la pénitence nous doit conduire. Sans cela, bien éloignés de l'amour de Dieu, nous n'avons pas même sa crainte, et notre cœur n'a point changé.

C'est donc à cette préférence de Dieu que nous devons d'abord accoutumer notre cœur à l'aimer par-dessus tous les biens, à le craindre par-dessus tous les maux qui nous peuvent détourner de lui. Trouvez-vous là trop de rigueur ? Dieu met-il sa grâce à trop haut prix quand il vous dit par le prophète :

Convertissez-vous du plus profond de votre cœur, comme vous vous étiez pervertis : *Convertimini sicut in profundum recesseratis* (*Isai.*, XXXI, 6) : rapprochez-vous tout aussi près de moi que vous vous en étiez éloignés. Ah ! vous vous en étiez éloignés par la préférence que vous aviez donnée sur moi dans votre cœur à quelque indigne créature ; vous n'en rapprocherez qu'en me donnant dans votre cœur la préférence à toutes les créatures : *Sicut in profundum recesseratis.* Vous m'aviez chassé de votre cœur pour y faire dominer la créature, je n'y rentrerai que quand j'y dominerai sur toutes les créatures, parce qu'il ne peut y avoir en même temps dans un cœur qu'un seul principe dominant. Déployons les obligations renfermées dans ce mot de domination et de préférence, et sur cela consultez votre cœur, vous verrez s'il est pénitent.

Je vous demande donc, chrétiens, dans le temps de votre déréglement, quel était le principe dominant dans votre cœur : c'était l'amour de votre corps, de vos plaisirs, de vous-mêmes. A cet amour de vous-mêmes vous soumettiez tous les autres amours. Vous deviez aimer l'honneur, la vertu, Dieu par-dessus tout ; mais parce que cet honneur était un frein à vos plaisirs, parce que cette vertu était incommode à votre corps, parce que l'amour et la crainte de Dieu combattaient l'amour de vous-mêmes, vous négligiez, vous étouffiez tous ces justes amours : *Amor sui usque ad contemptum Dei*, dit saint Augustin. Maintenant dans l'état de la pénitence quel doit être le principe dominant dans votre cœur ? un principe tout opposé : c'était alors l'amour de vous-même, ce doit être maintenant la crainte et l'amour de Dieu : *Amor Dei usque ad contemptum sui.*

Cela paraît aisé en spéculation, en idée ; mais venons au détail ; cela veut dire que ni l'amour de la vie ni la crainte de l'exposer, ni l'amour de la santé ni la crainte de l'affaiblir, ni l'amour de la réputation ni la crainte de la perdre, ni l'amour des richesses ni la crainte de les risquer, ni l'amour du repos ni la crainte de le troubler, nul amour, nulle crainte enfin, dans un cœur vraiment pénitent, qui ne doive être étouffée ou réglée par la crainte et l'amour dominant qu'il a pour Dieu. Ne craignons rien que Dieu, n'aimons rien par-dessus Dieu, dit saint Paulin : *Nihil nisi illum timeamus, nihil supra illum diligamus* (*Epist.* 21, *ad Amandum*). Là-dessus consultez votre cœur, et que votre cœur vous réponde.

Saint Paul avait consulté le sien, le promenant par tous les maux et toutes les tentations de la vie. La réponse qu'il en tirait, c'est qu'il tenait pour assuré que par la grâce du Seigneur, ni la mort ni la vie, ni le présent ni l'avenir, ni la faim ni le fer, ni la prospérité ni l'adversité, nulle créature en un mot ne le séparerait jamais de l'amour de Dieu : *Certus sum quia neque mors neque vita, neque creatura alia poterit nos separare a caritate Dei* (*Rom.*, XXVIII, 39). Ne m'alléguez pas qu'il est dangereux de vous proposer toutes ces épreuves : illusion. Vous vous ménagez et vous cherchez à vous tromper. Comme en matière de foi l'on ne croit rien en général si l'on n'est prêt à répondre en particulier sur chaque point de foi : Oui, je le crois ; de même en matière d'amour pour Dieu, si vous n'êtes prêt à prononcer sur quelque mal ou quelque bien que ce soit : Non, rien de cela n'est ma fin, rien de cela n'est mon Dieu ; rien de cela ne me séparera de mon Dieu ; vous ne préférez pas Dieu à tout, vous n'avez nul amour pour Dieu ; votre pénitence n'est donc qu'un fantôme, vous n'avez point changé de cœur. Et comment changerez-vous de conduite, de vie, de mœurs ? C'est cependant le troisième devoir et l'effet de la pénitence. J'en fais la conclusion de ce discours

TROISIÈME PARTIE

Lorsqu'on est parvenu jusqu'à changer d'esprit et de cœur, il serait aisé de changer aussi de mœurs, sans l'habitude qui attache encore au mal. Le pénitent doit donc appliquer tous ses soins à déraciner cette habitude, et à s'en former une autre tout opposée. Or l'habitude, quelle qu'elle soit, s'augmente par les actions, se maintient par les dispositions, se renouvelle par les occasions. Il faut donc nécessairement, pour détruire une habitude au péché, retrancher les actions, les dispositions, les occasions du péché, et s'étudier aux actions, aux dispositions et aux occasions des vertus contraires. Il faut fuir ce que l'on faisait, et faire ce que l'on fuyait.

1. Recherchez la conduite de Madeleine après cette éclatante conversion : vous verrez avec quel courage elle renonça d'abord à toutes les actions du péché, avec quelle application elle tâcha d'effacer dans son humeur, dans ses appétits, dans ses passions, tout ce qui était capable de la disposer au péché ; et par un soin tout opposé, changeant, dit saint Grégoire le Grand, le nombre de ses crimes en pareil nombre de vertus : *Convertens ad virtutum numerum, numerum criminum* ; trouvant en elle-même de quoi faire autant d'holocaustes à Dieu qu'elle avait fait de sacrifices au plaisir : *Quot in se habuit oblectamenta, tot de se invenit holocausta* (*Homil.* 33, *in Evang.*). Elle consacra par la mortification ses sens et sa chair voluptueuse ; elle se disposa par la ferveur à l'accomplissement de tous ses devoirs ; elle ne chercha plus que les occasions de voir Jésus-Christ, de lui parler, de l'entendre, de l'étudier, jusqu'à passer les journées à ses pieds, jusqu'à le suivre dans ses voyages, à la croix, au tombeau, au delà même du tombeau.

Privée enfin de la vue de son Maître, et ne pouvant encore le suivre au ciel, elle s'arracha des yeux du monde, et chercha dans le creux des rochers un tombeau pour ne vivre plus que par l'union de son esprit et de son cœur à l'objet éternel de son amour.

2. Que cet état, Messieurs, paraît terrible ! Austérité, silence, éloignement des compagnies, attachement à la prière et à la pré-

sence de Dieu, quelle peine! quelle contrainte! Est-ce donc là ce que prétendait le Sauveur en lui pardonnant ses péchés et la renvoyant avec ces douces paroles : *Vade in pace* (*Luc.*, VII, 50) : Allez en paix? Où est la paix dans cette manière de vie? Elle y est, Messieurs, elle y est, dans cette même privation de tant de plaisirs tumultueux, dans l'exercice assidu de tant de vertus tranquilles, dans la victoire des passions qui détruisent l'innocence et le repos de la vie. Cherchez là la paix, elle n'est que là : *Vade in pace.*

Ce n'est pas là pourtant cette paix que l'on se propose en sortant de la vie mondaine : on se fait un tout autre plan; on consent à changer de vie, un temps vient où il faut bien s'y résoudre; et que peut-on faire de mieux après que l'on a éprouvé l'insuffisance des plaisirs? On ne les goûte plus qu'avec dégoût; on est las d'entendre les bruits du monde et de se voir montrer au doigt; on quitte la vie scandaleuse; on dit en soupirant le dernier adieu au crime et à ce qu'il a de honteux. Mais le dit-on toujours à ce qu'il a d'agréable et d'amusant? Le dit-on toujours aux plaisirs qui passent pour indifférents? le dit-on toujours à ses aises et aux douces conversations? Tout cela, dit-on, peut subsister avec la vertu et la grâce. On ne peut pas rompre tout d'un coup des nœuds si anciens et si forts; encore faut-il avoir quelque sorte d'indulgence : on perdrait tout à demander trop. Pourvu que Dieu soit content, qu'a-t-on à dire? Il est content quand on ne l'offense pas. Et c'est là la difficulté, de savoir si Dieu est content de cette sorte de vie, si elle ne l'offense point, si c'est là enfin changer de vie. C'est en changer selon vous, mais non pas selon l'Evangile; c'est en changer selon vous, parce que c'est renoncer aux actions publiques du péché; mais est-ce renoncer aux dispositions du péché et aux occasions du péché? C'est à quoi cependant il faut renoncer selon l'Evangile.

Car enfin ce nouvel état si paisible où vous prétendez vous réduire en sortant de votre péché, ce tempérament que vous voulez faire entre la vie criminelle dont vous sentez le péril, et la vie fervente dont vous craignez la rigueur, cette alliance imaginaire du monde avec Dieu, n'est-ce pas cette même vie lâche et molle qui autrefois vous a conduit au péché? Cette vie lâche, à quinze ou vingt ans, a été l'écueil de votre innocence, ne sera-t-elle pas à quarante et cinquante ans l'écueil de votre pénitence? Alors vous étiez jeune, dites-vous, et votre peu d'expérience vous avait engagé dans les désordres du monde, qui vous était encore nouveau; maintenant que vous avez plus d'âge et d'expérience, ce sera le souvenir de vos désordres passés qui vous y fera retomber. Voilà ce qui se passera chez vous. Dieu de son côté que fera-t-il? Votre première lâcheté lui avait déplu jusqu'à vous attirer le retranchement de ses grâces et l'abandon de votre cœur à vos passions : ce second retour de lâcheté lui déplaira-t-il moins? vous rendra-t-il moins digne de sa colère, après tant de rechutes et tant d'infidélités? De l'innocence vous étiez tombé dans la lâcheté, et de la lâcheté dans le crime. Maintenant de la pénitence vous retombez encore dans la lâcheté, ne retomberez-vous pas aussi dans le crime? La lâcheté dans l'innocence vous avait conduit au péché; la lâcheté dans la pénitence où peut-elle vous conduire, si ce n'est à l'impénitence et à l'endurcissement? Il est vrai, vous avez gagné sur vous de sortir du libertinage; c'est beaucoup, mais êtes-vous entré dans la vertu? Sortir de la voie large où l'on se perdait n'est pas entrer dans la voie étroite qui est la seule où l'on se sauve; après en être sorti par le péché, on n'y rentre que par la pénitence, et la tiédeur n'est point la pénitence, elle n'est que la disposition prochaine au péché et à la rechute dans le péché.

Vous me direz qu'il faut avoir quelque égard à la fragilité humaine. En dois-je avoir plus que saint Paul? Il était le père des gentils, appelés à la foi chrétienne; il les considérait en cet état comme de faibles enfants, dignes d'être ménagés avec charité dans les efforts qu'ils faisaient pour expier leurs péchés et déraciner les habitudes de leur ancienne idolâtrie. Que leur dit-il? « *Humanum dico propter infirmitatem carnis vestræ* (*Rom.*, VI, 19) : Mes frères, dit-il aux Romains, je vous parle en homme et comme à des hommes, avec condescendance à la faiblesse de votre chair. » Quelle est cette condescendance? La voici : « *Sicut enim exhibuistis membra vestra servire immunditiæ ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem* : Comme vous avez fait servir votre corps et vos sens à l'impureté pour pécher, de même faites-les servir maintenant à la justice, pour les sanctifier : *Sicut enim exhibuistis... ita nunc exhibete* (*Ibid.*). » Que votre ancien état serve de règle et de mesure au nouveau; que les mêmes choses qui vous ont servi au péché vous servent maintenant à la vertu; que la même ardeur qui vous portait vers le monde vous porte maintenant à Dieu. C'est là, dit saint Paul, user avec vous d'indulgence : *Humanum dico;* car si je voulais vous parler juste et en rigueur, je vous dirais que vous devez être tout autrement zélé pour le bien que vous ne l'étiez pour le mal, parce qu'alors c'était vous-mêmes et le monde que vous serviez, au lieu que maintenant vous servez Dieu, qui est bien un autre maître. Quand je n'exige donc de vous qu'une égalité de courage et de ferveur, je ménage la faiblesse humaine, et je relâche beaucoup des droits que Dieu a sur vous : *Humanum dico propter infirmitatem carnis vestræ.* Voilà l'esprit de saint Paul, sa condescendance et ses égards pour notre fragilité.

De quoi donc vous plaignez-vous? On vous ordonne le jeûne, et vous aimez votre santé : l'aimiez-vous quand vous l'avez mise en péril par tant d'énormes excès? Vous la prodiguiez alors par un épanchement indis-

cret dans le plaisir; négligez-la maintenant par un juste sacrifice aux devoirs de la pénitence. On vous oblige de rompre avec des amis scandaleux qui vous décrient, et vous ne pouvez vous résoudre à manquer à vos amis. Combien en avez-vous quitté par de vains soupçons et par de bas intérêts, par humeur, par ambition, par envie? Quittez encore ceux-ci par amour pour votre salut et pour votre réputation. On vous prescrit l'aumône, et vos biens vous tiennent au cœur; y tenaient-ils quand vous les dissipiez en folles dépenses, en fêtes, en modes, en train? Répandez-les dans les mains de ceux qui manquent de tout, et qui n'ont point d'autre fonds que la charité des riches. On vous recommande la prière comme un tribut dû à Dieu, vous en comptez les moments et vous y mourez d'ennui : comptez-vous les heures perdues en vaines conversations, les journées en parties de joie, les nuits au bal et au jeu? Tout cela ne vous coûtait-il rien pour le monde, est-il juste que rien vous coûte pour Dieu? *Sicut exhibuistis... ita nunc exhibete servire justitiæ.*

Quand vous en serez venu là, mon cher auditeur, on pourra dire que vous aurez changé de mœurs et de vie. Jusque-là vous êtes le même et vous n'avez point changé; jusque-là vous n'aurez point de paix. Ce ne sera point pour vous que ces paroles ont été dites : *Vade in pace :* Allez en paix; ce n'est que pour les pénitents imitateurs de Madeleine. Pour vous qui ne l'imitez point, hardi pécheur et faible pénitent, vous n'éprouverez dans votre lâcheté que troubles et qu'inquiétude; votre conscience en confusion vous livrera mille combats; ce ne seront à tous moments que résolutions et qu'incertitudes, que nouveaux efforts et nouveaux abattements. Vous voudrez et vous ne voudrez plus; vous espérerez et vous n'espérerez plus; vous vous rapprocherez de Dieu, et sentirez sa main s'opposer à vos approches; vous reporterez vos yeux vers le monde, et vous vous en sentirez détourné par vos remords; vous serez réveillé par le souvenir de vos péchés, et n'éprouverez point le calme de la pénitence; vous tâcherez d'y suppléer par l'espérance en la miséricorde et au sang de votre Sauveur, mais vous vous trouverez glacé par la crainte de sa justice. A mesure que vous croîtrez en âge, vous aurez le déplaisir de vous voir croître en lâcheté par les infirmités de l'âge, et de voir croître en même temps vos remords et vos frayeurs par le progrès insensible de vos années vers l'inévitable tribunal de votre Juge éternel. Là, mes chers frères, là trouverons-nous cette paix dont notre lâcheté nous aura privés durant la vie? Non, nulle paix pour les impies, le prophète l'a dit; mais nulle paix pour les lâches, l'expérience vous le dit. Il n'y a de paix que dans l'innocence, heureux qui a pu la conserver! ou dans la ferveur de la pénitence, heureux qui la peut embrasser! Demandons-en la grâce et n'oublions rien pour l'obtenir. Au nom du Père, etc.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'importance du salut.

Collegerunt pontifices et pharisæi concilium et dicebant : Quid facimus? quia hic homo multa signa facit.... et venient Romani, et tollent nostrum locum et gentem.

Les pontifes et les pharisiens tinrent ensemble un conseil et disaient : Que faisons-nous? Voici un homme qui fait plusieurs miracles ... Les Romains viendront et ruineront notre temple et notre nation (Joan., XI, 47, 48).

Sire (1),

Tout ce qu'il y a de personnes distinguées en savoir et en pouvoir dans la république des Juifs se trouve aujourd'hui rassemblé pour une délibération de la plus haute importance : il s'agit de pourvoir à la sûreté de la nation, menacée d'un grand mouvement par le concours du peuple à la suite de Jésus-Christ, dans les villes, dans les campagnes et jusque dans le désert. Un attroupement si fréquent et si impuni peut, disent-ils, devenir suspect aux Romains, leur faire craindre et leur paraître des essais et des semences de révolte, attirer leurs armes en Judée, enfin causer la destruction du temple et de la nation : *Venient Romani et tollent nostrum locum et gentem.*

Quelle précaution contre un péril dont les suites sont si terribles! Il faut en retrancher la cause en ôtant la vie à Jésus-Christ : *Expedit ut moriatur.* L'exécution suit de près la décision : on mit à mort Jésus-Christ; mais qu'en arriva-t-il? Les Romains vinrent, ils mirent la ville au pillage, le temple en feu, le peuple au fil de l'épée, et les restes dans les fers. Est-ce là le succès de la prudence politique et des sages délibérations de tant d'habiles magistrats? Oui, Messieurs, et c'est ce qui arrive autant de fois que l'on se propose une fin, ou que l'on cherche les moyens d'y parvenir au gré de ses passions.

La fin capitale et l'intérêt véritable des Juifs était de maintenir la gloire de leur état, et cette gloire était, selon leurs prophètes, attachée à la venue du Messie, et ce Jésus si renommé passait pour être le Messie. Il fallait donc, pour parvenir à cette fin légitime de la gloire et au maintien de l'Etat, consulter les prophéties, examiner les miracles, ouvrir les yeux à la vérité de la mission de Jésus-Christ, le suivre avec tout le peuple, et par ces justes moyens, loin d'exciter la défiance des Romains, ils eussent rendu à Dieu le culte qui lui était dû, sans rien dérober à César de l'honneur qu'il pouvait prétendre.

Mais loin de s'attacher aux vraies règles de la prudence, ils ne suivent que leurs passions; ils mettent pour principe de leur délibération la haine qu'ils portent à Jésus-Christ, l'envie que leur donnent ses miracles, l'orgueil qui leur inspire du mépris pour sa pauvreté. Doit-on s'étonner que sur de si fausses lumières ils forment une conclusion si contraire à leur intérêt capital, et si fu-

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

neste à leur république? *Expedit ut moriatur.*

De cet exemple, Messieurs, quelle instruction? Viens-je vous apprendre ici les règles de la prudence économique ou politique, ou civile? On sait assez que la première de ces règles est de préférer toujours l'intérêt capital et dominant à tous les intérêts apparents et subalternes. Appliquons ce principe à quelque objet plus grand et plus digne de ce saint lieu. C'est la prudence des saints que je veux enseigner : mettez-vous dans l'esprit que votre intérêt capital, votre affaire et votre fin dominante, est votre salut, qu'il faut par conséquent le préférer sans exception à tous vos autres intérêts, à toutes vos autres affaires.

En trois mots, le salut est l'affaire de tous les siècles, l'affaire de toute la vie, l'affaire de chaque moment. Si ces trois considérations ne vous persuadent pas son importance, ou si cette persuasion n'y attache pas votre cœur, que me sert de vous prêcher les autres vérités chrétiennes? et que vous sert à vous d'être chrétiens? Nous ne sommes chrétiens, dit saint Augustin, que pour le siècle futur, c'est-à-dire pour le salut. Elevons donc nos yeux au-dessus du siècle présent, et demandons à Dieu qu'il nous éclaire sur notre intérêt éternel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique Dieu nous ait créés pour sa gloire, pour le connaître et pour l'aimer, cependant nous ayant créés pour parvenir, en le glorifiant, à la participation de sa gloire et pour être heureux avec lui, on peut dire avec vérité et avec solidité que tout ce qu'il a fait à notre égard dans l'éternité passée et dans tous les siècles passés, tout ce qu'il doit faire à notre égard dans l'éternité future et dans tous les siècles futurs, ne s'est fait et ne se fera que pour notre propre salut, et par conséquent que notre salut est l'affaire de tous les siècles.

Etendons d'abord notre vue au delà des siècles passés. Qu'a fait le Seigneur pour nous? Saint Paul le représentait souvent aux premiers chrétiens; ne nous lassons point de l'entendre. Avant tous les siècles, dit-il, avant l'établissement et la création du monde : *Ante constitutionem mundi*, dès lors, Dieu nous a choisis : *Elegit nos.* Pourquoi? non pour être princes ni rois, mais antécédemment à toute autre dignité, il nous a choisis pour être saints : *Elegit nos ut essemus sancti* (*Ephes.*, I, 4). Merveilleuse bonté de Dieu! Le monde n'était pas encore, et déjà Dieu pensait à nous! Dieu était seul, et Dieu pensait à nous! nous n'avions pas encore reçu la vie, et Dieu méditait notre salut.

Quand il eut résolu de former ce monde visible, il commença son ouvrage par la production du ciel qu'il nous préparait pour royaume et pour terme de salut : *Paratum vobis regnum a constitutione mundi* (*Matth.*, XXV, 32). Ce ne fut qu'après la production de ce royaume céleste qu'il appliqua sa puissance à produire les autres biens qui remplissent l'univers; tout cela pour orner le séjour temporel de l'homme et lui servir de route au ciel. *Omnia enim nostra sunt*, dit saint Paul; *sive mundus, sive vita, sive præsentia, sive futura* (I *Cor.*, III, 22).

Et parce que Dieu prévoyait que l'homme, étant né libre et maître de sa volonté, serait en péril de pécher et de se rendre par le péché indigne de ce royaume, il établit un enfer éternel, pour attacher l'homme au soin de son salut, du moins par la crainte du supplice. L'enfer n'est donc proprement établi qu'en vue de notre salut.

Et parce que Dieu connaissait que cet homme pécheur serait incapable par lui-même de se préserver de l'enfer et de sortir de son péché, il lui destina dès lors un libérateur, un sauveur, son propre Fils, qui s'offrit à la mort pour le salut de tous les hommes : *Qui dedit semetipsum redemptionem pro omnibus* (I *Tim.*, II, 4). Tout ce que Dieu a fait à notre égard avant tous les siècles et dans tous les siècles passés a donc été de nous préparer le salut et de nous préparer au salut.

A cette première réflexion quelle admiration doit saisir un esprit chrétien, quand il fait réflexion que Dieu, tel que la raison et la foi nous le représentent, a tiré l'homme du néant, tel que nous le connaissons, pour l'élever jusqu'au trône de sa gloire et l'associer à son bonheur! Job était consterné de cette pensée. Qu'est-ce que l'homme, ô grand Dieu! s'écriait-il, pour l'élever à un tel rang? *Quid est homo, quia magnificas eum* (*Job*, VII, 17)? Mais qu'est-ce que l'homme, ajoutait-il, pour abaisser votre cœur jusqu'à lui, pour vous unir de cœur à lui, pour mettre votre complaisance à l'aimer, à en être aimé, à perpétuer cet amour dans toute l'éternité? *Quid apponis erga eum cor tuum?* Quel sujet d'admiration! mais quel sujet d'étonnement, que l'homme imbu de cette vérité, convaincu par sa religion qu'il est destiné pour Dieu, pour être heureux du bonheur même de Dieu, ferme les yeux à ce bonheur, se tienne embarrassé du soin de cette fortune éternelle et de cette possession de Dieu! Mais quel sujet de confusion, qu'oubliant, négligeant ce bien qui nous est préparé avant tous les autres biens du monde, nous attachions notre cœur et nos soins à tous ces faibles biens qui sont au-dessous de nous, aux honneurs et aux plaisirs de la terre, à tout ce qui peut, en un mot, nous détourner du salut et nous faire perdre Dieu! N'est-ce pas là qu'il faut s'écrier : Qu'est-ce que l'homme, et quelle est sa perversité? *Quid est homo, quia magnificas eum?*

On se récrie quand on voit quelquefois un prince aller choisir un favori dans le plus bas rang de ses sujets, l'approcher de sa personne, accumuler sur lui les honneurs et les bienfaits, partager avec lui les douceurs et les avantages de la souveraineté; mais jusqu'où va l'indignation quand on voit ce favori sans mérite opposer l'ingratitude aux profusions de la faveur, se tenir importuné des recher-

ches de son prince, insulter à son affection par un mépris outrageant? Tout ce qui vous viendra dans l'esprit contre cet indigne sujet, dites-le contre vous-mêmes. Ah! nous sommes ces favoris sans reconnaissance et sans cœur, aussi bien que sans mérite. Il pense à nous ce Dieu bienfaisant et prévenant, nous ne pensons point à lui! il y pense dès l'éternité, nous l'oublions toute la vie! il nous adopte pour enfants, il nous veut pour héritiers, nous négligeons son héritage!

« Ecoutez, ciel, et vous terre, dit-il par le prophète Isaïe : j'ai nourri des enfants, j'ai élevé des enfants; et jusqu'où les ai-je élevés? jusqu'au ciel, jusqu'à moi-même : *Filios enutrivi et exaltavi*. Et mes enfants me méprisent; Israël ne me connaît point; il ne veut pas me connaître; il n'a point d'esprit, d'attention pour l'affaire de son salut : *Israel me non cognovit; populus meus non intellexit* (*Isai.*, I, 2-3). » Ah! si vous n'avez pas assez d'esprit pour comprendre que ce salut est l'affaire de tous les siècles, par rapport à ce qui s'est fait dans tous les siècles passés, pouvez-vous manquer de le comprendre, au moins par rapport à ce qui se fera dans tous les siècles futurs?

A quoi les passerez-vous? A l'un de ces deux emplois, ou à jouir du bonheur du salut, ou à en regretter la perte. Voilà votre occupation pour toute l'éternité. N'est-ce donc pas l'affaire de tous les siècles? et cette seconde réflexion vous permet-elle d'en douter?

Posséder éternellement un bonheur sans borne et sans mesure, entrer dans la joie du Seigneur pour ne jamais en sortir, c'est ce qui nous est proposé pour récompense de nos peines. Hé! mes frères, un peu de justice à notre Dieu. Par quel travail pouvons-nous mériter une récompense sans fin? S'il faut quelque proportion du travail à la récompense, une récompense sans fin ne se doit obtenir que par un travail sans fin : *Æterna requies æterno labore recte emitur*. Admirez, dit saint Augustin (*In psal.* XCIII, *n.* 14), la miséricorde de Dieu : s'il exigeait de nous une éternité de travail, quand pourrions-nous parvenir à la récompense éternelle? Il a voulu, ce Dieu plein de libéralité, que notre travail eût une fin, et que notre récompense fût sans fin, il se contente d'un travail aussi court que notre vie, et nous prépare dans le ciel une récompense aussi étendue que sa vie et aussi longue que l'éternité. Comment pouvons-nous donc souffrir notre ingratitude, excuser notre lâcheté? Ce travail si léger, si court, suivi d'une si longue récompense, alarme nos sens et nos esprits : nous en sommes rebutés, nous ne voulons pas nous baisser pour ramasser cette couronne, exposée pour ainsi dire à nos pieds. O couronne des bienheureux! couronne de joie, de plaisir, couronne d'immortalité! je vous posséderais sans vous avoir méritée, sans vous avoir désirée, sans avoir pensé à vous! Eh quoi! Messieurs, on prodigue ses biens, son sang pour parvenir aux frivoles honneurs que ce monde trompeur distribue à ses enfants; il n'y aurait que la couronne du salut qui ne nous coûterait rien?

Répondez-moi sincèrement : si vous travailliez maintenant à votre fortune aussi lâchement, aussi mal qu'à votre salut, quel rang auriez-vous dans le monde? où seriez-vous réduit? dans quel oubli ramperiez-vous? Ah! de la fortune du temps vous faites votre capital, et vous dormez vingt ans, trente ans sur l'affaire de tous les siècles? Vous vous réveillerez enfin, mais ce sera, dit le prophète, à votre honte et à votre malheur : *Evigilabunt in opprobrium, ut videant semper* (*Dan.*, XII, 2). Vous vous réveillerez pour voir toujours ce que jamais vous n'avez bien voulu voir, l'importance et le prix du bien que vous avez perdu. Vous emploierez les siècles et l'éternité entière à regretter cette perte : *Evigilabunt ut videant semper*.

Quel regret! J'ai pu faire mon salut, j'en ai eu les moyens : un esprit, un cœur, un corps plein de force et de santé. J'en ai eu les occasions : mille objets différents de charité, de patience et de toutes sortes de vertus. J'en ai eu le temps : que d'années passées dans le crime ou du moins dans l'oisiveté! J'en ai eu les inspirations : combien de lumières, de remords, de grâces de la part de Dieu, d'exemples, d'avis, de conseils de la part des hommes? J'ai donc pu faire mon salut, et je ne l'ai pas voulu faire. Je l'ai désiré, je l'ai résolu, je l'ai promis, j'en ai fait le projet, j'ai fait quelque essai, quelques pas, j'ai fait semblant de le vouloir, et je ne l'ai pas voulu! Et j'ai voulu pleinement, obstinément, tout ce qui m'en détournait. Quel regret, mais quel désespoir! Voilà de quoi il s'agit quand on vous parle du salut. Rien mérite-t-il mieux vos réflexions et vos soins?

C'était l'objet des soins et des réflexions de saint Ambroise. Il se considérait sur la terre comme sur un grand chemin terminé par deux grands abîmes : une éternité de bonheur, une éternité de malheur. Il faut nécessairement que je tombe, disait-il, dans l'un de ces deux abîmes, dans l'une ou l'autre éternité : *In hanc vel illam æternitatem cadam necesse est*. Il n'y a point de milieu ni de détour, il faut choisir, il faut prendre un parti. Si vous pouvez vous arrêter entre les deux, arrêtez-vous, fixez-vous au point où vous êtes, où vous vous trouvez si content; empêchez le temps de couler. Mais si, malgré vos efforts, le temps, les années vous entraînent, aurez-vous la témérité de fermer les yeux au péril? Heureuse éternité, malheureuse éternité, ciel ou enfer, tous deux vous sont-ils égaux? Etrange contradiction dans la conduite de l'homme! Il est si attentif à prendre ses précautions! Pour entreprendre un voyage, il consulte les saisons; pour placer son argent, il cherche ses assurances; il va toujours au plus sûr, il ne veut rien risquer sur ses moindres intérêts. Il risque tout sur son intérêt éternel, sur l'affaire de tous les siècles; il est là-dessus sans précaution, sans attention, sans alarme, sans mouvement. Je lis les histoires des siècles : un enchaînement continuel d'intrigues, de mouvements,

d'alliances, de traités, de guerres, de révolutions; des trônes renversés, des royaumes démembrés, des nations transportées, des noms devenus immortels par la flatterie des mortels. En tout cela quelle part y a-t-il pour l'affaire de tous les siècles? Peuples et rois ont soutenu leurs prétentions et leurs droits, ont défendu leurs pays, ont étendu leur domination, leur gloire. Tant de bruit, tant d'efforts et tant de sang répandu pour une légère fumée, pour une ligne de terrain. Qu'ont-ils fait pour gagner le ciel? Ils ont acquis l'immortalité dans l'idée des hommes, l'ont-ils acquise auprès de Dieu? C'est pour cela cependant qu'ils étaient hommes, et princes, et sujets, et tout ce qu'ils ont été. Car cette affaire de tous les siècles est aussi l'affaire de toute la vie. Vous le verrez dans le second point.

SECONDE PARTIE.

Dieu, nous ayant mis dans le monde avec les moyens d'opérer notre salut, semble nous avoir dit ce que ce roi disait à ses serviteurs dans la parabole de l'Evangile, en leur confiant son argent pour le faire profiter : Trafiquez, négociez, travaillez jusqu'à ce que je vienne vous en demander compte : *Negotiamini dum venio* (*Luc.*, XIX, 13). Donc l'occupation générale des hommes durant la vie est de mettre à profit le dépôt des dons de Dieu pour sa gloire et pour leur salut : *Negotiamini*. L'affaire du salut est donc véritablement l'affaire de toute la vie.

Cependant chaque âge de la vie se fait une occupation particulière, opposée au soin du salut : la jeunesse s'occupe de ses plaisirs, l'âge sérieux de ses affaires, la vieillesse de ses infirmités; dans le jeune âge on dit : Il n'est pas encore temps de penser à mon salut; dans la force de l'âge on dit : Je n'en ai pas le temps; dans le déclin de l'âge on dit : Il n'en est plus temps. Le salut cependant est l'affaire de tous les âges.

On y doit penser dans le jeune âge, en sacrifiant les plaisirs au salut; on y doit penser dans la force de l'âge, en rapportant les affaires au salut; on y doit penser sur le déclin de l'âge, en expiant par les infirmités les péchés contraires au salut : autrement tous les âges de la vie ne sont qu'un enchaînement de chagrins et de misères qui aboutit au malheur éternel.

1. Que veut dire Salomon quand il nous représente la Sagesse criant en public : « Enfants, jusqu'à quand aimerez-vous l'enfance? Jusqu'à quand, insensés, chercherez-vous ce qui vous est pernicieux ? Jusqu'à quand, imprudents, haïrez-vous la science? *Usquequo, parvuli, diligitis infantiam, et stulti noxia cupient, et imprudentes odibunt scientiam* (*Prov.*, I, 22)? » Quelle est cette science, sinon celle du salut, sans laquelle tout ce que l'on sait et que l'on fait n'est qu'enfance, folie et misère? Aussi est-ce la première leçon dont Dieu prévient notre raison, tant par les instructions de nos parents que par les sentiments secrets de pudeur et de retenue qui nous font entrevoir le mal caché sous l'attrait du plaisir.

Ce plaisir, chers auditeurs, c'est le premier poison de l'innocence. A peine avons-nous l'oreille ouverte à la voix de la sagesse de Dieu, que nous entendons autour de nous la voix des enfants du monde qui nous invitent au plaisir. « Venez avec nous, disent-ils : *Veni nobiscum* (*Prov.*, I, 11); goûtons la douceur des biens présents, tandis que nous sommes jeunes. Couronnons-nous de fleurs avant qu'elles soient flétries. C'est là notre partage et notre sort, l'affaire de la jeunesse : *Hæc est pars nostra et hæc est sors* (*Sap.*, II, 9). » Mais la sagesse divine, attentive à notre salut, redouble en même temps ses instances pour nous endurcir à leurs séductions. « Mon fils, n'allez point avec eux; ne les écoutez pas; ne vous rendez pas à leurs flatteries : *Fili mi, ne acquiescas eis... ne ambules cum eis.* »

Rappelez ce temps-là, pécheurs. La voix de Dieu et de la raison vous disait que l'emploi de votre jeunesse était de vous disposer aux emplois des âges suivants, et par ces emplois au salut. La voix du monde insensé vous a dit que c'était de vous couronner de roses et de prendre vos plaisirs : *Coronemus nos rosis*. Vous l'avez cru; vous avez regardé les emplois et le salut comme des soins importuns. Vous avez dit : Il n'est pas temps d'y penser, c'est le temps de nous divertir : *Coronemus nos rosis*. Où vous êtes-vous engagés ? Ces mêmes séducteurs qui ne vous parlaient d'abord que de vous couronner de roses, à quels plaisirs vous ont-ils ensuite invités? de quoi vous ont-ils sollicités ? « Ne craignons rien, vous ont-ils dit; n'épargnons personne, opprimons l'innocent, et la veuve, et l'orphelin; n'ayons point d'autre loi que la force et la violence : *Sit fortitudo nostra lex justitiæ* (*Sap.*, II, 8-11). » Vous ne l'eussiez jamais cru, qu'il fût si aisé de passer de la joie à l'impudence, et des molles voluptés à l'injustice et à la fureur. C'est le progrès ordinaire : à peine a-t-on touché des lèvres le calice de la volupté que l'on va jusqu'à l'ivresse; on perd la crainte, et la honte, et la vue de tous les devoirs. Le corps amolli par le plaisir devient insuffisant aux travaux communs de la vie; l'esprit abîmé dans les sens se ferme aux connaissances et aux réflexions sérieuses ; le cœur assujetti aux plus basses passions n'a plus de mouvement pour les grandes choses, et loin d'être sensible à la gloire de l'autre vie, il perd même toute ambition pour l'honneur de celle-ci. Voilà les succès d'un jeune homme qui se croit dans l'âge du plaisir.

Que fallait-il pour arrêter les emportements de cet âge et le fixer sur son penchant? *In quo corrigit adolescentior viam suam?* L'unique moyen, disait David, c'était d'observer les leçons de la sagesse et les maximes du salut : *In custodiendo sermones tuos;* c'était donc là l'emploi, l'affaire de la jeunesse. Et pour l'avoir négligée, la honte et le dérèglement des plus affreuses passions se répand sur toute la vie.

2. Car entrez dans l'âge sérieux, c'est, dit-

on, l'âge des affaires : appliquez-vous donc aux affaires avec ces dispositions au plaisir. Une famille à établir, un mariage à traiter, une fortune à faire, ce sont là les objets de vos soins; voilà les affaires du monde. Est-ce un moyen d'y réussir que d'avoir passé votre jeunesse au service de la volupté, dans l'oisiveté, l'ignorance, l'indolence à tous vos devoirs? que d'avoir rempli votre cœur d'habitudes vicieuses, opposées à toutes les vertus dont la vie civile a besoin?

Quand même vous seriez assez maître de votre cœur pour sacrifier alors vos plaisirs au dessein de votre fortune, est-il aisé de parvenir à vous en faire une solide et propre à vous rendre heureux, sans y joindre le soin de votre salut? Ignorez-vous que la fortune et le salut dépendent du même maître, et que ce maître c'est Dieu? Ne vous a-t-on jamais appris qu'*il n'y a point de sagesse, ni de prudence, ni de conseil contre Dieu* (*Prov.*, XXI, 30)? que *toute entreprise formée contre les desseins de Dieu, conduite sans son esprit, n'est qu'une toile mal ourdie, qui ne peut réussir qu'au dommage de l'ouvrier* (*Isai.*, XXX, 1)? que ceux qui se font rois, princes, grands, riches par eux-mêmes et non selon l'ordre de Dieu, croyant s'attirer l'admiration, remplir leurs maisons d'honneurs et de biens, ne sèment que du vent, ne recueillent que des tempêtes? *Ventum seminabunt et turbinem metent* (*Ose.*, VIII, 7)? C'est cependant ce que disent les prophètes, et ce qu'ils prouvent par les effets.

Je ne vous nierai point qu'il n'y ait des ambitieux, des avares, des scélérats heureux dans leurs entreprises, mais avec combien de remords? et s'ils n'en sentent point, avec combien de chagrins, de craintes, de jalousies? Et s'ils savent les dévorer pour goûter tranquillement les douceurs de leur fortune, au moins pour combien de temps? de combien de repentirs ces douceurs sont-elles ou seront-elles suivies? Or, jamais bonheur n'est bonheur quand il faut s'en repentir, qu'on est contraint d'en rougir, quand il faut payer par les regrets et les larmes l'usure du faux honneur et des faux plaisirs passés.

Je ne vous dirai pas non plus que tous ceux qui songent à leur salut réussissent dans leur fortune. Il n'est que trop commun de voir des gens vertueux avorter dans leurs projets et tomber dans l'affliction. Mais comme ces gens-là cherchent Dieu par-dessus tout, et mettent leur salut au-dessus de leur fortune, il leur importe peu que la fortune leur manque, ayant pour s'en dédommager Dieu et leur salut.

Et c'est ce qui rend le salut la première des affaires et le premier de tous les biens, en ce qu'il peut consoler l'homme vertueux de la perte de tout le monde, et que le monde entier ne peut consoler le pécheur de la perte de son salut.

Mais combien de pécheurs souffrent ces deux pertes ensemble, et celle de leur fortune, et celle de leur salut? Mettez en ce rang-là tous ces riches insolents que l'on avait vus sortir de terre et que l'on y a vus rentrer, qui avaient fait tant d'envie et qui depuis ont fait tant de pitié : dans quelle agitation leur vie s'est-elle passée à remplir ces vastes projets que la convoitise et l'ambition leur avaient follement tracés, et que leur propre orgueil ou celui de leurs enfants, plus souvent encore leur profusion, leur débauche ou leur fainéantise, ont détruits en moins de temps qu'ils n'en avaient mis à les former.

Or, je maintiens que la ruine et l'anéantissement de ces sortes de fortune vient uniquement du mépris et de l'oubli du salut; car si avant que d'entrer dans les affaires ces gens-là se fussent proposé l'affaire de leur salut comme la règle de leurs affaires, qu'ils eussent dit : Seigneur, il me faut des biens, des richesses, mais votre loi m'est plus chère que les millions d'or et d'argent : *Bonum est mihi lex oris tui super millia auri et argenti* (*Ps.* CXVIII, 72), n'est-il pas vrai que l'amour du salut et de la loi leur eût fait retrancher dans les moyens de s'enrichir et dans l'usage de leurs richesses tout ce qui est contraire au salut et à la loi, l'injustice, la fourberie, l'usure, la concussion, le luxe, la délicatesse et tous les autres excès qui ont attiré sur eux avec la haine des hommes la malédiction de Dieu?

Combien de riches dégradés sont maintenant contraints de dire au fond de leur cœur, avec ce roi si décrié dans l'histoire des Machabées : « En quel abîme de tristesse, en quelle désolation suis-je maintenant plongé, moi qui me suis vu si heureux et si chéri dans ma fortune? *In quos fluctus tristitiæ... qui jucundus eram et dilectus in potestate mea?* Mais aussi quels maux n'ai-je point faits? c'est aussi pour cela que je m'en trouve accablé : *Propterea invenerunt me mala ista* (I *Machab.*, VI, 11). »

Vaines réflexions alors! Il eût dû les faire plus tôt. Mais comment alors y penser? il avait bien d'autres affaires! et quelles? Il fallait piller, ravager, dépouiller les peuples; il fallait en chercher et en trouver les moyens. Ces soins emportaient tout son temps. Il n'en avait point pour penser ce que deviendraient ces richesses quand il faudrait les quitter par la mort, ni ce qu'il deviendrait lui-même après sa mort. Ce soin devait lui être plus touchant, plus intime et plus personnel que ses biens et ses plaisirs. C'était donc là qu'il devait attacher ses plus sérieuses pensées. Cet âge était celui de penser à son salut plutôt qu'à toute autre affaire; il n'y pensait pas cependant.

3. Peut-être prétendait-il y penser dans la vieillesse, âge plus convenable à ces sombres réflexions, il est vrai; mais le grand malheur, c'est qu'après s'être figuré dans ses premières années qu'il n'est pas encore temps de penser à son salut, et dans la suite des années, qu'on n'a pas le temps d'y penser, rien n'est plus commun que de s'imaginer dans ces dernières années qu'il n'est plus temps d'y penser. On se persuade que la vieillesse est l'âge des infirmités, où l'on

n'est plus touché de rien que du soin de traîner sa vie, où l'on n'est plus assez fort pour vaincre ses habitudes, où l'on a honte souvent d'abandonner ses vieux amis et d'être plus sage qu'eux.

O mon cher frère! avez-vous si longtemps vécu pour n'avoir pas appris encore à vous mettre au-dessus de ces faibles sentiments? Ah! ne rejetez point l'oubli de votre salut sur les infirmités de l'âge, n'en accusez que votre fausse honte et votre imbécillité. Vous rougissez de changer de mœurs à votre âge, et devant qui rougissez-vous? combien peu reste-t-il de vos associés de débauche en état de blâmer votre changement? et de ce peu combien peut-être attendent votre changement pour en imiter l'exemple? Cependant le reste du monde rougit de ne vous pas voir changer. Je dis le reste du monde vicieux même et corrompu. Tout corrompu qu'il est, un vieux pécheur lui déplaît, il ne le souffre qu'avec dégoût. C'est la vieillesse qui doit rougir de ne se pas convertir, disait saint Ambroise : *Erubescat senectus quæ emendare se non potest* (*Ep. ad Valent. contra relat. Symmachi*) ; d'autant plus, dit le même saint, que la maladie du corps sert à la santé de l'esprit : *Infirmitas corporis sobrietas mentis est* (*Lib.* I *Hexaem.*, *cap.* 8). Il applique même à ce sujet ce que dit saint Paul aux Corinthiens, qu'il trouvait dans ses infirmités un nouveau surcroît de force : *Cum infirmor, tunc potens sum* (II *Cor.*, XII, 10).

Dans la vieillesse en effet les sens sont plus abattus, mais les passions le sont aussi, ce qui rend la raison plus forte : *Ad reprimendas libidines fortior* (*Lib.* I *Hexaem.*, *cap.* 8). On est alors revenu des saillies de la jeunesse; on connaît le besoin de la tempérance; on éprouve la vanité du monde qui vous abandonne; on sent enfin la nécessité absolue, ou de renoncer à toute espérance, ou de porter son espérance au seul bien de son salut.

C'est pour cela que la vieillesse est l'âge de penser au salut ou de renoncer pour jamais à y penser. C'est l'âge d'y penser, puisqu'on y trouve moins d'obstacles et plus de facilités, et que Dieu nous y a conduits non-seulement pour y penser, mais aussi pour expier les péchés des autres âges, en souffrant patiemment les infirmités qui en sont les tristes fruits.

Si alors on ne pense à son salut, où peut-on porter sa vue? Quel peut être l'objet des désirs d'un vieux mondain qui voit que le monde lui échappe, et que tout le sensible est prêt de finir pour lui? Dans tous les âges inférieurs on a toujours devant soi quelque chose à espérer, ne fût-ce que la vieillesse. On peut n'y pas parvenir, on risque d'y parvenir, et le risque est toujours soutenu de quelque espérance : *Et si incertum est*, dit saint Ambroise, *est tamen quod speretur* (*Ep.* 110, *in design. Eradii*). Mais dans la vieillesse, ajoute-t-il, quel autre âge peut-on se promettre, et que peut-on risquer si ce n'est l'éternité? *Senectus aliam ætatem, quam speret, non habet.*

Or, Messieurs, risquer l'éternité, cela peut-il tomber dans un esprit raisonnable? On risque volontiers une partie de son bien, dans la vue d'augmenter l'autre, et c'est là ce qui fait le commerce de la vie; mais risquer tout, et risquer tout pour rien, c'est ce qui ne se fait jamais. Il n'y a que le pécheur qui, sachant le péril qu'il court en s'obstinant dans son péché, connaissant le prix de son âme et l'importance de son salut, expose tout pour un plaisir qui n'est rien. Déplorable ensorcellement! Car qu'est-ce que ce plaisir? qu'est-ce que tout l'amas des richesses de tout le monde en comparaison de votre âme et de son salut? Sont-ce des biens à mettre en balance l'un contre l'autre? C'est Jésus-Christ lui-même qui vous fait cette question : *Quam dabit homo commutationem pro anima sua* (*Matth.*, XVI, 26)? Répondez-lui. Il est mort pour la sauver, et vous, vous passez toute votre vie sans y penser.

Pour cela, dites-vous, il ne faut qu'un bon moment : car cette affaire de l'éternité, cette affaire de toute la vie, est aussi l'affaire de chaque moment. Il est vrai, mais où prendrez-vous ce bon moment? Voyons dans la dernière partie si vous le pourrez trouver.

TROISIÈME PARTIE.

Le salut de l'homme n'ayant point d'autre ennemi que le péché, c'est ce qui a porté Notre-Seigneur à lui recommander si sérieusement de veiller et de prier, de veiller pour n'y pas tomber, de prier pour obtenir la grâce de s'en relever par la pénitence : *Vigilate et orate* (*Marc.*, XIII, 33). Vigilance et prière à tout moment nécessaire au pécheur, parce qu'en la négligeant il n'y a nul moment qui ne rende le pécheur plus incertain de son salut, plus incapable de le faire, et plus indigne de l'obtenir. Le salut est donc à son égard l'affaire de chaque moment. Trois réflexions terribles à quiconque n'a point étouffé les remords de sa conscience.

1. Il n'y a nul moment qui ne rende le pécheur plus incertain de son salut, non-seulement parce qu'il lui reste moins de temps, qu'à chaque moment le temps s'abrége et le met plus près de la mort, que les années d'intervalle qu'il s'imagine jusque-là se réduisent peut-être à des mois et à des jours, mais parce qu'en cela même s'il y a quelque chose de certain, c'est qu'il sera trompé dans ses mesures et surpris lorsqu'il y pensera le moins. Voulez-vous savoir là-dessus mes conjectures? les voici. Je sais, Messieurs, où je parle, au milieu d'une cour brillante où l'on sait se désennuyer du tumulte des grandes affaires par encore de plus grands plaisirs : honnêtement, s'il est possible, mais cependant au milieu des biens, de l'abondance et de la joie. De là que s'ensuit-il? Que vous êtes justement et personnellement compris sous cette sentence de Job : *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt* (*Job*, XXI, 13) : des gens qui vivent dans les biens et qui descendront

au tombeau : en combien de temps? en un moment : *In puncto ad inferna*. N'est-ce pas la fin ordinaire de la vie délicieuse? Il faut des maux violents ou des langueurs ennuyeuses pour arracher l'âme d'un corps exténué par le travail, altéré par la faim, desséché par la misère. Mais les riches, les voluptueux trouvent la mort en un instant dans les commodités de leur fortune : ils la portent dans leur embonpoint ; ils l'invitent à leurs repas fréquents et immodérés, ils la hâtent par leurs passions, ils la précipitent par leurs débauches. Ils ne se sauvent la plupart des coups sanglants de la guerre que pour réserver leur vieillesse au coup imprévu qui les terrasse au milieu de leurs amis. Est-il un hiver, un printemps, qui n'offre de pareils spectacles aux magistrats sur le tribunal, aux grands seigneurs dans leurs palais, aux riches particuliers dans le sein de leurs familles? Il y a donc pour vous qui vivez dans les grands biens, une raison particulière d'incertitude et de crainte pour l'avenir.

Une autre raison plus forte encore, c'est que non-seulement vous vivez dans les grands biens, mais même dans les grands péchés. Or, outre le péril qui menace tous les hommes, il y a pour les grands pécheurs une menace spéciale qui leur rend le fil de la vie plus fragile et plus tremblant. L'arrêt du ciel y est précis : *Viri sanguinum et dolosi non dimidiabunt dies suos* (*Psal.* XIV, 24). Les grands pécheurs, dit David, soit que leur péché soit public, comme celui des violents, des sanguinaires : *Viri sanguinum*, soit que leur péché soit caché, comme celui des hypocrites : *Et dolosi*, généralement tous ces gens-là n'atteindront pas la moitié de leurs jours : *Non dimidiabunt dies suos*.

On se moque de cet arrêt quand on voit tant de pécheurs traîner leur vie et leurs péchés jusqu'à la caducité. Mais bien loin de vous en moquer, sachez que c'est même par là que cet arrêt s'exécute. En comprenez-vous le vrai sens? apprenez-le de saint Grégoire. Il dit (*In Job*, *lib.* V, *cap.* 28) qu'il est ordinaire aux pécheurs de partager le plan de leur vie en deux parts fort inégales : ils assignent la première et la plus longue à leurs plaisirs, la seconde et la plus courte à leur salut. Dieu se moque de leur partage : il leur abandonne à leur gré cette longue partie de la vie qu'ils destinent à leurs plaisirs ; mais quand viendra cette partie imaginaire qu'ils réservent à leur salut? Jamais. Elle est retranchée par la justice divine. A quelque âge qu'ils étendent leur vie honteuse et criminelle, ils seront surpris par la mort, et la surprise aura le même effet pour la damnation de leur âme que si leurs plus beaux jours eussent été retranchés par la moitié : *Non dimidiabunt dies suos*.

Vous qui m'écoutez, à quelle partie êtes-vous de votre carrière? Etes-vous encore dans la moitié destinée à vos plaisirs? Quand parviendrez-vous à l'autre, réservée à la pénitence et au soin de votre salut? Dieu ne l'a-t-il point abrégée, mais ne l'a-t-il point retranchée? Levez les yeux, ne voyez-vous point la main de Dieu vous tracer comme à Balthasar l'arrêt du retranchement de vos jours? *Mane*, *Thecel*, *Phares* : Comptez, pesez, séparez, coupez, tranchez. Quand l'arrêt éclatera-t-il? quand s'exécutera-t-il? Mais quand il s'exécutera, serez-vous alors en grâce et en état de salut? Aujourd'hui vous n'en savez rien, demain le saurez-vous mieux? Vous en serez plus incertain, mais même plus incapable. Autre sujet de réflexion.

2. N'éprouvez-vous pas qu'en différant vous devenez moins maître de votre cœur, plus esclave des passions et des vices qui vous dominent? Rappelez à votre esprit l'état de Samson soumis au pouvoir des Philistins ; c'est précisément votre état. Que firent-ils de ce fameux guerrier? d'abord ils lui arrachèrent les yeux : *Eruerunt oculos ejus* ; ensuite ils le lièrent et l'enfermèrent : *Vinctum catenis et clausum carcere* ; enfin ils l'occupèrent comme une bête à faire tourner un moulin : *Et molere fecerunt* (*Judic.*, XVI, 21). Quelle indigne servitude! Est-elle moins dure au pécheur chargé d'années et de péchés? Il a perdu la lumière, il est serré de mille honteux liens, il s'est laissé avilir par des affections brutales, par des soins lâches et bas. Mesurez là votre état, mon cher auditeur.

Autrefois vous aviez quelque lumière, quelque lueur de religion, de crainte et de respect pour Dieu ; quelque idée de votre salut, quelque inquiétude sur l'avenir ; tout cela s'est presque effacé ; le peu qui vous en reste encore s'évanouit de jour en jour ; Dieu, la religion, l'avenir tout cela vous devient obscur ; vous n'y voyez plus rien qu'à travers mille nuages et mille doutes nouveaux ; vos doutes, vos obscurités, vos nuages se multiplient.

Bien plus, vos liens, vos chaînes, vos engagements au péché, redoublent et se fortifient. Ce n'était autrefois qu'un objet qui vous engageait, maintenant vous allez à tout, tout ce que voyez vous attire et vous entraîne. Une seule passion vous avait d'abord séduit, maintenant toutes les passions vous obsèdent. A l'amour de la volupté s'est joint l'amour de l'argent. Vous n'étiez alors qu'impudique, aujourd'hui vous êtes avare, et demain vous serez prodigue, et de prodigue, insatiable, et violent, et cruel, et par degrés sans foi, sans honneur et sans raison.

Pour sortir de tant de liens qui vous rendent le salut plus difficile de jour en jour, quel courage vous faudrait-il? Et qu'est devenu votre courage? Encore peut-être en avez-vous pour la guerre et contre des ennemis qui ne sont vos ennemis que malgré eux et malgré vous. Avez-vous du courage contre vos vrais ennemis, qui sont ceux de votre salut? En quel excès tombez-vous de lâcheté, de bassesse et de misère, à mesure que vous avancez dans les voies du péché, dans l'habitude du péché? *Quam vilis facta es nimis, iterans vias tuas* (*Jerem.*, II, 36)! C'était Jérémie qui faisait ce reproche au

peuple juif : j'ose le faire à tous ceux que leur naissance élève au-dessus du peuple, et que leurs passions ravalent au-dessous des esclaves les plus vils. Non, vous n'êtes plus ce Samson si renommé par ses exploits, par sa force et par son génie ; on ne reconnaît plus en vous le sang de tant de grands hommes distingués par leurs faits et par leurs vertus : vous n'êtes plus que l'esclave des plus sales passions, des vôtres et de celles d'autrui. Quand y ferez-vous réflexion ? quand en rougirez-vous ? quand tâcherez-vous d'en sortir pour rentrer dans la voie de l'honneur et du salut ? Si cet effort vous paraît si difficile aujourd'hui, quand vous sera-t-il possible ? A chaque moment vous devenez plus incapable d'y réussir. Disons enfin, à chaque moment vous devenez plus indigne d'obtenir la grâce d'y parvenir.

3. Car, mon cher frère, qu'est-ce que ce trésor de Dieu dont parlait saint Paul aux Romains, ces richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longanimité : *Divitias bonitatis ejus et patientiæ et longanimitatis* (*Rom.*, II, 4) ? C'est à votre égard cette santé, ces années, cette longue vie dont il vous laisse jouir. Là-dessus répondez à deux questions de saint Paul : Ignorez-vous, dit-il, quel est le dessein de Dieu dans cette grâce extérieure et temporelle qu'il vous fait ? Ne comprenez-vous pas que sa bonté ne prolonge vos jours que pour vous conduire à la pénitence ? *Ignoras quoniam benignitas ejus ad pœnitentiam te adducit* (*Ibid.*) ? Voilà la première question ; voici la seconde. Etes-vous assez insensible à votre intérêt éternel pour mépriser cette grâce qu'il tire exprès pour vous du trésor de sa bonté ? *An divitias bonitatis ejus contemnis ?* Ne comprenez-vous pas que par ce mépris vous vous en rendez indigne, et que vous méritez par votre endurcissement qu'il vous ferme à jamais le trésor de sa patience, et qu'il accumule vos péchés, vos rechutes, vos mépris dans le trésor de sa vengeance, pour le décharger sur vous au terrible jour de sa fureur ? *Secundum duritiam tuam thesaurizas tibi iram in die iræ* (*Ibid.*, 5).

N'est-ce pas à vous qu'il adresse par Isaïe ce reproche foudroyant ? «*Tacui, silui, patiens fui ; quasi parturiens loquar : dissipabo et absorbebo* (*Isai.*, XLII, 14) : Je me suis tu, je n'ai rien dit, je suis demeuré en patience, j'éclaterai enfin par des cris pareils à ceux de l'enfantement ; et ces cris hâteront la ruine et la damnation : *Dissipabo et absorbebo.*»

C'est aussi la menace de Jérémie au pécheur impénitent : *Derelinquet divitias suas, et in novissimo suo erit insipiens.* Il sera forcé, dit-il, de laisser à d'autres ses biens, et son dernier jour sera la consommation et la conviction de sa folie. Tout le monde la reconnaîtra, tout le monde en aura pitié, mais il en portera la peine : *In novissimo suo erit insipiens.*

En effet quelle plus étrange et plus énorme folie que d'avoir préféré le frivole à l'important, l'apparent au réel, le fragile à l'immortel, le temps à l'éternité, le rien au tout ? Quelle plus inexcusable et plus déplorable folie que de rejeter le soin du salut, l'affaire de tous les siècles, l'affaire de toute la vie, l'affaire de chaque moment, au dernier moment de la vie ? Obligé d'entreprendre un voyage de long cours, en reculeriez-vous les apprêts au moment précis du départ ? Chargé d'un compte important à toute votre fortune, attendriez-vous à le dresser dans l'instant qu'il faut le rendre ? et chargé des comptes obscurs d'une longue et coupable vie, vous différez, vous reculez jusqu'à votre dernier moment ; vous présumez qu'à ce moment vous aurez assez de force et de présence d'esprit pour soutenir votre cause auprès du juge éternel, assez de tendresse de cœur pour vous tourner alors à Dieu par une sincère pénitence et par un véritable amour !

Rappelez à votre mémoire et vous remettez sous les yeux tous ceux que vous avez vus réduits à ce dernier point ; leur surprise, leur embarras, leur frayeur, leur accablement, encore plus souvent leur dureté, leur insensibilité, leur stupidité pour l'autre vie. Cela s'appelle-t-il aller à Dieu, mourir pénitent, mourir chrétien, bien mourir ? En quelle autre affaire un homme sage oserait-il paraître en cette disposition ? A quoi vous servira toute la sagesse, la science et la politique du monde, et tous les talents propres à gouverner les Etats, quand vous vous sentirez dépourvu au lit de la mort des premières connaissances nécessaires pour bien mourir, quand au lieu de tous ces vains noms dont vous vous faisiez tant d'honneur, vous ne connaîtrez plus en vous que deux qualités misérables, de mortel et de pécheur ? Ne sentirez-vous pas votre folie ? N'éclatera-t-elle pas aux yeux des hommes, aussi bien qu'aux yeux de Dieu ?

Profitez de celle d'autrui pour vous rendre vraiment sage, et pour le devenir prévenez le dernier moment. Ne tombez pas dans l'illusion de ceux qui trouvent toujours de nouveaux empêchements dans chaque événement de leur vie, et qui demandent toujours un temps plus commode, exempt de tumulte et d'embarras.

Ah ! si Joseph eût donné dans cette erreur, il n'eût jamais fait son salut : tous les accidents de sa vie semblaient y mettre un obstacle imprévu qui devait lui en ôter la pensée. Avait-il le temps d'y penser quand il se voyait enfermé et vendu par ses propres frères ? De quoi son esprit et son cœur pouvaient-ils alors être occupés, que des mouvements de dépit, de colère et d'aversion contre les auteurs de sa misère ? Avait-il le temps de penser à son salut au milieu des Ismaélites, esclave de ces barbares et soumis à leur pouvoir, à la vue de leurs débauches et de leurs impiétés ? En avait-il le temps, exposé aux piéges d'une femme sans conscience et sans pudeur ? L'avait-il dans l'accablement où le devaient plonger l'injustice de son maître et la douleur de se voir dans les fers pour avoir eu trop de vertu ? L'avait-il enfin, ce temps précieux, lorsqu'étant hors de prison le roi se déchargea

sur lui du gouvernement de l'Egypte, et qu'il en eut lui seul tout le poids à soutenir, dans les périls de l'abondance et les horreurs de la stérilité? Que ne disait-il comme vous : La famine cessera, l'abondance reviendra, les troubles s'apaiseront; je me retirerai de la cour, j'obtiendrai mon congé du roi ; je serai alors tout à moi-même et ne songerai plus qu'à mon salut?

C'est sur de pareilles idées que l'on s'étourdit tous les jours, comptant sur le futur et jamais sur le présent. C'est cependant sur le présent qu'il faut établir le salut; c'est dans l'état où Dieu nous met, dans l'âge où nous nous trouvons, dans ce point de fortune où nous sommes. Aujourd'hui, dit saint Paul; dans ce court espace de la vie que nous appelons *aujourd'hui : Donec hodie cognominatur* (*Hebr.*, III, 13). Cet *aujourd'hui* est à nous, mais *demain* n'est point à nous, et qui sait si ce *demain* ne sera point l'éternité? Puisse-t-elle nous être heureuse! Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Sur la communion pascale.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur (*Matth.*, XXI, 5).

Sire (1),

C'est par ces paroles consolantes que le prophète Zacharie annonçait l'avénement du Messie et disposait les Juifs à le recevoir: paroles que l'évangéliste applique à l'entrée solennelle de Jésus-Christ dans Jérusalem, et que nous pouvons appliquer à son entrée chez nous par la communion, principalement au temps de Pâques. C'est notre roi qui vient à nous : *Ecce rex tuus;* mais un roi plein de douceur : *Mansuetus*. Il vient avec autorité sur nous, puisqu'il est roi, mais avec bonté pour nous, puisqu'il est plein de douceur. Et c'est généralement à l'égard de tous ceux qui le reçoivent qu'il exerce ces deux qualités.

Or je trouve dans le christianisme trois sortes de gens qui se présentent à la communion : les fervents, les négligents et les impies, comme dans Jérusalem trois sortes de gens s'intéressent plus ou moins à son entrée, premièrement les disciples, secondement les citoyens, troisièmement les scribes et les pharisiens. Les disciples s'empressaient d'aller au-devant de lui, figure des communions ferventes ; les citoyens demeuraient tranquilles dans leurs maisons sans beaucoup penser à lui, figure des communions négligées ; les scribes et les pharisiens étaient en grand mouvement, mais pour conspirer sa mort, figure des communions impies.

Le sujet, Messieurs, est trop important, trop convenable au temps où nous sommes, et trop naturellement partagé, pour ne pas préférer à d'autres desseins plus recherchés l'avantage de sa justesse et de sa simplicité. Ce que je me propose dans ce discours, c'est donc de vous expliquer en trois points comme à l'égard des fervents, des négligents et des impies, Jésus-Christ fait voir dans la communion son pouvoir et sa bonté: son pouvoir parce qu'il est roi, sa bonté parce qu'il est plein de douceur : *Rex mansuetus.*

Aujourd'hui, Messieurs, outre l'occasion de parler à tous ceux qui sont ici, j'ai le bonheur de trouver l'instruction propre à un chacun dans la simple exposition de l'Evangile. Appliquez donc votre attention moins à ce qui pourrait flatter la curiosité de l'esprit, qu'à ce qui peut former le cœur à la pratique des devoirs propres du temps. Nous vous le demandons, Seigneur, par les mérites de votre Fils et par l'intercession de sa sainte Mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Notre Seigneur, sachant que son heure approchait, et que depuis la résurrection de Lazare les Juifs avaient résolu sa mort, se détermine à se laisser livrer entre leurs mains, pour montrer que sa mort était un effet de son choix plutôt que de leur malice. Il veut donc que son entrée dans la ville attire sur lui tous les yeux; il inspire à ceux qui croient en lui la pensée de le recevoir avec éclat par une manière de triomphe. Ce triomphe consiste en trois hommages : l'un de devoir, l'autre d'honneur, et le troisième d'amour. Par devoir, ils font ce que Jésus leur ordonne : *Fecerunt sicut præcepit illis Jesus* (*Matth.*, XXI, 6); par honneur ils chantent ses louanges et le comblent de bénédictions : *Clamabant dicentes : Hosanna* (*Ibid.*, 9); par amour, ils se dépouillent de leurs habits pour couvrir les lieux par où il passe : *Sternebant vestimenta sua in via* (*Ibid.*, 8). C'est aussi ce que nous devons faire dans une fervente communion.

1. Le premier hommage, c'est celui de devoir et d'obligation, qui comprend les préparations ordonnées par Jésus-Christ, dont il faut d'abord s'acquitter : *Fecerunt sicut præcepit illis Jesus.* Ce qu'il commandait à ses disciples, c'était de lui aller préparer ce qui était nécessaire pour son entrée; ce qu'il nous commande à nous pour le recevoir dignement, c'est une exacte confession de nos péchés, un sincère détachement de nos affections criminelles.

Ce commandement nous est intimé en son nom par saint Paul : *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat* (1 *Cor.*, XI, 28). Que l'homme s'éprouve, dit-il, qu'il s'examine lui-même, et qu'en cette disposition il mange de ce pain. Comprenez-vous ces paroles, mes frères? dit saint Jean Chrysostome (*Homil.* 28 *in* 1 *Cor.*) : il ne nous est pas précisément ordonné d'examiner les temps et les saisons de l'année, pour approcher de la sainte table aux jours solennels, et nous en éloigner aux jours profanes; il nous est

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

ordonné de nous examiner nous-mêmes, notre conscience et nos mœurs. La coutume cependant, c'est de nous régler sur les temps, non pas sur la ferveur et la pureté de notre âme : *Tempore moti magis accedimus, quam studio animi*. Le jour solennel est le jour de la bonne conscience : tout autre jour, fût-il solennel pour les autres, est un jour profane pour vous. Vous devez donc vous réduire d'abord à cette exacte pureté, pour vous rendre par là tous les jours de l'année solennels, et ne pas profaner les jours solennels par une disposition criminelle.

Mais, ajoute le même saint, ce qui vous est encore ordonné, c'est de vous éprouver vous-même, de vous examiner par vos propres yeux, non pas seulement par les yeux d'autrui :*Neque jussit alteri alterum probare, sed sibi seipsum*. Il ne vous suffit pas de paraître digne du pain céleste aux yeux des hommes, d'être en réputation de probité, d'avoir été extérieurement disposé à la communion par l'absolution du prêtre. Cela, dis-je, est nécessaire, mais cela ne suffit pas. Outre cela c'est à vous, mon cher auditeur, de sonder la sincérité de votre âme, et de vous citer vous-même à ce tribunal intérieur où l'œil du peuple et du prêtre est incapable de pénétrer, où vous n'avez pour juge et pour témoin que vous seul : *Faciens judicium, ad quod populo non pateat aditus, et probationem quæ careat testibus*. Si votre cœur n'est pur et droit; si vous ne vous sentez détaché de vos inclinations vicieuses, si vous n'êtes bien résolu de ne renouer jamais les nœuds que vous avez rompus, si enfin vos promesses et vos serments ne sont au fond de votre cœur tels qu'ils étaient sur vos lèvres, en vain tout cet appareil extérieur d'absolution et d'expiation. Comme le prêtre, instrument de Dieu, ne peut vous juger que sur votre propre rapport, son jugement est nul, et nulle son absolution, si votre rapport n'est sincère. C'est donc à vous de vous éprouver, de vous accuser et de vous juger avant que le prêtre vous juge : *Probet autem seipsum homo*.

Bonté singulière de Dieu, de nous avoir établis dans ce jugement pour accusateurs de nous-mêmes, et d'avoir attaché le pardon de tous nos crimes à notre aveu personnel ! O mes chers auditeurs ! s'il avait commis à d'autres que nous le soin de nous accuser, comme dans la justice humaine, et que pour obtenir le pardon de nos péchés il nous fallût aller subir au tribunal sacerdotal les accusations de tous ceux qui voudraient parler contre nous, quelle peine ! quelle honte ! Encore trop heureux de pouvoir rentrer en grâce à ce prix. Nous avons affaire à un Dieu qui ne veut que notre salut, non pas notre confusion. Pour cela, ce ne sont pas nos ennemis qu'il nous a donnés pour accusateurs de nos péchés, mais notre propre conscience. Il n'a pas confié à d'autres que nous le pouvoir de nous accuser, mais celui de nous absoudre. Il a mieux aimé attacher l'abolition de nos crimes à la sincérité de notre propre confession qu'à des discussions étrangères, afin que si le pardon nous manquait, nous n'eussions à nous plaindre que de nous seuls, non pas de la dureté des juges, ni de l'animosité des accusateurs : *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat*. Hâtez-vous donc, pour vous approcher de ce pain, de satisfaire à ce premier hommage de devoir et d'obligation, afin que l'on puisse dire de vous comme des fidèles de Jérusalem : *Fecerunt sicut præcepit illis Jesus*.

2. A ce premier hommage il faut en joindre un second, celui d'honneur et de respect, qui comprend les louanges, les prières, les sentiments intérieurs des vertus. Ces troupes nombreuses qui s'empressaient d'aller au-devant du Fils de Dieu ne se contentaient pas de le respecter dans le silence : *Cœperunt gaudentes laudare Deum voce magna* (*Luc.*, XIX, 37). Transportés de joie, dit saint Luc, ils commencèrent de louer Dieu à haute voix. Ces peuples n'avaient pas par écrit des formules étudiées de louanges, c'était le cœur qui parlait et qui leur mettait à la bouche une sincère et fidèle expression de leurs sentiments secrets : *Voce magna*. Ces louanges n'étaient pas froides, elles n'étaient pas forcées, elles n'étaient pas prononcées par habitude et sans réflexion : elles étaient libres, ardentes, poussées avec joie et avec plaisir : *Gaudentes*. Enfin c'est à Dieu qu'elles s'adressaient : ils ne considéraient pas Jésus-Christ comme un homme ni comme un prince, mais comme l'envoyé de Dieu, le Messie, le Fils de Dieu : *Cœperunt gaudentes laudare Deum magna voce*.

Modèle qui nous instruit, mais qui nous condamne en même temps, sur notre stupide silence, sur nos prières étudiées, sur le peu de rapport de nos respects à notre foi. Nous le recevons, disons-nous, comme notre Dieu. Ne démentons-nous pas notre foi par notre froideur, par l'ennui que nous ressentons en sa présence et par l'empressement d'en sortir ? Quel honneur lui rendons-nous par ce long récit d'oraisons que nous ne comprenons pas et que nous négligeons de comprendre, qui nous font dire souvent plus que nous ne voulons, souvent moins que nous ne devons, qui ne peuvent exprimer tous nos besoins particuliers, que l'on ne récite presque jamais que par coutume, qui ne sont faites que pour aider les simples, et qui ne peuvent être utiles que par une application singulière et du cœur et de l'esprit?

Qui donc avait instruit ce peuple de Jérusalem, les enfants mêmes, à s'exprimer avec tant de ferveur ? Les plus nobles actes de vertus que nous devons former dans la communion ne sont-ils pas renfermés dans leurs acclamations ? *Hosanna filio David ! Hosanna in excelsis !* Salut et gloire au fils de David ! Salut et gloire dans les lieux très-hauts, à celui qui règne dans les lieux très-hauts ! Acte de foi. *Benedictum quod venit regnum patris nostri David :* Béni soit le règne qui va venir de notre père David ! Acte d'espérance. *Hosanna ! Benedictus ! pax in cœlo et*

gloria in excelsis (*Marc.*, XI, 9, 10). Béni soit-il à jamais! qu'il soit comblé de louanges! que la paix et la gloire soit dans le ciel! Actes d'amour, de désir, de confiance; aspirations, glorifications. Où prenaient-ils tous ces tendres sentiments? c'était dans leur cœur, mes frères. N'en avons-nous pas un qui se pique de reconnaissance et de générosité? Ouvrons-le donc à Jésus-Christ, et lui rendons à l'exemple des disciples avec ce tribut d'honneur l'hommage de notre amour.

3. Ce n'était pas assez pour eux de l'honorer par des cantiques et par des acclamations, ni de couvrir la terre de feuillages et de rameaux. Pour mieux lui marquer la tendresse et l'épanchement de leur cœur, ils se dépouillent de ce qu'ils ont de plus nécessaire et de plus cher, de leurs propres habits qu'ils étendent sous ses pas. Et c'est ce que l'amour nous prescrit aussi bien qu'à eux, non pas de lui faire au dehors des offrandes superflues qui ne nous coûtent presque rien, dont la privation nous touche peu, quelques aumônes, quelques cheveux, quelques rubans, quelques parures inutiles, que l'on sacrifie à la dévotion du jour par une vaine affectation de modestie, c'est-à-dire quelques feuillages que l'on rompt d'une main légère et que le beau temps fait repousser : *Frondes cædebant de arboribus* (*Marc.*, XI, 8). Non, non, chrétiens, il faut rompre jusqu'à la racine; il faut nous dépouiller, il faut quitter ce qui nous touche de plus près, ce qui nous est plus intime et plus uni, nos passions les plus naturelles, cette envie, cette antipathie, cette dureté pour le prochain, cette complaisance pour nous-mêmes, cette recherche assidue de nos plaisirs et de nos commodités. Toutes ces habitudes, ô mon Dieu! que vous n'avez point mises en moi, qui n'y sont que les productions de ma perverse volonté, tous ces prétextes, ces égards, ces vains respects qui m'empêchent de me déclarer pour vous, qui me font prendre les manières et les maximes du monde, ô mon Sauveur! je les mets sous vos pieds, pour vous en faire un trophée et vous élever dessus comme le seul objet de mon amour : *Straverunt vestimenta sua in via, et eum desuper sedere fecerunt* (*Ibid.*). C'est là l'hommage essentiel et nécessaire de l'amour.

A qui portons-nous, chrétiens, ce dernier hommage? A qui donnons-nous notre cœur? Peut-être à qui n'y songe pas, à qui ne le mérite pas, à qui le néglige et le rebute, à qui ne le reçoit que pour s'en faire un sujet de vanité, à qui ne le possédera que pour le perdre et pour se perdre avec nous. Mais ce divin Sauveur, qui mérite notre cœur par tant de titres, qui l'a si chèrement acheté; qui nous le demande si instamment, comme s'il n'y avait aucun droit, lui qui nous a prévenus du don de son cœur, de son corps, de son sang, de tout ce qu'il est, autrefois sur la croix et maintenant sur l'autel, ce Dieu si prodigue pour nous ne pourra-t-il rien sur notre cœur? ne l'en ferons-nous pas le maître?

Il aura, pour s'unir à nous par ce divin sacrement, confondu tout l'ordre de l'univers, et nous, pour nous unir à lui, nous ne voudrons pas rompre un frivole attachement aux vanités de la terre, un honteux attachement qui nous déshonore aux yeux du monde, un attachement criminel qui nous conduit au repentir, un damnable attachement qui ne peut manquer d'entraîner notre malheur éternel? Voilà, Seigneur, le prodige d'ingratitude que les hommes opposent au prodige de votre amour. Hommes ingrats, où réduisez-vous votre Dieu? Votre cœur, tel qu'il est, est tout ce qu'il vous demande : il le veut absolument. Dites ce qu'il faut qu'il fasse pour l'obtenir, à quel prix vous le mettez. Faut-il des biens, des honneurs, des miracles? Il vous en a tant fait au delà de vos désirs. Vos idées les plus hardies et les plus extraordinaires eussent-elles jamais été jusqu'où sa sagesse est allée pour vous rendre sensibles à son amour?

Ouvrez vos esprits, mes frères, à ces tendres réflexions, et si la crainte que vous avez des illusions du monde et des piéges du démon vous rend timides à vous approcher de lui, par défiance de la constance et de la fidélité de votre cœur, songez que c'est pour le fortifier qu'il vous en demande l'hommage, et qu'il vous dit par le prophète : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.*

Il veut que vous alliez au-devant de lui, mais ce n'est qu'en venant lui-même à vous. Les avances qu'il fait méritent bien vos démarches. Il a pu vous les ordonner, puisqu'il est votre roi; mais si vous n'allez à lui qu'en vertu du commandement, vos démarches seront forcées; ce sera vous présenter à lui sans lui porter votre cœur, et c'est votre cœur qu'il désire : il le désire, dis-je, mais il ne vous l'arrache pas, parce qu'il hait la contrainte et la violence. Il est roi, mais plein de douceur : *Rex mansuetus.* C'est donc de votre main qu'il veut tenir votre cœur.

Que ce cœur soit rempli de fragilité, de faiblesse, il le sait et ne s'en tient pas offensé; pourvu qu'il ne le trouve point corrompu, livré à d'indignes habitudes, à de lâches passions, qu'il n'y ait qu'à le rendre plus fidèle et plus parfait, sa douceur y répandra bientôt l'onction de sa grâce. Ce n'est même qu'à ce dessein qu'il vous en demande l'offrande et qu'il veut le posséder, pour vous faire sentir qu'il est votre Roi, votre Maître, et qu'il n'y a pour vous de véritable repos, que celui que l'on goûte sous sa conduite : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.*

Pour cela ces fervents disciples, à son entrée dans Jérusalem, portaient à la main des palmes et des branches d'olivier : des palmes en signe de victoire, et des branches d'olivier en signe de paix. Si vous ne ressentez pas ces deux fruits de vos communions, craignez que vous ne soyez de ces citoyens indifférents dont il vient corriger la tiédeur et la négligence. C'est le sujet du second point.

SECONDE PARTIE

L'entrée de Notre-Seigneur devait honorer toute la ville, mais la ville fut peu touchée de cet honneur. La plupart des habitants, occupés dans leurs maisons, regardaient tranquillement l'ardeur de la populace, et la joie de le voir fit peu d'impression sur leurs cœurs.

1. Trois sources de leur négligence : premièrement une ignorance affectée : *Quis est hic?* se demandaient-ils? Qui est celui-ci, pour qui l'on fait tant de bruit? Comme si les mouvements que sa doctrine excitait dans les esprits, ses disputes avec les prêtres et les docteurs de la loi dans le temple et en public, son zèle contre l'orgueil et l'hypocrisie des pharisiens, n'eussent pas dû les piquer d'une juste curiosité de le voir et de l'entendre. Ignorance affectée, première cause de leur lenteur.

La seconde, une basse estime de sa personne : *Hic est Jesus propheta a Nazareth Galilææ.* C'est Jésus, ce prophète de Nazareth en Galilée. Comme si les aveugles guéris, les paralytiques rétablis, les morts ressuscités, tant d'autres miracles faits à leurs yeux pour prouver qu'il était le Messie, vrai Fils de Dieu, n'eussent pas dû leur donner une autre idée de son pouvoir que de celui des prophètes.

Une troisième cause enfin de leur peu d'empressement, c'était l'embarras de leurs affaires : *Vendentes et ementes in templo* (*Matth.*, XXI, 12). Ils vendaient, ils achetaient dans le temple, au mépris de la sainteté du lieu : trois sources de négligence aussi communes maintenant aux chrétiens qui communient, qu'elles l'étaient alors aux Juifs de Jérusalem, indifférents pour Jésus-Christ.

Premièrement, une ignorance affectée. Nous ne pouvons, disons-nous, nous entretenir avec Dieu : les sentiments, les expressions, l'attention même nous manquent, on se sent le cœur sec et l'esprit bouché. Ames chrétiennes, eh quoi! ne sentez-vous pas vos maux, et ne savez-vous pas que celui qui vient à vous n'y vient que pour vous guérir?

Que fallut-il à l'aveugle de Jéricho pour l'enhardir à parler (*Luc.*, XVIII, 38), que d'apprendre, par le bruit du peuple qui suivait Jésus, que c'était lui qui passait, et d'être vivement frappé du désir de recouvrer la lumière? La foule, importunée des cris de ce malheureux, tâchait de le faire taire; il ne laissait pas de crier, rien n'était capable de le distraire, et plus il trouvait d'obstacles, plus il redoublait ses efforts. Ayez pitié de moi, fils de David! Seigneur, faites que je voie : *Domine, ut videam.*

Nous, mes chers auditeurs, quand nous sommes à la table du Seigneur, trouvons-nous quelque obstacle à la ferveur de nos prières? Tout nous y inspire la dévotion. Le concours du peuple empressé à le recevoir comme nous, bien loin de nous en détourner, doit exciter notre ardeur par l'exemple de la sienne. On n'a tous qu'un même dessein, d'implorer le secours de Dieu : tout l'obstacle n'est qu'en nous-mêmes; c'est la foule de nos propres sentiments et de nos affections déréglées qui nous impose silence et nous rend muets devant Dieu. Délivrons-nous de cette foule importune, écartons ces pensées ennemies de notre guérison; qu'il ne reste en nous que deux sentiments, celui des misères de notre âme et celui de la puissance de notre Sauveur présent; alors, n'ayant plus que ces deux objets en vue, vous ne vous plaindrez plus de votre froideur à prier; vous serez comme un malade, indifférent au détail de tous les soins de la terre, uniquement touché d'un désir ardent de sa santé et d'une vive confiance en l'habileté du médecin. Plein de ces deux sentiments, que fait-il dès qu'il le voit? Cherche-t-il des expressions éloquentes pour exciter sa pitié? Souvent il n'a pas la force de parler, mais ses regards disent plus que ne pourrait dire sa langue. Ils disent tout ce qu'il sent, tout ce qu'il désire, et le médecin l'entend bien.

Voilà, Messieurs, notre modèle à la vue du corps de Jésus-Christ. Il n'a pas besoin de notre éloquence pour être informé de nos maux, ni pour en être touché. Si notre langue est interdite, laissons parler notre cœur. Ce langage du cœur est perdu devant les hommes, ils n'y entendent rien. Vous seul, ô mon Dieu! vous en comprenez le sens, vous pénétrez le fond des cœurs. Si je ne puis vous ouvrir le mien par ma voix, je vous l'ouvrirai par mes désirs, par la honte de mon ignorance et de mon aridité, par le repentir de mes péchés, par la confiance au secours de votre miséricorde, à l'onction de votre grâce, à la vertu de votre sacrement. Si avec tant de si tendres motifs nous sommes sans nul sentiment intérieur de dévotion, il faut, ou que nous ignorions nos misères, ou que nous doutions du pouvoir et de la bonté de Jésus-Christ.

2. C'est aussi la seconde source de notre stupidité, une basse idée de la grâce du sacrement. Non, Messieurs, nous avons beau dire que nous croyons, ce n'est point croire qu'être si peu touché des merveilles que nous croyons. Il est étonnant que la foi, qui, malgré son obscurité, doit être la plus certaine de toutes nos connaissances, ait si peu d'effet sur nous, qu'elle semble n'y être imprimée que comme un trait sur le sable.

Est-ce une vérité pour nous que ce que nous recevons soit le corps et le sang de Jésus-Christ, que Jésus-Christ soit notre Sauveur, que ce Sauveur soit notre juge, et que ce Sauveur juge soit notre Dieu? Si ce sont là pour nous des vérités de foi, comment n'excitent-elles pas en nous, à la vue de ce sacrement, au moins cette crainte et ce respect que nous sentons à la vue des rois, des juges et des puissances de la terre? Que de sang avons-nous versé pour soutenir autrefois ces vérités contre l'hérésie ennemie du sacrement? Et nous ne pouvons aujourd'hui les soutenir contre le dégoût et l'ennui qui nous saisit à sa vue!

D'où nous peut venir ce dégoût? Est-ce de l'usage commun que nous faisons de ce pain? N'était-il pas encore plus commun dans les premiers siècles? On le recevait tous les jours, on le confiait entre les mains des fidèles, ils l'emportaient avec eux dans leurs voyages, ils le gardaient dans leurs maisons au temps des persécutions. Les vases précieux, la pompe des cérémonies n'étaient point nécessaires pour entretenir leur respect. La sincérité de leur foi leur faisait voir dans la moindre parcelle de ce pain mystérieux tout ce qui pouvait mériter leurs adorations.

Au lieu de les imiter, quelle honte pour nous de ressembler à ces lâches Hébreux à qui la manne devint une nourriture insipide, après avoir été leur salut dans le désert! Ils ne l'avaient vue tomber du ciel qu'avec des transports de joie et d'admiration; la douceur qu'ils y trouvaient alors surpassait la douceur de toutes les viandes (*Exod.*, XVI, 15; *Sap.*, XVI, 20). Eût-on pu se figurer que ce pain délicieux, qui leur semblait être le pain des anges, eût dû tomber dans le mépris jusqu'à leur soulever le cœur? C'est cependant ce qu'ils dirent dans la suite : *Anima nostra jam nauseat super cibo isto levissimo :* Nous sommes dégoûtés d'un aliment si léger.

Cette manne cependant n'était qu'une faible figure du pain divin dont nous sommes nourris. Si les Hébreux la méprisaient, au moins ne l'adoraient-ils pas. Nous, ingrats, nous joignons le mépris à l'adoration. Dieu de gloire, Dieu des armées, Dieu de justice et de majesté, pourquoi vous prodiguez-vous aux hommes? Que ne punissez-vous leur dégoût comme vous punissiez autrefois celui des Juifs, par la mortalité publique? Etes-vous moins sensible au mépris du corps de votre Fils, que vous ne l'étiez au mépris de la manne du désert? Parce que vous nous traitez avec moins de sévérité, devons-nous vous recevoir avec moins de révérence, et votre indulgence pour nous doit-elle nous autoriser à vous manquer de respect? Mais ce n'est pas à moi de vous irriter, j'ai trop de part, Seigneur, à l'irrévérence commune, et je ne vous la représente qu'en m'unissant à la foule des pécheurs pour vous en demander pardon. Etendez encore ce pardon sur cette espèce de lâcheté qui nous fait porter à l'autel le soin de nos vaines affaires, et qui est le troisième obstacle à la ferveur de nos communions.

3. Le Sauveur ne fut pas plutôt entré dans Jérusalem, que, se transportant au temple, il le trouva rempli de trafiquants, de vendeurs, de changeurs, de tout le tumulte et l'embarras que l'on voit dans les marchés et dans les places publiques. Est-ce donc ainsi, s'écria-t-il, que de la maison de prière vous faites une retraite des larrons? *Vos fecistis illam speluncam latronum* (*Matth.*, XXI, 13)?

Dieu est présent dans le lieu saint pour s'y communiquer à vous, et pour recevoir en retour l'encens de votre dévotion, le sacrifice de vos louanges, le tribut de votre reconnaissance. et vous venez y répandre à ses yeux les fumées de vos passions, y rouler dans votre esprit les chimères de vos pensées. Il est présent à vous en essence et en personne, humanité, Divinité; quoiqu'il vous en cache l'éclat, il ne vous refuse rien de tout ce qu'il est. Vous, au contraire, vous n'êtes présent à lui qu'en figure et en posture. La meilleure partie de vous-même, esprit, imagination, volonté, raisonnement, tout cela se dérobe à l'hommage extérieur que votre corps paraît lui rendre, et se promène en même temps de pensée et d'affection partout où le plaisir et l'intérêt vous appellent. En feignant de parler à Dieu, vous parlez d'esprit avec vos amis, vous contestez avec vos ennemis, vous donnez vos ordres à vos domestiques, vous formez des projets de fortune et de divertissement. Vous faites ainsi du temple et de la table du Seigneur un bureau d'affaires, un marché profane, un lieu de plaisir, une académie de jeu, un champ de bataille, en un mot, une caverne de voleurs, puisque vous y dérobez à Dieu par les distractions de votre esprit l'honneur, le respect, l'attention due à la majesté suprême. *Vos fecistis illam speluncam latronum.*

Dites que les affaires où se porte votre esprit n'ont rien de criminel, qu'elles sont même utiles et nécessaires. Quoi de plus innocent, de plus utile même aux oblations de l'autel, que les colombes qui se vendaient dans le temple! Avec quel zèle cependant Jésus-Christ chassa-t-il ceux qui les vendaient, renversant, le fouet à la main, leurs bancs et leurs siéges : *Et cathedras vendentium columbas evertit* (*Matth.*, XXI, 12).

Non, Messieurs, on ne comprend point assez les suites funestes des mauvaises communions : je ne dis pas seulement mauvaises par le sacrilége et par la profanation, mais mauvaises par la négligence et par le défaut de ferveur. Je ne dis pas funestes au bien de l'âme, mais aussi au bien du corps et aux intérêts temporels. Saint Paul cependant, écrivant aux Corinthiens et voyant beaucoup de malades parmi eux, n'imputait leurs maux qu'à leur tiédeur dans la participation du pain céleste, et qu'à leur négligence à le discerner du pain commun : *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles et dormiunt multi* (I *Cor.*, XI, 30).

Vous vous trouvez souvent après Pâques accablés d'infirmités : vous les imputez à l'abstinence et au jeûne du carême : illusion de votre amour-propre! Imputez-les, selon l'Apôtre, à la lâcheté de vos communions. Ce pain qui vous doit nourrir pour la vie future, et vous est un gage certain de l'heureuse immortalité, n'excite point vos désirs, et vous paraît moins digne de vos soins et de votre application que le pain matériel qui sustente votre corps. Il vous rendra du moins attentif à votre mortalité : il vous en réveillera la crainte en vous faisant sentir par la maladie la fragilité de ce corps et de cette vie où vous appliquez tous vos soins.

Car enfin ce pain surnaturel est non-seulement l'aliment, mais le principe de l'une et de l'autre vie. *Ecce Rex tuus venit tibi.* Si les infirmités du corps, dont ce roi se sert comme d'un fouet pour corriger votre lâcheté, ne vous rappellent pas à la ferveur nécessaire à la communion, craignez qu'il ne porte sa colère jusqu'à vous chasser de sa table et de la société de ses élus, comme il chassa les profanateurs hors du temple.

En effet, c'est le plus commun châtiment dont il punisse la lâcheté : *Quia tepidus es, incipiam*, dit-il dans l'Apocalypse, *incipiam te evomere ex ore meo* (*Apoc.*, III, 16) : Je commencerai à te rejeter de ma bouche, en punition de ta tiédeur. Comparez ces paroles avec celles de l'Evangéliste : Il commença, dit-il, à jeter hors du temple ceux qui le profanaient par leur trafic : *Cœpit ejicere vendentes et ementes in templo* (*Matth.*, XXI, 12). Que la ressemblance de l'expression vous fasse appréhender la ressemblance du châtiment.

Ah! si quelqu'un de vous est jamais tombé dans le malheur d'une mauvaise communion, j'atteste sa conscience, à quoi peut-il attribuer son malheur? par quels degrés y est-il tombé, que par les communions fréquentes et négligées? Ames séduites, qui comptez le nombre et non pas le fruit de vos communions, ouvrez les yeux sur la profondeur de l'abîme où vous vous précipitez; encore quelques pas dans le même train habituel de tiédeur et de paresse affectée, et vous vous trouverez engagées dans le sacrilége, dans l'endurcissement, dans l'insensibilité : tous effets ordinaires de la lâcheté de l'homme et de la vengeance de Dieu.

Mais en exerçant ainsi son autorité suprême, il exerce en même temps sa bonté : *Rex mansuetus.* Sa sévérité contre les profanateurs n'empêche point les malades de se présenter à lui. Les aveugles et les boiteux fendirent la presse pour implorer son secours et furent aussitôt guéris : *Accesserunt ad eum cæci et claudi in templo, et sanabat eos* (*Matth.*, XXI, 14). C'est nous qui sommes ces malades, aveugles à nos devoirs, chancelants dans son service. Il est par la communion dans le temple de notre cœur, il n'attend que notre repentir, notre confiance et nos prières, pour nous délivrer de nos faiblesses et de nos infirmités. Allons donc à lui, prosternons-nous à ses pieds; disons-lui chacun d'un cœur sincère et touché d'une vraie douleur : Seigneur, je suis un aveugle, un paralytique, un muet; je n'ai ni force, ni lumière, ni parole, ni sentiment; le monde et ses illusions m'ont glacé, m'ont ensorcelé. Je ne vous sers point, je ne vous aime point comme vous le méritez, je ne vous connais point comme je le dois; je ne me connais point et ne me sens point moi-même, emporté loin de moi par tous les objets étrangers qui flattent mes sens. Faites que je sois à moi, afin que je me donne à vous. Tirez-moi des piéges de la tiédeur, qui me rend indigne de vos grâces et qui me conduirait à l'impiété. C'est de ce funeste état des mauvaises communions qu'il nous reste encore à parler.

TROISIÈME PARTIE.

Tandis que les fidèles disciples étaient occupés à recevoir Jésus-Christ, que le peuple était partagé sur ce que l'on devait penser de sa personne et de sa doctrine, les scribes, les pharisiens, les chefs de la Synagogue, et tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville en autorité, songeaient aux moyens de le perdre. Ils y étaient portés par deux mouvements, par l'indignation et par la crainte : ils voyaient le peuple et les enfants crier tout haut dans les places et dans le temple : *Hosanna filio David!* Salut et gloire au fils de David! Ils en étaient indignés, dit saint Matthieu : *Indignati sunt* (*Matth.*, XXI, 15). Ils le craignaient, dit saint Marc : *Timebant eum* (*Marc.*, XI, 18). Ils étaient indignés de l'honneur qu'on lui rendait; ils craignaient son zèle à réprimer leur orgueil et leur hypocrisie. Et ces deux motifs les animaient à poursuivre sa mort : *Quærebant quomodo eum perderent.*

Deux sortes de chrétiens tiennent aujourd'hui parmi nous la place des pharisiens et des scribes : les uns par indignation, ce sont ceux qui vivent dans l'erreur; les autres par crainte, ce sont ceux qui vivent dans le vice. Exposons à ces deux sortes d'ennemis les déplorables suites de leur incrédulité et de leur impiété.

1. Je m'adresse d'abord à vous, mes chers frères, attirés depuis peu du sein de l'erreur au sein de notre commune mère (1689). Quelle indignation vous inspirait-on autrefois contre ce divin sacrement, qui fait maintenant votre force et votre consolation? De quel œil nous voyiez-vous prosternés devant les autels y reconnaître pour Dieu ce que nos sens ne connaissent que pour du pain, le conduire avec pompe dans les rues, aller implorer son secours dans nos afflictions, en faire à l'heure de la mort le viatique de notre salut? On nous reprochait parmi vous la superstition, la profanation, l'idolâtrie; on était aussi scandalisé de nous le voir adorer comme Fils de Dieu sous l'ombre du sacrement, que les scribes l'étaient de voir les enfants l'appeler fils de David et le révérer comme le Messie. Nous vous répondions alors, comme Jésus-Christ aux Juifs : Comment nous taire et ne pas confesser ce que les pierres publieraient à son honneur, si nous gardions le silence : *Si tacuerint, lapides clamabunt?*

Oui, quelques subtilités que l'erreur ait inventées pour obscurcir la vérité, les pierres de nos églises, l'antiquité de leurs murs, la magnificence de leurs autels, toutes ces marques de la piété de nos aïeux, je dis des vôtres et des nôtres, puisque nous sommes tous d'un même sang, tout cela, mes frères, vous dira qu'avant cent cinquante ans nous étions vous et nous dans la même foi, nous recevions le baptême avec les mêmes cérémonies et dans le même esprit de religion, nous courions au même tribunal nous accu-

ser de nos péchés et recevoir l'absolution de la main des mêmes juges, nous offrions en sacrifice à Dieu les mêmes hosties du pain et du vin pour les vivants et les morts, nous recevions le pain de vie comme l'aliment nécessaire et le gage assuré de notre salut, sans nous scandaliser du retranchement de la coupe, et sur tous ces points-là nous étions d'un commun accord avec tout le monde chrétien, depuis douze, et quinze, et dix-sept cents ans. Des esprits séducteurs, des mains violentes, animées par l'esprit de mensonge et de rébellion, vous ont arrachés de nos bras et du sein de nos églises, vous y ont fait abandonner les tombeaux et les cendres de vos parents, leurs noms écrits à la postérité dans les registres sacrés, leurs dons et leurs fondations gravées sur le marbre et l'airain. Nous n'avons point vengé la ruine de nos autels par la destruction de ces pieux monuments, irréprochables témoins de l'union de vos pères avec nous dans la profession de la foi. Nous n'avons rien perdu, ni du respect que nous devions à leur mémoire, ni de la soumission que nous devions à la foi. Rendez aujourd'hui le même honneur à leur foi et à leur mémoire. C'est ce que les pierres vous crieront, si vous êtes sourds et si nous sommes muets : *Si tacuerint, lapides clamabunt*.

2. Mais des ennemis de cette espèce ne sont pas les plus criminels, étant séduits par l'erreur et par la malice d'autrui. Les plus inexcusables et les moins dignes de pardon sont ces ennemis domestiques, ces faux chrétiens, ou plutôt ces scribes artificieux, ces pharisiens hypocrites et obstinés, qui, par leur propre malice et par un attachement habituel à leur péché, se déterminent à déshonorer le sacrement par une communion sacrilége. Lâches profanateurs, qui ne pensez qu'en gémissant à ce jour solennel de réconciliation que l'Eglise vous a marqué! le voici ce jour si favorable aux fidèles et si terrible pour vous, ce jour censeur de tous les autres jours, où pour rentrer en grâce il faut sortir du péché Que vous appréhendez ce jour! *Timebant enim eum*. Que vous souhaiteriez que les yeux du public fussent moins ouverts sur vous, pour lui pouvoir cacher votre conduite et vous dérober sans honte à cette indispensable loi! Mais, disaient les pharisiens à la vue du concours du peuple autour de Jésus : *Ecce mundus totus post eum abit*. Comment faire autrement? Tout le monde court après lui : c'est la coutume, il faut la suivre; y peut-on manquer sans confusion? Mais aussi, quoi! renoncer aux plaisirs, m'arracher à tant de flatteuses habitudes, faire un divorce général avec le monde et le péché? Non, mais couvrir sous un masque trompeur de respect et de religion l'impudicité, l'ivrognerie, l'injustice, la violence, et recevoir dans une âme obsédée de tous ces démons, le Sauveur de mon âme et l'auteur de mon salut.

Voilà, pécheur, l'horreur de votre attentat et de votre perfidie. Vous n'en êtes point alarmé ? Pouvez-vous oublier qu'il est votre roi ? Mais pouvez-vous ignorer l'étendue de son pouvoir et la sévérité de sa vengeance ? *Ecce Rex tuus*.

Vous êtes cette ville odieuse par l'orgueil de ses tours et de ses murs, cette ingrate Jérusalem sur laquelle il prononça le même jour ces redoutables menaces : Un temps viendra : *Venient dies;* un temps déterminé pour ta destruction : *Venient dies in te*, où tes ennemis t'environneront de tranchées et ne laisseront pierre sur pierre : *Et circumdabunt te inimici tui vallo, et non relinquent lapidem super lapidem ;* parce que tu n'a pas connu le jour de la visite de ton Dieu : *Eo quod non cognoveris diem visitationis tuæ* (*Luc.*, XIX, 43, 44).

Vous le saviez ce jour : l'Eglise l'annonçait par la voix de ses pasteurs et par l'exemple de vos frères. Il s'agissait de répondre aux préventions de ce Roi qui vous invitait au festin des noces de son Fils. Il s'agissait d'aller au-devant de ce même époux qui par un excès de familiarité faisait les premières démarches : *Ecce sponsus venit ; ecce Rex tuus venit*. Insensible à sa visite et à son empressement, vous vous en êtes fait un embarras, une alarme, un sujet de crainte et de chagrin : *Timebant eum*. Contraint à suivre enfin la foule des conviés, vous osez paraître à la table du Seigneur, non-seulement sans être revêtu de la robe nuptiale, mais couvert et rongé des ulcères de vos vices odieux et scandaleux. Vous recevez le corps et le sang de Dieu dans un cloaque de corruption, dans un cœur souillé d'ordures. Attendez le même traitement que l'infidèle Jérusalem : cette même désolation qui ne laissa dans ses murs pierre sur pierre, et qui ne laissera dans toutes vos facultés rien d'entier ni rien de sain : *Non relinquent lapidem super lapidem ;* désolation dans l'esprit, qui sera frappé de ténèbres et ne connaîtra plus son Dieu ; désolation dans le cœur, qui deviendra la proie des passions les plus basses et les plus cruelles ; désolation dans tous les sens, qui ne seront plus que les esclaves de la débauche et de la brutalité.

C'est à ce déplorable etat que le pécheur se trouve infailliblement réduit par l'abus de la communion. Ne vous en apercevez-vous point, mon cher auditeur ? Ne vous sentez-vous point encore environné, pressé de ces funestes tranchées qui vous fermeront toute issue vers la miséricorde de Dieu ? *Circumdabunt te inimici tui vallo*. Dans cet accablement de misère et de confusion, n'avez-vous pas pitié de vous-même ?

Ah ! votre Sauveur en a pitié. S'il décharge sur vous sa colère par un juste effet de son pouvoir, il ne la décharge qu'en pleurant par un tendre effet de sa bonté. La vue des malheurs de Jérusalem, qui sont le présage des vôtres, lui tire les larmes des yeux : *Videns civitatem, flevit super illam*. Hélas! dit-il, si tu savais au moins en ce jour qui t'est donné, qui est encore à toi, dont tu peux faire usage pour obtenir ton pardon, si tu savais ce qui peut faire ton repos et ton

bonheur! *Si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi!* Aveugle, qui allez à la table sainte avec le sacrilége dans le cœur, arrêtez, ouvrez les yeux; voyez l'énormité de votre crime, à quoi vous vous exposez, en quel gouffre vous vous jetez. Voyez au moins les larmes de votre Dieu. Il vous aime, il vous souffre avec tant de patience, il y a si longtemps qu'il vous invite au repentir, il a tant de peine à porter la sentence définitive et le coup décisif de votre réprobation! Comment se peut-il que votre cœur soit assez dur pour soutenir la tendresse de ses larmes et ne s'y pas attendrir? Comment se peut-il qu'en vous présentant au pied de l'autel, la vue de cet Agneau de paix qui s'offre à vous par les mains du prêtre ne vous fasse point frémir de votre indigne trahison, que vous n'entrevoyiez point dans la douceur de cet innocent Agneau la rigueur des menaces de votre juge, qu'au moment que vous approchez de lui vos lèvres impures, votre cœur ne soit point frappé du souvenir du perfide Judas, que vous ne vous fassiez point ce reproche honteux et sanglant : *Juda, Juda, Filium hominis tradis?* Ah! traître, imposteur, tu trahis ton Sauveur par un baiser! qu'alors enfin votre conscience et votre foi, si opposées l'une à l'autre, ne vous servent pas de bourreaux pour vous déchirer! qu'en ce même instant que je vous parle, effrayé des suites inévitables de votre profanation, vous ne rouliez point dans votre esprit cette accablante pensée : Malheureux! j'abuse du sang que mon Dieu a versé pour moi! Je foule aux pieds le corps qu'il a pris pour mon salut! Quelle espérance de salut peut-il me rester encore? Où chercher un autre Sauveur?

Non, pécheur, non, n'en cherchez point : vous n'en trouverez point d'autre. Il est encore votre Sauveur, et tout offensé qu'il est, il a le même cœur pour ceux qui l'offensent qu'il avait alors pour ceux qui le crucifiaient. C'est à vous de changer de cœur, de vous en faire un tout différent de celui que vous avez. Vous le pouvez par une prompte et sincère pénitence, et la pénitence est possible avec le secours de sa grâce, et sa grâce ne manque point à ceux qui le prient avec ardeur. Remplissons des devoirs si justes et si faciles, et comblés ici-bas des douceurs de sa miséricorde, nous aurons part à la gloire de son royaume dans l'heureuse éternité. *Amen.*

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA SEMAINE SAINTE.

Sur les mauvaises confessions.

Quare hoc unguentum non veniit trecentis denariis, et datum est egenis? Dixit autem hoc, non quia de egenis pertinebat ad eum, sed quia fur erat.

Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum, dont on eût pu tirer trois cents deniers que l'on eût donnés aux pauvres? Judas disait cela, non par égard pour les pauvres, mais parce que c'était un larron (*Joan.*, XII, 5, 6).

L'hypocrisie ne s'est peut-être jamais déguisée plus insolemment que par ce reproche de Judas à Madeleine; il est scandalisé de sa profusion dans l'honneur qu'elle rend à Jésus-Christ, et son scandale paraît l'effet d'un zèle empressé pour les pauvres; au contraire ce n'est l'effet que d'une avare et basse cupidité. Accoutumé à convertir à son profit une partie des aumônes des gens de bien dont son Maître l'avait fait dépositaire, il se figurait ces trois cents deniers comme une proie qui eût dû lui tomber dans les mains. Il veut passer pour charitable, et n'est dans le fond qu'un larron sacrilége et profanateur.

Voici, Messieurs, un temps consacré entre tous les temps de l'année aux devoirs solennels de la piété; mais aussi, l'oserai-je dire? un temps entre tous les temps de l'année, dévoué à l'hypocrisie, au sacrilége et à la profanation, par l'abus que l'on y fait de la pénitence et de l'eucharistie, qui sont de tous les sacrements institués pour notre salut ceux dont la pratique est plus fréquente, et qui méritent par conséquent de plus grandes précautions.

Fermons les yeux à toutes les horreurs de l'hypocrisie en général, pour les appliquer présentement à considérer ces deux espèces d'hypocrisie. C'est le dessein que je me suis proposé pour ces deux jours : aujourd'hui nous parlerons des mauvaises confessions, demain des mauvaises communions. Le disciple traître à son Dieu sera le miroir fidèle où les hypocrites profanateurs pourront connaître leur crime et en même temps leur sort. Plaise à Dieu qu'ils en soient assez vivement frappés pour se résoudre à l'éviter par un repentir sincère et par une prompte conversion!

Pour recevoir dignement le sacrement de pénitence et participer à ses fruits, il faut, comme chacun sait, connaître, déclarer et détester ses péchés : les connaître par l'examen, les déclarer par la confession, les détester par la contrition : trois principales parties de ce divin sacrement. Trois défauts par conséquent opposés à ces trois devoirs le rendent nul et sacrilége : en premier lieu l'ignorance affectée du péché, en second lieu l'exposition simulée du péché, en troisième lieu l'affection et l'attachement au péché.

L'ignorance affectée détruit la sincérité de l'examen; l'exposition simulée détruit la sincérité de la confession; l'attachement au péché détruit la sincérité de la contrition. Le sacrement ainsi détruit dans ses principales parties, quel effet peut-il avoir que celui de perdre le pécheur qui en amortit la force et en profane la sainteté? Chrétiens, sondez vos consciences et fouillez-en bien les replis. Mais priez Dieu de vous y aider de ses lumières par l'intercession de la Mère de son Fils. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La sincérité dans le sacrement de pénitence est d'une telle nécessité, que David, expliquant le mystère de la réconciliation du pécheur avec Dieu, le fait consister dans la rencontre et l'alliance de la miséricorde

et de la vérité. Dieu, dit-il, a remis l'iniquité de son peuple, il a couvert tous ses péchés. Et comment? La miséricorde et la vérité sont venues à la rencontre l'une de l'autre; elles se sont donné le baiser de paix : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi* (*Psal.*, LXXXIV, 11) : c'est-à-dire, qu'en même temps que la vérité sort de la bouche et du cœur du pécheur, la miséricorde aussitôt sort du cœur de Dieu : leur rencontre se fait au tribunal de la pénitence, et cette heureuse rencontre consomme le mystère de la réconciliation : *Misericordia remittentis, et veritas confitentis* (*Hugo card.*). Pécheur, vous fermez à Dieu votre cœur, en y retenant le crime et cachant la vérité; Dieu vous ferme son cœur en y retenant sa miséricorde. Il n'y aura donc point pour vous d'indulgence ni de pardon.

C'est aussi à quoi le démon applique tous ses efforts : comme il n'est pas en son pouvoir de mettre obstacle à l'effusion de la miséricorde de Dieu, son artifice est d'arrêter la vérité dans la conscience et dans la bouche de l'homme, et son premier effort est d'abord sur la mémoire, en lui faisant oublier et méconnaître son péché, par une affectation d'ignorance inexcusable à quiconque a de l'esprit.

L'ignorance dont je parle est celle des choses qu'on peut et qu'on doit savoir, et que cependant on ignore : en trois manières, dit saint Bernard : *Aut sciendi incuria*, *aut discendi desidia*, *aut verecundia inquirendi* (*Tract. de Bapt. ad Hug. de S. Victore, cap.* 1), c'est-à-dire, ou parce qu'on se soucie peu de les savoir, ou parce qu'on trouve trop de peine à les savoir, ou parce qu'on craint de les savoir. Et dans ces trois sortes d'ignorance il n'y a rien, dit saint Bernard, qui puisse excuser l'ignorant. *Et quidem ejusmodi ignorantia non habet excusationem*; décision qui vous prescrit trois devoirs : le premier est d'examiner vos péchés vous-même personnellement; vous vous en souciez peu, votre ignorance est coupable, *sciendi incuria*. Le second est d'examiner vos péchés exactement; vous y trouvez trop de peine, votre ignorance est coupable, *discendi desidia*. Le troisième est d'examiner vos péchés fidèlement et de bonne foi; vous en craignez la confusion, votre ignorance est coupable, *inquirendi verecundia*. Vaines affectations, vains prétextes d'ignorance où Dieu n'aura nul égard.

1. Premièrement il faut s'examiner personnellement soi-même, et non pas s'en rapporter à la discussion du prêtre, établi de Dieu pour vous juger, non pas pour vous accuser, ni pour vous mettre à la question, mais pour vous soumettre à sa sentence, à moins que l'esprit du pécheur, ou par sa faiblesse naturelle, ou par la violence de la maladie, ne fût devenu incapable d'application. Dans ces extrémités le besoin pressant rendrait ce secours nécessaire, et la charité du confesseur pourrait suppléer en quelque manière à l'accablement ou à la simplicité du pénitent. Alors cependant on aurait toujours à redouter cette maxime des saints Pères, que recevoir l'absolution n'est pas toujours recevoir l'assurance du pardon. Dieu seul, qui voit le fond des cœurs, en connaît la sincérité; mais à l'égard des gens de tout sexe et de tout état, qui, plongés dans les désordres ou dans les intrigues du monde, et là-dessus éclairés jusqu'à ne rien trouver d'impénétrable aux lumières de leur esprit, ne rougissent point, quand il s'agit de remplir le devoir pascal, d'étaler pour début de leur confession l'aveu de leur ignorance, l'infidélité de leur mémoire et la légèreté de leur imagination, je dis qu'à l'égard de ces gens-là la mauvaise foi est évidente. Où est alors cette fidélité de mémoire que l'on sait si bien déployer sur toutes les aventures et les bagatelles du monde, et sur les moindres déplaisirs que l'on croit avoir reçus, et sur les désordres d'autrui dont on se pique de savoir tous les détails? Tout cela dans votre mémoire est gravé distinctement sur le marbre et sur l'airain : vos seuls péchés y sont tracés sur le sable, un moment efface tout.

Interrogez-moi, dites-vous : est-ce un interrogatoire que vous venez subir au pied des autels? C'est une accusation volontaire, et non des réponses forcées que Dieu exige de vous. Si c'est un interrogatoire, observez-en donc la forme, et commencez par déclarer votre nom, votre âge, votre état, vos occupations, vos emplois. Ce ne sont pas là des péchés (réplique ordinaire à ces sortes de questions). On ose même s'applaudir d'une si fine réplique, à tort et contre toute raison. Ce ne sont pas là des péchés, non, mais ce sont les occasions de la plupart des péchés : ce sont les règles pour en discerner l'étendue, les balancer, pour en connaître le poids. Et de quel poids les péchés d'un prince et d'un roi sont-ils au-dessus des péchés du reste du monde? Un sage confesseur disait à un grand empereur, il n'y a pas encore deux siècles : Vous venez de me confesser les péchés de l'homme, vos propres péchés personnels; dites-moi maintenant les péchés de l'empereur.

N'est-ce pas en effet, dans quelques grands et dans quelques personnes distinguées, une faiblesse, ou plutôt une illusion digne de pitié, de vouloir être inconnus à ceux qu'ils ont choisis pour médecins de leurs âmes? Ces médecins en connaîtront-ils la corruption, bien plus, y apporteront-ils les remèdes nécessaires, à moins qu'ils n'en aient connu la source? Et cette source quelle est-elle à la plupart des pécheurs, que le péril ou l'abus de leur condition? La reine d'Israël, femme de Jéroboam, allait consulter le prophète sur la maladie de son fils (III *Reg.*, XIV). Par quel caprice changeait-elle d'habits pour se déguiser à ses yeux, et lui cacher ce qu'elle était? Peut-être craignait-elle avec quelque apparence de raison que le prophète, surpris par l'éclat de la majesté, n'osât lui parler librement et ne lui déguisât la vérité. C'est par une vue contraire et par un intérêt tout différent que l'on cache au confesseur son nom et sa condition, pour lui ôter le moyen de connaître la vérité et de dire la vérité. Tel

nom porte quelquefois avec lui, dans l'esprit de ceux qui l'entendent prononcer, l'histoire de toute une vie remplie d'horreur. Telle condition déclarée donne lieu de fouiller dans des abîmes d'injustices et d'iniquités, sur lesquels on ne se fût jamais avisé d'ouvrir les yeux. Et ce sont justement les gens qui portent ces noms et qui sont dans ces conditions, qui en font plus de mystère, et qui le cachent par un silence plus artificieux et plus obstiné.

A cela près, vous voulez qu'on vous interroge, et que l'on tire de vous la connaissance de vos péchés, de votre conscience et de vous-même. Mais comment se peut-il qu'un homme avec qui vous n'avez jamais vécu, qui ne vous a jamais vu, qui n'est point informé de vos inclinations, de vos habitudes, ni de celles des personnes avec qui vous êtes en commerce et en familiarité, puisse entrer dans la discussion d'une infinité de péchés dont la connaissance dépend de celle de ces circonstances? Et quand cet homme étranger à votre égard, à qui elles sont inconnues, pourrait par son habileté se passer de les connaître, et vous faire sans cela toutes les interrogations et les questions suffisantes pour parvenir à pénétrer le fond de vos dispositions, vous-même, vous pécheur, qui ne voyez dans votre intérieur que des ténèbres sur lesquelles vous n'avez pas la moindre attention, pourrez-vous à la simple interrogation du confesseur vous y rendre assez attentif, parcourir assez promptement tous les lieux, les temps, les objets capables de vous réveiller la mémoire de vos péchés, pour pouvoir, sur cette revue légère et superficielle, répondre avec assurance : *J'ai fait et je n'ai pas fait?* Pourrez-vous enfin, sur cette réponse mal fondée et jetée presque au hasard, recevoir l'absolution, et le prêtre vous la donner? Non, c'est se mettre en péril de recevoir et de donner des absolutions inutiles. Il faut donc s'en tenir à la doctrine de saint Paul, et subir la loi qu'il impose à l'homme pécheur, qui est de s'éprouver et de s'examiner personnellement lui-même : *Probet autem seipsum homo* (I *Cor.*, XI, 28).

2. Je dis en second lieu qu'il faut s'examiner sérieusement, exactement et profondément, c'est-à-dire, d'une manière proportionnée à la quantité, qualité et durée de vos péchés. Car pourquoi la confession est-elle établie, et quelle fin nous y proposons-nous? N'est-ce pas de prévenir le jugement du Seigneur, et de nous prémunir contre sa sévérité, par celle que nous exerçons sur nous-mêmes en nous jugeant? Saint Paul nous en avertit quand il nous dit au même endroit que si nous nous jugions nous-mêmes nous ne serions pas jugés de Dieu : *Si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur* (I *Cor.*, XI, 31).

Or, pour nous bien juger, c'est-à-dire avec un juste et sage discernement, *si nos dijudicaremus*, nous devons nous proposer pour modèle l'exactitude et la pénétration de Dieu dans ses jugements. Quoique rien ne lui soit caché, qu'il découvre tout d'un coup d'œil, il ne laisse pas de nous déclarer par ses prophètes, *qu'il portera le flambeau allumé dans tous les recoins de Jérusalem pour en découvrir les péchés* (*Sophon.*, I, 12); il prend exprès le nom de scrutateur des cœurs et des reins de l'homme (*Psal.* VII, 10; *Jerem.*, XVII, 10); à quel dessein, sinon pour porter l'homme à ne pas se contenter d'une vue superficielle, mais à sonder le fond et les replis de son cœur, s'il veut éviter la rigueur de la recherche de Dieu?

Voilà votre règle, pécheur. Mesurez là votre attention dans l'examen de vos péchés. Vous êtes peut-être chargé des crimes d'une année entière, et même de plusieurs années. Les ulcères ont pénétré jusqu'au fond de votre conscience; votre volonté est corrompue, votre entendement souillé, votre imagination empestée; vos yeux, votre langue, vos oreilles, tous vos sens généralement infectés. David le disait bien de lui-même après un adultère et un meurtre, pourquoi ne le direz-vous pas après de pareils excès et peut-être de plus grands contre les hommes et contre Dieu? *Putruerunt et corruptæ sunt cicatrices meæ, a facie insipientiæ meæ* (*Psal.* XXXVII, 6). Pour sonder tant de plaies, une heure de recherche et d'application suffira; mais de quelle application? traversée de combien de soins et de distractions différentes? Et vous croirez avoir rempli par là l'obligation de vous examiner? Quelle affaire avez-vous dans le monde assez légère pour ne pas mériter plus d'attention?

Vous avez un compte important à rendre depuis longtemps. Si dans le cours du temps vous avez eu soin d'articuler tous les faits à mesure qu'ils sont arrivés, et de tenir tout en ordre, en ce cas-là vous pouvez demeurer tranquille et ne vous point inquiéter; mais si par négligence ou par d'autres soins plus chers et plus doux, vous avez tout laissé dans la confusion, si d'ailleurs celui qui vous fait rendre ce compte est également sévère et puissant, si vous reconnaissez que votre fortune et votre vie sont attachées à la fidélité du compte que vous rendrez, et que toutes deux sont absolument entre ses mains, vous contenterez-vous, pour mettre ce compte en état, de la revue d'une heure et même d'un jour? Les semaines et les mois n'y seront-ils pas bien employés? Ne quitterez-vous pas tout autre soin? Ne vous refuserez-vous pas à vos amis? Ne vous ferez-vous pas céler par vos domestiques? Enfin n'appliquerez-vous pas tout ce que vous avez de mémoire, d'industrie, de force d'esprit, pour vous rappeler en détail la recette, la dépense, et toute l'économie de votre administration, parce que l'oreille est frappée par la voix pressante du maître? *Redde rationem villicationis tuæ* (*Luc.*, XVI, 2). La voix de Dieu, mes frères, est-elle moins forte, moins vive et moins pressante pour vous? Est-ce un exacteur moins sévère, un juge moins éclairé, un maître moins absolu? Vous vous êtes étudié toute une année à semer le plaisir et le péché dans presque tous ses moments, et vous trouverez trop

de peine à réfléchir quelques jours sur tant de jours mal passés? Quand donc les pleurerez-vous? Mais quand les réparerez-vous? Bien loin de les réparer, ni même de les pleurer, vous refuserez une seule heure au soin de vous en souvenir? Vous vous contenterez de venir le dernier jour du temps pascal vous jeter aux pieds du prêtre, vous livrer froidement à ses questions, ou lui faire un récit confus de vos infamies, sans aucun autre sentiment que la confusion de les dire et le désir d'en dérober promptement l'absolution? En cet état, s'il vous arrive d'oublier quelque péché, croyez-vous votre ignorance excusable? Elle ne l'est pas, vous vous trompez, et votre paresse en fait le crime : *Discendi desidia.*

3. Vous vous trompez enfin, si pour troisième condition vous n'apportez à cet examen une fidélité, une bonne foi parfaite. On s'examine, et même souvent avec soin sur certains points généraux dont on n'a point à rougir, qui n'en traînent ni réparations, ni restitutions à leur suite, dont la correction ne dérange rien dans la manière de vie. Mais sur d'autres péchés plus embarrassants, plus délicats, dont la racine est dans la fortune, ou dans la profession que l'on exerce, ou dans la plus tendre partie du cœur, en matière de prêts, de commerce, de contrats, de billets, d'autres industries, pour faire valoir l'argent ; en matière de bénéfices et sur l'art de les briguer, permuter, accumuler; en matière de procès, et sur la manière de rendre et d'exercer la justice; en matière d'aversions, de vengeances, de médisances; en matière d'indécences et de libertés illicites, en mariage, hors du mariage; on n'ose approfondir ces sources empoisonnées, de peur de ne pouvoir en soutenir l'infection. On ne veut pas porter les yeux sur ces ulcères gangrenés, pour n'être pas obligé d'y porter le fer et le feu. On ne veut pas même les exposer à la vue des gens experts, ni leur demander leur avis, ni les consulter sur le doute. On fait à l'égard de la conscience ce que font dans leurs maisons tant de pères de famille imbéciles et indolents, qui, pour s'épargner l'embarras de reprendre et de punir, aiment mieux s'aveugler et s'endurcir aux désordres qui s'y passent, tranquilles spectateurs de leur honte et de leur dommage, et par là moins maîtres chez eux qu'esclaves de leurs domestiques et de leurs propres enfants.

Telle est la condition de ceux qui fomentent leurs péchés, qui les nourrissent, qui les flattent, et qui, pour ne pas rougir de leur laideur, fuient de les présenter au miroir. Ils cherchent même des raisons pour s'autoriser à les souffrir : ils allèguent en leur faveur le cours public de l'usage ou de l'abus, la tolérance des magistrats, le silence ou l'ambiguïté des lois, le partage ou la diversité dans les opinions des censeurs. De tous ces faibles appuis ils se font un rempart contre les murmures secrets de la conscience et de la nature. Au lieu de chercher l'éclaircissement de leurs doutes, et de crier avec David à la source de la lumière : Eclairez-moi, Seigneur, et dissipez mes ténèbres : *Illumina, Deus meus, tenebras meas* (*Psal.* XVII, 29), ils aiment leurs ténèbres, ils tâchent de les augmenter. Ce n'est pas vous, ô mon Dieu! dit saint Augustin, qui épaississez nos ténèbres : *Tenebræ non obscurabuntur a te* (*Psal.* CXXXVIII, 12); c'est vous au contraire qui malgré nous faites sortir des rayons et des éclairs du fond de l'obscurité, par les reproches secrets, les craintes subites et imprévues qui nous réveillent quelquefois sur le péril de notre état : *Deus illas non tenebrat, sed magis illuminat* (*In psal.* CXXXVIII, *n.* 5). Que faisons-nous, ennemis de notre repos? Nous opposons à ces lumières de salut nos vains prétextes, nos faux principes. Nous ajoutons aux ténèbres de nos péchés les ténèbres de nos ridicules raisonnements, de notre ignorance, de notre mauvaise foi, de notre négligence à les connaître, à les examiner, à les confesser : *Dum non confitentur peccata sua, sed insuper defendunt, tenebras tenebrant suas.* Et comment sortirons-nous, conclut-il, de ces ténèbres redoublées du péché et de la mauvaise foi, nous qui trouvons tant de peine à sortir des simples ténèbres du péché? *Quomodo evades a duplicibus tenebris, qui in simplicibus laborabas?* Ce n'est ici que le premier écueil de la pénitence, une ignorance affectée dans la recherche et l'examen des péchés. Voici le second, non moins dangereux, l'exposition feinte et simulée des péchés : sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

La honte est jointe à la plupart des péchés, et quand elle n'y serait pas jointe, elle le serait toujours à la confession des péchés, parce qu'il est toujours honteux de se déclarer coupable. C'est cette honte qui fait le grand supplice de la confession. C'est le premier objet de la crainte des jeunes gens, la cause d'une infinité de sacriléges et du malheur éternel d'une foule innombrable de chrétiens, qui dès leurs premières années, accoutumés à se laisser aller à ce malheureux penchant, se sont rendu l'abus des sacrements familier et presque naturel. Abandonnement non-seulement dangereux à la jeunesse, mais souvent à des personnes d'un âge plus avancé, qui, se trouvant établies par leur conduite ou leur état en réputation de vertu, tombant ensuite par malheur en des fragilités humiliantes, ont peine à les découvrir, et sont moins alarmées du péril de leur salut que du risque d'un honneur et d'une estime imaginaire. Honte, faiblesse, aveuglement, silence plein de folie, et d'une folie la plus déplorable où la raison puisse tomber. Car remarquez-en les divers degrés.

1. Le premier, c'est de n'avoir pas craint le mal, et de craindre l'ombre du mal, de n'avoir pas craint la honte qui accompagne le péché, et de craindre la honte qui accompagne la guérison du péché. Tel serait l'aveuglement insensé d'un malheureux qui, frapp

de ces tristes maux qui sont les fruits de la débauche, aimerait mieux périr dans la langueur et l'infection que de confier la misère de son état à quelque main secourable.

Vous ne pouvez soutenir la confusion d'avouer une infidélité contraire à la sainteté de votre état, votre pudeur en souffrirait trop. Mais qu'y a-t-il de si honteux dans cet aveu, qui ne l'ait été encore plus dans le péché même? Où était alors la pudeur qui vous pique maintenant? Dès que vous avez senti que votre vertu se relâchait, que votre cœur s'amollissait, n'avez-vous pas dû rougir, pâlir, trembler, fuir, et vous arracher, pour ainsi dire, à vous-même, plutôt que de vous souiller d'un péché qu'il vous devait paraître un jour plus honteux de déclarer qu'il ne vous l'avait été de le commettre?

La honte d'être diffamés aux yeux d'un mari, des juges et du public, ne fut point ce qui détourna Susanne et Joseph de l'adultère et de l'infidélité, mais la honte même du crime. Ils s'alarmaient peu de paraître criminels, mais uniquement de l'être. Susanne ne s'écriait point : Que dira-t-on de moi si ma faute est jamais connue? mais, Que deviendrai-je aux yeux de Dieu si je consens à l'offenser? *Melius est absque opere incidere in manus vestras, quam peccare in conspectu Domini* (*Dan.*, XIII, 22). Tomber entre les mains ou dans le mépris des hommes, il est vrai, disait-elle, c'est un grand mal, une grande humiliation; mais en comparaison d'un seul péché contre Dieu, c'est un plus grand bien, c'est ma gloire : *Melius est, quam peccare in conspectu Domini.*

Vous n'en êtes plus là, pécheur : vous avez perdu cette gloire en tombant par le péché dans le mépris et l'indignation de Dieu : quel droit avez-vous maintenant à la bonne opinion des hommes? Il est juste qu'ils vous méprisent, en retour du mépris que vous avez fait de Dieu; quand même ils vous estimeraient, tout méprisable que vous êtes, que vous devrait-il importer qu'un seul homme entre tous les hommes perdît quelque chose de l'opinion que les autres auraient pour vous, pourvu qu'il vous remît en grâce et dans l'estime de Dieu? Combien gagneriez-vous par cette perte légère? D'autant plus que, voulant éviter par votre silence la honte d'être humilié par une sincère confession, vous vous exposez nécessairement à une plus grande honte. C'est un second degré de folie et d'aveuglement.

2. Quelle honte avez-vous maintenant à surmonter? Celle de vous déclarer coupable d'un péché dont le nom seul fait frémir; vous n'osez le prononcer : vous voudriez pouvoir vous le cacher à vous-même. Il est vrai, mais enfin ne le direz-vous jamais? ce fâcheux secret ne sortira-t-il point de votre cœur? y demeurera-t-il toujours sans vous faire sentir son poids? Mais y demeurera-t-il sans vous faire sentir la maligne fécondité du péché? Le péché enraciné dans une terre privée des influences habituelles de la grâce peut-il manquer d'y produire d'autres péchés de même ou de différente espèce? Un seul péché de la langue, dit l'Apôtre, est un assemblage universel de toutes les iniquités, une étincelle de feu qui allume un vaste incendie : *Lingua ignis est, universitas iniquitatis* (*Jac.*, III, 6). Quelle génération, quelle suite de péchés doit-elle naître d'un péché tout autrement contagieux que n'est celui de la langue? Un seul péché fait maintenant toute votre répugnance et votre difficulté : votre langue n'est arrêtée que par ce simple lien. Que sera-ce si ce lien, fortifié par l'assemblage d'une infinité d'autres liens, devient une chaîne insupportable à votre langue, affreuse à votre mémoire, à votre imagination? Bien plus, si de la confession profanée par votre silence vous passez à la profanation du corps et du sang de Jésus-Christ? Encore plus, si le remords du sacrilége étant une fois étouffé, vous vous en faites une habitude?

Il faudra donc nécessairement qu'il vous arrive alors l'un de ces deux grands malheurs, ou que, vous reconnaissant incapable d'arrêter votre penchant au péché, ni de vaincre votre honte, vous tombiez de sacrilége en sacrilége et de précipice en précipice, jusqu'à l'impénitence finale et jusqu'à la mort d'un réprouvé, ou que, par un effort extraordinaire que votre lâcheté ne donne pas lieu d'espérer, rassemblant à la fois toutes les horreurs de votre vie et les répandant aux yeux d'un confesseur, vous en dévoriez en un seul jour toute la honte. Et tout cela pour n'avoir pu, dès votre premier désordre, être assez maître de vous-même et de cette lâcheté, pour vous résoudre à le confesser! Or, Messieurs, pour éviter une si légère confusion, s'exposer à l'un ou à l'autre de ces deux terribles périls, n'est-ce pas une déplorable folie?

3. Il y a cependant encore un troisième degré, c'est de s'exposer à subir une honte véritable, certaine et inévitable, pour fuir une fausse honte, imaginaire et chimérique. En effet quelle vaine imagination vous fait céler votre péché? que craignez-vous?

Est-ce que le confesseur est un homme d'esprit, un homme habile, qui vous percera jusqu'au fond du cœur, qui en découvrira toute la malice, et n'en prendra pour vous que des sentiments d'horreur? Au contraire, s'il est savant à pénétrer votre mal, il en connaîtra mieux les remèdes, il saura mieux les moyens de vous les faire goûter. Les simples, les ignorants sont mal propres à gouverner les affaires de la conscience. Affecter de les choisir pour confesseurs et directeurs, comme il n'arrive que trop souvent, c'est vouloir être trompé, c'est faire à l'égard de l'âme et du salut éternel ce qu'on ne voudrait pas faire à l'égard de la santé, la confier à des médecins mal habiles ou négligents, qui conduisent à la mort au lieu de sauver la vie. Un habile homme, et surtout en matière de conscience, est le seul qui mérite la confiance, et que bien loin de craindre on doit rechercher avec soin.

Vous le craignez, dites-vous, parce qu'il est vertueux : c'est encore par là qu'il doit

vous être plus cher. Sa vertu le rendra plus sensible à vos misères, plus compatissant à vos faiblesses, plus patient à vous écouter, plus charitable à vous aider, plus zélé, plus ardent, plus appliqué à vous guérir, plus puissant auprès de Dieu pour solliciter votre grâce et vous obtenir les effets de sa bonté.

Peut-être craignez-vous l'austérité de sa vertu? Rassurez-vous. L'austérité des saints n'est que pour eux-mêmes, et non pour le pécheur qui veut approcher de Dieu. Peuvent-ils oublier que Dieu même n'est que bonté, que c'est pour les pécheurs qu'il est venu sur la terre et qu'il a versé son sang? Dès là qu'ils sont ses ministres, dispensateurs de son corps et de son sang, ne le doivent-ils pas dispenser dans le même esprit de douceur et d'affection? C'est le ministère de paix et de réconciliation qu'ils exercent. La paix ne se fait point avec la dureté des reproches et des menaces. On oublie tout quand on pardonne, et l'enfant prodigue aux pieds du prêtre est sûr d'y trouver, non pas un frère indigné, mais un père attendri de sa misère et tout prêt à l'embrasser.

Vous ne pouvez après tout vous défaire de cette idée, que cet homme vous connaîtra, que cette connaissance imprimera dans son esprit une image de vos désordres qui subsistera tant qu'il vivra. Quelle faiblesse n'y a-t-il pas dans cette pitoyable idée! Ces désordres que vous tenez si secrets n'ont-ils point eu de complices, d'associés, de ministres, de confidents? Sont-ils tels qu'il n'y ait que vous et Dieu qui les sache? Tous ces gens-là sont maîtres de votre secret. Ont-ils toujours été fidèles à le garder? mais le seront-ils toujours? Combien de pareils secrets, que la complicité semble devoir rendre inviolables, ont été trahis par hasard, par légèreté, par caprice, encore plus souvent à dessein, par vengeance, par jalousie, et par un effet ordinaire de cette malignité naturelle aux gens du monde, à qui l'intérêt et le plaisir tiennent lieu d'honneur et de raison! Cet homme à qui vous confierez les secrets de votre conscience, au moins n'aura nul intérêt à les publier : votre secret deviendra le sien, votre réputation la sienne; il ne pourra vous déshonorer sans se diffamer, ni vous nuire sans se perdre. Et quand même il conserverait la mémoire de vos péchés, pourra-t-il perdre la mémoire du repentir que vous en aurez marqué, et de la confession que vous lui en aurez faite? Sera-t-il moins édifié de votre humiliation et de votre religion, qu'il n'aura été scandalisé de vos fautes et de vos fragilités? Toutes ces craintes, en un mot, ne sont-ce pas de vains fantômes que vous vous formez sans raison et sans fondement?

Cependant, pour éviter ces fantômes de fausse honte, à quoi vous engagez-vous? A soutenir un jour la plus humiliante et la plus terrible honte, celle de paraître chargé de ce poids immense de crimes au jugement général : honte véritable et certaine, parce qu'elle sera fondée, non pas sur les bruits ni sur l'opinion, mais sur vos actions personnelles; honte inévitable, parce qu'elle sera produite par la lumière de Dieu, qui se répandra dans tous les esprits pour vous faire connaître tel que vous êtes; honte éternelle enfin, parce que l'impression d'horreur qu'elle y laissera contre vous y demeurera sans s'effacer dans toute l'éternité. Au lieu qu'en cette vie tout s'applique à cacher votre péché, le prêtre par sa discrétion, l'Eglise par ses ordonnances, les gens de bien par charité, par zèle et par indignation contre l'audace des médisants, alors tout s'appliquera généralement à vous confondre et à vous déshonorer. Victime destinée à l'horreur et à la détestation de tous les siècles et de toutes les nations, vous le savez, vous le croyez, et cette foi ne peut vous faire résoudre à sacrifier, pour éviter tant de maux, une légère ombre de confusion.

Mon cher frère! s'il vous reste encore quelque sentiment, je ne dis pas de piété, mais de prudence et de bon sens, pouvez-vous ne comprendre pas la folie attachée à votre crainte? Oh! s'écriait saint Augustin, le modèle du vrai pénitent, je sens, mon Dieu, qu'il y a de la peine à découvrir mes péchés; je sais que rien ne m'est plus cher que ma propre réputation; cependant vous me l'ordonnez, vous voulez que ma langue en fasse le sacrifice : il faut que j'aille me jeter aux pieds d'un homme et rougir devant ses yeux. J'irai, Seigneur; daignez recevoir ce sacrifice de ma honte et de ma confusion, et que cette heureuse confusion puisse expier la funeste impudence de mes crimes : *Accipe sacrificium confessionum mearum de manu linguæ meæ* (*Confess.*, *l.* V, *c.* 1). Voilà les sentiments généreux des pénitents sincères, dépouillés de toute affection pour le crime et pénétrés d'une vraie douleur. C'est par ce troisième devoir que je vais conclure ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Devoir, mes chers auditeurs, essentiel à la pénitence. On peut se passer d'examen quand le péché est évident et présent à la mémoire; on peut absolument se passer de confession quand la langue et les organes extérieurs sont perclus; mais on ne peut se passer de regret et de douleur et d'une sorte de douleur capable de rompre et d'exclure tout attachement au péché. La malice du faux pénitent est donc à son plus haut point, lorsqu'ayant de ses péchés une parfaite connaissance, et se sentant assez de force et de résolution pour se confesser, il se détermine cependant à retrancher de sa confession quelque péché plus cher et plus touchant que les autres : retranchement qui se fait en deux façons, par une malice grossière et par une malice artificieuse, l'une et l'autre également contraires à la sainteté du sacrement.

1. La malice grossière et le malheureux fruit d'une volonté déterminée à ne point sortir du péché, soit que la volupté l'y tienne attachée par la nouveauté du charme, comme il arrive aux jeunes gens, soit que par une longue habitude on s'en soit fait pour ainsi dire un état et un emploi, qu'on

y ait fixé sa fortune et enseveli son cœur, comme il arrive aux vieux avares, à ceux qui nourrissent d'anciennes haines, à ceux qui sont riches des biens d'autrui. Quand d'ailleurs par des considérations personnelles, ou domestiques, ou politiques, on se sent obligé de satisfaire à la coutume, et de se présenter aux sacrements, c'est alors que la conscience après quelques combats prend le dessus des remords, et s'abandonne au funeste dessein de tromper le confesseur par la suppression frauduleuse de ses crimes : imposant en même temps aux yeux du monde chrétien, qui prend pour un vrai fidèle ou pour un pécheur pénitent un chrétien qui dément sa foi et profane la pénitence.

Tous ces égards ne lui sont rien : l'amour de son péché le domine et le pousse au sacrilége. C'est ce pécheur que nous dépeint David : *Comprehenderunt me iniquitates meæ, et non potui ut viderem* : Ses iniquités l'ont saisi, l'ont enveloppé : *Comprehenderunt me*, l'ont traîné au saint tribunal, ont lié sa langue, ont couvert ses yeux du faux masque de pénitent. Il n'a plus la force de rien voir, ni de son malheur présent, ni de ses malheurs futurs : *Non potui ut viderem.* Il ne raisonne point, il ne prévoit rien : il n'y a plus en lui de mouvement que celui d'une volonté dévouée par une malice grossière à continuer dans l'affection et la dissimulation de son péché ; plus souvent encore par une malice artificieuse. Et voici comment.

2. Des gens attachés au vice aussi bien que les premiers, attentifs comme les premiers à éviter le murmure et le scandale public, ont cependant peine quelquefois à étouffer leurs remords. Ils voudraient donc sans quitter le péché faire taire en même temps et les murmures publics, et ceux de leur conscience ; approcher du sacré tribunal pour satisfaire aux yeux et au désir du public; confesser leur péché pour satisfaire à leur conscience, et cependant ne le pas confesser pour satisfaire à l'affection qui les tient liés au péché. Mais comme ce sont deux choses incompatibles que confesser le péché et ne le pas confesser, leur artifice, quel est-il? c'est d'appliquer tout leur esprit à les rendre compatibles, à déclarer leurs péchés avec un tel ménagement, que le prêtre, sans se défier de la duplicité de leur récit, n'en puisse former qu'une idée fort au-dessous de l'exacte vérité. Par là, se flattant tout ensemble, et de la vaine consolation d'avoir confessé leurs péchés d'une manière au moins qui leur paraît suffisante, et du malheureux plaisir de ne les avoir pas confessés, parce que le confesseur n'en a pas compris l'énormité, ils croient jouir en même temps, et de l'avantage des pécheurs, et de l'avantage des pénitents.

Artifice aussi commun qu'injurieux au sacrement et pernicieux à eux-mêmes. A qui, me direz-vous? hélas! peut-être à vous, qui feignez de ne pas m'entendre; à vous, femme, qui déguisez sous les dehors de la piété l'inclination qui vous porte aux déréglements du monde. Vous venez avec un air de pudeur et d'humilité gémir aux pieds des serviteurs de Dieu de ce que vous aimez trop le monde et votre corps, vos parures, votre visage. Est-ce là tout? Dites-vous où va cet excès, ce trop dont vous vous accusez? Faites-vous comprendre qu'il va souvent jusqu'à l'idolâtrie de vous-même, jusqu'à n'avoir que vous pour objet de vos complaisances et de vos soins, jusqu'à désirer que tous les yeux soient pour vous tels que sont les vôtres, aussi touchés de votre mérite, aussi charmés? Dites-vous tout ce que vous savez du progrès de ce charme dans les cœurs, quel gré vous vous savez de pouvoir tirer d'eux l'aveu des passions que vous causez, et dont vous écoutez avec plaisir la confidence, au péril d'en devenir complice bientôt après? Tout cet art infernal de galanterie qui dégénère si aisément en sensualité et souvent en brutalité, tout cela passe en un moment dans l'oreille du confesseur, enveloppé du mot d'amour du monde et de complaisance pour votre corps. N'est-ce pas insulter à la crédulité des prêtres et à la majesté du saint tribunal ?

Mais de ces magistrats respectés sur le tribunal de la justice publique, quelqu'un viendra s'accuser de perte de temps, de négligence à s'acquitter des devoirs de son temps. Perte de temps, négligence, oisiveté, péchés communs, dont Jésus-Christ cependant nous avertit qu'il faudra rendre compte à Dieu ; mais perte de temps dans un juge, après que par un intérêt de famille ou par un vain empressement il est entré dans une charge avant l'âge, sans connaissance des lois, sans disposition même à les comprendre, sans désir même de les étudier. Perte de temps, en divertissements, en parties de galanterie, de jeu, de spectacles, de repas, accompagnées d'un dégoût général des exercices de la robe. Perte de temps, tandis que ceux dont les affaires lui sont confiées perdent par sa lenteur et son incapacité leur fortune, leurs biens, quelquefois leur vie. Perte de temps, qu'on croit réparer suffisamment quand on a confié l'affaire à l'habileté d'un secrétaire, et que sur son rapport, intéressé peut-être ou passionné, on décide des biens, du sort et de l'innocence des hommes. Perte de temps enfin, qui par les injustices qu'elle cause emporte souvent l'obligation de restituer. Tant de criantes injustices s'appelleront perte de temps : un juge emploiera cette expression sans scrupule, et croira pouvoir exiger par le respect dû à son rang que sans autre éclaircissement le confesseur s'en tienne à cette parole et n'aille pas plus avant.

Combien en voyons-nous qui nous disent : j'ai parlé indiscrètement du prochain ? c'est-à-dire, souvent : j'ai déchiré sa réputation d'une manière cruelle ; j'ai dit de lui ce qu'il ne me pardonnerait pas s'il savait que je l'eusse dit; j'ai dit ce qui mérite une rétractation formelle et un désaveu public. On s'accuse souvent d'avoir dit par joie en compagnie des paroles inutiles. Et quelles sont ces

paroles? Équivoques, railleries immodestes, licencieuses; abus des divines Écritures et des paroles consacrées aux plus saints mystères de la religion. Vous avez voulu faire le bel esprit aux dépens de la pudeur et du christianisme, et vous prétendez effacer par une feinte déclaration vos vrais scandales et vos vraies profanations? vous confessez et vous dissimulez? vous semblez dire et vous ne dites rien? et vous ne comprenez pas combien votre artifice est coupable? Comprenez-le, mon cher auditeur, par l'injure qu'il fait à Jésus-Christ, en arrêtant malgré lui le cours de sa miséricorde et de sa bonté pour vous, et par le tort qu'il vous fait à vous-même, en vous rendant inutiles les plus sûrs moyens du salut.

O mon Sauveur! nous étions soumis au démon par la misérable condition de notre naissance et par les nouveaux engagements que nous avions pris depuis avec lui; nous étions condamnés à la mort et à l'enfer, le décret en était porté. Vous l'avez pris, dit saint Paul, ce décret de notre mort et de notre damnation: vous l'avez, dit-il, attaché à votre croix: *Delens chirographum decreti quod erat contrarium nobis, et affigens illud cruci* (*Coloss.*, II, 14). Vous l'avez effacé par l'effusion de votre sang, vous l'effacez encore tous les jours dans la pénitence en appliquant votre sang à chacun de nos péchés. Ingrats, insensibles pécheurs! Ils abusent de vos bontés, ils détruisent les moyens que vous avez choisis pour les sauver, ils se font un poison du remède que vous leur avez préparé dans votre sang; ils vont irriter la justice au tribunal de la miséricorde, ils arrachent de votre croix ce décret de leur damnation que vous y aviez attaché, ils le font revivre contre eux par leurs sacriléges.

O mon cher frère! y pensez-vous? Songez qu'au moment que le prêtre étend le bras pour vous absoudre, en cet état de mauvaise foi qui ne lui est point connu, Jésus-Christ, dont vous avez l'image devant les yeux, ce Jésus qui sait la vérité, détache de la croix son bras, pour porter la sentence de votre endurcissement et de votre réprobation. Quelle opposition de sentiments et de sentences! *Ego te absolvo*, dit le prêtre: *Ego*, moi qui ne suis que le ministre, et n'ai que des yeux de chair, qui ne juge que sur vos paroles, qui ne suis point à l'épreuve du mensonge ni du déguisement, je vous absous: *Ego te absolvo*. Mais moi, dit Jésus-Christ, qui perce les replis des consciences et qui connais la malice de votre cœur, moi qui veux que mes sujets me reconnaissent en mes ministres, et qui me tiens faits à moi-même les outrages qu'on leur fait, moi qui tant de fois ai maudit les hypocrites, les cœurs doubles, les imposteurs, moi qui ai tout pouvoir d'absoudre et de condamner, je vous condamne.

Il vous condamne, mon cher frère! Hélas! votre Dieu vous condamne. Hé! que vous sert l'absolution d'un homme contre la condamnation portée par un Dieu? Ne reviendrez-vous jamais de cette damnable illusion que la dissimulation de vos péchés puisse vous servir à quelque chose? A quoi donc, mon cher frère, à quoi? Vous vous cachez au prêtre, à tous les hommes: est-ce vous cacher à Dieu? Non, dit saint Augustin, mais c'est vous cacher Dieu même. Oh! quel est notre aveuglement! Quand je ne voudrai pas vous confesser mes péchés, les connaîtrez-vous moins, Seigneur, œil toujours ouvert sur moi, sur les désordres de ma vie, qui me les découvrirez un jour, qui les découvrirez malgré moi à tout le monde: *Etiamsi nollem confiteri, quod occultum esset in me tibi?*

Vouloir me cacher à vous, ce n'est pas me cacher à vous, mais c'est vous cacher à moi, c'est vous éloigner de moi, vous chasser, vous perdre de vue: *Te mihi absconderem, non me tibi*. Et perdre Dieu de vue, n'est-ce pas perdre mon bonheur et mon salut éternel? Ah! bien loin de vouloir cacher les péchés qui me sont connus, je vous prie de les découvrir à tous ceux qui les ignorent, plutôt que de les ignorer vous-même et de vous cacher à ma vue au dernier jour: *Noverim me, noverim te*. Que je me connaisse et me fasse connaître assez clairement pour vous connaître, vous voir et vous posséder éternellement! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA SEMAINE SAINTE.

Sur les mauvaises communions.

Judas Iscariotes, unus de duodecim, abiit ad summos sacerdotes, ut proderet eum.

Alors Judas Iscariote, un des douze apôtres, s'en alla trouver les princes des prêtres pour leur livrer Jésus (*Marc.*, XIV, 10).

Nous avons peine à concevoir qu'il se soit trouvé non-seulement entre les disciples de Jésus-Christ, mais dans la société des hommes, une âme assez lâche et cependant assez hardie pour oser livrer un tel maître à ses ennemis. L'horreur d'une si énorme trahison a passé jusque sur le nom du traître et l'a rendu infâme à toute la postérité. D'où vient qu'elle n'a point passé sur ces indignes chrétiens qui renouvellent tous les jours à la face des autels, aux yeux du monde et à la vue du soleil, ce que Judas n'osa commettre qu'une fois et même dans les ténèbres?

Je veux parler de ceux qui, couvrant leur impiété du masque de la religion, ne craignent point d'approcher de la sainte table en apparence pour honorer Jésus-Christ p[ar] le baiser de paix et d'union, mais en effet pour le trahir par une profanation d'auta[nt] plus coupable, qu'elle l'attaque, non plus [tel] qu'il était alors, destiné à souffrir pour no[tre] salut, mais tel qu'il est maintenant, impassible et glorieux dans le ciel, hors d'attei[nte] aux affronts et aux insultes des hommes.

Imaginez entre Judas et le chrétien pro[fa]nateur quelque différence qu'il vous plai[ra], c'est une décision de saint Paul à laquelle [il] n'y a rien à répliquer, que le chrétien q[ui] communie indignement est coupable du co[rps] et du sang du Seigneur: *Reus corporis [et] sanguinis Domini* (I *Cor.*, XI, 27). Comm[ent] coupable, et de quel crime? Est-ce de c[...]

des bourreaux qui le tourmentaient sans le connaître, ou de celui des pharisiens qui, connaissant ses vertus, le persécutaient ouvertement? Non, le chrétien profanateur n'a rien de pareil dans son crime à celui des pharisiens, puisqu'il joint à leur audace une lâche hypocrisie; il n'a rien de pareil à l'ignorance des bourreaux, puisqu'il se détermine à dessein à toute la noirceur de sa perfidie. Il connaît son maître comme Judas; il le trahit comme Judas. Coupable comme lui, qu'il s'attende à être jugé et condamné comme lui. *Judicium sibi manducat et bibit.*

Hier nous traitâmes la matière des mauvaises confessions; représentons aujourd'hui dans les deux points de ce discours le crime et le châtiment des mauvaises communions.

Judas est le modèle que le communiant sacrilége se propose pour trahir Dieu. Judas est le modèle que Dieu se propose pour l'en punir. Dans le premier point l'énormité de la trahison, dans le second point la sévérité de la punition.

Plût à votre bonté, Seigneur, que ce discours ne trouvât dans cette assemblée que des âmes innocentes à se précautionner contre le péril! Mais tant de communions et si peu de conversions ne doivent-elles pas nous faire craindre que nos communions ne soient elles-mêmes des péchés? Si notre conscience ne nous en dit mot, défions-nous de son silence, et prions Dieu d'en troubler la fausse paix par des coups de grâce assez forts pour l'attendrir au sentiment des misères de son état. Prions la sainte Vierge de joindre son intercession à nos prières. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On dispute entre les savants si Judas reçut la communion de la main de Jésus-Christ avant que de sortir de la cène, ou s'il en sortit avant l'institution du sacrement. Saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostome, saint Bernard, suivent la première opinion; on ne manque pourtant pas de grands auteurs ni de fortes raisons pour la seconde. Ainsi, dans la diversité de sentiments, ce ne sera pas avec la communion de Judas que je comparerai la communion du pécheur, c'est avec sa trahison.

Trois circonstances l'accompagnent: Judas trahit son maître avec pleine connaissance, malignité de sa trahison; il le trahit au milieu de ses bienfaits, ingratitude de sa trahison; il le trahit par les expressions mêmes de l'affection et de la tendresse, impudence de sa trahison. La malignité, l'ingratitude, et l'impudence, trois caractères d'énormité presque également évidents, et dans l'attentat du disciple, et dans le sacrilége du pécheur.

1. Le faux disciple ne pouvait ignorer ni le mérite du maître qu'il trahissait, ni l'indignité du crime qu'il commettait. Il connaissait son maître; il l'avait pratiqué, fréquenté et pour ainsi dire pénétré. Il connaissait son crime; il l'avait médité, conclu et déterminé. On ne peut donc l'excuser sous prétexte d'ignorance, d'indiscrétion, d'emportement ni de précipitation.

Quand il n'eût pas été bien convaincu de la divinité de Jésus, comme l'ont prétendu quelques interprètes, au moins il ne pouvait douter de sa puissance et de sa vertu plus qu'humaine, au-dessus de celle des prophètes les plus remplis de l'esprit de Dieu.

Il avait avec les autres apôtres distribué de ses propres mains à un peuple entier les pains et les poissons multipliés par sa parole; il venait de voir de ses propres yeux un cadavre de quatre jours, ce Lazare mort et pourri, se lever à sa voix et sortir vivant du tombeau. Quand il ne l'eût pas reconnu pour un prophète armé de la force de Dieu, n'eût-il pas dû le respecter comme un juste et révérer en lui l'éclat de la plus sublime et de la plus pure vertu? Si l'estime et l'admiration qu'il en avait d'abord conçue, et qui l'avait attiré à sa suite, était refroidie et ralentie, ce n'était que depuis l'attrait qu'il avait senti pour l'argent. Mais cette lâche affection dominante dans son cœur avait-elle pu dégrader Jésus-Christ dans son esprit? Son esprit, malgré l'avarice dont son cœur était infecté, portait toujours l'idée du mérite et du pouvoir de celui qu'il trahissait, et par une suite nécessaire il portait l'idée de l'horreur du crime qu'il commettait.

Comment s'en fût-il caché les affreuses circonstances! Il était allé trouver les chefs de la Synagogue, il avait traité avec eux: Que me donnerez-vous, et je vous le livrerai? *Quid vultis mihi dare?* A tel prix vous l'aurez: à trente deniers, il est à vous. Il avait donc mis en comparaison la valeur de trente deniers avec tout le mérite de son maître, avec toute la honte de sa trahison, et dans l'indignité d'une telle comparaison, la balance avait penché du côté de la perfidie. Il s'était déterminé à renoncer plutôt à la gloire d'être fidèle, qu'au malheureux plaisir de s'approprier trente deniers. Pouvait-il avoir oublié que peu de jours auparavant il avait estimé trois cents deniers les parfums répandus par Madeleine sur les pieds de Jésus-Christ (*Joan.*, XII, 5)? Ces parfums à trois cents deniers, la vie de son maître à trente, est-ce le même esprit qui porte ces deux jugements, qui en fait la règle de sa conduite et de ses délibérations? Oui, c'est le même esprit, mais séduit par l'avarice, et par elle entraîné dans le crime les yeux ouverts. Et c'est en quoi consiste la malignité de sa trahison.

Venons à la vôtre, pécheur. Connaissez-vous moins que cet infâme disciple, ou la grandeur de votre maître, ou l'horreur de votre péché? Jésus-Christ, il est vrai, ne vous est pas connu comme à lui, par la vue de ses miracles, ni par l'éclat de ses vertus; mais ses miracles, ses vertus, tout ce qu'il est enfin, vous est connu par la foi, et vous être connu par la foi, c'est l'être plus certainement que par la vue. Vous me direz que vous n'avez point de foi. Qu'avez-vous fait de celle que vous aviez dans votre première innocence? Alors vous aviez la foi, pourquoi

ne l'avez-vous plus? Comment l'avez-vous perdue? Est ce la raison qui vous y a fait renoncer? Non, mais ce sont vos passions qui ont aveuglé votre raison. Avant que de perdre la foi vous avez perdu l'innocence, et vous n'êtes incrédule que parce que vous êtes vicieux. Avec ce reproche dans le cœur comment pouvez-vous vivre en paix dans votre incrédulité? Bien plus, comment pouvez-vous vous piquer de probité, d'honneur et de bonne foi dans la société des hommes?

Quoi! vous ne croyez rien, et vous venez adorer avec ceux qui croient? Le corps et le sang du Sauveur ne sont pour vous que du pain et du vin, ses mystères qu'un jeu, son Évangile qu'une fable, et vous êtes assez lâche, assez hypocrite, assez faux, pour venir vous prosterner devant ce pain, contrefaire votre visage et trahir vos sentiments? Sortez de l'Eglise, fuyez. Si c'est votre raison qui vous a fait quitter Dieu et la foi, soyez incrédule de bonne foi, sans déguisement, sans fraude; et si vous craignez de vous tromper en croyant, ayez honte de tromper le public en feignant de croire.

Mais malgré vous votre esprit croit: c'est votre cœur qui craint de croire, et qui désirerait de ne point croire, par crainte des devoirs et des suites de la foi. Or craindre la foi et désirer de n'avoir point de foi, c'est, bien loin de l'avoir perdue, l'avoir encore et la sentir.

Vous l'avez donc, et vous la portez avec vous au pied de l'autel, quand vous venez y recevoir ce Dieu que vous feignez de ne pas connaître. En même temps traître à votre Dieu et à votre conscience: à votre Dieu, en qui vous croyez, à votre conscience, que vous voulez forcer à ne pas croire. Vous le trahissez cependant en vous étourdissant à vos remords.

Mais à qui le livrez-vous? Ce n'est pas comme Judas à la Synagogue, aux prêtres ni aux pharisiens, c'est aux mêmes passions dont tous ces lâches ennemis étaient animés contre lui. C'était à l'ambition des uns, à la vengeance des autres, à leur haine, leur envie, leur irréligion, leur impiété, que Judas le trahissait et le livrait. Sans toutes ces passions violentes et emportées, jamais ni le peuple ni les grands n'eussent attenté à l'honneur ni à la vie de Jésus-Christ. Pécheur, ces mêmes passions, d'autres encore plus infâmes, ne sont-elles pas dans votre cœur? Avant que de vous résoudre à recevoir votre Sauveur dans un cœur obsédé de tous ces démons, combien de fois êtes-vous entré, pour ainsi dire, avec eux en conférence et en délibération? Combien de fois, balançant entre l'horreur d'une communion sacrilége et la difficulté de rompre avec vos démons, avez-vous dit au démon de l'avarice, au démon de la volupté, comme Judas aux pharisiens: *Quid vultis mihi dare, et ego eum vobis tradam* (*Matth.*, XXVI, 15)? Que me voulez-vous donner; vingt ans, trente ans de plaisir, d'opulence, de santé? à ce prix je vous sacrifierai ma religion, ma foi, mon âme et mon Dieu: vos suggestions l'emporteront chez moi sur toutes ses lo[is], vos moindres impressions sur ses grâces, e[t] si je demeure chrétien ce ne sera plus qu'e[n] apparence, pour être plus tranquillement e[t] plus sûrement à vous: *Et ego eum vo[bis] tradam.*

Tous ces sentiments sont compris, plu[s] ou moins distinctement, dans la détermina[tion] d'un pécheur à commettre un sacrilég[e] plutôt que de quitter son péché; et si c[es] sentiments échappent à sa réflexion, c'es[t] par une affectation habituelle de négligence qui ne fait qu'augmenter la malignité de l[a] trahison: voyons en second lieu quelle en est l'ingratitude.

2. Judas trahit son maître au milieu de ses bienfaits. Voyons Notre-Seigneur à table mangeant avec lui, à terre lui lavant les pieds, au jardin priant, pleurant et souffrant pour lui. C'est à la vue de tous ces miracles de bonté que ce mauvais cœur s'endurcit et s'affermit dans son crime. Ah! si Jésus se fût servi de son droit et de son pouvoir! Il savait, dit saint Jean, que son Père lui avait mis toutes choses entre les mains: *Sciens quia omnia dedit ei Pater in manus* (*Joan.*, XIII, 3). Il pouvait donc perdre son ennemi, prévenir ses desseins, y mettre obstacle, et lui ôter les moyens d'y réussir. Il ne le fait pas, il laisse aller le cours naturel des choses, et l'abandonnant à sa liberté il s'abandonne lui-même à la volonté de son Père.

Il ne laisse pas d'exciter le traître au repentir. Il invite ses disciples à la pureté du cœur, en s'abaissant à leurs pieds pour les laver. Vous êtes purs, leur dit-il, mais non pas tous: *Vos mundi estis, sed non omnes* (*Joan.*, XIII, 10). Cet avis général, modifié par cette exception, n'était-ce pas un coup porté à la conscience du traître? Oui, ma[is] il fait encore quelque chose de plus pressant.

Il déclare clairement à ses disciples qu'[il] est trahi, et que c'est par l'un d'entre eux: *Unus ex vobis tradet me* (*Marc.*, XIV, 18); que même c'est par un de ceux qui me[t]taient alors avec lui la main au plat: *Q[ui] intingit mecum manum in catino* (*Ibid.*, 20). Tous les disciples alarmés s'empressant [de] le connaître par son nom, il ne le décla[re] qu'à saint Jean, mais tout bas, par signe [et] en secret. C'est celui, lui dit-il, à qui je v[ais] donner un morceau de pain trempé: *Ille [est] cui ego intinctum panem porrexero* (*Joan.*, XIII, 26). Bien plus, le traître, étouffant s[es] remords et poussant l'insolence à bout, o[se] lui demander? N'est-ce point moi? *Nunqu[id] ego sum* (*Matth.*, XXVI, 25)? Vous l'a[vez] dit, répond Jésus; mais pour tâcher enc[ore] d'ébranler sa dureté, ce n'est qu'à lui s[eul] qu'il se fait entendre.

Admirez les ménagements de la bonté [du] Sauveur: il ne découvre le péché que p[our] avertir le pécheur et pour le toucher sans [le] confondre. Il semble que pour délier sa l[an]gue à la confession de sa trahison il [en]dorme l'attention de tous ses autres discip[les] et qu'ils n'aient point, ni d'oreilles pour [...]

tendre ce qu'on leur dit, ni d'yeux pour voir ce qu'ils voient. Ils entendent Jésus dire à Judas : Allez faire promptement ce que vous voulez faire : *Quod facis fac citius* (*Joan.*, XIII, 27); et nul d'entre eux ne comprend ce qu'il veut dire : *Hoc nemo scivit, ad quid dixerit ei* (*Ibid.*, 28).

De quel aveuglement fallait-il être frappé pour croire pouvoir échapper à la puissance d'un maître à qui les pensées mêmes et les desseins les plus cachés du cœur ne pouvaient se dérober? Le perfide sort, et sans égard à cet excès de bonté, non plus qu'à ces marques de puissance, il va hâter l'exécution de son détestable projet. Le Fils de l'homme cependant s'en va aussi : *Filius quidem hominis vadit* (*Marc.*, XIV, 20). Mais où va-t-il? Au jardin des Oliviers selon sa coutume : *Secundum consuetudinem in montem Olivarum* (*Luc.*, XXII, 39). A quel dessein? pour y prier, pour s'y offrir en qualité de victime à la justice de son Père, et pour y attendre l'exécution du dessein de son ennemi.

Cet ingrat, dit l'évangéliste, était occupé à chercher l'occasion de le livrer : *Quærebat opportunitatem ut eum traderet* (*Matth.*, XXVI, 16). Et l'occasion qui lui semble favorable est justement le temps où son maître, étendu par terre, épuisé d'une sueur de sang, se soumet à souffrir la mort de la croix pour tous ceux qui le crucifient et pour celui même qui le vend. Quel monstre d'ingratitude! Et quel cœur fallait-il avoir pour en venir là!

Le vôtre, pécheur sacrilége, le cœur d'un profanateur du corps et du sang du Sauveur. Avouez que ce qui vous rend si hardi à le profaner, c'est sa patience, et son silence, et que si ce grand Dieu dont vous allez insulter la majesté jusqu'à l'autel faisait alors éclater, je ne dis pas son tonnerre ni sa voix, mais la trahison que vous méditez, l'horreur publique d'un tel péché suffirait pour vous en ôter la pensée et pour vous le faire détester. Si cette femme si composée sentait, en approchant de la table du Seigneur, tous ses débordements secrets se peindre sur son front en caractères visibles, et ce juge ses injustices, et ce prêtre son hypocrisie, et cet officier ses extorsions, non, nul d'entre eux n'en pourrait soutenir la honte et ne s'y voudrait exposer.

Mais Dieu se tait, il dissimule, il lui suffit d'avertir en général qu'on le trahit; il s'explique plus clairement au criminel, ce n'est qu'en secret, à son cœur, à sa conscience. Le criminel n'en rougit point en public; il n'en sort pas de l'église moins tranquille ni moins fier : tout se passe entre Dieu et lui.

Mais enfin entre Dieu et lui comment n'est-il pas accablé du poids de son ingratitude ou pénétré des traits de la bonté de son Dieu? C'est un père aussi touché des fautes de ses enfants qu'attentif à ne les pas rendre publiques. Il ménage leur honneur en quelque façon comme le sien. Tout indignes qu'ils sont de se présenter à sa table, il ne les en chasse pas : il s'est engagé à les y nourrir de sa chair même et de son sang; il suit la loi qu'il s'est faite : ils sont ingrats, mais ils sont ses enfants. Enfants ingrats, ouvrez les yeux, mais plutôt ouvrez le cœur aux tendresses de votre père. Au même temps que vous lui insultez il est prêt à vous pardonner : il vous sollicite, il vous presse de renoncer à vos péchés. Les prêtres sont autour de vous, répandus par toute l'Eglise, attendant les pécheurs qui veulent se convertir. Que n'allez-vous à leurs pieds implorer le secours de leur ministère, et vous décharger du poison que vous cachez dans le cœur?

Voulez-vous que votre Seigneur se jette lui-même à vos pieds, qu'il renouvelle encore en votre faveur ce prodige d'humilité, de s'offrir à vous laver de vos crimes, en vous menaçant de sa disgrâce si vous refusez d'être lavé! *Non habebis partem mecum* (*Joan.*, XIII, 8). Ne vous en menace-t-il pas? Ne vous suggère-t-il pas cette pensée, qu'il n'y a point de salut pour vous si vous osez paraître à sa table sans vous laver? Menaces ni faveurs, rien ne peut ni étonner la malice de son cœur, ni toucher son ingratitude. Il passera, comme Judas, jusqu'à l'impudence, et consommera par là sa trahison.

3. Judas, entouré de soldats et d'une foule de canaille armée d'épées et de bâtons, arrive avec grand bruit à la lueur des flambeaux. Jésus se lève : Allons, dit-il, voici l'heure où le Fils de l'homme sera livré entre les mains des pécheurs : *Filius hominis tradetur in manus peccatorum.* Comment livré? par les marques mêmes établies pour exprimer le respect et l'amitié. Saluer, c'est l'expression du respect; baiser, c'est l'expression de l'amitié. Voilà ce que Judas emploie pour porter à Jésus le coup du plus sanglant mépris et de la plus noire inimitié. N'est-ce pas là le comble de l'impudence? Appliquons-en la mesure à celle du profanateur.

Le plus sensible honneur que le Sauveur nous ait fait, et la plus tendre expression de l'amour qu'il a eu pour nous, c'est d'avoir institué cet adorable sacrement où son corps et son sang servent d'aliments à nos âmes. Aussi de notre côté le plus grand hommage que nous puissions rendre à l'autorité de sa parole est de captiver notre esprit jusqu'à l'adorer caché sous les voiles du sacrement, et le plus tendre amour que nous lui puissions témoigner, c'est de participer dignement à ce festin que son amour nous prépare; que sera-ce donc de tourner ce mystère d'honneur et d'amour en insulte et en mépris?

A regarder en effet le pécheur à la sainte table avec un air sérieux, au milieu d'une troupe de vrais fidèles pleins d'ardeur et de piété, ne le croirait-on pas dans les mêmes dispositions? et si on lui disait, comme le Sauveur à Judas : *Amice, ad quid venisti?* Mon ami, pourquoi venez-vous? pourrait-il dire sans rougir : C'est pour m'acquitter de mes devoirs, pour m'unir à mon Dieu par les saints mystères, pour prendre part aux fruits de sa croix, pour en honorer la mémoire et pour chercher des forces contre l'ennemi de mon salut? Pourrait-il s'exprimer ainsi sans

une extrême impudence, lui qui n'approche de l'autel que pour s'accommoder au temps, pour se délivrer du reproche de ses frères, pour couvrir au public les scandales de sa vie, et garder dans son cœur le péché qu'il y tient caché. Car voilà ce qui conduit tant de scélérats à la sainte table.

Appareil bien différent de celui qui servait d'escorte au disciple réprouvé. C'étaient des soldats et des valets avec des falots et des lanternes : *Cum laternis et facibus* (*Joan.*, XVIII, 3); avec des épées et des bâtons : *Cum gladiis et fustibus* (*Matth.*, XXVI, 47). Le chrétien profanateur vient à l'autel l'impiété dans l'esprit, l'obstination dans la volonté, les fantômes lascifs dans la mémoire et dans l'imagination, l'adultère dans les yeux, comme dit l'Apôtre, la lubricité, la débauche répandue dans tous les sens. Quelle assemblée, mes frères ! quel cortége au Fils de Dieu ! Le sujet de sa douleur dans la trahison de son disciple était de se voir livré entre les mains des pécheurs : *Filius hominis tradetur in manus peccatorum* (*Matth.*, XXV, 41). Voici bien d'autres outrages. Il est livré, non pas seulement dans les mains, mais dans la bouche et le corps des pécheurs. Quelle caverne de voleurs ! quel enfer, où tant de démons habitent !

O Dieu de pureté ! nous sommes touchés jusqu'aux larmes quand nous vous contemplons au pouvoir de ces valets inhumains, meurtri de coups, traîné par terre : alors vous supportiez tout, par zèle pour notre salut. Mais quelles larmes de sang doit-on répandre aujourd'hui sur la violence que vous souffrez dans le sein d'un hypocrite obsédé de mille démons !

Les hommes autrefois possédés par les démons étaient les plus communs objets de votre pitié. Vous y voyiez avec indignation la dignité de la nature humaine asservie à ses ennemis, et la vengeance que vous en tiriez, c'était de les chasser de là dans le corps des animaux les plus sales et les plus vils : *Exierunt dæmonia et intraverunt in porcos* (*Luc.*, VIII, 33). Prison digne de renfermer ces hôtes abominables, auteurs de toute impudence et de toute impureté.

Mais vous, Homme-Dieu, saint, sans tache, séparé des pécheurs, autant éloigné d'eux que le ciel l'est de la terre : *Sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus, excelsior cœlis factus* (*Hebr.*, VII, 26), que faites-vous dans le corps de cet esclave des démons, dans ce cloaque d'infamies ? Vous y êtes comme autrefois vous fûtes après votre mort dans la poussière du tombeau, dans le centre des horreurs et des douleurs de l'enfer; mais vous y êtes incapable d'en souffrir la moindre atteinte ni la moindre corruption. *Solutis doloribus inferni, juxta quod impossibile erat teneri illum* (*Act.*, II, 24). Vous y êtes pour y triompher des démons vos ennemis, et pour punir les faux chrétiens qui vous trahissent en feignant de vous honorer. Nous avons vu jusqu'à présent l'énormité de leur trahison. Voyons dans le second point la sévérité de leur punition.

SECONDE PARTIE.

Il est remarqué dans l'Evangile de saint Jean qu'en deux occasions Notre-Seigneur frémit et parut troublé par un mouvement naturel qu'il excita en lui-même et qu'il voulut laisser paraître sur son visage et dans ses yeux : la première fois en ressuscitant Lazare à la vue des Juifs : *Infremuit spiritu et turbavit semetipsum* (*Joan.*, XI, 33); la seconde fois en déclarant la trahison de Judas à ses apôtres : *Turbatus est spiritu et protestatus est* (*Joan.*, XIII, 21). Mais à l'occasion de Lazare son trouble fut mêlé de larmes, parce qu'il venait de tendresse et de compassion : pour Judas il n'y eut point de larmes, parce que son trouble n'était qu'un effet d'indignation. Aussi n'est-ce pas sans peine, Messieurs, et sans un grand mouvement, qu'un aussi bon maître se voit réduit à punir un aussi mauvais disciple. Il est puni cependant de trois étranges châtiments : le premier est la possession du démon, le second la malédiction de Dieu, le troisième le désespoir. Faisons nos réflexions sur chacune de ces trois peines.

1. Judas n'eut pas plutôt reçu de la main du Sauveur le morceau de pain trempé, que le démon se saisit de sa personne et s'en mit en possession, dit l'apôtre saint Jean : *Post buccellam introivit in eum Satanas* (*Joan.*, XIII, 27). Jusque-là le démon s'était contenté de se présenter à son cœur, d'y jeter le poison de ses séductions, le feu de l'avarice et du larcin : *Cum diabolus jam misisset in cor* (*Ibid.*, 2). Mais après le morceau Satan s'empara de la place, il y entra comme vainqueur, il s'y établit absolument comme dans sa propre conquête.

Et c'est là l'état du pécheur qui s'est abandonné au sacrilége. Il devient dès lors la conquête et la possession de Satan. Satan ne cherche plus les artifices ni les détours pour l'engager dans ses piéges et le conduire où il veut; il commande et il entraîne. On ne balance plus, on se précipite; on ne pèche plus par consentement, mais par emportement, par fureur; on n'est plus dans l'engagement, mais dans la pleine servitude : et la servitude va si loin, que Jésus-Christ ne daigne plus distinguer le tyran d'avec l'esclave : il n'en fait qu'une même personne, et pour ainsi dire un même tout. Un d'entre vous, dit-il, parlant de Judas à ses apôtres, un d'entre vous est un démon : *Ex vobis unus diabolus est.* En effet, dans les possessions corporelles du démon distingue-t-on ses opérations d'avec celles du possédé ? ses agitations, ses discours, ne sont-ils pas attribués la plupart à l'esprit d'iniquité dont il n'est plus que l'instrument ? Représentez-vous la misère de cet enfant dont il est parlé au chapitre IX de saint Marc : sourd et muet par la violence du démon, grinçant les dents, rampant par terre, écumant de rage et de fureur, s'élançant dans l'eau et dans le feu par de subites convulsions, quel spectacle aux yeux du monde, et surtout aux yeux d'un père et d'une famille dont il faisait la douleur, au lieu qu'il devait en faire la joie !

Ce spectacle nous surprendrait, parce qu'il n'est pas commun. Devons-nous être moins surpris de la tyrannie du démon sur l'âme de tant de pécheurs, que l'on voit tous les jours s'emporter à des excès horribles à la nature? Un père est assez malheureux, pour voir un fils tendrement élevé s'échapper à ses soins, donner éperdument dans les désordres du temps, inconnus aux siècles passés: dans la galanterie sans pudeur, dans la dépense sans honneur, dans la crapule sans honte, dans le jeu sans modération, dans l'impiété sans horreur; injurieux aux puissances, infidèle à ses amis, outrageux à ses parents, intraitable et indocile à tout ce qui paraît raison. Est-ce la passion ou le démon qui donne aux ressorts de l'âme un tel dérangement de conduite et de mouvement? Il a fallu, pour en venir à ces excès de corruption, s'y disposer par l'abus des sacrements. C'est par la profanation que l'on passe à l'irréligion et à l'abomination.

C'est pour cela que les crimes de gens consacrés à Dieu sont ordinairement plus affreux et plus incurables. Ils ont noyé leur foi et leur raison dans le calice du Seigneur; ils ont mangé et bu leur jugement en souillant son corps et son sang, et renonçant à Dieu, qui était leur vrai partage, ils sont devenus le partage et la possession du démon: comment seraient-ils méchants et criminels avec mesure?

2. Ajoutez pour second châtiment la malédiction de Dieu: car la possession du démon, sans cette malédiction, n'est pas un mal irréparable. On a vu des âmes innocentes livrées pour un temps à l'ennemi, quelquefois en punition de leurs fautes, et même quelquefois en épreuve de leur vertu. Mais ces deux maux réunis, la malédiction et la possession, font le comble de la misère. Et ce fut celle de Judas.

« Malheur à l'homme, dit le Sauveur, par qui le Fils de l'homme sera trahi! *Væ homini illi* (*Matth.*, XXVI, 24)! Mieux eût été pour lui qu'il ne fût jamais venu au monde. Allez donc; faites, lui dit-il, ce que vous avez à faire: *Quod facis, fac citius* (*Joan.*, XIII, 27). » Aussitôt le traître sort de la salle du festin et va se joindre aux Juifs pour consommer son ouvrage: *Et exivit continuo. Erat autem nox:* Il était nuit, dit l'Evangile: Hé! quelle terrible nuit! plus noire dans le pécheur que sur la surface du monde.

Mais que de différents degrés de disgrâce et de malheur dans cette malédiction lancée également sur le traître et sur le profanateur!

Ce n'est pas une simple imprécation: c'est une déclaration formelle adressée personnellement au criminel, une déclaration des maux où son crime le va plonger. *Væ homini illi!* Malheur à cet homme-là! C'est un souverain mépris de sa personne et de son état, jusqu'à le mettre pour ainsi dire au-dessous de tous les êtres, à le juger moins heureux que s'il fût demeuré dans le néant. *Bonum erat ei si natus non fuisset.* C'est un abandonnement, une espèce de dépouillement des droits que le Sauveur avait sur lui; comme n'y prétendant plus rien, n'y prenant plus d'intérêt, le livrant à lui-même, à sa perverse volonté, par un divorce honteux, tel que celui que Dieu avait fait avec l'épouse adultère, avec la Synagogue infidèle, avec ce peuple réprouvé qu'il ne regardait plus comme son peuple, et dont il ne voulait plus être le Dieu: *Vos non populus meus, et ego non ero vester.* De même à l'égard du profanateur. Allez, partez, retirez-vous, faites tout ce que vous voudrez: péchez, hâtez-vous, damnez-vous, tout cela ne me touche point. *Quod facis fac citius.* C'est enfin la séparation de l'homme d'avec son Dieu: non pas encore la séparation décisive du dernier jour qui précipitera les pécheurs dans les enfers. Ce n'est pas encore lui qui les chasse et qui leur crie: *Discedite;* c'est le pécheur qui s'exclut et se précipite lui-même: *Exivit continuo*, mais qui s'attire par là l'effet de la malédiction de Dieu.

Car qui peut l'en mettre à couvert? Si c'est par sa bénédiction que tout se produit, se maintient, s'augmente, se perfectionne, en quel abîme doit tomber l'homme accablé du poids de sa malédiction? Comment peut-on s'étonner de ce débordement de crimes étranges et inouïs, de cette sortie, pour ainsi dire, et de cette fuite du pécheur hors des bornes de la raison, de la probité, de l'honneur, de la religion, de la foi? A quoi peut-on l'attribuer, qu'à la malédiction attachée au sacrilége? De là qu'attendez-vous pour troisième et dernier effet, qu'un funeste désespoir?

3. Le faux disciple, ayant remis son maître au pouvoir de ses ennemis, se sent subitement frappé de l'horreur de son attentat, *J'ai péché*, dit-il, *trahissant le sang du juste* (*Matth.*, XXVII, 4). Il ne peut soutenir le remords de sa conscience: il éclate, il le rend public. Il va trouver les anciens assemblés, il jette à leurs pieds l'argent maudit qui était le prix de son crime, il court à la mort, il va se pendre; c'en est fait.

Qui donc a porté l'arrêt? Ce n'est point Jésus-Christ, il est lui-même accusé devant les juges; ce ne sont point les Juifs, ils s'en rapportent à Judas. C'est votre affaire, lui disent-ils: cela ne nous regarde point: *Quid ad nos? tu videris* (*Ibid.*, 5). C'est lui qui s'est lui-même accusé, jugé, condamné. Son accusateur, son juge et son bourreau, c'est sa propre conscience. Il porte là son jugement, son arrêt et son châtiment. Saint Paul ne l'a-t-il pas dit à tous ceux qui se font imitateurs de Judas? Et comment l'eût-il dit si ce chef des profanateurs n'en eût déjà fait l'épreuve? *Judicium sibi manducat et bibit* (I *Cor.*, XI, 20).

Oui, quand tous les vrais fidèles, abusés par l'hypocrite, applaudiraient à l'éclat extérieur de sa piété, qu'ils loueraient sa modestie, sa ferveur à s'acquitter des devoirs de la religion, qu'ils en seraient même édifiés, qu'ils se cacheraient par charité la connaissance qu'ils pourraient avoir des désor-

dres de sa vie, contre tous les efforts de ces interprètes favorables, il porte lui-même sa sentence et la vérité dans son cœur. Il ne peut étouffer cette impitoyable voix qui lui crie malgré lui : *Tu te damnes*, tu es damné.

De là son obstination dans ses crimes. A chaque pensée de conversion, de pénitence et de salut, qui se présente à son esprit, il survient aussitôt un nuage obscur, formé du souvenir de tous ses excès et de tous ses sacriléges. Tant de communions, tant d'hosties dévorées depuis si longtemps d'une bouche dévouée au mensonge, à l'impureté, quelle espérance après cela de pardon et de salut! Non, je suis perdu, plus de grâce, il faut périr.

Il est vrai que, tandis que la santé dure encore, et qu'on se laisse éblouir aux vains fantômes de la fortune et du plaisir, on affecte de soutenir sa figure et d'aller toujours son train. Mais enfin on se trouve au terme. En ce fâcheux état, mes frères, en cette inévitable et pressante extrémité, quelle confiance peut-on prendre en ces remèdes divins qui font la force des faibles, l'assurance des timides, la consolation des fervents? quel mouvement s'élève alors dans l'âme d'un hypocrite, endurci dans le sacrilége et dans la dissimulation? Qu'il dissimule tant qu'il pourra, pourra-t-il voir, sans être ému, le ministre de l'Eglise entrer dans sa chambre, les saints mystères entre les mains? Pourra-t-il tranquillement l'entendre dire aux fidèles assemblés autour de son lit : *Pax huic domui :* La paix soit en cette maison. La tristesse y est, la douleur; elle y éclate par les soupirs des parents et des domestiques; elle est dans le cœur du mourant qui se voit arraché du monde, et prêt à passer dans un monde où tout est menaçant et affreux pour lui. Quelle impression peut faire sur son cœur cette parole de paix? Quel assaut au contraire et quel combat livre-t-elle à ce perfide ennemi du sacrement de la paix? Quelle paix peut-il se promettre avec un Dieu qu'il a trompé, trahi et méprisé tant de fois? Quelle confiance prendre en sa bonté, rebutée par tant de honteuses perfidies? Il ne sent plus de tendresse pour Dieu; tout ce qu'on lui dit pour l'y exciter tombe dans un cœur sec et dur à tous les sentiments chrétiens. *Oui* et *non* sont les seuls efforts et les seules aspirations de son âme insensible et muette à la piété. Sans autre mouvement vers le ciel, il consent à tout, il obéit; il se confesse, il communie, mais comme il a toujours fait, dans l'habitude de tromper les hommes et de se moquer de Dieu. Il meurt enfin, comme le disciple apostat, bourrelé par son désespoir et suffoqué par les remords de sa foi : *Abiens laqueo se suspendit.*

Chers auditeurs, vous avez horreur d'une si funeste mort. N'y a-t-il rien qui vous doive alarmer sur le péril de faire une fin pareille? Ne cachez-vous rien dans votre cœur qui puisse vous faire dire à la triste vue de l'image que je viens de vous tracer : *Nunquid ego sum* (*Matth.*, XXV, 26)? Hélas! ce pécheur mourant dans l'obstination de son silence, ô mon Dieu! n'est-ce point moi? Ne sera-ce point vous, mon cher frère? Si dans ce moment présent vous n'en êtes point effrayé, ne vous flattez point qu'à la fin de votre vie la présence du péril aura plus d'effet sur vous. C'est là l'illusion ordinaire et le sort des profanateurs de compter toujours que Dieu est bon, et de différer toujours de recourir à sa bonté. C'est maintenant, hors du péril, qu'il faut vous rendre à ses sollicitations; mais aux approches de la mort comptez qu'il y a peu de différence entre une pareille confiance et le désespoir de Judas. Que le Seigneur tout-puissant et tout bon nous préserve d'un tel malheur! Ainsi soit-il. Au nom, etc.

SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT.

Sur la passion de Notre-Seigneur.

Viri Israelitæ, audite verba hæc : Jesum Nazarenum definito consilio et præscientia Dei traditum, per manus iniquorum affigentes interemistis.

Israélites, écoutez ce que je vais vous dire : Jésus de Nazareth vous ayant été livré par un dessein exprès de Dieu et par un décret de sa prescience, vous l'avez crucifié et l'avez fait mourir par les mains des méchants. Ces paroles sont tirées du chap. II des Actes des apôtres.

Sire (1),

C'est ainsi que saint Pierre expliquait au milieu de Jérusalem ce mystère prodigieux qui est le fondement de la religion chrétienne : objet de mépris pour les païens et d'indignation pour les Juifs; folie au sentiment des uns, scandale dans l'esprit des autres; sagesse et force au jugement de ceux qui connaissent Dieu. De quel parti sommes-nous? quelle idée nous formons-nous de la mort de Jésus-Christ?

Sommes-nous de ces ambitieux qui ne respirent que la grandeur? Nous aurons peine à goûter les humiliations d'un Dieu soumis au pouvoir des hommes. Sommes-nous de ces esprits intéressés, remplis de l'amour d'eux-mêmes et rapportant tout à eux? Nous ne pourrons comprendre en Dieu cet excès d'affection pour des sujets criminels. Sommes-nous de ces faux subtils qui ne connaissent point d'autres règles de prudence que celles qu'enseigne la chair? Nous ne consentirons jamais à regarder ce mystère comme le chef-d'œuvre le plus parfait de la sagesse de Dieu.

Que Jésus-Christ ait souffert une si honteuse mort; que le monde ait eu le pouvoir de la lui faire souffrir; que Dieu ait donné ce pouvoir au monde : trois événements au-dessus de tous les raisonnements humains. Mais pour les hommes vraiment hommes, c'est-à-dire pour les chrétiens vraiment fidèles à leur foi, autant de justes sujets d'admiration.

Saint Pierre ne les cachait pas aux Juifs : dès le premier jour que le Saint-Esprit lui eut ouvert la bouche pour prêcher la vérité : Mes frères, leur dit-il, ce Jésus fameux par-

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

ni vous par tant de miracles qui auraient dû vous faire craindre et révérer son pouvoir, ce Jésus est mort sur la croix : *Affigentes interemistis*. C'est par les mains des méchants que le crime s'est commis : *Per manus iniquorum ;* mais c'est par l'ordre et la prescience de Dieu qu'il a été livré à la mort pour votre salut : *Definito consilio et præscientia Dei traditum.*

Saint Paul ne le dissimulait point aux païens : partout où Dieu l'envoyait porter l'Evangile, il annonçait Jésus crucifié ; il déclarait même que s'il savait quelque chose, il ne savait que Jésus crucifié, toute la doctrine évangélique étant en effet renfermée dans la croix de Jésus-Christ : *Non judicavi me scire aliquid nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* (I *Cor.*, II, 2).

Nous, Messieurs, après dix-sept cents ans de victoires remportées sur l'infidélité, rougirons-nous de découvrir aux chrétiens les profonds secrets de ce mystère ? Vous-mêmes rougirez-vous de les apprendre et de les adorer ? Que le scandale et le mépris aient été pour les premiers siècles, nous dans ce scandale apparent de la croix reconnaissons le triomphe de la croix ; récrions-nous avec saint Léon : *O ineffabilis gloria passionis* (*Serm.* 8, *de Passione*) ! O gloire de la passion de mon Sauveur, au-dessus de toute expression et de toute admiration !

Trois scandales semblent frapper l'esprit dans la passion : l'innocent opprimé, les pécheurs triomphants, la Providence endormie. Au contraire, dit saint Léon, trois miracles évidents : *Tribunal Domini, judicium mundi, potestas Crucifixi*. Ce sera, Messieurs, le dessein de ce discours, de vous exposer en trois parties : premièrement l'exactitude et la rigueur de la justice de Dieu dans la plus haute injustice que sa providence ait jamais permise : *Tribunal Domini ;* secondement la condamnation et la punition du monde pécheur dans le plus grand succès qu'ait jamais pu remporter le monde pécheur : *Judicium mundi ;* troisièmement la puissance et la grandeur de Jésus-Christ dans son humiliation la plus profonde : *Potestas Crucifixi.*

Voilà, mes chers auditeurs, les fondements de notre foi, les appuis de notre espérance et les motifs de notre amour. Après cela, tout infidèle qui ne croit pas en Jésus-Christ, tout pécheur qui n'espère pas en Jésus-Christ, tout chrétien qui n'aime pas Jésus-Christ, s'il y en a quelqu'un parmi vous : *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum*, qu'il soit anathème, dit saint Paul, et qu'il sache que Dieu vient : *Sit anathema, maranatha.* Dieu vient, mes frères ; il vient aujourd'hui crucifié pour vous sauver, un jour il viendra glorieux pour vous juger. Aujourd'hui donnons-lui nos larmes pour recueillir alors les fruits de son sang. *O crux !*

PREMIÈRE PARTIE

Le festin mystérieux est achevé : les apôtres ont reçu par les mains de Jésus-Christ les dernières marques de sa tendresse, en recevant le sacrement de son corps et de son sang : Judas est allé consommer l'ouvrage d'iniquité. Ce divin Maître, en attendant le moment de comparaître au tribunal des hommes et d'y subir leur jugement, va se présenter lui-même à un plus haut tribunal, aux yeux de son propre Père. En vain ses ennemis se disposent à l'opprimer : c'est là, c'est par la voix de Dieu que se doit porter l'arrêt ; s'il n'y est pas condamné, leurs calomnies sont inutiles, il n'en sera que ce que Dieu voudra.

Il est nuit, il sort de la ville, il passe le torrent de Cédron : il s'arrête avec ses apôtres à cinq cents pas de Jérusalem : il en prend trois, il entre avec eux dans un jardin d'Oliviers. Voilà le lieu choisi dans toute l'étendue de la terre pour être témoin de la prière, des larmes, des sueurs, des combats de l'innocent qui a pour juge son Dieu et son Père, et qui dans le cœur d'un Dieu et d'un Père ne trouve aucun sentiment d'indulgence ni de pitié.

De tout cela ne vous rebutez point, mes frères : nous verrons tantôt les justes raisons de cette injustice apparente. Allons par ordre, et considérons les divers degrés de rigueur qui éclatent dans ce jugement.

C'est un innocent condamné : un innocent condamné pour des criminels, un innocent condamné sans être écouté sur sa défense, un innocent condamné sans ressentir ni recevoir aucune consolation. Dieu tout-puissant ! vos anges, vos prophètes, ont rendu si souvent témoignage à votre justice ! ils ont crié tant de fois : Vous êtes juste, Seigneur, et vous et vos jugements : *Justus es, Domine, et justa judicia tua* (*Jerem.*, XII, 1 ; *Dan.*, IX, 14, etc. ; *Apoc.*, XVI, 5). Cette justice n'est-elle que pour les hommes ? a-t-elle oublié votre Fils ? Baissons les yeux avec respect sur cette rigueur inconcevable. Il n'est pas encore temps de les ouvrir : et quand nous les ouvrirons tantôt, ce ne sera qu'à notre honte.

1. Premièrement, c'est un juste, un innocent condamné. Le voilà comme un criminel, tremblant, prosterné en terre : il n'ose regarder le ciel, humilié, priant, suppliant. Qu'a-t-il fait ? Quel est son crime ? On avait vu autrefois au même lieu, sur la colline des Oliviers, David fuyant Absalon, les pieds nus, les yeux en pleurs, le visage couvert de confusion : *David ascendebat collem Olivarum, flens, nudis pedibus et operto capite* (II *Reg.*, XV, 30). Spectacle digne de pitié ! Un si grand roi réduit à ce déplorable état, survivre à sa puissance, à sa gloire, à son bonheur et pour ainsi dire à lui-même ; exposé, non-seulement à l'insulte de ses sujets, mais encore à leur compassion ; livré à la nécessité non-seulement de souffrir leurs outrages, mais même de mériter leur pitié : *Dejectus usque ad servorum, vel quod grave est contumeliam, vel quod gravius misericordiam* (*Salvianus*, *de Gubern.*, *lib.* II). A ne considérer dans la personne de David que l'inconstance de la fortune et l'humiliation de la grandeur, il y avait de quoi faire frémir tous les cœurs sus-

ceptibles des sentiments d'humanité. Mais quand David songeait que ces révolutions extraordinaires étaient les fruits de ses péchés, qu'il se souvenait du rapt de Bethsabée et du massacre d'Urie, il pleurait non pas ses malheurs, mais ses crimes et ses scandales; il se trouvait indigne de la clémence de Dieu, parce qu'il se trouvait digne de l'indignation des hommes; il adorait un Dieu vengeur, qui se soulevait contre lui comme contre un sujet rebelle, la haine et la fureur de tous ses autres sujets. Vous, ô Seigneur Jésus! par où méritiez-vous de la justice de votre Père un si sévère et si honteux traitement.

2. Non-seulement il est condamné sans crime, mais sans crime il est condamné pour les criminels : *Justus pro injustis*, dit saint Pierre (I *Epist.*, III, 18). Second degré de rigueur. Il était venu sur la terre, envoyé de Dieu pour accomplir les mystères de sa loi, pour les révéler aux Juifs et par eux au reste du monde; il en avait rendu la vérité croyable à tous les esprits, par l'évidence de ses miracles et par l'éclat de ses vertus; il avait, pour gagner les cœurs, répandu partout les grâces et les bienfaits : *Evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde, prædicare captivis remissionem et cæcis visum* (*Isai.*, LXI, 1; *Luc.*, IV, 8). C'était là sa mission, selon les prophètes; ils'en était acquitté dans toute son étendue. Il est vrai, mais ces Juifs éclairés, ces captifs délivrés, ce peuple ingrat avait abusé de ses bienfaits, de ses grâces, de ses miracles; eux, leurs pères, le monde entier. Depuis le premier pécheur, c'est-à dire le premier homme, ils demeuraient tous enveloppés dans la disgrâce de Dieu. Cependant ce Dieu tout-puissant, père du monde, et de tous les pécheurs, et de Jésus-Christ, choisit entre tous ses enfants le seul fidèle et innocent, pour expier les péchés de tous les rebelles.

Hé quoi, Seigneur! Jésus n'a eu pour objet de ses travaux que la gloire de votre nom, que de le faire connaître, adorer et sanctifier. Oui, mais les païens, les impies ont blasphémé cet adorable nom. Aaron a exposé le veau d'or à l'adoration du peuple; Achab a rendu les honneurs divins à Baal; Achas et Manassès ont consacré leurs enfants aux faux dieux, et leur ont dressé des autels. Jésus a soutenu la gloire de votre temple : il en a chassé les marchands à coups de fouet; mais Nabuchodonosor en a pillé les sacrés vases, en a renversé les murs; Héliodore a tenté d'en enlever les trésors. Jésus n'a prêché que charité, douceur et concorde entre les hommes; mais les hommes entre eux se sont entre-déchirés : Caïn a massacré Abel; les frères de Joseph l'ont vendu aux Ismaélites; Athalie a fait égorger tous les enfants de son fils. Jésus a donné partout des exemples publics de toute sorte de vertus; mais Sodome et Gomorrhe ont poussé jusqu'au ciel le cri de leur impudicité; le mauvais riche et Judas le cri de leur avarice; Hérode et Antiochus le cri de leur cruauté. Jésus enfin est innocent, mais tout le monde est coupable, et parce qu'il est innocent et seul innocent, c'est pour cela qu'il est chargé du poids des horreurs de tous les siècles et de toutes les nations. Que dis-je, hélas! c'est son Père, c'est Dieu qui l'accable sous ce poids : *Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum* (*Isai.*, LIII, 6).

O mes chers auditeurs! y pouvons-nous être insensibles? Sept cents ans avant l'exécution de ce prodigieux arrêt du Père contre son Fils, le prophète Isaïe en avait eu de Dieu la révélation. Dans quel étonnement, avec quel serrement de cœur, s'écriait-il à cette triste vue : « Est-il donc vrai qu'il a pris nos infirmités sur lui, qu'il s'est chargé de nos douleurs : *Vere languores nostros ipse tulit!* Nous l'avons vu comme un lépreux, un homme humilié, frappé de la main de Dieu, percé de plaies pour nos iniquités, écrasé, brisé pour nos crimes : *Attritus propter scelera nostra.* Le châtiment que nous méritions pour entrer en paix avec Dieu est tombé sur lui : nous avons été guéris par ses meurtrissures. Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous. Il sera donc mené à la mort comme une brebis qu'on égorge, et muet comme un agneau, il expirera dans les douleurs : *Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus obmutescet* (*Isai.*, LIII, 4-7). »

Ces soupirs, ces sanglots qui brisaient alors le cœur du prophète à la seule image de ce triste événement, sont-ils depuis ce temps-là glacés et taris dans nos cœurs? Faut-il, pour ébranler notre dureté, chercher encore un troisième degré de rigueur dans la sentence de son Père?

3. Oui, mes frères, et le voici : c'est qu'il refuse à son Fils ce qu'un juge irrité et passionné n'ose refuser au plus odieux des criminels, de l'écouter sur sa défense. Il fermera l'oreille à sa justification, il la fermera même à sa prière.

Jésus est à genoux, tantôt les yeux vers le ciel, tantôt le visage contre terre. Il crie, il élève sa voix : Mon Père, mon Père, ah! mon Père! s'il est possible, mon cher Père! *Pater, Pater mi! si possibile est, Pater mi* (*Matth.*, XXVI, 39). Vous priez, vous demandez, divin Sauveur, et vous doutez que ce que vous demandez soit possible? Et qu'y a-t-il d'impossible à votre Père? nous avez-vous trompés quand vous nous en avez instruits? N'a-t-il pas des anges qu'il peut envoyer à votre secours? Il en avait pour secourir Daniel dans la fosse aux lions (*Dan.*, XIV, 15), pour sauver Loth de l'incendie de Sodome (*Gen.*, XIX, 15), pour exterminer l'armée des Assyriens à la prière d'Ezéchias (IV *Reg.*, IX, 34), n'en aura-t-il point pour vous? Mais qu'a-t-il besoin d'envoyer des anges? ne peut-il pas se contenter de ce que vous avez déjà fait pour l'expiation de nos péchés? Une de vos larmes, un de vos soupirs, n'est-il pas d'un prix infini? ne suffit-il pas pour satisfaire à la rigueur de sa justice? Il vous a imposé le commandement de mourir, mais vous a-t-il défendu de lui en demander la dispense, et si vous la demandez, peut-il ne vous pas exaucer? Tous les jours il exauce les pécheurs, il entend

du fond de leurs cœurs leurs gémissements secrets, qu'à peine ils entendent eux-mêmes. Il n'entend point les clameurs de son Fils.

Il est vrai que ce Fils obéissant acquiesce à la volonté de son Père, et s'offre librement à l'accomplir, toute sévère qu'elle est : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* Mais cette soumission du Fils ne devrait-elle pas attendrir le cœur du Père ? Hélas ! si souvent il en use ainsi avec nous. Content de nous voir baisser la tête, il fait grâce à notre faiblesse et nous épargne le coup. Il voit Isaac sur le bûcher, Abraham prêt à lui porter le coup de la mort ; il s'en tient là, la disposition de leurs cœurs lui tient lieu de sacrifice. Aura-t-il moins de douceur et d'affection pour son Fils ? Oui, Messieurs, il prétend que le sacrifice s'achève, et que Jésus rassemblant dans son cœur et l'innocence d'Isaac et la soumission d'Abraham, éprouve toutes les rigueurs dont il lui plut alors d'exempter le père et le fils. S'il y a des égards et de la pitié, c'est pour les hommes ; nul égard et nulle pitié pour l'Homme-Dieu.

4. Ce n'est pas tout : qu'au moins innocent tel qu'il est, condamné pour les criminels sans être écouté sur sa défense, il puisse jouir en cet état des consolations attachées naturellement à l'innocence ; qu'il ait au moins l'avantage des gens de bien, de sentir qu'il souffre pour la justice, et de goûter au milieu de ses maux ce fruit propre et particulier de la vertu : non, cette faible et dernière douceur lui est encore enlevée ; il n'y aura pour lui ni joie ni tranquillité. Toutes les frayeurs de la mort, toutes les horreurs du supplice, tous les ennuis, les dégoûts dont un cœur peut être assailli, se répandent dans le sien : *Cœpit pavere et tædere, contristari et mæstus esse* (*Marc.*, XIV, 33 ; *Matth.*, XXVI, 37). Il commença d'être saisi de frayeur et de dégoût, d'avoir le cœur pressé de tristesse et d'affliction, disent les évangélistes.

Qu'est donc devenu ce désir ardent de souffrir, qui quelques mois auparavant le faisait marcher vers Jérusalem avec un visage assuré, comme vers le lieu préparé pour servir de théâtre à ses supplices (*Luc.*, IX, 51) ? Où est cette ferveur qui le portait à parler de ses souffrances futures au milieu de la gloire de sa transfiguration (*Luc.*, IX, 31). Où est le plaisir qu'il prenait à découvrir à ses apôtres le détail des ignominies de sa mort, jusqu'à regarder l'étonnement et la douleur que Pierre en témoignait comme une injure et un scandale (*Matth.*, XVI, 23) ?

Tous ces sentiments généreux semblent amortis dans son âme : il n'y reste plus que le sentiment de la mort, que Dieu lui fait goûter pour nous dans toute son amertume : *Ut pro omnibus gustaret mortem*, dit saint Paul (*Hebr.*, II, 9). Il a toujours véritablement dans le haut de son esprit la joie de la vue béatifique de Dieu. Cependant de cette source intarissable de joie il n'en découle rien dans la partie inférieure de l'âme destinée à goûter la tristesse et le plaisir. Ce sont, pour ainsi dire, deux hémisphères séparés ; l'un éclairé du jour, l'autre couvert de la nuit ; la lumière est dans l'un, mais ne s'étend point jusqu'à l'autre. Il n'y a que des ténèbres, des orages et des éclairs : tout y est dans le trouble et dans le combat.

Que fait-il en cette extrémité ? Ce que nous faisons dans nos peines ; il cherche des consolateurs pour tâcher de les adoucir. Nous en trouvons, il n'y en a point pour lui. Ses apôtres sont endormis ; il a beau leur reprocher leur sommeil et leur négligence à veiller une heure avec lui (*Matth.*, XXVI, 40), il trouve, et son Père, et les hommes, et la terre, et le ciel sourds et insensibles à sa voix. Doit-on s'étonner qu'agité par tant de divers mouvements il entre enfin dans une espèce d'agonie, où le sang se mêle avec la sueur jusqu'à découler sur la terre ? *Et factus est sudor ejus quasi guttæ sanguinis decurrentis in terram* (*Luc.*, XXII, 44).

Ce n'est pas là, chrétiens, ce qui me surprend. Quoi donc ? c'est l'excès de sa patience. Ah ! j'entends Job, tout juste et fidèle qu'il était, s'écrier à ses amis dans l'accablement de ses douleurs : *Hæc passus sum, hæc passus sum :* Vous voyez ce que je souffre, *Absque iniquitate manus meæ :* C'est sans avoir commis aucun crime de ma main ; *cum haberem mundas ad Deum preces :* C'est tandis que d'un cœur pur j'offrais ma prière à Dieu. La terre cependant est couverte de mon sang : *Terra, terra, ne operias sanguinem meum.* Terre, ne cache point mon sang, n'en étouffe point les cris. Il faut que ses cris aillent jusqu'au ciel. Car c'est là, c'est au ciel qu'est le juge et le témoin de l'innocence de ma vie ; il comparera ce que je souffre avec ce que j'ai fait : *Ecce enim in cœlo testis meus, et conscius meus in excelsis* (*Job*, XVIII, 20).

Tel était le cri de Job ; ce n'est point le vôtre, mon Sauveur, je ne vous reconnais point là. Vous n'appelez à vous ni la terre ni le ciel ; vous ne vous plaignez de rien, parce que vous reconnaissez que celui qui décharge sur vous des coups si durs est votre Dieu, votre Père ; et vous adorez sa main, loin de vouloir l'éviter. Adorons-la, mes frères, et dans cet excès apparent d'injustice et de dureté reconnaissons la justice du tribunal de notre Dieu : *Tribunal Domini.* Ce sera le fruit de ce premier point.

Pour quelle raison, selon saint Paul, Dieu réduit-il son Fils à ce déplorable état où nous l'avons contemplé ? *Ad ostensionem justitiæ suæ* (*Rom.*, III, 25) : C'est, dit-il, pour faire éclater sa justice et la rendre évidente à tout l'univers. Que ne dit-il plutôt pour faire éclater sa puissance et son domaine absolu ? Non, mais précisément pour faire éclater sa justice : *Ad ostensionem justitiæ.* Comment et en quoi ? pour nous convaincre et nous imprimer dans l'esprit, ce qui n'y entre jamais bien, ce qui n'y peut entrer assez fortement, ce que nous tâchons de nous cacher par tous les artifices possibles, à savoir, que le péché étant l'offense de Dieu, le premier de tous les êtres, est par

conséquent le premier de tous les maux; qu'il n'y a dans le monde aucun mal qui soit comparable au péché; que pour punir le péché tous les maux du monde sont trop légers; que pour éviter le péché tous les maux du monde sont supportables; en un mot, que l'éloignement des occasions du péché, et la punition des désordres du péché, sont les ressorts les plus efficaces et en même temps les plus communs de la providence de Dieu dans le gouvernement du monde.

Voilà, dis-je, Messieurs, ce que nous avons peine à comprendre, et ce que Dieu nous veut faire comprendre par le traitement rigoureux qu'il exerce sur son Fils: non pas qu'il ait péché, mais parce qu'il a pris sur lui le péché des hommes et s'est fait caution pour les hommes: *Factus pro nobis maledictum* (*Galat.*, III, 13); parce qu'il porte en lui non pas le péché, mais l'ombre, la ressemblance et l'apparence du péché: *In similitudinem carnis peccati* (*Rom.*, VIII, 3). C'est donc le péché qui attire sur lui tout le poids de la colère divine, et par conséquent sur nous; c'est ce qui cause tous les maux qui accablent l'univers; c'est ce qui empêche le succès des plus justes entreprises. Si nous ne voulons pas entrer dans cette vérité par la force de la raison, que n'y entrons-nous du moins par la force de l'expérience? Nous l'éprouvons ainsi, depuis qu'il y a sur la terre des hommes et des pécheurs.

Nous voyons les Hébreux marcher contre les nations infidèles, au milieu d'eux l'arche portée par les ministres sacrés, dans tout le camp les prières, les sacrifices (I *Reg.*, IV, 6); et cependant les Hébreux, le peuple de Dieu, vaincus par les ennemis de Dieu: pourquoi? c'est qu'il ne faut qu'un péché, qu'un seul péché, même d'un particulier, pour effacer le mérite des sacrifices. Il ne faut que la convoitise et la désobéissance d'Achan pour attirer sur l'armée d'Israël une impression de terreur qui engourdisse tous les bras et glace tous les courages (*Josue*, VII, 13). Il ne faut qu'une vanité du fidèle et pieux Ezéchias pour faire fondre un déluge de malheurs sur toute sa postérité (IV *Reg.*, XX, 25). Tous les saints livres sont remplis de ces menaces des prophètes; que Dieu recherchera les péchés des pères sur leurs enfants, et des enfants sur leurs pères; des maîtres sur les serviteurs, et des serviteurs sur les maîtres: recherche qui presque toujours a les châtiments temporels pour objet et pour effet. Pourquoi sommes-nous surpris de l'exécution de ces menaces?

Nous gémissons quand nous voyons les douze tribus d'Israël déchirées en factions, le sceptre de Salomon brisé en deux, une partie arrachée à son fils passer à un sujet rebelle (III *Reg.*, II, 35). Ah! nous devions gémir quand nous voyions Salomon scandaliser tous ses sujets par l'éclat de son idolâtrie, et dès lors nous devions penser que Dieu, pour l'en punir, saurait bien prendre son temps. Nous pleurons quand nous voyons David dessécher de douleur à la vue des désordres de sa famille, et contraint de fuir devant son fils révolté. Nous devions pleurer quand nous le voyions déshonorer la couche de son sujet, et lui ôter la vie après lui avoir ravi sa femme (II *Reg.*, XI, 4). Il fallait dès lors nous souvenir qu'il y a là haut un vengeur attentif aux crimes des rois; que s'il ne se venge pas toujours, c'est à nous d'adorer sa patience, de confesser avec humilité qu'il a droit de se venger, et de ne pas murmurer quand il se venge.

Ainsi, de tous les autres maux qui inondent l'univers, les guerres, les stérilités, les pestes, les incendies, tout cela n'est rien devant Dieu. Le péché seul est un mal digne de l'attention singulière de Dieu. Ce péché cependant, ce péché n'est rien devant nous; nous les accumulons sans remords, pour éviter une disgrâce ou une perte de biens, pour maintenir un point d'honneur ou un rang imaginaire. Injustices, fourberies, perfidies et calomnies, rien ne coûtera pour y réussir. Dieu, de son côté, déchargera fléaux sur fléaux, tempêtes sur tempêtes, maux sur maux, pour arrêter un seul péché ou punir un seul péché. De quel côté est la justice? Où est le droit et la raison?

Si elle est du côté de Dieu, nous sommes donc bien criminels de commettre si aisément ce que Dieu punit si sévèrement? nous sommes donc bien aveuglés de nous figurer le péché comme quelque chose de léger, puisqu'il n'y en a point de si léger que Dieu n'ait droit de punir, et qu'il n'ait puni en effet avec des rigueurs extrêmes. Nous sommes donc bien présomptueux de croire qu'en notre personne il doive laisser impuni ce qu'il a puni si souvent avec tant d'éclat sur tant de têtes illustres? Nous sommes donc bien insensés de nous flatter que tout le poids et tout le corps du péché qui réside habituellement en nous n'y aura nulle suite et nul effet, quand nous voyons la seule ombre du péché réduire le Fils de Dieu aux dernières extrémités de l'ignominie et de la douleur?

Non, je ne m'étonnerai plus, ô mon Dieu! des révolutions qui arrivent dans le monde. Jésus-Christ baigné dans son sang et rampant dans la poussière aux yeux d'un Père et d'un Dieu, m'est une source de lumière qui dissipe tous mes nuages et toutes mes difficultés, un motif de consolation qui arrête tous mes murmures et qui adoucit tous mes maux. Comment, fidèle et chrétien, tel que je veux le paraître et que je dois l'être en effet, me plaindrais-je des rigueurs qu'il doit exercer sur moi, comparant non-seulement mes disgrâces et mes douleurs avec les tourments de son Fils; mais l'énormité de mes péchés avec sa parfaite innocence? Il faut donc le confesser, et nous le confessons, Seigneur. Vous êtes saint, vous êtes juste, et justes vos jugements, sur votre Fils, sur moi, sur nous et sur toutes les créatures. Ces désordres qui nous troublent et qui nous semblent évidents dans votre gouvernement, ce scan-

dale surtout qui nous saisit en considérant le jugement porté contre Jésus-Christ, est un miracle éclatant de votre justice : *Tribunal Domini*. Voyons un second miracle : c'est la punition du monde pécheur dans le plus grand succès de son péché : *Judicium mundi*.

SECONDE PARTIE.

Il y a dans le christianisme une vérité des plus importantes et des plus certaines, dont cependant les chrétiens ont peine à convenir : c'est que le succès du pécheur dans ses passions est sa confusion et son châtiment. Vérité connue dans tous les siècles fidèles ; et si le pécheur ne la connaît pas, c'est qu'il ne se connaît pas et ne se sent pas lui-même. Ouvrons-lui l'Ancien Testament, il y entendra Dieu dire à David : « Mon peuple a refusé d'écouter ma voix. Qu'ai-je fait? je l'ai abandonné au gré des désirs de son cœur : il ira comme il lui plaira : *Dimisi eos secundum desideria cordis eorum*, *ibunt in adinventionibus suis* (*Psal.* LXXX, 13). » Ouvrons-lui l'Evangile, il entendra saint Paul dire aux Romains : « Les savants ayant connu Dieu, ne lui ont pas rendu la gloire qui lui était due. C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs et aux passions de leur cœur : *Tradidit illos Deus in desideria cordis eorum* (*Rom.*, I, 24). » Cet abandon, cette facilité, ce succès apparent de l'homme dans ses passions, dans tout ce qu'il entreprend et dans tout ce qu'il se propose pour objet de sa joie et de son bonheur, c'est au contraire son malheur, sa honte, son châtiment, la vengeance que Dieu exerce sur lui dès cette vie ; et comment? par les embarras, les égarements, les précipices, les misères de toutes façons, où le pécheur, emporté par le succès et l'impunité de ses passions, se laisse infailliblement engager : *Judicium mundi*. En voici la preuve : écoutez-moi.

La mort de Notre-Seigneur fut l'ouvrage commun, et en même temps le plus grand succès de toutes les passions qui règnent dans le cœur de l'homme. Quel triomphe pour ses ennemis de le voir cloué sur la croix ! Ne se crurent-ils pas au comble de leurs désirs? cependant il n'y en eut pas un qui n'y trouvât son supplice.

Ainsi de nous, mes frères, et pour vous le persuader, voyons en détail, par rapport aux diverses dispositions du cœur humain, les effets d'une passion heureuse et contente dans un cœur bas, dans un cœur malin, dans un cœur mou, dans un cœur ambitieux, dans un cœur violent et furieux. Ce cœur lâche et bas, c'est celui de Judas ; ce cœur malin, c'est celui des pharisiens ; ce cœur mou, c'est celui d'Hérode ; ce cœur ambitieux, c'est celui de Pilate ; ce cœur furieux et violent, c'est celui du peuple juif. Prenez là, pécheurs, votre modèle, et dans le secret de votre conscience rendez-vous justice à vous-mêmes, et gloire à la vérité.

1. Une des plus sensibles afflictions de Jésus-Christ dans sa passion fut de se voir trahi par un de ses douze plus chers disciples. Judas était une âme basse : cette bassesse hors de l'occasion du péché pouvait passer pour humilité, dans l'occasion elle devint avarice. Il était chargé du soin des aumônes que l'on faisait à son maître, et cet emploi le familiarisa tellement avec l'argent, qu'il en ressentit bientôt le charme. Il ne songea plus qu'aux moyens d'en amasser. Son attachement à son Maître et à son apostolat ne fut plus qu'un attachement à contenter sa passion sordide, et à se prévaloir des facilités qu'il trouvait pour cela dans son état. Le parfum répandu par Madeleine aux pieds du Sauveur réveilla sa convoitise : il eût mieux aimé que le prix de ce parfum qu'il estimait trois cents deniers eût été converti en aumônes pour les pauvres, et remis entre ses mains ; il en eût tiré son tribut secret, selon sa coutume.

Frustré de ce gain, que fait-il? il veut s'en dédommager, dût-il en coûter la vie à son Maître ; il va trouver les chefs de la Synagogue, il s'offre à le livrer ; le marché se fait, et l'amour de l'argent possède si fort son âme que ce même Judas qui mettait le parfum de Madeleine à trois cents deniers vend son propre Maître pour trente.

Arrêtons-nous là, Messieurs : quand dans la passion de Judas il n'y aurait point d'autre châtiment que d'être obligé, pour la contenter, de violer tous les devoirs de l'honneur, de la reconnaissance et de la fidélité, jusqu'à vendre son bienfaiteur, son Maître, et le vendre à si bas prix ; une si infâme lâcheté n'est-elle pas, à quiconque a de la raison, un honteux supplice? il en fait cependant son bonheur et son plaisir.

Quelle joie pour lui d'avoir gagné la confiance des grands, des pontifes, des magistrats, par un si important service ! Quelle joie de n'avoir trouvé nul obstacle à l'exécution de son dessein, ni de la part des disciples, ni de la part de Jésus-Christ ; d'avoir soutenu leurs regards, leurs défiances, leurs questions dans tout le temps du festin, sans se troubler ; de les avoir quittés assez à propos pour avoir le temps d'assembler sa troupe, et de tomber sur sa proie au lieu et au moment qu'il se l'était proposé ! Quel plaisir de se représenter son étonnement, quand il eut vu sa troupe renversée d'abord à la première parole de Jésus, se relever aussitôt avec un nouveau courage, et le traîner lié par les champs et par les rues, au logis de ses ennemis ! Voilà trente deniers bien gagnés, un grand succès, une passion bien contente !

Mais que vois-je le lendemain? cet homme d'intrigue et d'industrie, qui s'applaudissait du succès de sa trahison, n'en ressent plus que la honte. Il court, déchiré de remords, à l'assemblée des anciens, rendre témoignage à l'innocence du prisonnier, dénoncer son propre crime, et jeter à leurs pieds cet argent maudit, l'objet de sa complaisance et le fruit de sa cupidité. Mais, ô triste couronnement d'une passion parvenue au comble de ses désirs ! je le vois aussitôt après pendu. Par quel arrêt? par celui qu'il a porté et

exécuté contre lui-même. Il a été son juge et son bourreau. Sa bassesse et sa lâcheté n'ont fourni à son désespoir rien de plus noble pour mourir qu'une potence et un licou. Son cœur n'a pas même été assez généreux pour croire le cœur de Jésus susceptible des sentiments de miséricorde et de pardon; il s'en est cru indigne, il s'est abandonné à la cruauté de ses remords.

Hé! mes chers auditeurs, vous imaginez-vous que ce soit là le seul avare qui meure étranglé par ses remords! Tous ces avares odieux qui trafiquent de la faim, de la soif et du sang des peuples, qui par des usures criantes ôtent aux pauvres les moyens de subsister, aux négociants les moyens de soutenir leur commerce, aux officiers les moyens de servir le prince et l'Etat, au prince les moyens de dompter comme autrefois les ennemis de sa couronne, aux sujets les moyens de fournir au prince les secours nécessaires pour les dompter; ces hommes sans humanité payent tous les jours malgré eux le tribut à la nature; on les voit mourir chacun à leur tour. Combien en voit-on rendre en mourant ce qu'ils ont pillé! Lâches imitateurs de Judas dans son avarice, leur vient-il en pensée d'imiter sa restitution? Non, l'endurcissement, l'obstination, le désespoir est la fin ordinaire des avares. Avec d'autres passions plus molles on se jette quelquefois à la mort entre les bras de la miséricorde, et l'on ne désespère point d'y pouvoir trouver son pardon. Mais quand, pour l'obtenir, il s'agit de renverser une fortune qui est l'ouvrage de quarante et cinquante ans d'injustices et de concussions, de réduire des enfants, hautement et richement établis, à la poussière de leur première origine, ces malheureux, réduits à n'emporter avec eux de tous leurs biens qu'un suaire et un cercueil, ne peuvent se résoudre à ne pas porter l'orgueil de leur avarice jusque dans la pourriture et la cendre de leur tombeau. Cependant, assurés par la foi et par la raison qu'il n'y a point de pardon sans restitution, il faut bien qu'ils meurent désespérés, puisqu'on ne voit point qu'après leur mort leurs héritiers soient moins riches, ni les pauvres qu'ils ont pillés moins malheureux. Voilà dans un cœur lâche et bas le succès d'une passion sordide : c'est la punition de Judas et la vengeance du Sauveur : *Judicium mundi.* Voyons dans un cœur malin le succès d'une passion maligne.

2. A ce caractère, Messieurs, vous n'avez pas de peine à reconnaître les scribes, les pharisiens, ni l'envie qui les domine. Il y avait longtemps qu'ils regardaient Jésus-Christ comme le censeur de leurs désordres et de leur hypocrisie. Le péril de se voir décrédités leur avait fait former de leur intérêt particulier une cause publique et générale, un intérêt d'Etat et de religion. Que de complots, d'intrigues, d'assemblées! Il faut qu'il meure, c'est pour eux un point fixe et capital. Et leurs raisons? c'est qu'il fait un nombre infini de miracles : *Ecce hic homo multa signa facit;* c'est que tout le monde va croire en lui, tout le monde court après lui : *Omnes credent in eum;* c'est que ces attroupements serviront de prétexte à la défiance des Romains, pour venir à main armée renverser le temple et détruire la nation : *Venient Romani, et tollent gentem nostram et locum.* Le remède à tant de maux quel est-il? La mort d'un seul homme : *Expedit ut unus homo moriatur, et non tota gens pereat* (*Joan.*, XI, 47-50).

Que de voiles artificieux pour couvrir la malignité de leur envie! Que n'avaient-ils point fait pour tâcher de le prendre ou de le tuer, tantôt animant la populace contre lui, tantôt l'accablant de pierres, apostant des gens exprès pour lui faire des questions odieuses et captieuses, capables d'attirer sur lui l'indignation des puissances et des magistrats? Il s'était toujours tiré de leurs piéges et de leurs mains, tantôt par la sagesse de ses réponses, et tantôt par sa lumière à prévoir et prévenir leurs desseins, tantôt même en se rendant invisible et passant au milieu d'eux sans être aperçu. Le voilà pris enfin, dans leurs fers, en leur puissance; il ne leur échappera pas

En tout cela, s'ils avaient été animés d'un vrai zèle de religion, la religion les eût conduits par la voie des procédures déterminées dans la loi. Pour juger de sa doctrine et de la vérité de ses miracles, on eût cité pour témoins non-seulement ses ennemis qui tournaient contre lui quelques-unes de ses paroles ambiguës et mal entendues, mais on eût appelé ces aveugles éclairés, ces boiteux redressés, ces morts ressuscités; tous ces miracles prétendus eussent été examinés à la balance du sanctuaire. On y eût joint les oracles des prophètes et tout ce qu'ils avaient prédit des mœurs et des œuvres du Messie; on en eût fait le parallèle avec les vertus et les faits de Jésus, et de tout cela l'on eût formé l'arrêt de vie ou de mort; on l'eût reçu comme le Christ, ou puni comme un imposteur. C'est ainsi que l'on procède en matière de jugement, quand on suit les formes du droit et les règles de la raison.

Mais quand la passion domine, et surtout celle de l'envie, enhardie par le succès et autorisée par la faveur, à quels excès d'iniquité, d'insolence, d'extravagance et de cruauté ne va-t-on pas? On ne garde plus nulle mesure, on met tout respect sous les pieds, on ne s'étonne point de l'indignation des sages et du scandale public, on pousse à bout la jalousie, et pourvu qu'on la contente on ne rougit plus de rien.

C'est ainsi que les pharisiens et leurs suppôts agissent envers Jésus-Christ : ils le traînent chez le grand prêtre, ils l'accusent à grands cris, ils produisent leurs témoins; mais leurs dépositions s'accordant mal et ne le chargeant pas assez pour fonder un arrêt de mort, le grand prêtre est réduit à chercher de quoi le condamner dans ses réponses et par les questions qu'il lui fait. Ses réponses mêmes ayant déplu aux officiers du grand prêtre, un d'entre eux ose lui couvrir le visage d'un soufflet à la vue de l'assemblée

(*Joan.*, XVIII, 19, etc.). On porte encore l'impudence et l'inhumanité plus loin : toute la nuit on l'abandonne à l'indiscrétion des soldats et des valets, qui se font un plaisir de l'insulter, de le frapper, de lui donner des coups de poing, des soufflets, de lui cracher au visage, et de lui bander les yeux en criant : *Devine qui t'a frappé* (*Matth.*, XXVI, 67; *Marc.*, XV, 65).

Vous voilà donc, Dieu de majesté, devenu l'objet des railleries et des insolences de la canaille. O front couvert de gloire, trône de la modestie et de la pudeur, maintenant souillé d'ordures et chargé d'outrages! vos ennemis ont grand sujet de se flatter de leur succès : voilà leur envie bien satisfaite, leur réputation et leur intérêt bien à couvert des invectives de Jésus-Christ, leur temple et leur nation bien en sûreté contre la vengeance des Romains! Ils viendront, disaient les scribes, ces Romains viendront sur nous si cet homme n'est mis à mort : *Venient Romani*. Sans doute ils viendront malgré vous; mais c'est votre envie acharnée contre ce Dieu-Homme, et assouvie par sa mort, qui attirera leur puissance et leur fureur contre vous, qui détruira le temple et la nation, le gouvernement et la religion. Tout ce que vous prétendiez éviter en sacrifiant Jésus-Christ à votre envie ne manquera pas de vous arriver, Dieu se faisant, pour ainsi dire, un plaisir de confondre la malignité de l'envie par le succès de sa malignité : *Judicium mundi*. Venons aux molles passions et découvrons-en les suites.

3. Hérode est assez connu. On sait sa vie déréglée et les honteux excès où la volupté le porta; cependant il n'avait point l'âme méchante : je dis le jeune Hérode qui possédait la Galilée et se trouvait alors dans Jérusalem. Il était comme la plupart des jeunes gens nés dans une haute fortune, avec un fond de bonnes qualités qu'ils ont reçues de la nature, et que la fortune corrompt dès qu'ils commencent à la goûter; portés au bien tandis qu'ils ne sentent pas ce qu'ils sont, emportés au plaisir aussitôt qu'ils se connaissent. Hérode, ayant encore quelque étincelle de ses premières et douces inclinations, faisait le mal, mais à regret. Il donnait la tête de Jean-Baptiste au caprice d'une femme : il ne laissait pas d'en soupirer : *Contristatus est rex* (*Marc.*, VI, 26). Il entendait parler des miracles de Jésus-Christ et de la sainteté de sa doctrine : il s'imaginait que c'était Jean-Baptiste ressuscité : *Dicebat quia Joannes Baptista resurrexit* (*Marc.*, VI, 15). Il n'avait pas oublié que Jean-Baptiste lui avait reproché son adultère : il ne laissait pas de vouloir voir Jésus-Christ, au péril d'ouïr encore de pareilles vérités. *Erat cupiens ex multo tempore videre eum* (*Luc.*, XXIII, 8). Surtout il souhaitait ardemment de lui voir guérir quelque aveugle ou ressusciter quelque mort : *Cupiebat signum aliquod videre ab eo fieri* (*Ibid.*). Voici l'occasion qu'il souhaitait : on lui amène Jésus; un grand monde, une foule de courtisans. Montrez votre pouvoir, Seigneur; un seul miracle, une voix du ciel, une lumière, quelque chose au-dessus des règles ordinaires de la nature, il n'en faut pas davantage pour briser tous ces cœurs endurcis, une grande cour tout entière; ils n'attendent qu'après cela pour demeurer convaincus de leur religion, pour changer de vie; ils veulent voir : faites-leur voir, du moins pour les mettre dans leur tort. Tous les jours pour un peuple vil vous prodiguez les miracles, ils vous échappent des mains. Rien, il se tait : non-seulement point de miracle, mais pas un mot : *At ipse nihil respondebat* (*Luc.*, XXIII, 9).

Rien, Seigneur? Ah! parlez du moins. Si vous ne voulez pas leur accorder des miracles, leur pouvez-vous refuser l'instruction, les reproches, les menaces? Eclatez, criez, tonnez contre leurs déréglements : vous êtes si zélé contre les scandales publics! C'est ici la source du mal, les grands sont l'exemple du peuple. Aurez-vous moins de courage que Jean-Baptiste? Avec quelle force a-t-il parlé contre les débauches d'Hérode! Il y a perdu la vie, mais Hérode n'a point changé. Qu'il soit attiré par vos discours, s'il n'est pas converti par vos miracles : *At ipse nihil respondebat*. Non, pas une seule parole, pas la moindre marque d'attention ni de considération : silence, indifférence, insensibilité, mépris. Et ce silence de Dieu, c'est, Messieurs, la foudre de Dieu contre les âmes ensevelies dans les molles voluptés.

Représentez-vous le progrès de la volupté dans l'âme des grands et des riches, au préjudice de la foi et de la vertu. Dociles d'abord à ces saintes impressions, ils ne trouvent nulle peine à les suivre, ils croient ce qu'on leur apprend. A mesure qu'ils croissent, ils ont plus de peine à croire, et de dociles qu'ils étaient, ils deviennent curieux, et de curieux incertains, et de l'incertitude entretenue et fomentée par le goût des plaisirs sensibles, ils passent au dégoût des biens et des vérités qui sont au-dessus des sens; du dégoût de ces vérités, ils en viennent jusqu'au mépris; ils se moquent des devoirs de la religion, des maximes de la pudeur; ils en négligent la mémoire, ils en chassent les remords.

Tel est Hérode au milieu de sa cour. Dieu lui avait parlé par la bouche de Jean-Baptiste; il l'avait écouté, respecté et admiré; mais il l'avait persécuté, emprisonné et massacré : respecté par politique et peut-être par conscience, massacré par complaisance aux complices de son impudicité. La langue muette de Jean rend celle de Jésus muette. Il se tait, parce qu'en vain son ministre avait parlé. L'impunité du prince dans son crime aussi bien que dans ses plaisirs étouffe dans son cœur la voix de ses propres remords. Ainsi, ayant forcé le Précurseur au silence, et ne pouvant forcer le Maître à parler, sa conscience devient sourde, il méprise également et la vérité qui parle et la vérité qui se tait. La vérité devient l'objet de ses railleries; il trouve autour de lui des troupes de flatteurs disposés à lui applaudir,

à se moquer de Jésus-Christ. Il est enfin chassé, couvert de la robe blanche et chargé d'affronts : *Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo, et illusit, et remisit* (*Luc.*, XXIII, 11).

Que voyez-vous là, Messieurs, que vous ne voyiez tous les jours dans la vie des gens de plaisir ? Par où parviennent-ils au mépris de la religion, que par une longue résistance aux lumières de leur raison, aux avis des personnes sages, aux reproches de leur propre cœur : tous organes de la vérité que leur libertinage et leur dureté rend inutiles ? Quel gré ne se savent-ils pas de s'être mis au-dessus de ces réflexions importunes qui empoisonnent le plaisir ? Que Dieu se présente alors à leur pensée ou leur soit présenté par les gens de bien, comment sera-t-il reçu ? comme Jésus-Christ par Hérode ; avec raillerie, avec mépris : *Sprevit autem et illusit.*

Mais ce mépris sera-t-il sans retour de la part de Dieu ? Jésus-Christ moqué, outragé, chassé avec confusion, laissera-t-il Hérode et ses railleurs impunis ? Dieu n'a-t-il pas dit que qui le mépriserait tomberait dans le mépris : *Qui contemnunt me erunt ignobiles* (I *Reg.*, II, 30). N'a-t-il pas dit qu'à la mort il se moquerait de ceux qui se moquent de lui : *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo* (*Prov.*, I, 26). Ce n'est qu'à la mort, dites-vous, et c'est de quoi les libertins se mettent fort peu en peine. Mais, aveugles insensés, quand vous ne seriez point frappés de l'opprobre éternel d'être réprouvés de Dieu, n'êtes-vous point touchés de l'ignominie publique inséparable de la débauche, quand elle n'est plus retenue par aucun frein d'honneur ni de religion ? Vous méprisez Dieu, Dieu vous méprise : y a-t-il quelque ressemblance entre vos mépris et les siens ? vos armes sont-elles pareilles ? Hérode renvoie Jésus-Christ chargé de la robe blanche et de la raillerie de ses courtisans : ses mépris ne vont pas plus loin. Mais le mépris que fait Jésus-Christ d'Hérode, en ne daignant pas lui parler, ni peut-être le regarder, quelles suites n'a-t-il pas contre l'honneur, le repos, la fortune, la vie de ce prince, indépendamment de son salut ? Hérode abandonné par le silence du Sauveur à ses honteuses voluptés, aux mauvais conseils de la femme qui en était le scandaleux objet, devient l'objet du mépris de ses sujets, de sa nation entière, des Romains et de l'empereur (*Joseph.*, *Antiq. l.* XVIII, *c.* 5) : il meurt dépouillé de ses Etats, exilé dans une terre étrangère. Hé ! Messieurs, vous n'êtes point tous des Hérodes ni des princes, mais en quelque rang que vous soyez, sur le tribunal, sur le trône, autour du trône ou à ses pieds, dès que vous ressemblerez à Hérode par le cœur, c'est-à-dire par le désordre et la mollesse du cœur, ne comptez pas plus que ce prince sur la soumission de vos sujets, le respect de vos serviteurs, la confiance de vos amis, la crainte de vos ennemis, l'estime de vos égaux, l'affection ni l'appui de ceux qui sont au-dessus de vous. Quelque nom que vous portiez et quelque éclat qui l'environne, il n'éblouira point le public, il ne lui imposera point : on sentira votre faible et on le méprisera. Le mépris que vous aurez eu pour Dieu, pour l'honneur et pour la raison, retombera sur vous-même, et vous justifierez cet oracle du Tout-Puissant, que quiconque le méprise est à son tour méprisé, sans honneur, sans gloire et sans nom : *Qui contemnunt me erunt ignobiles.* Jugement terrible de Dieu, sur les molles passions. L'est-il moins sur les passions dont le monde se fait plus d'honneur, sur l'ambition, sur le désir d'une haute et ample fortune ? Pilate nous l'apprendra.

4. Pilate, gouverneur d'un pays qui par sa situation servait de rempart aux Romains contre les rois et les nations les plus redoutables de l'Asie, avait lieu d'aspirer, comme ses prédécesseurs, aux commandements des armées, aux honneurs du triomphe, aux plus belles dignités du sénat et de la cour. Il ne fallait pour cela que l'occasion et la faveur. Tibère, successeur d'Auguste et fort différent de lui dans sa conduite et dans ses mœurs, n'ayant que sa défiance et son caprice pour lois de gouvernement, n'accordait guère sa faveur qu'à la basse complaisance et à l'aveugle servitude. Aussi fut-ce par ces ressorts que Pilate se proposa de pousser sa fortune et de remplir son ambition. Le désir de plaire à César (*Joan.*, XIX, 13) lui avait déjà fait sacrifier à cette passion tout le ménagement qu'il aurait dû avoir pour l'attachement des Juifs aux cérémonies de leurs pères et au culte de leur religion, jusqu'à vouloir introduire dans Jérusalem les images de César, jusqu'à troubler leurs sacrifices par des meurtres, au péril de révolter les esprits et de les porter à la sédition (*Joseph.*, *Ant. lib.* XVIII, *cap.* 4).

Quelle occasion trouve-t-il dans la cause de Jésus-Christ d'exercer sa politique ? Un grand peuple attroupé à la porte de son palais lui amène à hauts cris le prisonnier. Les accusations ne peuvent être ni plus vives ni plus conformes à son dessein : *C'est*, disent-ils, *un séditieux qui pervertit notre nation, qui veut nous détourner de payer le tribut à César, et qui se dit le roi Messie* (*Luc.*, XXIII, 2). Le Sauveur interrogé, ses réponses bien pesées, la modestie et la douceur qui paraissait sur son visage et dans le peu de paroles qui échappaient à sa sincérité, peut-être un air de grandeur que sa divinité laissait agir sur l'esprit de ce païen, tout cela fit revivre en lui les sentiments de la justice et de l'équité romaine : il reconnut l'innocence de Jésus-Christ. Il ne put même s'empêcher de le déclarer publiquement : il sortit et leur dit : *Je ne trouve rien de criminel en cet homme.* Effort de générosité qui eût pu avec la grâce le conduire à son salut, s'il eût persisté à la soutenir contre la haine du peuple et contre sa propre ambition. Mais les cris ayant redoublé, craignant d'ailleurs la sédition dans une affaire où l'honneur de César paraissait intéressé, à quoi ne se porte-t-il point, et que n'imagine-t-il point pour

se tirer du péril, ou de blesser sa conscience en condamnant l'innocent, ou de nuire à sa fortune en lui sauvant la vie.

Le moyen le plus court, c'était de se décharger de l'obligation de juger. C'est ce qu'il fit dès qu'il sut que Jésus était de Galilée : il se pressa de le renvoyer à Hérode, comme à son prince et à son juge naturel. L'artifice n'ayant pas réussi, il en mit un autre en usage : il s'avisa d'offrir aux Juifs la punition d'un autre prisonnier odieux à tout le pays par le meurtre et par le vol (*Marc.*, XV, 7; *Joan.*, XVIII, 40); il leur mit l'un et l'autre en parallèle, et leur laissa la liberté du choix. Second artifice aussi vain que le premier : Barabbas est préféré par l'opiniâtreté des Juifs. Il essaye un troisième artifice, et ne pouvant vaincre leur haine, il tâche de l'adoucir, en réduisant Jésus au point de leur faire pitié. Peu lui importait d'être cruel, pourvu qu'il ne le fût pas jusqu'à lui ôter la vie : *Je le renverrai*, dit-il, *après l'avoir fait châtier* (*Luc.*, XXIII, 16). Dans le moment, une troupe de soldats lui ayant déchiré le corps d'une grêle de coups de fouet, ils ajoutèrent à la barbarie les plus indignes affronts : ils le couvrirent d'un manteau d'écarlate, ils lui donnèrent pour couronne un chapeau d'épines entrelacées, et pour sceptre un roseau dans la main (*Matth.*, XXVII, 28; *Joan.*, XIX, 1).

Ce fut dans ce sanglant et ridicule appareil que Pilate le produisit à la populace irritée, et crut avoir trouvé le secret de l'apaiser, tournant l'affaire en moquerie, et commençant lui-même à se moquer : *Voici l'homme* (*Joan.*, XIX, 5), dit-il, voici votre roi. Voilà sa force et son pouvoir. Mais vous-même, ambitieux et faible magistrat, où est votre force, votre pouvoir et votre crédit sur les Juifs? Il se sent accablé des clameurs du peuple : « Otez-le de là! s'écrie-t-on; qu'il soit crucifié, qu'il meure : *Tolle, tolle, crucifige!* Nous n'avons point d'autre roi que César. Si vous renvoyez celui-ci, vous n'êtes point ami de César. Quiconque se dit roi se déclare ennemi de César (*Joan.*, XIX, 12, 15). » César, le nom de César, de toutes parts retentit à ses oreilles et réveille dans son cœur son ambition presque éteinte sous ses remords. Il faut enfin conclure et prendre parti. Quel est-il? Etrange ascendant de la passion sur la raison! mais plutôt étrange illusion dans les ménagements de la fausse politique! Il se fait apporter de l'eau, se lave les mains à la vue du peuple, et crie à pleine voix : *Je suis innocent du sang de ce juste, et c'est vous qui en répondrez* (*Matth.* XXVII, 24). Voilà ce qu'il accorde à la justice, et ce qui suffit selon lui pour faire taire ses remords. Mais d'un autre côté, pour satisfaire au peuple et à César, et par là mettre son crédit et sa fortune en sûreté : *Prenez-le*, dit-il, *crucifiez-le*. En même temps il le livre et l'abandonne à la volonté de ses ennemis : *Abjudicavit fieri petitionem eorum* (*Luc*, XXIII., 24).

Le voilà donc au bout de toutes ses industries. Il a fallu porter le dernier coup, et ce dernier coup est le triomphe de son grand et profond génie. Il voulait regagner l'affection du peuple, il voulait s'avancer dans les bonnes grâces de César. Deux projets difficiles à réunir, et plus encore à faire réussir. Il en a trouvé l'art à peu de frais : il ne lui en a coûté que sa conscience. Ah! politique malheureux! il y a d'autres tribunaux que le vôtre, et d'autres juges que vous. Il y en a là-haut; il y en a même sur terre, et tandis que vous jouissez du plaisir de vos injustices, César même est sur le point d'en envoyer en Judée le vengeur (1). Vous en serez chassé pour venir rendre compte à Rome des violences de votre gouvernement : vous serez même chassé de votre patrie par un exil ignominieux, et la fortune qui était l'objet de votre ambition ne vous prépare point d'autre faveur que celle de vous conduire à la mort par le désespoir.

5. Vous enfin, Juifs inhumains, implacables ennemis de votre Sauveur et de votre Dieu, qui avez si heureusement servi la fureur de vos pontifes, on vous a tout accordé : votre haine et la leur est assouvie. Vous avez tiré des prisons ce Barabbas, digne de votre protection par la sédition, l'homicide, le brigandage; et vous conduisez à la mort ce Jésus, digne de votre horreur par ses bienfaits, ses miracles et ses vertus. Il est temps de chanter victoire. Criez bien haut : « Que son sang soit sur vous et sur vos enfants : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros* (*Matth.*, XXVII, 25). »

Il y sera, misérables, il y sera dans peu d'années, et plusieurs d'entre vous le sentiront tomber sur eux à grand flots : votre ville, votre pays en seront couverts et inondés; il allumera la famine dans vos murs, l'incendie dans votre temple et dans votre sanctuaire, la fureur entre vos citoyens, qui se déchireront par leurs factions; la rage dans le cœur de vos femmes, qui dévoreront leurs enfants. Alors son sang sera sur vous : *Sanguis ejus super nos*. Mais il y sera longtemps. Vous deviendrez l'horreur et le mépris de toutes les nations; nul asile pour vous dans tout l'univers; les siècles s'écouleront sans que votre malheur finisse. Alors son sang sera sur vos enfants : *Sanguis ejus super filios nostros*. Il y est encore, il y sera jusqu'à la consommation des temps. Jésus-Christ vous l'avait prédit, vous l'aviez souhaité vous-mêmes. Vous devez donc être contents, et Jésus est bien vengé.

Chrétiens, êtes-vous convaincus de la misère extrême des pécheurs dans le succès de leurs passions, et de la rigueur du jugement que Dieu exerce contre eux en les rendant malheureux par leur bonheur même : *Tribunal Domini, judicium mundi?* En cela même n'adorez-vous pas sa puissance? Vous la reconnaîtrez encore mieux sur le Calvaire, en le contemplant sur la croix : *Potestas crucifixi* : c'est où je vais vous conduire.

TROISIÈME PARTIE.

Il est temps que la victime soit immolée:

(1) Vitellius. *Voy.* Josèphe, *Antiq. l.* XVIII, *c.* 5; Eusèbe, *Hist. Ecclés. l.* II, *c.* 7.

on la traîne enfin à l'autel; mais la pompe en est cruelle. On charge la victime des instruments de sa mort. L'innocent Jésus, aussi bien que le juste Isaac, porte sur lui le bois qui doit servir à l'holocauste. On arrive sur le Calvaire, on le dépouille, c'est-à-dire qu'on renouvelle en un moment toutes les plaies et les douleurs de son corps déchiré de fouets; on l'attache avec des clous sur la croix, on élève la croix à grand bruit. Le voilà, ce divin Sauveur, en spectacle au ciel et à la terre. Spectacle d'horreur et d'ignominie! Quoi de plus infâme qu'une croix? Non, Messieurs, spectacle de gloire! C'est dans cet abîme d'humiliation que je veux vous montrer l'élévation de la gloire et de la grandeur de Jésus. Pour cela je ne demande que des yeux attentifs et équitables.

Mesurons sa grandeur, premièrement aux dispositions de son cœur, secondement aux circonstances de sa mort, troisièmement aux suites et aux effets de sa mort. Nous serons contraints d'avouer que la fin des héros les plus vantés n'a rien eu de comparable à celle de Jésus-Christ.

1. Convenons d'abord que la grandeur d'âme est ce qui fait les héros, parce que c'est cette vertu qui donne l'éclat à toutes les vertus morales. Convenons que cette grandeur d'âme ne consiste point dans le faste, ni dans l'orgueil, ni dans l'emportement, ni dans la férocité, ni dans la témérité. C'est cependant à ces vices défigurés par le monde en vertus que l'on prodigue le nom de grandeur d'âme, et le vulgaire insensé ne connaît presque point d'autre héros. Mais ce nom ne convient pas plus à ceux qui se font valoir par ces odieuses qualités qu'à ceux qui prétendraient le mériter par la lâcheté, la timidité, la dissimulation, la finesse, l'hypocrisie: dispositions incompatibles avec le titre, non-seulement de grand homme, mais d'honnête homme. Il n'y a de grands hommes et de grands cœurs que ceux qui sont au-dessus, non-seulement des basses passions, mais au-dessus des plus hautes, des plus flatteuses, et généralement de toutes les passions : par conséquent au-dessus de la douleur, de la vanité, de la vengeance, de l'intérêt, des vains respects, et surtout de l'amour-propre. A ces mots vous reconnaîtrez combien la plupart des grands sont petits: ils croient être des astres, ils ne sont que des atomes. Vous serez peut-être obligés de reconnaître malgré vous que la vraie magnanimité, la vraie grandeur d'âme ne se trouve que dans le christianisme et dans les saints. Mais infailliblement vous serez persuadés que Jésus-Christ est le modèle parfait de la grandeur d'âme aussi bien que de la sainteté.

Se mettre au-dessus de la vengeance est une victoire si noble et en même temps si rare, qu'elle est communément réputée pour impossible, et elle n'a presque jamais été remportée dans l'antiquité, que l'histoire n'ait pris soin d'en consacrer la mémoire. On voyait souvent les illustres de ces temps-là, quand ils ne pouvaient se venger, souhaiter qu'un vengeur sortît de leurs cendres (*Æneid.*, IV). On les voyait au lit de la mort assembler leurs enfants et leurs amis, pour leur confier le soin d'en poursuivre la vengeance; et le public trouvait là de quoi se récrier (*Corn. Tac.*, *Hist.*, *l.* II). Mais la clémence, le pardon, l'oubli des injures, dans le cœur de ceux qui étaient en puissance de se venger, cet effort, quand ils pouvaient s'y résoudre, élevait leur gloire au-dessus de celle des hommes.

Où devons-nous donc élever la gloire de Notre-Seigneur, quand nous contemplons sa patience et sa tranquillité sur la croix? Quelles cruautés exerce-t-on contre lui? Qui jamais eut plus de sujet de crier contre l'injustice publique et d'en demander raison? Lui échappe-t-il un reproche, une menace à quelqu'un de ses ennemis? A qui porte-t-il ses plaintes? Il ne voit point de juge sur la terre à qui les porter; n'y en a-t-il point dans le ciel? Il y jette les yeux, hélas! il s'adresse à Dieu : mais pourquoi? c'est pour excuser ses bourreaux, pour solliciter leur pardon : Mon Père, pardon pour eux : ils ne savent pas ce qu'ils font : *Dimitte, dimitte illis; Pater, dimitte illis* (*Luc.*, XXIII, 34). Quelle force ne faut-il pas pour étouffer dans son âme, au milieu des plus sanglants affronts et des plus vives douleurs ces ressentiments si naturels et ces inutiles dépits, dont les animaux, les barbares, et tant de faux magnanimes se font dans leur impuissance une espèce de satisfaction ou même de consolation, de pouvoir braver en mourant leurs ennemis. Voici un juste persécuté qui cherche de tous côtés grâce, pitié, miséricorde, pour ceux qui sont à son égard sans miséricorde et sans pitié.

Mais une autre victoire non moins illustre est celle de son courage sur les vaines craintes, les vains respects, les vains égards aux discours, à la censure et à l'opinion du monde, qui ébranlent si souvent les plus grands cœurs, et leur font abandonner la poursuite de leurs desseins les plus nobles et les plus justes.

Le dessein de Jésus c'était de sauver les hommes, et pour cela d'expier leurs péchés en mourant sur une croix : résolution qui ne pouvait être conçue que par un homme au-dessus des autres hommes, et qui n'eût pu avoir d'effet si cet homme n'eût été Dieu. Avec quelle fermeté soutient-il sa résolution contre les railleries, les imprécations, les outrages et les autres assauts que lui livrent ses ennemis?

Les uns, pour insulter à sa faiblesse, présente, lui rappellent ses miracles passés. *Il en a tant fait pour les autres! que n'en fait-il un pour lui* (*Marc.*, XV, 31)? D'autres lui reprochant la licence qu'il se donnait de s'appeler Fils de Dieu : *Si Dieu est son Père*, disent-ils, *qu'il vienne le secourir* (*Matth.*, XXVII, 43). D'autres, se moquant de sa puissance : *Il s'est vanté*, disent-ils, *de détruire le temple et de le relever en trois jours: qu'il se relève maintenant et qu'il se sauve lui-même* (*Ibid.*, 40). D'autres, pour le piquer

par de vaines et feintes promesses : *Il veut qu'on le croie roi d'Israël; qu'il descende de la croix et nous le croirons* (*Matth.* XXVII, 42). Immobile à leurs promesses, aussi bien qu'à leurs insultes, il ne change ni de résolution ni de sentiment, non pas même de visage. Les affronts que l'on lui fait ne le font point rougir du sujet qui les lui attire : il ne dément point le titre de Roi, que son juge même lui a donné, et qui paraît écrit au haut de sa croix (*Joan.*, XIX, 19). De là, comme du haut d'un trône, il exerce les fonctions et les droits de la royauté. Il partage son royaume à son compagnon de supplice. *Aujourd'hui*, lui dit-il (*Luc.*, XXIII, 43), *tu seras dans la gloire du paradis avec moi.* Que ses ennemis trouvent là de quoi redoubler leurs railleries, il y trouvera de quoi signaler de plus en plus sa constance, son égalité et sa fermeté.

Sans crainte pour ses ennemis, il est sans faiblesse pour ses proches : autre espèce de victoire aussi digne d'admiration, sur l'affection que le sang inspire pour les parents, et le commerce de la vie pour les amis. Nous savons tous combien ces tendres liens sont durs à rompre, et surtout quand il faut qu'ils soient rompus par la mort.

Le Sauveur se trouve entouré des personnes qui sont les plus chères par la nature ou la vertu : *Stabant omnes noti ejus, et mulieres a Galilæa* (*Luc.*, XXIII, 49). Plusieurs gens de sa connaissance et quelques femmes de Galilée qui l'avaient suivi regardaient de loin ce qui se passait ; *Stabant a longe.* Mais Marie, sa sainte mère, une autre Marie et Madeleine, accompagnées du disciple bien-aimé, se tenaient près de la croix : *Stabant juxta crucem.* La présence et l'attachement de ces personnes fidèles, attendries au spectacle de sa mort, n'amollissent pas plus la tendresse de son cœur, que l'absence et la lâcheté de ses disciples fugitifs n'en ébranlent la fermeté. Son unique soin sur les choses de la terre est de pourvoir à l'état de sa mère après sa mort. Il le fait même en des termes plus sérieux qu'affectueux, en lui donnant son disciple pour fils, la donnant elle-même à son disciple pour mère : *Ecce filius tuus, ecce mater tua* (*Ibid.*, 26). Le nom de femme est le seul et le dernier nom qu'il lui donne, *mulier*, pour l'encourager par son exemple à sacrifier sa tendresse, en lui apprenant à oublier qu'elle est sa mère et lui son fils.

Après cette victoire sur ses plus tendres sentiments, doit-on s'étonner de son empire absolu sur la douleur? L'excès de tant de cruautés, déployées sur lui avec fureur, au delà de toutes les mesures et de l'usage public envers les plus odieux criminels, put-il tirer de sa bouche aucun murmure, et de son cœur un seul soupir? Les épines sur sa tête, les fouets sur tout son corps, les clous dans ses mains semblent être pour lui sans pointe, et la croix à laquelle il est attaché, comme si c'était pour son corps un lit de repos, ne le réduit pas au moindre gémissement. Il n'est sensible qu'à la soif que son épuisement lui cause, et sa sensibilité ne paraît que par un seul mot : J'ai soif : *Sitio* (*Joan.*, XIX, 28). Rien de plus. Hélas! dans nos souffrances nous sommes si éloquents à peindre notre douleur! et quand nous ne disons rien, nos mouvements, nos soupirs, nos regards disent tant de choses! Une parole, ô mon Dieu! vous suffit pour tant de tourments. Quel courage approche du vôtre? Qui oserons-nous vous comparer?

Il est vrai que vous vous plaignez de l'abandonnement de votre Père, et qu'avec un grand cri vous lui adressez ces paroles de David au psaume vingt et unième : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* (*Matth.*, XXVII, 46 ; *ps.* XXI, 1). Mais que ces paroles et ce cri sont éloignés des sentiments de murmure, d'impatience et même de désespoir, que les hérétiques ont eu l'impudence de lui imputer!

Ces paroles, mes chers auditeurs, contiennent la révélation du mystère de tous les siècles, et la déclaration publique, solennelle et définitive de la divinité de Jésus-Christ. Ces paroles, qui ont servi de pierre de scandale à l'hérésie, sont l'écueil de l'impiété et de l'incrédulité, puisqu'elles prouvent certainement qu'il est le Messie annoncé par les prophètes, attendu par les Juifs et promis aux nations pour être le salut de tout le monde. Ecoutez-moi, Messieurs, et reconnaissez là la puissance du crucifié : *Potestas crucifixi.*

Ce psaume vingt et unième est la prophétie la plus claire et la plus expresse des humiliations de la passion de Jésus-Christ, et de la soumission de toutes les nations du monde à l'empire de la foi, ce qui montrait évidemment qu'il était le vrai Messie. David y parle en sa personne, et s'attribue des choses et des faits qui la plupart ne sont arrivés qu'en la personne de Jésus-Christ. Il s'adresse d'abord à Dieu par une complainte filiale et si peu ressemblante au murmure et au désespoir, que partout la douceur, le respect et la tendresse y éclatent. « O mon Dieu, dit-il, *Deus meus!* ô mon Dieu! regardez-moi : pourquoi m'avez-vous délaissé? Est-ce que la voix des péchés qui sont devenus les miens, puisque j'en suis la caution, vous empêche d'écouter la voix de ma prière? Hélas! nos pères vous ont prié, et vous les avez exaucés : ils ont mis en vous leur espérance, et n'ont point été confondus. Pour moi, je ne suis qu'un ver, et non pas un homme. Je suis l'opprobre et le rebut des hommes. Ceux qui me voient se moquent tous de moi, et m'insultent en secouant la tête et me criant : Il a espéré au Seigneur ; que le Seigneur le sauve et le délivre maintenant. Je me trouve environné d'un grand nombre d'ennemis qui ouvrent leur bouche pour me dévorer comme des lions rugissants. Ils ont percé mes mains et mes pieds ; ils ont compté et disloqué tous mes os ; ils se sont appliqués à me regarder et à me considérer : ils ont partagé entre eux mes habits et ont jeté le sort sur ma robe. »

Est-ce David qui parle ainsi dans son palais, ou Jésus-Christ sur la croix? Est-ce au moment de son crucifiement, ou mille ans auparavant que ce psaume est composé? Les Juifs, qui chantaient tous les jours ces psaumes, et qui voyaient devant leurs yeux cet homme innocent, dépouillé, exposé nu, les pieds et les mains percés des clous, qui voyaient les soldats jeter les dés sur sa robe, et qui lui faisaient de leur propre bouche les mêmes insultes sur son espérance en Dieu, pouvaient-ils être assez aveuglés par leur passion pour ne pas reconnaître au même instant qu'ils étaient les exécuteurs de la prophétie et qu'elle s'accomplissait par leurs propres mains?

Mais par quel excès d'aveuglement ne faisaient-ils point d'attention au reste de la prophétie qui leur déclarait expressément que ce juste gémissant comme délaissé de Dieu, ce juste percé de clous, et nu comme un ver de terre, était le Messie libérateur? Car quel autre que le Messie pouvait dire en même temps par la bouche de David: « *Narrabo nomen tuum fratribus meis* (*Ps.* XXI, 23). Je ferai connaître votre nom, Seigneur, à mes frères. Louez-le, glorifiez-le, vous qui êtes de la race de Jacob. Toute l'étendue de la terre se souviendra de ces choses et se convertira au Seigneur. Toutes les familles des nations seront dans l'adoration en sa présence, parce que l'empire souverain lui appartient, et qu'il est le dominateur de toutes les nations. Mon âme vivra pour lui, toute ma race le servira; les cieux annonceront sa justice au peuple qui doit naître et que le Seigneur a fait: *Annuntiabunt cœli justitiam ejus populo qui nascetur, quem fecit Dominus* (*Ibid.*, 32). »

Ce psaume, prononcé mille ans avant Jésus-Christ, était donc l'image évidente de son état sur la croix, et l'image par conséquent, ou plutôt l'oracle certain de l'empire de la foi dans tous les siècles futurs. Les Juifs n'auraient pu en douter si la haine et l'envie ne leur eût bouché l'esprit. Aussi est-ce pour le leur ouvrir et pour confondre leur perfidie, qu'il leur en rappelle la mémoire, et qu'il entonne, pour ainsi dire, le cantique de sa gloire, fondée sur son abandonnement et sur son humiliation. Mon Dieu, s'écrie-t-il, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé? *Quare dereliquisti me?* Pourquoi? pour rendre publique et mettre dans son éclat et votre gloire et la sienne; pour convaincre les Juifs que ce Messie libérateur qu'ils attendaient n'était pas un conquérant redoutable par la terreur et par la puissance des armes, mais cet homme percé de clous qu'ils voyaient mourir sur la croix. C'était pour les appliquer au sens de cette prophétie qu'il en prononçait les premiers mots. Aussi l'Evangile nous dit que ce fut à haute voix et par un grand cri: *Clamavit voce magna*, pour mieux réveiller leur attention sur l'évidence de l'accomplissement présent de la première partie de l'oracle, et sur la certitude par conséquent de l'événement futur de la seconde partie.

C'est pour le même sujet qu'incontinent après il s'écria, selon saint Jean: Tout est accompli: *Consummatum est* (*Joan.*, XIX, 30), pour déclarer aux Juifs que les prophéties sur son sujet étaient toutes accomplies, et qu'ils n'avaient qu'à les lire pour y trouver sous leurs yeux la conviction de la vérité de son ministère et la condamnation de leur incrédulité. C'est encore pour cela qu'ayant dit en jetant un second cri: Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* (*Luc.*, XXIII, 46), il rendit le dernier soupir, et qu'en même temps le fameux voile du temple se déchira du haut en bas, sans doute pour annoncer que le secret de tous les siècles était révélé, que ce n'était plus sous les voiles et par figures que Dieu voulait être servi, que les bœufs et les agneaux ne paraîtraient plus sur ses autels, puisque la vraie victime était immolée, et que ce sanglant sacrifice subsisterait sans effusion de sang jusqu'à la consommation des temps.

2. A ces circonstances, Messieurs, qui font ma seconde preuve de la grandeur de Jésus-Christ dans sa mort, qu'est-il besoin d'ajouter toutes les autres; le soleil éclipsé, le ciel couvert de ténèbres en plein jour, les sépulcres ouverts, les rochers fendus en pièces, la terre ébranlée dans ses fondements; ceux qui l'avaient crucifié, surpris de tant d'événements inouïs, se frapper le sein de regret, et se reconnaître coupables non-seulement de la mort d'un homme juste, mais même de la mort d'un Dieu: *Vere Filius Dei erat iste* (*Luc.*, XXIII, 7; *Matth.*, XXVII, 54): Véritablement c'était là le Fils de Dieu.

Ce témoignage, mes frères, n'était pas seulement le témoignage du centenier, des Romains, des païens, des Juifs: c'était le cri du monde entier, étonné et ébranlé par sa mort. Comment mourons-nous, comment passons-nous, hommes vains? Comme des flots qui poussent d'autres flots, avec un bruit léger, dont le mouvement à peine est sensible à nos parents: le reste du monde y prend-il part? Mais plutôt y prend-il garde? *Omnes morimur et quasi aquæ dilabimur* (II *Reg.*, XIV, 24). Il n'appartient qu'à l'auteur de l'univers d'annoncer sa mort à tous les hommes par le désordre et l'ébranlement de toutes les parties de l'univers.

3. C'est à ces suites étonnantes et glorieuses de sa mort, comme à la troisième preuve de la divinité du Sauveur, que ces soldats et cet officier païen, qui n'adoraient que des dieux armés de tonnerre, éclatants d'or ou couronnés de fleurs, dieux de l'orgueil, des richesses et des plaisirs, se sentent obligés, tout païens qu'ils sont, de reconnaître pour vrai Dieu un homme obscur et inconnu, qu'ils viennent d'attacher eux-mêmes, comme un imposteur à un gibet: *Vere Filius Dei erat iste*. Que n'eussent-ils point dit s'ils eussent pu voir dans l'avenir les effets de cette mort dans toute la suite des siècles, c'est-à-dire la soumission de tout l'univers à sa loi?

Vous la voyez, impies, vous ne la pouvez ignorer, cette soumission miraculeuse, et

vous ne pouvez vous résoudre à confesser comme eux que Jésus-Christ est vrai Dieu : *Vere, vere, Filius Dei erat iste.*

Venez le confesser malgré vous au pied de la croix. Car c'est là que j'appelle tous les impies et que j'ose les défier d'attaquer la religion. Je ne les invite point à la contemplation des miracles de sa vie, peut-être auraient-ils le front d'en contester la vérité, sur ce qu'ils ne sont connus que par ceux qui ont écrit l'histoire de son Evangile, auteurs intéressés à publier ses louanges et à vanter ses actions. Mais quel intérêt avaient ces mêmes auteurs à publier l'obscurité de sa naissance et les ignominies de sa mort ? Ils n'en ont rien dissimulé. Qu'ils soient donc crus au moins sur ce point-là, d'autant plus qu'il semble effacer toute la gloire de leur Maître. Et c'est là cependant ce qui la fait éclater aux yeux de tout l'univers.

Suivez-moi donc sur le Calvaire au pied de la croix du Sauveur. Je vous y dirai sans trembler : Cette croix a fait tomber en poudre tous les autels et les temples des dieux. Cet homme condamné à mort comme un muet a fermé la bouche à tous les sages du monde. Ce corps nu, déchiré, sanglant, s'est fait adorer de tous les peuples au mépris des dieux de la volupté, des richesses et des honneurs. A ce spectacle, à cette comparaison de Jésus-Christ sur la croix insulté de tout le monde, avec Jésus-Christ sur l'autel adoré de tout le monde, il faut que le cœur le plus dur s'attendrisse aux sentiments de la religion, se soumette au joug de la croix.

Pour vous y soumettre, pécheurs, attendrez-vous ce jour, le dernier de tous les jours, où le soleil se couvrira de ténèbres à la vue de cette croix victorieuse de l'idolâtrie et de l'infidélité? *Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo* (*Matth.*, XXIV, 30). C'est alors que les tribus et les nations rebelles se frapperont le sein de regret et de douleur de ne s'y être pas soumises : *Tunc plangent omnes tribus terræ* (*Ibid.*).

Mais si ce dernier jour vous paraît encore éloigné, s'il vous paraît même incertain, pouvez-vous n'être pas certain que la vie a son dernier jour, et que ce dernier jour peut être aussi près de vous que demain? C'est alors que cette croix sera présentée à vos yeux pour exciter votre confiance : hé! quelle confiance y prendrez-vous?

Ce sera là le signe du Fils de l'homme, et ce signe vous avertira qu'il est prêt à vous juger. Ce signe vous fera sentir que tout le visible et le sensible est passé et fini pour vous. Il arrachera de votre cœur ce triste aveu: *Consummatum est:* C'en est fait, toutes mes chimères sont dissipées, tous mes projets sont évanouis. S'il me reste encore quelque espérance, elle est là, dans cette croix seule : il n'y en a plus hors de là. Cette croix, mon cher auditeur, ne vous fera-t-elle aucun reproche? Aurez-vous vécu... mais vivez-vous d'une manière à pouvoir y espérer? L'âme sur les lèvres, aurez-vous le courage de dire à Dieu : Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* (*Luc.*, XXIII, 46)?

Où est-il maintenant cet esprit inconstant, léger, qui va, qui vient et qui revient, du péché au repentir, du repentir au péché, au libertinage, à l'endurcissement, à l'impiété : *Spiritus vadens.* Où ira-t-il alors? Il partira de ce monde ; y reviendra-t-il? jamais : *Spiritus vadens et non rediens* (*Ps.* LXXVII, 39). Où sera-t-il donc? entre les mains de qui le remettrez-vous? Sera-ce entre les mains de Dieu? mais comment, après l'avoir asservi, durant tant d'années, à la chair et au péché? Cet esprit, esclave assidu de la chair et du péché, sera-t-il digne de paraître aux yeux de son Créateur? Le Créateur y reconnaîtra-t-il son ouvrage? En ce moment présent l'y reconnaît-il ? Présentez-vous à Dieu, pécheur : votre délicatesse à cet homme de douleurs; votre orgueil à ce Dieu d'humilité; vos richesses et vos pilleries à ce Dieu nu et dépouillé; vos haines et vos jalousies à ce Dieu de paix et de charité. Vous a-t-il fait tel que vous êtes, êtes-vous tel qu'il vous a fait?

Tel que je suis cependant, ô mon Dieu ! je suis à vous, et vous n'êtes tel que vous êtes, humble, sanglant et déchiré sur la croix, que pour me réduire par votre croix à l'état où je devrais être. Souffrez donc que je vous dise, avec une pécheresse aussi fameuse autrefois par l'éclat de sa pénitence qu'elle l'avait été par celui de ses excès : *Qui plasmasti me, miserere mei.* Je suis votre ouvrage, Seigneur; vous avez pétri de vos mains le limon dont je suis formé : regardez-moi donc en pitié. J'ai défiguré votre ouvrage et je ne me connais plus. Mais si je vous connais assez puissant pour m'en punir, je vous connais assez bon pour me pardonner mes crimes, et ce n'est même que pour cela que vous êtes sur cette croix. Si vous aviez voulu briser ce vase de corruption, vous n'aviez qu'à demeurer dans le ciel sur votre trône, un éclair de vos yeux eût suffi pour m'anéantir. Mais vous en êtes descendu, vous avez changé votre trône en cette croix de misère et de douleur, pourquoi? pour me faire sentir, non sans doute votre rigueur, mais votre miséricorde.

Exercez-la donc, Seigneur; déployez-la donc sur moi. Montrez que votre bras n'a pas moins de force à sauver les pécheurs humiliés qu'à punir les pécheurs obstinés dans leur révolte. Autrefois vous les menaciez de régner sur eux d'un bras étendu, dans l'effusion de votre fureur : *In brachio extento et in furore effuso regnabo super vos* (*Ezech.*, XX, 33). C'est ainsi que votre bras, étendu sur Pharaon, l'abîma dans la mer lui et toute sa puissance. Aujourd'hui ces mêmes bras sont étendus sur la croix : est-ce pour répandre sur nous les torrents de votre colère? Ah! les torrents de sang que je vois couler m'assurent de votre pitié, de votre miséricorde ; étendez-les sur nous, Seigneur, ces bras de miséricorde, et régnez sur nos cœurs par l'effusion de votre amour : *In brachio extento regnabo super vos.* Vous les avez étendus sur les nations infidèles ; elles sont

devenues fidèles ; elles ont reconnu la force de votre empire et la douceur de votre amour. Aurez-vous moins de pouvoir sur un peuple qui croit en vous et qui déshonore sa foi par la honte de sa vie? Régnez sur nous, ô mon Dieu! touchez nos cœurs, cœurs endurcis, cœurs indifférents, cœurs doubles, cœurs vains, cœurs lâches, mauvais cœurs. Que nous ne sortions d'ici qu'attendris, que soumis à vous, que libres de tous les liens qui nous empêchent d'aller à vous. Songez, Seigneur, à ce que vous avez déjà fait et à ce qui vous reste à faire pour nous attacher à vous. Il n'y a qu'à toucher nos cœurs, qu'à nous faire sentir dans les faux plaisirs du monde cette vanité, ce poison que nous n'y voyons que trop et n'y sentons pas assez. Ce que je vous demande là, c'est beaucoup; mais, Seigneur, c'est moins que de descendre du ciel, que de vous faire homme et mourir sur une croix. Vous avez fait pour moi ces prodiges de miséricorde, ces grands efforts de votre amour : me refuseriez-vous le reste? Et sans ce reste, cependant, sans cette grâce de tendresse capable de changer mon cœur, tous ces miracles précédents, vos travaux, votre croix, votre sang est inutile à mon salut. Oh! qu'il ne le soit pas, Seigneur! car il ne peut être inutile à mon salut qu'il ne contribue à ma perte et à mon malheur éternel. O sang de mon Dieu! sauvez-moi; sang de mon Dieu, purifiez-moi; sang de mon Dieu, sanctifiez-moi; sang de mon Dieu, soyez pour moi et pour tous ceux qui sont ici une source de miséricorde et de grâce qui rejaillisse jusqu'au ciel et à la vie de l'heureuse éternité! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE PAQUES.

Surrexit Dominus vere.

Le Seigneur est vraiment ressuscité (*Luc.*, XXIV, 34).

Sire (1),

Nous avons pleuré Jésus-Christ. Il est juste qu'ayant ressenti les douleurs et les ignominies de sa mort, nous ayons part à la gloire et à la joie de son triomphe. Quel triomphe! et qui jamais s'en peut figurer un pareil? La mort est vaincue, l'enfer laisse échapper ses plus illustres captifs, la terre, avant le temps de la restitution générale, est forcée de rendre à plusieurs saints les dépouilles de leurs corps, pour honorer la pompe de sa victoire (*Matth.*, XXVII, 53); le ciel envoie ses anges l'annoncer à ses serviteurs, les apôtres sortent enfin des ténèbres de leur ignorance et de leur incrédulité, pour adorer la divinité de leur maître ; il n'y a que le Juif et l'idolâtre qui demeurent endurcis à la vérité. Jésus-Christ en un mot ressuscite au milieu du monde, et tout le monde fidèle ressuscite avec Jésus-Christ : *Surrexit Dominus vere.*

Nous qui célébrons sa victoire, sommes-nous morts ou vivants, ensevelis dans le péché ou ressuscités à la grâce? Car ne nous imaginons pas que notre Sauveur ne soit ressuscité que pour notre joie : Il est ressuscité, dit saint Paul, pour notre justification : *Resurrexit propter justificationem nostram* (*Rom.*, IV, 25), parce que c'est la foi de sa résurrection et l'imitation de sa résurrection qui nous rendent justes et fidèles. Croire Jésus ressuscité, c'est la justice de la foi ; imiter Jésus ressuscité, c'est la justice des œuvres.

Voilà, Messieurs, le dessein de l'homélie que je me propose de faire aujourd'hui sur ce sujet. Il faut croire la résurrection, si nous voulons être chrétiens; il faut imiter la résurrection, si nous voulons vivre en chrétiens. Contemplez attentivement ces deux images : Jésus-Christ sortant du tombeau, et l'homme sortant du péché. L'une sera l'appui de votre foi, l'autre la règle de vos mœurs. Demandons le secours du Saint-Esprit, etc. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour croire que Jésus-Christ soit mort, il ne faut qu'avouer qu'il était homme, sujet aux lois de la vie, et par conséquent à la mort. Les Juifs et les impies ne nous le disputent pas; mais croire qu'il soit ressuscité, que son corps, enfermé dans le tombeau, y ait pris une nouvelle vie, c'est cette foi qui nous distingue des infidèles et qui nous le fait adorer comme vrai Dieu. Tout le christianisme est fondé sur la créance de ce mystère. Les fidèles sont appelés par le Sauveur même, au chapitre XX de saint Luc, les *enfants de la résurrection*. Le premier nom que les apôtres se donnèrent en parlant au peuple juif fut celui de *témoins de la résurrection* (*Act.*, II, 32; *Act.*, III, 15). Toutes leurs lettres, tous leurs sermons sont remplis des louanges et des preuves de ce mystère. Saint Paul avoue que s'il n'est pas vrai, notre religion est vaine : *Si Christus non resurrexit, inanis est fides nostra* (I *Cor.*, XV, 13).

Cette vérité étant pour nous d'une si haute importance, que n'a point fait Dieu pour l'appuyer, pour la rendre incontestable et ôter aux plus obstinés tout prétexte d'en douter? Ramassons les témoignages que la Providence a pris soin de nous en donner. Je les réduis à trois espèces, et les tire de trois sources : premièrement, de Jésus-Christ; secondement, de ses ennemis; troisièmement, de ses disciples. De tout cela formons-nous une conviction qui ne sorte jamais de nos esprits, et qui, prouvant solidement la divinité du Sauveur, nous tienne lieu d'un principe indubitable, où nous rappelions tous les doutes qui pourraient nous troubler sur la religion.

1. J'établis d'abord la vérité de ce prodige sur les prédictions de Jésus-Christ. Je ne rapporterai point les oracles de David ni ceux des autres prophètes, je m'attache uniquement à ce que Notre-Seigneur en avait prédit lui-même, et vous en tirerez vous-même la conclusion. L'Evangile est

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

rempli des déclarations expresses qu'il faisait souvent à ses disciples, non-seulement des opprobres de sa mort, mais de ses suites glorieuses, et singulièrement de la résurrection de son corps au troisième jour : *Quia oporteret eum occidi et tertia die resurgere* (*Matth.*, XVI, 21). Ce n'était rien d'en avoir fait confidence à ses disciples, s'il en eût fait un secret à ses ennemis ; aussi leur en faisait-il part. Il se servait d'expressions mystérieuses et figurées, pour réveiller leur attention et leur curiosité. Vous me demandez, leur disait-il, par quelle autorité je chasse à coups de fouet ceux qui trafiquent dans le temple, abattez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours ; voilà mon autorité : *Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud* (*Joan.*, II, 19). Et ce temple dont il parlait était, dit saint Jean, son propre corps. Vous me demandez, leur disait-il, un miracle nouveau pour convaincre votre incrédulité, les miracles vous sont inutiles ; vous n'en aurez point d'autre que le miracle de Jonas, c'est le seul qui vous confondra : *Signum non dabitur, nisi signum Jonæ prophetæ* (*Matth.*, XII, 39). C'était leur parler par énigme ; il y joint aussitôt l'explication : c'est que comme Jonas fut trois jours enfermé dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'homme qui vous parle ne sera que trois jours dans le sein de la terre, dans le tombeau : *Sic erit Filius hominis in corde terræ.*

Quelque manière d'obscurité qui vous paraisse, Messieurs, dans ces paroles, elles furent cependant si bien comprises par les Juifs, ils se tinrent si bien instruits de leur vrai sens, si bien avertis de son dessein, qu'incontinent après sa mort, ils coururent à Pilate. *Recordati sumus :* Nous nous souvenons, lui dirent-ils, que ce séducteur a dit plusieurs fois durant sa vie qu'il ressusciterait au troisième jour : *Quia seductor ille dixit adhuc vivens : Post tres dies resurgam ;* qu'il fallait par conséquent prévenir l'erreur, et fermer toutes les voies à l'imposture par une exacte vigilance à garder son tombeau.

De toutes ces prédictions que doit-on tirer, Messieurs ? Une preuve invincible de la vérité de l'événement ; car si la résurrection n'était qu'un mensonge et Jésus-Christ un imposteur, s'il ne reconnaissait en lui aucun pouvoir de se redonner la vie, s'il n'attendait le succès de ce miracle imaginaire que de l'industrie et de la fourberie de ses sectateurs, était-ce un moyen propre à la faire réussir, que de prévenir ses ennemis en les avertissant de son dessein ? N'était-ce pas le détruire, exciter leur défiance, éclairer ceux qu'il aurait dû éblouir, s'attirer des surveillants et des espions ? Quel est l'imposteur qui prenne soin de réveiller l'attention de ceux qu'il veut tromper ? Tout son art, au contraire, ne va-t-il pas à dérober ses mesures à tout le monde, à endormir tous les esprits, à prévenir la pénétration des plus fins, à faire son coup, en un mot, avant qu'on ait pu y penser ? Donc avertir ses ennemis du coup qu'on leur prépare, c'est un caractère d'assurance qui marque un vrai mépris de leurs précautions, un caractère de bonne foi qui n'est pas compatible avec l'imposture, le caractère enfin d'un homme sûr du succès de son dessein, qui se sent toute la force et tous les moyens nécessaires pour l'exécuter malgré les oppositions ; donc la prédiction faite aux Juifs par Jésus-Christ, de sa propre résurrection, est un témoignage irréprochable et certain de sa vérité.

2. Le second n'est pas moins solide ; il consiste, Messieurs, dans les précautions de ses ennemis. Considérons Pilate, les pontifes, les pharisiens, leurs gardes, leurs satellites, leurs démarches, leurs efforts, rien dans tout cela qui ne serve en dépit d'eux à rendre la vérité de la résurrection presque sensible. *Vel inviti operam veritati navarunt*, dit saint Jean Chrysostome (*Homil.* 90 *in Matth.*). C'est à Pilate que l'on s'adresse, comme à celui qui avait le gouvernement des armes, pour obtenir une garde sûre et l'appui de son autorité. Si Pilate se fût contenté d'envoyer simplement sa garde et de donner ses ordres pour veiller autour du tombeau, les Juifs, dit saint Jean Chrysostome, auraient pu se défier de la fidélité des soldats dont ils n'eussent pas été les maîtres ; et pour ôter ce prétexte à leur incrédulité, Dieu veut que Pilate laisse tout à la disposition des Juifs, qu'il les fasse maîtres absolus des mesures qu'ils ont à prendre et des ordres qu'ils ont à donner : *Habetis custodiam : ite, custodite sicut scitis.* Vous avez une garde : allez, faites comme vous l'entendez ; et si vous n'êtes pas contents, n'en rejetez la faute ni sur moi ni sur mes gens, mais sur vous-mêmes.

Autorisés ainsi par le gouverneur, animés par la passion qui les transporte, que ne font point les Juifs pour bien prendre leurs sûretés ? Ils ne manquèrent à rien. *Munierunt sepulcrum :* Ils fermèrent le tombeau d'une grande pierre, *signantes lapidem :* ils mirent leur sceau sur la pierre ; *cum custodibus :* Ils établirent des soldats en garde à l'entour. Voilà le tombeau fermé, scellé et pour ainsi dire assiégé. Quel appareil plus glorieux à la majesté du Sauveur ! dit un saint Père ! Ce n'est pas un ennemi vivant qu'ils assiégent avec tant de précautions, c'est un ennemi mort, un corps sans force et sans mouvement qui les fait trembler du fond d'un sépulcre : *Quis audivit aliquando mortuum et undique circumseptum iis metum incutere qui eum interemerunt* (*Amphilochius, serm. de Sepulc.*) ? Ils étaient venus le saisir encore vivant avec une troupe de valets et de canaille ramassée, armée d'épées et de bâtons : *Cum gladiis et fustibus* (*Matth.*, XXVI, 47). Il est mort, immobile, étendu sur la poussière ; il faut des troupes réglées, des soldats aguerris, pour arrêter ses efforts et calmer la crainte publique. Est-il rien de plus éclatant à la gloire de la sagesse et de la puissance de Jésus-Christ ?

Car dans cette subtile et vive attention des

Juifs à chercher de quoi mettre obstacle à son dessein, il trouve de quoi les confondre : il veut que ces malheureux n'aient rien à se reprocher du côté de la vigilance, afin qu'ils n'aient rien à lui reprocher du côté de la vérité. Ces gardes établis pour ôter à la foi de la résurrection les moyens de se répandre dans le monde, ôtent à ses ennemis les moyens de la contester. C'étaient, selon leur vue, autant d'obstacles à l'imposture ; ce sont, dans les vues de Dieu, autant d'appuis à la vérité. Sans ces soldats il eût fallu que les apôtres eussent été les premiers dénonciateurs de ce prodige, gens suspects et intéressés ; au lieu que ce sont les soldats mêmes qui le dénoncent aux pontifes, et confondent par là leur malignité.

Car d'accuser, comme ils firent, la négligence et le sommeil des soldats, faible artifice, dit saint Augustin, tant aux soldats de prétexter leur sommeil, qu'aux Juifs de l'alléguer pour contester le miracle ! *Stulta insania! si vigilabas, quare permisisti ; si dormiebas, unde scisti* (*In psal.* XXXVI, *enarr.* 2)? Vous, soldats, si vous veilliez, comment avez-vous pu, les yeux ouverts, souffrir l'enlèvement de ce corps ? et si vous dormiez, comment avez-vous pu, les yeux fermés, distinguer s'il a été enlevé ou s'il est ressuscité ?

Dire que les soldats dormaient, ce n'est donc pas une preuve de la fausseté du prodige, et ce raisonnement de saint Augustin est convaincant. Ce n'est pas même une feinte supportable et qui ait la moindre lueur de probabilité. Car comment se persuader que des soldats en grand nombre, encouragés par l'ordre exprès d'un gouverneur absolu, bien payés par ceux qui les emploient, accoutumés aux fatigues et aux veilles de la guerre, se soient si mal acquittés d'un devoir aussi important ? Comment s'imaginer que le sommeil ait été, ou si général qu'au moins un seul ne soit pas demeuré les yeux ouverts, en état de donner l'alarme aux autres, ou qu'il ait été si profond qu'il n'ait pas été interrompu par le tumulte et le bruit d'une entreprise aussi précipitée que celle de ces voleurs prétendus?

Dire que les soldats leur en donnèrent le loisir, corrompus à force d'argent, est-ce une moindre extravagance ? D'où venait cet argent à ces misérables pêcheurs qui vivaient de leur pêche ou des aumônes du peuple, également méprisables par leurs personnes et par leur art ? En vain, par conséquent, toutes les subtilités et les précautions des Juifs contre la foi de la résurrection. Tout cela n'a servi qu'à la rendre plus inébranlable : *Quanto amplius reservatur, tanto magis resurrectionis veritas ostenditur*, dit saint Jérôme (*In Matth.*, *cap.* 7). Aux efforts de ses ennemis ajoutons une troisième preuve ; examinons les dispositions de ceux qui se disaient ses disciples et ses amis.

3. Si la résurrection du Sauveur n'est qu'une fable et qu'un pur enlèvement, à qui peut-il être imputé qu'à ses disciples ? Entreprise aussi hasardeuse qu'on en puisse imaginer. Tromper une garde nombreuse et ennemie, rompre le sceau des magistrats, renverser une pierre d'un grand poids, enlever un corps du fond d'un sépulcre au péril de la liberté et de la vie, voilà de quoi il s'agit. Un tel projet peut-il tomber dans l'esprit de ses disciples, assez lâches pour l'avoir abandonné, pour l'avoir renié presque à la vue, pour s'être dérobés par la fuite à la poursuite des soldats ? D'où leur vient ce nouveau courage maintenant que leur maître est mort, et que sa mort leur doit faire appréhender que l'on ne recherche ses complices ? S'ils sont devenus en quatre jours assez hardis pour se charger d'un tel dessein, comment sont-ils assez imprudents dans l'exécution pour ajouter à l'embarras d'un enlèvement si précipité l'inutile embarras d'enlever le corps tout nu, dépouillé des suaires dont il était enveloppé et dégouttant des liqueurs dont il était embaumé ? Ce soin convenait-il à l'empressement d'un vol et à la crainte du péril d'être surpris ?

Bien plus, si les disciples sont réduits à dérober le corps de leur maître, il faut qu'ils soient convaincus qu'il ne peut se ressusciter. S'il ne peut se ressusciter, après tant d'assurances qu'il leur en avait données, il doit leur être évident que c'est un pur imposteur. Si c'est un imposteur sur cet article essentiel, que peuvent-ils espérer du reste de ses promesses ? Ce retour glorieux dont il les avait flattés, cette protection, ce bonheur, ce règne futur ne sont plus que des chimères. Et s'ils n'en peuvent rien espérer, quelle fureur les porte à publier en sa faveur une imposture qui va les rendre odieux à leur nation ? Non-seulement nul intérêt ne les engage à la publier, mais un grand intérêt les engage à la découvrir, par un aveu prompt et sincère de leur mensonge et de leur crédulité. Quel intérêt ? celui de gagner les puissances, de plaire aux scribes, aux pharisiens ; la crainte au contraire d'attirer leur indignation, de s'exposer à la rigueur des lois et au même traitement que leur maître. Voilà des intérêts capables de les toucher. C'est donc sans fondement qu'on les veut faire auteurs et fabricateurs d'un faux miracle.

Et bien loin d'en être les auteurs, ne furent-ils pas les plus lents et les plus durs à le croire ? Que ne savons-nous pas de leur incrédulité ? Ces femmes qui avaient eu la première connaissance de la résurrection du Sauveur par le témoignage des anges en viennent faire leur rapport sans être crues : *Et illi audientes non crediderunt* (*Marc.*, XVI, 11). Pierre, le chef des apôtres, et Jean, le plus tendrement aimé, ces deux autres qui sortaient de la ville dès le matin pour aller au château d'Emmaüs, pleins de douleur et presque sans espérance : *Sperabamus quia ipse esset redempturus Israel* (*Luc.*, XXIV, 21) ; Thomas avec opiniâtreté, tous au moins par faiblesse, avaient peine à se rendre à la foi des révélations. Ils prenaient ce qu'on leur disait pour un songe, pour une fable : *Visa sunt ante illos sicut deliramentum verba ista* (*Luc.*, XXIV, 11). Ce ne fut qu'après s'être convaincus de la

vérité par leurs yeux et par leurs mains qu'ils se résolurent à la publier. Si c'est un miracle de leur façon, pourquoi le détruisent-ils par leur défiance? pourquoi donnent-ils lieu par leurs doutes aux doutes de leurs ennemis? pourquoi n'autorisent-ils pas le bruit commun par leur audace à le répandre? C'est une opinion dans Jérusalem, c'est même un sujet d'alarme aux magistrats, que Jésus est ressuscité; c'est encore un songe pour ses disciples. Quel avantage Dieu tire-t-il de cette incrédulité? Une évidente conviction que ceux qui doutent du miracle n'en sont pas les inventeurs, mais que c'est l'ouvrage de Dieu même.

Oui, mes frères, dit saint Grégoire, l'incrédulité des disciples est moins l'effet de leur faiblesse que l'appui de notre fermeté: *Non tam illorum infirmitas quam nostra firmitas fuit* (*Homil.* 24 *in Evang.*). Madeleine, ajoute-t-il, nous a beaucoup moins servis par la promptitude de sa foi que Thomas par la lenteur de la sienne: *Minus mihi Maria Magdalena præstitit, quæ citius credidit, quam Thomas, qui diu dubitavit.* Thomas, dit saint Pierre Chrysologue, en refusant de croire avant que d'avoir touché, ne cherchait pas seulement à guérir l'incertitude de son cœur, mais encore à préparer un remède à celle de tous les hommes: *Non solum cordis sui, sed omnium hominum curabat incertum* (*Serm. de Christi manifest.*). Heureuse infidélité! s'écrie saint Hilaire: heureuse d'avoir contribué à la foi de tous les siècles! *Quam bona infidelitas quæ sæculorum fidei militavit* (*Serm.* 156, *de Temp.*, *inter Serm. Augustini*)!

La foi du monde eût été trop chancelante si elle n'eût eu pour soutien la faiblesse des disciples. L'obstination des Juifs eût été trop incurable, s'ils eussent pris moins de précaution pour cacher la vérité. Et jamais ils n'eussent pris ces précautions si Jésus-Christ ne les eût attirées par les fréquentes prédictions de sa glorieuse résurrection. Mais tous ces ressorts de la Providence unis ensemble, ces prédictions du Sauveur, ces précautions de ses ennemis, ces doutes de ses disciples, élèvent nos esprits à la claire connaissance de ce principe fondamental de la religion du chrétien: *Quia surrexit Dominus vere* (*Luc.*, XXIV, 34).

Que peut opposer à ces convictions toute la philosophie des libertins? Un point des plus frivoles, dont ils font cependant leur capital. On ne sait, disent-ils, toutes ces circonstances singulières de la résurrection que par le témoignage de l'Evangile et sur le rapport des apôtres; et moi je dis que jamais historiens n'ont eu des caractères de fidélité pareils à ceux des apôtres, et que sans nul égard à l'autorité de la foi, rien n'est croyable dans l'antiquité si leur Evangile ne l'est pas.

Apôtres, dites-vous, auteurs intéressés à la gloire de leur maître. Dites plutôt intéressés par le péril de leur propre vie à déclarer son imposture, si c'eût été un imposteur; auteurs d'autant plus dignes de foi sur ce qui lui était glorieux, qu'ils sont de meilleure foi sur ce qui le rendait méprisable aux yeux du monde; auteurs dont la simplicité prouve la sincérité; auteurs qui ont signé leur histoire de leur sang sans qu'aucun d'eux l'ait démentie.

Ajoutez que sur leur rapport cette résurrection, tout incroyable qu'elle paraît, a été crue, et crue d'abord par les gens du pays, qui auraient eu plus de moyens de la contester, et crue partout ailleurs sans nulle interruption dans toute la suite des temps, jusqu'à étouffer les persuasions et les religions opposées. Cette improbabilité du mystère jointe à la crédulité générale de l'univers, c'est ce qui nous fait voir la Divinité dominante dans ce mystère, et par conséquent la vérité.

Car que l'artifice ou l'effort de l'esprit de l'homme ait jamais pu parvenir à rendre communément croyable ce qui est naturellement incroyable, il faut avoir perdu le sens pour se le persuader. Ce que je dis là, ce n'est point par conjecture: en voici, Messieurs, un exemple en cas pareil.

Quels efforts n'ont point faits les païens et les démons pour contrefaire, si je l'ose dire, un Jésus-Christ en la personne du fameux Apollonius! Quelques apôtres vivaient encore; ils avaient la douleur de voir Ephèse, Alexandrie, Rome même, opposer à la doctrine et aux miracles de Jésus-Christ les maximes et les prestiges de ce philosophe séducteur. On lui élevait des autels, on lui offrait des sacrifices. Il avait pour disciples et sectateurs non pas des ignorants et des pêcheurs, mais des consuls, des gouverneurs de provinces, et même des empereurs. Il avait pour historiens de ses faits les écrivains de son temps les plus célèbres (Philostrate, Hiéroclès). Cet homme était en un mot l'idole vivante du monde, ou plutôt le dieu que le démon voulait faire adorer au monde à la place de Jésus-Christ. Cet homme enfin, prévoyant que la mort serait l'écueil inévitable de sa fausse divinité, ne présumant pas assez de ses forces ni du crédit de ses amis pour pouvoir établir après sa mort l'opinion d'une résurrection, que ne fit-il point, lui, ses disciples et ses complices, pour dérober sa mort à la connaissance du peuple et se faire croire immortel? Trois ou quatre empereurs romains, soutenus des acclamations de la populace, des prêtres et des philosophes de l'Orient, n'oublièrent rien pour établir l'immortalité chimérique de ce malheureux imposteur. L'a-t-on cru? s'y est-on rendu? les peuples n'ont-ils pas soutenu les droits du bon sens et de la raison contre tous les artifices du mensonge?

Comparez maintenant ce philosophe à Jésus-Christ: les sages et les grands du monde, annonçant à leurs sujets l'immortalité de l'un, les pêcheurs et les bateliers prêchant aux nations la résurrection de l'autre; les uns parlant du haut des tribunaux et des trônes, les autres du haut des échafauds et des gibets. Vous verrez là ce que peut tout l'effort des puissances de la terre pour établir l'imposture contre la vérité qui a Dieu

pour auteur et pour protecteur. Vous reconnaîtrez là de quel côté est l'imposture et de quel côté la vérité; que rien n'est plus certain que la résurrection de Notre Seigneur, puisque rien n'étant naturellement plus incroyable, rien n'a été cru plus constamment et plus universellement. Voilà ce que j'avais à dire aux esprits durs à la foi. Venons maintenant aux fidèles, et leur montrons l'obligation non-seulement de croire la résurrection du Seigneur, mais encore de l'imiter dans leurs mœurs, sortant du sépulcre du péché pour reprendre la vie de la grâce.

SECONDE PARTIE.

L'ange envoyé du ciel pour déclarer la résurrection de Notre-Seigneur ne se contenta pas de dire aux femmes fidèles et aux apôtres qui les suivirent qu'il était ressuscité, il leur en donna des preuves sensibles : premièrement il leur montra le tombeau vide : *Quid quæritis viventem cum mortuis? non est hic. Ecce locus ubi posuerunt eum* (*Luc.*, XXIV, 6 ; *Marc.*, XVI, 6) : Pourquoi cherchez-vous un homme vivant parmi les morts? Venez, voyez : voici le lieu où on l'avait mis ; il n'y est plus. C'est-à-dire qu'il a quitté le séjour de la mort et la compagnie des morts : première preuve de résurrection. Secondement l'ange leur fit voir dans le tombeau les linges, les suaires dont il était enveloppé, restes inutiles d'un triste appareil qui ne lui convenait plus : *Linteamina posita et sudarium quod fuerat super caput ejus* (*Joan.*, XX, 7). C'est-à-dire qu'il a quitté toutes les marques de la mort : seconde preuve de résurrection. Troisièmement l'ange leur dit que Jésus est allé en Galilée, que c'est là qu'ils le verront et lui parleront : *Præcedit vos in Galilæam : ibi eum videbitis.* C'est-à-dire qu'il marche, qu'il agit en homme vivant, qu'il a repris les mouvements et les fonctions de la vie : troisième preuve de résurrection.

Chrétiens qui sortez du péché, qui vous dites ressuscités, qui croyez l'être, qui voulez que nous le croyions, nous y sommes tout disposés ; mais ne vous contentez pas de nous dire que vous l'êtes ; montrez-le-nous. Avez-vous quitté le séjour et la compagnie des morts ? Avez-vous quitté les marques de la mort? Avez-vous repris les mouvements, les actions de la vie chrétienne ? A ces trois preuves on connaîtra si votre résurrection est véritable, ou si ce n'est qu'une illusion.

1. Premier devoir. Il faut abandonner le séjour et la compagnie des morts, c'est-à-dire la société des pécheurs et les occasions du péché. Comprenez-vous bien, mon cher frère, l'importance et la nécessité de ce devoir ?

Quand vous êtes allé découvrir les secrets de votre cœur aux prêtres, ministres de Dieu, vous avez promis sérieusement de ne plus retomber dans vos désordres ; autrement ils n'auraient pu, sans trahir leur ministère, vous donner l'absolution. Vous êtes-vous cru en état de tenir votre promesse, sans éviter les lieux, les personnes, les assemblées qui vous engagent à ces désordres et qui vous font oublier Dieu ? Vous estimez-vous assez fort pour soutenir votre vertu dans les mêmes périls qui l'ont si souvent ébranlée ? et le souvenir de vos naufrages n'a-t-il encore pu vous faire craindre et connaître les écueils ? Vous ne pouvez, dites-vous, résister au charme de l'occasion qui conduit naturellement au péché. Comment donc pourrez-vous résister au charme du péché au milieu de l'occasion ? Comment accordez-vous cet excès de confiance avec cet excès de faiblesse ? Ou renoncez à l'occasion, ou ne vous flattez point d'avoir renoncé au péché. Songez à ce que firent les femmes fidèles en sortant du sépulcre où l'ange leur montrait que Jésus-Christ n'était plus : *Exierunt cito de monumento cum timore et gaudio magno* (*Matth.*, XXVIII, 8). Elles sortirent promptement avec beaucoup de crainte et de joie, dit l'Evangile. *Exierunt :* elles sortirent. Vous êtes sorti de vos péchés ; vous croyez du moins en être sorti par l'absolution que vous en avez reçue. *Exierunt cito :* elles sortirent promptement. Vous êtes sorti promptement. Vous n'avez point attendu, pour vous acquitter de ce devoir, les derniers jours de la solennité pascale. *Exierunt cum gaudio :* elles sortirent avec joie. Vous en êtes sorti avec joie, avec la consolation de vous sentir déchargés du poids qui vous accablait. *Exierunt cum timore :* mais elles sortirent avec crainte ; leur joie était suspendue par la frayeur. La voix de l'ange, l'éclat de ses vêtements, les éclairs de ses regards, cette révolution imprévue, tout cela remplissait leur esprit d'une sainte horreur. A peine croyaient-elles ce qu'elles voyaient et ce qu'elles entendaient. Elles se défiaient de la fidélité de leurs yeux et de leurs oreilles : *Cum timore magno.* Vous, mes frères, sentez-vous ce saint étonnement de ce que Dieu fait aujourd'hui pour vous, cette juste défiance de votre sincérité, de votre persévérance, et surtout cette crainte nécessaire des occasions qui vous peuvent replonger dans vos désordres passés ? Ce n'est qu'avec ces sentiments et par ces dispositions que vous pouvez conserver le bonheur de votre résurrection.

Mais n'êtes-vous point de ces gens assez habiles pour ne point trouver d'occasions qu'ils soient obligés d'éviter, parce qu'ils n'en trouvent point qui ne leur soient inévitables et si étroitement unies à leur état, à leur âge, à leur fortune, aux emplois dont ils sont chargés, à la dépendance où ils vivent, au milieu d'un certain monde où ils sont nés et engagés, qu'il faut ou y demeurer ou renoncer absolument aux bienséances, et même quelquefois aux nécessités de la vie. Faux prétextes ! ridicules nécessités ! nécessités imaginaires et passionnées ! devez-vous contre-balancer dans un cœur la nécessité du salut, la nécessité de vivre selon Jésus-Christ, et de préférer cette sainte vie à tous les besoins, les avantages et les intérêts du temps ? Je parle à des chrétiens qui se

croient ressuscités. Si vous l'êtes, prenez pour vous ce que disait le Sauveur : Laissez les morts ensevelir leurs morts : *Dimitte mortuos sepelire mortuos suos* (*Matth.*, VIII, 22) ; laissez aux pécheurs déclarés, aux ennemis publics de la vertu, toutes ces compagnies et ces maximes de mort. Laissez-les se plaire et se rouler dans la poussière et l'ordure de leur tombeau. Mais vous qui sortez du tombeau, qui portez encore sur le visage la langueur et la pâleur de la mort, fuyez tout ce qui peut vous mettre en péril d'y rentrer. Si c'est avec horreur, par un effort volontaire et déterminé que vous en êtes sortis, qu'avez-vous à ménager avec ceux qui vous y rengagent? Que ne leur ôtez-vous l'espérance de vous séduire et de vous rappeler à eux par une rupture ouverte et par un divorce éclatant? Que ne leur donnez-vous lieu de dire entre eux en vous voyant, ce que disait l'ange aux fidèles qui venaient chercher leur maître à son tombeau: *Quid quæritis viventem cum mortuis?* Pourquoi cherchons-nous un vivant parmi les morts? Il fréquentait cette maison, il était assidu dans ces assemblées lorsqu'il était sous l'empire de la mort; mais maintenant il n'y est plus, parce qu'il est ressuscité: *Surrexit, non est hic.* Voilà les endroits où il venait, les spectacles qu'il aimait, les conversations qu'il cherchait, les jeux où il passait jour et nuit avec fureur: *Ecce locus.* Mais on ne l'y voit plus. Son esprit est tout aux affaires, au règlement de sa famille, aux devoirs de sa condition, aux exercices de sa religion, au soin de son salut éternel. Il n'y a plus de jeunesses ni de scandales, de faiblesses ni d'emportement : *Surrexit, non est hic : ecce locus.* Ce n'est pas encore assez.

2. Un second devoir. Il faut quitter toutes les marques de la mort : *Linteamina posita, et sudarium quod fuerat super caput ejus* (*Joan.*, XX, 7); c'est-à dire, tout ce qui peut faire croire à ceux qui vous voient que vous êtes encore après votre conversion tel et telle que vous étiez dans votre vie déréglée, avec le même attachement aux modes et aux vanités, avec le même penchant à railler et à médire, avec le même badinage et la même indiscrétion dans vos paroles et vos manières. Alors vous étiez du monde, il y paraissait; c'est ce qui causait la mort de votre âme et le scandale des gens de bien. Vous avez maintenant repris la vie, vous le dites; y paraît-il? C'est cependant ce que vous devez à l'édification publique. Or jamais il n'y paraîtra, tandis que l'on verra sur vous les mêmes dehors et les mêmes apparences que vous preniez plaisir alors à faire éclater. Ce luxe, femmes chrétiennes, ce luxe dans vos habits, cette immodestie dans vos parures, ce fard sur votre visage, cet orgueil dans les ornements de votre tête : *Linteamina posita, et sudarium quod fuerat super caput ejus.* Marques de mort : car en combien d'âmes ont elles porté la mort? Marques de mort : car combien de plaies secrètes et de maladies cachées découvrent-elles dans votre cœur? *His non ornatur mulier, sed vitia mulieris ostenduntur.* Vous croyez par là vous donner un nouveau lustre, et faire briller votre beauté; mais plutôt que votre beauté, vous faites, dit saint Ambroise, remarquer votre vanité, votre idolâtrie pour votre chair, votre peu de pudeur et de religion. Pitoyable entêtement qui vous fait préférer l'usage et le goût du siècle aux lois de l'honnêteté naturelle, et tourner en raillerie les reproches de vos pasteurs, de vos directeurs et des gens de bien, sur cette licence inconnue aux siècles passés et même aux siècles païens. Si cet étalage de parures est innocent, que ne le portiez-vous au saint tribunal? Et si vous avez craint alors de blesser les yeux de votre juge, osez-vous sans remords blesser les yeux du public par le spectacle odieux de votre faste et de votre immodestie? Vous avez trompé l'Eglise, et vous voulez tromper le monde. Vous voulez persuader que vous avez changé de cœur, l'Eglise l'a cru sur votre parole et sur la feinte gravité que vous affectiez alors de peindre sur votre extérieur; c'est par là que vous avez extorqué votre pardon. L'Eglise en vous le donnant n'a point pénétré le fond de l'âme, elle en a laissé à Dieu la connaissance et le jugement secret. Mais ce monde ignorant comme elle de vos sentiments intérieurs, et témoin de cet extérieur scandaleux que vous avez eu soin de cacher au prêtre, et que vous déployez maintenant à tous les yeux avec tant de liberté, sur quel fondement voulez-vous que ce monde vous croie changées, vivantes et ressuscitées, sous tant de marques et d'indices de mort?

J'en dis autant de ce commerce badin de galanterie et d'enjouement dont les jeunes gens font l'occupation de leur âge et le premier exercice de leur esprit, dont les parents se forment un présage heureux du génie de leurs enfants pour le monde, et que les mondains parvenus au delà de l'âge sérieux regardent comme une ressource de joie dans l'ennui de leurs derniers jours. Sachez que cette vie frivole dans son commencement, dans son progrès, dans sa fin, n'est qu'un tissu de légèretés, de faiblesses, d'artifices, de séductions, un art de cacher sous les fleurs le serpent dont le venin est sans remède : et quand en cet état on serait moins exposé qu'on ne l'est aux plus déplorables naufrages, on y est toujours entre les écueils et dans l'ombre de la mort.

Quand même on verrait dans les jeunes gens avec quelque sorte de pitié ce penchant à encenser la vanité du sexe et à lui faire goûter le langage de la volupté par des mensonges flatteurs et par de feintes passions, de quelle indignation n'est-on pas saisi quand on voit des personnes distinguées par leur âge et par leur rang, souvent par l'éclat apparent d'une conduite réglée, se faire un jeu d'égayer leurs conversations par des paroles ambiguës, par des ordures déguisées en plaisanteries, par des récits indiscrets et souvent calomnieux d'aventures licencieuses, qui ne peuvent manquer de salir l'imagination, et de faire remarquer que si la

corruption n'est plus dans leurs mœurs et dans leurs œuvres, elle est encore dans le cœur? Elle y est, elle y durera jusqu'à la fin de la vie.

Combien de gens, en effet, que le long cours de leurs années devrait avertir que le terme n'en est pas loin, qui portent sur leur tête autant de marques de mort qu'il leur reste de cheveux, portent sans rougir, dans leur manière d'agir, de parler, de s'habiller, dans le choix de leurs amis et de leurs occupations, dans leur sensibilité pour les bagatelles, les jeux et les vains divertissements, des marques encore plus certaines de la mort intérieure de leur âme! N'alléguez point la régularité apparente de votre vie, ni votre fidélité aux devoirs publics de la piété; la piété n'est point dans cette espèce de vie, et si l'usage annuel ou même l'usage fréquent des sacrements n'a point éteint en vous cet esprit et ce goût du monde, source de tant de péchés en quelque âge que vous soyez, quelque effort que vous croyiez avoir faits pour aspirer à la vie chrétienne et pour sortir du tombeau, vous n'en êtes point sortis : vous n'êtes que de vains fantômes qui traînez encore après vous vos suaires et vos liens. Votre résurrection n'est qu'une illusion.

3. Mais quand vous aurez quitté toutes ces marques, serez-vous en pleine sûreté? Reste encore un troisième devoir : il faut porter les marques de la vie, en faire les actions et les fonctions : *Ibi eum videbitis*. Jésus est allé devant vous en Galilée, disait l'ange à ses disciples : vous le verrez là, vous lui parlerez, vous mangerez avec lui, vous agirez avec lui. Vous connaîtrez là que c'est le même homme, et que ce n'est plus le même homme : que c'est le même, parce qu'il a même corps, même figure, même voix; mais que ce n'est plus le même homme, parce qu'il est revêtu des dons d'immortalité, de légèreté, de subtilité, de clarté, qualités des corps glorieux dépouillés des infirmités de la chair et de la vie. Serez-vous tels, chers auditeurs? Vous serez vraiment ressuscités : l'occasion le fera paraître : *Ibi eum videbitis*.

Mais se dépouiller de soi-même et de ses inclinations habituelles et naturelles, c'est, dites-vous, ce qui n'est pas praticable. Aussi n'est-ce pas là ce que l'on exige de vous : on ne vous oblige à quitter de toutes vos inclinations que celles qui sont criminelles, dangereuses ou défectueuses, qui sont plutôt les effets et le fruit de vos passions que les productions de la nature, et qui, passant pour nécessaires à l'homme de plaisir, à l'homme du monde, et quelquefois même à ce qu'on appelle homme d'honneur, sont incompatibles avec l'homme vraiment chrétien.

C'est dans cet esprit chrétien que consiste la nouvelle vie que nous devons mener sur la terre après notre conversion et notre résurrection : non pas détruire les temples où les idoles étaient autrefois adorées, mais exterminer les idoles et faire servir leurs temples à la gloire du vrai Dieu, comme fit le monde chrétien vainqueur du monde idolâtre; non pas déraciner les passions de nos cœurs, car comment vivre sans amour, sans haine, sans désir, sans crainte, sans espérance, il faudrait cesser d'être pour être sans passions; mais à toutes ces passions indifférentes d'elles-mêmes, et placées dans nos cœurs de la main du Créateur pour être les instruments de nos actions, c'est à nous, dis-je, de fournir à toutes ces passions des objets dignes du Dieu que nous reconnaissons pour maître, et de la vie nouvelle où nous aspirons.

Il faudrait être insensible, dites-vous, pour ne rien aimer, ne rien haïr, ne rien désirer, ne rien craindre. Eh bien! vous aimerez, vous haïrez, vous désirerez, vous craindrez. Dieu vous le permet, l'Evangile vous y exhorte. Mais vous aimerez, quoi? non plus le monde, ni les biens qui font les délices du monde; l'Evangile vous le défend : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt* (II *Joan.*, II, 15). Mais vous aimerez par-dessus tout Dieu, l'auteur de tous les biens, le souverain bien, le bien éternel, le seul bien : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo*. Vous haïrez et vous fuirez, non plus l'humiliation, la mortification, la croix, mais les désirs du siècle : *Sæcularia desideria* (*Tit.*, II, 12); les désirs de la jeunesse : *Juvenilia desideria* (II *Tim.*, II, 22); les désirs de l'homme charnel : *Non in desideriis hominum* (I *Petr.*, IV, 2). Vous craindrez non plus ceux qui prétendraient vous détourner de la vertu par la puissance qu'ils ont sur vos biens et sur votre vie : *Nolite timere eos qui occidunt corpus;* mais vous craindrez le seul qui peut perdre votre corps pour le temps, et votre âme pour l'éternité : *Timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam*. Voilà de quoi servir de matière à vos passions, d'exercice à votre esprit; vous y trouverez des occasions de combats et de victoires : on connaîtra là si vous êtes mort ou vivant : *Ibi eum videbitis*.

Chrétiens, tout cela paraît grand et magnifique en idée; mais dans l'exécution que d'étranges difficultés! Prétexte ordinaire aux pécheurs pour avoir lieu de persévérer dans leurs désordres. Elevez vos cœurs, mes frères, au-dessus de ces lâches sentiments : si vous êtes assez généreux pour avoir conçu le dessein de vivre à Dieu, soyez-le assez pour vous confier en sa puissance, et ne vous défier jamais de son secours.

Madeleine et ses compagnes allaient porter des parfums au sépulcre de leur cher maître; elles se disaient en chemin : *Quis revolvet nobis lapidem?* Mais qui nous ôtera la pierre qui est au-devant? Elles avançaient avec confiance, elles ne se rebutaient point à la vue des difficultés, et Dieu prévenant et secondant leur courage avait déjà levé l'obstacle : elles trouvèrent que la pierre avait déjà été ôtée et que le sépulcre était ouvert : *Respicientes viderunt revolutum lapidem* (*Marc.*, XVI, 4).

Hélas! nous disons souvent comme ces femmes fidèles : *Quis revolvet nobis lapidem?* Nous voyons assez les difficultés, mais nous ne marchons pas, et n'avançons pas comme elles. A peine avons-nous fait un pas que

nous demeurons en suspens; nous craignons de nous engager : nous sommes toujours prêts à reporter les yeux, comme la femme de Loth, sur ce que nous avons quitté. Comment me passer de jeu? comment renoncer aux compagnies? comment refuser à mes sens leurs amusements et leurs plaisirs? comment me mettre au-dessus de la raillerie, du mépris et des vains respects, au-dessus même de l'ennui qui suit la vie retirée? à quoi passer les jours entiers? Mais comment soutenir jusqu'à la fin de mes jours une guerre continuelle avec mes plus chères passions? qui m'en donnera la force? *Quis revolvet nobis lapidem?*

Vous demandez qui, mon cher frère? N'avez-vous pas dans ce Dieu auteur du salut la source de toutes les grâces nécessaires au salut? Vous a-t-il commandé de vous sauver sans vous en donner la force? Est-ce pour lui-même qu'il est mort? Avait-il besoin de ce trésor surabondant de mérites pour s'ouvrir l'entrée du ciel? n'est-ce pas pour vous l'ouvrir à vous et aux autres pécheurs? N'est-ce pas pour la même fin qu'il garde encore ses plaies après sa résurrection, pour rappeler à lui ses disciples fugitifs, pour ranimer leur confiance, et leur faire comprendre que le même amour qui les lui a fait souffrir est encore dans son cœur aussi vif et aussi tendre pour eux que lorsqu'il était sur la croix?

C'est dans le même dessein qu'il demeure encore sur la terre quarante jours après sa résurrection, pour les consoler, les instruire, les affermir dans leur foi; qu'il se trouve à table avec eux, dans leur pêche, dans leurs voyages; qu'il va les chercher dans le secret de leurs maisons; qu'il se présente à eux sur le rivage de la mer, toujours les paroles de douceur, de grâce et de paix à la bouche : *Pax vobis :* La paix avec vous; toujours éloignant d'eux la défiance et la crainte : Ne craignez rien; c'est moi, c'est moi : *Ego sum, nolite timere* (*Luc.*, XXIV, 36).

Tirons, mes chers auditeurs, de cette condescendance et de cette familiarité du Sauveur ressuscité, le même fruit que ses apôtres. Ils étaient peut-être alors aussi alarmés que nous des difficultés de leur état et des assauts qu'ils prévoyaient que le monde allait leur livrer. Ils se rassurent sur l'espérance du secours qu'il leur promit de l'Esprit consolateur. Prenons la même confiance, et ne doutons point qu'imitant leur fidélité dans l'ardeur de le servir, nous n'éprouvions comme eux les effets de sa fidélité dans ses promesses : *Ego sum, nolite timere.* Ce qu'il fait aujourd'hui pour nous à l'égard des besoins et des intérêts de l'Etat nous est un gage certain de ses soins pour notre salut et notre bonheur éternel.

Sire, il y avait longtemps que Dieu nous avait dit, comme à ses disciples, *Ego sum, nolite timere.* Ne craignez rien, c'est moi qui tiens la balance entre les puissances du monde, et qui sais le moment d'apaiser les vents et les flots, *Ego sum.* Plus nous désirions la fin des orages de la guerre, et moins nous l'osions espérer (1714). C'est maintenant qu'il comble nos espérances. Il ne se contente pas de nous défendre la crainte, il nous l'ôte en nous annonçant et en nous donnant la paix : *Pax vobis.*

Unissons donc nos voix à celles des fidèles de Sion, pour chanter le cantique de la paix (1); célébrons la puissance et la bonté du Seigneur, non pas d'avoir fortifié *les serrures de nos portes*, et rendu les murailles de nos villes redoutables à nos ennemis : il a bien fait voir que ce ne sont pas les lignes ni les barrières, les citadelles ni les forts qui défendent les royaumes. Une enceinte plus heureuse est celle d'une paix tracée de sa main. C'est le miracle qu'il vient de faire : hé! quelle autre main que la sienne aurait pu y réussir? *Posuit fines tuos pacem.*

Non, les Alpes, les Pyrénées, les grands fleuves, les deux mers, et tous les ouvrages que l'art a joints à ceux de la nature, à l'avantage de vos Etats, ne sont point la chaîne de sûreté dont ils sont environnés. La paix rétablie de tous côtés est le vrai rempart de la France.

Cette chaîne formée dès l'année dernière avec quelques-uns de nos voisins demeurait interrompue par la résistance d'un seul. Le Rhin grondait encore, quoique l'Océan fût calmé. Le calme enfin s'est étendu partout, et quelque part que nous portions les yeux, nous ne voyons que des nations amies également intéressées à maintenir avec nous la fermeté de cette barrière de paix : *Posuit fines tuos pacem.*

Nous reste-il après cela quelque chose encore à désirer pour notre parfait repos? Oui, Sire, c'est qu'il plaise à Dieu que ce soit là le dernier de vos travaux, et que vous puissiez longtemps en goûter la gloire et les fruits. Tandis que vous en jouirez, vos peuples se tiendront sûrs du redoublement de vos soins pour leur en hâter la jouissance. Ils se regardent moins comme vos sujets que comme vos propres enfants : serait-il possible que votre cœur ne fût pas pour eux un cœur de père, vous les avez vus naître presque tous. Ils vous ont sacrifié avec plaisir leurs biens et leur vie, et ceux qui sont encore vivants offrent à Dieu ce qui leur reste de jours pour obtenir qu'il prolonge les vôtres, et que ce jeune prince uniquement précieux (2), qui pour la première fois ouvre aujourd'hui publiquement l'oreille à la doctrine du ciel, ait le loisir d'apprendre par vos exemples encore mieux que par vos leçons, que jamais les souverains ne sont plus semblables à Dieu que lorsqu'ils mettent comme lui le haut point de leur grandeur à se faire obéir, moins par crainte que par amour. Ainsi soit-il, au nom du Père, etc.

(1) Lauda, Jerusalem, Dominum; lauda Deum tuum, Sion. Quoniam confortavit seras portarum tuarum.... Qui posuit fines tuos pacem. *Psal.* CXLVII.

(2) M. le dauphin, arrière petit-fils de Louis XIV et son successeur.

SERMON

POUR LE LUNDI DE PAQUES.

Sur la fréquente communion.

Factum est cum recumberet cum eis, accepit panem, et benedixit ac fregit, et porrigebat illis; et aperti sunt oculi eorum, et cognoverunt eum.

Jésus étant à table avec les deux disciples, prit du pain, le bénit, le rompit, et le leur donna; en même temps leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent (*Luc.*, XXIV, 30, 31).

Quel est ce pain que Jésus-Christ partage à ses deux disciples, en mangeant avec eux dans l'hôtellerie d'Emmaüs? Ils étaient sortis le matin de Jérusalem, consternés des opprobres de sa mort; ils avaient presque perdu la confiance en ses promesses; ils venaient de passer presque un jour en sa compagnie, sans l'avoir reconnu, ni à sa voix, ni aux traits de son visage, ni à la sagesse de ses discours. A la simple fraction du pain leurs yeux s'ouvrent, et dans le moment ils reconnaissent leur cher maître; ils sentent revivre la ferveur de leur foi, de leur espérance; ils courent annoncer à leurs frères la joie de sa résurrection, et leur inspirer le courage dont leurs cœurs sont animés.

De si grands effets, si subits et si extraordinaires, ont déterminé les interprètes à regarder ce pain mystérieux, non pas comme le pain commun, mais comme le vrai pain eucharistique, et ce repas comme une vraie communion.

Suivons leur opinion, Messieurs, non-seulement parce qu'elle a saint Jérôme et saint Augustin pour auteurs, et le concours des plus graves théologiens pour appui, mais encore parce qu'elle a pour ennemis la plupart des écrivains hérétiques, aussi aveugles sur ce passage que sur tous les autres qui regardent cet adorable sacrement.

Cela supposé, mes frères, et faisant réflexion aux circonstances de ce mystère, opéré dans un lieu profane et dans un simple repas, envers des personnes faibles, encore fort éloignées de la parfaite piété, je crois trouver là l'occasion de traiter la matière de la fréquente communion : matière non moins convenable à la solennité de ce jour qu'au besoin du siècle présent.

Je dis au besoin, Messieurs. Non pas que le siècle ait besoin des contestations survenues sur ce sujet, et beaucoup moins des divisions qui en ont été les suites; mais on a besoin d'une instruction qui rappelle à l'union les deux partis opposés : les uns, pour porter les fidèles à communier plus dignement, ont paru vouloir en abolir le fréquent usage, et les autres, par zèle pour en maintenir le fréquent usage, ont paru donner trop peu de force à l'obligation de communier dignement. Réunissons ces deux devoirs, et tâchons de montrer le rapport essentiel qu'ils ont ensemble par ces trois propositions : il faut communier souvent, c'est la première; il faut communier dignement, c'est la seconde; mais pour communier dignement, rien n'est plus utile que de communier souvent, c'est la troisième et la fin principale de ce discours, important à tous les chrétiens touchés du soin de leur salut. Ceux qui tendent à la perfection comprendront qu'il n'y a point d'autre moyen de sortir de leur langueur; ceux mêmes que leurs désordres éloignent de la communion connaîtront le péril où ils s'engagent en négligeant d'obéir au précepte de l'Eglise, et de communier une fois l'an. Demandons le secours du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La question que nous traitons aujourd'hui n'est pas nouvelle : elle agitait déjà les esprits au temps de saint Augustin, vers la fin du quatrième siècle; et ce grand homme, si rempli de sagesse et de charité, la décide d'une manière qui doit servir de règle à tous les partis. « Je veux croire, dit-il (*Epist.* 54, *ad Januarii inquisitiones*), que l'un et l'autre ne se propose que la gloire du sacrement. L'un n'ose pas le recevoir tous les jours, c'est pour l'honorer par son respect : *Ille honorando non audet quotidie sumere;* l'autre n'ose pas s'en abstenir aucun jour, c'est pour l'honorer par sa confiance : *Ille honorando non audet ullo die prætermittere.* C'étaient, ajoute-t-il, les dispositions de Zachée et du Centenier : l'un avec joie courait à sa maison pour y recevoir Jésus-Christ; l'autre par humilité ne se sentait pas digne de le recevoir dans la sienne. Ils n'étaient pas différents dans le désir de l'honorer, mais dans la manière de l'honorer : tous deux pécheurs, connaissant leur misère, avaient besoin de sa miséricorde, et furent tous deux assez heureux pour l'obtenir : *Ambo peccatis miseri, ambo misericordiam consecuti.* »

Remarquons cependant, mes frères, que la décision de saint Augustin ne tombe pas sur l'usage rare ou fréquent, mais seulement sur le plus ou le moins fréquent. Il ne s'agissait que de savoir s'il fallait communier tous les jours, comme on le pratiquait à Rome ou seulement certains jours, comme on le pratiquait ailleurs. Car c'est ainsi qu'il établit la question : *Alii quotidie communicant corpori et sanguini Dominico; alii certis diebus accipiunt.* C'était ce qui causait alors le scrupule des fidèles.

En effet, chrétiens auditeurs, l'usage fréquent étant fondé sur l'institution de Jésus-Christ et sur l'esprit de la primitive Eglise, il suffit de ces deux raisons pour faire naître quelque sorte de remords à ceux qui se font honneur d'une pratique opposée.

1. Quel a été le dessein du Fils de Dieu dans l'établissement de ce mystère? N'a-ce pas été de donner à ses apôtres, et par héritage à tous ses enfants, la plus tendre marque de son amour, en s'unissant à eux de la manière la plus intime? Il s'en expliqua lui-même en leur distribuant son corps et son sang : *Ut sint unum, sicut et nos unum sumus: ego in eis, et tu in me* (*Joan.*, XVII, 22) : Afin, leur disait-il, qu'ils ne fussent plus qu'un avec lui, comme il n'était qu'un avec son Père; afin que tous ensemble ils fussent,

ajoutait-il, consommés dans l'unité : *Ut sint consummati in unum* (*Joan.*, XVII., 23).

Le moyen qu'il en a trouvé, fort supérieur à toutes nos idées, ç'a été de nous donner son corps sous la figure du pain, son sang sous celle du vin, pour être la nourriture de nos âmes, comme le pain et le vin sont celle de nos corps : en sorte que ces aliments divins passassent spirituellement, mais aussi véritablement que les aliments matériels, en notre propre substance. Car, leur disait-il, ma chair est vraiment viande et mon sang vraiment breuvage : *Caro mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus* (*Joan.*, VI, 56).

C'est donc par manière d'aliment qu'il nous a donné son corps : d'aliment, non pas recherché, délicat, précieux, difficile à trouver, difficile à préparer, mais d'aliment commun dont le secours est nécessaire et doit se renouveler tous les jours.

Cette réflexion présentée à votre esprit peut-elle y laisser aucun doute sur le dessein du Sauveur ? aurait-il choisi pour s'unir à nous les symboles des aliments ordinaires et journaliers, pour nous laisser la liberté d'en user seulement, comme d'un remède, à proportion du besoin que nous croirions en avoir? Pourquoi l'aurait-il institué dans un repas, sinon pour nous apprendre à nous en faire tous les jours un devoir et même un plaisir ? Ce pain de chaque jour qu'il nous fait demander à Dieu dans la prière ordinaire : *Panem nostrum quotidianum*, et qui est appelé par saint Matthieu *pain supersubstantiel*, comme étant au-dessus des nourritures et des substances naturelles, n'est-ce pas, au sentiment de la plupart des saints Pères, le pain de l'eucharistie? N'est-ce rien que l'ordre exprès qu'il nous a laissé d'annoncer sa mort et de célébrer sa mémoire autant de fois que nous boirions ce calice et que nous mangerions ce pain? *Hoc facite, quotiescunque bibetis, in meam commemorationem* (I *Cor.*, II, 25). Peut-il être content de se voir oublié des mois, des années entières ? Et lorsqu'il menace de mort ceux qui ne feront pas leur breuvage de son sang, et leur viande de sa chair : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis* (*Joan.*, VI, 54), laisse-t-il espérer à ceux qui n'en useront que rarement assez de force et de vigueur pour conserver longtemps cette vie surnaturelle et ne pas tendre insensiblement à la mort ?

Il fallait bien que les premiers chrétiens, qui devaient servir d'exemple à tous ceux des siècles suivants, fussent persuadés que c'était son intention, puisqu'au second chapitre des Actes il est dit de ces trois mille personnes qui furent converties à la foi le jour de la Pentecôte, qu'elles persévéraient dans la doctrine des apôtres et dans la communication de la fraction du pain : *Erant perseverantes in doctrina apostolorum et in communicatione fractionis panis* (*Act.*, II, 42) : persévérance et assiduité qui en marquent le fréquent usage.

Il fallait bien que saint Paul fût dans le même sentiment, puisque dans sa première Epître aux Corinthiens, après avoir parlé de leur concours à l'église pour y participer à la cène du Seigneur (I *Cor.*, XI), il les reprend du peu de soin qu'ils avaient de s'y préparer, il leur représente avec douleur les fautes qu'ils y commettaient contre le respect, la modestie, et même la tempérance. Il tâche de les corriger par les menaces terribles de la vengeance de Dieu. N'eût-il pas été bien plus court et bien plus sûr, pour l'honneur du sacrement, de leur en suspendre l'usage et de fermer l'église à cette foule de communiants ? C'est ce qui ne lui vient pas même en pensée. Il croit que c'est sur les mœurs et sur la conduite de l'homme qu'il faut faire le changement, non pas sur la discipline et la pratique de l'Eglise, que c'est à l'homme à se réformer, non pas aux apôtres à réformer la doctrine de leur maître. Et combien de siècles l'Eglise a-t-elle conservé cet esprit? C'est une seconde observation

2. Saint Jérôme (*Epist. ad Pamm. pro libris suis*) et saint Augustin (*Ad Januar.*, *epist.* 54) témoignent que de leur temps, c'est-à-dire, à la fin du quatrième siècle, la coutume de l'Eglise romaine était de communier tous les jours. Saint Jérôme (*Epist. ad Lucin.*). en dit autant des Eglises d'Espagne. Il paraît que partout ailleurs cet esprit de ferveur avait commencé à se refroidir : le relâchement était déjà tel chez les Grecs, qu'ils s'étaient fait une habitude de ne plus communier qu'une fois par an ; saint Ambroise en était scandalisé. Que ne disait-il point pour empêcher ce relâchement de s'étendre jusqu'à son peuple (*De Sacram.*, *l.* V, *cap.* 4)? On voit saint Jean Chrysostome, en diverses homélies, et surtout dans la troisième sur l'Epître aux Ephésiens, déployer contre cet abus son zèle et son éloquence. Il déplorait amèrement la désertion de la sainte table et des saints autels, comme si c'eût été en vain qu'on célébrât la messe tous les jours, puisque de tous les assistants on n'en voyait plus aucun participer au sacrifice : *Frustra est quotidianum sacrificium ; frustra adstamus altari : nemo est qui participet* (*Homil.* 3 *in Epist. ad Ephes.*).

Que ce relâchement des Grecs ne vous surprenne pas, Messieurs ; c'est par eux qu'ont commencé les premières divisions entre les Eglises d'Orient et d'Occident, par une émulation qui a passé depuis en divorce. Avant que de perdre l'ancienne ardeur pour le pain de l'eucharistie, ils avaient déjà perdu la simplicité des anciennes mœurs. L'envie et l'ambition leur inspiraient le schisme et l'hérésie, en même temps que la rareté des communions. Rome, au contraire, au même temps, centre invariable de l'unité aussi bien que de la vérité, conservant avec soin le dépôt de la discipline apostolique sur l'usage des sacrements, était l'asile des évêques que les Grecs persécutaient, et des vertus qu'ils négligeaient. Tant il est vrai que la rareté des communions n'est que le

fruit du relâchement, dans la foi comme dans mœurs.

De là les efforts de saint Chrysostome pour rappeler Antioche et Constantinople à la ferveur de l'ancienne piété, pour faire comprendre à ses citoyens la honte qu'ils faisaient à la religion, par l'éloignement de la sainte cène et par le scandale qu'ils donnaient au reste du monde chrétien.

Depuis ce temps-là, saint Augustin, que le progrès de cette mauvaise coutume et du vice en même temps avait rendu moins vif à blâmer la condescendance au délai de la communion, comme nous l'avons déjà vu, ne laissait passer cependant aucune occasion d'en persuader le fréquent usage aux fidèles qui vivaient dans l'ordre et dans la vertu.

C'est pour cela que, dans un sermon du jour de Pâques (*Serm.* 227), instruisant les chrétiens nouvellement baptisés de leurs plus importants devoirs, il leur recommande la communion comme un devoir journalier : « Apprenez, leur dit-il, ce que c'est que vous venez de recevoir, que vous recevrez à l'avenir, et que vous devez recevoir tous les jours de votre vie : c'est ce pain que vous voyez sur l'autel, et qui, sanctifié par la parole divine, est devenu le corps de Jésus-Christ : *Debetis scire quid accepistis, quid accepturi estis, quid quotidie accipere debeatis.* »

Le désordre croissait cependant, et la zizanie de l'hérésie et des vices qui l'accompagnent ayant presque suffoqué le bon grain, l'Eglise craignant de ruiner la moisson entière par trop de rigueur, et cependant voulant pourvoir à l'honneur du sacrement sans en diminuer l'usage, usa d'une précaution. Ce fut que laissant toujours le cours libre à la dévotion publique, un diacre avant la communion se tournerait vers le peuple et crierait à haute voix : Ce n'est qu'aux saints qu'appartiennent les choses saintes : *Sancta sanctis :* parole qui, laissant à chaque particulier le jugement de son état personnel, était comme un éclair qui, portant la terreur dans la conscience des pécheurs, les menaçait de la foudre préparée aux profanateurs, et les avertissait de l'éviter en s'éloignant de la sainte table.

Ce n'a été qu'après un long abus de la tolérance de l'Eglise, qu'elle s'est laissé, pour ainsi dire, arracher le commandement de la communion pascale, en réduisant l'obéissance au moins à une fois l'an. Mais, quoiqu'elle ait porté cette loi dans un concile il y a plus de cinq cents ans, sous le pontificat d'Innocent III, a-t-elle cessé de soupirer sur la violence qu'elle s'est faite en consentant à ce relâchement? Ne l'a-t-on pas vue dans le concile de Trente déclarer à tout l'univers ses désirs sur le rétablissement des communions à chaque messe que l'on célèbre? « *Optaret*, disent les Pères de ce concile, *optaret sacrosancta synodus ut in singulis missis fideles adstantes sacramentali eucharistiæ perceptione participarent :* Le saint concile souhaiterait que les fidèles qui assistent à chaque messe y communiassent non-seulement spirituellement par désir, mais par effet, en recevant sacramentalement le corps du Seigneur. »

Encore y a-t-il des chrétiens assez corrompus pour murmurer de cette loi comme d'un joug onéreux, qui force les pécheurs à l'hypocrisie, et qui ôte aux fidèles l'honneur de servir Dieu volontairement et librement : comme si la religion ne devait être autre chose parmi nous que l'usage arbitraire de notre propre volonté, ou plutôt notre fantaisie dans les manières d'honorer Dieu. Quelle est la religion qui ne se soit pas fait des lois de l'observation inviolable de certains jours solennels ? Les Juifs se plaignaient-ils de voir revenir tous les ans la célébration de la pâque et le festin de l'agneau? Ils n'étaient pas obligés, dites-vous, d'y apporter des dispositions intérieures aussi sévères que les nôtres, une pareille pureté d'âme, un pareil éloignement du péché. Mais cette même différence, aussi salutaire pour vous qu'honorable à la religion, lui ôte-t-elle le pouvoir de vous prescrire ses cérémonies et de vous obliger à les observer? Plus ces saintes cérémonies exigent de vous de pureté, plus elles vous sont nécessaires et vous doivent être inviolables. Si elles paraissent incommodes à votre libertinage ou à votre lâcheté, c'est à vous à vous vaincre et à vous mettre en état d'obéir; mais ce n'est pas à l'Eglise à rien relâcher, ni du droit qu'elle a sur vous, ni du zèle qu'elle a pour vous.

C'est une mère attendrie sur le péril de ses enfants. Elle les voit dégoûtés de la seule nourriture qui peut leur conserver la vie. Elle ne néglige rien pour leur en rappeler le goût. Elle n'y peut réussir par raisons, par insinuations, ni par prières : elle y joint les menaces, elle use d'autorité; le commandement vient au secours de la tendresse méprisée, parce qu'il s'agit de manger ou de périr : *Nisi manducaveritis, non habebitis vitam in vobis.* Ils se rendent par leur résistance indignes de ses soins, ils mériteraient d'être abandonnés à leur caprice et à leur entêtement. Mais enfin ce sont ses enfants. Si elle ne peut obtenir qu'ils se fassent du pain céleste une nourriture réglée et un usage assidu, elle se contente qu'au moins ils y aient recours une fois par an, comme à un remède important et nécessaire à la vie. Quelque nécessaire cependant et quelque efficace qu'il soit, ce n'est pas sans de grandes et sérieuses préparations qu'il faut s'exposer à le prendre. Et c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

J'ai montré sur quels principes l'Eglise a droit de souhaiter que l'on communie souvent. Montrons sur quels principes elle a droit d'exiger que l'on communie dignement.

Il ne faudrait pour cela que réveiller notre foi, qu'être bien persuadés de cette réalité du corps et du sang du Sauveur, que nous tâchons par tant d'efforts de persuader aux hérétiques, et que nous semblons oublier

quand nous l'allons recevoir. Car si nous croyons sérieusement que c'est ce même corps que les pasteurs adorèrent dans la crèche et que les Juifs attachèrent sur la croix, le même dans lequel il viendra nous juger à la fin des siècles, avec quelle tendresse d'affection, mais avec quels transports de crainte et d'étonnement le devons-nous recevoir !

Ecoutez la leçon que fait le prophète Isaïe aux fidèles de Sion, surtout aux lévites et aux prêtres : « Qui de vous pourra, leur dit-il, habiter avec le feu dévorant? *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante* (*Isai.*, XXXIII, 14)? Paroles qui semblent n'inspirer que la terreur du feu d'enfer, mais qui expriment encore mieux la pureté nécessaire à ceux qui vivent, pour ainsi dire, au milieu du feu des sacrifices, assidus aux saints mystères et familiers avec Dieu.

Ce même Dieu qui prenait autrefois le nom de *feu consumant*, lorsqu'il traitait avec son peuple, et qu'il le tenait à l'écart avec tant de précautions au pied du mont Sinaï (*Deuter.*, IV, 24), souffre maintenant nos approches, et veut même s'unir à nous. Cesse-t-il pour cela d'être notre Dieu? perd-il rien des droits de sa majesté? Parce qu'il se laisse voir de plus près, devons-nous paraître à ses yeux avec moins de révérence, de crainte et de pureté? Qui de vous, demande Isaïe, est capable d'habiter au milieu des ardeurs éternelles, et digne, pour ainsi dire, de fréquenter ce grand Dieu? *Quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis* (*Isai.*, XXXIII, 14)? C'est, répond-il, celui qui marche dans la justice et qui parle avec vérité : *Qui ambulat in justitia, et loquitur veritatem* (*Ibid.*, 15).

Pénétrez bien le sens de ces deux paroles. Il ne dit pas : C'est celui qui entre dans la justice, mais qui marche dans la justice : *Qui ambulat in justitia*. Il ne dit pas : C'est celui qui parle avec feinte et avec ambiguïté, mais qui parle avec vérité : *Qui loquitur veritatem*.

Par là deux sortes de gens sont exclus de la familiarité divine et des approches du feu sacré : premièrement les pécheurs nouvellement réconciliés, qui ne font que sortir du vice et qu'embrasser la vertu, parce qu'ils ne marchent pas dans la justice; ils n'y font que les premiers pas. Secondement, les lâches endormis dans leur tiédeur, dont la dévotion n'est qu'en paroles, en pratiques extérieures, en résolutions, en désirs, parce qu'ils ne sont point sincères et ne parlent point en vérité. Montrons l'indisposition de ces deux sortes de personnes à la fréquente communion, et d'abord adressons-nous à ceux que l'ange de l'Apocalypse appelle tièdes (*Apoc.*, III, 16).

1. Pour ne vous point troubler par de vains scrupules, sachez, Messieurs, que je mets une grande différence entre les imparfaits et les tièdes, entre les fragilités qui échappent aux plus vigilants et l'épanchement volontaire à tous les péchés que l'on ne croit point mortels. Vivez en repos, âmes fidèles, qui malgré vos imperfections travaillez sincèrement à les corriger; ne vous alarmez point de la lenteur de la victoire, approchez du Dieu fort qui a triomphé du monde; vous vaincrez tout en vous unissant à lui. Ce n'est pas à vous que je parle.

C'est à ces âmes nonchalantes à qui la communion sert de voile pour se cacher le péril de leur état : état où sans reconnaître rien d'absolument criminel, on remarque toutes les passions qui conduisent naturellement au crime ; état où le même cœur semble composé de deux cœurs, l'un qui soupire vers Dieu, l'autre qui ne respire que le monde, selon l'expression de David : *In corde et corde locuti sunt* (*Psal.* XI, 3). Entendez parler ces personnes à double cœur; voyez-les à l'église ou dans leurs maisons, dans les compagnies de plaisir ou dans les assemblées de piété : ce sont deux personnes différentes. Vous les trouvez recueillies devant les autels, assidues à la parole de Dieu, attachées à prier avec ferveur : le cœur parle. Quel cœur? le cœur dévot. Considérez-les dans les compagnies : ce n'est plus le même sérieux ni le même recueillement. Quel épanchement à railler, à médire, à critiquer, à faire de mauvais contes ! Contemplez leur vie domestique : avec quelle hauteur, quelle aigreur, quelle impatience, s'abandonnent-elles aux saillies de leur humeur envers ceux qu'elles doivent gouverner, ménager ou respecter ! C'est le cœur qui parle et qui agit. Mais quel cœur? le cœur passionné, le cœur mondain : *In corde et corde locuti sunt*. Ce cœur si peu maître de ses passions, c'est proprement le cœur tiède, à qui la vraie piété défend l'usage fréquent du pain des anges. Ecoutez-moi, mes frères, et pesez ce que je dis.

Le principe qui soutient la présomption de ces gens-là, c'est que toute âme en état de grâce étant digne de la sainte table, et leur vie, tiède comme elle est, étant cependant exempte de tous péchés incompatibles avec la grâce, on ne peut les éloigner de la table du Seigneur.

Sans contester sur ce principe, au contraire je m'en sers pour les faire convenir qu'ils doivent s'en éloigner : toute âme en état de grâce est digne, selon vous, de participer au corps du Seigneur; mais y êtes-vous dans cet état? y êtes-vous assez certainement, du moins assez probablement, pour n'en concevoir aucun doute? On sait que vous êtes tiède, et vous ne l'ignorez pas : c'est là ce qui est hors de doute. En cet état savez-vous quel progrès vous avez fait, si vous êtes demeuré dans un degré de tiédeur compatible avec la grâce, ou si vous n'êtes point passé de la tiédeur au froid du péché mortel? Avez-vous perdu l'idée de ces maximes évangéliques, que le tiède sera rejeté de la bouche de Dieu (*Apoc.*, III, 16), que quiconque n'est point avec Dieu est contre Dieu (*Matth.*, XII, 30), que l'on ne gagne le ciel qu'en se faisant violence (*Marc.*, XI, 12), que la voie étroite est le seul chemin du ciel (*Matth.*, VII, 15)? Si cela est vrai, ne craignez-vous rien? Ne reconnaissez-vous pas en vous cette âme

lâche qui ne fait nulle violence à ses passions, qui ne peut se résoudre à marcher dans la voie étroite, à qui le parti de Dieu ou du monde est indifférent? Avec tous ces caractères de langueur et de tiédeur, osez-vous vous flatter d'avoir évité la malédiction qui en est inséparable, d'être rejeté hors de la bouche du Seigneur?

Quand vous ne feriez attention qu'au peu de fruit que vous tirez de ce divin sacrement pour combattre vos passions, n'est-ce pas de quoi vous intimider sur l'usage immodéré que vous en faites? Ignorez-vous que ce pain devient poison dès qu'il n'est plus aliment?

Car alléguer le silence de votre conscience et sa longue persévérance à ne vous rien reprocher de mortel, est-ce une conviction d'innocence et de pureté pour une âme tiède, et par conséquent négligente à s'examiner? Ne savez-vous pas qu'il y a des péchés dont le pécheur ne laisse pas d'être coupable, quoiqu'ils lui soient inconnus, parce qu'ils ne lui sont inconnus que par sa négligence à les rechercher? David ne demandait-il pas pardon des péchés qui lui étaient inconnus? *Ab occultis meis munda me* (*Psal.* XVIII, 13). Saint Paul n'avouait-il pas qu'encore qu'il ne sentît nul reproche de sa conscience, il ne se tenait pas assuré de sa justification? *Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum* (I *Cor.*, IV, 4).

En combien de manières en effet peut-il arriver que, malgré le détail des péchés apparemment le plus complet, la confession soit mortellement infectée, soit par l'insensibilité du cœur à s'exciter à la haine de ses péchés, et c'est là l'écueil commun de la plupart des mauvaises confessions; soit par l'oubli affecté des réparations, ce qui n'est que trop ordinaire en matière de médisance; soit par l'habitude à ne point s'examiner sur certains faits que la passion ne peint jamais qu'avec des couleurs légères, et que l'on met à l'écart comme des défauts véniels?

Faites cette réflexion. Ce principe de fidélité : Je ne veux me permettre à dessein nul péché, même véniel, qu'opère-t-il dans un bon cœur, dans une conscience tendre? Il y fait naître une crainte religieuse, et, si vous voulez, scrupuleuse, qui lui fait regarder comme péché ce qui souvent n'est pas péché. Au contraire, ce principe licencieux : Je veux me permettre indifféremment tout ce qui n'est point mortel, ou n'approcher point du mortel, que doit-il opérer dans un cœur tiède? Un effet tout différent, une confiance aveugle qui lui fait avaler l'iniquité comme l'eau, le poison du péché mortel comme un breuvage innocent.

Oui, Messieurs, chaque âge, chaque état, chaque sexe a son péché favori sur lequel il ne se fait jamais justice et ne rend jamais un compte fidèle à Dieu, sans une grâce singulière de régularité et de ferveur. Les jeunes personnes songent-elles à ce qu'il y a de criminel dans l'immodestie de leurs habits? les riches ouvrent-ils les yeux sur l'obligation de l'aumône, les gens de qualité sur la vanité de leurs profusions et leur dureté à payer leurs dettes, les pauvres sur l'envie, les plaideurs sur la calomnie, tous généralement sur la médisance et sur la haine? A-t-on soin de sonder profondément son cœur sur tous ces points-là? Pour s'en donner la peine, il faudrait être prévenu d'une haute idée de Dieu, de l'importance du salut, de l'énormité du péché, d'une vive crainte de le commettre : idées fort affaiblies et fort légèrement empreintes dans une âme amortie par la tiédeur. Avec cette négligence à nous connaître nous-mêmes, avec cette disposition de ne fuir le péché que quand il nous damne, et de compter pour rien toute offense de Dieu qui ne va pas jusqu'à nous le rendre ennemi, nous croyons-nous assez sûrement dans sa grâce, assez certains de son amitié, pour oser entrer avec lui dans les communications familières de son corps et de son sang? Non, cet honneur n'est point pour les âmes doubles; il faut pour y prétendre être à lui avec vérité et avec sincérité : *Qui loquitur veritatem.*

2. Parlons maintenant aux pécheurs nouvellement réconciliés. Enfant prodigue, vous voilà revenu à votre père : il vous reçoit en grâce, il vous embrasse, il vous fait rentrer dans sa maison : sur cet exemple éclatant de miséricorde, il vous paraît évident que vous avez droit de vous produire à sa table et d'y tenir votre rang, que le festin même est pour vous plus que pour vos frères, ou du moins qu'il n'y doit avoir nulle différence entre vous, entre l'enfant toujours fidèle, et l'enfant rebelle reçu à pardon. Je veux qu'en vous jetant à ses pieds vous ayez été pénétré d'une vraie douleur de vos crimes, et que vous vous soyez reconnu sincèrement indigne des prérogatives et du nom même de fils : *Pater, non sum dignus vocari filius tuus.* Mais avant que d'en reprendre les droits et d'être admis à sa table avec la liberté d'un fils, n'avez-vous pas dû quitter ces habits souillés, c'est-à-dire ces affections animales et brutales, qui sont les marques de vos désordres et de vos dissipations, pour vous revêtir de votre première robe d'innocence et de pureté? N'avez-vous pas dû recevoir des mains de votre père l'anneau de paix et d'affection? Tout cela se fit en même temps dans la parabole de l'Evangile (*Luc.*, XV, 22) : en un moment le festin prêt, la vieille robe dépouillée, le nouvel habit vêtu, l'anneau mis au doigt du prodigue. Mais en effet, dans la pratique, à l'égard du pécheur nouvellement sorti du gouffre de ses péchés, on sait que les taches et les souillures ne s'en effacent pas en un jour, qu'il y faut du temps et des soins, et que souvent ce délai même est une preuve nécessaire de la sincérité du retour à Dieu.

Que ce délai soit à tous les pécheurs d'une égale nécessité, c'est une erreur; mais qu'il soit salutaire à quelques-uns, indispensable à quelques autres, au jugement du confesseur, c'est ce que l'on ne peut nier sans démentir l'autorité des saints canons et la pratique des siècles les plus réguliers.

Que si la pratique de notre siècle y est contraire, c'est vous, ministres de Dieu, qui lui rendrez compte un jour de ce funeste relâchement; vous qui, par des absolutions extorquées ou précipitées, répandez la grâce du sacrement dans des vases trop fragiles pour pouvoir la conserver, sans vous être donné le temps d'en connaître la faiblesse; encore plus criminels quand à la grâce de l'absolution vous joignez celle de la communion, et que vous admettez à la table du Seigneur ceux que trois jours auparavant on voyait avec scandale à la table des pécheurs boire le calice des démons. Des années entières, que dis-je? dix ou douze années d'impureté, de pillage, d'impiété, vous ont dû persuader que cet homme était rebelle à son Dieu : vous en avez eu pour garants ses œuvres, ses discours, son libertinage public. Comment une heure ou deux de confession vous ont-elles persuadé qu'il lui est devenu fidèle et même assez familier pour paraître à sa table au milieu de ses enfants? Quel garant avez-vous de ce renouvellement d'alliance et d'amitié, si ce n'est l'aveu que sa bouche vous a fait de ses infidélités passées, et le regret qui en paraît sur son visage et dans ses yeux? Mais son visage et sa bouche, est-ce son cœur? C'est du cœur cependant que partaient les faits scandaleux qui ont déshonoré sa vie : *De corde exeunt homicidia, adulteria, furta* (*Matth.*, XXV, 9). Que n'attendez-vous donc, avant que de lui prodiguer le don de Dieu, que par quelques faits édifiants il vous ait prouvé à vous et au monde le vrai changement de son cœur?

Vous faites à son égard ce que fit Joab à l'égard d'Absalon pour le remettre en grâce auprès de David, et par là vous le perdez, comme Joab perdit Absalon par trop de condescendance. Ce prince, par divers excès de jeunesse ayant troublé la paix de la cour et de la maison de David, avait fui chez les étrangers les effets de sa colère. Ennuyé d'un éloignement de trois ans, il avait senti sa misère et fait enfin consentir son père à son retour : *Dixit rex : Revertatur in domum suam* (II *Reg.*, XIV, 24) : Qu'il revienne, avait dit David, qu'il revienne en sa maison. Mais à ma cour, à ma table et à mes yeux, non : la condition du retour, c'est qu'il ne paraîtra point devant moi, qu'il ne me verra point encore : *Faciem meam non videbit* (*Ibid.*). Etait-ce par haine ou par dureté que David le traitait ainsi? c'était par une sage précaution, pour s'assurer de sa conduite. Absalon cependant s'en tient offensé : point de repos pour lui qu'il n'ait obtenu grâce entière; un retardement de quelques mois lui paraît un nouvel exil. Il regarde d'un œil jaloux tous ceux qui approchent de son père. Il faut qu'il soit admis non-seulement à le voir, mais à le baiser. C'est à quoi ce prince impatient emploie le crédit de Joab. Ce ministre, cédant à son importunité, lui ménage l'entrée du palais : le fils paraît devant son père : avec quelle apparence de respect! il se prosterne, il l'adore avec humilité, le visage contre terre : *Adoravit super faciem terræ.* Il reçoit enfin le baiser de paix : *Osculatusque est eum rex* (*Ibid.*, 33).

Vous reconnaissez-vous là, pécheur, qui êtes si empressé d'approcher du sacrement? Absalon parut content, vous aussi. Quel en fut le fruit et la suite? Alors, n'ayant plus rien à craindre, il crut n'avoir plus rien à ménager. La familiarité passa bientôt en audace, en insolence; il n'avait qu'irrité son père, il se souleva contre lui; la révolte enchérit sur la désobéissance. Il périt enfin dans la révolte, et ce fut là son malheur. Vous périrez dans la rechute, et ce sera votre damnation.

Car tel est l'enchaînement de la destinée du pécheur : la facilité du remède lui diminue la crainte et l'horreur du mal. Il compte pour rien d'offenser Dieu, parce qu'il lui coûte peu pour rentrer en grâce. Il ne se hâte point de sortir de son péché, parce qu'au premier pas qu'il fera pour en sortir, les portes du trésor de Dieu lui seront aussitôt ouvertes. Comment résisterait-il au penchant qui le porte au mal, à moins que la difficulté de se tirer du précipice ne lui fasse appréhender d'y tomber? Or, c'est le délai de la communion, et même de l'absolution, qui inspire cette appréhension, qui excite le pécheur apparemment repentant à montrer par des fruits certains la sincérité de sa repentance; car sans cela qui peut en être assez assuré pour lui confier le don du ciel sans crainte de l'exposer? Ce pénitent a porté au saint tribunal les idées de la débauche encore toutes vives dans son esprit. Comment ose-t-on présumer que la componction du péché, le désir du salut, les sentiments de crainte et d'amour de Dieu, qui n'y peuvent être depuis trois jours que très-légèrement tracés, aient la force de prévaloir à toutes ces flatteuses impressions, jusqu'à lui faire abandonner ses anciennes habitudes et l'affermir dans la fidélité qu'il vient de jurer à Dieu? Non, mes chers frères, ce changement n'est point l'ouvrage d'un jour, ni le fruit d'un dégoût subit, ni une saillie de dévotion, qui peut être l'effet du hasard aussi souvent que de la grâce. Il faut du temps pour discerner la nature de ces mouvements.

Il faut donc le prendre ce temps, et vous donner le loisir de chasser de votre cœur toutes ces inclinations perverses. Autrement le pain céleste, au lieu de vous nourrir, sera votre mort. Il faut le prendre avec fruit, et pour cela non-seulement être entré dans le chemin, mais y marcher déjà d'un pas ferme, hors du péril d'y chanceler avec les tièdes ou d'y tomber avec les nouveaux pénitents : *Qui ambulat in justitia.* Nous avons fait voir dans le premier point qu'il faudrait communier souvent; dans le second point qu'il faut communier dignement. Finissons en réunissant ces deux points, et montrons que pour communier dignement rien n'est plus utile que de communier souvent.

TROISIÈME PARTIE.

La solide raison de cette maxime, la voici : c'est que la rareté de la communion ralentit et éteint en nous le soin de nous en rendre dignes. Et cela paraît évidemment en deux espèces de gens qui par un faux respect s'abstiennent de la communion : les uns sont certains justes, curieux de la perfection, qui par esprit de singularité prétendent y parvenir plus sûrement que les autres, par la privation volontaire du sacrement : respect qui conduit à l'illusion; les autres sont des pécheurs obstinés dans leurs désordres, et pour cela déterminés à ne point approcher du sacrement, sous prétexte d'en éviter la profanation et l'abus : respect qui conduit à l'irréligion. Montrons-leur à tous que leur salut et leur perfection consiste à se mettre en tel état qu'ils puissent communier souvent.

1. J'avoue que s'abstenir quelquefois de la communion par une sincère humilité, non pas par un orgueil qui en emprunte le nom; s'en abstenir en punition de quelques fautes légères, pour affermir sa fragilité par une plus vive componction, c'est une pratique autorisée par l'exemple de plusieurs saints, quoiqu'elle semble n'être pas du goût de saint Ambroise, qui prétend que c'est exercer sur soi-même un châtiment trop sévère et une espèce de cruauté, que de s'imposer pour pénitence la privation d'un remède nécessaire à la guérison du mal : *Sæviores in se judices sunt qui pœnam præscribunt sibi declinare remedium* (*Ambr.*, *de Pœnit.*, *lib.* II, c. 9).

Mais ce qu'on ne doit pas souffrir, c'est que cette pratique passe en coutume, que l'on s'en fasse une loi de perfection, qu'elle soit regardée comme la voie la plus sûre, la plus utile, la plus honorable à Notre-Seigneur, la plus courte pour parvenir au parfait anéantissement de l'amour-propre : tous sentiments pleins d'illusion.

Car comment cette voie serait-elle la plus sûre, puisqu'elle est la moins conforme à l'esprit de l'Eglise et de Jésus-Christ, qui se déclare ouvertement pour la fréquente communion ? Comment cette voie serait-elle la plus utile ? Démentirons-nous les saints Pères, qui nous disent que l'eucharistie est la force et la vigueur de notre âme, le lien qui unit notre esprit à Dieu, le fondement de notre confiance, notre lumière, notre vie et notre salut, une armure impénétrable aux traits des ennemis de la foi, l'antidote de la mort, le breuvage de l'immortalité ? C'est ainsi que saint Cyprien, saint Ignace le Martyr (*Epist. ad Ephes.*), saint Chrysostome (*Homil.* 24 *in* I *ad Cor.*, X), saint Cyrille et saint Augustin s'expriment. Ces saints nous amusaient-ils par de vaines imaginations quand ils nous tenaient ces discours ? Et s'ils parlaient sérieusement, quel avantage trouvons-nous à nous retrancher nous-mêmes la source de tous ces biens ?

Mais comment ce retranchement pourrait-il être honorable à Jésus-Christ ? Jugeons-en par ce qu'il en a dit lui-même. Il nous a prescrit l'usage de ce pain, voit-on qu'il nous en ait conseillé ou recommandé l'abstinence? Il nous a dit qu'autant de fois que nous mangerions ce pain, nous annoncerions sa mort. Combien lui est-il glorieux qu'elle soit souvent annoncée? N'est-il pas étonnant que dans ce concert public, dans ce sacrifice de louange qui se célèbre en tous lieux et tous les jours en mémoire de sa passion, notre siècle ait produit des chrétiens assez aveuglés pour croire la mieux honorer par l'indifférence, le silence, et pour ainsi dire l'oubli ? Supposons que cette illusion se répandît dans le monde, à qui laisseriez-vous le soin de communier dignement? Vous vous plaignez avec sujet du grand nombre de pécheurs qui profanent le sacrement. Vous, que l'innocence des mœurs met en état de le recevoir avec fruit, que n'appliquez-vous donc votre zèle à rendre à Dieu par de ferventes communions l'honneur que les sacriléges lui ôtent? Que deviendra l'honneur dû au corps de Jésus-Christ s'il lui est ravi par les impies et refusé par ceux qui se piquent de piété?

Comment cette conduite enfin vous paraît-elle plus propre à produire en vous l'abnégation de vous-même et l'anéantissement nécessaire à la perfection? N'y reconnaissez-vous pas au contraire un très-subtil et très-dangereux orgueil? Il peut y avoir de l'amour-propre et de la complaisance, dites-vous, à faire son pain quotidien du pain des anges. N'y en a-t-il point encore plus à vous en priver? N'y a-t-il pas même une présomption visible à croire pouvoir soutenir la vigueur de votre vertu sans cette céleste nourriture, à croire pouvoir vous passer de ce que le Sauveur a jugé nécessaire pour vous nourrir? Quand vous communierez à de certains jours réglés, vous ne ferez que ce que fait le commun des vrais fidèles; il n'y a point d'orgueil à faire ce que chacun fait; mais quand vous vous ferez une loi de vous en abstenir longtemps, vous vous distinguerez d'eux par une singularité odieuse, et c'est là le piége de l'orgueil.

Craignez la menace de Jésus-Christ à saint Pierre, qui faisait difficulté de se laisser laver les pieds : *Nisi lavero te, non habebis partem mecum* (*Joan.*, XIII, 9) : Si vous n'avez pas l'humilité de recevoir sans résister l'honneur que je veux vous faire, vous n'aurez point de part avec moi; vous tomberez dans l'attachement à votre sens, dans l'entêtement, dans l'erreur, dans l'obstination à l'erreur. Les défauts qui font maintenant votre indignité prétendue croîtront à proportion que vous vous éloignerez de moi. Prétendez-vous les vaincre par vos forces ou par ma grâce? et par quelle autre grâce que par celle du sacrement que j'ai exprès institué pour fortifier votre faiblesse? En attendre une autre de moi, c'est vous rendre indigne de toute grâce, en rompant l'ordre établi par ma sagesse pour votre sanctification. Vous êtes en danger de n'y avoir point de part : *Non habebis partem*

mecum. Il est donc vrai que la rareté de la communion dans les justes ralentit en eux la volonté et le soin de s'en rendre dignes. Que produit-elle dans les pécheurs? un respect qui les conduit non-seulement à l'illusion, mais encore à l'irréligion.

2. Dites-moi, pécheur, quelle raison vous a fait fuir les saints mystères aux jours solennels? c'est que vous craignez de les souiller par l'attachement opiniâtre de votre âme à son péché. Mais n'êtes-vous pas obligé de rompre cet attachement pour vous mettre en état de participer aux saints mystères? Vous vous sentez détourné d'en approcher par cet oracle de saint Paul : *Quiconque mange le corps du Seigneur indignement, mange son propre jugement* (I *Cor.*, XI, 29). Mais ne vous sentez-vous pas obligé d'en approcher par cet oracle, non moins certain, du Fils de Dieu même, *que vous n'aurez point la vie en vous si vous ne mangez sa chair* (*Joan.*, VI, 54)? Vous vous rendez digne de l'enfer en le mangeant indignement; mais en ne le mangeant point éviterez-vous l'enfer? Ce sont pour vous deux lois également indispensables, de le manger, et de le manger dignement.

C'est, dites-vous, à quoi vous aspirez, en différant d'en approcher pour vous donner le temps d'en devenir digne. Vous osez même vous flatter que Dieu vous saura gré de cette respectueuse et pieuse désobéissance. Illusion damnable, mon cher auditeur! Il y a quatre ou cinq ans que vous n'avez rempli ce devoir public de religion : vous êtes-vous aperçu que ce délai scandaleux ait rendu votre cœur plus tendre aux remords du péché, plus prompt à rompre ses chaînes? Au contraire, d'année en année le cœur vous devient plus dur, la chaîne redouble, s'étend et se fortifie. Saint Ambroise l'a dit : « Quiconque n'est pas en état de communier chaque jour ne sera point en état de communier chaque année : *Qui non meretur quotidie accipere, non meretur post annum accipere* (*De Sacr.*, *lib.* V, *cap.* 4). » Dites plus, et le dites hardiment : Quiconque n'est pas en état de communier chaque année le sera moins encore après quinze et vingt années, et moins encore à la mort.

Car de quoi s'agit-il? Tout se réduit à cet effort, de renoncer à vos péchés. A quelque jour et quelque année qu'il vous faille communier, vous serez toujours obligé d'en venir là. Mais si vous ne pouvez aujourd'hui vous y résoudre, en vérité comment, après quinze et vingt ans de résistance à la grâce et d'obstination dans le péché, pourrez-vous vous y résoudre? Et comment vous disposez-vous à cette résolution? Est-ce par quelque changement dans votre manière de vie, par la fuite des compagnies qui vous engagent au péché, par quelque essai de mortification, par l'aumône, par la prière, au moins par quelques réflexions sur votre mauvais état? Tout cela pourrait sembler justifier le délai de votre communion. Mais vous ne la différez que pour demeurer dans le désordre, et vous y jeter avec plus d'éclat. Le jour de Pâques était une barrière importune à votre débordement : il fallait alors venir à composition, délibérer, prendre parti, contester avec vos remords. Vous avez passé par-dessus; rien ne vous arrête plus : on vous voit plus emporté que jamais aller aux plus grands excès sans contrainte et sans retenue. Est-ce là le fruit que vous tirez du délai de votre communion? Cela s'appelle-t-il se disposer aux pâques suivantes? Erreur, abus, mon cher frère! Vous n'avez eu en vue, en vous éloignant du sacrement, que de persister dans votre péché : vous y persisterez jusqu'à la fin; vous ne paraîtrez jamais à la table du Seigneur avec la robe nuptiale, et vous en serez rejeté.

Vous êtes de ces conviés dont il est parlé dans l'Evangile de saint Luc. Ils s'excusèrent de venir au festin : les uns sur l'embarras de leurs affaires, ils avaient acheté des terres qu'il fallait aller visiter : *Villam emi, rogo te, habe me excusatum* (*Luc.*, XXIV, 18); d'autres sur des engagements qu'ils avaient pris, ils étaient dans la joie et dans l'appareil de leurs noces : *Uxorem duxi, et ideo non possum venire* (*Ibid.*, 20). Tous ces empêchements étaient bien différents des vôtres : ils n'avaient rien de criminel. Cependant combien le seigneur qui les avait invités se sent-il offensé de leur refus? Il entre en colère, et pour jamais les exclut de son festin : *Dico vobis : Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam* (*Ibid.*, 24). Non, jamais nul de ces gens-là ne paraîtra à ma table et n'aura commerce avec moi.

Mais, Seigneur, ce n'est point par mépris qu'ils s'en abstiennent; au contraire, leurs excuses sont accompagnées de respect : ils vous prient humblement d'avoir égard à leurs raisons : *Rogo te, habe me excusatum.* Je vous dis, moi, que jamais ils n'auront part à mon festin. Mais, Seigneur, si ce n'est pas pour aujourd'hui, ce sera pour quelque autre jour qu'ils y seront mieux disposés. Je vous dis, moi, qu'ils ne seront jamais prêts : *Nemo, nemo gustabit cœnam meam.* Menace qui fait voir, par la fermeté du maître à les exclure de son festin, la répugnance de Dieu à donner au pécheur qui manque à la communion la grâce d'en rapprocher; menace qui fait voir au pécheur son aveuglement, d'oser se faire un mérite devant Dieu de sa fausse discrétion, de ce que pour persévérer avec plus de liberté dans la haine, dans l'injustice, l'avarice, l'impureté, l'amas de tous les autres vices, il gagne sur lui d'éviter la profanation du sacrement : insensé de ne pas comprendre qu'évitant le scandale de la profanation il tombe nécessairement dans celui de la désobéissance, et que la désobéissance réitérée plusieurs fois et passée en habitude le conduit à mourir enfin, ou dans la profanation, ou dans l'impiété et l'irréligion.

Revenons au principe de saint Ambroise, et concluons que, pour bien communier à la mort, il faut bien communier chaque année; que pour bien communier chaque année, il faut tellement travailler à se détacher du vice, à vaincre ses passions et à régler

ses affections, que l'on soit en état de bien communier chaque jour; en un mot que pour y parvenir il faut commencer ce travail plutôt aujourd'hui que demain, et le continuer tous les jours, parce qu'enfin la rareté des communions, bien loin de donner au chrétien le temps de s'y préparer, étouffe même en lui le soin de s'en rendre digne, et lui en ôte souvent les moyens et la volonté : *Qui non meretur quotidie accipere, non meretur post annum accipere.*

Finirai-je, chrétienne assemblée, sans vous témoigner ma douleur? A qui s'adresse ce discours? à quelle foule de monde et de quel rang? aux plus riches, aux plus élevés, plus capables d'entraîner le peuple par leur exemple et de lui faire déserter la table de Jésus-Christ. Mais un scandale général, c'est que la désertion commence par vous, Messieurs, et que des deux sexes différents qui remplissent l'univers, celui qui devrait être le plus attaché à son maître est le premier à l'abandonner. Quelle humiliation pour nous, que dans une troupe de femmes empressées autour de l'autel à recevoir leur Créateur, à peine y remarque-t-on un seul homme? Hé! mes frères, baissons les yeux de honte et de confusion. Comptons-nous pour si peu l'honneur que nous a fait le Sauveur de consacrer notre sexe en sa personne, et de nous appeler les premiers à la participation de son corps? Je le vois dans l'institution de ce divin sacrement en confier le mystère aux apôtres seuls, non point aux femmes, et non pas même à sa sainte mère. Et le prêtre qu'il a commis pour l'administrer à ses enfants ne voit à qui le distribuer que des femmes autour de lui? Vous êtes cependant, Messieurs, ses premiers enfants, les premiers assis à sa table en la personne des apôtres, les premiers héritiers de son corps et de son sang. Voulez-vous vous déshériter, vous désavouer vous-mêmes et vous excommunier malgré lui? Quel dépit saisit Esaü quand il se fut laissé enlever la bénédiction paternelle et son droit d'aînesse par Jacob? Il poussa des cris, dit l'Ecriture, pareils à des rugissements : *Irrugiit clamore magno consternatus* (*Gen.*, XXVII, 34). Insensibles et insensés! avons-nous cédé sans regret la bénédiction de notre père à celles qui n'ont droit d'y prétendre que par nous?

Ah! Messieurs, vous êtes partout ailleurs si jaloux de votre rang! Il ne faut pas que dans la disposition de vos affaires une femme ose vous rien disputer. Tout ce que la considération de la société peut faire, c'est que vous lui donniez quelque part dans la connaissance de vos desseins. Du reste vous êtes les maîtres, et comme tels vous retenez la principale autorité sur les enfants, les biens, les domestiques, et sans exception sur tout. N'y aura-t-il que le corps et le sang de votre Dieu que vous leur abandonnerez sans y prendre part? Serez-vous étrangers et inconnus à la table de votre commun père? Est-ce que la dévotion, la religion, le salut, la vie de l'âme attachée à ce sacrement, sont des biens, ou trop au-dessus de vos espérances, ou trop au-dessous de vos soins? Quelle révolution dans le monde! Hélas! les hommes y ont été les premiers prédicateurs de la foi, les premiers zélateurs de la communion fréquente et de la gloire du sacrement. Aujourd'hui sera-t-il dit qu'ils en soient les déserteurs, et même les ennemis, par la répugnance qu'ils en marquent et l'éloignement qu'ils en affectent, encore plus par l'attachement aux passions qui le déshonorent, aux vices qui le profanent, aux affections qui en empêchent le fruit? Femmes chrétiennes, âmes choisies de Dieu pour en soutenir l'usage et le vrai respect dans la désertion publique, animez-vous d'un nouveau zèle à remplir votre vocation. Que le reproche de dévotion ne vous intimide pas. L'Eglise, dans sa prière à la Vierge Mère de Dieu, a consacré ce titre à l'honneur de votre sexe, avant que le siècle pervers vous en eût fait un affront. Il n'est plus temps d'en rougir, mais d'élever dans Paris l'étendard de Jésus-Christ, comme autrefois les Paule et les Mélanie l'élevaient au milieu de Rome à la confusion des libertins. Rendez-leur votre dévotion respectable par vos vertus. Convainquez-les du fruit des fréquentes communions par celui que vous en tirez vous-mêmes, et que l'exemple de vos victoires sur votre humeur et sur vos imperfections leur apprenne à dompter leurs passions, pour pouvoir d'un commun accord être assis à la table du Seigneur dans le festin de l'heureuse éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE PAQUES.

Sur la résurrection des corps.

Stetit Jesus in medio eorum et dixit eis: Pax vobis, ego sum; nolite timere.

Jésus parut au milieu des apôtres assemblés, et leur dit : La paix soit avec vous, c'est moi; n'ayez point de peur (*Luc.*, XXIV, 36).

C'est ainsi que Notre-Seigneur annonçait sa résurrection à ses apôtres. Il savait dans quel trouble et dans quelle consternation sa mort les avait jetés, la défiance qu'ils avaient des desseins des Juifs contre eux, l'incertitude où ils étaient des moyens de s'en défendre. Au milieu de tant d'alarmes, il leur dit de ne rien craindre, et pour les rendre inébranlables à tous les assauts de leurs ennemis il leur donne et leur recommande la paix : *Pax vobis; nolite timere.*

C'était avec le même abord qu'il s'était déjà fait voir aux femmes fidèles qui étaient allées à son tombeau l'honorer de leurs parfums : *Nolite timere :* leur avait-il dit : Ne craignez point (*Matth.*, XXVIII, 10).

C'était dans les mêmes sentiments que l'ange qu'elles avaient vu brillant de lumière sur le tombeau les avait prévenues dès leur arrivée, en leur montrant que leur maître n'y était plus et leur défendant d'avoir peur : *Nolite expavescere* (*Marc.*, XVI, 6).

Tel est, Messieurs, l'effet de ce glorieux mystère à l'égard des disciples et des amis du Sauveur. Tout inouï, surprenant, extra-

ordinaire qu'il est, c'est pour eux une source de paix, de confiance et de joie, qui les rend intrépides à tous les événements.

Au contraire, à l'égard de ses ennemis, des Juifs, des pharisiens, des pécheurs qui leur ressemblent, à eux l'épouvante et l'effroi. Le premier effet de son retour à la vie, c'est de troubler le repos des soldats qui le gardaient, de les renverser par terre, effrayés et demi-morts : *Exterriti sunt custodes, et facti sunt velut mortui* (*Matth.*, XXVIII, 4). L'effroi passe aussitôt, avec la nouvelle du prodige, des soldats aux habitants, aux prêtres, aux magistrats, jusqu'à la Synagogue et au temple. On en parle partout, et partout où l'on en parle, on pâlit, on est consterné.

Chers auditeurs, les mêmes impressions que fit alors la résurrection du Sauveur, d'un côté sur ses disciples, et d'un autre côté sur ses ennemis, la foi de la résurrection de nos corps les fait encore aujourd'hui sur les justes et sur les pécheurs : elle est la désolation des uns et la consolation des autres.

Ne craignez pas, Messieurs, que je fasse injure à votre foi jusqu'à me croire obligé à commencer ce discours par vous prouver la vérité de la résurrection générale. La foule qui remplit cette église, et ces fonts sacrés qui vous ont reçus au nombre des enfants de Dieu, me sont témoins et garants de votre foi. Si vous l'aviez oublié, ils vous en feraient souvenir, et si par malheur vous étiez tranquilles dans votre oubli, c'est pour cela que je choisis ce jour de paix et de joie pour faire sentir aux chrétiens négligents et assoupis dans leur foi le danger de leur fausse paix. Attachés qu'ils sont tout le reste de l'année, à leurs misérables affaires et à leurs funestes plaisirs, ils se dérobent du moins quelques heures de ces saints jours, comme un tribut forcé qu'ils viennent payer à regret à la religion publique. Il est juste que la religion qui les voit si rarement paraître à son tribunal leur fasse au moins connaître en ce moment qu'ils sont ses sujets, et leur imprime en dépit d'eux la crainte de son empire.

Je vous dis donc, chrétiens, à tous, justes et pécheurs, ce que disait saint Paul aux chrétiens de Thessalonique : Mes frères, Jésus-Christ est mort et ressuscité : le croyez-vous? Si vous le croyez, il faut donc croire, ajoutait-il, qu'après votre mort vous ressusciterez aussi, par sa puissance et par la volonté de Dieu : *Ita et eos qui dormierunt per Christum, adducet cum eo.* (I *Thess.*, IV, 4).

Sur ce principe écoutez-moi. Justes, vous ressusciterez, quoi de plus consolant pour vous? Pécheurs, vous ressusciterez, quoi de plus terrible pour vous? Mystère de consolation, ce sera la matière d'un point; mystère de désolation, ce sera la matière d'un autre point. Commençons par la terreur, pour finir par la paix et par la joie, et pour cela demandons au Saint-Esprit ses plus fortes et plus douces grâces. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les Juifs, en se déterminant à faire mourir Jésus-Christ, s'étaient proposé sa mort comme un coup nécessaire au bien public de la religion et de l'Etat. Ils avaient tenu pour cela cette fameuse assemblée des pontifes et des pharisiens où, faisant réflexion au crédit que lui attiraient ses miracles, ils avaient regardé le concours du peuple autour de lui comme des commencements de mouvements séditieux capables d'éveiller la défiance des Romains et de causer avec le temps la destruction du temple et de la nation. Tous ces événements que leur haine pour Jésus-Christ leur représentait comme infaillibles les avaient fait d'un commun accord conclure à sa mort. Il faut qu'il meure, disaient-ils, plutôt que de souffrir que toute la nation périsse : *Expedit ut moriatur, et non tota gens pereat.*

Sans doute après cet arrêt ils se surent bon gré du raffinement de leur politique? Ils n'en demeurèrent pas là : leur prudence, animée par le succès de la mort du Fils de Dieu, s'étend à d'autres soins non moins nécessaires. Ils se souviennent qu'il a dit pendant sa vie qu'il ressusciterait peu de jours après sa mort. Ils comprennent qu'en vain l'auraient-ils conduit à la mort si l'opinion de sa résurrection pouvait une fois s'établir, que cette nouvelle erreur serait pire que la première, et qu'enfin pour la prévenir il faut mettre ses disciples hors d'état de pouvoir feindre et d'imposer au public.

Ils s'adressent à Pilate, ils lui demandent des gardes pour veiller autour du tombeau, pour en fermer les avenues et l'entrée à ses disciples; ils mettent leur sceau sur la pierre, ils l'environnent de soldats. Quelles précautions mieux imaginées!

Cependant au troisième jour, le mort, brillant comme un éclair, sort du tombeau, sans que le sceau, la pierre, les soldats puissent mettre obstacle à sa sortie. La terre annonce son départ par un tremblement subit; le ciel envoie les anges à sa rencontre, et les gardes avouent par leur fuite et par leur effroi que la puissance qui l'enlève de leurs mains est au-dessus de toutes les forces humaines

Quelle révolution dans l'esprit de ses ennemis? Quels effets imprévus de cette résurrection? Deux effets : premièrement elle confond toute leur prudence, secondement elle réveille toutes leurs alarmes, et par là étouffant toute leur joie, elle les plonge dans la tristesse et dans la désolation.

1. Demandez-leur quel est le fruit de leurs assemblées, de leurs délibérations, de leurs instances auprès du gouverneur, de leurs largesses aux soldats, pour exciter leur vigilance et les intéresser à la cause de l'Etat : toute leur sagesse est à bout. Il ne leur reste plus d'autre obstacle au cours du mal que de recourir au mensonge et d'engager les soldats à s'avouer coupables par leur sommeil de l'enlèvement du corps : artifice si grossier et si mal reçu, que la résurrection du mort, tout incroyable qu'elle était natu-

rellement, parut plus croyable au public sur la simple foi des disciples, que l'imposture des soldats sur la foi de leur serment. Le peuple en peu de temps se trouva d'accord avec les disciples sur la gloire du Crucifié. Voilà donc les Juifs confondus dans toutes les mesures de leur sagesse.

Mais leurs alarmes, avec quelle surprise et quelle agitation se réveillent-elles dans leurs cœurs? Tout ce qu'ils s'étaient figuré de la défiance des Romains et de ses funestes suites leur revient aussitôt à l'esprit, et s'y peint des plus vives et des plus noires couleurs. On a fait mourir ce Jésus, il est vrai; mais sa secte n'est pas morte, et l'opinion de sa résurrection fera bientôt renaître en sa place un autre imposteur sous son nom. Ils croient déjà voir leur pays en feu, leur ville et leur temple en proie à la fureur des Romains, leurs femmes et leurs enfants entraînés en esclavage. Ils se rappellent les prédictions et les malédictions du mort, les pleurs qu'il avait versés sur les murailles de leur ville en annonçant sa destruction : *Venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo* (*Matth.*, XXIII, 37; *Luc.*, XIX, 44). Le bruit de sa résurrection répand un air de vérité sur toutes ses prophéties, qu'ils avaient désavouées et méprisées jusqu'alors, et tire malgré eux de leur bouche cette confession, que plusieurs d'entre eux avaient déjà faite à la vue des circonstances extraordinaires de sa mort : *Vere Filius Dei erat iste :* Véritablement cet homme était le Fils de Dieu (*Matth.*, XXVII, 54).

Que devient alors toute la joie qu'ils avaient conçue de sa mort? Joie insolente, ils l'avaient fait servir de jouet à leurs valets; joie insultante, ils l'avaient outragé par un couronnement et une royauté ridicule; joie cruelle, ils l'avaient déchiré par une sanglante flagellation. Ils comptaient même tellement sur l'impunité de leur crime, qu'ils s'étaient chargés du poids et de l'horreur de son sang. Que son sang tombe, avaient-ils dit, sur nous et sur nos enfants : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros* (*Matth.*, XXVII, 25). Toutes ces fâcheuses idées pouvaient-elles manquer de revivre et de les remplir de trouble au bruit de sa résurrection?

Ce ne sont aussi de tous côtés qu'assemblées de scribes et d'anciens sur un événement si contraire à leurs projets : *Congregati sunt cum senioribus* (*Matth.*, XXVIII, 12). Tous les jours leur dépit et leur inquiétude augmentent. Ils pensaient qu'il leur suffirait de mépriser la nouvelle et de s'en railler; malgré eux ils sont obligés de chercher de quoi la combattre, et ce qui les afflige et leur déchire le cœur, c'est de voir leur incrédulité combattue par le progrès de la crédulité commune et de ne pouvoir l'arrêter; c'est de voir, quelques mois après, leurs citoyens répandre leur sang et souffrir la lapidation avec joie, pour soutenir la vérité de ce prodige inouï. Ce prodige a donc véritablement confondu toutes les mesures de la prudence des Juifs, et en même temps réveillé toutes leurs alarmes. Triomphe de la résurrection sur les ennemis de Jésus Christ.

Messieurs, ne vous offensez point de ce que je vais vous dire. Ce triomphe glorieux dure encore présentement : sur qui? sur tous les pécheurs que leurs passions déréglées ont rendus durs à la foi de la vie future, et conséquemment à la foi de l'immortalité de l'âme et de la résurrection qui fait l'immortalité des corps. C'est principalement à la foi de ces mystères qu'ils tâchent de s'endurcir, parce qu'ils en sont personnellement frappés, et que si l'âme et le corps sont immortels ils ne peuvent éviter d'être éternellement misérables, puisque l'enfer n'est que pour eux. Or comme ils sont bien moins touchés de ce qui regarde leur âme, à laquelle ils ne pensent presque point, que de ce qui regarde leur corps, qui est l'objet continuel de leurs soins, il s'ensuit que la pensée de la résurrection des corps est dès à présent l'embarras et le tourment de leur vie. Et comment? Nous l'allons voir, et ce sera le fruit de ce premier point.

L'idée de la résurrection produit en eux les deux mêmes effets que celle de la résurrection de Jésus-Christ dans les Juifs : c'est-à-dire qu'elle confond toute leur prudence charnelle et redouble toutes leurs alarmes sur l'avenir.

2. Quelle est la prudence des mondains? la même aujourd'hui qu'au temps de Salomon, toute fondée sur la brièveté de la vie mortelle et sur l'incertitude de ce qui la suit. Quel discours leur fait-il tenir au chapitre II du livre de la Sagesse : « *Exiguum et cum tædio est tempus vitæ nostræ :* La vie est courte et fâcheuse, disent-ils. Quand elle est finie, que reste-t-il à espérer? Voit-on quelqu'un revenir de l'autre monde? On vient en celui-ci comme à l'aventure, et quand on en est sorti, c'est comme si l'on n'avait jamais été. L'âme est comme une étincelle de feu qui fait remuer notre cœur : lorsqu'elle sera éteinte, notre corps sera réduit en cendre, et notre esprit se dissipera comme un air subtil (*Sap.*, II, 1-3). »

Ces principes ainsi posés, quelle conclusion en tirent ces libertins? toute conforme aux désirs de la chair : « *Venite ergo et fruamur bonis quæ sunt :* Allons donc! jouissons des biens présents, tandis que nous sommes jeunes. Couronnons-nous de fleurs avant qu'elles passent. Laissons partout des marques de nos plaisirs : c'est là notre sort et notre partage; et pour y parvenir opprimons, s'il est besoin, le juste et le pauvre : n'épargnons ni la veuve ni l'orphelin (*Ibid.*, 6-10). »

Dans ces sentiments ils se croient les sages du monde; ils regardent en pitié tous ceux dont la conduite est contraire et paraît les condamner.

Bien plus, ils exercent contre le juste la même haine et la même violence que les Juifs contre Jésus-Christ. « Il nous décrie, disent-ils, il nous reproche nos péchés contre la loi : il s'érige en censeur de nos actions et de nos maximes; il croit être le seul

qui ait la science de Dieu et la véritable vertu. Voyons s'il en a lui-même ; éprouvons-le par les outrages, et le condamnons à la mort : *Contumelia et tormento interrogemus eum, et probemus patientiam ejus ; morte turpissima condemnemus eum* (*Ibid.*, 13-20). » C'est toujours Salomon qui fait parler ainsi les libertins, comme par prophétie de ce qui devait arriver à Notre-Seigneur, et pour tracer une image naturelle de la fausse politique des pécheurs.

Je dis politique, Messieurs, et j'appelle ainsi leur attachement à l'intérêt propre de leur chair, intérêt qui est le principe de toutes leurs délibérations et de tous leurs raisonnements ; intérêt qui faisait conclure les pharisiens et les scribes à la mort de Jésus-Christ : *Expedit ut moriatur :* Il faut qu'il meure, disaient-ils ; et pourquoi ? c'est que sa mort est utile à nos affaires ; sans elle il n'y a ni plaisir ni repos pour nous. Il faut nous résoudre à le perdre ou à vivre malheureux : *Expedit ut moriatur.*

C'est par le même intérêt que la prudence charnelle et la malignité des libertins les détermine à persécuter les gens de bien qui contredisent leurs désordres. Ils s'imaginent ensevelir avec eux la vertu et la vérité dans le tombeau, que les justes étant opprimés la vérité le sera aussi, qu'elle ne paraîtra plus sur la terre, qu'ils y seront les seuls dominants et triomphants, qu'on n'y parlera plus ni de paradis, ni d'enfer, ni d'immortalité, ni d'éternité. Que font-ils pour empêcher cet amas d'importunes vérités de sortir jamais du tombeau? ce qu'avaient fait les Juifs au tombeau de Jésus-Christ : ils entassent pierres sur pierres, ils ramassent mille raisons et mille difficultés, ils y mettent le scellé de la subtilité et de la curiosité, ils y appellent le secours et la foule des méchants, ils tâchent d'attirer tout le monde à leur parti, de se figurer que c'est le parti des plus savants, des plus nobles, des dévots même ; en un mot ils n'oublient rien pour intéresser tout le monde à la suppression perpétuelle et à l'extinction absolue de la vérité.

Croyez-vous y réussir? Non, pécheurs, non, vous n'y réussirez pas. Il y a malgré vous dans la vérité de la foi, tout ensevelie qu'elle est au tombeau de votre cœur, dans vos illusions et vos artifices, un germe de vie qui la fera ressusciter au moment que vous y penserez le moins. Il était impossible, disait l'Apôtre, que Jésus-Christ demeurât arrêté et enchaîné dans le tombeau : *Impossibile erat teneri illum ab eo* (*Act.*, II, 4). Sachez qu'il n'est pas moins impossible au libertin d'empêcher que la vérité de la foi, surtout de la vie future, ne ressuscite dans son âme au moment que Dieu le voudra. Vous serez dans un plein repos, entouré de vos amis, au milieu de vos plaisirs, dans l'ardeur de vos passions : un éclat imprévu de lumière chagrinante, un dégoût, une terreur, un coup de grâce frappé subitement à la porte de votre cœur, y fera revivre la foi que vous croyez anéantie. Impie et dissolu dans vos discours aussi bien que dans vos mœurs, vous vous trouverez dans le fond de l'âme encore chrétien malgré vous.

Et quand ce retour de foi ne se ferait pas sentir au milieu de vos débauches et de votre prospérité, combien d'autres occasions la font sortir des ténèbres et la représentent vivante et brillante devant vos yeux? l'affliction, la vieillesse, les maladies, les approches de la mort, toutes ces conjonctures inévitables au pécheur, ne causent-elles pas en lui, comme autrefois au sépulcre, un mouvement imprévu, une révolution subite ? C'est alors que la terre tremble, que la pierre est renversée, et que Jésus-Christ vainqueur de ses ennemis se fait jour au travers de leur dureté et de leur incrédulité : *Terræmotus factus est magnus... et viderunt revolutum lapidem* (*Matth.*, XXVIII, 2; *Marc.*, XVI, 4).

Car comment, dans ces fâcheuses conjonctures où les pécheurs se trouvent engagés en dépit d'eux par la fortune ou par la nature, abandonnés à leurs propres réflexions, sur le lit de leur douleur, ne seraient-ils pas frappés par la triste vue de la fin de leur mortalité. Aucun d'entre eux peut-il éviter alors cette pensée ? La fin de ma vie mortelle, est-ce la fin de tout pour moi ? N'y a-t-il rien par delà ? S'il y a quelque chose, qu'est-ce ? Est-ce mon âme ? est-ce mon corps? Mais quelle sera leur demeure? est-ce un paradis? est-ce un enfer? est-ce pour un temps ou pour toujours? Ce n'est plus par curiosité qu'un vieux pécheur, un pécheur malade, un pécheur mourant, se fait ces questions : c'est par intérêt, par amour-propre, et par un intérêt pressant, par un amour-propre violent. Il s'agit de moi, c'est moi qui suis sur le bord de l'abîme, et qui vais tomber dans l'enfer ou dans le néant. Prends donc ton parti, malheureux ; décide, si tu l'oses, et prononce le *oui* ou le *non !*

Qui de vous, pécheurs, osera le prononcer? Vous en avez fait le semblant durant la vie ; vous vous démentirez au moins à la mort. Fatale immortalité ! foi de la substance des âmes et de la résurrection des corps ! vous revivrez alors dans ces âmes de chair et de boue, qui s'attendaient à disparaître comme la poussière au vent. Qu'arrive-t-il à ce réveil de la foi dans l'esprit de l'incrédule? En premier lieu, pour le passé, toute sa prudence imaginaire est confondue ; en second lieu, pour l'avenir, toutes ses alarmes se réveillent, et conséquemment toute son âme est noyée dans le regret et le désespoir.

Toute la prudence du pécheur avait roulé sur la préférence, disait-il, du certain à l'incertain. L'incertain, selon lui, c'était l'avenir ; le certain c'était le présent, ce qu'il touchait de ses mains et ce qu'il voyait de ses yeux, ces richesses, ces plaisirs, ce corps, ces objets sensibles. C'était donc à poursuivre et à cultiver ces biens sensibles qu'il appliquait tous ses raisonnements, tous ses efforts. A l'égard des biens futurs, au-dessus des sens, il lui paraissait inutile et insensé de s'en mettre en peine, et c'était, selon lui, la folie des

gens de bien : *Vitam illorum æstimabamus insaniam* (*Sap.*, V, 4).

Le voile d'erreur se dissipe au premier éclair de la foi dans l'âme de ce pécheur. Il voit son corps courbé sous le poids de la vieillesse et flétri d'infirmités, il le sent languir et défaillir, il ne peut le regarder sans soupirs, ni le toucher sans douleur; il en voit sortir les vers dont il va devenir la proie. Tu as passé la vie à cultiver ce corps pourri. C'était là ta fin, ton Dieu, l'oracle que tu consultais sur tout ce que tu devais faire, et tu ne faisais rien que de concert avec lui. Consulte-le maintenant sur sa destinée et la tienne; demande-lui ce qu'il va devenir. Cendre et poussière, il est vrai; mais est-ce tout? Cruelle foi! vous aiguisez alors la pointe de vos remords, pour pénétrer l'âme du pécheur de cette accablante pensée, que ce corps défaillant doit ressusciter un jour pour vivre éternellement avec l'âme et jouir d'une même immortalité. C'est à cette inévitable et implacable lumière qu'il déteste l'aveuglement de sa prudence passée, et que les alarmes d'un funeste et interminable avenir le jettent dans le désespoir.

Peut-il se pardonner d'avoir fait de son corps un si déplorable usage? Il l'avait reçu de Dieu pour servir à l'âme d'instrument à toutes sortes de vertus. L'âme sans le secours du corps n'eût pu servir Dieu que d'esprit et d'affection. C'est par le corps qu'elle devait exercer la charité, la justice, la tempérance, la plupart des devoirs de la piété et de la société. De ce corps cependant il en a fait l'instrument de sa vanité, de son luxe, de sa gourmandise et de sa lubricité. Par là, croyant flatter son corps, le divertir, l'engraisser, le conduire à son vrai bonheur par les délices et par un chemin de fleurs, il l'a fatigué et brisé dans la voie de l'iniquité : *Lassati sumus in via iniquitatis* (*Sap.*, V, 7). Il a attiré sur ce corps la caducité, l'infirmité, les honteuses maladies, une vieillesse douloureuse, une mort précipitée, une malheureuse éternité. Il en a fait l'instrument de la commune damnation de son âme et de son corps.

C'est à la confusion de ces effroyables idées que le libertin, alarmé par les remords de sa foi, se livre tout entier dans ses derniers jours, en se représentant que ce corps qui tremble et qui périt à ses yeux ressuscitera pour brûler. Quoi qu'on fasse pour s'étourdir à cette idée, tous les sens en frémissent, tout le corps en est ébranlé. L'effroi se répand, dit Salomon, dans toute la masse de l'homme; il le secoue et le renverse jusque dans ses fondements : *Venient in cogitatione peccatorum suorum timidi, et disrumpet illos, et commovebit a fundamentis* (*Sap.*, IV, 19). Vous vous étonnez des mouvements que la peur de la mort excite dans les malades, et de l'attention des médecins à retarder le moment de la faire annoncer aux grands et aux riches. Ils en craignent l'effet subit. Mais de ce funeste effet quelle est la vraie cause? A la plupart c'est beaucoup moins le sentiment naturel du départ que l'horreur du terme où l'on va et des œuvres que l'on y porte. *In cogitatione peccatorum commovebit illos a fundamentis.* Cette pensée fait dans le malade une entière révolution, du fond de sa mortalité jusqu'au plus haut de son esprit. L'accablement est tel, dit Salomon, que le pécheur suffoqué par la crainte en perd la voix, le sentiment, étouffé, pour ainsi dire, sous le poids de ses péchés et du bras d'un Dieu vengeur : *Disrumpet illos inflatos sine voce.* Vous n'en pouvez tirer une parole : il entend les vôtres et n'en paraît point touché. Que se passe-t-il au fond de l'âme? Il vit cependant, il ouvre les yeux, il lui échappe des soupirs, on croit que c'est la douleur qui les pousse, on se trompe, c'est le désespoir : *Disrumpet illos inflatos sine voce.*

Mais je vous tiens trop longtemps attachés à cette affligeante image d'un pécheur désolé par la foi de la résurrection. Prenons de plus douces pensées à la vue des consolations que le juste en reçoit durant la vie et encore plus à la mort. Nous les comprendrons par l'effet que produisit dans les apôtres la résurrection de Notre-Seigneur : matière d'un second point.

SECONDE PARTIE.

Autant que la mort de Jésus-Christ avait paru triomphante pour les Juifs, autant fut-elle accablante pour ses disciples : ils voyaient leur conduite passée, toute sage et régulière qu'elle était, traitée de folie; ils voyaient les espérances qu'ils avaient conçues pour l'avenir, évanouies et dissipées. Ces deux réflexions les accablaient de tristesse et leur ôtaient même le courage de se montrer.

1. Jusqu'alors ils s'étaient applaudis de leur conduite. Ils avaient suivi Jésus-Christ par préférence aux plus fameux docteurs qui attiraient alors les peuples à leurs leçons. Quelques-uns d'eux avaient quitté l'école de Jean-Baptiste, et tous avaient laissé leur famille, leurs parents, leurs barques et leurs métiers pour se dévouer à lui. Le succès redoublait leur attachement : ils voyaient fuir les démons à leur parole, et les peuples courir à eux pour obtenir la guérison de leurs maux. Quel gré ne se savaient-ils pas d'avoir embrassé un état qui leur attirait la confiance et l'admiration publique? Et de là quelle idée se formaient-ils de l'avenir? Où ne portaient-ils point leurs espérances? Persuadés que leur maître était le Messie, ils se considéraient comme ses premiers confidents, les premiers ministres de ses entreprises; ils ne se proposaient rien moins que les plus hautes charges de l'Etat; ils ne regardaient plus les magistrats ni les rois avec envie, ils se croyaient tout près de leur en servir d'objets.

Jésus-Christ meurt : tout est perdu. Voilà leur conduite décriée, leurs espérances trompées. Les uns le renient, les autres fuient, tous se cachent, tous se dérobent à la poursuite des soldats, à la haine des pharisiens, au mépris de la populace; ils n'osent paraître, ils vont chercher hors de Jérusalem où couvrir la honte et le regret de leurs espérances trompées. Ah! nous espérions par son moyen le rétablissement du royaume d'Israël, et sa royauté se termine à mourir entre deux

larrons : *Nos autem sperabamus*, disaient les disciples d'Emmaüs (*Luc.*, XXIV, 21).

Ne désespérez point, fidèles ; au contraire, soutenez-vous sur le ferme appui de la foi. Dans l'instant même où votre douleur éclate en regrets et en soupirs, votre maître est ressuscité ; c'est lui-même à qui vous parlez, avec qui vous allez vous mettre à table. Il se fera connaître au pain qu'il vous rompra de sa main, et à la nouvelle ardeur dont il remplira votre âme. En même temps qu'il se présente à vous en forme de pèlerin, il se présente à Madeleine en forme de jardinier, aux pêcheurs dans le travail de la pêche. Il paraît dans le cénacle au milieu des disciples assemblés ; il leur fait voir les plaies qu'il avait reçues sur la croix ; il les fait toucher à Thomas, moins pour dompter sa dureté que pour l'attendrir par sa complaisance ; il mange avec eux, il les encourage, il les instruit, il leur confie ses brebis, il leur communique sa puissance, il leur commet en général la conversion de l'univers, il soumet toutes les nations à l'autorité de leurs chefs, il leur promet jusqu'à la fin des temps son assistance et sa présence. Quarante jours d'un tel commerce et d'une familiarité jointe à cette profusion de grâces et de bienfaits leur donnaient-ils lieu de se repentir du sage parti qu'ils avaient pris en s'attachant à sa personne, ou de douter des espérances qu'ils avaient dû en concevoir ?

Aussi se confirment-ils plus fortement que jamais dans l'idée qu'ils s'étaient formée du bonheur de leur vocation et de la sainteté des maximes de leur maître, malgré les railleries qu'en pouvaient faire les Juifs. Leurs espérances presque éteintes en reprennent de nouvelles forces, une nouvelle assurance de leur accomplissement.

Et ce qui rend leur confiance inébranlable, ce qui la met hors du péril de toute variété, c'est l'indubitable vérité de la résurrection de leur maître, évidente à leur égard, non-seulement par le témoignage des anges, mais par celui de leurs yeux. Ils l'ont vu, ils l'ont touché, ils ont mis leurs doigts dans ses plaies ; ils ont conversé avec lui, en troupe, en particulier. Ce miracle inouï qu'il leur avait tant promis et qu'ils voient enfin accompli, met le sceau perpétuel à toutes ses autres promesses. Il n'y a dans les douze trônes qu'il leur a destinés autour du sien rien de si incroyable et de si fort au-dessus de leurs idées, qui ne devienne croyable et ne leur doive être certain par l'événement d'une promesse aussi extraordinaire que la résurrection de son corps. Un homme engagé de parole à se ressusciter après sa mort, reconnu pour vraiment ressuscité, ne peut manquer d'emporter toute la crédulité, la confiance et l'adoration des hommes. Aussi l'emporta-t-il, Messieurs, et les suites glorieuses en ont passé dans les siècles suivants, à la consolation de tous les fidèles.

2. Oui, fidèles, jouissez de la même consolation. Vous en avez la source dans la foi de la résurrection de votre maître et de celle de vos corps. L'une est unie à l'autre, et toutes deux vous donnent droit à l'heureuse immortalité de votre être tout entier. Nulle partie de vous ne sera sans récompense ; et ce corps humilié, brisé sous les travaux de la vie, trouvera sa couronne et son repos dans le ciel.

C'est cette foi qui produit la fermeté du chrétien dans la conduite vertueuse qu'il a embrassée et dans l'espérance des récompenses qui lui sont préparées au ciel. Deux avantages, dont l'un fait sa tranquillité pour le présent, l'autre sa sûreté pour l'avenir : avantages inconnus à tous les libertins du monde.

Demandez au libertin ce qu'il pense de son état, s'il se tient bien sûr que la vie qu'il mène est la vie d'un homme sensé, prévoyant, attentif à son vrai bien, la vie d'un homme d'honneur, en un mot la vie d'un homme. Allez plus avant : demandez-lui s'il est bien persuadé que s'abandonner comme il fait à tout ce qui fait plaisir, ne refuser rien à son corps de tout ce qui flatte les sens, ne compter les jours de la vie que par les plaisirs que l'on y prend, ce soit là véritablement aimer son corps et sa vie. Allez encore plus avant : demandez-lui s'il est tranquille et pleinement hors de souci sur les suites de cette vie déréglée, odieuse peut-être et fâcheuse à bien des gens ; quels effets elle peut avoir à l'égard de sa santé, de son honneur, de ses biens, de sa fortune, et surtout de son salut. A toutes ces questions que pourra-t-il vous répondre ? Et s'il avait assez peu de pudeur pour vous répliquer qu'il est sûr du succès de sa conduite, et qu'il n'en craint rien pour le présent, non pas même pour l'avenir, cette fausse intrépidité ne serait-elle pas une vraie folie ?

Il n'en est pas ainsi de l'homme de bien qui marche dans la voie étroite : demandez-lui s'il est dans le bon chemin, où ce chemin conduit, si ne s'en écartant point il est sûr d'arriver à un heureux terme ; il ne balancera point à vous dire qu'il en est sûr, qu'il se tient heureux d'y marcher, que tout autre chemin ne conduit qu'au précipice ; et c'est ce que disait David : *Qui elongant se a te peribunt* (*Psal.* LXXII, 27). Représentez-lui les difficultés de ce chemin, les épines, les croix dont il est semé ; l'aridité, l'ennui, le dégoût dont on y est souvent saisi. Il vous répondra, comme David, que la seule assurance d'être dans le droit chemin ouvre le cœur à une espèce de joie qui en adoucit toute l'âpreté : *Justitiæ tuæ rectæ lætificantes corda* (*Psal.* XVIII, 29). Il vous dira que quand il plaît à Dieu de dilater le cœur par l'onction de cette joie, on se sent courir plutôt que marcher dans l'observation de sa loi : *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum* (*Psal.* CXVIII, 32).

Dites-lui, comme les mondains, que tout cela n'est qu'en idée, que cette joie, ces douceurs, cette onction, n'est qu'un jargon de dévotion, que les dévots ne sentent rien de ce qu'ils disent, que la nature et l'expérience démentent toutes leurs imaginations, qu'ils n'ont qu'à regarder leur propre corps des-

séché d'austérités, courbé sous le poids du travail, accablé d'infirmités, pour convenir qu'ils se trompent dans l'opinion qu'ils ont des avantages de leur état. Faites plus : joignez-vous aux amis de Job, pour lui reprocher ses misères, l'abandonnement où il est, le mépris, les railleries, la pauvreté, les douleurs de toute espèce où Dieu l'a tristement livré. Job, par un sentiment naturel à l'humanité, pourra peut-être en gémir : il pourra même lui échapper quelques sentiments peu conformes à la fermeté de sa patience, mais jamais il n'en perdra la soumission, le respect, la confiance qu'il doit et qu'il a promise à son Dieu. Je sais, dira-t-il, et je vois le fumier où je suis couché, les vers qui tombent de mes membres. Je le sais, mais je sais aussi que mon Rédempteur est vivant : « *Scio quod Redemptor meus vivit.* Je sais que je ressusciterai de la terre au dernier jour, que je serai encore revêtu de cette peau, que dans cette même chair qui languit et qui périt je verrai alors mon Dieu, moi-même et non pas un autre; je le contemplerai de mes yeux propres, et non pas par les yeux d'autrui : *Quem visurus sum ego ipse, et oculi mei conspecturi sunt et non alius.* C'est l'espérance que j'ai, jamais elle ne sortira de mon cœur, et par ce seul motif je compte pour rien mes douleurs, la perte de mes biens, l'accablement de mes maux : je suis plus content dans les rigueurs de mon état que ne le sont tous les mondains dans l'élévation de leur fortune : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo* (*Job*, XIX, 25-27). » Voilà la tranquillité que produit dans l'homme de bien la foi de sa résurrection. Voyons quelle force de courage elle lui inspire contre tous les assauts de ses plus cruels ennemis.

Rappelez à votre esprit la constance des martyrs, non-seulement de ceux que leur âge ou leur profession devait avoir endurcis à la peine et à la douleur, mais celle du bas peuple, et des filles et des enfants. Par où soutenaient-ils l'honneur de leur religion contre la fureur des tyrans, sinon par la ferme espérance que le corps qu'ils perdaient par le fer et par le feu, déchiré, réduit en cendre, englouti dans la mer, passé dans la substance des tigres et des lions, leur serait rendu sain, brillant par la toute-puissance du Dieu qu'ils reconnaissaient pour maître et qui leur faisait mépriser celle des empereurs et des rois. Le seul appareil de leur cruauté, les tortures, les chevalets, les grils, les scies, les chaudières, les taureaux d'airain étalés par les bourreaux, devaient être un spectacle de terreur capable d'ébranler la constance la plus ferme : il ne faisait nulle impression sur l'âme d'un vrai chrétien. Il se trouvait des mères assez heureuses pour avoir nourri jusqu'à sept enfants capables d'affronter tous ces supplices, et tremblantes de vieillesse elles avaient assez de force pour les y encourager. Par deux fois le christianisme a vu renouveler ce prodige de fermeté, dont il avait reçu l'exemple du judaïsme en la personne des Machabées. Leur cœur n'avait point d'autre armure contre la peur que la foi de l'heureuse vie qui était promise à leur corps. Ecoutez-les braver la fureur d'Antiochus : « Tu m'arraches la vie, méchant roi, disait l'un deux; mais le roi du monde m'en prépare une éternelle : *Rex mundi defunctos nos in æternæ vitæ resurrectione suscitabit.* J'ai reçu ces membres du ciel, disait un autre, et je les perds sans regret pour la gloire de la loi de Dieu, parce que j'espère qu'un jour il me les rendra : *De cœlo ista possideo, sed propter legem Dei nunc despicio, quoniam ab ipso me recepturum puto.* Mes enfants, s'écriait la mère, je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein : ce n'est point moi qui vous ai donné l'esprit et la vie; j'ignore par quels liens elle est jointe à votre corps : *Nescio qualiter in utero meo apparuistis.* Ce que je sais, c'est que le Créateur du monde, qui a donné l'origine à tout ce qui est, vous rendra par sa miséricorde l'esprit et la vie, en récompense du mépris que vous en faites pour sa loi : *Mundi Creator, qui omnium invenit originem, spiritum vobis iterum cum misericordia reddet, sicut nunc vos ipsos despicitis.* Regardez donc le ciel, mon cher enfant, disait-elle au dernier de tous : c'est de là que vous est venue la vie, et là que vous la reprendrez. Après le ciel, regardez la terre, si vous voulez : vous n'aurez pour elle que du mépris, aussi bien que pour ce tyran qui voudrait vous y retenir : *Peto, nate, ut aspicias ad cœlum et ad terram* (II *Machab.*, VII, 9-29). »

Chers auditeurs, nous ne voyons plus ces miracles de constance : c'est que nous n'avons plus cette fermeté de foi; et nous ne l'avons plus parce que nous ne daignons plus porter nos yeux vers le ciel. Si nous regardions bien le ciel, nous serions bientôt convaincus qu'il mérite d'être acheté à quelque prix que ce puisse être, et que la main qui a su tirer du néant les merveilles que nous y voyons saura bien tirer nos corps de la cendre et les revêtir du même éclat dont il a revêtu des astres inanimés. Nous ne regardons plus le ciel comme notre terme final, comme notre vraie patrie; nous n'avons plus des yeux que pour regarder la terre et pour y attacher avec nos yeux notre cœur. Nous voyons sortir de son sein les trésors et les biens qui font nos délices, et nous en prenons occasion de nous livrer au péché. Nous devrions plutôt y voir rentrer notre corps privé de son âme, l'y voir dévoré des vers, et nous bien graver dans l'esprit qu'en quelque lieu que l'âme soit allée, soit au ciel, soit en enfer, elle en reviendra ranimer ce corps pourri, pour le transporter avec elle au tribunal du Seigneur, et recevoir ensemble leur arrêt commun pour toute l'éternité.

Pour toute l'éternité! Çà! mes frères, parlons de bonne foi : quelle différence mettez-vous entre l'état d'un chrétien qui de cette éternité se fait un objet d'effroi, et l'état d'un chrétien qui en fait le plus doux objet de son espérance? Auquel voudriez-vous ressembler? mais auquel ressemblez-vous?

Peut-on dire de vous ce que Salomon di-

sait des vrais justes : *Spes illorum immortalitate plena est* (*Sap.*, III, 4), que leur espérance est pleine d'immortalité? De quoi la vôtre est-elle pleine, aveugles mondains? Qu'espérez-vous? de l'or, de l'argent, des plaisirs, des charges, des honneurs, de la gloire dans le monde, une longue vie, du repos, de la santé : c'est-à-dire du vent, de la cendre, de la fumée, rien qui ne passe, et ne fuie, et ne disparaisse avec le temps. Voilà de quoi votre espérance est remplie ; comme ces fruits trompeurs qui flattent par l'apparence et ne sont pleins que de vers, comme ces épis inutiles dont la paille a rongé le grain. Vous portez là vos désirs et vos soins dès votre plus tendre jeunesse : à mesure que vous vivez vous en éprouvez la vanité ; le temps vient où, las de ces biens, ou rebuté de n'y avoir pu atteindre, ou affligé de les avoir perdus, ou désolé de n'être plus en âge de les goûter, vous vous sentez le cœur sans vigueur et sans plaisir, parce qu'il est vide d'espérance, et que tout ce qu'il espérait n'est plus rien.

Combien différent est l'état de ces hommes vraiment sages qui ont attaché leur cœur aux biens solides et dont l'espérance est pleine d'immortalité ! *Spes illorum immortalitate plena est.* Quel trésor trouvent-ils là de repos dans leurs travaux, de tranquillité dans leurs chagrins, de patience dans leurs douleurs, de fermeté dans les périls, de douceur dans les contradictions, de courage dans les persécutions ! Quelle élévation n'ont-ils pas pardessus le reste des hommes, de quelque autorité et de quelque rang qu'ils soient !

Quelqu'un de l'assemblée oserait-il bien m'objecter que cette force prétendue n'est qu'un entêtement formé et soutenu par l'opinion, que l'immortalité, la résurrection, la vie future ne sont que des idées que l'on s'est laissé imprimer par l'éducation dans la religion, et que ce qu'on appelle foi n'est autre chose que cette persuasion?

Sans me récrier sur la témérité de ce blasphème, je lui repondrai précisément : Mais vous qui osez traiter d'imaginations et d'idées ce que la foi nous enseigne de plus conforme à la noblesse de notre être, de plus utile au règlement des mœurs, au maintien de la société civile et à la perfection de la vertu dans chaque particulier, montrez-moi de votre côté que ne rien croire, et nier tout ce que le chrétien croit, soit quelque chose de fondé sur des principes plus certains et plus indubitables que ceux de la foi. Il faut croire, j'ai mes raisons, et vous ne les ignorez pas ; ce sont celles des plus sages et des plus vertueux d'entre les hommes. Il ne faut rien croire, dites-vous ; alléguez-m'en les raisons. Vous n'en avez point d'autres que celles des esprits corrompus par la débauche, et qui ne pensent ainsi que pour s'abandonner à leur penchant, sans inquiétude sur l'avenir. Cela seul ne suffit-il pas pour vous rendre vos raisonnements suspects à vous-même, et pour vous rappeler au parti des gens de bien? Je vois que la foi et la religion ont fait non-seulement des hommes sages, modestes, patients, sociables, tempérants, absolus sur leurs passions, mais encore des héros en grandeur d'âme et en intrépidité. Montrez-moi que l'irréligion ait fait autre chose que des lâches, des âmes molles, basses, et livrées sans retenue à toutes sortes d'excès.

Ne prétendez donc pas nous persuader que le parti des libertins soit celui de la raison, du bon sens, de la vérité, de la sûreté, qu'il n'y ait, au contraire, partout ailleurs que simplicité, folie, entêtement ou faiblesse d'esprit. Je n'ai que trois mots à vous dire, après quoi vous déciderez.

Si c'est faiblesse d'esprit que de croire la résurrection, l'immortalité, l'autre vie, pourquoi ceux qui la croient et qui vivent selon cette foi sont-ils si fermes en mourant à confesser cette foi, à se faire une joie et une consolation d'y mourir? Et si c'est force d'esprit que de ne rien croire, si c'est le plus sûr parti, pourquoi ceux qui se vantent de ne rien croire sont-ils communément si embarrassés à la mort, si accoutumés à démentir alors leur impiété passée? Avez-vous jamais vu quelque homme de bien, connu par une vraie piété, dire à ses amis en mourant : Mes amis, nous nous abusons : il n'y a rien après la vie, rien ; ne vous inquiétez point, divertissez-vous à bon compte, en attendant pour toute fin le néant où je vais rentrer? Jamais vous est-il revenu qu'un chrétien fidèle à ses devoirs ait fait au lit de la mort un pareil désaveu de la foi et de la vertu?

Mais de ces esprits forts si renommés par leurs désordres et par leur incrédulité, combien en voyez-vous se récrier en mourant : Qu'ai-je fait? à quoi pensais-je? en quelle erreur ai-je vécu? quel compte rendrai-je à Dieu? Soupirs, sanglots, regrets, leçons de repentir et de conversion à leurs amis. Et vous prétendez soutenir que ces gens-là sont les esprits forts, et les gens de bien les esprits faibles? Et vous m'assurerez qu'en cette disposition vous êtes content, heureux, tranquille et sans souci sur la vie future? Je n'en crois rien, vous-même vous n'en croyez rien : vous sentez tout le contraire. Écoutez au moins vos remords, si vous ne voulez pas vous rendre encore à la foi. Ils vous y conduiront avec le secours de la grâce, et vous y trouverez ce vrai repos que l'on ne trouve jamais ailleurs, parce qu'il n'est qu'en Dieu, et par sa grâce en ceux qui lui sont fidèles. Imitez-les, et vous aurez part à leur bonheur. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

Sur la vie molle.

Venit Jesus et stetit in medio, et dixit eis : Pax vobis. Et cum hoc dixisset, ostendit eis manus et latus.

Jésus vint et parut au milieu de ses disciples, et leur dit : La paix soit avec vous. Ce qu'ayant dit il leur montra ses mains et son côté (*Joan.*, XX, 19, 20).

Que cette parole est consolante et paraît conforme à nos désirs ! Jésus-Christ nous promet la paix, cependant il ne la promet qu'en nous montrant ses plaies sur son corps

ressuscité. N'est-ce pas nous faire entendre que cette paix ne s'obtient que par les travaux et les croix? Le monde de son côté nous promet la joie, les délices, une liberté entière, une flatteuse impunité, et, comme dit le Sage, à tant de grands maux il donne le nom de paix : *Tot et tam magna mala pacem appellat* (*Sap.*, XIV, 22). Cependant nous savons la vérité de cet oracle divin, qu'*il n'y a point de paix pour les méchants* (*Isai.*, XLVIII, 22), et nous éprouvons tous les jours que plus on goûte de plaisirs, plus on y trouve d'amertume.

Dans cette perplexité, pressés par la voix de Dieu, sollicités par la voix du monde, cherchant la paix des deux côtés, et des deux côtés la trouvant jointe au travail, que faisons-nous? Par un raffinement de la prudence charnelle, entre le chemin du vice et celui de la vertu nous tâchons de nous ouvrir un milieu qui participe aux douceurs de tous les deux sans en avoir les épines. Quel est ce milieu? c'est, Messieurs, la vie molle, la vie lâche, qui, toute décriée qu'elle est dans l'Evangile, est cependant la vie ordinaire des chrétiens.

Peu de ces vertueux parfaits pour qui la vertu est sans ennui; peu de ces scélérats consommés pour qui le vice est sans peine; la plupart gens irrésolus, à qui le vice et la vertu, le monde et la dévotion, sont également redoutables, l'une par ses rigueurs et l'autre par ses remords. On voudrait renoncer à la vie du monde; on voudrait embrasser le parti de la vertu et même de la dévotion, mais avec deux précautions : l'une serait de ne quitter du monde que ce qu'il a de criminel; l'autre serait de ne prendre de la vertu que ce qu'elle a de commode. Et c'est là précisément la vie molle dont nous parlons.

Or je maintiens que ces deux projets sont vains, par deux raisons que l'expérience rend certaines : la première, c'est qu'on ne peut être en paix dans la vie mondaine qu'en s'abandonnant à ce qu'elle a de criminel; la seconde, c'est qu'on ne peut être en paix dans la vie vertueuse qu'en se soumettant à ce qu'elle a de sévère et de rigoureux. Voilà tout le dessein et le partage de ce discours.

Tenez ces deux principes pour certains. La modération dans la vie du monde, illusion. Vous n'y aurez la paix, si l'on peut y en avoir, qu'en l'embrassant dans toute son étendue, et par conséquent jusqu'au crime : c'est le premier point. La lâcheté dans la vie vertueuse, autre illusion. Vous n'y aurez la paix qu'en l'embrassant dans toute son étendue, et par conséquent jusqu'à la ferveur, c'est le second point. Tout ce qu'on peut imaginer entre ces deux extrémités, entre le crime et la ferveur, n'est que trouble et qu'embarras, que dégoûts et que scrupules. Nous le verrons dans la suite de ce discours, nécessaire à des chrétiens qui s'étant réunis avec Dieu dans ce temps de bénédiction et de grâce, ont résolu d'entretenir une paix éternelle avec lui. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tous ces projets de vie réglée, sans crime et d'ailleurs sans contrainte, ces plans de dévotion commode que l'on forme en de certains temps où l'on se croit tout à Dieu parce que l'on n'est pas dans les compagnies du monde, tout cela est merveilleux en idée. Mais quand il faut en venir à la pratique, au milieu de ce monde engageant, complaisant, flatteur, hardi, malin, médisant, entreprenant, tel qu'il est et qu'il s'efforce de paraître à ceux principalement qui semblent vouloir tourner du côté de la vertu, comprenez que si vous n'allez comme lui aux dernières extrémités... premièrement jamais le monde ne sera content de vous; secondement jamais vous ne serez content du monde. Il faudra donc, pour le contenter et pour vous contenter vous-même, chercher ce contentement réciproque dans ce qu'il a de criminel.

1. N'y eût-il que la raillerie à soutenir, les lâches et les tièdes en sont-ils capables? Le monde a pour la dévotion et pour ceux qui la pratiquent l'antipathie que chacun sait, mais c'est singulièrement aux demi-dévots qu'il insulte : il ne leur peut rien pardonner. La dévotion sincère et solide s'attire toujours le respect, les plus malins l'estiment ou la craignent. Il n'y a que la dévotion ambiguë qui tombe dans le ridicule et qui se fasse mépriser. Or cette espèce de dévotion ridicule et méprisable est justement cette vertu radoucie où vous voulez vous borner. Etre du monde et n'en être pas, en aimer les douceurs et en appréhender les piéges, en dire toujours du mal et ne pouvoir s'en passer, gémir avec les gens de bien et rire avec les enfants du siècle, fréquenter la prière et ne pouvoir quitter le jeu, porter les airs du monde au pied de l'autel et les airs de la dévotion dans les cercles, être par effet ce que par humilité saint Bernard disait de lui-même : *Chimæra hujus sæculi* (*Epist.* 250, *ad Bern. priorem*), la chimère du siècle présent, c'est-à-dire un composé monstrueux de qualités incompatibles : est-il un objet plus propre à réveiller la malignité des mondains, à exercer leur critique? Une personne toujours suspendue entre la crainte et le désir, entre la complaisance et le scrupule, voulant et n'osant pas, avançant et se retirant, tantôt se repentant de trop de condescendance, et tantôt de trop de retenue, rien de plus divertissant pour le monde. Aime-t-on à le divertir ainsi à ses dépens? Il faudrait, pour soutenir cette guerre, une vertu héroïque, et le cœur lâche n'a qu'une ombre de vertu.

Ajoutez au plaisir que le monde prend à railler ces sortes de gens le plaisir qu'il prend à les surprendre. Un triomphe pour les libertins, c'est de venir à bout de ces vertus imaginaires et d'en renverser les projets. Ils regardent comme une insulte que l'on prétende vivre avec eux sans vouloir

vivre comme eux, prendre part à leurs plaisirs sans entrer dans leurs désordres. Ou ils vous chasseront d'auprès d'eux, ou ils vous entraîneront avec eux. Vous entendrez incessamment autour de vous ce qu'entendait saint Augustin, vos habitudes, vos amis, crier nuit et jour à vos oreilles : *Dimittisne nos* (*Confess.*, *lib.* VIII, *cap.* 11)? Est-ce tout de bon? nous quittez-vous? pensez-vous à ce que vous faites? avez-vous bien médité ce que c'est que n'être plus ce que vous avez toujours été? Qu'avez-vous fait de vos passions? ne sont-elles pas toujours les mêmes? ne nous connaissons-nous pas bien? Quelle fantaisie vous prend de vous décrier par un éclat que vous ne pourrez jamais soutenir?

Pour fermer l'oreille à ces discours, il faudrait avoir pour la vertu cette fermeté d'âme qui est le vrai caractère des gens de bien, qui les rend sourds ou insensibles aux murmures des pécheurs, qui les élève au-dessus des bienséances du monde et leur fait établir leur gloire dans ses mépris. Mais vous qui n'êtes point vraiment détaché du monde, qui tâchez encore de le cultiver, qui voulez vous attacher à la fortune de celui-ci, vous conserver la protection de celui-là, ménager l'un pour votre honneur, l'autre pour votre intérêt, l'autre pour votre plaisir; vous qui craignez l'ennui de la solitude et l'oubli de vos amis, vous aurez toujours devant les yeux les railleries et les surprises du monde, et la seule peur de ne le pas contenter aura sur vous un tel pouvoir, que pour être bien avec lui vous lui sacrifierez enfin jusqu'à votre conscience.

Ajoutez à ses railleries et à ses surprises l'ascendant, l'autorité qu'il prend infailliblement sur tous ceux qui veulent lui plaire et qui s'empressent autour de lui. Rien de plus certain, Messieurs : sans se donner la peine de vous tenter, ni même de vous railler, la seule familiarité de ce monde impérieux est un charme violent dont vous ne pouvez vous défendre, et qui vous conduit aux plus déplorables excès. C'est, dit-on, le train du monde, l'air du monde : il faut bien, puisque l'on y est, en passer par où il veut. Combien de chrétiens fervents se sont ainsi trouvés hors du chemin de la vertu, tirés par la main d'autrui, malgré eux, entraînés par le torrent? Que vous doit-il arriver à vous qui dormez au bruit du torrent, qui de ce sommeil faites vos délices, et ne voulez pas souffrir d'être réveillé? Tant de fois vous avez gémi de la cruelle nécessité que les compagnies vous imposaient d'aller au delà des justes bornes, et de vous damner au gré d'autrui? vous l'avez dit cent fois : ce monde m'aveugle, il m'enlève, il m'enchante, il me fait vouloir ce que je ne veux pas. Croyez-en votre expérience : il vous arrivera ce qui vous est plus d'une fois arrivé. S'il ne vous est encore rien arrivé, croyez-en, jeunes gens, l'expérience de vos pareils, l'expérience des pécheurs. Grand Augustin, que vous avez pleuré ces sortes de complaisances que le monde vous arrachait! Ah! dans l'éloignement du monde on a honte de ses désordres, on en rougit; mais dans la familiarité du monde on en vient par degrés jusqu'à rougir de la pudeur : *Et pudet non esse impudentem* (*Confess.*, *lib.* III, *c.* 8). Vous voulez suivre le monde jusqu'où il vous plaira, le quitter où il vous plaira, et vous croyez qu'il s'en contente? Il n'en sera jamais content. Mais vous de votre côté vous serez encore moins content, et par là vous périrez : c'est ma seconde considération.

2. Quand on me parle de modération dans l'usage des plaisirs, je voudrais bien que l'on m'en marquât distinctement les justes bornes. C'est, dit-on, jusqu'au péché mortel, à l'indécence grossière, aux occasions prochaines et pressantes, à tout ce qui fait en un mot sentir d'abord à la conscience son poids et son énormité. Je veux que ces bornes soient aussi fixes et aussi déterminées qu'elles sont en effet difficiles à distinguer. Cela supposé, ramassez dans votre esprit tout ce que l'on peut goûter dans ces bornes-là de plaisirs réglés et modérés, dans la conversation, dans la bonne chère, dans le jeu, les habits, la magnificence, le train; dans les liaisons, les amitiés, les familiarités, et tout le reste. Je dis que vous n'en serez jamais content; que ce monde, ainsi goûté par mesure, sera toujours pour vous une source de chagrins. Si vous en doutez, comparez l'insuffisance des plaisirs du monde à l'avidité des passions de votre cœur, et vous serez convaincu. Car prenez garde à ce qui suit.

Vous qui prétendez compasser tous vos plaisirs, ou bien vous n'avez point encore été dans les grands excès du monde, ou vous y avez été. Si vous n'y avez point été, la seule curiosité ne manquera pas de vous y conduire; et si vous y avez été, le seul souvenir suffira pour vous y faire retourner. Mettez-moi dans le monde une de ces âmes choisies qui semblent formées pour la vertu; qu'elle ait seulement pour le monde un commencement d'inclination, une étincelle de feu, c'en est assez pour la perdre. Ce monde lui est inconnu, elle voudra le connaître. Elle trouvera quelque légère douceur dans ce qu'elle connaîtra; elle s'en imaginera encore plus dans ce qui lui reste à connaître. Elle voudra porter son expérience plus loin, elle portera son avidité plus loin. Plus elle se fera de plaisirs, plus elle trouvera qu'il lui en manque; et cherchant toujours ce qui manque, on vient enfin à se permettre tout : *Dum dulcius putat omne quod nescit*, dit saint Jérôme (*Epist. ad matr. et fil.*, 89).

Tout de même une âme que le dégoût du monde a fait revenir à la vertu, si elle ne passe au plus tôt jusqu'à la haine du monde, elle renouera bientôt avec lui. Elle en est sortie par le dégoût, elle en reprendra insensiblement le goût. Car d'où vient ce dégoût salutaire qui rappelle les âmes au soin du salut? A la plupart il vient d'un trop long libertinage et de la continuité des plaisirs. Il faut qu'ils soient interrompus pour pouvoir être agréables. Un intervalle de dévotion,

de retraite même et de pénitence, est un entre-repos pour se délasser du péché. Vous les entendez déclamer contre les trahisons du monde : il leur est insupportable, il ne leur sera jamais rien. C'est qu'ils sont fatigués de ses caresses. Ils croient vouloir se convertir, ils ne veulent que se désennuyer ; et dès qu'ils auront réveillé leur avidité par quelques mois d'abstinence du monde, ils courront le rechercher avec plus d'empressement.

Que prétendez-vous donc, âmes remplies de passions, par cette espèce de traité que vous faites avec elles ? que vous les épargnerez, mais qu'elles vous épargneront ; que vous ne leur ferez nulle violence, mais qu'elles ne vous porteront à rien de bas ni de honteux ? Ah ! vous serez fidèles à toutes ces conditions ; vous n'aurez pour vos passions que douceur et qu'indulgence, et c'est là la vie molle où vous vous bornez. Mais vos passions de leur côté vous seront-elles fidèles ? A qui l'ont elles jamais été ? Vous laisseront-elles toujours la honte et le discernement du crime ? A qui l'ont-elles jamais laissé ? Quand vous les aurez accoutumées à vous demander tout ce qui n'est point évidemment criminel, croyez-vous qu'aux approches du crime elles soient d'elles-mêmes assez retenues pour vous dire alors : C'est assez ? A qui l'ont-elles jamais dit ? L'ont-elles dit à nos premiers pères, sur qui cependant elles n'avaient pas l'ascendant que le péché leur a donné sur nous ? Maîtres de tous les biens de la terre, ils trouvèrent dans la privation d'un seul fruit un obstacle à tout leur bonheur. Ils se figurèrent dans ce fruit des trésors infinis de grandeur et de puissance. Ils n'eurent nul repos qu'ils n'y eussent porté la main. Qui peut se flatter après cela de rendre ses passions dociles, et d'être content du monde en cherchant à s'y contenter ?

Quand Salomon prit cette résolution, qui est la même que la vôtre : *Vadam, et affluam deliciis, et fruar bonis* (*Eccle.*, II, 1) : Je m'en vais me faire une vie douce et jouir en paix de mes biens, avait-il autre chose en vue que ce que vous vous proposez ? Pensez-vous qu'il envisageât l'impudicité, l'idolâtrie, qu'il s'imaginât que ses passions le dussent jamais porter à de si honteux excès ? Il croyait que la crainte de Dieu serait toujours sa barrière ; que Dieu, lui ayant fait tant de biens et tant de promesses, ne l'abandonnerait jamais. Lorsqu'il considérait avec quelle prévention la main de Dieu l'était allé choisir entre tous ses frères pour le placer sur le trône de David, de combien de degrés il l'avait élevé par-dessus tous les autres rois, à combien de saintes œuvres il avait employé son bras, il ne lui venait pas dans l'esprit qu'il pût jamais tomber dans une telle ingratitude, se couvrir le front d'une si noire infamie, oublier Dieu jusqu'à se faire d'autres dieux. Il oublia tout cependant. Un moment vint où il ferma les yeux à ces sages réflexions, où il s'oublia lui-même, où il oublia son Dieu. *Vadam et fruar bonis*. J'irai, disait-il, je me divertirai, je me contenterai : *Vadam*. Il croyait n'aller que jusqu'aux bornes de l'honneur et de la raison, il alla jusque dans le gouffre de l'impiété et de la folie. Ayant le choix de tous les plaisirs permis, il ne fut pas content, il fallut se plonger dans les plus sales débauches. Comblé de toutes sortes de richesses, il ne fut pas content, il fallut aller en pleine paix jusqu'à l'extorsion et l'accablement de son peuple. Entouré de jardins et de plaisirs somptueux, il ne fut pas content, il fallut étendre sa profusion jusqu'à bâtir des temples aux dieux mêmes des étrangers. Cela s'appelle-t-il vivre en paix, vivre en repos, jouir modérément des biens de la vie ? *Vadam, et fruar bonis*. D'abord ce n'est rien de plus dans l'idée. Mais dans l'effet, dans le progrès, c'est tout ce qu'il y a de plus honteux.

Ah ! si l'on pouvait établir quelque fondement assuré de modération sur l'abondance des biens ! Salomon surpassait en richesses tous les rois ses prédécesseurs : *Supergressus sum opibus omnes qui ante me fuerunt in Jerusalem* (*Eccle.*, VIII, 9), il n'en fut pas plus modéré ; si on le pouvait établir sur la sagesse et la grandeur de l'esprit ! Salomon n'avait point son pareil au monde : *Sapientia perseveravit mecum* (*Ibid.*), il n'en fut pas plus modéré ; si on le pouvait sur le bonheur de l'éducation et de la naissance ! son naturel était fait pour la vertu : *Puer eram ingeniosus et sortitus animam bonam* (*Sap.*, VIII, 19) ; si on le pouvait sur le mérite et les grandes qualités ! les siennes étaient au-dessus de la renommée : *Vicisti famam virtutibus* (II *Paral.*, IX, 6) ; si on le pouvait sur les œuvres et les entreprises de piété ! quel temple avait-il construit à la gloire du Seigneur ? si enfin on le pouvait sur le nombre des années ! il avait porté sa vertu jusqu'aux cheveux blancs, elle trouva là son écueil ; et peu satisfait de cinquante ans de fortune et de plaisirs légitimes, il ne voulut pas mourir sans avoir goûté ce que le crime y pouvait ajouter de plus sensuel : *Cum jam senex esset, depravatum est cor ejus per mulieres* (III *Reg.*, XI, 4).

Pourquoi remonter jusqu'à Salomon ? Quel besoin de rappeler ces vieux exemples ? Qu'avons-nous vu de nos jours ? Ce que n'avaient point vu nos ancêtres, ou qu'ils n'avaient point voulu voir. Quel amas d'horreurs, de poisons, de maléfices, de parricides, de sortiléges, de profanations ! La vie des hommes être en péril dans le sein de leurs familles et dans les bras de leurs enfants ! des filles donner avec art et à loisir le coup de la mort à leurs pères ! des mères étouffer dans leur sein le fruit innocent de leur crime, pour s'en épargner la confusion ! des femmes déchirer par des meurtres éclatants le voile sacré du mariage, après l'avoir emprunté pour couvrir leurs déréglements ! des chrétiens de tout sexe et de toute profession faire servir les mystères les plus divins aux débauches les plus infâmes ! De tant d'abominations, qu'est-ce qui a rendu tant de personnes coupables ? N'est-ce pas l'ava-

rice, la jalousie, la haine, la vengeance, l'adultère, l'inceste, l'ambition? autant de monstres dont les seuls noms font horreur; pourquoi? parce que ce sont les noms des passions criminelles portées à leurs derniers excès. Mais les noms de ces passions déguisés et tempérés : la vanité, par exemple, l'intérêt, la froideur, l'antipathie, la tendresse, la galanterie, sont-ce des noms qui vous fassent tant de peur? Vous, sectateurs de la vie molle, qui ne vous refusez que ce qui est criminel, n'avez-vous pas, au crime près, toutes ces passions dans votre âme, au moins endormies et assoupies? Elles y sont sous la cendre, mais cependant elles y sont. C'est sous ces noms radoucis qu'elles s'offrent d'abord à votre esprit, c'est sous ce déguisement que l'on s'accoutume à les souffrir, c'est par ces passions humaines en apparence que le pécheur se dispose à ces énormes excès. Car combien croyez-vous qu'il faille de temps pour faire d'un cœur tendre un cœur impudique? combien pour aller de la froideur à la haine et de la haine à la vengeance? combien pour passer de l'amour de l'argent à la recherche des plus courts moyens d'en avoir? combien pour porter toutes les passions jusqu'au débordement et à la folie? Ah! vous n'êtes pas élevé d'une manière à vous permettre ces excès, vous êtes sensible à l'honneur, vous avez horreur du crime. L'aurez-vous toujours cette horreur? De ces personnes qui en sont venues à ces honteuses extrémités, n'en avait-on pas vu dans l'éclat, dans des fortunes élevées, en réputation de modestie et même de piété? Toutes ces considérations publiques et particulières, domestiques et personnelles, ont-elles pu les empêcher d'entrer dans des commerces infâmes, qu'elles croyaient pouvoir tenir secrets? N'ont-elles pas été en un mot dans les mêmes dispositions de retenue et de discrétion où maintenant vous croyez être? On les a vues d'abord dans leur première innocence avec leurs vertus et leurs passions dormantes, c'est par là qu'elles ont commencé. On les a vues dans le crime et dans l'infamie, quand leurs passions déréglées les y ont précipitées, c'est par là qu'elles ont fini. Mais entre ce commencement heureux et cette fin si horrible, entre ces deux états si différents, un troisième état leur a servi de passage : l'état de négligence, de froideur et de lâcheté. Ce malheureux état n'a point été pour elles un état de consistance; en sera-t-il un pour vous? Elles n'ont pu y arrêter leur pente au libertinage; aurez-vous plus de fermeté? Elles n'ont pu sans cela trouver leur repos dans le monde, y être contentes; le serez-vous? Rassemblez tout ce que j'ai dit, et reconnaissez qu'il est impossible de goûter les douceurs de la vie mondaine sans s'y livrer tôt ou tard, sans s'abandonner plus ou moins à ce qu'elle a de criminel. Goûterez-vous plus aisément les douceurs de la vie vertueuse sans embrasser avec ferveur ce qu'elle a de rigoureux? Montrons que ce second projet est également impossible.

SECONDE PARTIE.

Il ne faut pas dissimuler que la vie vertueuse a ses peines; mais on y trouve des douceurs qui les font aisément oublier. Si l'on y marche sous le joug de la croix, on sent bientôt la vérité de ces paroles : que le joug du Seigneur est doux, et que la croix n'est pesante qu'à ceux qui aiment mieux la traîner que la porter. La raison, c'est qu'en la portant vous sentez que Dieu vous soulage, il porte sa croix avec vous; il est content de vous, vous êtes content de lui : au lieu qu'en la traînant vous êtes seul sous la charge. Dieu n'est point content de vous, vous n'êtes point content de lui. De ces deux mécontentements il se forme un chagrin qui vous rend la vertu insupportable et vous engage insensiblement à la quitter.

1. S'il se peut que Dieu soit content d'une âme lâche, il faut que l'Evangile soit faux. Le fermier oisif, jeté en prison pour sa négligence (*Matth.*, XXV, 26), les vierges folles exclues des noces de l'époux (*Matth.*, XXV, 2), le tiède rejeté de la bouche du Seigneur (*Apoc.*, III, 16), sont des images terribles à ceux qui s'y sentent représentés. Je vais encore plus avant. S'il se peut que Dieu soit content d'une âme lâche, il faut que Dieu soit un maître moins absolu, qui ait des droits moins étendus, qui mérite moins d'être servi que les maîtres de la terre. Car examinons ce qui se passe parmi nous. Point de maître qui soit content des services négligés, point de maître qui soit content des services partagés, point de maître qui soit content des services arbitraires. Sont ce là des visions ou des vérités?

Point de maître qui soit content des services négligés. On veut être servi avec soin, avec attention, avec ardeur, avec adresse, avec joie; qu'il ne paraisse entrer dans le service que l'on rend ni regret, ni dépit, ni dégoût, ni chagrin, ni mépris, ni indifférence. Or c'est cependant où nous voulons réduire Dieu, qu'il dissimule en nous ce que nous ne pourrions supporter dans ceux qui nous servent. Eh quoi! tous les effets que saint Grégoire et saint Isidore attribuent à la tiédeur : 1° une tristesse habituelle à penser aux choses de Dieu, *tristitia;* 2° une langueur stupide à observer ses commandements, *torpor;* 3° un penchant malin à en rechercher les raisons et les motifs, *malitia;* 4° une pusillanimité qui nous les fait regarder comme au-dessus de nos forces, *pusillanimitas;* 5° un dépit secret de nous voir sous le joug et soumis à tant de contraintes, *rancor;* 6° un dérangement d'esprit capricieux et incommode, *importunitas mentis;* 7° un épanchement frivole en amusements extérieurs, *curiositas;* 8° une variété continuelle de conduite, *instabilitas* (*S. Thom.*, 2, *q.* 35, *a.* 4); ces traits vous sont-ils inconnus, âmes chrétiennes? Ces saints Pères ont-ils bien démêlé les replis du cœur humain? Que diriez-vous, si vous remarquiez ces traits-là dans vos propres domestiques? Quelle différence mettriez-vous entre un serviteur de ce caractère, et un mauvais serviteur? Jésus-Christ n'y

met nulle différence : *Serve male et piger!* C'est un serviteur négligent; c'est donc un mauvais serviteur. Qu'on le jette dehors, dans les ténèbres : *Ejicite, ejicite in tenebras exteriores* (*Matth.*, XXIV, 26). Il a porté cet arrêt contre le serviteur paresseux, quel arrêt portera-t-il contre vous? Il est trop grand, pour n'avoir près de lui que des esclaves forcés, il est trop grand pour souffrir qu'on ait honte de son service, il est trop grand pour voir sans peine que l'on ne mette pas son plaisir à le servir. Ah! lui-même il met son plaisir à nous soulager dans nos peines, à veiller sur nos besoins. De quel cœur pense-t-il à nous? Hélas! Seigneur, disait Job, qu'est-ce que l'homme? *Quid est homo, quia magnificas eum* (*Job*, VII, 17)? Qu'est-ce que l'homme, et jusqu'où l'élevez-vous. J'ajoute, Seigneur, qu'est-ce que Dieu et jusqu'où l'abaissez-vous? Vous abaissez, ô mon Dieu, votre cœur jusqu'à nous, vous appliquez votre cœur au nôtre : *Apponis erga eum cor tuum;* et notre cœur n'est point à vous, il ne veut pas même s'en approcher? Ah! chrétiens, nous portons à Dieu nos vœux, nos prières; et notre cœur où est-il? C'est cependant le premier hommage qu'il exige; il n'est point content des services négligés.

Que dites-vous de cette autre maxime : Point de maître qui soit content des services partagés? On veut des serviteurs assidus : on les prend pour soi, non pour d'autres, non pas même pour ses amis, beaucoup moins pour ses ennemis. Tout ce que vous diriez d'un domestique suspect, qui mêlerait des intérêts étrangers aux intérêts de la famille; d'un sujet corrompu, qui entretiendrait intelligence avec les ennemis de l'Etat, vous le pouvez dire d'un chrétien qui, faisant profession d'être à Dieu, ne veut pas rompre entièrement avec le monde. Il devient suspect à Dieu et insupportable à Dieu. C'est à lui qu'il est dit : *Nul ne peut servir deux maîtres* (*Matth.*, VI, 24), à lui qu'il est dit : *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi* (*Matth.*, XII, 30). Nous avons affaire à un Dieu jaloux qui ne veut point d'associé dans la possession de nos âmes, comme il n'en a point eu dans leur création, non plus que dans leur rédemption. L'étendue de ses droits est le fondement de sa jalousie. Le démon n'ayant aucun droit sur vous, se contente aisément de la part que vous lui faites. Il vous abandonne sans peine à ces saillies de dévotion qui vous transportent quelquefois. Il vous laisse approcher de Dieu, faire avec lui vos conditions, embrasser l'extérieur de la pénitence, exercer certaines vertus. Pourvu que vous ne rompiez qu'avec le monde scélérat, non pas avec le monde agréable, il est satisfait de votre ménagement. Il verra comme la fausse mère au pied du trône de Salomon l'enfant prêt d'être coupé, d'être partagé en deux, sans qu'il s'y oppose; il verra le partage même avec joie, il n'oubliera rien pour le hâter : *Nec mihi, nec tibi, dividatur* (III *Reg.*, III, 26); parce qu'enfin nous ne sommes pas à lui, parce qu'il est notre ennemi, parce qu'il ne veut nous posséder que pour nous perdre, et qu'il sait que la division du cœur nous livre tôt ou tard aussi sûrement à lui qu'un abandonnement total.

Vous, ô mon Dieu! vous êtes notre vrai Père; vous ne pouvez voir sans douleur que nous soyons partagés; vous nous voulez entièrement, ou vous nous chassez loin de vous. N'est-il pas bien juste, Seigneur? Vous nous avez donné tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, vous vous êtes donné tout entier à nous sans réserve, vous nous voulez donner dans l'éternité tous vos biens. Ingratitude, injustice du cœur humain! Nous voulons que Dieu soit tout à nous dans le ciel, et nous ne voulons pas être tout à lui sur la terre! Ne méritons-nous pas de le perdre, et sur la terre et dans le ciel? Ah! dit saint Augustin, les philosophes païens étaient parvenus, par leurs recherches, à la connaissance d'un seul Dieu; mais, toujours attachés par l'opinion populaire aux anciennes superstitions, voulant adorer le vrai Dieu par conscience, et les idoles par complaisance, il leur fut plus aisé de perdre entièrement le vrai Dieu que de les mêler avec les idoles : *Facilius effecerunt ut Deum non haberent quam ut diis multis falsisque miscerent* (*Epist. ad Dardanum*, 187.). Vains philosophes en dévotion! faux subtils du christianisme! vous savez que vous devez être à Dieu, vous sentez que vous tenez trop au monde, vous voulez accorder ensemble vos obligations et vos inclinations. Sachez que cet accord est si absolument impossible, qu'il vous sera plus aisé de perdre Dieu, d'en être abandonné, de l'abandonner, de parvenir jusqu'à l'oubli, l'infidélité, l'athéisme. Tout cela, tout affreux qu'il est, vous sera sans comparaison plus aisé que de joindre l'amour de Dieu et l'amour du monde; Dieu ne veut point de services partagés : *Facilius effecerunt ut Deum non haberent quam ut diis multis falsisque miscerent.*

Que dites-vous enfin de cette dernière maxime : Point de maître qui soit content des services arbitraires, qui veuille être servi au gré de ses serviteurs, quand il leur plaît, comme il leur plaît, en ce qui leur plaît. On veut être servi à son gré, à sa volonté. Or le gré et la volonté de Dieu, c'est d'être servi selon l'Evangile, par conséquent avec ferveur : *Spiritu ferventes, Domino servientes*, dit saint Paul (*Rom.*, XII, 11); par conséquent avec vigilance : *Vigilate*, dit Notre-Seigneur (*Matth.*, IV, 42); par conséquent avec un entier renoncement à nous-mêmes : *Abneget semetipsum* (*Luc.*, IX, 23), par conséquent avec une disposition sincère aux croix et aux afflictions : *Tollat crucem suam* (*Ibid.*); par conséquent avec un attachement continuel à la suite et à l'imitation du Sauveur : *Et sequatur me quotidie* (*Ibid.*); par conséquent avec fidélité pour les grands et les petits devoirs, selon cette décision précise : *Qui fidelis est in minimo, et in maximo fidelis erit* (*Luc.*, XVI, 6).

Tout cela se disait-il aux reclus et aux solitaires? Il n'y en avait point alors. Cela se disait aux apôtres et aux peuples, pour

eux et pour leurs descendants; par suite pour tous ceux qui devaient remplir le monde, et en particulier pour vous. Si tout cela n'est point pour vous, l'Evangile n'est point pour vous; si sans cela vous pouvez plaire à Dieu, vous pouvez plaire à Dieu sans l'Evangile, car il n'y a dans tout l'Evangile rien qui tolère ou qui flatte la lâcheté. Vous êtes surpris de trouver la lâcheté dans l'Eglise et dans le cloître, soyez surpris de la trouver chez vous. Etes-vous moins chrétiens que les ministres de l'autel ou que les habitants du cloître? C'est aux chrétiens, comme chrétiens, que la mortification, la vigilance et la ferveur sont ordonnées, non pas seulement aux parfaits. S'il faut de la ferveur pour pratiquer les conseils, n'en faut-il pas pour pratiquer les préceptes? S'il en faut à l'homme de Dieu pour demeurer fidèle à Dieu dans l'éloignement du monde, combien en faut-il plus à l'homme du monde pour demeurer fidèle à Dieu dans les engagements du monde? Et si la lâcheté dans le solitaire est un état désagréable à Dieu, malgré tous les services qu'il y rend d'ailleurs à Dieu, qu'est-ce que la lâcheté dans une personne du siècle, à qui les devoirs du siècle dérobent nécessairement tant d'occasions de servir Dieu.

Vous vous contentez à l'égard de Dieu des services essentiels, et vous voulez qu'il s'en contente; en vérité vous en contenteriez-vous? Ce serviteur ne vous trahira point, il n'attentera point à votre vie, il ne mettra point vos biens au pillage ni votre maison en feu; du reste, assiduité, complaisance, empressement à prévenir vos volontés, exactitude à les accomplir, n'attendez de lui rien de pareil. Ce serviteur vous plairait-il, le prendriez-vous à votre service? Voilà cependant votre modèle dans le service de Dieu.

Vous-mêmes, chers auditeurs, à de pareilles conditions seriez-vous contents de Dieu: qu'il bornât ses soins pour vous à la pure nécessité, qu'il ne vous donnât précisément que ce qui est nécessaire à la vie? Il peut tout, et sans injustice il peut user à son gré du pouvoir qu'il a sur vous. Cependant dans ce pouvoir absolu il s'est fait volontairement une loi de pourvoir comme cause universelle à nos grands et à nos petits besoins, de laisser agir en notre faveur tous les principes du bien qu'il a établis dans la nature. Quand nous cessons d'être fidèles, il ne cesse point d'être bienfaisant; et toujours tendre pour nous, il ne nous paraît pas toujours digne de nos services! Quand il menace, quand il paraît le fouet et la foudre à la main, c'est alors que nous sommes souples, et qu'il nous semble mériter d'être servi. Mais quand il ne fait qu'inviter, que solliciter, que redoubler ses promesses, que représenter ses droits, à peine alors songe-t-on qu'il est le maître. En cet état peut-il être content de nous? Il ne l'est pas, il ne l'est pas, il ne peut l'être.

Or, mes frères, cette pensée: Dieu n'est point content de moi, que doit-elle produire dans l'âme d'un vrai chrétien? Cette pensée dans l'esprit d'un martyr au milieu de ses supplices, dans l'esprit d'un homme apostolique au milieu de ses travaux, quelle amertume ajouterait-elle à ses peines? Pour vous par conséquent quelle source de chagrin dans vos emplois, dans vos desseins, dans la disposition de vos familles, dans le bien même que vous faites lâchement et mollement: Dieu n'est point content de moi! J'approcherai des sacrements avec ce ver dans le cœur: Dieu n'est point content de moi. Cette idée à l'égard de ceux de qui vous attendez votre fortune: ils ne sont pas contents de moi, ne serait-elle pas la ruine de votre espérance? Donc à l'égard de Dieu cette même idée: il n'est point content de moi, nous laissera-t-elle espérer ces grâces, ces consolations qui ne sont que pour les vrais fidèles? Vous ne l'êtes pas, vous ne les goûterez pas. De là que s'ensuit-il? Que Dieu vous retranchant par un juste châtiment ces douceurs qui soutiennent l'âme dans la pratique de la vertu, vous ne sentez de la vertu que les difficultés toutes pures. En un mot que Dieu n'étant point content de vous, vous n'êtes point content de lui.

2. Cette expression paraît hardie; elle est pourtant de saint Bernard au sermon 24 sur les Cantiques: *Qui non placet Deo, non potest illi placere Deus:* celui qui ne plaît point à Dieu, il n'est pas possible que Dieu lui plaise. Elle est de saint Augustin dans le traité 41 sur saint Jean: *Quandiu timore facis quod justum est.... quandiu servus facis, Deus non te delectat.* C'est-à-dire, tandis que vous ne ferez le bien que par crainte et précisément pour mettre votre conscience en repos, tandis que vous agirez avec Dieu comme un esclave avec son maître, vous n'aurez aucun plaisir avec Dieu: *Deus non te delectat.* Ce plaisir qui vous rend content de Dieu, c'est une joie qui rassasie votre cœur, un calme qui apaise votre conscience, une confiance qui assure votre salut. Tous ces avantages sont les fruits de la ferveur. Sans elle vous ne sentirez que chagrins, que remords, que défiance, qui vous feront pas à pas abandonner la vertu.

Quelle pitié n'avez-vous pas des Israélites qui, s'étant tirés par tant d'efforts du pouvoir de Pharaon, pour aller conquérir les terres promises, étonnés des longueurs du chemin, voulaient retourner en Egypte, et disaient à Moïse, leur conducteur: *Cur eduxistis nos in desertum istud* (*Exod.*, XVI, 3)? Quel désert! quelle solitude! où nous avez-vous donc traînés? Ils comparaient les difficultés présentes de leur voyage, non pas avec les difficultés de leur esclavage passé, mais avec les faibles douceurs mêlées à cet esclavage; ils ne se souvenaient plus ni des pailles, ni des briques, ni de la tyrannie des Egyptiens; ils se souvenaient de leurs ognons, de leurs viandes et du repos qu'ils goûtaient assis auprès de leur feu: *Quando sedebamus super ollas carnium* (*Exod.*, V, 7). Ils n'étaient plus en Egypte, ils n'étaient pas encore au terme de leur repos;

par là, doublement misérables, et d'avoir perdu ce qu'ils possédaient, et de n'être pas encore parvenus à ce qu'ils cherchaient.

C'était l'état de cette fille dont parle saint Bernard, laquelle s'étant dévouée à Dieu sans se bien détacher du monde, était, dit-il, entre Dieu et le monde, sans être à aucun des deux; sans jouir des plaisirs de Dieu, parce qu'elle ne voulait pas être entièrement à Dieu; sans jouir des plaisirs du monde, parce qu'elle ne pouvait pas être entièrement au monde : *Nec mundo vivens, nec Deo... nec Deo, quia nolebas; nec sæculo, quia non poteras* (*Ep.* 114, *ad sanctimon.*).

En cet état, on se fait pour son malheur deux images tout opposées, celle des plaisirs de la vertu et celle des plaisirs du siècle. On se représente d'un côté cette terre de promission, ces ruisseaux de lait et de miel, cette manne du désert, ces festins perpétuels de l'âme, cette onction répandue sur la croix, ces âmes heureuses portées au bien, dociles à la vertu, pénétrées des désirs du ciel et d'un tendre amour de Dieu; l'on ne sent rien de pareil dans son âme, on ne voit que cela dans les livres ou dans les exemples d'autrui. Quel chagrin! quelle sécheresse! On se représente d'un autre côté la liberté des mondains, cet épanchement dans les compagnies, cette négligence d'eux-mêmes, cet abandonnement commode à tout ce qui flatte et qui plaît. On roule dans son esprit ces deux diverses images, on y porte les yeux tour à tour, et toujours avec jalousie, avec dépit de ne ressembler ni à l'une ni à l'autre, de n'être ni assez généreux pour se donner absolument à la vertu, ni assez déterminé pour se livrer entièrement au monde.

De là, Messieurs, un accablement d'anxiétés, d'incertitudes, de remords, une obscurité d'esprit, une confusion de scrupules dont on ne peut se délivrer. Vous portez sur le front la joie dans les compagnies, vous y entrez avec plaisir, c'est l'effet de l'amour que vous avez pour le monde; mais vous sortez de ces compagnies avec le trouble et le scrupule dans le cœur, c'est l'effet de la crainte de Dieu qui vous reste encore. Dans l'ardeur des conversations, on ne sent point les plaies que l'on fait à sa conscience; mais dans le sang-froid des réflexions, c'est là que l'on se sent déchiré. Toute la conversation se retrace alors dans votre mémoire. Il vous revient en pensée combien de fois vous vous êtes enhardi à risquer légèrement des paroles qu'il eût été mieux de supprimer, à vous donner des libertés qu'il eût été plus sûr de ne pas prendre, à montrer trop de complaisance où vous sentiez qu'il fallait un peu plus de sévérité. Le monde a paru content de vous, Dieu a-t-il eu sujet de l'être? Il vous est évident qu'en toutes ces circonstances, vous avez étouffé bien des lumières; que dans l'incertitude du péché, vous avez presque toujours décidé en faveur de l'inclination, et penché du côté qui vous était le plus agréable. Que de préjugés contre vous? que de reproches intérieurs? Pour vous faire jour au travers de ces ténèbres, vous allez de directeur en directeur, de tribunal en tribunal; vous n'êtes jamais content, ni de l'intégrité de vos confessions, ni de la sincérité de votre douleur; c'est toujours à recommencer le récit importun des désordres de votre vie, à donner de nouvelles tortures à votre mémoire et à votre esprit.

Enfin vous ne sentez point dans le cœur cet esprit de confiance qui répond aux vrais fidèles qu'ils sont les enfants de Dieu, qu'ils possèdent sa grâce, et que son héritage est pour eux : toutes ces choses vous sont obscures. Vous ne savez si vous êtes avec Dieu comme ami ou comme ennemi, comme enfant ou comme esclave, comme Jacob ou comme Esaü. Vous sentez que vous le craignez, mais vous savez que souvent on se damne avec la crainte; vous ne sentez point que vous l'aimiez, et vous savez que jamais on ne se sauve sans amour. Il n'y a que le fervent qui puisse être assuré qu'il craint et qu'il aime Dieu d'une crainte et d'un amour légitimes, parce qu'il n'y a que le fervent qui craigne non-seulement de perdre Dieu, mais encore de lui déplaire; parce qu'il n'y a que le fervent qui aime à obéir à Dieu, non pas précisément dans les grandes occasions, où il y va de l'éternité, mais dans les moindres occasions, où le salut n'est point en risque. Vous qui n'avez pour Dieu ni cette force dans votre crainte, ni cette tendresse dans votre amour, ne devez-vous pas appréhender que l'enfer seul, et non pas Dieu, ne soit l'objet de votre crainte? Et si telle est votre crainte, quel peut être votre amour? Et si telle est votre crainte et votre amour, quelle est donc votre espérance? où en est votre salut?

Tous ces coups portent sur une âme qui se sent coupable de lâcheté. Hélas! dit-on, ne suis-je pas bien misérable? j'ai rompu tant de chaînes, je me suis fait tant de violences pour m'arracher aux plus sensibles plaisirs; j'ai dévoré l'affront de tant de honteuses confessions, j'ai fait à l'extérieur tous les frais de la pénitence, tout cela pour assurer mon repos et mon salut, et je me trouve aussi agité, aussi incertain, aussi désolé que jamais. Suis-je en grâce? n'y suis-je pas? serai-je sauvé? ne le serai-je pas? pourquoi donc tant de combats, tant de peines? *Quid eduxistis nos in desertum istud?* Dans ces tristes agitations, le moyen de passer sa vie? C'est ce qui n'est pas possible. On prend alors aisément son parti, et dégoût pour dégoût, amertume pour amertume, inquiétude pour inquiétude, péril même pour péril, on aime mieux risquer son salut dans les chagrins d'un libertinage mêlé de quelques douceurs, que de le risquer dans un état qui n'a de la vertu que les épines. On consent enfin à se perdre, parce que l'on n'a pas le courage de se sauver.

C'est, mes chers auditeurs, ce qui est arrivé à tous ceux qui se sont perdus avant vous; c'est ce qui vous est arrivé à vous-mêmes. C'est par là que vous êtes tombés la première fois, que vous êtes retombés tant

de fois, que vous retomberez encore. Si présentement vous sentez en vous la tiédeur, la lâcheté, l'aversion de vos devoirs, soyez persuadés que dans quelque temps, demain, ce soir, peut-être en sortant d'ici, vous retournerez au péché, vous renoncerez à la grâce; soyez persuadés qu'il n'y a que les résolutions généreuses et ferventes qui vous puissent affermir dans le bien; soyez persuadés que, sans ferveur, vous n'aurez jamais de paix véritable; toujours le monde et toujours Dieu contre vous. Que cette parole de Job soit donc continuellement dans votre pensée : *Quis restitit ei, et pacem habuit?* Quel est celui qui, résistant à Dieu, se puisse vanter d'avoir jamais eu la paix?

C'est à vous que cet oracle s'adresse, à vous qui vivez lâchement et mollement. Vivre ainsi, c'est résister aux lumières de l'Evangile qui ne vous enseigne que la ferveur; c'est résister aux exemples du Fils de Dieu, qui ne respirent que l'amour; c'est résister aux exemples des saints qui ne prêchent que la haine du monde; c'est résister aux avis de vos directeurs qui ne vous parlent que du péril de votre état; c'est résister à votre propre expérience qui vous remet toujours devant les yeux les misères de cet état; c'est donc résister à Dieu en toutes ces diverses manières. Il n'y a donc point de paix pour vous : *Quis restitit ei et pacem habuit* (*Job*, IX, 6)? La paix n'est que dans la ferveur et dans le fidèle usage de la grâce. C'est pourquoi les apôtres écrivant aux premiers chrétiens, leur souhaitaient conjointement la paix et la grâce : *Gratia vobis et pax a Deo* (I *Cor.*, I, 3). Je n'ai point, Messieurs, d'autre souhait à vous faire. Que la grâce de Jésus-Christ vous maintienne en paix durant la vie, pour vous conduire à la paix de l'éternité! *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINT BERNARD.

Dilexisti justitiam et odisti iniquitatem : propterea unxit te Deus, Deus tuus, oleo lætitiæ.

Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité : c'est pour cela que vous avez reçu du Seigneur votre Dieu l'onction de joie (*Psal.* XLIV, 8).

C'était au Messie que le prophète adressait ces paroles dans une vue anticipée de l'avenir. Parce que dans les jours de sa vie mortelle, ce Fils unique du Père, envoyé sur la terre, a aimé la justice, c'est-à-dire a pratiqué toutes les vertus et les a enseignées aux hommes : *Dilexisti justitiam;* parce qu'il a également haï l'iniquité, et qu'il est venu pour combattre les vices et pour les proscrire : *Et odisti iniquitatem;* voilà pourquoi il a dû recevoir l'onction céleste de l'esprit de grâce, et en goûter les plus délicieuses douceurs : *Propterea unxit te Deus, Deus tuus, oleo lætitiæ.*

Souffrez, chrétiens, que j'applique au serviteur ce qui est dit du maître. Je ne pouvais tirer des livres sacrés un texte plus propre et plus convenable pour vous tracer le vrai caractère du glorieux patriarche dont nous célébrons la fête. L'onction divine qui se répandit si abondamment dans son âme en fit de tous les saints un des plus distingués, par une dévotion affectueuse et tendre. *Unxit te Deus oleo lætitiæ.* Mais par où mérita-t-il d'être favorisé de ce don précieux, si ce n'est par une préparation de cœur à suivre toutes les volontés de Dieu et à remplir tous les devoirs de sa profession, et d'ailleurs par une ardeur infatigable à défendre les intérêts de Dieu et de son Eglise, contre tous les déréglements et toutes les erreurs?

Il y a eu des saints qui par un attrait particulier ont vécu dans un dévouement et un attachement très-étroit à Dieu, mais sans se déclarer contre ses ennemis ni les attaquer, comme tant de contemplatifs et de solitaires; d'autres, au contraire, savants et zélés, ont employé leur vie à faire la guerre aux hérétiques et aux pécheurs, soit de vive voix, soit par de solides écrits; mais cette agitation, cet embarras de disputes et d'ouvrages troublait un peu le repos et desséchait le sentiment de leur piété. Le privilége de saint Bernard (et voici en deux mots le partage de ce discours) son avantage singulier, c'est d'avoir si éminemment réuni dans sa personne, d'une part une fidélité inviolable à pratiquer la justice et toute la perfection de son état : *Dilexisti justitiam,* ce sera la première partie; d'autre part un zèle inépuisable à poursuivre l'iniquité et à confondre le mensonge : *Et odisti iniquitatem;* ce sera la seconde partie. Vierge sainte, vous que Bernard regarda toujours, et qu'il réclama dans toutes les rencontres comme une mère, comme une avocate, et, selon qu'il s'exprime, comme sa médiatrice auprès du grand Médiateur, soyez la nôtre auprès de l'Esprit-Saint, pour obtenir les lumières dont nous avons besoin et que nous demandons par votre intercession, en vous disant avec l'ange : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pénitence et mortification de la chair, mépris de soi-même et humilité de l'esprit, dévotion du cœur et amour de Dieu, vertus essentielles où la justice chrétienne, mais surtout la justice et la sainteté religieuse est renfermée. Ainsi nous l'a fait entendre le Sauveur des hommes, ainsi nous l'ont enseigné les apôtres, et après eux tous les maîtres de la vie intérieure et spirituelle. Sans la mortification de la chair, les sens se révoltent et secouent le joug du Seigneur; sans l'humilité de l'esprit, l'orgueil se mêle dans les meilleures œuvres et les corrompt; sans l'amour de Dieu, le cœur s'attache à de frivoles objets et toute la piété s'amortit : voilà ce que Bernard comprit de bonne heure. Il ne fut point pour cela nécessaire d'attendre la maturité de l'âge : la sagesse prévint les années; à la faveur de la lumière céleste qui l'éclaira, il connut d'abord les voies les plus droites et se détermina à les suivre.

C'est donc sur ce plan de perfection qu'il régla le cours de sa vie. De là, tout chaste et tout juste qu'il était depuis sa première jeu-

nesse, il se condamna à toutes les rigueurs de la mortification, et voulut vivre pénitent. Tout prévenu qu'il était du don des miracles et d'autres insignes faveurs du ciel, il se mit toujours dans son estime au plus bas rang, et voulut vivre, autant qu'il lui fut possible, dans l'obscurité de la retraite. Enfin, tout chéri qu'il était des hommes, qui de tous côtés recouraient à lui et le recherchaient, il ne se départit jamais de l'union la plus intime avec Dieu, et ne porta nulle part ailleurs ses affections. Appliquez-vous au détail où je vais entrer, et tirons-en pour nous-mêmes de salutaires instructions : *Dilexisti justitiam.*

La noblesse, l'esprit, le bon air, un naturel heureux et engageant étaient réunis dans Bernard d'une manière à lui rendre le monde également agréable et dangereux. Mais par une grâce singulière, il en reconnut les dangers sans en goûter les agréments. Il plut au monde, et le monde lui déplut. Il voulut, presque encore enfant, chercher un asile où son innocence pût être en sûreté.

A juger de ce dessein comme on en jugerait aujourd'hui, rien ne lui était plus aisé que de trouver cet asile dans sa famille. Il y trouvait un père, lequel avait vieilli dans la profession des armes avec toute la candeur de l'ancienne probité; une mère attentive au bon ordre de sa maison ; cinq frères et une sœur d'une parfaite intelligence. Il n'avait pour vaquer à Dieu qu'à quitter l'épée, et avec l'épée les occasions périlleuses où elle expose le salut. Il n'avait qu'à couler tranquillement ses jours sous des dehors simples et modestes. Il eût ainsi goûté le repos de la solitude qu'il aimait. Il eût eu part à la douceur de la société de ses parents, sans s'inquiéter de leurs affaires. Il se fût tracé des occupations sans embarras, des études sans ennui, des bonnes œuvres à son gré, des règles, en un mot, dont il eût été le maître. Rien maintenant de si commun que de prétendre se sauver de la sorte entre les bras de l'oisiveté. Qu'un homme ait vécu de longues années dans les délices et dans des excès scandaleux, il croira satisfaire à la justice de Dieu par cette innocence domestique, et se laissant donner le nom de dévot, il se flattera d'être pénitent.

Bernard eut des sentiments bien opposés : il avait sauvé la pureté de ses mœurs des abominations du siècle, et cependant pour se mettre en garde contre l'avenir, il se retire dans le désert. Il choisit pour cela l'ordre religieux que l'austérité rendait alors plus recommandable : c'était l'ordre de Cîteaux. Il fait plus, il y entraîne avec lui ses frères et trente de ses proches ou amis. Quel murmure dans la Bourgogne ! Un jeune homme de vingt-trois ans ensevelir toute sa famille avec lui dans les ombres d'un cloître! O fausseté des jugements humains ! Quelles lumières, Seigneur, avez-vous fait sortir de ces ténèbres?

Là, rien ne manquait à Bernard pour faire un sacrifice entier de son corps à la pénitence. Il y réussit en peu de temps : jeûnes continuels, une nourriture plus propre à ruiner la santé qu'à l'entretenir, du pain le plus grossier, des légumes crus ou mal assaisonnés, de l'eau pour étancher la soif, travail des mains rude et assidu, léger sommeil, dirai-je de quelques heures ou de quelques moments, des prières sans relâche, une captivité générale de tous ses sens, jusqu'à ne savoir pas au bout d'une année quelle est la disposition de sa cellule, voilà ce qui le réduit bientôt dans un état habituel d'infirmité et dans une défaillance qui l'accable. Cherche-t-il des soulagements? en demande-t-il? emploie-t-il les secours de l'art à réparer ses forces épuisées? se plaint-il de la pesanteur du joug qu'il s'est imposé, et pense-t-il à le diminuer ? Ah ! si la chair est faible, l'esprit est toujours prompt, toujours ferme et constant. Implacable ennemi de lui-même, il n'écoute que la sainte haine dont il est animé contre lui-même. Que la nature en gémisse, qu'elle parle, il est insensible à ses cris; et s'il faut qu'elle succombe, il consent à mourir sur la croix, et victime de la mortification de Jésus-Christ.

Combien de raisons, après tout, semblaient l'engager à prendre plus de précautions et à ne se pas traiter avec si peu de modération? mais l'Evangile est au-dessus de la raison, et n'a point tant d'égard à nos vues étroites et bornées. Peut-être, à ce qu'il paraît, les supérieurs ne devaient-ils pas permettre qu'il passât à de telles extrémités, et devaient-ils au contraire user de leur autorité pour le retenir; mais la conduite de Dieu sur ce généreux pénitent était si marquée, qu'ils eussent eu peur de s'y opposer ; et d'ailleurs peut-être regardaient-ils comme un avantage des plus précieux l'édification que son exemple répandait parmi ses confrères, et la ferveur qu'il leur inspirait. Quoi qu'il en soit, il n'apprit jamais à s'épargner, et comme il s'en explique lui-même, jamais il ne put souffrir que dans la maison de Dieu l'école de médecine prévalût à l'école du Fils de Dieu. Qu'Hippocrate, disait-il, et que ses sectateurs enseignent à ménager le corps pour lui conserver la vie : il nous est venu du ciel un autre maître, et c'est ce divin Maître, ce sont ses disciples qui nous enseignent à perdre la vie du corps pour le sauver (*In Cant.*, *Serm.* 3). Maxime qu'il suivit religieusement jusqu'au dernier soupir, et dont il se fit une règle inviolable; mais maxime à laquelle il joignit une vertu plus essentielle encore et plus excellente : c'est l'humilité de l'esprit.

On peut dire qu'entre tous les saints aucun ne rencontra dans le cours de ses années plus d'obstacles à l'humilité que saint Bernard. Au milieu des succès extraordinaires et des applaudissements propres à séduire son cœur, quelles victoires ne dut-il point remporter sur lui-même, et quels efforts n'eut-il point à faire pour se préserver des atteintes d'une vaine gloire? Je ne croirai point outrer mon sujet en lui appliquant ce que l'Ecriture a dit de Salomon, qu'il était

renommé chez toutes les nations : *Nominatus in universis gentibus;* que tous les rois envoyaient consulter les oracles de sa sagesse : *Et veniebant ab universis regibus qui audiebant sapientiam ejus* (III *Reg.*, IV, 31); que toute la terre désirait de voir son visage : *Et universa terra desiderabat vultum* (III *Reg.*, X, 24).

Y eut-il monarque qui ne déférât à ses conseils, qui ne lui accordât toutes ses demandes, qui ne se rendît à ses avertissements, qui ne tremblât à ses menaces, et qui n'écoutât sa voix comme celle d'un prophète inspiré de Dieu? Les papes recherchèrent son crédit auprès des rois; les rois employèrent son autorité sur les peuples; les peuples en firent leur ressource dans leurs besoins. Protecteur des faibles, médiateur entre les grands, intercesseur au nom de tous auprès de Dieu, tous reconnurent sa puissance, et sa puissance n'eut pour fin que de soumettre tout à la puissance du Seigneur.

Sur l'idée que les peuples et les princes avaient conçue de sa prudence et de ses saintes intentions, à quelles dignités ne voulut-on pas l'élever? Gênes, Milan, Langres, Reims et Châlons le choisirent pour évêque. Ils accompagnèrent leur choix de prières et de sollicitations, mais sans pouvoir fléchir son humilité. Cependant les peuples, malgré ses refus, determinés à recevoir ses instructions au moins par la bouche de ceux qu'il avait eus sous sa discipline, transportaient à ses enfants les honneurs qu'ils avaient destinés au père. On venait arracher ses disciples de son sein, pour leur confier le gouvernement des plus importantes Eglises. L'Allemagne, la France, l'Italie, le reste du monde chrétien ne pouvant obtenir de Bernard qu'il les gouvernât, prenaient pour pasteurs les agneaux de sa bergerie. Il voyait sur la tête de ses religieux les mitres et la tiare même du souverain pontificat, non-seulement sans envie, mais avec joie, convaincu qu'ils en étaient tous plus dignes que lui.

C'eût été peu néanmoins d'avoir acquis cet ascendant sur les hommes, si Dieu ne l'eût soutenu par une profusion d'autres dons plus précieux, tels que l'intelligence des Ecritures sacrées, la connaissance des choses futures, une éloquence vive et pénétrante, la puissance des miracles au delà de tout ce qu'on avait vu depuis les apôtres, un empire absolu sur les maladies et sur les éléments. Et quelles circonstances vérifiaient ces prodiges! Prodiges faits dans les grands chemins, dans les places publiques, à la vue d'une multitude assemblée. Combien de fois les prélats, les rois lui présentèrent-ils eux-mêmes les malades, mais avec un tel concours que l'empereur Conrad fut obligé de le recueillir entre ses bras, pour le retirer du milieu de la populace et de la foule. Douter de ces merveilles, dont les villes entières furent témoins, c'est être plus injuste envers lui que ses propres ennemis qui, blessés de la sévérité de son zèle contre leurs erreurs, ne purent toutefois lui refuser dans leurs écrits la qualité d'homme de miracles.

Or, avec des gages si certains d'une providence spéciale de Dieu sur lui, s'il eût eu le cœur aussi vain que nous l'avons, qu'eût-il pensé de lui-même? Ebloui d'une telle splendeur, en quelles complaisances ne se fût-il pas entretenu au dedans de lui-même? que n'eût-il pas laissé échapper au dehors de cette estime secrète de lui-même? et dans les occasions comment eût-il parlé? comment eût-il agi? Mais comment parlait-il en effet? comment agissait-il? Quel langage, chrétiens auditeurs! et jamais l'humilité apprit-elle à se rabaisser plus profondément? Cet homme comblé d'honneurs, cet homme, l'un des plus grands ornements de l'Eglise, se regarde comme le sujet le plus vil et le plus méprisable. Si, pour arrêter l'excès de sa pénitence, on lui remontre qu'il va au delà des bornes, qu'il ruine son tempérament, qu'il se rend homicide de lui-même, toute sa réponse est qu'il se connaît et qu'on ne le connaît pas, que dans les pratiques les plus austères il n'y a rien de trop pour un sensuel comme lui et pour un esclave du péché; qu'il sait ce qui lui est dû, et que les maladies de son âme ont besoin des remèdes les plus violents. S'il lui vient à l'esprit quelque vue du crédit où il est auprès des petits et des grands, et de la réputation qu'il a dans le monde, le puissant contrepoids qu'il y oppose, c'est l'idée qu'il se forme de son état, en se considérant comme la chimère de son siècle : car ce n'est point autrement qu'il s'appelle : *Chimæra sæculi*. A l'en croire, il n'est ni séculier ni religieux. Depuis qu'il a renoncé au monde et qu'il s'est voué à Dieu dans la retraite, il n'est plus proprement séculier; mais d'ailleurs, dans l'obligation où il est de se produire souvent au monde et de quitter sa solitude, il lui semble qu'il n'est plus religieux. Qu'est-il donc? un monstre dont il a horreur, et voilà le raisonnement par où il se confond, tandis que de tous côtés on le canonise : *Chimæra sæculi*.

Que partout on relève le prix de ses œuvres, qu'on exalte ses mérites devant Dieu, il ferme l'oreille à tous ces éloges, et se renfermant en lui-même il ne s'occupe qu'à pleurer sa pauvreté et sa misère. Il voudrait répandre des torrents de larmes sur la stérilité de son âme, et suppléer à ce qui lui manque par l'amertume de ses regrets : *Quo imbre lacrymarum perfundere sufficiam sterilitatem animæ meæ* (*In Cant.*, *serm.* 30)? Sentiment qu'il ne perdit jamais, et qui le remplissait de crainte au souvenir des jugements de Dieu. La dernière fois de sa vie qu'il prit la plume, ce fut pour marquer par écrit à son ami l'abbé de Bonneval et à tous les siècles suivants combien la pensée de la mort l'effrayait, et combien à ce terrible moment le secours des fidèles et leurs prières lui étaient nécessaires pour le soutenir contre les attaques du tentateur qui le viendrait assaillir, pour attirer sur lui les miséricordes du Seigneur qui ne veut point la perte du pécheur, et pour lui faire trouver grâce auprès de son juge à

qui il n'avait rien à présenter : *Orate Salvatorem, qui non vult mortem peccatoris. Curate munire votis calcaneum nudum meritis* (*Epist. ad Arnaldum abbat. Bonævallis*).

Sur cela, mes frères, quelques réflexions. Après quarante ans de soins, de travaux, et d'une vigilance sans relâche pour se perfectionner dans son état et selon son état, Bernard se reproche ses négligences, et craint que Dieu ne les lui impute. Après quarante ans d'un plein renoncement à lui-même et de la plus dure pénitence, Bernard se croit encore chargé de dettes auprès de la justice divine et craint de paraître à son tribunal. Après quarante ans de services les plus pénibles et d'exercices les plus religieux, Bernard se persuade n'avoir rien fait, et craint d'être rejeté comme un serviteur inutile. Après quarante ans de progrès dans toutes les vertus, Bernard ne reconnaît en lui nulle vertu, et n'y voit qu'imperfections et que transgressions, dont il craint de ne pouvoir rendre compte ni éviter la peine. Après quarante ans de victoires remportées sur l'ennemi de son salut, Bernard le redoute toujours, et dans la crainte d'être renversé à sa dernière heure, il cherche des défenseurs qui l'appuient, et demande à être aidé de leurs suffrages. Ames vaines, humiliez-vous! Parce qu'on est exempt de quelques vices grossiers et assez communs dans le monde, parce qu'on n'est, non plus que le pharisien, ni voleur, ni injuste, ni adultère, parce qu'on s'adonne même à quelques pratiques de piété, de charité, d'oraison, on se flatte d'être au nombre des parfaits; on se sépare de la multitude, comme si l'on faisait rang à part : on est tranquille sur son sort éternel, et à peine pense-t-on quelquefois à ce formidable jugement qui en doit décider ; on se croit irréprochable dans toute sa conduite, et l'on n'y voit rien à reprendre. L'Apôtre disait : *Je ne sens rien sur ma conscience;* mais il ajoutait : *Je ne suis pas pour cela justifié;* mais il craignait, en sauvant les autres, d'être réprouvé ; mais il châtiait son corps et le réduisait en servitude, de peur que la chair ne corrompît en lui l'esprit ; mais il s'écriait, saisi d'effroi : *O abîme des conseils de Dieu! qui sait s'il est digne d'amour ou de haine?* Revenons à notre saint, et tenons-nous-en à son exemple. Soyons humbles comme lui : l'humilité nous ouvrira les yeux et nous détrompera. Du reste, à qui est-ce que Dieu se communique avec plus d'effusion de son amour, si ce n'est aux humbles? Il les aime, et ils aiment Dieu. Divin amour où Bernard excella, et qui est le comble de la vraie justice : *Dilexisti justitiam.*

C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle et que la main écrit. Tout ce que nous lisons dans ces admirables traités où le saint solitaire épanchait son âme en la présence de Dieu, et qu'il a laissés à la postérité, qu'est-ce autre chose que de vives expressions des sentiments de son cœur? C'est là qu'il nous apprend à aimer comme il a aimé. Il ne se contente point d'un amour superficiel, d'un amour lâche, timide, tiède, inconstant, léger, mercenaire, partagé entre le Créateur et la créature ; mais il veut un amour solide, un amour généreux, ferme, ardent, agissant et tendre; un amour épuré de toute affection terrestre, sans partage, sans intérêt.

Que dis-je, sans intérêt? Est-ce qu'il veut que l'âme, après avoir renoncé pour Dieu à tous les intérêts humains, renonce enfin par un dernier effort à l'intérêt de son salut? A Dieu ne plaise! comme la charité ne détruit point la foi, elle ne détruit point l'espérance. Il est vrai, dans le ciel il n'y aura plus ni espérance ni foi; plus de foi, parce que nous aurons une claire vision de Dieu, et que nous ne le verrons plus seulement en figure; plus d'espérance, parce que toutes nos espérances et tous nos désirs seront pleinement remplis par la jouissance de Dieu, et que nous n'aurons rien à demander. Mais en ce monde il n'en est pas de même à notre égard. Il faut que ces trois dons de Dieu, foi, espérance, charité, soient réunis en nous, et qu'ils y subsistent ensemble : car on n'est chrétien que par ces trois vertus. On peut les exercer séparément, non pas les exclure l'une de l'autre par un renoncement absolu à la possession de Dieu. Beaucoup moins peut-on se former un état permanent et habituel de ce prétendu sacrifice, et y établir la souveraine perfection : *Nunc autem manent fides, spes, caritas, tria hæc* (I *Cor.*, XIII, 13).

En quoi donc consiste l'amour pur et désintéressé, tel que Bernard le sentait et qu'il savait si bien l'exprimer? Ce n'est point, dit-il, sans récompense, qu'on aime Dieu ; mais le parfait amour ne l'envisage point, cette récompense, il la mérite sans la chercher : *Præmium non quærit, sed meretur* (*De diligendo Deo*, c. 7). Il n'en perd ni le désir, ni l'espérance ; mais ce n'est ni de cette espérance, ni de ce désir qu'il tire sa force, parce que ce n'est ni ce désir, ni cette espérance qui l'attachent à Dieu. J'aime Dieu pour lui-même, et non pour moi : je l'aime, parce qu'il est bon en soi, et non parce qu'il est bon pour moi. Je l'aime comme la fidèle épouse aime son époux. Le serviteur aime son maître, mais en vue du salaire qu'il en attend. L'enfant aime son père, mais il ne laisse pas de penser à l'héritage qui lui doit revenir. L'épouse est dans un degré supérieur : elle n'aime que son époux indépendamment de tous les biens qu'elle en peut recevoir, et qui ne sont point lui. Voilà proprement par où ils sont époux et épouse : *Hinc ille sponsus, et illa sponsa* (*In Cant.*, *serm.* 83). Ainsi demandez encore à Bernard comment il aime, il vous répondra : Mon amour se suffit à lui-même; il est lui-même son prix, et ne se propose rien au delà ; lui-même il se tient lieu de tout, de principe et de fin. J'aime, parce que j'aime : *Amo, quia amo;* j'aime pour aimer, *amo ut amem* (*Ibid.*) : ce mouvement d'amour qui m'emporte, c'est tout mon trésor, c'est toute la douceur de ma vie. Langage, conclut-il, que bien des gens n'entendent point; mais quiconque ne l'en-

tend point n'a jamais bien su ce que c'est que d'aimer un Dieu.

Bernard l'entendait. Ces nobles et sublimes idées qu'il avait des grandeurs et des perfections de Dieu, descendant de son esprit dans son cœur, le ravissaient et le transportaient. De là cette présence continuelle de Dieu qu'il ne perdait jamais de vue, le voyant partout, comme Moïse, selon l'expression de saint Paul, voyait l'invisible ; partout s'entretenant avec lui, l'écoutant et lui parlant. De là ce recueillement en Dieu, dont rien ne le détournait; tellement absorbé dans le souvenir de ce premier Etre et de cette suprême majesté, que les objets même les plus palpables, et qu'il avait de plus près devant les yeux, il ne les apercevait pas. De là cette détermination fixe et invariable à tout faire et à tout souffrir pour Dieu, ne s'étonnant de rien, et ne refusant rien, quelque pénible ou quelque humiliant qu'il pût être. De là ce soin de plaire en tout à Dieu, ne se permettant pas la moindre omission dans ses observances, et ne manquant pas une occasion de faire quelque progrès et de s'avancer. De là cette tendresse de dévotion, jusqu'à éclater dans la prière en mille soupirs, et à baigner ses yeux de larmes. Qui pourrait dire ce qui se passait alors dans l'intérieur de son âme, de quelles ardeurs il était consumé, de quelles consolations il était inondé? Il nous le donne lui-même à connaître, mais en général, et sans entrer dans le détail de ces mystérieuses et ineffables opérations de la grâce. Heureux moments, s'écrie-t-il, et quel doux repos entre les bras de mon Dieu ! mais hélas ! moments rares et courts : *Rara hora et parva mora* (*In Cantic., serm.* 23). Je me trouvais tout à coup, ajoute-t-il, plein d'une telle confiance et ravi d'une telle joie, qu'il me semblait être de ces élus dont je venais de décrire le bonheur : oh ! que ces saintes impressions ne sont-elles plus durables ! *O si durasset !* De là enfin ce goût et ce désir de la retraite, pour y vaquer uniquement à Dieu et pour le mieux goûter. Ce ne fut jamais que par nécessité qu'il la quitta, et ce fut toujours par inclination qu'il y retourna. Pourquoi? parce que dans le silence des bois, dégagé de toutes les affaires, il avait avec le Dieu de son cœur un commerce plus libre et plus tranquille. C'était là qu'il le contemplait à loisir, et que, dans la ferveur de l'oraison, il renouvelait sans cesse et allumait de plus en plus le feu de son amour.

Quand l'allumerons-nous dans nos cœurs, ce feu sacré, et quand accomplirons-nous, comme Bernard, toute justice? Il fit à Dieu le sacrifice de son corps par la pénitence, le sacrifice de son esprit par l'humilité, le sacrifice de son cœur par l'amour; nous, mes frères, que sacrifions-nous à ce Maître à qui nous appartenons et à qui nous nous devons sans réserve? Pécheurs et dignes des plus rigoureux châtiments, quels exercices de pénitence pratiquons-nous? Que refusons-nous à cette chair criminelle dont nous sommes idolâtres, et que ne lui accordons-nous pas de tout ce qui la peut contenter et que nous pouvons lui procurer? Renversement bien étrange ! les plus coupables se ménagent, comme s'ils étaient dans une entière innocence et qu'il n'y eût rien dans toute leur vie à punir; tandis que les plus innocents se portent à de saintes cruautés contre eux-mêmes, et qu'ils se traitent comme s'ils avaient mérité toutes les vengeances du ciel, et qu'ils fussent chargés de crimes. Du moins si nous reconnaissions notre lâcheté et notre faiblesse, si nous en faisions aux pieds du Seigneur une humble confession : mais autant que nous avons de répugnance à nous mortifier, autant et plus encore en avons-nous à nous humilier. Est-il surprenant après cela que nous soyons si froids et si indifférents à l'égard de Dieu? Bien loin de l'aimer de cet amour pur et dépouillé de tout retour sur nous-mêmes, comme l'aiment les saints, l'aimons-nous de cet amour d'espérance et de reconnaissance qui lui est dû par tant de titres et pour tant de bienfaits? Je vous le laisse à examiner; et cependant, après vous avoir fait voir quelle fut la fidélité de Bernard à pratiquer la justice et la perfection de son état, *dilexisti justitiam*, il faut vous montrer quel fut son zèle à poursuivre l'iniquité, *et odisti iniquitatem* ; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Nous avons vu Bernard, dans l'obscurité du cloître, attentif et fidèle à tous les devoirs de la vie religieuse ; voyons-le maintenant dans le plus grand jour pour l'instruction du peuple de Dieu et pour la défense et l'honneur de l'Eglise. Dieu dit au prophète Ezéchiel : *Fili hominis, speculatorem dedi te domui Israel* (*Ezech.*, III, 17) : Fils de l'homme, je t'ai donné pour surveillant à la maison d'Israël. Ne semblait-il pas avoir chargé Bernard de la même commission? Tout le monde chrétien était exposé à sa vue, et conséquemment à sa censure. Il n'y eut point de son temps d'hérésie, de schisme, d'erreur, de scandale, en un mot d'iniquité, qui échappât à sa pénétration, non plus qu'à l'ardeur de son zèle. Où ne l'exerça-t-il pas, et sur qui ne l'étendit-il pas sans acception de personne? En quatre paroles, jamais il ne fut ébloui par l'éclat de la dignité, jamais il ne fut intimidé par la force ni par les menaces, jamais il ne fut affaibli par la flatterie ni par l'amitié, jamais il ne fut surpris par la subtilité ni par l'artifice. Quatre obstacles qu'il surmonta avec un courage toujours égal : *Odisti iniquitatem*. Redoublement d'attention, s'il vous plaît, la matière le demande.

C'était un simple religieux; mais il n'y eut point de grandeur sur la terre assez éclatante pour lui fasciner les yeux, et beaucoup moins pour le troubler. Le vice eut beau se farder, son zèle alla le chercher jusque dans les palais et sur les trônes; et par un sage tempérament de vigueur et de douceur, il sut condamner ce qui lui parut condamnable sans blesser le rang et sans manquer au respect.

Eugène III fut un grand pape, Bernard ne lui laissa pas néanmoins oublier qu'il avait été son disciple. Il lui écrit cinq livres sur ses devoirs, avec la plus respectueuse, mais la plus généreuse liberté. Vous êtes, lui dit-il, le premier entre les évêques, l'héritier des apôtres, un autre Pierre par la puissance, un autre Christ par l'onction (*De Consid.*, *l.* II, *c.* 8). Cependant, ajoute le saint, dispensez les dons du Seigneur, distribuez la pâture à son peuple; présidez, mais ne régnez pas : *Des illis escam in tempore; dispenses, et non imperes* (*Ibid.*, *l.* III, *c.* 1). Vous êtes successeur de Pierre, continue Bernard, et vous occupez sa chaire; mais allait-il, comme vous, en public, brillant d'or et de diamants? Paraître en cet appareil, c'est être successeur de Constantin, non pas successeur de Pierre : *In his successisti non Petro, sed Constantino* (*Ibid.*, *l.* IV, *c.* 3).

Comment en usait-il à l'égard des empereurs? Il comblait de bénédictions Lothaire II, il louait Dieu d'avoir choisi ce prince pour le rétablissement de la majesté impériale. Mais s'agissait-il de protéger les villes et les Etats qui soutenaient les droits de l'Eglise et de l'empire, il ne pouvait supporter que Lothaire y fût indifférent. Je ne suis, lui écrivait-il, qu'un pauvre reclus; mais si je vous deviens importun, c'est que je ne puis sans céla vous être fidèle. *Pauper sum, fidelis tamen vester* (*In Vita Bernard. per Gaufrid.*, *c.* 5, *apud Mabil.*).

Combien honorait-il Louis le Jeune, roi de France? Mais comment lui parlait-il? Thibault, comte de Champagne, l'un des plus grands seigneurs du royaume, s'était attiré sa colère à tel point que le monarque avait tourné contre lui toutes ses forces, avait mis le pays à feu et à sang, pris Vitry d'assaut, fait même brûler plus de quinze cents personnes réfugiées devant les autels. Quelle sanglante exécution! Louis enfin revient à lui-même, il est tourmenté de remords, et à la sollicitation de Bernard il se réconcilie avec le comte. Cette paix ne dura guère. Bientôt Louis reprend ses premiers soupçons. Il en avertit saint Bernard; et en quels termes Bernard s'exprime-t-il dans la réponse qu'il lui fait? Quelle résolution! Quelle sévérité! Quoi, Sire, voulez-vous ajouter péché sur péché? Voulez-vous que l'ire de Dieu vous accable? Qu'a fait le comte Thibault pour mériter ce nouveau retour de votre ressentiment? Au nom du Dieu immortel, ne résistez point si ouvertement au Roi des rois, ne lui disputez point la possession de ses droits les plus légitimes, n'étendez point la main par des coups redoublés et si fréquents contre le Terrible, contre celui qui enlève l'esprit des princes : *Nolite manum extendere adversus Terribilem, et eum qui aufert spiritum principum* (*Epist. ad Ludovic. regem Franc.*). Je parle vivement, parce que je crains vivement; je craindrais moins si je vous aimais moins : *Acriter loquor, quia acriter vobis timeo. Non ita vehementer timerem, nisi vos vehementer diligerem* (*Ibid.*). Heureux les rois à qui Dieu donne de pareils ministres et de tels conseillers, don du ciel d'autant plus précieux qu'il est moins ordinaire.

Au reste, il fut le même envers toutes les autres puissances. Il sollicitait le roi d'Angleterre, Henri II, de secourir le pape Innocent. Mais, dès la première audience, l'ayant trouvé refroidi par de vains scrupules : Sire, s'écria-t-il, faites pénitence des autres péchés que vous pouvez avoir commis; à l'égard de celui-ci, s'il y en a, je le prends tout entier sur moi; et dans l'instant tous deux marchèrent à la rencontre du vicaire de Jésus-Christ. Roger, roi de Sicile, était ennemi déclaré du même pape, et près de livrer bataille en faveur de l'antipape Anaclet. Bernard va le trouver à la tête de son armée, il le presse de reconnaître le vrai pontife, et lui prédit sa défaite s'il s'obstine à combattre. Roger méprise également la prière et la menace; il risque la bataille et la perd. Avançons.

Si jamais la dignité n'éblouit saint Bernard, jamais la force ne l'intimida. Il était convaincu du bon droit d'Innocent contre Anaclet. En quels mouvements ne mit-il pas toute l'Europe pour y éteindre le schisme et y rétablir l'unité? L'antipape tenait Rome à main armée; et, maître de l'Italie, il avait contraint Innocent de chercher un asile en France. Un solitaire entreprend de ramener tous les esprits, et de les réduire sous la loi du fugitif. Il le fait proclamer par le roi de France et par ses prélats au concile d'Etampes. De là il court au roi d'Angleterre, et l'affermit dans son parti. Il va jusqu'en Allemagne, et il gagne l'empereur. Il passe en Italie, et toute la Lombardie se rend à sa voix. Il revient en France, et n'y trouvant plus d'opposition que de la part de Guillaume, duc d'Aquitaine, il se présente à lui, mais avec quelles armes? mais en quel champ de bataille? à la porte de l'église, où l'excommunication lancée sur la tête de ce prince le tint en respect, et l'empêcha d'entrer durant la célébration des saints mystères. Le sacrifice fini, Bernard vêtu des habits sacrés, et portant le corps de Jésus-Christ, retourne au prince, et d'un ton qui le saisit lui adresse ces formidables paroles : Voici votre Juge, voici le Juge sous qui tout doit plier, dans le ciel, sur la terre et aux enfers. Vous comparaîtrez devant lui; le mépriserez-vous alors? lui ferez-vous encore la guerre? Chose étonnante! A ces mots le duc tombe glacé d'effroi, tous ses membres se roidissent; il se traîne par terre, il pousse de violents soupirs, il est hors d'état de parler et de fixer ses regards. Après de rudes secousses, il ne se remet que pour confesser ses crimes, et pour rentrer dans son devoir; mais avec un éclat si contraire à ses scandales passés, que d'un prince voluptueux, esclave des passions animales aussi bien que de l'erreur, ce fut, disent les auteurs du temps, un prince rempli de piété; non pas qu'il n'y eût quelques nouveaux égarements dans sa conduite, mais qui se

terminèrent par une sincère pénitence, et par un pèlerinage où il mourut.

Quel nom donner au ministre que Dieu emploie à de si hautes merveilles? Est-ce un prophète? est-ce un ange? C'est un homme, un seul homme; mais incapable de souffrir l'iniquité et de céder à ses efforts : *Odisti iniquitatem.*

Peut-être, invincible à la force, se laissera-t-il fléchir par l'amitié; non, chrétiens, son zèle ici n'est pas moins inébranlable. On comprend aisément que du caractère dont il était, il devait avoir d'illustres amis. Il en eut deux plus distingués : l'un, Suger, abbé de Saint-Denis, et régent du royaume durant l'expédition de Louis le Jeune; l'autre, Pierre, abbé de Cluny, surnommé, pour sa doctrine et sa piété, *le Vénérable.* On connaît par leurs écrits la liaison d'estime et de cordialité qu'ils eurent entre eux; mais Bernard voit le relâchement se glisser dans les monastères de ces deux amis. Il voit l'abbaye de Saint-Denis obsédée de gens de guerre et de gens de cour, retentir du bruit des affaires séculières et du tumulte des armes; il voit Suger se montrer en public avec un train fastueux de chevaux et de valets, que son ancienne dignité semblait justifier aux yeux du peuple, et non pas aux yeux de Bernard vivement persuadé qu'un religieux, revêtu par la confiance d'un roi des honneurs du siècle, ne perd jamais l'obligation des devoirs essentiels de son état. Maxime incontestable, maxime dont ressentit tout l'effet le grand homme à qui elle s'adressait. Suger était déjà piqué au fond de l'âme des mêmes remords que son saint ami tâchait de lui inspirer. La réforme de l'abbé et celle des religieux éclatèrent avec une telle édification, qu'il ne resta plus à Bernard que le soin de l'en féliciter, mais en des termes qui marquaient la sincérité de sa joie. Cette joie et leur union ne firent depuis qu'augmenter, pendant plus de vingt-cinq ans que Suger survécut. Peu de jours même avant sa mort, il reçut des lettres de Bernard, qui lui durent être des gages de la tendresse de son cœur, et des présages consolants d'un bonheur qui les rendrait inséparables l'un de l'autre dans l'éternité. Je vous ai chéri, lui marquait le saint, dès que j'ai commencé à vous connaître, je vous chérirai jusqu'à la fin. Je ne vous perds point, je vous vois seulement partir avant moi. Souvenez-vous de moi quand vous serez parvenu où vous allez, afin que je puisse obtenir de ne pas tarder longtemps à vous rejoindre : *Memento mei cum veneris quo nos prævenis* (*Epist. ad Suger.*).

Au regard de Pierre le Vénérable, il y eut plus de travail, et le succès fut plus lent. Une longue suite d'abbés reconnus pour saints n'avait point empêché Cluny de tomber dans le désordre. Un changement si public ne put se dérober à la connaissance de Bernard, et il se crut obligé d'exciter la vigilance de son ami par la vivacité de ses avis. Après diverses apologies, l'événement fut un chapitre général de tous les supérieurs de l'ordre, au nombre de plus de douze cents, où la règle fut rétablie. Ce ne fut pas sans donner grande matière de discourir à ceux qui se font une idole de l'amitié, et qui lui sacrifient tout. Des hommes, disait-on, faisant profession ouverte de vertu, traiter ainsi leurs amis! Non, répliquait Bernard, point de véritable amitié si elle n'est jointe à la vérité : *Veræ sunt amicitiæ, si veritatis fuerint consortio fœderatæ* (*Epist. ad Suger.*). Quels sont les liens de l'amitié des mondains? l'intérêt, le plaisir, la flatterie, la passion : faibles liens! La vérité est le lien des solides amitiés : ou cessons d'être amis, ou soyons-le de la vérité : *Da operam quomodo et ipse amicus sis veritatis* (*Ibid.*).

Il est temps, mes chers auditeurs, de mettre à la couronne de notre saint le dernier rayon de splendeur : c'est que jamais il ne se laissa surprendre par l'artifice et la subtilité de ceux dont il entreprit de combattre les erreurs. Le monde alors commençait à sortir des ténèbres de l'ignorance où il était plongé depuis longtemps. La rareté des nouveaux savants relevant leur autorité, et conséquemment leur audace, ils voulurent rendre la foi dépendante de la raison; allier trop servilement l'Evangile à la philosophie; et pour tâcher de donner à nos plus redoutables mystères une évidence qu'ils n'ont pas, ils leur ôtèrent leur simplicité et presque leur vérité.

Le siècle de Bernard fut fertile en cette espèce de subtils. Un des plus fameux fut Abailard. Je dis fameux, autant par ses mœurs corrompues que par ses dogmes erronés. On sait ses aventures; et qui peut les ignorer après qu'il a pris tant de plaisir à les publier? Toutefois, son nom augmentant de jour en jour la foule de ses disciples, Bernard ne se crut pas permis de demeurer dans le silence. Il tâcha d'arrêter le mal par des avertissements si sérieux, que le novateur promit de réformer ses principes; et persistant néanmoins à les débiter, on en vint aux disputes et aux justifications. Le docteur et ses amis prétendirent que l'abbé de Clairvaux empoisonnait une doctrine innocente. Tout ce qu'on m'impute est détestable et diabolique, ainsi s'expliquait Abailard, on ne peut m'accuser que par pure malignité : *Tanquam diabolica quædam abhorreo et detestor.* Mais Bernard ne s'en tenait pas aux paroles, il pénétrait le fond, et y découvrait toujours l'erreur. On se joue, disait-il, de l'ancienne bonne foi des fidèles : *Irridetur simplicium fides;* on agite des questions nouvelles et pleines de témérité : *Quæstiones temerariæ ventilantur;* on établit de prétendues vérités sur des fondements jusqu'à présent inconnus : *Fundamentum aliud ponitur quam id quod positum est;* on parle des vices et des vertus contre les maximes de la morale chrétienne : *De virtutibus et vitiis non moraliter disputatur.* Abailard appela Bernard au concile de Sens : s'y voyant condamné, il eut recours au pape, et le pape, informé de ce qui s'était passé dans le concile, en confirma la décision.

La condamnation d'Abailard ne réprima pas la licence des novateurs. Gilbert, évêque de Poitiers, élevé à ce rang par la réputation

de sa vertu et de son savoir, entre lui-même à quelques années de là dans les voies de l'erreur, touchant l'essence et les attributs de Dieu. Nouveau champ pour Bernard, nouveaux combats; mais en même temps nouvelle occasion de murmurer contre lui pour les gens indifférents à ce qui trouble l'Eglise. Quel scandale, disent-ils! Ne pas ménager un prélat de ce mérite! ne pas respecter son caractère! pousser tout aux dernières extrémités! On va plus avant contre Bernard : on le traite d'esprit aigre, d'esprit inquiet et pointilleux, d'esprit hautain et jaloux, qui veut l'emporter en tout et sur quiconque; car voilà ce que l'on pensait, et même ce que l'on écrivait, comme on le peut voir en quelques auteurs qui nous l'apprennent

L'homme de Dieu laisse-t-il pour cela ralentir son zèle? cesse-t-il d'agir? A l'éclat de sa voix qui fait taire la calomnie, le monde se réveille. L'Eglise s'assemble dans Reims; le pape Eugène y préside; l'évêque de Poitiers comparaît; Bernard l'interroge sur ses opinions et ses expressions; la dispute dure deux jours. Que de mouvements dans les deux partis opposés! Les amis de Gilbert en grand nombre ne peuvent se résoudre à le voir noté et condamné. Tous leurs efforts tendent à gagner du temps, à faire suspendre la sentence et dissoudre l'assemblée sans rien prononcer; mais la vérité triomphe de la politique et de l'erreur, les écrits en question sont censurés et proscrits.

Ce qu'il y eut de bien remarquable, et ce que toute l'Eglise combla d'éloges (faites-y réflexion, mes frères), c'est que l'évêque de Poitiers, qui ne s'était engagé à soutenir sa doctrine qu'en promettant de se soumettre à la décision du concile, eut le courage d'y souscrire, dès que le concile eut prononcé. Ce fut sans doute une manière peu commune et peu attendue de réparer par cet exemple d'humilité le tort qu'une subtilité portée trop loin avait pu causer parmi les fidèles. Il n'hésita point, il n'imagina point de subterfuges, il ne se borna point à changer de langage sans changer de sentiments. On applaudit à son retour, et Bernard avec une extrême consolation vit son adversaire partager avec lui l'avantage de la victoire. Car si Bernard vainquit l'erreur, Gilbert se vainquit lui-même, et dompter son propre génie est un effort plus difficile que de dompter l'erreur d'autrui.

Soumission, qu'il me soit permis ici de le remarquer, soumission si nécessaire pour maintenir l'ordre, l'union, la paix dans le royaume de Jésus-Christ qui est son Eglise! Remontons jusqu'aux premiers siècles, ou de ces siècles éloignés descendons jusqu'au nôtre, nous verrons dans tous les temps avec une vive douleur les troubles et les schismes les plus scandaleux; pourquoi? parce que des esprits indociles n'ont pas su plier ni déposer leurs préjugés. Pleins d'eux-mêmes et adorateurs de leurs pensées, ils n'ont jamais pu, disons plutôt qu'ils n'ont jamais voulu convenir qu'ils se fussent égarés. Cet aveu les eût humiliés, mais en les humiliant il les eût relevés. Une humble docilité leur a manqué, et voilà ce qui les a déroutés. Péchant en ce seul point, ils ont péché dans tous les autres. Les mêmes armes qu'ils devaient employer à la défense de la vraie doctrine, ils les ont tournées en faveur du mensonge. Des troupes de sectateurs, qu'ils ont séduits, se sont joints à eux; et les disciples, héritiers des dogmes de leurs maîtres, ont hérité de leur entêtement et de leur opiniâtreté. Le mal s'est communiqué des chefs aux membres; il a passé comme de génération en génération, et l'on n'en a que trop éprouvé les pernicieux effets. Un esprit soumis les eût prévenus, il en pourrait encore arrêter le cours. Quand le ciel écoutera-t-il sur cela nos vœux?

Retournons au saint dont je finis l'éloge. Que de mérites dans les mains de ce fidèle serviteur! que de palmes cueillies par tant de travaux! l'heure n'est-elle pas venue de les répandre aux pieds de l'Agneau, et de recevoir la couronne de justice? Accablé d'infirmités depuis tant d'années, Seigneur, qu'il vous sert, il n'a eu d'ardeur ni de forces que pour vous. Elles sont enfin consumées, et il ne lui en reste qu'au fond du cœur pour vous demander cette dernière grâce qu'on ne peut espérer qu'avec quelque sorte de crainte, parce qu'on ne peut en rigueur la mériter. Ses enfants attentifs à ses leçons le voient confirmer en les quittant les exemples continuels qu'il leur a donnés dans toute la suite de sa vie. Il expire. Son âme bienheureuse commence à jouir du repos éternel. C'est maintenant qu'il ne craint plus, et même qu'il n'espère plus; parce qu'il possède ce qu'il aime, et que toutes les vertus sont absorbées dans l'amour et la jouissance de ce souverain bien.

Beau modèle pour nous, ministres de Jésus-Christ. Que ne peut point pour l'honneur de Dieu, pour l'avancement de l'Eglise, pour la sanctification de tous les états et pour leur réformation, un zèle élevé au-dessus de tous les respects humains, un zèle ferme et assuré qu'une sainte confiance soutient, un zèle pur et désintéressé que nulle liaison, nulle affection n'attache ni ne retient, enfin un zèle éclairé pour découvrir l'erreur et ardent à la poursuivre? Tel est le zèle évangélique, tel fut le zèle de saint Bernard; est-ce le nôtre? Le champ est-il moins vaste qu'il n'était alors? Le vice fait-il de nos jours moins de progrès et infecte-t-il moins les cœurs? La foi souffre-t-elle moins de la part de l'hérésie et reçoit-elle moins d'atteintes? Le Fils de Dieu disait à ses disciples : La moisson est abondante; priez donc le maître d'y envoyer des ouvriers. Je puis bien moi-même vous dire : *Levate oculos vestros et videte regiones:* Levez les yeux, mes frères, et parcourez toutes les conditions : l'iniquité s'est répandue de tous côtés; et que n'a-t-elle pas corrompu? Elle règne chez les grands et chez les petits; le cloître n'est pas toujours exempt de la contagion, et combien d'ivraie a crû parmi

le bon grain jusque dans l'Eglise du Dieu vivant ?

A ce spectacle qu'eût pensé saint Bernard ? qu'eût-il dit et qu'eût-il fait ? Ce que nous penserions comme lui, ce que nous dirions et nous ferions, si nous étions animés du même esprit que lui. Chargés du même ministère, souvenons-nous que nous avons à remplir les mêmes devoirs. Peut-être sommes-nous assez jaloux qu'on nous regarde comme les ministres du Seigneur et les dispensateurs des mystères de Dieu, et peut-être disons-nous volontiers avec saint Paul, quoique dans une vue bien autre que celle de cet apôtre : *Sic nos existimet homo.* Mais du temps de saint Paul on ne se contentait pas du titre et de la qualité de dispensateurs, on voulait qu'ils fussent trouvés fidèles. *Hic jam quæritur inter dispensatores ut fidelis quis inveniatur* (I *Cor.*, IV, 1, 2) ; c'est-à-dire qu'on voulait que pour la cause du Seigneur, pour le retranchement des abus, pour le règlement des mœurs, pour l'affermissement de la religion, il n'y eût ni crainte qui les arrêtât, ni intérêt propre qui les engageât, ni inclination particulière qui les touchât, ni molle tolérance qui leur fermât la bouche et leur liât les mains ; car en cela consiste leur fidélité : *Ut fidelis quis inveniatur.* Que fais-je, mes frères ? Le modèle que je vous ai proposé dans le glorieux zélateur dont nous honorons la mémoire nous en dit assez. Tenons-nous-en là. Nous l'avons vu, non-seulement dans l'exercice de son zèle, mais dans la pratique de la justice chrétienne, en quoi toute profession peut l'imiter. Travaillons tous par les mêmes vertus à parvenir au même bonheur, que je vous souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

In omni ore quasi mel indulcorabitur ejus memoria. Ipse est directus divinitus in pœnitentiam gentis, et tulit abominationes impietatis, et in diebus peccatorum corroboravit pietatem.

Sa mémoire sera douce comme le miel dans la bouche de tout le monde. Il fut destiné de Dieu pour la conversion de sa nation, il extermina les abominations de l'impiété, et confirma la piété dans les jours des pécheurs (*Eccli.*, XLIX, 2-4).

La mémoire du roi Josias, dont le Saint-Esprit a fait ce brillant éloge, fut si chère à ses sujets, que plusieurs siècles après sa mort ils l'honoraient encore par leurs pleurs et par des lamentations funèbres. C'est autrement, chrétiens, que la mémoire de François de Sales est précieuse aux gens de bien. Elle attendrit les cœurs en les ouvrant à la joie, et le souvenir de sa mort est un triomphe public à l'Eglise de Jésus-Christ. Tous deux, Josias et François, furent destinés à rétablir dans le siècle des pécheurs l'honneur du culte divin ; mais les travaux de Josias furent stériles et périrent avec lui ; ceux de François ont porté leurs fruits jusqu'à nous, et plaise au ciel d'écarter tout ce qui pourrait les flétrir.

Une partie de sa vie s'est passée dans les tempêtes qui troublèrent le siècle dernier (1500) ; et l'autre dans le calme qui commença le siècle présent (1600). François partagea ses travaux entre ces deux siècles et mérita en quelque manière l'éloge du saint précurseur, d'avoir servi de borne entre les deux lois, l'ancienne et la nouvelle : *Limes Testamentorum duorum, Veteris et Novi.* C'est ce que Tertullien et depuis lui saint Augustin (*Serm.* 293), ont dit de Jean-Baptiste, et ce que j'ose, dans un sens, appliquer à l'homme incomparable dont nous célébrons la fête.

Pour bien entrer dans ce vaste dessein, représentons-nous le propre caractère de ces deux siècles. Le siècle passé sera fameux à jamais par les sanglants combats que l'Eglise catholique y soutint contre l'hérésie pour défendre la vraie religion. Le siècle présent ne sera pas moins renommé par le soin qu'on prit d'abord d'extirper le vice et de rétablir la vraie piété. Car comme le vice et les scandales publics avaient servi de prétexte à la révolte de l'hérésie, à peine la religion fut-elle échappée du naufrage que, pour l'en préserver à l'avenir, on s'appliqua au renouvellement des mœurs et au rétablissement des bonnes œuvres. Or, entre tous les grands hommes qui eurent part à ce double ouvrage, on peut dire que François tint un des premiers rangs, par l'avantage si singulier qu'il eut de se consacrer à la conversion des peuples et à leur sanctification. Ses premières expéditions furent contre le schisme et l'hérésie, et le succès fut le rétablissement de la religion : *Tulit abominationes impietatis* (*Eccli.*, XLIX, 3) ; ce sera la matière du premier point. Ses derniers efforts furent contre le vice et les mauvaises mœurs, et le succès fut le rétablissement de la piété : *Corroboravit pietatem* (*Ibid.*, 4) ; ce sera la matière du second point.

Ce que nous admirerons surtout dans cette course également laborieuse et glorieuse, c'est que la force de son zèle fut l'effet de sa rare et infatigable douceur. Autrefois Samson se vantait d'avoir vu la douceur sortir de la force ; ayant trouvé par hasard un rayon de miel dans la gueule d'un lion mort : *De forti egressa est dulcedo* (*Judic.*, XIV, 14). Nous verrons dans la vie de François un événement tout contraire. Il parlera, il agira contre l'hérésie et le vice avec une douceur pareille à celle du miel ; mais la douceur et l'onction de ce miel sacré deviendra dans sa bouche un tonnerre qui ébranlera les esprits les plus opiniâtres et brisera les cœurs les plus endurcis. Demandons au Saint-Esprit la grâce de cette céleste onction par l'intercession de la Vierge. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Entre ces hautes montagnes que le Créateur a données pour limites à l'Allemagne, à la France et à l'Italie, de grands lacs, d'étroites vallées, de profondes cavernes, offrent un asile favorable à des peuplades d'étrangers fugitifs, ou chassés de leur patrie. On y

voit encore subsister les restes des hérétiques proscrits depuis quatre et cinq cents ans. L'impiété sans témoins et sans vengeurs y garde jusqu'à présent son obstination tout entière; et toujours appuyés par la protection des puissances intéressées à troubler l'unité de la religion, toujours accrus par le concours des méchants qui viennent chercher la liberté de mal faire, ils se sont arrogé comme un droit de prescription, d'être ménagés, redoutés et même respectés des princes dont ils sont naturellement les sujets.

Vous reconnaissez là Genève, Thonon, Gex, le Chablais, le Fossigny : lieux célèbres par tant de guerres, d'assauts, d'exploits militaires, tant de traités et tant de ruptures. Ce fut comme la terre promise où saint François de Sales était appelé : terre pour lui, non pas arrosée de ruisseaux de lait et de miel, mais fertile en travaux et en mérites. Dieu le fit naître dans un château de son nom, au diocèse de Genève, d'une noblesse ancienne et distinguée par ses exploits. Distinction qui, toute frivole qu'elle est en elle-même, servit à la Providence pour lui abréger le chemin des dignités nécessaires au salut de son pays. Le ciel y joignit une âme encore plus noble, parce qu'il lui voulait confier de grands desseins; un esprit facile et clairvoyant, parce qu'il prétendait l'opposer à des aveugles; un bon cœur, tendre et compatissant à tous les besoins des malheureux; un corps peu robuste, mais soutenu d'une fermeté de courage à l'épreuve des plus longues et des plus rudes fatigues.

L'éducation qu'il reçut devrait être celle de tous les enfants parmi la noblesse chrétienne. Au lieu que des pères, ou trop négligents, ou trop indulgents et trop faibles, abandonnent de jeunes gens sur le choix de leur état aux caprices du hasard ou de leurs passions déréglées, François de bonne heure fut appliqué à tous les exercices des divers états qui pouvaient convenir à sa condition, afin que son choix fût le fruit de sa raison et de son expérience. L'étude des belles-lettres, celle des armes et du droit, celle des sciences les plus sublimes et de la théologie, l'occupèrent jusqu'à vingt ans. Paris et Padoue furent témoins de l'étendue de son génie; et le père persuadé que rien n'est plus avantageux à l'éducation des enfants que leur éloignement des tendresses domestiques, eut peu de peine à se priver du plaisir de voir son fils croître à ses côtés, par l'espérance de le revoir un jour surpasser ses plus hautes espérances : c'est l'expression de saint Jérôme sur un sujet tout semblable. *Absentiam filii spe sustinens futurorum* (*Hieron.*, *ad Rust.*).

Dirai-je la part qu'eut notre compagnie à cette heureuse éducation, et la grâce que Dieu nous fit d'envoyer un tel disciple puiser dans nos sources les principes de la doctrine et de la piété? Inutiles instruments, nous n'en avons été que trop récompensés par la reconnaissance que le saint en conserva toute sa vie, et par la protection qu'il nous continue dans le séjour de la gloire. Que dis-je? il eut bien un autre maître que nous. Vous, ô mon Dieu, vous lui apprîtes ce que l'homme ne peut enseigner. Vous lui inspirâtes ce désir ardent d'être à vous, ce penchant à la prière, ce goût des choses divines, cette charité envers les pauvres, cette horreur infinie du péché, cet air grave et cette pudeur qui retenait dans les règles du devoir l'immodestie même et la licence la plus déclarée. C'était vous, Seigneur, qui l'attiriez dans le secret de votre tabernacle par l'odeur de vos parfums. C'était vous qui le nourrissiez de la manne de votre parole, vous qui lui mettiez dans la bouche cette généreuse réponse, si quelquefois, ou par légèreté, ou par une malice affectée, on entreprenait de tenter sa vertu : *Que m'a fait Dieu pour l'offenser; et que vous a-t-il fait pour vouloir que je l'offense?*

Ainsi François avançait en âge et en perfection, comme le jeune Samuel, également agréable à Dieu et aux hommes : *Proficiebat atque crescebat, et placebat tam Domino quam hominibus* (I *Reg.*, II, 26). Quoi de plus agréable en effet aux yeux du monde qu'un mérite naissant, orné des grâces du corps et des qualités de l'esprit les plus engageantes? Mais quoi de plus agréable aux yeux de Dieu que ces qualités humiliées sous l'esprit de l'Evangile, et ces grâces flétries par les pratiques d'une dure mortification? Quoi de plus doux à une illustre maison, chargée de plusieurs enfants, que de voir un aîné en état de devenir l'appui de ses frères? Mais quelle gloire pour Dieu de voir cet aîné si cher et si précieux renoncer, dès l'âge de douze ans, par un vœu de chasteté, à toutes ses prétentions et les sacrifier au soin capital de son salut!

La joie était donc moins pour la terre que pour le ciel; et si l'Evangile nous apprend que les anges se réjouissent à la conversion d'un pécheur : *Super uno peccatore pœnitentiam agente* (*Luc.*, XV, 10), de quels sentiments devaient-ils être remplis, lorsque, pénétrant dans l'avenir, ils voyaient attachée à l'apostolat de François, non la conversion d'un seul pécheur, mais, selon le dénombrement que l'histoire a tâché d'en faire, la conversion de soixante et dix mille âmes plongées dans les ténèbres de l'erreur? Ah! montagnes et vallées, stériles jusqu'alors, vous ne serez plus ces montagnes de Gelboé, sur qui la pluie et la rosée ne devaient jamais tomber, selon les malédictions de David. Vous allez être comblées de bénédictions, inondées des torrents de la grâce divine, et François de Sales sera le ministre de ce changement.

Jusqu'ici nous n'avons vu que des dispositions et des préparatifs, ce n'a été que le fondement de ce discours; mais entrons en matière, et voyons désormais le saint apôtre aux prises avec l'hérésie, soutenir contre elle tout à la fois et la vérité de la religion, et la gloire de la religion.

Figurons-nous, chrétiens auditeurs, une province où le souverain n'est connu que par son nom, n'est obéi que dans un seul petit fort, qui tient les peuples d'alentour dans

une crainte sans respect, ou dans un respect sans affection. Imaginons-nous des gens à qui leurs ministres tiennent lieu de magistrats, des gens qui n'ont pour lois que leur prétendue liberté, pour jeux que le massacre des prêtres et des religieux, pour actions héroïques que l'incendie des monastères et des églises. Voilà quels étaient ces mêmes protestants qui réclament aujourd'hui si haut contre les princes zélés la douceur évangélique.

C'est dans ce pays désolé, et dans Thonon la capitale, enhardie à la rébellion par le voisinage de Genève, que François commence à prêcher. Avec l'assistance divine il n'a du reste que le secours de sa voix ; point de maison, ni de retraite; un très-petit nombre de catholiques tremblants qui n'osent s'offrir à lui, ni le recevoir. Il paraît dans les places de la ville : avec quelle surprise, disons mieux, avec quelle horreur d'une populace insolente, prévenue contre l'habit même et le nom de prêtre romain! Saint Paul paraissait au milieu des païens d'Athènes ; on le souffrait, on l'écoutait, on le conduisait jusque dans l'aréopage, on lui faisait expliquer sa foi : *Volumus scire* (*Act.*, XVII, 20), lui disaient-ils, nous voulons savoir, nous voulons vous entendre et nous instruire. On trouvait alors dans des cœurs corrompus par l'idolâtrie une docilité que l'hérésie a depuis arrachée du cœur des chrétiens. Les uns fuyaient François comme un monstre, les autres comme un magicien, d'autres comme un séducteur, d'autres comme un idolâtre. On l'accablait d'injures, on lui insultait, on le raillait; quelques-uns usaient de menaces et tâchaient de l'intimider.

Le saint en fut-il ému? Abandonna-t-il l'œuvre du Seigneur ; et les obstacles ne servirent-ils pas à redoubler l'ardeur de son zèle, bien loin de le refroidir? Ce qu'il ne pouvait annoncer dans les places ni dans les rues, il l'insinuait dans les visites et dans les conversations. Ce qu'il ne pouvait persuader aux chefs de la Synagogue, aux scribes et aux pharisiens, il l'expliquait aux simples, suivant l'exemple du Fils de Dieu. Comme ce divin Sauveur, après avoir passé le jour à prêcher la pénitence, à pleurer sur ces murs et sur ces habitants ingrats, il retournait le soir à Béthanie; c'est-à-dire que, par des chemins traversés de forêts et de montagnes, il allait chercher dans un château éloigné de plus de deux lieues le repos et la sûreté qu'il ne trouvait pas dans Thonon. Combien de fois s'égara-t-il dans l'obscurité de la nuit? combien de fois les neiges et le froid mirent-ils sa vie en péril? combien de fois fut-il attaqué par des assassins apostés? Leur fureur en vint à un tel point, et l'attentat fut si public, que ceux qui commandaient dans le pays lui voulurent donner une escorte. Mais non, disait l'homme de Dieu, après saint Cyprien, quand on est avec Jésus-Christ, on n'a pas besoin de défense, on n'est pas seul : *Solus non est, cui Christus comes est* (*Cyprian.*, *ep. ad Thibarit.*). La crainte de ses amis, bien loin de l'étonner, lui relevait le courage; et pour se dérober à leurs précautions et leurs inquiétudes il résolut enfin de s'exposer avec une pleine confiance à la discrétion de ses ennemis, je veux dire à leur haine et à leur rage.

L'expression est forte, mais elle n'est point outrée. Quand je dis rage, sachez, mes frères, que je ne dis rien de trop. L'esprit des protestants avait encore en ce temps-là toute sa férocité. Ils ignoraient ce que c'est que dissimuler la vengeance et ne haïr qu'au fond du cœur. C'est un art que cent ans d'humiliations ont eu peine à leur apprendre; mais alors fiers de leurs succès, ils s'emportaient sans ménagement, parce qu'ils espéraient sans mesure.

Au milieu donc de ces esprits séditieux et envenimés, François choisit sa demeure. Il va s'établir à Thonon. Quelle entreprise! mais quel succès! Une seule prédication sur le saint sacrement en convertit jusqu'à six cents. Neuf cents suivent bientôt après : les plus notables habitants, les plus apparents de la noblesse, quelques magistrats, les familles et les bourgades entières. Quelle confusion dans le troupeau, surtout parmi les ministres! Appelés à la dispute après avoir pris jour, ils perdent l'espérance d'y réussir et l'audace même de paraître. Un d'entre eux, plus sincère que les autres, reconnaît la vérité, mais ses frères au désespoir l'accablent de calomnies. Il est condamné à la mort, et laisse aux vrais convertis un exemple mémorable de constance catholique. Enfin Genève alarmée des progrès du missionnaire, y veut opposer ses plus redoutables docteurs; mais ils n'ont point contre lui d'autres armes que les outrages, et les défis acceptés restent toujours de leur part sans effet.

Tout cela n'est rien encore pour le zèle de François. Il va jusque dans le siége capital de l'hérésie, je ne dirai pas affronter, ce mot conviendrait mal à la modestie du saint, mais inviter au salut le chef même du parti, ce Bèze si connu par la beauté de son génie. Comme il était né catholique, il était temps à soixante et dix ans qu'il s'attendrît ou s'endurcît absolument à la grâce qui lui parlait. François entreprend de réveiller ses remords. Il fait deux voyages à Genève, il a trois conférences avec lui : la première est vive et animée, la seconde plus tranquille, la troisième tendre et touchante; mais toutes trois inutiles. D'abord François parvint à se faire supporter : c'était beaucoup à l'égard d'un vieillard impatient, et fier de son autorité. Bien plus, il se fit écouter; si même il en faut croire la renommée, la mort prochaine ayant réduit l'hérétique aux derniers cris de sa conscience, François dans ce moment fatal se fit souhaiter. Ce fut trop tard. La grâce que le mourant avait rebutée fut transportée ailleurs par le même François de Sales. Il n'avait pu toucher le cœur d'un apostat, il toucha le cœur d'un grand capitaine. Il gagna Lesdiguière à la religion, cet

homme si fameux par sa valeur entre nos plus grands guerriers.

Ce connétable, gouverneur du Dauphiné, se fit un plaisir de l'entendre : il en rechercha les occasions; il le demanda au duc de Savoie, pour prêcher le carême dans Grenoble aux yeux de tout le parti. Il apprit de lui la vérité, la vertu même; et quoiqu'alors par des intérêts politiques et des raisonnements humains il ne consommât pas l'ouvrage de sa conversion, quand ce fruit de grâce fut parvenu à sa pleine maturité, ce grand homme avoua que la main de François l'avait planté dans son âme, et qu'après Dieu c'était à lui plus qu'à pas un autre qu'il en était redevable.

Aussi le savant cardinal du Perron, recommandable par tant d'écrits et tant de combats contre l'hérésie, reconnaissait que s'il avait reçu de Dieu la clef des esprits, la clef des cœurs avait été réservée à François de Sales : Je puis convaincre disait-il, mais c'est à lui de convertir.

Voilà pourquoi on l'appelait de toutes parts; et dès qu'il se montrait, l'erreur semblait fuir devant lui. Que manqua-t-il que sa présence à la conversion d'un puissant prince, que sa science et son esprit élevaient encore plus entre les rois que les trois couronnes qu'il avait réunies sur sa tête? Le saint fut sollicité de passer en Angleterre, pour travailler à cette œuvre si importante : des conjonctures favorables donnaient lieu d'en espérer l'accomplissement; mais Dieu ne le permit pas.

Adorable profondeur de sagesse et de providence! vous destiniez, Seigneur, au petit-fils de ce monarque la grâce que vous refusiez à l'aïeul. L'aïeul balançant entre la couronne du salut et les couronnes de ses pères, qu'il craignait de risquer, perdit enfin par sa lenteur toutes celles qu'il tenait d'eux, et celle que la main de Dieu préparait à sa foi. Le petit-fils, plus généreux, négligeant les couronnes de ce monde, venge aujourd'hui votre grâce, ô mon Dieu, du mépris que fit son aïeul de la couronne éternelle, et renouvelle aux yeux de l'univers la grandeur d'âme de Moïse à fouler aux pieds, comme dit saint Paul, les trésors de l'Egypte et le diadème de Pharaon, pour se couronner des opprobres de Jésus-Christ: *Majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum improperium Christi* (*Hebr.*, XI, 26). Le droit de ce prince est votre cause, Seigneur : soutenez-la, pour la gloire de votre nom et pour le bien de votre Eglise. Et si les péchés de ses sujets les rendent encore indignes de le posséder, faites dès à présent, par miséricorde pour eux, ce que vous ferez un jour pour sa postérité par justice. Revenons.

Le progrès de la religion fut tel dans les Etats de Savoie, que le zèle du souverain se joignant à celui de l'homme de Dieu, les églises occupées par les protestants furent restituées aux catholiques, les nouveaux temples démolis, les ministres exilés, l'hérésie dépouillée d'honneurs et défendue par les édits. Elle était sans ressource, si la guerre survenue entre le duc et la France n'eût attiré les armes de Henri le Grand, et suspendu pour quelque temps le triomphe complet de la vraie foi. François vit le danger, mais il ne se découragea point : ses travaux redoublèrent, mais il en fut bien dédommagé par l'affection du monarque victorieux, qui donna plus de matière et plus d'étendue à son zèle. Henri l'engagea à venir en France, et jusqu'à la cour, où il soutint encore avec plus d'éclat, non-seulement la vérité de la religion, mais la gloire de la religion.

L'hérésie a toujours manqué de raisons pour se maintenir, mais jamais elle n'a manqué de prétextes. Les plus spécieux ont été les prétendus désordres de l'Eglise, et les scandales, vrais ou faux, de ceux qui se trouvaient chargés du soin de la gouverner. Saint Augustin le reprochait aux hérétiques de son temps : *Quia ipsam veritatem criminari et obscurare non possunt, homines per quos prædicatur adducunt in odium;* parce qu'ils ne peuvent pas étouffer la vérité, ils tâchent, disait-il, de rendre odieux ceux qui l'enseignent, et des faiblesses d'un seul homme ils forment des crimes communs a tout l'ordre sacerdotal : *Ut quisquis episcopus vel clericus ceciderit, omnes tales esse contendant.* En quoi l'injustice n'est pas de crier contre le vice en général, saint Bernard criait aussi haut qu'eux; mais respectant toujours la pureté incorruptible de l'Eglise au milieu de la corruption de quelques-uns de ses enfants, il ne se faisait point de leurs excès des titres pour la détruire. Et c'est là que s'en tiendraient les hérétiques, si leur zèle était pur et sans passion : mais parce que c'est l'esprit de mensonge qui les guide et qui les fait parler, doit-on s'étonner de leurs invectives et de leurs exagérations? Jamais au moins n'eurent-ils lieu d'en appuyer la vérité sur la conduite du saint évêque. Il ne fut toujours telle aux yeux les plus malins, que bien loin d'en prendre occasion d'imputer à l'Epouse de Jésus-Christ les scandales de ses pasteurs, ils furent contraints de la reconnaître dans la personne de celui-ci sans tache, sans défaut, toute sainte et immaculée : *Non habentem maculam, aut rugam, aut aliquid hujusmodi, ut sit sancta et immaculata* (*Ephes.*, V, 27).

Vous savez, chrétiens, quelles taches ils lui imputent dans ses prêtres et dans ses prélats : l'oisiveté, la vie molle, l'intérêt, l'arrogance et la fierté. François entreprit d'effacer ces injustes impressions, et il n'eut pour cela qu'à suivre sa manière ordinaire de vie. Il ne lui fallut point d'autre effort pour imposer silence, selon que s'exprime saint Pierre, à l'imprudence des ignorants et à l'insolence des malveillants : *Ut obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam* (I *Petr.*, II, 15).

Comment eussent-ils accusé le saint homme d'oisiveté, quand ils le voyaient, à mesure qu'il croissait en dignité, croître en zèle et en travail, parcourir les villes et les bourgs, s'ouvrir à travers les neiges des passages

inconnus, traverser les torrents, se traîner sur le bord des précipices, comme autrefois Jonathas s'attachait des pieds et des mains à la pointe des rochers pour aller aux Philistins : *Ascendit pedibus et manibus reptans* (I *Reg.*, XIV, 15); quand il passait les jours en prédications, en conférences, en confessions, les nuits en étude et en prière; quand il s'exposait durant la peste au service des mourants, qu'il s'enfermait durant la guerre dans les villes assiégées, que quelque part qu'il fût il mettait tout en mouvement pour le bien public; quand en toute rencontre et en tout temps il était prêt à voler en Italie, en France, à Rome, à Paris pour le salut de son troupeau ?

Lui pouvait-on reprocher l'intérêt et la convoitise des biens ? Il était trop convaincu de ce que dit saint Bernard, que si les devoirs du ministère épiscopal ne permettent pas à l'évêque d'être pauvre, ils l'obligent du moins à devenir le père et le protecteur des pauvres : *Ut quem ministerium prohibet esse pauperem, administratio probet pauperum amatorem* (*Epist.* 100). La modicité de ses revenus était connue de tout le monde, et quels fonds néanmoins ne trouvait-il pas dans la charité des fidèles et dans sa propre économie, pour soulager les malades, les prisonniers, pour fournir à l'éducation de la noblesse indigente, à la sûreté des filles dont la misère exposait la pudeur, pour épargner à des familles entières la honte de la mendicité, pour recueillir les prêtres vagabonds et les empêcher d'avilir leur caractère ? Sa maison était un asile ouvert à l'hospitalité ; ses habits, au défaut d'argent, servaient de matière à ses largesses ; elles s'étendaient dans le besoin jusque sur ses ennemis ; il empruntait, il s'engageait, il se dépouillait. Les pensions, les fondations, rien n'était au-dessus de son courage et de sa libéralité : digne de l'éloge que saint Jérôme donnait au pape saint Anastase, en l'appelant homme d'une vigilance apostolique et d'une très-riche pauvreté : *Vir ditissimæ paupertatis et apostolicæ sollicitudinis* (*Hier.*, *epist. ad Demetriad.*).

Lui pouvait-on reprocher la vie molle et voluptueuse, quand on le voyait, content de la plus pure nécessité, retrancher de ses repas, de ses meubles, de son train, non-seulement les superfluités, mais les commodités les plus communes? Rien que de simple dans ses vêtements, nul discernement dans le choix des viandes. Il ne fut pas possible à ses domestiques de remarquer celles qui étaient ou qui n'étaient pas de son goût. Son attention à mesurer ses paroles, ses actions, ses gestes même et ses pas, selon les règles de la modestie, ne se ralentit jamais. Le respect humain y eut si peu de part, qu'en secret comme en public il était toujours le même. Un évêque de ses amis le surprend dans sa chambre où il se croit seul, et l'y trouve aussi composé que s'il eût eu tout le monde pour témoin. Ce n'était pas là servir à l'œil, comme parle l'Apôtre : *Non ad oculum servientes* (*Ephes.*, VI, 6) ; mais c'était marcher devant Dieu, comme Dieu même l'ordonnait à Abraham : *Ambula coram me et esto perfectus* (*Genes.*, XVII, 1). Quel avantage tira-t-il de cette circonspection continuelle ? il n'eut point de plus fort rempart contre les assauts de l'enfer. Combien de fois l'impureté, l'impudence même osa-t-elle l'attaquer ? La vertu de Joseph ne fut peut-être point plus fortement ni si souvent sollicitée, et toujours, l'œil de Dieu présidant à sa conduite, il repoussa l'ennemi et en triompha.

Quel reproche donc pouvait-on lui faire ? Est-ce sur l'orgueil, la fierté, l'arrogance ? Ah ! c'est un mal, dit saint Jérôme, dont les premiers ministres des autels ont plus de peine à se préserver que de l'amour des richesses : *Difficilius arrogantia quam auro caremus et gemmis.* Où François mettait-il l'autorité du sacerdoce? Etait-ce à s'en attribuer rigoureusement tous les droits, à pointiller sur les moindres titres, à soutenir son rang par une gravité farouche ou par un froid de glace, à reprendre aigrement, à corriger violemment, à refuser durement, à donner de mauvaise grâce et à désobliger en accordant ? Toutes ces manières hautaines et rebutantes rendent souvent le joug du gouvernement spirituel plus pesant que celui de la domination temporelle.

Qu'on l'insulte, qu'on l'outrage, il ne répond que par des honnêtetés et par des bienfaits. Un scélérat le charge publiquement d'injures, et quelle est la réponse de François ? Il lui répond de sang-froid : Quand vous m'auriez arraché un œil, je vous regarderais toujours de l'autre avec affection. Le malheureux, loin d'être sensible à ces paroles, ose tirer sur lui ; le coup porte sur un de ses domestiques; la justice en connaît; la sentence va à la mort. Quel champ pour la charité de François ! il s'entremet, il conjure, il presse, il obtient la grâce du criminel, et court lui-même la lui annoncer. Mais qui se le persuaderait ? Ce monstre, outré plutôt que confus de voir le prélat à ses pieds, non-seulement lui pardonner, mais le prier de recevoir son pardon, ne paye cet excès d'humilité et de clémence que par de nouveaux mépris; et François, sans amollir ce cœur de fer, ne remporte de tant de vertus que l'honneur et le mérite éternel de s'être surmonté lui-même.

Après cela, chrétiens, est-il surprenant qu'une conduite si opposée à celle de notre siècle, et si ressemblante à la conduite des premiers siècles de l'Eglise, eût donné aux hérétiques une considération pour François qu'ils n'avaient ni pour bien d'autres prélats, ni pour leurs propres docteurs? Doutez-vous que l'estime qu'ils concevaient du saint évêque ne les conduisît aisément à l'estime de la religion même ? Quoi qu'il en soit, nous savons qu'au procès de sa béatification, des protestants, encore vivants alors, et témoins autrefois de ses actions, se présentèrent pour déposer juridiquement que jamais ils n'avaient rien aperçu en lui qui ne fût digne d'un apôtre.

Jusqu'ici nous l'avons vu exercer son apostolat contre l'hérésie à l'avantage de la foi et de l'ancienne religion. Voyons-le à présent consacrer le reste de sa vie au rétablissement de l'ancienne piété, contre le vice et les mauvaises mœurs : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Comme il n'est point de vraie piété sans la religion, aussi sans une vraie piété la religion ne peut suffire. Ce n'est pas seulement la foi qui nous sauve, mais la foi et les œuvres, et voilà pourquoi la Providence ayant suscité François de Sales pour travailler à rétablir l'ancienne religion, lui inspira en même temps de s'employer au rétablissement de l'ancienne piété. Il en donna le modèle dans sa personne, il en traça les préceptes dans ses écrits, et il en perpétua la pratique dans l'institution d'un ordre nouveau : trois effets de son zèle qui méritent encore une attention favorable.

Il en donna le modèle dans sa personne. Qu'est-ce que la piété, ou ce que nous appelons dévotion? ce n'est autre chose que la ferveur de la charité, c'est-à-dire de l'amour de Dieu et du prochain. Saint Paul en marque les divers caractères, et j'en choisis cinq à quoi je m'attache. Car la vraie piété est patiente; elle supporte tout, elle souffre tout : *Patiens est, omnia suffert, omnia sustinet.* La vraie piété est affectueuse et compatissante; elle tourne tout à bien, et ne pense point de mal : *Benigna est, non cogitat malum.* La vraie piété n'est point ambitieuse: elle n'aspire point à de vaines prééminences, ni ne recherche point de faux honneurs : *Non est ambitiosa.* La vraie piété n'est point jalouse ni envieuse; loin de s'affliger des avantages d'autrui, elle y applaudit et s'en réjouit : *Non æmulatur*[1]. Enfin la vraie piété n'est point capricieuse, bizarre, singulière, mais simple, unie, renfermée dans son état : *Non agit perperam* (I *Cor.*, XIII, 4, 5). Or, ne sont-ce pas là les traits du pieux évêque dont je poursuis l'éloge? N'est-ce pas à ces caractères que sa piété se fit connaître?

Piété patiente, et non de ces piétés vives sur une parole, sur un geste, sur la plus légère offense qui les blesse. On croit beaucoup faire de réprimer l'éclat du ressentiment et de la vengeance; mais le cœur n'en est pas moins rempli de fiel et d'amertume. On va même quelquefois jusqu'à se persuader, parce qu'on vit avec plus de régularité que le commun des hommes, qu'on est aussi plus obligé de soutenir sa réputation par tous les moyens qui se présentent, et de ne se laisser pas attaquer impunément. Il semble que ce soit la cause de Dieu dès que c'est la nôtre. Allez à François, dévots délicats, et rougissez de ses exemples. On attente à sa vie, on emploie, pour la lui ôter, le fer, le poison, la sédition, l'assassinat, jusque dans sa propre maison; en poursuit-il les auteurs? Les défère-t-il au prince, au sénat; ou n'est-il pas le premier à celer leurs noms et à faciliter leur fuite? On l'attaque par des cabales et des intrigues de cour; on le rend suspect à son souverain d'intelligence avec la France, et suspect au roi de France d'intelligence avec un seigneur français convaincu de trahison; sa seule défense est dans sa franchise et sa candeur ordinaire. Il ne se justifie auprès de ces princes qu'en se produisant à leurs yeux, et il les convainc de son innocence en négligeant même de la prouver. On invente contre sa vertu les plus honteuses et les plus atroces calomnies, jusqu'à lui supposer de fausses lettres, remplies de termes infâmes et de sentiments sans religion. La Providence durant trois ans tint la vérité cachée, sans qu'il en parût alarmé. *Dieu sait bien*, disait-il, *ce qu'il me faut d'estime et de crédit pour son service; ce n'est pas à moi de m'en inquiéter.* Enfin l'imposture éclate, le calomniateur est frappé d'une maladie mortelle; contrit et repentant, il découvre par un aveu volontaire tout le mystère d'iniquité, et François, pour avoir possédé son âme en patience, en recueille le fruit par un surcroît de gloire devant les hommes et de mérite devant Dieu : *In patientia vestra possidebitis animas vestras.*

Piété affectueuse et compatissante, toujours affable, toujours secourable, surtout envers les pécheurs, et non de ces piétés aigres, chagrines, critiques, qui ne savent rien tolérer ni rien excuser. On empoisonne tout, on se scandalise de tout; on en juge souvent sur le pied des excès où l'on se portait soi-même, avant qu'on eût pris une certaine réforme sévère sans discernement; on ne connaît point d'autre moyen d'ouvrir les cœurs à la grâce que d'y frapper rudement, par la crainte et la terreur. O mes frères! je ne sais ce que les rigueurs outrées ont produit jusqu'à présent sur les pécheurs endurcis. Ce que je sais, c'est que jamais François ne put se résoudre à en user. Jamais il ne se repentit d'avoir tenu la porte de la miséricorde et de l'espérance ouverte aux plus obstinés, et si peut-être on lui représentait que c'était perdre le temps : *Je conviens*, répliquait-il, *que d'être trop doux et d'être trop sévère, ce sont deux extrémités à éviter ; mais si vous me condamnez, mon Dieu, que ce soit plutôt pour trop de douceur que pour une sévérité hors de mesure.*

Piété humble et dégagée de toute vue d'ambition. Ce n'est pas seulement dans le monde profane que les honneurs charment les yeux et que le désir de s'avancer ronge les cœurs. Ce ver piquant ne se glisse que trop jusque dans le sanctuaire de Jésus-Christ et dans les plus saintes prélatures. Mais quel est le prodige, d'autant plus merveilleux qu'il est plus rare? c'est celui dont je vous rappelle ici la mémoire : c'est, dis-je, un évêque si peu touché de ses droits temporels, qu'il obtient du souverain pontife un bref exprès pour renoncer à d'anciennes possessions qui lui paraissent onéreuses au peuple ou peu séantes à la gravité de l'épiscopat.

Un évêque qui, bien loin de briguer les dignités, bien loin de tenter, selon la cou-

lame, toutes les voies pour y parvenir, se les ferme lui-même lorsqu'il ne tient qu'à lui et qu'on le presse d'y entrer. De tous côtés on lui offre des abbayes, en Savoie, en France, en Italie. On entreprend de l'élever au cardinalat : Henri IV appuie ce dessein ; le pape Léon XI est résolu de l'honorer de la pourpre ; le cardinal de Gondy, premier archevêque de Paris, le demande instamment pour coadjuteur, et afin qu'il en puisse soutenir les fonctions laborieuses, on lui assigne une riche pension. Mais le saint refuse tout, et trouve toujours des raisons pour faire agréer ses refus. La pauvreté de sa première épouse est un lien plus fort pour l'attacher que l'opulence et l'éclat des plus grands siéges n'ont de pouvoir pour l'engager à lui devenir infidèle.

Piété sociable, sans acception de personne ni envie contre personne; et quand mettrez-vous, Seigneur, entre vos enfants cet esprit d'union? quand en bannirez-vous les partialités, les cabales, surtout entre ceux que vous appelez au service de vos autels? Quel obstacle au cours de vos grâces et à la conversion des âmes, que ces frivoles distinctions de nation, de condition, de profession, d'habits! comme si ces diversités qui ne sont qu'extérieures et la plupart imaginaires, ne devaient pas être effacées par le principe intérieur qui nous lie en qualité de membres d'une même Eglise, animée de l'esprit et du sang de Jésus-Christ. Malheur digne de pitié! s'écriait saint Augustin : voir des familles unies en tout et divisées par la seule religion; voir des femmes et des maris, des pères et des enfants, des frères et des sœurs d'accord entre eux sur l'habitation, sur les biens, sur tous les autres intérêts, sans pouvoir s'accorder par rapport à l'autel et sur le culte de Dieu. Tel est l'effet du schisme et de l'hérésie : *De domo, de mensa consentiunt, de Deo non consentiunt.* Mais malheur encore bien plus déplorable et tout différent! Voir des gens sages, zélés, à qui chacun a recours pour son salut, convenir ensemble du service et du culte du même Dieu, et par l'éloignement des cœurs ne pouvoir se rendre mutuellement les devoirs de l'honnêteté civile ; encore moins ceux de la charité chrétienne et même de l'humanité; se censurer, se condamner, se décréditer les uns les autres, et s'applaudir de leur animosité : l'ecclésiastique opposé au religieux, et le religieux à l'ecclésiastique; le séculier au solitaire, et le solitaire au séculier; le prêtre au prêtre, le docteur au docteur : *De Deo consentiunt, de mensa, de domo non consentiunt.*

Confondez-nous, grand saint, et tournez-vous contre nous au tribunal de Dieu, si par nos divisions et nos jalousies nous prétendons mieux remplir que vous le sacré ministère, en regardant d'un œil malin ceux qui l'exercent avec nous. Reprochez-nous ce que l'Apôtre reprochait aux Corinthiens: Ah! vous avez le cœur étroit : *Angustiamini in visceribus vestris.* Il n'y a place que pour telle et telle espèce de gens. Il faut, mes frères, que vos entrailles soient ouvertes à tous ceux qui partagent avec vous l'honneur d'appartenir au même maître. Quels exemples donnait François de cette amplitude de cœur? Il pouvait dire avec saint Paul : C'est dans mon cœur que vous n'êtes point serrés : *Non angustiamini in nobis* (II *Cor.*, VI, 12). Prêtres et religieux, communautés et particuliers fidèles à la religion, tous y étaient compris. L'affection singulière qu'il portait aux uns n'excluait point les autres de ses bienfaits selon les besoins et les occasions. Sur les questions mêmes de doctrines, agitées alors avec tant d'ardeur touchant la grâce entre deux ordres célèbres, consulté par Paul V, il lui en dissuada fortement la décision, comme dangereuse à la paix et à l'édification du troupeau, et conserva toujours son estime et sa confiance aux deux partis. Hélas! mes chers auditeurs, combien peu de temps cette piété liante et impartiale a-t-elle duré dans le monde! En reste-t-il une étincelle, et ne semble-t-il pas qu'on prenne à tâche de l'étouffer?

Enfin, piété solide, sans bizarrerie ni singularité, mais réglée selon l'état. Remarquez ce grand principe et ne l'oubliez jamais : il faut que la dévotion soit la perfection de l'état, et non qu'elle en soit la ruine et la destruction. Un désordre éclatant, c'est de confondre les conditions et de ne pas vivre chacun selon la nôtre. Il est vrai, comme pécheurs, nous avons tous besoin de pénitence, mais d'une pénitence qui convienne à notre emploi. Comme serviteurs de Dieu, nous devons tous l'honorer, mais par des exercices qui s'accommodent à notre situation et à notre caractère.

Or, fut-il un plus grand maître en cet art que François de Sales? Comme il était destiné par la Providence à la sanctification du prochain, et que l'on se sanctifie selon les divers engagements et les différentes professions, Dieu l'avait pourvu d'un talent rare pour les connaître et les discerner. L'expérience même personnelle qu'il avait eue dès sa jeunesse ne contribuait pas peu à l'éclairer et à le conduire. Les lettres humaines et divines, les armes, la jurisprudence, étaient également de son ressort : il les avait toutes cultivées avec application, et du reste les périls du monde corrompu ne lui étaient pas inconnus : il en avait fait malgré lui l'épreuve, et instruit par lui-même il savait en tirer ou en préserver les autres.

Aussi n'exigeait-il d'eux que les devoirs et les vertus de leur condition. Chargé de la réformation de plusieurs communautés par des commissions expresses du saint-siége, il se gardait bien de leur imposer des lois nouvelles et selon son sens. Il les rapprochait des fondements posés par les premiers instituteurs, et il relevait les débris de l'édifice en réparant les brèches qui s'étaient multipliées par l'injure des temps. Ce qui pouvait subsister, il le cimentait par des règlements capables d'en faire revivre l'ancien lustre, et d'y rendre reconnaissables les enfants de Benoît et de Bernard.

Le succès d'une si sage conduite dans la

réforme des monastères, n'est-ce pas ce qui porta les gens du siècle et les grands mêmes de la cour à souhaiter que la même main leur ouvrit les portes du salut ? C'est ce qu'il fit par les leçons qu'il nous a laissées : en nous donnant le modèle de la vraie piété dans sa personne, il nous en a tracé les préceptes dans ses écrits. Nous les avons sous les yeux : consultez-les, lisez-les ; lisez, dis-je, ses lettres, ses traités et en particulier l'instruction adressée sous le nom de Philotée à toute âme qui veut mener dans le monde une vie pieuse et dévote.

Ce fut Henri le Grand qui lui proposa cet important sujet. Ce prince nouvellement sorti de l'hérésie, mais engagé dans de fâcheuses habitudes et dominé par ses passions, n'avait point d'autre réplique aux exhortations continuelles de François, que la difficulté des pratiques chrétiennes au milieu des pompes du siècle et dans le tumulte des affaires. Il invita donc le prélat à travailler sur cette matière, et quels fruits de bénédiction ne produisit pas et ne produit pas encore tous les jours l'excellent ouvrage qu'il publia?

Le peuple et la cour, tous furent touchés de sa solidité et de sa simplicité, rois, reines, protestants, catholiques. De toutes parts on se l'envoyait par présent. Le roi d'Angleterre, qui le reçut de Marie de Médicis, le portait toujours sur lui, et confessait que ses ministres n'écrivaient point avec une même onction. Chaque nation en sa langue le traduisit, et François devint par là comme l'Apôtre des nations. Si le siècle où nous vivons paraît moins sensible à ses beautés naturelles et spirituelles, ce n'est pas que nous soyons plus habiles sur la dévotion : c'est que nous sommes plus critiques et plus hypocrites.

Dans cet applaudissement général, croiriez-vous, chrétiens, qu'au sein de l'Eglise il s'élevât un prédicateur assez entêté pour déclamer hautement contre un livre si utile et pour le brûler en pleine chaire ? Avec quel scandale ! je vous le laisse à penser. Mais sans qu'une telle témérité diminuât la vogue et le prix de l'ouvrage, la Providence permit cet éclat pour augmenter le mérite et la gloire de l'auteur, et pour lui fournir cette occasion d'exercer son humilité, de signaler sa patience, de faire admirer son inaltérable douceur. Au lieu de se plaindre à ceux qui pouvaient et même qui devaient lui rendre justice, il sembla qu'il approuvât leur silence par le sien, et si l'on blâma son indifférence et l'on s'étonna de sa tranquillité, il se contenta de dire qu'*il était plus surpris de n'avoir eu qu'un censeur, que de n'en avoir pas eu un plus grand nombre*. O ciel ! à combien de gens cette modération reproche-t-elle la haine implacable qu'ils couvrent sous le masque d'une feinte modestie ! Abrégeons et finissons.

Que lui restait-il ? ce que Dieu lui inspira pour perpétuer cette vraie piété dont on avait dans ses exemples un modèle si parfait, et dans ses écrits des règles si sûres : ce fut l'institution d'un ordre nouveau, d'un ordre où l'on pût former les âmes à ce genre de dévotion praticable même aux plus faibles. Il voyait partout des asiles ouverts à toutes les vertus, selon la variété des vocations. Il en voyait pour les pécheurs pénitents, il en voyait pour les amateurs de la solitude, il en voyait pour les ouvriers évangéliques, il en voyait pour ceux que le zèle applique à l'instruction des ignorants, il en voyait pour ceux que l'humilité et l'esprit de mortification réduisent à une mendicité volontaire et de choix : il n'en voyait point pour les personnes du sexe, qui dans la maturité de l'âge, dans l'état de viduité, dans l'infirmité, veulent se vouer à Dieu et vivre sous l'obéissance. Telle a donc été l'origine du saint institut qu'il établit, et parce que la rigueur des austérités convenait peu à des infirmes, son soin fut d'y suppléer par les exercices assidus de la vie intérieure, et par des observances toujours accompagnées de charité, d'affabilité, de condescendance, d'une politesse même rarement connue ailleurs.

Ce nouvel établissement n'ayant rien ni de trop austère, ni de trop doux à la nature, et de trop commode, attira bientôt tous les yeux, et par une suite naturelle, ce qui, dans les premières vues du fondateur, n'était que pour certaines âmes revenues du monde et de ses vanités, s'étendit à toutes les autres et leur devint commun. On vit la jeunesse du plus haut rang, les princesses destinées aux plus brillantes couronnes, rechercher cette retraite avec ardeur, et bénir Dieu d'en avoir obtenu l'entrée, ou regretter de n'avoir pu y être admises.

Miracle de la miséricorde du ciel sur ce dernier siècle où les vices par un déluge presque universel s'étaient répandus ! Il fallait à la piété une arche qui s'élevât au-dessus des flots et où elle fût en assurance. C'est là, mes chères sœurs, c'est dans cette arche de salut que vous êtes rassemblées, et c'est là même que vous conservez ce germe de sainteté dont les progrès parmi vous ont été déjà si abondants, et qui doit fructifier jusque dans les siècles futurs.

Il était à souhaiter pour les filles de François de Sales que Dieu prolongeât les jours d'un si digne père ; mais, Seigneur, votre providence l'avait autrement ordonné. Le temps de la récompense était venu pour lui, et après de si longs travaux vous lui prépariez le repos éternel. Le duc de Savoie l'appelle : il obéit, il part. Ce n'est pas sans avoir une connaissance anticipée de sa fin ; ce n'est pas même sans l'annoncer à ses auditeurs dans la chaire de vérité, en leur déclarant, comme saint Paul aux chrétiens de Milet, qu'il leur parlait pour la dernière fois, et qu'ils ne le verraient plus : *Amplius non videbitis faciem meam*. Que de larmes furent versées sur le saint pasteur ! *Magnus autem fletus factus est omnium* (*Act.*, XX, 25, 37). Quelles troupes le suivirent jusque sur les bords du Rhône ! Là, prêt à s'embarquer, il se prosterne contre terre, il fait sa prière, il bénit ses chers enfants, il les quitte, empor-

tant avec lui leurs cœurs et leurs soupirs.

François cependant approche du terme où la mort l'attend. Arrêté dans Lyon par la solennité de la naissance du Sauveur, il y célèbre les divins mystères; avec quel redoublement de ferveur? Dieu le sait : mais au sortir de l'autel un coup subit le frappe et lui donne bien lieu d'exercer pendant trois jours tout ce que la patience peut montrer de fermeté contre les cruelles opérations usitées en de pareils accidents, et tout ce que le plus pur amour de Dieu peut exciter de sentiments de soumission et de confiance dans un cœur toujours fidèle.

Accourez, anges de Dieu, venez au secours, ou plutôt venez au-devant d'un prédestiné qui va jouir de la béatitude céleste. Et vous, saints innocents, vous, dont les prêtres prosternés autour de son lit implorent l'assistance; vous, dis-je, en ce jour où l'Eglise renouvelle la mémoire de votre triomphe, secondez-le dans ce dernier combat, et l'aidez de votre intercession : *Sancti innocentes, orate pro eo*. C'est en effet à ces paroles de la recommandation des mourants, et au moment précis qu'on les prononce, que son âme dégagée des liens du corps quitte la terre et prend la route du ciel. Il y règne, il y prie pour nous, mes frères, et si vous doutez de son pouvoir, les prodiges énoncés dans la bulle de sa canonisation, deux morts ressuscités, un aveugle-né, trois paralytiques guéris, doivent vous en convaincre.

Levons donc la voix, chrétiens auditeurs, et supplions ce Dieu tout-puissant qui se plaît à être glorifié dans ses saints, d'opérer en nous les miracles qu'il fit alors par l'entremise de son serviteur. Nous avons encore au milieu de nous des morts à ressusciter, des aveugles à éclairer, des paralytiques à faire marcher. Ce sont tant de pécheurs en qui la foi est ou absolument éteinte, ou liée par les passions, endormie et sans action; c'est le monde entier plongé et enseveli dans le vice. Là, Seigneur, là vos yeux et votre pitié! là grand saint, votre médiation : je dis sur cette foule de misérables qui, sans être sensibles à leur perte, vont se précipiter dans l'abîme!

Ne semble-t-il pas, mes frères, que cet heureux temps arrive où Dieu veut remplir nos vœux? Nous gémissions depuis huit ans des divisions qui séparaient la Savoie et la France. Des Etats que tant de nœuds auraient dû rendre inséparables étaient mortellement ennemis. Ces montagnes et ces vallées autrefois arrosées des larmes de notre saint, après avoir porté tant de fruits de bénédiction, étaient encore menacées de stérilité et en péril de retomber sous le joug de l'hérésie. Ouvrons les yeux aux rayons qui commencent à briller; respirons à la vue de la paix que Dieu nous renvoie; elle va passer des Alpes aux Pyrénées. Une jeune princesse de ce beau sang (1) tant de fois uni à celui de France va renouer les anciennes alliances, et de tant de vastes pays ne faire, pour ainsi parler, qu'une seule et même famille.

(1) Marie-Adélaïde, mariée à M. le duc de Bourgogne, et amenée en France en 1696.

A quoi pouvons-nous attribuer cet événement inespéré, qui tient en suspens l'Europe entière, qu'au zèle immortel du saint protecteur qui ne cesse point d'intercéder au pied du trône de Dieu pour ceux dont le salut lui fut si cher lorqu'il était avec nous. Unissons-nous à lui par reconnaissance et par intérêt; mais en attendant le succès de ces heureuses dispositions, craignons d'en interrompre le cours et d'en arrêter les salutaires effets. Souvenons-nous, au milieu de tant de prospérités, du terrible avis que le Sage nous donne, savoir, que la miséricorde et la colère de Dieu s'entre-suivent de près et se succèdent souvent l'une à l'autre : *Misericordia et ira ab illo cito proximant.* Ce qui fait ce changement de la part de Dieu, c'est le changement de notre conduite. Agissons, vivons en chrétiens; nous en recevrons le centuple, et dès ce monde et en l'autre : ce que je vous souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT AUGUSTIN.

Dedi tibi cor sapiens et intelligens, in tantum ut nullus ante te similis tibi fuerit, nec post te surrecturus sit

Je vous ai donné un cœur plein de sagesse et d'intelligence; en sorte qu'il n'y a jamais eu d'homme avant vous qui vous ait égalé, et qu'il n'y en aura point après vous qui vous égale (III *Reg.*, III, 12).

Ce fut le don précieux que Dieu fit à Salomon, et ç'a été le principe de sa grandeur et de l'éclat qui depuis si longtemps demeure attaché à sa mémoire. Mais après tout l'avantage que les paroles de mon texte donnent à ce prince, en l'élevant au-dessus de tous les rois qui dans l'ancienne loi le précédèrent, et de tous ceux qui le suivirent, sans en excepter aucun, doit être pour nous le sujet d'un juste étonnement, puisqu'il est certain que plusieurs l'ont surpassé, tant en fidélité qu'en reconnaissance à l'égard du Dieu d'Israël.

Je laisse aux interprètes le soin d'éclaircir cette difficulté, et quoi qu'ils en disent, je puis bien dans la loi nouvelle appliquer ce magnifique éloge au docteur incomparable que nous honorons en cette fête, et dont j'entreprends le panégyrique. Ce n'est point précisément des éminentes qualités de son esprit que je viens vous entretenir. Je ne rapporterai point les titres glorieux que lui ont donnés les plus grands hommes de tant de siècles. Je ne vous dirai point avec saint Paulin que ce fut le dépositaire des secrets divins, et comme l'organe de l'Esprit céleste; avec Cassiodore, que ce fut le maître de toutes les sciences, le plus savant de tous les saints, comme le plus saint de tous les savants; avec bien d'autres, que ce fut le docteur des docteurs, l'oracle du peuple chrétien, une lumière brillante et une source où l'on va puiser les plus sublimes et les plus pures connaissances. Je ne vous ferai point observer que non-seulement vingt-deux papes ont déclaré ses sentiments ortho-

doxes sur les points de la religion les plus obscurs, mais que des conciles provinciaux, que des conciles nationaux, que des conciles même œcuméniques et généraux, ont consacré ses expressions par l'usage qu'ils en ont fait dans leurs décrets, et que plusieurs de ses paroles sont ainsi devenues des règles de foi.

Tout cela, sans doute, est remarquable et digne de notre admiration ; mais du reste tout cela ne regarde proprement que les excellentes prérogatives de l'esprit d'Augustin, éclairé de la grâce et saintement inspiré d'en haut. Mais c'est de son cœur que je prétends parler, de ce cœur si droit et si solidement dévoué à l'Eglise de Jésus-Christ : *Dedi tibi cor sapiens*. Voilà par où le saint docteur n'est point assez connu, et par où je veux vous le faire connaître. Nous allons donc voir dans le cœur d'Augustin trois dispositions nécessaires à tout chrétien vraiment et sincèrement catholique, c'est-à-dire, en trois mots qui partageront ce discours, un empressement vif à chercher l'Eglise et à l'embrasser, première partie; une soumission humble à suivre toutes les décisions de l'Eglise et à lui obéir, seconde partie; un zèle infatigable à défendre les intérêts de l'Eglise et à l'étendre, troisième partie. Prêtez l'oreille, mes frères, pour m'écouter; mais ouvrez encore plus vos cœurs pour profiter des leçons que va vous faire le grand modèle que je vous propose. Demandons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave*.

PREMIÈRE PARTIE.

En matière de religion et de créance, chercher la vérité c'est chercher l'Eglise. Augustin la chercha avec ardeur, cette vérité essentielle et dont la connaissance nous est si nécessaire. Mais dans cette recherche voyons quels obstacles lui suscita l'esprit de ténèbres, et en quels égarements il le précipita; les soins que Dieu prit pour le ramener, et les moyens que la divine miséricorde y employa; enfin comment par une grâce spéciale revenu à lui-même il reconnut cette vraie Eglise vers laquelle il soupirait depuis tant d'années, et avec quelle activité et quel dévouement de son cœur après l'avoir trouvée il s'y attacha. C'est tout le fond de cette première partie.

Il naquit d'un père païen, mais d'une mère chrétienne, aussi zélée pour la gloire de Jésus-Christ que le père était indifférent pour le culte de ses faux dieux. Ce fut donc sans opposition qu'elle inspira à son fils les premières impressions et le goût de la vraie foi. Le respect du saint nom de Jésus et du signe de la croix entra dans son âme en suçant le lait. Surpris d'une violente maladie durant le cours de ses études, il avait demandé le baptême, et l'avait demandé avec instance; mais le péril cessé, cette grâce lui fut différée, selon la coutume, ou plutôt selon l'illusion de ces anciens temps où la plupart se persuadaient faire honneur au baptême en le reculant, pour demeurer quelquefois jusqu'à la mort dans le simple rang de catéchumènes. Ils croyaient mourir, d'autant plus assurés de leur salut, qu'ils avaient plus tardé à se purifier de leurs iniquités, et qu'ils s'étaient réservé plus longtemps la liberté de pécher.

Que ce délai fut pernicieux au jeune Augustin! L'ennemi du genre humain ne sut que trop s'en prévaloir. Il eut par là tout le loisir de l'engager dans les excès où la molle éducation de la jeunesse africaine le portait. Les mauvais exemples, les occasions l'assujettirent bientôt à l'empire de la volupté. Dès l'âge de quinze ans il ne connut plus ni frein ni règle, et ses passions l'entraînant, il parut ne plus penser qu'à secouer le joug d'une religion qui l'obligeait à les combattre.

Quel renversement! quelle corruption du cœur et quel dérèglement de l'esprit! car le poison se communique aisément de l'un à l'autre, et ils en sont également infectés. Quelle corruption, dis-je, du cœur, qui se laisse prendre à un objet criminel et séduire par le plaisir; qui dans une longue suite d'années se livre à ses sens et s'abandonne à toutes leurs convoitises; qui, par une habitude que le temps fortifie de jour en jour, se lie si étroitement que sans un miracle de la grâce il ne peut rompre sa chaîne et se dégager.

Mais de là et en même temps quel dérèglement de l'esprit! A peine le croirait-on, si lui-même il ne nous l'avait appris. Cet homme qui, dès l'âge de dix-neuf ans, par la vivacité de ses lumières naturelles, pénétra dans tous les beaux arts et les posséda, rhétorique, dialectique, géométrie et les autres; ce vaste génie, qui, comme un autre Salomon, connut depuis le cèdre jusqu'à l'hysope; ce maître de l'éloquence qui occupa les chaires les plus célèbres, et remplit de sa réputation et de son nom Milan, Rome, Carthage; en un mot, Augustin, conduit par une curiosité présomptueuse et par une envie démesurée de savoir, s'égare dans tous les pas qu'il fait, et donne inconsidérément dans toutes les erreurs. Tout lui est bon dès la première vue, ou du moins il veut éprouver de tout; de sorte que dans un circuit perpétuel il n'est rien de ce qu'il devrait être, et est successivement tout ce qu'il ne devrait point être.

Tantôt excité par la lecture d'un livre qui lui inspire le mépris des biens caducs, et lui trace l'idée d'une sagesse au-dessus des plaisirs du corps, il conçoit le dessein de la chercher, cette sagesse, dans les livres des académiciens; mais comme ces philosophes enseignent à douter de toutes choses sans jamais affirmer rien, cette étude ne le peut satisfaire, parce qu'au lieu de guérir son mal elle le redouble, et que bien loin de fixer ses incertitudes, elle n'a point d'autres effets que de les augmenter. Tantôt, par le goût le plus bizarre, il a recours à l'astrologie, et prétend découvrir dans les astres les secrets principes des divers événements du monde; science frivole, dont il n'est pas

longtemps à se détromper, et par lui-même, et par les conseils de ses amis ; tantôt il passe à l'école de Platon; il consulte ce sage de l'antiquité, il en parcourt les ouvrages, et avec quelle surprise y trouve-t-il une morale presque toute chrétienne, et des vestiges même de l'incompréhensible mystère d'une trinité de personnes en un seul Dieu! Notions vagues, mais capables de lui dessiller peu à peu les yeux, et de lui faire entrevoir la vérité, si l'hérésie ne la lui eût cachée par de nouvelles et de plus épaisses ténèbres.

En effet, d'un piége il tombe dans un autre. C'était alors que les hérétiques manichéens faisaient plus de ravages, et qu'ils dogmatisaient avec plus d'impunité. Fauste, l'un des plus subtils du parti, s'empare d'Augustin, et malgré l'ascendant que lui donne sur ce séducteur une raison supérieure, il ne peut résister à ses manières insinuantes et à son talent de s'exprimer avec grâce. Non pas, après tout, qu'il ne condamne la vanterie et les déguisements de ces hypocrites; non pas que sous l'ombre d'une vertu austère il n'aperçoive de jour en jour leurs dissolutions et leurs impuretés; non pas qu'il reçoive leur baptême, ni qu'élevé au rang de ceux qu'ils nomment élus, il entre dans leurs mystères abominables; mais enfin, sans se rebuter de ce mélange monstrueux qu'ils font du christianisme et du judaïsme, de l'Ancien et du Nouveau Testament, il prend leurs leçons et se déclare leur disciple.

Le voilà donc plongé dans l'abîme le plus profond; le voilà dans un double libertinage et de mœurs et de créance. Est-ce sans ressource? Ah! Père des miséricordes, vous aviez l'œil ouvert sur toutes ses démarches ; vous suiviez cette brebis errante, et vous vous disposiez à la retirer de ses voies corrompues. Vous compatissiez à la douleur d'une mère affligée, qui pleurait incessamment devant vous la perte de son fils, et vous ne vouliez pas laisser périr un enfant de tant de larmes. Non, chrétiens, il ne périra point. C'est, comme saint Paul, un vase d'élection, et je m'imagine que Dieu disait intérieurement à la pieuse Monique ce que le Sauveur des hommes dit à cette veuve de l'Evangile : Arrêtez vos pleurs et consolez-vous: votre fils vivra. *Noli flere.* Il y avait un temps pour cela marqué dans la prédestination divine. Or, ce temps venu, que fait Dieu? admirons les ressorts de son adorable et aimable providence.

Augustin était esclave d'une habitude qui le tyrannisait : il gémissait dans ses fers, il en sentait toute la pesanteur; mais il les aimait et ne pouvait se résoudre à les rompre. Dieu, pour l'en détacher et l'attirer, ne se contente pas de lui faire entendre sa voix; il le poursuit, si je l'ose dire, le fouet à la main; il le trouble dans tous ses plaisirs; il y répand des torrents de fiel et d'absinthe; il ne lui accorde point de relâche : *Amarissimis aspergens offensionibus omnes illicitas jucunditates meas.* Sainte cruauté, sévérité toute paternelle et d'autant plus favorable qu'elle est plus rigoureuse : *Aderas tu, misericorditer sæviens* (*Confess.*).

Augustin voulait tout connaître, et dans cette multiplicité de connaissances, adorateur de la sagesse dont il était épris, il n'en trouvait partout que le fantôme, et nulle part la réalité : c'est-à-dire qu'il cherchait de tous côtés l'Eglise, et qu'il ne la trouvait nulle part où il la cherchait : manichéen de profession, sans l'être par persuasion; astrologue par fantaisie, académicien par inclination, platonicien par vanité, en tout cela le jouet d'une imagination volage et sans arrêt. Dieu le permet, il le laisse ainsi s'évanouir dans ses pensées, afin qu'ennuyé de tant d'irrésolutions et de perplexités, il soit plus en état de se déterminer et d'atteindre au point où il doit s'en tenir.

Augustin, dans ses désordres mêmes et dans ses égarements, avait toujours conservé un germe de foi. Il était toujours chrétien comme malgré lui. Ces grandes idées d'une mort criminelle et malheureuse, d'un jugement dernier, d'un souverain Etre qui préside au gouvernement du monde, de l'immortalité de l'âme, ne s'étaient jamais effacées de son souvenir. Elles y étaient enveloppées de nuages, d'opinions, qui les obscurcissaient; mais quoi qu'il fît pour les éloigner, elles y restaient toujours, elles l'agitaient et l'effrayaient : *Metus mortis*, ce sont ses paroles, *et futuri judicii, per varias quidem opiniones, nunquam tamen de pectore meo recessit* (*Ibid.*). Dieu se sert de ces utiles frayeurs : il lui retrace plus vivement que jamais ces terribles images; ce ne sont dans son cœur que remords qui le piquent, qui le déchirent; c'est une guerre qu'il ne peut soutenir.

Abrégeons, mes frères; vous savez quels furent les combats d'Augustin pour se défendre des poursuites de Dieu, qui toujours à ses côtés ne cessait pas un moment de le solliciter et de le presser, et vous savez quels furent les combats de Dieu pour vaincre les résistances d'Augustin et pour le gagner à son Eglise comme une des plus riches conquêtes. Vous savez quelles difficultés de la part d'Augustin, quels prétextes et quels délais retardèrent cette œuvre du Seigneur et de sa grâce. Vous savez sous quelle figure la vertu même s'offrit à lui, et quels reproches elle lui fit pour l'exciter, quels exemples lui passèrent devant les yeux pour l'encourager, de quelle onction, mais en même temps de quelle force Dieu remplit les prédications de saint Ambroise pour le toucher; comment enfin un seul texte de l'Ecriture acheva l'ouvrage, fléchit cette âme rebelle, en amollit la dureté, dissipa les ombres qui l'aveuglaient, brisa ses liens, éclaircit ses doutes, calma toutes ses inquiétudes, et y rétablit avec la lumière la règle et la paix. Quel coup de la droite du Très-Haut! Dans un instant Augustin est un homme nouveau. Quel retour! Il est parfait et aussi durable que sincère et véritable.

Loin ces âmes doubles qui dissimulent

avec Dieu, et lui donnent les dehors sans lui donner le cœur. Loin ces âmes timides qui ne reviennent à Dieu qu'en secret après l'avoir quitté avec scandale. Loin ces âmes mercenaires qui pour être à Dieu ne veulent rien risquer des avantages temporels. Loin ces âmes inconstantes qui commencent et demeurent en chemin, qui sont à Dieu aujourd'hui et demain au monde, qui, comme de faibles roseaux, tournent à tout vent. Augustin dans sa pénitence n'est rien de tout cela. Il se reconnaît de bonne foi. Il veut que sa conversion éclate, non par un esprit d'ostentation, mais pour l'exemple et l'édification. Il veut même que cet éclat soit une barrière qui le retienne, et une raison de ne reculer jamais et de ne se point démentir. A quelques honneurs que son crédit pût l'élever, surtout dans un temps où l'art de bien dire et sa profession de rhéteur était la route assez ordinaire des dignités, il renonce à toutes ces vues intéressées. Plus d'école ni de disciples, plus d'exercices publics, plus rien qui flatte son orgueil ni qui pique son ambition. Vains orateurs, philosophes pleins de vous-mêmes et de vos prétendues découvertes, livres profanes, vous avez occupé et séduit sa jeunesse : il n'a plus désormais que du dégoût et du mépris pour vous. Il va creuser dans les pures sources des livres divins ; il va se nourrir de cette pâture céleste, et purger son cœur de vos mortelles impressions.

Déjà il fait des sacrés cantiques du prophète royal son plus commun entretien. Il en est tellement pénétré qu'il voudrait, dit-il, s'il était possible, les chanter à tout l'univers : *Accendebar eos recitare, si possem, toto orbe terrarum* (*Aug.*, *Confess.*). Il y voit, à ce qu'il lui semble, la conviction de toutes les erreurs ; il y voit de quoi convertir le monde entier, et il déplore avec autant de compassion que d'indignation l'aveuglement de ceux qui ne savent pas employer de si utiles médicaments à la guérison de leurs blessures : *Indignabar et miserebar quod illa medicamenta nescirent* (*Ibid*).

Ce fut, mes frères, en de si heureuses dispositions qu'Augustin reçut le baptême. Digne enfant de l'Eglise après l'avoir si longtemps oubliée, négligée, méconnue, avec quels transports de joie se jeta-t-il dans ses bras, et entra-t-il dans le sein de cette mère des fidèles ! Grâces immortelles vous soient rendues, Seigneur, il est arrivé au port, et de combien de naufrages l'avez-vous sauvé! C'est là, mes chers auditeurs, que le ciel l'attendait, mais ce n'est pas là qu'il en devait rester : Dieu tout à coup fit de Saul persécuteur du nom chrétien un prédicateur de l'Evangile et un apôtre, et pour unir plus étroitement Augustin à l'Eglise de Jésus-Christ, dans l'espace de quelques années il en fera un ministre des autels et un pasteur des âmes.

A en croire ce fervent prosélyte et ce pénitent, il devrait être exclu pour jamais du sacerdoce, et beaucoup plus encore devrait-il l'être de la dignité pastorale. Tels sont ses sentiments, conformes à ceux de l'Apôtre des gentils qui se traitait d'avorton, *Tanquam abortivo* (*I Cor.*, XV, 8), de blasphémateur, *qui prius blasphemus fui* (*I Tim.*, I, 13), et qui hautement se disait indigne de l'apostolat, *qui non sum dignus vocari apostolus* (*I Cor.*, I, 9) ; pourquoi ? parce qu'il avait persécuté l'Eglise de Dieu, *quoniam persecutus sum Ecclesiam Dei* (*Ibid.*). Augustin ne l'a pas persécutée le feu et le fer à la main, mais il se souvient combien il l'a déshonorée par une vie licencieuse, et combien il s'est éloigné d'elle par des doctrines erronées.

Dieu néanmoins l'appelle : là où le péché a été abondant, la grâce est surabondante. La volonté du Seigneur y est expresse ; et par où lui est-elle annoncée? par la voix du peuple. Valère, ce saint évêque d'Hippone, a besoin de secours ; il lui faut un prêtre habile et vigilant qui le seconde. D'un premier mouvement tous les yeux se tournent vers Augustin. Nul n'hésite sur le choix, et par une espèce de violence il est forcé de se rendre. Cependant tous les desseins de Dieu ne sont pas encore accomplis sur lui : d'un degré il monte bientôt à un autre. Valère, accablé d'infirmités, semblait n'attendre pour mourir que la consolation de substituer Augustin en sa place. Ce fut le couronnement des mérites du vertueux prélat, et le commencement des immenses travaux du nouvel évêque.

Je dis, mes frères, de ses travaux immenses ; car à Dieu ne plaise qu'Augustin acceptât autrement l'épiscopat que pour y travailler et pour servir l'Eglise ! Ce n'est point pour jouir des honneurs du caractère, et pour abandonner le soin du troupeau ; ce n'est point pour percevoir d'amples revenus et pour fournir à toutes les douceurs d'une vie oisive et commode ; ce n'est point pour se donner en spectacle et pour étaler dans le train, dans l'équipage, une vaine pompe ; ce n'est point pour appesantir le joug aux fidèles et pour exercer un empire dominant. Mais, selon la parole de saint Paul, c'est pour s'acquitter d'un ministère pénible et laborieux, et pour en porter toute la charge : *Bonum opus desiderat* (*I Tim.*, III, 1) ; c'est, dis-je, pour instruire, pour exhorter, pour reprendre, pour extirper les vices et pour inspirer la piété.

On ne fut pas longtemps sans en voir les fruits. Que d'abus il corrigea ! que d'ignorants il enseigna ! que de pécheurs il réforma ! que d'âmes tièdes il ranima ! et que de justes il perfectionna ! Il n'y épargna ni veilles, ni assiduités, ni prières, ni avertissements, ni discours familiers, ni sermons pathétiques et touchants ; et s'il avait renoncé à cette éloquence mondaine où jadis il excellait, il eut recours à cette éloquence évangélique dont il ne sut pas moins user dans la dispensation des vérités du salut.

Que dis-je, chrétiens ? il n'y épargne pas même sa réputation : parce qu'il croit s'insinuer plus aisément dans les cœurs, et s'attirer ainsi de la part des âmes égarées plus de confiance, il ne rougit point de publier

lui-même ses propres égarements. Il lui importe peu, comme au grand Apôtre, ce qu'on pensera de lui, et que ce soit, ou par une mauvaise ou par une bonne renommée : *Per infamiam et bonam famam* (II *Cor.*, VI, 8), pourvu qu'il contribue en quelque sorte que ce puisse être à l'avancement de ses frères et à leur instruction. Qui n'a pas lu ses Confessions, cet ouvrage si connu, où par un excès de sincérité il révèle à son siècle et à tous les siècles futurs ses faiblesses passées ? A qui les confesse-t-il ? Ce n'est pas à vous, dit-il, ô mon Dieu ! vous savez tout ; mais c'est en votre présence à tout ce qu'il y a et qu'il y aura d'hommes sur la terre qui pourraient ignorer ma vie et m'estimer autre que je ne suis : *Cui narro hæc? Neque enim tibi, Deus meus, sed apud te narro generi humano* (*Aug.*, *Confess.*). C'était même un de ses ouvrages qu'il affectait le plus de répandre. Regardez-moi dans ce livre, écrivait-il à un seigneur. Considérez ce que j'étais par moi-même, et s'il y a dans ma conduite quelque changement, priez Dieu qu'il ne permette pas que je détruise ce qu'il a commencé d'opérer en moi.

Où êtes-vous, chrétiens lâches et pusillanimes? vous qui dans le tribunal de la pénitence craignez tant de confier à l'oreille d'un seul homme ce que vous n'avez pas craint de commettre aux yeux de Dieu. Un saint évêque, sans égard à toutes les considérations humaines, fait un aveu général de ses infidélités et de tous les déréglements où l'a emporté une des plus honteuses passions. Il veut par là donner à tous les pécheurs un droit personnel sur son indulgence et sa charité. Mais du reste plus il prétend se ravaler par un si étrange abaissement, plus il y trouve de gloire ; et que vous êtes trompés, mondains, quand par une fausse gloire vous voulez cacher au monde votre retour à Dieu, et que vous refusez de paraître convertis lorsqu'en secret vous vous flattez de l'être ! Vous avez vu quel fut l'empressement d'Augustin à chercher la vraie Eglise et à l'embrasser ; apprenez maintenant quelle fut sa soumission à suivre les décisions de l'Eglise et à lui obéir : c'est la seconde partie

SECONDE PARTIE.

L'outrage le plus injurieux dont les païens, Celse, Porphyre, Julien l'Apostat, tâchaient de flétrir le christianisme, c'était de lui reprocher l'ignorance de ses docteurs. Saint Jérôme entreprit de repousser cette injure par un catalogue des premiers auteurs chrétiens qui s'étaient le plus distingués. Mais quand l'avantage du nombre eût alors été pour les païens, j'ose dire qu'Augustin seul eût dû l'emporter sur eux par l'élévation, l'étendue et la subtilité de son génie. Car telle est son autorité, que par un ancien et profane abus, ceux mêmes qui jusqu'à présent depuis ce saint docteur ont erré et qui errent encore dans la foi, se sont appuyés de son nom et vantés d'être ses disciples.

Disciples de saint Augustin ! ah ! mes chers frères, quels disciples ! Il ne suffit pas pour cela d'être savant comme lui, il faudrait être soumis comme lui. La science enfle, dit saint Paul : se croire savant, ce n'est rien, c'est même un grand mal, si l'on ne connaît en même temps comment il faut l'être : je veux dire qu'il faut l'être avec une humble soumission à l'Eglise, puisqu'elle est notre mère et que nous sommes ses enfants : *Si quis se existimat aliquid scire, nondum cognovit quemadmodum oporteat eum scire* (I *Cor.*, VIII, 2).

Augustin eut-il son pareil dans cette dépendance et cette humilité ? En voici trois devoirs dont il ne s'écarta jamais : l'un, une défiance modeste de ses propres opinions : l'autre, une obéissance filiale aux décrets de l'Eglise ; le dernier, une candeur et une simplicité merveilleuse à reconnaître et à rétracter ses erreurs. Remarquez ceci, s'il vous plaît : défiance modeste de ses propres opinions, que j'oppose à la présomption de l'hérésie ; obéissance filiale aux décrets de l'Eglise, que j'oppose à l'indocilité de l'hérésie ; simplicité et candeur à reconnaître et à rétracter ses erreurs, que j'oppose à l'opiniâtreté de l'hérésie. Voilà ce que vous n'avez peut-être jamais bien compris, et ce qu'on ne peut trop bien comprendre.

Il n'était pas étonnant qu'Augustin, récemment établi dans le gouvernement de son Eglise, ne comptât encore pas assez sur ses lumières pour répondre sans hésiter aux questions qu'on lui proposait. Simplicien, successeur de saint Ambroise sur le siége de Milan, lui demanda l'éclaircissement de quelques difficultés : comment lui répondit-il? comme à son père ; persuadé, lui dit-il, que vous ne vous adressez à moi que pour connaître mon progrès dans l'étude des livres sacrés, et non pas pour rien apprendre. Il le prie en même temps de remarquer ses défauts, l'assurant que sa censure lui fera d'autant plus de plaisir, qu'elle sera plus exacte et plus sévère. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'après trente années d'épiscopat, écrivant à un jeune évêque, il lui témoigne, tout vieux qu'il est, être disposé à recevoir ses enseignements et ses avis. *Ego senex a juvene paratus sum doceri* (*Ad Aurelium episc.*, *epist.* 250). Voici quelque chose de plus digne encore de notre admiration : c'est que s'agissant de satisfaire à la piété, non d'un prélat, mais d'une simple fille de son diocèse, qui le consultait sur quelques articles, il l'avertit de ne le pas regarder comme un docteur consommé, mais comme un homme qui cherche à s'instruire lui-même avec ceux qu'il instruit. Il lui promet de répondre à ses questions, s'il le peut, sinon qu'ils n'auront l'un et l'autre qu'à demander à Dieu les connaissances qui leur manquent.

A quel âge se crut-il donc assez sûr de ses pensées pour n'avoir plus sujet de s'en défier? Peu de temps même avant sa mort, consulté sur divers points par un des premiers officiers de l'empereur, il lui dit qu'il voudrait savoir auparavant ce qu'en pensent de plus habiles, et qu'il aime toujours mieux qu'on l'enseigne que d'enseigner personne

Magis amo doceri quam docere (*Ad Dulcitium quæst.* 3). Ce n'étaient point là seulement des paroles ni de vains témoignages d'une modestie feinte. Orose, si connu par son Histoire du monde, vient exprès d'Espagne en Afrique pour conférer avec lui sur différentes matières : le saint lui avoue ingénument qu'il les ignore, et de là, conclut-il, commencez à me mépriser, vous qui m'estimez un grand homme, et ne mesurez pas ce que je suis au récit qu'on vous en a pu faire.

Est-ce là le langage de l'hérésie et de ses auteurs ou de ses fauteurs ? Comment parlent-ils? Avec quelle assurance, disons plutôt avec quelle audace s'expliquent-ils? Seuls dépositaires des trésors de la science, selon leurs chimériques idées, ils ne doutent de rien et n'hésitent sur rien. Dès là que vous ne donnez pas dans leur sens où ils abondent, vous n'avez ni intelligence ni pénétration. Eussiez-vous à produire contre eux les démonstrations les plus sensibles, ce ne sont, à les entendre, que de faibles batteries qu'ils ont tout d'un coup renversées. Mais au contraire soyez de la secte, favorisez les, vous êtes dès lors un homme rare, un esprit sublime, un héros de la vérité. Tout ce qui est marqué de leur sceau est parfait, et tout ce qui sort de leurs mains est un chef-d'œuvre. Le comble de la présomption et, si la gravité du sujet le permettait, ce qui serait risible, c'est que des femmes s'érigent en docteurs, que des personnes du sexe, assises, non pas sur la chaire de Moïse, mais nonchalamment dans un cercle de flatteurs qui leur applaudissent, s'émancipent à dogmatiser, et qu'elles entreprennent de développer des mystères que saint Paul n'envisageait qu'en tremblant et en s'écriant : O profondeur ! *O altitudo* (*Rom.*, XI, 33) ! Elles citent saint Augustin, à la bonne heure ! mais qu'elles apprennent aussi sur quoi saint Augustin s'appuyait pour décider, et qu'elles imitent son humble soumission aux décrets de l'Eglise.

Car outre que ce saint docteur se défia toujours de ses propres opinions, il ne décida jamais que dépendamment de l'Eglise et de son chef visible. Il est vrai que Pélage et Célestius avaient été condamnés en Afrique par deux conciles ; mais ces deux conciles particuliers avaient envoyé leur jugement au pape Innocent Ier, pour le rendre authentique et commun par l'autorité du siége apostolique. La décision d'Innocent revint bientôt toute conforme au désir des évêques africains, et ce fut alors qu'Augustin déploya contre l'erreur toute la force et tout le feu de son éloquence. On l'entendit prêcher non-seulement à Carthage, mais partout ailleurs, et prononcer ces paroles si fameuses, et depuis si odieuses à tous les sectaires : « Rome a parlé, les décrets en sont venus, la cause est finie, plaise à Dieu que l'erreur finisse de même ! *Rescripta venerunt ; causa finita est : utinam aliquando finiatur error !* »

Plaise à Dieu ! disait le saint évêque, *Utinam !* Il connaissait trop le génie et le caractère de l'hérésie, pour la croire disposée à la soumission dès le premier éclat de la foudre lancée sur elle. Elle se promet toujours d'éluder les coups qu'on lui porte. Combien de temps les pélagiens conservèrent-ils cette espérance? Ici, mes frères, nouvelle attention : tout ce que je vais dire est précis et sur la foi des écrivains incontestablement reçus dans les deux partis. Jusqu'où les pélagiens poussèrent-ils leur révolte ? à des efforts jusque-là inouïs. Ce qu'ils n'avaient pu sous le pape Innocent, ils le tentèrent auprès de son successeur Zozime. Ils y trouvèrent des facilités et des patrons ; et, par un détail infini de professions de foi ambiguës, d'écrits captieux, de fourberies de toute espèce, ils s'imaginèrent s'être pleinement justifiés dans son esprit, et l'avoir même attiré dans les intérêts de leur cabale. L'apparence y était, quand Dieu, toujours surveillant à la sûreté et à l'unité de la foi, mit dans le cœur du pape et de l'empereur tout ce qu'il fallait pour maintenir la paix dans son Eglise, et pour dissiper les projets de ceux qui lui résistaient.

Providence adorable du Seigneur ! Les deux puissances concourent, celle de Zozime et celle d'Honorius, à réprimer les factieux : comment ? par la signature d'une formule prescrite à tous les prélats. Tous s'y soumettent, tous signent, hors un petit nombre. Qu'arrive-t-il? Ce qu'on n'avait point encore vu et ce qu'on n'eût jamais dû voir. Dix-huit réfractaires condamnés par divers conciles nationaux, par deux souverains pontifes, osent en appeler, à qui? au concile général, dernière ressource d'une cause désespérée. Quel égard a-t on à cet appel frivole et inconnu dans tous les siècles précédents? Les rebelles sont déposés de leurs siéges et dégradés dans un concile où Zozime préside; et ces évêques ainsi déposés, par une loi expresse du prince sont bannis de toute l'Italie, qu'ils infectaient de leurs dogmes contagieux.

Furent-ils atterés du coup? Il s'en faut bien. Ils en prirent occasion d'insulter aux orthodoxes. Ils leur reprochèrent que le refus d'un concile universel était une preuve qu'ils reconnaissaient leur faiblesse, et qu'ils craignaient d'être jugés par le monde chrétien. Reproche le plus audacieux et le plus intolérable.

Que répliquait Augustin? Il leur faisait le dénombrement des synodes où leur cause avait été examinée et anathématisée. Il leur ouvrait les annales de l'Eglise. Il leur montrait durant plus de trois cents ans, jusqu'au concile de Nicée, la proscription de toutes les hérésies sans concile général ; et leur insultant à son tour, mais avec une tout autre raison, ils se sentent, disait-il, incapables par leur savoir de corrompre la foi de l'Eglise, ils veulent du moins avoir le plaisir de la troubler par leur indocilité. Quoi qu'il en soit, il n'y a plus rien à revoir. L'affaire est terminée. *Causa finita est.*

Il croyait donc que sur tout ce qui appartient à la foi la décision du pontife romain uni au corps des pasteurs était irréfragable;

et voilà d'abord en quoi tout fidèle doit être disciple de saint Augustin, car voilà la base et le fondement de son école. Sans cela réclamer les conciles généraux, en prescrire les conditions; insister sur la nécessité absolue de la liberté et de l'uniformité des suffrages; traiter de nul et rejeter quelque autre jugement que ce soit, fût-il soutenu du concours de tous les évêques du monde, à moins qu'ils ne se trouvent assemblés dans un même lieu, n'est-ce pas expressément, formellement, évidemment contredire ce saint docteur de la grâce? N'est-ce pas se contredire soi-même en faisant profession de le suivre, et l'abandonnant dans un point si essentiel? Oui, mes frères, si essentiel, puisque autrement on ne peut maintenir la paix de l'Eglise, étouffer les schismes dès leur naissance, y apporter un remède prompt et efficace, ni empêcher que le feu ne se répande, et que le temps ne fortifie l'embrasement avant qu'on ait pu l'éteindre. Mais c'est justement ce que se propose l'hérésie. Elle prétend avoir par là le loisir de croître, de prendre des forces, et de faire impunément ses ravages, jusqu'à ce qu'elle soit en état de secouer tout à fait le joug et de tenir contre les conciles mêmes. Ainsi Augustin l'avait-il compris, et de cette humilité qui le rendit si soumis à l'Eglise et à ses décrets vint enfin cette candeur admirable et cette simplicité qui lui firent rétracter publiquement tout ce qu'il reconnut de défectueux dans ses ouvrages.

Avant lui jamais savant s'abaissa-t-il de là sorte et avec la même ingénuité? On a tant de peine à convenir qu'on s'est trompé; tant de peine à l'entendre dire et à s'en voir atteint et convaincu. On cherche tant de détours pour donner à ses opinions un sens tolérable, ou du moins à ses intentions! Tous ces soins que les plus modestes croient devoir à la défense de leur doctrine et de leur honneur, Augustin croit les devoir à la censure de toutes ses œuvres. Il érige au dedans de lui-même un tribunal; contre qui? contre lui-même. Il cite à ce tribunal tout ce qu'il a écrit depuis quarante ans. Chaque livre y comparaît en son rang et en son ordre. Il en examine les sentiments, le style, les expressions, avec une sévérité inflexible et la plus scrupuleuse; il ne passe rien.

Il ne se contente pas d'acquiescer aux avis de ses amis ou de ses censeurs. Il ne lui suffit pas d'attendre sa condamnation, et d'être prêt à y souscrire. Il la prévient, et il est le premier à se condamner. Il avoue qu'il a parlé, tantôt trop hardiment, *audacius*, tantôt inconsidérément, *minus circumspecte;* tantôt par ignorance, *ignoravi, nescivi;* tantôt avec absurdité, *inepta est et insulsa;* que ce qu'il a dit n'est pas vrai, *quod dixi non est verum;* et que s'il faut l'imiter, ce ne doit pas être dans ses erreurs, mais dans son désaveu : *Non imitentur errantem, sed in melius proficientem.*

Après cet effort héroïque, sera-t-on surpris que Dieu qui résiste aux superbes, et qui donne sa grâce aux humbles, l'ait comblé de ses bénédictions, et qu'il l'ait élevé si haut entre les docteurs et entre les saints? Quiconque refusera de descendre comme lui, et sera tellement adorateur de ses pensées, qu'il ne sache pas les corriger ni les déposer, lorsque la raison et la religion l'y obligent, doit craindre au contraire que Dieu ne confonde sa fausse sagesse en le livrant à lui-même et à son entêtement opiniâtre. Fût-il entre les savants aussi éclairé que les Origène et les Tertullien, entre les prélats aussi édifiant par la pureté des mœurs qu'un Nestorius, ou aussi recommandable par la noblesse du sang qu'un Photius, entre tous les hommes de la terre aussi brillant que le premier ange entre les astres du ciel, on pourra toujours lui appliquer cette menace d'Isaïe : Malgré la splendeur qui t'environne, tu seras détaché du firmament, et jeté dans l'abîme de ténèbres, parce que tu n'as pas voulu obéir et te soumettre : *Verumtamen ad infernum detraheris in profundum laci* (*Isai.*, XIV, 15).

Aveugle obstination, combien de maux as-tu causés dans l'Eglise de Dieu! combien d'esprits as-tu fascinés! combien de cœurs as-tu endurcis! Des hommes nés avec d'excellentes qualités, et capables d'être dans la maison du Seigneur de fermes colonnes pour la soutenir, en ont ébranlé les plus solides fondements. Il a fallu les proscrire de la société des fidèles, et les retrancher comme des membres gangrenés, pourquoi? parce qu'après s'être une fois avancés témérairement, nulle considération n'a pu les résoudre à revenir et à se dédire. Un pas en arrière les eût remis dans la bonne voie; mais ce pas leur eût trop coûté, et plutôt que de le faire ils sont devenus des anathèmes. Finissons par le zèle de saint Augustin à défendre l'Eglise et à l'étendre : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Le zèle est tellement la vertu de ceux que Dieu a préposés au gouvernement des âmes, que le prophète Zacharie traitait d'idole tout pasteur sans zèle pour son troupeau (*Zachar.*, XI, 13). Ce zèle du vrai pasteur a pour objet tous les devoirs que Dieu prescrit à Jérémie, non-seulement d'arracher et de détruire, mais encore de bâtir et de planter : c'est-à-dire, non-seulement de combattre le mensonge, l'erreur, le vice, l'impiété; mais d'établir la vérité, la religion, la vertu : *Ut evellas, et destruas, et ædifices, et plantes* (*Jerem.*, I, 10). Nul de ces devoirs n'échappa au zèle d'Augustin pour l'Eglise. Zèle toujours soutenu de trois qualités, d'une patience infatigable, d'un désintéressement parfait, d'une charité sans bornes. Autant de leçons pour tous les hommes apostoliques, en quelque degré et en quelque rang que ce soit.

Patience infatigable, soit dans l'étendue, soit dans l'âpreté du travail. S'il n'y eût eu dans le champ du Seigneur que de l'ivraie à déraciner, peut-être eût-il été à propos d'attendre le temps de la moisson pour la sé-

parer du bon grain. Mais le champ étant hérissé d'épines et de plantes venimeuses, rempli de reptiles et de vipères, qui rongeaient le sein de l'Afrique, aussi fertile en hérésies qu'elle l'avait toujours été en monstres et en serpents, Augustin se crut envoyé pour l'en purger : *Ut evellas et destruas.*

C'est dans ce dessein qu'avec la même confiance que le prophète, il se présente seul contre une multitude d'ennemis. Outre les païens et les ariens, qui, tout humiliés qu'ils étaient, n'avaient rien perdu de leur ancien fiel, il a à combattre les manichéens et leurs abominations, les donatistes et leur endurcissement, les circoncellions et leur désespoir, les priscillianistes et leurs imaginations, les célicoles et leurs superstitions, les pélagiens plus redoutables que les autres par leurs subtilités, leur hypocrisie, leur arrogance et leur malignité.

Ce n'est pas seulement par de secrètes conférences qu'il tâche de les ramener, par des discours publics, par des disputes réglées devant des arbitres; mais par des écrits médités, par des volumes exprès et remplis d'une profonde érudition. Toujours obligé d'écrire en même temps sur divers sujets, par la continuelle interruption que lui causent les affaires imprévues, toujours néanmoins écrivant avec la même présence d'esprit et le même feu, sa patience est à l'épreuve de toute l'étendue du travail.

Est-elle moins à l'épreuve des mauvais traitements ? Vous en jugerez. Rien jamais approcha-t-il de la cruauté des donatistes, surtout de ceux qui prirent le nom de circoncellions, parce qu'ils rôdaient autour des bourgades et des maisons pour y exercer leurs massacres. On aurait peine à s'imaginer quel motif les conduisait ; et que peut-on se figurer de plus bizarre et de plus barbare? Ils voulaient forcer les catholiques à les massacrer eux-mêmes ; et s'ils se voyaient en péril de tomber dans leurs mains, ils se plongeaient le poignard dans le sein, ils se jetaient dans les flammes, ils se précipitaient du haut des rochers. L'excès de leur aveuglement dans ces excès de fureur, c'est que, nous imputant la mort qu'ils se donnaient malgré nous, ils prétendaient par là à la gloire du martyre, et s'estimaient plus chrétiens que nous quand même, contre le précepte et l'exemple de Jésus-Christ mort sur la croix et pardonnant à ses ennemis, ils mouraient la haine, la vengeance et la rage dans le cœur. Ils allaient encore plus avant : leurs évêques menaçaient nos évêques de les brûler, et de brûler avec eux leurs diocésains, de renverser leurs autels et leurs églises plutôt que de communiquer avec nous en unité de baptême et de sacrements.

Cruels envers eux-mêmes, quels devaient-ils être à l'égard des orthodoxes, et en particulier à l'égard d'Augustin ? sans une protection continuelle du ciel, il risquait tous les jours sa vie. Dans une rencontre Possidius son disciple est attaqué par ces désespérés, foulé aux pieds, chargé de coups, presque brûlé vif. Un évêque officiant dans son église y est assailli avec une telle violence, que l'autel est brisé, l'évêque accablé sous les débris, couvert de blessures, et laissé pour mort entre les bras de son peuple accouru au secours. Combien de fois notre saint fut-il exposé aux mêmes dangers ; d'autant plus qu'il pensait moins à les éviter ? mais Dieu y pensait pour lui, et réservait encore à sa patience bien d'autres exercices.

Une épreuve aussi rude que les mauvais traitements, ce furent les affronts et les outrages. Quels reproches ne lui firent pas les hérétiques des désordres de sa jeunesse? quelles satires ne répandirent-ils pas contre lui ? Mais de tous ceux qui cherchèrent à le noircir, qui le déchira avec plus d'emportement que le donatiste Pétilien ? Ecoutez sa défense. Il convient qu'il a mené un certain temps une vie très-déréglée ; mais il ajoute que plus on exagère ses fautes, plus il bénit le médecin qui lui a fait la grâce de le guérir, et qu'il n'est point assez ingrat envers la miséricorde de Dieu pour trouver étrange qu'on le couvre de confusion. Ce qu'il répond nommément et par écrit à Pétilien, il ne craint point de le déclarer hautement et de bouche dans une nombreuse assemblée : On me reproche mes péchés et mes scandales passés, il y a beaucoup à travailler dans moi pour les expier, je le confesse et j'en gémis ; mais celui devant qui je gémis est le seul qui sache quels nous sommes. Il ne s'agit point entre le donatiste et moi de savoir qui nous sommes dans nos personnes, mais quelle est notre religion. Mon bonheur c'est d'être catholique. On dit que je suis un méchant, j'aurais bien d'autres choses à dire contre moi ; mais qui suis-je, moi? suis-je l'Eglise ? Allons au fond de la cause. Il est question de décider entre nous lequel des deux partis est dans la voie du salut, ou dans la voie de perdition. S'expliquer ainsi, n'est-ce pas, mes chers auditeurs, une modération toute chrétienne? n'est-ce pas, selon l'expression de l'Evangile, posséder son âme dans la patience !

Mais ce n'est pas tout, et voici peut-être pour la patience d'Augustin l'épreuve la plus difficile à supporter. Ce sont les contretemps qui le traversèrent dans ses plus importantes entreprises. A quel point alors faut-il être maître de son cœur, et de quelle constance faut-il s'armer pour ne se rebuter pas, et ne pas abandonner tous les projets qu'on a formés ?

Représentez-vous un homme établi de Dieu pour rappeler parmi le peuple chrétien la vérité et la piété bannies par l'inondation des hérétiques et des infidèles. Alaric, Attila, Genséric, ces fléaux de Dieu, désolaient tout sans obstacle et sans aucune barrière qui les arrêtât. Une seule au moins eût pu retenir l'hérésie, c'était l'autorité des princes. Mais cette autorité, où en était-elle elle-même? En quelle faiblesse était-elle tombée et en quel mépris? Ils abolissaient précipitam-

ment des lois qu'ils avaient portées le plus justement. Un changement perpétuel de ministres, de généraux, de favoris, les uns sans mérite, et les autres perfides et sans bonne foi, donnait lieu à toutes les vicissitudes qui bouleversaient l'Orient et l'Occident. Arcadius et Honorius, fils de Théodose le Grand, régnèrent ainsi près de trente ans ; et Théodose le jeune, leur successeur, trouva l'empire agité de trop de tempêtes pour le pouvoir pacifier.

Ce fut aux révolutions de ces temps déplorables qu'Augustin se vit en butte ; et pour ne se pas déconcerter, il eut besoin de tout son courage et de toute sa fermeté. Tantôt on dépouillait de leurs charges les hérétiques et les païens ; on les chassait de leurs temples, on confisquait leurs biens : on les emprisonnait, on les menaçait des derniers supplices ; et tantôt on les remettait en honneur, on les rétablissait dans leurs droits, on les comblait de grâces et de nouveaux priviléges ; jusque-là que les magistrats qui s'étaient hâtés d'agir selon la rigueur des lois, étaient quelquefois punis eux-mêmes de mort, comme criminels d'Etat. Rien donc de fixe ni de certain sur quoi l'on pût compter ; et de là point de mesures qui ne fussent rompues, ni d'affaire qui réussît. Mais un zèle patient s'accommode à tout, si c'est encore, comme celui d'Augustin, un zèle désintéressé.

Il n'y a point de vrai zèle partout où se glisse l'intérêt. Or à quel intérêt tenait Augustin, ou à quel intérêt n'était-il pas prêt à renoncer, pour réparer la robe de l'Eglise depuis si longtemps déchirée, et par tant d'endroits ? Etait-il attaché aux droits de sa dignité? il s'offrait d'en quitter tous les honneurs, de les partager avec les évêques donatistes dans toutes les villes où ils étaient établis ; ou de les leur céder absolument, pourvu qu'ils rentrassent dans l'ancienne communion. Bien plus, il y fit consentir avec lui et par écrit trois cents évêques orthodoxes. Bien plus, il publia l'écrit et la signature, en les faisant afficher. Bien plus, pour en accélérer l'effet, et pour abréger les procédures, il proposa d'en faire tous les frais, de recueillir à ses dépens tous les actes ecclésiastiques et civils qui s'étaient passés depuis la naissance de la division, c'est-à-dire depuis plus de six vingts ans ; il se chargea de les produire tous, tels qu'ils étaient et dans la meilleure forme. Etait-ce là soutenir les droits de l'épiscopat ? Non, mes frères, non, mais les droits de l'Eglise même, hors de laquelle et sans laquelle l'épiscopat n'est rien. C'était, si vous voulez, en négliger les honneurs, mais en conserver le mérite, et multiplier les évêques, pour en rétablir l'unité.

Courons à la fin : plus nous avançons, plus elle fuit devant nous. Troisième qualité du zèle de saint Augustin : zèle charitable et compatissant. A cela je prévois, chrétiens, qu'on va opposer les sentiments de ce Père sur l'utilité des lois pénales contre l'hérésie et ses partisans. Je sais qu'il a varié sur cette matière, et qu'ayant suivi d'abord son penchant naturel vers la douceur, l'expérience lui apprit combien une sage sévérité était préférable. On en peut voir les raisons solides et convaincantes en divers endroits de ses ouvrages ; mais ce qu'il y avait de rigoureux dans la spéculation, il savait bien l'adoucir dans la pratique. Ce qu'il demandait, c'étaient des lois, non pas des supplices ; c'était d'intimider, non pas de punir ; c'était de joindre la menace à l'instruction. Menacer sans instruire, disait-il, que serait-ce qu'exercer une domination violente ? Instruire sans menacer, que serait-ce que nourrir l'opiniâtreté dans l'erreur ? *Si terrerentur et non docerentur, improba dominatio ; si docerentur et non terrerentur, durati non moverentur* (*Epist. ad Vincent.* 48).

Suivant ce tempérament, de combien d'honnêteté, d'affection même, accompagnait-il ses plus fortes instances ? Oubliait-il dans l'ardeur du combat qu'il ne combattait que pour la paix? Ecrivait-il contre les manichéens avec quelque émotion, et ne témoignait-il pas au contraire qu'il les regardait en pitié, dans le souvenir de la peine qu'il avait eue lui-même à se séparer d'eux? Leur refusait-il les louanges qu'ils méritaient? Et quoique Fauste, un de leurs chefs, fût bien au-dessous des éloges qu'on lui donnait, Augustin ne vantait-il pas plus haut que les autres ce qu'il y avait en lui de bon : la facilité de son esprit, le brillant de sa conversation, les charmes de son éloquence? Comment parlait-il de Pélage? c'est un homme de bien, un homme dont la vie est chaste et les mœurs réglées, un homme qui a vendu tous ses biens pour les distribuer aux pauvres.

Il ne s'en tenait pas aux paroles, il y joignait les effets. Voyez-le agir auprès des juges et des puissances en faveur de ses plus cruels persécuteurs. Lisez les remontrances qu'il faisait aux magistrats et les règles qu'il leur traçait : que dans le châtiment des criminels ils devaient considérer que ces criminels étaient des hommes comme eux ; que les devoirs de la justice ne devaient pas faire violer les devoirs de l'humanité : *Sic succense iniquitati, ut consulere humanitati memineris* (*Ad Marcellin. trib. ep.*) ; que si comme sujets et ministres des empereurs ils étaient chargés de maintenir la sévérité des lois, ils devaient aussi comme enfants de l'Eglise user dans leurs jugements de la même clémence que cette pieuse Mère ; enfin, qu'ils ne devaient punir qu'avec regret de ne pouvoir pardonner : *Rectorem te præcelsæ potestatis videmus, sed etiam filium christianæ pietatis* (*Ad Apring. jud. ep.*).

En ai-je dit assez, chrétiens auditeurs, ou que n'aurais-je pas encore à dire pour répondre à la grandeur de mon sujet? Que serait-ce si je parlais de cette charité envers les pauvres, qui porta ce tendre pasteur à se défaire de tout, et à vendre pour leur soulagement jusqu'aux vases et aux ornements de l'Eglise ; si je parlais de cet amour de Dieu, le plus ardent et le plus vif, dont il

était consumé, et que son cœur exprimait sans cesse en des termes si affectueux et si animés; si je parlais de ce recueillement intérieur et de cette attention sur lui-même, que tant de soins, tant d'occupations de toutes les espèces ne pouvaient distraire; si je parlais de ces doctes écrits que la postérité a conservés, et qu'elle conserve comme un fonds inépuisable et comme une ressource toujours prête contre l'erreur et toutes les subtilités où elle s'enveloppe? D'entrer là-dessus dans le détail, quelque abrégé qu'il fût, un discours n'y suffirait pas. S'il faut raisonner avec force, s'il faut discourir avec grâce, s'il faut conclure en démontrant la vérité, s'il faut conjecturer dans la vraisemblance, rien ne manque, ni à l'évidence de ses preuves, ni à la justesse de ses précisions, ni à la pureté de son langage, ni à la beauté de sa méthode, ni à la solidité de ses conjectures. A consulter nos souhaits, des hommes tels qu'Augustin devraient être immortels sur la terre.

Cependant, mes frères, son heure est proche, et cette lumière est sur le point de s'éteindre : mais en quel temps et en quelles circonstances? Grand Dieu, que vos vues sont différentes des nôtres, et que vous savez bien exercer jusqu'au bout vos élus! Genséric assiége Hippone à la tête de quatre-vingt mille barbares, il est maître de tout le pays, il a tout pillé et saccagé. Le prélat mourant entrevoit pour l'Eglise les suites funestes d'une guerre si allumée; mais sans pénétrer plus avant dans les trésors de l'ire de Dieu, il fait ce que nous devons faire à son exemple dans les troubles présents : il abandonne au Roi des siècles et le présent et l'avenir, et le gouvernement du monde et l'économie de la religion. Son esprit tout entier se renferme en lui-même; et son cœur, avec une confiance absolue, s'abîme dans les miséricordes du Seigneur.

Il ne pense qu'à les mériter plus que jamais, ces divines miséricordes, par le repentir de ses péchés; et pour s'y exciter qu'imagine-t-il? ce que nul autre pénitent à la mort n'imagina : de tous les livres saints, qu'il s'était rendus familiers, il choisit les psaumes de la pénitence; il les fait écrire en divers tableaux et placer autour de son lit, afin que, quelque part qu'il porte les yeux, ce soit là sa dernière étude et la matière de ses derniers soupirs.

Pécheurs, aveugles pécheurs, vous passez vos jours dans la joie, dans le luxe, dans l'abondance : toute votre vie n'est que péché; mais elle finira, cette vie, et vous vous trouverez à votre dernier jour. Quelles images alors, quels tableaux se déploieront devant vous? quels objets se présenteront à vous? Vos crimes et vos énormes débauches. Sera-ce pour les pleurer dans un sentiment de componction, ou ne sera-ce pas pour en regretter la perte par un attachement de passion? Au milieu de ces regrets, où vous conduira la mort? En terre, au tombeau, à la pourriture, aux vers : vous n'en doutez pas. Mais au delà, quel sera le terme final et votre sort éternel? Vous faites les esprits forts; vous dites que vous n'en savez rien. Rien, mes chers frères! ah! cela seul, n'en savoir rien, ne savoir où l'on va quand nécessairement l'on cesse d'être où l'on était et où l'on voudrait toujours être, quelles ténèbres! et dans ces affreuses ténèbres ne prendre nulles mesures pour s'éclaircir, pour se préparer, pour se mettre autant qu'il est possible en sûreté, quelle horreur!

Grand saint, fidèle enfant de l'Eglise, humble disciple de l'Eglise, zélé défenseur de l'Eglise, et son plus renommé docteur, du haut du ciel vous voyez entre combien d'écueils elle est encore placée, cette Eglise militante, et à quels périls elle est exposée. Aidez-la de votre secours, accordez à ceux qui combattent pour elle une protection spéciale auprès du Seigneur, qui l'a formée de son sang; que par votre médiation ses ennemis soient confondus, ou plutôt que ces brebis égarées rentrent dans son sein et reviennent au bercail; que l'hérésie, le schisme, cessent de diviser les cœurs; et que tous, unis par la foi et la charité, nous parvenions au repos de l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram, servite Domino in timore.

Vous maintenant, écoutez, rois; instruisez-vous, vous qui jugez la terre, servez le Seigneur avec crainte (*Psal.* II, 10).

Entre tous les rois du monde, il n'en est point qui dussent paraître plus grands que celui dont je suis chargé de vous faire aujourd'hui l'éloge. Mais parce qu'il est saint, on se figure que la grandeur du saint obscurcit celle du monarque. On a peine à bien accorder l'humilité du cœur avec l'élévation du rang, la paix de la piété avec le tumulte des armes, la docilité de la patience avec l'intrépidité de la valeur. On se fait surtout une triste image de ses succès malheureux et de ses revers dans ses guerres de religion. Si l'on s'en tenait là, la témérité ne serait qu'à demi condamnable : mais on ose la porter jusqu'au trône même de Dieu; et sa providence, peu favorable à de si nobles desseins, se trouve enveloppée dans la censure des hommes.

Ecoutez donc, peuples et rois, vous qui jugez la terre et qui voulez juger le ciel. Apprenez par l'exemple et par les leçons du saint roi que comme la grandeur et le mérite des sujets consiste à servir les rois avec crainte et avec fidélité, de même la grandeur et le mérite des rois c'est d'être sous la main toute-puissante de Dieu ce que les peuples sont à leurs pieds : *Servite Domino in timore.*

Quel besoin n'avons-nous pas, dans le siècle où nous vivons, de nous affermir dans cette foi, contre tant d'événements contraires à nos idées? On voit présentement la religion détrônée, la rébellion triomphante, les droits les plus certains commis à la pointe de l'épée, et la victoire en balance tenir tous

les esprits en suspens. A ces scandales publics opposons ce que nous allons voir dans notre saint.

On se fait un scandale de son entreprise, et un scandale de l'événement. Par l'entreprise, il abandonne son royaume et va chercher des conquêtes dans des pays éloignés : on trouve là de quoi murmurer contre son zèle. Par l'événement, Dieu l'abandonne au pouvoir de ses ennemis et favorise les infidèles : on trouve là de quoi murmurer contre la providence du Seigneur. Mais, en deux points, je prétends vous montrer et la grandeur de Louis dans l'entreprise des guerres saintes, et la grandeur de Dieu dans l'événement des guerres saintes : ou, si je puis ainsi m'exprimer, le premier point sera la justification du prince, et le second la justification de la Providence. Sujet particulier auquel je m'attache dans ce discours, et qui me donnera lieu de vous découvrir de sublimes vérités. Sainte Vierge, obtenez-nous la grâce d'en profiter; nous vous le demandons en vous saluant avec l'ange. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce que l'Ecriture a dit d'Abraham, qu'il n'eut point son pareil en gloire, parce qu'il observa la loi du Très-Haut : *Non est inventus similis illi in gloria, qui conservavit legem Excelsi* (*Eccli.*, XLIV, 20), nous le pouvons dire de Louis. Grand en piété, grand en prudence, grand en valeur : trois ressorts nécessaires au gouvernement d'un Etat. Louis, fameux entre les rois par ces trois nobles qualités, les fit d'abord éclater en de glorieuses rencontres avant l'entreprise des guerres saintes, et les soutint dignement dans ces mêmes guerres, où il s'engagea par un zèle que je prétends ici justifier. Qu'ai-je donc à faire pour cela? Il faut avant toute chose vous donner du saint roi la haute idée que vous en devez avoir, afin que ce soit comme un préjugé favorable, qui vous fasse conclure en général que ce ne fut point un prince à former des entreprises mal concertées; et il faut ensuite venir au détail de ce qui le détermina à ces exploits d'outre-mer, et de la manière dont il s'y comporta. Ecoutez-moi, s'il vous plaît, sans prévention.

Grand en piété. Louis fut le fruit d'un mariage heureux, qui, alliant la France avec la Castille, avait uni par le même lien la bonté et la piété. Ces deux inclinations transmises avec le sang d'Isabelle s'accrurent en lui par les soins infatigables de la mère du prince, et par l'exacte fidélité du fils à respecter ses conseils. Les molles passions qui succèdent communément aux délicatesses de l'enfance n'entrèrent jamais dans son cœur. Quoiqu'il ne fût pas insensible aux attraits de la beauté, il se borna fidèlement à l'épouse que Dieu lui choisit dès l'âge de dix-neuf ans pour premier et seul objet de sa tendresse. Il ne se fit pas, comme on se fait présentement avec un scandale si public, ni une honte des obligations et des fruits du sacrement, ni une gloire des plus affreuses débauches. Au contraire il s'endurcit contre les charmes de la volupté par le jeûne, par le cilice et d'autres pareilles austérités

Dur à lui-même, il était tendre aux larmes des malheureux : il se sentait homme, à la vue des besoins de l'homme; et au lieu que les jeunes gens mettent le bonheur de leur âge à ramper devant les idoles de leur cœur, Louis mettait sa joie à s'abaisser aux pieds des pauvres, à les recevoir à sa table, et à les servir de ses mains.

Tous les jours occupé des soins de l'Etat, il ne laissait pas de ménager un grand loisir pour la prière et la lecture; et jamais l'Etat n'en souffrit, parce que c'était à ses plaisirs et non pas à ses affaires qu'il savait dérober le temps de ses dévotions.

Quel prince sut faire un meilleur usage de l'inclination naturelle qui le portait à la dépense? En est-il un seul qui ait construit plus de temples à la religion, plus de sanctuaires à la justice, plus d'asiles à la charité? Vous subsistez encore dans le royaume, églises, palais, monastères, hôpitaux, saints monuments de sa magnificence, tout Paris en est plein; tous les environs en sont ornés. On les voit élever leur tête vers le ciel, et reprocher à notre siècle, ou ses vaines profusions, ou son indigne avarice.

La piété, mes frères, était l'âme de sa vie, il la voulut communiquer à tout le corps de l'Etat. Les premiers efforts de ses armes après sa majorité furent contre l'hérésie. Il porta les derniers coups à celle des Albigeois par l'entière réduction des fameux comtes de Toulouse et de tous leurs alliés. Le nom de favori fut inconnu sous son règne, la vertu seule eut toute la faveur. Cette faveur même eut ses bornes, et le crédit de la vertu n'eut point de son temps le fâcheux effet d'accréditer l'hypocrisie.

Avec quelle sévérité s'opposa-t-il à la licence du blasphème, qui commençait dès lors à prendre cours? Il y attacha des châtiments rigoureux : il fut inexorable envers ceux qui s'en trouvèrent coupables, et ce ne fut qu'à leur égard que son cœur se montra sans clémence et sans pitié.

Quels discours tenait-il pour inspirer l'amour de la vertu, non pas en rebutant par des censures piquantes, mais avec les ménagements que la vraie charité sait joindre à l'autorité? A Joinville, un de ses plus chers confidents, qui ne lui semblait pas assez touché de la crainte du péché : Sachez, dit-il, que le plus grand malheur de l'homme est d'avoir offensé son Dieu. A ses courtisans qui murmuraient du temps qu'il donnait à ses prières : On ne s'en plaindrait point, disait-il, si je l'employais au jeu. A une dame de la cour parée au delà des bienséances de son grand âge : On ne rappelle point, disait-il, la beauté du corps, mais songez à celle de l'âme. Que d'oracles sortis de ces lèvres pures! C'était un roi cependant qui parlait de la sorte.

Jusqu'où s'abaissa-t-il pour ôter au peuple et aux grands le faux respect humain qui les éloigne des pratiques de piété? Rien ne lui paraissait au-dessous de la majesté royale,

dès que la majesté de Dieu en recevait quelque honneur. On le voyait, lui, ses enfants, les princes de son sang, nu-pieds dans les processions publiques, tantôt porter avec respect les reliques entre leurs mains; tantôt charger sur leurs épaules les corps des soldats morts pour la gloire du nom chrétien; tantôt dans les hôpitaux rendre aux malades et aux lépreux les services les plus bas. Et qui eût osé ne le pas suivre à l'hôpital comme au combat? Voilà l'ascendant de la vertu des souverains sur leurs sujets.

Sages Romains, vous vantiez autrefois, comme vos premiers héros, ceux de vos dictateurs qui sortaient du travail de la charrue pour aller combattre, et qui retournaient de la victoire à la charrue : *Dictator ab aratro:* Vous regrettiez ces anciens temps, comme les temps glorieux et heureux de la république. Hé! quelle gloire au nom français, quelle noblesse et quel éclat dans la piété de ce roi, que l'on voyait sortir des hôpitaux pour se mettre à la tête d'une armée, et rapporter ensuite au service de la charité ce cœur guerrier et ces mains triomphantes, si terribles aux ennemis et si secourables aux affligés! C'est là ce qui faisait le mérite et l'éminence de sa vertu, d'être également appliqué aux devoirs de sa religion et à ceux de sa condition, comme c'est la séparation de l'un et de l'autre qui décrédite la piété et qui la rend méprisable.

Allons plus avant. Ce roi si grand en piété l'était-il moins en courage et en valeur? Placé sur le trône à onze ans, au milieu des factions et des ligues intestines, il lui fallut apprendre à vaincre en même temps qu'à régner; et dans cet art difficile et périlleux, il n'eut point d'autre maître que lui-même. Il y avait dans son âme un fond d'intrépidité qui lui faisait, pour ainsi dire, ignorer le péril, plutôt que le mépriser. Trois guerres civiles contre les princes mécontents durant sa minorité; trois autres guerres contre ses voisins, une contre l'Angleterre, exercèrent sa valeur et le préparèrent aux travaux des guerres saintes. Il n'eut point d'ennemi qu'il ne fît repentir de l'avoir été. Il ne perdit pas une seule ville de son royaume. Il n'en assiégea point qu'il ne prît. Il ne se donna point de combat depuis sa majorité, où il ne se trouvât en personne. Il y eut peu d'occasions dont il n'affrontât le danger à la tête de ses gens. A la fameuse journée de Taillebourg contre les Anglais, lui neuvième, l'épée à la main, força le passage du pont, et l'ouvrit à son armée. Jamais roi marqua-t-il plus de bravoure? Avec une telle ardeur de courage où ne pouvait-il pas porter la réputation du nom français et la terreur de ses armes? Enfin nul monarque plus grand en sagesse et en véritable politique.

En faut-il d'autres preuves que les signalés avantages qu'il tira de ses traités? Par l'un avec le comte Raymond il unit le comté de Toulouse à sa couronne; par un autre avec la Bretagne il s'assura l'hommage de ce noble et riche pays; par un autre avec le roi d'Aragon il se maintint dans une grande partie du Languedoc. Il pouvait, direz-vous, faire encore plus. Hé quoi! conquérir, gagner ville sur ville, et province sur province; assurer ses frontières en les reculant toujours plus loin; maintenir la paix dans son royaume en fomentant le feu chez ses voisins; se faire exprès entre eux arbitre et médiateur, pour y prolonger la discorde, et pour recueillir le fruit de leurs divisions : voilà les maximes du monde et des politiques mondains. Selon ces maximes d'iniquité, Louis eût pu s'emparer de la moitié de l'Europe : car qui l'en empêchait dans les conjonctures du temps?

L'Espagne était alors partagée entre plusieurs faibles souverains. L'Allemagne et l'Italie étaient déchirées par les différends des empereurs avec les papes. L'Angleterre était gouvernée par un roi peu belliqueux et déjà vaincu. Le trône impérial semblait être à sa disposition. Le pape avait excommunié Frédéric, et sollicitait Louis d'élever à l'empire un de ses frères. En tout cela son peuple et son conseil ne voyaient que justice et que raison. Mais lui, jugeant de tout par des lumières plus sûres que celles de l'ambition, il ne put se persuader que l'autorité des pontifes, si étendue pour le spirituel, s'étendît jusqu'à disposer des couronnes temporelles. Il ne voulut pas s'en tenir à la pleine rigueur du droit sur les provinces que les Anglais possédaient alors deçà la mer. Au contraire, pouvant les unir à ses Etats et se les approprier par droit de confiscation, de dédommagement, de conquête, il voulut à tant de droits ajouter encore celui d'un traité. Il offrit la paix à l'Angleterre, et rappelant à une nouvelle discussion, non-seulement ses propres conquêtes, mais celles de Philippe-Auguste, son aïeul, il mit sa gloire à partager avec ses ennemis vaincus le fruit même de ses victoires, et crut honorer la mémoire de son aïeul en consacrant au bien de la paix une partie des villes dont il s'était rendu maître.

Que de murmures là-dessus, et parmi le peuple et à la cour! Louis, plus pénétrant et plus sage que ses sujets, qui, toujours éblouis de l'éclat présent, ferment les yeux aux révolutions futures, était fortement convaincu que la justice outrée et poussée à l'extrémité est souvent une injustice : que la guerre n'est qu'un remède, mais que la paix est la santé de l'Etat; qu'elle est toujours honorable quand elle est stable, et qu'elle l'est d'autant plus que les partis opposés ont lieu d'être plus contents. Content lui-même d'être brave et sage comme David, dans les justes combats du Seigneur, il se soucia peu de l'être comme un Alexandre, par les emportements d'une injuste et folle envie de conquérir. Cette politique, mes frères, n'est-elle pas la plus raisonnable? C'est celle de l'Evangile, et c'était celle de Louis.

Détrompez-vous donc de cette opinion si commune aux personnes d'un certain rang, que d'un homme de bien on fait rarement un grand homme. En voici un, si jamais il y en eut. Ne jugez point de la vertu par quelques génies bornés, qui n'ont ni résolution, ni

fermeté : elle ne leur en donnera pas ; elle les trouve tels, elle les laissera tels. Mais à des gens déjà pleins de qualités estimables, ajoutez la vraie vertu, rien n'est plus capable d'en relever toutes les autres qualités, jusqu'à l'admiration publique.

Aussi à la cour de ce roi couvert de simples habits on venait de tous côtés rendre hommage au vrai mérite. L'empereur Frédéric, tout intraitable qu'il était, lui remettait la décision de ses intérêts avec le pape. Le roi d'Angleterre et ses sujets, alors en contestation sur leurs prétentions réciproques, avaient recours à ses lumières et à sa médiation. Ce fameux prince des assassins, qui se vantait d'envoyer aux princes chrétiens la mort jusque dans leurs palais, lui envoyait des ambassades et des présents. La seule majesté de sa personne faisait tomber le fer des mains des barbares : il était, disaient-ils, le plus fier chrétien qu'ils eussent connu.

Qu'était-il donc dans l'estime et le cœur de ses peuples, qui le sentaient rempli d'affection pour eux, abordable en tous les moments, touché de toutes leurs peines, attentif à tous leurs profits ; qui voyaient par ses soins le commerce fleurir chez eux, l'abondance régner dans leurs campagnes et dans leurs villes, et les étrangers y accourir et s'y habituer ? Il est vrai que les spectacles, vains amusements de l'oisiveté, étaient interdits ; que tout ce qu'on appelle comédiens, farceurs, étaient chassés ; mais si les peuples se trouvaient par là privés d'un plaisir dangereux, y avait-on regret, quand on voyait un roi mettre le sien à visiter son royaume, à remarquer de près et par ses yeux les besoins de ses sujets, à tenir par écrit les noms des veuves, des orphelins, des gentilshommes indigents ; quand on le voyait examiner les dommages causés par ses officiers, envoyer des commissaires exprès pour les réparer, en faire remonter la recherche jusqu'au temps de son aïeul, et pousser la restitution jusqu'aux héritiers de ceux qui avaient été lésés ; quand on le voyait aux audiences publiques, souvent même au milieu de son parc et de ses jardins, à l'ombre d'un arbre et à l'air, écouter les particuliers, et par des jugements prompts et gratuits leur sauver les ennuis et les frais de la chicane ? A cette vue d'un roi qui n'usait de sa royauté que pour eux, quels jeux, quels spectacles plus doux aurait-on pu désirer ? Il était donc en piété, en valeur, en prudence vraiment et solidement grand. Mais où a-t-il paru plus grand en toutes ces qualités ? Je dis que ce fut dans l'entreprise des guerres saintes, et c'est là que vous m'attendez ; c'est là même aussi que je vous prie de redoubler votre attention.

Que la piété dominât dans cette importante entreprise, on en convient ; c'en était la fin et le motif. Il s'agissait de délivrer la patrie et le tombeau du Sauveur de la domination des infidèles. On ne concevait rien de plus digne d'un cœur noble et chrétien dans ces siècles religieux ; mais on ne comprend point assez toutes les merveilles que ce dessein opérait. Il semble que les croisades fussent les ressorts les plus puissants de la providence de Dieu pour attirer le monde à la pénitence. A peine une croisade avait été publiée qu'il se faisait dans les cœurs une entière révolution. On eût dit que la trompette de la croisade était la trompette du dernier jour pour citer les hommes au tribunal du Seigneur, tant chacun s'empressait à se le rendre propice. On oubliait intérêts et ressentiments : rois, princes et sujets, les hommes les plus fiers, les pécheurs les plus invétérés étaient les premiers à plier ; on vendait les biens, les terres, les principautés pour suffire aux frais du voyage ; on réparait les injures, on restituait, on faisait des testaments, on ne songeait plus à la vie, et l'on ne pensait qu'au martyre et à la mort.

Louis n'avait pas encore trente ans. Frappé d'une longue maladie à Pontoise, on le crut mort : il revint à lui, et sa première parole fut de demander la croix et de s'y engager par vœu. Que cet effort de piété ne fût en même temps un grand effort de courage, on n'en doute point ; et combien se distingua-t-il, ce courage héroïque, quand à la journée de Damiette en Egypte, se jetant le premier à la nage hors de son vaisseau, Louis obligea les ennemis à lui abandonner le rivage ; quand à la journée de la Massoure, assailli dans la mêlée par six Sarrasins, il trouva dans sa valeur et dans la force de son bras de quoi les soutenir et les repousser ? Mais cette sorte de valeur touche peu maintenant, elle est regardée comme une valeur de roman, comme un transport de bravoure chimérique. En cela, chrétiens, quelle injustice faisons-nous à nos ancêtres, et quel outrage à notre foi !

Car qu'y a-t-il là de plus chimérique et de plus vain que dans les expéditions d'Alexandre en Asie, et des Scipions en Afrique, à mille lieues de leur pays ? Nous faisons des héros de ces conquérants païens, et il nous plaît de dégrader la mémoire de nos princes, parce qu'ils ont tenté pour l'honneur de la religion ce que faisaient ces aventuriers par une fureur de gloire.

Hé bien ! cette espèce de valeur n'est pas du goût de notre temps ; elle n'est plus à la mode, je le veux ; mais elle était à la mode et au goût de ces temps-là. Pourquoi sommes-nous surpris que nos pères, plus pieux et plus fidèles que nous, eussent mis à ce prix la réputation de brave ? On a bien vu dans notre siècle cette réputation attachée au métier des gladiateurs ; et le duel, tout brutal qu'il est, estimé comme l'épreuve de la valeur. Ah ! si nos ancêtres étaient dans l'erreur, si c'était une ardeur téméraire qui les emportait à la guerre sainte, il fallait donc que tous les braves alors fussent des aveugles. Allemagne, France, Angleterre, Espagne, Italie, Portugal, tout ce que ces puissants Etats ont eu de princes et de rois illustres par leurs hauts faits, durant plus de deux cents ans, ont été possédés de ce zèle des croisades.

Enfin, pour nous faire mieux voir l'injustice de nos préventions, si Louis eût réussi,

s'il eût mis la Syrie et l'Egypte sous le joug, aurions-nous assez de voix pour célébrer ses louanges? En pouvons-nous donner assez à Godefroi de Bouillon pour avoir conquis Jérusalem? Et parce que le sort des armes n'a pas été pour Louis, est-ce par le succès qu'on juge de l'entreprise? Etait-il le maître des événements? Gémissez devant Dieu, si vous voulez; mais rendez justice à Louis, et reconnaissez que rien de sa part ne lui a manqué, ni piété, ni valeur, ni prudence.

En effet, quelles mesures de prudence ajouta-t-il à celles qu'avaient prises autrefois ses prédécesseurs? Il voyait la France en pleine paix, nul ennemi en état ou en volonté de lui nuire. Il connaissait le génie de sa nation, sa noblesse ardente et guerrière, un grand nombre de princes vassaux, dont il avait éprouvé pendant sa minorité les mouvements inquiets. Il fallait occuper ailleurs ces esprits remuants et turbulents, il les entraîna tous à sa suite, et ses trois frères avec eux. Il prit des précautions contre les inconvénients funestes aux autres croisades. On n'alla point, comme autrefois, par ces immenses détours de l'Allemagne et de la Grèce, où les armées se consumaient avant que d'avoir vu l'ennemi. On prit la voie de la mer : on s'attacha d'abord, non pas au centre du pays, mais au centre de la puissance; on fit voile en Egypte, et non pas vers Jérusalem, parce que l'Egypte était alors la source des trésors et des armées sarrasines. On ne s'abandonna pas, comme on avait fait si souvent, au hasard pour les munitions, on amassa de grands magasins dans l'île de Chypre, on y établit pour la flotte et pour les secours qui viendraient d'Europe un entrepôt assuré. Que fallait-il de plus?

Allez, grand roi, partez, poursuivez le dessein que votre zèle s'est proposé. La piété vous l'a dicté, la valeur vous y accompagne, la prudence a pourvu à tout. La providence de Dieu n'est-elle pas toute prête à vous couvrir de ses ailes? C'est sa gloire que vous cherchez, peut-on craindre qu'elle ne vous soit pas favorable? Il part, mes frères, il est en mer. Tout le rivage retentit des cris de douleur et de joie : on le suit des yeux et du cœur. Ah! ne joindrons-nous pas nos vœux aux acclamations publiques? Ne dirons-nous pas ce que disait le saint roi Ezéchias : *Domine exercituum Deus, qui sedes super cherubim, tu Deus solus omnium regnorum terræ.* Seigneur, Dieu des armées, qui avez pour trône les chérubins, et qui tenez sous vos pieds toutes les grandeurs de la terre, faites que ces rois étrangers et mortels qui vous disputent l'empire ressentent le poids de votre suprême puissance; qu'ils sachent qu'il n'y a point d'autre Dieu ni d'autre Seigneur que vous : *Et cognoscant quia tu es Dominus solus* (*Isai.*, XXXVII, 16). Non, chrétiens, il n'y en a point d'autre, et nous l'allons voir bien évidemment dans le second point. Qu'y verrons-nous? La grandeur infinie de Dieu dans le triste événement des guerres saintes, et c'est ce que j'appelle la justification de la Providence.

SECONDE PARTIE.

Nous nous étions promis une suite de succès proportionnés à la sainteté de la guerre et à celle du général. L'arrêt est porté dans le ciel tout contraire à nos espérances. Voilà ce qui nous confond, ce qui pousse à bout le raisonnement des sages, ce qui décourage les faibles, ce qui donne prise aux libertins : et moi, loin d'en être surpris, je trouve ici de quoi adorer plus profondément le Seigneur notre Dieu, dans le gouvernement des hommes. Je soutiens que Dieu ne paraît pas moins grand dans l'adversité de Louis que dans la prospérité des plus heureux princes du monde. Comment? Parce que c'est dans cette prodigieuse adversité qu'il fait éclater ses plus glorieux attributs, savoir : la supériorité de son empire, la sagesse de sa miséricorde, la sainteté de sa justice, la force et tout ensemble l'onction de sa grâce. A qui est-ce que je parle? A des hommes chrétiens, remplis de foi et de raison. Suivons l'une et l'autre, et ne jugeons point selon les vaines idées du vulgaire.

Supériorité de l'empire de Dieu! Le Seigneur est le maître; et de toutes les perfections qu'il s'attribue dans l'Ecriture, il n'en est point dont il se glorifie plus hautement, ni dont il semble plus jaloux que de sa souveraineté : *Ego Dominus.* En cette qualité donc de souverain Seigneur et de maître, Dieu peut ordonner de tout, selon son gré. Il peut agrandir et abaisser, il peut enrichir et dépouiller, il peut seconder nos desseins et les faire échouer. O homme fragile et mortel! vous appartient-il de lui en demander raison; et si vous portez jusque-là votre audace, qu'a-t-il autre chose à vous répondre, sinon que tout est en son pouvoir : *Ego Dominus?*

Pour nous le faire connaître, ce pouvoir suprême et indépendant, il se sert de deux moyens plus ordinaires et tout différents l'un de l'autre, mais qui l'un et l'autre vont à la même fin : ou bien il exécute les plus grands ouvrages, et les conduit à bout par les sujets les moins propres en apparence, et les moins pourvus de talents, suivant la parole de l'Apôtre : *Infirma mundi elegit Deus* (I *Cor.*, I, 27); ou bien, par une disposition tout opposée, quand le projet est le mieux concerté, que les meilleurs sujets y sont employés, et que, selon les vues humaines, rien ne manque pour réussir, c'est souvent alors qu'il arrête les plus belles entreprises, et qu'il les laisse tomber. Ainsi, par leur prédication, douze pauvres pêcheurs sans nom, sans crédit, sans fortune, sans lettres, gagnèrent à Jésus-Christ le monde entier; et par tant de préparatifs, avec de si formidables armées et des secours si puissants, Louis, de tous les princes de son siècle le plus versé dans l'art de la guerre et le plus renommé, ne put conquérir une seule contrée, ni la délivrer du joug des infidèles. Grand Dieu! arbitre de l'univers, voilà comment il vous plaît de renverser toutes nos vues, afin de nous faire comprendre que tous les événements de la

vie dépendent de vous ; que le sort des rois et des peuples est en vos mains ; qu'il ne faut compter ni sur la force de l'arc, ni sur la valeur des combattants, ni sur l'habileté des chefs, comme il ne faut se défier ni de la faiblesse, ni des obstacles les plus difficiles à surmonter; que votre grandeur consiste à tenir devant vous les hommes, et les premiers des hommes, dans la sujétion qui leur est si naturelle, et à ne leur pas donner lieu de s'exalter eux-mêmes : *Ut non glorietur omnis caro in conspectu Dei* (I *Cor.*, I, 29).

Il y allait, il est vrai, de la religion, il y allait de l'honneur des saints lieux et des intérêts de l'Eglise. Ne négligeons rien pour y contribuer de notre part, autant qu'il nous est possible et que notre état le comporte ; mais, du reste, reconnaissons que pour le soutien de la religion et pour le progrès de son Eglise, Dieu n'a pas besoin de notre secours. J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, et comme Dieu, vous n'avez que faire de mes biens : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* (*Psal.* XV, 2). Il a sur cela ses vues supérieures aux nôtres; il a ses temps, c'est à nous de les attendre. Jusque-là, quoi qu'il fasse, l'unique parti qui nous convient est de nous humilier, d'adorer et de nous taire. Cependant les soins du pieux monarque étaient-ils perdus? Il avait le mérite du zèle, le mérite du désir, le mérite du travail, et pourquoi ne dirai-je pas, dans le sens du prophète ; qu'il avait même le mérite du succès, puisque Dieu écoute jusqu'à la préparation de nos cœurs, et qu'il accepte nos désirs pour des effets? *Præparationem cordis eorum audivit auris tua* (*Psal.* X, *sec. Hebr.*, *v.* 17).

Conduite où Dieu ne faisait pas moins paraître la sagesse de sa miséricorde que l'indépendance et la supériorité de son empire. Détrompons-nous, chrétiens auditeurs. Nous nous figurons que les dignités, les richesses, la victoire, la santé, sont de vrais biens. Illusion de notre esprit. Ces biens fragiles et temporels ne méritent pas plus d'être appelés vrais biens que l'indigence, la disgrâce, la captivité, l'infirmité. Tous ces biens et tous ces maux prétendus, dans l'ordre de la providence de Dieu et dans la fin qu'il s'y propose, sont comme autant de voies pour nous mener au salut. Le salut éternel est le vrai bien de l'homme, dont l'âme est immortelle. Il est la vraie gloire de Dieu, avec qui nous devons régner dans les siècles des siècles.

Qu'importe donc, ou à l'homme ou à Dieu, que celui-là soit sur le trône ou celui-ci dans la prison ; que celui-là marche par le chemin de l'honneur ou celui-ci par le chemin du mépris, pourvu que par l'un ou l'autre de ces deux chemins, chacun parvienne à son salut? L'homme doit être alors content dans l'éternité de son bonheur, et Dieu est glorifié dans l'accomplissement de ses desseins.

A cette Providence toute miséricordieuse, nous fermons maintenant les yeux. Nous nous persuadons que Dieu ne met en mouvement les causes secondes et n'arrange les événements que pour les faire servir à nous rendre heureux sur la terre. N'est-ce pas lui faire injure? Il est trop sage et trop grand pour nous laisser tromper de la sorte, et si nous n'avons point de sentiments plus élevés, c'est à lui de nous en inspirer, aux dépens de tout ce que nous pouvons prétendre dans le monde.

C'est ce qu'il fit à l'égard de Louis et de son armée. A peine eut-elle abordé en Chypre, où était le rendez-vous, que les maladies populaires en emportèrent un grand tiers. S'étant rembarqué six mois après, il est accueilli par la tempête et sa flotte dissipée, il en perd encore plus d'un tiers. Voilà donc les deux tiers de cette redoutable puissance enlevés sans tirer l'épée, et sans avoir vu l'ennemi. Que dire là? Dirons-nous que Dieu voulait purger cette armée de ceux qu'il jugeait indignes de la former? C'est ce qu'il avait fait autrefois à Gédéon, réduisant d'abord ses soldats de trente-deux mille à dix mille, et de dix mille à trois cents, pour réserver à ce petit nombre tout l'avantage de la victoire.

Disons quelque chose de plus. Entre les guerriers de Louis, peu se sentaient animés comme lui d'un vrai zèle de religion, et d'un vrai désir du salut. La plupart n'avaient en vue que de se signaler et de vaincre. Vous le saviez, Dieu éternel, qui ne cherchez que le salut et le bien solide de l'homme. A ces vains sectateurs de l'immortalité profane et de la gloire de leur nom, vous abrégiez des jours qu'ils ne destinaient qu'au monde, et par une mort précipitée vous les préserviez de mille périls où ils allaient, outre leur vie, exposer leur âme. Mais aux fidèles imitateurs de leur saint roi, qui n'envisageaient, dans cette expédition, que votre gloire et leur bienheureuse éternité, quelle grâce ne faisiez-vous pas de leur abréger le travail en les appelant à vous dès les premiers jours de l'entreprise? Vous leur avanciez leur couronne, et les dispensiez du combat. Ils n'étaient plus vos soldats sur la terre, ils devenaient tout d'un coup vos citoyens dans le ciel.

A cette sagesse de la miséricorde de Dieu ajoutons encore la sainteté de sa justice, et expliquons-nous.

L'armée aborde en Egypte. On y fait descente avec un succès assez connu, Louis à la tête de ses troupes et à la nage, s'avance vers le rivage ennemi, et il le gagne. On force Damiette l'épée au poing, ville riche, forte et peuplée: on la brûle, on la saccage, on répand la terreur dans tout le pays. Tout l'été est employé à fortifier cette importante place, on y attend le concours des autres princes croisés qui s'assemblent de tous les quartiers de l'Europe. Mais à quoi ce même été se passe-t-il encore? L'oserai-je dire? en jeux, en fêtes, en débauches, en dissolutions, en toutes sortes de crimes.

Abîme affreux du cœur des hommes! Ils avaient quitté leur pays par esprit de pénitence ; et loin de faire pénitence, ils se plongeaient dans le péché. Ils venaient de livrer la terre de promission de la tyrannie

des infidèles, et ils surpassaient en abominations l'insolence des infidèles. Ils déshonoraient le tombeau dont ils s'étaient crus obligés de venger l'honneur. Ah! chrétiens, ils avaient quitté leur pays, mais dans ce nouveau pays ils s'étaient portés eux-mêmes et avec eux-mêmes leurs passions. C'était à ces passions criminelles qu'ils eussent dû faire la guerre, avant que de la faire aux ennemis de la foi. Mais dans cette guerre du cœur, c'est souvent aux plus braves et aux plus grands que le cœur manque.

A la vue de ces désordres, quelle douleur du saint roi! que de règlements, d'ordonnances, de châtiments! que de pleurs en la présence du Seigneur, pour apaiser sa colère? Il en prévoyait les effets : il parcourait les tentes et les maisons, comme Moïse à la vue des excès du peuple juif dans le désert. Il se prosternait devant Dieu, et comme le saint législateur il s'écriait : Dieu de miséricorde, vous dont la patience est infinie : *Domine patiens et multæ misericordiæ, dimitte, obsecro, peccatum populi hujus.* Pardonnez à ce peuple aveugle et perverti; ne l'abandonnez pas au glaive des nations ennemies. Que l'Egypte, Seigneur, ne triomphe pas de vos enfants : *Ut audiant Ægyptii quod occideris tantam multitudinem* (*Num.*, XIV, 18, 19).

Mais quelle réponse à Louis? La même qui fut faite à Moïse : *Vivo ego*, je le jure, moi Dieu vivant, j'aurai soin de ma gloire, et tout l'univers en sera rempli : *Implebitur gloria Domini universa terra* (*Ibid.*, 21). Les corps de ces ingrats couvriront cette solitude, ils y périront : *In solitudine hac jacebunt cadavera vestra* (*Ibid.* 29). Voilà la gloire que j'en attends, et que je saurai tirer, malgré eux, de leur malice. Et telle est, mes chers auditeurs, la sévérité de la justice de Dieu, telle en est la sainteté. Si sa gloire ne lui vient pas de la destruction des barbares, elle lui viendra de la destruction des mauvais chrétiens. Ils connaîtront par là, ces barbares, que notre Dieu est juste, et qu'il hait l'iniquité; ils le connaîtront, non point par leur propre châtiment, mais par le châtiment des chrétiens mêmes rebelles à sa loi. Ignorons-nous que ce Dieu saint a sacrifié son Fils unique à la haine qu'il porte au péché? Comment donc serions-nous surpris qu'il y sacrifie quelquefois les princes et les royaumes, ses temples et ses autels, tout ce qu'il y a de plus vénérable et de plus sacré? Il veut être honoré, il veut que son culte soit maintenu, que ses ennemis soient domptés, mais non pas par des mains souillées et corrompues. La triste défaite de Louis va nous apprendre cette vérité; mais nous apprendrons en même temps quelle est la force et l'onction de la grâce de notre Dieu dans ses fidèles serviteurs. Voici ma pensée.

C'est par l'efficace et la force de sa grâce, que Dieu exerce sur nous et dans nous son plus noble empire. La fermeté inébranlable, le courage dont il nous remplit en certaines conjonctures malheureuses et en certains revers accablants, est une participation de cette force toute céleste dont il est le principe. De sorte que c'est lui proprement qui combat dans ses serviteurs, lui qui soutient dans eux les plus rudes coups, et les plus violents assauts. Un païen disait que c'est un spectacle digne de Dieu que de voir un homme de cœur aux prises avec la fortune : *Spectaculum Deo dignum vir fortis cum fortuna compositus* (*Senec.*). Tel est le spectacle que Dieu se donne à lui-même dans la personne de Louis; tel est le spectacle qu'il donne non-seulement au monde chrétien, mais aux nations infidèles : spectacle qu'il s'était déjà donné dans le saint patriarche Job, et dont il se glorifiait parlant à l'esprit tentateur. As-tu vu Job, mon serviteur? As-tu vu avec quelle générosité et quelle constance il a soutenu tes attaques? c'est ainsi que je forme les grandes âmes. *Numquid considerasti servum meum Job* (*Job*, I, 8)? Venons au détail.

Louis vainqueur en trois combats, le premier en débarquant à Damiette, le second en poursuivant les infidèles jusque dans les murs de la Massoure, le troisième en repoussant leur attaque sur le bord du Nil, est assailli dans son camp par les maladies, lui-même il en est frappé. Contre un pareil ennemi que peut toute la valeur? Il faut enfin se résoudre à la retraite, en présence de ceux qu'il avait jusque-là vaincus. Il s'y résout; mais malgré tous ses efforts il est accablé par le nombre. Il voit périr autour de lui ce qu'il avait de plus brave; il est poussé jusque dans ses vaisseaux; il est pris. On le mène en triomphe au milieu des dépouilles et des captifs. Quelle journée, ô Dieu de justice et de bonté! Quel traitement au plus fidèle et au plus zélé des rois! Honneur, victoire, liberté, tout est perdu pour lui. Non, mon Dieu, non; vous lui restez, vous êtes au fond de son cœur; c'est tout ce qu'il lui faut.

De combien de sentiments et de mouvements différents ce cœur devait-il être agité? Quel abandonnement, quel état! Son armée en proie à l'ennemi, la reine son épouse et les princes ses enfants réduits pour tout asile aux murs de Damiette, à mille lieues de la France, alors sans forces et sans roi. Plein de toutes ces idées, il arrive dans sa prison. Sans en considérer l'horreur, il lève les yeux au ciel. Il demande à ses gens, quoi? son livre de prière. Dieu tout-puissant, Dieu fort, quel autre que vous pouvait opérer ce miracle? Je dis ce miracle; et n'était-ce pas un prodige qu'un roi dépouillé de tous ses biens et même de sa liberté, possédât encore, si je l'ose dire, et tous ses biens et toute sa liberté en se possédant lui-même, et qu'il fût assez libre de cœur et d'esprit pour ne penser qu'à vous? Job s'écriait dans ses douleurs que vous lui étiez cruel, que votre main lui était dure; et Louis dans la plus désolante extrémité, chargé de fers, trouve de quoi vous bénir et de quoi chanter vos louanges. O vertu incomparable d'une foi vive, et que l'esprit de force anime!

Mais nous ne sommes pas à la fin de ses

épreuves. Le sultan vainqueur est assassiné par ses sujets : un des assassins en apporte à Louis le cœur sanglant, soit pour l'intimider, soit peut-être pour tirer de lui quelque témoignage de joie ou quelque récompense. Louis, toujours maître de ses sentiments, n'est ému ni de joie, ni de crainte. Il voit son ennemi massacré jusque sur le trône après la victoire; et lui, dans les fers, au pouvoir d'un peuple insolent, il n'appréhende rien : son intrépidité paraît par la fierté de son silence, et l'assassin n'a pas même le plaisir de l'avoir surpris par l'horreur de son attentat.

On parle de paix et de rançon pour lui et pour les seigneurs qui l'accompagnent. Le saint n'en veut point ouïr parler, que tous les prisonniers, depuis trente ans, seigneurs et soldats, sans exception, n'y soient compris. La liberté ne lui est rien, si tous les chrétiens n'en jouissent. Du moins il délivrera les membres de Jésus-Christ des mains des infidèles, s'il ne peut en délivrer son tombeau. Ce n'est pas tout.

Dans la conclusion du traité, les Sarrasins exigent une formule de serment contraire à la religion. Sur le refus qu'il en fait, on lève le sabre sur sa tête, il faut jurer ou mourir. En change-t-il de visage? perd-il rien d'une contenance ferme et assurée? Mon corps, dit-il, est en votre pouvoir, mais vous ne pouvez rien sur mon âme

On attend de jour en jour l'argent recueilli en France pour sa rançon. Le vaisseau qui en est chargé périt. Sa constance périt-elle avec ces sommes immenses? Que dit-il? Hé bien, Seigneur, ni cette perte, ni aucune autre n'ébranlera jamais la fidélité que je vous dois.

Ici je vous appelle, âmes étroites, fragiles roseaux que le moindre vent fait plier, que la moindre disgrâce abat, que la moindre contrariété met hors de mesure et de raison; comparez vos infortunes avec l'infortune de Louis, votre rang avec son rang; mais surtout votre foi avec la foi, votre force avec la force qui le rend comme impénétrable à tous les traits. Elle va même, cette force évangélique, jusqu'à lui faire trouver dans ses peines de la douceur; et voilà ce que Dieu seul peut opérer dans une âme. Il n'appartient qu'à lui et à sa grâce de rendre l'homme heureux dans l'adversité, glorieux dans le mépris, indépendant et tranquille dans la captivité et l'esclavage; c'est une onction inconnue aux mondains, et que Dieu répand sur les croix de ses élus.

Louis, sans doute, en sentait la délicieuse effusion, quand il disait au roi d'Angleterre, qui lui parlait de ce qu'il avait souffert dans les guerres du Levant : Il est vrai, mais Dieu m'en a bien récompensé. Il m'a donné la patience, et c'est plus que tous les succès.

S'il n'eût pas pris goût à cette onction dans ses souffrances, au sortir de prison, fût-il demeuré plus de six ans en Syrie, à visiter les saints lieux, à fortifier les places qui restaient aux chrétiens, à racheter les prisonniers que les infidèles avaient retenus contre les conventions du traité? Eût-il fait gloire, depuis son retour, des fers qu'il avait portés, et les eût-il fait graver sur sa monnaie? Enfin s'il n'eût pas été pénétré de cette fonction, eût-il pensé quinze ans après, paisible et presque adoré dans son royaume, à le quitter une seconde fois pour passer en Afrique, et pour y attaquer avec deux cent mille hommes les barbares de Tunis? Il y perdit la vie; mais dans une mort également prompte et précieuse il trouva le commencement d'une éternelle félicité et le juste prix de cinquante-cinq ans de travaux. C'était là, mon Dieu, que vous l'attendiez. Vous ne lui aviez, ce semble, ouvert cette nouvelle carrière que pour le couronner sur le champ de bataille. Une mort douce dans son palais et sous les yeux de sa cour eût été moins digne de lui. Le rivage infidèle était le lit d'honneur qui devait servir de théâtre à cette dernière catastrophe.

Il n'y parut en effet que pour mourir. A peine les vaisseaux ont-ils été déchargés, que l'ardeur du climat et la corruption des eaux allument dans le sang des Français un feu qui les dévore, et qui dégénère bientôt en dyssenterie. Elle se communique de l'équipage aux grands. Tristan, son plus jeune fils, en meurt. Philippe, son fils aîné, le roi de Navarre, son gendre, en sont dangereusement atteints. Le mal ne l'épargne pas lui-même. Le voilà réduit dans une extrême faiblesse. Que dis-je? Ah! si le corps s'affaiblit, le cœur conserve toute sa force, et la déploie dans tout son éclat. Tel que le vaillant et religieux Abner, Louis ne mourra pas comme les lâches : *Nequaquam ut mori solent ignavi, mortuus est* (II *Reg.*, III, 33). Il reçoit les sacrements, mais il les veut recevoir à genoux; mais il veut aller au-devant de son juge sous le cilice; mais il veut qu'on l'étende sur la cendre; mais dans un dernier effort, d'une voix distincte et intelligible, il prononce ces paroles du prophète-roi : *Introibo in domum tuam, adorabo ad templum sanctum tuum, et confitebor nomini tuo* (*Ps.* V, 8). J'entrerai, Seigneur, dans votre maison, je vous adorerai dans votre temple, non plus dans ce temple qui doit être détruit, dans cette Jérusalem profanée par vos ennemis, vous en avez refusé la conquête à mes vœux; mais j'entrerai dans le sanctuaire de la Jérusalem céleste. Votre sang en est ma caution, et la part que vous m'avez donnée à votre croix en est le gage : *Introibo in domum tuam, et confitebor nomini tuo.*

Répondez-moi, mes frères : Louis à ce moment eût-il voulu changer les humiliations de sa vie avec tout ce qui fait la matière de vos désirs? Combien de voluptueux, de riches, de conquérants, donneraient alors toutes leurs prospérités passées pour le moindre rayon de la confiance que témoigne ce roi mourant? Ce jugement que vous ferez vous-mêmes un jour, est-il possible que vous attendiez jusqu'au dernier jour à le faire? Ne songerez-vous à l'éternité qu'aux portes de l'éternité? Vous appelez bonheur

ce qui vous rend la vie agréable, et malheur ce qui vous la rend amère; appelez bonheur ou malheur ce qui vous approche ou vous éloigne du royaume de Dieu. Achevons.

Le saint vient d'expirer, lorsqu'on entend tout à coup les trompettes de Charles d'Anjou, roi de Sicile, qui lui amène un renfort. Surpris du morne silence qu'il aperçoit dans le camp, il pousse jusqu'à la tente royale; et que voit-il? son frère mort! Comprenez, s'il se peut, son étonnement, sa douleur, ses larmes. Mais comprendrez-vous avec quelle impétuosité, lui et tous les croisés prennent leur résolution? Il semble que, dans cet instant, toute la force de Louis ressuscite, et qu'ils en sont revêtus. Comme il est dit d'Abel que, tout mort qu'il était, il parlait encore, *et defunctus adhuc loquitur* (*Hebr.*, XI, 4), on dirait que c'est encore Louis, tout mort qu'il est, qui agit, qui combat, qui triomphe. On attaque les barbares, on les force dans leurs retranchements, on les enfonce, on ravage, on détruit tout; on oblige Tunis à demander la paix et à l'acheter.

Les conditions vont au delà de l'espérance. Trêve de dix ans avec les Français; tribut au roi de Sicile; restitution des frais de la guerre, montant à plus de dix millions (quelle somme en ces temps-là)! délivrance des esclaves et des prisonniers, franchises dans tous les ports, liberté de religion dans Tunis même. Sont-ce des hommes qui font toutes ces merveilles? Reconnaissons-en le premier auteur, c'est Dieu.

C'est Dieu, mes frères, je vous l'ai dit et je le répète, c'est lui qui ôte la vie et qui la rend, lui qui précipite au fond de l'abîme et qui élève au comble de l'honneur : tout cela d'un moment à l'autre, et sans qu'on le puisse même prévoir. Rien de plus certain par tous les livres sacrés, par tout ce que je viens d'exposer dans ce discours, par les événements arrivés dans tous les siècles, surtout parce qu'éprouve à nos yeux, depuis quelque temps, le plus magnanime et le plus chrétien de nos rois, descendant et successeur de saint Louis. Ce serait en vain qu'il en porterait le nom et le sceptre, s'il ne nous représentait la fermeté de sa patience et de sa foi. Soutenons la nôtre, mes chers auditeurs, imitons ce grand exemple, et soumettons-nous avec le même courage à l'empire absolu de Dieu et à toutes les dispositions de sa providence. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles.

Entre ceux qu'il a plu à Dieu d'appeler, il n'y a pas eu beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants ou de nobles (I *Cor.*, I, 26).

C'est le caractère de Dieu, de cet être souverain et tout-puissant, d'exécuter les plus grandes choses par les plus petites, et de choisir les sujets selon le monde les plus faibles pour l'accomplissement des plus grands desseins. Quand le Fils unique du Père est descendu sur la terre pour le salut des hommes, quels ministres a-t-il employés à cet important ouvrage? Saint Paul nous l'apprend dans les paroles de mon texte : parmi nous, dit-il, surtout parmi ceux dont le Seigneur a fait choix pour le ministère évangélique, peu de sages et de savants selon la chair, peu de nobles et de riches, peu de puissants et de forts : *Non multi sapientes, non multi nobiles, non multi potentes*. Peu de sages et de savants : c'étaient des gens simples et sans lettres; cependant par leur simplicité même ils ont confondu tous les sages de leur temps : *Non multi sapientes*. Peu de riches et de nobles, c'étaient des pauvres sans biens et sans nom; cependant par leur pauvreté même et leur obscurité ils ont confondu tout le faste des nobles et des riches : *Non multi nobiles*. Peu de puissants et de forts, ils étaient accablés de misères et persécutés de toutes parts, sans secours, sans appui; cependant par leur faiblesse même et leurs souffrances ils ont résisté à tous les efforts des tyrans et en ont triomphé, s'estimant heureux de verser leur sang pour la cause de Dieu : *Non multi potentes*.

Miracles de la vertu d'en haut; miracles renouvelés en tant d'hommes apostoliques, leurs successeurs et leurs imitateurs; miracles que nous allons admirer dans le glorieux patriarche dont nous célébrons aujourd'hui la fête. A ne suivre que les vues humaines et à n'en juger que selon les idées du monde, qu'était-ce que François de Paule? Un homme simple et sans lumières, un homme inconnu et sans naissance, un homme austère et privé de toutes les douceurs de la vie. Or, en trois points qui partageront son éloge : nous allons voir comment avec la simplicité de son génie il est devenu un des hommes de son siècle les plus sages et les plus éclairés, ce sera la première partie; comment avec l'obscurité de sa condition il est devenu un des hommes de son siècle les plus respectés et les plus accrédités, ce sera la seconde partie; comment, avec l'austérité de sa vie et par cette austérité même il a goûté le bonheur le plus pur et le plus constant, ce sera la troisième partie.

Au reste, mes chers auditeurs, préparez-vous à des faits qui vous surprendront. Ces œuvres miraculeuses sont les œuvres du Seigneur, lequel se plaît à opérer dans ses saints et par ses saints des prodiges au-dessus de nos connaissances. Je sais avec quelle peine on entend quelquefois parler de ces événements extraordinaires, et néanmoins il s'agit ici d'un homme envoyé de Dieu pour être dans le monde un thaumaturge. Je ne dirai rien qui n'ait été attesté et garanti à la postérité par des témoignages irréprochables, par des rois, des reines, des princes et des princesses; par des villes, des peuples, des royaumes entiers; par des monuments publics, dont la plupart subsistent encore à nos yeux. Après cela ce que je désire de vous, c'est une oreille attentive, et un cœur d'assez bonne foi pour ne pas s'endurcir volontairement à la grâce, que je vais demander par l'intercession de Marie. *Ave*.

PREMIÈRE PARTIE.

Un esprit fait pour le monde est une des premières qualités que l'on souhaite à des enfants, et qu'on tâche de leur donner par de fréquentes remontrances, et par le commerce des compagnies. On veut qu'ils sachent converser avec agrément, s'exprimer avec justesse, garder dans leurs manières toutes les règles de l'honnêteté, de la politesse, de la bienséance. On veut qu'ils soient instruits de ce qui se passe communément dans la société humaine, et qu'ils sachent s'en expliquer et en raisonner. Mais, plus que tout le reste, on veut qu'ils apprennent à plier dans les rencontres, à s'insinuer, à se contrefaire, à se tenir dans le silence quand il est à propos, à se renfermer dans eux-mêmes, et à dissimuler leurs pensées. Voilà, dit saint Grégoire pape, l'éducation que prennent de jeunes personnes, voilà ce qu'on enseigne aux enfants du siècle : *Hæc prudentia usu a juvenibus scitur, hæc a pueris pretio discitur*. Mais un esprit fait pour le ciel a des caractères tout opposés : c'est un esprit doux, mais de cette espèce de douceur que Jésus-Christ a mise au nombre des béatitudes évangéliques : *Beati mites* (*Matth.*, V, 4); un esprit humble, dont le même Sauveur s'est proposé lui-même pour modèle: *Discite a me quia mitis sum et humilis corde*(*Ibid.*, XI, 29); un esprit droit, sans déguisement, sans fard; en un mot, selon la comparaison du Fils de Dieu, un esprit simple comme la colombe: *Et simplices sicut columbæ* (*Ibid.*, X, 16).

Telle est la simplicité du juste, telle fut celle de François de Paule. Qualité qu'il conserva jusqu'à l'extrémité de ses jours, et qu'il préféra à toutes les sciences profanes. Il les méprisa, il les négligea, il y renonça. Était-ce par un défaut d'intelligence ; était-ce par un goût bizarre et singulier ? Disons plutôt que ce fut d'abord dans la conjoncture des temps par une sorte de nécessité; que ce fut ensuite par l'inspiration divine et par un choix de vertu et de piété ; enfin que ce fut par une grâce spéciale et un ordre secret de la Providence, qui le disposait à l'accomplissement des desseins qu'elle avait sur lui.

Né dans le sein de la barbarie au regard des lettres, et dans un siècle où l'ignorance était, ce semble, un titre de noblesse : élevé d'ailleurs dans une famille pauvre, et dans une vie presque champêtre, il n'est pas étonnant que François, dès sa tendre enfance, ait manqué du secours de l'étude pour s'instruire, et des leçons capables de le former. Le père et la mère, par l'intercession de François d'Assise, avaient obtenu ce fruit de bénédiction, mais se trouvaient hors d'état de le produire dans les écoles et de l'y avancer. Point donc d'autre soin de leur part que de satisfaire à la promesse qu'ils avaient faite au pied de l'autel en faveur de l'enfant. On le revêtit de l'habit du saint patron à qui il était engagé, on le conduisit dans une de ses maisons, on le confia à ses religieux. Dans l'espace d'une année François accomplit le vœu ; et, libre désormais, il ne pensa qu'à suivre l'attrait qui l'appelait à la solitude.

C'est là, Seigneur, que votre esprit lui devait servir de maître, c'est là que vous deviez lui parler au cœur. Que les hommes se taisent : seul et sans témoin, dans les ombres d'une caverne étroite, il n'écoute que la parole intérieure qui se fait entendre au fond de son âme, et que l'inspiration qui le touche. Au reste il ne sait rien, ni ne veut rien savoir ; ou pour mieux dire, s'il sait quelque chose, comme le grand Apôtre, ce n'est que Jésus-Christ crucifié : *Non judicavi me scire aliquid nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* (I *Cor.*, II, 2).

Avec cette simplicité si contraire présentement à nos mœurs, et dont on rougirait dans notre siècle où l'on se pique tant d'habileté et de connaissance, François était-il à plaindre ? Bien loin que ce fût pour lui un désavantage, je prétends que c'était une grâce particulière : comment ? parce qu'il était ainsi plus propre à entrer dans les vues du ciel et à les seconder ; et que Dieu, qui le destinait à faire éclater les plus hautes merveilles au milieu des ténèbres de son siècle, y voulait employer les ténèbres mêmes d'une ignorance volontaire, et non les faux brillants d'une érudition fastueuse.

Ne nous trompons point, mes chers auditeurs ; ne relevons point trop dans notre estime ces arts que nous qualifions, suivant le langage ordinaire, d'arts libéraux, de beaux arts. Croyons-en saint Augustin, il les avait assez cultivés, pour en connaître le vrai prix. Consulté par un évêque à qui le goût en était toujours resté, que lui répondait-il, et quels noms leur donnait-il ? Ce ne sont, disait ce saint docteur, que des chimères bouffies de vent : *Ventosæ nugæ*; ce ne sont que de vaines subtilités : *Garrulæ argutiæ ;* que de pompeux et d'agréables mensonges : *Inflata et polita mendacia;* que d'orgueilleuses erreurs : *Superbus error* (*Aug.*, *Epist. ad Memor. episc.*) ; d'autant moins dignes d'une attention sérieuse, que rien ne peut plus nuire au progrès des âmes, par une dissipation d'esprit qui détourne des choses de Dieu, et par une sécheresse de cœur qui en éteint tout le sentiment.

François fut à couvert de ce danger ; et, dans le repos de sa retraite, de quel vol se porta-t-il vers Dieu, et s'unit-il à ce souverain Etre? S'il ne fut pas savant en orateur ni en philosophe, il le fut de cette science qui, comme remarque saint Cyprien, ne s'acquiert point à force de réflexions ni par le temps, mais dont la grâce est le principe, et qui se fait sentir sans qu'on l'ait apprise : *Sentitur antequam discitur;* science toute céleste, que Dieu communique aux âmes les plus simples avec qui il aime à s'entretenir : *Et cum simplicibus sermocinatio ejus* (*Prov.*, III, 32); science où le saint solitaire excella, et qui fit de François de Paule un des hommes les plus sages et les plus éclairés.

Quel prodige ! mes frères ; quel exemple en vit-on avant lui, et quel exemple en a-t-on vu après lui ? Ce n'est encore qu'un jeune

homme de dix-neuf ans ; ce n'est qu'un reclus sans usage, sans expérience ; et déjà il devient l'instituteur d'un nouvel ordre dans l'Eglise. Il en trace le plan, il en propose la fin, il en marque les exercices : il donne vie à ce corps naissant, il le soutient, il le perfectionne, et par d'heureux accroissements il le répand dans le monde chrétien. D'où lui venait ce talent d'insinuation si nécessaire pour assembler des compagnons et pour les associer tous sous la même observance, malgré la diversité des tempéraments, des inclinations, des humeurs? Où avait-il pris cet ascendant qui tenait soumis à sa discipline des ministres même des autels, des prêtres du Dieu vivant, quoique lui-même il ne fût point revêtu du sacerdoce, et que jamais il ne voulût être honoré de ce sacré caractère? Où avait-il puisé ce don de gouvernement, qui le faisait obéir avec une docilité si parfaite, que sans nulles constitutions, sans nulles règles écrites, il sut entretenir la régularité, la paix, la concorde domestique et l'édification publique, durant plus de cinquante ans? Qui lui mettait sur la langue cette onction dont il assaisonnait toutes ses paroles, et qui rendait ses exhortations, ses conversations, jusqu'à ses répréhensions, si engageantes et si touchantes? Mais ce qui est plus remarquable et moins aisé à comprendre, qui lui donna dans toutes les occasions cette facilité de s'énoncer en présence des grands, et cette liberté de déclarer ses pensées aux rois mêmes avec autant de retenue et de respect que de candeur et de vérité? Les courtisans ne pouvaient s'en taire; et l'un des plus habiles, qui plus d'une fois en fut témoin, assure qu'il disait au roi Louis XI et lui remontrait des choses qu'il n'eût pu lui dire sans être inspiré de Dieu (*Commin.*, *liv.* VI, *chap.* 8).

Aussi est-ce le Seigneur qui du séjour de sa gloire envoie la sagesse et la dispense aux hommes : j'entends cette sagesse que demandait Salomon, et qu'il nous représente devant le trône du Très-Haut, pour assister à tous ses conseils. C'est lui, c'est ce Père des lumières qui ouvre la bouche des enfants, et qui la rend éloquente. C'est lui qui révèle aux petits et aux plus petits ses mystères les plus sublimes. Et que révélait-il à François dans les intimes communications de la prière? Que lui découvrait-il dans ces extases où l'esprit divin descendait sur lui, le ravissait, l'enlevait de terre, le transportait au milieu de l'air et l'y soutenait? Ce n'était point comme aux Stylites d'autrefois, des colonnes de pierre qui lui servaient d'appui, c'était le bras du Tout-Puissant. Je ne dis rien dont n'aient été spectateurs une princesse du premier rang, celui de nos rois le plus clairvoyant et le moins crédule, leur cour et toute leur suite avec eux.

Ah! chrétiens, de cette élévation, comment François regardait-il la surface de la terre et tout ce qui nous y tient si vainement occupés? Ne pouvait-il pas s'écrier avec saint Paulin : *Sub sole vanitas, super solem veritas*. Au-dessus du soleil, dans cette bienheureuse patrie où j'aspire, dans le sein de mon Dieu, je ne vois que vérité ; mais sous le soleil, dans ce lieu de confusion et de désordre, dans cette région des morts, je ne vois qu'illusion, que mensonge, que vanité. De là, quel mépris devait-il concevoir pour toutes les grandeurs du monde, et de quel œil envisageait-il ceux mêmes qui s'y distinguaient et y paraissaient avec plus d'éclat? Ils ménageaient des alliances, ils amassaient des trésors, ils ambitionnaient des honneurs, ils formaient des entreprises, ils imaginaient des expédients pour venir à bout de leurs projets et pour déconcerter ceux de leurs ennemis. Voilà ce qui se passait sous le soleil ; et en cela que de mouvements inutiles, que de fausses démarches, que de vues trompeuses, que d'événements malheureux, parce que tout cela n'était conduit que par des guides aveugles : *Sub sole vanitas*. Cependant ce solitaire, étranger dans les intrigues des cours, en pénétrait les secrets les plus cachés, lisait dans les cœurs, connaissait les desseins, annonçait les bons et mauvais succès, la chute des uns, l'agrandissement des autres ; et là-dessus s'expliquait avec une pleine certitude, parce qu'il voyait tout, comme le prophète, sans obscurité et dans la source même : *Super solem veritas*.

Esprit prophétique qui ne fut borné ni par la distance des lieux, ni par l'éloignement des temps. Où ne s'étendait-il pas, et ne semblait-il pas que Dieu eût confié à François les clefs de l'avenir? Il ne prévit rien que l'issue ne vérifiât, et qui ne s'accomplit de point en point. Jules II l'éprouva quand il monta sur la chaire de saint Pierre, selon que François le lui avait prédit en présence de Sixte IV son oncle. Léon X l'éprouva quand il fut honoré du même pontificat et qu'il y parvint, selon que François le lui avait fait entendre, tout enfant encore qu'il était, et en présence de Laurent de Médicis son père. Charles VIII l'éprouva quand sur la parole de François il marcha à la conquête de Naples ; que dans toute la contrée il répandit la terreur de son nom, et qu'il signala ses armes par des avantages si prompts et si merveilleux. Le même prince l'éprouva quand à son retour en France, sur les avis qu'il avait reçus de François, il fut informé des périls qu'il aurait à courir dans sa victoire de Fornoue, et des efforts qu'elle lui coûterait contre les puissances liguées pour lui fermer le passage? Et vous, troupes fidèles que commandait dans les Espagnes le roi d'Aragon, troupes épuisées par l'opiniâtre résistance des Maures et leur vigueur à défendre une place qu'il était important de leur enlever, vous l'éprouvâtes, quand, du milieu de notre France où il avait établi sa demeure, François vit en esprit jusque dans le royaume de Grenade votre triste état, qu'il en fut touché, qu'il en gémit, qu'il voulut épargner à l'armée chrétienne la honte d'une retraite forcée, et que pour vous relever le courage il députa vers vous deux de ses religieux, que par eux il vous assura d'un secours prochain et certain, que par eux il vous ranima,

et que, dans une subite irruption, la place enfin fut emportée, la ville prise et regagnée, la religion vengée des insultes d'une nation ennemie de Jésus-Christ. Fait mémorable, fait avéré par les preuves les plus sensibles; par un fameux monastère érigé dans le camp même des vainqueurs; par la prophétie de François de Paule gravée au pied de sa statue; par la gloire et le crédit de ses disciples, qui longtemps ne furent plus autrement appelés que les Pères de la Victoire.

Ce sont là des faits plus marqués; et combien d'autres pourrais-je produire, non moins vrais, mais moins connus? Tout obscur que François souhaitait de vivre, et tout retiré qu'il était, n'allait-on pas à lui comme autrefois on allait à Jean-Baptiste? Combien de pécheurs profitèrent de ses instructions pour rentrer dans la voie du salut et pour se convertir? Combien d'âmes vertueuses, mais tièdes et languissantes, tira-t-il de leurs relâchements, et conduisit-il à toute la perfection de l'Evangile? C'était l'oracle que de toutes parts on consultait, dans les doutes pour se déterminer, dans les afflictions pour se consoler, dans les dissensions pour se rapprocher et se réconcilier. Oracle d'autant plus infaillible qu'il était plus éclairé de Dieu, qu'il se défiait plus de lui-même et qu'il attribuait tout à Dieu.

Comptez maintenant, sages du siècle, comptez sur votre sagesse, et comparez-la avec l'humble simplicité de François de Paule. Vous vous consumez de veilles, de travaux, de recherches; vous voulez tout connaître, mais avec toutes vos découvertes et toutes vos connaissances, en quels égarements vous voit-on tous les jours tomber? Dieu le permet; pourquoi? parce qu'enflés d'une vaine science qui vous éblouit, vous vous confiez en vous-mêmes, vous ne vous appuyez que sur vous-mêmes, vous ne croyez que vous-mêmes. Ce sont des présomptueux, dit le Seigneur, je les confondrai et les humilierai. Ils chercheront la vérité dans les subtilités des philosophes, dans les raisonnements des politiques, dans les histoires profanes et sacrées, dans les traités des docteurs les plus profonds, dans les livres saints; et quel fruit en recueilleront-ils? C'est qu'ils en deviendront plus remplis d'eux-mêmes et de leur savoir, plus entêtés de leurs opinions, plus hardis à les répandre, plus obstinés à les soutenir, plus indociles, plus durs à la foi. Car jamais en effet, mes frères, y eut-il moins de foi que dans ces derniers siècles? Et cependant jamais siècles furent-ils plus féconds en savants? mais en quels savants? Grâces à la Providence, il y en a eu, et il y en a que le ciel a suscités pour être les défenseurs de la religion: mais combien d'autres n'ont été savants et ne le sont que pour l'attaquer et pour la défigurer? savants toujours prêts à innover, à s'éloigner des idées communes, et à quitter les chemins battus pour entrer dans des routes écartées; savants curieux au delà des bornes, toujours disposés à contester, à contrôler, à examiner, et à force de perquisitions et d'examens, ne fixant à rien les esprits et faisant douter de tout; savants rebelles à l'autorité, ingénieux à imaginer mille subterfuges pour en éluder les décisions, et, si les prétextes viennent à manquer, résolus de lever le masque et de secouer le joug: de là, savants que Dieu abandonne à leur sens réprouvé, à l'erreur, au schisme, à l'endurcissement, souvent même à la corruption des mœurs, à un libertinage absolu de créance, à l'impiété.

Heureuses les âmes souples et dociles; ce sont là celles que Dieu instruit. Ce n'est point par de longs enseignements, ce n'est point par une abondance de paroles; un rayon qu'il fait descendre leur donne dans un moment des vues plus claires, plus droites, plus pénétrantes que toutes les méthodes et tous les préceptes. David le reconnaissait devant Dieu, et lui en rendait grâces. J'étais dans la maison paternelle le dernier de mes frères, on ne m'avait occupé qu'à la garde des troupeaux, et je ne savais autre chose; mais vous y avez suppléé, Seigneur, et vous m'avez donné l'intelligence de vos plus grands ouvrages: *Quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potentias Domini* (*Psal.* LXX, 15, 16). Ainsi François de Paule avec sa simplicité fut-il un des hommes de son siècle les plus sages et les plus éclairés, comme il fut malgré l'obscurité de sa condition un des hommes les plus puissants et les plus accrédités; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Saint Augustin, répondant aux idolâtres qui se scandalisaient des anéantissements de Jésus-Christ dans l'Incarnation, leur représentait les suites glorieuses de ce mystère, et concluait: Apprenez, superbes, et confessez qu'il n'est rien de si puissant que les humiliations d'un Dieu: *Agnoscat humana superbia nihil esse potentius humilitate divina.* Qu'il me soit permis, chrétiens, d'enchérir en quelque sorte sur cette belle parole, et de vous dire au regard de François de Paule: Apprenez, mes frères, et reconnaissez combien même sont puissantes les humiliations d'un homme également petit et par sa condition et par son choix.

Je dis par son choix, et c'est ce qui fait devant Dieu le mérite. Car être petit, et ne l'être précisément que par l'obscurité de la naissance, de la fortune, du rang, de l'état, c'est une humiliation, mais ce n'est point une vertu, parce que c'est une humiliation de nécessité et non de volonté. Le Fils de Dieu, parlant des humbles et de la gloire qui leur est réservée, ne disait pas: Celui qui sera humilié sera exalté, mais: Celui qui s'humiliera, qui lui-même s'abaissera, qui fuira l'éclat, qui, non content d'être déjà inconnu par son origine, cherchera encore plus à se cacher et à vivre dans l'oubli: *Qui se humiliat exaltabitur* (*Luc.*, XIV, 11). Il n'y a donc point à s'étonner que le saint solitaire dont nous honorons la mémoire, et qui fut l'homme le plus humble, ait eu dans le monde un crédit si universel, et que Dieu l'ait fait comme

le dépositaire de sa toute-puissance. Ceci m'engage dans un récit qui pourra peut-être offenser quelques esprits peu crédules en matière de miracles : mais que m'importe ce qu'ils penseront, si je n'avance rien sur quoi la voix commune et la tradition la plus vénérable, la plus constante ne m'autorise?

Quel homme est-ce là? se demandait-on les uns aux autres, après qu'on eut vu Jésus-Christ commander aux vents et à la mer et tout à coup apaiser la tourmente qui s'était élevée; les vents et la mer lui obéissent : *Qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei* (*Matth.*, VIII, 27)? Je puis bien faire ici la même demande : Quel homme que François de Paule! non-seulement les vents et la mer, mais tous les éléments, la terre, le feu, l'air; mais les montagnes, les rochers, les pierres; mais toute la nature, les maladies, les morts mêmes lui ont obéi comme à l'ange du Seigneur. *Qualis est hic?*

La terre lui a obéi quand, au premier coup dont il la frappait, elle ouvrait son sein, ou pour faire jaillir des sources d'eau vive, ou pour fournir les matériaux nécessaires à la construction d'un édifice. La mer lui a obéi quand, d'une seule bénédiction, il en adoucissait les eaux et leur faisait perdre leur sel et leur amertume, quand il brisait les flots irrités et qu'il en réprimait la fureur, quand au travers de deux redoutables écueils fameux par mille naufrages, porté seulement sur son manteau, il passait le détroit de Sicile et abordait à Messine. L'air lui a obéi quand d'un signe de croix il conjurait les tempêtes, qu'il attirait sur les campagnes arides et desséchées des pluies salutaires et bienfaisantes, qu'il écartait les malignes influences de la contagion et qu'il purifiait des pays infectés d'une peste mortelle qui les dévorait. Le feu lui a obéi quand, à sa présence les flammes se divisaient, et lui laissaient le passage libre au milieu d'une fournaise embrasée dont il allait réparer les débris; quand pour confirmer la sainteté de sa règle, et pour faire comprendre à ses disciples combien elle était selon l'esprit et le gré de Dieu, il prenait des charbons ardents, les tenait dans ses mains, les maniait sans en recevoir aucune atteinte. *Qualis est hic?* Encore une fois, qu'était-ce que cet homme qui ébranlait les montagnes, qui soutenait les rochers près de s'écrouler et qui les transportait; qui sous ses pas amollissait les pierres impénétrables à la pointe du ciseau ; qui confondait les démons, les mettait en fuite, et délivrait les corps qu'ils possédaient; qui guérissait les malades, rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques; qui rétablissait les mourants, les retirait des portes de la mort, et ressuscitait même les morts? Enfin qu'était-ce que cet anachorète dont le nom retentissait dans toutes les parties de l'Europe, et y était en vénération? *Qualis est hic?*

De tout cela vous me direz qu'il faut donc conclure que les saints ont fait d'aussi grands miracles que Jésus-Christ, et même de plus grands. Hé! pourquoi, mes chers auditeurs, ne le conclurons-nous pas, puisque ce Dieu Sauveur nous a marqué expressément dans son Évangile que celui qui croit en lui fera les mêmes œuvres que lui et encore de plus grandes : *Qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet* (*Joan.*, XIV, 12). Nous ne lisons point que cet Homme-Dieu ait guéri de son ombre les malades, et c'est ce qu'a fait saint Pierre. S'ensuit-il que ce soit là borner le pouvoir infini de Dieu, et rabaisser sa souveraine grandeur? A Dieu ne plaise, je prétends au contraire que c'est la relever; que c'est en rehausser la gloire et vérifier la parole du prophète royal, que Dieu est admirable dans ses saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis* (*Ps.* LXVII).

En effet, si les saints ont opéré tant de merveilles, est-ce par eux-mêmes, et par une vertu qui leur ait été propre? N'était-ce pas uniquement par la force du bras de Dieu, et par la vertu céleste qu'il leur communiquait? Ils étaient les instruments dont Dieu se servait, ils étaient ses ministres; mais lui seul était l'ouvrier; et plus les instruments étaient faibles, plus le mérite de l'ouvrier éclatait dans l'excellence de ses ouvrages. C'est pour cela, ainsi que nous l'avons déjà remarqué après saint Paul, que Dieu, voulant signaler sa puissance, a choisi ce qu'il y avait de moins fort selon le monde, *infirma mundi;* ce qu'il y avait de moins noble selon le monde, *et ignobilia mundi ;* ce qui selon le monde n'était en apparence qu'un néant, *et ea quæ non sunt* (I *Cor.*, I, 27, 28). De là vient aussi que tous les miracles des saints, au lieu de les enorgueillir, les remplissaient de confusion et les rendaient beaucoup plus humbles, parce qu'ils se regardaient comme de vils sujets, indignes que Dieu les employât à de tels ministères et à de si glorieuses fonctions.

Cependant le crédit de François de Paule va encore plus loin, et Dieu l'envoie, comme autrefois il envoyait les prophètes, aux princes et aux rois. Ici, chrétiens, vous n'aurez point à vous reprocher votre crédulité. Si je parle des potentats qui gouvernaient alors les royaumes et avec qui François eut à traiter, si je trace leur caractère sans égard à leur dignité, je ne dirai rien que toute l'histoire ne nous ait transmis et qui ne soit universellement reconnu ; car l'histoire est un tribunal où les souverains eux-mêmes sont appelés, et où ils ne sont pas plus épargnés que les autres hommes. Quelque respect qui leur soit dû, quelque soin que prennent leurs flatteurs de justifier leur mémoire, la voix publique les fait connaître, et ce jugement fondé sur la pluralité des suffrages est sans appel. Expliquons-nous.

La France était soumise à un prince qui mettait sa politique à se faire également redouter de ses ennemis, de ses voisins et de ses peuples, et qui semblait établir sa sûreté particulière sur le péril commun. Il ne manquait pas de vertus ; mais on eût dit qu'il ne les connaissait que par leurs extrémités : dévot, libéral, prévoyant, sage, prudent sur

tous les rois qui régnèrent dans le même temps que lui ; mais dévot jusqu'à la superstition, libéral jusqu'à la profusion, épargnant jusqu'à l'avarice, prévoyant jusqu'à la timidité, prudent jusqu'à l'artifice, sévère jusqu'à la dureté. Après avoir fait mourir autant de gens qu'il s'en était figuré de coupables ou de suspects, il ne pouvait à l'âge de soixante et un ans s'accoutumer à la pensée ni aux approches de la mort. A ces traits on ne peut méconnaître Louis XI. Ce monarque toutefois, au rapport de l'histoire, était le meilleur de son temps, ou pour mieux dire le moins mauvais. Que peut-on juger des autres ?

Surtout que faut-il juger de Ferdinand d'Aragon, roi de Naples et de Sicile, dont François naquit sujet? Il eut, outre la plupart des mêmes défauts que Louis, celui de sa naissance, qui fut un crime ; et pardessus ses propres malheurs celui de sa postérité, qui devint, ou odieuse par ses cruautés, ou méprisable par sa faiblesse, et qui finit dans la personne de Frédéric par une triste captivité. Or comment François de Paule se comporta-t-il à l'égard de tous ces princes ? comment son obscurité, son humilité triomphèrent-elles de leurs passions et de toutes leurs grandeurs ? Ecoutez-le.

Quel étrange renversement ! quel attentat ! La vie du pieux solitaire. l'édification que ses vertus répandaient dans les Etats de Ferdinand, tant de guérisons miraculeuses soit de l'âme soit du corps, tant de grâces dont les peuples lui étaient redevables : tout cela, sans doute, devait lui attirer la protection de la cour ; mais tout cela ne lui attire que des jaloux et des ennemis. Qui jamais eût pu l'imaginer? on conspire contre l'homme de Dieu : Ferdinand se laisse prévenir ; les princes ses enfants se mêlent dans l'intrigue ; une troupe de satellites reçoit ordre de saisir François et de l'arrêter. Que fera-t-il? Maître des éléments comme Elie, fera-t-il descendre sur eux le feu du ciel ? Non, mes frères, ce n'est point ainsi dans la loi nouvelle que les saints se vengent. D'une contenance ferme et assurée il attendra les soldats qui le cherchent ; d'un air affable et serein il les accueillera ; par la douceur de sa parole, mais en même-temps par la majesté de son visage plus terrible que celle du souverain, il les désarmera. Confus et déconcertés ils se jettent à ses pieds, ils embrassent ses genoux, ils confessent le dessein formé contre lui, et dont ils doivent être les exécuteurs.

Quel retour à l'égard du monarque? Est-ce de murmurer, de s'épancher en des plaintes amères, d'en venir à de longues justifications, et d'aller au pied du trône défendre sa cause et prouver son innocence ? Ah ! François ne pense point à lui-même, et n'a point d'autres sentiments que ceux de la charité la plus généreuse et la plus chrétienne. Il n'est occupé que des intérêts de son persécuteur, dont il ne peut ignorer les désordres. Le prince veut le diffamer, et il voudrait sauver le prince. Toute la vengeance qu'il tire de l'injuste traitement qu'il en a reçu, c'est de lui annoncer les maux près de fondre sur sa tête, s'il ne travaille à son salut ; c'est de le solliciter, de le presser, de l'exhorter avec un zèle apostolique à réparer ses égarements passés, et à prendre une conduite toute nouvelle ; c'est de lui envoyer deux torches funèbres, pour lui donner à entendre de quelle révolution et de quelle mort lui et la reine son épouse étaient menacés. Salutaire avertissement, si l'un et l'autre en eût profité. Je n'examine point ce que le monde jugera d'une telle fermeté ; mais je sais que l'esprit du Seigneur a des règles au dessus des vaines idées du monde, et que notre saint ne suivit jamais que les mouvements de ce divin esprit qui l'inspirait.

Il fait plus encore. Il était difficile que Ferdinand ne fût pas enfin touché de quelque considération pour un homme de ce caractère. Elle alla jusqu'à la libéralité, jusqu'à lui offrir une somme d'argent pour l'établissement de ses religieux dans Naples. Quel fut le remercîment ? un refus : pourquoi ? parce que, témoin des extorsions tyranniques et des vexations de ce prince envers ses sujets, il regarda cet argent comme le sang du peuple. Il ne le dissimula point, il en donna une preuve la plus visible et la plus étonnante, il prit dans la somme qu'on lui présentait une pièce de monnaie, la rompit de ses mains, et le sang sur l'heure en rejaillit en présence du monarque et de sa cour épouvantée du prodige et de l'intrépidité du saint homme. Tant il est vrai, chrétiens auditeurs, selon l'oracle du Saint-Esprit, qu'il n'est point de plus grand homme que l'homme qui craint Dieu : *Non est major illo qui timet Deum* (*Eccli.*, X, 27).

Mais voici d'ailleurs un autre théâtre qui s'ouvre à François de Paule. Il avait eu le déplaisir de tomber dans la disgâce de son prince naturel, et un prince étranger, un roi de France, Louis XI, a recours à lui et l'appelle auprès de sa personne. Louis aimait la vie à tel excès, qu'afin de se mettre en garde contre la mort que ses soupçons lui faisaient appréhender de toutes parts, il s'était comme emprisonné dans un château près de Tours, avec peu de gens affidés et intéressés à sa conservation par les immenses largesses dont il les comblait. C'était vivre sans aucun repos ni aucune douceur, en de perpétuelles alarmes et accablé d'ennui ; mais après tout c'était vivre, et c'était ce qu'il demandait. Aveugle jusqu'à ne pas voir qu'il n'y avait ni rempart ni barrière qui pussent le garantir de la mort qu'il portait dans son sein et qu'il y sentait malgré lui, il se flattait toujours de quelque espérance ; car on ne la perd jamais tant qu'on respire et qu'on ne se trouve pas au dernier moment.

Louis donc entend parler de François. Il se persuade qu'un homme assez puissant devant Dieu pour ressusciter les morts n'aura pas de peine à lui prolonger ses jours. Sans différer il entreprend de le faire venir du fond de l'Italie. Il le fait même avec

pompe : ambassade solennelle au pape Sixte et au roi Ferdinand, à l'un afin qu'il ordonne au saint ermite de se rendre en France, et à l'autre afin qu'il lui permette de quitter ses Etats. Que de bruit! mais Louis ne rougit point d'apprendre au monde qu'il craint de mourir, pourvu que le monde sache qu'il vit encore.

François obéit, il est accueilli dans sa route par le dauphin, au milieu d'une foule de courtisans et de peuple. Dans cet appareil, dont il n'est ni étonné ni ébloui, il avance, il arrive ; et quel objet devant ses yeux ! Il voit l'un des rois le plus redoutable et le plus renommé, qui fléchit le genou pour le recevoir et qui lui demande la vie. Louis la demandait, il n'oubliait rien pour l'obtenir, il l'eût achetée au prix de tous ses trésors; mais. Seigneur, ce n'était point ainsi que vous l'aviez réglé. Maître de nos destinées, vous aviez compté les jours du prince et leur aviez marqué un terme. Ce terme approchait, et il ne vous plaisait pas de le reculer. Ce n'était donc point pour une guérison passagère que vous aviez envoyé votre serviteur, mais pour être auprès du monarque le ministre de vos miséricordes éternelles. Ce n'était point pour le préserver de la mort, mais pour l'y disposer.

Voilà ce que François eut bientôt compris. Eclairé d'en haut, balança-t-il sur le parti qu'il avait à prendre? Ecouta-t-il cette fausse pitié qui ferme la bouche à des amis, à des parents, quelquefois même à des ministres de l'autel, et qui leur fait trahir lâchement leur devoir auprès d'un malade, en tardant à lui déclarer son état? Il ne compta pour rien de contrister le roi et d'augmenter ses frayeurs, pourvu qu'il le tirât du péril de mourir impénitent. Il prévit assez quels seraient les discours du monde et ce qu'on dirait. Est-ce là cet homme à miracles? Etait-ce pour cela qu'il fallait l'appeler avec tant de bruit et de si loin? Non, ce n'était pas pour cela dans les vues du prince, qui ne pensait qu'à la vie présente, mais c'était pour cela dans les vues de Dieu, qui voulait par là lui ménager une dernière ressource et un moyen de salut.

C'est à quoi François de Paule donne tous ses soins. Plein du zèle le plus pur et le plus désintéressé, ce nouveau prophète annonce sans hésiter à Louis ce qu'autrefois Isaïe avait annoncé à Ezéchias : Prince, vous voulez vivre, et Dieu veut que vous mouriez. Cette parole est dure; mais c'est la parole du Seigneur, et je vous la porte en son nom : *Hæc dicit Dominus*. Mettez ordre à vos affaires : *Dispone domui tuæ;* non point précisément aux affaires de votre royaume, Dieu saura bien y pourvoir sans vous, mais aux affaires de votre conscience, où Dieu ne peut mettre ordre qu'avec vous : *Dispone domui tuæ, quia morieris tu et non vives* (*Isai.*, XXXVIII, 1).

Quel arrêt, et quelle assurance à le prononcer ! mais du reste quel coup de grâce ! quel miracle ! n'était-il pas au-dessus de toute attente ? Louis, cette âme fière, accoutumé à voir tout trembler et tout plier sous sa loi, ce prince si éperdument passionné pour la vie, et à qui nul homme de sa cour n'eût osé parler de la mort, par le changement le plus subit et le plus inespéré, accepte avec soumission la sentence que François lui fait entendre. L'amour de la vie s'amortit dans son cœur, et est même tout à coup éteint par le désir du salut. Sous la conduite du fidèle serviteur de Dieu, il ne pense plus qu'à se préparer et à profiter du temps. Il prend les armes de la pénitence, et par de saintes austérités il tâche d'expier tout le sang qu'il a fait injustement répandre, ou par des guerres mal entreprises, ou par des châtiments outrés. La ferveur ne cesse point jusqu'au dernier jour, et si le plus digne sacrifice que puisse offrir un pécheur à la justice de Dieu est celui d'un cœur contrit et humilié, quel présage n'avons-nous pas de l'éternelle béatitude d'un tel pénitent, dans son humiliation et sa docilité sous la main de saint François de Paule?

A cette humiliation et cette conversion de Louis, roi de France, ajoutons celle de Ferdinand, roi de Naples, non point en sa personne, mais dans sa postérité : les circonstances en sont particulières. Louis mort, Naples et l'Italie deviennent, dans l'espace de sept ans, la proie des Français, deux fois vainqueurs sous le règne de Charles VIII et celui de Louis XII. Par ces deux révolutions la postérité de Ferdinand, faible et soumise, est réduite au seul Frédéric, dépouillé de ses Etats et mené en France. Il y trouve par la générosité du conquérant, non pas tant une prison qu'un asile, et il y reçoit de son vainqueur le duché d'Anjou, pour vivre du moins en prince, ne le pouvant plus en roi.

Merveilleux enchaînement des ressorts de la Providence! elle avait envoyé François à Tours pour le salut d'un roi de France, et elle conduit au même lieu le reste unique des rois de Naples, afin que le monde chrétien jouît du spectacle édifiant de la conversion de deux rois par l'entremise d'un humble solitaire. Providence encore plus admirable! trois ans s'écoulent, et Frédéric meurt sous les yeux du saint, dans la tranquillité d'une vie privée. Le saint, après trois autres années, meurt lui-même, et le même temple renferme les deux tombeaux, du monarque et du sujet; nous expose le monarque aux pieds du sujet, le réclamant et l'invoquant; et le sujet devenu l'objet de la vénération publique, offrant à Dieu les vœux de la France, de l'Italie, du monde entier.

Mondains, apprenez à réprimer votre orgueil, et humiliez-vous sous le bras tout-puissant d'un Dieu qui peut, quand il le veut, renverser du trône les grands pour les punir, et faire sortir de la poussière les humbles pour les couronner : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles* (*Luc.*, I, 52). Qu'est-ce que toute votre grandeur, qu'une grandeur fragile et mortelle? A combien de revers est-elle sujette ! et par les abus trop ordinaires qu'on en fait, combien de murmures excite-t-elle contre vous, et à quelles envies vous expose-t-elle ! Mais la gloire des

saints est une gloire solide et permanente : tout y concourt, le ciel et la terre ; et n'est-ce pas en ce sens que le prophète royal disait à Dieu : Vous n'épargnez rien, Seigneur, pour relever vos amis, et c'est sans mesure que vous les glorifiez : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus* (*Ps.* CXXXVIII, 17). Nous en avons un exemple bien mémorable dans l'autorité de François de Paule sur les princes mêmes et sur les rois. Malgré l'obscurité de sa condition, ce fut un des hommes de son siècle le plus puissant et le plus accrédité, et malgré l'austérité de sa vie, ce fut enfin un des hommes qui dès cette vie même goûta le bonheur le plus pur et le plus constant. Encore quelque attention à cette troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est un paradoxe pour le monde qu'on puisse être heureux et goûter un contentement parfait en pratiquant la mortification évangélique dans toute sa sévérité. Est-ce vivre, dit-on, et jouir d'un plein repos, que de se renoncer soi-même, que de se déclarer ennemi de son corps, que de faire une guerre perpétuelle à ses sens, et de leur refuser jusqu'aux satisfactions les plus innocentes et les plus permises ? La preuve sur cela, et la réponse la plus courte est de produire un homme qui d'une part n'oublie rien, à ce qu'il semble, pour se détruire lui-même et abréger ses jours, et qui d'ailleurs, par une protection visible du ciel, comblé d'années et de mérites, fournit la carrière la plus longue et la plus tranquille. Or cet homme c'est saint François de Paule.

Quand aux combats qu'il méditait contre sa chair, François eût apporté les plus favorables dispositions de la nature et le tempérament le plus robuste, il y aurait toujours à s'étonner qu'il ait pu soutenir le plan de vie qu'il se prescrivit du moment qu'il se fut déterminé à la solitude. Quel essai en fit-il dès l'âge de quinze ans? Chrétiens sensuels et délicats, jetez les yeux sur ce modèle, et si vous ne vous sentez pas assez courageux ni assez forts pour l'imiter, soyez du moins assez équitables et assez religieux pour l'admirer. Et qui ne serait surpris de l'austérité d'un jeune homme qui, toute pauvre qu'est la maison paternelle, la trouve néanmoins encore trop commode pour lui, et cherche une demeure plus conforme à l'esprit de pénitence; qui, touché de cet esprit, quitte, selon le conseil du Fils de Dieu, père, mère, parents, amis, et va se confiner dans un désert où tout lui manque; qui, dans le sombre réduit d'une caverne, n'a point d'autre lit que la terre, point d'autre breuvage que l'eau, point d'autre aliment que le pain et que quelques herbes crues; qui sous un vêtement grossier se couvre de la haire et du cilice, se serre le corps de chaînes de fer, se meurtrit de coups et se déchire par de sanglantes macérations ! Voilà les délices de sa jeunesse; disons mieux, voilà comme l'apprentissage de la vie qu'il se propose pour lui-même, et qu'il doit ensuite proposer à ses disciples.

Car ce n'est point ici une ferveur passagère : ce n'est point un de ces projets formés dans un bon moment par l'impression de la grâce, mais bientôt abandonnés par le poids de notre fragilité. Tant qu'il plaira au ciel de conserver ce saint pénitent, il ne se démentira jamais, et tout ce qu'il aura de disciples à conduire dans l'institution d'un ordre nouveau, il ne les fera jamais marcher par une autre voie que celle d'une pénitence rigoureuse et d'une abnégation entière de soi-même. Quel témoignage plus convaincant en pouvons-nous demander, sans rien dire du reste, que cette seule abstinence où il les a engagés, et où il s'engagea lui-même comme eux et avant eux ! Abstinence perpétuelle : quelques jours, quelques semaines sont supportables, dès qu'on a quelque zèle pour l'acquit de ses dettes auprès de la justice divine, et pour l'expiation de ses péchés ; mais une abstinence de tous les temps, de toute la vie, c'est de quoi il faut faire l'épreuve pour en bien connaître la rigueur. Abstinence singulière dans son espèce, et jusque-là inconnue dans l'Église : les soulagements les plus usités y sont interdits à la nature, et ce qu'il y a de plus commun pour exciter le goût, ou ne le pas rebuter, lui est refusé. Abstinence presque incompatible avec le commerce ordinaire du monde, et par là même plus salutaire, puisque l'éloignement du monde est le plus sûr moyen d'entretenir le recueillement intérieur et l'esprit de retraite. Abstinence de vœu, et d'un vœu formel et solennel : la conscience est liée ; et hors la raison de l'infirmité grièvé et de l'absolue nécessité, nulle dispense ne peut élargir le précepte ni décharger de l'obligation. Abstinence sur laquelle trois papes, Alexandre VI, Sixte IV et Jules II firent d'extrêmes difficultés, et délibérèrent longtemps avant que de l'autoriser, tant elle leur parut peu proportionnée à la faiblesse humaine, et tant ils en jugèrent la pratique peu soutenable. Il fallut que le saint fondateur redoublât mille fois ses instances pour faire agréer ce point capital, et pour en obtenir l'établissement. Combien même d'oppositions et de résistances eut-il à vaincre de la part de ses frères, justement intimidés dans la défiance où ils étaient de leur résolution et de leurs forces? Il ne put achever de les résoudre ni les déterminer que par un miracle dont ils furent témoins, et qui leur fit embrasser la règle avec le même courage que nous voyons encore dans leurs successeurs.

Quelles furent en cela les vues de François de Paule? Il avait devant les yeux l'exemple de Jésus-Christ, Sauveur des hommes, qui s'était laissé conduire au désert par l'Esprit-Saint, pour y passer quarante jours et quarante nuits dans une continuelle abstinence de toute nourriture. Il était déjà par son baptême, selon le langage de saint Paul, enseveli dans la mort avec ce Dieu homme : *Consepultus cum Christo per baptismum in mortem* (*Rom.*, VI, 4). Il était encore, selon

l'expression de saint Bernard, enseveli avec lui par le baptême de la solitude : *Consepultus iterum per eremi baptismum.* Double sépulture qui lui donnait avec ce divin Maître une union particulière et un engagement spécial à se rendre son imitateur. De plus, sans avoir nulle connaissance des Pères de l'Église, ni avoir jamais lu les écrits des saints docteurs, il avait appris par le même esprit qui les avait tous instruits ce que Tertullien enseignait aux premiers chrétiens, que le dessein de Dieu, dans l'abondance et la variété des biens qu'il a produits pour l'entretien de l'homme, n'a pas été seulement de nous faire admirer sa libéralité et sa magnificence, mais qu'il a voulu en même temps nous fournir une matière de vertu dans l'abstinence volontaire de ces biens : en sorte qu'ayant la liberté d'en user, on se fît un mérite et même un devoir de s'en priver : *Ut per licentiam utendi continentiæ experimenta procederent* (*Tertul.*).

Enfin, François se regardait comme une victime présentée à Dieu en réparation de tous les excès et de tous les débordements de l'intempérance publique. Il se persuadait qu'il était de la majesté de Dieu qu'il y eût une société d'hommes dévoués, selon leur état, à lui rendre, par l'abstinence et l'affliction de la chair, l'honneur qui lui est ravi par les brutales débauches de tant de pécheurs. Il voyait divers ordres religieux institués pour perpétuer dans l'Église, les uns l'amour de la pauvreté, les autres l'esprit de silence et d'oraison, d'autres le zèle des âmes et le ministère de la prédication; mais lui, il se croyait choisi pour honorer la sainteté de ce carême établi par les apôtres et observé parmi le peuple fidèle. Et qui sait si peut-être une lumière céleste ne lui découvrait pas dès lors les rudes assauts dont cette sainte observance était menacée? Le temps approchait, ce temps de trouble et de confusion, où deux fameux hérésiarques, Luther et Calvin, devaient lever l'étendard de la révolte, se tourner contre l'Église de Jésus-Christ, en décrier les pratiques les plus anciennes, s'attaquer surtout à la vie quadragésimale, et par un emportement de fureur la traiter de superstition diabolique. Le monde sensuel et voluptueux n'était que trop disposé à écouter là-dessus leurs maximes, et sans renoncer à la foi les catholiques mêmes ne devenaient que trop ingénieux à imaginer de fausses dispenses contre une loi dont les sens ont peine à s'accommoder. Il était donc important d'opposer à de si dangereux ennemis tout un corps qui combattît encore plus par la force de ses exemples que par ses paroles les principes scandaleux de l'hérésie et les vains prétextes du monde. Noble et généreuse entreprise dont François fut le chef, non point précisément pour commander ni pour diriger, mais pour agir le premier et pour la soutenir lui-même par une vie plus pénitente que tout ce qu'il exigeait des autres.

Cependant, chrétiens, au milieu de toutes ses austérités, quelle était la disposition de son âme? Qu'y ressentait-il? et pouvait-il s'estimer heureux, le pouvait-il être en se retranchant toutes les douceurs de la vie présente? Voici, mes chers auditeurs, le grand mystère que les mondains ne comprennent pas, mais qui n'en est pas moins réel ni moins véritable. François renonce à tout le bonheur humain, et il goûte dans son renoncement le bonheur le plus parfait. Il se réduit dans une privation absolue de toutes choses, et il jouit de l'abondance de la paix et des plus solides consolations. Autant qu'il s'applique à se macérer, à s'exténuer, à se crucifier, autant Dieu s'applique à lui dilater le cœur, et à l'inonder de joies d'autant plus délicieuses qu'elles sont plus secrètes et plus spirituelles; de sorte qu'il peut bien s'écrier comme l'Apôtre des nations : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra* (II *Cor.*, VII, 4). Et que pouvons-nous juger autre chose de ces ravissements qui le saisissaient dans l'ardeur de la prière, qui lui ôtaient l'usage de ses sens et le faisaient tomber en ces défaillances où le corps s'affaiblit à mesure que l'âme se détache en quelque manière et s'abîme dans la Divinité, dont elle est investie?

Ce sont là, dites-vous, des faveurs extraordinaires, et au-dessus de notre attente : je le veux, mes frères, et je ne vous demande point d'aspirer si haut. Mais ce que je prétends, c'est de vous détromper par là de vos préjugés contre la sévérité de la morale de l'Évangile. C'est de vous faire connaître combien le joug de Jésus-Christ, ce joug que vous vous figurez si dur et si pesant, est doux et léger. C'est de vous convaincre qu'il y a d'autres plaisirs que les plaisirs des sens, et que le sacrifice qu'on fait des uns à Dieu, est bien payé par les autres et par le goût qui les accompagne. C'est de renverser les chimériques idées dont le monde vous prévient à l'égard de la pénitence chrétienne, comme si elle n'avait rien que de triste, que d'insipide, que de pénible et de rebutant. Ce n'est point là ce que François éprouvait, mais, par un effet tout contraire, la parole du prophète royal se vérifiait en lui dans toute son étendue : Combien est grande, Seigneur, la multitude de vos miséricordes envers ceux qui vous craignent, et que ne faites-vous pas pour leur adoucir ce qui paraît dans votre service de plus onéreux et de plus amer! *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus te* (*Ps.* XXX, 20)!

Cette joie répandue dans le cœur de saint François de Paule, rejaillissait au dehors. Quelle sérénité dans ses yeux, dans tout son visage! quelle gaieté modeste et religieuse dans tous ses entretiens! quelle gravité, mais en même temps quelle affabilité dans son abord, dans toutes ses manières! Jamais l'humeur le rendit-elle différent de lui-même, d'un jour à un autre? jamais fit-il paraître de ces nuages sombres que le chagrin forme au dedans, et qui se montrent dans l'extérieur? quel calme! quelle égalité! De là même cette longue vie dont Dieu le

favorisa : grâce temporelle, mais souvent juste récompense des exercices les plus laborieux et les plus mortifiants. David dans le dénombrement des jours de l'homme, ne lui promet au delà quatre-vingts ans qu'infirmité et que douleur : *Et amplius eorum labor et dolor* (*Ps.* LXXXIX, 10). François fut exempt de cette règle. Il passa les quatre-vingts, et les quatre-vingt-dix, sans être atteint de ces ennuis et de ces peines annoncés par le prophète. A ce terme si avancé, il trouva ce que saint Jérôme admirait dans un célèbre vieillard qui sous les cheveux blancs d'un siècle entier, cachait toute la verdeur d'une florissante jeunesse. Voilà, lui écrivait ce Père en le félicitant, voilà le prix de votre vertu, comme une mort précipitée est le châtiment assez ordinaire du péché : *Justitiæ est quod tu adolescentiam in aliena ætate mentiris.*

Mais après tout, ne pensons pas que François, comblé de tant de bénédictions, fût pour cela attaché à la vie. Il y avait un autre terme où tendaient tous ses vœux, et dont il était incessamment occupé. Brûlé de la charité la plus ardente pour un Dieu qui lui-même n'est que charité, il soupirait comme l'Apôtre après le moment qui romprait ses liens et qui l'unirait au souverain auteur de son être. Quelque sensibles et quelque intimes communications qu'il eût avec cette suprême majesté, ce n'était point assez pour satisfaire son amour. Elles ne servaient au contraire qu'à l'allumer davantage, qu'à rendre ses désirs plus vifs et plus empressés, qu'à lui faire demander avec plus d'instance la fin de son exil. Car de ces ineffables suavités qui le pénétraient, et, si je l'ose dire, qui l'enivraient dans ce lieu de bannissement, il concluait quelle devait être la félicité de cette bienheureuse patrie où le voile est levé, et où la gloire de Dieu se découvre dans toute sa splendeur. Grand saint, vos souhaits dans peu seront remplis. Votre heure désormais n'est pas loin, ou plutôt elle est venue. Le Seigneur vous appelle, il vous tend les bras pour vous embrasser, et il vous ouvre ses tabernacles éternels pour vous recevoir.

En effet, chrétiens, François meurt, mais avec quel redoublement et quelle profusion de nouvelles grâces de la part du ciel ! Il meurt au même jour que son Sauveur est mort. Il meurt, comme ce Dieu d'amour, par un transport de charité. La flamme qui le consume croît à chaque instant ; il ne la peut contenir, elle éclate ; et, tout embrasé, cent fois il s'écrie : ô mon Dieu, ô Dieu de charité ! *Deus, o Deus charitas !* Mais du reste, entre le Maître et le serviteur, il y a plus d'une différence que nous devons observer. Jésus-Christ meurt couronné d'épines, et François couronné de gloire. Jésus-Christ meurt le fiel dans la bouche, et François la joie dans le cœur. Jésus-Christ meurt abandonné de ses apôtres, et François environné de ses disciples, à qui il laisse en héritage son esprit, et qui l'ont conservé jusqu'à présent, comme ils le conserveront toujours pour l'édification de l'Eglise. Mourir au milieu de toutes ces consolations, est-ce mourir sur la croix ? Non, mes frères, non, mais c'est y avoir vécu ; prenez garde, c'est, dis-je, y avoir vécu, et tel en est le fruit.

Etrange illusion que la vôtre, mes chers auditeurs ! et jamais ne reviendrez-vous des pernicieuses erreurs du monde sur le vrai bonheur de la vie? Cherchez-le, j'y consens ; et en cela je ne crois point déroger aux saintes maximes de la religion que vous professez, ni rien relâcher de sa perfection. Mais si vous le cherchez, ce bonheur inaltérable, ce véritable bonheur, cherchez-le où il est ; au lieu que vous courez après de vains fantômes qui n'en ont que l'apparence sans en avoir le fond. Idolâtres de vos sens, vous mettez votre béatitude sur la terre à les flatter, à contenter leurs appétits et à suivre toutes leurs convoitises ; mais plus vous les flattez, et plus ils se révoltent ; plus vous leur accordez, et plus ils demandent. De là les retours perpétuels sur vous-mêmes, les ménagements excessifs, les délicatesses infinies ; d'où il arrive que vous n'êtes jamais contents, et que souvent au milieu de toutes les commodités tout vous incommode. Mais cette chair si ennemie de tout ce qui l'importune et qui la gêne, ces sens si avides et si insatiables, combattez-les, domptez-les, captivez-les et endurcissez-les sous le joug ; du moins accoutumez-les à s'abstenir de tout ce que la loi leur interdit et leur défend ; alors, dégagés de leur servitude, vous jouirez de la liberté des enfants de Dieu. Ils pourront murmurer, se soulever, mais le cœur n'en sera pas moins libre, et vous serez bien dédommagés des efforts que vous aura coûtés la victoire, par l'onction divine, par le repos de l'esprit, par le témoignage de la conscience, par l'avantage inestimable de vivre dans la règle, et de vous préserver des désordres et des suites funestes où conduit une grossière et aveugle cupidité. Voilà ce qu'on vous a dit mille fois, ce qu'on ne cesse point de vous redire, ce que tant de saints ont éprouvé, et ce qu'éprouvent encore de fervents chrétiens. Plus ils sont pénitents, plus ils vivent en paix et tranquillement. De ce bonheur de la vie suit le bonheur de la mort. C'est une mort précieuse devant Dieu, et l'entrée à ce royaume éternel que je vous souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT CHARLES BORROMÉE.

Ego sequester et medius fui inter Dominum et vos.

J'ai été l'entremetteur et le médiateur entre le Seigneur et vous (*Deuter.*, V, 5).

Telle fut dans l'ancienne loi l'importante fonction de Moïse, quand le Seigneur lui ordonna de tirer son peuple de l'Egypte, et de le conduire dans la terre de Chanaan. Et, sans passer les bornes d'une juste comparaison, tel fut, chrétiens, dans la loi nouvelle le ministère du glorieux patron dont vous solennisez aujourd'hui la mémoire, et dont

j'entreprends le panégyrique. Dieu le suscita dans son Eglise pour être comme le médiateur du ciel avec la terre, et de la terre avec le ciel. Il porta aux hommes la parole de Dieu, et il porta à Dieu les vœux des hommes. Il s'immola pour les intérêts de Dieu, et il se sacrifia pour les besoins des hommes; tellement qu'il fut tout ensemble et l'homme de Dieu et l'homme du peuple; et qu'il put se rendre le même témoignage que le saint conducteur des Israélites : *Ego sequester et medius fui inter Dominum et vos.*

Moïse, par l'ordre du Seigneur, est commis à la conduite des enfants d'Israël; Moïse, dans un corps mortel, entretient un commerce intime et fréquent avec la Divinité même; il entre au milieu des foudres et des éclairs dans le sanctuaire de la gloire; il reçoit sur la montagne les tables de la loi, écrites du doigt de Dieu; il fait adorer Dieu sur les autels, il lui bâtit des tabernacles, il consacre à son culte des vases précieux, il institue à son honneur des fêtes et des sacrifices. Ce n'est pas tout, il est exposé aux révoltes d'un peuple ingrat qui murmure, d'un peuple insensé qui soupire après les oignons d'Egypte et les préfère à la manne du ciel, d'un peuple sacrilége qui veut mettre la main à l'encensoir, d'un peuple idolâtre qui se prosterne devant un veau d'or; et sur cela avec quel éclat s'élève-t-il pour venger l'honneur de la majesté divine? Voilà l'homme de Dieu.

Mais d'ailleurs Moïse, sans se rebuter, accompagne ce peuple dans le désert. Il le protége contre la violence de ses ennemis; il fait descendre des viandes du ciel pour le nourrir; il ouvre le sein des rochers pour étancher sa soif; il arrête le bras de Dieu prêt à frapper cette infidèle nation; il consent à être rayé du livre de vie pour leur salut : voilà l'homme du peuple : *Ego sequester et medius fui inter Dominum et vos.*

Or tout ceci, chrétiens auditeurs, voyons-le renouvelé dans la personne de Charles Borromée, dans ce pasteur incomparable et ce saint archevêque de Milan. Ce fut l'homme de Dieu auprès du peuple, et ce fut l'homme du peuple auprès de Dieu : l'homme de Dieu auprès du peuple, pourquoi? pour le réformer et le sanctifier; l'homme du peuple auprès de Dieu, pourquoi? pour en obtenir grâce et pour l'apaiser. Nous l'allons voir dans la première partie agir et combattre pour la gloire de Dieu contre l'indocilité de son peuple, et nous le verrons dans la seconde agir et combattre pour le soulagement de son peuple contre la colère de Dieu. L'un sera l'éloge de son zèle, et l'autre de sa charité : c'est tout le sujet et le partage de ce discours. Saluons d'abord Marie, et demandons par son intercession les lumières du Saint-Esprit. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'était à un saint évêque qu'écrivait l'Apôtre, lorsque, lui donnant la qualité d'homme de Dieu auprès des fidèles, il lui en traçait les devoirs, et les réduisait à trois points, l'exemple, l'action, la patience : *Tu autem, o homo Dei* (I *Timoth.*, VI, 11). Vous êtes, lui disait le maître des gentils, le ministre du Seigneur pour gouverner son peuple et pour le régler; mais afin que votre ministère soit plus efficace, et que vos leçons fassent plus d'impression sur les esprits, commencez par vous bien conduire vous-même, et soyez un modèle vivant de toutes les vertus : *Exemplum esto fidelium* (I *Tim.*, IV, 12). Au soin de vous-même, continuait le docteur des nations, ajoutez le soin du troupeau que Dieu vous a confié. Travaillez-y sans relâche, et n'y épargnez rien, ni instructions, ni exhortations, ni promesses, ni menaces, ni prières, ni réprimandes : *In omnibus labora* (II *Tim.*, IV, 5). Enfin, concluait saint Paul, attendez-vous à bien des souffrances, et c'est pour cela que vous devez vous armer de courage et d'une patience à l'épreuve de tout : *In omni patientia* (*Ibid.*, 2). A ces traits reconnaissons le digne restaurateur de la discipline de l'Eglise dans ces derniers siècles, et rendons à son zèle tout l'honneur qui lui est dû. Zèle édifiant, zèle agissant, zèle patient : trois caractères qui le distinguèrent, et qui perfectionnèrent en lui l'homme de Dieu : *Ut perfectus sit homo Dei* (II *Tim.*, III, 17).

Vous voyez d'abord où je passe, et ce que je suis obligé d'omettre, pour n'embrasser pas une matière trop étendue, et pour la resserrer. Je ne dis rien de la naissance de Charles, de la noblesse de son sang, de la grandeur de sa maison, je ne parle point des premiers présages de sa future sainteté : sagesse prématurée dans un âge où la raison ne commence à se découvrir que par de faibles lueurs; candeur d'âme, piété tendre, pudeur modeste, innocence de mœurs, esprit d'ordre et d'arrangement, affection particulière aux divins offices et à toutes les pratiques de religion. Je ne m'arrête point à cette inviolable fidélité dans la dispensation des revenus ecclésiastiques; à cette fermeté qu'il fit paraître, lorsque pourvu, tout jeune encore qu'il était, d'un important et riche bénéfice, il ne craignit point, sans blesser l'autorité paternelle, de déclarer quelles étaient ses intentions touchant l'usage qu'il en devait faire; que ce n'était point au comte son père de s'en attribuer les profits; que ce n'était point un bien qu'on dût regarder dans la famille comme un héritage, ou comme une fortune; que c'était un bien sacré dont il était seul le légitime possesseur, et dont il lui appartenait d'être seul l'administrateur pour le service de l'Eglise et pour l'entretien des pauvres. Saintes maximes, où êtes-vous maintenant, et en quel oubli êtes-vous tombées par la corruption du monde et la cupidité de notre siècle? Je n'insiste point sur ce détachement prodigieux, et jusque-là peut-être inouï, quand après l'exaltation de Pie IV son oncle maternel, élevé au souverain pontificat, bien loin de s'abandonner au transport de joie qu'eût dû, selon la nature, lui causer une si heureuse nouvelle; bien loin de se joindre à la foule

de courtisans et de flatteurs que la curiosité, l'intérêt, le devoir, attiraient auprès du pontife, il se tint éloigné de Rome et demeura à l'écart, craignant de se montrer dans une cour où il prévoyait assez que son rang le mettrait dans la plus haute distinction, se défiant de sa jeunesse qu'un trop grand éclat pourrait éblouir, se jugeant par son peu d'expérience incapable des moindres affaires, se prosternant devant Dieu comme Moïse, et s'écriant dans un abaissement profond : Ah! Seigneur, je n'ai ni talents, ni éloquence : *Obsecro, Domine, non sum eloquens* (*Exod.*, I, 10).

Ainsi Charles pensait-il de lui-même : mais c'est un oracle du Sauveur, que celui qui s'humilie sera honoré. Quel combat entre le vertueux abbé et le vicaire de Jésus-Christ! Tant d'autres n'étaient attentifs qu'à s'avancer : on formait des intrigues, on se ménageait des patrons, on ambitionnait des places, on poursuivait des emplois, on sollicitait des prélatures; toute la cour foisonnait et abondait en suppliants, tout était dans un mouvement perpétuel. Charles, dégagé de toutes les vues humaines, libre de tous les sentiments de la chair et du sang, est résolu de ne point sortir de sa retraite sans un ordre exprès du Père commun, fortement persuadé de la parole du grand Apôtre, que nul ne doit se produire, s'il n'est appelé. Parole bien peu connue de nos jours et bien peu suivie.

L'ordre ne tarda pas. Malgré la résistance de Moïse, Dieu lui dit, viens, approche, je t'ai choisi pour mon ambassadeur et mon ministre : *Veni et mittam te* (*Exod.*, III, 10). Et malgré la résistance de Charles, le même commandement part du trône et se fait entendre à lui : Venez, *Veni*. Je veux vous opposer aux puissances de la terre pour délivrer le sanctuaire du Dieu vivant de leur oppression, aux puissances de l'enfer pour leur arracher tant d'âmes, et les tirer de leur servitude; aux puissances mêmes de l'Église pour réparer les brèches qu'elle a souffertes dans sa discipline, et pour la rétablir dans son ancien lustre : *Veni et mittam te*. A cette voix il n'y a rien à répliquer, il faut obéir. Rome reçoit dans ses murs l'envoyé du ciel. Il vient au nom du Seigneur, et sans différer tous les bienfaits fondent sur sa tête. A peine a-t-il atteint sa vingt-deuxième année, que tout à coup le voilà neveu d'un pape, prince, cardinal, archevêque dépositaire du souverain pouvoir, et dans un crédit sous lequel tout plie.

Qu'attendez-vous, chrétiens? N'est-il point à craindre que tant d'honneurs ne changent des mœurs si pures, et qu'au faîte de la gloire une jeune vertu ne s'oublie et ne s'évanouisse dans ses pensées? Renversement déplorable et trop ordinaire jusque dans le temple de Dieu, et dans les plus saints ministères. Que dis-je? la vertu de Charles est fondée sur la pierre, et non sur le sable, les plus fortes attaques ne l'ébranleront pas. Son cœur ne s'enflera point, ses yeux ne se hausseront point : on ne lui verra point prendre ces airs orgueilleux, ces airs dédaigneux, ces airs fastueux qui semblent relever la personne et qui rabaissent le caractère. Il n'est occupé que des grands desseins de la Providence sur lui. Il les a connus, et sans présumer de lui-même, mais comptant sur le Seigneur, l'arbitre de sa destinée, il se met en devoir de les accomplir.

C'est un beau mot de Cassiodore, qu'un sujet oblige l'Etat et son prince lorsqu'il se rend digne des emplois où le maître l'applique pour le bon ordre et la prospérité de l'empire. Suivons ce principe, et n'hésitons point à conclure que Charles oblige le siége apostolique par toutes les prééminences qu'il accepte et toutes les fonctions où il s'engage. Il rehausse l'éclat de sa pourpre par l'éclat de sa sainteté. Il apporte au gouvernement de l'Église des vertus trop ignorées quelquefois des prélats mêmes et trop peu pratiquées. Et vous, grands, quelle leçon vous fit-il par la noble résolution et le renoncement tout évangélique qui le détermina au sacerdoce dans la conjoncture la plus délicate et la moins prévue! Une mort précipitée enlève le comte Frédéric son aîné; c'est à Charles que l'aînesse et tous ses droits sont transmis; c'est sur lui que sont appuyées les espérances de la maison. Que de sollicitations, que d'instances de la part même du pontife, assis sur la chaire de saint Pierre! Que de spécieuses raisons de consoler par un engagement tout nouveau une famille affligée, et de soutenir un nom illustré par tant de titres! Mondains, vous qui par une criminelle profanation n'entrez communément dans l'Église que pour suppléer au désavantage de la naissance, et qui ne balancez pas à en sortir dès qu'un événement inespéré vous ouvre une route plus conforme à vos désirs et à vos vues profanes, qu'eussiez-vous fait alors? Mais que fait le serviteur fidèle? Il est à vous, Seigneur, et vous ne voulez pas qu'une si précieuse conquête vous échappe. Il se hâte de recevoir les saints ordres; et par cette barrière il se ferme lui-même toute voie du retour, et rompt toutes les mesures des plus empressés à le solliciter et à l'attirer.

Avouons-le, mes chers auditeurs, ce fut là peut-être la plus difficile victoire qu'il remporta dans tout le cours de sa vie. Etouffer les sentiments les plus naturels, se roidir contre des proches à qui l'on se trouve lié par les nœuds les plus étroits, fouler aux pieds les considérations les plus touchantes, c'est un tel effort, que si le salut dépend quelquefois d'une seule action héroïque, comme nous l'enseigne la théologie, je ne puis douter que la sanctification de Charles ne fût spécialement attachée à ce généreux désintéressement. Aussi depuis ce moment le vit-on monter de degré en degré à toute la perfection sacerdotale. Dans ces communications, plus intimes désormais et plus fréquentes, qu'il eut avec Dieu en lui offrant la victime sans tache, de quel feu se sentait-il embrasé! de quelles lumières était-il éclairé! que lui inspirait son zèle pour

l'honneur du Dieu qu'il adorait et pour le bien de son troupeau!

Car ce troupeau qui le touchait de plus près, comme archevêque de Milan, était le sujet particulier de son attention. Si de corps il en était absent, parce qu'une puissance supérieure le retenait à Rome et l'employait aux affaires publiques, ni la distance des lieux, ni la multiplicité des soins, n'effaçaient de son esprit le souvenir d'un peuple dont il devait rendre compte. Il en savait les besoins et il en gémissait, mais sans être en pouvoir de courir au secours et d'appliquer lui-même la main à des maux si pressants. Combien de fois, dans une tendre compassion, dit-il avec le prophète : Me voici, Seigneur, envoyez-moi! *Ecce ego, mitte me* (*Isai.*, VI, 8)! Il attendait le temps favorable et il s'y disposait, résolu de ne pas user du moindre retardement dès qu'il lui serait libre de se retirer de la cour et d'aller chercher ses brebis errantes et les recueillir. Quitter une cour où l'on domine, et la quitter sans regret; se transporter dans une terre éloignée, et s'assujettir à une résidence laborieuse et ennuyeuse, y être au moins déterminé et préparé, c'est le devoir d'un vrai pasteur. Est-ce l'usage de tant d'autres, et sont-ce là leurs dispositions?

Quoi qu'il en soit, le temps arrive, l'obstacle est levé; Dieu appelle Pie IV; l'oncle meurt, et le neveu, malgré tous les prétextes qui le pouvaient retenir, paraît dans Milan et fixe sa demeure au milieu de ses ouailles. Mais quel spectacle s'offre à ses yeux! que de ronces et d'épines dans ce champ, où l'ennemi a porté de tous côtés le ravage! Parlons sans figure : quel débordement de vices dans tous les ordres de ce diocèse désolé! Je m'imagine que Dieu lui dit ce qu'il disait à Ezéchiel : Le peuple vers qui je te députe, ce sont des prévaricateurs et des apostats : *Ad gentes apostatrices* (*Ezech.*, II, 3); ce sont des esprits durs et des cœurs indomptables : *Filii dura facie et indomabili corde* (*Ibid.*). Et en effet, le feu de la guerre longtemps allumé et les désordres qu'elle traîne après soi avaient perverti toute la contrée. Dans la fureur et le tumulte des armes, on s'était accoutumé à ne connaître ni loi, ni règle; et tandis que les divers partis, acharnés les uns contre les autres, s'obstinaient à s'entre-détruire, on n'obéissait à personne, parce qu'on ne savait à qui obéir. De là le libertinage partout répandu, et dans le sein de la capitale, et au dehors. Qu'était-ce que le clergé? Ignorance dans les prêtres, négligence dans les divins offices, oisiveté, paresse, jeux, et même les plus honteuses dissolutions. Qu'était-ce que les maisons religieuses? Renversement total de la discipline, transgression des vœux les plus essentiels, mépris des observances; plus d'esprit intérieur, plus de retraite. Qu'était-ce que les grands? Faste et orgueil, luxe immodéré, vie sensuelle et molle, présomption et indépendance, violences et concussions. Qu'était-ce que les autres états jusqu'à la populace? Scandales, débauches publiques, profanations des lieux saints, oubli des sacrements, fraudes, usures, inimitiés, dissensions, tout ce que produit l'impiété et l'irréligion.

A cette corruption universelle, quel remède? et dans une décadence si générale, comment suffire à rétablir le culte de Dieu? L'ouvrage sans doute avait de quoi étonner; mais le zèle apostolique ne s'étonne de rien, parce que ce n'est point sur ses forces qu'il s'appuie, mais sur le bras du Seigneur et sur sa grâce, à qui tout est possible. Non, rien n'arrêtera l'homme de Dieu, rien ne le déconcertera. Il se souviendra de la promesse que le Dieu d'Israël faisait à ses ministres toutes les fois qu'il les chargeait de quelque commission difficile à exécuter : Ne craignez point, je suis avec vous : *Ne timeas, ego tecum sum* (*Jerem.*, I, 8). Muni de cette assurance, Charles entreprendra tout, et tout lui réussira. Il ne se refusera à nulle condition; et dans l'exercice de son ministère il les embrassera toutes : ecclésiastiques, laïques, séculiers, réguliers, grands, petits, habitants, étrangers, la ville, les campagnes. Il retranchera les abus, il abolira les coutumes, il y substituera de pieuses pratiques; il instruira les ignorants, il convertira les pécheurs, il réveillera les lâches, il touchera les plus endurcis. Les sacrements seront fréquentés, les autels respectés, la divine parole écoutée, les fêtes sanctifiées, les saints mystères dévotement célébrés. Si l'indocilité résiste, il la réprimera; si la puissance se soulève, il l'humiliera; si l'incrédulité dogmatise, il la confondra; si l'hérésie veut s'insinuer, il la foudroiera. Disons, en un mot, que toute la face de son Eglise changera, et qu'il se fera un renouvellement parfait dans tous les membres de ce grand corps dont il est l'âme.

Cependant, chrétiens, cette réforme si salutaire, par où la commencera-t-il? Par lui-même; car il sait assez, et plût au ciel que tant de réformateurs le comprissent comme lui, de quelle vertu est un zèle édifiant pour persuader et pour engager. Mais que dis-je? et qu'y a-t-il à réformer dans un prélat tel que l'Apôtre le désire, irrépréhensible et sans reproche? Laissons-le lui-même en juger, et selon qu'il en jugera, laissons-le agir. De toutes les pensions et de toutes les abbayes dont il était pourvu par la libéralité du saint-siége, pas une qu'il se réserve; d'un ample revenu dont il jouissait, et qui dans l'opinion des hommes semblait convenir à son rang, plus des deux tiers qu'il abandonne; d'un nombreux cortége qui l'accompagnait, quatre-vingts domestiques, dans un jour, qu'il congédie : ce ne sont encore que les prémices du retranchement qu'il s'est proposé et de la vie qu'il médite.

Modèle de toutes les vertus, combien jusque-là en avait-il donné d'exemples! Mais cela ne lui suffit point si la pénitence n'y met la dernière forme. *Totus pœnitentia formatus incedebat;* c'est l'expression de saint Chrysostome parlant de Jean-Baptiste, et ce que je puis justement appliquer à mon sujet. Charles est tout formé par la pénitence; il en est tout revêtu : *Totus pœnitentia forma-*

tus. Il marche avec l'appareil de la pénitence; il place la pénitence dans son palais, et la fait comme l'intendante de sa maison. Ses vêtements, son train, ses meubles, sa couche, sa nourriture, rien dans toute sa manière de vivre qui ne respire la pénitence. Qu'est-ce que son lit? Une simple paille ou quelques ais. Qu'est-ce que ses habits? Le cilice ou la haire. Qu'est-ce que ses repas? De l'eau, du pain, quelques figues sèches et sans pain dans le carême. Ajoutez les sanglantes macérations, les oraisons longues et fréquentes, les voyages à pied, une mortification entière de ses sens : *Totus pœnitentia formatus incedebat*.

Voilà, mes frères, comment on gagne les âmes et par où l'on trouve entrée dans les cœurs. Je parle à vous, ministres évangéliques, prêtres, pasteurs, à quelque ordre que votre ministère vous ait élevés; à vous, dis-je, que Dieu a choisis pour être ses lieutenants et ses agents auprès de son peuple, pour le contenir dans le devoir ou pour l'y remettre. Cette édification personnelle, voilà de toutes les leçons la plus sensible, et de tous les raisonnements le plus fort et le plus convaincant. Il est vrai, le Fils de Dieu donnait aux Juifs cette maxime à l'égard des pharisiens : Puisqu'ils sont assis sur la chaire de Moïse, faites ce qu'ils enseignent, et ne faites pas ce qu'ils font. Mais, après tout, les plus solides enseignements, les discours les plus pathétiques, si les œuvres les démentent, se perdent en l'air comme le son d'un airain ou d'une cymbale retentissante. Etre tout mondain, et prêcher la fuite du monde; être tout occupé de sa personne, de ses commodités, de ses aises, et prêcher le renoncement à soi-même et à sa chair; témoigner une ardeur extrême de s'enrichir du patrimoine de Jésus-Christ ou de parvenir aux honneurs du sanctuaire, et prêcher le mépris des richesses temporelles ou des honneurs du siècle; enfin, pour abréger cette morale qui n'est que trop abondante et qu'il n'est peut-être pas à propos de développer plus en détail, dire et ne pas pratiquer, exhorter d'une façon et se comporter tout autrement, n'est-ce pas une contradiction insoutenable? et qu'en peut-on espérer que ce reproche de l'Evangile : *Cura te ipsum* (*Luc.*, IV, 23) : Vous voulez guérir les autres, guérissez-vous vous-même?

Il faut donc que le pasteur trace à son troupeau le chemin, et pour cela il faut qu'il y entre le premier. Il faut que, sans blesser l'humilité, il dise dans le sentiment de saint Paul : Soyez mes imitateurs, de même que je suis l'imitateur de Jésus-Christ. Avec ce zèle édifiant de quoi ne viendra-t-il point à bout, si c'est encore, comme celui de Charles, un zèle agissant. Nouveau spectacle qui se présente à moi et qui me ravit : les travaux immenses de notre zélé archevêque, ses établissements, ses ordonnances, ses veilles, ses courses, ses fatigues pour le bien de son diocèse. Que n'imagine-t-il point? que n'accomplit-il point?

Je vois par son attention et ses largesses plus de six cents écoles de la doctrine chrétienne instituées de toutes parts, et fréquentées d'une multitude innombrable. On y vient en foule puiser les connaissances nécessaires, et s'instruire des vérités de la religion. Je vois les séminaires, les colléges, les congrégations, les hôpitaux, fondés, ou pour les pécheurs qui pensent à se rapprocher de Dieu ; ou pour les fidèles qui veulent se perfectionner et s'attacher plus étroitement à Dieu; ou pour les pauvres qui ont également besoin de secours spirituels et temporels. Je vois les chapitres, les monastères animés de leur premier esprit, et rappelés à leur ancienne ferveur ; les temples relevés, les jeûnes observés, les divertissements bannis des temps de pénitence; les profanations, les immodesties proscrites de la maison du Seigneur et de son sacrifice. Je vois des asiles ouverts, des refuges bâtis à la pudicité, soit pour en réparer les ruines, soit pour la mettre à couvert des attaques qui pourraient encore la corrompre.

Que dirai-je de six conciles provinciaux, et de douze synodes assemblés, où Charles, après avoir heureusement procuré la fin du concile de Trente, en explique les décrets, et fait ces admirables règlements, qui se sont communiqués à toutes les Eglises, et y sont devenus autant de lois? Vous le représenterai-je comme un grand fleuve, qui, trop resserré dans son enceinte, se déborde sur les campagnes? A la tête d'une petite troupe choisie, il sort de Milan. Plein de grâce et de bonté, il se montre à ses peuples, qui depuis plus de quatre-vingts ans n'avaient été honorés de la présence de leurs pasteurs et n'en avaient reçu les visites, le bâton à la main, chargé lui-même d'une partie de son bagage, dans les chaleurs de l'été les plus accablantes, il parcourt villages et bourgades. Rien ne l'arrête, précipices, rochers, montagnes. Est-il besoin de grimper, il prend des crampons de fer pour se soutenir. Est-il besoin de se courber et de ramper, il se traîne par terre dans des sentiers impraticables. Encore s'il se donnait quelque relâche après de semblables efforts : mais est-il arrivé au terme, le voilà sans intervalle, ou qui va se prosterner devant l'autel et s'abîmer dans une profonde contemplation; ou qui monte en chaire et s'épuise en de véhémentes prédications; ou qui se renferme dans le saint tribunal et réconcilie les pénitents ; ou qui confère les sacrements à de nombreuses troupes de villageois et de pauvres : du reste n'usant dans des lieux incultes que d'aliments les plus grossiers, couchant sur des feuilles d'arbres, et n'accordant à la nature que quelques heures d'un léger sommeil.

Ce n'était pas là, sans doute, un de ces pasteurs que le prophète compare à des idoles : *O pastor et idolum* (*Zach.*, XI, 17) ! qui ont des mains et n'agissent point, qui ont des pieds et ne marchent point, qui ont des oreilles et n'entendent point, des yeux et ne voient point, une bouche et ne parlent point. Vous me comprenez : c'est-

à-dire, de ces pasteurs qui, dans une négligence absolue de leurs devoirs, ne font autre usage du pouvoir dont ils sont revêtus que de se prévaloir de la dignité, sans en porter la charge ni en remplir les fonctions; qui n'agissent point, parce qu'ils ne veulent troubler en aucune sorte leur tranquillité; qui ne marchent point, parce qu'ils craignent la peine, et que c'en est une de visiter un troupeau épars en divers endroits et souvent au loin; qui n'entendent point, parce qu'ils n'aiment pas à être importunés; et que d'écouter toutes les plaintes et toutes les supplications qui s'adressent à eux, ce leur serait une gêne insupportable; qui ne voient ni ne parlent point, parce qu'ils s'inquiètent peu de ce qui se passe dans toute l'étendue de leur ressort, et qu'ils ne daignent, ni s'en informer, ni venir là-dessus à de fâcheuses explications. *O pastor et idolum !*

On en murmure, et ce n'est pas sans raison : mais ce qui doit bien nous surprendre, c'est qu'avec le zèle le plus édifiant et le plus agissant, Charles ait été néanmoins lui-même exposé aux traverses, aux contradictions, aux attentats; et qu'il lui ait fallu, pour n'y pas succomber, une constance inébranlable, et le zèle enfin le plus patient. Je me trompe, chrétiens, il n'y a rien là de nouveau ni de singulier. De tout temps, depuis notre divin Maître, les persécutions furent le partage de ses apôtres, et puisqu'il a souffert, il est juste que ses ministres aient part à ses souffrances. Aussi n'y a-t-il que trop de libertins qui se révoltent dès qu'on s'oppose à leurs désordres, d'indociles qu'on ne peut accoutumer au joug et qui ne cherchent qu'à le secouer, de censeurs à qui rien n'agrée et qui trouvent en toutes choses à reprendre, de profanes même qui prétendent s'ingérer dans le sanctuaire et contester à la puissance ecclésiastique ses droits les plus légitimes. Or voilà ce que Charles eut à essuyer et à supporter.

Que n'entreprirent point contre lui de faux zélés, des peuples ingrats, des sujets rebelles, des puissances séculières ? On le traite d'homme indiscret, d'homme outré et violent, d'homme ambitieux. On l'accuse devant le souverain pontife, et l'on défère au saint-siége un de ses conciles. Un prédicateur audacieux le déchire publiquement. On lui ferme la porte d'une église; on foule aux pieds ses mandements et ses excommunications. Est-ce tout ? mais où la fureur ne mène-t-elle pas des esprits qu'elle transporte? Qui le croirait? des impies s'assemblent autour de lui; et sans respect de la religion, ils lèvent leurs mains sacriléges contre une croix qu'il porte lui-même dans une de ses visites, et osent la frapper. Ce n'est point encore assez : pour comble d'iniquité un scélérat forme le dessein détestable d'attenter à sa vie. Si l'occasion lui manque partout ailleurs, il va l'attaquer dans son propre palais; il pénètre jusque dans la chapelle où le saint est actuellement en prière, et de quelques pas lui décharge un coup de feu. Vous sa.ez le miracle. Le ciel veillait à la conservation d'une tête si chère : le plomb perdit toute sa force, ne put atteindre que l'habit, et tomba sans passer plus avant.

Miracle dans l'ordre de la nature; mais ne puis-je pas ajouter qu'un autre miracle selon la grâce c'est la douceur de Charles et sa modération; que c'est cette paix, cette égalité d'âme que rien ne trouble au milieu de tant d'assauts? Ce n'est point aux hommes qu'il veut plaire; ce ne sont point leurs applaudissements qu'il recherche, et il lui importe peu qu'ils l'approuvent ou qu'ils le condamnent. Qu'on le calomnie, qu'on l'insulte, il recevra les plus sanglants outrages comme s'ils ne le regardaient ni ne le touchaient point. Toute son ambition est de servir le Seigneur. Quoi qu'il lui en coûte pour cela, et quoi qu'il lui arrive, il s'estimera heureux d'être la victime de son ministère et le martyr de la cause de Dieu.

Non pas toutefois, chrétiens auditeurs, que nous devions ici nous figurer une patience pusillanime qui se tait parce qu'elle craint, une patience faible qui tolère parce qu'on n'a pas la résolution de se déclarer, une patience politique qui cède parce qu'on a ses vues et des ménagements à prendre, une patience indolente qui ne sent rien parce qu'on ne s'affectionne à rien, une patience hypocrite qui dissimule parce qu'on attend une meilleure conjoncture et qu'on se réserve à un autre temps, patience toute naturelle et sans mérite. La patience chrétienne agit par des principes plus relevés. Elle distingue dans les injures un double intérêt, celui de la personne offensée, et celui de Dieu. Elle abandonne l'un, et en fait à Dieu le sacrifice; mais pour l'intérêt du Seigneur elle éclate, et ne se laisse dominer par nulle considération humaine. Avec quelle intrépidité Charles menaça-t-il le gouverneur de Milan, et se mit-il en état de le frapper d'anathème pour la défense de sa juridiction ? Avec quelle fermeté soutint-il son quatrième concile et en fit-il révoquer la censure ? Avec quelle constance s'acquitta-t-il toujours de ses fonctions, malgré les obstacles qui se présentèrent, et les risques qu'il eut à courir : ne tenant nul compte de lui-même, pourvu qu'il accomplît les volontés du maître qui l'employait, et qu'il contribuât à sa gloire. Nous l'avons considéré comme l'homme de Dieu auprès du peuple; et j'ai présentement à vous le faire voir comme l'homme du peuple auprès de Dieu : *Ego sequester et medius inter Dominum et vos.* C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est le caractère du bon pasteur de donner sa vie pour ses ouailles : *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis* (*Joan.*, X, 11). Le mercenaire s'enfuit dans l'occasion et laisse périr le troupeau, pourquoi? parce qu'il est mercenaire, c'est-à-dire, parce qu'il n'est touché que de son avantage personnel, et que sa propre conservation lui est plus chère que celle de ses brebis : *Mercenarius*

autem fugit, quia mercenarius est (*Ibid.*, 13). Faux pasteur, disait le Fils de Dieu, il n'en a que l'apparence, et que le nom; mais il ne l'est pas en effet : *Mercenarius et qui non est pastor* (*Ibid.*, 12). Par où ce Sauveur adorable voulait faire entendre à toutes les puissances en général, et spécialement aux prélats de l'Eglise, que s'ils ont l'autorité du commandement, ils ont en même temps une obligation indispensable de secourir ceux que Dieu leur a soumis, et de participer à leurs peines. Aussi est-ce conformément à ce principe, pour prendre la chose de plus haut, que le prophète Elisée voyant Elie élevé au ciel dans un tourbillon de feu, lui adressait ces paroles, assez obscures, ce semble, mais pleines d'un sens très-solide et très-moral : *Pater mi, currus Israel et auriga ejus* (IV *Reg.*, II, 12). Mon Père, vous qui êtes le char et le conducteur d'Israël. Il était le conducteur de ce peuple, puisqu'il en était le prophète et le docteur; et il en était le char, parce qu'il le supportait dans ses faiblesses, et qu'il l'aidait dans ses infirmités. Et c'est pour cela même enfin que dans l'ancienne loi, lorsque les Hébreux passaient le désert, Dieu voulut présider à leur marche, sous la figure d'une colonne lumineuse, leur faisant par là comprendre qu'il était tout à la fois, et leur guide comme lumière, et leur appui comme colonne.

Quoi qu'il en soit de ces pensées, ce fut selon la plus parfaite charité que le saint archevêque dont je fais l'éloge régla tout son pouvoir. Il ne crut pas qu'il fût seulement envoyé de Dieu pour instruire un grand peuple, pour le tenir dans sa dépendance, et pour lui imposer des lois; mais il fut vivement persuadé qu'il en devait être le père, le consolateur dans ses calamités temporelles, l'intercesseur auprès de Dieu, et, si je puis m'exprimer ainsi, le bouclier contre les coups de la justice du ciel et ses vengeances. Plus ce peuple avait exercé sa patience par de fréquentes révoltes, et par un déchaînement presque universel; plus ce charitable pasteur sentit ses entrailles émues et son cœur attendri à la vue de leurs misères. Il oublia tout ce qu'ils avaient fait pour le perdre, et ne pensa qu'à ce qu'il pouvait faire pour les sauver. Il n'écouta ni les sentiments de la nature, ni les maximes du monde : mais ne consultant que l'Evangile, il s'appliqua dans toute leur étendue et toute leur perfection ces importantes leçons de Jésus-Christ son modèle : Aimez ceux qui vous haïssent : *Diligite inimicos vestros* (*Matth.*, V, 44). Faites du bien à ceux qui vous souhaitent du mal : *Benefacite his qui oderunt vos* (*Ibid.*). Priez pour ceux qui vous persécutent : *Orate pro persequentibus vos.*

Vous me prévenez, chrétiens, vous voyez où j'en veux venir. Je parle de la charité de saint Charles; mais pour m'attacher d'abord à ce qu'elle eut de plus éclatant, et pour vous la représenter dans son plus beau lustre, je ne vous ferai pas le dénombrement de toutes les aumônes particulières qu'il répandit dans le sein des pauvres. Y eut-il une œuvre de miséricorde où il ne se prêtât, c'est trop peu, où il ne se donnât, où il ne se livrât tout entier et sans mesure? Faut-il pour l'éducation d'une jeunesse sans biens et sans moyens les rassembler sous un même toit, et pourvoir à tous leurs besoins; faut-il pour former de dignes ecclésiastiques en faire de nombreuses sociétés et fournir à leur entretien; faut-il, pour suppléer à la stérilité des campagnes, envoyer des secours abondants, et par des largesses présentes aider à reprendre un nouveau travail, et à se garder des nécessités futures; faut-il, pour épargner à des familles obérées la honte de la mendicité les gratifier libéralement et secrètement de ses dons; faut-il ouvrir son palais aux plus misérables, les recevoir avec complaisance, les admettre à sa table, les servir lui-même, s'abaisser à leurs genoux et les embrasser, toucher leurs plaies de ses mains sacrées et en adoucir la douleur par de salutaires médicaments; tels furent les exercices ordinaires de sa charité; et combien d'autres marquerais-je, si le détail n'en était pas infini, et que je pusse les resserrer dans les bornes d'un discours?

Craignit-il de s'appauvrir pour soulager la pauvreté? Balança-t-il à se défaire d'une principauté, et à la vendre, pour avoir des fonds à dispenser? Rougit-il de paraître sous un vêtement grossier, et d'être réduit à une crosse de bois? Saints apôtres, premiers pasteurs de l'Eglise naissante, voilà quels étaient vos ornements. Avec cela vous portâtes le nom de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre; vous vîtes les têtes couronnées s'humilier devant vous; vous convertîtes et vous sanctifiâtes le monde.

Ce n'est pas que Charles ignorât quelles maximes depuis ces heureux temps ont prévalu et ont préoccupé les esprits : que la charité ne s'oublie point elle-même; que, suivant la règle de l'Apôtre, celui qui sert à l'autel doit vivre de l'autel; que ce maître des gentils écrivait lui-même aux Corinthiens qu'après leur avoir fait part des biens spirituels, il était raisonnable qu'il eût quelque part à leurs biens temporels : que l'Eglise en assignant des revenus à ses ministres ne leur a point défendu de s'en attribuer une partie pour leur propre subsistance : qu'il y a d'ailleurs une décence que le rang demande, et qu'elle contribue à inspirer le respect. Principes pleins d'équité et de raison, s'ils sont bien pris et bien entendus, je veux dire, si la cupidité, si la mollesse, si l'amour de soi-même, si la vanité et l'orgueil, si la mondanité ne les changent point en de trompeuses illusions. Car combien d'abus suivent de là, parce qu'on se flatte, et que par de fausses interprétations on accommode ces principes aux désirs corrompus de notre cœur? Or contre de si pernicieuses erreurs point de préservatif plus assuré que cette charité dont je vous propose des exemples d'autant plus mémorables qu'ils sont plus rares.

Excellente vertu par où Charles fut vraiment l'homme du peuple, et auprès de qui? auprès de Dieu; et quand? surtout dans la

désolation où se trouva Milan par le fléau le plus terrible dont cette ville criminelle se vit affligée. A ce triste spectacle que je vais vous mettre devant les yeux, redoublez, mes frères, votre attention, et apprenez à redouter la colère du Seigneur : mais en même temps admirez quelle est l'efficace de la prière des saints, et de quel pouvoir est devant Dieu leur médiation.

C'était fait des Hébreux quand Dieu punit leurs murmures et leur idolâtrie par des feux dévorants, par des maladies populaires, par les morsures envenimées des serpents; encore une fois c'était un peuple perdu, si Moïse, l'encensoir à la main, ne se fût entremis pour sa défense, s'il n'eût élevé comme un signe de salut ce serpent dont l'aspect guérissait les mourants, s'il ne se fût dévoué comme une victime publique ou qu'il ne se fût opposé comme un rempart aux coups du ciel : *Si non stetisset Moyses in confractione, ut averteret iram ejus* (*Ps.* CV, 23, 24). Et c'était fait, ce semble, de Milan, quand Dieu, justement irrité des crimes de cette grande ville et de son ingratitude envers son pasteur, répandit sur ses murs une mortelle contagion, et alluma dans ses entrailles cette horrible peste qui l'eût consumée si Charles ne se fût intéressé pour elle; et, pour m'exprimer de la sorte, si par la ferveur de sa prière il n'eût combattu contre Dieu même. *Si non stetisset in confractione, ut averteret iram ejus.*

Que d'horreurs! Figurons-nous tout ce que nous pouvons imaginer de plus affreux dans une multitude confuse, infectée d'un air empesté, et atteinte du poison le plus subtil et le plus prompt. Représentons-nous dans tout un peuple le désordre, l'effroi, le désespoir, la mort. Ajoutons, en de si désastreuses conjonctures, l'absence du gouverneur; la retraite des grands qui s'éloignent ; la dureté des riches, qui ne pensent qu'à eux-mêmes ; la cherté excessive des vivres qui manquent; la ruine du commerce qui devient dangereux, et pour comble d'affliction la lâcheté même et l'infidélité des prêtres, que le péril étonne et que la crainte tient à l'écart. Or, dans cet abîme de maux ainsi compliqués, quel sera l'ange tutélaire de tant de misérables et leur consolateur? point d'autre que le généreux archevêque. C'est là qu'il vient s'enfermer, ou, pour mieux dire, s'ensevelir. On le voit, et l'espérance commence à renaître. Les magistrats, dépourvus de conseil, ont recours à lui et réclament sa charité. Ah! mes frères, leur dit-il, vous êtes bien coupables et devant Dieu et devant les hommes : *Peccastis peccatum maximum* (*Exod.*, XXXII, 30). Vous rendrez compte du sang et du salut de ce peuple que votre indulgence a entretenu dans ses déréglements. Quand je l'ai voulu corriger, vous m'avez retenu le bras, vous avez fomenté le mal, et par là vous avez attiré le courroux du ciel : *Peccastis peccatum maximum.* Mais le Seigneur, après tout, poursuit-il, n'est point inexorable. Volontiers je le prierai, je lui demanderai grâce ; et pour l'obtenir je m'offrirai, je me sacrifierai : *Ascendam ad Dominum, si quomodo quivero eum deprecari pro scelere vestro* (*Ibid.*).

Cependant quelles mesures prend-il, et que fait-il, cet homme de miséricorde? Ce qui lui reste après de si abondantes aumônes, qu'il a déjà distribuées de tous côtés, et en divers temps, il le donne avec une sainte profusion; il se dépouille de tout. Entrez dans son palais, passez jusque dans son appartement, jusque dans sa chambre, vous n'y apercevrez plus que des murailles nues, parce qu'il a tout consacré au soulagement de la disette commune. Où sont les fausses excuses de l'avarice? où sont les vaines distinctions du nécessaire et du superflu? c'est ce que Charles ne connaît point. Rien ne lui est nécessaire dès qu'il peut être utile à son peuple. Il n'épargnera pas même sa vie, et mille fois il l'exposera. Qu'on pleure autour de lui, qu'on se prosterne à ses pieds, qu'on le conjure de ne pas prodiguer une vie si précieuse : toute sa réponse, ce sont les paroles du grand Apôtre : Hé quoi! laisserai-je perdre mes frères, et selon le corps, et selon l'âme, après que Jésus-Christ est mort pour eux? *Et peribit frater propter quem Christus mortuus est* (I *Cor.*, VIII, 11).

Vue supérieure qui le ravit à lui-même et qui l'emporte. Brûlé d'un feu tout nouveau, il court de rue en rue, il visite les hôpitaux, il se transporte dans tous les lieux où le danger est plus pressant et la contagion plus violente. Que j'aime à le voir parmi un tas de malades et de mourants, qui leur parle, qui les encourage, qui leur administre les sacrements, celui même de la dernière onction ; qui recueille leurs soupirs quoiqu'envenimés, et ne les quitte point qu'il ne les ait conduits dans le sein de Dieu. Ainsi pour fléchir le Seigneur, et pour arrêter les flammes vengeresses dont les Israélites étaient dévorés, le grand prêtre Aaron se tenait entre les vivants et les morts, *Stans inter mortuos ac viventes* (*Num.*, XVI, 48) ; mais avec cette différence que d'abord Aaron fut exaucé, et que Dieu, pour éprouver la persévérance de Charles, ne retire point encore son bras et ne cesse point de frapper.

A quoi donc recourir, et que mettre en œuvre? Le saint pasteur ne se rebutera-t-il point? Le ciel paraît inflexible : comment l'apaisera-t-il? comment le désarmera-t-il? Ah! Seigneur, tout foudroyant que vous êtes, il y a pour votre serviteur une ressource immanquable. Il y a des armes dont votre justice ne se défend jamais, quand on sait en faire usage et les employer : ce sont les armes de la prière et de la pénitence. Charles en est instruit, et déjà dans le secret de l'oraison, il vous a adressé mille vœux ; mais une prière publique et solennelle est encore plus puissante, et c'est par là désormais qu'il a résolu de vous attaquer avec plus de force. Dans cette confiance en quel appareil se montre-t-il à la tête de tout un peuple contrit et suppliant? Une corde au cou, les pieds nus, le crucifix dans les mains, à travers les neiges et les glaces de la saison, il marche, tandis que la multitude la plus nom-

breuse le suit, et que toutes les places, que tous les temples retentissent de sanglots et de gémissements.

Que ne puis-je percer jusque dans le fond de son cœur, et vous découvrir ce qui s'y passe? Que ne puis-je peindre à vos yeux les idées qu'il se trace alors de lui-même? Il se regarde comme cette victime d'expiation qu'on immolait autrefois et qu'on chargeait de tous les péchés. Humble sentiment où il se concentre, et qu'il porte profondément gravé dans son âme. Mais moi, chrétiens, comment est-ce que je le regarde? Comment vous-mêmes le regardez-vous, ou le devez-vous regarder? Comme un autre Moïse, qui, malgré l'aveu qu'il fait de son indignité, et la connaissance qu'il en a, ose néanmoins s'entremettre auprès du Tout-Puissant, et entrer en conférence avec Dieu. *Cur, Domine, irascitur furor tuus* (*Exod.*, XXXII, 11)? Hé! Seigneur, serez-vous toujours également en colère? *Quiescat ira tua* (*Ibid.*, 12); n'est-ce pas assez punir, et votre bras ne se reposera-t-il point? *Esto placabilis super nequitiam populi tui* (*Ibid.*); c'est pour des pécheurs que je prie; mais ces pécheurs d'autrefois, ce sont des pénitents humiliés actuellement devant vous; c'est votre peuple : ne vous rendrez-vous point à leurs cris? Enfin, mon Dieu, s'il vous faut une victime, me voici; ou pardonnez-leur, ou effacez-moi de votre livre : *Aut dimitte illis, aut dele me de libro tuo* (*Ibid.*, 31, 32).

Qui s'explique de la sorte? Ce n'est plus l'ancien Moïse, mais le nouveau. Prière victorieuse, parce qu'elle est animée de la charité la plus pure. Avec cette charité qui la sanctifie, elle fait au ciel même une espèce de violence. Si du premier effort elle n'obtient pas, Charles redouble ; comme cet ami de l'Evangile, il presse jusqu'à l'importunité. Dans chaque rue il fait dresser un autel, et sur chaque autel il fait célébrer les saints mystères. Plus éloquent que le sang d'Abel, c'est le sang de Jésus-Christ qui crie. A cette voix l'ange exterminateur dépose le glaive et le remet. Les astres commencent à verser de bénignes influences, l'air s'éclaircit et se purifie, la contagion se dissipe, Milan se rétablit et comble de bénédictions son libérateur.

Que ne peut point la charité? Mais ne sommes-nous pas à ces temps malheureux et à ces derniers siècles où le Fils de Dieu a prédit qu'elle se refroidirait? Où la trouve-t-on, et à qui entendons-nous dire avec la même ardeur et la même vérité que saint Paul : *Quis infirmatur et ego non infirmor* (II *Cor.*, XI, 29)? Quel est le pauvre, quel est l'infirme, quel est l'homme dans l'affliction, à qui je ne compatisse et que je ne tâche de soulager? Chacun pense à soi sans sortir de cette circonférence. Ma fortune, ma santé, moi ; voilà le centre où l'on se renferme et où l'on rapporte tout. Que l'indigent manque, que le malade languisse, que le prisonnier soit rongé d'ennuis et de chagrins, que le monde se renverse; pourvu qu'on se voie à couvert de toute disgrâce, et qu'on n'ait rien à craindre, on n'est guère touché du malheur des autres, et l'on jouit tranquillement de son sort. Bien loin de répandre, ce ne sont qu'épargnes sur épargnes ; et cela quelquefois, le dirai-je? parmi des pasteurs de l'Eglise et des prêtres de Jésus-Christ. Quand Dieu, juste rémunérateur, voulut couronner la charité de saint Charles ; quand la mort, cette mort précieuse dont il eut un pressentiment, et qui répondit à toute la sainteté de sa vie ; quand, dis-je, la mort vint terminer sa course, où étaient ses épargnes? dans les mains des pauvres. C'était là qu'il les fallait chercher, et non dans des trésors accumulés par succession de temps les uns sur les autres, et, tout sacrés qu'ils sont, convertis en héritages de famille. Profanation qui plus d'une fois fut la matière de bien des scandales et de bien des plaintes. Ne les renouvelons point, ces plaintes trop bien fondées, et, selon l'avis du prophète royal, ne murmurons point contre les oints du Seigneur: mais le même respect que nous avons pour leur caractère, ayons-le pour leur mémoire.

Je ne dois rien, après tout, exagérer, chrétiens auditeurs. Je déplore la dureté des cœurs envers les pauvres ; je la condamne, et je ne puis trop la condamner : mais dans ces reproches je ne dois point comprendre l'assemblée où je parle. Je sais avec quelle fidélité et quel fruit la charité se pratique dans cette paroisse (1). Je sais quelle dévote association s'y est pour cela formée longtemps avant nous, et s'y maintient encore de nos jours sous l'invocation et la protection de saint Charles. On y voit des dames vertueuses et zélées, sur les vestiges de leur glorieux patron, et sous ses auspices, se partager en divers quartiers, prendre connaissance de toutes les misères qu'on y endure, solliciter elles-mêmes et mendier les contributions nécessaires pour y subvenir, pleurer avec ceux qui pleurent et les assister de leurs propres facultés autant que leur condition le comporte : semblables à ces dames chrétiennes des premiers siècles, dont le soin le plus ordinaire et le plus doux plaisir était de visiter les martyrs dans les prisons, d'essuyer leurs blessures, de soutenir leur patience, et de leur fournir les soulagements que leur refusaient leurs persécuteurs.

Grand saint, dont les exemples servent à exciter ces âmes pieuses et miséricordieuses qui vous révèrent comme leur chef, et qui vous invoquent comme leur protecteur, daignez présenter au trône du souverain Juge leurs bonnes œuvres et leurs charités. Soyez dès maintenant leur intercesseur et leur avocat, comme vous le serez à ce jour formidable où chacun recevra de Jésus-Christ selon ce qu'il aura donné à Jésus Christ même dans la personne de ses pauvres. Ne puis-je pas de plus espérer que vous ne rejetterez point la prière que je vous adresse pour moi-même? Honoré de votre nom dans la cérémonie de mon baptême; membre d'une compagnie en qui vous témoignâtes une confiance par-

(1) Saint-Jacques de la Boucherie.

ticulière, et où vous choisîtes le directeur de votre âme ; enfin, tout indigne que je suis, appelé au ministère de la divine parole, c'est par votre médiation que je demande et que j'ose me promettre d'obtenir ce double esprit de zèle et de charité qui fit de vous et l'homme de Dieu et l'homme du peuple. Si ma profession et la pauvreté que j'ai vouée ne me permet pas d'exercer envers le prochain une miséricorde temporelle, il y a une miséricorde spirituelle par rapport au salut, et voilà sur quoi mon zèle doit s'allumer. Plaise au ciel de le bénir, en sorte que, travaillant a sauver les autres, je me sauve avec eux, et que nous parvenions tous à la félicité éternelle, où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Videant pauperes, et lætentur.

Que les pauvres ouvrent les yeux, qu'ils voient et qu'ils se réjouissent (*Ps.* LXVIII, 33).

Ce n'est pas à contempler les merveilles de l'univers que j'invite aujourd'hui les pauvres. Je ne leur présente point pour objet de leur admiration la félicité des grands, leurs magnificences, ni leurs plaisirs. Il serait plutôt à souhaiter que tous les yeux fussent fermés sur leurs excès scandaleux ; et bien loin que dans leur vie licencieuse et fastueuse ces prétendus heureux du siècle servent en aucune sorte à la consolation des pauvres, ne sont-ce pas au contraire, et pour les pauvres, et pour nous tous, autant de sujets d'amertume et d'indignation ?

Ce n'est donc point sur cela que je dis : Voyez, pauvres, et réjouissez-vous : *Videant pauperes et lætentur.* Mais c'est à la vue d'un pauvre plus pauvre par vertu, que les autres ne le sont par fortune et par naissance. C'est, dis-je, à la vue de l'incomparable François d'Assise, envoyé de Dieu pour prêcher l'Evangile de la pauvreté, que la joie doit se répandre dans le cœur de tous les pauvres, et que le sentiment de leurs misères doit s'adoucir par l'espérance des mêmes avantages que trouva dans le plus parfait renoncement ce glorieux patriarche, dont j'entreprends l'éloge.

Que de misères, chrétiens auditeurs, renfermées dans la pauvreté, selon l'esprit et les idées du monde ! Le chagrin partout la suit ; la faiblesse y est attachée ; la bassesse et la honte en sont inséparables. Il y a longtemps que Jésus-Christ l'avait purgée de ces taches injurieuses, et par le choix qu'il en avait fait personnellement pour lui-même, et par la béatitude qu'il a promise aux vrais pauvres : *Beati pauperes spiritu* (*Matth.*, V, 3). Cependant, parce que cette béatitude céleste est un bien de l'autre vie, éloigné de nous et de notre état présent ; et parce que l'exemple d'un Homme-Dieu, tout proportionné qu'il est à notre faiblesse par l'humanité, semble être au-dessus de notre portée par la divinité ; Dieu, pour nous ôter tout prétexte, a voulu dans les derniers temps réveiller la foi du monde assoupi, suscitant à nos yeux et nous proposant un homme tel que nous, qui nous fit connaître en sa personne le bonheur de la pauvreté. Cet homme, c'est François d'Assise.

Voyez donc François, pauvres qui gémissez : *Videant pauperes ;* vous y verrez la douceur, la joie même de la pauvreté dans sa tristesse apparente, premier sujet de consolation. Voyez François, pauvres qui languissez : *Videant pauperes;* vous y verrez la force et la puissance de la pauvreté dans sa faiblesse apparente, second sujet de consolation. Voyez François, pauvres qui rougissez de votre condition : *Videant pauperes;* vous y verrez la gloire de la pauvreté dans son obscurité et sa bassesse apparente, troisième sujet de consolation. La pauvreté tranquille et contente dans ses peines, puissante dans sa faiblesse, glorieuse dans son obscurité et sa bassesse, trois parties de ce discours. Tâchons tous d'en profiter par la grâce de Notre-Seigneur et la médiation de sa sainte Mère. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand Salomon a dit que tous les jours du pauvre sont mauvais, *Omnes dies pauperis mali* (*Prov.*, XV, 15) ; il parlait selon le jugement du vulgaire, et se conformait en cela à l'opinion commune des hommes. Rien de plus triste en effet suivant les vues humaines que la condition des pauvres ; et de là vient que la seule crainte d'y tomber et le seul soin de s'en garantir font presque tous les chagrins et tous les troubles de la vie. Telle fut néanmoins la destinée de François. Quoique né dans cette honnête médiocrité d'état, qui paraissait au même Salomon la plus favorable pour le salut, et qui tient le milieu entre l'écueil des grandes richesses et celui de la mendicité, non-seulement il vécut pauvre, mais il voulut vivre pauvre, mais il voulut mourir pauvre, et trouva dans sa pauvreté les plus sensibles douceurs et l'abondance des consolations divines.

Aussi reconnut-on d'abord par des présages singuliers que cette pauvreté si funeste aux vertus ordinaires était le port où Dieu l'appelait, et la voie qui lui était marquée pour s'élever à la perfection évangélique et à la souveraine béatitude. Il naquit dans une étable, non par une nécessité forcée, ni par un effet imprévu du hasard, mais par une secrète disposition du ciel, qui dès sa naissance voulait le former sur le modèle adorable et l'exemple de son Sauveur. Ce fut là, ce fut dans ce vil et humble réduit que, touché d'une vue toute chrétienne, et par le conseil d'une vertueuse amie, au milieu des vives douleurs d'un enfantement périlleux, la mère qui devait donner au monde ce fruit de bénédiction, se fit transporter. Ce fut là que du sein maternel François, au moment qu'il vit le jour, passa dans le sein de la pauvreté, pour l'aimer pendant tout le cours de ses années, et la regarder comme une seconde mère : et c'est là même qu'il prit pour les pauvres ces sentiments tendres qui ne l'abandonnèrent jamais, et que rien ne put éteindre dans son cœur.

Cet amour des pauvres ne tarda pas à se faire connaître. A peine François a-t-il atteint cet âge où la raison commence à se développer, que tout ce qui lui tombe dans les mains, et qui se trouve à sa disposition, il le répand en de saintes largesses. Rien dans la maison paternelle, jusqu'aux habits qu'il porte, ne se présente à ses yeux, qu'il ne croie appartenir aux pauvres autant ou plus qu'à lui-même. Hé ! que n'est-il en son pouvoir de faire revivre cette première charité de l'Eglise naissante, lorsque tous les biens étaient communs, et que les chrétiens n'avaient qu'un seul patrimoine! *Erant illis omnia communia* (*Act.*, IV, 32).

Nécessaire et superflu, ce sont à son égard des distinctions qu'il ignore. Tout lui paraît superflu pour sa personne, dès qu'il peut convenir à quelque pauvre : et dans le dessein même de s'interdire pour toujours ces distinctions dont le monde abuse, il s'engage par vœu à ne rebuter jamais le pauvre, à ne rien refuser qui lui soit demandé au nom de Dieu, le père et le tuteur des pauvres.

C'était là, sans doute, aimer les pauvres ; mais aima-t-il moins la pauvreté? Deux sentiments bien différents et bien éloignés l'un de l'autre : aimer les pauvres et aimer la pauvreté. Pour aimer les pauvres, c'est assez d'un cœur humain et susceptible de pitié ; mais pour aimer la pauvreté, il ne faut pas moins qu'un désintéressement et un christianisme héroïque. Aimer les pauvres, c'est souvent haïr la pauvreté ; c'est s'attendrir sur leurs misères, parce qu'on les croit malheureux ; c'est leur fournir les moyens d'en sortir, parce qu'on ne voudrait pas y être réduit comme eux. Combien de dames chrétiennes se font un saint exercice et un plaisir d'employer leur temps, leurs soins, leur crédit, à la délivrance des prisonniers, au service des malades, à la consolation des affligés? Mais en voit-on d'assez ferventes pour désirer quelque part aux peines de ces misérables? Ces tristes objets de leur charité sont-ils jamais les objets de leur envie? Voudraient-elles que leurs parures fussent changées en ces vêtements usés et déchirés qui couvrent les pauvres? Voudraient-elles que leurs corps, qu'elles traitent avec tant de délicatesse, fussent défigurés comme ces cadavres que la faim dévore? Voudraient-elles renoncer à cette propreté exquise qui brille dans leurs ameublements, pour se confiner dans ces retraites obscures où la mendicité se cache? Voudraient-elles que la Providence leur eût choisi cet état? Ah ! l'amour-propre y perdrait trop. On gémit à la vue des pauvres, on les console, on les soulage; en un mot on les aime, et c'est beaucoup; c'est un degré de vertu digne des récompenses éternelles. Mais du reste, tout charitable qu'on est, on ne laisse pas de flatter sa chair et de rechercher ses aises. Au défaut de la magnificence, on se plaît à tout ce qui fait l'agrément de la condition. Est-ce aimer la pauvreté; ou n'est-ce pas la craindre et la fuir ?

François à l'amour des pauvres joint l'amour de la pauvreté. C'est peu de se dépouiller pour les vêtir, il faut qu'il se revête lui-même de leurs habits. C'est peu de les visiter dans les prisons, dans les hôpitaux, en de sombres cavernes, il faut qu'il demeure et qu'il s'associe avec eux. C'est peu de participer à leurs souffrances, il faut qu'il enchérisse au-dessus, qu'il ajoute les austérités de la pénitence à celles de l'indigence, qu'il couche sur les pierres dures, comme si la terre était trop molle pour lui, qu'il se roule dans les neiges pour conserver la pureté de son cœur, qu'il jeûne chaque année quatre rigoureux carêmes, pour tenir son corps souple à l'empire de l'esprit ; qu'il ne se nourrisse que des aliments les plus grossiers, et qu'il y mêle de la cendre pour en amortir le goût ; qu'il soit enfin, si je l'ose dire, piqué de jalousie, dès qu'il s'offre un pauvre à sa vue, plus pauvre et plus mortifié que lui.

Quel effet produisit une telle conduite dans les esprits? En doutez-vous, chrétiens ? le même effet qu'elle produirait sur les nôtres. On en fut surpris, on en fut choqué ; les uns en raillèrent, d'autres s'en plaignirent : on le regarda comme la honte et la ruine de sa famille. Il n'y en eut point de plus animé que son propre père : il voyait ses espérances trompées, et son fils prendre le train d'un dissipateur ; car il ne le traita point autrement. Que fera-t-il donc, ce père prévenu de ses idées tout humaines et outré de douleur ? A quoi aura-t-il recours ? le remède fut extrême, mais conforme à l'usage du temps. François est conduit devant l'évêque; là, on l'oblige de reconnaître ce qu'on appelle ses dissipations, on exige de lui une cession entière et juridique de tous les droits de la naissance, on veut qu'il se déshérite lui-même, et là-dessus pensa-t-il à se défendre? Délibéra-t-il un moment? protesta-t-il contre la violence? il fut plus prompt à quitter tout, jusqu'à sa robe, qu'on ne le fut à l'y condamner. Une ferme confiance en Dieu, voilà ce qui lui tint lieu du plus ample héritage, voilà le seul trésor qui lui resta et qu'il ne perdit jamais, voilà toute sa ressource. C'est maintenant, s'écria-t-il, que je puis dire absolument et sans partage, mon Père qui êtes au ciel, puisque je n'en ai plus sur la terre.

Oh! si le monde connaissait ce qu'il y a de consolant dans les mouvements d'un cœur qui s'élance ainsi vers Dieu pour se confier pleinement en lui ! De combien d'inquiétudes est-on délivré quand on est assez généreux et assez sage pour se dégager des soins de la vie, et pour se jeter sans autre ressource dans le sein de la Providence ! Quelle douceur de savoir se passer de mille choses dont le monde se fait de faux besoins ! Un vertueux païen s'admirait lui-même, quand il comparait la simplicité de son état avec l'appareil pompeux et embarrassant qui environne les grands. Que de choses, disait-il, dont je n'ai aucun besoin ! *Quam multis non egeo!*

Mais combien plus heureux était François, lorsque dans les saints transports d'une joie pure, qui remplissait son cœur, qui l'inon-

dait et qui rejaillissait au dehors, il avait incessamment dans la bouche ces douces paroles : *Deus meus et omnia*. Je n'ai rien, je ne possède rien, rien, dis-je, en ce monde, ni qui soit de ce monde; mais je possède mon Dieu, et tout en mon Dieu, *Deus meus et omnia*. Ce sentiment n'est point dans un cœur mondain : il sent bien que Dieu n'est point en lui pendant que lui-même il est plus au monde qu'à Dieu. Ce sentiment n'est point dans un cœur intéressé; il sent bien que Dieu ne lui est pas tout, puisqu'avec Dieu, et même préférablement à Dieu, il s'attache aux biens sensibles, et qu'il se laisse posséder de l'avare cupidité qui le domine.

Il n'y a qu'un cœur epuré de toute affection terrestre qui puisse adresser à Dieu ces paroles de confiance; et c'est alors qu'on ressent comme François les délicieuses effusions de la grâce divine. On ne tient plus à la vie, bien loin d'être inquiet sur tout ce qui peut contribuer à la rendre plus aisée et plus commode. On abandonne à Dieu le soin de tous les événements, et l'on n'a point d'autre soin que d'accomplir sa volonté, de l'adorer, de s'y complaire et d'y fixer son bonheur.

Tout ce que je dis là, mondains, vous touche peu; cette paix vous est inconnue; et comment la connaîtriez-vous, comment la trouveriez-vous, lorsque vous la cherchez hors de Dieu? Vous la cherchez, cette paix, dans l'opulence; elle n'y est pas, mes chers frères, elle n'y est pas : François la cherchait dans un parfait dénûment, et l'y trouvait, parce qu'elle y est. Vous la cherchez dans le faste et le luxe, elle n'y est pas; François la cherchait sous la bure et sous le cilice, et l'y trouvait, parce qu'elle y est. Vous la cherchez dans ce qui vous détourne de Dieu, dans ce qui flatte la chair, et qui révolte les sens contre la loi de Dieu; elle n'y est pas, et n'y peut être : François la cherchait dans ce qui l'approchait de Dieu, dans ce qui l'engageait à se tenir plus étroitement uni à Dieu, et l'y trouvait, parce qu'elle y est. C'était là qu'il ne se lassait pas de redire : Mon Dieu et mon tout! *Deus meus et omnia!* Il le disait, mais avec quel feu, mais avec quelle onction, mais avec quels ravissements de son âme! Il le disait, et son cœur éclatait en soupirs, ses yeux versaient des ruisseaux de larmes; non point de ces larmes amères qu'arrache la douleur, mais de ces larmes que le Dieu consolateur fait répandre à ces moments où il s'insinue par d'intimes communications. Il le disait dans la prière et dans le repos de la contemplation, dans le travail et dans l'action, à toute heure et en tous lieux, toujours avec une ardeur nouvelle et un nouveau goût : O mon tout, ô mon Dieu! *Deus meus et omnia!*

Quand Dieu de la sorte vous sera tout, vous sentirez de la douceur à manquer de tout pour Dieu. Sans cela, quoi que ce soit qui vous manque, et quelque léger qu'il soit, ce sera assez pour vous troubler et vous miner de chagrin. Vous vivrez en de continuelles alarmes; vous craindrez tout, les dérangements des saisons, la stérilité des campagnes, les calamités publiques et particulières. Vous serez du nombre de ceux à qui l'apôtre saint Jacques disait . Pleurez, riches, criez au milieu de vos misères. *Agite nunc, divites, plorate ululantes in miseriis vestris* (*Jac.*, V, 1). Et quelles sont leurs misères? ce sont leurs richesses. Que dis-je? et quel paradoxe en apparence, mais en effet quelle vérité! Oui, riches, vos misères, ce sont vos richesses; par où? par les tourments qu'elles vous causent, ou pour les acquérir, ou pour les conserver, ou pour les accroître. Voyons-nous un riche content, un riche tranquille sur son état, un riche paisible possesseur de ses biens? Ah! mes frères, que ne faisons-nous donc au moins quelque essai de cette pauvreté de cœur, qui nous est tant recommandée dans l'Evangile! On ne vous demande pas que vous deveniez tous réellement aussi pauvres que François l'a été et qu'il a voulu l'être; ce n'est point là votre vocation, mais votre vocation, et la vocation commune de tous les chrétiens, c'est le mépris du monde et le détachement de tous les biens périssables. Vous pouvez les posséder comme si vous ne les possédiez pas; c'est-à dire qu'au milieu même de l'abondance vous pouvez être pauvres selon l'esprit. Or, voilà les pauvres à qui le centuple est promis, non-seulement dans la béatitude céleste, mais dès la vie présente : ce n'est point précisément à la pauvreté, mais à cet esprit de pauvreté. Tant de fois vous avez éprouvé la mauvaise foi et la perfidie du monde, et toujours vous y retournez, à votre dommage et à votre confusion: que n'éprouvez-vous si Dieu est fidèle dans ses promesses? François l'éprouva : vous avez vu comment dans les peines apparentes de la pauvreté il a trouvé le plus solide bonheur, et vous allez voir que dans l'infirmité apparente et la faiblesse de la pauvreté il ne trouva pas moins de force, ni ne fut pas moins puissant. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Faire de grandes choses avec de grands appareils et de grands moyens, remporter de grandes victoires avec de grandes armées, c'est la puissance des souverains de la terre et des conquérants. Mais renverser les murs des villes au seul son de la trompette, comme Josué au siége de Jéricho; désoler tout un empire par des sauterelles et des mouches, comme Moïse désola l'Egypte; faire trembler les rois sans autres armes qu'une peau de brebis sur le dos et un bâton à la main, comme Elie fit trembler Achab; faire en un mot de grandes choses, et les faire de rien, c'est l'effet de la puissance de Dieu qu'il communiquait à ses prophètes, et dont il releva la pauvreté de François et sa faiblesse.

Quel homme plus pauvre qu'Elie, dit saint Jean Chrysostome, et cependant quel homme plus puissant qu'Elie? Mais la source de sa

puissance fut sa pauvreté même. Il surmontait tout, il venait à bout de tout, parce qu'il était pauvre : *Omnes vincebat, quoniam pauper erat.* Quel homme plus pauvre que François, et cependant quel homme plus puissant que François ! Plus pauvre même et plus puissant, ou du moins autrement puissant qu'Elie ; puisque la puissance d'Elie ne se fit sentir que par sa rigueur, au lieu que celle de François fut toujours bienfaisante, secourable, et telle qu'il convenait à l'esprit de la loi nouvelle. Elie marchait par la Samarie, et l'on voyait la stérilité, la famine, le feu du ciel ravager tout autour de lui ; François parcourt les provinces d'Italie, et partout la santé, la paix, l'abondance le suivent. Tout fuyait devant Elie, on ne lui parlait qu'en tremblant, on se prosternait à ses pieds, tant on était saisi d'épouvante et l'on redoutait son pouvoir ; on court au-devant de François, sa présence console, soutient, anime ; ses entretiens inspirent l'amour de la vertu : ce sont autant d'instructions salutaires qu'on écoute avec confiance et dont on profite. Elie enfin surmontait tout, parce que sa pauvreté le rendant agréable à Dieu, il en devenait plus intrépide et plus indépendant des hommes : mais François surmonte tout, parce que sa pauvreté affable, prévenante, patiente, semblable à celle de Jésus-Christ, le rend maître des cœurs et des volontés des hommes. *Omnes vincebat, quoniam pauper erat.* Puissance qu'il exerça d'abord en des choses matérielles, et plus efficacement ensuite dans les spirituelles. Observez, s'il vous plaît, l'un et l'autre.

Rien ne détermina plus fortement son père aux excès où il en vint contre lui que la réparation qu'entreprit François d'une église dédiée sous le nom du saint martyr Damien, et située aux portes de la ville d'Assise. A la honte des habitants, cette maison de Dieu depuis longtemps était en ruine ; François y entra, y fit sa prière, et dans l'ardeur de sa prière une voix partie du crucifix lui ordonna de la rétablir.

Que de riches comblés de biens tenaient alors les premiers rangs dans Assise ! aucun d'eux ne pensait à redresser les saints autels. N'était-ce pas à ces riches qu'il convenait de faire ce commandement et de confier ce soin ? mais ils ne méritent pas d'y être employés. Qu'ils prodiguent leurs biens en jeux, en folles dépenses, Dieu ne veut point d'eux ni de leur service. Il s'adresse à François, à cet homme dépourvu de tout secours et sans protection. C'est à lui que Dieu dit : Répare et soutiens mon temple ; je t'ai choisi pour cela, et tu en seras le restaurateur. Or, admirons le courage et la piété de François. Il ne réplique point, ne représente point la faiblesse de ses forces et la grandeur de l'entreprise. Les outrages qu'il recevait de la populace au sujet des haillons dont il se couvrait, et qui le faisaient traiter d'insensé ne le mettent point en défiance du succès ; il ne songe qu'à obéir, il en cherche les moyens ; et quels moyens ? Il n'est pas en état de fournir aux frais ; mais il a des bras, mais il a un corps dur au travail, c'est assez ; il remue la terre, il traîne les pierres, il dispose les matériaux, il agit seul. A cette vue on est surpris ; on oublie que c'est ce même homme qui s'était rendu il y a quelques jours le jouet du peuple. On se sent piqué d'une pieuse émulation : les gens de bien se joignent à lui, les honnêtes gens y prennent part ; les plus indifférents y sont entraînés par la multitude. Un seul pauvre décrédité par ses manières incultes et singulières est assez accrédité par la grâce du ciel pour faire servir à ses desseins et à la gloire de Dieu les richesses du pays.

Il n'en demeure pas là ; mais, encouragé par l'événement, il donne encore son attention au rétablissement de deux églises : l'une de Saint-Pierre, l'autre de Notre-Dame-des-Anges. Voilà, Seigneur, pouvait-il dire avec David, voilà ce que j'ai préparé dans ma pauvreté pour la construction de votre temple : *Ecce ego in paupertate mea præparavi impensas domus Domini.* Car ne comparons point édifice à édifice, dépenses à dépenses. Cent mille talents d'or, et mille fois mille talents d'argent préparés par David pour la structure du temple de Jérusalem, n'étaient, à proprement parler, que les contributions de ses sujets, que les dépouilles de ses ennemis. Ces grands trésors ne coûtaient à ce prince que le soin de les ramasser et de les dispenser. C'étaient des biens recueillis par son autorité, ménagés par son économie ; au lieu que les autels érigés par François sont les fruits merveilleux et les monuments de la force attachée à sa mendicité. Qu'il chante donc plus hautement et avec plus d'assurance que David : *Ecce ego in paupertate mea præparavi impensas domus Domini* (I *Paral.*, XXII, 14).

Mais, François, sont-ce là les bornes de votre zèle ? N'y a-t-il pas une maison qui vous doit être plus chère que les temples matériels ? Cette Eglise, épouse de Jésus-Christ, n'est-ce pas la vraie maison de Dieu, son vrai temple ? Sachez que ce ne sont ni les pierres, ni les marbres qui la soutiennent ; elle a bien d'autres ennemis que les orages et les vents. Et quels ennemis ? l'intérêt, l'ambition, l'esprit de propriété, voilà ce qui en sape les fondements et ce qui en renverse les colonnes. Si donc vous en voulez être un solide appui, c'est de ces vices pernicieux que vous la devez purger.

François se rend à cette inspiration divine : il la suit sans hésiter ; et comment s'y prend-il ? Ce fut en formant dans l'Eglise un peuple nouveau, exempt de la corruption du siècle, ennemi des richesses et de l'insatiable convoitise qu'elles allument ; un nouvel ordre qui fit refleurir la simplicité et la pauvreté des apôtres ; un ordre néanmoins qui, composé de trois degrés différents en perfection, pût convenir même à tous les états du monde, à l'un et à l'autre sexe, au célibat et au mariage ; un ordre où l'on pût s'engager, sans se soustraire à la conduite des affaires temporelles, où les soldats pussent s'enrôler sans abandonner leurs drapeaux, les négo-

ciants sans renoncer à leur commerce, les magistrats sans descendre du tribunal, les princes même et les rois sans déshonorer le trône ; un ordre enfin où il y eût place, comme dans le ciel, pour toutes les conditions ; car voilà quel est l'ordre de Saint-François.

Un tel dessein, un dessein si grand, si important au public, si difficile par mille endroits, pouvait-il tomber dans un esprit simple et peu éclairé ? Mais pouvait-il réussir sans des forces extraordinaires, et sans un génie au-dessus de l'humain ? Que tous les souverains avec toute leur politique se tracent un pareil plan ; qu'ils se proposent d'engager les riches à quitter tout ce qu'ils ont, pour mendier ce qu'ils n'ont pas ; qu'ils y emploient les instances les plus vives, les flatteries, les promesses ; tous leurs efforts seront inutiles, cela passe leur puissance : ils pourront bien, s'ils sont injustes, ravir et dépouiller ; jamais ils ne persuaderont à leurs sujets de se dépouiller volontairement eux-mêmes, ni de se laisser dépouiller. Mais François, sans nom, sans crédit, sans honneurs à distribuer, sans autres biens à promettre que ceux de l'éternité, incompréhensibles et invisibles, entreprend de réduire à cette réforme inouïe une partie du monde chrétien. Quel projet ! voyons-en l'exécution.

Il prend l'Evangile à la main, il l'ouvre au peuple, il s'attache à trois passages qu'il y rencontre, et qu'il leur explique : Le premier : *Si vis perfectus esse, vade, vende omnia quæ habes et da pauperibus* (*Matth.*, XIX, 21). Si tu veux être parfait, va et vends tout ce que tu as, et le donne aux pauvres. L'autre : *Nihil tuleritis in via* (*Luc.*, IX, 3). Ne portez rien quand vous irez en voyage. Le dernier : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum* (*Ibid.*, 23). Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même et qu'il porte sa croix. En fallait-il plus pour rebuter tous les esprits ? et c'est par là que François les attire. Une multitude innombrable se range sous sa discipline, les conversions ne se font pas comme à présent avec lenteur ni une à une. On court comme aux temps apostoliques, en foule et par troupes, embrasser la pénitence et la pauvreté.

Cependant que d'oppositions, que de traverses le saint instituteur eut-il à essuyer ! Deux des plus grands papes voulurent tempérer l'austérité de sa règle ; mais c'était l'œuvre du Seigneur : ces sages et zélés pontifes le reconnurent bientôt. Le ciel les inspira, ils entendirent sa voix, et ils se rendirent à la solidité des raisons que Dieu mit dans la bouche de son serviteur. De là quelle subite révolution dans les mœurs ! Dès la première assemblée générale, cinq mille religieux sont obligés de camper sous des huttes autour d'Assise, et sans provisions ; mais la charité des villes voisines y supplée. Enfants de la Providence, ils annoncent encore à tout l'univers ses soins paternels ; et témoignent jusqu'à présent qu'elle ne manque de libéralité qu'envers les ingrats et les lâches, qui lui manquent de reconnaissance et de fidélité. Plus de cinq cents ans écoulés depuis ce temps-là les ont bien pu partager en plusieurs branches, mais ces branches sont devenues elles-mêmes de puissants arbres, qui font ombre aux ordres les plus anciens.

Ici, mes frères, ici réformons nos fausses idées. Nous mesurons la puissance des hommes, à quoi ? à l'or et à l'argent. Ce sont, à nous en croire, les nerfs, ce sont les instruments des grandes entreprises. Sans cela, disons-nous, on ne peut rien faire de grand. Et que fait-on donc avec cela même de si grand ? on acquiert de grandes terres, on bâtit de grands palais, on entretient une grande table, un grand jeu, un grand train : voilà les ouvrages des grands du monde. Anges, ministres de Dieu, qui roulez les globes célestes, et gouvernez le monde sous ses lois, de quel œil et avec quelle pitié voyez-vous nos grandeurs chimériques ? Dieu seul est la source de la grandeur. Elle n'est point dans les richesses : elles sont inutiles sans la bénédiction de Dieu, et par cette bénédiction la pauvreté même et la stérilité deviennent fécondes. Il n'y a que Dieu qui donne le commencement, le progrès, l'accomplissement, surtout la stabilité. Tous les trésors de la terre en sont incapables ; au contraire, ils ne sont souvent, dit le prophète, qu'un feu dévorant qui consume les fondements des plus grandes maisons, parce que l'impiété, la dureté, la substance et le sang du peuple se trouvent mêlés dans ces trésors d'iniquité : *Ignis in domo impii thesauri iniquitatis* (*Mich.*, VI).

Souvenons-nous de ces fortunes portées si haut depuis cent ans ; c'étaient les ouvrages de la politique, de l'orgueil, de l'ambition ; et que sont-ils devenus ? Les uns ont été détruits par un revers du même sort qui les avait élevés, les autres par un accident imprévu et précipité, d'autres par la discorde et la division des parents, d'autres par des recherches et des restitutions forcées, d'autres par la débauche et la profusion des héritiers, d'autant plus hardis à dissiper qu'ils n'avaient jamais su la difficulté d'amasser ; d'autres par la paresse et l'oisiveté des enfants nés et nourris dans les délices. On avait vu les pères opulents et florissants ; où sont-ils ? Ils ne sont plus : *Transivi, et ecce non erat* (*Psal.* XXX). Leurs terres et leurs maisons subsistent encore ; mais elles ne sont plus à eux ni à leurs descendants, la justice ou la dissipation les a fait passer avec leurs noms à des étrangers.

Ce qui leur est arrivé, c'est, chrétiens, ce qui arrivera à bien des riches, dont la fortune fait gémir. Ils la croient inébranlable et si profondément enracinée, que rien ne la peut renverser ; ils ont pour la maintenir mille moyens injustes et violents. Mais qui peut résister aux coups d'un Dieu vengeur de la violence et de l'injustice ? Il prendra plaisir, selon l'expression du prophète royal, à les déraciner, eux et toute leur race. *Evellet te, et emigrabit te de tabernaculo tuo, et radicem tuam* (*Ps.* LI). Vous verrez leur

chute, justes vexés et opprimés, et vous direz de chacun d'eux, en déplorant leur misère : Voilà l'homme qui n'avait pas mis sa confiance en son Dieu, mais dans la multitude de ses richesses : *Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum, sed speravit in multitudine divitiarum suarum* (*Ibid.*) ; au lieu que l'homme de bien, content de sa médiocrité, sera dans la maison de Dieu comme un olivier fertile, exposé à la rosée du ciel : *Ego autem sicut oliva fructifera in domo Domini, speravi in misericordia Dei in æternum* (*Ibid.*). Telle fut la force de François, dans la faiblesse apparente de sa pauvreté; et voici enfin sa gloire dans ses abaissements et ses humiliations; c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Deux choses, chrétiens auditeurs, me paraissent dignes d'une singulière admiration. D'une part, l'application de François à rechercher les mépris du monde; et d'autre part, l'application du monde à combler François d'honneurs. Il est dit de Salomon qu'il fut glorifié au-dessus de tous les rois par sa sagesse et par ses richesses : *Magnificatus est rex Salomon super omnes reges terræ divitiis et sapientia* (III *Reg.*, VIII). Je trouve dans la personne de François deux événements bien plus merveilleux. Il est glorifié entre les hommes, non par sa sagesse ni par ses richesses, mais par sa folie apparente et par sa pauvreté : l'une et l'autre, si méprisables par elles-mêmes, furent en lui comme un charme innocent, qui lui attirait les louanges et les applaudissements, autant qu'il les fuyait et qu'il tâchait de s'y dérober.

La pauvreté seule est un contre-poison à tout le faste de l'orgueil; mais que n'y ajouta point François, pour se rendre un objet de raillerie, et pour s'exposer aux insultes du peuple ? On le vit au milieu des rues publier ses défauts, exagérer ses péchés, se charger lui-même d'injures; on le vit quelquefois se traîner par terre, et se laisser fouler aux pieds; on le vit même courir jusqu'au lieu destiné pour le supplice des criminels, et prier qu'on y fît justice de sa personne. Que diraient à cela les dévots de notre temps? On ne veut point de ces éclats, et toutes ces actions extraordinaires passeraient pour de pieuses extravagances. Ainsi, du moins, sont-elles regardées des hérétiques de nos jours, qui ont osé les censurer comme des accès de folie, et qui en ont pris occasion de reprocher à l'Eglise le prétendu fanatisme de ses héros.

Mais pour confondre ces téméraires censeurs, qu'ils se souviennent des saints emportements d'Elie, d'Elisée, de Jérémie, qui couraient par les villes et les campagnes, les uns couverts de peaux, les autres chargés de chaînes, invitant les peuples à la pénitence, et leur en donnant l'exemple; qu'ils se représentent David, ce roi plein de gloire et de majesté, dansant presque nu devant l'arche du Seigneur, au milieu de la populace, jusqu'à s'attirer les reproches de la reine et l'indignation de sa cour. Comment donc ces faux zélateurs de la parole de Dieu, qui se vantent de ne s'appuyer que sur l'Ecriture, ont-ils l'audace de traiter François de fanatique (car c'est le terme dont ils usent), et comment veulent-ils en même temps nous persuader qu'ils respectent les prophètes et qu'ils les croient conduits par l'esprit de Dieu? Ignorent-ils que Dieu, dans tous les siècles, inspire à ses serviteurs des choses au-dessus de notre sens, et même contre notre sens, pour humilier la sagesse mondaine? Ignorent-ils ce que saint Paul nous enseigne si expressément, que ce qui semble folie par rapport à Dieu et à son culte est au-dessus de toute la sagesse des hommes : *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus* (I *Cor.*, I).

Mais laissons l'hérésie blasphémer ce qu'elle ne comprend pas et ce qui passe ses vues bornées et trompeuses. Laissons-la, comme l'iniquité, se contredire et se démentir elle-même.

Cependant quel merveilleux retour! Autant que François est attentif à se ravaler et à se faire mépriser du monde, autant le monde s'empresse-t-il de l'honorer et de l'exalter. Oui, chrétiens, quoi qu'il en soit du goût du siècle présent, le siècle de l'homme de Dieu, tout corrompu qu'il était, fut plus équitable. On reconnut la sublime sagesse de François au travers des ténèbres dont il s'efforçait de la couvrir, et parce qu'on fut convaincu que la vertu pure et sincère animait toutes ses actions, on vint bientôt à le révérer plus que jamais dans ses humiliations les plus profondes. Que de mouvements, que d'acclamations des peuples à son entrée dans les villes! Quel concours du clergé! Quels cantiques de joie! On répand des fleurs sous ses pas, on s'avance pour toucher ses habits, on s'estime heureux de lui baiser les mains et les pieds. Ses compagnons avaient part à ces honneurs; et, confus comme lui de l'empressement public : Tout est perdu, s'écriaient-ils, toute notre gloire est flétrie; le monde nous honore et nous applaudit. Est-il un sentiment plus religieux et plus parfait? Est-ce le vôtre, âmes vaines, qui goûtez avec tant de complaisance les éloges que vous recevez, quoique souvent ils ne vous soient pas dus? Car tel est le renversement assez ordinaire, que moins on les mérite, plus on en est jaloux et plus on aime à se repaître de cette fumée, pendant que François et ses disciples ne se plaignent que de la haute opinion que l'on a conçue d'eux et des témoignages qu'on leur en donne.

Sortez donc, François, sortez du monde chrétien. Tout rempli qu'il est de mauvais chrétiens, il ne peut refuser son respect aux vraies vertus. Allez dans un autre monde chercher des outrages et des persécutions. Vous en trouverez, ou vous en devez trouver, chez les infidèles et chez les mahométans. C'était le temps de ces guerres saintes où nos princes ligués passaient les mers et combattaient pour la délivrance des lieux consacrés par la présence de Jésus-Christ. Depuis neuf mois, ils assiégeaient Damiette,

et François avait déjà trois fois entrepris d'aller chercher le martyre dans ces terres éloignées, mais sans effet, étant toujours retenu, tantôt par les vents contraires, et tantôt par diverses infirmités. Il s'embarque enfin avec onze de ses frères. Mélédin, sultan d'Egypte, avait mis à prix la tête des chrétiens. Le saint homme qui l'apprit ne douta plus de l'accomplissement de ses désirs, et à peine est-il au terme où il aspirait, qu'il court à l'armée des infidèles. Il y est chargé de coups et présenté au sultan. Le monarque, fier de voir depuis tant d'années la puissance des chrétiens échouer contre ses prédécesseurs, de voir les rois et les empereurs fuir devant les Sarrasins, et leurs armées en déroute se dissiper, en avait conçu bien du mépris de notre religion. Mais quel mépris! que dis-je? quelle indignation ne dut-il pas concevoir contre un homme de néant, pâle, sec, tout défiguré, qui, jusqu'au pied de son trône, venait affronter le mahométisme, défier à l'épreuve du feu ses faux docteurs, et par ce défi leur insulter et les convaincre de mensonge?

De là que devait-il arriver à François? ce qui était arrivé à tant de saints martyrs devant les empereurs idolâtres, d'être massacré et déchiré; du moins ce qui était arrivé à notre divin Maître chez Hérode, d'être regardé comme un fou et renvoyé avec ignominie, ou ce qui était arrivé dans l'Aréopage à saint Paul, d'être remis à un autre temps et congédié : *Audiemus te de hoc iterum* (*Act.*, XVII). Rien de tout cela, mes frères : Mélédin, tout barbare qu'il est, frappé d'étonnement, admire un inconnu qui veut répandre l'Evangile avec les seules armes de l'Evangile, qui veut faire triompher la croix avec le seul crucifix, qui se propose uniquement la conquête des âmes, et non pas celle des royaumes, qui ne dément ni par l'envie d'avoir, ni par l'ambition, ni par la dissolution des mœurs, le zèle dont il se dit animé pour la foi qu'il prêche. C'est par ces vices odieux que le nom de Dieu, disait l'Apôtre, est blasphémé, et c'est par le zèle pur et désintéressé de François que le nom du Sauveur est respecté de ses ennemis mêmes. Au lieu du martyre que cherchait François, le sultan l'invite à demeurer auprès de lui. Il est en vénération dans toute la cour. On lui offre de riches présents, et le refus qu'il en fait redouble l'estime de sa sainteté. Il revient sans avoir versé son sang pour la cause de Dieu, mais du reste plus glorieux et avec plus de couronnes que n'en rapportèrent tant de princes, qui traînèrent des millions de combattants à la conquête de Jérusalem.

Après cela ne traitons point d'illusion ce songe mystérieux qui représenta ce pauvre au pape Innocent III sous la figure d'un arbre assez fort pour servir à l'Eglise de soutien. C'était un présage du secours qu'elle en devait tirer. On a cru la bien soutenir par l'éclat de la magnificence, et par une opulence inconnue aux apôtres ses fondateurs. Dieu l'a permis ainsi comme un moyen utile à retenir les peuples dans le devoir, et nécessaire peut-être à réprimer l'insolence des méchants. Mais ne puis-je pas dire avec liberté ce que le grand saint Léon, tout pape qu'il était, prêchait au peuple romain, que le démon ennemi de l'Eglise y avait substitué l'incendie de l'avarice au feu des proscriptions, et que par la convoitise il en ébranlait les colonnes jusque-là inébranlables à la violence des tourments? *Terrores proscriptionum in avaritiæ mutavit incendium, et quos damnis non fregit, cupiditate corrupit* (*Leo, serm.* 6 *de Epiph.*). Cet éclat que les richesses ajoutent à la dignité dans ceux qui gouvernent l'Eglise y peut bien maintenir la discipline extérieure; mais de convertir les âmes, mais de faire abhorrer le vice et embrasser la vertu, mais de changer la face des provinces, d'inspirer à des infidèles le respect de la religion, c'est à quoi ne parviendra jamais la pompe sacerdotale. Il faut pour cela de la simplicité, de l'humilité, de la patience, de la douceur, et non de l'or ni des pierreries. On voyait en ce même temps les empereurs, même chrétiens, les Frédéric, les Othon, braver la puissance de Rome et des pontifes les plus zélés ; et l'on voyait les sultans sans piété comme sans foi révérer la perfection de l'Evangile, et rendre honneur à Jésus-Christ dans l'humble François et dans sa pauvreté. Quelle gloire pour lui, chrétiens auditeurs, au défaut de la gloire du martyre!

Je dis plus : car si Dieu lui refusa la couronne du martyre, c'est qu'il lui en destinait une plus rare que celles de tous les martyrs. Il ne voulut pas qu'il souffrît par la main des hommes et des tyrans, mais par la main même des anges. Vous savez et vous l'avez entendu cent fois, comment il fut percé de ces traits lumineux qui partirent des ailes d'un séraphin, disposées en forme de croix, et lui imprimèrent sur les mains, sur les pieds, sur le côté, les cicatrices douloureuses et sanglantes des plaies du Sauveur. Quel prodige! quel comble de gloire! André courait au-devant de la croix, Pierre y fut attaché la tête en bas, Paul s'écriait qu'il y était cloué avec Jésus-Christ : *Christo confixus sum cruci* (*Galat.*, II). C'est la croix même qui vient au-devant de François, et qui l'honore des sacrés stigmates. Les croix des apôtres ne les tourmentèrent que quelques heures; celle de François fut un supplice de deux années : le sang en coula, et plus d'une fois sa robe en fut teinte.

Depuis ce moment il ne resta plus au saint homme qu'une vie languissante et défaillante. Les infirmités le desséchèrent peu à peu et l'approchèrent de sa fin ; mais ses douleurs, quoique vives et pénétrantes, lui furent délicieuses par l'étroite et intime union qu'elles lui donnaient avec Dieu, par les extases qui l'enlevaient hors de lui-même et au-dessus de lui-même, par les fréquentes saillies de l'amour le plus ardent, et d'une joie presque semblable à celle des bienheureux. Il mourut aussi pauvre qu'il était né : dépouillé de ses habits, il se fit couvrir d'un sac, et encore voulut-il le recevoir de ses

frères par aumône. Il pria pour eux, les exhortant à la charité, leur recommandant l'attachement inviolable à la pauvreté, surtout une fidélité perpétuelle à l'Eglise et à la créance romaine. Il se fit lire quelques chapitres de la Passion selon saint Jean. Lui-même élevant la voix récita le psaume cent quarante-unième, et expira prononçant ces consolantes paroles : *Educ de custodia animam meam ad confitendum nomini tuo : me exspectant justi donec retribuas mihi* (*Psal.* CXLI). Tirez mon âme de sa prison, Seigneur, afin qu'elle aille glorifier votre saint nom. Les justes m'attendent jusqu'à ce que vous récompensiez mes faibles travaux

Précieuses paroles dans la bouche d'un mourant; paroles de confiance, mais d'une confiance peu connue des gens du monde! François attend sa récompense, mais il l'attend humilié sous le sac et sur la cendre; il l'attend dénué de tout ce qui l'aurait pu intimider à la mort; il l'attend après avoir accompli tout ce qu'ordonne saint Paul à ceux qui veulent mourir sans frayeur, qu'ils ne se perdent point dans la vanité de leurs pensées, mais qu'ils se tiennent toujours dans le néant de leur humilité : *Non sublime sapere* (I *Tim.*, VI); qu'ils ne mettent point leurs espérances en des richesses incertaines, mais dans un plein dégagement de tous les biens visibles : *Neque sperare in incerto divitiarum* (*Ibid.*); qu'ils se persuadent que c'est sur ce fondement solide qu'il faut thésauriser pour la véritable vie : *Thesaurizare sibi fundamentum bonum, ut apprehendant veram vitam* (*Ibid.*).

Hélas! chrétiens, à la vue de ces saints religieux, héritiers de la pauvreté de leur père, dont l'habit vous fait des leçons de pénitence, on vous entend dire souvent qu'il est à souhaiter de mourir comme eux; mais, aveugles pécheurs, le moyen de mourir comme eux, si vous ne vivez comme eux? Vous avez vu quelques mondains, par un éclat de repentir, vouloir à la mort être revêtus de cet habit austère et pénitent : ah! c'est bien par cette spécieuse apparence qu'on apaise le souverain Juge! Ce qui protége à son tribunal les enfants de saint François, ce n'est pas l'habit, mais les vertus dont l'habit n'est que le symbole; c'est d'être mortifiés et crucifiés, d'être charitables sans intérêt, secourables sans acception de personne, unis à tous les gens de bien sans cabale, d'être répandus dans le monde avec édification, zélés avec discrétion, soumis à l'Eglise et à toutes ses décisions, prêchant partout la pénitence, et la pratiquant, recherchés des grands et du peuple, chéris de Dieu et des hommes. Voilà ce qui les rend si indifférents pour la vie, et si pleins de confiance à leur dernière heure. N'est-ce pas là goûter dès à présent le centuple? N'est-ce pas pour cela qu'ils jugeront avec le Fils de Dieu toute la terre, soit les riches qui auront abusé de leurs richesses, soit les pauvres qui n'auront pas sanctifié leur pauvreté? Honorez-les, ils sont dignes de vos respects; soulagez-les, ils ont besoin de vos charités; imitez-les, afin de participer à leur récompense et à celle de leur saint patriarche dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE THÉRÈSE.

Ego sum Dominus Deus tuus, fortis, zelotes, et faciens misericordiam in millia his qui diligunt me.

Je suis le Seigneur ton Dieu, le Dieu fort, le Dieu jaloux et plein de miséricorde pour ceux qui m'aiment (*Exod.*, XX, 5).

C'est du sommet de la montagne de Sinaï, c'est du milieu des éclairs, au bruit du tonnerre et au son des trompettes, que Dieu fait entendre ces magnifiques paroles. Il parle au peuple d'Israël, et il lui parle en souverain; mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que ce souverain si terrible n'est terrible que pour se faire aimer! Je suis le Dieu tout-puissant, dit-il, le Dieu jaloux, mais rempli de miséricorde pour ceux qui m'aiment : *Faciens misericordiam in millia his qui diligunt me.*

Aimer les souverains, c'est un sentiment assez rare sur la terre. On les craint, on les honore, on leur obéit, on les sert; mais le respect intimide l'amour et le retient. Il faut, pour se faire aimer, qu'ils gagnent les cœurs, qu'ils les attachent en les prévenant; et voilà ce que Dieu fait : il est toujours le premier à nous aimer. Mais d'ailleurs, dans l'amour que nous portons aux souverains, ils sont d'une jalousie extrême : ils ne peuvent souffrir ni partage ni comparaison, et c'est ainsi que Dieu veut être aimé seul : *Deus zelotes.* Enfin, si les souverains se sentent aimés comme ils le demandent, maîtres des grâces, ils les répandent avec libéralité : ils vont même quelquefois jusqu'à la profusion, et de cette sorte Dieu donne tout, il est tout aux âmes qui l'aiment véritablement, et qui par là se rendent dignes de son amour : *Faciens misericordiam in millia.*

Trois caractères de la grandeur souveraine de Dieu dans son amour pour les hommes. Il est le premier à aimer; il veut être seul aimé; il est tout à ce qu'il aime. Il est, dis-je, le premier à aimer : c'est son amour prévenant. Il veut être seul aimé : c'est son amour jaloux. Il est tout à ceux qu'il aime : c'est son amour libéral.

Or, si jamais cet amour prévenant, jaloux et libéral, a éclaté sur un cœur, c'est sur celui de la sainte épouse que nous révérons en cette fête. Ce que fut autrefois Madeleine à Jésus-Christ, Thérèse l'a été dans ces derniers siècles; avec cette heureuse différence, que Thérèse, avant que d'être au Sauveur, ne fut point comme Madeleine engagée dans les désordres du monde, et que s'il y eut pour elle à soutenir quelques combats avant que l'amour divin eût pris une pleine possession de son cœur, ce fut seulement contre la vanité, et non contre la volupté. Que Madeleine soit donc un modèle aux âmes voluptueuses qui veulent sortir de leurs engagements criminels; Thérèse en est un aux âmes faibles qui, témoins de leur fragilité, veulent sauver leur innocence des périls de

la jeunesse et des premières saillies de leurs passions. Quoi qu'il en soit, voyons dans l'amour de Dieu pour cette fervente épouse un amour prévenant, un amour jaloux, un amour libéral : ce sont les trois points de ce discours. Demandons, pour y réussir, les lumières du Saint-Esprit. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Thérèse eut le bonheur d'être d'abord prévenue de Dieu par de pieuses inclinations, par de fortes inspirations, par de favorables occasions, et son mérite fut de répondre à cet amour prévenant, et de mettre à profit toutes ces grâces.

Salomon au pied de l'autel demandait pour lui-même et pour ses sujets qu'il plût à Dieu de les attirer tous à lui, de faire plier leurs cœurs vers lui, et de les rendre dociles et soumis à ses commandements : *Dominus inclinet corda nostra ad se, ut ambulemus in universis viis ejus* (III *Reg.*, VIII). Voilà ce qui s'accomplit dans Thérèse, avant qu'elle pût se bien connaître ; et sans savoir encore, pour ainsi dire, qu'elle eût un cœur, elle le sentit pénétré de tout ce qui la pouvait détourner du vice et porter à la vertu. Un penchant naturel au bien, à l'ordre, à l'honneur, à la reconnaissance, à la piété ; un fond de pudeur, et une aversion extrême pour la moindre tache capable de flétrir son âme ; un tendre respect pour ses parents, à qui elle était redevable de la vie ; une soumission parfaite à ses supérieurs, de la charité pour les misérables, de la douceur pour ses égaux, de l'honnêteté pour tout le monde ; ne pensant mal de personne, ne parlant mal de personne, ménageant la réputation du prochain autant que la sienne propre ; un grand désir d'apprendre, de s'instruire par la lecture, d'écouter différents maîtres, et de recevoir leurs leçons ; enfin une résolution ferme de plaire en tout à Dieu, d'éviter toute offense de Dieu, d'être fidèle à tous ses devoirs et à en remplir toute la mesure : ce sont là les pierres précieuses dont Dieu orna ce vase d'élection qu'il destinait à son service et à sa gloire ; ce sont les talents de Thérèse. Heureuse d'avoir su dès lors les cultiver et les faire valoir : sans cela ce vase choisi n'eût été peut-être dans la suite qu'un vase d'ignominie et de rebut.

Mais ce n'était pas assez que tant d'excellentes inclinations, si Dieu ne les eût animées de son souffle et par de secrètes inspirations. C'est pour cela qu'il se fit entendre intérieurement à elle, et qu'il lui marqua, comme à David, l'usage qu'elle devait faire des dons qui lui avaient été si abondamment et si gratuitement départis. *Secundum cor tuum fecisti omnia magnalia hæc, ita ut notum faceres servo tuo* (II *Reg.*, VII) : Par votre infinie miséricorde, ô mon Dieu ! vous ne m'avez pas seulement comblé de vos biens, mais vous m'avez enseigné vous-même à quoi je les devais employer.

Dans un âge où le peu d'expérience qu'on a du monde produit la curiosité de le voir, et le fait d'autant plus aimer qu'on le connaît moins, Dieu inspirait à Thérèse le goût de la solitude, et lui rendait la présence du monde insipide et importune ; dans un âge où la liberté de tout dire est applaudie et regardée comme un présage d'esprit, Dieu lui inspirait l'amour du silence et l'éloignement des vains entretiens ; dans un âge où les jeux tiennent lieu de toute occupation et dégagent de tout autre soin, Dieu l'attirait aux exercices de l'oraison et lui en faisait éprouver les douceurs ; dans un âge où la vie est tout agréable et n'offre que des plaisirs sans nul mélange de chagrins, Dieu lui imprimait la pensée de la mort, lui en traçait l'image, et lui représentait les sanglants combats du martyre.

Il y a plus encore, et à toutes ces inspirations il faut enfin ajouter l'avantage des occasions. Née dans une famille distinguée par sa noblesse et remplie de biens et d'honneurs, que n'y trouva-t-elle point de tout ce qui peut exciter une âme, et la former à la perfection évangélique ? Dans son père un autre Jacob, père de douze enfants édifiés de ses exemples et dirigés par ses conseils ; dans sa mère, une femme forte, égale à Rachel en beauté, à Lia en fécondité, à toutes les deux en modestie et en piété ; dans ses frères et dans ses sœurs, non pas les déréglements ni les jalousies des frères de Joseph, mais des dispositions toutes contraires : une solide paix, une constante union, une subordination sage, une étude assidue des devoirs de la religion, un christianisme parfait. Dieu en un mot, et Dieu seul régnait dans cette sainte maison : tellement que Thérèse pouvait dire ce que disait Moïse aux chefs d'Israël et au peuple : Ah ! mes frères, le même Dieu qui gouverne le ciel et la terre nous aime assez pour demeurer au milieu de nous, et pour être à nous comme il était à nos pères : *Patribus nostris conglutinatus est Dominus, et amavit nos* (*Deuteron.*, X).

Quel bonheur, chrétiens auditeurs, qu'une telle société ! N'est-ce pas dès ce monde une félicité anticipée que ce doux accord d'une famille chrétienne, où chacun concourt à établir la règle et à la maintenir ; où le père, soigneux du vrai bien de ses enfants, ne détruit point par ses actions les enseignements qu'il leur donne par ses paroles ; où la mère, discrète et retenue à l'égard des jeunes filles, n'étale point à leurs yeux dans sa personne une trompeuse figure de ce siècle corrompu, dont elle leur prêche le détachement ? Que d'enfants malheureux ont eu dans leurs pères et dans leurs mères leurs premiers séducteurs ! Que de vertus ont été presque étouffées au berceau par ceux qui devaient les nourrir et les fortifier ! Que de réprouvés seraient maintenant au nombre des élus, et jouiraient de l'éternelle béatitude, si de bonne heure la mort les eût enlevés, et que ceux qui les avaient produits au jour n'eussent pas eu le loisir de les entraîner dans la voie de perdition ! La bonne éducation de Thérèse la préserva de ce péril. Tout ce qu'elle apercevait autour d'elle respirait la

sainteté et l'y encourageait, ou plutôt tous mutuellement et de concert s'y encourageaient l'un l'autre.

Est-il rien de plus merveilleux que la liaison particulière et la sympathie qu'il y eut entre Thérèse et l'un de ses frères ? A peine leur esprit était-il bien ouvert que déjà ils s'élevaient par une foi vive jusque dans l'éternité. On les voyait se retirer à l'écart, se bâtir eux-mêmes de petites grottes, adorer la croix et l'embrasser, se prosterner devant les images des saints, témoigner du mépris pour tout ce qui passe dans le temps, et crier ensemble à haute voix : Eternité ! éternité !

C'étaient des enfants ; mais que répondrez-vous à ces enfants, sages du monde, vous qui ne travaillez que pour le temps, et qui fermez les yeux à toutes les vues éternelles, vous qui ne vivez que pour le temps, y renfermant toutes vos pensées, et, ce semble, toutes vos prétentions ? C'étaient des enfants, mais ces enfants aimaient assez Dieu pour désirer de se sacrifier à sa gloire; mais ces enfants aimaient assez leur salut pour vouloir l'acheter au prix de leur sang et pour en chercher les moyens. C'étaient des enfants, mais ces enfants formaient le dessein d'abandonner leur patrie, de quitter la maison paternelle, de passer chez les Maures ennemis de l'Evangile, et de s'exposer à leur fureur en confessant Jésus-Christ. Vous, âmes toutes charnelles, sans zèle pour Dieu et pour l'honneur de la religion, vous aimez mieux être les martyrs de vos passions, les martyrs de la cupidité, de la volupté, de l'ambition, les martyrs du monde.

Mais que dis-je, mes chers auditeurs ? Ces pieuses inclinations, ces fortes inspirations, ces favorables occasions, ces divers attraits de l'amour prévenant de Dieu, vous sont-ils absolument inconnus ? Depuis l'enfance jusqu'à l'âge présent, n'avez-vous jamais senti de ces tendres mouvements qui touchent le cœur ? Souvenons-nous de la ferveur de nos premières années. Rien peut-être n'a été dans le cœur de Thérèse, qui, en certaines conjonctures, n'ait été dans le nôtre. Dieu, le ciel, le salut, notre sanctification, ont eu peut-être autant de part dans nos désirs que dans les siens. Que sont-ils devenus ces désirs ? Qu'avons-nous fait de ces semences précieuses ? Quels fruits ont-elles produits? Où en sommes-nous présentement ? Quelle différence de nous à nous, des sentiments de notre premier âge à ce que nous pensons actuellement et à ce que nous voulons ? C'était Dieu qui nous prévenait, qui dans le fond de notre naturel avait mis des sources de vertu, lesquelles devaient rejaillir jusque dans la vie éternelle. Il ne fallait que suivre ces impressions et que se laisser conduire par la grâce. A quel point de perfection ne serions-nous pas montés ? Mais nous nous sommes lassés de notre état : notre curiosité nous a fait approcher du monde, et l'air du monde a tout perdu ; la simplicité de notre enfance a dégénéré en déguisement et en artifice, la crainte et le respect en audace et en mépris, la tendresse de conscience en indifférence et en dureté, l'innocence et la pudeur en intrigues de galanterie, les idées de sainteté en projets de convoitise et de fortune. Quel changement, ou pour mieux dire, quel renversement ! Le reconnaissez-vous en vous-mêmes ? Du moins rougissez-en, et déplorez-le.

Job, dans l'amertume de son cœur, se représentait son ancienne prospérité et cet état d'opulence d'où il était déchu. N'avons-nous pas par proportion le même sujet que ce juste affligé de regretter les pertes que nous avons faites ? Oh ! qui pourrait me rendre mes années passées : *Quis mihi tribuat ut sim juxta menses pristinos* (*Job*, XXIX) ? Qui pourrait me remettre à ce temps où Dieu me couvrait des ailes de sa providence : *Secundum dies quibus Deus custodiebat me* (*Ibid.*)? à ce temps où il répandait sur moi sa lumière, et il éclairait tous mes pas : *Quando splendebat lucerna ejus super caput meum* (*Ibid.*)? à ce temps où il me dirigeait dans toutes mes voies, et où je marchais en assurance : *Et ad lucem ejus ambulabam* (*Ibid.*) ?

Alors, Dieu tout-puissant, vous demeuriez avec moi : *Erat Omnipotens mecum* (*Ibid.*); vous habitiez dans le secret de mon âme : *Secreto in tabernaculo meo*. Rien ne vous en disputait l'entrée ni la possession. Vous y étiez seul, vous y régniez seul, et je ne servais point d'autre maître que vous. Hélas ! tout cela s'est évanoui ; tout cela n'est plus. Mon cœur s'est livré à vos ennemis, il s'est livré à lui-même et au penchant qui l'entraînait, et là vous avez interrompu le cours de vos faveurs, vous vous êtes refroidi pour moi, et votre amour, cet amour prévenant, s'est tourné dans un amour jaloux. Or cet amour jaloux combien est-il sévère dans ses châtiments ! Nous l'allons voir, chrétiens, dans l'exemple même de Thérèse, et ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Qui l'eût cru que Thérèse, prévenue de tant de grâces, dût un jour tomber dans le relâchement et s'égarer? La chose, toute surprenante qu'elle paraît en elle-même, ne doit pas néanmoins beaucoup nous étonner, eu égard à ce que nous voyons dans la conduite d'une infinité d'âmes qui se ralentissent après des ferveurs passagères et qui se dérangent. Comment cela ? En voici le plan que je vais vous tracer.

La maison de Thérèse fut une école de vertu tant que sa mère vécut ; mais la mort enleva cette mère vertueuse, et encore assez jeune, et voilà le principe de tous les égarements dont Thérèse s'accuse elle-même. Les yeux de la mère étant fermés, la vigilance devint plus faible, et la vanité se glissa dans le cœur de la fille. Poison subtil que lui présenta une parente infectée de l'air du monde ; poison qu'elle prit d'abord sans défiance, où elle trouva quelque goût, où même elle s'en imagina plus qu'elle n'en trouvait. Car on ne peut dire combien l'imagination là-dessus est adroite à nous tromper.

Elle crut qu'il était aisé de partager son cœur entre la terre et le ciel, de ne perdre point Dieu de vue, et de porter ses regards vers le monde qui l'invitait; qu'avec un attachement toujours solide à l'honneur et à la religion, on pouvait sans péril fréquenter des jeunes gens, prendre part à leurs plaisirs sans prendre part à leurs vices, se plaire avec eux et ne se point pervertir avec eux. Deux ans se passèrent dans cette erreur, et de vanités en vanités Thérèse parvint jusqu'à faire gémir la tendre piété de son père et à l'alarmer.

Trois sortes de vanités attaquèrent sa vertu : la vanité des parures, la vanité des lectures, la vanité des conversations : vanité des parures qui défigurent le corps, vanité des lectures qui gâtent l'esprit, vanité des conversations qui corrompent le cœur : trois piéges où la jeune vierge se laissa engager, et qui dans la suite lui attirèrent de la part de Dieu des châtiments proportionnés et de rudes épreuves.

Vanité des parures : c'est la première qui s'empare du sexe. On veut plaire, et au lieu de se contenter des dons de la nature, on y joint l'artifice, qui souvent défigure plus la personne qu'il ne sert à lui donner de la grâce. Quoi qu'il en soit, toute l'attention va à s'étudier soi-même, à observer tout ce qu'on peut avoir de défectueux, dans l'air, dans le port, dans la démarche, dans le geste, et à le corriger ou le déguiser. On s'instruit de toutes les manières du monde, de toutes les modes, et on les prend. On se charge d'un attirail d'ajustements tout mondains, quelquefois très-incommodes et même très-immodestes. On n'est curieux que de cela, on ne s'applique qu'à cela, on n'a d'inquiétude que sur cela. L'idole ainsi parée, il faut qu'elle se produise au dehors. Ce n'est point assez qu'elle se contemple cent fois elle-même, et toujours avec une complaisance qui la flatte. Ce n'est point assez qu'elle s'entretienne de mille réflexions et de mille retours sur elle-même : il faut qu'elle se donne en spectacle, qu'elle paraisse à la vue du public, et que partout où elle se montre elle ait non-seulement des admirateurs, mais des adorateurs. Etrange manie dont la jeunesse s'infatue, et dont les pernicieux effets ne sont que trop communs. Où ne mène-t-elle pas, et sans qu'on s'en aperçoive, où n'est-elle pas capable de précipiter ? Thérèse ne fut pas exempte de ces mondanités; elle s'y livra, et c'est ce qu'elle nous apprend dans cet humble récit qu'elle nous a fait de sa vie. Une trop grande recherche d'elle-même, une délicatesse répandue dans toutes ses actions, une envie de se distinguer, voilà par où elle commença à déchoir Que fût-elle devenue si bientôt elle n'eût reconnu son erreur, et découvert l'écueil où elle allait malheureusement échouer ?

Vanité des lectures : il n'est point de venin plus contagieux ni plus prompt à gâter l'esprit. On trouve là le monde, et le monde le plus profane, sans sortir de chez soi, et lors même qu'on semble le fuir. Pères et mères, vous fermez vos maisons au libertinage par l'éloignement de certaines personnes décriées; mais en même temps vous les lui ouvrez par un livre empesté que vous y laissez entrer. C'est assez de ce livre pour apprendre à vos enfants ce que vous voulez qu'ils ignorent, et ce que l'honnêteté et la pudeur les détourneraient d'entendre. C'est assez pour séduire leur simplicité, pour altérer leur innocence, pour ébranler leur foi et pour la leur enlever. Thérèse n'alla point si loin : le feu des passions ne fit pas dans elle tant de progrès, elle ne s'attacha à des histoires fabuleuses que pour l'amusement; mais du reste elle y prit goût, sans écouter ni remontrances ni défenses. Elle n'oublia rien pour se satisfaire. Le temps le plus précieux du jour, les heures de la nuit les plus secrètes, tout fut employé à ces lectures frivoles : l'une succédait à l'autre, et sa douleur était qu'un seul livre de cette espèce échappât à sa connaissance. Funeste entêtement! Le monde enfin sous ces couleurs trompeuses lui parut si beau, qu'elle ne songea plus qu'aux moyens de s'en approcher.

De là donc en dernier lieu vanité des conversations, où se débitent mille maximes qui de l'esprit gagnent insensiblement jusqu'au cœur et le corrompent. Et n'est-ce pas dans ces entretiens qu'on perd cette conscience timorée que la plus légère parole offensait, qu'on s'accoutume à des discours dont une exacte régularité et la sagesse doivent être blessées, qu'on y prête volontiers l'oreille, qu'on se pique d'en pénétrer le sens, et qu'on devient malignement ingénieux à y répondre? D'où il arrive qu'on se remplit d'imaginations, d'idées qu'on prévenait autrefois et qu'on rejetait avec horreur, mais auxquelles on se familiarise peu à peu et qu'on traite de bagatelles? On ne parle que de liaisons, que d'inclinations, et par les fréquents récits qu'on écoute de ce qui se passe dans le monde, on en vient à suivre le train des autres, et à n'être plus tant en peine des bruits ni d'une certaine réputation.

Si le ciel, par une protection toute spéciale, préserva Thérèse de cet excès, elle ne dissimule pas d'ailleurs l'extrémité du danger où elle fut exposée. De jeunes parentes de même âge, de même caractère et de même humeur, eurent une liberté entière de converser avec elle. Elles la visitaient, lui rendaient des assiduités, lui faisaient des confidences, et de quoi ? c'était, dit-elle en le deplorant, c'était de leurs engagements, de leurs folies; et ce que je dois plus encore me reprocher, ajoute-t-elle, c'est que j'y donnais une attention favorable.

Dieu de miséricorde, soyez éternellement béni! Thérèse était sur le penchant de sa ruine, mais votre providence vint au secours. Vous ne laissâtes pas à son cœur le temps de serrer les nœuds qui commençaient à l'attacher, et qu'elle n'eût peut être jamais rompus. Vous réveillâtes le zèle de son père,

vous l'éclairâtes, vous le fortifiâtes, et le père, pour sauver une fille qu'il chérissait, n'eut point d'asile plus présent ni plus assuré que la retraite religieuse. Thérèse y est conduite, et elle y entre sans résistance. Les exemples qu'elle y voit, les salutaires instructions qu'elle reçoit, les retours qu'elle fait sur elle-même, la grâce qui opère intérieurement, tout concourt à former dans elle un cœur nouveau. Qui l'eût espéré, si quelque chose était impossible au bras de Dieu? Ce n'est plus cette fille volage, dissipée, mondaine. Divers événements contribuent de plus en plus à la ramener; différents maîtres s'emploient à l'élever et à l'avancer. La crainte des jugements de Dieu, la frayeur des dangers qu'elle a courus, le dégoût du monde et de ses illusions, un vrai désir d'être appelée au repos de la solitude, et d'avoir, malgré la faiblesse d'une complexion délicate, assez de force pour porter le joug de la religion, ce sont désormais les sentiments qui la touchent, ce sont les premiers fruits de son changement.

Voilà donc cette Thérèse, si éprise il y a quelques mois des vanités du siècle, si ennemie de la gêne et si passionnée pour sa liberté, la voilà enfin pénétrée d'un regret piquant de ses indiscrétions. Le monde ne lui est plus rien, le monastère est un charme pour elle. Dieu lui parle au cœur, il l'attire, et elle se dispose à obéir. Après une mûre délibération, après plusieurs combats contre les répugnances de la nature, contre les prétextes de la chair et du sang, contre la tendresse paternelle, le dessein est pris, elle l'exécute et se consacre à la vie religieuse.

Venez, Seigneur, venez achever dans cette âme contrite votre ouvrage; venez en bannir tout ce qui vous en a disputé l'empire. Dominez-y, régnez-y. Il y viendra, chrétiens, il y régnera, mais comme un feu dévorant qui consumera non-seulement tout ce qu'il y a de vicieux, mais de défectueux, mais de moins parfait, mais jusqu'aux restes les plus imperceptibles et aux moindres racines. Car tel est le Seigneur notre Dieu, disait Moïse : c'est un feu qui absorbe tout, c'est un Dieu jaloux qui demande tout et ne veut point d'exception : *Dominus Deus tuus ignis consumens est, Deus æmulator* (*Deuteron.*, IV).

Comprenez-le bien, Thérèse; pensez bien à quoi vous vous êtes engagée. Avoir promis, avoir protesté, avoir voué, ce n'est pas tout : il faut, pour vous mettre en état d'accomplir ces vœux prononcés au pied de l'autel, avaler un calice de douleurs qui expie toutes vos vanités. Vous êtes sous la main d'un Dieu qui ne laisse rien impuni, et qui sait conformer à l'injure la peine qu'elle mérite. Vous étiez idolâtre de votre corps, et vous preniez plaisir à le parer de vains ornements; vous expierez cette vanité par un accablement de maladies et d'infirmités. Vous vous remplissiez l'esprit de lectures inutiles et romanesques, vous expierez cette vanité par des aridités et des ténèbres qui vous rendront l'exercice de l'oraison insipide et onéreux. Vous vous êtes amolli le cœur par des conversations libres et tendres, vous expierez cette vanité par des scrupules qui vous rongeront l'âme et vous tiendront en de continuelles anxiétés. Dieu vengeur, Dieu jaloux! pour quelques années de légèreté et d'inconstance dans votre service, faut-il de si rudes châtiments? Ce sont, il est vrai, des châtiments bien rigoureux, mais c'est l'effet et la preuve de son amour; il se venge, parce qu'il aime : *O tormenta misericordiæ! cruciat et amat* (*Aug.*).

Maladies et infirmités : à peine Thérèse a-t-elle goûté les premières douceurs de sa profession, qu'elle est attaquée d'une défaillance qui mit hors de mesure toute l'habileté des médecins. Rien n'est épargné pour sa guérison, et après toutes les tentatives rien ne la guérit. Que faire, et à quoi avoir recours? Dans le monastère où elle était entrée, on ne faisait pas vœu de clôture, et ce fut même longtemps un usage commun en Espagne, avant que notre sainte eût conçu le dessein de sa grande réforme. On ne voit donc point de ressource pour elle, que le changement d'air; on lui donne là-dessus une pleine liberté, et, sans violer la règle, il lui est permis d'aller au dehors chercher le rétablissement de ses forces.

Elle y va, mais en vain. Dieu, qui l'affligeait, connaissait seul le principe du mal; seul il pouvait l'en délivrer. Mais, Seigneur, votre justice ou votre amour en ordonnent autrement. Tout un hiver se passe en diverses maisons de sa famille, et là on attend une saison plus propre. On s'y dispose, et elle vient, mais trop tôt pour Thérèse. Tout ce qu'on imagine, tout ce qu'on met en œuvre pour la soulager, ne sert qu'à redoubler ses tourments. Les remèdes sont pires que le mal même. Quel feu tout à coup lui brûle les entrailles, lui dessèche les nerfs, les lui rétrécit de la tête aux pieds! mais avec de si aiguës et de si violentes douleurs qu'après les avoir supportées quelques mois, il y fallut succomber. Durant trois jours elle resta sans sentiment; on la crut morte, jusqu'à préparer toutes choses pour la sépulture. Son heure n'était pas néanmoins arrivée. Revenue de cet état comme de la mort à la vie, elle tourne ses regards vers son monastère; elle y rentre plus languissante qu'elle n'en était sortie. Trois ans elle y demeure percluse de ses membres; vingt ans elle y est sujette à des souffrances sans relâche, et elle sent à loisir ce que lui coûtent ses mondanités. Leçon générale pour tant de femmes du monde, et leçon plus particulière pour un petit nombre de personnes du sexe, vertueuses du reste et adonnées aux œuvres de piété, mais sans renoncer à des ajustements qui ne s'accordent guère avec l'esprit de l'Evangile, ni avec le recueillement et le mépris de soi-même qu'il inspire.

Aridités et sécheresses dans l'oraison. David était dans l'abattement et dans une tristesse de cœur qui le désolait. De toutes les consolations humaines, il ne s'affectionnait

à rien et n'avait de goût pour rien : *Renuit consolari anima mea* (*Psal.* LXXVI). Cependant il ne se trouvait pas sans soutien, il rappelait le souvenir de Dieu, et cette pensée lui rendait la paix et le remettait : *Memor fui Dei, et delectatus sum* (*Ibid.*). Mais il n'en sera pas ainsi de Thérèse : le Dieu jaloux qui l'exerce lui fera boire le calice jusqu'à la lie. Elle cherchera cet époux céleste, et il se retirera. Elle s'efforcera d'ouvrir son esprit à la contemplation des divins mystères et des vérités du salut, et elle l'aura toujours fermé. Elle se sentira incessamment portée vers Dieu, incessamment attirée à Dieu, et quand elle se croira auprès de lui, des nuages épais le déroberont à sa vue. Comme le peuple juif tremblant et prosterné n'apercevait sur la montagne où descendait le Seigneur que des éclairs et des vapeurs enflammées qui partaient de son trône, elle ne le verra qu'au milieu d'une fumée impénétrable et d'un profond abîme d'obscurité. Disons mieux, elle ne le verra point, ne pouvant s'abstenir de se présenter à l'oraison par la force de son attrait, ni jouir de la douceur de l'oraison par l'inflexible rigueur du maître qui la purifiera et l'éprouvera. Epreuve non pas d'un jour, mais des années entières et de plusieurs années. Après cela, plaignez-vous, âmes chrétiennes, et demandez pourquoi Dieu se communique si peu à vous dans la prière. Thérèse avait-elle apporté à ces communications divines plus d'obstacles que vous? Ces lectures dont elle s'était occupée avaient-elles plus de quoi lui dissiper l'esprit qu'une multitude de livres pleins d'impostures et de calomnies, de livres ou contre les bonnes mœurs, ou contre la saine doctrine et la vraie religion, qu'on lit avec autant d'avidité que de malignité, et qu'on cherche de toutes parts à répandre?

Remords et scrupules : Dieu menaçait son peuple de lui envoyer un esprit de terreur : *Dabit tibi cor pavidum* (*Deuteron.*, XXVIII). Ton cœur, ajoutait le Dieu d'Israël, sera dans une amertume perpétuelle et troublé sans cesse d'idées sombres et affligeantes : *Et animam consumptam mœrore* (*Ibid.*). Toute ta vie te sera toujours présente, et se retracera devant tes yeux pour t'agiter et t'épouvanter : *Et erit vita tua quasi pendens ante te* (*Ibid.*). Menace qui dans Thérèse eut tout son effet. Que de tristes objets viennent de tous côtés l'assaillir ! Que de noires images ! La mort, l'enfer, la justice redoutable de Dieu, les péchés qu'elle a commis, ceux qu'elle commet ou qu'elle croit commettre, l'embarras de les bien connaître, de démêler les mortels des véniels, de savoir si le consentement est véritable ou s'il n'est qu'imaginaire ; la difficulté de résoudre ses doutes, la défiance des décisions qu'on lui donne, et par une suite naturelle les perplexités, les incertitudes, les variations, peut-être les désespoirs, sinon réels, du moins apparents, tout cela se rassemble pour son supplice. Vivre de la sorte est-ce une vie? Elle nous la représente, cette vie, comme une affreuse tempête où l'âme est toute bouleversée, comme une guerre où l'âme à chaque moment est aux prises avec elle-même, se combat elle-même, se déchire cruellement elle-même.

Etat douloureux et bien difficile à supporter, mais état salutaire, puisqu'il servit à Thérèse de satisfaction auprès de Dieu, et que par degrés il l'éleva enfin à une union avec Dieu la plus intime et la plus parfaite. Plût au ciel que telle âme qui m'écoute comprît par cet exemple à quoi l'expose un certain commerce avec le monde, dont elle ne se fait nulle peine de conscience : commerce innocent, ce semble, mais commerce d'enjoûment, de passe-temps, d'une récréation badine et folâtre; commerce où l'on veut être tout à la fois et à Dieu et au monde, à Dieu dont on conserve la crainte, au monde dont l'usage plaît. Thérèse n'en eut point d'autre, et cependant nous voyons combien Dieu le lui fit payer cher. Encore n'était-ce pas assez, et elle-même nous apprend comment Dieu lui fit voir la place qui lui était destinée dans l'enfer, si par le secours de la grâce elle ne fût sortie de ce chemin où elle se persuadait marcher en assurance. Ah! y pensez-vous, âme chrétienne, ou plutôt âme demi-mondaine et demi-chrétienne, à qui je parle? Au bout de cette route que vous suivez avec une sécurité qui vous trompe, il y avait dans ce lieu de torture une place marquée pour Thérèse; n'y en a-t-il point pour vous, et n'en frémissez-vous point d'horreur? Quelle peinture nous en fait-elle, et sous quels traits exprime-t-elle ce que la théologie a tant de peine à nous faire concevoir de l'activité d'un feu matériel sur une âme spirituelle? Qu'est-ce que cette caverne qui, par un assemblage incompréhensible, a toute la solidité des plus épaisses murailles et toute la mobilité, toute la fluidité du feu le plus vif et le plus subtil? Qu'est-ce que ce feu qui d'une part a toute l'obscurité des ténèbres, et d'ailleurs assez de clarté pour faire discerner les plus horribles objets, ce feu qui n'est produit d'aucun principe étranger, mais dont le foyer est dans l'âme et qui vient de son fonds, ce feu dont l'âme est tout enveloppée au dehors, et toute dévorée au dedans, ce feu éternel et qui ne s'éteint point? Thérèse, en rapportant cette claire vision que Dieu lui donna, témoigne que six ans après, lorsqu'elle l'écrivait, son sang se glaçait dans ses veines, et que depuis ce temps-là tout ce qu'elle avait souffert ou qu'elle s'était figuré de maux lui semblait léger et ne lui paraissait presque rien. Que les libertins traitent cela d'imaginations, et qu'ils en raisonnent à leur façon, la sainte dont je fais l'éloge ne fut point d'un caractère à se laisser éblouir par de fausses lueurs, et au jugement des docteurs les plus célèbres elle a toujours été regardée comme un des plus solides esprits. Je reprends.

Il y avait donc à craindre pour le salut de Thérèse, tandis qu'elle se prêtait au monde et qu'elle le voyait avec trop de complaisance. Non pas que dans cette complaisance

il y eût autre chose que ce que j'appelle vanité, non pas qu'elle ne fût déterminée à ne s'oublier jamais dans l'essentiel de son devoir, à se défendre contre toutes les attaques, à se fortifier par les sacrements, mais parce que, malgré les plus belles résolutions, on passe aisément et sans y prendre garde, de cette vanité au désordre et à l'impiété. Or ne courez-vous pas les mêmes risques, vous qui prétendez vous partager entre Dieu et le monde? Dans ce double état, et dans ce partage où vous retenez encore quelque pratique de religion, il n'y a rien, selon vous, à vous reprocher, et vous ne comptez votre épanchement vers le monde que pour des vivacités de jeunesse. On n'a point, dites-vous, de mauvais desseins : on veut seulement couler sans ennui un âge peu propre aux occupations sérieuses. On parvient même souvent par là à des établissements avantageux : dites plutôt que plus souvent, que plus directement, que plus infailliblement on parvient à se damner : oui, à se damner, puisque Thérèse était elle-même dans la voie d'y parvenir.

Grâce, ô mon Dieu! grâce pour ces âmes abusées. Je ne demande pas que votre justice présentement les épargne. Frappez-les pour les réveiller. Si votre bras était pour elles sans verges et sans fléau, ce serait les perdre. Remplissez-les d'un utile effroi, et que ce ver de la conscience dont Thérèse fut si longtemps tourmentée ne cesse point de les piquer et de les troubler : voilà par où vous les réduirez à haïr le monde, à le fuir et à n'aimer que vous; que vous, dis-je, Dieu jaloux, mais libéral et comme prodigue en miséricorde pour ceux qui se donnent uniquement à vous : *Faciens misericordiam in millia his qui diligunt me* (*Exod.*, XX). C'est ce qu'il fut pour Thérèse, ainsi que je vais l'expliquer dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Dieu ne demande qu'à se communiquer et qu'à nous faire part de ses biens. Son déplaisir est que nous en arrêtions le cours; mais du moment que l'homme a rompu l'obstacle qui les tenait suspendus, c'est alors que Dieu épanche ses trésors et qu'il se plaît à les verser sans mesure. Dès que Thérèse eut brisé les liens qui l'attachaient au monde, elle se trouva comme inondée des grâces divines, c'est-à-dire éclairée de la lumière de Dieu, animée de la force de Dieu, pénétrée de la joie de Dieu. Lumière, force, joie, trois dons inestimables d'un amour, si j'ose toujours m'exprimer de la sorte, libéral jusqu'à la profusion.

Lumière : que fais-je, chrétiens, et où me porte mon sujet? Comment approcher de cet abîme où il plut à Dieu de plonger Thérèse? Comment expliquer les ravissements, les transports, les vols de l'esprit au-dessus des choses créées et jusqu'au trône de Dieu? Quels mystères! quel langage! Voir Dieu, tantôt d'une vue de l'imagination, et tantôt d'une vue plus sublime, d'une vue pure et toute spirituelle. Voir les anges, les saints, l'humanité du Sauveur, tantôt naissant, tantôt souffrant, tantôt mourant sur la croix, tantôt sortant du tombeau et ressuscitant, tantôt glorieux à la droite du Père, tantôt caché dans l'hostie. Parler à Dieu, converser avec Dieu, tantôt par les accents de la voix, comme on se parle sur la terre, tantôt sans parole et sans voix, comme on se parle dans le ciel. S'élancer vers Dieu, se perdre en Dieu, entrer dans les secrets du sanctuaire de Dieu, lire dans Dieu l'avenir, y découvrir sa propre conscience, et même celle d'autrui, contempler Dieu au milieu de soi-même, et soi-même dans le sein de Dieu : si cela, mes frères, passe votre intelligence, si vous craignez là-dessus une trop facile crédulité, et si vous hésitez à convenir que Dieu admette une simple créature à ce haut point de familiarité et de communication, souvenez-vous que saint Paul en avait fait l'expérience. Il avait vu ce que l'œil ne voit point, il avait entendu ce que l'oreille n'entend point, il avait connu ce que l'esprit de l'homme ne comprend point : car Dieu, dit-il, nous l'a révélé : *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit.... nobis autem revelavit Deus* (*I Cor.*, II). Souvenez-vous que le même apôtre, ravi au troisième ciel, y avait appris des mystères qu'il n'était pas permis aux hommes d'expliquer : *Et audivi arcana verba quæ non licet homini loqui* (*II Cor.*, XII). Et il ne savait même si son esprit était alors dans son corps, ou s'il n'y était pas : *Sive in corpore, sive extra corpus, nescio* (*Ibid.*). Or, puisque nul homme ne peut dire quelles ont été les profusions de Dieu à l'égard de ce docteur des gentils, à l'égard de Thérèse et de bien d'autres âmes choisies, comment entreprendrais-je de vous le faire connaître? Si Thérèse, moins timide en quelque sorte que saint Paul, a osé mettre sur le papier les faveurs singulières dont Dieu l'avait honorée, ne l'accusons point de témérité. Ce que le grand Apôtre a cru devoir taire par respect, Thérèse a cru devoir l'écrire par obéissance. Admirons de part et d'autre et le silence du maître des nations, et la sincérité de l'épouse de Jésus-Christ. Du reste passons à quelque chose de plus intelligible pour nous, je veux dire à cette force invincible dont Dieu l'arma dans tout ce qu'elle entreprit pour la gloire du Seigneur et pour le salut du prochain.

A qui pourrions-nous attribuer qu'à Dieu le dessein qui lui est tout à coup inspiré de rétablir le Carmel dans la sévérité de ses anciens règlements? Quel ouvrage! quelles oppositions! mais en même temps quel courage à soutenir l'entreprise et à surmonter toutes les difficultés! Tout se soulève, tout se réunit contre elle : le monde et l'enfer, les pécheurs et les gens de bien, les faux et les vrais dévots, ses frères et ses supérieurs, ses amis et ses directeurs mêmes. On n'en demeure pas là : du décri de son projet on va au décri de sa personne. On impute ses visions à ses longues maladies et à l'affaiblissement de sa tête. Quelques-uns regardent sa méthode d'oraison comme des illusions et des prestiges du malin esprit, d'autres

la croient obsédée, d'autres la soupçonnent d'erreur ou d'impiété, d'autres la traitent d'hypocrite, et selon eux c'est l'orgueil qui la fait agir, et une envie de se distinguer.

Le déchaînement alla encore plus loin : ses filles, ses sœurs la fuyaient comme un esprit dangereux ; ses confesseurs la rebutaient, et les prêtres refusaient de l'admettre à la communion : on lui ordonnait de se retirer de la présence de Jésus-Christ quand il semblait lui apparaître; on la menaçait de l'inquisition, des fers, des exorcismes, et parce que son zèle ne se bornait pas aux religieux de son ordre, mais qu'il s'étendait aux libertins du siècle, aux impies, aux hérétiques, aux chrétiens lâches, aux scandaleux, quelle foule de nouveaux ennemis lui attirait-il? Les démons s'y joignaient et secondaient la persécution publique, afin de pousser à bout la sainte et de la désespérer.

Hé! Seigneur, où en est votre servante? Serez-vous sans pitié pour cette fidèle épouse, et est-ce ainsi que vous abandonnez ceux qui s'abandonnent à vous! Non, mes frères, il n'abandonnera pas Thérèse ; lui-même il l'en assure, et plus d'une fois. Ne craignez point, lui dit-il, je suis avec vous. Paroles qui redoublent sa confiance et qui dissipent toutes ses frayeurs. Rien ne l'étonne désormais, rien n'est capable de l'ébranler. Ce qu'elle a commencé, elle le poursuit avec une constance infatigable. Tranquille sur le succès, elle en voit le retardement et l'avancement du même œil : elle sait que les temps de Dieu sont marqués pour tirer de l'humiliation ceux qu'il aime, et pour se glorifier en les glorifiant.

Ainsi Thérèse s'éleva au-dessus de toutes les contradictions; les orages se calmèrent, sa réputation se rétablit; elle remit la gloire du Carmel au point de sa première splendeur; elle vit l'un et l'autre sexe y chercher le repos et le salut dans la sévérité de la pénitence. Cinquante-deux monastères fondés en vingt ans dans le royaume d'Espagne servirent de modèles pour tant d'autres qui se sont multipliés dans le monde chrétien. Est-ce là l'ouvrage d'une fille? Oui, mes chers auditeurs, mais d'une fille revêtue de la force de Dieu.

Que lui restait-il? Après une vie de soixante-sept ans, dont quarante-six avaient été employés dans les exercices du cloître et dans les plus rudes pratiques de la mortification religieuse; après une vie dont les vingt dernières années n'avaient été qu'un enchaînement de soins, de fatigues, de traverses, d'humiliations, de souffrances, d'austérités et de macérations, il était temps, ô mon Dieu! que Thérèse commençât à goûter la paix ; il était temps, selon l'expression de votre Evangile, qu'elle entrât dans la joie du Seigneur: *Intra in gaudium Domini tui* (*Matth.*, XXV). Car la joie que vous lui prépariez et où elle aspirait n'était point de ces vaines joies de la terre, de ces joies qui passent et qui consistent plus dans les sens que dans l'esprit, de ces joies détrempées de mille amertumes et dont l'âme ne peut être rassasiée ; c'était une joie toute céleste, une joie pleine, pure, stable; en un mot c'était votre joie : *In gaudium Domini tui*.

Le Seigneur écoute sur cela les vœux de son épouse. Surprise d'une fièvre, elle tombe dans un épuisement qui lui annonce une mort prochaine. Elle en avait déjà reçu du ciel des pressentiments. Plus d'une fois elle avait entendu au fond de son cœur cette tendre invitation de l'Epoux des Cantiques : *Veni, sponsa mea :* Venez, chaste épouse, je vous appelle; venez, non point du Liban, mais du Carmel, où vous vous êtes disposée par tant de travaux à recevoir la couronne que je vous réserve: *Veni, coronaberis* (*Cantic.*, IV). Qui peut exprimer de quelle consolation elle fut remplie à cette heureuse nouvelle? Jamais David ne souhaita plus ardemment de voir finir son exil et de paraître devant la face de son Dieu; jamais il ne ressentit une joie plus vive, en apprenant qu'il entrerait dans la sainte Sion et qu'il irait dans la maison du Seigneur. Ce n'est pas qu'à ces moments décisifs de son éternité elle se livrât tellement à son amour qu'elle perdît le souvenir des fautes qu'elle avait si longtemps et si amèrement pleurées. Le vrai amour n'est point présomptueux, et jusqu'à la dernière heure il est pénitent.

Cependant en quel océan de délices nageait son cœur, ce vaste cœur, ce grand cœur? Votre amour, mon Dieu, le dilatait, l'attendrissait, l'embrasait. Et que lui était alors le monde? que lui eussent été mille mondes? Petites âmes, âmes étroites, nous sommes toujours dans la peine et toujours rongés de chagrins, parce que nous sentons que tout nous manque ; et nous sentons que tout nous manque parce que ce monde périssable et incapable de nous contenter est l'unique objet de nos désirs et le seul bien que nous recherchons ; mais à Thérèse, qui n'a que Dieu pour objet et qui ne veut que Dieu pour tout bien, la joie est toujours égale, parce qu'elle a toujours Dieu, qu'elle aime et dont elle est aimée. Les disgrâces et les succès, les louanges et les calomnies, la maladie et la santé, la vie et la mort, tout est pour elle un sujet de se réjouir en Dieu, parce que tout est pour elle un moyen de s'unir à Dieu. Dans ce combat où par l'impression de la nature l'âme et le corps s'efforcent en vain de résister à cette dissolution qui les va séparer, Thérèse hâtait par de fréquents soupirs leur séparation trop lente. Ce qui est agonie en nous était en elle extase. Elle goûtait déjà dans sa prison la liberté des élus, et quatorze heures avant d'expirer, tenant le crucifix collé sur ses lèvres, déjà par les élancements de son amour elle était dans les bras de Dieu.

Quelle mort, mes chers auditeurs, mais quelle vie! Quelle récompense, mais quels mérites! Quelles faveurs de la part de Dieu, mais quel retour de la part de Thérèse! Quels sacrifices, quelles victoires! Elle a eu quelque temps ses irrésolutions; depuis combien d'années avez-vous les vôtres? Elle est bientôt revenue, et elle s'est tellement

donnée à Dieu, que rien, dans toute la suite de ses jours, ne l'en a pu détacher. Que ne nous fixons-nous une fois ? que ne décidons-nous comment nous voulons vivre et par où nous voulons finir? Traînerons-nous jusqu'au lit de la mort une vie toujours languissante et incertaine entre Dieu et le monde ? Tandis que la sainte a flotté dans ses pensées, qu'elle a tenu son cœur comme divisé, n'étant ni toute à Dieu ni toute au monde, sa vie n'a été que misère, sa conscience que confusion, son salut que doutes et que ténèbres. Elle a pris son parti, elle s'est déclarée pour Dieu, elle a fait un divorce éternel avec le monde, et dès là tous les attraits du monde ont disparu à ses yeux. Rien dans le service de Dieu ne l'a rebutée, rien ne lui a semblé impossible. Elle s'est sentie transportée hors d'elle-même et au-dessus d'elle-même. Il s'agit de bien tourner comme elle notre cœur et de le bien placer, et nous éprouverons la bonté de ce Dieu d'amour, qui est le premier à aimer, qui veut être seul aimé, et qui est tout à ceux qu'il aime.

Mais peut-être l'exemple de Thérèse vous paraît-il trop éloigné et trop peu proportionné à vos forces. Si cela est, vous en avez un devant vous plus présent. Ce sont ces saintes filles qui ont hérité de l'esprit de leur mère, et en qui ses vertus se sont perpétuées. Elles étaient liées au monde aussi étroitement que vous; elles y avaient aussi bien que vous leurs espérances, leurs prétentions, leurs engagements ; elles n'étaient pas plus exemptes que vous des sentiments humains, et les vanités du siècle n'avaient pas moins de quoi leur plaire qu'à vous ; mais rien de tout cela ne les a arrêtées, et pour se dévouer à Dieu elles ont tout quitté résolument et avec une fermeté inébranlable. Qu'ont-elles trouvé dans leur retraite? le silence, l'abstinence, le jeûne, la pauvreté, l'obéissance, l'abnégation de soi-même, une règle toute contraire aux sens et pesante à la nature, c'est-à-dire, pour tout comprendre dans une parole, qu'elles y ont trouvé la croix. Or, sous cette croix gémissent-elles, se plaignent-elles, se croient-elles surchargées du poids qu'elles portent ? Ah ! voilà le miracle de la grâce du Maître qu'elles ont choisi et qu'elles servent. Il répand dans leur cœur une onction qui rejaillit au dehors et qui sert à l'édification publique. De tous les ordres de l'Eglise de Dieu, il n'en est aucun où l'on remarque dans les sujets plus de tranquillité, plus d'attachement à leur état et de solide contentement. Vous avez, chrétiens auditeurs, le même maître à servir chacun selon votre vocation : servez-le en effet, et avec la même fidélité; il ne sera pas moins libéral envers vous dès maintenant, et dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

PANEGYRIQUE.

DE SAINTE AGNÈS.

Tu gloria Jerusalem, quia fecisti viriliter, et confortatum est cor tuum, eo quod castitatem amaveris.

Vous êtes la gloire de Jérusalem; car vous avez agi avec un courage mâle ; et le Seigneur a fortifié votre cœur, parce que vous avez aimé la chasteté (*Judith*, XV, 10, 11).

Telles furent les acclamations d'Israël après la victoire de Judith, lorsqu'elle délivra Béthulie, et qu'elle garantit le peuple de la fureur d'Holopherne. Grands, petits, prêtres, magistrats, tous vinrent en foule honorer cette glorieuse libératrice, et chanter les merveilles que le Seigneur avait opérées par sa main : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.*

En pouvons-nous dire moins de la chaste et fidèle Agnès, et devons-nous moins d'éloges à la victoire remportée par cette généreuse vierge dans un âge encore plus tendre et sur des ennemis aussi redoutables ? Toutes les nations chrétiennes ont applaudi à son triomphe : tous les siècles ont eu le même respect pour sa mémoire. Les royaumes se sont disputé l'avantage de posséder ses précieuses reliques, les Eglises ont signalé leur zèle à la révérer : ç'a été entre l'Orient et l'Occident le sujet d'une sainte émulation, et Rome ayant institué deux fêtes en son honneur, la Grèce a porté son culte et sa dévotion jusqu'à lui en consacrer une troisième.

Employons donc ici les plus beaux traits de l'éloquence et les termes les plus magnifiques : nous ne dirons rien au-dessus de sa vertu, et nous ne ferons que répéter les témoignages qui lui ont été rendus par toute la terre. Nous ne parlerons pas sur la simple foi d'histoires suspectes, ou par leur nouveauté ou par l'obscurité de leurs auteurs. Les mêmes voix dont le Saint-Esprit s'est servi pour nous instruire des hauts mystères de la religion, les Ambroise, les Jérôme, les Grégoire, les Augustin, nous ont représenté les combats d'Agnès, et les ont relevés par les plus nobles expressions. Ils nous ont fait voir de quoi confondre nos lâchetés, de quoi humilier nos vanités, de quoi exciter notre piété dans toutes les conditions et tous les âges, mais surtout de quoi sanctifier la jeunesse, en lui apprenant tout ensemble à sauver de la corruption du siècle et sa pudeur et sa foi : deux vertus contre lesquelles l'ennemi de notre salut ne cesse point de redoubler ses attaques ; deux vertus d'ailleurs si étroitement unies, que l'on ne peut presque ni les conserver ni les perdre séparément. Peu de pudeur où il n'y a point de religion, et peu de religion où il n'y a point de pudeur. Dans ces deux importantes et délicates vertus, Agnès nous tiendra lieu de modèle. Elle a triomphé dans l'une et dans l'autre, en mourant pour l'une et pour l'autre : tellement, dit saint Ambroise, que dans cette même victime nous avons tout à la fois, et une martyre de la pudeur, et une martyre de la religion : *Habetis in una hos-*

tia duplex martyrium, pudoris et religionis (*Ambr., de Virginib. lib.* I, *sub init.*).

Martyre de la pudeur, à laquelle Agnès sacrifia toutes les espérances du monde; martyre de la religion, à laquelle Agnès sacrifia jusqu'à son sang et à sa vie; ces deux points vous feront admirer la grandeur héroïque de son âme, et vous encourageront à l'imiter. Demandons les lumières et l'assistance du ciel, par l'intercession de la plus religieuse et la plus pure des vierges. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Entre les combats des chrétiens, il n'en est point de plus difficiles que ceux de la pudeur, comme il n'en est point de plus glorieux, si nous avons égard soit à ce que fait la passion pour l'attaquer, soit à ce que fait la vertu pour la défendre, ou enfin à ce que Dieu fait pour la couronner. Trois considérations qui donnent un lustre particulier à la pudicité d'Agnès, et qui formeront la première partie de son panégyrique.

Agnès eut pour ennemies toutes les passions d'un jeune homme, fier de sa qualité, honoré de la faveur des empereurs, appuyé du crédit de sa maison, et préoccupé de l'éclat de son mérite (*Acta Agnetis apud Bollandum*). Tel était Procope, fils du préfet de Rome, sous l'empire de Valérien et de Galien; tel était, dis-je, ce tentateur que l'enfer suscita contre une vierge encore enfant, mais également distinguée et par la noblesse du sang, et par les charmes de la beauté. La pudeur, vous le savez, est toute simple dans l'enfance; elle est orgueilleuse dans la beauté, surtout si la beauté se trouve jointe avec la noblesse; et elle est timide et tremblante dans un sexe qui n'a rien a risquer de plus précieux. Procope en eut de pareilles idées. Il crut Agnès capable des faiblesses attachées à son état. Il lui crut de la simplicité, parce qu'elle était jeune; de l'orgueil, parce qu'elle était belle et noble; et de la timidité, parce qu'elle était fille. Dans cette vue, essayant par degrés tous les moyens d'avancer ses desseins, que fait-il? Pour surprendre la simplicité d'Agnès, il emploie les piéges et les artifices; pour flatter sa vanité, il emploie les voies d'honneur et d'éclat; et pour étonner sa timidité, et se rendre au moins terrible, s'il ne peut devenir aimable, il en vient jusqu'aux moyens les plus indignes, et aux plus effrayantes menaces. N'est-ce pas là tout ce qu'une passion violente peut mettre en œuvre contre la pudeur?

Un des états les plus périlleux à la vertu est ce premier état où l'on se trouve en sortant des ténèbres de l'enfance. Tout brille alors, tout paraît nouveau. On est touché de tout ce que l'on voit dans le monde; on l'est presque encore plus de ce que l'on n'y voit pas. On ne trouve que de la douceur dans les premiers plaisirs que l'on y prend; on s'en imagine encore plus dans les plaisirs que l'on ignore: *Dulcius putat omne quod nescit* (*Hier., epist*, 47): c'est saint Jérôme qui parle ainsi. Comme alors on a peu de connaissance, on a beaucoup de curiosité; comme l'on manque de bien des choses, on forme de grands désirs; comme on a l'esprit tout uni, sans détour et sans finesse, on se défie peu de la mauvaise foi d'autrui. On croit aisément ce qui plaît, on espère fortement ce que l'on souhaite; on compte beaucoup sur soi, presque point sur les conseils et sur la prudence des autres. Ainsi, sans précaution, sans expérience et sans défiance, on n'est pas longtemps sans donner dans les piéges des imposteurs.

Les premiers piéges que Procope tendit à la simplicité d'Agnès furent les entretiens et les présents. Elle ne pouvait sortir de l'asile de sa maison que cet objet importun ne se présentât à sa vue. La rencontre attirait les civilités ordinaires: les douceurs et les flatteries n'y manquaient pas, ni ces airs passionnés qui tiennent lieu si souvent de raisons et de mérite. On eut même l'adresse de faire trouver sous ses yeux de magnifiques présents, des parures, des pierreries, tout ce que la galanterie peut inventer de plus rare et de plus brillant: *Pretiosissima ornamenta, omnem lapidum gloriam* (*Acta Agnetis apud Boll.*). Ces artifices auraient suffi pour séduire une âme simple; on y joignit néanmoins encore d'autres moyens.

On prit les voies d'éclat les plus conformes à la vanité des jeunes personnes. On fit parler aux amis et aux parents. On avait des gens apostés auprès de la sainte fille pour lui représenter les avantages du parti. Ce n'étaient, disait-on, que trésors, que grandes terres, que grand train, belles maisons, belles alliances, honneurs et plaisirs au delà de tous les souhaits. On s'y prit d'une manière même plus touchante. Une maladie, feinte ou véritable, réduisit le jeune homme aux dernières extrémités: on en découvrit bientôt la cause: *Per alta suspiria vulnus medicis aperitur* (*Ibid.*). Le père affligé va chercher aux pieds d'Agnès la guérison de son fils. Une fille de treize ans voit le gouverneur de Rome et toute sa famille en pleurs, faire dépendre de sa pitié leur repos et leurs espérances. L'orgueil pouvait-il souhaiter un plus beau triomphe? mais il ne dura pas longtemps.

Le peu de fruit d'une recherche si pressante, et la fermeté de la jeune vierge à vouloir conserver à Dieu la pudeur qu'elle lui avait jurée, irrite le gouverneur. Il reconnaît que cette résistance est un effet du christianisme. Il devient aussitôt de solliciteur tyran, mais d'une espèce de tyrannie que les démons impurs qu'il adorait étaient seuls capables d'inspirer. C'est par le péril de l'infamie que ce juge barbare alarme ce chaste cœur. Il lui laisse le choix, d'accepter son fils pour époux et ses dieux pour protecteurs, ou d'être, selon l'expression de Tertullien, la victime de l'intempérance publique: *Publicæ libidinis hostia* (*Tertul., de Spectac.*). Excès énorme de brutalité! Voilà tout ce que l'on tenta contre la pudeur d'Agnès. Que fit-elle pour se défendre?

Agnès est obsédée d'assiduités, de pré-

sents. de sollicitations, de promesses; on se tient heureux de la voir, de lui parler: qu'oppose-t-elle d'abord à ces artifices? une singulière modestie, une extrême simplicité dans ses habits, un air de sévérité répandu sur son visage, en un mot ce froid sérieux qui imprime le respect, qui éloigne la licence, et qui se fait craindre aux plus libertins. Cette modestie sévère est un don du ciel, je l'avoue: Agnès en était bien persuadée. Mon époux, disait-elle, m'a mis sur le front de quoi répondre à toutes les flatteries des hommes: *Posuit signum in facie mea ut nullum amatorem admittam* (*Acta apud Boll. et Maximum Taurin.*). Il venait de Dieu, ce précieux don de modestie; mais si par une vaine complaisance Agnès eût été aussi peu fidèle à cette grâce qu'on l'est communément, ignorait-elle les moyens de la perdre et d'en abuser? Le fard et tant d'autres ornements n'auraient-ils pas aisément adouci ces traits de sévérité? N'eût-elle pas bientôt paru aussi savante pour le monde que celles qui s'en font honneur? Eût-elle manqué de prétextes pour se laisser aller à la tyrannie de la mode? Son âge, sa qualité, l'exemple de ses pareilles ne fussent-ils pas venus au secours de sa vanité? Procope alors n'eût-il pas pu s'enhardir auprès d'elle, et tirer de ces dehors engageants un présage favorable à ses desseins?

Elle ne lui en laissa pas la faible joie. Elle fit plus: elle se déclara hautement pour Dieu. Elle ne dissimula point que sa foi était donnée, et qu'elle serait à celui qui le premier l'avait honorée de son choix: *Qui me prior elegit accipiet* (*Ambros., de Virgin., l. I, c. 2*). Oh! que cet éclat de piété conviendrait mal à notre siècle, où la jeunesse la plus réglée ne fuit rien plus que le nom de la vertu, où la réputation de personne dévote semble un outrage au bel âge, une tache au mérite, un obstacle au commerce de la vie. Quoique peut-être au fond de l'âme on veuille être vertueux, on ne veut pas renoncer absolument à la liberté de ne le pas être. On croit faire beaucoup de demeurer dans le bien par provision, se réservant le droit de pouvoir, selon l'occasion, changer de parti sans rougir et sans être blâmé d'inconstance. Ménagements injurieux à Dieu, source de la corruption des mœurs! On craint de se lier en se déclarant pour Dieu, et de redoubler l'obligation naturelle qui nous engage à le servir. On ne craint pas de se déclarer pour le monde; ce n'est qu'à l'égard de Dieu qu'on est timide et circonspect, qu'on veut garder des mesures, ne pas agir trop vite, et ne passer pas trop avant. Maximes qu'Agnès réprouva. Elle se fit honneur de son prompt dévouement à Dieu. Peu lui importa de manquer aux bienséances du monde; ce n'était pas au monde, mais à Dieu qu'elle s'était vouée. C'était donc à Dieu qu'elle voulait plaire, au péril d'être méprisée par ce monde qu'elle méprisait

Elle va encore plus loin. Appelez cet effort comme il vous plaira; moins il est au gré des mondains, plus il est héroïque. Aux douceurs que Procope lui prodigue, elle oppose les duretés, les termes amers, tous les témoignages d'une vive et sainte colère. Allez, dit-elle, retirez-vous, amorce de péché, victime de mort; vous ne cherchez qu'à perdre mon âme: *Fomes peccati, pabulum mortis, discede* (*Acta apud Boll.*). Ce n'est pas ainsi qu'on s'explique maintenant, mais c'est ainsi qu'on s'expliquait dans un siècle où l'on comptait pour quelque chose et son âme et le péché. Le monde a bien changé d'idée. L'on condamnerait dans ce siècle une vertu si farouche, et toute farouche qu'elle est, elle serait du moins regardée comme incivile. La mode n'est plus d'approuver ce qui est conforme aux saintes rigueurs des lois du ciel, s'il n'est aussi conforme aux délicatesses du monde; et sur ce pied, bien loin de s'alarmer d'une déclaration d'attachement et d'en marquer de l'horreur, toute la vertu du sexe est réduite ou à ne rien répondre, ou à feindre de ne pas entendre, ou à tourner le discours en raillerie, ou tout au plus à se retrancher dans un air grave et embarrassé. Je ne dis pas qu'il faille toujours employer les injures et les invectives au secours de la pudeur; mais vous m'avouerez que trop de discrétion n'est pas une bonne défense, et qu'il est vrai dans l'usage public que la plus austère vertu va rarement jusqu'au mépris des louanges, que ce qui déplaît à la conscience ne déplaît pas toujours également à l'esprit, et que souvent on reçoit comme une preuve de mérite un discours que l'on semble rebuter comme un piége. Cette opinion du moins était celle de saint Jérôme: *Tamen formæ putes testimonium esse, si lauderis* (*Hier., ep. 47*).

Agnès par la sécheresse de ses réponses empêcha bien ces soupçons de s'étendre jusqu'à elle. Mais si Procope n'eut pas lieu de se louer du succès de ses flatteries, il dut être encore moins content du succès de ses présents. Quelque précieux qu'ils fussent, ils n'éblouirent point les yeux d'Agnès. Trop sage pour donner son cœur, elle était trop généreuse pour le vendre. Accoutumée à se refuser les parures que sa naissance et sa qualité lui permettaient, eût-elle voulu devoir à l'intrigue des parures achetées au prix d'une vertu qui lui fut si chère? Ce n'était pourtant pas un artifice inconnu aux jeunes dames romaines au milieu desquelles elle vivait, comme il ne l'est pas à celles de ce temps. On dérobe à la connaissance du monde la source d'un luxe qui éclate, et l'on attribue à des moyens innocents et spécieux des ajustements qui ne sont en effet que les revenus du désordre. La sainte fille se souvenant que, pour gagner Jésus-Christ, saint Paul regardait les plus grands biens comme des pertes et des désavantages, n'eut garde de consentir à perdre Jésus-Christ pour de fragiles ornements. Elle les rejeta comme de la fange et du fumier: *Omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora* (*Philip.*, III).

Ce n'est pas là que finissent les combats

d'Agnès pour défendre sa pudeur. Elle avait rebuté les douceurs et les présents, fermé son cœur aux vains désirs et aux folles espérances. Il n'avait fallu pour cela que les secours ordinaires de la grâce divine et la fidélité d'Agnès ; mais sauver sa pureté des insultes d'un tyran, arrêter l'exécution d'une sentence honteuse, échapper à la violence autorisée par les lois païennes, ce fut une victoire qu'elle ne dut attendre que d'un miracle du bras tout-puissant de Dieu. Voyons comment Dieu la rendit victorieuse et triomphante.

Une enfant sans défense et exposée à la brutalité de ses ennemis aurait dû s'alarmer si elle eût compté sur elle seule. Agnès ne s'alarma point, parce qu'elle comptait sur Dieu. Si vous saviez, disait elle à ce juge sans honneur, si vous saviez quel est mon Dieu, vous ne me feriez pas de telles menaces. Il est toujours prêt à secourir les âmes pures : il ne souffrira pas que l'on m'arrache malgré moi le riche don qu'il m'a fait. *Præsto est pudicis, nec patitur sacræ integritatis munera pollui* (*Prudent.*, *hymn. de S. Agn.*). Enfin vous n'avez contre moi que des supplices, il a des miracles pour moi. Elle le dit, et ces miracles lui manquèrent-ils?

Par combien de prodiges éclatants Dieu se fit-il reconnaître aux impudiques pour protecteur et vengeur de la pureté? Sa colère autrefois avait mis l'ange exterminateur à la porte du paradis terrestre, l'épée fulminante à la main, pour en éloigner l'homme pécheur. Sa bonté ne fait rien de moins pour préserver Agnès de toute tache : *Cherubim et flammeum gladium* (*Genes.*, III). Une lumière inaccessible environne le lieu où elle est. Un ange terrible en défend les avenues. Procope osant paraître est frappé de mort. Le juge, désespéré de la perte de son fils, est réduit à réclamer celle qu'il avait condamnée. Le jeune téméraire est ressuscité. Sa résurrection à la vie est suivie de sa résurrection au salut. Il vit, il croit, il tourne vers Dieu ce cœur qui brûlait pour la créature. Agnès demeure pure, et Procope devient chrétien. Seigneur, que vous êtes grand dans vos œuvres, et que vous êtes admirable dans vos saints ! Que de merveilles vous opérez pour protéger la vertu de ceux qui vous sont fidèles !

Ah ! femmes mondaines, considérez-vous dans ce miroir ; vous y verrez les causes de vos chutes et de l'abandonnement de Dieu, par une conduite opposée à celle d'Agnès. Zélées en paroles et en projets pour la conservation de votre innocence, amies apparentes de la pureté, vous ne voulez pas prendre pour l'assurer les soins les plus communs, qui sont de votre ressort, et dont vous êtes capables ; mais vous osez cependant vous promettre de Dieu ces soins extraordinaires qui sont au-dessus de nous. Vous croisez les bras à la vue des moindres obstacles, et vous prétendez qu'aux occasions difficiles Dieu déploiera pour vous sa toute-puissance. Vous vous jetez dans le péril, et vous vous flattez que Dieu vous soutiendra au bord du précipice. Vous voulez qu'il vous couronne, et vous refusez de combattre. Vous ne faites pas le plus léger effort, et vous exigez qu'il fasse tout. En un mot, on aime la galanterie, et comment donc s'étonne-t-on des excès de l'impureté ?

En effet, quand vous vous êtes déterminées à porter sur votre front, avec le signe du chrétien, le signe du libertinage, comme dit saint Augustin : *Portantes in fronte signum ejus, simul impudentiam luxuriarum* (*Aug.*, *in ps.* LXIX) ; quand vous vous êtes habituées à ces airs affectés et enjoués dont vous vous faites une étude pour les étaler dans les compagnies ; quand en toutes rencontres vous vous déclarez pour le monde, que vous vous enivrez des fumées de son encens, que vous vous rendez complaisantes à tous ses caprices, que vous vous mettez en tête de régner, d'avoir des esclaves, des flatteurs, des adorateurs, avec tout cela le moyen de ne pas tomber et de se maintenir ? Le moyen d'être de tous les plaisirs du monde et de ne pas entrer dans ses désordres ? Il faudrait des miracles, mais il n'y en a point pour vous.

Il y avait des miracles pour Agnès, parce qu'elle n'implorait le secours de Dieu qu'en faisant de sa part tout ce qui lui était possible. Il y avait des miracles pour Sara, jusqu'au milieu des délices de l'Egypte et de la cour de Pharaon, parce que Sara, soumise à son Dieu et à son époux Abraham, n'avait que leur volonté pour règle. Il y avait des miracles pour Loth jusque dans Sodome, parce que la crainte de Dieu dominait chez lui sur la crainte des hommes et sur les intérêts temporels. Mais il n'y avait point de miracles pour David lorsqu'il tomba dans l'adultère, parce qu'il avait mal gouverné ses yeux et qu'il ne les avait pas détournés de l'objet qui l'entraîna. Il n'y avait pas plus de miracles pour Bethsabée, qui succomba aux sollicitations de David, parce que, traitant son corps avec trop de délicatesse, aimant trop sa propre beauté, elle se trouva disposée à suivre sans scrupule la passion du prince. Il n'y avait point de miracles pour Salomon, qui de l'impudicité passa jusqu'à l'idolâtrie, parce que la conversation des femmes lui avait perverti le sens. Encore une fois, il n'y en aura point pour vous ; il n'y aura, dis-je, ni miracles, ni protection particulière. Vous descendrez dans l'abîme, vous y resterez, vous y périrez, parce que, vous abandonnant sans retenue à tout ce qui vous paraît indifférent dans le commerce du monde, vous ne commencez à ouvrir les yeux que sur le crime et sur l'infamie ; vous ne songez à rappeler votre force qu'après que vous l'avez affaiblie ; vous n'avez recours à Dieu qu'après de fréquents mépris qui l'ont fait retirer de vous. Ainsi se perd la pudeur parmi la jeunesse ; ainsi se perd aussi la religion, compagne fidèle de la pudeur. Nous l'allons voir dans la seconde partie du triomphe de sainte Agnès : *Martyrium pudoris et religionis*

(*Ambros.*, *de Virginibus*, *lib.* I). Renouvelez votre attention.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est plus contre un jeune homme aveugle par la passion qu'Agnès doit présentement entrer en lice, c'est contre des juges animés et furieux. Voyons-les attaquer sa religion par les plus cruels supplices. Voyons ce qu'elle fit pour la soutenir, et voyons enfin ce que Dieu fit pour récompenser sa constance et pour la glorifier. Ces trois mêmes degrés serviront encore à rehausser la victoire d'Agnès et à lui donner un nouveau lustre.

Le juge Sempronius s'était armé de tous les raisonnements capables d'embarrasser l'esprit de la généreuse vierge. Il lui avait représenté la puissance et la majesté des dieux, les signalés avantages qu'avaient remportés les Romains leurs adorateurs sur tous les peuples de la terre; que la religion de l'empire et des empereurs était la religion du monde entier; que si elle chérissait la virginité il y avait des vestales parmi eux, et que c'était là qu'elle devait chercher une retraite. Mais parce que de si frivoles considérations ne firent nulle impression sur Agnès, que restait-il, et par où espéra-t-on de la vaincre? Aux paroles on ajoute les tourments. Un autre juge plus violent que le premier monte sur le tribunal et lance de sanglants arrêts. On allume des brasiers, on excite la fureur des bourreaux contre la délicatesse et la beauté même. Rome tremble à la vue de ce barbare appareil: ceux mêmes qui demandent le supplice d'Agnès en ressentent l'injustice et l'horreur. Tous, par une pitié dont ils ne sont pas maîtres et qui les touche malgré eux, croient être en la place de la martyre, et mesurent ses sentiments à leur faiblesse et à leur timidité. Agnès a bien d'autres pensées, elle a un courage, une résolution bien au-dessus de tous les sentiments humains. Que fait-elle pour soutenir sa religion?

Aux raisonnements elle oppose une sagesse toute céleste, et aux tourments une constance invincible: une sagesse fondée sur la vanité des raisons du paganisme et sur la solidité des motifs de la vraie foi; une constance fondée sur le mépris de son corps et de sa vie, et sur l'espérance des biens de l'éternité.

Tout ce qu'on lui proposait de raisons en faveur de l'idolâtrie se réduisait à son antiquité, ou à son étendue, ou aux victoires des Romains, dont le ciel semblait approuver les superstitions. En tout cela qu'y avait-il que de naturel? Quelle merveille qu'une religion si conforme à l'ignorance des hommes et si commode à leurs passions, se fût répandue dans le monde et s'y fût longtemps maintenue! Si le bonheur des Romains prouvait la vérité de la religion des idoles, le malheur des Grecs, des Perses, de l'Afrique et de l'Asie, n'en prouvait-il pas la fausseté? C'était chez les Romains la religion des vainqueurs, et partant, disaient-ils, la religion véritable. C'était chez les autres nations la religion des vaincus, et partant la fausse religion. Est-il une contradiction plus sensible? Nul motif de crédibilité ne pouvait donc en effet apprivoiser la raison de l'homme à une absurdité aussi choquante que celle d'adorer des statues de marbre et de bronze. Et de là, concluait Agnès, comment puis-je me résoudre à porter mes hommages et mon cœur vers des figures muettes, sans âme et sans mouvement?

Au contraire, pour conduire la raison au culte et à l'adoration d'un Dieu mort et crucifié, que d'invincibles motifs rendaient à tout esprit bien fait ces dures vérités croyables! Une antiquité de religion égale à celle du monde, puisque la loi chrétienne étant la perfection de la loi des Juifs, promise aux Juifs et aux gentils par leurs prophètes et par leurs oracles, elle était par conséquent la plus ancienne des religions. Une morale pure, sainte, ennemie de tous les vices. Des miracles presque sans nombre, et des plus éclatants, en confirmation de l'Evangile. Le penchant général de tous les peuples à se soumettre, depuis la mort du Sauveur, aux rigueurs d'une loi si sévère. Les persécutions et les vains efforts de tant de princes qui, par plus de trois cents ans de cruautés, loin de l'abattre, n'avaient contribué qu'à la fortifier et à l'accroître: tous, effets d'une vertu surhumaine et toute-puissante; tous, caractères de divinité qui distinguaient la religion de Jésus-Christ, et qui, fortement imprimés dans l'esprit d'Agnès, la remplissaient d'une sagesse à l'épreuve de tous les raisonnements de la philosophie païenne.

Cette sagesse, après tout, ne suffisait pas. Aux raisonnements on fait succéder les tourments, et c'est là qu'il lui faut toute la constance de son cœur, constance qu'elle recueille tout entière et qu'elle oppose à toute l'animosité de ses persécuteurs. Elle ne tient nul compte de son corps. Accoutumée à le traiter en esclave, avec mépris et avec dureté, elle le croit criminel dès là qu'il a pu plaire à des yeux charnels et profanes. Qu'il périsse, dit-elle, ce corps malheureux. Il s'est attiré les yeux du monde, il a paru digne de son amour; il est donc digne de mort: *Pereat corpus quod amari potuit oculis quibus nolo* (*Ambr.*, *de Virgin.*, *lib.* I, *c.* 2). Ah! le sexe en juge-t-il communément de la sorte? Le souverain bonheur d'une mondaine, n'est-ce pas de s'apercevoir qu'elle plaît? Elle se croit digne de vivre quand elle croit mériter d'être regardée avec plaisir. Jamais plus de soin de sa vie et de la santé du corps que lorsque ce corps est devenu l'objet de la flatterie. C'est par là néanmoins qu'il est vraiment coupable, puisqu'il s'attire des hommages qui ne sont dus qu'à Dieu. Il détourne vers la créature des désirs et des soupirs qui ne doivent tendre que vers le Créateur.

Agnès soutint sa foi contre les tourments par le mépris de son corps et de tous les

biens temporels, mais encore plus par l'espérance des biens éternels et d'une vie immortelle. Comme sa foi était ferme, son espérance l'était de même. Car notre foi, dit saint Paul, est le fondement qui appuie notre espérance : *Fides sperandarum substantia rerum* (*Hebr.*, XI). Or, à qui attend les biens futurs, les biens présents sont peu de chose, et la mort alors tient lieu de grâce, puisqu'elle hâte la possession d'une souveraine félicité. Cette espérance, remarque saint Ambroise, dans les premiers temps de l'Eglise faisait courir même les plus tendres enfants à la mort : *Ad mortem quasi ad immortalitatem festinaverunt* (*Ambr.*, *epist. ad Simplicianum*). A peine maintenant ose-t-on songer à la mort dans les plus grands dégoûts de la vieillesse, et on pense faire un grand sacrifice à Dieu si l'on commence d'espérer en lui quand on n'a plus rien à espérer dans le monde. On reconnaît que c'est à Dieu qu'il faut s'élever, mais ce n'est pas sans regret de quitter le monde. On est bien aise de trouver un Dieu qui nous tend les bras, mais on n'est pas content que le monde nous échappe. On regarde le ciel comme un dédommagement et non comme un vrai bonheur. C'est, si je le puis dire, comme notre pis-aller, et non le premier sujet de nos vœux. Agnès en faisait tout son bien. Recherchée du monde et de Dieu, elle ne balança jamais dans son choix. Car, disait-elle, avant que le monde pensât à moi, Dieu m'avait prévenue de son amour. Je ne dois donc avoir d'amour ni de cœur que pour mon Dieu.

Ainsi résolue et sans hésiter, elle marche comme une victime sur le point d'être immolée. Elle passe de supplice en supplice. Elle sort du feu pour subir le tranchant du fer. Elle présente sa tête, mais en s'écriant dans la ferveur de sa prière : *Benedico te, Pater* (*Ambr., de Virgin.*) : Soyez béni, Seigneur, et pour les biens que vous m'avez faits et pour les maux que j'ai endurés. Dans les biens et dans les maux vous m'avez traitée en père. J'ai cru, j'ai espéré ; mais je vois maintenant ce que je croyais ; j'embrasse, je possède ce que j'espérais : *Quod credidi jam video, quod speravi jam teneo* (*Ibid.*). A ces mots elle reçoit le coup ; elle tombe, elle meurt baignée dans son sang.

Est-ce donc là le triomphe d'Agnès, le triomphe de sa foi? Est-ce ainsi, ô mon Dieu ! que vous couronnez la constance de vos martyrs? L'idolâtrie dans cette mort n'est-elle pas victorieuse? Que dis-je? mes chers auditeurs, l'idolâtrie victorieuse! où est-elle cette victoire? où sont ces juges redoutables, ces empereurs si zélés pour leurs dieux? Leurs noms sont en abomination, et le nom d'Agnès dans la vénération publique. Leurs idoles ne sont plus que dans les ruines de Rome, et les cendres d'Agnès sont révérées sur les autels. Tel est son triomphe. Comptez pour rien les prodiges qui signalèrent sa mort, les tremblements de terre, les éclairs, les feux qui marquèrent aux païens le courroux du ciel. La gloire d'Agnès, c'est d'avoir servi de modèle au monde chrétien, en sacrifiant à Dieu sa vie pour le double intérêt et de sa pudeur et de sa religion : *In una hostia duplex martyrium, pudoris et religionis* (*Ibid.*). C'est aussi, mes frères, à ce double sacrifice, à ce double martyre, que tout chrétien doit être préparé. La pureté est le martyre de nos sens : combien les faut-il gourmander, mortifier, contraindre pour les assujettir? La religion est le martyre de notre esprit : combien le faut-il humilier, réprimer, captiver pour le tenir soumis à la foi? Cependant il faut se résoudre à l'un et à l'autre.

Il n'y a plus, comme autrefois, de persécuteurs et d'idolâtres qui nous forcent de renoncer par la crainte des supplices à ces deux grandes vertus ; mais les ennemis de notre foi et de notre pureté sont au dedans de nous-mêmes : ils vivent au milieu de nous. Ce sont non-seulement les séductions, les occasions, les exemples du monde, mais ce sont encore plus les révoltes de nos sens contre les lois de la raison et de la pudeur. Ce sont les combats de notre esprit contre les vérités et les principes de la foi. C'est donc sur nous, sur nos sens, sur notre esprit qu'il faut remporter les mêmes victoires que la chaste et fidèle Agnès remporta sur les tyrans.

En vain prétendez-vous partager ces deux couronnes : ou vous n'en aurez aucune, ou vous les aurez toutes deux. Elles ont trop de rapport et elles sont trop liées ensemble pour être séparées. Si vous perdez la couronne de la pureté, vous aurez bientôt perdu celle de la foi, et si vous négligez celle de la foi, la couronne de la pureté vous sera bientôt enlevée. Je vous l'ai dit dès l'entrée de ce discours : peu de pureté, disons mieux, point de pureté où il n'y a point de foi : car il n'y a qu'une religion sincère, vive et solide, qui soit un frein assez fort pour dompter les passions sensuelles, pour les contenir et nous préserver des plus énormes excès. Hélas ! mes frères, avec tous les enseignements que la foi nous donne et toutes les remontrances qu'elle nous fait pour arrêter le penchant de nos cœurs, combien de fois se voit-on sur le bord de l'abîme? A quoi serions-nous exposés si nous n'avions point d'autre soutien contre les charmes de la volupté, que le soin d'un fragile honneur, que la crainte d'une honte passagère, qu'une idée imaginaire de probité? Tout cela ne ferait jamais ce que la vue même et le respect d'un Dieu ont souvent tant de peine à faire.

En vain vous me vantez ces sortes d'honnêtes gens qui ont toutes les vertus excepté la religion, qui, pleins de bonne foi pour tout le monde, ne sont sans foi que pour Dieu. Je dis que si la foi et la religion leur manquent, il leur manque encore cette vertu que la nature dépravée et corrompue ne donne point, et même ne connaît point. Ils n'auront pas plus de pudeur que ces sages de l'antiquité, si peu maîtres d'eux-mêmes, avec toute leur sagesse, qu'ils aimaient mieux se former des dieux adultères et incestueux,

que de croire l'impureté opposée à la religion. C'est cette opposition de la vraie religion à l'impureté qui durant tant de siècles a empêché les peuples infidèles d'embrasser la foi de Jésus-Christ. C'est cette même opposition qui pervertit tous les jours tant de chrétiens, et qui les fait renoncer en secret à la religion où ils sont nés et où ils semblent vivre et mourir, mais n'ayant dans le fond d'autre religion que de ne se pas déclarer impies. Car faites avec moi cette seconde réflexion, vous la trouverez aussi vraie que la première : point de religion, point de pudeur, et point de pudeur, point ou peu de religion.

La foi est un joug trop pesant pour une âme molle et charnelle. On tâche à le secouer dès que l'on court à ses plaisirs. De là dans la folle jeunesse, surtout dans ces femmes tout occupées d'elles-mêmes et de leur bonne grâce, cette négligence à l'égard des pratiques de piété et de tous les devoirs que l'Eglise nous prescrit. De là cette pente à mépriser l'Eglise même, à douter de sa doctrine, à s'aveugler sur nos mystères, à contester à Dieu sa divinité. Quiconque s'est fait de sa personne une idole ne porte pas volontiers ailleurs son encens. L'amour du corps inspire à l'esprit comme une subtilité animale qui lui fait juger de tout selon la chair, qui lui fait croire que tout est mortel, et qu'il n'y a rien au delà du visible et du sensible. D'où il arrive que tout impudique devient aisément incrédule, et que la foi de toute femme éprise d'elle-même et du monde est bien suspecte.

Voulons-nous sérieusement conserver notre religion, cultivons la pureté. Voulons-nous sérieusement conserver la pureté, cultivons la religion. Ce sont deux perles précieuses dont la valeur est inestimable. Combattons, mourons comme Agnès, plutôt que de les perdre. En les offrant à Dieu, nous obtiendrons de sa justice et de sa miséricorde l'éternelle béatitude, que je vous souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT YVES (1).

Erudimini, qui judicatis terram.

Vous qui jugez la terre, instruisez-vous (*Psal.* II, 10).

Instruisez-vous, Messieurs, non pas de l'excellence du ministère que vous exercez : on sait assez que ceux qui, par une vocation particulière du ciel, se trouvent chargés de juger les peuples, tiennent la place de Dieu ; on sait même que dans les livres sacrés ils sont appelés les dieux de la terre, et qu'ils doivent être respectés comme les arbitres de la vie et de la mort. Ces vérités sont trop flatteuses pour être ignorées, et peut-être n'est-on que trop soigneux de les faire sentir au public, et que trop porté à s'en prévaloir.

Ce n'est donc point là-dessus que vous avez besoin d'instruction, mais sur les moyens de soutenir chrétiennement l'importante dignité dont vous êtes revêtus, sur les devoirs qui y sont attachés, sur les périls qui en sont inséparables, et sur les défauts qui la peuvent avilir. N'est-il pas en effet bien surprenant et bien étrange, écrivait à Donat saint Cyprien, qu'un ministère établi pour maintenir le bon ordre dans le monde soit lui-même exposé à tant de désordres, et que dans le sein de la loi on pèche en tant de manières contre la loi ? Osera-t-on dire que le tribunal de la justice, ce tribunal si vénérable, est, aussi bien que le trône des rois, un obstacle à la vertu et un écueil pour le salut ?

A Dieu ne plaise que nous nous laissions prévenir d'une pensée toute contraire aux vues du Seigneur et de sa providence ! Il n'y a point de condition où l'on ne puisse se sanctifier et se sauver, et notre France a vu presque en même temps un saint Louis sur le trône et un saint Yves sur le tribunal. Ces saints ont-ils fermé l'entrée de la gloire céleste à ceux qui depuis ont occupé les mêmes rangs, et les quatre siècles suivants n'ont-ils point eu d'imitateurs de ces grands modèles ? Ils en ont eu sans doute, il y en a encore, et je n'ai garde de prescrire des bornes si étroites à la grâce divine. Si les exemples d'un saint roi ne sont à la portée que d'un petit nombre de personnes, à combien d'autres peuvent s'étendre les exemples d'un saint juge ?

Instruisez-vous donc, Messieurs, et profitez des salutaires enseignements que va vous donner ce glorieux patron dont vous honorez la mémoire. Instruisez-vous, dis-je, vous tous qui formez l'empire de la justice, je veux dire, vous tous qui par profession vous employez ou à la défendre, ou à la rendre : *Erudimini;* deux paroles que je vous prie d'observer, défendre la justice et rendre la justice. Elles expriment deux fonctions différentes, mais qui, toutes différentes qu'elles sont, tendent à la même fin. Défendre la justice, c'est la fonction de l'orateur qui parle pour elle et qui expose son droit. Rendre la justice, c'est la fonction du juge qui prononce pour elle, et qui la confirme dans son droit. Yves s'acquitta de l'une et de l'autre, mais avec quelle perfection ? Voilà ce que je me propose de vous montrer dans les deux parties de ce discours, dont je ne prétends pas tellement borner la morale aux ministres de la justice, que je n'y mêle des leçons communes à tous les états. Implorons le secours du ciel, par l'intercession de Marie. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour être convaincu de l'opposition du procès à l'esprit du christianisme, il suffit de savoir comment saint Paul s'en expliquait, écrivant aux Corinthiens. Il s'étonnait que parmi des disciples de Jésus-Christ, qui par une charité mutuelle et intime doivent être si étroitement liés ensemble qu'ils ne soient qu'un cœur et qu'une âme, il y eût des contestations. De plus, examinant le sujet de ces différends qui les divisaient, il trouvait étrange qu'ils s'élevassent les uns contre les autres, pour des biens périssables et des intérêts temporels. Mais sur quoi il insistait encore davantage, et ce qu'il leur reprochait

(1) Pour une assemblée de magistrats et d'avocats.

avec plus de zèle, c'est qu'ils eussent recours aux tribunaux des idolâtres et qu'ils y portassent leurs plaintes. Quoi donc? concluait ce docteur des nations, n'y a-t-il personne entre vous assez sage pour juger ses frères? *Sic non est inter vos sapiens quisquam qui possit judicare inter fratrem suum?*

Ce fut par les mêmes réflexions que ceux qui suivirent les apôtres au gouvernement de l'Eglise, et que les saints Pères leurs successeurs se maintinrent dans la possession de juger les causes des fidèles. Usage constant chez les Grecs et les Latins; usage dont les deux saints Grégoires, le Thaumaturge et celui de Nysse, nous sont garants; usage dont saint Ambroise et saint Augustin se faisaient un droit incontestable : si bien que le premier, ce grand évêque de Milan, nous a lui-même appris qu'en plus d'une rencontre il n'avait pas craint d'appeler à son examen les décisions mêmes des empereurs.

Il est vrai : pour des raisons que la diversité des temps et des mœurs a autorisées, on a changé cet usage si ancien et si honorable à la religion; mais du moins n'était-il pas entièrement aboli du temps de saint Louis, lorsque naquit dans la Basse-Bretagne le saint homme dont je fais l'éloge. La noblesse de son sang devait, ce semble, selon les vues du monde, l'engager dans la profession des armes; mais il ne crut point dégénérer de la vertu de ses ancêtres, ni ternir la gloire de son nom, en se dévouant au service de l'Eglise, et en donnant ses soins à la défense des pauvres, comme leur avocat et leur tuteur dans tous les tribunaux ecclésiastiques et séculiers. Il serait superflu de vouloir ici relever l'honneur d'un emploi que les siècles les plus polis et les plus savants ont singulièrement estimé. Il n'appartenait, chez les païens même et chez les Romains, qu'aux hommes les plus distingués par leur talent, et souvent on vit les plus grands personnages, après avoir gouverné la république par leur sagesse, ou triomphé des nations ennemies par de glorieux exploits, venir au barreau déployer leur éloquence et triompher de l'injustice et de la calomnie, en faveur de leurs citoyens.

Yves se sentit appelé d'en haut à une fonction qui lui donnait une occasion si naturelle et si fréquente de satisfaire sa charité envers les misérables opprimés et sans secours. Ce ne fut point l'inclination qui le conduisit, ni un certain goût que nous apportons en naissant, pour un exercice plutôt que pour l'autre. Ce ne fut point l'envie de paraître et de se faire une réputation dans le monde par le don de la parole. Ce fut encore moins l'ardeur du gain et des vues mercenaires et intéressées. Il ne suivit que l'inspiration du ciel, qui pour cela le revêtit de toutes les qualités convenables, et surtout de l'esprit de vérité.

La vérité, Messieurs, est l'âme de la justice. Dieu recommandait en particulier à Moïse de la chercher dans les juges qu'il établissait sur son peuple : *Provide de omni plebe viros in quibus sit veritas* (*Exod.*, XVIII) : Choisissez dans toutes les tribus des hommes en qui la vérité réside. Or, si elle est nécessairement requise dans le juge, elle ne l'est pas moins dans l'orateur. Le juge décide, mais il ne décide que sur les faits exposés et prouvés par l'orateur : d'où il s'ensuit que c'est premièrement dans l'orateur que doit être et que doit régner la vérité : *Viros in quibus sit veritas.* Cependant il peut quelquefois arriver que l'orateur, peu fidèle à cette vérité si respectable et si sacrée, pèche contre elle en trois manières, savoir, en la déguisant, en l'embarrassant et en la déshonorant : en la déguisant par une dissimulation captieuse, en l'embarrassant par une chicane outrée, en la déshonorant par une criminelle diffamation. Dissimulation, chicane, diffamation, trois ennemies de la vérité, trois excès dont notre saint sut parfaitement se garantir, et dont on se préserverait avec une droiture égale à la sienne et d'aussi pures intentions.

J'appelle dissimulation l'industrie de l'orateur à supprimer dans une affaire tout ce qui pourrait en découvrir le faible et même l'odieux, à la représenter sous des couleurs séduisantes, lorsque dans le fond il en voit lui-même et mieux qu'aucun toute l'iniquité; à prendre sur cela, tantôt des airs d'ingénuité, de simplicité, de candeur, tantôt des airs de hauteur, de sécurité, de confiance; à faire disparaître des pièces décisives, ou à les altérer par de fausses interprétations. Détours artificieux que l'expérience fait bientôt apercevoir à de sages et habiles magistrats, mais qui peuvent en imposer à des esprits moins éclairés et moins en garde contre la surprise. Que faire donc, dites-vous? dois-je ruiner par un aveu trop sincère une affaire commise à mes soins, et trahir les intérêts de la partie qui me l'a confiée? Non, Messieurs, non; mais ce que vous devez, et ce qui est pour vous d'une obligation indispensable, c'est de ne vous point charger de pareilles affaires, c'est d'avertir librement et de bonne heure une personne de l'injustice de ses prétentions, c'est de lui refuser d'entreprendre la défense d'une cause que vous croyez insoutenable sans avoir recours au mensonge et à la mauvaise foi, c'est de lui déclarer que ni la religion ni l'honneur ne vous permettent pas un tel abus de votre ministère.

En effet, est-il d'un homme de bien, et, à ne consulter que la raison humaine, est-il d'un homme d'honneur de prêter sa plume ou sa voix à des causes décriées, qui souvent n'ont pour principe que l'animosité ou la cupidité? Doit-il tellement se laisser infatuer de l'estime que des grands lui témoignent en l'admettant à leur conseil, qu'il devienne l'esclave de leurs passions, le promoteur de leurs violences et de leurs concussions, l'agent de leurs ressentiments et de leurs vengeances? L'honneur de la profession ne veut-il pas au contraire que dans une humble remontrance et sans manquer au respect, on leur fasse comprendre combien leurs demandes sont mal fondées, combien les titres dont

ils s'autorisent sont incertains et défectueux, combien d'obstacles s'opposent à leurs projets, et combien de procédures, ou ruineuses, ou tyranniques, il en coûterait pour y réussir? S'ils vous écoutent, vous en aurez devant Dieu le mérite, et vous pourrez dire pour votre consolation ce que disait le prophète royal : Je n'ai point caché la vérité dans mon cœur ; je l'ai produite au dehors telle que je la connaissais, et j'ai parlé comme je le pensais : *Non abscondi veritatem in corde meo* (*Psal.* XXXIX). S'ils ne vous écoutent pas, et que vous tombiez ainsi dans leur disgrâce, vous vous rendrez au fond de l'âme le doux témoignage qu'une basse flatterie ne vous a point asservi jusqu'à vous faire démentir vos sentiments, et vous conclurez qu'il y a plus de dignité à se comporter, sans égard à la grandeur, en homme vrai et fidèle, qu'à se livrer en lâche adulateur à la duplicité et à l'imposture.

Yves, convaincu de l'importance de ce devoir, ne l'accomplissait pas seulement envers les grands, mais envers tous ceux que la Providence lui adressait. Jamais il ne s'intéressa dans une affaire qu'il ne l'eût étudiée avec l'attention la plus sérieuse, ne comptant point sur les yeux ni sur le rapport d'autrui, mais voyant tout par lui-même, lisant tout par lui-même, examinant tout par lui-même. Car autant qu'il était éloigné de tromper, autant craignait-il de l'être ; et du reste il savait de quoi sont capables des subalternes, ou négligents, ou infidèles, sur qui l'on se repose, et dont souvent on ne reçoit que des instructions très-imparfaites. Sa vigilance allait encore plus loin : non content de ses propres recherches, quoique les plus exactes et les plus scrupuleuses, il exigeait le serment des parties sur les pièces qui lui étaient présentées. Il fallait lui en attester la vérité; il fallait jurer qu'on ne supprimait rien qui pût changer la nature de la cause et l'affaiblir.

Peut-être vous persuaderez-vous qu'avec toutes ces précautions un orateur est en danger de se voir bientôt sans pratique et d'être abandonné de tout le monde. Erreur, Messieurs. Yves devint l'oracle de tout le pays : il en fut le conseil, et de toutes parts on courait à lui. Et il est certain qu'un homme de ce caractère est d'un prix inestimable. On se tient heureux de le consulter ; on fait fond sur ses avis, et en les suivant on se répond presque du succès. Ne faisons pas cette injure au siècle présent, de penser que la bonne foi en soit bannie. Ce serait offenser un nombre de gens hors de tout soupçon et à couvert de la plus maligne censure. La vertu est de tous les temps, quoiqu'elle ne soit pas dans tous les temps au même degré de perfection. Partout où elle se montre on l'honore, on l'aime ; et si dans la conduite des affaires il s'agit du choix d'un guide qui nous dirige et d'un patron qui nous soutienne, pour peu qu'on ait soi-même le cœur droit, on préférera sans hésiter l'homme vertueux à quiconque n'est pas d'une réputation si saine, ni d'une fidélité si reconnue. Yves l'éprouva, et avec la même droiture que lui on l'éprouvera comme lui.

Cependant, ennemi de la dissimulation, le fut-il moins de la chicane? La dissimulation déguise la vérité, la chicane l'embarrasse, et par cet embarras elle lui est aussi nuisible que si réellement elle la supprimait. Que dirai-je de ce monstre? car puis-je nommer autrement ce que nous appelons chicane? et sous quelle image la représenterai-je? C'est une hydre à cent têtes : vous en coupez une, une autre renaît. C'est un serpent qui se plie et replie en toutes manières : il vous échappe au moment que vous croyez l'arrêter et l'écraser. Laissons ces figures, mais disons que c'est l'art malheureux, et, si j'ose m'exprimer ainsi, l'art infernal et diabolique de donner aux plus injustes procès une espèce d'immortalité, de les perpétuer au delà des années, et presque au delà des siècles, de les faire survivre aux pères et passer aux descendants, jusqu'à ce que tous les biens des familles soient absorbés, et qu'elles périssent par une ruine entière.

Il n'est pas pour cela nécessaire de mettre en œuvre certains moyens dont la seule idée fait horreur et dont les noms même ne doivent pas être ici prononcés. Je respecte trop l'assemblée où je parle pour m'imaginer que vous ayez besoin là-dessus de mes avis, ni qu'on puisse vous imputer de semblables indignités. Mais par des voix plus subtiles et moins odieuses, ne va-t-on pas quelquefois au même terme, et n'y parvient-on pas? Pourquoi cette multiplicité de procédures dont on ne voit point la fin? Pourquoi tant de nouveaux incidents qu'on sait adroitement amener et ménager? Pourquoi tant de formalités, d'oppositions, de productions, de délais? En un mot, Messieurs, pourquoi tout ce que vous savez mieux que je ne le puis connaître, et qui ne sert qu'à impliquer mille difficultés, mille questions, dans une affaire qu'on aurait bientôt éclaircie si l'on voulait sérieusement la terminer?

N'est-ce pas là, comme ces philosophes païens dont a parlé saint Paul, tenir la vérité captive dans l'injustice : *Qui veritatem in injustitia detinent* (*Rom.*, I)? Elle a beau se récrier, elle a beau réclamer cette liberté qui lui est si essentielle : l'obscure prison où elle demeure enfermée est un labyrinthe affreux, entrecoupé de chemins qui rentrent les uns dans les autres, et dont elle ne peut trouver l'issue. Une route qu'elle prend pour sortir la conduit dans une autre route plus difficile encore, et lorsqu'elle est, ce semble, sur le point de se dégager, un piége où elle tombe la rengage plus avant que jamais. Vous entendez ce langage, Messieurs ; vous l'appliquez, et plaise au ciel qu'il ne soit connu à tous qu'en spéculation, sans l'être à aucun de vous en pratique! Heureuse la main habile, désintéressée, charitable, qui gouverne assez bien le fil pour tirer de ce chaos, sans altération, sans dommage, cette vérité qui nous doit être si chère, et pour

dissiper toutes les ombres où l'on s'efforce de l'ensevelir !

C'est en quoi Yves réussit, et par où il se distingua. Aussi généreux et aussi élevé dans ses sentiments qu'il était chrétien et religieux, chercha-t-il à prolonger les affaires et à les multiplier, ou ne chercha-t-il pas toujours, dès leur origine, à leur couper court et à les accommoder? Il n'ignorait pas ces tours artificieux dont il eût pu faire usage pour aigrir les cœurs au lieu de les concilier, pour souffler le feu au lieu de l'éteindre, pour confondre les droits au lieu de les démêler, pour rendre les contestations éternelles au lieu de les finir. Il était, dis-je, plus que suffisamment instruit de ces sortes de menées secrètes; mais suivant des règles supérieures, combien d'esprits aliénés réunit-il? combien de querelles, de troubles apaisa-t-il? combien d'obscurités et d'embarras développa-t-il? Et par là même combien de maux dans la société civile détourna-t-il et prévint-il?

N'en soyons pas surpris, Messieurs : c'étaient là les suites naturelles et les salutaires effets de son désintéressement. Si dans les exercices de son ministère il n'eût eu en vue que les honoraires qu'il en pouvait recueillir, s'il ne se fût proposé que l'avancement de sa fortune, que l'établissement de sa maison, que d'amples profits et un état opulent, il eût été à craindre que la passion d'avoir ne lui eût fait sacrifier à l'intérêt propre un intérêt étranger, et qu'aux dépens d'autrui il n'eût travaillé à se remplir lui-même et à se pourvoir. Car si une si avide chicane est inépuisable en subtilités, pour abuser de la simplicité de l'innocent et pour s'engraisser de sa substance à force de frais, en voilà la source. Mais jetez les yeux sur le modèle que je vous présente, âmes terrestres qu'une aveugle cupidité domine. Yves consacre tout son travail à la charité. Il ne lui faut point d'autre récompense que le mérite de l'avoir pratiquée, surtout à l'égard des pauvres. Il s'en déclare le tuteur, le soutien, l'avocat, et sans rien attendre d'eux, mais leur remettant tout ce qu'il en pourrait exiger, il s'estime assez payé de ses soins par le seul plaisir de relever les faibles qu'on opprime, et d'en être la ressource.

Et que ne peut-il inspirer le même détachement à tous ceux que lui associe une même profession ! Que ne peut-il leur communiquer le même esprit! Est-il rien qu'il souhaite avec plus d'ardeur, et qu'il leur demande avec plus d'instance? s'il ne l'obtient pas, s'il est même en butte à leurs contradictions et exposé à leurs traits piquants, bien loin de s'en tenir offensé, la joie, dit l'historien de sa vie, éclatait sur son visage. C'était un bonheur pour lui, et il s'applaudissait d'avoir part à la gloire des apôtres, et de paraître à la vue des tribunaux digne d'être insulté pour les membres de Jésus-Christ : *Gaudebat a conspectu concilii, quoniam dignus habitus est pro Christi pauperibus contumeliam pati.* Or avec de telles dispositions est-on sensible aux amorces d'une avare convoitise, et pour avoir le loisir et les moyens de la satisfaire, emploie-t-on la ruse et la chicane à semer la zizanie et à fomenter les divisions?

Il reste un dernier écueil à éviter, c'est la diffamation, je veux dire cette licence effrénée que se donne l'orateur de déclamer contre une adverse partie, et de l'outrager par les reproches les plus injurieux et les plus sanglantes invectives. Car je ne sais, Messieurs, par quels principes s'est établie cette damnable erreur, que dans la défense d'une cause il est permis d'attaquer la réputation d'un homme et de la flétrir sans ménagement et sans règle. Une médisance secrète est un crime, non-seulement parmi les chrétiens éclairés de la foi, mais parmi des idolâtres et des païens éclairés de la lumière naturelle : qu'est-ce donc qu'une médisance publique, qu'une médisance prononcée à haute voix, annoncée à une multitude de témoins qui l'écoutent, et revêtue de tout ce qui la peut rendre plus infamante et plus mortelle? Déclamations communément inutiles, et souvent même calomnieuses et fausses. Prenez garde! leur inutilité, leur fausseté, voilà par où elles deviennent plus criminelles, et ce qui en redouble la malignité. Je m'explique

Je dis leur inutilité, eu égard au fond de l'affaire dont il s'agit, et à quoi elles ne se rapportent par nul endroit. Il est question de savoir à qui, de celui-ci ou de celui-là, cette portion de terre appartient, à qui cette somme est due, qui dans ce partage a été lésé : sera-ce une preuve bien convaincante en faveur de l'un, quand vous aurez répandu sur le front de l'autre la honte et l'ignominie, quand vous aurez attaqué sa naissance, sa noblesse, ses emplois, et que dans sa personne vous aurez déshonoré toute une famille, quand vous aurez fouillé dans les cendres de ses pères et que vous aurez rappelé au jour des faits effacés par le temps et ensevelis dans l'oubli? Je ne veux que vous-même et que le témoignage de votre cœur, pour vous faire voir le peu de liaison que tout cela peut avoir avec le point que vous traitez, et supposant que vous eussiez à décider la chose et à porter la sentence, je vous demande si vous croiriez pouvoir appuyer là-dessus votre décision?

Pourquoi donc vous y attachez-vous, et que sert ce vain étalage d'une éloquence qui n'aboutit à rien? Convient-il à un discours où doit régner l'honnêteté, la sagesse, la raison, d'être une satire, ou badine et railleuse, ou violente et emportée? Que cela soit du goût d'une troupe de gens oisifs qui remplissent une audience et qui cherchent à se réjouir aux dépens de qui que ce puisse être, je ne m'en étonne point. Mais à des juges graves et religieux, à des juges dont la gravité est blessée par de mauvaises plaisanteries, et la religion offensée par des récits odieux et scandaleux, quelle impression peut faire, je ne dirai pas un orateur, mais un déclamateur, qui abandonne son sujet et s'écarte de sa route pour épancher

en de véhémentes et d'indiscrètes saillies toute l'amertume de sa bile? Est-ce là de quoi il doit occuper l'attention d'une cour assemblée? Est-ce là le respect qu'il doit à sa présence?

Mais je parle selon les mémoires qu'on m'a fournis. Yves en recevait comme vous, mais il n'en faisait pas le même abus que vous. Il en recevait, mais il les examinait, mais il en pesait mûrement les conséquences, mais il y démêlait ce qu'il y avait de solide, ce qu'il y avait d'utile, et c'est précisément ce qu'il en prenait. Tout le reste, dont le fruit ne pouvait être que de chagriner, que d'humilier, que de déchirer, que de donner une scène et de satisfaire une haine envenimée, il le rejetait. Car il ne croyait pas qu'après le serment qu'il avait fait de servir avec fidélité la justice, il pût en honnête homme servir d'organe aux plus cruelles animosités, pour exhaler leur fiel et le décharger sur les divers sujets qui les excitaient.

Et quel esprit peut ainsi porter des parties à s'élever les unes contre les autres et à se couvrir mutuellement de confusion? N'est-ce pas la colère, l'envie, le ressentiment, la vengeance? Or dites-moi, Messieurs, s'il vous convient d'être les interprètes et comme les ministres de toutes ces passions? Dites-moi si c'est pour en exprimer l'aigreur, et pour les faire éclater au dehors que Dieu vous a pourvus du don de la parole et des talents qui vous distinguent? Est-ce les faire valoir selon les vues du Maître à qui vous en êtes redevables, ou n'est-ce pas les profaner? Profanation dont vous aurez à rendre un compte plus rigoureux que vous ne le craignez, et sur laquelle saint Yves, au lieu d'être votre patron, sera votre accusateur.

Encore si ces déclamations communément inutiles n'étaient pas, comme elles le sont, aussi souvent calomnieuses et fausses; mais voici le comble de l'injustice. On ne sait que trop combien la passion est aveugle, et combien il est rare, quand elle est une fois animée, qu'elle se contienne dans les bornes d'une vérité exacte. Tout ce qui la flatte, elle aime à se le persuader et à le croire. D'où il arrive que de légères apparences sont prises pour des réalités, de faibles soupçons pour des évidences, des bruits populaires et vagues pour des traditions constantes, de pures imaginations pour des certitudes absolues. Avec un peu de réflexion on serait aisément détrompé, mais on ne veut pas l'être, et sans hésiter on débite avec assurance mille faussetés.

Ce qu'il y a de plus criant, c'est que l'orateur lui-même, qui devrait modérer ces excès et les corriger, soit quelquefois le premier à y coopérer et à s'y livrer. Prévenu d'un éloignement habituel contre des personnes et même contre des corps entiers, il saisit toute occasion de répandre le venin qu'il a dans le cœur. Et où ne va-t-il pas, où ne porte-t-il pas ses recherches, pour ramasser confusément un tas de faits cent fois rebattus, cent fois éclaircis, cent fois justifiés, ou convaincus cent fois de mensonge? Les mémoires au reste ne lui manquent point, il en a des recueils, et c'est une de ses plus agréables études; mais quels mémoires? flétris et décriés, notés et proscrits. Sur la foi de ces garants, il s'énonce du ton le plus ferme. Non pas qu'il se tienne bien assuré de ce qu'il avance, mais peu lui importe, pourvu qu'il se contente lui-même, et qu'il contente ceux que les mêmes préjugés unissent de sentiments avec lui. Où est la charité, et par quel étrange renversement voit-on acharnés à la ruine l'un de l'autre des chrétiens qui adorent le même Dieu, qui croient le même Evangile, qui participent aux mêmes sacrements, et qui aspirent à la même gloire?

Défendez vos droits, mes chers auditeurs; à la bonne heure, puisque vous n'en êtes pas à ce point de perfection que le Fils de Dieu recommandait à ses apôtres : Si quelqu'un veut vous enlever votre robe, abandonnez-lui encore votre manteau; *Qui vult tunicam tollere, dimitte ei et pallium* (*Matth.*, V). Ce n'est point là un commandement, c'est un conseil dont la pratique n'est point d'une obligation rigoureuse. Mais du moins en prenant les voies légitimes et ordinaires pour conserver ce qui est à vous, ou pour le recouvrer, observez la règle que vous trace saint Augustin. Voulez-vous plaider contre votre frère, dit ce saint docteur, plaidez d'abord contre vous-même dans le secret de votre âme : *Litigare vis cum fratre tuo, prius litiga cum corde tuo.* C'est-à-dire, avant que d'entrer en procès avec votre frère, le premier de vos soins est de prendre garde au hasard que vous courez, à quoi vous vous engagez, à quelle perte ou à quel gain vous exposez votre fortune, vos biens, votre honneur; mais un autre soin doit précéder celui-là, c'est de sonder votre cœur et de le consulter, c'est de lui demander s'il est assez fort pour se maintenir dans la paix, et ne se point troubler au milieu du tumulte et de la tempête; c'est de lui ordonner, quelle que soit la situation des choses, de ne se point aigrir et de ne point haïr : *Dic cordi tuo : Noli odisse;* c'est de l'affermir dans cette disposition, et de ne lui permettre ni déguisements, ni chicanes, ni reproches injurieux dont la charité soit blessée. Et sur cela même ne faut-il pas vous fier trop promptement à vos résolutions : on se promet tout, on ne veut point de mal à son adversaire; mais dès le premier choc, dès le premier événement fâcheux dans la procédure, vous ressentirez du dépit, du dépit vous irez à la froideur, de la froideur au murmure, du murmure aux colères, aux clameurs, aux outrages. Peut-être aurez-vous l'avantage, et serez-vous confirmé dans vos demandes : mais si vous gagnez d'une part, que ne perdez-vous pas de l'autre; et ne vaudrait-il pas mieux par un accommodement chrétien, prévoir tous ces éclats et ces scandales?

Scandales sans comparaison plus griefs lorsqu'ils viennent de la part de ceux dont

on doit attendre plus d'édification. Où se trouve-t-elle, cette édification, quand on voit des hommes dévoués au sacré ministère, après avoir déclaré au pied des autels qu'ils ne veulent que le Seigneur pour héritage, contester sur les priviléges ou les revenus du tabernacle, avec plus de cupidité et d'âcreté que les mondains sur leurs fonds de terre et sur leurs titres de noblesse ?

N'allons pas plus avant; mais pour revenir, la conclusion que je tire, chrétiens auditeurs, et que vous devez tirer comme moi, c'est d'éviter, autant qu'il est possible, toutes les affaires, de ne vous y engager que dans une nécessité extrême, et si vous y êtes entraînés malgré vous, de vous y comporter toujours avec candeur et modération, sans détour, sans aversion, sans offense. Voilà ce que doit vous inspirer un orateur prudent et instruit des règles de la bienséance et de la religion. Voilà de quoi saint Yves ne se départit jamais : également chrétien, soit qu'il eût à défendre la justice en qualité d'orateur, soit qu'il eût à la rendre en qualité de juge. Autre fonction qu'il remplit, et le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce que l'Apôtre a dit du prince qui domine sur le trône, et en qui réside la souveraine puissance, je puis par proportion l'appliquer au juge assis sur le tribunal et constitué pour rendre aux peuples la justice. Le prince tient la place de Dieu pour le gouvernement des sujets que la Providence lui a soumis dans toute l'étendue de son empire, et le juge tient la place du prince pour la décision des différends qui naissent entre les particuliers dans toute l'étendue de son ressort. Ainsi le prince et le juge sont l'un et l'autre les substituts de Dieu, mais avec cette différence essentielle, que le prince est le substitut immédiat de Dieu, puisque c'est de Dieu immédiatement qu'il a reçu le pouvoir dont il est revêtu : au lieu que le juge n'est le substitut de Dieu que par la médiation du prince de qui lui est venu le pouvoir qu'il exerce. Mais en quelque sens que nous l'entendions, il est toujours certain que le pouvoir du juge est émané de Dieu : *Non est potestas nisi a Deo;* que le juge, par conséquent, est le ministre de Dieu : *Dei minister est:* Ministre de Dieu à votre égard et pour votre bien, si vous faites bien : *Bonum fac. Dei minister est tibi in bonum;* mais si vous faites mal, craignez, car il n'est alors le ministre de Dieu que pour vous punir : *Vindex in iram ei qui malum agit.* Voilà comment le docteur des nations recommandait aux fidèles de respecter toutes les puissances, et spécialement les magistrats, dispensateurs de la justice. *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit* (*Rom.*, XIII).

Cependant, chrétiens, par un retour bien raisonnable, quel est le devoir du magistrat dans les fonctions de la judicature, si ce n'est de juger les peuples avec équité? Or pour cela deux qualités lui sont nécessaires, l'une par rapport à l'esprit, l'autre par rapport au cœur. Dans l'esprit, c'est la science; dans le cœur, c'est la probité, ou, selon le langage des maîtres de la morale, c'est la conscience. Science et conscience, deux dispositions que Moïse demandait dans ceux qui devaient être établis juges du peuple de Dieu. Donnez-moi, disait-il, des hommes sages et éclairés, voilà la science : *Date ex vobis viros sapientes et gnaros.* Que ce soient, ajoutait ce saint législateur, des hommes dont les mœurs soient éprouvées, voilà la probité et la conscience : *Quorum conversatio sit probata in tribubus* (*Deut.*, I). Suivant ces paroles, tout homme dépourvu de connaissance, et d'ailleurs capable de se laisser corrompre par quelque intérêt et quelque passion que ce soit, n'est propre qu'à profaner le temple de la justice et à le remplir d'iniquité. Voyons, Messieurs, ce que fit pour se garantir de l'un et de l'autre le saint juge dont les exemples sont pour vous des règles si droites et si sûres.

Yves, dès ses premières années, acquit par une étude assidue toutes les connaissances qu'il prévit lui devoir être utiles et même nécessaires pour démêler dans ses jugements le vrai du faux, et ne donner en nulle erreur. L'université de Paris, fameuse depuis longtemps pour avoir éclairé la France avant que le reste du monde chrétien fût sorti de l'ignorance où l'inondation des barbares l'avait plongé, cette mère des beaux-arts avait reçu le saint jeune homme au nombre de ses élèves. On le vit durant dix ans dans les écoles de philosophie, de théologie, de droit canonique, se distinguer par la pénétration et la subtilité de son esprit. Ce ne fut point de ces subtilités spécieuses et superficielles qui, comme des feux passagers, n'ont qu'un certain brillant, mais sans consistance et sans fond. Ce ne fut point de ces subtilités pointilleuses qui raffinent sur tout, et trouvent partout des difficultés, sans se contenir jamais dans les bornes d'une raison saine. Ce fut un sens mûr, allant toujours au point, et s'attachant dans chaque science à l'essentiel et au solide. Avec ces secours de la nature, il n'est pas surprenant qu'il fit des progrès si prompts, et qu'il parvînt en si peu de temps où les autres ne peuvent atteindre qu'après les plus longs exercices. Bientôt il prit des licences à Paris, et dans l'ardeur de savoir il en prit encore à Orléans, licences en droit civil et licences en droit canon. Ce n'était point assez pour lui d'écouter un seul maître : il eût voulu les entendre tous, et par là lui-même il devint maître dans un âge où l'on est à peine en état d'être disciple.

Il ne croyait donc pas, comme la jeunesse de notre siècle, que l'étude des lois est un travail peu nécessaire et même peu utile, que la vraie jurisprudence est l'usage du barreau, qu'en fréquentant les audiences on se rend plus habile qu'en feuilletant et en dévorant tout le corps du droit. Plein de cette dangereuse idée, si favorable à l'oisiveté, on ne pense qu'aux moyens d'éluder les ordonnances du prince, et d'abréger le temps prescrit pour s'instruire. Si quelquefois on donne sa présence aux leçons que font des maîtres établis par l'autorité publique, c'est

une assistance de cérémonie, c'est pour obtenir des témoignages infidèles et subreptices, c'est pour se munir de licences extorquées et surprises par adresse, sans autre préparation ; et du reste à l'aide d'une faveur bien ménagée ou d'un nom connu, on se procure des dispenses, qui suppléent au défaut de l'âge, et qui mettent en pouvoir de décider des biens, de l'honneur, de la vie des hommes, lorsqu'on n'a presque pas la première teinture des principes d'une juste décision. Comme si une dispense d'âge dispensait du soin d'apprendre les devoirs de son état et de s'y former. Comme si c'était là l'intention de la puissance supérieure qui l'accorde, cette dispense, et qu'au contraire elle ne supposât pas qu'on a d'ailleurs toute la suffisance requise. Comme si la robe de magistrat, dont il est permis alors de se revêtir, faisait seule les magistrats et communiquait toutes les qualités que demande un ministère aussi difficile et aussi important qu'il est glorieux.

De là qu'a-t-on vu en de jeunes gens qui portaient un caractère que leur négligence les rendait incapables de soutenir? Je ne craindrai pas de m'en expliquer, et je ne croirai point manquer au respect que je dois à tant de sages et savants magistrats de tout âge qui honorent leur dignité autant que leur dignité les honore. De là, dis-je, qu'a-t-on vu quelquefois, je dis quelquefois, dans une jeunesse parée de la pourpre, mais ennemie de toute application sérieuse? Que savaient-ils? et dans la conduite qu'ils tenaient que pouvaient-ils savoir? Ils savaient se divertir et se réjouir, ils savaient se répandre dans le monde, parcourir les compagnies, et s'y distinguer par les agréments de la conversation ; ils savaient tenir leur place dans les jeux, en connaître toutes les finesses et y employer les journées ; ils savaient fréquenter les théâtres et assister à tous les spectacles; ils savaient se repaître de lectures amusantes, et souvent même de lectures très-pernicieuses, ou pour l'innocence de l'âme, ou pour l'intégrité de la religion ; ils savaient cent autres choses également vaines et inutiles, mais ils ne savaient rien de leurs obligations les plus étroites, et de ce qu'ils ne pouvaient ignorer sans crime..

Je dis sans crime, et c'est ce qu'on ne comprend point assez. Il faut qu'il y ait dans la société humaine des juges qui prononcent des arrêts et qui les fassent exécuter. Le monde autrement ne pourrait plus être qu'une Babylone : point d'autre loi que la loi du plus fort, et quels troubles alors, quelles guerres, quels désordres produirait l'impunité ? Il a donc été de la providence de Dieu et de sa sagesse d'en appeler plusieurs à la magistrature ; mais en les appelant il ne prétend pas, par une lumière infuse, leur ouvrir toutes les voies, ni lui-même leur dicter sur chaque article ce qu'ils en doivent ordonner et quelle en doit être la résolution. Ce n'est point là à quoi il s'est engagé, ce n'est point ce qu'il leur a promis ; mais il lui suffit qu'ils aient apporté en naissant certains dons de la nature qu'il leur a départis, et qu'il ne tient qu'à eux de cultiver. Or cette culture, où consiste-t-elle d'abord et avant toutes choses, si ce n'est dans l'instruction ? Par conséquent vivre dans une ignorance volontaire, parce qu'on demeure plongé dans une molle paresse, et qu'on néglige de s'en relever, parce que toute étude déplaît et qu'on n'aime point à se captiver, parce qu'on prodigue le temps en promenades, en parties de plaisirs, en de vides entretiens, c'est aller contre l'ordre de Dieu et être criminel devant Dieu.

Je pourrais dire que c'est s'avilir dans la compagnie dont on est membre, et en quelque manière se dégrader, que c'est s'exposer à la raillerie du public et s'en attirer le mépris. Car on n'est pas longtemps à remarquer la faiblesse d'un homme qui juge des choses en aveugle, qui s'égare à chaque pas qu'il fait, et se perd dans ses faux raisonnements. Pour peu qu'il se sente piqué de quelque émulation, il doit être sensible à se voir sans estime, sans crédit, dans un corps où d'autres se signalent, se font écouter, et sont généralement applaudis. Leur réputation croît tous les jours, tandis qu'on ne le compte pour rien, qu'on ne lui confie rien, et qu'on le laisse dans une honteuse obscurité.

D'autant plus condamnable, que ce sont quelquefois les meilleurs sujets, et ceux dont on devait espérer dans l'avenir plus de service, qui restent ainsi en chemin et se décréditent, faute d'avoir fait profiter le fonds avec lequel ils étaient nés. C'était un riche talent, mais ils l'ont enfoui ; c'était une bonne plante, il fallait l'arroser ; mais ils l'ont abandonnée pour s'épargner un soin qui les gênait. Peut-être le regret vient-il, lorsqu'il n'est plus temps. Du moins tout ce qu'il y a de gens raisonnables, et qui s'intéressent à votre honneur, déplorent-ils un dommage qu'il n'est plus guère possible de réparer.

Ce ne sont là après tout que des raisons humaines, sur lesquelles je ne dois point insister dans la chaire sainte ; mais de ne pas seconder la vocation de Dieu, de renverser les desseins de Dieu, d'encourir par là l'indignation de Dieu, voilà ce que la religion condamne, et c'est ce que je ne puis trop vous représenter. Le mal est de ce qu'on se laisse peu toucher de ces vues chrétiennes. On ne regarde la matière que je traite et bien d'autres que d'un œil profane. On ne se croit responsable là-dessus qu'à soi-même, et l'on ne s'imagine pas que le salut y ait quelque part.

Yves suivit des maximes toutes contraires. S'il pâlit durant des années entières sur les livres ; si par des veilles redoublées il perça les nuits pour puiser dans les sources et pour y découvrir les trésors de la doctrine ; s'il renonça à tous les amusements qui le pouvaient détourner, et s'il fit de la jurisprudence toute son étude, ce ne fut point par une simple curiosité qui le piqua, ce ne fut point par une pure inclination qui l'emporta, ce ne fut point par un vain nom

qui le flatta: ce fut par devoir et par religion ; ce fut, dis-je, pour obéir à la voix de Dieu, ce fut pour devenir dans la main de Dieu un instrument propre à l'œuvre où Dieu l'avait destiné, ce fut afin de se mettre en disposition d'y glorifier Dieu, d'y servir le prochain et de s'y sanctifier. Et c'est là aussi ce qui fait une partie de la sainteté du juge. Il faut pour cela prendre sur soi et se contraindre ; il faut s'éloigner du commerce d'un certain monde où le temps en vain se dissipe, et se renfermer dans sa profession ; il faut s'appliquer à des matières sèches, insipides, embrouillées; il faut se remplir la tête de lois, d'ordonnances, de formalités, d'arrêts. Tout cela de soi-même est ennuyeux et fatigant; mais c'est ce qui le rend méritoire auprès de Dieu, dès qu'on le prend dans un esprit de soumission aux ordres de ce premier Maître.

Et combien un juge ainsi éclairé et agissant par ces vues supérieures est-il non-seulement agréable aux yeux du Seigneur, mais utile à la république ! Au lieu qu'un juge sans connaissance, et pourquoi ferai-je difficulté d'user du terme le plus commun ? au lieu qu'un juge ignorant tombe en mille erreurs très-dommageables et dont le public se ressent: tellement que j'ose avancer une proposition qui pourra d'abord vous surprendre, mais qui me paraît indubitable, savoir, que l'ignorance dans un juge est plus pernicieuse et plus à craindre que l'iniquité même et la perversité. Comment cela? Un peu de réflexion va vous en convaincre. En effet l'iniquité du juge ne lui fait commettre l'injustice que lorsqu'il le veut; mais l'ignorance du juge la lui fait commettre quand même il ne le veut pas, quand même il n'y pense pas, quand même il se persuade avoir plus de raison, et qu'il croit fonder son jugement sur de plus solides principes. L'iniquité du juge ne lui fait commettre l'injustice qu'en quelques rencontres, et qu'à l'égard de quelques personnes qu'il n'aime pas ou pour qui il ne s'intéresse pas ; mais l'ignorance du juge la lui fait commettre à toute occasion, sans discernement et envers tout le monde. L'iniquité du juge ne lui fait commettre l'injustice qu'avec scrupule; quelque déterminé qu'il soit, il ne peut étouffer le remords secret qui lui reproche son crime, et ce remords est souvent un sujet de repentir et un moyen de conversion; mais par son ignorance le juge commet l'injustice tranquillement et sans trouble : il y est insensible, parce qu'il ne la voit pas, et son insensibilité rend en quelque sorte son aveuglement incurable.

Quel serait le plus court et le vrai remède ? Le dirai-je? c'est qu'il lui arrivât ce que Dieu ordonna de ce roi d'Israël incapable de porter la couronne et de juger son peuple : *Aufer cidarim, tolle coronam* (*Ezech.*, XXI) : Otez-lui le sceptre, ôtez-lui cette couronne, et dépouillez-le de cette autorité qui l'engage à tant d'injustices: *Tolle.* Mais ces injustices, il ne les connaît pas : non, il ne les connaît pas, mais par sa faute, mais parce qu'il ne s'est pas assez instruit pour les connaître. Il ne les connaît pas, mais elles n'en sont pas moins réelles, et les suites n'en sont pas moins fâcheuses : l'innocent est condamné, le faible opprimé, le bon droit renversé. Il ne les connaît pas, mais il n'en est pas moins responsable et à Dieu et aux hommes. Hé quoi ! cette famille sera désolée, ses héritages, ses biens lui seront enlevés ; cet orphelin se trouvera frustré de ses justes prétentions; cette veuve restera sans ressource et sans subsistance, parce que dans un jugement vous avez ignoré de quel côté devait pencher la balance, et que vous n'avez pas vu ce que demandait la raison, l'équité? Et vous ne vous croirez alors obligé à nulle réparation? Vous vous imaginerez en être quitte pour dire : J'ai prononcé de bonne foi? Ah ! mon cher auditeur, quelle bonne foi, qui fait gémir tant de gens et cause tant de désastres !

Mais ne vous flattez pas, et comprenez bien la grande vérité que je dois ici vous annoncer : c'est qu'il y a une bonne foi qui justifie, et qu'il y en a une qui ne peut être qu'une fausse excuse. Je m'explique. La bonne foi du juge, habile d'ailleurs, versé dans les affaires, ayant apporté toute la diligence nécessaire pour ne se pas tromper, et qui se trompe néanmoins dans une rencontre particulière, sa bonne foi, dis-je, est pour lui un titre de justification. Car quel est l'homme infaillible, et n'arrive-t-il pas quelquefois au plus prudent de se méprendre ? Mais une bonne foi qui ne vient que de négligence et d'une négligence grossière, et d'une négligence affectée, parce que vous ne vous êtes pas fait un plan de vos devoirs, et que vous n'avez jamais voulu vous assujettir à cette recherche, ce n'est plus proprement bonne foi, ou c'est une bonne foi criminelle, et vous devenez comptable de ses tristes effets. Je vous renvoie aux docteurs, même les moins sévères, pour savoir si vous êtes dispensé d'un dédommagement proportionné, sinon à la perte dont vous êtes l'auteur, et qui peut être au-dessus de vos forces, mais du moins à vos facultés présentes. Yves, par les connaissances qu'il acquit et par son habileté, fut bien à couvert d'une telle obligation ; fut-il moins exempt des passions qui dans un juge corrompent la conscience et détruisent la probité?

Il n'y a point de passion qui ne puisse être le principe des jugements les plus iniques. On regarde surtout l'avarice et la convoitise des biens comme la peste de la justice. Leur maison, disait Jérémie en parlant des juges intéressés, leur maison est remplie de fraude et de tromperie : *Domus eorum plena dolo.* Ils s'enrichissent, ils s'engraissent : *Ditati sunt, incrassati, impinguati.* Comment ? c'est qu'ils abusent de la confiance des parties, c'est qu'ils vendent leurs suffrages et qu'ils favorisent ceux de qui ils ont plus reçu; c'est qu'ils négligent la cause du pauvre, qui n'a pas de quoi contenter leur cupidité : *Judicium pauperum non judicaverunt* (*Jerem.*, V). Voilà les injustices que produit la basse

et honteuse passion d'avoir ; mais les autres passions sont-elles moins funestes?

A quelles perfidies ne s'endurcit point un juge amolli par la volupté ? Quel empire n'a pas sur ses délibérations et sur sa voix une beauté dont il est épris, dont il est esclave, qui le tourne de quel côté elle veut et comme il lui plaît ? Le précurseur même de Jésus-Christ, Jean-Baptiste, l'éprouva par la sentence de mort qu'Hérode porta contre lui à la seule parole d'une infâme courtisane. Comment peut s'accorder la régularité de la justice avec les excès et les déréglements de l'intempérance, la modération de la justice avec les aigreurs et les ressentiments de la vengeance, la gravité de la justice avec les saillies et les emportements de la colère, la vigilance de la justice avec l'amour du repos et une molle oisiveté? Quand pour toute passion le juge n'aurait dans son cœur qu'une malheureuse faiblesse ou une lâche politique qui le rend timide et pliable à des respects humains, aux prières des amis, aux sollicitations des grands ; quand même il n'aurait qu'une pitié naturelle mal entendue et hors de saison en certaines occasions, serait-il en état de franchir, selon l'expression du Sage, toutes les barrières de l'iniquité : *Virtute irrumpere iniquitates* (*Eccli.*, VII) ? Résisterait-il à la puissance? Tiendrait-il contre la chair et le sang? Deviendrait-il insensible à l'amitié ? S'affermirait-il contre une fausse commisération ? N'aurait-il acception de personne? N'est-ce pas là ce qui excite les plaintes et les murmures ? N'est-ce pas ce qui fait crier si haut des misérables accablés? Tant il est vrai qu'il n'y a aucune passion dont le juge, homme de probité, ne doive se défendre, et qu'il ne peut sans cela faire aucun fond sur la droiture de son âme.

C'est à quoi s'appliqua sans relâche le juge incomparable que les siècles précédents ont comblé de tant d'éloges, et que l'Eglise a mis au rang de ses saints. Jamais peut-être nul autre ne commença plus tôt que saint Yves à combattre ces mouvements secrets et impétueux si opposés à la loi de Dieu et si contraires à la raison. Jamais nul autre ne livra peut-être de plus rudes attaques pour les réprimer, et n'en remporta de plus promptes et de plus constantes victoires. Que fut-ce que toute sa vie? une guerre continuelle contre son corps et tous ses sens. A peine a-t-il atteint sa quatorzième année qu'il se condamne au jeûne le plus rigoureux. Qu'est-ce que sa nourriture ? le pain, l'eau, quelques légumes vils et grossiers, ce sont tous les aliments qu'il fournit à la nature pour la soutenir. Encore combien de fois le vit-on, dans une abstinence entière, passer les cinq, les six, les sept jours sans autre soutien que la grâce d'en haut et que la méditation des divines vérités dont il se nourrissait?

Qu'est-ce que son sommeil, et où prend-il le peu de repos qu'exige une nécessité pressante et qu'il ne peut lui refuser? Venez, chrétiens délicats, amateurs de vous-mêmes, et plongés dans une lente et profonde paresse, venez et confondez-vous. Quelques heures, souvent sur la terre dure, tout au plus sur une claie, une pierre pour appuyer sa tête, ses habits pour toute couverture, sans égard à la rigueur des temps, voilà comment il répare ses forces épuisées. Du reste, la haire, le cilice, ce sont les vêtements qu'il cache, et dont il macère sa chair, sous cette robe qu'il porte comme le signal du pouvoir juridique qu'il exerce. Nous admirons les austérités des anciens anachorètes ; leur vie nous étonne et même nous effraye ; qu'avaient-ils de plus pénible et de plus pesant sous le joug de cette vie solitaire qu'ils avaient embrassée? Que pratiquaient-ils de plus mortifiant, de plus accablant? Que faisaient-ils dans l'horreur de leurs déserts, plus qu'il ne faisait dans les embarras du siècle et dans le tumulte du barreau?

Or revenons : un juge tel que celui dont nous révérons la sainteté et dont je vous raconte les vertus, un juge tellement désintéressé, que, bien loin de penser à faire de nouveaux acquêts, ni à profiter de la substance d'autrui, il n'usa de son patrimoine, d'ailleurs assez ample, que pour le dispenser en aumônes, que pour entretenir de jeunes enfants aux études et pour cultiver leurs talents, que pour retirer chez lui des troupes de nécessiteux et de mendiants, que pour changer sa maison en une espèce d'hôpital, et pour l'ouvrir aux infirmes, comme un asile commun, soignant lui-même les malades, s'attachant aux plus disgraciés et aux plus rebutants, comme aux plus tendres objets de sa charité, leur lavant les pieds, les servant de ses mains, n'épargnant rien pour leur secours, et ne manquant à rien pour leur consolation ; un juge tellement mort à lui-même et mort au monde, qu'il n'a ni vues ni prétentions, qu'il ne cherche ni honneurs ni commodités de la vie, qu'il ne distingue ni grands, ni petits, ni parents, ni étrangers, ni amis, ni ennemis ; qu'il renonce généralement à tout ce qui n'est point Dieu, et que dans ce renoncement absolu il n'envisage que Dieu, il réfère tout à Dieu, il réunit tout en Dieu ; dites-le-moi, Messieurs, ce juge doué de toutes ces qualités était-il homme à blesser volontairement sa conscience, et pouvait-il être suspect au regard de la probité ? Y avait-il à craindre qu'il ne se laissât, ou fléchir par les prières, ou gagner par les flatteries, ou intimider par les menaces, ou tenter par les promesses? Eut-on jamais à lui reprocher qu'il eût égard à l'éminence du rang, à l'éclat de la dignité, à la splendeur de la noblesse, à l'opulence de la fortune, au penchant de l'inclination, au lien de la proximité? Reproches si fréquents dans tous les siècles ! Le sont-ils moins de nos jours? Mais reproches après tout mal fondés très-souvent et sans sujet. Car ce n'est point ma pensée qu'il faille toujours prêter l'oreille à des parties qui s'infatuent de leurs prétendus droits, et qui, sans respect de l'autorité, s'émancipent à juger ceux qui

les jugent et à condamner ceux qui les condamnent

Quoi qu'il en soit, Messieurs, c'est pour votre édification que l'Eglise dans ce saint jour vous met devant les yeux le portrait le plus accompli d'un juge intègre et irrépréhensible. Heureux si vous ne le perdez point de vue! C'est un guide fidèle qui vous conduira, et dont vous pourrez suivre les traces sans être en péril de vous égarer. Vous exaltez ses mérites, imitez ses exemples, autant que votre condition le peut comporter. Du moins imitez son application constante aux fonctions de son ministère, son dégagement de tout intérêt, de toute passion, et pour les imiter écoutez ses leçons et gravez-les profondément dans vos cœurs. Ce qu'il vous dit par ma bouche, ce sont les salutaires enseignements de Josaphat aux juges du peuple de Dieu. *Videte quid faciatis* (II *Paral.*, XIX): Considérez toutes vos démarches, et prenez garde à ce que vous faites ou à ce que vous devez faire dans le rang que vous tenez et dans les fonctions dont vous êtes chargés. Car ce n'est point l'emploi d'un homme qui vous est confié, mais vous agissez au nom de Dieu même : *Non enim hominis exercetis judicium, sed Dei* (*Ibid.*). Il faut donc, autant que la faiblesse humaine peut le permettre, que tous vos jugements soient tels qu'ils puissent être avoués de Dieu, autorisés de Dieu, scellés du sceau de Dieu. Or Dieu est la souveraine justice. Il n'y a en lui ni iniquité, ni cupidité, ni préférence. Tous sont également ses créatures, ses enfants, ses sujets, et sa providence, sans exception, s'étend à tous. Il est au-dessus de tous les présents, comme il est au-dessus de toutes les attaques ; droit, indépendant, incorruptible dans ses arrêts. Par conséquent, si vous vous écartez de ces règles, si c'est par prédilection, par prévention, par crainte, par ménagement, par des vues mercenaires que vous jugez, vos jugements ne peuvent plus être conformes à ceux de Dieu ; bien loin de les reconnaître et de les ratifier, il les réprouvera, il les fera retomber sur vous-mêmes : *Et quodcunque judicaveritis, in vos redundabit* (*Ibid.*).

Pensée terrible, Messieurs, et digne de toute votre attention. Dieu m'écoute : ce que je prononce ou que je vais prononcer sur le tribunal où il m'a placé, il me le présentera un jour et m'en demandera compte. Si je devais être seulement appelé au trône du prince pour en rendre raison, je prendrais garde à moi et je craindrais quelque revers ; mais que n'ai-je pas plus à craindre de Dieu ? Encore pourrais-je espérer de tromper le prince et d'éluder toutes ses recherches ; mais pourrai-je tromper Dieu et pourrai-je éluder le témoignage de ma conscience ? Pensée dont peut-être on ne s'occupe guère dans le cours et le mouvement des affaires, mais dont le souvenir à la mort fait une étrange impression. C'est là que se retrace à l'esprit (et sous quelles couleurs!) tout ce que la passion a fait commettre contre la fidélité, contre la charité, contre l'humanité, et c'est là que le mourant entend sans cesse retentir à l'oreille de son cœur cette affreuse parole : *Et quodcunque judicaveritis in vos redundabit.*

Yves se trouva à ce moment inévitable, mais avec bien d'autres sentiments. Les travaux continuels d'une vie austère et toujours agissante, sans interruption, sans relâche, le conduisirent bientôt à son dernier jour. Dès l'âge de cinquante ans ses forces affaiblies lui annoncèrent une mort prochaine. Juge irréprochable, il n'eut rien alors à réparer, parce qu'il n'était chargé d'aucun tort dont il fût redevable au prochain. Que dis-je ? Juge miséricordieux et charitable, père des pauvres, protecteur de la veuve et de l'orphelin, il eut la consolation de se voir les mains pleines de bonnes œuvres, et de pouvoir dire comme l'Apôtre, sans présumer de lui-même : J'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi ; c'est avec confiance que j'attends la couronne de justice. *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ* (II *Tim.*, IV).

Confiance qui soutint toute la fermeté de son courage contre l'accablement de son corps et la violence du mal qui le pressait. Que retrancha-t-il de ses exercices de piété ? et n'est-ce pas là au contraire que, loin de se ralentir, toute sa ferveur redoubla ? Que rabattit-il même de ses austérités ? Dans une défaillance entière de la nature, et au milieu des plus vives douleurs, quelle plainte laissa-t-il échapper ? Quel soulagement demanda-t-il ou accepta-t-il ? Consentit-il à être couché plus commodément, et à la vue de son Sauveur expirant sur la croix ne se crut-il pas encore trop bien traité de mourir sur la paille ou sur la cendre ? Cependant de quelles douceurs célestes son âme était-elle inondée ? Avec quels élancements et quels saints transports s'élevait-elle à Dieu et se fixait-elle en Dieu ? Pas un instant ne détourna son attention, et ce que l'histoire rapporte d'un grand évêque de notre France, le célèbre saint Martin, sur le point de paraître devant Dieu, elle nous l'apprend dans la même conjoncture du saint juge dont je finis le panégyrique : *Invictum ab oratione spiritum non relaxabat.*

Ainsi, Messieurs, mourut-il, ce juge occupé comme vous des soins de la magistrature. Il y mourut en saint, parce qu'il y vécut en saint. Puissiez-vous y vivre comme lui, afin d'y mourir comme lui! Ses fonctions, par elles-mêmes embarrassantes et dissipantes, ne furent point pour lui un obstacle à la sainteté. Il y envisagea le bon plaisir et la volonté de Dieu qui l'avait destiné à ce ministère. Il ferma les yeux à tout le reste, et n'eut égard à nulle des prérogatives dont l'orgueil se laisse vainement enfler, autorité, pouvoir, élévation, prééminence. Il ne considéra que la charge, que le travail, que les occasions d'y pratiquer le plus pur et le plus parfait christianisme : comment ? par une patience inaltérable, par une assiduité fatigante, par une vigilance laborieuse, par une force invincible, par un détachement absolu de soi-même, par une charité universelle et sans réserve. Vertus héroïques, vertus qui

comprennent la plus haute perfection de l'Evangile, et qui forment le caractère du juge chrétien et accompli. Quelle patience à écouter des parties, à essuyer leurs importunités, quelquefois même leurs chagrins et leurs grossièretés ! Quelle assiduité et quelle servitude à se trouver aux heures à tout le temps des plus longues et des plus ennuyeuses audiences ! Quelle vigilance à se précautionner contre les surprises, à parcourir des mémoires embrouillés, à discuter des droits incertains et douteux ! Quelle force à se roidir pour la cause du juste contre les inclinations les plus naturelles, contre les liaisons les plus intimes, contre les plus puissantes sollicitations ! Quel détachement de soi-même, et quel sacrifice à s'exposer aux reproches, aux ruptures, aux ressentiments de ceux qu'on n'a pas voulu favoriser, parce qu'on a cru ne le devoir pas ! Quelle charité à se communiquer aux conditions les plus viles, à n'en rebuter aucune, et à les recevoir toutes avec la même ouverture de cœur ! Tout cela par respect de la religion. Voilà, Messieurs, par où votre glorieux patron s'est sanctifié. Exemple admirable, mais est-il inimitable? L'est-il pour vous, et l'a-t-il été dans votre auguste compagnie, pour ces illustres magistrats dont la mémoire s'est perpétuée jusqu'à nous et se perpétuera jusqu'à la postérité la plus reculée?

Non, Messieurs, il ne tient qu'à vous, dans la même vocation, de vous sanctifier par les mêmes vertus et avec les mêmes secours. Il y a dans votre état des distractions, des agitations; mais on sanctifie tout par une intention droite et un regard vers Dieu. Il y a des tentations, et des tentations fortes et fréquentes, surtout des tentations d'autant plus dangereuses qu'elles sont souvent plus délicates et plus spécieuses; mais on résiste à tout, et on repousse les plus rudes assauts avec cette armure divine dont il est parlé au livre de la Sagesse : *Accipiet armaturam zelus illius :* Son zèle se revêtira de toutes ses armes. *Induet pro thorace justitiam :* Il prendra pour cuirasse la justice. *Et accipiet pro galea judicium certum :* Il aura pour casque la droiture et l'intégrité de son jugement. Enfin il se couvrira d'un bouclier impénétrable, qui est l'équité : *Sumet scutum inexpugnabile æquitatem* (*Sap.*, V). Expressions nobles et figurées : elles nous marquent des guerres, des combats, des victoires; mais ce sont ces combats qu'il en coûte, ce sont ces victoires qu'on remporte, qui font devant Dieu le mérite; et quel mérite!

Du reste, chrétiens auditeurs, pour conclure cette seconde partie, comme la première, par quelque instruction qui vous regarde et dont vous puissiez tous profiter, la même justice que vous voulez qui vous soit rendue, rendez-la vous-mêmes aux juges que Dieu vous a donnés. Vous ne voulez pas qu'ils se préviennent contre vous, ne vous prévenez pas contre eux; car je l'ai dit et je le répète, nous voyons là-dessus une licence effrénée qu'on ne peut trop condamner. Que des gens succombent dans une affaire, et qu'ils soient déboutés de leurs prétentions, ce n'est point au fond de l'affaire qu'ils s'en prennent, c'est aux juges qui en ont été les arbitres : on ne veut jamais convenir qu'on se soit trompé ni qu'on fût mal fondé dans ses demandes; mais sans scrupule et sans nulle considération, on déclame contre de vertueux magistrats, et on leur impute tout le tort qu'on prétend avoir reçu; on s'en explique hautement, et on les accuse ou de peu d'intelligence, ou de négligence, ou de partialité et de mauvaise foi : c'est-à-dire que, tout éclairés et tout équitables qu'ils sont, on les représente comme autant de prévaricateurs. Déclamations qu'ils méprisent communément et qu'ils pardonnent sans peine à des esprits échauffés et blessés. Mais Dieu les pardonne-t-il de même? et ce qu'il a dit des ministres des autels ne peut-il pas s'appliquer aux ministres de la justice : *Nolite tangere christos meos?* Que de soupçons téméraires, que de conjectures fausses, que de raisonnements et de discours injurieux ! Que d'emportements contre des hommes respectables qui ne doivent répondre de leurs décisions qu'à Dieu et au prince ! Dieu les jugera, et il nous jugera nous-mêmes. Plaise au ciel qu'il nous juge tous dans sa miséricorde, et qu'il nous reçoive tous dans ce royaume où l'on jouit d'une paix éternelle, que je vous souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT PIERRE.

Non habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris, tentatum autem per omnia.

Nous n'avons point un pontife qui ne sache pas compatir à nos infirmités; mais il a été éprouvé en toutes manières. (*Hebr.*, IV, 15.)

C'est du premier Pontife, du Pontife éternel, de Jésus-Christ, que saint Paul a prononcé ces paroles, et ne puis-je pas, avec une juste proportion, les appliquer à celui des apôtres que Jésus-Christ même choisit pour son vicaire, et qu'il établit le chef visible de son Eglise? Saint Pierre a passé par bien des épreuves, et en cela nous pouvons dire qu'il eut quelque ressemblance avec son adorable Maître. Mais du reste entre l'un et l'autre il y a cette différence essentielle, que si le Sauveur des hommes éprouva toutes nos misères, ce fut à l'exception du péché : *Tentatum per omnia absque peccato,* au lieu que Pierre fit une chute malheureuse, et que, tout apôtre qu'il était, il devint pécheur.

Que dis-je, chrétiens auditeurs? Ne semble-t-il pas étrange qu'ayant à faire l'éloge du glorieux patron que vous honorez singulièrement en ce jour, je commence par vous retracer le souvenir de son péché? Mais puisque c'est de ce péché que Dieu a prétendu tirer et sa propre gloire et l'utilité du monde, je ne puis mieux entrer dans les vues du ciel, qu'en vous apprenant quels avantages vous en reviennent à vous-mêmes, et comment vous en devez profiter. Car pourquoi Dieu l'a-t-il permis, ce péché? demande saint Augustin. Afin que Pierre, destiné à conduire le troupeau de Jésus-Christ, traité

plus favorablement les pécheurs, et que, témoin de sa faiblesse, il se rendît plus compatissant à leurs infirmités. Si Dieu, poursuit le même saint docteur, eût préposé un ange au gouvernement de l'Eglise, il y aurait eu à craindre que cet ange impeccable n'usât d'une trop grande sévérité; mais un homme fragile et sujet à tomber est mieux disposé envers ceux qui tombent, et plus enclin à leur faire grâce, sans les flatter néanmoins ni les autoriser dans leurs désordres. C'est encore la pensée de saint Bernard, lorsque, faisant réflexion sur le choix de Pierre et de Paul, c'est-à-dire, d'un apostat dans la personne de Pierre, et d'un persécuteur dans la personne de Paul, pour être les deux plus fermes colonnes de la religion, il conclut que ce choix était important, parce que, eu égard à l'imperfection humaine, il fallait aux hommes des pasteurs doux et puissants, mais d'ailleurs vraiment sages : *Tales decebat humani generis pastores constitui, qui et dulces essent, et potentes, et nihilominus sapientes.* Le miracle de la Providence est donc ce merveilleux tempérament que nous admirons, surtout dans saint Pierre, d'une sagesse la plus éclairée, d'une puissance la plus vénérable, et d'une douceur toute miséricordieuse; en sorte que nous pouvons bien nous écrier : *Non habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris : tentatum autem per omnia.*

Voilà ce qu'a produit dans le prince des apôtres la considération de son péché; voyons ce qu'elle doit produire dans nous, et c'est à quoi je rapporte tout ce discours, dont j'explique en deux mots le dessein. Il y a des justes, et il y a des pécheurs : des justes qui trop aisément présument d'eux-mêmes, et des pécheurs qui trop promptement désespèrent de leur retour à Dieu et de leur salut; des justes qui ne craignent point assez, et des pécheurs qui n'espèrent point assez. Or, pour réprimer la présomption des uns et pour relever l'espérance des autres, je viens dans le même exemple leur faire voir tout à la fois et un juste, et un pécheur : un juste qui, malgré la sainteté de son état, renonce Jésus-Christ et devient coupable d'une criminelle apostasie, ce sera le premier point : un pécheur qui, malgré la honte et l'énormité de son crime, se réconcilie avec Dieu et est élevé dans l'Eglise de Jésus-Christ à la plus sublime dignité, ce sera le second point. Justes et pécheurs, instruisez-vous, après que nous aurons salué Marie. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Est-il de plus heureuses dispositions que celles où se trouvait saint Pierre pour demeurer inviolablement attaché à Jésus-Christ? et que ne devait-on point attendre de sa fidélité? Je ne parle pas des dispositions naturelles de la naissance, de l'esprit, du tempérament. Selon la naissance, ce n'était qu'un pêcheur; selon l'esprit, il était simple et ignorant; selon le tempérament, nous apprenons de saint Chrysostome et de saint Augustin qu'il était rude et grossier. Mais je parle des dispositions surnaturelles, c'est-à-dire de ces excellentes vertus qu'il fit paraître dans les rencontres, et dont il donna de si fréquentes et de si sensibles preuves.

Quelle foi, quand le Sauveur du monde, interrogeant les apôtres sur ce qu'ils pensaient de lui, Pierre le premier se déclara et lui rendit ce glorieux témoignage : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant!* Quelle confiance, quand au premier ordre de Jésus-Christ il marcha sur les eaux, plutôt, dit saint Ambroise, par les élancements de son cœur que par le mouvement de ses pieds : *Magis dilectione quam pedibus!* Il ne craignit point le péril du naufrage, il ne considéra point la faiblesse et l'infidélité de cet élément : à la vue de son Maître il oublia tout le reste, et ne fit nulle attention où il s'exposait pour aller à lui : *Dum Christum respicit, non respicit elementum.*

Quel dévouement à la sacrée personne de Jésus-Christ, quand ce divin Sauveur ayant demandé à ses disciples s'ils voulaient l'abandonner comme les Capharnaïtes qui s'étaient scandalisés du mystère de son corps et de son sang : *Hé! Seigneur, vous quitter!* répondit Pierre; *où irons-nous? A qui aurons-nous recours? Vous avez les paroles de la vie éternelle.* Quel transport d'amour, quand sur le Thabor, apercevant Jésus-Christ dans la splendeur et la gloire, il s'écria tout éperdu et hors de lui-même : *Seigneur, que nous sommes bien ici, et que n'y restons-nous auprès de vous et avec vous!* Quelle humilité lorsqu'après le miracle de la pêche, surpris de cette prodigieuse multitude de poissons dont les filets étaient remplis, au lieu de se laisser emporter à la joie, qui est l'impression la plus prompte que le succès fait dans un cœur, il ne pensa qu'à se prosterner devant Jésus-Christ et qu'à s'abaisser profondément en sa présence! *Qui suis-je, Seigneur, et par où ai-je mérité que vous opériez pour moi de telles merveilles? Ah! retirez-vous de moi, je ne suis qu'un pécheur.* Quelle sainte confusion, et quel mépris de lui-même, lorsqu'à la dernière cène Jésus-Christ voulut lui laver les pieds! *Domine, tu mihi lavas pedes!* Vous, Seigneur, vous me laverez les pieds! *Tu mihi!* Vous, à moi? Vous, le Souverain de l'univers, à moi vile créature, à moi néant? *Tu mihi!* Non, il n'en sera rien, et je ne le souffrirai jamais : *Non lavabis mihi pedes in æternum.* Mais en même temps quelle soumission au commandement de Jésus-Christ! Vous le voulez, vous me menacez de n'avoir point sans cela de part avec vous : hé! mon cher Maître, non-seulement les pieds, mais les mains, mais la tête . *Non tantum pedes, sed et manus et caput* (*Joan.*, XIII)!

Enfin quel feu, quelle résolution, lorsqu'à la seule prédiction de la mort de Jésus-Christ il se leva tout à coup, plein de zèle et déterminé à tout entreprendre pour sa défense! A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne sera pas! *Absit a te, Domine, non erit tibi hoc* (*Matth.*, XVI)! lorsqu'entendant dire à Jésus-Christ qu'il était sur le point de les quitter et de s'en aller, il s'approcha de lui pour savoir

où il allait, et pour s'offrir à l'accompagner : Pourquoi me dites-vous, Seigneur, que je ne puis vous suivre? quelque part que ce puisse être, je serai auprès de vous, et je donnerai ma vie pour vous : *Animam meam pro te ponam* (*Joan.*, XIII) ; lorsqu'en effet il le suivit au jardin, et que sans s'étonner d'une cohorte de soldats dont Jésus-Christ fut investie, il prit l'épée et se présenta au combat : Seigneur, frapperons-nous? *Domine, si percutimus in gladio* (*Luc.*, XXII)?

Les beaux sentiments, mes chers auditeurs! les vives et généreuses protestations! les grandes vertus! Quels présages pour l'avenir et quels garants! En est-il de plus certains? Pierre, éclairé du Père céleste, et par une vue dégagée de la chair et du sang, reconnaît Jésus-Christ pour le Messie. Pierre, témoin de la gloire de Jésus-Christ sur la montagne, a conçu la plus haute idée des grandeurs infinies de cet Homme-Dieu, et voudrait l'avoir toujours présent; Pierre, compagnon de Jésus-Christ le plus assidu, et l'un des plus secrets confidents des actions merveilleuses de ce Sauveur, lui est lié par les nœuds les plus étroits. Mais avec tout cela et malgré tout cela, le Fils de Dieu lui prédit sa chute future et prochaine. Après avoir dit aux apôtres en général qu'ils se troubleraient tous à son sujet, et qu'ils se disperseraient, il s'adresse en particulier à Pierre, et lui annonce que dès la nuit qui s'avance il le renoncera jusqu'à trois fois ; *Ter me negabis*. Il ne lui en parle point comme d'une chose douteuse, mais il l'en assure par une espèce de serment.: Je vous le dis en vérité : *Amen dico tibi*. Quel coup de foudre! et que ne dut point ressentir à ce moment un cœur aussi bon et aussi droit que celui du saint apôtre! Il en est saisi, interdit, consterné. Dans son étonnement il ne comprend pas ce qu'il vient d'entendre; il ne peut se le persuader. Mais c'est là au contraire que redouble tout son courage et qu'il s'en explique en des termes les plus forts et les plus animés. Moi, Seigneur, moi! Que tous les autres prennent la fuite et qu'ils se retirent; pour moi je vous serai fidèle : *Etsi omnes scandalizati fuerint, ego nunquam scandalizabor*. Oui, Seigneur, quoi qu'il arrive, quoi qu'il m'en coûte, et quand je serais seul, rien n'ébranlera ma constance; s'il faut mourir pour vous, je mourrai : *Etsi oportuerit me mori, non te negabo* (*Matth.*, XXVI).

Vous le dites, Pierre, vous le pensez, parce que vous comptez sur la disposition actuelle où vous êtes. Votre amour s'opiniâtre en quelque manière et se roidit contre la parole de votre Maître. Mais ce que vous êtes maintenant, le serez-vous toujours? Ce que vous voulez aujourd'hui, le voudrez-vous demain? le voudrez-vous dans quelques heures? et est-il rien de plus changeant que la volonté de l'homme? Or, ce changement que nous ne voyons pas, voilà ce que l'œil de Dieu découvre dans l'avenir. Il y voit notre infidélité jusque dans notre foi, notre fragilité jusque dans notre force, nos péchés jusque dans nos vertus. Qui de vous, mes frères, repassant toute la conduite de l'Apôtre et toutes les grâces dont il avait été prévenu; surtout qui de vous, examinant cette protestation nouvelle et si solennelle qu'il fait à Jésus-Christ, n'y reconnaîtrait pas une intrépidité, une fermeté à l'épreuve des plus violentes attaques et digne des récompenses divines? C'est là néanmoins, c'est dans cette même protestation, toute spécieuse qu'elle est, que les saints docteurs remarquent trois principes de la chute de Pierre, et je vous prie de les remarquer avec eux; les voici. Ignorance de sa propre faiblesse, qui le fit présumer de lui-même; mépris des autres disciples à qui il se préférait et sur qui il se donnait l'avantage; témérité à vouloir s'engager dans l'occasion et se jeter dans le péril. Tout ceci est solide; développons-le.

Ignorance de sa propre faiblesse : il croit se connaître, dit saint Chrysostome, et il ne se connaît pas. Il juge de lui-même par le passé, et parce qu'à certains temps il a témoigné de l'ardeur pour Jésus-Christ, il s'imagine être au-dessus de tout, et ne peut croire qu'il soit capable en aucune rencontre de se démentir. Mais, l'aveugle! il ne sait pas dans tout ce qu'il a dit et tout ce qu'il a fait distinguer ce qu'il y avait de Dieu, et ce qu'il y avait de lui. Il s'attribue, comme de purs mérites de sa part, les dons et les faveurs du ciel. Il semble, ajoute saint Chrysostome, qu'il fasse comme un reproche à Jésus-Christ même, et qu'il lui dise : Quoi! je vous manquerais, moi qui par un premier mouvement, pour courir à vous, me suis hasardé à marcher sur la mer; moi qui, pour contempler à loisir votre gloire et pour ne point perdre votre présence, me suis offert à ne point quitter le Thabor, et à demeurer là éternellement avec vous; moi qui, sans m'arrêter aux vaines opinions des hommes, dont les uns vous prenaient pour Elie, les autres pour Jean-Baptiste, d'autres pour un prophète, ai d'abord confessé votre divinité, et en ai fait une profession publique? Après cela, y a-t-il à se défier de ma persévérance, et à quoi ne suis-je pas en état de résister?

C'est ainsi, reprend encore le même saint docteur, que par une fausse présomption Pierre s'appuie justement et se rassure sur ce qui devrait le faire trembler. Car s'il est vrai qu'il a marché sur les eaux, il n'est pas moins vrai qu'au premier coup de vent et au premier assaut de la tempête il s'effraya, craignant de périr, qu'il appela au secours, et qu'il mérita que Jésus-Christ, lui tendant la main, le traitât d'homme de peu de foi : *Modicæ fidei, quare dubitasti* (*Matth.*, XIV)? S'il est vrai qu'il a voulu dresser trois tentes sur le Thabor, et qu'il a demandé d'y rester avec Jésus-Christ, il n'est pas moins vrai que c'était un désir non-seulement intéressé, mais déréglé, puisqu'il voulait se borner à une oisive contemplation de la sacrée personne du Fils de Dieu, et goûter avant le temps les douceurs de la béatitude; au lieu qu'il était destiné sur la terre aux travaux

et aux persécutions; de sorte que, selon le rapport de l'évangéliste, il ne savait pas alors ce qu'il disait : *Nesciens quid diceret* (*Luc.*, IX). S'il est vrai qu'il a pénétré dans le sein de Dieu, et qu'il a été instruit de la génération éternelle du Verbe, il n'est pas moins vrai que c'est une grâce dont il était redevable au Père des lumières, et une révélation particulière qu'il avait reçue : *Caro et sanguis non revelavit tibi; sed Pater meus qui in cœlis est* (*Matth.*, XVI). Voilà, conclut saint Chrysostome, de quoi il devait se souvenir; voilà par où il devait se mesurer et apprendre à s'humilier. Mais être sujet à des imperfections, et ne les pas observer; être faible, et se mettre au nombre des forts; s'enhardir à de grandes choses, sans cet esprit de crainte qui rabat toute enflure de cœur, et qui entretient dans une défiance salutaire, c'est ce que Dieu punit par un délaissement dont les suites ne sont que trop funestes et que trop communes.

Mépris des autres disciples, à qui il se préférait et sur qui il se donnait l'avantage. Il n'en excepte aucun : *Etsi omnes scandalizati fuerint in te.* Quand il arriverait que tous vous méconnaîtraient, et qu'ils se scandaliseraient de vous, je serai toujours le même à votre égard, et vous me trouverez toujours prêt à vous seconder : *Ego nunquam scandalizabor* (*Matth.*, XXVI). Comme s'il disait : Tous les autres peuvent être timides et lâches; mais non pas moi : *Etsi omnes, ego nunquam.* Tous peuvent vous oublier pour ne penser qu'à eux-mêmes et à se mettre à couvert, mais non pas moi : *Etsi omnes, ego nunquam.* Tous peuvent se refroidir envers vous, et devenir légers, inconstants, indifférents, ingrats; mais non pas moi : *Etsi omnes, ego nunquam;* car voilà le sens de cette odieuse comparaison. Mais sont-ce là les maximes de Jésus-Christ? Est-ce là ce que Pierre en avait appris, quand ce divin Maître, instruisant ses apôtres autant par ses œuvres que par ses paroles, leur traçait ces règles de l'humilité évangélique : Apprenez de moi que je suis humble de cœur, et de là apprenez à l'être vous-mêmes; que celui de vous qui est le plus grand s'estime le plus petit, et que celui qui est le premier se regarde comme le dernier. Pierre donc s'élevant au lieu de s'abaisser, et Dieu prenant plaisir à rabaisser ceux qui s'élèvent, il n'est pas surprenant que la main de Dieu se soit retirée de lui, et qu'il ait été privé de certains secours. Je ne dis pas, à Dieu ne plaise! qu'il fût privé de tout secours; je ne dis pas que Dieu ait voulu nous donner dans sa personne l'exemple d'un juste à qui la grâce a manqué : c'est une erreur proscrite et réprouvée; mais il y a une protection spéciale que Dieu refuse aux âmes vaines pour confondre leur orgueil et pour les punir.

Témérité à s'engager dans l'occasion et à se jeter dans le péril. De ne s'être pas déconcerté d'abord à l'approche des soldats qui saisirent Jésus-Christ, de l'avoir suivi, quoique de loin, et de ne l'avoir point perdu de vue, c'était une générosité louable. Mais après que le Fils de Dieu l'avait averti si expressément d'être sur ses gardes, parce que Satan cherchait à l'attirer dans le piége et à le surprendre, lui et tous les disciples : *Simon, Simon, expetivit vos Satanas ut cribraret* (*Luc.*, XXII). Après que le même Sauveur l'avait menacé d'une chute jusqu'à trois fois réitérée, il devait user de précaution et veiller sur lui-même. Il devait régler ses démarches, et n'aller point trop avant. Il ne fallait pas entrer si vite dans la salle de Caïphe; il ne fallait pas se mêler parmi les Juifs, leur parler et lier conversation avec eux. Du moins ayant fait une première épreuve de sa faiblesse à la voix de cette femme qui le reconnut et l'attaqua, il fallait se retirer et se tenir à l'écart. Mais il ne profite de rien, et il s'obstine à demeurer dans la même compagnie. Or c'est un oracle du Saint-Esprit que celui qui aime le péril y périra : *Qui amat periculum in illo peribit* (*Eccli.*, III).

Oracle, hélas! malheureusement ici et bien sensiblement vérifié! Car nous voici, chrétiens, à cette heure fatale où Pierre exposé au combat succombe sans résistance et rend honteusement les armes. Que ferai-je, et faut-il renouveler la mémoire d'un événement digne des plus profondes ténèbres et d'un éternel oubli? Mais d'ailleurs il est bon de le produire aux yeux, de n'en pas omettre une circonstance, et de le représenter dans toute son horreur, afin que ce soit une leçon d'autant plus touchante que l'exemple est plus éclatant. Encore si la désertion de Pierre n'était point si précipitée, s'il se soutenait quelque temps, s'il disait quelque chose en faveur de son Maître, ou que sans se déclarer il restât dans le silence et ne répliquât rien au reproche que lui fait une simple femme : mais du moment qu'elle lui parle, le voilà qui pâlit, qui chancelle, qui trahit sa foi, qui renonce à tout rapport avec Jésus-Christ : Je ne connais point cet homme : *Non novi hominem* (*Matth.*, XXVI). Vous ne le connaissez point, disciple timide et pusillanime! mais depuis quand vous est-il inconnu? Ne le connaissiez-vous pas dans ses courses évangéliques où vous l'avez accompagné? Ne le connaissiez-vous pas au Thabor où vous étiez spectateur et admirateur de ses grandeurs? Ne le connaissiez-vous pas à la cène où vous conversiez et vous mangiez avec lui? Loin du danger vous le connaissiez; maintenant qu'il est au pouvoir de ses ennemis et que vous pourriez partager le même sort, vous ne le connaissez plus! où est votre résolution? où est votre amour? où est votre religion? Secrets remords d'un cœur qui, malgré l'assurance qu'il tâche de témoigner au dehors, se condamne lui-même intérieurement, et sent toute l'énormité du crime qu'il commet.

Pierre cependant va de degré en degré. Un pas le conduit à l'autre, et d'un abîme il tombe dans un autre abîme. Il s'était contenté de dire qu'il ne connaissait point Jésus-Christ; mais à présent qu'on le presse davan-

tage, il l'affirme avec serment et devient parjure : *Et iterum negavit cum juramento.* Ce n'est pas même tout; mais parce qu'on insiste toujours plus fortement, et qu'on l'interroge tout de nouveau, il se porte à d'horribles imprécations et à des anathèmes: *Ille autem cœpit anathematizare, et jurare, quia nescio hominem istum* (*Marc.*, XIV). Est-il un renoncement plus formel? En est-il un plus injurieux et plus scandaleux ?

Ecoutez-moi, justes; car ce n'est point présentement aux pécheurs, c'est à vous que je m'adresse, c'est-à-dire à vous qui marchez dans les voies de la justice chrétienne et qui travaillez à vous y avancer ; à vous qui dans une vie retirée du monde vous adonnez à de pieux exercices, et pratiquez l'Evangile chacun selon vos engagements et votre état ; à vous qui depuis longtemps affermis dans le service de Dieu, semblez être hors d'atteinte à tous les traits de l'ennemi et à toutes ses tentations; à vous que Dieu chérit comme son troupeau, qu'il comble de ses grâces les plus abondantes, qu'il forme aux plus excellentes vertus, qu'il éclaire des plus pures lumières, et qu'il favorise de ses plus intimes communications ; mais en même temps à vous qui quelquefois, par une vaine et subtile complaisance, vous laissez éblouir, comme l'ange superbe, de l'éclat qui vous environne; à vous qui quelquefois, et presque sans le vouloir, faites certains retours sur vous-mêmes, et vous occupez, comme le pharisien, de la pensée de vos saintes pratiques, de vos jeûnes, de vos aumônes, de toutes vos bonnes œuvres; à vous qui, dans la vue de vos mérites acquis et de ceux que vous vous efforcez d'acquérir, prenez je ne sais quel ascendant sur le commun des fidèles, et vous prévalez d'une supériorité qui vous flatte; à vous tous, chrétiens auditeurs, qui, comptant sur la droiture de votre raison, sur la bonté de votre naturel, sur l'équité de vos sentiments, sur l'innocence de vos mœurs, sur votre exactitude et votre fidélité à vos devoirs, sur la fermeté de votre foi, sur la sincérité de votre zèle pour Dieu, vous confiez en vous-mêmes, et vous croyez incapables, non pas d'aucune chute, mais de ces chutes grièves et de ces désordres où le salut est intéressé. Je prétends, moi, qu'à quelque point de perfection que vous soyez parvenus, vous et tout autre que vous, eussiez-vous été ravis jusqu'au troisième ciel, il n'y a point d'écueil où vous ne puissiez échouer, ni de passion, d'occasion, qui ne puisse vous entraîner.

Vérité terrible à quiconque l'a bien comprise, mais vérité non moins incontestable, et le saint apôtre dont nous célébrons la fête en est la preuve la plus convaincante. Etes-vous plus attachés à Dieu qu'il ne le fut à Jésus-Christ? Toutefois il est tombé. Avez-vous été plus prévenus qu'il ne le fut des dons et des bénédictions de Dieu? Toutefois il est tombé. Avez-vous eu des connaissances plus relevées que celles qu'il reçut d'en haut et de l'esprit de Dieu? Toutefois il est tombé. Avez-vous conçu de plus grands desseins pour l'honneur de Dieu, pour l'édification du prochain, pour votre sanctification, et êtes-vous plus déterminés à ne vous en départir jamais, et à les soutenir jusqu'au dernier soupir? Toutefois il est tombé. Et où est-il tombé ? en quel égarement affreux? je l'ai dit, et c'est à vous d'y faire toute l'attention convenable.

Combien d'autres exemples pourrais-je encore citer? A parcourir tous les temps, quelles chutes n'a-t-on pas vues, et quels monuments tous les siècles ne nous ont-ils pas fournis de l'instabilité de notre cœur et du peu de fond qu'il y a à faire sur nos vertus? Dès les premiers âges de l'Eglise, les défenseurs mêmes de la religion les plus renommés et les plus éclairés ont fait naufrage dans la foi et sont devenus incrédules. Y a-t-il désert si éloigné, y a-t-il retraite si austère, y a-t-il sociétés, professions si saintes dans leur institution, y a-t-il maison particulière, famille si bien réglée, où dans le cours des années il n'y ait eu en matière de conduite et de mœurs les plus tristes décadences et les plus prodigieux changements? Des anachorètes se sont pervertis dans la solitude; des religieux se sont perdus dans le cloître ; des prêtres du Dieu vivant ont profané le sanctuaire; des sages selon le monde, et même selon Dieu, se sont livrés aux derniers excès ; des saints ont été transformés en démons : comment? par cette malheureuse concupiscence qui vit dans nous malgré nous, pour ne mourir qu'avec nous, et qui nous surprend lorsque nous y pensons le moins.

Après cela nous étonnerons-nous de ce qui se présente si souvent à nos yeux, et qui n'est que trop ordinaire dans le christianisme? Je veux dire, que de jeunes gens, dont les premières démarches donnaient les plus belles espérances pour l'avenir par leur retenue, leur docilité, leur piété, leur éloignement du vice et leur assiduité à tous leurs devoirs, au bout de quelque temps se déroutent, secouent le joug, ne connaissent ni frein ni règle, s'abandonnent à tous leurs plaisirs et se plongent dans les plus infâmes débauches ; que de jeunes filles remplies de tous les sentiments de modestie et de pudeur propres à leur sexe, délicates sur l'honneur jusqu'au scrupule, cultivées avec des soins extrêmes sous l'œil d'une mère attentive à leur éducation, touchées d'une dévotion tendre et paraissant n'avoir de goût que pour les choses de Dieu, se relâchent dans la suite, s'émancipent, oublient Dieu en s'oubliant elles-mêmes, ouvrent leur cœur à de sensuelles inclinations qui s'y fortifient d'un jour à l'autre, cherchent à les satisfaire aux dépens de leur réputation, et peu à peu se fassent un front à ne plus rougir de rien : que des femmes prudes et sévères, après avoir vécu honnêtement et saintement dans le lien du mariage, abusent de la liberté du veuvage pour se dédommager en quelque sorte de leur régularité passée; qu'elles commencent à s'attacher au monde quand le monde commence à se détacher d'elles, et qu'elles s'avisent de vouloir lui plaire lors-

qu'elles n'ont plus rien de tout ce qui pouvait lui frapper la vue et l'engager; que des hommes d'une probité jusque-là reconnue et d'une intégrité éprouvée dans toutes les rencontres, déshonorent la fin de leurs jours et se laissent prendre aux amorces ou d'un vil intérêt qui les tente, ou d'une sale volupté qui les flétrit?

Encore une fois, nous étonnerons-nous de tout cela, et de tant d'autres articles que je ne marque pas? et pouvons-nous mieux conclure cette première partie que par les paroles mêmes du Fils de Dieu à saint Pierre et aux deux apôtres qu'il trouva endormis comme lui dans le jardin : *Vigilate et orate :* Veillez et priez ; pourquoi ? *Ut non intretis in tentationem* (*Matth.*, XXVI) : afin que vous n'entriez point en tentation. Le Sauveur ne dit pas : Afin que vous ne soyez point attaqués par la tentation, puisqu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de l'éviter; mais il dit : Afin que vous n'y entriez point : *Ut non intretis*, c'est-à-dire, afin que vous n'y succombiez point, afin que vous la combattiez et que vous la surmontiez. Si Pierre eût veillé, s'il eût bien examiné le fond de son cœur, s'il eût pris garde où il allait et à quoi il s'exposait, s'il n'eût pas suivi légèrement et indiscrètement l'ardeur qui l'emportait, et qu'il eût marché avec plus de circonspection et plus de réflexion ; d'ailleurs s'il eût joint à la vigilance la prière, s'il eût levé les yeux au ciel, si, tout séparé qu'il était de Jésus-Christ, il l'eût réclamé dans l'intérieur de son âme et qu'il l'eût appelé à son secours, Dieu l'aurait spécialement protégé, et avec cette assistance divine il se fût maintenu. Mais il s'appuya sur lui-même : or malheur à celui qui s'appuie sur un bras de chair au lieu de s'appuyer uniquement sur le Seigneur! Car, voilà, dit saint Augustin, par où cet apôtre si transporté d'amour pour son Maître se tourna sitôt contre lui et le renia : *Ecce ille amator, subito negator*.

Craignons donc, mes chers auditeurs, et, selon l'expression de saint Paul, soyons dans un tremblement continuel. Si c'est une crainte chrétienne, elle nous établira en trois dispositions les plus propres à toucher la miséricorde de Dieu et à nous attirer sa protection. Elle nous humiliera dans la vue de notre faiblesse. Elle nous fera dire ce que disait le prophète royal, suivant l'interprétation du même saint Augustin : Je marchais, et mes pieds ont chancelé : *Motus est pes meus* (*Psal.* XCIII). Mais pourquoi ont-ils chancelé de la sorte? c'est que ce sont mes pieds, et que dans un homme aussi fragile que moi il n'y a rien d'assuré ni de consistant. *Quare motus? quia meus*. En nous humiliant, notre crainte réveillera notre attention. Comme un homme qui se trouve au milieu d'un pays ennemi, nous observerons tous nos pas, et nous aurons sans cesse les yeux ouverts pour découvrir les piéges qu'on peut nous tendre et où nous pouvons tomber. Nous nous défierons de nous-mêmes et de tout ce qui est autour de nous. De nous-mêmes, de nos sentiments, de nos volontés, de nos désirs, de nos projets, de nos entreprises, à tout âge, en tout état, en tous lieux, en toutes conjonctures. De tout ce qui est autour de nous, de nos amis, de nos proches; de tous ceux avec qui nous avons quelque liaison et quelque rapport, de ceux mêmes en qui tout paraît saint, l'habit, le caractère, les fonctions. Nous ne nous reposerons point sur les victoires que peut-être nous avons déjà remportées, et nous ne dirons point : Je me suis heureusement tiré de là, je m'en tirerai encore. Tant que la navigation dure, la tempête menace toujours, et un péril évité ne garantit pas de l'autre.

Enfin, plus nous craindrons, plus nous sentirons combien la grâce de Dieu nous est nécessaire, et plus nous en comprendrons la nécessité, plus nous la demanderons. Or c'est en la demandant qu'on l'obtient. Ah! que suis-je, Seigneur, et sans vous que puis-je? Le monde, le démon, la chair, mille ennemis visibles et invisibles m'assiégent de tous côtés; où irai-je et que ferai-je? Votre prophète, après vous avoir représenté que souvent ses genoux pliaient sous lui et que ses pieds lui manquaient, ajoutait que votre miséricorde l'avait secouru au besoin : *Si dicebam : Motus est pes meus, misericordia tua adjuvabat me* (*Psal.* XCIII). C'est dans le sein de cette miséricorde que je me jette ; c'est vers elle que je crie : Seigneur, sauvez-nous, autrement nous sommes perdus. Heureux le juste qui vit dans une telle défiance de lui-même! premier sentiment que doit nous inspirer la chute de saint Pierre. Il est question maintenant de relever l'espérance du pécheur par l'exemple du même apôtre dans sa pénitence et dans son élévation. Ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Jamais péché ne fut réparé par un retour plus parfait que celui de saint Pierre, et jamais aussi retour à Dieu n'eut de plus salutaires effets et ne fut suivi d'une plus haute destination dans le royaume de Jésus-Christ sur la terre, qui est son Eglise. Exemple que je propose aux pécheurs pour leur consolation, après avoir proposé aux justes la chute de cet apôtre pour rabattre leur présomption. Car c'est ainsi, dit saint Ambroise, que Dieu sait tirer le bien du mal même. Le crime de Pierre ne me nuit point : *Nil mihi nocuit quod erravit;* mais son retour me devient utile : *Profuit quod emendavit*. Comment? en me faisant comprendre que je ne dois jamais désespérer de la grâce du Seigneur; qu'avec cette grâce je puis revenir de tout et tout effacer ; qu'il n'y a point d'abîme où le péché m'ait précipité, d'où je ne puisse par cette grâce me relever; qu'il n'y a point d'union si étroite avec Dieu où je ne puisse rentrer; enfin qu'il n'y a même, ni faveurs du ciel, ni prérogatives si singulières dont je ne puisse être gratifié. Voilà, dis-je, ce que Pierre, après son péché, me fait connaître par l'efficace de sa pénitence, par la perfection de son amour, par l'éminence de sa dignité : par l'efficace de sa pénitence, qui le

rapproche de Jésus-Christ; par la perfection de son amour, qui l'attache plus que jamais à Jésus-Christ, et par l'éminence de sa dignité où l'élève Jésus-Christ. Or combien tout cela est-il capable d'encourager un pécheur et de l'exciter à faire effort pour retourner lui-même à Dieu? Etudions ce modèle, afin de nous y conformer autant qu'il est possible et de l'imiter : *Profuit quod emendavit.*

Pierre a péché; mais qu'une prompte douleur succède à l'infidélité de ce disciple, et de pécheur en fait sans intervalle un pénitent! C'est assez que Jésus-Christ tourne vers lui les yeux et qu'il le regarde : *Et Dominus respexit Petrum* (*Luc.*, XXII). Regard muet, mais tout muet qu'il est, qu'il dit de choses, et que son langage est intelligible! Pierre en est tout interdit, il en est percé jusque dans le fond de l'âme; la honte qui le saisit et qui l'accable dissipe tous les nuages qui l'aveuglaient, et quels souvenirs tout à coup il se rappelle! *Et recordatus est Petrus* (*Ibid.*). Il se souvient de ce que lui avait prédit le Fils de Dieu, et c'est avec un regret extrême qu'il le voit accompli. Il se souvient de la foi qu'il avait jurée à ce Dieu Sauveur, et il se confond de l'indignité avec laquelle il l'a violée. Il se souvient de ce qu'il devait à un si bon Maître, de ce qu'il en avait reçu, de ce qu'il lui avait promis, et il reconnaît l'énormité de son ingratitude. Il se compare lui-même avec lui-même et dans cette comparaison il se souvient de ce qu'il a été jusque-là, un apôtre de Jésus-Christ le plus zélé, le plus privilégié; et il pense à ce qu'il est actuellement, un blasphémateur, un déserteur, un apostat; souvenirs qui lui déchirent le cœur : *Et recordatus est Petrus.*

Cependant, chrétiens, ces souvenirs, quelque douloureux qu'ils soient, ne lui font point perdre cette espérance qui est la ressource des plus grands pécheurs. Judas la perdit, et son désespoir fut le comble de son malheur. Pierre la conserva, et ce fut le comble de son salut. Ah! il n'oublie point quel est celui qu'il a si sensiblement outragé : *Et recordatus est Petrus.* Il se souvient que c'est un Dieu de charité qui ne veut point la mort du pécheur, mais qui l'invite à la pénitence. Il se souvient de tant de conversions qu'il lui a vu opérer, de tant de pécheurs à qui il l'a vu pardonner, avec qui il l'a vu converser, se familiariser, manger. Il se souvient de ce qu'il lui a tant de fois entendu dire, que ce sont les malades et non les sains qui ont besoin de médecin, et qu'il est venu chercher non point des justes, mais des coupables : *Et recordatus est Petrus.* Rempli de ces pensées, Pierre ne balance pas un moment. Il suit l'attrait de ce regard dont il vient d'être favorisé; disons mieux il suit l'attrait de la grâce dont ce regard a été accompagné. Dès qu'il en sent l'impression, nul retardement, nulle de ces lenteurs qui nous sont si ordinaires. Dans un instant la résolution est formée, mais une résolution inébranlable, et sur l'heure il l'exécute.

De là cette diligence à sortir de la salle de Caïphe : *Et egressus foras.* Il n'a que trop éprouvé combien l'occasion est dangereuse, et il ne sait que trop où elle l'a conduit. Il n'y peut rester plus longtemps. Il ne peut demeurer parmi une troupe de gens qu'il envisage comme ses tentateurs et ses corrupteurs. Fuyons, hâtons-nous, et renonçons à tout ce qui m'a fait renoncer mon Dieu. Telle est la disposition de ce vrai pénitent. Dans la solitude et à l'écart, il va donner un cours libre à ses larmes : *Et egressus foras flevit* (*Luc.*, XXII). Il pleura, et que disait-il en pleurant? Les douleurs communes sont fécondes en paroles et s'épanchent en de longs discours; mais les grandes douleurs s'expriment par leur silence; elles se taisent, et n'en sont que plus vives et plus cuisantes. Aussi, remarque saint Ambroise, je trouve que Pierre a pleuré, je ne trouve point qu'il ait parlé : *Invenio quod fleverit, non invenio quid dixerit.* Il pleura, et que ses larmes furent sincères! qu'elles furent amères! Ce ne fut point de ces larmes feintes qu'une dissimulation hypocrite tire des yeux, mais où le cœur n'a point de part; ce ne fut point de ces larmes passagères, aussi faciles à sécher qu'elles le sont à couler. Tant qu'il plut au ciel de lui accorder encore de jours, la plaie de son cœur ne se ferma jamais, et le ressentiment de sa chute ne finit qu'avec sa vie : *Et egressus foras flevit amare.*

Pénitence d'autant plus efficace qu'elle était animée d'un amour parfait. Avant que Pierre eût péché, il aima Jésus-Christ, mais, dit saint Augustin, d'un amour imparfait et sans règle. Ce fut même, poursuit ce saint docteur, le dérèglement de son amour qui causa son crime, en l'exposant au danger où il succomba si lâchement : *Præpropere amavit; ideo timuit et negavit.* Nous y avons remarqué trois défauts, que trois qualités toutes contraires ont corrigés. C'était un amour téméraire et présomptueux, et désormais c'est un amour circonspect et sage; c'était un amour méprisant et orgueilleux, et désormais c'est un amour modeste et humble; c'était un amour timide et faible, tout ardent qu'il semblait être, et désormais c'est un amour courageux et intrépide, un amour capable de tout oser et de tout souffrir. Admirable changement qui se déclare bientôt dans cet entretien qu'eut le Fils de Dieu avec son apôtre en présence des autres disciples. Ce divin Maître voulut qu'ils en fussent tous témoins; pourquoi? afin que Pierre découvrît ses sentiments, et qu'il en fît devant eux une confession publique.

C'est donc en cette vue que, lui adressant la parole, le Sauveur lui demanda : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous? *Simon Joannis, diligis me* (*Joan.*, XXI)? Autrefois, dans la première ardeur d'un amour vif et impétueux, Pierre eût répondu : Oui, Seigneur, je vous aime, et c'est sans hésiter que je le dis. Mais maintenant qu'une épreuve toute récente et si funeste lui a appris à ne point compter sur lui-même : Ah! Seigneur, répond-il, vous le savez, et soyez-en juge :

Tu scis, Domine. Comme s'il disait : Hélas ! Seigneur, je veux vous aimer, je crois vous aimer, je le dois par mille motifs ; mais d'être en effet certain que je vous aime, et de l'assurer, c'est ce que je ne puis, parce que je ne puis me connaître assez moi-même. Vous seul pénétrez le secret des cœurs, et vous seul connaissez quel est mon amour pour vous : *Tu scis, Domine, quia amo te* (*Joan.*, XXI). Le même Sauveur insiste et lui fait encore la même question, en lui montrant les autres disciples : Pierre, m'aimez-vous plus que ne m'aiment ceux-ci ? *Diligis me plus his?* Autrefois, par cette espèce d'ascendant qu'il prenait sur eux, et par l'avantage dont il se flattait d'un amour plus solide, il eût répondu : Quand ils ne vous aimeraient pas, Seigneur, pour moi je vous aimerais. Mais maintenant qu'une si honteuse désertion l'a humilié, il n'a garde de se mettre au-dessus de personne ni de se préférer à aucun de ses frères. Il se tait sur cette comparaison, et se contente de répondre : Vous savez, Seigneur, que je vous aime : *Tu scis, Domine, quia amo te.* Ce n'est pas tout. Le Fils de Dieu redouble et l'interroge tout de nouveau : M'aimez-vous ? *Amas me?* Pierre en est contristé. Il ne sait que penser d'une répétition si fréquente. Il craint que ce ne soit une marque qu'il n'aime point encore assez un Maître qui lui est si cher, et c'est là que, recueillant toute la force, ou rallumant tout le feu de son amour, il s'écrie : Hé ! Seigneur, rien ne vous est inconnu ; pouvez-vous ignorer que je vous aime, et comment je vous aime ? *Domine, tu nosti omnia; tu scis quia amo te* (*Ibid.*).

Amour non point seulement en paroles, mais en pratique. Amour non plus pusillanime, chancelant, irrésolu, mais amour fort, agissant, constant, qui le met en état de résister à tout et de tout vaincre. La suite le fera bien voir. S'il faut rendre témoignage à Jésus-Christ, Pierre au milieu de Jérusalem assemblera les trois, les cinq mille personnes. Il leur reprochera la mort de ce Juste qu'ils ont crucifié ; il leur annoncera sa résurrection glorieuse ; il leur attestera sa divinité, sa sainteté ; il les exhortera à le reconnaître, et par l'opération de l'Esprit céleste dont il sera rempli, il les touchera, les gagnera, et en fera une première conquête de l'Eglise naissante. S'il faut, après le miracle d'un pauvre guéri à la porte du temple, en faire honneur à Jésus-Christ et lui en donner toute la gloire, Pierre, voyant la surprise et le concours du peuple, protestera hautement qu'il n'est point l'auteur de cette guérison, mais qu'ils ne doivent l'attribuer qu'au Seigneur Jésus, qui seul, par sa toute-puissante vertu, l'a opérée. S'il faut confesser Jésus-Christ devant les princes des prêtres et les magistrats, Pierre sans pâlir paraîtra à leurs tribunaux ; il entendra leurs menaces sans en être ému ; il n'aura nul égard à leurs défenses, et s'exposant aux prisons, aux fouets, aux ignominies, il accomplira toujours son ministère avec le même zèle : fondé sur cette grande maxime qu'il est bien plus raisonnable d'obéir à Dieu qu'aux hommes. S'il faut répandre les fruits de sa prédication, et porter au dehors le nom de Jésus-Christ, il parcourra toute la Judée, il se transportera dans la Bithynie, l'Asie, la Cappadoce ; il s'établira dans Antioche, partout publiant la loi évangélique, et n'y épargnant ni soins ni travaux. Enfin si, dans la capitale du monde, il faut consommer son sacrifice, il y mourra pour Jésus-Christ, et ce sera même par le supplice de la croix, s'estimant heureux d'avoir, avec son aimable Maître, une ressemblance si glorieuse, et de vérifier ainsi la parole qu'il lui a donnée de perdre pour lui la vie : *Animam meam pro te ponam* (*Joan.*, XIX).

Voilà par où son amour à l'avenir se produira, et dès à présent, quand pour exprimer le genre de mort où il sera condamné le Fils de Dieu lui dit : Pierre, dans votre jeunesse vous vous ceigniez vous-même et vous alliez où vous vouliez ; mais il viendra un âge plus avancé où vous étendrez vos bras ; un autre vous ceindra et vous mènera où vous ne voudrez pas, selon les sentiments de la nature ; quand, dis-je, le Sauveur du monde lui parle de la sorte, en est-il étonné ? En est-il troublé ? Persécutions, tourments, croix, il n'est rien à quoi l'amour ne le dispose et qu'il ne lui fasse accepter. *Cum esses junior, cingebas te, et ambulabas ubi volebas; cum autem senueris, extendes manus tuas, et alius cinget te, et ducet quo tu non vis* (*Joan.*, XXI).

En de semblables dispositions l'Apôtre était digne du choix de Jésus-Christ. Aussi est-ce à lui que ce souverain pasteur confie son troupeau. Il lui avait déjà dit : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et l'affermirai tellement que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.* Il lui avait expliqué plus en détail de quelle puissance, comme chef de l'Eglise, il serait revêtu : *Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, et ce sera à vous de l'ouvrir et de le fermer.* Pour lui donner encore une connaissance plus précise de ce pouvoir des clefs : *Tout ce que vous lierez sur la terre*, avait-il ajouté, *sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* Tout cela sans doute était grand ; mais après tout, remarque saint Jérôme, tout cela n'était alors que de magnifiques promesses, et en voici l'exécution : *Pasce agnos meos :* Paissez mes agneaux ; *pasce oves meas :* Paissez mes brebis. Le Fils de Dieu ne dit pas : Vous serez le pasteur de mes agneaux, le pasteur de mes brebis ; mais soyez-le dès cette heure : je les commets à vos soins, et tandis que je remonte vers mon Père d'où je suis descendu, je vous substitue en ma place et je vous fais dépositaire de mon autorité : *Pasce agnos meos, pasce oves meas* (*Ibid.*).

Quelle prééminence, mes chers auditeurs, quelle dignité ! De la chaire où il est assis, Pierre porte la vue dans toute l'Eglise chrétienne, à l'orient, à l'occident, au septentrion, au midi, et il ne voit rien, grands et

petits, rois et sujets, qui ne soit soumis à sa domination : non point à une domination temporelle, le royaume de Jésus-Christ n'est point de ce monde, mais à une domination spirituelle. Les princes et les rois ont les clefs des villes, des provinces, des empires; ils y ont leurs droits inaliénables, et ils y exercent leur pouvoir avec une indépendance absolue; mais Pierre a la clef du royaume des cieux, et tout ce qui se rapporte là ressortit à son tribunal : *Et dabo tibi claves regni cœlorum* (*Matth.*, XVI). C'est de ce siége apostolique qu'il prononce ses oracles, qu'il donne ses décisions, qu'il fait publier ses ordonnances, ses règlements, ses lois. C'est de là qu'il répand sur les peuples obéissants et dociles ses bénédictions, qu'il ouvre ces sources du Sauveur dont la dispensation lui est spécialement attribuée, qu'il en fait couler des torrents de grâces, et qu'il en inonde le monde catholique et orthodoxe. Mais c'est de là même aussi qu'il reprend, qu'il corrige, qu'il condamne, qu'il foudroie l'erreur, qu'il lance sur les opiniâtres et les rebelles ses anathèmes, et qu'il les retranche du corps des fidèles comme des membres infectés. Il y a d'autres pasteurs établis de Dieu : ils ont chacun leurs ouailles, et ils sont constitués pour les conduire. Pasteurs particuliers unis au chef de communion, mais avec une juste subordination. Pierre est le pasteur, le père commun. Il ne lui a pas été dit déterminément et en détail : paissez telles ou telles brebis, mais universellement et en général : Paissez mes brebis : *Pasce oves meas.*

Puissance non-seulement universelle, mais perpétuelle. Pendant ces longues révolutions de siècles qui se sont écoulés depuis saint Pierre jusqu'à nous, elle a toujours subsisté, et tant que subsistera l'Eglise de Dieu, cette Eglise militante (or elle subsistera jusqu'à la dernière consommation des temps), ce sera toujours la même puissance. Tout l'enfer s'est ligué contre elle et a fait mille efforts pour la détruire. Il l'a attaquée par les Césars et les empereurs païens; il l'a attaquée par les philosophes impies et corrompus; il l'a attaquée par l'incrédulité, l'hérésie, le schisme. Cent fois on a vu la barque de Pierre battue des flots et presque submergée par la violence des tempêtes qui l'ont assaillie; cent fois on a vu le trône de Pierre ébranlé, et sur le point, en apparence, d'être renversé; mais malgré toutes les secousses qu'il a reçues, il s'est maintenu, ou, pour mieux dire, la même Providence qui l'a établi, l'a maintenu et l'a affermi. Où sont les trônes des Césars? Où est cette superbe Rome, cette Rome idolâtre qui tenait sous le joug toutes les nations? A peine en reste-t-il quelques débris, qui nous apprennent ce qu'elle a été et ce qu'elle n'est plus. Rome la nouvelle et la sainte s'est élevée sur ses ruines. Pierre y est entré, non par l'abondance des richesses, ni par l'éclat de la fortune, ni par la force des armes, ni par les subtilités de la politique humaine, mais au nom du Seigneur qui l'appuyait de son bras tout-puissant et le secondait.

Ce n'est pas que dans le cours des années ce prince des apôtres et ce vicaire de Jésus-Christ n'ait disparu. La mort a enlevé sa personne, mais son esprit est toujours vivant, et par une succession invariable il passe, de l'un à l'autre, à tous ceux dont le ciel fait choix pour remplir la même chaire. Dans la voix du pontife qui parle, nous reconnaissons toujours la voix de Pierre, et malheur à quiconque ne la veut pas écouter et refuse de lui obéir! Scandaleuse rébellion où vivent des peuples entiers, que de faux prophètes ont prévenus de leurs dogmes erronés et qu'ils y entretiennent. L'Eglise les a tous rejetés de son sein, mais en les rejetant elle les a pleurés et les pleure encore. Quoique séparés, ce sont toujours ses enfants, et toujours ses sujets en vertu de leur baptême. Si leur dépendance leur est involontaire, elle n'en est pas moins réelle ni moins nécessaire. Qu'ils raisonnent comme il leur plaira, leurs raisonnements ne les affranchiront pas de cette obligation. Ils peuvent, quant à la pratique, se soulever; mais quant au devoir, ils sont toujours également liés et portent partout la même sujétion. Il ne s'agit pour la sanctifier que de la rendre volontaire. Il ne s'agit que de fléchir les cœurs et de les réunir. C'est l'objet de nos vœux les plus sincères, et ce ne peut être, ô mon Dieu! que l'effet d'une de vos grâces les plus précieuses. L'ouvrage est difficile, mais il n'est pas impossible. Eh! Seigneur, tant de brebis errantes, ne les ramènerez-vous point au bercail, et les laisserez-vous périr? C'est un secret de la Providence caché dans le conseil de votre sagesse éternelle. Vous avez vos vues, vous avez vos moments; c'est à nous de les attendre.

Mais où m'emporte mon zèle? Revenons au point que je me suis proposé dans cette seconde partie, et d'où j'ai voulu conclure, sur l'exemple de saint Pierre, que, comme en matière de salut, il n'y a point de juste si comblé de mérites qui ne doive toujours trembler, il n'y a point d'ailleurs de pécheur si couvert de crimes qui ne puisse toujours espérer; pourquoi? Je l'ai dit, et je le répète, parce que l'exemple de Pierre nous montre sensiblement qu'il n'y a point d'homme, si éloigné de Dieu par le péché, qu'une vraie conversion ne puisse réconcilier avec Dieu, embraser du plus pur amour de Dieu, faire monter aux plus hauts degrés de sainteté et aux premiers rangs auprès de Dieu. Vérités consolantes : c'est par là que je finis; encore un moment d'attention.

Car vous êtes pécheur, mon cher frère; par votre péché vous avez renoncé Jésus-Christ, sinon de bouche, du moins en œuvres; mais à qui tient-il désormais qu'à vous-même d'être pénitent? Je ne dis pas qu'il ne tient précisément qu'à vous-même d'être pénitent par vous-même. Telle est notre misère, que de nous-mêmes nous pouvons tomber, et que nous ne pouvons de nous-mêmes nous relever.

Mais ce regard de miséricorde qui toucha saint Pierre, cette grâce de conversion ne vous est pas refusée, et Dieu qui vous invite à la pénitence est engagé par là même à vous en fournir le moyen. Ecoutez-la, cette grâce, et suivez-la ; voilà le point capital. Avec ce secours il n'est rien qui ne vous devienne possible. Pourquoi donc mourrez-vous, maison d'Israël? Pourquoi direz-vous, comme ce frère et ce meurtrier d'Abel : Mon iniquité est trop grande, elle est irrémissible ? Non, mon cher auditeur, elle ne l'est pas, et tant que vous êtes vivant sur la terre, le Seigneur est toujours prêt à vous embrasser. Vous avez imité l'égarement du saint apôtre, imitez son retour : j'ose vous répondre alors d'une rémission entière.

Mais voici le mal, convenez-en de bonne foi, et travaillez à le guérir. C'est que vous voudriez qu'il vous en coûtât moins, et que vous n'êtes pas disposé à faire les mêmes efforts ni à prendre les mêmes mesures. Dès que Pierre entendit la voix intérieure qui le rappelait, et dès la première vue qu'il eut de son péché, il ne délibéra pas. Le repentir s'empara tout à coup de son âme; la résolution suivit de près, et, sans tarder un moment, le détermina à l'accomplir. Mais combien peut-être y a-t-il de temps que Dieu vous recherche, qu'il vous sollicite, et de votre part ce ne sont qu'incertitudes et que délais ; ce ne sont que des propositions vagues et de belles spéculations dont on ne voit point la pratique. Dans ces perplexités les années coulent, les péchés s'accumulent les uns sur les autres, les habitudes s'enracinent et en sont plus difficiles à surmonter, quoique jamais elles ne soient absolument insurmontables.

Il y a plus : pour sortir efficacement du péché, Pierre sortit de l'occasion : *Et egressus foras* (*Luc.*, XXII). Mais quelle est la source de tant de chutes et de rechutes dont vous gémissez vous-même et qui vous découragent, comme si tout était désespéré pour vous ? C'est l'erreur où vous êtes, de prétendre garder votre innocence, et cesser de pécher, en vous rengageant toujours dans les mêmes dangers, en entretenant toujours les mêmes liaisons, en fréquentant toujours les mêmes compagnies, en voyant toujours le monde et certain monde. Ce serait là, si je l'ose dire, un aussi grand miracle que de passer au milieu du feu et de ne pas brûler. Or Dieu ne vous a pas promis des miracles. Il vous a promis de vous assister au besoin, pour rompre cet engagement, pour renoncer à cet objet, pour éteindre cette passion et lui soustraire tout ce qui sert à la nourrir, pour fuir ces lieux empestés dont vous savez que l'air est si contagieux pour vous et si mortel. Voilà ce que vous pouvez attendre de sa miséricorde ; ne demandez rien au delà.

Enfin Pierre pleura, et il pleura amèrement : *Flevit amare*. Mais qu'est-ce, mes frères, que vos pénitences? Beaucoup de paroles qui ne disent rien, beaucoup de démonstrations extérieures qui ne signifient rien, beaucoup de promesses qui ne vont à rien, à rien, dis-je, de solide. De pleurer, ce n'est pas chose rare ni d'une difficulté extrême : un naturel tendre aux larmes suffit pour cela. Mais est-ce toujours alors le cœur qui pleure? Est-ce un cœur vraiment contrit, un cœur touché d'amour pour Dieu ? Combien néanmoins de motifs peuvent servir à l'exciter dans un pécheur, cet amour ? La grâce de Dieu qui le prévient, sa patience qui l'attend; sa bonté prête à le recevoir et à lui pardonner, malgré la multitude, la grièveté, la continuité de tant d'offenses : voilà ce qui allume dans une âme bien convertie à Dieu le feu le plus ardent.

N'est-ce pas ainsi, outre l'exemple de notre saint apôtre, qu'une Madeleine, fameuse pécheresse, qu'un Saul, persécuteur de l'Eglise et blasphémateur, qu'un Augustin, également corrompu et dans la foi et dans les mœurs, que bien d'autres plongés dans le vice sont parvenus à la perfection du divin amour ? Y a-t-il rien dans le saint amour de si affectueux, de si doux, de si fort, de si pénétrant, de si ravissant, qu'ils n'aient ressenti ? Que ne leur a point inspiré cet amour de reconnaissance pour satisfaire à la justice de Dieu et pour réparer sa gloire tant de fois et si outrageusement blessée? A quoi ne se sont-ils pas condamnés, soit dans les déserts, dans les monastères, dans les retraites où ils se confinaient, soit au milieu même du monde, où sous des dehors communs et sans distinction ils cachaient les plus rigoureuses pratiques de l'abstinence, du jeûne, des macérations du corps, d'une pleine abnégation d'eux-mêmes? A quels exercices de religion, de piété, de charité, ne se sont-ils point adonnés, et par quelle ferveur et quelle pureté de vie ont-ils édifié le public après y avoir causé tant de scandales? L'amour animait tout cela. Il leur procurait de la part de Dieu, non point comme à saint Pierre, des préséances dans l'Eglise ni des dignités, mais l'abondance de ces dons célestes dont parle saint Jacques, et qui descendent du Père des lumières : le don d'oraison, de contemplation, de mortification, d'une humilité profonde, d'un détachement universel des choses humaines, d'une présence perpétuelle de Dieu, de toutes les vertus qui purifient et perfectionnent les âmes. Par là ce même amour les conduisait à la suprême béatitude, et vérifiait dans leurs personnes cette parole du Sauveur des hommes, que les publicains et les femmes perdues y occuperont les premières places : *Publicani et meretrices præcedent vos in regno Dei* (*Matth.*, XXI).

C'est pourquoi saint Augustin nous donne cette règle si sage et si conforme à l'esprit de l'Evangile, de ne mépriser jamais quelque pécheur que ce soit ; et la raison est, dit ce saint docteur, que vous ne savez si cet homme persévérera jusqu'à la fin dans son iniquité, et s'il ne retournera point à Dieu comme il le peut encore : de sorte que, croyant fuir un réprouvé ennemi de Dieu, vous haïssiez un prédestiné qui doit être éternellement dans le ciel votre concitoyen et votre frère. De quoi nous sommes certains, poursuit ce

Père, c'est que les anges de ténèbres ont été rejetés et condamnés, et ce sont là ceux dont nous devons désespérer le salut. Espérons pour les autres, tant que Dieu prolonge leurs jours, et contribuons de tout notre pouvoir à les retirer de la voie de perdition

Nous y travaillons, mes chers auditeurs; nous y employons nos soins. De là dépend la sanctification de l'Eglise, et rien n'est plus digne de notre zèle et de la protection du glorieux apôtre dont l'exemple est pour vous un si grand modèle. Ce fut à lui que le Fils de Dieu recommanda de confirmer ses frères, après qu'il serait revenu lui-même de son égarement : *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos* (*Luc.*, XXII). Du haut de la gloire où il jouit de ses travaux, il veille toujours sur le troupeau fidèle, et c'est là que nous lui devons adresser nos prières. Demandons-lui que par son crédit auprès de Dieu il confirme les justes dans le droit chemin où ils marchent, et qu'il les maintienne jusqu'au dernier moment dans une heureuse persévérance : *Confirma*. Demandons-lui qu'il confirme les pécheurs chancelants et irrésolus dans un ferme propos de se rapprocher de Dieu, et dans une sainte espérance de le retrouver : *Confirma*. Demandons-lui qu'il réveille sur cela toute l'ardeur des ministres évangéliques, et qu'il leur fasse part de cette force avec laquelle il a livré tant de combats et fait tant de conquêtes : *Confirma*. Enfin demandons-lui qu'un jour il nous ouvre à tous, pasteurs et brebis, ce royaume dont il a les clefs ; ce que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

PANÉGYRIQUE
DE SAINT ANDRÉ.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam et sequatur me.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive (*Luc.*, IX, 23).

A en juger selon la faiblesse humaine et à consulter les sens, voilà, chrétiens, une étrange invitation. Les maîtres du siècle, pour engager à leur service, en proposent les avantages et en déguisent autant qu'ils peuvent les difficultés ; mais il n'en est pas ainsi du souverain législateur descendu de sa gloire sur la terre pour y établir sa loi. Il n'use point de tels ménagements, et sans ambiguïté il nous déclare que pour être des siens et pour le suivre il faut se renoncer soi-même et porter sa croix : *Abneget semetipsum et tollat crucem suam*. Maxime fondamentale dans l'école de Jésus-Christ. Maxime générale, sans distinction d'âge, de sexe, de condition, puisqu'en la prononçant le Fils de Dieu parlait à tout le monde : *Dicebat autem ad omnes* (*Luc.*, IX). Mais maxime que ne comprirent point ou ne voulurent point comprendre les Juifs grossiers et charnels, et qui ne fut d'abord bien entendue ni bien pratiquée que par un petit nombre d'âmes dociles et fidèles qui s'attachèrent au Sauveur des hommes et embrassèrent son Evangile. Or voici, mes frères, la prérogative du glorieux patron dont vous célébrez la fête et dont j'entreprends le panégyrique : c'est que cette grande maxime, toute rigoureuse qu'elle est, non-seulement ne rebuta point saint André, ni ne l'éloigna point de Jésus-Christ, mais qu'il fut le premier disciple de ce divin maître, et qu'il en fut même le premier apôtre : deux qualités qui le distinguent, et qui renferment en deux mots tout le fond de ce discours. André premier disciple de Jésus-Christ, et André premier apôtre de Jésus-Christ. Premier disciple de Jésus-Christ, parce qu'il fut le premier à le connaître, ce sera la première partie ; premier apôtre de Jésus-Christ, parce qu'il fut le premier à le faire connaître, ce sera la seconde. La suite va pleinement justifier ces deux pensées, après que nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie *Ave*.

PREMIÈRE PARTIE.

Le prophète, parlant de la venue du Messie sur la terre nous le dépeint comme un guerrier qui se prépare au combat. Il l'invite à se revêtir de ses armes : *Accingere gladio tuo super femur tuum*. Il lui prédit que ses flèches porteront au cœur de ses ennemis, et que les peuples tomberont sous ses pieds : *Sagittæ tuæ acutæ ; populi sub te cadent, in corda inimicorum regis* ; que rien ne tiendra contre les efforts de son bras, mais qu'il se signalera par de merveilleux exploits, et qu'il s'ouvrira passage au travers de tous les obstacles : *Et deducet te mirabiliter dextera tua*. Le prophète va plus loin, et il ajoute que ces grands succès et la fermeté de son empire viendront surtout de sa justice et de sa douceur : *Propter veritatem et mansuetudinem et justitiam* ; que ses vertus, comme de précieux parfums, lui gagneront tous les cœurs ; qu'on quittera pour le suivre, parents, famille, patrie ; enfin qu'à la place de ses pères il lui naîtra des enfants qui seront les maîtres du monde et qui feront retentir son nom dans toutes les générations et toute l'étendue de l'univers : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii ; constitues eos principes super omnem terram ; memores erunt nominis tui in omni generatione* (*Psal.* XLIV).

Qui ne serait touché de la grandeur de cet oracle et de la majesté de ces expressions ? Mais en même temps qui ne serait surpris de le voir si fidèlement accompli dans la personne des apôtres ? Ce sont eux qui les premiers, avant tout le reste des hommes, ont ressenti les traits de ce Dieu vainqueur ; eux qui les premiers ont été témoins de ses œuvres, charmés de ses vertus, entraînés par la force de ses discours et soumis à sa loi ; eux, en un mot, qui les premiers ont été vaincus, pour devenir ensuite eux-mêmes les vainqueurs de toutes les nations. Parlons sans figure : ce sont les apôtres qui les premiers ont connu le Sauveur envoyé du ciel, et se sont attachés à lui comme ses disciples. Or, entre ces premiers disciples de Jésus-Christ, le premier de tous selon l'ordre de la vocation, ce fut André, et c'est en ce sens

qu'il est appelé le premier fruit des prémices du genre humain, cueillies de la main de l'Homme-Dieu : *Primitiarum principium.* Il est vrai, Marie, Joseph, Jean-Baptiste, Elisabeth, furent les premiers fidèles et les premiers adorateurs de Jésus-Christ, mais instruits par le ministère des anges, mais inspirés d'en haut et conduits par des impressions extraordinaires de l'esprit de Dieu. Le premier effet de la parole du Fils de Dieu présent en personne et agissant immédiatement par lui-même, fut sur le cœur d'André.

C'était un pauvre pêcheur, né à Betsaïde en Galilée, frère aîné de Simon-Pierre, et fils de Jonas; sans biens, sans naissance, sans lettres, sans ambition; mais avec un bon naturel, une vie réglée, un désir ardent de son salut, et même de sa perfection. Qu'on est heureux de n'avoir rien ainsi dans le cœur qui empêche de chercher Dieu! Telle était la disposition du vertueux disciple. Nous savons assez combien Dieu nous est nécessaire, et quel besoin nous avons de le trouver; mais nous en abandonnons la recherche, ou par insensibilité, ou par négligence, ou par accablement des soins temporels et par attachement à la terre, ou par mépris et par oubli. Tels sommes-nous la plupart; mais rien de tout cela n'avait pu détourner André ni l'arrêter. Le bruit des merveilles de Jean-Baptiste et de la pénitence qu'il prêchait dans le désert l'avait frappé, et dans le dessein de mener une vie plus régulière que le commun des Juifs, il s'était soumis à la conduite de cet excellent maître. Il l'écoutait, il le consultait, il profitait de ses leçons. Mais ce n'était pas là, Seigneur, qu'il vous plaisait de le retenir. Votre Providence avait des vues sur lui plus relevées, et de l'école de Jean il devait bientôt passer à l'école de ce Messie que les prophètes avaient promis, dont la naissance obscure et secrète faisait depuis trente ans le plus ordinaire sujet des entretiens, et que le saint précurseur, dans le cours de ses prédications, ne cessait point d'annoncer.

Il y passe en effet, chrétiens, à cette divine école, mais avec trois circonstances dignes de considération. Car il y passe sans y être déterminé par aucun miracle, sans y être attiré par aucun exemple, sans y être engagé par aucun intérêt humain ni aucune vue de récompense : tellement qu'il s'attache à Jésus-Christ par le seul mouvement de son cœur, aidé de la grâce, par la seule estime du mérite personnel de ce Dieu-Homme, et par le seul désir de s'instruire et de connaître la vérité. Arrêtons-nous à ces trois observations, et faisons-en autant de leçons pour nous-mêmes.

Non, mes frères, il ne fallait point de miracles pour déterminer André : première circonstance. Il ne fallut point d'ange qui lui parlât comme à Zacharie, ni de révélation particulière du ciel. Il ne fallut point d'éclair qui l'éblouît comme saint Paul, ni de tonnerre qui le terrassât. Cette puissance surnaturelle qui prouvait la mission du Fils de Dieu n'avait point encore éclaté aux yeux du monde. Le temps des noces de Cana marqué pour le premier prodige de ce Dieu Sauveur n'était point encore arrivé. Comment donc André, demande saint Augustin, pouvait-il se soumettre, selon les règles de la prudence, à reconnaître le Messie dans un homme en qui il ne paraissait rien au-dessus des autres hommes? Ah! répond ce saint docteur, le témoignage de Jean-Baptiste suffisait et lui tenait lieu de conviction.

Car ne nous imaginons pas que la foi de ce disciple fût une crédulité aveugle, ni l'un de ces mouvements précipités où se laissent emporter les esprits faibles. Ce fut une persuasion vive, ferme et sage, où la grâce et la raison travaillèrent de concert. Je dis une raison soutenue de l'innocence des mœurs, et d'un fond de probité et de droiture que n'ont point ces esprits corrompus qui ne sont durs à la foi qu'après s'être amollis au plaisir et abandonnés au vice. A qui pouvait-il mieux s'en rapporter, pour connaître le Messie, qu'à celui que la Synagogue avait envoyé consulter sur ce point important, qu'à celui qu'elle était toute disposée à croire sur sa parole, s'il eût voulu s'expliquer en sa faveur, et prendre une qualité que tout Jérusalem lui attribuait? Ce juste dont la réputation croissait tous les jours, et dont l'éminente vertu était reconnue des lévites mêmes et des prêtres; cet oracle du désert, qui, sans hésiter et sans ambitionner un rang qu'il savait ne lui pas appartenir, avait déclaré par une réponse juridique qu'il n'était pas le Christ; *Quia non sum ego Christus;* ce même oracle avait prononcé que Jésus était ce Christ qu'on cherchait, que c'était l'Agneau de Dieu qui effaçait les péchés du monde : *Ecce Agnus Dei qui tollit peccatum mundi;* qu'il avait vu l'esprit de Dieu sous la forme d'une colombe descendre sur lui et s'y reposer : *Vidi spiritum descendentem quasi columbam de cœlo, et mansit super eum;* qu'il le témoignait hautement, et que c'était là sans doute le Fils de Dieu : *Ego vidi et testimonium perhibui, quia hic est Filius Dei* (*Joan.*, I). Jean-Baptiste n'en fut pas cru. Il parlait à des scribes et à des pharisiens indociles et orgueilleux. Des morts seraient ressuscités et auraient appuyé le témoignage de Jean, qu'ils n'y auraient eu nul égard. Mais André crut; pourquoi? parce qu'il jugeait sans passion et que ses intentions étaient droites. Il n'attend pas que Jésus-Christ ait déployé cette vertu souveraine qui domine sur toute la nature, qu'il ait rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, qu'il ait fait marcher les paralytiques, guéri les lépreux, rappelé à la vie des corps enfermés dans le tombeau, qu'il ait calmé les flots de la mer et apaisé les tempêtes. Dès que le docile et fervent disciple se sent intérieurement inspiré, il court au Sauveur, non-seulement sans y être déterminé par aucun miracle, mais, seconde circonstance, sans y être attiré par aucun exemple.

Qu'était-ce alors que Jésus-Christ dans l'estime commune, et comment se montrait-

il en public? On ne le voyait point encore dans la compagnie de ses apôtres ; on ne le voyait point entouré de nombreuses troupes qui vinssent lui exposer leurs besoins et réclamer son secours. Il était au milieu des Juifs, mais il y était seul, il y était inconnu, et c'est ce que Jean-Baptiste leur faisait entendre : vous l'avez parmi vous, et vous l'ignorez : *Medius vestrum stetit, quem vos nescitis* (*Joan.*, I). Jérusalem remplie de ses hautes idées du sacerdoce et de la royauté, n'avait point d'yeux pour apercevoir le libérateur d'Israël et le Désiré des nations dans un homme sans nom et sans apparence. Mais André eut les yeux plus pénétrants ; il ne s'en tint point au dehors, il n'examina point ce que la multitude pensait ou ne pensait pas ; la lumière qui l'éclaira lui servit de guide, et lui fit percer toutes les ténèbres où les autres demeuraient enveloppés.

Ah! lorsque André était allé à Jean, et qu'il s'était rangé au nombre de ses disciples, il avait trouvé les chemins battus. Il n'y avait qu'à suivre le torrent. Les peuples en foule, soldats, publicains, docteurs de la loi, petits et grands, tous couraient au saint solitaire et faisaient de son désert comme une campagne habitée. Chacun voulait participer à son baptême, ou du moins assister à ses prédications, non pas toujours par un vrai principe de piété, ni même par curiosité, mais parce que c'était peut-être la mode : car en fait de spiritualité et de pratiques dévotes, comme en bien d'autres choses, il y a des modes dont on ne croit pas pouvoir se dispenser. Mais quand André veut aller à Jésus-Christ, nul exemple, nul vestige, hors la parole de Jean-Baptiste, ne lui trace la route. C'est à lui, aidé de la grâce d'en haut, de faire toutes les avances et toutes les perquisitions nécessaires. Il ne sait où Jésus-Christ loge ni à qui s'en informer. Il est obligé de s'adresser à Jésus-Christ même pour l'apprendre : Maître, où logez vous : *Rabbi, ubi habitas* (*Joan.*, I)? Que de mystères, remarque saint Chrysostome, dans cette courte demande! Traiter Jésus-Christ de maître, c'est déjà en quelque manière se qualifier son disciple, c'est lui donner connaissance du dessein où il est de recevoir ses enseignements et de suivre sa doctrine : *Rabbi*. Demander à Jésus-Christ où il loge, c'est lui marquer son empressement de le voir, de l'entretenir à loisir, d'avoir auprès de sa personne un accès libre, et d'entrer dans sa familiarité et sa confidence : *Ubi habitas?*

Quoi qu'il en soit, mes chers frères, voilà le grand point de la conversion et de la sanctification. Ne pas attendre, pour sortir du péché et pour se donner à Dieu, qu'on nous précède et qu'on nous fraye le chemin, qu'on nous fasse de fortes instances pour réveiller notre attention sur une affaire aussi importante que celle du salut; qu'on vienne nous arracher du sommeil léthargique où nous semblons vouloir vivre, et par conséquent vouloir mourir; qu'on nous propose des exemples qui nous autorisent et qui nous fortifient contre les jugements du monde et ses discours, ce sont des avantages dont nous devons bénir Dieu, ce sont des secours que nous ne devons pas négliger ; mais du reste que nous importe comment les autres agissent, et qu'avons-nous tant à examiner ce que font celui-ci et celui-là ? Nous ne répondrons pas pour eux, comme ils ne répondront pas pour nous. Chacun portera son fardeau, et tout est ici personnel. Quand donc je serais le seul à me retirer des voies de l'iniquité et à reprendre les voies de la justice que j'avais quittées; quand il n'y aurait que moi à servir Dieu, à m'acquitter envers lui de mes devoirs, à garder sa loi et à pratiquer les exercices du christianisme; que dis-je? quand l'univers se soulèverait contre moi, et que je serais le sujet des mépris, des railleries, des contradictions, de la haine publique, je ne dois jamais reculer d'un pas ni chanceler un moment; je dois toujours marcher sur la même ligne, et tendre toujours vers mon terme, qui est Dieu, avec la même fidélité et la même constance. Je n'en aurai que plus de mérite dans toutes mes démarches, et moins je serai secondé de la part d'autrui, plus Dieu comptera ma persévérance et ma résolution Tels furent les sentiments d'André à l'égard de Jésus-Christ. En se dévouant à ce nouveau Maître, ce n'est point l'exemple qui l'attire, ni enfin, troisième circonstance, aucun intérêt humain et présent qui l'engage.

Le Fils de Dieu ne se contenta pas d'indiquer à André le lieu de sa demeure : venez vous-même, lui dit-il, et voyez. C'était justement ce que André souhaitait et où il aspirait. Or, que vit-il dans ce réduit pauvre et dénué de tout? Quelle simplicité! disons mieux, quelle misère! Voilà le spectacle qu'il eut devant les yeux, et de cet état souffrant et humiliant que dut-il concevoir? Affreuses conséquences selon l'homme vain, orgueilleux, intéressé, sensuel et amateur de lui-même! Car ce que André dut conclure de là, c'est qu'à la suite d'un tel maître, il n'y avait ni honneurs, ni trésors, ni plaisirs à prétendre; au contraire, qu'il fallait se résoudre aux humiliations, aux persécutions, aux souffrances, à la pauvreté et à tout ce qu'elle cause d'incommodités et de dégoûts ; qu'il fallait se renoncer soi-même, se faire violence à soi-même, se vaincre soi-même : il le conclut, et fut-il étonné de tout cela ? en fut-il rebuté? se retira-t-il d'auprès de Jésus-Christ, et retourna-t-il à son premier maître? Jean-Baptiste, avec toute la dignité de sa race sacerdotale, avec toute la sainteté de sa vie exemplaire et vantée dans tout le pays, avec tout le lustre de sa réputation portée jusqu'aux oreilles des rois, lui parut néanmoins un guide moins sûr désormais pour lui que l'humble Jésus dans l'obscurité et la bassesse. Bien loin de s'en éloigner, il passa avec ce docteur de la vérité le reste d'une journée et toute une nuit. O sainte nuit! s'écrie saint Augustin, ô jour bienheureux! Qui nous dira tout ce que André entendit de la bouche du Sauveur, de quelles

lumières son esprit fut éclairé, de quelles consolations son cœur fut inondé? Mais en même temps qui pourra nous dire de quel zèle pour Jésus-Christ il fut comme transporté, quelle fidélité, quelle soumission, quel attachement inviolable il voua au Messie qui se faisait connaître à lui et lui découvrait ses grandeurs? *Quam beatum diem duxerunt! quam beatam noctem!*

De tout ceci, chrétiens auditeurs, quel fruit devons-nous recueillir? quel retour devons-nous faire sur nous-mêmes? Ecoutez saint Grégoire, et souffrez que je donne à ce point de morale toute son étendue. Il n'est rien de plus éloquent ni de plus convaincant. Vous y trouverez votre confusion, mais c'est une confusion nécessaire, et comme je l'espère de la grâce d'en haut, ce sera une confusion salutaire. Quoi donc, mes frères! dit ce grand pape, André s'est soumis à Jésus-Christ, sans avoir vu aucun miracle, sans avoir eu devant lui aucun exemple, sans aucun intérêt temporel, ni aucune récompense; et nous combien de merveilles avons-nous vues? Combien en ont vu tous les siècles qui se sont écoulés de lui à nous? Combien en voyons-nous tous les jours, dans les prodigieuses révolutions qui ne peuvent partir que de la main d'un Dieu vengeur ou d'un Dieu protecteur et consolateur; et cependant nous refusons de nous soumettre à ce suprême arbitre du monde, d'observer ses commandements et de lui obéir? *Quanta nos ejus miracula videmus* (*Gregor., homil.* 5 *in Evang.*)?

Quand nous n'aurions point vu d'autres effets de sa puissance que la conversion de tous les peuples de la terre, que l'entière abolition de tant de religions réduites sous le joug de l'Evangile, que la perpétuité de la foi jusqu'à nous, quel miracle est plus évident, et en cela même quels exemples n'avons-nous pas pour nous exciter à embrasser le service du Seigneur, et pour nous élever au-dessus de tous les respects humains? Craindrons-nous de faire ce qu'ont fait toutes les nations, ce qu'ont fait leurs prêtres, leurs docteurs, leurs chefs, leurs rois? Toute la politique des Etats les plus puissants a cédé aux maximes de Jésus-Christ, toutes les lois des hommes ont plié sous celle de ce divin Législateur, et par son humilité il a anéanti toute la gloire du monde: *Jam jugo fidei colla gentium subdidit, jam mundi gloriam stravit* (*Ibid.*). Et, par un ridicule orgueil ou une indigne lâcheté, un homme, une femme, auront honte de se déclarer pour lui jusqu'au milieu du christianisme? On sera chrétien en spéculation, et on rougira de l'être en pratique? Ah! si nos pères avaient eu la même faiblesse, qui serions-nous, et que ferions-nous? Nous serions encore aux pieds des idoles, et nous offririons notre encens à de fausses divinités. Au péril de leurs biens, de leur repos, de leur vie, ils ont professé leur religion, ils l'ont défendue et en ont rempli tous les devoirs; que ne les imitons-nous, et que n'avons-nous la même constance? Nous repentons-nous de notre baptême et des engagements qu'ils y ont pris pour nous? Si nous devons rougir, c'est de leur ressembler si peu, c'est de démentir par nos actions les serments qu'ils ont faits à Dieu pour eux et pour leur postérité, c'est d'être infidèles dans le sein de l'Eglise et dans le centre de la foi, d'être impies à la face des autels, et jusque dans le sanctuaire, d'être impudiques dans une loi toute pure et sans tache, de vivre enfin parmi des chrétiens comme on vivrait parmi des barbares et des païens.

Peut-être, après tout, serions-nous en apparence moins condamnables, et aurions-nous pour notre défense quelque prétexte à alléguer, si nous pouvions douter des promesses du Fils de Dieu et des récompenses qu'il nous a préparées même dès cette vie: mais tant de prédictions déjà accomplies et à la lettre, ne sont-ce pas des gages assurés de l'accomplissement futur de toutes les autres qu'il nous a faites? Il nous a prédit un jugement, il nous a promis un bonheur éternel, il nous a menacés d'un enfer: tout cela est sorti de la même bouche et a la même vérité pour garant. Comment donc n'apportons-nous pas plus de soin à intéresser en notre faveur celui qui doit être notre juge? Il est assis au plus haut des cieux, et de là il est témoin de tous nos désordres et nous avertit de les corriger: *In cœlo jam sedet, qui de conversione nos admonet* (*Ibid.*). Il nous annonce que le jour approche, c'est le jour de la mort, où il faudra paraître à son tribunal et lui en rendre un compte exact: *Jam districti judicii diem appropinquantem denuntiat* (*Ibid.*). Mais nous croyons avoir beaucoup fait et bien avancé, si nous pouvons impunément différer ce dernier jour de quelques années.

Que dis-je, impunément? Par combien de coups redoublés dès à présent sur nous s'efforce-t-il de nous faire comprendre qu'il est le souverain maître, et qu'en vain nous tâchons de nous soustraire à son empire? De combien de fléaux nous a-t-il affligés depuis quelque temps, depuis un an? *Quot flagellis affligimur* (*Ibid.*)? Cette famine subite et imprévue, cet acharnement de nos propres concitoyens à négocier de la misère publique et à renchérir sur la stérilité par un raffinement d'avarice et de dureté; ces torrents d'or et d'argent qu'une aveugle prodigalité faisait couler parmi nous pour tant d'usages criminels, taris tout d'un coup et desséchés; ce déréglement des saisons, ces tremblements de terre, ces maladies populaires, cette mortalité et nos rues presqu'à chaque heure remplies de pompes funèbres; les cris des pauvres languissants aux portes des hôpitaux où ils ne peuvent être reçus par la multitude de ceux qui les occupent; ces Lazares étendus de tous côtés et frappant inutilement au cœur de tant de mauvais riches: tous ces désastres si affreux et si désolants ne suffisent-ils pas pour rompre le charme qui nous attache à ce monde ingrat et trompeur, et pour nous ramener à Dieu? Que lui

dirons-nous, que lui répondrons-nous quand il nous reprochera qu'il n'aura pu nous fléchir, ni par l'attrait de ses récompenses, ni par la terreur de ses châtiments? *Quid ergo dicturi sumus* (*Gregor. homil.* 5 *in Evang.*)? Comment soutiendrons-nous le témoignage d'André, qui n'eut besoin ni de miracles, ni d'exemples, ni de promesses par rapport au temps présent pour se donner à Jésus-Christ et pour ne s'en séparer jamais? Heureux d'avoir été le premier disciple de ce Dieu Sauveur, puisqu'il fut le premier à le connaître, et non moins heureux d'en avoir été le premier apôtre, puisqu'il fut le premier à le faire connaître: c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce fut un ordre solennel et bien glorieux aux apôtres que leur donna le Fils de Dieu, lorsque, sur le point de les quitter et de remonter à son Père, il les envoya par toute la terre enseigner les nations et prêcher son Evangile: *Euntes docete omnes gentes; prædicate Evangelium omni creaturæ.* A cette sainte et importante fonction le même Sauveur ajouta le don des miracles et une pleine puissance sur les maladies, sur les éléments, sur les démons: *In nomine meo dæmonia ejicient, super ægros manus imponent et bene habebunt* (*Matth.*, XXVIII). Les apôtres donc, honorés de ce ministère et revêtus de ce pouvoir, partagèrent entre eux la conquête du monde, ayant Pierre à leur tête et le reconnaissant comme leur chef. Mais pour cela, et selon le sens de ma seconde proposition, Pierre aura-t-il la qualité de premier apôtre? Je prétends que c'est à André qu'elle appartient. Pierre, j'en conviens, fut le premier apôtre par le rang et par la dignité; mais selon l'ordre du temps, André le précéda, puisqu'il fut le premier non-seulement à connaître Jésus-Christ, mais à le faire connaître. Ainsi, premier apôtre, soit à l'égard de Pierre et des autres apôtres, soit à l'égard de ces peuples barbares à qui il porta la lumière et qu'il convertit à la foi. Examinons ce double avantage, et comprenez-en tout le mérite.

A peine André est-il sorti d'auprès de Jésus-Christ qu'il se hâte de chercher son frère, et qu'il lui fait part de son bonheur. Pierre, alors appelé Simon, était plus jeune qu'André, mais animé du même désir de découvrir le Messie. Nous l'avons trouvé, s'écrie André dans le transport de sa joie! Nous avons trouvé ce Messie, ce Christ, cet envoyé du ciel, l'objet de nos vœux et notre espérance: *Invenimus Messiam* (*Joan.*, I). Voilà, remarque saint Chrysostome, quel est le caractère du vrai zèle; voilà comment il agit, et pour la gloire de Jésus-Christ, et pour le salut de nos frères: pour la gloire de Jésus-Christ en répandant, autant qu'il est possible, son sacré nom; pour le salut de nos frères, en leur apprenant de qui ils le doivent attendre et par qui ils doivent l'obtenir. André possède un trésor, et le trésor le plus précieux, qui est la connaissance du Christ; mais il ne peut être content qu'il n'ait communiqué ce trésor à son frère. Il regarde comme un larcin de se l'attribuer à lui seul et de le cacher: *Non abscondit thesaurum, sed ad fratrem festinavit.* Ce n'est pas un de ces trésors périssables où la corruption s'engendre et que la rouille consume, mais c'est un trésor tout spirituel. Charité vraiment fraternelle, poursuit le même saint, de ne pas borner nos soins aux biens purement naturels, mais de les étendre à la sanctification de l'âme en faveur de ceux qui nous sont spécialement unis par une étroite proximité: *Hoc fraterni animi et sinceri affectus officium, ut in spiritualibus invicem opitulemur.*

Est-ce là l'étendue que nous lui donnons, à cette charité qui nous est tant recommandée? Quelque rare que soit la paix des familles et l'affection des proches envers les proches, on en voit encore, après tout, s'intéresser les uns pour les autres. On voit des frères s'employer pour leurs frères, et leur prêter secours dans le besoin; on voit des pères et des mères n'épargner ni peines ni veilles pour des enfants. Mais où tend tout cela, et à quoi se termine-t-il? à aider des parents dans leurs affaires temporelles, à leur procurer des postes avantageux, à les seconder dans les rencontres et à les défendre; à élever des enfants selon le monde, à les établir honorablement, à leur amasser de grands biens. Du reste, pense-t-on à les rendre chrétiens, à régler leurs mœurs, à les détourner du vice, à leur inspirer des principes d'honneur, de probité, de vertu, à les engager au service de Dieu et à les y maintenir? Nulle attention là-dessus, nulle inquiétude. Pourvu qu'ils prospèrent dans la vie présente et qu'on fasse une bonne maison, on ne demande rien au delà.

Ce n'est point assez pour André d'avoir annoncé à son frère l'agréable nouvelle qu'il a trouvé le Messie, et qu'il l'a entretenu; ce n'est point assez de lui avoir raconté tout ce qu'il a entendu de la bouche de cet excellent Maître, de lui avoir dépeint sa personne, et de lui en avoir représenté les éminentes perfections: il fait plus. Persuadé que la présence touche encore plus fortement le cœur, il veut que Pierre s'instruise par lui-même, que lui-même il se convainque par ses yeux, qu'il entende lui-même l'oint du Seigneur, et qu'il le voie: André le veut, et c'est dans cette pensée qu'il mène Pierre à Jésus et qu'il le lui présente: *Et adduxit eum ad Jesum* (*Joan.*, I). Si donc Pierre a d'abord connu Jésus-Christ, s'il a commencé à l'écouter et à recevoir ses enseignements, ç'a été par le ministère et par l'entremise d'André.

Vous disiez vrai, Seigneur, quand à la louange de Pierre vous déclariez à ce prince des apôtres que ce n'était ni la chair, ni le sang qui lui avaient révélé votre divinité. *Quia caro et sanguis non revelavit tibi* (*Matth.*, XVI). C'était votre grâce qui lui avait rendu cette grande vérité certaine, c'était elle qui lui avait parlé au cœur; mais pour la chercher, cette grâce, c'était, après tout, la chair et le sang, c'était, dis-je, la voix de son frère

qui lui avait frappé l'oreille. Dieu seul, le Père tout-puissant, avait été l'auteur et le consommateur de sa foi ; mais André en avait été l'instrument et le coopérateur. Heureux d'avoir eu Dieu même pour maître, mais heureux encore, qu'il me soit permis de le dire, d'avoir eu André pour frère : *Et adduxit eum ad Jesum.*

De là, de ce premier succès du zèle de saint André pour l'instruction de saint Pierre, quelles conséquences tirent les saints docteurs? Car il en est peu qui ne se soient attachés à ce point, et qui n'aient pris plaisir à signaler sur cela leur éloquence. Ce qu'ils concluent, c'est qu'André ayant été l'instructeur de Pierre, il fut à son égard ce que Pierre lui-même a été à l'égard des Juifs, et Paul à l'égard des gentils. Nous honorons Paul comme l'apôtre des nations, Thomas comme l'apôtre des Indiens, Pierre comme l'apôtre des Juifs, et même comme le chef des apôtres ; mais honorons André comme l'apôtre et le docteur de Pierre ; honorons-le, dit le saint prêtre Hésychius, comme la première colonne établie de Dieu pour la structure de son Eglise : *Columna primum in Ecclesia;* comme le premier fondement pour en porter les fondations : *Fundamenti fundamentum ;* comme une pierre posée avant la première pierre : *Ante petrampetra.* Expressions fortes et remarquables, mais qui ne dérogent en rien à la primauté de saint Pierre, le pontife souverain et le vicaire de Jésus-Christ. Primauté trop solidement appuyée sur l'institution formelle du Fils de Dieu, pour oser la lui contester sous quelque droit apparent que ce puisse être. Ce droit de Pierre ne vient ni de l'ancienneté, ni même directement et expressément du mérite, mais du choix de Jésus-Christ fixé sur cet apôtre, et non sur André, ni sur Paul. C'est néanmoins une vérité constante, que ce Pierre élevé à une telle prééminence, que ce seul chef visible du corps apostolique n'est entré dans ce corps que par le moyen et l'instigation d'André. D'où il s'ensuit qu'André fut donc le premier apôtre de Jésus-Christ à l'égard de Pierre, comme il le fut à l'égard de ces peuples barbares à qui le premier il prêcha l'Evangile et qu'il soumit à la loi chrétienne.

Quel champ, mes chers auditeurs, quelle ample moisson pour le zèle d'André! Représentez-vous ces vastes pays depuis les rivages de l'Archipel jusqu'au delà du Pont-Euxin, depuis la Morée jusqu'aux peuples du Nord les plus éloignés qui fussent alors connus, Sarmates et Scythes, voilà pendant trente ans quelle fut la carrière qu'il eut à fournir ; voilà le sujet de ses combats et le théâtre de ses victoires. Qui sait tout ce qu'il lui en coûta pour détruire l'erreur et pour faire adorer Jésus-Christ dans des lieux où son nom n'avait jamais été prononcé ? Tellement que nous pouvons bien lui appliquer ce que saint Paul s'appliquait à lui-même : Ceux à qui l'on n'avait jamais rien dit de Jésus-Christ seront éclairés, et ceux qui n'en avaient jamais entendu parler en auront connaissance : *Quibus non est annuntiatum de eo videbunt, et qui non audierunt intelligent* (*Rom.*, XV). Byzance, ville fameuse, attira surtout son attention. Il y établit un évêque, et ce siége fondé par les soins du saint apôtre devint dans la suite des temps le centre de l'Eglise orientale.

Admirable changement! œuvre du Seigneur et de sa grâce! André parcourt ces grandes provinces, arrosées de tant de sang, déchirées par tant de guerres, exposées aux invasions de tant d'ennemis, sujettes à de si fréquentes révolutions, et par la conquête qu'il en fait il les réunit dans la même créance et sous le même Dieu. Le Sarmate et le Grec, le Scythe et le Thracien, tous différents de langage et de mœurs, se trouvent liés de sentiments et d'intérêts sous le joug pacifique de la vraie religion. A mesure que la foi s'insinue dans les esprits, la paix éteint toutes les dissensions et concilie tous les cœurs. Miracle public, qui confirme tous les autres miracles. La vérité triomphe du mensonge, elle dissipe les nuages les plus épais, elle prend sans cesse de nouvelles forces, et le christianisme s'élève sur les débris des plus anciennes superstitions

Où en sommes-nous, mes frères? En quel siècle vivons-nous? La guerre de tous côtés, toute l'Europe en feu, les peuples armés contre les peuples, et les cœurs dévorés d'une haine presque irréconciliable. Ils sont chrétiens toutefois, et ces chrétiens ne travaillent de part et d'autre qu'à se ruiner et à se perdre. Ils aspirent à la même gloire, ils attendent le même juge, ils servent le même maître, et le respect du Dieu qu'ils adorent ne peut calmer leur fureur, ne peut étouffer leur ambition, ne peut leur faire embrasser cette paix que leur Sauveur est venu apporter sur la terre. N'est-il donc pas temps de mettre fin à tant de ravages et de dégâts? n'est-il pas temps de nous prosterner devant Dieu, comme les Israélites couverts du sang de leurs frères, après ces tristes combats où la tribu de Benjamin succomba sous les coups de toutes les autres tribus? N'est-il pas temps de pousser nos gémissements et nos sanglots vers le ciel? *Levaverunt vocem, et magno ululatu cœperunt flere.* N'est-il pas temps de nous écrier : Hélas! Seigneur, hélas! pourquoi ce carnage affreux au milieu de votre peuple? *Quare, Domine, Deus Israel, quare factum est hoc malum populo tuo* (*Judic.*, XXI)? Comment avez-vous laissé périr à vos yeux la douzième partie de vos enfants par l'épée de leurs propres frères : *Ut hodie una tribus auferretur a nobis* (*Ibid.*)? Ils étaient parmi nous, et ils n'y sont plus! ils n'y sont plus, et c'est nous qui leur avons impitoyablement ôté la vie!

En même temps que ces Israélites gémissaient de la sorte, ils se frappaient le sein, ils dressaient un autel, ils le couvraient d'holocaustes et de victimes pacifiques, pour implorer le Seigneur, et pour rappeler la miséricorde et la paix : *Exstruxerunt altare, obtuleruntque holocausta et pacificas victimas*

(*Judic.*, XXI). Nous, dans l'embrasement de la guerre et dans le tumulte des armes, nous renversons les autels du Dieu vivant, nous les profanons. Où trouverons-nous des victimes pour l'apaiser? O Dieu de la paix! souvenez-vous de votre nom. Renoncez-vous à ce nom si grand, si glorieux? *Quid facies magno nomini tuo* (*Ibid.*)? Vous l'aviez pris en venant parmi nous; vous nous aviez donné la paix, et par les nœuds de cette paix vous aviez réuni toutes les nations. Reprenez-le ce nom, et rétablissez-la, Seigneur, cette paix si nécessaire et si digne de nos vœux. Revenons à notre apôtre.

En quelles contrées n'a-t-il pas porté les conquêtes du Dieu de paix? Quelle part n'a-t-il pas eu à toutes celles que firent les autres apôtres? Pierre instruit par André est assis sur la chaire pontificale de Rome. Stachys consacré par André gouverne Byzance, maintenant Constantinople. L'Orient et l'Occident goûtèrent ainsi les fruits de son zèle, et sa victoire s'étend dans l'un et dans l'autre empire. Mais cette victoire enfin, où le conduit-elle? Ah! chrétiens, voici la consommation de son apostolat. Elle le conduit à la croix. Il a prêché Jésus-Christ crucifié; il ne l'a encore prêché que par le ministère de la parole : il va désormais le prêcher par son exemple. Témoignage mille fois plus convaincant que tous les discours.

En vain dans le cours de ses prédications apostoliques André eût-il tant exalté le prix de la croix et ses mérites infinis, si dans l'occasion il eût paru la fuir, et que, dans la crainte d'y être condamné, il eût cédé aux menaces du proconsul Egée. C'eût été se contredire lui-même et se démentir. On eût perdu toute l'estime qu'on avait conçue et de sa personne, et de la doctrine qu'il enseignait. Mais c'est ici qu'il se déclare le plus hautement, et que par un dernier effort il donne aux peuples, spectateurs de son supplice, la preuve la plus éclatante de la foi qu'il professe et qu'ils doivent professer comme lui. Appelé devant le juge, il ne balance pas, il y court; pressé de sacrifier à de faux dieux, que répond-il? qu'il ne reconnaît point d'autre Dieu que le Dieu de l'univers; que c'est à ce Dieu du ciel et de la terre qu'il immole tous les jours, non le sang des animaux, mais l'Agneau sans tache; et que la chair de cet Agneau partagée entre les fidèles est toujours vivante, et toujours en état d'être offerte pour notre salut. Frappé de l'injuste arrêt qui le condamne à la croix, comment l'accepte-il? En exagère-t-il la rigueur? S'épanche-t-il en reproches et en murmures? Plaint-il son sort, et voudrait-il le changer? S'adresse-t-il à une troupe de disciples qu'il a formés, et réclame-t-il leur secours? Il n'en demande point d'autre que celui de l'Esprit de Dieu qui le remplit et qui l'anime au martyre.

C'est donc là que ce vénérable vieillard, cassé d'années et de travaux, mais soutenu de l'Esprit divin, recueille toutes ses forces. S'il faut marcher à la croix, il y marche plein d'une sainte allégresse : *Securus et gaudens* (*Act. S. Andr.*). Si dans sa route une foule d'idolâtres et de chrétiens attendris sont prêts à se soulever pour sa délivrance, il est le plus ardent à s'y opposer et à les retenir. Il fait même sa prière à Dieu pour les en détourner : Seigneur, ne le permettez pas, *Domine, ne permittas* (*Ibid.*). Si de loin il aperçoit cette croix qui lui est préparée, son cœur tressaille d'un redoublement de joie. Il l'envisage comme la source de son bonheur. Plus il en approche, plus elle lui devient aimable, et sa plus douce consolation est de l'embrasser tendrement : ô croix précieuse! *O bona crux* (*Ibid.*)! Enfin, s'il y est attaché, pendant deux jours qu'il y reste vivant, la parole de Dieu n'y est point liée avec lui. Jamais il ne s'énonça avec plus de liberté ni avec plus d'efficace. Ne nous en étonnons point : rien ne doit plus autoriser le prédicateur de la croix que de la prêcher sur la croix. Aussi, à l'entendre et à le voir, des milliers d'infidèles se convertissent. La grâce qui se fait sentir aux uns se communique aux autres, et se répand dans les pays voisins. Combien d'idoles renversées! Combien de temples fermés! Combien d'âmes gagnées à Jésus-Christ et d'Eglises naissantes au milieu du paganisme! André meurt, mais son zèle ne meurt point; il lui survit longtemps, et subsiste dans ses prodigieux effets.

Digne imitateur de son Maître, c'est sur la croix qu'il expire; mais du reste avec une différence bien mystérieuse, et qui mérite une réflexion particulière. Car à la vue de la croix, Jésus-Christ est saisi de frayeur : il s'afflige, il tremble, il sue jusqu'au sang. Sur la croix, il tombe dans une désolation extrême et dans le dernier excès de la douleur, comme s'il était délaissé de son Père. Mais André, bien loin de craindre la croix, s'y porte avec une ardeur et une fermeté que rien n'ébranle. Il la salue affectueusement, il l'embrasse tendrement, il y repose tranquillement. Il semble, si j'ose ainsi m'exprimer, que ce soit pour lui comme un lit de fleurs. Hé quoi! toute l'amertume est-elle donc pour le Maître, et toute la douceur pour le disciple? Oui, mes frères, et c'est en cela que nous devons admirer la miséricorde et l'amour d'un Dieu pour nous. Nous ne pouvons éviter les souffrances et les croix, puisqu'elles sont unies à notre condition. Il ne tenait qu'à Jésus-Christ de s'en exempter, ou de se rendre la croix agréable. Mais qu'a-t-il fait? Pour nous décharger du poids de la croix, ou pour l'alléger, il en a pris sur lui toute la pesanteur. Pour nous mériter cette onction céleste de la grâce qui adoucit les croix les plus dures, il a voulu éprouver tout ce qu'elles ont de plus pénible et de plus accablant. Il a fait en notre faveur ce qu'il fit en faveur d'André.

Ce n'est pas qu'il ait prétendu nous dispenser de la nécessité de souffrir. C'est une loi générale dont nul privilége ne nous affranchira, tant que nous vivrons en ce lieu de bannissement et en cette vallée de larmes. En qualité d'hommes, en qualité de chré-

tions, en qualité de pécheurs, tout nous assujettit à cette loi. Être homme exposé à mille accidents, à mille infirmités, à toutes les misères de l'homme, et ne vouloir pas souffrir; être chrétien engagé par le caractère de sa profession à mortifier ses sens, à réprimer ses passions, à se renoncer soi-même, et ne vouloir pas souffrir; être pécheur obligé de s'acquitter auprès de Dieu, de satisfaire à sa justice, de prévenir ses arrêts par la pénitence, et ne vouloir pas souffrir, ce sont des contradictions insoutenables et qui se détruisent d'elles-mêmes.

Voilà néanmoins la disposition où nous sommes. Les croix nous font peur, et les plus légères croix. Pour peu qu'on en soit menacé, y a-t-il précautions qu'on ne prenne pour les détourner; et si tous nos soins ne nous en peuvent garantir, à quelles impatiences ne se livre-t-on pas, et de quels chagrins ne se ronge-t-on pas? D'autant plus aveugles que nous espérons soulager nos peines par cela même qui les augmente; et que ce qui nous semble un remède à nos maux est justement ce qui les aigrit. Car détrompons-nous, mes frères, d'une erreur dont la plupart sont prévenus, et ne pensons pas que ce soit en fuyant les croix qu'on les diminue. Elles suivent au contraire ceux qui les fuient, et c'est à ceux-là qu'elles se font sentir plus vivement. Si dans l'affliction nous savions nous humilier sous la main de Dieu qui nous frappe, adorer sa divine volonté et nous y soumettre, nous taire et souffrir dans le silence; si nous savions en hommes raisonnables nous bien remplir de cette solide réflexion, que le monde est semé de croix, qu'il y en a pour le grand monde et pour le bas monde, pour les riches et pour les pauvres, pour tous sans exception, et qu'étant hommes comme les autres, nous ne devons pas nous attendre d'être mieux traités que les autres; si nous savions comme chrétiens nous bien pénétrer de ces grandes maximes de la religion, qu'on emporte le royaume des cieux par violence, que c'est la récompense de nos combats et de nos travaux, et qu'il faut participer à la croix de Jésus-Christ pour avoir part à sa gloire; si comme pécheurs, mais pécheurs pénitents, nous savions profiter de nos croix, en bien comprendre les avantages par rapport aux dettes dont nous sommes chargés devant Dieu, et aux châtiments de l'autre vie qu'elles nous épargnent; si, dis-je, nous avions toutes ces considérations imprimées fortement dans l'esprit, elles calmeraient nos inquiétudes, elles modéreraient nos vivacités, elles nous affermiraient contre les révoltes de la nature : Dieu nous toucherait le cœur, il nous parlerait, il nous consolerait. Mais quand nous nous abandonnons aux gémissements, aux mélancolies, aux dépits, que faisons-nous? Nous envenimons nos plaies, et nous ajoutons aux adversités qui nous pressent de nouveaux poids qui achèvent de nous accabler. Dieu s'éloigne de nous; et pour punir notre indocilité, il nous laisse la croix, et tout ce qu'elle a de plus amer, sans nul adoucissement.

Entrons donc dans les sentiments du glorieux apôtre que nous honorons. Regardons comme lui la croix; et malgré toutes nos répugances, disons en l'acceptant : *O bona crux!* ô bonne croix! bonne, parce qu'elle me vient de Dieu, et que ce Père de miséricorde qui me la présente n'a sur moi que des vues de salut : *O bona crux!* bonne, parce qu'elle est teinte du sang de mon Sauveur, et que me conformant au Fils unique de Dieu, elle me met au rang des prédestinés, ou me donne une espérance particulière d'être de ce nombre : *O bona crux!* bonne, parce qu'elle détache du monde, qu'elle en inspire le dégoût, qu'elle corrige le pécheur, et qu'elle expie ses péchés : *O bona crux!* bonne, parce qu'elle éprouve le juste, qu'elle purifie ses vertus, qu'elle augmente ses mérites en exerçant sa patience : *O bona crux!* en un mot, bonne, parce que c'est le gage et le prix de l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Discipulus ille quem diligebat Jesus.

C'est le disciple que Jésus aimait (*Joan.*, XXI, 7).

Voilà, chrétiens, le panégyrique le plus accompli, et de toutes les prérogatives la plus glorieuse. Jean était le bien-aimé de Jésus : *Discipulus ille quem diligebat Jesus*. Que le monde vante, tant qu'il lui plaira, ses faveurs, et que les mondains, fiers d'une prétendue élévation dont ils se laissent éblouir se croient au faîte de la grandeur, dès qu'ils se trouvent parés de vains titres, qui ne les relèvent que dans l'opinion des hommes, toute leur splendeur doit ici disparaître, et toute leur gloire n'égalera jamais ce qu'expriment ces courtes paroles de mon texte, c'était le disciple que Jésus aimait : *Discipulus ille quem diligebat Jesus*.

Le retour de la part du disciple fut sincère et parfait. S'il fut aimé, il aima. Il aima, dis-je, non point d'un amour oisif et apparent, mais en œuvres et en pratique. Il aima, et ce ne fut point seulement par de spécieuses démonstrations qu'il témoigna son amour, mais par les preuves les plus solides, et les effets les plus réels. Quel homme fut plus dévoué à la personne de son divin Maître et lui marqua un attachement plus inviolable? Quel autre eut plus de zèle à célébrer ses grandeurs, et les exalta avec plus d'éclat?

Il n'y a qu'à lire son Evangile, son Apocalypse, ses Epîtres : n'est-ce pas là qu'il déploie tous les sentiments de son cœur à l'égard de Jésus-Christ? Quelle image en trace-t-il? De quels termes use-t-il; et omet-il rien de tout ce qui peut nous apprendre à connaître ce Dieu Sauveur et nous exciter à l'aimer? Pour vous faire mieux entendre tout ceci, et pour vous proposer d'abord le dessein de ce discours dans un ordre qui vous le rende plus intelligible, nous allons considérer saint Jean sous trois qualités; comme

disciple de Jésus-Christ, comme apôtre de Jésus-Christ, et comme évangéliste de Jésus-Christ. Or, entre les disciples, ce fut le plus sensiblement aimé de Jésus-Christ, première partie; entre les apôtres, ce fut le plus constamment fidèle à Jésus-Christ, seconde partie; entre les évangélistes, ce fut le plus éclairé, et celui qui nous donna les plus hautes idées de Jésus-Christ, dernière partie. Trois avantages inestimables et dignes de toute votre attention, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est d'un disciple de Jésus-Christ que je parle et d'un disciple bien aimé : *Discipulus quem diligebat Jesus.* Mais quoi, demande sur cela saint Jérôme, Jésus-Christ n'aima-t-il pas tous ses disciples ? N'en doutons point, chrétiens auditeurs : il les aima, et les aima tous; et même après les avoir aimés pendant sa vie, il les aima jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à sa mort : *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos* (*Joan.*, XIII).

Mais entre ces disciples si chéris de leur Maître, quel était, si je puis user ici de ce terme, le disciple favori? Vous le savez : ce fut le bienheureux disciple dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire; et c'est en ce sens, reprend saint Jérôme, qu'il est spécialement appelé, et par excellence, le bien-aimé de Jésus-Christ : *Discipulus quem diligebat Jesus.* Qualité qui lui devint si précieuse, que dans son Evangile il ne s'est point fait autrement connaître que par là; et qualité que l'Eglise honore d'un culte particulier en cette fête, où elle chante solennellement et si souvent : C'est ce disciple qui était aimé de Jésus : *Hic est discipulus ille quem diligebat Jesus.*

Il semble qu'elle oublie toutes ses autres qualités, ou qu'elle les comprenne toutes dans une seule. Elle ne s'arrête point à nous représenter dans un long détail quelle fut sa vocation, ni avec quelle promptitude il la suivit; quels furent, auprès de son Maître, les saints ministères où il s'employa, ni en quel degré de perfection il les exerça. Elle ne nous dit point précisément : C'est ce disciple qui, sans retardement et sans réserve, se donna à Jésus-Christ dès sa première jeunesse; qui, dès la première parole que lui fit entendre Jésus-Christ, quitta sa barque, ses filets, sa pêche, et sans délibérer se rendit à cette voix toute-puissante, dont ses oreilles avaient été frappées, mais dont son cœur avait encore plus vivement senti l'impression; qui, touché de Jésus-Christ, et comme emporté vers Jésus-Christ dans l'ardeur et le mouvement de cette grâce intérieure qui l'attirait, n'écouta ni la chair, ni le sang, rompit les nœuds les plus étroits de la nature, se sépara de Zébédée son père, présent sur le rivage de la mer et témoin de la retraite de Jean son fils. Elle ne nous dit point : C'est ce disciple que prit avec lui Jésus lorsqu'il monta sur le Thabor et qu'il y fit éclater sa gloire; qui, dans la maison de Jaïre, l'accompagna lorsqu'il ressuscita la fille du prince de la Synagogue; qui, dans le jardin, fut spectateur de ses derniers combats, et qui, de compagnie avec Pierre le chef des apôtres, guérit ce pauvre mendiant à la porte du temple, étonna tout Jésusalem par l'éclat de ce miracle, et remplit cette ville infidèle de crainte et de vénération pour le nom de Jésus-Christ.

Tout cela est grand; mais si c'était assez pour le relever au-dessus des autres hommes, c'était trop peu pour le distinguer des autres disciples. Comme lui ils avaient abandonné, pour Jésus-Christ, familles, biens, héritages, tout ce qu'ils possédaient et tout ce qu'ils étaient en état de posséder; comme lui ils avaient dit au Sauveur du monde : Voici, Seigneur, que nous avons tout quitté pour vous : *Ecce nos reliquimus omnia;* et comme lui ils avaient tous reçu la même réponse : Vous serez assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël : *Sedebitis super sedes duodecim judicantes duodecim tribus Israel* (*Matth.*, XIX). Pierre et Jacques avaient également suivi le Fils de Dieu, soit sur la montagne où il se transfigura, soit dans le jardin où il s'affligea. Jusque-là tout est commun : mais ce qui n'était réservé qu'à Jean, ce qui fut pour lui le privilége le plus singulier et le don le plus marqué, c'est cette prédilection, cette faveur, cet amour spécial dont l'honora Jésus-Christ et dont il eut de si sensibles témoignages : *Hic est discipulus ille quem diligebat Jesus.*

Et de là aussi quelles conséquences? Que d'avantages lui furent accordés comme des suites naturelles! De là cette préséance que les apôtres lui déférèrent, ce rang qu'il tint dans l'occasion la plus mémorable et à la dernière cène. C'était beaucoup pour les autres d'avoir place à la table de Jésus-Christ; mais à cette sainte table il fallait que Jean fût assis au côté même de Jésus-Christ. Les autres s'estimaient heureux de se voir en la présence de Jésus-Christ; mais à l'égard de Jean, c'était trop peu, il fallait qu'il appuyât sa tête sur la poitrine de Jésus-Christ et qu'il reposât sur son cœur : *Qui et supra pectus ejus in cœna recubuit* (*Joan.*, XXI). De là même ce silence des disciples, qui ne pensèrent point à se plaindre d'une distinction où le plus jeune de tous avait, à ce qu'il paraît, moins droit de prétendre. Quand la mère de Jean, par une affection tout humaine, et peut-être par un esprit vain et ambitieux, vint demander pour lui au Fils de Dieu que dans son royaume il fût placé ou à sa droite, ou à sa gauche, les disciples s'en scandalisèrent et en murmurèrent. Pourquoi? parce que dans cette demande il n'y avait rien où Jésus-Christ eût part, ni qui fût conforme à ses sentiments. Mais ici ils se taisent; ils cèdent sans peine, parce qu'ils y reconnaissent et qu'ils y respectent le choix de ce Maître, toujours adorable dans ses vues et souverainement équitable dans la dispensation de ses grâces. De là cette confiance qu'ils témoignèrent dans

le crédit de Jean. Que venaient-ils d'entendre, et que leur avait annoncé Jésus-Christ? *Unus ex vobis me tradet* (*Marc.*, XIV) : Un de vous me trahira, leur avait-il dit, et bientôt le perfide va me livrer à mes ennemis. Triste et foudroyante parole, dont ils étaient troublés et consternés. Mais pour le connaître, ce lâche disciple, à qui eurent-ils recours? au disciple bien-aimé; car ils le regardaient, remarque saint Chrysostome, comme le dépositaire de tous les secrets du Sauveur et son plus intime confident. De là enfin cette déclaration qui lui fut faite d'un si détestable dessein et de son parricide auteur. Tous, dans le même transport de zèle et le même ressentiment, s'écrièrent : Est-ce moi, Seigneur? *Nunquid ego sum, Domine* (*Matth.*, XXVI)? Ils le voulaient savoir; mais il n'était pas encore temps qu'ils fussent pleinement instruits de ce mystère d'iniquité. Il n'y avait que Jean à qui il dût être connu, et il n'y eut que lui à qui dès ce moment il fut révélé, parce que c'était, selon le langage de l'Evangile, l'ami de l'Epoux, et que l'Epoux ne cèle rien à celui qu'il aime : *Hic est discipulus ille quem diligebat Jesus.*

Que fais-je, après tout, mes chers auditeurs, et pourquoi tant insister sur une union si étroite entre Jésus-Christ et Jean son disciple? Pourquoi tant faire valoir cette privauté et cette espèce de familiarité? Toutes ces marques d'une bienveillance si affectueuse, c'étaient, de la part du Fils de Dieu, d'insignes faveurs; mais de la part de Jean qui les recevait, était-ce le prix d'un mérite singulier? Et des grâces du Maître que devons-nous conclure à la gloire du favori? Rien, chrétiens, si ce sont seulement les grâces d'un homme; mais tout, dès que ce sont les grâces d'un Dieu ou d'un homme Dieu. Car voilà l'essentielle différence que les Pères nous font remarquer entre Dieu et les hommes; disons mieux, entre l'amour de Dieu et la faveur des hommes. C'est que la faveur des hommes, tout grands qu'ils sont ou qu'ils semblent être, fussent-ils les maîtres du monde, est aveugle, souvent injuste, toujours au moins faible et impuissante : aveugle, qui ne s'attache qu'au dehors qu'elle voit, sans pénétrer dans le fond du sujet, qu'elle ne peut apercevoir; injuste, ou par l'illusion qui la trompe, ou par le caprice de l'inclination qui la conduit; faible et impuissante, puisqu'avec ses dons les plus abondants et, selon son estime, les plus précieux, elle est incapable, quoi qu'elle fasse, de rien changer dans la personne, ni de l'enrichir d'une seule vertu qui la distingue. Tellement que de dire de celui-ci ou de celui-là qu'il a l'oreille et qu'il possède le cœur du prince, ce n'est précisément faire l'éloge n. du favori, ni du maître. Pourquoi? parce que le choix est quelquefois si bizarre, ou par l'indignité du favori qui en profite, ou par l'erreur du maître qui s'y est laissé surprendre, qu'il déshonore tout à la fois l'un et l'autre, et qu'il se tourne pour l'un et pour l'autre dans une véritable confusion.

Mais il n'en est pas de même à l'égard de Dieu. Etre aimé de Dieu, posséder le cœur de Dieu, c'est dès lors, avec le secours de Dieu, et autant qu'il convient à la faiblesse de l'homme, en être digne; et, par la même règle, posséder spécialement le cœur de Dieu, être spécialement aimé de Dieu, c'est en être spécialement digne. Comment cela? parce que l'amour de Dieu est un amour éclairé, à qui rien n'échappe; parce que c'est un amour juste et toujours solidement fondé, qui ne se porte qu'à ce qu'il y a d'aimable; parce que c'est un amour efficace et tout-puissant, qui imprime telles qualités qu'il veut, et qui forme dans son objet telles dispositions qu'il lui plaît et les perfectionne. De sorte que ce saint et divin amour, dès là qu'il est amour de Dieu, est tout ensemble et le principe du mérite et le fruit du mérite : le principe du mérite, puisqu'il engage Dieu à le vouloir communiquer, et qu'en Dieu la volonté absolue est inséparable de l'effet; le fruit du mérite, puisque Dieu ne persévère dans le même amour, ou ne lui fait prendre de nouveaux accroissements que selon le retour de notre cœur et le degré de correspondance qui nous unit volontairement et mutuellement à Dieu. C'est ainsi que les docteurs ont raisonné, et ainsi que raisonnent les théologiens et les interprètes, pour nous faire sentir toute la force et comprendre tout le sens de cet éloge si simple et si court en lui-même, mais si magnifique et si étendu dans ses conséquences : C'est le disciple que Jésus aimait : *Hic est discipulus ille quem diligebat Jesus.*

Irai-je plus avant, chrétiens? Entreprendrai-je de développer à vos yeux tout le mérite du bien-aimé disciple? Dirai-je avec saint Jérôme qu'il plut singulièrement à Jésus-Christ vierge, parce que lui-même il était vierge, et qu'il devait vivre et mourir vierge? C'est le sentiment le plus commun et le plus universellement reçu. Les autres disciples étaient liés par le mariage et avaient des engagements qui, sans les éloigner de Jésus-Christ, pouvaient néanmoins partager en quelque manière leurs cœurs. Cet état, comme le moins parfait, quoique permis et autorisé de Dieu, avait ses soins, qui pouvaient les occuper et les distraire. Ils se trouvaient, pour user de cette expresion de saint Paul, comme divisés : *Et divisus est* (*I Cor.*, VII). Mais, dans une pleine liberté, le cœur de Jean était tout entier à Jésus-Christ; toutes ses pensées, tous ses vœux ne tendaient que vers Jésus-Christ; il n'avait ni ne cherchait à plaire qu'à Jésus-Christ : d'où il devait lui plaire en effet singulièrement, et en être plus tendrement aimé. *Qui sine uxore est, sollicitus est quæ Domini sunt, quomodo placeat Deo* (*Ibid.*).

Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, le mérite de Jean est un fonds que nous ne pouvons creuser, et son cœur un sanctuaire où il ne nous appartient pas d'entrer. Qui peut dire quelles étaient les communications du maître et du disciple; de quelle reconnaissance, dans ce saint commerce, et de quel amour l'heureux disciple était trans-

porté ; de quelles délices toutes pures et toutes célestes il était rempli et inondé? Voilà ce qu'il faut éprouver pour en être instruit et voilà ce qu'éprouvent les amis de Dieu.

Car, quelque refroidie que soit la charité dans ces derniers siècles, et quelque empire que l'iniquité ait acquis dans le monde, ne pensons point que Dieu parmi nous et dans le christianisme n'ait pas encore ses élus, qu'il n'ait pas ses favoris et ses bien aimés. Ce sont ces vrais adorateurs qui le servent en esprit et en vérité. Ce sont ces âmes droites qui le cherchent sincèrement, et qui sont à lui de bonne foi. Ce sont ces âmes justes qui, loin des pécheurs et de leurs voies corrompues, marchent dans les sentiers de la justice, et veulent y marcher jusqu'à la mort. Surtout, ce sont ces âmes innocentes et sans tache qui, ennemies de la chair et de ses sensuelles cupidités, renoncent à tout autre plaisir dans la vie que de s'entretenir avec le Seigneur, et de goûter combien il est doux. Elles le goûtent en effet, et ce goût est au-dessus de toute expression. De quelles grâces sont-elles prévenues ! de quelles lumières sont-elles éclairées ! de quelles consolations sont-elles comblées ! l'abondance en est telle quelquefois, que le cœur ne les peut contenir. On voyait les saints tomber en défaillance; on les voyait abîmés dans de profondes contemplations; on les voyait ravis en de longues et de fréquentes extases; on le voyait, et on l'admirait. Mais qui eût pu aller jusqu'au principe, et découvrir la source de ces merveilles, aurait cessé d'en être surpris. Car il eût vu l'accomplissement de cette promesse du Sauveur des hommes : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera. Nous viendrons à lui, et nous demeurerons en lui. Or que ne doit point opérer dans une âme chérie de Dieu la présence de Dieu même; et une présence si intime? Apprenons-le de ce pieux auteur à qui l'expérience, l'avait fait connaître, et qui s'en est expliqué en des termes si touchants. Quand un homme, dit-il, est bien recueilli en Dieu, et bien disposé à l'écouter, c'est alors que Dieu se plaît à le visiter souvent : *Frequens illi visitatio*; à converser doucement avec lui : *Dulcis sermocinatio ;* à faire couler sur lui une onction secrète, qui le console, qui le soutient, qui l'établit dans une paix inaltérable : *Grata consolatio, multa pax ;* enfin, à le traiter avec la plus étonnante et la plus incompréhensible familiarité : *Familiaritas stupenda nimis* (*Imit. Christ.*, *l.* II, *c.* 2).

Mais avouez-le, mes chers frères; et, forcés de le reconnaître, avouez-le à votre honte; plaise au ciel que ce ne soit pas un jour à votre ruine et à votre éternelle réprobation ! ces grâces, ces faveurs, cet amour de Dieu, n'est-ce pas ce qui vous intéresse le moins, et de quoi vous êtes le moins jaloux? N'est-ce pas où vous êtes le moins en peine de parvenir, et ce qui vous coûte le moins à perdre? On abandonne tout cela à certaines âmes privilégiées, et d'une perfection plus sublime; mais on ne vise point si haut, et l'on en tient peu de compte. Que dis-je? N'est-ce pas même ce que tous les jours, d'une volonté délibérée et sans hésiter, l'avare sacrifie à sa fortune, l'ambitieux à son avancement, le voluptueux à ses sales convoitises, le mondain à son crédit dans le monde et auprès d'un grand? Car, vous le voyez, cette faveur du monde, avec quelle passion n'y aspire-t-on pas? avec quel empressement ne la recherche-t-on pas? quels moyens pour l'acquérir ne met-on pas en œuvre; et dans le choix qu'il y aurait à faire, combien, par le plus monstrueux et le plus sacrilége renversement, l'achèteraient et s'estimeraient heureux de l'acheter aux dépens de Dieu et de ce qu'on en peut attendre?

Doublement aveugles, et parce que d'être ami de Dieu, c'est le bien le plus désirable, et même le seul vrai bien; et parce que pour être ami de Dieu, il n'y a qu'à le vouloir, mais à le bien vouloir. Grande et importante réflexion, mes chers auditeurs, qui convertit ce courtisan dont parle saint Augustin ! Que puis-je espérer du monde, et qu'est-ce que toute la faveur humaine? Que me donnera-t-elle, et que peut-elle nous donner? Ce qu'elle me donnera, à quel prix me sera-t-il vendu, et que ne doit-elle pas elle-même me coûter? Avec tous mes soins suis-je certain de l'obtenir, et qui peut m'en assurer? Mais si je le veux, il ne tient qu'à moi d'être ami de Dieu, et de l'être dès maintenant : *Amicus Dei, si volo, ecce nunc fio* (*Confess.*). Or, qu'est-ce que d'être ami d'un tel Maître? Que me promet-il? Que peut-il, et que veut-il faire pour moi? Que fera-t-il en effet, ou que ne fera-t-il pas, lui qui n'épargne rien pour ceux qu'il aime, et qui lui sont fidèles? Je dis, chrétiens, qui lui sont fidèles, et c'est un autre avantage de saint Jean. Ce ne fut pas seulement de tous les disciples le plus sensiblement aimé de Jésus-Christ, mais de tous les apôtres le plus constamment fidèle à Jésus-Christ, comme vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

A entendre saint Paul, c'est dans la fidélité que ce maître des gentils fait particulièrement consister la vertu propre et le caractère d'un apôtre. Aussi est-ce pour cela que, se voyant sur le point d'aller recevoir la couronne de justice, qui lui était promise, et avec une humble confiance se portant à lui-même témoignage qu'il avait fourni sa carrière et rempli son apostolat, il ne s'en expliquait point autrement que par ces deux paroles : J'ai bien combattu, j'ai été fidèle : *Bonum certamen certavi, fidem servavi* (II *Tim.*, IV). Quoi qu'il en ait été de ce docteur des nations, dont nous ne pouvons assez louer les travaux ni relever la gloire, je puis dire que de tous les apôtres qui vécurent avec Jésus-Christ, nul ne lui fut plus attaché que saint Jean, ni même aussi constamment fidèle : comment? parce que toute la fidélité que nous admirons dans ces glorieux prédicateurs de la foi, je la trouve également dans l'illustre apôtre dont je fais l'éloge; et qu'au-dessus de cette fidélité commune, j'y

découvre encore une fidélité spéciale et personnelle, qu'il eut l'avantage de témoigner à son Maître. La simple exposition des faits vous convaincra de l'un et de l'autre.

Fidélité égale à toute la fidélité des apôtres. Brûlés de ce feu sacré que le Saint-Esprit alluma dans leurs cœurs, et soutenus de la vertu divine, que firent-ils, ces hérauts, ces défenseurs, ces martyrs de la loi chrétienne? Je ne puis ignorer quels furent leurs combats, leurs victoires, leurs conquêtes; et à Dieu ne plaise que je refuse à leur zèle et à leur invincible patience le juste encens et le tribut de louanges qui leur est dû. Ils se partagèrent dans toutes les contrées de la terre; ils y portèrent le nom du vrai Dieu; ils y annoncèrent les grandeurs de Jésus-Christ, Fils unique de Dieu; ils firent adorer jusqu'à sa croix : et parce que tout l'enfer s'éleva contre eux, et leur suscita de toutes parts des ennemis armés de la force d'en haut, ils se présentèrent devant les tyrans, sans être ébranlés de leurs menaces; ils affrontèrent la mort et les plus cruels supplices; ils donnèrent leur vie pour la cause du Maître qui les envoyait, et consommèrent leur ministère par l'effusion de leur sang. Grâces immortelles vous soient rendues, Seigneur! par la prédication de douze hommes vous avez confondu les puissances des ténèbres, soumis les peuples, aboli le culte des idoles, et fait triompher votre Eglise. C'est l'œuvre de votre droite; et là-dessus quel autre sentiment avons-nous à prendre, que d'applaudir à cette merveille, de vous en bénir mille fois et d'en profiter? *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris* (*Psal.* CXVII).

Mais en tout cela, chrétiens, y a-t-il rien où notre apôtre n'ait eu part; et de tous ces traits en est il un qui ne lui convienne? Nous savons quel nom il reçut, et ce qu'exprimait ce nom donné par Jésus Christ, quel sens il comprenait, et comment le Sauveur des hommes, pour marquer l'activité, l'ardeur du zèle de son nouvel apôtre, l'appela enfant du tonnerre. Nous savons où le conduisirent les premiers mouvements de ce zèle impétueux qui l'emportait; combien il fut sensible à l'outrage fait au Fils de Dieu dans Samarie; ce qu'il proposa et ce qu'il demanda pour la prompte réparation de cette insulte, voulant que le feu du ciel descendît et réduisît en cendres toute une ville, tant il s'intéressait à l'honneur de son adorable Maître, et tant il était indigné de la moindre atteinte qui le blessait. Nous savons quels vastes pays dans la suite des années furent confiés à ses soins, l'Asie, la Phrygie, les Parthes; avec quel succès il y prêcha, quelles Eglises il y fonda, quels prodiges il y opéra. Nous savons à quels rudes assauts il fut exposé dans ses courses apostoliques, et quelles persécutions il essuya; avec quelle constance il parut aux pieds des tribunaux; quelles misères il eut à endurer dans les prisons, et quelles calamités à supporter dans un long et pénible exil. Enfin nous savons à quel tourment il fut condamné; avec quelle intrépidité et quel courage il s'offrit pour être plongé dans l'huile bouillante; avec quelle fermeté et quel saint empressement il y entra, résolu de s'y laisser consumer comme une victime, et d'y finir son apostolat. Le tyran en porta l'arrêt, Rome en fut témoin, et le généreux soldat de Jésus-Christ, sans y perdre la vie, qu'un miracle lui conserva, y acquit la gloire du martyre. Fait mémorable que l'Eglise a pris soin de transmettre à la postérité, et dont elle a cru devoir, par une fête solennelle, consacrer le souvenir.

Voilà ce que nous savons; et à m'en tenir là, n'ai-je pas droit d'égaler au moins la fidélité de saint Jean à celle de tous les autres apôtres; et ne puis-je pas lui mettre dans la bouche ce qu'a dit saint Paul parlant de lui-même : *Existimo nihil me minus fecisse a magnis apostolis* (II *Cor.*, I) : Je ne pense pas avoir rien fait de moins que les plus grands apôtres, ni avoir moins travaillé qu'eux. L'Apôtre des gentils le disait sans présumer de lui-même; et Jean le pouvait dire sans rien diminuer de cette défiance de soi-même, et de cette humilité qui rapporte tout à Dieu et ne se glorifie qu'en Dieu. Mais où est-ce que je m'arrête, chrétiens; et était-ce assez pour le fidèle apôtre, d'une fidélité ordinaire? Fidèle comme les autres, j'ajoute qu'il le fut même plus constamment que les autres. Mérite singulier, et caractère de distinction que nul avec lui ne partagea. Appliquez-vous.

A quoi m'engage mon sujet; et pour vous proposer la fidélité d'un apôtre dans son plus beau lustre, en quel état dois-je vous représenter un Dieu homme? L'heure était venue, cette dernière heure que le Sauveur attendait pour accomplir son sacrifice. Prêtres et peuples, pontifes et magistrats, scribes et pharisiens, docteurs de la loi, tout Jérusalem avait conjuré sa perte. Dans ce dessein, mille menées, mille intrigues. L'orage éclate : le Juste est trahi, l'innocent vendu, Jésus-Christ livré au pouvoir des Juifs, une troupe armée, ministres d'iniquité, le saisit, le charge de liens, le traîne de tribunal en tribunal; une populace animée le couvre d'opprobres, rend contre lui de faux témoignages, poursuit sa mort, la demande à grands cris et l'obtient. Un juge faible et timide cède à la violence, prononce la sentence qu'on lui a dictée, et déjà le Fils de Dieu prend l'instrument de son supplice, porte sa croix, marche au Calvaire, y arrive, y est crucifié. Quel tumulte, quel bruit! Mais dans ce bruit et cette confusion sera-t-il dépourvu de tout secours? Dans un délaissement si général, n'y aura-t-il personne qui se déclare pour lui, qui compatisse à ses douleurs, qui par sa présence y apporte quelque adoucissement et le soutienne? Où sont ses apôtres? Où êtes-vous, Pierre? Dans une protestation si vive et avec tant d'assurance vous lui disiez autrefois : Seigneur, quand vous seriez un scandale pour les autres, vous ne le serez jamais pour moi, et quand ils vous abandonneraient tous, jamais je ne vous abandonnerai : *Etiam si*

omnes scandalizati fuerint in te, ego non scandalizabor (*Matth.*, XXVI). Thomas, où êtes-vous? où est cette résolution que vous témoignâtes de le suivre au péril de votre vie et de mourir avec lui : *Eamus et nos, ut moriamur cum illo* (*Joan.*, XI)? Vous tous, assidus compagnons de ses voyages, ministres de sa parole; vous surtout qui, dans cette entrée qu'il fit il y a quelques jours en Jérusalem, l'accompagnâtes au milieu des chants d'allégresse et des acclamations publiques; qui pour l'honorer dans sa marche étendîtes vos vêtements sous ses pieds, et lui donnâtes toutes les marques de l'attachement le plus parfait : où êtes-vous? Ah! chrétiens, la prédiction du prophète ne s'est que trop vérifiée, qu'au premier coup qui frapperait le pasteur, tout le troupeau se disperserait. Qui l'eût cru? La peur les a saisis et déconcertés; leur fidélité s'est démentie; ils ne pensent qu'à eux-mêmes; tous ont pris la fuite, tous sont disparus : *Omnes relicto eo fugerunt* (*Matth.*, XXVI).

Je me trompe, mes frères : de ces apôtres fugitifs et déserteurs il y en aura un plus fidèle. Si peut-être dans une première surprise sa constance semble chanceler, bientôt elle se remettra, elle reprendra toute sa vertu. Sans égard au danger et sans se précautionner contre les excès d'un peuple en fureur, il suivra son Maître; il percera au travers d'une troupe ennemie, au travers des gardes et des soldats, pour le chercher, comme l'épouse des Cantiques cherchait son époux. Il ne se tiendra point à l'écart; il ne se mettra point à couvert dans la foule, et ne se contentera point de le voir de loin. Il s'avancera jusqu'au pied de la croix, et assez près pour pouvoir l'écouter et recevoir ses ordres. Pierre rougit de se compter au nombre des siens devant une servante. Jean en fera gloire et se déclarera à la vue de toute une multitude devant qui il se produira, et à qui il ne craindra point de se faire connaître. Et qui le séparerait de la charité de son Sauveur? Serait-ce la tribulation, la persécution? Serait-ce le glaive, la mort? Sa fidélité est supérieure à tout. S'il est trop faible pour lui servir de défense, du moins demeurera-t-il auprès de lui pour lui servir de consolation, pour recueillir son dernier soupir, pour rendre à son corps les devoirs de la sépulture.

Voilà, Seigneur, l'accomplissement de votre promesse; quand au lieu de la première place dans votre royaume que sollicitait pour son fils une mère trop naturelle et trop tendre, vous demandâtes à ce disciple bien-aimé s'il pouvait boire le calice de votre passion : *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum* (*Matth.*, XX)? Jean ne balança pas. Je le puis, répondit-il, s'appuyant sur votre grâce : *Possumus*. Et moi, lui dîtes-vous, Seigneur, je vous annonce et vous promets que vous le boirez : *Calicem quidem meum bibetis* (*Ibid.*). Parole que l'effet actuellement justifie. Il le boit ce calice, et le boit, pour m'exprimer de la sorte, à longs traits. Il en ressent toute l'amertume : car cette croix, ce corps couvert de plaies, ce sang qui découle de toutes parts, ce douloureux spectacle qui lui frappe les yeux et qui lui déchire le cœur, qu'est-ce autre chose pour lui que le calice le plus amer? Du reste, c'est le calice de Jésus-Christ, c'est un calice de salut : par cette circonstance essentielle, plus ce calice est amer, plus il lui devient doux : pourquoi? parce qu'il lui donne plus de ressemblance avec son Sauveur crucifié et mourant, et que c'est une participation plus abondante de ses souffrances. Heureux s'il se voyait lui-même attaché à la croix! Bien loin de l'envisager avec horreur, il la regarde avec une espèce de complaisance. Bien loin de la fuir, il la désire, il la recherche. Ce n'est point en délibérant, ni en tremblant : il est debout, et c'est dans cette contenance assurée que Jésus l'aperçoit : *Cum vidisset ergo Jesus discipulum stantem*. Expression qui seule vaut un éloge, *stantem* : la tête levée, la face découverte, le regard fixe, au milieu même des bourreaux; et pour tout dire en un mot, mourant mille fois de ne pas mourir pour le Dieu qu'il adore, qu'il aime, et qui meurt pour lui : *Cum vidisset ergo Jesus discipulum stantem* (*Joan.*, XIX).

Après cela nous étonnerons-nous qu'une telle fidélité soit récompensée du don le plus excellent et le plus précieux? A qui Jésus-Christ pouvait-il mieux confier ce qu'il avait de plus cher sur la terre, qu'au plus constant et au plus fidèle de ses apôtres? Nous étonnerons-nous que dans ce testament de la croix fait en faveur de Jean, Jésus-Christ le substitue en sa place; qu'il lui donne Marie pour mère : *Ecce mater tua*, et qu'il le donne pour fils à Marie : *Ecce filius tuus* (*Ibid.*)? Quel échange! s'écrie saint Ambroise : Jean fils de Marie, et Marie mère de Jean! l'un et l'autre par l'adoption la plus authentique : quel héritage pour Jean, quel trésor! Mais il n'y a rien là de si grand, conclut le même saint docteur, que son amour n'ait mérité : *Dignus tanto testatore testis*. Nous étonnerons nous qu'après la résurrection de Jésus-Christ, et son apparition aux femmes dévotes, Jean ait été de tous les apôtres un des premiers à qui Madeleine porta cette agréable nouvelle? Elle jugea bien que nul autre ne prendrait plus de part au triomphe de ce Dieu vainqueur, puisque nul autre n'avait paru plus sensible aux douleurs et aux opprobres de sa mort. Elle ne se trompa pas. Avec quelle diligence le fervent apôtre courut-il au sépulcre? Il y arriva le premier; mais, suivi de Pierre, il n'y entra pas le premier, parce qu'il voulut rendre cet honneur au chef visible que le Fils de Dieu avait choisi pour le gouvernement de son Eglise. Quoi qu'il en soit, quel fut l'excès de sa joie quand il vit le tombeau ouvert, les gardes dispersés, le suaire, les linges où le corps avait été enseveli, et qu'il eut de quoi se convaincre de l'éclatant miracle qui confirmait la foi des disciples, et qu'ils devaient publier dans tout le monde!

Ah! chrétiens, ne manquons point à Dieu,

et jamais Dieu ne nous manquera. Nous ne pouvons être tellement fidèles à son égard, qu'il ne le soit encore pour plus nous. Mais, hélas! cet homme fidèle où le trouve-t-on? *Virum fidelem quis inveniet* (*Prov.*, XX)? C'est la question que faisait le Sage en parlant d'homme à homme; et n'est-ce pas le sujet de tant de plaintes que nous entendons? Assez d'amis fidèles en de beaux discours et de belles protestations; fidèles, quand il ne leur en coûte rien, quand leur intérêt n'en souffre rien, quand vous êtes en pouvoir de les soutenir et de leur faire du bien. Mais que la roue de la fortune vienne à tourner; que le désordre de vos affaires vous réduise à réclamer leur secours; qu'il y ait, en vous aidant, quelque risque à courir, quelque dommage à craindre, quelque perte à supporter, vous connaissent-ils alors? Vous les cherchez, et vous ne les revoyez plus; vous les appelez, et ils ne vous écoutent plus. Il semble que vous soyez atteint d'une contagion mortelle et dangereuse pour eux. Votre présence leur est à charge; ils vous évitent, et vous donnent bien lieu de dire en déplorant votre sort: Où est l'homme fidèle, et sur qui peut-on compter? *Virum fidelem quis inveniet?*

Mais laissons le monde se plaindre, et prenons la chose par rapport à Dieu. Où donc est l'homme fidèle à Dieu? Ce n'est pas parmi les pécheurs du siècle qu'on le trouve. Qu'est-ce que leur vie, qu'une corruption de mœurs, et un libertinage où ils oublient toutes les promesses qu'ils avaient faites, ou qu'on avait faites en leur nom sur les sacrés fonts? Après avoir dit solennellement anathème au monde et à ses pompes, à la chair et à ses brutales voluptés, esclaves de leurs sens et livrés à leurs passions par l'infidélité la plus déclarée, ils démentent toutes leurs paroles et trahissent ouvertement la foi qu'ils avaient jurée.

Ce n'est pas parmi tant de faux pénitents, qui viennent à certains jours s'accuser au saint tribunal, et demander grâce. On la leur accorde, cette grâce, après qu'ils ont donné des preuves suffisantes d'un vrai retour. Je veux même qu'ils soient touchés de quelques bons sentiments et qu'ils aient le cœur aussi bien disposé qu'ils se le persuadent. Il s'agit de persévérer, de mettre en pratique ce qu'ils ont résolu, et de consommer l'ouvrage qu'ils ont commencé. Ils en répondent avec une confiance qui leur sert tout à la fois et d'amusement pour les contenter, et d'illusion pour les tromper. Mais attendez l'occasion; attendez que le moment arrive, où ils aient, non pas à risquer leur vie, comme saint Jean, non pas à essuyer de rudes assauts, à repousser de violentes tentations; mais seulement à mortifier une légère inclination, à réprimer un ressentiment, à laisser tomber une raillerie, à vaincre un respect humain, à se priver de quelques satisfaction, à porter quelques jours un dégoût, un ennui passager: c'est là que tous les projets qu'ils avaient formés s'évanouissent. Ils se relâchent dans leurs devoirs, ils rentrent dans leurs voies ordinaires, ils retournent à leurs premières habitudes, ils quittent tout; et malgré les nouveaux engagements qu'ils avaient contractés avec Dieu, ils se retirent de lui, et deviennent plus pécheurs que jamais.

Ce n'est point encore parmi tant de prétendues honnêtes gens selon le monde, et j'en appelle à vous-mêmes, mes chers auditeurs. Vous n'êtes point, je le veux, de ces hommes vicieux et plongés en de honteuses débauches; vous avez un fonds de religion et de crainte de Dieu; vous voulez vivre chrétiennement. Mais à combien de tiédeurs et de négligences, à combien de chutes êtes-vous sujets? Vous approchez des sacrements, et chaque fois vous vous proposez de vous relever, d'être plus attentifs sur vous-mêmes, plus circonspects dans vos actions, plus réguliers dans vos exercices de piété, plus modérés dans vos colères, plus patients dans vos peines, plus équitables dans vos jugements, plus charitables dans vos entretiens. Sur cela et sur bien d'autres points que la conscience vous reproche, vous vous humiliez, et vous voulez, à vous en croire, réformer toute votre conduite: mais au bout de quelques jours y pensez-vous? A peine êtes-vous sortis de l'autel que tout ce que vous aviez déterminé devant Dieu, et arrêté dans votre esprit, s'efface de votre mémoire. C'est toujours la même langueur, toujours la même dissipation, les mêmes omissions, les mêmes impatiences, les mêmes emportements, les mêmes murmures, en un mot c'est toujours vous-mêmes aujourd'hui tels que vous étiez hier, et tels que vous aviez promis de ne plus être.

Enfin ce n'est pas même parmi un petit nombre d'âmes vertueuses. Elles sont fidèles, mais fidèles quand Dieu les favorise de grâces sensibles, et de certaines douceurs intérieures et spirituelles. Leur attrait est l'oraison, la confession, la communion fréquente, la lecture des bons livres, toutes les cérémonies religieuses: mais il faut, pour les y attacher, que Dieu se communique à elles d'une manière qui les affectionne. C'est-à-dire, que volontiers elles suivent Jésus-Christ au Thabor, où il leur découvre les richesses de son royaume, et où elles sont comme enivrées des délices de la maison de Dieu; que volontiers elles le suivent à la cène, où il les nourrit de la manne du ciel, et leur fait manger le pain des anges; que volontiers, pour aller à lui, elles marchent dans une route semblable à cette terre promise où coulait le miel et le lait. Hé! qui ne le suivrait pas à de pareilles conditions? qui ne préférerait pas à tout le reste ces goûts célestes et ineffables? Mais de le suivre au Calvaire dans l'humiliation et les souffrances; mais de le suivre au désert dans les sécheresses et les aridités; mais de le suivre au milieu de la nuit, dans les obscurités et les ténèbres; mais de le suivre par l'abnégation de soi-même, par le sacrifice de sa propre volonté, dans les contradictions et les traverses, dans les abattements et les

désolations, contre les répugnances de la nature et ses révoltes : voilà où peu de vertus tiennent ferme, et ne s'affaiblissent pas jusqu'à succomber sous le poids et à céder. Tout est alors insoutenable, ou tout le paraît; l'oraison devient fatigante, la confession onéreuse, la communion insipide, et l'on s'imagine que tout le temps qu'on emploie aux pratiques de dévotion est un temps perdu. Erreur pernicieuse qui conduit à un relâchement entier, et qui vérifie la pensée du Sage, où nous devons revenir : *Virum fidelem quis inveniet ?*

Jamais saint Jean ne marqua mieux sa fidélité qu'auprès de la croix, et par là jamais il n'eut dans sa fidélité plus de mérite. Il faut en dernier lieu vous apprendre comment, entre les évangélistes, ce fut le plus éclairé, et celui qui nous donna les plus hautes idées de Jésus-Christ : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est à vous connaître, Dieu souverain, que consiste la vie éternelle; c'est à connaître avec vous et en vous le Christ que vous avez envoyé : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* (*Joan.*, XVII). Ainsi parlait à son Père le Sauveur des hommes; et suivant cette règle, je dois conclure qu'un des plus rares avantages qu'ait eus saint Jean, et qu'il ait reçus de Jésus-Christ, ç'a été la connaissance de Jésus-Christ même. De tous les historiens sacrés dont nous lisons les Evangiles, il n'en est point qui n'ait connu Jésus-Christ, et qui n'ait travaillé à nous le faire connaître; mais j'ose ajouter que nul ne porta si loin ses vues, et n'entra si avant dans la connaissance de cet Homme-Dieu, que nul ne nous en donna de si hautes idées que le saint auteur dont j'achève le panégyrique, et dont les paroles, comme autant de lumières, ont éclairé toute l'Eglise. D'où je veux vous faire voir avec combien de sujet tous les Pères, d'un consentement unanime, et tous les docteurs l'ont regardé et le regardent encore entre les évangélistes comme le plus sublime et le plus élevé : c'est par là que je finis, et ce qui demande encore une sérieuse réflexion.

En effet, pour remonter à la source, quel autre dut être plus versé dans la science de Jésus-Christ que ce disciple qui reposa sur le sein même de Jésus-Christ, et qui s'endormit entre les bras de ce Dieu homme? Car ne nous y trompons pas, observe saint Jérôme, et ne nous arrêtons pas au dehors. Ne pensons pas que ce sommeil de Jean fût un repos oisif. Ses sens étaient liés, ses yeux fermés, sa bouche muette, toute la nature assoupie : mais toutes les puissances de l'âme agissaient; les yeux de l'esprit étaient ouverts; le cœur s'exprimait en son langage, et se faisait entendre; lui-même il entendait la voix de son Seigneur, et dans ces mutuelles communications quels miracles opérait intérieurement la grâce ! Tel fut le sommeil de la chaste épouse des Cantiques, lorsqu'elle disait : Je dors et mon cœur veille : *Ego dormio, et cor meum vigilat* (*Cant.*, V). Tel fut le sommeil de Jacob, lorsqu'il vit cette échelle qui touchait de la terre au ciel, et où les anges montaient et descendaient : *Angelos quoque ascendentes et descendentes per eam* (*Genes.*, XXVIII). Tel et aussi mystérieux fut le sommeil de Jean sur le cœur de son divin maître. C'est là, c'est dans ce sanctuaire qu'il recueillit tous les trésors de la sagesse; c'est là que sans se perdre, et à la faveur du rayon le plus pénétrant et le plus pur, il découvrit cet abîme sans fond et sans bornes de l'essence divine, là qu'il connut cette éternité de l'Etre souverain, cette nécessité de principe, cette unité de nature, cette trinité de personnes, ce Père, ce Fils, ce Saint-Esprit, ces rapports sans dépendance et ces perfections infinies; là qu'au travers de la plus vive splendeur et entre mille éclairs, il fixa ses regards sur ce Verbe également invisible et visible : invisible dans le sein du Père, et visible dans une chair humaine; qu'il le contempla et comme Dieu, et comme homme; qu'au milieu même de ses plus profonds abaissements, il en vit toutes les grandeurs. Enfin, c'est là, reprend saint Jérôme, qu'il puisa ces fleuves d'une doctrine suréminente, qui devaient couler de sa plume, et arroser le monde chrétien : *Qui supra pectus Domini recumbens purissima doctrinarum fluenta potavit.*

Cependant un homme pouvait-il contenir tant de richesses sans les répandre, et de si abondantes lumières devaient-elles, selon l'expression de l'Ecriture, rester sous le boisseau? Il fallait que Jean en fît part à l'Eglise de Jésus-Christ, et que toute la maison de Dieu en fût éclairée. Ce qu'il avait appris comme disciple, ce qu'il avait prêché comme apôtre, il fallait, comme évangéliste, qu'il le traçât par écrit, et qu'il le laissât aux âges futurs. C'était un secours que demandait la foi pour la soutenir; c'étaient des armes nécessaires contre l'erreur pour la détruire. Car le Fils de Dieu l'avait prédit, qu'il y aurait des scandales parmi le peuple saint; que lui-même il serait un scandale, et un signe de contradiction, non-seulement pour des cœurs sensuels et mondains, mais pour des esprits curieux et inquiets, opiniâtres et rebelles. Il l'avait dit, et déjà l'événement vérifiait sa parole, comme la suite ne l'a encore que trop vérifiée. Déjà un Ebion, un Cérinthe, inspirés de l'esprit de ténèbres, sapaient le plus solide fondement de la religion chrétienne, attaquaient la divinité de Jésus-Christ, et frayaient le chemin à ces sectes ariennes qui de leurs dogmes empoisonnés infectèrent dans le cours des siècles toutes les parties du monde. Ce fut dès lors le mal le plus contagieux; ce fut le plus pressant. Mais, providence de mon Dieu, vous avez vos ressources dans les plus grands maux, et vous savez dans le besoin en faire usage. Vous aviez préparé vos foudres, et vous les aviez mis dans les mains de Jean, pour terrasser du même coup et l'hérésie naissante, et tous les

rejetons qui en devaient sortir. Vous vouliez qu'il fût le héraut de votre Christ et le défenseur de ses plus glorieux attributs. Il l'a été, chrétiens, et il le sera jusqu'à la dernière consommation des temps.

Ici, mes frères, qu'attendez-vous de moi? Dois-je m'engager à vous faire le plan de cet Evangile qui depuis la naissance de l'Eglise lui sert de bouclier impénétrable à tous les efforts de ses ennemis et des ennemis de son Epoux? Ce fut aux instantes prières du troupeau fidèle et des évêques d'Asie, au retour du rigoureux exil où il avait été condamné, que le saint apôtre rempli de l'esprit de Dieu, et muni du jeûne, comme Moïse sur la montagne, prit, si j'ose user de cette figure, la trompette évangélique, et fit retentir par toute la terre ce grand oracle : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum* (*Joan.*, I). Dès le commencement était le Verbe; le Verbe était dans Dieu, et le Verbe était Dieu. Quel vol, et où se porte d'abord l'évangéliste par une sorte de témérité (c'est le terme de saint Jérôme) moins audacieuse qu'heureuse : *Non tam audaci quam felici temeritate.* Il passe les nues, et s'élève au-dessus des cieux. Il perce jusque dans le sein de Dieu: il y voit toutes les splendeurs du Verbe éternel et incréé. Les autres commencent leurs Evangiles, l'un par la génération temporelle de Jésus-Christ, l'autre par son baptême et sa prédication, un autre par le sacerdoce de Zacharie : Jean d'un premier mouvement va comme un aigle se présenter au Soleil de justice, le considérer en lui-même, et dans son éternelle génération. En trois courtes propositions, il prévient trois importantes questions et les résout. Vous demandez quand le Verbe était? Jean répond que le Verbe était dès le commencement : *In principio erat.* Il ne dit pas que le Verbe fut dès le commencement, *fuit;* mais qu'il était, *erat ;* pourquoi? parce que, suivant les interprètes, après saint Chrysostome et saint Augustin, cette expression *fuit*, il fut, marque ce qui a été, et qui n'est plus; au lieu que cet autre, *erat*, il était, donne à entendre que, comme il était, il est encore. Or puisque dès le commencement, quel que nous le puissions imaginer, le Verbe était déjà, il est donc sans commencement, et par conséquent de toute éternité.

Je vais plus loin : vous demandez où était le Verbe dès le commencement? Jean vous apprend qu'il était dans Dieu, c'est-à-dire, dans le Père, dont il est émané : *Et Verbum erat apud Deum.* D'où il s'ensuit, qu'il y a tout ensemble entre le Père et le Fils distinction et unité : distinction de personnes, tellement que la personne du Père n'est point la personne du Fils, ni la personne du Fils la personne du Père; mais en même temps unité d'essence, sans nulle division, ni actuelle, ni possible : si bien que le Père et le Fils, c'est le même Dieu, et que là où est le Père, le Fils y est, comme là où est le Fils, le Père s'y trouve.

De là Jean descend enfin à cette dernière vérité, comprise essentiellement dans celles qui précèdent, savoir que le Verbe était Dieu : *Et Deus erat Verbum;* qu'il l'était, qu'il l'est, et qu'il le sera toujours. Vrai Dieu de Dieu, Dieu tout-puissant, et maître absolu de tous les êtres créés, puisque tout a été fait par lui, et que de tout ce qui a été fait, rien ne l'a été sans lui : créatures spirituelles et corporelles, raisonnables et irraisonnables, anges et hommes, trônes, dominations, principautés dans le ciel, grands et petits sur la terre. Il était donc avant tout ce qui a été fait, et par une suite évidente, il n'a point été fait lui-même : *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est* (*Joan.*, I).

Dieu souverainement saint, et de qui toute sainteté procède, comment? par la vie de la grâce qu'il contient en soi, et qu'il nous communique pour nous instruire, nous éclairer, nous toucher, nous exciter, nous diriger dans nos voies, nous relever dans nos chutes, nous former à toutes les vertus, et nous y perfectionner. De sorte que nous lui sommes redevables de toute bonne pensée qui nous occupe, de tout bon sentiment que nous concevons, de toute bonne œuvre que nous pratiquons : *In ipso vita erat, et vita erat lux hominum* (*Ibid.*).

Ce n'est pas tout, Dieu de miséricorde, et c'est ainsi que le même évangéliste qui nous a représenté les grandeurs incompréhensibles du Verbe de Dieu, n'oublie pas ses humiliations profondes et ses anéantissements. Il ne nous suffisait pas de le connaître comme vrai Dieu, il nous importait de le connaître comme vrai homme : il fallait que nous fussions informés de l'état où son amour l'a réduit pour nous, du salut qu'il nous a apporté, de l'injustice de ceux qui ne l'ont pas reçu, et de leur ingratitude; du bonheur au contraire des fidèles qui se sont soumis à sa loi; de tout ce qu'il a opéré parmi les hommes, et comme Sauveur des hommes : tout cela autant de points dont saint Jean en quelques traits nous donne une connaissance également juste et précise.

Car sans un long circuit de paroles, mais dans les expressions les plus énergiques, ce Verbe qu'il a tant exalté, il nous enseigne qu'il s'est fait chair, non point seulement en figure, mais réellement : vrai homme comme nous; faible, selon la chair, comme nous; sujet aux mêmes infirmités que nous : *Et Verbum caro factum est.* Il nous enseigne que dans cette chair dont le Verbe s'est revêtu, il s'est montré à nous; qu'il a demeuré et conversé avec nous : *Et habitavit in nobis.* Il nous enseigne quel a été l'aveuglement de son peuple, au milieu duquel le Verbe incarné a vécu, et qui s'est soulevé contre lui, qui l'a renoncé : *In propria venit et sui eum non receperunt.* Mais surtout de quelle qualité nous témoigne-t-il qu'ont été illustrés ceux qui ont cru en ce Messie, et qui sont devenus enfants de Dieu! Naissance toute surnaturelle et toute pure, qu'ils ne tiennent ni du sang, ni de la convoitise humaine, mais de Dieu seul : *Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, sed ex Deo nati*

sunt. Que dirai-je encore, et que ne nous fait-il point comprendre de la gloire de ce Médiateur? Nous l'avons vue cette gloire, dit-il, mais quelle gloire? toute la gloire qui convient au Fils unique du Père. Nous l'avons vue en ce monde même, quand à nos yeux il faisait tant de miracles. Quand il commandait à toute la nature, qu'il calmait les flots de la mer, et qu'il conjurait les tempêtes, quand il parcourait les villes et les bourgades, prêchant le royaume de Dieu, chassant les démons, guérissant les malades, ressuscitant les morts; quand, plein de grâce, il traînait après lui des troupes sans nombre, que de quelques pains il nourrissait des milliers d'hommes, qu'il gagnait les âmes les plus endurcies, et qu'il convertissait les pécheurs; quand il étonnait jusqu'aux docteurs de la synagogue les plus renommés et qu'il confondait ses plus déclarés ennemis par la sagesse de ses réponses, qu'il lisait dans leurs cœurs, qu'il révélait leurs pensées et qu'il dissipait leurs projets; car voilà ce qu'exprime notre évangéliste, et ce qu'il renferme en peu de mots : *Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis* (*Joan.*, I, 14).

Que serait-ce maintenant, chrétiens, si d'évangéliste Jean se produisait devant vous comme prophète? Mais, sans une révélation particulière, qui l'entendrait, et qui pourrait creuser les abîmes ténébreux de cette fameuse Apocalypse dont nous révérons l'autorité incontestable sous les voiles de son obscurité. Tout y est mystère; mais dans ces mystères, quelque cachés qu'ils soient, on ne peut méconnaître le Christ qu'il eut toujours en vue, et à qui il adressa toujours son encens. Et qu'est-ce que cet agneau mis à mort, que ce lion de la tribu de Juda, que ce rejeton de David, que ce vainqueur? Quels titres! quels honneurs! l'Agneau sur le trône; autour de lui les sept esprits de Dieu d'une part, vingt-quatre vieillards qui se prosternent pour l'adorer, qui font retentir au loin leurs cantiques, qui lui offrent les prières des saints, qui lui rendent de solennelles actions de grâces, parce que de toute tribu, s'écrient-ils, de toute langue, de tout peuple vous nous avez rachetés par votre sang, et que vous nous avez faits le royaume et les prêtres de notre Dieu. D'autre part, et en même temps, des millions d'anges qui répètent sans cesse : Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, la bénédiction. Ajoutez l'univers entier, tous les êtres créés qui sont au ciel, sur la terre et sous la terre, sur la mer et dans la mer, et qui tous chantent d'un parfait accord : A l'Agneau, gloire, hommage, respect, empire, domination dans les siècles des siècles. *Sedenti in throno et Agno benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum* (*Apoc.*, II).

Le prophète de la loi nouvelle ne s'en tient pas là. D'événements en événements, et de figures en figures, il nous conduit aux persécutions de l'Eglise de Jésus-Christ; à la constance des martyrs, qui devaient mourir pour la cause de Jésus-Christ; à leur résurrection et à leur couronnement, après avoir dignement soutenu les intérêts de Jésus-Christ; à la ruine de Babylone, c'est-à-dire, de l'idolâtrie et de l'hérésie, armées contre Jésus-Christ. Il pénètre jusqu'à ces derniers temps, où le triomphe de Jésus-Christ sera complet; à ces temps où, toutes choses étant consommées, tous les ministres de l'enfer, tyrans, persécuteurs, étant détruits, le monde étant réduit en cendres par le feu, Jésus-Christ juge des vivants et des morts, appellera tous les hommes à son tribunal, prononcera contre les pécheurs une sentence de condamnation, bénira les justes, et les admettra dans le séjour de la béatitude pour y régner éternellement, et y jouir de la suprême félicité. Tellement que saint Jean qui nous a annoncé comme évangéliste le premier avénement du Fils de Dieu, nous annonce le second et la fin des siècles comme prophète (*Apoc.*, XXII).

Il n'est point question, mes chers auditeurs, d'éclaircir toutes les figures où ces grandes vérités sont enveloppées. Attachons-nous aux vérités mêmes. Ce n'est pas seulement dans son Evangile ni dans ses révélations qu'il nous les a annoncées; ses Epîtres en sont remplies, et tout y a rapport au même terme, qui est Jésus-Christ. C'est là, c'est dans ces Epîtres si affectueuses et si édifiantes que, faisant l'office, non plus d'évangéliste ni de prophète, mais de directeur des âmes, Jean nous apprend quelles conséquences dans la pratique nous devons tirer de la pensée du Dieu Sauveur. Conséquences qui sont pour nous autant de leçons par où je conclus; écoutez-les, et remportez-les : d'avoir en Jésus-Christ, Fils de Dieu, une foi vive et ferme; la renouvelant chaque jour, la fortifiant dans nos cœurs, et posant pour principe indubitable que de ne pas connaître le Fils, c'est renoncer le Père : *Omnis qui negat Filium, nec Patrem habet.* De ne perdre jamais la confiance en Jésus-Christ, et dans la vertu de ses mérites; d'espérer tout par lui, de demander tout par lui, et à quelques désordres que nous ayons été sujets, de nous souvenir que nous avons auprès de Dieu un puissant avocat pour obtenir une pleine et prompte rémission : *Sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum.* De suivre exactement la loi de Jésus-Christ; de la garder de point en point, et de n'en pas violer un seul article, puisqu'à le bien prendre il n'y a point sans cela de vrai christianisme, et que de se dire chrétien sans en faire les œuvres, c'est une contradiction insoutenable : *Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est.* De nous conformer à Jésus-Christ, et de l'imiter comme notre modèle; de marcher sur ses traces, d'étudier ses sentiments, ses maximes, ses exemples, et d'en faire la règle de nos délibérations, de nos conseils, de nos jugements, de toute notre conduite : *Qui dicit se in ipso manere*,

debet sicut ille ambulavit, et ipse ambulare (I *Joan.*, II).

Salutaires enseignements! Mais quel fruit en retirons-nous? Saint Jean reprochait à son siècle qu'il y avait bien des ennemis de Jésus-Christ, et il les traitait expressément d'Antechrists : *Et nunc Antichristi multi facti sunt* (*Ibid.*). Ah! mes frères, ce nom odieux vous fait horreur; mais sans insister sur le nom, à examiner la chose dans le fond, le même reproche ne convient-il pas peut-être plus que jamais au siècle présent? L'hérésie était-elle alors plus dominante, et causait-elle plus de ravages dans l'Eglise de Jésus-Christ? Il n'y a point parmi nous d'idolâtres qui adorent comme autrefois de fausses divinités; mais combien y a-t-il de libertins et d'impies qui vivent sans religion, ou qui n'ont une religion que pour l'outrager par le déréglement de leurs mœurs, et pour la profaner? Et qu'est-ce que la vie la plus ordinaire du monde, surtout d'un certain monde, qu'une opposition ouverte et habituelle à Jésus-Christ? On transgresse ses commandements, on agit contre ses défenses, on abandonne sa morale, on méprise sa parole, on déshonore son sacrifice, on abuse de sa table, on l'insulte dans ses tabernacles et sur ses autels. Le mal, bien loin de se guérir avec le temps, se perpétue, s'étend, et devient tous les jours plus commun : *Et nunc Antichristi multi facti sunt.* Quand cessera-t-il, et par où? Point de remède plus efficace, avec l'assistance de l'Esprit-Saint, qu'une fréquente méditation des perfections du Rédempteur que Dieu nous a donné, et de ses miséricordes. Plus nous y penserons, plus nous nous sentirons touchés envers lui de reconnaissance et d'amour; et pour y bien penser, point de lecture plus utile que les divines instructions du disciple le plus sensiblement aimé de Jésus-Christ, de l'apôtre le plus constamment fidèle à Jésus-Christ, et de l'évangéliste qui nous a tracé les plus hautes idées de Jésus-Christ. Conduits par un si grand maître, nous connaîtrons la voie du salut que Jésus-Christ nous a mérité, nous y avancerons, et nous parviendrons à cette félicité éternelle, que je vous souhaite, etc.

SERMON

SUR L'ANNONCIATION DE LA VIERGE.

Ne timeas, Maria; ecce concipies in utero et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum.

Ne craignez point, Marie : vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus (*Luc.*, I, 30).

Sire (1),

C'est à cette parole que doivent se rapporter toutes les grâces dont le ciel a comblé Marie, tous les honneurs que l'Eglise lui a rendus, toute la confiance que les fidèles ont en elle. Si Dieu l'a élevée par une prédestination spéciale au plus haut degré de sainteté, dont une créature est capable; si dès le moment de sa conception il l'a préservée de la tache originelle du péché; si pour lui former un corps il a choisi le sang des patriarches et des rois; s'il l'a couronnée dans le ciel après les travaux d'une sainte vie, et s'il l'a placée dans ce séjour bienheureux au-dessus des plus purs et des plus nobles esprits : que dirai-je encore? si l'Eglise a consacré la mémoire de tant de faveurs par autant de fêtes solennelles; si tant de conciles, tant de célèbres docteurs et de saints Pères ont maintenu la gloire de son nom contre les entreprises et les attentats de l'hérésie; enfin si les justes et les pécheurs implorent sa protection pour assurer leur salut : tout cela, chrétiens auditeurs, a son principe dans l'honneur qu'elle reçoit aujourd'hui d'être déclarée mère du Fils de Dieu. *Ecce concipies et paries filium.*

Un ange envoyé de la part de Dieu, un Dieu fait homme, une vierge devenue mère de Dieu : que de prodiges! quelle dignité! quelle élévation! quels sentiments dans le cœur d'une simple fille, à la vue d'un événement si singulier et si merveilleux! Trois paroles vont nous découvrir là-dessus toute la disposition de son âme.

Surprise d'abord et saisie d'une crainte respectueuse, elle a de la peine à comprendre ce qu'on lui dit : Comment cela se fera-t-il, répond-elle? *Quomodo fiet istud?* Persuadée ensuite par la réplique de l'ange Gabriel qui lui annonce une si glorieuse destinée, elle reconnaît dans cet éclat et cette splendeur sa bassesse et son indignité. Voici, dit-elle, la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini.* Enfin, soumise à la volonté de Dieu, elle s'engage à l'accomplir avec une entière fidélité : qu'il me soit fait selon votre parole : *Fiat mihi secundum verbum tuum* (*Luc.*, I).

Un honneur donc à quoi rien n'est comparable sur la terre, Marie le reçoit avec crainte, avec humilité, avec fidélité. Or que voyons-nous dans ces trois dispositions? une juste censure de notre conduite à l'égard des dignités et des honneurs. Car vous ne le savez que trop, mes frères : à l'égard de ces honneurs et de ces dignités nous sommes en trois grands périls; le premier, de les recevoir avec une confiance présomptueuse; le second, de les posséder avec un orgueil fastueux; et le troisième, de n'en remplir les devoirs qu'avec une extrême négligence. Mais apprenons de l'exemple de Marie avec quelle crainte nous les devons regarder, c'est la première partie : avec quelle humilité nous les devons posséder, c'est la seconde; avec quelle fidélité nous devons satisfaire à toutes les obligations qu'il a plu à Dieu d'y attacher, c'est la troisième. Voilà en trois mots le partage de ce discours et le sujet de votre attention, après que nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la Vierge même que nous honorons. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un des plus grands éloges dont on puisse honorer la Vierge, Mère du Sauveur, c'est de dire que Dieu l'a choisie, pour l'opposer à la

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

première femme, mère de tout le genre humain. Eloge autorisé par l'Eglise, et confirmé par le commun sentiment des Pères. Ils ont eux-mêmes distingué dans ces deux femmes, Eve et Marie, tous les traits de ressemblance et d'opposition : et pour m'en tenir à mon sujet, toutes deux furent exposées à la même épreuve. On leur proposa deux idées de grandeur capables, s'il en fut jamais, de les flatter : à l'une d'être semblable à Dieu : *Eritis sicut dii* (*Genes.*, III); à l'autre, d'être mère du Fils de Dieu : *Paries Filium, et Filius Altissimi vocabitur* (*Luc.*, I). Voilà la ressemblance; mais voici l'opposition : Eve avec toutes les raisons qui devaient lui rendre, je ne dis pas seulement douteux, mais formidable, l'honneur qu'on lui promettait, y porte aveuglément ses désirs; et Marie, malgré toutes les raisons qui pouvaient justifier dans sa personne l'honneur qui lui était offert, et l'engager à le désirer, suspend avec une crainte respectueuse, avec une sainte émotion, tout l'empressement de son cœur : elle attend, elle s'informe, elle examine : *Et cogitabat qualis esset ista salutatio* (*Ibid.*).

Trois choses devaient arrêter la témérité de la première femme : la proposition qu'on lui faisait; il s'agissait de violer le commandement de Dieu en mangeant d'un fruit défendu : la vue du tentateur qui lui parlait; sous la figure d'un serpent, c'était un démon : le sentiment de sa dépendance; sortie si récemment des mains de Dieu, pouvait-elle ignorer son origine, et se persuader qu'elle pût jamais égaler son Créateur? Impuissantes réflexions! Elle était déjà, comme le premier homme, maîtresse du monde; et cette domination ne lui suffisait pas. Mais être égale à Dieu, c'est ce qu'elle n'est pas encore, c'est ce qu'on lui propose d'être, et voilà désormais le seul objet de ses vœux. Vierge sainte, il nous fallait votre exemple, pour détruire l'exemple pernicieux de cette folle confiance et de cette aveugle présomption.

Car ces trois mêmes considérations, au contraire, étaient toutes pour Marie, et devaient l'enhardir à recevoir, sans hésiter, l'honneur qu'on lui présentait. Il s'agissait de donner un Sauveur au monde, un réparateur de la gloire de Dieu. Elle n'ignorait pas que tous les siècles soupiraient après la venue de ce Messie; la proposition n'avait donc rien d'incompatible avec le commandement du Seigneur. De plus, c'était un ange qui lui parlait. Elle savait que Dieu souvent se communiquait ainsi à ses élus, et que ses anges étaient ses ministres et les interprètes de ses volontés. Enfin, à se considérer elle-même, à comparer son état avec ce qu'elle avait appris par la lecture des prophètes, ou par la révélation du ciel, que le Messie naîtrait d'une vierge, elle pouvait au moins reconnaître dans elle une des dispositions convenables à ce haut rang qu'on lui annonçait. Sujets de confiance, il est vrai; mais d'ailleurs l'idée d'un honneur si fort au-dessus de la nature, cette seule idée de grandeur, rendait à Marie la visite de l'ange et sa proposition, suspecte en quelque manière. Ses yeux éblouis de l'éclat d'une gloire si imprévue, n'y démêlaient pas assez l'intérêt de la gloire de Dieu; ou la gloire de Dieu jointe à la sienne, lui paraissait un poids difficile à soutenir. Elle fut troublée : *Turbata est* (*Luc.*, I).

On lui proposait d'être mère d'un Fils qui régnerait éternellement dans la maison de Jacob : *Regnabit in domo Jacob in æternum*; d'un Fils qui serait Dieu : *Filius Altissimi vocabitur*: par conséquent d'être Mère du Tout-Puissant, Mère d'un Dieu : terrible proposition pour une âme aussi modeste que Marie. On lui représentait ses grandes qualités et son mérite, à quoi jamais elle n'avait pensé. On lui disait qu'elle était remplie de grâce, *Gratia plena;* que le Seigneur était avec elle, *Dominus tecum;* qu'elle avait trouvé grâce devant Dieu, *invenisti gratiam apud Deum* (*Ibid.*) : langage qui lui imprimait d'autant plus de défiance, qu'il lui était plus nouveau et plus avantageux. Ajoutez qu'un ange qui se présentait à elle sous une forme humaine, tout ange qu'il était, pouvait causer quelque surprise à une vierge solitaire et retirée : *Turbata est*.

Arrêtons-nous là, chrétiens : de ces deux mères, l'une à qui nous devons la naissance, et l'autre à qui nous devons, après Dieu, le salut, à laquelle devons-nous ressembler? la chose est hors de doute. Mais à laquelle en effet ressemblons-nous? c'est sur quoi nous n'avons que trop de reproches à nous faire, et ce qui d'abord me fournit une morale bien naturelle. Est-il un sentiment plus commun et plus enraciné dans le cœur de l'homme, que le désir de s'agrandir? Dès que l'éclat d'un ministère, d'un emploi, brille à nos yeux; dès que notre esprit est frappé d'une idée de fortune; au premier rayon d'espérance; à la première proposition qu'on nous fait, au lieu de se défier prudemment, et de l'emploi, et de nous-mêmes, et de ceux qui nous y veulent placer : dès là, sans balancer, nous trouvons, et dans l'emploi un vrai bien, et dans ceux qui nous le proposent une vraie affection, et dans nous-mêmes un vrai mérite. On ne doute de rien, on ne craint rien.

Vous n'êtes plus, siècles heureux du christianisme, où les fidèles se distinguaient par la fuite des grandeurs; où l'on ne se croyait pas sûrement chrétien sur le tribunal et sur le trône; où le peuple allait chercher dans les déserts ses conducteurs et ses pasteurs; où l'on ne regardait les grands, qu'avec un œil de respect, et non pas avec un œil d'envie; où l'on n'approchait des césars que pour y confesser sa foi, que pour y porter des conseils de salut, et non pas pour y chercher des bénéfices ni la mitre. Vous n'êtes plus, siècles évangéliques, où chacun, par un esprit de charité, se dépouillant de ce qu'il avait de superflu, retranchant de sa dignité ce qui en fait l'embarras et le péril, on réduisait toutes les conditions à une espèce d'égalité, qui ne laissait aux grands pour principal avantage qu'une plus grande facilité de secourir les petits. Vous n'êtes plus,

siècles religieux, où l'on aimait mieux se sauver en imitant les abaissements du Sauveur, que de hasarder son âme en se chargeant des honneurs qu'il avait réprouvés par son exemple. Encore une fois, siècles fortunés, vous n'êtes plus : vous n'avez pas même duré longtemps, et les chrétiens n'ont pas plutôt cessé d'être exposés aux persécutions des idolâtres, qu'eux-mêmes, à l'envi l'un de l'autre, ils sont devenus idolâtres de la grandeur. Ils n'ont plus rien estimé d'incompatible entre l'autorité et l'esprit de soumission, entre le faste et la modération chrétienne, entre le monde et la croix. Ils n'ont plus reconnu, ni de poison dans la faveur, ni de précipices dans l'élévation, ni d'épines dans les richesses. Tout leur a paru bon et assuré pour cette vie et pour l'autre, dès qu'ils ont entrevu quelque attrait pour leur ambition déréglée.

Quel est le particulier qui hésite à prendre un office qui le peut tirer de la poussière? Quel est l'homme de cour qui s'alarme du progrès de son crédit, et qui, plein de bienfaits et de grâces, craigne de fatiguer la libéralité du souverain? Quel est l'homme d'affaires à qui l'excès du gain donne la moindre inquiétude, et qui dans son opulence n'affecte d'étaler à la vue du public un luxe qui tôt ou tard attire la honte et la pauvreté? Quel est le ministre de Dieu, que l'étendue de ses devoirs étonne, et que la charge des âmes intimide, pourvu qu'elle soit adoucie par l'affluence des revenus et par la noblesse des droits? Quel est le magistrat, qui, enflé de son pouvoir, se fasse quelque peine de l'obligation où il est de rendre à tous une égale justice, et de réparer le tort qu'il aurait fait, ou par ignorance, ou par paresse, ou par passion? Pourvu qu'on domine, qu'on ait une supériorité qui distingue, qu'on reçoive des respects et des hommages, on est content; ou plutôt on ne l'est jamais, parce que jamais on ne se croit élevé selon ses espérances, selon sa naissance, selon ses talents, selon ses services, selon les promesses sur lesquelles on comptait.

Cependant, autre corruption de notre raison, ceux qui servent à notre agrandissement, qui nous en ouvrent les voies, qui nous dirigent et nous aident de leurs avis, qui nous encouragent, et qui nous poussent : ceux-là par-dessus tous passent dans notre esprit pour de véritables amis. Ce sont, dit-on, des hommes essentiels, des hommes clairvoyants, sages, habiles, efficaces. Si quelqu'un vraiment éclairé, vraiment sincère, démêlant ce qu'il y a de chimérique dans vos projets, connaissant mieux que vous ce qui est à votre portée, prévoyant les écueils où vous allez échouer, s'émancipe à vous donner des conseils opposés à vos vues : si quelqu'un vous dit ce que Jéthro disait à son gendre Moïse : *Non bonam rem facis;* Vous n'agissez pas sagement. *Stulto labore consumeris;* vous vous engagez mal à propos; *Ultra vires tuas est negotium* (*Exod.*, XVIII) ; l'affaire est au-dessus de vos forces, vous n'en viendrez jamais à bout : dès là, loin d'imiter la docilité de Moïse, et d'écouter avec reconnaissance ce que l'on vous dit avec affection ; ne le traitez-vous pas d'ami faible, d'ami indifférent qui n'est bon à rien, d'homme intéressé qui peut-être veut vous prévenir, d'homme envieux à qui votre élévation ferait de la peine, d'esprit timide qui craint tout? Voilà ce que vous en jugez, bien loin de justifier son sentiment par la connaissance de vous-même, et d'attribuer à votre peu de mérite le soin qu'on a de vous détourner de vos desseins.

Car pour les plus grandes entreprises, dernière réflexion, pour les places qui demandent plus de dispositions et plus de génie, nous nous trouvons toujours assez de mérite : et qui jamais en a cru manquer? Si l'on se sent obligé de reconnaître en soi quelques défauts, ne cherche-t-on pas dans ses bonnes qualités de quoi compenser les mauvaises? Ne se console-t-on pas aisément du défaut de capacité, sur la pénétration de l'esprit ; du défaut de pénétration, sur l'application au travail; du défaut d'application, sur les secours qu'on pourra se procurer; du défaut de secours, sur l'intercession des patrons ; du défaut de patrons, sur ses besoins et sa pressante nécessité qu'on s'imagine devoir tenir lieu de mérite? Ne ramène-t-on pas au dedans et au dehors les plus petits avantages qu'on se figure avoir, comme des pièces justificatives de ce que l'on vaut ; et n'en appelle-t-on pas du mépris et du mauvais goût des gens ; ou du moins ne se fait-on pas en quelque façon justice à soi-même, de l'injustice du genre humain? Jusque-là que les plus dépourvus de mérite et des qualités requises pour les grands emplois, en sont ordinairement les plus avides; au lieu que les plus capables sont les plus réservés à les rechercher. Les plus savants sont les premiers à reconnaître leur ignorance; les plus propres au commandement sont les plus souples à obéir ; les plus prudents sont ceux qui se défient plus de leurs lumières ; les plus puissants, ceux qui comptent moins sur leur pouvoir ; les plus vertueux, ceux qui aperçoivent moins leur vertu, qui fuient plus l'éclat qui, sur le point de monter à quelque degré, disent comme Marie : comment cela se fera-t-il? *Quomodo fiet istud?*

Expression des sentiments modestes de son cœur, mais en même temps expression des sentiments présomptueux du nôtre. Avons-nous envisagé quelque chose qui excite notre envie? La première pensée qui nous saisit, est celle-ci : *Quomodo fiet istud?* Comment y parviendrons-nous? Quel artifice emploierons-nous? Quel appui chercherons-nous? *Quomodo?* Car à quelque prix que ce puisse être, il en faut venir à bout. C'est là le point dangereux et capital ; c'est là qu'il fallait appliquer d'abord la sagesse, pour voir s'il vous convenait d'aspirer si haut au-dessus de votre état? C'est sur quoi le christianisme et l'exemple de Marie éclairent la droite raison. Ils nous apprennent que les honneurs en premier lieu doivent

être regardés avec défiance, et en second lieu possédés avec humilité. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

De tous les hommes quels sont ceux qui par religion, par raison, par nécessité, doivent être les plus humbles? Ce sont les grands. Est-ce un paradoxe? non, chrétiens, c'est une vérité. Pour la comprendre, comprenez que les plus grands doivent plus à Dieu, et plus au reste des hommes; qu'ils ont plus besoin du secours de Dieu, et plus besoin du ministère des hommes. Et cela n'est-ce pas dire qu'ils sont plus dépendants, plus redevables, et par conséquent qu'ils ont une obligation plus étroite de s'humilier?

Je dis plus redevables et plus dépendants, surtout à l'égard de Dieu, de qui ils tiennent toute leur grandeur, et qui en exige toute la gloire comme un bien qui lui est acquis. C'est ce qu'il leur déclare si expressément et si hautement par son prophète : *Ego Dominus, hoc est nomen meum; gloriam meam alteri non dabo* (*Isai.*, XLII). Je suis le Seigneur, c'est là mon nom; je ne donnerai ma gloire à nul autre. L'entendez-vous, grands, potentats du siècle, vous tous qui brillez dans le monde? Je vous vois dans la pompe et dans l'éclat. L'honneur, la louange vous suivent; tout plie, tout s'abaisse devant vous. Voilà bien de la gloire; mais sachez que tous ces rayons de gloire et de splendeur qui vous environnent, ont leur source et leur centre dans la gloire de Dieu. Il vous la prête, pour ainsi parler, cette gloire; mais il ne vous l'abandonne pas, et il prétend que vous en paierez le tribut : par où? par une humilité sincère, et par l'aveu de votre bassesse et de votre néant.

L'ange n'eut pas plus tôt dissipé les doutes de Marie et rempli son esprit d'une vue claire de la volonté de Dieu, qu'elle répondit humblement : Voici la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini* (*Luc.* I). Trois qualités dans l'humilité de cette Vierge : humilité prompte, profonde, salutaire; prompte dans le sentiment, profonde dans la mesure, salutaire dans les effets. Développons ces trois pensées.

L'humilité semble naître avec nous; elle nous prend dès le berceau : quoi de plus humble qu'un enfant? Elle devrait nous accompagner jusqu'au tombeau, et être inséparable de nous : mais nous la perdons bientôt; et dans la suite, c'est peut-être de toutes les vertus la plus lente. Elle vient presque toujours trop tard et hors de saison. On vous loue, on vous exalte; vos desseins réussissent, votre fortune est en bon chemin : le cœur s'ouvre incontinent à la joie, et de la joie on passe à la complaisance. Humilité! c'est là votre moment. Si vous n'êtes prompte à vous emparer de ce cœur, il est perdu. La complaisance introduira dans peu l'orgueil, l'orgueil produira l'insolence, et l'insolence ruinera tout.

Quand donc l'humilité doit-elle agir? dès la première impression que le succès fait sur le cœur en le flattant et l'enflant; dès que le monde vous honore, qu'il vous félicite, qu'il vous dit comme Gabriel à Marie, que vous êtes béni du ciel, que vous avez un mérite singulier, que rien n'est égal à vous; surtout dès qu'on vous annonce que le choix du prince tombe sur vous, qu'il vous a favorisé d'un tel avantage, de tel titre, de telle prééminence; qu'il vous a distingué entre mille, et que vous l'avez emporté sur tous vos concurrents. Voilà, dis-je, l'instant où il faut vous armer d'humilité; rentrer en vous-même et dire intérieurement avec Marie : Je ne suis que l'esclave du Seigneur. Tout me vient de lui; tout ce que j'ai, ce sont ses bienfaits, et quand il me dépouillera, il ne m'ôtera rien du mien. De quoi donc pourrais-je m'enorgueillir?

Marie n'a point d'autres sentiments; ou du moins, ce sont les premiers sentiments dont elle est touchée au fond de l'âme, et qu'elle produit au dehors. Prenez garde : combien d'autres vues et d'autres affections devaient l'occuper? Elle avait à remercier le Père céleste du choix qu'il faisait d'elle; elle avait à se réjouir de l'accomplissement des oracles et de l'avénement du Messie; elle avait à célébrer les miséricordes éternelles du Très-Haut, et les impénétrables conseils de sa providence. Sentiments les plus raisonnables et les mieux fondés : mais l'humilité les prévient tous, ou les renferme tous, comme un préservatif contre le poison le plus subtil qui surprenne le cœur de l'homme. Poison qui se glisse dans les moindres rencontres, et sur les moindres sujets. A la première lueur d'une prospérité naissante, nous nous laissons infatuer d'une vaine estime de nous-mêmes; nous nous y entretenons, nous en goûtons à longs traits la douceur. On prend des airs hautains, on parle avec empire, on daigne à peine regarder ceux-mêmes avec qui l'on avait plus d'habitude. Et l'humilité, quand viendra-t-elle? sera-ce quand Dieu lui-même vous aura humiliés; quand votre état aura changé; quand un revers vous aura fait descendre et disparaître? Car c'est ainsi que Dieu le permet; et vous savez si les exemples en sont rares, et de combien de révolutions tous les siècles ont été témoins. Humilité alors de peu de valeur. Etre humble dans l'humiliation, c'est une médiocre vertu; mais ne l'être pas, ce serait une extrême folie.

Mère de mon Dieu, si pour vous humilier, vous eussiez attendu ou la misère, ou le péché, jamais vous n'eussiez été humble; puisque le péché ne vous infecta jamais de la plus légère atteinte de son venin, et que les misères de la vie étant pour vous de l'ordre de Dieu, et vous servant de mérite auprès de lui, elles vous devaient être plus glorieuses qu'humiliantes. Ce fut au plus haut point de votre bonheur et de votre gloire, que vous eûtes recours à l'humilité, et c'est encore ce qui nous en fait admirer la profondeur. *Ecce ancilla Domini.*

On ne peut mieux mesurer l'humilité que par la grandeur même. Plus le degré d'élé-

vation est éminent, plus l'abaissement et le degré d'humilité devient profond. Aussi, à le bien prendre, il n'appartient proprement qu'aux grands de s'abaisser. Dans les conditions inférieures l'humilité consiste à se contenter de l'abaissement naturel où l'on est réduit et à l'accepter; mais dans une condition supérieure, la perfection de l'humilité doit consister dans l'abaissement volontaire et libre où l'on se réduit soi-même. Or suivant cette règle, jugeons de l'humilité de Marie, et tirons cette conséquence incontestable, qu'après les anéantissements du Verbe incarné, il n'y eut point de plus profond abaissement que ceux de la Vierge qui le conçut dans son sein, puisqu'après les grandeurs ineffables d'un Homme-Dieu, il n'y en eut point de pareilles à celles d'une mère de Dieu. Ces deux termes rapprochés l'un de l'autre, un Dieu et un homme, voilà le prodige des humiliations du Verbe de Dieu; et ces termes, une mère et une servante, une esclave, voilà le prodige de l'humilité de la mère de Dieu.

Vantez maintenant, grands du monde, vos qualités et vos droits. Je veux que vous fassiez remonter l'origine de votre noblesse jusqu'à l'antiquité la plus reculée; que vous ayez hérité de toute la gloire de vos ancêtres; que vous les ayez même surpassés, et que vous ayez porté votre fortune bien au-dessus de la leur, ou par votre mérite, ou par votre industrie, ou par un hasard imprévu, ou par une faveur ménagée avec habileté et avec sagesse, par tout ce qu'il vous plaira. Je veux que vous vous soyez signalés par les actions les plus mémorables, que vous ayez fait de grandes choses pour vous, pour votre maison, pour vos amis, pour le service de l'Etat, pour le soutien de l'Eglise de Dieu. Je veux que votre réputation se soit répandue de tous côtés; que vous ayez un crédit qui vous rende maîtres de toutes les grâces; que vous soyez revêtus de l'autorité suprême, et que tout cède à votre pouvoir. Sur cela je n'ai présentement à vous proposer que l'exemple de Marie; et conformément à l'exemple de cette divine mère, je n'ai point d'avis plus solide à vous donner que celui du sage: *Quanto magnus es, humilia te:* Humiliez-vous à proportion que vous êtes grand (*Eccli.*, III).

Et n'est-ce pas aussi la leçon que faisait le Sauveur des hommes à ses disciples? *Qui major est in vobis, fiat sicut minor* (*Luc.*, XXI): Que celui de vous qui est le plus grand, soit comme le plus petit. Qu'est-ce à dire, comme le plus petit? N'est-il donc pas permis à un grand de se maintenir, et de défendre ses priviléges? Ne peut-il pas garder certains dehors, certaines bienséances, et faire une figure qui convienne à son rang? Faut-il qu'il se dégrade, qu'il se confonde parmi la multitude? Ce n'est point de cette sorte que nous le devons entendre. Mais qu'il soit comme le plus petit, non point dans l'extérieur, ni dans l'apparence, mais par les vues de l'esprit et par les sentiments du cœur. De même que l'Apôtre disait des gens du monde en général, qu'ils devaient user du monde comme s'ils n'en usaient pas: *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur* (*I Cor.*, VII); je dis d'un grand en particulier, qu'il doit être grand comme ne l'étant pas; qu'il doit user de sa grandeur comme n'en usant pas; c'est-à-dire, que dans l'opinion qu'il a de lui-même, il doit s'égaler aux plus petits, et même se mettre au-dessous d'eux; que tout ce qu'on lui rend d'honneurs, il ne le doit compter pour rien, qu'il ne doit pour cela ni se préférer à personne, ni mépriser personne, ni traiter personne avec hauteur et arrogance. Humilité enfin la plus salutaire dans ses effets, comme elle le fut en dernier lieu pour Marie.

Car de toutes les vertus de cette Vierge, quelle fut celle qui combla devant Dieu son mérite; et à quoi devons-nous plus expressément attribuer la glorieuse distinction, que le Seigneur a faite d'elle? c'est sans contredit à son humilité. Elle était vierge, et de toutes les vierges la plus pure. Il est vrai, dit saint Bernard, sa virginité était dans elle une disposition nécessaire, et c'est par là qu'elle plut à Dieu, *Virginitate placuit:* mais après tout, poursuit ce saint docteur, ce n'était point assez, et rien ne détermina davantage le ciel en sa faveur que son humilité: tellement que ce fut par son humilité qu'elle conçut: *Ex humilitate concepit.* Marie le sut bien reconnaître, et elle s'en expliqua bien ouvertement dans cet admirable cantique qu'elle prononça en présence d'Elisabeth sa cousine. Mon âme, s'écria-t-elle, magnifie le Seigneur: pourquoi? parce qu'il a jeté les yeux sur la petitesse de sa servante, et qu'il a eu égard aux bas sentiments, qu'elle avait d'elle-même: *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ* (*Luc.*, I). Voilà ce qui m'a attiré ses regards; et ce qui l'a engagé à me prévenir de ses bénédictions les plus abondantes, c'est qu'il aime les humbles, et qu'autant qu'ils s'abaissent, autant il prend plaisir à les relever: *Et exaltavit humiles* (*Ibid.*).

Heureux effets de l'humilité dans un grand; je dis dans un grand plus qu'en tout autre, et la raison en est sensible: parce que plus il est grand, plus en s'humiliant il honore Dieu, et que plus il honore Dieu par son humilité, plus elle est méritoire auprès de Dieu, et plus par conséquent elle lui procure de grâces de la part de Dieu. A ne parler même que des grâces temporelles, que de ces grâces, hélas! dont à la cour on est communément beaucoup plus jaloux que des grâces du salut, j'ose avancer qu'il n'est point de vertu plus propre à fixer dans une maison la prospérité et la fortune, et à préserver la grandeur de ces chutes éclatantes et de ces décadences où l'orgueil la précipite. Achab était le plus indigne et le plus ingrat des princes. Dieu l'avait chargé des plus terribles malédictions, et se disposait à l'exterminer, lui et toute sa race. Cependant Achab s'humilie, et cet état d'humiliation où il paraît, arrête le bras du Seigneur et suspend ses coups. Quel changement! Dieu s'adresse à son prophète, et comme s'il voulait se glo-

rifier des abaissements d'Achab, il dit à Elie : Ne l'as-tu pas vu, ce roi d'Israël, ce fier Achab, prosterné devant moi? *Nonne vidisti humiliatum Achab coram me* (III *Reg.*, XXI)? Puis donc qu'il s'est humilié, je lui conserverai la couronne, et je ne lui ferai point ressentir tout ce que je méditais contre lui? *Quia igitur humiliatus est, non inducam malum in diebus ejus* (*Ibid.*).

A cette protection de Dieu, ajoutons l'affection des peuples et leur estime. On redoute une grandeur impérieuse et inaccessible par ses manières dures, brusques et rebutantes. Si l'on s'acquitte à son égard de certains devoirs, ce n'est qu'à regret qu'on les lui rend; ce n'est que par contrainte et par une nécessité indispensable. Dans le fond on la méprise; ou si l'on ne peut absolument la mépriser, du moins on la hait; et de là que quelque disgrâce lui arrive, bien loin d'y compatir, on y applaudit. Le christianisme devrait corriger l'aigreur de ces sentiments, mais ce sont des sentiments humains, et l'on ne sait que trop combien il est difficile de faire céder au christianisme l'humanité, et de réprimer l'une par l'autre. Il n'y a qu'une grandeur humble, qui charme les esprits, et qui s'attache tous les cœurs. Parce qu'elle est humble, elle est douce, honnête, affable; parce qu'elle est humble, elle est traitable, flexible, condescendante; parce qu'elle est humble, elle est sans faste, sans ostentation, sans présomption, écoutant tout le monde, se prêtant à tout le monde, selon que le sujet et l'occasion le demandent. Or qui ne voit pas combien en quelque condition que ce soit, ces qualités se font aimer : mais surtout, qui ne sent pas combien elles sont encore plus aimables dans les grands? un grand de ce caractère est également chéri de Dieu et des hommes : *Dilectus Deo et hominibus* (*Eccli.*, XLV). Non-seulement on ne lui envie point son élévation; non-seulement on n'en murmure point, ni on ne travaille point à l'abattre; mais on s'intéresse à tous ses avantages, et l'on y prend part; mais on voudrait le faire croître, et que tous les biens vinssent fondre sur lui; mais s'il est atteint de quelque infortune, chacun le plaint, et n'aspire qu'à son rétablissement, et à son retour. Il ne lui reste plus pour une entière conformité avec Marie, que de joindre comme elle à l'humilité, une exacte fidélité : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Une erreur des plus pernicieuses, c'est d'envisager les dignités comme de purs honneurs, et non comme des charges; c'est de se persuader qu'on n'est grand que pour soi, et non pour Dieu ni pour le prochain; c'est de ne se proposer que l'éclat dans les hauts rangs, et de se croire dispensé de leurs obligations, comme si, par une maxime toute contraire, il n'était pas certain que les dignités ne sont vraiment honorables, qu'autant qu'elles s'exercent fidèlement. Fidélité dont nous avons le plus beau modèle dans l'exemple de Marie, et que cette mère de Dieu exprime en trois mots dans la réponse qu'elle fait à l'ange : *Fiat mihi secundum verbum tuum* (*Luc.*, I). Qu'il me soit fait selon votre parole. Est-ce là un simple acquiescement à la volonté de Dieu? Non, dit saint Ambroise, mais c'est un désir sincère que cette volonté divine s'accomplisse. C'est même, ajoute saint Bernard, une prière à Dieu, pour lui demander qu'il daigne se servir de Marie selon qu'il lui plaira. Prenez garde : fidélité qui commence par l'exécution de ce que l'ange exige d'elle; donc fidélité effective et réelle : *Fiat*. Fidélité qui ne se décharge point sur autrui de ses obligations et de ses devoirs, mais qui se les applique à soi-même; donc fidélité propre et personnelle : *Fiat mihi*. Enfin, fidélité qui, sans réserve et sans exception, embrasse généralement tous les devoirs de mère et de mère du Sauveur; donc fidélité entière et universelle : *Secundum verbum tuum*. Trois qualités d'une fidélité parfaite qui me restent à vous expliquer.

Jamais parole fut-elle plus efficace que celle de Marie : *Fiat?* Dans l'instant qu'elle l'a prononcée, le grand mystère que l'ange est venu lui révéler, ce mystère incompréhensible et ineffable s'accomplit. L'Esprit-Saint l'opère dans elle, et elle est comme investie de la vertu du Très-Haut. La sainte humanité du médiateur est formée dans son sein, la divinité y est unie, et dans l'une et l'autre nature, c'est une même personne, un Homme-Dieu. Quels prodigieux effets! Quels miracles! Tout le ciel en est dans l'admiration, toute la terre en tressaille de joie, et tout l'enfer en frémit d'horreur.

Qu'il est aisé, chrétiens auditeurs, d'être fidèle en idées, en résolutions, en protestations! Y a-t-il homme aspirant à un emploi, entrant dans une charge, qui ne se propose d'en remplir toutes les fonctions et d'en subir toutes les peines; qui n'en donne toutes les assurances possibles, et, s'il faut des serments, qui n'ait la langue et le bras tout prêts pour en faire autant que l'on voudra! Ces gens croient en cela être de bonne foi, et c'est ce que je ne leur contesterai point. Quoi qu'il en soit, munis de ce témoignage qu'ils se rendent à eux-mêmes, ils entrent avec tout l'empressement et toute l'ardeur de leur âme dans les postes avantageux que la faveur, que de pressantes sollicitations, que le hasard et certaines conjonctures leur font obtenir, ministères importants, magistratures, prélatures, autres telles dignités civiles, politiques, militaires, profanes et sacrées. Les voilà donc placés et bien pourvus; mais il est maintenant question d'agir; il est question de mettre en œuvre cette fidélité prétendue sur laquelle on comptait avant que d'en venir à l'épreuve; et c'est là qu'au premier essai du fardeau, le poids les étonne, et que les forces leur manquent. C'est là que se refroidit dans leur cœur ce courage, ce feu que l'ambition et la convoitise y avaient allumé. Cent difficultés se présentent. A chaque pas, elles les arrêtent, et ils ne peuvent les surmonter, ou parce qu'ils en sont absolument incapables, ou parce

qu'il en coûterait trop à leur indolence naturelle, et qu'ils fuient la gêne.

Que faire alors? de prendre sur soi, et de se vaincre par un généreux effort, pour satisfaire aux engagements qu'ils ont contractés : c'est ce que leur dicteraient la raison et la religion, s'ils les écoutaient ; mais ils ne sont pas d'humeur à se captiver de la sorte, et ils ne s'accommodent pas d'une vie si laborieuse. De quitter une place qu'ils occupent en vain; c'est du moins ce qui conviendrait, plutôt que d'y demeurer dans l'inaction et dans une oisiveté criminelle ; mais cette place les décore, elle les relève, elle leur donne un nom, une autorité dont ils sont jaloux, et elle leur fournit même des profits qui ne leur sont pas indifférents. Sortir de là, ce serait se dégrader, se dépouiller, et c'est à quoi ils ne peuvent se résoudre. La conséquence est de retenir les profits, de retenir l'autorité, le nom, et d'abandonner les soins qui y sont attachés. On doit rendre la justice, et par une lenteur paresseuse, on laisse languir des parties et se consumer en frais inutiles. On doit établir la règle dans une maison, dans une compagnie, dans une société, et l'y maintenir ; mais faute d'attention, on y laisse introduire mille désordres, et régner une licence qui renverse tout. On doit payer chaque jour à Dieu le tribut de louanges qui lui est dû, selon que de pieux fondateurs l'ont ordonné ; mais peu soigneux de l'office, on se contente de jouir des priviléges et de percevoir les revenus du bénéfice. On a un troupeau à conduire, on en est le pasteur, et pour le gouverner, on doit le connaître, le veiller, le visiter, se tenir assidu auprès de lui, et pourvoir à tous ses besoins ; mais cette résidence est ennuyeuse, ces visites sont fatigantes ; elles engagent dans un détail d'affaires où l'on ne s'affectionne point ; on va chercher ailleurs le repos et les agréments de la vie : le pasteur est d'un côté et le troupeau de l'autre. Cependant que deviennent les brebis? Elles restent sans pâture ou exposées à la fureur des loups ravissants, elles périssent sans ressource et sans défense.

Ah! mes chers auditeurs, qui que vous soyez, je vous dirais volontiers ce que dit le maître de l'Evangile à ces ouvriers qu'il envoya travailler dans sa vigne : Pourquoi vous tenez-vous là tout le jour à ne rien faire? *Quid hic statis tota die otiosi?* Et il n'y aurait point à me répondre comme eux : C'est que personne ne nous a loués : *Quia nemo nos conduxit* (*Matth.*, XX) ; car Dieu vous a choisis et appelés, il vous a déclaré ses desseins sur vous, il vous a tracé votre ouvrage. Le public vous réclame et murmure de votre nonchalance; vous avez vous-mêmes donné votre parole, vous avez promis. Dès là donc que vous n'accomplissez rien, vous manquez à votre vocation, vous négligez l'œuvre de Dieu, vous arrêtez le bien public, vous vous démentez vous-mêmes, et par tous ces titres, en combien de façons devenez-vous coupables? Ce que je ne fais pas, dites-vous, d'autres que je substitue le font pour moi et y suppléent. Vaine excuse qui ne vous peut justifier : outre que la fidélité de Marie fut efficace et réelle, ce fut encore une fidélité propre et personnelle.

Non, Marie ne dit pas seulement à l'ange : *Fiat*, qu'il soit fait, mais qu'il me soit fait, *Fiat mihi*. Etre mère d'un Dieu, rien de plus grand ; mais être mère d'un Dieu sauveur, rien dans ses suites de plus pénible. En cette qualité, elle ne devait pas s'attendre à recevoir toujours de glorieuses ambassades ni des consolations du ciel ; elle ne devait pas se promettre, tant qu'elle resterait sur la terre, que les peuples, instruits de ses prérogatives, lui déféreraient tous les honneurs convenables à sa maternité. Il fallait qu'elle fût disposée à conserver en secret et dans le silence le sacré dépôt qui lui était confié ; il fallait qu'elle y fût incessamment appliquée elle-même, et qu'elle y apportât toute la précaution et toute la vigilance nécessaires ; car ce soin la regardait bien plus que Joseph ; et si ce chaste époux était destiné à l'accompagner, ce n'était pas pour lui épargner le travail, et pour l'en exempter.

Or où voyons-nous cette fidélité personnelle ? Où entendons-nous dire dans la même sincérité, et aussi résolument que Marie : C'est là mon devoir, et c'est à moi d'y vaquer, et de m'en acquitter : *Fiat mihi ?* Tous ne sont pas assez dépourvus de zèle pour ne se mettre nullement en peine des fonctions de leur ministère, et pour n'y point penser ; mais quelle est l'illusion qui les trompe, et où ils donnent d'autant plus aisément qu'elle leur est plus commode ? On convient que telle et telle chose sont des obligations essentielles, et l'on prétend qu'elles soient ponctuellement observées. Un magistrat veut que tout se fasse dans l'ordre et selon la rigueur des lois ; que chacun soit maintenu dans son droit ; que les crimes soient punis, et les scandales réprimés. Un homme à la tête des affaires, veut qu'elles soient régulièrement et promptement expédiées, sans fraude, sans violence, sans vexation. Un supérieur ecclésiastique veut que dans toute l'étendue de son ressort, les âmes qui lui sont commises, aient tous les secours spirituels, et qu'elles soient conduites avec sagesse, et par les voies droites. Un maître, sévère exacteur de la discipline domestique, veut que le libertinage soit banni de sa maison, et que la piété y entretienne les bonnes mœurs. Ainsi de mille autres exemples. Sans hésiter on dit là-dessus et sur tout le reste : *Fiat*. On fait les plus beaux raisonnements, et l'on débite les plus beaux principes ; mais ces beaux principes, ces beaux raisonnements, ne sont que de belles spéculations. D'en venir à la pratique, j'entends à une pratique propre, et d'ajouter, *Fiat mihi :* voilà à quoi je dois m'employer, moi en personne ; voilà de quoi je dois m'occuper ; où je dois prendre toute la part qui me concerne, et qui est de mon état : de penser ainsi, et de former sur cela le plan de sa vie, c'est une sujétion importune, et qui déplaît. On cherche à s'en délivrer,

et l'on se tient quitte auprès de Dieu en se déchargeant sur des subalternes de tout ce qu'il y a d'onéreux dans le pouvoir dont on est revêtu. Ce sont, dit-on, d'honnêtes gens sur qui l'on peut se reposer. On compte sur eux comme sur soi-même. Mais ces honnêtes gens après tout, ce sont seulement des aides dont on peut se servir, et avec qui l'on peut partager l'ouvrage, sans qu'il soit permis de le leur abandonner tout entier. D'ailleurs ce sont des étrangers, des mercenaires, à qui communément il importe peu comment vont les choses, et quel est le succès de leur commission, pourvu qu'ils y trouvent leur intérêt. Toutefois on vit sans inquiétude, et l'on goûte tranquillement toutes les douceurs de sa condition; semblable à ces pharisiens, qui liaient de pesants fardeaux, et en chargeaient les épaules des autres; mais qui n'y voulaient pas toucher eux-mêmes du doigt : *Alligant onera gravia, et imponunt in humeros hominum; digito autem suo nolunt ea movere* (*Matth.*, XXIII).

Ce n'est pas, pour ne rien exagérer, qu'il n'y ait encore un petit nombre d'hommes fidèles, et fidèles personnellement; mais jusqu'à certains points, sans aller au delà. Restrictions inconnues à Marie. Sa fidélité fut sans bornes. Ce fut, dis-je, en dernier lieu, une fidélité complète et universelle. Ecoutons-la toujours parler : sa réponse est générale, et comprend tout. Qu'il me soit fait selon votre parole, c'est-à-dire, selon la parole du Seigneur, dont vous êtes l'interprète, selon ses ordres et toutes ses volontés; nulle autre mesure pour moi : *Secundum verbum tuum.* Ce ne sont point là de ces réserves d'une fidélité imparfaite; ce ne sont point de ces distinctions entre les grands et les petits devoirs; entre les devoirs qui éclatent et les devoirs obscurs et cachés; entre les devoirs aisés, et même qui plaisent, et les devoirs difficiles qui fatiguent et qui mortifient. Distinctions qui séparent les uns des autres, pour accomplir les uns, et pour laisser les autres en arrière. Marie ne connut point ces ménagements. Si dans la suite des temps on lui donne à entendre qu'elle aura l'âme percée d'un glaive de douleur : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius* (*Luc.*, II), que l'enfant qu'elle a porté dans son sein, sera un signe de contradiction, et que les peuples se tourneront contre lui : *In signum cui contradicetur;* que, tout Sauveur qu'il est, il sera la ruine de plusieurs, même en Israël : *Positus est in ruinam multorum in Israel* (*Ibid.*) : à ces tristes oracles, elle est également prête à répondre, qu'il en soit tout ce que le Seigneur voudra; qu'il m'élève ou qu'il m'abaisse; qu'il me console, ou qu'il m'afflige; en quelque situation que je sois, selon le conseil de sa divine sagesse, et quelque devoir qu'il m'impose, j'y consens, et je suis disposée à tout exécuter : *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

Fidélité absolue et sans exception, que Dieu suivant la remarque de saint Chrysostome, se plaisait à éprouver par de fréquentes vicissitudes, et par une admirable variété d'événements, les uns agréables, les autres fâcheux et affligeants. Après les mépris qu'elle a reçus à Bethléem, rebutée de tout le monde et obligée de se retirer dans une étable, elle en est aussitôt dédommagée par la naissance de son Fils, par la visite des pasteurs, par l'adoration des Mages. A cette joie succède un étrange sujet d'effroi : Hérode en fureur; un ordre de la part du ciel de fuir en Egypte, pour éviter le massacre des enfants. Si la fidélité de Marie n'eût pas été à toute épreuve, que n'aurait-elle point dit? Etait-ce là ce que l'ange lui avait promis, que l'enfant qui naîtrait d'elle, sauverait son peuple, lorsqu'il semblait ne pouvoir se sauver lui-même? Et quel était le lieu de son exil? Quelle en devait être la durée? Rien de pareil ne lui vient dans l'esprit. Elle obéit sans réplique. Aussi la Providence ne lui manque pas; nouvelle consolation; l'ange lui apprend la mort du persécuteur, et qu'elle peut désormais retourner en Judée.

C'est ainsi, conclut saint Chrysostome, que Dieu exerce ses élus et qu'il reconnaît les vrais fidèles. C'est ainsi qu'il entrelace leur vie d'une merveilleuse diversité et comme d'un tissu d'occasions, de dispositions, d'occupations toutes différentes : *Admirabili varietate contexit.* S'il les trouve en tout soumis, réguliers, agissant selon son gré, voilà ce qui les sanctifie et ce qui les conduit au salut : *Quod in omnibus sanctis facit.*

Ne passons pas cette réflexion sans l'appliquer à la conjoncture présente où nous sommes et qui tient la cour et toute la France en suspens. C'est Dieu, Sire, n'en doutons point, qui vous a inspiré le noble dessein de rétablir sur le trône de ses pères un jeune roi confié dès le berceau aux soins de Votre Majesté. Mais vous l'ayant inspiré, ce dessein si pieux et si digne de votre grande âme, en combien de manières lui a-t-il plu, tantôt de le favoriser, et tantôt de le traverser? Le Seigneur a fait tout cela pour sa gloire, et afin de vous ôter le moyen de lui rien dérober de cette gloire, il tient sur le succès vos sentiments partagés entre la crainte et l'espérance. Si nous n'avions dans le souvenir de nos péchés des motifs continuels de crainte, il y en aurait de tout espérer dans la générosité que vous avez de prêter depuis vingt ans un asile à la vertu détrônée, et de hasarder depuis deux mois les forces de votre Etat pour le relever, en dépit des tempêtes de la mer, de la fureur des hivers et de la perfidie des hommes.

Vierge sainte, zélée protectrice de la religion et aimable consolatrice des âmes affligées, le prince pour qui nous réclamons maintenant votre assistance est le reste précieux d'un père à qui les couronnes de ses ancêtres ont été moins chères que l'ancien héritage de leur foi, d'une mère entièrement morte à tous les autres intérêts, et qui semble ne vivre plus que pour graver ceux du salut dans le cœur du roi son fils en

des caractères ineffaçables. Où est-il (1)? En quel rivage, en quelle part de la terre ou de la mer les flots et les vents l'ont-ils poussé? c'est ce que nous ignorons. Poursuivi de tant d'ennemis, est-il leur vainqueur, est-il leur proie? Vous le savez, mère de miséricorde : pour nous c'est un secret inconnu. Daignez regarder en pitié l'arche flottante ; elle porte au travers des eaux, non pas le salut du genre humain, mais du moins le salut d'une puissante nation qui fut longtemps si fidèle et qui peut l'être encore par un nouvel effort de la droite du Très-Haut. Sauvez le prince pour les sujets, et les sujets par le prince. Ainsi soit-il, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON

SUR LA PURIFICATION DE LA VIERGE

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini.

Les jours de la purification de Marie étant accomplis, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur (*Luc.*, II, 22).

Sire (2),

Deux lois s'accomplissent aujourd'hui : celle de la purification d'une mère après quarante jours de retraite, et celle de l'oblation d'un enfant porté au temple par sa mère, et racheté par cinq pièces d'argent. De là résulte une grande question chez les interprètes, savoir, si Marie était sujette à l'une et à l'autre loi. Le sentiment général est qu'elle n'y était point obligée par les termes de la loi, laquelle n'étant imposée qu'aux femmes qui enfanteraient en la manière accoutumée, et aux enfants qui en naîtraient, semblait renfermer une exemption pour Marie : comment? parce qu'ayant joint, par l'opération singulière du Saint-Esprit, la virginité avec la maternité, elle n'avait rien qui la confondît avec les femmes ordinaires.

Mais, à considérer le sens et l'esprit de la loi, qui fut d'assujettir la créature au Créateur et de lui imprimer le souvenir des bienfaits de Dieu, on convient que Marie se trouvait engagée, comme toutes les autres mères, à l'observation de ces deux points. J'ose ajouter que par sa dignité elle y avait un engagement spécial, soit parce qu'ayant reçu plus de dons et plus de grâces, elle devait plus de reconnaissance à Dieu, soit parce qu'étant plus particulièrement destinée au salut du genre humain, elle devait un plus grand exemple au monde.

De ces deux mêmes raisons qu'est-ce que je conclus? une maxime tout opposée aux faux préjugés dont le monde corrompu se laisse aisément prévenir. Car c'est une opinion appuyée sur l'usage public, que la rigueur de la loi, surtout de la loi divine, n'est que pour le commun des hommes, et c'est au contraire une vérité autorisée dans le mystère de ce jour, que plus on est grand, élevé, distingué par quelque don que ce soit ou de la naissance ou de la fortune, plus on doit être soumis à la loi de Dieu, et signaler envers Dieu son obéissance. Pourquoi cela? en deux mots qui partageront ce discours, c'est que les grands ont plus reçu de Dieu, d'où il s'ensuit qu'ils doivent plus de reconnaissance à Dieu, première partie; c'est que les grands sont plus importants et de plus grand poids dans le monde, d'où il s'ensuit qu'ils doivent un plus grand exemple au monde, seconde partie. Voilà tout mon dessein : obligation de reconnaissance envers Dieu, obligation d'exemple envers le monde. Double raison d'obéir à la loi du Seigneur, plus indispensable pour vous, Messieurs, que pour toutes les autres conditions. Saluons d'abord la glorieuse Vierge dont nous célébrons la fête, et implorons son secours en lui disant avec l'ange : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Peu de solennités ont une plus fameuse origine que celle de ce grand jour. En voici le fondement. Dieu, pour tirer le peuple hébreu de l'esclavage de l'Egypte, avait dans une seule nuit exterminé tous les premiers-nés de ce riche et puissant royaume, en commençant le massacre par le fils de Pharaon. Pour perpétuer la mémoire d'un si prodigieux événement, ce peuple affranchi consacrait à Dieu les premiers-nés de chaque famille, et cependant pour maintenir les familles, ces enfants consacrés étaient en même temps rachetés à prix d'argent. Quand vos enfants, disait Moïse aux Hébreux, vous demanderont la raison de cette cérémonie, vous leur direz : C'est que le Seigneur par la force de son bras nous a délivrés du pouvoir des Egyptiens et de la maison de servitude : *In manu forti eduxit nos Dominus de domo servitutis.* Voilà pourquoi nous consacrons nos enfants à son service en mémoire des enfants d'Egypte sacrifiés à notre liberté : *Idcirco immolo Deo primogenita* (*Exod.*, XIII). Cette cérémonie était donc la reconnaissance publique du bienfait le plus éclatant que le peuple d'Israël eût jamais reçu de Dieu.

Ainsi Marie, connaissant l'importance de cette loi, pouvait-elle refuser de s'y soumettre? Et quand son fils n'eût pas été le premier-né de tous les enfants des hommes, et la victime universelle du monde, n'était-ce pas assez, pour la réduire aux devoirs les plus humiliants, que de trouver dans l'observation de la loi de quoi glorifier le Seigneur, qui, par son choix, avait fait de si grandes choses pour elle? Elle le fit bien entendre à sa cousine Elisabeth, que pour cela son âme, son esprit magnifiait le Seigneur : *Magnificat anima mea Dominum; quia fecit mihi magna qui potens est* (*Luc.*, I).

Or, Messieurs, rien n'est plus propre à magnifier le Seigneur, c'est-à-dire à le faire paraître grand, que la soumission volontaire de ceux qu'il a fait grands, et à cette règle, mesurez-vous, grands du siècle, vous sur qui Dieu a répandu tant de rayons de sa puissance. Vous pouvez dire avec Marie

(1) Ce sermon fut prêché à la cour dans le temps que le roi d'Angleterre Jacques III entreprit de passer en Ecosse.

(2) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

que Dieu a fait pour vous de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est.* C'est donc à vous à le magnifier, ce Dieu si prodigue à votre égard, je veux dire à le glorifier par une reconnaissance proportionnée à la grandeur de ses dons. Sur quoi j'avance deux propositions que je vous prie de bien comprendre : la première, que la reconnaissance qu'il attend singulièrement de vous est une plus parfaite obéissance à sa loi ; la seconde, que toute autre espèce de reconnaissance est inutile sans celle-là, et de nul prix devant lui.

Ne vous y trompez pas, Messieurs, Dieu ne vous a pas mis dans l'éclat de vos conditions pour votre gloire ou pour votre plaisir : il vous y a mis pour sa gloire. Je vous ai comblé d'honneurs, dit-il par le prophète Isaïe ; je vous ai chéri, j'ai semblé négliger le reste des hommes et les peuples entiers pour vous : *Honorabilis factus es in oculis meis. Ego dilexi te ; et dabo homines pro te, et populos pro anima tua* ; tout cela pour ma gloire : *In gloriam meam.* Vous êtes mes témoins, ajoute le Seigneur, et moi je suis votre Dieu : *Vos testes mei, et ego Deus* (*Isai.*, XLV). De quoi témoins ? de la majesté et de la souveraineté de Dieu, en déployant aux yeux de l'univers non-seulement la part que vous y avez, mais encore plus votre dépendance et votre soumission parfaite à mes volontés.

Il est si vrai que cette obéissance est le tribut qu'il exige principalement de vous, qu'il se repent de vous avoir fait grands, dès que vous venez à violer ses ordres. Qu'avait-il fait pour élever Saül ? Il l'avait tiré de l'obscurité pour le placer sur le trône d'Israël ; il avait attaché la victoire à son épée. Il le trouve rebelle, ou plutôt lent à obéir ; c'en est assez pour effacer tout le mérite de ses services, et pour mettre à son égard dans le cœur bienfaisant de Dieu les mêmes dispositions que le repentir et le dégoût produisent dans le cœur des hommes. Je me repens d'avoir mis Saül sur le trône : *Pœnitet me quod constituerim Saul regem* ; pourquoi ? parce qu'il m'a quitté, parce qu'il n'a pas accompli ce que je lui avais ordonné : *Quia dereliquit me, et verba mea opere non implevit* (I *Reg.*, XIII).

Dieu joint à ce repentir un souvenir amer de tout ce qu'il a fait pour vous : il s'en trace à lui-même une image douloureuse, comme pour s'exciter, par la vue de ses bienfaits et de votre ingratitude, à une juste vengeance. La voyez-vous, dit-il, par le prophète Ezéchiel, cette ingrate Jérusalem ? C'était l'objet de mes soins et de mes tendresses : *Ista est Jerusalem.* Je l'avais placée au milieu des nations pour être le sujet de leur envie, par l'abondance, les succès, le bonheur de ses citoyens. Tous les royaumes d'alentour l'admiraient et la redoutaient, sans lui pouvoir nuire : *In medio gentium posui eam, et in circuitu ejus terras.* Voilà le point de grandeur où elle est parvenue. Qu'a-t-elle fait ? elle a méprisé mes jugements, elle a transgressé mes commandements avec plus d'impiété que ces mêmes nations étrangères et barbares : *Et contempsit judicia mea ut plus esset impia quam gentes* (*Ezech.*, V). Reproches, chrétiens auditeurs, dont l'application n'est que trop naturelle dans cette cour à plusieurs de ceux qui en occupent les premières charges et les premiers rangs. De combien de degrés Dieu les a-t-il élevés au-dessus des autres hommes ? Et de combien de degrés sont-ils peut-être inférieurs aux autres hommes en fidélité et en soumission ? Par combien d'excès et de scandales se montrent-ils indignes de leur élévation et de leurs emplois ? Leur dirai-je ce qui suit dans l'oracle du prophète, et les sévères châtiments dont ils sont menacés ? Ils en frémiraient d'horreur. Qu'ils écoutent au moins les cris de leur conscience, et qu'ils se souviennent que ce que Dieu demandait d'eux, en les agrandissant et les honorant, était une plus exacte obéissance à ses lois.

Obéissance tellement nécessaire, que toute autre sorte de reconnaissance est inutile sans celle-là et de nul prix. Louanges, hommages, sacrifices, œuvres d'éclat, services apparents, si tout cela n'est animé de l'esprit d'obéissance et d'un sincère attachement à Dieu et à ses préceptes, Dieu n'en tient aucun compte, et n'en a même que du mépris et de l'aversion.

C'est ce que disait Samuel à l'infortuné Saül, qui, dans la guerre contre les Amalécites, ayant négligé d'observer l'ordre exprès qu'il avait de les faire tous périr, ne laissait pas de se croire agréable à Dieu parce qu'il les avait vaincus, et qu'en action de grâces il préparait de grands sacrifices. Dieu a bien affaire de vos holocaustes et de vos victimes ! *Nunquid vult Dominus holocausta et victimas ?* L'obéissance est ce qu'il veut, parce que l'obéissance est au-dessus de tous les autres sacrifices. Le prophète en apporte une raison qui surprend : *Quoniam quasi scelus est idololatriæ nolle acquiescere* (I *Reg.*, XV) : Car de ne vouloir pas obéir à Dieu, c'est une manière d'idolâtrie. N'y a-t-il rien là d'outré ? non, Messieurs, parce qu'en effet ne pas obéir au Dieu qu'on paraît adorer, c'est désavouer le culte qu'on lui rend, c'est démentir l'adoration en même temps que l'on adore, c'est témoigner qu'on reconnaît quelque autre Dieu plus puissant et plus adorable : *Quasi scelus idololatriæ.*

On vous voit, il est vrai, prosterné devant le Seigneur, le confesser auteur de vos biens et de votre vie, écouter sa parole, révérer ses mystères, en parler avec respect. Par là c'est votre Dieu, je vous l'avoue, et vous êtes chrétien ; mais d'ailleurs vous commettez ce qu'il défend, vous défigurez le plus beau de ses ouvrages, qui est votre âme, vous profanez son temple, qui est votre corps, vous opprimez ses enfants, qui sont vos frères, vous n'avez que votre ambition, que vos convoitises pour règles ; le bon plaisir de Dieu, ses volontés ne vous sont rien : par là ce n'est point votre Dieu, et vous êtes un infidèle. En cet état, tout l'encens que vous lui offrez, toutes les prières que vous lui

faites, ce ne sont que des dehors, que des paroles où le cœur n'a point de part. Flatteur, si j'ose m'exprimer ainsi, adulateur, et non point adorateur de Dieu : *Nunquid vult Deus victimas, et non potius ut obediatur* (*Ibid.*) ?

Une autre raison de saint Bernard servira d'éclaircissement à la pensée de Samuel. L'obéissance est au-dessus du sacrifice ; pourquoi ? c'est, dit saint Bernard, que par le sacrifice on n'immole que la chair des animaux, mais par l'obéissance on immole la volonté propre, qui est de toutes les victimes la plus précieuse devant Dieu : *Per victimas aliena caro; per obedientiam voluntas propria mactatur.* Comptez que si le sacrifice de votre propre volonté, de vos propres passions, n'entre dans vos autres sacrifices, tous ces sacrifices prétendus ne sont d'aucune valeur auprès de Dieu. Faites couler sur l'autel le sang des bœufs et des agneaux, le coup ne porte point sur vous. Donnez l'aumône, c'est de vos biens, mais vos biens ne sont pas vous-même. Jeûnez, c'est mortifier votre chair, mais votre chair n'est pas votre cœur. Au milieu de vos jeûnes et de vos austérités, disait le prophète Isaïe, on voit toujours vivre, on voit toujours subsister votre volonté : *Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra* (*Isai.*, LVIII).

Vous renoncez aux assemblées de plaisir, vous retranchez les spectacles mondains : dans ce retranchement vous suivez peut-être votre humeur, votre dégoût, l'ennui, le chagrin de l'âge, un égard prudent aux bienséances de votre état, une volonté véritablement réglée, mais la vôtre après tout, en quelques points faciles et conformes à votre penchant. Suivant ce même penchant, vous assistez sans peine aux prédications, aux divins offices, aux autres exercices de religion. Cela ne coûte point de sang, point d'effort ni de violence. On sort de la maison de Dieu et de l'autel comme on y était venu, les mêmes passions et les mêmes vices dans l'âme : avec cet emportement pour le jeu, avec cet esprit aigre et difficile, avec cette insensibilité aux misères du prochain, avec ce poison de critique et de médisance, avec ce ver d'envie et de malignité, avec d'autres passions plus dangereuses et plus opposées encore à la loi. Voilà néanmoins les vraies victimes que vous devez immoler par une obéissance absolue et indispensable ; mais c'est à quoi l'on n'ose pas toucher : l'habitude, l'inclination, la volonté y répugne; elle prend sous sa protection tous ces vices odieux qu'elle nourrit et qu'elle chérit. Libérale envers Dieu de tout ce qu'il n'exige point ; avare et lâche, sans courage, sans force, sans attention, sur tout ce qu'il nous ordonne et nous défend par ses lois les plus expresses.

Je dis libérale de tout ce que Dieu n'exige point ; car prenez garde : ceux qui font à l'égard de Dieu cette criminelle restriction, qui lui refusent le sacrifice de leurs passions, qui lui manquent sur cela de soumission et d'obéissance, ce sont ceux-là mêmes qui rougiraient et se croiraient justement déshonorés s'ils manquaient dans l'heureux succès de leurs entreprises à signaler au dehors leur reconnaissance envers Dieu par toute la pompe et tout l'appareil que la magnificence est capable d'inventer. On fait retentir les temples de cantiques et de louanges, on fonde des prières publiques, on érige des monuments qui transmettent à la postérité la mémoire du bienfait et l'obligation de rendre gloire au bienfaiteur. David ne se contentait pas de consacrer à Dieu sa harpe et sa voix pour célébrer les effets de sa miséricorde et les miracles continuels de sa protection : mais parce qu'il était roi, et que les rois mesurent leur gratitude à l'élévation de leur rang, il établit pour cette seule fonction quatre mille chantres autour de l'arche. C'est ainsi qu'on affecte de proportionner les témoignages extérieurs et les actions de grâces à la grandeur et à la qualité. C'est là qu'on n'épargne rien, mais cette espèce de reconnaissance ne consiste qu'à dépenser, qu'à prodiguer. L'or et l'argent coulent des mains pour se distinguer devant le monde et pour satisfaire sa vanité. Profusions que Dieu ne commande point. Hé! Messieurs, le sacrifice d'une passion, sacrifice expressément commandé pour reconnaître tant de biens temporels et spirituels, où est-il? quand le ferez-vous? Il ne se tire point des coffres; il faut qu'il parte du cœur.

Oui, d'un cœur reconnaissant ; et n'est-ce pas de quoi on fait gloire dans le commerce de la vie ? Pour peu qu'on se pique de générosité et de noblesse de sentiments, peut-on souffrir le reproche d'indifférence, beaucoup moins celui d'ingratitude envers les amis dont on a éprouvé les bons offices et les services? Quoi donc, à l'égard de Dieu, source et principe de tous biens, ce reproche ne vous est-il rien? Cette réflexion : J'offense un Dieu, je méprise la loi d'un Dieu mon bienfaiteur éternel et continuel, n'est-elle pas capable de vous toucher et de vous arrêter ?

Voilà pour un chrétien, je dis pour un vrai chrétien, le frein le plus puissant dans l'occasion du péché. Il ne comprend pas qu'il puisse être infidèle à un Maître qui lui est si bon, à un Maître qui par une providence particulière l'a élevé, l'a comblé de richesses, de dignités, d'honneurs. Vous, au contraire, tous les jours, et en toutes rencontres vous vous faites de votre puissance et de vos qualités autant de piéges, d'écueils, d'obstacles à la vertu. Vous trouvez dans la liberté que vous avez de vouloir tout ce qu'il vous plaît et d'exécuter tout ce que vous voulez, vous y trouvez une impuissance prétendue de servir Dieu et de vous sauver. Et comment, dites-vous, nous défendre des charmes du monde qui nous environne? Comment mortifier nos sens au milieu de tout ce qui réveille leurs délicatesses? Comment modérer nos désirs à la vue de tant de chemins ouverts à notre ambition?

Mais comment faisaient bien des saints qui se sont sanctifiés dans la grandeur? Car il y en a eu, et il y en a encore, quoiqu'en petit nombre. Ils admiraient la libéralité du Seigneur envers eux, et bien loin d'abuser de tout ce qu'ils avaient reçu de lui, et de l'employer à entretenir leur incontinence, leur cupidité, leur avarice, leur dureté, leur orgueil, ils s'approchaient d'autant plus de Dieu qu'ils avaient plus de moyens et plus d'occasions de s'en éloigner. Ils ne disaient pas comme vous : Comment puis-je éviter ce péché; mais plutôt disaient-ils, comment pourrai-je le commettre? Ce qui les en détournait, ce qui le leur rendait comme impossible, ce n'était point la crainte des châtiments. Il ne leur venait point dans l'esprit : Je serai disgracié, je serai banni de la cour. Ils étaient occupés de la seule horreur que porte avec soi l'ingratitude envers Dieu. Ah! je suis si redevable à mon Dieu, et je pécherais contre lui?

Princes et grands à qui j'ai l'honneur de parler, ce tendre et noble sentiment vous est si naturel à l'égard du souverain que Dieu nous a donné pour maître! Ce n'est point la crainte de l'exil, de la disgrâce ni des fers, qui vous affermit dans son service et qui vous fait aimer tous vos devoirs. Le seul souvenir de ses bienfaits, de la confiance qu'il prend en vous, des emplois dont il vous honore, est le véritable lien qui lui attache votre cœur. Plus il vous a faits grands, plus vous vous sentez de zèle et de vénération pour son auguste personne. Serez-vous tout autres pour Dieu? Votre cœur envers Dieu sera-t-il si différent de lui-même? Dieu est-il un maître moins digne de votre attachement, moins juste, moins absolu? Les rois de la terre ne tiennent tout ce qu'ils sont que de cet Etre suprême et de ce Roi des rois. Confessons donc cette première vérité, que plus on est grand, plus on doit obéir à la loi de Dieu par une obligation de reconnaissance envers Dieu, et de plus par une obligation d'exemple à l'égard du monde. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Saint Bernard, dans un de ses sermons, se fait à lui-même cette question : Pourquoi la mère de Dieu s'est-elle soumise à la loi de la purification? et il répond par une autre question qui éclaircit la première : Pourquoi, dit-il, son Fils s'est-il soumis à la loi de la circoncision? Ni la mère ni le Fils n'avaient besoin pour eux-mêmes de ces deux cérémonies, mais ils s'y sont soumis pour nous servir d'exemple : *Nobis præbentes exemplum*. Exemple, ajoute saint Bernard, de retranchement et de circoncision ; exemple de retraite et de purification ; mais surtout exemple général d'obéissance à toute la loi de Dieu : *Nobis præbentes exemplum*.

Ils venaient, la mère et le Fils, l'un comme auteur du salut, l'autre comme instrument principal du salut ; ils venaient, dis-je, travailler au salut des hommes, perdus par la désobéissance du premier homme. Il fallait donc d'abord nous apprendre à obéir par le prompt accomplissement de la loi. Car quoiqu'avec le temps Jésus-Christ dût l'abolir, cette loi, ou plutôt la perfectionner par l'établissement de l'Evangile, jusque-là néanmoins la loi de Moïse ayant encore toute son autorité, c'eût été dans le monde un scandale de se soustraire à deux observances si communes, et de paraître aux yeux des Juifs avec cette réputation d'être prévaricateurs de la loi. Ainsi les moindres circonstances en furent observées. On offrit les deux tourterelles, on paya le tribut de cinq sicles d'argent. Voilà l'exemple d'un Dieu et de sa mère pour nous engager à la soumission.

Exemple, chrétiens auditeurs, que nous nous devons les uns aux autres, comme étant unis entre nous, tant par les liens de la même religion que par la subordination des conditions. Et en effet, c'est cette union, cette subordination, qui nous obligent à nous communiquer la vie de l'âme et du salut, de même, selon saint Paul, que les membres du même corps se communiquent les esprits qui les vivifient et les soutiennent. Or ce sont principalement les grands et l'exemple qu'ils donnent à leurs sujets qui répandent dans tous les Etats du monde chrétien l'esprit d'obéissance aux commandements et à la loi de Dieu : comment cela? parce que leur exemple est plus étendu et plus connu, et parce qu'il est plus engageant et plus efficace.

Exemple plus connu et plus étendu. Car dans les vues de Dieu qu'est-ce qu'un grand? Je ne puis mieux le comparer, selon les figures de l'Evangile, qu'à cette ville bâtie sur une montagne où de loin et de tous côtés on l'aperçoit, qu'à cette lampe qu'on allume et qu'on ne met pas sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire toute la maison. Si bien que c'est spécialement aux grands que convient cette maxime du Fils de Dieu : Faites luire votre lumière aux yeux des hommes, en sorte qu'ils soient témoins de vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père céleste. Exemple plus efficace et plus engageant : car, selon la remarque de saint Bernard, la vertu a je ne sais quel attrait propre qui la rend plus aimable dans les grands et dans les nobles. La conduite sage et régulière d'un grand, l'innocence de ses mœurs, sa piété, son assiduité aux pratiques du christianisme, tout cela frappe les esprits, gagne les cœurs, confond le libertinage, accrédite la religion, bannit les désordres et les corrige.

Otez cet exemple des grands, qui pourra, pour maintenir le bon ordre et pour contenir les peuples dans le devoir, y suppléer? Sera-ce l'autorité et la grandeur? Sera-ce, ou les exhortations, ou les exemples particuliers des gens de bien dans les conditions médiocres et subalternes? Mais que fait le mauvais exemple des grands? Il affaiblit leur autorité, et quant aux exhortations, aux soins, aux exemples des particuliers dans chaque condition, il les rend absolument inutiles. Observez l'un et l'autre

C'est une illusion fort ancienne et fort or-

dinaire parmi les grands de prétendre réparer par l'autorité les pernicieux effets du mauvais exemple. Il y a eu peu de lois plus rigoureuses que celles des plus mauvais empereurs. Les Tibère, les Domitien faisaient gloire de leur sévérité, et jamais néanmoins les mœurs des Romains ne furent plus corrompues : pourquoi? parce que la sévérité n'était que dans les paroles, et non pas dans la vie ni dans les actions des législateurs. Une dame, un seigneur, ont beau vouloir régler leur maison, y faire certaines défenses, y marquer les devoirs par les jours et par les heures : l'ordre sera respecté des inférieurs autant qu'il le sera des maîtres. Ils sont eux-mêmes la loi vivante; ils en sont l'esprit, l'âme ; et sans leur exemple toutes leurs lois ne sont que des lois mortes. Ils croient se faire craindre, et ils ne s'attirent que du mépris,

Saint Augustin distingue dans le prince deux manières de servir Dieu : l'une en qualité d'homme et l'autre en qualité de prince : *Aliter servit qua homo est; aliter qua etiam rex*. Comme homme il sert Dieu en lui obéissant avec fidélité : *Qua homo est, servit vivendo fideliter;* comme prince il sert Dieu en commandant, en gouvernant, en faisant pour le service de Dieu ce qui ne se peut faire que par les princes : *Cum ea facit ad serviendum Deo quæ non possunt facere nisi reges.* Ainsi s'expliquait ce Père écrivant à un gouverneur de province. Mais à quoi il faut bien prendre garde, c'est à la dépendance mutuelle et à la liaison de ces deux obligations. Manquez à la première : en qualité d'homme refusez à Dieu et à sa loi la soumission que vous lui devez, vous ne perdrez pas pour cela le fond de vos droits en qualité de prince, ni votre pouvoir ; mais du reste ce pouvoir, en vain vous voudrez l'employer à faire pratiquer aux autres ce que vous ne pratiquez pas. On ne tiendra nul compte de vos ordonnances, on les recevra même avec un sentiment d'indignation, et l'on vous mettra au rang de ces juges dont parle saint Cyprien, qui commettaient en secret ce qu'ils condamnaient en public, et qui du haut de leur tribunal envoyaient à la mort des criminels souvent plus innocents qu'eux-mêmes : *Damnant foris quod intus operantur.*

Au défaut d'exemples supérieurs, peut-être aura-t-on recours aux exhortations des sages et des gens de bien. Mais que purent les exhortations des Elie et des Elisée, que purent leurs menaces même et leurs prodiges pour rappeler le peuple de ses égarements, tandis qu'on eut devant les yeux les impiétés éclatantes d'Achab et de Jézabel? Un Jéroboam se fait un point d'Etat d'empêcher ses sujets d'aller sacrifier à Jérusalem, et par un attentat sacrilége il élève dans son royaume un autre autel que celui du temple de Dieu. Les prophètes crient, déclament, lancent des anathèmes; on voit l'autel se briser, la main du roi se dessécher, et le peuple toutefois surpris, ébranlé, prêt, si vous le voulez, à sortir du schisme et de l'erreur, y demeure opiniâtrément par l'exemple scandaleux de l'obstination du monarque : *Qui peccavit et peccare fecit Israel* (III *Reg.*, XIV). Le prophète s'animait, tonnait et répandait partout la terreur du nom de Dieu, la mort même et la désolation, et ne pouvait ramener ni convertir les rebelles; mais le prince péchait, et par son seul exemple il faisait pécher tout Israël avec lui : *Peccavit et peccare fecit Israel.* Tant il est vrai qu'il y a peu de fruit à attendre de toutes les remontrances et de tous les raisonnements. Le raisonnement le plus fort, et selon le terme de saint Chrysostome, le syllogisme le plus convaincant, c'est celui des œuvres : *Syllogismus certissimus qui per opera efficitur.* Evangile, honneur, probité, tout nous dicte qu'il faut bien vivre; mais ce n'est point à cela qu'on s'attache. On examine comment vit le monde, surtout le grand monde. Il agit de la sorte, il vit de la sorte : voilà donc, conclut-on, de quelle manière je dois vivre; voilà le principe dominant où je dois m'en tenir.

Que faisons-nous, chrétiens auditeurs, dans le sacré ministère que nous exerçons auprès de vous? Nous avons le sort des prophètes : nous nous acquittons des mêmes fonctions, nous vous prêchons la pénitence, nous vous instruisons, nous vous exhortons. Dieu, qui nous met la vérité sur les lèvres, la fait passer quelquefois dans vos esprits. Vous vous sentez persuadés, émus, attendris. Etes-vous hors de la vue du prédicateur et de l'autel, vous portez aussitôt les yeux sur ceux qui sont autour de vous, et surtout au-dessus de vous. Vous cherchez dans eux la pratique des vérités que nous vous avons annoncées, et ce qui vous paraissait vrai, nécessaire, possible et même facile, par la force de nos discours, vous devient comme impraticable par la force des exemples qui vous entraînent.

N'allons point si loin. Que faites-vous vous mêmes, Messieurs, dans vos familles? Il y a peu de pères et de mères si déréglés qui ne se fassent un devoir de bien élever leurs enfants et de les confier à des maîtres qui les préservent du vice et leur donnent une éducation chrétienne. Vous y réussissez : vous avez souvent le plaisir de voir croître en de jeunes enfants l'espérance de vos maisons, et de pouvoir vous flatter qu'ils seront meilleurs que vous. Témoignage que vous rendez malgré vous à la vertu. Mais jusqu'où porteront-ils la candeur de leur innocence et les fruits des leçons qu'on leur a faites? jusqu'à ce temps fatal que leur raison se développera, et qu'informés des déréglements publics ils commenceront de s'apercevoir, à votre confusion, de quel père et de quelle mère ils sont nés. Ce qu'ils en apprendront par l'histoire courante du monde leur fera bientôt oublier tous les enseignements qu'ils avaient reçus d'ailleurs. Ils quitteront le droit chemin où ils marchaient, et prendront les voies que vous leur aurez tracées.

Vous me direz que pour appuyer les remontrances et les exhortations il y a dans les états subalternes et moins relevés de bons exemples. Je le sais, mais à la cour comment regarde-t-on ces exemples de vertus obscures

et privées? Quelle estime en fait-on, et par combien de prétextes a-t-on coutume d'en avilir le prix? Ne trouvez-vous pas dans la bassesse de la condition, dans la simplicité de l'esprit, dans l'ignorance et la faiblesse des lumières, dans l'éloignement des occasions, de quoi éluder tout ce qu'on vous dit de la vertu des gens du vulgaire? Ils sont humbles, dites-vous : c'est qu'ils sont sortis de la poussière. Ils sont doux et paisibles : c'est qu'ils n'ont point de concurrents ni d'ennemis. Ils sont sans ambition : c'est qu'ils n'ont rien à prétendre. Ils sont chastes : c'est qu'ils sont exempts de passions. Ils sont détachés de tout : c'est qu'ils sont sans biens et sans fortune ; ils font de nécessité vertu. N'allez-vous pas même quelquefois jusqu'à leur imputer dans leurs plus saintes œuvres l'artifice et l'hypocrisie? Que s'ensuit-il de là? que c'est donc à vous, grands, de donner au monde des exemples de vertu hors de soupçon, de vertus solides, héroïques, éprouvées, et revêtues des caractères propres à les faire estimer et imiter. Autrement où se réduira la morale évangélique, si la pratique du vulgaire est méprisée par les grands, et si la pratique des grands est tout opposée à l'Evangile?

Or jamais ces bons exemples furent-ils plus nécessaires que dans ce siècle corrompu qui semble avoir réuni les horreurs de tous les siècles? Un siècle où l'on a passé du mépris de la loi de Dieu au mépris des lois humaines et naturelles ; un siècle où la bonne foi n'est plus dans le cœur, où la religion n'est plus que dans les apparences, où la pudeur de l'un et de l'autre sexe a dégénéré dans les plus honteux débordements ; un siècle où l'usure est devenue le nerf des affaires, le brigandage un emploi de prétendus honnêtes gens, le libertinage un jeu, le nom même de dévotion une injure ; un siècle où le mensonge a pris sur les esprits l'ascendant de la vérité, où le zèle le plus pur, la probité, la piété ne trouvent point d'asile contre les traits des plus indignes et des plus cruelles calomnies.

Et l'on s'étonne que la paix soit bannie de la terre, que les peuples en fureur se fassent des souverains à leur gré et selon leurs passions, qu'ils se déchirent, qu'ils se dévorent, que le feu soit allumé de toutes parts? Mais que ne s'étonne-t-on plutôt que le feu du ciel, ce feu vengeur, ne se soit point encore mêlé au feu de la discorde et de la guerre? Ah! quand les peuples à l'envi ont secoué le joug de la loi de Dieu, quelles lois reconnaîtraient-ils, politiques ou civiles? Chacun dit au Dieu immortel : *Non serviam* (*Jerem.*, II) : Je ne vous servirai point. Comment ne le dirait-on pas aux puissances mortelles? Un moyen sûr et prompt de rapprocher tous les cœurs, d'éteindre les haines et les inimitiés, c'est de nous rapprocher de Dieu, de remettre en honneur sa loi que nous avons tant de fois violée, de mériter par un vrai repentir le retour de sa miséricorde, de contribuer à l'édification les uns des autres.

Enfin commençons à bien vivre, et les temps commenceront à devenir heureux. C'est, dit saint Augustin, la perversité des hommes qui fait le malheur des temps : *Bene vivamus, et bona sunt tempora.* Ne nous opposons plus par nos désordres aux vœux ardents qu'un roi zélé pour le repos de ses sujets, beaucoup plus que pour sa gloire, fait tous les jours du fond de son cœur au pied des autels. Il sent mieux nos besoins que nous ne comprenons ses peines ; mais ses peines et nos besoins sont les ressorts de la sagesse et de la bonté de Dieu pour se réconcilier avec lui.

Sire, il est vrai, vous étiez assez grand pour mériter de vivre toujours dans la mémoire des hommes ; mais pour vivre éternellement dans le royaume de Dieu, ce n'était point assez que de nombreuses victoires, capables de faire briller toutes les vertus du héros. Il fallait des épreuves éclatantes, capables d'épurer le cœur des taches de la fortune, et de mettre dans leur jour toutes les vertus du chrétien.

Dieu réserve à ses élus et aux rois selon son cœur ces épreuves salutaires. Il n'en avait point de pareilles pour les Alexandre ni pour les César ; et voilà pourquoi il répandait à pleines mains de vains lauriers sur leurs fausses vertus. Mais il en avait pour les David, les Théodose, les Charlemagne, dont il voulait corriger les faiblesses et couronner dans le céleste séjour les vraies vertus. Adorez sa puissante main, qui vous fait sentir comme à eux le poids des couronnes fragiles, et qui vous donne en même temps la force de le soutenir.

Elle est en vous, cette force d'en haut. Elle vous rend inébranlable aux événements imprévus dont tout autre aurait lieu de s'alarmer. C'est maintenant que l'on peut dire de vous ce que Salomon avait dit d'un fameux patriarche, que Dieu l'avait engagé dans un combat propre à exercer tout son courage, mais qu'il ne l'y avait engagé que pour l'en faire sortir victorieux : *Certamen forte dedit illi ut vinceret* (*Sap.*, VI).

Sire, toutes les autres guerres qui ont fait retentir partout votre nom n'ont produit que des combats où le bonheur avait part ; mais la fermeté et la confiance doit dominer dans celle-ci pour remporter l'avantage. Hé! quel sujet n'avons-nous pas de l'espérer? Les ennemis armés et conjurés contre vous ne sont-ils pas les mêmes que vous avez déjà tant de fois domptés? Si maintenant ils paraissent plus aguerris, ce n'est que par leurs fréquentes défaites. S'ils sont plus puissants et en plus grand nombre, ce n'est que par les complots de leur haine et de leur envie. Odieuses passions qui ne sont point auprès de Dieu des titres pour obtenir la victoire.

Vous y avez, Sire, des droits plus forts : la justice de votre cause, le soutien de la religion, l'innocence et la piété d'un jeune prince que vous protégez. Pour qui Dieu se déclarera-t-il, si ce n'est pour vous, à moins que nos péchés n'élèvent leurs cris au ciel encore plus haut que ceux de nos ennemis? Fermez, Seigneur, fermez l'oreille à ces cris funestes ; ouvrez-la aux instantes prières d'un roi que

vous semblez n'avoir rendu si glorieux et si heureux en tant d'autres exploits que pour le seconder avec plus d'éclat dans une guerre où ses intérêts se trouvent si étroitement liés aux vôtres. Ayez pitié d'un peuple qui souffre depuis de longues années; peuple pécheur, j'en conviens, peuple ingrat, peuple dur à votre loi, peuple indigne par là de vos bienfaits, mais après tout digne en quelque sorte de votre miséricorde par son zèle constant pour un monarque qui ne se propose que votre gloire et que l'honneur de vos autels. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA VISITATION DE LA VIERGE.

Exurgens Maria in diebus illis abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda; et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

Alors Marie partit en diligence, et s'en alla au pays des montagnes, à une ville de Juda, et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth (*Luc.*, I, 39, 40).

Que de merveilles dans ce mystère! A considérer les personnes que nous y voyons employées, elles sont toutes distinguées par des traits extraordinaires de la puissance de Dieu. Ce sont deux femmes : l'une que sa stérilité n'a point empêchée de devenir mère; l'autre devenue mère sans aucun préjudice de sa virginité. Ce sont deux enfants déjà saints avant que de naître, et connus l'un à l'autre avant que le monde les connaisse; l'un agissant en Dieu, l'autre adorant son Dieu, chacun dans les ténèbres de leur première prison, qui sont les flancs de leurs mères.

En toutes ces merveilles quel a été le dessein de Dieu? Ce n'était pas seulement de nous donner dans la visite que rend Marie à sa cousine Elisabeth un modèle ou de l'union qu'il doit y avoir entre les parents, ou de la charité qui doit animer nos visites, ou de la modestie qui doit accompagner nos entretiens, ou des autres vertus qui doivent régler parmi nous les devoirs de la vie civile. Ce n'est pas, dis-je, à cela seul que se rapportait le fond de ce mystère. Une autre idée encore plus noble se présente à mon esprit. Souffrez que je m'y arrête pour satisfaire ma dévotion particulière et pour exciter la vôtre.

Car dans le mystère que nous célébrons, je trouve l'établissement de la dévotion des fidèles envers Marie et le fondement des honneurs que le christianisme lui rend. Les autres fêtes que nous célébrons sous son nom sont des monuments publics, ou de la libéralité de Dieu pour elle, ou de sa reconnaissance envers Dieu; mais cette fête nous met tout à la fois devant les yeux, et les grâces que reçoivent les hommes de la digne mère de Dieu, et les hommages qu'ils lui doivent.

D'un côté, Marie prévenant Elisabeth, s'empressant de l'aller chercher, lui rendant tous les offices d'une charité affectueuse, n'est-ce pas l'image de ses soins et de son affection pour nous? Et d'autre part Elisabeth s'humiliant devant Marie, exaltant sa dignité, son mérite, ses vertus, n'est-ce pas l'image du culte dont nous devons l'honorer, et des pieuses dispositions où nous devons être à l'égard de cette reine du ciel?

En vain l'hérésie l'a attaqué, ce culte si raisonnable et si solide, comme une superstition. En vain les faux zélés s'y sont figuré des excès injurieux à Dieu; le mystère de ce jour en contient l'apologie, et nous en fait voir la pratique tout établie avant la naissance même de Jésus-Christ.

Ames choisies, âmes spécialement destinées pour le ciel, qui vous êtes consacrées à Dieu sous la protection de sa mère, et qui avez pris ce saint mystère pour gage de votre consécration, reconnaissez avec joie l'engagement particulier qui vous oblige, en vertu de votre nom, de soutenir la gloire de la Vierge et la sainteté d'une si ancienne dévotion. Partagez vos regards entre Elisabeth et Marie.

Dans Marie vous verrez de quels sentiments elle est remplie pour nous, et dans Elisabeth vous verrez quels sentiments nous devons avoir pour elle. Rien de plus simple; mais dans leur simplicité, ces deux points renferment tout le sujet de ce discours et méritent toute votre attention, après que nous nous serons acquittés de la prière ordinaire. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quel est le fondement des honneurs que nous rendons à Marie? C'est la qualité que lui donne Elisabeth en l'appelant mère du Seigneur, c'est-à-dire mère de ce Dieu Rédempteur descendu du ciel pour nous sauver : *Mater Domini*. Ce qui nous apprend qu'elle n'est mère du Seigneur que pour le salut des hommes, et de là trois observations nous découvriront quels sont pour nous ses vrais sentiments. Car il s'ensuit qu'elle a pour nous toute l'affection capable de l'intéresser à notre salut, c'est la première observation; de plus, qu'elle a sur son Fils tout le pouvoir capable d'attirer sur nous les grâces du salut, c'est la seconde; enfin, que tous nos autres intérêts lui sont indifférents en comparaison et au préjudice du salut, c'est la troisième. Attachons-nous à ce que nous lisons dans l'Evangile, et nous y reconnaîtrons ces trois vérités.

J'ai dit d'abord pour les établir, et j'ai avancé comme un principe incontestable, que Marie n'est mère de Dieu que pour le salut des hommes. Car étant certain que le Verbe éternel de Dieu ne s'est fait homme que pour la rédemption des hommes, il est également certain, par une conséquence naturelle, que Marie ne fut élevée à la maternité divine que pour les hommes et pour leur salut. Voilà pourquoi dès le second siècle on entendait dire à saint Irénée que le genre humain condamné à la mort par la désobéissance d'Eve, la première femme, avait été délivré par l'obéissance de Marie vierge. Les Pères des siècles suivants ont tenu le même langage, et se sont servis de pareilles expressions. Elle est appelée par saint Ephrem, la paix, la joie du monde, et la réconciliatrice de l'univers : *Universi terra-*

rum orbis conciliatrix (*Ephr.*, *orat. ad Virg.*). Elle est appelée par saint Bernard la Médiatrice du salut, la restauratrice des siècles : *Mediatrix salutis, restauratrix sæculorum* (*Bern.*, *epist.* 157). Or, cela posé, venons à nos trois observations.

Je prétends en premier lieu qu'en qualité de Mère du Sauveur Marie s'intéresse singulièrement à notre salut. C'est la mère du bel amour : *Mater pulchræ dilectionis* (*Eccli.*, XXI). Et pourquoi lui appliquerait-on ces paroles si, devenant mère de Dieu, elle n'avait pris en effet pour les hommes les mêmes sentiments que Dieu ? Le Fils aurait-il manqué de communiquer à sa Mère cette compassion pour les pécheurs qui le portait lui-même à s'abaisser jusqu'à eux ? et cette Mère leur aurait-elle fermé son cœur après avoir été choisie pour eux et honorée de la dignité de Mère ? Car, j'ose le dire, ô Mère de mon Sauveur ! et je le dis sur le témoignage d'un de vos plus fidèles serviteurs, qui s'en est expliqué comme moi et avant moi, sans nous, sans cette chute malheureuse qui nous dépouilla de l'innocence, et qui fit de nous des vases de colère, vous seriez restée au commun rang des femmes. Vous n'en êtes sortie avec tant d'éclat que parce que l'homme avait péché, que parce qu'il lui fallait un Réparateur, et à ce Réparateur une mère. Ainsi distinguée, pourriez-vous oublier ceux en faveur de qui vous êtes parvenue à ce haut point de distinction ? Pourriez-vous être insensible à ce qui nous touche, et si notre Dieu nous a aimés jusqu'à nous donner son Fils par vous, pouvons-nous croire que vous n'ayez pas hérité de sa miséricorde envers nous ?

De là, chrétiens, avec quelle ardeur part-elle aujourd'hui de Nazareth pour se rendre auprès de sa cousine ? Ne nous imaginons pas qu'une vaine curiosité, qu'un frivole empressement de se faire voir, que l'envie de converser et de se dissiper, que la légèreté de l'âge, en un mot que rien de tout ce qui donne aux jeunes femmes le désir de changer d'air et le dégoût de leurs maisons, l'engageât à quitter sa retraite. Une vue plus sainte la conduit. Elle veut faire à une famille qu'elle aime tout le bien dont elle se sent capable. Dans ce dessein elle interrompt le repos de sa solitude. Elle entreprend un voyage pénible et fatigant : *Exsurgens*. Elle traverse les montagnes : *Abiit in montana*. Elle marche en diligence : *Cum festinatione* (*Luc.*, I); pourquoi ? c'est qu'il s'agit de porter la lumière à ceux qui ne l'ont pas encore, de l'augmenter à ceux qui l'ont déjà, d'assister sa parente et de lui procurer tout le bien dont elle est capable.

Marie n'est encore mère qu'aux yeux de Dieu ; l'enfant qui vit dans son sein ne paraît point aux yeux du monde : mais elle ne diffère pas à répandre au dehors la grâce et le salut dont elle est dépositaire. Elle comprend que ce trésor ne lui a été confié qu'à l'avantage des hommes ; et que tout caché qu'il est, il ne doit pas être inutile. Elle court en faire part à cette heureuse famille, où l'Eternel préparait le Précurseur qui devait annoncer l'avénement du Messie : *Præibis enim ante faciem Domini parare vias ejus.* Elle n'attend pas qu'on l'ait invitée, ni qu'on l'ait prévenue. Elle fait toutes les avances, et les fait avec zèle. Elle entre, dit saint Luc, dans la maison de Zacharie, et elle salue Elisabeth : *Et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth* (*Ibid.*).

Or n'est-ce pas ainsi que cette Mère charitable et toute miséricordieuse en use tous les jours à notre égard ? N'est-ce pas ainsi qu'elle va au-devant de nos désirs et qu'elle prévient nos prières ? Ce n'est pas sans autorité que je le dis, puisque c'est après les Pères d'un fameux concile : *Etiam supplicare volentium preces prævenit* (*Concil. Basil.*). En quoi elle se conforme à la conduite même de Dieu, qui veut être prié, il est vrai, mais qui par des ressorts secrets nous excite lui-même à la prière, et nous donne sans prière la volonté de prier. Comme donc Dieu nous recherche avant que nous le recherchions, disons le même de Marie, mais avec toute la proportion qui convient. L'Eglise lui fait dire avec la Sagesse : qu'elle aime ceux qui l'aiment : *Ego diligentes me diligo* (*Prov.*, VIII). Ne craignons point d'enchérir là-dessus, et disons qu'elle nous aime et qu'elle s'emploie pour nous, avant même que nous nous attachions à elle, et que nous y ayons recours.

De savoir combien d'âmes criminelles elle a retirées de leurs voies corrompues, et quels miracles de conversion elle a opérés ; combien d'âmes tièdes et lâches elle a réveillées de leurs langueurs, et à quels degrés de perfection elle les a fait monter ; combien d'âmes assaillies de la tentation, sollicitées par la passion, prêtes à céder et à tomber dans la perdition, elle a secourues au besoin, et préservées de l'abîme où elles allaient se précipiter ; combien de jeunes personnes incertaines sur le choix de leur état, chancelantes entre Dieu et le monde, elle a tournées vers la piété, détrompées des vanités humaines, et déterminées enfin à la profession religieuse, où elles ont heureusement et saintement consommé leurs jours ; combien de mourants, dans ce passage si dangereux du temps à l'éternité, elle a défendus des embûches de l'ennemi, elle a consolés, fortifiés, protégés, jusqu'à ce qu'ils aient comparu au tribunal de Dieu, et qu'ils y aient reçu un jugement favorable : de savoir, dis-je, tout cela, et d'être instruit de tous ces mystères de salut et de tant d'autres, c'est où nos connaissances ne peuvent atteindre. Il n'y a que Marie à qui ce détail soit présent et qui puisse en parcourir toute l'étendue.

Ce n'est pas que des millions de témoins n'aient publié les effets de sa charité, après les avoir éprouvés. Tant de monuments érigés en son honneur, tant de vœux suspendus à ses autels, en sont des preuves visibles et authentiques. Mais sans descendre à ces faits particuliers, ce que nous savons en général, et ce qui nous doit suffire, c'est

que vous êtes, Vierge sainte, une Mère de grâce : *Mater gratiæ ;* que vous êtes une Mère de miséricorde : *Mater misericordiæ* (*Offic. Eccl.*); que la compassion est née avec vous, qu'elle a crû avec vous, bien plus encore qu'avec le saint homme Job : *Crevit mecum miseratio, et de utero matris meæ egressa est mecum* (*Job*, XXXI). Or la grâce n'est point oisive, et la miséricorde ne demande qu'à s'épancher ; surtout, si c'est une miséricorde aussi puissante que celle de la Mère de Dieu. Car suivant la seconde observation que j'ai faite, elle a auprès de son Fils, en cette qualité de Mère de Dieu, tout le pouvoir nécessaire pour coopérer efficacement à notre salut.

Quand je dis pouvoir, accompagnons cette expression de tous les tempéraments que la religion exige, lorsqu'il s'agit de comparer ce pouvoir de Marie à celui de Dieu. Ce que nous appelons pouvoir dans les saints, n'est autre chose que leur crédit auprès de Dieu : mais ce crédit n'est pas en tous le même. Selon qu'ils sont devant Dieu plus ou moins grands, ils sont auprès de lui plus ou moins puissants : d'où nous jugeons quel doit être le pouvoir de la Mère de Dieu. De là que conclut un saint Pierre Damien? que Marie se présente au trône de Jésus-Christ, non pas seulement comme suppliante ; mais avec une sorte d'autorité qui approche du commandement : *Non rogans, sed imperans*. De là que conclut un saint Bernard? que Dieu ne nous donne rien que par les mains de Marie : *Nihil nos habere voluit, quod per manus Mariæ non transiret* (*In vigil. Nat.*). De là que conclut un saint Anselme? que Marie n'a qu'à vouloir, et que ce qu'elle demande ne lui peut être refusé : *Tu velis, et nequaquam fieri non poterit* (*De Excell. virg.*). S'ensuit-il de là même, et prétendons-nous qu'elle soit aussi puissante que Dieu? Non sans doute, puisque la puissance de Marie n'est qu'un privilége émané de la puissance absolue de Dieu, qui veut signaler sa grandeur dans la puissance de sa servante. Car pour l'avoir rendue si puissante, il faut qu'il soit lui-même infini dans son pouvoir. Pour lui avoir confié la dispensation de tant de grâces, il faut qu'il soit lui-même infini dans ses trésors. Pour l'avoir préposée au gouvernement du monde, il faut qu'il en soit lui-même le premier et seul Souverain.

Ainsi, quand Dieu commettait à Josué l'autorité d'arrêter le soleil, ou, pour me servir des termes de l'Ecriture, quand Dieu même, auteur et maître du soleil, obéissait à la voix d'un homme, *Obediente Domino voci hominis* (*Josue*, X), Dieu perdait-il rien de l'éclat et de l'indépendance de son empire? Ainsi quand Dieu faisait fendre la mer et trembler les éléments sous la baguette de Moïse, et que de sa propre bouche il lui déclarait qu'il l'avait établi le Dieu de Pharaon : *Constitui te Deum Pharaonis* (*Exod.*, VII), Dieu se dépouillait-il de sa divinité pour en revêtir son ambassadeur? Ainsi, quand le Fils de Dieu s'est abaissé jusqu'à se rendre soumis à Marie et à Joseph : *Et erat subditus illis* (*Luc.*, II), dérogeait-il aux droits de sa souveraineté? Ainsi, quand, à la parole de ses ministres, Dieu tous les jours vient du haut de sa gloire se renfermer sous de fragiles espèces ; que dans le ciel il lie ou qu'il délie, qu'il absout ou qu'il condamne, selon ce qu'ils prononcent sur la terre, et qu'ils remettent les péchés ou qu'ils les retiennent ; tous ces priviléges égalent-ils les prêtres du Seigneur au Seigneur même? Nous y adorons la bonté libérale et la magnificence du Tout-Puissant ; et comme ces troupes de peuple dont il est parlé dans l'Evangile, nous le bénissons d'avoir donné une telle puissance aux hommes : *Et glorificaverunt Deum, qui dedit potestatem talem hominibus* (*Matth.*, IX).

Apprenez donc, faux critiques, à ne vous pas scandaliser du pouvoir que nous reconnaissons dans Marie. D'autant plus injustes quand vous l'attaquez, quand vous le resserrez, quand vous cherchez à le rabaisser dans l'estime des fidèles, qu'il nous est plus salutaire, et que cette Mère bienfaisante n'en use que pour nous et pour notre sanctification. Nous le voyons dans notre mystère. Elle y fait deux choses : elle y purifie Jean-Baptiste, et elle y perfectionne Elisabeth et Zacharie. Remarquez l'un et l'autre.

Elle purifie Jean-Baptiste : il était comme nous dans le péché. Quoiqu'il dût être un jour l'ami de l'Epoux, le dirai-je? il était encore dans sa disgrâce par le malheur originel de sa conception. Le premier soin du Rédempteur est de venir le laver de cette tache mortelle, et cela s'accomplit par Marie. Elle est comme l'instrument du premier miracle qu'il opère, du premier pardon qu'il accorde. Dès que Marie paraît et qu'elle parle, la raison éclaire Jean-Baptiste ; il sent la présence de son Dieu ; la grâce prend possession de son âme, et par un tressaillement subit il en témoigne sa joie : *Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ, exsultavit in gaudio infans in utero meo* (*Luc.*, I).

Voilà ce qu'elle fait pour le fils ; fait-elle moins pour le père et pour la mère? Elisabeth et Zacharie, dit saint Luc, étaient justes devant Dieu ; c'est-à-dire qu'ils l'étaient, non pas seulement aux yeux ni dans l'opinion des hommes ; qu'ils avaient, non pas seulement le dehors et l'écorce de la vertu, mais le mérite et le fond : *Erant justi ambo ante Deum* (*Ibid.*). Ce n'étaient point de ces vertus ambiguës et changeantes selon le temps. Ils marchaient et ils s'avançaient toujours par de nouveaux progrès dans la voie des divins commandements ; et déjà saints, ils s'étudiaient par tous les moyens à se sanctifier davantage : *Incedentes in omnibus mandatis et justificationibus Domini*. Au reste, irrépréhensibles dans toute leur conduite, à couvert de toute censure et de tout soupçon, sans se plaindre de personne et sans donner à personne quelque sujet de plainte : *Sine querela*. Quel état de perfection ! mais Marie, en les saluant, trouve encore de quoi ajouter à cette abondante mesure. Elisabeth n'a pas plutôt ouï sa voix : *Ut audivit*, qu'elle est remplie d'une effusion surabondante de grâ-

ces. Jusque-là elle avait eu part aux dons du Saint-Esprit; mais en ce moment elle en reçoit la plénitude : *Ut audivit, repleta est Spiritu sancto Elisabeth* (*Luc.*, I.).

Qu'était-ce que ce surcroît et cette surabondance? C'est ce qui passe nos lumières. Contentons-nous d'être par là vivement persuadés du pouvoir de la Mère de Dieu, et en faveur des pécheurs, et en faveur des justes : en faveur des pécheurs, pour les rapprocher de Dieu; en faveur des justes, pour les unir toujours plus étroitement à Dieu. C'était Dieu, je le sais, qui effaçait le péché, qui perfectionnait la justice; qui effaçait le péché dans la personne de Jean-Baptiste, qui perfectionnait la justice dans Elisabeth : mais encore une fois c'était Dieu par Marie, comme c'était Dieu par Elisée qui ressuscitait les morts; comme c'était Dieu par l'ombre de saint Pierre qui ouvrait les yeux aux aveugles; comme c'est Dieu par la bénédiction du prêtre qui absout et qui réconcilie. Ce pouvoir, tout émané qu'il est de Dieu, est un vrai pouvoir dans le prêtre, en était un dans saint Pierre, un dans Elisée; et pourquoi ne dirons-nous pas que c'en est un dans la Mère de Dieu? Pouvoir, quelque étendu qu'il soit, dont on ne peut présumer par une fausse confiance, puisque dans une dernière observation je dis qu'au préjudice du salut, et en comparaison du salut, tous nos autres intérêts sont indifférents à Marie.

Et en effet, Jésus-Christ n'étant son Fils que pour le salut des hommes, elle n'est Mère de Jésus-Christ que pour le même salut. Elle distribue, il est vrai, les couronnes, elle établit les empires, elle donne la santé, la fertilité, la victoire. Sans rien dérober à Dieu, de qui elle tient tout, elle peut dire ce que Salomon fait dire à la Sagesse, et ce que l'Eglise lui applique : C'est par moi que les rois règnent; c'est de moi que viennent les richesses, la force, la valeur : *Per me reges regnant, mecum sunt divitiæ, mea est fortitudo* (*Prov.*, VIII). Mais à quelle fin dispense-t-elle ces biens temporels? Est-ce qu'elle se fasse une gloire de voir ses serviteurs sur la tête des peuples et dans l'élévation? Est-ce qu'elle ne se propose dans leur prospérité que cette prospérité même au péril de perdre leurs âmes? A Dieu ne plaise! Elle n'a en vue que de nous conduire au ciel, par quelque voie que ce soit; et si, pour y parvenir, le chemin des souffrances et des humiliations lui paraît, par rapport à nous, plus court et plus assuré, c'est par ces sentiers épineux qu'elle nous fera marcher, plutôt que par les routes agréables et périlleuses de la fortune et de l'honneur.

Que ce salut soit donc notre principal objet dans les vœux que nous adressons à Marie. Jugeons par là de la droiture de notre cœur et de la vérité de notre dévotion. Vous voulez devenir riche, heureux, grand selon le monde, et vous n'envisagez que cette opulence, que ce bonheur humain, que cette grandeur mondaine; avec des motifs si peu chrétiens et si bas, vous n'êtes point enfants d'une Mère si sainte. Portez plus haut vos désirs; portez-les au-dessus de la terre, de la chair, des sens. Tout ce qui ne mène point à Dieu n'est point digne d'un serviteur de la Mère de Dieu. Invoquez-la pour la santé du corps; mais encore plus pour la sainteté de votre âme. Veillez aux périls de la vie; mais surtout à ceux de l'éternité. Sans cela, c'est en vain que vous vous couvrirez de son habit, que vous réciterez sa couronne, que vous jeûnerez en son nom, que vous vous prosternerez devant ses images : à toutes ces pratiques, bonnes en elles-mêmes, approuvées par l'Eglise, autorisées par l'usage des saints, si vous ne joignez le soin, l'intention, le désir de vous sauver, d'abandonner tout ce qui peut y mettre obstacle, votre piété n'est qu'illusion et votre confiance que présomption.

Eh quoi! pour quelques froides prières que vous prononcerez, vous vous croirez dégagé des obligations de votre baptême? Parce qu'en secret vous vous serez revêtu de quelques symboles de votre attachement à la Mère, vous serez en droit d'insulter aux commandements du Fils? Sous l'étendard de la pureté, vous irez vous plonger dans les plus sales volupt.s? Insensible à tous les remords, et ne voulant pas même dérober un seul jour à vos plaisirs, vous vous imaginerez qu'elle attend l'heure de votre mort pour toucher alors votre cœur de ce repentir, de cette contrition, de cet amour de Dieu, que vous affectez maintenant de rejeter comme incompatibles avec la paix que vous goûtez dans le crime? Elle est l'Avocate et la Mère des pécheurs, non pas pour les endormir dans le péché. Vouloir être sauvé par sa médiation, et ne pas faire le moindre effort pour la seconder, c'est abuser de son pouvoir et de sa miséricorde. Espérer qu'elle nous écoute sur toute autre chose, quand nous négligeons notre salut, c'est ignorer qu'elle n'est Mère de Dieu que pour le salut des hommes. Tels sont les sentiments de Marie pour nous, et voici, sur le modèle d'Elisabeth, quels doivent être nos sentiments pour Marie. Renouvelez votre attention.

SECONDE PARTIE.

Quelle surprise d'Elisabeth! Quel ravissement! Dès qu'elle a ressenti les effets imprévus de la présence de Marie et de celle du Sauveur, elle s'écrie à haute voix : *Exclamavit voce magna* (*Luc.*, I); pourquoi? pour exalter la Mère de Dieu, et pour publier ses grandeurs. Elle ne balance point à l'élever au-dessus de tout son sexe : et elle semble même la mettre en parallèle avec Jésus-Christ son Fils. Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit que vous portez est béni : *Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui*. En même temps qu'elle élève ainsi Marie, elle s'abaisse elle-même. Elle ne voit rien en elle qui mérite l'honneur qu'elle reçoit. Eh! d'où me vient que la Mère de mon Seigneur veuille bien me visiter! *Et unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me?* Sa reconnaissance est égale à son respect et à son humilité. Quel zèle pour la gloire de Marie! Quels souhaits vifs et affectueux!

Vous êtes heureuse, et vous le serez parce que vous avez cru. Tout ce qu'on vous a annoncé de la part du Seigneur s'accomplira dans vous : *Beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino* (*Luc.*, I.).

Or tous ces sentiments qu'une sincère piété fait naître dans le cœur d'Elisabeth, ce sont les mêmes qu'elle doit produire dans le cœur de tous les fidèles ; et pour les réduire à quelques principes qui servent de mesure au culte que nous rendons à la Vierge, Mère de Dieu, voici deux règles certaines à quoi nous devons nous attacher : l'une, qu'on ne peut honorer Dieu sans se tenir obligé d'honorer sa mère ; l'autre qu'on ne peut vraiment honorer la Mère de Dieu, sans se croire obligé d'en donner des marques au dehors, et d'en faire une profession publique. Deux principes bien contraires à la délicatesse mal entendue, et je puis dire, à la maligne circonspection qu'on a affectée de nos jours contre les prétendus excès d'un culte si conforme à l'esprit de Dieu. Appliquez-vous.

On prétend que ce culte est une diversion de notre cœur; qu'il nous détourne de Dieu, et qu'il nous empêche de mettre en Jésus-Christ notre principale confiance. Scrupule que n'ont pas seulement formé des schismatiques déclarés et des libertins, mais des catholiques, ou plutôt de secrets ennemis de Marie, déguisés sous une catholicité apparente. Or afin de le détruire d'une manière sensible, et sans nous éloigner de l'exemple que nous avons devant les yeux, proposons-le ce vain scrupule, non pas à des âmes simples et sans discernement ; mais à cette même Elisabeth, qui reçoit Marie avec tant de démonstrations d'attachement et de vénération. Expliquons-lui le danger où son exemple nous expose; représentons-lui que son attention pour Marie diminue celle qu'elle doit à Dieu ; remontrons-lui qu'elle ose attribuer à la Mère de Dieu des miracles qui n'ont pour auteur que Dieu même : que répondra-t-elle à nos raisonnements et à nos subtilités? La réponse qu'elle nous fera, c'est, mes frères, celle que je vous fais.

Elle nous dira que sa reconnaissance et son respect pour Marie ne sont que reconnaissance et que respect envers Dieu. Que l'attachement singulier et la vénération qu'elle fait paraître pour Marie ne sont fondés que sur sa maternité : *Unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me?* Qu'à séparer de Marie cette auguste maternité, elle n'aura rien de plus que les autres femmes, mais qu'avec cette maternité divine, elle est après son Fils au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu.

Cette maternité met donc entre Elisabeth et Marie un intervalle si prodigieux, qu'Elisabeth en est saisie d'étonnement et qu'elle ne peut comprendre comment la mère du Seigneur daigne honorer de sa visite la mère de Jean-Baptiste : *Unde hoc mihi?* De sorte que toute l'admiration qu'elle témoigne, et qu'elle ne croit pas pouvoir égaler par ses expressions, pour la vierge sa cousine, n'est qu'un hommage qu'elle rend à l'être infini de Dieu, lequel a voulu donner au monde une image de sa grandeur dans la grandeur de sa mère. Si cette preuve tirée d'Elisabeth ne satisfait pas au scrupule de ces faux subtils que je combats, opposons-leur encore la pratique de tous les siècles.

Elle est telle que de tout temps les plus grands serviteurs de Dieu ont été les plus grands serviteurs de Marie, et que ceux qui ont mieux parlé des grandeurs du Fils de Dieu ont mieux parlé des grandeurs de la Mère de Dieu. Accusera-t-on tant de saints personnages de témérité et de superstition? Leur imputera-t-on le dessein de jeter les fidèles dans l'erreur, et d'ôter au Créateur ce qui lui est dû pour le transporter à la créature? Les soupçonnera-t-on de simplicité, d'ignorance, d'entêtement? Qui fut plus zélé pour la foi qu'un Athanase, qu'un Chrysostome, qu'un Epiphane, qu'un Basile? Qui fut plus éclairé qu'un Ambroise, qu'un Anselme, qu'un Grégoire? Qui fut plus profond et plus exact qu'un Jérôme, qu'un Augustin? Qu'ont de comparable à la sagesse, à la religion, aux inspirations mêmes de ces hommes si célèbres, ceux qui se piquent aujourd'hui d'un jugement plus juste et plus raffiné sur le faux et le vrai, sur l'utile et le dangereux en matière d'observances chrétiennes et de dévotion?

A cette réflexion ajoutons-en une seconde, non moins remarquable ni moins convaincante. C'est que dans tous les temps, ceux qui ont attaqué le culte de Marie, qui ont condamné les honneurs que nous lui rendons, qui ont borné son pouvoir, et douté de ses priviléges, ont été les plus grands ennemis de Dieu et de son Eglise; hérétiques, fanatiques, impies, libertins connus et libertins cachés. Tel fut ce Cerinthe, qui dès le temps des apôtres nia que Marie eût enfanté dans sa virginité, et que Jésus-Christ fût Dieu. Tel fut ce Jovinien qui refusa de la reconnaître pour vierge après son enfantement, et entreprit de bannir la virginité de tout le christianisme. Tel fut ce Nestorius qui lui contesta le titre de Mère de Dieu, et voulut qu'il y eût en Jésus-Christ deux personnes. Tels furent ce Luther, ce Calvin, qui la supposèrent sujette au péché, et qui défendirent qu'on l'invoquât. Ne sont-ce pas ces mêmes réformateurs qui profanèrent le sanctuaire du Très-Haut; qui brisèrent les tabernacles et répandirent le sang des prêtres ; qui soulevèrent les peuples contre les puissances légitimes et saccagèrent les empires et les royaumes ; qui s'efforcèrent de changer toute la face de la religion, et de renverser la maison de Dieu?

Déterminez-vous maintenant, mes chers auditeurs, à l'une de ces deux écoles : à celle de ces saints docteurs qui furent les pères de l'Eglise, ou à celle de ces déserteurs de la foi, qui causèrent dans l'Eglise tant de troubles. Choisissez les guides les plus dignes d'être suivis. Voyez si ceux qui alarment vos consciences au sujet de Marie, et de la confiance que vous avez en elle, ressemblent à

ces grands maîtres que nous révérons, et que les siècles précédents ont révérés avant nous; ou s'ils ressemblent à ces hérésiarques qui par un faux respect pour Dieu l'ont déshonoré dans sa mère. Avouez enfin que vous ne risquez rien avec les uns, et que vous risquez tout avec les autres.

Je dis plus : selon l'autre principe que j'ai avancé, je soutiens que pour bien honorer la Mère de Dieu, nous lui devons non-seulement un culte sincère, mais un culte public, et que ce n'est point assez de lui être dévoués dans le cœur, si nous ne produisons au dehors nos sentiments.

Sur cela, mes frères, permettez-moi de gémir devant vous de l'abus scandaleux qui s'introduit dans le monde, surtout parmi les grands et parmi ceux qui se piquent d'une certaine supériorité d'esprit. Ils regardent avec indifférence et comme de menus exercices toutes les pratiques de la dévotion à la Vierge. On voit encore le peuple touché d'une piété filiale envers la Mère de Dieu, courir à ses autels, s'assembler aux jours solennels qui lui sont dédiés, parler d'elle avec tendresse, soutenir ses droits avec ardeur : et béni soit mille fois le ciel d'avoir conservé parmi nous, au moins dans la fange et dans le limon, si je puis m'exprimer ainsi, ce reste du feu sacré qui brûlait du temps de nos pères; comme autrefois le grand prêtre Néhémias y trouva de quoi rallumer le feu que ses prédécesseurs avaient tiré de l'autel et caché dans un lieu souterrain, quand ils furent menés captifs en Babylone.

Telle est, dis-je, l'étincelle qui reste parmi le vulgaire; et quand il vous plaira, Seigneur, c'en est assez pour ranimer tous les cœurs et pour embraser toute la terre. Mais chez les gens distingués par leur fortune, chez ces esprits forts qui affectent de penser autrement que le commun des hommes, et de mépriser les sentiments populaires, ose-t-on marquer quelque zèle pour cette espèce de dévotion? Au contraire, n'applaudit-on pas au zèle orgueilleux de ces novateurs qui s'étudient à retrancher de la religion tout ce qui n'est pas de leur goût? Ne croient-ils pas même rendre service à Dieu, quand dans leurs discours ou dans leurs écrits ils s'énoncent d'une manière à décréditer les prérogatives et le culte de Marie?

Ah! ce n'est pas là ce que nous enseigne Elisabeth. Savante dans ses devoirs et capable de nous apprendre les nôtres, elle ne craint point de s'expliquer hautement et de glorifier la mère de son Seigneur. Elle élève la voix : *Exclamavit voce magna*. Elle veut que Marie soit comblée de bénédictions : *Benedicta tu*. Depuis ce temps-là jusqu'à nous, tout a retenti dans l'Eglise de cette parole ; et dix-sept siècles l'ont répétée avec la même ferveur et la même piété : *Benedicta tu*. Marie elle-même en a attesté la vérité par cet oracle qu'elle fit entendre : On me bénira, on me louera, on me publiera heureuse dans toutes les générations : *Ecce enim beatam me dicent omnes generationes* (*Luc.*, I).

Quoi donc, chrétiens, aurons-nous vu cet oracle accompli dans toutes les générations depuis Marie, pour le rendre vain présentement et pour le contredire? Laisserons-nous le soin de le remplir aux ignorants et aux petits; et rougirons-nous d'entrer dans ce concert de louanges, où les patriarches, les prophètes, les rois, les conquérants, les héros du monde ont fait gloire de s'associer avec la plus vile populace? Hé! quelle génération perverse et méconnaissante sommes-nous? Dans un royaume affermi depuis si longtemps par la protection de Marie, assujetti tout récemment à son empire, par le vœu du plus juste de nos rois, on verra tomber et s'abolir une dévotion si salutaire! Et dans quel temps, ô ciel? Au milieu de combien d'orages et d'événements funestes, imprévus, inouïs? Je l'oserai dire : tous les motifs qui ont de temps en temps réveillé dans les esprits, et renouvelé l'ardeur de la dévotion envers Marie; toutes les occasions qui ont servi à l'institution de ses fêtes et de ses solennités : ces mêmes considérations partagées en divers siècles se trouvent rassemblées dans le siècle où nous vivons.

Tantôt on a eu recours à sa protection pour éteindre le feu des hérésies. Tantôt ç'a été pour réunir les puissances ecclésiastiques et séculières, divisées par les guerres et les partialités. Tantôt ce fut pour arrêter le cours des maladies contagieuses, ainsi qu'il arriva dans le sixième siècle, quand le pape saint Grégoire le Grand fit porter avec solennité le fameux portrait de la Vierge, au milieu des gémissements et des cris du peuple (*Baron.*, *ad ann.* 590). Que vit-on alors? L'ange du Seigneur au-dessus de ce château, qui en a pris le nom, qu'il conserve, remettre dans le fourreau le glaive dont il était armé, ce glaive exterminateur teint du sang de mille et mille victimes immolées à la colère de Dieu.

Que voyons-nous aujourd'hui, ou quels maux ne voyons-nous pas inonder toute la surface de la terre? L'hérésie, le schisme, l'irréligion, l'impiété, tous les vices à leur suite, et par une conséquence nécessaire, non-seulement les royaumes et les Etats, mais les cœurs des particuliers déchirés, opposés entre eux ; enfin les plus terribles fléaux du ciel, la peste, la contagion, les maladies, les morts subites, toutes les sept fioles de l'ire de Dieu (*Apoc.*, XV). Au milieu de tout cela le bras du Seigneur tient le glaive levé sur nos têtes, prêt à décharger de nouveaux coups et à faire de nouvelles plaies. Dirons-nous comme Jérémie à la vue des malheurs de la Palestine et du carnage nouveau dont l'Egypte la menaçait : *O mucro Domini*, *mucro Domini !* ô glaive du Seigneur, glaive du Dieu des armées, frapperez-vous donc toujours? Serez-vous encore longtemps sans vous reposer? *Usquequo non quiesces?* Rentrez, glaive formidable, rentrez dans le fourreau, d'où nos péchés vous ont fait sortir. C'est assez de sang, de calamités, de ravages, d'incendies, de larmes. Arrêtez-vous et cessez de nous poursuivre : *Ingredere in vaginam ; refrigerare et sile* (*Jerem.*, XLVII).

Mais est-ce à nous, pécheurs rebelles; est-ce à nous sujets à tant de chutes et de rechutes; est-ce, dis-je, à nous d'adresser à Dieu ces paroles? Sommes-nous en état de le fléchir? Ah! chrétiens, c'est la Mère de miséricorde que nous devons réclamer; c'est par elle que nous devons demander grâce. Elle peut commander aux vents, conjurer les orages et les tempêtes, et renouveler à nos yeux les prodiges qu'elle déployait à la prière de Grégoire en faveur du peuple romain. Ne négligeons rien pour nous la rendre propice. Ne rougissons point de la servir comme la servaient les saints. Indignes de sa protection par nos égarements, devenons-en dignes par notre retour. Sous ses auspices et avec la grâce d'une vraie pénitence, nous serons délivrés des malheurs présents qui nous affligent, et nous parviendrons au bonheur futur où nous aspirons dans l'éternité, que je vous souhaite.

SERMON

POUR UNE VÊTURE RELIGIEUSE.

Spiritu ferventes, Domino servientes

Soyez fervents en esprit, et servez le Seigneur (*Rom.*, XII, 11).

Vous voici, ma très-chère sœur, au plus doux moment que vous ayez goûté dans la vie; vous voici, dis-je, à ce moment où remplie d'une sainte ardeur, vous vous déterminez à quitter le monde pour vous consacrer à Dieu. Vous vous trouvez dans la même disposition que le grand Apôtre quand il s'écriait qu'il ne voulait plus vivre qu'en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ: *Mihi vivere Christus est* (*Philip.*, III); dans la même disposition que le saint enfant Samuel, quand il disait à Dieu, parlez, mon Dieu, je vous écoute, et je suis prêt à vous obéir: *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (I *Reg.*, III); dans la même disposition que l'Epouse des cantiques, quand elle témoignait qu'elle était à son Epoux autant qu'il était à elle: *Dilectus meus mihi, et ego illi* (*Cant.*, II).

Ce n'est toutefois que le moment de votre entrée dans la maison de Dieu; moment qui excite les plus douces affections de votre âme; moment qui allume en vous un amour pur, de saints désirs, une espérance délicieuse et qui vous comble d'une joie beaucoup plus ressemblante à celle des bienheureux qu'aux fausses joies des enfants du siècle. A tous ces sentiments s'il se mêle quelque peine, c'est de ne pouvoir dès à présent achever le sacrifice et satisfaire votre empressement. Dès maintenant donc et de vous-même, vous êtes autant à Dieu que vous y serez dans une année. Libre encore selon les lois de l'Eglise, vous cessez de l'être selon votre cœur.

Ainsi c'est à votre cœur que je m'adresse; et vous considérant telle que vous êtes par désir et par volonté, je ne vous parlerai point du bonheur de l'état que vous embrassez; vous le sentez mieux que je ne le puis dire. Je viens seulement vous représenter l'obligation que vous contractez par cette première démarche, de maintenir dans la suite et d'augmenter la ferveur qui vous fait aujourd'hui renoncer au monde avec une grandeur d'âme et une liberté d'esprit digne du service de Dieu: *Corde magno et animo volenti* (II *Machab.*, I). Car il serait bien triste, ma chère sœur, que ce moment, qui n'est que votre entrée dans les voies de la perfection, en fût pour vous le plus haut point et le dernier terme; que dans le cours des temps cette première ferveur qui vous anime, se ralentît et disparût; que la tiédeur enfin corrompît de si heureux commencements. C'est souvent le malheur des religions; ce ne sera point le vôtre. On vous verra par le secours du ciel, faire sans cesse dans la carrière qui vous est ouverte, de nouveaux progrès, et rendre à cette communauté, où vous avez été élevée, le fruit des excellentes leçons que vous y avez reçues.

Le seul mystère que nous célébrons en doit être pour vous un pressant motif. Ce sont des rois prosternés aux pieds de Jésus, et lui offrant les richesses de leur pays; l'encens à sa divinité, l'or à sa royauté, la myrrhe à son humanité: présents conformes à leur foi. Mais pour les porter à cette libéralité, quelle avait été envers eux celle de Dieu? Le dessein qu'il leur avait inspiré de chercher le Messie, l'étoile qu'il avait fait paraître pour les conduire, la force dont il les avait revêtus pour surmonter tous les obstacles, et pour s'exposer à tous les périls: ces grâces extraordinaires n'étaient-elles pas des dons préférables à l'or et à l'encens qu'ils présentaient?

Là, nous reconnaissons la vérité de ce beau principe de saint Augustin, qu'en matière de bienfaits, Dieu commence toujours à donner: *Deus perpetuo in beneficiis prior.* Vous l'éprouvez, ma très-chère sœur. Vous venez sur les pas de ces mages offrir à un Dieu nouvellement né l'or de la chasteté, l'encens de l'obéissance, et la myrrhe de la pauvreté; mais de quel courage et de quel cœur accompagnez-vous ces offrandes? et où l'avez-vous pris ce courage? de qui le tenez-vous, et à qui en êtes-vous redevable? N'est-ce pas à Dieu, qui le premier vous a prévenue de sa grâce, et vous a fait part de ses trésors? De tout ceci je tire deux puissantes raisons, qui vous engagent à ne laisser jamais refroidir votre ferveur et le zèle dont vous êtes actuellement pénétrée. Ayez-les toujours devant les yeux, et ne les perdez point de vue. L'une, est ce que Dieu fait aujourd'hui pour vous; et l'autre, ce qu'aujourd'hui vous faites pour Dieu. Ce que Dieu fait pour vous, vous remplira d'une juste reconnaissance, et vous montrera ce que dans la suite vous devez faire: première partie. Ce que vous faites pour Dieu vous remplira d'une ferme confiance, et vous apprendra ce que dans la suite vous pouvez faire: seconde partie. Deux points que j'ai à développer, après que nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit, et salué Marie. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Moïse disposant les Israélites à recevoir les cérémonies ordonnées dans la loi et les commandements du Seigneur, leur disait : Israël, le Seigneur ton Dieu t'a choisi pour être son peuple particulier entre tous les peuples de la terre : *Te elegit Dominus Deus tuus, ut sis ei populus peculiaris de cunctis populis qui sunt super terram* (*Deut.*, VII). Non que tu surpasses les autres en nombre, en mérite, en richesses, en valeur; mais parce qu'il t'a aimé préférablement à eux : *Non quia cunctas gentes numero vincebatis, sed quia dilexit nos Dominus* (*Ibid.*). C'est à vous, ma très-chère sœur, aussi bien qu'aux enfants d'Israël, que ces paroles doivent être des leçons perpétuelles de ferveur. Dieu vous a choisie, et il veut que vous soyez à lui d'une façon singulière. Est-ce qu'il a trouvé en vous des qualités personnelles et des avantages singuliers? Vous ne le pensez pas, et nous ne vous le dirons pas. Nous reconnaissons tous que son choix est le pur effet d'une affection prévenante : *Quia dilexit vos Dominus* (*Ibid.*). Or dans ce choix que de priviléges importants ! que de distinctions sont renfermées ! Observez-les : Dieu vous ôte l'amour du monde, il vous ôte la connaissance du monde, il vous ôte l'envie même de connaître le monde. Examinons toutes ces faveurs.

Dieu vous ôte l'amour du monde; il vous ôte cette inclination si générale, ce lien si délicat et si fort, qui nous attache à tout ce qui flatte nos sens; cette intelligence secrète de notre cœur avec tous les objets agréables. Dieu nous défend à tous d'aimer le monde et les choses qui sont dans le monde : il nous le fait dire par ses apôtres : *Nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt* (I *Joan.*, II). Il nous a donné à tous les moyens de nous préserver de cet amour : mais ces moyens ne sont pas pour tous les mêmes. Aux uns c'est le refus qu'il leur fait de certains talents capables de plaire au monde : ils ne l'aiment pas, du moins ils se l'imaginent, parce qu'ils n'ont pas de quoi s'en faire aimer. Aux autres, c'est un accablement d'affaires : ils n'aiment pas le monde, parce qu'ils n'ont pas le loisir de l'aimer, ni de le goûter. A d'autres, c'est un dégoût des plaisirs et des vanités du monde : ils ne l'aiment pas, parce qu'ils sont las de l'aimer. A d'autres, c'est un revers de fortune, une adversité : ils n'aiment plus le monde, parce qu'il leur est devenu amer. Tous ces ménagements de la Providence ont leur effet tôt ou tard sur le cœur des prédestinés : mais combien plus heureux sont ceux qui dès leur tendre jeunesse ont été garantis de ce poison ! qui ne manquant de rien pour s'attirer l'estime et la considération publique; pouvant se promettre dans l'avenir une vie pleine d'agréments; déjà sollicités de tous côtés et recherchés, ne sentent pour le monde que de l'indifférence dans le cœur : nulle étincelle de ce feu qui embrase tout; nul penchant à ce qui entraîne et qui perd tant d'âmes; un naturel docile aux impressions de la vertu. Voilà, ma chère sœur, le premier don que vous recevez de Dieu. Mais ce n'est pas assez : outre que Dieu vous ôte l'amour du monde, par une seconde faveur, il vous en ôte la connaissance.

Connaître le monde et l'aimer, c'est presque une même chose à l'égard de la jeunesse. Il ne se présente à elle qu'avec un visage riant; il n'a pour elle que des fleurs, que de l'encens, que des flatteries. Avec le temps on découvre ses mensonges; on reconnaît que ce n'est qu'un traître, qu'un imposteur et un ingrat. Mais cette expérience est lente; elle passe la pénétration des jeunes gens; ils s'en tiennent à ce qu'ils voient, et tout ce qu'ils voient leur dit qu'ils ne sont que pour le monde, et que le monde n'est que pour eux. Oter à une âme cette pernicieuse connaissance; la garder de cet ensorcellement dont Salomon déplorait les malheureux effets : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona* (*Sap.*, IV); c'est sans doute une grâce des plus précieuses. Elle est pour vous, cette grâce, ma très-chère sœur. Jamais le monde ne s'est produit devant vous avec cet air adulateur qui lui fait tant de partisans. Jamais vous ne l'avez vu sous le fard ni sous le masque. Jamais vous n'en avez jugé, ni par le rapport des sens, ni par les maximes des mondains, ni par la coutume et la mode. A ces brillantes et fausses lueurs, il aurait pu vous séduire et vous éblouir; mais vous ne l'avez connu que par les lumières de l'Evangile et les principes de la foi. Ainsi vous l'avez connu tel qu'il est; vous avez appris que son éclat est vain, sa figure passagère, sa sagesse folie, son amitié inimitié de Dieu. Qu'il a le démon pour prince : *Princeps hujus mundi* (*Joan.*, XII); la malice pour fondement : *Mundus totus in maligno* (*Joan.*, VIII). Que Jésus-Christ n'en a point été : *Ego non sum de hoc mundo*. Qu'il n'a point voulu prier pour lui son Père : *Non pro mundo rogo* (*Joan.*, XVII); et par conséquent que nous ne devons avoir nulle intelligence avec lui. Tels sont, dis-je, les traits sous lesquels on vous a peint le monde; on ne vous l'a point montré sous d'autres couleurs.

Ce n'est pas tout. Par une troisième faveur, Dieu vous ayant ôté l'amour et la connaissance de ce monde réprouvé, il vous a même ôté l'envie de le connaître. Jacob n'avait qu'une fille. Heureuse dans la maison paternelle, elle voulut voir le grand monde, entrer dans les conversations des jeunes filles du pays où son père venait s'établir. Elle y porta toute sa vertu : l'y conserva-t-elle? sa curiosité la perdit.

Flatteuse curiosité ! c'est le premier écueil de la jeunesse: *Egressa est Dina ut videret mulieres regionis illius* (*Gen.*, XXXIV). On ne veut pas, dit-on, s'attacher au monde; on ne veut que l'entrevoir; et dès la première vue, on ne peut plus s'en détacher. Comme la jeunesse ignore tout, elle veut connaître tout. Pour peu qu'elle trouve de plaisir en ce qu'elle commence à connaître, elle s'en figure encore plus en ce qu'elle ne connaît pas. On a beau lui cacher le monde, elle croit que c'est par caprice, et non par pré-

caution. Tout ce qu'on lui en laisse voir lui paraît sans comparaison moins doux que ce qu'on en dérobe à ses yeux : *Dulcius putat omne quod nescit* (*Hieron.*, *epist.* 74).

De là ces funestes engagements qui par degrés et presque sans qu'on les aperçoive précipitent dans les désordres du monde. Mais Dieu, ma chère sœur, a de bonne heure détourné vos regards de la vanité, pour les fixer sur des objets plus solides. Il vous a d'abord accordé ce qu'il n'accorda que bien plus tard à la prière de David : Seigneur, disait ce saint roi, ne permettez pas que mes yeux se laissent prendre à de spécieuses apparences : *Averte oculos meos ne videant vanitatem* (*Psal.* CXVIII). Vous l'avez dit comme lui, mais sans avoir jamais ressenti les mêmes atteintes que lui. A peine la raison commença-t-elle à vous éclairer, que vous fûtes appelée et admise dans le tabernacle du Dieu vivant. On ne vous y entendit pas une fois soupirer après l'Egypte. On ne vous vit point attentive à d'inutiles entretiens sur les divers événements du siècle. Contente de votre clôture, vous laissiez les morts, selon l'expression de Jésus-Christ, ensevelir leurs morts ; et vous ne vous occupiez que des beautés de la maison de Dieu, que du repos de son sanctuaire, que des moyens d'accomplir ses divines volontés, et du bonheur de ceux qui le servent. Combien de fois prosternée en sa présence vous êtes-vous écriée, comme son prophète : Vos autels, ô Seigneur tout-puissant, mon roi et mon Dieu, vos autels, c'est tout ce qu'il me faut : *Altaria tua, Domine virtutum, rex meus et Deus meus* (*Psal.* LXXXIII). Il vous a écoutée. Du plus haut des cieux et du siége de sa grandeur, il a répandu sur vous les rayons de sa sagesse, *Sedium tuarum assistricem sapientiam* (*Sap.*, XLIX) ; et cette sagesse éternelle vous a préservée de l'amour du monde, de la connaissance du monde et de l'envie de connaître le monde. Voilà, ma très-chère sœur, ce que Dieu a fait pour vous. Qu'a-t-il prétendu ? c'est ce que vous ne pouvez trop bien comprendre, et par où nous allons conclure cette première partie.

Quand Dieu couvrait de sa protection le peuple d'Israël ; qu'il humiliait sous lui la puissance des Pharaons ; qu'il ouvrait la mer sous ses pas, et qu'il y abîmait ses ennemis ; que par mille prodiges il les tirait d'esclavage, que se proposait-il ? Etait-ce de procurer à ce peuple une vie tranquille ? Etait-ce de le délivrer de tout soin, et de fomenter sa paresse ? Non, mais il voulait apprendre à tout l'univers par les victoires et la soumission de ce peuple, combien le Dieu d'Israël était grand : *In Israel magnum nomen ejus* (*Psal.* LXXV). Quelle fut donc l'indignation de ce grand Dieu, quand après l'avoir sauvé de l'Egypte, après l'avoir conduit et nourri dans le désert, où rien ne l'empêchait de sacrifier en esprit de sainteté, il vit ce peuple rebelle s'abandonner à l'idolâtrie et au murmure ? Est-ce là, peuple insensé, ce que vous devez au Seigneur ? Est-ce le prix et la reconnaissance de tant de merveilles ? *Hæccine reddis Domino, popule stulte et insipiens* (*Deut.*, XXXI) ?

Qui d'entre eux pouvait soutenir la honte de ce reproche ? Et comment la pourraient soutenir celles d'entre vous qui, favorisées de tant de grâces, séparées du monde avec tant d'éclat, n'auraient en vue dans leur retraite que de passer leurs jours en paix, et de se faire peut-être au milieu de la religion un monde aussi dangereux que celui dont elles ont fui les amorces ?

Ah ! ce n'est point là, mes chères sœurs, ce que nous devons à Dieu, ni ce qu'il attend de nous. Il attend de nous une ferveur autant au-dessus de la piété commune, que ce qu'il a fait pour nous est au-dessus des bienfaits communs. Prenons donc, vous et moi, des sentiments conformes à notre état. Sont-ce des sentiments de complaisance et d'estime de nous-mêmes, eu égard à la perfection qui nous est marquée comme notre fin ? Cette présomption, dit saint Jérôme, ne nous convient en aucune manière : *Nolo tibi superbiam venire de proposito, sed timorem.* Humilions-nous plutôt et tremblons à la pensée de la multitude et de la grandeur de nos devoirs. Nous avons affaire à un Dieu, dont nous devons craindre la justice, autant que nous devons nous confier en sa bonté. Souvenons-nous du partage que fit le maître de l'Evangile en distribuant les talents. A l'un il en donna cinq, à l'autre deux, à l'autre un. Ce dernier qui n'avait reçu qu'un talent, négligea de le faire valoir ; et avec quelle rigueur fut-il puni de sa négligence ? Mais combien l'eût-il encore été plus rigoureusement, et eût-il mérité de l'être, s'il eût reçu comme les autres, ou deux, ou cinq, ou dix talents, et qu'il n'en eût retiré aucun profit ?

Or nous en sommes là, mes chères sœurs ; nous sommes au même degré d'infidélité, quand au lieu de faire profiter les dons de Dieu, nous les tenons enfouis dans la terre, que nous les dissipons et en abusons : tandis que des chrétiens du siècle qui n'ont reçu que des avantages ordinaires ; qui dans le rang de la faveur auprès de Dieu, sont bien au-dessous de nous ; qui dans leurs conditions sont exposés à tant de périls, pratiquent les plus éminentes vertus, et nous ravissent les couronnes qui nous étaient préparées.

C'est cependant pour nous que le Sauveur du monde a dit, aussi bien que pour ses premiers disciples, que si nos vertus ne surpassaient les vertus des pharisiens, c'est-à-dire des hommes les plus exacts à toutes les observances du judaïsme, nous n'aurions point place dans son royaume : *Non intrabitis in regnum cœlorum* (*Matth.*, V). Comment nous en plaindre ? On exige de nous des services extraordinaires ; n'a-t-on pas eu de nous des soins tout particuliers ?

Ne nous y trompons pas, mes chères sœurs : ce que Dieu fait pour nous jusqu'à notre entrée dans les maisons religieuses, il le fait presque sans nous. J'oserais même dire qu'il le fait quelquefois et en quelque façon malgré nous, tournant vers lui nos cœurs par un attrait tout contraire à nos inclina-

tions naturelles. Mais après ce grand coup de grâce, où souvent nous avons si peu de part, dès qu'il nous a bien établis dans le lieu de notre asile, alors, quoiqu'il ne cesse point de travailler avec nous, il demande autre chose, et beaucoup plus de notre correspondance, qu'il n'a demandé d'abord. Il a fait toutes les avances; il veut que nous usions de retour.

Loth, un des favoris de la Providence, était enfermé dans Sodome avec ses enfants, quand l'arrêt du ciel fut porté pour l'embrasement de cette ville infâme. Dieu ne voulut pas exterminer le juste avec les coupables. Il lui envoya ses anges à temps; il lui fit annoncer le danger où il était; il ne s'offensa point de sa lenteur. On le prit par le bras, et on le tira promptement hors des murailles. Jusque-là c'est Dieu qui agit. Sera-ce toujours de même? Ecoutez l'ange du Seigneur : Sauvez maintenant votre vie, dit-il à Loth; gagnez cette montagne; autrement vous êtes perdu : *Salva animam tuam, in monte salvum te fac, ne et tu simul pereas* (*Genes.* XIX). L'ange aussitôt l'abandonne à sa conduite, lui met sa vie entre les mains. Mais pourquoi Dieu n'achevait-il pas lui seul l'ouvrage qu'il avait lui seul commencé? C'est que si dans les premiers pas il y a beaucoup plus du sien que du nôtre, il faut que dans la suite il y ait de notre côté, je ne dis pas plus du nôtre que du sien, mais du moins une force, une fidélité, une activité toute autre que dans les commencements. C'est qu'après que Dieu nous a sauvés du péril par des grâces singulières, nous sommes encore en péril si nous ne répondons pas à ses grâces et à toute l'étendue de ses desseins sur nous : *Salva animam tuam, ne et tu simul pereas.*

Quand nous n'y serions pas obligés par la crainte du péril, n'y sommes-nous pas obligés par un esprit de reconnaissance? Est-il besoin dans la maison de Dieu de nous menacer de sa colère? N'est-ce pas assez de nous représenter ses faveurs? Que fallait-il plus pour engager Loth à tout entreprendre et à suivre exactement l'ordre de Dieu, que de lui montrer, quand il fut au haut de la montagne, le triste état du pays d'où il venait d'échapper? Partout des feux, des cendres, de la fumée; les cris affreux de ces désespérés qui se sentaient brûler tout vivants, nul moyen de fuir, nulle espérance; tout sexe, tout âge enveloppé dans le même incendie. Loth en sûreté, promenant ses yeux sur le malheur de ses voisins, quels sentiments devait-il concevoir alors de la providence de Dieu et de son amour pour lui? Quelles résolutions devait-il former?

Et vous, mes chères sœurs, du haut de la sainte montagne où Dieu vous a rassemblées, pouvez-vous contempler la désolation du reste du monde, et les maux dont il est accablé, sans être pénétrées d'une vive reconnaissance à la vue des miséricordes que le Seigneur a déployées sur vous? Eh! combien de mondains gémissent dans leurs misères, et vous envient votre repos? Seigneur, que vous ont-ils fait, et que vous avons-nous fait! Pourquoi trouvons-nous dans votre cœur une tendresse qu'ils n'y trouvent pas? Qu'avez-vous trouvé dans nous que vous n'ayez pas trouvé dans eux? Comment avons-nous entendu cette voix qu'ils n'entendaient pas, ou qui ne leur parlait pas? Y serions-nous insensibles; et dans le cours de nos années, pourrions-nous y endurcir nos cœurs? O ma chère sœur! Dieu vous a spécialement choisie, ne le choisiriez-vous pas entre tous et par-dessus tous? Ne lui rendriez-vous pas préférence pour préférence? Un jour, combien pensez-vous que vous bénirez ce choix? Quand ce monde sera passé, que vous serez hors des dégoûts et des vicissitudes de la vie, que ne souhaiterez-vous point avoir fait, avoir souffert pour un Dieu si libéral et si digne d'être servi? Remplissez-vous de ces réflexions. Elles vous occuperont dans toute l'éternité : qu'elles excitent dès à présent toute votre ferveur. C'est à quoi doit contribuer non-seulement ce que Dieu fait pour vous, mais ce que vous faites vous-même pour Dieu, comme vous le verrez dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le royaume du ciel est comparé, dans l'Evangile, à un trésor caché dans un champ. Un homme est assez heureux pour découvrir ce trésor : que fait-il? il vend tous ses biens, il achète le champ, et par une perte apparente il se met en possession d'une riche fortune : *Vendit universa quæ habet, et emit agrum illum* (*Matth.*, XIII). Voilà, ma chère sœur, le suprême degré de votre sagesse et en même temps de votre générosité. Vous avez découvert le trésor évangélique : c'est un trésor caché dans les ténèbres et le silence de la vie religieuse; que faites-vous pour l'obtenir? vous vous défaites de tout, et vous donnez tout.

Quand le Sauveur du monde eut expliqué les obligations attachées à la condition du mariage : s'il est ainsi, répondirent la plupart de ceux qui l'écoutaient, il n'est pas avantageux de s'y engager : *Si ita est, non expedit nubere* (*Matth.*, XIX). N'ai-je pas lieu de craindre, chrétiens auditeurs, que les faibles ne s'alarment à la vue des devoirs de l'état religieux, tels que je les ai exposés; et que ce joug en effet si léger ne vous paraisse insupportable? Mais pour réformer ces idées, il suffit de considérer ce que fait le religieux lorsqu'il se consacre à Dieu. Je dis qu'après un pareil effort et une victoire si difficile, il n'y a plus rien qu'il ne soit capable de vaincre; et que sa tiédeur, s'il vient à se relâcher, ne peut plus être excusable par aucun prétexte. Vous en serez persuadée, ma chère sœur, quand vous aurez bien compris ce que c'est que de vous consacrer à Dieu. C'est renoncer pour lui à vos droits les plus naturels, à vos plus justes affections, à vos plus douces espérances. Trois offrandes que l'on ne fait point sans un courage héroïque, et qui vous doivent dans la suite adoucir toutes les difficultés de la religion.

C'est donc d'abord à vos droits les plus naturels que vous renoncez : droits sur vos biens, droits sur vos plaisirs les plus légitimes, droits sur votre liberté, sur votre volonté, sur votre personne. Vous ne verrez sous le ciel plus rien de propre, ni rien de vôtre. On ne vous comptera plus dans le monde entre les vivants. Vous n'aurez plus aucun rang dans votre famille, aucune action dans la vie civile, aucun pouvoir d'acquérir, de disposer, de posséder, de dire une fois par vous-même, je le puis et je le veux. Pour cela les Pères ont appelé la religion une servitude, un esclavage ; on y est lié et comme enchaîné par les vœux ; on n'est plus à soi : *Non estis vestri*. Pour cela ils l'ont appelée une mort : richesses, commodités, équipages, terres, maisons, regardez tout cela comme un mourant qui n'a plus rien à prétendre qu'un suaire, plutôt pour les vers que pour lui : *Mortui enim estis* (*Coloss.*, III).

Pour cela ils l'ont appelée un sacrifice, un holocauste, où la victime est consumée tout entière et sans réserve. Cet innocent Isaac, élevé sur le bûcher par les mains d'Abraham, les bras liés, les yeux bandés, et sur le point d'être immolé, ne songeait plus à son héritage. Il lui importait peu ce que deviendraient les troupeaux et les trésors de son père : dès là qu'il offrait à Dieu sa vie, le reste ne lui était rien, Dieu se contenta de la disposition de son cœur et des préparatifs du sacrifice. Isaac ne perdit ni la vie, ni ses biens. Votre sacrifice, ma chère sœur, doit aller plus loin et jusqu'à l'effet. Vous y perdrez, si je l'ose dire, tout usage de la vie, ou ce ne sera qu'une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu : *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* (*Ibid.*). Dieu seul saura que vous vivez ; le monde, ou n'en saura rien, ou n'y prendra guère d'intérêt. A votre mort, il ne se fera parmi vos proches aucun changement, ni dans leurs desseins, ni dans leur fortune, non pas même dans leurs habillements, ni peut-être sur leurs visages ; il n'y aura pour vous ni pompes, ni deuil. Y aura-t-il des larmes ? elles tariront bientôt. Vous renoncez au monde, et le monde renonce à vous.

Vous faites plus. En renonçant aux droits les plus naturels, vous renoncez encore aux affections les plus justes. Jephté, vainqueur des ennemis d'Israël, obligé, selon son vœu, de sacrifier sa fille unique, trouva dans cette vertueuse fille toute l'indifférence pour la vie que le respect de Dieu peut inspirer. Tandis que le père s'abandonnait à la douleur, déchirait ses vêtements, la fille l'exhortait et l'encourageait. Mon père, vous m'avez promise au Seigneur, ne lui soyez pas infidèle ; pensez à lui, non point à moi : *Aperuisti os tuum ad Dominum; fac mihi quodcunque pollicitus es* (*Judic.*, XI). Mais après tout, avec un si beau mépris de la vie, elle ne put étouffer l'amour filial. Elle fut sensiblement touchée de l'état de son père, qu'elle laissait seul par sa mort et sans postérité. Cet attachement à sa famille ne put mourir dans son cœur. Elle demanda deux mois pour s'y résoudre. Elle les passa dans la solitude à pleurer avec ses compagnes la dure nécessité où elle était réduite, et revint enfin présenter sa tête à l'autel, peut-être aussi peu détachée et aussi tendre que jamais : *Et reversa est ad patrem, et fecit ei sicut voverat* (*Ibid.*). Ces sentiments, quoiqu'imparfaits, convenaient à la loi de Moïse ; ils ne conviennent point à la loi de Jésus-Christ. Il demande surtout le sacrifice du cœur et des affections humaines. Il ne veut pas tenir lieu seulement d'époux, mais de père, de mère, de frères, de parents. Il étend le glaive jusqu'à la division de ces nœuds si doux et si forts : *Non veni pacem mittere, sed gladium* (*Matth.*, XI). Vous les avez rompus, ma chère sœur ; vous n'avez point considéré ni les desseins qu'on avait sur vous, ni les oppositions qu'on formerait aux vôtres, ni les regrets que causerait votre séparation. Vous ne regardez plus personne avec les yeux de la chair, mais avec ceux de l'esprit. Plus de part à tous les succès des uns, à toutes les disgrâces des autres. Tout vous est égal, parce que vous rapportez tout à Dieu, et que vous renfermez tout en Dieu.

De là même et par rapport au monde, plus de prétentions dans l'avenir, plus d'espérances. Il n'y en a plus pour vous, et vous n'en voulez plus avoir. Effort si généreux et d'un prix si excellent, qu'il fit presque seul tout le mérite des apôtres. Que quittaient-ils en s'attachant au Fils de Dieu ? des barques et des filets. Cependant ils se vantent d'avoir quitté toutes choses : *Ecce nos reliquimus omnia* (*Matth.*, XIX). Ils ne rougissent point d'en demander récompense, comme s'ils avaient quitté tous les biens de l'univers : *Quid ergo erit nobis* (*Ibid.*)? Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que le Fils de Dieu se conformant à leur idée, ne leur promet en dédommagement rien de moins que le centuple dans cette vie, et la puissance de juger avec lui toutes les tribus d'Israël au dernier jour : *Sedebitis et vos judicantes duodecim tribus Israel* (*Ibid.*).

Pourquoi cette récompense excessive, ce semble, et surabondante ? C'est, remarquent les Pères, qu'avec le peu qu'ils possédaient, ils avaient encore quitté tout ce qu'ils pouvaient espérer et désirer : *Non solum*, dit saint Augustin, *quidquid habebant, sed quidquid habere cupiebant* (*In Psal.* CIII). Et dans une lettre à Hilaire de Syracuse, établissant la même maxime : on renonce à tout l'univers, ajoute ce saint docteur, quand on renonce à ce qu'on a et à tout ce qu'on peut souhaiter d'avoir : *Totum mundum dimittit qui et quod habet et quod optat dimittit* (*Epist. ad Hilar. Syracus.*).

Vous en seriez, ma chère sœur, à ce point de mérite et d'élévation devant Dieu, quand vous n'auriez rien laissé dans ce siècle, et que vous ne porteriez à l'autel pour toute offrande que vos espérances et vos désirs. L'espérance est tout le plaisir et comme l'assaisonnement de la vie. On n'y goûte

plus rien quand on n'y espère plus rien. C'est l'âme des jeunes gens, ils ne vivent que d'espérance. Fussent-ils sans fortune, ils se font une fortune imaginaire. Comme ils s'aiment beaucoup, qu'ils se connaissent peu, qu'ils se persuadent aisément ce qu'ils désirent, ils croient toujours que leur industrie ou que le hasard les fera parvenir tôt ou tard à quelque chose de grand : *Quis enim pauper non turgescit in spe hujus sæculi?* dit le même saint Augustin (*Ibid.*). Or, dans ce feu de jeunesse, étouffer soi-même ses espérances, éteindre ses désirs, s'aveugler sur l'avenir, et même sur le présent, et même sur le possible ; abandonner non-seulement tout ce qui est dans nos mains, mais tout ce qui peut y venir, mais tout ce qu'on peut prétendre, mais tout ce qu'en idée on peut se figurer d'avantageux, n'est-ce pas le sacrifice le plus complet? et voilà, ma chère sœur, quel est votre renoncement.

Vous faites, comme le saint homme Job, un pacte avec vos yeux : *Pepigi fœdus cum oculis meis* (*Job*, XIII). Vous leur défendez de se porter jamais hors de cette maison, de ce sanctuaire, de ces grilles. Dussiez-vous vivre cent ans, ce sont là les bornes que vous leur marquez ; ce sont les objets où ils doivent arrêter leurs regards. Après cela il ne vous reste que le tombeau : *Et solum mihi superest sepulcrum* (*Job*, XVII).

Ah ! Seigneur, cette fameuse reine que le nom de Salomon attira des extrémités de l'Orient auprès de son trône était transportée d'admiration à la vue du bel ordre de sa cour, de l'éclat, du nombre, du respect de ses officiers : *Videns domum quam ædificaverat, habitacula servorum, et ordines ministrantium, non habebat ultra spiritum* (III *Reg.*, X). Que devons-nous concevoir de votre grandeur, ô mon Dieu ! et de la supériorité de votre empire, en voyant les soumissions, les hommages, le dévouement, l'anéantissement de vos servantes en votre présence? Oui, vous êtes digne, ô Dieu saint, et trois fois saint ! vous êtes digne de toute gloire, de tout honneur, de toute puissance : *Dignus es accipere gloriam et honorem et virtutem* (*Apoc.*, IV). C'est ce que vous dit du fond de l'âme cette fervente fille, humiliée devant vous et toute à vous.

Mais quelle serait notre confusion, mes chères sœurs, à vous et à moi, et jusqu'où devrait-elle aller, si, regardant derrière nous, après nous être si étroitement liés à Dieu, et si hautement déclarés, nous retournions sur nos pas, et nous tombions dans la langueur d'une vie tiède et négligente? Par où pourrions-nous justifier cette décadence ; et ne serait-ce pas le renversement le plus condamnable? Encore un moment d'attention à cette importante morale, qui sera le fruit de cette seconde partie.

Ces grands efforts qu'il vous a coûté pour embrasser l'état religieux, comparez-les, mes chères sœurs, avec tout ce que le temps peut faire naître d'obstacles à votre progrès. Vous marchiez bien, disait l'Apôtre aux Galates ; qui vous empêche d'avancer? *Currebatis bene, quis vos impedivit* (*Galat.*, V)? Je vous le demande à vous-mêmes : qu'est-ce désormais qui vous étonnerait, qui vous rebuterait? Est-ce le refus de quelques commodités? Est-ce la crainte des observances domestiques? Est-ce la longueur et le retour fréquent des exercices? Est-ce la retraite, l'éloignement des visites, des entretiens du dehors? Est-ce le joug de la dépendance, l'antipathie des humeurs, une parole désagréable, un mépris? Car voilà souvent ce qui déconcerte tant de vertus chancelantes et mal affermies.

Saintes âmes, serions-nous donc dans la maison du Seigneur si différents de ce que nous étions en sortant du monde? Aurions-nous dérogé à tous nos droits naturels, pour nous ménager dans la religion tant de frivoles amusements et de vils intérêts? Aurions-nous étouffé nos plus justes affections, pour nous faire dans la religion des liaisons peu utiles et quelquefois hasardeuses? Aurions-nous renoncé à nos plus solides espérances, pour nous repaître dans la religion de ridicules chimères de préférence et de distinction? Serait-ce là l'édifice que nous nous proposions de bâtir sur les débris des vanités de la terre? Ce grand appareil de vêtures, de professions, de vœux ; cette pompe, dirai-je funèbre ou nuptiale, aurait-elle dû n'avoir pour fin, que de découvrir des faiblesses, qui peut-être seraient demeurées inconnues dans le tumulte et le bruit du siècle? Eût-il fallu appeler des parents et des amis autour des autels, pour voir offrir en holocauste une âme imparfaite, immortifiée, remplie d'elle-même?

Et ne me dites pas que vous ne pouvez vous surmonter sur telle et telle chose. Je ne vous répondrais point avec saint Augustin : *Non poteris quod isti et istæ* (*Confess.*)? Quoi ! ne pourrez-vous pas ce que peuvent celles-ci et celles-là, tant de bonnes religieuses qui vous ont précédées, qui vivent encore parmi vous, et dont les exemples vous confondent? Je vous opposerais vous-mêmes à vous-mêmes. Je vous dirais : Quoi ! vous ne pourrez pas ce que vous avez déjà pu? Vous ne pourrez pas vaincre ce que vous avez déjà vaincu? Vous avez vu d'un œil tranquille toute votre famille attendrie sur votre départ : toute la terre en pleurs et à vos genoux n'eût pas été une barrière assez forte pour vous retenir. Vous avez sans douleur transmis vos héritages en d'autres mains ; et ce cœur alors si constant s'alarme présentement et s'émeut sur des bagatelles? Ah ! s'il y avait de la répugnance à sentir et de la faiblesse à marquer, c'était dans ces premiers combats où tout était au-dessus de la nature. C'était dans ces premiers sacrifices, où tout n'est que de conseil et rien n'est de commandement ; où le Fils de Dieu même a dit que tous n'ont pas la force d'atteindre : *Non omnes capiunt* (*Matth.*, XIX). Mais en de faibles sujets de patience, de mortification, de régularité, oublier ce qu'on doit faire, et démentir ce qu'on a déjà fait : est-ce une lâcheté qui souffre quelque excuse? Il n'y en

aura point, mes chères sœurs, et là-dessus nous parlerons nous-mêmes contre nous-mêmes.

Josué mourant et faisant un dernier effort pour exhorter les Hébreux à s'attacher inviolablement et de tout leur cœur au Dieu de leurs pères, ne voulut sur cela point d'autres témoins, ni d'autres juges qu'eux-mêmes. Il n'attesta, ni le ciel, ni la terre, ni le mont Sinaï, ni l'arche d'alliance, ni les rives du Jourdain, ni les ruines de Jéricho, ni les puissances, ni les nations subjuguées : témoins toutefois irréprochables. Vous-mêmes, leur dit-il, vous seuls vous vous rendez témoignage, que librement vous avez choisi le Seigneur pour maître, et lui avez juré une éternelle fidélité : *Testes vos estis quia ipsi vobis elegeritis Dominum ut serviatis ei* (*Josue*, XXIV).

Quand nul n'aurait l'assurance de vous rappeler, ma chère sœur, la mémoire de votre engagement, n'entendez-vous pas au-dedans de vous-même une voix secrète qui vous représente incessamment les victoires que vous avez remportées et celles que vous pouvez remporter? En vain les lâches veulent s'aveugler là-dessus. Vous êtes née sincère, reconnaissante et fidèle. L'image de l'action solennelle où vous nous avez invités ne s'effacera point de votre esprit. La ferveur que vous faites paraître aujourd'hui servira de règle au reste de votre vie. Vous ne croirez rien d'impossible avec la grâce de votre époux, puisque pour lui vous pouvez vous arracher des liens les plus étroits.

Je vous dis donc avec David : Ecoutez, ma fille, et voyez : *Audi, filia, et vide*. Ecoutez et voyez quels sont les devoirs et les douceurs de votre nouvel état : *Audi et vide*. Mais je ne vous dis pas absolument ces paroles qui suivent : *Obliviscere populum tuum et domum patris tui* (*Psal.* XLIV) : Oubliez votre peuple et la maison de votre père. Au contraire gardez-en le sage et salutaire souvenir. Vous trouverez dans ce souvenir un remède à toutes vos peines, un appui contre toutes les difficultés. Plus ce que vous quittez vous est cher, et mérite votre attachement, plus vous aurez de mépris pour tout ce qui voudrait encore avoir quelque entrée dans votre cœur.

Disons mieux : oubliez votre famille selon le monde ; oubliez ces parents, ces alliés, que tant de nobles qualités relèvent devant les hommes : oubliez, dis-je, qu'ils sont dans les premiers rangs de l'Eglise, de la cour, de la guerre, de l'Etat ; que le plus grand de nos rois les commet à la sûreté de ses places et de ses frontières ; que ceux d'entre eux qui ne sont plus paraissent même après leur mort plus importants qu'ils ne paraissaient pendant leur vie : c'est par ces endroits-là que vous n'y devez plus penser : *Obliviscere*. Mais quand le souvenir vous reviendra d'un père, que son exacte probité, l'amour du bien public, la justice et la charité chrétienne appliquent assidûment à des fonctions aussi laborieuses qu'honorables, vous vous direz à vous-même, qu'il serait bien indigne de dégénérer dans la religion, et de ne pas tendre à toute la sainteté où vous êtes appelée. Quand vous vous souviendrez d'une mère à qui rien ne manque pour plaire au monde, et qui ne manque à rien pour plaire à Dieu, vous comprendrez que vous ne vous êtes dérobée à son éducation, que pour en chercher une plus conforme encore à la perfection évangélique. Daigne le Seigneur seconder vos pieuses intentions, et par le chemin où vous entrez vous conduire au terme de la bienheureuse éternité, que je vous souhaite, etc.

SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE

Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.

Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes (*Luc.*, XXIII, 28).

Vous voyez, Messieurs, une généreuse victime attachée à la suite de Jésus-Christ, et marchant sur ses pas au Calvaire, où elle doit être immolée. Vous accourez à ce spectacle, non point, à Dieu ne plaise, dans les mêmes sentiments que les Juifs, qui se faisaient un plaisir du supplice de l'innocent : mais avec un cœur plus humain vous imitez la tendre pitié de ces femmes charitables, qui regardant sa croix avec horreur, et ne pouvant l'en préserver, donnaient au moins des larmes à l'état déplorable où il se trouvait réduit.

Comment Jésus-Christ reçut-il ce témoignage de leur compassion? Avec une vive douleur de les voir sensibles pour lui, et insensibles pour elles-mêmes. Ce n'est point sur moi, leur dit-il, que vous devez verser des pleurs : *Nolite flere super me*. C'est sur vous, sur votre patrie, sur vos familles et vos enfants, parce qu'ils ont bien d'autres maux à craindre : *Sed super vos ipsas flete, et super filios vestros*.

Oserai-je dire, chrétienne assemblée, que cette vierge fidèle accepte aujourd'hui dans la même disposition le dernier office de l'amitié qui vous intéresse pour elle? Vous êtes attendris à la vue de son sacrifice; elle ne l'est pas moins à la vue des engagements où elle vous laisse dans le monde. Que fait-elle, et que faites-vous? Elle méprise le monde, elle se détache du monde, elle fuit le monde : et vous, vous estimez ce monde qu'elle méprise; vous aimez ce monde dont elle se détache; vous demeurez et vous vivez dans ce monde qu'elle fuit. Etes-vous moins à plaindre qu'elle? Elle méprise le monde, et c'est l'effet de sa sagesse; elle se détache du monde, et c'est ce qui va faire son repos; elle fuit le monde, et c'est ce qui doit assurer son salut. Y a-t-il là de quoi gémir, et n'est-elle pas plutôt digne d'envie?

Mais par une règle toute contraire, en estimant ce monde qu'elle méprise, n'êtes-vous pas dans l'erreur? en aimant ce monde dont elle se détache, ne vous exposez-vous pas dès cette vie à mille peines? en demeurant et vivant dans ce monde qu'elle fuit, ne mettez-vous pas au danger le plus évident

votre bonheur éternel? Regardez donc d'un œil plus équitable et plus éclairé votre état présent et le sien ; et s'il y a des larmes à répandre devant cet autel, reconnaissez que ce n'est pas sur la victime qui se consacre présentement à Dieu, mais sur celles qui se sacrifient tous les jours au monde. Aidez-moi de votre grâce, ô mon Dieu, et donnez à mes paroles assez d'efficace, pour inspirer à toutes les personnes qui m'écoutent, le mépris du monde, le détachement du monde, la fuite du monde. C'est pour cela même que j'emploie auprès de vous l'intercession de Marie. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE

La sagesse de l'homme, précieux écoulement de la sagesse de Dieu, consiste surtout dans le juste discernement du mérite et du prix des choses. N'estimer que ce qui est digne d'estime, mépriser tout ce qui est digne de mépris, voilà le caractère essentiel du vrai sage. Sagesse que Salomon demandait instamment à Dieu : envoyez-la-moi, Seigneur, du haut de votre trône : *Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam* (*Sap.*, IX). Elle en est descendue pour vous, ma très-chère sœur, elle est entrée dans votre âme, elle s'y est établie pour vous éclairer sur le jugement que vous deviez faire du monde.

Et quel jugement en faites-vous? Le même qu'en a fait Jésus-Christ. Vous l'avez méprisé comme lui, ce monde, et toujours vous le mépriserez. Si Jésus-Christ semble se glorifier d'avoir triomphé du monde, du reste il dédaigne d'y régner : mon règne n'est pas de ce monde : *Regnum meum non est de hoc mundo* (*Joan.*, XVIII). Bien loin de se faire honneur du titre de prince du monde, il l'abandonne au démon son capital ennemi : c'est le prince du monde : *Princeps hujus mundi* (*Joan.*, XII). Non-seulement ce qui paraît sagesse aux yeux des mondains, est folie aux yeux de Dieu; mais ce qui leur paraît folie, Dieu s'en sert pour confondre leur sagesse; ce qui leur paraît faiblesse, il s'en sert pour abattre leur puissance; ce qui leur paraît bassesse, il s'en sert pour humilier leur orgueil : *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes* (I *Cor.*, I). Selon le langage et les fausses idées du siècle, le monde est rempli de biens; c'est le centre de tout bien. Selon le langage et les saintes maximes des disciples du Fils de Dieu, le monde n'est qu'iniquité; c'est le centre de tout mal : *Mundus totus in maligno positus est* (I *Joan.*, V).

Or, si c'est là de quoi le monde est composé, tout ce qu'il étale à nos yeux de brillant et d'engageant n'est donc qu'un piége : c'est un trompeur. Tout ce qu'il nous déploie d'innocence et de vertu n'est donc que corruption : c'est un hypocrite. Tout ce qu'il nous débite de prétendues vérités ne sont donc que mensonges; c'est un imposteur. Tout ce qu'il nous promet de constance et d'attachement n'est donc qu'infidélité : c'est un perfide. Tout ce qu'il nous fait espérer de reconnaissance et de récompense n'est donc qu'illusion et ne se termine à rien : c'est un ingrat.

Le monde est tel, mes chers auditeurs ; c'est ainsi que l'Evangile nous le représente : par quelles qualités peut-il mériter votre estime? Ah! si vous aviez, cette fille et vous, deux créances différentes, si vous étiez de deux religions : peut-être pourriez-vous blâmer le mépris qu'elle témoigne du monde, et vous savoir gré de ne la pas imiter. Mais sa religion est la vôtre. Elle a puisé ce mépris dans les mêmes sources où vous avez pris, elle et vous, le nom et le caractère de chrétien. Cet Evangile qui doit régler vos sentiments et les siens, n'a point d'autres couleurs pour vous dépeindre le monde, que ces mêmes couleurs qui le lui rendent si méprisable. On ne la peut accuser de simplicité ni de prévention, qu'en faisant le même reproche à Jésus-Christ, qui est son oracle. Il faut penser comme elle, ou cesser de croire comme elle. Il faut réformer vos idées, ou démentir votre foi. Que dis-je? Est-ce la foi seule, le seul exemple de Jésus-Christ, qui autorise le mépris du monde? Il n'est pas besoin d'avoir sur cela recours au christianisme : ce mépris est fondé sur le jugement même des sages profanes.

A comparer ce qu'ils ont dit sur la vanité du monde, avec ce qu'en ont dit nos plus saints docteurs, il semblerait que le même esprit se fût expliqué par leur bouche, et qu'ils eussent trouvé, pour parler ainsi, l'Evangile dans leur raison. Ils ne se sont pas contentés de sentiments ni de paroles; ils ont passé jusqu'aux effets. On en a vu jeter leurs trésors dans la mer, pour acheter à ce prix la liberté de l'âme : et si saint Grégoire de Nazianze a loué ce dépouillement dans un Zénon, saint Jérôme dans un Cratès; s'ils ont voulu par l'exemple de ces philosophes encourager ou confondre les chrétiens : craindrai-je d'appuyer des mêmes autorités la sagesse du sacrifice où nous assistons aujourd'hui? Serons-nous moins soumis aux lumières de la foi que nous avons embrassée, que ces philosophes ne l'étaient aux lumières de la raison? Serons-nous moins prudents, moins clairvoyants, moins philosophes qu'eux? Condamnerons-nous dans nos frères, dans nos proches, ce que nous admirons dans des païens et des idolâtres?

Et pourquoi remonter aux sages de l'antiquité? Consultons même les partisans du monde avec qui nous vivons. Appelons-en à leur expérience, à leur témoignage, à leur aveu. Cet aveu des mondains doit être pour nous une preuve bien sensible. Et en effet, dites-moi si de ces mondains vous en entendez beaucoup se louer du monde? En quel nombre y sont les heureux? Entre ces heureux combien le sont-ils constamment? Entre ceux dont le bonheur a quelque sorte de consistance, combien le sont-ils sans mélange? En connaissez-vous? en voyez-vous?

Vous en voyez qui tâchent de s'étourdir sur les dégoûts de la vie, par le changement et la variété des plaisirs : mais ce change-

ment même est une marque évidente de la faiblesse et de la fausseté des plaisirs du monde. On n'y est content tout au plus qu'en espérance et en désir : toujours mécontent dans la possession et dans l'usage. C'est pour cela que les plus opulents, les plus voluptueux, les plus ambitieux, sont communément les plus disposés à se plaindre de leur sort, à murmurer de l'insuffisance des biens dont ils jouissent, à s'ennuyer partout et de tout, à se récrier contre l'injustice des cours, contre la dispensation qui se fait des grâces, contre les caprices de la faveur, contre les trahisons de la fortune. En quoi pardonnent-ils à ce monde qui néanmoins est leur divinité? Qui jamais dut avoir plus de sujet de se louer du monde que Salomon, pour qui le monde était plein de delices : et qui jamais en a dit plus de mal? Il fait lui-même le détail de la vie qu'il y menait. Il avait bâti des palais, il avait dressé des jardins; à la curiosité des plantes, il avait joint la magnificence des eaux, un train pompeux, une foule éclatante d'officiers, des richesses immenses, des vases sans nombre et sans prix : il avoue en un mot qu'il n'avait rien refusé à ses yeux ni à son cœur. Mais après une longue épreuve, comment regarde-t-il tout cela? Qu'en dit-il? Il n'y trouve que séduction, que fragilité, que vanité. Vanité des vanités, s'écrie-t-il; tout n'est que vanité. Si c'est là l'éloge que fait du monde le plus heureux des mondains, qu'en doivent penser les autres? Vous-mêmes, mes frères, qu'en pensez-vous maintenant? Mais une réflexion plus capable encore de vous détromper de toute l'estime que vous en pourriez faire, c'est ce que vous en penserez au dernier jour de votre vie et au moment de la mort.

Avec quel étonnement et quelle confusion, ouvrant alors les yeux, découvre-t-on l'énorme abus qu'on faisait des lumières de son esprit, pour préférer ce monde périssable à une gloire immortelle? Quel désaveu ne fait-on pas des mauvais raisonnements dont on s'appuyait? Quel démenti ne se donne-t-on pas à soi-même? Il y a trois mille ans que l'Ecriture expose à notre vue le triste tableau de ces mondains outrés à la mort du repentir de leur folie. Quels regrets les rongent! quel dépit! quel désespoir : *Intra se pœnitentiam agentes* (*Sap.*, V)! Leur cœur est trop serré pour pouvoir exprimer la douleur qui les dévore. Ils n'ont point de paroles, ils n'ont que des soupirs pour la pousser au dehors : *Præ angustia spiritus gementes* (*Ibid.*). Troublés de mille souvenirs, de mille objets qui tous leur font sentir le vide et le néant de ces biens dont ils se laissaient éblouir, la désolante conclusion qu'ils tirent, c'est qu'ils ont pris une vaine apparence pour la vérité; c'est qu'ils se sont égarés : *Ergo erravimus* (*Ibid.*). Ils le reconnaissent, mais trop tard, mais hors de saison et sans fruit.

Combien plus sages sont ceux qui dès leur tendre jeunesse entrent dans ces sentiments? ceux dont le premier coup d'œil sur le monde est un regard de mépris? Ils ne sont point en péril de se rétracter à leur dernière heure. Cette contrariété leur est inconnue; mais ils pensent en mourant comme ils avaient toujours pensé. Voilà, ma chère sœur, le parti que vous prenez; voilà le haut point de votre sagesse. Quel mérite par là, quelle élévation vous donnez-vous au-dessus des adorateurs du monde? Ce que vous méprisez aujourd'hui, vous ne l'estimerez jamais; et ce que les mondains estiment, ils seront forcés de le mépriser un jour comme vous. A qui donc appartient-il d'en être crus? ou à ceux dont le jugement subsistera dans tous les siècles; ou à ceux dont le jugement sera détruit par ceux mêmes qui l'auront porté? Selon qu'ils en jugent présentement, la voie où vous vous engagez est folie : *Vitam illorum æstimabamus insaniam* (*Ibid.*). Mais le temps viendra où ces aveugles censeurs, qui se croient sages, se traiteront eux-mêmes d'insensés, et rendront hommage à la sagesse de votre choix : *Nos insensati* (*Ibid.*). Que le charme qui les enchante ne tombe-t-il dès à présent? Que votre exemple ne leur apprend-il à réformer des jugements qui les confondront, dès qu'ils en apercevront l'erreur, et qui les consterneront? Ce n'est point à leur tribunal que vous devez être jugée; vous n'êtes point de leur ressort. Vous marchez dans une route trop pure et trop au-dessus de l'humanité, pour être à la portée de leurs vues grossières et charnelles. C'est plutôt à vous qu'il appartient d'être leur juge. Vous entrez dans l'alliance, et par conséquent dans les droits des saints. Or un droit des saints, dit l'Apôtre, c'est de juger le monde : *Sancti de hoc mundo judicabunt* (I *Cor.*, VI). Ils jugeront même les anges déchus du ciel; comment ne jugeraient-ils pas les enfants du siècle? Oui, vous les jugerez, ma chère sœur; dès maintenant vous les jugez et les condamnez, non-seulement par le mépris que vous faites du monde, mais plus encore par le détachement du monde. Détachement tout évangélique dont dépend votre repos, comme vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si l'amour était toujours pur et dégagé des objets sensibles, on peut dire que ce serait la plus douce passion. Il ferait le repos et la joie de notre cœur; et c'est ainsi que nous aimerons Dieu dans la céleste patrie. Toutes nos passions alors seront unies et absorbées dans le seul amour de Dieu. Nous le verrons, dit saint Augustin, ce Dieu de gloire, nous le posséderons, nous l'aimerons, et ce sera là notre occupation éternelle : *Videbimus et amabimus*. Mais à l'égard du monde, de ce monde ennemi de Dieu, de ce monde sensuel et terrestre, il n'est pas possible de rien aimer, que notre amour n'appelle à son secours, et ne mette en œuvre toutes nos passions les plus turbulentes : le désir d'avoir ce que nous n'avons pas; la crainte de le perdre si nous l'avons; l'envie contre ceux qui en sont pourvus plus abondamment que nous; les ressentiments, la colère, quand on nous le dispute; le chagrin, la douleur d'en être dépouillé. De là quels troubles, quelles agita-

tions, quelles misères! D'où viennent parmi vous, disait l'apôtre saint Jacques, les contestations, les procès, les guerres, les combats? N'est-ce pas des convoitises qui vous dévorent et vous déchirent le cœur? N'est-ce pas de votre attachement au monde? *Nonne ex concupiscentiis vestris* (*Jac.*, IV)?

Mais détachez-vous une fois du monde; élevez-vous à cette haine héroïque, à ce renoncement où vous êtes appelés par Jésus-Christ : cette haine du monde fera sur vous dès cette vie ce que l'amour de Dieu fait sur les saints dans le ciel. Elle amortira le feu de toutes vos cupidités, elle l'éteindra. N'aimant point le monde, ni ses faux biens, ils vous deviendront indifférents; ils n'exciteront plus en vous, ni désir, ni crainte, ni tristesse, ni douleur. Heureux état des religieux! mondains, que n'en avez-vous quelques moments goûté la douceur! Dégagée du monde, l'âme religieuse jouit d'une paix qui ne peut être altérée, je le répète, ni par l'avidité de vos désirs, ni par l'inquiétude de vos craintes, ni par l'amertume de vos chagrins, ni par l'embarras de vos soins et de vos affaires. Vous ne serez pas longtemps, ma chère sœur, sans le connaître par vous-même, et déjà vous en concevez les raisons.

Ne rien désirer de ce monde, quel repos! Le désir est l'effet de l'indigence, et l'indigence est un poids fatigant. On désire parce que l'on n'a pas. A-t-on ce qu'on désirait? on désire parce qu'on n'a pas assez. Obtient-on plus que l'on n'avait, on désire encore, parce que ce qu'on a ne suffit pas. Toujours piqué par ses désirs, on ressent donc toujours son besoin; et toujours dans le besoin, on est donc toujours malheureux. Plus libre est mille fois le sage qui promenant ses yeux sur tous les biens de la terre, et fermant son cœur aux désirs qui tourmentent tant d'autres cœurs, dit avec noblesse : Que de choses dont je sais me passer, dont je ne suis nullement en peine; dont la poursuite et l'acquisition ne m'intéresse point, ne me touche point, ne me fait point sortir de la tranquillité où je vis! Hé que m'importe ceci ou cela, puisque sans l'un et l'autre je suis content? On le dit quelquefois par une philosophie toute naturelle : mais le religieux le dit par des vues supérieures et toutes divines. L'attente des biens futurs et invisibles réprime en lui jusqu'au moindre désir des biens visibles et présents. Il est plus riche que tous les riches, parce que rien ne lui manque; et rien ici-bas ne lui manque, parce qu'il n'y souhaite rien : de sorte, selon la belle expression de saint Paul, que n'ayant rien, il possède tout : *Nihil habentes et omnia possidentes* (II *Cor.*, VI). Il est plus indépendant que les souverains, parce que ne voulant rien en cette vie, et n'y aspirant à rien, il est au-dessus de tous les événements et de toutes les révolutions. Telle devrait être la disposition de tout chrétien. Mais où les trouve-t-on ces chrétiens, riches dans leur pauvreté, souverains dans leur dépendance? Le siècle n'en fournit point; c'est la religion qui les produit.

C'est par là même et par une suite nécessaire qu'elle délivre le religieux de toutes inquiétudes sur les biens du monde. Inquiétudes tellement attachées aux richesses, aux dignités, aux plaisirs, qu'à mesure que ces biens se multiplient entre vos mains, la crainte en même temps redouble dans votre cœur. Plus ces biens semblent précieux, plus ils vous attirent de jaloux, et avec plus de jaloux, plus d'alarmes. Il vous est venu, dit saint Augustin, de nouveaux biens, dites qu'il vous est venu de nouvelles craintes : *Accessit aurum quod non erat : accessit et timor qui non erat.* Car ces biens qui vous sont venus, il faut les conserver; et comme ils sont venus, ils peuvent s'en aller de même. A combien de dommages, d'accidents, de pertes sont-ils sujets? Quelles chutes n'a-t-on pas vues, et ne voit-on pas? Voilà sur quoi l'on est sans cesse obligé de se tenir en garde; et pour se garantir, pour se soutenir, voilà ce qui demande une vigilance continuelle, c'est-à-dire, mille réflexions, mille attentions, mille mouvements inquiets : *Accessit et timor qui non erat.* Rendez grâces à Dieu, ma chère sœur : dans votre dégagement vous trouvez le chemin de la paix, puisqu'il vous met à couvert de toutes ces craintes. Et qu'auriez-vous à craindre désormais, ou des coups de la fortune, ou des traits de l'envie, ou de l'inconstance des grands et de leurs disgrâces, ou des orages de la mer, ou des intempéries des saisons, ou des malheurs des temps? Qui se détache de tout, et ne se réserve rien, n'a rien à perdre. Il n'a ni jaloux, ni concurrents, ni ennemis. Il voit sans être ému toutes les scènes du monde, toutes les grandeurs du monde, toutes les décadences du monde, toutes ses vicissitudes et ses changements.

De là que de chagrins il s'épargne! Car si la figure de ce monde est agréable aux yeux, ce n'est après tout qu'une figure, qu'un fantôme; et n'est-ce pas sous cette figure que sont cachés les chagrins les plus piquants et les plus amers? Salomon, dont j'ai déjà cité l'exemple, ce roi si grand, si puissant, si opulent, ne témoignait pas seulement que tout ce qu'il avait vu de plus beau, de plus brillant, de plus magnifique dans le monde, n'était que vanité; mais il ajoutait que ce n'était qu'affliction de l'esprit : *Vanitas et afflictio spiritus* (*Eccle.*, I). N'allons point chercher si loin des exemples : les chagrins sont de tous les temps : de notre temps comme des temps passés. Ils sont de tous les états du monde; des grands comme des petits, des riches comme des pauvres. Rien ne se perpétue ni ne se répand davantage. Servez-m'en de témoins, chrétiens auditeurs; il ne faut que vous-mêmes pour vérifier ce que je dis. Sans ouvrir ici vos cœurs et sans en produire au-dehors les sentiments, que vous diront-ils là-dessus, et actuellement que vous disent-ils? Quels souvenirs vous rappellent-ils, et quelles images vous tracent-ils de telle et telle

chose, qui sont pour vous des sources presque inépuisables de peines intérieures et de douleurs les plus cuisantes? Tant que vous serez remplis des idées du monde, et attachés au monde, n'attendez pas un sort plus heureux. Un chagrin cessant, l'autre succédera et viendra vous assaillir dans le moment que vous y penserez le moins, et lorsque vous vous croirez en disposition de jouir de quelque repos. Ainsi de chagrin en chagrin votre vie se consumera : car vous l'avez ordonné de la sorte, ô mon Dieu, et c'est une loi invariable, que toute âme qui se dérègle dans ses affections, et qui se porte vers tout autre objet que vous, n'y goûte jamais une paix solide et véritable.

Mais le monde n'a-t-il pas ses divertissements et ses plaisirs? N'a-t-il pas ses spectacles, ses assemblées? Hé! qu'est-ce que ces plaisirs et ces divertissements du monde? Qu'est-ce que ces assemblées et ces spectacles? On y court avec ardeur; on n'y sera jamais assez tôt, ni assez longtemps ; on n'y respire, ce semble, que la joie. Mais cette joie dont on donne mille fausses démonstrations et qu'on déploie avec affectation, où est-elle? Souvent elle n'est que sur le visage, tandis que l'âme a son ver, son chagrin qui la ronge : car ce chagrin est au-dedans de vous; et quelque part que vous soyez, il est avec vous. D'ailleurs ne sait-on pas que tout ce qui s'appelle dans le monde récréations et divertissements, devient insipide par l'assiduité? A force de se divertir, on ne se divertit plus; on est fatigué, rebuté : tellement qu'il n'est pas besoin d'interrompre ou de troubler les plaisirs pour en amortir le sentiment. Laissez-les aller leur train, suivez-en le cours naturel, bientôt ils vous paraîtront non-seulement fades et sans goût, mais ennuyeux, mais pénibles et onéreux. Le plaisir n'a qu'à durer, pour cesser d'être plaisir, pour devenir même un supplice. Ah! n'y eût-il rien autre chose dans les folles joies du monde, ne méritent-elles pas bien l'anathème dont le Fils de Dieu les a frappées? *Væ vobis qui ridetis* (*Luc.*, V)! Malheur à vous qui vivez dans les ris et dans les jeux. Quel bonheur pour vous, ma chère sœur, de vous être soustraite à cette malédiction, en réprouvant ces vaines et trompeuses douceurs! Mais quel bonheur encore pour vous-même, et quel repos de vous être enfin dégagée de l'embarras des affaires du siècle!

Il est vrai, ma chère sœur, vous entreprenez une grande et terrible affaire; celle de votre salut. Mais c'est votre propre affaire, votre affaire essentielle, personnelle, éternelle, uniquement nécessaire : *Unum necessarium* (*Luc.*, X). A combien d'autres affaires renoncez-vous, qui ne vous regardent point, ou qui ne touchent que vos sens, que votre vie mortelle; que vos intérêts temporels et passagers; que les intérêts d'autrui, de vos parents, de vos amis, du public et de l'état? Affaires humaines, qui d'elles-mêmes n'ont nul rapport à Dieu, et détournent même souvent de Dieu. Affaires désagréables et fâcheuses par l'application qu'elles demandent, par les courses et les pas qu'elles coûtent, par les contestations et les divisions qu'elles causent, par les intrigues où elles engagent, par les mauvais succès où elles exposent. Affaires journalières et presque sans interruption. Ce que l'on fait aujourd'hui, il faut demain le recommencer. Chaque jour a sa malice, c'est-à-dire, ses soins, ses occupations : on ne finit point. Pesant fardeau, ma chère sœur, dont vous vous déchargez. Vous vous rendez captive de Jésus-Christ : mais combien rompez-vous d'autres chaînes? A combien de tyrans vous dérobez-vous? Vous vous délivrez en un moment de l'esclavage du grand monde, du joug du respect humain, des assujettissements de la condition, des tourments de l'ambition, de la servitude du corps, des liens de la nature et du sang. Libre de tant d'engagements, avez-vous sujet d'envier cette funeste liberté des mondains, qui dégénère si aisément et sitôt en libertinage? Où est le repos dans le siècle? Les pauvres croient qu'il est chez les riches et chez les grands; les riches et les grands éprouvent qu'il n'est point chez eux. On peut dire en général des gens du monde ce que disait saint Paulin des courtisans de Rome : Ils souffrent la cour, disait-il, ils souffrent Rome : *Romam sponte miser patitur*. Il ne disait pas, ils sont à Rome, à la cour, près de l'empereur; mais il disait, ils souffrent Rome et la cour. Je dis de même d'une infinité de mondains; ils souffrent le monde, ils plient, ils rampent sous son poids : misérables d'autant plus, qu'ils aiment leur misère, et ne veulent pas en sortir : *Mundum sponte miser patitur*.

Plût à Dieu qu'à la vue du repos de la solitude, ils voulussent ouvrir les yeux sur les peines de leur état, comme autrefois ces deux officiers dont il est parlé dans les vies des anciens Pères! Ils passaient le Nil dans une barque en grand équipage avec leurs soldats. En même temps deux solitaires passaient avec eux. Un des officiers touché de leur pauvreté et de leur humilité, voilà deux hommes, dit-il, qui se moquent bien du monde! Oui, répartit un des solitaires : mais si nous nous moquons du monde, hélas! le monde se moque bien aussi de vous! Parlez, ma chère sœur, adressez la même parole à tout ce qu'il y a ici d'auditeurs engagés dans le monde; ils en sentiront la vérité, pour peu qu'ils se représentent à quel prix ils servent le monde, et comment leurs services sont payés. Heureux si, profitant de ce charitable avis, ils étaient dociles aux sollicitations de la grâce, qui les invite à se donner à Dieu comme au meilleur de tous les maîtres. Mais s'ils ont le pouvoir de mépriser, de haïr même le monde, ils n'ont pas tous la liberté de le fuir, et c'est cette fuite du monde qui assure votre salut. Dernier avantage dont j'ai à vous entretenir dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Pourquoi pensez-vous que saint Paul fit entendre si fortement aux Corinthiens ces paroles d'Isaïe : *Exite de medio eorum et separamini* (*Isai.*, XXXII) ? Sortez du milieu de ces profanes, et séparez-vous-en ? Pourquoi pensez-vous que saint Jean cria si haut à la troupe des élus : Sors de Babylone, mon peuple, et ne prends point de part à ses crimes : *Exite de illa, populus meus* (*Apoc.*, XVIII)? C'est, dit saint Basile, pour apprendre aux enfants de Dieu le besoin qu'ils ont, pour se sauver, de fuir les enfants du siècle. Il ne suffit pas en effet pour la sûreté du salut de mépriser le monde et d'en être détaché; il faut le fuir, si l'on veut conserver ce mépris et ce détachement. Sans cela on en reprend bientôt l'estime et l'amour ; comment ? par les exemples qu'on y voit, par les occasions qu'on y rencontre, par les conditions où l'on est attaché, et qui, comme autant de liens, nous y retiennent et nous en font aimer le commerce et le séjour. De là ce péril évident de la vertu dans le monde, et les instances continuelles des saints Pères aux gens de bien pour les porter à le quitter.

Premier écueil, ce sont les mauvais exemples. Mais est-il bien vrai qu'il soit si difficile de servir Dieu fidèlement parmi le monde ? Encore plus vrai qu'on ne le peut expliquer. C'est ce qui rendait Moïse si ferme et si déterminé à tirer les Hébreux hors de l'Egypte, et ce qui faisait contre eux le chagrin de Pharaon. Vous voulez, disait-il, sacrifier à votre Dieu, j'y consens; mais pourquoi aller ailleurs? sacrifiez ici, sans vous séparer de nous : *Sacrificate Deo vestro in terra hac.* Non, cela ne se peut, répondait le fidèle et zélé conducteur d'Israël : *Non potest ita fieri.* Car que devons-nous immoler à notre Dieu ? ces mêmes animaux, ces mêmes abominations que les Egyptiens adorent comme leurs dieux : *Abominationes Ægyptiorum immolabimus Domino.* Voilà l'objet de vos adorations, et c'est là la matière de nos sacrifices. Quel sujet d'indignation pour les Egyptiens contre nous ? Quelle matière de querelles et de combats entre eux et nous? Nous verront-ils tranquillement massacrer ce qu'ils révèrent ? Ils troubleront nos sacrifices, ils renverseront nos autels, ils nous lapideront; il faudra offenser notre Dieu et abandonner son culte, pour ne leur pas déplaire : *Si mactaverimus ea, lapidibus nos obruent.* Prince, il n'en sera pas ainsi ; nous irons dans le désert, et là sans trouble nous sacrifierons au Seigneur : *Pergemus in solitudinem, et sacrificabimus Domino Deo nostro* (*Exod.*, VIII).

Vous avez pris, ma chère sœur, la même résolution, et par les mêmes motifs. Au milieu du monde où l'on voulait vous retenir, qu'avez-vous vu dans l'estime et la vénération publique? Autant d'idoles que de passions : les parures, le jeu, les délices de la table, équipages, meubles, trésors, vanités, honneurs. On n'y connaît point d'autres dieux ; et c'est là ce que vous regardez comme autant d'abominations ; c'est ce que vous voulez immoler à votre Dieu, et ce que vous voudriez détruire, s'il se pouvait, dans toute l'étendue de la terre : *Abominationes Ægyptiorum immolabimus Domino.* Comment y réussir à la vue des Egyptiens, c'est-à-dire des mondains, exposée à leurs railleries, à leurs mépris, à la contradiction perpétuelle de leurs exemples ? Auriez-vous assez de constance et de fermeté pour soutenir les efforts de tant d'ennemis ? Auraient-ils à votre égard assez de condescendance pour se voir en quelque manière insultés par votre régularité ? Vous seriez donc à tous moments dans la triste nécessité de les combattre, obligée sans cesse ou de vaincre, ou de périr. Fuyons plutôt, avez-vous dit : courons dans la solitude avec le peuple de Dieu et goûtons-y le doux plaisir de lui offrir nos vœux en liberté : *Pergemus in solitudinem et sacrificabimus Domino.*

Autre écueil encore plus funeste, c'est celui des occasions. Elles sont répandues de toutes parts, et le monde en est plein. En quelque situation que la fortune vous ait mis, vous trouvez des piéges. Il y en a, dit saint Léon, dans l'opulence, il y en a dans la pauvreté; l'une est une occasion d'orgueil, l'autre une occasion de murmure. Occasions de relâchement dans la santé, d'impatience dans l'infirmité, d'emportement dans la joie, de désespoir dans le chagrin, d'insolence dans le succès, de désolation dans la disgrâce : à chaque mal et à chaque bien leur danger. Vous ne vous éloignez de l'un qu'en vous approchant d'un autre. Heureusement échappé de plusieurs périls, votre repos même est encore un plus grand péril : *Et per quot pericula ad grandius periculum pervenitur* (*August.*, *Confess.*, *l.* VIII). Comment se dégager ? on ne le peut sûrement, disait saint Jérôme, qu'en se dépouillant comme Joseph de tout ce qui attache au monde et qui donne prise à l'ennemi. Par où Joseph tenait-il à la dangereuse occasion qui sollicitait son cœur ? par le manteau qui le couvrait. Ce manteau sert de prise à cette femme qui le veut séduire : il se l'arrache, il le laisse, il fuit. Qu'elle s'en tienne outragée, qu'elle cherche à se venger, Joseph a mis sa conscience hors du péril de l'occasion. Tout le reste ne lui est rien : sa vertu est en assurance, et ce qui l'assure, c'est sa fuite. Mais, ainsi que remarque saint Jérôme, il ne pouvait fuir qu'il ne fût dépouillé : *Cum tunica Ægyptiam effugere non potuit.* (*Epist.*, 34).

Il y a peu de gens dans le monde à qui l'idée de la retraite et du recueillement ne plaise en certaines conjonctures. Ils sentent le poids du siècle, et ils voudraient le secouer ; c'est-à-dire en fuir le bruit, les diverses agitations, mais non pas en quitter les biens et les avantages. Ils veulent se délasser, mais non pas se dépouiller. Ils vont chercher dans le désert les plus renommés solitaires, et se repaître, en soupirant, du spectacle de leur sainteté; mais ils ne voient pas que cette sainteté est l'effet de leur dé-

nûment. Semblables à ces magistrats et à ces princes dont il est parlé au livre de Job : *Cum consulibus et principibus terræ*, ils se bâtissent en esprit des solitudes imaginaires : *Qui ædificant sibi solitudines ;* mais réellement et en pratique ils demeurent toujours plongés dans le soin d'amasser et de remplir leurs maisons d'honneurs et de richesses : *Qui possident aurum et replent domos suas argento* (*Job*, III). Avec cela les occasions sont toujours fréquentes, et l'on ne peut les éviter que par un renoncement tel que celui du religieux.

Mais enfin comment s'y résoudre, à ce renoncement absolu, dans les différentes conditions où l'on est engagé? Dernier et terrible écueil du monde. A combien d'entre vous arrive-t-il de répondre aux inspirations de Dieu ce que ces conviés répondirent au père de famille qui les appelait à son festin : *Non possum venire*, je n'y puis aller. Pourquoi ? C'est que l'un s'est établi et qu'il a pris une femme : *Uxorem duxi* (*Luc.*, XIV). C'est que l'autre a une terre à cultiver, une charge à exercer, des enfants à élever. Fâcheuses nécessités, qui ne servent que trop souvent de prétextes à la négligence et à l'oubli du salut.

Cette vierge s'arrache à tout cela pour se réduire à l'heureuse nécessité de n'être qu'à Dieu seul. L'ange du Seigneur est venu lui annoncer, comme autrefois à Loth, l'embrasement de Sodome et de Gomorrhe, et l'avertir du péril qu'elle y allait courir. Elle n'a point fermé l'oreille à l'avertissement du ciel, comme les gendres de Loth. L'amour de leur famille, qu'il fallait abandonner, les aveugla sur leur véritable intérêt. Ils touchaient de près au jour de leurs noces; c'est ce qui leur tenait au cœur; mais de plus près encore ils touchaient au jour de leur mort, et c'est ce qu'ils s'obstinaient à ne vouloir pas entendre ; leur obstination les perdit.

Bien plus : cette vierge échappée de ce monde corrompu, n'y a point porté de nouveau les yeux comme la femme de Loth. Que de raisons néanmoins elle en avait ! Combien ce qu'elle quittait lui devait-il être cher? A quelles épreuves a-t-on mis sa persévérance? Quel loisir n'a-t-elle pas eu de s'ennuyer des longueurs du chemin, et de revenir même sur ses pas? Rien ne l'a pu arrêter, ni fatiguer dans sa fuite. Elle n'a eu ni regrets, ni égards. La contrainte ne l'a point fait agir. Il n'a point fallu que l'ange de Dieu la prît, comme Loth, par le bras pour l'obliger à marcher. Elle a d'abord suivi le signal qui lui marquait l'asile et le port du salut. Elle y est parvenue avec joie. Qu'y fait-elle? Elle y contemple en sûreté la désolation du reste du monde. Elle en voit de loin la fumée sans en ressentir le feu.

Pleurez sur elle maintenant, si vous l'osez, gens du monde; attendrissez vos cœurs sur l'adieu qu'elle vous dit. Avez-vous perdu le sentiment jusqu'à ne pas apercevoir les flammes qui vous environnent, et dont peut-être vous brûlez. Ouvrez les yeux sur les dures nécessités attachées à vos conditions, sur les engagements où vous entraînent les occasions, sur la tyrannie des mauvais exemples. Au milieu de tant de périls ne tremblez-vous pas tous les jours pour votre salut, tandis que cette fille est à couvert de tous ces dangers ? Sur qui donc devez-vous pleurer ? N'est-ce pas sur vous-même? Demandez-le à votre cœur. Il est plus sincère que votre bouche : un seul soupir vous dira la vérité.

Mais écoutez ce qui élève encore infiniment cette jeune vierge au-dessus de vous. Car quel est le monde par rapport à elle ; ou qu'est-ce que le monde qu'elle quitte ? un monde tout honnête, tout réglé, tout innocent pour elle. Ce monde, c'est une illustre famille, où Dieu l'a fait naître dans le sein de l'honneur et de la vertu ; où la fortune n'est entrée que pour relever la probité ; où jamais la faveur n'a prévenu le mérite, et n'a inspiré le faste et l'orgueil; où la modestie et la sagesse ont fait taire l'envie publique ; où l'estime des peuples a succédé à la confiance des rois; où le service de César n'a point fait oublier celui de Dieu. Voilà le monde où elle est née et où elle a vécu.

Au milieu de tant de secours pour le salut, de quelle foi a-t-il fallu qu'elle ait été animée, pour ne se pas croire assez en garde contre ce monde pervers dont elle semblait toutefois si éloignée, et pour se persuader qu'elle devait mettre encore de plus puissantes barrières entre elle et lui? Dans cette persuasion qu'a-t-elle fait? ce que fit le juste Noé pour se dérober à la ruine entière du monde. Il entreprit la structure de cette arche qui le devait sauver de l'inondation générale : *Aptavit arcam in salutem.* Il n'attendit pas pour cela que les cataractes du ciel fussent ouvertes sur lui : dès le premier avis que Dieu lui donna du péril qui ne paraissait pas encore, il crut et il obéit : *Fide Noe responso accepto de iis quæ non videbantur, metuens aptavit arcam.* On le railla de son extrême précaution ; on le regarda comme un esprit faible. Lui seul cependant était sage. Il fut bientôt en état de condamner l'indolence et l'aveuglement de ceux qui condamnaient sa crainte et sa prévoyance : *Per quam damnavit mundum :* et tandis que les peuples étaient abîmés sous les eaux, Noé bénissant Dieu dans l'arche, où il s'était enfermé, y jouissait des fruits de son obéissance et de sa foi : *Metuens aptavit arcam, per quam damnavit mundum* (*Hebr.*, XI).

A cette arche, ma chère sœur, à cette arche sacrée de la religion, vous avez dès vos plus tendres années porté vos soins et vos désirs. Vous vous en êtes préparé l'entrée longtemps avant que l'orage ait éclaté, et que les flots vous aient emportée dans le déluge du monde. On s'en est étonné ; quelques-uns vous en ont blâmée; peut-être en a-t-on raillé; les plus modérés en ont gémi, plusieurs en versent des larmes : et vous, rapportant tout à Dieu, à votre âme, à votre salut, vous condamnez leur sensibilité pour vous. Mais beaucoup plus encore condamnez-

vous leur attachement à la vie, leur délicatesse pour le corps, leur vivacité pour les plaisirs, leur passion pour l'éclat et pour leur agrandissement, leur avidité pour des biens périssables, leur indifférence pour leur vrai bien, leur seul bien : *Aptavit arcam in salutem per quam damnavit mundum.* Laissez-vous toucher, chrétiens auditeurs, à ce généreux exemple. Tournez à votre avantage une condamnation qui vous peut devenir salutaire. Un jour vous verrez cette vierge sur un tribunal avec Jésus-Christ, s'élever contre ceux qui n'en auront pas profité. Prévenez ce malheur, et par le mépris du monde, le détachement du monde, la fuite du monde, mettez-vous en état de gagner le royaume du ciel, où nous conduise, etc.

AUTRE SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Relinquo mundum, et vado ad Patrem.

Je quitte le monde, et je m'en vais à mon Père (*Joan.*, XVI, 28).

Ce sont les paroles de Jésus-Christ même, lorsqu'après avoir consommé le grand ouvrage pour lequel il était descendu sur la terre, il annonçait aux apôtres son retour au ciel : paroles qui dans le sens littéral ne conviennent qu'à ce Dieu Sauveur; mais du reste paroles qui par un rapport particulier peuvent être appliquées aux âmes religieuses. Il n'y a proprement que le religieux qui puisse dire avec vérité et à l'exemple de Jésus-Christ : Je quitte le monde, et je vais à Dieu. Tous les hommes sortent du monde au jour qui leur est marqué par la Providence ; mais ils ne quittent pas le monde. C'est la mort qui les retire du monde, et les en arrache malgré eux. Le religieux est le seul qui dès la vie quitte le monde volontairement, et y renonce par choix pour s'unir à Dieu son père : *Relinquo mundum, et vado ad Patrem.*

C'est néanmoins à ce renoncement au monde que tous les chrétiens sont appelés par le caractère de leur foi. Ils ne sont chrétiens que pour se détacher du monde même où ils vivent, et que pour s'attacher à Dieu leur unique fin, à qui seul ils appartiennent, et pour qui seul ils doivent vivre. Non pas qu'ils soient tous obligés de quitter le monde réellement et en effet comme le religieux ; mais en esprit et de cœur, pour tourner toutes leurs vues vers Dieu, et pour n'être qu'à Dieu. Deux devoirs essentiels, mais à quoi la plupart ferment les yeux, et sur quoi ils endurcissent leurs cœurs : comment? par un attachement au monde qui va jusqu'à la servitude et par un éloignement de Dieu qui va jusqu'à l'indifférence, et souvent jusqu'à l'oubli le plus profond.

Qui réveillera les mondains de cet assoupissement mortel? Sera-ce l'exemple des martyrs, qui excitaient autrefois la ferveur des fidèles par l'effusion de leur sang et le sacrifice de leur vie? Ces premiers siècles sont passés, et l'on ne voit plus de ces grands modèles. Que dis-je après tout, et est-il donc vrai qu'il n'y ait plus de ces généreux témoins, si propres à honorer et à soutenir le christianisme? Il y en a, mes chers auditeurs, et il y en a au milieu de vous. Ce sont ces saints religieux, ces vierges sages qui ont succédé aux martyrs, pour rendre à l'Evangile ce témoignage que le Fils de Dieu exigeait de ses disciples, et pour confondre tant de chrétiens infidèles à leurs plus importantes obligations.

Quelles sont-elles ces obligations? je l'ai dit : elles se réduisent à deux, l'une et l'autre indispensables pour le séculier et pour le régulier, dans le monde et dans le cloître. En deux mots, il faut renoncer au monde, et il faut se donner à Dieu : *Relinquo mundum, et vado ad Patrem.* Qui que vous soyez, mes frères, il n'y a point pour vous d'autres moyens de salut. Vous croyez ne venir ici que pour entendre des leçons convenables à cette fille dans le nouvel état qu'elle embrasse. Venez-y recevoir les instructions qui vous sont nécessaires à vous-mêmes pour vous sauver. Reconnaissez dans ce qu'elle fait ce que par proportion vous devez faire. Elle se détache du monde ; apprenez jusqu'où doit s'étendre votre renoncement au monde : première partie. Elle s'attache à Dieu ; apprenez jusqu'où doit se porter votre dévouement à Dieu : seconde partie. Le partage est simple, mais juste et naturel. Vous, ma chère sœur, animez tout votre courage pour remplir ces deux devoirs dans toute la perfection qu'ils demandent de vous; et vous, chrétiens, efforcez-vous d'imiter, autant qu'il vous convient, le courage et la fidélité de cette épouse de Jésus-Christ. Implorons pour cela les lumières et l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

En quelles ténèbres vivons-nous à l'égard du renoncement dont nous avons contracté une si étroite obligation dans le baptême? A peine en avons-nous conservé quelque souvenir; mais pouvons-nous démentir ces paroles de saint Paul aux fidèles de Rome : *An ignoratis?* Ignorez-vous, mes frères, que tous tant que nous sommes qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort? C'est trop peu : ignorez-vous que nous avons même été ensevelis avec lui par le baptême pour mourir? *Consepulti sumus cum illo per baptismum in mortem.* Et de là cette évidente conclusion, qu'en vertu de notre baptême nous devons tous nous regarder comme étant morts au péché : *Et vos existimate mortuos quidem esse peccato* (*Rom.*, VI). Ainsi parlait l'Apôtre, et voilà pourquoi les sacrés fonts étaient considérés comme le tombeau, et l'immersion dans l'eau du baptême comme la descente au tombeau.

Le même docteur des nations s'expliquait encore autrement, et ce qu'il représentait aux Romains sous la figure d'une mort, il le faisait envisager aux Colossiens comme un dépouillement. Vous, leur disait-il, qui avez été baptisés, vous avez dû dépouiller

le vieil homme, et vous revêtir du nouveau : *Expoliantes veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum* (*Coloss.*, III.)

Qu'est-ce que cette mort, ou qu'est-ce que ce dépouillement du vieil homme? rien autre chose que ce premier devoir essentiel à tout chrétien, de renoncer au monde. Car c'est ce que nous avons tous promis, ou ce qu'on a promis pour nous par cet engagement solennel : *Abrenuntio*, je renonce à Satan, à ses œuvres, et à toutes ses pompes. Quelles étaient ces pompes dans les premiers siècles de la foi; quelles étaient ces œuvres? c'étaient, non-seulement les mœurs, mais les cérémonies des païens, leurs sacrifices, leurs fêtes. Ah! mes frères, le paganisme est éteint parmi nous; nous n'adorons plus de fausses divinités : mais en détruisant les idoles, nous avons retenu les mœurs des idolâtres. Fidèles par notre foi, infidèles par notre vie, nous avons replongé le siècle dans son ancienne corruption; et c'est de ce siècle infecté par les pécheurs que nous devons nous séparer.

Ce n'est donc plus à nos ennemis ni à nos persécuteurs, c'est à nos frères et à nos amis selon la chair que saint Paul nous défend de ressembler, quand il nous défend de nous conformer au siècle : *Nolite conformari huic sæculo* (*Rom.*, XII). S'il n'y a plus de tyrans ni de bourreaux qui veuillent donner la mort a nos corps, il n'y a que trop de flatteurs et de tentateurs disposés à perdre nos âmes; et c'est à nous de trouver dans notre cœur, avec le secours de Dieu, assez de force pour nous immoler nous-mêmes, et pour nous donner ce coup de mort qui nous tire des périls et des désordres du monde, et qui fasse de nous des hosties vivantes au Seigneur : *Ut exhibeatis hostiam viventem.*

Où sont-elles, ces hosties vivantes, qui prennent soin de ratifier les promesses de leur baptême, dès qu'elles commencent à ouvrir les yeux et à connaître la contagion du monde? Grâces au ciel, il y a toujours dans le monde même, tout corrompu qu'il est, de sincères adorateurs, qui ne fléchissent point le genou devant Baal; mais à la fidélité de ces vrais Israélites, quel surcroît, ma chère sœur, quel comble ajoutez-vous par les deux grands sacrifices que vous allez consommer! Non-seulement vous renoncez avec le commun des chrétiens aux pompes criminelles et aux désordres du monde; mais vous voulez renoncer à ses biens même les plus légitimes et à ses plaisirs les plus innocents. Ce n'est pas assez : mais vous voulez de plus renoncer à vous-même et à votre volonté propre. Qu'ont toutes les vertus du siècle le plus chrétien et le plus réglé qui puisse être mis en comparaison avec ce dépouillement religieux?

Pour en bien comprendre le mérite et l'étendue, figurons-nous celui qui se fait à la mort. Que fait la mort? Elle n'enlève pas seulement l'homme à ses passions, à ses mauvaises habitudes, aux occasions du péché, à tous les biens qu'il peut avoir mal acquis, mais encore à tout ce qu'il possédait de plus honnête et de plus permis. Elle sépare l'époux de l'épouse, le frère du frère, l'ami de l'ami; elle arrache l'enfant du sein de sa mère, le juge de son tribunal, le monarque de son trône. Elle renverse toute la fortune du riche, toutes ses prétentions, tous ses projets, tous ses droits. Elle rompt tous les liens, quels qu'ils soient; et c'est ce que déplorait ce roi d'Amalec, contre qui Samuel porta un arrêt si sévère : *Siccine separat amara mors* (I *Reg.*, XV)? Est-ce ainsi que la mort nous sépare?

Oui, c'est ainsi que le mourant est séparé de tout, mais en gémissant, mais en regrettant ce qu'il perd, mais en tremblant sur ce qui doit suivre; mais en regardant avec envie les biens qu'il abandonne aux vivants, et qu'il feint de leur donner, mais appelant à son secours tout ce que la nature et l'art sont capables d'opposer au coup qui le menace. C'est, dis-je, avec cette amertume de cœur et ce violent effort qu'il voit échapper de ses mains tout ce qu'il aimait. Mais si c'est l'amour même qui fait la séparation; si ce dépouillement procède d'un cœur déterminé à tout perdre pour Dieu; quoiqu'alors le dépouillement ne soit ni moins sérieux, ni moins absolu, de quel courage et de quelle sainte confiance n'est-il pas accompagné? Or tel est le renoncement volontaire et délibéré du religieux, et c'est là que se vérifie ce que nous lisons dans le texte sacré, que la force de l'amour est égale à celle de la mort : *Fortis ut mors dilectio.*

Vous voyez des jeunes gens éblouis de l'éclat de leur naissance, entrer dans les routes du monde, n'ayant pour guide que leur ambition, se promettant tout, aspirant à tout; mais, dès le premier pas, atteints d'une maladie mortelle, ils tombent, et toute la terre s'évanouit à leurs yeux : voilà la force de la mort. Vous voyez des maisons puissantes, où les honneurs et les biens viennent fondre de toutes parts. L'or, l'argent, le cuivre, le fer, tous les métaux en composent l'édifice, et le font regarder avec respect comme la fameuse statue de Nabuchodonosor; mais le pied qui sert de soutien à ce colosse orgueilleux n'est qu'argile et que poussière. Du premier jet d'une petite pierre, ce fondement s'éboule, et il ne reste de l'édifice que les débris. Voilà encore une fois ce que peut la mort. On en est surpris; mais pourquoi? n'est-ce pas son jeu ordinaire?

Où est donc la merveille et la force vraiment dignes d'admiration? C'est que de jeunes personnes, distinguées par la noblesse du sang, précieuses à leurs familles, dès l'entrée de leurs beaux jours, disent d'elles-mêmes et par l'inspiration divine un éternel adieu à ce monde qui n'a des yeux et de l'encens que pour elles; qu'elles s'arrachent librement des bras de la vanité, pour se confiner dans une retraite obscure et un exil perpétuel; qu'elles négligent toutes les grâces de la beauté, toute la splendeur des alliances, tous les agréments et tout le faste de la

grandeur, pour se cacher sous le voile, et, si je l'ose dire, pour s'anéantir. C'est que ces hauts sentiments, qui semblent ne convenir qu'aux âmes du premier ordre, naissent et brillent jusque dans les âmes vulgaires, et qu'ils les portent à l'abandonnement de leur médiocre état, avec la même ardeur et la même fermeté que ces héros du christianisme, qui méprisent pour Dieu ce que le monde a de plus grand. Telle est la force de l'amour de Dieu, pareille à la force de la mort : *Fortis ut mors dilectio* (*Cant.*, VIII) : avec cette différence, toutefois, que la force de la mort est une force de contrainte, au lieu que celle de l'amour a toute la douceur du choix et de l'inclination.

Hé! quelle inclination, quelle force prodigieuse! Etouffer tous les sentiments naturels, pour s'endurcir, dans l'âge le plus tendre, aux larmes et aux sollicitations de ses proches! Se faire un plaisir d'enrichir des frères, des sœurs, des parents, souvent même des étrangers, des dépouilles qu'on laisse dans le monde! Se réduire dans une telle pauvreté qu'on ne peut se réserver rien, posséder rien, disposer de rien! Ici je vous appelle, mondains : voyez et comparez à ce renoncement la cupidité qui vous brûle, et cette passion d'avoir qui emporte toutes vos réflexions et tous vos soins.

Avec quel empressement cherchez-vous à vous remplir, et à entasser biens sur biens? Dites-vous jamais : C'est assez, lors-même que tout vous profite, et que tout abonde chez vous? Tel opulent du siècle a seul dans ses épargnes de quoi fournir presque à la subsistance de tout un pays, s'il était homme à le répandre; et encore ne s'en tient-il pas là, et pense-t-il à faire de nouvelles acquisitions. Vous admirez la générosité et le désintéressement de cette vierge, mais l'imitez-vous? Je m'en suis déjà expliqué, et je le répète : le renoncement chrétien ne va pas toujours jusqu'à ce point de perfection que Jésus-Christ proposa à ce jeune homme dans l'Evangile : Allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-en le prix aux pauvres : *Vade, vende omnia quæ habes, da pauperibus* (*Matth.*, XXIX). Il vous est permis d'acquérir, de posséder, d'user; mais, selon la belle interprétation de l'Apôtre, d'acquérir comme n'acquérant pas, de posséder comme ne possédant pas, d'user comme n'usant pas; c'est-à-dire, d'acquérir, de posséder, d'user sans attache, et dans un plein dégagement du cœur. Or est-ce là votre disposition, et le peut-on juger de la sorte quand on voit l'insatiable avidité avec laquelle vous amassez et vous thésaurisez; quand on vous voit agités de mille inquiétudes, et saisis de frayeur au moindre danger d'une perte que vous craignez, et qui peut vous arriver; quand on est témoin de la désolation où vous tombez, de vos chagrins et de vos murmures, au dommage le plus léger que vous avez à souffrir; quand on entend même parler des voies injustes, ou du moins très-suspectes, que vous prenez pour vous attribuer ce qui n'est point à vous, et ces prétextes que vous imaginez pour calmer sur cela les remords d'une conscience incertaine et mal assurée? Ah! rendez-vous justice, et confondez-vous en présence de cette fille, qui ne se borne pas au sacrifice qu'elle fait de tous les biens extérieurs à sa personne; mais qui, par un second renoncement, se sacrifie elle-même et sa propre volonté.

Liberté, volonté propre, quel attrait n'as-tu pas pour tous les cœurs? Avec quel soin ne fuit-on pas tout ce qui violente, tout ce qui contraint, et seulement même tout ce qui gêne? On a vu les nations, les villes s'entre-déchirer pour maintenir leur liberté. Et il est vrai que l'homme est naturellement indocile. Il veut être maître de ses actions; et sans la liberté, la vie d'ailleurs la plus commode perd pour lui tout son agrément, et lui devient un supplice. C'est ce qui rend le joug de l'autorité paternelle si onéreux à des jeunes gens qui commencent à se sentir. C'est ce qui rend le joug du mariage si fâcheux à des époux qui l'avaient désiré le plus ardemment. C'est ce qui rend les plus hautes dignités si pesantes à ceux mêmes qui en ont fait l'objet de leur ambition : parce qu'attachés par leur rang à mille devoirs, obligés à des ménagements et à des égards infinis, sans cesse occupés, sans cesse distraits et interrompus, ils dominent sur tout le monde, et sont en quelque manière esclaves de tout le monde. Combien de fois gémissent-ils sous le poids de leur grandeur, et semblent-ils envier le bonheur de ces conditions inférieures où l'on est à soi? Tant ils éprouvent que la liberté est préférable à tout l'éclat humain, et que c'est, après la grâce divine, le plus riche de tous les trésors

Toutefois cette liberté si précieuse, cette propre volonté, ce pouvoir d'ordonner de soi-même selon qu'il plaît, voilà de quoi le religieux se démet, pour s'assujettir à toutes les rigueurs de la dépendance et de la soumission. Qu'il serait heureux, ô mon Dieu, ce fidèle serviteur, s'il pouvait, par ce sacrifice, enchaîner ses passions, fixer les inconstances de sa volonté toujours fragile, et la fléchir tellement qu'elle ne penchât plus que vers vous! C'est alors qu'il serait libre de la liberté des saints. Mais ce n'est point là l'état des habitants de la terre : il n'est que pour les citoyens du ciel. Au défaut donc de cette liberté simple et pure, l'âme religieuse, pour en approcher autant qu'il lui est possible, s'engage à ne vouloir plus rien que par la volonté de ceux qui lui tiennent la place de Dieu

Mais du reste, ma chère sœur, en quoi votre liberté vous a-t-elle été nuisible jusqu'à présent? A quelle occasion périlleuse a-t-elle exposé votre vertu? Ne trouvâtes-vous pas toujours votre volonté soumise à la loi de Dieu, flexible aux impressions de sa grâce, droite et innocente? Je le sais; mais qui fut plus innocent qu'Isaac? Qui fut plus souple à tous les ordres de son père, et auquel de ses devoirs avait-il manqué? Cependant le père se prépare à l'immoler, et tout

certain qu'il est de l'obéissance de ce fils si docile, il le lie comme un criminel, et l'attache comme une de ces victimes forcées qui résistent et qui se défendent. Chose étrange! dit là-dessus saint Pierre Chrysologue : Abraham est assuré du consentement d'Isaac; il ne doute point qu'Isaac ne soit disposé à tout ce qu'il lui proposera, et néanmoins il prend à son égard la même précaution que s'il craignait qu'Isaac ne se révoltât et ne s'échappât : *Securus pater timuit.*

Belle image, ma chère sœur, de ce que vous faites aujourd'hui. Avec l'assistance de l'Esprit céleste qui vous anime, vous pourriez compter sur la résolution où vous êtes de rompre tout commerce avec le monde, et de l'abandonner sans retour; mais cette résolution, toute réitérée qu'elle a été mille fois, et toute ferme, tout inébranlable qu'elle paraît, ne vous suffit pas. Vous voulez, et lors même que vous voulez le plus efficacement, vous vous défiez de votre volonté; vous la craignez, et pour vous mettre en garde contre ses vicissitudes ordinaires et ses changements, vous la captivez. Ce n'est point assez pour vous de sortir du monde, et de vous interdire tous ses biens, tous ses plaisirs, tous ses honneurs; vous voulez vous ôter tout pouvoir d'y rentrer, et de reprendre ce que vous y avez laissé. Non-seulement vous vous rendez volontairement pauvre, mais vous voulez l'être par vœu. Non-seulement vous embrassez volontairement la pureté virginale, mais vous voulez l'embrasser par vœu. Non-seulement vous vous réduisez volontairement dans la sujétion; mais vous voulez vous y réduire par vœu. De sorte que vos liens, tant qu'il vous restera de jours, seront indissolubles, et que toutes les voies, pour retourner sur vos pas, vous seront fermées.

Dans ce dessein si grand, si sage, si saint, allez, ma chère sœur, marchez avec confiance, et présentez-vous à l'autel où le pontife vous attend, pour être témoin de votre sacrifice et pour l'accepter. Armée du glaive évangélique, n'épargnez point la victime que vous voulez offrir. Portez-lui sans trembler le dernier coup; ce sera un coup de grâce, et vous le connaîtrez bien dans toute la suite de vos années. Sans ce coup décisif, le monde conserverait toujours quelque empire sur vous : parlons autrement; sans cette barrière entre vous et le monde, sans ce mur de séparation, le monde aurait toujours auprès de vous quelque accès. Comme ce lion rugissant dont saint Pierre nous exhorte à éviter les embûches, il pourrait tourner continuellement autour de vous pour vous surprendre et vous dévorer : *Circuit quærens quem devoret* (I *Petr.*, V). Il le pourrait, et il le ferait. Quelque déterminée que vous puissiez être à repousser ses attaques, il espérerait toujours de s'insinuer dans votre cœur, et de s'emparer de votre volonté, tant qu'elle serait maîtresse de ses délibérations. De là artifices sur artifices pour vous séduire, tentations sur tentations pour vous entraîner : le combat serait perpétuel, la volonté souvent chancelante; et fatiguée enfin de ses résistances, qui sait si peut-être elle ne viendrait pas à s'affaiblir et à céder?

Or voilà de quoi vous délivrera une retraite, non plus libre comme elle l'aura d'abord été, mais devenue nécessaire par votre engagement. Le monde ne pourra plus rien entreprendre contre vous, parce que vous vous serez pleinement soustraite à sa domination, et mise hors d'atteinte à ses traits. Il ne fera point pour vous rappeler d'inutiles efforts; mais il vous laissera jouir tranquillement du repos où vous vous serez établie, et qu'il tâcherait en vain de troubler. Ainsi vous apprendrez par une expérience sensible combien il est plus sûr et plus avantageux de rompre tout à fait avec le monde, et de s'imposer l'indispensable nécessité de ne le plus voir, que de garder sur cela une liberté dangereuse, qu'il est si difficile de réprimer et de retenir.

Dis-je rien, chrétiens auditeurs, dont vous ne puissiez vous rendre le témoignage le plus convaincant, puisqu'il vous est personnel et si fréquent? Ce n'est pas seulement dans la profession religieuse qu'il se rencontre des âmes détachées du monde, ou qui du moins travaillent à s'en détacher. Il y en a dans le monde même. Elles sont au milieu du monde, sans être du monde, ou sans en vouloir être; mais parce qu'elles n'ont point d'autre frein pour les arrêter que leur volonté aidée de la grâce, à quelles variations sont-elles sujettes? En certains temps ce sont des recluses, cachées au monde, ou qui ne se montrent que dans la maison du Seigneur et dans les cérémonies de piété. A d'autres temps ennuyées de leur solitude, et comme réconciliées avec le monde, elles reviennent sur la scène, et se produisent tout de nouveau au grand jour; solitaires et mondaines, si je l'ose dire, par quartiers, selon que la volonté qui les mène se trouve diversement affectionnée. Ce n'est pas que quelques-unes plus constantes dans leur détachement du monde, n'y persévèrent; mais que ne leur en coûte-t-il point pour cela? Vivre dans le monde sans avoir communication avec le monde, et sans participer aux pratiques et à l'esprit du monde, c'est ce qui demande une force supérieure à mille contradictions, à mille sollicitations, à mille respects humains, à mille raisonnements et mille railleries, à mille dégoûts, à tout ce que suggère la nature qui cherche à secouer le joug, et à s'émanciper. Le renoncement une fois fait à la liberté serait le préservatif le plus puissant et le plus prompt remède.

Mais faut-il tous se retirer dans le cloître, et tous s'engager dans l'état religieux? Non, chrétiens; tous n'ont pas la grâce de cette vocation. C'est une faveur spéciale que Dieu, souverain arbitre de nos destinées, réserve à un nombre choisi et privilégié; mais au moins tous ont la grâce d'une vigilance plus attentive sur soi-même, la grâce d'une réflexion plus sérieuse sur la vanité du monde et sur ses prestiges, la grâce d'un usage plus fréquent de la prière et des sacrements, sur-

tout la grâce d'une sage direction où l'on se soumet à la conduite d'un ministre habile et versé dans la science du salut ; où on lui met en quelque manière dans les mains sa volonté; où l'on n'entreprend rien, l'on n'exécute rien, que dépendamment de ses conseils, et qu'autant qu'il l'approuve.

Quoi qu'il en soit, ma chère sœur, bénissez le Dieu de miséricorde qui vous a portée plus loin. Au commun des fidèles il ne demande, à le bien entendre, qu'un demi-renoncement au monde; à vous il vous le demande entier et sans exception. Aux autres il ne demande que les fruits de l'arbre; à vous il vous demande l'arbre même et la racine. Il veut que votre sacrifice soit un holocauste, où toute la victime soit consumée. Mais plus il vous demande, plus il vous distingue. Moins il veut que vous vous ménagiez, plus il vous traite favorablement. Dites-lui donc avec le prophète royal : *Funes ceciderunt mihi in præclaris* (*Psal.* XV). Ma chaîne me devient aimable, ô mon Dieu, dès qu'elle me sert de sauvegarde contre le monde qui est votre ennemi, et elle m'est encore plus aimable et plus salutaire, dès qu'en me détachant du monde elle me sert de lien pour m'attacher à vous. Autre avantage de la profession religieuse, et le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

On peut se détacher du monde, sans s'attacher dès lors à Dieu. Les uns se détachent du monde par un mépris purement philosophique : il ne leur faut que la lumière naturelle pour leur en faire connaître la vanité, et cette connaissance de la vanité du monde leur suffit pour en déprendre leur cœur. D'autres s'en détachent par ennui, par dégoût, par dépit, par caprice et bizarrerie d'humeur, par indolence et amour du repos. Ils se retirent, parce que le bruit du monde les importune; parce que les soins du monde les fatiguent ; parce que les compagnies du monde et ses amusements leur deviennent insipides; parce que les injustices du monde et ses chagrins les rebutent; parce qu'ils aiment la solitude, et qu'ils veulent vivre sans embarras. Motifs tout humains, où Dieu n'a nulle part, et retraite par conséquent dont Dieu ne tient nul compte. Mais le religieux a des vues plus relevées : s'il quitte le monde, c'est pour se donner à Dieu et pour le mieux servir : comment? par une vie plus régulière, et par une vie plus austère. Regularité, austérité, voilà, ma chère sœur, ce que vous embrassez pour le service de votre Dieu, et de quoi vous vous proposez de remplir toute la perfection : *Relinquo mundum, et vado ad Patrem.*

Dieu, dans l'ancienne loi, s'était réservé une tribu qui ne devait être employée qu'au culte divin et aux fonctions du sacerdoce. Le reste du peuple s'occupait des affaires temporelles : ils cultivaient les terres, ils en recueillaient les fruits, ils les partageaient, les distribuaient; dans les contestations que l'occasion faisait naître, ils prononçaient des jugements et réglaient les intérêts; assaillis des nations ennemies, ils combattaient, ils remportaient des victoires, ils étendaient leur domination : et cependant la sainte tribu n'avait d'autre soin que de veiller auprès de l'arche, que d'honorer le Seigneur et de lui présenter de l'encens, que de lui adresser des prières, des vœux, des offrandes. Figure, ma chère sœur, de l'état où vous êtes appelée. Qu'est-ce que la vie religieuse, qu'une suite d'observances qui toutes ne tendent qu'à glorifier Dieu, et qu'à s'exercer dans la pratique de toutes les vertus?

De quoi parlerai-je? il faudrait entrer ici dans le détail de ces règles qui assignent au religieux tous ses devoirs, qui disposent toutes ses actions, tous ses pas, qui mesurent toutes ses paroles, qui remplissent tous ses moments, qui sanctifient tout son travail, qui rapportent à Dieu seul toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses intentions. Règles qui forment au milieu de l'Eglise cette admirable variété d'ordres différents dans leurs usages; mais qui, dans cette diversité d'usages, n'ont qu'une même fin, et s'accordent tous en ce point, de rendre de perpétuels hommages au souverain Maître qu'ils adorent, et dont ils portent les livrées. Règles qui contiennent, non-seulement tout l'Evangile, mais tout l'esprit, toute la sainteté de l'Evangile. Le séculier peut se borner au précepte, et c'est beaucoup pour lui de garder la loi : le religieux va jusqu'aux conseils les plus sublimes. Dans la vue de s'unir toujours plus étroitement à Dieu, il monte sans cesse, et s'élève de degrés en degrés, jusqu'à ce qu'il parvienne au terme où il aspire. Règles émanées du ciel même, inspirées à de sages instituteurs, scellées du sceau de l'Eglise, et par une suite infaillible de gages certains de la volonté de Dieu, dont le religieux ne s'écarte jamais, tant qu'il est fidèle à marcher dans la voie qu'elles lui tracent.

Ceci est général; mais en particulier qu'ordonnent-elles, ces règles si saintes en elles-mêmes, et si sanctifiantes? à quoi se réduisent-elles? De tous les exercices les plus propres à perfectionner une âme selon Dieu, à l'entretenir dans un commerce intime avec Dieu, à lui découvrir et à lui faire contempler les grandeurs de Dieu, à l'embraser d'amour pour Dieu, à l'humilier, à l'anéantir devant Dieu, à lui rendre Dieu toujours présent, en sorte qu'elle le trouve en tout, qu'elle l'envisage partout, qu'elle soit tout à lui, et qu'il lui tienne lieu de tout : de ces exercices, dis-je, en est-il un que l'âme religieuse ne mette en œuvre, ou qui ne lui soit prescrit ?

Exercices du jour, exercices de la nuit, oraisons ferventes, longues méditations, entretiens intérieurs dans le recueillement et le silence, louanges de Dieu célébrées en commun et chantées à voix haute : lectures édifiantes, instructions, exhortations, pieux colloques; conférences spirituelles, retours sur soi-même, examens de la conscience, profonds abaissements, humiliations, déclarations publiques des légers manquements

dont la fragilité humaine n'est jamais tout à fait exempte : ajoutons les visites des autels, l'assistance à l'adorable sacrifice, la participation aux sacrés mystères, les confessions, les communions, les occupations mêmes et les emplois jusqu'aux plus bas et aux plus serviles. J'en demeure là et je passe tant d'autres pratiques secrètes et personnelles, que suggère la piété, et une surabondance de zèle. Tout cela pour obéir à Dieu, pour plaire à Dieu, pour se conformer à la règle qu'on a reçue de Dieu. Hé! mes frères, écrivait saint Bernard à une communauté religieuse où il savait que l'observance était en vigueur, qu'est-ce qu'une assemblée comme la vôtre, et dans le ravissement où je suis, quel nom vous donnerai-je? Vous appellerai-je des hommes célestes, ou des anges de la terre? *Homines cœlestes, an angelos terrestres?* C'est assez pour les chrétiens du monde d'être au nombre des serviteurs de Dieu; mais vous, vous êtes ses amis, vous êtes ses confidents, et c'est à vous d'avoir une étroite liaison avec lui: *Aliorum est servire Deo, vestrum adhærere.*

De là, Mesdames, vous toutes qui composez cette maison, et à qui j'adresse présentement la parole, de là apprenez à connaître l'une des plus subtiles illusions de l'esprit tentateur et à vous en garantir. Ce n'est pas toujours en esprit de ténèbres qu'il attaque les personnes religieuses pour les détourner des pratiques de la règle; mais à l'égard de certaines âmes il prend une figure toute contraire et se transforme en ange de lumière. S'il ne peut leur faire négliger la règle par le relâchement, il la leur fait négliger par un excès de ferveur mal entendue; c'est-à-dire qu'il les porte à une prétendue sainteté au-dessus de la règle; qu'il leur propose des œuvres plus parfaites en apparence, mais incompatibles avec l'exacte observation de la règle; qu'il leur persuade de faire plus qu'elles ne doivent, tandis qu'elles manquent à ce qu'elles doivent. Car il y a partout de ces esprits singuliers qui ne s'affectionnent qu'aux pratiques extraordinaires, et qui se dégoûtent des exercices communs. Erreur, Mesdames, très-dangereuse, et qui, sous une vaine montre de réforme, est capable de renverser tout l'ordre d'une communauté. Le fondement de la perfection religieuse c'est la règle, puisque cette règle est de la volonté de Dieu, et que rien n'est saint qu'autant que Dieu l'agrée et qu'il le veut. Non pas que Dieu réprouve tout ce que l'ardeur de s'avancer ajoute à la règle : ce sont des œuvres louables en elles-mêmes et bonnes de leur fond; mais après tout, elles ne le sont qu'en supposant comme la base nécessaire et préliminaire l'accomplissement de la règle. Pourquoi? la raison en est évidente : parce que la règle est une obligation, et que ce qui va plus loin n'est que surérogation. Tellement que je puis bien appliquer là cette grande maxime du Fils de Dieu : faites ceci, voilà par où il faut commencer, car c'est le devoir: *Hæc oportuit facere ;* ensuite vous n'omettrez pas cela, ou vous pourrez le faire par surcroît, selon que votre état le permettra et que vos forces le comporteront : *Et illa non omittere*(*Matth.*, XXIII).

Et certes, il n'est pas besoin à l'âme religieuse de chercher sa sanctification ailleurs que dans sa règle. C'est le précis de la morale de Jésus-Christ, et c'est là qu'elle est contenue en divers articles : ce qui faisait dire à saint Bernard, parlant aux mêmes religieux dont j'ai déjà fait mention, que par la seule profession de leurs vœux ils avaient embrassé, non-seulement toute sorte de sainteté, mais la perfection de toute sorte de sainteté : *Non solum omnem vovistis sanctitatem, sed omnis sanctitatis perfectionem.* Eloge le plus complet de la discipline régulière, qui nous donne à juger de quelle importance il doit être de ne souffrir jamais qu'elle vienne à déchoir en aucune manière, ni que sur le point le plus léger elle perde rien de sa force. Je dis sur le point le plus léger; car il en est dans l'ordre moral et spirituel d'un corps religieux, comme dans l'ordre de la nature il en est du corps humain. Les maladies les plus grièves, la ruine de la santé, souvent même la mort ne procèdent que d'une infirmité qui d'abord ne semblait pas mériter quelque attention. Par là néanmoins le tempérament s'altère; le mal fait des progrès presque insensibles, mais si pernicieux, qu'il n'y a plus de remède et qu'il en coûte la vie. L'application n'est que trop juste, et elle se présente d'elle-même. L'observance dans une communauté s'affaiblit; on s'émancipe peu à peu, on s'affranchit de quelques pratiques : ce ne sont encore que de faibles commencements; mais ces commencements, tout faibles qu'ils sont, peuvent avoir d'étranges suites. Les plus tristes décadences dans l'état religieux n'ont point eu d'autres principes : l'expérience l'a bien appris, et nous ne voyons pas que le temps ait pleinement rétabli ce que de premières négligences ont laissé détruire.

Que fais-je, ma chère sœur? convient-il de vous mettre devant les yeux de telles images dans une maison où la règle bien loin de se relâcher, se fortifie tous les jours et se resserre de plus en plus? Rendez gloire à Dieu des exemples édifiants qui vous frappent la vue, et qui vous servent de guides pour vous conduire, et d'appuis pour vous soutenir. Toute vocation religieuse est une grâce, puisque c'est un choix, une prédilection de la part de Dieu; mais entre les grâces il y en a de spéciales, et entre les vocations il y en a de particulières et de plus favorables. Toutes ont leur perfection marquée; mais ce n'est pas la même dans toutes, et les unes ont des degrés qui ne se trouvent pas dans les autres. Or, tel est, ma chère sœur, l'avantage de votre vocation : vous vivrez sous une règle des plus parfaites, et pour comble de bonheur vous vivrez parmi des âmes les plus fidèles à l'observer. De sorte que vous pourrez dire à Dieu avec plus de sujet encore que ne le disait le prophète

royal : *Particeps ego sum timentium te, et custodientium mandata tua* (*Psal.* CXVIII). Soyez éternellement béni, Seigneur, roi du ciel et de la terre : non-seulement vous m'avez séparée des pécheurs ; mais par votre infinie miséricorde il vous a plu de m'associer avec une troupe de vierges dont l'unique soin est de marcher dans la route où vous les avez appelées, et de se conformer aux grandes vues de votre Providence sur elles.

Oui, ma sœur, vous le pourrez dire, et vous ne le direz pas sans connaissance après ce temps d'épreuve où vous en avez été témoin. Le témoignage en votre faveur sera réciproque. L'édification qu'on a reçue de vous dès vos premières démarches, votre assiduité, votre exactitude, cette vigilance à qui rien n'échappe, la maturité de votre esprit, la droiture de votre cœur ; tout vous fait déjà regarder dans l'avenir comme un des plus fermes soutiens de la règle. Voilà par où la profession religieuse nous attache d'autant plus à Dieu, qu'à cette vie régulière elle joint une vie austère.

Ce qui nous éloigne plus de Dieu, c'est l'amour de nous-mêmes. Parce que nous nous aimons nous-mêmes, notre principale attention se termine à nous-mêmes, à notre chair, à nos sens, à la recherche de nos aises et de nos commodités ; à écarter tout ce qui mortifie et à ne se refuser rien de tout ce qui flatte nos appetits déréglés. Et comme notre cœur ne peut être également occupé de deux objets opposés, il s'ensuit qu'à mesure que nous nous aimons plus ou moins nous-mêmes, nous devenons plus ou moins indifférents à l'égard de Dieu. C'est pourquoi saint Paul a dit, sans exception, que tous ceux qui sont à Dieu et à Jésus-Christ son Fils, ont crucifié leur chair et leurs désirs sensuels : *Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (*Galat.*, V). Crucifiement volontaire, mais bien peu connu du monde. Aussi quand nous parlons aux gens du monde d'austérités et de pénitence, c'est pour eux un langage étranger ; et sans vouloir nous entendre, ils renvoient toutes ces pratiques au cloître et au désert : comme si la pénitence n'était pas de tous les états du christianisme ; comme si ce n'était pas à des chrétiens vivant dans le monde que les apôtres prêchaient la pénitence ; comme si le Fils de Dieu expliquant ces maximes si sévères de la pénitence évangélique et de l'abnégation de soi-même, ne les avait pas proposées à toutes les conditions : *Dicebat autem ad omnes* (*Luc.*, IX).

Quoi que les mondains en puissent penser, vous avez pris, ma chère sœur, ou le Ciel plutôt vous a inspiré d'autres sentiments. En de sérieuses réflexions vous avez compris que plus le corps serait affligé et dompté, plus l'esprit serait libre pour s'élever à Dieu. De là rien ne vous a étonnée, ni clôture perpétuelle, ni logement pauvre, ni vêtements incommodes, ni aliments grossiers, ni abstinences rigoureuses, ni jeûnes fréquents, ni fonctions fatigantes, ni injures des saisons, chaleurs de l'été, froids de l'hiver, ni veilles, ni macérations. A ne consulter que la faiblesse de votre tempérament et que la délicatesse de votre sexe, vous auriez craint de succomber sous le fardeau ; mais comptant sur la vertu toute-puissante du bras de Dieu et de sa grâce, vous avez dit avec la même confiance que l'Apôtre des nations : Je puis tout en celui qui me fortifie : *Omnia possum in eo qui me confortat* (*Philipp.*, IV). N'en doutez point, ma chère sœur, vous le pouvez ; et la preuve la plus sensible, c'est que tant d'autres avant vous l'ont pu, et que tant d'autres autour de vous le peuvent encore, et l'éprouvent comme vous.

Miracle de la force d'en haut ! parmi de pieuses vierges, on voit tous les exercices de l'ancienne pénitence et de la plus dure mortification. Victimes d'autant plus dignes de respect, qu'elles sont plus innocentes, et qu'ayant moins de part aux péchés du monde, elles portent volontairement les peines dues aux pécheurs. Ce sont nos sœurs, disait saint Jérôme, surpris d'une semblable merveille qu'il voyait de son temps. Elles n'ont point été formées d'un autre sang que nous ; elles n'ont point reçu une éducation plus capable de les endurcir, et plusieurs même ont été élevées dans la mollesse du siècle : cependant, par un courage au-dessus de toutes les difficultés, elles ont vaincu et le siècle et leur sexe : *Sorores, quæ sexum vicere cum sæculo* (*Epist.* 37). Le dirai-je à leur honneur, mais à ma confusion et pour notre instruction, mes frères, nous tous que cette cérémonie a rassemblés en ce saint lieu : outre leur sexe, elles ont vaincu le nôtre. Car il est certain, et il faut l'avouer, qu'en fait de vie pénitente et mortifiée, de simples filles dans leurs monastères ont surpassé le commun des religieux.

Et c'est, remarque saint Chrysostome, un des effets de la foi, d'avoir ainsi changé la trempe des cœurs. Avant la venue du Sauveur, ajoute ce Père, on regardait l'infirmité et la faiblesse comme les qualités propres du sexe ; mais à la mort du Sauveur, on vit de saintes et généreuses femmes se tenir auprès de lui et recueillir ses derniers soupirs, avec une constance qui dut confondre ses timides apôtres. Ils s'étaient endormis, ils avaient pris la fuite, ils avaient abandonné leur Maître ; mais Marie sa mère, et ces femmes dévotes qui l'avaient suivi pendant sa vie, le suivirent jusqu'à la croix, et étaient debout, attentives à le considérer et à l'écouter : *Stabant juxta crucem Jesu* (*Joan.*, XIX). Tellement, conclut saint Chrysostome, que depuis ce temps-là il semble que le sexe le plus faible soit devenu le plus fort : *Imbecillior sexus fortior apparuit* (*Hom.* 84 *in Joan.*). Cette force ne s'est point démentie dans les âges suivants : des vierges chrétiennes se chargent de la croix de Jésus-Christ et se couronnent de ses épines avec une résolution qui, ne venant point de la

nature, ne peut avoir sa source que dans une effusion particulière de l'Esprit de Dieu.

Vous êtes de ce nombre, ma chère sœur, et votre exemple, comme celui des autres, est la condamnation non-seulement du monde libertin et voluptueux, mais du monde vertueux et dévot. Car il y a un petit monde que je puis appeler de ce nom, et c'est surtout dans les personnes du sexe qu'il est renfermé. Toute leur vie est partagée en de saintes œuvres. Retirées dans le secret d'un oratoire, ou prosternées devant les autels, elles récitent de longs offices; elles sont instruites des plus excellentes méthodes d'oraison, et chaque jour elles y donnent des heures entières. On les voit à toutes les assemblées de piété et de charité; souvent à la table de Jésus-Christ, plus souvent encore au saint tribunal; jamais à des spectacles profanes, jamais dans des compagnies mondaines, jamais parées de vains ornements. Tout cela édifie, tout cela est en soi très-estimable. Mais quel est l'écueil où toute cette dévotion échoue? c'est la mortification des sens. Sur cet article elles sont ingénieuses à s'excuser et à se défendre. Retranchez-leur, en tout ce qu'il vous plaira, le superflu dans l'habillement, dans l'ameublement, dans le repas, dans l'équipage, dans le train, en cent autres choses, elles y consentiront; mais en leur ôtant le superflu, laissez-leur le commode : autrement elles auront mille prétextes à vous alléguer, et toutes vos remontrances ne les convaincront pas. Il faut que rien ne leur manque.

Ce n'est pas qu'elles ne se déclarent hautement pour la morale la plus étroite : ce sont les plus zélées à déclamer contre les relâchements et à faire valoir l'ancienne discipline. Elles parlent, elles raisonnent, et ne voient pas que dans leurs raisonnements et leurs discours elles se condamnent elles-mêmes lorsqu'elles se montrent si difficiles à pratiquer ce qu'elles sont si éloquentes à enseigner : semblables à ces dévots de la Synagogue qui chargeaient les autres des fardeaux les plus pesants, tandis qu'ils ne voulaient pas y toucher eux-mêmes du doigt.

Vous ne vous êtes point ainsi épargnée, ma chère sœur. Vous avez entendu la voix de votre adorable Maître qui vous invitait à prendre sur vous son joug : *Tollite jugum meum super vos.* Vous avez voulu être de ses disciples, et vous avez appris de lui-même qu'on ne peut être de ses disciples qu'en portant la croix et en le suivant : *Qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse discipulus* (*Luc.*, XIV). Vous avez de plus consulté le grand Apôtre, comme le fidèle interprète de ces divins oracles, et il vous a fait comprendre que ce joug, cette croix, c'est la mortification de Jésus-Christ, dont nous devons être revêtus, afin que la vie de Jésus-Christ se fasse voir dans nos corps : *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* (II *Cor.*, IV). Il n'a rien fallu davantage pour vous résoudre à tout entreprendre; mais dans l'exécution vous avez été, si je l'ose dire, bien trompée, et dans la suite, jusqu'au dernier de vos jours, vous ne le serez pas moins : voici ma pensée; elle est solide et touchante. Vous avez cru vous charger d'un joug rude à soutenir, et prendre une croix qui vous coûterait de violents efforts pour la porter; mais vous avez déjà éprouvé, et vous éprouverez toujours combien ce joug est doux et quelle onction est répandue sur cette croix

Car un mystère que le monde ignore, et qui n'est connu que des âmes mortes à elles-mêmes, pour vivre, comme s'exprime saint Paul, d'une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, ce sont ces joies toutes pures de l'esprit dans les plus grandes afflictions de la chair; ce sont ces consolations divines et abondantes sous le joug en apparence le plus accablant; c'est cette paix du cœur, cette sainte allégresse au milieu des rigueurs les plus pénibles de la croix. Mystère impénétrable pour vous, mondains, tandis que vous êtes plongés dans les sens, puisque l'homme animal ne connaît point les choses de Dieu; mais mystère le plus réel, et autorisé par la parole même du Fils de Dieu la plus expresse, quand il nous dit : Venez à moi, et vous trouverez le repos de vos âmes : comment? parce que mon joug est doux et mon fardeau léger : *Jugum enim meum suave est, et onus meum leve* (*Matth.*, XI). Et le moyen qu'une âme dévouée à Dieu ne trouve pas du goût et de la douceur dans un joug qui l'attache à Dieu? C'est un joug, il est vrai, ou, si vous voulez, c'est un calice amer; mais une goutte de rosée que Dieu fait distiller du ciel dans ce calice lui ôte toute son amertume, et le joug devient non-seulement supportable, mais agréable.

Ne l'avez-vous pas senti mille fois, ma chère sœur, et votre cœur ne vous le dit-il pas actuellement? Aussi n'hésitez-vous pas, comme je m'en suis expliqué dès l'entrée de ce discours, à quitter le monde et à vous jeter dans le sein de Dieu, persuadée que c'est en ce Père céleste, et en lui seul, que se rencontre le véritable bonheur : *Relinquo mundum et vado ad Patrem.* Quand en serez-vous bien persuadés, mes chers auditeurs? Quand sortirez-vous de cet assoupissement et, pour ainsi parler, de cet ensorcellement qui vous aveugle et vous empêche d'apercevoir l'erreur où vous êtes? Vous voulez vivre heureux; mais en quoi faites-vous consister votre félicité sur la terre? dans une fortune périssable et en de vains divertissements. Qui de vous ou de cette vierge en juge mieux et avec plus de sagesse? l'événement suffit pour décider la question. Après avoir déjà éprouvé pendant une année tout ce qu'il y a de plus austère dans son état, cette vertueuse fille est contente : l'êtes-vous, mes frères, l'êtes-vous, ou dans la possession, ou dans la poursuite des biens, des honneurs, des plaisirs du monde? Vous vous plaignez tous les jours de ce monde faux, trompeur, injuste, malin, médisant,

inconstant et infidèle. Vos plaintes sont bien fondées, mais comment en profitez-vous ? Ah! puisque le monde est incapable de vous donner la paix du cœur et de vous satisfaire, que ne servez-vous un autre maître? que ne vous y attachez-vous? C'est le Seigneur, c'est votre Dieu qui seul mérite vos soins, et qui vous promet, après le repos de cette vie, le repos de l'éternité, que je vous souhaite, etc.

SERMON

POUR L'OUVERTURE D'UN SYNODE.

Sur la vie exemplaire des prêtres.

Ipse dedit quosdam quidem apostolos, alios autem pastores et doctores, ad consummationem sanctorum, in ædificationem corporis Christi.

Il a établi les uns pour être apôtres, les autres pour être pasteurs et docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, à l'édification du corps de Jésus-Christ (*Ephes.*, IV, 11).

Monseigneur (1),

Ce fameux législateur du peuple de Dieu, Moïse, chargé du mérite et de l'éclat de ses longs travaux, fut inspiré de choisir Josué pour conduire avec lui l'œuvre du Seigneur et pour ouvrir après lui la terre promise. Dans cette vue, Moïse, par l'ordre exprès de Dieu, communiqua à Josué une partie de sa gloire : *Dabis ei partem gloriæ tuæ* (*Num.*, XXVII). Moïse gouvernait et levait les mains au ciel; Josué, par la direction de Moïse, terrassait les ennemis d'Israël; tous deux victorieux l'un par l'autre : *Et factum est ut manus non lassarentur usque ad occasum solis* (*Exod.*, XVII). Moïse adorait dans les effets de sa prière, et dans les succès de Josué, la force invincible du bras de Dieu : *Quia manus solius Domini contra Amalec* (*Ibid.*).

Saint Grégoire de Nazianze, étant obligé par son père, évêque et saint comme lui, de venir seconder ses soins dans le gouvernement de son diocèse, ne se fit point un scrupule de se comparer publiquement à Josué dans les nouvelles fonctions que l'Église lui donnait auprès d'un autre Moïse (*Orat.* 8).

Blesserai-je votre modestie, Monseigneur, si j'ose vous appliquer la même figure, si je bénis le ciel de vous avoir revêtu de la même gloire, qu'il répand depuis si longtemps sur notre illustre prélat, lequel ne vous a communiqué son pouvoir qu'en vous communiquant son zèle plein de bonté, sa douceur pleine de fermeté, sa piété sincère, sa vigilance pacifique : comme si Dieu lui avait dit en votre faveur : *Dabis ei partem gloriæ tuæ?* Blesserai-je cette même modestie, si j'applaudis aux saints travaux, aux missions apostoliques, où l'on vous voit chaque année combattre l'erreur, l'ignorance, l'hérésie, l'impiété, tous les ennemis du Seigneur avec un zèle infatigable : *Ut manus non lassarentur usque ad occasum solis;* si j'admire enfin tout ce qu'il plaît à Dieu d'exécuter par votre ministère, depuis que vous êtes destiné à remplir ici le trône de la souveraine Majesté : *Quia manus solius Domini contra Amalec.*

Ce trône de Dieu, Monseigneur, établi dans cette église métropolitaine et primatiale, avant que la France fût France, et que le royaume eût des rois, était rempli par des saints. Profonde antiquité qui nous rend ce trône vénérable : je dis vénérable, encore plus par l'antiquité de la sainteté que par l'antiquité du pouvoir.

Vous savez, Monseigneur, que vous succédez à de grands hommes. Ceux-ci sont les premiers modèles que vous suivez, pour servir vous-même de modèle à tout l'ordre sacerdotal, et pour faire ainsi de l'ordre sacerdotal un modèle parfait à tout le peuple. Cette subordination nous est marquée dans les paroles de saint Paul que j'ai choisies pour mon texte : *Ipse dedit quosdam apostolos; alios pastores et doctores.* Apôtres, pasteurs, docteurs, tous ministres différents; mais réunis pour la même fin, qui est la sanctification des âmes et l'édification du corps mystique de Jésus-Christ : *In ædificationem corporis Christi.* C'est uniquement sur cette édification, Monseigneur, sur cette vie exemplaire, sur ce devoir inséparable du sacerdoce, que je vous demande permission de m'expliquer dans cette savante et vertueuse assemblée.

Tout prêtre, par son état, doit au public le bon exemple, comme docteur, comme pasteur, comme supérieur. Comme docteur il doit instruire le peuple, comme pasteur il doit le nourrir, comme supérieur il doit le gouverner. Or sans l'exemple d'une sainte vie, l'instruction est sans effet, la nourriture sans fruit, le gouvernement sans force. L'instruction devient une illusion, la nourriture un poison, le gouvernement une servitude.

Voilà, Messieurs, les trois points de la leçon que je me vais faire à moi-même; et dont je prends tous ceux qui m'écoutent, non point pour objets, mais pour témoins. Aidez-moi de vos prières auprès de la mère de Dieu, afin qu'elle m'obtienne les grâces dont j'ai besoin. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'honneur que nous fait le Fils de Dieu de nous appeler la lumière du monde, est pour nous un engagement à l'éclairer, non-seulement par nos paroles, mais encore plus par nos œuvres : *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona* (*Matth.*, V). C'est pourquoi saint Paul exigeait de son disciple Timothée une exacte vigilance, non-seulement sur sa doctrine, mais encore plus sur ses mœurs; afin que se sanctifiant, il pût aussi sanctifier les autres : *Attende tibi et doctrinæ; hoc enim faciens, et te ipsum salvum facies, et eos qui te audiunt* (I *Tim.*, IV). Et c'est ainsi que le Sauveur des hommes commença l'exercice de sa mission, par pratiquer ce qu'il voulait enseigner : *Cœpit Jesus facere et docere* (*Act.*, I).

Croyons-nous, Messieurs, qu'ayant à remplir le ministère de Timothée, de Paul, de

(1) Messire Jacques-Nicolas Colbert, coadjuteur de Rouen, présent à ce discours.

Jésus-Christ même, nous soyons moins obligés au bon exemple? Quand je dis, au reste, que nous y sommes obligés, et que par cette expression commune je semble en quelque sorte m'égaler à vous, ce n'est pas que j'ignore l'élévation de la dignité pastorale au-dessus de ma profession. Bien éloigné d'entrer avec vous en société de rang ni d'autorité, souffrez que j'y entre seulement par ressemblance de nos devoirs et de nos obligations; et que je dise sans distinction, qu'étant tous, quoiqu'en degrés fort différents, appelés à instruire les peuples et à publier l'Evangile, nous rendons nos instructions sans effet, et nous démentons les maximes évangéliques, si nous ne les appuyons par l'exemple de notre vie : pourquoi? parce que sans cela nous faisons douter de leur vérité, ou de leur possibilité dans la pratique : tellement qu'elles passent alors ou pour fausses, ou pour impraticables, et que par l'une ou l'autre de ces deux persuasions elles deviennent inutiles.

De tout temps la pureté des mœurs a été un des plus forts arguments de la vérité de la doctrine. Les miracles ne servaient pas plus à l'établissement du christianisme que la sainteté des premiers chrétiens. Tous les yeux n'étaient pas témoins des miracles des apôtres; mais tous les yeux étaient frappés du prodige de leur vie. Les chrétiens faisant des miracles, étaient regardés des païens comme des magiciens et des séducteurs; mais les chrétiens pardonnant à leurs ennemis, mortifiant leur chair, répandant leurs biens dans les mains des pauvres, étaient révérés comme des hommes divins. Tous les ennemis de leur doctrine devenaient partisans de leurs vertus, et par l'admiration des vertus s'apprivoisaient insensiblement à la doctrine.

Cette vie exemplaire est un moyen si puissant pour entraîner les esprits, que Dieu l'ayant employé à persuader aux hommes la vérité, le démon même l'emploie à leur persuader le mensonge. Dans tous les siècles, quand il a voulu semer l'hérésie, n'a-ce pas été le plus souvent par des gens d'une probité apparente? La conduite édifiante et sévère de ceux qui paraissaient à la tête des partis, n'était-elle pas une sorte de preuve favorable à leurs erreurs; et les dogmes les plus contraires à l'Evangile et au bon sens n'étaient-ils pas confirmés par la régularité feinte encore plus que par les écrits de ceux qui les avançaient? Exemple trop efficace pour l'établissement du mensonge : combien donc est-il nécessaire pour l'affermissement de la vérité?

Nous nous plaignons et avec sujet que les vérités évangéliques ont si peu d'effet sur les cœurs; que cette parole de Dieu, qui dans la bouche d'un saint Paul était si vive, et plus pénétrante que le glaive le plus tranchant : *Vivus sermo Dei et efficax, penetrabilior omni gladio ancipiti* (*Hebr.*, IV); que cette parole qui allait porter la terreur au fond des âmes, et les détacher de tous les liens charnels : *Usque ad divisionem animæ et spiritus, compagum quoque et medullarum;* que cette parole, dis-je, meure maintenant sur nos lèvres, ou du moins dans l'oreille du pécheur. C'est que parlant comme les saints, nous ne vivons pas comme les saints. Donnez, dit saint Bernard, dans une assemblée pareille à celle-ci, donnez à votre voix, non pas la force de l'éloquence, mais la force de l'exemple; joignez à votre voix la voix même de la vertu : *Da voci tuæ vocem virtutis;* soutenez vos enseignements par votre vie : *Consonet vita verbis.* Par là vous fortifierez la parole divine; vous la verrez opérer les mêmes merveilles qu'elle opérait dans les premiers siècles : *Da voci tuæ vocem virtutis; tunc fiet in ore tuo vivus et efficax sermo Dei* (*Serm. ad pastores*).

Sans cela, comment persuader à des esprits simples et grossiers, encore moins aux subtils et aux savants, que vous parlez de la part de Dieu; que votre doctrine est la sienne; qu'il a signé cette doctrine de son sang; qu'une récompense éternelle y est attachée; qu'une autre vie nous attend après celle-ci? comment, dis-je, leur persuader ces premiers principes de la foi, si nous qui, par l'étude et la méditation assidue de ces principes, devons en être sans comparaison bien plus touchés et plus convaincus, nous vivions à leurs yeux comme s'il n'y avait point d'éternité bienheureuse ni malheureuse? Que deviendraient les célestes vérités dans notre bouche? ce qu'elles étaient devenues au siècle dernier, où rien ne donna plus de cours à l'hérésie et ne décrédita plus la religion que les scandales du sanctuaire. On ne put s'imaginer qu'une Eglise dont tant de membres alors étaient corrompus dans les mœurs fût incorruptible dans la foi; que la probité et la religion fussent tellement séparées, qu'il n'y eût rien à craindre pour l'une, à mesure que l'autre se dépravait; que la foi des premiers chrétiens eût survécu si longtemps à leur vertu; que le monde enfin fût obligé de croire aveuglément sur la parole des prêtres, ce que les prêtres semblaient ne pas croire eux-mêmes. Rendons grâces au ciel qui, pour confondre sur tous ces points la malice de l'hérésie, a ranimé dans le sacerdoce l'ancienne ferveur. Mais ce n'est pas assez d'en soutenir la vérité; il faut de plus en soutenir la pratique.

Car le dérèglement des mœurs n'affaiblit pas seulement la vérité de la doctrine, il fournit un prétexte d'impossibilité qui décourage dans la pratique, et dont la lâcheté s'autorise. Quel plaisir n'a pas un libertin de pouvoir se flatter que la vertu n'est qu'une idée, qu'un terme imaginaire, où bien loin d'être en état d'atteindre, on ne tâche pas même d'arriver? Quel avantage ne tire-t-il pas du mépris général qu'on en fait; surtout quand il la voit trahie par ceux mêmes qui la prêchent? C'était-là l'inquiétude de saint Jean Chrysostome, parlant à ses citoyens : que dirai-je aux païens, mes frères : *Quid igitur ad Græcum dicam?* Vous-mêmes, ajoutait-il, que leur direz-vous? S'ils viennent vous attaquer sur les difficul-

lés du christianisme, sur la rigueur des commandements de Dieu, comment leur prouverez-vous que ces commandements sont praticables; que l'on peut être vertueux et servir Dieu, si vous qui êtes nés dans le christianisme, qui depuis votre enfance y avez été élevés, qui le professez, vous ne pouvez vous assujettir à l'observation de la loi du Seigneur? Leur direz-vous, c'est toujours saint Chrysostome qui parle (*Homil.* 26 *in Epist. ad Rom.*), leur direz-vous, Ce que je ne fais pas, ce que je n'observe pas, d'autres l'observent. Et qui? ceux qui sont éloignés de la vue et du commerce du monde; ces solitaires ensevelis dans les cavernes et dans les forêts, attachés uniquement à la contemplation des grandeurs de Dieu : *Nimirum eremum incolentes.* Mais où les trouverez-vous ces solitaires? Et quand vous les aurez trouvés, si vous en êtes réduits là, pour montrer qu'on peut pratiquer la loi divine, n'est-ce pas avouer qu'elle est impraticable au reste du monde; à ceux qui vivent dans l'embarras, exposés aux révolutions de la fortune, occupés de mille soins importuns?

Et en effet, si ceux mêmes que le respect du sacerdoce a fait décharger du poids des affaires politiques et civiles; ceux que le célibat et la chasteté maintient dans une entière liberté de cœur; ceux qui n'ayant pour héritage que Jésus Christ, doivent être à couvert des atteintes de l'avarice; avec tant de facilités pour la vertu, ne se mettent pas au-dessus de leurs passions, ni ne mènent pas une vie chrétienne, que sera-ce des autres? Car, Messieurs, que par notre état il nous soit plus facile, à nous prêtres ou religieux, de pratiquer ce que nous prêchons, qu'il ne l'est à ce monde qui nous écoute, n'est-ce pas ce qu'à tout moment il nous reproche? Il vous est bien aisé, nous dit-on, de parler, d'exhorter, de condamner, de débiter au pécheur toutes les rigueurs de la morale, au milieu du repos et des commodités de votre profession. Oui, monde, vous avez raison : votre reproche est très-juste; il nous est bien plus aisé qu'à vous de garder la loi de Dieu. Malheur à nous si nous convenons de la justice de ce reproche, et si nous nous aveuglons sur cette infaillible conséquence, savoir, que si la vertu, toute aisée qu'elle nous doit être, est néanmoins si rare parmi nous, elle est donc comme impossible aux autres états de la vie si laborieux et si périlleux.

De là saint Grégoire de Nazianze, dans sa première apologie, mesurant la vertu du prêtre, non-seulement à sa dignité, mais aux facilités de son état, par comparaison aux difficultés des conditions séculières, avertit le prêtre que, pour attirer le peuple à une vertu médiocre, il doit lui-même élever sa vertu au plus haut point de la perfection : *Si quidem virtutis suæ præstantia multitudinem ad mediocritatem tracturus sis.* Car l'état de prêtre et l'état du peuple étant si opposés, jamais le prêtre ne convaincra le peuple qu'il doive dans les difficultés de sa condition être au moins médiocrement vertueux, si lui-même dans les facilités de son état il ne tend à la vertu la plus éminente. Ne nous trompons point, poursuit ce Père : c'était à nos ancêtres à s'écrier avec saint Paul, qu'ils étaient en spectacle aux anges : *Spectaculum facti sumus angelis* (I *Cor.*, IV). Pour nous, nous sommes un spectacle nouveau : *Spectaculum novum facti sumus.* A qui? *Omnibus improbis, in foris, in conviviis* (*Greg. Naz.*); à tout ce qu'il y a d'impies et de scélérats dans le monde, au milieu de leurs festins et de leurs plaisirs. Non pas que nous y soyons mêlés; à Dieu ne plaise! mais parce que dans leurs désordres ils jettent sur nous les yeux, afin de trouver dans nous-mêmes de quoi se justifier, et de faire de nos imperfections un bouclier contre les remords de leur conscience. Voilà pourquoi saint Pierre nous fait entendre que le jugement de Dieu commencera par la maison de Dieu : *Ut incipiat judicium a domo Dei* (I *Petr.*, IV). Voilà pourquoi Dieu, dans le prophète Ezéchiel, envoyant les anges exterminateurs contre Jérusalem, leur ordonne expressément de commencer par le lieu saint : *Interficite usque ad internecionem, et a sanctuario meo incipite* (*Ezech.*, IX), parce que c'est le mauvais exemple des docteurs de la loi de Dieu qui la détruit en la faisant regarder ou comme fausse, ou comme impraticable : ce qui rend l'instruction sans effet. Voyons s'ils sont moins obligés au bon exemple en qualité de pasteurs; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le devoir du pasteur de l'Eglise est de donner au troupeau de Dieu la nourriture qui lui est propre, selon la commission de Jésus-Christ : *Pasce oves meas.* Cette nourriture consiste surtout dans les sacrements qui, par la grâce qu'ils confèrent, soutiennent la force et la santé spirituelle du chrétien. Or, pour accomplir ce ministère, il faut être irréprochable, dit l'Apôtre : *Oportet sine crimine esse sicut dispensatorem Dei* (*Tit.*, I). Il parle à Tite son disciple. Il faut que vous soyez sans crime, lui dit-il, étant le dispensateur de Dieu. Ce nom de dispensateur de Dieu ne convient proprement qu'à la loi nouvelle. Prêtres, lévites, pontifes de l'ancienne loi, étaient directeurs des cérémonies, des expiations, des purifications légales; juges établis par le Seigneur entre la lèpre et la lèpre, médiateurs entre le peuple et Dieu, dispensateurs des mystères de Dieu, mais non dispensateurs de Dieu, qu'ils n'offraient pas en sacrifice, et qu'ils ne donnaient pas pour nourriture : *Dispensatorem Dei.* C'est une fonction qui nous est particulière. Par cette fonction jugeons quelle sainteté demande notre état.

Le Seigneur mesurait la sainteté des anciens lévites à l'honneur qu'ils avaient de lui être consacrés : *Sint sancti, quia ego sanctus sum, qui sanctifico eos;* qu'ils soient saints parce que je suis saint, moi qui les ai consacrés à mes autels. Il mesurait leur sainteté à leur emploi, d'offrir l'encens et

les pains en sa présence : *Incensum Domini et panes Dei offerunt, et ideo sancti erunt :* ils offrent l'encens et les pains de leur Seigneur, et pour cela ils seront saints. Il mesurait leur sainteté au privilége qu'ils avaient de prononcer son nom et de célébrer ses louanges : *Sancti erunt Deo suo, et non polluent nomen ejus* (*Levit.*, XXI) ; ils seront saints et ne souilleront pas le nom de Dieu. Nous, Messieurs, nous avons une autre mesure : l'honneur de sacrifier, d'offrir, d'administrer le corps et le sang d'un Dieu. Quel éclat de sainteté n'exige pas un si excellent ministère ? *Oportet sine crimine esse, sicut dispensatorem Dei.* Je le dis hautement : sans une vie exemplaire, c'est alors convertir cette divine nourriture en poison : comment? parce que c'est accoutumer le peuple à la recevoir sans disposition, et conséquemment sans profit. Deux abus qui font toute la profanation des saints mystères.

Que ne dit on pas tous les jours aux fidèles de la préparation nécessaire pour approcher des sacrements? Que ne leur dit-on pas de l'attention, de la dévotion qu'il y faut apporter, de la pureté de cœur, de ce discernement religieux entre le pain sacré dont nous repaissons nos âmes, et le pain commun dont nous sustentons nos corps ? Depuis plus de seize cents ans cet arrêt de saint Paul retentit aux oreilles des chrétiens : *Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini* (I *Cor.*, XI) ; que de ne pas discerner le corps du Seigneur, c'est le recevoir indignement, et recevoir en même temps sa condamnation. Combien de scrupules, de remords affligent sur ce point un vrai fidèle, qui regarde avec crainte et tremblement la table et le banquet de son Dieu ? Mais quels scrupules ne seraient pas étouffés à la vue d'un prêtre sans piété, sans recueillement dans les plus saintes cérémonies, sans nulle disposition digne de l'autel ; quand on a lieu de penser que le sacrifice extérieur n'est pas accompagné du sacrifice intérieur de l'âme ; quand on nous voit par des gestes mal compassés, par des manières brusques et indécentes causer du scandale aux assistants ; quand les louanges de Dieu perdent par notre négligence ou par notre précipitation toute leur grâce sur nos lèvres ; quand ce tribut d'office et de bréviaire, que nous sommes obligés de porter tous les jours au trésor de Dieu pour nous et pour le peuple, sort de notre bouche avec la même contrainte et les mêmes retardements que les impôts et les contributions sortiraient des mains d'un tributaire ; quand, par notre indévotion, nous frustrons les morts du mérite particulier de nos suffrages et d'une partie du fruit de leurs fondations ; quand nous nous présentons enfin au pied du tabernacle avec nos intérêts, nos aversions, nos procès, nos inclinations vicieuses ? Quel discernement faisons-nous alors entre la table domestique et la table du Dieu vivant ; entre le pain des anges et le pain terrestre et profane ? Quels principes imprimons-nous dans l'esprit et dans le cœur des fidèles à l'égard de la prière, de la confession, de la communion, de tout ce qui nous sert d'aliment spirituel ? Ce qu'ils apprennent de nous par là, c'est que l'on peut parler à Dieu comme on ne voudrait pas parler aux hommes ; c'est que l'on peut prier Dieu sans penser à Dieu ; c'est que l'on peut se faire une coutume, un jeu du fréquent usage de la pénitence ; c'est que l'on peut participer au sacrement de Jésus-Christ, sans prendre soin de s'y préparer, et par une suite funeste sans en profiter. Autre abus.

C'est le sentiment de tous les Pères, qu'un des signes le plus évident du désordre intérieur de l'âme, et une des marques la plus sensible de l'abandonnement de Dieu, est la fréquentation des sacrements sans aucun profit. Car les sacrements étant institués pour maintenir et pour augmenter la grâce, comme le pain est destiné pour nourrir et pour soutenir le corps ; dès là que ma langueur ne cesse point par l'usage des sacrements, je dois craindre pour mon âme ce que je craindrais pour mon corps, s'il ne pouvait se rétablir par une bonne et saine nourriture. Ce fut la malédiction de Dieu sur Jérusalem : *Ecce dominator Dominus auferet a Jerusalem validum et fortem, omne robur panis* (*Isai.*, III). Malédiction, non pas d'envoyer la famine, et d'arracher le pain à ces ingrats ; mais dans l'abondance du pain, d'ôter au pain même sa force et d'anéantir sa vertu : de sorte qu'il n'y ait plus de fort ni de robuste sur la terre : *Auferet validum et fortem, omne robur panis.* Ah ! Messieurs, le pain de Dieu ne manque pas aux fidèles, ni les ministres de Dieu pour le rompre et le distribuer ; mais dans le sens que nous devons ici l'entendre, la force manque à ce pain, parce qu'elle est arrêtée par l'indisposition de l'homme. On met la dévotion dans le nombre des communions, et non pas dans le nombre des vertus. On compte combien de fois on a communié par semaine, et non pas combien de victoires on a remportées sur ses passions. On a des temps réglés pour recevoir Jésus-Christ, et nul temps pour imiter Jésus-Christ. Terrible sujet d'appréhension pour tous les dévots du siècle.

En effet, partout où est le soleil, il éclaire ; partout où est le feu, il échauffe : on voit sa lumière, on sent sa chaleur. Mais les faux dévots ne sentent ni leur esprit plus éclairé, ni leur cœur plus animé par la grâce des sacrements. Est-elle chez eux, cette grâce ? Dieu, qui est en eux par le sacrement, est-il en eux par cette grâce ? Ah ! s'il n'y est pas par sa grâce, il n'y est par le sacrement que pour leur ruine. Que peuvent-ils répondre à cette voix de leur conscience ; à cette juste crainte d'un fatal endurcissement dont l'inutilité des communions est le présage certain ? Que dis-je, on trouve de quoi se consoler et de quoi se rassurer : comment ? par l'exemple des prêtres et des pasteurs qui, dans l'usage ordinaire et journalier de ce pain des forts, sont si languissants et si faibles ; qui, dans un accès conti-

nuel auprès de Dieu sont si sensuels, si matériels. Quel fruit ai-je tiré, Seigneur, des sacrifices que je vous offre depuis tant d'années? On me voit tous les jours à l'autel tenir entre mes mains la victime du monde entier; faire les fonctions de médiateur, d'intercesseur, pour les morts et pour les vivants, pour la guerre et pour la paix, pour la ville et pour le royaume, pour les peuples et pour les rois; comme si tous les intérêts de l'univers m'étaient confiés, selon l'expression de saint Chrysostome: *Quasi mundus illi universus concreditus* (*De Sacerd.*, *l.* VI). Vous savez, ô mon Dieu, quels avantages en a reçus l'Eglise. Vous savez et vous voyez jusqu'où il vous a plu répandre les effets des mérites infinis de votre Fils quand ils sont appliqués par le sacrifice. Mais de cette communication si particulière, que ma dignité me donne avec vous, quel profit personnel ai-je recueilli pour la perfection de mon âme? C'est ce que tout le monde devrait voir; mais voilà ce qui surprend tout le monde: que souvent les prêtres les plus consommés dans les fonctions du sacerdoce soient les moins fervents dans les devoirs du chrétien; que souvent la longueur de la vie d'un prêtre n'ajoute rien à sa piété; que sortant du séminaire avec de saintes résolutions, il les laisse insensiblement s'évanouir, à mesure qu'il avance en âge: comme s'il s'éloignait de Dieu à proportion qu'il en approche; et que la manne du ciel, au lieu d'être un soutien pour lui, fût un poison qui le desséchât peu à peu, et le réduisît dans une tiédeur mortelle. A ce triste spectacle, le chrétien lâche et imparfait, le pécheur impie et sacrilége, ne sont-ils pas confirmés dans le mépris des sacrements? et ce qui est poison pour le pasteur même ne le devient-il pas pour le troupeau?

Une réflexion, Messieurs, je vous en conjure. Dans l'administration des mystères de l'ancienne loi, tout portait au respect, tout frappait les esprits. Cet appareil religieux, dit saint Chrysostome, ces pompeux vêtements du grand prêtre, ce silence mystérieux, cette entrée du sanctuaire fermée à tout autre que le pontife; cette magnificence et cette prodigieuse quantité de vases, d'instruments de musique; la gloire de Dieu, le feu céleste tombant quelquefois sur les victimes visiblement et publiquement; mille châtiments des profanateurs, ou des adorateurs téméraires: tout cela donnait du lustre à la religion, et inspirait de la vénération aux peuples. Maintenant dans cette simplicité qui accompagne nos mystères, dans cette facilité d'y participer, dans cet abaissement d'un Dieu qui se cache sous des espèces si légères, et qui se livre tous les jours au pouvoir de ses serviteurs: je l'ose dire, rien ne peut mieux relever chez nous la religion, que l'innocence, la sainteté, la vie édifiante de ses ministres. On saura que notre Dieu est grand, tout humble et tout petit qu'il paraît, quand on verra que nous le servons comme le plus grand et le premier de tous les maîtres. On pensera sérieusement à recevoir avec disposition et avec fruit la nourriture immortelle, quand on sera témoin de nos soins pour nous y disposer et pour en profiter. Autrement le pasteur l'empoisonnera, et le supérieur enfin perdra l'autorité de son gouvernement. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE

Les prêtres sont appelés dieux, juges, princes, rois. Ils sont comparés par le Sauveur des hommes à la cité bâtie sur le sommet de la montagne, pour commander à tout le pays. Idées glorieuses qui marquent l'autorité, la supériorité du prêtre. Autorité vénérable aux puissances et aux grandeurs de la terre. Ceux qui font trembler le monde viennent gémir devant nous: et Dieu étant mis entre nos mains, ce n'est plus une honte aux rois que de s'abaisser à nos pieds. Autorité ferme et intrépide. Ozias, la couronne sur la tête, ose entrer dans le sanctuaire et s'emparer de l'encensoir. Il trouve un Azarias et quatre-vingts prêtres assez généreux pour lui crier qu'il ait à sortir de ce saint lieu, et que ce n'est pas à lui d'offrir l'encens: *Non est tui officii... Egredere de sanctuario, ne contempseris* (II *Paral.*, XXVI). Or jamais elle ne conservera ces qualités que par notre vie exemplaire et régulière. Saint Paul avait l'esprit plein de cette vérité, et c'était la leçon la plus ordinaire qu'il faisait à ses disciples. Vous êtes jeune, dit-il à Timothée, cependant que nul ne vous méprise: pour cela servez d'exemple aux fidèles dans vos conversations et dans toutes vos manières d'agir: *Nemo adolescentiam tuam contemnat; sed exemplum esto fidelium, in verbo, in conversatione* (I *Tim.*, IV). Ne faites rien, dit-il ailleurs, dont vous ayez sujet de rougir: et par là montrez-vous digne ouvrier de l'Evangile: *Sollicite cura te ipsum exhibere operarium inconfusibilem* (II *Tim.*, II). Il recommande le même à Tite. Exhortez, reprenez avec empire, et conduisez-vous si bien que chacun vous estime: *Exhortare et argue cum omni imperio: nemo te contemnat* (*Tit.*, II). De tant d'avertissements si sérieux et si affectueux de l'Apôtre, on voit évidemment que sans l'éclat de la vertu toute l'autorité sacerdotale, d'intrépide qu'elle est, devient timide, et de vénérable qu'elle est aux plus puissants, devient méprisable aux plus petits: deux considérations importantes.

L'autorité sacerdotale devient timide. Car comment se résoudre avec le péché dans le cœur et le scandale sur le front, à s'acquitter de ce commandement que Dieu nous fait, aussi bien qu'au prophète Isaïe: *Clama, ne cesses: quasi tuba exalta vocem tuam, et annuntia populo meo scelera eorum* (*Isai.*, LVIII). Crie, et ne cesse point de crier. Fais retentir ta voix comme une trompette, et découvre à mon peuple ses crimes. Ah! Messieurs, si nous crions après le peuple sans être appuyés de notre vertu, comment soutiendrons-nous les cris de notre conscience? comment élèverons-nous la voix

contre les désordres publics, tandis que la voix de la renommée s'élèvera contre les nôtres? Comment reprocherons-nous au monde ses péchés lorsque les nôtres lui seront connus? Comment satisferons-nous à cet ordre du maître des gentils: *Argue, obsecra, increpa, opportune, importune* (*II Tim.*, IV): Reprenez, priez, menacez à temps, à contre-temps? Si nous reprenons, on nous reprendra; si nous prions, on nous insultera; si nous menaçons, on nous menacera. Tous nos efforts seront à contre-temps, *importune;* et toutes les remontrances que l'on nous fera seront à propos, seront raisonnables, *opportune.*

Vous voyez, Messieurs, un saint Ambroise écrire à l'empereur Valentinien: *Non ita adulatione curvamur, ut sacerdotalis juris simus immemores* (*Ambr., ad Valent.*): Nous ne savons point plier par flatterie jusqu'à trahir le pouvoir sacerdotal. Vous le voyez avec la même hauteur fermer son église aux ariens, malgré les instances d'une impératrice irritée, mettre l'empereur Théodose en pénitence à la vue du peuple de Milan. Vous voyez un saint Jean Chrysostome, devant une cour envenimée contre lui, décrier les spectacles contraires à la sainteté du christianisme. Ce qui leur donnait à l'un et à l'autre cette liberté, ce n'était pas seulement la couronne sacerdotale, ni l'élévation de leur génie, ni la force de leur éloquence. Plus que tout cela, c'était la sincérité et la constance de leur vertu, qui les attachait à Dieu seul, sans nul égard au reste du monde. C'était là ce qui donnait au pontife Azarias tant de fermeté contre l'attentat d'Ozias, parce que, dit saint Chrysostome, il ne regardait pas dans ce prince l'éclat fastueux de la souveraineté: *Non aspiciebat principatus fastum* (*Hom.*, 5 *in cap.* VI *Isai.*); mais il jetait les yeux sur le véritable souverain, sur ce tribunal éternel, à qui seul il était responsable, et de la conduite de ses mœurs, et de l'exercice de son ministère: *Sublatis oculis ad verum Regem, atque illud tribunal considerans* (*Ibid.*). Un prêtre sans vertu combien d'autres tribunaux a-t-il à craindre? combien d'autres juges, d'autres censeurs, d'autres surveillants, qui lui sont quelquefois plus formidables que l'œil invisible de Dieu. Tout cela ne s'offre-t-il pas à sa pensée, et n'alarme-t-il pas son zèle, s'il en avait assez pour vouloir faire son devoir? Mais quand il aurait toute l'intrépidité nécessaire pour oser censurer le vice, y réussira-t-il, et quel sera le succès? S'il n'est timide, il est méprisable; et ce second défaut énerve toute son autorité.

Non, Messieurs, ne vous figurez pas que ce soit par la subtilité de l'esprit, ou par l'étendue de la science, ou par la défense de nos prétentions, ou par l'intelligence des affaires, ou par l'habileté dans les procès, que nous maintiendrons l'autorité du sacerdoce. Beaucoup de patience, de douceur, de charité, rendra nos ennemis, nos envieux incapables de nous nuire, et même leur en ôtera la volonté. Jamais les peuples ne se porteront au mépris ni à la désobéissance, tandis qu'ils n'auront pas lieu de se plaindre de nos soins. Le peuple, hélas! il a du respect pour les pierres mêmes du sanctuaire. Mais si les pierres du sanctuaire sont semées dans les places, dans les marchés, comme Jérémie le déplore: *Dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum* (*Thren.*, IV), c'est-à-dire, selon que l'expliquent saint Jérôme et saint Grégoire le Grand, si ceux qui par leur état doivent être les appuis, les pierres de la maison de Dieu, sont dispersés et vagabonds par le monde; embarrassés dans les intrigues du monde; abîmés dans la fange et dans la boue des emplois et des occupations du monde: par où prétendent-ils que leur ministère soit honoré, lorsqu'eux-mêmes ils le déshonorent? *Jacent per ministerium operis et honorari volunt de imagine sanctitatis* (*Homil.* 17 *in Evang.*).

Jamais on ne respecte, on n'admire que ce qui est au-dessus de sa portée, de sa vue, de son rang. Elevés que nous sommes au-dessus du vulgaire, ou profane, ou ignorant, par le caractère qui nous distingue, nous perdons tout, dès que par notre conduite nous nous ravalons aussi bas qu'eux. Car, comme dit admirablement saint Ambroise: *Quomodo potest observari a populo, qui nihil habet separatum a populo? Quid in te miretur, si sua in te recognoscat* (*Epist. l.* 1, *c.* 6)? Comment le peuple admirera-t-il celui qui n'a rien que de commun avec le peuple, rien de différent? Que respectera-t-il en vous, s'il n'y aperçoit rien que ce qu'il trouve en lui, les mêmes dissipations, les mêmes négligences; s'il remarque dans vos actions ce qui lui paraît honteux dans les siennes; s'il voit des hommes dévoués au culte de Dieu se dévouer à l'avarice, se faire les esclaves des grands, les économes de leurs maisons, les fermiers de leurs biens, leurs agents, leurs solliciteurs, les ministres mêmes de leurs passions? Economes de la maison de Dieu, protecteurs et solliciteurs des pauvres; voilà toute la part qui nous convient dans les mouvements du siècle. Songeons, Messieurs, songeons à ce que nous sommes; songeons que nous portons avec nous toute la sainteté d'un grand diocèse et tout l'honneur de la religion. Songeons même quelquefois à ces menaces de Dieu chez le prophète Malachie: *Ad vos, o sacerdotes!* Je viens à vous, dit le Seigneur, à vous qui habitez dans mon temple. *Et scandalizastis plurimos in lege:* vous avez abandonné le soin de l'édification publique, et fait mépriser ma loi. *Propter quod et ego dedi vos contemptibiles:* pour cela je vous ai fait tomber vous-mêmes dans le mépris. *Sicut accepistis faciem in lege:* merveilleuse expression! parce que dans la loi vous n'avez pris que l'extérieur, que la superficie, *Faciem in lege;* parce que vous vous êtes contentés du faste, et que vous n'avez point cherché le fond même de la vertu; parce que vous avez reçu les revenus, et négligé les devoirs; que vous avez tout dit, et n'avez rien fait: *Sicut accepistis faciem in lege;* de

même et sur la même règle, si l'on vous rend quelques honneurs, ce ne sera qu'au dehors et en apparence. On vous méprisera dans le cœur : *Dedi vos contemptibiles, sicut accepistis faciem in lege* (*Malach.*, II).

Que fais-je, Messieurs? qu'ai-je dit jusqu'à présent? ai-je oublié devant qui je parle? ignoré-je les exemples qui brillent dans ce clergé, le zèle infatigable des uns, la sainte prudence des autres, la piété de tant de pasteurs? n'en suis-je pas témoin? n'en vois-je pas les effets de tous côtés? n'en sais-je pas encore plus par la voix des peuples? Je n'ai rien dit après tout que les saints les plus sages n'aient dit avant moi dans les premiers temps de l'Eglise naissante; rien qu'ils n'aient dit surtout aux quatrième et cinquième siècles, dans ces pieuses assemblées, composées de prêtres fervents, la plupart signalés par leur courage et par leurs persécutions, portant sur eux les marques sanglantes de leurs combats et de leur généreuse confession. C'était la crainte du relâchement, plutôt que la vue d'aucuns désordres, qui les faisait parler de la sorte. C'est dans la même intention que j'ai parlé moi-même. Conservez, ô mon Dieu, dans toute l'étendue de votre maison, la règle qui y règne. Donnez à tant de saints travaux votre bénédiction éternelle. Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE HENRI DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ ET PREMIER PRINCE DU SANG.

Prononcée à Paris dans l'église de la maison professe des Pères de la compagnie de Jésus, le 2 de septembre 1685 (1).

Dedit ipsi Dominus fortitudinem; et usque in senectutem permansit illi virtus; ut viderent omnes filii Israel quia bonum est obsequi sancto Deo.

Le Seigneur lui a donné la force, et sa vertu s'est maintenue jusqu'en sa vieillesse : pour faire comprendre à tous les enfants d'Israël, qu'il est avantageux d'obéir au Dieu saint (*Eccli.*, XLVI, 11).

Que cette leçon est importante, Messieurs, que la vraie intelligence de ce principe est nécessaire au repos de l'univers! qu'il est avantageux d'obéir à Dieu, de l'honorer d'un culte pur et conforme à sa sainteté! *Quia bonum est obsequi sancto Deo.*

Il a coûté à la seule France, pour en bien instruire ses enfants, un siècle presque entier de confusion, soixante années de guerre, le plus beau sang de sa noblesse, et le sang même de ses rois. A travers tant de précipices, ne semble-t-il pas que la Providence nous ait enfin conduits à ce terme heureux, où les peuples si longtemps divisés se dépouillent de leurs haines héréditaires, et sont prêts à se réunir dans la connaissance uniforme de cette maxime essentielle, et dans l'exercice d'une même religion? Pour disposer les esprits à ce changement salutaire, quels ressorts la main du Seigneur n'a-t-elle pas employés : la dispute et la conférence, les traités et les édits, la clémence et la douceur, la paix et la guerre? Mais pour mettre en mouvement tant de ressorts différents, j'ose dire qu'un des plus nobles instruments que le ciel ait choisis, ç'a été le grand prince dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge : TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET EXCELLENT PRINCE, HENRI DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ ET PREMIER PRINCE DU SANG.

Il a touché du premier instant de sa vie à ce temps malheureux, où la flamme allumée par l'hérésie avait passé de l'autel jusqu'au trône, et menaçait de les consumer l'un et l'autre, et ses derniers moments ont joint de près le temps de cette heureuse réunion, qui va rendre bientôt le trône et l'autel inébranlables. Entre ces deux extrémités, comparable en quelque manière à cet ange mystérieux que saint Jean nous dépeint, un pied sur la mer, et l'autre sur la terre, d'un côté dans l'agitation, de l'autre dans le repos, il a vu l'orgueil de l'hérésie, il en a vu l'abaissement. C'est à ce glorieux dessein qu'il a consacré ses années, et c'est cet esprit de religion qui a régné dans son cœur jusqu'à la fin de ses jours : *Usque in senectutem permansit illi virtus.*

A cette seule vertu je rappelle toutes les autres. Sous cet aspect je le propose à tous les ennemis de la religion comme le vainqueur de leurs pères, capable encore d'étendre sa victoire jusque sur les descendants, et de leur faire sentir après sa mort, par la seule image de sa vie, que leur bonheur, aussi bien que leur devoir, consiste à se tenir unis avec nous dans la même foi, *Ut videant omnes filii Israel quia bonum est obsequi sancto Deo.*

Par combien d'ennemis trouva-t-il en naissant la religion déchirée? Les uns, prévenus de leurs dogmes erronés, la combattaient avec une opiniâtreté d'autant plus inflexible à la raison, qu'elle était invincible à la force même des armes. Les autres, obligés par devoir à la soutenir, la trahissaient par une lâche politique, et sacrifiaient aux considérations humaines la gloire et les intérêts du ciel. La plupart la décréditaient par le libertinage de leurs mœurs, et fournissaient aux esprits faibles ou malins un prétexte apparent d'imputer à la foi la corruption des fidèles; c'est-à-dire, que la religion avait trois sortes d'ennemis qui lui étaient opposés, l'erreur, la politique, le libertinage : l'erreur combattait la religion, la politique la trahissait, le libertinage la décréditait; l'erreur, par son opiniâtreté, la politique par sa lâcheté, le libertinage par ses scandales. Contre ces trois sortes d'ennemis le prince de Condé fut suscité par la sagesse éternelle : contre les errants, pour confondre leur opiniâtreté; contre les politiques, pour ranimer leur lâcheté; contre les libertins, pour arrêter leurs scandales. Il a confondu l'opiniâtreté des errants par la fermeté de sa foi; il

(1) Le P. de la Rue composa ce discours à l'occasion du service solennel qui se faisait une fois tous les ans à Paris pour le prince de Condé, dans l'église de la maison professe des jésuites. Ce service avait été fondé à perpétuité, depuis quelques années, par M. le président Perraut, aussi bien que l'oraison funèbre du prince. Celle que prononça le P. de la Rue ne fut imprimée qu'en 1740 dans le recueil de ses Oraisons funèbres.

a ranimé la lâcheté des politiques par l'ardeur de son zèle; il a arrêté les scandales des libertins par l'éclat de sa piété. Quels éloges donc ne lui doit point la religion? C'est le tribut que je lui rends avec les suffrages de nos prières; et pour vous exciter à prier vous-mêmes, prêtez au récit de ses vertus une attention favorable.

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne suis pas assez injuste, Messieurs, pour mettre dans le même rang les anciens zélateurs de la réforme et ceux qui leur ont succédé. Je n'impute point aux enfants les violences de leurs pères; et je voudrais même qu'il me fût possible d'exprimer l'attachement de ces pères à l'erreur par un terme plus doux que celui d'opiniâtreté. Mais de quelle autre expression me servirai-je après la longue résistance qu'ils firent à la vérité, la plupart sur des prétextes aussi vains que le sont les préjugés de la naissance et les intérêts de la fortune? Faibles liens, que le prince de Condé ne regarda qu'avec mépris, soutenant la fermeté de sa foi contre tous les préjugés de sa naissance, contre tous les intérêts de sa fortune, et confondant ainsi l'obstination de ceux qui, bien loin de suivre son exemple, usèrent de tant de moyens pour le rengager dans les voies de l'erreur qu'il avait quittées.

La même année vit naître à Saint-Jean-d'Angeli l'incomparable Henri de Bourbon, et mourir à Blois ce guerrier fameux, le duc de Guise, idole et victime de la ligue. L'un naquit entre les bras de l'hérésie, et fut destiné, dans les vues de Dieu, à être un jour le véritable appui de la religion; l'autre mourut dans le sein de la religion, mais dont il était l'appui contre les ordres de la Providence. Dieu maintint son ouvrage, et l'ouvrage de l'homme fut détruit. L'hérésie, pareille en fureur au dragon de l'Apocalypse, fit ses efforts, dès la naissance de Henri, pour le dévorer avec la princesse sa mère. Ils trouvèrent un asile auprès du trône : Henri y fut conduit par la main du Seigneur : *Raptus est ad Deum et ad thronum* (*Apoc.*, XII); et la terre aussi bien que le ciel s'intéressant à son salut, le vicaire de Jésus-Christ ne reconnut Henri le Grand pour catholique et pour fils aîné de l'Eglise qu'à cette condition, qu'il rappellerait auprès de lui le jeune prince de Condé.

Il n'avait alors que sept ans. Jusque-là dans les ténèbres, son esprit s'ouvrit à la vérité en même temps qu'à la raison. Le premier usage de sa raison fut de reconnaître l'Eglise; et dès qu'il commença de sentir ce qu'il était au-dessus du commun des hommes, il sentit la dépendance commune de tous les hommes à l'égard de la religion. Dès lors il en étudia les principes avec autant d'application que les jeunes princes ordinairement en ont pour la science du monde ou pour ses amusements. Catholique d'abord par un enchaînement de conjonctures involontaires, par une prévention de grâce, si je puis parler de la sorte, par un bonheur d'éducation, il le devint par choix, dès qu'il fut capable d'en faire, par conviction, dès qu'il put discerner le vrai et le faux, par affection, dès que son cœur fut sensible à quelque chose.

L'hérésie en frémit, et sembla dès lors perdre l'espérance de se rapprocher du sang royal, mais encore plus lorsque, deux ans après, elle vit ce jeune prince aller solennellement, au nom du monarque, au-devant du légat apostolique Alexandre de Médicis, et lui rendre en son propre nom les hommages qui sont dus à l'Eglise par ses véritables enfants. Ce n'est pas néanmoins par ces endroits que je prétends faire valoir sa foi comme un effort héroïque. Elle était alors dans le calme; elle était animée par de hautes prétentions, et par la faveur d'un grand roi, qui lui tenait lieu de père, et à qui longtemps il avait tenu lieu de fils et d'unique héritier; mais tout à coup le calme cesse, l'orage écarte le prince, la mort désastreuse de Henri le Grand jette la cour et l'Etat dans une confusion qui en trouble toutes les parties.

Ce fut là que l'hérésie commença à respirer. Du désespoir public elle sentit renaître son espérance; voyant Condé peu content de la cour, elle crut pouvoir le regagner par des idées de grandeur assez flatteuses pour lui faire rompre tout ce qui l'attachait à la religion. Que ne mit-elle point en œuvre? Un des premiers génies du temps, le maréchal de Bouillon y travailla. Quelque ascendant qu'il eût acquis par son expérience sur tous les autres chefs, sage et pénétrant comme il était, il comprit que le seul nom d'un prince du sang pouvait donner plus de mouvement et plus de force au parti que la valeur et le crédit des plus renommés capitaines. Il n'oublia donc rien pour s'insinuer auprès de Henri et pour l'attirer tout de nouveau dans l'erreur. Il le tenta par ses passions et même par ses vertus, par cet amour du bien public dont il faisait déjà profession ouverte; il lui représenta sa naissance, il lui déploya ses intérêts : quel assaut pour une âme tendre au dépit et sensible à la gloire! Voyez, Messieurs, dans ces combats du prince le triomphe de sa religion.

Doutez-vous qu'en ce moment les héros dont il était né ne s'offrissent à sa pensée? Son aïeul expirant dans les plaines de Jarnac, son père dans la fleur de ses jours enlevé par une triste mort après la victoire de Coutras, l'un et l'autre semblaient lui reprocher sa nouvelle haine pour un parti où ils s'étaient signalés, et où ils avaient perdu la vie : n'était-ce pas assez pour lui persuader qu'une opinion que deux si grands hommes avaient tant de fois signée de leur sang, lui devait paraître la plus sûre, que leur bonne foi dans le calvinisme ne lui pouvait être suspecte, que ce serait déshonorer ceux dont il tenait l'honneur et la vie, que de ne les pas imiter, et se déshonorer lui-même que de ne les pas venger; qu'il était surprenant enfin que le plus jeune des Condé voulût faire le procès à la mémoire de ses pères et se croire plus éclairé qu'eux. Tels étaient les raisonnements qui se présentaient à l'esprit du

prince et qui troublent encore aujourd'hui les résolutions de tant de noblesses, qui, par un malheureux engagement de famille, aiment mieux écouter la voix du sang que celle de Dieu. Ah! qu'ils écoutent la voix du sang, mais qu'ils remontent à sa source, et que par respect pour leurs pères, ils ne réprouvent pas tous leurs ancêtres. C'est ainsi que Henri de Bourbon se répondait à lui-même, réfutant ses propres préjugés par des préjugés plus puissants.

Dans une race aussi féconde que la sienne en toutes sortes de héros, il opposait les sages aux sages, les vertueux aux vertueux, les zélés aux zélés, les braves aux braves. Il voyait un saint Louis, chef de la tige des Bourbons, passer deux fois la mer à la tête de sa noblesse, non pas sans doute pour aller semer des erreurs pareilles à celles du calvinisme sur les bords du Nil, ni sur les murs de Tunis; il voyait un Louis VIII armer toutes les forces du royaume contre les hérétiques albigeois, ennemis du sacerdoce, du jeûne, des images, des sacrements, non pas sans doute pour autoriser sur ces points la réforme imaginaire des novateurs; il se souvenait qu'un Charlemagne et un Pepin, vainqueurs des tyrans d'Italie, en avaient transporté les couronnes sur la tête du pontife romain, non pas sans doute pour lui enlever sa tiare; il comprenait que le même Jésus-Christ qui avait conféré à Pierre et aux pontifes ses successeurs les clefs du pouvoir spirituel, ayant choisi les princes français pour donner aux mêmes pontifes les clefs des villes et des provinces, et la plus grande partie de leur domaine temporel, il était étrange que les neveux de ces pieux conquérants entreprissent de détruire leur ouvrage et l'ouvrage de Jésus-Christ même. L'esprit plein de ces vérités, comparant la conduite des derniers temps avec celle de tant de siècles, Henri connut parfaitement que la religion de son père et de son aïeul n'était pas celle de sa maison; il jugea que ce n'était pas faire tort à ceux dont il avait reçu le jour, que de rendre justice à ceux dont ils l'avaient eux-mêmes reçu; il ne crut pas devoir condamner dans les uns onze cents ans de vertus certaines et constantes, pour justifier dans les autres trente ou quarante ans de vertus du moins ambiguës, et dans un si juste sentiment, bien loin d'être ébranlé par les exemples domestiques, il y trouva de quoi se raffermir dans la profession de sa foi.

Que ne répandez-vous, Seigneur, ce même esprit d'équité sur tous ceux qui la combattent! Ah! vous ouvrîtes bien les yeux à ce serviteur du prophète, alarmé mal à propos du nombre des ennemis dont il était investi; vous lui fîtes voir autour de lui des armées entières, préparées à sa défense; et combien ceux qui sont pour nous, lui disait le prophète, surpassent-ils ceux qui sont contre nous! *Plures nobiscum sunt, quam cum illis* (I *Reg.*, VI). Eclairez, Seigneur, éclairez ces aveugles volontaires qui n'osent sortir de l'erreur, à la vue de quelques parents dont la considération les intimide; ouvrez leurs yeux sur cette suite innombrable d'aïeux qui sont morts dans le sein de notre Eglise. A cette vue pourraient-ils manquer de courage? Voudraient-ils donner à tant de morts, en faveur de quelques vivants, un démenti aussi outrageant que celui-là, et se croiraient-ils obligés de conserver pour leurs parents un respect que leurs parents n'ont pas eux-mêmes conservé pour le reste de leur race? Par de semblables réflexions le prince de Condé soutint sa foi contre les préjugés de la naissance; comment la soutint-il contre ses propres intérêts?

Etre à la tête du parti protestant, ce n'était pas alors avoir seulement les premiers honneurs du temple et du consistoire; c'était tenir en sa disposition les ports les plus célèbres et les plus importantes places, c'était exercer des droits absolus sur la moitié de la France. Au nom près de roi, c'était être maître des cœurs autant que des biens et des villes, pouvoir mettre au moindre signal des armées nombreuses en campagne, et surtout avoir un crédit capable d'attirer sur le royaume, en cas de besoin, l'inondation des peuples voisins. De là, Messieurs, était venu l'attachement de tant de grands à la réforme prétendue évangélique, mais directement opposée à la loi de Dieu, qui tient les sujets dans l'obéissance, et qui leur fait révérer sur le front du prince l'impression de la grandeur et de la majesté divine.

Idées dangereuses qu'on retraçait avec art dans l'esprit de Henri de Bourbon; piéges que l'on tendait à sa foi sur le prétexte spécieux des nécessités de l'Etat et de la violence du ministère.

On ne manquait pas d'ajouter encore d'autres motifs plus touchants et personnels pour le prince de Condé; qu'il n'y avait plus à la tête du parti, ni des rois de Navarre, ni des Coligni, qui partageassent avec les Condé l'autorité du gouvernement et la gloire des entreprises; qu'en cela il aurait un avantage que ses pères n'avaient point eu. On ne s'en tint pas aux paroles, on fit plus : on le voulut convaincre par ses yeux, on le conduisit dans les villes qui servaient de remparts à l'erreur. La Rochelle même lui fut ouverte, ce boulevard de la rébellion; on l'y reçut avec pompe, on lui fit voir l'affection des peuples, qui, pour lui donner toute leur confiance, n'attendaient de sa part qu'une démarche, savoir, de se déclarer calviniste, et d'étouffer tous les remords de sa catholicité. Hé! qu'est-ce qu'un remords de religion, gens du monde, contre l'attrait dominant de tant d'intérêts? Si pour se faire une fortune éclatante et assurée, il n'en doit coûter que la religion, balance-t-on sur le prix? Ne s'estime-t-on pas heureux d'acheter, au mépris de Dieu, de quoi dominer sur les hommes? Et ne peut-on pas dire, à la honte de nos jours, que souvent on ne tient à Dieu que par le respect du monde? Un jeune prince encore dans l'ardeur de ses passions, au milieu de ses mécontentements, tels en effet que le roi Louis le Juste en reconnut enfin la justice, et la publia par une

déclaration expresse, ce prince, dis-je, détourné de son devoir par des considérations si pressantes, tint toujours à son devoir, à son prince, à sa patrie, parce qu'il tenait à sa religion. Ce lien resserra lui seul tous les autres. Il aima mieux risquer son repos et sa liberté, que de laisser douter de sa foi. Il sacrifia tout en un mot à sa conscience et à son salut. En est-ce assez, Messieurs, pour reprocher aux partisans de l'erreur leur opiniâtreté? Est-il un exemple plus convaincant pour leur faire connaître la vanité des prétextes ordinaires qui les retiennent dans leurs voies égarées, soit prétextes de la naissance, soit prétextes de l'intérêt, surtout en ce temps présent? Bien loin qu'aucun intérêt puisse les séparer de nous, tout ne les invite-t-il pas à s'en rapprocher; et de quel autre côté se trouve le repos, les emplois, la fortune enfin? Non que de telles raisons doivent solliciter les cœurs et les déterminer, mais au moins doivent-elles leur ôter la honte du changement et en diminuer les difficultés. Le chemin du retour à l'Eglise est maintenant si battu, les routes en sont si aisées, si sûres, si honorables, qu'il ne reste pas même à l'hérésie une couleur, une ombre, le prétexte le plus léger qui autorise sa résistance. On n'a plus à se cacher ni à rougir pour se convertir à la vraie foi. Pierre ne se plaint plus de la stérilité de sa pêche, ni de l'inutilité de son travail; les filets se rompent sous la multitude et sous le poids. Les villes y entrent, les provinces; bientôt le royaume entier y entrera (1), car si vous tenez, Seigneur, dans votre main le cœur des rois, n'y tenez-vous pas le cœur des peuples? Et si à la vue du mépris où l'idolâtrie était tombée, et de l'empressement général à se ranger sous le joug de Jésus-Christ, saint Jérôme a bien osé dire dans son temps que si Jupiter eût été vivant alors, Jupiter lui-même eût embrassé le christianisme : *Puto ipsum Jovem, si in tali cognatione fuisset, potuisse in Christum credere ;* pourquoi dans une même saillie ne dirai-je pas que Luther même et Calvin, s'ils étaient actuellement parmi nous, et qu'ils fussent témoins des progrès de la religion et de l'état où nous la voyons, tout idolâtres qu'ils ont été de leurs pensées, ils les abandonneraient et reconnaîtraient la vérité. Quoi qu'il en soit, passons de la foi de Henri et de sa fermeté invincible à l'ardeur de son zèle, et opposons-le à la lâcheté des politiques : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Depuis longtemps la France en paix avec la plupart de ses voisins n'avait point d'autres ennemis que ses enfants débauchés par l'hérésie. Arbitres, selon eux, de la parole de Dieu, pouvait-on s'étonner qu'ils s'érigeassent en censeurs de la parole et de la volonté des princes, et que par une longue suite d'abolitions et de traités extorqués ils eussent réduit les rois à ne pouvoir plus exercer aucun châtiment sur leurs sujets, même rebelles, sans paraître coupables d'infraction? Après une infinité de séditions toujours pardonnées et toujours renouvelées, l'insolente assemblée de la Rochelle ayant mis le comble à l'iniquité, le meilleur des rois se vit forcé de prendre contre eux les mesures les plus rigoureuses. Il y fut déterminé par le prince de Condé, et ce fut là que Henri fit éclater son zèle par un juste ressentiment de l'outrage que lui avaient fait les religionnaires factieux, en le croyant capable de rentrer dans leur parti, et par une espèce même de réparation après l'inquiétude qu'il avait donnée aux fidèles, en se laissant trop approcher des ennemis de la foi.

L'esprit de pénitence entra donc dans les motifs de son zèle, car il n'est pas, chrétiens auditeurs, de la pénitence des princes comme de celle des particuliers. Un prince pénitent ne doit pas s'en tenir au repentir ni aux larmes, il doit faire sentir sa pénitence, et à ceux qui par leurs flatteries l'ont détourné des vraies règles de son devoir, et à ceux qu'il a lui-même détournés par son exemple. Comme le déréglement d'un prince et même ses moindres faux pas sont toujours funestes à la vertu publique, il faut que son retour à la vertu soit toujours funeste au vice et au déréglement public. Ainsi la vertu de Henri devint-elle funeste aux partisans du calvinisme.

Ils n'étaient pas accoutumés à subir le joug des rois tranquillement; il fallut en venir à la guerre. On prit les armes contre eux. Deux sortes de personnes s'y opposaient, les uns par crainte, et les autres par pitié. Aux uns la puissance du parti semblait trop formidable; c'étaient des furieux qui pouvaient renverser la monarchie, il fallait donc, disait-on, les ménager. Aux autres la condition du parti semblait trop misérable; c'étaient des gens à qui l'on imposait, malgré eux, un joug de religion, qui doit être volontaire; il valait mieux, disait-on, les tolérer. Vaine crainte, fausse pitié! Le prince de Condé dégagé de ces deux lâches passions regarda la puissance de l'hérésie avec une grandeur d'âme et une intrépidité qui fit honte aux politiques trop timides. Il regarda la misère de l'hérésie avec une tendresse de cœur qui apprit aux politiques trop pitoyables à placer plus utilement leur pitié. Intrépide et même, si vous voulez, inexorable à l'égard de l'hérésie rebelle, tendre et compatissant à l'égard de l'hérésie humiliée et soumise, voilà le tempérament du zèle de notre prince : *Misericordia et ira est cum illo* (*Eccli.*, XVI).

Je le vois dans le conseil du roi tel qu'autrefois ce généreux Caleb dans l'assemblée des forts et des sages d'Israël, lorsqu'il fut question de s'ouvrir par le fer et par le feu l'entrée de la terre promise, et de marcher contre les nations qui la possédaient. Le nom seul de ces nations barbares était aux Israé-

(1) Ce discours fut prononcé dans le temps des nombreuses conversions des calvinistes sous le règne de Louis XIV.

lites un sujet d'épouvante et de terreur; chaque Amalécite leur paraissait un géant; ils se figuraient un pays impénétrable. Quoi, mes frères, s'écria Caleb, quoi, vous vous révoltez contre le Seigneur? vous redoutez les habitants de ce pays? vous ne voyez pas qu'ils n'ont ni forces ni remparts, puisqu'ils n'ont pas Dieu de leur côté? Dieu est avec nous, prenons courage, et ne craignons point: *Nolite rebelles esse contra Dominum, neque timeatis populum terræ hujus. Recessit ab eis omne præsidium; Dominus nobiscum est, nolite metuere* (*Numer.*, XIV).

Avec la même ardeur Condé remontra dans le conseil aux catholiques peu zélés qu'ils craignaient d'irriter la puissance des factieux, au lieu de craindre d'irriter la colère de Dieu par leur défiance; qu'ils craignaient de troubler la tranquillité de l'Etat, au lieu de craindre de saper les fondements de l'Etat en y souffrant autant de républiques qu'il y avait encore de places au pouvoir des révoltés; qu'ils craignaient de leur enlever leurs places de sûreté, au lieu de craindre que ces places de sûreté n'ouvrissent de tous côtés la porte aux incursions des étrangers dans le royaume; qu'ils craignaient de s'attirer le chagrin des rois et des Etats protestants en inquiétant leurs frères, et qu'ils ne craignaient pas de s'en attirer le mépris, n'osant traiter en France les hérétiques rebelles comme ces mêmes Etats et ces mêmes rois traitaient chez eux les catholiques, quoique paisibles et obéissants; qu'ils craignaient en un mot, et qu'ils ne voyaient pas que cette crainte ne servait qu'à entretenir la faction et qu'à lui inspirer plus d'audace.

Ainsi Condé chassant une crainte par une autre crainte, *timore timorem expellens* (*Theod.*), on se rendit à de si solides raisons, et la suite montra bien qu'il ne s'était pas témérairement avancé quand il avait promis le secours du ciel.

En effet, Dieu ne fut-il pas avec nous et avec lui dans toute cette guerre? L'ange de Dieu ne combattit-il pas à ses côtés? n'envoyait-il pas devant lui la victoire? Le Berry, le Poitou, le Dauphiné, la Guyenne, le Languedoc, en furent spectateurs. Vingt-neuf villes qu'il prit par force et par de sévères compositions en conservèrent longtemps les tristes marques. Enfin, le fruit de tant de travaux fut que cinq ou six ans d'une guerre allumée par le zèle de Henri dévorèrent tout le fruit de soixante ans de révolte. La Rochelle y perdit sa prétendue liberté, et l'épée sanglante de l'ange exterminateur ne rentra dans le fourreau qu'après avoir désarmé tous les rebelles, et les avoir réduits par la démolition de leurs places à ne prétendre plus d'autre sûreté contre le courroux des rois, que celle qu'ils pourraient trouver comme les autres sujets dans leur fidélité et leur soumission.

Ce qui hâta ce grand succès fut non-seulement la sagesse et la valeur de notre prince, mais encore son extrême rigueur. Il la crut alors nécessaire pour faire sentir aux ennemis de la religion que l'on était à leur égard si bien guéri de l'ancienne peur, que dans le péril commun de la guerre, après les rudes traitements que l'on exerçait contre eux, on ne craignait pas même le retour de leur vengeance. Cette réputation de sévérité ne faisait-elle pas fuir devant lui les garnisons entières? Soyon, Beauchâtel et Pamiers ne se virent-ils pas, par cette crainte, abandonnés sans défense? Saint-Sever ne vit-il pas le feu attaché à ses murailles par les propres mains de ses habitants? Castelnau, qui se croyait hors de la portée des coups par la hauteur de ses montagnes, ne se vit-il pas pris d'assaut, et ses citoyens passés au fil de l'épée? Le roi même, au siége de Montpellier, s'étant laissé persuader de suspendre encore la ruine des rebelles par un traité plus conforme à sa bonté naturelle qu'aux intérêts de son Etat, ne se crut-il pas obligé de le dissimuler au prince qui commandait sous lui comme général, cachant les excès de sa clémence à celui qu'il avait choisi pour vengeur de sa majesté?

Que pouvaient dire alors les politiques, ennemis des résolutions extrêmes, surtout en matière de religion? Il était temps ou jamais, d'alléguer les lois de la charité. Plus savant qu'eux, sans comparaison, dans l'intelligence de ces divines maximes, le prince n'ignorait pas que Moïse, qui faisait massacrer sans scrupule le peuple sacrilége et murmurateur, est appelé dans les livres saints le plus doux de tous les hommes, parce qu'il était entre tous les hommes le plus zélé pour le vrai bien du peuple qu'il punissait: *Erat Moyses vir mitissimus super omnes homines* (*Num.*, XII).

Aussi, persécuteur déclaré des ennemis de la religion dans tout le temps de leur révolte, il leur gardait une vraie tendresse, une salutaire pitié pour le temps de leur obéissance, et voilà comment il agit depuis avec eux après la pacification générale. Je dis une vraie tendresse, Messieurs, non pas une molle et indolente pitié, mais une tendresse paternelle, qui les lui faisait regarder comme des enfants malades et insensibles à leur mal, qu'il faut traiter non selon leurs désirs, mais selon leurs besoins.

Pour cela Dieu l'avait pourvu d'une pitié raisonnable, qui lui rendait les intérêts de leur salut plus chers que celui de leur fortune, et lui découvrait dans les âmes le prix du sang de Jésus-Christ; d'une pitié qui le rendant prompt et ardent au soin de leur conversion, lui faisait employer à ce glorieux dessein ses rares talents. Il appliquait là cette profondeur de science également éclairée sur les points de la religion et sur les maximes de l'Etat, sur les subtilités de nos adversaires et sur la solidité de nos raisons, sur nos mystères et nos cérémonies, sur l'histoire et la tradition, sur l'Ecriture et ses interprètes. Il y appliquait cette pénétration d'esprit si propre à démêler la vérité du mensonge, l'apparent du solide et le certain de l'incertain; ce naturel insinuant, si heureux à se rendre maître autant du cœur que de

l'esprit, autant de ceux qui se tenaient contre lui en garde que de ceux qui se confiaient en lui, autant de ceux qui prétendaient lui échapper par finesse, que de ceux qui lui voulaient résister par fierté. Il y appliquait ces manières aisées et populaires sans bassesse et sans affectation, qui le faisaient aimer de ceux qui ne pensaient qu'à le respecter et à le craindre, cette supériorité de génie par laquelle, presque absolu dans les parlements et dans les conseils, dans les conférences et dans les conversations, il prenait un ascendant dont on ne pouvait se défendre. Toutes ces grandes qualités qui, dans la plupart du monde, sont des instruments d'iniquité, devenaient en lui par un saint usage les instruments du salut des âmes et de la gloire de Dieu. Tout savant qu'il était, il ne refusait point de se communiquer aux plus simples ; tout brave qu'il était par l'épée, il ne rougissait point de s'opposer par la plume et par les écrits publics aux attentats de la nouveauté ; tout prince qu'il était, il ne croyait point que le soin de sa grandeur lui donnât droit de se reposer sur autrui du soin de la grandeur et de l'intérêt de Dieu.

Instruisez-vous, faibles génies, qui mettez votre force à soutenir avec éclat votre qualité, vos sentiments, vos prérogatives, votre honneur, et qui sans cela seriez, selon vous, indignes de la vie. En êtes-vous dignes, si vous êtes sans zèle pour l'auteur même de la vie, sans zèle pour attirer à lui ceux que l'erreur en tient éloignés, indifférents au trouble ou au repos de son Eglise ; mais incapables de modération dans la poursuite de vos intérêts temporels ? Vous trouvez de la dureté, de l'amertume, de l'aigreur dans tous les moyens dont on se sert pour repeupler le troupeau fidèle et pour faire valoir les droits de la religion, comme si Dieu vous ayant donné tout ce que vous avez, votre devoir n'était pas de lui rendre et de lui faire rendre ce qui lui appartient ! Que peut répondre la politique au zèle heureux du prince de Condé ? mais que peut encore opposer le libertinage à sa piété ? C'est la conclusion de son éloge et la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Tout ce qu'il y a de libertins qui décréditent la religion par le scandale de leurs mœurs sont dans ce déplorable état ou par désespoir ou par mépris. Subtils à distinguer les grands et les petits devoirs de religion, ils abandonnent les uns comme au-dessus de leurs forces, et ils négligent les autres comme au-dessous du caractère de leur esprit, d'où il arrive qu'ils n'en pratiquent aucun et qu'ils vivent dans un déréglement universel et continuel. Mais moi, je leur propose un prince qui, malgré les dangers et les difficultés de sa condition, pratique tous les devoirs de la piété la plus solide ; un prince qui, malgré la sublimité de son esprit, se soumet à pratiquer les devoirs de la piété la plus exacte. Ce modèle suffira-t-il pour leur persuader qu'il n'est, ni impossible à un grand, ni indigne d'un esprit fort d'accomplir toutes les obligations de la piété chrétienne? Vous le verrez dans le détail.

Combien d'obstacles à la vertu dans la noblesse du sang, dans l'éminence du rang; dans le gouvernement des provinces, dans les intrigues de la cour, dans la possession d'un grand bien ! Obstacles insurmontables, dit-on : oui, mes chers auditeurs, insurmontables lorsque se laissant emporter au torrent de la coutume et fermant les yeux à la raison, l'on se croit autorisé par la noblesse du sang à s'estimer quelque chose au-dessus de l'homme, par l'éminence du rang à fouler les sujets aux pieds, par les gouvernements à s'enrichir de la substance des peuples, par les intrigues de la cour à s'avancer aux dépens des malheureux, par l'abondance des biens à répandre sans ordre et sans mesure. Avec de tels abus, si contraires au bon sens et à la sagesse, quel moyen d'accorder le salut et la vertu? Mais quand un prince de Condé, ne voyant rien dans la France de plus noble que son sang, ni rien au-dessus de lui que Dieu et son roi, porte l'adoration qu'il doit à Dieu jusqu'à la vénération pour les plus faibles ministres des autels, et la soumission qu'il doit à son roi jusqu'au respect pour les ministres mêmes de l'Etat, peut-on présumer assez de la noblesse du sang pour s'affranchir de toute loi à l'égard du Tout-Puissant et du Maître de l'univers? Quand un prince distingué par les plus hautes dignités de la couronne se croit encore plus avantageusement distingué par sa familiarité qui le mêle avec le peuple et qui le fait entrer dans les besoins des particuliers, peut-on s'aveugler assez sur les priviléges de son rang pour en établir la grandeur sur l'orgueil et sur l'arrogance ? Quand un prince chargé du soin des plus importantes provinces court se renfermer dans Dijon, menacé d'un siége et affligé de la peste, et qu'il expose sa vie pour secourir cette ville désolée ; quand sa présence dans l'étendue de ses gouvernements en fait le repos et la sûreté, son départ le regret et la douleur, son retour le plaisir et la joie, peut-on être assez dépourvu de toute charité et assez inhumain pour chercher dans le pillage et la concussion de quoi se consoler de la haine et des imprécations publiques ? Quand un prince, l'âme et l'oracle des conseils, n'entre dans les intérêts de la cour que pour appuyer la justice, dans les intérêts de l'Etat que pour en assurer le bon ordre, dans les intérêts du peuple que pour en ménager le soulagement, dans les intérêts des parlements que pour y entretenir la subordination nécessaire, dans les intérêts des grands que pour leur inspirer la fidélité, dans ses propres intérêts que pour s'y prescrire à lui-même une loi inviolable de droiture et d'équité, réunissant tous les intérêts particuliers à l'intérêt seul et commun du bien de la monarchie ; qui peut à cette vue se prévaloir de son crédit pour n'envisager que son intérêt personnel dans les intérêts de tous

les autres ? Quand un prince dans une opulence égale à sa naissance se fait honneur de soutenir et l'opulence et la naissance par une sage économie et par une vigilance extrême à ne rien devoir, qui ne rougirait du dérangement de tant de maisons illustres, où l'on ne connaît point d autre libéralité que la profusion, d'autre économie que le désordre, d'autres marques de grandeur qu'un aveugle penchant à dissiper les fruits de l'industrie et du travail des ancêtres pour ne laisser aux descendants que les fruits honteux de l'oisiveté ? Voilà, Messieurs, ce que j'appelle une solide piété : satisfaire à tous ses devoirs envers son Dieu, envers son roi, envers ses égaux, ses sujets, ses officiers, dans la noblesse, les honneurs, les emplois, dans les périls de la cour, dans l'affluence des richesses. A ces traits vous reconnaissez la piété du prince de Condé, ou vous la devez reconnaître. Reconnaissez en même temps vos erreurs ; avouez que la pratique d'une vraie vertu n'est pas impossible, et que, sur ce point, les libertins sont sans excuse.

Seront-ils plus heureux dans leurs railleries et dans le mépris qu'ils font de quelques menus exercices et de certaines vertus qu'ils traitent de faiblesse? oseront-ils censurer dans notre prince une docilité d'enfant sur nos dogmes et nos mystères, une soumission parfaite à l'autorité du saint-siége, une modestie édifiante dans les temples, une attention respectueuse aux cérémonies de l'adorable sacrifice, une assiduité régulière à la fréquentation des sacrements, à la psalmodie, aux divins offices, aux solennités des saints, une dévotion tendre au crucifix, une affection filiale à la Vierge, mère de Dieu, un usage habituel des manières de l'honorer les plus populaires, un amour de père pour tous les gens de bien, une inspection rigoureuse sur ses officiers et ses domestiques, pour les maintenir dans une vie réglée et dans l'observation de tous les devoirs du christianisme. Ce ne sont point là des vertus à être chantées sur le théâtre, ni à mériter les applaudissements d'un siècle aussi faussement subtil et aussi véritablement corrompu que le siècle où nous vivons; mais ce sont des vertus à être publiées à la fin des siècles et au jugement de Dieu, par la condamnation des mondains et de leur fausse délicatesse en matière de piété.

Car alors pourront-ils imputer l'exacte piété de ce prince à petitesse d'esprit? mais y avait-il de son temps un esprit plus vif et plus pénétrant, plus profond et plus étendu, plus prudent et plus discret, plus riche de son fond et plus cultivé par l'étude? Ne possédait-il pas tous ces talents comme l'héritage de ses pères? ne les a-t-il pas communiqués aux princes de sa maison? ne se sont-ils pas toujours fait connaître par ces caractères? n'occupent-ils pas entre les savants le même rang qu'entre les héros? peut-on tenir contre eux dans les combats de l'esprit, non plus que dans les batailles? n'ont-ils pas toujours de leur côté la victoire et la raison? Toutes ces qualités séparées en mille sortes d'esprits y produiraient l'orgueil, l'indépendance, une subtilité maligne à pénétrer dans les vérités de la religion, une inclination monstrueuse à douter de tout, ou du moins à prendre son propre sens pour règle de la foi. Mais toutes ces qualités réunies dans l'esprit de Henri de Bourbon, en faisaient un vrai fidèle. Il étouffait ses lumières à la vue de cette lumière inaccessible qui n'est que ténèbres pour nos yeux. Il s'estimait honoré de servir un Dieu assez grand pour se réserver des secrets où tout l'effort de l'esprit humain ne peut atteindre. Il se félicitait de servir un Dieu assez bon pour agréer les moindres services. Rien qui pût plaire à Dieu ne lui était ni petit, ni indifférent, ni méprisable.

Osez maintenant, esprits forts ou prétendus tels, vous comparer avec un génie de cette trempe. Souvenez vous surtout de cette parole de la Sagesse, que le juste mort condamne les impies vivants : *Condemnat justus mortuus vivos impios* (*Sap.*, IV). Car si ce juste s'était contredit dans sa conduite, si la fin de sa vie en avait démenti le cours, ce serait aux libertins un prétexte spécieux. Mais au lieu que les libertins par le peu de rapport de leur mort avec leur vie, par l'opposition de leurs derniers sentiments avec les sentiments où ils ont vécu, par le désaveu public qu'ils font en mourant des erreurs et des illusions du monde, au lieu, dis-je, que par cette inégalité ils nous inspirent le mépris et l'horreur du vice. un prince juste et religieux jusqu'à l'extrémité de ses jours inspire aux libertins malgré eux l'estime de la vertu. *Condemnat justus mortuus vivos impios.*

La mort approcha et se présenta à lui : il n'en fut point surpris, parce que de bonne heure il s'était préparé contre ses surprises; on ne le flatta point sur l'espérance de la vie, parce que dans sa cour il n'y avait point de flatteurs; il traita d'ami celui qui l'avertit de sa fin, parce qu'il tenait pour amis tous ceux qui lui disaient la vérité; il assembla autour de son lit plusieurs hommes connus par leur doctrine et leur probité, pour conférer des affaires de sa conscience, parce qu'il trouvait honteux d'apporter plus de précautions aux affaires du monde qu'à la grande affaire du salut. Ce fut sur les Pères de notre compagnie que tomba ce choix important, parce qu'il en avait fait de fréquentes épreuves, et que, sans égard aux discours de l'envie, il les honorait de sa confiance et de sa protection. Il déclara ses dernières volontés, et n'y oublia pas les pauvres, parce qu'il les envisageait comme ses premiers héritiers. Il laissa dans sa maison de grands biens parce qu'il y avait mis beaucoup d'ordre; il n'y eut point de réconciliation à faire, parce qu'il avait toujours aimé la paix.

Il y eut des pleurs, des cris, des sanglots, des regrets, non pas dans sa bouche, ni dans son cœur, mais dans le cœur d'une princesse, qui dès ses plus tendres années, unie inséparablement au destin de son époux, l'avait toujours suivi dans ses disgrâces, et se voyait enfin au moment de ne le pouvoir suivre. Ils étaient, ces mortels regrets, dans le cœur des princes ses enfants, qui, avec tout l'é-

clat de leur gloire, sur le point de perdre un père si cher, éprouvaient combien dans une perte sensible la gloire est faible à consoler. Ils étaient, ces mêmes regrets, dans le cœur des premiers hommes de l'Etat, qui croyaient déjà voir le nœud de la concorde et du repos public se rompre et se dissoudre par sa mort. Ils étaient, ces regrets, dans le cœur de ses officiers, surtout de ce fidèle serviteur, qui, portant sa reconnaissance au delà des communes lois du devoir, et sa magnificence au delà des facultés d'une fortune privée, ne s'est pas contenté d'exprimer sa douleur sur le bronze, ni de graver les éloges du prince sur le marbre et sur l'airain, mais a voulu que dans ce lieu saint, la même voix qui sert au ministère de l'Evangile, servît à faire entendre chaque année les vertus de son maître. Revenons.

A la vue de tant de regrets, capables d'ébranler la vertu d'un philosophe, celle de Henri est imperturbable, parce que c'est la vertu d'un prince chrétien, qui connaît et qui aime Dieu : c'est par là, non par une fierté mondaine, qu'il soutient la fermeté de son âme. Humilié par le souvenir de ses péchés, il relève son espérance par le secours des sacrements. Il ranime son amour, en s'unissant à la croix, il réveille sa foi par une solennelle profession de son adhérence à tous les sentiments de l'Eglise, il en fait des leçons aux grands qui le visitent, il en recommande le zèle aux princes ses enfants : il attache expressément les bénédictions qu'il leur donne au soin qu'ils auront de protéger cette sainte Epouse de Jésus-Christ; et pour ne rien dérober à la religion du sacrifice de sa vie, il jette le dernier soupir entre les bras du nonce apostolique, le faisant témoin de son zèle pour l'Eglise, et du désir qu'il a de transmettre le même zèle à toute sa postérité.

Quel désir plus digne de lui pouvait-il former? quelle autre gloire pouvait-il souhaiter à ce fils, qui devenait après lui le chef et l'honneur de l'auguste maison de Condé? Ce prince, alors dans la première ardeur de sa jeunesse, n'avait-il pas déjà égalé la gloire de ses aïeux, surpassé celle des plus fameux capitaines, effacé celle de nos ennemis? Vainqueur en trois grandes batailles, n'avait-il pas par la première assuré l'Etat, par la seconde assuré nos conquêtes, par la troisième fait trembler tout le pays ennemi? Après tant de succès qui devaient combler la joie du père, quel surcroît de gloire pouvait-il demander pour un tel fils, sinon qu'il fût un jour à la religion ce qu'il était au royaume, son défenseur et son appui? Ç'a été le bonheur de la France de n'en avoir pas eu besoin pour réduire l'hérésie, et c'est le malheur de nos voisins, de n'être pas conduits à la victoire par un bras aussi sûr de vaincre et aussi prompt à conquérir. Cependant, père heureux de ce héros, vos souhaits n'ont pas été vains dans le cours de ses victoires. Il n'a pas seulement conservé toujours le fond de sa religion, mais il a travaillé pour elle, puisqu'il a travaillé pour la puissance de la France et pour la gloire de Louis le Grand. C'est l'élévation de la France au-dessus de tous les autres Etats, qui tient les étrangers dans la crainte, et les sujets dans le respect. C'est l'élévation du fils aîné de l'Eglise au-dessus des autres rois, qui rend ses soins plus efficaces pour la défense de la foi, et pour son affermissement contre toutes les sectes dont elle est attaquée. L'hérésie s'éteint devant ce glorieux monarque. Toute l'Europe devant lui est dans le silence, et ce silence durera tandis que la France, sous la conduite et sous les auspices de Louis le Grand, aura de pareils soutiens : un Louis de Condé, dont le nom seul est comme une sauvegarde à tout le royaume; un Jules de Condé, son fils, héritier de ses vertus héroïques, et compagnon de ses travaux; un jeune duc d'Enghien, digne rejeton d'une si illustre tige! Plaise au ciel de répandre sur eux ses dons les plus précieux, et puissent-ils mettre leur véritable grandeur à perpétuer le zèle que leur père leur a transmis. Ils y trouveront, comme lui, leur bonheur; et pour finir par où j'ai commencé, tout l'univers apprendra qu'il est avantageux d'obéir au Dieu saint, et de le servir. Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, DUC DE LUXEMBOURG,

Prononcée à Paris, dans l'église de la maison professe de la compagnie de Jésus, le 21 avril 1695.

Non in justificationibus nostris prosternimus preces ante faciem tuam, sed in miserationibus tuis multis.

Ce n'est pas, Seigneur, par confiance en la justice de nos œuvres que nous répandons nos prières devant vous, mais dans la vue de vos miséricordes infinies (Dan., IX, 18).

C'étaient les gémissements d'un prophète au milieu d'un peuple captif, éloigné de sa patrie et soupirant après sa liberté. Quelle force aurait-il pu donner à sa prière, en présentant au Seigneur les services de David, de Jacob et d'Abraham, et tâchant d'attirer sa pitié sur les enfants, par le souvenir de leurs pères? A ces vains sujets de présomption, plutôt que de confiance, Daniel fermait les yeux. Il trouvait un plus sûr appui dans la pure bonté de Dieu que dans toutes les vertus des hommes ; et sans rien perdre de l'ardeur qui le portait à prier, ni de l'espérance qui doit soutenir la prière, il priait, il espérait; mais toujours sur le fond des miséricordes de Dieu.

Que venons-nous faire, Messieurs, en présence du même Dieu? Venons-nous pleurer inutilement les morts où l'on ne doit verser que des larmes de pénitence? Venons-nous y vanter leurs victoires et leurs travaux héroïques? Ce n'est qu'aux saints, vainqueurs du péché, que la religion nous permet de rendre de pareils devoirs, d'honorer leurs tombeaux, et de chanter leurs vertus jusqu'au pied du trône de Dieu, parce qu'ils règnent avec lui, glorieux de sa même gloire. Mais à l'égard des princes et des héros, dont les vertus, souvent humaines, n'ont été la

plupart que des passions déguisées sous des noms et des voiles spécieux, quand on vous appelle à leurs tombeaux, c'est pour vous y donner, grands du monde, un spectacle touchant de ce terme inévitable, auquel vous ne pensez point. C'est pour vous mettre sous les yeux cette mort que vous regardez avec fierté, sanglante et précipitée, dans l'ardeur et le mouvement d'un combat; mais que vous avez tant de peine à soutenir froide et sérieuse, exposée à vos réflexions, dans ce funèbre appareil qui vous fait, malgré vous, des leçons de pénitence. Enfin, si quelquefois, par un usage établi dès les premiers temps de l'Eglise, on ose interrompre les saints mystères par l'éloge de leurs actions, ce n'est point avec l'orgueil du pharisien, qui vantait à Dieu la justice de ses œuvres, *non in justificationibus nostris*, c'est avec la honte du publicain, qui ne demandait que miséricorde, *in miserationibus tuis multis*. Ces tristes récits de tant d'exploits qui forment les grands noms et la gloire des mortels ne sont donc pas faits pour attendrir le cœur de Dieu, mais pour toucher les cœurs des hommes. Et c'est dans cet esprit, Messieurs, que j'entreprends aujourd'hui l'éloge de TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT SEIGNEUR, FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, DUC DE LUXEMBOURG ET DE PINEY, PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE, CHEVALIER ET COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI, GOUVERNEUR DE NORMANDIE, CAPITAINE DES GARDES DU CORPS DE SA MAJESTÉ, ET GÉNÉRAL DE SES ARMÉES.

A ce seul nom, que de choses s'offrent en foule à nos esprits! Que de merveilles, de valeur, de fermeté, de justice même selon les hommes! Auprès de Dieu, tout cela n'est rien : *Non in justificationibus nostris*. C'est à nous, Messieurs, et à la France, qui a reçu tout le fruit de ces grandes actions, d'y trouver des motifs de reconnaissance, et par conséquent de zèle à prier pour lui. Mais dans ces mêmes actions et dans tous les événements d'une vie si agitée que de traits éclatants d'une miséricorde particulière, appliquée à son salut! C'est là qu'il faut attacher notre espérance et chercher l'appui des prières que nous répandons devant Dieu : *Sed in miserationibus tuis multis*.

Ainsi, me réduisant à l'intention de l'Eglise et à la simplicité du texte que j'ai choisi, je ne veux que montrer, dans les deux parties de ce discours, à tous les fidèles que la piété intéresse à son salut : 1. Les obligations que la France a de prier. 2. Les raisons qu'elle a d'espérer. Les obligations de prier, dans ce qu'il a fait pour la France, et les raisons d'espérer dans ce que Dieu a fait pour lui. Mais, Seigneur, qu'a-t-il fait pour vous et pour son salut? Car c'est là ce qui fait le mérite personnel, et ce qui seul entre dans la balance décisive de l'éternité. Nous le trouverons renfermé dans ces deux points qui nous rempliront l'esprit de cette idée consolante : que ce Dieu plein de bonté, qui ne couronne que ses dons, quand il couronne nos mérites, et qui, faisant aux saints un mérite de leurs vertus, veut bien faire aux pécheurs un mérite de leurs larmes, aura trouvé enfin dans celui que nous regrettons ce qu'il fallait pour répandre sur lui cette dernière miséricorde, qu'il fait à qui il lui plaît, et que nul ne peut mériter.

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Paul instruisant les fidèles de leur devoir envers les grands, leur propose entre autres motifs de respect l'autorité qu'ils ont reçue de Dieu, pour protéger les bons et pour réprimer les méchants; car ce n'est pas en vain, dit-il, qu'il porte l'épée : *Non enim sine causa gladium portat* (*Rom.*, XIII). Et là-dessus, établissant le droit non-seulement des rois, mais de toutes les personnes élevées en dignité, il veut qu'on leur rende l'honneur et les tributs qui leur sont dus : *Cui tributum, tributum... cui honorem, honorem*. Mais outre les tributs réglés par le droit humain, l'Apôtre, en faveur des grands, nous impose encore un tribut tout autrement précieux; c'est celui de nos plus ardentes prières : *Obsecrationes*, *orationes*, *postulationes*. Et la raison qu'il en apporte, c'est que, sous leur autorité, nous passons sûrement la vie dans la paix et dans la piété : *Ut quietam et tranquillam vitam agamus in omni pietate*.

Or, s'il y a quelqu'un dans les rangs inférieurs aux souverains à qui ce tribut soit dû par tout ce qu'il y a parmi nous de vrais Français et de vrais fidèles, n'est-ce pas ce guerrier fameux, de qui l'Etat et la religion ont reçu de si heureux services? Et pour rechercher les fondements de son mérite dans le mérite même de ses aïeux, y a-t-il race entre celles dont nous respectons le nom dont on puisse dire avec plus de vérité ces paroles de saint Paul : *Que ce n'est pas en vain que l'on y porte l'épée?* Et depuis quand, Messieurs? La couronne n'est pas plus ancienne sur la tête de nos rois que la noblesse dans le sang de ces héros. La foi de Jésus-Christ est montée avec Clovis sur le trône; mais elle est entrée dans la cour sur les pas d'un Montmorency. De là, ce nom singulier de *premier baron chrétien*, qui leur est héréditaire, et qui marque également l'antiquité de leur noblesse et celle de leur piété. Laissons ces temps obscurs. Est-ce assez pour mériter notre considération que sept cents ans, je ne dis pas de distinction, mais d'élévation constante? On ne voit sortir leur nom des ténèbres de l'antiquité que revêtu d'abord de l'éclat des plus hautes dignités, et surtout des dignités militaires. Le nom de connétable n'a commencé à paraître dans le monde, ou du moins dans nos histoires, qu'avec leur nom. De là, ces glorieuses dignités s'y sont comme perpétuées. Sept connétables, sept maréchaux, quatre amiraux; grands officiers de la couronne, gouverneurs de provinces, généraux d'armées, presque sans nombre et en tout temps. Jamais enfin l'Etat ni la religion ne se sont trouvés parmi nous en nulle situation glorieuse ou périlleuse, que la Providence, attentive à nos besoins, ne nous ait aussitôt préparé dans ce même sang des se-

cours extraordinaires de sagesse ou de valeur. Quelle obligation par conséquent, pour l'Eglise et pour l'Etat, de rendre avec ferveur ce tribut de leurs prières à tous ceux qui portent ce nom, puisque nous éprouvons depuis si longtemps que ce n'est pas en vain qu'ils portent l'épée : *Non sine causa gladium portat.*

Mais, ô profondeur des desseins et des jugements de Dieu ! cette grandeur si antique élevée sur de si solides et de si justes fondements, soutenue de tant de bras, attachée par alliance à tous les trônes chrétiens, être sur le point de périr ! Les principaux chefs de cette maison si puissante tomber, hélas ! sous des coups, dont le seul souvenir nous fait frémir ! leurs honneurs et leurs mérites éteints ! Dirai-je aussi leur gloire avec leurs mérites ? Un seul enfant, né dans les pleurs, orphelin avant que de naître, ayant peine à se faire jour au milieu des ruines de sa maison, est destiné pour en relever la fortune et pour rappeler aux aînés la gloire et la grandeur, que depuis deux cents ans les cadets s'étaient attirée. Et cet enfant, si cher à la Providence, est ce grand général pour qui nous prions.

Passons les premières années de sa vie, les premiers exercices de sa valeur. Ce n'est pas pour lui seul que l'indulgence est nécessaire. Elle est due au malheur de ces temps-là. Il y fut enveloppé, moins par son choix, que par l'état de sa fortune. Que d'exploits éclatants, dont on n'ose se souvenir, et que l'on ne peut oublier ! Dieu si puissant à tirer le bien du mal, tournait dès lors ses égarements à l'avantage de la France. En un mot, il apprenait à vaincre; et c'est ce qu'il nous fallait.

Quel usage a-t-il fait depuis de cette heureuse habitude ? Entrerons-nous dans le détail de trente années de travaux ou, pour mieux dire, de succès? Ne craignez pas, Messieurs, que je dégrade aucun de nos héros par des comparaisons toujours téméraires et odieuses. Il y a tant de chemins qui conduisent à la gloire, et tant de traits différents de mérite et de valeur, que plusieurs, sans s'effacer et même sans se ressembler, peuvent servir d'objets à l'admiration publique. Mais est-ce trop, que de dire à la louange de Monsieur de Luxembourg, qu'il y a peu de nos grands généraux qui aient été en même temps plus redoutables aux ennemis, plus agréables aux soldats, plus fermes et plus hardis dans les entreprises. Qualités du guerrier parfait, que Salomon nous dépeint ainsi dans la Sagesse : *Timebunt me reges horrendi, in multitudine videbor bonus, et in bello fortis* (*Sap.*, VIII) : Les rois terribles me craindront; je serai habile à conduire la multitude, et brave dans le combat. Mais quand pour déployer ce qui est renfermé dans ces trois mêmes qualités, je vous aurai fait voir qu'il y en a peu qui aient eu de plus puissants ennemis en tête, et qui les aient traités avec plus de supériorité; peu qui aient eu à gouverner de plus nombreuses armées, et qui les aient gouvernées avec plus de facilité; peu qui aient eu à soutenir de plus hasardeuses entreprises, et qui les aient soutenues avec plus de fermeté et plus d'intrépidité : quel rang lui donnerez-vous parmi ceux de nos généraux pour qui vous avez plus d'estime ? Or c'est cette supériorité, cette facilité de génie, cette fermeté et cette intrépidité, qui forment le vrai caractère de celui que nous regrettons.

Ce n'est pas un nouveau destin pour la France, de voir tous ses voisins devenir ses ennemis. Ce qu'il y a de nouveau, c'est de voir tous ses ennemis unis entre eux par un seul et même lien. Non-seulement même lien de passions et d'intérêts, mais un lien plus fort : c'est l'ascendant d'un chef sur tous les membres d'une ligue. A toutes les autres ligues, ce lien ayant manqué jusqu'ici, la France avait toujours dans l'unité de son chef et dans l'union de ses forces une puissance aisément supérieure au nombre et aux efforts de ses plus grands ennemis. Ils ont trouvé enfin ce génie propre à réunir toute leur haine contre nous. Pour donner plus de force à l'instrument de leurs passions, ils l'ont aidé à détrôner la vertu même. Pour nous former un ennemi suffisant à nous occuper, ils se sont donné un maître. Et qui, Messieurs ? celui-là même que les uns regardaient comme tuteur héréditaire de leur chère liberté; que les autres avaient appelé pour maintenir leurs nouvelles lois contre les fausses terreurs de la puissance arbitraire ; que les autres redoutaient comme l'ennemi naturel de leur religion. Cette Hollande, si jalouse de la franchise de son commerce ; cette Angleterre, si attachée aux droits prétendus de son parlement, cette Allemagne, si accoutumée au partage de la souveraineté ; cette Autriche, encore si remplie des idées de la monarchie universelle; cette Espagne, si zélée pour la pureté de la foi; cette Italie enfin, si passionnée pour son repos, ont arraché de leurs cœurs tous ces sentiments si anciens et si naturels, pour se faire un intérêt commun de l'élévation d'un prince dont la grandeur ne nous peut jamais nuire, qu'en les accablant de son poids. Etranger et absent, il est l'âme de leur conseil, la tête qui les gouverne. Il semble que les souverains, en lui déférant le nom de roi, lui aient tous fait hommage de leurs couronnes, et que Louis ne soit aujourd'hui l'objet de leur jalousie et de leur inimitié que parce qu'il a mis sa gloire à soutenir, seul contre tous, les droits de la majesté royale. Il les soutient cependant. Il triomphe malgré eux. Ils ne sont devenus si puissants par leur union que pour mieux sentir devant lui leur véritable faiblesse; leurs efforts n'ont rien diminué, ni de la grandeur de son empire, ni de celle de son cœur. Sage et heureux plus que jamais, si le ciel lui enlève de temps en temps les ministres de ses desseins, il lui laisse toujours sa sagesse et sa fortune. Ce monarque en fait part à ceux qu'il honore de son choix : et suivre exactement les ordres du souverain, c'est ce qui fait parmi nous les grands capitaines.

Quel instrument plus sûr et plus souple entre ses mains, pour soutenir contre tant d'ennemis, la gloire et le bonheur de ses armes, que le duc de Luxembourg? quel ascendant prit-il d'abord sur ce prince fameux, qui a pris le dessus sur tant d'autres ? Accoutumé dans la guerre de Hollande à fuir l'ombre seule du roi, il commença de tourner tête en présence de Luxembourg. Il crut que les villes de Zwol, de Deventer, de Groll et de Coëverden, que ce général avait prises à la tête des troupes de Munster, l'avaient rendu assez illustre pour en faire son premier rival. Il voulut donc se mesurer avec lui. Ce fut au siége de Worden. Mais son chef-d'œuvre fut une défaite. Il ne fut pas plus heureux à Bodengrave, et ses marais glacés ne dérobèrent pas son armée à l'ardeur impétueuse du Français. Ces deux essais si malheureux remplirent dès lors le prince d'une telle idée de son vainqueur, qu'il n'osa plus se commettre avec lui qu'en appelant à son secours la mauvaise foi et la surprise. Ce fut ce qui le rendit si hardi à la journée de Saint-Denis, où la nouvelle de la paix signée devait avoir porté dans les deux camps le calme et la sûreté. Là, cependant, comme partout ailleurs, il éprouva par le carnage de ses troupes, que, contre la valeur d'un général toujours présent à soi pour le combat, l'artifice lui servait aussi peu que la force ouverte. En effet, n'est-ce pas une des merveilles de la Providence, que, quelque précaution qu'il ait prise, il ne s'est jamais vu réduit ou engagé à nul combat, qu'il n'y ait trouvé Luxembourg pour obstacle à sa victoire? Il le trouva commandant l'aile droite au fameux combat de Sénef; et rendant au prince de Condé le fruit des glorieuses leçons qu'il en avait reçues dans sa jeunesse. Il le trouva commandant l'aile gauche à Cassel, où la France reconnut dans le frère de son roi, que donner et gagner des batailles est pour les princes de ce sang un art où ils n'ont besoin d'aucun maître.

Instruit par une si longue et si funeste expérience, osa-t-il, ce prince entreprenant, avec une armée de cinquante mille hommes, soutenir sa vue devant Charleroy? a-t-il osé faire à ses yeux durant une campagne entière ces siéges tant vantés de Maubeuge ou de Dinant? a-t-il osé tenter l'attaque d'une seule place? En croirons-nous son propre témoignage? On a surpris de ses lettres, où faisant part de l'état de ses affaires à un fameux général des troupes de l'empereur, il lui apprenait *que ce duc, qui était en possession de le battre partout, venait de le battre encore à Nerwinde.*

Mais pouvait-il faire à l'Europe un aveu plus solennel du respect de son génie, devant celui de Luxembourg, que le parti qu'il prit sur les bords de la Méhagne? Il s'agissait de secourir Namur. Il s'y sentait obligé par l'importance d'une place que les alliés regardaient comme leur commun rempart, et qu'il semblait lui-même avoir choisie pour centre de sa domination nouvelle dans les Pays-Bas espagnols, par le soin qu'il avait pris d'ajouter de nouveaux ouvrages à ceux qui l'avaient rendue imprenable jusqu'alors, et d'honorer ces ouvrages de son nom. Ce nom qui dans l'idée des alliés devait mettre Namur hors d'atteinte, n'avait servi que d'attrait au zèle de Louis le Grand, pour venir venger la religion du tort que lui faisait la politique espagnole, en confiant les murs et les citadelles de ses villes aux ennemis de ses autels. Au seul nom du roi, qui faisait le siége en personne, et à qui la difficulté extraordinaire de l'entreprise était un gage de succès; aux approches de Luxembourg, que le roi avait fait avancer vers la Méhagne, le prince avait senti le péril pressant de la place et celui de sa réputation. Une victoire eût sauvé la place; mais au défaut d'une victoire, dont les événements passés lui étaient de mauvais garants, un combat, du moins ambigu, suffisait pour sauver sa gloire. Il sembla donc en chercher l'occasion : il parut en bataille au delà de la rivière ; il la couvrit de ponts ; il crut que l'on s'attacherait à lui disputer le passage, et qu'après quelques efforts, dont l'honneur serait partagé entre l'une et l'autre armée, il remporterait avec lui du moins la réputation d'un combat. Le roi informé de ces mouvements par le duc, lut tous les desseins de l'ennemi dans les replis de son âme, et pour les renverser quelle résolution prit-il? celle de lui laisser la liberté du passage, de lui abandonner tout le terrain nécessaire à se déployer, et par là de le réduire, ou à s'exposer malgré lui au péril d'une bataille décisive, ou à renoncer à la gloire du passage, qu'il feignait de vouloir tenter. Ce fut alors pour la première fois que l'on vit Luxembourg reculer les armes à la main devant le prince d'Orange; mais à la honte du prince même, qui semblait n'attendre que ce signal pour livrer Namur à sa destinée, ou plutôt à celle du conquérant.

Que dira la postérité de cette confiance magnanime? Je vois dans la sainte antiquité une armée innombrable d'infidèles, défendue et couverte d'un torrent, s'écrier, frappée de terreur aux approches de Judas Machabée : S'il passe à nous, c'est fait de nous, nous ne pourrons lui résister : *Si transierit ad nos prior, non poterimus sustinere* (I *Machab.*, V) Notre général au contraire, animé d'une juste confiance à la vue de l'ennemi : *S'il passe à nous*, dit-il, *c'est fait de lui*, il ne peut nous échapper. Pour prendre de tels sentiments, quelle grandeur d'âme ne faut-il pas ? quelle supériorité de courage? Ainsi l'aviez-vous ordonné, Dieu des armées. Peu d'ennemis plus puissants que celui que vous nous avez préparé. Mais à cet ennemi si puissant, quel autre général s'est rendu plus redoutable? Et si ce fameux Machabée, par une tendresse de piété égale à la fermeté de son cœur, se faisait un devoir d'offrir à Dieu des sacrifices pour les âmes de ses soldats, tombés dans le combat sous le fer des ennemis ; est-ce un moindre devoir pour nous d'offrir le sacrifice de nos larmes et la victime immortelle de nos autels pour un guerrier toujours vainqueur, par qui nous

sommes devenus terribles à nos plus terribles ennemis ? *Timebunt me reges horrendi.*

Un second avantage qui lui est tout particulier, c'est d'avoir eu sous son commandement, par un effet de la conjoncture des temps, les plus grands corps d'armée que jamais la France ait mis sur pied. Avec quelle facilité donnait-il à ces vastes corps, composés de tant de parties différentes ce mouvement nécessaire au succès des grands desseins? Je dis facilité, Messieurs. Je dirais prudence et sagesse, si j'avais à dépeindre un de ces esprits profonds, dont la conduite est le fruit d'une application chagrine ou laborieuse, et qui laissent lire sur leur visage l'importance de leurs projets. Mais avoir comme lui ses desseins toujours arrangés, prévoir ceux des ennemis avec une pénétration presque toujours sûre, trouver en soi dans les événements subits des ressources toujours prêtes : et couvrir tout cela d'une tranquillité, d'une égalité, d'un jeu, pour ainsi dire, continuel; ce sont des traits qui nous font souvenir de cette sagesse éternelle, dont Salomon n'a pas cru nous donner une basse idée, quand pour nous exprimer l'élévation de sa conduite, et en même temps sa facilité dans l'exécution des plus grands desseins, il nous a dit qu'elle se joue à gouverner l'univers : *Ludens in orbe terrarum* (*Prov.*, VIII). Sera-ce faire injure à la sagesse des hommes, que de marquer par la même expression l'activité tranquille et aisée d'un esprit supérieur à tout ce qu'il entreprend ? Tel était ce grand général dans la conduite des armées.

Il ne lui fallait point, pour s'attirer le respect, appeler à son secours la pompe, ni la fierté. Il ne lui fallait point pour maintenir la discipline employer la dureté, la rigueur, ni pour engager le soldat aux exécutions difficiles user de force ou d'autorité. Toutes ces qualités nécessaires au commandement étaient en lui renfermées dans un air de popularité, noble et militaire, qui lui était naturel. Par là, Messieurs, il était si bien entré dans les cœurs, qu'avec une parole obligeante ou familière il y portait en un moment le courage et la confiance qui régnaient dans son propre cœur. Il faisait disparaître en se montrant le péril de l'assaut, la difficulté du combat, la peine et le travail des marches précipitées au travers des pays impénétrables jusqu'alors. Ils savaient que par quelque fatigue et quelque route que ce fût il les menait à la gloire, et jamais ils n'étaient trompés.

Peut-on oublier cette marche prodigieuse pour une armée, de plus de trente lieues en trois jours, qui déconcerta si absolument toute la prudence ennemie, et qui a couronné les faits du duc de Luxembourg. Les alliés avaient perdu la campagne à serrer inutilement nos quartiers à Vignamont, pour nous forcer à repasser la Meuse, ou à leur prêter le flanc en nous rapprochant de Namur. Forcés eux-mêmes à plier sous la constance victorieuse de Monseigneur, qui, par sa présence et par ses ordres, donnait un nouveau poids à l'autorité du général, un nouveau feu au zèle de l'armée, ils cherchèrent à réparer la honte de leur retraite par quelque éclat vers les côtes de la mer. Ils ne se promettaient rien de moins que d'y surprendre à leur choix les plus fortes de nos places. De grands apprêts, une flotte menaçante en état de favoriser leur dessein, le chemin ouvert sans obstacle au milieu de leur pays, des camps tout marqués pour voler des environs de la Meuse aux bords de l'Escaut et de la Lys. C'était à nous de voler pour les suivre. Hé ! que fallait-il donc pour les devancer ?

Rien que vous voir et que suivre vos pas, grand prince, heureux fils d'un roi conquérant, fameux à jamais encore plus par la rapidité de ses conquêtes, que par leur nombre et leur grandeur. Mais quelle joie pour vous, dans l'ardeur d'imiter la rapidité de ce monarque, inimitable à tout autre qu'à vous, quelle joie de trouver sous votre main un général si habile et si prompt à seconder vos désirs ! Au premier ordre pour la marche, une telle ardeur s'empara de tous les esprits, que l'on ne compta plus ni les lieues, ni les jours, ni les passages des rivières. Chacun trouvait dans son courage et dans l'espérance du combat de quoi s'endurcir aux cris même de la soif et de la faim. Nous admirons ces braves Israélites qui, pressés de la soif, en marchant contre Madian, sous la conduite de Gédéon, n'osaient s'arrêter un moment pour puiser de l'eau; mais qui, toujours hâtant le pas, se contentaient d'enlever de l'eau de la main, et de la porter à la bouche : *Qui manu ad os projiciente lambuerant aquas* (*Judic.*, VII). On voit une armée entière oublier son repos et ses besoins, refuser même les secours et les rafraîchissements que le zèle du peuple et la prévoyance des officiers leur avait partout disposés sur les chemins. Ils couraient, disaient-ils, à la victoire, et n'avaient besoin que de l'ennemi. Ils le trouvèrent enfin, mais surpris, consterné de leur diligence, confus de voir l'Escaut déjà bordé de nos escadrons, Monseigneur à leur tête, et Luxembourg près de lui. Ils n'eurent pas le plaisir du combat ; mais ils eurent celui de vaincre et d'étouffer en paraissant toute l'audace et tous les desseins de l'ennemi.

Si après tant de traits d'une habileté consommée nous refusons à ce général les éloges qui lui sont dus : *In multitudine videbor bonus*, n'aura-il pas pour lui nos ennemis mêmes contre nous ? Mais il n'a pas besoin de nos applaudissements ; il a besoin de nos prières. Laissons, s'il le faut, aux nations étrangères tout le soin de le louer ; nous, qui avons ressenti les effets de son heureuse conduite, songeons à nous acquitter envers lui de ce qu'il attend de nous. Crions à Dieu : Seigneur, c'est celui qui marchait devant nous, quand nous combattions pour votre cause. Sauvez celui qui sauvait Israël (I *Machab.*, IX).

Mais la source de ces deux merveilles, l'une de supériorité sur son ennemi, l'autre de

facilité à gouverner nos armées, où était-elle, Messieurs? Elle était au fond de son cœur, dans cette fermeté, dans cette intrépidité, toujours unies en sa personne, qui produisaient cette haute réputation, si redoutable aux uns, et si engageante pour les autres : *In bello fortis.*

Il serait honteux de dire de lui que la peur n'a jamais paru sur son front Disons que le trouble et l'embarras n'y ont pas même trouvé place. Il ne voyait le péril qu'avec mépris. Il voyait à Fleurus le péril de forcer, en présence de l'ennemi, le passage de la Sambre, et d'aller s'enfermer pour combattre entre la rivière et lui. Il le força cependant, il combattit, il vainquit. Il voyait à Lens le péril d'affronter avec dix-huit escadrons toute la cavalerie ennemie, composée de soixante-douze escadrons. Il l'affronta et la défit. Mais pour le bien connaître, il faut le voir dans ces deux derniers combats, dont l'un fut le retour et comme l'image de l'autre. A Nerwinde, il rendit le coup que l'on avait tâché en vain de lui porter à Steinkerque. On avait voulu le surprendre, il voulut surprendre à son tour. Avec quel succès! Cependant avec quels efforts!

Assailli à Steinkerque, au milieu d'un camp sans défense, il vient à bout de s'y maintenir, comme dans une place fortifiée, sans autres avantages sur les ennemis que la fermeté de son cœur, la confiance de ses troupes, et la valeur de ces grands princes, qui assurèrent alors sa victoire par leur exemple, et l'honorèrent même de leur sang. A Nerwinde il est assaillant; mais d'un camp défendu par l'art et par la nature, entouré de batteries, et couvert de retranchements. Souvenez-vous, Messieurs, du carnage de cette journée, où la résistance de l'ennemi, presque égale à notre valeur, mit dans tout son éclat cette opiniâtreté invincible, qui attachait notre général à la poursuite de ses desseins, et lui en promettait le succès, à l'instant même où tout semblait désespéré. Là, surtout, il en eut besoin. Car ne nous attendons plus à ces victoires faciles, à ces déroutes générales, qui changent en un jour la fortune des Etats. Quand nous n'aurions pas pour ennemis les plus braves peuples du monde, il y a trop longtemps qu'ils s'exercent contre nous, pour n'avoir pas appris du moins à se bien défendre. Il nous doit être glorieux que ceux que nous surmontons ne rougissent pas de leur défaite, et que toute l'Europe rende ce témoignage à notre nation, qu'elle sait triompher de la valeur même. On en vit des preuves alors. Notre armée, secondée de l'élite de trois nations belliqueuses, fidèles sujets d'un roi qui méritait de ne régner que sur de pareils sujets, attaquer tant de nations liguées, au milieu de leurs lignes et de leurs retranchements, avec autant d'ardeur qu'en rase campagne; un combat changé en siége ; officiers et soldats, sans se rebuter, retourner quatre et cinq fois à l'assaut; le feu des armes et des canons rendu inutile et sans effet par le tranchant de l'épée ; le général présent à tout, donnant ses ordres, et les exécutant lui-même, au milieu de la mêlée tel qu'au milieu de ses amis ; l'ennemi forcé de tous côtés, heureux de pouvoir dans sa fuite opposer deux rivières à la poursuite du vainqueur. On vit alors la vérité de ces expressions, qui passent pour fabuleuses ; la Jette comblée de morts, ses flots changés en sang, et arrêtés dans leur cour. On vit renouveler dans ces champs célèbres les images que nous fait le prophète Ezéchiel de ces défaites sanglantes des ennemis du peuple de Dieu : Là, dit-il, les princes de l'Aquilon, tremblants et confus dans leur force : *Ibi principes Aquilonis paventes, et in sua fortitudine confusi...* (*Ezech.*, XXXII). Là, le prince entouré des sépulcres de ses soldats, au lieu même où il espérait triompher. Tous égorgés, ajoute-t-il, et tous percés par l'épée : *In circuitu illius, sepulcra ejus : omnes interfecti, et qui ceciderunt gladio* (*Ezech.*, XXXIX). Hé! Seigneur, encore un combat : une année encore, Seigneur, eût peut-être achevé l'ouvrage et rappelé cette paix bannie depuis si longtemps. Et pourquoi ne dirons-nous pas, en soupirant sur ce tombeau, ce que le prophète Elisée disait, inspiré de Dieu, à un prince guerrier, qui avait à soutenir tous les efforts de la Syrie : Frappez la terre, dit-il au prince. Il la frappa d'un javelot. Mais s'étant arrêté trop tôt : Ah! s'écria le prophète plein de douleur, si vous eussiez frappé cinq fois, c'était fait de la Syrie, vous lui eussiez porté le dernier coup : *Si percussisses quinquies; percussisses Syriam, usque ad consumptionem.* Ce bras généreux, maintenant cendre et poussière, a frappé la terre quatre fois. Les coups de ces quatre combats ont retenti dans toutes les parties de l'Europe. Une victoire encore, Seigneur, une cinquième victoire eût comblé notre bonheur, rétabli la paix dans le monde, élevé votre religion sur les ruines de ses ennemis. *Si percussisses quinquies.* Vous l'avez refusée à nos vœux et à nos larmes, à nos péchés peut-être; peut-être à ceux de ce guerrier, qui, combattant en même temps pour son prince et pour son Dieu, s'étudiait moins à plaire à Dieu qu'il ne s'appliquait à plaire au prince, et songeait plus à des lauriers fragiles qu'aux couronnes de l'éternité. Mais que Dieu l'ait privé de l'honneur d'achever la guerre, et l'ait réservé à la valeur d'un autre bras : en cela même, Messieurs, quelle bonté de Dieu pour lui, d'avoir abrégé ses victoires, pour le rappeler au soin de sa conscience, et lui donner le temps de pourvoir à son salut. Mais quelle obligation pour nous de redoubler auprès de Dieu la ferveur de nos prières, pour un chrétien, qui peut-être n'est criminel que pour avoir eu plus d'ardeur pour nos avantages temporels que pour les intérêts de son âme, à qui peut-être les louanges que nous donnions à sa valeur ont fait oublier les devoirs de la dépendance chrétienne, et qui peut-être n'est tombé dans les faiblesses naturelles à tout mortel que pour avoir tourné au service de l'Etat la force et le courage

qu'il aurait dû occuper à vaincre ses passions, et à soutenir dans la cour l'honneur du service de Dieu contre tous les respects du monde. Prions donc, Messieurs : nous le devons, puisqu'il a tant fait pour nous. Mais espérons : nous le pouvons, puisque Dieu a tant fait pour lui. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si la vie du grand capitaine, à qui nous rendons ces tristes devoirs, n'était éclatante que par les traits que j'ai employés jusqu'ici, pour vous rendre sensibles à son mérite, on pourrait craindre que tant d'exploits et de triomphes profanes ne fussent la récompense de ces faibles efforts de vertu qui échappent quelquefois aux pécheurs, et pour lesquels le ciel n'a point de couronnes. Je le regarderais moi-même avec un œil de pitié, comme un de ces conquérants dont Dieu se glorifiait, dans le prophète Isaïe, *d'employer le bras pour soumettre les nations, mettre en fuite les rois, et briser les portes des villes* (*Isai.*, XLV); et qu'il abandonnait enfin au mérite de leurs œuvres et aux peines de leurs péchés, après avoir payé leurs services ambigus par le vain éclat de la prospérité mondaine.

A Dieu ne plaise que notre charité soit aujourd'hui refroidie par de pareils sentiments. Trop de raisons relèvent notre espérance : et sans prétendre discuter les droits de la justice de Dieu, tant de soins qu'il a pris du salut de ce pécheur semblent nous persuader qu'il en a fait l'objet de sa miséricorde éternelle. Ici, Messieurs, laissons le courtisan, le guerrier, le conquérant. Tout cela n'était que pour les yeux des hommes. Aux yeux de Dieu, c'est un pécheur, distingué véritablement par tous ces titres d'honneur qu'il a portés sur la terre ; mais en même temps exposé à toutes les fragilités et à toutes les misères qui semblent être attachées à ces dangereuses qualités. Cependant au milieu de l'abus qu'il en a pu faire, et qui aurait pu enfin le conduire, comme tant d'autres, jusqu'à l'oubli de son Dieu, admirons sur lui les tendresses singulières, ou plutôt les miracles de sa miséricorde. Elle lui a donné les deux grâces les plus précieuses qu'elle puisse donner aux pécheurs : la grâce de l'adversité durant sa vie, et la grâce de la pénitence à la mort. Qu'il puisse donc chanter éternellement ces paroles de David : Béni soit Dieu qui a rendu en moi sa miséricorde admirable : *Benedictus Deus, quoniam mirificavit misericordiam suam mihi* (*Ps.* XXX).

Vous ne le croyez point, grands du siècle, et vous l'éprouvez cependant ; du moins vous le faites sentir aux autres : que rien ne corrompt plus le cœur qu'une longue et constante prospérité ; que rien ne jette dans l'esprit de plus épaisses ténèbres ; qu'il n'y a communément que l'adversité qui puisse rappeler l'homme mondain à la raison, à la conscience, à son salut et à son Dieu. Vous ne le croyez point, et c'est là l'erreur qui vous perd. Celui dont nous parlons était dans la même erreur et dans les égarements qui en sont les suites ordinaires. Il courait depuis cinquante ans dans les routes de l'ambition. Quel progrès il y avait fait ! Mais plus on y avance, ô mon Dieu, plus on s'éloigne de vos voies. Vous, cependant, vous le suiviez pas à pas. Vous attendiez le moment pour lui porter le coup de miséricorde. Il vint ce moment : le coup partit. Quel coup, Messieurs ! quel éclat par toute la France ! Un homme de ce nom, de ce rang, revêtu de tant d'honneurs, distingué par tant de services, être obligé de se justifier ! sur quoi? Sur ce qui ne peut convenir qu'aux âmes les plus viles : non-seulement sans religion, mais sans raison, sans fortune et sans honneur. En ce moment il sent tomber tous les appuis de sa grandeur : faibles roseaux, pliant au gré du vent et sous le poids de l'orage. Il n'est point étonné de voir les yeux et les cœurs changés pour lui. Salomon a dit que la calomnie trouble le sage et détruit la force de son cœur : *Calumnia conturbat sapientem, et perdet robur illius* (*Eccle.*, VII). Jamais le sien ne fit paraître plus de sagesse, et ne s'éleva plus haut au-dessus de sa force même et de son intrépidité. La vue du péril, la facilité de l'éviter par tant de chemins ouverts et même offerts à son choix, l'horreur au contraire des moyens nécessaires pour se justifier ne lui fit point prendre l'alarme. Sûr de son innocence, il ne compta pour rien sa liberté : lui-même il en fit le sacrifice. On le vit courir à la prison, du même pas dont les coupables la fuient. Il n'y cherchait qu'à sauver son innocence et sa gloire : il y trouva la miséricorde de Dieu, qui l'attendait.

Oui, Messieurs, et si ce que je vais dire n'est pas encore sorti de la bouche de la renommée, il doit sortir aujourd'hui de celle de la vérité. A la vue de ce même temple où nous sommes assemblés, qui se trouvait sur son passage, il s'arrête : et dans ce moment, malgré la confusion des pensées qui agitaient son esprit, il reconnaît la main de Dieu levée sur lui. Loin d'en être consterné, comme ce prince infidèle, à la vue de la main céleste qui écrivait son arrêt, plein de confiance, au contraire, et en même temps d'humilité, il entre, et répandant son cœur au pied de ce même autel, il avoue que ses péchés sont la source de sa disgrâce; il adore la bonté de Dieu, qui avait fait choix de ce moyen pour le tirer du précipice et le faire rentrer dans le chemin du salut. Et, moins touché du péril de sa fortune et de sa réputation que du péril de son âme, il renonce (écoutez, chrétiens), il renonce à sa justification devant les hommes, si sa justification ne s'accorde pas avec son salut. Ce fut alors le sens et l'esprit de sa prière. Il s'en est souvent expliqué, et dans un temps où l'aveu qu'il en faisait lui devait être un reproche de sa conduite. Vous, Seigneur, qui l'écoutiez, qui avez tout promis à la prière, et à celle surtout qui se fait pour le salut, vous lui

avez accordé cette justification éclatante aux yeux du monde, qu'il ne vous demandait que faiblement : lui auriez-vous refusé ce salut qu'il vous demandait alors avec tant d'instance, dans l'amertume d'un cœur sincèrement humilié?

Ce ne fut pas sans effet : et s'il m'est permis de lui appliquer ce que l'Ecriture a dit d'un juste persécuté : La sagesse descendit avec lui dans la prison, et ne l'abandonna point dans la solitude : *Descendit cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit illum* (*Sap.*, X). Il y détesta ses vanités, il y rechercha les erreurs et les désordres de sa vie, il les expia solennellement par l'usage des sacrements; il ne sortit de sa captivité qu'animé des plus saintes résolutions. Pour l'y affermir, Dieu permit que, tout justifié qu'il était, libre et triomphant de l'envie, une retraite de plusieurs mois servît d'épreuve à sa fidélité. Fidèle à Dieu durant tout ce temps, il le passa dans les mêmes exercices : il continua de purifier son cœur, par de fréquentes confessions. C'était enfin un autre cœur formé par l'adversité, consacré par la pénitence. Ouvrage de la grâce de Dieu, combien, hélas ! durerez-vous? répondez, Messieurs, et cherchez la réponse dans vous-mêmes. Après tant de serments que vous avez faits à Dieu et que vous avez crus sincères, qu'a-t-il fallu, que faut-il pour vous faire tout oublier? La plus faible occasion, présente à vos yeux, à votre cœur, renverse tous vos projets, dément toutes vos promesses. Hé ! quelles occasions assaillirent d'abord ce cœur changé par l'adversité ! Charges, commandements, honneurs, victoires, applaudissements : tout l'appareil de la prospérité. Si, contre tant d'assauts violents, sa vertu ne se soutint pas assez, pleurons, pleurons la commune fragilité. Condamnez-le, mais en même temps portez sentence contre vous-mêmes. Accusez pour lui, comme vous faites pour vous, l'air contagieux du monde, et surtout l'air de la cour, au milieu duquel vous vivez. Et cependant dans tous les relâchements dont il a pu depuis se rendre coupable, admirez les diverses impressions de grâce et de vertu que la miséricorde a toujours laissées dans son cœur, pour marquer qu'il était à elle, et que ce fugitif ne lui échapperait pas.

Souvenez-vous du mépris et de l'oubli des injures qui éclataient en lui, jusqu'au murmure de ses amis qui, jugeant de son attention aux services qu'on lui rendait par son indifférence aux mauvais offices, et de sa reconnaissance par son peu de ressentiment, lui faisaient quelquefois un crime, en matière d'amitié, de ce qui est vertu à l'égard de la vengeance. Insensible, ou plutôt sourd aux rapports, aux railleries, aux contes et aux discours malins, on le voyait recevoir d'un air tranquille et caressant ceux mêmes de ses inférieurs dont il venait d'apprendre l'ingratitude. Il les trouvait plus dignes de pitié que de son indignation. Facile à rendre son amitié à ceux qui l'avaient méprisée, il rendait aussi aisément son estime et ses offices à ceux qui l'avaient offensé. Qui jamais eut plus d'ennemis, plus de sujets apparents de repousser l'outrage par l'outrage, plus d'occasions et de moyens de se venger? Sur qui s'est-il vengé, en quel temps? de quelle manière? Hé ! Messieurs, de quelle manière, avec quel air de modération, d'humanité, exerçait-il même la vengeance publique et ce ministère de la guerre, qui naturellement inspire la dureté. Tandis que les vaincus vengeaient avec rigueur la honte de leur défaite sur ceux de nos officiers que le sort du combat faisait tomber entre leurs mains, le vainqueur mettait le plaisir et l'honneur de sa victoire à traiter ses prisonniers comme il eût fait ses amis. Ne rétablit-il pas entre les armées ce commerce d'honnêteté et de générosité qui doit toujours accompagner la valeur, et qui avait été rompu par les premières fureurs de la guerre?

Oubliait-il les devoirs de la charité? Vous louez le chrétien tendre aux besoins des misérables, assidu à secourir les mourants, zélé pour l'honneur des autels. Louez donc le général qui, sortant du champ de bataille, accablé de fatigue et couvert de sang, donne ses soins à faire séparer les vivants d'avec les morts, à recueillir les restes languissants de ces généreuses victimes de la gloire de l'Etat, à leur hâter, par des ordres empressés dans tout le pays d'alentour les secours spirituels des pasteurs et des ministres sacrés. Louez le général qui, dans les dégâts de la guerre, s'applique, autant qu'il le peut, à détourner l'orage du champ du pauvre et du peuple sans défense, pour le laisser tomber, s'il est besoin, plutôt sur le champ du riche et sur le château du noble, jusqu'à négliger les prières et les terres de ses plus illustres parents, pour épargner les biens et les terres de l'Eglise. Louez le général qui, par un esprit de religion, répare à ses dépens les désordres de l'impiété, qui rend de son argent, aux autels dépouillés par l'avarice du soldat, les vases destinés à renfermer les saints mystères; qui enfin par le même esprit et avec une attention toute singulière écarte le fer et le feu des temples et des lieux où les saints sont honorés.

Temple fameux, qui rendez la ville de Hall si chère à toute la Flandre; antique monument de la dévotion de ces peuples envers la Mère de Dieu, vous le serez aussi de la vénération de ce guerrier pour le nom de la même Vierge; et quand la postérité verra la ville entourée des ruines de ses remparts, et le temple levant le front au milieu de tant de ruines, en gémissant des dures nécessités de la guerre, pourra-t-elle s'empêcher de se souvenir avec joie de la religion du général? Il prit le même soin, et pour un sujet tout pareil, dans la démolition de Braine-le-Comte. Il faisait même profession d'une reconnaissance particulière pour cette Mère de miséricorde. Et l'on voit encore de ses lettres à des personnes du premier rang, dans lesquelles il ne rougit pas de déclarer que *dans tous ses malheurs il s'était adressé à elle, et avait toujours ressenti les effets de sa protection.*

Tous ces faits sont constants : et quand d'ailleurs sur tous ces faits je ne demanderais, Messieurs, que la même crédulité que l'on accorde si aisément à la médisance et à l'envie, lorsqu'on les entend déchirer sans preuve et sans fondement la réputation des grands par les mensonges les plus noirs, me la pourrait-on refuser, surtout dans le lieu saint et dans l'illustre assemblée où j'ai l'honneur de parler, et sur des faits qui ne peuvent passer pour douteux à la malignité de l'esprit humain que parce qu'ils sont avantageux à la mémoire d'un grand homme?

A tout cela cependant si la racine de la grâce et de la divine charité n'a donné l'âme et la force nécessaire pour produire des fruits de salut, ce ne sont là que des feuilles inutiles, qui ne sauveraient pas le figuier stérile du péril d'être coupé (*Luc.*, XIII). Tout ce que nous disons là ne serait, comme dit saint Paul, que *le son d'un airain sonnant, d'une cymbale retentissante* (I *Cor.*, XIII). Il est vrai : mais ce faible son dans le célèbre centenier, hors de la grâce et même de la foi, ne laissa pas de s'élever jusqu'à Dieu, qui voulut bien y prêter l'oreille et payer ce son si faible par la grâce de la conversion. Sera-ce trop présumer en faveur d'un homme plein de foi? Sera-ce trop présumer de la miséricorde de Dieu, qui lui fut toujours si libérale, que de regarder ces impressions de vertu et de piété comme des liens qui, tout faibles qu'ils étaient, aidèrent à le rapprocher de Dieu et à lui attirer la grâce du repentir, qui enfin termina sa vie.

Hé! quelle grâce, Messieurs! A combien de ses pareils a-t-elle été refusée? De combien de périls a-t-il été tiré par la main de Dieu pour être réservé à ce moment favorable? On a vu des ennemis se détacher exprès de leurs escadrons pour lui venir porter le coup de la mort. C'est ce qui arriva dans la mêlée du combat de Leuze. Il para le coup. C'était Dieu qui lui en donna l'adresse et la force. Mais qu'arriva-t-il à Nerwinde? Il y combattait à la manière des anciens héros de sa race, c'est-à-dire au milieu de ses enfants. Le plus jeune (1), à seize ans, y faisait sa seconde campagne, et c'était la seconde bataille où il essayait sa valeur. Le troisième (2), forçant à la tête de sa brigade les retranchements des ennemis, venait de recevoir une dangereuse blessure. Le père avançait toujours, et poussant les vaincus dans un poste hasardeux, sans égard aux instances des officiers qui lui en remontraient le péril; ce fils aîné (3), digne héritier de son courage et de son nom, qui rend ici les derniers devoirs à sa mémoire, étant accouru pour tâcher de l'arrêter, fut aussitôt frappé du coup qui devait porter sur son père. C'était Dieu qui veillait sur eux et qui mesurait leurs pas: qui, par le péril du fils, prolongeait au père les moments d'une vie utile à l'État, pour le conduire à ce temps de salut encore caché dans le sein de la Providence.

Qu'il fut court ce temps de salut! Peu de jours, de soupirs, de larmes; après une longue suite d'années, passées dans les engagements du monde et des passions. J'en conviens, et sur ce sujet je sais les réflexions des saints Pères. Je sais qu'en recevant à la mort les pécheurs à la pénitence, ils ne leur donnent pas l'assurance du salut : *Pœnitentiam dare possum, securitatem non possum.* Mais que la charité, Messieurs, vous fasse distinguer sur qui porte cette sentence. Sur les pécheurs, en qui la foi est sans lumière, la religion sans autorité; en qui la raison est abrutie, et le cœur incapable d'une ferme résolution : pécheurs, qui, par un long abus des choses saintes, se sont aveuglés à toutes les idées de Dieu ; pécheurs, qui ne se soumettent alors aux derniers devoirs de la religion qu'après qu'on les y a comme forcés, par tout ce que le zèle, la prudence et le respect même du monde sont capables de suggérer ; pécheurs, en qui, avant la douleur et le repentir des péchés, il faut rétablir la raison, le bon sens, la foi, l'espérance, la confiance et la crainte de Dieu. Quand un pécheur de ce caractère attend la mort pour nous dire qu'il croit, qu'il espère, qu'il aime Dieu, *nous lui accordons*, dit saint Augustin, *la pénitence : mais quelle assurance du salut?*

Rien de pareil dans le pénitent dont le salut fait aujourd'hui le sujet de notre prière. La foi, la religion, la crainte de Dieu, le respect des choses saintes, le mépris de la mort, l'indifférence pour la vie; une raison vive et déployée, de grands et nobles sentiments : voilà les dispositions de son âme à la pénitence; il n'y manque rien que le changement du cœur, c'est-à-dire une sincère soumission au mouvement de la grâce. C'est donc en cette occasion, ou jamais, que la sentence de saint Cyprien a toute sa force, que la pénitence ne vient point trop tard, pourvu qu'elle soit véritable; et que rien ne lui est irrémissible, pourvu qu'elle parte du cœur : *Nec serum est quod verum; nec irremissibile, quod voluntarium* (*De Cœna Domini*). Or, à l'égard de ce pénitent, tout porte les marques visibles d'un sincère et solide repentir.

Incapable de lâcheté, durant tout le cours de sa vie; accoutumé à élever son courage à proportion de la grandeur du péril : à la vue du péril de sa vie, qui lui est déclaré par ses véritables amis; et plus encore à la vue du péril de son âme, qu'il connaît et qu'il sent mieux que personne, il suit aussitôt la grâce qui l'élève au-dessus de tout : et se formant une idée de Dieu selon l'attrait de cette grâce et le penchant naturel de son cœur, il mesure l'étendue de sa miséricorde à l'étendue infinie de sa grandeur. Se trompait-il? C'était la mesure du Sage : *Secundum magnitudinem ipsius, sic et misericordia illius* (*Eccli.*, II). Point de présomption cependant dans sa confiance. Elle est accompagnée de l'humilité qui convient à un pécheur, confus de son ingratitude et d'un long abus des

(1) Le chevalier de Luxembourg.
(2) Le comte de Luxembourg.
(3) Le duc de Montmorency.

dons de Dieu. Point de déguisement dans sa vénération pour les saints mystères. On voit bien que tout ce qu'il fait pour se disposer à les recevoir, tout ce qu'il dit en les recevant, part d'un cœur accoutumé, malgré ses passions, à s'humilier devant Dieu, à l'adorer, à l'invoquer, et même à sentir le remords de ne le pas assez aimer. Point de retour sur les grandeurs du siècle. Avec toute la vivacité qui lui était naturelle, et toute la présence de son esprit, il n'a plus d'yeux pour cette fortune brillante, qu'il sent s'évanouir devant lui; il ne la juge pas digne même d'un seul soupir. S'il lui reste encore quelques soins et quelques égards humains, c'est pour accomplir les devoirs de la justice. Il étend ses soins sur ses domestiques : il n'y en a pas un qui n'ait part à son souvenir, selon son mérite et ses services. Et qui prend-il pour confident de ses dernières volontés? Ce fils si cher, toujours à ses côtés dans la mêlée des batailles, y est encore dans ce triste combat, pour recevoir et pour exécuter ses ordres : hélas! non pas avec la joie qu'il avait à lui obéir les armes à la main. Là, d'une main tremblante et les sanglots dans le cœur, il écrit ce que d'un air serein le père mourant lui dicte : et c'est là qu'il se sent trop faible pour l'imiter. Tous ses enfants viennent à ses pieds, conduits par une main que l'amitié lui rendait encore plus précieuse que l'éclat du sang, du mérite et des hautes dignités dans l'Église et dans la cour (1). En présence d'un ami de ce poids et de ce nom, il ne craint point de leur découvrir la tendresse de son cœur, de l'en prendre pour témoin et même pour dépositaire. Mais où va pour eux sa tendresse? A leur inspirer pour Dieu des sentiments encore au-dessus des siens, des sentiments pour le roi pareils aux siens, et pour eux-mêmes enfin des sentiments de concorde et d'union dignes d'eux-mêmes. Avec la même fermeté, sensible aux regrets de ses amis, il en est touché sans faiblesse : il les distingue tous par des marques particulières d'estime sans attachement. A ceux mêmes qu'il avait lieu de ne pas tenir pour amis, il fait sentir par ses recherches, et même avouer par leurs pleurs, qu'il avait mérité de l'être, et qu'il l'avait toujours été.

Quel empressement! quel concours autour de lui de tout ce que la France et la cour ont de plus grand! Quelle surprise, à la fâcheuse nouvelle du péril pressant où il était! Quelle inquiétude du roi, sur la perte d'un sujet qui lui avait conquis et sauvé tant de provinces! Quels regrets de tous ces grands princes qui l'avaient eu pour général; c'est-à-dire pour associé dans les périls, et pour guide à la victoire? Honoré de leurs pleurs, il en est aussi peu troublé qu'attendri : sans peine il se donne en spectacle à la piété des uns, à la tendre douleur des autres. Il les fait souvenir de la vanité des grandeurs, qui ont un fondement aussi fragile que la vie. Il leur fait concevoir l'importance du voyage qu'il va faire avant eux, et qu'ils feront après lui. Pénétré du regret de se voir si éloigné de la pureté nécessaire pour offrir à Dieu son âme en odeur de suavité, il l'offre pour victime à sa volonté suprême; et croit sentir que Dieu veut son salut, puisqu'après tant de péchés il lui en laisse encore une vive et humble espérance. Il accompagne d'une attention fidèle et respectueuse les saintes cérémonies. Il veut rendre les derniers soupirs dans l'adoration de son Maître, en embrassant le crucifix. Affaibli enfin, et sentant les approches de la mort, il emploie les derniers efforts de sa parole à demander aux ministres sacrés et à ses fidèles amis le secours de leur voix et de leurs pensées, pour soutenir jusqu'à la fin l'union de son cœur avec Dieu. Dans ces sentiments de soumission d'une créature à son auteur, de crainte et d'humilité d'un criminel devant son juge, de religion et de piété d'un fidèle envers son Sauveur, de confiance et d'amour d'un fils prodigue et repentant envers son père, il expire, il va comparaître au souverain tribunal, suivi de ses œuvres, il est vrai, mais, Seigneur, tout comblé de vos grandes miséricordes. Elles ne l'auront pas accompagné tant d'années, elles n'auront pas sur la fin redoublé avec tant d'éclat, pour lui manquer au seul dernier moment; à ce moment auquel tendent tous les moments et toutes les grâces de la vie.

C'est ce qui a soutenu jusque-là son espérance, et ce qui doit à son égard soutenir la nôtre aujourd'hui : *Non in justificationibus nostris, sed in miserationibus tuis*. Que ceux qui ne vous connaissent pas, ô mon Dieu! blâment notre confiance; mais que ceux qui vous connaissent par une véritable foi, par une longue expérience des bontés de votre cœur, qui sont entrés dans les trésors de votre miséricorde infinie, qui savent que vous avez pitié de tous les hommes, parce que vous pouvez tout; que vous leur pardonnez à tous, parce qu'ils sont tous à vous, et que vous aimez les âmes : *Misereris omnium, quia omnia potes; parcis omnibus, quoniam tua sunt, Domine, qui amas animas* (*Sap.*, XI); que pour leur pardonner vous n'exigez que le retour de tout leur cœur; que vous êtes le bon Pasteur qui laisse tout le troupeau pour aller après la brebis perdue, et qui la prend sur ses épaules avec d'autant plus de charité qu'elle est plus lasse, plus languissante et peut-être près de mourir; que ceux qui vous connaissent tel espèrent en vous, ô mon Dieu! *Sperent in te qui noverunt nomen tuum*, et qu'ils publient à haute voix avec David, que jamais vous n'avez abandonné ceux qui vous cherchent d'un cœur sincère : *Quoniam non dereliquisti quærentes te, Domine* (*Ps.* IX). Celui sur qui nous implorons votre clémence était plein de ces sentiments. Jamais il n'a cessé de vous connaître. S'il s'est égaré, vous l'avez recherché par l'adversité, par la pénitence. Invité par les recherches de votre grâce, il vous a recherché par l'ardeur de

(1) Le cardinal de Bouillon.

ses soupirs. Vous n'abandonnez point, Seigneur, ceux qui vous connaissent et qui vous cherchent : *Quæretis me et invenietis, cum quæsieritis me in toto corde vestro* (*Jerem.*, XXIX). Nous vous connaissons trop pour ne pas tout espérer : *Sperent in te, qui noverunt nomen tuum; quoniam non dereliquisti quærentes te, Domine.* (*Psal.* IX). *Non quæreret, nisi quæsitus* (*Bern.*, *in Cant. serm.* 84).

Ne donnons donc pas dans les piéges des ennemis de la pénitence, aussi bien que de la vertu. Le monde est plein d'hommes sans foi, qui, s'étant mis hors d'état de rien prétendre au bonheur de la vie future, se font un plaisir de mal penser de ceux qui sortent de celle-ci; et tâchent, comme dit saint Jérôme, à se consoler de leur propre désespoir, en désespérant du salut de tous les autres : *Remedium pœnæ suæ arbitrantur, si nemo sit sanctus* (*Epist. ad Asellam*). Ne leur laissons pas cette fausse joie : et que tout ce qu'il y a de vrais fidèles se réunissent pour soutenir la force miséricordieuse de la grâce du Seigneur contre les fausses duretés et le zèle affecté du libertinage.

Que les enfants de ce héros, tous si capables de soutenir ici-bas la gloire qu'il leur a laissée, ne s'imaginent pas qu'il n'y en ait plus pour lui; qu'ils songent à cette gloire de l'heureuse éternité, où la pénitence a part, aussi bien que l'innocence ; et que tâchant eux-mêmes d'y parvenir par la plus sûre de ces deux voies, ils se persuadent que Dieu ouvre l'autre, quand, à qui, et comme il lui plaît.

Que celui de ces illustres enfants que la Providence a choisi pour le service de son Eglise, et qui s'y est consacré dès ses plus tendres années, avec de si heureuses dispositions aux plus nobles vertus et aux plus hautes dignités de cet excellent état, que ce fils, si justement sensible à la perte d'un tel père, s'applique avec autant d'ardeur à lui hâter par sa piété la paix et la gloire des élus, que ses autres enfants par leur valeur feront d'honneur à sa mémoire.

Que cette veuve affligée, aussi éloignée du faste et de la corruption du monde, par choix et par inclination, qu'elle touche de près à ce que le monde a de plus grand, par le sang de Luxembourg et de Clermont, dont elle a uni l'éclat au sang de Montmorency, redouble maintenant avec plus de confiance, pour le repos éternel de son époux, les exercices de charité dont elle a fait sa plus douce occupation tandis qu'il était sur la terre.

Que cette femme enfin, forte au-dessus de son sexe et de son âge, qui a donné la vie à ce héros, alors enfant de sa douleur, *Filius doloris* (*Genes.* XXXV), maintenant couronne de sa vieillesse, *Corona senum filii* (*Prov.*, XVII), qui le voit mourir couvert de gloire, après l'avoir vu naître au milieu des ombres de la mort; aujourd'hui survivante à tant de révolutions, comme un témoin public des merveilles de la Providence, après soixante et huit ans d'un veuvage vertueux; que cette femme, égale ou supérieure à la veuve prophétesse (*Luc.*, II), par le nombre de ses années, et par l'amour de son état, semblable à elle en sagesse et en piété, consacre les restes de sa vie à bénir les miséricordes que Dieu a exercées sur son fils, et à les attirer sur la florissante famille dont Dieu a voulu qu'il fût le chef.

Nous, Messieurs, animés à prier pour lui par tant de motifs d'espérance, opérons toujours notre salut avec crainte et tremblement, bien convaincus de cette vérité, si éclatante dans saint Paul, que c'est Dieu qui opère en nous et le vouloir et le faire, selon sa bonne volonté : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini. Deus est enim qui operatur in vobis et velle et perficere, pro bona voluntate* (*Philip.*, II). Si Dieu a fait en lui cette opération merveilleuse, la fait-il dans tous les pécheurs? Si celui-ci s'est montré fidèle à ce dernier effort de la bonté de Dieu pour lui, tous les autres y sont-ils fidèles? S'il a eu le temps, l'aurez-vous? Si le bonheur de cette fin semble vous enhardir au péché, que la rareté de ce bonheur vous porte à la pénitence. A cette mort favorable d'un pénitent opposez tant de morts violentes, imprévues, funestes en tant de façons. Et cependant, sans cette fin si remplie de consolation, que devenaient toutes les merveilles de sa vie? De quoi lui servirait l'éclat de tant de victoires au tribunal de son Dieu? mais de quoi lui servirait-il au tribunal même du monde et dans l'opinion du public? C'est donc à cette fin que se doit mesurer toute la grandeur de l'homme, et Dieu et le monde, Messieurs, jugeront de vous par votre fin. Puisse-t-elle avoir été pour lui, et être pour chacun de nous, le commencement de l'éternité bienheureuse!

ORAISON FUNÈBRE

DE MESSIRE JACQUES BÉNIGNE BOSSUET, ÉVÊQUE DE MEAUX,

Prononcée dans l'église cathédrale de Meaux, le 23 juillet 1704.

Operatus est bonum, et rectum, et verum, in universa cultura ministerii domus Domini.... et prosperatus est.

Il fit ce qui était bon, et droit, et vrai, dans tout ce qui regardait le ministère de la maison du Seigneur; et tout lui réussit heureusement. C'est ce qui est dit d'Ezéchias au livre II des Paralipomènes, ch. XXXI v. 20, 21.

Messeigneurs (1),

S'il fut glorieux à cet ancien roi de Juda d'avoir mérité des louanges si singulières dans un siècle malheureux, où l'impiété des souverains, l'ignorance du peuple et la négligence des grands prêtres avaient presque aboli le service du Seigneur, quelle gloire au grand homme que nous pleurons de s'être rendu digne de lui être comparé dans un siècle aussi florissant que le nôtre, entre tant de prélats zélés pour la

(1) L'archevêque de Narbonne, les évêques de Condom, de Tulle, de Troyes, d'Autun.

religion, sous les yeux d'un souverain qui fait de la piété le plus fort appui de son trône! luire dans les ténèbres d'une nation dépravée, c'est à quoi saint Paul semblait borner la vertu des premiers chrétiens : *In medio nationis pravæ lucetis, sicut luminaria in mundo* (*Philip.*, II) ; mais luire au milieu des lumières et y soutenir son éclat, c'est ce qui n'appartient qu'aux premiers astres du monde.

Il est éteint, celui qui répandait dans la maison du Seigneur une si vive clarté, par sa bonté, par sa droiture, par son zèle pour la vérité. Le reconnaissez-vous, Messieurs, à ces trois nobles caractères? Ne suffisent-ils pas pour vous le rendre encore présent, tel que vous l'avez vu confirmer par ses exemples les leçons de vertu qu'il avait soin de vous donner, tel que la cour l'a vu soutenir les grands emplois que le plus sage des rois confiait à sa conduite, tel que l'Église enfin l'a vu combattre pour elle contre tous ses ennemis?

Vous aimiez sa bonté, la cour respectait sa droiture, l'Eglise applaudissait à son zèle pour la vérité. La bonté dans ses mœurs, la droiture dans ses emplois, la vérité dans sa doctrine : *Operatus est bonum, et rectum, et verum, et prosperatus est.*

Heureux de s'être attiré par ces trois rares qualités l'affection du troupeau qu'il a conduit, la confiance du prince qu'il a élevé, l'admiration de l'Eglise qu'il a défendue! plus heureux d'avoir fait un usage assez fidèle des talents précieux qu'il avait reçus de Dieu, pour pouvoir à la mort se présenter à ses yeux chargé du fruit de ses travaux, et en attendre la récompense! Heureux nous-mêmes enfin qui le regrettons, d'avoir dans notre douleur une consolation aussi douce que l'idée de son bonheur! Ne rougissons point de nos larmes. Elles n'ont rien de l'amertume que l'on ressent à pleurer tant d'illustres morts, dont on ne loue les vertus qu'en dissimulant les vices, et pour lesquels on n'espère qu'en tremblant. Nos louanges n'ont pas besoin des couleurs de la flatterie, ni de celles du déguisement, pour être applaudies ; et si l'espérance que nous osons concevoir de son salut a la miséricorde pour fondement, elle a pour appui la justice (II *Tim.*, IV).

Avec ces sentiments que l'apôtre saint Paul tâchait d'inspirer aux fidèles, dans les pleurs qu'ils versaient sur les cendres de leurs morts : *Non contristemini, sicut et cæteri, qui spem non habent* (I *Thessal.*, IV), j'entreprends sans scrupule, à la face des saints autels, l'éloge de MONSEIGNEUR L'ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME PÈRE EN DIEU, JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET, ÉVÊQUE DE MEAUX, CONSEILLER D'ÉTAT ORDINAIRE, PRÉCEPTEUR DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, PREMIER AUMÔNIER DE MADAME LA DAUPHINE ET DE MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE, CONSERVATEUR DES PRIVILÉGES DE L'UNIVERSITÉ, SUPÉRIEUR DU COLLÉGE ROYAL DE NAVARRE. Toutes ces qualités sont mortes pour lui devant les hommes. Celles dont nous allons parler sont immortelles, et le rendront immortel.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu, par la perfection de son être, étant essentiellement tout bien : *Omne bonum* (*Exod.*, XXXIII), et par la plénitude de son être, étant le bien de toutes choses : *Bonum omnium* (*Dionys.*, *de div. Nom.*, *c.* 4), toute la bonté répandue dans les créatures n'est qu'une image de cet Etre souverainement parfait, un écoulement de cet être souverainement bienfaisant. Le fidèle par conséquent, attaché constamment au soin de sa perfection, plein d'une inclination bienfaisante pour les autres, a dans son cœur et dans son naturel les plus vives impressions de cette suprême bonté.

Salomon s'en reconnaissait prevenu, quand il se rendait à lui-même ce témoignage avantageux : qu'il était né plein d'esprit et pourvu d'une bonne âme : *Puer eram ingeniosus, et sortitus animam bonam* (*Sap.*, VIII).

A qui pouvait mieux convenir cet aveu sincère des dons du ciel, qu'à ce digne instrument, que Dieu a formé de nos jours pour la gloire de son nom, et pour le salut des peuples? Il naquit à Dijon, d'une famille distinguée par des charges honorables, et par des emplois importants. Ceux de son sang, établis depuis longtemps dans le parlement, y occupaient tant de diverses places, que son père fut obligé par les lois de s'en exclure lui-même, et d'aller prendre à Metz, dans le nouveau parlement, où son oncle maternel était premier président, la pourpre que sa patrie lui refusait à regret. Aussi fut-ce à regret qu'il s'éloigna d'elle : et pour marque de sa tendresse, il y laissa ses enfants en dépôt, sous les soins de son frère aîné.

Ce fut auprès de cet oncle vertueux que le jeune Bénigne, appelé de Dieu à de grands desseins, prit le premier goût des belles-lettres et de la vraie piété. Souffrez, Messieurs, que je vous dise que ce fut au collége des Jésuites qu'il en reçut les premières leçons. La complaisance est pardonnable à se souvenir d'un honneur, que l'on ne peut oublier sans être ingrat. Mais bientôt il n'eut plus besoin d'aucun maître que du Seigneur même des sciences (I *Reg.*, II) : Dieu lui parla. Ce même Dieu qui, voulant tirer Augustin des désordres de sa jeunesse et des irrésolutions de son cœur, le forçait, pour ainsi dire, à la lecture des saints livres, et lui criait avec empire : Prends et lis : *Tolle, lege* (*Confess.*, *l.* VIII, *c.* 12); ce même Dieu voulant entrer dans le cœur d'un jeune enfant, tout rempli des idées fleuries des poëtes et des orateurs qu'il goûtait alors avec plaisir, disposa comme par hasard dans le cabinet de son oncle une Bible sous ses yeux, et l'attacha d'abord à cette sainte lecture avec un charme si doux, lui fit sentir si vivement l'élévation de sa parole au-dessus de tous les discours humains, que ce moment lumineux frappa dès lors son esprit pour tout le reste de sa vie. Il demanda le

saint livre, et ne cessa point de l'étudier, s'appliquant personnellement à lui-même cet ordre général du Seigneur au peuple hébreu : *Audi, Israel :* Ecoute, Israël, ces paroles que je t'adresse seront gravées dans ton cœur; tu les auras toujours en vue, soit que tu sois assis dans ta maison, soit que tu marches par les chemins, soit que tu t'endormes ou te réveilles : *Meditaberis in eis sedens in domo tua, et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens* (*Deuter.*, VI). Ordre qu'il accomplit depuis littéralement. Quel fruit en tira-t-il? Nous le verrons dans la suite.

Plein de ces saintes impressions, il vient à Paris puiser les hautes sciences dans les pures sources de cette ancienne et fameuse université. Avec quelles dispositions? Un esprit solide et brillant, un génie sublime et aisé, un assemblage peu commun de douceur et de fermeté, de franchise et de discrétion; un visage où la modestie et l'innocence était peinte; un air respectable et engageant, une grâce infinie à s'expliquer. Ce fut avec ces qualités que le jeune abbé parut dans le monde. En fallait-il plus pour s'y perdre avec la foule des jeunes gens? Il y trouva de quoi se distinguer, s'élever, se sanctifier, parce qu'il se rendit docile aux conseils de la sagesse; et que, se dérobant aux amusements de son âge, il chercha son salut, encore plus que sa fortune, aux pieds et sous les yeux des plus sages de son temps.

Un Nicolas Cornet, grand maître du collége de Navarre; un Vincent de Paul, instituteur des prêtres de la Mission, furent ses maîtres et ses modèles dans la science de l'école, et dans celle du salut. Ce fut à ces hommes choisis qu'il dévoua ses plus belles années; ce fut de leur fonds qu'il tira l'amour de l'ancienne doctrine et l'horreur de la nouveauté; ce fut dans leur cœur qu'il puisa la simplicité de la vertu, sans faste et sans hypocrisie.

Son activité pour les bonnes œuvres, et sa docte facilité à exercer le ministère de la parole de Dieu, le firent désirer pour les deux plus importantes et plus grandes cures de Paris. Mais attaché dès sa tendre jeunesse au chapitre de Metz, d'abord par un canonicat, ensuite par les dignités d'archidiacre et de doyen, il crut devoir à cette Eglise, qui semblait prendre plaisir à l'élever, le principal fruit de ses études. Il forma donc le dessein de s'y établir.

Fut-ce pour s'y borner à la fonction des lévites, occupés autour de l'arche à chanter les louanges du Seigneur : *Coram arca Domini de levitis, qui ministrarent, et recordarentur operum ejus* (*I Paralip.*, XVI)? Il s'en acquittait avec un soin religieux, il s'y sentait même porté par un attrait particulier : mais c'était trop peu pour son zèle. Il se crut encore établi sur les murs de Jérusalem comme un de ces gardes surveillants à qui le prophète Isaïe recommande de la part de Dieu de ne se taire ni jour ni nuit : *Super muros Jerusalem custodes tota die et tota nocte in perpetuum non tacebunt* (*Isai.*, LXII).

Il se disposa donc aux travaux apostoliques par de fréquentes missions, par la lecture des saints Pères, et par la méditation des livres divins, plus en esprit de prière que d'étude. Il regarda comme un abus et comme une profanation d'oser fouiller dans ces trésors sacrés, pour enrichir son esprit plutôt que pour cultiver son âme, pour se mettre en état d'enseigner la religion plutôt que pour la pratiquer. Savants, c'est là l'écueil ordinaire de vos études. Il fut assez fidèle à la grâce de sa vocation pour éviter cet écueil, et pour se proposer son salut et sa perfection comme le premier objet de son zèle. Envoyé de Dieu pour être en ce siècle d'illusion ce qu'Esdras avait été dans un siècle d'ignorance, l'interprète et le zélateur de la loi : sur ce modèle il prépara son cœur, non-seulement à pénétrer comme Esdras tous les mystères de la loi, mais à l'accomplir comme lui, avant que d'en instruire le peuple : *Paravit cor suum ut investigaret legem Domini, et faceret, et doceret* (*I Esdr.*, VII).

Tous les avis qu'il y trouva si souvent donnés aux fidèles, sur la pureté de la vie, sur le mépris des biens, sur l'effusion de la charité, sur l'esprit de paix et de douceur, lui parurent dès lors et dans la suite de sa vie autant de lois aussi personnelles que si la loi de Dieu n'eût parlé que pour lui seul. Plus il croissait en âge et en honneurs, plus il redoublait sa vigilance à cultiver ces illustres vertus, si nécessaires aux ministres de l'autel. L'innocence de sa vie éclata d'autant plus, qu'il toucha de plus près aux écueils et aux piéges de la cour. Son mépris pour les biens augmenta par l'augmentation des biens mêmes; sa charité s'enflamma par la foule des misérables, et par l'accroissement des difficultés du temps. Sa douceur redoubla par tous les événements les plus capables de l'altérer.

Irréprochable dans sa vie jusqu'à faire rougir la plus hardie médisance, il porta le détachement et le désintéressement jusqu'à s'attirer la censure de ceux qui mettent la prudence à ne rien négliger de leurs propres intérêts, et qui se croient élevés dans la maison du Seigneur, plutôt pour en recueillir les fruits que pour en remplir les charges.

Si c'était en lui un défaut que ce noble mépris des avantages temporels, c'était le même défaut dont le sage Néhémias se vantait au peuple de Dieu, de l'avoir gouverné sans intérêt, sans empressement à rechercher les revenus attachés à son ministère : *Annonas ducatus mei non quæsivi* (*II Esdr.*, V). Il mettait aussi bien que ce sage chef des Hébreux le bon ordre de ses affaires, non pas à faire retentir le palais et les tribunaux du bruit de ses contestations, pour conserver les droits utiles de son siége : *Annonas ducatus mei non quæsivi*, mais plutôt à les sacrifier au zèle de la discipline et de la régularité; non pas à se ménager des fonds toujours suffisants aux dépenses d'un train pompeux, d'une abondance délicieuse, et d'un luxe scandaleux. Loin de moi cet indigne abus, s'écriait Néhémias : *Ego autem*

non ita. Que ceux qui ne craignent point Dieu, à qui le maniement des biens sacrés ne paraît point redoutable, en fassent un emploi si honteux, une épargne encore plus criante: *Ego autem non ita, propter timorem Domini* (II *Esdr*., V).

Pour lui, son économie était de bannir de sa maison la débauche et l'oisiveté, d'y établir la concorde et la piété, d'accoutumer ses domestiques au travail, de les assembler à la prière, de les bénir tous les soirs de sa main. *Omnes pueri mei congregati ad opus erant* (*Ibid.*). C'était d'avoir toujours de quoi fournir aux frais de la charité, de l'honneur, de la religion; jamais rien pour le jeu ni pour la délicatesse, encore moins pour la volupté, pour l'intrigue, ou pour l'ambition. Sa suite était la pudeur et la modestie; les ornements de sa maison, l'ordre et la simplicité; la magnificence de sa table, une noble frugalité. Les honnêtes gens y étaient reçus avec joie, les savants avec estime, les vertueux avec respect; les grands même s'y trouvaient quelquefois avec plaisir. Les étrangers y venaient de toutes les nations polies goûter les charmes de sa compagnie, les délices de sa conversation : *Qui veniebant ad nos de gentibus in mensa mea erant* (*Ibid.*). Souvenez-vous-en, ô mon Dieu, pour lui faire miséricorde. Il vous la demande avec le fidèle Néhémias, selon le bien qu'il a fait à votre peuple : *Memento mei, Deus meus, in bonum, secundum omnia quæ feci populo huic* (*Ibid.*).

Telle était la bonté de son cœur et de ses mœurs, aussi libérale à se répandre au dehors qu'attentive à se perfectionner elle-même. On eût dit qu'il eût toujours eu son propre nom devant les yeux pour en remplir la mesure, et ne point démentir le caractère de douceur qui semblait y être attaché. Il portait ses yeux bien plus haut : il se proposait les noms que Salomon donne à l'esprit de sagesse : esprit doux, bienfaisant, plein d'affection pour le bien; plein d'humanité, de bénignité : *Suavis, amans bonum, benefaciens, humanus, benignus* (*Sap.*, VII). Cette variété d'idées pour exprimer la même perfection la lui représentait plus nécessaire aux disciples de la sagesse que la subtilité, la force, la fermeté : *Subtilis, acutus, stabilis, certus* (*Ibid.*), l'amas enfin des autres perfections que l'Ecriture lui attribue.

Ressemblait-il à ceux qui ne sont doux que par faiblesse, obligeants que par intérêt, prévenants que par dépendance; et qui, poussés par la fortune, abandonnent aussitôt ces vertus feintes, qu'ils n'avaient empruntées que pour s'élever? La vraie bénignité, semblable à celle de Dieu, ne vient point, dit saint Augustin, de l'indigence; elle vient de l'abondance et de la profusion du cœur : *Benignitas summa non ex indigentia, sed ex beneficentia* (*August. qu.* 8, *ad Dulcit.*). Bénigne établi à la cour dégénéra-t-il de lui-même? ignora-t-il ses amis? Mit-il sa politique à se rendre seul important, à ne souffrir auprès des grands aucune lumière que la sienne? Au contraire, il s'y fit toujours un plaisir d'y donner accès aux personnes distinguées par leurs talents : il les répandait partout dans les plus illustres familles : il se les attachait par mille soins officieux, et par une confiance qui rendait son amitié aussi agréable que précieuse.

Que de lumières placées maintenant sur le chandelier, que de personnes élevées dans les dignités de l'Eglise et sur les trônes sacrés, pleurent aujourd'hui avec nous l'organe dont Dieu s'est servi pour donner le prix à leur mérite et l'éclat à leur vertu! C'était-là l'homme généreux, toujours secourable à la vertu, qui savait les temps et les moments de la tirer des ténèbres, et de la faire connaître à ceux qui la pouvaient couronner. Qu'un tel homme est rare à la cour! et combien n'y rougissent point d'être tout puissants à nuire, et sans crédit pour obliger?

Serez-vous donc surpris du crédit qu'il s'y fit lui-même, de l'ouverture qu'il trouva dans les esprits et dans les cœurs? Rien de si utile que d'être aimé, disait saint Ambroise, et rien de si aimable que la bonté qui se fait sentir à tout le monde : *Nihil tam utile est quam diligi. Popularis et grata est omnibus bonitas* (*Offic.*, II). Cette vertu devait-elle avoir en lui de moindres effets, accompagnée et soutenue de tant d'autres?

Quand nous n'y remarquerions pas ni le dépouillement absolu d'un Borromée, ni l'austère sévérité d'un Chrysostome et d'un Ambroise, ni les mortifications rigoureuses d'un Basile : aussi ne voyait-on pas dans Jésus-Christ, non plus que dans ses disciples, les jeûnes continuels de Jean-Baptiste. Il nous suffit de voir dans ce disciple nouveau les saintes dispositions que saint Paul souhaitait à Tite et à Timothée, et dont il composait l'idée de l'épiscopat, l'innocence de la vie, la sobriété, la prudence, la justice, l'hospitalité, la bénignité, sans nulle tache d'intérêt, de cupidité, de colère, ni d'orgueil : *Oportet episcopum sine crimine esse; non superbum, non iracundum, non turpis lucri cupidum; sed hospitalem, benignum, sobrium, justum, continentem* (*Tit.*, I, 7, *et* I *Tim.*, III).

Si ce ne sont pas là ces vertus extraordinaires, où l'on ne peut atteindre que par de stériles désirs, ce sont du moins ces charmantes vertus qui excitent nos efforts, sans rebuter notre courage. Un modèle trop élevé fournit par son élévation un prétexte à notre faiblesse. Il nous faut un modèle à notre portée, que nous ne puissions admirer, sans nous sentir en même temps obligés de l'imiter. Tel celui que la Providence avait mis devant nos yeux. Nous ne serons pas condamnés pour n'avoir pas été des Chrysostome, des Borromée; mais pour n'avoir pas ressemblé à ce pasteur choisi de la main de Dieu pour être le modèle et la forme de son troupeau (I *Petr.*, V). Nous serons condamnés pour nous être contentés d'aimer en lui la bonté de ses mœurs et de son cœur, sans nous aimer nous-mêmes assez pour nous faire une loi de son exemple. Est-il moins digne de nos respects et de notre imitation, par la bonté dans sa vie particulière? Nous le verrons dans le se-

cond point : *Operatus est bonum et rectum... et prosperatus est.*

SECONDE PARTIE.

Un des plus beaux dons que Dieu fit à l'homme en le tirant du néant fut de le remplir d'une âme droite : *Fecit Deus hominem rectum* (*Eccle.*, VII). Une âme est droite, quand elle est conforme et fidèle à la règle de ses devoirs, qui est la loi de Dieu et la raison. Et cette conformité est parfaite, quand elle est égale et invariable, sans replis et sans changement. Fidélité, égalité, fermeté dans les devoirs; c'est ce qui forme une parfaite droiture, et qui rend l'homme digne du ciel, en l'attachant, dit saint Augustin, à sa règle et à son auteur, qui est Dieu : *Fecit Deus hominem rectum, cœlo dignum, si suo cohæreret auctori* (*De Civit.*, *lib.* XXII). Voyons le vertueux prélat porter ces mêmes qualités, et les soutenir jusqu'à la fin dans tous les emplois de sa vie.

Voyons-le entrer dans la cour. Fut-ce par les sentiers dérobés de l'intrigue et de la cabale, ou par les routes trop battues de la flatterie, de la souplesse et de la fausse complaisance? Ce fut par la voie du mérite : voie difficile et hasardeuse, où l'on n'avance qu'à pas lents; où les concurrents sont sans nombre, les risques fréquents, et les succès incertains. Il ne fallut que sa voix, l'éclat de son éloquence, pour lui en aplanir les difficultés. Loin de lui faire acheter la faveur par les servitudes ordinaires aux courtisans, on alla, si je l'ose dire, au-devant de lui. Anne et Thérèse d'Autriche, noms immortels, heureux et vénérables à la France, le venaient entendre elles-mêmes au milieu des églises de Paris, et prenaient goût à se nourrir du pain qu'il n'avait préparé que pour le peuple.

On voulut l'entendre à la cour. Et quelle cour ! La paix venait d'y rappeler tous ces héros que tant de guerres étrangères et civiles en avaient depuis longtemps écartés. On y était dans la joie de ce mariage glorieux qui devait quarante ans après changer le destin de l'Europe, et montrer l'ascendant de la providence de Dieu sur toutes les précautions de la politique des rois. La politesse de l'ancienne cour s'y trouvait jointe avec la splendeur de la nouvelle. Et tant de sublimes génies, qui avaient fait l'appui du règne passé, faisaient encore l'ornement de celui-ci : jusqu'à ce que le jeune roi, qui commençait alors à gouverner sans ministres, en eût formé par ses leçons, et plus encore par ses exemples, d'aussi habiles qu'il y en a eu, pour exécuter les projets qui lui ont mérité le nom de Grand.

Ce fut à cette assemblée d'esprits élevés, délicats, de gens consommés en âge, en expérience, qu'un jeune homme de trente-quatre ans fut adressé comme un autre Joseph : *Ut erudiret principes ejus, et senes prudentiam doceret* (*Ps.* CIV) : Pour enseigner aux princes la vraie politique, et aux vieillards la vraie sagesse, qui est celle du salut. Il exerça plusieurs années ce saint ministère, avents et carêmes de suite, avec le même fruit, les mêmes applaudissements. Mais pour le mériter, Messieurs, eut-il recours aux fleurs, aux brillants de l'éloquence?

Il savait trop que ces vains agréments qui ornent les discours profanes affaiblissent et déshonorent la parole de salut. Ses sermons étaient médités plutôt qu'étudiés et polis. Sa plume et sa mémoire y avaient moins de part que son cœur : *Cor sapientis erudiet os ejus* (*Prov.*, XVI, 23) : C'est le cœur, disait Salomon, qui doit rendre la langue diserte. Et comme il avait le cœur pénétré des grandes vérités dont son esprit était plein, l'abondance, la variété, l'onction, ne lui manquaient jamais; non pas même la justesse et la vivacité de l'expression, sans affectation et sans sécheresse. Il dépouilla son éloquence de tout ce qui ne pouvait que plaire sans édifier; et Dieu permit qu'il plût sans vouloir plaire, que le fruit de ses sermons en égalât et surpassât l'éclat; qu'ils lui gagnassent en même temps l'estime et la confiance de la cour; que le roi même enfin, le premier des rois à connaître et à honorer le vrai mérite, ne crût pas indigne de sa majesté de faire écrire à Metz, au père de l'orateur, les succès édifiants du fils, et de mêler sa voix à celle de la renommée en faveur d'un sujet qui devait être si utile à tous ses autres sujets.

Que dis-je, utile aux sujets? Il était destiné pour l'être aux souverains mêmes, et Dieu ne l'avait comblé de tous ces rares talents que pour les faire servir à l'éducation d'un prince qui devait être la tige de tant de rois, et faire ombre à tout l'univers par des branches chargées de tant de couronnes.

Ecoutez, princes, écoutez, vous qui devez juger la terre ! *Erudimini, qui judicatis terram.* Celui qui vous doit instruire est choisi de la main de Dieu et de celle de Louis. Apprenez de cet instructeur à servir Dieu avec crainte, à ne goûter les joies de votre condition qu'en vue de Dieu, à maintenir ses lois et sa discipline, aussi exacte et sévère pour vous que pour vos sujets ; et si vous y manquez, craignez comme eux sa colère : *Servite Domino in timore et exsultate ei cum tremore. Apprehendite disciplinam, nequando irascatur Dominus* (*Ps.* II, 10, 11).

C'est ce que Bénigne se proposa d'enseigner à son disciple, aussitôt qu'il se vit chargé d'un emploi si important. Il ne regarda pas sa nouvelle élévation comme un degré pour monter aux premières dignités de l'Eglise et de l'Etat ; Au contraire. Il y avait un an qu'il était nommé à l'évêché de Condom, il touchait au jour marqué pour la cérémonie de son sacre, et le roi voulut qu'il se fît. Mais un emploi qui l'attachait nécessairement à la cour lui parut incompatible avec les devoirs du pasteur, dont le plus essentiel est de veiller sur son troupeau d'assez près pour le connaître : *Agnosce vultum pecoris tui* (*Prov.*, XXVII, 23). Il se déchargea donc du poids de cette formidable dignité, et se mit en état de remplir l'autre avec

d'autant plus de succès, que son désintéressement, ayant augmenté sa gloire, augmenta son autorité.

Il se vit associé dans la conduite du prince avec un gouverneur rempli de qualités toutes conformes, et cependant tout opposées aux siennes. La probité, la libéralité, la politesse, l'amour de la vérité, des lettres et de l'honneur; la religion, la piété leur étaient à tous deux comme naturelles. On ne se souviendra jamais ni de Charles de Sainte-Maure, ni de Bénigne Bossuet, que toutes ces nobles vertus ne se présentent à la mémoire, mais sous des traits bien différents. Elles étaient dans le duc revêtues d'un air de grandeur, de gravité, d'austérité, qui les faisait respecter; dans l'évêque elles avaient un air de sérénité, de douceur qui les rendait agréables. On ne pouvait ne se pas rendre aux sages conseils de l'un; on allait au-devant des insinuations de l'autre. L'un eut peu de pareils dans l'art de former un grand prince, l'autre encore moins à former un prince chrétien.

Si leurs soins ont réussi, jugez-en, Messieurs, par le tendre amour de la France pour le prince qu'ils ont élevé. L'amour du peuple est la vraie règle du mérite des souverains. C'est aux ennemis à mesurer ce mérite par la crainte. Il est naturel aux sujets d'en juger par leur affection. On est habile à se faire obéir quand on l'est à se faire aimer; et dès que l'on règne sur tous les cœurs, on est digne de plus d'un empire.

Aussi fut-ce pour l'en rendre digne que le laborieux prélat consacra dix années de sa vie à lui remplir l'esprit des plus nobles connaissances, et le cœur d'un sincère amour de la religion. Jamais il ne sépara ces deux soins, et pour les mieux unir, il composa des traités tout nouveaux, depuis les premiers éléments jusqu'aux plus hautes sciences, où dans les sables ennuyeux de la sèche littérature il sait ouvrir des sources de salut qui rejaillissent jusqu'au ciel (*Joan.*, IV). La grammaire, la poésie, la dialectique, la rhétorique, et tous ces trésors si vantés de l'antiquité païenne, amusements des esprits vains, devinrent l'occupation sérieuse de son zèle. Il n'eut point de regret, non plus que saint Augustin, au temps qu'il y employait, dès qu'il pouvait ménager comme lui, dans ces espèces d'ouvrages, des degrés pour porter à Dieu le disciple qu'il instruisait : *Ut adolescentes quibusdam gradibus a carnalibus litteris avellerentur, atque uni Deo, incommutabilis veritatis amore, adhærescerent* (*Aug.*, *de Musica*, *lib.* VI, 1). C'est ainsi que des événements de l'*Histoire universelle* il élevait le prince à la ferme conviction d'une seule vraie religion. C'est ainsi que, sur les exemples et les maximes de l'Ecriture, il lui dressa le plan de la *Politique* des vrais rois, ouvrage digne de leur étude et de la curiosité de l'univers.

Et pour rendre ses instructions plus familières au prince, il fit passer l'esprit d'étude en mode, pour ainsi dire, au milieu de la jeune cour. On le voyait, aux promenades, entouré d'une troupe choisie de gens habiles et vertueux, qui l'écoutaient avec respect, qu'il consultait lui-même avec franchise et avec simplicité. On y communiquait la sagesse sans envie, on l'y apprenait sans feinte, et par un vrai désir d'en profiter : *Quam sine fictione didici, et sine invidia communico* (*Sap.* VII). L'ancien Portique et l'Académie d'Athènes se trouvaient ainsi transportés au palais et dans les jardins de Louis le Grand, mais académie de vertu et de religion encore plus que de science. On n'aura pas de peine à croire que l'évêque y présidait, qu'il en était même l'oracle. Et comment ne l'eût-il pas été aux curieux et aux savants? il l'était aux évêques et aux docteurs, qui le consultaient de tous les endroits du monde; il l'était aux plus grandes âmes, aux esprits les plus fiers et les plus indépendants.

Est-il arrivé de son temps un événement dans la cour, où l'on ait eu besoin des lumières d'un homme de Dieu, qu'aussitôt on n'ait eu recours aux siennes? C'était le Voyant : *Eamus ad Videntem* (I *Reg.*, IX), l'interprète à qui la Providence adressait les grands de la terre, dans les difficultés qui regardaient leur salut. Sans doute, s'il eût été au temps de l'impie Achab, il eût eu la même fermeté que le prophète Michée pour répondre aux flatteurs qui seraient venus mendier, peut-être acheter de sa bouche, des décisions favorables à leurs passions : Vive Dieu! je n'ai rien à dire que ce que le Seigneur m'a dit : *Vivit Dominus, quia quodcunque dixerit mihi Dominus, hoc loquar* (III *Reg.*, XXII). Mais il a eu le bonheur de vivre sous un roi qui n'a jamais lié la parole de vérité dans la bouche des prophètes, et devant qui l'Evangile a toujours conservé l'autorité qui convient à l'Eternel sur toutes les grandeurs mortelles.

A combien de pécheurs a-t-il dit, avec le zèle d'un Jean-Baptiste: *Non licet* (*Marc.*, VI). Cela n'est point permis. Il n'avait quelquefois qu'à se présenter à leurs yeux, en des moments imprévus à leurs passions, pour les frapper du regret de n'en être pas les maîtres. Ils se faisaient eux-mêmes en le voyant les reproches qu'il leur épargnait, et son silence discret les touchait plus que l'ardeur empressée des autres.

A combien de pécheurs a-t-il porté ces paroles des prophètes : *Hæc dicit Dominus* (*Isai.*, VII; *Jerem.*, II; *Ezech.*, III, *etc.*): Voilà ce que dit le Seigneur. Quelquefois il leur envoyait par écrit les menaces et les arrêts portés dans les livres divins contre leurs désordres, et leur donnait ainsi les moyens et le loisir de se confondre et de se prêcher eux-mêmes.

A combien l'a-t-on vu, pénétré de charité, annoncer le dernier moment, et dire avec Isaïe : *Dispone domui tuæ, quia morieris tu* (*Isai.*, III) : Songez à vous, il faut mourir. Il y avait pour ces tristes occasions une grâce particulière attachée à ses paroles. Elles semblaient porter le repentir et la confiance dans les cœurs, l'oubli même et le mépris de

la vie. Rappelons ces reines, ces princesses, à qui la France doit tout ce qui fait sa gloire et son bonheur, tant d'illustres mourants, dignes de pouvoir toujours vivre. Voyons-les chercher dans sa vue et dans ses discours de quoi animer leur courage à s'élever des affections de la terre à l'amour des biens éternels.

Rien peut-il mieux marquer l'idée que l'on avait de sa profonde sagesse et de sa sincère piété que cette confiance générale, en ce moment où nos plus tendres amis nous deviennent importuns; où nous ne comptons plus pour amis que ceux qui sont dignes de l'être, et que nous sentons propres à nous approcher de Dieu. C'est donc en vain qu'appliqué à l'éducation du prince, il avait cru se devoir décharger du poids de l'épiscopat : il trouva dans la cour un troupeau plus important, dont le salut fut commis à sa vigilance et à son zèle.

Le temps vint cependant que le mariage du dauphin l'ayant remis en liberté de s'absenter de la cour, et de remplir régulièrement les fonctions du saint caractère, qu'il n'avait pas reçu pour n'en porter que le nom, l'Eglise de Meaux lui fut confiée. Ici, Messieurs, ici, peuple chéri, qu'il a conduit, instruit, édifié, soulagé, protégé vingt-deux ans; dont il a si souvent porté les besoins et les requêtes au trône des rois et de Dieu, c'est à vous de parler, d'annoncer à tout l'univers la droiture de son cœur et son attachement au travail apostolique.

Pourriez-vous, prêtres et lévites, consacrés dans cette église à glorifier le Seigneur, pourriez-vous jamais effacer de votre esprit la tendre et constante affection qui l'unissait avec vous? Pourriez-vous oublier, pasteurs, son assiduité aux synodes annuels, aux exercices des séminaires, aux conférences établies parmi vous; aux missions qu'il envoyait dans vos principales villes, et dont il était toujours l'âme et le chef? Pourriez-vous, heureux troupeau, perdre l'idée de ses soins charitables à pacifier les troubles de vos familles, à prévenir les scandales; à corriger par l'indulgence, plutôt que par la rigueur; à distribuer les grâces et les bienfaits, non pas à la sollicitation, mais aux besoins et au mérite; à joindre toujours l'instruction familière, insinuante, à l'administration publique des sacrements, dans la ville et dans la campagne; à vous porter enfin la parole de salut, toutes les fois qu'il officiait solennellement dans cette église? Et quel regret n'a-t-il pas témoigné de n'avoir pu satisfaire à ce devoir la dernière année de sa vie, ni se procurer la consolation de venir mourir au milieu de vous? Comment redoubla-t-il alors l'attention qu'il avait toujours eue à vous élever ce cher neveu (1), la plus douce partie de son sang : à lui communiquer ses lumières, à lui inspirer sa vigilance et sa douceur. Tout cela pour vous, Messieurs. Souvenez-vous-en aussi tendrement qu'il s'en souviendra lui-même, en se dévouant à l avenir, avec la même affection que son oncle, au soin de votre salut. Mettez ce don du saint évêque entre les plus précieux qu'il vous a faits.

Mais les compagnes de l'Agneau, les vierges consacrées à Dieu ne rompront-elles pas le silence de leur solitude, pour informer tout le monde chrétien de sa profonde intelligence à leur faire connaître et aimer l'esprit propre de leur état, à les conduire sûrement dans les voies les plus sublimes, à leur développer les secrets de la vie mystique, à leur ouvrir tous les trésors du véritable amour de Dieu?

Joignez donc tous vos voix pour rendre à sa vigilance ce témoignage public. Faites comprendre à ces esprits bornés, à qui la composition de tant d'ouvrages savants semblait s'accorder mal avec l'assiduité des fonctions de l'épiscopat, faites-leur comprendre qu'un homme accoutumé à ne prendre aucun moment, a du temps pour tous ses devoirs; qu'un homme dont tous les plaisirs et le sommeil même est une étude, a des années plus étendues, une plus longue vie, que le commun des vivants; qu'une mémoire aussi fidèle à qui rien n'échappait de ce qu'il avait appris, un esprit aussi pénétrant pour qui les obscurités étaient des sources de lumière, un cœur aussi spacieux où le citoyen, l'étranger, le maître et le serviteur, le juif et le gentil avaient leur place et leur rang, comme dans celui de saint Paul, trouve pour tant de soins divers des facilités inconnues aux petites âmes.

C'était ainsi que, sans lever les yeux de dessus son cher troupeau, Augustin tendait sa vue aux extrémités du monde, qu'il poursuivait l'erreur au delà des mers, et que par des écrits innombrables et immortels, il s'est rendu l'oracle de tous les siècles et de toutes les nations. Si un génie d'un même rang fait un pareil honneur à notre nation et à notre siècle, c'est aux siècles suivants et aux nations étrangères à nous envier cet honneur. Nous qui goûtons les fruits de ses veilles et de ses vertus, jouissons-en sans jalousie, et tâchons de l'imiter, non-seulement dans sa bonté, dans sa droiture; mais aussi dans son zèle pour la vérité : *Operatus est bonum, et rectum, et verum; et prosperatus est.*

TROISIÈME PARTIE.

Doctrine et vérité, deux mystérieuses paroles, gravées entre les douze pierres précieuses qui étaient attachées sur la poitrine d'Aaron, et qui marquaient les dispositions nécessaires au grand prêtre, pour conduire le peuple de Dieu (*Exod.*, XXVIII). Ces deux saintes dispositions étaient, non pas sur les habits, mais dans l'âme du savant pontife dont nous célébrons les vertus. Elles y furent inséparablement unies. Il sut toujours faire servir la doctrine à la vérité, et toujours appuyer la vérité par la doctrine. Egalement habile à prêcher la saine parole : *Potens exhortari in doctrina sana*, et à confondre ceux qui osaient la contester : *Et eos qui contradicunt arguere* (*Tit.*, I, 9), quels com-

(1) L'abbé Bossuet.

bats n'a-t-il pas livrés contre la mauvaise foi, l'obstination, l'artifice, l'illusion, la fausse subtilité des anciennes et des nouvelles erreurs? Et dans quels combats n'a-t-il pas eu la victoire? Rien est-il échappé à son zèle pour l'exacte et pure vérité?

Dès l'âge de vingt-huit ans il lui consacra le premier essai de sa plume, en réfutant l'écrit d'un savant ministre de Metz. L'heureux succès l'affectionna dès lors à cette glorieuse milice. Et comme il reconnut que l'obstination des ministres à calomnier l'Eglise était ce qui séduisait plus dangereusement les âmes et les attachait plus fortement aux préjugés de l'erreur, il médita dès lors cet ouvrage immortel de l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise*, qui commença quelques années après à produire des fruits durables dans tous les siècles.

L'ouvrage n'était pas encore devenu public lorsque le grand Turenne, à qui rien ne manquait de toutes les qualités qui forment la vraie vertu, que celle de catholique, reçut enfin ce don du ciel, qui couronna tous les titres d'honneur dont les rois et les peuples avaient déjà comblé sa sagesse et sa valeur.

Les premières ébauches de cet excellent ouvrage, qui lui furent communiquées, lui parurent si conformes aux sentiments qui le faisaient rentrer dans la religion de ses ancêtres, qu'il les jugea capables d'y rappeler tout le parti séparé. Dès lors devenu fervent, en même temps que fidèle, il s'unit de zèle à l'auteur aussi bien que de confiance, et l'édition de ce précieux livre en fut le fruit.

Quelle impression ne firent point sur les esprits et sur les cœurs le héros par son exemple et l'évêque par ses écrits? La peur de se déshonorer, de passer pour intéressé, pour léger, de se rendre odieux à sa famille, en changeant de religion, tous ces respects si vains et si communs dont on se faisait des prétextes pour s'obstiner dans l'erreur, s'évanouirent à la conversion de Turenne. Un homme alors au-dessus de la fortune, et toute sa vie au-dessus de l'intérêt, attaché par le sang et par l'alliance à ce qu'il y avait de plus grand dans le parti protestant, un sage respecté pour la solidité de son génie et la probité de son cœur, un guerrier renommé par tant de glorieux travaux, qui ne pouvait monter plus haut, ni dans la confiance de son roi, ni dans l'affection de sa patrie, ni dans l'estime des nations étrangères et même ennemies, trouve un intérêt plus touchant, une gloire encore plus sublime, à chercher son salut par le changement de religion.

Sur les pas d'un tel guide on n'eut plus de honte à changer. Tous les cœurs furent ébranlés. Il ne fut plus question que de convaincre les esprits, et ce fut l'ouvrage de l'évêque.

L'Europe chrétienne ouvrit les yeux au nouveau rayon de lumière que son *Exposition* répandit. Les chimères de la superstition, les calomnies de l'hérésie se dissipèrent. Et si les faux pasteurs feignirent de n'y pas trouver les vrais traits de l'Eglise romaine, ils furent confondus par la voix de Rome même, qui reconnut sa foi toute simple et toute pure dans ce fidèle miroir. Ils furent consternés par la désertion publique de la plus noble partie de leurs troupeaux. On s'empressa partout, en toute langue, de parler comme l'évêque, et de croire selon sa foi.

Turenne devenu catholique avait ôté aux errants leurs vains prétextes, Bossuet leur ôta leurs préjugés. L'hérésie trembla dès ce moment, privée de son plus fort appui par la conversion de l'un, sapée dans ses fondements par la doctrine de l'autre. Et que dut-on attendre d'un édifice chancelant, sans fondement et sans appui, qu'une ruine entière et prochaine, telle qu'elle arriva quinze ans après?

Pour la hâter, il se servit contre eux de leurs propres architectes. A l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise*, qui avait éclairé les esprits dociles, il ajouta l'*Histoire des variations de l'hérésie*, qui confondit les obstinés.

Ils n'eurent qu'à y contempler l'opposition des réformateurs entre eux, leur contradiction monstrueuse avec eux-mêmes, l'ambiguïté de leurs dogmes, l'incertitude et l'inconstance de leur foi, pour être persuadés que la réforme n'avait rien de la fermeté, de l'unité, ni par conséquent de la vérité essentielle à l'Eglise; que si Dieu dominait dans leur religion, c'était comme autrefois sur cette tour orgueilleuse de Babel, pour en montrer la vanité par la confusion des langues (*Gen.*, XI, 5), et par la division de ceux qui s'en prétendaient faire un rempart contre le ciel.

Qui pourrait exprimer les mouvements que ces ouvrages, et tant d'autres qu'il publia sur divers points contestés, firent dans les consciences? En vain les gens intéressés à retenir les peuples dans l'erreur y opposèrent l'invective et la récrimination. Ce ne fut qu'en prêtant le flanc, et se livrant eux-mêmes à ses coups en tant de manières, qu'un de leurs plus habiles écrivains n'a pu s'empêcher de convenir que l'évêque, dans ses répliques, avait poussé son adversaire *jusqu'à l'absurdité et l'impiété* (*Beauval, Histoire des ouvrages des savants*, 1692, *Mai, p.* 398).

A cette voix d'un zélé protestant, craindrai-je, Messieurs, de joindre la voix publique, et les témoignages éclatants que de tous les pays où la religion est connue on rendait à ses écrits? Rougirons-nous, comme lui, d'entendre ceux qui en avaient ressenti la force le comparer aux Ambroise, aux Cyprien, lui écrire que *ses ouvrages étaient semés jusque sur les montagnes et parmi les neiges du nord*; que *ses livres parlaient la plupart des langues de l'Europe, et que ses prosélytes publiaient ses triomphes en des langues qu'il n'entendait pas*; lui protester que si leurs charges ne les eussent pas attachés à leur pays, *ils fussent allés des extrémités du monde nu-pieds à Meaux, pour mériter trois heures de conférence avec lui* (*Diverses lettres écrites d'Ecosse, d'Angle-*

terre, etc.). Serons-nous surpris que son portrait y fût révéré dans les plus illustres familles; qu'il y fût brûlé avec horreur par les ennemis de l'Eglise et de leur roi; qu'après sa mort on se soit écrié, comme Elisée à l'enlèvement d'Elie : *O mon père! ô char d'Israël! ô conducteur des fidèles* (IV *Reg.*, II, 12).

Et ceux qui exprimaient ainsi leur vénération, leurs respects, qui rendaient ce tribut de louanges à la vérité, c'étaient des hommes distingués par leur science et leur naissance, par leurs vertus et leurs emplois; c'étaient des enfants reconnaissants qu'il avait produits à l'Eglise; c'étaient de zélés confesseurs, à qui le martyre n'a manqué, que parce que leur persécuteur était moins cruel que politique; c'était du milieu de la cour, des parlements et des fers que partaient tous ces éloges : et ceux qui les donnaient s'en souviennent encore assez, et sont assez près de nous pour désavouer ou pour confirmer mes paroles.

Il eût avec plaisir consacré toute sa vie à ce glorieux travail; il eût passé volontiers en Angleterre, où le saint roi le désirait. Ses vues s'étendaient plus loin, jusqu'à la réunion des protestants d'Allemagne, et par deux fois, de concert avec de grands princes et du consentement du roi, les projets en furent dressés et même envoyés à Rome, où le saint-père les avait demandés. Les guerres survenues en traversèrent l'effet et rendirent ses soins inutiles. Mais une autre guerre, plus dangereuse et plus capable de troubler la religion, fut celle du quiétisme contre la vraie piété.

Jamais la vérité ne fut en plus grand péril de succomber à l'illusion, la vertu à l'hypocrisie. On fût devenu scélérat croyant devenir dévot; on se fût fait un mérite devant Dieu des désordres les plus honteux et les plus criants devant les hommes. On ouvrit les yeux au péril. Les yeux même du monarque, attentif à la gloire et au repos de l'Eglise, encore plus qu'à sa propre gloire et au repos de son Etat, en furent vivement frappés. Trois grands prélats dignes de sa confiance, l'un sujet aujourd'hui de nos éloges et de nos pleurs, l'autre également respecté par sa vigilance et la régularité de sa vie, l'autre joignant à l'éclat des plus éminentes vertus celui d'une éminente dignité, s'appliquèrent singulièrement à désabuser les fidèles, à rendre à la dévotion déjà presque décriée la splendeur de sa pureté, lorsqu'un autre savant prélat, voulant dégager la vérité des grossières vapeurs de la noire hypocrisie, l'engagea, sans y penser, dans un tissu de nuages d'autant plus difficiles à démêler, qu'ils étaient plus subtils et ressemblaient plus à la lumière.

Quelle pénétration, quel fond de pure lumière fallait-il pour les dissiper? Les évêques n'en manquèrent point, non plus que de vraie charité, de sagesse, ni de constance. Celui de Meaux se signala par d'innombrables écrits; infatigable dans son travail aussi bien que dans son zèle. On gémit, il est vrai, de voir de vertueux prélats opposés avec tant d'ardeur pour l'intérêt de la vertu. Le monde partial, aveugle et toujours malin s'en fit un sujet de scandale. Et vous, Providence de Dieu, vous nous prépariez dans ce combat deux exemples nouveaux de courage et de soumission, pour opposer à la faiblesse et à l'orgueil de notre zèle. Est-ce un combat nouveau que celui des gens de bien, des hommes même apostoliques, dans la recherche des vérités, que Dieu tient quelquefois cachées sous des voiles qu'il n'appartient qu'à l'Eglise de lever? Mais ce qui est nouveau, ce qui manquait à notre siècle, c'était cet exemple public d'un zèle ardent et soumis, à la confusion des indifférents, qui voient tranquillement la vérité aux prises avec l'erreur, et des superbes, qui s'opiniâtrent à ne rendre jamais les armes à la vérité.

Et plût à Dieu que tous les différends de doctrine et de religion eussent toujours été en de telles mains, que la vérité n'eût jamais eu que de pareils défenseurs et de pareils adversaires!

Avec l'activité vigilante et charitable de l'un, jamais on ne s'endormirait sur les progrès de l'erreur, qu'il suffit ordinairement de laisser naître pour ne pouvoir plus l'étouffer; avec sa fermeté généreuse et intrépide, jamais le zèle ne se laisserait amollir par l'amitié, ni refroidir par l'intérêt, ni étonner par la cabale, ni intimider par aucun respect humain.

Mais avec l'humilité de l'autre, on ne contesterait point les arrêts du juge que l'on a choisi, on ne lui imputerait point d'avoir porté le coup sur un fantôme au lieu de frapper le criminel, on ne chercherait point de frivoles distinctions pour en éluder la force, on ne démentirait point par des désaveux secrets les soumissions publiques et solennelles, on ne couvrirait point le mépris de l'autorité du nom spécieux de respect, ni l'opiniâtreté du nom de silence, on serait du moins religieux à l'observer quand on l'a promis. Artifices, déguisements, tous condamnés par l'exemple édifiant de l'humble prélat, qui n'ayant cherché que la vérité, lors même qu'il s'en écartait, l'a retrouvée dans le chemin qui lui fut prescrit par l'Eglise, et montré par son ami, partageant ainsi entre eux les avantages de la victoire, le vainqueur par la fermeté de son zèle, et le vaincu par la docilité du sien; l'un glorieux d'avoir vaincu l'erreur, l'autre de s'être vaincu lui-même.

A-t-on profité de l'exemple, et ceux qui, depuis soixante ans, si peu soumis à l'autorité de l'Eglise, se vantent tous les jours d'adhérer à la foi d'un saint qui sans la même autorité n'aurait pas cru, disait-il, à l'Evangile, ont-ils depuis renoncé à leurs détours et à leurs subtilités? *Ego Evangelio non crederem, nisi me catholicæ Ecclesiæ commoveret auctoritas* (*Aug.*, *contra Man.*, *Ep. Fundamenti*, *c.* 5). Aussi ont-ils trouvé l'évêque de Meaux prêt à porter sur leurs ténèbres le flambeau de la vérité.

Quelque tempérament que sa prudence et sa douceur lui eussent toujours fait garder

pour réprimer l'erreur en conciliant les esprits, comment a-t-il éclaté, quand il a vu les saints décrets foulés aux pieds, la dignité du saint-siége méprisée, la tolérance de l'Eglise poussée à bout, la paix qu'elle avait cru donner n'avoir servi qu'à fomenter l'erreur? Comment s'écria-t-il, dans l'assemblée du clergé, *sur le malheur d'être obligé de nommer encore le jansénisme, et d'arrêter le cours des libelles scandaleux, qui renouvelaient ouvertement les questions si souvent et si hautement décidées* (*Procès-verbal de l'assemblée de* 1700, *p.* 498)?

Et quand ces esprits inquiets, comme pour insulter aux ordonnances et aux lumières du clergé, eurent semé ce captieux écrit où l'erreur, sous un nouveau fard, paraissait en quelque manière innocente, et se faisait même souscrire à ceux qui la détestaient, de quelle force appuya-t-il la censure du grand cardinal, qui fit retomber sur l'erreur même l'orage qui semblait menacer la vérité?

Avec quelle sévérité, quelle précision de doctrine et d'expressions, voulait-il que l'on reconnût le droit antique et perpétuel de l'Eglise de Jésus-Christ pour juger des faits dogmatiques, pour déterminer le vrai sens des livres suspects, et pour exiger des fidèles sur ces sortes de jugements *une persuasion entière et absolue, une soumission sincère de cœur et de jugement, sans réserve et sans restriction?*

Ce n'était pas assez pour lui qu'un seul adversaire à la fois; tout autant que l'enfer en soulevait contre l'Eglise éprouvaient en même temps sa vigilance et sa vigueur. Quel plus habile défenseur la divinité de Jésus-Christ a-t-elle eu de nos jours contre les sociniens, la divinité des prophéties et l'autorité des livres saints contre la témérité des critiques?

Combien de fois, tout affable et tout modéré qu'il était, a-t-il pris, comme le Sauveur, le fouet, pour ainsi dire, à la main dans le temple de la doctrine, à la vue des docteurs de la loi, pour corriger publiquement la licence des faux savants, hardis à débiter leurs conjectures au mépris de l'ancienne foi? Ce fut à combattre l'orgueil de leur bon sens prétendu qu'il passa les dernières années de sa vie; à découvrir à l'œil leur intelligence secrète avec les ennemis publics de la religion, l'insolence du tribunal qu'ils érigent au raisonnement humain, à l'érudition profane, à la conjecture, à la grammaire, au goût même naturel, contre la tradition des siècles passés et les décisions de l'Eglise. A-t-il enfin crié moins fortement que Jérémie: *State super vias vestras;* Prenez garde où vous marchez. *Interrogate de semitis antiquis* (*Jerem.*, VI, 16); Informez-vous des anciennes routes, et ne vous en écartez jamais.

A cette règle de vérité solide et invariable il rappelait non-seulement la doctrine des dogmes, mais la doctrine des mœurs; également ennemi de ceux qui comptent pour rien le relâchement dans la foi, et de ceux qui, trop fiers de la fermeté de leur foi, au lieu d'élever sur ce fondement l'édifice d'or, d'argent et de pierres précieuses, ne craignent point d'y employer le foin et la paille, faible jouet de l'orage et du feu (I *Cor.*, III, 12). Juge éclairé, ce n'était pas par prévention ni par entêtement, mais sur des principes certains, qu'il condamnait les maximes trop indulgentes; juge équitable et modéré, c'était sans étendre la censure du particulier au général, ni du coupable à l'innocent; juge édifiant et exemplaire, c'était en appuyant la sévérité de ses décisions par la régularité de sa conduite. Sa vertu l'autorisait à réformer les abus encore plus que sa dignité, et quand on eût eu droit d'appeler de ses jugements, il eût fallu se rendre à la force de ses exemples.

Après tant de combats soutenus pour la vérité, tant de soins pour la découvrir, pour la faire connaître aux autres, éternelle vérité, n'est-il pas temps de délivrer ce fidèle serviteur des fatigues de la vie, et de le faire entrer, comme vous l'avez promis, dans le repos de la vraie liberté: *Cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos* (*Joan.*, VIII, 32).

Oui, Seigneur, il découvre de loin vos approches, par les vives douleurs, les fièvres ardentes, les tristes assoupissements, dont il vous plaît de traverser la dernière année de sa vie, encore plus sûrement par l'onction dont vous tempérez ses maux, par la patience invincible dont vous lui armez le courage, et surtout par la confiance que vous répandez dans son cœur.

Augustin se préparant à combattre contre la mort, se fortifiait par la méditation des psaumes de la pénitence, qu'il avait fait décrire et disposer devant ses yeux, pour s'exciter, par le souvenir de ses fautes et du miracle que la grâce avait opéré sur lui, à chanter éternellement les miséricordes divines (*Possid.*, *in Vita Aug.*, *cap.* 31).

Avec une pareille foi, Bénigne ayant toujours le trésor des livres sacrés ouvert et présent à l'esprit, y puisait à chaque moment la force et la consolation nécessaires à la faiblesse humaine. Il s'en faisait lire tous les endroits convenables à son état, et propres à nourrir le désir d'un plus heureux; plus de soixante fois dans le cours de sa maladie, l'Evangile entier de saint Jean, tous ces passages de saint Paul qui sont autant d'écueils aux âmes lâches et serviles, étaient pour lui des sources d'espérance et des oracles de salut.

Ce psaume mystérieux, dont la première parole est regardée par les impies comme le désespoir du Sauveur abandonné sur la croix (*Psal.* XXI, 1), était sur les lèvres languissantes du serviteur, comme sur celles du Maître, le cantique du sacrifice qu'il allait offrir à Dieu. Ce fut là le dernier soupir de son éloquence mourante, qu'il laissa recueillir par ses fidèles amis, et transmettre au public pour gage certain de sa foi.

Mais sa foi, son amour survécut à son éloquence. Accablé de douleurs, presque sans voix, il se faisait répéter incessamment la prière du divin Maître; il ne se lassait

point d'en approfondir le sens. Il bornait toute sa science à la simple confiance des enfants envers leur Père qui est au ciel. On voyait son cœur s'attendrir, tressaillir à chaque parole, son âme aller au-devant de la mort.

Où sont autour de lui le trouble et la confusion, l'épouvante et la terreur, compagnes ordinaires de la mort des gens du monde? Où est l'embarras des parents à faire passer le nom de la mort aux oreilles du mourant, l'empressement des gens de bien à lui faire entrer dans le cœur les sentiments chrétiens qui n'y ont jamais été, l'avidité des héritiers à dévorer ses dépouilles par leurs désirs, dépouillés souvent de l'avarice et de l'inhumanité? Où sont ces cris éclatants, souvent feints, toujours importuns, inutile tribut que l'on rend à la vanité des grands hommes? Rien de pareil autour de ce fidèle serviteur. Un concours de sages amis, qui viennent honorer de leurs soupirs les derniers moments de sa vie, les plus jeunes s'exciter à vivre comme il a vécu, les plus âgés apprendre à bien mourir; une famille attendrie par reconnaissance, et non point par intérêt; des regrets sincères, des larmes qui ont leur source dans le cœur.

Deux chers neveux, héritiers, non pas de ses biens, car son zèle et sa bonté l'avaient garanti du péril de thésauriser sur la terre, mais héritiers de la gloire attachée pour tous les siècles à son nom, héritiers de la modestie et de l'exacte probité qui mettaient son nom à couvert de la haine et de l'envie, tous deux témoins assidus de ses derniers sentiments, partagent avec lui le mérite de sa constance, et se soutiennent par l'espérance d'avoir au ciel un plus puissant appui qu'ils n'avaient eu jusqu'alors dans le monde et à la cour.

N'en doutons point, Messieurs. Ce généreux athlète de la vérité paraît au tribunal de Dieu suivi de ses œuvres, il est vrai telles qu'elles échappent à la fragilité humaine, mais encore suivi des œuvres éclatantes dont Dieu s'est plu à le faire l'instrument. Contemplons en esprit ce zélé serviteur, tel que saint Grégoire le Grand nous représente les apôtres au jour de la dernière décision, conduisant au Juge éternel les nations soumises à l'Evangile : Pierre et la Judée sur ses pas, André et l'Achaïe, Jean et l'Asie, Thomas et l'Inde, Paul et le monde presque entier (*Greg.*, *hom.* 17 *in Evang.*). Voyons Bénigne, à la suite des apôtres, offrant à Dieu, non pas des barbares, des ignorants, mais le choix des plus polies et des plus savantes nations, rappelées par ses soins à l'unité de la foi. Tant d'âmes, tant de familles, à qui sa voix a ouvert le chemin du ciel, n'attendront pas le dernier jugement pour implorer sur lui la miséricorde divine. Elles élèvent dès ce moment, de toutes les parties du monde, leurs cris au ciel; ils y sont portés par les anges tutélaires, qui ont vu ce ministre infatigable travailler avec eux à la conversion des pécheurs. Joignez-y vos vœux, vos soupirs, et les présentez à l'autel, pontifes du Très-Haut, que la Providence réunit aujourd'hui à son tombeau pour lui rendre les derniers devoirs de la piété et de l'amitié. Que la victime toute-puissante que vous offrez pour lui le mette bientôt en état d'être pour nous dans le ciel tel qu'il était sur la terre, et d'obtenir de Dieu le salut de son troupeau, la victoire à son roi, la paix à toute l'Eglise.

ORAISON FUNÈBRE

D'ANNE-JULES DUC DE NOAILLES, PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE,

Prononcée à Paris dans l'église des Pères feuillants de la rue Saint-Honoré, le 27 février 1709.

Homo sensatus credit legi Dei : et lex illi fidelis.

L'homme sensé croit à la loi de Dieu, et la loi lui est fidèle (*Eccli.*, XXXIII, 3).

Il est difficile d'accorder la vivacité des hommes à se piquer de raison avec l'usage peu raisonnable qu'ils ont coutume d'en faire. Ils ne l'occupent la plupart qu'à chercher à s'affranchir des obligations de la loi de Dieu, soit par l'incrédulité, soit par la désobéissance, et quand ils peuvent se flatter d'en avoir étourdi les remords, ils se croient sages et heureux.

Cependant, malgré eux, l'ordre de Dieu s'accomplit. S'ils ne sont pas fidèles à la loi, la loi leur est toujours fidèle. Elle tient ce qu'elle promet, et par le désordre de leurs mœurs, la tyrannie de leurs passions, le renversement de leurs desseins, la honte et la peine attachées à leurs plaisirs, elle leur fait sentir que ses menaces ne sont pas vaines, et qu'il n'y a que folie et que misère à ne pas obéir à Dieu.

Le seul sage et le seul heureux, c'est celui qui met sa sagesse et qui cherche son bonheur à croire et à suivre la loi, parce que, se rendant fidèle à s'acquitter des devoirs qu'elle prescrit, il éprouve qu'elle est fidèle à s'acquitter de ses promesses : *Homo sensatus credit legi Dei, et lex illi fidelis.*

Est-ce trop présumer de l'homme, et trop entrer dans les secrets de Dieu, que de mettre au rang de ces fidèles heureux l'homme sage dont nous regrettons la perte? *Homo sensatus.* Rappelons le souvenir de sa conduite au milieu du monde et de la cour : pourrons-nous refuser ces deux témoignages à sa sagesse et à son bonheur? Il s'est montré fidèle envers la loi par l'accomplissement de ses devoirs; ç'a été le haut point de sa sagesse : *Homo sensatus credit legi Dei.* La loi s'est montrée fidèle envers lui, par l'accomplissement de ses promesses; ç'a été le comble de son bonheur : *Et lex illi fidelis.*

Voilà, Messieurs, les deux éloges qui sont dus à la mémoire de TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT SEIGNEUR, ANNE-JULES DUC DE NOAILLES, PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE, COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI, PREMIER CAPITAINE DES GARDES DU CORPS DE SA MAJESTÉ, GÉNÉRAL DE SES ARMÉES, VICE-ROI DE CATALOGNE, GOUVER-

NEUR DES COMTÉS DE ROUSSILLON, CONFLANS ET CERDAIGNE.

Au seul plan de ce discours, vous comprenez, Messieurs, que ce n'est point à la vanité que je fais servir aujourd'hui une voix dévouée à Dieu depuis tant d'années. Tout ce qui est devant mes yeux éclaterait contre moi. Non-seulement ces saints autels, à la vue desquels on n'élève point d'idoles, mais encore tout cet appareil, que la coutume autorise, et que la religion permet à notre douleur, n'est proprement qu'une insulte à l'orgueil des créatures, une humiliation pour les grands, qui sentent que l'éclat de ces funèbres ornements n'empêche pas leurs cendres d'être égales à celles du reste du monde.

Non, ce n'est point à eux, c'est à la religion, que ce discours est consacré, à l'honneur de la piété, à l'instruction de ceux qui, parce qu'ils se croient élevés au-dessus des lois humaines, osent regarder la licence de mépriser la loi de Dieu comme un privilége attaché à leur condition. Je leur mets devant les yeux la sagesse et le bonheur d'une personne de leur rang, et fais servir ainsi son éloge à leur salut.

Cependant, avec quelque mesure que l'on tâche de louer, j'avoue que le siècle présent est ennemi de la louange, et que, sous ombre de haïr les couleurs de la flatterie, on ne veut plus reconnaître les grands qu'aux traits de la médisance et de la malignité. Mais plus ce monde corrompu s'étudie à autoriser ses désordres, en y enveloppant les plus belles âmes et tâchant d'établir qu'il n'y a rien d'innocent, parce qu'il se sent criminel, plus la chaire de vérité doit soutenir la gloire de la vertu contre les fausses décisions de la chaire de pestilence. En vain, ministres des autels, crions-nous si souvent contre le mensonge et l'envie, en vain défendons-nous d'y prêter foi, si nous sommes assez faibles pour n'oser ouvrir la bouche en faveur des gens de bien ; moins on en trouve de parfaits, plus on doit louer les efforts de ceux qui tâchent de l'être, et surtout quand on a pour matière de louange des faits exposés à tous les yeux.

C'est donc un devoir pour nous de rendre honneur à de rares qualités que le ciel même a honorées par tant de prospérités ; mais que les prospérités de la vie ne vous mettent pas en défiance de celles de l'éternité. Quand la prospérité a pour base la vertu, loin d'être un piége pour le salut, elle en devient l'instrument et le présage ; et la justice libérale que Dieu veut bien rendre ici-bas à nos imparfaites vertus est un signe de son indulgence et de sa miséricorde pour nos fautes. C'est ce que je vais, avec sa grâce, exposer dans ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout ce que la loi de Dieu prescrit aux hommes engagés dans la société civile est compris par l'apôtre saint Pierre en trois devoirs généraux : *Deum timete :* Craignez Dieu ; *regem honorificate :* Honorez le roi ; *fraternitatem diligite :* Aimez vos frères, vos semblables (I *Petr.*, II, 17). On accomplit ces trois devoirs par la piété envers Dieu, par l'attachement à son roi, par une inclination bienfaisante pour tout le monde. Et c'est par là que celui que nous pleurons a signalé son zèle pour la loi.

Dès l'enfance, il ressentit l'impression de cette loi par les exemples domestiques et la voix secrète du sang. Il descendait d'une tige noble et guerrière, connue depuis sept cents ans, dont la souche se perd dans une antiquité encore plus profonde. Une substitution graduelle, établie depuis près de cinq cents ans, continuée par divers testaments, confirmée par des arrêts solennels, y avait maintenu la perpétuité du nom, de la terre et des armes (*Arrêt du parlement de Paris, du* 24 *mars* 1728, *rappelant les titres de substitution depuis* 1248).

Les premiers vestiges qui nous en restent sont tracés par la piété et par la libéralité, en divers établissements pour le service de Dieu, dans les abbayes du Limosin les plus fameuses. On regardait alors la piété comme le fondement de la grandeur des familles. Se trompait-on ? Cette maison du moins fait voir qu'on ne s'est pas toujours trompé.

L'attachement de ces hommes fidèles aux devoirs de la guerre et au service de nos rois n'est pas moins ancien que leur piété. On vit Pierre de Noailles marcher en Syrie sur les pas du premier conquérant de Jérusalem. On vit Hugues accompagner saint Louis au fameux voyage d'Egypte, et y mourir victime de la foi. On vit dans les guerres d'Aquitaine le château de Noailles en proie à la vengeance des Anglais, marquer à la postérité, par son entière destruction, l'attachement de Jean de Noailles aux intérêts de la France. On vit Louis en Italie se signaler sous Louis XII à la bataille d'Aignadel. On vit ses trois enfants Antoine, François et Gilles, employés par François I, Henri II et ses successeurs, aux affaires les plus difficiles et les plus importantes de l'Etat. Tandis que l'aîné s'élevait aux plus belles charges de la guerre et de la cour, les deux autres, ornés des dignités de l'Eglise, et renommés par leur esprit, portaient le respect et la crainte du nom français dans toutes les cours de l'Europe. Un événement singulier ! Deux frères du même génie et avec le même succès partagèrent entre eux neuf ambassades, sous le règne de quatre rois.

Mais un rare bonheur, c'est que les honneurs rassemblés dans cette illustre maison y soient toujours tombés sur des sujets capables de les augmenter. Chevaliers des ordres du roi, capitaines des gardes du corps, ducs et pairs, gouverneurs de villes et de provinces ; ce sont les titres dont les enfants ont couronné les titres de leurs pères, et dont l'éclat environna dès le berceau celui que nous regrettons.

Il ne s'y laissa pas éblouir, comme la plupart des jeunes gens, qui ne se font des noms de leurs ancêtres qu'une étude de vanité. Il connut les siens par leurs vertus chrétiennes et politiques. Il apprit d'eux à servir Dieu,

le public et son roi. Il pouvait dire avec David : J'ai reçu d'eux, Seigneur, les commandements de votre loi, comme un héritage plus précieux que leurs dignités et leurs terres : *Hæreditate acquisivi testimonia tua* (*Psal.* CXVIII, 111). Il eut pour premier guide, et en même temps pour modèle, un père habile autant que fidèle à tous les devoirs de l'honneur et de la vertu, encore plus qu'aux maximes de la prudence civile et de la sagesse de la cour; une mère qui joignit toujours la modestie à la grandeur, une exacte politesse à une solide piété, qui s'attira partout le respect et la confiance, pour qui le monde eut les mêmes égards que les Israélites pour Judith (*Judith*, VIII, 8), d'en parler toujours bien, sans jamais en penser mal.

Leur fils, marchant sur leurs pas, pouvait-il manquer de trouver les voies du Seigneur? Il les trouva, Messieurs, il y entra ; il ne s'en éloigna jamais d'une manière à les perdre de vue. Les légèretés de la jeunesse n'eurent point sur lui le triste effet qu'elles ont sur tant de gens, de les jeter dans l'oubli du salut. Dès lors il se remplit l'esprit de toutes les connaissances qui pouvaient l'aider à nourrir la piété. Dès lors il se prépara dans la lecture des saints livres un secours utile et sérieux contre l'oisiveté de la cour et les ennuis de la vieillesse. Et quel sujet n'a-t-il pas eu de bénir Dieu de lui avoir répandu dans le cœur ce goût salutaire, qui lui faisait prendre les sentiments et les affections de David dans tous ses besoins particuliers, dans tous les événements publics? Ce fut dans ces sources de grâce qu'il puisa le désir et le dessein de s'approcher de Dieu, non-seulement par l'attention assidue à sa parole et au sacrifice de l'autel, mais encore par l'usage des saints mystères. Il se rendit même assez tôt maître de ses passions pour être en état d'y participer souvent. Il savait à quels discours cette pratique pouvait l'exposer. Mais l'uniformité de sa conduite en prouva la sincérité. Comme il ne recherchait point d'autres témoins de ses œuvres que l'œil invisible qui voit tout, il lui suffisait de l'avoir aussi pour juge ; et cette vue l'affermissait dans ses sages résolutions.

Dieu voulut cependant que d'autres yeux fussent ouverts sur sa conduite, et ce furent ceux du roi. Quoiqu'il n'eût encore qu'onze ans, le roi le destina dès lors à la garde de sa personne, en lui accordant la survivance de son père à la charge de capitaine des gardes du corps. Prévenu d'un tel honneur avant qu'il eût pu le mériter, il ne songea plus qu'à s'en rendre digne. Et pour cela son premier soin fut de servir parmi ceux qu'il devait un jour commander, pour y apprendre plus sûrement les lois du commandement, en pratiquant celles de l'obéissance; et pour montrer qu'après le service de son Dieu, rien ne lui était plus précieux que le service de son roi. *Regem honorificate.*

Plein de ces nobles sentiments, il fut envoyé, brigadier de sa propre compagnie, au secours de la Hollande, contre le prince évêque de Munster. On eut dans cette entreprise le succès que chacun sait. La vue des troupes royales arrêta les progrès du prélat guerrier. Le jeune officier français, qui n'avait alors que quinze ans, y fut un sujet d'attention à la noblesse du pays, qu'une longue tranquillité rendait alors moins prompte à s'exposer aux fatigues de la guerre. Un esprit frivole eût été peut-être flatté des louanges que son âge et son premier feu lui attirait : mais il ne s'en fit qu'un motif pour en devenir plus brave et plus ardent à s'attirer, par des faits vraiment remarquables, l'attention de son souverain.

Quelles occasions n'en eut-il pas dans les campagnes suivantes, à la conquête de la Franche-Comté, à la réduction de la Lorraine, à la guerre contre la Hollande : où tantôt en qualité d'aide de camp de Sa Majesté, tantôt dans les fonctions de sa charge, il se trouvait souvent seul des quatre capitaines à la garde du conquérant. Les trois autres, occupés ailleurs par le mérite de leurs anciens services, avaient l'honneur des gouvernements, du commandement des armées. Noailles, outre l'honneur d'être toujours sous les yeux de son maître, avait l'avantage et les moyens de s'attacher à son cœur par son courage et par son assiduité, surtout par la tendre affection qui paraissait animer tous ses services. Il semblait qu'il fût destiné à marcher toute sa vie devant l'oint du Seigneur, honneur que Dieu promit autrefois pour récompense à un homme selon son cœur. Cet homme, disait-il, agira selon mon cœur : *Juxta cor meum faciet.* Et pour cela il marchera toujours devant celui qui sera oint en mon nom : *Et ambulabit coram christo meo cunctis diebus* (I *Reg.*, II, 35).

Noailles y marcha, Messieurs, et la Providence qui nous comblait alors de prospérités, conduisait heureusement ses pas, lorsqu'au siége de Valenciennes un coup fatal ne manqua que d'un moment à nous enlever l'oint du Seigneur, et avec lui tout le bonheur et toute la gloire de la France. Ce prince, qui par sa présence et par son activité faisait la fortune de ses armées, était là selon sa coutume, appliqué à remarquer les défenses de la place et à visiter les travaux. Noailles, l'œil toujours ouvert à la sûreté de son maître, alarmé de le voir exposé au feu du canon ennemi, lui représenta le péril ; et dans le mouvement que le roi fit pour l'écouter, on vit le boulet fendre l'air près de sa tête, et porter ailleurs la mort.

Vous nous le conserviez, Seigneur, et qu'à jamais grâces vous en soient rendues ! Mais nous osons vous supplier de nous prolonger votre bienfait. Tandis que nous posséderons ce prince, qui vous est si cher, objet de tant de faveurs et de miséricordes ; les temps ont beau changer, nous ne croirons point que votre cœur ait changé pour lui ni pour nous. Éprouvez-nous, s'il le faut, en suspendant le cours de nos victoires : ôtez-nous en l'orgueil, ce sera notre salut. Mais laissez-nous en sa personne un gage du retour de vos anciennes bontés. Et si par nos péchés ce retour est

plus lent que nous ne le souhaitons, laissez-nous le temps d'apprendre de lui la soumission qui vous est due, le silence que l'orgueil humain doit garder sur vos décrets, et le sincère repentir des péchés qui nous ont attiré votre colère. Revenons à notre sujet.

Ce fut donc au zèle attentif de l'officier vigilant que le ciel attacha la conservation du monarque. Et quel service en même temps ne rendit-il pas à l'Etat? Car comme il joignait toujours à la piété envers Dieu l'attachement au souverain, aussi jamais il ne sépara cet attachement d'avec la bienveillance et l'affection pour les peuples. *Fraternitatem diligite.*

Non, l'élévation des emplois, de la qualité, ni du rang, ne l'empêcha point de sentir ce penchant d'humanité, qui nous approche les uns des autres, et nous rend tous égaux par la naissance et la mort; mais encore plus par ce lien de foi et de charité qui nous rend tous frères, et doit nous unir par le cœur. Il y parut par sa prudence à gouverner en Languedoc les affaires de la religion, lorsqu'il y fut envoyé commander en chef, trois ans avant la suppression du fameux édit de Nantes.

On comptait alors dans le sein de cette riche province plus de trois cent mille âmes attachées à leurs erreurs. Quelle matière à l'ardeur d'un général zèlé pour les autels et pour le trône! Mais plutôt quelle matière à la compassion d'un catholique vraiment chrétien, qui ne se sent différent de ces gens-là, que par la grâce de sa naissance! Voir un peuple infortuné engagé dans l'égarement sur les traces de ses pères; innocent et porté de lui-même à la vertu; coupable sans le savoir, et par le crime d'autrui; puisant le mensonge et l'erreur dans la source de la vérité, dans la parole de Dieu même; un peuple enfin, par l'opposition des religions, suspect à ses propres citoyens, étranger dans le sein de sa patrie: quel objet pénétrant de douleur et de pitié! Tous ces sentiments cependant étaient réprimés dans le cœur du général par la vue de l'état où ce peuple s'était mis. Il était dans la révolte; et, malgré la loi de Dieu, dont il prétextait le zèle, il s'était soulevé contre son roi.

Tout le Vivarez en était en alarme. Le duc, descendant le Rhône, apprit que les séditieux, au mépris de l'amnistie qu'ils venaient de recevoir de la clémence du roi, avaient tiré sur ses troupes. Il aborde; et, sans differer, marchant aux rebelles, il essuie leur feu, les charge, les met en fuite et les force enfin dans les villes et les bourgs qui leur servaient de retraite.

Etouffa-t-il dans tous ces mouvements la voix de l'humanité? Non, Messieurs: la vengeance ne tomba que sur les chefs, et sur les pierres des temples, instruments ou prétextes de la sédition. Tous les autres, que le fer eût emportés confusément dans la mêlée, trouvèrent leur salut dans la faiblesse de leurs murs, et le vainqueur parut ne s'en être rendu maître que pour y trouver à qui pardonner. C'est le conseil que donnait saint Augustin aux ministres des lois et de la justice des princes. *Ad hoc facinus examinent, ut inveniant quibus parcant* (*Ad Marcell. Trib. Ep.* 133, *edit. Bened.*).

Il n'en fallut pas davantage pour éteindre partout la sédition. Mais que le feu se fût bientôt rallumé, si la modération du général n'eût déjà fait sentir à ce peuple turbulent le bonheur de l'obéissance! L'édit de Nantes aboli deux ans après, les ministres chassés, les temples renversés, tout en armes ou tout en pleurs. Que fit le duc? ce que l'on n'eût point fait sans un cœur tel que le sien. Il arrêta partout la violence des armes; il tâcha même d'en arrêter la crainte, et plût à Dieu qu'il eût pu arrêter aussi les pleurs! Au moins les fit-il changer en pleurs de surprise et de joie, lorsqu'on le vit user de son pouvoir avec de tels ménagements de condescendance et de bonté, que la plupart se sentirent pris et convaincus par le cœur, avant que de l'être par l'esprit. Il se fit obéir par la remontrance plutôt que par l'autorité, par les promesses et les dons plutôt que par les menaces. Il retint partout le soldat dans une exacte discipline. Il se contenta d'envoyer aux communautés et aux villes un seul officier prudent, un ecclésiastique habile et zélé, pour leur porter l'ordre du prince et la parole de Dieu; pour leur crier, comme autrefois les envoyés d'Ezéchias aux restes désolés de la dispersion d'Israël: Revenez, peuples, au lieu saint; revenez au culte de Dieu, qu'ont abandonné vos pères. Tendez-lui les bras, il vous tend les siens: *Nolite fieri sicut patres vestri qui recesserunt a Domino Deo patrum suorum: tradite manus Domino, venite ad sanctuarium* (II *Paral.*, XXX, 7, 8). Loin de fermer l'oreille à ces tendres invitations, comme firent alors les endurcis d'Israël, on voyait les troupeaux, les pasteurs, les villes entières, en foule et d'un commun accord, par délibérations unanimes, embrasser le joug de l'Eglise, et d'abord en reconnaître la douceur. Et plût à Dieu que l'orage des nouvelles guerres ne fût point survenu au milieu de la moisson, pour rallumer dans quelques furieux la révolte et l'impiété! On aurait vu subsister dans tout son éclat l'ouvrage de la clémence. Au moins l'oracle du Sage eut alors tout son effet: que la louange et l'acclamation publique sont une récompense attachée à la miséricorde et à la douceur: *Qui pronus est ad misericordiam, benedicetur* (*Prov.*, XXII, 9).

Ce qu'il fit dans cette province, il le faisait partout ailleurs, et avec le même succès. Il n'était pas, à l'égard de ses amis, et de ceux qui recherchaient son appui, comme ces nuages trompeurs qui semblent promettre la pluie à la terre sèche et indigente, et dont les promesses frivoles sont emportées par le vent: *Nubes, et ventus, et pluviæ non sequentes.* Tel est, dit Salomon, l'homme vain, sans effet dans ses paroles: *Vir gloriosus, et promissa non complens* (*Prov.*, XXV, 14).

Il n'était point de ceux qui tâchent de défigurer la libéralité du prince en avarice pour tous les autres et en profusion pour eux seuls. Il la regardait comme une source

publique, et ne craignait point qu'elle tarît pour lui-même, en se répandant sur d'autres sujets. Au contraire il était la voix de ceux, qui n'osaient parler de leurs besoins, ou que leur malheur écartait trop loin du trône, pour pouvoir s'y faire écouter. Il savait le moment d'y porter avec succès leurs gémissements et leurs prières. Toujours prêt d'appuyer l'innocence et la vérité, de rappeler le souvenir des services oubliés, d'obtenir des grâces et des emplois à ceux-mêmes souvent dont il avait lieu d'être mécontent et de prévoir l'ingratitude. Usage noble et glorieux qu'il savait faire de sa faveur, s'étudiant à la rendre utile et secourable à tout le monde.

S'il s'en fût tenu là, c'eût été n'exercer la charité qu'en réveillant celles des princes, et n'être libéral que du fonds d'autrui. La foi lui apprenait que c'est de nos propres biens qu'il faut secourir le pauvre : *Ex substantia tua fac eleemosynam* (*Tob.*, IV, 7). Ces ressources d'argent que tant de gens ont pour le jeu, même dans leurs plus grands besoins, il les avait toujours pour l'aumône. Il ne savait point de termes pour refuser. La seule vue de la misère avait sur son cœur le même effet que les plus vives instances. A combien d'officiers, accablés du chagrin de leurs affaires domestiques, a-t-il relevé le courage par des secours imprévus? Combien de fois a-t-il ranimé les troupes au travail par des largesses publiques? On avait dans ses terres et dans ses gouvernements une confiance assurée en sa libéralité contre les injures des temps. Les pays où la religion avait été négligée retrouvaient dans sa piété l'ancienne splendeur de leurs autels.

Ainsi s'acquittant avec soin et avec fidélité des devoirs de la vie civile par ce naturel bienfaisant, des devoirs de la vie des grands par son attachement à son roi, des devoirs de la vie chrétienne par sa foi et sa piété, n'était-il pas véritablement l'homme sensé, fidèle à la loi de Dieu : *Homo sensatus credit legi Dei*. Convenons donc de sa sagesse; et quand nous aurons vu dans le second point, la fidélité de la loi même envers lui, durant sa vie et à sa mort, nous conviendrons de son bonheur : *Et lex illi fidelis*.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a jamais eu qu'un païen qui, maltraité de la fortune, ait osé se plaindre en mourant de l'inutilité de la vertu (*Brutus Flor.*). Mais ce n'était qu'un païen, et sa vertu rien autre chose que l'orgueil de sa raison.

Le christianisme élève l'homme à une espèce de vertu, dont les fruits sont assurés au vrai fidèle ; et quoique ces fruits précieux ne se recueillent proprement qu'après la mort, Dieu veut bien quelquefois les faire goûter durant la vie, en nous répandant sur la terre au moins quelques fleurs de la couronne qu'il nous prépare dans le ciel.

L'Apôtre nous le dit, Messieurs, que la piété est utile à tout : *Pietas ad omnia utilis* (I *Tim.*, IV, 8), qu'elle a pour fruits certains, par la promesse de Dieu, non-seulement les biens de la vie future, mais encore les biens de la vie présente : *Promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ*.

Permettez-moi d'appuyer cette vérité par l'exemple de celui pour qui nous prions. Un succès constant dans toutes ses entreprises, la confiance d'un grand roi, l'affection des peuples qu'il a gouvernés; cette nombreuse et florissante famille, qu'il a laissée après lui, ne sont ce pas les plus doux biens de la vie? N'est-ce pas l'accomplissement des promesses de la loi? *Promissionem habens vitæ, quæ nunc est*.

Non, ce n'est point au nombre, à la valeur, ni à la force des armées, que le bonheur est attaché, non pas même à la justice des armes. Il y a dans l'esprit de Dieu un droit dominant, dont les maximes et les lois sont tout autres que celles des hommes. En vertu de ces lois qui regardent notre salut, et qui sont à Dieu seul connues, il laisse quelquefois l'impie triompher de la piété. Car si ce n'est Dieu, disait Job, qui fait ces révolutions, ces coups si peu attendus, si contraires souvent aux raisonnements humains ; si ce n'est Dieu, qui est-ce donc? *Quod si non ille est, quis ergo est* (*Job.*, IX, 24)? C'est donc uniquement aux décrets de Dieu, qui justifie par sa seule volonté tout ce qu'il fait, que la fortune est liée, C'est par conséquent cette volonté qu'il faut tâcher de fléchir et de se rendre favorable, pour le succès des plus justes desseins. Ce qui faisait dire à Salomon que le bonheur, la confiance et l'intrépidité de la valeur même est dans la crainte de Dieu : *In timore Domini fiducia fortitudinis* (*Prov.*, XIV, 26).

Rapportons là les faits guerriers de ce général, heureux dans toutes les entreprises confiées à son commandement. Six campagnes en Catalogne en sont des preuves publiques. Et ce qu'elles ont de singulier, c'est que les ennemis qu'il eut à combattre, ayant toujours été supérieurs en forces, il ne les attaqua jamais qu'avec gloire et avec succès; jamais il n'en fut attaqué qu'à leur honte et à leur dommage. Entre les plus heureux capitaines y en a-t-il beaucoup dont on puisse en dire autant?

Pour s'assurer d'abord une entrée dans le pays, il s'empara de Campredon qu'il fit sauter ensuite aux yeux même des ennemis. Il pénétra dans les plaines, il y prit divers postes importants. Il s'y rendit maître de Vic, au centre de la province. Il ouvrit par la sape et par la mine une route impénétrable au canon, pour aller assiéger Urgel. Les approches du vice-roi n'en retardèrent point la prise. On eut même tout le loisir de fortifier Belver à sa vue, et de raser douze châteaux qui servaient de retraite à ses partis.

Roses, dont la conquête importante et difficile avait valu autrefois la dignité de maréchal à un de nos plus grands généraux (1), après cinquante et deux jours de tranchée ouverte, fut le prix dont le duc paya cette même dignité, qu'il venait de recevoir ; et

(1) Le maréchal du Plessis-Praslin, 1645.

pour s'en acquitter, il ne lui fallut que dix jours.

Mais quel événement plus heureux et plus glorieux que le passage du Ter, rivière large et hasardeuse, par les sables mouvants qu'elle cache sous ses eaux? Toute l'armée ennemie s'en était fait une barrière qui arrêtait tous nos projets. Il fallait franchir la barrière, et forcer les retranchements. Le maréchal disposant par la prudence et le secret ce qu'il devait exécuter le lendemain par l'audace et par la valeur, affecta jusqu'à la nuit d'attirer vers sa droite les précautions des ennemis. La nuit venue il changea d'ordre, et dès le point du jour il porta sur eux tous ses efforts par sa gauche. Il ne fut point arrêté par leur grand feu ni par le péril de nos premiers escadrons qui chancelaient sur le sable. Toute la ligne s'ébranla et d'un courage égal s'élança dans la rivière. Il gagna le bord, il poussa les ennemis; leurs retranchements furent emportés. En vain toute leur cavalerie fit ferme au delà d'un profond ruisseau; elle y fut encore enfoncée, et les restes réduits à se perdre dans les défilés.

Un tel événement pouvait-il manquer de suites heureuses? Elles se touchèrent de si près, que les vaincus n'eurent pas le temps de respirer. Trois mille hommes de garnison ne purent sauver Palamos. Girone, orgueilleuse depuis plusieurs siècles de tant de siéges heureusement soutenus, trouva enfin son vainqueur. Ostalric ne put échapper, non plus que Castel-Follit. On parvint d'un pas égal à tout ce que l'on voulut entreprendre.

Que ne firent point les ennemis pour trouver les moyens de réparer tant de pertes? Ils veulent entrer en Roussillon par les hauteurs de Maurillas; ils y sont prévenus et obligés à la retraite. Ils veulent pénétrer en Cerdagne, et en trouvent partout les avenues si bien fermées, qu'après des travaux infinis de marches et de campements, ils se tinrent heureux de pouvoir ramener chez eux les débris de leur armée. Ils font avec grand appareil le siége de Prats-de-Mollo, sans autre effet que de donner plus d'éclat à leur faiblesse. Ils se croient sur le point de rentrer dans Ostalric, l'obligent à capituler: la seule nouvelle de la marche du maréchal leur fait abandonner leur proie.

Attribuez tous ces faits à la conduite du chef, à l'audace des soldats, à la discipline, au bonheur, à l'occasion. Tout cela peut y avoir part: et c'est là l'usage commun d'imputer tout à ces causes, la plupart imaginaires, et souvent de s'en faire honneur. Rendons-le à Dieu cet honneur. Il est le Dieu des armées, et ce n'est pas en vain qu'il porte ce nom. A vous, Seigneur, s'écriait un prince victorieux, à vous la gloire et la victoire: *Tua est gloria atque victoria* (*I Paral.*, XXIX, 11). C'était Dieu qui attachait ce bonheur si constant et si fidèle à la personne de ce guerrier qui, dans tous ses exploits, n'avait point de plus fortes armes que celles de la piété; et qui, soigneux de plaire à son Dieu, trouvait par là le moyen de plaire à son prince.

Entre les avantages de la vie, celui de plaire aux rois n'est pas un des moindres dons que Dieu fasse à ses serviteurs. Ce fut une des récompenses dont il lui plut de gratifier la fidélité de Tobie. Il se souvint de Dieu de tout son cœur, dit l'Écriture, et pour cela Dieu lui fit trouver grâce aux yeux du roi: *Quoniam memor fuit Domini in toto corde suo, dedit illi Deus gratiam in conspectu regis* (*Tob.*, I, 13).

Si la vertu de Tobie, étranger et captif, tel qu'il était, eut le bonheur de trouver grâce auprès de Salmanasar, prince idolâtre et cruel, quelle impression la piété d'un sujet fidèle et assidu n'a-t-elle pas dû faire sur un prince rempli de foi, qui se regarde tellement comme souverain sur son peuple, qu'il est encore mieux convaincu que tout est peuple devant Dieu?

Ce fut cette conformité de sentiments religieux entre le prince et le sujet, qui fit répandre sur celui-ci cette longue suite de bienfaits, de grâces, d'honneurs singuliers; ces distinctions de confiance et de familiarité; ces expressions même d'*amitié* et de *sensibilité*, dont le roi voulait bien se servir, dans les lettres dont il l'honorait. Expressions qui n'échappent à la majesté des souverains que quand leur cœur est touché d'une véritable estime et d'une sincère affection.

Cette affection avait éclaté dès la jeunesse de Noailles, au fameux siége de Maestricht. On attaquait un ouvrage important, qui faisait la force de la ville et la principale confiance de l'ennemi. Comme l'attaque se faisait sous les yeux du roi, l'opiniâtreté de l'action l'obligea d'envoyer de nouveaux ordres. Il en chargea Noailles. Il y courut. Il y fut suivi de ses deux frères. A peine étaient-ils arrivés, que l'ouvrage ayant été emporté l'épée à la main, tout ce qui s'y logea d'abord fut enlevé par des fourneaux. L'éclat du feu dans l'horreur de la nuit augmenta l'horreur du spectacle. On ne douta point que Noailles n'y eût péri. Son père, alors à côté du roi par le devoir de sa charge, en ressentit le coup au fond du cœur. Mais s'il eut la force de se taire et de sacrifier sa douleur au respect de la majesté, la majesté ne rougit point de laisser remarquer la sienne. Elle parut plus tendre à la perte d'un tel sujet, que le père à celle d'un tel fils. Il fut cependant protégé par la Providence. Mais l'avantage d'avoir connu l'affection de son souverain lui fut un bien plus glorieux et plus précieux que la vie.

Toute la suite de cette vie fut ornée des mêmes faveurs. N'en fut-ce pas un témoignage bien public, que de confier les princes à sa conduite et à ses soins, lorsqu'ayant accompagné le roi leur frère aux frontières de l'Espagne, ils allèrent parcourir les plus belles provinces de la France? On savait que mettant le maréchal auprès d'eux, c'était y mettre la probité, l'honneur, la magnificence, la libéralité, la piété, qui sont les gardes les plus fidèles et les guides les plus sûrs qui puissent environner les princes: *Misericordia et veritas custodiunt regem* (*Prov.*, XX,

28). C'était éloigner d'autour d'eux l'arrogance, la dureté, la violence, la terreur; tout cet appareil odieux qui, loin de rehausser l'éclat de la majesté, la dégrade, la défigure et lui dérobe les cœurs. Aussi les cœurs volaient au-devant d'eux du fond des provinces, et leur portaient l'hommage de leur tendresse avec celui de leur respect. Ils trouvaient Noailles à côté de leurs jeunes princes, qui leur faisait connaître le prix des cœurs et de l'affection des peuples; qui leur apprenait à distinguer le mérite, à porter où il faut leurs regards et leurs faveurs. Pouvait-il mieux répondre à la confiance de son maître, mieux servir les princes ses enfants, que de les instruire en l'art de régner, en les accoutumant à se faire aimer?

Mais par où ce maître magnanime a-t-il pu mieux marquer à ce zélé serviteur la constance de son affection, qu'en étendant cette même affection sur sa nombreuse famille? Une postérité nombreuse a toujours été regardée comme une bénédiction du ciel. David se plaît à nous représenter les enfants autour de la table de leur père, croissant sous ses yeux comme de nouveaux plants d'oliviers : *Sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ* (*Psal.* CXXVII). N'est-ce pas l'image de la paix et de l'union de cette heureuse famille, où les enfants n'avaient point de plus doux moments que ceux qu'ils passaient auprès de leur père, ni le père de plus doux plaisirs que de vivre avec ses enfants, comme avec ses meilleurs amis? Salomon nous dépeint la femme vertueuse et diligente comme la couronne de son époux : *Mulier diligens corona viro suo* (*Prov.*, XII, 4) : et les enfants eux-mêmes comme la couronne de leurs pères : *Corona senum filii filiorum* (*Prov.*, XVII, 6). De combien de pierres précieuses l'épouse que Dieu lui donna a-t-elle formé cette couronne? Avec quel art et quel esprit a-t-elle eu soin de les polir, de leur imprimer ce caractère de noblesse et de bonté, qui fait le fond de son âme et son véritable prix? Mais comment les enfants eux-mêmes en soutiennent-ils l'éclat?

Ce qui fait cet éclat, ce n'est pas seulement la survivance à tant de titres d'honneur, que son illustre héritier s'est rendu digne de porter, par des vertus au-dessus de son âge, et par des faits dont l'Espagne a recueilli le fruit, comme la France en a ressenti la gloire. Mais beaucoup plus cette espèce de survivance et de succession singulière à la bienveillance d'un roi qui, pour ne perdre point l'estime et le souvenir du père, a voulu s'attacher la plupart de ses enfants par les plus nobles dignités, par les plus hautes alliances, et les avoir dans son palais, près de la princesse du monde la plus précieuse à la France et la plus chère à son cœur.

Mais quoi? Permettez-moi, Seigneur, de vous dire avec soumission ce que vous disait avec chagrin cet infortuné fils d'Isaac : Eh quoi! mon père, n'avez-vous qu'une seule bénédiction? *Num unam tantum benedictionem habes, pater* (*Genes.*, XXVII, 38). N'y aura-t-il pour votre serviteur que la graisse de la terre et la bénédiction du temps? Pour qui sera donc la rosée du ciel, la bénédiction éternelle? Elle sera pour lui, Messieurs. Ne le remarquez-vous pas dans tout le cours de sa vie? N'est-ce pas la rosée du ciel qui a produit chez lui cette affluence de toutes sortes de biens? Ces biens lui ont été des fruits de grâce et de vertu, des occasions de bonnes œuvres, des semences de l'éternité.

Toutes ces pieuses dispositions, loin de s'affaiblir avec l'âge, ont paru se ranimer. Ses infirmités redoublant de jour en jour étaient pour lui le son de la dernière trompette. Il n'était point de ceux qui se bouchant l'oreille à ces tristes sons, ne songent qu'à s'étourdir sur le compte qu'ils ont à rendre. Il le rendait chaque semaine; et par cette fidélité à un devoir si nécessaire et souvent si négligé, ne peut-on pas dire qu'à l'imitation du prophète, il tenait son âme entre ses mains?

Aussi quand le terme approcha, ne fallut-il point rappeler son âme à lui, du milieu des plaisirs du monde, ni l'arracher à l'amour des richesses, ni la dégager des intrigues et des filets de la cour. Il y avait longtemps qu'elle était libre et qu'il la possédait en paix, non-seulement par son renoncement aux dignités de la cour, qu'il avait remises en des mains chères et fidèles; mais par de sages et chrétiennes réflexions. Depuis deux ans il ne s'était réservé de tous les soins de la vie que celui de voir son roi et de se disposer à paraître devant son Dieu. Le coup frappa. Un nouvel accablement de faiblesse et de langueur lui fit sentir que le juge était à la porte. Il fit tous les pas nécessaires pour aller au-devant de lui. Deux jours de suite il appela le ministre de la pénitence pour purifier son âme du reste de ses péchés. Il avait presque encore à la bouche les prières d'expiation, lorsqu'un dernier accès, plus subit et plus violent, lui lia la langue et les sens, et ne lui laissa d'intervalle entre la vie et la mort que ce qu'il en fallait pour recevoir la dernière grâce de Dieu, par l'onction et par la prière.

Il avait près de lui, pour interprète auprès de Dieu, ce frère, qui n'a jamais eu qu'un même cœur avec lui (1) : ce pasteur fidèle et vigilant, qui, par son zèle encore plus que par sa dignité, chargé du soin de nos âmes, tâchait de lui inspirer par des signes et des regards, aisément intelligibles au sang et à l'amitié, les sentiments chrétiens et religieux dont son âme est pénétrée, et que sa vue, aussi bien que son exemple, inspire à son troupeau.

Et dans quel rang, Messieurs, mettez-vous ce don du ciel, cette disposition si désirable et si rare, que le dernier usage de sa raison ait été de se purifier par la pénitence; que ses derniers soupirs aient été de regret, de douleur de ses péchés, d'espérance et d'amour de Dieu; que ces heureux soupirs n'aient pas eu le temps d'être interrompus par l'éclat des soupirs et de la douleur du monde? Car quel assaut auraient pu li-

(1) Le cardinal de Noailles.

vrer à son cœur les larmes et les cris d'une famille éplorée, les regrets de tant d'amis, appliqués vainement à le secourir? Sa foi, n'en doutons pas, lui eût fait vaincre sa tendresse : mais la victoire au moins lui eût coûté la peine d'un combat. Heureux de s'être assoupi à toutes les voix du monde, en cessant de pouvoir penser librement à Dieu.

C'est ainsi que la loi de Dieu s'acquitte de ses promesses envers ceux qui lui sont fidèles : et c'est le comble du bon sens et de la sagesse de l'homme, de se disposer à ce bonheur par sa fidélité à la loi : *Homo sensatus credit legi Dei, et lex illi fidelis*. La foi de cet illustre mort lui a fait comprendre ces paroles ; et, comme nous avons lieu de le croire, il y aura trouvé son salut.

Vous, Messieurs, vous vous trouverez au même terme. Il ne faut point de prophète pour vous l'annoncer. C'est un arrêt général. Mais peut-être en faut-il pour vous apprendre que quelque idée que vous ayez de votre esprit et de votre bon sens, vous ne mourrez pas tous dans la sagesse. Aussi Dieu en fait-il une menace redoutable à tous les hommes : ils mourront tous, dit-il, mais non pas dans la sagesse : *Morientur, et non in sapientia* (*Job*, IV, 21).

Est-ce y mourir, en effet, que de se trouver à la fin de sa course, sans en avoir jamais prévu la fin ; que de n'ouvrir les yeux sur l'abîme de l'éternité que lorsqu'on est arrivé au bord de l'abîme ; que d'avoir besoin même alors pour les y ouvrir d'y être réduit et contraint par les remontrances, les instances et les larmes de nos amis ; que de ne regarder alors cette mort qui vient à nous qu'en reportant nos regards sur ce monde qui nous échappe ; en opposant toujours à la crainte qui nous saisit, les illusions d'une vaine espérance ou d'une fausse fermeté ; ne pensant presque jamais à la mort, que pour éviter la mort, non pour nous y préparer.

Ainsi meurent tous les jours les plus sages, les plus éclairés sur les grandes et hautes affaires. O sages insensés ! ils étendent leurs vues, leurs mesures, leurs projets, aux extrémités de la terre, jusque dans les siècles futurs, et s'aveuglent sur leur dernier moment. Ils savent gouverner les royaumes et les empires, et ne savent pas mourir. Ils vivent sans penser à mourir. Ils meurent sans y penser, sans oser y penser, sans vouloir y penser, souvent sans pouvoir y penser. *Et parce que nul n'y pense, ils périssent éternellement*. C'est la conclusion que l'Ecriture nous oblige de tirer de cet assoupissement si commun : *Quia nullus intelligit, in æternum peribunt* (*Job*, IV, 20).

Celui pour qui nous implorons la miséricorde divine y avait pensé, Messieurs. Pensons-y comme lui ; et, si nous le pouvons, encore mieux que lui. C'est sur cela, non pas sur les emplois, ni sur les honneurs de la terre, qu'il nous est permis d'être jaloux, d'aspirer aux premiers rangs. Et Dieu, qui connaît nos cœurs, qui couronne nos efforts, et fait grâce à nos faiblesses, nous rendra justice à tous.

ORAISON FUNEBRE

DE MONSEIGNEUR LOUIS DAUPHIN,

Prononcée dans l'église de Notre-Dame de Paris, le 3 juillet 1711.

Fili, in mansuetudine opera tua perfice : et super hominum gloriam diligeris.

Mon fils, mêlez la douceur à vos œuvres, et vous serez aimé : ce qui est une gloire au-dessus de toute la gloire des hommes (*Eccli.*, III, 19).

Monseigneur (1),

Est-ce ma voix qui vous adresse ces paroles, ou plutôt celle du grand prince à qui vous venez rendre ici le tribut de votre douleur et de votre piété ? C'est, Monseigneur, la sagesse même de Dieu qui a prononcé cet oracle à tous ses enfants, qui l'avait imprimé dans le cœur de votre père, et qui ranimerait encore, s'il était besoin, ses cendres, pour vous en faire une leçon, s'il n'avait eu avant sa mort la douce consolation de vous en avoir inspiré la pratique par son exemple ; et si vous n'en reconnaissiez vous-même la vérité, par la gloire et par l'affection dont vous voyez partout sa mémoire couronnée : *Super hominum gloriam diligeris*.

Aussi cet esprit de douceur est aujourd'hui l'appui de notre espérance et des prières que nous répandons devant Dieu pour son salut. La terre dont l'Evangile a promis la possession aux esprits doux n'est pas sans doute cette terre de misère et de confusion, dont les plus violents disputent l'empire aux plus justes. Si jamais les pacifiques ont eu quelque vrai droit à l'héritage des enfants de Dieu, c'est dans le siècle présent où ils sont si rares et ont tant de peine à régner (*Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram* (*Matth.*, V). *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur* (*Ibid.*).

Maintenant, dans l'Europe entière, il n'y a point d'asile pour la paix ; elle n'est plus connue que dans les pays barbares ; et les peuples chrétiens, qui portent dans leur nom l'onction de la charité, semblent en avoir fait un signal de haine et de révolte, un cri de bataille et de sang. Tous, le fer, la flamme à la main, ont oublié le Dieu de paix, qu'ils se vantent de servir, pour donner à tout l'univers un spectacle de leurs discordes : et comme s'ils manquaient de bras pour déchirer, ils tâchent d'associer les infidèles à leurs haines.

On dirait qu'au gré de l'ambition, le monde ait trop peu de couronnes, et que sur chaque trône un seul roi ne suffise pas. On ne veut plus suivre, pour y monter, les droits de la succession ni du sang. On n'écoute pas même la voix des peuples. Il n'est plus à leur choix d'adopter pour souverains ceux qui leur sont offerts par la nature et par les lois. On veut qu'ils les attendent du sort, de la violence des armes, du caprice

(1) Le Dauphin.

des étrangers et même de leurs ennemis.

En quel autre siècle a-t-on vu de pareilles révolutions! Et c'est pour en inspirer l'horreur, pour ôter tout prétexte aux emportements de l'ambition, de l'envie et de l'injustice, que la Providence avait établi parmi nous, à la vue de tout l'univers, un modèle public de modération, de droiture, d'humanité, dans la personne de ce prince, à qui nous souhaitons, par tant d'ardentes prières, l'accomplissement des promesses du Dieu de la douceur et de la paix.

Vous nous l'avez ôté, Seigneur, mais vous nous l'aviez donné. Grâces immortelles à vous rendre. Vous nous l'avez laissé même assez de temps pour adorer en lui les merveilles de votre bonté, et pour convaincre tous les grands qu'il est des chemins plus sûrs à l'admiration publique et à l'immortalité que ceux que l'ambition fait prendre à la plupart des héros.

Car à quoi mettent-ils leur gloire? à dominer, à se faire redouter, à s'élever, s'il se peut, au-dessus des têtes couronnées : voilà les objets ordinaires de leurs efforts. Nous avons vu, Messieurs, à la confusion de ces hommes vains, un prince, ambitieux? non, mais, généreux et magnanime, mettre sa gloire et son bonheur, non pas à dominer, mais à obéir; non pas à s'élever sur les têtes couronnées, mais à céder les couronnes; non pas à se faire redouter, mais à se montrer bienfaisant. Et par ces trois effets de douceur et de bonté, qui l'ont rendu vainqueur des plus fières passions, et qui feront le partage de ce discours, n'a-t-il pas enlevé, non-seulement l'admiration, mais l'affection de tout le monde? A qui s'est-il rendu plus cher, ou au roi, son auguste père, par sa respectueuse et constante soumission, ou aux princes, ses enfants, par l'abandonnement de ses droits propres et naturels sur tant de nobles couronnes; ou aux peuples enfin, par la part qu'il leur donnait à la tendresse de son cœur?

Prévenons donc l'histoire et tous les arts éloquents, dans le soin de peindre aux siècles futurs, par ces trois rares caractères, TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET EXCELLENT PRINCE, MONSEIGNEUR LOUIS DAUPHIN.

Le seul écueil que je dois tâcher d'éviter, peu ordinaire aux orateurs, c'est que mes faibles expressions répondent mal à vos idées, encore plus mal aux sentiments de vos cœurs. Au moins j'ose me flatter que la noblesse de vos idées, la tendresse de vos sentiments, viendront au secours de mes paroles, et vous feront trouver dans le peu que je dirai tout ce que je devrais et que je voudrais pouvoir dire.

PREMIÈRE PARTIE.

Un roi qui, par la majesté de sa personne, encore plus que de son rang, par le poids de son autorité, par la fermeté de sa conduite, est parmi nous l'image la plus sensible de la majesté de Dieu ; et qui en même temps, par la tendresse de son cœur pour son heureuse famille, a plus de part qu'aucun monarque à cet éloge divin, de n'avoir point d'égal dans les sentiments paternels : *Tam pater nemo* (*Tertull.*), méritait bien d'avoir un fils qui n'eût point d'égal dans le monde, en respect, en attachement et en dévouement pour son père.

Aussi n'est-ce pas là, Messieurs, une bénédiction des moins rares, dont il ait plu à Dieu de combler le règne du roi : de lui avoir attaché toutes les personnes de son sang par les liens de cette dilection, que l'apôtre appelle *une loi royale : legem regalem, Diliges* (*Jac.*, II). Loi qui, portant les princes à donner eux-mêmes aux sujets l'exemple de la soumission, fait perdre aux étrangers l'espérance de la discorde.

Oublions, s'il se peut, les temps funestes où ce bonheur ayant manqué à la France, elle s'est vue par ses propres divisions en proie à ses ennemis. Jamais le trône n'y a été en péril d'être ébranlé que par les mains de ceux qui étaient nés pour en être les appuis. Tous les efforts étrangers eussent été vains sans ces convulsions domestiques.

Oublions, dis-je, ces tristes temps, qui n'ont été que trop fréquents dans la France, et songeons plutôt à louer Dieu des gages qu'il nous laisse encore de sa puissante protection dans ce haut ascendant de sagesse et de bonheur qu'il a donné à notre roi, pour établir dans sa famille une image délicieuse du repos et de la paix qu'il voudrait pouvoir établir dans tout son royaume. Ecrions-nous à la vue de ces princes avec Salomon : Ce sont des enfants de la sagesse, une race qui n'est qu'obéissance et qu'affection : *Filii sapientiæ nati illorum, obedientia et dilectio* (*Eccli.*, III).

Hélas! le premier nœud de cette royale union, le chef de cette heureuse et sage postérité, ne paraît plus à nos yeux. Y aura-t-il un siècle assez ingrat pour en perdre la mémoire?

Il était le premier fruit du mariage du roi avec Marie-Thérèse d'Autriche. Ce silence que la terreur des armes avait imposé à la terre à la vue du conquérant de l'Asie, selon l'expression de l'Ecriture : *Siluit terra in conspectu ejus* (I *Mach.*, I), ce même silence, répandu dans tous les Etats chrétiens par la paix des Pyrénées, avait disposé la France à la naissance de ce prince, alors objet de notre joie et maintenant de nos regrets.

En même temps, et presque au même jour, Dieu fit un don pareil à l'Espagne, en accordant aux vœux de Philippe IV un héritier, connu depuis sous le nom de Charles II. Vanité des projets humains, aussi éloignés des desseins de Dieu que la terre l'est du ciel! La politique de l'Autriche avait cru mettre un obstacle invincible à l'accroissement de la grandeur de la France en attachant le mariage de l'infante à la dure condition d'un renoncement solennel à tous ses droits sur la succession de ses aïeux; et Dieu faisait naître aussitôt un prince plein d'équité, qui devait réparer par un sage testament le tort fait à sa sœur par un contrat odieux. On vit entrer dans le monde en cinq jours celui par qui tant de couronnes, accumulées par

Charles-Quint, devaient sortir de sa famille, et celui par qui ce grand amas de couronnes devait entrer dans la famille de Louis. Le monde les voyait naître, et Dieu les voyait mourir. Tous ces événements nous étaient alors cachés sous le voile de l'avenir. Le voile est rompu, Seigneur : avec quels éclats de tonnerre et quels mouvements de l'univers ! Mais tout n'est pas découvert. Seigneur, employez la paix pour nous découvrir le reste.

Suivons les premiers pas du jeune prince. Ils tendaient tous à la gloire et à la vertu. Les guides qui furent choisis pour lui en montrer les routes (1) n'eurent point de peine à les lui faire discerner, ni à les lui faire aimer. L'honneur et la vérité, la religion et la piété, qui semblaient parler par leurs bouches, et les remplir de leurs lumières, pour les faire passer dans l'âme du héros naissant, n'y trouvèrent jamais d'obstacle. Il n'y eut point de passions rebelles à déraciner de cet heureux champ, pour y semer les vertus chrétiennes et royales. Jamais l'homme ennemi ne surprit en sommeil ces fidèles surveillants, pour mêler l'ivraie au grain du Seigneur. Les leçons qu'ils donnaient tombaient avec douceur dans son âme, comme la rosée sur les fleurs : *Quasi stillæ super gramina* (*Deut.*, XXXII).

A ces premières impressions que le prince prit dès l'enfance, le feu des premières passions qui éclatent dans la jeunesse, et qui n'altèrent que trop souvent la trempe du plus heureux naturel, ne fit aucun changement. La docilité, au contraire, et la bonté augmentèrent par les réflexions de l'âge, et semblèrent rappeler à nos yeux les mœurs de ces temps fortunés qui ne nous sont plus connus que par la foi des livres saints, où les enfants à cinquante ans pliaient encore avec plaisir sous l'empire paternel ; où les fils, aussi bien que les épouses des rois, n'approchaient d'eux qu'avec respect, en baisant le bout de leur sceptre : *Osculata est summitatem virgæ* (*Esther*, V).

Engagé même dans le mariage, il n'eut pas besoin de se servir du privilége de la loi, qui permet à l'époux de s'arracher à ses plus chers parents, pour se donner à son épouse. Il trouva dans son propre cœur de quoi faire le bonheur de la sage Marie de Bavière, sans rien dérober au roi de l'hommage qu'il lui avait fait de sa première affection. Les trois fruits précieux dont Dieu bénit leur alliance, en lui donnant la joie et l'autorité de père, ne le rendirent pas moins fidèle aux devoirs de fils. Il n'en devint même que plus exact à les remplir ; et par l'obéissance qu'il rendait à leur aïeul, il leur enseignait à eux et à leur postérité celle qu'ils lui devaient à lui-même.

N'attendez pas, Messieurs, que je vous fasse valoir l'obéissance du Dauphin, par la pesanteur du joug qu'il eut à porter. Ce qui se passait entre le monarque et le prince était en quelque façon semblable à ce qui se passe entre nous et Dieu, dont tous les commandements sont des bienfaits et des grâces : *Cujus imperium beneficium est* (*S. Paulin., epist.*, 5). Il y avait entre eux un combat continuel d'affection et de prévention, où le monarque s'étudiait à ne rien exiger que d'agréable à son fils, et le fils à rechercher toujours ce qui plaisait plus à son père.

Ils en trouvèrent enfin des occasions dignes d'eux, dans la carrière qui s'ouvrit quelque temps après aux vertus guerrières du Dauphin.

La fameuse paix de Nimègue ayant désarmé le prince d'Orange, et coupé les piéges qu'il tendait à la liberté de son pays, il s'était offert aux Anglais pour vengeur de leur religion, dans la vue de s'élever sur le trône de son beau-père. Le succès dépendait de nous susciter tant d'ennemis, que la puissance du roi partagée fût hors d'état de secourir son allié. C'est à quoi ce profond génie appliqua tous les ressorts de son art. Il étendit ses pratiques et ses intrigues du fond du Nord au delà des Alpes : il réveilla la jalousie de l'Allemagne contre nous, et pour centre commun de tous ces mouvements cachés, il choisit la ville d'Augsbourg.

Mais il n'y eut point de ténèbres contre la sagesse du roi. Elle pénétra tout. Pour faire avorter leurs projets dans le sein même de l'Allemagne, où ils venaient d'être formés, il résolut d'en prévenir l'éclat par une rupture imprévue, en se rendant maître de Philisbourg : et ce fut par cette entreprise, hors d'apparence et de saison, qu'il essaya le courage et la fortune du Dauphin. Comment répondit-il aux espérances de son père ? On pouvait dire qu'il les surpassa, si son père avait moins connu son propre sang.

Il est vrai qu'il prenait les ennemis hors de mesure, hors même de la défiance et du soupçon d'un mouvement si subit. Mais au défaut des préparatifs, ils avaient pour eux des secours plus puissants que celui des plus redoutables armées : les approches de l'hiver, des villes riches et peuplées ; un nombre de places fameuses, écueils des plus grands capitaines, et qui se défendaient par leur seul nom. Philisbourg, depuis soixante ans, objet de la jalousie des plus belliqueuses nations, redoutable autant que jamais par ses fortifications, par sa prodigieuse artillerie, encore plus par la continuité des pluies et l'inondation des marais, opposait la nature et l'art aux efforts d'une armée qui entrait en campagne au temps qu'il en faut sortir. Mais la présence de Monseigneur, son courage, son activité, son assiduité à la tranchée, aux postes les plus avancés ; la libéralité et la familiarité dont il animait les soldats au service et au péril ; le zèle de la discipline et l'exemple qu'il en donnait inspirait à cinquante escadrons et à trente bataillons, qui composaient toutes ses forces, l'audace et la fierté des plus nombreuses armées. Vingt jours de tranchée ouverte emportèrent ce rempart de la puissance germanique : et le seul bruit de sa chute fit perdre à tout le pays l'espérance de soutenir

(1) Le duc de Montausier, l'évêque de Meaux.

ou de rebuter le vainqueur. Manheim ne lui résista que trois jours. Heidelberg lui ouvrit ses portes. Frankendal se fit honneur de deux jours de fermeté. Le reste alla du même pas, sur les traces qu'il avait marquées à ceux qui commandaient sous lui.

On attendait à la cour la nouvelle du succès : et le monarque ardent pour la gloire de son fils, autant que le fils pour celle du monarque, conjurait cependant les orages et les vents, qui semblaient s'y opposer. Il était au pied des autels, au milieu des grands de sa cour, offrant à Dieu, son souverain, l'hommage de sa dépendance; attentif à sa parole, et lui recommandant la cause commune des rois, lorsqu'on lui vint annoncer que ses vœux étaient exaucés et la place prise. La joie qu'il en conçut ne lui fit pas différer un moment d'en bénir la source. Il se prosterna devant Dieu dans les sentiments de David : A vous, Seigneur, non pas à moi, ni à mon fils, la puissance et la gloire et la victoire ; à vous la louange par conséquent : *Tua est, Domine, potentia et gloria atque victoria, tibi laus.* Qui suis-je, et qu'est-ce que mon peuple et mon fils Salomon sans vous? *Quis ego, et quis populus meus?* Donnez-lui, Seigneur, donnez-nous un cœur parfait, pour vous servir, nous qui commandons aux autres, et pour porter tout le monde à vous servir : *Filio meo da cor perfectum, ut custodiat mandata tua* (I *Paral.*, XXIX).

Combien de fois a-t-il eu besoin depuis de renouveler cette prière? et comment a-t-il plu à Dieu d'en éprouver la sincérité? Mais, Seigneur, son cœur était prêt et l'est encore. Est-ce être selon votre cœur?

Cependant le prince d'Orange avait mis au jour ce qu'il cachait dans le sien. L'Angleterre lui avait ouvert ses ports : Londres, l'armée, le parlement, le roi même, étaient en son pouvoir. Mais pour s'épargner un crime inutile à son ambition; pour n'en pas corrompre la douceur par le remords d'un parricide, il s'était fait un faux honneur de fermer les yeux à l'évasion du roi Jacques, et se consolait de le voir passer en France, par l'espérance de la durée d'une guerre, qui le rendant longtemps nécessaire à ses nouveaux sujets, le mettait hors du péril d'essuyer sitôt leur inconstance et leur dégoût pour tous les rois qui ne veulent pas être leurs esclaves. Guerre en effet, que le sang répandu durant dix ans à peine put étouffer.

Quelle part le dauphin n'eut-il pas aux événements qui nous la rendirent glorieuse! Outre l'honneur d'être inséparable du roi dans les plus célèbres entreprises aux siéges de Mons et de Namur; d'y contribuer de ses conseils et souvent de sa présence aux plus hasardeuses actions, de chercher partout l'occasion d'y contribuer même de son sang, combien de fois désira-t-il l'occasion d'une bataille?

C'est ce qui le fit retourner par deux fois au delà du Rhin, en deux diverses campagnes : où n'ayant rien oublié pour attirer les Allemands au combat, on peut dire qu'il ne manqua la victoire que pour les avoir mis hors d'état d'oser la lui disputer.

Veut-on des preuves de sa vigilance à prévoir les desseins des ennemis, de sa promptitude à les prévenir, de sa fermeté à soutenir les fatigues de la guerre? Il n'y a qu'à se souvenir de la marche de Vignamont, qui donna tant d'éclat à sa dernière campagne. Son armée et celle du prince couronné par les Anglais étaient aux environs de Liége, obstinées à se forcer l'une l'autre à décamper. L'ennemi réduit le premier à cette nécessité, crut pouvoir réparer la honte de sa retraite, en nous devançant à grands pas vers les côtes de la mer, pour y appuyer les opérations de sa flotte, et tomber sur nos places avant que nous les pussions secourir. Il fallait pour cela gagner précipitamment l'Escaut et le pont de pierre. C'était là l'objet et le but des deux guerriers, dans la lice où ils couraient, chacun à la tête de soixante mille hommes.

Le Dauphin, tel que l'Ecriture dépeint le soleil naissant, entra dans la lice à pas de géant : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam* (*Psal.* XVIII). Sa marche répandit dans le cœur de ses soldats la même joie, la même ardeur pour le travail, que le premier rayon du soleil répand dans tout le genre humain. Toutes les troupes ressemblaient aux athlètes et aux lutteurs, en qui saint Paul nous dit que le désir de la gloire étouffait le sentiment des besoins les plus pressants. La soif et la faim ne les touchait point, à la vue du laurier de la victoire. Ils s'abstenaient de tout ce qui pouvait les rendre moins agiles au combat : *Ab omnibus se abstinet, ut coronam accipiat* (I *Cor.*, IX). Chaque pas de ces géants c'étaient des journées de douze et dix-huit lieues. Les bataillons entiers disputaient à la cavalerie l'honneur de la fatigue et de la rapidité. Les plus grands fleuves des Pays-Bas, la Meuse, la Sambre, l'Escaut, la Lys, les voyaient voler sur leurs bords, franchir les ponts et les gués. Le Brabant, le Hainaut traversés dans toute leur largeur : en combien de temps? en quatre jours. Etaient-ce des jours ordinaires? Le soleil, Messieurs, le soleil, comme autrefois au signal de Josué, n'arrêta-t-il point son cours? ne marcha-t-il point plus lentement, pour donner plus de temps et d'éclat à notre marche? Ah! la foi de nos jours est trop faible pour mériter ces coups de la puissance de Dieu. La vérité cependant, au-dessus de la vraisemblance, c'est que le transport d'une armée à quarante lieues de son camp, entreprise au moins de huit ou dix jours dans les règles de la guerre, ne fut au prince belliqueux qu'un ouvrage de quatre jours.

Après cela s'il n'a pas paru plus souvent à la tête de nos armées, c'est que l'honneur de commander ne prévalut jamais dans son estime à la gloire d'obéir. C'est que, persuadé de la sagesse du roi, de son profond discernement sur le besoin des affaires et le vrai bien de l'Etat, il ne voyait rien de mieux que de s'abandonner à ses lumières ; et

que pour ne contraindre en rien la justesse et la sûreté de son goût, il ne laissait pas même entrevoir le sien. Jamais le succès des autres armées ne mêla dans son cœur l'envie à l'émulation. Quelque bras qui vainquît ou qui emportât les places, celui d'un autre, ou le sien, la victoire était à son père, et c'est tout ce qu'il voulait.

Laissons, Messieurs, laissons aux siècles passés admirer les pleurs d'Alexandre, à la vue des statues et des conquêtes de Philippe. Voici un fils qui ne connaît point de trophées dignes de lui, point de lauriers ni d'honneurs, que ceux de son père; point de soupirs, de regrets ni de pleurs, que pour les périls de son père. Combien en versa-t-il dans les deux tristes maladies qui firent trembler tous les Français! Tous les mouvements de nos cœurs se réunirent dans le sien. Il sentit un poids plus pesant que celui de l'alarme publique, et tandis que toute la France craignait de perdre son roi, celui que le ciel semblait lui destiner pour successeur craignait encore plus de l'être.

Vous lui avez bien rendu ses alarmes et ses pleurs, grand roi, pour qui Dieu l'avait fait naître, hélas! et non pas pour nous. Il était né pour votre joie, pour être l'appui de votre état, le confident de vos desseins; pour perpétuer votre sang et votre nom dans les siècles; pour nous apprendre à vous obéir, à vous servir: mais non pas pour régner sur nous. Il était né enfin pour faire régner les autres et pour céder les trônes à ses enfants. Second sujet de son éloge et de notre commune douleur.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas dans la maison de nos rois un événement nouveau, que d'y voir la soumission des enfans couronnée aux yeux de leurs pères, et les peuples voisins venir demander pour maîtres ceux de nos princes qu'une longue obéissance avait instruits à régner.

Louis fils de Philippe-Auguste était il y a cinq cents ans ce qu'était le Dauphin depuis cinquante, en respect et en dévouement pour son père, comme son père était par ses exploits héroïques l'image du monarque à qui nous obéissons. Avec quelle profusion ce fils respectueux en fut-il récompensé en sa personne et dans sa postérité, par le Dieu distributeur des couronnes! Il vit les Anglais à ses pieds, l'engager à passer la mer pour aller régner sur eux. Fils d'un héros, père d'un saint, il eut pour fils aîné celui de vos aïeux, Monseigneur, à qui les trônes de la terre ont servi de degrés pour s'élever à ceux du ciel; et le plus jeune de ses fils, Charles d'Anjou, vit la Provence, la Sicile et Naples sous sa puissance. On n'ignore pas, Monseigneur, lequel de tous ces trônes est le premier objet de votre ambition. Comme votre piété ne peut nous en faire un secret, nous ne nous faisons pas un scrupule de le dire, et vous nous le pardonnerez.

Mais quelque rapport qu'il y ait entre Louis fils de Philippe-Auguste, et Louis fils de Louis le Grand, dans l'attachement à leurs devoirs, dans la récompense qu'ils en reçurent et le bonheur de leur postérité, l'avantage de la ressemblance est tout entier du côté du Dauphin; puisque le premier accepta les couronnes que la fortune lui offrit; et que le dauphin a cédé celles qui se présentaient à lui par les mains et l'ordre de la nature.

Il n'est pas temps de traiter ici la question fameuse de la renonciation de la reine Marie-Thérèse à l'héritage de ses aïeux. En vain les intérêts des puissances étrangères réclamaient contre l'union de tant de couronnes sur la tête du Dauphin. La nature parlait pour lui; il n'y avait que lui qui lui pût imposer silence; et c'est, Messieurs, ce qu'il a fait.

Un désir héroïque et au-dessus de l'humain, de voir tous les peuples contents, tous les intérêts tempérés, tous les cœurs rapprochés les uns des autres, étouffa dans le sien l'amour de la domination, l'intérêt personnel de sa grandeur. Ces considérations, si vives partout ailleurs, ne le détournèrent jamais des justes tempéraments et des sages vues du roi, pour prévenir l'alarme de nos voisins, et les calmer sur la succession d'Espagne.

Car quel autre motif l'avait-il fait entrer dans le projet d'un abandonnement absolu de tous ses droits en faveur du prince de Bavière, en qui les deux branches d'Autriche, l'impériale et la royale, se trouvaient réunies si heureusement? Mais le ciel ayant enlevé ce seul rejeton, avant que la fleur et le projet pussent éclore, avec quelle bonne foi donna-t-il son consentement au célèbre traité du partage de la monarchie, chef-d'œuvre de la politique, ou plutôt des artifices d'un nouveau roi qui se faisait garant, aux yeux de toute l'Europe, d'un partage qu'il ne pouvait pas et ne voulait pas même nous garantir?

La mort de Charles II et son sage testament, concerté avec les grands, et même avec le Père commun des fidèles (1), ayant rompu les ressorts et les piéges du traité, de quelle ardeur le Dauphin embrassa-t-il l'occasion de signaler son pur désintéressement, ses justes intentions pour le repos de l'Europe, et sa tendre affection pour les princes ses enfants? Il est vrai qu'il se voyait dépouillé par les dispositions du roi d'Espagne, et tous ses droits transportés au duc d'Anjou; mais il voyait d'ailleurs les prétextes levés à la défiance de nos voisins; le balancement de la puissance entre les deux monarchies en état de se maintenir; les mouvements de guerre éloignés, à ce qu'il croyait, pour longtemps; et c'était là qu'il mettait sa grandeur dans le repos de tout le monde.

En effet, par quelle admirable et subite conspiration d'esprits et de volontés tous les membres d'un corps aussi vaste, aussi étendu que la monarchie d'Espagne, applaudirent-ils à leur chef sur le choix de son suc-

(1) Innocent XII.

cesseur! La joie qui en éclatait à Madrid retentit aussitôt en Flandre, en Sicile, à Naples, à Milan, jusque dans les Indes.

A quoi peut-on reconnaître plus clairement la sagesse et l'équité de cette disposition qu'à ce consentement subit, uniforme et général de tant d'Etats différents à recevoir un souverain des mains de leurs anciens ennemis? à regarder Louis le Grand, le Dauphin, le duc d'Anjou comme les ressources de leur bonheur, comme l'espérance des peuples dont jusqu'alors ils avaient été la terreur?

Les Etats même les plus jaloux de notre prospérité, la Hollande et l'Angleterre, frappés de l'événement, n'en purent contester la justice, et reconnurent le nouveau roi. L'Autriche s'obstina seule à disputer un droit décidé en notre faveur au jugement de l'Europe et de ses propres alliés.

Le Dauphin semblait n'avoir qu'à goûter les fruits de sa modération, plus doux que ceux des passions les plus turbulentes et les plus fières. Au milieu de tant de trônes, il se contentait de l'éclat qui rejaillissait sur lui, d'être l'appui de la grandeur de son père et l'auteur de celle de son fils; le lien par conséquent du bonheur de la France et de l'Espagne.

Et ce fut l'idée de ce bonheur et l'appréhension des suites qui fit repentir nos voisins d'avoir été si prompts à reconnaître nos droits. Ils crurent s'être fait tort de nous avoir fait justice. Ils rentrèrent dans leurs frayeurs; ils exigèrent qu'à nos dépens nous les missions à couvert, non-seulement du péril, mais de la crainte de nos armes; que nous leur cédassions nos plus importantes places, pour leur servir de barrière contre nous; et qu'en un mot, pour nous ôter le moyen d'entrer chez eux, nous leur missions en main les clefs du royaume.

A toutes ces odieuses et criantes prétentions quel prétexte et quelle ombre de raison? la même que les Philistins alléguaient au juste Isaac, dont la prospérité leur était devenue suspecte. Allez, lui disaient-ils, retirez-vous, éloignez-vous; nous ne vous voulons point pour voisin ni pour associé; vous êtes devenu plus puissant que nous: *Recede a nobis, quoniam potentior nobis factus es valde* (*Gen.*, XXVI).

Il fallut rompre enfin. Vous l'avez permis, Seigneur, vous l'avez même voulu; vous nous avez même engagés, sous la foi de vos promesses, à soutenir seuls une guerre où nous n'avons point d'autre appui que la justice de notre cause et celle de vos jugements. Non-seulement vous nous y avez engagés, mais vous nous y avez humiliés; vous avez fermé les yeux au zèle de l'aïeul pour la pureté de la foi, à la modération pacifique de son fils, à l'innocente piété du jeune roi que vous avez placé de votre main sur le trône. En laissant ébranler ce trône où vous l'avez placé, vous avez laissé profaner par l'impiété les autels, élevés à votre nom par les rois ses prédécesseurs. Vous avez même joint vos armes à celles de nos ennemis, les fléaux de la famine et de la mortalité au fer et au feu de leur haine. Humiliés ainsi sous vos coups, n'oserons-nous point vous adresser les gémissements de vos prophètes, et vous dire avec eux: Pourquoi, Seigneur, pourquoi vous endormez-vous à nos cris? *Quare obdormis, Domine* (*Psal.* XLIII)? Nous avez-vous trompés, quand vous avez promis votre secours à ceux qui vous servent? *Ergone decepisti populum tuum* (*Jerem.*, IV)? Jusqu'à quand, véritable et saint, serez-vous sans rendre justice à l'équité et à la sainteté de notre cause? *Usquequo sanctus et verus non judicas* (*Apoc.*, VI)?

Ah! vous nous répondrez par la voix des mêmes prophètes et par mille événements passés qu'en réclamant votre justice en faveur de nos justes droits, nous avons dû la craindre pour nos péchés; qu'en nous confiant sur nos forces, sur nos richesses et notre prospérité, nous n'avons pas assez compris que sans vous tout cela n'est rien. Pour nous faire sentir ce néant de notre puissance, que nous ne voulions pas sentir, vous nous y avez replongés. Et c'est du fond de ce néant bien reconnu et bien compris que vous prenez plaisir à produire, quand vous voulez, un monde nouveau de prodiges et de miracles, afin, dites-vous, qu'Israël ne se glorifie point contre vous; qu'il ne dise point: C'est par mes forces que j'ai vaincu mes ennemis: *Ne glorietur contra me Israel, et dicat: Meis viribus liberatus sum* (*Judic.*, VII).

Nous en sommes là, Seigneur: nous reconnaissons notre néant. Aussi commencez-vous à déployer votre bras en notre faveur. Car qu'avons-nous vu cet hiver? Vous avez fait d'un roi presque fugitif un roi conquérant. Vous n'avez laissé pénétrer ses ennemis jusque dans la capitale et au cœur de son royaume que pour leur ôter à jamais l'espérance de s'y établir; pour les convaincre par leurs yeux qu'il y a pour lui dans le cœur de chacun de ses sujets une place imprenable et hors d'atteinte, un trône inébranlable à tous leurs efforts. Vous ne les aviez conduits là par la victoire que pour les en arracher par la défaite de leur armée et par la confusion de leurs projets.

Un prodige si peu attendu n'a-t-il pas semblé rappeler en nous le temps des miracles, et nous annoncer le retour de la protection de Dieu? C'était donc lui, n'en doutons pas, c'était Dieu qui, par de secrets mouvements, avait inspiré au Dauphin l'héroïque fermeté de ne point désespérer du sort de l'Espagne, et de soutenir jusqu'au bout la cause du roi son fils.

Le désir que la France avait montré pour la paix, ayant fait oublier aux alliés le besoin qu'ils en avaient eux-mêmes, et les rendant plus fiers encore que leurs grands succès, ils ne se promettaient rien de moins qu'un passage ouvert pour aller porter le coup mortel à l'Espagne, au travers de notre cœur. Le Dauphin comprit qu'une paix fondée sur un tel péril était un mal plus certain

que tous les maux de la guerre, et qu'il était plus sûr de se livrer à tous les caprices du hasard : parlons plus chrétiennement ; que c'était moins risquer d'attendre l'arrêt du ciel, tout inconnu qu'il était, que de s'abandonner à la foi d'une trêve ou d'une paix qui laissait tous les partis sous les armes, et n'éteignait le feu de nos frontières qu'en l'allumant au milieu de notre sein.

Le prince, entre plusieurs avis et plusieurs conseils différents, que le zèle de l'Etat suggérait aux plus éclairés, crut entrevoir ces sentiments de confiance et de grandeur dans le cœur du roi son père. Il ne s'y trompa point. Malgré toutes les mesures que la prudence avait essayées jusqu'alors pour attirer les puissances liguées à de justes conditions, le roi se confirma dans le généreux dessein que l'honneur encore plus que la nature semblait dicter au Dauphin. La dureté des ennemis pour la paix nous y endurcit nous-mêmes. On se sentit animé d'un nouveau feu, à secourir un roi si digne du trône, une nation si fidèle à l'y maintenir.

Le ciel n'a-t-il pas paru ratifier cette noble résolution? N'a-t-il pas appuyé notre juste confiance par les coups inespérés qui ont depuis éclaté? Quel présage n'avons-nous pas d'une heureuse décision dans le soin que Dieu a pris de réprimer notre orgueil, pour nous relever le courage !

Adorons sa providence, et lui crions avec les saints : Seigneur, vous êtes vraiment grand ; votre règne est de tous les siècles ! Vous châtiez et vous sauvez : *Tu flagellas et salvas*. Vous savez ravaler au fond de l'abîme, et vous savez en relever : *Deducis ad inferos et reducis*. Et nul ne peut se soustraire à votre main : *Non est qui effugiat manum tuam* (*Tob*., XIII).

Que la France donc et l'Espagne, unies si étroitement d'intérêts, unissent aussi leurs prières pour rendre Dieu propice à ce prince généreux, auteur de leur union. C'est la cession de ses droits à son fils, qui a formé cette union de deux nations puissantes. Mais cette union n'eût servi qu'à les désunir par une rupture plus odieuse et plus criante que jamais, si par un second bienfait il n'eût maintenu le premier contre les illusions d'un vain fantôme de paix. Il a trouvé le cœur du roi son père aussi sensible que le sien à la gloire de cette union. Mettons-le aussi par nos prières en état de fléchir le cœur de Dieu. Que bientôt, délivré des liens de sa justice, il puisse approcher d'assez près du trône de sa bonté, pour lui représenter les besoins de deux grands royaumes que les titres sacrés de Catholique et de Très-Chrétien rendent chers à sa providence et dignes par-dessus tout de n'être jamais désunis. Hâtons-nous de lui obtenir le repos de l'éternité, pour intéresser sa reconnaissance à nous obtenir le repos qui fait l'objet présent de nos désirs ; ou plutôt, par notre ferveur à solliciter son salut, reconnaissons le soin qu'il a toujours pris, non pas de se faire redouter, mais de se rendre bienfaisant à tout le monde.

TROISIÈME PARTIE.

Salomon voulant décrier le malhonnête homme, et le rendre odieux par tous ses traits naturels, lui donne des yeux altiers: *Oculos sublimes ;* une langue amie du mensonge : *Linguam mendacem ;* des mains cruelles et sanguinaires : *Manus effundentes sanguinem ;* un cœur rempli de noirs desseins : *Cor machinans cogitationes pessimas ;* des pieds enfin toujours prompts à courir au mal : *Pedes veloces ad currendum in malum* (*Prov*., VI). Tels ont été les Absalom, les Hérode, les Néron, noms dévoués à l'horreur de tous les siècles.

Eloignons nos yeux de ces funestes tableaux ; formons-nous, trait pour trait, une idée toute contraire: des yeux humains, une langue amie de la vérité, des mains ouvertes aux bienfaits, un cœur droit et plein de bonté, des démarches sages et mesurées : voilà le portrait du Dauphin. Facile et affable dans son abord, véritable et discret dans ses paroles, bienfaisant et obligeant dans ses manières, droit et bon dans ses sentiments, ponctuel et prompt à tous ses devoirs : à ces traits peut-on ne le pas reconnaître? mais à ces traits pouvait-on ne le pas aimer ?

Le prince établi de Dieu comme le soleil au milieu du monde pour y présider, pour y régner, ne peut se cacher longtemps sans y jeter la tristesse et la langueur, sans y faire appréhender les orages et les tonnerres. Il faut qu'il se montre pour animer tout et répandre la joie partout. Aussi est-ce par là que nos rois se distinguent entre tous les rois, et que le Dauphin s'était acquis sur les peuples un tel crédit d'estime et d'affection, que dans les horreurs de la guerre et de la famine sa seule vue ôtait la plainte et la voix même à la douleur. Contents de l'avoir entendu gémir, ils se sentaient soulagés du poids qu'il semblait porter avec eux. Ils oubliaient leurs peines en les voyant gravées presque dans sa mémoire et dans son cœur. Affable avec dignité, familier sans bassesse, aisé à se laisser approcher sans trop exposer le respect, son palais n'avait point de barrières pour le peuple. Ses gardes et ses courtisans accoutumés au goût qu'il avait pour les malheureux leur servaient auprès de lui d'introducteurs et d'interprètes. En tout temps, même dans ses maladies, ils avaient l'accès libre jusqu'à son lit. Le jour même de sa mort ils vinrent répandre à ses yeux les larmes que son péril tirait du fond de leurs cœurs. Et le plaisir qu'il reçut de cette marque de leur tendresse, le plaisir qu'il leur fit en leur laissant entrevoir l'espérance qu'on lui donnait de sa santé, fut peut-être la dernière joie de sa vie.

Quelle idée ne donnait-il pas de sa prudence à gouverner par l'empire absolu qu'il avait pris sur sa langue? sujet indocile, dit l'apôtre, et incapable de repos, feu toujours prêt à répandre l'incendie : *Lingua ignis est*

(*Jac.*, III), a-t-il jamais fait servir la sienne au mensonge, à la médisance, au reproche, au murmure, à la discorde? Elle était muette et percluse à tous ces usages inofficieux et pernicieux. Elle ne connaissait que la paix, la bonne foi, la sincérité, la vérité. Invariable dans sa parole, aussi ferme à la garder que discret à la donner, combien de fois lui est-il échappé de blâmer la nécessité des serments et des contrats pour garantir la fidélité des promesses! Combien de fois a-t-il dit que s'il ne tenait qu'à lui il n'y aurait, dans le commerce civil, ni sceau, ni seing, ni plume pour cet usage!

Oh qu'il y en ait au moins, mais d'or et de diamant, mais de lumière et de feu, pour graver dans les cœurs cet oracle d'honneur et de probité, qui fait honte non-seulement à la chicane et à la duplicité, mais à toutes les précautions établies par les lois humaines! La règle et la loi de ce prince était celle du Fils de Dieu : Cela est, cela n'est pas: *Est, est : Non, non.* Gardez-lui donc, Seigneur, votre parole, et faites grâce au protecteur public de la vérité.

Faites miséricorde à l'homme de miséricorde. Vous l'avez dit : Donnez, on vous donnera : *Date, et dabitur vobis.* Remettez, et on vous remettra : *Dimitte, et dimittemini* (*Luc.*, VI). Qu'a-t-il remis? mais qu'avait-il à remettre, et quels étaient ses ennemis? Il eut la sagesse de n'en jamais faire, et le bonheur de n'en avoir jamais eu. Respectable aux ennemis même de l'Etat, son nom pacifique aussi bien que celui de Salomon se faisait aimer jusque dans les îles : *Ad insulas divulgatum est nomen, et dilectus es in pace tua* (*Eccli.*, XLVII).

Il n'a donc point eu à pardonner. Mais quel penchant à donner! Quel usage faisait-il de l'abondance et de l'autorité, sinon pour secourir l'indigent, pour récompenser les services, pour animer le soldat au travail? Tous les matins dans les armées il se faisait instruire des besoins secrets des officiers, et leur envoyait à l'instant les secours convenables à leur fortune. Aux premiers jours de chaque mois, avant que de songer à ses divertissements, il s'en faisait un de régler la destination de ses aumônes; et combien de familles y avaient part! Ainsi les libéralités royales, en sortant du trésor, devenaient la plupart chrétiennes entre ses mains, et passaient aussitôt par les vœux et les prières des pauvres dans le trésor éternel.

Son cœur, Messieurs, son cœur y était avec son trésor. Quel cœur plus épuré des taches de l'intérêt, de celles de la colère, de la haine, de l'envie! Dieu, qui sonde les cœurs, ne trouvait point dans le sien de ces passions malignes qui élèvent leurs cris au ciel. Il n'y voyait pas même de ces passions importunes et chagrines, qui rendent le commerce et le service des grands onéreux à leurs domestiques et rebutant à leurs amis. Il lui était plus aisé d'excuser tout, de dissimuler et de souffrir, que de parler avec aigreur, que d'user de menace ou de reproche. Avait-il de l'impatience et de l'aversion? c'était pour ces âmes basses à qui l'art infernal de noircir la réputation, de rendre la vertu ridicule et le mérite suspect, n'ouvre que trop souvent le cabinet et la confidence des princes. Un silence froid et sérieux glaçait la malignité, l'audace et même l'impiété sur la langue du médisant, du calomniateur et de l'impie. Démentez-moi si j'en dis trop, vous qui aviez l'honneur d'approcher de sa personne et d'être témoins assidus de tous les mouvements d'un prince qui ne sut jamais se masquer.

Voilà, Seigneur, ce que vous voyiez dans ce cœur : cette latitude, cette équité, cette candeur, en un mot ce fond de bonté que vous recommandiez tant à Salomon : *Latitudinem cordis sicut arenam maris;* que vous avez tant loué dans David : *In simplicitate cordis et in æquitate* (III *Reg.*, IV). Vous y avez vu des fragilités, des faiblesses : n'en aviez-vous pas vu dans ces saints héros? Mais les fragilités, effacées par le repentir, ne se réveillent jamais, non pas même dans votre mémoire : et les vertus, quoique flétries quelquefois par le péché, reviennent par votre grâce. Elles sont donc vivantes et immortelles devant vous, ces vertus, que par votre grâce il avait toujours cultivées avec tant de soin :

Ce respect constant pour les pratiques et les maximes de la religion; cette foi simple, sans nuage et sans curiosité; cette assiduité journalière à la prière et au sacrifice divin; cette fidélité sévère à l'abstinence et aux jeûnes sacrés, au milieu même des fatigues et de la licence des armées; ces entrailles de miséricorde et de pure charité, si promptes à s'émouvoir aux besoins des pauvres; tant de vertus enfin, dont la nature n'est point capable sans une vraie piété.

Et comment donc, Seigneur, l'avez-vous laissé partir de la vie, sans lui avoir accordé cette faveur prodiguée à tant de pécheurs fameux, de se disposer à loisir à paraître devant vous? Gémissons pour nous, gémissons d'avoir été privés de la douce consolation de lui voir couronner une belle vie par l'exemple édifiant d'une belle mort; mais pour lui, qui peu de jours auparavant avait participé aux mystères de la Pâque, et par des aumônes abondantes expié, pour ainsi dire, publiquement ses péchés : lui qui avait passé les jours suivants dans la solitude, attaché aux dévotions de ce saint temps, et les jours de sa maladie dans la douleur, quel obstacle avait-il qui l'empêchât d'écouter Dieu, et Dieu même de lui parler?

Ne l'avait-on pas vu dans ses campagnes, à la simple espérance d'un combat, prévenir par les sacrements les approches du péril? Et quand quelques années depuis un mal subit et violent pensa lui trancher la vie, la seule idée du péril évité n'ouvrit-elle pas, dès le lendemain son cœur à la pénitence; et depuis ce temps-là n'en a-t-il pas toujours honoré le souvenir par la victoire des passions les plus difficiles à combattre? Hé! que

n'eût-il point fait dans sa dernière maladie, à la seule pensée du danger ?

En eut-il jamais la pensée! On lui disait de tous côtés, comme autrefois à cet ancien roi de Syrie : *Sanaberis, sanaberis.* Vous guérirez, vous guérirez. Et ceux qui lui donnaient ces espérances n'étaient pas, comme à l'égard de ce roi, ni des prophètes envoyés pour le punir, ni des ennemis intéressés à le tromper : c'étaient ses plus zélés officiers ; les personnes qui lui étaient les plus attachées et les plus chères, qui auraient sacrifié leur vie pour ses moindres intérêts. C'était sous les yeux d'un monarque à qui la vraie piété rendait le salut du prince encore plus précieux que sa santé.

La vue d'un mal toujours suivi de la solitude et de l'effroi n'avait point intimidé la tendre affection du père. Il s'était arraché aux cris de toute sa cour, pour s'attacher au péril de son fils. Il avait presque oublié que sa vie propre est celle de son Etat, pour veiller à la sûreté de celui dans lequel il s'attendait de revivre.

Avec quelle surprise et quel serrement de cœur vit-il dans un instant tous les visages glacés ? tous ceux qui jusqu'alors avaient soutenu ses espérances, abattus, consternés du coup qui venait d'ôter la parole et presque les sens au Dauphin ?

Dieu cependant se faisait encore entendre, et lui soutenait le sentiment, assez pour lui faire souhaiter, par des signes et des sanglots, la grâce de l'absolution et de l'onction. Il les reçut, et il n'est plus.

Il est devant vous, Seigneur : il y est caché dans le sanctuaire de vos jugements secrets : il nous est défendu d'y pénétrer, mais il nous est ordonné par l'oracle de votre sagesse de n'avoir de vous que des sentiments de bonté : *Sentite de Domino in bonitate* (*Sap.*, I).

Si votre serviteur Ambroise a cru ne devoir pas douter du salut d'un jeune empereur surpris de la mort sans baptême, et s'il n'a pas craint d'assurer qu'il en avait reçu la grâce, parce qu'il l'avait souhaitée et demandée avant que d'être en péril, *Certe, quia poposcit, accepit*, aurons-nous moins de confiance à vous crier avec ce saint : Payez, Seigneur, payez à votre enfant la récompense de son désir : *Solve, pater sancte, munus quod concupivit;* puisque enfin ce désir n'est demeuré sans effet que par une surprise du temps où sa volonté n'a eu nulle part : *Celeritate temporis, non voluntate fraudatus* (*De Obitu Valent.*, 51).

Il est donc digne de nos pleurs. Grand roi, ne cachez point les vôtres. Le grand cœur de David ne rougissait point d'en répandre, et même de les prodiguer pour un fils que sa rébellion rendait indigne de la vie : Mon fils, mon fils Absalom, que ne puis-je, disait-il, donner ma vie pour la vôtre? *Quis mihi tribuat ut ego moriar pro te* (II *Reg.*, XVIII) ?

Qu'eût-il fait, s'il eût perdu Salomon, les délices de son peuple et de son cœur ? Le peuple cependant, quelque horreur qu'il eût des crimes d'un mauvais fils, se faisait un devoir de piété d'imiter la douleur du père. On fuyait, on criait. Toute la ville et la cour en tumulte et en frayeur, comme au jour d'une bataille perdue : *Quomodo solet populus fugiens de prælio.* Pleurs inutilement et peu justement prodigués !

C'est nous, Messieurs, qui ne pouvons trop en répandre, et dont les cris doivent aller jusqu'au ciel. Ce n'est pas un Absalom que nous avons à regretter : mais nous avons un David à consoler.

Et par où pouvons-nous le mieux consoler, qu'en lui montrant, par notre zèle et par notre dévouement, que s'il a perdu dans un fils le premier, le plus tendre et le plus soumis de ses sujets, il lui reste encore dans tous ses sujets autant d'enfants qui le regardent comme leur père ?

Oui, souffrez, Monseigneur, que nous osions partager avec vous à l'égard du roi, ce titre que la religion vous fait partager avec nous à l'égard de Dieu. C'est lui qui vous a donné pour les peuples un cœur tel que tous les chrétiens autrefois l'avaient entre eux. Fidèle à cette impression de sa grâce, encore plus qu'à celle du sang, vous ferez pour notre repos ce que la surprise de la mort n'a pas permis à votre père, ni l'obstination de la guerre au roi votre auguste aïeul. Il vous a confié aux yeux de toute sa cour et des prélats de son royaume; il vous a même transmis les tendres sentiments qu'il nourrit depuis tant d'années pour la tranquillité de l'Église et le bonheur commun de tous ses sujets. Ces sentiments ne mourront point dans votre cœur. C'est un fonds trop bien cultivé, trop pénétré de la rosée du ciel, pour ne produire pas ces heureux fruits au centuple. Un temps viendra où nous moissonnerons dans la joie, après avoir semé dans la peine et dans les pleurs. Prions ce Roi immortel, souverain de tous les siècles, de vouloir hâter ce temps de paix, qui semble d'année en année échapper à nos désirs. Et par le même sacrifice, où nous lui demandons, pour le prince qu'il nous reprend, sa miséricorde éternelle, demandons-lui, pour les princes qu'il veut encore nous laisser, surtout pour celui qui nous gouverne, et qui leur apprend à nous gouverner, ses bénédictions les plus longues.

ORAISON FUNÈBRE

DE LOUIS-FRANÇOIS, DUC DE BOUFFLERS PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE,

Prononcée à Paris, dans l'église des PP. minimes de la place Royale, le 17 décembre 1711.

Et iste quidem vita decessit non solum juvenibus, sed et universæ genti, exemplum virtutis et fortitudinis derelinquens.

Il est mort, laissant non-seulement à la jeunesse, mais encore à toute la nation, l'exemple de sa vertu et de son courage. C'est l'éloge du généreux Eléazar, au liv. II des Mach., c. VI.

Il n'y a plus d'Antiochus qui force Eléazar et les braves d'Israël à soutenir leur courage et leur vertu contre la terreur des supplices ; mais un siècle tel que le nôtre, où les plus

odieuses et les plus basses passions ont pris sur les plus nobles et les plus aimables vertus un empire tyrannique, au mépris de toutes les lois de la conscience et de l'honneur : un siècle si pervers n'expose pas la constance des fidèles à de moindres combats, pour la sainteté des mœurs que les siècles passés pour la sainteté de la foi.

Guerre, Messieurs, moins terrible en apparence! où les ennemis sont moins violents, les victoires moins sanglantes, et les triomphes moins brillants; mais où peut-être les héros sont d'autant plus rares, qu'ils ont leur propre cœur pour principal ennemi. Quelle force, par conséquent, quelle vertu ne faut-il pas pour être en même temps l'assaillant, le vainqueur, le champ même de bataille? et quels éloges ne sont pas dus à ceux qui donnent à leur siècle et à la postérité des exemples si nécessaires? *Universæ genti virtutis et fortitudinis exemplum.*

Nous avons vu, Messieurs, un de ces rares vainqueurs, non pas dans la tranquillité d'une vie secrète et privée, éloignée des piéges de l'intérêt, de l'envie et de l'ambition; mais sur le théâtre du grand monde, au milieu des précipices et des écueils de la cour, au bruit et au feu de la guerre. Nous l'avons vu, mais, hélas! nous l'avons perdu, cet homme assez maître de ses passions pour les avoir assujetties à tous les devoirs de la vertu.

C'était TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT SEIGNEUR, LOUIS-FRANÇOIS, DUC DE BOUFFLERS, PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE, CHEVALIER DES ORDRES DU ROI ET DE LA TOISON D'OR, GOUVERNEUR GÉNÉRAL DES PROVINCES DE FLANDRE ET DE HAINAUT, GOUVERNEUR PARTICULIER DES VILLE ET CITADELLE DE LILLE, CAPITAINE DES GARDES-DU-CORPS DE SA MAJESTÉ, ET GÉNÉRAL DE SES ARMÉES.

Que d'honneurs sur la tête d'un seul homme! Il n'en a pas ignoré la vanité. Mais que d'importants devoirs attachés à tant d'honneurs! C'est le soin de les remplir qui a fait l'occupation de sa vie, et qui, comme nous l'espérons, lui a fait trouver grâce auprès d'un Dieu, fidèle dans ses promesses à ceux qui ont été fidèles dans leurs devoirs.

Oublions donc ces titres vains, qui ne servent plus qu'à orner la surface d'un tombeau, plein de vers et d'ossements. Ce n'est ni le marbre ni l'airain qui nous font révérer les grands, encore moins nous excitent-ils à prier pour leur repos. Tous ces superbes monuments ne font qu'attirer sur leurs cendres et que réveiller dans les cœurs l'envie attachée autrefois à leurs personnes et à leurs faits, à moins que la vertu ne consacre leur mémoire, et ne change pour eux en couronne de salut cette fausse immortalité que l'on cherche inutilement dans les colonnes et les statues.

Et combien Rome, Sparte, Athènes, en auraient-elles élevé à ce brave Miltiade, à ce juste Phocion, à cet austère Caton, à ce modeste Fabrice, à ce Décius, toujours prêt à se dévouer pour l'Etat? Quelle espèce de couronne eût manqué à ce digne citoyen, dans ces siècles fameux où l'amour de la patrie était le comble des vertus, et les marbres inanimés leur plus solide récompense?

Elevés par la foi à de plus hautes idées, laissons au temps le soin de venger la vraie vertu de la vanité de ces grands noms, de ces pompeuses qualités, en arrachant les marbres, aussi bien que les héros, de la vue et du souvenir des hommes, et cherchons le mérite et la gloire du guerrier pour qui nous prions aujourd'hui dans le seul nom qu'il porte aux yeux de Dieu; c'est celui d'homme fidèle à remplir tous ses devoirs.

Ce sont les œuvres attachées à ce seul nom qui ont suivi son âme au souverain tribunal, qui ont contre-pesé dans la balance d'équité les œuvres échappées à la fragilité mortelle; c'est sur ce nom que le juge a décidé de son sort. Pesons au même poids le tribut d'estime et d'affection que nous devons à sa mémoire et les vœux que la piété nous presse d'offrir à Dieu pour son repos éternel.

Trois motifs soutenaient la fermeté d'Eléazar contre les menaces de la mort : la noblesse de sa naissance, *ingenitæ nobilitatis canities*; le zèle de l'honneur et des droits de sa patrie, *pro gravissimis et sanctissimis legibus;* la droiture de sa conscience, animée du respect et de la crainte de Dieu, *propter timorem Dei* (II *Mach.*, VI, 23).

Ces trois mêmes motifs ont porté le maréchal de Boufflers à rendre ce qu'il devait, premièrement à sa naissance, secondement à sa patrie et à son roi, troisièmement à sa conscience. A sa naissance, par sa rare valeur; à son roi, par son zèle infatigable pour sa personne et son Etat; à sa conscience, par sa religion sincère et son exacte probité. Valeur sans faste, zèle sans intérêt, religion et probité sans feinte : alliance rare et précieuse des trois plus nobles qualités qui puissent former un grand homme.

France, qui recueillez depuis quarante-cinq ans le fruit de ses travaux et de sa tendresse pour vous, pourriez-vous négliger de lui rendre ces trois témoignages? Ils lui sont rendus avec éclat par nos propres ennemis.

Pardonnez-moi, Messieurs, si je parais douter de votre reconnaissance et de votre penchant à louer la vraie vertu. C'est plutôt à lui... Oui, c'est à vous, fidèle serviteur du Dieu des armées, que je dois demander pardon de mon peu d'égard au dégoût que vous aviez pour les louanges, au soin que vous preniez de les fuir autant que de les mériter. Vous avez goûté assez longtemps le plaisir de votre modestie, laissez-nous rompre le silence forcé que votre austérité nous imposait. Votre réputation n'est plus à vous, c'est la seule et dernière vie qui vous reste encore parmi nous; elle est du ressort de la renommée. C'est à elle d'exercer son empire sur votre nom, pour le conserver aux siècles futurs, avec encore plus d'autorité que la mort n'en prendra sur vos cendres pour les détruire. On a besoin de votre nom pour faire à nos descendants l'apologie de notre siècle; ils douteront au moins de ses ex es

et de ses déréglements, quand ils sauront qu'il a produit en votre personne ce que nos pères avaient admiré dans les Guesclin, les Boucicault, les Bayard et les Dunois, pour la gloire des rois, le salut de la patrie, l'honneur de la vertu.

PREMIÈRE PARTIE.

L'Evangile de Jésus-Christ, en nous recommandant la douceur et l'humilité, n'a point privé le monde du secours de la valeur; il n'a fait que purifier cette importante qualité des taches de l'orgueil, de la férocité, du faste, et la rendre par là plus utile au bien public.

Le nom même du Dieu des armées, que l'Etre souverain a bien voulu se donner, nous laisse entrevoir un tribunal où les lâches et les oisifs seront cités, aussi bien que les ambitieux, les turbulents et les rebelles. Là, pour accusateurs, ils auront *les forts d'Israël* (I *Paral.*, VII), les Gédéon, les Josué, les David, les Machabées. Ils y rendront compte de l'usage qu'ils auront fait de leur épée, de l'honneur qu'ils auront rendu à leur naissance et à leur sang. C'est déshonorer les ancêtres, que de démentir leur valeur ou de la corrompre par l'orgueil. Valeur sans faste et sans orgueil est donc une perfection que les grands se doivent à eux-mêmes, à leurs ancêtres et à leur sang, avant que de la devoir au prince et à la patrie.

Cette philosophie, assez négligée de nos jours, fut celle où Boufflers s'attacha, dont il s'imprima les principes, après ceux des lettres humaines, où son génie, solide et sérieux, l'avait aidé à faire de grands progrès.

Il n'était que le cadet d'une maison distinguée, autant par sa valeur que par sa pure antiquité. Elle ne paraît dans nos histoires que déjà revêtue de l'autorité militaire, dans un temps où les richesses n'avaient point encore acquis le privilége odieux d'usurper les emplois et les droits de la noblesse, attachés alors au seul mérite, et rarement même à la faveur.

C'est ce qui rendit ceux de son sang toujours plus appliqués à cultiver les qualités du cœur, qu'à rechercher les dons de la fortune. Et quand Guillaume de Boufflers commandait les bandes picardes à la conquête de Naples et de la Sicile, il y a près de cinq cents ans (1), et qu'à la tête de sa troupe il arrachait la victoire à Mainfroy, dans les plaines de Bénévent, en renversant ses bataillons allemands, ce n'était pas pour s'enrichir des dépouilles des deux royaumes, mais pour en affermir les couronnes sur la tête de Charles d'Anjou, et servir saint Louis, son roi, en la personne du prince son frère.

Cette exacte fidélité aux devoirs de sa condition fut à ses descendants la plus chère partie de son héritage. Ils tâchèrent de s'en montrer dignes dans presque toutes les guerres que la France eut depuis à soutenir, contre les Flamands au combat de Mons-en-Puelle, sous Philippe le Bel; contre les Anglais à la bataille d'Azincourt, sous Charles VI; contre la maison d'Autriche à la journée de Guinegate, sous Louis XI; au siége de Milan et à la bataille de Pavie, sous François I[er]; dans les guerres civiles, à Moncontour, sous le roi Charles IX (2). On vit ceux de ce nom tenir toujours leur rang entre les plus braves et par de hautes alliances conserver avec soin la splendeur et la pureté de leur sang.

A l'imitation de ses aïeux, le chevalier de Boufflers (qualité qu'il prit d'abord, non pas comme un titre oisif, mais comme un engagement à en mériter de plus illustres) alla dès sa plus tendre jeunesse éprouver son courage au delà des mers.

Le silence et le repos que le traité des Pyrénées avait répandu dans la plus grande partie de l'Europe, ôtant alors à la noblesse les occasions de s'exercer dans l'art qui lui convient le mieux et qu'elle doit le moins ignorer, la première qui s'offrit aux désirs du chevalier fut l'entreprise de Gigeri. L'éloignement de son pays, le risque de l'expédition ne le rebutèrent point. Entre ces deux périls, celui d'un voyage en Afrique et celui de l'oisiveté, son cœur ne balança point sur le choix : et sans nul autre engagement que celui de son courage, il alla, simple volontaire, essayer contre les barbares, et loin des yeux de son roi, l'épée que jusqu'à son dernier soupir il voulait consacrer à son service

Il ne fut pas longtemps sans se retrouver sous ses yeux. Il fut même assez heureux pour s'attirer ses regards, non pas par l'élévation de son rang, simple lieutenant aux gardes françaises, mais par la distinction de sa valeur. Ce fut à la campagne de Lille qu'il s'ouvrit la première entrée dans l'estime du monarque, et le chemin aux grands honneurs dont il fut depuis comblé.

Pour abréger, réduisons tous les faits de ses premières années à cet éloge général, qu'il y a peu de nos plus fameux héros qui n'aient tiré de sa valeur une grande partie de l'éclat de leurs victoires.

Condé, Turenne, Luxembourg, Créquy, noms immortels! Guerriers, qui durant cinquante ans avez entretenu si constamment la chaîne de la gloire et du bonheur de la France, vous n'envierez point à Boufflers l'honneur d'approcher de vous dans l'ordre glorieux des défenseurs de l'Etat. Il vous a suivis de trop près dans la mêlée et dans le feu de vos plus célèbres combats; il a trop souvent arrosé vos plus beaux lauriers de son sang, pour être privé de la part qu'il a eue à vos couronnes: et ce serait vous offenser que de refuser à sa mémoire les louanges que tant de fois vous avez cru devoir à sa valeur.

(1) En 1266. *Voy.* Belleforest, tom. I, liv. IV, p. 6?5, édit. de 1579; Collenuccio, liv. IV.

(2) Belleforest, tom. II, liv. V, p. 1044; Louvet, *Noblesse beauvaisine*; Carpentier, *Histoire de Cambrai*; Lamorlière, *Antiquités d'Amiens*.

En effet, quel éclat ne donna point, dans la guerre de Hollande, à l'audace de Luxembourg la levée du siége de Voerden, où le prince d'Orange, enflé des premières espérances que lui donnait son rétablissement dans la dignité de ses pères, reçut le présage malheureux du sort qui le devait toujours suivre en présence de ce général. Quelle part eut Boufflers à la gloire de cette action? Colonel des dragons du roi, marchant à leur tête, il franchit les marais profonds et les digues fortifiées, qui servaient de lignes aux ennemis; et couvert du sang qu'il perdait par une profonde blessure, il ne sortit point du combat, qu'après avoir vu le prince en fuite, et la ville hors de péril.

Quel honneur ne fit point au profond génie de Turenne et à ses sages précautions le fameux combat de Heinsheim? Ce héros, au moment que les deux armées s'ébranlaient, avait subitement changé l'ordre du combat, pour tourner ses premiers efforts contre un bois qui serrait sa droite, et qui cachait les Impériaux retranchés sur notre flanc. Boufflers, à la vue de ce mouvement subit, entrant aussitôt dans sa pensée, et comprenant le besoin qu'on y aurait de ses dragons, se détacha du poste où il était, et s'avança de lui-même vers le bois. L'attaque opiniâtrée et soutenue avec pareille vigueur attira bientôt là les meilleurs corps et le canon même des deux partis. Deux heures de combat n'avaient encore fait ni gagner ni perdre un pas de terrain, quand le généreux colonel, ranimant sa valeur à la vue d'une blessure qu'il venait de recevoir s'élança sur le retranchement, fut suivi de toute sa troupe; et, maître de l'entrée du bois, donna lieu au carnage que l'on y fit des ennemis, à la prise de leur canon et à l'heureuse décision de cette célèbre journée.

Turenne, l'année d'après, étant mort au delà du Rhin, du coup fatal qui l'abattit, presque entre les bras de la victoire, à quel prix Boufflers vendit-il aux ennemis le fruit qu'ils se promettaient de sa mort? Après deux jours de silence et d'inaction, que cet accident imprévu répandit dans l'armée, la nôtre, étonnée du coup, sans en être consternée, se mit en mouvement pour repasser au deçà du Rhin, celle des ennemis pour nous en couper le passage.

Nous avions perdu notre chef, mais chaque officier particulier le faisait revivre dans son cœur par un redoublement de courage et de fermeté. Boufflers, quoique sans titre encore de commandant général, prit le poste et le rang que son zèle et sa valeur lui donnèrent. Il se mit à l'arrière-garde avec ses dragons, c'est-à-dire, en état de servir de bouclier à tout le reste de l'armée, contre la fougue des Allemands. Trois charges repoussées avec une égale fierté; deux rivières traversées à leur vue; trois jours de marche, ou plutôt de combats et d'avantages continuels, nous conduisirent en assurance à notre Pont d'Altemheim, et contraignirent nos ennemis à n'être que les spectateurs de notre retraite triomphante et de la défaite inespérée de leurs plus fiers bataillons.

Devenu maréchal de camp par le mérite et l'éclat de cet important service et des autres qu'il rendit tout le reste de l'année, sous le grand Condé, qui était venu en Alsace, opposer la terreur de son nom au torrent de la puissance germanique, Boufflers eut le moyen de profiter des exemples d'un prince à qui l'art de vaincre était naturel.

Quel usage en fit-il les années suivantes, et surtout au pont de Rhinfeld; sous les yeux de la vigilance et de l'activité même, c'est-à-dire sous les yeux du maréchal de Créquy.

Sept à huit mille Allemands retranchés à la tête de ce pont, pour en défendre les approches, n'ôtèrent point à Créquy le dessein de l'emporter. Son infanterie était fort éloignée: mais vingt escadrons sous sa main, la plupart dragons à pied, valaient une armée entière. En effet, à la première attaque tout plia. Les rangs confondus, renversés, se précipitèrent en foule, ou vers le pont, ou dans le Rhin. Boufflers à pied, pressant leur fuite, et parvenu jusqu'au pont, traversé de morts, de mourants et de fuyards entassés, qui en bouchaient le passage, se l'ouvrit par la force, en poussant tout dans le Rhin. Le pont-levis fermé dans le moment sauva la ville et lui livra le reste des vaincus. Il fit planter son étendard sur le bord du pont-levis: et de ces corps accumulés s'étant fait un épaulement contre le feu des remparts, il ne perdit point l'espérance d'y pénétrer que par l'embrasement du pont, que le désespoir des habitans leur fit sacrifier aussitôt à la sûreté de leurs biens et de leur vie.

Ce spectacle, où les morts servaient de rempart aux vivants contre la mort, doit paraître fabuleux. Mais j'ai l'honneur d'avoir d'illustres auditeurs, qui non-seulement en furent alors témoins, mais qui eurent part au péril et à la gloire de l'exploit, comme ils l'ont eue depuis aux honneurs de la récompense.

Où nous emporterait le détail de ses actions, si nous voulions suivre pas à pas le progrès de sa valeur, à proportion de son progrès dans les dignités militaires?

Infatigable en temps de paix, aussi bien qu'en temps de guerre, il est envoyé au delà des Alpes pour prendre possession de Cazal, rappelé au pied des Pyrénées pour tenir Fontarabie en respect. Aux premiers mouvements d'un renouvellement de guerre, il court investir Courtray. Il est employé à couvrir entre Sambre et Meuse le siége de Luxembourg. Il accompagne monseigneur à la campagne de Philisbourg. Après le départ du prince, il étend les armes du roi dans tout le palatinat et le long des rives du Rhin. La guerre s'allumant et croissant d'année en année, il prend Cokheim par assaut, et livre après l'assaut, dans le cœur même de la ville, un funeste combat à quinze cents Allemands. En plein hiver il enlève Furne en quinze

heures, et quatre mille Anglais qui s'y étaient retranchés.

On se souviendra longtemps des défilés et des ravins de Steinkerque, où le prince d'Orange avait cru surprendre notre armée enfermée et sans mouvement. On n'oubliera jamais les efforts inouïs des troupes et du général, pour repousser son insulte. Mais oubliera-t-on le secours dont la vigilance et l'activité de Boufflers appuya leur résistance? Il était campé avec un corps d'armée à deux lieues du champ de bataille. Au premier bruit du canon, sans attendre l'avis, qu'il ne reçut qu'en chemin, il accourt; et posté d'abord où le besoin paraissait plus pressant, il ébranle par sa vigueur la droite des ennemis. En même temps au centre, à la gauche, on les pousse d'un pas égal. N'en ôtons point la gloire à Luxembourg: avouons du moins que le bras et le génie de Boufflers n'aidèrent pas peu à corriger la lenteur de la victoire.

Et voilà, noblesse guerrière, enfants de tant de héros, voilà pour vous l'objet d'une juste jalousie : non pas les charges, les honneurs; mais les travaux et les périls, qui font le mérite des honneurs. Celui que nous regrettons s'est mis au-dessus de ses pères et des illustres de son temps, en se donnant tout le loisir, non pas de les prévenir dans les charges, mais d'enchérir sur leurs exemples, et de surpasser ou d'égaler leurs exploits.

Il ne s'est avancé que par degrés. Ceux qui l'ont vu en même temps commandant général des dragons et colonel général des gardes françaises, gouverneur successivement de quatre grandes provinces, du Luxembourg, de la Lorraine, de la Flandre et du Hainault, l'avaient vu lieutenant aux gardes, aide-major et simple colonel.

Aussi assidu au service qu'il était peu assidu à la cour, hiver, été, partage des saisons entre les fatigues des campagnes et les douceurs du repos, vous lui étiez inconnus. Il n'avait point de temps pour ses plaisirs. En avait-il au moins pour solliciter sa fortune? Il n'avait d'autres solliciteurs, d'autres voix que celle de l'empressement, de l'importunité, du murmure. Il avait pour lui ses services, et le cœur même du roi, qui le presse toujours en faveur du vrai mérite. Il ne s'est jamais démenti par orgueil, ni par dépit, des démarches régulières, qui le conduisaient pas à pas au terme de sa grandeur. S'il n'a point cessé de s'élever, ce n'a point été par ressorts, comme les enfants de la fortune. Il n'a point cessé de s'élever, parce que jamais il n'a cessé de marcher, fermant tranquillement les yeux aux heureux progrès des autres, et content de travailler sous les yeux d'un maître éclairé, toujours juste et libéral. La loi qu'il s'est imposée, et qui a causé son bonheur, c'est que jamais il n'a rien fait qui n'invitât la justice du prince à déployer sur lui les grâces et les bienfaits avec libéralité.

Voilà l'homme fidèle aux devoirs de sa naissance. Voyons s'il les remplira moins envers le prince et l'Etat.

SECONDE PARTIE.

N'est-il pas temps qu'un sujet revêtu de tant d'honneurs borne enfin son ambition? Non, Messieurs, ses vues sont plus élevées. Il n'est encore parvenu qu'au premier degré de la force et du courage vertueux, qui consiste à faire de grandes choses. Un second degré, que jusqu'alors la prospérité de nos affaires lui avait fait ignorer, c'est de soutenir constamment de grandes et pénibles épreuves. Et ce fut là le reste de sa vie l'objet de sa véritable ambition : digne encore plus d'un chrétien que d'un sujet, d'un citoyen zélé et désintéressé : *Agere et pati fortia Romanum est.*

Etre parvenu aux honneurs et s'en faire aussitôt un asile d'oisiveté, contre la peine et le travail; d'indifférence et d'indolence aux événements, aux besoins et aux périls publics : c'est lever le masque de l'intérêt, le voile de l'ambition; c'est montrer que sous les dehors de la pure valeur et du zèle pour l'Etat nous n'avons travaillé et combattu que pour nous, que nous avons été l'idole même à qui nous avons sacrifié nos sueurs et notre sang, et le public la dupe des louanges qu'il croyait devoir à nos services, et qu'il ne prodiguait en effet qu'à de vaines et fausses vertus.

Le maréchal n'ignorait pas que cette politique inconnue aux vrais gens d'honneur n'était que trop à la mode, et passait même pour vertu, dans l'école de ceux qui se croient les sages du temps. Il s'était fait bien d'autres règles de sagesse et de vertu, persuadé que nous devenons en naissant tributaires de tous nos soins, de tous les mouvements de notre vie à la patrie où nous naissons, au prince sous qui nous vivons. Bien loin que les récompenses dont ils honorent nos services lui parussent le dispenser de leur en rendre de nouveaux, les nouveaux honneurs étaient pour lui de nouveaux liens qui l'attachaient au service. Et sans croire se dégrader, quand du haut de sa fortune il se rabaissait aux devoirs qui avaient autrefois commencé son élévation, il était convaincu qu'à l'égard du prince et de l'Etat, rien qui puisse toucher l'intérêt capital ne doit être au-dessous d'un sujet vraiment fidèle.

Il était parmi nous ce fidèle centenier, dont Notre-Seigneur a fait l'éloge, aussi prompt à obéir qu'absolu à commander: rendant avec plaisir aux puissances supérieures la même soumission que lui rendaient ses soldats : *Homo sum sub potestate, habens sub me milites.* Je dis à l'un : Marche, et il part; à l'autre : Viens, et il accourt. *Dico huic : Vade, et vadit; et alii : Veni, et venit.* Cette sage disposition, que Jésus-Christ admirait dans cet officier, comme un prodige de foi, permettez-moi, Messieurs, de l'admirer dans celui-ci, comme un trait singulier de son zèle toujours fidèle, et de répéter en sa faveur ces paroles consacrées : En vérité

vit-on jamais rien d'égal en Israël? *Amen, non inveni tantam fidem in Israel* (*Matth.*, VIII).

Avec ces sentiments, qui devraient être aussi communs qu'ils lui étaient particuliers, il allait même au-devant des occasions où la sagesse et la bonté du monarque auraient eu peine à l'employer, dès qu'il y croyait entrevoir quelque avantage pour l'Etat ou pour la gloire de son prince.

Il était destiné à commander un corps d'armée sur la Meuse, lorsqu'au premier bruit d'un dessein des ennemis sur Namur, il se prévalut du séjour qu'il faisait alors à la cour, pour obtenir la permission de préférer l'honneur de la défense de cette importante place à celui du commandement d'une armée. Il en reçut l'ordre en effet, dès que le siége eut éclaté.

Tout le monde en sait le succès : soixante et trois jours de résistance aux foudres continuels de la plus nombreuse artillerie que d'aussi puissants ennemis aient pu rassembler; quatre assauts généraux soutenus, plutôt contre des armées que contre des détachements, sur des bastions pulvérisés et des brèches de cent toises, eurent au moins l'effet de partager la gloire de l'événement entre le défenseur et les vainqueurs. Mais ce qui suivit en transporta sur la vertu de l'un tout l'éclat qu'il fit perdre aux autres.

Au mépris de la foi publique et de la capitulation, sur le prétexte odieux de représailles imaginées, l'ennemi se crut en droit d'insulter l'honneur et la probité même en la personne du maréchal, en le faisant arrêter, lorsqu'il sortait de la place, à la tête de sa garnison. Si le prince d'Orange oublia dans cette occasion cette couleur spécieuse d'honnêteté qu'il avait l'art de donner à ses actions, il n'eut pas le plaisir de faire oublier à Boufflers sa grandeur d'âme, ni de mettre son zèle en péril de se démentir. Quoiqu'on lui fît en même temps offre de sa liberté, s'il se voulait engager de parole à faire réparer le tort dont on se plaignait, il ne crut pas qu'il fût de sa probité d'amuser les ennemis par des promesses ambiguës. Il déclara sans balancer qu'*il n'avait point de parole à donner contre les intérêts et les intentions de son maître*, et que *la prison ni la mort ne l'ébranleraient jamais*. Il écrivit en même temps au roi que *c'était à Sa Majesté de prononcer sur la justice ou l'injustice de leur plainte; mais qu'à son égard il la suppliait que sa considération personnelle n'entrât pour rien dans les mesures qu'elle jugerait plus convenables au vrai bien de son État, et que ce serait toujours avec plaisir qu'avec sa liberté il lui dévouerait sa vie* (*Lettre de M. de Boufflers au roi, du 6 septembre* 1695).

Si cette constance est au-dessous de celle que tant de siècles ont admirée dans le fameux Régulus, ne l'imputons qu'à la différence des mœurs, qui rendent maintenant nos inimitiés moins barbares que ne l'étaient alors celles des Carthaginois. Mais à l'égard des mouvements et des sentiments du cœur, c'étaient les mêmes dans Boufflers que dans cet ancien capitaine. Il eût opposé le même cœur aux cruautés et aux supplices, qu'il opposait au traitement injurieux du vainqueur. Et quoiqu'il s'en tînt outragé, l'outrage lui sembla sans comparaison plus léger que la gloire d'avoir fait voir à ces fiers ennemis, qu'il ne savait non plus que ce Romain, ni les tromper, ni les craindre : *Neque timeri, neque decipi hostem voluit* (*Valer. Max., lib.* II, *c.* 9).

Le vainqueur même en fut frappé. Peut-être mêla-t-il à l'admiration de sa vertu le repentir du procédé qui la lui avait fait si bien connaître : et touché de sa droiture, autant que de sa fermeté; las d'ailleurs des difficultés qui rendaient de jour en jour l'assemblée de Risvick plus lente à la conclusion de la paix, dont il ressentait le besoin, il jeta les yeux sur Boufflers, pour faire passer jusqu'au roi le désir qu'il avait de la conclure. Trois conférences à la vue des deux camps, entre le ministre de Guillaume et le maréchal, levèrent en peu de jours ce qui en faisait le plus grand obstacle. Ainsi par de justes tempéraments la prudence de Boufflers, aussi heureuse pour la paix que son épée dans la guerre, démêla ou trancha le nœud fatal au repos public.

Ce zèle à se devouer pour la défense de Namur ne fut pas au reste une de ces saillies de vertu qui échappent quelquefois aux âmes les moins vertueuses. Il s'en était fait une si forte habitude, qu'à toutes les occasions elle se réveillait dans son cœur. Treize ans après, chargé d'années, il arracha encore le consentement du roi, pour aller soutenir le siége de Lille.

Hâtons-nous, Messieurs, et pour atteindre à ce grand événement, foulons aux pieds, s'il est besoin, les lauriers qu'il avait cueillis depuis le renouvellement de la guerre. Comptons pour rien les Pays-Bas espagnols remis en un seul jour au pouvoir de leur vrai roi, par l'entière expulsion de toutes les troupes étrangères ; les Hollandais surpris par sa promptitude, et défaits au combat d'Ekeren : faits glorieux, qui furent en ce pays-là les derniers coups de faveur dont la fortune, en s'éloignant de nous, voulut faire honneur à Boufflers, comme à celui de nos généraux qu'elle aurait eu plus de peine à quitter, si la fortune et la vertu pouvaient être toujours ensemble.

Il va tenter tout, employer tout, pour la faire revenir à nous ; et pour peu qu'elle eût été moins aveugle, il lui en donna tout le loisir. Durant quatre grands mois, tous les jours furent signalés par quelque sortie ou quelque assaut. Chaque assaut coûtait plus aux ennemis que des combats réguliers en rase campagne. Ils avaient renversé les remparts à coups de canon, qu'ils n'étaient maîtres encore d'aucun des dehors. Le seul chemin couvert, attaqué sept diverses fois, fut pour eux le tombeau de dix ou douze mille hommes. On se figure aisément quelle part eut le maréchal à cette prodigieuse résistance ; quels mouvements son exemple, ses soins, ses discours honnêtes et enga-

geants, sa présence assidue aux brèches et aux postes attaqués, son attention à récompenser la valeur, ses largesses, ses seuls regards imprimaient dans tous les cœurs.

Mais quels honneurs reçut-il des ennemis, quand l'ordre exprès du roi l'obligea de capituler? Sans lui rien disputer sur les conditions, ils s'en remirent à sa prudence et même à ses égards pour la gloire de son roi. Quinze cents chevaux, commandés par des officiers généraux, l'accompagnèrent jusqu'à Douai. Tant il est vrai que la vertu n'a qu'à se faire bien connaître pour ne point trouver d'ennemis.

Après tant de travaux, que ne goûtait-il en repos le fruit de sa gloire et les applaudissements que le public lui donnait? Mais sa gloire, ou plutôt son zèle souffrait du peu de succès de nos armes : et bien loin de s'en consoler, par les honneurs dont il se voyait environné, tout leur éclat lui paraissait terni par celui de nos disgrâces. Les grands titres qu'il avait acquis dans le temps de nos prospérités lui semblaient achetés à trop bas prix : il eût voulu les racheter et les mériter encore, en répandant son sang pour repousser les insultes du sort.

Le roi, qui depuis longtemps connaissait la trempe de son cœur, semblait y lire ces sentiments : et le siége de Mons ayant fait naître l'occasion d'une nouvelle bataille, il ne fut point surpris de le trouver encore prêt à marcher. C'était prolonger sa vie, que de lui donner lieu de la perdre pour l'Etat. Mais en acceptant l'honneur de partager le péril, il refusa celui de partager le commandement. Droits spécieux! préférences d'âge et de rang, jalousies d'autorité, délicatesses d'honneur, misérables intérêts, sources de tant de querelles et de tant de contestations entre les plus fameux héros, vous ne prévalûtes jamais dans le cœur de celui-ci aux mouvements de son zèle. Il promit son bras, ses conseils, sa vie, s'il était besoin : mais sous le même général, qui commandait déjà l'armée. Il eut beau cependant se dépouiller de ses titres : il les retrouva tous dans l'estime du général, dans le respect des officiers et dans l'affection des soldats. Entre deux guerriers pleins d'honneur, l'autorité devint commune. On ne reconnut plus dans les deux qu'un même chef.

L'armée déjà remplie d'audace fut, à l'arrivée de Boufflers, transportée d'une émulation, d'un amour du prince et de la patrie, qui fit reconnaître aux ennemis les Français d'Heinsheim, de Cassel, de Fleurus, de Nerwinde et de Rocroy. Après un combat sanglant de sept heures, obligé de céder au nombre et au désavantage du terrain, Boufflers enfin réduisit les alliés par cinq charges impétueuses, à n'oser faire un pas pour inquiéter sa retraite. Il la fit en marche réglée et presque en ordre de bataille; en ne laissant aux ennemis, pour toute marque de victoire, que l'avantage de passer la nuit sur les corps étendus de vingt mille de leurs soldats, et de quatre mille officiers : tandis que nous emportions leurs dépouilles avec nous, cinquante étendards ou drapeaux, achetés par la perte au plus de dix mille hommes. Ainsi par un balancement d'avantages assez nouveau, s'ils eurent le bonheur, et le nom de la victoire, nous eûmes l'honneur du combat.

Mais, Seigneur, devant vos autels, à la vue du sang de l'Agneau sacrifié pour la paix du monde, est-il permis de déployer tant de cruels et profanes tableaux? Ah! c'est vous, Seigneur, oui, c'est vous, que nous adorons, que nous louons, dans ces divers événements. C'est votre bras qui soutient les bras de tant de nations animées à se déchirer; votre œil, qui conduit où il lui plaît la fortune des batailles. Aveugles que nous sommes! en tout cela nous cherchons, disons-nous, la gloire de nos rois, la sûreté de nos provinces, la justice de nos droits. Vous, ô mon Dieu, vous y cherchez votre gloire et notre salut. Votre gloire, vous l'y trouvez. Notre salut, l'y trouvons-nous? songeons-nous même à l'y chercher? C'est pour nous y réduire et même pour nous y forcer, qu'indépendamment de nos droits, de nos désirs, et de nos vœux, vous dispensez à votre gré les succès et les disgrâces, la lumière et les ténèbres, les horreurs de la guerre et les douceurs de la paix. *Ego Dominus:* Je suis le Seigneur, nous dites-vous: *formans lucem, et creans tenebras; faciens pacem et creans malum* (*Isai.*, XLV). Quarante ans de prospérités n'ont fait que nous endormir au soin de notre salut. Cinq ou six ans d'humiliations, est-ce assez pour nous réveiller? Faudra-t-il que la main de Dieu s'appesantisse plus longtemps sur nos têtes indociles? Heureux celui qui s'est montré si fidèle à sa naissance et à son roi, s'il a eu soin de se rendre aussi fidèle à sa conscience et à son Dieu. C'est par là que des fatigues de la vie, il aura passé dans l'heureuse paix des élus.

TROISIÈME PARTIE.

Ce témoignage que rend l'histoire à la vertu d'un Romain, *que jamais il n'avait rien fait, rien dit, ni rien pensé, qui ne fût digne de louange*, est un éloge outré, convenable à l'orgueil de la morale des païens, pour qui les passions, les vices même étaient souvent des vertus. Dieu qui sonde et pénètre les cœurs, y exerce une autre censure. Il nous apprend que les mœurs les plus pures ne sont point sans tache à ses yeux : que les plus vertueux ont besoin de grâce durant la vie, et de miséricorde après la mort.

Implorons donc pour celui-ci toute l'indulgence de Dieu : mais demandons justice aux hommes. Y en a-t-il beaucoup dans la guerre, dans la cour, dans le monde en général, dont les discours, les œuvres, les sentiments, aient eu plus de marques visibles de religion, de probité, de vérité, d'humanité, de bonté? C'est avec ce tempérament que l'on pourrait tourner cet éloge en sa faveur : *Nihil in vita nisi laudandum, aut fecit, aut dixit, aut sensit* (1).

(1) Scipion, dans Velleius Paterculus, lib. I.

La religion, cette lampe du Seigneur, allumée au-dessus de nous, pour nous guider sûrement dans les ténèbres du monde, éclaira toujours ses pas. Il n'y eut point dans sa vie d'intervalle d'obscurité, qui lui pût faire regretter l'innocente candeur de ses premières années : et si par la jeunesse on entend cet âge frivole où l'on court aveuglément à tous les fantômes du plaisir, on peut dire qu'il n'y eut point pour lui de jeunesse ni d'enfance. Ce funeste ensorcellement qui ouvre d'abord l'esprit aux bagatelles du monde, et qui cache insensiblement la connaissance du vrai bien; ce charme séducteur trouva le sien fermé aux douceurs de son poison. Le désir de s'élever par les routes de l'honneur, qui fut d'abord sa passion dominante, ou plutôt sa seule passion, lui parut incompatible avec ces vains amusements, dont l'oisiveté se repaît, souvent aux dépens de la fortune. On eût dit que le goût de la gloire lui avait ôté celui du plaisir. Ce ne fut point aux airs mélodieux du théâtre, ni de la bouche des héros fabuleux et passionnés, qu'il alla prendre des leçons de politesse et d'honneur. Ce ne fut point aux aventures du jeu qu'il s'instruisit à soutenir les caprices du hasard, les variétés de la vie.

Exempt de ces basses passions, on ne doit pas s'étonner qu'il ait toujours joint à l'ardeur d'obéir et de plaire au roi, le plus auguste des rois, la crainte et le respect de celui sous qui les rois tremblent, et que la religion, le zèle de sa pureté, l'indignation même et la douleur de la voir déshonorée par l'hypocrisie et l'impiété, aient toujours éclaté dans ses sentiments et dominé sur sa conduite.

Il laissait au zèle éloquent le soin de se déployer contre les désordres publics, et bornait le sien à s'opposer au torrent de la corruption, par l'intégrité de sa vie. S'il ne faisait pas, comme Gédéon, la guerre aux Madianites, aux pécheurs hardis et scandaleux, la trompette sonnante et le feu ardent à la main : peut-être avec plus de succès, sans bruit et sans ostentation, surtout sans affectation; marchant au milieu d'eux à sa manière et d'un pas toujours égal, il avait sur eux le même effet que le miroir que l'on présente aux visages disgraciés. Il leur mettait, sans le vouloir, leurs défauts devant les yeux : et s'il n'était pas assez heureux pour leur rendre la vertu aimable, au moins la leur rendait-il respectable malgré eux ; pareil aux chrétiens des premiers temps, qui, comme dit Tertullien, confondaient par leur seul abord tous les philosophes du paganisme : ***De occursu vitia suffundens*** (***Tertul.***, ***de Pallio***, ***c.*** 6).

Indifférent pour les richesses, il ne sentit jamais ni d'ardeur pour en amasser, ni de peine à les répandre. Attentif également à la pureté de leur source et à celle de leur emploi, comme il eût rougi de les faire servir au vice et à ces honteuses passions, qui tarissent chez tant de gens l'abondance et l'opulence; il n'eût pas voulu les devoir à la violence, à l'injustice, à nul de ces moyens que la licence de la guerre fournit impunément à ceux qui s'en veulent servir.

Job osait attester la justice même de Dieu ; *Audiat Omnipotens*, que jamais il n'avait fait tort à personne, et ne s'était point enrichi de la misère d'autrui. Ce n'était cependant qu'à l'égard de ses sujets, de ses citoyens tout au plus, qu'il se rendait ce témoignage. Oui, disait-il, si ma terre crie contre moi; si j'en ai mangé les fruits sans les payer; si j'ai affligé le cœur de ceux qui l'ont cultivée, qu'elle ne me rende plus que des ronces pour moisson : *Si adversum me terra mea clamat; si fructus ejus comedi absque pecunia, et animam agricolarum ejus afflixi, pro frumento oriatur mihi tribulus* (*Job*, XXXI).

Ah ! ce ne sont point les vassaux de ce fidèle serviteur, ses terres ni ses champs, que j'appelle sans crainte au tribunal du Seigneur. Ils n'y porteront que des vœux pour son salut; en reconnaissance des secours que sa charité fournissait à leurs misères, surtout dans les derniers temps. Vous-mêmes, terres ennemies, pays désolés depuis quarante ans par le fer et par le feu; champs où le sang de tant de morts a jeté de si hauts cris vers le ciel : vous en avez souvent poussé contre la dure nécessité des lois, des précautions et des besoins de la guerre; en avez-vous poussé quelqu'un contre l'inhumanité, l'avarice ou la cruauté d'un cœur qui sentait toutes vos misères, et prévenait vos sanglots par les siens? A-t-on vu étaler chez lui les dépouilles de vos provinces ? Il avait l'âme aussi noble qu'Abraham, qui dédaignait de s'enrichir, non-seulement des dépouilles des ennemis, mais des présents même des peuples qu'il avait secourus et défendus. De quel œil eût-il donc vu chez lui des biens teints du sang des pauvres? Comment se fût-il récrié avec le père des fidèles : Non, j'en lève la main au Seigneur, vous ne vous vanterez jamais d'avoir enrichi Abraham : ***Levo manum meam ad Deum excelsum.... ne dicas : Ego ditavi Abraham*** (***Genes.***, XIV).

Par une pareille fierté, ce digne fils d'Abraham, trop content d'avoir Dieu pour auteur de sa fortune, et son roi pour dispensateur des dons et des bienfaits de Dieu, ne connaissait point d'autres sources d'opulence. Et comme il ne brillait que de leurs libéralités, il était libéral et prodigue pour leur service.

Ne croyez pas, Messieurs, que je lui veuille faire un mérite devant Dieu des dépenses magnifiques dont il honorait quelquefois dans les occasions d'éclat, la majesté de son roi. La fumée de ces pompes et de ces fêtes profanes se rabat ordinairement vers la terre, et va rarement jusqu'au ciel. Mais ce penchant vertueux, encore plus que naturel, à tendre ses mains secourables au mérite négligé, à faire revivre aux yeux du monarque et de ses ministres les services noyés dans l'oubli ; à se rendre caution du zèle des officiers dont il connaissait la va-

leur, et à les demander pour associés de ses travaux et de sa gloire ; à excuser les fautes imprévues, où malgré eux le hasard les engageait : était-ce une miséricorde indigne des regards de Dieu ?

Non, ne nous imaginons pas que la seule mendicité soit l'objet de la charité prescrite par l'Evangile. Il y a dans les hautes conditions une espèce d'indigence, d'autant plus digne de pitié, qu'étant couverte de faux brillants, elle n'a rien au dehors qui sollicite pour elle. *Oculus fui cæco et pes claudo*, disait Job (*Cap.*, XXIX). Etre le pied de ceux dont la fortune est chancelante et hors d'état d'avancer ; l'œil de ceux qui s'égarent et qui faute de conseil s'engagent dans les écueils, n'est pas une aumône moins sacrée que celle qui met le pain dans la bouche des faméliques, et qui déchire son manteau pour en revêtir les nus.

Mais quand le ciel ne s'ouvrirait qu'à cette sorte de charité, qui s'attache au besoin des misérables, avec quel épanchement de tendresse et d'humanité voyait-on ce guerrier chrétien, visiter après les combats les officiers couverts de plaies, et répandre l'argent dans les mains des moindres soldats ? C'est ce qu'il fit à Steinkerque, à Namur, à Lille, et partout où la valeur malheureuse avait besoin du secours de la charité. C'est encore ce qu'il fit dans les horreurs de la dernière famine, en partageant le pain pour ainsi dire de sa table avec les pauvres de la campagne, et se reconnaissant le père de ceux qui le reconnaissaient pour Seigneur. Aussi rendait-on partout justice à sa vertu pure et désintéressée

Il y parut, lorsqu'au premier bruit d'une émotion, que la stérilité, la famine et l'avarice avaient excitée dans Paris, il se porta de tous côtés dans les places et dans les rues ; et joignant à l'autorité de ceux qui présidaient à la sûreté publique le poids de sa réputation, l'éloquence de ses mœurs, encore plus que de ses discours, il étouffa la voix, non-seulement de la sédition, mais de la plainte même et du murmure. L'audace, irritée par la misère, devint respectueuse et muette devant lui : populaire, non pas par bassesse, par flatterie, par les vaines insinuations, dont le peuple laisse quelquefois amuser sa crédulité, mais comme cet ancien consul (1), si puissant autrefois sur le plus fier peuple du monde, populaire, dis-je, comme lui par sa gravité et par sa sévérité : *Ipsa severitate popularis*. On révérait en lui l'implacable ennemi de la violence, du pillage, de la fourberie et de tous ces vices odieux, qui font la misère des peuples et la désolation des Etats. Il ne faut que haïr ces barbares passions, pour se faire adorer des peuples les plus barbares : *Ipsa severitate popularis*.

Quelle eût donc été l'affection publique et même l'admiration, si l'on eût pu voir de plus près sa conduite dans sa famille, le soin qu'il prenait d'en bannir le faste insolent, le luxe dissolu, la folle joie, la discorde, l'inimitié ? Qui n'eût été touché d'y voir partout l'ordre et la paix ; l'image du silence et de la dignité, qui règne dans les lieux sacrés, plutôt que dans les palais des grands? Quelle idée nous rappellerait cette fidèle et heureuse maison de ces tentes d'Israël, où les pères et mères étaient les rois de leurs enfants, comme les rois les pères de leurs peuples ?

Et c'est, Messieurs, dans l'innocence et la douceur de ces pieux sentiments que la mort a surpris... parlons plus correctement, que la mort a trouvé le sage chrétien, dont le salut fait aujourd'hui l'objet de nos tendres vœux et de nos justes espérances. Il n'y a de surprise dans la mort, que pour ceux dont l'esprit est enseveli dans la chair, et ne songe point au départ. Outre les réponses de mort qu'il entendait au dedans de lui-même éclater depuis trois ans, par de vives et fréquentes douleurs, il y avait longtemps qu'il ne tenait plus à la vie. Toujours prêt à l'exposer pour sa patrie et pour son roi, comment eût-il eu peine à la remettre entre les mains de son Dieu ? La crainte de ses jugements, quoique redoutables aux plus justes, n'est dépourvue d'espérance et de confiance en sa bonté, que pour les âmes terrestres, intéressées, charnelles, doubles : et vous l'aviez, Seigneur, préservé de tous ces défauts. Un cœur tel que le sien était incapable de feindre. Et dès que nous savons qu'il a déposé ses péchés dans le sein de votre Eglise, et vous a demandé pardon, peut-on douter qu'il ne l'ait obtenu ; et que la grâce qu'il a reçue des mains de ceux à qui vous avez confié les clefs du ciel n'ait été couronnée dans le ciel de vos dernières miséricordes ?

Hâtez-lui donc, Seigneur, la possession de ces trônes brillants, que vous avez promis, non pas aux vainqueurs des nations et des royaumes du monde, mais aux vainqueurs de leurs passions, que vous avez destinés pour être au dernier jour les juges du monde. Et si nous osons, Seigneur, à ses intérêts éternels mêler nos propres besoins, conservez toujours parmi nous, pour l'utilité publique et pour l'honneur des hautes conditions, non-seulement le souvenir, mais l'exemple de ses vertus. Qu'elles subsistent dans son sang, et pour cela, que son sang subsiste toujours par dans les siècles à venir. Après que vous avez donné au père les mêmes grâces qu'autrefois vous aviez données au fidèle et intrépide Caleb, la valeur et la vertu jusqu'à la fin de sa vie : *Usque in senectutem permansit illi virtus ;* ajoutez-y la dernière bénédiction dont la postérité de ce patriarche fut comblée ; faites que la sienne possède son héritage après lui : *Et semen ipsius obtinuit hæreditatem* (*Eccli.*, XLVI).

S'il a eu la douleur de voir mourir avant lui ce fils précieux, que la bonté du prince avait déjà revêtu de ses honneurs, et que votre grâce disposait à succéder aux qualités de son cœur ; s'il a eu la force, ô mon Dieu !

(1) « L. Cassius multum potuit, non eloquentia, sed dicendo tamen ; homo ipsa severitate popularis. » Cicero, *de claris Oratoribus*, n. 97.

le vou, en faire le sacrifice ; et s'il a maintenant la joie de se trouver en état de vous posséder avec lui, soutenez ici-bas notre faiblesse, en nous faisant voir de nos jours que la postérité des justes est chère à votre providence. Que ce jeune enfant, qui, tout tendre qu'il est, est maintenant l'unique espoir d'une nombreuse famille ; assez heureux pour avoir à cinq ans attiré sur lui les effets les plus singuliers de la magnificence et de l'affection de son roi, les plus solides fruits des longs services de son père, soit encore assez heureux pour avoir le temps de les mériter par l'imitation d'une vie tissue de travaux et de vertus. Il aura le regret de ne s'en instruire, hélas ! que par la voix de la renommée, non pas par ses propres yeux ; mais il aura le plaisir de les entendre louer partout où Dieu et les rois auront des sujets zélés, désintéressés et fidèles; afin que tout Israël, comme dit la sainte parole, éprouve et publie à jamais qu'il est avantageux en toute manière, et pour la terre et pour le ciel, de plaire et d'obéir au Dieu saint : *Ut videant omnes filii Israel quia bonum est obsequi sancto Deo* (*Ibid.*).

ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN ET DE MADAME LA DAUPHINE,

Prononcée dans la Sainte-Chapelle de Paris le 24 mai 1712.

Quare facitis malum grande contra animas vestras; ut intereat ex vobis vir, et mulier, parvulus... de medio Judæ?

Pourquoi vous attirez-vous par vos péchés un tel malheur, que de voir enlever par la mort du milieu de vous, l'époux, l'épouse et l'enfant? Paroles tirées du chap. XLIV de Jérémie.

Ce Dieu véritable et saint, qui tient en main la clef de la maison de David ; qui ouvre, et nul ne peut fermer ; qui ferme, et nul ne peut ouvrir (1), vient donc d'exercer à nos yeux ce pouvoir absolu auquel on ne résiste point : et les menaces effrayantes qu'il faisait par ses prophètes à son peuple criminel sont aujourd'hui changées en événements et en spectacles.

Quels événements ! quels spectacles, Messieurs ! Son bras s'est appesanti sur les princes, aussi bien que sur les sujets. Une maison pareille à la maison de David, élevée par les mains de la sagesse, appuyée sur tant de colonnes, qui semblaient la rendre inébranlable aux assauts de la fortune et aux injures des temps : Dieu qui depuis tant d'années la tenait ouverte à la victoire, à la magnificence, à la joie ; fermée en apparence à la douleur et au chagrin ; par combien de coups imprévus, subits et réitérés, vient-il d'y étendre la solitude et d'y introduire la mort ?

On n'y voyait point cependant ni d'Ammons, ni d'Absalons dignes du courroux de Dieu. L'obéissance et le respect, la concorde et l'affection y régnaient dans tous les cœurs. La France ne laisse pas d'y voir les révolutions, qui autrefois étonnèrent la Judée ; et le monarque religieux y verse sur sa famille innocente et désolée les mêmes larmes que David sur ses enfants criminels et malheureux.

Depuis un an qu'il en répand sur un fils, dont l'ambition la plus forte était de lui obéir, où en trouver encore assez pour pleurer un petit-fils, que toutes les vertus chrétiennes et politiques disposaient à bien régner ; une princesse qui régnait déjà par les charmes de sa douceur; un tendre enfant, qui sous la fleur des traits engageants de sa mère, cachait le fruit des hautes qualités de son père et de ses aïeux.

N'avez vous donc donné, Seigneur, au règne d'un souverain, qui nous a presque tous vus naître, et que nous révérons tous comme notre père commun ; n'avez-vous donné à son règne une étendue inconnue jusqu'ici à tous les rois, que pour faire éclater de son temps des prodiges inouïs dans tous les règnes ? N'avez-vous arrangé sous ses yeux, dans un ordre si brillant, la nombreuse postérité que vous paraissiez lui destiner, que pour lui enlever en vingt jours ce qui faisait l'appui de son trône pour tout un siècle ? une couronne portée depuis plus de douze cents ans par tant de rois, élevée avec tant d'éclat sur l'auguste front qui la soutient depuis soixante-dix ans, n'a pour appui prochain, qu'un enfant de deux ans ! Par quel débordement de crimes avons-nous pu mériter cette effusion des vases de la colère et de la fureur de Dieu ? *Ut intereat ex vobis vir et mulier, parvulus.... de medio Judæ.*

C'est à quoi nous réduit le déplorable trépas de TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET EXCELLENT PRINCE, MONSEIGNEUR LOUIS, DAUPHIN, précédé de celui de TRÈS-HAUTE, TRÈS-PUISSANTE ET EXCELLENTE PRINCESSE MADAME MARIE-ADELAIDE DE SAVOIE SON ÉPOUSE, et suivi de celui de MONSEIGNEUR LOUIS, aussi DAUPHIN, LEUR FILS AÎNÉ.

Vains regrets ! vaines réflexions ! faibles intérêts de la terre, occuperez-vous toujours l'esprit et le cœur des chrétiens ? Ne connaissons-nous point de repos ni de bonheur, que celui de la vie présente ? Est-ce honorer le prince que nous perdons, que d'épuiser notre tendresse à déplorer notre perte, et de paraître insensibles à ce qu'il gagne en nous quittant ? Comptons-nous pour si peu ce qu'il a tant estimé ? Le ciel, qu'il s'était proposé pour but de ses entreprises, est-ce une conquête au-dessous de l'ambition des héros ? Purifions nos idées, Messieurs ; démêlons de nos intérêts ceux de nos princes, ceux de nos rois.

Dieu les avait fait naître pour le bonheur de la France, il est vrai, mais encore plus pour leur bonheur éternel. Dieu nous enlève notre bonheur, pour nos péchés ; Dieu les appelle à leur bonheur, pour leurs vertus. De quoi nous plaindrons-nous ? Nos espérances sont trompées ; leur mort est le

(1) Sanctus et verus, qui habet clavem domus David; qui aperit, et nemo claudit; claudit, et nemo aperit (*Apoc.*, III).

ment de nos péchés. Leur
uronnées ; leur mort e
urs vertus. Et de ces
miséricordieux
ateur, tire égalem
onc, Seigneur,
eine que nous
prince qui
tions plus
gé digne
ns à l
e pr

.o.
: con.
ont après
re, ou du moins la
le siècle présent, tout
mensonge, à la calomnie,
impiété, n'aura point sur son
res témoignages à rendre aux siè
ivants que ceux que la candeur et la
nne foi des premiers siècles ont rendus aux héros, dont les noms sont consacrés. Nous n'ornerons point son tombeau de lauriers cueillis dans le sang, par les mains de la victoire. On n'y verra point suspendues les dépouilles des ennemis gémissants et désolés ; pitoyables amusements de la profane douleur. Non ; mais les passions enchaînées par la raison ; la raison soumise à la foi ; le libertinage et l'hypocrisie confondus par la piété ; l'oisiveté, la volupté, l'arrogance, la dureté, tous les vices étouffés et domptés par les vertus, lui serviront de trophée. Les idoles de la vanité ne souilleront point le lieu saint ; le parfum de nos prières que les anges porteront au ciel en odeur de suavité, ne sera point corrompu par la fumée des éloges mondains, dont la flatterie des vivants ose encenser l'orgueil des grands jusque dans le néant de leurs cendres. Unissons-nous, Messieurs ; et chantez avec moi les cantiques du Seigneur dans les louanges de nos princes.

PREMIÈRE PARTIE.

Si les rois sont les images de Dieu, c'est beaucoup moins par l'élévation de leur puissance, que par l'usage qu'ils en font pour le bonheur de ceux qui leur sont soumis. Le nom de pasteur attaché par l'Evangile à ceux qui conduisent les âmes était un nom commun dans l'antiquité profane à ceux qui gouvernaient les nations, moins pour faire aux sujets une leçon d'obéissance à l'égard de leurs souverains, que pour apprendre aux souverains la protection, la vigilance, l'affection même et la tendresse qu'ils doivent à leurs sujets.

Cependant c'est à quoi les grands trouvent dès le berceau des obstacles infinis. Au lieu que les âmes vulgaires, en recevant la lumière du jour, semblent avouer leur dépendance et reconnaître le néant d'où elles viennent de sortir, celles des grands prennent d'abord l'impression de l'éclat des gran-

son ordre, à connaître à fond et en détail les intérêts et les besoins de l'Etat. Il se forma dès lors le plan d'un Etat heureux, et traça sur ce plan tous les projets de sa vie.

Quelques dispositions que l'activité de son humeur lui eût inspirées pour la guerre ; et quelques preuves qu'il eût données en diverses occasions, de vigilance, de valeur, de ... té dans les fatigues et de sang-froid ... s périls ; cependant flatté de l'idée ... ir plus tranquille et plus doux, qu'il ... revoir à travers les tristes orages ... e entier est agité ; plein de l'es... longue paix fondée sur l'épui... de tous les partis, ennuyés ... de la durée de la guerre, il ... érir les profondes plaies ... depuis longtemps à la ... étudia les remèdes, ... dans le cœur de son ... monarque aurait ... cours libre à ... is n'eût point ... r à l'étein... tiver son ... Toutes ... com... dans

n ...
de la raiso...
sagesse, il ouvri...
qui en étaient auprès de ...
prêtes, et qui l'instruisaient en ...
n'eurent point à lui reprocher ...
reste des jeunes gens, sa lenteur à sortir ...
amusements de l'enfance, à prendre le goût ...
des sciences et des beaux-arts : *Usquequo parvuli, diligitis infantiam ?... Usquequo imprudentes odibunt scientiam* (*Psal.* CXXII) ?

Un désir ardent de savoir tout ce qui peut servir à cultiver l'esprit d'un prince, et à lui former le cœur, lui ôta le goût des folies et des vanités, dont la noblesse ne rougit point de faire l'agrément et l'occupation de sa vie. Indifférent aux connaissances inutiles ou curieuses, il ne trouva rien au-dessus de lui dans les plus hautes et les plus âpres, dès qu'il y entrevit quelque secours pour mieux remplir ses devoirs. Il ne voulut être savant que pour être utile à l'Etat. Dans cet esprit, il étudia l'histoire avec une attention particulière ; il apprit les principes de la morale, ceux de la politique et de la jurisprudence ; il fit des traductions et des extraits suivis, des ouvrages les plus propres à lui imprimer les maximes d'un parfait gouvernement.

Mais la science qui emporta ses soins les plus assidus, fut celle de la religion. Non-seulement il la prit pour guide de sa raison, mais pour règle de sa conduite. Il la rendit dominante et absolue sur toutes ses idées et sur toutes ses actions. Tous les jours i entendait dire aux politiques, aux courti sans, qu'un royaume est heureux, quand l commerce y fleurit, que la paix et l'abondance y règnent, que l'on y voit l'or et l'argent rouler dans toutes les mains : *Beatum dixerunt populum, cui hæc sunt* (*Ps.* CXLIII). Il en convenait avec eux ; mais il était persuadé tout autrement qu'ils ne le sont, qu pour porter un royaume à ce haut degré d bonheur, il faut que Dieu y règne sur le peuples et sur les rois : *Beatus populus cujus est Dominus Deus ejus* (*Ibid.*) ; qu'il n' a que la pure et sincère religion, qui puiss réduire les princes aussi bien que les sujets à se préserver des vices qui causent les ma heurs publics : et qu'entre tous les rois d'Is

raël et de Juda, trois signalés entre les autres par leur piété, David, Ézéchias et Josias, furent les seuls assez heureux pour n'avoir point livré aux étrangers le bonheur et la gloire de leur royaume ; c'est l'expression de l'Esprit-Saint : *Præter David, Ezechiam et Josiam, omnes dederunt gloriam suam alienæ genti* (*Eccli.* XLIX).

Sur ce principe et sur celui du penchant naturel des peuples à suivre l'exemple des grands, il fit sur lui-même l'essai de ce que, si Dieu l'eût permis, il eût tâché de faire aussi sur nous. Il déracina de son cœur tout ce qu'il eût voulu corriger dans les mœurs publiques. Il éprouvait sur ses propres défauts le succès de la censure qu'il préparait à nos excès : et réprimant en lui tout ce qui trouble le repos de la vie particulière, aussi bien que celui des empires et des Etats ; autant qu'il se trouvait par là libre et tranquille ; autant prétendait-il nous rendre heureux (1).

Quelles espérances n'avions-nous pas d'un vrai bonheur, dans une éducation si sage? En voici des présages encore plus doux, dans son alliance avec la princesse de Savoie.

Après les ennuis d'une longue guerre, elle vint à la cour comme le gage de la paix. Elle en était même en quelque façon l'image : elle avait les mêmes traits ; la sérénité sur le front, la joie et la douceur dans les yeux. Les grâces étaient répandues autour d'elle, et attachées à ses pas. L'Ecriture dit que la présence d'une femme, gracieuse est pour l'ornement d'une maison, ce qu'est au monde le soleil, quand il se lève : *Sicut sol oriens mundo, sic mulieris bonæ species ad ornamentum domus* (*Eccli.*, XXVI). Adélaïde parut en France avec un pareil éclat. Jeune encore et sortant des ténèbres de l'enfance, elle attira d'abord toute l'attention de la cour, par les rayons naissants d'une lumière bienfaisante et d'une vivacité propre à tout animer, sans offenser et sans nuire : *Sicut sol oriens mundo*. Que ne nous promettions-nous pas des influences d'un tel astre, pour le bien commun de tout l'univers, s'il eût pu parvenir à son plus haut degré? Et que nous étions éloignés de craindre ou même de penser qu'il dût sitôt disparaître!

On ne peut dire avec quel art ou plutôt avec quelle force de génie, dès lors maîtresse de son cœur, elle sut le tourner aux mœurs et aux intérêts de sa nouvelle patrie. Elle n'attendit pas qu'on l'invitât, comme l'épouse de Salomon, à se détacher du souvenir des auteurs et des lieux de sa naissance : *Obliviscere populum tuum et domum patris tui* (*Ps.* XLIV). Elle mesura ses devoirs avec tant de justesse et tant de dextérité, que, sans manquer aux justes sentiments que la nature lui inspirait, elle les soumit sans peine aux sentiments propres de son état. Elle s'en fit même une si douce habitude, que la guerre s'étant rallumée avec une ardeur que le sang répandu depuis douze ans n'a pu encore étouffer, l'opposition cruelle des partis n'altéra point l'égalité des mouvements de âme : ou si elle eût au dedans quelque combat à soutenir, son visage au moins et ses soupirs même furent fidèles à son secret.

Le soin qu'elle avait toujours pris de plaire au roi n'en devint que plus empressé, plus ingénieux et plus vif : et la victoire ayant cessé de faire éclater autour de lui ces chants qui depuis le berceau avaient fait la joie de sa vie, la princesse en était toute la douceur.

Qu'était-elle à l'égard de son époux? Ce qu'avait été la sagesse à l'égard de Salomon, c'est-à-dire, le seul objet de toutes ses complaisances. Salomon nous dépeint l'attachement qu'il avait eu d'abord pour la sagesse, avec les mêmes couleurs dont un jeune époux dépeindrait ses empressements pour son épouse. Je l'ai cherchée, disait-il, dès ma première jeunesse ; j'ai recherché son alliance, passionné pour sa beauté : *Hanc amavi et exquisivi a juventute mea, factus amator formæ illius* (*Sap.*, VIII). Je me suis proposé de vivre avec elle dans une douce société, persuadé qu'elle m'aiderait de ses conseils ; et que dans ses entretiens, je trouverais le calme à mes ennuis et à l'agitation de mes pensées : *Sciens quoniam mecum communicaret de bonis, et erit allocutio cogitationis et tædii mei* (*Ibid.*). J'étais même persuadé que ses lumières me seraient d'un grand secours, pour le gouvernement des peuples et pour la gloire de mon nom : *Habebo per hanc claritatem ad turbas... Disponam populos* (*Ibid.*).

Sentiments dignes de Salomon ; mais qu'il eut le malheur de démentir dans la suite, et par son divorce avec la sagesse, et par la diversité de ses profanes amours. Le duc de Bourgogne eut la gloire d'une constante et noble fidélité. La sagesse et l'épouse partagèrent.... c'est trop peu dire, occupèrent toujours ses soins. Il était tout entier à toutes les deux, non-seulement par la délicatesse de sa vertu, mais encore par celle de son cœur ; parce qu'en effet il ne voyait rien qui méritât mieux sa tendresse.

Une pareille union ne s'est peut-être jamais vue dans une pareille opposition de caractères et d'humeurs. Cependant la douce habitude, jointe à l'estime réciproque et aux sérieuses réflexions de la saine et droite raison, les avait conduits l'un et l'autre à ce juste tempérament, qui rend les éléments compatibles et même nécessaires au maintien de l'univers. Et dans cette association de leurs différentes qualités ne voyait-on pas une image de l'harmonie qui doit régner dans tous les membres qui composent un Etat ?

L'air sérieux et affable du dauphin, l'air noble et gracieux de son épouse, ne formaient-ils pas en eux ce tempérament de majesté, propre à leur attirer le respect, sans répandre la terreur ; à faire naître la confiance, sans donner lieu à la témérité? Le trône eût-il jamais été plus solidement appuyé que par la justice de Louis et par

(1) « Onus quod portandum imposuis, ut portes prius. Ex te discas qualiter oporteat alios moderari. » S. Bernard. Epist. ad Balduinum

la clémence d'Adélaïde? *Firmabitur justitia thronus ejus* (*Prov.*, XXV). *Roboratur clementia thronus ejus* (*Prov.*, XX). A l'application de Louis, à la vaste étendue de ses connaissances, à la fermeté de son génie, eût-il échappé aucun moyen de rendre aux lois leur force et leur vigueur, aux beaux arts leur ancien éclat, à toutes les nations la confiance? Adélaïde de son côté eût-elle rien oublié de ses manières insinuantes, pour faire la splendeur et les délices de la cour?

Hé! de quoi ne nous flattait pas l'essai qu'elle avait déjà fait de ces précieux talents, dans le gouvernement absolu de sa maison, dont le roi, par une distinction singulière, inconnue jusqu'alors aux princesses de son rang, lui avait confié la conduite? Avec quelle condescendance engageait-elle tout le monde à leurs devoirs, en s'acquittant des siens envers tout le monde? En combien peu de temps avait-elle goûté quel honneur et quelle espèce de plaisir c'est que celui de se faire aimer? Quels présages en tout cela d'un parfait bonheur pour la France!

Mais c'était peu que des présages. En pouvait-on désirer de plus fermes assurances que celles qu'il avait plu au roi de donner à ses sujets, par la confiance qu'il avait prise en son petit-fils, pour les affaires de son royaume? Le prince jusqu'alors s'était fait un devoir de sagesse, de ne point s'empresser de déployer la sienne aux yeux du roi, selon l'avis exprès de l'Esprit-Saint: *Penes regem noli velle videri sapiens* (*Eccli.*, VII). Mais le roi, plus habile à pénétrer le fond des cœurs, que le prince à fermer le sien, en avait depuis longtemps découvert tous les trésors, et voulut enfin les rendre publics.

Le jour qu'il choisit pour ce dessein ne pouvait guère être plus solennel. Les prélats députés de toutes les provinces du royaume, au milieu des princes et des seigneurs de la cour, venaient offrir à Sa Majesté les secours que le sanctuaire fournit aux besoins du trône, en reconnaissance de l'appui que le trône donne au sanctuaire. Un redoublement de zèle ayant fait en cette occasion redoubler les efforts de leur libéralité remplit aussi le cœur du monarque généreux de nouveaux mouvements de tendresse pour l'Eglise et de compassion pour ses sujets. Il déplora le triste enchaînement des guerres, qui depuis tant d'années en avaient suspendu les justes effets. Mais il ajouta que sa consolation la plus douce était d'avoir un petit-fils, capable par son jeune âge et par ses sages intentions, d'accomplir ce que son âge ne lui permettait plus à lui-même que d'espérer. Qu'il le leur mettait devant les yeux, moins comme l'héritier de la couronne, que comme le confident, le dépositaire et le ministre fidèle des desseins qu'il avait formés pour le bien de ses sujets.

Que de larmes coulaient à ce discours si touchant! Larmes de tendresse et de joie, hélas! quel coup vous a changées en larmes de sang!

Le prince dès ce moment se crut autorisé par la confiance de l'aïeul, obligé même par son ordre, à connaître à fond et en détail les intérêts et les besoins de l'Etat. Il se forma dès lors le plan d'un Etat heureux, et traça sur ce plan tous les projets de sa vie.

Quelques dispositions que l'activité de son humeur lui eût inspirées pour la guerre; et quelques preuves qu'il eût données en diverses occasions, de vigilance, de valeur, de fermeté dans les fatigues et de sang-froid dans les périls; cependant flatté de l'idée d'un avenir plus tranquille et plus doux, qu'il croyait entrevoir à travers les tristes orages dont le monde entier est agité; plein de l'espérance d'une longue paix fondée sur l'épuisement général de tous les partis, ennuyés de la violence et de la durée de la guerre, il se crut destiné à guérir les profondes plaies qu'elle avait faites depuis longtemps à la félicité publique. Il en étudia les remèdes, dont il trouva la source dans le cœur de son grand père.

Il se représenta ce que ce monarque aurait fait, si la fortune eût laissé le cours libre à sa bonté: si l'envie de ses ennemis n'eût point mis l'Europe en feu pour l'obliger à l'éteindre et à suspendre le soin de cultiver son royaume et de pourvoir à sa sûreté. Toutes les intentions du roi, bienfaisantes et compatissantes, passèrent et s'imprimèrent dans l'âme du sage dauphin.

Les ministres, les officiers, qui venaient de la part du roi lui rendre compte des affaires, admiraient en lui ce que l'Egypte avait admiré dans Joseph: un jeune homme envoyé de Dieu, pour apprendre aux anciens les maximes de la politique: *Ut senes prudentiam doceret* (*Ps.* CIV): et par-dessus tout, celle-ci: Que le bonheur d'un royaume consiste dans le secours et dans l'affection réciproque du monarque et des sujets.

C'est ce qui le faisait gémir de la dure nécessité qui force les souverains à gouverner quelquefois leur Etat, comme un vaisseau dans l'orage; à le dégrader de ses ornements, et à le dépouiller malgré eux de ses richesses, pour le préserver du naufrage et le conduire dans le port. Inexorable loi, que de sanglots tirez-vous du cœur des peuples! Combien en avez-vous tiré du cœur paternel du monarque et du tendre cœur du dauphin!

Ne croyez pas, Messieurs, que, pour s'épargner le chagrin de nos misères, il cherchât à les ignorer. Mauvais artifice des âmes dures! Au contraire, pour s'attendrir et s'exciter lui-même à nous soulager, l'image des maux publics ne sortait point de sa pensée. Il se les faisait dépeindre avec toutes leurs couleurs par les plus fidèles témoins. Rien ne lui était inconnu des ressorts de l'avarice pour s'acquérir le droit de piller les trésors du prince, sous ombre de les remplir; de dévorer les sujets, sous couleur de les défendre; et de trahir la majesté, sous prétexte de la servir.

Non, sa douleur la plus amère n'était pas de voir nos frontières serrées de tous côtés par un million d'ennemis. La France en feu dans ses dehors lui paraissait moins en péril que désolée au dedans, non par la discorde,

mais par le concert mutuel de ses enfants à s'entre-déchirer par l'usure, à s'arracher l'or et l'argent des mains; à tendre tous les jours à la bonne foi de nouveaux piéges, à la liberté du commerce de nouveaux fers. Indigné de tant de maux, surtout de l'insolence du luxe à la vue de l'indigence et du péril de l'Etat, touché d'ailleurs de l'impuissance et du silence des lois au milieu du bruit des armes, à quoi se détermina-t-il? A s'opposer lui-même au torrent de la licence; à donner en sa personne et dans toute sa conduite un modèle de simplicité, de modestie, de frugalité, capable au moins d'alarmer ces avides perturbateurs de la société humaine, et de leur faire appréhender ce que la justice et la paix pourraient exécuter un jour contre leurs communs ennemis, quand une fois elles seraient réunies

Il se retrancha donc tout ce qui ne pouvait servir qu'à sa commodité propre ou à sa curiosité. Toutes les superfluités qui passent pour innocentes aux yeux peu accoutumés à connaître le superflu lui étaient odieuses et lui semblaient criminelles.

Il osait même, le dirai-je, et nos neveux m'en croiront-ils; il osait resserrer la main libérale du roi quand elle s'ouvrait sur lui, content de la lui voir ouvrir sur ceux qui prodiguent leurs biens et leur sang à son service. On sait qu'à la mort de Monseigneur, héritier de son sang et de ses droits, il refusa de l'être de ses pensions. Il voulut payer au moins cette espèce de tribut aux besoins pressants de la France; et quoique Notre-Seigneur ait dit que ce sont les sujets, non pas les enfants des rois, qui sont tributaires : *Reges terræ a quibus accipiunt tributum? a filiis suis, an ab alienis* (*Matth.*, XVII)? il se crut, dans l'élévation de son rang, tributaire même aux sujets de ce témoignage de tendresse et de compassion pour eux, et de cet exemple public du retranchement nécessaire au repos et au salut de l'Etat.

Quels nouveaux transports d'affection, de courage, d'admiration, cet exemple excita-t-il dans les cœurs? On crut voir dans le cœur du prince une ressource assurée à l'épuisement présent; un trésor, où l'on retrouverait le crédit et la confiance perdus, la sûreté des fonds et des revenus innocents, la clef des richesses cachées et entassées par le crime.

Aussi était-ce là que se portaient tous ses soins; et sur cette espèce de gloire il ne savait point modérer son ambition. Gloire, dont les rois de sa race, plus que tous les rois du monde, ont toujours été jaloux; d'être aimés de leurs sujets! Une curiosité qu'il ne cachait point à ceux qui approchaient de sa personne, et qu'il croyait fidèles à la vérité; c'était de savoir d'eux quelles étaient sur son sujet les dispositions du peuple. *Comment suis-je dans Paris?* leur disait-il, *et qu'y pense-t-on de moi?*

Quoi, prince, il vous importe peu de savoir pour qui vous passez chez les nations éloignées, si les cent bouches de la renommée sont également fidèles à publier vos vertus; si quelqu'une n'est point vendue à la calomnie, à l'envie, pour défigurer aux étrangers ce que nous admirons ici : tout cela ne vous touche point? Etre aimé dans Paris, dans Versailles, dans la France; c'est donc là l'objet le plus vaste et le plus élevé de votre ambition? Vrai sang des héros et des saints! Enfant de la sagesse et de la gloire! Ah! que vous la connaissiez bien, que vous la saviez bien distinguer de la vanité! Vous le sentiez et le disiez, qu'un prince est tel dans l'idée de tout l'univers et dans l'estime de tous les siècles, qu'il est dans le cœur de ses sujets. Ce sont eux qui travaillent à la couronne de son immortalité, et la couronne la plus noble, la plus digne d'un souverain, c'est celle qui est tissue par les mains et par l'affection des peuples. Etre respecté, redouté, comblé de lauriers et d'honneurs, peut n'être rien que l'hommage forcé d'une basse flatterie, que les étrangers désavouent, et que la postérité dément : mais être aimé, c'est un tribut que l'autorité n'impose point, qu'on ne se laisse point arracher par la violence, que le cœur ne rend qu'à son gré : et quand un prince est parvenu jusqu'à l'obtenir de ses sujets, il ne peut manquer d'y soumettre aussi le reste du monde

Il y était parvenu ce prince, maître de nos cœurs, avant que de régner sur nos fortunes; et touché des douceurs d'un empire si puissant, il ne se proposait point d'autres conquêtes. Il était convaincu qu'un monarque aimé de son peuple est toujours terrible à ses ennemis. *Oui*, disait-il, *si Dieu me donne la vie, c'est à me faire aimer que j'appliquerai tous mes soins*. Déterminé à ce devoir, qui lui paraissait renfermer tous ceux de la royauté, sa propre vie lui était moins certaine que son dévouement à gagner notre affection. La vie même ne lui était chère qu'autant qu'il aurait pu l'employer à nous rendre heureux. *Si Dieu me la donne*, disait-il. Ah! parole, oracle fatal de notre malheur présent!

Non, Messieurs, non, Dieu ne la lui a pas donnée, il en a tranché le fil au milieu de ses plus beaux jours; mais c'est à nous qu'il a tranché ces jours, qui semblaient ne couler que pour le bonheur des nôtres. La France voit disparaître un bonheur qu'elle n'avait jamais goûté dans tous les siècles passés; un prince, dans l'art de régner disciple de son aïeul, digne déjà d'avoir des rois pour disciples.

Hélas! Messieurs, accoutumés que nous sommes depuis longtemps à rendre nos hommages à des rois presque au berceau, à les voir apprendre à régner, presque en apprenant à parler : nous avions devant nos yeux un prince instruit à commander, par trente ans d'obéissance et par trente ans de vertus; tel enfin, que si la France était maîtresse de choisir des souverains, il eût seul mérité son choix entre tous les princes du monde

Et voilà, France désolée, ce que vous avez perdu, ce que tous les peuples vous enviaient, ou plutôt ce que tous les peuples et même nos ennemis, regardaient avec con-

fiance, et j'ose dire avec plaisir, comme le lien commun de la réconciliation du monde! Hé! quel orage nos péchés ont-ils attiré sur nous? De quel foudre plus accablant Dieu menace-t-il les nations qui l'ont irrité, que d'enlever les princes illustres par leurs vertus, et d'abandonner les sujets à l'esclavage de leurs vices? Un roi vertueux sur le trône est un rempart au peuple criminel contre la fureur de Dieu. Josias par sa piété, par son zèle, en arrêtait le torrent prêt à fondre sur Juda, Dieu le réunit à ses aïeux : *Colligam te ad patres tuos, ut non videant oculi tui omnia mala*, etc. (IV *Reg.*, XXII). Il hâta le coup de sa mort pour hâter le coup de sa vengeance. A ce signal, elle se répandit sur l'injustice, l'avarice, l'impudicité, la cruauté, le luxe énorme de Juda; le royaume devint la proie de ses plus cruels ennemis. Hélas! Messieurs, nos crimes sont-ils moins criants; nos ennemis moins opiniâtres; le prince que nous pleurons, moins précieux que Josias? Ah plutôt... s'il nous reste encore quelque lueur de secours dans l'abattement où nous sommes, c'est dans la force que ses vertus peuvent donner à ses prières. Il est plus puissant dans le ciel et plus zélé pour notre bien qu'il ne l'était ici-bas. Si nos espérances sont trompées, les siennes sont couronnées; et le même juge qui tient en main la couronne de justice préparée à la fidélité ne frappe les pécheurs qu'en leur montrant la couronne de grâce préparée à leur repentir. Pour nous exciter à ce repentir de nos péchés, considérons les vertus qui ont mérité au dauphin sa récompense.

SECONDE PARTIE.

C'est un Roi qui parle à tous les rois. Ecoutez, leur dit Salomon : Si c'est un plaisir pour vous que d'être assis sur le trône et d'avoir le sceptre à la main : *Si delectamini sedibus, et sceptris, o reges populi* (*Sap.*, VI); que ne nous rendez-vous ce plaisir stable et éternel? Vous le pouvez en ouvrant votre cœur à l'amour de la sagesse, à sa discipline et à ses conseils. *Diligite sapientiam, ut in perpetuum regnetis* (*Ibid.*). Elle vous conduira sûrement par trois degrés à cette royauté éternelle; et les voici :

Le premier, c'est la régularité de la vertu; le second, la fermeté de la vertu; le troisième, la ferveur de la vertu. La régularité de la vertu, dans l'exact accomplissement de toutes les lois de Dieu : *Custodia legum* (*Ibid.*). La fermeté de la vertu, dans les piéges et les assauts de la corruption du siècle : *Custoditio legum consummatio incorruptionis est*. La ferveur de la vertu, dans l'union intérieure avec Dieu : *Incorruptio facit esse proximum Deo* (*Ibid.*).

Quelque faible que soit sur les grands l'impression de cet oracle, il eut tout son effet sur l'âme du jeune dauphin, comme si Salomon ne l'eût adressé qu'à lui seul. Voilà la route qu'il suivit et qu'il ouvrit à son épouse; il lui servait de guide, elle avançait sur ses pas. Et pourquoi ne croirons-nous pas que Dieu, qui les avait unis si étroitement durant la vie, qui les a même unis si tendrement à la mort, aura voulu les unir encore dans le ciel en couronnant le courage de l'époux et les efforts de l'épouse?

Non, Messieurs, les siècles futurs ne verront point la vertu du dauphin défigurée dans nos histoires par un éloge tel qu'en donne l'Ecriture à la plupart des plus grands rois de Juda; qu'à toutes leurs autres vertus une seule avait manqué, le courage pour détruire les lieux hauts, restes publics de l'ancienne idolâtrie : *Verumtamen excelsa non abstulit* (III *Reg.*, XV). Comme il avait fait de son cœur le royaume ou le temple de Dieu, il ne se contenta pas d'en exclure les idoles des honteuses et molles voluptés : *Contrivit statuas et succidit lucos* (IV *Reg.* XVIII) : mais encore, rare effort de fidélité dans ceux qui passent pour fidèles! il y démolit les lieux hauts, l'orgueil, l'arrogance, la fierté, vices naturels à son rang : *Dissipavit excelsa* (*Ibid.*). Bien plus, à l'exemple d'Ezéchias, il n'épargna pas même le serpent d'airain, dévotions vaines, irrégulières, passées en superstitions : *Confregitque serpentem æneum* (*Ibid.*). Tout cela fut détruit dans son âme avec une égale attention à tous les points de la loi : *Custoditio legum*.

Loin de sa confidence et de ses yeux, nonseulement tous sacrificateurs et ministres des voluptés : *Abstulit effeminatos* (III *Reg.*, XV); mais encore tout imposteur, tout diffamateur, tout flatteur. S'il ne pouvait pas toujours, selon le souhait de David, marcher dans son palais au milieu de l'innocence : *Perambulabam in innocentia cordis mei in medio domus meæ* (*Ps.* C); au moins il avait le même soin de ne point permettre aux cœurs malins les approches de son cœur : *Non adhæsit mihi cor pravum* (*Ibid.*, 4). Il ne l'ouvrait qu'à ceux dont la fidélité lui était connue, par celle qu'ils montraient dans le service de Dieu : *Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum* (*Ibid.*, 6).

Sa régularité dans l'observation de la loi passait en zèle pour les autres. Hé! que n'eût-il point fait pour attirer tout le monde à la vertu, pour réunir au sein de l'Eglise catholique tous les enfants séparés; pour y étouffer les semences de toutes les nouveautés? Que ne faisait-il pas les derniers temps de sa vie pour concilier tous les esprits, pour resserrer les nœuds de la concorde et ceux de la charité, pour établir partout l'édification publique?

C'était pour lui que le joug de l'Eglise et de l'Evangile était devenu léger, l'abstinence et le jeûne sans rigueur, la confession sans amertume; aussi prompt à se purifier de ses fautes qu'attentif à les éviter. Il se trouva même en péril de porter son exactitude à quelque sorte d'excès, et eut besoin du contrepoids des plus solides réflexions, pour affermir sa conscience dans un équilibre assuré de retenue sans contrainte et de liberté sans relâchement.

Cependant affranchi des épines du scrupule, il ne sortit jamais des liens de la vigilance et de la régularité. Les heures du jour

qui échappaient aux affaires et aux contre-temps, étaient assujetties à l'ordre. Egalement tranquille et occupé dans le désordre tumultueux et dans l'oisiveté ennuyeuse de la cour. Toujours maître de lui dans ses mouvements, dans ses discours, dans les surprises de la colère, même de l'impatience. En garde contre les rapports, contre les préventions de l'antipathie et de l'humeur. En garde enfin contre lui-même et contre sa propre attention. Le même soin que met la politique à découvrir par espions le secret des cours étrangères, il le mettait à découvrir les replis de son propre cœur. Il s'était choisi des surveillants, des espions de son amour-propre et des moindres défauts qui se dérobaient à ses yeux. Et plus généreux que David, qui dans les avis des gens de bien désirait de leur charité quelque adoucissement d'indulgence : *Corripiet me justus in misericordia* (*Ps.* CXL), jamais au contraire il n'était plus content de ses vrais amis que quand l'exactitude et la sévérité de leur censure en montrait la sincérité.

Venez, monde enchanteur, rassemblez contre une vertu si fidèle et si régulière tout ce que vous avez de plus séduisant pour la corrompre et de plus violent pour l'ébranler; vous ne servirez qu'à lui donner un nouvel éclat, en la rendant plus ferme et plus immobile à tous vos efforts : *Consummatio incorruptionis* (*Sap.*, VI)

Un juste sans tache au milieu de la corruption, dans la puissance de tout faire et l'impunité de mal faire : où est-il ? quel est-il, demandait le Sage : *Quis est hic*, *et laudabimus eum* (*Eccli.*, XXXI) ? Nous l'admirerons comme un prodige. Où est-il ? Hélas ! il n'est plus ; mais nous l'avons vu de nos yeux, dans la plus délicieuse et plus pompeuse cour du monde. Ecueil funeste, écueil de la fermeté des héros ! Cour dont l'air empesté donne la mort aux vertus les plus sacrées ! vous avez été le port du salut à un prince de trente ans ! Et comment, dit-on, vivre à la cour sans commerce et sans intrigue ? Comment y soutenir son rang sans faste et sans ambition ? comment y passer le temps sans spectacle, sans théâtre, sans profusion de dépenses et de jeu ? sans tout cela, sans tous ces faux besoins où nos passions nous réduisent, un prince y a vécu content, heureux, respecté, digne de porter un jour la couronne de ses pères. Ah ! l'on vante la fermeté, l'intrépidité du courage, à la vue du fer et du feu. Faibles roseaux ! vous pliez au moindre vent de vos désirs : ils vous entraînent, ils vous emportent. Apprenez à la vue d'un prince à rougir de votre faiblesse en admirant sa fermeté. Il eût été votre maître sur la terre, il sera votre juge devant Dieu.

Qu'était-ce donc pour lui que les plaisirs ? Il n'en goûta jamais que d'innocents. Les plus innocents ne l'étaient plus, dès qu'ils lui semblaient dangereux ; les moins dangereux l'ennuyaient dès qu'ils n'étaient plus modérés ; les plus modérés lui devenaient suspects dès qu'il s'y sentait porté par quelque attrait trop naturel. On ne sait que trop la délicatesse extraordinaire de sa modestie et de sa pudeur. Je dis trop, par rapport à ceux qui n'en faisaient pas plus d'honneur à sa vertu.

Qu'était-ce que le théâtre avec sa pompe et ses concerts ? Ce qu'il était pour les premiers chrétiens, c'est-à-dire une académie de volupté où l'on dresse le cœur à toutes les passions que la religion apprend à détruire. Il ne paraissait jamais là quand la bienséance l'y obligeait, qu'en prescrivant, après un choix éclairé, ce qui n'y pouvait plaire qu'aux gens sages.

Quel rang donnait-il à la passion du jeu ? Un des plus vils et des plus bas entre les passions sordides ; un des premiers et des plus hauts entre les passions violentes et emportées. Les moindres pertes qu'il y faisait quand il y prenait par hasard quelque heure de relâche soulevaient dans son cœur le cri du soin des pauvres, il se le reprochait avec douleur aux yeux de sa cour. C'était un prince enfin qui parlait en homme et en chrétien. Malheur à nous si, croyant parler à des chrétiens, il ne parlait pas même à des hommes !

A quoi donc lui servait l'abondance et l'opulence, attachée à son état? à réveiller en lui, non pas l'amour du plaisir, mais le souvenir des misères et des lois de l'humanité, mais la crainte et le respect d'un Dieu, qui a fait le riche pour le pauvre, et qui s'est caché sous le pauvre; et c'était là son trésor : *Timor Domini ipse est thesaurus ejus* (*Isa.* XXXIII). Jugez-en par l'emploi qu'il faisait des douze mille francs qui lui étaient assignés tous les mois : il en consacrait onze mille au secours de l'indigence. Enfants de la terre, couvrez-vous de pourpre et de lin, chassez Lazare d'auprès de vous, refusez à ses cris les miettes de votre table, et voyez le fils des rois trouver dans les restes du pauvre tous ses besoins et ses plaisirs.

Inébranlable aux assauts de tant d'ennemis flatteurs, craindra-t-il ceux qui font peur aux plus grands courages : la raillerie, et le respect humain ? Non, Messieurs, ennemi de la lâcheté des grands, qui se rendent esclaves du monde qui leur est soumis, et rougissent de donner l'exemple et la loi de la vertu à ceux qui osent leur donner l'exemple honteux du vice, il les faisait du moins rougir malgré eux de leur faiblesse, en soutenant à leur vue tout l'honneur de sa fermeté. Non, ni l'embarras des affaires, ni l'incommodité des saisons, ni le tumulte et les périls de la guerre, ne le détournèrent jamais de ses pratiques religieuses. Il eut trouvé du temps pour rendre hommage à son Dieu, dans les prisons de Pharaon, dans les festins d'Assuérus, dans la fournaise de Babylone ; en pouvait-il manquer dans une cour et sous un règne où, pour plaire au monarque vertueux, et pour approcher de son trône, la fortune a si souvent emprunté la main de la vertu ?

Mais pouvait-il manquer d'approcher même de Dieu, si pur de la contagion du siècle? Cette

ferveur de vertu, cette union tendre avec Dieu, n'était-elle pas un gage assuré du bonheur qu'il espérait, un troisième et dernier droit à la couronne éternelle : *Incorruptio facit esse proximum Deo* (*Sap.*, VI).

A vous seul, ô mon Dieu, le pouvoir d'entrer dans les cœurs et de découvrir ce qui s'y passe entre vous et vos amis. Autrefois vous en aviez fait confidence à l'ennemi du genre humain, pour le piquer d'envie sur la fidélité de Job. Ouvrez aujourd'hui le cœur d'un prince aux ennemis de la vertu, pour les attendrir, s'il se peut, aux délices du commerce qu'il entretenait avec vous. Aurait-il pu si souvent approcher de votre table, et rechercher le pain des anges avec tant d'ardeur, s'il n'y avait pas trouvé le même goût que les anges ? Aurait-il conversé si aisément et si longtemps avec vous, s'il eût ignoré leur langage ? Ah ! son visage seul et sa modestie parlait à ceux qui la voulaient entendre, à ceux mêmes qui semblaient y être sourds. On a vu des pécheurs frappés de sa tendre dévotion, plier sous les coups de la grâce, et courir lui rendre les armes, au pied des prêtres, dans le sacré tribunal.

Quelle joie pour lui dans ces moments, où libre du soin des affaires, il pouvait penser à Dieu ! *Penser à Dieu*, disait-il, *y a-t-il rien de plus doux ?* A qui, Messieurs, faisait-il cette confidence ? à qui ?... Vous ne le saurez que par mes larmes; et je n'en attesterai point autrement la vérité, *Penser à Dieu*, disait-il, *y peut-on trouver de la peine, surtout quand on est affligé? Je ne sais*, ajoutait-il, *si je me connais bien moi-même, et si je ne me trompe point, mais il me semble et je crois le sentir, que j'aime Dieu sans peine, et que c'est de tout mon cœur.*

Ah! j'entends Paul s'écrier dans la ferveur de son âme : Oui, mon Dieu, je vous aime ; et qui m'empêchera de vous aimer ? qui me séparera de votre amour? Non, ce ne sera ni la persécution, ni le glaive, ni les principautés, ni les puissances, non pas même la vie ni la mort : *Neque mors, neque vita poterit separare* (*Rom.*, VIII). N'est-ce pas Paul qui parle encore par la bouche de Louis ?

Oui, Messieurs, et Dieu l'entend : il ne sera point séparé, ni de ce Dieu qui est l'objet souverain de son amour, ni de celle qui après Dieu en est l'objet le plus juste. Inséparables durant la vie, ils le seront aussi dans la mort. *Neque mors, neque vita poterit separare.* Car en quel temps, Messieurs, cette fervente expression de son amour échappait-elle à son cœur ? Dans le même temps, que Dieu préparait à son amour l'épreuve la plus sensible, où jamais un cœur puisse être exposé.

C'était la saison de l'année, où le monde entier se livre à la joie; un temps, où le silence des armes et le bruit des approches de la paix invitaient toute la cour et tout le royaume au repos : *Cum quietum silentium contineret omnia;* lorsque du haut du ciel et de votre trône royal, ô Roi des peuples et des rois, votre parole irrévocable, votre arrêt fondit tout d'un coup comme un glaive exterminateur : *Omnipotens sermo tuus de cœlo a regalib is sedibus, durus debellator... prosilivit* (*Sap.*, XVIII). Et sur qui tomba-t-il, Seigneur ? Non pas comme autrefois sur les premiers-nés de l'Egypte, ennemie de votre nom : mais sur les premiers-nés de votre Eglise, sur les têtes les plus dignes de vos regards paternels.

Le premier coup porta sur la princesse et retentit aussitôt jusqu'au cœur de son époux, par la sympathie que la grâce, encore plus que la nature, avait établie entre eux. Le lien qui les unissait plus fortement était celui de la vertu : qui tous les jours prenant dans la princesse de nouveaux accroissements, lui attirait de plus en plus la complaisance du prince; et s'élevant dans le prince à de nouvelles perfections, augmentait pour lui l'estime et la confiance de la princesse.

Elle savait le vrai prix de ce qu'il avait d'excellent. Elle respectait l'autorité que le nom d'époux lui donnait sur sa conduite; et se faisait honneur, même en public, de la soumission qu'elle lui devait. Mais encore elle sentait l'élévation de sa sagesse et de sa vertu sur la sienne. Elle l'avait prié de n'avoir nul égard dans les affaires à ses sollicitations, pour peu qu'il y trouvât de péril pour la justice. Egalement ennemis de l'injustice et du mensonge, ils ne l'étaient pas moins du faste et de la fierté : la princesse, par ennui de la grandeur, et le prince par mépris. Elle en craignait l'embarras, il en connaissait la vanité. Elle en fuyait l'esclavage, il en évitait le péril. La douceur des plaisirs lui devenait insensiblement plus amère, et le monde ennuyeux. Que de vœux du prince zélé, pour hâter dans ce cœur le triomphe de la grâce !

Elle avait pris en lui une confiance, inconnue sans doute aux personnes de son âge et de son rang. Lui demander souvent le secours de ses prières, c'était peu. Mais lui demander ses conseils, par rapport à sa conscience ; aller prendre de lui du courage et de l'ardeur aux devoirs de la religion; concerter ensemble leurs bonnes œuvres : efforts, non, mais épanchements d'une affection sans réserve et sans fard. Ils avaient chacun dans leur maison des confidents secrets de leur charité, pour connaître et secourir les vrais pauvres. Durant le carême ils en nourrissaient chacun quarante par jour. Touchés du ravage public des maladies inconnues, et des surprises fréquentes de la mort, ils s'étaient engagés l'un à l'autre à ne s'en jamais cacher le péril, à rendre le même office à tout ce qu'ils auraient de plus cher. Ils n'eurent en peu de temps que trop d'occasions de le rendre : ils s'en acquittèrent avec zèle. Hélas ! le retour de leur zèle et le moment de l'exercer sur eux devait-il être si prompt ?

Frappée de vives douleurs et d'un long assoupissement, qui ne se rompit qu'à la voix qui lui annonça le péril, et ne lui déguisa point que le juge était à la porte, Ade-

laïde arrachée à son sommeil se souvint aussitôt que ce juge était son père. Attendrie plutôt qu'alarmée, moins par la vue de sa fin, que par la vue de ses péchés, elle parut ne regretter dans la brièveté de sa vie, que celle de sa pénitence; et ne désirer plus de temps que pour en produire les fruits. La grâce des sacrements fit disparaître en un moment le monde entier à ses yeux. Bien loin d'y être attachée par les douceurs de l'âge et les avantages du rang, liens durs à rompre à vingt-six ans, elle ne sembla pas même y tenir par les affections les plus légitimes. A la vue d'un Dieu éternel, le néant de tout ce qui est était entré dans son cœur. *Princesse aujourd'hui*, disait-elle à celles qui l'appelaient de ce nom, *princesse aujourd'hui, demain rien, et dans deux jours oubliée*. Tout ce qu'on lui disait pour lui déguiser le progrès du mal; les prières même des peuples et celles de son époux, qu'on lui représentait comme des ressources de guérison, ne lui rappelèrent point l'espérance de la vie, et n'affaiblirent point la force de sa soumission. Convaincue qu'elle était de la tendresse et de la vertu de son époux : *Au contraire, hélas!* disait-elle, *c'est par ma mort que Dieu voudra l'affliger*.

Vous ne vous trompiez pas, princesse, et vous le connaissiez bien. Mais vous ignoriez, qu'arraché malgré lui d'auprès de vous, il emportait avec lui la plaie dans le cœur, et ne vous quittait que pour vous rejoindre.

Ah! Seigneur, dans l'ancienne loi, quand vous ordonniez qu'on vous offrît deux oiseaux en sacrifice, il suffisait qu'un des deux fût immolé. L'autre, trempé dans le sang du mort, échappait du moins au couteau du sacrificateur : libre et vivant, et cependant victime agréable à vos yeux, par la seule impression du sang qu'il portait avec lui dans la solitude : *Unum ex passeribus immolari jubebit; alium autem vivum... tinget in sanguine passeris immolati... et dimittet ut in agrum advolet* (*Levit.*, XIV).

Une loi plus sévère est donc réservée au dauphin; mais plus douce en même temps. Survivre à ce qu'il aimait, le cœur sanglant, lui eût été moins une grâce qu'un supplice. Il ne compte plus sur la vie. Il passe toute la nuit, non pas à s'assoupir ni à s'aigrir sur sa douleur, mais à s'humilier devant Dieu; à se faire lire avec affection tout ce qui peut l'affermir dans le sentiment de sa dépendance; à joindre enfin au sacrifice qui venait de s'accomplir, le sacrifice de lui-même et de ce qui reste de lui

Vous l'avez exaucé, Seigneur : écoutez donc le reste de sa prière. Il borne tous ses soins et tout son amour pour la vie, à demander à Dieu celle du roi : *Domine, salvum fac regem*. Par là, prince, par cet éclat de votre dernier désir, vous avez bien montré que vous nous aimiez, et plus tendrement que vous-même. La vie du roi, vous le saviez, c'est le repos, la sûreté, la paix, la vie de ses sujets; vous nous souhaitiez tout cela, quand vous lui souhaitiez la vie.

Aussi, après le soin de son salut et de celui de son épouse, ce fut là le seul qui l'occupa le peu de jours qu'il vécut. Il ne se crut pas même assez nécessaire à l'Etat, pour souffrir que l'on fît des vœux pour sa guérison. La seule idée lui en parut suspecte de vanité; la mort au contraire, un asile, un port de salut contre les périls du haut rang, où sa naissance le portait. *Soyez béni, Seigneur*, s'écria-t-il; *vous me retirez des occasions et des piéges que le monde m'eût tendus*. Il n'a plus de pensée que pour le royaume éternel. *Adveniat regnum tuum*.

Mais, prince, êtes-vous prêt pour le ciel? Avez-vous bien compté si vous avez les fonds et les sommes nécessaires pour un si sublime dessein? C'est le conseil de l'Evangile : *Prius sedens computat sumptus* (*Luc.*, XIV). Il obéit; il se fait apporter l'état de ceux qu'il avait enrôlés au nombre de ses soldats pour la conquête du ciel : c'est-à-dire, de ceux que sa charité soutenait. N'ayant pas de quoi leur donner selon l'étendue de son cœur, il ordonne pour y suppléer la vente de ses pierreries. Officiers, courtisans, soldats, étrangers, sujets : c'est un prince expirant. Qu'avez-vous à lui demander? Restitutions, réparations? Il ne doit rien à personne, si ce n'est la charité. *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis* (*Rom.*, XIII).

La lampe étincelante de cette huile de salut, avec quelle confiance marche-t-il au-devant de Jésus-Christ? Comment s'empresse-t-il de s'unir à lui par le pain de vie pour se disposer à s'unir à son immortalité? Tous les moments, jusqu'au dernier, lui sont des siècles. On l'invite à prendre quelque repos dans l'agitation de son mal. *Ah! je n'en attends plus*, dit-il, *que celui qui se trouve en Dieu*. Vous l'avez trouvé, prince heureux. Un dernier soupir vous a fait entrer dans sa puissance et dans sa joie. Goûtez-en les douceurs dans toute l'éternité. Vous régnerez avec lui : vos espérances sont couronnées; c'est la récompense de vos vertus. Vous ne régnerez point sur nous : nos espérances sont trompées; c'est le châtiment de nos péchés.

Tirez votre gloire, Seigneur, et de la félicité du prince et de l'infortune des sujets. Tirez-la, s'il le peut, non plus en lançant contre nous les carreaux de votre colère, mais en nous réduisant, par la douceur de votre grâce, à jeter comme lui toute notre espérance en vous. Vous êtes irrité, Seigneur : c'est donc le temps de vous souvenir de votre miséricorde. Vos prophètes l'ont dit, nos pères l'ont éprouvé. Retournons à vous, comme nos pères, dans la componction de notre cœur : nous retrouverons dans votre cœur ce qu'y ont retrouvé nos pères. *Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis*. (*Habac.*, III)

Oui, Messieurs, nous avons perdu ceux qui pouvaient nous rendre heureux. Mais tout le bonheur de la France n'est pas enseveli dans leur cercueil. Paris a vu dans les siècles passés transporter au même lieu et renfermer en un seul jour dans le même mausolée, un roi, une reine, deux fils de

rois (1), enlevés en peu de mois par la mort dans le temps des guerres d'Afrique. Et le premier ornement de cette pompe funèbre était ce même saint, dont nos rois portent le nom; qu'ils reconnaissent pour auteur de leur race, et se proposent pour modèle de leurs vertus

L'affreuse nouveauté d'un spectacle si lugubre accabla-t-elle nos ancêtres sous le poids de leur douleur? Se figurèrent-ils que la France était perdue, pour avoir perdu tant d'appuis? Au contraire leur courage se soutint par leur piété. Plus ceux qu'ils perdaient étaient vertueux et chers à Dieu, plus ils se promirent auprès de lui de solliciteurs et de protecteurs, dans l'épuisement où la guerre avait plongé le royaume. Et ce fut pour étendre jusqu'à nous la mémoire de leur confiance aux miséricordes de Dieu, que ce même chemin, si fameux depuis tant de siècles par les triomphes de la mort, fut orné par leurs mains de tous ces trophées religieux que nous y voyons encore; où les statues de nos rois servent de base à la croix du Sauveur, et prêchent à leurs successeurs que toute la gloire du siècle est l'esclave de celle de Dieu.

Nous le reconnaissons, Seigneur, roi et peuple, étendus et prosternés à vos pieds. Vous savez ce que le roi vous demande pour son peuple. Vous savez ce que le peuple vous demande pour son roi. N'attendez point de nous d'autres cris, ni d'autres prières, que celles du fidèle Josaphat, dans les fâcheux événements où vous exposâtes son cœur. Seigneur, vous disait-il, et nous le disons avec lui, comme nous ignorons ce que nous avons à faire : *Cum ignoremus quid agere debeamus*, il ne nous reste plus rien que d'élever les yeux vers vous : *Hoc unum habemus residui, ut oculos dirigamus ad te* (II *Paral.*, XX).

C'est trop longtemps les arrêter sur des cendres insensibles, que tous nos pleurs ne ranimeront pas; c'est trop tôt les fixer sur un prince enfant, à qui le monde est à peine ouvert, et sur qui tout l'avenir est fermé. Portons nos yeux vers Dieu. Prions-le de se contenter des précieuses victimes, qu'il lui a plu d'immoler à la gloire de son nom. Mettons ce tendre enfant entre lui et nous : il est le reste de leur sang : qu'il daigne nous laisser ce reste. Et que les cendres du père, de la mère et du fils aîné, les soupirs du grand aïeul, les cris et les sanglots du peuple, unis au sang de l'Agneau mort et vivant, immolé pour nos péchés, attendrissent pour nous le cœur d'un Dieu, qui n'aime point le sang, mais qui veut le salut des hommes.

(1) S. Louis IX; Isabelle d'Aragon, reine de France, sa belle-fille; Jean Tristan, comte de Nevers, fils de saint Louis; Alphonse, comte d'Eu, fils de Jean de Brienne, roi de Jérusalem.

TABLE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS CE VOLUME

FIN DU VINGT-HUITIÈME VOLUME.

Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

COLLECTION INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS CHRÉTIENS.

PREMIÈRE SÉRIE,

CONTENANT

LES ŒUVRES ORATOIRES DES PRÉDICATEURS QUI ONT LE PLUS ILLUSTRÉ LA CHAIRE FRANÇAISE, DEPUIS AVANT SAINT FRANÇOIS DE SALES JUSQU'A 1789,

SAVOIR :

1° Celles des orateurs chrétiens du premier ordre,

BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

2° Celles des orateurs chrétiens du deuxième ordre,

DE LINGENDES, LEJEUNE, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ORLÉANS, MABOUL, MASCARON, RICHARD L'AVOCAT, ANSELME *, BOILEAU *, FLÉCHIER *, LAROCHE, HUBERT, DE LA RUE, LES DEUX TERRASSON, DE NESMOND *, MATHIAS PONCET DE LA RIVIÈRE, JOLY, HONORÉ GAILLARD, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, DU JARRY, SOANEN, BRETONNEAU, J.-B. MOLINIER, DUFAY, PALLU, MONGIN *, SÉGAUD, BALLET, SENSARIC, CICERI *, PÉRUSSEAU, SURIAN *, LAFITAU, SÉGUY *, DE LA TOUR DU PIN, TRUBLET, PERRIN, CLÉMENT, D'ALÈGRE, POULLE, GRIFFET, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, LE CHAPELAIN, ÉLIZÉE, GÉRY, MAROLLES, CAMBACÉRÈS, DE BOISMONT *, COUTURIER, D'ARGENTRÉ, BEURRIER, MAURY *;

3° Celles des orateurs chrétiens du troisième ordre,

CAMUS, GODEAU, COTON, CAUSSIN, E. MOLINIER, BIROAT, CASTILLON, SENAULT, DE BOURZEIS *, TEXIER, DE FROMENTIÈRE, DE LA VOLPILLIÈRE, GUILLAUME DE SAINT-MARTIN, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, LE BOUX, BRETTEVILLE, MASSON, DE LA CHAMBRE *, NICOLAS DE DIJON, LA PESSE, CHAUCHEMER, DAMASCÈNE, DOM JÉROME, BÉGAULT, JÉROME DE PARIS, LORIOT, AUGUSTIN DE NARBONNE, SÉRAPHIN DE PARIS, POISSON, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, HERMANT, HOUDRY, BERTAL, CHAMPIGNY, CHARAUD, BOURRÉE, RENAUD, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, PACAUD, LE PRÉVOT, DUTREUL, DANIEL DE PARIS, JARD, COLLET, PRADAL, GIRARDOT, GEOFFROY, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, DE LA TOUR, ASSELIN, BARUTEL, TORNÉ, DE TRACY, BAUDRAND, FELLER, FOSSARD, FAUCHET, ROQUELAURE *, INGOULT, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, TALBERT, LE P. RICHARD, ASSELINE;

*(Les orateurs marqués d'un * étaient membres de l'Académie.)*

SUIVIE D'UNE SECONDE SÉRIE D'ENVIRON 33 VOLUMES

RENFERMANT : 1° LES ŒUVRES ORATOIRES DES PLUS GRANDS PRÉDICATEURS DEPUIS 1789 JUSQU'A NOS JOURS; 2° LES PRINCIPAUX MANDEMENTS ET DISCOURS DE 50 ÉVÊQUES ET DE 20 PRÊTRES DISTINGUÉS CONTEMPORAINS; 3° UN GRAND NOMBRE DE **COURS** DE PRÔNES TIRÉS DES PLUS FORTS PRÔNISTES ANCIENS ET MODERNES; 4° LES MEILLEURS OUVRAGES SUR LES RÈGLES DE LA BONNE PRÉDICATION; 5° UNE VINGTAINE DE TABLES GÉNÉRALES OU SPÉCIALES RENDANT EXTRÊMEMENT FACILE ET PRÉCIEUX LE MANIEMENT DE LA COLLECTION ENTIÈRE;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE,

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

---

67 ET 33 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL VOLUME EN PARTICULIER.

TOME VINGT-HUITIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE FÉNELON ET DE LA RUE.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS PRÈS LA BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1864

ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE, PREMIÈRE SÉRIE, CONTENANT 52 VOLUMES. PRIX : 512 FRANCS.

Dictionnaire historique, archéologique, philologique, chronologique, géographique et littéral de la Bible, ou Commentaire alphabétique des saintes Ecritures, offrant une explication littérale des termes difficiles employés dans les saints Livres; l'histoire critique des principaux événements et des personnages dont il y est question; la description des provinces, des villes, des bourgades et des montagnes de la Terre-Sainte; celle des gouvernements, de la police des lois religieuses et civiles, des mœurs, des cérémonies du peuple juif : ouvrage pouvant tenir lieu d'une bibliothèque pour l'introduction à l'étude de l'Ecriture, de la chronologie, de l'histoire et de la géographie sacrées; précédé de deux tables chronologiques de l'histoire de la Bible, de la chronologie des grands prêtres des Hébreux, du calendrier des Juifs, de plusieurs dissertations sur l'histoire militaire du même peuple et sur les monnaies, par dom Augustin Calmet : édition revue, complétée et actualisée, par M. l'abbé James. 4 vol. in-4°. 28 fr.

Dictionnaire universel de Philologie sacrée, dans lequel on trouve les différentes significations de chaque mot de l'Ecriture, son étymologie, et la solution de toutes les difficultés qu'a fait naître un même mot employé dans divers endroits de la Bible; où l'on explique les hébraïsmes du texte sacré, les contradictions apparentes, les difficultés de Chronologie, l'Histoire sainte, la Géographie, les noms propres des hommes, des villes, l'Archéologie sacrée, la Théologie dogmatique et morale, etc., avec tout ce qui peut faire entendre le sens littéral et métaphorique; on y voit, entre parenthèses, le mot grec des Septante qui répond à la signification de chaque mot latin, avec l'explication de ce que porte le sens de l'hébreu et du grec, quand il est différent de celui du latin de la Vulgate; par Huré; — suivi du **Dictionn. de la Langue sainte,** contenant toutes ses origines ou les mots hébreux tant primitifs que dérivés, avec des observations philologiques et théologiques : livre très-curieux et nécessaire à ceux qui n'entendent pas la langue hébraïque, écrit en anglais par le chevalier Leigh, traduit en français et augmenté de diverses remarques, par Louis de Wolzogue; revu, augmenté de nouveau et actualisé par M. Tempestini. 4 vol. in-4°. 28 fr.

Origines et Raison de la Liturgie Catholique en forme de dictionnaire, ou Notions historiques et descriptives sur les rites et le cérémonial de l'office divin, les sacrements, les fêtes, la hiérarchie, les édifices, vases et ornements sacrés, et en général sur le culte catholique, tant en Orient qu'en Occident, avec un grand nombre de notes, sous le titre de variétés, à la fin des articles; suivies de la **Liturgie Arménienne,** traduite en français sur le texte italien du Père Gabriel Avedichian, par l'abbé J.-B.-E. Pascal, ancien curé du diocèse de Mende, etc. 1 vol. in-4°. 8 fr.

Cours alphabétique et méthodique de Droit Canon, mis en rapport avec le Droit civil ecclésiastique, ancien et moderne; contenant tout ce qui peut donner une connaissance exacte, complète et actuelle des canons de discipline, des concordats, surtout de celui de 1801 et de ses articles organiques, des divers actes législatifs relatifs au culte, des usages de la cour de Rome, de la pratique et des règles de la chancellerie romaine, de la hiérarchie ecclésiastique, avec droits et devoirs des membres de chaque degré, et généralement de tout ce qui regarde, dans le droit canon, les personnes, les biens, la jurisprudence et la police extérieure de l'Eglise; par M. l'abbé André, chanoine honoraire. 2 vol. in-4°. 14 francs.

Dictionnaire des Hérésies, des Erreurs et des Schismes, ou Mémoires pour servir à l'histoire des égarements de l'esprit humain par rapport à la religion chrétienne; précédé d'un Discours dans lequel on recherche quelle a été la religion primitive des hommes, les changements qu'elle a soufferts jusqu'à la naissance du christianisme, les causes générales, les filiations et les effets des hérésies qui ont divisé les chrétiens; par Pluquet : ouvrage augmenté de plus de 400 articles, distingués des autres par des astérisques; continué jusqu'à nos jours, revu et corrigé d'un bout à l'autre, par M. l'abbé J.-Je Clai... ancien professeur de théologie; suivi : 1° d'un Dictionnaire nouveau d... contenant un aperçu historique de leur vie, et un examen critique de leurs livres, par M. l'abbé *****, membre de plusieurs Sociétés savantes. — 2° De l'*Index* des livres défendus par la sacrée Congrégation de ce nom, depuis sa création jusqu'à nos jours. — 3° Des propositions condamnées par l'Eglise depuis l'an 411 jusqu'à présent. — 4° De la Liste complète des ouvrages condamnés par les tribunaux français, avec le texte des jugements et arrêts tirés du *Moniteur.* 2 vol. in-4°. 16 francs.

Dictionnaire universel des Conciles tant généraux que particuliers, des principaux synodes diocésains, et des autres assemblées ecclésiastiques les plus remarquables, composé sur les grandes collections de conciles les plus estimées, et à l'aide des travaux de D. Ceillier, du P. Richard, des auteurs de l'*Histoire de l'Eglise gallicane,* et des autres histoires de l'Eglise les plus célèbres, par M. l'abbé Ad.-Ch. Pelletier. 2 vol. in-4°. 14 francs.

Dictionnaire alphabético-méthodique des Cérémonies et des Rites sacrés, contenant textuellement, avec une traduction française littérale, sommaire ou amplifiée : 1° Les Rubriques générales du Bréviaire; 2° les Rubriques générales du Missel; 3° le Rituel en entier; 4° le Pontifical en entier; 5° le Cérémonial en entier; 6° le Catalogue le plus complet des saints vénérés quelque part que ce soit dans l'Eglise; 7° beaucoup d'articles détachés, et plusieurs Traités complets sur les matières les plus importantes de l'Eucharistie, des Indulgences, de l'Hagiographie, de la Liturgie, de la Hiérarchie, du Droit Canon et de la Discipline, dans leurs rapports avec les Rubriques, les Cérémonies et les Rites; le tout d'après la Liturgie Romaine, avec les variétés de la plupart des auteurs liturgiques : ouvrage nécessaire pour l'étude et la pratique du Culte divin; par M. l'abbé Boissonnet, professeur d'Ecriture sainte et de rites sacrés, au grand séminaire de Rumans. 3 vol. in-4°. 21 fr.

Dictionnaire des Cas de Conscience ou Décisions, par ordre alphabétique, des plus considérables difficultés touchant la Morale et la Discipline ecclésiastique, tirées de l'Ecriture, des Conciles, des Décrétales des Papes, des Pères et des plus célèbres Théologiens et Canonistes tant anciens que modernes; par Pontas; revu par Amort, revu par Collet, revu par Vermot. 2 vol. in-4°. 14 fr.

Dictionnaire des Ordres Religieux ou Histoire des Ordres Monastiques, Religieux et Militaires, et des congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe, contenant : Leur origine, leurs progrès, les événements les plus considérables qui leur sont arrivés, la décadence des uns et leur suppression, l'agrandissement des autres, les vies de leurs fondateurs et de leurs réformateurs, avec des figures représentant les différents habillements de ces ordres, par le R. P. Hélyot, de la communauté de Picpus. Mise par ordre alphabétique, corrigée et augmentée d'une Introduction, d'une Notice sur l'auteur, d'un grand nombre d'articles ou parties d'articles, et d'un supplément où l'on trouve l'histoire des congrégations omises par Hélyot, et l'histoire des sociétés religieuses établies depuis que cet auteur a publié son ouvrage; par Marie-Léandre Badiche, prêtre du clergé de Paris, licencié en théologie, etc. 4 v. in-4°. 32 fr.

Dictionnaire historique et comparatif de toutes les Religions du monde, comprenant : Le Judaïsme, le Christianisme, le paganisme, le Sabéisme, le Magisme, le Druidisme, le Brahmanisme, le Bouddhisme, le Chamanisme, l'Islamisme, le Fétichisme, etc., avec toutes leurs branches; les hérésies et les schismes qui se sont introduits dans l'Eglise chrétienne; les sectes qui se sont élevées dans les autres religions; les ordres religieux tant des chrétiens que des infidèles; les rites, usages, cérémonies religieuses, fêtes, dogmes, mystères, symboles, sacrifices, pratiques superstitieuses en usage dans tous les systèmes de religion, etc., etc.; rédigé par M. l'abbé Bertrand, chanoine de Versailles. 4 vol. in-4°; 32 fr.

Dictionnaire de Géographie Sacrée et Ecclésiastique, contenant : Le *Dictionnaire géographique de la Bible,* par Barbié du Bocage; une Introduction à la géographie chrétienne depuis la prédication de l'Evangile, un aperçu des problèmes de la géographie physique; une statistique des peuples et des villes de la géographie antérieure à l'an 300; un Vocabulaire des noms latins; un Tableau des patriarcats, des métropoles et des évêchés du monde chrétien, depuis les premiers siècles jusqu'en 1848; la description des diverses contrées, des montagnes, des principaux fleuves du globe, des villes patriarcales, métropolitaines, épiscopales, des grandes abbayes, des localités remarquables par les conciles qui s'y tinrent, des monuments ou des souvenirs religieux, ainsi que des villes célèbres de l'Islamisme et de l'idolâtrie; un résumé des missions catholiques, des différentes missions protestantes, de la géographie musulmane et idolâtre; une exposition des travaux et des opinions des anthropologistes modernes; un essai sur la philosophie de la géographie, et une bibliographie géographique; par M. Benoist, *traducteur des Œuvres choisies de Saint Jérôme.* Le troisième volume, par M. de Chesnel, contient un traité de géographie moderne. 3 vol. in-4°. 24 fr.

ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE, PREMIÈRE SÉRIE, CONTENANT 52 VOLUMES. PRIX : 312 FRANCS.

Dictionnaire historique, archéologique, philologique, chronologique, géographique et littéral de la Bible, ou Commentaire alphabétique des saintes Écritures, offrant une explication littérale des termes difficiles employés dans les saints Livres; l'histoire critique des principaux événements et des personnages dont il y est question; la description des provinces, des villes, des bourgades et des montagnes de la Terre-Sainte; celle des gouvernements, de la police des lois religieuses et civiles, des mœurs, des cérémonies du peuple juif : ouvrage pouvant tenir lieu d'une bibliothèque pour l'introduction à l'étude de l'Écriture, de la chronologie, de l'histoire et de la géographie sacrées; précédé de deux tables chronologiques de l'histoire de la Bible, de la chronologie des grands prêtres des Hébreux, du calendrier des Juifs, de plusieurs dissertations sur l'histoire militaire du même peuple et sur les monnaies, par dom Augustin Calmet : édition revue, complétée et actualisée, par M. l'abbé James. 4 vol. in-4°. 28 fr.

Dictionnaire universel de Philologie Sacrée, dans lequel on trouve les différentes significations de chaque mot de l'Écriture, son étymologie, et la solution de toutes les difficultés qu'a fait naître un même mot employé dans divers endroits de la Bible; où l'on explique les hébraïsmes du texte sacré, les contradictions apparentes, les difficultés de Chronologie, l'Histoire sainte, la Géographie, les noms propres des hommes, des villes, l'Archéologie sacrée, la Théologie dogmatique et morale, etc., avec tout ce qui peut faire entendre le sens littéral et métaphorique; on y voit, entre parenthèses, le mot grec des Septante qui répond à la signification de chaque mot latin, avec l'explication de ce que porte le sens de l'hébreu et du grec, quand il est différent de celui du latin de la Vulgate; par Huré; — suivi du **Diction. de la Langue sainte**, contenant toutes ses origines ou les mots hébreux tant primitifs que dérivés, avec des observations philologiques et théologiques : livre très-curieux et nécessaire à ceux qui n'entendent pas la langue hébraïque, écrit en anglais par le chevalier Leigh, traduit en français et augmenté de diverses remarques, par Louis de Wolzogue; revu, augmenté de nouveau et actualisé par M. Tempestini. 4 vol. in-4°. 28 fr.

Origines et Raison de la Liturgie Catholique en forme de dictionnaire, ou Notions historiques et descriptives sur les rites et le cérémonial de l'office divin, les sacrements, les fêtes, la hiérarchie, les édifices, vases et ornements sacrés, et en général sur le culte catholique, tant en Orient qu'en Occident, avec un grand nombre de notes, sous le titre de variétés, à la fin des articles; suivies de la **Liturgie Arménienne**, traduite en français sur le texte italien du Père Gabriel Avedichian, par l'abbé J.-B.-E. Pascal, ancien curé du diocèse de Mende, etc. 1 vol. in-4°. 8 fr.

Cours alphabétique et méthodique de Droit Canon, mis en rapport avec le Droit civil ecclésiastique, ancien et moderne; contenant tout ce qui peut donner une connaissance exacte, complète et actuelle des canons de discipline, des concordats, surtout de celui de 1801 et de ses articles organiques, des divers actes législatifs relatifs au culte, des usages de la cour de Rome, de la pratique et des règles de la chancellerie romaine, de la hiérarchie ecclésiastique, avec droits et devoirs des membres de chaque degré, et généralement de tout ce qui regarde, dans le droit canon, les personnes, les biens, la jurisprudence et la police extérieure de l'Église; par M. l'abbé André, chanoine honoraire. 2 vol. in-4°. 14 francs.

Dictionnaire des Hérésies, des Erreurs et des Schismes, ou Mémoires pour servir à l'histoire des égarements de l'esprit humain par rapport à la religion chrétienne; précédé d'un Discours dans lequel on recherche quelle a été la religion primitive des hommes, les changements qu'elle a soufferts jusqu'à la naissance du christianisme, les causes générales, les filiations et les effets des hérésies qui ont divisé les chrétiens; par Pluquet : ouvrage augmenté de plus de 400 articles, distingués des autres par des astérisques; continué jusqu'à nos jours, revu et corrigé d'un bout à l'autre, par M. l'abbé [illegible], ancien professeur de théologie; suivi : 1° d'un Dictionnaire nouveau [illegible] contenant un aperçu historique de leur vie, et un examen critique de leurs livres, par M. l'abbé *****, membre de plusieurs Sociétés savantes. — 2° De l'*Index* des livres défendus par la sacrée Congrégation de ce nom, depuis sa création jusqu'à nos jours. — 3° Des propositions condamnées par l'Église depuis l'an 411 jusqu'à présent. — 4° De la Liste complète des ouvrages condamnés par les tribunaux français, avec le texte des jugements et arrêts tirés du *Moniteur*. 2 vol. in-4°. 16 francs.

Dictionnaire universel des Conciles tant généraux que particuliers, des principaux synodes diocésains, et des autres assemblées ecclésiastiques les plus remarquables; composé sur les grandes collections de conciles les plus estimées, et à l'aide des travaux de D. Ceillier, du P. Richard, des auteurs de l'*Histoire de l'Église gallicane*, et des autres histoires de l'Église les plus célèbres, par M. l'abbé Ad.-Ch. Peltier. 2 vol. in-4°. 14 francs.

Dictionnaire alphabético-méthodique des Cérémonies et des Rites sacrés, contenant textuellement, avec une traduction française littérale, sommaire ou amplifiée : 1° Les Rubriques générales du Bréviaire; 2° les Rubriques générales du Missel; 3° le Rituel en entier; 4° le Pontifical en entier; 5° le Cérémonial en entier; 6° le Catalogue le plus complet des saints vénérés quelque part que ce soit dans l'Église; 7° beaucoup d'articles détachés, et plusieurs Traités complets sur les matières les plus importantes de l'Eucharistie, des Indulgences, de l'Hagiographie, de la Liturgie, de la Hiérarchie, du Droit Canon et de la Discipline, dans leurs rapports avec les Rubriques, les Cérémonies et les Rites; le tout d'après la Liturgie Romaine, avec les variétés de la plupart des auteurs liturgiques; ouvrage nécessaire pour l'étude et la pratique du Culte divin; par M. l'abbé Boissonnet, professeur d'Écriture sainte et de rites sacrés, au grand séminaire de Romans. 3 vol. in-4°. 21 fr.

Dictionnaire des Cas de Conscience ou Décisions, par ordre alphabétique, des plus considérables difficultés touchant la Morale et la Discipline ecclésiastique, tirées de l'Écriture, des Conciles, des Décrétales des Papes, des Pères et des plus célèbres Théologiens et Canonistes tant anciens que modernes; par Pontas; revu par Amort, revu par Collet, revu par Vermot. 2 vol. in-4°. 14 fr.

Dictionnaire des Ordres Religieux ou Histoire des Ordres Monastiques, Religieux et Militaires, et des congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe, contenant : Leur origine, leurs progrès, les événements les plus considérables qui leur sont arrivés, la décadence des uns et leur suppression, l'agrandissement des autres, les vies de leurs fondateurs et de leurs réformateurs, avec des figures représentant les différents habillements de ces ordres, par le R. P. Hélyot, de la communauté de Picpus. Mise par ordre alphabétique, corrigée et augmentée d'une Introduction, d'une Notice sur l'auteur, d'un grand nombre d'articles ou parties d'articles, et d'un supplément où l'on trouve l'histoire des congrégations omises par Hélyot, et l'histoire des sociétés religieuses établies depuis que cet auteur a publié son ouvrage; par Marie-Léandre Badiche, prêtre du clergé de Paris, licencié en théologie, etc. 4 v. in-4°. 32 fr.

Dictionnaire historique et comparatif de toutes les Religions du monde, comprenant : Le Judaïsme, le Christianisme, le paganisme, le Sabéisme, le Magisme, le Druidisme, le Brahmanisme, le Bouddhisme, le Chamanisme, l'Islamisme, le Fétichisme, etc., avec toutes leurs branches; les hérésies et les schismes qui se sont introduits dans l'Église chrétienne; les sectes qui se sont élevées dans les autres religions; les ordres religieux tant des chrétiens que des infidèles; les rites, usages, cérémonies religieuses, fêtes, dogmes, mystères, symboles, sacrifices, pratiques superstitieuses en usage dans tous les systèmes de religion, etc., etc.; rédigé par M. l'abbé Bertrand, chanoine de Versailles. 4 vol. in-4°. 32 fr.

Dictionnaire de Géographie Sacrée et Ecclésiastique, contenant : Le *Dictionnaire géographique de la Bible*, par Barbié du Bocage; une Introduction à la géographie chrétienne depuis la prédication de l'Évangile, un aperçu des problèmes de la géographie physique; une statistique des peuples et des villes de la géographie antérieure à l'an 300; un Vocabulaire des noms latins; un Tableau des patriarcats, des métropoles et des évêchés du monde chrétien, depuis les premiers siècles jusqu'en 1848; la description des diverses contrées, des montagnes, des principaux fleuves du globe, des villes patriarcales, métropolitaines, épiscopales, des grandes abbayes, des localités remarquables par les conciles qui s'y tinrent, des monuments ou des souvenirs religieux, ainsi que des villes célèbres de l'islamisme et de l'idolâtrie; un résumé des missions catholiques, des différentes missions protestantes, de la géographie musulmane et idolâtre; une exposition des travaux et des opinions des anthropologistes modernes; un essai sur la philosophie de la géographie, et une bibliographie géographique; par M. Benoist, *traducteur des Œuvres choisies de Saint Jérôme*. Le troisième volume, par M. de Chesnel, contient un traité de géographie moderne. 3 vol. in-4°. 24 fr.

